

LA VIE  
DES ANIMAUX  
ILLUSTRÉE

# LA VIE DES ANIMAUX ILLUSTRÉS — MAMMIFÈRES

COMPEND

2 VOLUMES GRAND IN-8, A DEUX COLONNES

Formant ensemble 1,500 pages avec 758 figures

---

CORBIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

LA VIE  
**DES ANIMAUX**  
ILLUSTRÉE

DESCRIPTION POPULAIRE DU RÈGNE ANIMAL

PAR A. E. BREHM

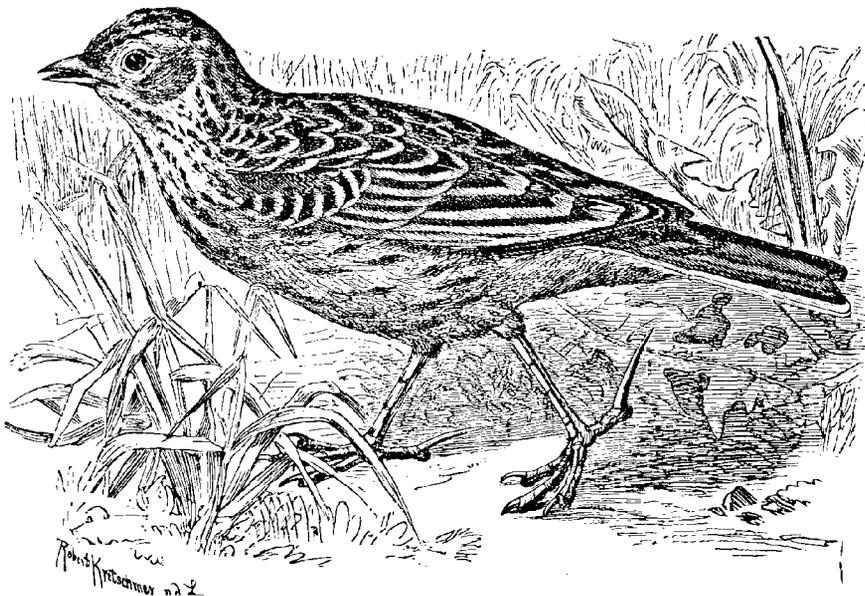
ÉDITION FRANÇAISE REVUE

PAR

Z. GERBE

LES OISEAUX

CARACTÈRES, MŒURS, CHASSES, COMBATS, CAPTIVITÉ, DOMESTICITÉ, ACCLIMATATION, USAGES ET PRODUITS



PARIS

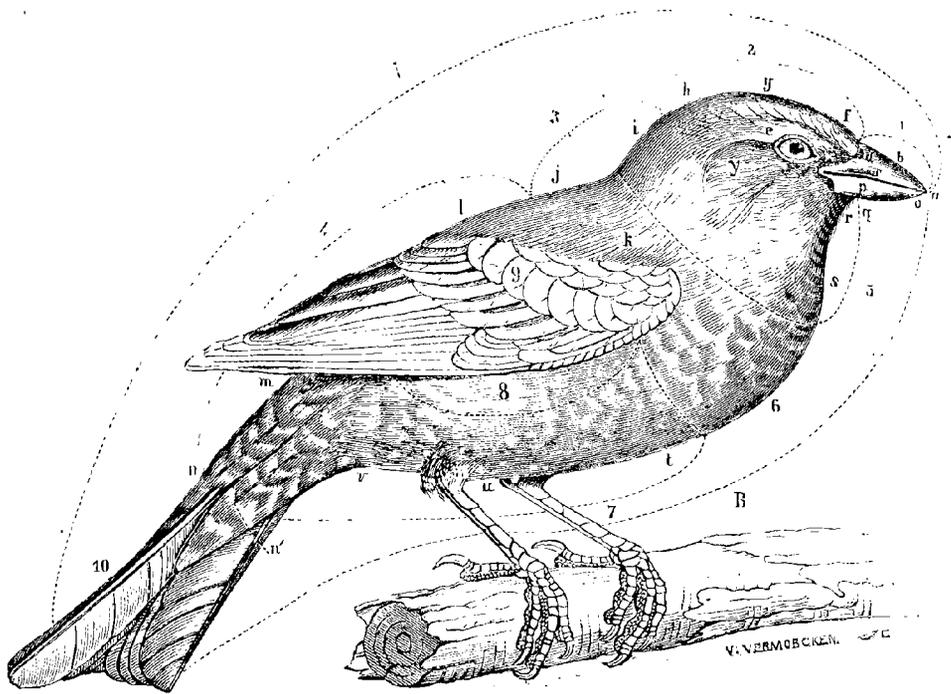
J. B. BAILLIÈRE ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

Tous droits réservés

\*\*\*





Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, edit

Fig. 1. Formes extérieures et nomenclature des parties de l'oiseau (\*).

# INTRODUCTION

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES OISEAUX.

« On reconnaît l'oiseau à ses plumes. » Ce dicton suffit au peuple pour différencier les oiseaux de tous les autres vertébrés : ajoutons-y que les deux mâchoires se prolongent en un bec corné ; que les membres antérieurs sont transformés en ailes ; qu'il n'existe par conséquent plus que deux pattes, et nous aurons une définition qui pourra satisfaire même les naturalistes.

(\*) A, face supérieure ; B, face inférieure ; — 1, bec, comprenant la mâchoire ou mandibule supérieure, à laquelle on distingue : a, la pointe ; b, le dos ou arête ; c, les bords ; d, les fosses nasales ; la mandibule inférieure divisée en : o, extrémité ; p, branches ; q, menton ; — 2, bonnet divisé en : f, front ; g, vertex ou sommet ; h, occiput. Au-dessous du bonnet, sur les côtés de la tête, on distingue, d'avant en arrière : x, les lorums ; e, les sourcils ; y, les oreilles ou région parotique ; — 3, région cervicale comprenant :

BREHM.

Mais, quelque particulière que paraisse la conformation de l'oiseau, son squelette rappelle encore celui des mammifères. « Le même plan fondamental, fait remarquer Pæppig, se rencontre dans ces deux grandes classes. Dans ce que la personne qui est peu versée en ostéologie regardera comme une chose nouvelle, il n'y a en réalité qu'une simple

i, la nuque ; j, le bas du cou ; — 4, dos divisé en : k, épaules ; l, dos proprement dit ; m, croupion ; — 5, gorge subdivisée en : r, gorge proprement dite ; s, devant du cou ; — 6, poitrine ; — 7, abdomen, comprenant : t, l'épi. astre ; u, le ventre ; v, la région anale ; — 8, flancs ; — 9, ailes ; — 10, queue, recouverte à son insertion par les : n, sus-caudales ou couvertures supérieures ; n', sous-caudales ou couvertures inférieures ; — 11, membre postérieur divisé en cuisse, jambe, tarse, doigts. (Figure empruntée au *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*.)

III — 209

transformation, qu'un changement dans les rapports numériques. Certains os, le péroné par exemple, semblent manquer chez les oiseaux ; d'autres, comme les pièces qui constituent la mâchoire inférieure, paraissent se multiplier d'une façon inaccoutumée. Dans le premier cas, il y a eu simplement fusion de deux os ; dans le second, il y a eu division d'un os qui est unique chez les mammifères. » Nous allons esquisser à grands traits l'organisation des oiseaux : quant aux détails, c'est dans un *traité d'anatomie comparée* (1), et non dans *la Vie des animaux*, qu'il faut les chercher.

**Organisation.** — Dans l'étude du plan d'organisation de l'oiseau, on distingue les formes extérieures, le squelette, le système musculaire, le système nerveux, les organes des sens, le système respiratoire et circulatoire, l'appareil digestif, l'appareil génital, les téguments (plumes).

*Formes extérieures.* — Le corps des oiseaux (fig. 1) est taillé de la manière la plus favorable pour fendre l'air sans éprouver trop de résistance, et pour s'y soutenir sans efforts. Sa forme générale peut être représentée par deux cônes que l'on supposerait unis par la base, et c'est vers cette union supposée que sont attachées les ailes qui, mises en mouvement, doivent faire avancer l'ensemble.

Étudié au point de vue topographique, le corps de l'oiseau se présente comme un tout divisible en régions, elles-mêmes subdivisibles en plusieurs autres parties. Ainsi on peut lui distinguer une région antérieure formée par le bec et la tête ; une région moyenne qui comprend trois régions secondaires appelées cou, thorax et abdomen, et une région postérieure subdivisible en bassin ou post-abdomen et en extrémité caudale. Les différentes régions et les parties de régions qu'elles comprennent fournissent au naturaliste des caractères extérieurs très-importants pour la détermination des espèces, et les noms particuliers qu'elles ont reçus constituent ce qu'on appelle la *nomenclature des parties*, nomenclature propre à faciliter une description.

*Squelette* (fig. 2). — La tête est formée de deux parties, le crâne et la face. Le premier est fortement bombé, et composé de plusieurs os, dont les sutures, très-visibles chez les jeunes individus, disparaissent complètement avec les progrès de l'âge. Les os de la face comprennent les deux maxillaires supérieurs, le vomer, l'os carré, l'os incisif et le maxillaire inférieur. Tous ces os sont petits, mais très-allongés. Les orbites sont singulièrement grandes ; la paroi osseuse qui les sépare est très-mince, parfois même elle peut être incomplète. Il n'y a qu'un seul condyle en avant du trou occipital, ce qui donne à la tête des oiseaux une mobilité beaucoup plus considérable qu'à celle des mammifères.

(1) Voyez Chauveau et Arloing, *Traité d'anatomie comparée des animaux domestiques*, 2<sup>e</sup> édition. Paris, 1870. — Carus, *Traité élémentaire d'anatomie comparée*, traduit par Jeu dan. Paris, 1835.

Les vertèbres se différencient en cervicales, dorsales, sacrées et coccygiennes. Le nombre des premières varie de neuf à vingt-trois ; elles sont excessivement mobiles les unes sur les autres. Les vertèbres dorsales sont au nombre de sept à onze ; les vertèbres lombaires ou sacrées, de sept à vingt : toutes sont immobiles et souvent soudées les unes aux autres. Par contre, et à l'inverse de ce qu'on observe chez les mammifères, le nombre des vertèbres coccygiennes varie très-peu : on en compte de sept à neuf, qui sont bien plus développées que chez les mammifères. La dernière surtout, étant destinée à porter les grandes plumes caudales, se présente sous la forme d'une grande lame osseuse triangulaire ou quadrangulaire.

Les côtes, dont le nombre est le même que celui des vertèbres dorsales, sont larges et peu épaisses ; elles s'articulent, d'un côté, avec les vertèbres auxquelles elles correspondent ; de l'autre, avec le sternum, par l'intermédiaire d'un os spécial. Toutes, sauf la première et la dernière, présentent à leur bord postérieur une apophyse qui vient s'appliquer sur la face externe de la côte inférieure suivante. Ces apophyses concourent notablement à consolider la cage thoracique. Très-développées chez les oiseaux de haut vol, elles sont atrophiées ou manquent complètement chez ceux qui ne volent point.

Le sternum (fig. 3, A et B) représente un large bouclier placé à la partie antérieure de la poitrine. Il porte une forte crête osseuse, qui a reçu le nom particulier de *bréchet*. Les dimensions du bréchet varient suivant le degré de développement des muscles pectoraux, et, par conséquent, suivant que l'oiseau est plus ou moins bien doué sous le rapport du vol. Chez tous les rapaces, le bréchet est haut et fortement recourbé ; il manque chez les oiseaux à ailes courtes. Chez certaines espèces, il est creux, et sa cavité est occupée par un sac aérien.

Le bassin diffère de celui des mammifères par sa plus grande longueur ; mais il est formé des mêmes pièces que chez ceux-ci.

Un os particulier aux oiseaux est la *fourchette*, os impair, en forme de fer à cheval, qui est en rapport, en haut et en arrière, avec la clavicule ou os coracoïdien ; en bas et en avant avec le bréchet, auquel, souvent, il se soude presque. La fourchette est d'autant plus développée, que les ailes le sont davantage : elle manque chez les oiseaux à ailes courtes. Le squelette de l'aile (fig. 3, A) est formé par plusieurs os. L'*omoplate* existe, mais réduite en quelque sorte à sa plus simple expression. La *clavicule*, longue et forte, est solidement unie au sternum, et s'articule, en haut, avec l'omoplate et l'humérus ; en dedans, avec la fourchette ; l'*humérus* est long et pneumatique, c'est-à-dire rempli d'air ; les os de l'avant-bras sont au nombre de deux : le *cubitus*, très-développé ; le *radius*, faible, à l'inverse de ce qui s'observe chez les mammifères. Il existe deux ou au plus trois métacarpiens, et trois doigts : un *pouce*, composé de deux

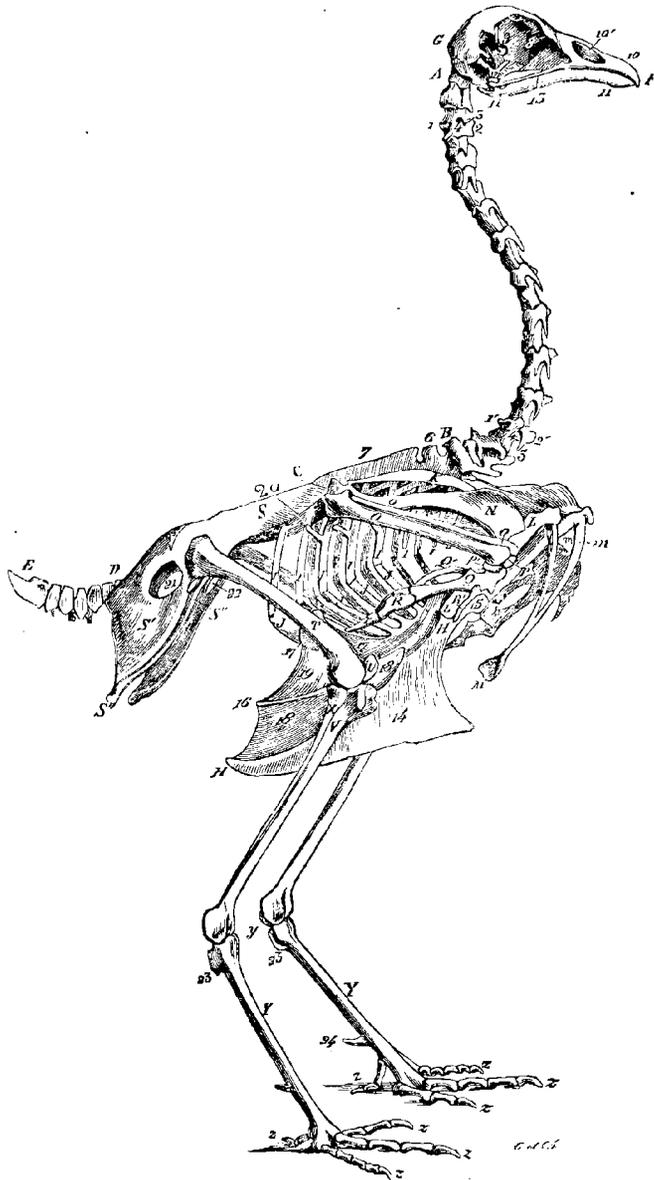


Fig. 2. Squelette du Coq (\*).

phalanges, dont la dernière porte, chez plusieurs oiseaux, un véritable ongle caché sous les plumes; un *grand doigt*, à deux phalanges, et un *petit doigt*, formé d'une seule phalange et soudé au précédent.

Le membre postérieur est composé de quatre parties : la *cuisse*, la *jambe*, le *tarse* et les *doigts*. Le

péroné est atrophié et soudé au tibia. Le tarse est représenté par un seul os long, avec lequel s'articulent les doigts. Ceux-ci, au nombre de quatre, sont généralement dirigés trois en avant, un en arrière. Chez quelques oiseaux, le doigt postérieur se porte en avant; chez quelques autres, il est atrophié ;

(\*) De A à B, *vertèbres cervicales* : 1, apophyse épineuse de la troisième; 2, crête inférieure du corps de la même; 3, prolongement styloïde de l'apophyse transversale de la même; 1', 2', 3', 4', les mêmes parties dans la douzième vertèbre; — de B à C, *vertèbres dorsales* : 6, apophyse épineuse de la première; 7, crête formée par la soudure des autres apophyses épineuses; — de D à E, *vertèbres coccygiennes* : — F à G, *tête* : 8, cloison interorbitaire; 9, trou de communication entre les deux orbites; 10, os intermaxillaire; 10' ou-

vertures extérieures du nez; 11, maxillaire; 12, os carré; 13, os jugal; — H, *sternum* : 14, bréchet; 15, apophyse épisternale; 16, apophyse latérale; 17, apophyse latérale externe; 18, membrane qui bouche l'échancrure interne; 19, membrane de l'échancrure externe; — L, etc., *côtes supérieures* : 20, apophyse postérieure de la cinquième; — I, *côtes inférieures*; — K, *omoplates*. (Chauveau et Arloing, *Anatomie comparée des animaux domestiques*, Paris, 1870 p. 123.)

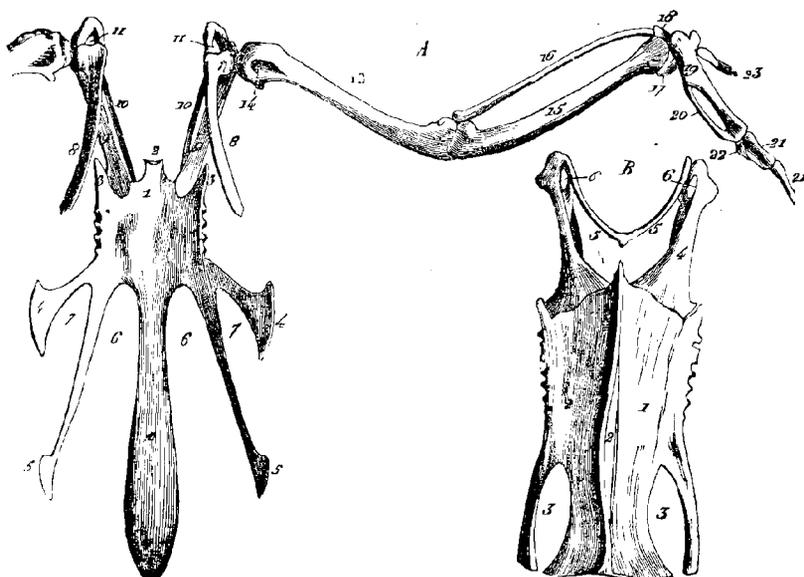


Fig. 3. Sternums et os de l'aile (\*).

chez d'autres, un des trois doigts antérieurs, l'externe ou l'interne, est dirigé en arrière; il en est enfin quelques-uns qui n'ont que deux doigts apparents (fig. 4). Le doigt postérieur a trois phalanges; le premier doigt antérieur en a trois, le second quatre, le plus externe cinq.

**Système musculaire.** — De tous les muscles, ce sont ceux qui meuvent l'aile, les pectoraux, par conséquent, qui sont le plus développés. Ils acquièrent un volume que l'on n'observe chez aucun autre vertébré. Les muscles du dos, par contre, sont faibles. Au membre postérieur, la cuisse et la jambe seules sont généralement musculeuses, et ce n'est que chez les oiseaux dont les plumes descendent jusqu'aux doigts, que l'on trouve encore des muscles le long des tarsi; chez tous les autres, il n'y a plus que des tendons dans cette région. Les muscles peauciers ont un assez grand développement; ceux de la face sont rudimentaires.

**Système nerveux.** — Le système nerveux présente la même disposition que chez les mammifères. L'encéphale l'emporte encore en volume sur la moelle

épinière; mais sa structure est plus simple. On y distingue deux hémisphères cérébraux dépourvus de circonvolutions et de cervelet. La *moelle allongée* est très forte, la *moelle épinière* est arrondie. D'une épaisseur égale à la région cervicale, elle est plus large, plus épaisse à la région dorsale, plus mince à la région sacrée. Les nerfs ont la même distribution générale que chez les mammifères.

**Organes des sens.** — Tous les sens existent; quelques-uns sont parfois rudimentaires, mais ils ne manquent jamais.

**Organes de la vision.** — De tous leurs organes, l'œil, est le plus parfait. Sa forme, sa grandeur varient beaucoup; les oiseaux à vue perçante ont des yeux très-grands, les autres n'en ont que de très-petits. Certaines dispositions ne se rencontrent que chez les oiseaux: ce sont, d'une part, l'*anneau sclérotical*, composé de douze à seize lamelles osseuses, quadrilatères, qui se recouvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit, et varient beaucoup de forme et de grandeur; d'autre part, le *peigne*, membrane plissée, très-vasculaire, couverte d'un pigment noir, placée à l'entrée du nerf optique et s'avancant dans l'intérieur du corps vitré, pour arriver, assez souvent, au contact du cristallin. Ces deux organes permettent sans doute à l'oiseau d'accommoder plus facilement sa vision pour toutes les distances, et concourent à rendre l'œil plus mobile. Outre les deux *paupières*, l'une supérieure, l'autre inférieure, qui existent toujours, les oiseaux en possèdent une troisième, à demi transparente, qu'on nomme *membrane ciliaire*. Celle-ci est placée à l'angle antérieur ou interne de l'œil, et peut être tirée comme un rideau: elle sert à protéger l'œil contre une lumière

(\* ) A, sternum et os de l'aile chez le Coq (vus par dessus): 1, corps du sternum; 2, son apophyse épisternale; 3, 3, ses apophyses costales; 4, 4, ses apophyses latérales externes; 5, 5, ses apophyses latérales internes; 6, 6, échancrures internes; 7, 7, échancrures externes; 8, omoplate; 9, coracoïdien; 10, fourchette; 11, trou pour le passage du releveur de l'aile; 13, humérus; 14, trou aérien de cet os; 15, cubitus; 16, radius; 17, os carpien cubital; 18, os carpien radial; 19, grand métacarpien; 20, petit métacarpien; 21, première phalange du grand doigt; 21', seconde phalange du même; 22, petite phalange accolée au premier os du grand doigt et représentant le vestige d'un troisième doigt; 23, pouce.

B, sternum et os de l'épaule d'un jeune Canard (vus d'en bas): 1, 1, sternum; 2, bréchet; 3, 3, échancrures latérales; 4, 4, coracoïdien; 5, 5, fourchette; 6, 6, trou pour le passage du releveur de l'aile. (Chauveau et Arloing. *Traité d'anatomie comparée*, 2e édition, Paris, 1870, p. 178.)

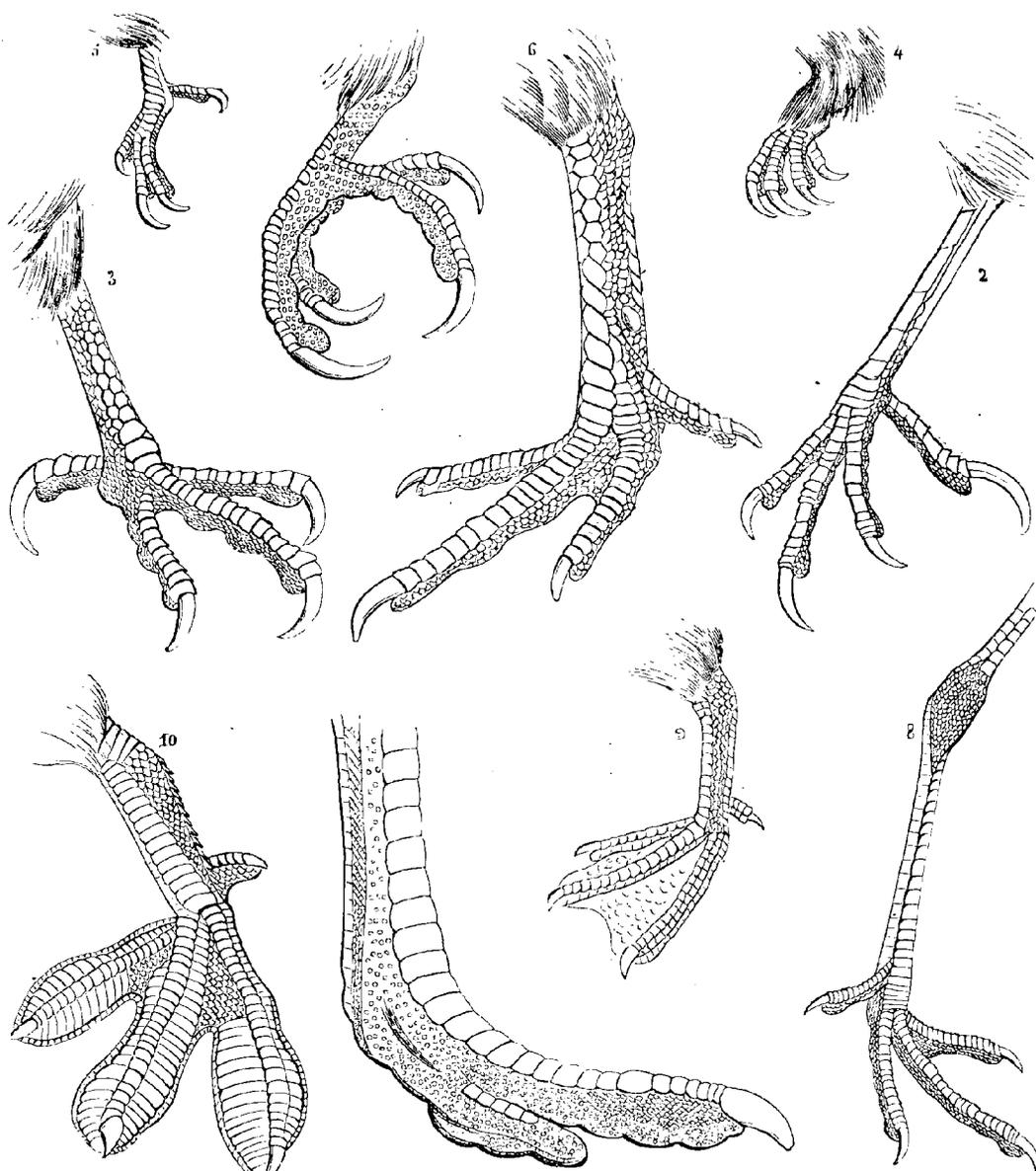


Fig. 4. Formes principales des pieds des oiseaux (\*).

trop vive. L'iris varie de couleur suivant l'espèce, l'âge ou le sexe. Généralement il est brun ; mais on observe toutes les nuances de cette couleur, en passant du rouge au jaune clair ou au gris foncé, et du gris foncé au gris bleu et au bleu. Quelques oiseaux ont l'iris vert, d'autre l'ont noir-bleuâtre.

*Organes de l'audition.* — L'oreille externe n'existe pas. L'ouverture du conduit auditif se trouve en arrière, sur les côtés de la tête. Chez la plupart des oiseaux, elle est entourée ou couverte de plumes dis-

posées en un cercle rayonnant, mais qui n'arrêtent pas les ondes sonores. Chez les hiboux, à la place du pavillon, on trouve un pli cutané que l'oiseau peut relever à volonté. La *membrane du tympan* est presque à fleur de tête ; le conduit auditif est court et entièrement membraneux, la caisse tympanique vaste. Les *osselets* de l'oreille moyenne, qui existent chez les mammifères, sont ici représentés par un os unique, polyédrique, ayant quelque ressemblance avec le marteau, mais remplaçant en même temps l'enclume et l'étrier.

*Organes de l'olfaction.* — Les organes olfactifs sont bien moins développés que chez les mammifères.

(\*) Pieds : 1, de Perroquet ; — 2, de Pie ; — 3, de Héron ; — 4, de Martinet ; — 5, de Martin pêcheur ; — 6, de Perdrix rouge ; — 7, d'Australie ; — 8, de Chevalier ; — 9, de Canard ; — 10, de Grebe.

Il n'y a pas de nez apparent, et les fosses nasales sont petites. Les *narines*, placées d'ordinaire sur le maxillaire supérieur, près de la base du bec, se présentent sous forme de trous arrondis ou de fentes auxquelles aboutissent exceptionnellement des conduits assez longs. Elles sont nues ou couvertes soit d'un repli cutané, soit de plumes soyeuses. Il existe deux *fosses nasales*, présentant chacune trois cornets membraneux, cartilagineux ou osseux, sur lesquels se distribue le nerf olfactif.

*Organes de la gustation.* — Quelques oiseaux seuls paraissent assez bien partagés sous le rapport du goût; leur *langue*, du moins, paraît propre à l'exercice de ce sens. Chez la plupart, cet organe est plus ou moins atrophié, court, rudimentaire, ou couvert d'une membrane cornée; chez quelques-uns seulement, il est long et charnu. En général, la langue, chez les oiseaux, serait plutôt un organe de tact que de goût; elle sert aussi à la préhension des aliments.

*Organes du toucher.* — Le toucher paraît très-développé chez les oiseaux; leur peau est riche en nerfs; leur langue, leur bec couverts d'une peau très-délicate, concourent souvent aussi à l'exercice de ce sens.

*Système respiratoire et circulatoire.* — Les organes affectés à la respiration et à la circulation sont très-parfaits chez les oiseaux. Le cœur (fig. 5) a quatre

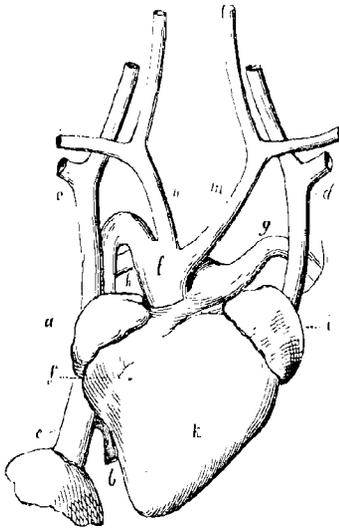


Fig. 5. Cœur de la Poule (\*).

cavités : deux oreillettes et deux ventricules. Il est construit sur le même type que celui des mammifères, mais les muscles en sont plus puissants. De

(\*) a, oreillette droite; b, veine cave inférieure; c, veine cave supérieure droite; d, veine cave supérieure gauche; e, veine porte, à laquelle on a laissé un lambeau de foie; f, ventricule gauche fournissant les artères pulmonaires; g, h, i, oreillette gauche; k, ventricule gauche; l, aorte; m, n, les deux sous-clavières.

chaque côté du cœur se trouve un poumon, et de chaque côté de sa pointe un des deux lobes du foie. Les *poumons* (fig. 6) sont adhérents aux côtés; ils

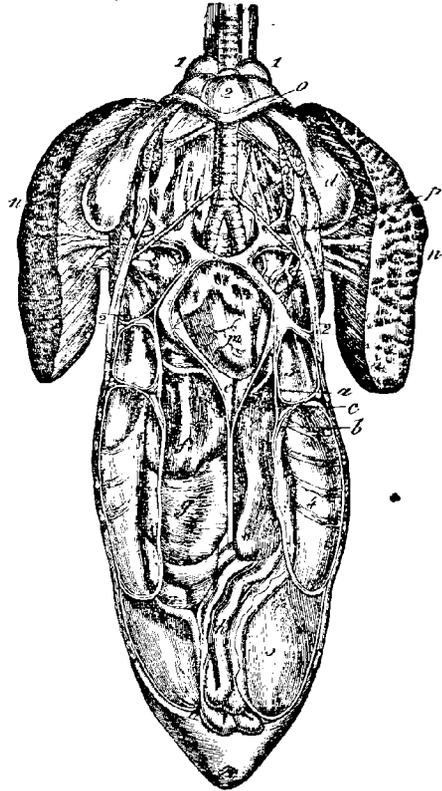


Fig. 6. Vue générale des réservoirs aériens du Canard, ouverts par leur partie inférieure, et rapports de ces réservoirs avec les principaux viscères du tronc (\*).

descendent plus bas que chez les mammifères. Le *diaphragme* manquant, il n'y a pas de séparation entre les cavités thoracique et abdominale. L'air inspiré remplit non-seulement les poumons, mais encore des sacs ou cellules aériennes, avec lesquels ces organes communiquent directement. De ces réservoirs aériens, dits *sacs pleuraux*, l'air se répand dans tout le corps jusque dans les os longs, qui, au lieu de canal médullaire, comme chez les mammifères, présentent à leur centre un réservoir aérien. La *trachée* est formée d'anneaux osseux, reliés par des parties membraneuses. Elle présente deux *larynx*, l'un inférieur, l'autre supérieur. Celui-ci,

(\*) 1, extrémité antérieure des réservoirs cervicaux; 2, réservoir thoracique; 3, réservoir diaphragmatique antérieur; 4, réservoir diaphragmatique postérieur; 5, réservoir abdominal. — a, membrane constituant le réservoir diaphragmatique antérieur; b, membrane qui constitue le réservoir diaphragmatique postérieur; c, coupe du diaphragme thoraco-abdominal; d, prolongement sous-pectoral du réservoir thoracique; e, péricarde; f, foie; g, gésier; h, intestins; m, cœur; n, muscle grand pectoral coupé transversalement un peu au-dessus de son insertion à l'humérus; o, clavicle antérieure; p, clavicle postérieure du côté droit, coupée et repoussée au dehors. (Sappey.)

dont la forme est presque triangulaire, se trouve à la base de la langue ; les cordes vocales en sont couvertes de papilles nerveuses, et leurs bords sont tapissés d'une membrane molle, musculieuse, qui peut

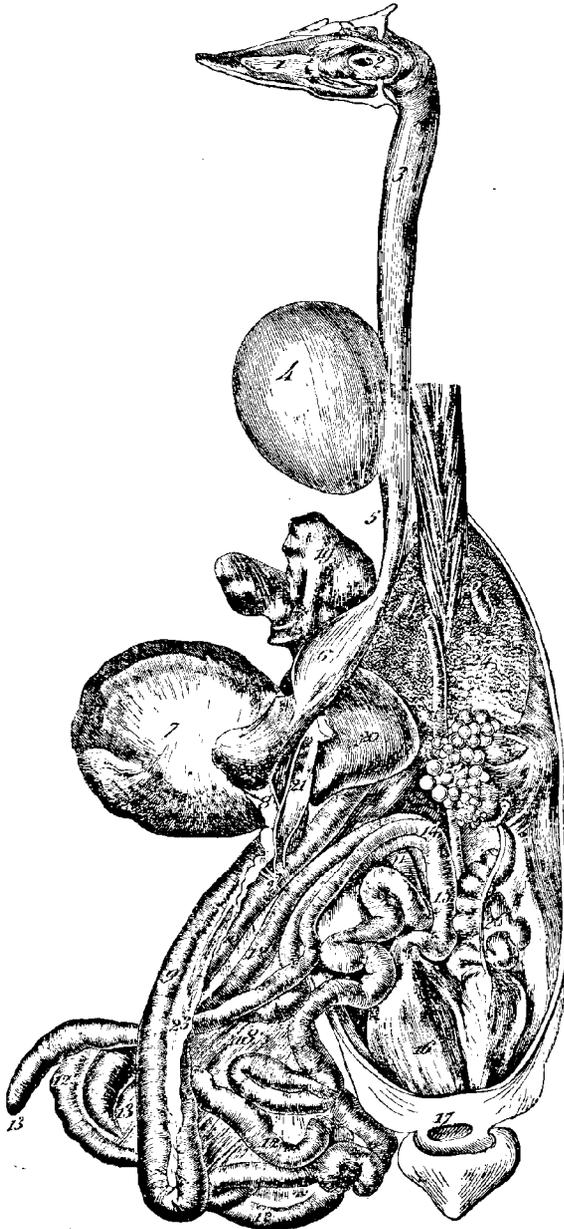


Fig. 7. Vue générale de l'appareil digestif de la Poule (\*).

obturer complètement l'ouverture de la glotte ; l'épiglotte fait défaut. Le larynx inférieur est à la hi-

(\*) On a enlevé les muscles abdominaux avec le sternum, le cœur, la trachée, la plus grande partie du cou et la tête, moins la mâchoire inférieure. Celle-ci a été renversée de côté pour montrer la langue et l'arrière-bouche avec l'entrée du larynx. Le lobe gauche du foie, le ventricule succenturié, le gésier et la masse intestinale

furcation de la trachée, et n'est, en réalité, qu'une dilatation des premières bronches. Il est divisé en deux cavités par une sorte d'éperon, résultant de la fusion des parois internes des deux bronches ; les bords en sont mis en vibration par le passage de l'air, et il sert ainsi à la production des sons. De chaque côté du larynx inférieur se trouvent de un à cinq muscles, qui peuvent, par leur contraction, faire varier le calibre du larynx. Ils ne manquent totalement que chez un très-petit nombre d'oiseaux. Beaucoup d'autres, tous les oiseaux chanteurs par exemple, en possèdent cinq paires. Des deux côtés de la trachée, sont disposés des muscles très-longs, qui, partant du larynx inférieur, arrivent quelquefois jusqu'aux oreilles, et qui peuvent, en se contractant, diminuer la hauteur de la trachée. Chez beaucoup d'oiseaux, la trachée n'a pas une direction rectiligne ; en d'autres termes, elle ne descend pas immédiatement du cou dans le thorax, mais pénètre auparavant dans le bréchet, ou forme à la surface des muscles pectoraux une ou plusieurs anses, puis elle se recourbe en haut, pour pénétrer ensuite dans la cage thoracique.

*Appareil digestif.* — Les oiseaux diffèrent beaucoup des mammifères sous le rapport des organes digestifs (fig. 7). Ils n'ont, en effet, pas de dents, et avalent leurs aliments sans les broyer.

Les *glandes salivaires* existent, mais l'insalivation n'a pas lieu dans la cavité buccale. Chez beaucoup, le bol alimentaire séjourne d'abord dans une dilatation de l'œsophage, le *jabot*, où il subit une première digestion ; chez d'autres, il arrive immédiatement dans le *ventricule succenturié*, consistant en une dilatation de l'autre moitié inférieure de l'œsophage ; dilatation qui existe chez tous les oiseaux, et qui atteint son plus grand développement chez ceux qui n'ont point de jabot ; les parois en sont riches en glandes, et moins épaisses que celles de l'estomac proprement dit ou gésier. Celui-ci varie beaucoup : ainsi, chez les oiseaux carnivores, il a ordinairement des parois minces ; chez ceux qui ont un régime végétal, il est fortement musculieux, et tapissé intérieurement d'une membrane dure, plissée et rugueuse, qui agit à la façon d'une râpe, pour broyer les aliments ; son action est encore aidée par la présence

ont été déviés à droite, afin de faire voir la succession des différentes parties du canal alimentaire et de mettre à découvert l'ovaire et l'oviducte. — 1, Langue ; 2, arrière-bouche ; 3, première partie de l'œsophage ; 4, jabot ; 5, deuxième partie de l'œsophage ; 6, ventricule succenturié ; 7, gésier ; 8, origine du duodenum ; 9, première branche de l'anse duodénale ; 10, deuxième branche de la même ; 11, origine de la portion flottante de l'intestin grêle ; 12, intestin grêle déployé ; 12', portion terminale de cet intestin, flanquée de côté par les deux cœcums (regardée comme l'analogue du colon des mammifères) ; 13, 13, extrémité libre des cœcums ; 14, point d'insertion de ces deux culs-de-sac sur le tube intestinal ; 15, rectum ; 16, cloaque ; 17, anus ; 18, mésentère ; 19, lobe gauche du foie ; 20, lobe droit du même ; 21, vésicule biliaire ; 22, point d'insertion des canaux pancréatiques et biliaires (les deux conduits pancréatiques sont les plus antérieurs, le canal cholédoque ou hépatique est au milieu, le conduit cystique est le plus postérieur) ; 23, pancréas ; 24, face diaphragmatique du poumon ; 25, ovaire (en état d'artrophie) ; 26, oviducte. (Chauveau et Arloing.)

de grains de sable et de cailloux que l'oiseau avale avec sa nourriture. Le *gros intestin*, sauf chez l'autruche, qui en offre des traces, manque complètement. Le rectum s'élargit à son extrémité inférieure pour former le *cloaque*, où viennent s'ouvrir les deux uretères, les conduits séminifères chez le mâle, et les oviductes chez la femelle. La *rate* est petite ; le *pancréas* volumineux ; le *foie* granuleux, et divisé en plusieurs lobes ; son volume est considérable, ainsi que celui de la vésicule biliaire. Les *reins* sont longs, larges et lobulés.

*Appareil génital.* — Pendant la période de la reproduction, l'appareil génital, chez le mâle, est extrêmement turgescent ; il est réduit, après les amours, à de petits glomérules à peine visibles.

L'*ovaire* est en forme de grappe ; il est situé au-dessus du rein, et formé de corpuscules arrondis, de volume fort différent, que l'on compte par centaines, mais dont le nombre, par le fait, est incalculable. L'ovaire subit, selon les saisons, des alternatives d'expansion et de décroissance. L'*oviducte* est long et volumineux : il présente deux ouvertures, l'une dans le cloaque, l'autre dans la cavité abdominale.

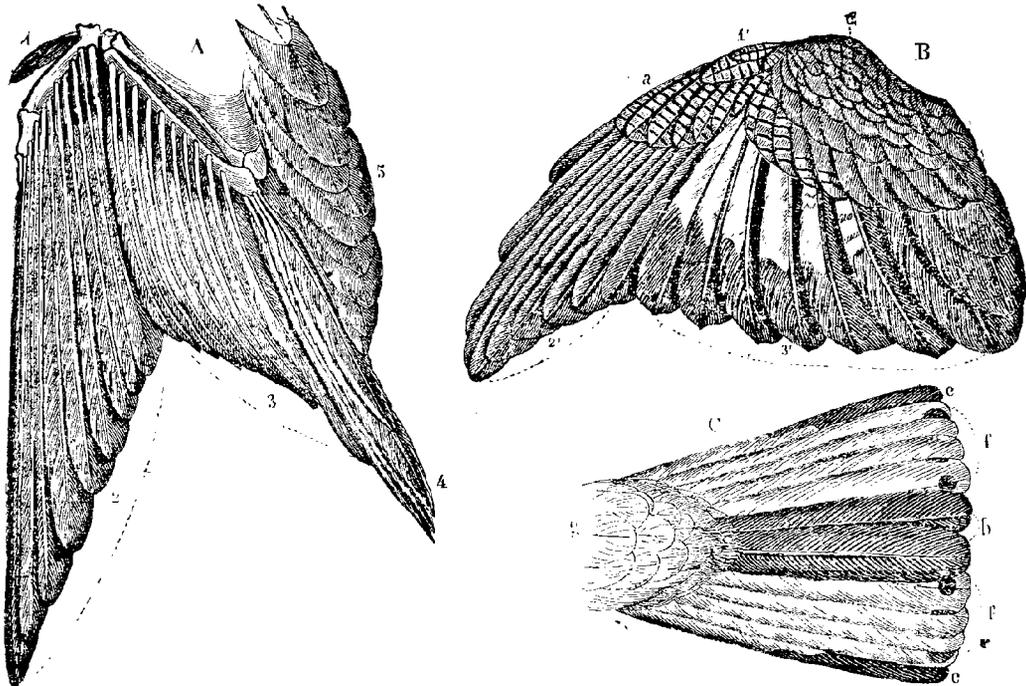
*Téguments ; plumes.* — La peau des oiseaux est essentiellement formée des mêmes éléments que celle des mammifères. On y distingue trois couches : l'épiderme, le réseau muqueux, et le derme. L'*épiderme* est mince, très-plissé ; il s'épaissit sur les tarses et les doigts pour y former des écailles cornées ; sur le bec, il prend aussi la consistance de la corne. Le *derme* est variable ; très-mince chez quelques oiseaux, il est épais et résistant chez d'autres. Il est toujours très-riche en nerfs et en vaisseaux, et sa face interne couvre souvent une couche grasseuse très-épaisse. Les *plumes* se développent dans des enfoncements de la peau, à l'intérieur d'un follicule, qui en renferme un second, plus délicat, contenant un liquide gélatineux et des vaisseaux sanguins ; entre les deux follicules se trouve une substance pulpeuse, finement granuleuse. « Le sommet du follicule externe dit Giebel, s'ouvre, et la pointe des barbes de la plume apparaît ; bientôt se montre une saillie plus prononcée, l'extrémité de la tige, qui porte les autres saillies ; l'intérieur en est encore clair et dépourvu de moelle. La couche granuleuse du follicule disparaît alors, et fournit les matériaux nécessaires au développement de la plume. » Les plumes sont des productions du même ordre que les poils, les piquants, les écailles des mammifères ; elles varient beaucoup suivant les espèces, et suivant les régions du corps du même oiseau. On distingue sur chaque plume la tige et les barbes, et, dans la première, la tige proprement dite et le tube. Celui-ci est la partie de la plume qu'embrasse le derme ; il est rond, creux, transparent ; extérieurement, il devient quadrangulaire. Il est rempli d'une moelle celluleuse, et renferme une série de cellules imbriquées, en forme de cornets, qui lui apportent les suc nutritifs. La

face supérieure de la tige est bombée, et couverte d'une masse lisse, cornée ; la face inférieure est plus plane, et divisée par un sillon longitudinal. Le long de la tige, sont disposées, sur deux lignes, les barbes, consistant en de minces lamelles cornées, qui sont dirigées obliquement de dedans en dehors, et le long du bord supérieur desquelles s'implantent des fibrilles disposées sur deux rangs. Celles-ci, à leur tour, portent des appendices analogues, et la plume se trouve ainsi constituée. On distingue les plumes proprement dites du duvet. Parmi les premières, on reconnaît les plumes du tronc, les plumes des tectrices ou couverture des ailes et de la queue (fig. 8). Les plumes des ailes ou *rémyges* se divisent encore en plumes de la main, de l'avant-bras et du bras.

En ne tenant pas compte du petit faisceau de plumes qui s'implantent sur le pouce, et qu'on nomme *plumes polliciales*, la main porte d'ordinaire dix grandes plumes ou *rémyges* de premier ordre, *rémyges primaires* ; le nombre des plumes de l'avant-bras, ou *rémyges* de second ordre, *rémyges secondaires*, est très-variable et se décompose chez un certain nombre d'oiseaux en deux séries continues, mais distinctes. La queue a généralement douze plumes, rarement moins, plus souvent davantage. Ces plumes ont reçu le nom de *rectrices* parce que c'est par elles que l'oiseau se dirige dans son vol.

En général, les plumes du tronc ne sont pas réparties partout également, mais plutôt par régions, et ne sont implantées que suivant certaines lignes étroites, diversement disposées selon les espèces ; il en résulte que la plus grande étendue du corps est nue. Les oiseaux dont les plumes sont également distribuées sur toute la surface du corps sont incapables de voler. Les plumes du tronc sont imbriquées comme les tuiles d'un toit ; les plumes des ailes et de la queue sont disposées en éventail ; les *rectrices* recouvrent celles-ci d'avant en arrière. On les divise en tectrices supérieures et inférieures de l'aile, ou sus- et sous-alaires, et tectrices supérieures et inférieures de la queue, ou sus- et sous-caudales. Les plumes, qui constituent le *duvet*, ont des barbes plus lâches, plus flexibles, à fibrilles moins serrées. Aux différences de coloration des plumes se rattache souvent aussi une différence de conformation ; une même plume, qui présente diverses couleurs, peut être diversement construite, suivant les endroits. La couleur tient moins, en effet, à la teinte brute de la plume, qu'à la manière dont elle réfléchit la lumière.

*Mouvements.* — Chez les oiseaux, vivre et se mouvoir, c'est tout un. L'oiseau est en mouvement continu ; son cœur bat plus vite, son sang circule plus rapidement, ses membres paraissent plus articulés, plus solides que ceux des mammifères. Le mouvement est pour l'oiseau une nécessité ; pour le mammifère, ce n'est qu'un moyen. Celui-ci ne semble jouir de la vie que quand il est couché et qu'il



Corbeil, Créte Filis imp.

Fig. 8. Ailes et queue (\*).

Paris, Baillière et Fils, édit.

se trouve plongé au moins dans un demi-sommeil. Un homme paresseux, étendu dans cet état; un chien couché sur le dos, un chat reposant sur un mol oreiller, un bœuf ruminant, en fournissent des exemples. Un pareil *doice far niente* ne se remarque pas chez les oiseaux, au plus chez les vautours. Les oiseaux sont des êtres à mouvement; les mammifères sont des êtres à sensation.

On ne peut cependant pas dire que les mouvements des mammifères soient bornés. Ils marchent, courent, sautent, grimpent, volent, nagent, plongent comme les oiseaux. Mais la masse domine, leur poids les retient; quelque rapides qu'ils puissent être, les oiseaux les surpassent. Même les oiseaux coureurs, l'autruche et le casoar, rivalisent de vitesse avec le cheval le plus rapide, l'antilope le plus agile. La grue, si lente, rivaliserait avec le cheval de course; le pigeon messager le dépasse de beaucoup: il parcourt dans le même temps 29 kilomètres, c'est-

à-dire un espace plus que double. Et quand un mammifère veut s'essayer à égaler la gent ailée, il montre combien il lui est inférieur: — la chauve-souris est la caricature de l'oiseau.

Les mouvements volontaires des oiseaux sont plus rapides, plus soutenus que ceux des autres animaux, leurs muscles étant plus forts, plus vigoureux, plus excitables, leurs contractions plus énergiques. Ils semblent infatigables.

*Vol.* — Le vol est le mode de progression qui les caractérise. Tous les autres animaux voltigent ou tourbillonnent dans l'air; seuls, les oiseaux volent. Ils doivent cela à la disposition de leurs ailes. Les plumes en sont imbriquées à la façon des tuiles d'un toit, et recourbées de manière à donner à l'aile une forme voûtée (fig. 9). Quand l'aile s'élève, les plumes s'écartent, et l'air peut passer au travers; quand elle s'abaisse, les plumes se resserrent les unes contre les autres et opposent à l'air une résistance considérable. A chaque coup d'aile, l'oiseau s'élève; et comme son bras se meut à la fois de haut en bas et d'avant en arrière, il est poussé en avant. A l'aide d'un appareil fort ingénieux (fig. 10 et 11), inscrivant tous les mouvements d'un oiseau au vol, M. Marey (1) a constaté expérimentalement que la

(\* A, type d'aile sur-aiguë (Bécasseau). Les couvertures supérieures ont été enlevées pour montrer l'attache des rémiges à la main, à l'avant-bras et au coude. — 1, plumes du pouce; 2, plumes de la main (primaires); 3, plumes de l'avant-bras (secondaires); 4, plumes du coude; 5, faisceau de plumes humérales. — B, type d'aile sub-obtuse (Geai). — Les chiffres 1', 2', 3' sont affectés aux mêmes parties que dans la figure précédente. — a, a, grandes couvertures supérieures de l'aile; b, couvertures moyennes; c, petites couvertures. — C, queue de Traquet (Stapazin); d, paire médiane ou interne; e, paire latérale ou externe; f, f, paires intermédiaires; g, sus-caudales ou couvertures supérieures.

BREDM.

(1) Marey, *Du vol des oiseaux* (Revue des cours scientif. Paris, 1869, nos 41 et 44).

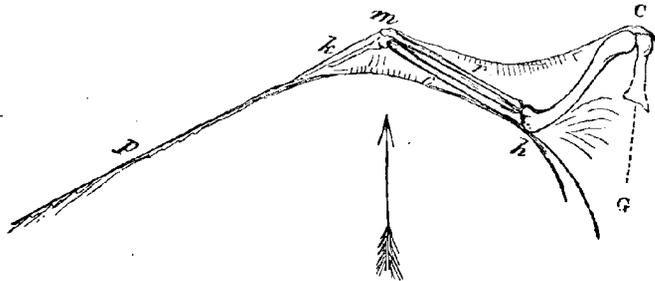


Fig. 9. Schéma du vol (\*).

force qui soutient et dirige cet oiseau dans l'espace, se crée tout entière pendant l'abaissement du bras, et que l'extrémité de l'aile, dans les mouvements de translation, décrit une série de courbes continues

(fig. 12 et 13). En appliquant à diverses espèces cet appareil, dans le but de savoir quelle est la fréquence des battements de l'organe du vol, M. Marey a vu que le moineau avait treize évolutions d'aile

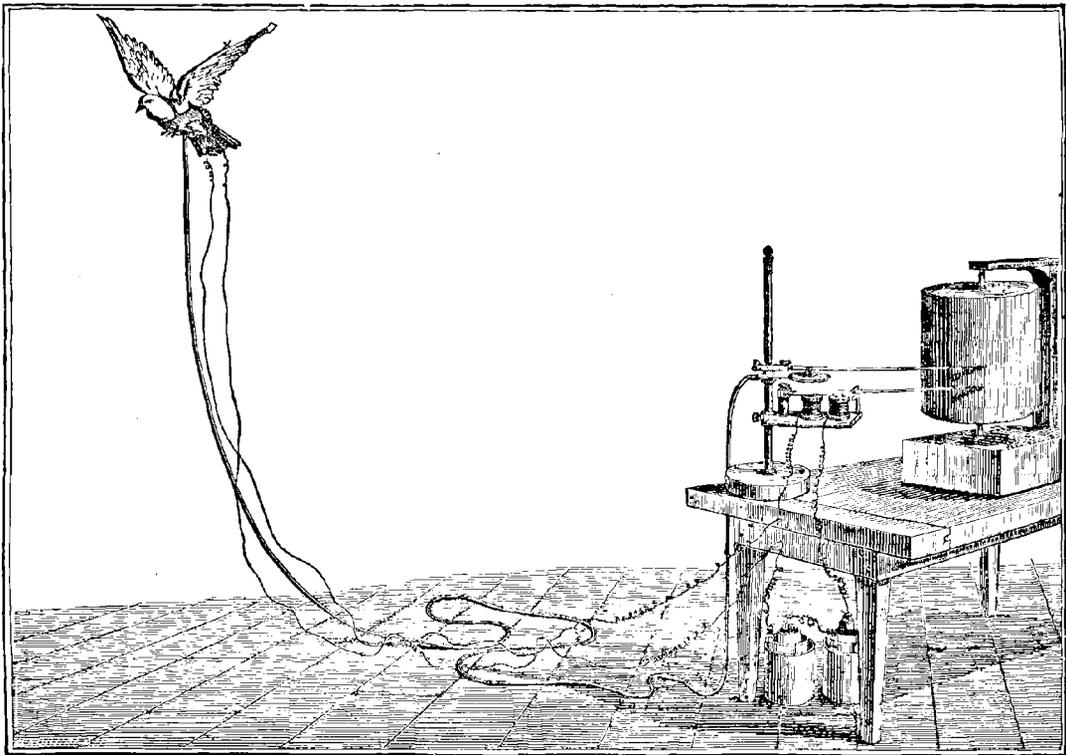


Fig. 10. Appareil à doubles signaux pour enregistrer les mouvements des ailes d'un Pigeon. D'une part, un tube transmet l'action musculaire; de l'autre part, un signal électrique note avec leurs durées relatives les périodes d'élévation et d'abaissement de l'aile. (Marey, *Revue des cours scientifiques*, 1869, p. 667.)

par seconde, le canard sauvage 9, le pigeon 8, l'effraie 5, la buse 3; et que, contrairement à l'opinion émise par certains observateurs, la durée de l'abais-

sement de l'aile est plus longue, en général, que celle de l'élévation. Les coups d'aile se suivent, tantôt lents, tantôt pressés; le bord antérieur est tantôt élevé, tantôt abaissé, suivant que l'oiseau vole vite ou lentement, qu'il plane, qu'il décrit des cercles; il les ferme complètement, lorsqu'il veut se précipiter sur le sol. La voûture de l'aile indique que

(\*) c, Centre fixe autour duquel s'exécute le mouvement (cavité glénoïde); ch, humérus; hn, l'avant-bras; mn, main garnie de ses plumes ou rémiges. (Giraud-Teulon, *Principes de mécanique animale*, Paris, 1858.)

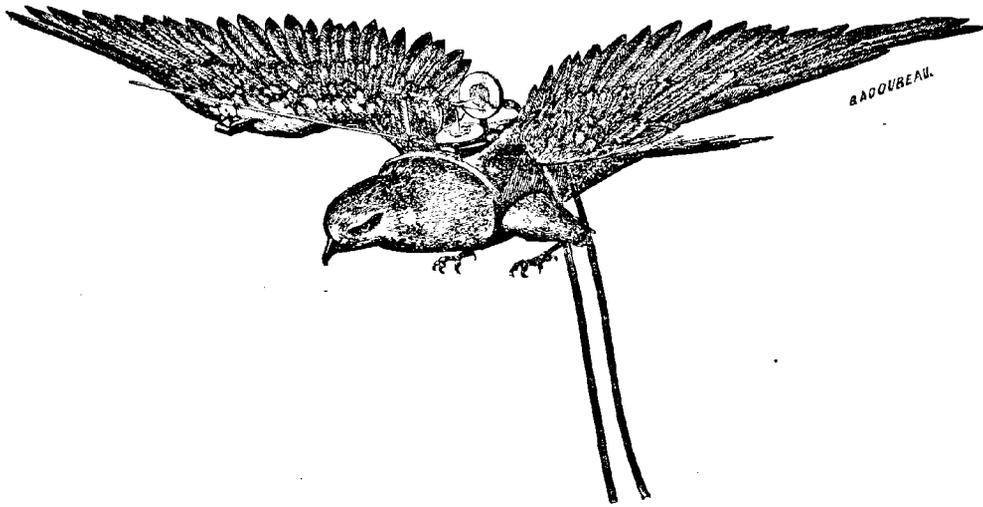


Fig. 11. Buse volant avec l'appareil qui signale les mouvements décrits par l'extrémité de son aile. (Marey, *Revue des cours scientifiques.*)

l'oiseau doit voler contre le vent : le courant d'air, elle ; tandis que celui qui vient par derrière en dis-  
qui la frappe par devant, la soulève et l'oiseau avec | socie les plumes, les rabat, et gêne considérable-

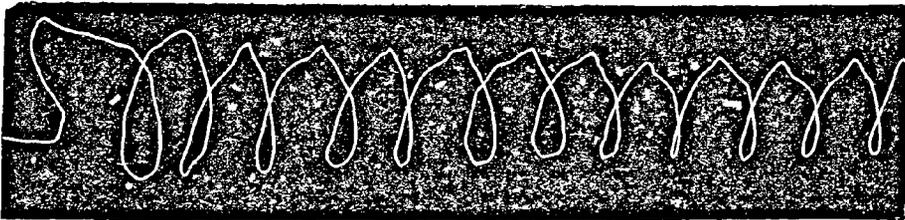


Fig. 12. Parcours de la pointe de l'aile à chaque mouvement du vol. (Marey, *Revue des cours scientifiques.*)

ment la progression. La queue sert de gouvernail | bas, pour s'abaisser ; de côté, pour se détourner. La  
à l'oiseau : pour s'élever, il la dirige en haut ; en | rapidité du vol, sa nature, son type, varient avec la

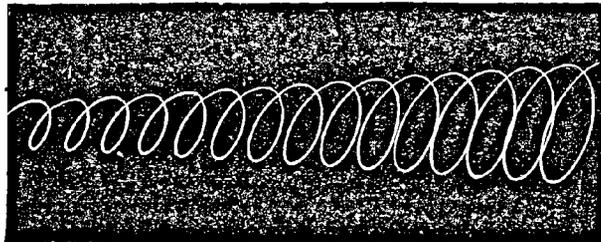


Fig. 13. Ellipse tracée par une verge de Wheatstone sur un cylindre tournant. (Marey, *Revue des cours scientifiques.*)

conformation de l'aile et de tout le plumage. Des ailes | peut être que lent. Une queue longue et large per-  
longues, minces, pointues (ailes sur-aiguës, fig. 8, A), | met des changements brusques de direction ; avec  
aiguës, sub-aiguës), à pennes résistantes, et des plumes | des ailes grandes, larges, arrondies, l'oiseau peut  
courtes permettent un vol rapide ; avec des ailes | planer sans trop d'efforts. En volant, un oiseau avance  
courtes, larges, mousses (ailes sub-obtuses, obtuses, | plus rapidement que n'importe quel autre animal,  
sur-obtuses, fig. 8, B), un plumage lâche, le vol ne | et soutient son allure plus longtemps. Il accomplit

des choses qui nous semblent incompréhensibles. En quelques jours, il parcourt des milliers de lieues; en quelques heures il franchit une mer. Le pigeon messenger, d'après Pietro della Valle, fait en un jour plus de chemin que n'en peut faire un homme à pied. On rapporte qu'un faucon de Henri II, s'étant emporté après une outarde canepetière, à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, et qu'un autre faucon, envoyé au duc de Parme, revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en 16 heures, ce qui fait un trajet de 250 lieues. Les oiseaux voyageurs volent des journées entières, sans se reposer; on en voit qui planent durant plusieurs heures en jouant dans les airs, et il faut des circonstances plus que défavorables pour les épuiser. L'oiseau semble voler avec la même facilité à toutes les hauteurs, quelles que soient les différences de la pression atmosphérique et du degré de force à déployer. Près du sommet du Chimborazo, Humboldt a vu un condor planer au-dessus de lui à une hauteur incommensurable; il ne paraissait qu'un point noir sur l'azur du ciel; il semblait se mouvoir avec autant de facilité que dans les régions les plus basses. Ce n'est cependant pas toujours là le cas : des aéronautes ont lâché des pigeons à de grandes hauteurs, et ont vu que le vol de ces oiseaux était bien plus incertain que près du sol.

Tantôt l'oiseau plane tranquillement; tantôt il s'élance comme une flèche; tantôt il se berce, se joue; tantôt il glisse, il file, il court, il traverse l'air avec la rapidité de la pensée; tantôt il se promène lentement, doucement; les flots de l'éther s'agitent au-dessous de lui; on n'entend aucun bruit, pas même le plus léger; maintenant, ce sont des coups d'aile précipités; à un autre moment on n'aperçoit pas le moindre mouvement; l'oiseau s'élève à des hauteurs que l'homme peut à peine concevoir, ou bien il s'abaisse jusqu'à la surface des vagues, dont l'écume vient mouiller son plumage. Quelque varié qu'il soit, le vol est toujours le vol. Les organes qui servent à l'exécuter, nous les nommons ailes; c'est de ces ailes que l'imagination des artistes s'est plu à orner les âmes bienheureuses; de la membrane aliforme des chauves-souris elle a fait l'attribut du diable, la plus déplorable invention d'un cerveau malade. La vie nocturne de la chauve-souris a pu prêter à cette fable; la forme, l'aspect de la membrane aliforme y ont aussi contribué. Cet appareil a été donné à l'ange précipité dans les profondeurs de l'abîme; au messenger du ciel on a donné les ailes; c'est un symbole où, une fois au moins, l'imagination artistique s'est rapproché de la vérité. L'oiseau seul est libre de liens terrestres; le mammifère, malgré ses ailes, reste attaché à la terre.

Encore une chose à ajouter : l'oiseau de haut vol, qui appartient à l'air, en se débarrassant des liens terrestres, est devenu étranger à la terre.

*Marche.* — En général, les oiseaux de haut vol marchent mal; cependant les exceptions sont assez nom-

breuses. Leur mode de progression sur le sol varie : les uns courent; les autres trottent, sautent, sautilent, marchent; d'autres enfin ne font que se trainer maladroitement. Leur allure diffère toujours beaucoup de la marche de l'homme; si l'on excepte quelques espèces aquatiques, qui rampent en quelque sorte, tous les oiseaux marchent sur leurs doigts. Ceux dont le centre de gravité se trouve au milieu du corps, sont ceux qui marchent, sinon le plus vite, du moins le mieux; ceux à grandes pattes marchent bien, à pas mesurés; ceux à courtes pattes marchent mal, sautillent; ceux dont les pattes sont de longueur moyenne vont très-vite, et courent plus qu'ils ne marchent. Tous ceux dont la tenue est roide, se meuvent lourdement et maladroitement; il en est de même de ceux dont les pattes sont insérées très-en arrière, et qui ont le corps penché en avant. A chaque pas, ces derniers surtout sont obligés d'imprimer à tout leur corps un mouvement de rotation. Quelques oiseaux de haut vol ne peuvent pas marcher; d'autres, qui nagent admirablement, ne font que glisser, que ramper à la surface du sol. Plusieurs se servent encore de leurs ailes pour courir plus rapidement.

*Natation et action de plonger.* — Beaucoup d'oiseaux se meuvent dans l'eau avec rapidité, nagent et plongent à merveille. Tout oiseau jeté à l'eau, sait nager, et les palmipèdes ne sont pas seuls doués de cette faculté. Chez les espèces terrestres, comme chez les espèces aquatiques, les plumes sont serrées les unes contre les autres, et couvertes d'un épais enduit huileux, qui les empêche de se mouiller. Un palmipède se maintient sans aucun effort en équilibre à la surface de l'eau; les mouvements de ses pattes sont uniquement destinés à le faire progresser. Pour nager, il replie la membrane qui unit ses doigts, fléchit les pattes en avant, puis étale sa palmature et étend brusquement le pied en repoussant l'eau. Lorsque rien ne le presse, il n'agit qu'une patte après l'autre; dans le cas contraire, il les étend et les fléchit toutes deux en même temps. Pour gouverner, il porte une patte en arrière, les doigts écartés et se sert de l'autre comme d'une rame. Beaucoup d'oiseaux peuvent plonger. Il en est qui nagent mieux entre deux eaux qu'à la surface, et qui rivalisent alors de vitesse avec les poissons; d'autres ne peuvent plonger qu'en se laissant tomber à l'eau d'une certaine hauteur. Les premiers seuls sont les véritables plongeurs; seuls, ils peuvent s'enfoncer à volonté dans l'eau, y chercher leur proie, rester longtemps submergés; les seconds ne plongent qu'entraînés par la vitesse acquise, et c'est contre leur volonté qu'ils reviennent à la surface; ils ne peuvent saisir que la proie qu'ils ont visée. Les plongeurs ont des ailes courtes; les autres ont nécessairement des ailes longues, volent le plus ordinairement et ne plongent qu'accidentellement. Dans une seule famille, dans celle des procellariidés, la faculté de voler et celle de plonger se trouvent réunies jusqu'à un cer-

tain point. Les véritables plongeurs se servent surtout de leur queue et de leurs pattes; les autres, de leurs ailes. La profondeur à laquelle ils descendent, la vitesse avec laquelle ils se meuvent, le temps qu'ils demeurent sous l'eau, varient considérablement. Les eiders peuvent y rester sept minutes, et, d'après Holboell, plonger jusqu'à une profondeur de soixante-cinq brasses (à plus de 100 mètres); mais la plupart des oiseaux ne sont pas aussi bien doués, et généralement, ils reparaissent à la surface au bout de trois minutes. Quelques espèces aquatiques non-seulement plongent et nagent, mais courent encore au fond de l'eau.

*Action de grimper.* — Beaucoup d'oiseaux grimpent. Ils se servent à cet effet de leurs pattes, et s'aident souvent de leur bec, de leur queue, quelquefois aussi de leurs ailes. Sous le rapport de la perfection de cette allure, les extrêmes peuvent être représentés, d'un côté, par les perroquets, qui se suspendent à une branche par le bec et se soulèvent ensuite; de l'autre, par les pics, qui ne se servent que de leurs pattes et de leur queue. Certains oiseaux volettent plus qu'ils ne grimpent; ils sautent en volant du point qu'ils occupent, sur un point plus élevé, et s'y accrochent; c'est ainsi que grimpe le tichodrome échelle. Presque tous les grimpeurs ne progressent que de bas en haut, et se tiennent sur la face supérieure de la branche; quelques-uns peuvent descendre le long des troncs d'arbres, la tête la première, ou se tenir à la face inférieure des branches. Il ne faut pas cependant croire que, dans cette allure même, les oiseaux l'emportent sur les mammifères, au moins en un point. Un écureuil court plus vite en montant à une branche qu'un pic, mais il ne descend pas comme lui le long du tronc, la tête la première; quelques lézards, les jeckos notamment, seuls, peuvent rivaliser en cela avec cet oiseau.

**Mouvements internes.** — *Nutrition.* — Aucun animal n'a une nutrition aussi active, un sang aussi chaud que les oiseaux: l'une, d'ailleurs, est la conséquence de l'autre. L'augmentation de la faculté respiratoire est la cause de l'activité plus grande des oiseaux. Ils inspirent une quantité d'air beaucoup plus considérable que les autres animaux; leurs organes sont en contact, non-seulement avec l'air renfermé dans une combinaison chimique, mais encore avec l'air en nature; car, comme je l'ai dit, ce ne sont pas seulement les poumons qui en sont remplis, mais encore les sacs aériens, les canaux médullaires des os, les cellules osseuses, et quelquefois certaines cellules cutanées. Le sang peut donc absorber des quantités considérables d'oxygène; les combustions intimes sont plus rapides, plus intenses, la circulation plus activée. D'un autre côté, les artères et les veines sont plus fortes, le sang est plus rouge, plus riche en globules que chez les autres vertébrés. Comme conséquence nécessaire, la vitalité de ces animaux

est plus considérable, et, par cela même qu'ils dépensent plus de force, leur digestion doit être plus active.

On peut affirmer que les oiseaux absorbent proportionnellement plus de nourriture que les autres animaux. Beaucoup mangent continuellement; les insectivores prennent chaque jour une quantité d'aliments égale à deux ou trois fois le poids de leur corps. Les carnivores ne mangent guère que le sixième de leur poids, et ceux qui se nourrissent de substances végétales, qu'une quantité égale à leur poids; mais ces rapports sont encore bien plus élevés que ceux que nous observons chez les mammifères.

Les aliments arrivent d'abord dans le jabot ou dans le ventricule succenturié, et y subissent une digestion préalable; ils passent ensuite dans l'estomac, où ils sont complètement digérés, ou broyés comme par une meule. Beaucoup d'oiseaux remplissent tout leur œsophage de nourriture; d'autres engorgent leur jabot, au point de lui faire prendre l'apparence d'une véritable tumeur. Les rapaces digèrent des os; les grands oiseaux granivores avalent des morceaux de fer, qui, sous l'action continue de l'estomac, finissent par perdre complètement leur forme primitive, et ils gardent des semaines entières des substances indigestibles, avant de les régurgiter. Grâce à l'activité de leurs fonctions nutritives, quand les oiseaux ont abondamment à manger, une épaisse couche de graisse se dépose sous leurs téguments; mais quelques jours d'abstinence suffisent pour la faire disparaître. Cependant, les oiseaux supportent mieux la faim que les mammifères, que la taupe notamment, qui meurt après un jeûne de quelques heures seulement.

*Respiration.* — Chez un oiseau de même taille qu'un mammifère, les mouvements respiratoires sont plus fréquents, ce qui concorde avec la température, qui est de 2 degrés plus élevée chez le premier. J'ai remarqué que les alcidés, même blessés, ne restaient jamais plus de trois minutes sous l'eau: l'eider pourrait, dit-on, plonger pendant sept minutes, mais je ne l'ai pas vu. Toujours est-il, que les oiseaux qui demeurent plus de quatre minutes sous l'eau sont épuisés quand ils reviennent à la surface, et sont asphyxiés quand, arrêtés sous l'eau au moment où ils s'élèvent pour venir respirer, on les y maintient encore une minute.

*Voix.* — Si nous comparons, sous ce rapport, les mammifères avec les oiseaux, nous serons d'abord frappés du peu de souplesse de la voix des premiers. L'homme seul a une voix plus étendue que les oiseaux, et cette voix est même si parfaite, si caractéristique, qu'on y a eu égard pour faire du genre humain une classe à part. La parole est pour l'homme un tel avantage, que l'on comprend que cette idée ait pu se produire. L'homme surpasse l'oiseau chanteur, et il est le seul de tous les mammifères dont la voix ne soit pas désagréable à l'oreille.

Les oiseaux sont donc admirablement doués sous le rapport de la voix. Beaucoup ne font entendre que quelques notes, ou des sons criards et désagréables ; mais la plupart ont une voix extrêmement riche et flexible : aucun n'est complètement muet. Ils ont un langage assez riche, un chant fort agréable. Suivant les circonstances, ils font entendre des sons que l'on peut, sans exagération, regarder comme autant de mots, et qui sont compréhensibles, non-seulement pour leurs semblables, mais encore pour l'observateur attentif. Ils s'appellent, ils manifestent leur joie ou leur amour, se provoquent au combat, réclament des secours, se préviennent de l'approche d'un danger, en un mot, se communiquent mille choses. Leurs pareils et même les oiseaux moins bien doués, savent ce que tels sons veulent dire. Tous les petits oiseaux sont attentifs à l'avertissement donné par les grands oiseaux de marais ; les étourneaux et les autres oiseaux des champs, à ceux donnés par les corneilles ; le cri d'angoisse d'un merle met en éveil toute la population ailée de la forêt. Les plus vigilants servent de sentinelles à tous les autres.

Pendant le temps des amours, les oiseaux s'entre-tiennent entre eux ; ils causent, ils bavardent, souvent du ton le plus aimable. Je ne ferai qu'une comparaison entre les oiseaux et les mammifères. L'amour éveille chez les premiers des chants délicieux, qui charment notre cœur ; il produit chez les seconds des sons qui brisent notre oreille. Quelle différence entre le chant d'amour du rossignol et celui du chat ! Chez celui-ci, ce sont des sons brisés, dénaturés, défigurés ; chaque son reçoit un timbre plaintif et déchirant ; chez celui-là, c'est une musique, c'est le chant d'amour le plus délicieux. Les chants amoureux du chat ravissent les chattes, mais mettent l'homme en fureur ; ceux du rossignol, ne sont qu'un soupir, ce soupir n'est que de l'amour. L'homme lui-même ne sait parer son amour de ce que l'amour éveille chez les oiseaux ; toujours est-il qu'il ne peut être comparé au rossignol, et comme l'a dit Rückert : « Que quelqu'un aime, et qu'il fasse à autrui la confidence d'un amour, il ennuiera, à moins qu'il ne soit poète. » L'oiseau qui parle de son amour n'est jamais ennuyeux ; les sons les plus rauques mêmes sont sonores et agréables. La mère n'est pas moins tendre à l'égard de ses petits. Les uns parlent et se répondent ; les autres répètent des mots, des phrases qui sont l'expression de leurs sentiments. Tels sont les oiseaux chanteurs, les favoris de la création, ceux de tous les oiseaux qui ont le plus captivé notre amitié. Tant qu'il ne s'agit que des choses communes de la vie, les oiseaux des deux sexes bavardent également ; mais, seul, le mâle est capable de chanter ; très-rarement, la femelle arrive à répéter quelques airs.

Chez tous les oiseaux chanteurs, les muscles du larynx inférieur sont à peu près également développés ; mais tous ne sont pas capables de produire

les mêmes sons. Chaque espèce a son intonation particulière, une étendue de voix spéciale. Chacune a ses airs propres, dont les notes diffèrent de timbre, d'ampleur et de force ; celle-ci n'a que quelques notes, celle-là peut parcourir plusieurs octaves. Les notes diffèrent entre elles d'une tierce ou d'une quinte. Certains oiseaux, comme le pinson ou le rossignol, répètent divers airs, nettement définis ; d'autres, comme l'alouette ou le bouvreuil, font entendre des notes qui changent à tout instant. Chaque oiseau chanteur peut d'ailleurs varier son chant d'une manière considérable, et c'est là ce qui nous impressionne si puissamment. La localité exerce aussi son influence : dans la montagne, le même oiseau chante autrement que dans la plaine. Les différences ne sont cependant sensibles, le plus souvent, que pour l'oreille d'un connaisseur. Un bon chanteur peut former d'excellents élèves ; un mauvais, par contre, peut gâter des individus très-bien doués. Les jeunes apprennent des vieux à chanter, seulement ils en prennent les défauts plus facilement que les qualités. Il en est qui ne se contentent pas du chant propre à leur espèce, mais qui imitent et répètent celui des autres oiseaux et tous les bruits qu'ils entendent. Ce sont les *moqueurs*, comme on les appelle souvent, mais à tort. Les oiseaux chanteurs habitent toutes les régions de la terre, ils sont nombreux surtout dans la zone tempérée.

**Sens.** — Nous avons déjà dit que tous les sens étaient développés chez les oiseaux : nous avons pu tirer cette conclusion du simple examen de leurs organes, et l'observation la confirme pleinement. Tous les oiseaux voient et entendent très-bien ; quelques-uns ont un odorat très-subtil ; on ne peut nier que, chez d'autres, le goût soit ne porté au moins à un certain degré, et tous ont un toucher assez développé.

**Vue.** — La grande mobilité de l'œil, le grand développement de l'appareil de l'accommodation, agrandissent considérablement le champ visuel, et permettent à l'oiseau de distinguer un objet avec une précision surprenante. A une distance incroyable, les rapaces aperçoivent de petits mammifères ; les insectivores, des insectes. S'il faut en croire Spallanzani, le martinet noir aperçoit un objet de 5 lignes de diamètre, à la distance de 1,200 pieds. L'œil est continuellement en mouvement, car sa distance focale doit varier avec l'éloignement des objets. On peut s'en convaincre par une expérience très-simple. Qu'on approche la main de l'œil d'un rapace, d'un vautour royal, par exemple, dont l'iris, de couleur claire, facilite l'observation ; qu'on examine la grandeur de la pupille, et l'on verra qu'elle se rétrécit ou s'élargit sans cesse, suivant que l'on en approche ou que l'on en éloigne la main. On peut ainsi comprendre comment un oiseau, planant à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol, peut apercevoir de petits objets, et posséder cependant une vue excellente à courte distance.

L'œil de certains oiseaux est doux, celui de certains autres menaçant, courageux, etc. Dans l'œil du faucon ou de l'aigle se révèle l'intérieur de l'âme. Mais, à quelques exceptions près, c'est nous qui y plaçons l'expression que nous croyons y lire.

*Ouïe.* — Le chant des oiseaux nous est déjà une preuve que leur ouïe est excellente ; ce chant, en effet, ne leur est pas inné ; ce n'est pas un don du ciel ; ils sont obligés de l'apprendre. C'est l'ouïe qui prévient souvent les oiseaux de l'approche du danger. Les individus privés sont attentifs au bruit le plus léger. Les hiboux à grandes oreilles se conduisent autant par l'ouïe que par la vue ; c'est ce que l'on peut admettre avec sûreté, bien que la démonstration exacte en soit difficile à donner. Les oiseaux entendent très-bien ; ils se divertissent, se charment mutuellement par leurs chants et par leur ouïe qui leur permet de les comprendre. Il est cependant remarquable que les oiseaux chanteurs, qui sont sensibles à la musique, soient aussi ceux qui entendent le plus mal ; tandis que les oiseaux à ouïe fine, comme le hibou, sont blessés des sons qui charment les autres oiseaux. Cependant, aucun oiseau n'égale sous ce rapport certains mammifères, et nous n'avons pas de fait qui puisse nous faire supposer qu'un seul ait l'ouïe aussi fine qu'une chauve-souris, un chat ou un ruminant.

*Odorat.* — Sous le rapport de l'odorat, les avis sont partagés, et pendant longtemps on a cru aux fables les plus fantastiques. De nos jours, encore, pour bien des chasseurs, il n'est pas douteux que le corbeau sent l'odeur de la poudre dans le canon du fusil ; que le milan ou le vautour flaire une charogne à plusieurs lieues de distance, et bien des naturalistes partagent cette opinion. Pas n'est besoin de démontrer la fausseté du premier fait ; quant au second, c'est appuyé sur de nombreuses observations que je le mets formellement en doute. On ne peut nier que les oiseaux n'aient l'odorat développé à un certain degré ; mais quant à avoir du flair, comme en ont les mammifères, il ne peut en être question.

*Goût.* — Pour ce qui est du goût, les oiseaux sont également bien inférieurs aux mammifères. Ce n'est que chez quelques oiseaux, les perroquets et les dentirostres, que nous trouvons une langue qui, par sa mollesse et sa richesse nerveuse, rend le goût possible. Cet organe, chez les autres espèces, est et si dur et si rudimentaire, qu'il ne peut s'y produire les phénomènes du goût, la dissolution des aliments étant impossible ; une différence dans l'état des matières ingérées, amenant une différence dans la perception de la sapidité. Il en est qui préfèrent certaine nourriture, et nous en concluons que cette substance flatte plus leur palais que telle autre ; mais il y a une grande objection à ceci : les oiseaux avalent sans mâcher ni broyer leurs aliments.

*Toucher.* — La langue est pour les oiseaux plus un instrument de préhension que de toucher : chez beaucoup, elle sert à saisir ; c'est avec elle que

les pics, les colibris, tous les dentirostres, fouillent la retraite où est cachée leur nourriture, la découvrent et l'enlèvent. Le bec sert aussi beaucoup au toucher. Les pattes n'y sont que d'un médiocre usage.

Quant à la sensibilité générale, elle paraît être assez parfaite ; tous les oiseaux étant très-sensibles aux influences extérieures, aux influences atmosphériques notamment.

**Intelligence.** — En ce qui concerne l'intelligence des oiseaux, j'aurais à répéter tout ce que j'ai dit de celle des mammifères (1) ; je ne connais aucune des facultés intellectuelles de ceux-ci qui ne s'observe aussi chez les premiers. L'on a longtemps prétendu le contraire ; l'on a tout voulu attribuer à une force inconsciente, à l'instinct ; on le fait encore aujourd'hui, par cela seul ou qu'on n'a pas observé, ou qu'on n'a pas compris les observations d'autrui. Admettre une pareille force inconsciente, c'est, comme le disent très-bien les frères Müller, le dernier terme d'une fausse sagesse, qui, niant l'âme des animaux, veut la remplacer par l'instinct. N'oublions pas toutefois que dans les questions de cette nature, nous sommes réduits à faire des hypothèses pour expliquer certains phénomènes intimes que présentent les animaux. Nous ne comprenons ceux-ci qu'incomplètement. Parfois, nous croyons être témoins de la succession de leurs pensées et de leurs jugements, mais nous ignorons jusqu'à quel point nous sommes dans le vrai. Bien des faits sont encore pour nous énigmatiques et inexplicables. Savons-nous bien si c'est réellement en vue de l'avenir que certains oiseaux font des provisions ? Savons-nous pourquoi telles espèces émigrent lorsque le pays qu'elles abandonnent leur offre encore une nourriture abondante ? Expliquons-nous mieux les modifications de formes, de structure qu'ils apportent dans la construction de leur nid ; les différences dans leur mode de reproduction, etc. ? Au lieu d'avoir recours à des suppositions pour expliquer tous ces faits, il serait plus raisonnable d'avouer notre incompetence. Des observations ultérieures pourront nous éclairer sur ces mystères apparents, et, en les niant, au moins en tant que mystères, nous invitons à de nouvelles recherches. Il est fort commode, mais en même temps indigne de l'intelligence humaine, de suppléer à un défaut de connaissance par l'idée du surnaturel ; car, en admettant celui-ci, nous perdons la nature de vue.

Celui qui refuse aux oiseaux l'intelligence, et une intelligence fort développée, ne les connaît pas ou ne veut pas les connaître pour pouvoir conserver à l'homme sa suprématie. Il oublie qu'ils sont perfectibles ; qu'on peut les habituer à sortir de leur cage et à y rentrer, à parler ; qu'on peut, en un mot, leur apprendre quelque chose ; et cela est en désaccord

(1) Voyez *Mammifères*, tome I, p. 13.

complet avec l'idée d'une force intérieure, insaisissable, immatérielle ; en effet, en dressant un oiseau, on anéantirait cette force.

**Distribution géographique.**—Les oiseaux habitent toute la surface du globe. On les trouve partout : dans les îles désertes de l'un et de l'autre pôle, comme sous l'équateur ; sur les côtes, au milieu des océans, dans les pays cultivés, comme au sein du désert ; dans l'épaisseur des forêts vierges, comme sur les falaises les plus arides des bords de la mer.

Chaque zone a ses espèces particulières. En général, les oiseaux se conforment aux lois de la dispersion des animaux. Dans les régions froides, ils sont extrêmement nombreux, mais ils n'appartiennent qu'à quelques espèces, tandis que vers l'équateur, leur variété est infiniment plus considérable. Les eaux ont aussi leur influence : les espèces aquatiques sont en petit nombre, mais elles forment de grands attroupements ; les espèces terrestres varient avec la nature du sol qu'elles habitent. Dans chaque région, vivent des oiseaux qui lui sont particuliers : ceux des contrées désolées de Tundra ne sont pas les mêmes que ceux des sables des déserts de l'Afrique ; ceux de la plaine diffèrent de ceux de la montagne ; les lieux découverts nourrissent d'autres espèces que les forêts. Les oiseaux varient, en un mot, avec la nature du climat et du sol de leur patrie.

Sur l'eau, leur aire de dispersion est plus étendue que sur la terre, où un large fleuve, un bras de mer, une chaîne de montagnes leur tiennent lieu de limites infranchissables. Mais, même pour les oiseaux marins, il est certaines frontières. Très-peu habitent toutes les régions de la terre, et ceux qui sont dans ce cas ont des habitudes aquatiques. Tel est le tourne-pierre, qui se trouve sur les côtes des cinq parties du monde, de l'hémisphère oriental comme de l'hémisphère occidental, car il rencontre partout les mêmes conditions indispensables d'existence.

Généralement, l'aire de dispersion des oiseaux est plus étendue dans le sens des longitudes que dans celui des latitudes. Dans le nord, beaucoup se trouvent à peu près également nombreux dans les trois parties du globe ; tandis qu'à quelques degrés plus bas, on remarque de grandes différences entre les oiseaux de deux continents. La facilité de locomotion ne paraît pas influencer sur l'étendue de l'aire de dispersion ; des oiseaux de haut vol peuvent avoir une patrie bien plus restreinte que d'autres moins bien doués. Les migrations ne semblent pas non plus jouer un rôle important.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on décrit environ 8,000 espèces d'oiseaux, parmi lesquelles 350 appartenant à l'ordre des perroquets, 400 à celui des rapaces, 300 à celui des pigeons, à peu près le même nombre à celui des gallinacés, 10 à celui des brévipennes, 600 à celui des échassiers et à celui des palmipèdes ; le reste appartient aux autres ordres.

L'Amérique est la plus riche en espèces ; puis viennent l'Asie, l'Afrique, l'Océanie et enfin l'Europe, qui compte environ 600 espèces. Relativement aux ordres, voici ce qu'on peut établir : les perroquets manquent en Europe ; les passereaux, les coracirotres, les rapaces, les oiseaux chanteurs, les hirundinés, habitent toutes les parties de la terre ; les colibris sont propres à l'Amérique ; les léviostres se trouvent surtout sous les tropiques ; les pigeons et les gallinacés sont répandus partout sur le globe ; les brévipennes vivent en Afrique, en Océanie et en Amérique ; les échassiers et les palmipèdes sont dispersés sur toute la surface de la terre et des mers.

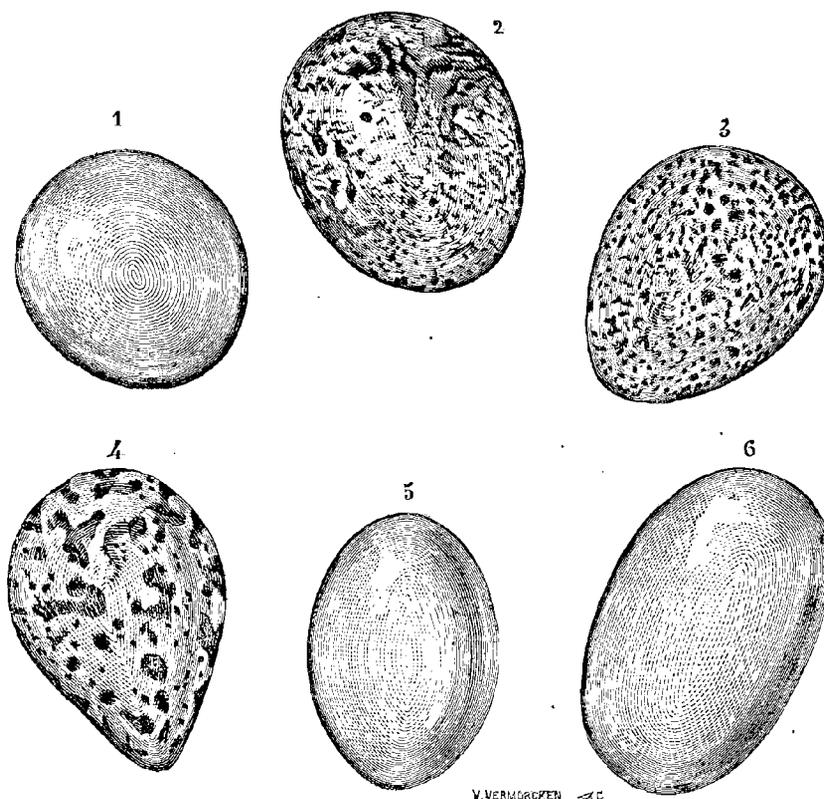
L'Europe ne possède aucun oiseau qu'on ne trouve dans d'autres parties du globe ; on ne peut donc pas lui assigner d'espèces caractéristiques, déterminant le type de sa faune.

Il n'en est plus de même de l'Asie, patrie des paradoxornis, des uragues, des martins, des mainates, des anomalocorax, des dendrocittes, des témias, des temnures, du corbeau respandissant, des kittes, des pirolles, des hiérax, des spizaètes, des kétupas, des acanthylis, des batrachostomes, des péricrocotes, des érythrostermes, des calliopes, des fimalies, des garulaxes, des orthotomes, des némoricoles et des énicures, des nyctionis, des eudynamis, des syrnhaptes, des poules, des faisans, des paons, des sypheotides, des jucas, et de divers palmipèdes.

En Afrique, vivent les perroquets, les agapornis, les tisserins, les veuves, les ammomanes, les macronyx, les sirilis, presque tous les stournes, les amphiboles, les polyboroidés, l'aigle huppé, l'élanotide de Riocour, le circaète, les poliornis, le coragyps, le néophron, les macrodipteryx, les vngas, la plupart des saxicoliens, les moqueurs, l'indicateur, les pintades, l'autruche, la plupart des outardes, les tachydromes, le baléniceps et le savaou, la grue couronnée et plusieurs palmipèdes.

L'Océanie, c'est-à-dire toutes les îles de l'océan Pacifique, sauf les plus voisines de la côte africaine, a les loris, les cacatoës, le strigops, les polytélis, le plátycerque mignon, les pséphotes, la perruche ondulée, le nymphique, le pezopores, les psittirostres, les ptilorhynques, les chlamydères, les séricules, les paradisiens, les gymnorhines, les réveilleurs, l'uraète, le spilocirque, les dendrochélidons, les salanganes, les aëgothèles, les podarges, les falconelles, les cassicans, les pardalotes, les brèves, les lyres, les ortotomes, les arachnothérés, les cassicans, les corydons, les eurylaimes, les cyanalcions, les martins chasseurs, les tanysiptères, les symés, les papés, les gourés, les didunculés, les tallégallés, l'éma, le casoar, l'aptéryx et plusieurs palmipèdes.

L'Amérique est, comme nous l'avons dit, la plus riche en espèces d'oiseaux ; nous y trouvons le chrysois de l'Amazone, le pône rouge, les oéropyles, les psittacules, les aras, les conures, les énicognathes, les coccobores, le cardinal, les catamblyrhynques,



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 14. — Formes principales des œufs d'oiseaux (\*).

les pityles, les caryothraustes, les habias, les tangeras, les passerellés, la pie bleue, les diodons, les pseudacètes, la harpie, les icinies, les cymindis, les nauciers, le rostrame noir, l'urubitinga, les polyborés, les condors, l'urubu, le gallinaze, les phyléoptynx, les cypsélés, les antrostomes, les nyctibies, les bataras, les tyrans, les manakins, les gymnodères, les myiothérés, les guit-guit, les anabates, les fourniers, les campéphiles, les mélanerpes, les colaptés, les picumnés, les colibris, les prionités, les todiers, les barbuis, la plupart des couroucous, le zanclostome triste, les crotophagés, les toucans, les pigeons voyageurs, les géotrygonés, les dindons, les odontophorés, les hoccos, les pénélopes, les crypturidés, les nandous, les eurypyges, les agamis, les palamédés, et un grand nombre de palmipèdes.

Telle est, à grands traits, la physionomie générale de la faune ornithologique des cinq parties du monde.

**Habitat.** — L'habitat des oiseaux est très-varié.

(\*) 1. sphérique ou globulaire (œuf de la Chevêche); 2. ovalaire (œuf de l'Épervier); 3. ovée (œuf de Perdrix); 4. ovaïcoïque (œuf de Bécasseau); 5, elliptique (œuf de Grèbe) 6, cylindrique (œuf de Ganga).

BREHM.

On les voit partout où la nourriture ne leur fait pas défaut. Des bords de la mer, les espèces aquatiques s'élèvent à une assez grande hauteur dans les montagnes, et plus haut encore montent les échassiers. Sur la terre ferme, on rencontre partout des oiseaux; même dans le désert, au milieu des sables les plus arides, ils trouvent encore de quoi se nourrir. Mais, en général, comme pour les mammifères, leur existence est surtout liée, au moins indirectement, à la présence des végétaux. Ce n'est qu'au sein des forêts que la classe des oiseaux apparaît dans toute sa splendeur. Les oiseaux qui habitent les océans se comptent par millions. Au moment des amours, ils se réunissent en bandes innombrables sur les falaises, les îles isolées; toutefois, peu d'espèces, comme nous l'avons déjà dit, forment ces bandes. Sur terre, et dans les forêts principalement, on rencontre des bandes aussi nombreuses, et qui sont représentées par les formes les plus diverses. Plus on approche de l'équateur, plus aussi les espèces se multiplient. Dans les contrées tropicales, les conditions d'existence sont on ne peut plus variées, de même que les différences d'aspect du sol. La plus grande variété d'espèces ne se rencontre pas dans les forêts

vierges, mais dans les endroits où alternent les forêts et les steppes, les montagnes et les vallées, les terrains secs et les marécages. Là où un fleuve traverse une forêt, où un marais est entouré d'arbres, où une portion de forêt domine les environs inondés ; là se montrent le plus grand nombre d'espèces : elles rencontrent au milieu de ces éléments réunis une nourriture plus abondante qu'ailleurs. C'est de la facilité avec laquelle ils trouvent à se sustenter, que dépend la présence des oiseaux dans une localité ; la faim les force à quitter telle ou telle contrée pour toujours ou pour quelque temps.

Aucun autre animal ne sait mieux que l'oiseau visiter à fond son domaine. Il inspecte toutes les retraites, toutes les cachettes, et y recueille tout ce qui y est à prendre. Beaucoup d'entre les granivores, les pigeons, par exemple, se contentent de ramasser les aliments, qu'ils trouvent déjà tout préparés ; d'autres granivores savent parfaitement dépouiller les graines de leurs enveloppes ; les poules déterrent les racines, les tubercules dont elles se nourrissent. Les frugivores cueillent les baies et les fruits avec leur bec ; quelques-uns s'en emparent en volant. Les insectivores prennent leur proie de toutes les façons ; ils enlèvent les insectes des branches et des feuilles sur lesquelles ils se tiennent ; ils les saisissent au vol ; ils les retirent du sein des fleurs, des fentes, des crevasses où ils se blottissent ; ils ne les découvrent souvent qu'après un travail long et pénible ; parfois, leur langue est organisée pour leur permettre d'aller les saisir au fond de leurs retraites.

Les corbeaux ont une nourriture commune ; chaque rapace a sa proie. Il en est parmi eux qui ne sont que des mendians ou des parasites ; d'autres semblent avoir pour mission de faire disparaître les ordures et les charognes ; quelques-uns se contentent d'os. La plupart, sans dédaigner les animaux morts, chassent les êtres vivants ; beaucoup font surtout la guerre aux grands insectes, et n'attaquent les petits vertébrés qu'exceptionnellement ; d'autres se nourrissent principalement de ces derniers. Les uns ne saisissent leur proie qu'au repos, à la course, ou au vol ; les autres la chassent, quelle qu'en soit l'allure.

Parmi les oiseaux aquatiques, les uns ont un régime exceptionnellement animal, les autres se nourrissent à la fois d'animaux et de végétaux. Ceux-ci prennent la proie qu'ils trouvent flottant à la surface des flots ; ceux-là vont la chercher ou la poursuivent à des profondeurs quelquefois très-grandes. Parmi ces derniers, les uns chassent sous l'eau, les autres fondent de haut sur la proie qu'ils convoitent.

En somme, il n'est pas sur toute la terre un seul point qui ne soit habité par des oiseaux. Chacun emploie ses facultés spéciales de la façon la plus complète, et ces facultés sont sous la dépendance de leur organisation.

**Développement.** — L'oiseau a une courte enfance et une longue jeunesse. Sa croissance est rapi-

dement terminée ; quelques semaines après sa naissance, il est capable de tenir sa place dans le monde ; mais il lui faut du temps avant d'égaliser ses parents. Comme on le sait, l'oiseau naît d'un œuf, et pour se développer, il exige impérieusement une certaine chaleur, qui lui est fournie par la mère, par des substances végétales en fermentation, ou par le soleil.

Quand le moment de la reproduction arrive, l'ovule (fig 15) qui a déjà en lui le germe de l'être fu-

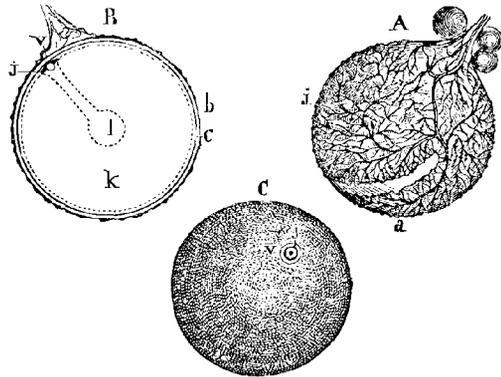


Fig. 15. — Ovule dans l'ovaire (\*).

ture, s'accroît rapidement ; la partie de son contenu qui doit constituer le vitellus ou jaune s'organise ;

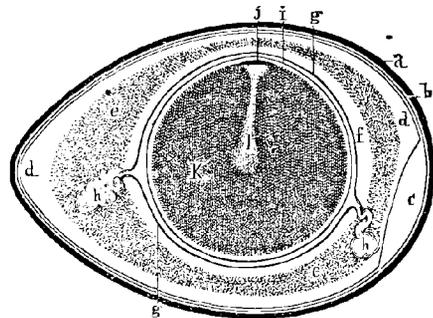


Fig. 16. — Coupe d'un œuf pondu (\*\*).

enfin la capsule de l'ovaire qui le renferme s'ouvre, et il arrive dans l'oviducte, organe sécréteur du blanc ou albumen. A mesure qu'il descend sous l'influence des contractions dont l'organe est doué, il s'enveloppe de couches successives d'albumen, dont les dernières, fournies par un compartiment particulier

(\*). A, capsule ovarienne renfermant un ovule et montrant, la ligne exsangue (j) siège de la déhiscence. — B, coupe de la même capsule et de l'ovule qu'elle contient : b, parois de la capsule ; c, membrane vitelline ; j, cicatrice ou germe ; v, vésicule germinative ; k, jaune ; l, *lutebra* du jaune. — C, ovule sorti de sa capsule ; j, cicatrice ou germe vu de face ; v, vésicule germinative.

(\*\*). a, coquille ; b, double membrane de la coque ; c, chambre à air ; d, couche albumineuse superficielle fluide ; e, couche albumineuse moyenne épaisse ; f, couche profonde liquide ; g, membrane vitelline ; h, chalazae ; i, membrane vitelline ; j, cicatrice ou germe ; k, jaune ; l, *lutebra* du jaune.

de l'oviducte, se convertissent en membranes de la coque. Pourvu de tous ces éléments, l'œuf pénètre enfin dans la portion de l'organe qui lui fournit la coquille. Lorsque celle-ci est complètement formée, les contractions musculaires de l'oviducte finissent par chasser l'œuf, le petit bout en avant, et par l'expulser, à travers le cloaque, hors du corps de la mère.

La forme et la grandeur de l'œuf varient beaucoup. Généralement son volume est proportionné à la taille de l'oiseau; toutefois, à cet égard, il y a des exceptions nombreuses. La forme la plus commune est la forme ovée que présente l'œuf de poule; mais ce type, chez beaucoup d'espèces, se modifie pour devenir ovulaire. On trouve aussi des œufs qui sont sphériques, elliptiques, ovoïconiques ou pyriformes, quelques-uns sont presque cylindriques (*fig. 14*). Sous le rapport des couleurs on ne peut non plus indiquer de règle générale. Le plus souvent, les œufs qui sont déposés dans des cavités, sont blancs ou unicolores; ceux des nids en plein air, sont tachetés. Il en est de même pour le nombre: il varie de un à vingt-quatre; le plus fréquemment il est de quatre à six.

La femelle commence ordinairement à couvrir dès qu'elle a fini de pondre. Elle reste alors dans le nid, comme si elle était en proie à un transport fébrile, et réchauffe ses œufs avec sa poitrine; parfois, le mâle la remplace dans cette pénible fonction. Dans certains cas, elle expose ses œufs à la chaleur des rayons du soleil, ou à celle que dégagent des substances végétales en fermentation. La durée de l'incubation varie avec les circonstances climatériques, mais dans une étendue assez restreinte, pour une même espèce. Les variations sont bien plus considérables d'une espèce à une autre: l'autruche couve de cinquante-cinq à soixante jours, et le colibri de dix à douze jours. La moyenne, pour tous les oiseaux, peut être de dix-huit à vingt-six jours.

L'œuf, pour se développer, a besoin d'une température de 37 à 41° centigrades. Il n'est pas absolument nécessaire que cette température soit fournie par la mère: on peut la produire artificiellement, jusqu'à un certain point. Pline raconte que Julie, l'épouse de Tibère, couva des œufs dans son sein. Les Égyptiens, il y a plusieurs milliers d'années, savaient remplacer les poules couveuses, en soumettant les œufs à une chaleur artificielle constante. Une température de 37°, maintenue pendant vingt-un jours, amène sûrement l'éclosion d'un œuf de poule.

Pour se développer, le germe a besoin de respirer; aussi, un œuf qu'on prive d'oxygène périt-il infailliblement.

Au bout de quelques heures, l'influence de la chaleur se fait sentir. Douze heures après le commencement de l'incubation d'un œuf de poule, la cicatrice devient plus visible, les cercles blanchâtres qui l'entourent s'agrandissent et se multiplient. A deux jours, apparaît une petite saillie, au centre de laquelle se dessinent les premiers linéaments de l'embryon, sous forme de petit corps allongé ayant

l'apparence d'un biscuit. Vers la fin du second jour, les éléments du sang se montrent, comme autant de petits points rouges, de lignes et de raies qui convergent l'une vers l'autre et forment un réseau en s'anastomosant. Celui-ci est l'origine des vaisseaux: il devient plus prononcé le troisième jour. Enfin l'organe central, le cœur, s'accroît et prend la forme d'un tube contourné, à trois dilatations. Il ne tarde pas à se contracter et à se dilater alternativement: la vie se manifeste.

La tête est constituée par trois vésicules transparentes, sous lesquelles se trouve un point saillant, incolore, qui deviendra l'œil. D'une des vésicules, descend, en arrière, une ligne qui est formée de petites masses, adossées deux à deux: c'est l'origine de la colonne vertébrale. Deux lamelles qui saillent à son extrémité inférieure marquent les contours du bas-ventre. Les rudiments du mésentère, de l'estomac et des intestins, commencent à se montrer.

Le quatrième jour, le jaune a augmenté de volume, mais en même temps il est devenu plus clair et plus fluide; le blanc, par contre, a diminué. Les vaisseaux sont plus nombreux et plus volumineux; on commence à distinguer les veines des artères; le germe s'est recourbé, et la tête touche l'extrémité caudale; le cœur est mieux conformé; on voit les vaisseaux du cerveau, les traces des mâchoires, les rudiments des pattes et des ailes, et une masse d'un gris rougeâtre, qui représente le foie.

A cinq jours, le cœur, les vaisseaux, les intestins ont un plus grand développement; la poitrine est presque entièrement recouverte par les ailes et par un bourrelet partant de la colonne vertébrale. A la fin du cinquième jour, on remarque les premières traces des poumons. Le cœur est entouré d'une bourse transparente (péricarde), et la moelle épinière est visible.

A six jours, le feuillet externe du blastoderme, après avoir donné naissance à l'amnios, se sépare de celui-ci pour constituer une membrane enveloppante générale. A la région centrale de l'embryon on remarque un sac, qui s'agrandit en se confondant avec le blanc. Les diverses parties du corps se prononcent davantage. A la fin du jour, l'embryon commence à présenter des mouvements propres.

A sept jours, il flotte presque librement dans le liquide amniotique, et a près de 3 cent. de long; sa tête est presque aussi grosse que le reste du corps; le cerveau se présente comme une masse molle, gélatineuse; on peut y reconnaître les diverses parties qui le constitueront; des corps cartilagineux forment la colonne vertébrale; les côtes se montrent comme des lignes blanchâtres; l'œsophage, le jabot, l'estomac sont très-visibles; on peut reconnaître la rate et la vésicule biliaire.

Le huitième jour, le sternum apparaît; des lignes blanchâtres, disposées autour des rudiments des os, indiquent les muscles.

Le neuvième jour, la tête présente un prolonge-

ment qui sera la mandibule supérieure; l'œil, très-grand, est recouvert de paupières transparentes; le cœur, renfermé dans le péricarde, bat douze fois par minute; le cerveau prend plus de consistance; les cartilages deviennent apparents.

Le dixième et le onzième jour, l'embryon a grandi notablement; la tête, plus petite proportionnellement, est cachée entre les pattes et presque entièrement recouverte par les ailes; la vésicule biliaire est remplie du fluide qui la caractérise; la peau est très-vasculaire, et présente des saillies d'où partiront les plumes.

Les deux jours suivants, l'embryon a 8 centimètres au plus; des plumes duveteuses se montrent au croupion, sur le dos, sur les ailes et les cuisses; les membres se dessinent; les doigts et les tarses se couvrent de petites écailles blanchâtres; le bec se forme et devient cartilagineux; le cerveau a acquis presque son volume définitif; les os du crâne deviennent cartilagineux; les poumons prennent un volume proportionné; on reconnaît les anneaux de la trachée, les tubes urinaires, les uretères, l'ovaire, l'oviducte. Les muscles sont encore blancs et mous, mais les tendons sont visibles; les points d'ossification apparaissent presque partout.

Les deux jours suivants, l'embryon a 7 centimètres; le bec et les phalanges deviennent cornés, les plumes des ailes pointent. Quand on l'excite, le jeune animal ouvre et ferme le bec.

Du seizième au dix-neuvième jour, le blanc disparaît; la poche vitelline se contracte, et rentre dans la cavité abdominale à travers l'ouverture ombilicale; le plumage devient complet; l'embryon est renfermé dans la cavité amniotique; il est replié sur lui-même, la tête sur les côtés de la poitrine et recouverte par l'aile droite, les pattes fléchies sur le ventre; il se meut activement; il ouvre et ferme le bec, aspire de l'air, et quelquefois il fait entendre quelques piailllements. La tête est développée; le cerveau a sa forme définitive. La production de chaleur est faible.

Dans les deux derniers jours, le vitellus disparaît entièrement dans la cavité abdominale; le fœtus remplit l'œuf presque en entier, il respire, il piaille, il tire la langue. Quelques heures avant son éclosion, le vingt et unième jour, il s'agit en tous sens; il heurte la coquille avec une dent, dont son bec est armé, et y produit des fentes, des crevasses; la coquille se rompt enfin, et le petit oiseau, étendant ses pattes, sort sa tête de dessous l'aile et abandonne sa prison.

Peu d'oiseaux à la sortie de l'œuf sont aussi vigoureux que les poussins; très-peu sont en état de prendre eux-mêmes leur nourriture, de vivre sans le secours de leurs parents. Ceux qui, adultes, seront les mieux partagés sous le rapport de la force et de l'activité, sont précisément aussi ceux qui, en naissant, sont les plus imparfaits et les plus impotents: les uns éclosent les yeux ouverts, le corps couvert d'un épais

duvet (*fig. 17*); les autres éclosent aveugles, nus, d'apparence hideuse.

Les oiseaux restent plus ou moins longtemps jeunes. Les uns peuvent se servir de leurs ailes au bout de trois semaines; les autres, au bout de trois mois. Il en est qui ont besoin de plusieurs années avant d'être les égaux de leurs père et mère. La jeunesse des oiseaux ne se termine pas, en effet, au moment où ils prennent leur essor, mais à celui où ils revêtent leur plumage définitif.

Beaucoup ont une livrée qui diffère complètement de celle de leurs parents; d'autres, sous leur premier plumage, ressemblent à leur mère, et les différences, qui sont propres au sexe, n'apparaissent que plus tard. Quelques rapaces ne sont adultes qu'après plusieurs années.

**Mues.** — Tous les changements de plumage résultent de l'usure, de la transformation de couleur des plumes, de la mue, c'est-à-dire de leur chute et de l'apparition d'un nouveau plumage.

L'usure des plumes a souvent pour effet d'augmenter leur beauté; les extrémités, très-souvent ternes, se détruisent, et ce sont alors les parties moyennes de la plume, aux teintes plus vives, qui se manifestent.

Quant aux changements de couleur, que plusieurs naturalistes ont voulu nier, c'est un fait inexplicable, mais dont on ne saurait douter. Les jeunes pygargues, par exemple, ont un plumage foncé uniforme, tandis que les adultes ont la queue et la tête blanches; et cependant, ni les plumes caudales ni les plumes de la tête ne tombent à la mue, elles ne font que changer de couleur. Les plumes de la queue ou rectrices, sur lesquelles l'observation est facile, présentent d'abord des points blancs, qui se multiplient, s'agrandissent, se confondent finalement les uns avec les autres, et la plume tout entière devient blanche. Nous ne connaissons pas encore tous les oiseaux chez lesquels on observe de pareilles transformations; mais l'existence de celles-ci est mise maintenant hors de doute.

Lors de la mue, les plumes tombent, et sont remplacées par d'autres; l'usure, l'influence de la lumière, de la poussière, de l'humidité, les ont désormais rendues impropres à remplir leurs fonctions; c'est surtout après la saison des amours et de l'incubation, que ce changement a lieu. La mue commence par différents endroits du corps, et en frappe à peu près uniformément les deux moitiés. Chez beaucoup d'oiseaux, la première mue ne porte que sur les plumes du corps; à la seconde seulement tombent les plumes des ailes et de la queue. Dans certaines espèces, il faut plusieurs années pour que les plumes soient complètement renouvelées, car il ne s'en détache que deux chaque année; dans d'autres, au contraire, la mue est si rapide, que, pendant un certain temps, les oiseaux sont incapables de voler.

Tant que l'oiseau est en bonne santé, chaque mue

lui donne un plumage plus brillant, et ce plumage devient toujours plus beau à mesure que l'oiseau vieillit. La mue s'arrête-t-elle, l'oiseau est malade; le renouvellement de son plumage est une condition indispensable de son existence.

**Vie quotidienne.** — Aucune créature n'a une vie aussi active que l'oiseau, aucune n'emploie tout son temps d'une façon aussi complète que lui. Le jour le plus long lui est insuffisant, la nuit la plus courte lui est encore trop longue; toujours actif, il ne peut passer la moitié de sa vie à rêver ou à dormir; il veut vivre tout le temps qui lui a été accordé.

Tous les oiseaux se réveillent de bonne heure. La plupart ne dorment déjà plus lorsque les premières lueurs de l'aurore viennent rougir l'horizon, et c'est à peine s'ils distinguent alors le jour de la nuit. A minuit, j'ai encore entendu la voix du coucou, et à une heure du matin, il reprenait son chant pour passer tout le jour sans repos. Qu'on parcoure nos forêts par une matinée d'été: il ne fait pas jour encore, et déjà cependant s'élèvent de tous côtés les chants des oiseaux, pour ne s'apaiser que bien après le coucher du soleil. Quelques heures dans la nuit, quelques minutes pendant la journée, c'est tout ce qu'ils consacrent au sommeil. Nos poules domestiques rentrent au poulailler avant le coucher du soleil, mais elles ne s'endorment pas aussitôt, et leurs cris, qui retentissent dès le matin, nous apprennent que trois heures de sommeil leur ont été suffisantes pour réparer leurs forces. Il en est de même des autres oiseaux; seuls, les grands rapaces, et notamment les vautours, paraissent faire exception.

L'oiseau salue de son chant l'approche du matin, au moins à l'époque des amours, et il ne se met en quête de nourriture que bien après. Presque tous les oiseaux font deux repas par jour, l'un le matin, l'autre le soir, et restent tranquilles au milieu de la journée. Il y a des exceptions à cette règle pour les oiseaux qui ont besoin qu'un heureux hasard leur procure de la nourriture. Les rapaces ne font guère qu'un repas. Parmi eux, ceux qui se nourrissent de charognes et ne capturent pas eux-mêmes leur proie, ne trouvent pas à se sustenter quand ils veulent, et ont souvent à supporter de longues heures d'abstinence. Généralement, l'oiseau mange chaque jour ce qu'il a rencontré; quelques-uns seulement, comme les pics et quelques autres grimpeurs, font des provisions. Après le repas, l'oiseau va s'abreuver et se baigner; mais souvent, pour ce dernier soin, le sable, la poussière ou la neige lui tiennent lieu d'eau. Il s'abandonne ensuite quelque temps au repos et digère; il se nettoie, il lisse ses plumes, puis se remet en chasse. Celle-ci a-t-elle été heureuse, il se rend vers le soir à une place déterminée, où d'autres individus de son espèce le rejoignent. L'oiseau chanteur, à ce moment, déploie toutes les richesses de sa voix; puis il s'endort en compagnie de ses semblables. Au temps des amours, il s'établit tout

près du nid où sa femelle couve, où dorment ses petits.

Mais, avant de se livrer au sommeil, c'est encore un gazouillement, un babil sans fin, jusqu'à ce que la lassitude et la fatigue l'emportent. Le mauvais temps dérange la régularité de cette existence, car les oiseaux sont très-soumis aux influences atmosphériques.

**Amours et reproduction.** — Le réveil de la nature agit aussi sur les oiseaux. Partout, le temps de leurs amours coïncide avec le printemps: sous les tropiques, c'est au commencement de la saison des pluies, qui, comme je l'ai dit maintes fois; correspond non à l'hiver, mais au printemps. Différents en cela des autres animaux, la plupart des oiseaux contractent une seule union, pour leur vie durant. Très-peu vivent en polygamie. Chaque paire, une fois qu'elle s'est constituée, est un modèle de fidélité, et ce n'est que très-exceptionnellement, qu'un des oiseaux, transporté d'une ardeur violente, enfreint les lois conjugales. Il existe généralement plus de mâles que de femelles; aussi des veufs ou des jeunes, encore célibataires, s'adressent-ils souvent, pour se faire une compagne, à des femelles déjà accouplées. Mais l'époux en titre, transporté de jalousie, met toute son ardeur à repousser leurs tentatives, et de là les combats continuels que se livrent les mâles au moment des amours. La femelle y prend part quelquefois et combat aux côtés de son époux; cependant, le plus souvent, elle se livre au vainqueur. On a vu une femelle, dont le mâle venait d'être tué, prendre un nouveau compagnon une demi-heure après; celui-ci périt encore, et elle en accepta un troisième. Généralement, les mâles témoignent plus de douleur que les femelles de la perte de leur compagne, parce que, sans doute, il leur est plus difficile d'en trouver une autre.

Les mâles font tous leurs efforts pour captiver l'attention et les bonnes grâces de leurs femelles: ils chantent, ils les appellent, ils sautillent autour d'elles, déploient toutes leurs grâces en volant. Souvent leurs démonstrations sont violentes; durant des heures entières, un mâle poursuivra une femelle, et la chassera devant lui; mais, le plus souvent, celle-ci ne résiste pas longtemps et se livre.

Déjà, au moment des amours, les deux époux cherchent une place convenable pour construire leur nid, à moins cependant qu'ils ne retournent à celui qu'ils avaient l'année précédente. Généralement, ce nid est au centre de l'espace dont l'oiseau fait son domaine, et il est diversement placé suivant les espèces. Les rapaces construisent leur aire à une grande hauteur, et ne l'établissent que très-rarement sur le sol, où nichent les oiseaux coureurs; les oiseaux arboricoles placent leur nid sur une branche, dans le creux d'un tronc d'arbre, à terre, sur un lit de mousse, etc.; les oiseaux de marais, au milieu des joncs et des roseaux, sur de petits îlots, et le construisent assez souvent de façon à ce qu'il flotte à la

surface de l'eau ; les oiseaux marins nichent sur les falaises, dans des cavités qu'ils se sont creusées eux-mêmes. Tout ce que l'on peut dire de général à ce sujet, c'est que le nid est caché dans des profondeurs où l'œil ne peut le découvrir ; que lorsqu'il est construit à découvert, la position qu'il occupe est souvent inaccessible, ou bien il est placé de telle sorte qu'on ne puisse facilement l'apercevoir. La forme du nid n'est pas constante dans une même famille ; elle dépend, en effet, de l'habitation, et c'est sous ce rapport que l'on remarque les plus grandes différences entre oiseaux de même famille ou de même genre.

Les nids les plus simples sont ceux des oiseaux qui nichent à terre, puis viennent ceux qui se contentent de creuser une petite excavation pour y déposer leurs œufs ; en troisième rang, arrivent ceux qui tapissent cette cavité de substances molles. Nous rencontrons les mêmes degrés pour ceux qui nichent dans des trous, et pour ceux qui construisent un nid flottant. Parmi ceux qui nichent sur les arbres, nous trouvons également de grandes différences. Les uns se contentent de faire un grossier amas de branches sèches ; les autres disposent une charpente proprement dite ; d'autres font une excavation qu'ils tapissent d'herbes, de fins rameaux, de racines, de poils, de plumes ; il en est qui ajoutent une sorte de toiture au nid, et d'autres enfin, qui en disposent l'entrée en forme de couloir. Les tisserins tissent réellement des fibres végétales, les cousent avec des filaments qu'ils trouvent ou qu'ils préparent eux-mêmes. Mais, de tous les oiseaux, les architectes les plus parfaits sont, sans contredit, les sittelles, qui construisent les parois de leur nid avec de l'argile délayée dans leur salive, et lui donnent ainsi une solidité considérable. Plusieurs d'entre elles remplacent l'argile par des substances végétales, de la mousse, des feuilles, qu'ils insalivent pareillement. D'autres oiseaux, enfin, font leur nid avec de la salive pure, qui durcit à l'air.

Généralement, le nid n'est construit qu'en vue de recevoir les œufs et de servir de berceau aux petits ; mais quelques uns se bâtissent des nids de plaisance ou des habitations d'hiver. Tels sont, parmi les premiers, plusieurs plocéidés, le ptilorhynque, le chlamydère tacheté, et un oiseau de marais, dont le nid gigantesque renferme une chambre pour les petits, une chambre qui sert de demeure habituelle, une chambre de veille, une chambre à manger : parmi les seconds, nous trouvons les pics, qui dorment toujours dans les creux des troncs d'arbres ; les moineaux, dont la plupart passent toutes leurs nuits d'hiver dans des demeures chaudement rembourrées.

La femelle construit le nid ; le mâle l'y aide : c'est là la règle ; mais l'inverse s'observe aussi. Les mâles tisserins travaillent avec au moins autant d'ardeur que les femelles, si toutefois mes observations ne m'ont pas trompé. Chez la plupart des oiseaux, le

mâle veille à la sûreté du nid ; chez ceux-là seuls qui vivent en polygamie, il n'y prend aucun intérêt. Très-souvent, il cherche par ses chants à distraire sa femelle. Certains oiseaux construisent leurs nids en commun ; les femelles pondent leurs œufs les unes à côté des autres, et les couvent alternativement. D'autres fois, une société d'oiseaux bâtit une vaste construction, divisée en plusieurs chambres, une pour chaque famille.

Quand l'oiseau commence à pondre, sa température s'élève ; il entre dans une sorte d'état fébrile ; les plumes tombent sur divers endroits du corps, et notamment au ventre. C'est surtout la femelle qui couve : elle n'abandonne ses œufs que pour aller manger, et, pendant sa courte absence, le mâle la remplace. Quelquefois, cependant, cette fonction est partagée par les deux époux. Chez les autruches, c'est le mâle seul qui couve.

L'incubation se fait avec soin et intelligence ; il n'est pas de jour où la mère ne retourne les œufs. Telle femelle, quand elle les quitte, les recouvre de sable ou de duvet ; telle autre les expose aux ardeurs du soleil. Les tallegallés même, qui ne couvent pas, et qui se contentent d'entourer leurs œufs de matières végétales en fermentation, sont obligés, chaque jour, d'apporter les matériaux nécessaires pour la production de chaleur.

Les parents n'aident nullement à l'éclosion de leurs petits ; ce n'est que quand ils sont sortis de leur coquille, qu'ils les séchent et les réchauffent. A partir de ce moment, ils les nourrissent avec la plus grande sollicitude. Ils commencent par leur donner des substances très-tendres ; puis, peu à peu, ils les habituent à des aliments plus solides, jusqu'à ce qu'enfin ils puissent avoir le même régime que les adultes.

Quand les jeunes ont pris leur essor, les parents les accompagnent encore, leur apprennent à chercher eux-mêmes leur nourriture, et ne les abandonnent que quand leur instruction est terminée.

Tous les oiseaux témoignent à leurs petits la plus grande tendresse : en cas de danger, ils les défendent de leur mieux, ils emploient tous les moyens pour écarter leurs ennemis ; ils sacrifient leur vie pour les sauver. Les petits, de leur côté, ne leur témoignent pas moins d'amour, et obéissent à tous leurs signaux.

**Migrations.** — Beaucoup d'oiseaux, les soins de la reproduction terminés, entreprennent un voyage plus ou moins long. Il faut distinguer ici ceux qui émigrent, de ceux qui ne font que voyager ou errer. Les premiers partent chaque année à la même époque et suivent la même direction ; les seconds ne se déplacent que contraints par la nécessité ; ni l'époque ni la direction de leur voyage ne sont déterminées d'avance, et celui-ci se termine quand la cause qui lui a donné naissance a cessé d'agir ; les troisièmes, enfin, parcourent une étendue très res-

treinte; ils abandonnent simplement une localité pour une autre, située à peu de distance.

Ce sont les migrations qui, chaque automne, éloignent de nous les oiseaux chanteurs, et nous les ramènent au printemps; ce sont elles qui font que nos oiseaux aquatiques nous abandonnent avant que la glace ait couvert leur domaine. Plus de la moitié des oiseaux d'Europe, du nord de l'Asie et de l'Amérique, sont des oiseaux migrateurs. Tous se dirigent vers le sud : ceux de l'hémisphère oriental vers le sud-ouest; ceux de l'hémisphère occidental, vers l'est, suivant la configuration des pays où ils vont passer l'hiver. Les fleuves, les vallées dirigés dans le sens de leurs migrations leur servent de routes; les vallées profondes, limitées par des montagnes, sont leurs lieux de passage et leurs lieux de réunion. Les uns voyagent par paires, les autres en bandes plus ou moins nombreuses. A l'exception des espèces les plus faibles, qui ne se déplacent que la nuit, les autres émigrent de jour. Ils partent avant que la faim les chasse; ils s'avancent avec rapidité, et comme poussés par une force irrésistible; ceux mêmes qui sont nés en cage et n'ont jamais vécu qu'en captivité, sont agités à l'époque des migrations. Les uns nous quittent de bonne heure, les autres tard, mais tous à des époques déterminées. Ceux qui s'éloignent les derniers sont aussi les premiers à revenir; ceux qui nous quittent les premiers ne reviennent que les derniers; le martinet noir s'en va au commencement d'août pour ne revenir qu'au mois de mai; les derniers émigrants disparaissent en novembre, et sont de retour en février.

Les oiseaux vont souvent fort loin pour hiverner; nous ignorons même jusqu'où s'avancent certaines espèces. Beaucoup hivernent dans le midi de l'Europe; un plus grand nombre séjournent temporairement dans le nord de l'Afrique, du 37° au 24° de latitude; d'autres pénètrent dans les zones tropicales, et se montrent, en hiver, des côtes de l'Atlantique à celles de la mer Rouge et de la mer des Indes. Les Indes et les îles avoisinantes, le Birman, Siam, le sud de la Chine forment aussi une station d'hiver.

Les oiseaux de l'Amérique du Nord vont dans le Sud des États-Unis et dans l'Amérique centrale.

Des migrations semblables s'observent aussi dans l'hémisphère austral; les oiseaux de l'Amérique du Sud se dirigent vers le nord, jusqu'au Brésil; ceux du sud de l'Australie, vers le nord de ce continent et les îles voisines, la Nouvelle-Guinée, par exemple.

Avant de partir, les oiseaux migrateurs ont l'habitude de se réunir à certaines places, et lorsqu'ils sont en nombre suffisant, de prendre leur volée. Quelques-uns s'exercent avant de se mettre en route; ils essayent leurs forces avec celles de leurs compagnons, et quelquefois se battent avec eux.

Les bandes restent plus ou moins unies pendant le voyage. Elles affectent parfois en volant un ordre déterminé; elles se disposent en coin, ou plutôt en deux lignes droites, convergeant l'une vers l'autre en

forme de V, la pointe tournée en avant; d'autres traversent les airs en lignes serrées; d'autres volent irrégulièrement groupées. Généralement, les oiseaux migrateurs se tiennent à une grande hauteur; souvent, ils se laissent brusquement tomber, volent quelque temps tout près du sol, pour s'élever ensuite de nouveau. Les oiseaux faibles ne fournissent pas de longues traites, et ne volent guère que d'arbre en arbre, de forêt en forêt. Les oiseaux marcheurs, dont le vol est pénible, font une grande partie de la route en marchant; les oiseaux aquatiques en nageant. Si le vent souffle en face, le voyage se fait rapidement; s'il souffle à dos, il est ralenti, interrompu même pour plusieurs jours.

Les voyages peuvent se rapprocher des migrations, en ce sens qu'ils se produisent à une certaine époque avec plus ou moins de régularité. Beaucoup d'oiseaux du nord sont des oiseaux voyageurs; ils errent toute l'année dans des limites assez étendues, mais ce n'est que quand l'hiver est particulièrement rigoureux, qu'ils se dirigent vers le sud, et arrivent jusque dans le midi de l'Europe. Dans ces circonstances, ils émigrent en quelque sorte.

Les oiseaux que l'on pourrait appeler vagabonds, errent partout et toute l'année. Tels sont les grands rapaces, continuellement en quête de proie; tels sont encore les oiseaux veufs ou célibataires. D'autres semblent errer plutôt par plaisir que par nécessité, et parcourent des étendues de terrain moins grandes. Dans les pays tropicaux, les oiseaux peuvent rappeler quelquefois les espèces émigrantes.

Mais, quelque longs que soient ses voyages, nous devons toujours assigner à l'oiseau, comme patrie, le lieu où il se reproduit: ici c'est le nid qui détermine la demeure (1).

**Age.** — L'âge auquel peut atteindre un oiseau paraît être en rapport avec sa taille, et peut-être avec la durée de son développement. En général, les oiseaux vivent longtemps. Les faits qui le démontrent sont peu nombreux, à cause de la difficulté qu'il y a à suivre ces êtres dans leur vie errante; cependant l'on connaît quelques exemples de leur longévité. Girardin parle d'un héron qui avait au moins cinquante-deux ans lorsqu'il fut tué, ce qu'attestaient les vervelles ou anneaux qu'il portait à l'une de ses pattes. Pris pour la première fois en 1734, dans une chasse au faucon, ce héron fut abattu d'un coup de fusil, près de Saint-Dié, en 1783. Comme il était plein de vigueur au moment où il perdit la vie, on est en droit d'en conjecturer qu'il aurait pu fournir une plus longue carrière. La preuve de la longévité des cigognes en liberté est également acquise: on cite un couple qui était venu nicher sur le même toit pendant plus de quarante ans.

Si nos connaissances relativement à la durée de la vie des oiseaux en pleine indépendance sont fort

(1) Voyez sur ce sujet Z. Cerbe, *Revue zoologique*, 1854, t. VI, 2<sup>e</sup> sér., p. 4 et 350.

bornées, elles sont plus étendues en ce qui concerne les espèces que nous élevons en domesticité ou que nous retenons captives. Cependant, ici, la longévité d'un oiseau dépendant beaucoup des soins qu'on lui donne, des conditions plus ou moins favorables dont on l'entoure, doit nécessairement présenter des variations. On cite des perroquets qui ont survécu à plusieurs générations, et un corbeau qui était depuis quatre-vingt deux ans dans la même famille. On a vu des aigles résister pendant trente ans à la captivité; des rossignols, des pinsons, des chardonnerets, des serins, vivre douze, quinze, dix-huit et vingt ans en cage.

**Maladies.** — Les oiseaux, en liberté, ne sont pas très-sujets aux maladies; la plupart périssent sous les dents ou les serres des carnivores, les autres succombent à la vieillesse. On a cependant observé des épizooties, qui enlèvent les oiseaux d'une même espèce. Ceux que l'on tient en captivité et les espèces ou les races domestiques sont sujets à plusieurs maladies généralement mortelles.

On trouve rarement dans la campagne le cadavre d'un oiseau, surtout de grande taille, qui soit mort de sa mort naturelle. Beaucoup succombent, nous ne savons ni où ni comment. De temps à autre, la mer rejette sur la plage le cadavre de quelque espèce aquatique; parfois, on en trouve un, sur les lieux où l'oiseau a l'habitude de passer la nuit; mais les cadavres de la plupart disparaissent; la nature semble se charger de les ensevelir.

**Utilité.** — Les mammifères sont pour l'homme des animaux utiles, les oiseaux des animaux d'agrément et d'utilité. Ceux-là, pour vivre, doivent payer à l'homme un impôt; ceux-ci, au contraire, possèdent tout son amour, toute sa bienveillance. Leur grâce, leur beauté, leur agilité, leur voix harmonieuse, tout les rend agréables. Les premiers hommes, aussi loin que nous pouvons remonter, ont aimé les oiseaux; les sauvages les protégeaient; les prêtres des religions passées les regardaient comme des êtres sacrés; les poètes de tous les temps les ont chantés. Leur vie, leur chant, leur vol, leur gaieté continuelle nous charment et nous ravissent. Nous leur accordons l'hospitalité que nous refusons aux mammifères et surtout aux reptiles, sans avoir à en attendre grand profit; nous en faisons des compagnons d'appartenance; ce sont nos favoris et nos bien-aimés.

Mais, de plus, ils nous sont utiles.

La plupart des oiseaux sont comme nos défenseurs naturels contre nos ennemis les plus nombreux, les plus invisibles, les plus inaccessibles à nos coups. La Providence leur a donné une vue perçante qui leur permet, comme nous l'avons dit, de découvrir, même à une grande distance, les insectes les plus petits; des ailes rapides pour les poursuivre, un bec vigoureux pour les broyer.

Parmi les rapaces, les buses, les crécerelles, les

kobez, les effraies, les hulottes, les chevêches, les scops, etc., purgent nos champs des campagnols, des mulots et autres petits rongeurs qui les dévastent, et détruisent des quantités incalculables de gros insectes nuisibles à nos récoltes. Le coucou débarrasse nos bois et nos vergers des chenilles velues qui les envahissent. Tous les insectivores à bec fin, tels que les grives, les merles, les traquets, les fauvettes, etc., pour quelques fruits qu'ils nous dérobent, nous rendent des services inappréciables en dévorant journellement des milliers d'insectes, de larves de vermineux. Les hirondelles nous délivrent des mouches qui nous importunent, et chassent aussi les fourmis ailées et, ce qui est pour nous d'un intérêt plus grand, les charançons. Les pics, que l'on a quelquefois accusés injustement de nous nuire, sont au contraire les conservateurs de nos forêts, en ce qu'ils font une chasse continuelle aux cossus, aux scolytes et autres xylophages qui s'attaquent aux arbres. Les mésanges, dont le nombre est malheureusement trop restreint, sont nos plus puissants auxiliaires. Elles explorent minutieusement un arbre, un arbuste, du pied à la cime, pour y découvrir non-seulement les chenilles nues, les pucerons cachés dans le feuillage, mais encore les œufs que des insectes de divers genres ont déposés sur les branches ou les feuilles. Il en est de même des étourneaux et des martins: ils font dans nos prairies ce que les mésanges font dans nos bois et nos vergers. Chercheurs infatigables, ils fouillent chaque touffe d'herbe, pour y trouver des sauterelles et leurs larves, des morderelles, des vers, des limaces. Il n'est pas jusqu'aux moineaux, aux bruants, et à d'autres passe-reaux à bec conique, qui ne nous rendent des services, soit en détruisant des insectes, soit en dévorant les graines de plusieurs plantes nuisibles.

Les oiseaux sont donc indispensables sur la terre: ils maintiennent l'équilibre dans la série des êtres; ils empêchent surtout les insectes, ces ennemis si petits et si redoutables, de prendre la prépondérance. Une paire d'oiseaux peut nous rendre plus de services que tout un ordre de mammifères. Leur utilité ne peut s'estimer, tant elle est grande; mais elle doit justifier ces mots, qui devraient être la devise de tout naturaliste, de toute personne instruite : *Protection aux oiseaux!*

La loi divine recommande la conservation des oiseaux et de leur couvée (1).

La loi humaine (2) punit, comme le braconnier, ceux qui détruisent les nids d'oiseaux, si utiles à l'agriculture.

**Classification.** — On n'est pas encore d'accord sur la classification systématique des oiseaux. Ces êtres sont tellement semblables entre eux; on rencontre tant de formes intermédiaires, que les diviser est

(1) Deutéronome, ch. xxii, v. 6 et 7.

(2) Loi du 3 mai 1844.

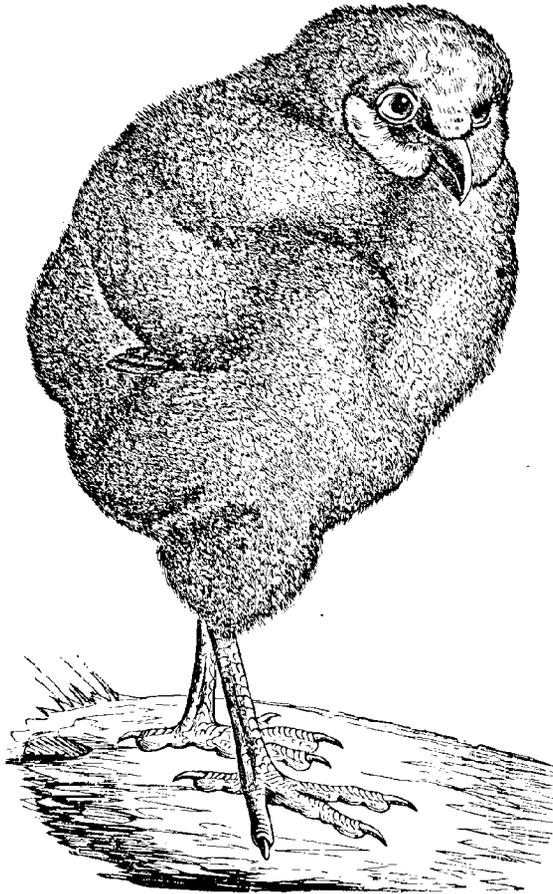


Fig. 17. — Jeune Effraie quelques jours après la sortie de l'œuf. (Pl. XX.)

choses des plus difficiles. Aucune classification irréprochable n'a encore été produite, et nous ne pouvons dire s'il nous faut l'attendre des progrès que nous amènera l'avenir. Pour nous, en présence de vingt-quatre méthodes proposées depuis Linné, et ayant chacune ses qualités et ses défauts, nous nous sommes cru autorisé à proposer la nôtre : nous n'avons pas la prétention de la donner comme le dernier mot de la perfection ; nous ne l'adoptons que parce qu'aucune des autres ne nous satisfait.

Linné divise les oiseaux en rapaces, corbeaux, palmipèdes, échassiers, gallinacés et passereaux.

Illiger, en grimpeurs, marcheurs, rapaces, sarcelles, coureurs, échassiers et nageurs.

Temminck (1), qui avait à sa disposition un des plus riches musées du globe, en rapaces, omnivores, insectivores, granivores, zygodactyles, anisodactyles, alcyons, chéridons, pigeons, gallinacés, alectorides,

coureurs, gralles, pinnatipèdes, palmipèdes et inertes.

Schinz, en rapaces, insectivores, granivores, zygodactyles, préhenseurs, alcyons, hirondelles, pigeons, gallinacés, coureurs, échassiers et nageurs.

Pœppig, en rapaces, oiseaux à doigts éperonnés, à doigts prenants, paridigités, gallinacés, coureurs, échassiers, et nageurs.

Naumann, qui a plus étudié la nature que les collections, en rapaces, coraces, insectivores, granivores, paridigités, échassiers, percheurs, hirundinés, pigeons, gallinacés, coureurs, échassiers et nageurs.

Mon père, dans une classification bornée aux oiseaux d'Europe, en rapaces, hirundinés, percheurs, coraces, pics, gobe-mouches, laniers, gros-becs, alouettes, chanteurs, mésanges, pigeons, gallinacés, coureurs, pluviers, râles, hérons, bécasses, longipennes, palmipèdes, dentirostres et plongeurs.

Wagler, en hiboux, hirondelles, vautours, gallinacés, pigeons, outardes, coucous, perroquets, passereaux, corbeaux, geais, pies, pics-planeurs, cormorans, hérons, oies, et autruches.

Sundevall, en passereaux, chanteurs, longipennes,

(1) C.-J. Temminck et Laugier, *Nouveau Recueil de planches colorées d'oiseaux, pour servir de suite et de complément aux planches enluminées de Buffon*. Paris, 1822-38, 5 vol. in-fol., avec 600 pl.

pies, perroquets, coucous, rapaces, pullastrés, poules, sarcleurs, autruches, poules-échassières, échassiers, mouettes, palmipèdes, oies et plongeurs.

Oken, suivant d'autres caractères, en dentirostres, ténuirostres, crénirostres, et obtusirostres.

Kaup, en paridigités, oiseaux aériens ou proprement dits, échassiers, nageurs, et gallinacés.

Reichenbach, en sarcleurs, arboricoles, échassiers, nageurs.

G. Cuvier (1), se rapprochant de la classification de Linné, en rapaces, passereaux, grimpeurs, gallinacés, échassiers et palmipèdes.

Degland et Z. Gerbe (2), en accipitres, passereaux, pigeons, gallinacés, échassiers et palmipèdes.

Blasius, en rapaces, grimpeurs, chanteurs, gallinacés, échassiers et palmipèdes.

Burmeister, en rapaces, grimpeurs, percheurs, tourbillonneurs, sarcleurs, coureurs, échassiers et palmipèdes.

Leunis, en rapaces, grimpeurs, chanteurs, pigeons, gallinacés, coureurs, échassiers et palmipèdes.

Ch. Lucien Bonaparte, qui a travaillé dans toutes les grandes collections d'Europe, en perroquets, rapaces, passereaux, pigeons (3), gallinacés, autruches, échassiers et palmipèdes.

Gray, le directeur du British Museum à Londres, en rapaces, passereaux, grimpeurs, pigeons, gallinacés, autruches, échassiers, palmipèdes.

Jerdon, en rapaces, percheurs, tourbillonneurs, sarcleurs, échassiers et nageurs.

Fitzinger, en perroquets, rapaces diurnes, rapaces nocturnes, grimpeurs, marcheurs, fissirostres, pigeons, hoccoes, gallinacés, coureurs, poules-échassières, hérons, oies, cypsèles et plongeurs.

Cabanis, en chanteurs, crieurs, piailliers, grim-

peurs, rapaces, tourbillonneurs, sarcleurs, échassiers et nageurs.

Carl Vogt, en rapaces, grimpeurs, crieurs, chanteurs, pigeons, coureurs, gallinacés, échassiers et palmipèdes.

Giebel, professeur à Halle, a adopté le système de Cabanis, mais en supprimant l'ordre des piailliers.

Enfin, Spencer F. Baird, de Washington, dans une classification assez concordante avec celle de Liljenborg, a établi les ordres des passereaux, piailliers, paridigités, rapaces, pigeons, gallinacés, brévipennes, échassiers, dentirostres, palmipèdes, longipennes et plongeurs.

Devant tant de classifications discordantes, je me suis permis de créer la mienne, et j'espère qu'on me le pardonnera facilement. Je ne prétends pas, je le répète, avoir atteint le dernier degré de la perfection; mais il m'a été impossible de me conformer entièrement à l'une ou à l'autre des classifications proposées avant moi.

Je divise les oiseaux en cinq sous-classes, comprenant dix-sept ordres. En voici le tableau.

I<sup>re</sup> SOUS-CLASSE. — *Les broyeur.*

1<sup>er</sup> ordre. — Les perroquets.

2<sup>e</sup> ordre. — Les passereaux.

3<sup>e</sup> ordre. — Les coraciostres.

II<sup>e</sup> SOUS-CLASSE. — *Les prédateurs.*

4<sup>e</sup> ordre. — Les rapaces.

5<sup>e</sup> ordre. — Les fissirostres.

6<sup>e</sup> ordre. — Les chanteurs.

III<sup>e</sup> SOUS-CLASSE. — *Les investigateurs.*

7<sup>e</sup> ordre. — Les grimpeurs.

8<sup>e</sup> ordre. — Les colibris.

9<sup>e</sup> ordre. — Les lévirostres.

IV<sup>e</sup> SOUS-CLASSE. — *Les coureurs.*

10<sup>e</sup> ordre. — Les tourbillonneurs.

11<sup>e</sup> ordre. — Les sarcleurs.

12<sup>e</sup> ordre. — Les brévipennes.

13<sup>e</sup> ordre. — Les échassiers.

V<sup>e</sup> SOUS-CLASSE. — *Les nageurs.*

14<sup>e</sup> ordre. — Les lamellirostres.

15<sup>e</sup> ordre. — Les longipennes.

16<sup>e</sup> ordre. — Les stéganopodes.

17<sup>e</sup> ordre. — Les plongeurs.

(1) Cuvier, *Les Oiseaux décrits et figurés d'après la classification de G. Cuvier, mise au courant des progrès de la science.* Paris, 1869.

(2) Degland et Z. Gerbe, *Ornithologie Européenne, ou Catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1867.

(3) Ch. Lucien Bonaparte, *Iconographie des Pigeons.* Paris, 1837, in-fol.

# LES OISEAUX

## LES BROYEURS — *ENUCLEATOIRES*.

*Die Knacker.*

Dans la plupart des traités d'ornithologie, l'histoire des vertébrés ailés, aux couleurs et aux formes si variées, commence par celle des laids et stupides vautours. Quelques auteurs, cependant, se rangeant à l'avis de Cabanis, regardent les oiseaux chanteurs comme les plus élevés dans la série. Puis viennent les autres oiseaux, dans un ordre qui varie suivant le caprice ou les vues particulières de chaque naturaliste. Présenter ces animaux dans une série uniforme, adoptée par tous, c'est chose encore introuvable : la science, nous l'avons dit, n'offre pas encore de classification naturelle irréprochable.

Pour moi, avec Illiger, de Blainville, Kaup, Bonaparte et d'autres naturalistes, je regarde les perroquets comme les oiseaux les plus élevés en organisation, car ce sont eux dont tous les organes sont le plus uniformément développés ; je crois que c'est par eux, et rien que par eux, que l'on doit commencer l'histoire naturelle des oiseaux. Avant d'en exposer les motifs, voyons quels sont les plus proches parents des perroquets.

Les classifications ont pour but de rapprocher les espèces les plus voisines, de permettre facilement une vue d'ensemble ; mais elles sont loin d'avoir atteint le degré de perfection auquel elles doivent aboutir. Il nous faudra encore chercher longtemps avant de trouver la loi fondamentale du développement des diverses formes organiques. Nous parlons bien, il est vrai, de plan de création ; mais, pour être francs, il nous faut avouer que nous baptisons de ce nom nos propres conceptions. L'unité est dans la nature, et cependant nous la décomposons par les limites et les divisions que nous établissons. Tout système est plus ou moins artificiel et défectueux ; il est plus ou moins l'expression des connaissances de celui qui l'a proposé ; mais il facilite

l'intelligence du tout, et c'est par là qu'il est utile.

C'est la seule justification, d'ailleurs, que j'invoque en faveur de la classification que j'ai suivie pour les oiseaux. Cette classification partage toute la classe en divers ordres, ayant entre eux une certaine uniformité, et elle permet même aux philosophes de démontrer par elle le plan de la création ; d'en tirer des conclusions logiques, mathématiques ; de s'en servir pour soutenir leurs théories et leurs opinions.

Les ornithologistes sont très-divisés quand il s'agit d'établir la parenté qui existe entre les perroquets et les autres oiseaux. Il en résulte qu'ils leur ont donné une place à part, isolée, ce qui n'est pas dans la nature ; ou bien ils les ont réunis à d'autres oiseaux dont ils diffèrent beaucoup. Un naturaliste ingénieux, mais dont les travaux ne sont pas estimés à leur valeur, Reichenbach, rapprocha, le premier, des perroquets, les oiseaux qui leur sont, d'après moi, les plus analogues, et en forma l'ordre des *broyeurs*, qui comprend, outre les perroquets, les passereaux et les coraciostres.

Aucun naturaliste n'a méconnu la parenté qui existe entre ces deux derniers ordres ; mais c'est à Reichenbach qu'est due la découverte des affinités qui existent entre ceux-ci et les perroquets, et il y arriva naturellement, en ne laissant pas les caractères accessoires lui masquer les caractères dominants. Il est même étonnant que ces rapports n'aient pas été remarqués depuis plus longtemps. Ce n'est pas sans motifs qu'on a appelé un passereau, le bec-croisé, *perroquet des sapins*, et certains perroquets, *perroquets-moineaux*. En donnant ces noms, on n'a eu égard qu'à l'analogie manifeste qui existe entre ces oiseaux, et l'on ne s'est pas laissé enfermer dans le cadre étroit d'un système.

Il nous faut cependant faire remarquer que

nous parlons ici d'une parenté entre ordres, et non entre familles; et qu'en faisant nos rapprochements, nous ne considérons de ces animaux que l'ensemble. Un cacatoès, un moineau et une corneille, voilà certes trois oiseaux bien différents, et nullement parents l'un de l'autre; mais les perroquets, pris en masse, ressemblent beaucoup aux passereaux, envisagés en groupe, et ceux-ci de leur côté ont la plus grande affinité avec les coraciostres.

**Caractères.** — Les oiseaux composant ces trois ordres (perroquets, passereaux, coraciostres), ont plusieurs caractères communs. Tous sont trapus, à aile de moyenne longueur, à pattes courtes et vigoureuses, à tête relativement épaisse, à bec court, bombé, recourbé en crochet, ou simplement conique. Leur queue varie : tantôt longue, tantôt courte, tantôt pointue du bout, tantôt tronquée, elle est cependant toujours formée de plumes relativement molles, ayant rarement la résistance des rémiges. Quelques plumes en sont plus développées que les autres, et d'ordinaire celles qui la recouvrent sont très-touffues. Le reste du plumage est épais, sans être précisément fourni; les plumes en sont grandes, souvent dures, et souvent aussi les couleurs en sont vives, quelquefois même très-brillantes.

Les organes internes sont construits sur le même plan dans les trois ordres. Le squelette est lourd; les muscles sont vigoureux; la langue est de longueur moyenne, peu ou point protractile, mais très-mobile; l'œsophage s'élargit, d'ordinaire, pour former un jabot; l'estomac a des parois épaisses, fortement musculeuses.

Les sens sont assez également développés : tous les broyeurs sont doués à un haut degré de la vue, de l'ouïe et du toucher; quelques-uns font preuve d'odorat; quelques autres de goût.

**Distribution géographique.** — Les perroquets habitent exclusivement les pays chauds; les deux autres ordres sont cosmopolites. Leur aire de dispersion est limitée généralement par la zone des arbres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les broyeurs sont des animaux parfaitement doués, aussi bien sous le rapport du physique que sous celui de l'intelligence. Ils sont prudents, gais,

sociables; leur sociabilité, cependant, ne va pas jusqu'à faire qu'une espèce recherche les autres espèces. Leur intelligence développée leur permet de vivre bien, même dans de mauvaises conditions. Ils sont parfaitement armés pour soutenir le combat de la concurrence vitale.

La plupart des broyeurs sont arboricoles, et habitent des cantons limités, dont ils s'écartent peu. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils en émigrent, c'est-à-dire qu'ils en partent annuellement, à des époques fixes, pour un endroit éloigné. Ceux-là seuls qui vivent dans les pays froids entreprennent de longs voyages.

Les broyeurs ont surtout un régime végétal. Leur bec solide leur permet de prendre des aliments très-durs, d'ouvrir des grains que les autres oiseaux ne peuvent digérer. Ils se nourrissent, en outre, de fruits et de bourgeons. Beaucoup sont exclusivement insectivores; d'autres mangent à la fois des graines et des insectes; quelques-uns, seulement, s'attaquent à des animaux plus gros que ces derniers.

Quant à la reproduction, nous nous bornons à dire d'une manière générale que presque tous les broyeurs vivent avec une seule femelle, à laquelle ils restent fidèles toute leur vie; que presque tous ont plus d'une couvée par an; que la structure du nid est très-variable, et que leurs œufs sont moyennement nombreux. D'ordinaire, la femelle couve seule; pendant ce temps, le mâle la nourrit, quelquefois même il la remplace. Les deux parents prennent également part à l'éducation de leurs petits.

**Utilité.** — Les déprédations causées par plusieurs broyeurs, les font détester de l'homme. Mais, somme toute, ils sont plus utiles que nuisibles. Ils mangent les graines des mauvaises plantes; ils détruisent des insectes qui s'attaquent à nos récoltes; en outre, ils animent les forêts et les campagnes par leur vivacité, leurs chansons, l'éclat de leur plumage. Ils sont généralement faciles à apprivoiser. La chair de la plupart des espèces de broyeurs est un mets sain et agréable; leurs plumes fournissent des parures recherchées.

On voit donc que, pour plus d'une raison, cette classe d'oiseaux mérite de fixer notre attention.

## LES PERROQUETS — PSITTACINI.

*Die Papageien, The Parrots.*

**Considérations générales.** — Les perroquets sont des singes ailés : tel est non-seulement l'avis de l'homme du monde, mais encore du naturaliste. Jamais comparaison entre animaux appartenant à des classes différentes n'a été plus juste. Mais je ne m'appuierai pas sur ce parallèle pour établir que les perroquets sont les oiseaux les plus élevés. Tous les caractères qui leur sont propres suffisent pour leur assurer cette place.

Excepté les quelques naturalistes que j'ai déjà cités, tous les autres ne veulent assigner aux perroquets qu'un rang inférieur dans la série des oiseaux. Ils se sont laissé égarer par un caractère que les perroquets partagent avec des oiseaux moins bien doués : par la forme du pied. Les perroquets, les pics, les coucous, les toucans, les couroucous, les barbous, les jacamars sont des oiseaux grimpeurs, c'est-à-dire qu'ils ont à chaque patte quatre doigts, dirigés, deux en avant, deux en arrière. D'ordinaire, la structure du pied n'est qu'un caractère subordonné ; ici, on l'a élevée au rang de caractère dominateur, et on a institué ainsi un ordre, qui renferme les animaux les plus disparates, et qui n'ont entre eux, pour la plupart, que ce seul point de ressemblance. Il est bien entendu, que nous ne parlons que d'animaux de la même classe ; car, on pourrait tout aussi bien rapprocher les grimpeurs ailés des grimpeurs velus (les coucous), ou squammeux (les caméléons). Les grimpeurs ne constituent pas un ordre naturel, renfermant des animaux semblables entre eux et bien distincts des autres ; et ils sont la preuve qu'on ne doit pas attacher une grande importance à la forme de leurs pattes. La sittelle torchepot, le grimpeur familier et d'autres oiseaux grimpent aussi bien que les vrais grimpeurs, et le pic à trois doigts n'est pas plus maladroit que ses congénères à quatre doigts opposés.

Je crois qu'on ne peut mieux apprécier le pied des oiseaux grimpeurs qu'en le comparant à la queue prenante des mammifères. L'un ou l'autre organe permet à l'animal qui en est doué de mener une existence arboricole, lui donne la faculté de se cramponner solidement aux branches et aux troncs (*fig. 18*). Mais l'un pas plus que

l'autre ne se rencontre que chez des êtres très-voisins dans la série naturelle : on l'observe, au contraire, chez des espèces fort différentes, quoique menant un genre de vie identique.

Et d'ailleurs, le pied des oiseaux grimpeurs n'est pas toujours construit sur le même type ; il varie au moins autant que les autres caractères qui différencient ces oiseaux. Le pied du perroquet est tout différent de celui des autres grimpeurs : il s'en distingue notamment par la structure des os du tarse, qui, plus que chez aucun autre oiseau, se rapprochent du type de la main.

Nous voyons donc que les perroquets doivent être complètement séparés des autres grimpeurs, et surtout de ceux chez lesquels le grimper est le plus habituel, par exemple, des pics. Mon ami Weinland, cependant, croit voir une grande ressemblance entre la langue des pics et celle des perroquets, et il s'en sert pour rapprocher ces deux groupes. Il remarque que, chez tous les deux, la langue est un organe tactile ; mais il aurait dû penser que cette particularité se retrouve, au moins aussi développée, chez d'autres oiseaux, chez les espèces aquatiques par exemple. La langue des perroquets ressemble aussi peu à celle des pics, que celle des singes ressemble à celle des fourmiliers. Contrairement à l'opinion de Weinland, la forme de la langue sert plus à séparer les grimpeurs qu'à les réunir.

Il en est de même de tous les autres organes : les pics et les perroquets forment deux groupes isolés, bien distincts, au milieu des autres grimpeurs.

Voyons maintenant les caractères qui appartiennent en propre aux derniers.

**Caractères.** — Les perroquets constituent un ordre bien défini. Leur caractère essentiel consiste dans la forme de leur bec, forme qui leur est particulière, et qui ne se rencontre chez aucun autre oiseau. Aussi Staude, un des nombreux auteurs qui ont essayé de créer une classification naturelle des oiseaux, les désigne-t-il, et avec raison, sous le nom de *globirostres*. A première vue, le bec du perroquet ressemble à celui de l'oiseau de proie ; mais il est plus épais, plus fort, plus élevé relativement, plus uniformément développé. La racine de la mandibule

supérieure est recouverte par une membrane molle et dépourvue de plumes. Pour ce qui regarde la structure de ce bec, je ne crois pouvoir mieux faire que de citer Burmeister, dont personne n'a encore égalé, à mon avis, les descriptions claires et exactes. « Sur la mandibule supérieure du bec des perroquets, dit-il, on remarque une saillie dorsale mince, mais bien prononcée, de laquelle descendent les deux faces latérales, moyennement bombées. En arrière, ces deux faces se terminent insensiblement dans une membrane courte, recouverte de quelques plumes roides, surtout au-dessous des narines, et qui se prolonge vers l'angle de la bouche. Les narines sont situées à la partie supérieure de cette membrane; elles sont rondes et entourées d'un rebord élevé. Les bords de la mandibule supérieure présentent d'ordinaire, en leur milieu, une saillie en forme de dent obtuse, mais solide, plus tranchante en avant qu'en arrière. L'extrémité de la mandibule est longue, recourbée en crochet, et sillonnée sur sa face interne, qui est un peu bombée. La mandibule inférieure est plus courte, épaisse et en forme de corbeille; elle est à peine plus basse, ou même plus haute que la supérieure; en son milieu, elle présente souvent une légère saillie longitudinale, correspondant à l'angle de la mâchoire. A une faible distance de cette première saillie, on en remarque deux autres, qui se réunissent en avant, et limitent ainsi la partie terminale, large, élevée et tranchante de la mandibule supérieure. En avant de ces saillies, le bord supérieur de la mandibule présente une échancrure correspondant à la dentelure de la mandibule supérieure. A partir de là, la mandibule va s'élargissant en arrière. Les faces latérales de cette mandibule sont plus ou moins bombées. »

Les autres organes des perroquets offrent une disposition un peu moins caractéristique. « Les pattes, dit encore Burmeister, sont épaisses, fortes, charnues, mais basses; le tarse est plus court que le doigt du milieu, et recouvert de petites squames. Les doigts sont assez longs; ils ont une plante épaisse, et, comme le tarse, leur face supérieure est recouverte d'écailles qui vont en s'agrandissant jusque vers leur extrémité; à la dernière phalange, ces écailles sont courtes, mais elles recouvrent toute la face supérieure du doigt. Les ongles ne sont ni longs, ni vigoureux; ils sont fortement recourbés et assez aigus. Le doigt interne et antérieur a, d'ordinaire, le plus petit ongle, puis vient le pouce; le doigt externe

et antérieur a l'ongle un peu plus long que le doigt externe et postérieur. »

La structure de l'aile est la même chez tous les perroquets. Les os en sont solides, mais de moyenne longueur; les plumes, au nombre de vingt à vingt-quatre, sans être longues, sont disposées de manière à faire paraître pointue l'aile étendue. Les plumes caudales varient considérablement, et de forme et de longueur.

Le plumage des perroquets offre une notable résistance. Les plumes sont peu nombreuses, mais très-grandes; celles de la tête font seules exception. « L'œil est entouré généralement d'un cercle nu, le plus ordinairement blanc. Chez la plupart des espèces, les parties comprises entre l'œil et le bec sont couvertes de plumes, qui, au voisinage de la mandibule inférieure, où elles sont surtout abondantes, sont dirigées en avant. »

Quelque variée que soit la couleur du plumage, elle est néanmoins caractéristique: le vert y domine. On trouve cependant des perroquets bleu hyacinthe, pourpre, jaune d'or, et gris. La distribution des couleurs, dans le plumage des perroquets, est très-particulière; il faut noter ce que nous pourrions appeler des *champs de coloration*, la présence de couleurs complémentaires aux deux faces du corps, et même de la même plume: bleu violet, bleu foncé, bleu clair, vert, à la face supérieure; jaune clair, jaune orange, rouge, pourpre, à la face inférieure. Non moins remarquable est ce que l'on observe chez certains cacatoès, par exemple, où la couleur rouge ou jaune vif de la base des plumes est complètement masquée par la couleur blanche du reste du plumage.

Les organes internes des perroquets ne méritent pas moins de fixer notre attention. Le squelette offre plusieurs particularités intéressantes. « La plus remarquable, dit Burmeister, est l'articulation qui existe entre le frontal et la mandibule supérieure, et que l'on ne retrouve chez aucun autre oiseau. Il en est de même de l'articulation du maxillaire inférieur avec l'os tympanique: celui-ci présente un condyle très-allongé, qui s'articule avec une fossette creusée dans la face interne du maxillaire. Le bord de l'orbite est entièrement fermé et osseux; les os palatins sont très-grands, et ces dispositions ne se rencontrent pas chez les autres oiseaux. La fourchette est très-petite; elle repose librement sur la crête sternale, et manque complètement dans certaines espèces. Le sternum est assez grand, arrondi à son extrémité; le bréchet est peu saillant. D'après le prince de Wied, il y au-

rait au pied un os de plus que chez les autres oiseaux.

« Parmi les parties molles, la langue épaisse, charnue, conique et obtuse, est l'organe le plus remarquable. Parfois son bord est armé de dentelures ou de piquants cornés. L'œsophage s'élargit en jabot. Le ventricule succenturié est séparé par un conduit lisse de l'estomac proprement dit ou gésier; celui-ci a des parois minces, villeuses sur la face interne. Il n'y a ni vésicule biliaire, ni cœcum. L'intestin a d'ordinaire le double de la longueur du corps. » Le pancréas est double, la rate petite, le rein profondément trilobé. D'après Giebel, il faut encore noter la présence de deux artères carotides, et l'absence, dans certains cas, de la glande coccygienne. Le larynx inférieur est pourvu de trois paires de muscles.

De quelque façon donc que nous considérons les perroquets, nous ne pouvons nous refuser à voir en eux un groupe d'oiseaux bien distinct, ne pouvant entrer dans aucune des autres divisions générales; en un mot, nous devons faire d'eux ce que nous appelons un ordre.

**Distribution géographique.** — Les perroquets se rencontrent dans toutes les parties du monde, l'Europe exceptée; ils habitent surtout les zones tropicales. Une espèce américaine remonte jusqu'au 42° de latitude nord; une autre se trouve jusque dans les déserts de la Terre-de-Feu, par 53° de latitude sud. En Asie et en Afrique, les perroquets s'éloignent moins de l'équateur. En Chine, on n'en trouve plus au delà du 27° de latitude nord; aux Indes, ils arrivent à peine au pied de l'Himalaya. Dans l'Afrique occidentale, ils ne dépassent guère le 16° de latitude nord; dans l'Afrique orientale, le 15°. Au sud, ils s'éloignent davantage de l'équateur.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les caractères physiques ne sont pas les seuls qui fassent assigner aux perroquets une place indépendante; ils se séparent encore des autres oiseaux par leur genre de vie, leurs mœurs, leurs facultés. Nous devons admettre, *à priori*, que le genre de vie est en accord parfait avec la conformation physique; que celle-ci étant particulière, celle-là le sera aussi. En l'étudiant d'une façon plus approfondie, nous trouverons de nouveaux arguments en faveur de la place que nous leur avons assignée. Jusqu'ici, nous n'avons passé en revue que leurs caractères internes; nous allons maintenant nous occuper de leurs facultés, de leur intelligence; étude sans laquelle nous ne pouvons comprendre la vie des animaux.

Avec Oken, j'ai désigné (1) les mammifères comme étant des animaux doués de tous les sens, et j'ai fait remarquer que le développement égal et uniforme de ces sens était le signe d'une position élevée dans l'échelle des êtres. Transportons cette donnée dans l'étude des oiseaux, et nous verrons, qu'à quelques exceptions près, les perroquets se distinguent précisément des autres animaux de la même classe par le développement uniforme de leurs sens. Aucun, chez eux, n'est atrophié; aucun, non plus, n'est extraordinairement développé aux dépens des autres. Le faucon est remarquable par sa vue perçante, le hibou par son ouïe fine, le corbeau par son odorat; le canard paraît doué d'un goût très-fin, le pic a le toucher très-délicat, et ainsi de beaucoup d'autres. Mais le perroquet voit, sent, entend, goûte, touche également bien. Pas n'est besoin de prouver qu'il voit et qu'il entend; pour se convaincre qu'il est doué des autres sens, il suffit de l'observer; il éternue après avoir respiré de la fumée; il reconnaît avec une rapidité incroyable les fruits qui sont bons. Examinez un perroquet apprivoisé auquel on tend un morceau de sucre; voyez-le touchant les objets de sa langue, ou passez légèrement la main sur ses plumes, et vous ne lui refuserez ni le goût, ni le toucher. Au moment où j'écris ces lignes, je viens encore de me convaincre de ce développement de tous les sens chez les perroquets: on n'en peut donc pas nier l'existence.

Non moins indiscutable est l'intelligence de ces animaux: c'est elle qui permet de les appeler, comme nous le faisons en commençant, des *singes ailés*. Nous ne reconnaissons le singe dans le perroquet, qu'après avoir appris à connaître l'intelligence de cet oiseau. Il a toutes les facultés et toutes les passions du singe, il en a les qualités comme il en a les défauts. C'est l'oiseau le plus intelligent, mais il est singe, c'est-à-dire capricieux, inconstant. C'est le compagnon le plus gai, le plus agréable; tout à l'heure, ce sera l'être le plus insupportable. Le perroquet a de la mémoire, de la prudence, de la ruse, du jugement; il a conscience de lui-même; il est fier, courageux, affectueux, tendre même pour ceux qu'il aime; l'on peut dire aussi qu'il est fidèle jusqu'à la mort, et reconnaissant avec jugement. On peut l'instruire, le rendre obéissant, comme le singe. Mais il est aussi colère, méchant, rusé, faux; il garde la mémoire des mauvais traitements; comme le singe, il est

(1) A. E. Brehm, *Les Mammifères*. 1870, t. I.

sans pitié pour les faibles, pour les malheureux. Son caractère est un mélange des qualités et des défauts les plus opposés. Or, un pareil assemblage de facultés ne peut indiquer qu'un grand développement de l'intelligence.

Un animal aussi bien doué doit, on s'y attend, tirer de ses organes le meilleur parti possible. On a voulu ranger les perroquets au-dessous des autres oiseaux parce qu'ils n'avaient pas la même rapidité de mouvements. Il est vrai qu'ils volent moins bien que le faucon, qu'ils grimpent moins agilement que le pic, qu'ils courent moins vite que la poule, qu'ils nagent moins sûrement que le cygne. Mais ne peut-on pas dire la même chose de l'homme ? En réalité, les perroquets sont très-agiles. Les grandes espèces volent lourdement, en apparence, mais rapidement. Les petites espèces volent à merveille, et je fus presque consolé de la fuite d'une petite perruche (*Melopsittacus undulatus*) en la voyant s'envoler. Elle fendait l'air comme un faucon, elle s'y mouvait comme une hirondelle. « Les aras, dit le prince de Wied, volent lentement ; ils frappent fortement l'air de leurs ailes, leur queue étant horizontalement étendue. Les *maracanas* et les *perekittos* volent très-rapidement, traversant l'air comme une flèche. Les perroquets proprement dits ont un vol assez lent ; ils donnent des coups répétés de leurs courtes ailes, pour mouvoir leur corps gros et lourd. »

Beaucoup de perroquets paraissent étrangers sur le sol, et sautillent plus qu'ils ne marchent ; mais il est des espèces terrestres, qui courent aussi rapidement qu'un échassier. Le nymphi-que de l'Australie peut être comparé à une bécasse pour la marche ; Gould parle d'un platycerque qui courait comme un vanneau. S'il est difficile aux perroquets de sautiller de branche en branche, ils ne s'en meuvent pas moins rapidement dans les arbres, voletant ou grimpant. La seule différence qui existe entre eux et les autres oiseaux, c'est que ceux-ci ne se servent que de leurs pattes, tandis que les perroquets emploient et leurs pattes et leur bec.

Ils ne sont pas de plus habiles nageurs qu'une poule ou qu'un merle, et ils ne peuvent pas plonger ; mais dans toutes les autres circonstances, ils savent se servir de leurs membres, et mieux que les autres oiseaux. Leurs pattes leur deviennent des mains. Leur bec est plus mobile que chez pas un ; aucun ne s'en sert mieux ; et ils sont les seuls qui l'emploient pour grimper.

Leur voix est forte, criarde, sans être absolument désagréable. Elle est très-flexible, très-

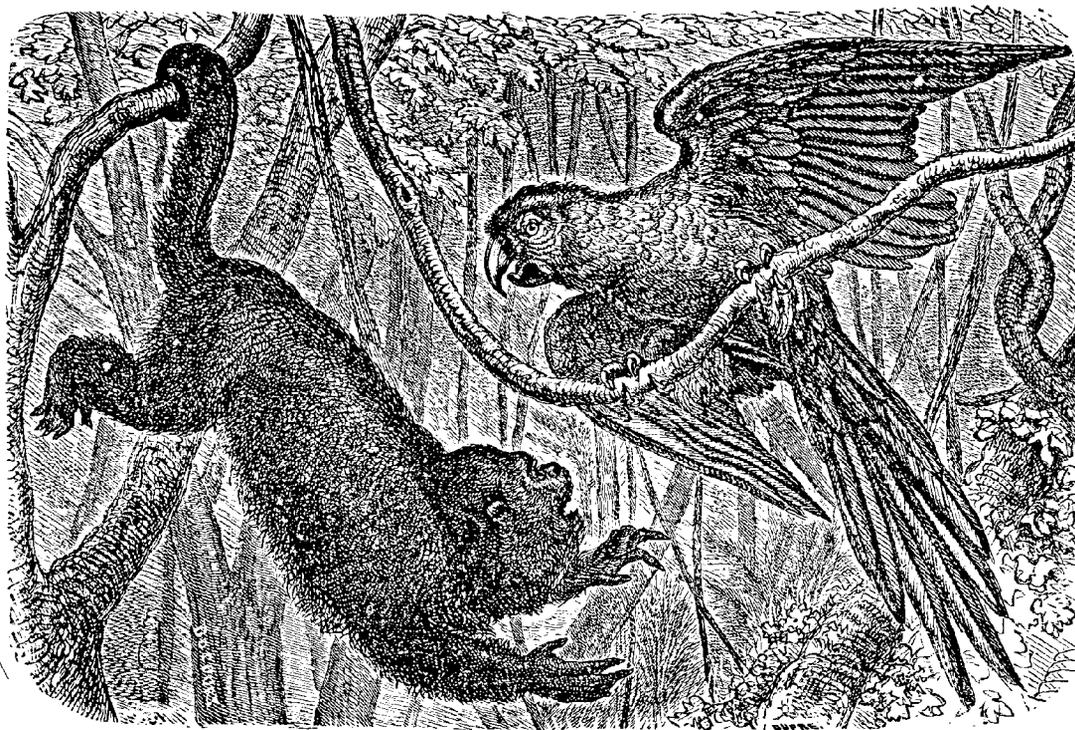
expressive. Il est certaines espèces, la petite perruche ondulée, par exemple, dont le mâle chante à sa femelle une chanson si charmante, qu'on peut les ranger parmi les oiseaux chanteurs ; il en est d'autres qui apprennent à siffler des airs, mieux que ne le ferait un serin des Canaries.

Tout le monde sait comment les perroquets parviennent à imiter la voix et la parole humaines. Ils surpassent en cela tous les autres animaux, et font, sous ce rapport, des choses incroyables. Ils ne jacassent pas, ils parlent ; ils savent ce que les mots signifient.

En général, l'existence des perroquets est liée à celle des forêts ; cependant, on rencontre quelques espèces dans des plaines dépourvues d'arbres, dans les steppes ; d'autres s'élèvent dans les Andes au delà de la limite des arbres, jusqu'à 3,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans le nord-est de l'Afrique, j'ai remarqué qu'on ne les voyait que là où il y avait des singes ; en sorte que l'on pourrait presque considérer ces animaux comme inséparables. Plus les forêts sont grandes, plus la végétation est luxuriante, plus aussi les perroquets sont communs. « Dans les forêts des tropiques, dit le prince de Wied, ils forment la plus grande partie de la population ailée. » Il en est de même en Australie, dans plusieurs contrées de l'Inde et dans certaines parties de l'Afrique. Ils sont là aussi communs que, chez nous, les corbeaux ou les moineaux.

Partout où ils habitent, ils savent attirer l'attention. Ils embellissent les forêts par leur plumage, et les remplissent de leurs cris. « Les perroquets, dit le prince de Wied, embellissent par leurs plumes aux couleurs brillantes les sombres forêts vierges des tropiques. » — « Il est impossible de décrire, dit Gould, le spectacle magique qu'offrent les perroquets à plumage rouge vif, volant au milieu des acacias à feuilles d'argent de l'Australie. Leur livrée splendide se détache à merveille sur le fond du feuillage. »

— « Les cacatoës, s'écrie Mitchell avec ravissement, transforment les hauteurs où ils vivent en pays de délices. » — « Je les ai vus, dit Audubon, recouvrir complètement des branches d'arbres, aussi serrés les uns contre les autres qu'il était possible. » — « Matin et soir, rapporte Schomburgk, on voit des bandes innombrables de perroquets s'envoler en criant dans les airs. Une après-midi, je vis une bande pareille s'abattre sur les arbres du rivage ; les branches pliaient sous le poids des oiseaux. » — « Il faut avoir vécu dans ces contrées, dit



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 18. Perroquets et Singes (p. 3).

Humboldt, et surtout dans les chaudes vallées des Andes, pour pouvoir comprendre comment les cris de ces oiseaux peuvent masquer complètement le mugissement d'un torrent se précipitant de rocher en rocher. » — Que seraient sans eux les émouvantes forêts des tropiques? le jardin mort d'un enchanteur, le domaine du silence, le désert. Ce sont eux qui y font pénétrer et qui y entretiennent la vie, ce sont eux qui y frappent à la fois et les yeux et les oreilles.

Hors la saison des amours, les perroquets vivent en sociétés ou en bandes très-nombreuses. Ils se choisissent une demeure dans un endroit de la forêt, et de là, ils partent chaque jour pour entreprendre leurs excursions. Les membres d'une même troupe restent fidèlement unis les uns aux autres, et partagent en commun la bonne comme la mauvaise fortune. Tous, le matin, quittent ensemble la place où ils ont passé la nuit, s'abattent sur un arbre ou sur un champ pour en manger les fruits. Ils placent des senti-

DREEM.

nelles chargées de veiller au salut de la bande ; ils sont attentifs aux avertissements que celles-ci donnent. En cas de danger, tous prennent la fuite, se soutiennent l'un l'autre, reviennent ensemble à leur place de repos, vivent, en un mot, continuellement réunis.

« A la première lueur de l'éclatante aurore des tropiques, dit le prince de Wied, les perroquets se lèvent ; ils sèchent leurs ailes mouillées par la rosée ; ils s'exercent en se jouant, en s'appelant à grands cris ; ils font mille tours dans les arbres, puis ils s'envolent rapidement pour chercher leur nourriture. Le soir, ils reviennent tous fidèlement à la place qui leur sert d'abri. »

Tschudi a aussi observé au Pérou ces excursions quotidiennes des perroquets. Les indigènes y ont même donné le nom de *journalier* à une espèce, qui, chaque matin, descend régulièrement de la montagne, pour y retourner le soir.

Le Vaillant rapporte que les perroquets du sud-ouest de l'Afrique s'envolent en petites bandes pour chercher leur nourriture. Vers midi

III — 213

ils se baignent; pendant le moment de la forte chaleur, ils se cachent à l'ombre du feuillage; vers le soir, ils se dispersent de nouveau, se baignent encore une fois, et retournent passer la nuit à la même place d'où ils sont partis le matin.

Ce lieu de repos est variable : tantôt c'est la cime d'un arbre, tantôt une paroi rocheuse crevassée, ou le creux d'un arbre. Ce dernier endroit paraît le plus recherché.

« La perruche de l'Amérique du Nord (*conurus carolinensis*), dit Audubon, se loge dans le creux d'un arbre, ou dans le nid d'un grand pic, abandonné par son propriétaire. Au crépuscule, on peut voir des bandes de ces perroquets se rassembler autour des vieux sycomores et d'autres arbres creux. Ils se massent à l'entrée de la cavité, et l'un après l'autre y pénètrent. La place est-elle insuffisante, ceux qui n'ont pu entrer se suspendent autour de l'ouverture avec leurs pattes et leur bec. A les voir, on dirait que le bec seul supporte tout le poids du corps; mais en regardant avec une lunette d'approche, j'ai pu me convaincre du contraire. »

Dans les forêts vierges, sur les rives du Nil Bleu, j'ai surpris souvent, au crépuscule, les perroquets entrant dans le tronc creux des adansonias. Aux Indes, au rapport de Layard, le paléornis à collier (*palæornis torquatus*) passe la nuit dans les fourrés de bambous. « Tous les perroquets, les geais, les corbeaux de plusieurs milles à la ronde, se rassemblent le soir dans les bambous, et depuis le coucher du soleil jusqu'à la nuit, depuis les premières lueurs de l'aurore jusqu'au jour, l'oreille du voyageur est frappée par le bruit qui s'en élève, comme par celui de nombreuses machines à vapeur. Plusieurs de ces bandes ne rentrent que tard de leurs excursions. Les oiseaux alors volent à ras de terre, se heurtant souvent aux corps solides qu'ils rencontrent; plusieurs nuits de suite, on trouva des perroquets morts, pour s'être ainsi assommés contre des murs ou d'autres obstacles. »

Layard donne une description très-animée des habitudes de la perruche d'Alexandre, qui est très-commune à Ceylan. « A Chilaw, dit-il, j'ai vu ces perruches s'abattre sur les cocotiers du marché, qui leur servent de place de repos; elles étaient en tel nombre, que leurs cris couvraient complètement ceux des marchands. On m'avait parlé de ce spectacle, et un soir je me mis en observation sur un pont, dans les environs, pour tâcher d'estimer le nombre de ces oiseaux arrivant d'une seule direction. Vers

quatre heures, apparurent quelques bandes épar- ses qui rentraient au logis; puis en vinrent d'autres, de plus en plus fortes, et au bout d'une demi-heure, c'était un passage continuel. Il me devenait impossible de compter les bandes. Quelques-unes s'élevaient dans l'air jusqu'au-dessus des arbres, puis s'abattaient verticalement; d'autres volaient à fleur de terre, jusqu'à m'effleurer le visage. Elles passaient aussi rapides que la pensée, et leur brillant plumage étincelait aux rayons du soleil. Je restai à mon poste jusqu'au soir, et j'entendais encore passer des oiseaux que les ténèbres m'empêchaient de voir. Je tirai un coup de fusil; il s'éleva aussitôt un bruit, comme celui d'un grand vent; bientôt, les perruches se rabattirent, et poussèrent des cris, tels que je ne les oublierai jamais. Leur voix perçante, le battement de leurs ailes, le frôlement des feuilles, tout cela était si assourdissant, que je me trouvais bien heureux quand je fus rentré chez moi. »

Des cimes d'arbres touffues sont non moins indispensables aux perroquets qu'une place de repos bien sûre. Ils cherchent moins un abri contre le mauvais temps qu'une bonne cachette. Ils aiment la chaleur, mais sans cependant craindre le froid, et encore moins la pluie. « Au milieu de ces terribles orages des tropiques, qui parfois obscurcissent le ciel, dit le prince de Wied, on voit les perroquets perchés, immobiles, sur les plus hautes branches, faisant gaiement entendre leur voix, tandis que l'eau découle de leurs ailes. Ils trouveraient tout près un abri sous le feuillage touffu; mais ils semblent se plaire ainsi exposés à une chaude pluie d'orage. Cependant, dès que l'ondée est passée, ils se hâtent de sécher leurs plumes. »

Il en est autrement par le beau temps : alors, ils recherchent les feuillages épais, pour se soustraire aux ardeurs du soleil ou peut-être pour se cacher. C'est d'ailleurs ce qu'ils font aussi dès qu'un danger les menace. Ils savent parfaitement qu'un arbre bien feuillu est une excellente cachette pour eux qui portent la livrée de la forêt; que l'œil a de la difficulté à les y apercevoir. Il y en a cinquante de perchés sur un arbre; on le sait, et on ne peut en voir aucun.

Mais ils savent aussi déployer de la ruse : ils ne veulent pas être vus. Un d'entre eux a-t-il aperçu l'ennemi à temps, il donne l'alarme, et tous se taisent aussitôt; ils se retirent au centre du feuillage; ils grimpent silencieusement, se dirigeant du côté opposé à celui d'où vient le danger, s'envolent et ne font entendre leur voix que quand ils sont déjà éloignés d'une centaine de pas,

comme pour se moquer de l'importun qui les a troublés. C'est également ainsi qu'ils se conduisent, lorsqu'ils se sont abattus sur un arbre pour en manger les fruits. Dans leurs excursions de maraude, ils ne cessent de déployer à un très-haut degré la ruse et la prudence.

Les perroquets mangent surtout des fruits et des graines. Plusieurs loris, cependant, ne se nourrissent presque exclusivement que du nectar des fleurs, de pollen et peut-être des insectes qui habitent le calice des fleurs. Les aras et les perruches aiment beaucoup les bourgeons des arbres et les boutons de fleurs, et certains cacatoës ne dédaignent pas les larves d'insectes et les vers. Je crois d'ailleurs que les grandes espèces ont un régime bien plus animal qu'on ne le pense, et j'en ai comme preuve la soif de sang de certains perroquets; l'avidité avec laquelle, en captivité, ils reçoivent de la viande, une fois qu'ils ont été habitués à cette nourriture. J'ai eu des perroquets qui se précipitaient sur leurs compagnons, leur ouvraient le crâne, en enlevaient le cerveau. Le mangeaient-ils? c'est ce que je ne pourrais dire. Un perroquet, qu'on laissait libre de sortir et de rentrer, se faisait une joie, à ce que me racontait son propriétaire, de surprendre de jeunes oiseaux, à peine sortis de leur nid, de les tuer, de les dépouiller très-proprement, d'en dévorer une partie, et de jeter ensuite au loin leurs cadavres. A vrai dire, c'était un animal captif, habitué par conséquent à tous les régimes. Quoi qu'il en soit de ces faits, les perroquets se nourrissent surtout de végétaux.

C'est un spectacle charmant que de voir des perroquets à la maraude s'abattre sur un arbre fruitier ou dans un champs. Dans ces circonstances, ils se montrent de véritables singes ailés. Chacun admire la ruse, la prudence qu'ils déploient dans leurs vols. De loin, ils accourent vers le lieu qui leur offre une riche proie. «Plusieurs fruits qu'ils affectionnent particulièrement, dit le prince de Wied, attirent les timides aras bien loin de la lisière de la forêt.» Gould a trouvé les loriquets à langue en pinceau presque exclusivement sur les eucalyptées, dont les fleurs leur fournissent de la nourriture en abondance; jamais il n'en vit sur d'autres arbres.

Toutes les grandes espèces font preuve de prudence, lorsqu'elles sont à la recherche de leurs aliments; en forêt même, elles se comportent comme à la maraude. «Les grands aras vert-doré des Andes, nous rapporte Pöppig, se précipitent par essaims sur les rouges érythrinées et sur les jaunes tachiées, dont ils mangent les

fleurs. Ils poussent des cris assourdissants, mais ils sont assez prudents pour se taire lorsqu'ils veulent piller quelque champ de maïs. Chacun comprime alors son envie de crier; on n'entend que quelques sourds murmures, et l'œuvre de destruction va rapidement son train. Le chasseur, l'Indien même, furieux de voir ses récoltes ainsi anéanties, ne peut les approcher facilement. Les plus âgés font sculiner sur l'arbre le plus élevé. Au premier signal qu'ils donnent, répond un cri à demi-voix; au second, toute la bande s'envole en poussant de grands cris, pour recommencer plus loin ses déprédations.»

Schomburgk confirme pleinement cette relation; il dit que souvent on n'est averti de la présence d'une pareille bande de perroquets que par la chute des enveloppes des graines, qui, en tombant sur les feuilles, produisent un bruit facile à percevoir même de loin. Le Vaillant a vu des perroquets surpris, au milieu de leur repas, par l'approche d'un ennemi: «ils se tinrent cois, dit-il, on n'entendait rien, et cependant ils étaient rassemblés au nombre de plusieurs milliers. Un coup de feu partit, et aussitôt toute la bande s'élança dans les airs, en faisant un bruit assourdissant.»

Il en est autrement dans les endroits où ils savent qu'ils n'ont rien à craindre de l'homme. Dans l'Inde, au dire de Jerdon, ils pénètrent dans les villes, se perchent sur les toits des maisons, pour de là, sans doute, aller piller les champs et les jardins.

Les dégâts causés par les perroquets sont immenses, et justifient toutes les mesures que l'on a prises contre eux. Rien n'est en sûreté dans les localités qu'ils fréquentent. «Les grands aras surtout, dit le prince de Wied, ouvrent avec leur bec vigoureux les fruits, les noix les plus dures.» Mais ils savent indifféremment s'accommoder d'un fruit succulent, ou d'une graine de faible dimension. Les rainures de la mandibule supérieure leur permettent de saisir un grain, quelque lisse, quelque petit qu'il soit; leur langue mobile leur est aussi d'un grand secours. En un instant une noix est ouverte, un épi dépouillé de sa balle, une graine sortie de son enveloppe. Le bec ne suffit-il pas, la patte vient à son secours.

Comme les singes, ils détruisent plus encore qu'ils ne mangent. Les essaims innombrables qui s'abattent sur les arbres ou dans les champs, se gorgent autant qu'ils peuvent le faire; mais, sans compter ce qu'ils emportent pour le dévorer tout à leur aise, ce qu'ils détériorent est encore plus considérable. Ils fondent sur un verger,

y inspectent chaque arbre, en goûtent tous les fruits, rejettent ceux qu'ils ne trouvent point assez délicats, ne dévorent que ceux qui sont à leur convenance. Ils dépouillent de la sorte un arbre, en commençant par ses branches inférieures, et, arrivés au sommet, s'élançant sur un second pour y continuer leurs ravages. Dans l'Amérique du Nord et au Chili, ils pillent les arbres avant que les fruits soient mûrs, pour en savourer le lait qui entoure la graine. Au rapport d'Audubon, ils sont très-friands du blé mis en meules dans les champs. Ils en retirent subtilement le grain avec leur bec, laissant au paysan la balle et la paille. Les uns préfèrent telle nourriture, les autres telle autre; mais, en somme, il n'est fruit ou récolte qu'ils ne pillent; aussi ne peut-il y avoir amitié entre l'homme et ces oiseaux.

Après le repas, les perroquets vont s'abreuver et se baigner. Ils boivent beaucoup, et même, disent Audubon et Schomburgk, de l'eau salée ou saumâtre. Ils prennent leur bain dans les flaques d'eau. Le Vaillant nous apprend qu'ils se baignent, de telle façon que les gouttes d'eau les enveloppent comme une pluie. D'après Audubon, ils aiment à se rouler sur le sable, comme les poules, et, comme elles aussi, ils couvrent leurs ailes de poussière. Souvent, à cet effet, on les voit ramper dans le nid des grands martins-pêcheurs. Ils recherchent les terres imprégnées de sel, ce qui explique pourquoi on en trouve toujours près des sources salées, dans l'intérieur des forêts.

Les perroquets se reproduisent dans la saison qui correspond au printemps de leur patrie, dans celle qui précède l'époque de la maturation des fruits. Les grandes espèces ne paraissent pondre qu'une fois par an, et deux œufs seulement. Les platycerques d'Australie et les autres perroquets à large queue font exception à cette règle. Ils pondent trois ou quatre œufs, quelques-uns même de six à neuf, et la ponte, d'après ce que l'on a pu observer chez des individus captifs, a lieu deux ou trois fois par an. Les paléornis et les cacatoës pondent toujours plus de deux œufs, mais ils n'ont qu'une ponte. Les œufs des perroquets sont arrondis, blancs, à coquille lisse.

Les perroquets aiment surtout à faire leur nid dans le creux d'un arbre. Quelques espèces américaines se logent dans des crevasses de rochers, et les perruches de l'Inde, au rapport de Jerdon, dans les creux des vieilles maisons, des pagodes, des tombeaux. Les perroquets terrestres pondent leurs œufs sur la terre nue. Audu-

bon affirme que plusieurs femelles habitent un même nid : c'est là, je crois, une erreur. Mais, dans tous les cas, les perroquets qui vivent par grandes bandes, nichent les uns près des autres. Molina, déjà, avait parlé de pareilles réunions, qu'il avait observées au Chili; Pœppig les décrit d'une façon très-complète. « Ce spectacle, dit-il, surprendra à coup sûr celui qui le voit pour la première fois. On s'avance péniblement, au milieu du jour, auprès d'une paroi verticale de rocher; on se croit complètement isolé; tout alentour ne règne que ce silence qui, dans les zones tropicales de l'Amérique, indique l'heure de midi. De tous côtés, cependant, arrive une sorte de murmure; mais on regarde en vain, on ne voit d'où il vient. Tout à coup retentit le cri d'alarme d'un perroquet; il se répète, et, en un instant, on est entouré de nuées de ces oiseaux, qui volent en cercles serrés autour du voyageur, et semblent vouloir fondre sur lui. De toutes les crevasses du rocher sortent des têtes de perroquets, et ceux qui ne s'envolent point, indiquent au moins, par leurs cris, qu'ils prennent part à l'émotion générale. Chaque ouverture est celle d'un nid que son propriétaire a creusé dans les couches de marne qui séparent les assises rocheuses, et souvent on en compte plusieurs centaines. Mais toujours ces colonies sont situées à l'abri des incursions de tout carnassier. » Dans les forêts, on ne rencontre pas de pareilles associations, car là il est bien plus difficile de trouver des conditions favorables pour la nidification en commun. Les perroquets recherchent surtout les grands arbres dont le tronc ou les branches sont creusés en plusieurs endroits. En Afrique, ils nichent de préférence sur les adansonias et dans les trous, plutôt que sur les branches, quand l'arbre est hors de la forêt. Je vis ainsi dans les steppes du Kordofahn un bouquet isolé d'adansonias, quoique alors dépourvus de feuilles, peuplés par une colonie de perroquets. Ils n'auraient certes pas choisi cette localité, si les arbres n'avaient été creux.

Lorsque les perroquets ne trouvent pas pour y établir leur nid un arbre préparé, soit par un pic adroit, soit par un hasard heureux, ils sont obligés d'y pourvoir. Dans ces cas, on voit l'usage qu'ils savent faire de leur bec. Le mâle et la femelle, mais surtout cette dernière, font un trou dans l'écorce. Ils se suspendent au tronc comme un pic, et du bec, rongéant plutôt que coupant, ils enlèvent fibre à fibre, jusqu'à ce que la demeure soit construite. Ils y mettent des semaines; mais, à force de persévérance, ils en viennent

à leur fin. Le trou creusé, le principal est fait. Quelques copeaux suffisent pour en tapisser le fond. Le perroquet se contente même d'un creux fort imparfait. « Sur le tronc blanc d'un palmier irimi, dit Pœppig, je vis une brillante queue de plumes bleu de ciel : c'était un ara jaune, occupé à élargir avec son bec un nid de pie, dans lequel il couvait ses œufs, quoique sa queue n'y pût tenir. »

La femelle seule couve; pendant ce temps, le mâle la nourrit et la distrait par son caquet. Le nymphique de la Nouvelle-Hollande fait exception; le mâle relaie sa femelle.

Chez les petites espèces, la perruche ondulée, par exemple, la femelle reste sur les œufs de seize à dix-huit jours. D'autres perroquets couvent dix-neuf, vingt-trois, vingt-cinq jours; on ne sait combien de temps dure l'incubation pour les aras.

Les jeunes éclosent très-imparfaits, mais se développent rapidement. Ils ne sont d'abord couverts que d'un rare duvet. A l'âge de cinq ou six jours, ils prennent les premières plumes; à huit ou dix jours, ils ouvrent les yeux. De petites perruches ondulées quittèrent leur nid pour la première fois à trente-trois jours, et, deux jours plus tard, volèrent aux alentours.

Il est à noter que quelques jeunes perroquets offrent à leur bec des prolongements en forme de dents, qui disparaissent plus tard, tombent et sont remplacés par des masses cartilagineuses. On admet que ces dents sont les extrémités, recouvertes de papilles cornées, des vaisseaux et des nerfs qui favorisent et régularisent la croissance du bec.

Le père et la mère nourrissent leurs petits, et cela encore quelque temps après qu'ils ont quitté le nid. Les parents ramollissent dans leur jabot les grains destinés à leurs nourrissons, et les leur dégorge dans le bec. Schomburgk a observé une paire de perroquets qui nichait près de son campement, et il a vu que les petits ne recevaient leur nourriture que deux fois par jour, à 11 heures du matin et à 5 heures du soir. « Dès que les parents arrivaient, ils se perchaient sur une branche, près de leur trou; se voyaient-ils observés, ils y restaient immobiles, attendant l'occasion de disparaître dans le nid sans être remarqués. »

Les parents prodiguent tous leurs soins à leur progéniture. En cas de danger, ils la défendent avec courage et dévouement; captifs, ils n'en laissent même pas approcher le maître, qu'ils connaissent et qu'ils aiment cependant.

Certaines espèces adoptent et traitent avec la même tendresse des petits abandonnés, quand même ils n'appartiennent pas à leur espèce. « Le chirurgien du navire *le Triton*, avec lequel je fis la traversée de la Nouvelle-Hollande en Angleterre, raconte Cunningham, possédait deux perroquets dont l'un, le plus petit, était trop jeune pour pouvoir prendre lui-même sa nourriture. Le plus âgé, un perroquet bleu, s'en chargea, le soigna avec la plus grande tendresse. L'amitié de ces deux oiseaux sembla s'accroître avec le temps; ils passaient toute la journée à s'embrasser, à se becqueter, le plus vieux enlaçant tendrement le plus jeune avec ses ailes. Leurs témoignages d'amour devinrent même si bruyants, qu'on les sépara, pour ne pas donner de sujet de plaintes aux passagers. Le plus jeune fut mis dans ma cabine avec plusieurs autres. Au bout de deux mois, le perroquet bleu parvint à s'échapper; guidé par la voix de son élève, il entra droit dans ma cabine, et se cramponna à la cage. On réunit les deux amis, mais, quinze jours après, le plus jeune mourut par accident. L'autre en devint triste, muet, et ne tarda pas à succomber à son tour. »

Il faut dire cependant que l'on observe parfois tout le contraire. Ainsi, j'ai eu une petite perruche ondulée, qui, dès qu'elle se trouva dans la société de ses congénères, fut attaquée par eux et mordue si violemment, qu'elle succomba à ses blessures.

Généralement, les perroquets ont à deux ans leur plumage définitif et sont aptes à se reproduire : les petites espèces le sont même à un an. Malgré cette précocité, ils vivent longtemps. On a pu s'en convaincre chez des perroquets captifs, qui ont survécu à la famille dans le sein de laquelle ils avaient passé leurs jeunes années. Au dire d'une légende américaine, des perroquets ont vu disparaître tout un peuple. « Il est probable, rapporte Humboldt, que la dernière famille des Atures a dû s'éteindre assez tard, car dans le Maypures vit encore un vieux perroquet, que les indigènes ne comprennent pas, parce que, disent-ils, il parle la langue des Atures. Ce perroquet a été le sujet d'une charmante poésie. » Comme mes lecteurs peuvent ne pas la connaître, je veux en citer au moins quelques vers (1) :

Un vieux perroquet solitaire,  
Près de l'Orénoque écumant,  
Vit.... on dirait qu'il est de pierre,  
A le voir froid, sans mouvement.

(1) Traduction inédite de M. Ch. Meaux Saint-Marc.

Aux brisants du fleuve rapide,  
 Tout un peuple dort au cercueil ;  
 Redoutant un voisin perfide,  
 Naguère il fuit vers cet écueil :

Les Atures sur cette plage  
 Vivant libres, libres sont morts ;  
 Et les roseaux verts du rivage  
 De tous leurs fils couvrent les corps.

Le perroquet inconsolable  
 Survit à leur race, ô malheur !  
 Aiguissant son bec sur le sable,  
 Percant l'air de cris de douleur.

Les enfants dont le babillage  
 L'instruisait à dire leurs mots,  
 Et les femmes qui de feuillage  
 Paraient le nid de son repos,

Où sont-ils ? Couchés sur la grève,  
 Les yeux fermés à tout jamais :  
 L'oiseau plaintif de ce long rêve  
 N'en réveille aucun désormais.

Il est probable que la plupart des grands perroquets succombent plus au fardeau des ans, qu'ils ne sont victimes de leurs ennemis : ils en comptent cependant, et parmi eux l'homme est le plus à craindre. Leur prudence leur permet d'échapper aux carnassiers, et ils savent se défendre contre ceux mêmes qui peuvent arriver jusqu'à leurs retraites. Les oiseaux rapaces, les mammifères arboricoles qui se nourrissent de chair, font souvent leur proie des petites espèces ; mais les grandes luttent avec succès, se servant de leur bec comme d'une arme redoutable. Contre l'homme ils sont sans défense : ils doivent succomber devant ses moyens d'attaque.

**Chasse.** — Partout on poursuit les perroquets, partout on les chasse avec une certaine passion, soit pour les profits qu'on en retire, soit pour se garantir de leurs déprédations. Cela est surtout nécessaire dans toutes les localités où les plantations sont voisines de forêts habitées par les perroquets. « Qu'on n'aille pas se figurer, dit Audubon, que le planteur supporte patiemment tous les méfaits dont les perroquets se rendent coupables à son égard ! Il tâche de les surprendre dans leurs excursions, et leur fait payer de leur vie leurs rapines. Le fusil chargé à la main, il se glisse jusque près d'eux, et huit ou dix tombent du premier coup de feu. Les autres se lèvent, crient, volent en cercle pendant cinq ou six minutes, reviennent près des cadavres de leurs compagnons, les entourent en poussant des cris plaintifs, et tombent eux-mêmes à leur tour, victimes de leur amitié, jusqu'à ce qu'enfin le planteur ne les trouve plus assez nombreux pour

avoir à défendre contre eux ses récoltes et ses moissons. J'ai en quelques heures abattu ainsi plusieurs centaines de perroquets, et j'ai emporté des corbeilles pleines de leurs cadavres. Ceux qui ne sont que blessés se défendent vigoureusement, et de leur bec tranchant font souvent de profondes blessures. » Les Chiliens attendent que les perroquets se soient abattus dans un champ, puis ils se précipitent subitement sur eux, et les assomment à coups de bâton. Les Australiens les effrayent lorsqu'ils sont réunis à leur place de repos, et lancent leurs javelots sur l'essaim qui s'envole. De téméraires chasseurs se glissent le long des parois des rochers où les perroquets ont établi leurs demeures, et au moyen de crochets enlèvent les petits de leurs nids. Les *chasseurs d'occasion* et les mauvais tireurs cherchent à les surprendre pendant leur repos. Lorsqu'on ne peut atteindre le nid, on dispose des pièges de toutes sortes pour prendre les petits.

**Captivité et domesticité.** — On ignore à quelle époque on a commencé à apprivoiser les perroquets. Cette époque paraît être contemporaine de celle à laquelle nos animaux domestiques ont été soumis. Alexandre le Grand, ou peut-être un de ses généraux, rapporta des perroquets apprivoisés des Indes. Il en trouva donc là dans les habitations des indigènes. Ces oiseaux étaient communs à Rome, où on les recherchait à cause de leur beauté et de leur gentillesse.

« O malheureuse Rome ! s'écriait le rigide Caton le Censeur, où es-tu tombée, pour que les femmes élèvent des chiens dans leur sein, et que les hommes portent des perroquets sur le poing ! » On les mettait dans des cages d'argent, d'écaille et d'ivoire, il y avait des gens pour les élever, pour leur apprendre surtout à prononcer le nom de *César*. Le prix d'un perroquet parlant dépassait souvent celui d'un esclave. Ovide ne dédaigna pas de chanter un de ces oiseaux. Héliogabale ne croyait pouvoir offrir à ses hôtes de mets plus rare que des têtes de perroquets. Du temps de Néron, on ne connaissait encore que les espèces indiennes ; plus tard, on importa aussi des perroquets d'Afrique.

Au temps des croisades, les riches barons avaient des perroquets pour orner leurs demeures ; on leur apprenait à parler, comme on peut le conclure de cette citation de Christian von Hameln : « Je voudrais qu'il puisse parler comme le perroquet en cage. »

Les compagnons de Colomb, en abordant en Amérique, trouvèrent des perroquets apprivoisés dans les cabanes des indigènes, et l'on y en voit

encore aujourd'hui. Schomburgk nous apprend que, dans leur patrie, on laisse les perroquets voler librement, sans leur couper les ailes. « J'en vis plusieurs, écrit-il, se mêler le matin à leurs congénères sauvages, partir avec eux, et s'en séparer le soir pour revenir à la cabane de leur maître. « Nous aperçûmes un jour, continue-t-il plus loin, un bouquet d'arbres qui paraissaient couverts de fleurs jaunes. Je me réjouissais déjà d'avoir découvert un nouveau végétal, quand je reconnus tout à coup que ces fleurs jaunes se mouvaient, changeaient de place : c'étaient des *kessi-kessi* (*conurus solstitialis*) apprivoisés, qui, à notre approche s'envolèrent, avec un bruit infernal, vers une cabane voisine. » Il résulte des récits de Schomburgk, que dans les villages indiens les perroquets remplacent nos poules ; seulement, ils prennent plus de part que celles-ci à la vie des hommes. « Une chose curieuse est l'inclination qu'éprouvent les singes et les perroquets pour les enfants. J'ai rarement vu de petits Indiens jouer ensemble, sans qu'il y ait au milieu d'eux des singes et des perroquets. Ceux-ci ne tardent pas à imiter tous les bruits qu'ils entendent, les cris des coqs, les aboiements des chiens, les pleurs, les rires des enfants. »

Comparé à ce genre de vie domestique, le sort du perroquet amené en Europe est bien triste. Les plus mauvais moments pour l'oiseau sont ceux qu'il passe avant d'arriver à destination. L'Indien qui l'a pris pour l'échanger contre quelque produit d'Europe, le met, dans le premier port venu, entre les mains d'un matelot, qui ne sait ni soigner l'animal, ni lui donner la nourriture qui lui convient. A peine si la moitié des perroquets qu'on embarque ainsi peuvent supporter la traversée, et, parmi ceux-ci, combien n'y en a-t-il pas qui vont encore succomber dans les boutiques sombres, sales, empestées des marchands ! Ce n'est que quand le perroquet finit par trouver un maître convenable, que sa destinée s'améliore. Mais, souvent, il est devenu timide, méfiant, méchant, et ne perd que longtemps après ces mauvaises qualités.

Cependant le perroquet est un animal sage ; il sait se plier aux circonstances ; il s'habitue d'abord à toute espèce de régime. Au lieu des fruits succulents et des graines de ses forêts natales, il reçoit les aliments de l'homme. Ces aliments lui plaisent d'autant plus qu'il les connaît mieux. Dans le principe, du chènevis, du millet lui suffisent ; mais il devient plus friand. On lui donne des douceurs, et on en fait un gourmand, qui ne

veut plus d'une nourriture trop simple. On peut l'habituer à tous les aliments, à boire du café, du thé, du vin, de la bière ; il s'enivre en buvant des spiritueux. Les petits platycerques d'Australie seuls font exception ; ils ne mangent que des grains et des feuilles. On a prétendu que le régime animal auquel on les soumet fait contracter aux perroquets une fâcheuse habitude. Beaucoup de ceux que l'on tient en captivité s'arrachent eux-mêmes les plumes au point d'en devenir chauves, si l'on peut ainsi dire. Ils y mettent une grande ardeur, et aucune punition, — ce à quoi ils sont ordinairement très-sensibles, — ne peut leur faire perdre cette habitude. Le régime y est-il pour quelque chose ? C'est probable, car jamais je n'ai vu de perroquets, simplement nourris, tourner ainsi leur fureur contre eux-mêmes. D'après ma propre expérience, les grandes espèces de perroquets se trouvent très-bien quand on les nourrit avec du chènevis, du riz cuit, de l'avoine, du maïs, de la salade, des choux, des fruits ; les petites espèces, quand on leur donne du millet, de la salade, des feuilles. Les amandes amères et, d'après Buete, le persil leur sont des poisons mortels.

Comme on l'observe chez tous les animaux élevés, il est des perroquets qui, bien que de la même espèce, s'instruisent plus ou moins facilement ; qui sont plus ou moins bien doués. Celui-ci apprend beaucoup et vite, celui-là peu et lentement ; un troisième n'apprend rien du tout. Un bon système d'éducation produit ordinairement de bons résultats.

L'excellente mémoire des perroquets leur est très-utile : ils retiennent les choses pendant des années. Elle leur est aussi indispensable pour parler, que leur langue mobile, sans laquelle ils ne pourraient imiter la voix humaine. Ils saisissent une idée, retiennent le mot ; à celui-ci, s'en joint un second, puis un troisième, et leur faculté se développe à mesure qu'elle est mise plus souvent et plus longtemps en jeu. Ainsi, l'enfant des forêts vierges, en contact avec l'homme, se façonne de plus en plus à son image, et devient un être auquel nous ne pouvons refuser une certaine estime. Le perroquet s'humanise ; comme le chien, l'éducation le forme, le civilise, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais cet être, comme tous ceux à qui l'instruction est donnée par qui leur est supérieur, demande à être traité régulièrement, avec amour et douceur, et en même temps avec fermeté ; autrement, on arrive à le gâter, non à l'élever. Trop de tendresse est aussi nuisible que trop de sévé-

rité. Une femme qui vit seule avec son perroquet n'aboutit qu'à en faire une créature insupportable, parce qu'elle le traite trop bien, trop minutieusement. La première condition à remplir, est que l'oiseau soit d'abord étroitement captif, afin que son maître puisse s'en occuper continuellement. Le laisse-t-on voler librement dans un grand espace, il ne s'apprivoise que très-rarement, et apprend encore plus rarement à parler. Il ne faut lui laisser de liberté que quand son éducation est presque terminée.

Les perroquets ont besoin de certaines conditions pour pouvoir satisfaire un des vœux les plus ardents de l'amateur, pour pouvoir pondre. La ponte n'est si rare en captivité, que parce que l'on ne met pas ces oiseaux dans un milieu convenable. Bien des observations prouvent cependant qu'il n'est pas bien difficile de les faire se reproduire dans nos demeures, lorsqu'on leur donne de l'espace, du repos et un nid qui leur convienne. Une vaste volière, où ils puissent passer toute l'année tranquillement; un tronc d'arbre à bois mou, creusé d'un trou assez grand, telles sont les conditions qu'il faut remplir pour faire pondre les perroquets. On voit qu'ils se contentent de peu, et savent parfaitement se plier à toutes les circonstances.

J'avoue, pour ma part, que des perroquets rassemblés dans une grande volière me font plus de plaisir à voir, que les perroquets enfermés isolément dans une étroite cage, quand bien même ceux-ci parleraient à merveille. En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux une volière où vivent ensemble une vingtaine de perroquets de diverses espèces, réunis à deux fois plus de pinsons, d'alouettes, de merles, et cette vue est une de mes grandes jouissances. A vrai dire, j'ai choisi avec soin mes perroquets, et n'ai mis ensemble que des espèces sociables. Aussi, tous vivent là en paix et en bonne harmonie, sans que jamais il y ait de disputes. Les petites espèces se sont emparées de tous les nids; quelques paires se sont accouplées et ont déjà pondu.

**Usages et produits.** — Quoique dure et filandreuse, la chair des perroquets est très-estimée; on en fait surtout un excellent bouillon. Schomburgk vante la soupe de perroquet comme un mets délicieux. Les Chiliens en sont plus que friands. Les Indiens de l'Amérique, les sauvages de l'Australie poursuivent activement les perroquets, pour en manger la chair.

On chasse plus souvent encore ces oiseaux pour se procurer leurs belles plumes. « Rien de plus naturel, dit le prince de Wied, que cette

parure si simple et si belle, recherchée par les sauvages. Ils sont superbes, ces grossiers ouvrages de plumes, travail de peuplades non civilisées, et dont nous parlent les voyageurs. Plusieurs des peuples indigènes du Brésil se sont distingués particulièrement dans cet art; on a même dit qu'ils savaient teindre les plumes de perroquets avec du sang de grenouille. » Le prince de Wied ajoute que c'est là sans doute une fable inventée par quelque naturel et racontée par lui à un trop crédule Européen. Cet amour des peuples sauvages pour les plumes de perroquets est très-ancien et très-répandu. « Dans les temps les plus reculés, dit Pœppig, les habitants des lisières des forêts apportaient aux Incas des plumes d'aras pour orner leurs palais, et les anciens historiens du Pérou nous apprennent que ce fut la recherche de ces plumes et du coca qui firent pénétrer les hommes dans les terribles forêts vierges. »

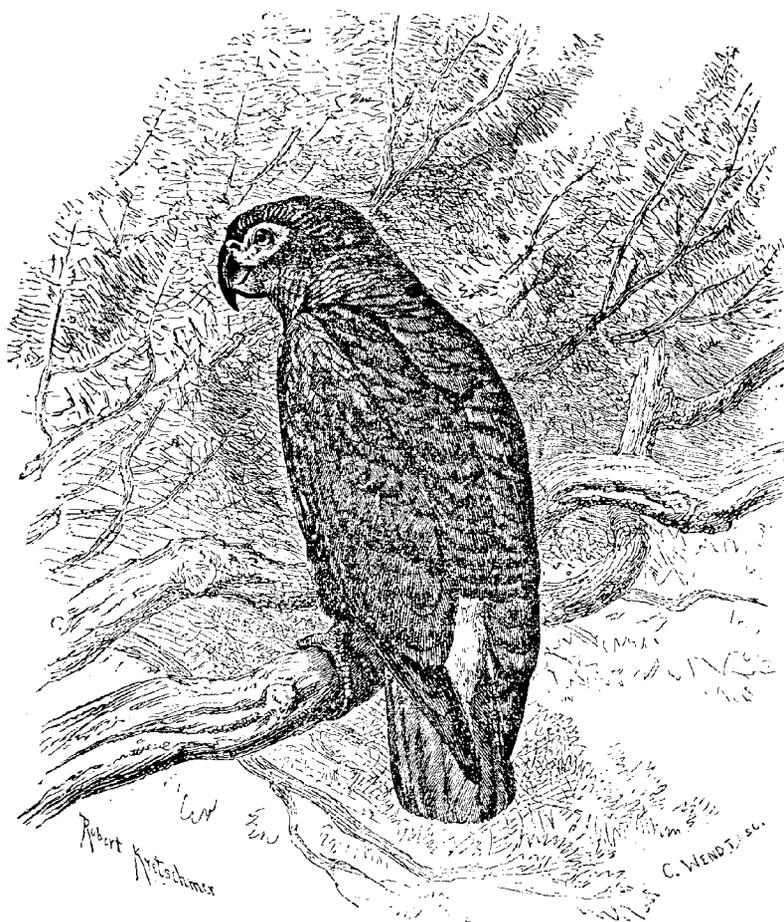
A ce titre, les perroquets tiennent une place dans l'histoire du monde. Ce fait, d'ailleurs, n'est pas isolé. Les perroquets, dans une autre circonstance, ont joué un rôle considérable: ce fut un vol de ces oiseaux qui fit découvrir l'Amérique. Pinzon, le compagnon et le lieutenant de Colomb, supplia celui-ci de changer la direction de son navire. « J'ai, dit-il, un pressentiment que nous devons naviguer d'un autre côté. » Ce pressentiment, à ce que rapporta un vieux matelot au fils de Colomb, nous dit Humboldt (1), Pinzon le devait à un vol de perroquets, qu'il avait vu le soir se diriger vers le sud-ouest, pour y chercher, comme il devait le supposer, une terre et des arbres pour y passer la nuit. On pourrait presque dire que ces oiseaux ont déterminé, dans les colonies du nouveau continent, la séparation des deux races latine et germanique. »

Je ne veux pas de ce hasard faire un mérite aux perroquets; j'ai seulement cru ne pas devoir passer le fait sous silence.

Les perroquets nous sont de la même utilité que les singes: on mange leur chair, on se pare de leurs plumes, et de plus, ce nous sont des compagnons agréables. Nous nous y attachons, malgré leurs défauts; nous leur pardonnons de blesser nos oreilles, de tout ronger, de tout détruire, même le fer; nous nous laissons éblouir par leur beauté, charmer par leur prudence.

**Classification.** — Tout ce que nous venons de dire des perroquets fixe bien le rang qu'ils doi-

(1) Humboldt, *Cosmos*.



Corbeil, Créé Fils, imp.

Paris, Daillière et Fils, édit.

Fig. 19. Le Perroquet cendré ou Jaco (p. 15).

vent occuper : ils sont réellement les singes des oiseaux, c'est-à-dire les oiseaux les plus élevés en organisation, les plus rapprochés de l'homme. On ne peut leur assigner qu'une place, et cette place doit être la première.

Cependant, Cabanis, un des plus ingénieux ornithologistes, prétend que le grand nombre des plumes des ailes, la disposition réticulée des écailles qui recouvrent les pattes, sont des indices d'une organisation imparfaite, et il fait des perroquets la dernière famille des grimpeurs. Dans le système de Cabanis, les oiseaux sont disposés en série linéaire, suivant le degré de perfection de leur organisation, et les perroquets y sont placés tellement bas, qu'un merle leur est de beaucoup supérieur. Les perroquets, ces oiseaux vifs, prudents, intelligents, seraient, d'après ce système, non-seulement au-dessous des coucous et des pics, mais encore des stupides

BREM.

couroucous, des lents jacamars, des hideux barbus. Et pourquoi? Parce que leurs tarses sont recouverts de petites écailles, parce que leurs ailes sont formées de nombreuses rémiges. Cabanis a remarqué que ces caractères se trouvaient chez des oiseaux réellement inférieurs, et il en a conclu que les caractères opposés : grandes squammes, plumes peu nombreuses, indiquaient un degré élevé d'organisation. Il est impossible d'apporter en classification des vues plus étroites, impossible d'y persévérer plus longtemps. Avec au moins autant de raison que Cabanis nous pouvons dire : Puisque les perroquets, oiseaux incontestablement très-élevés dans la série, présentent cette conformation des tarses et des ailes, celle-ci ne peut indiquer un degré inférieur d'organisation, et je crois que cet argument est irréfutable. C'est d'ailleurs le genre de vie d'un animal, nous l'avons déjà dit, qui

III — 214

permet de comprendre son organisation. « Ces oiseaux, dit Raup, en parlant des perroquets, ont l'œil le plus parfait, entouré complètement ou presque complètement d'un cercle osseux; ils ont le cerveau le plus développé; ils sont doués de l'intelligence la plus étendue. » Nous ne pouvons donc leur assigner un rang inférieur, car c'est par le développement du cerveau et des sens que nous estimons les animaux. A mes yeux, des sens parfaits ont plus de valeur que quelques squammes des tarses; des facultés intellectuelles correspondant à un développement concordant du cerveau sont plus importantes que les plumes de la queue ou de l'aile. Le nombre et la variété des facultés, c'est là le point important; c'est là le criterium de la perfection.

Si l'on peut, avec toute assurance, ranger les perroquets à la tête des oiseaux, il est plus difficile d'établir dans l'ordre qu'ils forment une bonne classification, par la raison que le nombre des espèces est très-considérable, et que les caractères de ces mêmes espèces sont très-uniformes. C'est à peine s'il est possible de séparer nettement les diverses familles, quoiqu'il y ait plusieurs types bien évidents de perroquets. Pour moi, il y a lieu d'adopter trois sections ou tribus: les *perroquets à courte queue*, ou *perroquets proprement dits*, les *cacatoës* ou *plictolophes* et les *perroquets à longue queue*, chacune de ces sections se divisant en familles composées chacune de plusieurs genres.

### 1° LES PERROQUETS A COURTE QUEUE.

*Die kurzschwanzigen Papageien.*

**Caractères.** — Les perroquets à courte queue ont un type très-uniforme. Leur taille varie: quelques-uns ont le volume d'une corneille, la plupart, celui d'un pigeon, les moins gros celui d'un pinson. Le plus petit de tous les perroquets appartient à ce groupe, et a la taille du serin.

Leur corps ramassé, leur queue toujours courte les font paraître lourds. Ils ont la tête grande; le bec vigoureux, mais non difforme; les pattes solides, de hauteur moyenne; les doigts longs. Leurs ailes atteignent presque le bout de la queue, dont la forme est très-variable, et dont les plumes sont tantôt larges et arrondies, tantôt pointues et étroites. Exceptionnellement, les deux rectrices moyennes sont très-longues. Les plumes sont courtes, larges, imbriquées comme des écailles; elles sont plus nombreuses que dans les deux autres sections. Une famille se fait remarquer par son plumage lâche, les plumes étant comme ébarbées. Ce n'est que très-exceptionnellement que la tête est surmontée d'une huppe: en général, toutes les plumes ont une égale longueur. Le vert domine dans le plumage des perroquets à courte queue; on y voit cependant aussi du rouge vif, du bleu, du jaune, du gris, du brun, du gris noir.

**Distribution géographique.** — Cette section a des représentants dans toute la zone tropicale, et surtout en Afrique et aux Indes. Une famille habite même exclusivement le continent indien et les îles qui en dépendent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On voit fréquemment en Europe des perroquets à courte queue; les occasions de bien les étudier en captivité ne manquent donc pas; mais leur vie indépendante est moins accessible à l'observation; aussi ne connaissons-nous que peu de chose de leurs mœurs à l'état de nature. Les *jacos*, par exemple, dont, depuis trois cents ans, tout navire qui revient des côtes occidentales d'Afrique nous apporte des individus, personne, jusqu'à présent, ne les a observés dans leurs forêts natales. Nous connaissons mieux les habitudes du strigops, cette espèce si limitée, dont la découverte remonte à quelques dizaines d'années seulement, que celles du jaco, que nous pouvons toujours acheter chez tous les marchands. Il en est de même des autres espèces. Aussi ne pouvons-nous dire autre chose, sinon que les perroquets à courte queue, comme tous les oiseaux du même ordre, sont des animaux arboricoles, qui vivent dans les forêts, et ne les quittent que pour aller piller les plantations établies dans leur voisinage. Beaucoup demeurent dans les fourrés les plus épais; d'autres, surtout les petites espèces, préfèrent les bosquets peu touffus et les endroits découverts. Tous sont sociables, sans cependant former de grandes bandes, mais bien des attroupements peu nombreux. Ils sont fidèles à certaines localités et à certains arbres, qu'on peut considérer comme leurs arbres favoris.

J'ai déjà parlé de leur agilité; quant à leur intelligence, qu'il me suffise de dire que les perroquets à courte queue sont les plus rusés, les plus intelligents de tout l'ordre.

Une famille de cette section se nourrit, sinon exclusivement, du moins de préférence, du nectar des fleurs et des parties sucrées des plantes. Les autres s'attaquent à toutes les substances dont il a été question lorsque nous avons parlé des perroquets en général, et se font haïr des planteurs européens, par suite de ces habitudes.

**Chasse.** — Cette haine se traduit par la chasse ardente qu'on fait à ces oiseaux, chasse que

tous les récits des voyageurs nous montrent comme très-fructueuse. La preuve nous en est d'ailleurs fournie par le nombre des perroquets captifs qui arrivent en Europe. On les tue par milliers, on les prend par centaines ; quels moyens emploie-t-on pour les capturer ? Je l'ignore.

## LES PSITTACIDÉS — *PSITTACI*.

*Die Papaageien, The Parrots.*

**Caractères.** — La première famille renferme les perroquets proprement dits. Ce sont eux surtout que nous avons eus en vue en faisant l'histoire générale de ces oiseaux. Ils se caractérisent par leurs plumes larges et roides. Leur bec est de longueur moyenne, fort, recourbé presque en demi-cercle. Leurs tarses sont très-courts, leurs doigts longs. Chez plusieurs, l'œil est entouré d'un cercle dépourvu de plumes, allant quelquefois jusqu'à la mandibule supérieure.

**Distribution géographique.** — Les psittacidés habitent l'Afrique et ses îles, diverses îles du Grand Océan, l'Amérique du Sud.

Cette famille est très-riche en espèces. Nous ne nous occuperons que de quelques-unes, notre plan n'étant point de faire un ouvrage purement descriptif. Nous ne savons d'ailleurs presque rien des mœurs et du genre de vie de ces diverses espèces.

### LES PERROQUETS VRAIS — *PSITTACUS*.

*Die Graupapaageien, The true Parrots.*

**Caractères.** — Les perroquets vrais ne se distinguent des autres groupes de la famille que par leur queue régulièrement carrée ; leur plumage où le gris domine, et des ailes qui atteignent l'extrémité de la queue.

#### LE PERROQUET CENDRÉ OU JACO — *PSITTACUS ERYTHRACEUS*.

*Der Jako, The grey Parrot.*

La première place, parmi les psittacidés, appartient sans conteste au perroquet cendré (*fig. 19*), ou *jaco*, ou *perroquet gris*, *perroquet à queue rouge*, comme on l'appelle encore. On peut considérer en quelque sorte cette espèce comme le type de l'ordre, et c'est bien dans cette pensée que la plupart des naturalistes lui ont donné pour générique l'ancienne dénomination *psittacus*. Cependant presque tous les ornithologistes ont rangé les lourds aras à la tête des perroquets, et cela avec autant de motifs qu'ils en ont pour pla-

cer les vautours au-dessus des faucons. Les aras ne l'emportent sur les autres perroquets que par leur taille : par tous leurs autres caractères, ils leur sont inférieurs. Le perroquet cendré, par contre, représente dignement l'ordre auquel il appartient. Il n'est ni le plus rapide au vol, ni le plus élégamment coloré, mais c'est celui chez lequel toutes les facultés sont le plus uniformément développées. Si j'ose me servir de cette expression, c'est *l'oiseau-homme*. Ce n'est pas le hasard ou le caprice, mais bien la juste appréciation de son mérite, qui nous lui font assigner la première place.

**Caractères.** — Quelques mots suffisent pour caractériser cette espèce. La queue est rouge de sang ; toutes les autres plumes sont gris de cendre, ou gris-bleu, bordées d'un liséré plus clair ; ce liséré est plus manifeste à la tête et au cou, ce qui fait paraître ces parties moins foncées que le reste du corps. Il y a des individus dont le plumage est plus ou moins foncé ; il y en a qui sont d'un gris cendré bleuâtre, d'autres d'un gris bleu foncé, quelques-uns même presque couleur d'ardoise. Généralement, les jeunes sujets sont plus foncés que les vieux. Le bec est noir, les pattes sont d'un gris noir, la pupille est d'un brun clair, le tour des yeux blanc. Les deux sexes ne se distinguent que par une légère différence de taille, le mâle étant un peu plus grand que la femelle. L'espèce a, en moyenne, 33 cent. de long, et 70 cent. d'envergure. La queue mesure 8 cent. ; l'aile fermée a 23 cent. depuis le pli jusqu'à la pointe et dépasse la queue de quelques millimètres.

**Distribution géographique.** — D'après les observations de Heuglin, nous savons que cet oiseau se rencontre depuis la côte occidentale d'Afrique jusqu'au loin dans l'intérieur du continent. Ce naturaliste le vit en grand nombre dans les pays de Wau et de Bongo, par le 8° de latitude nord. Il ne paraît pas vivre plus à l'est, et manque complètement dans le Soudan oriental. On ne sait quelles sont les limites septentrionale et méridionale de son aire de dispersion.

Le perroquet cendré a été introduit de la Guinée à Madagascar et dans les îles voisines, et il s'y est parfaitement acclimaté. Il s'y est même multiplié au point de devenir, au commencement du dix-huitième siècle, un véritable fléau pour Maurice et Bourbon, et l'on dut faire de grandes battues pour s'en débarrasser.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il est surprenant que nous ne sachions à peu près rien de la vie de ce perroquet en liberté, et cela est d'autant plus extraordinaire que c'est l'espèce que l'on voit le plus souvent en Europe. Il n'y a peut-être pas un navire arrivant de la côte occidentale d'Afrique, qui n'en ait au moins un à son bord.

Nous en sommes donc réduit aux conjectures, et à supposer que le jaco est très-nombreux dans sa patrie et qu'il y vit en grandes troupes. Il serait difficile de s'expliquer sans cela comment on peut en prendre un aussi grand nombre. Ce qu'il y a de curieux, c'est que parmi ceux qu'on importe en Europe, on voit très-peu de jeunes individus pris au nid. Il est très-probable que la plupart sont capturés au moyen de perroquets apprivoisés, qui attirent dans les pièges leurs congénères sauvages.

**Captivité.** — Si nous manquons de renseignements sur la vie de l'espèce en liberté, les observations faites sur les individus captifs sont loin de faire défaut : elles surabondent. Le perroquet gris est un des oiseaux d'appartement les plus agréables. Par sa douceur, son intelligence, son attachement à son maître, il mérite parfaitement la faveur dont il jouit. Toutes les langues le célèbrent ; il n'est pas un naturaliste, pas un ouvrage traitant des mœurs des animaux, qui ne raconte de lui quelques traits intéressants.

Le Vaillant fait mention dans les termes suivants d'un perroquet qu'il a vu chez un marchand d'Amsterdam. « *Carl*, ainsi se nommait-il, parlait aussi bien que Cicéron. Je pourrais remplir tout un livre des discours qu'il prononçait, et qu'il me répéta sans en oublier une syllabe. Obéissant au commandement, il apportait le bonnet de nuit et les pantoufles de son maître, appelait la servante quand on avait besoin d'elle. Sa résidence favorite était la boutique, où il était très-utile. Quelqu'un entra-t-il en l'absence de son maître, il criait jusqu'à ce que l'on arrivât. Il avait une excellente mémoire, et savait des phrases tout entières de hollandais. Ce ne fut qu'après soixante ans de captivité, que sa mémoire commença à baisser, et chaque jour, il oubliait quelque chose de ce qu'il savait. Il ne

disait plus que la moitié d'une phrase, transposait les mots, mêlait les phrases les unes avec les autres. »

Mais ces quelques mots de Le Vaillant ne donnent pas une idée suffisante des mérites de l'espèce. Bien d'autres relations ont été publiées, et toutes s'accordent à reconnaître que les perroquets cendrés ont à peu près tous les mêmes talents. Il en est cependant qui sont plus remarquables que les autres. Le plus surprenant, peut-être, est celui qui vécut longtemps à Vienne et à Salzbourg, et qui trouva des observateurs zélés et capables. Plusieurs auteurs, parmi lesquels je me compte, en ont déjà parlé dans plus d'un livre : je ne puis me dispenser de rapporter ici ce que j'en sais. Lenz a parfaitement raison, quand il dit que jamais, depuis qu'il existe des oiseaux, on n'en a trouvé qui soit arrivé à un plus haut degré d'instruction que ce perroquet, qui répondait au nom de *jaco*.

En 1827, sur la prière du chanoine Joseph Maschner, de Salzbourg, le conseiller ministériel André Mechleter l'acheta pour 25 florins (fr. 62,50) d'un capitaine de vaisseau de Trieste. En 1830, il passa entre les mains du maître des cérémonies de la cathédrale, Hanikl. Celui-ci lui donnait chaque jour une leçon, le matin, de 9 à 10, ou le soir, de 10 à 11 heures. Il s'occupait beaucoup de lui et développa ses facultés au plus haut degré. A la mort de Hanikl, le perroquet fut vendu 150 florins (375 fr.) ; puis, en 1842, 370 florins (925 fr.). Un ami de mon père, le comte Gourcy-Droitaumont, publia sur cet oiseau un article qui excita un étonnement général (1). Sur la prière de Lenz, le dernier propriétaire de *Jaco*, le président de Kleimayrn, compléta les premières données du comte Gourcy-Droitaumont. Ce sont tous ces récits que nous résumons ici.

*Jaco* était attentif à tout, savait juger de tout, répondait pertinemment aux questions, obéissait au commandement, saluait les arrivants et les partants, ne disait *bonjour* que le matin, et le soir *bonsoir*, demandait à manger quand il avait faim. Il donnait son nom à chaque membre de la famille, et avait parmi eux ses préférences. Voulait-il voir le président Kleimayrn, il appelait : « Papa, viens ici. » Il parlait, chantait, sifflait comme un homme. Parfois, il semblait un improvisateur transporté d'enthousiasme, et l'on aurait dit la voix d'un orateur que l'on entend de loin.

(1) Gourcy-Droitaumont *in* Oken's *Isis*. 1835.

Voici les paroles qu'il prononçait : « Monsieur l'abbé, bonjour. — Monsieur l'abbé, une amande, je vous prie. — Veux-tu une amande? Veux-tu une noix? — Tu auras quelque chose. — Tiens, voici. — Mon capitaine, bonjour, mon capitaine. — Votre serviteur, madame la surintendante. — Paysan, voleur, polisson, braconnier; passe au large; rentre; veux-tu rentrer! prends garde à toi. — Polisson, vaurien, garnement! — Brave *Jaco*, bon *Jaco*. — Tu es un bon garçon, un bien bon garçon. — Tu vas recevoir un bonbon, tu vas le recevoir. — Nenni, nenni. — Permettez, voisin, permettez. »

Quelqu'un frappait-il à la porte, il criait tout haut, et d'une voix d'homme : « Entrez; je suis votre serviteur; j'ai plaisir à vous voir; j'ai l'honneur de vous saluer. » Parfois, il frappait lui-même à sa cage, et tenait ce même discours. Il imitait parfaitement le coucou. « Donne un baiser, un baiser, tu auras une amande. — Voilà. — Sors. — Monte. — Viens ici. — Mon cher *Jaco*. — Bravo, bravissimo. — Riens, allons prier. — Mangeons. — Allons à la fenêtre. — Jérôme, debout. — Je m'en vais, Dieu vous garde. — Vive l'empereur! vive l'empereur! — D'où viens-tu, coquin? — Oh! pardonnez-moi, Monsieur; je croyais que vous étiez un oiseau. » Quand il avait rongé ou détruit quelque chose : « Ne mords pas! Tranquille! Qu'as-tu fait? qu'as-tu fait? Attends, polisson! gare, je te fouette. — *Jaco*, comment vas-tu, *Jaco*? — As-tu à manger? — Bon appétit. — Pst, pst, bonne nuit. — *Jaco* peut sortir, allons, viens. — Garde à vous, joue, feu!... poum! — Va à la maison; veux-tu rentrer! de suite; gare! je te fouette. » Il agitait une sonnette suspendue dans sa cage, et criait : « Qui sonne? qui sonne? c'est *Jaco*. — Le chien est là, un joli petit chien! » Et il sifflait. — « Comment parle le chien? disait-il, et il aboyait. — « Appelez le chien. » Et il sifflait. Quand on lui commandait feu, il criait poum! Il connaissait les commandements militaires : « Halte! garde à vous! portez arme! apprêtez arme! joue! feu! poum! bravo, bravissimo! » Quelquefois, il oubliait le commandement de feu, il criait poum! et de suite après, « apprêtez arme! » mais alors, il n'ajoutait pas bravo, bravissimo! il avait conscience d'avoir fait une faute. « Dieu vous garde, addio, Dieu vous garde! » Ainsi saluait-il les gens qui parlaient. « Quoi! me frapper, moi! me frapper! » et il poussait un cri d'effroi, comme s'il était réellement battu, et continuait : « Me frapper, moi! attends, vaurien! Me frapper! Oui,

oui, c'est ainsi que va le monde, » et il riait très-distinctement. « *Jaco* est malade; il est malade, pauvre *Jaco*. — Attends, je vais te secouer, toi. » Quand il voyait couvrir la table, ou qu'il entendait d'une autre pièce mettre le couvert : « Allons manger; allons à table. » Lorsque son maître déjeunait dans une autre chambre, il criait : « Chocolat! tu auras du chocolat, tu en auras! »

Quand la cloche de la cathédrale sonnait l'heure de l'office, il criait : « Je viens, Dieu vous garde! je viens. » Quand son maître sortait à une autre heure, le perroquet lui criait, dès que la porte s'ouvrait : « Dieu vous garde! » Son maître était-il accompagné, il ajoutait : « Dieu vous garde tous! » S'il passait la nuit dans la chambre de son maître, il restait silencieux tant que celui-ci dormait; mais, dans une autre chambre, il commençait dès l'aurore à chanter, à siffler et à parler.

Le possesseur de *Jaco* avait une perdrix. Lorsqu'elle fit entendre son chant pour la première fois, le perroquet se tourna vers elle et cria : « Bravo! petite! bravo! » Pour voir si on arriverait à lui faire chanter quelque chose, on choisit d'abord des mots qu'il savait dire déjà, comme ceux-ci : « Le beau *Jaco* est-il là? le bon *Jaco* est-il là? est-il là le cher *Jaco*? *Jaco* est-il là? « oui, oui, oui. » Plus tard, on lui apprit quelques petites chansons. Il donnait des accords, sifflait une gamme montante et descendante, des trilles, etc., mais ne chantait ni ne sifflait toujours dans le même ton; il montait ou baissait d'un ton ou d'un demi-ton, sans jamais cependant faire de fausses notes. A Vienne, on lui apprit à siffler un air de *Martha*; son maître dansa en mesure devant lui; *Jaco* l'imita, soulevant une patte après l'autre, et remuant son corps de la façon la plus comique.

Le président de Kleimayrn mourut en 1833. *Jaco* tomba malade de chagrin; en 1834, on dut le mettre sur une petite couchette, on le soigna avec tendresse, il parlait encore, répétant souvent d'une voix triste : « *Jaco* est malade, il est malade le pauvre *Jaco*, » et il mourut.

Voici ce qu'une jeune dame nous apprend d'un autre de ces oiseaux.

« Le perroquet, dont je veux vous entretenir, nous fut donné par une personne qui avait longtemps vécu aux Indes orientales. Il parlait beaucoup, mais en hollandais. Bientôt, il apprit l'allemand et le français. Il parlait ces trois langues très-distinctement; il était très-attentif, et disait

souvent des phrases qu'on ne lui avait point enseignées.

« En hollandais, il prononçait des mots et des phrases entières ; dans une phrase allemande, il intercalait parfois un mot hollandais, mais toujours à propos, et parce qu'il ne trouvait pas ou ne savait pas le mot allemand. Il questionnait et répondait, demandait, remerciait ; il parlait en parfaite connaissance du temps, des lieux, des personnes.

« *Coco* veut faire glouglou (boire). *Coco* veut avoir à manger. » Si on ne lui donnait pas aussitôt : « *Coco* veut et doit avoir à manger. » Était-on sourd encore, il renversait tout, pour exhiler sa colère.

« Il saluait les gens, le matin avec *bonjour*, le soir avec *bonsoir* ; il demandait à se reposer, prenait congé : « *Coco* veut aller dormir. » L'emportait-on, il répétait plusieurs fois : « Bonsoir, bonsoir. »

« Il était très-attaché à sa maîtresse. Quand elle lui donnait à manger, il appuyait fortement son bec contre sa main, comme pour la baiser et disait : « Baise la main de madame. » Il prenait une vive part à tout ce qu'elle faisait, et souvent, quand elle était occupée à quelque chose, il demandait avec une expression des plus comiques : « Que fait donc madame ? » Lorsqu'elle mourut, il devint triste. On eut de la peine à le nourrir. Souvent, il réveillait les chagrins des parents, en s'écriant : « Où est donc madame ? »

« Il sifflait très-bien, et chantait parfaitement. « *Coco* va chanter quelque chose, » disait-il, puis il commençait :

« Perroquet mignon,  
Dis-moi sans façon,  
Qu'a-t-on fait, dans ma maison  
Pendant mon absence ? »

ou bien :

« Sans amour et sans vin,  
Nous vivons tout de même. »

Parfois, il transposait :

« Sans amour, sans maison  
Nous vivons tout de même. »

ou :

« Un baiser sans façon, »

ce qui l'amusaient fort, et le faisait partir d'un grand éclat de rire.

« *Coco*, comment parle Charlotte ? » se demandait-il, puis il faisait la réponse : « O beau *Coco*, ô joli *Coco*, viens, donne un beau baiser. » Et il

le disait avec l'expression même de Charlotte. Il témoignait par ces paroles son contentement de lui-même : « Ah ! ah ! comme il est beau *Coco*, » et il se passait la patte sur le bec.

« Il était cependant bien loin d'être beau, car il avait le défaut de s'arracher les plumes. On lui ordonna comme remède des bains de vin, qu'on lui donnait avec un petit arrosoir. Cela lui était fort désagréable, et quand il en voyait les préparatifs, il disait avec des larmes dans la voix : « Pas mouiller *Coco* ; ah ! pauvre *Coco*, pas le mouiller. »

« Il n'aimait pas les étrangers, et ceux qui venaient exprès pour l'entendre parler, n'arrivaient à satisfaire leur désir qu'en se cachant. En leur présence, il restait silencieux. Mais dès qu'ils avaient disparu, il n'en babillait que de plus belle, comme pour se dédommager. On pouvait cependant conquérir son amitié : il parlait avec les personnes qu'il voyait souvent, plaisantait même à sa manière. Un vieux major, qu'il connaissait à merveille, voulut un jour lui apprendre des tours d'adresse : « Monte sur le perchoir. *Coco*, sur le perchoir, » ordonna-t-il. *Coco* resta stupéfait, mais tout à coup, poussant un éclat de rire, il s'écria : « Major, sur le perchoir, allons, major ! »

« Un autre de ses amis, du nom de Roth, n'était pas venu de longtemps. On en parlait, on disait que l'on attendait sa visite, quand : « Voici Roth ! » s'écria tout à coup le perroquet ; il avait regardé par la fenêtre, et l'avait reconnu de loin.

« Georges, le fils de la maison, avait fait une absence. On l'attendait, on parlait de son retour. Il n'arriva que le soir tard. *Coco* était endormi dans sa cage. Après les premiers embrassements ; Georges s'approcha de la cage, leva le tapis qui la recouvrait. « Ah ! tu es là, Georges ? C'est bien, c'est très-bien, » dit le perroquet.

« Il avait remarqué que son maître appelait souvent de la fenêtre l'intendant ou le fermier. Chaque fois qu'il les voyait s'approcher, il les appelait tous les deux, ne sachant auquel son maître avait affaire.

« Je n'en finirais pas, si je voulais raconter tous ses traits d'esprit : c'était presque un homme.

« Il eut une triste fin. Un vieil ami de la famille était tombé en enfance, et avait pris pour ce perroquet une affection enfantine : on le lui donna. Tous pleuraient, quand on l'emporta. *Coco* seul ne pleurait pas ; mais il ne put supporter l'absence, et mourut au bout de quelques jours. »

Je pourrais citer encore plusieurs exemples de perroquets arrivés à un haut degré d'instruction; mais ceux que je viens de rapporter suffiront, j'espère, pour donner une idée de ce que l'on peut en obtenir. Je dois cependant faire remarquer que cette excellente mémoire des perroquets a aussi son mauvais côté. Les premiers maîtres du perroquet, ce sont les matelots, et, plus tard, les domestiques s'entendent à compléter leur œuvre. A pareille école, le glossaire de l'oiseau ne s'enrichit pas des mots les mieux choisis. Malheureusement, quelque bien élevé que soit plus tard le perroquet, il garde le souvenir de sa première éducation, et il mêle les paroles les plus triviales et les plus grossières à la plus jolie phrase. Il semble prendre plaisir à imiter les cris et les bruits les plus singuliers et les plus désagréables, le grincement d'une porte, l'aboiement d'un chien, le miaulement d'un chat, la toux d'un vieillard. Tout ce que je viens de rapporter, et bien d'autres exemples que l'on pourrait encore citer, résulte manifestement d'une faculté intellectuelle et non d'un instinct inconscient.

Mais le perroquet gris n'est pas seulement intelligent, il donne aussi des marques de bonté.

« Un de mes amis, raconte Wood, avait un perroquet gris, qui était devenu le parent le plus tendre pour les créatures délaissées. Dans le jardin de son maître était un bouquet de rosiers, entouré d'une palissade, et entremêlé de plantes grimpantes. Un couple de pinsons y avait fait son nid, et les gens de la maison les nourrissaient. Ce manège n'échappa pas à *Polly* (c'était le nom du perroquet); il résolut de suivre ce bon exemple. Comme il était libre, il quitta sa cage, imita à s'y méprendre le cri d'appel du pinson, et se mit à remplir le bec des jeunes de nourriture. Mais ces témoignages d'amitié étaient trop bruyants pour les parents. Effrayés par ce grand oiseau qu'ils ne connaissaient pas, ils disparurent, abandonnant leur progéniture aux tendres soins de *Polly*. Celui-ci rentra moins souvent dans sa cage; il restait jour et nuit auprès de ses enfants adoptifs, et eut la joie de les élever. Une fois qu'ils purent voler, ils se perchèrent sur la tête et sur le cou de leur père nourricier, qui se promenait gravement, tout fier de cette charge. Ses soins cependant furent payés de bien peu de reconnaissance. Lorsque leurs ailes furent assez fortes, les pinsons s'envolèrent et disparurent.

« Le pauvre *Polly* en fut tout triste, mais bientôt il se consola; il avait trouvé de jeunes fau-

vettes orphelines; ils s'en chargèrent, les apporta l'une après l'autre dans sa cage, et vécut avec elles en fort bonne harmonie. » Devant de pareils exemples, les autres talents du perroquet ne sont plus que des détails accessoires.

Le perroquet jaco est facile à nourrir de graines; il s'habitue à tout régime; mais plus ce régime est simple, mieux il s'en trouve.

On a vu plusieurs fois cet oiseau se reproduire en captivité, et l'on a élevé les jeunes sans peine.

D'après ce que nous a rapporté Le Vaillant, le perroquet cendré arrive à un âge très-avancé. Celui que possédait le marchand Minnick-Huysen, d'Amsterdam, était en captivité depuis trente-deux ans, lorsqu'il l'acheta, et il le garda quarante et un ans. Quatre ou cinq ans avant sa mort, il déclina. Ses facultés physiques et intellectuelles, et surtout sa mémoire, baissèrent, comme nous l'avons dit. Dans les deux dernières années, il lui était impossible de percher, et il ne pouvait que se tenir debout sur le sol. A la fin, il ne put plus manger, et on dut le nourrir. La mue ne se faisait plus bien; elle ne portait que sur quelques plumes, qui tombèrent pour ne plus repousser. Il mourut ainsi peu à peu, par les progrès de l'âge. On voit donc qu'il y a des faits qui justifient jusqu'à un certain point les paroles de Humboldt, que nous avons rapportées plus haut.

## LES CHRYSOTIS — *CHRYSOTIS*.

*Die Grünpapageien, The green Parrots.*

**Caractères.** — Plusieurs espèces américaines de perroquets à courte queue, que l'on réunit sous le nom de *Chrysotis* ou *Perroquets verts*, ne diffèrent de l'espèce précédente que par la couleur verte de leur plumage et la moindre étendue du cercle nu qui entoure l'œil. Leur corps est ramassé; leur tête grande; leur bec fort et recourbé; leur queue courte, large, un peu arrondie; leurs ailes larges et s'étendant jusqu'au milieu de la queue; leurs pattes fortes, épaisses, musculeuses; leurs doigts grands et armés d'ongles puissants; leurs plumes petites, roides, imbriquées, très-serrées.

A ce groupe appartiennent les deux espèces suivantes, que l'on voit souvent dans nos contrées.

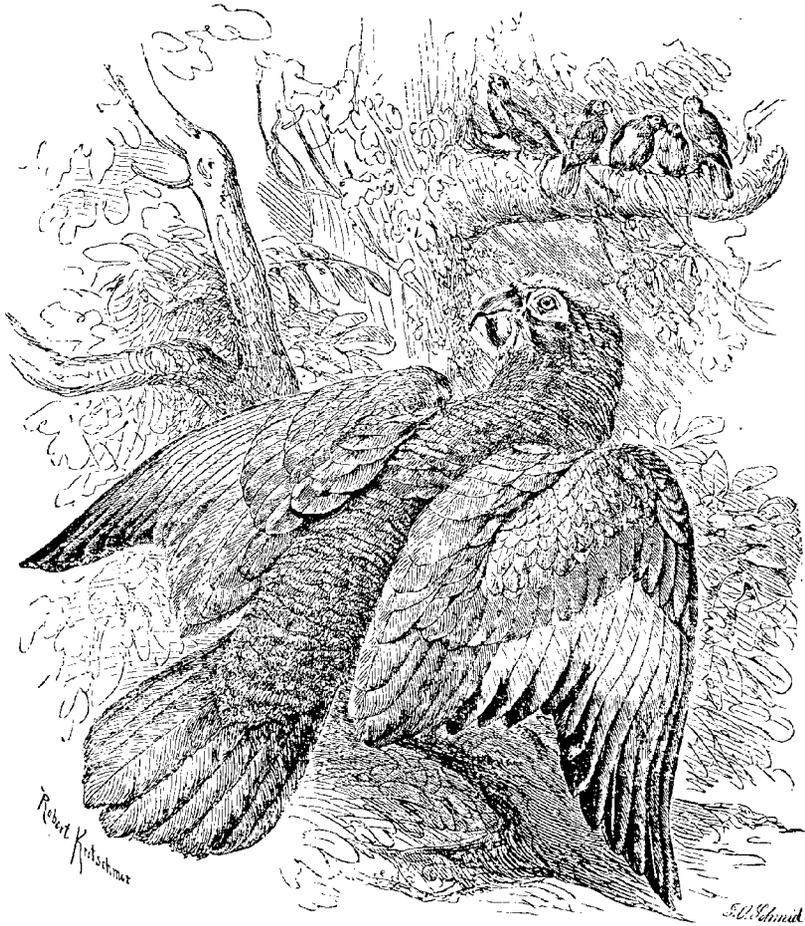


Fig. 10. Le Perroquet Amazone.

**LE CHRYSOTIS AMAZONE — CHRYSOTIS  
AMAZONICUS.**

*Der Amazonenpapagei, The Amazon Parrot.*

**LE CHRYSOTIS VERT — CHRYSOTIS ÆSTIVUS.**

*Der grüne Papagei, The green Parrot.*

**Caractères.** — Ce sont deux grands perroquets, de près de 40 cent. de long sur 58 à 64 cent. d'envergure, leur queue a de 11 à 12 cent., l'aile pliée mesure 20 cent. Souvent on confond ces deux espèces; cependant ceux qui ont pu observer les deux oiseaux en liberté les ont toujours distinguées.

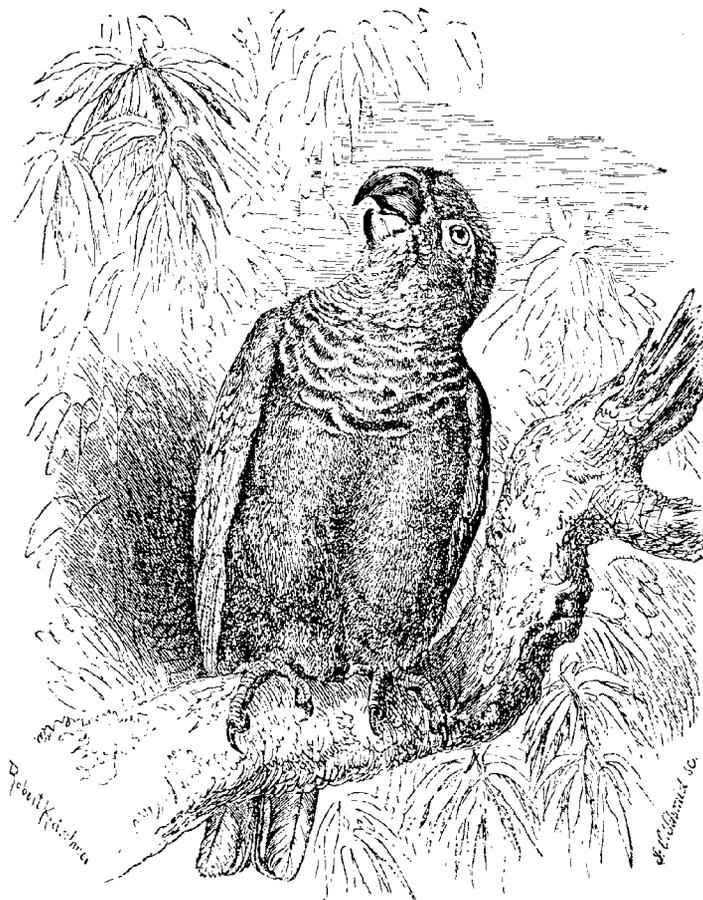
Le perroquet Amazone (fig. 20) est vert clair,

avec le front bleu de ciel, les joues et la gorge jaunes, le pli de l'aile rouge; les plumes latérales de la queue sont rouges à leur face interne; le bec est gris foncé, recouvert à sa base d'une peau noire; les pattes sont d'un gris cendré, saupoudré de blanc; l'iris est jaune-orange en dehors, jaune clair en dedans.

Le perroquet vert n'a de bleu que le bord antérieur du front, et une ligne allant du bec à l'œil; le pli de l'aile est vert, les plumes latérales de la queue sont rouges, bordées de vert.

**Distribution géographique.** — Le prince de Wied, Speake, Schomburgk et Burmeister nous apprennent que l'une et l'autre espèce sont très-communes dans l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le perroquet de l'Amazone évite la côte, et vit dans les



Corbel, Créte Filz, imp.r.

Paris, Baillière et Fils, édite.

Fig. 21. Le Pione maltca.

forêts et les buissons du haut pays ; le perroquet vert habite les forêts vierges.

Tous deux ont les mêmes mœurs. Le matin, ils s'élèvent dans les airs, s'appelant, poussant de grands cris, battant des ailes. Ils s'abattent sur les arbres chargés de fruits et dans les plantations, se reposent au milieu du jour, reviennent vers le soir faire un second repas, se réunissent au coucher du soleil en sociétés nombreuses, et font un tapage infernal, jusqu'à ce que chacun se soit abandonné au sommeil.

Le prince de Wied nous donne les détails suivants sur le perroquet vert, que l'on appelle *courique* au Brésil.

« Cette espèce, dit-il, est une des plus communes sur la côte orientale du Brésil. Je la vis en grand nombre partout où les épaisses forêts vierges arrivent jusqu'aux marais à manguiers, ou jusqu'à l'embouchure des fleuves ; elle niche dans les deux endroits, mais de préférence au voisinage des premiers, car elle a une prédilection bien marquée pour les mangues. On rencontre

BREM.

déjà beaucoup de ces perroquets dans les forêts des environs de Rio-Janeiro ; j'en vis aussi plus au nord, près des rivières Parahiba, Espiritu-Santo, Belmonte. Le matin et le soir, j'entendais de tous côtés leur voix perçante s'élever du sein des buissons que les hautes eaux recouvrent fréquemment. Ces buissons représentent là les saules de nos contrées ; ils sont seulement plus élevés, et c'est dans le creux des troncs ou des grosses branches que nichent ces perroquets.

« Pendant la saison des amours, chaque couple de *couriques* s'élève haut dans les airs, criant et appelant. A toute autre époque, ces oiseaux se réunissent en troupes considérables. J'en ai vu des bandes innombrables dans les forêts du Macure ; tout le bois retentissait de leurs cris. Plusieurs espèces différentes étaient là réunies. Il fallait longtemps pour que toute la bande eût défilé, et l'on ne pourrait donner une idée du tapage qu'ils faisaient en criant. Une société en dépossédait une autre de son arbre, ce qui ne se faisait pas sans que les cris redoublèrent. Quel-

III — 215

que nombreuses que soient ces réunions, on ne peut cependant les comparer à celles des pigeons voyageurs de l'Amérique du Nord.

« Lorsque ces oiseaux s'abattent sur un arbre élevé, très-touffu, il devient souvent impossible de les voir, tant la couleur verte de leurs plumes s'harmonise avec celle du feuillage. On ne remarque leur présence qu'à la chute incessante des enveloppes des graines. Tant qu'ils mangent, ils sont silencieux ; mais dès qu'ils sont effrayés, ils font entendre leur voix perçante. »

Toutes les espèces de chrysotis pondent, au printemps, deux œufs à coquille blanche, que la femelle dépose dans le creux d'un arbre, sur quelques copeaux qu'elle a arrachés aux parois de sa demeure. Il n'y a qu'une ponte par an.

**Captivité.** — Pris au nid, les jeunes chrysotis s'approprient parfaitement et apprennent facilement à parler. Aussi, en voit-on très-souvent dans les habitations, au Brésil, et en apporte-t-on en quantité dans les villes, où les matelots les achètent pour les rapporter en Europe. Ils n'apprennent pas aussi bien à parler que le jaco gris, mais on arrive à leur donner un degré suffisant d'instruction, et ils se montrent assez doux et aimables, du moins envers leur maître, c'est-à-dire envers celui qui s'occupe le plus d'eux.

Mon père a vu un chrysotis Amazone qui était très-attaché à la fille de la maison, mais qui se montrait méchant à l'égard des étrangers, et des autres membres de la famille. On avait beau lui parler affectueusement, il ne répondait pas ; il paraissait ne s'inquiéter nullement de personne. Mais, quand sa favorite approchait, la scène changeait. Il connaissait son pas, et témoignait sa joie quand il l'entendait monter l'escalier. Dès qu'elle entra, il courait à sa rencontre, se perchait sur son épaule, s'agitait de plaisir, babillait comme s'il voulait converser avec elle. Il répondait aux caresses en pressant sa joue contre celles de sa maîtresse ; celle-ci pouvait jouer impunément avec lui ; il prenait son doigt dans son bec, lui mordillait même légèrement les lèvres, sans jamais lui faire de mal. Était-elle absente, il était tout triste, immobile à sa place, et ne mangeait même pas.

**Usages et produits.** — On chasse avec acharnement ces deux espèces, car leur chair est très-nourrissante. « Non-seulement au Brésil, mais encore à Surinam, dit le prince de Wied, un bouillon de perroquet est un mets très-recherché. »

## LES PIONES — PIONUS.

*Die Stumpfschwanzpapageien.*

**Caractères.** — Sous le nom générique de *Pionus*, Wagler a réuni plusieurs petits perroquets à queue tronquée, qui ont le corps ramassé, la queue très-courte, les ailes assez étroites, pointues, longues, dépassant la moitié de la queue ; le bec comprimé latéralement, la mandibule supérieure se terminant par un crochet long et pointu ; les pattes fortes et vigoureuses. Leur plumage est sans mollesse. Les plumes ont plutôt la forme d'un cœur que d'une écaille ; celles du cou et de la tête sont très-petites, roides, de couleur vive.

**Distribution géographique.** — La plupart des espèces de ce genre appartiennent à l'Amérique du Sud ; quelques-unes, dont on a fait récemment une division à part, sont propres à l'Afrique.

### LE PIONE MAITCACA — PIONUS MENSTRUS.

*Die Maitkaka.*

**Caractères.** — De tous les perroquets à queue tronquée, celui que l'on voit le plus souvent en Europe, est le *maitcaca* du Brésil (fig. 21). C'est un oiseau de taille moyenne, de 23 cent. de long sur 50 cent. d'envergure ; la queue mesure 8 cent. et l'aile pliée 18. Il a la tête, le cou, la nuque et la partie supérieure de la poitrine d'un bleu d'outre-mer, avec quelques reflets dus au fond noir des plumes ; les plumes de la nuque d'un vert bronzé, avec un liséré bleu ; le dos, la partie inférieure de la poitrine, le ventre et les ailes vert bronzé, les plumes du dos ayant un liséré plus foncé, celles de la poitrine un reflet bleu de ciel ; les couvertures supérieures de l'aile vert-olive jaunâtre, les inférieures vertes ; les rémiges vertes, bordées de noir, les plumes du croupion d'un rouge vif, avec la pointe jaune et la tige bleue ; les deux rectrices médianes vertes, les latérales roses ou d'un rouge clair en dedans, bleues à leur bord externe et à leur pointe ; le bec gris à sa pointe, plus pâle à sa base ; une tache rose au-dessous de la narine ; les pattes gris-ardoise ; le tour de l'œil gris-bleu ; l'iris gris-brun.

La femelle a des couleurs un peu plus pâles que le mâle.

Le gris domine chez les jeunes, le bleu chez les individus plus âgés.

**Distribution géographique.** — D'après le

prince de Wied, Schomburgk, Burmeister et d'autres voyageurs, le maitcaca habite toutes les côtes du Brésil et de la Guyane.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Pendant la sécheresse, ces perroquets vivent par paires; pendant la saison des pluies, ils forment des sociétés nombreuses, volent en criant d'un arbre à l'autre, pillent les fruits, dévastent les plantations, et reviennent le soir à leur demeure. Leurs excursions varient suivant le degré de maturité des fruits. Ils errent dans le pays : pendant les pluies, ils s'approchent des lieux cultivés, tandis qu'à l'époque des sécheresses, ils se retirent dans les forêts vierges. Réunis en bande, ils font un tapage assourdissant; divisés par couples, ils ne font entendre qu'un simple murmure, qu'un cri d'appel.

L'accouplement a lieu pendant la saison sèche. Le mode de reproduction de cette espèce est celui de tous les autres perroquets.

**Chasse.** — On chasse beaucoup le maitcaca au Brésil, pour l'éloigner des plantations et pour se procurer sa chair.

**Captivité.** — On en voit souvent de captifs. Il est moins facile à instruire que les autres psittacidés; il s'apprivoise cependant facilement, et apprend, quand on se donne de la peine avec lui, à dire quelques mots. On en amène des quantités dans les ports, où les matelots les achètent, assurés qu'ils sont de les vendre un bon prix en Europe. Lorsqu'il est bien soigné, le maitcaca supporte longtemps la captivité.

### LES PAPEGAIS — *DEROPTYUS*.

*Die Zopfpapageien.*

**Caractères.** — Le type de ce petit groupe générique se distingue de tous les autres psittacidés par les plumes de la nuque et du cou, qui sont lâches et susceptibles de se développer en éventail, à la volonté de l'animal. Il a le bec fort, muni d'une dent mousse, mais résistante; la mandibule supérieure à arête saillante, en forme de crochet; la peau qui en recouvre la base est droite, se terminant en S; l'œil est entouré d'un cercle nu; l'aile obtuse, atteignant la moitié de la queue, qui est assez longue, large et formée de plumes arrondies; des tarses faibles; des doigts longs. Il se distingue encore par un plumage varié de plusieurs couleurs.

#### LE PAPEGAI ACCIPITRIN — *DEROPTYUS ACCIPITRINUS*.

*Der Zopfpapagai.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 22*) à laquelle Linné avait imposé deux noms : celui de *psittacus accipitrinus*, à cause de son plumage qui rappelle celui de l'épervier; et celui de *psittacus coronatus*, à cause de la disposition des plumes du cou, a la tête gris-jaune clair; le bord externe du front, et une bande allant du bec à l'œil bruns; la huppe d'un rouge sale, bordée de bleu de ciel; le dos vert clair, un peu plus foncé au milieu qu'aux parties latérales; les plumes de la partie inférieure du corps rouges, bordées de vert à la poitrine, de bleu au ventre; les joues et la gorge brunâtres; l'extrémité de l'aile noire; le dessus de la queue bleuâtre, le dessous noir. D'après Burmeister, l'oiseau mesure 38 cent. de long, sur lesquels 15 cent. appartiennent à la queue. La longueur de l'aile pliée est de 20 cent.

**Distribution géographique.** — D'après ce que l'on sait, le papegai accipitrin habite les forêts des bords de l'Amazone et de la Guyane; il est moins commun que les autres perroquets. Spix le vit près de Villa-Nova, sur l'Amazone; Schomburgk ne le mentionne que deux fois, dans la relation de son voyage. Il en vit près du Rupununi, et en trouva d'apprivoisés dans les huttes des Warraus.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Schomburgk nous apprend peu de choses touchant la vie de cette espèce en liberté, quoiqu'il ait eu occasion de l'observer et d'en voir des bandes innombrables sur les palmiers de Sawari. « Lorsqu'il est en colère, dit-il, alors que les plumes brillantes de sa nuque, se dressant, forment un cercle autour de sa tête, cet oiseau est un des plus beaux perroquets. Les colons le nomment *hira*, par imitation de son cri. » Le même voyageur nous apprend encore que ce papegai recherche les forêts peu élevées, au voisinage des habitations; qu'il est confiant, facile à apprivoiser, mais délicat, et peu susceptible d'éducation; qu'il niche dans les trous des arbres, et pond plus de deux œufs, souvent quatre.

### LES PSITTACULES — *PSITTACULA*.

*Die Zwergpapageien, The Love-Birds.*

Parmi les perroquets proprement dits, il en est qui méritent encore de nous arrêter quelques

instants : ce sont ceux qui forment le groupe des psittacules ou *perroquets-nains*. Ce sont les plus charmants d'entre les oiseaux; leur plumage est agréable; leurs mœurs ne le sont pas moins. « Les poètes, dit Schomburgk, ignoraient la tendre amitié qui unit les deux époux chez les perroquets-nains; aussi ont-ils choisi la tourterelle comme symbole de l'amour idyllique. Et cependant, combien celle-ci est inférieure sous ce rapport à nos perroquets! Entre les deux époux règne la plus parfaite harmonie, leurs volontés, leurs actions sont d'accord. L'un mange-t-il, l'autre fait de même; celui-ci se baigne-t-il, l'autre l'accompagne; le mâle crie, la femelle répond à l'unisson; un d'eux est-il malade, son conjoint le soigne et le nourrit; même, lorsqu'une bande nombreuse est rassemblée sur un arbre, jamais les couples ne se séparent. » On sait qu'on ne peut conserver ces charmants oiseaux en captivité que par paires; qu'il faut au moins leur donner la société d'autres espèces. Des jeunes, pris au nid, sans avoir encore su ce que c'est que l'amour, peuvent être élevés solitairement; mais ceux qui se sont accouplés ne survivent que rarement à la mort de leur compagnon. Ils ne tardent pas à succomber à leur douleur. Cela suffit, je crois, pour établir le titre si mérité d'*inséparables*, qu'on leur a donné.

**Caractères.** — Les psittacules ou perroquets-nains justifient leur nom générique. Ils ont la taille du pinson ou de l'alouette; le bec court, obtusément crochu; la queue courte, très-petite, à plumes assez égales; les ailes pointues et étroites, atteignant, quand elles sont rabattues, le sommet de la queue; les pattes faibles et petites. Les plumes sont molles, longues, unicolores, généralement de couleurs peu vives.

**Distribution géographique.** — Les psittacules habitent l'Afrique, l'Asie et l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils établissent le passage des perroquets aux passereaux, dont ils ont la taille, mais ce sont encore de vrais perroquets, grim pant avec agilité dans les branches, volant rapidement, se nourrissant de fruits et de grains, nichant dans les creux des troncs d'arbres, et pondant des œufs petits, ronds et blancs.

Ce groupe renferme plusieurs espèces : quelques-unes d'entre elles en ont été séparées généralement.

**LE PSITTACULE DE SWINDER — PSITTACULA SWINDERIANA.**

*Der Swinder's Zwergpapagei, The Swinder's Love-Bird.*

**Caractères.** — Cette espèce, que l'on a prise pour type du genre *Agapornis*, est une des plus belles parmi les perroquets-nains. Elle a, au plus, 14 cent. de long, sur lesquels 3 cent. environ appartiennent à la queue, et 25 cent. d'envergure, dont 8 reviennent à chaque aile. Le fond du plumage est vert; la partie inférieure du dos, le croupion et les plumes supérieures de l'aile sont bleu-azur; la queue est courte, à peine arrondie; les pennes qui la forment, sauf les deux médianes dont la surface est verte, sont d'un rouge foncé à leur moitié basilaire, vertes dans leur moitié terminale, les deux couleurs étant séparées par une bande noirâtre. La face, le ventre, les plumes qui recouvrent la queue sont d'un vert jaune; le cou et la poitrine d'un jaune ocreux verdâtre; la partie supérieure du cou est ornée d'un collier noir.

**Distribution géographique.** — On indique l'ouest et le centre de l'Afrique comme la patrie de ce charmant oiseau.

**Mœurs et habitudes.** — Nous manquons complètement de renseignements sur sa vie en liberté. Les quelques individus, que l'on a vus vivants en Europe, ont les mêmes mœurs que les autres espèces du groupe.

**LE PSITTACULE MOINEAU — PSITTACULA PASSERINA.**

*Der Sperlingspapagei.*

**Caractères.** — Le psittacule moineau est l'espèce la plus connue. C'est le plus petit des psittacidés du Brésil : il est à peine un peu plus grand que le précédent. Son plumage est d'un beau vert, avec quelques reflets jaunâtres au front, à la face et au ventre. Le dessous des ailes et de la queue est vert bleuâtre brillant; le bord antérieur de l'aile, les grandes sus-alaires, les rémiges secondaires, les scapulaires et la partie inférieure du dos sont d'un bleu d'outremer; les rémiges primaires sont d'un brun foncé, avec un bord extérieur vert. Le bec est cendré bleuâtre, la peau qui recouvre sa base un peu plus claire; les pattes sont d'un gris cendré, avec des écailles verdâtres; l'iris est gris brun.

**Distribution géographique.** — Le psittacule moineau est un des oiseaux les plus communs du Brésil.



Fig. 22. Le Papagai accipitrin.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite indifféremment les forêts de la côte et les buissons des lieux secs. Ses bandes envahissent les jardins, comme chez nous font les moineaux, et, comme eux, ils piaillent et babillent continuellement. Lorsque, surtout, une bande est chassée, chaque individu fait entendre un petit cri strident, et l'ensemble de ces cris produit un bruit insoutenable. Parfois, ces oiseaux se précipitent sur un arbre pour en piller les fruits : c'est alors une agitation continuelle ; ils crient, grimpent, montent et descendent sans cesse dans les branches. D'un coup de feu, on en abat souvent une douzaine.

Le psittacule moineau, pour le reste, a les mœurs de ses congénères. Il niche dans les troncs d'arbres creux, ou, comme nous l'apprend d'Azara, dans les nids abandonnés du fourmier roux (*furnarius rufus*), il pond trois ou

quatre œufs blancs, et les dépose sur un lit de copeaux.

**Captivité.** — Les Brésiliens capturent souvent ces oiseaux : jeunes ou vieux, ils paraissent se faire rapidement à la perte de leur liberté, autant du moins qu'on ne sépare pas les deux conjoints. Au bout de quelques jours, ils sont apprivoisés et ne cherchent plus à s'enfuir. Mais ils ne vivent pas longtemps, et il est assez rare d'en voir en Europe. Cependant, lorsqu'on les soigne bien, on peut les conserver plusieurs années, et arriver à les faire nicher. Les quelques amateurs qui ont été assez heureux pour pouvoir les observer, sont tous enthousiasmés des mœurs charmantes de ces oiseaux, surtout à l'époque des amours.

LES NASISTERNES — *NASISTERNA*.*Die Zeisigpapageien.*

**Caractères.** — Les nasisternes, qui ont aussi reçu le nom générique de *micropsittes*, « sont des perroquets en miniature, » comme le dit Buffon, et se distinguent des autres psittacides nains par un bec proportionnellement fort et gros, comprimé sur les côtés, et terminé en une pointe fortement recourbée, à bords de la mandibule supérieure fortement échancrés en arrière de la pointe; une queue fort courte, large, arrondie, à rectrices résistantes et terminées par une pointe mucronée aiguë; des ailes aussi longues que la queue.

Le petit groupe des nasisternes ne renferme jusqu'ici qu'une seule espèce.

LE NASISTERNE PYGMÉE — *NASISTERNA PYGMÆA*.*Der Zeisigpapagei.*

**Caractères.** — C'est le plus petit des psittacides nains. Sa taille n'est pas plus grande que celle d'un serin. Il est vert, avec la tête jaunâtre, la face brunâtre. Les plumes médianes de la queue sont bleues, les autres noires et jaunes à la pointe.

**Distribution géographique.** — Le nasisterne pygmée n'est point rare sur les arbres élevés de la côte de la Nouvelle-Guinée et dans les forêts des îles des Salawati et de Misool.

Sa petite taille, la couleur verte de son plumage le font souvent échapper aux regards, et personne, jusqu'ici, ne l'a assez observé pour pouvoir nous donner des détails sur ses mœurs.

LES LORIDÉS — *LORII*.*Die Loris, The Lories.*

Il est des perroquets asiatiques, à courte queue, qui diffèrent essentiellement de ceux que nous avons décrits jusqu'à présent. Ce sont les *loris*, dont on fait maintenant une famille à part.

**Caractères.** — Ils sont caractérisés par un bec relativement long et faible, à mandibule inférieure peu recourbée, non échancrée sur son bord tranchant, et se terminant en une pointe étroite; par une langue peu musculeuse, divisée à sa pointe en un pinceau de fibres cornées; par un plumage varié de couleurs vives, parmi lesquelles le rouge domine le plus souvent.

**Distribution géographique.** — Les loridés habitent les Indes et les îles avoisinantes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous manquons de détails précis sur les mœurs de ces animaux en liberté; il en est de même, d'ailleurs, pour tous les autres oiseaux indiens.

On a dit que ces perroquets se servent de leur langue pour lécher les sucres, qui découlent des fleurs, et que la difficulté de leur donner cette nourriture était le grand obstacle qui s'opposait à ce qu'on pût les conserver longtemps.

**Captivité.** — Des loridés captifs sont cependant assez souvent amenés en Europe, et ils y vivent plusieurs années. On peut les instruire, leur apprendre à parler, mais ils ne sont pas fort intéressants; ils sont paisibles et ennuyeux.

LES LORIS — *LORIUS*.*Die Loris, The Lories.*

**Caractères.** — Les loris proprement dits ont un plumage dans lequel le rouge est la couleur dominante; leur queue est médiocre et arrondie à son extrémité.

**Distribution géographique.** — Le genre lorio ne se trouve que dans les îles de l'océan Indien.

LE LORI DES DAMES — *LORIUS DOMICELLA*.*Der Frauenlori, der Loriket, The purple-capped Lory.*

**Caractères.** — Le lori des dames (*fig. 23*), qu'on appelle aussi *lori à collier*, *loriquet*, est la plus grande espèce, et celle que l'on voit le plus souvent en Europe. C'est un superbe oiseau, de 33 cent. de long et de 55 cent. d'envergure. Son plumage est du rouge écarlate le plus vif; le sommet de la tête est pourpre foncé; le derrière de la tête violet; la face supérieure des ailes verte; les jambes sont bleu de ciel; la poitrine est marquée d'une tache jaune, en forme de croissant; les plumes de la queue sont rouge-écarlate, bordées de noir dans leur partie terminale, avec la pointe jaune; le bec est jaune-orange; les tarses sont d'un gris foncé.

**Distribution géographique.** — Le lori des

dames habite en bandes les forêts de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée, et ne les quitte jamais.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mouvements sont vifs. Il ne paraît pas se nourrir exclusivement du nectar des fleurs, comme on le dit ; car on peut le conserver longtemps en cage, et cela sans trop de peine, en lui donnant du pain trempé dans du lait ou des grains. Les matelots, qui en apportent souvent en Europe, nous apprennent qu'il est très-commun aux Indes, et que beaucoup de ceux que l'on embarque périssent dans la traversée.

**Captivité.** — Les oiseleurs tiennent le lori des dames en haute estime, à cause de sa couleur. Les amateurs qui en ont possédé disent que c'est un oiseau très-doux, très-facile à instruire ; qu'il s'attache rapidement à ses maîtres ; qu'il apprend à parler, et possède, en un mot, une foule de bonnes qualités. J'ai observé moi-même ce lori, et je n'ai rien remarqué de tout cela. Je l'ai trouvé un des perroquets les plus calmes, les plus tranquilles, les plus complètement indifférents à tout. On ne peut, d'ailleurs, le recommander comme oiseau d'appartement, car rarement il supporte longtemps la captivité.

## LES LORIQUETS — PSITTEUTELES.

*Die Lorikets.*

Sur le continent australien, les loris sont représentés par plusieurs psittacidés au sujet desquels les ornithologistes sont divisés, les uns les regardant comme des loris, les autres comme des perroquets à longue queue. Extérieurement, en effet, ils ressemblent beaucoup à ceux-ci. Mais il n'est pas deux espèces plus différentes l'une de l'autre dans leur manière de vivre que ces loriquets à langue en pinceau et les autres perroquets de l'Australie. Ceux-là sont des oiseaux arboricoles, se nourrissant de substances végétales ; ceux-ci vivent dans les bas buissons et les herbes, et ont tous les caractères des granivores.

**Caractères.** — Les loriquets sont des oiseaux élégants, élancés, ils ont le bec petit, la queue assez longue, la langue terminée en pinceau, l'estomac petit, la peau épaisse, la chair tendre et parfumée.

### LE LORIQUET VERSICOLOR — PSITTEUTELES VERSICOLOR.

*Der geschleckte Loriket.*

**Caractères.** — Le loriquet versicolor (*fig. 24*) est un petit oiseau de 18 cent. de long. Son plu-

mage est varié ; la partie supérieure de la tête, les lorums sont d'un rouge foncé ; sur la nuque est une bande bleu de ciel foncé ; le dos est vert bleuâtre ; les ailes sont vertes ; la partie inférieure du dos et les couvertures de la queue d'un jaune vert clair. Des taches rouges se voient sur les côtés du ventre et à la face interne des cuisses. Toutes les plumes des parties supérieures sont marquées d'un mince liséré jaune-vert, celles des parties inférieures sont bordées de jaune. Les rémiges primaires sont noires, bordées en dehors de vert foncé, et comme encadrées par une ligne étroite d'un vert jaunâtre. Le bec est rouge-écarlate ; les tarses sont d'un gris cendré clair ; la peau qui recouvre la base du bec et le tour de l'œil est d'un blanc verdâtre ; l'iris est jaune rougeâtre, avec un mince cercle rouge autour de la pupille.

**Distribution géographique.** — Le loriquet versicolor habite la côte septentrionale de l'Australie, notamment les environs de Port-Essington.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le voyageur Gilbert nous a fait connaître les mœurs de cet oiseau. A certaines époques, tous ceux d'une contrée se réunissent, et forment des bandes innombrables, qui s'abattent sur les arbres à gomme, pour en boire les suc. Lorsqu'une bande est en marche, tous les mouvements des individus qui la composent sont si réguliers, qu'on pourrait la prendre pour un nuage, si l'on n'entendait les cris perçants que poussent ces oiseaux. En automne, on voit les loriquets en très-grande quantité dans les petites îles de la baie de Van-Diemen. Ils se nourrissent du nectar des fleurs, et ne mangent qu'accessoirement les fleurs elles-mêmes. Il est fâcheux qu'on ne puisse les garder en captivité. S'il était facile de les nourrir convenablement, et de les envoyer en Europe, ce seraient des oiseaux d'appartement très-recherchés.

Gould nous donne quelques détails sur le genre de vie d'une espèce voisine, le loriquet de Swainson. Les forêts d'eucalyptées de l'Australie méridionale, jusqu'à la baie de Morton, et celles de l'île de Van-Diemen sont remplies de ces oiseaux, qui trouvent dans les fleurs de ces arbres une nourriture abondante. On les rencontre cependant aussi dans d'autres forêts. Ils choisissent les arbres dont les fleurs viennent de s'épanouir, car ils y trouvent plus de nectar et de pollen. C'est un spectacle indescriptible que celui d'un de ces *eucalyptus*, couvert de fleurs, et visité par des bandes nombreuses d'oiseaux. Souvent, on voit trois, quatre espèces différentes, pillant

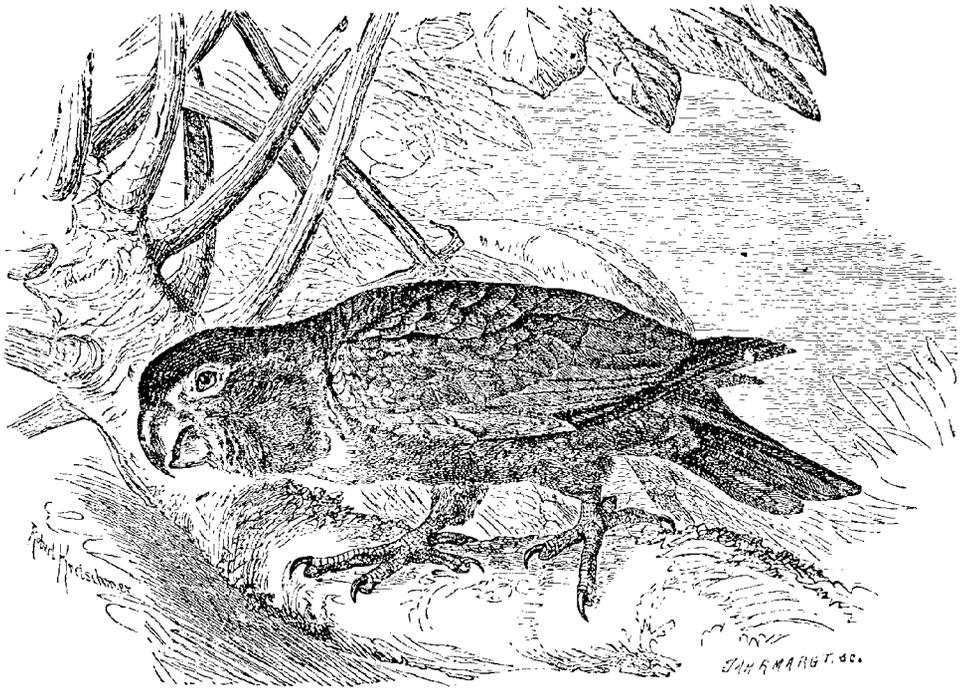


Fig. 23. Le Lori des dames.

en commun les fleurs d'une même branche. Il est impossible de se faire une idée du bruit, des cris qui s'élèvent sans cesse, surtout lorsqu'une bande quitte un arbre pour aller visiter une autre partie de la forêt.

Se promenant un matin dans les buissons, aux environs du Hunter, Gould arriva à un énorme *eucalyptus*, de près de 60 mètres de haut, et qui était en pleine floraison. Des milliers d'oiseaux avaient été attirés par ces fleurs, et l'on voyait là, rassemblées, les espèces les plus différentes. Sur la même branche, Gould tua les quatre espèces de loriquets qui habitent ce pays.

Le vol de ces perroquets est très-rapide, surtout au moment où ils s'élancent comme une flèche dans les airs, en faisant entendre un cri perçant. Sur les arbres, ils grimpent avec assez d'agilité, mais plutôt à la façon des mésanges qu'à la manière des perroquets.

Au lever du soleil, ils se mettent à chercher leur nourriture, et ils le font avec une telle ardeur qu'on ne peut les éloigner des arbres sur lesquels ils se sont une fois abattus. Un coup de fusil ne fait qu'exciter de leur part une clameur générale ; c'est au plus s'ils quittent la branche où l'un d'eux a été atteint, pour aller manger les fleurs d'une autre branche. Ils sont très-adroits pour sucer le nectar. On voit ce nectar leur couler du bec, parfaitement limpide, lorsqu'on les

soulève par les pattes, au moment où on vient de les tuer.

On ne connaît presque rien touchant la reproduction des loriquets. Il semble que les bandes ne se rompent pas pendant la saison des amours, mais que plusieurs paires nichent sur le même arbre. Le nid est construit dans le creux d'une branche ; et il renferme, en octobre, de deux à quatre œufs, blancs, allongés.

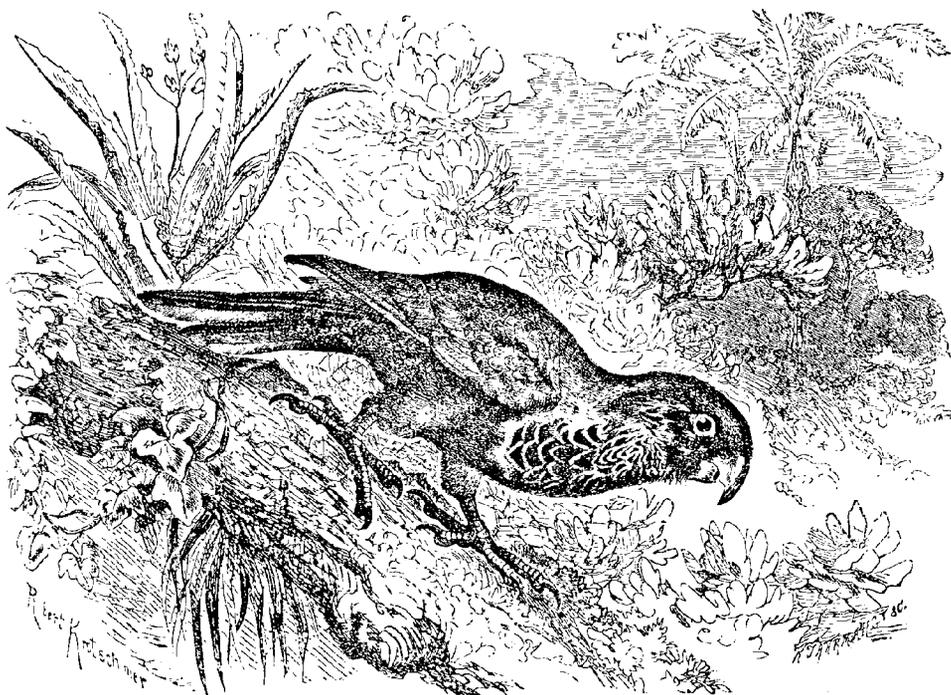
**Usages et produits.** — Dans certaines parties de l'Australie, les loriquets sont très-recherchés par les indigènes, qui en ramassent les têtes et s'en font des colliers dont ils se parent.

## LES CORYPHILES — *CORYPHILUS*.

### *Die Maidloris.*

**Caractères.** — Les coryphiles sont des loridés de très-petite taille, à bec arrondi de toutes parts, à queue conique, mais arrondie quand elle est ouverte ; à plumage où le bleu domine. Leur langue est couronnée de longues papilles implantées sur un disque en capsule.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces sont propres à l'Océanie.



Corbeil, Créte Filis, imp

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 24. Le Loriquet versicolor (p. 27).

**LE CORYPHILE D'OTAHI — CORYPHILUS TAHITIANUS.***Der Maidlori.*

**Caractères.** — Ce petit perroquet, l'un des plus charmants représentants de la famille des loridés, a environ 17 cent. de long et sa queue mesure plus de 7 cent. Le dos est couvert de plumes très-fines; celles de la tête forment une sorte de huppe. Le plumage est bleu-pourpre; la gorge et la partie supérieure de la poitrine sont d'un blanc éclatant; les ailes et la queue sont d'un noir foncé en dessous.

**Distribution géographique.** — Il habite les îles de l'océan Pacifique, et notamment l'île d'Otaïhiti.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il a les mêmes mœurs et le même genre de vie que les loridés.

**LES PYRRHODES — PYRRHODES.***Die Schweißloris.*

**Caractères.** — Les pyrrhodes ou *charmosynes* de Wagler, *psittapous* de Lesson, se distinguent parmi les loridés par des formes plus sveltes; une queue formée de rectrices étagées, les

ВРЕМ.

deux médianes dépassant la longueur du corps et s'amincissant graduellement jusqu'à la pointe.

**LE PYRRHODE DES PAPOUS — PYRRHODES PAPUENSIS.***Der Rasmalas, der Papulori, The Papuan Lory.*

**Caractères.** — Cette espèce, que les naturels de la Nouvelle-Guinée nomment *rasmalas*, a une longueur totale de 45 cent., sur lesquels 30 cent. au moins appartiennent aux rectrices médianes, et il a près de 39 cent. d'envergure. Son plumage a des couleurs vives. Sur un fond rouge-écarlate sont semées des taches bleues, jaune d'or et vert clair. La tête, la nuque, la partie supérieure du dos et le ventre sont rouge-écarlate, sauf deux bandes bleu de ciel qui descendent le long de la tête. Les côtés de la poitrine et les cuisses sont tachetés de jaune; la partie inférieure du dos, les couvertures de la queue et la face interne des cuisses sont d'un bleu foncé; les ailes vertes; les pennes médianes de la queue d'un vert clair, avec l'extrémité jaune d'or; les autres rectrices sont également vertes et jaunes, mais d'un vert plus foncé.

**Distribution géographique.** — Le pyrrhode des Papous est un oiseau de la Nouvelle-Guinée.

III — 216

Jamais, à ma connaissance, on n'a vu cet oiseau vivant en Europe. Nous ne possédons aucun renseignement sur son genre de vie.

**Usages et produits.** — Les indigènes le chassent et l'emploient aux mêmes usages que les oiseaux de paradis ; ils lui font subir la même préparation, c'est-à-dire le font dessécher après lui avoir coupé les pattes. On trouve souvent en Europe de ces peaux ainsi mutilées.

## LES CACATUIDÉS — *PLYCTOLOPHI*.

*Die Kakadus, The Cockatoos.*

La Nouvelle-Hollande est le paradis des oiseaux. Les mammifères n'y sont que des êtres rabougris, qui ne rappellent que de loin ceux des autres parties du monde ; les oiseaux, par contre, y sont aussi bien représentés que partout ailleurs. Nous apprendrons à connaître plusieurs familles, qui sont les véritables enfants de la Nouvelle-Hollande, mais aucune d'elles n'imprime à cette contrée un cachet aussi particulier que le font les perroquets. Au milieu du vert feuillage des arbres à gomme brillent, comme autant de fleurs vivantes, les cacatoës étincelants ; sur les fleurs jaunes des acacias se détache le plumage écarlate des perruches roses. Autour des fleurs à nectar voltigent les loris, tandis que les petits platycerques animent les prairies désertes de l'intérieur des terres. Les perroquets, comme chez nous les hirondelles, parcourent les rues des villes et des villages, ou, comme les moineaux, ils couvrent les routes et les cours des maisons. Lorsque le colon rentre ses récoltes, des centaines de ces oiseaux se pressent devant sa grange, cherchant dans la paille les grains qui ont pu échapper aux fléaux. Tous les voyageurs sont ravis de ce spectacle ; mais le cultivateur a voué une haine profonde à ces pillards de ses moissons, et ne se fait nul scrupule de les tuer sans pitié.

Parmi plus de soixante espèces de perroquets qui habitent l'Australie, les cacatuidés tiennent un des premiers rangs. J'en ai fait une seule famille, car, bien que formant deux groupes nettement distincts, tous ces animaux se rapportent néanmoins, indubitablement, à un type commun.

**Caractères.** — Les cacatuidés ont le corps ramassé, la queue courte, les ailes de moyenne longueur, le bec gros, court, large, dentelé sur le tranchant, la mandibule supérieure fortement

### 2° LES PLYCTOLOPHES. — (*PLYCTOLOPHI*).

**Caractères.** — Les perroquets qui entrent dans cette deuxième section, ont, avec une queue courte, le plus grand nombre, les plumes du sinciput et de la nuque allongées et tombantes ou se relevant en huppées ; quelques uns, les plumes de la face longues et formant des touffes ou des espèces de disques.

recourbée. La langue est épaisse, musculeuse, lisse ; les yeux sont entourés d'un cercle nu ; la tête est ornée d'une huppe de couleur vive, que l'animal peut dresser à volonté. La couleur du plumage varie : tantôt il est d'un blanc étincelant, tantôt, d'un rose tendre, tantôt enfin, de couleur sombre, ce qui est rare chez les perroquets.

**Distribution géographique.** — Les cacatuidés ont pour patrie la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée, et même les Moluques et les Philippines.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent en bandes innombrables. Établis dans les forêts, ils partent de là pour parcourir les plaines et les campagnes, et offrent au voyageur un spectacle enchanteur. « Au milieu de l'obscurité du plus épais de la forêt, dit Mitchell, volent les blancs cacatoës, semblables à des fantômes ; d'autres, avec leurs ailes écarlates et leur huppe couleur de feu semblent les créatures fantastiques d'un rêve. » Il faut vraiment avoir senti tout le charme qu'exerce sur l'homme du Nord la végétation luxuriante des tropiques ; il faut avoir éprouvé combien ce sentiment devient plus vif, lorsqu'à ce spectacle s'ajoute celui des êtres qui animent ces paysages, pour ne pas être tenté de taxer ces paroles d'exagération.

Les cacatuidés ont les mœurs des autres perroquets, mais des perroquets les plus aimables. La plupart d'entre eux s'élèvent facilement, et quelques-uns sont recherchés par les insulaires à cause de leur chair.

### LES CACATOES — *CACATUA*.

*Die Kakadus, The Cockatoos.*

**Caractères.** — Les cacatoës proprement dits sont caractérisés par leur plumage blanc, mêlé

de rouge pâle chez quelques espèces, et par leur huppe, formée de plumes longues et étroites, disposées sur deux rangs, huppe qu'ils peuvent abaisser ou redresser à volonté.

**Distribution géographique.** — Les cacatoës sont propres aux Indes et aux Terres australes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — En liberté, ils forment des bandes excessivement nombreuses; qui, au temps des amours, ne se séparent pas complètement. Ils passent la nuit dans les cimes touffues des arbres les plus élevés. Le matin, ils saluent l'aurore de leurs cris retentissants. Puis, ils s'élèvent dans les airs, et se dirigent vers un champ couvert de ses moissons, ou vers quelque autre endroit qui leur promet une pâture abondante. Leur principale nourriture consiste en fruits, en grains, en céréales; ils mangent, en outre, des champignons, de petits tubercules, des bulbes, qu'ils savent habilement déterrer à coups de bec. Comme les poules, ils avalent de petits cailloux de quartz, pour broyer leurs aliments. On trouve toujours leur gésier et leur jabot remplis des substances les plus diverses. Ils causent de grands dégâts dans les champs nouvellement ensemencés, et dans les plantations de maïs, lors de la maturité des grains. Toute la journée, sauf aux heures de midi, ils sont en activité et toujours sur leurs gardes. Tout ce qui se passe, excite leurs cris; c'est surtout lorsqu'une bande arrive là où une autre s'est déjà abattue, que s'élève un tapage assourdissant, dont on peut se faire une idée, si on a entendu quelques-uns de ces oiseaux captifs.

Rassasiés, ils retournent à leur place de repos, dans la forêt, et y restent tranquilles à faire leur digestion; puis ils vont faire un second repas, et reviennent le soir à leur demeure, pour s'y livrer au sommeil.

Au moment des amours, les cacatoës s'accouplent, et chaque paire se choisit un creux convenable, pour y établir son nid. C'est tantôt dans un arbre, tantôt dans les crevasses d'un rocher. Certaines parois rocheuses à pic, au bord des fleuves du sud de l'Australie, sont ainsi visitées chaque année par des milliers de ces oiseaux, comme, dans les mers du Nord, les falaises par les pingouins. On a même dit que les cacatoës avaient miné certains de ces rochers, et la vigueur de leur bec est telle que cela ne paraît pas complètement impossible.

La femelle ne pond que deux œufs blancs, un peu pointus, semblables à ceux d'une poule naine. Je ne sais comment les parents élèvent leurs petits.

**Chasse.** — Les dégâts causés par les cacatoës les font détester par les cultivateurs, qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Les voyageurs rapportent que ces poursuites les rendent très-défiants, et qu'alors, comme les autres perroquets et comme les singes, ils déploient dans leurs maraudes une ruse extrême, ce qui fait qu'on ne peut pas les éloigner facilement des plantations.

Les indigènes ont une manière particulière de chasser le cacatoës. « Il n'y a rien de plus intéressant, dit le capitaine Grey, qu'une chasse au cacatoës. Les Australiens emploient leur arme, le *boumerang*, consistant en un morceau de bois dur, en forme de faucille, qu'ils lancent à plus de cent pieds. Cette arme fend l'air, en décrivant des cercles, et, quoiqu'elle s'écarte de la ligne droite, elle atteint presque sûrement son but : c'est de cette même arme, faite alors en bois et en fer, que se servent les naturels du centre de l'Afrique.

« Un indigène se met à la poursuite d'une bande de cacatoës, dans la plaine ou dans la forêt, et de préférence dans les endroits où de grands arbres entourent un cours d'eau ou un étang. C'est là surtout que l'on rencontre ces oiseaux, en troupes innombrables, grimpant de branche en branche, ou volant d'un arbre à un autre. C'est là aussi qu'ils passent la nuit. Le chasseur s'avance prudemment; il se glisse entre les arbres, rampe de buisson en buisson, cherche à ne pas troubler ces oiseaux vigilants. Mais il a été entendu; une agitation générale révèle l'approche de l'ennemi. Les cacatoës sentent qu'un danger les menace, sans savoir encore quel est ce danger. Le chasseur, arrivé au bord de l'eau, se montre alors à découvert. Tout le peuple ailé s'élance dans l'air, et, au même moment, le boumerang est lancé avec force. Il glisse en tournoyant à la surface de l'onde, puis monte en décrivant une courbe et arrive au milieu des oiseaux. Un second, un troisième, un quatrième sont lancés de même. En vain, surpris, les cacatoës cherchent à fuir; le trajet en apparence capricieux de l'arme paralyse leur fuite. Un est touché, puis un autre, puis un troisième; ils tombent par terre, assommés, ou l'aile brisée. Ils crient de douleur et de colère, et ce n'est que quand le chasseur a achevé son œuvre, que le reste de la bande se rassemble, prend la fuite et va chercher un nouvel asile dans les cimes les plus touffues et les plus élevées.

**Captivité.** — D'après le nombre de cacatoës que l'on voit vivants en Europe, on peut conclure que

ces oiseaux sont faciles à prendre. Simplement nourris, ils supportent très-bien la captivité et les voyages. Quand on pense que, chez nous, pour quelques dizaines de francs, on peut avoir un cacatoès de troisième ou de quatrième main, il faut en déduire que, dans leur patrie, leur prix est très-peu élevé.

Les cacatoès s'habituent vite à l'homme. Ils sont moins astucieux que les autres perroquets, et se montrent reconnaissants des bons traitements. Une mauvaise éducation seule les rend méchants et désagréables, et il est difficile de les corriger d'une mauvaise habitude. Leur excellente mémoire ne leur laisse rien oublier. Ils gardent le souvenir des injures : une fois qu'on a perdu leur confiance, on ne peut plus la reconquérir. Ils sont rancuniers, et quelquefois même dangereux pour celui qui leur a fait du mal. C'est là peut-être le seul défaut des cacatoès. En somme, la douceur fait le fond de leur caractère.

Mais les cacatoès ont encore d'autres qualités : ce sont des oiseaux des mieux doués ; on les instruit aussi facilement que les perroquets les plus intelligents ; ils apprennent à parler ; ils savent joindre ensemble divers mots et d'une manière sensée ; employer la phrase qui convient à la situation ; on peut leur enseigner divers tours d'adresse : en un mot, ils sont intelligents à un haut degré.

Leur voix a quelque chose qui plaît : ils prononcent avec douceur et avec des témoignages d'affection le mot *cacadou*, dont on a fait leur nom de famille. A la vérité, quand ils sont excités d'une façon ou d'une autre, ils crient d'une manière désagréable.

Bien soignés, les cacatoès peuvent être conservés longtemps : on en cite un qui a vécu en Europe soixante-dix ans. Ils ne sont pas difficiles à nourrir, et s'habituent à tout régime. Mais il vaut mieux leur donner une nourriture simple : des grains, du riz cuit, un peu de biscuit, leur suffisent. Si leur alimentation est trop abondante, ils deviennent trop gras, et contractent, dit-on, toutes sortes de défauts, dont il devient difficile de les corriger. Ainsi, l'on prétend que les cacatoès que l'on nourrit de viande se déplument. Cette opinion est-elle fondée ? Je ne veux pas la discuter ; mais, dans tous les cas, bien des cacatoès ont cette détestable habitude. Ils s'arrachent toutes les plumes, et, celles-ci ne cessant de repousser, ils sont dans une mue continuelle, c'est-à-dire dans un état maladif. L'on ne connaît encore aucun remède efficace pour leur faire perdre cette détestable habitude.

**Usages et produits.** — La chair des cacatoès passe pour un mets excellent ; le bouillon préparé avec cette chair est surtout très-vanté.

**LE CACATOÈS A HUPPE JAUNE — CACATUA GALERITA.**

*Der gelbschopfige Kakadu, The sulphur-crested Cockatoo.*

**Caractères.** — Cette espèce est une de celles que l'on voit le plus souvent en captivité. C'est un assez grand oiseau, de 45 cent. de long, au plumage blanc éclatant. La huppe, les plumes qui recouvrent les oreilles, le milieu du ventre, les ailes et la partie radicale de la face interne des pennes caudales sont jaune de soufre pâle ; le bec est noir ; les pattes sont d'un brun grisâtre.

**Distribution géographique.** — Ce cacatoès s'est-il répandu de l'île de Van-Diemen, dans toute la Nouvelle-Hollande et jusque dans la Nouvelle-Guinée ? ou bien, sont-ce des espèces différentes, bien que semblables par le plumage, qui habitent ces diverses contrées ? la question est encore irrésolue. On a noté quelques différences dans la forme du bec, et cela semblerait confirmer la deuxième opinion. Le cacatoès de l'île de Van-Diemen est le plus grand ; c'est lui aussi qui a le bec le plus allongé : le cacatoès de la Nouvelle-Guinée est le plus petit, son bec est court et arrondi.

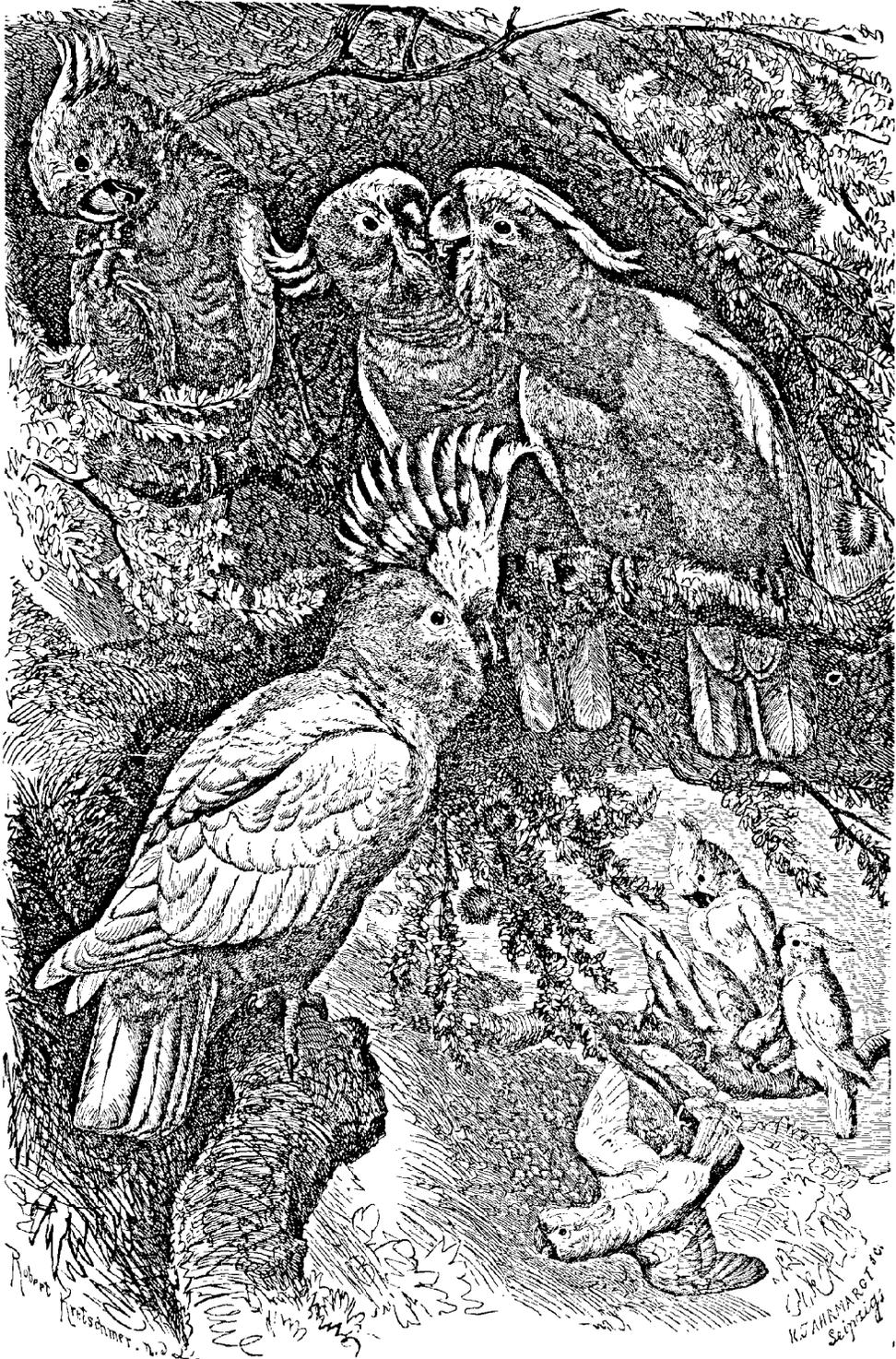
D'après Gould, le cacatoès à huppe jaune est commun dans toute l'Australie, sauf dans la partie occidentale.

**Mœurs et habitudes.** — Il vit en grandes bandes de plusieurs milliers d'individus, et paraît préférer les plaines découvertes et les bois peu touffus aux buissons de la côte.

**LE CACATOÈS DE LEADBEATER — CACATUA LEADBEATERI.**

*Der Inka Kakadu, The Leadbeater's Cockatoo.*

**Caractères.** — Une seconde espèce, propre au continent australien, le cacatoès de Leadbeater, aussi nommé *cacatoès Inca* (pl. I), se distingue de la précédente par la splendeur de son plumage. Il est blanc, mais la partie antérieure de la tête, le front, les côtés du cou, le milieu et la face inférieure des ailes, le milieu du ventre, la partie radicale de la face interne des pennes caudales sont roses ; sous les ailes, les plumes sont d'un beau rouge carmin. La huppe a des couleurs vives : les plumes en sont d'un rouge brillant à la base, jaunes au milieu, blanches à l'extrémité. Lorsque l'oiseau baisse sa huppe, on n'en aper-



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Créte fils, imp.

LE CACATOËS DE LEADBEATER.



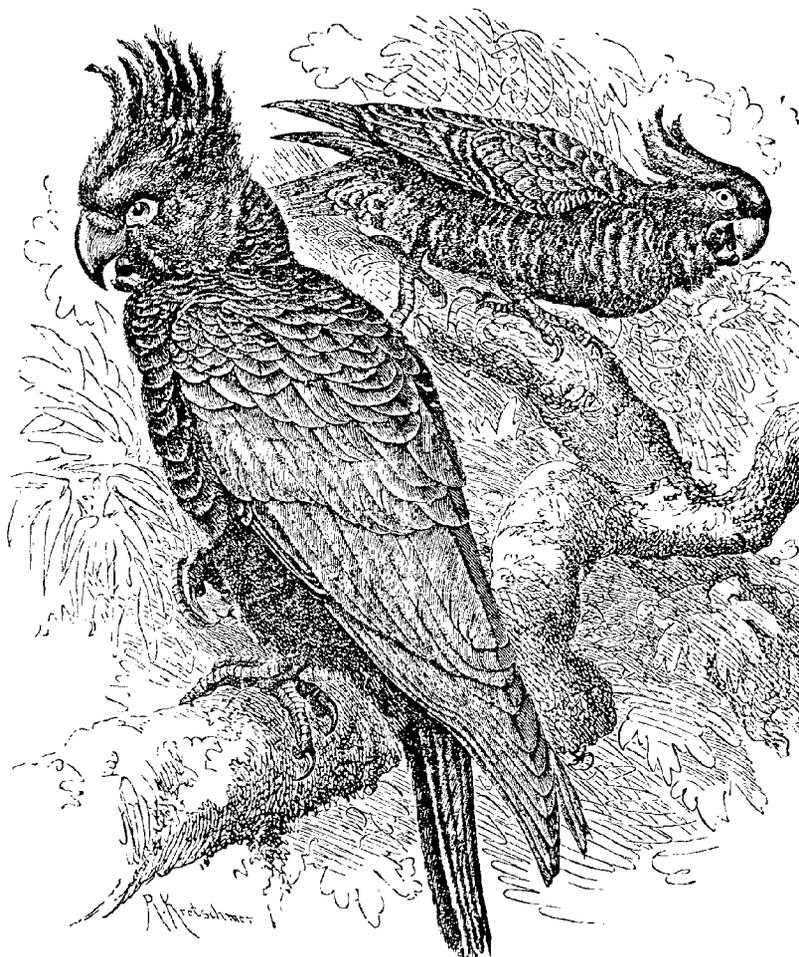


Fig. 25. Le Callocéphale à casque.

coût que le blanc; mais, quand il la relève, le rouge apparaît, et le jaune forme une bande qui ajoute encore un ornement à cette partie. L'iris est brun clair, le bec couleur de corne clair, les tarsi sont brun foncé.

La femelle se distingue du mâle par les couleurs moins vives du ventre et par le jaune plus étendu de la huppe.

Le cacatoès Inca est plus petit et plus élancé que le cacatoès à huppe jaune.

**Distribution géographique.** — D'après Gould, ce superbe oiseau est répandu dans tout le sud de l'Australie, mais il se tient de préférence près des arbres à gomme et dans les buissons qui bordent les cours d'eau. Il est très-commun sur les rives du Darring et de la Murray; il manque complètement sur les côtes nord et nord-ouest de l'Australie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — A l'époque des amours, ces cacatoès se montrent tous les

ans à des endroits fixes, et en très-grand nombre.

Ils animent de la façon la plus charmante les forêts de l'intérieur des terres. Leur voix est plus plaintive que celle de leurs congénères; elle n'en a pas surtout le ton rauque. Leur présence ravit d'enchantement le voyageur qui traverse les forêts qu'ils habitent. C'est à eux que peuvent parfaitement s'appliquer les paroles de Mitchell, rapportées plus haut.

**Captivité.** — Le cacatoès Inca est, sans contredit, la plus belle espèce actuellement connue du genre, aussi est-il très-recherché des amateurs. C'est un des plus précieux ornements d'une collection de perroquets, quelque riche qu'elle soit. Tout en lui, la beauté de son plumage comme la douceur de son caractère, contribue à charmer l'observateur. Il supporte parfaitement la captivité, et, au dire de certains auteurs, il serait plus doux et plus facile à priver que tous les autres perroquets. Toutes ces qualités donnent de

la valeur à un pareil oiseau, et aujourd'hui un cacatoès Inca se paye trois fois autant qu'un autre perroquet.

### LES CALLOCÉPHALES — *CALLOCEPHALUS*.

*Die Helmkekadu.*

**Caractères.** — Les callocéphales forment par leurs caractères la transition des cacatoès proprement dits aux callyptorhinques ou *geringeros* des Australiens. Ils ont un bec robuste, dilaté sur les côtés et bombé sur l'arête; des ailes presque aussi longues que la queue, qui est fortement arrondie; une huppe composée de plumes rigides, à barbes unilatérales et criniformes.

Une seule espèce appartient à ce genre.

#### LE CALLOCÉPHALE A CASQUE — *CALLOCEPHALUS GALEATUS*.

*Der Helmkekadu, der Schönkopfkakadu.*

**Caractères.** — Le callocéphale à casque (*fig. 25*) mérite de fixer quelques instants notre attention. Son plumage est superbe : le dos est bleu ardoisé foncé; la partie antérieure de la tête, les joues, la huppe sont écarlates; toutes les plumes, sauf les rémiges primaires et secondaires, et les pennes caudales sont bordées d'un liséré blanc grisâtre, plus prononcé sur les plumes du dos que sur celles du ventre. L'iris est brun-noir, le bec couleur de corne clair; les tarsi sont noirs et comme saupoudrés de gris.

La femelle est plus foncée que le mâle, presque couleur ardoise. Elle a les plumes du cou et du dos bordées de gris pâle; les autres parcourues par des bandes blanches irrégulières. Les plumes du ventre sont jaune de soufre, bordées de rouge foncé.

**Distribution géographique.** — Gould nous apprend qu'on le trouve dans les forêts du sud de l'Australie et de quelques îles voisines, dans la partie nord de la terre de Van-Diemen.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous ignorons complètement encore le genre de vie de ce superbe oiseau. L'on sait seulement qu'il habite les arbres les plus élevés, et qu'il se nourrit des graines des arbres à gomme.

**Captivité.** — Il supporte très-bien la captivité. On en a vu quelques individus en Angleterre, mais on n'a à peu près rien publié sur eux.

### LES LICMÉTIS — *LICMETIS*.

**Caractères.** — Ce genre se distingue de ceux dont nous venons de parler par la forme du bec, dont la mandibule supérieure est très-allongée, et dépasse de beaucoup la mandibule inférieure. Par leurs autres caractères, les licmétis ont beaucoup de rapports avec les cacatoès, parmi lesquels beaucoup de naturalistes les ont rangés.

#### LE LICMÉTIS NASIQUE — *LICMETIS NASICUS*.

*Der Nasenkakadu.*

**Caractères.** — Le licmétis nasique est l'espèce la plus voisine des cacatoès proprement dits. Il a une petite huppe qu'il peut relever. Sa longueur totale est de 45 à 50 cent.; les auteurs n'indiquent pas son envergure. Le bec a 5 cent. et demi, mesuré le long de l'arête. Le mâle et la femelle ont les mêmes couleurs. Le plumage est blanc, avec des reflets jaune-soufre sous les ailes et à la face inférieure de la queue. Les plumes du cou et de la tête, ainsi que le duvet, sont d'un rouge vermillon à la base, blanches à l'extrémité. Une bande rouge s'étend sur le front, descend jusqu'à la base de la mandibule inférieure, et passe au-dessus de l'œil comme un sourcil; la partie supérieure de la poitrine présente aussi une bande transversale rouge. L'iris est brun foncé, entouré d'un cercle bleu ardoisé. Le bec est jaunâtre clair; les tarsi sont d'un gris cendré.

L'oiseau peut relever à volonté toutes les plumes des joues.

**Distribution géographique.** — Gould admet avec raison l'existence de deux espèces de licmétis, habitant, l'une l'Australie occidentale et la Nouvelle-Galles du Sud, l'autre Port-Philippe et l'Australie méridionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le licmétis nasique recherche plus l'intérieur des terres que le voisinage de la côte. Il se réunit en grandes troupes; passe la nuit et le milieu du jour sur les arbres les plus élevés, et vit sur le sol le reste du temps. Il court en sautillant, mais assez lentement. Son vol est plus rapide que celui des cacatuidés.

Les licmétis se nourrissent de grains, et surtout de bulbes et de tubercules, de ceux des orchidées notamment, qu'ils savent à merveille déterrer avec leur long bec.

Leur mode de reproduction ne présente rien

de particulier. La femelle pond deux œufs blancs, qu'elle dépose d'ordinaire sur un lit de bois pourri, dans le tronc creux d'un arbre à gomme.

**Captivité.** — Le licmétis nasique supporte très-longtemps, paraît-il, la captivité. On en voit aujourd'hui en Europe bien plus souvent qu'autrefois ; ce n'est cependant pas encore une espèce commune dans les collections. Gould dit que cet oiseau captif est plus triste, plus désagréable, plus irritable que les autres cacatuidés, et je partage entièrement son avis. Nous en possédons un depuis environ un an ; il ne s'est pas encore habitué à son gardien, et ne cesse de le menacer de son bec, dès qu'il s'approche de lui. Il ne souffre pas les caresses ; tout le met en fureur. Lorsqu'il est irrité, il hérisse la petite huppe, en forme d'éventail, qui recouvre son front ; il baisse et relève la tête, ouvre le bec, et pousse des cris furieux. Dans son cri, on retrouve aussi le mot *ca-ca-dou*, mais d'une intonation différente de celle des autres espèces de la famille. Ceux-ci le prononcent d'un mot et avec douceur ; le licmétis crie les deux premières syllabes (*caï, caï* plutôt que *ca-ca*), puis après il lance un *dou* nettement articulé.

Je dois cependant ajouter, à la justification de cet oiseau, qu'on peut l'appivoiser et lui apprendre à parler. Un de mes amis avait un individu de cette espèce, qui savait dire des mots, des phrases entières, les employer à propos. Au Jardin zoologique d'Anvers, il en est un qui est le favori de tous les visiteurs, avec lesquels il peut s'entretenir. Il ne manque jamais de saluer les personnes qu'il connaît, dès qu'il les aperçoit, et jamais ne montre de mauvaise humeur à leur égard.

Cet oiseau remue son bec dans toutes les directions avec une facilité incroyable : je ne connais aucun autre perroquet dont les mâchoires possèdent une telle mobilité. Le bec du licmétis nasique est la pince la plus parfaite qui existe.

## LES NESTORS — *NESTOR*.

*Die Erdkakadus.*

**Caractères.** — Les nestors sont caractérisés par une mandibule supérieure, très-allongée, comme chez les licmétis, recourbée en forme de faucille, et dépassant de beaucoup la mandibule inférieure. Les ailes pliées atteignent environ le milieu de la queue ; celle-ci est de longueur moyenne, avec les rectrices ébarbées à l'extrémité. Les tarses sont plus élevés, les plu-

mes plus dures, plus imbriquées que chez les autres cacatuidés.

Les nestors, dont on connaît deux ou trois espèces, représentent les perroquets terrestres parmi les cacatuidés.

### LE NESTOR A LONG BEC — *NESTOR PRODUCTUS*.

*Der Nestor, The Philip-Island Parrot.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 26*) a des couleurs très-variées : la face supérieure du corps est brune ; la tête et la nuque sont marquées de gris, chaque plume étant bordée d'un liséré foncé ; le dos, le ventre et les couvertures inférieures de la queue, sont rouge foncé ; la poitrine, la gorge et les joues jaunes, à reflets rouges, surtout aux joues. Les rectrices sont jaune orange à leur racine, et bordées de brun ; les barbes internes de la racine des rémiges sont couleur de rouille foncé et brunes à leur face interne. Le cercle qui entoure l'œil, les tarses et la cire sont d'un brun olive ; le bec est brun ; l'iris d'un brun très-foncé.

Le mâle et la femelle ont le même plumage.

Chez les jeunes, le jaune et le rouge de la poitrine sont remplacés par du brun olive foncé.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces de nestors ont une aire de dispersion fort bornée ; on ne les rencontre qu'à la Nouvelle-Zélande et dans les îles voisines. L'espèce dont il est question est limitée à la petite île de Philippe, qui n'a pas cinq milles de tour. D'après Gould, des personnes qui ont passé plusieurs années à l'île de Norfolk, à peine éloignée de 4 à 5 milles de celle de Philippe, n'y ont jamais vu de nestor. Une patrie aussi limitée fait courir un grand danger à cet oiseau ; il est menacé du sort du dronte, et, dans quelques années, il aura complètement disparu. Les chasses qu'on lui fait depuis la colonisation de l'île en ont déjà beaucoup diminué le nombre. Peut-être même n'en existe-t-il déjà plus. Toujours est-il que depuis plusieurs années nous n'en avons pas entendu parler.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les endroits rocheux, couverts en partie d'arbres élevés, tels sont, ou tels étaient, les lieux favoris du nestor à long bec. Il vit sur le sol, et se nourrit principalement de racines succulentes, qu'il déterre avec son bec. C'est du moins ce que l'on suppose, car on a trouvé souvent cet organe souillé de terre, et une pareille supposition n'a rien d'in vraisemblable.

Au dire de quelques observateurs, il sucrait

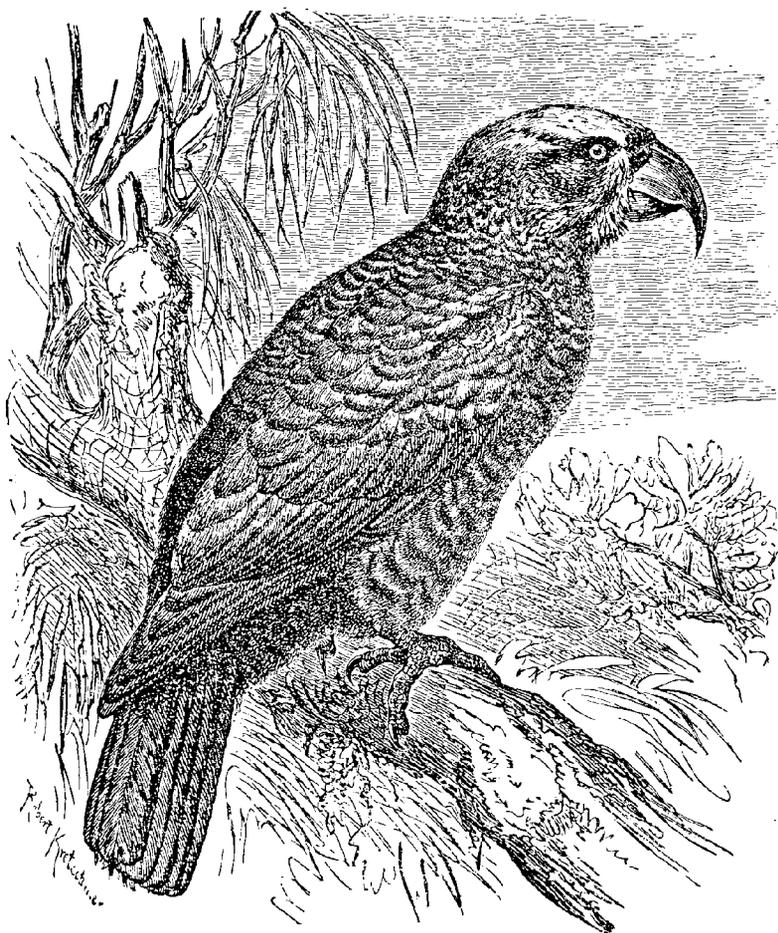


Fig. 26. Le Nestor à long bec.

le nectar des fleurs, bien que sa langue ne se termine pas en pinceau comme celle des loris, et ne soit munie à sa face inférieure que d'une petite lamelle cornée, en forme d'ongle. Le nestor à long bec dédaigne les fruits à coque dure, si recherchés des autres perroquets ; son bec ne semble pas assez solide pour pouvoir les casser.

Sa voix est rauque, grondante, criarde ; elle ressemble souvent à l'aboïement du chien.

On dit que la femelle pond quatre œufs dans le creux d'un arbre.

**Captivité.** — Gould a vu un nestor captif chez le major Anderson à Sidney, et il dit qu'il supportait parfaitement la perte de sa liberté. C'était un compagnon gai, réjoui, content, et bien fait pour attirer l'attention du naturaliste. Ses habitudes différaient notablement de celles des autres perroquets. Son propriétaire ne le tenait

pas en cage, mais le laissait librement errer dans la cour et dans la maison.

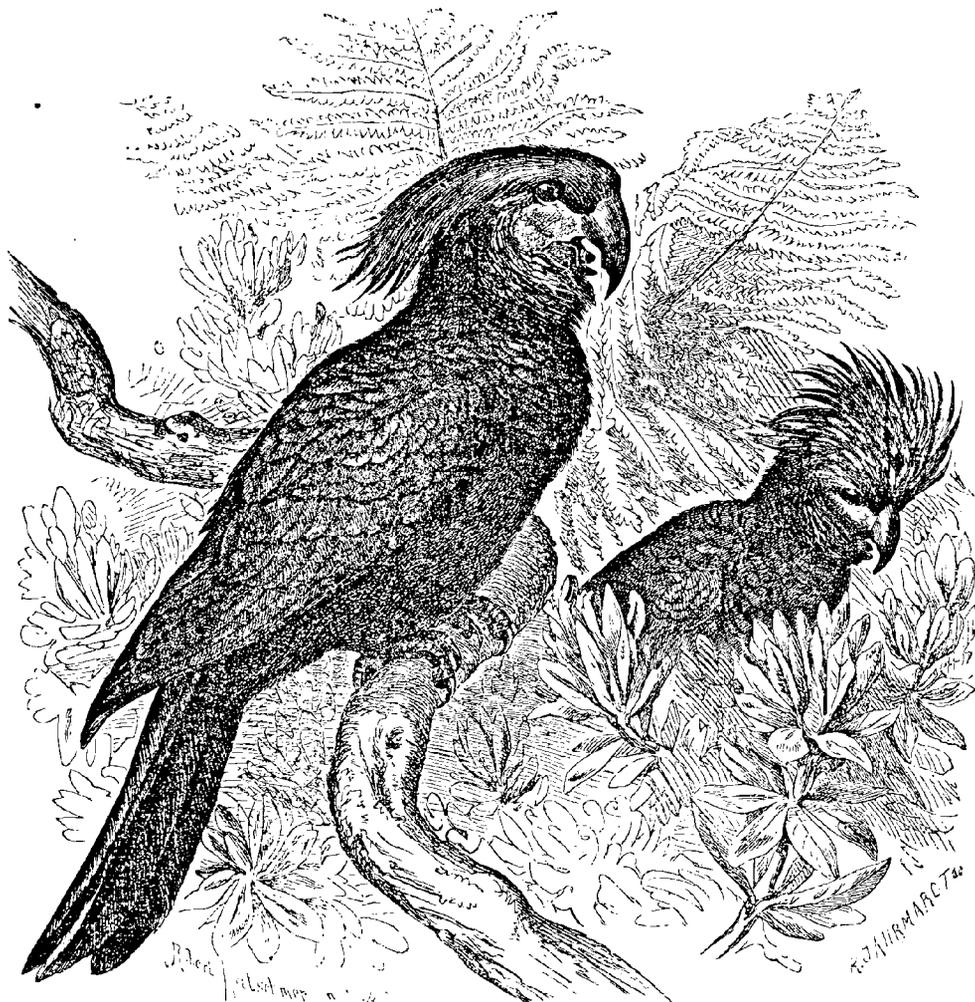
On raconte d'un autre nestor, qu'il était très-friand de feuilles vertes, de salade et d'autres parties succulentes des végétaux.

#### LES DASYPTILES — *DASYPTILUS*.

*Die Haarkakadus.*

Une espèce non moins singulière que les nestors, et voisine de ceux-ci, est celle sur laquelle Wagler a établi son genre *Dasyptilus*. Cette espèce se distingue de toutes celles qui composent la famille des cacatuidés par des caractères très-tranchés. Elle rappelle les rapaces, et un auteur anglais dit avec raison que, sur dix personnes, neuf la prendraient pour un aigle.

**Caractères.** — Le bec est allongé, très-comprimé ; la mandibule supérieure dépasse l'infé-



Corbel, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 27. Le Microglosse noir.

ricure, mais moins que chez les nestors; la face est dénudée ainsi que le pourtour des yeux et le menton; la tête est recouverte de quelques soies roides et de plumes très-espacées, à tige dure et rigide; les ailes sont amples et n'atteignent que le milieu de la queue, qui est moyenne et arrondie; les rectrices et les rémiges sont d'une extrême rigidité, et les plumes du corps sont en général sèches et cassantes.

**Distribution géographique.** — On ne sait, au juste, quelle est sa patrie: Gould croit qu'il vit à Formose, où l'on ne trouve aucun autre perroquet. Il est plus probable qu'il est originaire de la Nouvelle-Guinée ou de Salawatti: Rosenberg indique positivement cette première île comme étant sa patrie. Y est-il réellement très-rare? On ne sait, ces contrées n'ayant pas encore

Ba III.

trouvé un explorateur. Toujours est-il que bien peu de collections possèdent cet oiseau.

**LE DASYPTILE DE PESQUET — *DASYPTILUS PESQUETII*.**

*Der Adlerpapagei, The Pesquet's Dasyptilus.*

**Caractères.** — Le dasyptile de Pesquet a 55 cent. de long, sur lesquels 16 appartiennent à la queue; l'aile pliée a 30 cent. Le plumage est d'un noir brillant, avec des reflets gris à la gorge, à la tête et à la poitrine; reflets dus à un liséré brun fauve, qui borde les plumes. Les couvertures supérieures de l'aile à l'articulation du carpe, les premières couvertures supérieures des rémiges secondaires, les couvertures inférieures de l'aile, les barbes externes des cinq premières rémiges

III — 217

secondaires, les plumes axillaires, le ventre et le croupion sont d'un rouge écarlate; les couvertures inférieures de la queue sont plus foncées. Les sus-caudales ont des extrémités d'un rouge foncé. Le bec est noir, les tarses sont d'un brun foncé.

Malgré la rareté du dasyptile de Pesquet, nous pouvons en donner un dessin fait d'après nature : c'est le portrait d'un individu qui vécut quelque temps dans la fameuse collection de lord Derby.

### LES MICROGLOSSES — *MICROGLOSSUM*.

*Die Rüsselpapageien.*

On range encore parmi les cacatuidés, quoiqu'ils n'aient avec eux qu'une faible ressemblance, de singuliers perroquets, que Le Vaillant appelle *aras à trompe*, et auxquels E. Geoffroy Saint-Hilaire a donné le nom plus scientifique de *microglosses*. Ce sont de grands oiseaux à plumage sombre, très-variable, ce qui a fait admettre plus d'espèces qu'il n'y en a en réalité.

**Caractères.** — Les microglosses se rapprochent des cacatoës par leur queue courte et carrée, et par leur huppe, bien que celle-ci soit disposée sur un autre type. Par leurs joues nues, par leur mandibule supérieure extrêmement développée et ne couvrant pas entièrement la mandibule inférieure, ils rappellent les aras. Mais ce qu'ils ont de particulier, c'est leur longue langue, mince, cylindrique et terminée par un petit disque noir, creusé en capsule, qui représente la vraie langue. L'oiseau a la faculté de la projeter assez loin et de s'en servir comme d'une cuiller, pour ramasser les aliments broyés par les mandibules et les avaler. Les bords de la langue sont très-mobiles; ils peuvent être relevés l'un contre l'autre, envelopper le bol alimentaire comme d'un fourreau, duquel il glisserait facilement dans l'œsophage. Les tarses sont nus jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne, courts et aplatis. Ces caractères sont plus que suffisants pour faire distinguer les microglosses de toutes les autres espèces.

**Distribution géographique.** — On les trouve dans les contrées les plus chaudes et les plus reculées de la Malaisie.

### LE MICROGLOSSE NOIR — *MICROGLOSSUM* *ATERRIMUM*.

*Der Kasmalos, The Goliath Aratoo.*

**Caractères.** — Le microglosse noir, le *kasmalos*, des insulaires (*fig. 27*), est l'espèce la plus commune du genre. C'est un des plus grands perroquets : il l'emporte par la taille sur la plupart des aras. Son plumage est noir foncé, avec des reflets un peu verdâtres. L'oiseau vivant paraît gris; car, comme chez beaucoup de perroquets, les plumes sont couvertes d'une sorte de poussière blanche, farineuse. Les joues sont rouges. La huppe est formée de plumes longues et minces, plus verdâtres que sur le reste du corps.

**Distribution géographique.** — D'après une communication récente de Rosenberg, employé du gouvernement des Indes hollandaises, au sujet des perroquets des îles de l'océan Pacifique, le microglosse noir n'est pas rare à Waigiou, Misool, Salawatti et sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le même auteur nous apprend que, d'ordinaire, les microglosses se tiennent perchés sur les cimes des arbres les plus élevés; qu'ils sont continuellement en mouvement, et que, lorsqu'ils se reposent ou qu'ils traversent les airs d'un vol vigoureux, ils font entendre leur voix retentissante, qui est bien différente de celle du cacatoës blanc. Les indigènes prennent les petits au nid, les élèvent et les vendent aux marchands.

On ne sait rien de son mode de reproduction; mais il n'offre probablement pas de particularité remarquable.

**Captivité.** — « En captivité, dit encore Rosenberg, les microglosses se nourrissent de préférence des fruits du *canarium* ou *calophonia*, dont ils savent à merveille fendre la coque, qui est dure comme du fer. Ils s'apprivoisent parfaitement. Un habitant d'Amboine en possédait un qui volait librement dans la ville, et revenait régulièrement à la maison, pour manger et pour dormir.

De Martens vit un *kasmalos* captif à Mahai : « Le cacatoës noir, dit-il, est un drôle de compagnon. Il se tient roide, sa face rouge, son bec énorme, sa huppe toujours dressée, le font ressembler à un vieux général, et, par sa laideur même, il cause une vive impression. Il est tranquille et morose; quand on s'approche de lui, et quelquefois par plaisir, il fait entendre sa voix, qui est aussi désagréable que retentissante. Les

indigènes, et avec eux les résidents européens, croient que chez cet oiseau la langue est le commencement de l'œsophage. »

D'après Rosenberg, le microglosse noir est assez commun à Amboine. Il s'y vend de 50 à 60 francs la pièce. En Europe, c'est une rareté dans les collections. Il n'existe actuellement qu'un de ces oiseaux vivants au Jardin zoologique d'Amsterdam. Mon collègue Westermann, le directeur de ce remarquable établissement, a bien voulu me communiquer les notes suivantes :

« Nous possédons notre *kasmalos* depuis le 2 mai 1860. Nous avons réussi, après beaucoup de peine, à lui procurer une nourriture convenable. En liberté, cet oiseau ne paraît manger que des fruits à noyau; le nôtre a été nourri pendant tout le temps du voyage de grains de *canarium*, et peu à peu il s'est habitué à un autre régime. Nous lui donnons maintenant du chènevis et tous les aliments de l'homme, la viande exceptée. Il est en parfaite santé.

« Différent en cela de tous les autres perroquets, il se sert de sa langue de la façon la plus singulière. Il prend sa nourriture avec sa patte, la porte à son bec, la divise et presse la pointe de sa langue, qui est munie d'une lamelle cornée, contre les parcelles qu'il a ainsi détachées et qui restent collées à l'organe; l'oiseau rentre alors la langue et avale ce qui y adhère. Il ne fait tout ce manège que lentement, aussi son repas dure-t-il fort longtemps.

« Pour tout le reste, le *kasmalos* ressemble aux autres perroquets. »

## LES CALYPTORHYNQUES. — *CALYPTORHYNCHUS*.

*Die Rabenkakadus.*

**Caractères.** — Les calyptorhynques se distinguent des autres cacatuidés par leur port et par la couleur de leur plumage. Ils ont le bec court, recourbé en demi-cercle; la mandibule inférieure très-large; les ailes grandes et larges, mais ne recouvrant que le tiers de la queue, qui est longue et fortement arrondie; la huppe est relativement petite.

### LE CALYPTORHINQUE DE BANKS — *CALYPTORHYNCHUS BANKSI*.

*Der Bank's Rabenkakadu, The Banksian Cockatoo.*

**Caractères.** — L'espèce la plus connue de ce genre (*fig. 28*) a été dédiée à Banks. C'est un oi-

seau de 50 cent. de long. Son plumage est unicolore : sauf la queue, il est, chez le mâle, d'un noir brillant, à reflets verts; chez la femelle, d'un noir vert, tacheté de jaune à la tête, aux côtés du cou et sur les ailes; rayé de jaune pâle sous le ventre. Chez le mâle, la queue est marquée d'une large bande transversale rouge-écarlate qui laisse intactes les deux pennes médianes et les barbes externes des deux pennes les plus latérales. Chez la femelle, les bandes sont jaunes, tachetées de jaune orange, et les couvertures inférieures de la queue offrent la même disposition.

**Distribution géographique.** — Les calyptorhynques, ou *geringecos*, comme on les appelle vulgairement, appartiennent exclusivement à la Nouvelle-Hollande.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Gould, l'auteur qui a le mieux connu les oiseaux australiens, en compte six espèces, et décrit assez complètement leur manière de vivre. Toutes ces espèces se ressemblent beaucoup sous ce rapport, aussi en parlerons-nous d'une manière générale.

Les calyptorhynques sont de véritables oiseaux arboricoles. Ils se nourrissent des graines des eucalyptées et des autres arbres de leur patrie, et, à l'occasion, ils mangent aussi de grosses chenilles, ce qui les éloigne des autres perroquets pour les rapprocher des coraciostres. Ils ne vivent qu'en petite société, de quatre à huit individus; jamais ils ne forment des bandes innombrables, comme les autres cacatuidés.

Chaque partie de l'Australie, depuis les côtes septentrionales jusqu'à l'île de Van-Diémen, a son espèce particulière. Le calyptorhynque de Banks appartient à la Nouvelle-Galles du Sud, et se trouve surtout dans la partie comprise entre la baie de Morton et Port-Philippe. Il n'est pas rare dans les environs immédiats de Sydney, et de plusieurs autres villes. Son vol est lourd; il ne remue les ailes qu'avec peine. Rarement il s'élève haut dans l'air, mais il peut, d'une traite, parcourir une assez longue distance. Il fait alors entendre sa voix, qui est moins pénétrante que celle des autres cacatuidés. Certaines espèces ont un cri qui leur a valu le nom dont les ont baptisées les Australiens; d'autres poussent des sons plaintifs particuliers; il en est qui crient au repos et en mangeant, comme les corbeaux. Ils sont lents sur le sol, comme tous les perroquets; ils grimpent facilement, quoique avec lenteur, dans la cime des arbres.

Gould ne nous dit presque rien de leurs

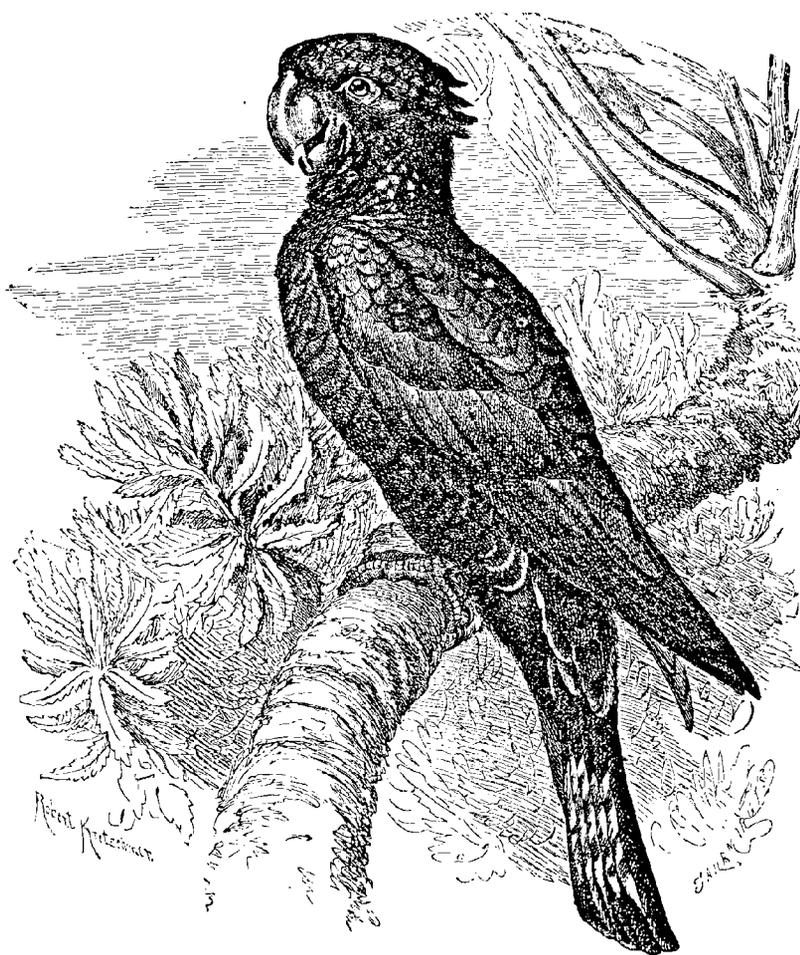


Fig. 28. Le Calyptorhynque de Banks (p. 40.)

facultés intellectuelles. La plupart sont craintifs et méfiants, par suite, sans doute, des chasses acharnées qu'on leur fait. Ce n'est que lorsqu'ils sont en train de manger qu'ils se départissent quelquefois de leur prudence.

Ils sont très-attachés les uns aux autres : quand l'un d'eux est tué ou blessé, ses compagnons ne l'abandonnent pas ; ils voltigent autour de lui, se perchent sur les arbres voisins, poussent des cris plaintifs, s'exposent sans hésiter aux coups du chasseur, qui peut ainsi détruire toute la bande.

La manière de manger des calyptorhynques est assez curieuse. Quelques-uns ont l'habitude de couper les petites branches des arbres fruitiers, pour s'amuser, paraît-il. Tous se servent de leur bec vigoureux pour extraire les insectes qui vivent dans le bois. Les grandes chenilles qui se trouvent sur les eucalyptées ne leur suffisent pas toujours. Guidés probablement par l'odorat, ils

chassent alors les larves qui minent le bois ; ils enlèvent l'écorce avec adresse, creusent des trous souvent profonds, jusqu'à ce qu'ils se soient emparés de leur proie. Quelques-uns paraissent être particulièrement insectivores ; d'autres préfèrent les graines, surtout celles des casuarinées et des banksiées. Ils semblent dédaigner les fruits ; ils se plaisent cependant à les mordre et à les couper, avant leur maturité, au grand détriment des habitants.

D'après ce que l'on sait actuellement, les calyptorhynques ne nichent que dans le creux des arbres. Ils recherchent les plus élevés et les plus inaccessibles, ceux auxquels un indigène ne peut grimper. Ils ne font pas de nid, au plus tapissent-ils le fond de leur demeure de quelques copeaux qu'ils ont arrachés aux parois. La femelle pond de deux à cinq œufs, de 4 cent. et demi de long sur 3 cent. et demi de large.

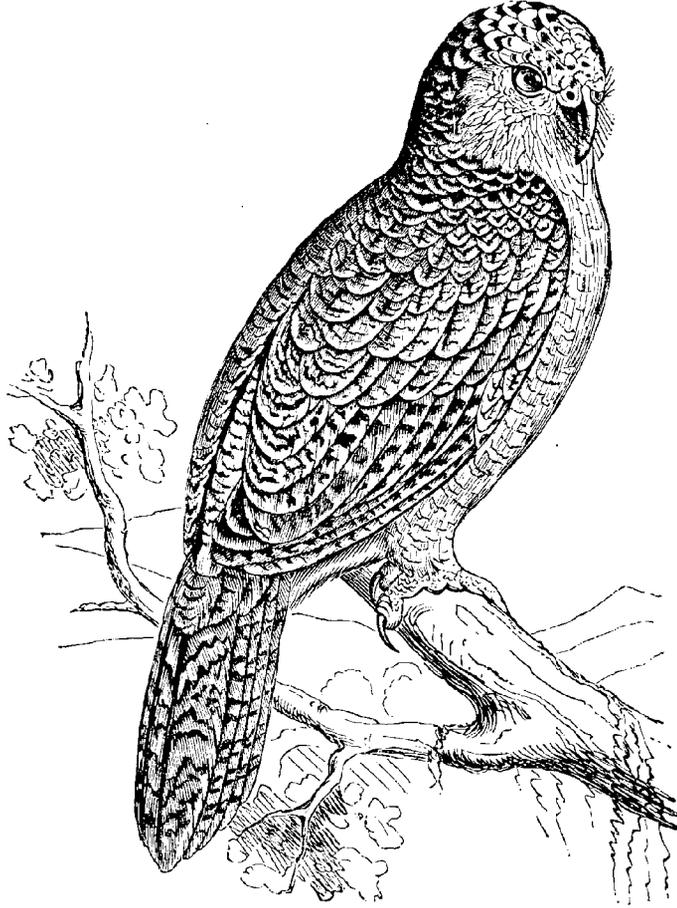


Fig. 29. Le Strigops habroptile.

Outre l'homme, les calyptorhynques ont encore à craindre, malgré leurs puissantes armes, les oiseaux de proie et les marsupiaux carnassiers.

**Captivité.** — Les calyptorhynques se voient rarement en captivité, car il est difficile de les

nourrir convenablement d'insectes. Je suis persuadé que, bien soignés, on pourrait facilement en conserver longtemps en Europe.

**Usages et produits.** — Les Européens ne semblent pas estimer beaucoup sa chair, qui est une friandise pour les misérables indigènes.

## LES STRIGOPIDÉS — STRIGOPES.

*Die Nachtpapageien.*

**Caractères** — De même que l'on place, avec raison, les hiboux et les faucons dans des familles différentes du même ordre ; de même on doit regarder l'espèce sur laquelle repose le genre dont nous allons parler comme représentant, parmi les perroquets, une famille bien distincte, caractérisée par un vrai disque facial, produit, comme

chez les strigidés, par la disposition radiée des plumes décomposées de la face.

### LES STRIGOPS — STRIGOPS.

*Die Nachtpapageien.*

**Caractères.** — Le nom de *strigops* (face de hibou), que l'on a donné à ce genre, est de tout

point mérité ; car l'espèce type ressemble tellement aux hiboux, qu'on serait porté à la ranger parmi eux, sans la disposition des doigts. Le bec des strigops est infléchi dès la base et en grande partie caché par les plumes allongées et ciliées de la face ; leurs ailes sont amples, arrondies et ne s'étendent pas jusqu'à l'extrémité des sus-caudales ; leur queue médiocre, convexe, représente par la résistance des rectrices, une queue de pic ; leurs tarses sont médiocres et leurs doigts longs.

Une seule espèce appartient à ce genre.

**LE STRIGOPS HABROPTILE — STRIGOPS  
HABROPTILUS.**

*Der Kakapo, The Owl-Parrot.*

**Caractères.** — Ce singulier perroquet (*fig. 29*), que les indigènes nomment *kakapo*, ce qui veut dire *perroquet de nuit*, est à peu près de la taille du hibou vulgaire, mais son corps est plus élancé. Son plumage mou est d'un vert foncé, assez régulièrement rayé, et irrégulièrement tacheté de jaune. Le ventre est plus pâle, plus jaunâtre que le dos, les raies y sont moins nettes ; la queue est verte, rayée de brun foncé.

**Distribution géographique.** — Le strigops habroptile n'habite que la Nouvelle-Zélande ; on ne le trouve même actuellement que dans les vallées les plus reculées des montagnes du sud ; il a presque totalement disparu des îles du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous devons à Lyall et à Haast des détails assez précis sur son genre de vie, et je ne crois pouvoir mieux faire que de les reproduire :

« Le strigops, dit Lyall, habite les versants secs des collines, ou le voisinage des rivières, là où se trouvent de grands arbres, que n'entourent ni fougères ni buissons. Nous aperçûmes cet oiseau, pour la première fois, sur une colline élevée d'environ 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer ; plus tard, nous en vîmes beaucoup dans la plaine, aux bords de la rivière et non loin de la mer.

« Il est très-remarquable, ajoute Haast, que le *kakapo*, si l'on excepte toutefois la vallée de la rivière Makavora, qui forme le lac Wanaka, ne se trouve nulle part sur le versant oriental des Alpes Zélandaises, bien qu'il y ait là de grandes forêts. Il semble confiné sur le versant occidental de cette chaîne de montagnes ; il ne franchit que le col peu élevé et boisé qui conduit des sources de la rivière de Haast à celles du Makavora, et arrive ainsi jusqu'à l'embouchure de celui-ci, dans le lac Wanaka, l'absence de forêts venant, là, li-

miter son aire de dispersion. Il est très-commun dans la vallée du Makavora, quoique les forêts y soient très-fréquentées par les bûcherons. Nous campions à la lisière du bois, nous entendions continuellement ses cris, mais aucun des ouvriers ne se doutait de la présence d'un aussi grand oiseau, bien que sa voix retentissante eût plus d'une fois fixé leur attention. Il est moins commun dans la vallée de Wilkin, où j'ai relevé des pistes de chiens sauvages. On n'en trouve pas trace dans la vallée du Hunter, qui n'est cependant isolée que par des montagnes peu élevées et un col assez bas, et dont les grandes forêts lui offriraient une demeure convenable. »

D'après Lyall, l'on reconnaît facilement les traces de cet oiseau. « Longues d'un pied environ, elles sont régulièrement aplaties jusqu'au bord, qui s'enfonce de 2 à 3 pouces dans la mousse, et se croisent à angle droit. Elles ressemblent étonnamment à celles des hommes ; si bien, qu'au commencement, nous étions persuadés que des indigènes avaient passé par là.

« Le *kakapo* habite des cavités creusées sous les racines des arbres, ou les crevasses des rochers. Beaucoup d'arbres de la Nouvelle Zélande ayant des racines qui s'élèvent au-dessus de terre, le *kakapo* trouve facilement où se loger ; mais il nous a semblé que ces cavités naturelles avaient encore été agrandies, quoique nous n'ayons trouvé nulle part de terre rejetée. »

Haast, qui paraît ne point avoir eu connaissance du travail de Lyall, est de la même opinion. « Tous les nids de *kakapos* que j'ai visités, dit-il, étaient établis dans des cavités naturelles ; j'en trouvai cependant un qui était artificiellement construit. Sur la rive nord de la rivière de Haast, près du confluent du Clark, à un endroit où la rive était élevée de 6 à 8 pieds, je remarquai plusieurs trous arrondis, où mon chien ne pouvait entrer. Il les flaira, et aussitôt il se mit à creuser sur un point découvrit le fond du terrier et en retira l'oiseau. Cette demeure avait été évidemment construite artificiellement, et il est bien possible que le *kakapo* ait la faculté de creuser la terre. »

« Souvent, ajoute Lyall, ces demeures ont deux issues, et les arbres sont creux au-dessus, sur une certaine étendue.

« De jour, on ne voit le *kakapo* que lorsqu'on le chasse hors de son nid ; nous ne pouvions le découvrir qu'avec l'aide de nos chiens. Auparavant, quand les chiens n'avaient pas encore été introduits dans l'île, et quand cet oiseau y était plus abondant, les indigènes le chassaient la nuit,

aux flambeaux. Maintenant, une race de chiens demi-sauvages qui s'est établie dans le nord de l'île, y poursuit sans cesse le cacapo, et le détruit dans la partie qu'elle habite. L'aire de dispersion de ces chiens est jusqu'ici limitée par une rivière; mais, dès qu'ils l'auront franchie, il est à craindre que cet oiseau ne disparaisse; car, malgré la vigoureuse résistance qu'il oppose à coups d'ongles et de bec, il finit toujours par succomber sous les coups de ses ennemis plus puissants: le sort du dronte lui semble donc réservé.»

« Les Moaris m'ont assuré, dit Haast, que le kakapo est courageux, et combat, souvent avec succès, contre les chiens. Je ne peux l'admettre qu'en supposant que ces chiens sont très-faibles. Avec les miens, jamais je ne vis de combat sérieux. Au commencement, à vrai dire, mes chiens étaient assez fortement blessés de coups de bec et d'ongles, mais ils ne tardèrent pas à savoir saisir leur proie, en l'empoignant immédiatement par le bec.

« On a admis jusqu'à présent que le kakapo était un oiseau nocturne, je crois qu'il n'en est pas tout à fait ainsi. On n'entend sa voix qu'une heure après le coucher du soleil, là où un feuillage épais fait de profondes ténèbres; c'est alors qu'il commence à errer, et c'était à ce moment, qu'attiré par la lumière, il s'approchait de nos tentes et se faisait prendre par nos chiens; cependant, deux fois je surpris de ces oiseaux le jour, en train de se repaître, et veillant au danger. La première fois ce fut une après-midi, par un temps sombre, dans une forêt clair-semée. Nous revenions à la côte, lorsque nous aperçûmes un kakapo, perché sur un arbre renversé, non loin de la rivière de Haast. Lorsque nous approchâmes, il prit rapidement la fuite, mais fut capturé par les chiens. La seconde fois, c'était aussi en plein jour, nous traversions un défilé de rochers, nous en vîmes un perché sur un fuchsia, dont il mangeait les fruits. Dès qu'il nous aperçut, il se précipita à terre, et disparut au milieu des rochers. Ce qu'il y eut de plus surprenant, ce fut qu'il n'ouvrit pas ses ailes pour ralentir sa chute. Pour savoir si cet oiseau pouvait voler, j'en mis un, qui avait été pris par un chien, sur une place découverte; mais, sans chercher à s'envoler, il courut au fourré le plus prochain, et avec une rapidité plus grande que je n'aurais pu m'y attendre, vu la lourdeur de ses formes. Je le voyais de côté: il me parut garder les ailes appliquées contre le corps. Mes compagnons, qui le voyaient par derrière, remarquèrent qu'il entr'ouvrait légèrement les ailes, mais sans les agiter; il ne s'en

servait donc que pour conserver son équilibre. Il court assez loin, comme nous le constatâmes d'après ses traces, que nous pûmes souvent poursuivre pendant plus d'un demi-mille.»

Lyall a vu voler le strigops. « Dans nos chasses, rapporte-t-il, nous ne vîmes voler cet oiseau, que pour monter sur un arbre creux, et y chercher un refuge. De là, il volait sur un arbre moins élevé, puis y grimpait rapidement, en s'aidant de sa queue, mais c'était à peine s'il remuait ses ailes.

« La voix du kakapo est rauque, et devient criarde lorsque l'oiseau est excité ou affamé. Les Moaris assurent qu'ils font souvent un bruit assourdissant, lorsqu'en hiver ils se réunissent par grandes compagnies, saluant de leurs cris les arrivants et les partants.

« L'estomac des kakapos que nous tuâmes renfermait une masse homogène vert pâle, quelquefois presque blanche, sans aucun mélange de fibres. Il n'y a pas de doute que ces oiseaux ne se nourrissent en partie de racines, en partie de feuilles et de jeunes pousses. Nous remarquâmes, à un endroit où ils étaient très-nombreux, que toutes les légumineuses qui croissaient au bord de la rivière étaient dépouillées de leurs pousses, et notre pilote, qui avait passé là plusieurs années, nous assura que les kakapos étaient les coupables. Presque toujours, nous trouvâmes leur bec couvert de vase desséchée.»

Haast est encore plus précis: « Le kakapo, dit-il, semble avoir besoin de l'eau des rivières pour délayer les plantes dont il remplit son estomac. Dans tous ceux que nous tuâmes, sauf deux qui avaient mangé des baies, nous trouvâmes le jabot rempli de mousses finement divisées, et en quantité très-considérable. L'oiseau paraît bien plus petit, lorsque son jabot est vide. La grande quantité de cet aliment peu nutritif que l'oiseau est obligé de consommer, explique comment il vit sur terre. Ce régime lui permet aussi de subsister là où ne se trouve aucun autre représentant de sa famille.

« Tandis que les autres oiseaux ont la peau doublée d'une couche de graisse molle, huileuse, celui-ci, et c'est sans doute une conséquence de son alimentation végétale, a une graisse solide, blanche; sa chair est meilleure que celle des autres perroquets, et a même un goût très-délicat. C'est un mets précieux pour le voyageur qui parcourt ces contrées désertes, et je comprends fort bien comment les Moaris des côtes occidentales se lèchent les lèvres, dès qu'on parle devant eux du kakapo.»

« Dans la dernière quinzaine de février et la

première quinzaine de mars, époque que nous passâmes dans les contrées habitées par les kakapos, dit Lyall, je trouvai souvent leurs demeures occupées par des petits, un ou deux, mais jamais plus. Une fois, je rencontrai un petit et un œuf pourri. D'ordinaire, mais non pas toujours, un adulte était avec les petits. Il n'y a pas de nid à proprement parler; le kakapo se creuse simplement un trou au milieu du bois pourri. L'œuf est blanc, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Les jeunes que nous trouvâmes étaient d'un âge variable, les uns ayant toutes leurs plumes, les autres étant couverts seulement de duvet.

**Captivité.** — « On nous apporta à bord beaucoup de jeunes encore en vie. La plupart moururent au bout de quelques jours, par manque de soins convenables, probablement; quelques-uns vécurent plusieurs mois. D'ordinaire, au bout de quelques semaines, leurs pattes s'atrophiaient, soit par manque d'espace, soit par insuffisance de nourriture. On leur donnait du pain trempé et des pommes de terre cuites. Lorsque nous les laissions courir dans le jardin, ils mangeaient des choux, de l'herbe, grignotaient toutes les feuilles vertes qu'ils trouvaient.

« Un kakapo, que je pus amener heureusement jusqu'à 600 milles anglais des côtes britanniques, se nourrit, pendant notre séjour à Sydney, de feuilles de *banksia* et d'*eucalyptus*; il aimait les noix et les amandes, et dans le voyage, je lui donnai presque exclusivement des noix du Brésil.

« A diverses reprises, il fut pris de convulsions. Il restait alors deux ou trois jours sans rien manger, criait beaucoup, menaçait de son bec quiconque l'approchait. On pouvait peu se fier à lui, et il mordait souvent jusqu'au sang, au moment où l'on s'y attendait le moins. Il était surtout de bonne humeur quand, le matin, on le sortait de sa cage. Dès qu'il était sur le pont, il se mettait à jouer avec ce qu'il trouvait, d'ordinaire avec mes pantalons et mes bottes. Il aimait surtout celles-ci, grimpait dessus, battait des ailes, témoignait son contentement de toutes les façons. Il se frottait contre, se roulait sur le dos, en agitant ses pattes. Il périt par accident.

« Un autre kakapo, que le capitaine Stokes

avait rapporté et confié au major Murray, était laissé libre dans le jardin. Il aimait la société des enfants, et les suivait pas à pas, comme un chien.»

### 3° LES PERROQUETS A LONGUE QUEUE.

*Die langschwanzigen Papageien.*

Dans la troisième et dernière tribu ou section, nous rangeons tous les perroquets à longue queue, ce que ne goûteront peut-être pas quelques classificateurs; cependant nous poursuivrons, quand même, notre plan.

**Caractères.** — Les perroquets à longue queue sont très-nombreux, très-différents les uns des autres, et leur taille est très-variable: on rencontre parmi eux les espèces les plus grandes, et d'autres espèces qui n'ont pas la taille du pinson. Tous ont une queue, qui égale au moins la longueur du corps, et dont les plumes médianes peuvent être doubles des autres. Les ailes sont pointues; repliées, elles recouvrent rarement plus du tiers de la queue. Le bec est vigoureux, presque toujours court, arrondi; dans quelques espèces seulement, la mandibule supérieure est allongée. Le plumage varie beaucoup. Jamais il n'est aussi fin que celui des loridés, mais jamais non plus il n'est écailleux, comme celui des perroquets proprement dits; les plumes sont plus longues que chez ceux-ci. Une huppe sur la tête est une exception. La couleur varie à l'infini, et c'est dans cette tribu que l'on remarque la diversité la plus considérable.

**Distribution géographique.** — Les perroquets à longue queue peuvent être regardés comme le type originaire de l'ordre: on les trouve partout où il y a des perroquets.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les localités les plus diverses: les uns vivent sur les montagnes élevées, les autres, sur les terrains en plaine, dans les vallées, le long des cours d'eau. Ils habitent cependant de préférence les forêts vierges.

Les perroquets à longue queue sont les plus répandus, et par suite ceux dont on connaît le mieux le genre de vie; c'est à eux surtout que se rapportent les considérations générales que nous avons exposées plus haut.

## LES MACROCERCIDÉS — ARÆ.

*Die Araras, The Macaws.*

**Caractères.** — A la tête des perroquets à longue queue, se placent naturellement les plus gran-

des espèces, c'est-à-dire les macrocercidés ou aras. Ils ont un bec très-grand, à arête large et



Corbett, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 30. La Perruche jaune (p. 52).

aplatie, recouvert à la base d'une membrane très-étroite, souvent cachée; à mandibule inférieure tronquée, fortement recourbée, sans angle maxillaire; les joues larges et nues, couvertes quelquefois de petites plumes disposées en séries; les pattes fortes, épaisses; les tarses courts; les ongles longs et recourbés; les ailes longues, pointues, descendant assez bas sur la queue, qui est plus longue que le corps; le plumage roide.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces de cette famille habitent presque exclusivement la partie orientale de l'Amérique du Sud. Elles y vivent au sein des forêts vierges, loin des demeures de l'homme.

**Mœurs, habitudes et régime.** — A l'opposé des autres perroquets, les macrocercidés vivent par petites bandes, ne se réunissant que très-rarement en troupes nombreuses. Ils se nourrissent de fruits; ils sont paisibles, moins vifs, mais tout aussi prudents que les autres perroquets. Ils nichent dans les arbres creux, et leur ponte est

BREM.

de deux œufs. Pris jeunes, ils s'appriivoient très-bien, et supportent facilement la captivité; aussi sont-ils abondants en Europe. Dans leur patrie, on les chasse depuis les temps les plus reculés, pour se procurer leur superbe plumage.

Grâce aux excellents travaux du prince Max. de Wied, de Humboldt, de Poeppig et de Burmeister, nous sommes à même de donner un aperçu très-exact des mœurs des espèces les plus remarquables.

### LES ARAS — *ARA*.

*Die Araras, The Macaws.*

**Caractères.** — Les aras ont pour caractères essentiels un bec très-élevé, garni d'une membrane à la base des deux mandibules; le tour des yeux et les joues nus, parsemés seulement de quelques plumes rares, étroites et comme ciliées.

Ce genre est assez riche en espèces: nous en décrirons quelques-unes.

III — 218

## L'ARA MACAO — ARA MACAO.

*Der Makao, The Macaw.*

**Caractères.**— Le macao (Pl. II) est une espèce que l'on peut voir dans tous les jardins zoologiques, comme dans toutes les ménageries. C'est un bel oiseau, de 68 cent. de long, sur lesquels plus de 33 cent. appartiennent à la queue, et qui a plus d'un mètre d'envergure. Son plumage est splendide. Il a la tête, le cou, le dos, la poitrine et le ventre d'un rouge écarlate ; les plumes de la nuque et de la partie supérieure du dos bordées d'un liséré vert, qui va en s'élargissant à mesure que l'on descend ; le milieu et la partie inférieure du dos, et le croupion bleu de ciel ; les petites couvertures supérieures de l'aile d'un rouge écarlate ; les moyennes vertes, celles de l'aisselle vertes, à reflets rougeâtres ; les sous-alaires primaires, les rémiges et les barbes externes des plumes de la queue d'un bleu d'outremer ; les barbes internes de celles-ci et les sous-alaires les plus rapprochées du corps d'un rouge mat ; les rectrices médianes rouges ; les barbes internes des rémiges noires. La partie nue des joues, sur laquelle existent seulement cinq ou six rangées de petites plumes rouges partant des narines et entourant les yeux, est couleur de chair, et comme poudrée de blanc. La base de la mandibule supérieure est couleur de corne claire ; la pointe, les bords et la mandibule inférieure sont noirs. L'iris est d'un blanc jaunâtre ; les pattes sont d'un gris noir, les ongles d'un brun noir.

La femelle porte le plumage du mâle.

Les jeunes individus ont des couleurs plus ternes que les vieux ; le rouge est plus brun, les plumes vertes sont bordées de vert-brun clair, et le liséré vert des plumes de la nuque est plus prononcé.

**Distribution géographique.** — De tous les aras, le macao est celui qui descend le plus loin vers le sud et remonte le plus haut vers le nord. Il est répandu dans tout le Brésil. Autrefois, on le rencontrait au voisinage immédiat des grandes villes, de Rio de Janeiro par exemple ; aujourd'hui, il a complètement abandonné les lieux cultivés.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les forêts vierges de la plaine, parcourues par de grands fleuves, sont les endroits où il se tient de préférence.

Il ne s'élève pas dans les montagnes ; mais on le rencontre sur les plateaux secs, élevés, brûlés en été par les chaleurs du soleil, ainsi

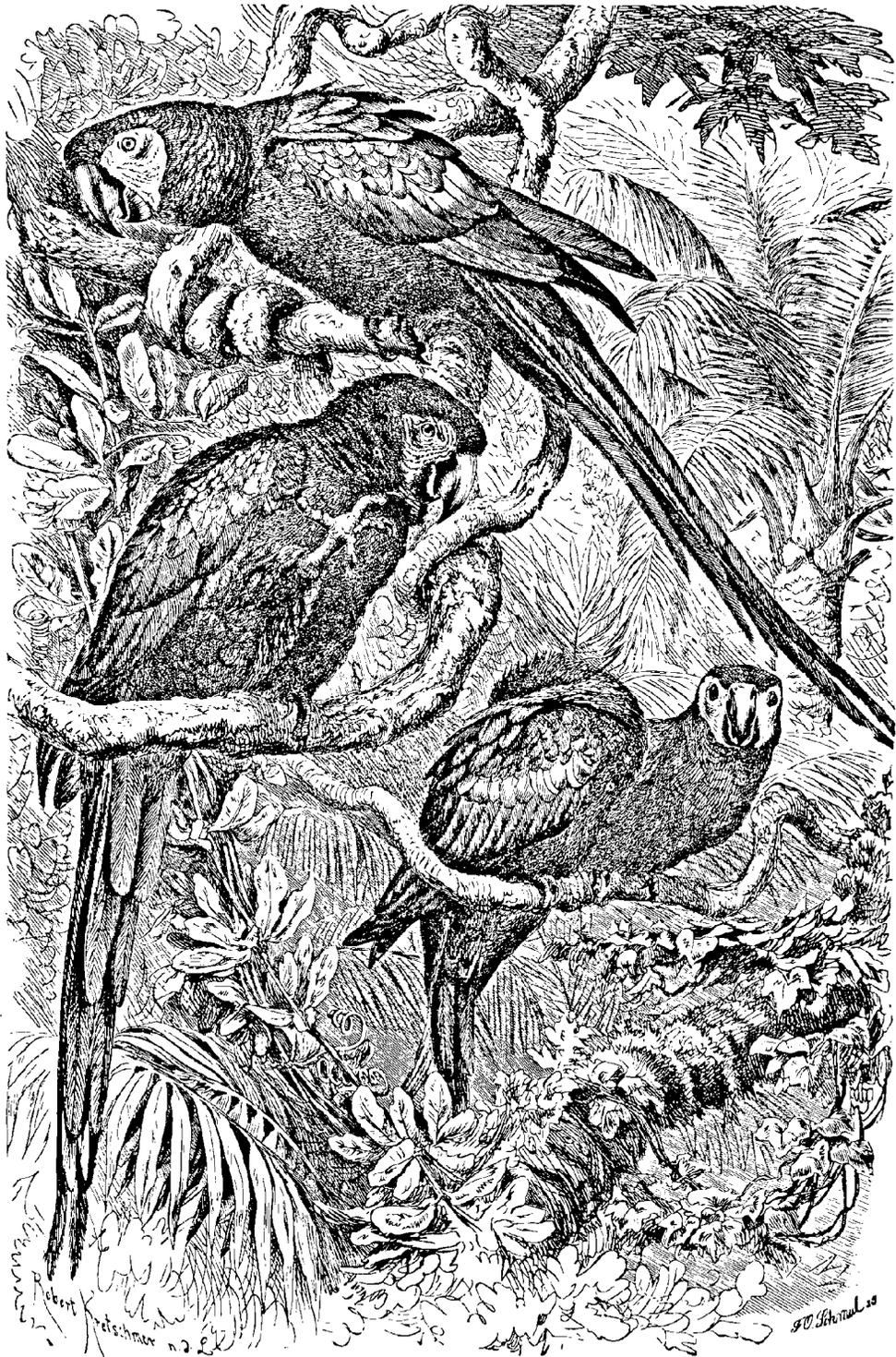
qu'au milieu des rochers, dans les montagnes désertes de la province de Bahia.

« En naviguant sur les rivières qui traversent les forêts, près de la côte, raconte le prince de Wied, on aperçoit ces superbes oiseaux, on les reconnaît à leur splendide plumage rouge, à leur longue queue, à leur voix, quand, battant lentement de l'aile, ils glissent dans l'air, se détachant sur l'azur foncé du ciel. » Les voyageurs parlent tous en termes enthousiastes et exagérés de ces apparitions qui surprennent l'Européen. Waterton dit que rien n'est plus beau qu'un vol de plusieurs milliers d'aras s'élevant dans les airs ; mais le prince de Wied et tous les observateurs consciencieux déclarent que personne n'a dû en voir réunie une pareille quantité.

« Le genre de vie de ces oiseaux, continue le prince de Wied, ne diffère pas de celui des autres perroquets. Pendant la grande chaleur du milieu du jour, on les voit se reposer, perchés sur les basses branches d'un arbre touffu. Quelques heures après, ils s'animent. Hors la saison des amours, ils sont en société à la recherche des fruits de palmiers, du *sapucaja*, etc., dont ils ouvrent les coques avec leur bec vigoureux. Comme tous les perroquets, ils se taisent dès qu'ils se sont abattus sur un arbre fruitier, et la chute des coquilles trahit seule leur présence. Dans plusieurs localités, surtout par la froide saison, je les vis occupés à rechercher le fruit d'une plante grimpante, que l'on nomme *sphinha* dans le pays. Ils grimpaient très-adroitement au milieu des lianes, et on pouvait alors les tirer facilement. Leur jabot était rempli des graines blanches de cette plante. Dans d'autres saisons, je trouvais leur bec coloré en bleu, par certains fruits.

« Le Vaillant dit que les aras sont des oiseaux stupides, ne craignant pas le chasseur ; je puis assurer, par ma propre expérience, que dans les forêts du Brésil, où ils sont très-nombreux, ce sont les oiseaux les plus défiants et les plus rusés. »

Lorsqu'ils sont perchés sur un arbre, et qu'ils sont en train de manger, tous se taisent ; c'est au plus si l'on entend un léger murmure, qui ressemble à celui d'une conversation humaine. Ils ne poussent de cris que lorsqu'ils sont troublés ou qu'ils volent ; ils crient surtout quand le chasseur, ayant pu s'approcher sans être aperçu, les effraye subitement par un coup de feu. C'est alors qu'ils poussent des cris assourdissants, et qu'ils peuvent, selon les paroles d'Al. de Humboldt, que nous citons plus haut, *couvrir le mugissement des torrents.*



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété fils, imp.

L'ARARA MACAO.



Leur cri est rauque, monosyllabique, et se rapproche du croassement des corbeaux. Le prince de Wied dit qu'on ne peut le traduire par les syllabes *ara* ou *arara*. Burmeister, par contre, affirme avoir entendu ces sons, et, d'après ce que j'ai pu observer chez des individus captifs, je suis entièrement de son avis.

Comme tous les perroquets, les aras sont de fidèles époux. « En janvier 1788, raconte d'Azara, Manuel Palomares, à un mille de la ville de Paraguay, tua un ara, et l'attacha à la selle de son cheval. L'époux de la victime suivit le chasseur, jusque dans sa maison, au milieu de la ville, se précipita sur le cadavre, sans vouloir le quitter, resta plusieurs jours à la même place, et se laissa enfin prendre avec les mains. Il demeura alors dans la maison. »

« Lors de l'accouplement, dit le prince de Wied, les aras recherchent l'endroit qu'ils ont déjà habité précédemment, si toutefois ils n'y ont pas été troublés. Ils demeurent ainsi de longues années fidèles à une même place. Ils choisissent, pour y établir leur nid, un arbre élevé, à la cime touffue, dont une branche est creuse ou en partie pourrie : ils en agrandissent la cavité avec leur bec, de manière à pouvoir s'y loger. C'est là que la femelle pond deux œufs blancs. »

Comme le dit Schomburgk, la longue queue de cet oiseau, sortant hors du nid, le trahit souvent. D'après d'Azara, les parents ne perdent jamais leur nid de vue, et y vont, chacun à leur tour, nourrir leurs petits. Quand quelqu'un s'approche, ils s'agitent. Les petits ne crient pas pour demander de la nourriture : ils frappent de leur bec les parois de leur demeure. Comme tous les perroquets, ils naissent très-imparfaits : et, alors même qu'ils ont commencé à voler, ils ont besoin longtemps encore des soins de leurs parents. Les indigènes les capturent avant qu'ils aient toutes leurs plumes, pour pouvoir les apprivoiser.

**Chasse.** — Les aras sont chassés avec autant d'ardeur par les blancs que par les Indiens. L'Européen est heureux, quand un coup de feu a mis un de ces superbes oiseaux en sa possession. « Le chasseur, dit le prince de Wied, caché par les buissons et par les troncs d'arbres, s'approche avec prudence d'une bande d'aras, et en abat souvent plusieurs d'un seul coup de fusil. Leur voix retentissante éveille l'attention du chasseur. On les tue avec du gros plomb, car il faut d'ordinaire tirer dans les cimes des arbres les plus élevés. Blessé, l'ara se cramponne à la branche de son bec et de ses pattes, et reste assez longtemps dans cette position.

**Captivité et domesticité.** — Les aras captifs paraissent avoir été de tout temps les oiseaux favoris des Indiens. « C'est avec admiration, dit Al. de Humboldt, que nous vîmes des aras apprivoisés, devant les huttes des Indiens, et courir dans les champs, comme, chez nous, les pigeons. Ces oiseaux sont l'ornement des basses-cours indiennes; et ils ne le cèdent pas en beauté aux paons, aux faisans dorés, aux hoccoes. Christophe Colomb avait déjà été frappé de cette habitude d'élever des perroquets, oiseaux si différents des poules; et, dès la découverte de l'Amérique, il remarquait que les Indiens mangeaient volontiers, au lieu de poules, des aras ou de grands perroquets. »

Il est cependant toujours dangereux d'avoir des aras, car, trop souvent, ils se servent de leur bec terrible. Il en est cependant qui s'apprivoisent très-bien. Mon père en vit un dans le cabinet du prince de Wied : il était libre de courir dans la maison, mais il ne quittait guère son maître, se laissait prendre par lui, porter sur le poing, et il lui pressait tendrement son bec contre les joues. Il regardait les étrangers avec des yeux fixes et perçants, comme s'il voulait graver profondément leurs traits dans sa mémoire. Le jardin zoologique de Hambourg possède plusieurs aras, très-apprivoisés. Ils ne témoignent cependant d'attachement qu'à leur gardien; à l'égard de toute autre personne, ils se montrent malicieux, comme les singes, et quelquefois même méchants. Leur gardien peut tout se permettre avec eux; devant nous, au contraire, ils prennent une mine furieuse, hérissent les plumes de la tête, et agitent le bec d'une façon menaçante.

L'ara n'apprend jamais à parler aussi bien que les autres perroquets, mais il n'est pas complètement dépourvu de cette faculté. « Mon ara, écrivait Siedhof à mon père, a appris à parler, et par les leçons d'une excellente pie bavarde que je possède.

« Je l'eus pendant plus de quatre mois, sans qu'il fit entendre autre chose que son horrible cri. Un jour, je dus le changer de place, et le mettre près de ma pie, qui ne cesse de babiller. Dix jours après, il se mit à parler de même.

« Maintenant, il appelle tous mes enfants par leur nom; il répète ce qu'il entend; cependant il ne parle que quand il est seul. »

Les aras supportent très-longtemps la captivité. D'Azara en cite un qui, après avoir vécu quarante-quatre ans dans la même famille, finit par tomber dans le marasme sénile, et ne put plus digérer que du maïs cuit.

On a rapporté que l'on peut faire reproduire

les aras en Europe. J'ignore la source de ce bruit, et ne puis rien dire à ce sujet : je sais seulement que, dans ces derniers temps, on n'a observé aucun cas de ce genre.

**Usages et produits.** — « La chair des aras, dit le prince de Wied, est pour le chasseur un mets délicieux. Elle a le goût du bœuf; celle des vieux oiseaux est dure, souvent très-grasse, surtout pendant la saison des froids, mais elle donne un excellent bouillon.

« On emploie les plumes à divers usages. Tout chasseur qui a tué un ara met à son chapeau les plumes bleues et rouges des ailes et de la queue. Les Brésiliens utilisent les pennes des ailes pour écrire; les sauvages en font des ornements. Avec les rémiges, ils empennent leurs flèches; avec les plumes, ils font des parures dont beaucoup d'entre eux se revêtent encore. Autrefois, les tribus un peu civilisées du Lingo-geral fabriquaient de pareilles parures, qu'ils conservaient dans des boîtes fermées avec de la cire.

« Les Toupinambes de la côte orientale, qui habitent le pays que j'ai parcouru, commencent d'une manière cérémonieuse la fête qu'ils doivent terminer en tuant et en mangeant un ennemi, fait prisonnier de guerre. Le bourreau, celui qui porte la massue, est enduit d'une couche de gomme, sur laquelle on fixe de petites plumes d'aras, et sa tête est ornée d'un diadème fait des plumes de la queue du même oiseau. Chez eux, des plumes d'aras sont le symbole de la guerre. Encore aujourd'hui, ils recherchent ces parures, dont les jésuites n'ont pu déshabituer qu'à grand-peine les tribus maintenant civilisées. »

#### L'ARA MILITAIRE — *ARA MILITARIS.*

*Die Soldatenara.*

**Caractères.** — Quelques aras méritent encore de fixer notre attention : à leur tête vient l'ara militaire, superbe oiseau, qui ne le cède pas en grandeur au macao. Il est vert bleuâtre, avec des raies brunes au ventre et au pli de l'aile; le front est marqué d'une bande de petites plumes rouges; les joues sont blanches, avec plusieurs rangées de petites plumes brunes; les pennes de l'aile sont bleues en dehors, d'un jaune vert en dedans, avec les bords noirs; il a les rectrices rouges à la base, bleues à leur extrémité, d'un jaune vert à leur face inférieure; les plus externes sont entièrement bleues. Le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — Cette espèce

est répandue dans tout le bassin supérieur de l'Amazone, et remonte vers le nord jusqu'aux États-Unis.

#### L'ARA MARACAVA — *ARA SEVERA.*

*Die Anakan.*

**Caractères.** — L'ara maracava, aussi nommé *anakan*, est plus petit que les précédents. Il n'a que 50 cent. de long et 75 cent. d'envergure; la queue mesure 25 cent., l'aile pliée près de 28. Le maracava est plus élancé que le macao et que l'ara militaire; il en diffère aussi par son plumage, qui est vert, avec des reflets bleuâtres sur la tête. Il a le front d'un rouge cerise; les rémiges bleues en dessus, d'un rouge sale en dessous, les primaires étant noires à leur bord interne, les secondaires vertes à leur bord externe. Les plumes de la queue sont d'un rouge de sang bleuâtre, avec des bords verdâtres, et l'extrémité bleue. Le bec est noir à la base, gris à la pointe; la cire, ainsi que les joues sont couleur de chair jaunâtre; celles-ci sont semées de petites plumes roides et noires; l'iris est couleur de chair jaunâtre; les pattes sont noires.

**Distribution géographique.** — Le maracava habite toute la partie chaude de l'Amérique, y compris les îles. Le prince de Wied l'aperçut souvent dans les forêts vierges, le long des fleuves, jusqu'environ au 19° de latitude australe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit dans les forêts et recherche les arbres les plus élevés. Souvent on le voit perché sur les branches sèches, surtout pendant les pluies d'orage, dont il aime à se faire mouiller.

Pendant la saison des amours, il vit avec sa femelle; le reste du temps, il forme des bandes nombreuses. Il parcourt la forêt, cherchant certains arbres, dont il préfère les fruits; il cause aussi de grands ravages dans les plantations de maïs. Son vol est très-rapide. Sa voix est rauque et perçante, plus forte que celle du macao.

Lorsqu'une bande de maracavas s'est abattue sur un arbre, les individus qui la composent font entendre un léger murmure, comme s'ils bavardaient; on dirait qu'ils ont une langue à eux. D'ordinaire, le mâle et la femelle se tiennent ensemble sur la même branche.

**Usages et produits.** — Les Européens, comme les Indiens, mangent avec plaisir la chair de ce perroquet.

**L'ARA ARARAUNA — ARA (Sittace) ARARAUNA.***D'e Ararauna, The blue and yellow Macaw.*

**Caractères.** — Nous avons passé en revue jusqu'ici des aras dont le plumage est d'un vert plus ou moins vif; nous en trouverons maintenant chez lesquels le bleu domine. Tel est l'*ararauna*, dont quelques auteurs ont fait, avec Wagler, sous le nom de *sittace*, le type d'un petit groupe à part. Cet oiseau, que l'on voit souvent en Europe, ne le cède pas en beauté à ses congénères. Il a le corps plus petit, mais la queue plus longue que le macao; sa taille a un peu plus d'un mètre, mais la queue figure pour au moins 55 cent.; l'aile, depuis le poignet jusqu'à la pointe des rémiges, mesure 41 cent.

Le front, la plus grande partie de la queue, un cercle autour de l'œil et un autre cercle autour du cou, sont verts. Le dos est bleu clair, le ventre jaune d'œuf. Les couvertures supérieures de la queue et les plumes du croupion sont bleues; les rémiges, d'un jaune mat à leur face inférieure, sont noires à leur face supérieure, les barbes externes étant plus foncées que les internes. Il en est de même à la queue. Le menton est plus foncé que la gorge. Les joues sont blanches, avec trois rangées de plumes noires. L'iris est blanc verdâtre. Le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — On ne connaît pas exactement l'aire de dispersion de cette espèce: elle ne paraît pas beaucoup s'étendre vers le sud, mais remonter assez loin vers le nord. Schomburgk vit des araraunas nombreux sur les arbres des rives du Rio-Tacutu. Le prince de Wied nous apprend qu'on les trouve près du Rio de San-Francisco-Pardo, et Aug. Saint-Hilaire en rencontra dans le voisinage de Contendas. L'espèce est rare sur la côte orientale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les observateurs s'accordent à dire que l'ararauna a les mœurs et le genre de vie du macao et des autres aras. Le prince de Wied traite de fable cette assertion d'un voyageur, que l'ararauna craint l'ara rouge et combat avec lui. Il croit que Lery n'a vu que des araraunas domestiques, lorsqu'il dit qu'ils nichent dans les arbres, autour des demeures de l'homme. Ces oiseaux ont complètement disparu du voisinage des lieux habités.

**Captivité.** — Les araraunas captifs, que l'on voit en Europe, ont été amenés de l'intérieur des terres dans les ports, et notamment à Bahia. Quelques amateurs les vantent beaucoup, et

disent qu'ils sont plus faciles à instruire que leurs congénères. Je ne m'en suis pas aperçu d'après ceux que j'ai pu observer.

**LES ANODORHYNQUES — ANODORHYNCHUS.***Die Blauararas.*

C'est avec raison que l'on a détaché des aras, pour en faire le type d'un petit groupe particulier, l'espèce qu'on leur associait sous le nom d'*Ara-hyacinthe*. Cet oiseau, en effet, se distingue autant des aras proprement dits, que le licmetis nasique diffère des vrais cacatoës.

**Caractères.** — Une mandibule supérieure très-bombée, très-forte, terminée par un crochet très-allongé, et se recourbant en faucille pardessus la mandibule inférieure; des joues couvertes de plumes serrées; un petit cercle autour de l'œil et un autre qui embrasse la base de la mandibule inférieure sont les caractères attribués à ce genre, que compose seule l'espèce suivante.

**L'ANODORHYNQUE HYACINTHE — ANODORHYNCHUS HYACINTHINUS.***Die hiazintfarbige Arara.*

**Caractères.** — Tout le plumage de cet oiseau est bleu d'outremer, la tête, la nuque, les ailes et la queue étant plus foncées que la gorge, la poitrine et le ventre. Éclairé d'une certaine façon, il a un reflet bleu de ciel clair. La face inférieure des ailes, les barbes internes des rémiges et la face inférieure de la queue sont d'un noir mat; les couvertures supérieures et externes de l'aile sont bordées de noir. Il a le bec noir brillant, les pattes gris-noir, l'iris brun-noir, les parties nues qui entourent l'œil et le bec d'un jaune foncé, légèrement poudrées. L'anodorhynque hyacinthe est à peine plus petit que le macao: il a 4<sup>m</sup>,03 de longueur totale, sur lesquels 60 cent. appartiennent à la queue. L'aile pliée mesure 44 cent.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau se rencontre surtout dans le bassin de Rio de San-Francisco, d'où il s'étend, vers l'ouest, jusqu'au fleuve de l'Amazonie. Il n'est commun nulle part.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On sait fort peu de choses de son genre de vie. Jamais on n'en a vu de troupes, et il vit seul avec sa femelle. Comparé aux macroceridés, il est peu craintif; il est aussi plus paisible et plus silencieux, du moins fait-il rarement entendre sa voix.

**Captivité.** — On n'en voit que dans quelques jardins zoologiques d'Europe, et encore n'y est-il pas commun.

## LES PERRUCHES — *CONURUS*.

*Die Perikitten, die Keilschwänze.*

**Caractères.** — Les perruches sont les plus proches voisins des aras; mais elles sont plus petites et se distinguent par leurs joues couvertes de plumes. Chez quelques espèces, l'œil est encore entouré d'un cercle nu; mais, chez les petites espèces, les plumes arrivent jusqu'au bord des paupières. Le bec est fort, court et large; la cire est en partie couverte de plumes; les narines sont entourées de plumes roides, et placées immédiatement sous le front. Les plumes du corps sont plus courtes et plus arrondies que chez les aras, et les rectrices sont d'une longueur moyenne. La couleur verte prédomine; le dessin du plumage est généralement simple; quelques espèces, cependant, sont réellement splendides.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Grâce aux excellentes observations du prince de Wied, nous connaissons le genre de vie des perruches. Partout, ces charmants oiseaux ornent les forêts de leur présence, et surtout celles que l'homme n'a point encore profanées; sur la côte, cependant, ils arrivent jusqu'au voisinage des habitations. Hors la saison des amours, les perruches vivent en bandes assez nombreuses; quand on les effraye, elles s'envolent avec la rapidité de la flèche, en poussant des cris, et vont se réfugier dans la cime d'un arbre. Le jour n'est pas encore levé, que déjà on entend leur voix perçante, et un peu grognonne. Après avoir donné le signal du départ par un cri d'appel, elles prennent leur vol et s'abattent dans les fourrés; mais, là, elles se se taisent sans cependant rester au repos. Elles sont, au contraire, sans cesse en mouvement: elles grimpent, montent, descendent de branche en branche, en s'aidant de leur bec, et en évitant de froter leur queue contre l'arbre. Leur couleur verte les fait souvent échapper à l'œil du chasseur. Dès qu'un danger les menace, elles restent silencieuses et immobiles. Ce n'est qu'en s'envolant, qu'elles se font entendre. Elles contribuent largement à animer les forêts, et souvent leur voix est le seul bruit qui frappe l'oreille. Là où les plantations sont voisines des bois qu'elles habitent, elles causent de grands dégâts. Elles exercent leurs ravages dans les champs de riz bien plus que dans ceux de maïs.

Après la saison des amours, surtout, elles se montrent sur la lisière de la forêt, accompagnées de leurs petits, qu'elles continuent à nourrir, bien que ceux-ci soient déjà complètement développés.

Elles nichent dans les troncs d'arbres creux, et pondent deux ou trois œufs blancs. Les petits croissent sans rien avoir à craindre de l'homme; car l'opinion générale au Brésil est que les perruches ne peuvent être dressées, n'apprennent jamais à parler et ne supportent pas la captivité.

**Captivité.** — Quelques espèces cependant sont assez estimées, et leur douceur fait qu'on en voit souvent dans les maisons. Quelques-unes, au dire de Schomburgk, sont très-recherchées par les Indiens, aussi voit-on dans leurs villages des troupes nombreuses de ces perruches apprivoisées.

Les Brésiliens les attachent d'ordinaire à un bâton fixé, par une de ses extrémités, au mur extérieur de leurs maisons.

Plusieurs espèces de perruches sont fréquemment apportées en Europe, et y trouvent des amateurs, qui ne veulent pas reconnaître que les Brésiliens ont raison dans l'opinion qu'ils se font de ces oiseaux.

Les perruches sont souvent considérées comme des oiseaux délicats: erreur. Il y en avait en 1869 au Jardin d'acclimatation, et des plus précieuses, qui ont parfaitement supporté les rigueurs de l'hiver dans les grandes volières ouvertes, c'est-à-dire presque en plein air. Tout ce monde ailé se reproduit presque sans soins et tend à se vulgariser de jour en jour dans les volières.

**Usages et produits.** — Les Indiens des environs de Fort-Union ornent leur coiffure avec des plumes de perruches.

### LA PERRUCHE JAUNE — *CONURUS LUTEUS*.

*Die Garuba.*

**Caractères.** — Cette perruche, que les Brésiliens appellent *garuba*, est un superbe oiseau (fig. 30), de couleur jaune, avec les ailes et la queue vertes et noires. La tête et les côtés ont des couleurs plus vives que le reste du corps. Les rémiges sont vertes en dehors, noires au bout et sur les bords; le bec est gris-jaune; les pattes sont couleur de chair, nuancées de gris; l'œil est entouré d'un cercle nu, très-étroit, blanchâtre; l'iris est jaune-orange foncé. La longueur de l'oiseau est de 40 cent., sur lesquels

plus de 16 appartiennent à la queue; l'aile pliée a également 16 cent.

**Distribution géographique.** — La garuba habite la partie nord du Brésil et le bassin de l'Amazone, mais elle y est rare.

**LA PERRUCHE A OREILLES BLANCHES — CONURUS LEUCOTIS.**

*Die Tiriba.*

**Caractères.** — Une des plus jolies perruches est sans contredit celle dont nous allons parler. Les Brésiliens la nomment *tiriba*. Elle a 25 cent. de long, dont plus de 10 appartiennent à la queue; la tête brune, avec des reflets métalliques d'un brun verdâtre; le bord du front, une ligne qui va de l'œil au bec, les joues, la gorge d'un rouge cerise; les oreilles blanches; le cou, le dos, les ailes d'un vert foncé; la pointe des ailes, le milieu du ventre, le poignet rouges; le milieu de la poitrine d'un vert olive, avec les plumes marquées, comme celles de la gorge, d'une bande blanche, bordée de noir. Les rémiges ont en dehors des reflets vert bleuâtre, noirs en dedans. La queue est verte à la base, d'un rouge cerise à la face supérieure, d'un rouge de sang à la face inférieure; le bec est gris et blanc à la pointe; les pattes sont d'un gris cendré, foncé; l'iris est orange; le cercle qui entoure l'œil noir.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère à peine par le plumage.

Les jeunes ont des couleurs moins vives, un dessin moins nettement marqué.

**Distribution géographique.** — La perruche à oreilles blanches est très-commune dans certaines parties de la côte orientale du Brésil, sans l'être autant cependant que les autres espèces.

**LA PERRUCHE DE LA CAROLINE — CONURUS CAROLINENSIS.**

*Der Karolinaperikitt, The Carolina Parrot.*

**Caractères.** — C'est la seule espèce de ce genre qui appartienne à l'Amérique du Nord. Elle a de 33 à 36 cent. de long, et de 55 à 58 cent. d'envergure; la longueur de la queue est d'environ 16 cent., celle de l'aile pliée de 19 cent. Elle est d'un beau vert, plus foncé sur le dos qu'au ventre, où il est un peu jaunâtre; le front, les joues, la partie postérieure de la tête, les épaules et les rémiges sont rouge-orange; la nuque est jaune doré; les grandes couvertures supérieures de l'aile sont vert-olive, à pointe jaune; les rémi-

ges primaires d'un noir pourpre foncé; les rectrices médianes bleues le long de la tige.

La femelle est plus terne que le mâle; les jeunes sont entièrement verts, sauf la partie antérieure de la tête qui est orange.

**Distribution géographique.** — La perruche de la Caroline se trouve dans l'Amérique du Nord, jusqu'au 42° de latitude, et elle paraît y supporter parfaitement le mauvais temps. Wilson assure qu'il a été très-surpris de voir, au mois de février, au milieu d'une tourmente de neige, un vol de ces oiseaux passer en criant le long de l'Ohio. On en trouve même quelquefois plus au nord, dans les environs d'Albani; mais ce sont des individus égarés, et le prince de Wied nous rapporte que ces oiseaux ne se rencontrent plus aussi loin qu'autrefois, et ne sont plus aussi communs.

Il en vit, au printemps, sur les bords du Mississippi, des bandes innombrables, et il en trouva encore le long du cours inférieur du Missouri, mais plus dans le bassin supérieur.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La perruche de la Caroline recherche les endroits où le sol fertile est recouvert d'une mauvaise herbe, la bardane rugueuse, dont les fruits, quoique hérissés de longues épines, leur offrent une nourriture abondante. De plus, elle envahit les plantations, et y cause de grands ravages, détruisant plus qu'elle ne mange.

Wilson, Audubon et le prince de Wied nous ont fait connaître les mœurs et les habitudes de cette espèce.

« La perruche de la Caroline, dit Audubon, ne se contente pas seulement des fruits de la bardane rugueuse; elle mange de tous les fruits, aussi est-elle on ne peut plus détestée des planteurs, des paysans et des jardiniers. Les champs de céréales sont souvent visités par ces oiseaux, qui les couvrent complètement, comme si l'on y avait étendu un magnifique tapis. Elles se massent autour des gerbes, tirent à elles la paille, gâtent deux fois plus de grains qu'il ne leur en faudrait pour se rassasier. Elles s'abattent sur les pommiers et sur les poiriers, quand les fruits sont encore très-petits, et en enlèvent les pépins. Dans les vergers, où elles arrivent aussi en masse, elles entament les fruits, en retirent les pépins encore moux et laiteux, jettent le fruit à terre, en prennent un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'arbre soit entièrement dépouillé. Les autres produits du sol, le maïs seul excepté, ne sont pas à l'abri de leurs atteintes. Il va sans dire que le planteur cherche à venger la perte

de ses récoltes, et livre aux perruches de véritables batailles. Dix ou vingt souvent sont abattues d'un seul coup, mais les autres reviennent néanmoins à la même place. C'est ainsi que j'en ai vu tuer plusieurs centaines en quelques heures.»

« La perruche de la Caroline, dit Wilson, est un oiseau très-sociable, et qui témoigne à ses semblables le plus vif attachement. Lorsque l'on tire sur un vol de ces oiseaux, et que l'on en tue un, tous les autres reviennent, entourent la victime en poussant des cris lamentables, s'efforcent de lui porter secours, et s'abattent sur l'arbre le plus voisin. Le chasseur tire-t-il de nouveau, leur conduite ne change pas; leur dévouement, au contraire, en semble surexcité; ils s'approchent de plus en plus des individus qui ont succombé. Souvent, ils se donnent l'un à l'autre les mêmes témoignages de tendresse que les inséparables; ils se grattent, se nettoient mutuellement; les deux époux sont toujours l'un près de l'autre.

« Il est difficile de voir un contraste plus frappant que celui qui existe entre le vol léger et rapide des perruches de la Caroline, et leur allure maladroitement au milieu des branches et surtout à terre. En volant, elles rappellent les pigeons. Elles se tiennent en rangs serrés; elles s'avancent avec la vitesse du vent, en poussant des cris retentissants. D'ordinaire, elles vont en ligne droite; mais, parfois, elles décrivent une ligne ondulée, et changent brusquement de direction.

« Elles recherchent surtout les grands sycomores et les platanes, dont les troncs creux leur offrent un asile. A trente ou quarante, et plus encore lorsqu'il fait froid, elles se fourrent dans un même trou. Elles s'y suspendent aux parois, comme les pics, s'y cramponnant avec leur bec et leurs ongles. Elles paraissent dormir beaucoup: du moins, rentrent-elles souvent le jour dans leur nid, pour y faire une petite sieste.

« Elles aiment beaucoup le sel. On les trouve toujours en très-grand nombre au voisinage des salines; elles y couvrent le sol et les arbres, à un point que, parfois, l'on n'aperçoit absolument que le vert brillant de leur plumage.

**Captivité.** — « Curieux de savoir si ces perruches s'appriivoient facilement, continue Wilson, je résolus d'en élever une qui avait été légèrement blessée à l'aile. Je fis construire une sorte de volière à la proue de mon canot, et je lui donnai de la bardane. Les premiers jours, elle ne fit que manger, dormir et ronger les barreaux de sa cage.

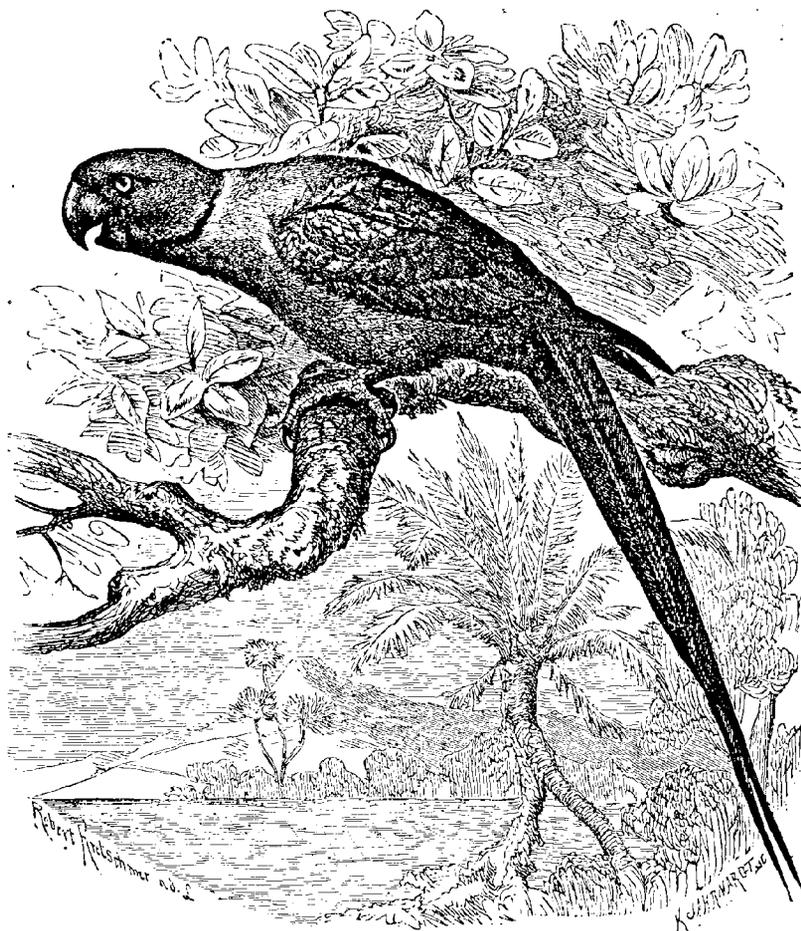
« Lorsque je quittai la rivière et parcourus le

pays, je la portai avec moi, dans un foulard de soie, malgré tous les désagréments que cela pouvait me causer. Les chemins étaient alors horriblement mauvais; il fallait passer à la nage des rivières et des torrents, traverser des marais, sur une étendue de plusieurs milles. Souvent, l'oiseau s'échappait de ma poche, et j'étais obligé de mettre pied à terre, pour le retrouver au milieu des herbes ou des roseaux. Plusieurs fois, je fus prêt à l'abandonner, mais je persistai dans mon dessein. Quand, la nuit, nous campions dans la forêt, je le mettais sur mes bagages, près de moi; le lendemain matin, je l'emportais de nouveau. Je fis ainsi plus de mille lieues. Lorsque j'arrivai dans les territoires de chasse des Indiens, j'étais régulièrement entouré de Peaux-Rouges, hommes, femmes et enfants, qui regardaient en riant mon singulier compagnon de voyage. Les Chickasaws le nommaient dans leur langue *kelinky*, mais ils changèrent d'appellation, lorsqu'ils m'entendirent l'appeler *Polly*. Cette perruche devint plus tard un moyen d'union entre ces peuplades et moi.

« Lorsque je fus arrivé chez mon ami Dunbar, je me procurai une cage, où je logeai ma perruche, et je la suspendis devant la maison. Bientôt, elle se mit à appeler ses semblables, et, chaque jour, la maison était entourée de bandes nombreuses de ces oiseaux, qui s'entretenaient avec *Polly*. J'en pris une, qui était aussi légèrement blessée à l'aile, et la mis dans la cage, au grand contentement de ma perruche. Elle s'approcha de sa nouvelle compagne, parut compatir à son malheur, la caressa de son bec. Mais ma nouvelle capture ne tarda pas à mourir, et *Polly* fut plusieurs jours agitée et inconsolable. Je mis un miroir près de l'endroit où elle se tenait d'ordinaire, elle vit son image, et son ancienne gaieté parut revenir: elle était hors d'elle-même de joie et de plaisir. C'était un spectacle touchant que de la voir, le soir, appuyer sa tête contre le miroir, et exprimer son contentement par ses cris.

« Bientôt, elle connut son nom: et se mit à répondre quand on l'appelait. Elle grimpa sur moi, se plaçait sur mon épaule, prenait son manger dans ma bouche. J'aurais complété certainement son éducation, sans un triste accident. Un matin, pendant que je dormais encore, la pauvre *Polly* s'envola du bord, et se noya dans le golfe du Mexique.»

Les captives que le prince de Wied essaya d'élever, prirent de suite de la nourriture et s'appriivoisèrent rapidement. Au commence-



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, edit.

Fig. 31. Le Paléornis à collier (p. 56).

ment, elles mordaient quiconque les touchait, mais bientôt elles s'habituaient à la société des hommes. Une d'elles périt tristement. Elle avait été prise en hiver, et mise dans une chambre. La chaleur de la cheminée, qu'elle recherchait, causa sa perte, en déterminant une inflammation du cerveau, à laquelle elle succomba.

### LES ÉNICOGNATHES — *ENICOGNATHUS*.

*Die Nasensittiche.*

**Caractères.** — Ce genre, caractérisé par un bec très-allongé, relativement grêle, à mandibule supérieure à peine recourbée, très-aiguë à la pointe, et du double de la longueur de la mandibule inférieure, dont les bords sont crénelés, ne renferme qu'une espèce.

BREHM.

### L'ÉNICOGNATHE LEPTORHYNQUE. — *ENICOGNATHUS LEPTORHYNCHUS*.

*Der Choroy.*

**Caractères.** — Cette espèce, que les Chiliens nomment *choroy*, représente le nester, dans la famille des macroceridés: remarquable par la forme de son bec, elle n'a rien de brillant dans son plumage, dont la teinte générale est le vert foncé; les ailes sont bleuâtres, avec une tache noire au bout des pennes; les rectrices sont brunâtres, avec la pointe rouge de sang; la tête est verte, le front marqué d'une bande rouge; un trait rouge va du bec à l'œil; la partie supérieure de la tête est parcourue par des bandes foncées, mal limitées; le ventre est vert, avec une tache rouge entre les cuisses, plus prononcée chez le mâle que chez la femelle. La longueur totale est

III — 219

d'environ 36 cent., la queue figurant pour presque la moitié de cette longueur.

**Distribution géographique.** — L'espèce paraît propre aux îles de Chiloë, sur la côte du Chili.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'énicognathe leptorhynque ou *choroy* ressemble au licmétis nasique et il en a les habitudes. C'est ce qui ressort de la relation suivante que nous devons à Böeck. « Cet oiseau, dit-il, est très-commun : on en rencontre souvent des bandes de plusieurs centaines, qui poussent des cris assourdissants. C'est le pillard le plus redoutable des champs de blé et de maïs, des pommiers, dont il coupe les fruits, pour manger les pépins. C'est un oiseau plutôt terrestre qu'arboricole, et souvent il couvre de grandes étendues des pampas. Il arrive dans la Valdivia au commencement d'octobre, et y reste jusqu'en avril ; chaque jour, il en vient

des bandes du nord, qui reprennent, le soir, dans la même direction. Je ne sais où ils se rassemblent pour passer la nuit. Les bandes suivent une direction déterminée, et chaque troupe va pour ainsi dire sur les traces de celle qui l'a devancée. En avril 1853, une de ces routes passait immédiatement au-dessus de la maison de Landbeck, et l'on put, de la porte, tuer plusieurs de ces pillards. Leur chair est dure et coriace.

« Ils devaient nicher dans le voisinage, car souvent on nous apporta des petits. On peut les élever sans peine. »

C'est là tout ce que nous savons de la vie de cet oiseau. J'ai cru cependant devoir le mentionner, car il nous montre comment un type se répète dans plusieurs familles différentes. S'il n'avait pas la queue des perruches, on mettrait l'énicognathe leptorhynque à côté du nector et du licmétis nasique.

## LES PALÉORNITHIDÉS — PALÆORNITHES.

*Die Sittiche.*

**Caractères.** — Dans l'ancien monde, les perroquets à longue queue sont représentés par des espèces très-nombreuses, offrant par conséquent entre elles de grandes différences, mais se rapportant toutes à un type commun. Elles constituent une famille caractérisée par un corps élancé, une queue pointue, de la longueur du corps, un plumage abondant et de couleurs très-vives.

**Distribution géographique.** — Ces perroquets habitent l'Afrique centrale et méridionale, une grande partie de l'Inde et l'Australie. Dans les localités qui leur sont favorables, on les rencontre en très-grand nombre.

Les espèces australiennes se reconnaissent à leur queue large, et on en a fait un groupe à part. Bien que certains naturalistes ne trouvent pas cette différence suffisante pour justifier une pareille division, on ne peut nier cependant que l'Australie n'ait marqué ces perroquets de son cachet, comme elle l'a fait pour les cacatoës ; on est donc en droit de séparer les perroquets à large queue des autres, et de diviser ceux-ci, à leur tour, en deux tribus, l'une de ces tribus renfermant les strigops.

### LES PALÉORNIS — PALÆORNIS.

*Die Edelsittiche.*

**Caractères.** — Les paléornis, que l'on a quelquefois nommés *perruches à queue en flèche*, se distinguent par un bec généralement bombé, robuste, et surtout, (ce qui leur a valu leur nom générique), par les deux rectrices médianes, qui sont bien plus longues que les latérales et taillées en lanières étroites.

#### LE PALÉORNIS A COLLIER — PALÆORNIS TORQUATUS.

*Der Halsbandsittich, The ringed Parrakeet.*

De tous les paléornis, le plus célèbre est celui qui porte le nom d'Alexandre le Grand (*palæornis Alexandri*), en l'honneur du conquérant qui l'introduisit en Europe.

Dans la même patrie habite une autre espèce très-voisine, mais plus petite, que la plupart des naturalistes ne distinguent pas du paléornis noble d'Afrique (*palæornis cubicularis*) : c'est celle dont nous allons faire l'histoire.

**Caractères.** — Le paléornis à collier est un très-beau perroquet, et un des plus grands de la famille qui nous occupe. Le mâle a de 38 à

44 cent. de longueur totale, sur lesquels plus de 27 cent. appartiennent à la queue. La longueur de l'aile pliée n'est que de 16 cent. Son plumage est vert brillant; surtout au-dessus de la tête; le ventre est plus pâle, les ailes plus foncées. Les côtés du cou et les joues sont d'un bleu de ciel tendre; une raie noire à la gorge et une bande d'un rose superbe séparent ce bleu du vert du cou. Les extrémités des plumes caudales sont bleu de ciel; la face inférieure des ailes et de la queue est vert jaunâtre. Le bec est rouge vif, plus foncé à la pointe de la mandibule supérieure; les pattes sont grises; l'iris est blanc jaunâtre.

Les jeunes, avant la mue, sont d'un vert plus terne et plus clair que ceux qui ont déjà mué.

**Distribution géographique.** — Le paléornis à collier est répandu dans toute l'Afrique centrale, depuis la côte occidentale jusqu'au versant oriental des montagnes de l'Abyssinie. Il ne se trouve pas exclusivement dans ces immenses forêts vierges, qui couvrent toutes les plaines du centre de l'Afrique; on le rencontre souvent aussi dans des forêts plus petites, là où croissent quelques arbres verts, bien touffus, dans la cime desquels il peut, en toute saison, trouver un abri. Dans l'Afrique occidentale, il arrive jusqu'à la côte. Je l'ai vu dans le nord-ouest de l'Afrique au sud du 15° de latitude nord, mais je ne l'ai pas rencontré en Abyssinie. Chose singulière, je ne l'ai vu que là où il y avait des singes; je finis donc par être certain que partout où je trouvais des singes, il devait y avoir des perroquets, et réciproquement. De grandes forêts, arrosées abondamment par des cours d'eau, présentent, en effet, à ces deux animaux, toutes les conditions favorables d'existence.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le voyageur a de la peine à apercevoir le paléornis à collier. On l'entend plus qu'on ne le voit; ses cris stridents dominent les mille bruits de la forêt, et cela d'autant mieux que ces oiseaux vivent toujours en nombreuses sociétés.

Une de ces bandes s'établit dans un bosquet de tamariniers ou d'autres arbres bien touffus, et elle part de là chaque jour pour parcourir son domaine. Le matin, les oiseaux sont encore assez tranquilles; mais, dès que le soleil est levé, ils s'en vont, criant et piaillant, en quête de nourriture, et l'on voit les bandes traverser la forêt. Les forêts d'Afrique sont pauvres en arbres fruitiers; mais les plantes qui poussent à l'ombre des grands arbres portent en abondance des graines qui tombent et que vont ramasser les pa-

léornis. Ce n'est que lorsque les petits fruits ronds du jujubier ou les gousses du tamarinier ont atteint leur maturité, que ces oiseaux ne vont plus à terre. Il est probable qu'ils ont aussi une nourriture animale; du moins, j'en ai souvent vu occupés à détruire des nids de fourmis ou de termites, et j'ai observé des paléornis captifs, qui étaient très-friands de viande. On les surprend rarement dans les champs qui côtoient les forêts: bien que l'on élève facilement les paléornis captifs avec les céréales qui croissent dans la contrée, ils semblent préférer les fruits de la forêt.

Vers midi, ils vont s'abreuver, puis montent sur un arbre, pour s'y reposer pendant quelques heures. C'est le moment de bavarder et de crier; l'on est ainsi averti de la présence d'une bande, mais il est difficile de l'apercevoir, cachée qu'elle est au milieu du feuillage, dont la teinte s'harmonise avec celle du plumage de ces oiseaux.

Dès qu'ils remarquent quelque chose de suspect, ils se taisent, ou s'en vont silencieusement et prudemment, s'ils craignent d'être poursuivis. Des centaines de voix, partant du haut d'un arbre, au pied duquel on s'arrête, se faisaient entendre; instantanément, tout devient tranquille et silencieux, et bientôt il n'y reste plus un seul paléornis: tous sont partis l'un après l'autre, se sont réfugiés sur un autre arbre, où éclatent alors leurs cris de triomphe.

Après le repos, les paléornis vont une seconde fois faire un repas et s'abreuver; le soir, ils se rassemblent sur leurs arbres favoris, s'y établissent le plus sûrement et le plus commodément et crient plus encore que dans la journée. Au printemps, alors que la forêt vierge est parée de toute sa splendeur magique, les paléornis se réfugient dans les troncs d'arbres creux; pendant la sécheresse, ils sont obligés de dormir sur les branches des arbres verts, car les trous de ceux-ci sont insuffisants pour les recevoir tous, et les arbres dépouillés de leurs feuilles ne leur offrent pas un abri assez sûr; de là proviennent des cris, des disputes plus animées qu'à toute autre époque.

Les paléornis volent rapidement, mais, par contre, leur marche à terre est lente et lourde, et ils ne grimpent sur les arbres qu'avec difficulté. Leur vol rapide ne doit pas s'exécuter sans beaucoup de fatigue pour l'oiseau, car il exige de nombreux coups d'ailes. Il devient un léger balancement, lorsque l'oiseau va s'abattre. Jamais le paléornis à collier ne s'élève en l'air pour prendre ses ébats comme font bien d'autres oiseaux: il ne vole que pour se rendre d'un en-

droit à un autre, et s'arrête dès qu'il est arrivé. Sa marche (c'est à peine si on ose lui donner ce nom) consiste en une espèce de titubation maladroite. Il traîne péniblement son corps, en relevant sa longue queue, pour l'empêcher de traîner sur le sol. Des paléornis, à terre, font un effet du plus haut comique.

La saison des pluies, c'est-à-dire le printemps africain, est l'époque des amours des paléornis. Dès les premières pluies, les gigantesques adansonias se sont couverts de feuilles et de fleurs, et les trous de leurs branches offrent beaucoup d'abris qui sont vite occupés. C'est là que vivent les paléornis; en sociétés nombreuses, après quelques disputes pour la possession du meilleur nid. Vers la fin des pluies, on voit les parents avec leurs petits, et toutes les familles se réunissent de nouveau en bandes très-nombreuses.

**Chasse.** — Dans les parties de l'Afrique que j'ai parcourues, le collectionneur européen est le seul qui chasse le paléornis à collier avec les armes à feu. Les indigènes ne prennent pas la peine de les chasser; c'est au plus s'ils en capturent de vivants, quand ils savent pouvoir les vendre. Bien que très-communs, ces oiseaux ne sont pas faciles à tirer; leur ruse déjoue le chasseur le plus adroit. J'ai su mettre à profit leur méfiance, pour les tuer plus facilement. Quand j'avais reconnu une compagnie de paléornis, je me postais sous l'arbre touffu le plus voisin, en envoyant un de mes compagnons menacer l'arbre où était la bande. Les perroquets s'envolaient, venaient vers moi, et je les tirais presque à coup sûr.

Dans l'Afrique centrale, on n'a pas de procédé particulier pour prendre ces oiseaux; néanmoins, l'on s'empare des jeunes, et l'on surprend quelquefois, la nuit, un vieux endormi dans son nid. On n'emploie pas de filets, bien que l'usage de ces engins soit connu des indigènes.

Au Sénégal, on leur fait une chasse plus réglée, et c'est de là que viennent presque tous ceux que l'on voit en Europe. Ils doivent y être très-faciles à prendre et très-communs, car ceux que l'on apporte en Europe n'y sont pas d'un prix bien élevé.

**Captivité.** — J'ai eu assez souvent des paléornis captifs, et je n'ai pas eu à m'en louer. Une fois, j'en possédai dix-huit. Je leur donnais toute la liberté possible; je leur avais abandonné une grande chambre; je les nourrissais bien et espérais garder toute la bande. Mon attente fut déçue; ces oiseaux fondirent les uns sur les autres,

et les plus forts tuèrent les plus faibles. Ils leur ouvraient le crâne et mangeaient la cervelle, comme le font les mésanges charbonnières. Par contre, j'ai vu souvent, chez des oiselleurs, des douzaines de paléornis, réunis dans une même cage, et y vivant en parfaite harmonie.

Des amateurs m'ont assuré qu'en s'occupant d'eux, on les apprivoise rapidement; qu'ils s'attachent à leur maître, mais apprennent peu à parler. La beauté de leur plumage est sans contredit leur plus grand mérite.

#### LE PALÉORNIS DE PONDICHÉRY — *PALEORNIS PONDICERYANUS.*

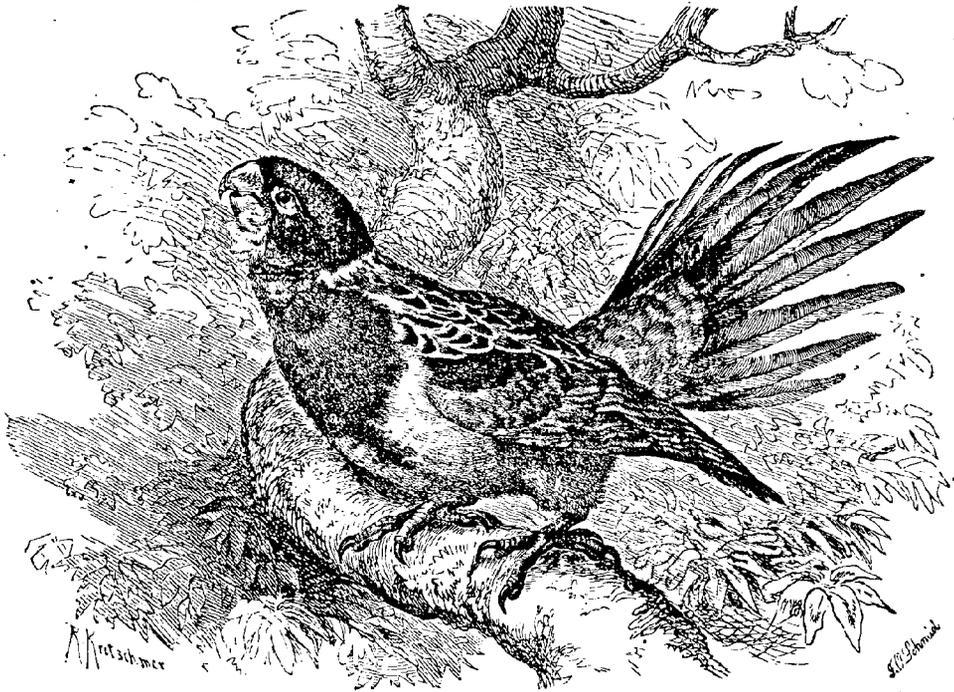
*Der Bettet.*

**Caractères.** — Ce paléornis, que les Malais nomment *bettet*, a des couleurs plus variées, mais n'est pas plus beau que le paléornis à collier, ou que celui d'Alexandre: il a environ la taille de l'espèce précédente, dont il diffère par son plumage. Le vert domine encore, mais le rose, au lieu de former un collier, s'étend sur toute la poitrine et, chez le mâle, jusque sur la tête. La nuque est vert-de-gris; le dos vert de poireau; les côtés des ailes sont d'un vert jaune, les plumes étant plus ou moins largement bordées de jaune; la queue et les ailes sont d'un vert bleuâtre en dessus, d'un vert jaune en dessous. Le ventre est vert, mais plus pâle que le dos. La tête et la poitrine tranchent nettement sur les autres parties, et il est difficile de bien décrire leurs couleurs. Les plumes de la tête sont d'un rose bleuâtre ou grisâtre; une mince bande frontale, d'un noir mat, s'étend jusqu'aux yeux; les côtés du cou sont noirs aussi. La poitrine est rose ou rouge-brique clair, et comme piquetée de gris, car toutes les plumes se terminent par une petite pointe grise. Le bec est noir, les pattes sont d'un jaune verdâtre, l'iris est gris jaunâtre.

Les sexes se distinguent par la couleur de la tête, plus rouge chez l'un, plus verte chez l'autre; mais cette différence est si peu tranchée que j'ai en ce moment une paire de ces oiseaux sous les yeux, sans pouvoir dire quel est le mâle, quelle est la femelle.

**Distribution géographique.** — Le Bengale est la patrie de cette espèce.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le paléornis de Pondichéry se voit souvent en Europe; nous pouvons en conclure qu'il n'est point rare dans sa patrie. C'est ce que confirme Burmeister, auquel nous devons une description exacte du genre de vie de cet oiseau.

Fig. 32. Le *Platyserque omnicolore* (p. 60).

« Ce perroquet, dit-il, se trouve dans toute l'île de Java ; il n'y est cependant pas également distribué : très-commun dans certaines localités, il est au contraire très-rare dans d'autres. Il préfère les parties chaudes et basses, et la région inférieure des montagnes, jusqu'à une altitude de 4,000 pieds. Il ne se trouve pas plus haut. Au voisinage de ma demeure, j'en vois toujours un grand nombre dans les plantations de café. Sa voix perçante le trahit, et on ne reste pas longtemps sans l'apercevoir ; il sait pourtant se cacher à merveille dans les cimes touffues des arbres, et on l'entend encore plus souvent qu'on ne le voit.

« Le jour, les bêtets parcourent les jardins et les bois, deux à deux ou en petites sociétés. Le soir, tous ceux qui habitent la même région se réunissent sur un grand arbre ou dans un fourré de bambous, pour y passer la nuit en commun. Si on vient là vers le soir, on est témoin d'un curieux spectacle.

« A mesure que le soleil baisse, ces oiseaux accourent de tous les points de l'horizon. Dès que les premiers sont arrivés, ils font entendre des cris de joie, commencent un vacarme auquel prennent part les nouveaux arrivants, et cela ne cesse que lorsque les dernières lueurs du jour sont éteintes. Alors, au vacarme succède brusque-

ment un silence général, qui n'est troublé, que de temps à autre, lorsque l'un de ces oiseaux, trouvant sa place peu commode, en cherche une meilleure ou veut déposséder un de ses camarades de la sienne. C'est alors un mécontentement universel, et le perturbateur est puni de quelques bons coups de bec. Il en est ainsi jusqu'à ce que la nuit soit close. Aux premières lueurs de l'aurore, la bande se divise, pour revenir le soir passer la nuit à la même place.

« Pendant le temps des amours, ces perroquets vivent par couples, et ne se réunissent plus le soir. Ils nichent dans les creux des arbres, et leur bec leur est très-utile pour agrandir leur demeure. Jusqu'à présent, je n'ai trouvé qu'un seul nid : il était dans une branche creuse d'un arbre de Pouda, à 40 ou 50 pieds du sol, et ne renfermait qu'un seul œuf, très-blanc, le premier de la ponte, car je pus reconnaître d'après l'ovaire de la femelle que je pris, qu'elle en aurait pondu un plus grand nombre. »

**Captivité.** — Les paléornis captifs, que j'ai eu occasion d'observer, avaient les mêmes habitudes que leurs congénères. Ils étaient très-doux, très-obéissants, très-privés. Des oiselleurs dignes de foi m'ont assuré que le bêtet apprenait rapidement à parler, et à bien parler.

LES POLYTÉLIS — *POLYTELES*.*Die Prachtsittiche.*

**Caractères.** — De tous les perroquets australiens, les polytéélis se rapprochent le plus des paléornis. Ce sont de grands perroquets, à formes élancées, à bec solide, et dont la mandibule supérieure dépasse de beaucoup la mandibule inférieure.

L'on en connaît deux espèces.

LE POLYTÉLIS A GORGE ÉCARLATE — *POLYTELES BARRABANDI*.*Der scharlachbrüstige Prachtsittich.*

**Caractères.** — Le polytéélis à gorge écarlate a la nuque, le dos et le ventre vert d'herbe ; la partie antérieure de la tête, les joues et la gorge jaunes ; les ailes et la queue d'un bleu foncé, semées de vert ; le cou entouré d'une bande écarlate. La pupille est orange ; le bec rouge vif ; les pattes sont d'un gris cendré. L'oiseau a de longueur totale 40 à 45 cent.

La femelle a des couleurs moins brillantes, la face plus sombre et gris bleuâtre ; la gorge d'un rose sale et les reins écarlates.

Les jeunes ont un plumage moins nettement dessiné que les vieux.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite la Nouvelle-Galles du Sud ; il est surtout commun dans l'intérieur des terres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne connaît pas ses mœurs.

## LE POLYTÉLIS A QUEUE NOIRE.

*Der schwarzwänzige Prachtsittich.*

Le polytéélis à queue noire vit en grandes bandes sur les bords de la Murray ; il habite les buissons épais et les arbres à gomme, et se nourrit des graines, des bourgeons, des fleurs de diverses plantes, et du suc qui découle des arbres à gomme. Son vol est très-rapide, sa voix criarde, et produisant un terrible vacarme, lorsque plusieurs de ces oiseaux sont réunis sur un même arbre.

LES PLATYCERQUES — *PLATYCERCUS*.*Die Graspapageien.*

**Caractères.** — Il suffit, pour caractériser les platycerques ou perroquets des prairies, comme on les a aussi nommés, de dire que ce sont des perroquets à plumage splendide, à bec petit, à pattes élevées, à queue étalée, plus large à son extrémité qu'à sa base.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces de ce genre sont propres à la Nouvelle-Hollande, où ils vivent en grandes bandes. . .

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils ont beaucoup des mœurs des psittacules et des loris ; ils courent sur le sol plus qu'ils ne grimpent ; ils couvrent les routes comme nos moineaux, les champs comme nos pinsons, les pâturages dans les forêts comme nos bruants. Ce n'est que pour se reposer qu'ils se perchent sur les arbres.

Ils sont plus voyageurs que les autres perroquets ; ils apparaissent subitement, en grand nombre, dans certaines localités, et les quittent de même dès qu'ils n'y trouvent plus assez à manger. Ils se nourrissent presque exclusivement de grains, et causent de grands dégâts dans les cultures.

Les platycerques diffèrent de tous les autres perroquets sous le rapport de leur reproduction ; la femelle pond de six à dix œufs, et élève ainsi une nombreuse famille.

**Captivité.** — En général, les platycerques supportent bien la captivité, mais ne deviennent pas aussi familiers que les autres perroquets. Ils sont moins bien doués sous le rapport de l'intelligence, et n'apprennent pas à distinguer ceux qui leur veulent du bien de ceux qu'ils ont à craindre.

LE PLATYCERQUE OMNICOLORE — *PLATYCERCUS EXIMIUS*.*Die Rosella, The Rose-hill Parrakeet.*

**Caractères.** — Le platycerque omnicolore ou mignon (*fig. 32*), le *rose-hill parrot* des colons de Sidney, est une des plus jolies espèces du genre. Il a 36 cent. de long ; la partie supérieure de la tête, la nuque, la poitrine, les couvertures inférieures de l'aile d'un rouge écarlate ; les joues blanches ; les plumes du dos bordées de jaune ; la partie postérieure du dos, les couvertures supérieures de l'aile, le ventre, sauf une tache jaune au milieu, d'un vert pâle ; le milieu de l'aile bleu foncé ; les rémiges d'un brun foncé et bleues en dehors ; les deux rectrices médianes vertes, passant au bleu à la pointe, toutes les autres blanches à leur base, devenant plus clair vers l'extrémité et se terminant par une pointe blanche. Le bec est couleur de corne, les pattes sont brunes ; l'iris est brun-noir.

Les jeunes ont le plumage des parents, mais les couleurs en sont un peu moins brillantes ; ils ont le bec jaune.

**Distribution géographique.** — Le platycerque omnicolore se trouve dans la Nouvelle-Galles

du Sud et dans la Tasmanie. Il y est un des oiseaux les plus communs, mais seulement sur certains points, et se trouve comme cantonné dans certaines localités, limitées souvent par un petit cours d'eau, qu'il ne franchit point.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces platycerques ne vivent pas en grandes bandes : ils demeurent en petites familles ; recherchent surtout les lieux découverts, les collines et les plaines riches en prairies, semées çà et là de quelques arbres élevés ou de quelques buissons. Ces arbres forment en quelque sorte le centre de leur domaine, des petites plaines ou des clairières où ils vont chercher leur nourriture. On les trouve sur tous les chemins, comme nos moineaux ; et comme ceux-ci, si on les effraye, ils ne s'envolent que jusqu'à l'arbre ou la haie qui côtoie la route. Tous les voyageurs s'accordent à dire que leur apparition fait sur l'homme du Nord une impression indescriptible.

Le platycerque omnicolore a un vol ondulé ; il bat rapidement des ailes, mais il ne va pas loin, et paraît se fatiguer rapidement. Il n'est point embarrassé sur le sol, où il court avec autant d'agilité qu'un pinson.

Il siffle si agréablement, que l'on pourrait presque en faire un oiseau chanteur.

Des graines de toute espèce, celles surtout des graminées, entrent dans son régime ; à l'occasion, il mange aussi des insectes.

Les amours ont lieu au printemps, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois de janvier. La femelle pond de sept à dix œufs allongés, d'un beau blanc, dans une branche creuse d'un eucalyptus ou de quelque autre arbre élevé.

## LES PSEPHOTES — *PSEPHOTUS*.

*Die Bundsittiche.*

**Caractères.** — Les psephotes sont très-voisins des platycerques dont ils ne se distinguent que par des ailes plus courtes et une queue plus allongée.

### LE PSEPHOTE MULTICOLERE — *PSEPHOTUS MULTICOLOR*.

*Der Bundsittich.*

**Caractères.** — Cette espèce mesure environ 53 cent. de longueur totale, et de 25 à 28 cent. d'envergure. Son plumage est très-varié. Le mâle a le front et les épaules jaune de soufre, les couvertures inférieures de la queue d'un

jaune citron ; le ventre et les cuisses d'un rouge écarlate ; la partie postérieure du dos variée de bandes alternativement vert jaunâtre, vert foncé et brun-châtain-roux ; les rémiges et les couvertures inférieures de l'aile d'un bleu foncé ; les rectrices médianes bleues, les externes d'un bleu vert, avec l'extrémité d'un bleu clair, et bordées de noir. Les autres parties sont vert foncé ; le bec est brun ; les pattes sont brun jaunâtre.

La femelle a des couleurs plus ternes ; la gorge et la poitrine d'un jaune brun ; les bandes des ailes à peine accusées.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite l'intérieur de l'Australie ; il y est surtout commun aux bords des cours d'eau.

**Captivité.** — Nous manquons complètement de renseignements sur les mœurs du psephote multicolore, en liberté.

En captivité, il a été peu observé, quoiqu'on l'ait vu plusieurs fois en Europe. C'est une des plus précieuses acquisitions que puisse faire un amateur. L'oiseau est un ornement pour une volière, et la beauté de son plumage comme la douceur de ses mœurs lui captivent l'amitié de son maître.

On a pu le faire se reproduire ; il n'a besoin d'aucuns soins particuliers, et il est parfaitement apte à se multiplier en cage.

« Mon père, raconte Neubert, un des meilleurs éleveurs d'oiseaux, avait une paire de psephotes multicolores, qui étaient très-éveillés et se prodiguaient des caresses. L'un était un peu plus grand, et d'un bien plus beau plumage que l'autre. Ce qui, chez celui-ci, était jaune et orange, était chez le premier orange et rouge-feu, et ainsi des autres couleurs. Aussi, chacun les regardait comme le mâle et la femelle, et cette opinion paraissait encore confirmée par la manière dont ils se comportaient l'un vis-à-vis de l'autre. Bientôt le plus petit, la femelle, par conséquent, se montra très-occupée au fond de la cage. Elle était triste, ne mangeait pas, et le mâle la nourrissait. Un matin, on trouva un bel œuf blanc, sur lequel elle veillait avec soin. Aussitôt mon père mit un petit panier dans la cage, le garnit et y plaça l'œuf. Mais la femelle le remit sur le plancher de la cage, et apporta auprès, sans toutefois s'en servir, le coton qui remplissait le nid. Nous y mimes alors une petite boîte de bois, percée sur le côté, nous la tapissâmes soigneusement et nous y replaçâmes l'œuf. Les deux oiseaux enlevèrent tout ce qui garnissait la boîte, en rongèrent les parois et enlevèrent

rent des copeaux dont ils firent un lit pour l'œuf. A partir de ce moment, la femelle ne se montra plus que rarement hors de la boîte ; le mâle y entraît souvent, pour lui apporter à manger. Quelques jours après, il y avait un deuxième œuf, plus gros que le premier. Le mâle resta alors près de sa femelle, l'aidant à couvrir. Plusieurs autres œufs furent encore pondus : les uns étaient plus grands que les autres. Les deux oiseaux montrèrent une grande ardeur à couvrir ; les plumes du ventre leur tombèrent. Ils ne sortaient que très-rarement pour manger. Un jour, on trouva la femelle morte. Le mâle continua à couvrir, mais ne tarda pas à avoir le même sort que sa compagne. On examina les œufs, aucun n'était fécondé. En empaillant ces oiseaux, on reconnut la cause de ce mécompte : nous avions deux femelles, qui toutes deux avaient pondu. »

En Angleterre et en Belgique, on a élevé plusieurs fois des pséphotes multicolores, et nous pouvons ainsi espérer voir ces charmants oiseaux devenir plus abondants en Europe.

### LES MÉLOPSITTES—*MELOPSITTACUS*.

*Die Ziersittiche, The Grass ou Zebra Parrakeet.*

**Caractères.** — Les mélopsittes sont caractérisés par un bec assez gros, court, fortement recourbé presque sur un plan perpendiculaire ; recouvert à la base d'une membrane un peu boursoflée, à la surface de laquelle s'ouvrent les narines ; leurs ailes sont longues et pointues ; leur queue est assez allongée, inégale, cunéiforme ; leurs tarses sont moyens, et leurs doigts minces, l'externe étant plus long que l'interne.

#### LE MÉLOPSITTE ONDULÉ — *MELOPSITTACUS UNDULATUS*.

*Der Wellensittich, The Warbling grass Parrakeet.*

**Caractères.** — Le mélopsitte ondulé (*fig. 33*) est un des plus petits perroquets que l'on connaisse ; il est en même temps l'un des plus élégants ; sa queue le fait paraître plus grand qu'il n'est en réalité, car il ne mesure que 22 à 23 cent. de long et il n'a que 28 cent. d'envergure.

Son plumage est ravissant : le vert y domine ; mais il est parcouru d'un fin dessin, et il tranche admirablement sur les parties de couleurs plus vives. L'occiput, la tête, la nuque, la partie supérieure du dos, les épaules, les couvertures supérieures de l'aile sont d'un vert jaune pâle, cha-

que plume étant bordée de noir, et tachetée de même couleur à la pointe ; ce dessin est plus fin au cou et à la tête qu'au dos. Le ventre et la poitrine sont d'un vert uniforme. La partie antérieure et supérieure de la tête et la gorge sont jaunes ; quatre taches d'un bleu foncé ornent les côtés de la tête, celles des joues étant les plus grandes. Les ailes sont brunes, avec les barbes externes des rémiges d'un gris foncé, bordées de jaune-vert. Les plumes de la queue sont vertes, avec des bandes jaunes au milieu, sauf les deux médianes, qui sont bleues. L'iris est blanc jaunâtre, le bec couleur de corne ; les pattes sont d'un bleu pâle.

La femelle est plus petite que le mâle ; la membrane qui recouvre la base du bec est chez elle vert-gris, tandis qu'elle est bleu foncé chez le mâle.

Les jeunes, à la sortie du nid, n'ont ni les taches bleues de la gorge, ni le dessin régulier de la tête ; mais, après quelques mois ils revêtent le plumage de leurs parents.

**Distribution géographique.** — Cette espèce, comme ses congénères, est propre à l'Australie.

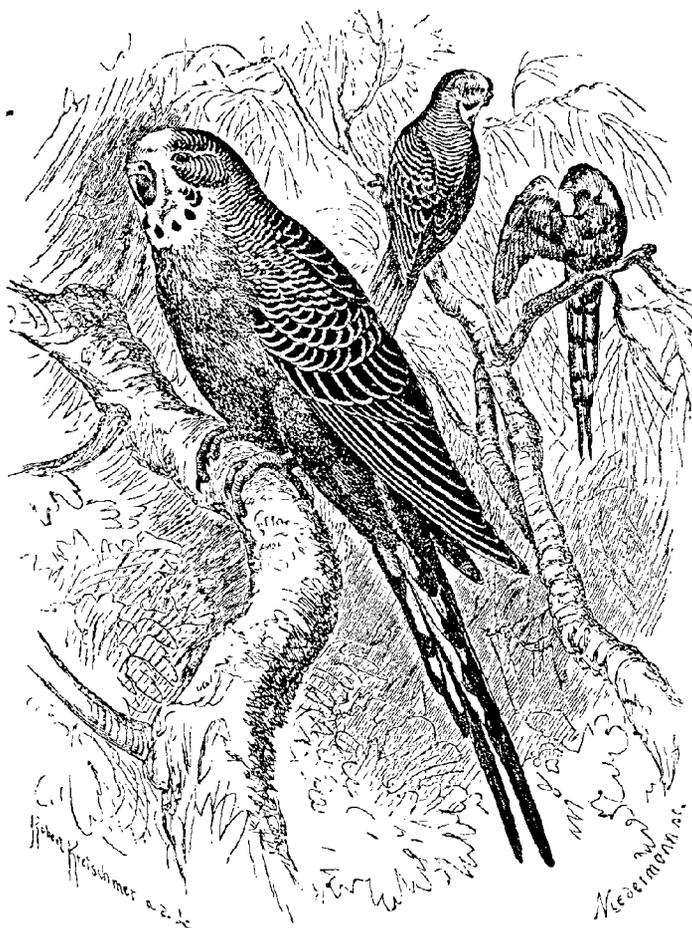
**Mœurs, habitudes et régime.** — Shaw est le premier qui ait décrit le mélopsitte ondulé ; mais aucun naturaliste, avant Gould, n'en avait fait connaître son genre de vie. Nous savons aujourd'hui que des bandes nombreuses de ces oiseaux habitent tout l'intérieur de l'Australie, recherchant les plaines couvertes de prairies, et se nourrissent des graines de graminées.

Tous les observateurs qui ont vu ces oiseaux en liberté, tous les amateurs qui les ont eus en cage s'accordent à en faire l'éloge. Lorsque, au commencement de décembre, Gould parcourut les plaines de l'intérieur de l'Australie, il se vit entouré de mélopsittes ondulés, et résolut de rester au même endroit, pour observer à son aise leurs mœurs et leurs habitudes.

Ils apparaissaient par bandes de vingt à cent individus, au voisinage d'un petit étang, où ils se désaltéraient ; ils s'envolaient à des heures réglées vers la plaine, pour y chercher les graines dont ils se nourrissent.

Ils venaient surtout boire le matin de bonne heure, et le soir avant la tombée de la nuit. Pendant la grande chaleur, ils se tenaient immobiles dans les cimes des arbres à gomme. Il était alors difficile de les découvrir ; mais, au moment de s'envoler, ils se massaient sur les rameaux desséchés ou sur les branches qui se penchaient vers la surface de l'eau.

Leur vol est rapide comme celui du faucon



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, d'lit.

Fig. 33. Le Mélopsitte ondulé.

ou de l'hirondelle. Ils marchent assez bien à terre; ils ne grimpent pas maladroitement. En volant, ils poussent des cris perçants. Au repos, ils s'entretiennent dans un babil très-animé, qu'on ne peut appeler un chant, car les différentes voix se confondent en un désaccord impossible à décrire.

Même dans la saison des amours, les mélopsittes ondulés vivent en sociétés nombreuses, dans lesquelles les deux membres de chaque couple ne se quittent jamais. Ils nichent dans les trous et les fentes des arbres à gomme. Au mois de décembre, chaque nid contient de quatre à six œufs blancs et assez arrondis. A la fin de décembre, les petits ont toutes leurs plumes, et sont capables de pourvoir par eux-mêmes à leur entretien.

Ils se réunissent alors avec les vieux dépareillés, et errent tous ensemble. Ces oiseaux, d'après

BREM.

ce que l'on a pu observer chez des individus captifs, contractent deux et trois unions successives.

Lorsque l'époque de la reproduction est terminée, les bandes commencent leurs voyages. Elles se dirigent du sud vers le nord, et reviennent à leur point de départ, lors de la maturité des graines. Dans toute l'Australie du Sud, les mélopsittes ondulés apparaissent au printemps (qui est notre automne), et aussi régulièrement que chez nous les oiseaux de passage. Les indigènes disent qu'ils se montrent parfois dans des contrées où on ne les avait jamais vus auparavant, et cela est fort croyable.

**Captivité.** — Ce qui pour le psephote multicolore n'est encore qu'une espérance, est une réalité pour le mélopsitte ondulé. On l'élève aujourd'hui sur une grande échelle, dans les jardins zoologiques, comme dans les volières d'amateur.

III — 220

Il est difficile de trouver un perroquet plus propre que celui-ci à être un oiseau d'appartement; aussi s'explique-t-on toutes les peines qu'on se donne pour le faire prospérer. D'autres espèces se recommandent par la beauté de leur plumage; le mélopsitte ondulé a pour lui sa grâce, son amabilité. Il a aussi la beauté, mais il est encore plus charmant par ses mœurs. Il est déjà l'objet d'un commerce assez important; on en importe par milliers, et toujours l'offre est au-dessous de la demande.

Il remplace peu à peu les autres oiseaux d'appartement, et il sera bientôt aimé de tous, comme il l'est de ceux qui ont eu occasion de l'observer et de l'apprécier. Pour ma part, je ne connais pas d'oiseau plus agréable et que je puisse plus chaudement recommander.

Il y a quelques années encore, l'on ne trouvait en Europe que quelques mélopsittes ondulés; aujourd'hui, chaque navire en amène des centaines. On les met, en Australie, plusieurs dans une cage très-petite, dont les perchoirs sont disposés en escalier les uns derrière les autres, de manière à loger le plus d'oiseaux dans le plus petit espace possible. Une de ces cages est un charmant spectacle. Toute la bande est disposée en rangs serrés; des séries de têtes se dressent l'une derrière l'autre; tous les yeux sont fixés sur le spectateur, le suppliant du regard de leur rendre la liberté. Jamais il ne s'élève entre eux de luttes ni de disputes. Jusqu'au moment des amours, des milliers de ces oiseaux, à quelque sexe qu'ils appartiennent, vivent très-paisiblement entre eux. J'ai vu à Londres la volière énorme d'un marchand, qui venait de recevoir une cargaison de ces perroquets; ils étaient là plus de mille paires, et ils vivaient tous dans la plus parfaite harmonie.

Le mélopsitte ondulé est à ranger parmi les inséparables, c'est-à-dire parmi ceux qui ne supportent pas la perte de leur compagnon. Il faut le tenir en société, et de préférence avec un autre individu de la même espèce, mais de sexe différent. En cas de nécessité, on peut le mettre avec un autre petit perroquet, mais jamais il ne se comportera à son égard avec autant de tendresse qu'envers son semblable. Il faut donc en avoir une paire, si on veut jouir du spectacle de toutes ses qualités. L'un des deux vient-il à mourir, un autre du même sexe le remplace parfaitement et rapidement auprès de son compagnon.

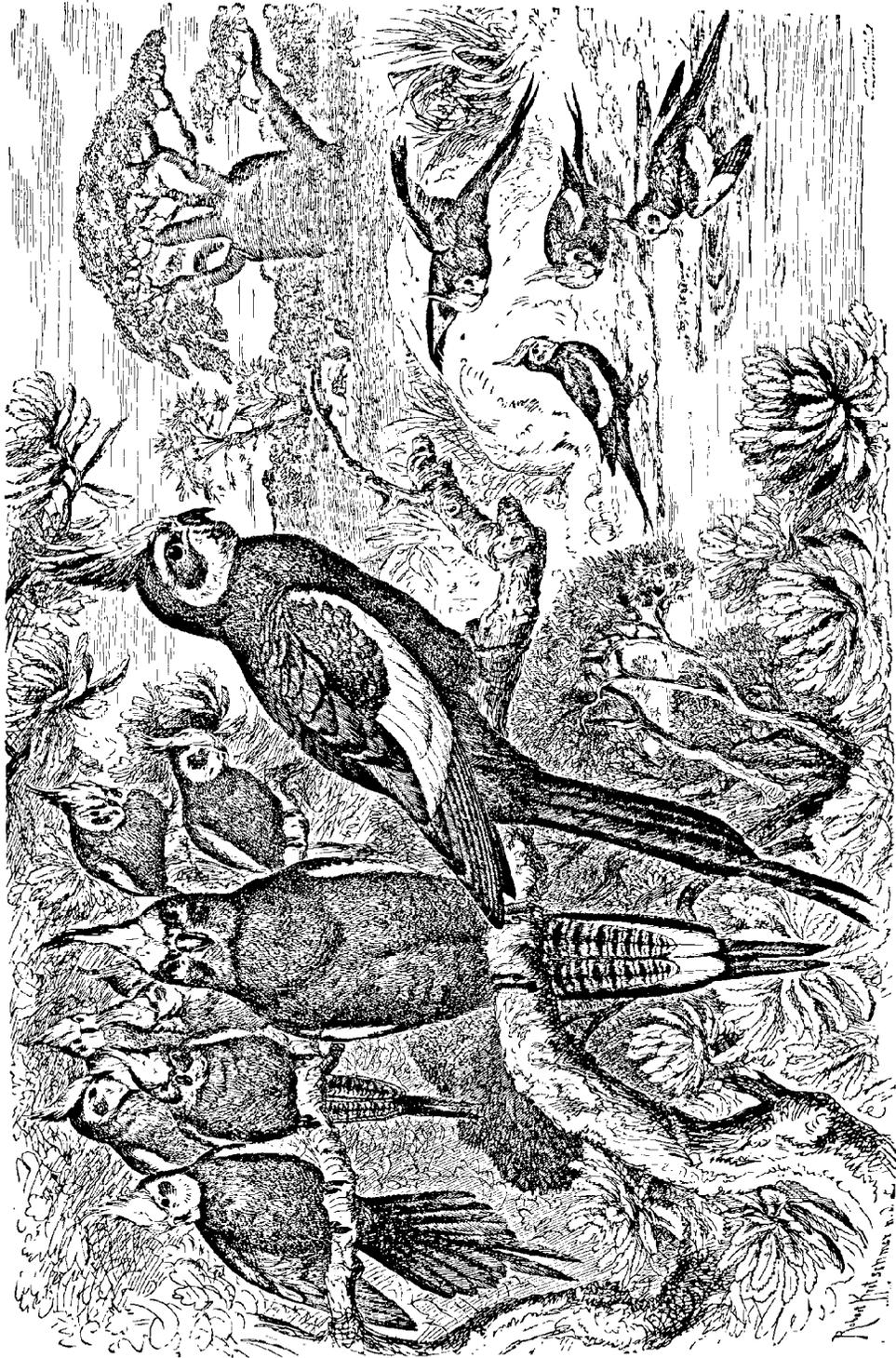
Un des avantages de ce perroquet est sa sobriété. Aucun autre oiseau d'appartement ne se

contente d'une nourriture aussi simple et aussi variée. Nous lui donnons du millet et du chènevis, et cela lui suffit parfaitement. On a essayé, mais en vain, de le nourrir avec d'autres graines. Il mange avec plaisir des feuilles vertes, des choux, de la salade, etc. Il laisse les fruits, le sucre et les autres friandises. Il boit peu, et souvent pas de toute une semaine; il ne faut cependant jamais manquer de lui donner de l'eau fraîche. On voit que la facilité avec laquelle on l'entretient concourt à le faire rechercher.

Mais le mélopsitte ondulé a encore des mérites qui captent la bienveillance. Les autres perroquets ont une voix désagréable, insupportable. Ceux-là mêmes qui parlent le mieux ne savent résister à leur instinct tapageur, et, au beau milieu d'une conversation, ils ne peuvent s'empêcher de pousser quelque cri assourdissant. Il n'en est pas ainsi du mélopsitte ondulé. Il n'est pas muet, mais sa voix est loin d'être désagréable. Je ne crois même pas aller trop loin en le comptant au nombre des oiseaux chanteurs. On ne peut pas dire qu'il siffle simplement; il chante bel et bien. Ce chant a pour moi quelque chose d'attrayant, et plusieurs éleveurs disent que le mélopsitte ondulé apprend à chanter les chansons des bons oiseaux chanteurs.

En soignant convenablement une paire de mélopsittes ondulés; en ne les troublant pas; en leur donnant un nid approprié à leurs besoins, on est à peu près sûr de les voir se reproduire. Ce qui est préférable, c'est de pouvoir mettre plusieurs de ces oiseaux dans un grand espace. Un mâle alors excite l'autre, la jalousie y concourt pour sa part, et l'amour n'en éclate que mieux. Une petite chambre qui puisse être chauffée et ventilée sans que les oiseaux soient troublés, dont le plancher est couvert de sable, et les parois garnies de nids, ce sont les meilleures conditions qu'on puisse leur fournir. Il vaut encore mieux, sans toutefois que cela soit indispensable, que le nid soit entouré d'arbustes ou de plantes où les perroquets puissent se cacher et se reposer. Les arbres verts sont très-bons à cet effet; on doit, il est vrai, les remplacer souvent, car il n'est rien que les perroquets ne rongent. Comme nids, ils aiment surtout les troncs de saules creux, dont la cavité est divisée en plusieurs compartiments, de manière à offrir plusieurs demeures. Une pareille chambre remplit toutes les conditions désirables; cependant une grande volière suffit dans bien des cas. L'essentiel, c'est que ces oiseaux soient bien soignés, et ne soient jamais troublés.

H. EHRLH. OISEAUX.



Corbis, Gréte Bis, imp.

LE NYMPHIQUE DE LA NOUVELLE-HOLLANDE OU CORELLA.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.



Il faut avoir soi-même élevé de ces perroquets, pour comprendre l'enthousiasme avec lequel en parlent tous les vrais amateurs. Plus on les connaît, plus on les aime. L'observation de leurs mœurs, de leurs habitudes, est une source inépuisable de jouissances et de plaisirs. « Le mâle, dit Devon, est le modèle des époux, comme la femelle est le modèle des mères. Il ne s'occupe que de sa compagne, sans faire aucune attention aux autres femelles ; il est toujours zélé, attentif auprès d'elle. Perché sur une branche, à l'entrée du nid, il lui chante sa chanson ; pendant qu'elle couve, il la nourrit avec soin. Jamais il n'est triste, silencieux, endormi ; toujours il est gai, joyeux et éveillé. »

« Toujours ardent, dit un autre observateur, il ne force cependant jamais sa femelle jusqu'à l'épuiser, comme tant d'autres oiseaux. Il obéit patiemment à tous ses caprices, jusqu'à ce qu'elle se rende enfin à ses caresses. L'accouplement même rappelle la fable de Léda et du cygne. La femelle recourbe sa tête vers le mâle ; celui-ci la tient bec à bec, l'enlace de ses longues ailes. Il est infatigable lorsqu'il s'agit de nourrir sa femelle, mais sa tendresse n'a d'égale que sa jalousie. »

La construction du nid est l'œuvre de la femelle. De son bec, elle façonne l'ouverture, jusqu'à ce qu'elle réponde à ses désirs ; elle détache des parois de la cavité des copeaux dont elle tapisse le fond, et, en deux jours, elle y pond de quatre à huit œufs ronds et blancs, qu'elle couve dix-huit ou vingt jours. Pendant l'incubation, elle est nourrie par le mâle, et ne quitte son nid que pour satisfaire ses plus pressants besoins. Les jeunes restent dans le nid de trente à trente-cinq jours : ils ne l'abandonnent que quand ils ont toutes leurs plumes.

Tant que dure l'éducation, la femelle est très-occupée à tenir le nid propre ; chaque matin, comme une ménagère diligente, elle le nettoie et fait la toilette de ses petits l'un après l'autre. Dès qu'ils sont sortis du nid, ceux-ci se mettent en quête de leur nourriture, et, au bout de quelques jours, ils ont tout à fait les mœurs de leurs parents. Il faut à ce moment une certaine prudence, surtout s'il y a dans la cage une paire qui couve, car la jalousie du père se fait parfois sentir d'une manière terrible. Ce même oiseau, qui a soigné sa progéniture avec tant de tendresse, fond souvent à l'improviste sur ses enfants devenus grands, les attaque, et ils périssent victimes de ses coups.

Dès qu'une couvée est ainsi devenue indépen-

dante, les parents pondent une seconde fois, puis une troisième et une quatrième. F. Schlegel, directeur du Jardin zoologique de Breslau, a même observé une paire qui couva continuellement ; mais c'est là une exception : trois couvées par an me semblent être la règle.

On peut laisser impunément les petits de la dernière couvée avec leurs parents, et l'on peut alors remettre dans la cage ceux des couvées précédentes. Ceux-ci se montrent tout de suite aussi charmants que leurs parents ; ils témoignent une véritable fureur à soigner et à nourrir leurs jeunes frères. Ce que l'un fait, l'autre le fait aussi ; ils passent leur temps à grimper, voler, manger batailler. Ils font un bruit souvent assourdissant, qui devient même désagréable aux vieux ; ceux-ci s'efforcent alors d'imposer silence. Lorsqu'on a toute une société dans une volière, une dizaine de paires avec leurs jeunes familles, cela devient un spectacle des plus intéressants. Dans ces cas, la paix est rarement troublée ; la jalousie du mâle n'est pas excitée ; elle ne peut se fixer, en effet, sur un seul, elle devrait s'adresser à tous.

On voit surtout combien il est nécessaire d'avoir des paires de mélopsittes ondulés, lorsqu'on a eu deux de ces oiseaux, du même sexe. Leur donne-t-on un troisième compagnon de sexe différent, aussitôt un couple se forme.

Neubert avait deux paires de mélopsittes ondulés ; les deux mâles moururent, et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il put de nouveau s'en procurer un. Les deux veuves avaient jusqu'alors fait bon ménage ; elles étaient gaies et joyeuses, vivant ensemble comme si elles étaient mâle et femelle. Mais l'arrivée du nouveau mâle changea cette bonne harmonie. « Les deux femelles, raconte Neubert, étaient l'une près de l'autre, au haut de la cage, lorsque le mâle y entra. Elles le considérèrent attentivement. Bientôt celui-ci les regarda, mais sans bouger, et fit entendre un petit cri d'appel, auquel une des femelles répondit. Il répéta son cri, et aussitôt la femelle se précipita près de lui, comme auprès d'un époux longtemps absent et longtemps attendu. L'autre femelle regardait tranquillement ; mais, lorsque la nouvelle paire vint à passer près d'elle, elle devint furieuse, se précipita sur son ancienne compagne, se suspendit à sa queue, lui arracha les plumes. Il était temps d'intervenir : on les sépara. Plus tard, on remit cette femelle avec un autre mâle, mais, par une rare exception, elle ne voulut pas frayer avec lui, et mena une vie triste et maussade. »

Je pourrais ajouter bien des choses au sujet

de la reproduction de ces oiseaux ; mais ce que j'ai dit suffira, je pense. Je veux toutefois encore rapporter une observation qui m'est personnelle. Le premier couple que je possédai, vivait en parfaite harmonie ; à la vérité, ce n'était pas la saison des amours. Il habitait une grande volière, et paraissait s'y trouver très-bien. Cependant, les rayons du soleil qui venaient les caresser, semblèrent éveiller chez ces oiseaux le regret de leur liberté perdue. Un jour, la femelle parvint à se frayer une issue, et avant que nous nous en fussions aperçus, elle s'était envolée par la fenêtre. J'avais ainsi une occasion d'étudier cet oiseau sous un nouveau point de vue. Son vol m'avait tellement séduit, qu'il me faisait presque oublier le chagrin que me causait cette perte. Le perroquet s'était élancé dans les airs, il y glissait avec une légèreté et une rapidité admirables ; il ne volait pas comme les autres oiseaux du même ordre, mais bien comme un faucon ou une hirondelle. Bientôt, il disparut à mes regards. Cependant, au bout de quelques minutes, la fugitive revenait dans le jardin, attirée sans doute par les cris de son compagnon, que j'avais aussitôt approché de la fenêtre. Elle lui répondit, et vint se percher, en répétant ses cris d'appel, sur un prunier qui s'élevait sous la fenêtre. Mais cela allait avoir une conséquence inattendue. Les amateurs qui ont eu des mélopsittes ondulés, ont remarqué combien leur cri ressemble à celui des moineaux. J'y avais peu fait attention jusqu'alors. C'était en été ; tous les toits étaient couverts de jeunes moineaux. L'apparition de la brillante étrangère avait causé parmi eux un grand émoi. Elle s'était perchée, ai-je dit, sur un prunier, au-dessous de la fenêtre, et conversait avec le mâle. Les jeunes moineaux crurent que ses *tchilp, tchilp*, s'adressaient à eux, et accoururent en masse, malgré les menaçants *tzeir, tzeir* des sages de leur peuple. Ceux-ci parurent étonnés, mais ils ne se laissèrent pas tromper, et considérèrent de loin le vert habitant de l'Australie ; les jeunes, par contre, l'entourèrent en masse. Il paraissait ne pas s'inquiéter d'eux ; cela ne les arrêta pas. Ils devinrent même trop familiers ; ils sautaient à côté de lui, le regardaient avec admiration, et répétaient de toutes leurs forces les *tchilp, tchilp*. Ennuyé, le perroquet se réfugia sur un autre arbre ; la jeune bande le suivit, et ce n'était que lorsqu'il décrivait quelques cercles hardis dans les airs, que les lourds moineaux, incapables de l'imiter, restaient sur le sol, tout stupéfaits. Ce spectacle dura bien une heure. Le jardin était rempli de tous

les moineaux des environs. Enfin l'amour de son époux ramena la fugitive dans la chambre. On la prit, on la remit dans la cage, son compagnon salua son retour par des redoublements de caresses, et le rassemblement de la gent moineau se dispersa de lui-même.

Je dirai encore que des micropsittes ondulés ont vécu assez longtemps en liberté en Europe. Au printemps de 1861, une paire s'envola d'une volière en Belgique ; elle disparut dans les arbres d'un parc, et longtemps on n'en vit plus de trace. Ces oiseaux y étaient restés cependant ; ils avaient niché et élevé des jeunes ; car leur ancien propriétaire surprit, en automne, une compagnie de dix à douze mélopsittes dans un champ d'avoine. On les attira alors en leur donnant à manger, et, au commencement de l'hiver, on était arrivé à en prendre dix. On n'a malheureusement pas su si d'autres étaient restés libres. Dans tous les cas, on n'en a plus vu. Il serait intéressant de savoir, si ces mélopsittes, en liberté, peuvent supporter les rigueurs de nos hivers.

## LES NYMPHIQUES — *NYMPHICUS*.

*Die Schmucksittliche.*

**Caractères.** — Les nymphiques, que Lesson nomme *calopsittes*, tiennent des cacatoës par la huppe élégante qui part de l'occiput, et qui se compose de plumes grêles, effilées, recourbées en avant ; ils tiennent des aras par le nu du pourtour de l'œil ; leur bec, bien que petit, a la forme de celui des calyptorhynques ; leurs ailes atteignent le milieu de la queue.

Ce genre ne comprend qu'une espèce.

## LE NYMPHIQUE DE LA NOUVELLE-HOLLANDE — *NYMPHICUS NOVÆ HOLLANDIÆ*.

*Die Corella, The Parrakeet Cockatoo.*

**Caractères.** — Dans la famille des paléornithidés, les cacatoës sont représentés par le nymphique de la Nouvelle-Hollande ou la *corella* des Australiens (Pl. III). C'est un des plus grands perroquets à large queue. Il a plus de 33 cent. de long et autant d'envergure. Son plumage est varié ! La partie antérieure de la tête, la huppe, les joues sont jaune-citron ; la région des oreilles est orange ; le derrière du cou, les deux rectrices médianes, le bord externe des ailes, sont gris-brun ; le dos, les épaules, la face inférieure du corps et les plumes externes de l'aile sont d'un brun chocolat, plus foncé aux épaules et aux flancs. Les couvertures supérieures de l'aile sont

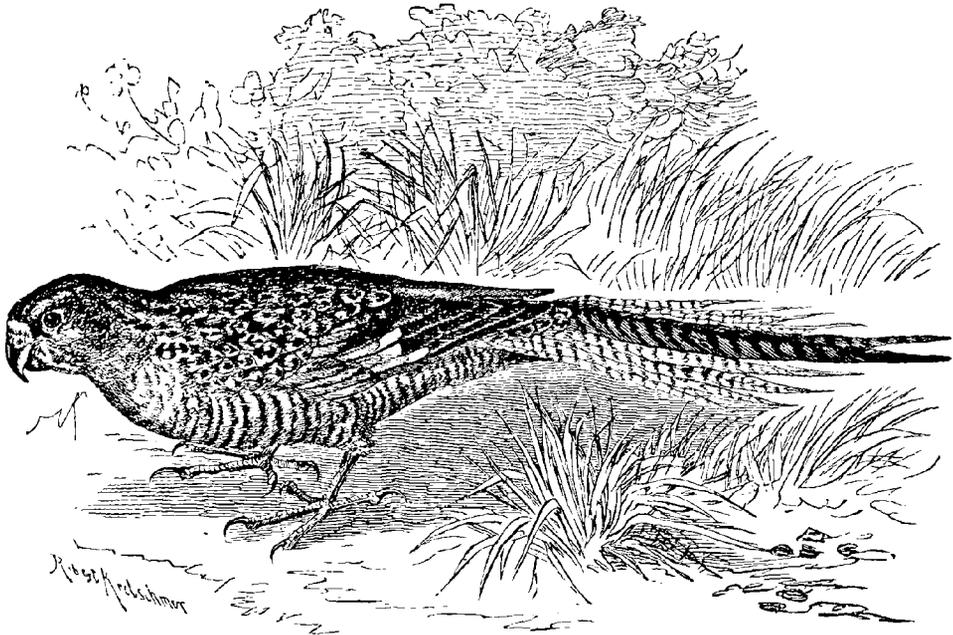


Fig. 34. Le Pézopore ingambe.

blanches; les tarse, d'un gris bleuâtre; l'iris est brun foncé, le bec couleur de plomb.

La femelle ressemble assez au mâle; elle n'en diffère que parce qu'elle a les joues et la huppe d'un jaune olive foncé, la gorge gris-brun, le ventre, les couvertures supérieures de la queue et les quatre rectrices médianes, gris; tout le reste du plumage est jaune et finement rayé de brun, à l'exception des barbes externes des rémiges primaires, qui sont entièrement jaunes.

**Distribution géographique.** — Gould, qui le premier nous a fait connaître les mœurs de cette espèce, la vit en grande quantité dans l'intérieur de l'Australie. Elle est rare sur les côtes, du moins relativement aux bandes nombreuses que l'on rencontre près des étangs de l'intérieur; on en voit peu dans la plaine, entre les montagnes et la mer. Elle paraît être plus commune dans la partie orientale que dans la partie occidentale de l'Australie. En été, elle habite les plaines du bassin supérieur de l'Hunter, ou les bords du Peel et des autres fleuves qui coulent vers le nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Après la saison des amours, les nymphiques se réunissent en bandes innombrables, qui couvrent le sol sur une grande étendue, ou se perchent par centaines sur les branches sèches des arbres à gomme qui croissent au bord de l'eau. En septembre, ils commencent leurs voyages, et arrivent à l'en-

droit où ils se reproduisent; en février ou en mars, ils repartent pour le nord.

Les nymphiques de la Nouvelle-Hollande mangent des graines de graminées. Ils ont besoin d'eau, et se tiennent toujours au voisinage des fleuves et des rivières, sur les bords desquels ils nichent invariablement. Ils sont très-agiles, courent aisément sur le sol, grimpent bien, volent un peu lentement, mais facilement et fort bien. L'homme ne les effraye pas: à son approche, quand ils sont à terre, ils cherchent simplement un refuge sur un arbre voisin, et s'y perchent sur la première branche venue. Quand le danger est passé, ils reviennent à leur première place. Ils ne sont donc nullement craintifs; aussi les prend-on et les tue-t-on facilement. Leur chair est délicate, et ce sont de charmants oiseaux à tenir en cage.

La femelle pond cinq ou six œufs blancs, d'environ 3 cent. de long.

**Captivité.** — Dans ces derniers temps, on a vu souvent des nymphiques en Europe. On en trouve maintenant dans toutes les collections. Ces oiseaux ne demandent pas plus de soins que les mélopsittes ondulés, et ils se reproduisent facilement. Il suffit de leur disposer une volière convenable, comme nous l'avons indiqué pour l'espèce précédente, et de les abandonner autant que possible à leur propre instinct. Ils s'apparient bientôt, et avec succès.

Une paire a élevé plusieurs couvées au jardin zoologique de Hambourg ; les parents se partageaient les soins de l'incubation, la femelle depuis l'après-midi jusqu'au matin, le mâle pendant le milieu de la journée. Je ne sache pas qu'on ait observé pareille chose chez les autres perroquets.

### LES PÉZOPORES — PEZOPORUS.

*Die Erdsittiche.*

**Caractères.** — Les pézopores ou perroquets terrestres sont remarquables par leurs narines tubulaires, arrondies et percées dans une saillie que forme la membrane nue qui entoure le bec ; ils se distinguent encore des autres genres par leurs tarses allongés, très-grêles, finement et régulièrement réticulés, et par des ongles très-longs, très-aigus et presque droits.

Une seule espèce en fait partie.

#### LE PÉZOPORE INGANBE — PEZOPORUS FORMOSUS.

*Der Erdsittich, The Ground Parrakeet.*

**Caractères.** — Le pézopore ingambe ou pézopore terrestre (*fig. 34*), le dernier des perroquets dont nous ferons l'histoire, ressemble, en plus d'un point, au strigops. Il en a la couleur et le genre de vie.

Il a environ 36 cent. de long, et une envergure un peu moindre ; le dos vert foncé, chaque plume étant irrégulièrement bordée de noir et de jaune ; les plumes de la tête et de la nuque marquées de raies foncées longitudinales ; le cou et la poitrine d'un vert jaune pâle ; le ventre et les couvertures inférieures des ailes d'un vert jaune, avec des bandes noires ondulées ; le front écarlate. Les rémiges, d'un jaune clair à la base, ont leurs barbes externes tachetées de vert, les internes de brun foncé ; les quatre rectrices médianes sont vertes, bordées de jaune ; les sus-caudales externes sont jaunes, à bandes vert

foncé. L'iris est brun foncé, entouré d'un cercle gris clair. Les pattes sont couleur de chair blenâtre.

**Distribution géographique.** — D'après Gould, le pézopore ingambe se trouve dans toute l'Australie méridionale et dans l'île de Van Diemen. On ne l'a pas encore rencontré dans la partie nord, mais il est probable qu'il n'y manque pas complètement.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs diffèrent de celles de tous les autres perroquets, le strigops excepté. Il vit sur le sol et il est excessivement rare de le voir sur un arbre. Il recherche les endroits stériles et sablonneux, où ne poussent que des herbes basses, ou bien les sols tourbeux, couverts de joncs. Il y vit seul ou avec sa femelle, menant une vie très-retirée ; aussi, sans l'aide de chiens, est-il très-difficile de le trouver. Il court à peu près aussi bien que la bécasse, et pour échapper aux regards, il sait se cacher ou se tapir contre le sol, comme les gallinacés et les oiseaux de marais. Ce n'est que lorsqu'on arrive sur lui à l'improviste, qu'il se lève, comme le font encore les oiseaux de marais ; qu'il vole rapidement à ras de terre, décrit quelques zigzags dans l'air, puis s'abat et se sauve en courant. Les chiens l'arrêtent : il en résulte que le chasseur au marais, quand son chien tombe en arrêt, ne sait jamais, si c'est devant une bécasse ou devant un pézopore. Mais, comme la chair de ce perroquet est délicate, qu'elle est plus tendre que celle de la bécasse et a un goût analogue à celui de la caille, il est à peu près indifférent au chasseur de rapporter un pézopore ou une bécasse.

La femelle pond ses œufs sur la terre nue, et les deux parents les couvent. Les petits ont bientôt le plumage des vieux, et ne tardent pas alors à se séparer des auteurs de leurs jours.

**Captivité.** — Je ne connais aucune relation sur la manière dont ce singulier oiseau se conduit en captivité.

LES PASSEREAUX — *PASSERES.**Die Sperlingsvögel.*

Dans presque tous les traités d'histoire naturelle, les oiseaux dont nous allons faire l'histoire ne forment qu'une partie de l'ordre des passereaux. On leur associe, pour les confondre tous dans une même grande division, nombre d'autres oiseaux, qui n'ont avec eux, pour tout caractère commun, que la taille, et encore !... A peine si l'on tient compte des différences d'organisation ; quant aux différences de mœurs, on n'en parle pas. On range ainsi, l'hirondelle à côté du corbeau, la huppe à côté du pinson. Je ne veux pas m'arrêter sur les divergences d'opinions, qui séparent les auteurs, relativement à l'ordonnance de ces espèces si diverses ; elles sont telles, que l'on peut dire que chacun a fait sa classification à lui, sans paraître seulement avoir eu connaissance des travaux de ses devanciers.

Je crois qu'il faut restreindre le sens du mot *passereau*. Le naturaliste qui ne s'adresse qu'aux savants a le droit d'être obscur ; celui, au contraire, qui, comme moi, veut s'efforcer de rendre la science populaire, doit avant tout être clair et intelligible. Je troublerais, certes, les idées, bien loin de les éclaircir, si je cherchais à démontrer que l'hirondelle a quelque ressemblance avec le colibri, et celui-ci avec le moineau. Je crois qu'il est indifférent pour mon lecteur que nous voyions un ordre là où les autres aperçoivent des sous-ordres, des tribus, des familles, et j'ose espérer l'assentiment des naturalistes raisonnables.

Sous le nom de *passereaux*, je ne comprends que les moineaux, les pinsons et leurs plus proches voisins. Nous avons donc là un groupe d'oiseaux bâtis sur le même type et possédant à peu près les mêmes mœurs. On les a aussi appelés *conirostres*, en réunissant à eux les corbeaux. Mais s'il est incontestable que ceux-ci possèdent certains caractères qui les rapprochent des passereaux, il n'est pas moins certain qu'ils en ont d'autres qui leur sont propres, et qui, à mon avis, sont assez importants pour autoriser la création d'un ordre à part.

**Caractères.** — Tels que nous les envisageons, les passereaux sont tous des oiseaux de petite taille : les plus grands ne dépassent pas celle de l'étourneau ; les plus petits sont encore loin d'égaliser le

serin. Ils ont le corps gros et ramassé ; le cou court ; la tête grosse ; les ailes moyennes, avec huit ou neuf pennes de la main et autant à l'avant-bras ; la queue courte, formée de douze rectrices ; les tarses courts, recouverts de petites écailles en avant, et d'une plaque en arrière ; trois doigts dirigés en avant, le quatrième en arrière ; le bec gros, conique, rarement recourbé, plus rarement encore croisé. Le plumage, composé de plumes grandes et molles, est serré et les teintes ternes y prédominent. Cependant, certaines familles font exception ; la plupart des espèces qui les composent, sans avoir un plumage métallique, ont des reflets irisés ou des teintes assez vives. Le mâle et la femelle ont ordinairement une livrée différente : celle du mâle est généralement plus belle. Les jeunes, avant la première mue, ressemblent à leur mère. Plusieurs espèces ont une double mue ; les autres n'en ont qu'une, mais leurs plumes s'usant par le frottement, les teintes générales finissent par se modifier, par changer, et de cette manière se produisent, à de certaines périodes, des couleurs magnifiques. Le phénomène qui produit ces changements a reçu le nom de *mue raptile*.

Les organes internes ne présentent guère de particularités remarquables. Chez quelques-uns seulement, les os sont creux, pneumatiques ; chez la plupart, cette disposition est bornée à certaines parties du squelette, au crâne notamment. Les côtes sont au nombre de huit. L'appareil respiratoire n'offre à signaler que le larynx, qui est compliqué comme chez tous les oiseaux chanteurs. Du côté de l'appareil digestif, nous trouvons une langue cornée, fendue en avant, verruqueuse ou filamenteuse, souvent finement dentelée latéralement ; une dilatation de l'œsophage pouvant constituer un véritable jabot ; un premier estomac long et glanduleux ; un second estomac musculueux, à parois épaisses, et deux cæcums très-petits.

**Facultés, sens.** — Bien qu'inférieurs en plusieurs points aux perroquets, les passereaux sont encore des oiseaux très-bien doués. Ils sont assez agiles, bien pourvus sous le rapport des sens, et leur intelligence est assez développée. Leur vol, moins rapide que celui des petites espèces de perroquets, l'est plus que celui des grandes ;

rarement, il est hésitant ; d'ordinaire il est saccadé, régulièrement oscillant, quand l'oiseau va se poser, ascendant quand il est transporté d'amour. A terre, certains passereaux marchent, mais le plus grand nombre sautillent. Quelques-uns paraissent lourds, jamais maladroits comme les perroquets. Beaucoup se meuvent avec adresse au milieu des branches ; quelques-uns seulement rampent à la façon des perroquets, aucun à la manière des pics et des autres grimpeurs proprement dits. L'on n'en connaît pas qui soient aquatiques dans le sens du mot : ils recherchent bien le voisinage de l'eau, mais ils n'aiment pas l'eau. Aucun n'est ni un nageur, ni un plongeur ; cependant aucun ne se noie, quand par hasard il tombe à l'eau.

La vue est le plus développé de tous leurs sens ; après elle, viennent l'ouïe et le toucher ; leur odorat est très-faible. On ne peut leur dénier complètement toute espèce de goût. Mais c'est surtout leur intelligence qui doit exciter notre admiration. Tous les passereaux sont des oiseaux prudents, et quiconque a voulu se donner la peine de les bien observer sera de mon avis. Ils sont, pour la plupart, confiants sans malice, ce que l'on a mal interprété, mais quand ils ont été en butte à des poursuites, ils font bientôt preuve de jugement. Ils apprennent à reconnaître leurs ennemis, à éviter les dangers ; ils changent leurs habitudes suivant les circonstances, les saisons, les lieux, les hommes, etc. Ils sont sociables, paisibles, doux, par moments sauvages, querelleurs, indifférents pour leurs anciens amis. Au moment des amours, ils sont ardents, jaloux, égoïstes ; ils combattent alors à coups de bec et d'ongles ; ils rivalisent par leurs chants avec ceux de leurs semblables dont ils ont été jusqu'alors les tendres et fidèles compagnons. Ils ont des passions, une sensibilité exquise, qui peut, chez quelques-uns, dominer tout autre sentiment ; on a vu des bouvreuils apprivoisés mourir subitement de joie ou de douleur. Ils ont une mémoire excellente, qui concourt fortement à développer et à perfectionner leur intelligence.

Les passereaux sont des oiseaux chanteurs. Nous avons pu parler du chant de quelques perroquets, mais, à vrai dire, c'est moins là un chant qu'un babil par trop discordant. Parmi les passereaux, au contraire, on trouve réellement des chanteurs, des maîtres dans cet art aimable, qui transportent d'aise leurs auditeurs. Le pinson (*fringilla cœlebs*) occupe certes un rang distingué dans la cohorte des oiseaux chanteurs, et nom-

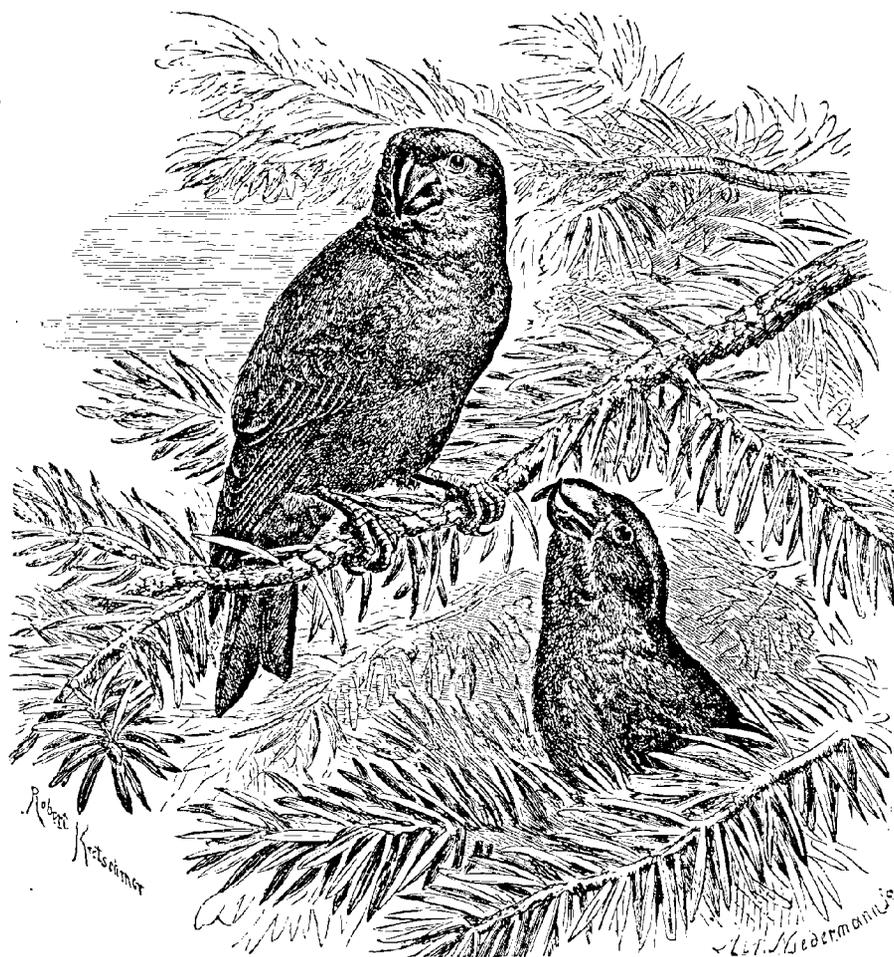
bre de ses congénères figurent dignement à côté de lui.

**Distribution géographique.** — Les passereaux sont des oiseaux cosmopolites. On les trouve partout : sur les sommets neigeux des montagnes et dans les plaines glacées du Nord, aussi bien que dans les marais des tropiques ; dans les montagnes et dans la plaine ; dans les forêts et sur les bords de l'eau, comme dans les champs ; dans les villes les plus peuplées comme au milieu du désert ; partout, enfin, on en rencontre. Un seul autre ordre, parmi les oiseaux, celui des rapaces, a une aire de dispersion aussi étendue. Mais les passereaux sont de beaucoup plus nombreux, et, par suite, de beaucoup plus répandus. Ils manquent cependant complètement dans une partie du monde, dans le continent polaire austral. Ils y manquent, parce qu'ils ne trouvent pas sur cette terre désolée de quoi se nourrir, parce que la mer les repousse. Les passereaux sont, on peut le dire, les enfants du continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les passereaux se rencontrent sur tous les points où croissent des végétaux. Ils sont plus nombreux dans les forêts que dans les plaines désertes, sous les tropiques que dans les contrées polaires. On ne peut cependant pas dire qu'ils soient absolument arboricoles ; car plusieurs ne vivent que sur le sol, et tous y sont bien plus souvent que les perroquets. Ils se plaisent surtout dans les lieux découverts, semés de buissons, au voisinage des forêts. C'est de là qu'ils partent pour visiter les jardins et les taillis. Il y en a peu qui habitent les bois les plus touffus, ou les lieux complètement dépourvus d'arbres.

Des graines de toute espèce, des fruits, des baies, des bourgeons, des insectes, composent la nourriture des passereaux. La plupart sont indifférents sur le choix de leurs aliments, quelques-uns seulement se montrent gourmands. Il en est peu qui ne mangent pas d'insectes ; le plus grand nombre les recherchent, au contraire, surtout pour en nourrir leurs petits. Ils aiment les bourgeons et les jeunes feuilles, qui paraissent être pour eux une friandise. En captivité, on les conserve pendant des années en ne leur donnant que des grains.

Tous les passereaux sont des oiseaux très-sociables. On ne les rencontre isolément que par exception, et ils vivent par couples au seul moment des amours. Dans tout autre temps, ils forment des bandes souvent innombrables. Ce ne sont pas seulement les individus d'une même



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd. t.

Fig. 35. Le Bec-croisé des sapins (p. 75).

espèce qui se réunissent ainsi, mais ceux de plusieurs espèces voisines, et ils vivent ensemble, pendant des mois, d'une vie entièrement commune. Les plus prudents veillent au salut de la communauté; les autres obéissent à leurs avertissements, ou plutôt imitent leur conduite. Ce sont ces associations qui, en automne, lorsque la couvée et la mue sont terminées, couvrent tous nos champs; ce sont de pareilles sociétés qui se laissent entraîner par un appelant, dont pas un congénère ne se trouve peut-être dans son sein; ce sont des bandes semblables qui, pendant l'hiver, s'abattent en mendicants dans les cours de nos fermes et dans les rues de nos villes. Ils se comportent partout de même: chez nous, comme dans les deux Amériques, en Asie, en Afrique et en Australie. Toutes les espèces, cependant, ne se mêlent pas ainsi les unes aux au-

GRIFFIN.

tres; il en est beaucoup qui ne fréquentent que leurs semblables.

Quelques passereaux quittent régulièrement chaque année leur patrie, et, à l'entrée de l'hiver, se dirigent vers le sud; un plus grand nombre n'entreprennent que des voyages irréguliers; beaucoup sont sédentaires. Chaque hiver, nous voyons arriver chez nous plusieurs de ces habitants du Nord; ils viennent en quelque sorte remplacer ceux qui, de nos contrées, sont partis pour aller vers le sud. Dans les hivers rigoureux, nous recevons même la visite d'espèces qui vivent dans les contrées polaires; n'y trouvant plus de nourriture, elles quittent la patrie qui en temps ordinaire fournit suffisamment à leurs besoins, et bien plus que les pays de l'Europe centrale, où l'homme a ruiné les conditions d'existence des animaux. De même, certains passereaux

III — 221

nous quittent pour se rendre dans les contrées plus méridionales; mais là s'arrêtent leurs pérégrinations. Dans le Midi, les représentants de cet ordre ne voyagent qu'au moment de la mue.

Le printemps de leur patrie est le temps des amours de tous les passereaux. Il en est cependant quelques-uns que le réveil de la nature semble trouver insensibles, et dont les amours ne paraissent pas liées à une époque fixe; ils se reproduisent au milieu des froids les plus vifs des hivers du pôle, et des chaleurs les plus torrides de l'été des tropiques. La plupart ont au contraire une saison déterminée, et choisissent le mois de mai pour la reproduction. A ce moment, les bandes nombreuses qui s'étaient formées en automne se sont déjà séparées depuis longtemps, et les couples se sont formés.

La passion transporte maintenant tous ces êtres. Le bec du mâle ne s'ouvre plus seulement pour chanter ses amours; cet organe lui est devenu une arme au service de sa jalousie. Il poursuit ses rivaux et lutte contre eux avec courage et acharnement. Toute la journée, il chante et combat, mange en hâte, fait tout avec la plus grande surexcitation. Il se montre empressé auprès de sa femelle, et cherche à captiver sa tendresse par ses chansons. A ce moment, chaque paire s'est choisi un domaine, dont elle défend l'accès aux autres. Il est très-rare d'en voir qui établissent leurs nids en colonies.

Le nid est de forme variable. Il est tantôt à l'extrémité d'un rameau, tantôt sur une branche épaisse; d'autres fois, au milieu du feuillage, dans le creux d'un tronc d'arbre, dans une crevasse de rocher, dans un trou de mur, dans un buisson, dans les roseaux, les moissons, parmi les herbes, sur la terre. Sa paroi externe, tissée et feutrée avec soin, est formée de matériaux dont la couleur s'harmonise avec celle des objets environnants; l'intérieur est d'ordinaire mollement tapissé. La couche extérieure est faite de chaumes, de tiges d'herbe, de lichens, de mousses; le duvet laineux qui recouvre plusieurs sortes de graines, des fibrilles, des racines, des mousses, de petites touffes de lichens, de la laine, du fil, des poils, des plumes, forment le lit sur lequel les oiseaux reposent. Il est rare de trouver des nids négligemment et grossièrement faits: beaucoup, au contraire, sont très-artistement travaillés en forme de coupe, de gourde ou de bourse.

Quelques passereaux sont de véritables parasites; ils s'emparent du nid d'autres oiseaux, et partagent même les aires des grands rapaces ou des grands oiseaux de marais.

Chaque couvée est assez nombreuse; rarement elle n'est que de trois œufs, plus rarement encore elle est au-dessus de huit. La forme et la teinte des œufs varient beaucoup. Les uns sont d'une couleur uniforme, bleu clair par exemple; la plupart sont d'un gris clair, tirant sur le bleu, le vert ou le jaune, et marqués de points ou de taches noirs, plus ou moins grands et plus ou moins régulièrement disposés.

Généralement, la femelle est seule à couvrir; elle est alors nourrie par le mâle. Chez quelques espèces, les deux parents couvent alternativement. Le mâle et la femelle contribuent à élever et à nourrir les petits. Ceux-ci croissent très-rapidement. Ce n'est qu'exceptionnellement, après être sortis du nid, qu'ils ont besoin pendant quelque temps encore des secours de leurs parents. D'ordinaire, ils apprennent très-rapidement à se suffire, et, dès qu'ils sont devenus indépendants, ils se réunissent à leurs semblables, et forment des bandes, qui, jusqu'à l'époque de la mue, parcourent en tous sens un certain district.

Les parents ont une seconde, et quelques-uns une troisième nichée; certaines espèces, cependant, n'ont qu'une couvée par an.

Ces faibles oiseaux sont sans cesse menacés et poursuivis par des ennemis nombreux. Ils forment la nourriture presque exclusive de plusieurs rapaces. La plupart des oiseaux de proie, diurnes et nocturnes, sont leurs ennemis les plus dangereux; mais ils ont encore à craindre les singes, les petits félins, les martes, les ours, les hérissons, les musaraignes, les rongeurs arboricoles et quelques serpents. L'homme n'est pas toujours bien disposé à leur égard.

Les passereaux, lorsqu'ils ne sont pas trop multipliés, ne causent pas de bien grands dommages; beaucoup, au contraire, rendent de grands services en détruisant les insectes et en mangeant les graines des mauvaises herbes. Certaines espèces peuvent cependant devenir plus qu'incommodes, lorsque, par exemple, elles s'abattent en bandes nombreuses sur les champs couverts de moissons ou sur les arbres fruitiers. Nos paysans ne sont pas seuls à les détester; dans les autres parties de la terre, tous les peuples se plaignent des dégâts faits par ces petits granivores. C'est leur nombre qui les rend à craindre. Il n'est pas indifférent pour un cultivateur d'avoir, pendant des semaines, des centaines de mille de ces petits êtres à entretenir, et l'on est parfaitement en droit de chercher à les écarter. De plus, leur chair est généralement

délicate, et un passereau que l'on tue représente donc une certaine valeur. Il n'y a cependant que peu d'endroits où on leur fasse réellement la guerre, comme sous le règne de Frédéric le Grand. Les indigènes de l'Afrique centrale et de l'Asie méridionale se contentent de les éloigner de leurs champs ; c'est à quoi aussi se bornent les Américains du Sud ; seuls, les Européens et les Américains du Nord leur font une chasse réglée. On leur dresse des pièges dans lesquels des centaines d'individus, attirés par un de leurs semblables, captif ou privé, laissent la vie. Il n'est pas de ruse que l'on ne mette en usage pour les détruire. Mais ils se multiplient avec une telle rapidité, que leurs rangs se comblent continuellement ; en sorte que leur nombre n'a heureusement pas encore diminué.

**Captivité.** — Les passereaux que l'on prend pour en faire des oiseaux d'appartement, bien moins nombreux que ceux qui passent sur nos tables, s'élèvent cependant encore, chaque année, à plusieurs milliers. Aucun ordre n'est plus représenté que celui-ci dans les volières, et l'on peut dire qu'on aimera les passereaux tant qu'il se trouvera des gens se plaisant à partager leur demeure avec ces êtres ailés. L'un d'entre eux est même devenu un véritable oiseau domestiqué, et ce n'est pas à cause de l'utilité dont il peut être qu'on en a fait ainsi un esclave ; car il est simplement destiné à égayer le maître de la terre. La même distraction est demandée aux autres espèces ; mais celles-ci ne sont pas devenues domestiques ; on ne leur donne pas le droit de vivre à leur guise en captivité, de se reproduire sous la protection de leur maître et seigneur ; on ne leur accorde qu'une existence solitaire, sinon complètement dénuée de joies.

Et cependant, il n'est pas d'animaux qu'il serait plus facile de domestiquer que les passereaux. Les quelques rares essais que l'on a faits, ont presque tous donné d'excellents résultats, quand on s'y est pris d'une façon convenable.

Les passereaux sont excellents comme compagnons de chambre. Ils n'ont pas besoin de grands soins, et on peut facilement les conserver plusieurs années. Ils s'appriivoisent rapidement, ils sont gais, joyeux et aiment à chanter. Ils vivent généralement en bonne harmonie avec leurs congénères, et ils se reproduisent sans difficultés. Ils méritent sous tous les rapports l'amitié

des amateurs. Ce n'est pas sans motifs que certains passereaux enthousiasment des populations entières, qui s'occupent de leur éducation ; que d'autres ont la réputation d'être les vrais favoris de l'homme. Leur beauté, leur chant ne sont pas tout ce qui nous les fait chérir et estimer ; leurs autres bonnes qualités y contribuent également.

La cage la plus ordinaire, la nourriture la plus simple leur suffisent. Il vaut cependant mieux leur donner une cage aussi bien disposée que possible, et une nourriture un peu choisie, de préférence un mélange de graines et des feuilles vertes. Ils se trouvent très-bien des graines d'ivraie que l'on sépare du blé en le vannant ; à défaut, on leur donne du millet, du plantain, un peu de chènevis concassé, pour les espèces à bec faible ; de la salade, des feuilles de chou, de l'herbe, du pain ramolli dans de l'eau ou dans du lait, ou mêlé à des carottes et à du lait caillé. Tous ont besoin d'eau fraîche pour boire et pour se baigner. Il est essentiel pour la santé des passereaux captifs de tenir toujours leur cage propre, et d'en renouveler souvent le sable du fond.

Un spectacle charmant est celui de plusieurs espèces de passereaux réunies dans une seule volière, si toutefois on a eu soin d'en éloigner certaines espèces querelleuses, qui sont de véritables brandons de discorde dans une telle société. Une de ces volières est pour l'amateur une source intarissable de jouissances ; mais elle ne convient pas si l'on veut obtenir des reproductions. Pour nicher en captivité, les oiseaux ont besoin de calme et de tranquillité : les couples veulent être isolés.

Il n'est pas douteux que, dans quelques années, plusieurs passereaux exotiques seront acclimatés chez nous. Les charmants petits fringillidés d'Afrique et d'Australie, ceux non moins gracieux qui les représentent en Amérique et en Asie, arrivent en grand nombre dans nos jardins zoologiques, dont le but principal est de servir de pied-à-terre aux animaux étrangers. Ces oiseaux sont aujourd'hui à la portée de chaque amateur ; aussi, sous peu, à côté du canari, nous aurons de ses congénères, qui, comme lui, orneront, animeront et égayeront nos appartements.

En captivité comme en liberté, les passereaux sont donc parfaitement dignes de notre attention.

LES LOXIIDÉS — *LOXIÆ*.*Die Kreuzschnäbel, The Crossbills.*

Parmi les perroquets, nous en avons vu qui avaient des affinités avec les passereaux ; de même, dans ce dernier ordre, nous trouvons des espèces qui se rapprochent des perroquets, et établissent ainsi une transition des uns aux autres. Tels sont les oiseaux qui composent la famille des loxiidés ou *becs-croisés*, et qui rappellent les perroquets, non-seulement par leurs formes, mais encore par leurs mœurs, leurs habitudes, leurs mouvements, et certaines particularités.

Les loxiidés forment une famille bien caractérisée, mais peu nombreuse en espèces. La forme de leur bec les distingue non-seulement des autres passereaux, mais encore de tous les oiseaux. Un seul a des rapports avec eux, mais ces rapports ne sont pas assez grands pour que les naturalistes en aient fait un oiseau de même genre. Les loxiidés ont été quelquefois rangés avec d'autres passereaux dans une famille commune ; d'autres fois, on a placé le dur-bec parmi eux ; mais l'on a toujours fini par reconnaître qu'ils représentaient un type à part.

**Caractères.** — Les loxiidés ont une physionomie toute particulière ; mais c'est surtout leur bec qui les distingue. Cet organe est très-épais, recourbé fortement dès sa base ; son dos est élevé et arrondi ; les deux mandibules se resserrent brusquement et se terminent en pointes aiguës, dirigées l'une vers l'autre. La mandibule supérieure déborde l'inférieure, tantôt à droite, tantôt à gauche, sans qu'il y ait de loi fixe à cet égard. Les muscles de la tête et du cou sont plus développés d'un côté que de l'autre, ce qui est d'accord avec la disposition du bec, et résulte des mouvements unilatéraux que l'oiseau est obligé d'exécuter avec sa mandibule inférieure. Ils ont la tête grande et forte ; le corps ramassé ; le bec long et proéminent ; le ventre court et mince ; le cou fort, comme celui du pic ; le plumage mou et épais ; les ailes assez longues, étroites, pointues ; les rectrices fortes, étroites, courtes, les latérales étant plus longues que les médianes ; les cuisses et les jambes un peu recourbées en dedans, courtes, fortes, musculeuses ; les tarses courts et épais ; les doigts longs et armés d'ongles robustes, recourbés et pointus. Les yeux sont petits et saillants ; les narines rondes, pla-

cées immédiatement sous le front, et recouvertes entièrement ou presque entièrement par de petites plumes semblables à des poils. Les organes internes ne diffèrent pas de ceux des autres passereaux.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Comme la plupart des passereaux, les loxiidés vivent en sociétés, qui rarement abandonnent les bois. Mais, plus que celle de tous les autres, leur existence est liée à la présence de certains arbres. Ce n'est que dans les forêts de conifères qu'ils trouvent leur nourriture ; ils ne font que traverser les autres forêts, pendant leurs voyages.

Autant leur habitat est limité, autant leur patrie est étendue. C'est dans le Nord surtout qu'ils abondent ; mais ce n'est pas là seulement qu'on les rencontre. Ils n'ont, en quelque sorte, pas de patrie : ce sont les bohémiens des oiseaux. Comme ce peuple, ils apparaissent subitement dans une contrée, y passent quelque temps, s'y conduisent dès le premier moment comme des indigènes, s'y reproduisent, puis, un beau jour, ils partent aussi subitement qu'ils sont arrivés. Leurs pérégrinations sont liées à la richesse des forêts de conifères ; ils se montrent quand les graines de ces arbres sont mûres. Il n'y a cependant pas là de règle absolue. Ainsi, on les voit en Allemagne plusieurs années de suite, puis ils disparaissent, et quelques années s'écoulent avant qu'on les aperçoive de nouveau. Ils s'acclimatent partout, et en tout temps. Ils attirent l'attention de l'homme, et, malgré leurs apparitions irrégulières, ils sont au nombre des oiseaux les mieux connus dans les contrées où ils ont fait leur apparition. Ce sont les favoris des montagnards, les héros des contes et des légendes, car leurs mœurs ont quelque chose d'attrayant.

LES BECS-CROISÉS — *LOXIÆ*.*Die Kreuzschnäbel, The Crossbills.*

Il n'est pas facile de distinguer les diverses espèces de becs-croisés. Chaque collection en renferme des variétés nombreuses, mais paraissant toutes s'enchaîner étroitement. On peut admettre, avec assez de probabilités, quatre espèces européennes bien déterminées ; il y en a peut-être autant en Asie et en Amérique.

**Caractères.** — Toutes ces espèces ont le même port et les mêmes couleurs. Les vieux mâles sont rouge-vermillon ou rouge-groseille; les jeunes rouge-jaune, jaune d'or, jaune-vert ou ocre-rouge; le plumage des femelles est d'un vert tirant plus ou moins sur le jaune ou sur le bleu. Avant la première mue, les jeunes sont gris clair, avec des bandes gris foncé. Les pennes de la queue et des ailes sont noirâtres chez toutes les espèces. Leurs autres caractères sont ceux de la famille.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leur grosse tête, leur grand bec, leurs pieds massifs, leur courte queue font paraître les becs-croisés lourds et maladroits; ils ne le sont cependant point. Ils sont, au contraire, gais et agiles; ils volent avec rapidité et longtemps, planent avant de se poser, et grimpent facilement dans les branches. Ce n'est qu'à terre qu'ils se montrent quelque peu maladroits et inhabiles. Leurs mœurs se rapprochent beaucoup de celles des perroquets, mais leur intelligence est moins développée; ils ont surtout moins de ruse; et ce qui les distingue encore de la plupart d'entre eux-ci, c'est qu'ils sont plus inoffensifs, plus doux, plus aimables.

**LE BEC-CROISÉ DES SAPINS — LOXIA  
PYTIOPSITTACUS.**

*Der Kiefernkreuzschnabel, der Kiefernpapagei.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 35*) est la plus grande du genre; elle a environ 20 cent. de long, et 33 cent. d'envergure. Son bec ressemble beaucoup à celui du perroquet. Il est très-gros, recourbé en demi-cercle, et chaque mandibule est terminée par un crochet. Les vieux mâles ont un plumage rouge-minium clair ou foncé, vermillon, rouge de brique ou rouge-groseille foncé; les pennes de l'aile et de la queue sont d'un gris noir, bordées de gris rouge; le ventre est grisâtre. Les jeunes mâles sont d'un rouge plus clair, mélangé, au dos, de vert jaune, au croupion de jaune.

Les femelles ont les plumes de la partie supérieure du corps gris foncé, bordées de verdâtre ou de jaunâtre, et celles de la partie inférieure gris clair, marquées de jaune vert; les pennes des ailes et de la queue sont noirâtres, bordées de verdâtre.

Les jeunes encore au nid ont les plumes du dos gris-noir, bordées de gris clair et de verdâtre; le ventre gris-blanc, avec des taches longi-

tudinales noirâtres; les pennes des ailes et de la queue sont bordées de gris vert.

**LE BEC-CROISÉ DES PINS — LOXIA CURVIROSTRA.**

*Der Fichtenkreuzschnabel.*

**Caractères.** — Le bec-croisé des pins, que l'on appelle aussi *bec-croisé commun*, et vulgairement *bec-croisé à long bec, gris, rouge, jaune, perroquet des pins, mangeur de pommes de pin, etc.*, est plus petit que l'espèce précédente. Il a de 16 à 18 cent. de long, et de 29 à 31 cent. d'envergure. Son bec plus long et plus faible le distingue du bec-croisé des sapins, dont il a toutefois le plumage.

**LE BEC-CROISÉ À BANDES — LOXIA TENIOPTERA.**

*Der Bindenkreuzschnabel.*

**Caractères.** — Le bec-croisé à bandes ou bifascié (*fig. 36*) est plus petit que les deux autres; son bec est encore plus faible. Il est caractérisé par deux bandes blanches, qui ornent les ailes.

Il est probable qu'il existe d'autres espèces de becs-croisés, du moins certains de ces oiseaux, que l'on prend pour de simples variétés, sont peut-être des espèces indépendantes.

Les becs-croisés américains et quelques becs-croisés indiens constituent des espèces bien définies; les premiers sont surtout caractérisés par leur petite taille: ce sont les pygmées de la famille.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les becs-croisés habitent les forêts de conifères; ils se nourrissent presque exclusivement des graines des pins, des épicéas, des sapins et des mélèzes. Ils sont plus communs dans le Nord que dans le Sud, parce que ces essences y forment des forêts d'une plus grande étendue.

Ils n'ont pas de véritable patrie: on les trouve partout et nulle part. Le bec-croisé à bandes ou bifascié, seul, paraît rechercher davantage les pays du Nord, car c'est là surtout qu'il trouve les mélèzes, qui y forment, comme en Russie, l'espèce dominante des forêts. En Allemagne, on voit chaque année des becs-croisés, lors de la maturité des graines; et, lorsqu'elles sont abondantes, ils arrivent en grand nombre, même là où on ne les avait plus vus depuis des années. Leurs migrations ne laissent pas que d'être très-irrégulières, et nullement dépendantes ni des saisons ni des localités. Ils sont plus communs sur les

montagnes que dans les plaines ; mais si ces dernières leur offrent des forêts convenables, ils s'y établissent. Dans leurs voyages, ils arrivent quelquefois jusqu'au cœur de l'Europe méridionale. En Espagne, par exemple, ils sont parfois très-abondants. D'après Homeyer, on les voit dans les Baléares ; on les trouve aussi en Grèce et dans les Balkans. On ne sait encore jusqu'où ils s'étendent en Asie ; en tous cas, on ne les y trouve que là où sont des forêts. L'Amérique a-t-elle ses espèces propres, ou sont-ce les nôtres qui ont pénétré jusque-là ? C'est ce que des observations ultérieures nous apprendront. Cette dernière supposition n'est pas invraisemblable, car ces oiseaux ne connaissent ni frontières ni barrières.

Lorsqu'on traverse une forêt de pins ou de sapins, on entend parfois leurs cris d'appel, qui sont bien connus de tous les oiseleurs et de beaucoup de chasseurs ; parfois aussi le chant du mâle se fait entendre. Les becs-croisés sont arrivés et se sont installés. Si la localité leur plaît, ils vont s'y reproduire ; sinon, au bout de quelque temps, ils gagnent un endroit plus convenable. Ils ont bientôt choisi la meilleure place de la forêt, et, après avoir erré tout le jour, ils viennent s'y rassembler le soir.

Tous les becs-croisés sont des oiseaux sociaux, et même dans la saison des amours, lorsqu'ils sont accouplés, ils ne se séparent pas. Leurs mœurs sont très-curieuses. Ils sont essentiellement arboricoles, et ce n'est qu'en cas de besoin qu'ils descendent à terre, pour s'y abreuver, ou manger les pommes de pin qui sont tombées. La cime des pins est leur demeure. Ils grimpent avec agilité dans les branches, en s'aidant du bec, comme les perroquets ; ils se suspendent à l'aide de leurs pattes ou de leur bec, la tête en haut comme la tête en bas, et demeurent quelques minutes dans cette position, si incommode en apparence. Ils volent facilement, et avec légèreté, mais rarement ils font de longues traites. En outre, ils étendent largement leurs ailes, puis les ramènent subitement sur les côtés du corps, de manière à décrire dans l'air une ligne ondulée.

A l'époque des amours, ils s'élèvent en voltigeant au-dessus des arbres, demeurent suspendus sur le même point, chantent, puis regagnent lentement leur place accoutumée. Sauf au milieu de la journée, ils sont continuellement en mouvement.

Au printemps, en été et en automne, ils commencent, dès le petit jour, à errer dans la forêt,

allant d'un bouquet d'arbres à un autre, de colline en colline. Aussi les oiseleurs qui leur dressent des pièges sont-ils obligés, en juin et en juillet, d'être à deux heures du matin à leur poste. En hiver, quand le froid est rigoureux, ils demeurent longtemps à l'endroit où ils ont passé la nuit ; toutefois, ils font entendre leur voix de bonne heure, mais ils n'abandonnent la place que quand le soleil est déjà haut sur l'horizon. Dans cette saison, on les voit très-affairés, à dix heures du matin, moment où ils viennent de commencer leur repas. Après deux heures, ils se calment, mais ils continuent à manger jusqu'à quatre heures ; puis ils se livrent au repos. Ils vont boire vers midi ; en été, vers dix ou onze heures.

Les becs-croisés s'inquiètent fort peu des autres habitants de la forêt, et de l'homme lui-même, quoique, dès les premiers jours, ils aient appris à reconnaître en lui un ennemi. On est parti de là pour dire que ce sont des êtres stupides ; et on appuie cette opinion de faits qui prouveraient effectivement un manque par trop complet d'intelligence. Mais, si l'on étudie plus attentivement ces oiseaux, on voit qu'ils savent profiter des leçons de l'expérience, et qu'ils sont en réalité moins sots qu'ils ne le paraissent. Il est facile de les prendre ou de les tuer, et ils sont liés entre eux à un tel point que leur amitié leur coûte souvent la vie ou la liberté. Cela, à mon avis, est une preuve, non de stupidité, mais de bon naturel. Le mâle dont la femelle vient d'être tuée reste accablé de douleur sur sa branche, ou revient, pour l'y chercher, à l'endroit où il a perdu sa compagne. Cependant, quand ils ont été plusieurs fois à même d'éprouver la méchanceté humaine, ils deviennent fort défiants.

« Le cri d'appel du bec-croisé des sapins, du mâle comme de la femelle, est *goep, goep*, ou *guip, guip*, ou *tzoc, tzoc goep*, dit mon père, auquel nous devons la description la plus exacte des mœurs des becs-croisés. *Goep* se fait entendre lorsqu'ils volent ou qu'ils sont perchés ; c'est le signal du départ, un appel, un cri destiné à réunir les membres de la société ; aussi est-il toujours fort. *Guip, guip*, est le cri de tendresse, dont les deux époux se saluent au repos ; il est prononcé à demi-voix, et il faut être au pied de l'arbre pour l'entendre. Souvent, on dirait que l'oiseau qui pousse ce cri est très-loin, et on l'aperçoit au-dessus de sa tête. *Tzoc*, est le cri par lequel le bec-croisé perché appelle ceux qui passent près de lui, pour les inviter à s'arrêter ; quelquefois, cependant, on l'entend d'un oiseau qui

vole. C'est un cri plein et fort, et ce doit être le cri d'appel principal.

« Les jeunes crient presque comme la jeune linotte, mais bientôt ils acquièrent la voix et les divers coups de gosier des vieux.

« Le bec-croisé des pins pousse son cri d'appel quand il perche ou quand il vole. C'est un *guip*, *guip*, plus faible que celui du bec-croisé des sapins. Quand on a une fois entendu ces deux cris, on ne peut les confondre ; je les reconnais dans la forêt, et de loin. Ce *guip* est un signal à la fois de départ, d'avertissement et de ralliement. Lorsque ces oiseaux sont perchés, et que l'un pousse ce cri fortement, aussitôt tous les autres deviennent attentifs, et s'envolent dès que l'un d'eux en donne le signal. Quand ils mangent, et que quelques-uns de leurs semblables passent près d'eux en poussant ce cri, ils ne se dérangent pas ; rarement, ils leur répondent par un *tzoc*, *tzoc*, les invitant à prendre part au festin. Ce *tzoc*, *tzoc*, est plus haut et plus clair que celui du bec-croisé des sapins. Lorsque l'un d'eux est éloigné, les autres crient sans cesse *tzoc*, *tzoc*, pour l'empêcher de s'égarer. Si l'un est perché au sommet d'un arbre, et veut inviter toute une bande à venir y prendre place, il pousse très-fortement ce cri, que l'on entend rarement quand ils volent. Un bon appeau doit surtout crier *tzoc* ; s'il crie *guip* plus souvent que *tzoc*, il n'est d'aucune utilité. Quand ces becs-croisés perchent, ils font entendre un autre petit cri, très-bas, qui ressemble assez au pépiement des poussins. Les jeunes ont, outre ce pépiement, presque la même voix que les jeunes becs-croisés des sapins. »

Le chant du mâle est ravissant. D'ordinaire, le bec-croisé des sapins chante mieux que celui des pins, mais les deux chants se ressemblent beaucoup. C'est un thème, lancé à pleine voix, suivi de quelques notes sifflantes, faibles. En liberté, ils chantent surtout quand le temps est beau, clair, tranquille, pas trop froid ; ils se taisent les jours de vent et de tempête. Pour chanter, ils se perchent toujours sur les plus hautes branches : ce n'est qu'au temps des amours qu'ils chantent en volant. La femelle chante aussi, mais plus bas et d'une manière moins soutenue que le mâle. En cage, ils chantent toute l'année, excepté à l'époque de la mue.

Les becs-croisés se nourrissent presque exclusivement des graines des conifères. Leur bec fort et recourbé leur est indispensable pour se procurer leurs aliments. Il faut et de la force et de l'adresse pour ouvrir les pommes de pin et en enlever les semences. L'oiseau arrive en volant,

se suspend à un cône, la tête en bas, ou bien place le cône sur une branche, se met dessus et le maintient de ses ongles vigoureux, longs et pointus. « C'est un spectacle charmant, dit mon père, que de voir un si petit oiseau porter d'un arbre à un autre une pomme de pin de grandeur moyenne. Il la prend dans son bec, le sommet généralement dirigé en avant ; il vole à un autre arbre, à une vingtaine de pas, pour pouvoir l'ouvrir, car il ne trouve pas partout des branches où il puisse faire ce travail à son aise. Voici comment il s'y prend. Avec la pointe de sa mandibule supérieure, il arrache par le milieu les larges écailles, fait ainsi un trou dans lequel il introduit son bec un peu ouvert, puis soulève l'écaille d'un mouvement de tête. A ce moment, il peut facilement, avec sa langue, faire entrer la graine dans son bec, il en brise alors l'enveloppe et l'avale. Il n'ouvre pas les grands cônes.

« Son bec en croix lui est très-utile ; il n'a pas besoin de l'ouvrir largement pour lui donner une grande étendue, et il suffit d'un léger mouvement de tête pour soulever une écaille.

« Cette manœuvre produit un bruit, une sorte de petillement assez fort pour être entendu du bas de l'arbre. Le bec-croisé des pins dépouille rarement un cône de toutes ses graines ; comme le font ses autres congénères ; il l'abandonne aux trois quarts rongé, souvent même avant de l'avoir ouvert. Ce ne sont pas seulement les jeunes oiseaux, comme le croyait Bechstein, mais encore les vieux qui ont cette habitude ; aussi, là où a demeuré un de ces oiseaux, le sol est-il jonché de cônes.

« Lorsque les arbres sont dépouillés de leurs fruits, les becs-croisés ramassent et ouvrent ceux qui sont tombés. »

Le bec-croisé des pins s'attaque rarement aux cônes serrés des sapins et des épicéas ; il n'a pas la force de les ouvrir. Celui des sapins, par contre, s'en nourrit largement. En une fois, il enlève toutes les écailles, au-dessus de l'endroit où il a enfoncé son bec. Ces deux espèces ouvrent toujours les écailles avec leur mandibule supérieure, en appuyant l'inférieure contre le cône ; aussi, chez ceux dont le croisement des mandibules se fait à droite, c'est toujours la moitié droite du bec qui est supérieure ; chez les autres, la moitié gauche.

En deux ou trois minutes, un cône est dévoré, l'oiseau le laisse tomber, et en cherche un autre ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que son jabot soit rempli.

On reconnaît aux cônes qui recouvrent le sol qu'il y a des becs-croisés dans la contrée. Quand rien ne vient les déranger, ces oiseaux restent des heures entières sur le même arbre, et demeurent pendant des semaines au même endroit. Tant qu'ils trouvent des pommes de pin, ils ne se mettent en quête d'aucune autre nourriture. Mais celle-ci vient-elle à leur manquer, ils mangent des graines oléagineuses, des graines de chanvre, de chardon, etc., des insectes, notamment des pucerons, qu'ils vont chasser dans les jardins et les vergers.

En travaillant ainsi des cônes résineux, les becs croisés souillent leur plumage; mais ils en ont autant de soin que les autres oiseaux. Après chaque repas, ils se nettoient pendant plusieurs minutes, et essuient leur bec contre les branches. Ils ne peuvent cependant pas toujours tenir leur plumage en aussi bon état qu'ils le voudraient, et souvent ils restent couverts d'un enduit résineux. Leur régime produit un autre effet : il donne à leur chair des qualités particulières. Lorsqu'ils se nourrissent de semences de pin, ils sont tellement imprégnés de résine, que leur cadavre résiste longtemps à la putréfaction. « Leur chair, dit mon père, a une odeur forte, désagréable, sans être positivement répugnante. Il faut seulement prendre garde aux mouches; car elles y pondent leurs œufs, et les larves percent et mangent la viande. J'ai fait plusieurs expériences à ce sujet, et toujours avec le même résultat. J'ai sous les yeux un bec-croisé, qui a été tué l'été dernier, par la plus forte chaleur, et qui a encore toutes ses plumes. J'en ai vu un momifié ainsi naturellement depuis vingt ans. » La cause d'un pareil état de conservation réside bien évidemment dans cette nourriture résineuse dont ils font usage; car, lorsque les becs-croisés ont mangé pendant quelque temps des insectes, ils se corrompent aussi vite que les autres petits oiseaux.

Une société de becs-croisés est un des plus beaux ornements de la forêt, surtout au milieu de l'hiver, quand tout est couvert d'une épaisse couche de neige. Ces petits oiseaux se détachent superbement en rouge sur le vert sombre des branches et le blanc éclatant de la neige.

En même temps, leurs mœurs gaies et joyeuses, leur activité continuelle, leur babillage et leur chant animent singulièrement le paysage. Le spectacle n'en devient que plus intéressant, quand l'hiver se trouve être aussi la saison des amours.

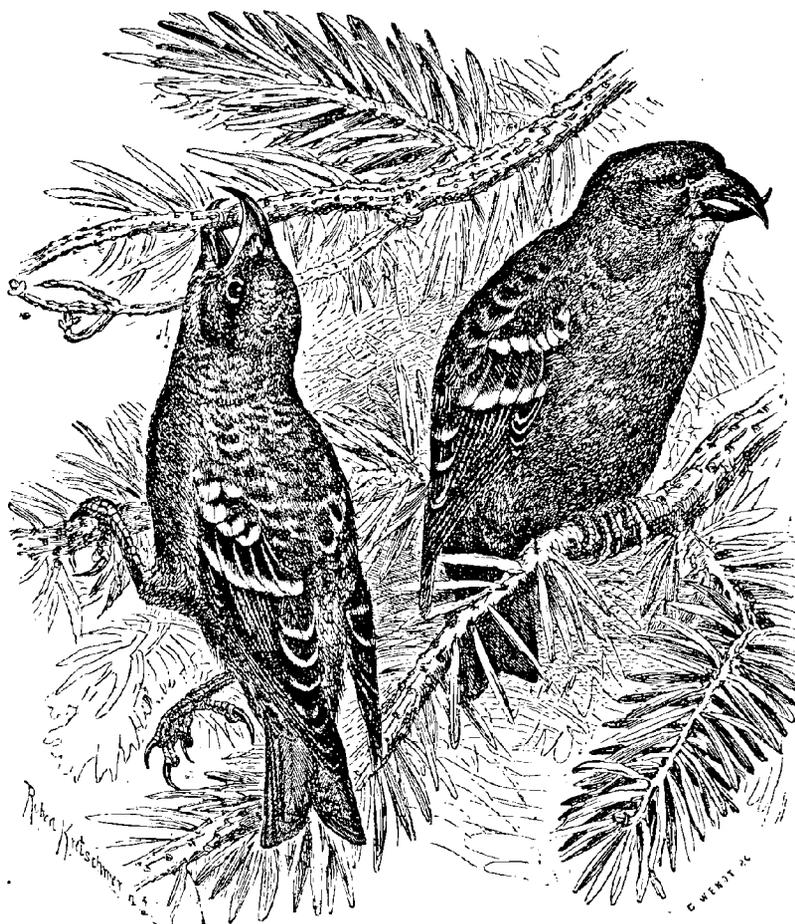
L'on sait que les becs-croisés nichent en toute saison, au milieu de l'été comme au fort de

l'hiver, quand tout est couvert de neige, que toute vie paraît éteinte dans la nature. L'oiseau ne s'en inquiète nullement, il porte en lui le printemps avec toutes ses joies. La bande se divise par couples, ceux-ci choisissent les plus beaux arbres de la forêt, pour leur confier le berceau de leur progéniture, mais jamais ils ne s'éloignent beaucoup les uns des autres. Le mâle se perche sur la plus haute branche; il chante, il appelle, se tourne et se retourne, comme pour se faire admirer de sa femelle, sous toutes ses faces. Si celle-ci n'arrive pas, il va sur un autre point et l'appelle à nouveau; approche-t-elle, le mâle court derrière elle, et jouant, pépiant, il la chasse de branche en branche.

Le bec-croisé des sapins a l'habitude de faire en même temps divers tours en l'air : il s'élève à coups d'ailes répétés, il plane en chantant, et revient ensuite à l'arbre d'où il est parti. Ces jeux durent jusque vers onze heures du matin; alors commence la construction du nid. Ce nid est établi tantôt sur une branche proéminente, tantôt à une bifurcation, sur une grosse branche, près du tronc; tantôt au sommet, tantôt au milieu de l'arbre, mais toujours de façon à être recouvert par des branches qui le cachent et le mettent à l'abri de la neige. Au dehors, ce nid est formé de rameaux de pins, de bruyères, de chaumes desséchés, de lichens, de mousses; en dedans, il est tapissé de plumes, de brins d'herbe, d'aiguilles de pins.

Ses parois ont environ 3 centimètres d'épaisseur, et sont artistement tissées; le fond en est profond.

Tels sont du moins les nids de becs-croisés en Allemagne, et on est surpris d'apprendre par un des naturalistes les plus consciencieux de la Suède, le prier Eekström, que, dans les forêts de la Suède, le bec-croisé des sapins construit un nid en boule, formé de lichens secs, et dont le diamètre dépasse une aune. L'entrée en serait ronde, étroite, livrant à peine passage à l'oiseau, et la cavité serait assez grande, pour qu'on puisse y mettre tout le poing. Ce n'est que le nid d'hiver qui serait ainsi construit; le nid d'été aurait de moins grandes dimensions et des parois moins épaisses. Je cite cette relation, sans garantir qu'elle s'applique à notre bec-croisé. En tout cas, le bec-croisé se donne beaucoup de peine pour édifier le berceau de ses petits. « J'ai eu occasion, dit mon père, d'observer une femelle qui construisait son nid. Elle apporta d'abord des ramilles sèches, puis courut autour des branches, pour cueillir des lichens. Elle en prenait à chaque



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 36. Le Bec-croisé à bandes.

fois son bec plein, les apportait au nid et les coordonnait. La charpente du nid terminée, elle y resta longtemps, mettant tout bien en ordre, foulant les branches avec sa poitrine, les comprimant ou se retournant dans tous les sens.

« Elle prit presque tous ses matériaux sur un arbre voisin. Elle était si pressée, qu'elle travaillait même en plein midi, et qu'en deux ou trois minutes, elle en avait fini avec une charge qu'elle avait cueillie, transportée, arrangée. Le mâle resta près de sa femelle et lui tint compagnie, perché sur une branche ou sur le nid; la nourrit quand elle se mit à couvrir; chercha, par ses chansons, à la distraire de sa longue immobilité, car dès qu'elle eut pondu son premier œuf, elle ne bougea plus du nid : on aurait dit qu'il voulait ainsi la dédommager de ses peines. »

Chaque couvée se compose de trois ou quatre œufs, petits, d'un blanc grisâtre ou bleuâtre,

DREHM.

couvertes de taches et de raies d'un brun rouge ou d'un brun noir. Tantôt ces taches sont disposées en cercle autour du gros bout; tantôt elles sont réparties sur toute la surface de l'œuf.

Les jeunes, dès qu'ils sont éclos, sont nourris par leurs parents de graines de pin ou de sapin, préalablement ramollies, les premiers jours; et à moitié digérées dans le jabot. Ils croissent rapidement, se montrent de bonne heure vifs et actifs; mais, plus que les autres passereaux, ils ont besoin longtemps de l'aide du père et de la mère. Ce n'est que lorsqu'ils sont déjà sortis du nid que leur bec se croise, et jusque-là ils ne sont pas en état d'ouvrir eux-mêmes les pommes de pins. Lorsqu'ils ont abandonné le nid, ils se tiennent sur des arbres épais, principalement sur des sapins, et toujours près de leurs parents. Lorsque ceux-ci recueillent les graines, ils sont à leurs côtés, criant sans cesse, comme de mé-

III — 222

chants enfants; lorsqu'ils quittent l'arbre, ils les suivent, ou les appellent d'une voix plaintive, jusqu'à ce qu'ils reviennent. Peu à peu ils apprennent à se nourrir eux-mêmes. D'abord, les parents leur présentent des cônes à moitié ouverts, pour qu'ils s'exercent à enlever les écailles; plus tard, ils leur apprennent à attaquer des cônes intacts. Même quand ils peuvent se nourrir eux-mêmes, les parents leur donnent encore à manger. Enfin, ils deviennent indépendants, forment alors des bandes, ou se joignent aux vieux qui ne se sont pas accouplés.

**Chasse.** — J'ai déjà dit qu'il n'était pas difficile de prendre des becs-croisés. Les nouveaux arrivés dans un pays se laissent approcher par le chasseur, ne s'envolent même pas quand l'un ou l'autre a été frappé de mort. Il est peut-être encore plus facile de les prendre vivants. En Thuringe, on se sert de grandes perches, au bout desquelles on dispose un bouquet de branches de pins, que l'on garnit de gluaux. On plante ces perches dans une clairière, avant le lever du jour, et, au bas de la perche, on met un bec-croisé en cage qui sert d'appelant. Tous les becs-croisés qui passent s'approchent, attirés par les cris de leur semblable captif. Beaucoup se perchent sur les gluaux et y restent. L'on peut ainsi faire une bonne prise en une matinée.

**Captivité.** — Tous les becs-croisés s'appriivoisent très-facilement. Ils oublient rapidement la perte de leur liberté; ils reconnaissent leur maître, cessent de le craindre, se laissent porter par lui, lui expriment leur amitié par mille démonstrations. Aussi, sont-ils très-aimés de tous ceux qui ont pu les apprécier, et les montagnards, notamment, les estiment fort.

**Utilité.** — Les services que nous rendent les becs-croisés surpassent, et de beaucoup, les quelques dégâts qu'ils peuvent causer. Nous ne parlerons pas du plaisir qu'ils procurent à l'amateur, du charme dont ils décorent les forêts en hiver; mais, dans les années d'abondance, ils déchargent les pins des cônes sous lesquels ils plient; et contribuent ainsi à tenir ces arbres en bon état. Récemment, on les a signalés comme les auteurs de ce que l'on appelle les *éclats des*

*pins*, mais rien n'est moins prouvé. Je crois qu'on peut les laisser vivre en paix au milieu de la forêt.

## LES PSITTIROSTRES — *PSITTIROSTRA*

*Die Sittichfinken.*

Je laisse indécise la question de savoir s'il faut placer à côté des becs-croisés un genre singulier d'oiseaux qui, avec des tarses de passereaux, ont des formes générales qui rappellent un peu celles de certains perroquets. La plupart des naturalistes n'hésitent pas à ranger ce genre parmi les loxiidés, mais Reichenbach croit qu'il est plus voisin des melliphagidés, dont nous parlerons plus tard, que des passereaux.

Une seule espèce propre à la Polynésie compose ce genre.

### LE PSITTIROSTRE PSITTACIN — *PSITTIROSTRA PSITTACEA*.

*Der Sittichgrünling.*

**Caractères.** — Cet oiseau, que l'on a quelquefois nommé *passereau-perroquet*, fait, plus encore que les becs-croisés, la transition entre les perroquets d'un côté, les passereaux de l'autre, et son nom indique parfaitement ses caractères. Il a à peu près la taille du bouvreuil, c'est-à-dire 15 cent. de long; l'aile pliée mesure près de 10 cent. Son plumage est vert comme celui des perroquets; la poitrine est finement rayée de gris; la tête et le cou sont d'un jaune gomme-gutte; il a les plumes des ailes et de la queue brunes, bordées de vert; le bec et les pattes couleur chair.

Bien que le psittirostre soit connu depuis plus de cinquante ans, nous ignorons complètement encore quelles sont ses mœurs, quel est son genre de vie. Si nous les connaissions, nous pourrions probablement fixer plus exactement la place que cet oiseau doit occuper dans le système.

Il est d'ailleurs excessivement rare de pouvoir se procurer l'espèce, même en peau, et peu de musées peuvent se vanter de la posséder.

## LES PYRRHULIDÉS — *PYRRHULÆ*.

*Die Gimpel.*

**Caractères.** — La famille des pyrrhulidés se place naturellement après celle des loxiidés, à laquelle certains naturalistes l'ont réuni.

Les pyrrhulidés sont caractérisés par leur bec court, épais, bombé de tous côtés (leur *bec en bombe*, comme disait mon père), à mandibule

supérieure légèrement crochue; leurs pattes courtes et moyennement fortes; leur queue légèrement tronquée; leurs ailes moyennes, obtuses; leurs plumes longues et molles, de couleur très-variable.

**Distribution géographique.** — Les pyrrhulidés habitent les contrées froides et tempérées de toutes les parties du monde, l'Australie exceptée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On les trouve dans les forêts et dans les buissons, quelques-uns au milieu des rochers ou au sein du désert. Ils vivent autant sur les arbres que sur le sol. Comme tous les passereaux, ils se nourrissent exclusivement de grains, de bourgeons et de feuilles vertes.

Leur organisation est assez parfaite, mais leur intelligence est peu développée: chez eux, la sensibilité l'emporte sur le jugement. Ils vivent en très-bons rapports avec leurs semblables; ils peuvent aussi s'attacher à d'autres oiseaux et à l'homme. Ils sont maladroits dans leurs mouvements et le cèdent beaucoup en agilité aux becs-croisés.

Leur chant est très-simple, mais leurs notes ont un timbre harmonieux, et plusieurs espèces sont capables d'apprendre des airs et de les répéter.

Ils cachent leur nid sur les arbres ou dans les crevasses des rochers. Le nombre des œufs varie de quatre à six.

## LES PARADOXORNIS—*PARADOXORNIS*

*Die Papageigimpel.*

**Caractères.** — J'accorde la première place, dans cette famille, à un singulier genre, caractérisé par un bec court, épais, volumineux relativement à la taille des oiseaux, à mandibules à peu près égales, la supérieure se recourbant légèrement en bas et de côté, comme chez certains perroquets; des ailes faibles, fortement arrondies, la sixième rémige étant la plus longue; une queue longue et tronquée; des tarses vigoureux; des doigts de longueur moyenne, et des ongles fortement recourbés. Le plumage est lâche et mou.

Les naturalistes ne sont pas parfaitement d'accord sur la place que doivent occuper les paradoxornis.

Ces oiseaux me paraissent plus voisins des dursbecs que des timalies, desquelles on a voulu récemment les rapprocher.

Le bec excepté, les paradoxornis ont, il est vrai, les caractères de certaines timalies: les

pattes fortes, les ailes arrondies, une queue tronquée, le plumage lâche; mais de pareils caractères se retrouvent aussi chez les pyrrhulidés; et, de plus, ils ont, les mœurs de ces derniers, comme d'ailleurs l'aurait fait préjuger la forme du bec.

**Distribution géographique.** — Les cinq espèces qui composent ce genre sont propres à l'Asie et se trouvent particulièrement dans les forêts de l'Himalaya.

## LE PARADOXORNIS A BEC JAUNE — *PARADOXORNIS FLAVIROSTRIS.*

*Der Papageigimpel.*

**Caractères.** — Le paradoxornis à bec jaune, a la nuque et la partie postérieure de la tête d'un brun rouge, le dos couleur olive; une bande à la gorge, et les oreilles d'un noir foncé; la face, le sommet de la tête, les joues, la gorge blancs, avec des bandes ou des taches foncées; le ventre fauve, tournant au roux sur les côtés. Chez une femelle (probablement une jeune) la bande foncée de la gorge manquait. Le bec est jaune, les tarses sont gris de plomb, l'iris est brun-rouge. L'oiseau a à peu près la taille du bouvreuil, soit 22 cent. de longueur totale, sur lesquels 8 cent. environ appartiennent à la queue; l'aile pliée mesure 8 cent.

**Distribution géographique.** — Cette espèce se rencontre surtout dans l'Assam et le Népal.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous manquons de renseignements précis sur le genre de vie des paradoxornis.

Jerdon, qui a réuni tous les documents connus à ce sujet, dit avoir tué de ces oiseaux dans les montagnes du Khasia, à une altitude de 1,600 mètres, tandis que d'autres voyageurs les ont observés dans l'Assam et le Népal. « Je vis, dit-il, qu'ils se nourrissaient de diverses graines. Les vieux étaient toujours accompagnés de deux ou trois jeunes, qui avaient presque le même plumage qu'eux. Ils étaient assez craintifs; ils ne se cachaient cependant pas, mais volaient d'arbre en arbre. »

Le même naturaliste trouva une autre espèce de ce genre sur les collines couvertes de roseaux du Népal, du Sikkim, du Boutan, etc. Ces oiseaux vivaient en petites bandes; ils se nourrissaient de graines, se laissaient approcher, mais s'enfuyaient dès qu'on faisait mine de les poursuivre.

D'après Tickell, les paradoxornis mangent surtout du blé, du maïs, du riz, du sarrasin. « Après

leur repas, dit-il, ils se perchent sur les branches des arbres, et leurs habitudes ne rappellent en rien la vie cachée des timaliidés. » Ils ont donc tout le genre de vie des bouvreuils, si l'on en juge du moins par les quelques données que nous pouvons recueillir.

### LES DURS-BECS — *CORYTUS*.

*Die Fichtengimpel.*

**Caractères.** — Ce deuxième genre de la famille des pyrrhulidés est mieux connu que le précédent. Les durs-becs ont le bec bombé en tous sens, mais à mandibule supérieure recourbée en crochet. Le tranchant des deux mandibules est légèrement échancré, et la pointe de la mandibule inférieure émoussée. Leurs tarses sont courts et forts, leurs doigts vigoureux, leurs ongles longs. Les ailes recouvrent les deux tiers de la queue, qui est échancrée au milieu.

**Distribution géographique.** — Les durs-becs appartiennent à la fois à l'Europe, à l'Asie et à l'Amérique septentrionale.

L'espèce qui représente le genre en Europe est :

#### LE DUR-BEC VULGAIRE — *CORYTUS ENUCLEATOR*.

*Der Hukengimpel.*

**Caractères.** — Cet oiseau (*fig. 37*) égale à peu près la grive musicienne (*turdus musicus*) en gros-seur. Il a de 22 à 25 cent. de longueur totale, sur lesquels 8 ou 9 cent. appartiennent à la queue, et de 36 à 39 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent. et demi.

Le plumage est abondant et les couleurs en sont assez vives. Chez le mâle, le rouge-groseille domine; chez le jeune mâle et chez la femelle, ce sont les teintes jaunâtres. La gorge est de couleur claire. Deux bandes blanches, occupant l'extrémité des grandes et des petites ouvertures, coupent l'aile en travers. Les plumes sont d'un gris cendré à la base, à tige noire, rouge-groseille ou rouge-jaune à l'extrémité, marquées, sur le milieu, de taches plus foncées, et bordées d'un liséré clair. Les plumes de la queue et des ailes sont noires, à bords clairs. Le bec est brun sale, noir à la pointe, avec la mandibule inférieure plus claire que la supérieure; les pattes sont d'un gris brun; l'iris est brun foncé.

**Distribution géographique.** — Ce bel oiseau habite le nord de l'Europe et de l'Asie. Une espèce voisine se trouve en Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le dur-bec vulgaire n'est commun nulle part.

En été, il vit solitaire avec sa femelle dans un assez grand domaine, et se réunit l'hiver à ses semblables, pour former des bandes nombreuses. Pendant toute la froide saison, ces bandes errent dans les forêts des contrées septentrionales. D'après Radde, elles s'approchent des fermes isolées, pour retourner dans les bois à l'approche du printemps. Quand des circonstances exceptionnelles, notamment des neiges très-abondantes, les forcent à émigrer, ces bandes se réunissent et composent des volées innombrables.

Ainsi, en 1790, 1793, 1798, 1803, il arriva de telles quantités de durs-becs sur les bords de la Baltique, que, plusieurs mois durant, on put en prendre environ mille paires chaque semaine aux environs de Riga. En 1821, les durs-becs étaient très-communs en Prusse : plus tard, on eut encore occasion d'en observer, à plusieurs reprises, de très-grandes volées dans divers endroits de l'Allemagne.

C'est à ces émigrations forcées vers les régions moins froides, que nous devons la plupart de nos connaissances touchant les mœurs des durs-becs vulgaires.

Nous les voyons alors comme des oiseaux très-sociables : ils ne se quittent pas, rôdent ensemble, vont en commun chercher leur nourriture, et passent tous la nuit à la même place. Ils se tiennent de préférence dans les forêts de conifères, dans celles surtout où abondent les buissons de genévriers. Ils sont rares dans les autres forêts, et se hâtent de traverser les plaines découvertes, sans s'y arrêter.

Au commencement de leur séjour dans les pays étrangers, ils se montrent sans malice, sans défiance; ils ne connaissent pas encore la méchanceté de l'homme. Loin de se déranger à l'approche du chasseur, ils regardent avec curiosité le fusil qui les met en joue, et demeurent à leur place, accablés de tristesse, mais sans penser à s'envoler, quand l'un d'eux est frappé mortellement. On arrive aisément, pendant qu'ils mangent, à les prendre au moyen de lacets attachés à des perches, et dans lesquels on leur passe la tête; ils donnent aussi dans les pièges les plus grossiers. Tous ceux qui les ont observés en liberté signalent leur attachement pour leurs compagnons. Ainsi, d'une bande de quatre, trois furent pris; on vit le quatrième se glisser sous le filet, pour partager le sort des prisonniers. Ce serait une erreur, cependant, que de taxer cette conduite de sottise; l'expé-

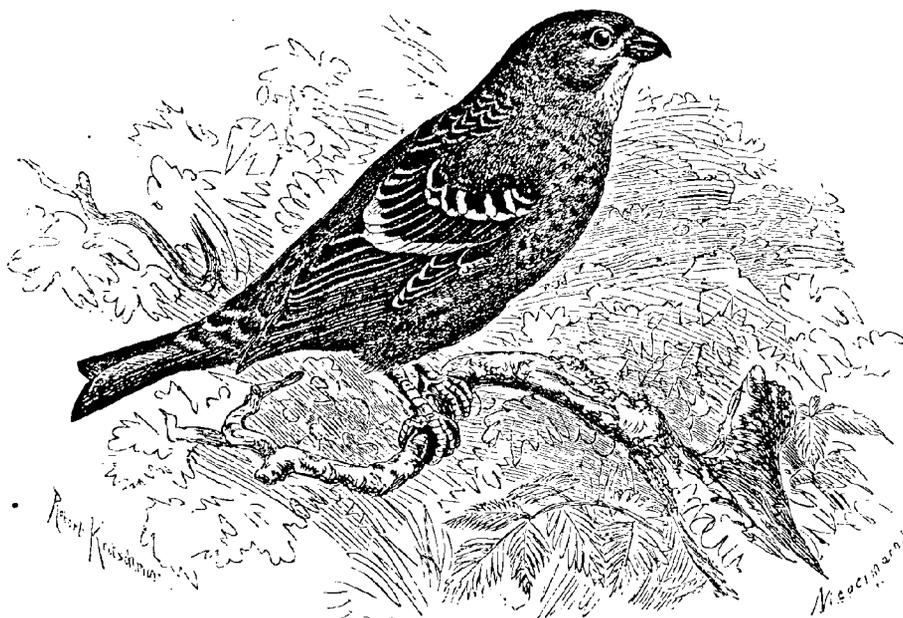


Fig. 37. Le Dur-bec vulgaire.

rience finit par les rendre déflants, craintifs et prudents.

Le dur-bec vulgaire a beaucoup des habitudes des becs-croisés. C'est un véritable oiseau arboricole qui, à terre, n'est qu'un étranger. Il grimpe habilement au milieu des branches, et franchit en sautant des espaces assez considérables. Son vol est rapide, un peu oscillant au moment où il va se poser.

Sa voix est très-agréable; son cri d'appel est un sifflement semblable à celui du bouvreuil; son chant, qu'il fait entendre même en hiver, est très-varié, très-harmonieux. Dans la froide saison, on ne peut s'en faire cependant une bonne idée, l'oiseau n'ayant alors que des chants courts et dits à voix basse. Mais au printemps, quand l'amour le transporte, il chante avec feu, et ravit même celui qui a entendu d'autres oiseaux mieux doués. Les naturalistes suédois nous apprennent qu'il chante surtout par les belles nuits d'été; aussi, l'appelle-t-on le *veilleur de nuit*.

On a peu de renseignements sur le mode de reproduction des durs-becs, car, en été, on ne les rencontre jamais au sud du Vainland et de la Dalarna. Une fois cependant, par exception, on en vit nicher en Allemagne, et heureusement au voisinage de l'habitation de Naumann, dont le père publia une description du nid. Celui-ci était établi sur une petite branche d'un buisson de troëne, à environ 4<sup>m</sup>,30 du sol. Il ressemblait

à un nid de fauvette. L'extérieur était formé de tiges et de chaumes; l'intérieur était tapissé de crins. Il renfermait quatre œufs. Naumann les a décrits, mais incomplètement. Ces œufs sont d'un beau bleu vif, pommelés de rouge brun au gros bout, avec quelques taches brun-châtain. Ils ressemblent beaucoup aux œufs du bouvreuil commun, pour la couleur et le dessin, mais ils ont la grosseur des œufs du gros-bec.

D'après Naumann, la femelle couve seule, et pendant ce temps, le mâle l'entretient de ses chansons.

**Captivité.** — Indépendamment du chant, cet oiseau nous charme par les autres qualités qu'il manifeste lorsqu'il est captif. Il s'apprivoise rapidement, s'il est convenablement traité. Il s'habitue bien vite à sa prison, et au bout de quelques jours, il voit dans son maître un ami; il s'attache à lui, mange dans sa main, s'en laisse caresser, et lui témoigne son amitié de toutes les façons. Un spectacle charmant est celui d'un mâle et d'une femelle renfermés dans une même cage; ils sont aimants l'un pour l'autre, se font mille caresses, se donnent mille témoignages d'affection. Tout doit attirer sur eux la faveur de l'homme: la richesse de leur plumage, la suavité de leur chant, la douceur de leurs mœurs. Malheureusement, ils ne peuvent vivre longtemps dans une chambre; ils s'étiolent, surtout si on néglige de leur donner

un air frais et pur, si on les tient dans un appartement chauffé. En liberté, ils paraissent insensibles au froid; gèle-t-il à pierre fendre, comme on dit vulgairement, ils sont encore gais et actifs. Mais ils ne peuvent se faire à la chaleur et surtout à l'air lourd d'une chambre. Ils grimpent avec anxiété aux barreaux de leur cage; ils gémissent et, finalement, ne tardent pas à succomber. Dans les cas les plus heureux, ils supportent la captivité pendant un an, mais au bout de six mois déjà, leur plumage a perdu sa splendeur; il jaunit et se ternit. Il faut donc, en hiver, les mettre dans une pièce non chauffée, ou mieux encore, suspendre leur cage à l'air.

Il est difficile de leur fournir une nourriture qui leur convienne. En liberté, ils mangent des graines de conifères, qu'ils enlèvent des cônes ouverts, ou qu'ils ramassent à terre; des baies de diverses espèces, des bourgeons et des feuilles vertes; en captivité, ils doivent se contenter des graines de lin, de chanvre, des baies de genévrier ou de sorbier. Ils ne sont pas friands, mais ils ont besoin de beaucoup de nourriture. En été, ils se nourrissent surtout d'insectes, notamment de mouches, qui, dans cette saison, sont très-abondantes dans leur patrie.

## LES ROSELINS — *ERYTHROTHORAX*

*Die Rothbrustgimpel.*

**Caractères.** — Les rosélins sont voisins des durs-becs, dont ils diffèrent cependant par leur petite taille. Leur bec est aussi plus faible: il est court, épais, légèrement bombé, à dos peu élevé; à crochet à peine prononcé. Leurs pattes sont fortes, de longueur moyenne; leur queue, assez longue et échancrée; leurs ailes sont allongées, la deuxième ou la troisième rémige ayant le plus d'étendue. Le plumage des vieux mâles est splendide; celui des femelles et des jeunes mâles est terne.

**Distribution géographique.** — Le genre rosélin est exclusivement asiatique; mais les espèces s'égarèrent jusqu'en Europe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par leur genre de vie, les rosélins tiennent le milieu entre les bouvreuils et les verdiers; ils sont moins arboricoles que les vrais bouvreuils, et vivent souvent sur le sol.

### LE ROSELIN ROSE — *ERYTHROTHORAX ROSEUS*.

*Der Rosengimpel, der Rosenfink.*

**Caractères.** — Le rosélin rose a environ 20 cent. de long et 30 cent. d'envergure. Il a le front d'un blanc brillant, tout le dos rouge-carmin vif, les ailes de même couleur et marquées de deux bandes claires. Le ventre est carmin. Les jeunes mâles sont d'un brun rougeâtre, avec des bandes longitudinales foncées, et deux bandes rouge jaune sur les ailes.

La femelle ressemble à celle de la linotte vulgaire.

Au dire de Radde, la bande blanche du front, chez les tout vieux mâles, serait plus étendue, et le rouge moins prononcé. Chez les jeunes mâles, le rouge de la tête est mêlé de brun, et le devant de la tête paraît gris rougeâtre. A mesure que l'oiseau vieillit, la couleur rose envahit les larges bandes blanches des petites et des moyennes couvertures supérieures de l'aile. Chez les femelles, le sommet de la tête et le croupion sont toujours rouges; chez les vieilles, tout le ventre est carmin clair.

**Distribution géographique.** — Radde a souvent observé le rosélin rose dans les monts de Burja. A l'époque des migrations, il se montre très-accidentellement en Russie, en Hongrie et en Allemagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — En septembre, le rosélin rose vit en petites bandes de six à douze individus; en hiver, on ne le rencontre qu'avec sa femelle. Il disparaît vers le printemps.

Le rosélin rose recherche les forêts peu touffues, celles surtout dont les chênes et les bouleaux noirs sont les principales essences. On le trouve aussi dans les vallées boisées. Il se réunit souvent au pinson de montagne ou des Ardennes, et au serin nain de Sibérie. Au milieu de la journée, les bandes de ces oiseaux se dissocient; chaque individu se repose paresseusement sur une branche à l'écart, indifférent à tout. Le matin, pendant qu'ils cherchent leur nourriture, ils se montrent vifs et peureux.

### LE ROSELIN CRAMOISI — *ERYTHROTHORAX ERYTHRINUS*.

*Der Karmingimpel, der Bandfink.*

**Caractères.** — Ce rosélin a 16 cent. de long, et 23 cent. d'envergure. Les vieux mâles ont la tête et le croupion d'un rouge cramoisi, le dos gris brun, marqué de rouge; les ailes et la queue

gris-brun foncé; la gorge rouge cramoiisi; la poitrine blanche, à reflets carmins.

**Distribution géographique.** — Le roselin cramoiisi habite les forêts et les fourrés de roseaux du nord de l'Europe et de l'Asie. On le trouve dans le nord de la Suède, en Finlande et en Russie. On l'a vu à plusieurs reprises en Allemagne, et même dans l'intérieur du pays. Mais il est surtout commun dans le sud de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Jerdon, on le trouve en hiver dans toute l'Inde, dans le nord plus que dans le sud, et principalement dans les vallées des montagnes. « Dans le sud, dit-il, je l'ai surtout vu dans les forêts de roseaux; aussi son nom, dans le dialecte de *Telugu*, signifie *moineau des roseaux*. Dans d'autres endroits, il recherche les jardins et les fourrés de bambous, où il trouve à se nourrir. Souvent on y rencontre de fortes bandes de ces oiseaux, mais plus souvent encore de petites troupes. Son chant harmonieux le fait rechercher et tenir fréquemment en captivité. » Radde, ce qui est assez curieux, fait à peine mention de cet oiseau dans la relation de son voyage dans le sud-est de la Sibérie; il le rencontra dans les steppes, le long des cours d'eau, et jusqu'à une altitude de 2,600 mètres.

Les mœurs du roselin cramoiisi sont encore peu connues. On sait qu'il habite de préférence les forêts marécageuses ou bordant les cours d'eau, qu'il se nourrit de graines, probablement surtout de celles des roseaux, car il semble rechercher le voisinage de ces plantes.

Ses habitudes rappellent celles de du bouvreuil et de la linotte. Ses mouvements sont lestes; il vole en décrivant une ligne ondulée, comme presque tous les passereaux.

Son cri d'appel est un sifflement assez fort: on le rend d'ordinaire par les syllabes *hio* ou *trio*, mais *tried* me semble plus exact. D'après Naumann, le chant du roselin cramoiisi est très-agréable, clair, traînant, tellement particulier qu'on le reconnaît de suite, après l'avoir une fois entendu. « Le *tuti* (c'est le nom de cet oiseau aux Indes), dit Blyth, a un chant très-agréable, légèrement sifflant, intermédiaire entre celui du chardonneret et celui de la linotte, son cri d'appel ressemble à celui du serin. » « Au Kamtschatka, nous apprend Kittlitz, on a adapté à ce chant un texte russe très-approprié: *Tschewitschou widael* (j'ai vu la *tschewitscha*), *tschewitscha* est le nom de la plus grande espèce de saumons, la plus recherchée des pêcheurs par conséquent, et qui arrive au Kamtschatka à la

même époque que le roselin cramoiisi. Le chant de ce dernier annonce donc réellement l'arrivée du saumon, et dans un pays où les habitants ne se nourrissent que de poissons, il est le messenger, et de la belle saison et de l'abondance. »

Le roselin cramoiisi niche dans les fourrés de saules et de roseaux, toujours au voisinage de l'eau. Son nid, construit extérieurement avec des tiges d'herbes sèches, des chaumes et des racines, est mollement tapissé à l'intérieur de laine et de crin. Ses œufs, plus gros que ceux de la linotte, sont verdâtres, avec de petits points rouges, surtout au gros bout.

**Captivité.** — Dans nos pays, c'est une grande rareté qu'un roselin cramoiisi vivant. Je suis assez heureux pour avoir maintenant un mâle de cette espèce: c'est réellement un charmant petit oiseau, que je ne puis que vanter. Quand je le reçus, il faisait sa mue d'automne, qui dura jusqu'à la fin de décembre. Au milieu de février, il commença à chanter. J'étais fort surpris, car ce chant dépassait toutes mes espérances. Les observateurs que j'ai cités ont tous donné des relations exactes, mais au-dessous de la vérité. Le roselin cramoiisi est un des meilleurs chanteurs d'entre les passereaux; sa voix est étendue, harmonieuse, douce, agréable. Il ne lance fortement que son cri d'appel et son « *tschewitschou widael* »; sa chanson est douce, attrayante, très-variée, rappelant, tout en gardant son type particulier, celle du chardonneret, de la linotte et du serin. Je suis incapable de traduire par des mots les caractères particuliers de ses chants: c'est quelque chose d'inexprimable.

Mon roselin est très-amusant: il est continuellement en mouvement, montant, descendant, se pendant aux barreaux supérieurs, comme la mésange. Il a dépouillé presque aussitôt sa timidité primitive, est devenu très-privé, et salue ordinairement les personnes qu'il connaît par quelques chants joyeux.

Je le nourris de cerises, de chènevis et d'œufs de fourmis. Il est très-friand de feuilles vertes.

En Amérique les roselins sont représentés par d'autres oiseaux très-voisins. Une espèce qui s'en rapproche beaucoup habite l'Arabie Pétrée.

## LES URAGUES — URAGUS.

### *Die Langschwanzgimpel.*

**Caractères.** — On a séparé des pyrrhulidés à plumage rouge, pour en faire le genre *Uragus*, une espèce dont la queue est très-caractéristi-

que. Chez la plupart des pyrrhulidés la queue est courte; chez l'espèce en question, elle a la longueur du corps; la quatrième rectrice latérale est la plus longue, et à partir de celle-ci, les autres pennes vont en diminuant. En outre, le bec est court, la mandibule supérieure n'est que légèrement recourbée par-dessus l'inférieure, et la quatrième penna de l'aile est la plus longue.

**L'URAGUE DE SIBÉRIE — URAGUS SIBIRICUS.**

*Der Sibirische Gimpel.*

**Caractères.** — Cet oiseau, sur lequel quelques auteurs ont fondé leur groupe des *bouvreuils à longue queue*, a à peu près le plumage du roselin rose. Les vieux mâles sont presque entièrement roses, avec le dos plus foncé. La tête et la gorge sont d'un blanc brillant, surtout après la mue; à ce moment, l'oiseau prend une teinte plus claire, car les nouvelles plumes ont des bords blancs assez larges, qui s'usent et disparaissent peu à peu. Du carmin vif colore le croupion. Le bec est entouré d'une bande d'un rouge foncé. Les plumes, celles des ailes et de la queue exceptées, sont gris foncé à la base, puis d'un rouge carmin clair et bordées d'un liséré plus clair encore. Les petites tectrices supérieures de l'aile et les plumes de l'épaule ont leurs barbes externes et leur extrémité blanches, ou au moins bordées de blanc; en sorte que l'aile pliée paraît entièrement blanche, à l'exception d'une bande transversale grise. A la queue, les trois rectrices les plus externes sont blanches, avec la tige et un liséré foncé d'autant plus large que la plume est plus interne; les rectrices médianes n'ont que leur bord blanc.

La femelle est couleur olive clair, ou vert gris.

**Distribution géographique.** — L'urague de Sibérie est un oiseau propre à l'Asie septentrionale et orientale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les marais et les fourrés de roseaux du nord de l'Asie, et fréquente surtout les bords des rivières. Radde le trouva en toutes saisons le long du cours moyen de l'Amour.

A la fin de l'automne, les couples, isolés jusque-là, se réunissent en bandes de dix à trente individus, et errent, en poussant de petits sifflements monosyllabiques. Près d'Irkoutsk, ces bandes ne deviennent nombreuses qu'à la fin de septembre. Les oiseleurs prennent alors de grandes quantités d'uragues, de *mésanges*, de becs-croisés, de *bouvreuils*, de *plectrophanes* des neiges. Mais les uragues ne supportent pas

longtemps la captivité, et perdent leur vivacité habituelle.

Jusqu'en novembre, ils ne font que passer. Plus tard, les couples deviennent sédentaires, et ils habitent, en société du *bouvreuil* commun, les buissons touffus qui bordent les cours d'eau. Ils aiment assez le voisinage des champs, surtout de ceux où on laisse les récoltes en meules. Près de l'Oeon, l'urague de Sibérie se montre en même temps que les jaseurs; il y peuple les îles. Dans les montagnes de Bureja, on ne voit de fortes bandes qu'à la fin de septembre. Partout, ces oiseaux se montrent très-actifs. Jamais ils ne volent ensemble, mais plutôt isolément; ils s'appellent sans cesse les uns les autres. En volant, ils décrivent une courbe peu élevée et leurs ailes font un léger murmure.

Radde vit les uragues de Sibérie disparaître, au printemps, dans les contrées qu'il a traversées.

Au dire de Temminck, cet oiseau, très-rare dans toutes les collections, arriverait jusqu'en Hongrie. Je ne sais sur quelles observations se fonde cette assertion, et à ma connaissance on n'a jamais, dans ces derniers temps, signalé la présence de l'urague de Sibérie en Europe.

**LES ÉRYTHROSPIZES — ERYTHROSPIZA**

*Die Wüstengimpel.*

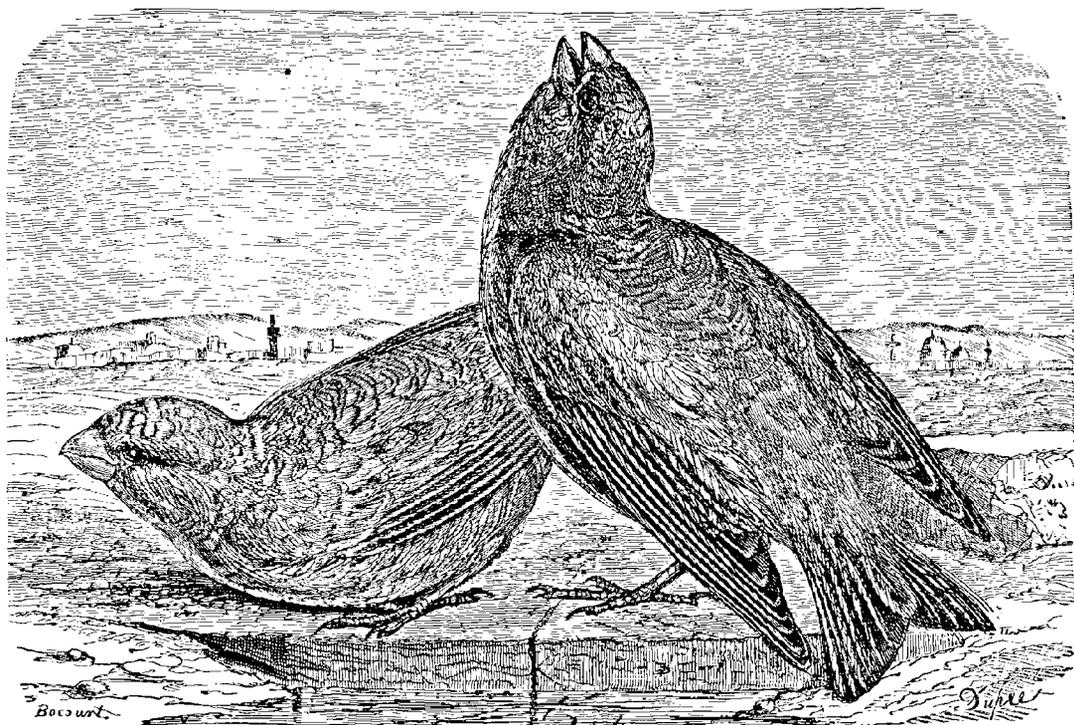
**Caractères.** — Les érythrospizes ont le corps ramassé; le bec très-court, fort, bombé, ressemblant un peu à celui de certains perroquets, à mandibules de même hauteur et à bords rentrants; leur queue est courte, échancrée, et leurs tarses sont grêles; leur plumage est abondant.

Des trois espèces que renferme ce groupe, la suivante se montre en Europe.

**L'ÉRYTHROSPIZE GITHAGINE — ERYTHROSPIZA GITHAGINEA.**

*Der Wüstentrompeter.*

**Caractères.** — L'érythrospize githagine (*fig. 38*), l'*oiseau des pierres*, comme l'appellent les Arabes, l'*oiseau maure* ou le *moro* des habitants des îles Canaries, est un beau pyrrhulidé, de la taille à peu près du canari. Il a de 12 à 14 cent. de long et de 22 à 24 cent. d'envergure; la queue mesure à peine 4 cent. et l'aile pliée 12 cent. et demi. Le mâle a une couleur superbe, mélangée de gris satiné et de rose, comme le dit très-bien Bolle. A mesure que l'oiseau vieillit, le rose gagne en étendue et en intensité. Au printemps, époque où les plumes ont tout leur éclat, l'oiseau éclipse



Corbeil, Créte Filz, sculp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 38. L'Érythrospize githagine mâle et femelle.

en beauté les nielles purpurines, qui ornent nos moissons. Vers l'automne, le rose pâlit, et se rapproche du rouge jaune pâle, qui est la couleur de la femelle. L'oiseau offre d'ailleurs de nombreuses variations : ainsi, certains individus paraissent avoir été trempés dans le sang, d'autres ont la couleur grise du désert. Les plumes ne sont pas seules rouges, la peau est de même couleur. Un érythrospize githagine plumé paraît donc un véritable petit *Peau-Rouge*. A l'époque des amours, le sommet de la tête et la nuque sont d'un gris cendré, à reflets soyeux ; le dos et les épaules sont d'un gris cendré plus ou moins brunâtre, avec des reflets rougeâtres ; les grandes couvertures supérieures de l'aile sont d'un brun clair, largement bordées de rose ; les plumes des ailes et de la queue sont brun foncé, lisérées de rouge carmin sur les barbes externes, bordées de blanc sur les barbes internes. Chez quelques mâles, particulièrement beaux, le dos est rose.

La femelle a le dos brunâtre, le ventre gris clair, à reflets rouges.

**Distribution géographique.** — Pour connaître la patrie de notre oiseau, il faut parcourir le désert ; c'est là, en effet, qu'il habite exclusi-

BREM.

vement, le mot de *désert* étant pris dans son acception la plus large. Bolle le trouva commun aux Canaries, surtout dans les îles orientales, Lanzarote, Fuertaventura et la Grande-Canarie. J'en vis beaucoup dans presque toute la Haute-Égypte et la Nubie, jusque vers la région des steppes, où il disparaît ; j'en rencontrai néanmoins quelques-uns dans les déserts de l'Arabie. Cet oiseau visite dans ses migrations les îles de l'Archipel, la Provence et la Toscane. Chaque hiver, on le voit à Malte.

**Mœurs, habitudes et régime.** — J'ai observé fréquemment ce charmant oiseau en Égypte et en Nubie ; j'en ai tué des douzaines ; je pourrais donc en parler avec connaissance de cause, mais je préfère laisser la parole à Bolle : je ne saurais autant que lui intéresser mes lecteurs ; et si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir reproduire en entier tout ce qu'il dit du githagine.

« Loin des côtes fertiles du nord de l'Afrique, si richement habitées par le règne animal et le règne végétal ; au delà de la chaîne de l'Atlas, derrière le Tell que cultive l'Arabe laboureur, s'étend le désert, avec un monde à part, une population à part de plantes et d'animaux. Tout dans le Sabara n'est pas le domaine de la mort

III — 223

et du silence ; toute cette contrée n'est pas une mer de sable, dont les flots sont agités par le terrible simoun. Le Sahara a ses fontaines le long des routes des caravanes, ses oasis de palmiers, ses vallons parcourus de ruisseaux enflés par les pluies de l'hiver, et dont les bords sont couverts de bosquets de mimosées et de tamarisques. Même au milieu des sables, on trouve une certaine végétation ; *Phalsa*, les coloquintes couvrent souvent plusieurs milles d'un tapis de verdure, et nourrissent les autruches de leurs fruits. Mais, quelle que soit la différence des sols que l'on rencontre dans cette immense étendue qui va d'une mer à l'autre mer, de l'Euphrate au Sénégal, toujours, partout et en tout elle porte le cachet du désert et de la stérilité que la nature lui a imprimé. Ses animaux sont conformes à ce type, leur couleur, uniforme de teinte, se rapprochant de la couleur du sol, est bien la livrée du désert. »

Nous avons déjà fait remarquer, au sujet des mammifères, cette harmonie de couleurs ; nous pouvons donc arrêter ici la citation de Bolle, et ne lui emprunter que ce qu'il dit du *trompette du désert*, comme il appelle le githagine.

« Les lieux que recherche l'érythrospize githagine, sont les endroits dégarnis d'arbres et chauffés par le soleil. Il faut que cet oiseau timide puisse librement promener ses regards sur la plaine et sur les collines. Il préfère les lieux les plus pierreux et les plus arides, où la réflexion de la lumière sur les rochers, et les vibrations de l'air qui s'élève échauffé par les rayons perpendiculaires du soleil, éblouissent et aveuglent le voyageur. Par-ci par-là une herbe brûlée par les chaleurs de l'été passe entre les pierres, ou bien un petit buisson recouvre quelque peu de terre végétale, et cela suffit pour cet oiseau. C'est là qu'il vit, lui, conirostre, avec toutes les mœurs des saxicoles : il y demeure avec plusieurs de ses semblables, sauf au temps des amours. C'est là qu'il saute de pierre en pierre, ou s'envole au ras du sol. Rarement, l'œil peut le suivre ; le plumage gris-rouge des vieux se confond avec la teinte des pierres et des troncs dégarnis des euphorbes ; la couleur isabelle des jeunes se perd sur le jaune fauve du sable, des tufs et des roches calcaires. La vibration particulière des couches inférieures de l'atmosphère, cause de tant de mirages et d'illusions, contribue encore mieux à le cacher. Le naturaliste aurait bientôt perdu ses traces, si sa voix ne venait le guider. Un son perce l'air, semblable à celui de la trompette ; il est strident, vibrant, et si l'on a l'oreille fine,

on entend qu'il est suivi de quelques notes douces, argentines, comme les derniers accords d'une lyre touchée par des mains invisibles. Ou bien, ce sont des sons singuliers, bas, analogues aux coassements de la grenouille des Canaries ; les sons se suivent, répétés à courts intervalles, et l'oiseau lui-même y répond par quelques notes presque semblables, mais plus faibles, on dirait un ventriloque. Rien n'est plus embarrassant que de vouloir écrire le chant des oiseaux : pour l'érythrospize githagine, ce serait chose impossible. Ce sont des sons tout particuliers, appartenant à un monde idéal, et qu'il faut avoir entendus, pour pouvoir s'en faire une idée. Personne ne s'attend, sans doute, à trouver un véritable oiseau chanteur dans ces contrées désolées ; et en effet, ces sons singuliers, romanesques, si j'ose m'exprimer ainsi, suivis de quelques notes particulièrement rauques, constituent seuls la chanson du githagine. Elle cadre parfaitement avec la physionomie du paysage, on l'écoute avec plaisir, on est triste quand le silence se fait. Ces sons de trompette sont comme la voix mélancolique du désert ; les esprits de la solitude semblent parler par eux.

« Le *moro* disparaît là où le sol n'est recouvert que de sables volants : il n'est pas organisé pour courir à leur surface, comme un courlis ou un courvite. Il semble éviter aussi les montagnes ardues et rocheuses. Cependant il se plaît le long des noires coulées de laves, où verdit à peine quelque pauvre graminée, mais dont les crevasses lui offrent des retraites assurées. Jamais on ne le voit se percher ni sur un arbre ni sur un buisson.

« Dans les contrées habitées, ces oiseaux sont assez timides ; mais là où le calme et la solitude les entourent de toutes parts, ils ne sont pas très-méfiant ; on voit souvent les jeunes venir s'abattre à côté de vous, et vous regarder de leurs petits yeux noirs, éveillés et brillants de curiosité. »

Il en est de même dans la vallée du Nil : l'érythrospize githagine du désert y habite les rives rocheuses du fleuve, au-dessus de Siout. Partout où le désert arrive jusqu'aux bords du Nil, on peut être certain de le rencontrer.

Dans le nord et le centre de la Nubie, on en voit des troupes de cinquante à soixante individus s'abattre sur les champs, ou voler le long de la montagne. Plus les rochers sont sauvages et crevassés, plus ces oiseaux y sont nombreux. Dans le désert proprement dit, on ne les trouve guère qu'au voisinage des fontaines. Ils y sont les oiseaux les plus communs ; les alouettes et

les embériziens du désert partagent seuls avec eux cette pauvre patrie.

En liberté, l'érythrospize githagine se nourrit presque exclusivement de graines de toute espèce, peut-être aussi de feuilles et de bourgeons. Il semble dédaigner les insectes. Il a besoin d'eau. « Quelque rare, trouble, saumâtre que soit la source, il faut que l'oiseau puisse y venir au moins une fois par jour. L'apparition des érythrospizes est toujours signe d'un heureux présage pour la caravane altérée. » Le matin et l'après-midi, ces oiseaux arrivent en bandes à la source, boivent beaucoup et à longs traits, se baignent dans les points où l'eau est peu profonde.

Mars est le temps des amours. Le plumage du mâle est alors dans toute sa beauté ; chaque couple s'éloigne, sans cependant se séparer complètement de la bande. On les voit perchés sur les rocailles ; on entend surtout alors les sons de trompette du mâle, auxquels répond la voix de la femelle, plus douce et semblable au chant de l'alouette. Je vis, sur les bords du Nil, ces oiseaux ramasser des matériaux, comme pour construire leur nid, mais jamais je ne pus découvrir un seul de ces nids. Les rochers sur lesquels ils les établissent, les rendent tout à fait inaccessibles aux recherches du naturaliste.

Bolle ne fut pas plus heureux ; mais les pâtres des Canaries lui ont rapporté que les érythrospizes githagines établissaient leurs nids dans les crevasses des coulées de lave, ou sur le sol, à l'abri d'un rocher surplombant. Ce nid serait grossièrement construit avec des herbes desséchées à l'extérieur, et tapissé à l'intérieur de plumes ou de flocons de laine ; il renfermerait de trois à cinq œufs.

Il est probable que chaque couple a deux couvées par an, et que ce n'est qu'après la seconde que le mâle et la femelle se réunissent aux jeunes de la première couvée, et qu'ils parcourent le pays en troupes. Au printemps et en automne, les érythrospizes paraissent entreprendre de longs voyages ; on en voit alors arriver aux Canaries un grand nombre, qui viennent du continent africain. On a vu des vols fatigués s'abattre, pour se reposer, sur les navires qui traversaient ces parages.

**Chasse.** — Ni aux Canaries, ni en Afrique, l'homme ne chasse les érythrospizes, et n'étaient les chats sauvages, les mangoustes, les putois, les faucons et les milans, ces oiseaux mèneraient une vie tranquille et heureuse, à l'abri de tout péril. D'après Bolle, ils vivent en très-bonne har-

monie avec l'oiseau le plus commun de la vallée du Nil et des Canaries, le *tinniculus alaudarius*, et, en Égypte du moins, ils ne paraissent rien avoir à craindre du milan. Le naturaliste n'a aucune peine à en tuer autant qu'il veut aux sources où ils vont s'abreuver, comme au milieu des rochers qu'ils habitent. Il est plus difficile d'en prendre de vivants ; il faut, à cet effet, se servir d'un individu captif, pour appelant. « On l'attache, dit Bolle, loin de tout arbre et de tout buisson, dans un endroit que l'on sait fréquenté par les érythrospizes. Bientôt son cri d'appel attire ses semblables. Ils s'abattent sur le sol, ils sautent de pierre en pierre, hésitent encore un instant, mais ils sont déjà assez près pour qu'on puisse reconnaître les couleurs de leur plumage. Ils picorent les grains dont on a jonché le sol, le filet s'abaisse, ils sont pris. Tristes et sauvages au commencement, ils ne tardent pas à prendre la nourriture qu'on leur donne. Cette chasse est une véritable jouissance, et je puis me vanter de l'avoir pratiquée avant tout autre ornithologiste. On éprouve un vrai plaisir à rester le matin, caché derrière un rocher, le lacet à la main, et à voir toujours un riche butin vous récompenser amplement de vos peines.

**Captivité.** — « J'ai rapporté en Allemagne, continue Bolle, dix érythrospizes githagines ; j'en possède encore plusieurs ; je puis donner par conséquent des détails sur leur manière d'être en captivité. Pendant que je naviguais sur la mer du Nord, au cœur de l'hiver, par un mauvais temps qui durait depuis plusieurs jours, les *moros* n'en continuaient pas moins à faire entendre leur voix. Je ne l'oublierai jamais : nous étions couchés, mouillés et trempés d'eau de mer ; de temps à autre, une vague faisait irruption dans nos cabines ; depuis plusieurs nuits, le sommeil fuyait nos paupières ; depuis plusieurs jours, nous n'avions rien pu prendre de chaud. A peine, le matin, étais-je en état de me lever, de donner à manger à mes oiseaux, de consolider un peu leur cage ébranlée par le roulis et le tangage du navire. Sur le pont, tous les yeux étaient braqués à l'horizon, cherchant, mais en vain, à apercevoir le salut, les rochers d'Helgoland, pour nous, Allemands, ces avant-postes de la patrie.

« L'avenir était sombre. A ce moment, j'entendis la jeune et charmante femme d'un de nos compagnons de voyage dire à demi-voix : « Tant que les petits *becs-rouges* continuent à tromper, j'ai de l'espoir ; s'ils se taisent, je n'en ai plus aucun. » — Effectivement, le danger

passa, et bientôt nous touchâmes le sol allemand, à l'embouchure de l'Elbe.

« On voit que les *moros* sont des oiseaux robustes, qui, quoique amis de la chaleur, sont capables de supporter les froids de nos hivers. En voyage, je n'en perdîs aucun. En Allemagne, on peut fort bien les laisser à l'air du mois d'avril au mois d'octobre ; mais il faut, cela va sans dire, les mettre à l'abri des gelées.

« Leurs mœurs sont douces et pacifiques. Tout les recommande : leur gentillesse, leur docilité, la facilité avec laquelle ils s'appriivoisent, la bonne harmonie dans laquelle ils vivent entre eux, comme avec les autres oiseaux, et surtout leur voix si agréable, que les mâles font entendre même en hiver. Sans cesse ils s'appellent et se répondent. Ils paraissent plus vifs et plus éveillés le soir, à la lumière, que pendant le jour. Dès que la lampe est allumée, ils saluent leur maître par leurs cris, sans voletter à en devenir gênants, comme certains insectivores. C'est le concert le plus réjouissant que l'on puisse imaginer. Tantôt ce sont des sons de trompette, nets et clairs ; tantôt, des notes basses et traînantes ; puis des grognements, des intonations très-variables, ressemblant au miaulement d'un chat. Parfois ils commencent par quelques notes pures et argentines comme le tintement d'une clochette, et les font suivre immédiatement d'un second grognement. Aux *kae, kae, kae*, qu'ils répètent le plus souvent, répond presque toujours une note plus basse, et très-brève. Ces sons, tantôt rauques, tantôt harmonieux, mais toujours éminemment expressifs, traduisent parfaitement tous les sentiments de l'oiseau. Quelquefois on entend un babil long, bien que décousu, comme celui des petits perroquets ; parfois aussi, ils crient comme les poules : *kekek, kekek*, trois ou quatre fois de suite : *chac, chac*, est leur cri de surprise ou de défiance.

« Lorsqu'on les pourchasse et qu'on va les prendre, ils poussent de petits cris de détresse. Mais tous leurs cris sont si expressifs et si harmonieux, qu'on est stupéfait de les entendre chez un si petit animal. On pourrait sûrement perfectionner leur voix, comme on le fait pour le bouvreuil.

« C'est au printemps que les mâles trompent le plus ; les femelles n'ont pas ce genre de cri. Ils renversent alors la tête en arrière, ouvrent largement le bec et le dirigent directement en haut. Les notes plus douces sont prononcées le bec fermé. En chantant, ces oiseaux prennent les postures les plus comiques. Ils dansent l'un

autour de l'autre, et sont dans une agitation continuelle. Lorsque le mâle poursuit sa femelle, il redresse le corps, ouvre largement les ailes, et ressemble à un écusson : on dirait qu'il veut serrer dans ses bras l'objet de son amour (*fig. 38*).

« Les érythrospizes githagines se tiennent de préférence sur le plancher de la volière ; néanmoins, ils montent sur les perchoirs. A terre, ils sautillent rapidement. Ils se glissent sous les objets qui peuvent les cacher, mais ne pénètrent pas dans les cavités à ouverture étroite. Ils s'étendent voluptueusement au soleil, écartant leurs plumes, et formant ainsi les groupes les plus charmants. On ne les voit pas souvent se baigner.

« Au temps de la mue, ils réclament beaucoup de soins ; ils deviennent alors facilement malades, et périssent. Malheureusement, ils perdent en captivité leur belle couleur rouge : le front, la poitrine, le croupion ne gardent plus que des reflets d'un rose pâle. Mais ils n'en restent pas moins, ne serait-ce que par leur bec rouge de corail, des oiseaux charmants à voir.

« On nourrit les érythrospizes avec des graines, comme tous les passereaux : ils ne sont pas difficiles, cependant ils préfèrent les graines oléagineuses, telles que le chènevis, aux graines féculentes, comme les pois. Ils aiment beaucoup les capitules encore verts de la dent-de-lion, les épis de blé, les fruits des amarantacées, les jeunes feuilles de chou, de salade, de mouron. Ils mangent des larves de fourmis, mais ne touchent pas aux autres insectes. En somme, ils sont très-faciles à nourrir. J'en ai vu auxquels on donnait du maïs écrasé. Ils sont très-friands de fruits, de pain blanc trempé dans de l'eau ou du lait, de pommes de terre cuites ; mais le mieux est de leur donner un mélange de millet, de pois, etc., avec un peu de chènevis et, de temps à autre, quelques feuilles vertes.

« Les *moros* paraissent devoir se reproduire très-facilement en captivité. Ils n'ont rien de commun, sous ce rapport, avec la plupart des autres passereaux des contrées chaudes, dont la reproduction sous notre ciel est entourée de tant de difficultés. Ils ne réclament même pas une température artificielle : la chaleur du printemps leur est suffisante.

« Les nuits glacées du Sahara, succédant brusquement à des jours brûlants, les ont endurcis aux changements de température, et leur permettent de s'acclimater facilement chez nous. Les mâles sont très-ardents : au retour du printemps, les miens poursuivaient les femelles, un brin de paille dans le bec, comme pour se montrer prêts

à remplir tous les devoirs de la paternité. Si on les sépare de leurs semblables, ils s'accouplent avec d'autres oiseaux; j'ai vu un érythrospize mâle, devenu veuf, chercher à s'unir à une *Columba passerina*, oiseau du double plus grand que lui.

« En avril 1858, je mis une paire de ces érythrospizes dans une chambre arrangée en forme de volière; les fenêtres grillagées laissaient passer le soleil, et bientôt j'eus le plaisir d'assister à leurs jeux et à leurs amours. Ils se pourchassaient, se becquetaient, se donnaient mutuellement à manger, les plumes de la tête hérissées, les ailes étendues et agitées de secousses convulsives. Pour nicher, ils firent choix d'une petite cage à serins. La paille fut la matière dont ils se servirent principalement; ils ne touchèrent ni au foin ni à la mousse, l'intérieur du nid fut tapissé de plumes. Cette construction se fit lentement, et fut presque entièrement l'œuvre de la femelle. Jamais ils ne restèrent longtemps tous deux dans le nid; dès que l'un y arrivait, l'autre le quittait.

« Le 24 avril, je trouvai le premier œuf. Trois autres furent pondus les trois jours suivants. La mère, qui n'était troublée par aucun autre oiseau, les aurait certainement couvés, si je ne m'étais décidé à sacrifier deux de ces œufs pour les mettre en collection. Je confiai les deux autres à une serine bonne couveuse, et au bout de quinze jours, je vis éclore un petit, qui n'était pas laid, comme le sont d'ordinaire les petits des oiseaux chanteurs. Les places nues avaient la couleur de la chair; le reste du corps était couvert d'un duvet blanc, assez épais, formant sur la tête une sorte de houppe.

« Malgré les soins de sa mère adoptive, le petit mourut à l'âge d'une semaine, peut-être d'indigestion.

« Bientôt mes érythrospizes eurent une nouvelle couvée. Du 3 au 5 mai, ils construisirent un nouveau nid, mais sans le tapisser de plumes. Ils l'abandonnèrent bientôt et restaurèrent l'ancien. Le 9 mai, un œuf était pondu; puis, plus tard, deux autres. Mais la femelle devint malade; elle ne couva pas; elle voletait par-ci par-là, les plumes hérissées, cherchant anxieusement un remède, que la captivité l'empêchait de se procurer. Triste et silencieux, le mâle restait près du nid. Le 18 mai, la femelle mourut; le mâle se montra inquiet, agité pendant plusieurs jours.

« Les œufs de l'érythrospize githagine sont assez grands, relativement à la taille de l'oiseau; ils sont vert de mer pâle ou plus clair encore,

marqués de points épars d'un brun roux. Ces points, isolés au petit bout, sont disposés sur la grosse extrémité en une sorte de couronne. Sur cette même extrémité, on trouve plusieurs traits déliés, tortueux, et souvent des taches assez grandes, d'un rouge brun clair, confluentes sur les bords, et se prolongeant parfois en une queue ondulée, ou bien toutes rondes; ces taches envahissent quelquefois plus de la moitié de la surface de l'œuf. »

Il est à regretter que l'on prenne si peu de ces oiseaux; qu'en Égypte il ne se trouve personne pour nous en envoyer de vivants. L'érythrospize githagine satisferait certainement à toutes les exigences des amateurs, et serait un des plus beaux ornements des volières, même des plus riches.

## LES BOUVREUILS — PYRRHULÆ.

*Die Gimpel.*

**Caractères.** — Les espèces dont nous allons nous occuper diffèrent de celles précédemment décrites, par leur plumage plus fourni, et dont les couleurs sont moins vives et moins variées; par un bec très-bombé en tous sens; par des tarses et des doigts relativement courts.

Parmi elles se trouvent néanmoins quelques jolis oiseaux, notamment celui dont nous allons faire l'histoire.

### LE BOUVREUIL COMMUN — PYRRHULA VULGARIS.

*Der Rothgimpel, der Dompfaff, The Bullfinch.*

**Caractères.** — Le bouvreuil commun, vulgairement nommé *pivoine* (pl. IV), a de 16 à 19 cent. de long et de 29 à 31 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure presque 10 cent., la queue 7.

Les différences de taille sont assez considérables pour qu'on puisse croire souvent que l'on a affaire à des oiseaux d'espèces différentes. Malgré ses couleurs simples, le bouvreuil est encore une belle espèce. Le vieux mâle a la partie supérieure de la tête, la gorge, les ailes et la queue d'un noir foncé, brillant; le dos d'un gris cendré, le croupion et le bas-ventre blancs, le reste du ventre et de la poitrine d'un rouge vif.

La femelle a la face inférieure du corps d'un gris cendré et des teintes moins vives.

Les jeunes n'ont pas la tête noire. L'aile, chez tous, est marquée de deux bandes d'un blanc grisâtre, au niveau du carpe.

On trouve des bouvreuils blancs, noirs ou de couleurs mélangées.

**Distribution géographique.** — Le bouvreuil commun n'est inconnu dans aucune contrée de l'Europe; dans le sud, cependant, on ne le voit qu'en hiver.

Il habite une grande partie de l'Asie. En Allemagne, on le trouve toute l'année dans les régions couvertes de grands bois; en hiver seulement il se hasarde dans les lieux découverts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le bouvreuil est lié à la forêt, et il ne la quitte jamais, tant qu'il y trouve de quoi se nourrir. Ce n'est que lorsque le froid et la neige l'en débusquent qu'il pénètre dans les vergers et dans les jardins des villages, pour y chercher les quelques baies et le peu de graines que les autres oiseaux lui ont laissés. En été, il vit avec sa femelle; mais dans ses excursions d'hiver, il se réunit à ses semblables, et forme avec eux de petites bandes, qui ne se désassocient pas. Au commencement de la saison, on ne voit guère que des mâles; plus tard, des mâles et des femelles. Tant que des circonstances exceptionnelles ne forcent pas le bouvreuil à émigrer, il reste dans sa patrie.

Mais, s'il y est contraint, il entreprend des voyages qui s'étendent jusque dans le sud de l'Espagne et en Grèce. Il voyage le jour, en passant généralement d'une forêt dans une autre. Il a besoin d'arbres pour vivre; lorsqu'il ne trouve plus rien à manger sur les branches, alors, mais seulement alors, il se pose à terre.

Ses habitudes sont charmantes.

L'oiseau a mille qualités faites pour lui gagner l'amitié de l'homme. « Le nom de bouvreuil, dit mon père, est en allemand synonyme de *niais* et de *lourdaut*. On ne peut nier que le bouvreuil ne soit un oiseau sans malice, sans ressource contre les ruses de l'homme; on peut facilement le tirer et le prendre; mais sa bêtise n'égale pas celle des becs-croisés. Après le coup de feu qui a abattu un des leurs, toute la bande vient bien, il est vrai, se percher de nouveau sur la branche où leur compagnon a été tué, mais jamais un seul n'y reste immobile, sans s'envoler, comme le font souvent les becs-croisés. Si le bouvreuil était aussi stupide qu'on le dit, comment pourrait-il apprendre à siffler des airs? Ce qui domine tout son être, c'est l'amour de ses semblables. Un d'eux est-il tué, les autres se lamentent, ne peuvent se décider à quitter le lieu où git leur compagnon; ils veulent l'emmener avec eux. Cet attachement qu'ils ont ainsi les uns pour les autres donne lieu souvent à des scènes touchantes. Je tirai un jour un bouvreuil mâle, qui était penché sur une haie avec un de

ses camarades; celui-ci s'envola, je le perdis de vue, mais bientôt il revint et se plaça au même endroit où il avait perdu son ami. Je pourrais citer bien d'autres exemples encore.

« Le bouvreuil avance en sautillant; il est à terre assez maladroit. Sur les arbres, au contraire, il est tout à fait à l'aise. Il se perche, le corps horizontal, les tarses fléchis, ou bien le corps droit, les pattes étendues; souvent il se pend aux branches la tête en bas. Rarement, il serre ses plumes contre le corps, ce qui le fait paraître plus gros qu'il n'est réellement. Au moment de s'envoler, ou quand il vient de se percher, il se redresse fièrement. Un arbre couvert de bouvreuils est un charmant spectacle. Le rouge des mâles se détache admirablement sur le vert du feuillage, en été; sur le blanc de la neige, en hiver.

« Les bouvreuils paraissent insensibles au froid; même au cœur de l'hiver, ils sont encore vifs et gais, à condition, cependant, qu'ils aient de quoi manger. Leur épais plumage les garantit parfaitement. Il influe aussi sur leur vol, qui est facile, mais assez lent, en ligne ondulée, et ressemblant un peu à celui du faucon. Chez l'un, comme chez l'autre, on remarque que les ailes s'écartent largement, puis se referment. Souvent les bouvreuils se balancent en l'air avant de se percher; parfois aussi ils se précipitent presque verticalement, en fermant subitement les ailes.

« Le cri d'appel du mâle, qui est aussi celui de la femelle, est plaintif: on peut le rendre *par iug* ou *luï*. L'oiseau le fait entendre lorsqu'il vole, au moment où il va s'envoler, et lorsqu'il vient de se percher. Suivant l'intonation, c'est un cri d'appel, d'avertissement, de douleur. Quoi qu'il exprime, les autres le comprennent. On voit combien doit être fine l'ouïe des oiseaux, qui arrivent à comprendre des différences que l'homme peut à peine saisir. Le chant du mâle n'a rien de particulier; il a quelques notes roulantes, et il est difficile à traduire. En liberté, il chante surtout à l'époque des amours; en captivité, il se fait entendre toute l'année. »

Le bouvreuil se nourrit de graines; il mange aussi les semences qui sont renfermées dans des baies. En été, il fait une ample consommation d'insectes. Il a de la peine à retirer les graines des pommes de pin, aussi les ramasse-t-il à terre quand elles se sont détachées spontanément.

En hiver, il est facile de reconnaître la présence des bouvreuils sur des arbres à baies, aux débris de fruits qui jonchent le sol. L'oiseau, cependant, ne fait usage de cette nourriture que

pressé par la faim : il préfère de beaucoup les graines sèches. Il avale du sable pour faciliter la trituration des aliments.

C'est principalement avec des insectes qu'il nourrit ses petits.

Le bouvreuil recherche pour nicher les endroits couverts de bois sur une vaste étendue, et, dans ces bois, les fourrés les plus reculés.

Exceptionnellement, il se fixe dans les parcs et les jardins, s'il sait, par expérience, ne devoir pas y être troublé. Ainsi, une paire vient nicher chaque année dans le lierre qui tapisse une maisonnette d'un parc, à Anhalt.

Le nid est toujours établi à un endroit bien caché, à mi-hauteur d'un arbre, soit à une bifurcation, soit sur une maîtresse branche, et à peu de distance du tronc. Jamais on n'a vu de nid de bouvreuil sur des arbres très-élevés. Ce nid ressemble à celui du verdier ordinaire.

Il est formé extérieurement de brindilles sèches de pins, de sapins et de bouleaux ; puis vient une couche de radicelles et de lichens ; l'intérieur, enfin, est tapissé de poils de chevreuil et de crins de cheval, ou simplement d'herbes et de mousses. Souvent on y trouve de la laine. En mai, le nid contient quatre ou cinq œufs petits, ronds, à coquille lisse, d'un vert clair ou d'un vert bleuâtre, avec des taches violet terne ou noir mat et des points, des lignes diversement contournées, d'un rouge brun.

La femelle couve quinze jours, pendant lesquels elle est nourrie par le mâle. Les deux parents se partagent ensuite les soins de l'éducation de leurs petits, leur témoignent beaucoup de tendresse, et les défendent même au péril de leur vie. Ils leur donnent à manger d'abord des insectes, puis des graines qu'ils ont ramollies dans leur jabot, et enfin des graines toutes simples ; et même, lorsqu'ils ont complètement leurs plumes, les parents, à moins qu'ils n'aient une seconde couvée, continuent encore à les nourrir.

**Chasse.** — Le bouvreuil commun n'est pas difficile à prendre : l'attachement qu'il a pour ses semblables cause souvent sa perte. « Celui qui sait bien imiter le cri d'appel du bouvreuil, dit Naumann, peut l'entraîner loin dans la forêt, et l'amener à l'endroit qu'il désire. On n'a presque pas besoin de gluaux, de lacets, de trappes, ni même d'un bouvreuil vivant : un oiseau empaillé suffit. » Sans hésiter, le bouvreuil va se prendre dans tous les pièges garnis de graines, quelque grossiers que soient ces pièges.

Le naturaliste est seul à tirer cet oiseau ; seul,

si je ne compte pas les ennemis du naturaliste, ces oiseleurs dont la profession est basée sur l'ignorance et la routine. On a énuméré longuement tous les dégâts qu'il pouvait commettre : il mange des graines, il mange des bourgeons ; mais que sont ces dégâts, si l'on tient compte de sa beauté, de ses mœurs qui en font l'ami de l'homme, et, si l'on veut des motifs plus positifs, des gains que se font les malheureux montagnards de certaines contrées en dressant et en élevant ces oiseaux.

Les bouvreuils ont d'ailleurs bien assez d'ennemis sans que l'homme en augmente le nombre. Les martes et les autres petits carnassiers, les écureuils, les milans, les faucons, les hiboux, les corbeaux, les geais s'entendent pour empêcher la trop grande multiplication des bouvreuils ; sans compter que beaucoup d'entre eux succombent encore aux rigueurs de l'hiver.

**Captivité.** — On prend les jeunes bouvreuils dans le nid, pour les élever dans la chambre et les instruire. Plus on commence de bonne heure, mieux cela vaut. Il est inutile de dire qu'un bon maître est nécessaire : un mauvais n'obtient que de tristes résultats. Chaque année, on élève ainsi, en Thuringe, des centaines de jeunes bouvreuils, qui sont ensuite expédiés à Berlin, à Varsovie, à Saint-Petersbourg, à Amsterdam, à Londres, à Vienne, et même en Amérique.

Dès le premier jour de leur captivité, on commence leur éducation, c'est-à-dire que l'on siffle devant eux l'air qu'ils doivent apprendre, sans fausses notes, et chaque fois dans le même ton. On a voulu se servir de serinettes, mais cela n'a pas donné de bons résultats. La flûte même ne vaut pas un bon siffleur. Certains bouvreuils apprennent ainsi facilement deux ou trois airs ; d'autres restent toujours muets ; les uns les gardent sans cesse dans leur mémoire, les autres les oublient à chaque mue.

Les femelles apprennent aussi à chanter, mais moins bien que les mâles. Quelques-uns de ceux-ci deviennent de véritables artistes. « J'ai entendu siffler, dit mon père, des airs à bien des linottes et à bien des merles ; mais aucun oiseau de notre pays ne peut être comparé au bouvreuil pour la pureté, le moelleux et le plein de ses notes. Il est incroyable combien on peut le pousser loin. Il apprend souvent plusieurs airs, les répète sur un ton si harmonieux, qu'on ne se lasse pas de l'entendre. » Sa douceur, son attachement à son maître contribuent encore à faire aimer ce charmant petit oiseau.

Un ami de mon père possédait un bouvreuil qu'il avait élevé et instruit lui-même. Sa cage

était pendue très-bas, on pouvait donc facilement s'en approcher et s'entretenir avec lui. Il n'avait nullement peur des étrangers. Pour lui faire chanter sa chanson, son maître s'avancait, l'appelait par son nom et le saluait trois fois en s'inclinant; l'oiseau l'imitait. Au troisième salut, il commençait à chanter, et sifflait son air, sans en manquer une note. Il attendait alors de son maître un signe de contentement, et était tout fier lorsqu'il en était complimenté. Il n'agissait pas différemment, si c'était un étranger qui venait le saluer de la même manière; jamais il n'obéissait à une dame. Une parente de son maître se coiffa du chapeau de celui-ci et vint saluer l'oiseau impoli; malgré ce déguisement, il refusa de lui obéir.

« On arrive rarement à avoir un bouvreuil aussi bien instruit. Il faut, pour arriver à ce degré de perfection, prendre l'oiseau tout jeune, et se garder de lui faire entendre autre chose que ce qu'il doit répéter. J'en ai vu un qui mêlait à la chanson qu'on lui avait apprise, son propre chant, le cri du coq, le piaillage des moineaux, etc. »

Des bouvreuils bien instruits et bien apprivoisés causent beaucoup de plaisir; eux, de leur côté, paraissent flattés de recevoir des témoignages de satisfaction.

Aucun oiseau d'appartement, je crois, ne devient aussi privé que le bouvreuil. On voit dans toute sa manière d'être que, chez lui, la sensibilité l'emporte sur le jugement. Non-seulement il se soumet à la domination de l'homme, mais encore il contracte avec lui une véritable amitié.

Il exige qu'on s'occupe de lui; il est tout joyeux quand il est loué, il est tout triste quand il est blâmé. « Nous avons eu plusieurs bouvreuils, dit Lenz, qui témoignaient un vif plaisir dès qu'entraît dans la chambre une personne de la ville voisine, où ils avaient été élevés; ils étaient déjà agités, quand ils entendaient quelqu'un de cet endroit parler devant la porte. »

On a des exemples de bouvreuils qui sont morts d'émotion trop vive. Une amie de ma famille avait un bouvreuil assez privé pour qu'on pût le laisser voler dans l'appartement. Une après-midi, cette dame, ne pouvant s'occuper de son oiseau, ne répondait pas aux caresses qu'il lui demandait. Enfin, ennuyée, elle l'enferma dans la cage, et recouvrit celle-ci d'un linge, car le captif paraissait très-malheureux. Le bouvreuil fit entendre quelques sons plaintifs, comme pour implorer sa liberté ou une marque de tendresse; puis il

devint silencieux, baissa la tête, hérissa ses plumes, et tomba mort de son barreau.

Le contraire arriva à un ami de mon père. Cettè personne partit en voyage; son bouvreuil resta triste et silencieux tout le temps que dura son absence; mais sa joie ne connut plus de bornes, lorsqu'il vit son maître et son ami de retour. Il battait des ailes, lui envoyait des saluts, comme il avait appris à le faire; chantait sa chanson, voletait de tous côtés, quand tout à coup il tomba sur le sol : il était mort; la joie l'avait tué.

On peut apprendre à de jeunes bouvreuils à sortir de leur cage et à y rentrer. Lenz rapporte à ce sujet un fait très-intéressant, qui lui avait été raconté par l'instituteur Becker. « Au printemps de 1856, le pasteur Riegl, de Fischbach (dans le district de Kœnigstein, duché de Nassau), lâcha dans son jardin une femelle de bouvreuil, qu'il avait élevée en 1855. Pendant plusieurs jours, l'oiseau ne voulut pas s'éloigner; enfin, il finit par disparaître; mais il revint en automne, entra dans la chambre, et se montra aussi apprivoisé que par le passé. Au printemps de 1857, on le lâcha de nouveau; au mois de juin, il arriva avec quatre petits dans le jardin du pasteur, s'approcha avec confiance, chercha à attirer ses petits vers son ancien maître, et s'en-vola lorsqu'il vit ses efforts inutiles. En septembre, il revint encore avec trois petits de sa seconde couvée, resta avec eux quelque temps, puis repartit à leur suite; à la fin de l'automne, il revint seul, pour passer l'hiver au presbytère.

« Au printemps de 1858, on le remit pour la troisième fois en liberté, il ne se montra alors de nouveau que le 3 novembre, rentra dans sa cage, mais la quitta bientôt, et resta absent tout l'hiver, qui fut très-doux. Le 6 avril 1859, il reparut encore dans le jardin, vola dans sa cage, mangea les graines qui y étaient, pendant que le mâle l'attendait sur un arbre; puis il repartit avec lui. »

Ces récits sont des preuves suffisantes, je crois, à l'appui de l'opinion que j'exprimais plus haut. Il n'est pas étonnant que l'on prenne un pareil oiseau en affection.

Il n'est d'ailleurs pas difficile à entretenir. Si on lui donne une cage assez grande, tenue proprement, avec de l'eau pour se baigner, les graines les plus ordinaires suffiront à sa nourriture.

On fera bien néanmoins de lui procurer de temps à autre de la salade, des feuilles de chou, du cresson, du mouron, des baies de diverse nature.



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 39. Serin méridional, mâle et femelle, au nid.

Avec quelques soins intelligents, on peut même l'amener à se reproduire.

### LES SERINS — *SERINUS*.

*Die Gartengimpel.*

**Caractères.** — Les serins ont un bec qui tient le milieu entre celui du bouvreuil commun et celui des linottes : il est court, petit, moins bombé que celui du bouvreuil, et tronqué du bout. Les pattes sont courtes et faibles ; les ailes, grandes et pointues ; la queue, échancrée. Ils ont un plumage dans lequel le jaune et le vert dominant.

**Distribution géographique.** — Ce petit groupe a des représentants en Europe, en Asie et en Afrique.

#### LE SERIN MÉRIDIONAL—*SERINUS MERIDIONALIS*.

*Der Girlitz.*

Il y a vingt ans, le serin méridional (fig. 39) était encore rare en Allemagne, mais maintenant il n'en est plus ainsi : cet oiseau s'est peu à peu acclimaté chez nous. Aujourd'hui, il est presque arrivé en Thuringe, et dans quelques dizaines d'années, il y sera sans doute aussi commun qu'il

DRENA.

l'est maintenant dans la vallée du Rhin. Nous devons nous estimer heureux de le voir ainsi se plaire en Allemagne, car c'est un des hôtes les plus agréables que nous puissions désirer pour nos jardins.

**Caractères.** — Le mâle (fig. 39) ressemble au serin des Canaries ; il a 12 cent. de long, 22 cent. d'envergure ; la queue mesure 5 cent., et l'aile pliée 7 cent. La femelle (fig. 39) est un peu plus petite que le mâle. Chez celui-ci, la partie supérieure de la tête, la gorge et le milieu de la poitrine sont d'un jaune vert foncé ; le ventre est jaune clair ; la partie postérieure de la tête, la nuque et le dos sont vert-olive, avec des taches foncées disposées en séries longitudinales. Sur le jaune des flancs se trouvent des taches assez grandes, allongées, d'un noir foncé. L'aile est marquée de deux bandes jaunes ; les rémiges et les rectrices sont noirâtres, bordées de vert. En automne, le dos et les ailes sont brun-roux ou gris-rouge.

La femelle a une robe plus pâle et plus tachetée. Les jeunes ont le dos jaune-verdâtre sale, avec des taches longitudinales brunes, les yeux bordés de jaune.

**Distribution géographique.** — En Allema-

III — 224

gne, le serin méridional est un oiseau de passage, qui arrivé dans les derniers jours de mars, ou au commencement d'avril, pour s'en aller à l'entrée de l'hiver. Dans tout le midi de l'Europe, il erre l'hiver, d'un endroit à un autre, sans réellement émigrer. Il y est bien plus commun que dans nos contrées. En Espagne, il ne manque que sur les hauts plateaux de la Vieille-Castille; il est très-abondant le long des côtes, et on le trouve, en Catalogne, en plus grand nombre que les moineaux. Il peuple et anime chaque jardin, chaque vignoble, chaque forêt; il se plaît encore sur les sommets les plus élevés du Mont serrat.

En Allemagne, comme nous l'avons déjà dit, il était plus rare autrefois qu'il ne l'est maintenant. On ne le rencontrait jadis que dans la partie sud-est et sud-ouest; il est arrivé maintenant dans l'Allemagne centrale.

Il s'est définitivement établi dans les environs de Dresde, et j'en ai vu un couple près d'Iéna. Il y est peut-être même déjà commun; car toutes les observations démontrent qu'il ne quitte jamais les endroits où il s'est une fois fixé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il est certaines conditions que le serin méridional préfère; aussi n'est-il pas rare dans certaines localités, tandis qu'il manque entièrement dans d'autres, très-voisines. Il recherche les jardins plantés d'arbres, au voisinage des potagers.

D'après Hoffmann, il s'est établi aux environs de Stuttgart, mais dans la plaine et la vallée seulement. Il n'en est pas de même dans le sud de l'Europe: dans le pays de Bade, au dire de Homeyer, il habite indifféremment la plaine et la montagne.

Le serin méridional est un charmant oiseau, vif, actif, au chant mélodieux. Ses mœurs nous offrent plusieurs particularités curieuses, surtout au temps des amours. Les premiers qui arrivent sont toujours des mâles; les femelles viennent plus tard. Ceux-là se font remarquer tout de suite par leur chant et leur agitation continuelle. Perchés sur les cimes les plus élevées, ils laissent pendre les ailes, lèvent un peu la queue, se tournent de tous côtés et chantent avec ardeur. Mais s'il fait froid, s'il vente, s'il pleut, « alors, dit Hoffmann, l'oiseau fait une tout autre figure. Il se tient à une petite distance du sol, pour se mettre à l'abri du vent; il pousse de temps à autre un petit cri, ébourgeonne l'arbre sur lequel il se trouve, et reste silencieux. Aussi, lorsque le mauvais temps se prolonge, il peut y avoir beaucoup de serins dans le pays, sans qu'on s'en aperçoive; mais au premier rayon de soleil, ils cou-

vrent tous les arbres, et remplissent l'air de leurs chants. » A mesure qu'approche la saison des amours, les serins chantent avec plus de vivacité. On sait que la plupart des passereaux ont à conquérir l'amour de leur compagne; le serin méridional a une véritable lutte à soutenir. Il implore sa femelle par ses chants les plus tendres; comme un coucou, il s'accroupit sur la branche, s'aplatit en quelque sorte, hérissé les plumes de la gorge, élargit la queue, se tourne, se retourne, se dresse tout à coup, s'élève dans les airs, volette d'une façon singulière, décousue, comme une chauve-souris, se jette à droite, à gauche, puis revient à sa place, pour continuer son chant. Les autres mâles excitent sa jalousie. Il s'élance, se précipite avec fureur sur son adversaire; celui-ci se sauve à tire-d'aile, l'autre le poursuit, et ils se pourchassent ainsi longtemps au milieu du feuillage, en exprimant leur colère par de petits cris répétés. Ce n'est que lorsque la femelle couve, que ces luttes prennent fin. Dès que la saison des amours est passée, tous les individus d'un canton se réunissent et vivent en paix. En Espagne, on les voit former des bandes très-nombreuses, mais seulement à partir de l'automne. Ils se réunissent aux chardonnerets, aux pinsons, aux autres passereaux des campagnes, sans cependant former avec eux des liaisons intimes.

Le chant du serin méridional est particulier; Hoffmann le compare avec raison à celui du mouchet chanteur, et il en rapporte la légère différence au bec plus gros du serin, ce qui change un peu le timbre des notes. On ne peut pas dire que ce chant soit excellent, car il est trop uniforme et trop plaintif; il a cependant quelque chose d'agréable. Le nom de *Hirngittel*, sous lequel cet oiseau est connu vulgairement en Bavière, est une onomatopée de ce chant.

Le nid de cet oiseau ressemble à celui du pinson. Tantôt il n'est formé que de petites racines; tantôt il est construit avec des chaumes, de l'herbe et du foin. L'intérieur est mollement tapissé de poils et de plumes.

Il est placé sur une branche plus ou moins élevée, et dans le plus épais du feuillage. D'après Hoffmann, le serin méridional aurait une préférence bien marquée pour les poiriers, et y établirait son nid, quand cela lui est possible; mais il le fixe tout aussi bien sur les pommiers, les cerisiers, et même sur les arbres verts. En Espagne, il préfère à tous autres les citronniers, sans cependant s'y attacher exclusivement. Le nid renferme quatre ou cinq petits œufs, à bouts obtus, blancs ou d'un verdâtre sale, et marqués,

surtout au gros bout, de points et de taches d'un brun terne, rouge, gris rougeâtre et noir pourpre. En Espagne, j'ai trouvé toujours des œufs depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juillet; en Allemagne, les amours commencent au milieu d'avril. L'espèce a très-probablement deux couvées par an, au moins.

Il n'est pas très-facile de découvrir le nid de cet oiseau; on y arrive cependant, car la femelle se trahit elle-même. « Si elle a faim, dit Hoffmann, elle appelle son mâle, et du même cri que celui-ci fait entendre dans ses luttes amoureuses. Quand j'entendais une femelle appeler ainsi, je me plaçais dans le voisinage, et attendais que l'arrivée du mâle me fit découvrir le nid (fig. 39). La femelle couve assidûment, et ne se dérange pas, lors même que des ouvriers travaillent au-dessous d'elle. »

Après treize jours environ, les petits éclosent. Tant qu'ils sont dans le nid, ils demandent leur nourriture par de petits cris *tzik tzik* ou *sitt sitt* répétés. Vers la fin de leur croissance, ils deviennent très-remuants, et souvent s'envolent trop tôt. Les parents continuent à les nourrir, même lorsqu'on les a mis dans une cage suspendue au voisinage du nid. On peut ainsi facilement élever les jeunes que l'on veut garder en captivité.

**Chasse.** — Les petits carnassiers font une chasse acharnée au serin méridional, et beaucoup de jeunes encore inexpérimentés succombent sous leur dent. L'homme, au moins dans nos contrées, et si l'on excepte l'amateur qui veut s'en procurer quelques-uns, laisse ces oiseaux en paix. En Espagne, on en prend de grandes quantités, que l'on apporte au marché, d'où ils vont, les uns en cage, les autres à la cuisine. On emploie là un procédé tout particulier pour les prendre. On englue des brins de sparterie, graminée à tiges roides qui couvre toutes les plaines de l'Espagne, et on en garnit des arbres. On a soin de choisir ceux qui sont isolés au milieu des champs, où ces oiseaux ont l'habitude de chercher un lieu de repos. Cette manœuvre réussit admirablement. C'est à peine si le quart des nombreux essaims qui s'abattent sur ces arbres échappe au piège.

On prend quelquefois dans ces tendues de gros oiseaux; nous obtinmes de cette façon un aigle (*Pseudastot Bonelli*), dont les ailes s'étaient collées aux gluaux.

**Captivité.** — Pris jeune, le serin méridional s'habitue rapidement à la captivité, sans cependant devenir extraordinairement privé. En cage,

il montre bien des qualités. Il est toujours gai et vit en bons rapports avec les autres oiseaux. Il se plaît beaucoup dans une grande volière bien peuplée; il y est, si l'on peut ainsi dire, le boute-en-train de la société, et ne devient jamais incommode pour aucun de ses compagnons de captivité.

Le serin méridional captif mange des graines de toute espèce; mais on le nourrit surtout de millet; il ne peut briser les grains de chènevis, aussi faut-il les lui écraser, et il en est alors très-friand. Il a besoin d'eau; il boit beaucoup, et souffre vite de la soif.

#### LE SERIN DES CANARIES—*SERINUS CANARIUS*.

*Der Kanarienvogel, the Canary.*

« Trois cents ans sont passés, dit Bolle, depuis que le canari apprivoisé a quitté sa patrie et est devenu cosmopolite. Deux frères suivent des carrières différentes : l'un, favorisé par la fortune, doué de facultés qui lui permettent d'atteindre un but inespéré, arrive à la renommée et tient fixé sur lui les yeux de la foule; l'autre demeure dans les environs les plus prochains du lieu de sa naissance. Il y vit ignoré de tous, connu et estimé de quelques voisins seulement, mais heureux cependant; c'est là l'histoire d'un oiseau que la nature avait destiné à orner quelques îles isolées de l'Atlantique. L'homme s'est emparé de cette espèce, l'a transportée au loin, l'a associée à son sort, et est arrivé à la modifier tellement que Linné et Buffon ont pu s'y tromper, au point de prendre le petit oiseau jaune d'or, que tous nous connaissons, pour type de l'espèce, et complètement négliger l'espèce-souche, au plumage verdâtre, qui est restée invariable. Pour l'ami de la nature, il est toujours intéressant de voir esquissée en quelques traits l'histoire d'un animal; mais l'intérêt est plus grand, plus général, s'il s'agit de l'origine d'un de ces êtres qui possèdent une histoire, qui ont passé par divers degrés de développement; d'un de ces êtres qui font, en quelque sorte, partie de la maison, qui se rattachent à tous nos souvenirs domestiques, qui ont pour se recommander à nous, non-seulement leur beauté et leurs autres particularités intéressantes, mais encore les profits qu'ils procurent à plusieurs de nos concitoyens malheureux.

« Nous connaissons trop bien le canari domestique; nous savons ses mœurs, ses particularités; et c'est là, avec l'éloignement, la cause des rares connaissances que nous possédons sur la vie du canari sauvage. »

Il fallait réellement un Bolle pour nous initier aux mœurs de cet oiseau en liberté ; jusqu'à lui, nous ne savions à peu près rien à ce sujet ; nous ne connaissions que l'oiseau captif. Les anciens naturalistes ornaient de leurs hypothèses le peu qu'ils avaient à nous apprendre sur les mœurs du serin des Canaries dans sa patrie, et cette patrie même, ils ne la connaissaient pas.

Conrad Gesner, qui écrivait dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, est le premier qui fasse mention du serin des Canaries, qu'il ne connaissait cependant que d'après un de ses amis. D'autres auteurs après lui ne lui consacrent que quelques mots. Au xviii<sup>e</sup> siècle, les écrivains naturalistes parlent plus longuement de cet oiseau, mais d'une manière souvent erronée, et Buffon lui-même vient appuyer la plupart de ces erreurs de son autorité. « Le serin méridional et le serin des Canaries ou sauvage, dit Bolle, doivent prendre leur parti de ne plus être deux variétés d'une même espèce, habitant une grande partie de l'Europe et de l'Afrique, et les îles Canaries. » Buffon admet, en effet, que ces deux oiseaux ne sont que des canaris sauvages, modifiés par le climat ; et il regarde l'espèce comme se subdivisant en trois variétés. Humboldt, le premier, parle avec connaissance de cause du serin des Canaries, qu'il a pu observer à Ténériffe.

Les ornithologistes modernes traitent généralement cet oiseau avec trop de dédain ; mais Bolle nous en a donné une description aussi exacte qu'intéressante, et nous n'avons à peu près plus rien à apprendre à ce sujet. Aussi, nous contenterons-nous de suivre cet auteur pas à pas.

**Caractères.** — Le canari sauvage, *serin des Canaries* ou simplement *canari*, le *canario*, comme l'appellent les Espagnols et les Portugais, du nom de sa patrie, est plus petit et plus élancé que le canari domestique d'Europe. Celui qu'on voit en captivité, aux Canaries, a, par suite de ses croisements répétés avec ses congénères sauvages, gardé ses caractères originaires. Les vieux mâles ont le dos vert jaune rayé de noir, les plumes largement bordées de gris cendré clair, qui devient presque la couleur dominante. Le croupion est vert-jaune ; les couvertures supérieures de la queue sont vertes, bordées de gris cendré ; la tête et la nuque sont vert-jaune, avec des bords gris, très-étroits ; le front est jaune d'or verdâtre ; il en est de même de la gorge, de la partie supérieure de la poitrine et d'une large bande qui, partant de l'œil, se dirige, en se recourbant, vers la nuque ; les côtés du cou sont d'un gris cendré. La partie inférieure de la poitrine est jaunâtre ;

le ventre et les plumes inférieures du croupion sont blanchâtres ; les épaules vertes, bordées de noir et de vert pâle ; les pennes des ailes sont noires, légèrement bordées de vert ; celles de la queue sont d'un gris noir, bordées de blanc. L'iris est brun foncé ; le bec et les pattes sont couleur de chair brunâtre. D'après Bolle, ces couleurs ne se montreraient qu'après la deuxième année.

La femelle a le dos gris-brun largement rayé de noir ; les plumes de la nuque et de la partie supérieure de la tête gris-brun, et vert clair à leur racine ; le front vert ; la bande qui va du bec à l'œil grise ; les joues en partie jaune-vert, en partie gris cendré ; les côtés du cou marqués d'un collier peu distinct, vert-jaune en avant, gris cendré en arrière ; les épaules et les petites tectrices supérieures de l'aile d'un vert jaune clair, les grandes tectrices de l'aile et les rémiges d'un brun foncé, bordées de vert ; les plumes de la poitrine et de la gorge d'un jaune d'or verdâtre, bordées de blanc ; la partie supérieure de la poitrine et le ventre blancs ; les flancs bruns, avec des raies plus foncées.

Les jeunes sont brunâtres, la poitrine tirant sur l'ocre-jaune, les joues et la gorge étant légèrement marquées de jaune citron.

Toutes ces différentes livrées présentent diverses nuances et diverses transitions de couleurs difficiles à décrire ; en somme, le serin des Canaries sauvage ressemble beaucoup aux canaris apprivoisés verts ou gris.

**Distribution géographique.** — Bolle a rencontré cet oiseau dans les cinq îles boisées du groupe des Canaries, à la Grande-Canarie, Ténériffe, Gomera, Palma et l'île de Fer, à Madère, et il croit qu'autrefois il habitait d'autres îles aujourd'hui complètement déboisées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le serin des Canaries se plaît partout où des buissons alternent avec des taillis, surtout le long des lits des torrents, remplis d'eau dans la saison des pluies, desséchés en été, mais néanmoins toujours entourés d'un abondant cordon de végétaux. Il est très-commun dans les jardins et au voisinage des habitations, dans l'intérieur des villes, aussi bien que dans les lieux les plus déserts et les plus reculés. Il monte, à partir du bord de la mer, jusqu'à une altitude de 1,600 à 1,900 mètres, et il abonde partout où il trouve des gîtes convenables. Bolle ne le vit jamais dans les forêts élevées, épaisses et obscures, dont les lauriers et les palmiers épineux forment les principales essences.

Il est très-commun dans les vignobles ; et on

le rencontre en assez grand nombre dans les forêts de pins qui couvrent le pied des montagnes. On ne sait pas si, en hiver, il habite les hauteurs ; à la fin de l'automne, on l'a vu à une altitude de 1,300 mètres.

Le canari sauvage se nourrit principalement, sinon exclusivement, de substances végétales, de petites graines, de feuilles tendres, de fruits succulents, surtout de figues.

« Une figue mûre est pour lui une friandise ; il en mange avec volupté la chair succulente et les petites graines, mais il ne l'entame que lorsque, par suite de sa maturité, elle a éclaté spontanément. Avant ce moment, son bec trop faible n'en pourrait percer l'enveloppe résistante. Un figuier dont les fruits ont ainsi éclaté offre un spectacle charmant ; c'est le lieu de rendez-vous d'une foule d'oiseaux chanteurs. Merles, pouillots, fauvettes, chardonnerets, soulcies, mésanges bleues, etc., y trouvent une table toute mise, et abondamment servie. » La nourriture principale des canaris consiste en graines, en feuilles de chou, de salade, et autres substances pareilles. « Ils ont impérieusement besoin d'eau. Souvent on les voit voler en société vers les ruisseaux, pour s'y abreuver, s'y baigner, se mouiller complètement. »

Bolle décrit tout au long la reproduction du serin des Canaries sauvage. « Ces oiseaux, dit-il, s'accouplent et construisent leur nid dans la première moitié de mars. Jamais je ne les ai vus l'établir à moins de 2 mètres 1/2 du sol, et souvent bien plus haut. Ils semblent rechercher les jeunes arbres élancés, et parmi eux les arbres verts, ou ceux qui sont feuillus de bonne heure. Très-souvent, ils nichent sur les poiriers et les grenadiers, aux branches nombreuses et cependant éparées ; plus rarement, ils se fixent sur les orangers dont la cime est trop obscure, jamais, paraît-il, sur les figuiers. Le nid est toujours caché ; mais les allées et venues continuelles des parents, qui ne s'en éloignent pas beaucoup, le font aisément découvrir. Ce fut à la fin de mars 1856, dans un jardin redevenu sauvage de la villa Orolava, que je vis le premier nid : il était établi à la bifurcation d'un buis haut de 4 mètres, qui s'élevait du milieu d'un buisson de myrtes. Son fond seul touchait les branches. Large à la base, il était étroit du haut, parfaitement arrondi, régulièrement construit. Il était formé du duvet blanc de plusieurs plantes et soutenu par quelques chaumes desséchés. Le premier œuf fut pondu le 30 mars, quatre autres le furent les quatre jours suivants. D'autres fois, j'ai trouvé trois ou quatre œufs dans un même

nid, mais jamais plus de cinq, qui paraît être le nombre ordinaire d'une couvée.

« Ces œufs sont vert de mer pâle, semés de taches d'un brun rougeâtre, et rarement incolores. Ils ressemblent tout à fait à ceux du canari domestique. La captivité n'a exercé aucune influence sur la durée de l'incubation ; chez le canari sauvage, elle dure aussi environ treize jours. Les jeunes restent dans le nid jusqu'à ce qu'ils aient toutes leurs plumes, et après qu'ils ont pris leur volée, ils sont encore nourris par leurs parents, surtout par le père. Il y a en général quatre couvées par an, quelquefois seulement trois. La mue commence à la fin de juillet, et elle termine la saison des amours. »

Dans tous les nids que Bolle observa, le duvet des plantes formait l'élément dominant ; dans quelques-uns il n'y avait pas un chaume, pas une brindille d'herbe. « Pendant que la femelle couve, le mâle se tient dans son voisinage, de préférence sur un arbre encore dépourvu de feuilles ; par exemple, sur un acacia, un platane, un châtaignier, tous arbres dont les bourgeons ne s'épanouissent que tard, ou bien sur les branches sèches, comme lui en offrent en abondance les orangers répandus aux alentours des habitations. C'est de ce poste qu'il distrait sa femelle par son chant. Il y a plaisir à entendre ce petit artiste, surtout quand l'on se trouve près de lui. Il gonfle sa gorge, s'incline à droite, à gauche, se baignant littéralement dans les rayons du soleil. Mais il a entendu l'appel de sa femelle : rabattant alors ses ailes, il se glisse au milieu du feuillage, dans lequel il disparaît, et qui cache à tous les yeux les mystères de ses amours. Dans ce moment, environné de tout l'éclat de la végétation luxuriante de sa patrie, cet oiseau vert, d'aspect si humble, apparaît bien plus beau que son frère, courbé, en Europe, sous le fardeau de l'esclavage. Il est là à sa place ; ses chants ont un effet d'autant plus magique que l'auditeur se trouve livré de toutes parts à mille sensations douces et bienfaisantes ; que la beauté du paysage, unie à ce chant mélodieux, réveille en lui les souvenirs des contes de son enfance. Rien, certes, ne peut mieux nous acclimater dans ces îles, nous y faire perdre le sentiment que nous y sommes étrangers, que ces chants partout retentissants du canari sauvage, comme chez nous le sont ceux du pinson.

« On a beaucoup parlé de la valeur de ce chant. Les uns le vantent outre mesure, les autres le jugent par trop sévèrement. On ne s'éloigne pas de la vérité, en disant que les canaris

sauvages chantent comme les canaris domestiques. Le chant de ceux-ci, en effet, n'est point un produit de l'éducation; il est resté tel qu'il était autrefois. L'éducation a bien pu développer certaines notes, donner à d'autres plus de pureté et d'éclat; le type du chant n'a cependant pas varié, et prouve que si un peuple peut oublier sa langue, une espèce d'oiseaux garde invariablement la sienne au milieu de toutes les circonstances les plus diverses. Les mille attraits du paysage, le charme de l'inconnu ajoutent encore au mérite de ce chant. Il n'en est que plus beau, plus harmonieux, quand il retentit, non dans une chambre étroite et poussiéreuse, mais là, en plein air, sous la voûte azurée du ciel; là où les roses et les jasmins, grimpant autour des cyprès et brisant les ondes sonores, leur font perdre cette dureté, qu'on peut reprocher au chant de l'oiseau domestique. Mais, écouter ne suffit pas; l'imagination est mise en jeu, et l'on se forme un jugement, que d'autres taxeront d'exagération. Non plus que les linottes, les rossignols et les canaris domestiques, les canaris sauvages ne sont pas tous également bien doués. Il est parmi eux de bons et de mauvais chanteurs; mais je puis affirmer n'avoir jamais entendu de plus belles roulades, des notes de poitrine plus pénétrantes, plus émouvantes, que celles des serins des Canaries sauvages et de quelques canaris domestiques, mais habitant encore leur patrie. Je n'oublierai jamais un beau mâle jaune vif de la Grande-Canarie, dont un ami me fit présent. Il faut se garder de vouloir juger le chant des canaris sauvages d'après celui de certains de ces oiseaux, pris très-jeunes et élevés sans qu'on leur ait donné de maître irréprochable.

« Le serin des Canaries a le vol de la linotte. Il décrit des lignes ondulées, ne s'élève pas haut, va d'arbre en arbre. Lorsqu'ils volent en troupes, les individus ne se serrent pas les uns contre les autres, mais gardent toujours une certaine distance, et poussent de petits cris d'appel très-brefs et répétés. Hors la saison des amours, les serins des Canaries forment des troupes très-nombreuses, qui se divisent souvent en petits groupes, pour aller chacun de son côté exploiter les champs qui peuvent fournir de la nourriture; mais ces divers groupes, avant le coucher du soleil, se réunissent de nouveau pour passer la nuit en commun.

**Chasse.** — « Il est facile de prendre les serins des Canaries; les jeunes surtout donnent dans tous les pièges, pourvu qu'un de leurs semblables serve d'appelant; c'est encore là une preuve de leur extrême sociabilité. J'en ai vu prendre

dans des filets où l'on avait mis comme appau une linotte ou un chardonneret.

« Aux Canaries, on emploie d'ordinaire une cage à trappe formée de deux compartiments, l'un extérieur, muni de la trappe, l'autre intérieur, dans lequel est l'appau. On dispose ces pièges dans les forêts, au voisinage de l'eau, et c'est surtout le matin que la chasse est le plus fructueuse. L'oiseleur, caché dans un buisson, peut alors tout à son aise observer les mœurs intéressantes des serins. J'en ai vu prendre ainsi de seize à vingt, en quelques heures; la plupart étaient des jeunes qui n'avaient pas encore mué.

**Captivité.** — « J'ai observé longuement ces oiseaux en captivité; j'en ai eu jusqu'à dix-huit en même temps. A Santa-Cruz, quand on en achète plusieurs et qu'on choisit les jeunes, on les paye environ 30 cent. la pièce. Les mâles vieux et récemment pris valent 1 fr. 20. A la Grande-Canarie, les prix sont plus élevés, quoique tout y soit généralement très-bon marché.

« Ce sont des oiseaux inquiets, qui ne perdent que tard leur timidité innée; lorsqu'on en met plusieurs dans une cage un peu petite, ils s'arrachent mutuellement les plumes et se donnent des coups de bec. Les mâles sont faciles à reconnaître à leurs petits cris perçants. Dans la seconde quinzaine d'août, mes canaris commencèrent à muer; quelques-uns n'avaient pas encore tout leur nouveau plumage à la fin de décembre: c'étaient probablement des jeunes des dernières couvées. Le jaune vert clair se montra d'abord à la poitrine. Il n'y a pas, je crois, d'oiseau granivore plus délicat. Les convulsions en enlèvent beaucoup; ils succombent à la deuxième ou à la troisième attaque. Lorsqu'on veut emporter ces oiseaux en Europe, il est donc nécessaire d'acheter le double de ce que l'on veut garder, et de les mettre chacun dans une petite cage de bois, fermée en avant seulement par une grille inclinée, telle que celle des cages dont on se sert en France et sur la côte occidentale d'Afrique.

« Quelques soins qu'on en prenne d'ailleurs, on peut être sûr d'en perdre au moins la moitié sur mer, ou peu après l'arrivée. J'en ai rapporté onze; ils avaient mué, paraissaient acclimatés, quelques-uns même commençaient à chanter; et cependant, dans le cours du premier hiver, plusieurs périrent subitement de convulsions. Il faut surtout se garder de les prendre dans la main; ils ne supportent pas qu'on les touche. Plus tard, ils s'endurcissent. Les miens, à l'âge de deux ans, muèrent en juillet, un mois avant les canaris domestiques. En 1857, à l'époque des

amours, je mis une femelle dans une volière, avec plusieurs mâles sauvages et domestiques; elle ne s'accoupla point. Les mâles sauvages, par contre, s'unissent très-facilement aux femelles domestiques; ils sont pour elles de tendres et fidèles époux; jamais ils ne négligent de nourrir leur compagne et passent la nuit perchés sur son nid. Ils menacent du bec tout oiseau qui s'approche; j'ai vu un mâle combattre ainsi avec un verdier : blessé grièvement à la patte, il ne cessa pas de lutter, et de provoquer par ses cris son adversaire qui était plus fort. Ce ne fut qu'en l'enlevant rapidement de la cage qu'on put le sauver.

« A Ténériffe, on appelle *verdegais* les métis de serins sauvages et domestiques. Ils y sont très-estimés. J'en ai vu, dont la mère était d'un jaune vif, et qui se distinguaient par leur beauté et les dessins inusités de leur plumage. Ils avaient le dos vert foncé, la partie inférieure du corps, à partir de la gorge, d'un jaune d'or. On les regardait comme des oiseaux excessivement rares. Aux Canaries, on a toujours soin, pour ces croisements, de donner à un mâle sauvage deux femelles domestiques, tant il est ardent. »

Pour ce qui est du canari domestique, sur lequel je ne possède aucune observation personnelle qui soit de quelque importance, je ne peux mieux faire que de donner la parole à Lenz; je ne crois pas qu'on puisse être plus concis et en même temps plus explicite que lui.

« Désireux, dit-il, de connaître quels étaient les serins les mieux élevés, j'ai parcouru toute l'Allemagne et les pays voisins; je me suis mis en relation avec les pays éloignés, et je suis convaincu maintenant, que c'est à Andrésberg, dans le Harz, et dans quelques villages voisins, que l'on élève le mieux les serins.

« Dans presque chaque maison d'Andrésberg on trouve une pièce particulière, ou tout au moins une partie de la chambre qui sert de demeure, disposée pour les serins. Plus d'un individu se fait ainsi un revenu annuel de 70 à 80 thalers (260 à 300 francs), et d'après ce que me disaient les fonctionnaires de l'endroit, il se vendrait chaque année pour environ 12,000 thalers (45,000 francs) de serins. On ne sait depuis quand cette industrie s'est ainsi acclimatée, mais deux causes surtout la favorisent : le bon marché du bois, qui permet de tenir continuellement les oiseaux au chaud; l'abondance des graines de colza, une des principales cultures des environs, et dont on fait un pain excellent pour les serins.

« Les serins d'Andrésberg ont des chants très-variés; je n'y en ai pas entendu de défectueux

mais beaucoup qui n'étaient qu'une suite brillante de trilles vibrants, de roulades, de notes sonores, de sifflets bas, etc., sans une seule mauvaise note, sans une faute. Autant que possible, les habitants d'Andrésberg, n'élèvent que des canaris entièrement jaune clair, sans huppe; car les oiseaux d'une seule couleur ne peuvent avoir des dessins irréguliers, et l'on peut reconnaître tout de suite les mâles, le jaune qui entoure les yeux et la base du bec étant chez eux plus foncé. Ce signe persiste encore quelque temps après que l'oiseau est sorti du nid, et c'est alors que l'on sépare les mâles et les femelles. Celles-ci sont, dès l'été, confiées à des marchands qui vont les colporter; les jeunes mâles et les vieux sont vendus à la fin d'octobre, ou au commencement de novembre, à des marchands spéciaux, qui les apportent dans les villes, principalement en Russie et en Amérique.

« Sur tout le versant nord du Harz, jusqu'à Brunswick, et sur le versant sud, jusqu'à Bodungen et à Duderstadt, on élève aussi beaucoup de serins, qui sont également vendus comme venant du Harz. Mais ils ne valent pas ceux d'Andrésberg, quoique supérieurs en qualités à ceux qui proviennent de localités encore plus éloignées.

« On trouve dans les livres que c'est du Tyrol que sortent les meilleurs canaris, et que Imst est le centre de l'élève et du commerce de ces oiseaux. C'est là une erreur. J'ai été dans le Tyrol, et à Imst même; j'y ai vu que l'on n'y avait jamais élevé un grand nombre de canaris. J'ai été de même en Belgique, d'où on envoie beaucoup de serins en Angleterre et en Amérique, sous le nom de *serins de Hollande*; j'y ai trouvé que ces oiseaux étaient grands, élancés, d'un beau jaune, mais mauvais chanteurs.

« Celui qui veut élever des canaris pour son plaisir, se laisse naturellement guider par son goût. Mais il faut remarquer :

« 1° Que les canaris entièrement verts ou tachés de vert sont robustes, mais enclins à crier trop fort;

« 2° Que les canaris jaune brunâtre ou jaune foncé sont délicats et peu féconds;

« 3° Qu'on ne peut espérer de jeunes régulièrement tachetés de parents tachetés même régulièrement;

« 4° Que les canaris à yeux rouges sont faibles;

« 5° Que si l'on préfère les canaris huppés, il faut prendre garde que la huppe n'ait pas, surtout en arrière, la moindre place dégarnie de plumes.

« Pour avoir de bons chanteurs, il faut se procurer une paire de bonne race, et éviter de les

mettre auprès d'alouettes, de pinsons, de rossignols, etc. Ce qu'ils apprennent ainsi, ils l'oublent difficilement. A Andrésberg, on a grand soin de ne mettre les jeunes qu'avec des vieux, très-bons chanteurs. Un oiseau âgé de trois ou quatre ans, qui en entend un autre dont le chant est inférieur au sien, risque de se gâter. Serait-il plus âgé, il peut en être de même, s'il entend souvent un mauvais chanteur.

« On instruit facilement les jeunes canaris avec une serinette ; mais, après quelque temps, ce procédé gâte souvent leur voix. J'ai plusieurs fois essayé de mettre de jeunes canaris avec deux bons chanteurs ayant un chant différent, et j'ai toujours vu qu'ils n'apprenaient que le chant le plus facile. En thèse générale, ils apprennent plus aisément les notes tremblotantes et les trilles, que les roulades basses, les sons flûtés, les sons argentins. Les petits nés de parents mauvais chanteurs n'apprennent pas ou que très-peu, même quand on les met de très-bonne heure avec d'excellents chanteurs. Je rapporterai ici, à titre de curiosité, qu'un de mes parents, peintre à Bordeaux, possède un canari, lequel peut répéter sa chanson le bec fermé, par le seul jeu probablement de son larynx inférieur. Comme chez les ventriloques, le son paraît venir de toute autre part que de l'individu qui le pousse.

« On place les jeunes élèves dans un lieu où ils ne puissent entendre aucun autre oiseau que leur maître, et surtout des femelles, dont ils n'apprendraient que des phrases courtes et peu variées. Il faut que l'on puisse facilement circuler autour de la cage, afin que l'oiseau reste privé ; il doit, de plus, être loin de la fenêtre, qui serait pour lui une source de distractions, ce qui l'amènerait à ne chanter que d'une manière entrecoupée, à s'émotionner, à s'habituer à crier. On ne lui donne que des graines de colza et du pain trempé dans l'eau, pour qu'il ne soit pas continuellement occupé à manger. Il ne faut pas le nourrir exclusivement de feuilles vertes ; cela le dispose à ronger. Les fruits le rendent trop gras au printemps, et excitent trop son appétit. On le voit alors attaquer avec son bec le juchoir ou les barreaux de la cage ; dans ce cas, il faut le mettre dans la volière, si on ne veut pas qu'il périsse. Quand on voit les serins s'amuser à becqueter du fil, du papier, des morceaux de bois, on doit y mettre un terme, en les leur enlevant. Si l'oiseau continue à ronger, ce qui indique qu'il ne peut assez émousser son bec, on lui donne chaque jour quatre grains d'avoine dure, qui lui permettent de satisfaire à ce besoin.

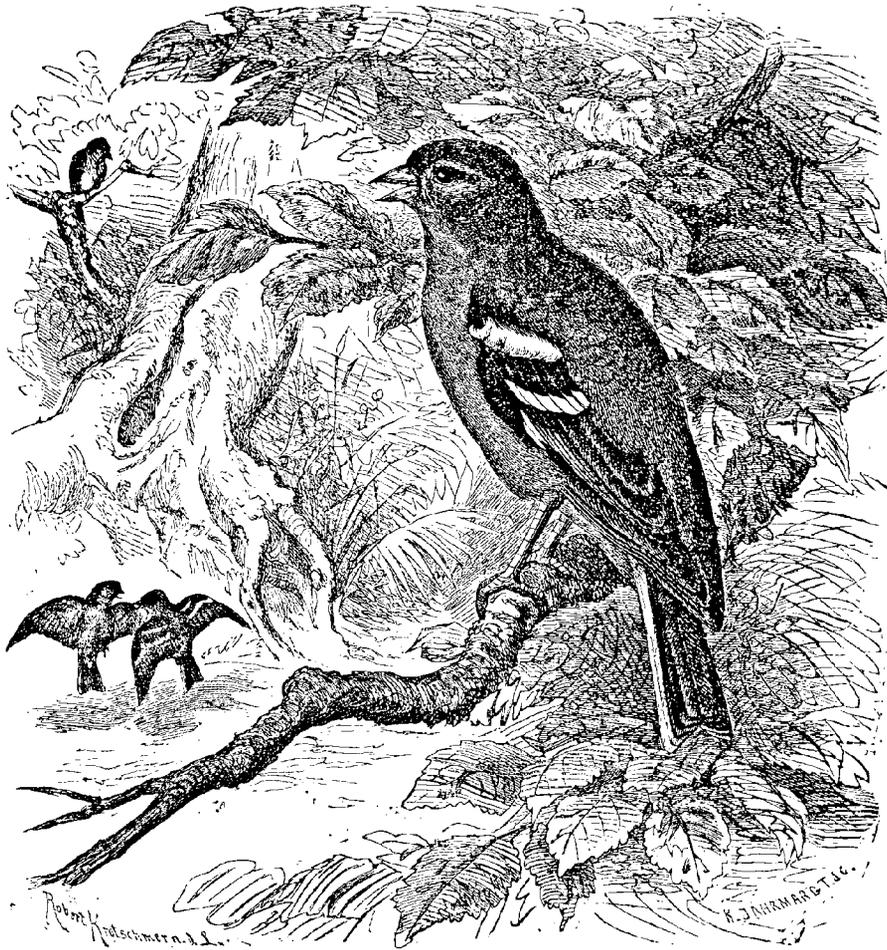
« Le canari est-il destiné à une existence solitaire, il faut, dès qu'il est arrivé à l'âge de six mois, ne plus lui laisser voir un seul de ses semblables, mâle ou femelle ; cette vue l'exciterait trop, en effet, et le disposerait à crier. Doit-il, au contraire, vivre avec un autre mâle, on suspend l'une à côté de l'autre les deux cages qui les renferment, de façon à ce que les deux oiseaux s'habituent à se voir continuellement.

« Lorsqu'on peut laisser un canari deux ans avec son maître chanteur, il apprend autant que ses facultés le lui permettent. Si l'on veut acheter des canaris de l'automne précédent, les plus âgés, ceux qui ont le plus de leçons, sont les meilleurs. On peut encore se procurer de bons chanteurs en mettant ensemble plusieurs jeunes et en ayant soin qu'ils n'entendent aucun son mauvais : ils s'exercent et s'instruisent mutuellement. Les chants du tarin, du chardonneret, de la linotte, sont ceux qui gâtent le plus les jeunes canaris ; le danger est moindre, s'il y a ensemble plusieurs serins chantant de même.

« Lorsqu'un jeune canari a été enlevé à son maître de chant dans le cours du premier automne, et que l'on peut, au second automne, après la mue, le lui redonner pour quelque temps, on obtient de très-bons résultats.

« Pour ce qui est des cages, il faut éviter celles qui sont en laiton ou celles qui sont peintes. Les barreaux en seront assez serrés pour que les oiseaux n'y puissent passer la tête et s'étrangler ; le plancher doit en être garni de sable, avec quelques morceaux d'argile et des coquilles d'œufs ou d'escargots concassés. Les perchoirs les meilleurs sont ceux en tilleul. La cage aura le moins de fentes possible et on l'endura soigneusement d'huile de lin ou de colza, si la vermine s'y montre : on agit de même si la vermine envahit l'oiseau. La porte doit s'ouvrir de bas en haut, afin qu'elle puisse se refermer d'elle-même, si on la laisse ouverte par oubli. Elle doit être assez large pour permettre l'entrée facile des vases contenant l'eau. Là où il y a des chats et des chiens, des belettes, des hiboux, etc., on doit protéger la cage par une grille, qui en sera distante de quelques centimètres. Lorsque les femelles vivent entre elles en bonne harmonie, ce qui n'arrive pas toujours, on les met ensemble, hors le temps des amours, dans une grande volière, mais séparées des mâles.

« Les cages doivent être tenues en tout temps dans un endroit chaud et bien éclairé, mais ne point être exposées aux rayons trop directs d'un soleil d'été ; pour les en garantir, on les garnit



Corbeil, Grégoire Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 40. Le Pinson ordinaire (p. 107).

d'une toile. Les femelles passent très-bien l'hiver dans une pièce dont la température est voisine de zéro. Les mâles, dans les mêmes conditions, ne chantent pas ou chantent très-peu. Je ne puis dire quelle est la température extrême que supportent les canaris ; mais ils en endurent de très-basses, quand on les nourrit bien, et qu'on leur donne de la neige au lieu d'eau. J'en ai exposé plusieurs dans ma cour, par une nuit où la température était descendue à 10 degrés Réaumur ; ils n'étaient que légèrement protégés du vent par un petit toit ; cependant ils n'ont pas souffert, et m'ont donné, l'année suivante, une nombreuse progéniture. Une autre année, plusieurs canaris passèrent l'hiver dans mon écurie, et ils avaient pris l'habitude de dormir dans une cage suspendue à la fenêtre et protégée par l'avance du toit seulement, contre la

BREHM.

pluie et la neige : cela avait lieu par un froid de 5 degrés Réaumur et un vent violent. Enfin, un de mes amis, qui habite le nord de l'Allemagne, a laissé pendant tout un hiver ses canaris dans une volière placée en plein air dans son jardin, à parois solides de tous côtés, sauf une fenêtre grillagée ; jamais on ne la chauffa, jamais même on ne ferma la fenêtre ; les oiseaux y supportèrent parfaitement des froids de 20 degrés Réaumur. Je connais quelques autres faits semblables, mais je ne conseillerai pas de soumettre les canaris à un pareil traitement.

« Un canari, dans un appartement, doit être à l'abri des courants d'air. Jamais il ne doit s'enrouer, ce qui peut lui arriver, non-seulement s'il est dans un courant d'air, mais encore s'il mange trop. Tous les remèdes paraissent impuissants contre l'enrouement ; du moins, j'ai donné en vain

III — 225

des raisins secs, du sucre candi, du jaune d'œuf, de la graine de lin, du suc de berbérís, du lard, de l'oxyde de fer, des araignées, des larves de fourmis, du gruau d'avoine, des carottes, du safran, des feuilles de toute sorte, de la poudre de charbon, des coings, de la gelée de coings. Ce qui me parut produire le meilleur effet, ce fut une nourriture composée de graines de Canarie et de carottes râpées.

« Certains parfums sont nuisibles aux serins. Un de mes oncles mit un soir un pied d'*Orchis bifolia* en fleur dans une pièce où étaient trois canaris; le lendemain matin, les deux femelles étaient mortes, le mâle était couché sur le sol de la cage, mais on put encore le porter à l'air et le sauver. La fumée du tabac ne leur fait rien. Quand on brûle de mauvaise huile, leurs plumes noircissent, mais leur santé n'en est pas compromise.

« Je suis convaincu maintenant que la meilleure nourriture pour les serins est celle qu'on leur donne à Andrésberg; c'est-à-dire des graines de colza, en abondance, et du pain blanc trempé dans de l'eau, autant que l'oiseau veut en manger. En leur fournissant des aliments variés, on les rend gourmands et criards; ils ne valent plus rien, ne chantent ni ne s'apparient. Les bonnes graines de colza doivent n'exhaler aucune mauvaise odeur, et être légèrement collantes quand on les met dans un linge mouillé. Il vaut mieux les priver entièrement de feuilles de salade, d'épinard, de chou, de mouron, de cresson, de carottes râpées, ou n'en donner que si l'oiseau est malade. Les fruits, comme nous l'avons dit, surtout les pommes, rendent le canari trop gras.

« Dans de bonnes conditions et dans un bon climat, un canari peut vivre plus de vingt ans. On m'écrit, de Malaga, que la vie moyenne d'un canari y est de seize ans.

« Pour former une volière de canaris, il faut choisir des mâles qui n'aient pas trop d'embonpoint; les femelles grasses deviennent malades avant chaque ponte, meurent souvent, et leurs œufs n'éclosent pas ou ne produisent que des petits très-faibles. Si la femelle est convenablement nourrie en hiver, et si, au printemps, on lui donne en abondance des grains, des biscuits, des feuilles, des pommes, elle pond de bons œufs, mais elle en pond trop; j'en ai vu une avoir ainsi 29 œufs dans une année. Dans ce cas, les couvées se suivent à intervalles trop rapprochés, et la femelle est déjà occupée à son nouveau nid, quand les petits de la première couvée n'ont pas encore un grand développement.

« D'ailleurs, divers procédés peuvent être suivis. On met aux mois de mars ou d'avril, dans une pièce chauffée, ayant une contenance de 8 à 12 mètres cubes, et dont les parois ne sont ni peintes ni tapissées, un mâle et trois ou quatre femelles, pour chacune desquelles on dispose deux nids. Si la pièce n'est pas chauffée, il faut attendre le mois de mai pour y loger les oiseaux.

« On peut aussi mettre un mâle et trois ou quatre femelles dans un espace fermé, d'une contenance de 8 à 12 mètres cubes; et si l'on dispose plusieurs espaces pareils l'un près de l'autre, ils doivent être séparés par des cloisons pleines.

« Même lorsqu'on ne veut accoupler un mâle qu'avec une seule femelle, il faut lui donner une cage d'au moins 60 cent. de longueur sur autant de hauteur et de profondeur, afin que les oiseaux aient de la place pour leurs ébats et leurs disputes; cependant on doit en écarter les individus qui sont très-querelleurs. Dans ces conditions, le mâle ne chante pas ou chante très-peu, et il est bon de ne le mettre avec la femelle que lorsque celle-ci commence à porter des matériaux dans son nid. Dès qu'elle a pondu, on doit attirer le mâle dans une autre cage, et l'éloigner des regards de sa compagne. Lorsque celle-ci recommence à travailler à un second nid, on réunit de nouveau les deux conjoints.

« On peut ainsi donner à un mâle trois femelles, mais en les isolant l'une de l'autre, de façon qu'aucune d'elles ne puisse voir ni les autres ni le mâle. Lorsque plusieurs femelles sont occupées en même temps à construire leur nid, on ne laisse le mâle avec chacune d'elles qu'une demi-journée, et on le change souvent. Il faut donc que tout soit disposé de façon à permettre au mâle de passer de chez une femelle chez l'autre, sans en déranger aucune. Si le mâle entre le soir dans le compartiment d'une femelle et s'accouple, l'œuf pondu le lendemain est bon. Pour chaque œuf, il faut un nouvel accouplement. On sépare ainsi les femelles pour éviter les disputes, pour empêcher les jeunes de venir déranger les couveuses, pour faire que le mâle ne soit que peu de temps avec elles et puisse chanter le reste du jour.

« Tant que le mâle et la femelle sont ensemble, mais seulement alors, on leur donne du chènevis haché, en sus de leur nourriture ordinaire.

« Les nids doivent être mis dans un endroit tranquille, et disposés de façon à ce qu'on puisse facilement les enlever et les replacer. Trop petits, ils ne valent rien, car les jeunes les abandonnent trop tôt; il en est de même de ceux que les canaris construisent eux-mêmes. A Andrésberg,

on leur donne de petites boîtes cubiques, en bois, de 10 cent. en hauteur et en profondeur. Au fond, on met une couche d'environ 5 millimètres d'épaisseur de cendre de bois, pour écarter la vermine; puis une couche de même épaisseur de sable très-fin, et, par-dessus, de la mousse tassée, de manière à remplir la moitié de la boîte. C'est sur ce lit de mousse que les canaris établissent leur nid, en le garnissant de brins de charpie, de 3 cent. de long, que l'on a soin de leur donner. Les meilleures de ces boîtes sont recouvertes, à 6 cent. de leur bord supérieur, d'un toit sur lequel d'autres oiseaux peuvent se percher, sans gêner la couveuse.

« Après qu'une couvée s'est envolée, il faut brûler les matériaux que renfermait la boîte, huiler chaque fente, y remettre de nouveau de la cendre, du sable et de la mousse.

« A Andréasberg, on enlève de la volière les jeunes mâles de l'année précédente, dès que les femelles ont fait leur seconde ponte. Il est de règle que l'on accouple ainsi chaque mâle une fois par an. Je ferai remarquer qu'un mâle, qui s'est une fois accouplé, devient malade, si l'année suivante il ne l'est plus; ceux, par contre, qui ont toujours été seuls, s'habituent parfaitement à leur existence solitaire, et peuvent devenir très-vieux.

« Les œufs sont blanchâtres, avec un pointillé rougeâtre au gros bout. La femelle les couve de treize à quinze jours. Si elle se baigne pendant ce temps, les œufs n'en souffrent pas. On peut frapper du marteau dans la chambre, fermer violemment les portes, il peut tonner sans que les œufs en soient altérés. Quand les petits sont éclos, on enlève avec une petite cuiller les œufs punais, ou les jeunes morts. Les petits commencent à voler vers le vingt et unième jour; à vingt-cinq ou trente jours, ils peuvent chercher leur nourriture. Quatre semaines après qu'ils sont sortis du nid, et quelquefois plus, ils commencent à muer, et cette mue, qui ne porte pas sur les plumes de la queue et des ailes, dure quelques mois.

« Les jeunes mâles commencent à chanter avant la mue; on les reconnaît, en ce qu'ils filent des notes suivies, tandis que les femelles ne font entendre que des sons entrecoupés.

« Il arrive assez fréquemment que des femelles, trop bien nourries, se mettent à couvrir de nouveau quand leurs petits, dont elles ne s'occupent plus du tout, n'ont pas encore quitté le nid, ou ne savent pas encore prendre eux-mêmes leurs aliments.

« Quant aux mâles, ils ne nourrissent pas leurs

petits, ou, s'ils ont plusieurs femelles, ils ne nourrissent que ceux de leur préférée. Si le mâle, ce qui arrive quelquefois, s'occupe de sa progéniture, tout va bien. Souvent j'ai vu des jeunes d'une couvée précédente se charger d'élever leurs frères abandonnés. Sinon, il faut prendre soi-même ce soin: on taille une petite cuiller avec une plume d'oie, et on donne à ces oisillons des graines de colza gonflées et râpées, des graines de pavot, et du pain trempé dans l'eau. Les femelles âgées d'un an ont de deux à trois couvées, chacune de trois à cinq œufs; plus vieilles, elles en ont trois ou quatre, chacune de trois à six, et quelquefois sept œufs. Si une couvée périt, la mère pond cinq fois dans l'année.

« Pendant que la femelle couve et qu'elle nourrit ses petits, je crois qu'il faut ne lui donner que des graines sèches de colza, plus tard des mêmes graines légèrement ramollies dans l'eau, et enfin du pain rassis, également trempé. Lorsque le temps est chaud et que la femelle a des petits, on lui donne deux fois par jour du pain fraîchement imbibé d'eau. Il est toujours dangereux de tremper le pain dans du lait, ce mélange aigrissant rapidement, et il ne faut jamais donner à ces oiseaux des œufs durs. Les jeunes, que l'on a retirés de la volière, doivent être nourris pendant près de deux mois de graines de colza sèches ou ramollies dans l'eau et de pain trempé.

« Pour l'accouplement des canaris, on n'a pas à s'inquiéter de la parenté: ceux d'une même couvée ne s'apparient pas ensemble.

« Des chardonnerets, des linottes, des verdiers mâles, bien privés, s'accouplent facilement, en captivité, avec des canaris femelles. Les hybrides qu'on en obtient chantent, mais moins bien que les vrais canaris. A deux ans, ils deviennent impropres à la reproduction, et le restent souvent toute leur vie.

« Il n'est pas difficile d'apprendre aux canaris à sortir de leur cage et à y rentrer; mais ils sont alors trop souvent exposés à devenir la proie des animaux carnassiers.

« Pour rendre un canari très-privé, il ne faut rien lui donner dans sa cage, ni à boire ni à manger; il s'habitue alors à venir prendre des graines dans la main de son maître.

« Le canari est susceptible d'instruction. On en a montré qui prenaient les lettres d'un alphabet étalé devant eux, et composaient ainsi le mot que l'on prononçait; qui reconnaissaient les couleurs; qui faisaient des soustractions, des additions, des divisions, des multiplications, pre-

nant le chiffre demandé d'une série de chiffres étalés sur la table. D'autres chantaient au commandement, simulaient la mort, quand on tirait sur eux un petit canon, se laissaient traîner sur une civière par deux de leurs semblables, amener jusqu'à leur tombe, puis se réveillaient pour chanter un air, etc.

«L'on dresse les canaris, comme les chiens, en les affamant, et la récompense qu'ils reçoivent consiste en un grain de chènevis, ou un petit morceau de sucre. L'oiseau finit par connaître tous les signes de son maître, et par obéir. Doit-il composer un mot, par exemple, il va en sautillant devant une série de lettres, et prend celle que son maître regarde, etc.»

L'élevage de ces gentils oiseaux, s'il n'est pas un de ces plaisirs à fortes émotions, n'en a pas moins un certain charme : la satisfaction de voir se développer et lutiner ces chers petits êtres que l'on entoure de tant de soins. Un amateur

de serins doit inévitablement faire un bon père de famille.

Nous donnerons à titre de curiosité le compte rendu d'une exposition de serins qui a lieu chaque année à Hazebrouck. En 1869, on avait choisi pour la réunion l'une des salles de la *Pomme d'Or*, à Hazebrouck. Les serins exposés étaient en général de très-beaux oiseaux, et quelques-uns, entre autres, auraient pu concourir avec les serins des sociétés les plus en renom des grandes villes.

Les prix ont été remportés dans l'ordre suivant :

*Vieux blancs.* — 1<sup>er</sup> prix, Coevoet (Dominique); 2<sup>e</sup>, Pihen (Louis).

*Jeunes blancs.* — 1<sup>er</sup> prix, Coevoet (Dominique); 2<sup>e</sup>, Leroy (Charles).

*Jonquilles.* — 1<sup>er</sup> prix, Pihen (Louis); 2<sup>e</sup>, Coevoet (Dominique).

*Panachés.* — 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix Dijon (Louis).

## LES FRINGILLIDÉS — *FRINGILLÆ*.

*Die Finken, The Finches,*

Tous les passereaux se ressemblent, aussi est-il difficile d'indiquer pour chaque famille des signes réellement distinctifs. Quelqu'un qui ne ferait que lire les descriptions, ne saurait certes ranger chaque passereau dans la famille à laquelle il appartient. Il est certains caractères que l'on sent bien mieux qu'on ne peut les décrire, mais qui sont suffisants, en tant, du moins, que l'on n'a pas affaire à des espèces de transition.

**Caractères.** — La famille des fringillidés est celle qui a servi de type à l'ordre. Elle est caractérisée par un bec allongé, droit ou presque droit, en forme de sabot, à extrémité assez obtuse, à mandibule supérieure dépassant notablement la mandibule inférieure; des pattes de hauteur moyenne; des ailes étroites et assez pointues; une queue assez longue, généralement échancrée.

Les fringillidés ont des formes élancées; leur plumage est serré, vivement coloré chez le mâle et variable suivant les saisons.

La femelle est plus petite, moins belle que le mâle; les jeunes, au moins après la première mue, ont le plumage de leur mère.

**Distribution géographique.** — Cette famille renferme surtout des espèces européennes, mais elle a quelques représentants en Asie et dans l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les fringillidés habitent les localités couvertes d'arbrisseaux, les forêts, les plantations, et aussi les endroits rocaillieux où ne poussent que quelques arbres rabougris. Ils vivent en société avec leurs semblables ou avec d'autres espèces, mais il n'y a pas toujours harmonie entre espèces différentes. Quelques-uns ont des instincts dominateurs, et sont querelleurs. Ils mangent des graines de toute sorte, et des insectes. Les petits sont presque exclusivement nourris de ces derniers. Les mâles de toutes les espèces sont des chanteurs passionnés, quelques-uns même sont très-recherchés à cause de leur chant.

Tous sont aimés et facilement supportés. Ils ne causent à peu près nul dégât; au contraire, ils se rendent utiles, et ils réjouissent par leur agilité, leur pétulance et leurs chansons celui qui les voit et les entend.

Ils ont des instincts voyageurs; tous, cependant, ne parcourent pas de grandes distances. Quelques-uns même passent l'hiver dans nos contrées. Leur retour se fait de très-bonne heure au printemps, et ils se mettent presque aussitôt à construire leurs nids. Ils ont une, deux ou trois couvées chaque année. Après l'éducation des jeunes, ils se réunissent en bandes

nombreuses, errent de district en district, en se rapprochant de plus en plus des contrées méridionales.

**Captivité.** — Leurs excellentes qualités, leurs facultés élevées, leur chant harmonieux, la facilité avec laquelle ils s'appriivoient, leur sobriété, tout concourt à les faire rechercher, et fait comprendre jusqu'où peut aller l'intérêt qu'on leur témoigne. De tout temps ils ont été les compagnons de l'homme, et dans certains endroits on les tient en plus haute estime que le rossignol. Pour bien des gens, ils sont un sujet du plus vif intérêt et deviennent réellement nécessaires à leur bonheur. Dans certaines parties de l'Allemagne, les pinsons, par exemple, font partie de la maison, de la famille. Ils réjouissent l'homme qui rentre fatigué de son travail; ils égayaient sa misère.

Il est inutile, je crois, d'insister davantage sur leur importance: ils sont utiles en mangeant les graines des mauvaises herbes, en détruisant des insectes nuisibles; leur chair est un mets délicat; leurs chants, retentissant au milieu des campagnes et des forêts, charment le naturaliste; mais surtout, captifs, ils concourent à faire le bonheur de l'homme: ils ont donc des titres suffisants à notre affection.

## LES PINSONS — FRINGILLA.

*Die Edelfinken, The Chaffinchs.*

Il est difficile d'indiquer d'une manière précise quels sont les caractères distinctifs des pinsons, et cependant ils diffèrent manifestement de toutes les espèces à bec conique, non-seulement par les attributs extérieurs, mais par les habitudes et les mœurs. Leurs allures, leur manière de voler, de marcher, résultent d'une organisation particulière, suffiraient pour les faire séparer génériquement.

Sans nous arrêter autrement sur les caractères du genre, nous ferons l'histoire des deux espèces européennes qui s'y rapportent.

### LE PINSON ORDINAIRE — FRINGILLA COELEBS.

*Der Fink, der Edelfink, der Buchfink, The Chaffinch.*

**Caractères.** — Le pinson ordinaire (fig. 40), type de la famille des fringillidés et du premier des genres qui la composent, est bien connu de tous. Il a 16 cent. de long, et 21 cent. d'envergure. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Son plumage est très-élégant. Le mâle a le front noir foncé, la tête et la nuque d'un

bleu cendré, le dos brun, la partie inférieure du corps d'un rouge vineux, le ventre blanc, les ailes marquées de deux bandes blanches. Le bec est, au printemps, d'un bleuâtre clair, en hiver et en automne d'un blanc rougeâtre; la pointe en est toujours noire. Les pattes sont d'un gris rougeâtre, ou couleur de chair sale; l'iris est brun.

La femelle et les jeunes ont la partie supérieure du corps brun olivâtre, la partie inférieure grise, les ailes avec deux bandes blanches comme chez le mâle.

**Distribution géographique.** — Les contrées les plus septentrionales et les plus méridionales exceptées, le pinson ordinaire est commun dans toute l'Europe; dans le Nord, il est remplacé par le pinson des montagnes; dans le Sud, en Espagne, par exemple, il ne se montre qu'en hiver. Il serait, dit-on, aussi commun que chez nous dans plusieurs régions de la Sibirie. Radde, cependant, ne le mentionne pas. Dans le nord de l'Afrique, il est remplacé par une espèce très-voisine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il est peu de localités où le pinson ordinaire ne se montre pas en très-grand nombre. Il habite les grands bois, les taillis isolés, les parcs, les jardins, et n'évite que les lieux marécageux et trop humides. Une paire vit près de l'autre; mais chacune a son domaine propre, d'où elle chasse tous les intrus.

Ce n'est que lorsque les couvées sont finies, que les pinsons se réunissent en grandes bandes, se mêlent aux autres passereaux et aux merles, et parcourent avec eux la contrée. Ils ne sont cependant pas très-sociables, et souvent des disputes violentes éclatent au milieu de ces rassemblements.

Chez nous, le pinson est un oiseau d'été. Quelques mâles passent bien l'hiver dans nos pays, mais la plupart nous quittent pour des régions plus chaudes. Au commencement de septembre, ils se réunissent; en octobre, les bandes sont formées et elles disparaissent vers la fin du mois: elles vont s'établir dans le midi de l'Europe, dans le sud-ouest de l'Afrique; quelques-unes seulement arrivent en Égypte. Dans les vallées, comme dans les montagnes, dans les champs, les jardins, les buissons, les haies, partout on trouve les pinsons, mais toujours en troupes, ce qui indique qu'ils se considèrent bien comme des étrangers. A l'arrivée du printemps, ils repartent, se dirigeant vers le Nord. A ce moment, on entend encore retentir dans les montagnes de

l'Espagne le chant clair et vibrant des mâles; bientôt tout devient tranquille et silencieux, et au commencement de mars, tous ces oiseaux ont disparu; ils sont partis, les mâles d'abord, les femelles une quinzaine de jours plus tard. Rarement, les deux sexes voyagent ensemble. Lorsque la saison est belle, les premiers pinsons se montrent chez nous à la fin de février; mais c'est surtout au mois de mars qu'ils arrivent en grand nombre; les retardataires ne viennent qu'en avril.

Dans les premiers beaux jours qui précèdent le printemps, on entend les chants gais et joyeux des pinsons. Chaque mâle a recherché son ancienne demeure, et il y attend sa compagne. Dès qu'elle est arrivée, ils se mettent à construire leur nid, qui souvent est fini avant que les arbres soient entièrement couverts de leurs feuilles. Tous deux parcourent les cimes des arbres; la femelle cherchant avec soin, le mâle vif, agité, oubliant la prudence habituelle à tous les passereaux. Celle-là n'a d'autre souci que de trouver un lieu sûr pour son nid; celui-ci est tout à son amour, et à la jalousie qui le domine. Enfin, ils ont découvert une place convenable, une bifurcation au haut d'un arbre, une vieille branche noueuse, qui va bientôt être masquée par les feuilles, un saule têtard, ou même le toit de chaume d'une maison.

Le nid du pinson est un des plus jolis, des plus artistement travaillés d'entre ceux de nos contrées. Il a la forme d'une sphère tronquée par en haut. Les parois en sont épaisses: elles sont formées de mousses, de radicelles, de chaumes, que recouvrent en dehors des lichens de l'arbre sur lequel le nid est placé. Tous ces matériaux sont reliés les uns aux autres par des toiles d'araignées et d'autres insectes, et le nid, dans son ensemble, simule à s'y méprendre un nœud de la branche sur laquelle il repose. L'intérieur est creusé profondément, et mollement tapissé de poils, de plumes, de laine, du duvet de diverses plantes.

Tant que dure la construction du nid, et tant que la femelle couve, le mâle ne cesse presque pas de chanter de la journée. Ses voisins lui répondent, grandement surexcités par la jalousie, et encore par l'amour-propre. Comme tous les oiseaux chanteurs, les pinsons établissent d'abord entre eux une lutte de chant; mais ils s'échauffent bientôt mutuellement, et ce tournoi pacifique ne leur convenant plus, ils se poursuivent avec fureur au milieu des branches, jusqu'à ce que, s'accrochant l'un à l'autre par le bec

et les pattes, et s'empêchant réciproquement de voler, ils tombent en tourbillonnant sur le sol. Leur acharnement est tel qu'ils oublient de veiller à leur sûreté: ils ne voient plus le danger. Les coups de bec et de pattes ayant cessé, ils recommencent à rivaliser par leurs chants, pour fondre de nouveau l'un sur l'autre. La saison des amours est pour le pinson l'époque des combats continuels; car il a toujours des voisins, à la recherche d'une compagne, pour exciter sa jalousie.

La femelle pond cinq ou six œufs, petits, à coquille mince, d'un bleu verdâtre clair, ondulée de brun rouge pâle et ponctuée de brun noir. La durée de l'incubation est de quinze jours. La femelle couve, mais le mâle la remplace lorsqu'elle va chercher sa nourriture. Les deux parents nourrissent leurs petits principalement avec des insectes. Lorsque ceux-ci ont déjà pris leur vol, ils ont encore besoin des soins du père et de la mère, mais ils ne tardent pas à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, et ils deviennent indépendants. A la sortie du nid, ils font entendre une sorte de pialement; plus tard, ils ont le cri d'appel des parents.

Quelques jours après que l'éducation de leurs petits est terminée, les vieux s'accouplent de nouveau. Le mâle repasse par le même état d'excitation, les mêmes transports d'amour et de jalousie. Il cherche, en compagnie de sa femelle, un nouvel endroit favorable pour y établir son nid, et le construit avec un peu moins de soins. La femelle y pond ordinairement trois œufs, rarement plus de quatre, moins, par conséquent que la première fois. L'élève de cette seconde couvée occupe les vieux jusqu'à la fin de l'été et quelquefois une partie de l'automne.

Les parents aiment beaucoup leur progéniture. Ils poussent des cris plaintifs, lorsqu'un ennemi s'approche du nid, et ils donnent les témoignages les plus saisissants de leur crainte. Naumann assure que le mâle s'occupe plus des œufs, la femelle plus des petits. Quant à moi, je n'ai pu saisir cette différence. Malgré leur tendresse pour leurs petits, les pinsons ne se comportent pas comme les autres passereaux. Si l'on enlève de jeunes linottes de leur nid, pour les mettre dans une cage, on peut être sûr que les parents continueront à les nourrir; c'est ce que ne font pas les pinsons. « C'est une expérience, dit Naumann, qu'ont faite, à leurs dépens, bien des amateurs peu instruits, qui voulaient s'éviter ainsi la peine d'élever de jeunes pinsons, en les faisant nourrir par leurs parents. La

déflance, le soin de leur propre sécurité semblent l'emporter chez eux sur l'amour paternel... » Cette règle n'est cependant pas sans exceptions.

Le pinson est gai, vif, agile, prudent, mais violent et querelleur. Sans cesse en mouvement, il ne se repose que pendant la plus forte chaleur de la journée. Sa vie commence au lever du jour et cesse peu après le coucher du soleil. Il est bien plus lesté que le bouvreuil, et ses habitudes sont bien différentes. Sur les branches, il se tient droit; à terre, son corps est dans une position horizontale; lorsqu'il cherche sa nourriture, il avance, moitié sautillant, moitié marchant; sur les branches, il marche généralement de côté; il vole avec élégance et rapidité, en décrivant une ligne ondulée; il écarte un peu les ailes avant de se poser. Lorsqu'il a un long trajet à faire, il s'élève assez haut; dans toute autre circonstance, il vole presque à ras du sol.

Son cri d'appel est *pink* ou *fink* : il lui donne des intonations différentes, qui ont chacune sa signification propre.

Lorsqu'il vole, il fait entendre un petit cri que l'on peut exprimer par *gupp*, *güpp*. En cas de danger, il pousse le cri d'avertissement, *siih*, auquel les autres oiseaux sont attentifs. A l'époque des amours, il pépie. Lorsque le temps est mauvais, il fait entendre une sorte de grognement, que les enfants de la Thuringe traduisent par le mot *regen* (pluie). Son chant est composé de deux couplets, qu'il répète rapidement : c'est à ce chant qu'il doit l'intérêt que lui ont voué les amateurs.

**Chasse.** — On prend facilement les pinsons, soit en automne lorsqu'ils voyagent, soit à l'époque des amours; sa jalousie, à ce moment, l'entraîne à sa perte. Si l'on met un pinson apprivoisé dans une trappe, on peut être sûr qu'un pinson sauvage se précipitera dans le piège pour combattre ce nouveau venu et se fera prendre. Il suffit aussi de fixer un gluau aux ailes d'un pinson qu'on lâche au pied de l'arbre où chante un de ses semblables. Celui-ci fond avec colère sur le captif, et s'empêtre au gluau. C'est surtout à l'automne et avec le filet que l'on prend le plus de pinsons : avec de l'adresse, on peut en capturer abondamment. On se sert, comme appeaux, de pinsons que l'on a tenus tout l'été renfermés dans une chambre obscure, et qui se mettent à chanter, dès qu'ils revoient la lumière. Les pinsons que l'on prend de cette manière, sont généralement destinés à la cuisine; aussi cette chasse doit-elle être prohibée.

**Captivité.** — Le pinson s'élève facilement, et

ceux que l'on tient en captivité n'ont pas un sort bien malheureux. On peut les conserver plusieurs années en les nourrissant de colza. Malheureusement l'amateur reconnaît quelquefois bien mal l'agrément qu'ils procurent. Dans la persuasion où l'on est que la cécité les rend meilleurs chanteurs, on a la barbare habitude, en certains pays, de les priver de la vue soit en leur crevant les yeux, soit en leur agglutinant les paupières, à l'aide d'une aiguille rougie que l'on approche de leurs bords.

Autrefois, l'élève des pinsons était pratiquée avec une véritable frénésie. « Il y avait des cou-teliers, des chaudronniers, des tailleurs de limes, dit un témoin, qui, tout en travaillant, sifflaient à leur oiseau, pendu dans sa cage près de la fenêtre, l'air qu'il devait répéter. Le dimanche et les jours de fête, ils s'en allaient écouter les chants des pinsons des autres amateurs. » On faisait plusieurs lieues pour entendre un bon chanteur; on se battait jusqu'au sang pour ces oiseaux : un amateur offrit même et donna une vache contre un pinson. Maintenant, cette habitude, sans avoir cependant disparu, est en plein déclin. De nos jours encore, en Belgique, il y a des concours de pinsons. D'après Lenz on met ces oiseaux en ligne, chacun dans une petite cage. Le concours dure une heure. Des personnes préposées à cet effet notent combien de fois chaque oiseau dit sa chanson en une heure, et c'est d'après le relevé qui en est fait que les prix sont distribués. Il y a des pinsons qui répètent ainsi leur phrase musicale plus de sept cents fois.

Les amateurs décrivent une foule d'espèces de chants, et ont donné à chacun un nom. C'est au point que la connaissance de ces chants est devenue une véritable science, science obscure pour tous ceux qui ne sont pas initiés.

Il y a certaines localités des montagnes où cette science est particulièrement cultivée. Sous ce rapport, les amateurs de la Thuringe, du Harz et de la Haute-Autriche, se sont acquis une grande réputation. Là où une oreille expérimentée saisit à peine une légère différence, ces gens reconnaissent avec sûreté vingt chants différents et plus. D'après Lenz, on en entendrait dix-neuf, aux environs de Schnepfenthal :

1° Le chant du vin perçant (*scharfer Weingesang*) : *tzitzitzi willillillih, dappldappldappl de weingihé*;

2° Le mauvais chant du vin (*schlechter Weingesang*) : *tzitzitzizillillillillillillsjbsjbsjbsjwihdré*;

3° L'huile de pin (*Kienöl*) : *tzitzitzitzitzirrrr-erzwoifzwoifzwoifzwoifihdré*;

4° La bonne année folle (toller Gutjahr) : *titi-titititetotototzespeutziah* ;

5° La bonne année du Harz (Harzer Gutjahr) : *tzitziwillwillwillwillsespeutziah* (Lenz n'a jamais entendu ce chant dans le Harz) ;

6° La bonne année commune (gemeiner Gutjahr) : *tzitzitziziwihéwihéwihétzéspéutziah* ;

7° Le cavalier (Reiter) : *tzitzitzitzitzitzit-zullullulljobjobjéreitjah* ;

8° La cavalcade commune (gemeiner Reitzug) : *tzitzitzitzirrrrihtjobjobjobjéroitihé* ;

9° Le droit des racines grossier (grobe Würzgebühr) : *tzitziteuteuteuetzelllljoteutzipiah* ;

10° Le droit des racines ordinaire (ordinäre Würzgebühr) : *tzitzitzitzitzit-zulleletscheutscheutscheutzipiah* ;

11° Le verré (Werre) : *tzitzitzitzeitzeutzeuwollillillworftziah* ;

12° L'adieu résonnant (Klappscheid) : *tzitzitzidisdisdisdijibjibjibjibjahtziah* ;

13° La première mouchette (erste Putzscher) : *tzitzitzitolllelelelwoifzwoifzwoifzihé* ;

14° La deuxième mouchette (zweite Putzscher) : *tzitzitzitziitoiwillwilltzihé* ;

15° La troisième mouchette (dritte Putzscher) : *disdisdistritrirtrilapclapclaptzihé* ;

16° La quatrième mouchette (vierte Putzscher) : *tzitzitzillillillitototototzihé* ;

Les dix premiers chants sont beaux ; le *verré* a moins de valeur ; l'*adieu résonnant* ne signifie rien ; les *mouchettes* remplissent d'horreur le connaisseur.

17° Depuis 1852, le *weida* de Thuringe (Thüringer Weida), est venu du sud-ouest et s'est acclimaté aux environs de Schnepfenthal : *tzit-zirrihtjibjibjibjibweidjeh*.

18° Le redoublé crépu (krauser Doppelte) : *tzitzitzitzullullullullullullultteuftziah*.

19° Le redoublé de Schmalkalde (Schmalkalder Doppelschlag), est le chant préféré des amateurs de la Thuringe. Il est interrompu par une pause ; est formé de syllabes nettes, se suivant harmonieusement ; se termine d'une façon éclatante, et chacune de ses moitiés vaut, à elle seule, un des autres bons chants. En le poussant, l'oiseau agile tout son corps. On croirait qu'il est épuisé après la première partie ; mais il se redresse et enlève brillamment la seconde. On peut ainsi le noter : *tzitzitzitzitzitzitzit-zirrrrentzépiäh, tolololololotzisscoutziah*.

Chacune de ces notes, ou mieux chaque série a son nom ; cette science a, comme on le voit, sa langue à part. Les termes seuls varient suivant les contrées.

**Usages et produits.** — Le pinson est un animal utile, qui ne cause nul dégât. Au printemps, il mange des graines de toutes sortes de plantes, mais surtout celles des mauvaises herbes. Pendant les amours, il ne mange que des insectes, et il en nourrit ses petits ; c'est donc un oiseau précieux dans les forêts et les jardins. On devrait partout le protéger et non le poursuivre, comme cela a eu lieu malheureusement dans trop d'endroits. Ce ne sont pas les amateurs, qui prennent des pinsons pour les élever, qui en diminuent le nombre, mais bien les oiselleurs qui en détruisent des milliers en une seule journée.

#### LE PINSON DES MONTAGNES — FRINGILLA MONTIFRINGILLA.

*Der Bergfink.*

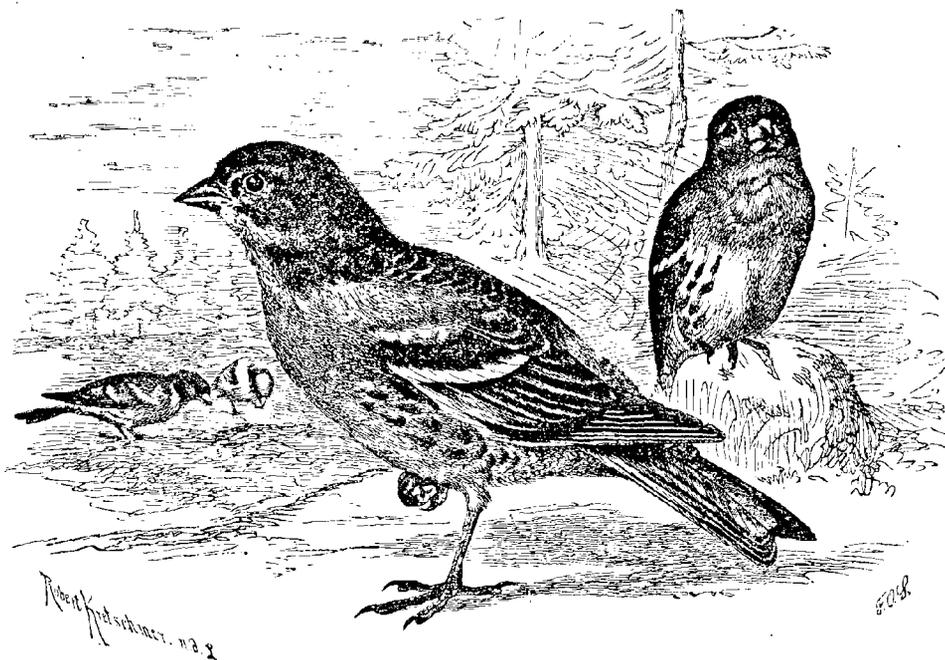
**Caractères.** — Le plus proche parent du pinson ordinaire, est le pinson des montagnes (fig. 41), qui le remplace dans le Nord, et qui, presque tous les hivers, arrive dans notre patrie. Il a de 18 à 19 cent. de long, de 29 à 30 cent. d'envergure. Le mâle, à l'époque des amours, a la partie supérieure du corps d'un noir foncé ; la gorge et les épaules d'un rouille orange ; le bas du dos, la poitrine et le ventre blancs ; les flancs noirs, avec de petites taches longitudinales noires. Les ailes sont marquées de deux bandes blanches ; les rectrices inférieures de l'aile sont d'un jaune soufre.

La femelle a le dos, la nuque et le ventre d'un brun plus noir, les parties inférieures plus ternes.

Après la mue, les couleurs vives disparaissent, masquées qu'elles sont par le brun jaune des bords des plumes.

**Distribution géographique.** — Les contrées au nord du 65° de latitude septentrionale sont la patrie du pinson des montagnes. Il est commun en Laponie, en Finlande. On ne sait, au juste, jusqu'où il s'étend vers l'Est. De là, il parcourt, en hiver, toute l'Europe jusqu'à l'Espagne et la Grèce, l'Asie jusqu'à l'Himalaya.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Au mois d'août, ces oiseaux se réunissent en bandes, et errent dans les pays qui sont au sud de leur patrie. Ils apparaissent chez nous à la fin de septembre, un peu plus tard en Espagne. La direction des chaînes de montagnes et des grandes forêts détermine la marche de ces bandes. Quelquefois, cette marche est changée, par suite de la fusion des bandes de pinsons des montagnes avec des troupes d'autres oiseaux. En Allemagne, on



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillié et Fils, édit.

Fig. 41. Le Pinson des montagnes.

trouve toujours les pinsons des montagnes réunis à des pinsons ordinaires, des linottes, des merles, des moineaux, des verdiers. Un bouquet d'arbres, un arbre isolé au milieu des champs est leur lieu de rendez-vous. Ils passent la nuit dans la forêt la plus voisine. De là, ils gagnent les champs, pour y chercher leur nourriture. Les neiges abondantes, en recouvrant la terre et les graines dont ils se nourrissent, les chassent dans une autre contrée. Leurs migrations ne sont pas régulières, et dépendent entièrement des circonstances et du hasard.

Le pinson des montagnes a beaucoup d'analogie avec son congénère. Il est querelleur, colère, jaloux, quelque sociable qu'il paraisse.

Ce pinson est aussi agile que le pinson commun, mais il chante beaucoup moins bien. Son cri d'appel est traînant: c'est un *iaeck iaeck* ou *couaek*, souvent suivi d'un *schruig* criard. Son chant n'a ni harmonie, ni ordre, ni méthode; c'est un assemblage des notes les plus diverses.

Le pinson des montagnes passe généralement, mais à tort, pour être stupide. Comme tous les oiseaux du Nord, il se montre d'abord confiant; bientôt les poursuites auxquelles il se trouve exposé, le rendent craintif.

Il se nourrit de diverses graines oléagineuses et d'insectes, surtout de mouches.

BRUN.

On a dit que quelques pinsons des montagnes s'étaient reproduits en Allemagne, mais ce fait n'a pas été confirmé. Bolle trouva des nids dans la Finlande norvégienne, à 30 milles au nord de Drontheim; pour moi, je n'y vis cet oiseau que rarement. Son nid et ses œufs ressemblent tout à fait à ceux du pinson.

**Chasse.** — On chasse le pinson des montagnes pour en avoir la chair, qui est succulente, bien qu'un peu amère. On en prend de grandes quantités dans des filets. Inexpérimenté comme il l'est, tous les pièges sont bons pour l'attraper.

**Captivité.** — Ce n'est pas un bon oiseau à garder en captivité; c'est tout au plus s'il plaît par la beauté de son plumage: ses cris désagréables et ses mauvaises qualités le font très-peu rechercher.

En cage, on le nourrit simplement avec du colza; mais on ne peut le conserver longtemps en vie.

## LES PLECTROPHANES — PLECTROPHANES.

*Die Alpenfinken.*

**Caractères.** — Les plectrophanes, voisins des pinsons, s'en distinguent toutefois par leur doigt postérieur, qui est muni d'un ongle long, re-

III — 226

courbé, en forme d'ergot; par leurs ailes longues; par un plumage semblable dans les deux sexes.

L'oiseau type de ce genre est :

**LE PLECTROPHANE DES NEIGES — PLECTROPHANES  
NIVALIS.**

*Der Schneefink, der Steinfink, The Lapland Bunting.*

**Caractères.** — Le plectrophane des neiges ou la *niverolle*, comme on l'appelle aussi, a environ 23 cent. de long et 38 cent. d'envergure. Son plumage est simple, sans être dénué d'élégance. Les vieux oiseaux ont la tête et la nuque d'un cendré bleu, le dos brun, la face supérieure de l'aile moitié blanche, moitié noire; la face inférieure du corps blanchâtre, la gorge noire. Peu après la mue, ces couleurs paraissent masquées par les bords des plumes, qui sont grisâtres. A l'exception des sus-caudales et des deux rectrices médianes, la queue est blanche, avec l'extrémité noire. En été, le bec est noir; il est jaune en hiver; les tarses sont noirs; l'iris est brun.

Les jeunes oiseaux sont gris, avec la gorge d'un gris sale, les parties blanches de l'aile et de la queue lavées de roux ocreux sur les bords.

**Distribution géographique.** — On trouve cet oiseau sur toutes les sommités des montagnes de l'ancien continent, depuis les Pyrénées jusqu'en Sibérie. Il n'est pas rare dans les Alpes bavareses de Salzbourg, du Tyrol et de la Suisse.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La *niverolle* est, avec une espèce de la famille des embéridés, le seul passereau qui vive au milieu des neiges. « Il y passe l'été, dit Gloger, toujours bien au-dessus de la limite supérieure des forêts et des gras pâturages; il vit au milieu d'une nature désolée, dans les endroits arides et déserts, tout auprès des glaces et des neiges éternelles. Dans les années froides, il descend un peu plus, mais sans jamais quitter le voisinage des glaces; on le voit alors sur le versant méridional, perché sur les rochers nus, qui dressent leur tête aride et découpée au milieu des nuages. »

Les plectrophanes des neiges vivent soit par couples, soit par petites bandes. Ils errent dans la montagne, volant à peu près comme les alouettes, ou marchant et sautillant à la façon du pinson. Ce n'est que dans les hivers les plus rigoureux qu'ils descendent jusque dans les vallées, et font même une courte apparition dans la plaine.

« Un chasseur, dit Tschudi (1), raconte qu'une fois, en automne, il a vu de grandes nuées de

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 608.

plectrophanes des neiges, voltigeant au-dessus des campagnes de Clèves; ils étaient si affamés et si stupides, qu'ils descendaient sur le sol avec ceux de leurs compagnons qui étaient frappés à mort par le fusil, et se laissaient tuer par centaines sans songer à s'envoler. »

D'autres observateurs s'accordent à les représenter comme des oiseaux bêtes et sans défiance. On les voit, en hiver, sur les routes des montagnes, devant les habitations; les gens leur donnent à manger, ne leur font point de mal, aussi entrent-ils dans les maisons. Mais on a aussi constaté dans maintes occasions qu'ils étaient prudents et timides. Ils cachent toujours bien leur nid. Ils ne manquent pas absolument d'intelligence, et, s'ils sont sans méfiance en présence de l'homme, c'est qu'ils ne le connaissent pas.

La voix du plectrophane des neiges est un petit sifflement court, *tritri*, ou un cri d'appel très-net, comme celui du bec-croisé. Effrayé, il pousse des piailllements plaintifs; en cas de danger, il fait entendre un grognement d'avertissement, *groeo*. Il ne chante qu'à l'époque des amours. D'après les connaisseurs, ce serait le plus mauvais chanteur de tous les fringillidés. Son chant est court, rauque, fort, peu agréable en un mot. Cet oiseau a donc peu de qualités qui le fassent volontiers tenir en captivité; cependant il est très-aimé des montagnards, car il peuple et anime les contrées désolées qu'il habite.

La reproduction a lieu au commencement de mai, quelquefois en avril. Il niche dans les fentes des parois verticales des rochers, dans les crevasses des murs ou sous les tuiles des habitations isolées. Son nid est grand; il est fait de chaumes et tapissé soigneusement de laine, de crins, de plumes de gélinotte, etc. Les œufs, un peu plus gros que ceux du pinson, sont d'un blanc de neige.

Les deux parents soignent ensemble leurs petits, les nourrissent de larves d'insectes, de vers, d'araignées, veillent sur eux avec la plus grande sollicitude. S'ils ont niché dans le bas de la montagne, ils ne tardent pas, dès que les petits peuvent voler, à les conduire auprès des neiges éternelles. En hiver, ils se nourrissent de graines de toute nature, et ne paraissent pas souffrir de privations, même dans cette rude saison. On leur donne régulièrement à manger dans les hospices, et souvent on les voit se réunir par bandes extrêmement nombreuses devant la porte de ces établissements.

LES NIPHÉES — *NYPHÆA*.*Die Winterfinken, The Snow Birds.*

**Caractères.** — Les naturalistes américains ont confondu avec le plectrophane des neiges, un oiseau, type d'un genre à part, que mon père caractérise par ces mots : « Embérize à bec de pinson et à livrée très-peu marquée. » Pour compléter la caractéristique, ajoutons que les niphées ont le corps épais, le cou court, la tête grande, le bec court et pointu; les pattes minces et de longueur moyenne; les ailes courtes, arrondies, surobluses, la troisième rémige étant la plus longue, la seconde l'égalant presque et la première étant un peu plus courte; la queue longue, échancrée; le plumage mou.

L'on ne reconnaît qu'une espèce à ce genre.

LA NIPHÉE D'HIVER — *NYPHÆA HYEMALIS*.*Der Winterfink, der Ammerfink, The Snow Bird.*

**Caractères.** — Cet oiseau, que les Américains du Nord nomment *pinson d'hiver*, porte une livrée modeste. Chez le mâle, la tête, la nuque, le dos, les ailes, la queue, la partie supérieure de la poitrine sont d'un gris noirâtre, la tête étant un peu plus foncée que le reste; les ailes sont bordées de blanc; les deux pennes externes de la queue, la partie inférieure de la poitrine et le ventre sont blancs. Le bec est d'un blanc rougeâtre, à pointe foncée; l'iris est brun noir. Il a de longueur totale environ 16 cent. et 25 cent. d'envergure.

La femelle a des couleurs plus claires; son dos est panaché de brun et sa taille est un peu plus petite.

**Distribution géographique.** — La niphée est un oiseau propre au nord du nouveau continent. Elle y est commune et se montre en très-grand nombre, au moins à certaines époques, dans presque toute l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Wilson, Audubon, Nuttall, le prince de Wied nous ont fait connaître ses mœurs. « J'ai parcouru environ 1,800 milles, dit Wilson, depuis le nord du Maine jusqu'en Géorgie, mais je ne me rappelle pas en avoir fait un seul, sans voir des bandes de niphées, des milliers quelquefois, et tous les voyageurs que j'ai interrogés ont fait la même remarque; partout ils ont rencontré ces oiseaux. » Par contre, d'autres naturalistes américains disent que la niphée d'hiver justifie par-

faitement son nom, qu'elle n'est très-commune qu'en hiver, et qu'elle disparaît en été, au moins dans les États du Sud.

La niphée d'hiver arrive aux États-Unis à la fin d'octobre, et les quitte à la fin d'avril. Elle voyage de nuit. Un matin, on en voit une grande quantité, là où la veille il n'y en avait aucune. Au commencement, elle vit par petites troupes de vingt à trente individus, battant les lisières des forêts, les haies, les buissons; plus tard, ces troupes se réunissent en bandes énormes, de plusieurs milliers d'individus.

Tant que le sol n'est pas couvert de neige, l'oiseau se nourrit de graines, de baies, d'insectes, souvent en compagnie de perdrix, de dindons et même d'écureuils, dont il partage la nourriture. Lorsque la terre est cachée sous une épaisse couche de neige, il se montre dans les cours des fermes, le long des chemins, jusque dans l'intérieur des villes; il vient se mettre sous la protection de l'homme, mais il est cruellement puni de sa confiance, car, chaque jour, on le prend par centaines. Il a cependant plus d'amis que d'ennemis; il est aussi cher aux Américains que le rouge-gorge l'est aux Européens. De bonnes gens lui donnent à manger, et il perd ainsi la défiance que lui donnerait l'oiseleur. Il laisse piétons et cavaliers passer près de lui, et ne s'envole que quand il risque d'en être écrasé. Cette confiance ne dure cependant que l'hiver; au commencement du printemps, la niphée quitte les villes et les villages, et se retire vers le nord ou dans les montagnes. Wilson s'étonne que cet oiseau ne reste pas pendant la belle saison dans le sud, où il trouverait des aliments en abondance; il oublie que c'est le besoin seul qui le pousse à descendre vers ces contrées, et qu'il attend avec impatience le moment où il pourra rentrer dans sa patrie.

Rarement, la niphée d'hiver s'associe à d'autres oiseaux. C'est tout au plus, si, dans les villages, elle se réunit aux moineaux; dans les basses-cours, elle se mêle aux poules. Elle passe la nuit perché sur un arbre, ou dans une cavité, qu'elle se construit quelquefois elle-même au milieu des meules de blé.

Audubon assure que les niphées conservent une certaine retenue à l'égard des autres oiseaux; qu'aucun ne se montre trop familier avec un individu qui n'est pas de son espèce. Un étranger s'approche-t-il, aussitôt la niphée ouvre le bec, étend ses ailes, ses yeux brillent, et elle pousse un petit cri. Par ses allures, la niphée d'hiver rappelle le moineau. Elle sautille gracieu-

sement sur le sol, et vole rapidement. La jalousie la porte à combattre ses semblables avec acharnement.

Peu après son retour dans sa véritable patrie, la niphée d'hiver se reproduit. Les mâles combattent entre eux, ils se pourchassent, volent de côté et d'autre, en écartant largement les ailes et la queue. C'est à ce moment qu'ils font le mieux entendre leur chant, caractérisé par quelques notes pleines et filées. Gerhardt compare ce chant à celui des jeunes canaris.

Chaque couple cherche un endroit convenable pour y établir son nid, et choisit ordinairement le flanc d'une montagne, couvert de buissons épais. Le nid est posé sur le sol. L'extérieur est formé de filaments d'écorce et d'herbes; l'intérieur est tapissé de mousse, de crins, de poils. Les œufs, au nombre de quatre, ont environ 2 cent. de long et 17 millim. dans leur plus grande largeur; ils sont d'un blanc jaunâtre, avec un pointillé brun rougeâtre, serré. Je n'ai trouvé nulle part indiqué comment le mâle se comporte pendant que la femelle couve; mais tous les auteurs disent que lorsque les petits abandonnent le nid, les parents les emmènent avec eux, les surveillent attentivement, les avertissent par leurs cris de l'approche d'un danger.

Le plus grand ennemi des niphées d'hiver est une espèce de faucon (*Rhynchodon sparverius*). Wilson le vit toujours dans le voisinage de ces oiseaux, attendant une occasion favorable pour fondre sur eux, en prendre un, et le manger. Les belettes et les autres petits carnassiers leur font aussi une chasse active.

**Captivité.** — On ne tient pas ces oiseaux en captivité: on l'a essayé, mais ils sont silencieux, ennuyeux, et paraissent souffrir beaucoup de la chaleur. Jamais, à ma connaissance du moins, on n'en a emmené de vivants en Europe.

### LES LINOTTES — *CANNABINA*.

*Die Haanflinge, The Linnets.*

**Caractères.** — On a séparé, avec juste raison, les linottes des pinsons, pour en faire un genre, que caractérisent un bec conique, arrondi, court, très-pointu; des ailes assez longues, étroites, pointues, et une queue très-échancrée.

**Distribution géographique.** — Les linottes n'habitent que le nord de l'ancien continent.

### LA LINOTTE VULGAIRE — *CANNABINA LINOTA*.

*Der Bluthänfling, der Rothhänfling, The common Linnet.*

**Caractères.** — La linotte vulgaire (*fig. 42*) a 14 cent. de long et 24 cent. d'envergure. Sa couleur varie suivant le sexe, l'âge et la saison. Au printemps, le vieux mâle est un des plus beaux oiseaux de nos contrées. Il a la partie antérieure de la tête d'un rouge vif; la partie postérieure du crâne, la nuque, les côtés de la tête et du cou gris; le dos d'un brun de rouille; le croupion blanchâtre, la gorge d'un blanc grisâtre, la poitrine d'un rouge vif, le ventre blanc, les flancs d'un brun clair. En automne, le rouge disparaît, masqué qu'il est par la couleur plus claire des bordures des plumes; à mesure que le printemps approche, le rouge, au contraire, devient plus vif, par suite de l'usure des plumes.

La femelle a la tête et le cou bruns ou d'un gris cendré jaunâtre, la tige des plumes étant plus foncée que les barbes; le dos d'un brun rouge. La gorge, la partie supérieure de la poitrine et les flancs sont d'un brun jaunâtre clair, avec des taches d'un brun noirâtre disposées longitudinalement.

Les jeunes ont à peu près le même plumage que les femelles; ils sont seulement plus tachetés. Si on les met tout jeunes en cage, ils ne deviennent jamais rouges, et chez les vieux mêmes cette couleur, en captivité, tourne au jaune ou au rouge jaune; quelquefois elle se perd entièrement. En liberté, d'ailleurs, l'espèce offre de nombreuses variétés.

**Distribution géographique.** — La linotte habite toute l'Europe, une grande partie de l'Asie septentrionale, l'Asie Mineure et la Syrie. Chaque année, elle arrive dans le nord-ouest de l'Afrique, très-rarement dans le nord-est, en Égypte par exemple. Elle est commune dans toute l'Allemagne, surtout dans les pays de collines. Elle évite les hautes montagnes et les grandes forêts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La linotte est un de nos plus jolis passereaux; son chant en fait un des oiseaux d'appartement les plus recherchés. «La linotte, dit mon père, est un oiseau sociable, gai, éveillé, assez timide. Hors le temps de la reproduction, elle vit avec ses semblables, en bandes plus ou moins nombreuses; j'en ai même vu plusieurs réunies ensemble, à l'époque des amours. En automne, souvent déjà au mois d'août, elles se rassemblent par centaines. En hiver, elles se mêlent aux verdiers, aux

pinsons communs, aux pinsons des montagnes, aux moineaux, aux bruants. Au printemps, elles se séparent, s'accouplent, mais continuent cependant à vivre en bonne harmonie les unes près des autres.

« Pendant la saison des amours, la linotte erre de côté et d'autre. Tous les printemps, je vois venir dans mon jardin une linotte, dont le nid est à un quart de lieue de là. Tant que la femelle ne couve pas, elle accompagne le mâle dans ses pérégrinations ; aussi, les voit-on presque toujours ensemble.

« J'ai souvent remarqué avec regret combien s'aiment les deux époux ; quand on en tue un, l'autre vole longtemps autour de lui, l'appelant, ne voulant pas s'éloigner, cherchant à l'entraîner. Ils témoignent la même tendresse à leur progéniture et ils se laissent facilement attirer dans les pièges où l'on met leurs petits.

« Leur vol est léger, assez rapide ; il devient vacillant, quand l'oiseau veut se percher ; souvent, la linotte vole en décrivant des cercles. Parfois, elle rase le sol, comme pour se poser, puis se relève et parcourt encore un grand espace.

« A terre, elle sautille assez lestement. Quand elle chante, elle aime à se percher sur la plus haute branche d'un arbre, ou à l'extrémité d'un rameau isolé. Elle se place de même sur les buissons, de préférence sur les pins et les sapins encore peu élevés. »

Mon père suppose que le chant de la linotte est bien connu ; il se contente de dire qu'elle chante, étant perchée ou en volant, du mois de mars au mois d'août, et que les jeunes se font entendre après leur première mue, aux mois de novembre et de décembre. Le cri d'appel de la linotte est : *gaeck* ou *gaecker* lancé avec force, et répété à plusieurs reprises. Si l'oiseau remarque quelque chose de suspect, il fait suivre ce cri d'un : *lu* sonore. Le chant de cet oiseau, un des plus remarquables des passereaux, commence d'ordinaire par : *gaeckgaeck*. A ces sons, se mêlent des notes flûtées, que l'oiseau pousse avec feu.

C'est en avril que la linotte commence à construire son nid, et elle a deux ou trois pontes par an. Ce nid est établi dans un bosquet isolé ou sur la lisière de la forêt, très-près du sol. Il est formé de petites branches, de racines, d'herbes, de bruyères, etc., plus fines en dedans qu'en dehors. L'intérieur est tapissé mollement, surtout de crins. Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs, d'un blanc bleuâtre, avec quelques points et quelques raies d'un rouge pâle, d'un

rouge foncé et d'un brun cannelle. La femelle seule les couve pendant treize ou quatorze jours. Les deux parents nourrissent les jeunes, et restent longtemps avec eux, surtout avec ceux de la dernière couvée. Pendant que la femelle est sur les œufs, le mâle vient souvent la visiter, se perche sur un arbre voisin et chante à gorge déployée.

Différentes en cela des pinsons, les linottes vivent en bonne harmonie pendant la saison des amours. Les mâles, dont les femelles sont occupées à couvrir, volent souvent de compagnie, se réunissent fréquemment pour chanter, sans se disputer.

Mon père rapporte le fait suivant : « Je découvris une nichée dont les jeunes piaillaient, et je pus à mon aise observer les habitudes de ces oiseaux. Les jeunes étaient dans le nid ; tant qu'ils n'eurent pas leurs plumes, ils ne faisaient entendre leur voix que lorsque leurs parents leur apportaient à manger. Une fois qu'ils furent vêtus, ils gardèrent constamment le silence ; ils eurent bientôt acquis assez de force pour voler. Un jour, ils se mirent tous à battre des ailes, et répétèrent ces mouvements jusqu'au soir. Le lendemain matin, dès le point du jour, tous avaient pris leur volée. Ils se tenaient cachés dans le feuillage, au voisinage du nid, voletant de côté et d'autre, mais ils finirent par s'éloigner, en compagnie de leurs parents.

« Ceux-ci étaient assez apprivoisés pour ne pas se laisser déranger par ma présence, lors même que j'étais accompagné de plusieurs personnes.

« Ils apportaient à manger à leurs petits toutes les douze ou seize minutes ; ils arrivaient ensemble, se perchaient sur un pommier voisin, poussaient de petits cris d'appel et se dirigeaient ensuite vers le nid, qu'ils abordaient toujours par le même côté ; chaque petit recevait dans son bec sa part de nourriture. Le mâle était toujours le premier à distribuer la becquée ; puis il attendait que la femelle eût fini de remplir à son tour le rôle de nourrice, et alors tous deux s'en allaient, en poussant leur cri d'appel. Une seule fois la femelle vint sans le mâle, une seule fois elle donna à manger à ses petits, avant lui.

« Avant de quitter le nid, la femelle enlevait toutes les fientes ; elle ne les jetait pas à terre, elle les avalait et allait les régurgiter plus loin. Le mâle ne partageait pas ces soins de propreté ; une seule fois, je le vis emporter des ordures. La linotte agit ainsi pour que les ex-

créments ne trahissent pas la place du nid ; d'autres oiseaux se comportent de même.

« Les jeunes, une fois partis du nid, restèrent encore longtemps avec leurs parents, qui les guidaient et les nourrissaient. »

Les linottes n'abandonnent leurs œufs que très-rarement ; leurs petits jamais. Elles continuent à les nourrir, lorsqu'on les met dans une cage. Les amateurs en profitent souvent pour s'épargner la peine de les élever, et je ne connais pas de fait qui témoignent que des linottes aient refusé de remplir leurs devoirs paternels. On peut attirer les parents loin de leur ancienne demeure, en éloignant peu à peu la cage où sont leurs petits ; cependant, cette manière de faire a un désavantage ; ainsi élevées, les jeunes linottes restent sauvages et craintives, tandis que celles que l'on nourrit soi-même s'appriivoisent très-rapidement.

Les linottes sont granivores : elles mangent surtout des graines de mauvaises herbes, de plantain, de dent de lion, de chou, de chanvre, de colza, de graminées. Elles nourrissent leurs petits de graines qu'elles ont ramollies dans leur jabot. Je ne crois pas qu'elles dédaignent les insectes, comme on l'a dit.

**Captivité.** — La linotte est, à bon droit, un des oiseaux d'appartement les plus recherchés. Au bout de peu de temps, elle s'attache à son maître, comme peu d'autres oiseaux, et chante presque toute l'année. Tous les vrais amateurs d'oiseaux en possèdent. On les élève facilement avec des graines de colza. Elles sont friandes de salade.

Pris jeunes, les mâles apprennent facilement à répéter divers airs et les chansons des autres oiseaux ; mais ils apprennent tout aussi facilement des notes désagréables et se gâtent ainsi très-vite. Mon père avait une linotte mâle, qui imitait à s'y méprendre le chant du pinson ; une autre, celui du serin. Naumann parle de linottes qui avaient appris les chants du chardonneret, de l'alouette, du rossignol.

#### LA LINOTTE DES MONTAGNES — *CANNABINA MONTIUM*.

*Der Berghänfling, der Steinhänfling.*

**Caractères.** — Dans le nord, la linotte vulgaire est remplacée par une espèce voisine, la linotte des montagnes ; celle-ci a de 13 à 14 cent. de long, de 22 à 23 cent. d'envergure. Les plumes du dos sont d'un brun noir, bordées de brun roux de rouille ; le croupion est rouge ; la

poitrine est d'un roux de rouille, rayée de brun ; le ventre blanc.

**Distribution géographique.** — La linotte des montagnes habite le nord de l'ancien continent, l'Écosse, la Norvège, la Laponie, la Russie et la Sibérie. Elle est commune dans les montagnes, les lieux où quelques maigres buissons et quelques pauvres plantes alpines poussent au milieu des rochers.

Tous les hivers, la linotte des montagnes se montre en Suède ; elle n'est pas rare dans le nord de l'Allemagne. Quand le froid est très-rigoureux, elle arrive dans le sud de la Suisse, l'Italie septentrionale et le midi de la France.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle a les habitudes de la linotte vulgaire, mais elle est peut-être plus vive, plus agile, plus timide et plus prudente. Là où les deux espèces se rencontrent, elles se mélangent ; souvent, la linotte des montagnes s'unit aux sizerins et à d'autres passereaux. Sa voix et son chant rappellent et celui de la linotte et celui du serin des Canaries ; elle a le *gaeck* de la linotte, suivi d'un *daii* ou *daiiae* traînant. Dans son chant, les cris d'appel se mêlent à ces deux notes. On ne peut pas dire que ce chant soit agréable, mais l'oiseau y met tant de feu et d'ardeur, que les gens du Nord trouvent un grand plaisir à l'entendre.

**Captivité.** — En captivité, la linotte des montagnes a les mœurs de la linotte commune. Elle s'habitue rapidement à la perte de sa liberté, et s'appriivoise parfaitement ; elle est toujours gaie et contente, et chante très-bien. On la nourrit comme la linotte.

#### LES SIZERINS — *LINARIA*.

*Die Birkenzeisige.*

**Caractères.** — Nous avons maintenant à faire connaissance avec plusieurs petits fringillidés, à bec mince et allongé, parfaitement droit, très-aigu, recouvert depuis la base jusque vers le milieu par des soies roides, qui partent du front et cachent entièrement les narines. Leurs plumes tibiales sont très-épaisses et recouvrent une partie des tarses ; et leurs ongles, surtout celui du pouce, sont robustes, longs et dilatés à leur insertion.

**Distribution géographique.** — Les sizerins habitent toutes les contrées nord des deux continents.

Ces oiseaux rappellent les linottes. Tous les hivers on les voit arriver dans nos contrées, et

venir avec confiance s'établir dans le voisinage de l'homme. Leur taille variant beaucoup, on ne sait s'ils appartiennent tous à une même espèce; nous ne connaissons pas encore assez leurs mœurs pour trancher la question. Mon père distingue le sizerin à gorge rouge du sizerin à gorge blanche; d'autres naturalistes, avec Bonaparte, en admettent un plus grand nombre. Tous, d'ailleurs, paraissent avoir les mêmes mœurs; leur plumage se ressemble beaucoup, aussi n'attachons-nous pas grand intérêt à la solution de cette question.

**LE SIZERIN BORÉAL — LINARIA BOREALIS.**

*Der Birkenzeisig, der Leinfink.*

**Caractères.** — Le sizerin boréal rappelle la linotte vulgaire par les teintes rouges du plumage, mais elle en diffère notablement. Les vieux mâles ont des couleurs superbes; la partie antérieure de la tête est rouge clair, les plumes du dos sont brunes, avec des tiges plus claires. Les pennes des ailes et de la queue sont noires, bordées de gris; deux bandes blanches coupent l'aile; la poitrine et le ventre sont d'un blanc sale, la gorge est noire, la partie antérieure du cou, la partie supérieure et les côtés de la poitrine sont d'un rouge carmin clair. Après la mue, ces belles couleurs sont masquées par la teinte grise des bords des plumes. La mandibule supérieure est bleuâtre, l'inférieure jaune, les tarses sont gris-brun, l'iris est d'un brun foncé. Ce sizerin a à peu près la taille de la linotte vulgaire; elle a 14 cent. de long, 23 cent. d'envergure.

La femelle n'a presque pas de rouge dans son plumage: elle est un peu plus petite que le mâle.

Les jeunes ressemblent aux femelles; leur premier plumage est gris-brun, avec des raies brunes longitudinales.

**Distribution géographique.** — Le sizerin boréal habite, l'été, les régions arctiques de l'ancien et du nouveau continent. On le trouve, en Europe, jusque dans la partie moyenne de la Norvège et de l'Islande.

On ne sait encore si le sizerin de l'Amérique du Nord est la même espèce que le sizerin boréal d'Europe. Dans tous les cas, il en est le représentant. En été, il habite le Labrador; en hiver, il parcourt une grande partie de l'Amérique du Nord. Richardson le vit, même par les hivers les plus rigoureux, passer toute l'année dans les pays des pelleteries. Audubon l'observa au Labrador; il y vivait en sociétés, il était aussi

doux, aussi privé que partout où il n'a pas encore été chassé. On n'a pas vu cet oiseau à l'ouest des Alléghanys; cette chaîne paraît donc être la limite occidentale de son aire de dispersion.

**Mœurs, habitudes et régime.** — En parcourant les immenses forêts de bouleaux des contrées du Nord, on comprend pourquoi les sizerins n'arrivent pas chez nous régulièrement et en même nombre chaque hiver. Ils n'ont nul besoin d'émigrer tant qu'ils trouvent en abondance les fruits de bouleaux, dont ils font leur nourriture principale: ce n'est que lorsque ceux-ci font défaut, qu'ils sont forcés de se diriger vers d'autres contrées. Quelque nombreuses que soient les bandes que l'on voit parfois chez nous, on ne peut les comparer à celles qui passent toute l'année dans leur patrie. Dans le Nord, les sizerins trouvent bien mieux que chez nous toutes les conditions nécessaires à leur existence. Les forêts de bouleaux y recouvrent des étendues de plusieurs centaines, de plusieurs milliers de myriamètres carrés, et il faut un été tout particulièrement mauvais, pour que ces oiseaux n'y puissent trouver leur subsistance.

Le sizerin boréal est lié à ces forêts, comme le bec-croisé aux forêts de conifères. En hiver, il y trouve des graines; en été, des insectes, principalement des mouches. J'en vis beaucoup au nord de Tromsøe; ils étaient là par familles, avec leurs petits, qui venaient à peine de quitter leur nid, et qu'ils nourrissaient d'insectes. Ils n'étaient pas faciles à observer, et il me fut impossible de me procurer des jeunes encore au nid. Les forêts étaient remplies de moustiques, à un tel point qu'on n'y pouvait chasser, sans endurer des peines et des tourments dont on ne peut se faire une idée. Dans le lieu même où se tenaient les sizerins, tous les arbres, tous les buissons étaient littéralement entourés d'un nuage de mouches, et l'homme qui s'y hasardait était aussitôt assailli, et couvert de piqûres tellement douloureuses, qu'il ne pouvait poursuivre sa chasse. Quant à nos oiseaux, ils trouvent là très-facilement à se nourrir en été, et il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'ils souffrent de la faim en hiver. En été, les mouches, en hiver, les fruits de bouleau suffisent amplement aux sizerins.

Ces circonstances expliquent pourquoi nous ne connaissons pas encore parfaitement les habitudes des sizerins. On a dit plusieurs fois qu'ils se reproduisaient dans nos contrées, mais jamais on n'y a encore trouvé de nid. Lubbert a

vu tout l'été ces oiseaux vivre accouplés dans les montagnes de Glatz et dans les Riesengebirge; il trouva deux œufs, qu'il croit en provenir, mais sans pouvoir en donner de preuve.

Dans le Nord, il est difficile de découvrir le nid des sizerins. C'est Boje, le premier, qui nous l'a fait connaître, et Schrader s'est borné à reproduire sa description, sans y rien ajouter. « Tu sais, écrit le premier à son frère, quelle peine nous nous sommes donnée pour découvrir des nids de sizerin. Je ne croyais plus qu'il nous fût possible d'en trouver, mais enfin, un heureux hasard est venu à mon secours. C'était près de Norwich, je descendais une pente très-roide; je fis un faux pas, et tombai dans un buisson; ma chute fit envoler un sizerin femelle qui était en train de couvrir. Son nid était établi sur une branche de bouleau. Il ressemblait tout à fait à celui de la linotte; intérieurement, il était tapissé avec des plumes de lagopède. Il renfermait quatre œufs, grands comme ceux du chardonneret, d'un blanc verdâtre et ponctués de brun rougeâtre. »

Les sizerins arrivent dans nos contrées au commencement de novembre; leur apparition, comme on pourrait le croire, n'est pas le signe d'un hiver rigoureux. Une mauvaise récolte de fruits de bouleau est sans doute la cause de leurs migrations. Ils choisissent les lieux où croissent des aulnes et des bouleaux, se réunissent assez souvent aux tarins, et errent avec eux dans le pays. Ils passent ordinairement la nuit sur des haies d'épine, élevées et touffues. Lenz rapporte que Wagner vit un soir une bande de sizerins se précipiter la tête la première, les ailes rabattues, dans la neige et y passer la nuit: il put en prendre plusieurs.

Pendant son séjour chez nous, le sizerin boréal se nourrit de préférence de fruit d'aulne et de bouleau et de graines oléagineuses.

Dans les premiers jours de leur arrivée, les sizerins paraissent ne point connaître la méchanceté de l'homme. Ils s'avancent jusque dans les villages, y cherchent leur nourriture, et ne se laissent nullement troubler par le voisinage de leur ennemi. Quand on les a chassés plusieurs fois, ils deviennent prudents, mais non craintifs.

Le sizerin boréal cause au naturaliste beaucoup de plaisir: il est gai, vif, agile, toujours en mouvement; il grimpe mieux que les autres fringillidés, et rivalise sous ce rapport avec le bec-croisé et même avec les mésanges. C'est un plaisir de voir les rameaux filiformes d'un bouleau couverts d'une troupe de ces charmants oiseaux.

Ils s'y suspendent dans les positions les plus variées; ils picorent les fruits avec ardeur. Le sizerin boréal n'est pas étranger sur le sol: il y descend plus souvent que ses congénères, et y sautille très-lestement. Son vol est rapide, en lignes ondulées. Pour franchir des espaces dégarnis d'arbres, il s'élève assez haut dans les airs, tandis que dans les endroits boisés il reste près du sol; son cri d'appel peut se rendre par *tschetttschek*. Il le fait entendre au moment de s'envoler, et le fait souvent suivre d'un *main* très-doux. Son chant se compose de ces deux sons reliés par une sorte de sifflement.

Le sizerin se montre très-sociable à l'égard de ses semblables et des autres espèces voisines. Une bande s'est-elle formée, elle ne se sépare plus, et tous les individus qui la composent appellent à grands cris ceux qui s'en éloignent un peu ou qui passent. Ils s'associent aux tarins, et si ceux-ci font défaut, aux linottes vulgaires et aux moineaux friquets. Les sizerins vivent en très-bonne harmonie avec tous ces oiseaux, sans qu'il y ait jamais dispute entre eux.

**Chasse.** — Il n'est pas difficile de capturer des sizerins dans tout piège convenable: leurs instincts desociabilité les perdent; l'un d'entre eux est-il pris, il attire les autres, qui se font prendre à leur tour. Pour s'emparer du premier, on attache à l'extrémité d'une perche longue et flexible un gluau dont on frappe les plumes de l'oiseau, pendant qu'il mange. Il faut pour manier cet instrument une certaine adresse; cependant, la stupidité du sizerin rend assez facile l'emploi d'un moyen aussi grossier. On prend des masses de sizerins au filet. Souvent, il en est qui, ayant été manqués, reviennent auprès de leurs compagnons captifs et se glissent sous le filet. Dans plusieurs endroits, on les chasse pour la table.

**Captivité.** — En cage, les sizerins mangent de suite, s'apprivoisent très-rapidement, se contentent du régime le plus simple, charment les yeux par leur agilité et leurs allures. Ils contractent vite amitié avec les autres petits oiseaux, et les caressent continuellement.

## LES TARINS — *SPINUS*.

*Die Zeisige, The Siskins.*

**Caractères.** — Les tarins ont été séparés récemment des sizerins, dont ils se distinguent par leur bec plus allongé, plus pointu, à arête convexe; par leurs doigts armés d'ongles courts; par leurs ailes relativement longues: par la cou-

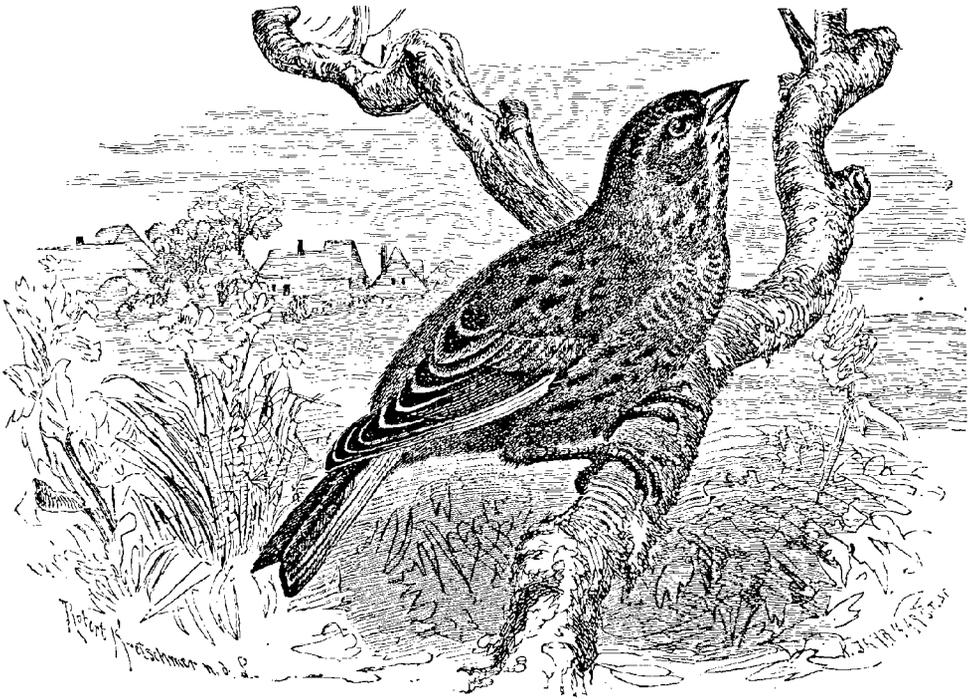




Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corceil, Crété fils, imp.

LE CHARDONNET, LE TARIN ET LE BOUVREUIL.



Corbell, Créte fils impr.

Fig. 42. La Linotte vulgaire (p. 114).

Paris, Baillière et Fils, édit.

leur de leur plumage. Mais, en somme, ces deux genres sont très-voisins.

#### LE TARIN COMMUN — *SPINUS VIRIDIS*.

*Der Erlenzeisig, der Zeisig, The Siskin ou Aberderine.*

**Caractères.** — Le tarin commun (Pl. IV) ou tarin des aulnes, a 14 cent. de long et 25 cent. d'envergure. Le mâle a la partie supérieure de la tête noire, le dos vert-jaune, rayé de brun foncé; les ailes noirâtres, avec deux raies jaunes; la poitrine d'un jaune foncé, le ventre blanc, la gorge noire.

La femelle a la face supérieure du corps d'un vert gris, avec des taches longitudinales foncées; la face inférieure blanche ou d'un blanc jaunâtre, tachetée de noir.

Les jeunes sont plus jaunes et plus fortement tachés que les femelles.

**Distribution géographique.** — Le tarin est originaire du centre de la Norvège, de la Suède et de la Russie; de là, il arrive dans toute l'Europe, dont il habite surtout les contrées montagneuses. On le trouve dans le nord-est de l'Asie, mais point dans le nord de ce continent. Radde dit avoir vu des bandes de tarins dans les montagnes de Boureja et sur les rives de l'Amour.

BREM.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le tarin commun est un oiseau de passage. Hors le temps des amours, il erre de tous côtés, mais il quitte rarement nos contrées. En hiver, nous voyons souvent arriver des tarins des pays plus septentrionaux, qui viennent chercher chez nous un abri contre des froids trop rigoureux.

En été, cet oiseau habite, dans les montagnes, les forêts d'arbres verts, surtout celles où les fruits ont bien mûri. C'est là qu'il se reproduit; c'est de là qu'il part pour entreprendre ses pérégrinations. Dans certains hivers, les tarins apparaissent par milliers aux environs des villages et jusque dans leur intérieur; dans d'autres années, on n'en voit aucun. Ils évitent les contrées dégarnies d'arbres, et se perchent de préférence sur les branches les plus élevées.

Le tarin commun est un des fringillidés les plus charmants. « Il est toujours gai, vif, actif, dit Naumann; toujours, son plumage est propre. Il vole de côté et d'autre, il se tourne, se retourne, chantant ou appelant presque continuellement; il saute, il grimpe admirablement; il se suspend à l'extrémité des rameaux les plus vacillants; il court le long d'une branche mince, verticale; il ne le cède pas aux mésanges en agilité. Sur un arbre, jamais il n'est

III — 227

en repos ; à terre, il sautille légèrement ; il ne paraît cependant pas trop aimer cette allure. » Son vol est léger et rapide, aussi ne craint-il pas de traverser de grands espaces, de s'élever haut dans les airs. Son cri d'appel est *trettet*, ou *tettertetter* et *di di* ou *didiléi*. C'est par ce dernier son que commence le chant du mâle, lequel consiste en un gazouillement assez agréable, se terminant par quelques sons trainants, qu'on peut rendre par *dididideidanan*.

« En somme, le tarin a beaucoup des mœurs des sizerins. Il est insouciant, confiant, sociable, craintif, pacifique, et étourdi jusqu'à un certain point ; du moins, aucun oiseau n'oublie plus rapidement sa liberté.

Le tarin mange des graines de diverses plantes, surtout des graines d'arbres, des bourgeons, de jeunes feuilles, et des insectes, principalement à l'époque des amours. Il nourrit ses jeunes exclusivement de ces derniers, particulièrement de chenilles, de pucerons, etc. Aussi, voit-on les parents, accompagnés des petits qui viennent à peine de prendre leur essor, arriver dans les jardins et dans les vergers, où les insectes sont plus abondants que dans la forêt.

Mon père, le premier, a fait connaître avec détail tout ce qui se rapporte à la reproduction de cet oiseau, et je ne crois pouvoir mieux faire que de le citer.

« Les tarins s'accouplent en avril. Le mâle a une voix très-forte, qu'il fait entendre en voletant, comme le bec-croisé. Il bat des ailes, il écarte la queue, monte assez haut dans l'air, en décrivant des cercles. Souvent, il se comporte de la sorte loin du berceau de ses amours ; et ceux qui ne sont pas accouplés, continuent ce manège jusqu'au milieu de l'été. La femelle reste tranquille ; elle ne s'éloigne guère du mâle, le becquète et erre avec lui aux environs. On trouve d'ordinaire plusieurs couples réunis, vivant en parfaite harmonie et cherchant en commun leur nourriture.

« Peu de temps après l'accouplement, commence la construction du nid. La femelle cherche une place favorable, et l'on ne peut assez admirer la prudence avec laquelle elle la choisit. Je n'ai jamais vu de nid de tarin que sur les pins ou les sapins ; tous, ils étaient près de l'extrémité des branches, et si bien cachés que l'on comprend la croyance populaire qui les a taxés d'invisibles. L'un est établi sur une branche de pin couverte de lichens, et ce n'est que d'en haut que l'on peut reconnaître le nid à sa cavité, et souvent, encore, une petite branche vient-

elle en masquer la vue : d'en bas, de côté, le nid se confond entièrement avec les lichens. D'autres sont construits à la cime des branches, et dans un tel entrelacement de rameaux, qu'un jour, mon dénicheur, auquel j'avais bien indiqué la branche, n'aperçut le nid qu'à la distance de deux pieds, et ne le découvrit qu'après que, sur mon conseil, il eut écarté les rameaux. Il peut donc très-bien se faire qu'une personne qui voit des tarins construire leur nid, monte sur l'arbre qui le recèle, et ne le trouve pas. C'est ce qui a donné naissance à cette fable : que ces nids renferment de petites pierres qui les rendent invisibles. De plus, ils sont établis à dix ou vingt brasses du sol, très-loin du tronc de l'arbre, ce qui les rend encore plus difficiles à apercevoir et à atteindre. Aussi, sont-ils invisibles jusqu'à un certain point, et si l'on ne voit pas les oiseaux les construire, ou y nourrir leurs petits, on ne peut les découvrir. L'on a dit que les tarins nichaient sur les aulnes ; cela me paraît une erreur qui ne peut être soutenue que par ceux qui n'ont jamais eu sous les yeux le nid de ces oiseaux, et bien des naturalistes sont dans ce cas.

« Le nid est très-vite achevé. Dans les deux couples que j'ai observés, le mâle prenait sa part de la besogne ; les deux époux arrivaient ensemble, l'un attendant l'autre, pour s'envoler de nouveau de compagnie. Ils cassaient de petites branches sèches pour faire la charpente du nid, et arrachaient la mousse des troncs d'arbres. A chaque fois, ils revenaient le bec rempli de matériaux. Il était très-curieux de les voir arranger de la laine : ils la maintenaient avec une patte, et la tiraient avec le bec, jusqu'à ce qu'elle fût tout effilée. Je les ai vus très-affairés à cette construction le matin et l'après-midi.

« Dans d'autres cas, ce n'a été que la femelle qui était ouvrière ; mais le mâle volait toujours à côté d'elle. Pleins de confiance, ils n'ont aucune crainte si on les observe de très-près ; mais souvent, ils abandonnent un nid commencé, pour en faire un autre. L'année dernière, je surpris une paire de tarins qui faisait son nid sur un sapin ; je revins deux jours après sur les lieux, et je vis, non sans étonnement, la femelle travailler à un second nid, sur le même arbre. Cette particularité, qui est commune au tarin et à la fauvette grisette, rend encore plus difficile la recherche du nid. En 1819, je trouvai trois nids de tarins, tous trois abandonnés ; mon dénicheur, de son côté, en découvrit un qui était pareillement délaissé. Le tarin aime beaucoup l'eau ; on peut

le conclure du lieu qu'il choisit pour nicher. Des trois nids que je vis en 1819, deux étaient près d'une grande mare, le troisième, près d'un étang; j'en trouvai un autre, non loin d'un ruisseau.

« L'époque de la reproduction varie. J'aperçus une fois des jeunes, déjà pourvus de toutes leurs plumes, au commencement de mai; cependant, l'époque où on en rencontre le plus est le commencement de juillet. La ponte doit donc avoir lieu dans les premiers jours de juin. »

La forme du nid est assez variable. Généralement, l'intérieur est formé de ramilles sèches, de mousse, de lichens, de laine, reliés ensemble au moyen de fils de cocon; l'intérieur est tapissé de petites racines, du duvet de certaines plantes, de lichens, de mousses, de feuilles et de plumes. Les parois sont épaisses, la cavité assez profonde.

Les œufs ressemblent à ceux de la linotte et du chardonneret. Ils varient de forme, de volume, de couleur; ils sont ordinairement d'un blanc bleuâtre ou d'un vert bleu très-clair, avec des points, des taches, des lignes plus ou moins accentués.

La femelle couve seule, et commence à rester au nid dès qu'elle a pondu son premier œuf.

**Chasse.** — On chasse et l'on prend le tarin de la même façon que les sizerins. Son insouciance, son attachement pour ses semblables causent souvent sa perte.

**Captivité.** — Le tarin commun est un excellent oiseau d'appartement. Il apprend vite et facilement mille tours d'adresse, mange très-peu, vit en parfaite harmonie avec les autres oiseaux. On peut le dresser à sortir de sa cage, à accourir à l'appel de son maître.

« J'avais plusieurs tarins dans une grande volière, au milieu de mon jardin, raconte Hoffmann; l'un d'eux était tellement apprivoisé que je pouvais le laisser sortir librement. Il me suffisait de me mettre près de la volière et de lui tendre quelques grains de chènevis, pour qu'il accourût et volât sur ma main; il y mangeait tranquillement et se laissait remettre dans sa demeure.

« Un jour, pendant que je le tenais ainsi sur ma main passa une bande de tarins sauvages, poussant leur cri d'appel. A peine les eut-il entendus, qu'il leur répondit. La bande vint s'abattre sur un arbre voisin, mon tarin alla les rejoindre. Il y fut reçu à cœur ouvert, tous battaient des ailes et saluaient le nouvel arrivant. Je le crus perdu pour toujours, je l'appelai néanmoins comme pour lui donner à manger.

A ma grande joie et à ma grande surprise, il accourut aussitôt se placer sur ma main; je n'osai pas risquer une seconde expérience, je le pris et le remis dans la volière. Lorsqu'il quitta l'arbre, quelques-uns de ses semblables sauvages le suivirent jusqu'à quelques pieds de moi. »

On voit, par cet exemple, combien le tarin peut s'apprivoiser et combien il est sociable. Tout amateur qui a eu de ces oiseaux a pu faire les mêmes observations. Le captif appelle ses semblables qui passent, jusqu'à ce que ceux-ci s'approchent et demeurent quelque temps près de lui; tous alors donnent de grands signes de joie.

En captivité, on nourrit les tarins avec des graines de pin, de pavot, de colza et quelques feuilles vertes.

On est quelquefois parvenu à obtenir des pontes de tarins captifs. « Après bien des peines, dit le comte de Roedern, je suis enfin arrivé à faire se reproduire des tarins en volière. L'an dernier, j'achetai, après la première couvée, un jeune mâle et je le mis avec deux femelles, une jeune et une vieille; celle-ci mourut au milieu d'avril; je mis les deux restants dans une grande volière garnie de branches de sapin, et leur donnai un nid de pinson, placé dans une petite corbeille. Malgré tous mes soins, ils ne voulurent pas nicher. Je lâchai la femelle et en achetai une autre vieille, qui venait d'être prise: c'était le 11 mai. Elle était à peine depuis quelques jours dans la cage qu'elle s'accoupla avec le mâle, garnit soigneusement le nid de laine, de duvet, de crin, et pondit cinq œufs. Je les enlevai, et dix jours après, elle en pondit quatre autres, tous différents de forme, de grandeur et de dessin. Le mâle poursuivait la femelle, les plumes de la tête hérissées; chaque fois, après l'accouplement, il faisait entendre un chant de triomphe. La femelle couva avec ardeur. De tout le jour elle n'abandonnait son nid qu'un instant, pour aller boire; le mâle la nourrissait. »

## LES CHARDONNERETS — *CARDUELIS*

*Die Distelzeisige, The Goldfinchs.*

**Caractères.** — Le genre chardonneret est caractérisé par un bec relativement très-long, conique, légèrement comprimé, un peu recourbé à la pointe; des pattes courtes et fortes; des ailes allongées; une queue de longueur moyenne; un plumage identique dans les deux sexes, mais entièrement différent chez l'adulte et le jeune oiseau.

Ce genre, dont on a écarté sous le nom d'*astragalines* ou *chardonnerets dorés* plusieurs espèces américaines que l'on y rapportait autrefois, ne renferme que deux espèces, l'une d'Europe, l'autre de l'Inde.

**LE CHARDONNERET ÉLÉGANT — *CARDUELIS ELEGANS.***

*Der Stieglitz, der Distelfink, The Goldfinch.*

**Caractères.** — Le chardonneret élégant mâle (Pl. IV) a 14 cent. et plus de long, et 23 à 24 cent. d'envergure ; la queue mesure 5 cent. et l'aile pliée 17. La femelle est un peu plus petite.

Le plumage de cet oiseau est superbe. Le bec, couleur de chair à la base, bleuâtre à la pointe, est entouré d'un cercle noir, puis celui-ci d'un second cercle plus large, d'un rouge carmin. La partie postérieure de la tête est noire ; les joues sont en partie noires, en partie blanches ; le dos est brun ; la face inférieure du corps est blanche ; les côtés de la poitrine sont d'un brun clair ; les ailes et la queue, noires avec des parties blanches ; la moitié radicale des rémiges est jaune d'or. Les deux sexes se ressemblent beaucoup, et il faut un œil exercé pour pouvoir reconnaître le mâle, à sa taille un peu plus forte, au cercle rouge de la face un peu plus étendu, au noir plus foncé et au blanc plus éclatant de sa tête.

Les jeunes n'ont ni rouge, ni noir à la tête ; ils ont la face supérieure du corps brunâtre, avec des taches foncées ; la face inférieure blanche, avec des taches noires.

**Distribution géographique.** — L'aire de dispersion du chardonneret est plus étendue que celle des autres passereaux. Sa limite septentrionale est le milieu de la Suède ; de là, on le trouve dans toute l'Europe, à Madère, aux Canaries, dans le nord-ouest de l'Afrique, dans une grande partie de l'Asie, depuis la Syrie jusqu'en Sibérie. Il est redevenu sauvage à Cuba. Il y a plusieurs années, Gundlach y vit une bande de chardonnerets ayant les mêmes habitudes que dans nos contrées.

Le chardonneret paraît ne manquer dans aucune partie de cet immense cercle de dispersion, mais il n'est pas partout également abondant ; ici, il est rare ; là, il se montre en grand nombre. Bolle le vit très-commun aux Canaries. J'en rencontrai des bandes très-nombreuses en Andalousie et en Castille ; d'autres observateurs en signalent de pareilles en Grèce.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Partout les

chardonnerets se réunissent en automne par centaines, et parcourent le pays. En hiver, ces troupes se divisent en petites bandes.

Les chardonnerets se plaisent surtout dans les endroits boisés. Ce ne sont cependant pas des oiseaux sylvoles dans toute l'acception du mot, car ils habitent les jardins, les parcs, le bord des routes, le voisinage des champs et des prairies plutôt que les grands bois ; les conditions au milieu desquelles ils vivent sont aussi celles qu'ils choisissent pour se reproduire.

Le chardonneret élégant est un charmant oiseau, par la beauté de son plumage, comme par ses mœurs. Il est continuellement en mouvement ; il est vif, agile, prudent, rusé, et il est bon chanteur. Il descend rarement sur le sol où il se trouve mal à l'aise ; par contre, il grimpe à la façon des mésanges. Comme le tartin, il se suspend, la tête en bas, aux branches les plus faibles. Son vol est léger, rapide, ondulé comme celui de la plupart des fringillidés, vacillant seulement quand l'oiseau va se poser. Lorsqu'il est perché, le chardonneret paraît très-élané, car il rabat toutes ses plumes. Il recherche de préférence la cime des arbres ou des buissons, mais jamais il ne reste longtemps en place ; il semble qu'il ait besoin de mouvement. A l'égard de l'homme, il se tient toujours sur ses gardes ; cependant il n'est réellement craintif que lorsqu'il a été chassé. Il vit en bonne intelligence avec les autres oiseaux, tout en conservant néanmoins une certaine indépendance. On le rencontre surtout avec les mésanges.

Son cri d'appel lui a valu son nom allemand de *stieglitz* ; celui-ci n'est, à mon avis du moins, qu'une onomatopée des syllabes *stiglît, pickelnît, pickelnick, ki kléia*, qu'il fait entendre en volant comme au repos. *Mai*, est son signal d'avertissement ; *raeraeraerae*, indique de la mauvaise humeur. Les jeunes crient : *tzif litzitzi*. Le chant du mâle est clair et agréable, bien que les notes en soient moins pleines et moins brillantes que celles de la linotte commune. Mais ce chant est si varié, exécuté avec tant de feu, que l'amateur tient le chardonneret en grande estime. En captivité, il chante presque toute l'année ; en liberté, il ne se tait qu'à l'époque de la mue, et par le mauvais temps.

Le chardonneret se nourrit de graines de toute espèce, mais surtout de graines de chardon, ce qui lui a valu son nom. « Rien n'est plus beau, dit Bolle, qu'une troupe de ces oiseaux se balançant sur les tiges épineuses des chardons, plongeant leurs têtes au milieu des blanches aigrettes

de ces plantes. On dirait que celles-ci ont fleuri de nouveau, et ont donné de bien plus belles fleurs que la première fois. Perché sur une tige de chardon, le chardonneret, de son bec long et pointu, travaille activement à s'emparer des graines. Les plumes dures et fermes qui garnissent sa tête lui sont très-utiles, comme l'a fait remarquer Gloger ; elles résistent, en effet, à l'usure qui se produirait sans cela. En été, le chardonneret mangerait, dit-on, des insectes et en nourrirait ses petits ; mais le fait est loin d'être démontré. Quoi qu'il en soit, l'oiseau est d'une certaine utilité pour l'agriculture, puisqu'il contribue à détruire les mauvaises herbes.

Dans nos contrées, le chardonneret niche dans les bois peu touffus, dans les vergers, souvent dans les jardins et jusque près des maisons. Son nid est d'ordinaire à 6 ou 8 mètres du sol. Il le place généralement dans une des bifurcations de la cime d'un arbre, et le cache si bien qu'on ne l'aperçoit guère qu'après la chute des feuilles. Moins beau que celui du pinson commun, ce nid n'en est pas moins construit avec beaucoup d'art. L'extérieur est formé de lichens verts, de mousses, de petites racines, de chaumes desséchés, de brins d'herbe, de plumes, reliés les uns aux autres par des fils de cocon ; il est revêtu à l'intérieur d'une couche de duvet, d'aigrettes de chardon, à laquelle sont mêlés des crins et des soies de porc. La femelle est seule à construire ce nid ; le mâle la distrait par ses chansons, mais ne partage que rarement son travail.

Chaque couvée est de quatre à cinq œufs, à coquille mince, blancs ou d'un bleu verdâtre, et couverts de points gris violet, disposés en couronne vers le gros bout. Rarement, on trouve des œufs avant le mois de mai, et probablement il n'y a qu'une ponte par an, ou deux au plus. La femelle couve seule pendant treize ou quatorze jours. Elle ne quitte jamais le nid que pour peu d'instant ; car le mâle se charge de la nourrir. Les parents donnent à leurs petits des larves, plus tard des insectes et des graines ; ils continuent à fournir à leur alimentation longtemps après qu'ils ont pris leur essor. Comme la linotte, le chardonneret élégant n'abandonne pas ses petits, quand on les a enlevés du nid et mis dans une cage.

**Chasse.** — Il n'est pas difficile de capturer des chardonnerets, pour qui connaît les mœurs de ces oiseaux. En hiver, surtout, quand les champs de chardons sont à peu près le seul endroit où ils trouvent à se nourrir, on les prend

très-aisément au moyen de gluaux et d'autres pièges.

**Captivité.** — Le chardonneret est un oiseau si connu des amateurs que nous croyons inutile de nous étendre longuement sur sa vie captive. Tout le monde sait que, d'abord très-craintif, cet oiseau ne tarde pas à s'appivoiser, et que si l'on s'occupe de lui, on peut, en un mois, lui apprendre divers tours d'adresse, l'habituer à sortir de sa cage et à y rentrer.

Le chardonneret se plaît dans de grandes volières ; il y vit en bonne harmonie avec les autres oiseaux, et, par sa vivacité, anime tout dans sa prison.

Il s'accouple souvent avec les serins des Canaries, et de leur union résultent des hybrides qui ont le plumage de leurs deux parents mélangé d'une façon singulière.

Les chardonnerets captifs doivent être nourris alternativement avec des graines de pavot, des graines de chardon et de bardane, du chènevis brisé et des feuilles vertes. On nourrit les jeunes, d'abord avec du pain trempé dans du lait, plus tard avec des graines de pavot ramollies dans l'eau, jusqu'à ce qu'ils soient en état de broyer les graines sèches.

## LES ASTRAGALINES—*ASTRAGALINUS*

### *Die Golddistelfinke.*

**Caractères.** — Ce petit groupe a les caractères physiques des deux genres qui précèdent ; aussi la plupart des naturalistes ont-ils vu dans les astragalines soit des tarins, soit des chardonnerets. Par le fait, ils ne diffèrent des uns et des autres que par le système de coloration. Ils ont le plumage généralement jaune, varié de noir disposé par grandes masses.

Des trois ou quatre espèces dont on fait des astragalines, nous décrirons la suivante.

### L'ASTRAGALINE TRISTE—*ASTRAGALINUS TRISTIS.*

#### *Der Golddistelfink.*

**Caractères.** — Wilson et Audubon nous ont fait connaître cette espèce, que l'on a rangée longtemps parmi les chardonnerets, tantôt sous le nom de *chardonneret doré*, tantôt sous celui de *chardonneret triste*. C'est un charmant petit oiseau, de 12 cent. de long et de 22 cent. d'envergure. Il a le port du chardonneret élégant, mais son plumage est jaune doré ; il a le front noir ; les pennes des ailes et de la queue noires, bor-

dées de blanc; les pattes et le bec sont d'un brun jaune; l'iris est brun foncé. La femelle est d'un jaune moins vif, et n'a pas le front noir.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Quoi qu'il diffère par son plumage du chardonneret élégant, il a tout à fait les mœurs et les habitudes de cet oiseau. Ce que nous en disent les naturalistes américains, se rapporte également au chardonneret d'Europe, de telle sorte qu'on pourrait

les regarder comme les deux formes américaine et européenne d'un même oiseau. Audubon affirme que, pendant son séjour en Europe, il croyait entendre des astragalines tristes lorsque le chant de notre oiseau venait le frapper, et que, après son retour en Amérique, rien ne lui rappelait mieux l'ancien monde que la voix de l'astragaline triste, cette voix réveillant chez lui le souvenir de l'oiseau européen.

## LES PASSÉRIDÉS — *PASSERES.*

*Die Sperlinge, The Sparrows.*

Comme les perroquets, les passereaux sont difficiles à séparer en familles : les attributs physiques sont ici insuffisants, et il faut avoir égard aux mœurs, aux habitudes, qui seuls peuvent permettre de bien définir les groupes. Dans les passereaux surtout, les espèces passent d'une manière si insensible l'une dans l'autre, qu'on est souvent embarrassé pour les rapporter à telle famille plutôt qu'à telle autre, et que l'on est tenté de regarder tout l'ordre comme ne formant qu'une seule grande famille. Mais, d'un autre côté, on ne peut nier qu'ils ne se subdivisent en groupes secondaires, ayant chacun une certaine indépendance, et s'imposant au naturaliste comme autant d'unités, c'est-à-dire comme autant de familles.

Tels sont les passéridés ou *moineaux*, oiseaux bien connus, qui vivent partout dans la société de l'homme, partagent sa demeure, et vont même jusqu'à l'importuner. Cette alliance, qu'ils ont ainsi conclue avec le dominateur de la terre, existe dans plus de la moitié du globe. Les passéridés se rencontrent autour de la hutte de l'Africain comme dans les palais de nos villes. L'homme avait voué à ces fidèles compagnons une haine instinctive, mais ses sentiments ont changé; il les a introduits là où ils n'existaient pas, et aujourd'hui les moineaux se sont acclimatés en Amérique et en Australie. A Cuba, ils sont re-devenus sauvages, et s'y rencontrent en bandes assez nombreuses. Il est probable que, comme les animaux domestiques, ils suivront l'homme sur tous les points de la surface de la terre où il s'établira.

**Caractères.** — Les passéridés sont caractérisés par leur bec fort, épais, à mandibules légèrement bombées; par leurs pattes courtes, massives, leurs doigts de longueur moyenne, leurs ongles courts et recourbés, leurs ailes mé-

diocres, leur queue entière ou légèrement échan-crée à son extrémité. Leurs formes sont généralement lourdes; sauf quelques exceptions, leur plumage est peu varié et si uniforme dans les diverses espèces, qu'il en est que l'on peut regarder comme de simples variétés locales d'un type primordial. Chez le mâle, le rouge châtain, le brun, le gris, sont les couleurs principales; chez une espèce cependant, la plus belle de la famille, c'est le brun, le gris et le jaune d'or qui dominent. Le plumage de la femelle est gris, plus ou moins rayé de brun. Les jeunes, avant la première mue, ressemblent ordinairement à leur mère.

On ne sait pas au juste combien d'espèces actuellement connues appartiennent à cette famille : le nombre, cependant, n'en doit pas être bien élevé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les passéridés ont à peu près les mêmes mœurs et les mêmes habitudes. Ils préfèrent les pays où l'on cultive les céréales, et fréquentent les lieux habités par l'homme, les parois de rochers, les jardins, la lisière des bois. L'on ne peut pas dire qu'ils soient voyageurs, car c'est au plus, si, à certaines époques, ils entreprennent de petites excursions dans les environs de la contrée où ils se sont établis. Bien plus que les autres passereaux, ils se tiennent à terre, pour y chercher leur nourriture, et ressemblent en cela aux embéridés. Ils évitent les endroits complètement découverts, aussi bien que les grandes forêts; jamais on ne les voit dans celles-ci; et, dans les premiers, ils recherchent les localités où se trouvent au moins des haies ou de petits buissons, qui puissent leur offrir un asile sûr en cas de danger. Quelques-uns se réfugient dans les crevasses des rochers.

Ils sont lourds dans leurs mouvements; même

à terre, ils ne sautillent qu'avec une certaine maladresse. Ils ne volent qu'avec effort, et se fatiguent rapidement. Leur voix n'a rien de remarquable. Aucun ne peut être regardé comme un oiseau chanteur; leur cri d'appel, à tous, est monosyllabique et désagréable.

Par contre, ils sont très-bien doués sous le rapport de l'intelligence. Malheureusement les bonnes qualités sont rares chez eux. Ils vivent toujours en sociétés. A la fin de l'automne, ils se réunissent en grandes bandes, et se mêlent même aux autres oiseaux. Malgré leur instinct de sociabilité, ils sont très-irritables, très-querelleurs, surtout quand l'amour et la jalousie sont en jeu. Ce ne sont alors que luites et combats; les adversaires se précipitent en fureur l'un sur l'autre, se donnent des coups de bec, se poursuivent avec acharnement. La paix est bien vite rétablie, mais elle est tout aussi vite troublée. On dirait que ces oiseaux se disputent plutôt par manière de passe-temps que pour des causes sérieuses.

Nous ne devons pas passer sous silence la grande propreté des moineaux. Tous aiment à se baigner souvent, à faire leur toilette. Ils se plongent dans l'eau de façon à mouiller complètement leur plumage; ils se roulent dans le sable, ou dans la neige en hiver, et entretiennent ainsi leur robe en parfait état de propreté.

Les passéridés sont granivores et insectivores. Ils aiment surtout les céréales, et ce paraît être là la cause de leur attachement à l'homme. En été, ils chassent activement les insectes, et c'est la seule nourriture qu'ils donnent à leurs petits. Ils sont gourmands, et aiment à varier leur régime; aussi, envahissent-ils en masse les vergers et y causent-ils souvent de grands dégâts.

Les passéridés nichent plusieurs fois par an. Ils établissent leurs nids dans des cavités, souvent au milieu des branches touffues d'un arbre. Les nids ne sont d'ordinaire que des amas informes de divers matériaux, choisis au hasard et réunis sans ordre. Leur forme varie suivant la localité, mais rappelle toujours celle d'un tas de foin; la seule disposition constante est que les corps durs sont à l'extérieur, les corps mous à l'intérieur. Les œufs sont gris, avec des points, des taches ou des raies foncés.

**Captivité.** — Les passéridés ne sont pas des oiseaux de volière: s'ils sont intéressants à voir en liberté, ils deviennent ennuyeux dès qu'ils sont en cage, et ne manifestent alors que leurs défauts

## LES MOINEAUX — PASSER.

*Die Spatze, die Sperlinge, The Sparrows.*

Les caractères du genre étant les mêmes que ceux que nous venons de reconnaître à la famille, nous croyons inutile de les reproduire pour passer immédiatement à l'histoire des espèces.

### LE MOINEAU DOMESTIQUE — PASSER DOMESTICUS.

*Der Haussperling, der Spatz, The Sparrow.*

**Caractères.** — Nous devons nécessairement donner la première place à l'espèce la plus répandue, la plus importante, au moineau domestique (*fig. 43*). Il est si bien connu de tous, qu'il peut paraître superflu d'en donner la description, ou tout au moins de décrire son plumage. Mais il est des espèces voisines, qu'on ne peut distinguer qu'en les comparant à notre espèce type; aussi je crois nécessaire de consacrer quelques lignes à l'exposé de ses caractères.

Les vieux mâles ont la tête gris-bleu au sommet, brun-châtain sur les côtés, le dos couleur rouille, avec des raies noires longitudinales; deux bandes transversales, l'une large, blanche, l'autre étroite, d'un jaune rouille, ornent les ailes; les joues sont d'un blanc gris; la gorge est noire; la face inférieure du corps d'un gris clair.

La femelle a toutes les parties supérieures d'un brun clair, avec des taches longitudinales noires; la face inférieure du corps d'un gris blanchâtre; au-dessus des yeux est une bande jaune clair. Les jeunes, avant leur première mue, ont le plumage de leur mère.

Le bec, chez le mâle adulte, est noir en été, couleur de corne en hiver; les pattes sont grises, et l'iris est brun.

Le mâle a de 46 à 47 cent. de long, et de 23 à 26 cent. d'envergure; la femelle est un peu plus petite.

L'espèce offre de nombreuses variétés: on trouve des moineaux blancs, d'un blanc jaunâtre, jaunes et noirâtres: ces derniers se rencontrent surtout dans les villes et près de quelques usines.

**Distribution géographique.** — Le moineau domestique est un des passereaux les plus répandus. Il habite toute la partie septentrionale de l'ancien continent. Ce n'est que dans le centre de l'Afrique et dans le sud de l'Asie, qu'il est remplacé par d'autres espèces très-voisines, mais

qui en diffèrent par des couleurs plus belles et plus pures.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le moineau, partout où il se trouve, est en quelque sorte un oiseau domestique. On l'a introduit récemment en Australie, dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du Nord, et là aussi, il vit exclusivement dans la société de l'homme. Le moineau domestique est un oiseau sédentaire, dans toute l'acception du mot : rarement il s'éloigne à plus d'une lieue de l'endroit où il est né. Parfois, cependant, il entreprend des voyages pour chercher probablement un lieu d'habitation plus favorable. Ainsi, d'après ce que m'a raconté le naturaliste suédois Nordvi, presque tous les ans des moineaux arrivent au Warangerfjord, dans la partie la plus septentrionale de la Laponie; ils parcourent tout le pays, mais, n'y trouvant pas d'endroit convenable, ils disparaissent bientôt.

Le moineau est très-attaché aux demeures de l'homme. Il niche toujours dans leur voisinage le plus immédiat, ou dans les maisons mêmes; c'est au plus s'il se permet une excursion dans la campagne, comme le font les oiseaux domestiques. Une nouvelle habitation est-elle bâtie, il y arrive et s'y fixe. Il n'y a que les villages, les hameaux, établis au sein des forêts et que des champs n'entourent pas, qui soient dépourvus de moineaux. Il existe dans la forêt de Thuringe plusieurs localités pareilles, où jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu d'oiseaux de cette espèce, où toutes les tentatives faites pour les y attirer ont échoué. Le moineau ne dépend donc de l'homme que jusqu'à un certain point; car il a moins besoin de la société humaine que d'un endroit où il puisse se nourrir facilement.

Le moineau domestique est très-sociable. Ce n'est que pendant la saison des amours que les bandes se séparent en couples, et encore ceux-ci ne deviennent-ils pas indifférents les uns aux autres. Souvent une paire niche à côté d'une autre, et, quelque jaloux que soient les mâles, ils se recherchent continuellement pendant que les femelles sont occupées à couvrir. A peine les jeunes ont-ils pris leur essor, qu'ils se réunissent en grandes bandes. Dès que les parents ont terminé l'éducation de leurs petits, ils se joignent à ces bandes, et partagent leurs joies et leurs peines. Tant que les champs sont couverts de leurs moissons, tous les jours on voit les moineaux quitter en masse le village, s'abattre dans la campagne, pour rentrer plus tard à leurs demeures. Ils se reposent au milieu du jour, sur

dés arbres touffus, ou, de préférence, dans des haies. Le soir, ils s'y rassemblent avec grand bruit, et y passent la nuit ou vont chercher un refuge dans les granges, les hangars, et autres bâtiments. En hiver, ils se construisent de véritables lits, consistant en nids mollement et chaudement tapissés, dans lesquels ils se mettent à l'abri du froid. C'est dans le même but qu'ils vont se réfugier dans les cheminées.

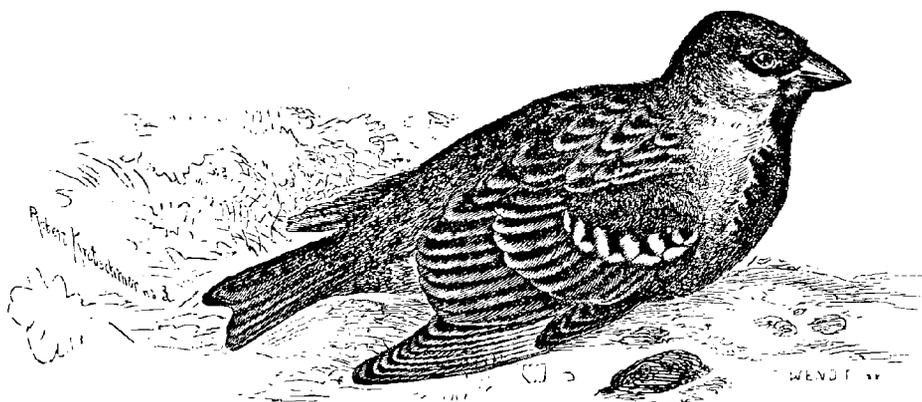
Tout, dans les mœurs du moineau, nous montre en lui un des oiseaux les plus prudents. « Le moineau, dit Naumann (1), que l'on traite de voleur, de pillard, que l'on hait, que l'on poursuit de toutes manières, offre à l'observateur, dans tout son être, le plus grand contraste entre ses qualités physiques et ses facultés intellectuelles. Il est lourd et maladroit; mais sa prudence ne connaît pas d'égale; rien de ce qui peut lui être utile ou menacer sa sécurité n'échappe à son regard. Il voit bientôt si on est tolérant pour lui dans la localité où il s'est établi; il s'y montre plus confiant; mais jamais, cependant, il ne s'oublie assez pour avoir à s'en repentir. Une fois qu'il a essayé quelque poursuite, il se tient toujours sur ses gardes. On ouvre brusquement une fenêtre; une personne, qui lui paraît suspecte, le regarde fixement; on le vise simplement avec une canne, et cela suffit pour lui faire prendre la fuite.

« Il recherche la société de l'homme, mais ce n'est pas aux dépens de sa liberté. Il ne s'est pas apprivoisé peu à peu, comme le pigeon; bien au contraire, il est devenu plus rusé, plus défiant. On peut citer mille exemples de sa finesse, et chacun peut s'en convaincre facilement. Les vieux oiseaux surtout montrent jusqu'où peuvent aller l'intelligence et le jugement de l'espèce; les jeunes sont encore inexpérimentés, mais ces facultés ne tardent pas à se développer.

« Bien que lourd et maladroit en apparence, le moineau a quelque chose de hardi. Il tient la queue levée, il pagite souvent; mais il sautille pesamment, quoique assez vite, les tarses fléchis, le ventre incliné.

« S'il est sociable, il aime aussi les querelles: souvent, au printemps, les mâles combattent en l'honneur d'une femelle, et alors commencent des luttes bruyantes, auxquelles quelques femelles prennent part; ils se précipitent l'un sur l'autre, se saisissent réciproquement, roulent ensemble en bas des toits, et vont même, tant leur ardeur est grande, jusqu'à oublier de veiller à leur

(1) J. A. Naumann, *Naturgeschichte der Vögel Deutschlands*. Leipzig, 1822-1844.



Corbeil, Créé Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd. t.

Fig. 43. Le Moineau domestique.

sûreté. Ils prennent à ce moment une posture particulière; ils dressent la tête et le cou, relèvent la queue, laissent pendre les ailes.

« Le moineau domestique vole avec rapidité, mais avec effort. Son vol est bruyant, légèrement ondulé, vacillant quand l'oiseau va se poser. Il lutte péniblement contre le vent. Rarement, il s'élève à une grande hauteur, ou parcourt d'un trait un grand espace. Les moineaux qui habitent les tours, ont l'habitude de se laisser tomber jusqu'à une certaine hauteur avant de prendre leur essor; et, quand ils rentrent à leur demeure, ils le font le plus souvent en s'élevant très-obliquement.

« Les moineaux supportent les froids de nos hivers, et ce n'est que si la température est par trop basse, si surtout des neiges trop abondantes les empêchent de trouver leur nourriture, que plusieurs périssent.

« Nous n'aurions pas besoin de décrire la voix bien connue du moineau domestique, si elle ne nous servait de terme de comparaison pour celle de plusieurs autres oiseaux. Qui, en effet, n'a pas entendu à satiété leurs cris, que l'on peut rendre par : *schilp*, *schelm*; *dieb*? Qui n'a vu de vieux mâles, perchés près de leur nid, sur une pierre, sur la gouttière d'un toit, gonfler leurs plumes et répéter leurs *schilp* à gorge déployée, comme ils le feraient du chant le plus mélodieux? Certains mâles semblent avoir trouvé un cri particulier, qui leur plaît assez pour qu'ils le répètent continuellement. Qui n'a été frappé du bruit que font ces oiseaux, lorsqu'ils s'abattent en masse sur un arbre pour se reposer, ou lorsqu'ils vont se livrer au sommeil?

« *Dieb*, est le cri qu'ils poussent quand ils volent;

Врѣмъ.

*schilp*, quand ils sont perchés : ce sont là leurs deux cris d'appel. Mais les moineaux sont des bavards infatigables; ils ne se taisent presque jamais; quand ils mangent, quand ils sont au repos, on les entend continuellement répéter : *dieb*, *bilp* ou *bioum*. *Durr* et *die*, *die*, *die*, sont leurs cris de tendresse; *terrr*, prononcé avec force et en roulant, indique l'approche d'un danger; c'est le signal d'avertissement. Le péril s'accroît-il; un oiseau de proie, un chat ou quelque autre ennemi, a-t-il subitement apparu, ils poussent un autre cri, qui peut se noter : *tellterelltelltell*. Le moineau est en sûreté, l'oiseau de proie vient de disparaître, il répète doucement et à plusieurs fois *durr*. Les mâles se disputent-ils la possession d'une femelle, ce sont des *tell*, *tell silp*, *den*, *dell*, *dieb*, *schilk*, etc. qui sortent de tous les gosiers, produisant ce bruit bien connu, et que l'on entend surtout au printemps. Il diffère des sons plus doux : *zworr*, *durr*, que répètent les mâles, surtout au printemps, lors des premiers beaux jours : tel est leur chant, si toutefois il est permis de lui appliquer ce nom.

« Les jeunes piaillent comme les vieux; leur voix est forte, même avant qu'ils aient quitté le nid.»

Le moineau domestique se multiplie beaucoup. Il commence de bonne heure à construire son nid, et a au moins trois couvées par an. Il est très-ardent, ce qui n'avait pas échappé aux anciens. « Le moineau est très-lascif, dit Conrad Gesner; les mâles ne vivent pas longtemps, à cause de leur lascivité et de leur agitation continue : jamais ils ne sont en repos, et leurs humeurs naturelles se consomment. Les femelles vivent plus longtemps. »

III — 228

Cette dernière proposition est erronée, mais la première est parfaitement vraie. Le mâle exprime ses désirs par de petits cris tendres et répétés ; la femelle donne son consentement par diverses postures, en battant des ailes, en répétant : *die, die, die*. On a dit que, contrairement aux autres passereaux, le moineau ne respecte pas grandement les liens conjugaux ; cela ne me paraît point fondé.

Le nid varie suivant la localité. D'ordinaire, il est établi dans un trou de mur, ou dans le creux d'un arbre ; d'autres fois, le moineau se loge dans un nid d'étourneau ou d'hirondelle, au fond d'un nid de cigogne ; quelquefois, enfin, il niche parmi les branches d'un arbre ou dans un buisson, d'ordinaire à une hauteur de 4 à 7 mètres du sol. Ce nid, comme nous l'avons déjà dit, varie suivant l'endroit où il est construit, mais ce n'est jamais qu'un amas plus ou moins informe de paille, de foin, de petites branches, de laine, de poils, de chiffons, de morceaux de papier, que tapisse à l'intérieur une couche de plumes. Ceux qui reposent sur les arbres sont recouverts d'un toit ; ceux qui sont établis dans des cavités en sont souvent dépourvus. Le moineau s'empare volontiers des nids d'hirondelles, même lorsque celles-ci les habitent encore. Dans ce cas, l'effronté pillard tue les jeunes, détruit les œufs, les jette en bas du nid, et ne s'inquiète nullement des plaintes de la mère. On a dit et redit que l'hirondelle savait se venger, et qu'elle murait le moineau pendant que celui-ci est en train de couvrir : ce n'est là qu'une fable ; jamais naturaliste n'a observé un pareil fait.

Dans les bonnes années, c'est en mars qu'a lieu la première couvée. Elle est de cinq ou six œufs, rarement de sept ou huit. Ces œufs sont à coquille mince, peu brillante, bleuâtre ou d'un blanc rougeâtre, diversement tachés de brun et de gris. Les deux parents les couvent alternativement pendant treize ou quatorze jours. Ils donnent à manger à leurs petits, d'abord des insectes, plus tard des graines qu'ils ont à demi digérées dans leur jabot, et enfin des graines de céréales et des fruits. Huit jours après que les petits ont pris leur essor, les parents s'accouplent de nouveau, réparent leur ancien nid, et quinze jours plus tard la femelle pond pour la seconde fois. Cela continue ainsi jusqu'au mois de septembre.

Le père et la mère soignent leur progéniture avec tendresse, en oubliant même leur prudence habituelle. L'un des parents vient-il à mourir, l'autre n'en dépense que plus d'activité pour

nourrir tous les petits affamés. Selby rapporte à ce sujet un fait assez curieux. Il observa deux moineaux qui, jusqu'en hiver, ne cessèrent de porter de la nourriture à leur nid. Ayant examiné celui-ci, il y trouva un jeune, qui s'était pris les pattes dans un fil, et n'avait pu s'envoler.

**Chasse.** — Il n'est pas très-facile de capturer des moineaux. Tout osés qu'ils paraissent, ils ne s'en tiennent pas moins continuellement sur leurs gardes. Ils connaissent leurs ennemis, et savent que nous en sommes un pour eux, et des plus-méchants. Aucun oiseau ne prend autant que le moineau de peine à étudier à fond le caractère de l'homme ; il vit avec lui, mais sans exposer sa liberté. Son intelligence, son excellente mémoire font son salut. Il craint continuellement une embûche ; il regarde avec inquiétude la chose la plus simple, jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé qu'elle ne cache aucun piège. On est instinctivement mal disposé à l'égard du moineau, et il le sait ; des témoignages répétés de bonnes intentions le rendent reconnaissant, mais jamais ne captent entièrement sa confiance.

Le moineau est donc constamment sur ses gardes et échappe à bien des pièges ; les épouvantails ne l'arrêtent nullement ; pendant deux jours, peut-être, il ne s'abaltra pas dans le champ où on en aura dressé, mais il ne tardera pas à reconnaître qu'il n'y a là pour lui aucun danger réel.

La manière d'être du moineau varie suivant les localités et suivant leurs habitants. Pour s'emparer de cet oiseau, il faut avoir recours à de nouvelles ruses, qu'il n'a pas encore éventées. Cependant, le hasard en fait prendre un nombre assez considérable ; la témérité et l'imprudence des jeunes causent leur perte.

**Captivité.** — Les moineaux ne sont pas des oiseaux à conserver en cage. Ils n'y montrent aucune des bonnes qualités dont ils faisaient preuve en liberté. Jamais ils ne s'appriivoient complètement, et on ne peut les mettre avec d'autres oiseaux, car ils ont l'habitude de maltraiter leurs compagnons de captivité.

**Utilité.** — On est généralement porté à regarder le moineau comme un animal nuisible. On ne peut nier qu'il ne se nourrisse principalement de graines, et surtout de céréales, et ne puisse ainsi causer quelques dommages ; il est détesté dans les vergers, et s'y montre souvent en telle quantité, qu'on est forcé de le chasser ; mais l'utilité dont il est en détruisant les insectes nuisibles l'emporte. Tout l'été, il protège

ainsi les champs et les vergers, et il ne devient nuisible que lors de la maturité de certaines récoltes. En somme, le moineau est un animal utile.

Nous pouvons fournir plus d'une preuve à l'appui de notre dire. Irrité contre ces oiseaux, Frédéric le Grand ordonna de les détruire, et offrit une prime de 6 pfennigs (centimes) par tête; aussi, tout le monde se livra à cette chasse, et en quelques années l'État eut à payer pour plusieurs milliers de francs de prime. Mais le résultat ne se fit pas longtemps attendre. Les arbres fruitiers, que l'on disait pillés par ces oiseaux, furent envahis par les chenilles et les insectes, et n'eurent ni fruits ni feuilles... Alors le grand roi retira sa main, qui avait voulu s'immiscer dans l'œuvre du Créateur. Il abrogea ses décrets, et fut même forcé de faire importer dans ses États des moineaux, et de les faire protéger spécialement.

Le docteur Brewer a écrit à la Société zoologique, que les moineaux récemment introduits à New-York et dans les villes voisines y ont exercé une action très-sensible sur les insectes nuisibles; pendant l'été de 1867, on les a vus faire une chasse active à ces insectes, ce qui a eu pour résultat la conservation du feuillage d'un grand nombre d'arbres. Ces services sont appréciés; aussi a-t-on construit pour ces utiles auxiliaires des nids de paille et on leur donne régulièrement de la nourriture dans les parcs de New-York et des autres villes.

C'est aux nombreuses tribus de pierrots qu'ils abritent, que les arbres des jardins publics de Paris doivent de n'être jamais dépouillés de leur feuillage par les chenilles.

De même, en Australie, l'on a introduit les moineaux pour leur faire détruire les insectes qui ravagent les vergers.

Voilà des faits qui, plus que toute théorie, établissent la valeur des moineaux. Il faut, en pesant leur utilité et le mal qu'ils peuvent faire, remarquer qu'ils sont utiles toute l'année, et ne deviennent nuisibles qu'à certaines époques.

**Usages et produits.** — La chair du moineau est réputée un mets délicat. En Italie, on construit des tours en pierre dont les parois sont criblées de petites ouvertures, conduisant dans des chambres, où les moineaux bâtissent leurs nids. On visite celles-ci de temps en temps; on enlève les jeunes quand ils ont leurs ailes; on les rôtit à la brochette, et cela passe pour un plat délicieux.

Du temps de Gesner, le moineau avait aussi

son emploi, il tenait sa place dans la thérapeutique. « Deux cuillerées de cendres de moineaux dans un verre d'eau guérissent la jaunisse. Des cendres de jeunes moineaux, mêlées à du vinaigre, et frottées sur les dents, calment les maux de dents, comme Pline l'apprend. Les cerveaux, que l'on emploie en médecine, doivent être pris au printemps ou en automne, à des oiseaux qui nichent dans les maisons; on les décapite, on leur enlève le cerveau que l'on met dans un vase propre, après en avoir séparé les membranes qui l'enveloppent; puis, on ajoute par dix cerveaux, le jaune d'un œuf provenant d'une jeune poule, qui a été cochée pour la première fois. Après avoir mélangé le tout, on le fait sécher d'abord sur des cendres chaudes, après au soleil. Quelques-uns préparent ce remède sans jaune d'œuf, d'autres se servent de cerveaux tout frais. Il en est qui ajoutent aux cerveaux et à l'œuf du miel, et exposent le tout au feu, comme le dit Abulcasis.

« La fiente de moineau enlève les taches de rousseur. Cuite avec de l'huile, elle calme les maux de dents, mais elle est très-piquante, au dire de Pline. Mêlée à de la graisse de porc, elle guérit la calvitie et la fièvre chaude, dit Rasis. »

#### LE MOINEAU D'ITALIE — *PASSER ITALICUS*.

*Der italienische Sperling, The Italian Sparrow.*

Lichtenstein est le premier qui émit l'idée que tous les moineaux qui habitent les contrées méridionales de l'ancien continent, ne sont que des variétés de notre moineau domestique; Naumann, qui n'a pas été à même d'observer par lui-même ces oiseaux en vie, adopte cette manière de voir, et Gloger, un des derniers philosophes naturalistes, cherche à en donner une explication.

« Les mâles, dit-il, sous l'influence du climat ou de l'âge, souvent sous l'action simultanée de ces deux causes, offrent de très-grandes variations de plumage. Le brun rouge des côtés de la tête s'étend vers la ligne médiane; le rouge brun du dos pâlit; le noir dont il était mêlé se fonce et s'étend, tandis que celui de la tête et des côtés du cou disparaît.

« Ainsi, au sud de la Provence, et dans l'Italie septentrionale, les vieux moineaux mâles ont encore le dos pareil à ceux de nos contrées, mais leur tête est brun-rouge, sans mélange de gris; c'est tout au plus si, immédiatement après la mue, les plumes sont encore d'un brun clair à leur extrémité. Le noir de la gorge s'étend davantage, et souvent il est mêlé de brun rouge. Dans

le sud de la Sibérie, dans le pays de Boukhara, en Syrie, à Java, en Égypte, en Nubie, dans les îles de la Méditerranée, en Sardaigne notamment, et même en Espagne, les mâles très-âgés ont le dos noir, avec des lignes d'un blanc rougeâtre, qui ont disparu un peu avant la mue. La gorge n'est plus seule noire ; les côtés de la poitrine sont de la même couleur et bordés de blanc. Les côtés du ventre sont blancs, avec de larges taches noires. La ligne blanche qui surmonte l'œil est beaucoup plus apparente.

« Les femelles, dont le plumage diffère de celui des mâles, semblent échapper à de pareilles influences ; le soleil plus chaud des contrées méridionales ne paraît rien faire, sinon donner plus d'éclat à leurs couleurs.

« Il est un fait certain : chez nous, des moineaux mâles, très-âgés, ressemblent tout à fait aux moineaux d'Italie ; inversement, en Italie, et même en Égypte, en Nubie, au Bengale, on trouve des moineaux qui ne diffèrent nullement de ceux de nos contrées ; tous les croisements et toutes les transitions possibles peuvent exister, car, chez ces oiseaux, il y a, à côté de l'influence de l'âge, un penchant individuel dont il faut tenir compte, penchant qui tantôt affaiblit, tantôt augmente l'action de l'influence climatérique.

« Aucun observateur minutieux n'a encore pu indiquer la moindre différence sous le rapport de la voix, des habitudes ; et, là où les deux variétés habitent ensemble, le moineau commun et le moineau d'Italie, par exemple, les variétés vivent en commun ; errent en société, s'appellent mutuellement, se conduisent, en un mot, tout à fait comme des oiseaux appartenant à la même espèce.

« D'après ce que l'histoire nous apprend sur la dispersion du moineau domestique, celui de nos contrées doit être regardé comme la variété septentrionale ; celui du sud, au contraire, représente l'espèce primitive. »

Les temps où l'histoire naturelle se faisait de cette façon sont passés. Nous nous contentons maintenant de rapporter des faits exacts, et nous nous gardons bien de toute hypothèse dont nous ne pouvons démontrer l'exactitude. Je n'ai reproduit ici cette citation de Gloger que parce qu'il existe encore aujourd'hui des naturalistes qui ne veulent voir, dans deux animaux se ressemblant en quelque point, que des variétés climatériques. Quant au moineau domestique, ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les pays du sud, il y a des espèces qui en sont fort voisines, qui ont à très-peu près les mêmes mœurs, mais

qui en diffèrent par quelques caractères. Telle est l'espèce que nous allons décrire : le moineau d'Italie ou moineau *cisalpin* comme on le nomme aussi.

**Caractères.** — Les vieux mâles ont la tête et la nuque d'un rouge brun foncé, les côtés du cou et les joues blancs, la gorge et la partie supérieure de la poitrine d'un brun noir foncé, les flancs gris de rouille. Les femelles ont la face inférieure du corps d'un blanc roussâtre, mêlé de gris ; les yeux surmontés d'une ligne blanche, moins prononcée que chez l'espèce commune.

**Distribution géographique.** — Ce moineau se trouve en Italie et dans le sud de la France, il manque complètement en Espagne et en Égypte.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans le midi de la France, ce moineau vit par bandes, comme le moineau domestique. Il arrive souvent que les deux espèces se mêlent, et produisent des hybrides ayant un plumage de transition.

#### LE MOINEAU DES SAULES — *PASSER SALICICOLA*.

*Der spanische Sperling, der Sumpfsperling.*

Dans l'intérieur de l'Afrique, au sud de la Nubie, dans les Indes, le moineau domestique est remplacé par un oiseau qui lui ressemble beaucoup, mais dont les couleurs sont plus vives ; et il existe sans doute encore d'autres espèces, qui se rapprochent énormément du moineau domestique, sans lui être cependant semblables. Gloger et bien d'autres naturalistes ont voulu en tirer une démonstration en faveur de l'influence climatérique ; mais, si nous voulons être de bonne foi, il faut reconnaître que nous sommes impuissants à prouver cette influence. Avec au moins autant de raison que Gloger, nous pouvons supposer que ce sont des espèces indépendantes, mais très-voisines de l'espèce domestique. Qu'elles s'unissent à cette dernière, et produisent avec elles des hybrides féconds, cela ne prouve rien ; la théorie de la stérilité des hybrides a fait son temps, et nous savons maintenant que des espèces évidemment différentes peuvent se reproduire entre elles, et avoir des métis féconds. Le moineau des champs ou friquet, que personne ne confondra avec le moineau domestique, s'unit à lui, en a des petits, dont le plumage tient le milieu entre ceux de leurs deux parents. L'étude du moineau des saules, que Gloger regarde aussi comme une simple variété climatérique, nous montrera le même fait. A ne regarder que sa dépouille, le naturaliste de ca-

linet en fera une simple variété du moineau domestique ; tandis qu'en vie, cet oiseau montre une indépendance qui ne permet le doute à aucun observateur.

**Caractères.** — Le moineau des saules ou *moineau d'Espagne*, *moineau des marais*, dont je vais ici esquisser l'histoire, d'après les observations concordantes de Bolle, de Homeyer et les miennes, a à peu près la taille du moineau domestique, c'est-à-dire de 16 à 17 cent. de long, et de 26 à 27 cent. d'envergure ; la femelle est un peu plus petite que le mâle. Les dimensions relatives de certains organes me paraissent différer, chez cet oiseau et chez le moineau domestique ; le premier a la queue un peu plus longue, les tarses un peu plus élevés que le second. Cependant, les quelques mesures que j'ai pu prendre, sont insuffisantes pour que je puisse élever cette différence au rang de caractère spécifique et constant.

La couleur du plumage donne des signes meilleurs. « Le moineau des marais, dit Bolle, diffère tellement du moineau domestique par son plumage, que je ne peux comprendre comment on a voulu le rapporter à la même espèce. » Les vieux mâles ont la tête et la partie postérieure du cou d'un brun rouge foncé ; le dos noir, tacheté de brun châtain ; la gorge foncée, la poitrine et les flancs noirs, « formant comme un collier de perles noires. » Au-dessus des yeux, à la place de la petite tache blanche que présentent nos moineaux, se trouve une bande d'un blanc éclatant. Les autres parties ont les mêmes couleurs que chez le moineau domestique. Cependant les femelles des deux espèces se ressemblent extrêmement.

**Distribution géographique.** — Le moineau des marais se rencontre en Espagne, en Grèce, dans le nord de l'Afrique et dans les îles qui sont au nord-ouest de cette partie du monde, enfin dans certaines parties de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il recherche surtout, du moins en Espagne et en Égypte, les endroits où il y a beaucoup d'eau. C'est un véritable oiseau de la campagne, qui ne s'avance qu'accidentellement jusqu'au voisinage des habitations humaines. Il ne les évite pas, mais il ne les recherche pas non plus. C'est surtout en Espagne et en Égypte que l'on peut voir les différences dans la manière d'être de ce moineau et de son congénère domestique. Celui-ci est le fidèle compagnon de l'homme ; le premier ne s'en inquiète nullement. Il hante de préférence le bord des rivières, des canaux,

les marécages, les rizières, et s'y montre en bandes extrêmement nombreuses. En Espagne, j'en vis beaucoup dans la vallée du Tage, mais toujours très-près du fleuve ; en Égypte, c'est l'oiseau que je rencontrais le plus fréquemment dans le Delta et sur les bords du Nil. Savi, Bolle, Hansmann, le comte von der Mühle, Homeyer ont fait les mêmes observations en Sardaigne, aux Canaries, en Grèce, dans les pays de l'Atlas.

Cependant Bolle nous apprend que les dattiers attirent aussi le moineau dont il est question, au point de lui faire abandonner les marais et mener la vie du moineau domestique. Partout où les villages sont entourés de dattiers, on est sûr de rencontrer cet oiseau, surtout quand, comme aux Canaries, il est le seul représentant de la famille des passeridés. « Il recherche, dit Bolle, la cime des palmiers pour y établir son nid ; ces arbres, que le cultivateur plante autour de sa demeure, l'ont familiarisé avec la société du maître de la création. » Il en est de même en Égypte : le moineau des marais y habite les palmiers, auprès des villages, qu'il évite avec soin, là où ne croissent pas ces arbres. Cependant, les palmiers ne lui suffisent pas, et cet oiseau manque dans toute la haute Égypte et la Nubie, où les forêts de dattiers couvrent des étendues immenses. « Aux Canaries, dit Bolle, il n'y a pas un palmier, élevant dans les airs sa cime majestueuse, où quelques moineaux n'aient construit leur nid dans les feuilles inférieures. Là où les palmiers sont réunis en bouquet, ces oiseaux vivent en nombre incalculable. Il faut beaucoup d'adresse et beaucoup de patience pour grimper au haut des troncs de ces arbres, aussi peuvent-ils y nicher en toute sûreté, et cela explique leur étonnante multiplication. Ils regardent sans crainte le faucon (*Fimunculus alaudarius*) qui vient se percher à côté d'eux ; leurs cris et leurs piailllements se mêlent aux sifflements du vent, qui frappe l'une contre l'autre les épaisses feuilles des palmiers. Par-ci, par-là, aux endroits exposés à une brise humide, à la Vega de Canaria, par exemple, la nature entoure leurs nids de jardins suspendus, plus beaux, plus riches que ceux de Sémiramis. Le vent chasse dans l'intervalle des feuilles du sable et de la terre ; les pluies l'arrosent, et bientôt, à une hauteur vertigineuse, on voit verdoyer et fleurir tout un monde de roses cinéaires, de fougères finement découpées, aux rhizomes brun doré, de jubarbes arborescentes, etc. Cela cependant ne se rencontre que dans certaines localités privilégiées. Généralement, leur demeure est plus simple. Deux fois

même, je les ai vus infidèles à leurs arbres favoris, et les deux fois, le soin de trouver leur nourriture plus facilement avait été la cause de leur détermination. Dans la riche et belle hacienda de Maspamolas, au sud de Canarie, il n'y a pas de palmiers, mais d'énormes champs de blé, et de vastes aires, ou *eras*, sur lesquelles on apporte des récoltes, qu'à la méthode antique, on fait fouler aux pieds par des bœufs, des chevaux et des mulets marchant en cercle. Ces aires sont, pour les oiseaux granivores, un lieu de rassemblement; ils y arrivent en masse pour chercher les grains laissés dans la paille. Les moineaux prennent part à ces rassemblements, et, comme le font ceux de nos contrées, ils se sont établis dans les orangers ou dans les trous des murs. » A un autre endroit, Bolle vit des moineaux des marais nicher, à plusieurs centaines, sous le toit d'une église.

Pour toutes ses habitudes, le moineau des marais ressemble beaucoup au moineau domestique. Je dirai cependant, avec Homeyer, que son vol est plus rapide, et qu'il vole en rangs serrés, ce que ne font pas les autres espèces. En Égypte, à voir les bandes qu'il forme, on dirait de vrais nuages qui s'abattent sur les champs de riz; les individus sont tellement pressés les uns contre les autres, qu'on en tue un grand nombre d'un seul coup de fusil. En deux coups de feu, j'en abattis cinquante-six, et certainement, il y en eut bien encore quelques douzaines qui furent simplement blessés.

La voix distingue le moineau des marais du moineau domestique, mais il m'est impossible de bien spécifier cette différence. Homeyer, qui possède une oreille plus exercée, dit que la voix du premier est plus forte, plus pure, plus variée que celle du moineau domestique, mais que ce dernier a certains sons qui lui sont propres. « Il n'y a pas, dit-il, à attendre une bien grande différence; je crois cependant que l'on peut, par la voix seule, distinguer du moineau domestique le moineau des marais, plus sûrement que d'autres espèces, certains becs-croisés, par exemple, qui en diffèrent beaucoup sous d'autres rapports. Je suis à même de me prononcer à ce sujet, car j'ai en cage deux moineaux des marais d'Alger, un moineau domestique et un moineau des champs. »

Au point de vue de l'intelligence, le moineau des marais égale son congénère. Il est plus craintif, plus défiant; il est moins familiarisé avec la société de l'homme.

Aux Canaries et en Égypte, la saison des

amours des moineaux des marais commence en février, ou dans les premiers jours de mars, au plus tard. A cette époque, dans le Delta, tous les palmiers sont couverts de nids; tous les creux de leurs troncs sont peuplés de ces oiseaux. Le nid est construit comme celui du moineau domestique et n'est, non plus, qu'un amas plus ou moins informe de divers matériaux. Les œufs ressemblent tellement à ceux de notre moineau, que les connaisseurs les plus experts ne peuvent les en distinguer. En mai, les jeunes de la première couvée ayant pris leur essor, les parents nichent de nouveau; enfin, plus tard, ils ont une troisième ponte.

Nulle part, le moineau des marais n'est aimé, et il faut avouer que ce n'est pas sans raison. En Égypte, ces oiseaux s'abattant en nombre incalculable dans les champs de riz, y causent de grands dégâts. Aux Canaries, ils excitent, pour un autre motif, tout le monde contre eux.

« En été, dit Bolle, les moineaux sont une plaie pour la ville de Canaria. Cette ville possède une très-belle promenade, plantée de platanes, embellie de parterres de fleurs et de fontaines jaillissantes. Chaque soir, le beau monde s'y réunit pour se distraire et respirer l'air pur du soir. De toutes parts, la musique se fait entendre; l'eau, jaillissant dans les bassins de marbre entourés de bosquets de myrtes, scintille à l'éclat des lumières. On croirait avoir devant soi la scène où se passe un roman de Henri Heine. Tout à coup un bruit mystérieux se fait entendre au milieu des arbres: ce sont les moineaux qui, le soir, s'y sont réfugiés, et qui s'y reposent après avoir salué de leurs airs le coucher du soleil. Mais l'éclat des lanternes les a réveillés, et bientôt nous entendons la dame, à qui nous offrons le bras, se plaindre, et les plaintes ne font que se succéder. Ces malheureux oiseaux sont les coupables; ce sont eux qui troublent la fête, qui gâtent tout le plaisir des *señoritas*; ils ne cessent de se permettre, envers les mantilles et les éventails, les mêmes indiscretions que l'hirondelle de Tobie. Aussi, les *pajuros palmeros* ne sont-ils pas les favoris des dames des Canaries, et les messieurs, partageant cette haine, s'efforcent de les détruire, ou tout au moins de les chasser de l'Alameda. On les tire au crépuscule, on envoie la nuit sur les arbres des gamins munis de lanternes, qui éblouissent ces oiseaux, ce qui permet de les prendre à la main; beaucoup vont expier leurs fautes dans la poêle à frire. La guerre ne cesse que lorsque, dépouillés de feuilles, les platanes ne leur offrent plus d'abris,

et que l'automne chasse de l'Alameda, avec eux, les promeneurs et les promeneuses. »

**Captivité.** — Bolle nous décrit en termes attrayants la vie du moineau des marais en captivité. « Malgré leur mauvais renom, dit-il, et bien que ces oiseaux soient assez rares en cage, j'ai vu cependant aux Canaries des moineaux des marais apprivoisés; un entre autres, dont la cage était suspendue à la fenêtre d'un cordonnier, dans une rue très-populeuse du faubourg Triana de las Palmas. La porte de sa cage était toujours ouverte; le moineau y entrait et en sortait librement. J'ai eu moi-même plusieurs de ces moineaux: au mois de juillet, j'en reçus quatre, qui étaient de l'année. Ils s'apprivoisèrent très-rapidement, et devinrent des oiseaux d'appartement très-agréables, à part la détestable habitude qu'ils avaient de se cacher dans les trous. Ils aimaient à se baigner, à se rouler dans le sable; ils mangeaient et buvaient en liberté. A tout, ils préféreraient les fruits succulents, les figes surtout et les épis de maïs qui n'avaient pas encore atteint leur maturité. Au commencement, ils ne voulaient pas de salade; mais ils finirent par en devenir très-friands. Ces oiseaux ne supportent la captivité qu'autant qu'on les a pris tout jeunes et qu'on les a nourris. Tous les miens, l'un après l'autre, laissèrent leur plumage se salir, et périrent, sans cesser de manger jusqu'au dernier moment. La mue ne paraît point pouvoir se faire en cage. J'en pris un, au moment où apparaissaient les plumes brun-châtain de l'épaule, qui me révélaient un mâle (ce sont les premières plumes qui se montrent); la mue s'arrêta chez lui. Est-ce le manque d'insectes qui les rend malades et finalement les fait périr? Mes moineaux mangeaient avec avidité toutes les araignées, toutes les mouches qu'on leur donnait. Je perdis à Ténériffe le dernier qui m'était resté, et que je me proposais de ramener en Europe; à la suite de grands soins, il commença à muer, et succomba finalement à une sorte de phthisie du larynx. »

**LE MOINEAU FRIQUET — *PASSER MONTANUS*.**

*Der Feldspertling, der Feldspatz, The Tree Sparrow.*

**Caractères.** — Dans l'Europe centrale et méridionale habite, avec le moineau domestique, une autre espèce, le moineau friquet ou des champs (*fig. 44*). Il ne mesure que 15 cent. de long et de 21 à 22 cent. d'envergure; son plumage est à peu près le même que celui du moineau commun, il a le dessus de la tête et la nuque d'un brun

rouge, le dos couleur rouille, la gorge noire, les côtés de la tête blancs, sauf une bande allant du bec à l'œil et une tache à la joue qui sont noirs. La face inférieure du corps est d'un gris clair; les ailes sont marquées de deux bandes transversales blanches. L'iris est brun foncé; le bec, noir; les pattes sont rougeâtres. Les deux sexes ont le même plumage, et les jeunes sont difficiles à distinguer de leurs parents.

**Distribution géographique.** — Le moineau friquet appartient, plus que le moineau domestique, à la partie orientale de l'ancien monde. Il n'est pas rare dans toute l'Allemagne; il s'avance, dans le Nord, jusqu'au cercle polaire; se trouve dans une grande partie de l'Asie, et est commun au Japon. Il est rare dans le midi de l'Europe, et l'on dirait que les individus que l'on trouve dans le nord, de l'Afrique s'y sont égarés.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le moineau friquet préfère aux villes et aux villages la forêt et la campagne, et diffère en cela de son congénère. En hiver seulement, il s'approche des habitations; en été, il se tient là où des prairies alternent avec des champs, et il y niche dans les arbres creux, dans les carrières. Il vit en sociétés nombreuses une partie de l'année, et par couples seulement à l'époque des amours. Les bandes parcourent le pays dans un certain rayon, se mêlent aux bruants, aux alouettes, aux pinsons, aux verdiers, aux linottes; visitent les champs, et en hiver les fermes; au commencement du printemps, elles se séparent par couples.

Le moineau friquet a dans sa manière d'être plus d'un point de commun avec son congénère, le moineau domestique. Il est moins prudent, par cela seul, probablement, que le contact journalier de l'homme lui manque, et ne lui a pas procuré les leçons de l'expérience. Son port est plus distingué que celui du moineau domestique. Il tient ses plumes serrées; il est hardi, assez agile, toujours en mouvement. Il vole mieux, marche mieux à terre; son cri d'appel est plus court, plus plein, tout en conservant bien le type du cri du moineau.

De l'automne au printemps, il se nourrit de graines; en été, il mange des chenilles, des pucerons, et d'autres vermines; il fait donc beaucoup de bien dans les jardins et les vergers. Parfois il cause des dégâts dans les champs de blé; mais il ne touche pas aux fruits, ni aux plantes potagères. Il nourrit ses petits d'insectes et de graines laiteuses.

La saison des amours, pour cette espèce, commence en avril et se prolonge jusqu'en août. Il

a deux ou trois pontes par an. Le nid est établi dans une cavité, de préférence dans un tronc d'arbre creux, plus rarement dans une crevasse de rocher ou dans un mur. Il n'est pas mieux construit que celui des autres moineaux. Les œufs au nombre de cinq à sept pour chaque couvée, ressemblent beaucoup à ceux du moineau domestique; seulement, ils sont plus couverts de stries, par conséquent plus foncés et un peu plus petits. Le mâle et la femelle couvent alternativement, pendant treize ou quatorze jours.

Le moineau friquet s'accouple avec le moineau domestique, et produit des petits féconds. Ceux-ci, sous leur premier plumage, ressemblent à de jeunes moineaux domestiques; mais ils ont la tête plus foncée, et une tache gris-noir à la gorge. Généralement, le père est un moineau friquet, la mère un moineau domestique.

**Chasse.** — Le friquet est plus facile à capturer que le moineau domestique. On le prend avec des gluaux, des trappes, des lacets, des pièges de toute nature. Il a les mêmes ennemis que le moineau domestique.

**Captivité.** — En captivité, on le nourrit facilement de graines, auxquelles on ajoute quelques feuilles vertes. Il mange quelques instants après qu'on l'a mis en cage, et s'apprivoise parfaitement. Il fait très-bien dans une volière; il ne lui manque que le don du chant.

### LES PYRGITOPSIS — *PYRGITOPSIS*.

*Die Spatzler.*

**Caractères.** — Les pyrgitopsis diffèrent des vrais moineaux par une taille plus forte, plus élancée; un bec plus allongé, plus robuste; un plumage fort peu varié et semblable chez les deux sexes.

L'espèce sur laquelle ce genre est fondé remplace le moineau domestique dans l'Afrique orientale et occidentale.

### LE PYRGITOPSIS SIMPLE — *PYRGITOPSIS SIMPLEX*

*Der einfache Spatz.*

**Caractères.** — Le pyrgitopsis simple est un des plus grands passéridés. Il a 18 cent. de long, et 29 cent. d'envergure. Son modeste plumage lui a valu le nom spécifique qu'il porte. Il a la tête et la nuque gris de souris, le dos et les tectrices supérieures de l'aile d'un brun de rouille; les plumes de l'aile et de la queue d'un brun foncé, bordées de roux de rouille; la face inférieure

du corps d'un gris rougeâtre; la gorge un peu plus claire; le ventre blanchâtre; l'iris d'un brun rouge clair, le bec noir, les pattes rougeâtres.

Le plumage de la femelle ne diffère de celui du mâle que par des teintes un peu plus claires.

**Distribution géographique.** — Le pyrgitopsis simple habite le centre et le sud de l'Afrique. On le trouve au Cap et dans la Sénégambie; je l'ai souvent rencontré dans le Soudan oriental et en Abyssinie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit comme le moineau friquet, sans jamais former, cependant, de grandes bandes; on ne trouve ordinairement ensemble que le mâle et la femelle, auxquels se joignent les petits, à l'époque des nichées. On le rencontre dans les bois les plus touffus, aussi bien que dans les villages. Dans la forêt, il niche dans les troncs d'arbres creux; dans les villages, il établit son nid dans les toits de chaume des huttes. Il a toutes les habitudes des autres passéridés, et son cri ne diffère pas du leur. Il est en amour au printemps. Dans l'Ha-besch, je le vis dès le mois d'avril occupé à construire son nid. Les œufs me sont inconnus.

### LES CHRYSOSPIZES — *CHRYSOSPIZA*.

*Die Goldspatze.*

**Caractères.** — Les chrysoispizes ou moineaux dorés, comme on les a aussi appelés, tiennent des moineaux par les formes générales, et des serins par le plumage; ils ont un peu, aussi, le facies des lissérins.

Le genre ne repose que sur une espèce.

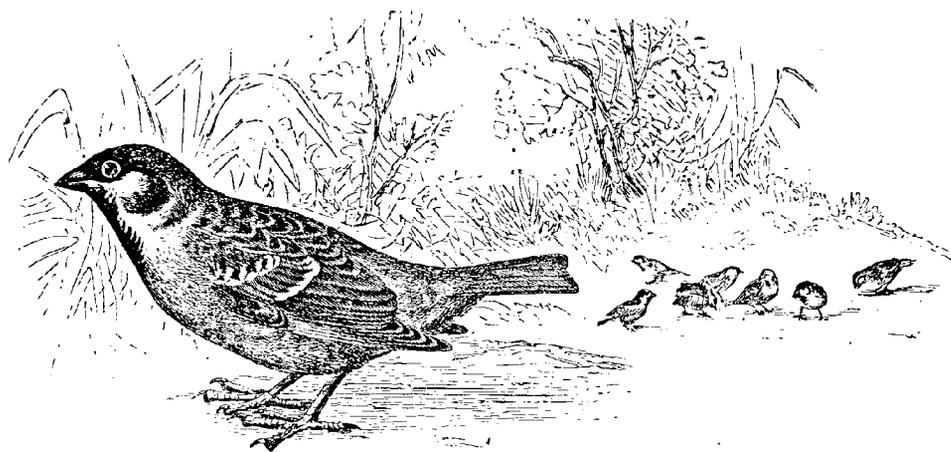
### LE CHRYSOSPIZE JAUNET — *CHRYSOSPIZA LUTEA*.

*Der Goldspatz.*

**Caractères.** — Cet oiseau est, sans contredit, un des plus beaux parmi les passéridés. Le mâle a la tête, la nuque, toute la face inférieure du corps d'un beau jaune doré, semblable à celui qui colore le plumage du serin des Canaries; le dos est brun-rouge. Les petites tectrices supérieures de l'aile sont noirâtres; les plumes de l'aile et de la queue d'un gris foncé, bordées de rouge brun en dehors. Cet oiseau a à peu près la taille du moineau friquet.

La femelle ressemble à celle du moineau domestique; sa couleur, cependant, tire davantage sur le jaune, et elle a la gorge jaune.

Les jeunes mâles ressemblent à leur mère, mais ils sont d'un jaune plus doré.



Cocbaill, Grété Fils, imp.

Paris, Beiliière et Fils, édit.

Fig. 44. Le Moineau friquet.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est propre à l'Afrique orientale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Je me rappellerai toujours avec plaisir l'instant où je vis cet oiseau pour la première fois. Nous venions de passer plusieurs jours dans les steppes désertes de Bahiouda, et nous arrivions enfin aux rives boisées du Nil. Tout à coup se leva une bande nombreuse de passereaux, comme en forment chez nous les moineaux, et poussant les mêmes cris. Au premier moment, je crus voir des oiseaux bien connus, mais je fus bientôt détrompé. Plus tard, j'ai pu souvent observer le chrysospize jaunet, sans cependant que je puisse me flatter de connaître ses mœurs à fond.

Il semble être cantonné dans certaines localités. Très-commun dans le Soudan oriental, je ne l'ai jamais rencontré dans les montagnes du Habesch, ni dans les grandes forêts des bords du fleuve. Il recherche surtout les plaines découvertes, richement arrosées, et où croissent des buissons de mimosas peu élevés.

Il a le genre de vie du moineau friquet ; il se réunit à ses semblables, forme des bandes de plusieurs centaines d'individus qui, tous ensemble, s'abattent sur les moissons, courent dans les herbes, vont d'un endroit à un autre, mais sans jamais quitter un district assez circonscrit. Les indigènes les laissent en paix, aussi sont-ils peu craintifs et se laissent-ils approcher par le chasseur. Mais, après un coup de feu, tous s'élèvent en criant jusqu'à une assez grande hauteur, puis, après avoir longtemps volé de côté et d'autre, ils s'abattent sur un buisson éloigné.

Avant la saison des pluies, lorsque partout

BENAM.

règnent la sécheresse et la disette, les jaunets apparaissent dans les villages et dans les villes, à Kharthoum, par exemple ; ils cherchent leur nourriture dans les cours et dans les jardins, tout comme en hiver les moineaux des champs dans nos contrées. Souvent, je me suis fait un plaisir de donner à manger, de ma fenêtre, à ces troupes de mendiants. Ils finissent par être aussi impudents que leurs parents d'Europe ; quand on s'approche d'eux, ils gagnent l'arbre ou le mur le plus rapproché, pour revenir au bout d'un instant à leur ancienne place.

Heuglin croit qu'en octobre et en novembre, c'est-à-dire immédiatement avant la saison des pluies, ils quittent la vallée du Nil Bleu, et entreprennent un voyage ; c'est une erreur : d'après toutes mes observations, les chrysospizes n'émigrent jamais. Ils ne font que rôder dans le pays, et à l'époque indiquée par Heuglin, ils vont dans les steppes, pour y nicher.

La saison des pluies est pour ces oiseaux le printemps, le temps des amours. Dès le milieu d'août, les bandes se divisent par paires, qui continuent cependant à vivre l'une près de l'autre, et à construire leurs nids dans le voisinage les uns des autres. Le chrysospize jaunet ne diffère pas en cela des autres oiseaux de la même famille. Son nid est établi dans un buisson, à peu de distance du sol ; il est grossièrement construit avec des chaumes et des herbes sèches. Au milieu de septembre, la femelle pond 3 ou 4 œufs blancs, ponctués de brun, et ayant 2 cent. de long. Je ne sais combien de temps ces œufs restent en incubation ; s'ils sont couvés par la femelle seule, ou par le mâle et la femelle

III — 229

alternativement. A la fin de septembre et en octobre, on voit des bandes très-nombreuses dans lesquelles il y a des jeunes.

La mue a lieu au commencement de l'année. C'est en juin et en juillet que le plumage des vieux a toute sa splendeur.

**Captivité.** — Jamais je n'ai eu des chryso-spizes captifs, et jamais je n'en ai vu chez les habitants du Soudan. La beauté de leur plumage les rend agréables à la vue, mais c'est là leur seule qualité : ils ne chantent pas plus que leurs frères d'Europe.

### LES SOULCIES — *PETRONIA*.

*Die Bergspatze.*

**Caractères.** — Les soulcies sont de vrais moineaux à bec vigoureux, à corps ramassé, à ailes très-allongées, atteignant presque l'extrémité de la queue, à plumage semblable chez les deux sexes, et dont la queue, au lieu d'être unicolore comme chez les autres passéridés, porte des taches à son extrémité.

#### LA SOULCIE DES ROCHERS — *PETRONIA RUPESTRIS*.

*Der Steinsperling, der Bergspertling.*

**Caractères.** — Le dernier représentant de la famille des passéridés dont nous ayons à nous occuper, diffère par sa forme, sa couleur, de toutes les espèces que nous venons de passer en revue; néanmoins, nous ne pouvons méconnaître sa parenté avec le moineau domestique ou le moineau friquet. Il mesure 17 cent. de long et 26 cent. d'envergure; la femelle est un peu plus petite que le mâle. Ses couleurs sont à peu près celles de la femelle du moineau domestique. Il a le dos gris-brun, taché longitudinalement de brun noir et de blanc gris; les tectrices supérieures de l'aile grises; la face inférieure du corps d'un gris blanchâtre; la gorge jaune de soufre; le sommet de la tête gris; les côtés de la tête et le front rayés de brun-olive; une mince bande s'étend au-dessus des yeux; les plumes de la queue ont une tache blanche sur leurs barbes internes, et près de leur extrémité. Le bec, en hiver, est gris-brun, jaunâtre en été, la mandibule supérieure étant toujours plus foncée que l'inférieure; l'iris est brun, les pattes sont d'un gris rougeâtre.

Les deux sexes diffèrent très-peu; on trouve souvent des femelles dont le plumage est aussi

beau que celui des mâles. Les jeunes ont une tache blanche à la gorge.

**Distribution géographique.** — La soulcie des rochers est assez rare en Allemagne. Elle est commune dans le midi de la France, en Espagne, en Algérie, aux Canaries.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La soulcie habite les villes et les villages, aussi bien que les rochers les plus déserts. En Espagne, on peut être certain de la trouver, sur les parois escarpées des montagnes, dans les ruines des châteaux. Aux Canaries, d'après Bolle, elle recherche les tours et les édifices élevés, au milieu des villes. Elle ne fuit donc pas le voisinage de l'homme, mais elle sait toujours garder sa liberté. Rarement elle s'aventure dans les rues; d'habitude, elle gagne la campagne pour y chercher sa nourriture.

La soulcie des rochers diffère des autres passéridés en ce qu'elle est continuellement, et sans motif, sous l'empire d'une défiance, d'une crainte exagérées.

Elle se distingue par ses mouvements des autres oiseaux de la famille. Son vol est rapide et bruyant; avant de se poser, elle plane un instant, les ailes largement étendues, et ressemble plus aux bees-croisés qu'aux véritables moineaux. A terre, elle sautille avec assez d'agilité. Posée, elle prend une attitude fière et remue fréquemment la queue. Son cri d'appel peut se rendre par : *guuib*, la dernière syllabe étant surtout accentuée; son cri d'avertissement est : *errr*, se rapprochant assez de celui des autres passéridés; son chant est un gazouillement assez simple, interrompu, rappelant un peu celui du bouvreuil: on ne peut cependant pas dire qu'il soit agréable à entendre.

Cet oiseau se reproduit vers la fin du printemps ou dans les premiers jours de l'été. En Espagne, les amours commencent, pour lui, au mois d'avril; mais, en général, on ne trouve les nids qu'en mai, juin et juillet. Chez nous, la reproduction de la soulcie des rochers est difficile à observer: il n'en est pas de même dans le Midi. Là, elle niche, d'ordinaire en compagnie de plusieurs de ses semblables, dans les crevasses des rochers, dans les trous des murs, dans les troncs creux des arbres, sous les tuiles des tours et des édifices élevés. Cependant, dans les localités mêmes où cet oiseau est commun, il est assez difficile de se procurer son nid; car, toujours il en choisit l'emplacement avec un grand soin, et dans les gorges des montagnes, il trouve toujours assez d'endroits favorables pour n'avoir

que l'embarras du choix. Ce nid, que mon père le premier a décrit, a quelque ressemblance avec celui des autres passéridés. Il est formé de chanvre, d'écorces d'arbres, de chiffons grossièrement entrelacés, et tapissé intérieurement de plumes, de poils, de flocons de laine, de débris de cocons, et d'autres matériaux semblables. Une fois construit, un nid sert plusieurs années. C'est au plus si la paire qui l'habite le répare un peu à chaque printemps. Les œufs, au nombre de cinq ou six, un peu plus grands que les œufs du moineau domestique, sont grisâtres ou d'un blanc sale, tachetés de gris cendré et de gris foncé, surtout vers le gros bout. On ne sait si les deux parents couvent alternativement; tous deux, dans tous les cas, concourent à nourrir les petits.

Les jeunes, une fois qu'ils ont pris leur essor, se réunissent à leurs semblables, et forment de grandes bandes; ils errent sans but dans la campagne, pendant que les parents ont une seconde et peut-être une troisième couvée. Ce n'est que quand ils ont terminé leur œuvre de reproduction, que ceux-ci se joignent de nouveau aux bandes.

La soulcie des roches a le même régime que les autres oiseaux de la même famille. En été, elle mange surtout des insectes, en hiver, des graines, des baies, etc. En Espagne, on la rencontre souvent sur les routes, fouillant le fumier, comme le font le moineau domestique et le moineau friquet. On a fait chez nous la même observation.

**Chasse.** — Ce n'est que là où cet oiseau est très-commun qu'on peut facilement s'en emparer. En Espagne, on en apporte par tas aux marchés. On les prend dans des filets, où un

appeau les attire, ou bien au moyen de gluaux disposés sur les arbres. Il est difficile de les tirer, car ces oiseaux prudents, auxquels un naturaliste qui se borne à étudier des peaux, a pu donner la qualification de *stultus*; ces oiseaux, dis-je, remarquent vite s'ils sont poursuivis, et leur défiance innée s'en accroît davantage. Mon père fait remarquer, avec raison, qu'ils sont surtout sur leurs gardes là où ils passent la nuit. Pour les prendre, il faut les attendre à l'affût. Il en est de même en Espagne: nous nous sommes efforcés bien souvent, mais en vain, de surprendre ces oiseaux; maintes fois, malgré toute notre habitude de la chasse, nous avons dû nous en retourner les mains vides.

**Captivité.** — En captivité, la soulcie des roches cause peu d'embarras et beaucoup de plaisir. Elle devient très-vite confiante; elle vit en bonne harmonie avec les autres oiseaux, et sa douceur la rend très-agréable. Mon père en éleva une, qu'il avait prise toute jeune, et eut le plaisir de la voir s'appivoiser parfaitement. « Elle reste tranquille, raconte-t-il, et ne s'agite nullement quand on descend sa cage pour lui donner à manger, et ne s'effraye pas, quand on enlève son auge. Elle est même assez confiante, pour engager sa tête entre mes doigts, lorsque je lui donne à manger. Elle prend dans la main les mouches, dont elle est très-friande. Lorsque je suis occupé, le matin, et que je néglige de lui donner sa nourriture, elle m'en fait souvenir par ses cris répétés. » Bolle, de son côté, vante les soulcies qu'il a eues en captivité.

En les soignant bien, on peut les faire se reproduire en cage; Toussencel, du moins, en rapporte un exemple.

## LES COCCOTHAUSTIDÉS — COCCOTHAUSTÆ.

*Die Kernbeisser, The Hawfinch.*

Un passereau très-curieux, le gros-bec, est d'ordinaire rangé parmi les pinsons; mais il peut à bon droit être regardé comme le type, non-seulement d'un genre, ce qui est admis depuis longtemps, mais bien d'une famille. Cette famille, il est vrai, est peu nombreuse, et il n'est pas un seul de ses membres qui présente tous les caractères de l'espèce type: si beaucoup de passereaux le rappellent, bien peu lui ressemblent réellement.

**Caractères.** — Les coccothraustidés ont le corps ramassé, lourd; les ailes longues; la

queue relativement courte; les pattes courtes et vigoureuses; la tête forte et surtout un bec solide, épais, pointu, dont la mandibule supérieure est pourvue, en dedans, de cannelures longitudinales; derrière celles-ci est une élévation tuberculeuse, transversale, s'engrenant dans une cavité, entourée d'un bourrelet dur et épais, que présente la mandibule inférieure. Le plumage est riche, abondant; les couleurs en sont agréables, sans être vives.

**Distribution géographique.** — Les espèces de cette famille se rencontrent sur toute la surface

du globe; quelques-unes sont même très-répan-  
dues.

Nous ne connaissons guère que les habitudes  
des espèces européennes.

### LES VERDIERS — *CHLORIS*.

*Die Grünfinken.*

**Caractères.** — Les verdiers n'ont pas de ca-  
ractères physiques bien tranchés; cependant,  
lorsque l'on considère leurs formes générales,  
et surtout lorsqu'on a égard aux mœurs, au  
système de coloration, on est conduit à les dis-  
tinguer génériquement. Ils semblent établir une  
transition entre les pinsons et les gros-becs;  
leur bec est plus faible que chez ceux-ci, mais  
plus fort que chez ceux-là; il est conique, tran-  
chant, à mandibule inférieure légèrement échan-  
crée.

#### LE VERDIER ORDINAIRE — *CHLORA HORTENSIS*.

*Der Grünling.*

**Caractères.** — Le mâle de cette espèce  
(fig. 45) a la face supérieure du corps d'un vert  
olive, la face inférieure d'un vert jaune, les ailes  
d'un gris de cendre, la queue noire. Les neuf pre-  
mières pennes de l'aile, les cinq pennes exter-  
nes de la queue portent des taches jaunes. Le bec  
est couleur de chair, l'iris brun. En hiver, le plu-  
mage paraît plus gris, cette teinte bordant lar-  
gement les plumes.

La femelle est toujours plus grise que le mâle.  
Les jeunes ont des raies longitudinales foncées  
aux parties supérieure et inférieure du corps.

L'oiseau a environ 16 cent. de long et 27 cent.  
d'envergure. La femelle mesure à peu près  
1 cent. et demi en moins de longueur, et 2 cent.  
d'envergure.

**Distribution géographique.** — Le verdier  
habite toute l'Europe, les contrées les plus sep-  
tentrionales exceptées, et une grande partie de  
l'Asie; il manque en Sibérie. Au Japon, il est  
remplacé par une espèce très-voisine. Il est  
très-commun dans le midi de l'Europe, en Es-  
pagne notamment; même, chez nous, il est un  
des passereaux les plus répandus.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il recherche  
surtout les endroits fertiles, où de petits bois  
alternent avec des champs, des prairies, des  
jardins; ou se trouve au voisinage des habita-  
tions, et il évite les grandes forêts. Chez nous,  
le verdier est un oiseau voyageur; du moins,  
la plupart de ceux qui passent l'été dans nos

contrées, émigrent en hiver; en Espagne, il n'en  
est plus de même, ils y demeurent toute l'année.  
Il est probable que ceux que l'on rencontre en  
hiver sous nos latitudes, vivent, en été, encore  
plus au nord.

Ce n'est qu'au moment des voyages que les  
verdiers se réunissent en grandes troupes, se  
joignant aux pinsons, aux moineaux friquets,  
aux bruants, aux linottes. Le reste du temps, ils  
vivent par paires ou par petites familles. Ils s'é-  
tablissent dans un petit bois ou dans un jardin,  
y choisissent un arbre touffu pour passer la nuit,  
et rôdent aux alentours. On les voit toute la  
journée, cherchant à terre les graines de toute  
espèce. Au moindre danger, ils s'envolent sur un  
arbre voisin, et s'y cachent dans le feuillage.

Quelque lourd qu'il paraisse au premier  
abord, le verdier ordinaire est un oiseau vif et  
agile dans tous ses mouvements. Lorsqu'il est  
au repos, il tient son corps dans une position ho-  
rizontale, et écarte ses plumes; souvent il se re-  
dresse, rabat son plumage, au point qu'on a de  
la peine à le reconnaître. Il marche en sautil-  
lant; son vol est assez facile, ondulé; tantôt il  
écarte fortement les ailes, tantôt il les rabat.  
Avant de se poser, son vol devient vacillant. Il  
n'aime pas trop à se déplacer sans nécessité, et  
cependant, il parcourt d'un trait de grandes dis-  
tances. Au moment de s'envoler, il fait entendre  
un cri d'appel, très-bref, qu'on peut noter:  
*tschick* ou *tscheck*. Son cri de tendresse est : *tzououi*  
ou *schwoumsch*, qu'il prononce avec douceur,  
mais avec assez de force; ce même cri, accom-  
pagné d'un léger sifflement, est son signal d'a-  
vertissement.

Là où le verdier se sait en sûreté, il est peu  
déliant; mais, lorsqu'il est attroué, il se montre  
toujours très-prudent. Il semble alors que cha-  
que individu de la bande rivalise de zèle pour  
veiller au salut de la société. « A l'approche d'un  
homme, dit mon père, ceux qui sont à terre  
s'envolent les premiers, les autres les suivent,  
mais ils ne tardent pas à se poser. Il faut souvent  
les chasser pendant un quart d'heure, avant de  
pouvoir en approcher à portée de fusil. » Le  
verdier n'est jamais très-confiant, et même lors-  
que le besoin le presse, il ne pénètre point  
dans les fermes.

Il se nourrit de graines, surtout de graines  
oléagineuses, de colza, de lin, de chanvre, qu'il  
ramasse par terre, comme le pinson. Lorsque  
le sol est couvert de neige, il mange des baies  
de sureau et de sorbier, et ouvre les faines, pour  
en prendre la semence. Mais ce n'est pas sans

peine qu'il en vient à ses fins, et jamais on ne trouve ces graines seules dans son estomac. Le verdier cause souvent des dégâts dans les champs de chanvre, car il ne se laisse pas facilement éloigner de ces endroits, où il trouve sa nourriture favorite. Il est souvent nuisible dans les jardins potagers ; mais l'utilité dont il est, en mangeant les graines des mauvaises herbes, l'emporte sur le mal qu'il peut faire.

Le verdier a deux couvées par an, et trois dans les bonnes années. Avant l'accouplement, le mâle fait continuellement entendre sa voix. En chantant, il s'élève obliquement dans l'air, bat des ailes, les relève jusqu'à ce que leurs pointes viennent presque à se toucher, se balance de côté et d'autre, décrit des cercles, et revient lentement à l'arbre d'où il est parti. Si un rival approche, il le pourchasse avec ardeur, et lui livre un combat plus ou moins acharné. La femelle assiste tranquillement à tous ces témoignages de sa tendresse.

Le nid, construit sur un arbre ou dans une haie, à une bifurcation, contre une grosse branche, est formé de divers matériaux. Des ramilles sèches, des racines, des chaumes, en constituent la charpente ; elle est recouverte de matières semblables, mais plus fines, entremêlées de mousses, de lichens, de brins d'herbe entrelacés, de crins, de poils, d'un peu de laine. Ce nid est bien moins artistement construit que celui du pinson ; il n'est ni très-solide, ni très-épais. Sa forme est à peu près celle d'une demi-sphère : il a près de 8 cent. de diamètre à l'ouverture, et 6 cent. de profondeur. La femelle le construit presque entièrement ; dans tous les cas, le mâle lui vient fort peu en aide.

À la fin d'avril, a lieu la première ponte ; à la fin de juin, la seconde, et quand il y en a une troisième, c'est au commencement d'août. Chaque ponte est de 4 à 6 œufs, longs de 20 à 23 millim., très-renflés, à coquille mince et lisse, d'un blanc bleuâtre ou argentés, avec des points et des taches plus ou moins distincts d'un rouge pâle ; ces points et ces taches occupent surtout le gros bout, où ils sont réunis sous forme de cercle.

La femelle couve seule pendant quatorze jours, et tant qu'elle est sur les œufs le mâle lui apporte à manger. Les deux parents se chargent d'élever leurs petits ; ils leur donnent d'abord des graines dépouillées de leurs enveloppes, et ramollies dans leur jabot ; plus tard, des graines entières. Quelques jours après qu'ils ont pris leur essor, les petits sont abandonnés à eux-

mêmes, et les parents s'occupent d'une nouvelle couvée. Les jeunes se réunissent alors en bandes, qui errent de côté et d'autre, et les parents les rejoignent, quand l'œuvre de la reproduction est terminée.

Les petits carnassiers et les rapaces, les écuireux, les loirs, les corbeaux, les pies, les geais détruisent beaucoup de nids de verdiers, et s'emparent, quand ils le peuvent, des adultes. Des parasites vivent dans leur plumage et dans leurs viscères.

**Chasse.** — De tous leurs ennemis, l'homme est le plus redoutable ; friand de leur chair, il les chasse au fusil ; il les prend au moyen de trappes, de gluaux, de lacets, de pièges de toute espèce.

**Captivité.** — On ne peut recommander le verdier comme oiseau d'appartement. Son chant est trop insignifiant, sa tenue trop gauche, pour captiver l'intérêt. On ne peut le mettre avec d'autres passereaux, car il est querelleur, et trouble ses compagnons de captivité. Il se reproduit très-facilement en cage, et les jeunes, s'ils sont à bonne école, auprès d'un pinson ou d'un serin des Canaries, apprennent à bien chanter, tout en conservant certaines notes, qui peuvent les charmer, mais qui ne laissent pas que d'être fort désagréables à l'oreille de l'amateur.

## LES GROS-BECS — *COCCOTHRAUSTES*.

*Die Kernbeisser, The Hawfinch ou Grosbeaks.*

**Caractères.** — Ce genre, qui a donné son nom à la famille, est caractérisé par un bec énorme, dont la base est généralement aussi large que la tête ; des ailes moyennes ; une queue courte, et des rémiges secondaires coupées carrément à l'extrémité.

### LE GROS-BEC COMMUN — *COCCOTHRAUSTES VULGARIS*.

*Der Kirschkernbeisser, The Hawfinch ou Grosbeak.*

**Caractères.** — Le gros-bec commun, le type et l'unique représentant de ce genre, est le plus lourd, le plus massif de tous les passereaux de nos contrées. Le mâle a 19 cent. de long, 33 cent. d'envergure ; la queue mesure à peine 6 cent., et l'aile pliée 10 cent. La taille de la femelle est de 1 cent. et demi plus petite que celle du mâle, et son envergure mesure près de 3 cent. de moins.

Il a la partie antérieure de la tête d'un gris

jaune ; la partie postérieure et les joues d'un brun jaune ; la nuque d'un gris cendré ; le dos brun clair ; la face inférieure du corps gris brun châtain ; la gorge noire ; les ailes noires, avec une tache blanche au milieu ; le bec d'un bleu foncé au printemps, gris en automne et en hiver, plus foncé à la pointe qu'à la base ; l'iris gris clair ; les pattes d'un rougeâtre clair.

La femelle a des couleurs plus claires que le mâle. Les jeunes ont la tête d'un gris jaune, la nuque d'un brun jaunâtre, le dos gris-brun, la face inférieure du corps blanc grisâtre, les flancs et la gorge gris à reflets rougeâtres, tachetés en travers de brun ou de noirâtre. Les pennes médianes de la queue sont élargies à leur extrémité et tronquées.

L'espèce offre des variétés accidentelles nombreuses.

**Distribution géographique.** — La zone tempérée de l'Europe et de l'Asie est la patrie du gros-bec. La Suède et les provinces occidentales et méridionales de la Russie d'Europe forment la limite nord de son aire de dispersion. En Sibérie, il habite, en été, toute la contrée, depuis la frontière européenne jusqu'aux sources de l'Amour. En Allemagne, c'est un oiseau voyageur ; ceux que l'on trouve en hiver viennent très-probablement du nord de l'Europe. Il est seulement de passage dans les contrées méridionales. Il traverse ainsi l'Espagne, où il niche peut-être dans les provinces du nord, et arrive en Afrique, en Algérie et au Maroc. Jamais je ne l'ai observé en Égypte.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos pays, le gros-bec est commun dans certaines localités, rare dans d'autres ; néanmoins, il est bien connu partout, car il rôde de tous côtés. Il choisit comme séjour d'été les montagnes et les collines boisées, mais en évitant les forêts de conifères. D'après Radde, il n'en serait pas ainsi dans la Russie méridionale, et il envahirait les steppes, au fur et à mesure qu'on les boise. Il n'habite cependant les forêts que pendant l'époque des amours ; cette époque une fois passée, il erre avec ses petits dans la campagne, et arrive dans les jardins et les vergers.

Le gros-bec vulgaire commence ses voyages à la fin d'octobre ou en novembre, et il revient en mars : toutefois, quelques-uns ne retournent qu'en mai ; ainsi, à la fin de ce mois, j'ai observé à Madrid un vol de gros-becs vulgaires.

En été, les couples se choisissent un assez grand domaine dans la forêt ou dans un parc, de préférence au voisinage des cerisiers, et y

recherchent les arbres les plus élevés. Ils passent la nuit dans la forêt, à la cime touffue d'un arbre, le mâle et la femelle se tenant pressés l'un contre l'autre, sur la même branche.

Comme on peut l'attendre de son organisation, le gros-bec est lourd et paresseux. Il reste longtemps à la même place, ne se dérange pas volontiers, hésite quelque temps avant de s'envoler, ne parcourt pas d'un trait une longue distance, et finit toujours par revenir à l'endroit d'où il a été chassé. Il se meut avec assez d'agilité au milieu des branches ; à terre, il est maladroit, ses pattes étant trop courtes pour son gros corps. Son vol est lourd, mais rapide et bruyant. Il donne de grands coups d'aile, et vole en lignes ondulées. Avant de se poser, il a l'habitude de planer un instant.

Il ne faudrait cependant pas, de l'apparence lourde de cet oiseau, conclure à sa stupidité. Le gros-bec est rusé et prudent ; il connaît ses ennemis et sait se tenir sur ses gardes. « Il n'aime pas à se déplacer, dit mon père, mais, même en mangeant, il est toujours attentif ; il aperçoit le danger, et cherche à y échapper en se cachant dans le feuillage ou en prenant la fuite. Il sait quand il peut sortir de sa retraite. Lorsque les arbres sont couverts de leurs feuilles, on l'entend longtemps avant de l'apercevoir. Il se cache assez bien pour que j'aie plusieurs fois lancé des pierres sur d'autres arbres que celui où il était posé, car je ne pouvais le voir. Quand il est effrayé, il se perche sur la plus haute branche pour pouvoir veiller de loin au danger qui le menace. A sa ruse, se joint une grande prudence. Dans ma jeunesse, je guettai une fois pendant huit jours, avant de pouvoir le tuer, un gros-bec qui venait devant ma fenêtre manger les graines de chou dans le jardin, tant il était prudent et rusé. Il semblait connaître parfaitement les armes à feu. »

Lorsque des gros-becs réunis en troupe se sont abattus sur un cerisier, ils se laissent alors approcher plus facilement, bien que, là encore, les vieux se montrent fort circonspects, se tenant longtemps silencieux et ne faisant entendre leur voix qu'au moment de s'envoler. A l'étranger, le gros-bec n'est pas moins prudent que dans sa patrie ; il ne se fie pas plus aux Arabes et aux Espagnols, qu'à ses compatriotes de l'Europe centrale.

Le gros-bec aime surtout les graines renfermées dans un noyau épais. « Il semble préférer à tout, dit mon père, les graines des hêtres et des chênes. Il entame les cerises, jette la pulpe,

ouvre le noyau et mange la graine qui s'y trouve. Il fait cela en moins d'une minute, et avec une telle force que l'on en entend le bruit à une trentaine de pas. Il fait de même du fruit du charme. Les graines qu'il avale passent de suite dans son estomac, et ce n'est que lorsqu'il est plein qu'elles s'arrêtent dans le jabot. Lorsque les arbres sont dépouillés, le gros-bec cherche les graines qui sont tombées à terre; c'est pourquoi, à la fin de l'automne et en hiver, on le voit sautiller sur le sol. Il aime aussi les céréales, et cause souvent de grands dégâts dans les champs et dans les jardins. On ne peut se figurer combien un seul de ces oiseaux peut détruire de pieds de plantes. »

En hiver, il mange les graines des sorbiers. Il se nourrit en outre de bourgeons et d'insectes, surtout de coléoptères et de leurs larves. « Souvent, dit Naumann, il prend des hannetons au vol, et les dévore, perché sur un arbre, après en avoir rejeté les ailes et les pattes. J'en ai vu s'abattre sur des champs récemment labourés, y prendre des insectes, et les apporter à leurs petits. »

Suivant que la saison est ou n'est pas favorable, le gros-bec niche une ou deux fois, au mois de mai et au commencement de juillet. Chaque paire se cantonne, et ne souffre aucune de ses semblables dans les limites du domaine qu'il a choisi. Le mâle est sans cesse en mouvement, il erre d'un arbre à l'autre, et se perche sur les hautes branches, d'où il fait entendre continuellement sa voix.

Son chant n'est pas fort goûté : Naumann le range même parmi les plus déplaisants. Ce sont des cris aigus, d'autres roulants, et lorsque plusieurs mâles réunis chantent ensemble, c'est un bruit particulier, désagréable, que l'on entend de loin. Ces chansons qui nous choquent, n'exercent pas la même influence sur la femelle : elle en est charmée. Le mâle lui-même se complait dans son chant ; car il prend toutes les postures imaginables pour exprimer sa propre satisfaction.

Le nid est construit sur de petites branches, à une plus ou moins grande hauteur du sol ; d'ordinaire, il est très-bien caché. Le fond est formé de branches sèches, de tiges d'herbes, de racines, etc. ; puis vient une couche de mousse et de lichens ; l'intérieur est tapissé de petites radicules, de poils, de crins, de flocons de laine. Les parois n'en sont pas épaisses, mais il y a un certain art dans sa construction. Ce nid est facilement reconnaissable à sa grande largeur. Il contient de trois à cinq œufs, de 3 cent. de

long, épais en proportion, de couleur gris verdâtre ou jaunâtre, tachés, rayés, veinés plus ou moins distinctement de brun, de brun noir, de gris foncé, de brun clair :

La femelle couve presque constamment : elle n'abandonne ses œufs, vers le milieu de la journée, que pour aller pâturer, et, durant son absence, le mâle la remplace. Les deux parents nourrissent leurs petits, et les soignent longtemps après qu'ils ont pris leur essor. Les jeunes, avant plusieurs semaines, sont impuissants à broyer eux-mêmes les noyaux de cerises.

« Une famille de ces oiseaux, dit Naumann, a bien vite dévalisé un cerisier. Une fois que les gros-becs ont rendu visite à un verger, ils y reviennent tant qu'il y a des cerises, et tous les cris, tous les bruits ne peuvent les en éloigner ; les épouvantails ne les effarouchent pas longtemps ; le seul moyen efficace est de les tirer. C'est surtout aux cerises aigres qu'ils s'attaquent. Ils font aussi beaucoup de mal dans les jardins potagers, en mangeant les graines et les pois. Ils dévalisent les sorbiers, et enlèvent ainsi au chasseur les baies dont il amorce ses pièges. Ils sont insatiables ; et, de plus, ils ont l'habitude de retourner continuellement au même endroit, jusqu'à ce qu'ils y aient tout mangé. »

**Chasse.** — Aussi n'est-il pas étonnant, que l'homme cherche à les détruire par tous les moyens possibles : gluaux, lacets, trappes, pièges de toute espèce leur sont dressés, et on les tire sans miséricorde.

Les gros-becs ont encore d'autres ennemis : ils deviennent souvent la proie des faucons et des autres rapaces ; leurs jeunes sont mangés par les martres, les geais, les corbeaux. Mais leur prudence extraordinaire leur permet souvent d'échapper au danger.

**Captivité.** — Les gros-becs ne sont pas très-agréables en captivité. Ils sont, il est vrai, faciles à nourrir avec du colza, des graines de lin, du chènevis, des noyaux de prunes et de cerises, de la salade ; ils s'approprient même rapidement, mais ils sont maussades, et peuvent être dangereux pour les autres oiseaux. D'un naturel querelleur, ils mettent la discorde dans la volière où on les enferme. « J'ai eu un gros-bec, raconte Lenz, qui vécut trois ans avec d'autres oiseaux, notamment avec des serins des Canaries. Ceux-ci se reproduisaient, et le gros-bec ne fit jamais de mal à leur progéniture. La quatrième année, il lui prit fantaisie d'assister mes serins. Il les aida à construire et à réparer leur nid ;

mais, à la fin, il se mit à manger les œufs et les petits, et je dus l'enlever. »

Il faut se méfier de ses coups de bec, car il mord jusqu'au sang, et ne lâche pas facilement prise.

Un étudiant de l'Université d'Iéna avait un gros-bec que ses camarades prenaient souvent plaisir à enivrer. Mon père, qui a vu cet oiseau, dit que rien n'était plus facile. On remplissait de bière un tuyau de plume que l'on présentait au gros-bec, par son extrémité ouverte. Celui-ci le saisissait entre ses mandibules et recevait dans son bec la bière qu'il contenait. Il suffisait de répéter ce manège quelquefois, pour que le gros-bec fût ivre. Il excitait alors l'hilarité par sa démarche chancelante.

## LES HESPÉRIPHONES — HESPERIPHONA.

*Die Abendkernbeisser.*

**Caractères.** — Les hespériphones se distinguent des gros-becs proprement dits, avec lesquels quelques auteurs les confondent, par une queue un peu plus longue.

### L'HESPÉRIPHONE CRÉPUSCULAIRE — HESPERIPHONA VESPERTINA.

*Der Abendkernbeisser.*

Cet oiseau, un des plus beaux coccothraustidés, peut-être même le plus beau, a reçu le nom de *crépusculaire*, parce que Cooper, qui le découvrit, croyait que ce n'était que pendant le crépuscule que « l'on entendait sa voix triste et surprenante, sans que l'on pût voir l'oiseau lui-même. » De nouvelles observations ont infirmé cette opinion; néanmoins, l'oiseau mérite toute notre attention.

**Caractères.** — L'hespériphone crépusculaire, ou l'*oiseau de sucre*, comme l'appellent les Indiens, a de 22 à 23 cent. de long, sur lesquels 8 cent. appartiennent à la queue. L'aile a 13 cent. de son pli à la pointe. Le mâle a la partie supérieure de la tête, les ailes et la queue d'un noir foncé; une bande sus-oculaire, le milieu du dos, toute la face inférieure du corps, les tectrices inférieures de l'aile et de la queue d'un jaune vif; la nuque, les côtés de la tête, le cou, le dos, la poitrine d'un brun olive foncé; les épaules jaunes, à reflets verdâtres; les dernières plumes des ailes d'un blanc éclatant. Toutes ces couleurs sont vives, sans être bien nettement séparées; elles passent insensiblement de l'une

à l'autre, et cela augmente encore la beauté de l'oiseau.

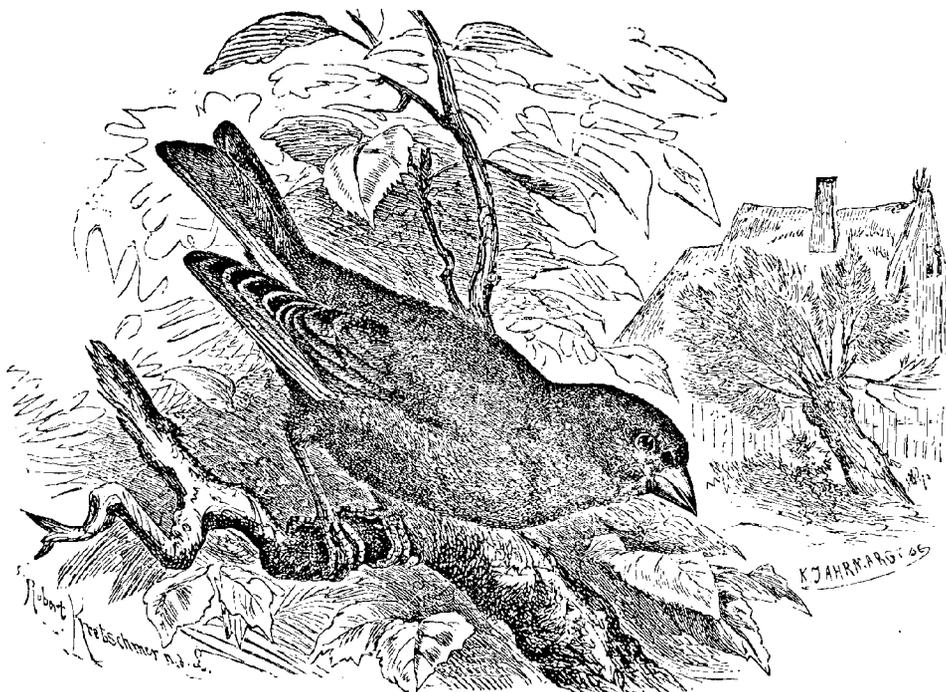
La femelle n'a ni bande jaune sus-oculaire, ni tache blanche aux ailes. Elle est d'une teinte plus pâle, plus grisâtre; elle a les plumes des ailes blanches au bout.

**Distribution géographique.** — Ni Wilson ni Audubon n'ont pu observer par eux-mêmes ce superbe oiseau. Richardson dit qu'il est très-commun dans les forêts d'érables des plaines du Saskatchewan. Townsend le trouva fréquemment sur les bords de la rivière Columbia.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Les hespériphones crépusculaires, écrit Townsend à Audubon, sont très-nombreux dans les forêts de pins. On ne peut traverser un bouquet de ces arbres sans en voir des bandes considérables. Ils sont peu sauvages, peu déflants, aussi peut-on en prendre beaucoup très-facilement. On a dit qu'ils restaient silencieux et tranquilles tout le jour, et ne chantaient qu'au crépuscule; mais, dans ces forêts, on entend continuellement leur voix, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Alors, ils se retirent dans la cime des vieux pins, et ne bougent plus jusqu'au matin: c'est là ce que j'ai observé. Je ne veux pas dire pour cela qu'il en soit de même en toute saison et dans toute circonstance. Actuellement, au mois de mai, ces oiseaux sont en train de couvrir.

« Ils paraissent être très-sociables, du moins, on ne les voit que très-rarement isolés. Ils se nourrissent des graines des pins et d'autres arbres; ils recueillent les fruits que portent les fortes branches; quant à ceux des petites, ils les font tomber en sautant sur le rameau et en l'agitant. Ils mangent en quantité les larves de la grande fourmi noire; c'est sans doute pour cela qu'on les voit souvent perchés sur les branches des petits chênes, à la lisière des forêts.

« Leur voix, qu'ils font toujours entendre lorsqu'ils sont en quête de nourriture, est criarde; j'ai cru longtemps que c'était leur signal d'avertissement. Vers midi, les mâles montent jusque sur les branches les plus élevées des pins, et commencent à chanter. Leur chant est misérable, et on dirait qu'ils en ont conscience; ils se taisent souvent, et paraissent très-mécontents d'eux-mêmes. Puis, après un long silence, ils recommencent, mais sans plus de succès. Leur chant n'est qu'un trille court, ressemblant extraordinairement aux premières notes de la chanson du merle voyageur; mais il est moins doux, et s'arrête subitement, comme si l'oiseau était hors d'haleine. A mon avis, ce chant, si j'ose lui don-



Corheil, Créte Filis, impr.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 45. Le Verdier ordinaire (p. 138).

ner ce nom, est ennuyeux et fatigant à entendre. Chaque fois j'en attendais la suite, et chaque fois mon attente était déçue. »

Aucun auteur ne donne des renseignements sur le mode de reproduction de l'hespérophone crépusculaire. L'on ne doit pas tuer souvent ce bel oiseau ; car il est excessivement rare dans toutes les collections.

### LES GÉOSPIZES — *GEOSPIZA*.

*Die Nussbeisser.*

**Caractères.** — Les géospizes sont remarquables par leur bec volumineux, aussi élevé que long, à sommet arqué et dépassant le haut du front, à bords sinueux. Ils sont encore caractérisés par un corps trapu, épais, et des tarsi hauts et robustes.

Plusieurs espèces appartiennent à ce genre. Nous consacrerons quelques lignes à la suivante, comme étant la plus remarquable.

#### LE GÉOSPIZE A GROS BEC — *GEOSPIZA MAGNIROSTRIS*.

*Der Nussbeisser.*

**Caractères.** — Le mâle est d'un noir de corbeau, avec le croupion cendré ; le bec d'un brun de corne, et les pattes noires. La femelle est grise, tachée de brun.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite les îles Galapagos.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le géospize à gros bec, d'après Darwin qui l'a observé, a l'habitude de se tenir en grandes bandes à terre. Il se nourrit de graines de graminées, dont il y a ample récolte dans ces îles, principalement des tiges succulentes de l'*Opuntia galapageia*, qui les aident, par l'humidité qu'elles renferment, à supporter les besoins de la soif. Le même naturaliste ajoute qu'ils sont peu farouches et qu'il vit un de ces oiseaux tranquillement perché sur le dos d'un lézard gigantesque.

### LES PITYLIDÉS — *PITYLI*.

*Die Papageifinken.*

**Caractères.** — L'Amérique, et surtout l'Amérique du Sud, est riche en passereaux coniro-

BREHM.

tres qui se séparent des gros-becs proprement dits, pour constituer une famille à part. Bur-

III — 236

meister leur donne le nom collectif de *passereaux-perroquets*. Ce sont des coccothraustidés, à bec très-fort, épais, bombé, conique; à mandibule supérieure crochue, échancrée et dépassant la mandibule inférieure, à bords plus ou moins incurvés; à ailes courtes, la troisième et la quatrième étant les plus longues; à queue longue, arrondie ou pointue rarement tronquée. Leurs pattes sont vigoureuses; leurs tarses assez élevés, leurs doigts de moyenne longueur. Ils ont un plumage abondant, assez mou, d'ordinaire sans éclat métallique, généralement gris ou gris vert d'olive, rarement jaune, rouge ou noir, plus rarement encore varié.

**Distribution géographique.** — L'Amérique du Sud est la véritable patrie de ces oiseaux; quelques rares espèces, seules, habitent l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les pitylidés ont les habitudes et de nos gros-becs et de nos bouvreuils: ils habitent de préférence les buissons et la lisière des forêts. Ils se nourrissent de graines dures, de baies et d'insectes. La plupart ne font entendre qu'un cri d'appel fort bref; quelques-uns sont de véritables oiseaux chanteurs, et fort recherchés de la part des amateurs d'oiseaux.

## LES GUIRACAS — *GUIRACA*.

*Die Kernknacker.*

**Caractères.** — Les guiracas ont un bec court, très-bombé, renflé sur les côtés, à mandibule inférieure plus épaisse, à la base, que la supérieure. Leurs ailes sont médiocres et larges, leur queue est courte et légèrement arrondie; leurs doigts sont faibles et courts; leurs ongles, grêles; leur plumage est mou et brillant.

### LE GUIRACA DE LA LOUISIANE — *GUIRACA LUDOVICIANA*.

*Der rosenbrüstige Kernknacker.*

Ce bel oiseau, qui établit la transition entre les coccothraustidés, d'un côté, et les pitylidés, de l'autre, mérite de figurer en tête de cette dernière famille.

« Un jour du mois d'août, raconte Audubon, j'avais péniblement le long de la rivière du Mohawk, lorsque la nuit me surprit. Je connaissais peu la contrée, aussi je résolus d'attendre le matin, dans l'endroit où je me trouvais. La soirée était chaude et belle; les étoiles se réfléchissaient dans l'eau; au loin, retentissait le murmure d'une cascade. J'allumai du feu sous un

rocher, et m'étendis auprès. Les yeux fermés, je donnai libre cours à mon imagination, et me trouvai bientôt dans le pays des rêves. Tout à coup, je fus saisi par le chant du soir d'un oiseau, un chant si harmonieux, si retentissant au milieu du silence de la nuit, que le sommeil s'enfuit à l'instant de mes paupières. Jamais musique ne m'avait autant réjoui le cœur. Ce chant me rendait heureux. Je pourrais presque dire que la chouette elle-même était impressionnée par cette douce harmonie; elle restait muette. Longtemps après que l'oiseau eut fait silence, je restai sous cette douce impression, et ce fut ainsi que je m'endormis. »

**Caractères.** — L'oiseau, dont le naturaliste américain parle en termes si enthousiastes, est le guiraca de la Louisiane ou *gros-bec à poitrine rose*, comme quelques naturalistes l'ont nommé (fig. 46), espèce dont le plumage caresse l'œil autant que son chant flatte l'oreille. Il a 20 cent. de long et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent. et la queue 7. La tête, le cou, la nuque, le dos, les ailes, la queue sont d'un noir luisant; les petites tectrices supérieures de l'aile, l'extrémité des tectrices moyennes, la partie basilaire des rémiges primaires sont blanches, ce qui produit une double bande. Les barbes internes des trois pennes externes de la queue, les côtés de la poitrine et le ventre sont également blancs. La partie inférieure du cou et la partie médiane de la poitrine sont d'un rouge carmin; cette couleur, mais un peu plus claire, est aussi celle des tectrices inférieures de l'aile. Le bec est blanchâtre, l'iris brun clair, les pattes sont brunes.

La femelle a les parties supérieures d'un gris olive, tachetées de brun; la tête ornée d'une bande longitudinale jaune, tachée de brun foncé, et limitée de chaque côté par un liséré de même couleur; deux lignes blanches, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de l'œil; les lorums bruns; les deux bandes transversales des ailes plus pâles et moins accusées que chez le mâle; les rémiges et les rectrices brunes; la face inférieure du corps d'un brun jaune; le cou, la poitrine et les flancs tachetés de brun foncé; les tectrices inférieures de l'aile lavées de rose.

**Distribution géographique.** — « J'ai souvent observé, dit Audubon, ce charmant oiseau dans la partie inférieure de la Louisiane, dans le Kentucky, aux environs de Cincinnati, dès le mois de mars, époque à laquelle il se dirige vers l'est. Je l'ai vu, au moment de ses voyages, en Pensylvanie, dans l'état de New-York et dans les autres états de

l'Est, dans les possessions britanniques, depuis le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse jusqu'à Terre-Neuve, où il niche très-souvent; jamais je ne l'ai vu ni au Labrador, ni sur les côtes de la Géorgie et de la Caroline. Il se trouve cependant dans les montagnes de ces deux derniers États. A la fin de mai, j'en rencontrai un grand nombre sur les bords de la rivière Schuylkil, à 20 ou 30 milles de Philadelphie; j'en observai beaucoup dans les grandes forêts de pins de la Pensylvanie, mais plus encore dans l'État de New-York, surtout le long des fleuves. Cet oiseau est aussi très-commun aux bords des lacs Érié et Ontario.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Le gros-bec à poitrine rose vole droit devant lui, et avec une certaine grâce. Dans ses migrations, il vole à une grande hauteur au-dessus des forêts, faisant entendre de temps à autre un cri clair et perçant; une fois posé, il se tait. Vers le coucher du soleil, il se perche sur la cime d'un des arbres les plus élevés; il y reste quelque temps, le corps droit, roide, puis il s'enfonce dans le fourré, et disparaît au milieu du feuillage pour y passer la nuit. »

Le guiraca de la Louisiane se nourrit de graines de toute espèce, notamment de graines de graminées, de baies, de bourgeons, de jeunes fleurs. Il chasse les insectes, et les prend souvent au vol.

Audubon trouva des nids de cette espèce, de la fin de mai au mois de juillet, dans les branches supérieures des petits buissons, souvent sur des arbres élevés, et généralement au voisinage de l'eau.

Le nid du guiraca de la Louisiane est formé de branches sèches, entrelacées avec des feuilles et des morceaux d'écorce de vigne sauvage. Intérieurement, il est tapissé de petites racines et de crins. Chaque couvée est de quatre œufs; l'espèce paraît n'en avoir qu'une par an. Les deux parents couvent alternativement. Ce n'est qu'à l'âge de trois ans que les jeunes sont dans tout l'éclat de leur beauté. Lorsqu'ils viennent de naître, les parents les nourrissent d'insectes; plus tard, ils leur donnent des graines, qu'ils ont fait ramollir dans leur jabot.

**Captivité.** — Les quelques amateurs qui ont publié des observations sur la vie de ce guiraca, sont unanimes à le vanter. C'est un des oiseaux chanteurs les meilleurs et les plus infatigables. Son chant est varié et harmonieux. Les notes en sont pleines et nettes. Lorsque le temps est beau, il chante la nuit. « Il a, dit Nuttall, les sons variés et harmonieux du rossignol; il semble s'enivrer lui-même de son chant, s'exciter

jusqu'au plus haut degré. Tantôt, ce sont des notes tremblotantes, tantôt ce sont des notes pleines et nettes; un instant plaintives, elles deviennent animées, puis tendres au possible. Je crois qu'aucun de nos oiseaux, l'oiseau moqueur excepté, ne le surpasse sous ce rapport. »

Bachmann écrit à son ami Audubon, au sujet de la vie de cet oiseau en captivité: « Un matin, je tirai un superbe gros-bec à poitrine rose mâle. Il n'était que blessé à la patte; il tomba néanmoins de l'arbre, et je pus le prendre avant qu'il fût revenu à lui. N'ayant pas de cage disponible, je le laissai voler dans la pièce qui me servait de cabinet de travail. Au bout d'une heure, il parut avoir faim. Il ne toucha pas aux grains de blé que je lui donnai, mais mangea du pain mollet avec avidité. Le lendemain, il semblait déjà privé; sa patte avait enflé, elle était très-douloureuse; il se mit à mordre sa blessure, et si bien qu'il se coupa complètement la patte. Le moignon guérit en quelques jours, et l'oiseau finit par s'en servir aussi bien que de l'autre patte. Plus tard, je mis mon oiseau dans une cage; il s'y habitua immédiatement. Il n'était nullement difficile pour sa nourriture, toutefois, il préférait le sarrasin et le chènevis aux autres grains. Il était très-friand d'insectes, et mangeait surtout avec plaisir les grillons et les sauterelles. Parfois, il restait des heures entières à guetter des mouches; souvent, il attrapait des guêpes qui voulaient venir goûter aux fruits qu'on avait mis dans sa cage. Par les beaux clairs de lune, il se faisait quelquefois entendre. Sa voix, sans être forte, était très-agréable. Lorsqu'il chantait la nuit, il se tenait immobile, tandis que le jour il accompagnait son chant de battements d'ailes.

« Pendant trois ans, ce fut mon compagnon le plus charmant, le plus agréable. Souvent il se glissa hors de sa cage, mais jamais il ne fit mine de s'échapper. S'envolait-il, il revenait toujours au coucher du soleil. En été, il chantait pendant six semaines, et en automne, pendant quinze jours; le reste de l'année, il ne faisait entendre que son cri d'appel. En hiver, j'étais obligé de le mettre dans une pièce chauffée, car il semblait souffrir du froid: le froid probablement fut la cause de sa mort. »

## LES CARDINAUX — *CARDINALIS*.

*Die Haubenkernknacker, The Cardinals.*

**Caractères.** — Ils sont caractérisés par un corps allongé, des ailes courtes, une queue lon-

gue, échancrée au milieu; un bec court, fort pointu, très-large à sa base, à arête recourbée, à mandibule supérieure fortement bombée; la tête est ornée d'une huppe que l'oiseau peut relever à volonté.

Parmi les espèces qui appartiennent à ce genre, la suivante est bien connue en Europe.

**LE CARDINAL DE LA VIRGINIE — *CARDINALIS VIRGINIANUS*.**

*Der Kardinal, The Cardinal ou Scarlet Grosbeak.*

**Caractères.** — Ce cardinal a 23 cent. de long et 34 cent. d'envergure. L'aile pliée mesure 10 cent., et la queue près de 11.

Le mâle, à l'époque des amours, a des couleurs superbes, bien qu'assez uniformes. Son plumage mou et brillant est d'un rouge foncé. Il a la tête écarlate, la face et la gorge noires. Les plumes des ailes sont d'un brun clair sur les barbes internes, d'un brun foncé le long de la tige; le bec est rouge de corail; l'iris gris-brun foncé; les pattes sont d'un brun clair, nuancé de grisâtre.

La femelle a la huppe plus courte et les couleurs du plumage plus ternes; la partie postérieure de la tête, la nuque, la partie supérieure du dos d'un gris brunâtre; le front, le dessus des yeux, la huppe d'un rouge brun foncé; le dessus des ailes d'un rouge brun foncé; les rémiges et les rectrices bordées de gris brun; la face inférieure du corps d'un brun jaune olive, rougeâtre sur la ligne médiane; le bec d'un rouge moins vif que celui du mâle.

**Distribution géographique.** — D'après Wilson, Nuttall, Audubon, le prince de Wied, A. Gerhardt, le cardinal de la Virginie est répandu dans toute l'Amérique du Nord; très-commun dans les États du Sud, il manque complètement dans les parties les plus septentrionales.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il semble rechercher le voisinage des côtes; on le trouve cependant assez loin vers l'ouest. Si l'hiver est peu rigoureux, il passe toute l'année au même endroit; si le froid est intense, il émigre vers le sud. C'est un magnifique oiseau, que son plumage trahit de loin; il forme un des plus beaux ornements de la forêt, surtout en hiver, où on peut plus facilement l'entrevoir au milieu des arbres dégarnis de leurs feuilles. D'après le prince de Wied, il passe la journée au milieu des branches entrelacées des lianes, et de là, il va faire ses excursions dans les champs et les jardins voisins, si la forêt ne suffit plus à son en-

tretien. On le rencontre au voisinage des villes, comme au plus épais des bois.

« On le voit, dit Audubon, dans les champs, les avenues d'arbres, les jardins, jusque dans l'intérieur des villes et des villages. Il est rare d'entrer dans un jardin, sans y apercevoir cet oiseau rouge, sautiller parmi les branches. Mais partout il est le bien venu, le favori de chacun, tant son plumage est brillant, tant son chant est harmonieux. »

En été, les cardinaux vivent par paires; en automne et en hiver, ils se réunissent par petites bandes. Ils vivent en bonne harmonie avec les autres oiseaux, mais non avec leurs semblables, surtout au temps des amours. En hiver, ils viennent souvent dans les fermes, et là, en compagnie des pigeons, des moineaux, des bruants, ils ramassent les graines devant les granges, pénètrent dans les étables et les écuries, cherchent dans les jardins et dans les champs des fruits de toute nature.

A l'aide de son gros-bec le cardinal de Virginie sait à merveille ouvrir les grains durs du maïs, dépouiller l'avoine de sa balle, broyer le blé; aussi souffre-t-il rarement de la faim. Il trouve un asile pour la nuit dans une meule de foin ou dans la cime d'un arbre, et il supporte ainsi facilement les rigueurs de l'hiver.

Gai, pétulant, actif, c'est à peine s'il se tient une minute en repos à la même place; il est sans cesse en mouvement, voltigeant ou sautillant deci delà; lorsqu'il est perché, il tient son corps horizontal, et laisse pendre la queue, qu'il agite souvent. A terre, il sautille avec assez de rapidité; il se meut dans les branches avec une grande agilité. Son vol est rapide, bruyant, mais il est rarement soutenu. Il relève et abaisse continuellement la queue, l'étale ou la rabat.

Lorsque l'hiver est trop rigoureux, le cardinal émigre et erre dans le pays. En mars, il revient, en compagnie d'autres oiseaux voyageurs, et fait à pied une partie de sa route. D'après Audubon, il va sautillant, se glissant de buisson en buisson, volant d'une forêt à une autre. Comme cela a lieu pour d'autres oiseaux, les mâles arrivent quelque temps avant les femelles.

Peu après son retour, il s'accouple. A ce moment, excités par la jalousie, les mâles cantonnés livrent des combats acharnés aux étrangers. Ils se précipitent avec fureur sur l'intrus qui pénètre dans leur domaine, le pourchassent en poussant des cris aigus, l'attaquent dans l'air, et ne se reposent pas avant que celui-ci ait quitté les environs. Ils reviennent alors, et témoignent

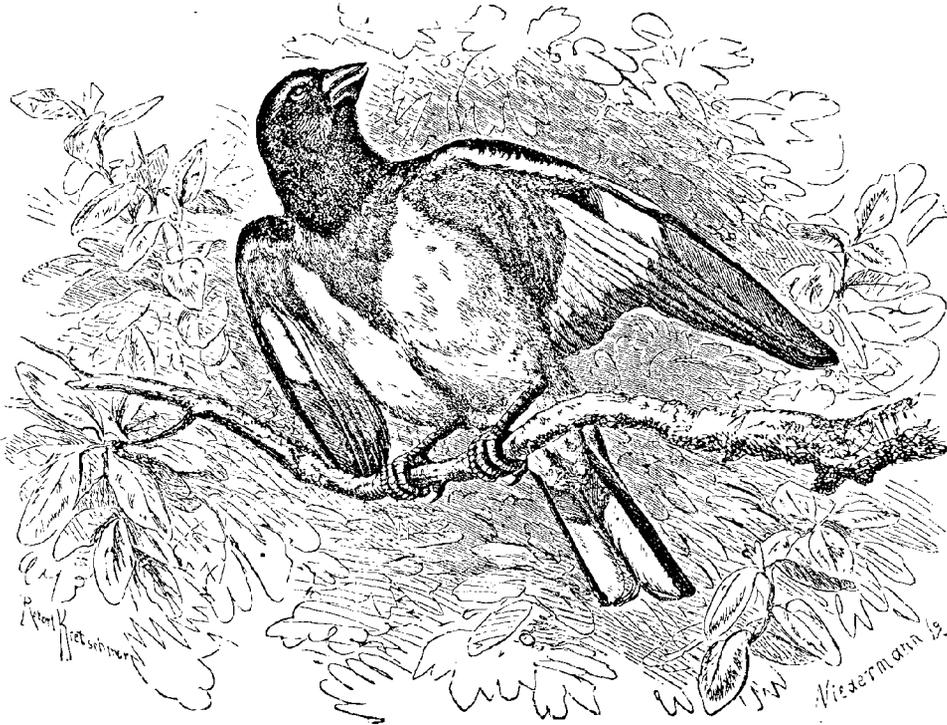


Fig. 46. Le Guiraca de la Louisiane (p. 144).

leur joie par un chant de triomphe. Les deux époux sont très-attachés l'un à l'autre. « Un soir du mois de février, dit Audubon, je pris un cardinal mâle; le lendemain matin, la femelle était près de la cage de son compagnon, et se fit prendre plus tard à son tour. »

Le cardinal de la Virginie niche dans un buisson, dans un arbre, près d'une ferme, au milieu des champs, sur la lisière de la forêt comme au plus épais du fourré. Il semble surtout aimer les bords des cours d'eau. Souvent, on trouve son nid dans le voisinage immédiat d'une maison, et très-souvent à quelques mètres seulement de celui du moqueur. Ce nid est formé de feuilles sèches, de branches, surtout de branches épineuses, enlacées dans des chaumes et des vrilles de la vigne sauvage. L'intérieur est mollement tapissé d'herbes. Les œufs, au nombre de quatre à six, sont d'un blanc sale, tachés de brun-olive. Ils ont la couleur de ceux de la calandre, ou de ceux du moineau domestique. Gerhardt dit n'avoir jamais trouvé une couvée dont tous les œufs fussent de la même couleur.

Dans les États du Nord, le cardinal a rarement plus d'une couvée par an; dans les États du Sud, il en a souvent trois. Les parents ne

gardent leurs petits, après qu'ils ont pris leur essor, que quelques jours seulement.

Le cardinal de la Virginie se nourrit de grains, de céréales, de baies. Au printemps, il mange les fleurs de l'érable à sucre, en été, les baies de sureau; il fait en même temps une chasse active aux coléoptères, aux papillons, aux sauterelles, aux chenilles et autres insectes. D'après Wilson, il se nourrirait surtout de maïs; il mangerait aussi des noyaux de cerises, des pepins de pommes, les graines de diverses baies; et il causerait de grands dégâts dans les ruchers.

Tous les naturalistes américains s'accordent à vanter le chant du cardinal de la Virginie; les observateurs européens, eux, n'y trouvent rien de remarquable. « Je ne peux regarder comme fondée, dit Audubon, cette opinion, répandue en Europe, que le chant des oiseaux d'Amérique n'est nullement comparable à celui des oiseaux, qui peuplent les forêts européennes. Nous ne pouvons mettre en parallèle les immenses forêts de l'Amérique avec les champs cultivés de l'Angleterre, où les oiseaux chanteurs sont rares, ce qui est bien connu; mais si nous comparons entre elles des localités semblables des États-Unis et de l'Europe, nous verrons que le Nou-

veau-Monde est le plus favorisé. Les quelques oiseaux chanteurs que, de nos contrées, on a apportés en Europe, y ont rempli d'étonnement et d'admiration les meilleurs connaisseurs.

« La voix du cardinal ressemble tout à fait à celle du rossignol, et, quelque claire, quelque harmonieuse qu'elle soit, elle est encore bien au-dessous de celle de la grive des forêts et de la grive brune. Notre oiseau moqueur vaut bien le rossignol, et il en est de même de presque tous nos oiseaux chanteurs. Qu'un Européen vienne, par un beau soir de mai, se promener à la lisière de la forêt, et il pourra se faire une idée du concert des oiseaux ! Souvent, on a donné au cardinal le nom de *Rosignol de Virginie*, et certes il mérite son nom, par le chant si clair, si varié, qu'il fait entendre du mois de mars au mois de septembre.

« Ce chant, continue Audubon, est d'abord clair, semblable au son du flageolet ; il diminue peu à peu jusqu'à ce que finalement il s'éteigne. Pendant toute la saison des amours, il lance avec feu ses chansons. Il est conscient de sa force ; il gonfle sa poitrine, étale les plumes roses de sa queue, bat des ailes, se tourne à droite, à gauche, et semble témoigner toute son admiration pour la beauté extraordinaire de sa voix. Ce sont toujours de nouvelles mélodies ; il ne se tait que pour respirer. On l'entend bien avant que le soleil ait doré l'horizon, et jusqu'au moment où les ardeurs de l'astre brûlant forcent toute la création à prendre quelque temps de repos ; mais quand la nature se réveille, le chanteur recommence à dire ses chansons aux échos d'alentour, et il ne se tait que quand les ombres du soir l'environnent. Chaque jour, il cherche à diminuer à sa femelle les ennuis de l'incubation. Bien peu de nous refuseront de payer à ce chanteur ravissant leur tribut d'admiration. Quand, par un ciel obscur, les ténèbres envahissent la forêt, quand on croit la nuit venue, quoi de plus doux que d'entendre résonner tout à coup la voix mélodieuse du cardinal ! combien de fois n'ai-je pas été ainsi ravi de joie ! »

A ces transports poétiques, opposons le jugement des naturalistes européens. « Le chant du cardinal, dit le prince de Wied, n'est nullement distingué ; il est plus surprenant qu'agréable. »

« Le chant de cet oiseau, dit Gerhardt, ne répond nullement à la beauté de son plumage. On peut le noter ainsi : *Dihou, douidouidouidouidouidouidi*. Son cri d'appel est bref ; et s'exprime par *zip* ou *tip*. »

**Captivité.** — Le cardinal n'est pas difficile à

conserver en cage. Les graines les plus simples lui suffisent ; si on lui donne un espace convenable, il peut même se reproduire. Mais il a quelque chose des habitudes de ses parents d'Europe : il est querelleur, et, dans une volière, il trouble continuellement les couveuses. Je ne crois pas lui faire de tort en admettant que c'est lui qui, dans une grande volière commune, a complètement détruit la couvée d'un de ses congénères du Japon.

## LES PAROARES — *PAROARIA*.

*Die Graufinken.*

Les Américains du Sud appellent *cardinal* un oiseau que nous nommons *dominicain*, et qui, avec quelques autres espèces, à dos couleur de plomb, à tête rouge, à ventre blanc, forme le genre *Paroare*.

**Caractères.** — Les paroares sont des oiseaux assez élancés, à ailes assez pointues et arrivant jusqu'au milieu de la queue, qui est arrondie et moyennement longue. Le bec est épais, droit, à peine recourbé à la pointe, les bords en sont légèrement rentrés ; les tarses ont une longueur moyenne et sont vigoureux.

### LE PAROARE DOMINICAIN — *PAROARIA DOMINICANA*.

*Der Dominikanerfink.*

**Caractères.** — Le dominicain (*fig. 47*) à 18 cent. de long et 29 cent. d'envergure ; l'aile mesure 9 cent., la queue 8. La nuque, le dos, les ailes, la queue sont d'un gris-ardoise foncé, la face inférieure du corps est blanche, avec quelques taches d'un gris ardoisé au milieu de la poitrine ; la tête, la gorge, le milieu de la partie antérieure du cou sont d'un rouge de sang foncé ; la région des oreilles est noire ; une bande blanche sépare le rouge du gris de la nuque. Il a la mandibule supérieure d'un noir-ardoise, l'inférieure blanche, l'iris brun, les pattes couleur de chair.

La femelle diffère très-peu du mâle.

**Distribution géographique.** — Le paroare dominicain habite tout le nord du Brésil ; on le trouve à Bahia, au Para, dans le bassin du fleuve des Amazones.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce bel oiseau se voit assez fréquemment en Europe ; il est donc bien connu. Dans sa patrie, on le tient souvent en cage, tout ennuyeux qu'il est ; aussi, ses concitoyens ne peuvent-ils le vanter, comme les Américains du Nord vantent le cardinal.

Il vit avec sa femelle dans les buissons, sur la lisière des forêts. Il n'est nulle part très-commun.

Comme le dit le prince de Wied, c'est un oiseau tranquille, silencieux. Il n'a qu'un cri d'appel assez perçant, et une petite chanson courte et gazouillante.

**Captivité.** — On le tient souvent en cage. Il se fait très-bien à la captivité, et n'est pas difficile à conserver. Il s'est reproduit au jardin zoologique de Francfort.

### LES SPOROPHILES — *SPOROPHILA*.

*Die Gimpelfinken.*

**Caractères.** — Ce genre est caractérisé par un bec semblable à celui du bouvreuil, et crochu à la pointe; par des ailes relativement longues, et une queue courte. La couleur dominante du plumage, du moins chez les mâles, est le noir.

#### LE SPOROPHILE A VENTRE ROUX — *SPOROPHILA MINUTA*.

*Das Pfäffchen.*

**Caractères.** — Cet oiseau, auquel les premiers naturalistes qui l'ont connu ont donné le nom de *prêtre*, n'a que 11 cent. de long. Il est noir en dessus, avec le croupion d'un roux de rouille, la face inférieure du corps a cette dernière teinte.

La femelle est brune en dessus, d'un roux de rouille sur la poitrine, et d'un jaune rouille sur le ventre. Les jeunes avant la première mue ont à peu près le même plumage que la femelle.

**Distribution géographique.** — Le sporophile à ventre roux, comme d'ailleurs tous ses congénères, habite les plaines du Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les sporophiles sont des oiseaux de petite taille. Ils se nourrissent de graines; ils sont gracieux, élégants, et leur voix est harmonieuse; mais ils deviennent nuisibles, en fondant sur les moissons et en les pillant.

**Captivité.** — Les Brésiliens en font des oiseaux d'appartement, et les estiment beaucoup.

### LES CATAMBLYRHYNQUES — *CATAMBLYRHYNCHUS*.

*Die Ruderfinken.*

**Caractères.** — Ce genre, auquel on assigne pour caractères: un bec gros, très-court, obtus,

assez semblable à celui des bouvreuils; des ailes médiocres arrondies; une queue assez allongée, à rectrices un peu étagées et acuminées; des tarses et des doigts longs et forts, ne repose que sur une espèce.

#### LE CATAMBLYRHYNQUE DIADÈME — *CATAMBLYRHYNCHUS DIADEMA*.

*Der Diademruderfink.*

**Caractères.** — Cét oiseau a environ 14 cent. et demi de long; et son aile pliée mesure 6 cent. et demi. Une bande allant du bec à l'œil, les joues, les côtés du cou, la face inférieure du corps sont brun-châtain; il a le front et la partie antérieure de la tête d'un jaune orange; la partie postérieure de la tête et la nuque noires; le dos gris bleuâtre; les ailes gris brunâtre, largement bordées de gris bleu; la queue brunâtre; l'œil et le bec noirs, les pattes brunes.

**Distribution géographique.** — Le catamblyrhyne diadème habite Santa-Fé de Bogota.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'on ne connaît point sa manière de vivre.

### LES PITYLES — *PITYLUS*.

*Die Papageifinken.*

**Caractères.** — Les pityles ont un bec gros, fortement bombé, comprimé latéralement, à bords sinueux, offrant un angle rentrant au milieu, à pointe de la mandibule supérieure formant un crochet obtus. Leurs ailes sont courtes, sub-obtuses, et dépassent à peine le croupion lorsqu'elles sont en place; leur queue est très-longue, ample et légèrement arrondie; leurs tarses sont minces, de hauteur moyenne, et font disparate avec le bec. Leur plumage est assez mou.

#### LE PITYLE BLEU — *PITYLUS CÆRULESCENS*.

*Der Aschblaue Papageifink.*

**Caractères.** — Le mâle de cette espèce a 25 cent. de long, 23 cent. d'envergure; sa queue mesure 11 cent. Il est d'un gris ardoise foncé, reflétant le bleu d'indigo, avec des reflets d'un bleu verdâtre au dos et sur les ailes. La face, les régions ophthalmique et parotique, les parties antérieures et latérales du cou, la gorge, la partie supérieure de la poitrine sont d'un noir foncé; les rémiges sont noires, bordées intérieurement de blanchâtre; les rectrices sont également noi-

res. L'iris est gris-brun ; le bec rouge-cinabre, sauf sur l'arête qui est d'un brun noir foncé ou d'un brun couleur de corne ; les pattes sont brunnâtres.

La femelle a des reflets bleus moins prononcés que le mâle, la gorge est moins foncée, ses couleurs sont généralement plus ternes, et le bec est d'un rouge plus pâle. Les jeunes ont des couleurs moins nettes, moins foncées ; le noir de la gorge moins bien délimité ; et le bec est jaunecitron.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau paraît se trouver dans tout le pays qui s'étend de Saint-Paul jusqu'à Bahia et au delà ; mais il n'est commun nulle part.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il semble éviter les grandes forêts, et se tient de préférence à leur lisière et dans les endroits buissonneux. « Il habite, dit le prince de Wied, le voisinage des plantations isolées, dans les forêts vierges ; on le voit voler au milieu des branches les plus élevées ou se glisser dans les buissons. Son plumage foncé et son bec rouge se détachent très-bien sur le feuillage. D'ordinaire, au moins à cette époque (janvier), ces oiseaux vivent ensemble, par paires ou par familles. Leur cri d'appel, semblable à celui du gros-bec, consiste en un son plus ou moins sifflant. »

C'est là tout ce que nous savons des mœurs du pityle bleu.

### LES CARYOTHAUSTES — CARYOTHAUSTES.

*Die Maskenfinken.*

**Caractères.** — Voisins des pityles, les caryothaustes en diffèrent par un bec un peu moins bombé, moins élevé, moins grand, moins fort, quoique néanmoins son volume soit toujours remarquable et que l'extrémité de la mandibule supérieure soit notablement crochue. Leurs ailes sont relativement longues : fermées, elles atteignent environ la moitié de la queue ; celle-ci est très-courte, légèrement arrondie, les plumes externes n'étant que très-peu plus courtes que les autres. Les pattes sont faibles. Le plumage est roide et offre des couleurs vives.

#### LE CARYOTHAUSTE DU BRÉSIL — CARYOTHAUSTES BRASILIENSIS.

*Der Maskenpapageifink.*

**Caractères.** — Cette espèce a presque la taille du gros-bec d'Europe, soit 18 à 19 cent. de long ;

l'aile pliée mesure 10 cent. et la queue 8. La face est noire ; le front, le dessus des yeux, les côtés de la tête et du cou, la partie inférieure du cou, le milieu de la poitrine et du ventre sont d'un jaune vif ; des traits couleur olive ornent les flancs. Le dos est vert-olive ; les rémiges sont d'un gris brun, bordées de vert en avant, de jaune en arrière ; les rectrices ont la teinte générale des rémiges, avec les barbes internes d'un gris brun fauve, les barbes externes d'un vert olive ; les deux médianes sont presque entièrement de cette couleur. L'iris est brun ; le bec noir, un peu plus clair à sa base ; chez les vieux oiseaux, il est gris de plomb. Les pattes sont couleur de chair.

**Distribution géographique.** — Le caryothauste du Brésil ou à masque, habite une grande partie de l'Amérique, et n'est pas rare au Brésil. On en rencontre de petites bandes dans les forêts de l'intérieur. Dans d'autres localités, on ne le trouve que seul ou avec sa femelle.

On ne sait rien de ses mœurs.

### LES HABIAS — SALTATOR.

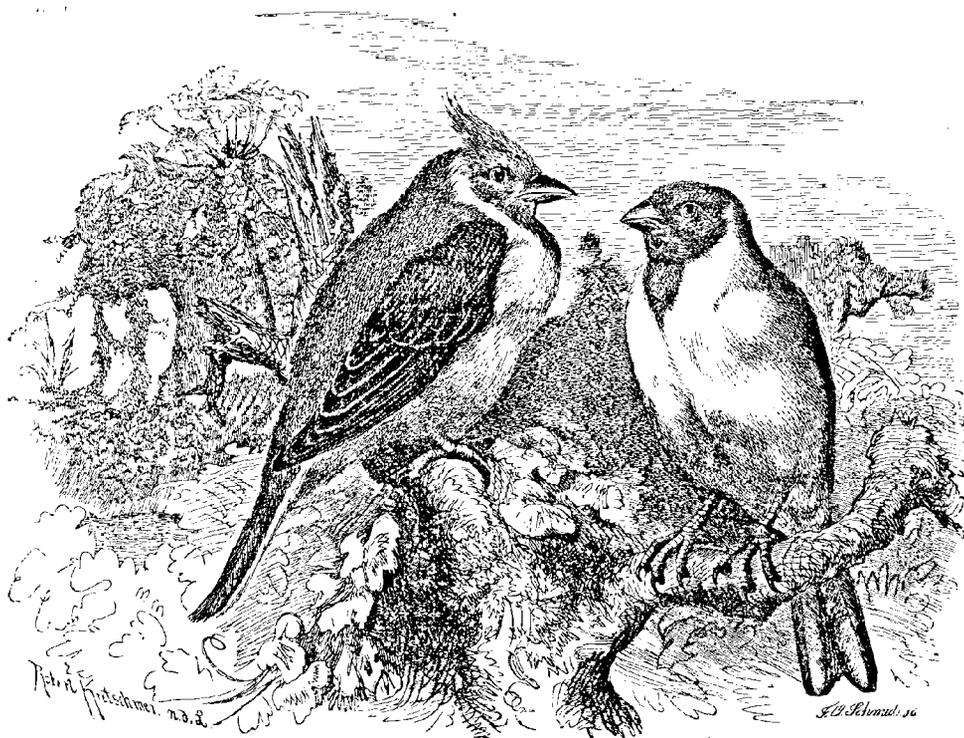
*Die Habias.*

**Captivité.** — Plusieurs pitylidés à gros bec, à ailes courtes, à longue queue, à dos et à ailes vert-olive, et qui habitent l'Amérique du Sud, forment un genre que l'on peut appeler *habias*, du nom que leur ont donné les Guaranas. Ce terme est d'ailleurs maintenant consacré par plusieurs auteurs. Leur queue est longue, brusquement arrondie, les latérales étant seulement un peu plus courtes que les médianes et les intermédiaires ; leurs ailes sont courtes et très-arrondies ; leurs tarses sont épais ; leur bec est fort, élevé, comprimé latéralement, à pointe presque droite ; les bords en sont fortement rentrés, et l'arête est légèrement recourbée.

#### L'HABIA BLEU — SALTATOR CÆRULESCENS.

*Der Capi.*

**Caractères.** — Cette espèce, connue depuis d'Azara, est le *capi* des Brésiliens. C'est un oiseau élégant, de la taille du merle, long de 22 cent., d'une envergure de 33 cent., dont l'aile pliée mesure 11 cent. et la queue 9 et demi. Il a la nuque, le dos, les ailes, surtout les grandes rectrices antérieures, rayés de jaune brun ; une bande allant du bec à l'œil, les sourcils et la gorge blancs ; celle-ci est limitée de chaque côté par une bande noire ; la poitrine est grise dans



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.t

Fig. 47. Le Paroaire dominicain (p. 148).

sa moitié supérieure, blanchâtre dans sa moitié inférieure; le milieu du ventre est également blanchâtre; le croupion et la face interne des ailes sont d'un roux de rouille, taché de gris; la queue est d'un gris d'ardoise foncé; le bec gris-brun, plus clair sur les côtés; l'iris, brun-rouge; les pattes sont d'un noir bleuâtre.

**Distribution géographique.** — L'habia bleu habite le sud du Brésil jusqu'au Paraguay; il est assez commun, depuis la côte orientale jusqu'à la côte occidentale, sur l'un comme sur l'autre versant des Cordillères.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On trouve les habias dans les jardins, les haies, les buissons, les petits bois, mais jamais dans les grandes forêts. Ils y passent toute l'année et on les y rencontre par paires ou par petites troupes. Plusieurs espèces sont souvent réunies ensemble. Ils s'approchent sans crainte des habitations, et causent souvent des dégâts dans les jardins.

« Toujours dans l'intérieur des buissons, dit d'Orbigny, à peu près à mi-hauteur, ces oiseaux ne font que sautiller avec une grande agilité. Ils y cherchent leur nourriture, qui se compose de graines, de bourgeons, d'escargots et d'insectes. Ils ne dédaignent pas la viande; ils volent celle

BREV.

que l'on fait sécher à l'entour des maisons. Ils se posent rarement à terre, et s'y meuvent assez lentement. Leur vol n'est pas rapide; il est interrompu, et de peu d'étendue. Leur voix est insignifiante; ils ne font entendre d'ordinaire qu'un cri d'appel, qu'ils répètent plusieurs fois. »

D'Azara dit qu'à l'époque des amours, ils font entendre une petite chanson, assez variée et assez expressive. En cage, ils ne chantent jamais.

Au mois de novembre, ils construisent, dans les branches les plus élevées et les plus entrelacées des buissons, un grand nid, formé de racines grossièrement liées entre elles. Ce nid renferme deux ou trois œufs, d'un bleu verdâtre, tachetés de noir au gros bout. D'autres espèces construisent leur nid avec de la mousse.

**Captivité.** — D'Azara nous donne quelques renseignements sur la manière dont ces oiseaux se comportent en captivité. « J'ai eu pendant quelques mois, dit-il, un *capi* dans une cage, avec d'autres petits oiseaux. Il vécut avec eux en parfaite harmonie. Il mangeait du pain dur ou du tendre indifféremment; du maïs cuit, des fleurs, des fruits, de la mousse, de tout, en un mot, se comportant, sous ce rapport, plutôt comme un mammifère que comme un oiseau. Si le morceau

III — 231

était trop gros, il le tenait avec ses pattes, ou le lançait en l'air et le rattrapait avec son bec, le mâchait, sans le lâcher, jusqu'à ce qu'il pût l'avaler.»

D'Azara paraît être le seul naturaliste qui se soit plu à nourrir un *habias*; car nous manquons de détails sur cet oiseau en captivité. Nous ne savons même pas en quelle estime on le tient dans le pays qu'il habite.

### LES PHYTOTOMES — *PHYTOTOMA*.

*Die Pflanzenmäher, The Plant-cutters.*

**Caractères.** — A côté des *habias* se placent ces curieux oiseaux que l'on a nommés *Phytotomes*, à cause de l'habitude qu'ils ont de couper les tiges dont ils se nourrissent. Ce sont des passereaux à gros bec, ayant beaucoup de ressemblance avec les *habias*, mais en différant, ainsi que de tous les autres conirostres, par leur bec dentelé en forme de scie. Ce caractère est si particulier qu'on a voulu en faire un attribut de famille. Cette manière de voir serait justifiée si l'on ne considérait que la forme du bec; mais, par tous les autres caractères, les *phytotomes* ne se distinguent pas trop des *habias*: ils ont comme eux des ailes courtes et arrondies, une queue longue, des pattes fortes; aussi ne peut-on les séparer qu'à titre de genre.

**Distribution géographique.** — Les *phytotomes* vivent exclusivement dans la partie australe de l'Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par les mœurs, d'après Alc. d'Orbigny (1), les *phytotomes* se rapprochent encore davantage des *habias*; car non-seulement ils vivent comme eux dans les buissons, les halliers, s'y nourrissant de fruits, de baies, de bourgeons, mais ils font constamment société avec eux.

#### LE PHYTOTOME RARA — *PHYTOTOMA RARA*.

*Die Rara, die Rarita, The Chilean Plant cutter.*

**Caractères.** — Cet oiseau (*fig. 48*), auquel Molina a donné le nom de *rara* ou *rarita* d'après son cri, a 18 cent. de long et 30 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 9 cent., et la queue 6 cent. Son plumage est le même à peu près dans les deux sexes, et ressemble à celui de l'*anthus pratensis*. Il a le dos vert-olive foncé, chaque plume ayant la tige noire, les bordures vert-jaunâtre; la face inférieure d'un vert jaune, avec des raies

(1) Alc. d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Paris, 1833-1844, 4<sup>e</sup> part., *Oiseaux*, p. 291.

foncées, correspondant aux tiges des plumes; le front roux de rouille; la tête foncée, à raies noires; la gorge et le ventre jaunes; la partie supérieure de la poitrine d'un roux de rouille foncé; les ailes d'un brun noir, à bords plus clairs, et marquées de deux bandes blanches, formées par les extrémités des tectrices; les rectrices d'un brun foncé sur les barbes externes et à l'extrémité, avec les barbes internes d'un roux de rouille. Le bec et les pattes sont noirâtres; l'iris est rouge-carmin.

La femelle est plus grise et plus terne que le mâle.

**Distribution géographique.** — Le *phytotome rara* est propre au Chili. Alc. d'Orbigny a rencontré cette espèce sur le versant oriental des Andes boliviennes, dans le ravin de la Paz, aux environs de Caravi, d'Enquisivi, de Palea, provinces de Sicasica et d'Ayupaya; dans celles de Cochabamba, de Mizque, de Chuquisaca.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Molina, qui écrivit la première histoire naturelle du Chili, parle du *phytotome*, et raconte sur lui des histoires surprenantes. La description qu'il donne de l'oiseau est comme non avenue, car elle semble écrite de souvenir, comme le fait remarquer d'Orbigny; quant à ses habitudes, voici ce qu'en dit Molina: « Le *rara* se nourrit de plantes, mais il a la détestable habitude de ne pas se mettre à manger avant d'avoir coupé la tige à ras de terre. Souvent, il ne la coupe que par manière de passe-temps, sans en manger une seule feuille. Aussi les habitants le poursuivent-ils sans trêve ni merci, et donnent-ils une bonne récompense aux enfants qui dénichent ses œufs. Mais, se sachant ainsi persécuté, l'oiseau établit son nid dans les arbres les plus touffus et dans les endroits les plus reculés. Malgré toute sa prudence, il a beaucoup diminué de nombre, et l'ardeur que mettent les habitants à le chasser, fait croire qu'il sera bientôt complètement détruit, à moins que sa postérité ne renonce à mériter sa mauvaise réputation. » Pendant longtemps, on mit ces récits au nombre de ces fables qu'aiment à raconter ceux qui viennent de loin; mais des observations récentes tendent à démontrer qu'ils n'étaient pas tout à fait dénués de vérité. Les renseignements, cependant, que l'on possède à ce sujet sont encore insuffisants, et certains sont parfaitement obscurs. Ainsi, Pœppig, qui a pu longtemps observer le *phytotome rara*, dit (1): « Quelques petits oiseaux in-

(1) Pœppig, *Reise in Chile, Para, etc.* Leipzig, 1835.

signifiants sont les seuls habitants de la vallée, et ne s'élèvent pas plus haut. Il est heureux que l'on rencontre ici le *phytotoma rara*, oiseau de la taille de notre bruant jaune, plus fréquemment que dans les contrées plus basses, où la chasse à laquelle il est en butte l'a à peu près détruit; car tout ce que raconte Molina au sujet de sa détestable habitude de couper les plantes à ras du sol, et de la haine que lui ont vouée les habitants, est *parfaitement vrai*. » D'un autre côté, le même naturaliste (1) dit en propres termes : « D'après la *relation très-exagérée de Molina*, cet oiseau détruirait une masse de plantes; pour s'en procurer les graines, il couperait les tiges au niveau du sol, et causerait ainsi de tels dégâts, que l'on a proposé des primes pour sa destruction. Mais l'on ne sait rien aujourd'hui de cette action malfaisante, et l'on ne regarde pas la *rarita* comme plus nuisible que les autres oiseaux granivores. Elle mange de jeunes plantes, cela est vrai; mais elle a cela de commun avec les moineaux et plusieurs autres oiseaux du Nord, auxquels personne ne donnera le pouvoir de rendre vains tous les travaux des cultivateurs. » On ne peut donc rien tirer de la relation de Pœppig, et il nous faut nous en tenir aux observations de Kittlitz, d'Alc. d'Orbigny, de Boeck et de Landbeck.

Selon d'Orbigny (2), cette espèce fréquente les lieux tempérés, secs et arides des coteaux et des plaines, sans jamais descendre dans les vallées chaudes, boisées et humides. « On dirait que la température qu'elle préfère est celle où le blé peut pousser; car nous ne l'avons jamais vue ni au-dessus ni au-dessous de cette limite, qui est notre seconde zone de hauteur. Elle se tient toujours aux environs des lieux habités et cultivés, et est très-commune. On la voit toute l'année, seule, par paires ou par petites troupes, parcourir les vergers, les jardins des villes, mélangée aux habias, et dévaster les plantations en coupant les bourgeons, en entamant les fruits, et cela sans péril, puisque jusqu'à présent on s'est contenté de se plaindre de ce parasite incommode, sans chercher les moyens de s'en débarrasser. Son vol est court et bas, jamais prolongé; ses mœurs sont celles des habias; néanmoins nous ne l'avons jamais vue à terre. Son cri, souvent répété, est on ne peut plus désa-

gréable; c'est un bruit semblable aux grincements que produiraient des dents de scie frottées les unes contre les autres. A la saison, le phytotome est friand du fruit d'un solanum, qui lui colore le bec en violet. »

Kittlitz et Boeck complètent ces données : « Les raisins commençaient à mûrir, dit le premier, et dans les jardins apparaissaient de nombreux oiseaux qui venaient s'en nourrir. Dans un de ces jardins, qui semblait assez abandonné, je pris en peu de temps six individus d'une espèce que l'on regardait comme fabuleuse : c'étaient six phytotomes. Leur estomac renfermait des raisins et des restes de feuilles vertes; leur bec était teint en vert. Jamais je ne vis ces oiseaux à terre, toujours, au contraire, au sommet des arbres fruitiers les plus élevés. Ils sont paresseux et insoucians. Deux étaient perchés l'un à côté de l'autre; j'en abattis un, l'autre ne bougea pas et me laissa tout le loisir de le tuer à son tour. »

Boeck nous apprend combien le phytotome *rara* est nuisible. « Son bec dentelé, dit-il, est un instrument terrible de destruction, avec lequel il coupe les jeunes pousses; il est d'autant plus nuisible, que c'est surtout le matin et le soir, au crépuscule, qu'il commet ses déprédations. Il se nourrit surtout de jeunes plantes, qu'il coupe à ras du sol, et dont le suc colore souvent son bec en vert. Partout il est haï et poursuivi avec acharnement. Landbeck tue tous ceux qui approchent à portée de son fusil, car ils ont déjà détruit plus d'une plante dans le jardin. Le jour, le *rara* se tient sur les branches les plus élevées des arbres et des buissons, sur les pieux des palissades, et n'est pas difficile à surprendre et à tuer. A terre, il se cache dans les sillons. Si ces oiseaux arrivaient en bandes, comme d'autres passereaux, on ne pourrait pas avoir un seul pied de légume dans toute la province. Pour trouver sa nourriture, il est forcé de rechercher les endroits cultivés. En hiver, il s'en va, mais où? je l'ignore. »

Molina est ainsi entièrement justifié, car nous pouvons avoir pleine confiance dans les faits avancés par un naturaliste comme Landbeck.

Les observateurs modernes se taisent sur le mode de reproduction du phytotome. Molina dit seulement que ses œufs sont blancs, tachés de rouge.

(1) Pœppig, *Illustrirte Naturgeschichte des Thierreichs*. Leipzig, 1851.

(2) Alc. d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*. Paris, 1833-1844, 4<sup>e</sup> part., *Oiseaux*, p. 292.

LES TANAGRIDÉS — *TANAGRÆ*.*Die Tangaras, die Farbenfinken, The Tanagrine Birds.*

Une grande partie de l'Amérique est habitée par un groupe très-riche en espèces de passereaux remarquables par la beauté de leur plumage, formant un tout bien uni, mais auxquels il est difficile d'assigner leur véritable place. Encore aujourd'hui, les naturalistes ne sont pas d'accord pour savoir où placer les tanagridés : la plupart les rangent parmi les conirostres, tandis que quelques-uns leur dénie toute parenté avec ces oiseaux. Pour nous, nous en faisons des passereaux.

**Caractères.** — Les tanagridés sont des conirostres d'une taille égale ou supérieure à celle du moineau domestique ; leur bec varie, mais toujours il est conique, faiblement recourbé du bout, et à mandibule supérieure légèrement échancrée en arrière de la pointe. Les ailes et la queue sont de longueur moyenne. Leur plumage, celui des mâles tout au moins, est assez serré et riche en couleurs brillantes.

**Distribution géographique.** — Les tanagridés sont exclusivement américains, et la zone tropicale est leur véritable patrie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent dans les forêts, quelques-uns sur les arbres les plus élevés, d'autres dans les buissons. Rarement, ils s'établissent au voisinage des habitations humaines ; mais ils fondent souvent en masse sur les plantations et y causent de grands dégâts. Leur apparition au milieu de la forêt ravit le naturaliste ; leur brillant plumage les trahit de loin, et ils sont un des plus beaux ornements des contrées qu'ils habitent. Mais la beauté de leur robe est leur seule qualité : ce sont des créatures silencieuses et ennuyées.

Le chant leur a été complètement refusé ; c'est au plus s'ils peuvent faire entendre quelques notes suivies. Quelques rares espèces auraient cependant une sorte de chant, à voix basse.

Leur régime est varié : ils se nourrissent principalement de baies, de fruits sucrés ou féculents. Beaucoup mangent des insectes ; quelques-uns se nourrissent exclusivement de graines sèches.

**Captivité.** — Il en est peu que l'on prenne la peine d'élever en captivité ; aucun ne mérite, par ses qualités morales, si nous pouvons ainsi dire, de fixer l'attention de l'homme.

Cette famille a été divisée en deux sections renfermant chacune plusieurs genres. Nous nous

bornerons à passer en revue les plus remarquables de ces genres.

LES TANGARAS — *TANAGRA*.*Die Tangaras.*

**Caractères.** — Le premier genre, celui des *tangaras* proprement dits, comprend d'assez grands oiseaux, à bec comprimé latéralement, conique, presque droit, la mandibule supérieure seule étant légèrement recourbée. Leurs ailes médiocrement pointues, de longueur moyenne, ont la première rémige un peu plus courte que la seconde, qui est la plus longue. Leur queue est assez longue, élargie et tronquée à son extrémité. Leur plumage est d'un gris verdâtre ou bleuâtre, variant très-peu d'un sexe à l'autre.

LE TANGARA ORNÉ — *TANAGRA ORNATA*.*Die Schmucktangara.*

**Caractères.** — Le tangara orné a 19 cent. de long, sur lesquels 7 cent. et demi appartiennent à la queue ; l'aile pliée mesure 10 cent. Le mâle a la tête, le cou, la poitrine, le ventre d'un bleu indigo, semé de gris, la racine des plumes étant de cette couleur ; le milieu du ventre, les cuisses et le croupion d'un gris cendré verdâtre ; le dos d'un verdâtre sale, marqué de bleu indigo ; le pli de l'aile bleu ; les petites tectrices supérieures jaune-citron ; les autres plumes de l'aile d'un gris brun, bordées de vert ; les rectrices de la couleur des rémiges, avec les médianes rayées de vert ; un liséré, également vert, borde les autres rectrices.

Chez la femelle, toutes les parties colorées en bleu chez le mâle, sont d'un gris verdâtre, rayées de bleuâtre ; le vert et le jaune des ailes sont moins prononcés et plus ternes.

**Distribution géographique.** — Le tangara orné habite en grand nombre toutes les forêts du milieu de la côte du Brésil. Au nord, il s'étend dans le bassin de l'Amazone et jusqu'au delà de la Guyane.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il recherche les forêts peu épaisses et les plantations ; il y vit solitaire, ou avec sa femelle. Vif et actif, il anime tous les buissons. Il s'approche des habitations, n'est pas craintif, et rend visite aux orangers et aux autres arbres fruitiers, pour les piller.

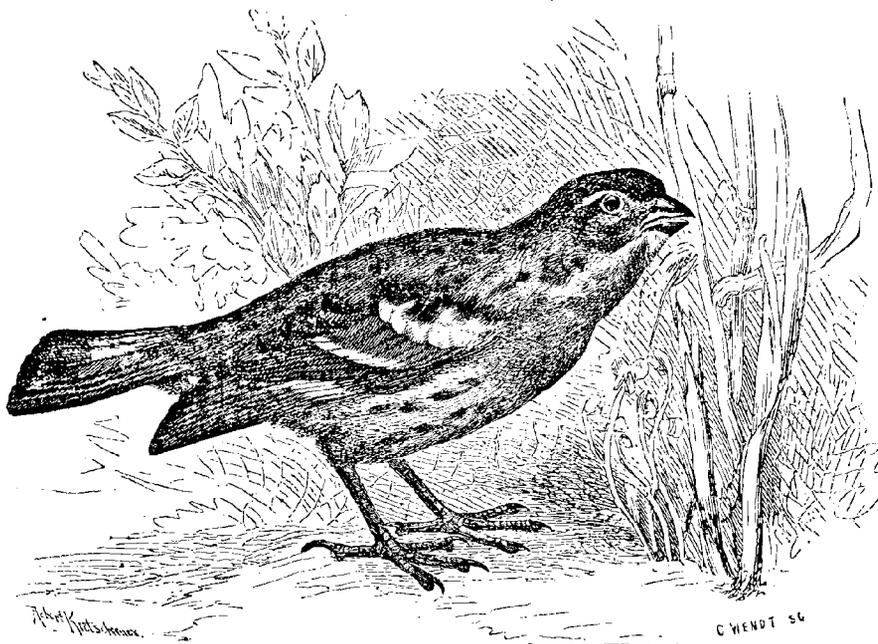


Fig. 48. Le Phytotome rara (p. 152).

D'ordinaire, il ne pousse que son cri d'appel. Mais, au temps des amours, le mâle fait entendre un chant très-court, à voix basse.

Le tangara orné niche dans les buissons épais ou sur les arbres peu élevés. Son nid ressemble à celui du verdier.

C'est là tout ce que nous savons des habitudes de cet oiseau.

### LES PYRANGAS — *PYRANGA*.

*Die Feuertangaras.*

Grâce à Wilson, à Audubon, au prince de Wied, nous connaissons mieux les tanagridés qui habitent l'Amérique du Nord : deux d'entre eux appartiennent au genre pyrangas.

**Caractères.** — Ce sont des oiseaux à formes élancées ; leurs ailes sont pointues, de longueur moyenne, atteignant à peu près la moitié de la queue, qui est médiocre et arrondie ; leur bec est gros, conique, légèrement bombé, à mandibule supérieure dentelée, presque droite à la pointe et à échancrure à peine visible. Le plumage est lisse et serré. Les deux sexes portent une livrée différente, selon la saison.

#### LE PYRANGA ROUGE — *PYRANGA RUBRA*.

*Der Flachsvoegel, The Scarlet Tanager.*

**Caractères.** — Le pyrangas rouge ou oiseau du lin, comme l'appellent les Américains, est l'es-

pèce la plus commune. Il a 18 cent. de long, 29 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 11 cent. et la queue 7 et demi. Le mâle, à l'époque des amours, est d'un rouge écarlate magnifique, sur lequel se détachent les ailes et la queue qui sont noires. Chez l'oiseau vivant, la partie basilaire blanche de la plume est complètement dissimulée par la partie rouge de l'extrémité. Sur un animal en peau, par contre, le blanc se montrant, l'oiseau semble avoir perdu de sa beauté.

Peu après la saison des amours, le mâle dépose sa parure, et ressemble alors à la femelle : il a, comme elle, le dos vert-serin et le ventre vert-jaune. La mue commence au mois d'août. A cette époque, le mâle a un plumage de transition, pourrait-on dire, mi-rouge mi-vert, et qui ne manque pas d'une certaine beauté.

#### LE PYRANGA D'ÉTÉ — *PYRANGA ESTIVA*.

*Der Sommerrothvogel, die Feuertangara.*

**Caractères.** — Le pyrangas d'été, *tangara flamboyant* de quelques auteurs, est plus grand que le pyrangas rouge ; il a de 18 à 20 cent. de long, et 30 cent. d'envergure. Les ailes et la queue, au lieu d'être noires, sont d'un vermillon brunâtre clair ; la teinte générale du plumage est moins éclatante que dans l'espèce précédente. La femelle est vert-olive : elle a la tête et le cou par-

semés de brunâtre ; la face inférieure du corps jaune, le milieu de la poitrine et du ventre semé de rouge. On rencontre quelquefois de très-vieilles femelles dont le plumage a beaucoup de rapports avec celui du mâle. Après la saison des amours, le mâle prend la même robe que la femelle. Les jeunes oiseaux ressemblent à leur mère.

**Distribution géographique.** — Le pyranga rouge, et le pyranga d'été, sont propres à l'Amérique septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces deux espèces ont les mêmes habitudes, aussi pouvons-nous les réunir dans une description commune.

Les pyrangas habitent les grandes forêts de l'Amérique. Ils vivent par paires, silencieux et isolés : d'ordinaire, ils se tiennent perchés au sommet des arbres.

« Au printemps de 1834, raconte le prince de Wied, nous descendions le Missouri ; au mois de mai, nous étions arrivés dans les grandes forêts du Missouri inférieur ; nous parcourions ces bois touffus, élevés, où règne le silence du désert, troublé seulement par les chants et les cris des oiseaux. Nous eûmes fréquemment le plaisir d'y voir les superbes pyrangas ; leur plumage écarlate, se détachant sur l'azur foncé du ciel, offrait un spectacle que nous ne pûmes nous lasser d'admirer. »

Souvent les pyrangas s'approchent des plantations, des jardins ; ils y pénètrent, y prélèvent un impôt sur les baies, les fruits, les capsules de lin. Nulle part ils ne sont très-nombreux, mais on les rencontre partout : le pyranga d'été se trouve dans tous les États-Unis. Son nom lui vient de ce qu'il n'y séjourne que quatre mois dans la belle saison ; il arrive en mai, pour repartir vers la mi-septembre. « A ce moment, dit Audubon, il devient extrêmement rare d'en voir seulement une paire. » Le pyranga rouge, lui, arrive dès le mois d'avril, et s'en va plus tard. Celui-là voyage surtout de jour, celui-ci de nuit. Ils passent à une assez grande hauteur, au-dessus des forêts, en poussant leurs cris d'appel, que Wilson traduit par *tship tshurr*, Audubon par *tchiki tchouki tchouk*. C'est à peine si, lors de leurs migrations, ils se réunissent en bandes plus ou moins nombreuses ; même alors, ils restent solitaires.

Au dire du prince de Wied, les pyrangas seraient communs au Brésil ; il est probable qu'ils le sont surtout en hiver ; qu'ils viennent alors chercher un refuge contre le froid et la faim sous le ciel le plus doux de ce pays.

Les mœurs de ces oiseaux ne doivent rien offrir de bien saillant. Les naturalistes sont muets à cet égard ; ils parlent bien de la beauté de ces oiseaux, du charme qu'ils prêtent par leur présence aux lieux qu'ils habitent. Ils les excusent de n'être que de misérables chanteurs : c'est au plus, disent-ils avec Wilson, s'ils sont doux et pacifiques.

« Ils volent, dit Audubon, avec facilité ; on les voit glisser dans l'air, au milieu des branches d'arbres. Rarement, ils se posent à terre ; ils n'y trouveraient pas d'ailleurs leur nourriture. » En somme, ils sont peu vifs, et se meuvent le moins possible. De temps à autre, ils se redressent et battent des ailes en criant, ou si un insecte passe près d'eux, ils fondent dessus et l'attrapent au vol ; pendant un certain temps de l'année, les insectes forment leur nourriture habituelle. Wilson trouva l'estomac de quelques-uns de ces oiseaux rempli d'abeilles.

Le nid des pyrangas est une construction grossière, établie sur une branche basse, à une bifurcation. Ils ne prennent pas la peine de le cacher. Le prince de Wied assure même avoir pu approcher et observer tout à son aise une femelle, en train de couvrir, sans qu'elle donnât le moindre signe d'inquiétude. Souvent, ils nichent sur des branches surplombant des routes fréquentées. Dans les forêts, c'est surtout près des clairières qu'ils s'établissent. Le nid est formé en dehors de chaumes et de racines, en dedans d'herbes tendres. Il ne tient pas solidement à la branche, et il suffit souvent d'une secousse pour le faire tomber.

Les œufs, au nombre de quatre ou cinq par couvée, sont d'un bleu clair ou d'un bleu verdâtre foncé, tachetés, chez le pyranga rouge, de bleu rouge ou de pourpre foncé. Les deux parents couvent alternativement, et nourrissent ensemble leurs petits : ils leur donnent surtout des insectes. La durée de l'incubation est de douze jours. Au commencement de juin, les petits prennent leur essor, mais ils restent dans la société de leurs parents jusqu'à l'époque du départ.

Wilson raconte un fait intéressant d'amour paternel : « Un jour, dit-il, je pris un jeune pyranga rouge, qui paraissait n'avoir pris sa volée que depuis quelques jours. L'ayant emporté à un demi-mille, je le mis dans une cage, et suspendis celle-ci à un arbre près d'un nid où un *spinus* élevait ses petits ; j'espérais que celui-ci prendrait soin de l'étranger. Mais le malheureux, malgré ses cris plaintifs, fut complètement

délaissé par son voisin. Comme il ne voulait prendre aucune nourriture de ma main, j'étais décidé à le rapporter à l'endroit où je l'avais pris, lorsque le soir je vis un pyranga, un des parents sans doute, voltiger autour de la cage, s'efforçant d'y pénétrer. Quand il vit que cela lui était impossible, il disparut, mais pour revenir bientôt avec de la nourriture dans son bec, et ainsi jusqu'au coucher du soleil; il se percha alors sur une des plus hautes branches de l'arbre. Le lendemain, dès le point du jour, il recommença ce manège, et le poursuivit jusqu'au soir, malgré les fréquentes attaques du *spinus*. Le troisième et le quatrième jour, on le vit surtout affairé à trouver le moyen de délivrer le captif. Par ses cris d'angoisse et de tendresse, il semblait l'inviter à le suivre. Je ne pus rester insensible à tant d'amour; je mis le jeune en liberté, et aussitôt il s'envola vers le vieux, lequel, en poussant des cris de bonheur, l'emmena avec lui dans la forêt.»

**Captivité.** — On voit rarement des pyrangas captifs. On les nourrit facilement de grains et de fruits, surtout de bananes mûres. Mais ils ne distraient nullement leur maître: ils sont trop silencieux, trop tranquilles; leur chant est trop insignifiant. Il est très-rare d'en voir en Europe; pour ma part, je n'en ai pas beaucoup rencontré de vivants dans les jardins zoologiques.

### LES CALLISTES — CALLISTE.

*Die Callisten.*

**Caractères.** — Sous le nom générique de *callistes*, on réunit de nombreux petits oiseaux, dont les formes rappellent les pinsons, les linottes, les serins, mais qui sont tous remarquables par la beauté de leur plumage. Ils ont le bec relativement court, mince, un peu élevé, comprimé latéralement, à arête tranchante, à pointe faiblement recourbée. Les paupières sont entourées d'un cercle de petites plumes plates; les ailes et la queue sont moyennement longues, cette dernière est étroite et légèrement échancrée; les tarses sont assez élevés, les doigts courts. Le plumage a des couleurs très-variées, elles sont les mêmes chez les deux sexes, mais plus vives et plus nettes chez le mâle que chez la femelle; les jeunes ont un plumage plus terne.

**Distribution géographique.** — Les callistes habitent les buissons, dans la partie boisée du Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent par

petites troupes, et diffèrent des autres tanagridés en ce qu'ils se nourrissent exclusivement de graines.

#### LE CALLISTE A NUQUE ROUGE — CALLISTE FESTIVA.

*Die rothnackige Calliste.*

**Caractères.** — Cette espèce est une des plus remarquables du genre: c'est un petit oiseau de 14 cent. et demi de long, dont l'aile pliée mesure 7 cent., et la queue 5 et demi. Son port est très-élégant, son plumage superbe. Il a une étroite bande enveloppant la mandibule supérieure; les lorums, les plumes qui entourent les narines, la base de la mandibule inférieure, le menton, la partie supérieure du dos noirs; le devant de la tête et les petites plumes ciliaires d'un beau bleu vert, le reste de la tête et la gorge d'un bleu d'outremer; en arrière et au-dessous de l'œil et à la base de la mandibule inférieure commence une bande large vermillon, couvrant les joues, les oreilles, les côtés du cou et la nuque; le reste du corps est d'un vert vif très-brillant, un peu jaunâtre au croupion et aux jambes; les pennes des ailes sont d'un vert brunâtre, largement bordées de vert; celles de la queue ont la même couleur que les rémiges, mais elles sont plus largement bordées de vert. Le bec est noir, les pattes sont d'un noir ardoisé, ou d'un brun couleur de chair, d'après le prince de Wied.

La femelle a le même plumage que le mâle, mais un peu moins vif; elle a, de plus, la partie verte du dos tachée de noir.

**Distribution géographique.** — Le calliste à nuque rouge habite les forêts de la côte orientale du Brésil, depuis Saint-Paul jusqu'au fleuve des Amazones, et au delà jusqu'à la Guyane. Il n'est pas très-commun. Les chasseurs du prince de Wied n'en tuèrent qu'un seul, pendant tout son voyage. Burmeister en vit davantage, surtout dans les forêts des montagnes.

Nous ne connaissons rien des mœurs de cet oiseau.

### LES RHAMPHOCÈLES — RHAM- PHOCELUS

*Die Schwielenschnäbler.*

**Caractères.** — Chez les oiseaux qui forment ce genre, le bec est gros et élevé, renflé à la base; la mandibule inférieure est recouverte d'une callosité, de couleur particulière, s'étendant au-dessous de l'angle buccal. Le bord de la mandibule supérieure est un peu recourbé en

dedans, sans angle bien marqué, sans dent ; sa pointe est légèrement recourbée, et notablement échancrée. Les ailes, assez courtes, n'atteignent pas le milieu de la queue ; celle-ci est très-longue, mais les penes latérales en sont très-courtes. Les pattes sont petites, épaisses ; les doigts minces, les ongles faibles. Le mâle a un plumage plus serré, et des couleurs plus vives que la femelle.

**LE RHAMPHOCÈLE DU BRÉSIL — RHAMPHOCELUS BRASILIANUS.**

*Die Tapiranga, die Tijé.*

**Caractères.** — Cet oiseau, que les Brésiliens appellent *tapiranga* ou *tijé*, a 19 cent. de long, 26 cent. et demi d'envergure ; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue a la même longueur. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Celui-ci a un plumage très-serré, presque corné, très-brillant, rouge de sang vif ; les ailes et la queue d'un noir brunâtre, d'autant plus pur que l'oiseau est plus âgé ; les tectrices supérieures bordées de rouge à leur extrémité, les inférieures sont noires, marbrées de blanc. L'iris est d'un beau rouge ; le bec est brun-noir ; la callosité de la mandibule inférieure blanche ; les pattes sont couleur de plomb brunâtre.

La femelle a toute la face supérieure du corps, la partie postérieure du dos exceptée, d'un gris brun ; la gorge de même couleur, mais un peu plus claire. Toute la face inférieure du corps et la partie postérieure du dos sont d'un brun rougeâtre fauve ; les rémiges sont brunâtres, avec des bordures plus claires. Des mouchetures rouges sont dispersées sur les couvertures supérieures de la queue. Le bec est dépourvu de callosité, et l'iris est d'un rouge moins vif.

Les jeunes mâles ressemblent aux femelles ; ils sont cependant d'un gris brun plus foncé ; chez eux, le bec est pourvu d'une callosité blanche, et les tectrices supérieures de la queue sont rouges. Des plumes rouges se montrent de très-bonne heure sur le corps et, pendant quelque temps, l'oiseau paraît tacheté.

**Distribution géographique.** — Ce ramphocèle, comme son nom spécifique l'indique, est propre au Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « *Le tijé*, dit le prince de Wied, est un des plus beaux oiseaux que j'aie vus au Brésil.

« L'étranger ne peut retenir son admiration, lorsque pour la première fois il aperçoit ce splendide plumage rouge briller au soleil d'un éclat

fantastique au milieu des buissons fleuris qui couvrent les bords des rivières, ou au milieu des feuilles finement découpées des mimosas. Ce n'est pas dans les épaisses forêts vierges que l'on rencontre le plus souvent cet oiseau ; il préfère les endroits découverts, au voisinage des cours d'eau, là où des buissons épars lui offrent une ombre assez épaisse pour le garantir de la trop grande chaleur. C'est là qu'on le voit sautillant, poussant ses petits cris d'appel : *Tzaepp, tzaepp, tzaepp*, qui rappellent assez ceux du moineau domestique. Il est très-commun sur toute la côte orientale, près des bords des rivières, ou dans les grands fourrés de roseaux peu éloignés de la mer et des fleuves.

« Hors la saison des amours, les *tijés* errent par petites troupes, cherchant des baies et des fruits, dévastant les orangers et les autres arbres fruitiers. On rencontre jeunes et vieux réunis, mais on peut les distinguer facilement à la voix. Dans leur estomac, je n'ai trouvé que des baies et des restes de fruits.

« Le nid du *tijé* est établi à une bifurcation, sur un arbre peu élevé. Il est formé de mousse ; sa profondeur est assez grande, et l'intérieur est tapissé de racines et de brins d'herbe desséchés. Il contient deux œufs bleu de ciel, ou vert-pomme, tachetés de brunâtre et marqués au gros bout de lignes noires. »

D'après Burmeister, cet oiseau manquerait complètement dans les vallées élevées.

**LES LANIONS — LANIO.**

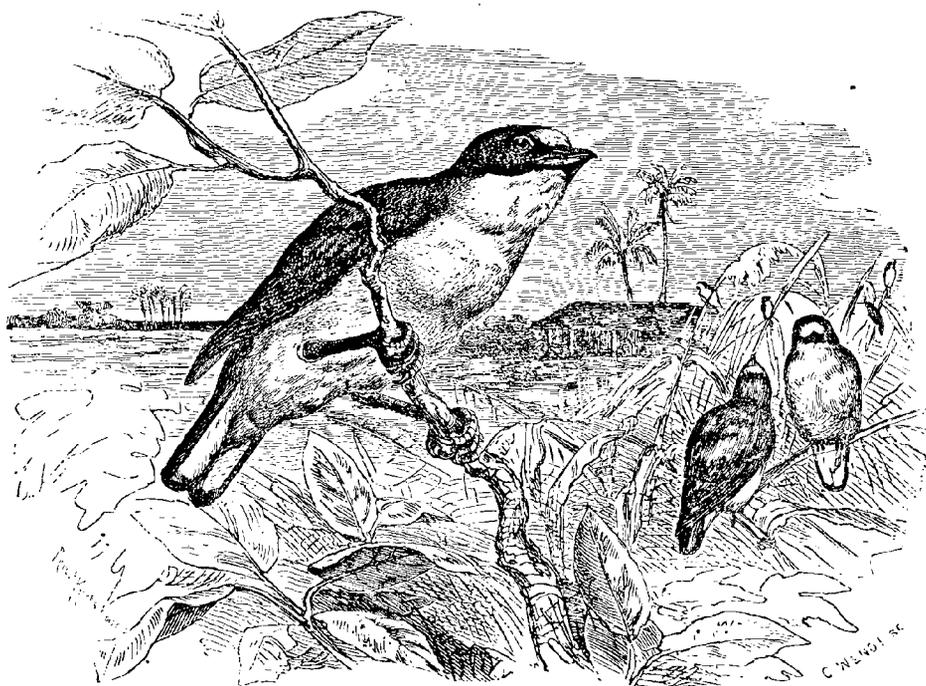
*Die Würgtangaras.*

**Caractères.** — Le dernier genre de la première division des tanagridés, sur lequel nous nous arrêterons un instant, renferme des oiseaux reconnaissables, parmi tous les conirostres, à la forme de leur bec, qui est allongé, à mandibule supérieure assez fortement recourbée par-dessus l'inférieure, et munie, dans son tiers antérieur, d'une dent relativement très-forte. Leurs ailes sont longues, leur queue de moyenne longueur et légèrement fourchue.

**LE LANION A TÊTE NOIRE — LANIO ATRICAPILLUS.**

*Die schwarzköpfige Würgtangara.*

**Caractères.** — Cette espèce a 16 cent. et demi de long et 24 cent. d'envergure ; la queue mesure 7 cent., l'aile pliée 8. Le mâle a la face supé-



Corbell, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 49. L'Euphone violette.

rière du corps noire; le front, le tour des yeux, la gorge, une bande sur l'aile d'un brun verdâtre; la face inférieure du corps, le dos et le croupion jaunes; la poitrine et le dos ont une teinte rougeâtre. L'aile est traversée par une bande blanche. La femelle a la tête d'un vert foncé, la poitrine rouge-verdâtre, le milieu du ventre jaune.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau est commun partout où il existe. D'après Schomburgk, c'est une des espèces les plus répandues de la Guyane. D'Orbigny l'a rencontrée dans les forêts chaudes et humides des Alpes boliviennes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il y vit par petites troupes, comme les autres tanagridés; se tient d'ordinaire sur les arbres les plus élevés, et se nourrit de graines et de jeunes pousses. Les arbres où il se perche sont si élevés que, bien que cet oiseau soit très-commun, il est fort difficile d'en tuer un. Dans la Guyane on le voit par paires sur les choux-palmiers et les cocotiers où il fait son nid.

### LES EUPHONES — EUPHONE.

*Die Organisten, The Organist Tanagers.*

Les euphones, qu'on a quelquefois appelés  
BREHM.

*Tangaras organistes*, ou simplement *Organistes*, appartiennent à la seconde division de la famille des tanagridés. « Par leurs caractères principaux, dit le prince de Wied, les euphones sont des tangaras; mais on les a séparés avec raison, en se fondant sur la présence de deux dents en arrière de l'échancrure de la mandibule supérieure, les autres tanagridés n'en ayant qu'une. Leur corps court, ramassé, leur queue petite, leurs tarse assez élevés, leur bec court et large, les font ressembler aux managuins dont ils se rapprochent aussi par les mœurs. »

Les euphones ont donc pour caractères génériques : un bec fort, muni de deux dents, large et élevé à la base, comprimé latéralement en avant, à bords rentrants, non déjetés en dehors; des ailes courtes, à plumes étroites, dépassant à peine la racine de la queue, qui est égale, très-petite, courte, à plumes étroites et arrondies. Leur tête est relativement grosse, et la couleur du plumage varie suivant le sexe.

Ces oiseaux ne possèdent pas d'estomac proprement dit; l'œsophage offre seulement une dilatation fusiforme, ressemblant à un jabot.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les euphones, d'après Burmeister, vivent isolés au sein

III — 232

des forêts, et se nourrissent de petites baies; leur voix agréable, harmonieuse, embrasse plusieurs octaves; ils la font souvent entendre : aussi, sont-ils très-connus des Brésiliens. Ces oiseaux nichent dans les buissons épais. Leurs œufs sont très-allongés, d'un rouge pâle, et tachetés de rouge brun au gros bout.

**L'EUPHONE VIOLET — EUPHONE VIOLACEA.**

*Die Guttarama.*

Il va nous suffire de décrire une seule espèce de ce genre; toutes, en effet, se ressemblent beaucoup sous le rapport du plumage comme sous celui des mœurs.

**Caractères.** — L'euphone violet ou *guttarama* des Guyanais (*fig. 49*) a 11 cent. de long et 19 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 6 cent. et la queue 4 au plus. Le mâle a le front et toute la face inférieure du corps couleur jaune d'œuf; la face supérieure d'un violet bleu d'acier; les tectrices supérieures des ailes et les rémiges tirant sur le vert; celles-ci bordées de blanc à la base, de verdâtre sur le reste de leur étendue; les rectrices d'un vert bleu d'acier en dessus, noires en dessous, les deux pennes externes ayant la tige et les barbes internes blanches.

La femelle est d'un vert olive sale; elle a la face inférieure du corps gris-jaune, les pennes

des ailes et de la queue gris-brun. Les jeunes ressemblent aux femelles.

Les mâles, dans leur plumage de transition, ont le dos bleu d'acier, le ventre taché de jaune.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous connaissons très-peu les mœurs de cet oiseau, bien qu'on le voie souvent en cage. C'est un charmant petit animal, vif, actif, sautillant avec agilité au milieu des arbres, volant avec rapidité, faisant souvent entendre son cri d'appel bref et sonore. Il se nourrit de fruits de diverses espèces; il est très-friand d'oranges, de bananes, de goyaves, et il cause souvent de grands dégâts en s'attaquant à ces fruits. A la Guyane, il pille les champs de riz. Schomburgk, cependant, est muet à ce sujet; il se contente de dire que le *guttarama* est plus commun sur la côte que dans l'intérieur des terres; qu'il se tient de préférence sur les arbres fruitiers des jardins ou sur les arbres isolés, au milieu des plantations des Indiens; qu'il vit, soit solitaire, soit en petites troupes, et qu'il a toutes les habitudes des autres tanagridés. Le prince de Wied n'a entendu, ni de cette espèce, ni d'aucune autre, la voix mélodieuse que leur reconnaît Buffon, et il suppose que cet auteur avait en vue un oiseau différent. Burmeister, cependant, parle avec tant d'assurance du chant du *guttarama*, qu'on ne peut mettre en doute l'assertion de Buffon.

**LES AMADINIDÉS — AMADINÆ.**

*Die Prachtfnken.*

**Caractères.** — L'Afrique, le sud de l'Asie, la Nouvelle-Hollande sont habités par de nombreux petits passereaux, au plumage généralement varié de teintes riches, au corps ramassé, au bec gros et non crochu, aux ailes de moyenne longueur, à la queue courte et d'ordinaire conique, les deux pennes médianes étant parfois très-longues, aux tarsi faibles. Il ressemblent beaucoup à nos fringillidés, tout en appartenant bien évidemment à un type spécial. Les deux sexes ont à peu près le même plumage, mais il est bien plus brillant chez les mâles. Souvent, les jeunes ont une robe différente de celle de leurs parents.

On n'est pas encore fixé sur le nombre de groupes génériques dans lesquels se répartissent les amadinidés : on en reconnaît aujourd'hui beaucoup, mais il faut un homme du métier

pour les distinguer; un œil très-exercé, seul, est capable de saisir les différences qui les séparent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les amadinidés sont de petits oiseaux, gais, vifs, éveillés, qui aiment tous les lieux qu'ils habitent. Rarement ils sont solitaires; d'ordinaire, ils vivent en familles, parfois en bandes excessivement nombreuses. Ils peuplent les forêts des steppes; quelques espèces se tiennent dans les joncs et les hautes herbes qui recouvrent les plaines sur une étendue de plusieurs kilomètres; quelques autres fréquentent les lieux les plus secs et les plus arides. Hors l'époque des amours, ils errent sans cesse, cherchant leur nourriture. Les mâles chantent avec ardeur. On les entend presque toute l'année. Quelques uns ont un chant agréable; mais la plupart ne font entendre que de

misérables airs, et aucun ne peut rivaliser avec les oiseaux chanteurs de nos contrées. Leur chant est caractérisé par des notes douces et traînantes, on dirait la voix d'un ventriloque.

Sous le rapport de l'agilité, les amadinidés ne le cèdent à aucun autre passereau. Ils volent bien, quelques-uns avec la rapidité de la flèche, en donnant de grands coups d'aile bruyants; malgré la faiblesse de leurs pattes, ils se meuvent avec légèreté à terre, sur les tiges d'herbes et de roseaux; quelques-uns se pendent aux branches, comme les mésanges.

Les amours commencent souvent avec le printemps, et se prolongent au delà de cette saison. La plupart couvent encore lorsque les chaleurs de l'été dévastent le pays. Ils ne souffrent pas de la misère générale, il est vrai, car cette époque est celle de la maturité des graines des joncées et des graminées, dont ils font leur nourriture principale. Ils en trouvent assez, ainsi que des insectes, pour élever leurs petits, qui sont au nombre de trois à six par couvée.

Malgré la beauté de leur plumage, la douceur de leurs mœurs, la facilité avec laquelle on les apprivoise, les amadinidés ne sont pas plus aimés que bien d'autres passereaux. Ils pillent les plantations, et il faut de toute nécessité les en éloigner. L'homme les tue sans pitié. D'autres ennemis nombreux, tous les carnassiers, tous les oiseaux de proie de leur patrie, depuis le faucon jusqu'au chat sauvage, aux marsupiaux carnassiers, et même jusqu'aux serpents et aux grands lézards, les poursuivent. Ils composent même la nourriture habituelle de certains faucons.

**Captivité.** — Depuis longtemps, beaucoup d'amadinidés se vendent sur nos marchés européens, sous le nom de *bengalis*; il n'arrive pas un navire d'Australie ou de la côte occidentale d'Afrique qui n'ait une cargaison de ces charmants oiseaux. Ils trouvent en Europe de nombreux amateurs; nous estimons ces oiseaux mieux que ne font leurs compatriotes. En les soignant bien, ce qui n'est pas difficile, ils supportent la captivité pendant des années; ils se reproduisent quand on les place dans de bonnes conditions. Une des espèces a trouvé un observateur pour étudier ses mœurs pendant toute la saison des amours; nous verrons, en reproduisant cette description, combien ces oiseaux méritent toute l'attention des amateurs.

## LES AMADINES — *AMADINA*.

*Die Halsbandfinken.*

**Caractères.** — Les amadines ont pour caractères : un bec très-fort, presque aussi large et haut qu'il est long, à mandibule supérieure aplatie à la base et s'avancant en arc sur le front; à mandibule inférieure très-large. Les ailes sont de moyenne longueur, les trois premières pennes étant les plus longues, et à peu près égales entre elles. La queue est courte et arrondie.

### L'AMADINE A COLLIER — *AMADINA FASCIATA*.

*Der Bandvogel.*

**Caractères.** — Cet oiseau, bien connu dans tous les ports de mer, sous le nom de *cou coupé*, a 14 cent. de long; son aile mesure 6 cent. et sa queue près de 5 cent. Le mâle est d'une teinte brun fauve, fort agréable, mais difficile à bien préciser. Le dos est plus foncé que le ventre et ondulé de noir; quelques plumes de la poitrine et des flancs présentent une tache noire en forme de V. Une large bande d'un rouge carmin s'étend d'un œil à l'autre, en passant sur les joues et la gorge qui sont blanches. Les couvertures supérieures de l'aile ont à leur extrémité une grande tache gris rougeâtre, entourée d'un demi-cercle noir, qui la fait mieux ressortir. Les rémiges sont brunes, bordées de fauve. Les rectrices sont d'un noir mat à la face supérieure, grisâtres à la face inférieure; les barbes externes des pennes latérales sont blanches. Les autres pennes ont à leur extrémité une tache blanche, à l'exception des deux médianes, qui sont entièrement noires. L'iris est brun, les pattes et le bec sont d'un brun clair.

La femelle se distingue du mâle par des couleurs moins vives et par l'absence de collier rouge.

L'espèce offre de nombreuses variétés.

**Distribution géographique.** — L'on voit tant d'amadines à collier en Europe, que l'on peut conclure que cet oiseau est très-commun dans sa patrie. On le connaît, depuis plusieurs siècles, comme un habitant de l'Afrique occidentale; mais il n'est pas borné à cette partie du continent; son habitat s'étend jusque sur les côtes orientales.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans le bassin du Nil, on rencontre l'amadine à collier à partir du 16° de latitude nord, dans toutes les forêts clair-semées des steppes. Elle évite le dé-

sert proprement dit, et n'apparaît, mais alors en très-grand nombre, que dans la zone pluvieuse. Elle ne se trouve pas dans les forêts vierges qui bordent les deux rives du Nil, ou au moins, ne s'y hasarde-t-elle que par accident, et sans jamais séjourner. Ces grandes forêts, en effet, ne lui fournissent pas une nourriture aussi abondante que les endroits où le sol est tapissé de graminées et de plantes basses. Je ne sais si elle mange des fruits, mais cela ne paraît pas avoir lieu dans l'Afrique orientale; à la vérité, elle ne trouverait guère, là, que les baies du jubier. Cependant, les individus que l'on tient en captivité becquêtent les fruits qu'on leur donne, et l'on peut supposer que, même en liberté, les amadines ne dédaignent pas ces aliments, quand elles peuvent s'en procurer. Mais ce sont les graines, et surtout les graines des graminées, qui forment leur principale nourriture.

Dans l'Afrique orientale, on rencontre d'ordinaire les amadines à collier par bandes de dix à quarante individus. Jamais je ne les ai vues par paires; il est vrai que je ne les ai point observées à l'époque des amours. Souvent plusieurs sociétés se réunissent et errent ensemble par le pays. Elles s'approchent alors sans crainte des villages, où elles se savent protégées par les lois de l'hospitalité. On les voit sautiller parmi les branches des arbres ou courir sur le sol. Elles descendent à terre le matin, pour chercher leur nourriture, elles ne grimpent guère, et peut-être jamais, le long des herbes, comme le font d'autres espèces voisines. Les trouble-t-on, elles s'envolent jusqu'à un arbre voisin, lissent et peignent leur plumage, et les mâles se mettent à chanter. Dès que tout est redevenu tranquille, elles reviennent à terre. Un oiseau de proie apparaît-il, aussitôt toute la bande s'envole avec la rapidité de la flèche, et va chercher un abri dans un buisson épais et épineux, où elle se trouve en sûreté. Au milieu de la journée, les amadines se reposent; elles se tiennent sur les branches d'un arbre bien touffu, et s'y abandonnent à un demi-sommeil. Après midi, elles retournent à la pâture.

Je n'ai jamais vu le nid de l'amadine à collier. Je sais que, dans l'Afrique orientale du moins, les amours ont lieu en septembre et en octobre, époque qui correspond à la fin de notre printemps.

**Captivité.** — Dans le bassin supérieur du Nil, les amadines n'ont à craindre que leurs ennemis les plus redoutables, les petits oiseaux de proie et quelques carnassiers. Les habitants du Soudan se contentent de les éloigner de leurs cultures.

Ce n'est donc pas là qu'on prend ces oiseaux, et, pendant mon séjour dans ces contrées, je n'en vis pas un seul en cage. C'est de l'Afrique occidentale qu'il nous en arrive le plus. Les bords de la Gambie paraissent être la source où vont puiser nos oiseleurs. Rarement on n'amène en Europe que des amadines à collier, d'ordinaire on les mêle à d'autres espèces voisines. Réunis par centaines dans une cage, ces oiseaux, auxquels on ne donne cependant qu'une pauvre nourriture, nous arrivent pour la plupart en vie, mais amaigris, déplumés, misérables. Quelques semaines de repos et un peu de soins suffisent pour les relever.

On tient les amadines dans de grandes volières, où elles vivent en bonne intelligence avec les autres oiseaux; ou bien, on les met, par paires, dans une petite cage, dans l'intention de les faire nicher. Il faut que les couples soient séparés, sans quoi, excités par la jalousie, les mâles se livreraient des combats acharnés.

Les amadines à collier sont des oiseaux très-agréables en cage. Elles sont aussi douces et aimantes que les tourterelles. Mâle et femelle s'efforcent de se plaire mutuellement; c'est à qui des deux donnera à l'autre les plus grands témoignages d'affection. Il est peu de passereaux exotiques qu'il soit plus facile de faire nicher. Si on les tient suffisamment au chaud et qu'on ne les trouble pas trop, les amadines se reproduisent certainement. Les deux époux construisent le nid, couvent alternativement, nourrissent et élèvent les jeunes. Pendant que la femelle couve, le mâle a à peine le temps de chanter, occupé qu'il est à lui prodiguer ses soins. Il reste continuellement près d'elle, ne la quitte pas un instant de l'œil et passe la nuit dans le nid, à ses côtés. Il l'appelle tendrement par un petit *couitt, couitt*, fréquemment répété.

Le nid est construit avec des herbes sèches, du foin, du duvet de certaines plantes. Il a la forme d'un melon; fermé supérieurement, il offre une ouverture latérale; l'intérieur est chaudement tapissé. Chaque couvée est de quatre à cinq œufs, finement ponctués de rouge. La durée de l'incubation est de quinze jours. Les jeunes naissent couverts d'un épais duvet; on les nourrit d'abord de jaune d'œuf, les parents leur donnent plus tard de la salade, des graines de pois, de plantain, de mouron, de crucifères, de laiteron qu'ils ont ramollies dans leur jabot.

La première couvée a lieu ordinairement en janvier, elle est suivie de plusieurs autres, qui se succèdent jusqu'au mois d'août, époque de la mue.

## LES SPERMESTES — SPERMESTES.

*Die Kappenfinken.*

**Caractères.** — Les spermestes ressemblent aux amadines. Ils ont le bec gros et fort; la mandibule supérieure offre dans son milieu un angle peu saillant, à partir duquel, elle va en rentrant jusque vers la pointe. Les ailes sont relativement grandes; la seconde rémige, est la plus longue, la première étant un peu plus courte. La queue est médiocre, assez fortement tronquée. Leur plumage est serré.

LE SPERMESTE A CAPUCHON — SPERMESTES  
*CUCULLATA.**Das Elstervögelchen.*

**Caractères.** — Le spermeste à capuchon, qui porte aussi le nom vulgaire de *petite pie*, est l'espèce la plus connue du genre. Il a 9 cent. de longueur; son aile pliée mesure près de 5 cent. et la queue 3. Le dos est d'un brun noir brillant, plus foncé au cou et à la tête; la partie inférieure du corps est blanche; le croupion, les tectrices supérieures et inférieures de la queue, les flancs sont rayés de blanc grisâtre et de noir mat; sur les côtés de la poitrine est une grande tache d'un vert foncé, à éclat métallique. Les plumes des ailes et de la queue sont entièrement noires: les premières ont un reflet gris à leur face inférieure. L'iris est brun, la mandibule supérieure noire, l'inférieure blanche; les pattes sont noires.

**Distribution géographique.** — Le spermeste à capuchon est originaire de la Gambie.

**Captivité.** — Nous ne connaissons pas les mœurs de cet oiseau à l'état de liberté; mais nous sommes parfaitement renseignés sur sa manière d'être en captivité, grâce aux observations très-consciencieuses et très-intéressantes que nous devons à F. Schlegel. « Pendant près d'un an, dit-il, j'eus une paire de spermestes à capuchon et une paire d'amadines à collier dans la même volière, qui avait deux petites saillies, garnies de fil de fer, destinées à recevoir la nourriture des captifs. Je remarquai que mes oiseaux avaient l'habitude de s'y tenir, non-seulement la nuit, mais encore le jour, et de s'y reposer; je voulus voir si, comme les troglodytes et les mésanges, ils passeraient, pour y arriver, par une ouverture très-étroite. Je plaçai donc, devant l'entrée du petit compartiment, une feuille de carton de deux doigts de large; cela ne les empêcha nul-

lement ni d'entrer, ni de sortir; je remplaçai le carton par un plus grand, et je finis par ne plus laisser qu'une ouverture du diamètre d'un thaler (d'une pièce de 5 francs, en argent). Cela ne gêna nullement mes oiseaux. Bien au contraire, ils paraissaient prendre un certain plaisir à franchir l'ouverture; entrer, sortir étaient un manège incessant. Le même jour, je mis dans la cage des matériaux propres à la construction d'un nid: des plumes, du fil, des soies de porc, des aigrettes de chardon. Jusque-là, amadines et spermestes avaient vécu en paix; mais la guerre éclata, pour savoir à qui appartiendrait la meilleure place. Jamais, auparavant, je n'avais remarqué de dispute; peu leur importait, semblait-il, dans laquelle des saillies ils passaient la nuit. Mais tout à coup leurs sentiments furent changés. Il s'agissait de trouver un endroit pour nicher, et de s'emparer du meilleur. La paix était troublée. Les amadines, d'ordinaire fort tranquilles, et surtout le mâle, donnaient de vigoureux coups de bec à droite et à gauche; très-irritables, les spermestes étaient arrivés à un tel état d'excitation, que les amadines durent céder la place. Après plusieurs heures de lutte, je crus bien faire de séparer les combattants; je laissai les spermestes maîtres du terrain, et mis les amadines dans une autre cage.

« C'était à la fin de septembre, les deux spermestes se mirent à porter le fil dans leur demeure, laissant de côté les autres substances. Après en avoir amassé une certaine quantité, la femelle chercha, avec sa tête, à en fixer une couche contre le toit grillagé de la petite saillie; mais à chaque effort qu'elle faisait, les matériaux qu'elle soulevait retombaient. Cela ne la décourageait pas, et elle s'efforçait sans cesse de couvrir son nid. Je me décidai à lui venir en aide, et pensai y arriver en lui donnant des matériaux plus solides. Des brins de foin me semblèrent devoir lui convenir. En effet, je n'avais pas retiré ma main, que les deux oiseaux se précipitèrent sur ces nouveaux matériaux, témoignant en quelque sorte, par leur ardeur, que c'était bien là ce qu'il leur fallait. Chacun prit dans son bec quelques brins de foin, et les porta dans la demeure qu'ils avaient choisie. La femelle laissa tomber ses brins à l'entrée du nid, les enfonça avec la tête au milieu du fil, puis en éleva une couche, comme elle l'avait fait auparavant, contre le toit de la saillie. Le mâle la suivit; il tenait son foin dans le bec, et le tendit de façon à le faire bomber au-dessus de la tête de la femelle. Lorsque cette couverture eut

assez d'épaisseur et assez de solidité, ils enfoncèrent tous les deux du fil au milieu du foin. Finalement, la construction fut assez serrée pour que les matériaux passassent entre les barreaux, et pour qu'aucun rayon de lumière ne pût pénétrer dans le nid. Trois heures environ suffirent pour construire la charpente de ce nid. Le soir arriva, les spermestes s'endormirent. Le lendemain matin, de très-bonne heure, ils prirent à peine le temps de manger et de boire, retournèrent à leur nid, le rembourrèrent des substances les plus molles que je leur avais données, de soies de porc, d'aigrettes de chardon, mais ils ne touchèrent pas aux plumes.

« A partir du troisième jour, la femelle resta avec le mâle dans le nid, pendant presque toute la journée, en train, comme je le vis plus tard, de pondre et de couvrir. Le mâle et la femelle couvaient, non pas alternativement, mais simultanément, quittant ensemble le nid pour boire et pour manger, et y revenant ensuite ensemble. Le 13 octobre, le mâle sortit du nid avec un œuf accolé à sa poitrine. Après avoir satisfait ses besoins, et essayé vainement de se débarrasser de cet appendice, il se glissa de nouveau dans le nid. Au bout de cinq semaines, le 30 octobre, je trouvai un œuf cassé sur le bord de la cage.

« Incertain d'un succès après une aussi longue incubation, je me décidai à découvrir un peu le nid, et je vis, non sans surprise et à ma grande joie, plusieurs petits nouvellement éclos. La femelle les couvrait anxieusement de son corps; je ne pus m'assurer bien exactement de leur nombre; la mère les défendait, prodiguant à mes doigts de vigoureux coups de bec, chaque fois que j'essayais de découvrir sa demeure.

« Je donnais d'ordinaire à mes oiseaux des pois, des graines variées, de la salade, des feuilles vertes, dont ils mangeaient surtout les nervures; à ce moment, je fis ramollir les graines dans l'eau avant de les leur donner; j'y ajoutai des œufs de fourmis cuits dans du lait; les parents parurent très-contents de ces nouveaux aliments. Pendant la ponte, je leur procurai plusieurs fois un peu de beurre, qu'ils ne dédaignèrent pas. Ils mangeaient aussi des coquilles d'œufs.

« Seize jours après leur naissance, le 15 novembre, deux petits quittèrent le nid, mais très-timidement, les parents les poussaient par derrière, les attiraient en leur tendant des aliments. Ils avaient tout leur plumage, et presque la taille des vieux. Après quelques jours, ils devinrent capables de prendre eux-mêmes leur nourriture; cependant, comme tous les jeunes

oiseaux, ils aimaient à se laisser nourrir. Ils se rangeaient à cet effet en une ligne, d'ordinaire entre leurs parents, s'appuyant d'un côté à leur père, de l'autre à leur mère. Ce charmant tableau de famille était troublé dès que l'appétit se mettait de la partie, ce qui ne tardait pas à arriver. Un petit cri plaintif se faisait subitement entendre. C'était le signal d'un tapage général, qui croissait d'autant plus que les parents s'y montraient plus indifférents. Chaque petit se croyait le favori, chacun espérait que ses prières seraient écoutées de préférence aux prières des autres; et cependant rien n'y servait. Ils se précipitaient alors, qui sur la mère, qui sur le père, pendant qu'un troisième, grimpé sur une petite branche, faisait entendre des cris toujours plus plaintifs, toujours plus lamentables. Les jeunes, cependant, pouvaient déjà se nourrir eux-mêmes; mais les parents semblaient les amener par la famine à devenir tout à fait indépendants. Le père, plus sévère, éloignait d'un coup de bec le mendiant trop importun; plus tendre, la mère finissait par céder, et finissait par chercher de la nourriture dans le seul but peut-être de faire cesser le tapage. Les petits attendaient son retour avec impatience, l'entouraient de tous côtés, à droite, à gauche, au-dessus, au-dessous; chacun paraissant le plus affamé, elle ne savait par lequel commencer.

« Tant que les petits étaient impuissants à satisfaire eux-mêmes leur appétit, les parents étaient plus tendres, et ne leur faisaient pas supporter d'aussi dures épreuves. Les jeunes aussi étaient moins impérieux. Ils étaient en ligne, l'un près de l'autre, attendant leurs parents, impatiemment, c'est vrai, mais avec convenance. Pendant que la femelle donnait à manger à celui qui était le plus près d'elle, les autres tendaient vers elle leur bec grand ouvert, tout en gardant leur place; peut-être ne se fiaient-ils pas encore assez à leurs pattes et à leurs ailes. Puis, venait le tour du second, et rien n'était plus curieux que de voir la mère sauter sur le dos de son petit, et mettre les aliments dans son bec, qu'il renversait fortement en arrière. Parfois, un jeune se hasardait à dépasser son voisin, à prendre place plus près de la mère. Souvent, celle-ci se perchait sur une branche, au-dessus de ses petits, et de là laissait tomber leur pitance.

« Les parents donnaient de véritables leçons à leur progéniture. Lorsqu'ils crurent le temps venu où les nourrissons devaient apprendre à manger par eux-mêmes, ils se mirent près de la

mangeoire, et sans s'inquiéter des cris et des plaintes, prirent tantôt telle graine, tantôt telle autre. A la fin, les petits descendirent fort maladroitement, en voletant et en culbutant, sur le sol de la cage. Arrivés là, ils réclamèrent à grands cris leur nourriture, et finirent par arriver jusque près de la mangeoire. Le plus hardi se hasarda à saisir une graine, puis, encouragé par le succès, une seconde. Ses frères l'imitèrent, et, en quelques heures, ils savaient prendre leur nourriture.

« Les parents se dirigèrent ensuite vers leur abreuvoir, non pour boire, mais pour se baigner, ce qu'ils font plusieurs fois par jour, même lorsqu'ils couvent et qu'ils ont à réchauffer leurs petits. Souvent je les ai vus secouer leurs plumes, s'essuyer légèrement, puis retourner à leur nid, au sortir du bain. Les parents sont donc à l'abreuvoir, ils se tiennent au bord du vase, boivent, puis plongent le bec dans l'eau, et en agitant fortement la tête, ils lancent le liquide tout autour d'eux. Les jeunes les ont suivis : curieux, ils regardent faire leurs parents ; ils sont aspergés inévitablement. Au commencement, ils s'effrayent, ils secouent leurs plumes, mais bientôt ce bain leur plaît, et ils cherchent à imiter le père et la mère. Tout à coup, celle-ci disparaît dans l'eau, et lance une fine pluie sur ses élèves, qui se sauvent ; la mère court après eux, et, se secouant, les mouille encore une fois. Le père se baigne à son tour ; les petits sont excités par l'exemple ; enfin, le plus courageux se hasarde ; il enfonce le bec dans l'eau, il s'arrose ; puis, il avance une patte, et cherche à prendre pied. Mais il perd l'équilibre, tombe à l'eau, et en ressort aussitôt. Il fait un nouvel essai et constate qu'il n'y a pour lui aucun danger. Le second le suit, puis, le troisième, et bientôt toute la bande va à l'environ se jeter à l'eau et se baigner tous les jours.

« Les parents semblèrent prêts à couvrir une seconde fois. Depuis longtemps, déjà, ils allaient faire leur sieste dans le coin de la cage opposé à celui où ils avaient fait leur nid, et s'y retiraient loin du tumulte de leurs petits. Rarement, un de ceux-ci était assez osé pour les suivre. Mais, si les parents avaient supporté cela, autrefois, de la part d'un enfant encore inconscient de lui-même, à partir de ce moment, ils ne voulurent plus le souffrir. Ils continuaient cependant à remplir leurs devoirs paternels, et passaient la nuit avec leurs petits. Ils étaient là à six, tellement serrés dans leur nid étroit, que les grillages en étaient soulevés. Je serais curieux de savoir quelle tem-

pérature régnait au milieu de cet amas vivant de plumes. Enfin, les petits purent se passer des soins de leurs parents, qui se retirèrent alors, la nuit, dans la seconde saillie de la cage, et ne permirent pas à leurs élèves d'y pénétrer. Ceux-ci leur devinrent complètement étrangers, et ils ne s'occupèrent plus qu'à préparer un nid pour l'avenir. Les jeunes se permirent de les déranger dans la construction de leur nouveau nid ; mais ils se vengèrent, en les poursuivant à coups de bec. Je fus donc obligé de les éloigner, le 5 décembre. Ce fut la fin de cette idylle, qui, chaque jour, m'avait offert de nouveaux sujets d'observations intéressantes, et avait ramené dans ma chambre le printemps, au milieu des rigueurs de l'hiver.

« Je nettoyai l'entrée du nid. J'étais cependant persuadé que les spermestes avaient élu domicile dans la nouvelle saillie de la cage ; ils y portaient en effet des matériaux, et je m'attendais à les y voir nicher ; mais ils retournèrent à leur ancienne demeure. Ils se mirent à y travailler, enlevant ceci, apportant cela, choisissant avec soin les matériaux les plus mous. Le 8 décembre, trois jours après leur séparation d'avec les jeunes, l'incubation commença, ou du moins, à partir de ce moment, ils se tinrent tranquilles dans leur nid. Je n'osai pas les y troubler. Les semaines se passaient, ils couvaient toujours. Enfin, je pus constater que le nid renfermait cinq œufs. Huit jours plus tard, après une incubation de quatorze jours, j'étais en proie à la plus vive impatience, j'allais examiner les œufs de nouveau, quand une petite voix, s'élevant du nid, m'apprit que mes espérances n'étaient pas déçues : c'était le 14 janvier. Les parents parurent ressentir autant de plaisir que moi-même ; ils parurent plus gais ; leurs témoignages de tendresse furent plus touchants. Le 30 janvier, un des petits se hasarda hors du nid, et le 3 février, toute la jeune nichée avait pris son essor.

« Deux jours après, le 5 février, les parents se mirent à construire un nouveau nid, l'achevèrent le lendemain, et s'y établirent. Le 15, j'enlevai les jeunes. Le 19, je trouvai un œuf dans le nouveau nid. L'incubation se prolongea sans interruption (du moins, je n'en remarquai aucune), jusqu'au 18 mars ; l'impatience, la curiosité me firent examiner le nid, j'y trouvai cinq œufs. Le 30 mars, je vis un petit, né probablement de la veille. Le 6 avril, je n'entendis aucune voix sortir du nid ; les vieux me paraissaient assez indifférents, je m'aperçus alors que

le seul petit qui fût éclos était mort étouffé sous les quatre œufs qui restaient; probablement, les parents avaient voulu enlever les œufs stériles, et, dans ce travail, avaient tué leur petit. Je vidai le nid.

« Le 11 avril, il y avait un nouvel œuf, et le 13, cinq. Le 27 avril, je trouvai deux jeunes, paraissant âgés d'un à deux jours; les autres œufs avaient disparu.

« Le 1<sup>er</sup> juin, j'enlevai les deux petits, les parents couvaient de nouveau. Le 20 juin, je trouvai dans le nid deux petits et quatre œufs; le 24 juin, six petits, qui restèrent avec leurs parents jusqu'au 21 juillet.

« Le 2 août, une nouvelle ponte de quatre œufs, puis une de deux, du 2 au 6 août. Le 20 août, les six petits étaient éclos. Le mâle était par trop ardent; les petits n'avaient pas dix jours, qu'il commençait à travailler à un nouveau nid. La femelle, soit épuisement, soit besoin de soigner encore sa progéniture, résistait à ses caresses; elle se réfugia auprès de ses petits. Son époux, vingt-deux fois père déjà, la poursuivit jusque dans ce sanctuaire, où allait se réfugier la malheureuse créature. Elle vit l'ouverture que mon doigt avait pratiquée au milieu de la toiture du nid, pour pouvoir surveiller l'incubation, et aussitôt elle s'élança dans la chambre, et, par la fenêtre ouverte, dans le jardin.

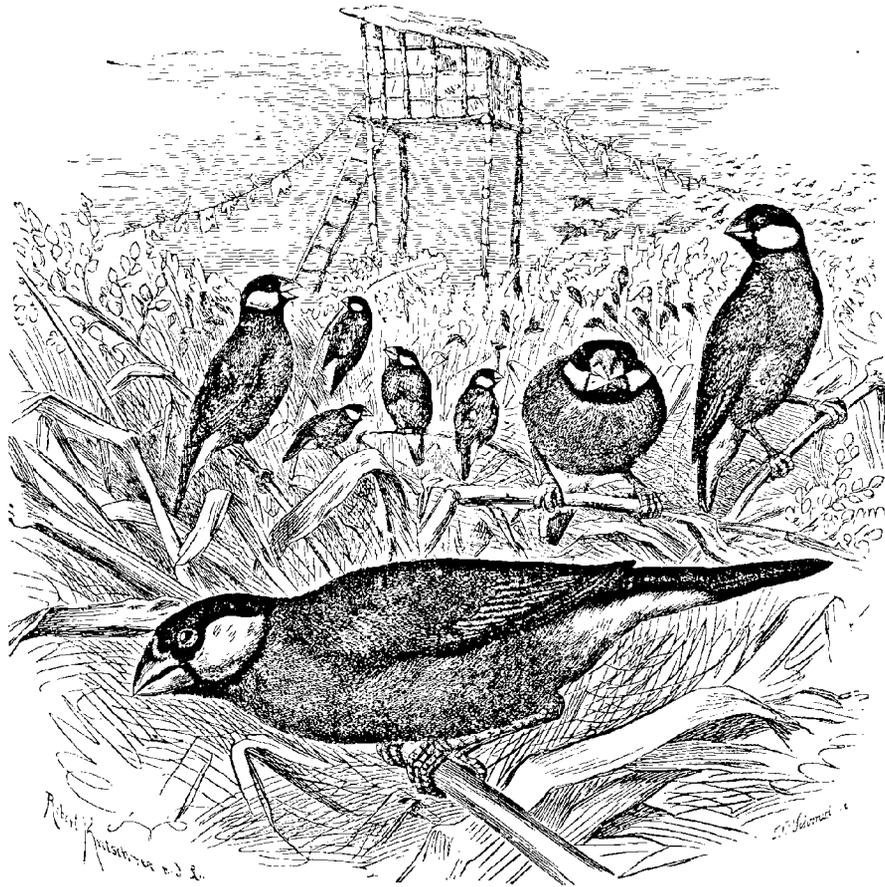
« J'avais peur. Qu'allaient devenir ces six petits, qui avaient encore fort besoin des soins maternels. Le soir approchait; le mâle se préparait déjà à se coucher; il faisait son dernier repas, buvait sa dernière gorgée, et se rendait dans le nid à côté de ses petits. Ce fut en vain, que je portai la cage dans le jardin. Il dormait, indifférent aux cris lamentables de sa femelle, qui sortaient d'un noyer touffu, où nous ne pouvions la voir. Tout était silencieux; les gémissements de la malheureuse devenaient plus rares et plus faibles. On aurait dit que, plongée dans un rêve de tristesse, elle soulageait encore de temps à autre, par ses plaintes, son cœur oppressé. Enfin, tout se tut. Au petit jour, j'étais au jardin; je mis la cage de telle façon que la lumière vint à passer par l'entrée du nid. Aucun oiseau ne se faisait encore entendre; seule, toujours sur son noyer, la femelle du spermeste avait recommencé ses cris plaintifs. Bientôt, mais trop longtemps pour mon impatience, les six petits commencèrent leur chœur d'affamés, et le père dut, pour les satisfaire, quitter sa couche bien chaude, et s'exposer à l'air frais du matin. Il paraissait inquiet. Comment sa compagne avait-

elle passé la nuit? Au premier cri, celle-ci s'élança du noyer, et vint se percher sur un prunier, tout près de la cage. J'avais eu soin de disposer tout autour des gluaux. J'étais caché à peu de distance, accompagné d'un excellent oiseleur, que j'avais fait venir tout exprès. Le mâle répondit à sa femelle, qui prit courage, et vint voletter à l'entour de la cage, cherchant une ouverture; mais elle ne se posa pas. Nous nous décidâmes à mettre des gluaux au pied même de la cage. A notre apparition, la femelle s'enfuit sur un arbre voisin; mais, à peine nous fûmes-nous éloignés, qu'elle vola à terre, et sautilla au milieu des gluaux, en cherchant à entrer. Elle voulut s'envoler, ce fut en vain; elle était prise par le cou, la tête, les ailes. L'oiseleur s'élança, enleva les gluaux; je pris la cage, et nous rentrâmes, en ayant bien soin de fermer la porte et les fenêtres. Il fallait faire disparaître la glu qui salissait le plumage de notre captive; nous y parvîmes à la fin et nous mimas la fugitive dans sa cage. La reconnaissance fut courte entre les deux époux; dans toute autre circonstance, la femelle n'eût rien eu de plus pressé que de remettre son plumage en ordre; mais, pour une mère, quoi de plus urgent que de visiter ses petits et de leur donner à manger. Ce ne fut qu'après avoir rempli ses fonctions de nourrice qu'elle commença à se nettoyer, à se lisser, ce qui ne lui fut pas très-facile.

« Le mâle ne fut plus aussi ardent, cependant, le 17 septembre, quand les petits commençaient à peine à manger seuls, la femelle pondit de nouveau. Le 5 octobre, quatre petits étaient nés. Le 18 novembre, la femelle pondit pour la dernière fois. Elle mourut, probablement d'épuisement; et je n'eus plus qu'à me repentir de n'avoir pas mis un terme à ces ardeurs conjugales, en séparant les deux époux. Mais ils étaient tellement unis, qu'il me paraissait cruel de leur infliger un supplice aussi rigoureux.

« La femelle avait élevé ainsi vingt-six petits, et si, à l'incubation prolongée de cinq semaines dont il a été question, nous rapportons, comme c'est probable, deux couvées, elle avait pondu cinquante œufs; de la fin de septembre au milieu de novembre de l'année suivante, elle n'avait fait que pondre, couvrir, élever ses petits.

« Chaque couvée est de quatre à six œufs, allongés, de grosseur moyenne, et entièrement blancs. Un seul œuf est pondu par jour; la durée de l'incubation est de douze jours, à partir de la ponte du dernier œuf. Le développement des petits est excessivement rapide à partir de l'âge



Cochet, Grégoire Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.t.

Fig. 49. Le Padda oryzivore (p. 170).

de dix jours ; de quinze à dix-huit jours, ils sont presque entièrement couverts de plumes, et ils prennent leur essor ; ils apprennent très-vite à se nourrir tout seuls. Les parents leur donnent les aliments ramollis dans leur jabot ; au commencement, dans les huit premiers jours, ils préfèrent une nourriture animale, des œufs de fourmis. Ils doivent emmagasiner dans leur jabot des aliments pour la nuit, car, en hiver, ils rentrent dans leur nid à 4 heures, et n'en sortent qu'à 7 heures du matin, et même plus tard, si le temps est sombre.

« Le plumage des jeunes spermestes, continue Schlegel, diffère beaucoup de celui des vieux. Il est d'un brun chocolat uniforme, un peu plus foncé au dos qu'au ventre et indistinctement rayé. Les jeunes n'ont rien des plumes blanches ou vertes, à éclat métallique, des vieux. La man-

BREHM.

dibule inférieure, bleu-vert chez les spermestes adultes, est, chez les jeunes, d'un bleu noir, comme la mandibule supérieure. Le changement de coloration ne se fait pas par une mue, mais peu à peu et très-lentement. Les deux sexes sont difficiles à reconnaître. La femelle paraît un peu plus grande que le mâle. Un signe meilleur pour distinguer les sexes est celui que l'on tire des taches vert brillant des flancs, ces taches étant moins belles et moins grandes chez la femelle. Mais le meilleur caractère distinctif est fourni par certaines habitudes dont je vais parler.

« Les témoignages d'amour de ces oiseaux sont particuliers, et parfois comiques. Souvent, ils sont l'un à côté de l'autre, se pressant mutuellement. Ils se caressent les plumes, en s'appelant sans cesse. Par moments, le mâle croasse, le bec légèrement ouvert, et se dandine, en

III — 233

suyant la mesure de son chant. Au plus fort de l'excitation, il interrompt cette danse pour sauter, de côté, sur le dos de sa femelle; il s'y tient un instant, saute de l'autre côté, se tourne à droite et à gauche, lui caresse la tête, puis recommence le même manège, six, huit fois, avant l'accouplement.

« Jeunes et vieux aiment la chaleur : toujours, ils choisissent pour se reposer la place de leur nid, où arrivent les rayons du soleil, tandis que les amadines recherchent le coin opposé. Plusieurs fois, je tournai la cage, pour changer ces situations, toujours les oiseaux changèrent de place.

« Rien ne peut les troubler quand ils sont occupés à couvrir ou à nourrir leurs petits. Je pouvais alors déplacer la cage, l'exposer au soleil, la mettre à l'ombre; je pouvais regarder les oiseaux de très-près, ma tête étant contre les barreaux de la cage; des personnes étrangères, des dames même avec leurs chapeaux et leurs coiffures pouvaient s'approcher, rien n'était capable de les déranger.

« Cela, déjà, peut les faire recommander comme oiseaux d'appartement, car une petite cage est suffisante pour qu'ils se reproduisent. Ils s'habituent vite à se trouver sur un bureau, sur une table à ouvrage; quand tout au dehors est couvert de glace et de neige, ils nous présentent sans cesse de nouvelles scènes de la vie de famille, et nous rappellent le printemps. Ce serait une bonne chose, que d'acclimater ces charmants oiseaux, d'en faire des animaux domestiques; s'ils ne sont pas chanteurs, du moins leur tendresse conjugale, la facilité avec laquelle ils se reproduisent, même en hiver, charmeront à coup sûr quiconque comprend la vie des oiseaux, et lui offriront une source abondante d'observations des plus intéressantes. »

### LES PYRÉNESTES — PYRENESTES.

*Die Knackerfinken.*

L'Afrique occidentale renferme encore nombre d'amadinidés, parmi lesquels est l'espèce devenue type du genre auquel nous allons consacrer quelques mots.

**Caractères.** — Les pyrénestes sont remarquables par leur bec presque aussi gros que la tête, fort, conique, à arête large, bombée, faisant un angle obtus sur le front; à mandibule inférieure forte et élevée. Leurs ailes sont arrondies, sur-obtuses, la cinquième rémige étant la plus longue; leur queue est également arrondie.

### LE PYRÉNESTE PONCEAU — PYRENESTES OSTRINUS

*Der Nussknackerfink.*

**Caractères.** — Le pyréneste ponceau est un des plus grands oiseaux de la famille; il a 16 cent. de long; son aile pliée mesure près de 8 cent., et sa queue 7. Il a la tête, le cou, la poitrine, le croupion, les tectrices supérieures de la queue d'un rouge vif; le reste du tronc, les ailes, la queue d'un brun foncé. Le bec est noir bleuâtre, les pattes sont brunes.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau est rare : les quelques peaux que l'on a pu se procurer, venaient de Sierra-Leone et de l'Astrantee. Du Chaillu l'a observé sur les bords du fleuve Moonda.

L'on ne connaît rien des mœurs de l'espèce en liberté, comme en captivité.

### LES DONACOLES — DONACOLA.

*Die Schilffinken.*

Les passereaux de la Nouvelle Hollande, s'il est permis d'en juger par le petit nombre que nous en connaissons, ont, comme presque tous les êtres de ce pays, leur physionomie à part. Ils diffèrent de ceux dont nous avons jusqu'ici fait l'histoire, par leur port et par leurs couleurs. Quelques-uns peuvent rivaliser avec les tangaras de l'Amérique; mais la plupart se rapprochent davantage des véritables passereaux.

**Caractères.** — Les donacoles, que quelques naturalistes nomment *weebongs*, sont caractérisés par un bec court, épais, à base bombée, à arête élevée; par des ailes relativement grandes, dont les trois premières pennes sont les plus longues; une queue courte, à pennes arrondies, les deux externes exceptées; par des tarses forts; un plumage foncé au dos, à raies claires au ventre et sur les côtés.

### LE DONACOLE A POITRINE CHATAIN — DONACOLA CASTANEATHORAX.

*Der Kastanienbrustige Schilffink.*

### LE DONACOLE A DEUX BANDES — DONACOLA BIVITTATA.

*Der doppelbändige Schilffink.*

**Caractères.** — Ces deux donacoles, que l'on a plusieurs fois, dans ces dernières années, amenés vivants en Europe, sont des espèces très-voisines et qui ont entre elles beaucoup de res-

semblance. Ils ont l'un et l'autre environ 10 cent. de long; la tête et le cou gris cendré, le milieu des plumes étant brun; les joues, la gorge, la région des oreilles d'un brun noirâtre; le dos brun rougeâtre; les tectrices supérieures de l'aile oranges ou fauves; la queue fauve, bordée de brun clair; la poitrine marquée d'une large bande transversale, d'un brun châtain clair, limitée de noir inférieurement. La poitrine, le ventre, les tectrices inférieures de la queue blanches ou gris blanc, bordées de noir latéralement.

Ce qui distingue les deux espèces, c'est que, chez le donacole à deux bandes, le noir des joues descend plus bas vers la poitrine; et que la bande pectorale, plus étendue que chez le donacole à poitrine châtain, est séparée du ventre par une bande noire et large.

Le plumage est le même dans les deux sexes.

**Distribution géographique.** — Nous ne connaissons pas bien exactement l'habitat de ces oiseaux. Les premiers que vit Gould, étaient empaillés au Musée de Sidney, où ils avaient été envoyés de la baie de Moreton.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le même auteur nous apprend que ces deux oiseaux habitent les bords des rivières et des lacs; qu'ils rappellent par leurs mœurs la mésange à moustaches (*calamophilus biarmicus*), que, comme elle, ils grimpent très-agilement au milieu des herbes, et se tiennent de préférence dans les roseaux.

**Captivité.** — En captivité, les donacoles rappellent les maïas de l'Inde, si connus depuis longtemps. Ils sont vifs, gais et aiment à vivre par paires. Très-liés, très-affectueux l'un pour l'autre, ils se becquettent, se lissent mutuellement le plumage, sont toujours côte à côte, et font tout en commun. Leur cri d'appel est très-singulier. C'est un son trainant, *tie*, prononcé d'une manière très-curieuse; fortement lancé d'abord, il va en s'affaiblissant peu à peu, se transforme en un véritable son de ventriloque et finit par devenir imperceptible, pour nos oreilles du moins. Jamais, je n'ai entendu ces oiseaux chanter.

C'est en hiver que les donacoles ont leur plus beau plumage; ce doit donc être pour eux l'époque des amours. La mue, de ceux au moins que je possède, commence en avril.

Ils sont très-faciles à nourrir: les petites graines leur suffisent. Ils paraissent beaucoup aimer les feuilles vertes.

## LES POËPHILES — *POËPHILA*.

*Die Grasfinken.*

**Caractères.** — Ce genre de passereaux australiens est caractérisé par un bec presque aussi haut et large à la base qu'il est long; par des ailes moyennes, à première rémige courte, la deuxième égalant la troisième, la quatrième et la cinquième étant les plus longues; par une queue conique, très-étroite, les deux pennes médianes étant très-allongées.

### LE POËPHILE MERVEILLEUX — *POËPHILA MIRABILIS*.

*Der bewunderungswürdige Spelzfink.*

**Caractères.** — Cet oiseau, que Reichenbach a cru devoir détacher du genre poëphile pour en faire le type d'un petit groupe qu'il appelle *Chloebia*, mérite bien réellement le nom de merveilleux (*mirabilis*) qu'on lui a donné. Son plumage est splendide. Le sommet et les côtés de la tête sont d'un rouge carmin, bordés de noir en arrière; la gorge est noire; le cou est entouré d'un collier bleu de ciel, mince à la gorge, large à la nuque, où il passe insensiblement au vert jaunâtre et au beau vert, qui est la couleur du dos. Le croupion et les tectrices supérieures de la queue sont d'un bleu clair; les pennes des ailes ont des bordures brun jaunâtre; les pennes caudales latérales sont d'un bleu clair, les médianes varient du gris foncé au noir. A la face inférieure du corps, le collier bleu est limité par une large bande transversale bleu lilas, qui recouvre tout le haut de la poitrine, et qu'un mince liséré orange sépare du jaune du ventre.

La femelle a des couleurs moins vives que le mâle; ses pennes caudales médianes sont aussi plus courtes.

Hombron et Jacquinet le découvrirent dans les environs de la baie de Raffles, sur la côte nord de la Nouvelle-Hollande. Ils ne parvinrent à tuer que trois individus; ne purent observer les mœurs de l'espèce, et le représentèrent sous différents plumages; Macgillivray a démontré que l'espèce dédiée à Gould, le *chloebia Gouldii*, n'était pas une espèce indépendante, mais bien un *poephila mirabilis* sous une livrée particulière.

« Je trouvai, écrivait-il à White, près de la baie du Corail, aux environs de Port-Essington, une bande nombreuse de ces oiseaux, qui cherchaient des graines, et se réfugiaient sur des

arbres à gomme. Il ne s'en trouvait pas deux dont le plumage fût complet ; la plupart n'avaient pas mué. Quelques-uns, à tête rouge, avaient des plumes noires sous les plumes rouges ; d'autres, à tête noire, avaient des places rouges ; les deux prétendues espèces étaient là confondues, et elles ne font réellement qu'une seule et même espèce. »

**Distribution géographique.** — Ce magnifique oiseau habite l'Australie septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après ce que l'on a publié sur les poëphiles, on constate que leurs mœurs ne diffèrent pas de celles des autres passereaux. Ils habitent, et cela peut être caractéristique, les prairies de joncs et les fourrés de roseaux, qui couvrent les bords des fleuves. Ils en mangent les graines, qu'ils ramassent sur le sol, ou qu'ils détachent des épis en grim pant aux tiges. Ils rivalisent d'agilité, sous ce rapport, avec les mésanges. Quoiqu'ils ne paraissent pas très-sociables, on les rencontre cependant par bandes.

Loin de fuir le voisinage de l'homme ils semblent au contraire le rechercher ; ils entrent dans les jardins, et on en voit souvent dans l'intérieur des villes. Plusieurs espèces parcourent le pays, et y exploitent un domaine plus ou moins étendu. Le poëphile merveilleux, qui avait été découvert en 1833 dans la presqu'île de Cobourg, n'y réapparut qu'en 1845 ; il y arriva cette fois en grand nombre, mais pour peu de temps.

Les nids de ces oiseaux paraissent varier beaucoup. Quelques-uns sont établis parmi les roseaux, comme ceux de la penduline (*œgithalus pendulinus*) ; d'autres sont placés sur les arbres, et même dans les aires des grands rapaces. Gould fut très-surpris de voir des oiseaux si différents habiter en commun et conserver de bons rapports pendant l'éducation des petits.

« Le 3 octobre, dit-il, je trouvai un nid de poëphile, au-dessous et dans l'intérieur de l'aire d'un aigle (*haliastur sphenurus*), où la femelle couvait. Mon compagnon noir, Natti, monta sur l'arbre, et m'apporta les deux nids ; le petit passereau était sur une branche, tout auprès de son terrible voisin, qui ne lui faisait aucun mal. »

Depuis plusieurs années, on voit en Europe nombre de passereaux d'Australie, chaque navire en apporte une cargaison. Les nouvelles espèces se paient d'abord des prix très-élevés, mais qui baissent bientôt de plus de moitié, car, il en arrive d'ordinaire une grande quantité par les navires suivants. Nous pouvons donc espérer de voir bientôt en vie le poëphile mer-

veilleux. Ce sera un des plus beaux ornements de nos volières.

## LES PADDAS — PADDA.

*Die Reisfinke.*

**Caractères.** — Les paddas, ou *passereaux des rizières*, ont pour caractères génériques un bec grand et fort, renflé en avant des narines, à arête entamant anguleusement le front ; leurs ailes sont assez longues ; les deux premières rectrices sont les plus grandes. Leur queue est courte et arrondie, à pennes larges. Le plumage est le même chez les deux sexes.

### LE PADDA ORYZIVORE — PADDA ORYZIVORA.

*Der Reisvogel.*

*Padda*, en chinois, désigne le riz non encore dépouillé de sa balle ; l'oiseau tire donc son nom du mets dont il fait son principal aliment. On le connaît depuis fort longtemps ; et il est représenté dans nombre de vieilles peintures chinoises. Depuis un demi-siècle, nos naturalistes l'ont étudié ; et on en amène continuellement de grandes quantités en Europe.

**Caractères.** — Cet oiseau (*fig. 49*) ne peut guère être confondu avec ses congénères ; aussi, peu de mots suffisent-ils pour le décrire. Sa teinte générale est le gris cendré. Il a les flancs nuancés de rose ; la tête et la gorge noires, les joues blanches, les pennes des ailes grises, bordées de gris cendré en dehors, à reflets blancs d'argent à leur face inférieure ; la queue noire ; l'iris brun, les paupières rouges, le bec rose vif, avec la pointe et le côté gris de perle ; les pattes rouges.

L'espèce offre de nombreuses variétés, nous avons eu au jardin zoologique de Hambourg des paddas d'un blanc superbe.

**Distribution géographique.** — Le padda oryzivore est répandu dans tout le sud et l'est de l'Asie ; il habite en grand nombre Java et Sumatra. Dans la première de ces îles, au dire de Bernstein, il est commun seulement au voisinage des habitations.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Semblable à nos moineaux friquets, dit Bernstein, le padda oryzivore habite exclusivement les lieux cultivés et y est très-abondant. Lorsque les rizières sont sous l'eau, du mois de novembre aux mois de mars ou d'avril, les paddas se tiennent par paires ou par petites familles dans les jardins,

les bosquets, les buissons, se nourrissent de graines, de petits fruits, d'insectes : je les ai souvent vus sur des routes, où il leur était difficile de découvrir autre chose que des insectes, et plusieurs fois je vis dans leur estomac des restes de coléoptères. Mais dès que les rizières commencent à jaunir, que l'eau s'en écoule, ils s'y rendent, souvent en bandes innombrables et y causent de tels dégâts, qu'on met tout en œuvre pour les éloigner.

« Dans les endroits infestés d'ordinaire par ces pillards ailés, on dresse dans le champ une ou plusieurs guérites, montées sur quatre pieux en bambou, et d'où partent des fils, attachés de l'autre côté à des perches de bambous, plantées dans tout le champ; on suspend à ces fils de grandes feuilles sèches, des chiffons de couleur vive, des poupées, des crécelles, etc. Dans la guérite, comme une araignée dans sa toile, se tient un indigène, tous les fils en sa main; il les tire, et aussitôt les feuilles sèches s'agitent, les chiffons se remuent, les crécelles font du bruit, et, effrayés, les paddas s'envolent. Après la moisson, jusqu'à l'entrée de la saison des pluies, vers le mois de novembre, ces oiseaux trouvent encore dans les rizières une nourriture abondante. Nombre d'épis sont restés à terre; quantité de mauvaises herbes s'élèvent rapidement au milieu des chaumes, et leur offrent des graines en abondance. A ce moment, ils sont gras, et fournissent, les jeunes surtout, un mets assez recherché.

« A l'exception des enfants, qui capturent des paddas pour s'en amuser, en leur attachant un fil à la patte et les faisant voler dans les rues, les marchands sont seuls à tenir des paddas captifs, pour les vendre aux matelots et aux passagers. »

Bernstein trouva des nids de paddas, tantôt sur des arbres élevés de diverses espèces, tantôt au milieu des nombreux parasites qui recouvrent les stipes des palmiers-arengs. Suivant le lieu, ce nid varie de forme et de grandeur. Ceux qui sont sur les arbres sont les plus grands et ont généralement une forme hémisphérique; ceux qui sont établis au milieu des parasites, sur les côtés des troncs des palmiers-arengs, sont plus petits et moins réguliers. Les uns comme les autres sont formés de tiges d'herbes entrelacées, mais peu serrées; la construction, en somme, est fort peu solide. Chaque couvée est de six à huit œufs, d'un blanc éclatant, et de 2 cent. de long.

Bernstein croit que le padda n'est pas originaire de Sumatra; qu'il ne s'y trouve qu'aux en-

virons de Padang; qu'il y a été introduit d'une autre île et s'y est acclimaté.

**Captivité.** — D'après mes observations, le padda n'est pas un des oiseaux de volière des plus recommandables. Il est querelleur; il empêche les espèces plus faibles de s'approcher de la mangeoire; ne s'appivoise que rarement, et incomplètement, et ne s'est pas encore reproduit en captivité. Son chant, si on ose lui donner ce nom, est misérable. L'oiseau n'a pour lui que la beauté du plumage.

## LES PYTÉLIES. — *PYTELIA*.

*Die Goldfinken, die Streifenfinken.*

Nous trouvons maintenant les amadinidés à bec petit et mince, qui constituent le groupe des *astrildiens*, très-variables sous le rapport de la taille et du plumage. Ils sont en général plus élancés, et pourvus d'une queue plus longue que les espèces que nous venons de passer en revue; mais ils ont à peu près les mêmes mœurs et les mêmes habitudes. On les trouve surtout en Afrique, depuis le Cap jusqu'au 18° de latitude boréale. Nous ne nous occuperons que des espèces les plus connues.

**Caractères.** — Le premier genre du groupe des *astrildiens*, celui que constituent les *pytelies*, est caractérisé par un bec plus ou moins allongé, droit, pointu, à arête légèrement bombée, se détachant du front à angle droit; la deuxième plume de l'aile est la plus longue, elle dépasse de fort peu la première et la troisième qui sont à peu près égales; la queue est courte et arrondie. Le plumage est généralement vert olive ou gris sur le dos, plus clair sous le ventre.

### LA PYTÉLIE A POITRINE DORÉE — *PYTELIA SUBFLAVA*.

*Das Goldbrüstchen.*

**Caractères.** — Cette espèce a de 9 à 10 cent. et demi de long, et 15 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 7 cent. et demi, la queue 3 cent. Le dos est gris-brun olive; le croupion, brun-rouge; les yeux sont entourés d'une bande rouge; la gorge est blanche; la partie supérieure de la poitrine et le pourtour de l'anus sont d'un jaune orange, le ventre jaune-citron; les flancs sont gris-olive, avec des taches blanches; les plumes de la queue sont noires, bordées de blanc à leur pointe; le bec et les pattes sont rouges.

**Distribution géographique.** — Nombre de ces oiseaux sont apportés en Europe par les navires venant de la côte occidentale d'Afrique, surtout de la Gambie. Ils ne doivent pas y être rares, et il faut qu'on les amène par centaines sur les marchés, car ils sont les plus communs d'entre tous les oiseaux vulgairement connus sous le nom de *bengalis*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous ne connaissons nullement les habitudes de l'espèce en liberté; les quelques naturalistes qui ont parcouru sa patrie, semblent l'avoir regardée comme indigne d'être le sujet de leurs observations.

**Captivité.** — La pytélie à poitrine dorée est un oiseau très-agréable en cage. Le mâle et la femelle sont très-affectueux l'un pour l'autre; ils vivent en très-bonne harmonie avec leurs semblables, et avec les autres petits passereaux. Élégante de formes, gracieuse dans ses allures, l'espèce est très-recherchée. Le chant que le mâle fait entendre, surtout à l'époque des amours, est peu étendu, mais fort agréable.

Il n'est nullement difficile de conserver des pytélies à poitrine dorée : il suffit de leur donner de petites graines. Celles qui restent quand on vanne le blé, sont pour eux un mets excellent.

Une paire de pytélies qui est bien soignée, que l'on met seule dans une cage se reproduit, et c'est là pour eux un titre de plus à la bienveillance des amateurs.

## LES SÉNÉGALIS — *LAGONOSTICTA*.

*Die Tropfenfinken.*

**Caractères.** — Les espèces dont on a composé le genre *lagonosticta* sont caractérisées par un bec relativement long, comprimé latéralement, et une queue arrondie; leur plumage est généralement rouge et semé de petits points blancs.

### LE SÉNÉGALI NAIN — *LAGONOSTICTA MINIMA*.

*Der Blutfink, der kleine Senegali.*

**Caractères.** — Le sénégali nain ou sénégali rouge, *petit sénégali*, comme l'appellent les oiselleurs, a 9 cent. de long et 16 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 5 cent. environ, et la queue 4 cent. Le mâle a un plumage splendide. La partie supérieure de la tête, la partie postérieure du cou, le dos, les ailes sont d'un brun foncé,

passant au noir vers la queue; la face, la partie antérieure du cou, la poitrine, le croupion sont d'un rouge carmin; le ventre est brun clair, couleur de terre; les côtés de la poitrine et du croupion, sont semés de petits points blancs. Le bec et les pattes sont rouges, l'iris est brun. La femelle est gris-brun, avec le ventre plus clair que le dos, le croupion seul étant rouge et pointillé de blanc latéralement. Les jeunes ont le plumage de leur mère.

**Distribution géographique.** — Le petit sénégali est commun dans le bassin du Nil, à partir du 18° de latitude nord, et son habitat s'étend de la côte orientale à la côte occidentale d'Afrique. Hartmann, qui parcourut, quelques années après moi, les bords du Nil, regarde cette espèce comme y tenant la place du moineau domestique; et, en effet, on peut l'appeler un oiseau domestique. Il ne manque dans aucun des villages du sud de la Nubie et du Soudan oriental; on le trouve jusque dans les huttes isolées au milieu des forêts. C'est un des premiers oiseaux de la zone tropicale que l'on remarque en se dirigeant de l'Égypte vers le Soudan. Une espèce de nectarinidés et loxigelle (*hypochera ultramarina*) montent plus que lui vers le Nord. Il devient de plus en plus abondant, à partir de Dongola, et il est très-commun dans le Soudan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On rencontre parfois, près des villages, des bandes innombrables de ces oiseaux, réunis souvent à d'autres passereaux; mais on le trouve aussi, loin de toute habitation, dans les steppes, dans les montagnes, jusqu'à une altitude de 1,300 à 1,600 mètres.

Le sénégali nain a les mœurs des autres espèces du même groupe. Il a pour lui, non-seulement la beauté de son plumage, mais encore la gaieté et la grâce de ses mouvements. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, il n'est pas tranquille une minute, c'est au plus, si au moment de la plus forte chaleur, il cherche dans le feuillage épais des arbres verts un abri contre les rayons brûlants. Il vole sans cesse de branche en branche, grimpe rapidement le long des troncs d'arbres, des maisons, court avec agilité sur le sol. C'est à peine, si un autre passereau peut rivaliser avec lui pour la légèreté du vol, mais aucun, certes, n'est aussi actif. Il est en outre très-sociable, et vit en bonne harmonie, non-seulement avec ses semblables, mais encore avec d'autres oiseaux.

Le petit sénégali mue à la fin de la saison

sèche, et au commencement de septembre, c'est-à-dire aux premières pluies, il songe à se reproduire. Les bandes, à ce moment, se séparent par paires, et celles-ci pénètrent hardiment dans les villes et les villages, cherchant un abri convenable, sous le toit de chaume conique ou dans la hutte d'argile d'un indigène. Là, ils font dans un trou un grossier amas d'herbes desséchées, au centre duquel ils ménagent une cavité arrondie, négligemment construite. Au besoin, les petits sénégalis nichent sur les arbres, ou même à terre. C'est ainsi qu'au mois de janvier, dans les forêts des bords du Nil-Bleu, je vis une femelle qui volait inquiète aux alentours d'une même place; je soupçonnai la présence d'un nid, et, effectivement, je le trouvai à terre, au milieu des herbes desséchées. Les œufs sont blancs, lisses et arrondis, un peu plus gros que ceux du roitelet. Le sénégalis nain a plusieurs nichées par an.

**Captivité.** — Le sénégalis nain captive infailliblement l'amitié de tous ceux qui ont appris à le connaître. Il s'accouple et niche en cage. Vieillot en a fait reproduire.

« Ces petits oiseaux, dit-il, sont doux, confiants, très-aimants l'un pour l'autre; ils se recherchent sans cesse, et se tiennent d'ordinaire, la nuit surtout, serrés l'un contre l'autre. A l'époque de la reproduction, les deux époux seuls restent ensemble; les mâles ayant entre eux de fréquentes disputes, on est obligé de séparer les couples. Le mâle est très-affectueux pour sa femelle, et se consacre entièrement à elle. Avant l'accouplement, il se perche près d'elle, une tige d'herbe dans le bec; fait de petits sauts, lève une jambe, puis l'autre, chante de toutes ses forces, et à plusieurs reprises.

Après l'accouplement, le mâle et la femelle construisent le nid. Si la femelle se refuse à l'accouplement, le mâle devient méchant et la pourchasse. Le nid du petit sénégalis est presque aussi gros qu'un œuf d'autruche, l'ouverture est au centre. Le dehors est fait d'herbes et de mousse entrelacées, le dedans est tapissé de plumes et de duvet. Lorsque la femelle ne trouve pas de plumes, elle en arrache aux autres oiseaux qui passent près d'elle, et même à son mâle. Si on veut lui donner un nid artificiel, il faut qu'il soit couvert par le haut, et ouvert sur le côté. Les deux parents couvent alternativement pendant treize jours. Les jeunes sont recouverts d'un duvet brun. Le père et la mère les élèvent soigneusement, leur donnent des grains déjà à demi digérés, des insectes, surtout des chenilles et des

larves. Pendant qu'ils couvent, ces oiseaux ont besoin d'une grande chaleur. Ils nichent en hiver. En tenant le mâle et la femelle séparés, on peut retarder l'accouplement jusqu'au mois de mai; mais on n'a alors que deux couvées, l'une en mai, l'autre en septembre. »

L'on a remarqué, que les petits sénégalis captifs muient en juin ou en juillet, ce qui s'accorde avec ce que nous disions de ces oiseaux en liberté. Les jeunes, une fois les plumes poussées, conservent les mêmes couleurs. On a transporté une quantité considérable de sénégalis nains à Cayenne, pour les y acclimater. Cet essai ne paraît pas avoir réussi, du moins on n'en a plus en aucune nouvelle. La possibilité de l'acclimatation de ces oiseaux n'est cependant pas douteuse.

## LES EMBLÈMES — EMBLEMA.

*Die Buntfinken.*

**Caractères.** — Les emblèmes se distinguent des autres espèces des groupes des astrildiens par un bec très-allongé, conique, aigu, à sommet arrondi et presque rectiligne; par des ailes médiocres, obtuses, la première étant très-courte, les quatre suivantes presque égales et les plus longues; par une queue médiocre et un peu arrondie sur les côtés. Leur plumage est varié.

## L'EMBLÈME PEINTE — EMBLEMA PICTA.

*Der Buntfink.*

**Caractères.** — L'emblème peint ou *astrild varié* de quelques auteurs, représente l'espèce précédente en Australie. Elle a le sommet de la tête, le ventre, les ailes, la queue bruns; la face, la partie antérieure du cou, le croupion, d'un rouge cochenille; la mandibule supérieure noire; l'inférieure rouge écarlate, offrant à sa base une tache noire triangulaire; les pattes d'un rouge vif.

Gould, qui découvrit cet oiseau, ne put en observer les mœurs. Il n'en tua qu'un seul individu. Heureusement pour la science, il le dessina; autrement, nous ne connaîtrions cet animal que par ouï-dire; la peau, qu'avait conservée Gould, lui fut volée.

LES LOXIGELLES — *HYPOCHERA*.*Die Glanzfinken.*

**Caractères.** — Avec un corps ramassé et épais, les loxigelles se distinguent encore par leur bec court, conique, bombé supérieurement, à arête prolongée sur le front en un angle aigu; par des ailes longues, atteignant le bout de la queue, qui est courte et arrondie. Quelques soies roides, partant des narines, s'étendent jusqu'au milieu du bec. Leur plumage varie selon l'âge et le sexe.

Le genre renferme deux espèces qui ont entre elles de grands rapports.

LA LOXIGELLE ULTRAMARINE — *HYPOCHERA ULTRAMARINA*.*Der Stahlfink.*LA LOXIGELLE BRILLANTE — *HYPOCHERA NITENS**Der Glanzfink.*

**Caractères.** — Le mâle, chez l'une et l'autre espèce, est noir durant la saison des sécheresses; mais, tandis que le plumage de la première a des reflets d'un bleu d'outre-mer, celui de la seconde en a de verts. Leur taille est de 12 cent., l'aile pliée mesure 6 cent., et la queue 3 et demi.

La femelle a le dos brun clair, chaque plume étant bordée d'un liséré fauve rougeâtre; la poitrine, le ventre, le pourtour de l'anus blancs; une bande sus-oculaire et une bande transversale au milieu de la tête, d'un rouge fauve.

**Distribution géographique.** — La loxigelle brillante est originaire de l'Afrique occidentale; sa congénère, la loxigelle ultramarine, se trouve, comme le sénégal noir, le long du Nil, en se dirigeant vers le Soudan oriental.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette dernière espèce est commune au Dongola: on la trouve partout, près des maisons, dans les champs, comme dans les steppes les plus stériles; elle recherche surtout le voisinage des fontaines, les haltes des caravanes, où elle se rencontre, avec nombre d'autres oiseaux, prêts comme elle à s'emparer de tous les débris du repas des hommes et des chameaux.

C'est un oiseau vif et gai, toujours en mouvement, et attirant sur lui toute l'attention du spectateur.

La période des amours s'étend de janvier en mars et coïncide avec l'époque de la maturation du dourah. Le nid n'est qu'un amas d'herbes,

placé sur un arbre. Je n'ai jamais trouvé ses œufs.

Dès que les jeunes ont pris leur essor, ils se réunissent en bandes nombreuses, se mêlent aux euplectes, et s'abattent dans les champs de dourah.

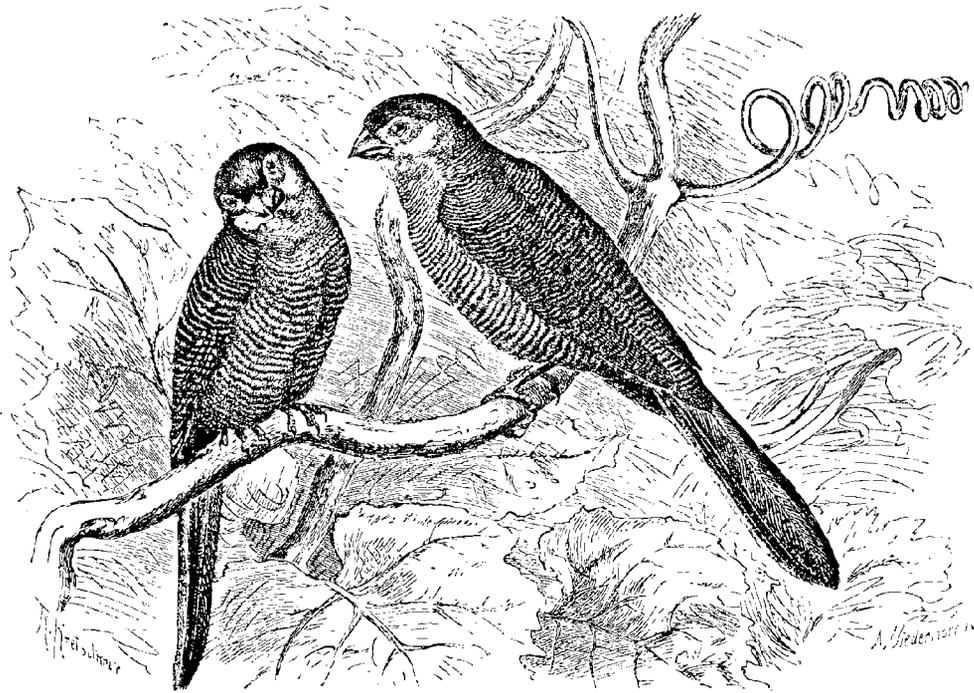
On comprend que les Nubiens haïssent ces oiseaux et cherchent à les éloigner. Ils emploient à peu près les mêmes procédés que les Chinois, à l'égard des paddas; ils établissent un échafaudage, d'où partent de tous côtés des fils couverts de chiffons de couleur voyante, et agitent tout cet appareil lorsque les pillards arrivent. Ils se contentent de les effrayer, et ne les tuent pas plus qu'ils ne tuent les autres oiseaux.

**Captivité.** — Aucun indigène du Soudan oriental ne tient des loxigelles ultramarines en captivité. Par contre, sur la côte occidentale, on prend beaucoup de loxigelles brillantes, et on les envoie en Europe et en Amérique. « Ces deux oiseaux, dit Reichenbach, se font remarquer par leur vivacité, on pourrait dire leur sauvagerie. Tout le jour, ils sont en mouvement, volant de côté et d'autre, pourchassant leurs compagnons de captivité, les troublant par leurs cris continuels. Ils leur donnent des coups d'ailes, des coups de bec et finissent par les tuer. Ils attaquent et mettent en fuite des oiseaux plus gros qu'eux. Quand on les isole, ils ont, pour se recommander, cette même vivacité, leur chant, doux, tendre, et leur beauté. Ils sont très-excités à l'époque des amours. Tant que la femelle résiste, le mâle vole autour d'elle, se met sur son dos, lui donne de violents coups d'aile, s'envole de nouveau, se cache dans un coin, pousse des cris perçants, comme s'il combattait avec d'autres oiseaux. »

Pour faire se reproduire les loxigelles brillantes, il faut avoir soin de séparer les couples et de les exposer à une température assez élevée.

LES BENGALIS — *MARIPOSA*.*Die Schmetterlingsfinken.*

**Caractères.** — Les bengalis ont des formes élancées, un bec une fois et demie plus long qu'il n'est haut et large, entamant le front anguleusement; des ailes moyennes, à quatrième rémige plus longue que les autres; une queue allongée et conique; un plumage épais et soyeux.



Corbeil, Gréte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 50. L'Astrild ondulé.

LE BENGALI, CORDON BLEU — *MARIPOSA*  
*PHOENICOTIS.*

*Der Benguelist.*

**Caractères.** — Le bengali à cordon bleu ou simplement *cordon bleu*, *astrild papillon*, comme l'appellent les oiseleurs, a la partie supérieure du corps gris de terre ; la face, la poitrine, les flancs, le milieu de la face supérieure de la queue d'un bleu vert ; le ventre et le pourtour de l'anus gris cendré ; la face inférieure de la queue gris de fumée ; les joues marquées d'une tache rouge carmin ; le bec d'un rouge carmin clair ; les pattes presque couleur de chair.

La femelle n'a pas la tache rouge sur les joues. Cet oiseau a 12 cent. de long, et 17 cent. d'envergure ; l'aile pliée et la queue mesurent chacune 5 cent.

**Distribution géographique.** — Le cordon bleu habite une grande partie de l'Afrique ; les individus de cette espèce qui arrivent en Europe proviennent de tous les points de la côte occidentale. Il se trouve dans tout l'intérieur de ce continent, jusque dans les pays du Nil, et plus loin encore vers l'est.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après mes  
BREHM.

observations, cet oiseau n'est très-commun nulle part, il ne se réunit jamais, non plus, en grandes bandes, comme d'autres espèces de la même famille, et forme plutôt de petites troupes. Il est agile et très-actif ; sa vivacité, son chant doux et agréable, charment le naturaliste qui parcourt les contrées qu'il habite.

J'ai trouvé souvent le nid du bengali cordon bleu pendant la saison des pluies, et même pendant la sécheresse. Dans les forêts, ce nid est établi sur les petits buissons, tout à découvert ; on dirait plutôt un amas d'herbes sèches qu'un nid récemment fait. Il est très-négligemment et peu solidement construit. Les œufs ont de 12 à 14 millim. de long, et sont entièrement blancs ; leur nombre varie de quatre à sept. Heuglin croit que le cordon bleu pond quelquefois ses œufs dans le nid des tisserands, mais il ne cite à ce sujet aucune observation qui lui soit personnelle.

**Captivité.** — Les cordons bleus ne sont pas rares chez nos marchands. A Hambourg, une paire de ces oiseaux se vend 3 thalers (41 fr. 25). Si on les soigne bien, on peut facilement les conserver pendant plusieurs années. Ce sont des oiseaux très-agréables.

« Les deux époux, dit Reichenbach, se témoi-

gnent la plus vive tendresse, et le mâle chante continuellement dans le voisinage de sa femelle. Tous deux prennent part à la construction du nid; tous deux couvent alternativement.»

Mais le bengali cordon bleu ne supporte pas les basses températures : il faut toujours le tenir au chaud, et veiller à ce qu'en hiver, pour lui la saison des amours, il soit bien à l'abri du froid. A part cela, il n'y a pas de difficulté à l'élever. La nourriture la plus commune lui suffit.

### LES ASTRILDS — *ESTRELLA*.

*Die Astrilds.*

**Caractères.** — Les astrilds proprement dits ressemblent beaucoup aux bengalis; ils ont comme eux des formes élancées; une queue longue et conique; mais ils en diffèrent par les caractères du bec, par leur plumage. Le bec des astrilds est presque aussi haut et aussi large qu'il est long; son arête se recourbe et fait avec le front un angle obtus. Le plumage est soyeux, de couleur très-tendre, et finement ondulé aux parties supérieures.

#### L'ASTRILD GRIS — *ESTRELLA CINEREA*.

*Der graue Astrild.*

**Caractères.** — Cette espèce, que l'on voit souvent en Europe, est d'un gris brun, un peu plus clair au ventre qu'au dos, et à peine ondulé de noir; la queue est noire, sauf les barbes externes des rectrices latérales qui sont blanches; l'œil est entouré d'un cercle rouge; le bec est rouge, et les pattes sont grises. Elle a 41 cent. de long et autant d'envergure. L'aile pliée et la queue mesurent 3 cent. et demi.

#### L'ASTRILD ONDULÉ — *ESTRELLA UNDULATA*.

*Das Fasänchen.*

**Caractères.** — L'astrild ondulé (*fig.* 50) est gris couleur de terre; la gorge est semée de gris blanchâtre; la partie inférieure de la poitrine et les flancs sont rayés de rose. Les barbes externes des rectrices latérales sont d'un gris blanchâtre, légèrement bordées d'un liséré plus foncé. Il a les mêmes dimensions que l'espèce précédente.

**Distribution géographique.** — Ces deux astrilds, qui ont entre eux les plus grands rapports, habitent tout le centre et tout le midi de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'astrild ondulé, qui se rencontre partout, du sud, au 46° de latitude nord, mais surtout dans les forêts, vit en petites troupes, parfois en bandes extraordinairement nombreuses. Il se tient dans les buissons épais, pour, de là, descendre sur le sol et y chercher des graines. C'est un des oiseaux les plus communs à Natal. En hiver, il s'y montre en quantités prodigieuses, visite les plantations, mais s'abat surtout là où le sol est couvert de mauvaises herbes en fruit. Un bon observateur assure qu'il poursuit les termites au vol, comme beaucoup d'insectivores. Il me semble que ces oiseaux n'émigrent jamais; au plus, voyagent-ils dans un cercle très-restreint. Je les ai vus toute l'année dans le même endroit.

Je n'ai pu découvrir le nid des astrilds. Quelques voyageurs nous apprennent que ce nid est placé près du sol, au milieu des hautes herbes; qu'il a la forme d'un melon; qu'il est fermé par en haut, et ne présente qu'une ouverture latérale. Il serait formé de brins d'herbes extrêmement fins, enlacés à des chaumes, de petites branches, qui forment la charpente, et pendent comme un cheveu. La femelle pondrait quatre ou cinq œufs petits, que les deux parents couveraient alternativement.

**Captivité.** — Dans le nord-est de l'Afrique, on ne chasse ni ne prend les astrilds. Nous pûmes en capturer très-facilement un bon nombre, à l'aide de filets que nous disposions dans les buissons où ces oiseaux cherchaient un refuge contre les faucons. Sur la côte occidentale d'Afrique, par contre, on prend considérablement d'astrilds ondulés pour les vendre, cette espèce étant fort recherchée par les amateurs. « Son charmant plumage, dit Reichenbach, son port rappelant celui du faisan, sa voix agréable, à éclat métallique, la facilité avec laquelle il s'apprivoise, le font préférer aux autres petits oiseaux. Il mue en été, s'accouple et niche à la fin de l'automne et en hiver; il se reproduit encore plus facilement que les autres oiseaux de la même famille. Il a besoin, le jour et la nuit, d'une chaleur uniforme. Il peut se conserver en captivité pendant six ou huit ans.

LES PLOCÉIDÉS — *PLOCEI*.*Die Webervogel.*

De tous les passereaux qui habitent l'Afrique et le sud de l'Asie, il n'en est pas qui frappent autant les personnes étrangères à l'histoire naturelle que ceux dont nous allons faire l'histoire. Ils ont, pour attirer ainsi sur eux l'attention, non la beauté, mais l'art avec lequel ils construisent leurs nids, art qui leur a fait donner le nom vulgaire de *tisserands*.

J'ai été à même d'en observer diverses espèces, aussi puis-je en parler avec connaissance de cause.

**Caractères.** — Les plocéidés sont des passereaux de grande ou de moyenne taille; ils ont généralement le corps élancé; le bec long, étroit, rarement court et obtus; les ailes longues; la queue moyenne, un plumage souvent splendide, s'enrichissant, chez quelques espèces, au moment des amours, d'une parure toute particulière. Les couleurs principales de leur robe sont le jaune-orange et le noir; il est cependant certaines espèces qui sont noires, rouges, grises ou blanches.

**Distribution géographique.** — L'Afrique, du 18° de latitude nord jusqu'au cap de Bonne-Espérance, le sud de l'Asie et les îles se rattachant à ces deux continents, sont la patrie des plocéidés.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Partout où vivent ces oiseaux, ils sont en très-grand nombre, et ils sont remarquables par un instinct social extraordinairement développé: partout ils forment des colonies. Après l'époque des amours, ils se réunissent par grandes bandes, souvent de plusieurs milliers d'individus. Ils orrent longtemps dans la contrée, muent, puis reviennent à l'arbre qui a été le berceau de leurs petits, ou du moins dans son voisinage. Là, règne alors pendant plusieurs mois une grande activité, la construction des nids demande beaucoup de temps, et ces oiseaux sont si capricieux, si j'ose le dire, que souvent ils détruisent un nid à peu près terminé, pour en recommencer un autre.

Dans tout l'intérieur de l'Afrique, les nids des plocéidés ou tisserands donnent à certains arbres une parure splendide. Ces artistes ailés préfèrent surtout ceux dont une partie de la cime ombrage un cours d'eau. Souvent, ces arbres sont

entièrement couverts de nids. Mais on trouve aussi des colonies de tisserands sur des mimosées autrement situées, lorsque toutefois le tronc en est élancé et suffisamment élevé. Après les mimosas, c'est le jujubier qu'ils préfèrent, et ce n'est que dans l'Uncullu que j'ai trouvé des nids sur les Parkinsonias.

Les colonies de plocéidés pourraient être regardées comme caractéristiques pour l'intérieur de l'Afrique. Elles donnent aux arbres une physionomie toute particulière. Ces oiseaux nichent toujours en grandes sociétés: un seul nid sur un arbre, est chose excessivement rare; on en trouve d'ordinaire vingt, trente; et il y a des arbres, je le répète, qui en sont entièrement couverts. Ces constructions sont assez solides, pour résister pendant des années au vent et à la pluie; il en résulte, que sur un même arbre, à côté des nids de la colonie actuelle, on rencontre encore les demeures de trois ou quatre générations précédentes.

Ces nids se trouvent dans toute l'Afrique centrale, dans la montagne comme dans la plaine, dans les forêts les plus désertes comme au voisinage immédiat des villages; mais on les rencontre surtout sur les arbres dont les branches pendent sur des rivières, des lacs, des vallées profondes. D'après Gordon et Fraser, il en est de même dans l'Afrique occidentale, et les voyageurs, qui ont parcouru les Indes, Java, Madagascar, font la même observation.

Je décrirai les nids des plocéidés en parlant de chaque espèce en particulier; je dirai seulement ici d'une manière générale que ces nids sont autant de constructions très-artistiques, formées de petites branches, de racines, le plus souvent de tiges d'herbes très-flexibles, entrelacées, tissées même, et paraissant agglutinées par la salive de l'oiseau (*fig. 51 à 56*). Leur forme, leur position varie beaucoup. Parfois, le mâle se fait un nid, où il demeure pendant que la femelle est en train de couvrir. Certaines espèces construisent les leurs tellement près les uns des autres, que le tout semble ne constituer qu'un seul édifice. D'autres font de grands nids, comprenant trois, quatre chambres. La plupart de ces nids servent de berceau aux jeunes, ou de chambre de repos et de chant au mâle. Nos

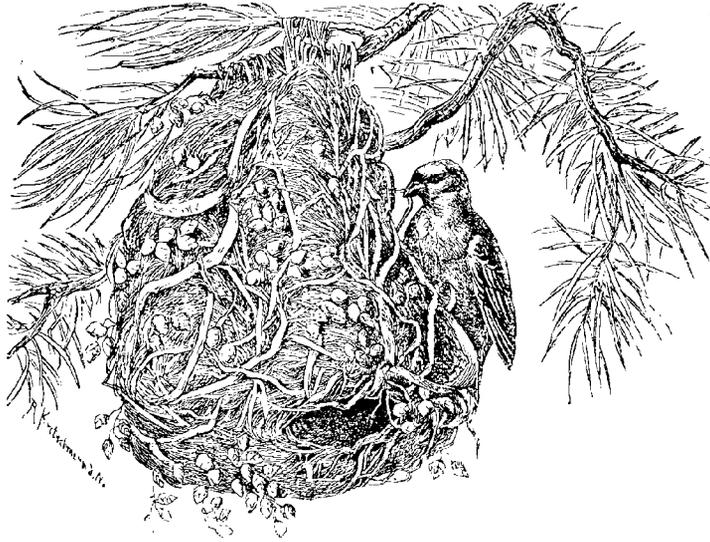


Fig. 51. Le Tisserin à tête d'or et son nid.

figures 51 et 52 représentent ces deux espèces de nid de l'hyphantornis à front doré (*hyphantornis aurifrons*).

Les indigènes de l'Afrique orientale regardent ces constructions avec indifférence; d'autres peuplades les ont au contraire bien observées, et en ont fait le sujet de leurs légendes. Dans plusieurs, on a trouvé de petites boules de terre glaise, ce que les naturels expliquent, en disant que l'oiseau y enchâsse des vers luisants, pour éclairer sa demeure. D'après Bernstein, c'est la solidité du nid du *baya* qui a donné naissance à cette croyance malaise : que celui qui peut ouvrir un de ces nids, sans en rompre un seul chaume, y trouve une boule d'or. Je ne connais pas toutes les autres traditions; quant à celle du ver luisant, elle est très-réputée.

Les plocéidés paraissent avoir plusieurs couvées par an, ce qui explique comment dans des localités peu éloignées, on trouve, dans diverses saisons, des nids nouvellement construits et des œufs.

Les plocéidés se nourrissent de semences, surtout de céréales, de graines de roseau. Ils font en outre une chasse active aux insectes, avec lesquels ils nourrissent leurs petits. Ce n'est qu'après la saison des amours, quand ils sont réunis en bandes immenses, qu'ils pillent les champs et les plantations. Ils forcent les habitants, surtout ceux des pays pauvres, dont les champs forment le seul avoir, à se défendre contre eux. Dans le Soudan oriental, on se contente

de les épouvanter; personne ne songe à les tuer ou à les prendre.

Les faucons et les éperviers sont pour ces oiseaux des ennemis terribles.

Les jeunes sont bien gardés : aucun cercopithèque, ces pilleurs de nids, aucun carnassier ne peut se hasarder sur les minces branches où est suspendu leur berceau; le ravisseur tombe à terre ou dans l'eau, avant d'avoir pu atteindre sa proie (fig. 54). Quelques espèces, le *mahali*, par exemple (fig. 55), mettent leur nid encore plus en sûreté en le garnissant d'épines, la pointe tournée en dehors. Dans l'intérieur de leur nid, jeunes et vieux sont donc parfaitement en sûreté.

**Captivité.** — Plusieurs espèces de plocéidés se rencontrent sur les marchés d'Europe, venant presque toutes de la côte occidentale d'Afrique. On les achète assez bon marché, et si on les soigne bien, si on leur donne occasion de déployer leur talent, on peut en avoir beaucoup de plaisir. Leur chant n'a rien de plaisant; mais, par contre, pendant toute l'époque des amours, ils tissent avec activité, et charment ainsi les regards de leur maître.

## LES RÉPUBLICAINS — *PHILETÆRUS*.

*Die Gesellschaftweber.*

**Caractères.** — Les républicains sont caractérisés par un bec allongé, conique, comprimé latéralement; à arête légèrement convexe; à

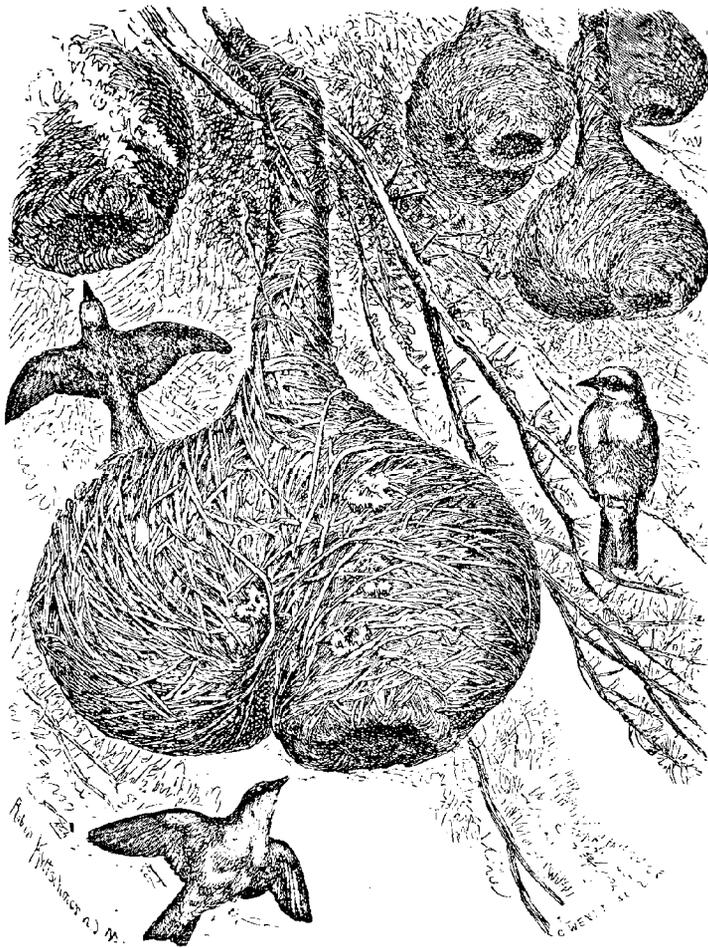


Fig. 52. Le Tisserin à tête d'or et son nid.

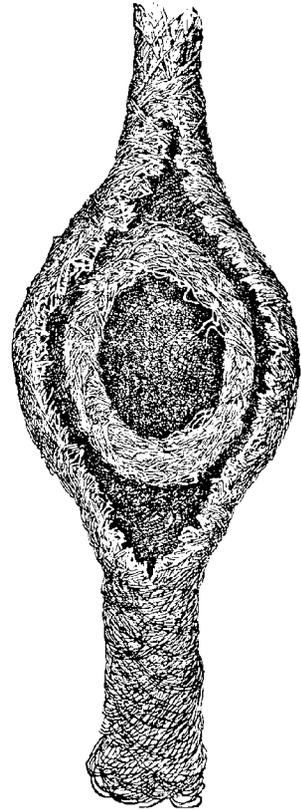


Fig. 53. Nid de ploceïdés.

bords munis vers le milieu d'une dent très-peu saillante; par des ailes de moyenne longueur, dépassant de peu la base de la queue; à première rémige rudimentaire, les trois suivantes étant d'égale longueur; une queue légèrement arrondie; des tarses forts et élevés. Leur plumage est très-simple.

#### LE RÉPUBLICAIN SOCIAL — *PHILETÆRUS SOCIUS*.

*Der Siedelweber, The sociable weaver Bird.*

**Caractères.** — Le républicain social (fig. 56) est un des ploceïdés les plus connus. Il a la partie supérieure de la tête, les côtés la partie antérieure du cou et la poitrine d'un gris de terre uniforme; le sommet de la tête varié de taches foncées; la nuque et le dos gris, ondulés de noir; les plumes des ailes et de la queue d'un brun

foncé, bordées de gris clair; les plumes des flancs noires, avec une des bordures claires; une tache en avant de l'œil et le pourtour de la mandibule inférieure noirs; les pattes et le bec couleur de corne clair. L'oiseau a 19 cent. de long, sur lesquels 6 cent. appartiennent à la queue; l'aile pliée mesure 8 cent.

La femelle a le dos plus clair que le mâle. Les jeunes ont la tête rayée de brun, ils n'ont de noir, ni au flanc, ni à la base de la mandibule inférieure.

**Distribution géographique.** — Il résulte de récentes observations, que le républicain social ne dépasse pas, vers le sud de l'Afrique, le fleuve Orange: on ne sait pas encore jusqu'où il s'étend vers le nord et dans l'intérieur. A. Smith le trouva très-fréquemment aux environs du Lakou.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les anciens

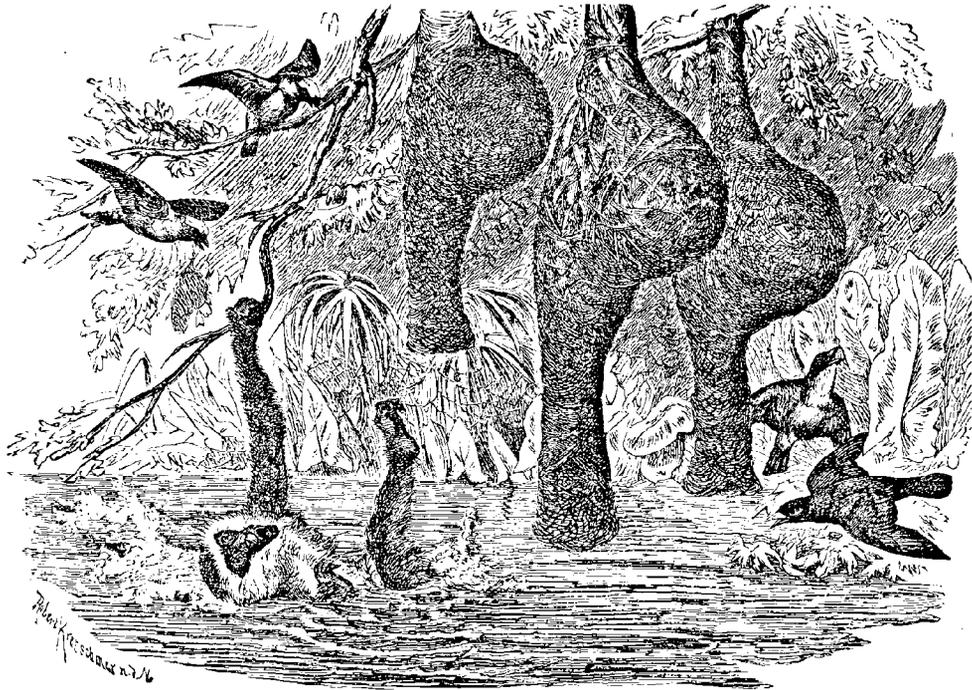


Fig. 54. Nid de Tisserin loriot attaqué par un Cercopithèque.

voyageurs font déjà mention de cet oiseau. « Au pays des Namaques, dit W. Paterson (1), il y a des forêts de mimosas qui fournissent beaucoup de gomme, et dont les branches offrent une nourriture abondante aux girafes. Leurs branches très-étendues et leurs troncs aplatis abritent une espèce d'oiseaux, qui vivent en communauté, pour se défendre contre les serpents qui détruiraient leurs œufs. La structure de leurs nids est très-remarquable (fig. 56). A huit cents ou à mille, ils habitent sous un toit commun, qui, comme un toit de chaume, recouvre une grande branche et ses rameaux, et déborde les nids qui pendent au-dessous, de telle façon qu'aucun serpent, qu'aucun carnassier n'y peut arriver. Ces oiseaux rivalisent d'industrie avec les abeilles. Ils sont tout le jour occupés à la recherche de l'herbe qui forme la partie essentielle de leur construction, à agrandir et à parfaire celle-ci. Chaque année, ils bâtissent de nouveaux nids, de telle façon que les arbres ploient sous le faix de cette cité aérienne. Au-dessous du toit, se trouve une masse d'ouvertures, conduisant chacune à un couloir sur les côtés duquel sont dispo-

(1) W. Paterson, *A narrative of four journeys into the country of the Hottentots and Caffaria*. London, 1789, in-4°.

sés les nids, à 6 centimètres environ l'un de l'autre. Ces oiseaux vivent sans doute des graines des herbes dont ils font leur nid. »

A. Smith confirme cette description très-exacte, en y ajoutant quelques détails. « La particularité la plus curieuse que présentent les républicains, dit-il, ce sont leurs nids réunis sous un toit. Lorsqu'ils ont trouvé un endroit convenable et ont commencé à les établir, ils se mettent à construire le toit commun.

« Chaque paire construit son nid particulier, mais si près de celui de ses voisines, que, lorsque le tout est achevé, on croirait voir un seul nid, recouvert d'un immense toit, et offrant à sa face inférieure une infinité de trous ronds. Ces nids ne servent pas à deux couvées; les oiseaux en construisent de nouveaux, au-dessous des premiers, de telle sorte qu'ils soient recouverts par le toit et par les anciens nids. Ainsi, la construction augmente chaque année d'étendue, jusqu'à ce que son poids amène la chute de la branche. »

Enfin, pour compléter ce qui est relatif à ces étranges constructions, nous emprunterons encore à Le Vaillant, la description qu'il en donne et les observations intéressantes qu'il a faites à ce sujet. « Le jour de mon arrivée au camp,

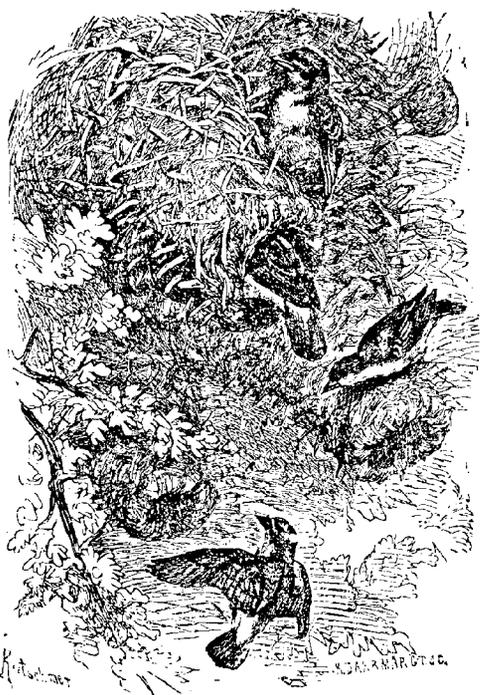


Fig. 55. Le Mahali et son nid.



Fig. 56. Le Républicain social et son nid.

dit-il (1), j'avais aperçu sur ma route un arbre qui portait un énorme nid de ces oiseaux à qui j'avais donné le nom de républicains, et je m'étais proposé de le faire abattre pour ouvrir la ruche et en examiner la structure dans ses moindres détails. J'envoyai quelques hommes avec un chariot, chargés de me l'apporter au camp. Lorsqu'il fut arrivé, je le dépeçai à coups de hache, et je vis que la pièce principale et fondamentale du nid était un massif composé, sans aucun autre mélange, de l'herbe de Boschjesman, mais si serré et si bien tissé qu'il était impénétrable à l'eau des pluies. C'est par ce noyau que commence la bâtisse, et c'est là que chaque oiseau construit et applique son nid particulier. Mais on ne bâtit de cellules qu'en dessous et autour du massif. La surface supérieure reste vide sans être néanmoins inutile. Comme elle a des rebords saillants et qu'elle est un peu inclinée, elle sert à l'écoulement des eaux et préserve chaque habitation de la pluie. Qu'on se représente un énorme massif irrégulier, dont le sommet forme une espèce de toit et dont toutes les autres surfaces sont entièrement couvertes d'alvéoles, pressés les uns contre les autres, et l'on

(1) Le Vaillant, *Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. Paris, 1803, t. III, p. 322.

aura une idée assez précise de ces constructions vraiment singulières.

« Chaque cellule a 3 ou 4 pouces (8 à 11 cent.) de diamètre, ce qui suffit pour l'oiseau; mais toutes se touchent par une très-grande partie de leur surface, elles paraissent à l'œil ne former qu'un seul corps, et ne sont distinguées entre elles que par un petit orifice extérieur qui sert d'entrée au nid, et qui, quelquefois, est commun à trois nids différents, dont l'un est placé dans le fond et les deux autres sur les côtés.

« A mesure que la république se multiplie, les logements doivent se multiplier aussi; mais il est aisé de concevoir que l'accroissement ne pouvant avoir lieu qu'à la surface, les constructions nouvelles masquent nécessairement les anciennes et forcent à les abandonner. Quand même celles-ci, contre toute possibilité, pourraient subsister, on conçoit encore que dans l'enfoncement où elles se trouveraient placées, la chaleur énorme qu'elles éprouveraient par le défaut de renouvellement et de circulation d'air, les rendrait inhabitables; mais en devenant ainsi inutiles, elles restent ce qu'elles étaient auparavant, c'est-à-dire de vrais nids.

« Le gros nid que je visitai et qui était un des plus considérables que j'aie vus dans mon voyage, contenait trois cent vingt cellules habitées, ce

qui, en supposant dans chacune un ménage composé de mâle et de femelle, annoncerait une société de six cent quarante individus. Néanmoins ce calcul ne serait point exact. J'ai parlé d'oiseaux chez lesquels un mâle est commun à plusieurs femelles, parce que les femelles sont beaucoup plus nombreuses que les mâles : la même particularité a lieu pour plusieurs autres espèces, mais elle existe particulièrement chez les républicains. Toutes les fois que j'ai tiré dans une volée de ces oiseaux, j'ai toujours tué trois fois plus de femelles que de mâles. »

« Quand ils s'établissent dans les plaines, dit ailleurs Le Vaillant (1), et qu'ils construisent leurs énormes nids sur des aloès, arbres qui dans les tempêtes sont sujets à être renversés par les vents, c'est au défaut d'un asile meilleur. Aussi choisissent-ils de préférence les revers des montagnes, les gorges, détours et autres lieux de cette nature bien abrités. Là, ils se multiplient à l'infini, et l'on rencontre à chaque instant de ces nids. Mais partout où ils viennent s'établir, les petits perroquets les suivent pour s'emparer de leurs constructions. Ils les en chassent à force ouverte, et l'expulsion se fait même si lestement, que plusieurs fois j'ai vu en moins de deux heures l'habitation changer de propriétaires et se remplir de nouveaux hôtes. »

On trouve d'ordinaire les colonies de républicain social sur des arbres forts et élevés ; à défaut d'arbres offrant ces conditions, ces oiseaux se logent sur les aloès arborescents.

Chaque couvée est de trois à quatre œufs d'un blanc bleuâtre, finement pointillés de brun sur le gros bout. On ne sait si la femelle couve seule, ou si le mâle la relaie. Les jeunes sont nourris d'insectes ; les adultes n'en mangent qu'accèssoirement.

On ne voit point de républicains chez nos marchands d'oiseaux étrangers, et je ne sais rien sur leurs mœurs en captivité.

## LES TISSERINS — *PLOCEUS*.

*Die Gillweber.*

**Caractères.** — Les tisserins sont tous des oiseaux de taille moyenne, élancés, à bec légèrement courbé, dont l'arête forme sur le front un angle aigu ; leurs ailes, dont la première rémige est rudimentaire et la seconde plus courte que les troisième, quatrième et cinquième, qui sont les

plus longues, ont assez d'étendue et recouvrent les sus-caudales ; leur queue est moyenne, tronquée à angle droit ; leurs tarses sont vigoureux.

### LE TISSERIN LORIOT — *PLOCEUS GALBULA*.

*Der Goldweber, The rufous-necked weaver Bird.*

### LE TISSERIN MASQUÉ — *PLOCEUS MONACHU*.

**Caractères.** — Le tisserin loriot ou doré (*fig. 57*), mâle, est un fort bel oiseau. Il a le sommet et les côtés de la tête, la nuque, toute la partie inférieure du corps d'un jaune citron vif, le front, en avant et au-dessous des yeux, et une bande qui entoure la mandibule supérieure d'un rouge coquelicot ; le dos et les tectrices supérieures de l'aile d'un vert de serin, la tige des plumes étant plus foncée ; les rémiges d'un rouge brun, bordées de jaune vert ; les rectrices d'un jaune brun, bordées de vert-serin ; l'iris rouge-brun ; le bec noir ; les pattes jaunâtres.

La femelle a le front jaune-vert ; la partie postérieure de la tête, la nuque, le dos, les ailes d'un vert serin, les tiges des plumes foncées ; la gorge d'un blanc sale ; la mandibule supérieure d'un brun foncé, l'inférieure plus claire. Le jeune mâle ressemble à la femelle, seulement il a le cou jaune sale.

Le tisserin masqué (*fig. 58*) a la tête et le devant du cou jusqu'à la poitrine noirs ; le dessus du corps d'un jaune verdâtre, le dessous jaune ; les grandes couvertures des ailes terminées de blanc.

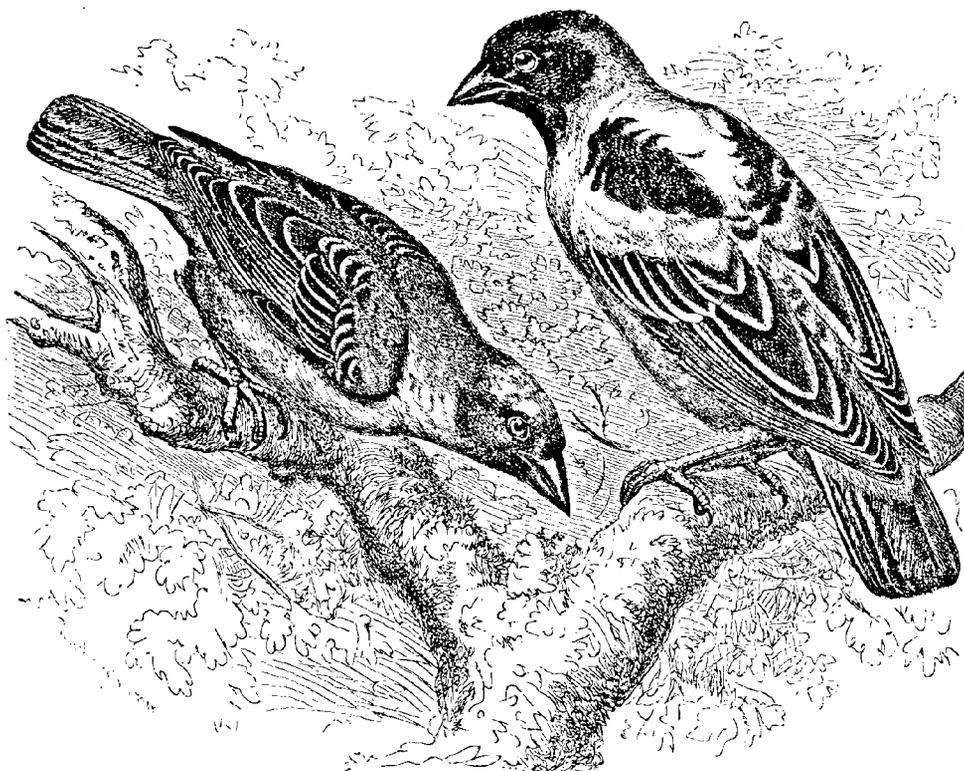
**Distribution géographique.** — Le tisserin loriot se trouve en Abyssinie, depuis la côte de la mer Rouge jusque dans les montagnes, et dans tout le Soudan oriental.

Le tisserin masqué habite le cap de Bonne-Espérance, la Sénégambie et l'Abyssinie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On dirait que les tisserins sont un mélange de divers passereaux : tout leur être semble l'indiquer. Leur grande sociabilité, seule, leur est particulière. Le matin et le soir, ils apparaissent par bandes sur certains arbres, et pendant les amours, sur celui où sont construits leurs nids. Les mâles se perchent sur les branches les plus hautes, et chantent. Leur chant, sans être très-beau, est fort agréable. Ce sont des notes filées, roulantes, sifflantes, grondantes, tellement mêlées, qu'on ne peut les décrire. Les femelles se tiennent à côté de leurs époux, et écoutent leurs chansons, plongées dans le plus grand ravissement.

Cela dure quelques heures après le lever du soleil ; puis la société se met en quête de nourriture. Vers midi, les tisserins vont prendre du

(1) Le Vaillant, *loc. cit.*, t. II, p. 277.



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 57. Le Tisserin loriote. — Fig. 58. Le Tisserin masqué.

repos : c'est aussi le moment où ils vont s'abreuver. Ils se réunissent par milliers dans les buissons, auprès des étangs et des cours d'eau, et là, ils crient, tapagent tout comme les moineaux, puis, tous ensemble, se précipitent à l'eau, boivent une gorgée et reviennent le plus vite possible dans leurs buissons. Ils ont pour cela de bonnes raisons : leurs ennemis acharnés, l'épervier, le faucon à gorge rouge (*falco rubicollis*), les guettent des arbres voisins, et fondent sur eux dès qu'ils quittent leur retraite. D'ordinaire, les tisserins restent ainsi des heures entières à la même place, et se précipitent à l'eau dix ou vingt fois pendant ce temps. Après midi, ils vont faire un nouveau repas ; le soir, toute la bande se réunit sur l'arbre d'où elle est partie le matin ; les chants recommencent, ou bien tous se mettent à travailler à leurs nids.

Dans le Soudan oriental, la mue a lieu aux mois de juillet et d'août. A ce moment, les tisserins dorés se réunissent en bandes encore plus nombreuses qu'aux autres époques de l'année, et errent de concert à travers le pays.

Dans les forêts vierges des bords du Nil Bleu,

BREM.

les tisserins loriotes commencent leurs nids à l'entrée de la saison des pluies, et, au mois d'août déjà, j'y ai trouvé des œufs. Au pays des Bogos, ils nichent en mars et en avril. Il faut en conclure qu'ils ont deux pontes par an, car je ne peux mettre cette différence au seul compte de la différence des localités.

J'ai déjà publié, il y a quelques années, la description du nid de cette espèce, alors que j'avais occasion d'en suivre la construction (fig. 53). L'oiseau commence à établir une charpente, formée de longues tiges d'herbes et la suspend à l'extrémité d'un rameau long et flexible. On reconnaît déjà la forme du nid, mais il est encore entièrement à claire-voie. Il en épaisit alors les parois. Toutes les tiges sont tirées de haut en bas, de manière à former un toit. Sur un côté, d'ordinaire vers le sud, est ménagée une petite ouverture arrondie. Le nid a, à ce moment, la forme d'un cône tronqué, appendu à une demi-sphère. L'oiseau travaille alors à l'achèvement du couloir d'entrée. Ce couloir part de l'ouverture, et descend le long de la paroi, à laquelle il est solidement attaché : c'est à son extrémité

III — 235

inférieure que se trouve l'entrée. Le tisserin termine en tapissant l'intérieur de tiges d'herbes extrêmement fines. Souvent la construction continue pendant la ponte.

On trouve dans ces demeures de trois à cinq œufs, de 2 cent. de long, verts, et tachetés de brun. Dans des nids tout semblables, je trouvai des œufs de même dimension, mais blancs au lieu d'être verts. Heuglin dit que les œufs de tisserin passent du blanc au rougeâtre et au vert; il fait remarquer, et avec raison, que le mâle est le véritable constructeur, et que souvent il travaille par prévision; qu'au temps des amours, il bâtit des nids qui ne paraissent pouvoir être utilisés immédiatement.

Il semblerait que la femelle couve seule: souvent j'ai vu que le mâle la nourrissait. C'est un spectacle charmant que celui des tisserins dans leur nid. L'activité est considérable dans la colonie, pendant que les femelles couvent, et plus encore pendant que les jeunes se développent. Les parents arrivent l'un après l'autre et de minute en minute, se suspendent au nid, et y pénètrent pour donner à manger aux petits affamés. Les nids, serrés les uns contre les autres, donnent à l'arbre l'aspect d'une ruche d'abeilles. Des oiseaux y arrivent, d'autres en partent sans cesse; c'est, en un mot, un va-et-vient continu.

**Captivité.** — Je n'ai jamais observé de tisserin loriot en captivité, et, dans ma vie errante de voyageur, je n'ai jamais pu en garder en cage. On voit quelquefois en Europe des espèces voisines, mais elles sont toujours très-rares.

## LES NÉLICOURVIS — *NELICURVIUS*.

*Die Ammerweber.*

**Caractères.** — Les nélicourvis, auxquels on a donné quelquefois le nom de tisserins embérisés, sont de petits oiseaux au corps ramassé, ayant un bec allongé, à arête bombée, formant au front un angle droit, à bords de la mandibule supérieure un peu rentrants, et formant deux courbes peu prononcées. Leurs ailes sont moyennes, la quatrième penne étant plus longue; leur queue est courte, à peu près égale, à penes obtusément pointues. Leurs tarses sont forts, sans être très-élevés.

### LE NÉLICOURVI BAYA — *NELICURVIUS BAYA*.

*Der Baya.*

**Caractères.** — Le nélicourvi baya ou simplement *baya* (Pl. V) a les plumes qui recouvrent la partie supérieure du corps d'un brun foncé,

bordées de fauve, ce qui éclaire la teinte générale du plumage; la face inférieure du corps fauve; la poitrine marquée de brun clair, avec la tige des plumes noire ou tachée de noir; la face, la partie antérieure du cou noires; la partie supérieure de la tête d'un jaune vif; les rémiges primaires bordées extérieurement d'un mince liséré jaune; le bec couleur de corne; les pattes couleur de chair, l'iris brun. L'oiseau a 16 cent. de long et 26 cent. d'envergure. L'aile pliée mesure près de 8 cent. et la queue 5.

La femelle n'a ni jaune ni noir à la tête; elle a une bande sus-oculaire pâle, la poitrine et le menton blanchâtres. Ce plumage est aussi celui du mâle en hiver.

Chez les jeunes, la poitrine est d'un rouge clair, au lieu d'être jaune.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est répandue dans toute l'Inde; on la trouve dans l'Assam, le Burma, et dans la péninsule malaisienne.

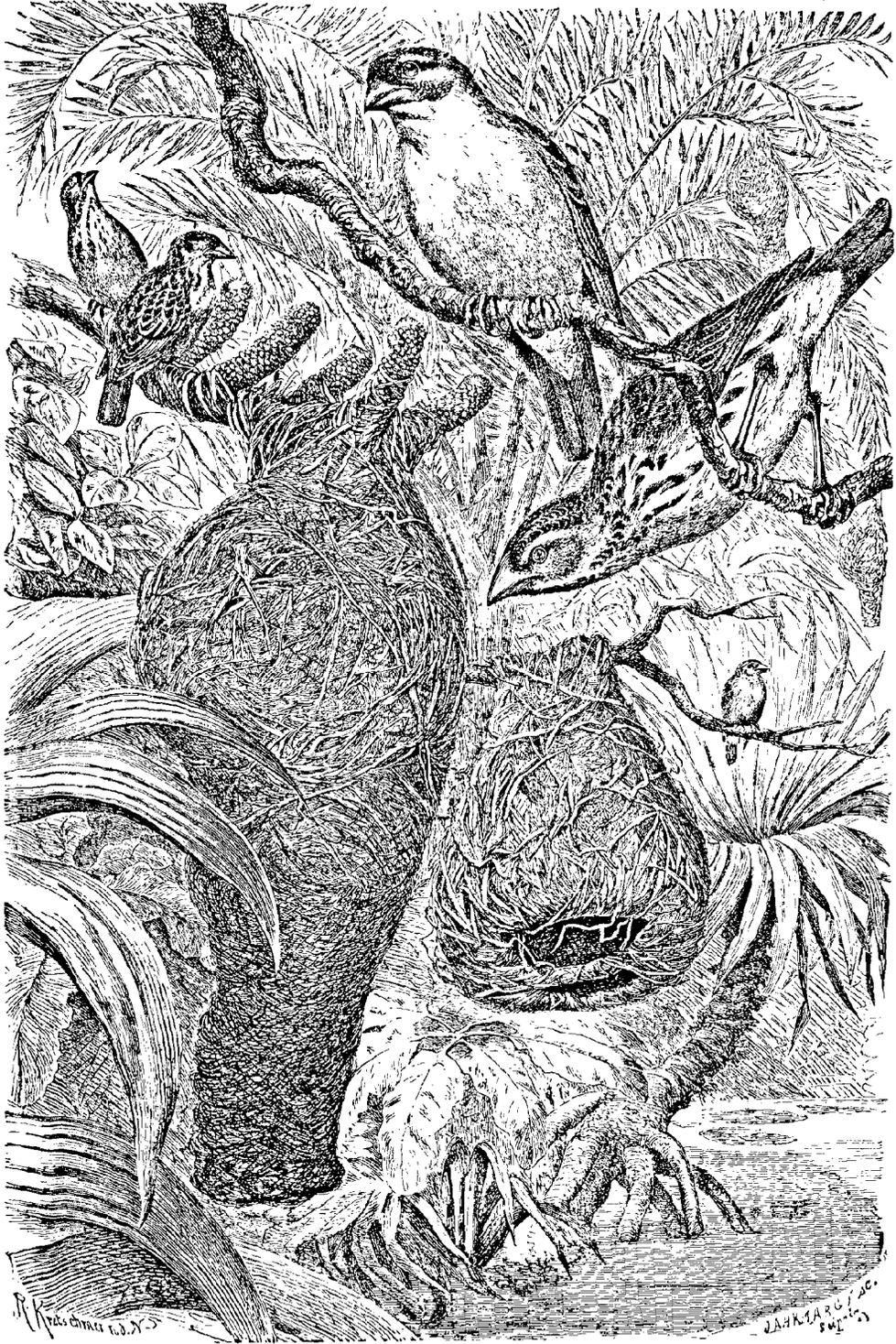
**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Jerdon, auquel nous devons une excellente description du baya, cet oiseau paraît très-commun dans les bois en plaine: « on peut, par contre, voyager des journées entières, dit-il, dans les montagnes du Deccan, sans en apercevoir un seul. Il paraît être oiseau de passage dans certaines localités et oiseau sédentaire dans certaines autres. Dans celles-ci, on connaît parfaitement les arbres où il passe la nuit.

« Il se nourrit principalement de graines de toute espèce, surtout de riz, et jamais je n'ai remarqué qu'il mangeât des fruits, comme l'a avancé Sykes. Pendant le repos, toute la bande fait entendre un gazouillement continu.

« Souvent le baya se réunit à d'autres oiseaux. Je l'ai vu avec la passerine mélanocéphale, et Sykes avec le moineau commun.

« Le baya niche pendant la saison des pluies, du mois d'avril au mois de septembre, suivant les localités. Je ne sais s'il a plusieurs couvées par an. Son nid est long, en forme de cornue. Il est pendu d'ordinaire à un palmier, rarement à un autre arbre. Souvent il est établi sur un arbre dont les branches penchent sur un cours d'eau, surtout si ces branches sont nombreuses et peu serrées.

« Dans l'Inde, je n'ai jamais vu ce nid que sur les arbres; mais il paraîtrait que, dans le Burma, l'oiseau le suspend parfois au chaume des maisons. Dans le Rangoon, on voit des huttes qui portent ainsi vingt, trente de ces nids et plus; et j'ai visité une habitation où toute une co-



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE BALTIMORE VULGAIRE.

Corkhill, Gréte fils, imp.



lonie s'était établie. Plus d'une centaine de nids pendaient du toit, tout autour de la maison. Il est singulier que cet oiseau, qui, dans certaines parties de l'Inde, recherche le voisinage des lieux habités, se retire dans d'autres jusque dans les fourrés les plus épais, ou s'établisse sur les arbres isolés, au milieu des rizières peu fréquentées.

« Ce nid est formé de tiges de diverses herbes que le baya cueille lorsqu'elles sont encore vertes, et parfois de nervures de feuilles de palmier. J'ai remarqué que ces derniers nids étaient moins volumineux et moins bombés que les autres, comme si le petit architecte savait qu'une substance aussi solide n'a pas besoin d'être employée en aussi grande quantité que les herbes. En somme, les nids varient beaucoup de forme et d'aspect. Lorsque la construction est assez avancée, lorsque la chambre qui doit renfermer les œufs est terminée, le baya a fait une forte cloison, un peu latérale; si on enlève le nid à ce moment, on trouve qu'il a la forme d'un panier avec son anse. Plusieurs naturalistes ont voulu voir dans la partie ainsi séparée, la chambre du mâle; mais ce n'est, en réalité, que le seuil, séparant le nid proprement dit de son couloir d'entrée, seuil qui doit être très-fort, car c'est là que se percheront les parents et plus tard les petits.

« Jusqu'à ce moment, les deux époux travaillent de concert; mais dès que le seuil est construit, la femelle se retire dans l'intérieur du nid, tisse les brins d'herbe que lui apporte le mâle, et celui-ci achève seul l'extérieur. Cette construction prend beaucoup de temps. La chambre des œufs est d'un côté de l'entrée, le couloir de l'autre. Ce travail terminé, survient une période de repos. Pendant ce temps, les oiseaux portent des morceaux d'argile dans leur nid. On a fait à ce sujet diverses hypothèses. Les indigènes prétendent que le baya y enchâsse des vers luisants destinés à éclairer le nid. Layard croit que l'oiseau y aiguise son bec; Burgess est d'avis que cette argile sert à consolider l'édifice: pour moi, j'en doute fort. Après avoir examiné bien des nids, et d'après la place qu'occupe cette argile, je crois qu'elle ne peut servir qu'à maintenir l'équilibre de la construction, en faire moins le jouet du vent. Dans un nid, je trouvais environ trois onces d'argile, et à six endroits différents. On admet généralement que les nids imparfaits sont construits par le mâle, pour son usage particulier, et que ce n'est que dans ceux-ci que l'on trouve de l'argile: mes observations ne s'accordent nullement avec cette

supposition; je crois que ces nids imparfaits sont des nids abandonnés, pour une cause ou pour une autre.

« D'après ce que j'ai vu, le baya ne pond d'ordinaire que deux œufs allongés, de forme régulière; d'autres observateurs en ont trouvé un plus grand nombre: Sundewall trois, Layard de deux à quatre, Burgess de six à huit, Tikell de six à dix; Blyth croit que le nombre ordinaire est de quatre ou cinq. Pour mon compte, je n'en ai trouvé trois qu'exceptionnellement, et je crois que deux est le nombre moyen. Quand il y a six œufs et plus dans un même nid, c'est que plusieurs femelles y ont pondu.

**Captivité.** — « On prend souvent de jeunes bayas, on les apprivoise, on leur apprend des tours d'adresse, comme aux canaris. Ils sont surtout agréables si on les place dans une grande volière, où ils puissent mettre en pratique leur art et leur habileté. »

## LES QUÉLÉAS — QUELEA.

*Die Blutschnabelweber.*

**Caractères.** — Ce genre est caractérisé par un bec fort, dont la largeur et la hauteur égalent les deux tiers de la longueur, à arête légèrement bombée, et à bords rentrants; des ailes moyennes, atteignant le milieu de la queue, qui est courte, faiblement échancrée, arrondie latéralement. Leur plumage a beaucoup d'analogie avec celui des moineaux; il varie suivant le sexe et les saisons.

### LE QUÉLÉA A BEC ROUGE — QUELEA SANGUINIROSTRIS.

*Der Blutschnabe.weber, der Dioch.*

**Caractères.** — Le quéléa à bec rouge ou *dioch* est de tous les plocéidés celui que l'on voit le plus souvent en Europe. On le trouve dans tous les jardins zoologiques et chez tous les oiseleurs. Il a 13 cent. de long et 22 cent. d'envergure; l'aile mesure 7 cent., et la queue 4. A l'époque des amours, un beau rouge fauve est la couleur dominante. La face, le front, les joues, la gorge sont noirs; le dos paraît brun-noir verdâtre, les tiges des plumes étant noires, les bords d'un jaune rougeâtre. Les rémiges sont noires, bordés extérieurement de jaune citron. La queue est de la couleur des ailes. L'iris est brun, le bec rouge-brun, et les pattes sont d'un rouge pâle.

Les jeunes et les femelles n'ont pas la face noire. La mue arrive peu après les pontes, et l'oi-

seau prend son plumage d'hiver. Il a alors la gorge et le ventre d'un blanc sale, la poitrine et les flancs d'un jaune sale ; la face supérieure du corps d'un vert foncé, les plumes étant bordées d'un large liséré isabelle ; la queue est gris-brun ; les troisième, quatrième et cinquième rémiges primaires et les cinq rectrices externes sont bordées de jaune doré, les autres de jaune isabelle. Le mâle, sous cette livrée, ne se distingue de la femelle que par ses couleurs plus vives.

**Distribution géographique.** — Le dioch paraît être un des plocéidés les plus répandus. On en rencontre des bandes innombrables dans tout le Soudan. Heuglin le dit un des oiseaux les plus abondants du centre de l'Afrique, et on en voit tant en Europe, venant de la côte occidentale, qu'il faut admettre qu'il y est aussi très-commun.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les habitudes du dioch sont essentiellement les mêmes que celles des autres espèces ; mais il est plus sociable, plus remuant, plus brusque dans ses mouvements, sinon plus agile. Ni Heuglin ni moi n'avons pu trouver une de ses colonies dans le Soudan oriental ; il semble n'y être que de passage, et aller nicher dans un autre pays. Je dois cependant faire remarquer que, avant la saison des pluies, je l'ai vu dans toute la beauté de son plumage, et en bandes peu nombreuses. Mon compagnon de voyage, Vierthaler, d'un seul coup de fusil, en tua vingt-neuf ; on peut juger, d'après ce fait, combien ces oiseaux sont communs. C'est surtout sur les points où ils vont s'abreuver que leurs troupes sont innombrables. C'est là aussi qu'ils restent le plus longtemps. Heuglin dit avoir vu des diochs et d'autres espèces de plocéidés s'abattre par milliers dans les fourrés de roseaux, sur les bords marécageux des rivières.

**Captivité.** — On peut garder longtemps les quéléas à bec rouge en captivité, et, si on leur donne des matériaux convenables, ils se mettent aussitôt à construire leur nid. A ceux que l'on tient dans de petites cages, on donne des fils, en quantité suffisante, et ils ne tardent pas à en former un tissu remarquable. Un observateur croit avoir constaté qu'ils choisissent de préférence les fils de couleur voyante ; qu'ils ne prennent que les blancs, les rouges, les jaunes, mais ne touchent pas aux fils bleu foncé. Je n'ai rien observé de semblable, et ne peux ni confirmer ni infirmer cette assertion. Par contre, je puis, par mes propres observations, entièrement garantir la description de Vieillot :

« Le dioch est querelleur et méchant. On ne

peut le mettre avec des bengalis, des sénégalis, car il les tourmente de toutes les manières. Il les prend par la queue, les lève en l'air, les tient ainsi quelques secondes, en criant continuellement. Ses malheureuses victimes ne lui résistent pas ; elles simulent la mort, et il les laisse alors tranquilles. Si elles se défendent, il les dépume. Entre eux, les diochs vivent en société ; mais ils sont en guerre continuelle ; ils ne cessent de gronder et de crier ; la femelle même n'échappe pas aux taquineries de son mâle.

« Ils nichent en société sur les arbres, les uns près des autres. Leurs nids pendent aux extrémités des branches. Ils sont formés d'herbes sèches et cassantes, mais auxquelles ils savent donner la solidité et la flexibilité des joncs, en les imbibant d'un liquide mucilagineux. Ils les fixent avec les pattes, les lissent avec le bec, les tournent, les retournent de tous côtés, les plient en zigzag, les tortillent en vrille. Ils suspendent trois ou quatre tiges d'herbe à un petit rameau, en mettent d'autres en travers, pour leur donner plus de solidité, et pour rapprocher les petites branches qui forment la charpente du nid. Pendant la construction, mâles et femelles se disputent continuellement. Le nid est si artistement construit, qu'il ressemble à un panier d'osier, finement tressé. Le mâle travaille d'ordinaire à l'extérieur, la femelle à l'intérieur, se tendant mutuellement les matériaux. Le nid est sphérique, sauf en avant, où il est droit : au milieu de cette paroi antérieure, se trouve l'ouverture. Les oiseaux n'y travaillent que trois ou quatre heures, chaque matin, mais avec tant d'ardeur que le tout est fini en moins de huit jours. Si, après un repos de huit jours, la femelle ne cède pas aux ardeurs du mâle, celui-ci détruit le nid, et quinze jours après, recommence à en construire un autre. »

## LES TAHAS — TAHA.

*Die Trauerweber, The Taha Weaver Bird.*

**Caractères.** — Les tahas nous représentent les plocéidés chez lesquels le noir est la couleur dominante et dont le corps est ramassé. Ils ont un bec court, assez fort, conique, à arête légèrement convexe, et formant au front un angle droit. Leurs ailes atteignent la moitié de la queue, qui est courte, légèrement échancrée, arrondie sur les côtés et couverte jusqu'au milieu par les sus-et-sous-caudales. La première rémige est très courte et très-étroite ; la troisième est la plus longue. Les tarses sont élevés.

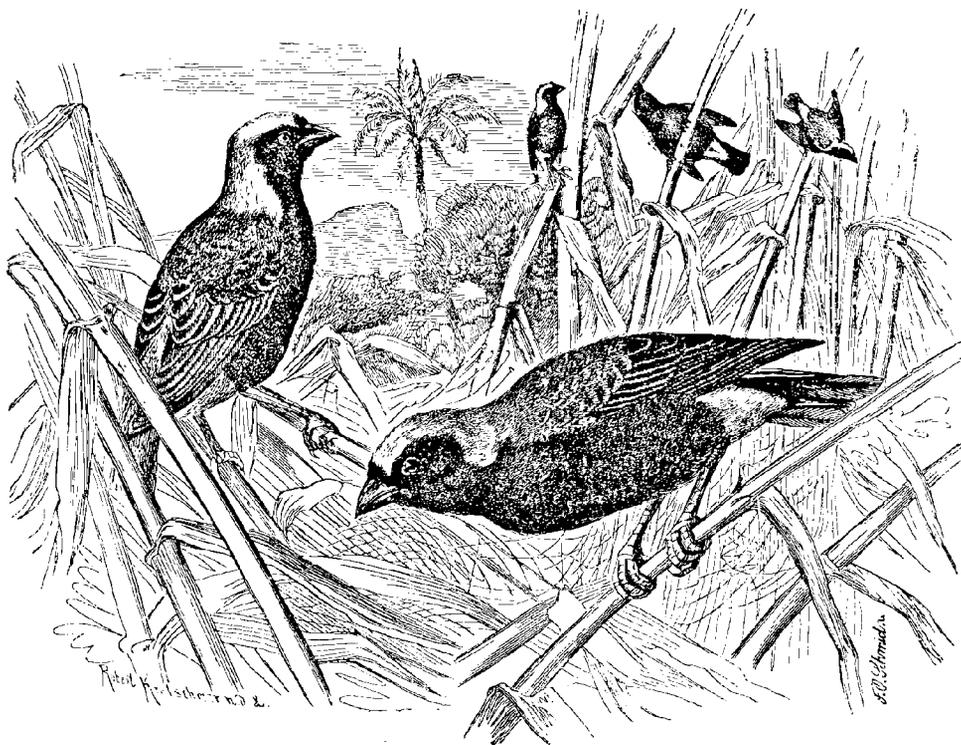


Fig. 59. L'Euplecte de Petit.

**LE TAHA DOUTEUX — TAHA DUBIA.***Der Taha.*

**Caractères.** — Le taha douteux a le sommet de la tête, le dos, les épaules, les sus-et les sous-caudales, la partie postérieure du ventre d'un jaune vif; les rectrices et les rémiges d'un brun noir, largement bordées de brun rouge; le reste du plumage est d'un noir foncé. La femelle, les jeunes et le mâle, en plumage d'hiver, ont les plumes de la partie supérieure du corps d'un brun noir, à tiges rougeâtres; celles de la partie inférieure d'un gris blanchâtre, à tiges d'un gris noir. L'oiseau a 12 cent. et demi de long, sur lesquels 4 seulement appartiennent à la queue; la longueur de l'aile est de 7 cent.

**Distribution géographique.** — L'Afrique du Sud est la patrie de ce charmant oiseau; il paraît cependant ne pas dépasser le 26° de latitude australe, et appartenir surtout à la région tropicale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous ne savons presque rien de ses mœurs; au plus, pouvons-nous en conclure qu'il se rapproche beaucoup, sous ce rapport, des euplectes. Rüppell a

trouvé un congénère du taha douteux, qui vit en Abyssinie, où il fréquente les champs de céréales et construit son nid, en forme de bourse, au milieu des tiges de blé. Le taha douteux vit au milieu des roseaux pendant la saison des amours, et suspend son nid aux tiges de ces plantes. Il pille les champs, et on est obligé d'avoir des gardiens pour l'en éloigner.

**Captivité.** — On voit, parfois, en Europe, des tahas vivants, mais ils y sont encore aussi rares qu'au temps de Vieillot, qui eut le bonheur d'avoir un de ces oiseaux dans sa chambre.

**LES EUPLECTES — EUPLECTES.***Die Feuerweber.*

**Caractères.** — Ce genre renferme diverses espèces qui ont le bec assez fort, sans être court, à arête convexe, à bords rentrants; des ailes s'étendant jusque vers le milieu de la queue, à première rémige très-courte et très-étroite, les suivantes étant d'égale longueur; une queue courte, légèrement arrondie; un plumage qui varie selon les saisons.

L'EUPLECTE FRANCISCAIN — *EUPLECTES FRANCISCANUS*.

*Der Feuerfink.*

Lorsque, dans le sud de la Nubie, les verts dourrahs qui couvrent tous les endroits cultivés des bords du Nil, commencent à mûrir, le voyageur est témoin d'un superbe spectacle. Un gazouillement attire son attention sur un point du champ, et là, il voit sur un des épis les plus élevés, brillant comme une flamme, un oiseau splendide, qui se tourne et se retourne de tous côtés. C'est le chanteur dont il a entendu la voix. Mais son chant trouve de l'écho; d'autres lui répondent, et des douzaines, des centaines de ces oiseaux d'un rouge éclatant se détachent sur le vert des végétaux. Chacun, en se montrant, semble vouloir faire admirer la beauté de son plumage. Il lève les ailes, il se baigne dans les rayons du soleil; puis, aussi vite qu'il a apparu, il disparaît pour se montrer de nouveau quelques minutes plus tard. Aujourd'hui encore, je pense aux heures de bonheur que j'ai passées devant ce charmant spectacle; encore aujourd'hui, je vois ces points brillants, paraissant et disparaissant, au milieu des épis verts.

**Caractères.** — Les oiseaux dont je parle sont les euplectes franciscains ou flamboyants. Assez voisins des tahas, ils en diffèrent néanmoins par leur plumage. Hors le temps des amours, tous les euplectes franciscains, quels que soient leur âge et leur sexe, ont une robe fort semblable à celle des moineaux. Mais vers l'époque de la reproduction, le mâle change complètement de plumage; ses plumes deviennent molles, veloutées, très-longues et finement découpées; seules, les rémiges conservent leur type primitif; en même temps, ses couleurs deviennent splendides.

Le mâle, en amour, a le sommet de la tête, les joues, la poitrine, le ventre d'un noir de velours; le reste du corps vermillon; les ailes brunes, marquées de brun fauve, le bord des plumes étant plus clair que le milieu. Les sus-et sous-caudales sont assez longues pour recouvrir presque totalement les rectrices. L'iris est brun, le bec noir, les pattes sont d'un jaune brunâtre.

La femelle a le dos comme le moineau, le ventre brun jaunâtre clair, l'œil surmonté d'une bande jaune, les pattes et le bec couleur de corne.

Notre figure 59 représente une espèce voisine, l'euplecte de Petit (*euplectes Petiti*) dont la livrée

est celle du franciscain, sauf le ventre qui est noir.

**Distribution géographique.** — Le franciscain habite toutes les contrées humides, depuis la Nubie centrale jusque loin dans l'intérieur de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il préfère les endroits cultivés au désert, et ce n'est qu'en dernière ressource qu'il s'établit au milieu des herbes et des roseaux. Un champ de dourrah est pour lui un paradis, d'où il se laisse difficilement chasser. Il vit là à la façon de l'effarvate. Il grimpe le long des tiges, soit en montant, soit en descendant; court sur le sol entre les chaumes, au milieu desquels il se cache, quand un danger le menace. Lorsque les champs sont moissonnés et qu'il n'y trouve plus d'asile, il rôde dans le pays.

On ne peut pas dire que l'euplecte franciscain forme réellement des colonies, cependant c'est un oiseau sociable. Les mâles s'excitent mutuellement à chanter, ils se balancent au sommet des tiges de dourrah, mais jamais ils n'en viennent à se livrer des combats. Leurs luttes sont des plus innocentes; ils se charment mutuellement, au lieu de s'irriter. Leurs nids, formés de tiges vertes, sont aussi artistement construits, mais plus légèrement que ceux des autres tisserands. L'oiseau ne les suspend pas; il les cache dans de petits buissons, entourés de hautes herbes, au milieu des tiges de dourrah, ou même dans les herbes. Les nids varient beaucoup de forme et de grandeur. Les uns sont arrondis, les autres allongés. En moyenne, ils ont de 19 à 22 cent. de long, et de 11 à 14 cent. de large. Les parois en sont treillagées et si lâches qu'on peut y apercevoir les œufs. Ceux-ci, dont le nombre varie de trois à six, sont bleu de ciel. Souvent on trouve dix à douze de ces nids dans un espace de quelques mètres carrés. Je crois que la femelle couve seule, je ne peux cependant pas l'assurer; je ne connais pas la durée de l'incubation. On peut seulement dire que les jeunes ont pris leur essor avant la maturité du dourrah; qu'ils se réunissent à leurs parents en bandes innombrables, lesquelles bandes causent dans la contrée des dégâts considérables. Les malheureux Nubiens, qui doivent, pour vivre, profiter de chaque coin de terre, sont obligés de poster des gardiens, toujours en alerte, pour éloigner ces pillards. C'est contre eux, surtout, que l'on dresse ces appareils dont j'ai déjà parlé.

**Captivité.** — L'euplecte franciscain se voit fréquemment sur nos marchés, mais il est sou-

vent dédaigné, car il ne garde pas longtemps son beau plumage. On le conserve facilement en lui donnant une nourriture très-simple, et, si on voulait en prendre la peine, je ne doute pas qu'on ne l'aménât à se reproduire. Sa beauté, ses mœurs charmantes, le recommandent comme oiseau d'appartement.

### LES ALECTOS — *TEXTOR*.

*Die Viehweber.*

Il est des plocéidés qui méritent par leurs mœurs de fixer notre attention, ce sont ceux dont on a formé le genre *alecto* et qui ont reçu le nom vulgaire d'*oiseaux des buffles*.

**Caractères.** — Les alectos sont de taille assez grande; ils ont un bec gros, conique, souvent renflé à la base; des ailes longues, fortement arrondies, la première plume étant très-courte, la troisième, la quatrième ou la cinquième la plus longue; une queue tronquée ou un peu arrondie.

#### L'ALECTO A BEC ROUGE — *TEXTOR ERYTHORHYNCHUS*.

*Der Büffelvogel, The red-billed Weaver Bird.*

**Caractères.** — Cette espèce est la plus connue. Elle a de 24 à 25 cent. de long; le plumage en entier d'un noir foncé. Les grandes couvertures externes et les rémiges bordées extérieurement de blanc, le bec d'un rose clair; les pattes d'un brun clair, et l'œil d'un brun foncé.

#### L'ALECTO A BEC BLANC — *TEXTOR ALECTO* OU *TEXTOR ALBIROSTRIS*.

*Der Alektovogel.*

**Caractères.** — L'alecto à bec blanc ressemble au précédent, mais il s'en distingue facilement par son bec renflé à la base, son plumage noir terne, avec quelques plumes du dessous de l'aile et des flancs blanches. L'œil est brun, le bec blanchâtre, avec la pointe et les bords des mandibules bleuâtres; les pattes sont d'un gris sale. Il a 26 cent. de long, et 71 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 10.

#### L'ALECTO DE DINEMELLI — *TEXTOR DINEMELLI*.

*Der Dinemelli's Viehweber.*

**Caractères.** — Une troisième espèce voisine des deux que nous venons de décrire est l'alecto de Dinemelli (*fig. 60*), découvert par Rüppell en Abyssinie. Cet oiseau a la tête et la face inférieure du corps blanches; le dos, les ailes et la queue d'un brun chocolat, chaque plume étant bordée

d'un liséré clair; une petite tache au pli de l'aile; le croupion, les sus-caudales d'un rouge écarlate; une ligne allant du bec à l'œil noire; le bec d'un noir bleu; les pattes d'un bleu foncé. Il a 20 cent. de long; l'aile mesure 11 cent., et la queue 10 cent.

**Mœurs, habitudes et régime des alectos.** —

Les alectos ont tous les mêmes mœurs. Ce sont des passereaux; mais, à certains égards, ils rappellent les grives; ce sont des plocéidés, mais leurs nids ressemblent plus à ceux de nos pies, qu'aux élégantes constructions des autres espèces de la famille. Les trois alectos, dont il vient d'être question, vivent dans les pâturages, au voisinage des troupeaux, en compagnie des stornes et de l'ani des savanes.

« Ce fut seulement en arrivant au nord du 25° de latitude australe, raconte A. Smith, que nous trouvâmes l'*oiseau des buffles* (l'alecto à bec rouge), et les indigènes nous assurèrent qu'il est très-rare au sud, par cette simple raison que les buffles y sont rares. Partout, nous le vîmes en société de ces ruminants, perché sur leur dos, volant au milieu d'eux. Il sautait sur eux, comme l'ani, ne s'inquiétant nullement de sa nourriture, qui se compose principalement des tiques qui vivent sur les buffles; c'est ce dont nous nous convainquîmes suffisamment, en ouvrant son estomac. Il va à terre, pour fouiller les excréments des buffles. L'alecto à bec rouge rend à ces animaux de grands services, en les délivrant de leurs parasites. Il les avertit aussi de l'approche d'un danger, et aussitôt tous les buffles lèvent la tête et s'enfuient (1). »

Je n'ai pas aperçu l'alecto à bec blanc sur le dos des buffles, mais je ne doute pas qu'il ne rende des services semblables au gros bétail du Soudan oriental. Je ne l'ai rencontré qu'au-dessous du 16° de latitude nord. Ce n'est pas un oiseau des plus communs, et on ne le voit jamais seul; il est toujours en bandes. Celles-ci ne sont pas très-considérables, comme on peut le conclure du nombre de nids formant une colonie. J'ai compté trois, six, treize, dix-huit de ces nids sur un même arbre, et il faut que cet arbre soit assez fort pour porter ces constructions. Chaque nid, en effet, est colossal relativement à la taille de l'espèce; car il a de 1 mètre à 1<sup>m</sup>,20 de diamètre. Il est formé de branches et de rameaux, surtout de mimosas épineuses. L'oiseau dispose ces matériaux à la bifurcation d'une branche, mais il les entrelace si lâchement, et d'une manière si désordonnée, que l'on voit l'intérieur

(1) Voyez *les Mammifères*, t. II, p. 633.

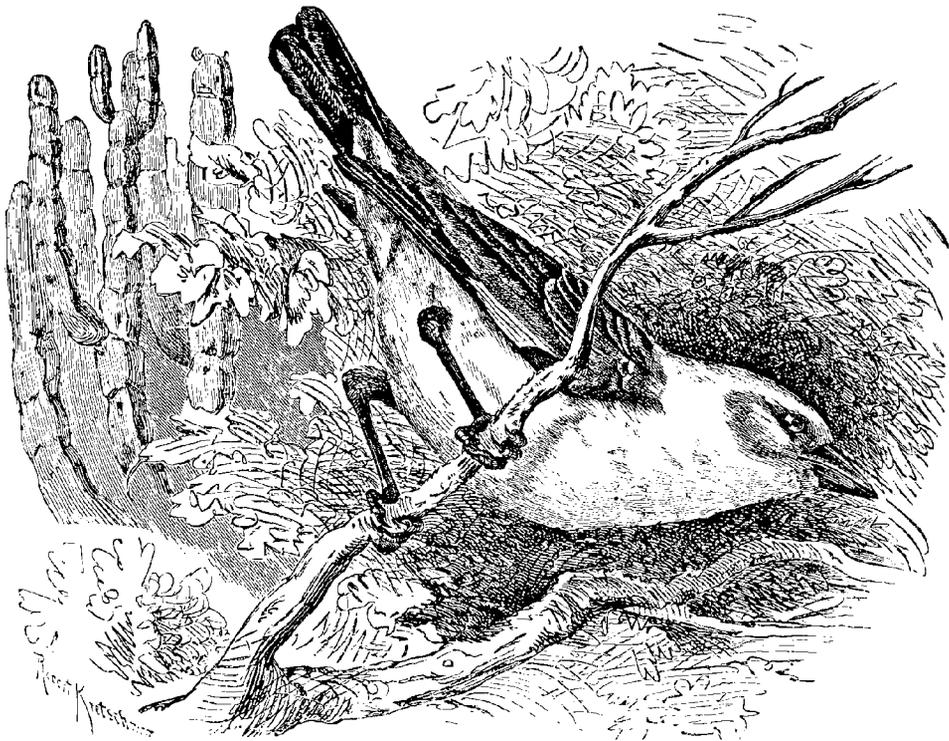


Fig. 60. L'Alecto de Dinemelli.

du nid. Du dehors, ce nid paraît tout hérissé. Il a une entrée assez large pour qu'on y puisse introduire le poing; cette entrée va en se rétrécissant, et aboutit à un couloir qui livre juste passage à l'oiseau. L'intérieur est tapissé de petites racines et d'herbes.

Heuglin dit que l'on trouve des nids encore plus grands, ayant de 1<sup>m</sup>,50 à 2<sup>m</sup>,50 de longueur, et de 1 mètre à 1<sup>m</sup>,50 de hauteur et de largeur. Dans ce cas, il y a de trois à huit nids réunis ensemble, chacun construit comme je viens de le dire, tapissé d'herbes fines et de plumes, et renfermant trois ou quatre œufs. Ceux-ci ont une coquille très-mince, blanche, ponctuée et tachée de gris ou de brun.

Dans certaines saisons, les troupes qui habitent ces nids sont on ne peut plus tapageuses. J'ai observé qu'aux environs de Khartoum, l'alecto à bec blanc nichait au commencement des pluies, c'est-à-dire au mois d'août; dans le Samhara, il niche en avril.

Je ne sais si ces oiseaux font toute l'année autant de bruit qu'à l'époque des amours. Les colonies que j'ai vues se trahissaient de loin par les cris que poussaient leurs membres. La voix des alectos est forte et très-variée. Je passai quelques minutes sous un arbre ainsi habité, et notai les cris suivants. Un mâle commença : *ti, ti, terr, terr, terr, tzerr, tzaeh*; un autre lui répondit : *gâi, gâi, tzaeh*; un troisième : *gouic, gouic, gouc, gouc, quaeh*; d'autres criaient : *gu, gu, gu, gaeh*. Il y avait là un mouvement comme à l'entrée d'une ruche d'abeilles. Les uns arrivaient, les autres s'en allaient; on aurait dit que tous les jeunes étaient réunis sur l'arbre, car le grand nombre des oiseaux n'était pas en rapport avec le petit nombre des nids.

Les alectos ont un vol léger; ils planent souvent; leurs coups d'ailes sont lents. Ils courent vite et longtemps, et ils grimpent à merveille.

J'ignore si l'un de ces oiseaux a jamais été observé en captivité.

## LES VIDUIDÉS — VIDUÆ.

*Die Wittwen, The Whidah Birds.*

Au voisinage des plocéidés se place un groupe des passereaux de taille moyenne, remarquables en ce que, dans la saison des amours, leurs plumes caudales acquièrent une forme particulière et une longueur extraordinaire. Cette saison passée, ils perdent leur parure et n'ont plus qu'un plumage très-ordinaire. Est-ce pour ce motif, est-ce à cause de leur plumage généralement noir qu'on leur a donné, dans toutes les langues de l'Europe, le nom de *veuves*? Quelques naturalistes croient que ce nom ne leur est venu que par corruption. Les premières veuves furent amenées en Europe par les Portugais, de Whydah, sur la côte occidentale d'Afrique; on les appela donc *oiseaux de Whydah*, et dans ce nom on voulut retrouver le mot latin *vidua*. Quoiqu'il en soit de cette étymologie, les oiseaux qui composent ce groupe, ont et gardent le nom de *veuves*, d'où ont été tirés ceux de *viduæ*, *viduinés*, *viduidés*, que porte la famille.

**Caractères.** — Les viduidés ont le bec court, conique, pointu, comprimé dans la moitié antérieure, renflé à la base; des ailes de longueur moyenne. Leur mue est double, et, comme nous l'avons dit, ils prennent, durant l'époque de la reproduction, des parures qui disparaissent après les pontes.

**Distribution géographique.** — Les oiseaux qui composent cette famille sont tous originaires d'Afrique; la plupart sont répandus sur presque tout ce continent, cependant le sud, l'est, l'ouest, possèdent chacun leurs espèces particulières.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les viduidés présentent dans leurs mœurs plus d'une particularité curieuse. Ils se rapprochent beaucoup des embérizidés. Pendant la saison des amours, ils vivent par paires, quelques-uns, pourtant, sont polygames. Les mâles, selon qu'ils ont telle ou telle livrée, se comportent différemment. Lorsqu'ils sont revêtus de leur parure nuptiale, leur longue queue les force à prendre les postures, à exécuter les mouvements les plus singuliers. Sont-ils perchés, ils laissent simplement pendre leur queue; marchent-ils, ils sont forcés de la relever, et, à cet effet, ils l'appuient un peu sur les objets voisins. Cette longue queue influe nécessairement sur leur vol, et contribue à le ralentir considérablement. L'oiseau se traîne péniblement dans l'air, pour ainsi dire, et ne

BREM.

peut presque pas voler quand le vent est fort. Une fois la mue terminée, il se meut au con-



Fig. 61. La Stéganure de paradis.

traire avec rapidité, vole comme les autres passereaux, rabattant et relevant alternativement les ailes, de manière à parcourir une ligne ondulée.

III — 236

La plupart des viduidés paraissent vivre à terre et y trouver leur principale nourriture. On les voit y ramasser les graines de graminées et, par-ci, par-là, y chasser les insectes. Pendant les amours, les mâles se tiennent particulièrement sur les arbres. Quelques espèces vivent surtout dans les roseaux et y nichent.

Les amours ont lieu au printemps, peu après que le mâle a revêtu sa parure. Dans le Soudan, les viduidés nichent à la fin d'août; dans les montagnes de l'Abyssinie, en avril et en mai. Les nids ressemblent assez à ceux des plocéidés. Après les amours, les viduidés émigrent, mais on ne sait jusqu'où s'étendent leurs voyages.

**Captivité.** — Quelques espèces seulement, les deux notamment qui habitent la côte occidentale d'Afrique, sont amenées vivantes en Europe. A en juger par celles-ci, les viduidés seraient d'excellents oiseaux d'appartement. Ils n'ont pas, il est vrai, la vivacité des autres passereaux; leur chant est peu varié; mais ils ont pour eux la douceur de leurs mœurs et la beauté de leur plumage. Avec des soins intelligents, on peut les conserver plusieurs années, et probablement on les amènerait sans difficulté à se reproduire en captivité.

### LES PENTHÉRIES — *PENTHERIA*.

*Die Trauerwitwen.*

**Caractères.** — Les oiseaux que nous distinguons, avec Cabanis, sous le générique *Pentheria* (veuves désolées), et sur lesquels Rüppell avait depuis longtemps établi son genre *Colius passer*, forment transition entre les veuves proprement dites et les plocéidés. Ils ont le bec allongé, légèrement recourbé à la pointe, comprimé latéralement, se détachant du front à angle droit; les ailes de longueur moyenne, à première rémige rudimentaire, les quatre suivantes étant à peu près égales; les rectrices arrondies, plus larges au bout qu'à la pointe et très-longues. Le noir domine dans le plumage, la tête, la poitrine, la nuque, les épaules étant rouges ou jaunes.

#### LA PENTHÉRIE A ÉPAULETTES JAUNES — *PENTHERIA FLAVISCAPULATA*.

*Die gelbschulterige Trauerwitwe.*

**Caractères.** — Cette espèce mesure 24 cent. de longueur totale, sur lesquels 12 appartiennent à la queue; l'aile n'a que 9 cent. Le mâle est noir, avec les épaules jaunes, les rémiges et les tectrices supérieures de l'aile bordées de blanc fauve.

La femelle est d'un jaune brunâtre, plus clair à la gorge, plus foncé au dos, qui paraît strié, les tiges des plumes étant de couleur foncée. Les ailes et la queue sont d'un brun terre d'Ombre, les épaules d'un jaune verdâtre.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau vit dans l'Habesch; Rüppell nous dit qu'il est très-commun dans les champs, aux environs de Gondar.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous ne connaissons presque rien de ses mœurs.

Heuglin parle d'une espèce voisine, habitant le pays des Bogos, mais que je n'y ai pas rencontrée. Celle-ci niche en août et en septembre et se construit de très-grands nids, profonds, formés de chaumes, dont l'ouverture, généralement en forme de couloir, est dirigée en bas, et parfois seulement recouverte d'un petit toit. Près du nid de la femelle est le nid du mâle, ayant toujours deux couloirs au lieu d'un, lesquels s'ouvrent par en bas. Heuglin a trouvé des œufs: leur coquille est très-mince, et ils sont d'un blanc rougeâtre, couverts de petits traits et de petites taches d'un rose clair rassemblés surtout vers le gros bout.

Je n'ai jamais vu aucune espèce de ce genre en captivité, et je ne sache pas qu'on en ait jamais conservé en cage.

### LES CHÉRAS — *CHERA*.

*Die Schlepptwitwen.*

**Caractères.** — Les chéras sont remarquables par leur queue, dont toutes les plumes, au nombre de seize, sont extraordinairement développées d'une manière inégale, disposées en forme de toit et très-recourbées. Elles se distinguent aussi par des doigts et surtout par des ongles allongés, ceux-ci étant très-peu recourbés.

#### LA CHÉRA DE CAFRIERIE — *CHERA CAFFRA*.

*Die Kafferwitwe.*

**Caractères.** — Le mâle de cette espèce est noir; il a les épaules rouge écarlate, une bande blanche sépare cette partie des tectrices supérieures de l'aile, qui sont noires, bordées de jaune clair. Quelques-unes des rémiges secondaires et l'extrémité des rémiges primaires sont bordées de fauve. Le bec et les pattes sont d'un jaune brunâtre clair.

Chez la femelle, les plumes sont noires dans leur milieu et largement bordées de fauve. La face inférieure du corps est gris jaunâtre; la gorge,

les sourcils, le pourtour de l'anus sont blancs. Cet oiseau a 57 cent. de long ; la plus longue plume caudale mesure 42 cent. ; l'aile a 15 cent.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite le sud de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La chéra de Cafre est aussi remarquable par ses habitudes que par ses formes. Le Vaillant dit qu'elle vit en communauté, et, paraît-il, en polygamie ; sur quatre-vingts femelles, on ne trouve que dix à quinze mâles. Comme chez les poules, quelques vieilles femelles prennent parfois le plumage des mâles.

L'espèce habite les marais. Ses nids pendent aux tiges de roseaux ; leur forme est conique ; ils sont faits d'herbes vertes, et leur ouverture est tournée du côté de l'eau.

Thunberg assure que l'on peut, par les grands vents, prendre les mâles avec la main, leur longue queue les empêchant de voler.

## LES STÉGANURES — *STEGANURA*.

*Die Nahnschweifwittwen.*

**Caractères.** — Les stéganures ou veuves à queue de coq, ont un bec à peine plus long que haut, à arête légèrement convexe, entamant anguleusement le front ; les ailes de moyenne longueur ; la queue, chez le mâle en robe d'amour, de longueur ordinaire, sauf les quatre pennes médianes, dont les deux internes larges, longues, amincies vers la pointe, sont recourbées comme des plumes de coq ; les deux autres, plus courtes, arrondies et munies de soies longues, sont droites.

**Distribution géographique.** — Les stéganures habitent tout l'intérieur de l'Afrique.

### LA STÉGANURE DE PARADIS — *STEGANURA PARADISEA*.

*Die Paradiesewittwe, The Paradise Whidah Bird.*

**Caractères.** — Le mâle de la stéganure paradis ou paradisier (*fig. 61*) a le haut de la tête, le dos, la queue noirs ; la nuque et la face inférieure du corps rouge de feu. La femelle ressemble au moineau : elle a la tête fauve, avec deux raies noires au sommet et une bande noire allant du bec à l'œil ; la poitrine roux de rouille, les pennes des ailes noires, bordées de rouille. L'oiseau a 16 cent. de long, et 31 cent. y compris les plumes de la queue ; 26 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 8 cent.

La femelle, dans son plumage d'hiver, a à peine 4 cent. de moins en longueur que le mâle et 2 cent. de moins d'envergure.

Une seconde espèce diffère très-peu de celle-ci.

**Distribution géographique.** — La stéganure paradis est propre au centre de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle habite surtout les forêts clair-semées des steppes, et approche peu des endroits habités.

Pendant l'époque des amours, ces oiseaux vivent par paires ; le reste de l'année ils sont réunis en petites bandes, ou même en troupes très-nombreuses. Les mâles ont leur beau plumage dans la saison des pluies, pendant environ quatre mois. La mue se fait très-rapidement ; les grandes plumes de la queue, surtout, poussent très-vite. Quatre mois plus tard, elles sont usées, et elles tombent au commencement de la sécheresse.

Je n'ai jamais observé le nid de la stéganure paradis, et je ne l'ai trouvé décrit nulle part.

**Captivité.** — On voit souvent en captivité, venant de la côte occidentale d'Afrique, des individus que des marchands vendent comme stéganures de paradis. Ce sont eux surtout que j'avais en vue, en parlant de la famille en général. Leur chant est fort simple, mais ne manque pas de grâce. Le mâle chante dès qu'il se revêt de sa parure ; il se tait, lorsqu'il la perd.

Les stéganures de paradis, si on en tient une paire ensemble, se reproduisent. Mais la femelle ne pond guère que des œufs stériles. Parfois les mâles s'accouplent avec d'autres oiseaux.

On leur donne la même nourriture qu'aux autres passereaux ; il faut cependant ajouter parfois aux graines quelques œufs de fourmis. On a vu des stéganures de paradis vivre en captivité douze et quinze ans.

## LES VEUVES — *VIDUA*.

*Die Wittwen.*

**Caractères.** — Les veuves proprement dites ont des formes élancées ; un bec court, petit, à arête entamant le front à angle aigu ; douze pennes à la queue, les huit latérales courtes et arrondies, les quatre médianes imbriquées deux à deux et très-longues ; des doigts et des ongles généralement courts et grêles.

### LA VEUVE DOMINICAINE — *VIDUA SERENA*.

*Die Dominikanewittwe.*

**Caractères.** — La veuve dominicaine est un superbe oiseau. Le mâle a le sommet de la tête, le dos, un collier ouvert en avant, les grandes couvertures supérieures de l'aile et les rémiges,

lès longues plumes de la queue noirs ; la face inférieure du corps, une bande qui traverse la nuque, une tache scapulaire et les barbes internes des plumes caudales externes blanches ; les rémiges et quelques-unes des tectrices de l'aile largement bordées de jaune clair. Le plumage d'hiver est fauve, chaque plume étant bordée d'un liséré clair. Sa longueur totale est de 30 cent. en comprenant la queue qui mesure 18 cent. ; l'aile pliée a 8 cent.

**Distribution géographique.** — La veuve dominicaine habite les mêmes contrées que la stéganure paradis.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle vit, au moins dans l'Afrique orientale, en bandes plus nombreuses que celles de l'espèce décrite dans le genre précédent. Parfois elle se joint à d'autres oiseaux, et erre longtemps avec eux. Quelques voyageurs affirment que c'est elle qui prend alors la direction de la bande.

D'après Henglin, elle construirait des nids très-solides, très-artistement faits, en forme de bourse, comme ceux du tisserin loriot.

**Captivité.** — Elle supporte aussi facilement la captivité que la stéganure paradis.

### LES TETRÉNURES — *TETRÆNURA*.

*Die Haarschweifwitwen.*

**Caractères.** — Les tetrénures se distinguent des autres espèces de la famille et surtout des

veuves proprement dites, dont beaucoup de naturalistes ne les séparent pas génériquement, en ce que les quatre plumes caudales médianes n'ont de barbes qu'à leur extrémité, tout le reste de la tige ne portant que des barbules à peine visibles.

#### LA TETRÉNURE ROYALE — *TETRÆNURA REGIA*.

*Die Haarschweifwitwe.*

**Caractères.** — Cette espèce, la dernière que nous étudierons, a un plumage assez semblable à celui de la stéganure paradis. Chez le mâle en amour, le haut de la tête, le dos, le croupion, la queue sont noirs ; les rémiges et les rectrices latérales sont d'un brun noir ; le cou est marqué d'un collier fauve rougeâtre ; la poitrine est de même couleur ; le ventre est blanc ; le bec et les pattes sont rouges. En hiver, les plumes sont brunes, largement bordées de fauve. L'oiseau a environ 41 cent. de long ; les plumes médianes de la queue dépassent, chez le mâle, les plumes latérales de 22 cent. ; l'aile pliée mesure 8 cent.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite l'Afrique occidentale, surtout les environs d'Angola.

**Captivité.** — On ne sait rien de ses mœurs en liberté. Il est rare d'en voir de vivantes en Europe, et on les y paye très-cher. D'après Reichenbach, ce serait un charmant oiseau d'appartement, toujours vif, gai, malicieux même. Le mâle répète sa chanson tant qu'il a sa parure ; dans son plumage d'hiver, il est silencieux.

### LES ZONOTRICHIDÉS — *PASSERELLÆ*.

*Die Ammerfinken.*

**Caractères.** — En Amérique vivent plusieurs passereaux dont le plumage ressemble à celui des embéridés, et que caractérisent un bec grêle, allongé, conique, droit, à arête légèrement bombée ; des ailes de longueur moyenne ; des tarsi élevés ; des doigts longs, armés d'ongles forts, celui du pouce formant une sorte d'ergot.

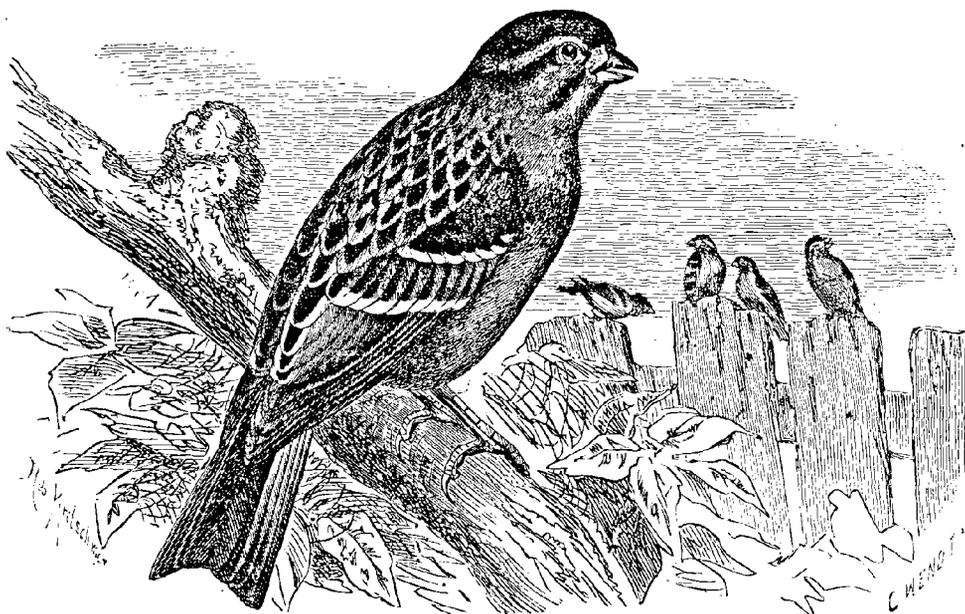
**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces oiseaux vivent beaucoup à terre, à la façon des embéridés. Les uns habitent les forêts, évitent les lieux découverts ; les autres recherchent les endroits humides, les bords des cours d'eau ; d'autres, les champs et les prairies, les bords de la mer ; quelques-uns remplacent nos moineaux dans le Nouveau-Monde. Il nous suffira de faire l'histoire des espèces les plus connues et les plus communes.

#### LES CHINGOLOS — *ZONOTRICHIA*.

*Die Bindenammerfinken.*

**Caractères.** — Les chingolos ont le bec allongé, conique, assez pointu, à arête droite ; l'angle buccal tiré en bas ; la mandibule inférieure presque aussi haute que la supérieure ; les ailes assez longues pour recouvrir les sus-caudales ; la queue allongée, à plumes étroites ; les tarsi hauts ; les doigts longs, les ongles grands, peu recourbés. Le plumage est serré, mou, et rappelle celui des embéridés.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces oiseaux, comme le moineau domestique, vivent près des habitations, sont sans cesse autour des maisons, nichent dans les buissons qui les environnent et se nourrissent de graines qu'ils trouvent à terre.



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 62. La Spizelle du Canada.

**LE CHINGOLO A GORGE BLANCHE — ZONOTRICHIA  
ALBICOLLIS.**

*Der Weisskehligte Sperling, The white-throated Sparrow.*

Nous avons emprunté, pour le donner au genre, l'un des noms que cet oiseau porte dans sa patrie. A Montévidéo, à Buénos-Ayres on l'appelle *chingolo* et *chingolito*, et les Guaranais le nomment *chesiasi*.

**Caractères.** — Le chingolo à gorge blanche a 18 cent. de long et 25 cent. d'envergure. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Celui-ci a le dessus de la tête strié de brun foncé, de noir et de gris clair, cette dernière teinte formant une bande longitudinale. Une autre bande d'un gris blanchâtre passe au-dessus de l'œil, se dirigeant vers l'occiput; celle-ci est limitée inférieurement par un trait brun qui lui est parallèle. Les joues, le cou, la partie supérieure de la poitrine sont d'un gris cendré; la gorge et le menton sont blancs, bordés de noir à leur limite inférieure; le dos est gris-brun rougeâtre, les plumes étant marquées de taches longitudinales noires; les plumes des épaules et les tectrices supérieures de l'aile sont d'un brun noir, avec la pointe d'un jaune blanchâtre et bordées en dehors de brun rouge, ce qui produit sur l'aile une double bande transversale. Chez la femelle, la gorge est d'un

blanc moins vif, et le jaune des ailes est moins prononcé.

**Distribution géographique.** — Le chingolo à gorge blanche est répandu dans toute l'Amérique. Richardson le trouva à l'extrême nord; Audubon, loin dans le sud. Dans plusieurs endroits, il ne se montre que l'été. Ce charmant petit oiseau, selon Audubon, n'est que de passage dans la Louisiane et dans les autres états du Sud. Il y arrive au commencement de septembre, pour en repartir en mars. Il séjourne plus longtemps dans les états du Centre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le même auteur nous a aussi donné quelques détails sur les mœurs de l'espèce. « Tout à coup, dit-il, on voit toutes les haies, tous les buissons couverts de ces charmants oiseaux; ils se montrent par bandes de trente à cinquante, et vivent entre eux dans la meilleure harmonie. Ils sautent à terre; ils y cherchent les graines dont ils se nourrissent. Mais, au premier signal d'alarme, ils se réfugient tous dans le plus fourré des buissons. Un instant après, on en voit apparaître un sur une des plus hautes branches, un second le suit, puis un troisième; à ce moment, commence un charmant concert. Leur voix est d'une douceur inexprimable; bien des fois j'ai été ravi en les écoutant. Le matin, ils poussent des cris assez stridents, qu'on pourrait rendre par *twit*, et sou-

vent j'ai entendu ce cri retentir dans la nuit.

« Par les chaudes journées, toute la bande s'envole vers la forêt, pour y manger les baies de la vigne sauvage; mais jamais elle ne s'éloigne beaucoup du buisson dont elle a fait sa demeure.

« Au commencement du printemps, ces oiseaux quittent les pays du sud, pour se diriger vers le nord. »

Le chingolo à gorge blanche est un oiseau lourd; souvent il est très-gras et devient alors un mets estimé. Aussi le chasse-t-on avec ardeur. Il a, en outre, dans les divers rapaces, de terribles ennemis.

Richardson trouva un nid de cette espèce, au milieu de juillet, sous un arbre renversé. Il était formé d'herbes extérieurement, et tapissé en dedans de poils et de plumes. Les œufs étaient d'un vert clair, semés de points d'un rouge brun. Lorsque Richardson surprit la femelle, elle ne s'envola pas, mais s'enfuit en courant, comme l'alouette.

**Captivité.** — Le chingolo à gorge blanche est très-agréable à tenir en cage; dès que le printemps est arrivé, il chante la nuit, comme il le fait dans sa patrie.

#### LE CHINGOLO MATINAL — *ZONOTRICHIA MATUTINA*.

*Der Morgenfluk.*

**Caractères.** — Le chingolo matinal est plus petit que l'espèce précédente. Il ne mesure que 15 cent. de longueur totale et ressemble au cynchrame schœnicole (*cynchramus schœniclus*). Il a la tête grise, rayée de noir; la nuque roux de rouille; le dos brun, les plumes étant noires le long de la tige et plus claires à l'extrémité; la gorge blanche, encadrée de noir.

**Distribution géographique.** — Le chingolo matinal est répandu dans tous les villages de l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit à la manière du moineau domestique. Le jour, on le voit sur les routes, fouillant les fumiers; le matin et le soir, il se perche sur les toits, et fait entendre ses chansons douces et harmonieuses.

Son nid est grand, formé de chaumes desséchés, de poils, de plumes. Il l'établit au milieu des bosquets des jardins. La ponte est de quatre ou cinq œufs, d'un blanc verdâtre pâle, tachetés de rouge clair.

D'autres espèces de ce genre habitent l'extrême nord de l'Amérique et de l'Asie.

## LES SPIZELLES — *SPIZELLA*.

*Die Ammerfluken.*

**Caractères.** — Les spizelles ou moineaux-embérizes ont le bec conique, pointu, comprimé latéralement, à bords rentrants; les ailes de longueur moyenne, la troisième penne étant la plus longue; une queue légèrement échancrée; des tarses lisses; le plumage mou, teint de couleurs agréables, mais peu vives.

#### LA SPIZELLE DU CANADA — *SPIZELLA CANADENSIS*.

*Der Baumspertling.*

**Caractères.** — La spizelle du Canada, ou moineau des arbres, moineau à tête rouge (fig. 62), a 15 cent. de long et 23 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 7. Elle a le sommet de la tête rouge-brun; le dos mêlé de rouge brun et de noir; l'aile marquée de deux bandes blanches; le menton, la gorge, la partie inférieure du cou d'un gris cendré; la poitrine et le ventre gris clair, flamméchés de brun jaune sur les côtés, avec quelques petites rayures noires; une bande gris cendré passant au-dessus de l'œil et se dirigeant vers l'occiput; les rémiges brunes, bordées de jaune en dehors; l'iris gris-brun; la mandibule supérieure et la pointe de la mandibule inférieure d'un brun foncé; le reste de la mandibule inférieure jaunâtre; les pattes couleur de chair foncée. La femelle diffère peu du mâle. Les jeunes oiseaux n'ont pas les belles couleurs des adultes.

**Distribution géographique.** — La spizelle du Canada habite toute l'Amérique du Nord, mais ne se reproduit que dans la partie septentrionale, où elle est un des oiseaux les plus communs. Elle apparaît dans le Sud à l'entrée de l'hiver, y devient moins abondante au printemps, et finit par en disparaître à peu près complètement.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'hiver, les spizelles se réunissent aux pinsons, aux bruants, et parcourent ensemble le pays, fouillant les haies, les buissons, pour y trouver quelques graines.

Les amours ont lieu au mois de mai; le mâle, à ce moment, chante avec ardeur. Le soir, surtout, on entend ces oiseaux rivaliser entre eux; puis au chant succède un gazouillement, comme cela se passe chez nos moineaux. Ils vivent beaucoup sur le sol, et se meuvent avec une très-

grande rapidité au milieu des plus épais fourrés. Leur vol est ondulé et rapide.

Les spizelles se nourrissent de graines, de baies et d'insectes; Audubon en tua une dans l'estomac de laquelle il trouva un petit aigrefin.

Leur nid est construit sur une branche horizontale, peu élevée, ordinairement très-près du tronc. Il est formé d'herbes grossières et tapissé intérieurement de poils et de racines. La ponte est de quatre ou cinq œufs d'un bleu foncé.

Peu de jours après avoir pris leur essor, les jeunes se réunissent avec leurs parents en grandes bandes, et bientôt commencent les migrations.

**Captivité.** — On ne doit pas mettre souvent ces oiseaux en cage; car ni Audubon ni Wilson n'en font mention.

## LES PASSERELLES — *PASSERCULUS*.

*Die Steppenfinken.*

**Caractères.** — Les passerelles ont un bec court, pointu, conique, à arête droite, évidé sur les côtés; des ailes courtes et arrondies, dont les troisième et quatrième pennes sont les plus longues; une queue courte, échancrée; des tarses de longueur moyenne; un plumage doux et mou.

### LA PASSERELLE DES SAVANES — *PASSERCULUS SAVANA*.

*Der Savanenfink.*

**Caractères.** — Cette espèce a le dos brun-rouge pâle, comme tacheté de noir, les tiges des plumes étant de cette couleur; la face inférieure du corps blanche, avec de petites taches d'un brun foncé à la poitrine, et de longues taches de même couleur aux flancs; la mandibule supérieure foncée, l'inférieure d'un brun clair; l'iris brun, les pattes couleur de chair. L'oiseau a 15 cent. de long et 23 cent. d'envergure. Les couleurs de la femelle sont un peu plus claires que celles du mâle.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « La passerelle dessavanes, dit Audubon, est un des oiseaux les plus communs et en même temps les plus gracieux qui habitent en hiver nos contrées. Du mois d'octobre au mois d'avril, elle peuple tous nos champs, tous nos bois clair-semés. Elle vit surtout à terre, s'y meut avec une rapidité incroyable, à la façon presque des souris; et ne vole que lorsqu'elle est surprise ou poursuivie de très-près. Son vol est irrégulier, mais soutenu.

« Elle se tient de préférence dans les lieux secs

et élevés, au voisinage de la côte. On ne la trouve pas dans l'intérieur des forêts. En hiver, on voit souvent ces oiseaux, réunis à d'autres espèces, errant dans les champs, les jardins, s'approchant jusque très-près des habitations. La passerelle des savanes voyage le jour; la nuit, elle dort posée sur le sol.

« Elle construit son nid à terre, tout auprès d'une touffe d'herbes, d'un petit buisson. Ce nid, formé extérieurement d'herbes sèches, est toujours rembourré intérieurement de matériaux très-fins. Les œufs, au nombre de quatre à six par couvée, sont d'un bleu pâle, semés de taches d'un brun pourpre. Cet oiseau paraît nicher deux fois par an dans les états du Centre, une fois seulement dans ceux du Nord. »

**Chasse.** — La passerelle des savanes ne convient pas comme oiseau d'appartement, son chant n'étant composé que de quelques notes sourdes; aussi ne la chasse-t-on que pour la manger. Outre l'homme, elle a à craindre les divers faucons de l'Amérique.

## LES AMMODROMES — *AMMODROMUS*.

*Die Uferfinken.*

**Caractères.** — Les oiseaux qui composent ce genre ont un bec mince, allongé, pointu, à bords de la mandibule rentrants; les ailes courtes; la queue moyenne, à rectrices pointues.

### L'AMMODROME MARITIME — *AMMODROMUS MARITIMUS*.

*Der Seefink.*

**Caractères.** — L'ammochrome maritime a de 16 à 19 cent. de long, et de 27 à 30 cent. d'envergure. Elle a le dos brun-olive, la gorge et le ventre blancs; la poitrine, les loeurs, une bande longitudinale sur la tête d'un gris de cendre; les yeux surmontés d'une bande jaune; les ailes jaunes, avec une large bande brune transversale; le bec et les pattes bruns; l'œil d'un brun foncé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce singulier oiseau n'a pas les mœurs des autres passereaux; mais, comme le bécasseau maritime, il court le long des plages, rasant le bord de l'eau; il grimpe sur les roseaux avec autant de dextérité que l'effarvate ou la rousserolle. Il se nourrit surtout de crustacés, de petits crabes, de mollusques, de petits poissons, et sa chair en prend un goût huileux, comme celle des véritables oiseaux de mer.

L'ammodrome maritime se tient de préférence dans les marais couverts de joncs et de hautes herbes parfois submergés par les flots. Elle établit son nid sur le sol, au milieu d'une touffe de végétaux, mais hors de l'atteinte de la marée.

Ce nid est formé d'herbes grossières en dehors, fines en dedans. Les œufs, au nombre de quatre à six, sont d'un gris blanc, tachetés de brun. Probablement, il y a deux couvées par an.

## LES EMBÉRIZIDÉS — *EMBERIZÆ*.

*Die Ammer.*

Les embéridés forment la transition des passereaux proprement dits aux alouettes. Ils constituent une famille nombreuse en genres et en espèces, mais ils ne présentent pas entre eux de grandes différences.

**Caractères.** — Les embéridés ont le corps gros, les ailes de longueur moyenne, la deuxième ou la troisième rémige étant la plus longue; la queue assez grande, à penes larges, échancrée ou tronquée à son extrémité; les tarsi courts, les doigts longs, le pouce souvent muni d'un ongle grand, recourbé, en forme d'ergot. Mais le caractère le plus saillant est dans le bec. Cet organe est petit, court, conique, pointu, large à la base, très-fortement comprimé en avant; à mandibule supérieure plus étroite que l'inférieure et souvent pourvue, à la face palatine, d'un tubercule osseux qui est reçu dans une petite dépression de la mandibule inférieure; à bords fortement rentrants, surtout au milieu du bec, et descendant obliquement vers l'angle buccal. Leur plumage est assez lâche; les deux sexes ont une livrée différente, et les jeunes portent généralement celle de la femelle.

Par leur organisation interne, les embéridés ne diffèrent pas des autres passereaux; aucun de leurs os, toutefois, ne renferme de cellules aériennes. L'œsophage présente une dilatation, mais non pas un véritable jabot, et l'estomac est très-muscleux.

**Distribution géographique.** — Les embéridés appartiennent presque tous à l'hémisphère septentrional; quelques espèces, cependant, représentent cette famille dans le Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les buissons ou les fourrés de roseaux, le sol nu même; on les voit rarement dans l'intérieur des forêts, et ils recherchent de préférence le voisinage des cours d'eau et des étangs. Quelques espèces habitent les montagnes; la plupart vivent dans la plaine.

Les embéridés ne figurent pas parmi les oiseaux les mieux doués, les plus agiles;

néanmoins ils ne manquent pas d'une certaine grâce. Leur marche est sautillante; leur vol, brisé ou ondulé; leur chant, très-simple; leur cri d'appel n'est qu'une note longtemps prolongée. Sans être dénués d'intelligence, ils ne sont cependant pas très-prudents.

Tous les embéridés sont sociables. Hors le temps de la reproduction, ils vivent en troupes, parfois innombrables, et, même pendant l'époque des amours, ils vivent par paires, mais les uns dans le voisinage des autres. Ils se réunissent à d'autres oiseaux, aux pinsons, aux alouettes. Loin de fuir l'homme, plusieurs d'entre eux se fixent souvent au voisinage des habitations. En hiver, on les voit arriver dans les cours, dans les jardins, aux alentours des granges et des étables.

La plupart sont des oiseaux voyageurs, le plus petit nombre reste toute l'année au même endroit.

Leur nourriture, qu'ils cherchent sur le sol, est très-variée. En été, ils mangent des insectes, des sauterelles, de petits coléoptères, des chenilles, des larves, des mouches; en hiver, ils s'attaquent aux graines farineuses, jamais aux graines oléagineuses. Ils mangent beaucoup, et s'engraissent facilement.

Ils établissent leur nid à terre, dans une petite dépression du sol, ou sur des arbustes, des ronces d'une petite élévation. Cette construction, toujours très-simple, est faite de chaumes, de racines, et tapissée à l'intérieur de feuilles molles, de poils, exceptionnellement de plumes. Les œufs, au nombre de quatre à six par couvée, ont des points et des veines foncées sur un fond grisâtre. Les deux parents les couvent alternativement, et élèvent en commun leurs petits.

**Chasse.** — La chair de certaines espèces d'embéridés fournit un mets célèbre depuis les temps les plus anciens; aussi chasse-t-on beaucoup ces espèces, surtout dans les contrées méridionales. Heureusement, elles se multiplient assez rapidement pour que leur nombre ne diminue pas



Corbell, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 63. Le Bruant ortolan.

d'une manière sensible. Les embéridés du Nord n'ont pas à redouter les pièges de l'homme ; mais ils trouvent parmi les petits carnassiers, les faucons, les hiboux, des ennemis acharnés à les poursuivre.

**Captivité.** — Les embéridés ne sont pas des oiseaux à garder en cage : ce n'est pas qu'ils supportent facilement la captivité, mais ils sont fort ennuyeux, et ne procurent à leur maître aucun plaisir.

#### LES COMMANDEURS — GUBERNATRIX.

*Der Kardinalammer.*

**Caractères.** — Les commandeurs ont un bec robuste, convexe en dessus et en dessous ; des ailes courtes, arrondies ; une queue longue, échancrée ; des tarsi robustes ; un ongle du

RAEHM.

pouce court et recourbé. Le plumage est roide et presque semblable dans les deux sexes.

#### LE COMMANDEUR HUPPÉ — GUBERNATRIX CRISTATELLA.

*Der Haubenammer.*

**Caractères.** — Le commandeur huppé, ou *cardinal vert* des oiseleurs, porte sur le derrière de la tête une huppe que l'oiseau peut redresser à volonté. Il a le dos vert ; le dessous du corps et une bande au-dessus de l'œil jaunes ; les petites couvertures supérieures de l'aile et les rectrices externes bordées de jaune ; le sommet de la tête et la gorge noirs. La femelle a la poitrine grise, le ventre vert pâle, la bande sus-oculaire et les joues blanches. Le bec est couleur de corne, les pattes sont noires. D'après d'Azara, cet oiseau a environ 22 cent. de long. et 33 cent.

III — 237

d'envergure ; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 9 et demi.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau, encore très-rare dans toutes les collections, habite le sud de l'Amérique, c'est-à-dire le territoire de la Plata et le Brésil méridional.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après d'Azara, le commandeur huppé vit dans les petits buissons, à la surface du sol. C'est un oiseau assez paresseux, qui n'aime pas à voler loin, et ne se perche pas sur les arbres. Il est continuellement à terre. Pendant la saison des amours, il se sépare par couples ; le reste de l'année, il vit en grandes troupes, qui vont jusque dans les cours et les jardins. Sa nourriture consiste en insectes et en graines.

**Captivité.** — Le commandeur, que l'on prend facilement dans des pièges de toute nature, nous arrive quelquefois vivant en Europe. Mon collègue, M. Schmidt de Francfort, a eu l'obligeance de me communiquer la note suivante, relative à l'oiseau en captivité.

« Depuis plus de deux ans, notre jardin zoologique possède plusieurs commandeurs huppés ; ils passent l'été en plein air, réunis dans une grande volière ; l'hiver, on les renferme chacun dans une cage, et on les tient dans une pièce chauffée. On les nourrit de pois, de millet, de chènevis, de viande hachée, d'œufs de fourmis, de vers et de salade. Ils se trouvent très-bien de ce régime ; mais jamais ils ne sont aussi vifs, aussi éveillés que les cardinaux proprement dits. Très-sensibles aux influences atmosphériques, ils se serrent les uns contre les autres dès qu'il se produit un abaissement de température.

« Ils vivent en bons rapports avec les autres oiseaux. Je les ai mis avec des cardinaux gris, des tisserins à tête noire et des tisserins masqués ; jamais il n'y eut de disputes au sein de cette société. Lors de l'accouplement, par contre, aux mois de mai et de juin, les mâles se livrent de violents combats, à la fin desquels le vaincu est grièvement blessé ou même tué ; il faut donc séparer ces oiseaux, dès que l'on s'aperçoit qu'ils commencent à se battre.

« L'été dernier, j'eus occasion d'assister à la fin d'un combat. Au moment où j'arrivai, un des combattants était hors d'état de se défendre ; il gisait à terre, fortement blessé à la tête et respirant avec peine. Mais cela ne suffit pas au vainqueur. Il saisit avec son bec la tête déplumée de son adversaire ; traîna le patient sur le sol, jusqu'à ce qu'il eût arraché un lambeau de peau ; puis il recommença. Avant que j'eusse eu le

temps d'entrer dans la volière, et d'enlever la malheureuse victime, elle aurait été certainement tuée ; j'eus donc l'idée d'éloigner l'assailant à l'aide d'un petit bâton. Mais le vainqueur ne s'écartait pas beaucoup, et se précipitait de nouveau sur le vaincu dès que je faisais mine de retirer le bâton.

« J'enlevai de la cage tous les commandeurs, à l'exception d'une seule paire qui se mit aussitôt à construire son nid, dans un panier ouvert, dont les bords étaient élevés d'environ 8 cent. Les oiseaux se servirent à cet effet de brins de foin, et en tapissèrent mollement l'intérieur du panier. Commencée le 9 mai, la construction était achevée le 14, et les deux oiseaux y avaient travaillé activement, matin et soir. La femelle se mit sur le nid, comme pour couvrir, mais elle ne pondit pas. Elle resta ainsi plusieurs semaines, et durant tout ce temps, le mâle la relayait une ou deux fois par jour, ou bien il se plaçait dans le nid à côté d'elle. Plus d'une fois, je le vis lui apporter de la nourriture. Je n'observai pas d'accouplement.

« Au mois de juin, une paire de cardinaux dominicains, qui habitaient la même cage, eut des petits ; la femelle du commandeur huppé abandonna son nid, et prit activement part à l'élevage de ces petits, en leur apportant à manger. Les parents cherchèrent à l'en empêcher, mais elle savait parfaitement profiter du moment où ils étaient occupés autre part, pour apporter la becquée à leurs nourrissons, et satisfaire ainsi son instinct maternel.

« M. E. Hallberger, de Stuttgart, fut plus heureux que nous ; il eut plusieurs petits d'une paire de commandeurs. Malheureusement, l'observation ne fut pas publiée ; je sais seulement que le nid était formé exclusivement de petites branches. Deux de ces jeunes nous ont été donnés, et ont magnifiquement prospéré.

« J'ai entendu chanter un commandeur huppé mâle, que nous avons possédé plusieurs années. Ce chant est très-simple, on peut le noter ainsi : *dou diou, vidou vidou diou* ou *dou diou dvi, vidou vidou diou*. » Cet oiseau a une voix forte, retentissante, qu'il fait entendre principalement le matin.

## LES PROYERS — MILIARIA.

*Der Grauwammer.*

**Caractères.** — Les proyers se distinguent beaucoup plus des autres embérizidés par leurs habitudes et leur chant que par leurs caractères

physiques. Les seuls attributs extérieurs que l'on puisse signaler comme différentiels sont les suivants : bec très-fort, à bords des deux mandibules très-infléchis en dedans, surtout vers le milieu de l'organe, à saillie palatine très-prononcée; queue ample, légèrement échancrée, à peu près unicolore; tarses longs, épais; doigts courts; ongles forts. Le plumage est identique dans les deux sexes, à tous les âges.

**LE PROYER D'EUROPE — *MILLARIA EUROPEA*.**

*Der Grauwammer, der Strumpfwirker.*

**Caractères.** — Cette espèce, que dans quelques contrées l'on nomme *bonnetier*, est le plus grand des embéridés d'Europe. Elle a 20 cent. de long et 34 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 11 cent. et la queue 8 cent. La femelle est d'un centimètre moins grande que le mâle, et son envergure n'a que 31 cent. Le plumage offre des teintes peu variées; il est gris-brun à la face supérieure du corps, blanchâtre ou jaune blanchâtre à la face inférieure, avec les flancs et le bas-ventre marqués de traits foncés. Les rectrices latérales sont entièrement grises, sans taches blanches. L'iris est brun foncé, le bec jaune verdâtre; les pattes sont couleur de corne.

La femelle a le même plumage que le mâle.

Les jeunes sont un peu plus foncés que les adultes.

**Distribution géographique.** — Le proyer habite la plus grande partie de l'Europe. A partir de la Suède méridionale, on le trouve partout, au moins comme oiseau de passage. Il paraît être plus commun dans le sud que dans le Nord. Ses migrations s'étendent jusque dans l'Afrique septentrionale; on le trouve fréquemment en Égypte, et il n'est même pas rare aux Canaries.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le proyer d'Europe recherche les plaines arrosées, les champs et les prairies. On ne le rencontre ni dans les grandes forêts, ni sur les hautes montagnes, qu'elles soient nues ou couvertes de plantes.

De la physionomie générale du proyer, de son corps gros et ramassé, de ses ailes courtes, on peut conclure que c'est un oiseau lourd. Il sautille lentement, le corps courbé, et en agitant la queue. Il vole péniblement, bruyamment, en ligne ondulée, mais avec une certaine rapidité, et change de direction avec plus de facilité qu'on ne pourrait le supposer. Son cri d'appel, *tribk*, qu'il

fait entendre au moment de s'envoler et en volant, est perçant. Son cri d'avertissement est *sieh*, longuement prononcé; son cri de tendresse, *tik*. Son chant n'est ni fort, ni agréable; il ressemble au bruit d'un métier à tisser les bas, de là le nom de *bonnetier* qu'il porte dans certaines contrées de l'Europe. Notre oiseau cependant paraît en être ravi; il prend, en chantant, les postures les plus extraordinaires, et cherche à remplacer par ses gestes les notes qu'il ne peut émettre. Le proyer d'Europe n'a aucune bonne qualité; il est ennuyeux, et avec cela très-querelleur.

Il niche, au mois d'avril, au milieu des herbes et très-près du sol. Les parois de son nid sont formées de chaumes, de feuilles sèches, de brins de paille; l'intérieur est tapissé de poils ou de brins d'herbe très-fins. Les œufs, au nombre de quatre à six, ont une coquille fine, mate, et sont d'un gris terne ou d'un jaunâtre sale, marqués, surtout vers leur gros bout, de points, de petites taches, de petites raies d'un gris rougeâtre ou bleuâtre. Les jeunes sont nourris d'insectes. A la fin de mai, ils prennent leur essor. Aussitôt après, les parents nichent une seconde fois, puis tous, jeunes et vieux, se réunissent en bandes et commencent leurs migrations.

**Chasse.** — On chasse beaucoup ces oiseaux pour leur chair, qui n'est cependant pas très-délicate. On les tire, on les prend aux collets, aux nappes, etc. Les faucons, les renards, les martres, les belettes leur sont autant d'ennemis.

**LES BRUANTS — *EMBERIZA*.**

*Die Ammer.*

**Caractères.** — Les bruants proprement dits sont caractérisés par un bec plus faible que celui des proyers, mais de même forme; leur plumage a des couleurs vives, et varie suivant le sexe.

**LE BRUANT JAUNE — *EMBERIZA CITRINELLA*.**

*Der Goldammer, The yellow Bunting ou yellow Ammer.*

**Caractères.** — Le bruant jaune, que le vulgaire nomme simplement *bruant*, *bréant* ou *verdère*, a 18 cent. de long, et de 27 à 29 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 7 cent. et demi. L'iris est brun, le bec bleuâtre, les pattes sont couleur de corne rougeâtre. Le mâle adulte est un fort bel oiseau, ayant la tête et la partie inférieure du corps d'un jaune citron vif; la poitrine et le ventre pon-

tués de rouge brun ; les côtés de la poitrine rose vif ; le croupion couleur de rouille ; le dos rose, tacheté de brun foncé ; la nuque et les côtés du cou d'un vert olive et rouille mélangés ; l'aile marquée de deux bandes transversales d'un jaune clair, occupant les extrémités des couvertures ; les rémiges et les rectrices noirâtres et bordées d'un liséré clair. La femelle a une teinte plus grise, et les dessins de son plumage sont moins nettement tranchés.

**Distribution géographique.** — Le bruant jaune habite l'Europe centrale et une grande partie de l'Asie, notamment la Sibérie méridionale. En Espagne et dans tout le midi de la France, il est remplacé par une espèce très-voisine, le bruant zizi ou des haies.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans plusieurs contrées, le bruant jaune vit avec l'ortolan. En Allemagne, dans tout le nord de la France, où nous le voyons en nombre, il habite, en été, partout où il y a des buissons, même les lisières des forêts. Il s'élève assez haut dans les montagnes ; d'après Tschudi, il est aussi commun dans les Alpes que dans la plaine.

Par ses mœurs et ses habitudes, le bruant jaune diffère beaucoup du proyer d'Europe. Il est plus vif, plus agile, plus doux. Il recherche les lieux buissonneux plutôt que les endroits découverts. Sans être beau, son chant vaut mieux que celui de l'espèce précédente.

Tout l'été, on voit le bruant jaune en compagnie de sa femelle ou de ses petits. Au commencement du printemps, a lieu l'accouplement. Au mois de mars, déjà, on trouve son nid, qui diffère de celui du proyer par les matériaux moins grossiers qui entrent dans sa construction. Ce nid est établi dans les buissons ou dans les haies et très-près du sol. Au commencement d'avril, on y trouve toujours des œufs. A ce moment, le mâle est très-gai ; il chante du matin au soir, perché sur une branche isolée.

Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs. Ceux-ci ont une coquille très-mince, d'un blanc sale ou d'un gris rougeâtre, parsemée de taches et de veines foncées. Les deux parents couvent alternativement. Ils nourrissent leurs petits d'insectes. Si l'année est favorable, les bruants jaunes ont deux, souvent même trois couvées.

Après l'époque des amours, les jeunes des diverses nichées du même canton et les vieux s'attroupent et forment des bandes très-nombreuses qui errent dans le pays. Les bruants se réunissent alors aux alouettes, aux pinsons et même

aux litornes (*turdus pilaris*), pour lesquelles ils semblent avoir une vive inclination. Ces sociétés ne vivent pas en parfaite harmonie, et souvent des luttes sérieuses éclatent au milieu d'elles.

Quand l'hiver est très-rigoureux, le bruant jaune est obligé de venir demander sa nourriture à l'homme ; on le voit alors arriver dans les fermes, où sa venue est ordinairement accueillie avec plaisir. Au printemps, chaque paire regagne son ancienne demeure.

**Chasse et captivité.** — Le bruant jaune n'est pas l'objet d'une chasse spéciale. On le prend comme tous les petits oiseaux de passage avec des pièges, et surtout des filets à nappes, et on le tue au fusil.

**Captivité.** — Cet oiseau n'a rien qui puisse ravir l'amateur ; cependant, son plumage, qui est assez agréable à l'œil, le fait quelquefois admettre dans une volière.

#### LE BRUANT ORTOLAN — *EMBERIZA HORTULANA*.

*Der Gartenammer, Der Ortolan, The Ortolan.*

**Caractères.** — L'ortolan (*fig. 63*), que quelques naturalistes ont séparé génériquement des autres bruants, est plus connu, de nom du moins, que l'espèce précédente. Il est un peu plus petit que celle-ci, sa longueur totale n'étant que de 16 cent. et son envergure de 27 à 29 ; l'aile pliée mesure 8 cent. et la queue 7. La femelle est de taille un peu plus faible que le mâle.

Le plumage varie peu dans les deux sexes ; le mâle a la tête, la nuque, le cou gris ; la gorge, une bande en avant de la joue, un petit cercle autour de l'œil d'un jaune paille ; le dos marqué de taches foncées ; les extrémités des moyennes et des grandes couvertures supérieures de l'aile d'un cendré roussâtre, ce qui produit une double bande transversale ; les rémiges brunes, lisérées en dehors de blanc roussâtre ; les rectrices d'un brun foncé, avec les deux pennes médianes bordées de roussâtre, et les deux externes marquées en dedans d'une longue tache blanche en forme de coin. La femelle a des couleurs plus ternes, et sa gorge est tachetée. En automne, le mâle a la même robe qu'elle. L'iris est brun, le bec et les pattes sont couleur de corne rougeâtre.

**Distribution géographique.** — L'ortolan habite une grande partie de l'Europe ; on le rencontre toute l'année dans les pays de la basse Elbe, dans le Brandebourg, la Silésie, la Lusace. Il n'est pas rare dans le sud de la Norvège et en Suède, jusque dans les montagnes, au Dovrefjeld, par exemple ; il se montre en abondance

dans le midi de l'Europe, surtout dans le sud de l'Italie et sur la côte orientale d'Espagne. On le trouve aussi en Hollande, en Angleterre, en France, en Russie, dans l'Asie centrale jusqu'à l'Altaï. Il est rare dans le nord de l'Afrique; jamais je ne l'ai vu en Égypte.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs et les habitudes de l'ortolan ne diffèrent guère de celles des autres emberizidés. Il habite les mêmes localités que le bruant jaune, et il a le même genre de vie; son chant est cependant plus doux, plus agréable et plus varié. Son cri d'appel est : *guif, guèir*; son cri de tendresse, *gui*, ou *pik*, prononcé doucement et très-bas; lorsqu'il est excité, il fait entendre un cri assez perçant et dur.

Son nid ressemble assez à celui du bruant jaune. Il niche près du sol, dans les branches les plus épaisses des buissons, dans les haies, les champs de colza. Ses œufs, au nombre de quatre à six par couvée, sont d'un rougeâtre pâle, d'un blanc ou d'un gris rougeâtre, avec des points et des lignes noirs et d'un gris bleuâtre.

**Captivité.** — Mon père tient d'un amateur que les ortolans supportent facilement la captivité, et vivent en bonne harmonie avec les autres oiseaux. Je ne sais s'ils possèdent encore d'autres qualités.

**Usages et produits.** — L'ortolan jouit d'une certaine célébrité comme aliment. Les Romains, qui en estimaient fort la chair, le tenaient dans des cages, qu'on éclairait la nuit avec des lampes pour que l'oiseau, trompé par cette lumière artificielle, mangeât la nuit, et engraisât plus rapidement. Cette coutume est encore en usage en Italie, dans le midi de la France, et surtout dans les îles de la Grèce. Là, on prend les ortolans en masse, et, quand ils sont suffisamment engraisés, on les étrangle, on les plume, en les plongeant dans l'eau bouillante, puis on les met par deux ou quatre cents dans de petits barils, avec du vinaigre et des épices. Ainsi préparés, les ortolans se vendent assez cher. Dans plusieurs parties de l'Allemagne, les gardes chasse sont tenus de prendre les ortolans pour leurs maîtres. La chair de cet oiseau a le goût de celle de la bécasse et lui est supérieure pour la délicatesse.

#### LE BRUANT FOU — *EMBERIZA CIA.*

*Der Zippammer, der Rothammer.*

Le bruant fou est remarquable par son plumage élégant. La couleur fondamentale en est un rouge brun fort agréable; la tête, la gorge,

la partie supérieure de la poitrine sont d'un gris cendré; les joues et la région des oreilles sont entourées d'un cercle noir, limité en dedans et en dehors par une bande blanche. Le dos est marqué de taches noires, disposées en séries; l'aile porte deux bandes claires. La femelle a un dessin moins net; elle a la gorge plus claire et tachetée. L'iris est brun foncé; la mandibule supérieure est noir bleuâtre, l'inférieure bleu clair; les pattes sont couleur de corne. Cet oiseau a 18 cent. de long et 26 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 7 cent. et demi; la queue est à peu près de même longueur. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

**Distribution géographique.** — Le bruant fou est un oiseau propre aux régions méridionales de l'Europe. En Allemagne, on ne le trouve que sur les bords du Rhin et en Autriche. Il est commun en Espagne, en Italie, en Grèce, en Provence. Son aire de dispersion s'étend sur une grande partie de l'Asie, et, d'après Jerdon, on le rencontre fréquemment dans l'ouest de l'Himalaya.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le bruant fou est un oiseau de montagne, qui ne descend dans la plaine qu'à la fin de l'automne et en hiver, par les grands froids et les neiges. Tschudi nous apprend qu'en Suisse il habite surtout les hautes montagnes, et qu'il se tient de préférence sur leurs flancs escarpés, couverts de rochers et d'éboulis.

C'est en effet là que vit ce bruant, courant au milieu des pierres et des rocailles, ne perchant que rarement sur les arbres ou les buissons. Du reste, toutes ses allures sont celles des bruants. Son cri peut se rendre par *tzipp tzipp tzipp-tzei*, répété plusieurs fois. Son chant ressemble à celui du bruant jaune, seulement il est plus court et plus pur; Bechstein l'a assez exactement noté et l'exprime par *tzitzitzitzin*.

On trouve le nid du bruant fou dans les crevasses des rochers, dans des trous de murs, dans les buissons, dans les haies. Les œufs, au nombre de trois ou de quatre, sont d'un gris blanchâtre, marqués de traits déliés noirâtres et gris, dessinant quelquefois comme une couronne autour de l'œuf, et surtout vers le gros bout. Ce dessin n'est pas formé de traits courts et brisés, mais de lignes continues, et ce caractère permet de distinguer les œufs du bruant fou de ceux du bruant jaune. Cet oiseau a probablement deux couvées par an. En Espagne, je n'ai cependant pas vu de petits avant le mois de juillet, et la mue avait lieu vers le milieu d'août. Sur les bords du Rhin, le bruant fou arrive au commencement

d'avril, et s'en va au mois de novembre. En Espagne, j'en vis très-fréquemment des bandes considérables sur tous les versants, exposés au soleil, de la Sierra-Nevada.

**Captivité.** — La beauté de son plumage fait du bruant fou un très-bon oiseau d'appartement. Bechstein, qui en conserva une paire pendant sept ans, ne tarit pas sur ses qualités. Le mâle et la femelle étaient très-affectueux l'un pour l'autre; ils aimaient la société de leurs semblables, et vivaient en paix avec tous les autres oiseaux.

### LES PASSÉRINES — *PASSERINA*.

*Der Prachtammer.*

**Caractères.** — Les passérines forment un genre peu riche en espèces : elles sont caractérisées par un bec un peu allongé, à arête très-gibbeuse au-dessus des fosses nasales et s'élevant au niveau du crâne, à saillie palatine fortement prononcée. Leur plumage est moins varié que celui des autres embérizidés, et très-différent suivant le sexe.

#### LA PASSÉRINE MÉLANOCÉPHALE — *PASSERINA MELANOCEPHALA*.

*Der Ortolankönig, der Kappenammer.*

**Caractères.** — La passérine mélanocéphale, *roi des ortolans* ou *embérize à capuchon* (fig. 64), comme on l'appelle dans quelques contrées, a de 19 à 20 cent. et demi de long et de 30 à 31 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent. et la queue 8. Le mâle a la tête noire, le dos couleur de rouille, la face inférieure du corps d'un beau jaune doré, la queue et les ailes d'un brun foncé.

La femelle n'a pas la tête noire; elle a une bande gris brun allant du bec à l'œil; la face supérieure du corps gris rougeâtre, chaque plume ayant la tige foncée, les bords plus clairs; la face inférieure jaune clair; la gorge blanche. Les rémiges et les couvertures supérieures de l'aile, les rectrices sont d'un brun foncé, bordées de blanc brunâtre ou de brun clair; le bec est bleuâtre clair, couleur de corne, en hiver; les pattes sont couleur de chair foncé.

**Distribution géographique.** — La passérine mélanocéphale habite le sud-est de l'Europe, la Grèce, la Dalmatie, les îles de l'Adriatique, une grande partie du sud-ouest de l'Asie. On la compte parmi les oiseaux d'Allemagne, car on en a vu plusieurs fois près de Trieste, et

même plus avant dans l'intérieur; mais elle y est excessivement rare. On aurait même tué quelques individus aux environs de Leipzig; toutefois, le fait n'est pas suffisamment prouvé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les passérines apparaissent en Grèce à la fin d'avril, et en partent en août: Jerdon nous a fait connaître la direction qu'elles prennent; au mois de novembre, elles se montrent dans le Dekkhan et dans les provinces du nord de l'Indoustan; elles se réunissent, là, en bandes innombrables, qui causent de très-grands dégâts dans les plantations, et disparaissent en mars. Par une matinée du printemps, on voit en Grèce toutes les haies du voisinage de la mer couvertes de passérines mélanocéphales, et cependant il eût été impossible, la veille, d'y en trouver une seule.

La passérine mélanocéphale a un genre de vie très-peu différent de celui des autres embérizidés. Le comte Von der Mühle dit qu'il est stupide, confiant, et que souvent on peut assommer d'un coup de canne le mâle pendant qu'il chante.

A l'époque des amours, les passérines mélanocéphales se retirent dans les collines incultes, couvertes de sauges et de jujubiers, dans les vignobles, dans les jardins peu fréquentés. Le mâle se perche sur la plus haute branche d'un arbre ou d'un buisson, et fait continuellement entendre son chant simple, un peu flûté; la femelle se cache le plus qu'elle peut. Le nid est établi sur le sol même, ou dans un buisson épineux, généralement à l'abri des regards; il est négligemment construit; des tiges et des feuilles grossièrement entrelacées forment la paroi extérieure; l'intérieur est tapissé de petites racines, de chaumes, de crins. Au commencement ou au milieu de juin, on y trouve de cinq à sept œufs, d'un vert bleuâtre pâle, couverts de taches plus ou moins confluentes, d'un gris cendré, verdâtres ou gris rougeâtre.

### LES CYNCHRAMES — *CYNCHRAMUS*.

*Die Schilffammer.*

**Caractères.** — Les cynchrames ou *bruants de roseaux*, comme on les appelle aussi, ont un bec de forme variable, mais à palais lisse; leurs ailes n'atteignent pas le milieu de la queue; leurs doigts sont grêles et courts, et leurs ongles longs, minces, aigus, recourbés.

Mais c'est surtout par leurs mœurs, leurs habitudes, leur vol, leurs cris, que ces oiseaux se distinguent des autres embérizidés.

Les deux sexes, surtout à l'époque des amours, portent une livrée différente.

**LE CYNCHROME SCHÉNICOLE — CYNCHRAMUS  
SCHOENICLUS.**

*Der Sporenhammer.*

**Caractères.** — Le cynchrame schénicole, vulgairement *bruant des roseaux* (fig. 65), a 15 cent. de long et 25 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent. et la queue 7. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Celui-ci, après la mue ruptile, a la tête et la gorge d'un noir foncé; une bande blanche, qui de l'angle du bec descend vers l'épaule et s'unit là à un collier blanc; le dos brun, chaque plume ayant la tige foncée, les barbes claires; le croupion d'un gris cendré, la face inférieure du corps blanche, les flancs grisâtres, avec des taches longitudinales foncées.

La femelle, à la même époque, a la tête brune à raies foncées; la gorge d'un blanc sale, entourée par une bande formée de taches rapprochées.

Le mâle en plumage d'hiver et les jeunes ont la même livrée que la femelle; l'iris est brun; le bec bleuâtre, la mandibule supérieure plus foncée que l'inférieure; les pattes sont couleur de corne rougeâtre.

**Distribution géographique.** — Le cynchrame schénicole est un oiseau très-répandu en Europe: il n'y a peut-être pas de contrées où il n'ait été observé, et il se reproduit presque partout, même dans le sud de la Laponie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Autant son aire de dispersion est étendue, autant, par contre, son habitat est limité. Il ne fréquente que les endroits très-marécageux des plaines, et exclusivement les lieux couverts de plantes aquatiques élevées, de joncs, de roseaux, de saules; en d'autres termes, il vit au bord des étangs, des rivières, des lacs, dans les marais et les prairies submergées.

Le cynchrame schénicole établit son nid sur le sol, au milieu des racines et des herbes, à un endroit bien caché et hors de l'atteinte des eaux. Ce nid est grossièrement fait de tiges, de brins d'herbes, de feuilles sèches; l'intérieur en est tapissé de crins, de duvet de saule et de roseau. En mai et au commencement de juillet, on y trouve de quatre à six œufs, petits, de couleur très-variable, d'ordinaire d'un gris blanchâtre, tirant sur le brun ou le rouge, et marqués de taches, de points, de veinules d'un gris cendré ou d'un brun noirâtre, plus ou moins nettes, plus ou moins confluentes.

C'est un oiseau peu craintif, surtout lorsqu'il a des œufs et qu'il est dans son nid. L'amour de sa progéniture lui fait oublier toute prudence. On peut presque prendre avec la main la femelle en train de couvrir. Dès qu'on s'approche du nid, le mâle accourt, anxieux, et en poussant des cris de détresse.

Le cynchrame schénicole est plus gai, plus vif, plus agile que ses congénères; il grimpe très-habilement le long des tiges des roseaux, même sur les plus minces. A terre, il saute rapidement et sans embarras; il vole avec légèreté, se plaît à s'élever à une certaine hauteur, d'où il se laisse tomber en quelque sorte, en fermant les ailes; souvent, il s'amuse à voler autour des buissons. Lorsque quelque chose l'affecte, lorsqu'il se prépare à prendre son essor, ou qu'il vient de se poser, il imprime à la partie postérieure de son corps des mouvements brusques et répétés, comme font les moineaux friquets. Son cri d'appel est *tziè*, prononcé haut et plus prolongé que le cri des autres embérizidés. Son chant est bredouillé. Le cynchrame schénicole, comme le dit Naumann, «étrangle chaque note.» Par contre, il chante du matin jusqu'au soir, et, pour ma part, j'avoue que ce babil me plaît beaucoup.

En été, cet oiseau se nourrit presque exclusivement d'insectes aquatiques; en automne et en hiver, il mange les graines des roseaux, des joncs, des herbes et des diverses plantes marécageuses.

Peu après la saison des amours, les cynchrames des roseaux se réunissent par petites bandes, et parcourent les champs. A l'entrée de la mauvaise saison, ils quittent les contrées du Nord, et vont chercher un asile dans les fourrés de roseaux et les marais couverts de hautes herbes du midi de l'Europe. J'en vis beaucoup, en hiver, près de Tolède, sur les rives du Tage, habiter les buissons de chardons les plus épineux. Chaque année, ces oiseaux sont communs sur les bords du lac Albuféra, près de Valence.

**Captivité.** — Quoique silencieux, le cynchrame schénicole est un oiseau agréable à tenir en cage ou en volière. Son agilité est très-arzuante; son babil, une distraction que je prise fort; mais l'espèce est plus délicate que les autres embérizidés et réclame une nourriture plus soignée. J'ai donné à ceux que j'avais les mêmes aliments qu'aux rossignols, et j'ai eu la satisfaction de les voir toujours en bonne santé.

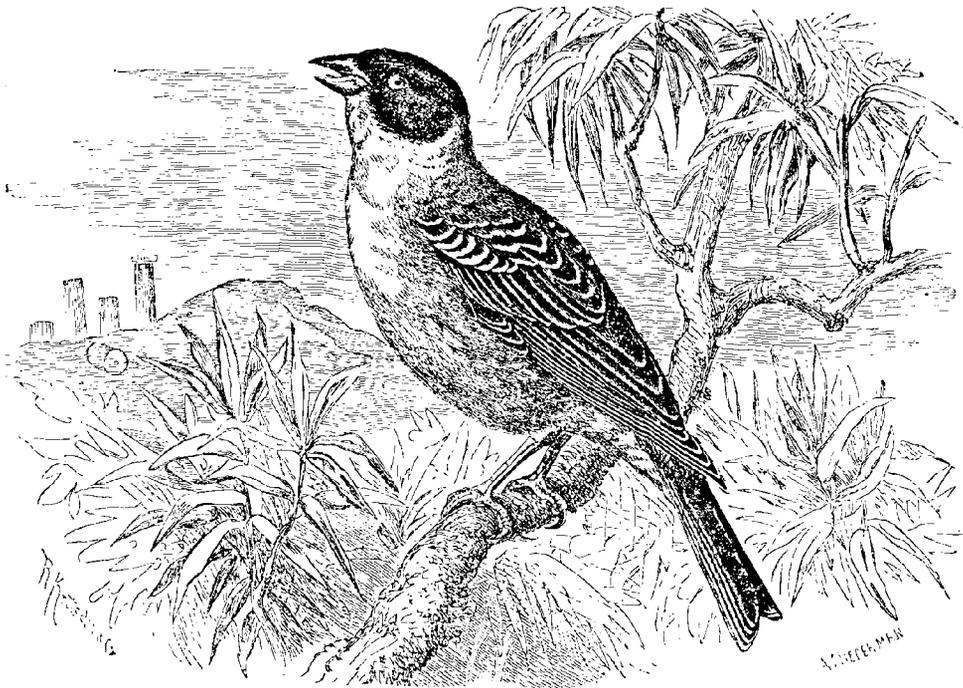


Fig. 64. La Passérine mélanocéphale.

## LES PLECTROPHANES — PLECTROPHANES.

*Die Sporenammer.*

Dans les contrées les plus élevées du Nord habitent divers embérizidés, et notamment deux espèces dont le pouce porte un ongle très-long, ce qui leur a valu le nom de *bruants éperonnés*.

**Caractères.** — Les plectrophanes sont caractérisés par un bec court, à saillie palatine peu prononcée; des ailes longues et pointues; une queue moyenne, médiocrement échancrée; des pattes fortes; un pouce muni d'un éperon ou ergot ayant à peu près la longueur du doigt qui le porte. La forme de cet ergot a fait faire de ces oiseaux deux genres distincts.

### LE PLECTROPHANE LAPON — PLECTROPHANES LAPONICUS.

*Der Sporenammer, der Lerchenammer,  
der lappländische Ammer, The Lapland Bunting.*

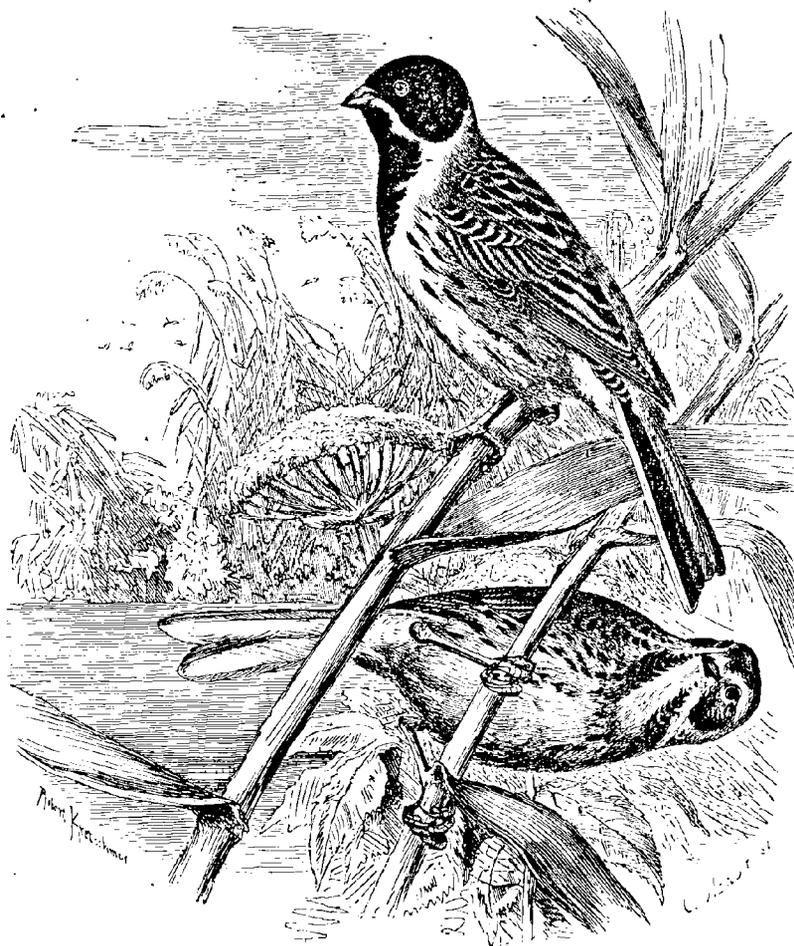
**Caractères.** — Chez le plectrophane lapon ou *bruant-alouette* (fig. 66), comme on l'appelle aussi, l'ergot, plus long que le doigt postérieur, est très-faiblement recourbé; le mâle a la gorge noire. Au premier aspect, cet oiseau ressemble

assez au cynchrame schénicole, mais il ne faut pas longtemps pour saisir les différences. Le mâle, en amour, a un beau plumage. La partie supérieure de la tête, la gorge, toute la partie antérieure du cou sont noires; la nuque est d'un beau rouge rouille; ces deux couleurs sont séparées par une bande d'un blanc rougeâtre, commençant au-dessus de l'œil, et descendant en S vers la gorge; le dos est, comme chez les autres embérizidés, d'un rougeâtre fauve, avec des mouchetures plus foncées; les ailes sont d'un brun noir, les petites tectrices supérieures et les rémiges étant bordées d'un liséré clair; la face inférieure du corps est d'un blanc grisâtre, avec les flancs marqués de grandes taches noires. En hiver, le noir est presque entièrement caché par les bords blancs des plumes.

La femelle n'a pas de noir à la tête, à la gorge, et aux flancs; ses teintes sont plus ternes. Les jeunes ont le même plumage que la femelle, sauf les taches de la partie inférieure du corps qui sont plus foncées. L'iris est brun foncé; le bec est noir bleuâtre à la pointe; les pattes sont grises, tirant sur le bleuâtre.

Le mâle a 17 cent. de long et de 29 à 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent. et la queue 7. La femelle est un peu plus petite.

**Distribution géographique.** — Le plectro-



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 65. Le Cynchrome schénicole.

Paris, Baillière et Fils, édit.

phane lapon a été vu plusieurs fois en Allemagne, en France, en Belgique ; mais le Nord est sa véritable patrie. On le trouve sur les bords de la mer Glaciale, et surtout dans les steppes de Tundra, où il n'est pas rare. D'après mes observations, c'est le plus commun des trois embéridés qui habitent le nord de la Laponie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le plectrophane lapon vit dans les montagnes, et recherche les endroits couverts de petits buissons ; on le rencontre cependant sur des plateaux complètement nus et, en plaine, dans les forêts de bouleaux.

Par ses habitudes, le plectrophane lapon établit une transition entre les alaudidés et les embéridés. Il court comme les premiers, se perche et vole comme les seconds. Au moment des amours, le mâle plane longtemps, à la façon de l'alouette. On a dit que cet oiseau ne se perchait

BREHM,

pas sur les arbres : je puis affirmer le contraire. Il est vrai qu'on le voit plus souvent sur une pierre que sur la branche tremblante d'un bouleau. Son cri d'appel a quelque chose de lugubre ; il cadre parfaitement avec le désert au milieu duquel se trouve le voyageur qui recherche les nids de cet oiseau. Ce cri, que la femelle fait aussi entendre, mais sur un ton plus bas, pourrait être ainsi noté : *tjüe, tjüeb*. Le cri d'avertissement peut se rendre par *terr, erre*. Son chant est très-simple, il n'a qu'une phrase dans laquelle le cri d'appel est souvent répété. Le mâle ne chante qu'en volant, mais alors il le fait avec beaucoup d'ardeur. Naumann compare ce chant à celui de l'alouette.

D'après Schrader, le plectrophane lapon n'arriverait en Laponie qu'au milieu d'avril, et aussitôt commencerait la période des amours. On trouve le nid de cette espèce dans les endroits

III — 238

humides, entre les racines des bouleaux, sous des plantes formant un épais fourré. L'extérieur est formé de chaumes plus ou moins grossiers; l'intérieur est tapissé de plumes de lagopède. La ponte, qui a lieu en juin, est de cinq ou six œufs, allongés, grisâtres, jaunâtres ou d'un brunâtre clair, marqués de petits points et de petites lignes foncées, plus ou moins accentuées; souvent ce dessin manque. A la fin de juillet, j'ai vu des petits qui venaient de prendre leur essor.

Vers la même époque, je rencontrai les plectrophanes par couples, ou par petites bandes, formées sans doute de celles qui avaient fini d'élever leur progéniture. Ils n'étaient nullement craintifs, et paraissaient ne pas connaître l'homme. Mais leur défiance s'éveille dès qu'ils sont chassés: après quelques coups de fusil, il devient très-difficile de les approcher, même dans les endroits les plus déserts. Connaissant maintenant le danger qui les menace, ils prennent leur volée avant qu'on soit arrivé à portée de fusil et disparaissent.

Pendant la saison des amours, le plectrophane lapon se nourrit exclusivement d'insectes, surtout de mouches, qui habitent le Tundra par milliards et forment des essaims épais à la surface du sol. Tous les individus que je tuai, avaient le jabot et l'estomac uniquement remplis de mouches. En hiver, ils mangent des graines.

Les migrations des plectrophanes lapons paraissent s'arrêter dans le sud de la Scandinavie; ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils arrivent, en hiver, jusqu'en Allemagne. D'après Naumann, ils vivent en parfaite harmonie avec les alouettes, les suivent partout, ne s'en séparent pas volontiers. C'est, en effet, au moment du passage des alouettes, et mêlés à celles-ci, que l'on prend dans nos contrées ce plectrophane.

**Captivité.** — Au dire de Naumann, le plectrophane lapon serait un excellent oiseau de cage; il est vif, actif, chante avec ardeur, du mois de mars au mois d'août, et se contente des aliments les plus simples. On le nourrit de céréales, de graines oléagineuses, de gruau d'orge ramolli dans du lait.

#### LE PLECTROPHANE DES NEIGES—PLECTROPHANES NIVALIS.

*Der Schneeammer, The Snow-Bunting.*

**Caractères.** — Le plectrophane des neiges (*fig. 67*) sera le dernier embérizidé qui nous arrêtera. Son épais plumage le distingue déjà de toutes les autres espèces: ses ailes sont plus longues,

sa queue est plus courte; l'ergot est recourbé et moins long que chez le plectrophane lapon. Le mâle a de 17 à 20 cent. de longueur totale, de 32 à 38 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 7.

Le mâle a un plumage d'été fort beau, quoique les couleurs en soient peu variées. Le milieu du dos, les extrémités des rémiges, les petites couvertures supérieures de l'aile et les rectrices médianes sont noires; les plumes ont d'abord un liséré brun-gris, qui disparaît plus tard; le reste du corps est blanc. L'iris est brun clair, le bec bleu à la racine, noir à la pointe; les pieds sont brunâtres. La femelle a la tête noire, les jeunes l'ont grise. En hiver, la tête et le dos sont gris-brun, parsemés de taches noires en forme de croissant. La poitrine est d'un blanc moins pur; seules, les plumes des ailes et de la queue conservent leur couleur. Les jeunes sont roux grisâtre, à dos rouge fauve; leurs ailes sont marquées de deux bandes blanches.

**Distribution géographique.** — Le plectrophane des neiges habite les mêmes pays que l'espèce précédente; il remonte cependant plus loin vers le pôle, et on le trouve dans les îles les plus septentrionales, au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble. En été, je ne l'ai vu, mais toujours en très-petit nombre, en Scandinavie, que dans les montagnes les plus élevées du Dovrefjeld et dans le nord de la Laponie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le plectrophane des neiges habite les versants rocheux des montagnes. C'est là qu'il passe son court été; c'est là qu'il aime et qu'il se reproduit. Son nid se trouve toujours dans une fente de rocher, sous une grosse pierre; au Spitzberg, par exemple, sur les flancs des rochers, à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. L'extérieur est formé de brins d'herbes, de mousses, de lichens; l'intérieur est tapissé de plumes et de duvet. L'entrée en est aussi étroite que possible, et livre tout juste passage à l'oiseau. Chaque couvée est de cinq ou six œufs, de couleurs et de dessins extrêmement variables. A la fin d'avril, on entend le mâle, perché sur une pierre, répétant sa petite chanson harmonieuse et agréable. Peu après la saison des amours, les parents et leur progéniture se réunissent en grandes bandes, qui ne tardent pas à entreprendre leurs voyages.

Durant l'époque de la reproduction, les plectrophanes des neiges se nourrissent presque exclusivement d'insectes, surtout de mouches; en hiver, ils mangent toute espèce de graines.

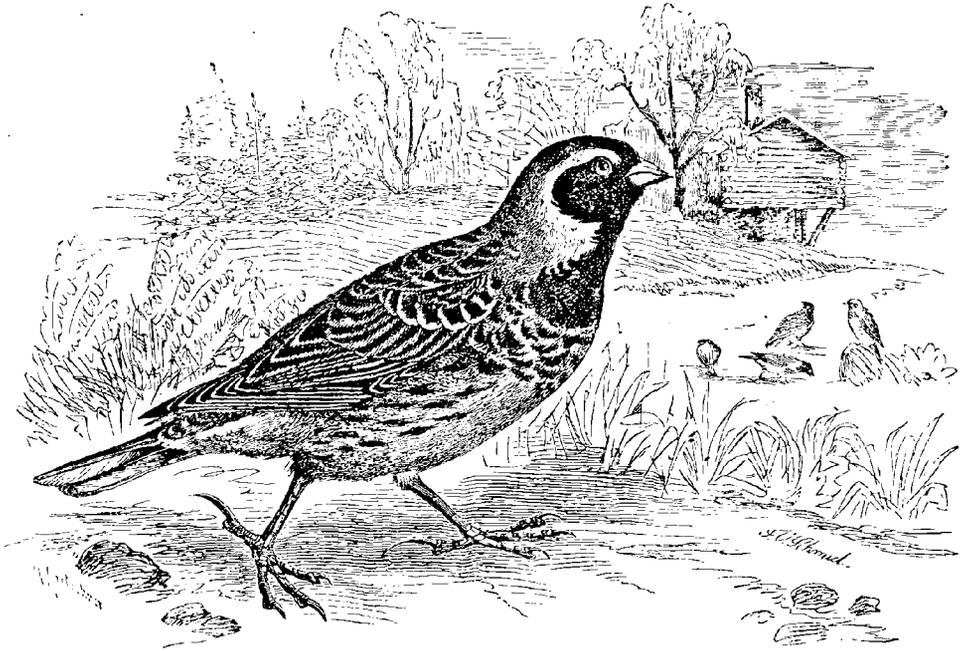


Fig. 66. Le Plectrophane lapon.

Les migrations du plectrophane des neiges frappent même le vulgaire. Peu d'oiseaux voyagent en bandes aussi nombreuses. Chaque hiver, ils apparaissent en Allemagne, mais rarement ils s'y montrent en troupes aussi considérables que dans les pays plus septentrionaux. A-Saint-Petersbourg, on les appelle *flocons de neige*, et, en réalité, on les voit tomber du ciel, comme des flocons de neige, et couvrir toutes les routes, tous les champs, tous les endroits, en un mot, où ils trouvent de quoi manger.

Parfois, aussi, ils s'abattent sur les navires en quantités innombrables, pour se reposer un instant. « Le 17 mai, dit Malmgren, qui explora le Spitzberg, une bande de plectrophanes des neiges paraissant très-fatigués s'abattit sur les bastingages de notre navire. Elle ne s'y reposa pas longtemps, et ne tarda pas à reprendre sa route vers le Spitzberg, luttant péniblement contre le vent contraire. » D'autres voyageurs, Holboell notamment, ont été témoins de faits semblables. On voit donc que ces oiseaux ne craignent pas d'entreprendre de longs voyages, de traverser même la mer.

Les plectrophanes des neiges ressemblent, par leurs habitudes, autant aux bruants qu'aux alouettes. Ils courent comme celles-ci, volent facilement, sans de grands battements d'ailes, et en décrivant de longues lignes ondulées.

Dans leurs migrations, ils s'élèvent haut dans les airs; dans leurs déplacements ordinaires, ils volent à ras de terre. Quand une bande cherche sa nourriture, « elle se roule, dit Naumann, sur le sol; » pendant qu'une partie de la bande est posée, l'autre volette au-dessus d'elle. Les plectrophanes des neiges sont des oiseaux agiles, toujours en mouvement; les froids les plus rigoureux ne leur font rien perdre de leur vivacité, et, même quand la disette paraît le plus complète, ils trouvent encore suffisamment à manger. Rarement ils demeurent longtemps dans le même canton; ils préfèrent parcourir une certaine étendue de pays. Lorsque tout est couvert d'une épaisse couche de neige, ils cherchent leur nourriture sur les routes, et arrivent jusque dans l'intérieur des villes. Lorsqu'ils trouvent encore quelque chose dans les champs, ils y passent leur hiver.

Leurs cris d'appel consistent en un sifflement assez perçant : *fit*, et un cri retentissant : *tzirr*. Ils les font surtout entendre en volant. Le chant du mâle est un gazouillement assez semblable au chant de l'alouette, mais en diffère par des phrases plus sonores. Au temps des amours, celui-ci chante, perché sur la neige ou sur la saillie d'un rocher.

**Captivité.** — En captivité, les plectrophanes des neiges sont d'abord inquiets, agités; mais ils ne tardent pas à se faire à leur sort, à se conten-

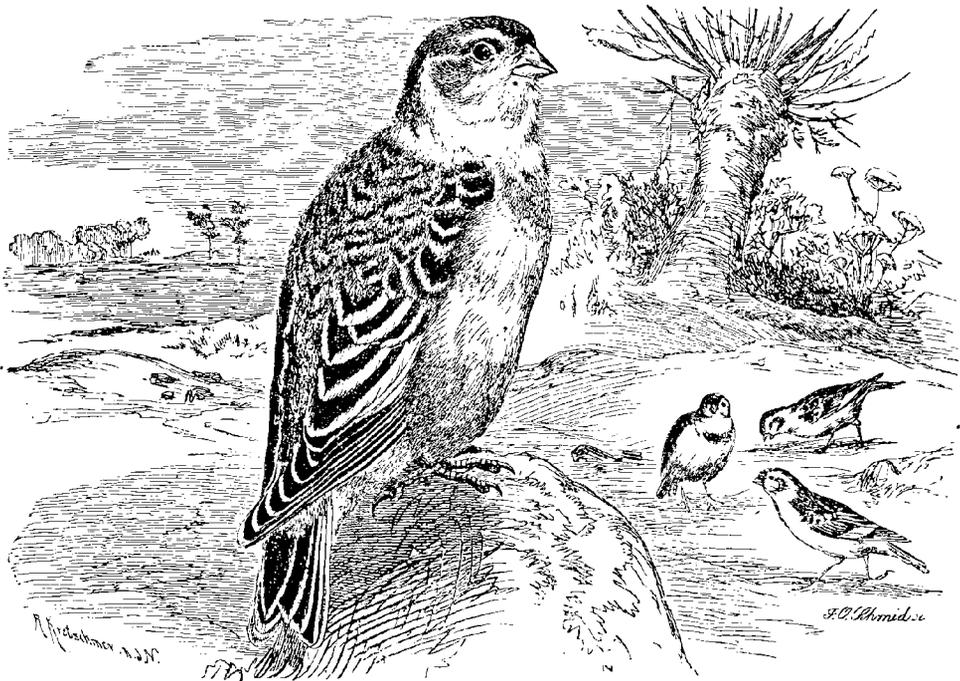


Fig. 67. Le Plectrophanes des neiges.

ter de la nourriture la plus simple, à chanter avec ardeur, à donner du plaisir à leur maître. Bien soignés, ils supportent la captivité plusieurs années : il faut éviter de les tenir au chaud ; ils supportent mieux les froids les plus rigoureux qu'une température un peu élevée.

Les plectrophanes des neiges vivent en très-bons rapports avec les autres oiseaux ; d'après Nilson, des espèces bien plus petites et plus faibles

qu'eux, les chassent de la mangeoire commune.

Le jardin zoologique de Hambourg possède trois plectrophanes des neiges. Ils habitent une grande volière, en compagnie de beaucoup d'autres oiseaux ; mais ils s'inquiètent fort peu de cette société. C'est le soir et le matin surtout qu'ils ont le plus de gaieté ; vers midi, ils recherchent l'ombre. Quand il fait chaud, ils se baignent souvent, et aiment à se rouler dans le sable.

## LES ALAUDIDÉS — ALAUDÆ.

*Die Lerchen.*

Les alaudidés ou alouettes représentent en quelque sorte les gallinacés parmi les passereaux. Jusqu'ici nous avons vu surtout des oiseaux arboricoles : les alaudidés ont des habitudes terrestres, et c'est un fait extraordinaire que d'en voir se percher sur une branche.

**Caractères.** — Les alaudidés sont des passereaux trapus, à tête grosse, à bec court ou moyen, à ailes longues et larges, la plupart des rémiges secondaires étant échancrées au bout en forme de cœur ; à queue courte, à ongle du pouce droit ou presque droit, aussi long ou plus long

que le doigt. Leur plumage est généralement terne ; il diffère peu dans les deux sexes, et les jeunes, avant la première mue, ont une livrée qui les distingue franchement des adultes.

Les organes internes présentent la même disposition que chez les autres passereaux : le squelette est vigoureux ; les os qui le composent sont en grande partie dépourvus de moelle et renferment des cellules aériennes ; il existe chez eux des muscles laryngiens, disposés pour le chant ; les poumons sont amples, l'estomac est musculeux, le jabot fait défaut.

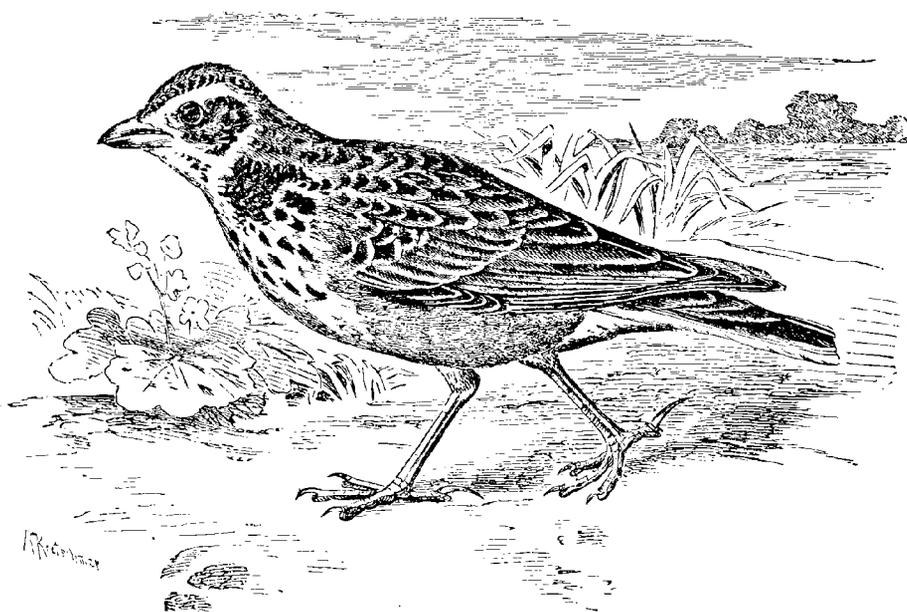


Fig. 68. La Calandre ordinaire.

**Distribution géographique.** — Les alaudidés ont une aire de dispersion très-étendue, mais ils appartiennent surtout à l'hémisphère septentrional.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Chaque espèce est liée à certaines localités : les unes habitent les campagnes découvertes et cultivées; les autres, les steppes; quelques-unes vivent dans les forêts ou le désert. Tous les alaudidés du Nord sont des oiseaux voyageurs; ceux du Sud ont au contraire un habitat fixe. Ce sont les premiers oiseaux qui arrivent au printemps dans nos contrées, et qui ne les quittent qu'à la fin de l'automne.

Les alaudidés présentent, sous le rapport de leurs mœurs et de leurs habitudes, des particularités remarquables. De tous les passereaux, ce sont eux qui courent le mieux. Ils ne sautent pas; ils marchent avec une rapidité extrême. Leur vol est très-variable. Les force-t-on à prendre leur essor, ils s'envolent rapidement, en décrivant des lignes longuement ondulées; ils élargissent rapidement leurs ailes, pour les rabattre aussitôt. Quand ils chantent, ils s'élèvent verticalement, ou en décrivant des spirales; ils redescendent d'abord lentement, puis, pliant les ailes, ils se laissent brusquement tomber à terre. Souvent, on les voit voler à ras du sol, ou immédiatement au-dessus d'un cours d'eau; en un mot, ils changent leur vol à chaque instant et selon les circonstances.

Leurs sens paraissent être très-développés; leur intelligence est médiocre. Ils sont vifs et toujours en mouvement. Tant que l'amour n'est pas en jeu, ils vivent en bonne harmonie entre eux. Mais, au moment des pariades, ils sont continuellement en lutte. Ils ne s'inquiètent nullement des autres oiseaux, bien qu'on les rencontre souvent réunis à des bandes de pinsons ou de bruants; ils ne redoutent que les rapaces. L'homme lui-même ne leur inspire nulle crainte tant qu'ils n'ont pas été l'objet de ses poursuites. La plupart d'entre eux sont de bons chanteurs, et quelques-uns même sont très-bien doués sous ce rapport. Leur chant, quoique pauvre de motifs, est très-riche en variations; les quelques notes dont il se compose sont fondues de mille manières, de façon à présenter chaque fois un nouvel air. Quelques espèces peuvent même imiter les sons étrangers.

Les alaudidés vivent presque toujours à terre; ils y cherchent et y trouvent leur nourriture; ils y continuent le combat qu'ils ont commencé dans l'air; ils y nichent. Ils sont à la fois insectivores et granivores. En été, ils mangent de petits insectes, des papillons, des sauterelles, des araignées, des larves; en hiver, ils se nourrissent de graines de diverses plantes; au printemps, de semences, d'insectes, de jeunes pousses, surtout de blé vert. Ils avalent les graines en entier, et, avec elles, de petites pierres qui, mises en jeu par les contractions de l'esto-

mac, contribueront à les broyer. Pour se nettoyer, ils se roulent dans le sable; en hiver, dans la neige.

Les alaudidés construisent leur nid dans une petite cavité du sol qu'eux-mêmes ont creusée. Le nid est un assemblage assez informe de feuilles sèches, de chaumes, de brins d'herbes, mais toujours choisis de manière à ce que leur couleur se confonde avec celle du milieu. Chaque couvée est de quatre à six œufs, et chaque couple a au moins deux pontes par an.

Tous les petits carnassiers, mammifères et oiseaux de proie, et parmi les reptiles, les serpents et les lézards poursuivent les alaudidés; mais, de tous leurs ennemis, l'homme est sans contredit le plus à redouter. Les chasses qu'il fait à certaines espèces pour en avoir la chair, les lui livrent par milliers.

Nous diviserons les alaudidés en trois groupes ou tribus.

#### 1° Les Calandrées — *Calandra*.

*Die Kalanderlerchen.*

**Caractères.** — Les oiseaux qui composent ce premier groupe ont un bec fort, comprimé latéralement, avec les deux mandibules convexes; des ailes très-longues; une queue courte.

#### LES CALANDRES—*MELANOCORYPHA*.

*Die Kalanderlerchen.*

**Caractères.** — Ce genre a les caractères du groupe auquel il sert de type; nous nous abstiendrons par conséquent de les reproduire, nous dirons seulement que les calandres ont la tête lisse, un plumage assez varié, et une tache foncée sur les côtés du bas du cou.

#### LA CALANDRE ORDINAIRE — *MELANOCORYPHA CALANDRA*.

*Die Kalanderlerche.*

**Caractères.** — La calandre ordinaire (*fig. 68*) est le plus grand de tous nos alaudidés: elle a de 19 à 22 cent. de long, et de 41 à 47 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 15 cent., et sa queue 7. La partie supérieure du corps est fauve rougeâtre, à taches longitudinales noires. Deux bandes blanches passant par l'extrémité des couvertures supérieures coupent l'aile transversalement. Les scapulaires sont bordées de blanc; la rectrice externe est presque entièrement blanche. La face inférieure du corps est d'un blanc

jaunâtre pâle, marquée à la poitrine de taches longitudinales brunes. Une tache noire transversale se trouve de chaque côté du cou. L'œil est brun clair; le bec et les pattes sont couleur de corne. Les jeunes ont le dos jaune-rouille, les plumes ayant leur extrémité claire et la tête étant marquée de taches rondes.

**Distribution géographique.** — Le midi de l'Europe, l'Italie, l'Espagne, mais surtout le sud-est, sont la patrie de la calandre ordinaire. De là, elle s'étend dans une grande partie de l'Asie centrale. On en a tué plusieurs en Allemagne, et on en aurait observé, dit-on, dans l'Amérique du Nord. Elle pousse ses voyages jusque dans le nord de l'Afrique, et, quoique rarement, dans le bassin du cours supérieur du Nil. De la Sibirie, elle va sans doute aux Indes, et on la trouve communément en Chine. Elle paraît passer toute l'année dans le sud de l'Espagne et dans quelques contrées de la Provence.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La calandre ordinaire habite les pays cultivés; mais on la rencontre aussi dans les plaines stériles et desséchées de l'Asie: elle est réellement un oiseau des steppes. Par ses mœurs et ses habitudes, cette espèce diffère très-peu de l'alouette des champs. Pendant la saison des amours, elle vit par paires dans un district déterminé, d'où elle chasse ses semblables. La reproduction terminée, elle se réunit en bandes parfois très-nombreuses. Je vis dans une forêt des steppes, sur les bords du Nil Bleu, une de ces bandes composée de plusieurs milliers d'individus.

La calandre ordinaire court sur le sol, vole, se nourrit comme l'alouette des champs. Cependant elle paraît dépouiller les graines de leurs enveloppes, avant de les avaler.

Son nid, ordinairement caché sous une motte de terre, dans un petit buisson, dans les blés, mais toujours dans un creux, est grossièrement construit avec des tiges et des racines sèches. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, assez volumineux, fortement renflés au milieu, sont blancs ou d'un blanc jaunâtre, avec des points et des taches clair-semés, brun-jaune et gris.

**Chasse.** — En Espagne, on prend beaucoup de calandres dont on fait des captives. On emploie à cet effet un procédé tout particulier. Les chasseurs se rendent de nuit dans le champ où reposent ces oiseaux; les uns portent des clochettes de vaches, les autres des lanternes, d'autres des filets. Les calandres, éblouies par les lanternes et trompées par le son des clochettes, se croient près d'un troupeau de bœufs ou de

moutons. Elles attendent tranquillement l'arrivée des chasseurs, se tapissent contre le sol et sont prises à l'aide du filet, ou même avec la main.

**Captivité.** — La calandre ordinaire, dans sa patrie, est très-estimée comme oiseau de cage et avec raison. Qui l'entend chanter pour la première fois est surpris, et la surprise fait bientôt place au ravissement. Son chant diffère de celui de tous les autres alaudidés par sa richesse, son ampleur et sa force. L'oiseau ne se contente pas des notes qui lui sont propres; il en emprunte à d'autres chansons. « De même que la calandre ordinaire l'emporte par la taille sur tous les autres membres de la famille, dit Cetti, de même elle les surpasse tous par son chant. Elle peut lutter sous ce rapport avec n'importe quel oiseau. Sa voix est un babil peu agréable, mais sa mémoire lui permet de reproduire tout ce qu'elle entend, et en l'améliorant. Elle est pour ainsi dire l'écho de tous les oiseaux; il suffit de l'entendre pour avoir entendu tous les autres. Elle s'approprie le cri des rapaces, comme le chant des oiseaux chanteurs. En s'élevant en l'air, elle fait entendre mille phrases musicales, mille trilles, mêlés les uns aux autres. Elle apprend les airs qu'on joue devant elle, le flageolet n'a pas de meilleur élève. Son talent ne l'enorgueillit point; elle chante du matin au soir. Une calandre suspendue devant une fenêtre suffit pour égayer tout le voisinage. Elle est la joie et l'orgueil de l'artisan, le charme du passant. » Tous les observateurs partagent l'opinion de Cetti.

« Le cri d'appel de la calandre ordinaire, écrit à mon père le comte Gourcy, ressemble assez à celui de l'alouette huppée. Son chant est délicieux, surprenant, tant il est varié. Elle a un talent d'imitation qui lui permet de changer sa voix à volonté, de pousser tantôt un cri aigu et perçant, tantôt une note harmonieuse. Après avoir répété quelque temps son cri d'appel, elle chante quelques airs de la chanson de l'hypolais polyglotte; puis vient le cri bas et longuement traîné du merle, qui est suivi de notes, ou même du chant entier de l'hirondelle de cheminée, de la grive chantante (*turdus musicus*); de la caille, de la mésange, du verdier, de l'alouette des champs, de l'alouette huppée, du pinson, du moineau, du cri de la pie, du héron; et à chacun de ces sons est donnée l'intonation convenable. Elle ronfle comme un homme endormi; elle répète les sons les plus singuliers, sons qu'elle a certainement entendu pousser par

d'autres animaux; elle imite chaque chant avec tant de justesse que le connaisseur le reconnaît immédiatement. J'ai une calandre qui, lorsque je la reçus, ne connaissait pas encore le chant de l'alouette ni le cri de la mésange à longue queue; mais bientôt elle les apprit et les répéta admirablement. Souvent, elle chante d'une façon fort curieuse; elle semble ne pas remuer la gorge et ne produire les sons qu'avec le bec.

« Malheureusement, sa voix est trop perçante pour qu'on puisse longtemps la supporter dans une chambre. Pour cette raison, j'ai dû me défaire de ma calandre. L'oiseleur la revendit plusieurs fois : personne ne put la conserver, et cela, toujours pour le même motif. »

Avec une nourriture très-simple, la calandre ordinaire peut être conservée en captivité pendant des années. On lui donne les mêmes aliments qu'au rossignol et un peu de grains; avec ce régime, elle conserve la santé, chante toute l'année, excepté pendant qu'elle mue. On ne peut la mettre avec d'autres oiseaux; car elle a conscience de sa force, et en abuse souvent. Elle se met facilement en colère. Ainsi, la calandre de Gourcy ne pouvait souffrir que l'on nettoiyât sa cage; elle frottait son bec contre les barreaux, comme pour les casser. Quand on voulait la prendre, elle se défendait à coups de bec.

Il est assez singulier qu'un oiseau aussi commun dans tout le midi de l'Europe, soit rare chez nous en captivité; ce serait un ornement pour tous les jardins zoologiques, et il ne tarderait pas à trouver des amateurs.

#### LA CALANDRE BRACHYDACTYLE —

*MELANOCORYPHA (CALANDRITIS) BRACHYDACTYLA.*

*Die Kalendr elle.*

Cette espèce, dont quelques naturalistes font un genre particulier, les uns sous le nom de *calandritis*, les autres sous celui de *calandrella*, est une calandre ordinaire en petit : son bec est moins volumineux et son ergot est relativement bien plus court que celui de sa congénère; c'est ce même oiseau que l'on a appelé tantôt *alouette calandrelle*, tantôt *alouette des sables*, d'autres fois *calandrelle à doigts courts*.

**Caractères.** — La calandre brachydactyle a la partie supérieure du corps couleur d'argile claire, à reflets grisâtres et rougeâtres à la tête; le dessous du corps d'un jaune gris clair; les ailes marquées de bandes plus foncées; les taches des deux côtés du cou plus petites et moins

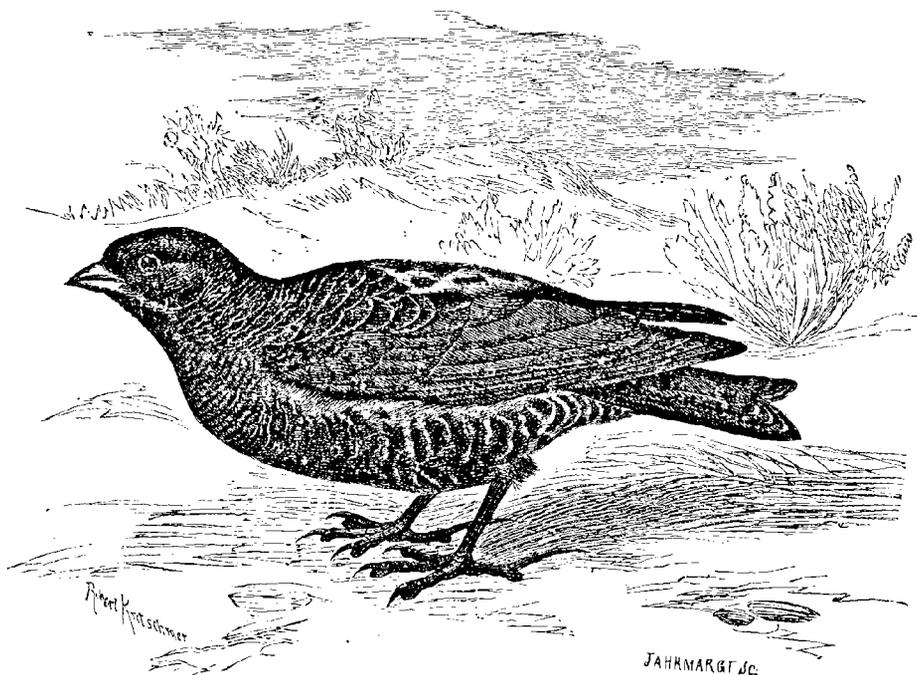


Fig. 69. La Calandre nègre.

colorées que chez la calandre ordinaire. L'oiseau a de 14 à 17 cent. de long, et de 27 à 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue de 6 à 7.

**Distribution géographique.** — La calandre brachydactyle ou calandrelle a une aire de dispersion plus étendue que l'espèce précédente. Elle habite en grand nombre toutes les plaines du midi de l'Europe, de l'Asie centrale et l'Afrique occidentale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle recherche les lieux les plus arides, sans éviter cependant les champs cultivés. Toutes les contrées désertes du Sud et les steppes de l'Asie, sont sa véritable patrie. Le sol y a une couleur si analogue à celle de son plumage, qu'elle n'a pas besoin d'herbes pour se cacher. Il m'est arrivé, à dix pas, de voir une calandrelle disparaître à mes yeux; il lui avait suffi de se tapir sur le sol.

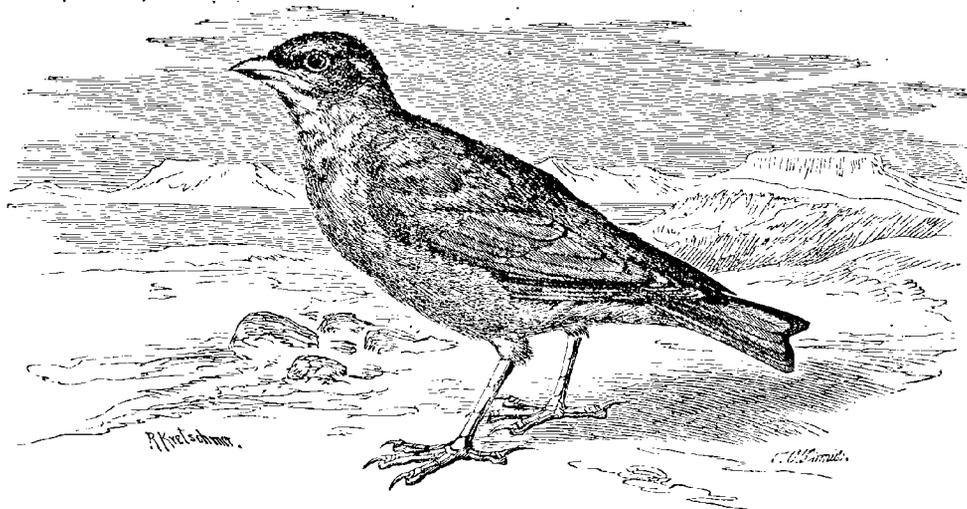
Dans le nord de l'Espagne, les calandres brachydactyles arrivent au commencement du printemps, en grandes troupes; mais elles ne tardent pas à se diviser par paires qui habitent chacune un petit district.

Sous le rapport des habitudes, cette espèce présente plusieurs particularités curieuses. En volant, elle décrit dans l'air des lignes ondulées,

irrégulières; lorsqu'elle s'élève, elle grimpe, si j'ose m'exprimer ainsi, obliquement; pour descendre, elle se laisse simplement tomber. Elle chante en volant et à terre. Son chant, comme le dit Homeyer, n'est nullement suivi: il ressemble assez à celui de l'alouette des champs. « Ce sont des notes traînantes, que suivent des sons rapides, d'une tonalité très-variée. Les sons de flûte traînants sont criards; les phrases finales sont sans éclat. Dix, vingt fois de suite, elle répète la même phrase, sans presque la varier, de manière à rappeler le chant ennuyeux du cochevis. Néanmoins, cet oiseau peut, comme la calandre ordinaire, imiter à merveille le chant des autres oiseaux. »

Son nid est aussi grossier et aussi bien caché que celui des autres alaudidés. Ses œufs sont d'un jaunâtre clair ou gris, marqués de points d'un brun roussâtre, bien nets; ce dessin est d'ailleurs très-variable.

Au commencement de septembre, les individus d'une contrée se réunissent en bandes et émigrent vers le Sud. Dans les steppes boisées de l'intérieur de l'Afrique, l'espèce se montre en troupes innombrables, qui couvrent littéralement le sol sur des étendues d'une demi-lieue. En s'envolant, ces bandes forment en quelque sorte un vrai nuage.



Corbeil, Créte Fils, imp.

Fig. 70. L'ammomane du désert.

Paris, Baillière et Fils, édit.

D'après Jerdon, il en est de même aux Indes. Les calandrelles, venant de l'Asie centrale, y arrivent en octobre et en novembre, pour en repartir au mois d'avril. Cet auteur affirme avoir tué en deux coups de fusil vingt-quatre individus ; pour moi, qui ai vu des quantités prodigieuses de ces oiseaux en Afrique, je ne vois là rien d'in vraisemblable. En Espagne, on prend les calandrelles par milliers. Mais leur reproduction est si rapide, que les pertes sont bien vite compensées.

**LA CALANDRE NÈGRE OU DE TARTARIE —  
MELANOCORYPHA (SAXILAUDA) TARTARICA.**

*Die Steppenlerche.*

**Caractères.** — Cette espèce (fig. 69), sur laquelle on a établi un genre sous le nom de *saxilauda*, est à peu près de la taille de la calandre ordinaire, dont elle diffère considérablement par le plumage et par un bec qui n'est guère plus gros que celui du pinson. Elle a de 20 à 22 cent. de long; l'aile pliée mesure 15 cent., et la queue 8. Le mâle adulte est d'un noir de corbeau; après la mue, le dos et le ventre présentent des reflets blancs, et même des taches blanches, les plumes étant frangées de blanc, et ce n'est que quand ces bordures sont usées, que le noir se montre dans toute sa pureté. Le bec est jaune, avec la pointe d'une teinte plus foncée; les pattes sont brunâtres; l'œil est brun clair. La femelle est grise, avec des taches d'un gris foncé, et elle a le ventre blanc. Les jeunes ressemblent à la femelle.

BREM.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite, en grand nombre et toute l'année, les steppes salées de l'Asie centrale. On la trouve aussi dans la Russie méridionale, et quelques rares individus se sont égarés parfois en Allemagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle n'émigre point; c'est au plus si elle se déplace pour rechercher les endroits où la neige ne séjourne pas. Eversmann en vit en hiver des troupes innombrables, et Radde en rencontra également beaucoup.

Les habitudes de cet oiseau, en été, nous sont à peu près inconnues. Il se nourrit principalement, sinon exclusivement, de graines de plantes salées, et ne dédaigne probablement pas les insectes.

La calandre de Tartarie doit, par ses mœurs, se rapprocher de la calandre ordinaire; souvent, des bandes de ces deux espèces se réunissent.

Son nid est fort grossièrement construit. Il contient quatre ou cinq œufs, d'un cendré clair, ou d'un gris jaunâtre, avec des taches rougeâtres.

**LES AMMOMANES — AMMOMANES.**

*Die Sandlerchen.*

**Caractères.** — Un oiseau aussi foncé que l'alouette de Tartarie ne peut habiter qu'un pays à sol noir; dans les déserts sablonneux de l'Afrique, sa présence ne serait pas naturelle. Le désert a ses alouettes, mais celles-ci sont couleur de sable et forment un genre caractérisé par un bec moyen et fort; des ailes très-développées, longues, pointues et larges; une queue relative-

III — 239

ment grande, plus ou moins échanerée au milieu; un plumage couleur de sable, ou isabelle.

Ce genre ne renferme que quelques espèces, qui diffèrent peu entre elles.

#### L'AMMOMANE DU DÉSERT — *AMMOMANES DESERTI*

*Die Wüstenlerche.*

**Caractères.** — L'ammomane du désert (fig. 70), l'un des plus petits alaudidés, n'a que 15 cent. de long et 23 cent. d'envergure. Elle a la partie supérieure du corps gris jaunâtre, couleur de sable, variée de fauve, de roux de rouille; la gorge marquée de raies foncées, fines; les pennes des ailes et de la queue noirâtres, à tiges d'un brun rouille foncé.

**Distribution géographique.** — L'ammomane du désert a pour patrie l'Afrique orientale et occidentale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Pendant mon séjour en Afrique, j'ai vu cette espèce partout: dans les déserts de l'Égypte et de la Nubie, au milieu même de ces grands espaces sablonneux que les Arabes nomment *hammadas*, c'est-à-dire *les brûlés*. Elle évite les lieux cultivés, et ne se trouve que là où le sable domine. Elle appartient exclusivement au désert, mais elle y est très-commune.

On entend son cri, dans la Haute-Égypte, dès qu'on met le pied sur la dernière digue qui préserve les contrées fertilisées par les eaux bien-faisantes du Nil, de l'invasion des sables mouvants. C'est elle que l'on trouve dans les ruines des temples, au milieu des débris majestueux de la civilisation des Pharaons. Elle se tient dans ces lieux désolés, comme un prêtre d'Isis métamorphosé; mais elle est aussi, comme véritable oiseau domestique, autour des tentes des nomades.

L'ammomane du désert est un oiseau taciturne; elle court et vole admirablement; elle a besoin, d'ailleurs, de ces deux moyens d'action pour vivre dans le milieu désolé qu'elle habite. Sa voix n'a rien de bien harmonieux.

C'est ordinairement par paires que l'on rencontre ces oiseaux; parfois, cependant, ils se réunissent en grandes bandes. C'est un des êtres les moins difficiles que je connaisse: quelques mètres carrés de sable, trois ou quatre pierres, entre lesquelles poussent de misérables herbes, paraissent lui suffire; l'on se demande comment elle peut trouver à se nourrir, dans une patrie aussi ingrate. Et cependant, il en est ainsi; chaque paire demeure fidèle à l'endroit qu'elle s'est

choisi: on peut y revenir plusieurs fois, on trouvera toujours l'ammomane à la même place, sur le même pieu.

C'est dans les premiers mois de l'année qu'à lieu la reproduction. Le couple cache sans doute son nid dans les fentes des pierres, car il est extrêmement difficile de le trouver, et jamais je n'y suis parvenu. Le mâle exprime son amour par une chanson à voix basse, jolie quoique pauvre, dans laquelle le cri d'appel est souvent répété. Il tourne ensuite autour de sa compagne, les ailes un peu écartées; puis l'un et l'autre s'envolent sur le point le plus élevé de leur district, et le mâle se remet à chanter.

L'ammomane du désert ne craint pas l'homme; elle comprend, dirait-on, qu'elle est là sous sa protection. J'ai pu en approcher de très-près, et j'ai admiré la confiance avec laquelle elle entraînait dans la tente d'un nomade qui séjourna quelque temps auprès d'une fontaine du Bahiouda. L'Arabe n'avait pas même l'idée de faire du mal à l'oiseau; et l'Européen, le naturaliste, s'y attacha au point de rougir à la seule pensée de le tuer.

#### LES PYRRHULAUTES — *PYRRHULAUDA.*

*Die Ammerlerche.*

**Caractères.** — Ce genre renferme les pyrrhulutes de la famille des alaudidés. Les espèces qui le composent, toutes remarquables par leur petite taille, ont un bec court, mais gros, et assez semblable par la forme à celui des bouvreuils, ce qui leur a valu le nom générique de *pyrrhuluda* (alouette-bouvreuil). Leurs ailes sont très-grandes; leurs tarses, leurs doigts et leurs ongles, grêles et courts.

**Distribution géographique.** — Les pyrrhulutes habitent l'Afrique, depuis la côte orientale jusqu'à l'Océan Atlantique et jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

#### LA PYRRHULAUTE A OREILLONS BLANCS — *PYRRHULAUDA LEUCOTIA.*

*Die schwarzköpfige Ammerlerche.*

**Caractères.** — La pyrrhulute à oreillons blancs a la tête et le ventre noirs; le dos brun-cannelle; les joues et une bande qui traverse la nuque, blanches; les côtés de l'abdomen d'un blanc sale; les pennes des ailes brunes, celles de la queue, mi-partie brunes, mi-partie blanches;

l'œil brun clair; le bec et les pattes d'un jaune clair. Le mâle a 14 cent. de long et 27 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 5. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

**Distribution géographique.** — Cette petite espèce habite le Sénégal et la Nubie. On l'y trouve dans toutes les plaines, à partir du 16° de latitude nord, et elle ne manque que dans les hautes montagnes et les forêts les plus épaisses.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La pyrrhulaude à oreillons blancs vit côte à côte avec l'homme. Elle s'établit tout près des villages, au milieu même des maisons, pourvu qu'elle y trouve un endroit convenable pour nicher. On la rencontre dans les forêts des steppes, mais dans les endroits seulement où les arbres sont assez espacés. Ses habitudes rappellent beaucoup celles de l'ammomane du désert. Sa tête enfoncée entre les épaules, ses ailes un peu écartées du corps, ne lui donnent pas une apparence gracieuse. Elle court très-vite. Son vol est léger et rapide. Son chant, d'une grande simplicité, consiste en un cri d'appel : *titit, titit*, plusieurs fois répété et associé à quelques autres notes. Elle chante le plus souvent en volant, quelquefois en se tenant perchée sur l'extrémité d'une branche.

Chaque couple habite un district assez étendu, et ne le quitte pas. Après la saison des amours, ces oiseaux se réunissent en bandes parfois innombrables.

Je n'ai pu observer leur reproduction. En mai et en juin, j'ai vu des jeunes, qui diffèrent beaucoup de leurs parents.

Jerdon a observé aux Indes une autre espèce de pyrrhulaude, qui habite les lieux découverts, s'abat sur les champs, se fait facilement reconnaître à son vol alternativement ascendant et descendant. « Elle s'élève, dit-il, en quelques coups d'aile, jusqu'à une assez grande hauteur, puis se laisse tomber verticalement presque jusqu'à terre; elle remonte ensuite dans l'air, et répète ce manège plusieurs fois. D'ordinaire, elle ne vole pas loin. Souvent on la voit perchée sur le toit d'une maison. Du mois de janvier au mois de mars, elle établit son nid dans une petite dépression du sol, et le construit avec de l'herbe, des chiffons, etc. Chaque couvée est de trois œufs, d'un gris verdâtre clair, semés de petites taches brunes, surtout à leur gros bout. Les jeunes ont le même plumage que les alouettes proprement dites du premier âge. »

## LES OTOCORIS — PHILEREMOS.

*Die Berglerchen.*

**Caractères.** — Les otocoris ou *alouettes de montagne* sont caractérisées par leur corps svelte; la présence de deux groupes de plumes en forme de cornes sur les côtés de la tête; un bec de longueur moyenne, droit, assez faible; des ailes allongées, dont les deuxième, troisième et quatrième rémiges sont les plus longues et égales entre elles; des pattes fortes, à doigts moyennement longs; un ongle postérieur court, faiblement recourbé; un plumage assez varié.

### L'OTOCORIS ALPESTRE — PHILEREMOS ALPESTRIS.

*Die Alpenlerche.*

**Caractères.** — L'otocoris alpestre (*fig. 71*) a 19 cent. de long et 36 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 8. Elle a le dos gris rougeâtre; les pennes des ailes et de la queue noires, bordées d'un large liséré brun foncé; le ventre et la poitrine d'un gris fauve clair, presque blanchâtres; le front d'un jaune sale; la région des oreilles d'un jaune gris; une raie passant au-dessus de l'œil et s'élargissant en arrière; la gorge, les côtés du cou d'un jaune de soufre; une bande qui occupe le sommet de la tête, les plumes saillantes en forme de cornes, une bande qui, partant du bec, se dirige vers l'œil et descend sur les côtés du cou, une tache triangulaire, en forme de hausse-col à la naissance de la poitrine, d'un noir brillant. L'œil est brun clair, le bec bleuâtre, les pattes sont d'un gris bleu.

Les jeunes ont les plumes de la moitié supérieure du corps d'un brun terne, bordées de jaune pâle; le ventre blanc, avec les plumes bordées de jaune clair; les pennes des ailes et de la queue entièrement brunes, sans aucun liséré

**Distribution géographique.** — L'otocoris alpestre habite, non les Alpes suisses, mais la région alpine du nord de l'Europe et de la Sibérie. Elle est très-commune dans tout le nord de l'Asie; des espèces voisines la représentent en Amérique et aux Indes. Autrefois, elle était excessivement rare dans le nord-ouest de l'Europe, mais, depuis une cinquantaine d'années, elle s'est étendue plus au loin, et, aujourd'hui, elle habite le nord de la Scandinavie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans le Finmark ou Laponie norvégienne, l'otocoris alpestre ne vit pas sur les hautes montagnes;

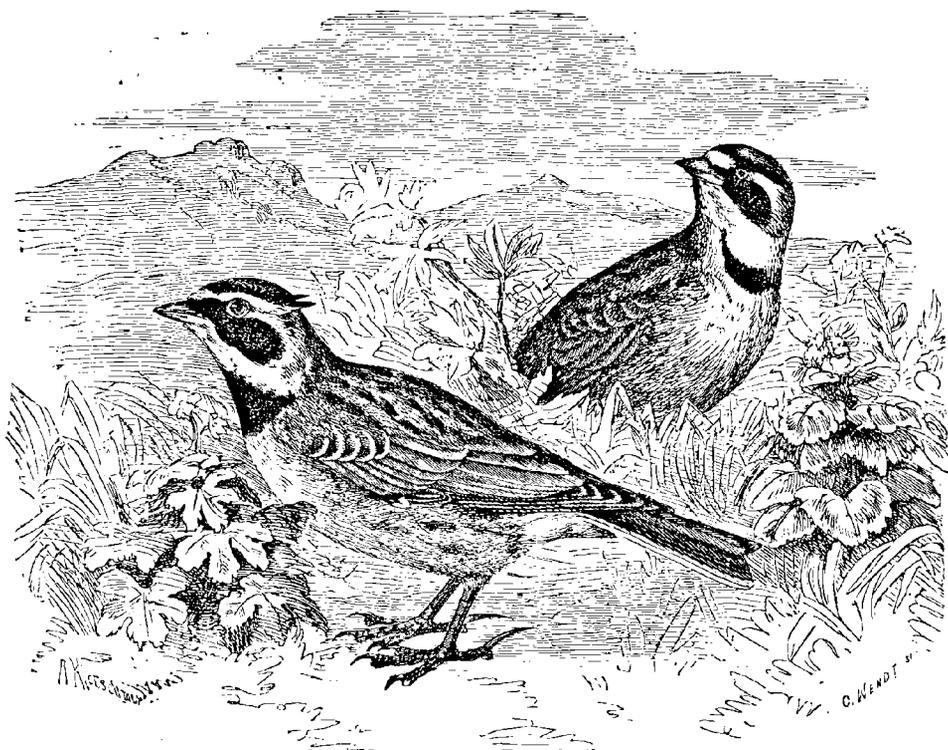


Fig. 71. L'Otocoris alpestre.

elle ne paraît pas, d'après mes observations, dépasser une altitude de 100 à 160 mètres au-dessus du niveau de la mer. On la rencontre dans les endroits les plus déserts comme au voisinage des habitations. A quelques pas de la maison de Nordvy, à la fois commerçant et naturaliste, j'en trouvai un couple qui était en train d'élever sa seconde couvée. Nordvy m'assura que, dans sa jeunesse, ces oiseaux étaient excessivement rares et que maintenant on les voyait partout, en été. L'espèce quitte les contrées du Nord à la fin d'octobre, pour y revenir vers le milieu d'avril. A la fin de ce mois, les nids sont construits, et renferment généralement des œufs.

L'otocoris alpestre ressemble beaucoup à notre alouette commune; elle court, elle vole comme elle. Pour chanter, elle se tient perchée sur une pierre ou sur une branche. Elle se nourrit de graines et d'insectes, surtout de mouches qui sont si communes dans toute la Tundra.

Son nid est relativement très-artistement construit. Elle l'établit dans une dépression du sol; elle en tapisse soigneusement l'intérieur de chaumes, de brins d'herbes, de duvet de certaines

plantes, d'enveloppes de graines. Chaque couvée est de cinq œufs, gros comme ceux de l'alouette des champs, jaunâtres, marqués de très-fines raies plus foncées, qui forment souvent une sorte de couronne sur le gros bout. Quelques-uns présentent des taches gris d'ardoise, ou des traits très-fins, d'un brun foncé. Ces nids sont généralement fort difficiles à découvrir.

En hiver, l'otocoris alpestre arrive assez régulièrement en Allemagne, et surtout, paraît-il, depuis qu'elle s'est établie dans le Finnmark. D'après ce que m'a dit le jeune Schilling, elle apparaît maintenant tous les hivers à Rugen et dans les îles voisines; Gätke en a vu à Helgoland des bandes de soixante, quatre-vingts, cent individus.

**Captivité.** — Le jardin zoologique de Hambourg a reçu du Hiddensee (lac de Hidden) toute une compagnie de ces charmants alaudidés; la plupart ont parfaitement supporté la captivité. Ces oiseaux sont fort agréables, surtout si on leur donne une grande volière. Ils vivent en bonne harmonie avec d'autres espèces, et paraissent même heureux dans leur société. D'ordinaire, les otocoris se tiennent sur le sol; mais, quand la troupe de passereaux à laquelle ils sont

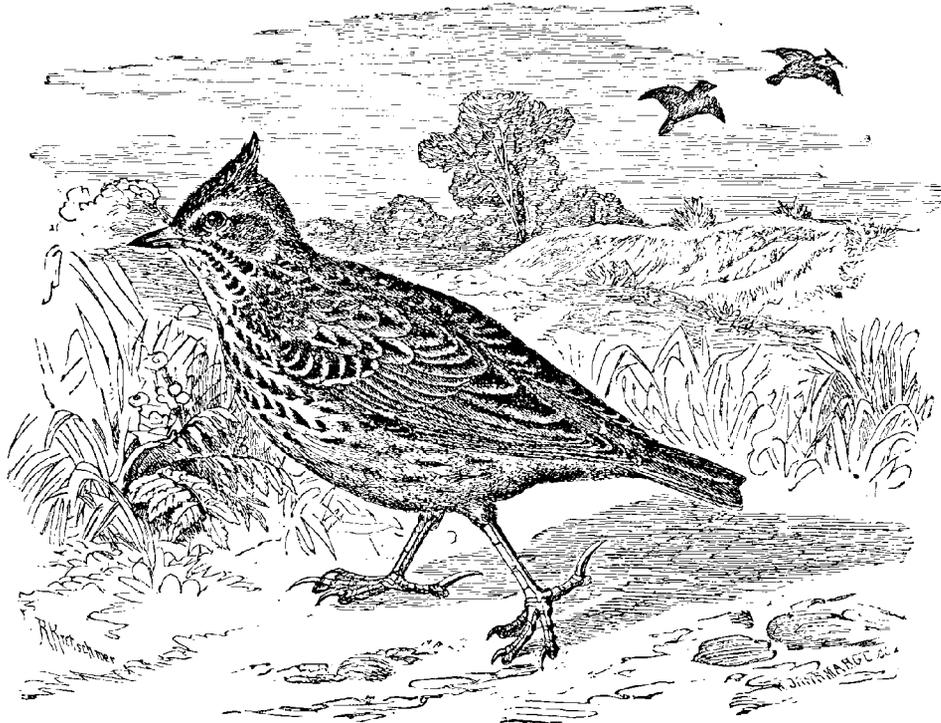


Fig. 72. Le Cocchevis huppé.

mêlés s'envole, ils les suivent et se perchent alors sur les grosses branches. Je ne sais s'ils chantent en captivité; les nôtres n'ont pas encore fait entendre leur voix.

### 2° Les Alaudées — *Alaudæ*.

*Die Lerchen.*

**Caractères.** — Les alaudées ou *alouettes proprement dites* ont un bec plus mince, des ailes plus courtes, un plumage moins varié que les espèces qui composent le premier groupe : c'est dans cette tribu que se classent les alouettes de nos contrées.

### LES COCHEVIS — *GALERITA*.

*Die Schöpflerchen.*

**Caractères.** — Les cochevis se rapprochent par leur bec, relativement gros, des calandres. Ils sont en outre caractérisés par un corps trapu, des pattes moyennement vigoureuses, un ergot presque droit, des ailes grandes, larges, obtuses, un plumage peu serré, une huppe au sommet de la tête.

Les teintes du plumage des cochevis varient

beaucoup, et nous ne savons actuellement où commencent les espèces, où finissent les variétés. Outre les variations de coloration, on observe des variations dans la manière de vivre, dans le chant; aussi peut-on, sans trop se tromper, admettre diverses espèces. Ce n'est point ici le lieu d'insister sur toutes les variations du plumage; je me contenterai de dire que la teinte fondamentale varie du gris fauve foncé au jaune de sable clair. Sur le sol fertile et noirâtre de l'Égypte (de même qu'en Thuringe), habite un cochevis que mon père a baptisé : *galerita nigricans*; dans le désert, à moins d'une lieue de l'habitation de celle-ci, on en trouve une autre presque jaune d'or; on ne peut donc admettre ici des variétés climatiques.

### LE COCHEVIS HUPPÉ. — *GALERITA CRISTATA*.

*Die Haubenlerche.*

**Caractères.** — Le cochevis huppé (*fig. 72*) de nos contrées a d'ordinaire le dos gris fauve rougeâtre; la gorge claire, un peu jaunâtre; la poitrine et le ventre d'un fauve clair. Les tiges des plumes sont plus foncées que les barbes, sur une plus ou moins grande longueur de leur

étendue; la gorge, le bas-ventre et une ligne au-dessus de l'œil font seuls exception sous ce rapport. Les plumes des ailes et de la queue sont d'un brun foncé ou noires, bordées de roux de rouille. L'iris est brun, la mandibule supérieure gris foncé, l'inférieure d'un gris de corne; les pattes sont rougeâtres. Le mâle a 19 cent. de long et 34 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 41 cent., la queue 7. La femelle est à peine plus petite que le mâle. Les jeunes ont les plumes du dos bordées de blanc, avec une tache foncée à la pointe.

**Distribution géographique.** — Les cochevis huppés, — car toutes les espèces ou variétés se ressemblent tellement que nous pouvons en parler d'une manière générale, — ont une aire de dispersion très-étendue. Ils habitent toute l'Europe, le centre et le sud de l'Asie et l'Afrique, et paraissent être plus communs dans le Sud que dans les contrées du Nord; en Afrique et en Espagne, on les rencontre partout. Ils ne sont pas rares en Allemagne; ils s'y sont fort multipliés dans ces dernières années, et ont fait apparition dans des endroits où ils manquaient autrefois.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On rencontre les cochevis aux alentours des habitations, dans les villages même, aussi bien que dans les plaines les plus désertes et dans les montagnes. En Afrique, ils habitent indifféremment les endroits cultivés et le désert. En Allemagne, ils recherchent le voisinage de l'homme, surtout en hiver, et arrivent avec les moineaux et les pinsons jusque dans l'intérieur des villages.

Hors le temps des amours, les cochevis huppés sont des oiseaux silencieux. S'ils diffèrent de l'alouette des champs par leurs formes plus massives, par leur huppe, qu'ils tiennent presque constamment droite lorsqu'ils sont à terre, ils lui ressemblent beaucoup par leur marche, leur course et leur vol. Leur voix est un léger : *hoïd hoïd*, ordinairement suivi de *coui coui*. Leur chant n'est pas désagréable, quoiqu'il ne soit pas à comparer à celui de l'alouette des champs, et encore moins à celui de la lulu des arbres. Homéyer, dont l'oreille exercée saisit à merveille les divers tons de la voix des oiseaux, célèbre sous ce rapport le cochevis huppé d'Espagne. « Son chant, dit-il, est aussi doux, aussi plaintif que celui de la lulu des arbres, mais il est plus mélancolique encore. Je ne sais rien de plus beau que le chant expressif de cet oiseau, surtout si on le compare aux notes criardes et aux phrases désagréables des cochevis huppés d'Allemagne. En l'entendant pour la première fois, je ne pou-

vais croire que ce fût la voix d'un cochevis. » Le cochevis du désert n'est pas moins bien partagé, et, plus encore qu'en Espagne, on est tenté de lui en faire un mérite, car dans le désert, tout bruit est le bienvenu, tout chant d'oiseau est charmant.

Les cochevis huppés se nourrissent autant de graines que d'insectes. C'est cette dernière nourriture qu'ils donnent à leurs petits. De l'automne à la fin de l'hiver, ils mangent toute espèce de graines; au printemps, ils se nourrissent de jeunes pousses d'herbes.

Les cochevis nichent sur le sol, dans les champs, les prairies sèches, les vignes, les jardins, souvent très-près des habitations. Leur nid est toujours caché et fort difficile à trouver. Ce nid ne diffère guère de celui des autres alaudidés. Les œufs sont jaunâtres ou d'un blanc rougeâtre, semés de petits points gris cendré ou brun jaune. La première couvée est généralement de quatre à six œufs, la seconde de trois ou quatre. Le mâle et la femelle les couvent alternativement, la femelle pendant la nuit et au milieu du jour, le mâle le soir et le matin. Les jeunes éclosent le quatorzième jour, et sont nourris d'insectes; ils quittent le nid avant de pouvoir bien voler, mais déjà ils courent avec agilité, et ont l'instinct de se tapir sur le sol, à l'approche d'un danger. Les parents restent avec eux, jusqu'à ce qu'ils puissent se passer de leurs soins.

Les cochevis huppés ont un sort meilleur que les alouettes des champs, en ce sens qu'ils sont moins chassés, leur chair étant coriace. Ils ont les mêmes ennemis que les autres oiseaux qui nichent sur le sol.

**Captivité.** — On les tient rarement en captivité. Leur chant, sans être désagréable, n'est pas riche, et tous les amateurs leur préférèrent de beaucoup l'alouette lulu.

## LES LULUS — LULULLA.

*Die Waldlerchen.*

**Caractères.** — Les lulus ou *alouettes des bois* ont une faible taille, un bec mince, des ailes grandes, larges, arrondies; à l'occiput une touffe de plumes courtes pouvant se relever en huppe; une queue courte et large, dont les trois rectrices les plus latérales portent une tache à l'extrémité.

Les lulus se distinguent encore par leurs mœurs des autres alaudidés.

LA LULU DES BOIS — *LULLULA ARBOREA*.

*Die Haidenlerche, The Woodlark.*

La lulu des bois ou des bruyères est le plus petit des alaudidés de nos contrées. Elle a au plus 17 cent. de long, et 33 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 9 cent., et sa queue 6. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Le dos est gris fauve, à reflets rougeâtres, à taches longitudinales noires. Les quatre pennes externes de la queue sont blanches ou jaunâtres à leur pointe. Une bande claire part de la mandibule supérieure, passe au-dessus de l'œil et contourne la tête. Les jeunes ont les plumes du dos bordées d'un liséré foncé.

**Distribution géographique.** — Ce charmant oiseau habite le centre et le midi de l'Europe, et une grande partie de l'Asie centrale, jusqu'au Kamtschatka.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Son habitat est plus restreint que celui des autres alaudidés; on ne la trouve que dans les forêts et les bruyères les plus désertes.

« C'est en vain, dit mon père, que l'on chercherait la lulu des bois dans les grandes plaines fertiles ou dans les forêts les plus luxuriantes. Elle recherche les landes, les lieux arides, les plateaux des montagnes.

« Après la saison des amours, elle arrive avec ses petits dans les prairies fauchées; dans ses migrations, elle visite les champs en friche et les jachères; elle voyage à petites journées; et sa nourriture consiste en insectes et en graines.

« Dès que la neige est fondue sur les montagnes, à la fin de février, elle revient d'Afrique dans nos contrées, et reprend possession de son ancienne demeure.

« Elle a un pressentiment particulier du temps. Souvent, le matin, je l'ai entendue chanter joyeusement, dans nos montagnes encore couvertes de neige; et toujours, vers midi, la neige fondait: elle le pressentait. Pourquoi le matin se serait-elle désolée en voyant la neige l'empêcher de chercher sa nourriture? elle savait que cette neige allait disparaître, et qu'elle trouverait bien encore de quoi se rassasier.

« Dans tout son être, la lulu des bruyères est un charmant oiseau. Tous ses mouvements sont vifs et gracieux. Partout où on la laisse en repos, elle est douce, confiante; mais là où elle a été poursuivie, elle est craintive et sauvage. Elle court rapidement, à petits pas, la poitrine un peu relevée.

« Un épervier, un faucon apparaissent-ils, elle se tapit contre le sol, se blottit dans une petite dépression, et il devient extrêmement difficile de l'apercevoir. Elle se perche souvent sur les branches des arbres.

« Au printemps, les lulus des bois vivent par couples; mais, comme chez la plupart des animaux, il y a plus de mâles que de femelles, et ceux-là se livrent de violents combats, à la suite desquels le vaincu est obligé de prendre la fuite. Hors de l'accouplement, le mâle fait montre de toute sa gentillesse. Il court autour de sa femelle, levant la queue, redressant sa petite huppe, faisant les révérences les plus charmantes, pour lui témoigner tout son amour.

« Quand la saison est favorable, l'on trouve le nid de la lulu des arbres dès la fin de mars. Ce nid est d'ordinaire sous un buisson de pins ou de genévriers, ou au milieu des herbes; il est placé dans un creux que l'oiseau a fait lui-même; il est formé de tiges et de feuilles d'herbes sèches, et il contient quatre ou cinq œufs, blanchâtres, semés de petits points gris-brun ou brun clair. La femelle les couve seule; pendant ce temps, le mâle la nourrit.

« Après la première couvée, les parents ne restent pas longtemps avec leurs petits et ne tardent pas à s'accoupler une seconde fois. Puis ils se réunissent avec toute leur progéniture, et la migration s'effectue, chaque famille voyageant isolément ou plusieurs familles ensemble. Le départ a lieu dans la dernière moitié d'octobre, ou au commencement de novembre.

« Le plus grand mérite de la lulu des bruyères est son chant délicieux. Le voyageur traverse à pied une contrée déserte; pas un point de vue pour reposer son regard; partout il ne voit qu'une misérable végétation; toute vie animale paraît éteinte; mais voici une lulu qui s'élève; elle fait entendre son cri d'appel *loulou*, elle monte dans l'air, y plane longtemps, en chantant, ou se perche sur une branche pour terminer sa chanson. C'est la nuit surtout que ce chant est des plus agréables. En passant dans ces pauvres endroits, alors que je n'entendais au loin que le cri de la chouette ou de l'engoulevent, ou le bruit du vol lourd de quelque coléoptère; que je me sentais isolé au milieu de la campagne déserte; j'étais enchanté chaque fois qu'une lulu des bruyères se levait en chantant ses trilles harmonieux. Je restais immobile, écoutant les notes argentines qui semblaient descendre du ciel. Encouragé, je reprenais mon bâton de voyage, je savais fort bien que l'oiseau,

en chantant, n'obéissait qu'à son instinct, qu'il ne voulait que charmer sa compagne; mais il me semblait que c'était pour moi, pour un vieil ami, qu'il se donnait ainsi la peine d'animer la solitude. »

On ne peut comparer le chant de la lulu des bois à celui du rossignol; et cependant elle le remplace. Le rossignol ne chante que deux mois, la lulu fait entendre sa voix depuis le mois de mars jusqu'au mois d'août; après la mue, elle chante encore à la fin de septembre et au commencement d'octobre, et elle chante dans les lieux les plus pauvres, dans les montagnes où n'habite aucun autre oiseau chanteur. C'est la favorite de tous les montagnards, l'orgueil de l'amateur d'oiseaux, la joie de l'artisan que son travail retient dans sa chambre. Ce chant a de tout temps frappé les observateurs, et les anciens, qui ont essayé de traduire par des mots et même par des phrases les divers sons de voix produits par les oiseaux n'ont pas manqué d'exprimer, et cela d'une manière fort ingénieuse, le chant de la lulu par la strophe que voici :

La gentille alouette avec son tirelire,  
Tirelire relire, et tirelirant,  
Vers la voûte du ciel tire, puis son vol, vers ce lieu,  
Vire et désire dire : Adieu! dieu! adieu!

**Chasse.** — Les qualités de la lulu des bois comme oiseau chanteur font qu'on la chasse. On la prend d'ordinaire au moyen d'un appeau, ou plus particulièrement encore avec des gluaux placés dans un buisson où elle a son nid. Cette capture est parfaitement justifiable; mais il n'en est plus de même de la chasse qu'on fait à ces charmants oiseaux, lorsque, dans leurs migrations, ils traversent les plaines. A cette époque on les prend et on les tue par centaines.

**Captivité.** — Les lulus des bois que l'on veut conserver en captivité sont renfermées dans une longue cage, recouverte de toile, et dépourvue de bâtons. On met sur le sol du papier brouillard dans les coins un peu de sable, et on les nourrit avec des graines, et avec la pâtée qu'on donne aux rossignols. Elles ne supportent cependant pas la captivité plus de deux ou trois ans.

## LES ALOUETTES — *ALAUDA*.

*Die Lerchen.*

**Caractères.** — Les alouettes proprement dites ont le corps relativement élancé; le bec faible, conique, assez court; les ailes de longueur moyenne, assez pointues, la troisième penne

étant la plus longue; la queue médiocre, échan-crée; les pattes minces, les doigts assez courts.

Le type de cette section est l'espèce la plus commune et la plus répandue que nous ayons.

### L'ALOUETTE DES CHAMPS — *ALAUDA ARVENSIS*.

*Die Feldlerche, The Skylark.*

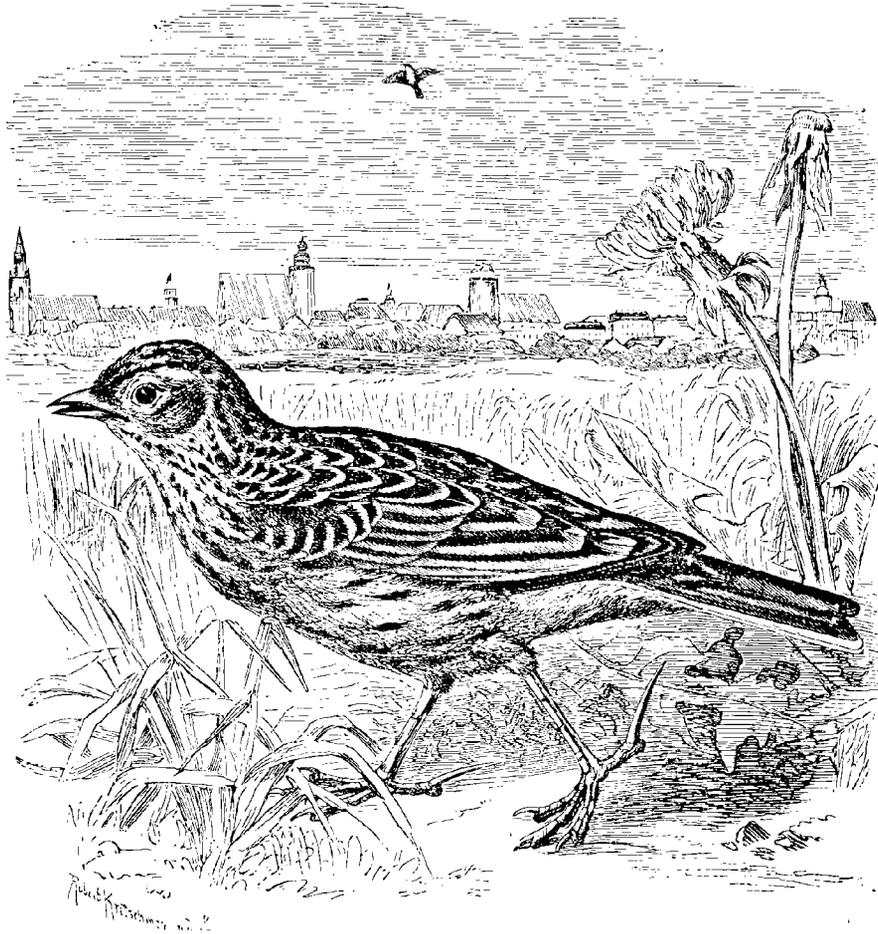
**Caractères.** — L'alouette des champs (*fig. 73*) a 18 cent. de long et 34 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 9 cent., et la queue 7. Le dos est gris fauve, le ventre blanchâtre, la tête tachetée de brun; les flancs sont marqués de lignes longitudinales noires. Les côtés du cou, les lorums sont de couleur claire; la rectrice la plus extérieure de chaque côté et les barbes externes de la seconde paire sont blanches; l'œil est d'un brun café; le bec gris bleu; les pattes sont rougeâtres.

**Distribution géographique.** — L'alouette des champs et les espèces voisines, que plusieurs naturalistes ne veulent considérer que comme des variétés, habitent toute l'Europe, une grande partie de l'Asie jusqu'au Kamtschatka, et surtout la région des plaines. Aux Indes, l'alouette des champs est représentée par une espèce très-voisine. Dans l'Amérique du Nord, on ne connaît aucune espèce de ce genre. Audubon, voulant doter sa patrie d'un oiseau utile, y avait mis en liberté un grand nombre d'alouettes des champs qu'il avait rapportées d'Europe. Dans nos contrées, on trouve l'alouette des champs jusque dans les montagnes peu élevées et sur les bords de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Aucun oiseau, dit Naumann, n'est plus commun ni plus répandu que celui-ci; le moineau lui-même n'habite que les endroits cultivés; l'alouette se rencontre partout. »

Chez nous, l'alouette des champs est un oiseau d'été, qui nous quitte en hiver, et dont les migrations sont régulières. Celles-ci ne s'étendent pas loin. En Égypte, l'alouette des champs est très-rare. J'en ai vu, en hiver, de très-grandes bandes sur les plateaux de la Castille. On en rencontre aussi en Grèce et en Algérie.

L'alouette des champs est pour nous la messagère du printemps. Elle apparaît avec la fonte des neiges, quelquefois même avant, souvent dès le mois de février. Suivant la saison, elle reste plus ou moins longtemps absente. Généralement, à la fin de février, les alouettes ont pris possession de leurs cantonnements, et, en mars, on entend partout retentir leurs chants.



Corheil, Créte Filis, impr.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 73. L'Alouette des champs.

Ce que nous avons dit des autres membres de cette famille, nous permettra d'être brefs au sujet de l'alouette des champs. Elle est toujours en mouvement : on la voit sans cesse courir, voler de côté et d'autre, se disputer avec ses semblables, crier et chanter. Elle marche en se dandinant un peu, court rapidement, vole admirablement. Dans le vol précipité, elle décrit de longues lignes ondulées, en battant avec bruit l'air de ses ailes. Quand elle chante, elle s'élève en planant et en donnant des coups d'aile réguliers. A terre, elle se montre souvent à découvert, perchée sur une motte, une taupinière, une grosse pierre, quelquefois même sur un buisson, sur un pieu.

Son cri d'appel peut se rendre par : *gerr* ou *gerrel* ; il est suivi d'une note sifflante *trit* ou *tie*. Son cri, quand elle est au nid, exprime : *titri* ; et *scherrerererr*, lorsqu'elle est en colère.

PREMIER.

« A peine, dit Naumann, une ligne grise à l'horizon indique l'approche du jour que, debout sur une motte de terre, les alouettes font entendre leur chanson. Le jour est apparu : aussitôt elles s'élèvent dans l'air, saluent de leurs chants joyeux le lever du soleil, et ne se taisent qu'environ un quart d'heure avant son coucher. On ne comprend pas comment, continuellement occupées à chanter, elles trouvent encore le temps de chercher leur nourriture.

« Aucun oiseau ne vole aussi longtemps que l'alouette. Le mâle s'élève, tout en chantant, presque verticalement ; il décrit une spirale largement écartée, et plane à une telle hauteur que l'œil a de la peine à l'y suivre ; ses grandes ailes, sa large queue, toujours agitées, le soutiennent facilement ; il plane loin de l'endroit d'où il s'est élevé ; il passe par-dessus les villes et les villages, revient, descend lentement, puis

III — 240

fermant subitement les ailes, il se laisse tomber comme une masse à côté de sa femelle. Les alouettes cependant ne s'élèvent pas toujours à une aussi grande hauteur ; mais elles chantent principalement en volant, et quand elles sont perchées elles ne font entendre que leur première et leur dernière chanson de la journée.

« Même lorsqu'elles se disputent, les alouettes chantent des phrases courtes et entrecoupées ; la femelle bredouille, elle aussi, un air en volant, mais sans pouvoir s'élever aussi haut que le mâle. Le chant de l'alouette est clair, pur, retentissant ; ce sont tantôt des trilles et des roulades, tantôt des sifflements, des notes filées, assez variées ; mais certaines de ces notes sont répétées trop souvent. Il en est qui redisent dix et vingt fois la même phrase avant d'en commencer une autre. Chaque mâle a son chant particulier ; néanmoins, tous ces chants ne paraissent être que les variations d'un même thème ; ce sont des trilles et des roulades, fort semblables les uns aux autres, mais différents cependant. Sous ce rapport, le chant de l'alouette des champs est aussi curieux que celui du rossignol. Parfois, l'oiseau y mêle des notes étrangères, et je crois avoir remarqué qu'il les emprunte surtout aux oiseaux aquatiques en compagnie desquels il vit. Déjà, en automne, les jeunes mâles de l'année chantent souvent lorsque le temps est beau, mais leur chant est moins riche que celui des vieux. »

Les alouettes ne vivent en paix, entre elles, que lors de leurs migrations et en hiver. Tant que l'amour les possède, les mâles se livrent des combats souvent acharnés. Les deux adversaires se saisissent, se roulent, et souvent un troisième intervient dans la lutte ; tous trois alors tombent à terre, et le combat est interrompu, mais pour recommencer bientôt, le chant de l'un excite aussitôt la colère et la jalousie de l'autre. Parfois c'est à terre que les deux rivaux se livrent bataille à la façon des coqs ; ils combattent vaillamment, mais sans grand danger ni pour l'un ni pour l'autre. Le vaincu s'éloigne, et le vainqueur revient triomphalement vers sa femelle, laquelle, quelquefois, a pris part au combat.

On trouve souvent le nid de l'alouette des champs dès le commencement de mars. Il est ordinairement établi dans un champ de blé, quelquefois dans une prairie, ou même dans un marais, sur un petit îlot couvert d'herbes et de joncs. Chaque couple habite un canton qui a tout au plus trois cents pas de diamètre ; au delà commence le domaine d'un autre couple,

et ainsi toute la contrée se trouve peuplée. Le nid est construit dans une petite dépression du sol, que les oiseaux creusent eux-mêmes et arrondissent au besoin ; la femelle, aidée par le mâle, y porte des racines, des brins d'herbes, des tiges sèches ; l'intérieur est garni souvent de crins. La première ponte a lieu le plus ordinairement au milieu de mars : elle est de cinq ou six œufs, qui sont d'un vert jaunâtre ou d'un blanc rougeâtre, régulièrement semés de points et de taches d'un gris brun ou grises. Le mâle et la femelle les couvent alternativement, mais la femelle plus que le mâle. Lorsque les petits peuvent courir, ils quittent le nid, et se cachent dans les champs, comme les petits du cochevis huppé. Dès qu'ils peuvent suffire à leurs besoins, les vieux s'accouplent une seconde et, si l'année est favorable, une troisième fois.

Les alouettes des champs deviennent souvent la proie des petits rapaces, et notamment du hobereau.

« Dès que cet oiseau se montre, dit Naumann, les alouettes se taisent. Toutes se laissent tomber à terre, se tapissent contre le sol, sachant bien que c'est là leur seule chance de salut ; celles-là seules qui étaient à une trop grande hauteur et n'ont pu apercevoir à temps leur redoutable ennemi, cherchent à se sauver en s'élevant dans les plus hautes régions. Poussant des cris d'effroi, elles montent toujours et toujours, s'efforcent à se tenir au-dessus de l'oiseau de proie ; celui-ci, en effet, ne peut les attaquer que d'en haut ; il cherche à les dépasser, mais il se lasse bientôt de cette poursuite. La peur qu'ont les alouettes de cet ennemi, dépasse toutes les bornes ; elles se réfugient même auprès de l'homme, se cachent entre les voitures, au milieu du bétail, et je connais un fait d'une alouette qui, ainsi poursuivie, vint se percher sur l'arçon de la selle d'un cavalier. »

Les autres oiseaux de proie, les petits carnassiers, les rongeurs, détruisent aussi bon nombre d'alouettes.

**Chasse.** — Mais, de tous les ennemis qui poursuivent l'alouette, l'homme est le plus redoutable. Il prend ces oiseaux utiles et inoffensifs, lors de leur passage d'automne, au moyen de pièges de toute espèce, surtout à l'aide de grands filets qu'on abat sur tout un champ. La citation suivante de Elzholz nous montrera quel nombre d'alouettes est ainsi détruit.

« Au mois d'octobre, il est entré à Leipzig 403,455 alouettes, et au moins autant dans les mois de septembre et de novembre. Il faut re-

marquer, en outre, que beaucoup d'alouettes ne sont pas apportées à Leipzig, car il y a dans les villages plus d'un gourmand qui sait se faire de ces oiseaux un plat délicieux. »

D'après un relevé fait par M. A. Husson (1), le nombre d'alouettes vendues sur les marchés de Paris en 1853, s'est élevé à 1,329,964. Si l'on veut bien considérer que partout sur le continent on chasse cet oiseau ; que dans toutes les villes populeuses il s'en fait pendant quatre ou cinq mois une consommation considérable, ce ne sera certes pas exagérer que de porter à cinq ou six millions le nombre d'alouettes que l'homme détruit chaque année.

**Captivité.** — Leur chant agréable, la facilité avec laquelle elles s'appriivoisent, font des alouettes des champs des oiseaux d'appartement fort estimés. Si on leur donne une cage convenable, on peut les conserver trois, quatre ans et même plus. Lorsqu'on les a prises très-jeunes, elles s'appriivoisent parfaitement, et peuvent même apprendre à répéter certains airs. Celles même que l'on prend déjà adultes dépouillent bientôt leur timidité, s'habituent à leur maître au bout de quelques semaines, et lui témoignent un grand attachement.

### 3° Les *Certhilaudées* — *Certhilaudæ*.

*Die Stelzenlerchen.*

En Afrique vivent plusieurs espèces d'alaudidés, qui forment une troisième tribu.

**Caractères.** — Ces espèces sont caractérisées par un corps allongé, une tête petite, un bec très-long, dont l'extrémité de la mandibule supérieure présente un léger crochet qui débordé la mandibule inférieure; des ailes relativement courtes; une queue longue, échancrée; des pattes très-hautes; des doigts et des ongles courts et moyennement longs.

### LES MACRONYX — *MACRONYX*.

*Die Sporenlerchen.*

**Caractères.** — Le Vaillant, le premier, nous a fait connaître les macronyx, qu'il nommait *alouettes éperonnées*. Ils ont le bec assez court, fort, droit; les pattes hautes, les doigts longs, le plumage assez varié; ils ont, comme caractère saillant, l'ongle du pouce plus ou moins recourbé, et plus long que le doigt; aussi, certains naturalistes ont-ils voulu placer ce genre dans la famille des pipits (*Anthus*).

(1) A. Husson, *les Consommations de Paris*. Paris, 1856, p. 245.

### LE MACRONYX DU CAP — *MACRONYX CAPENSIS*.

*Die Wachtlerche.*

**Caractères.** — Le Vaillant a donné à cette espèce le nom de *sentinelle*, parce qu'à l'approche de l'homme elle fait entendre un cri qui ressemble d'une manière frappante au « qui vive » d'une sentinelle. C'est une des plus belles espèces d'alaudidées (fig. 74). Elle a les plumes du dos d'un gris cendré foncé, bordées d'un liséré clair, les pennes caudales externes d'un gris blanc sur la moitié de leurs barbes internes, le ventre d'un roux de rouille assez uniforme, la gorge entourée d'une bande noire, un sourcil orange clair, l'iris brun rougeâtre, le bec gris-brun, les pattes jaunâtres. La femelle a un ergot moins prononcé, et des couleurs plus ternes. Cet oiseau a 29 cent. de long; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 8.

**Distribution géographique.** — D'après Le Vaillant, auquel nous devons tout ce que nous savons sur cet oiseau, la sentinelle habite tout le sud de l'Afrique; elle est commune sur la côte sud-est, depuis le Cap jusque dans la Cafrerie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle vit dans les plaines couvertes d'herbes et au voisinage des cours d'eau. Son nid, qu'elle établit dans des buissons, est fait de petites racines. Il renferme trois ou quatre œufs bleuâtres, couverts de petites taches d'un brun rougeâtre, surtout vers le gros bout.

**Chasse.** — Les colons européens estiment beaucoup la chair de la sentinelle et la chassent avec ardeur.

### LES SIRLIS — *CERTHILAUDÆ*.

*Die Laufferchen.*

**Caractères.** — Les sirlis, vulgairement *alouettes coursières*, font en quelque sorte, par leurs habitudes, la transition des alouettes aux tachydromes. Ils ont le corps ramassé; le bec très-long, faible, recourbé; le tarse deux fois aussi long que le doigt du milieu, l'ongle compris; la queue longue, tronquée à angle assez droit; les ailes courtes, les deuxième, troisième, quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues.

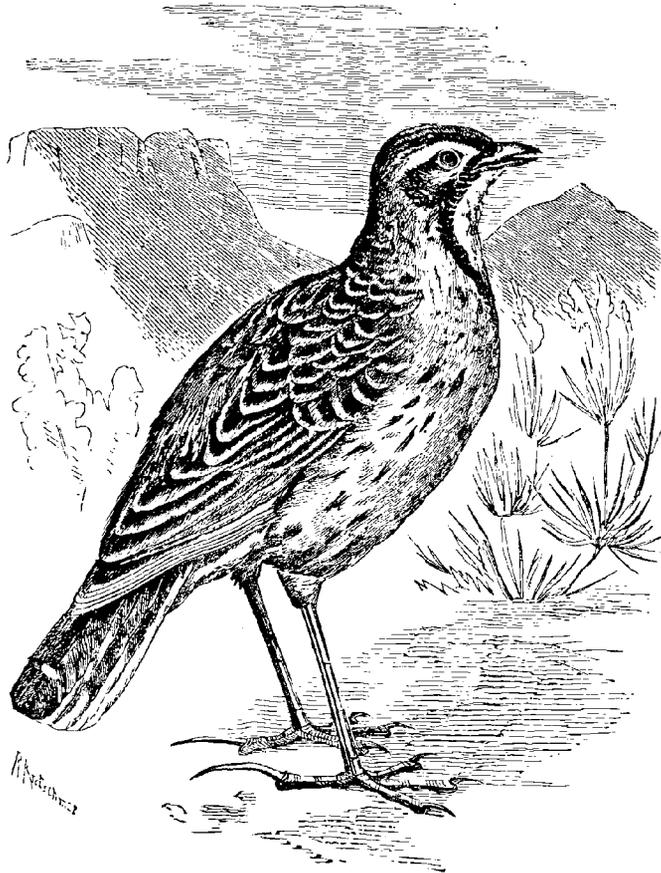


Fig. 74. Le Maconyx du Cap.

**LE SIRLI DES DÉSERTS — *CERTHILAUDA DESERTORUM*.**

*Die Wüstenlauflerche.*

**Caractères.** — Le sirli des déserts a la tête et la nuque gris-isabelle; le dos et les tectrices supérieures de l'aile d'un gris jaunâtre; le ventre blanc, avec quelques taches d'un brun noir. Au-dessous et en arrière de l'œil est une tache gris foncé. Les rémiges primaires sont blanches à la base, noires à la pointe; les rémiges secondaires sont blanches, avec une bande noire en leur milieu. Les sus-caudales moyennes sont d'un gris isabelle, à tiges noires; les externes sont noires, à barbes externes blanches; les autres sont noires, bordées de jaune; l'iris est brun clair; le bec et les pattes sont couleur de corne claire. Les jeunes ont le dos gris de cendre. Le mâle adulte a 22 cent. de long; l'aile pliée mesure 12 cent., la queue un peu plus de 8. La

femelle ne diffère du mâle que par une taille un peu plus petite.

**Distribution géographique.** — D'après mes observations, cette espèce n'est pas rare dans tout le désert nord-est de l'Afrique; jamais, cependant, je ne l'ai vue dans les steppes. Je l'ai rencontrée très-fréquemment entre Suez et le Caire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est généralement par petites familles de quatre à six individus, au plus, que vit le sirli des déserts; jamais je n'ai vu ni de grandes bandes, ni de couples isolés. Ceux-ci habitent les uns près des autres, et paraissent vivre ensemble en parfaite intelligence.

Par ses mœurs et ses habitudes, le sirli des déserts forme la transition, comme nous l'avons dit plus haut, entre les alouettes et les tachydromes. Il court très-rapidement, mais plutôt à la manière d'un bécasseau, et presque comme le courvite isabelle, qu'à la façon d'une alouette.

Il vole facilement, plane, s'élève souvent verticalement dans l'air, mais très-rapidement, et non lentement comme la plupart des alaudidés. Il plane un instant, puis, rabattant ses ailes, il se laisse tomber à terre, et répète ce manège plusieurs fois de suite. Je crois que le mâle est seul à l'exécuter; il me semble que c'est pour lui une *fantasia* qu'il exécute en faveur de sa femelle. Les divers couples demeurent fidèlement les uns près des autres, courent en communauté, s'envolent presque tous ensemble. La volonté de l'un semble faire loi pour les autres.

Les sirlis des déserts ne craignent pas l'homme. Ils s'approchent des campements avec autant de

confiance que le cochevis huppé sur toute la routè que suivent les caravanes entre le Caire et Suez. Souvent j'en ai vu dans l'intérieur des habitations. Le chasseur peut les approcher facilement, mais lorsqu'ils ont été tirés, ils ne tardent pas à devenir méfiants.

Dans l'estomac des individus que je tuai, je ne trouvai que des insectes; je ne veux cependant pas en induire qu'ils ne mangent pas de graines. Leur chant est assez perçant, et consiste en une sorte de gazouillement.

Je n'ai jamais trouvé le nid de cet oiseau; probablement, il ressemble à celui des autres alaudidés.

## LES CORACIROSTRES — CORACIROSTRES.

*Die Rabenvögel.*

Les coraciostres reproduisent jusqu'à un certain point la forme, les particularités de structure des passereaux ; aussi, les regarde-t-on généralement comme formant un simple sous-ordre. Pour moi, j'en fais un ordre distinct, parce qu'ils représentent un type bien indépendant.

**Caractères.** — Les oiseaux composant cet ordre ont une taille qui varie entre celle du corbeau et celle du pinson. Le corps a chez tous une conformation assez identique. Ils ont le tronc allongé, sans être mince ; la tête grande, le cou court, les ailes assez longues pointues ou arrondies ; la queue composée de douze pennes, tantôt courte et tronquée à angle droit ou légèrement arrondie, tantôt large et fortement tronquée ; les pattes vigoureuses, ni longues ni courtes ; les tarses couverts d'écaillés tubulées ; les doigts courts, à ongles assez vigoureux. Le bec de longueur variable, mais rarement plus long que la tête, assez droit, conique, à arête souvent convexe, à pointe recourbée, mais non échoque. Les plumes sont petites, roides, serrées ; dans quelques espèces, elles sont très-longues et très-décomposées. Leur couleur varie beaucoup ; le noir domine, puis viennent le jaune et le blanc, plus rarement le vert, le brun, le rouge, etc. Souvent, les plumes ont un éclat métallique des plus prononcés.

Les organes internes ont la plus grande ressemblance avec ceux des passereaux. Les os sont forts ; beaucoup renferment des cellules aériennes. La colonne vertébrale est formée de 12 vertèbres cervicales, 8 dorsales, 10 à 11 lombo-sacrées et 7 à 8 coccygiennes. Le larynx inférieur est pourvu de muscles. L'œsophage ne présente pas de jabot ; le ventricule succenturié est court, à parois minces, très-glanduleuses ; l'estomac est moins musculéux que chez les passereaux. Les organes des sens sont très-développés, et le cerveau est volumineux.

**Distribution géographique.** — Les coraciostres habitent sous toutes les latitudes. La plupart des espèces ont une aire de dispersion très-étendue, tandis que quelques-unes n'habitent que des localités très-restreintes. Le Sud est plus riche en espèces que le Nord, mais celles-ci sont répandues sur une plus grande surface.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est surtout au milieu des forêts que vivent les coraciostres ; on en trouve cependant sur les côtes de la mer, dans les steppes, dans le désert, dans les hautes montagnes, jusqu'à la limite des neiges éternelles ; d'autres habitent même les villes et les villages.

Les coraciostres sont admirablement doués aussi bien sous le rapport physique que sous le rapport intellectuel. Ils volent facilement et rapidement ; ils marchent bien ; ils se meuvent avec autant d'aisance à terre que parmi les branches des arbres ; leur voix est riche ; leurs sens sont également développés ; leur intelligence est aussi grande que celle de n'importe quel autre oiseau. Quelques espèces surtout paraissent être favorisées et réunir en elles les qualités des perroquets et des faucons.

On conçoit que les coraciostres présentent de grandes différences sous le rapport du genre de vie, du régime, de la reproduction. Il est donc difficile d'indiquer ici des traits généraux, car tout paraît possible de leur part.

Les petites espèces rappellent les pinsons et les bruants par leur manière d'être ; les grandes espèces présentent au contraire de nombreuses particularités. Elles sont carnassières, au moins en partie ; elles savent profiter de leurs avantages, et unissent dans leurs chasses la force et l'agilité à la ruse et au courage. On peut dire des grandes espèces que ce sont de hardis voleurs, se plaisant à dérober des objets qui ne leur sont d'aucune utilité, et pouvant ainsi causer des dégâts considérables. Tout leur est bon, et ils ne manquent pas de moyens pour se procurer ce qui leur fait envie. Ils trouvent partout leur nécessaire, car ils savent mettre tout à profit. Souvent, ils ne quittent un pays qu'après l'avoir dévasté. Tels et tels coraciostres sont voyageurs, migrants, sédentaires, suivant les localités, les saisons, les circonstances.

Ils vivent généralement en troupes, mais aucun ne sacrifie complètement son indépendance à la communauté. Ils se défendent mutuellement en cas de danger. Le mâle et la femelle sont très-attachés l'un à l'autre ; les parents témoignent à leurs petits la plus vive tendresse ; mais chacun a surtout en vue son propre intérêt. Leurs

sociétés résultent, semble-t-il, de ce qu'ils paraissent avoir conscience des avantages que la communauté donne à chacun en particulier; ils créent des alliances offensives et défensives, des moyens de se procurer certaines jouissances. Quelques espèces ont de véritables assemblées, dans des lieux et à des heures déterminés, et où chacun communique aux autres les événements de la journée. Les vieux, dont l'expérience a développé la circonspection, trouvent dans les jeunes des élèves zélés, et ainsi tous développent rapidement leurs facultés intellectuelles. Parmi eux ou parmi d'autres espèces, ceux qui doivent avoir le plus de prudence sont reconnus pour chefs, et ainsi les plus avisés deviennent les guides de toute la société.

Leur mode de reproduction varie beaucoup. Les uns nichent dans des trous, les autres à découvert; les nids des uns sont grossièrement construits, ceux des autres sont artistement tissés. La recherche d'un lieu convenable pour nicher ne vient pas rompre les sociétés. Plusieurs espèces, durant la reproduction, forment même des colonies. Dans le principe, il y a bien des disputes pour savoir qui aura la meilleure place, les matériaux les plus convenables: l'un s'en empare brutalement par la force, l'autre les dérobe adroitement par ruse; mais une fois la construction achevée, la paix renait. Le nid varie beaucoup suivant les endroits, suivant l'habileté ou le caprice de l'oiseau. Le nombre des œufs d'une couvée est de quatre à huit.

Le père et la mère couvent alternativement, et témoignent à leurs petits une vive tendresse. Même pendant la saison des amours, les mâles s'arrachent quelque temps à leurs devoirs conjugaux pour conférer entre eux, jouir des avantages de la vie en commun. Les parents conduisent leurs petits, les nourrissent, les soignent, les protègent, et cela d'autant plus longtemps, que, d'ordinaire, ils n'ont qu'une couvée par an.

Les coraciostres sont généralement des animaux utiles. Les petites espèces détruisent des insectes nuisibles, les vers, les limaces, et ne saccagent qu'exceptionnellement les produits de l'agriculture. Les grandes espèces sont des oiseaux carnivores, qui s'attaquent même aux mammifères, et souvent à des mammifères utiles. A ce titre, certaines d'entre elles sont à ranger parmi les oiseaux nuisibles, et leur destruction peut en quelque sorte être justifiée.

Les carnassiers et les rapaces ne poursuivent que les petites espèces; les grandes savent éviter leurs attaques ou y répondre, par leur prudence,

leur agilité, leur courage, leur sociabilité. Elles n'ont d'ennemis sérieux que les petits parasites.

**Captivité.** — Toutes les espèces de cet ordre supportent facilement la captivité: elles s'habituent rapidement à leur nouvelle condition, au régime auquel on les soumet, et ne tardent pas à s'attacher à leur maître. Après les perroquets, certains coraciostres sont les seuls oiseaux capables d'apprendre à parler; quelques-uns arrivent même, non-seulement à répéter des mots, mais à en comprendre le sens et à les employer à propos. On peut les dresser à faire des tours de toute sorte.

**Usages et produits.** — Plusieurs coraciostres, après leur mort, ont leur emploi. La chair des petites espèces est assez délicate et entre dans l'alimentation de l'homme; les plumes des autres servent dans les arts.

**Classification.** — Si, avec Reichenbach, nous rangeons les amphiboles parmi les coraciostres, nous trouvons dans cet ordre quatre sous-divisions ou sous-ordres. Chacun de ceux-ci présente des particularités d'organisation, de mœurs, d'habitudes; trois d'entre eux, cependant, ont autant de rapports les uns avec les autres que les diverses familles de perroquets en présentent entre elles. Il est difficile de décider auquel nous devons donner la première place, chacun renfermant des oiseaux admirablement doués. Si je range en tête de l'ordre les *sturniformes*, c'est que ceux-ci surpassent par leur chant les autres coraciostres, et peuvent ainsi être regardés comme reliant ces oiseaux aux passereaux. Après eux viendront les *paradisiers*, puis les *coraces*, et enfin les *amphiboles*, que nous rangeons les derniers, comme étant ceux dont la place, dans cet ordre, est la moins bien déterminée.

## 1° LES STURNIFORMES — STURNI.

*Die Staurvögel.*

**Caractères.** — Les sturniformes sont des coraciostres de petite ou de moyenne taille. Ils sont bien conformés, et admirablement doués; ils présentent beaucoup de points de ressemblance avec les corbeaux d'un côté, les grives et même les pinsons d'un autre. Ils ont le corps allongé; les ailes de longueur moyenne; la queue le plus généralement courte et exceptionnellement longue; les pattes moyennes; le bec relativement faible, allongé, conique. Leurs plumes sont petites, dures, serrées, de couleurs variables, souvent très-brillantes.

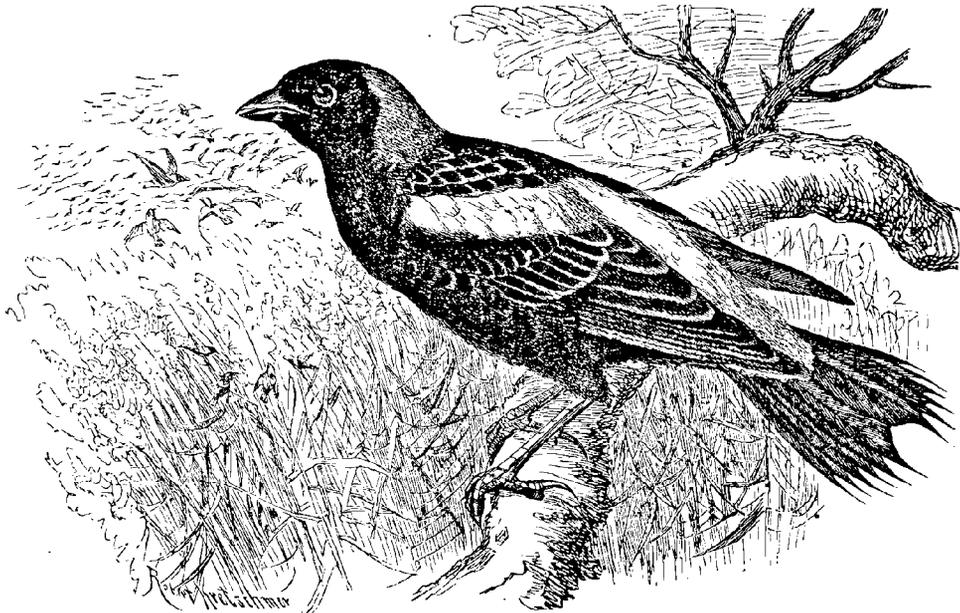


Fig. 75. Le Dolichonyx Oryzivore.

**Distribution géographique.** — La Nouvelle-Hollande exceptée, les sturniformes habitent toutes les parties du monde, mais chaque continent possède ses familles propres. L'Amérique est la plus riche en espèces, la plus pauvre est l'Asie, avec la grande presqu'île européenne. La plupart des espèces sont très-répandues, et ont un habitat extrêmement varié.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous étudierons les mœurs de ces oiseaux en faisant l'histoire particulière de chaque espèce; pour le moment, nous nous contenterons de dire que les sturniformes sont de tous les coraciostres non-seulement les mieux doués sous le rapport de la voix, mais encore ceux qui déploient le plus d'art dans la construction de leurs nids.

## LES ICTÉRIDÉS — ICTERI.

### *Die Staarlinge.*

**Caractères.** — La première famille, celle des ictéridés, renferme des oiseaux dont la taille varie entre celle de la corneille et celle du moineau. Les ictéridés ont le corps allongé, mais épais; le bec conique, droit, arrondi, robuste à la base, non échancré, à arête s'avancant sur le front en forme d'écusson; les ailes moyennes, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue médiocre, arrondie ou échancrée, recouverte par les ailes dans la plus grande moitié de son étendue; les tarses et les ongles robustes; un plumage mou et brillant, dont le noir, le jaune et le rouge sont les couleurs dominantes. Chez quelques espèces, la tête est surmontée d'une huppe; d'autres ont les joues nues.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les ic-

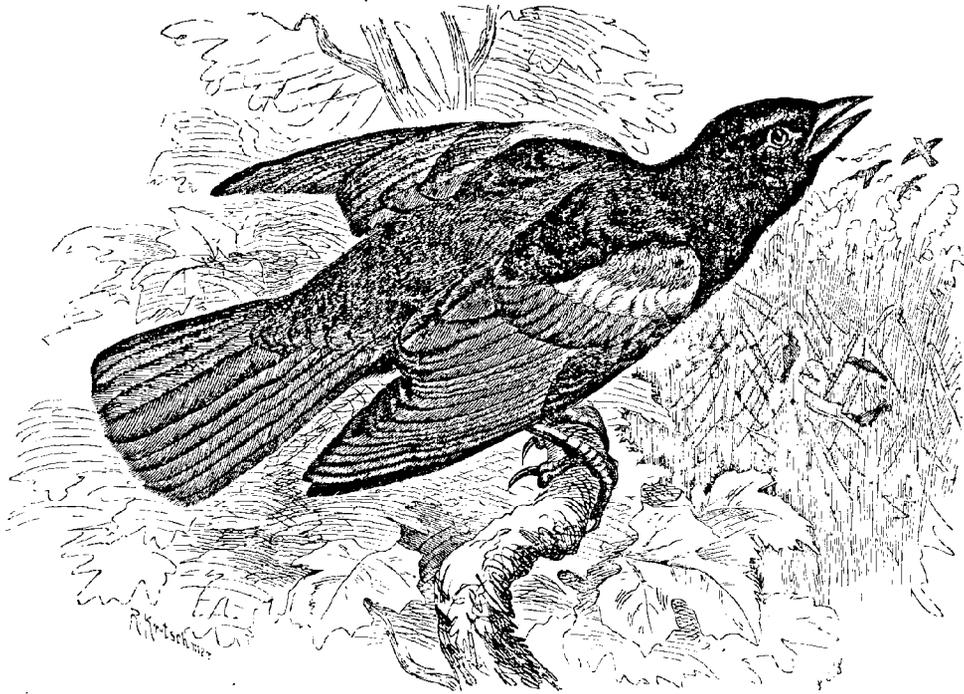
téridés sont des oiseaux sociables, gais, actifs, chanteurs. Ils habitent les forêts, se nourrissent de petits annelés, de crustacés, de mollusques, de fruits et de graines; ils sont donc à la fois utiles et nuisibles. Leurs nids sont artistement construits.

Cette famille peut se subdiviser en plusieurs groupes.

### 1° *Les Agélaiés — Agelai.*

#### *Die Haufenvögel.*

**Caractères.** — Le premier groupe, celui des agélaiés, renferme les oiseaux les plus petits de la famille. Leur bec a l'arête droite, les bords des mandibules fléchis en dedans, les commissures



Corbeil, Créte Filis, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit

Fig. 76. Le Troupiale à épaulettes rouges.

anguleuses; leur pouce est armé d'un ongle recourbé. Les jeunes ont un plumage qui diffère beaucoup de celui des adultes, et ressemble à celui de quelques embérizidés.

### LES DOLICHONYX — *DOLICHONYX*.

*Die Reiskresser, The Rice Trooptials.*

L'oiseau sur lequel est fondé ce genre est à moitié passereau, à moitié ictéridé. Tant qu'on n'a pas eu occasion de l'observer en vie, on ne sait trop à quel ordre le rapporter; aussi n'est il pas étonnant que certains naturalistes l'aient rangé parmi les embérizidés. Pour moi, il est bien plutôt voisin des plocéidés.

**Caractères.** — Les dolichonyx, ou *mangeurs de riz*, sont caractérisés par un bec de longueur moyenne, fort, conique, comprimé latéralement, à mandibule supérieure plus étroite que l'inférieure, et à bords fléchis en dedans, comme chez les bruants. Ils ont le corps ramassé; la tête grosse; les ailes de longueur moyenne, la deuxième penne étant la plus longue; la queue médiocre, à pennes très-pointues; les tarses assez longs et forts; le plumage serré et brillant.

BREM.

### LE DOLICHONYX ORYZIVORE — *DOLICHONYX ORYZIVORUS*.

*Der Paperling, The Bob-o-link ou Rice Trooptial.*

**Caractères.** — Cet oiseau (*fig. 75*), que l'on connaît dans le commerce sous les noms de *babillard* ou *boblink*, a 19 cent. de long, et 30 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 10 cent., et sa queue 7. Son plumage varie beaucoup suivant le sexe et la saison. Au moment des amours, le mâle a la partie antérieure et supérieure de la tête, la face inférieure du corps et la queue noires; l'épaule et le croupion blancs, à reflets jaunes, les rémiges et les couvertures supérieures de l'aile noires, bordées de jaune; l'iris brun, la mandibule supérieure d'un brun foncé, l'inférieure d'un gris bleuâtre, les pattes d'un bleu clair.

La femelle, un peu plus petite que le mâle, a le dos brun jaunâtre clair, les tiges des plumes étant foncées; le ventre d'un jaune gris clair; les flancs rayés de noir; les lorums bruns; une ligne sus-oculaire jaune; les pennes des ailes et de la queue plus claires que chez le mâle. Celui-ci, en hiver, a à peu près le même plumage que la femelle. Les jeunes ont des couleurs plus ternes, et tirant beaucoup plus sur le gris.

III — 244

**Distribution géographique.** — Le dolichonyx oryzivore arrive tous les étés dans l'Amérique du Nord, d'où il repart, en hiver, pour se rendre dans l'Amérique centrale, dans les Antilles, et peut-être dans la partie nord de l'Amérique du Sud. Il ne paraît pas cependant s'avancer jusqu'au Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans l'état de New-York, on voit, au commencement de mai, arriver des bandes de dolichonyx, qui ne tardent pas à couvrir littéralement tout le pays. Il est impossible, d'après Audubon, de trouver un champ qui ne soit habité par ces oiseaux; aussi, les cultivateurs les détestent-ils; mais pour celui qui n'a pas contre eux de motifs de haine, les dolichonyx offrent plusieurs particularités intéressantes à observer. Ils sont très-sociables, même à l'époque des amours. Les couples nichent dans le voisinage les uns des autres. Le nid est établi sur le sol, au milieu des tiges de céréales. Pendant que les femelles pondent et couvent, les mâles errent au milieu des moissons. L'un ou l'autre s'élève-t-il dans les airs en chantant, les autres lui répondent, et bientôt on voit toute la bande l'imiter, monter, descendre en faisant entendre la même chanson. C'est avec juste raison que les Américains vantent le chant du dolichonyx oryzivore. Ce chant est très-varié; les notes en sont si précipitées, si mêlées, que souvent on croirait entendre une demi-douzaine d'oiseaux, alors qu'il n'y en a qu'un qui donne de la voix. Wilson dit qu'on peut s'en faire une idée en frappant rapidement et au hasard sur un piano.

Le dolichonyx oryzivore est un oiseau très-vif dans tous ses mouvements. A terre, il glisse plutôt qu'il ne saute; il vole facilement et rapidement; il grimpe, comme une rousserolle, après les tiges des céréales.

A la fin de mai, on trouve dans le nid de cet oiseau quatre à six œufs, blanchâtres, couverts de points serrés d'un bleu foncé et semés irrégulièrement de points noirâtres. Chaque couple ne niche qu'une fois dans l'année, si on ne lui enlève pas ses œufs. Les petits sont nourris d'insectes. Ils croissent très-rapidement, quittent le nid et se réunissent à leurs semblables pour former de grandes bandes. A ce moment, le dolichonyx se montre sous un autre aspect. Il ne chante plus; le mâle perd son beau plumage; les couples ont abandonné leur cantonnement et errent dans la contrée. C'est l'époque des dévastations. Les dolichonyx volent de champ en champ, s'y abattent en quantités innombrables,

mangent les graines encore succulentes des céréales aussi bien que celles qui sont déjà mûres, et produisent ainsi de très-grands dégâts. Les cultivateurs leur font une guerre sans trêve ni pitié; ils en tuent par milliers, mais en vain; la dévastation continue son train. Chassés d'un champ, ces oiseaux s'abattent sur un autre. Une fois les contrées du nord pillées, ils vont dans le sud continuer leurs ravages. Et ainsi, pendant des semaines, passant le jour dans la campagne et dormant la nuit dans les forêts de roseaux.

Malgré les dégâts que cause le dolichonyx oryzivore, on peut se demander s'il n'est pas plus utile que nuisible. Jusqu'à l'époque de la maturité des moissons, il détruit des insectes, ce qui devrait le faire ménager, au moins jusqu'à l'époque où il commence ses pillages:

**Captivité.** — La haine vouée par les cultivateurs à cet oiseau est peut-être le motif qui fait qu'on le voit très-rarement en cage. Ce n'est que dans ces dernières années que l'on en a apporté de vivants en Europe, et maintenant on en trouve dans les jardins zoologiques et chez tous les marchands. Je puis le recommander aux amateurs comme un excellent oiseau d'appartement. Il chante avec ardeur, sauf à l'époque de la mue; il est toujours vif, toujours gai, et fait l'ornement d'une grande volière.

## LES TROUPIALES — *AGELAIUS*.

*Die Sumpftropiale.*

**Caractères.** — Les troupiales ont le bec en cône allongé, un peu comprimé latéralement, très-acuminé, à arête se prolongeant en pointe sur le front; le corps épais; les ailes de longueur moyenne, les deuxième et troisième plumes étant les plus longues; la queue assez longue et arrondie; le plumage mou et brillant.

### LE TROUPIALE A ÉPAULETTES ROUGES — *AGELAIUS PHOENICEUS*.

*Der Rothflügel.*

**Caractères.** — Le troupiale à épaulettes rouges (*fig. 76*) est presque aussi commun que le dolichonyx oryzivore. Le mâle, au temps des amours, est noir foncé, avec les épaulettes d'un beau rouge écarlate. L'œil est brun foncé, le bec et les pattes sont d'un noir bleuâtre. L'oiseau a 26 cent. de long, et 37 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 9.

La femelle a le dos brun noirâtre, le ventre brun grisâtre; les plumes étant bordées de gris

jaunâtre; la gorge et les joues sont d'un gris fauve clair, avec des taches longitudinales foncées.

**Distribution géographique.** — Le troupiale à épaulettes rouges est commun dans toute l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses habitudes rappellent beaucoup celles du dolichonyx. Chaque été, il vient se reproduire dans les États du Nord; il ne fait qu'un séjour temporaire dans ceux du Sud.

Audubon donne sur les habitudes de ces oiseaux des détails intéressants, que nous lui emprunterons en partie.

Au commencement du printemps, les troupiales à épaulettes rouges quittent les États du Sud, où ils avaient passé l'hiver, et se dirigent vers le Nord en bandes plus ou moins nombreuses. Les mâles ouvrent la marche en chantant, comme pour inviter les femelles à les suivre. Ils s'arrêtent de temps à autre sur les arbres qu'ils rencontrent, écartent la queue, lissent leur plumage et font entendre leur voix claire et sonore, surtout le matin, avant de quitter l'endroit où ils ont passé la nuit, car ils ne voyagent que de jour.

Dès que les femelles sont arrivées, les parades ont lieu. Plusieurs mâles poursuivent une femelle, jusqu'à ce que l'un d'eux la possède, et se mette avec elle à construire son nid. Chaque couple s'isole et cherche un endroit convenable, au bord d'un étang, ou dans une prairie marécageuse. Un petit buisson, un fourré d'herbes ou de roseaux sont des conditions suffisantes pour l'établissement du nid, qui consiste en un amas de roseaux secs à l'extérieur, l'intérieur étant tapissé de brins déliés d'herbes et de crins. Chaque nid contient de quatre à six œufs d'un brun clair, couverts de taches foncées et éparses. « A ce moment, dit Audubon, on peut être témoin de la fidélité, de tout le courage du mâle. Il veille consciencieusement sur sa compagne. Quelqu'un s'approche-t-il du nid, il le repousse par des cris de détresse et de menace; souvent, il arrive jusque près de l'homme, qui, volontairement ou non, vient apporter le trouble; ou bien il se perche sur une branche, au-dessus du nid, et pousse des cris si plaintifs, qu'il faut un cœur de pierre pour alarmer plus longtemps ces pauvres oiseaux. »

Lorsque les petits sont devenus grands, ils se réunissent avec leurs semblables à plusieurs milliers, et errent de côté et d'autre, pendant que les parents élèvent une seconde couvée. Les

premiers petits prennent leur essor à la fin de juin; ceux de la seconde couvée, au commencement d'août. Au moment où les moissons sont à peu près mûres, les troupiales s'abattent en masses dans les champs. L'homme fait son possible pour les en éloigner, mais leur grand nombre rend vains tous ses efforts. Quand les grains sont tout à fait mûrs, les pillards quittent les champs, se réunissent dans les prairies et au bord des cours d'eaux, se mêlent aux grives, aux dolichonyx, et forment des vols tellement nombreux qu'ils obscurcissent le ciel. On ne peut se faire une idée de la quantité que l'on en détruit. Audubon assure qu'on en a une fois abattu cinquante d'un coup de fusil, et il dit en avoir tué lui-même plusieurs centaines dans une seule après-midi; et cependant, les bandes ne paraissent pas diminuer en nombre. Comme les étourneaux, ces troupiales se retirent à la tombée de la nuit dans les fourrés de roseaux, pour y dormir à l'abri des poursuites de leurs ennemis.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les cultivateurs américains n'aient pas beaucoup ce superbe oiseau, et qu'au lieu d'admirer sa beauté, ils lui aient voué une haine mortelle. Et cependant, n'est-il pas d'une utilité qui compense les dégâts qu'il cause? Ce n'est que quand les blés mûrissent qu'il est nuisible; tout le reste de l'année il rend de grands services en détruisant les insectes de toute espèce; on le voit, comme l'étourneau et la corneille, courir derrière la charrue et manger les insectes que le soc a découverts. Mais les Américains ne veulent pas reconnaître ces services.

**Captivité.** — La beauté du plumage du troupiale à épaulettes rouges fait qu'on tient souvent cet oiseau en captivité. Il se contente de peu: on le nourrit facilement avec des graines, et avec la pâtée qu'on donne aux grives. Il chante en cage; il est toujours gai, toujours vif, et vit en bons rapports avec les autres oiseaux, avec ceux du moins qui sont aussi forts que lui. Il anime une volière peuplée de divers oiseaux; il charme à la fois et l'œil et l'oreille; je ne saurais donc trop le recommander aux amateurs.

On a vainement essayé, jusqu'ici, de le faire reproduire en captivité. Il ne faudrait cependant pas encore désespérer. Je ne doute pas que, bien soigné, il ne finisse par nicher en cage, et j'espère pouvoir en fournir bientôt la preuve.

LES MOLOTHRES — *MOLOTHRUS*.*Die Kuhvögel, The Cow Troopials.*

**Caractères.** — Un bec court, conique, très-pointu, à arête droite, à bord buccal fortement rentrant; des ailes assez longues et pointues, dont les trois premières rémiges ont une égale étendue; une queue de longueur moyenne, tronquée à angle droit, à pennes s'élargissant un peu vers leur extrémité; des pattes minces, de hauteur moyenne; un plumage mou, bleu d'acier à reflets métalliques chez l'adulte, brun ou brunâtre chez le jeune, tels sont les caractères du genre molothre.

LE MOLOTHRE DES TROUPEAUX — *MOLOTHRUS PECORIS*.*Der Kuhstaar, The Cow Troopial.*

**Caractères.** — Le molothre des troupeaux (fig. 77) est l'espèce la plus connue. Le mâle adulte est un bel oiseau, quoique son plumage soit fort simple. Il a la tête et le cou d'un brun de suie, le reste du corps noir brunâtre, à reflets bleuâtres à la poitrine, bleus et verts au dos. L'iris est brun foncé; le bec et les pattes sont d'un noir brunâtre. L'oiseau a 19 cent. de long, et 32 cent. d'envergure.

La femelle est un peu plus petite que le mâle. Elle est d'un brun de suie assez uniforme, avec le dos un peu plus foncé que le ventre.

**Distribution géographique.** — Le molothre des troupeaux habite une grande partie de l'Amérique du Nord, où il est très-commun, du moins dans certaines contrées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se tient de préférence dans les marais et dans les pâturages, au milieu des bœufs et des chevaux. Il passe la nuit dans les buissons et les roseaux, au bord des fleuves. Il apparaît dans le nord des États-Unis à la fin de mars ou au commencement d'avril, pour le quitter à la fin de septembre.

Les molothres des troupeaux se montrent d'ordinaire en petites bandes; ce n'est que vers le soir qu'ils se réunissent en troupes nombreuses. Leur nourriture est la même que celle de leurs congénères. Ils ont, eux aussi, l'habitude de se poser sur le dos des bêtes à cornes, pour y manger les parasites qui s'y sont fixés.

Mais le molothre présente certaines particularités curieuses, qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence. Il ne construit pas son nid lui-même: comme notre coucou d'Europe, il pond

ses œufs dans le nid des autres oiseaux. Il ne vit même pas par couples. Non-seulement, chaque mâle a plusieurs femelles, mais chaque femelle a aussi plusieurs mâles. Chacun s'accouple avec le premier individu de l'autre sexe qu'il rencontre. Il est probable que le coucou a les mêmes mœurs, mais il est bien plus difficile à observer que ne l'est le molothre des troupeaux. Celui-ci vit en troupes aussi nombreuses au temps des amours qu'à une autre époque, et dans ces troupes tantôt ce sont les mâles, tantôt les femelles qui l'emportent en nombre. « Lorsque une femelle quitte la bande, dit Potter, son départ n'est pas remarqué. Aucun de ses compagnons ne l'accompagne ni ne se montre triste de son absence, aucun cri d'amour ou de tendresse ne salue son retour. Les molothres sont d'ailleurs parfaitement indifférents aux témoignages d'affection; ils vivent dans la plus grande indépendance; chacun fait ce qu'il veut. Lorsque'on les observe pendant la saison des amours, on peut voir une femelle abandonner son compagnon, errer de côté et d'autre, s'arrêter enfin à un endroit d'où elle peut surveiller les actes des autres oiseaux. Un jour, je vis une femelle s'éloigner ainsi, en cherchant; curieux de savoir ce qu'elle allait faire, je montai à cheval et la suivis. De temps en temps je la perdais de vue; cependant elle revenait toujours s'offrir à mes regards. Elle volait vers tous les bouquets d'arbres, les fouillait attentivement, portait surtout ses recherches là où les petits oiseaux ont l'habitude de nicher; à la fin, elle se précipita dans un épais buisson d'aulnes et de ronces, y resta cinq ou six minutes, puis retourna vers ses compagnons. Dans le buisson, je trouvai le nid d'un gorge-jaune (*Sylvia marylandica*), renfermant un œuf de cette espèce, à côté duquel était un œuf de molothre des troupeaux. En volant çà et là, cette femelle se dirigea encore vers un cèdre, disparut à plusieurs reprises au milieu des branches, avant de se décider à s'en éloigner. Là, je trouvai un moineau dans son nid; le molothre y aurait certainement pondu un œuf, si le propriétaire légitime avait été absent. Je crois que le parasite s'introduit quelquefois dans un nid en employant la force, en en déposant violemment les premiers occupants. Au besoin, il emporte par ruse ce qu'il ne peut obtenir de force. La femelle de gorge-jaune arriva pendant que j'étais encore près de son nid. Incontinent elle se sauva, pour revenir bientôt après accompagnée de son mâle. Tous deux gazouillaient avec énergie, comme s'ils parlaient avec animation, et se con-

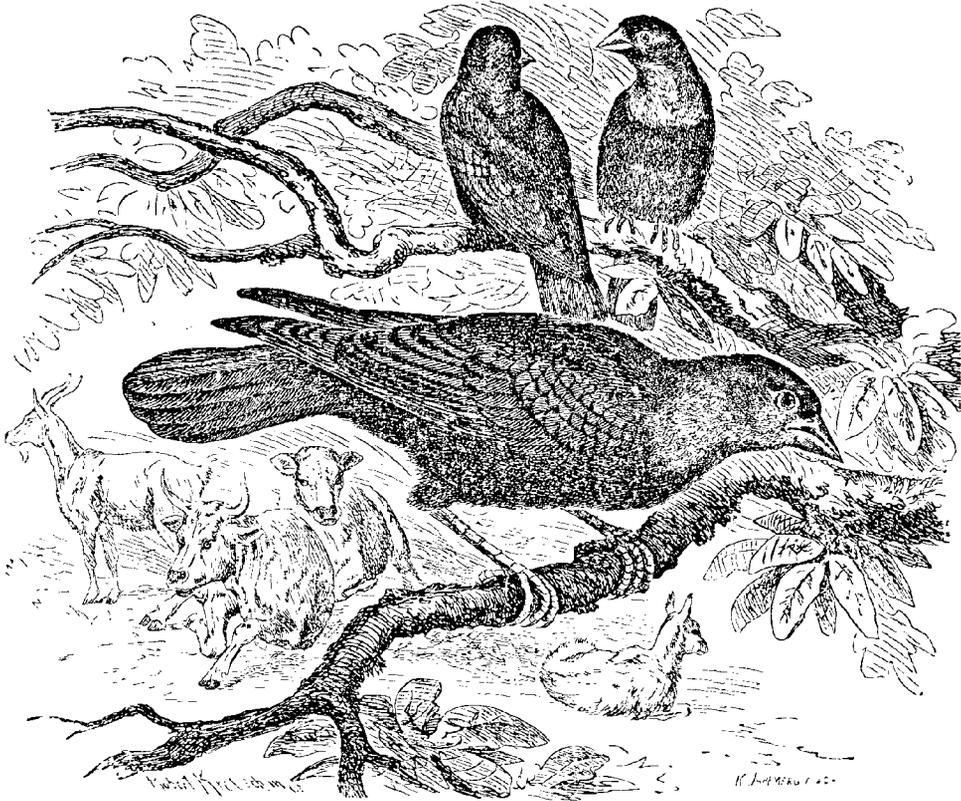


Fig. 77. Le Molothre des troupeaux.

sultaient au sujet de l'insulte qui venait de leur être faite. »

L'œuf du molothre des troupeaux est plus petit qu'on ne pourrait le supposer d'après la taille de l'oiseau. Sa couleur varie peu. Il est d'un gris bleu pâle, semé de taches et de petites raies brunes, surtout vers le gros bout. D'après Audubon, jamais le molothre ne pond plus d'un œuf dans le même nid. Après quatorze jours d'incubation, le jeune éclôt, et toujours, dit-on, avant les autres œufs qui sont dans le nid. Il en résulte que ceux-ci sont négligés par les parents, dont le jeune étranger absorbe tous les soins. Ils se donnent mille peines pour l'élever, lui témoignent beaucoup de tendresse, beaucoup d'attachement ; mais, à peine celui-ci est-il capable de se suffire, qu'il abandonne brutalement ses nourriciers.

Wilson raconte le fait suivant. « En juin, je pris dans un nid un jeune molothre des troupeaux ; je l'emportai à la maison, et le mis dans la même cage qu'un tangara. Celui-ci considéra quelque temps avec curiosité le nouveau venu, qui se mit à crier la faim ; aussitôt le tangara de

l'adopter, de lui donner à manger, de le soigner avec toute la tendresse d'une parfaite nourrice. Trouvait-il trop gros le morceau qu'il allait porter à son protégé, il le cassait, le mâchait un peu pour le ramollir, et lui en mettait les fragments un à un dans le bec. Souvent, il le considérait, l'examinait de tous les côtés, enlevait quelques saletés qui lui souillaient les plumes. Il l'appelait, l'invitait à manger lui-même, cherchait de toute façon à le rendre indépendant. Au moment où j'écris ces lignes, le molothre est âgé de six mois, il a toutes ses plumes et remercie son nourricier en répétant souvent son chant. Ce chant n'est nullement ravissant, mais il est tout particulier : l'oiseau étend les ailes, gonfle son corps en boule, hérissé ses plumes, à l'exemple du dindon, et, comme s'il déployait beaucoup d'efforts, il pousse quelques notes basses et sonores, puis se promène gravement devant le tangara ; celui-ci semble l'écouter avec attention, mais excellent chanteur lui-même, il ne peut trouver à ces sons gutturaux d'autres charmes que l'amour et la reconnaissance qu'ils cherchent à exprimer. »

2° Les Ictériés — *Icteri*.*Die Gilbvögel.*

**Caractères.** — Le deuxième groupe de la famille des ictéridés se distingue de celui des agélaiés en ce que les oiseaux qui en font partie ont une taille plus forte, un bec long, étroit, très-pointu, à arête droite, des ailes de longueur moyenne; une queue longue, des pattes robustes; des doigts assez forts; des ongles fortement recourbés; un plumage mou, de couleur généralement jaune. Les deux sexes portent à peu près le même plumage, et les jeunes n'ont pas de livrée bien tranchée.

**Distribution géographique.** — La plupart des ictériés habitent l'Amérique du Sud, quelques-uns seulement se trouvent dans l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent par petites troupes dans les forêts et les buissons; ils aiment les localités qu'ils habitent, et leurs chants, retentissant dans la forêt, charment l'oreille du braconnier et du chasseur. Ils se nourrissent ordinairement de fruits et d'insectes; dans certaines saisons, de graines. Ils cherchent surtout les vers et les larves qui vivent sur le sol, fouillent le fumier, et cette habitude leur a fait donner par les Brésiliens le nom d'*oiseaux de fumier*.

Ils occupent parmi les sturniformes la place que tiennent les plocéidés parmi les passereaux. Leurs nids très-artistement travaillés, sont suspendus, souvent en grand nombre, à un seul et même arbre.

**Captivité.** — Presque tous les ictériés sont recherchés comme oiseaux d'appartement; ils se recommandent par leur beau plumage, leur vivacité, leurs chants harmonieux.

LES CARROUGES — *ICTERUS*.*Die Gilbvögel.*

**Caractères.** — Les carrouges ont un bec conique, très-épais à la base, à bords droits, à sommet de la mandibule supérieure formant un angle aigu dans les plumes du front; des ailes amples, à troisième et quatrième rémiges les plus longues; une queue arrondie et très-étagée sur les côtés.

LE CARROUGE JAMACAI — *ICTERUS JAMACAI*.*Der Soffre.*

**Caractères.** — Le jamacai, que l'on connaît aussi sous le nom de *soffre*, dans l'Amérique du

Sud, est un des plus beaux oiseaux de cette famille. Il a la tête, la gorge, le dos et la queue noirs, la nuque, la partie postérieure du dos, la poitrine, le ventre d'un jaune orange vif; une partie des pennes postérieures du bras bordées de blanc; les petites couvertures supérieures de l'aile d'un jaune orange; les couvertures inférieures d'un jaune d'œuf; le bec noir, avec une tache gris de plomb à la mandibule inférieure; les pattes couleur de chair; l'iris jaune clair; l'œil entouré d'un cercle nu et vert.

La femelle a des couleurs plus claires que le mâle. Les jeunes sont plus ternes; ils ont le bec brun, les pattes d'un brun jaune clair, les plumes des ailes largement bordées de gris. L'oiseau a 27 cent. de long, et 36 cent. d'envergure; l'aile pliée et la queue mesurent 12 cent.

**Distribution géographique.** — Le jamacai est très-commun au Brésil et dans la Guyane.

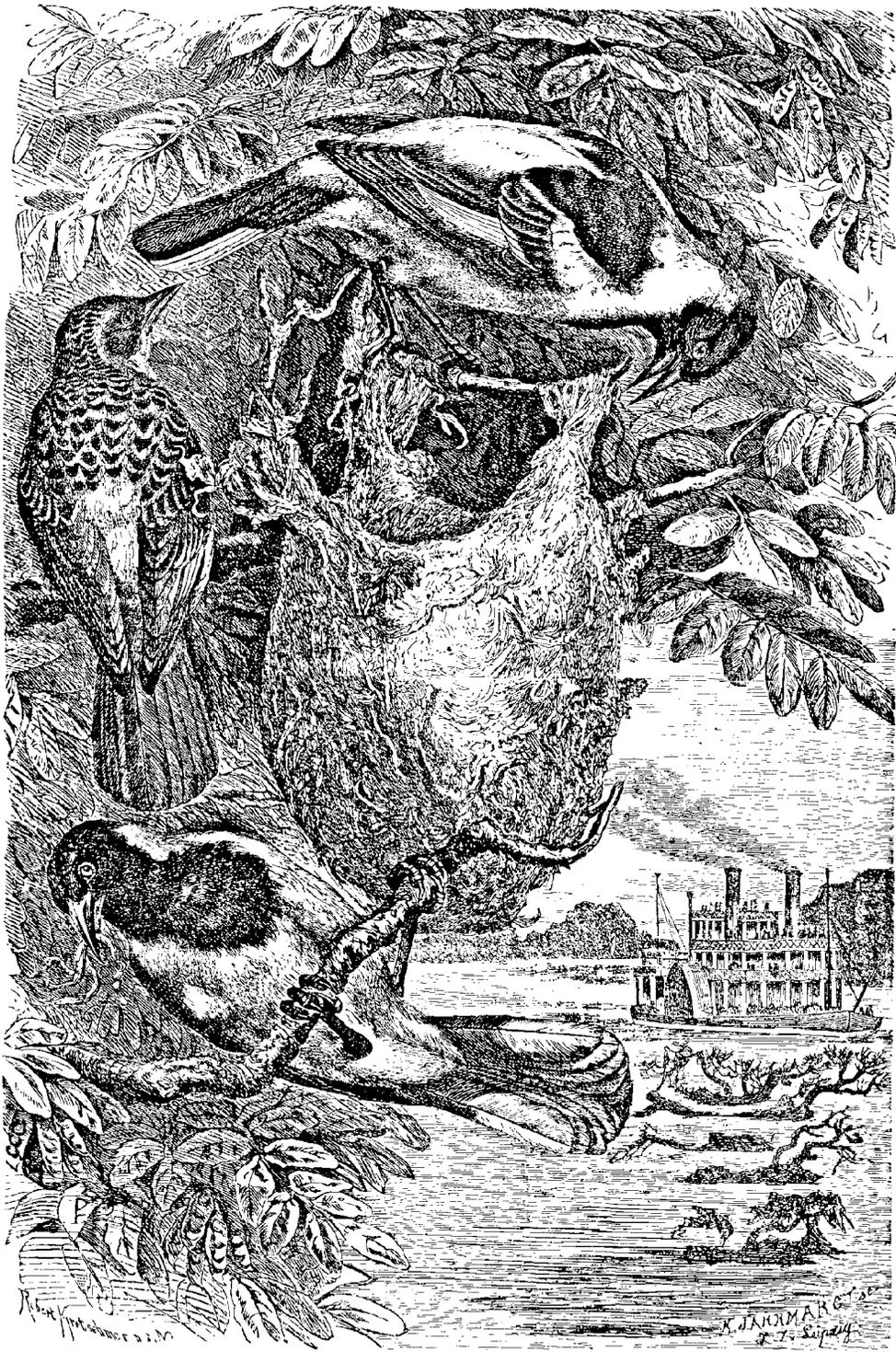
**Mœurs, habitudes et régime.** — Le prince de Wied, Schomburgk, Burmeister et d'autres naturalistes nous ont fait connaître les habitudes du jamacai en liberté. « Cet oiseau, dit le prince de Wied, est un des plus beaux ornements des forêts qu'il habite. Son plumage brille comme une flamme, se détachant sur le feuillage foncé, dans lequel il disparaît dès qu'on l'approche. Ses mœurs sont fort agréables. Il est vif, agile, toujours en mouvement. Sa voix est très-variée; il imite le chant des autres oiseaux, mais en y intercalant des airs qui lui sont particuliers. Il préfère les endroits où des forêts épaisses bordent des lieux découverts. C'est là qu'on le rencontre par paires, au moment des amours, plus tard par petites bandes qui errent de côté et d'autre.

« Dans l'estomac de ceux que je tuai, j'ai trouvé des débris d'insectes; mais le *soffre* pille aussi les arbres fruitiers, surtout les orangers et les bananiers, et cause ainsi certains dégâts. Lorsque les fruits sont mûrs, il s'approche souvent très-près des habitations.

« Un de mes chasseurs trouva un nid de cette espèce. Il était à huit ou neuf pieds du sol, sur une branche horizontale, et était assez semblable à celui de notre loriot. Il en différait toutefois en ce qu'il était entrelacé avec les rameaux de l'arbre, au lieu d'y être suspendu. Il formait une sphère creuse, fermée supérieurement; l'ouverture en était latérale. C'est au milieu de février que ce nid fut trouvé: il était complètement achevé, mais ne renfermait encore aucun œuf. »

Schomburgk nous donne encore d'autres dé-





Paris, J.-B. Baillière et Fils, edit.

LE NELICOURVI BAYA.

Corbeil, Crété fils, imp.

tails : « Les épais buissons qui couvrent les rives du fleuve retentissaient matin et soir des chants harmonieux et plaintifs du soffre ; c'est là le seul endroit qu'il habite. Son nid, en forme de bourse, est composé de chaumes et de brins d'herbes des plus fins ; il est suspendu à un buisson arborescent, sur la lisière de la steppe. »

**Captivité.** — « Cet oiseau est très-recherché dans les colonies à cause de son chant ; les Européens le recherchent également, mais il ne peut supporter longtemps le séjour d'une cage étroite. Tous les soffres apprivoisés que je vis, jouissaient d'une entière liberté et volaient où bon leur semblait. »

Cette dernière assertion n'est pas complètement exacte. On conserve, en petit nombre il est vrai, des jamacais vivants en Europe. J'en ai vu dans les jardins zoologiques de Londres et d'Amsterdam ; j'ai possédé moi-même un mâle, qui vécut plus d'un an en cage, et qui se contentait de la même nourriture que les grives.

Le jamacai a nombre de qualités : la vivacité, la grâce de ses mouvements, la beauté de son plumage, son chant, qu'il ne fait cependant entendre que rarement. Mais il exige une vaste prison, et son caractère fait qu'on ne peut le mettre dans une volière qui renferme déjà d'autres oiseaux. Il attaque ceux qui sont plus faibles que lui, les tue et les mange. Il pille et détruit les nids qui renferment des œufs ou des petits. De plus grands oiseaux même, les étourneaux, les grives, ne sont pas en sûreté avec lui. Il ne souffre pas qu'un autre se perche sur le bâton qu'il occupe, ou s'approche de la mangeoire, sans sa permission. Ce n'est qu'après qu'il est rassasié que les autres captifs peuvent manger. Il semble avoir pour son gardien un certain attachement, sans toutefois lui en donner plus de témoignages qu'aux personnes qu'il voit habituellement ou qui le visitent pour la première fois.

Il fait rarement entendre sa voix en présence des étrangers. Pour qu'il chante, il faut qu'on se cache ; quant à son gardien, il n'en est pas troublé. Toujours est-il que son chant mérite plus d'attention qu'on ne lui en a accordé jusqu'à présent.

### LES BALTIMORES — *HYPHANTES*.

*Die Hangnestler.*

**Caractères.** — Chez les baltimores, le bec, comme chez les troupiales, est droit et se pro-

longe en pointe dans les plumes du front, mais il est bien moins épais à la base et sa forme est polyédrique ; en outre, les ailes sont plus allongées, à deuxième et troisième rectrices les plus longues, et la queue est plus courte, plus ample et presque carrée.

### LE BALTIMORE VULGAIRE — *HYPHANTES* *BALTIMORE.*

*Der Baltimorevogel.*

**Caractères.** — Le baltimore vulgaire (Pl. VI) ressemble beaucoup au troupiale jamacai. Le mâle adulte a la tête, le devant du cou, la nuque, les rémiges, les grandes couvertures supérieures de l'aile, les rectrices médianes noires ; la face inférieure du corps, le bas du dos, les petites couvertures supérieures de l'aile d'un jaune orange brillant ; les plumes de la poitrine et du dos d'un rouge écarlate ; les rectrices latérales noires dans leur moitié supérieure, couleur orange dans leur moitié terminale ; l'œil jaune orange ; le bec et les pattes gris clair. L'oiseau a une longueur de 21 cent. et une envergure de 30 cent. Les jeunes mâles ont des couleurs plus ternes ; chez eux, l'œil est brun clair, et la mandibule supérieure d'un noir brunâtre.

**Distribution géographique.** — Le baltimore vulgaire est répandu dans toute l'Amérique du Nord, jusqu'au 55° de latitude nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Audubon, il est très-commun dans certaines localités, tandis qu'il n'est que de passage dans d'autres. Il habite de préférence le bord des rivières, et recherche surtout les endroits montueux.

Les baltimores arrivent par paires et ne tardent pas à se reproduire. Leur nid est diversement construit et plus ou moins chaudement rembourré, suivant les localités. L'oiseau le suspend à une branche, et le tisse avec beaucoup d'art. Dans les États du sud de l'Amérique du Nord, ce nid est fait exclusivement de mousse d'Espagne, et les parois en sont très-lâches, ce qui permet à l'air de circuler facilement du dehors au dedans, et réciproquement. L'intérieur n'est tapissé par aucune substance chaude ; bien plus, le nid est d'ordinaire exposé au couchant. Dans les États du Nord, le nid est tourné de façon à recevoir les rayons du soleil, et il est tapissé de matériaux les plus fins et les plus chauds. On voit que l'oiseau s'accommode parfaitement au climat.

Il construit son nid, avons-nous dit, comme le loriot. Les substances qu'il emploie sont recueillies sur le sol, et lorsqu'il en a rencontré qui lui

conviennent, il les emporte, les fixe avec son bec et ses pattes à l'extrémité d'une branche, et entrelace le tout avec la plus grande habileté. Au moment de la nidification, le baltimore peut devenir désagréable. Les ménagères ont à veiller sur le lin qu'elles mettent à blanchir ; car l'oiseau emporte tous les fils qu'il peut trouver, pour en tisser son nid.

Ce nid achevé, la femelle y pond quatre ou six œufs, d'un gris pâle, marqués de taches, de points, de lignes foncés. Après quinze jours d'incubation, les jeunes éclosent, et trois semaines après, ils prennent leur essor. Dans les pays du Sud, les parents ont une seconde couvée. Souvent, avant qu'ils s'envolent, on voit les petits se suspendre aux côtés du nid, en sortir, y rentrer, comme les pics. Après qu'ils ont pris leur essor, ils suivent leurs parents pendant une quinzaine de jours, et sont nourris par eux. Dès que les mères et les figes commencent à mûrir, ces oiseaux se mettent à piller les arbres fruitiers, et causent souvent des dégâts assez considérables. Au printemps, par contre, ils se nourrissent presque exclusivement d'insectes, qu'ils chassent avec la plus grande ardeur. Ils commencent leurs migrations de très-bonne heure. Ils voyagent de jour et s'élèvent haut dans l'air, généralement à la suite l'un de l'autre, en poussant de grands cris, et en volant rapidement. Vers le soir, ils s'abattent sur les arbres, y cherchent de quoi apaiser leur faim, y dorment, y déjeunent, puis reprennent leur voyage.

Le baltimore vulgaire est gracieux dans ses mouvements. Il vole droit devant lui et longtemps ; il marche assez habilement sur le sol ; il déploie surtout son adresse au milieu des branches, et rivalise sous ce rapport avec les mélanges.

**Captivité.** — Sa beauté fait qu'on tient souvent le baltimore en cage. On lui donne à manger des raisins secs, des figes, des insectes, et on peut ainsi le conserver plusieurs années. Son chant est peu varié ; il n'a que trois ou quatre notes, au plus huit ou dix, mais toutes pleines, fortes, harmonieuses.

### 3° Les Cassicés — *Cassica*.

*Die Schwarzwögel.*

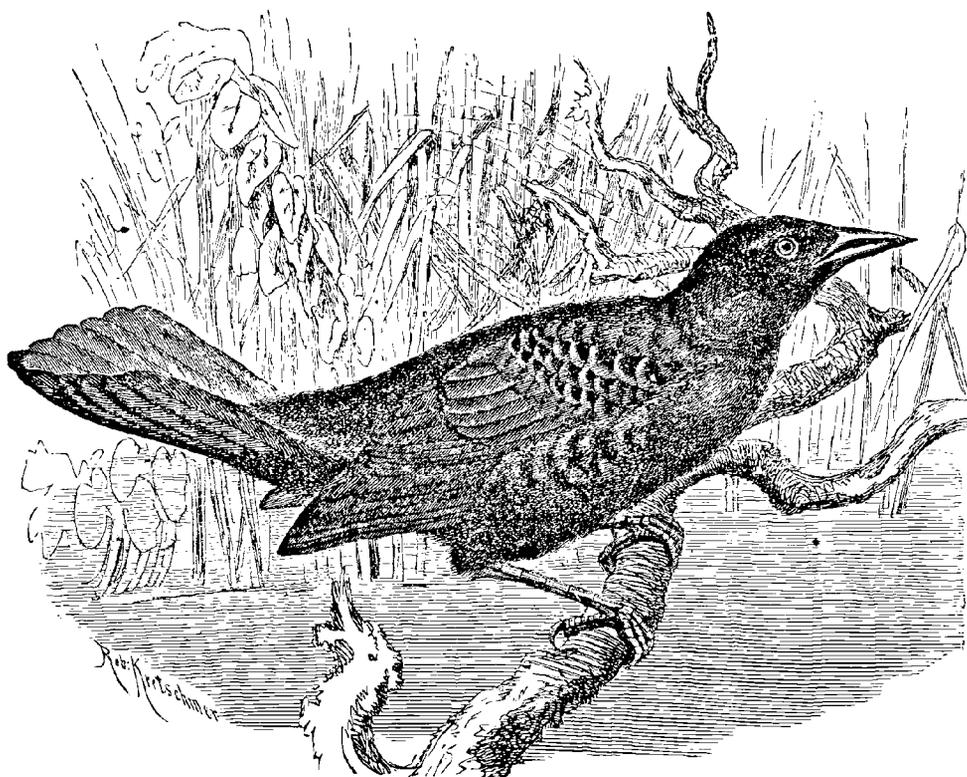
**Caractères.** — Les cassicés, qui forment un troisième groupe dans la famille des ictéridés, sont des oiseaux élancés, à bec long, très-robuste et très-élevé à la base, comprimé légèrement, convexe, à pointe aplatie ; ils ont des

ailes assez allongées et pointues ; une queue ample et large ; des pattes vigoureuses, à doigts longs, armés d'ongles solides ; un plumage serré, luisant, de couleur généralement noire, ordinairement relevée par du jaune. Ces oiseaux sont presque tous de forte taille.

**Distribution géographique.** — Les cassicés sont propres au nouveau continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils représentent, en quelque sorte, en Amérique, nos corbeaux. Ce sont des oiseaux beaux, vifs, agiles, dont les habitudes ont beaucoup de rapports avec celles des espèces du groupe précédent. Ils vivent dans les forêts et sur les arbres. Lors de la maturité des moissons et des fruits, ils s'approchent sans crainte des plantations, et y causent certains dégâts. Dans les forêts, ils chassent les insectes, quelques-uns même les petits mammifères ; ils se nourrissent, en outre, de graines et de fruits. Leur voix n'est pas aussi harmonieuse que celle du troupiale jamacai, mais elle n'est cependant pas dénuée de tout charme, et se fait surtout remarquer par sa grande flexibilité. D'après Schomburgk, les Européens établis dans la Guyane, ont baptisé quelques espèces du nom d'*oiseaux moqueurs* ; car ils imitent non-seulement les chants et les cris de tous les autres oiseaux, mais encore ceux des mammifères. « On ne peut imaginer, dit Schomburgk, d'animal moins tranquille et plus bruyant que ces oiseaux moqueurs. Au milieu du silence général, un seul fait entendre son chant, qui n'a rien de désagréable : tout à coup, un toucan pousse son cri guttural, l'oiseau moqueur devient un toucan ; les pics se font entendre, l'oiseau moqueur devient pic à son tour ; les moutons se mettent à bêler, il leur répond en bêlant. Puis, si tout redevient tranquille, il reprend sa propre chanson, pour répondre, l'instant d'après, au gloussement des dindons ou au caquetage des oies de la ferme voisine. En même temps qu'il imite tous ces sons, l'oiseau prend les postures les plus singulières, il tourne et retourne sa tête, son cou, son corps en entier, et tout cela d'une façon si comique, que souvent je ne pouvais retenir un éclat de rire. »

Les cassicés sont non moins remarquables par l'habileté qu'ils déploient en nichant. Ils forment des colonies, et suspendent à un même arbre leurs nids, dont la forme est celle d'une bourse ; souvent, ils se mêlent à d'autres espèces, qui les quitteront après la saison des amours ; mais comme tous les oiseaux tisseurs, ils utilisent plusieurs années le même nid, en ayant soin de le réparer tous les ans. Ces nids sont en forme de bourses et très-



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 78. Le Quiscale majeur.

fortement dilatés par en bas. Ils sont presque à claire-voie, et l'on peut, au travers des parois, apercevoir l'oiseau qui couve. Leur construction exige beaucoup de temps, de peine et d'adresse.

Quelques espèces ne se servent que de fibres, qu'elles arrachent aux frondes des maximilianées. « L'oiseau, dit Schomburgk, se perche sur la fronde; il en pince l'écorce externe avec son bec, la détache sur une longueur de quelques pouces, saisit l'extrémité libre et s'envole de côté, d'une façon toute particulière, de manière à arracher des fibres d'une étendue de trois ou quatre aunes. » Quelques espèces se servent de longues tiges d'herbes et les agglutinent avec leur salive.

D'après le prince de Wied, ces oiseaux n'ont jamais plus de deux petits par portée.

Outre l'homme, les cassicés n'ont à redouter que les grandes espèces de faucons qui habitent leur patrie; ils savent se défendre contre les oiseaux de proie plus petits. La forme, la disposition du nid met déjà les jeunes à l'abri de bien des dangers qui menacent ceux des autres oiseaux; mais ils ne sont cependant pas complètement assurés contre tous. Ainsi, Schomburgk

BRUNN.

a vu, dans une inondation, une colonie fortement menacée. « De grandes bandes de cassicés, raconte-t-il, entouraient en criant leurs nids; plusieurs avaient déjà été envahis par les flots et emportés. Les uns cherchaient avec anxiété leur nid, leurs œufs, leurs petits; d'autres, non encore atteints par l'eau, continuaient tranquillement à couvrir, à nourrir leurs petits, à travailler à leurs nids, sans se préoccuper des lamentations de leurs compagnons. La vie de ces colonies est bien l'image de la vie de nos grandes villes; comme ici, les oiseaux avaient établi leurs demeures les uns à côté des autres, et aucun cependant ne s'inquiétait des douleurs de ses voisins. »

#### LES CASSIQUES — *CASSICUS*.

*Die Schwarzvögel.*

**Caractères.** — Les espèces de ce genre sont caractérisées par un bec à base très-large, à arête formant en arrière un disque osseux qui entame circulairement les plumes du front. Leurs ailes ont la troisième et la quatrième ré-

III — 242

mige plus longues que les autres; et leur queue est large, étagée chez les uns, tronquée chez les autres.

**LE CASSIQUE HUPPÉ — *CASSICUS CRISTATUS*.**

*Der Japu, die Haubenkassike.*

**Caractères.** — Le cassique huppé, aussi nommé *japu*, a un plumage noir brillant, avec la partie postérieure du dos et le croupion d'un rouge brun foncé. Les rectrices externes sont jaunes, les deux médianes noires; le bec est jaune blanchâtre, l'œil bleu clair; les pattes sont noires. Le mâle a de 42 à 47 cent. de long, et de 64 à 69 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 21 à 22 cent., la queue de 18 à 19. La taille de la femelle est au moins de 8 cent. plus petite que celle du mâle, et son envergure a de 16 à 20 cent. en moins.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est répandue sur une grande étendue de l'Amérique du Sud, mais surtout dans la partie septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le prince de Wied a décrit le cassique huppé avec une telle exactitude, que Schomburgk dit n'avoir rien à y ajouter. Nous le prendrons comme guide dans notre étude.

Le cassique huppé habite les grands bois, et ne s'approche des plantations que quand elles sont contiguës aux forêts. Très-commun dans les lieux couverts d'arbres, il manque complètement dans les endroits qui en sont dépourvus.

C'est un oiseau très-vif, toujours en mouvement; volant d'un arbre fruitier à l'autre, se suspendant à une branche par ses ongles vigoureux, prenant un fruit, l'emportant pour le manger plus loin, et criant sans cesse durant tout ce manège. Il se nourrit d'insectes et de baies. Lorsque les fruits sont mûrs, les iapus s'abattent par grandes bandes dans les plantations, pillent les oranges, les bananes, les limons, et causent des dégâts assez considérables.

Ces oiseaux sont très-sociables. On les trouve, même au temps des amours, réunis par vingt, trente, quarante paires et plus, et leurs nids pendent à toutes les branches d'un même arbre. « Un jour, dit le prince de Wied, au fond d'une vallée romantique, ombragée, entourée de tous côtés de montagnes boisées, je trouvai une colonie extrêmement nombreuse de iapus. Ils animaient tellement toute la forêt, qu'on ne pouvait fixer son attention sur un point. Tout retentissait de leurs cris.

« D'ordinaire, ils ne font entendre qu'un cri d'appel court, rauque; par moments, ils poussent encore d'autres cris: un sifflement perçant, laryngien, ressemblant assez au son d'une flûte, et embrassant une demi-octave. D'autres notes y sont mêlées, et il en résulte un chant fort singulier, mais nullement désagréable.

« Le iapu niche sur des arbres plus ou moins élevés. Son nid, en forme de bourse, a cinq ou six pouces de diamètre, et souvent trois à quatre pieds de long. Il est étroit, arrondi inférieurement, et fixé à un rameau de l'épaisseur du doigt environ. » Son ouverture est supérieure, allongée, nullement couverte. La forme de ce nid, la flexibilité des matériaux qui le composent en font le jouet de la plus légère brise. L'oiseau le tisse et le feutre avec des fibres de *tillandsia* et de *gravatha*, et il en fait un tout si solide qu'on ne peut le déchirer qu'avec la plus grande peine. Au fond de cette longue bourse se trouve un lit de mousse, de feuilles sèches et d'écorce, sur lequel reposent un ou deux œufs. Ceux-ci sont allongés, blancs, marbrés de rouge violet pâle et marqués de points irréguliers d'un violet foncé. D'ordinaire, je n'y trouvai qu'un petit; mais le nombre normal doit être de deux, et d'Azara se trompe en le fixant à trois. Les jeunes ont une voix rauque et perçante. Leur premier plumage ressemble déjà à celui de leurs parents. Souvent on trouve un nid accolé à un autre, c'est-à-dire un nid présentant en son milieu un appendice, également en forme de bourse, et où loge aussi une paire de iapus. Le même arbre porte trente, quarante nids et plus. Ils sont surtout appendus aux branches sèches. Des nids que je trouvai au mois de novembre, les uns étaient vides, les autres renfermaient des œufs ou des petits.

« Le naturaliste, le chasseur ne peuvent voir un plus beau spectacle que celui d'un arbre ainsi chargé de nids, et sur lequel se meuvent en grand nombre ces beaux et grands oiseaux. Les mâles écartent leur superbe queue, ils entr'ouvrent leurs ailes, baissent la tête, gonflent leur jabot, et font alors entendre leur voix singulière. En volant, ils produisent avec leurs ailes un bruit qui s'entend à une certaine distance. On peut rester des heures entières à observer ces oiseaux, sans les effrayer.

« La reproduction terminée, les iapus vont en bandes s'abattre sur les arbres fruitiers. J'en ai ainsi tué plusieurs sur des génipas, surtout aux bords des fleuves Belmonte et Ilhéos, où ils sont extrêmement communs. »

**Captivité.** — Il est rare de voir chez nous des

cassiques huppés captifs; il y en a aux jardins zoologiques de Londres et d'Amsterdam. Ils supportent assez facilement la captivité; ils sont gais et vifs, mais il leur faut de la société et une grande cage. Il serait possible, je crois, de les amener à construire leur nid, comme le font les tisserins.

**Usages et produits.** — D'après le prince de Wied, on peut manger leur chair, quoiqu'elle soit assez dure. « Jamais, dit-il, je ne lui ai trouvé de goût particulier, comme l'ont dit quelques auteurs. Les Botokudes tuent ces oiseaux à coups de flèches, soit pour les manger, soit pour se procurer leurs belles plumes jaunes. Ils aiment beaucoup celles-ci, les agglutinent avec de la cire, pour en former une sorte d'éventail, qu'ils portent sur le front, en guise de diadème. »

### LES QUISCALES — *QUISCALUS*.

*Die Bootschwänze, The Great Boat-Tail.*

**Caractères.** — Les quiscales ont un bec plus long que la tête, à mandibule supérieure convexe, arquée, à pointe nettement recourbée; des ailes de moyenne longueur; une queue fortement arrondie, dont les pennes médianes ont les barbes relevées en l'air; des tarses grêles; un plumage noir, à éclat métallique.

#### LE QUISCALE MAJEUR — *QUISCALUS MAJOR*.

*Der Bootschwanz, The Great Boat-Tail.*

**Caractères.** — Le quiscale majeur, *grand quiscale* ou *quiscale à queue en carène* (fig. 78) a 44 cent. de long et 66 cent. d'envergure. Son plumage est d'un noir superbe, à reflets bleu-pourpre à la tête et à la nuque, verts à la queue.

La femelle est beaucoup plus petite que le mâle; elle a au plus 36 cent. de long, et 25 cent. d'envergure. Son plumage est d'un gris brun foncé mat à la face supérieure du corps, et d'un brun rouge à la face inférieure. Dans les deux sexes, l'iris est jaune clair; le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — L'espèce habite les lieux marécageux et le bord des rivières du sud de l'Amérique du Nord. Elle ne se trouve pas dans les endroits secs.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces oiseaux vivent toute l'année en société; souvent ils se réu-

nissent en bandes excessivement nombreuses, et errent dans les énormes marais et dans les lagunes des contrées qu'ils habitent. Ils se nourrissent principalement de vers et de petits crabes. Ils ne détestent cependant pas les insectes, et, lors de la maturité des fruits et des moissons, ils envahissent et pillent les champs et les vergers.

Au commencement de février, les mâles revêtent leur plumage nuptial et s'accouplent. On les voit perchés isolément sur les arbres les plus élevés. Ils se complaisent en quelque sorte dans la contemplation de leur beauté, et sont très-jaloux de leurs semblables, au moins jusqu'après l'accouplement. Dès que tous se sont accouplés, les combats cessent, et la plus parfaite harmonie règne entre les membres de la colonie. C'est sur le bord d'une rivière, ou le long de la mer, ou dans l'intérieur du marais, qu'ils construisent leur nid, qui ressemble beaucoup à celui des autres cassicés. La femelle pond quatre ou cinq œufs, d'un blanc grisâtre, couverts irrégulièrement de points bruns ou noirs. Le père et la mère nourrissent et élèvent leurs petits; souvent ils pillent les nids des autres oiseaux, pour en donner les œufs à manger à leurs petits. Mais ils ont aussi leurs ennemis. « Lorsque le quiscale, dit Audubon, niche dans les roseaux des baies et des lacs de la Floride et de la Louisiane, le cri des jeunes attire souvent l'attention de l'alligator; celui-ci nage silencieusement vers les roseaux, puis, tout à coup, les frappe d'un vigoureux coup de queue, espérant faire tomber hors du nid les imprudents que leurs cris ont trahis. Ceux qui tombent sont mangés instantanément. Mais le saurien ne peut faire qu'une ou deux victimes, car les parents ne tardent pas à devenir très-prudents, et à avertir leurs petits du danger qui les menace. »

Le grand quiscale est un oiseau très-agile. Il grimpe facilement au milieu des roseaux. A terre, il déploie toute la légèreté de l'étourneau et toute la hardiesse de la corneille. En volant, il décrit de longues lignes ondulées. Sa voix n'est pas fort harmonieuse; son cri d'appel peut se rendre par *krikikiri*; son chant d'amour, tout simplement par *tiriri*, qu'il répète avec expression. En automne et en hiver, les grands quiscales se réunissent à d'autres espèces de genres bien éloignés du leur, aux hérons, par exemple. Les rapaces les poursuivent sans relâche.

## LES STURNIDÉS — STURNI.

*Die Staaren.*

**Caractères.** — Les sturnidés sont des oiseaux de taille moyenne, au corps ramassé, à la queue courte, aux ailes assez longues, au bec long, droit, conique; aux pattes assez fortes et de hauteur moyenne. Leur plumage est dur, et les couleurs en sont assez riches et variées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les sturnidés sont sociables; ils vivent, même pendant l'époque de la reproduction, en bandes plus ou moins nombreuses, et mènent une vie commune. Malgré leur lourdeur apparente, ils sont lestes et agiles, aussi bien sur le sol que sur les arbres et dans l'air. Ils marchent en vacillant un peu, mais fort rapidement; ils volent facilement, et à grands coups d'aile; ils se meuvent avec adresse au milieu des branches d'arbres et dans les fourrés de roseaux. Vifs, actifs, sans cesse en mouvement, ils ne se reposent que pendant la nuit.

Ils se nourrissent d'insectes, de vers, de limaces, de fruits et d'autres substances végétales.

Leur nid est irrégulièrement construit et placé dans le creux d'un arbre, d'un mur, d'un rocher. Le nombre des œufs d'une couvée varie de quatre à sept.

**Captivité.** — Tous les sturnidés supportent parfaitement la captivité, quelques-uns même sont des oiseaux des plus intéressants que l'on puisse tenir en cage.

## LES ÉTOURNEAUX — STURNUS.

*Die Staaren.*

**Caractères.** — Les étourneaux ont la tête parfaitement emplumée, dépourvue de huppe ou de caroncules; le bec droit, aplati et mousse à l'extrémité, à arête large, arrondie, entamant les plumes du front; une queue de moyenne longueur, ample et légèrement échancrée. Le mâle et la femelle portent à peu près le même plumage, et les jeunes en diffèrent jusqu'à la première mue.

## L'ÉTOURNEAU VULGAIRE — STURNUS VULGARIS.

*Der Staar, die Sprehe, The Common Starling.*

## L'ÉTOURNEAU UNICOLORE — STURNUS UNICOLOR.

*Der einfarbige Staar.*

L'étourneau vulgaire (*fig. 79*) est le type bien connu de la famille des sturnidés, et il nous suffira d'étudier ses mœurs, son genre de vie, pour connaître ceux de ses congénères.

**Caractères.** — Le plumage de l'étourneau vulgaire varie avec l'âge et la saison. Au printemps, le mâle adulte est noir, à reflets verts ou pourpres; cette couleur paraît moins foncée aux ailes et à la queue, dont les pennes sont largement bordées de gris. Quelques plumes du dos sont marquées à leur extrémité d'une tache gris-jaunâtre. L'œil est brun, le bec noir, les pattes sont d'un brun rouge. En automne, après la mue, ce plumage est tout différent; toutes les plumes de la nuque, de la partie supérieure du dos et de la poitrine ont leur extrémité blanche, ce qui fait paraître l'oiseau comme ponctué de blanc; le bec est aussi plus foncé.

La femelle ressemble beaucoup au mâle; mais son plumage de printemps est plus fortement piqué de blanc. Les jeunes sont d'un gris brun foncé par tout le corps, avec les joues un peu plus claires; ils ont le bec gris-noir, les pattes gris-brun.

L'étourneau vulgaire a de 23 à 24 cent. de long, et de 38 à 41 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 à 13 cent.; la queue de 7 à 8 cent. Les plus faibles de ces dimensions s'appliquent à la femelle.

L'étourneau unicolore diffère de l'étourneau vulgaire par les plumes de la tête, du cou et de la poitrine, qui sont très-longues et étroites, ainsi que par son plumage, qui est couleur d'ardoise, presque terne, à éclat métallique à peine prononcé, et dépourvu de taches. Les jeunes ressemblent assez aux jeunes étourneaux communs, et sont toujours d'un brun foncé.

D'après les naturalistes du midi de l'Europe, l'étourneau unicolore serait un peu plus grand que l'étourneau vulgaire. Je n'ai mesuré qu'une femelle, et les dimensions que j'ai obtenues ne confirment pas cette assertion. Elle avait 23 cent. de long et 40 cent. d'envergure; son aile pliée mesurait 13 cent., et sa queue 7. L'œil, le bec,



Fig. 79. L'Étourneau vulgaire.

les pattes sont de la même couleur que chez l'étourneau vulgaire.

**Distribution géographique.** — L'étourneau unicolore se trouve en Espagne, dans le sud de l'Italie, en Sardaigne, en Sicile, en Ukraine, dans une grande partie de l'Asie. Il est très-commun dans le Cachemire, le Sind, le Punjab.

L'étourneau vulgaire habite toute l'Europe, depuis l'Islande et les îles Féroé où il est très-commun, au moins dans certaines saisons. On le trouve aussi dans l'Afrique septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Quelques naturalistes ne veulent voir dans l'étourneau vulgaire et l'étourneau unicolore que des variétés déterminées par l'influence du climat, mais ceux qui ont observé ces oiseaux en vie

ne peuvent se persuader qu'il les faille considérer comme ne constituant qu'une seule et même espèce. Quoi qu'il en soit, les deux étourneaux ont des mœurs et des habitudes absolument identiques; ce que nous allons dire du genre de vie de l'espèce commune, peut aussi s'appliquer à l'unicolore.

L'étourneau vulgaire est un oiseau voyageur: ainsi, il n'apparaît qu'en hiver dans toutes les provinces du sud de l'Espagne; il en est de même, probablement, dans le sud de l'Italie et en Grèce; cependant il niche dans les Pyrénées et dans la partie méridionale des Alpes. Ce qu'il recherche, dans les pays où il s'établit, ce sont les plaines, et surtout celles qui sont arrosables, car il aime l'eau ou au moins les terrains humides. On peut

facilement le déterminer à s'établir dans des localités qu'auparavant il ne faisait que traverser; pour obtenir ce résultat, il suffit de lui créer des endroits convenables pour nicher. C'est ainsi que Lenz, comme nous le verrons plus bas, a acclimaté les étourneaux en Thuringe.

Chez nous, l'étourneau vulgaire est un des premiers arrivés, et un des derniers à partir. Il va jusqu'en Afrique, et tous les hivers, on le voit en Égypte et en Algérie; mais la majeure partie des émigrants passe l'hiver dans le sud de l'Europe. Dès que l'étourneau suppose que sa patrie peut de nouveau lui fournir de la nourriture, il y retourne, et c'est ainsi que nous le voyons arriver dans nos pays avant la fonte des neiges.

Il n'est peut-être pas d'oiseau qui soit plus gai, plus vif, plus enjoué que l'étourneau vulgaire. Quand il arrive dans nos climats, le ciel est noir, il neige encore; l'oiseau ne trouve qu'une table bien médiocrement servie; pourtant, dès le premier jour, il se met à chanter, perché sur les plus hautes branches, exposé de tous côtés au vent et aux intempéries. Il supporte toutes ces misères avec la sérénité du sage, et rien ne peut troubler sa bonne humeur. Qui le connaît apprend à l'aimer, et qui ne le connaît pas doit tout faire pour apprendre à le connaître. L'étourneau est pour l'homme un bon et fidèle ami, qui lui rend au centuple les services qu'il en reçoit; aussi est-il le favori de tous, grands et petits, l'hôte bien venu, partout où il se montre.

Aussitôt après l'arrivée de ces oiseaux, les mâles se perchent sur les lieux les plus élevés dans les villes et les villages, sur les clochers, les grands arbres, et chantent en agitant les ailes et la queue. Leur chant n'est pas des plus harmonieux: c'est un babillage plutôt qu'une chanson; il renferme des notes désagréables, roulantes; mais l'oiseau les lance avec tant d'animation, tant d'expression, qu'on l'écoute avec plaisir. L'étourneau vulgaire jouit à un certain degré de la faculté d'imiter les cris des autres oiseaux, et cela ajoute encore à la singularité de son chant. Toutes les voix qui se font entendre dans la contrée, le sifflement du loriot, le cri de la pie, celui du busard, le gloussement des poules, le chant de la caille, celui de l'alouette, des phrases entières du chant de la fauvette et de la mésange, le tic tac même d'un moulin, le grincement d'une porte, tout frappe son oreille, se grave dans sa mémoire et se répète dans son chant. Aux premières lueurs du jour, l'étourneau commence à chanter, puis se tait pendant quelques heures, occupé qu'il est à chercher sa

nourriture; de temps à autre, seulement, il fait entendre sa voix; enfin, le soir, il donne encore un grand concert.

Au commencement de mars, l'amour se fait sentir. Le mâle alors met tout en œuvre pour charmer sa femelle, il court après elle et la poursuit de tous côtés. Le nid est établi dans un creux de grandeur moyenne, et ce n'est pas toujours sans combat que s'en achète la possession. Dans les forêts, l'étourneau niche dans le creux d'un arbre; s'il n'en trouve pas, il se loge dans les constructions; mais, ce qu'il préfère, ce sont les nids artificiels, consistant en des troncs d'arbres creux, de 50 cent. ou plus de longueur, fermés par des planchettes aux deux extrémités, et présentant, non loin du couvercle, une ouverture d'environ 5 ou 6 cent. de diamètre; ou bien ce sont de petites caisses semblablement construites, et qu'on pend aux arbres, à des perches, au faite des toits. Le nid est d'une structure informe. Le fond en est formé de paille et de brins d'herbes; l'intérieur en est tapissé de plumes d'oie, de poule et d'autres grands oiseaux. N'en trouve-t-il pas, l'étourneau se contente de se servir de paille, de foin, de mousses, de lichens. A la fin d'avril, a lieu la première couvée, composée de cinq ou six œufs, grands, allongés, d'un bleu clair, à coquille brillante, mais un peu rugueuse. La femelle les couve seule. Dès que les jeunes sont éclos, les deux parents s'occupent de les nourrir, et le père n'a plus le temps de faire entendre sa voix. Il sait cependant dérober une heure à ses devoirs paternels, et, vers le soir, on voit les mâles se réunir et chanter de concert. Une fois que les jeunes ont pris leur essor, les parents, n'ayant plus de soins à leur donner, font de nouveau entendre leur voix, comme au printemps. Trois ou quatre jours suffisent pour que les petits apprennent à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Ils se réunissent alors avec leurs semblables, et forment des bandes assez nombreuses, qui parcourent sans but la contrée. Les parents ont une seconde couvée, et lorsque celle-ci est élevée, ils vont, en compagnie de leur nouvelle progéniture, rejoindre les jeunes des premières couvées. A partir de ce moment, les étourneaux ne passent plus la nuit dans leurs nids, mais dans les forêts, et, plus tard, dans les roseaux, au bord des cours d'eau. « De plusieurs milles à la ronde, dit Lenz, on les voit arriver vers ces endroits, et s'y rassembler le soir. Lorsque, à la fin d'août, les roseaux sont assez forts, ils se réunissent, à la nuit, dans les fourrés qu'ils forment au bord des lacs, des

rivières, des étangs; ils arrivent là par milliers, par centaines de mille; ils volètent longtemps de côté et d'autre, s'abattent tantôt sur les prés, tantôt sur les roseaux; enfin, après avoir bien crié, bien sifflé, bien chanté, bien disputé; quand chacun a pris possession de sa place, ils s'abandonnent peu à peu au sommeil. Souvent, une tige de roseau cassant sous le poids d'un étourneau, celui-ci se lève bruyamment et fait tapage jusqu'à ce qu'il en ait trouvé une autre qui lui convienne. Si un coup de feu vient troubler la tranquillité, aussitôt toute la bande s'élève dans l'air, et y reste assez longtemps.

« Vers la fin de septembre, les vieux retournent à leur ancien nid; ils chantent le matin et le soir, et se comportent comme si l'hiver n'était pas imminent; mais, aux premiers froids, ils disparaissent et se dirigent vers le sud. Lorsque la saison est particulièrement favorable, ils demeurent chez nous jusqu'à la fin d'octobre, ou jusqu'aux premiers jours de novembre. »

Dans les contrées où ils passent l'hiver, ils mènent une vie aussi joyeuse que dans leur patrie. Je les ai entendus au mois de janvier chanter du haut de la cathédrale de Tolède, et en Egypte perchés sur le dos des buffles.

**Usages.** — L'étourneau mérite d'être protégé avec soin; il rend d'énormes services à l'agriculteur en détruisant les insectes, les vers, les limaces.

« L'étourneau est de tous les oiseaux, dit encore Lenz, celui dont l'utilité peut se démontrer le plus facilement. Lorsque les premiers petits sont éclos, les parents leur apportent à manger, le matin toutes les trois minutes, le soir toutes les cinq; ce qui fait, le matin, pour sept heures, 140 limaces (ou sauterelles, chenilles, etc.), et le soir, 84. Les deux parents mangent, eux, au moins 10 limaces par heure, soit 140 en quatorze heures; ainsi en un jour, une famille d'étourneaux détruit 364 limaces. Lorsque les petits ont pris leur essor, ils en détruisent bien davantage. Puis vient la seconde couvée, et lorsque les petits qui la composent ont aussi pris leur volée, la famille se trouve composée de douze membres, dont chacun mange par heure cinq limaces, soit, en un jour, 840 pour toute la famille.

« J'ai dans mon jardin 42 nids artificiels pour les étourneaux. Ils sont tous pleins, et en admettant que chaque famille soit composée de douze membres, ce sont 504 étourneaux que je fais entrer chaque année en campagne, et qui détruisent chaque jour 55,280 limaces.

« Autrefois, les étourneaux ne se montraient

qu'isolés dans les environs de Gotha. Il y a douze ans, je fis le premier essai de disposer pour eux des nids artificiels. Je n'eus jusqu'en 1856 aucun succès, par ce simple motif qu'aucun étourneau n'y pouvait entrer: l'ouverture en était trop étroite. Au commencement de l'année, un nouveau forestier arriva à Friedrichroda, mit partout des retraites convenablement construites, et m'invita à suivre son exemple. Bientôt nous avions répandu l'élève des étourneaux dans tout le duché de Gotha, et dans une grande partie de la forêt de Thuringe. Déjà, dans l'automne de 1856, on voyait des étourneaux près de tous les troupeaux de bœufs, et par bandes quelquefois de 500 individus. En 1857, ils étaient devenus innombrables. Dans les roseaux de l'étang de Kumbach, à une demi-lieue de Schnepfenthal, 40,000 étourneaux passaient la nuit; 100,000 dans ceux de l'étang de Siebleb, près de Gotha; 40,000 dans ceux de l'étang Neuf, près de Waltershausen: soit, en tout 180,000 étourneaux, qui chaque jour détruisaient au moins 12 milliards 600 millions de limaces. »

Un étourneau en quête de nourriture est un spectacle fort divertissant. Il court sur le sol avec ses compagnons, se tourne, se retourne à droite, à gauche, inspecte chaque fente du sol, chaque touffe d'herbe. Il se sert de son bec à merveille, et on ne peut assez admirer son adresse. J'ai observé les étourneaux captifs que nous avons au Jardin zoologique de Hambourg; je les ai vus fouiller toutes les touffes d'herbes: ils introduisaient leur bec fermé au milieu des tiges, les écartaient en ouvrant largement les mandibules, et découvraient ainsi un petit espace qu'ils exploraient avec la langue. Ils fouillaient de même et agrandissaient toutes les crevasses du sol. Ce que leur œil ne peut voir, leur langue le sent; ce qui leur échappe aujourd'hui, sera demain leur proie.

Mais les étourneaux, si redoutables pour les insectes et les vers, ont aussi leurs ennemis; et parmi eux les grands oiseaux de proie, le milan, l'épervier, la marte, la belette, l'écureuil, le loir, les corbeaux, les pies, les geais. Les premiers attaquent les étourneaux pendant leurs voyages; les autres pillent les nids, égorgent les jeunes, quoique les parents les défendent avec courage. Heureusement, ces oiseaux se multiplient assez rapidement pour que les pertes soient vite compensées, et leur prudence leur permet d'échapper à bien des dangers. Ainsi, dans les champs, ils se tiennent en compagnie des corneilles, profitent de la vigilance de celles-ci, et

s'enfuient à l'approche d'un oiseau de proie, pendant que les corneilles lui livrent combat.

L'étourneau n'a guère à craindre de l'homme. Il est protégé de ce côté par sa gentillesse, et plus encore par le mauvais goût de sa chair. Dans certains endroits, il est vrai, on dresse des pièges à ces oiseaux; mais, en somme, on leur fait très-peu de mal.

**Captivité.** — On ne voit pas beaucoup d'étourneaux en captivité, et cependant ils ne sont nullement difficiles à garder en cage. Même pris vieux, l'étourneau s'apprivoise très-rapidement et ne tarde pas à égayer la personne qui l'élève.

« Il montre, dit Naumann, certaines bonnes qualités, dont il ne fait point preuve en liberté. Il est aussi sage que le chien; il obéit au geste et à la parole, et sait en conclure si son maître est bien ou mal disposé à son égard. Il vit en bons rapports avec les autres oiseaux, mais il les trouble par sa curiosité et son agitation continuelles. Mes étourneaux ont pris comme victimes de leurs malices les autres oiseaux chanteurs qui habitent la même cage qu'eux; ils vont même jusqu'à détruire leurs nids, à jeter dehors les petits. Un jour, des cris, un bruit inaccoutumés m'attirèrent vers cette volière; je vis alors, à mon grand amusement, un de mes étourneaux, tenant dans le bec un grand morceau de papier blanc, pourchassant les autres oiseaux, et prenant plaisir à voir leur terreur.

« Les étourneaux sont constamment occupés; aussi se trouvent-ils mieux dans une chambre ou dans une volière que dans une cage. Parmi toutes leurs qualités, celle qui doit les faire le plus estimer comme oiseaux d'appartement, c'est la facilité avec laquelle on les instruit. Les jeunes surtout apprennent à répéter tous les airs qu'on siffle devant eux, et le chant des autres oiseaux. Ils parviennent aussi à apprendre des mots, de petites phrases; on raconte même qu'un étourneau disait le *Pater* sans faire une seule faute. »

« Étant enfant, raconte Lenz, je possédais un étourneau qui savait deux petites chansons, auxquelles il entremêlait son chant et dix autres sons fort variés, et qui prononçait très-bien le mot de *polisson*. Si on le poussait dans un coin, en l'agaçant avec le doigt, il devenait furieux, se dressait sur ses pattes, donnait des coups de bec, sifflait de toutes ses forces, et criait : *Polisson! polisson!* Quand je jouais dans la prairie, l'étourneau m'accompagnait, et se baignait dans le ruisseau; si je travaillais au jardin, il était derrière moi et cherchait des baies; si je grimpais

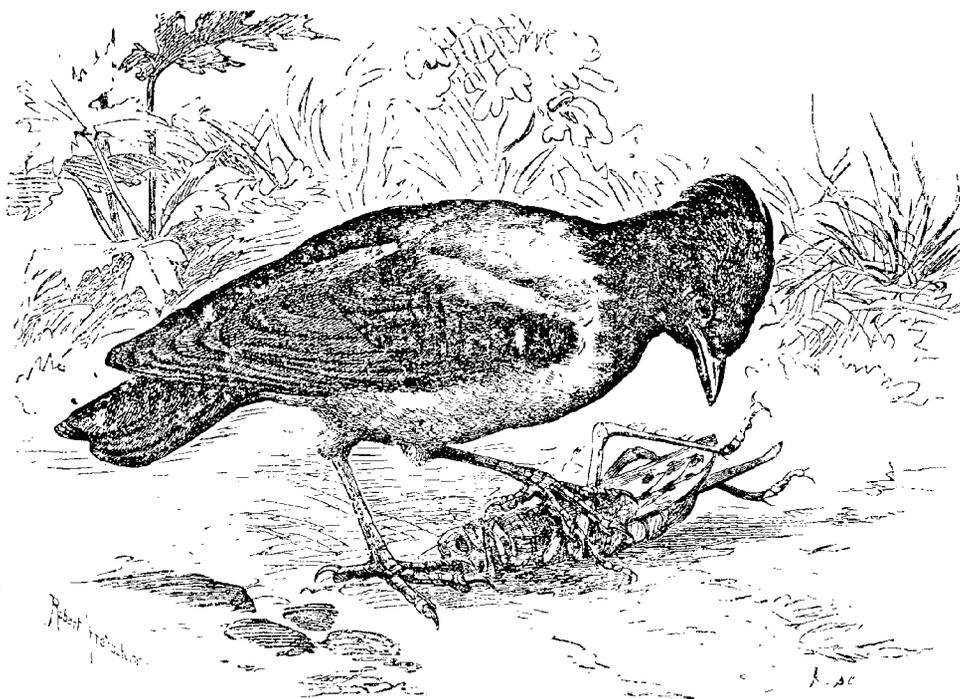
sur un cerisier, il était avec moi, picotant les cerises plus ardemment que je ne le faisais. Il savait, comme un chien, interpréter tous mes gestes, comprendre mes paroles. Il était très-gourmand, et cherchait toujours à atteindre le vase où je mettais les vers de farine et qu'une petite planche recouvrait. Un jour, je mis des vers dans ce vase, et j'eus le soin de laisser un tabouret à côté. L'étourneau sut profiter de l'occasion, il sauta sur le tabouret, introduisit son bec entre le pot et la planchette, repoussa celle-ci, et dès que l'ouverture fut assez grande, il sauta dans le vase et mangea tant qu'il put; il était tellement gorgé qu'il lui fut impossible de ressortir, et peu s'en fallut que la mort ne fût la suite de son intempérance. En se baignant, il ne connaissait aucune mesure; il lançait l'eau de tous côtés, et je dus ne plus lui donner son bain dans la chambre, mais dans le corridor, où il se baignait même par les plus grands froids, et lorsque des glaçons restaient suspendus à ses plumes. Dans ces circonstances, il s'empressait de se réfugier dans la chambre. Un jour, en courant après une personne qui sortait, son bec fut pris dans la porte, et la mandibule supérieure fendue dans la moitié de sa longueur. Mon étourneau est perdu, pensai-je; mais sa mandibule se mit à croître, la partie fendue se détacha, et le bec fut parfaitement restauré. Une autre fois, quelqu'un lui marcha dessus et lui cassa la patte: je le pensai, je le frictionnai avec de l'huile, lui mis une attelle, et au bout de quelque temps, il était guéri; à la place de la fracture, se développa une petite verrue que je liai avec un fil, et qui tomba.

« Un jour, il s'éleva par la fenêtre, et je le cherchai longtemps en vain. Ayant à la fin entendu un grand tapage, j'accourus, et je vis quelques gamins sous un arbre, en train de jeter des pierres à mon étourneau. Celui-ci était tranquillement perché sur une branche, chantant, sifflant, et criant de toutes ses forces : *Polissons, polissons!* »

## LES MARTINS — PASTOR.

*Die Sturamseln, The Pastors.*

**Caractères.** — Les martins diffèrent des étourneaux par leur bec comprimé latéralement, courbé vers la pointe, qui est légèrement fléchi et échanquée; par leurs ailes plus longues et aiguës; par leur queue carrée, leurs tarses plus élevés. Chez les adultes, la tête est ornée d'une huppe qui tombe en arrière. Les deux sexes ont



Corbell, Créteé Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 80. Le Martin rose.

le même plumage, et les jeunes ont une livrée particulière.

**Usages et produits.** — M. Cretté de Palluel (1) a signalé les services que beaucoup d'oiseaux insectivores peuvent rendre à nos cultivateurs et en particulier ceux des diverses espèces de martins. Il déplore d'autant plus la chasse inconsidérée que l'on fait à ces précieux oiseaux, que leur chair est généralement de très-mauvaise qualité et qu'on pourrait peut-être attribuer certaines maladies à la consommation de ce médiocre gibier.

**LE MARTIN ROSE — PASTOR ROSEUS.**

*Der Rosenstaar, The Rose-coloured Pastor.*

**Caractères.** — Le martin rose, qu'on a aussi appelé *étourneau pasteur*, *étourneau des sauterelles*, *étourneau merle* (fig. 80) a de 23 à 24 cent. de long, et de 40 à 45 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 9 cent. Le mâle adulte a la tête, le cou, la partie supérieure de la poitrine d'un bleu noir brillant, à reflets pourpres ; les ailes et la queue d'un brun noir à reflets bleu noir ; le reste du corps rose clair. La femelle est plus petite que le

(1) Cretté de Palluel, *Bull. de la Société d'acclimatation*, 1869.

BREHM.

mâle, et ses couleurs sont plus ternes. Les jeunes ont la face supérieure du corps brun isabelle, la face inférieure gris-brun, la gorge et le ventre gris-blanc.

**Distribution géographique.** — Le martin rose habite le sud-est de l'Europe, à partir de la Hongrie, et la plus grande partie de l'Asie centrale et méridionale, jusqu'aux Indes. De là, il arrive assez régulièrement en Grèce, plus rarement en Espagne, en France, en Allemagne. Par contre, on en voit tous les hivers dans le sud de l'Asie. Il ne paraît pas tous les ans en égale quantité dans les pays du bas Danube et dans les steppes du sud de la Russie. Dans de certaines années on n'y voit que des individus isolés, dans d'autres, on rencontre des troupes très-nombreuses.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par ses mœurs, cet oiseau se rapproche beaucoup de l'étourneau vulgaire ; souvent ces deux espèces se réunissent en bandes considérables. Pour complaire à son *proche parent*, le martin rose passe la nuit dans les massifs de roseaux, ce qu'il ne fait jamais dans d'autres occasions ; car il prend ordinairement son repos de nuit sur les arbres élevés, bien touffus, d'où il part le matin pour aller à la recherche de sa nourriture. Les

III — 243

martins se réunissent là où ils trouvent de quoi se rassasier, et forment des bandes plus nombreuses que celles qui se rendent le soir sur les arbres.

Dans leurs mouvements, les martins roses ressemblent beaucoup à leurs congénères ; ils marchent mieux qu'eux cependant. Leur cri d'appel est *swit* ou *hourwitt*, ordinairement suivi d'un son rauque et sifflant que l'on peut rendre par *kritsch*. Ce même *kritsch* et un *tchirr* non moins désagréable forment le fond du chant du mâle ; chant qui n'est d'ailleurs qu'un mélange de sons rauques, criards, grinçants, lancés avec effort. D'après Nordmann, on ne pourrait comparer ce chant qu'au bruit que feraient plusieurs rats, enfermés dans un petit espace et se battant, se mordant mutuellement. Celui qui entend des martins roses pour la première fois est persuadé qu'ils sont en train de se livrer un combat acharné.

Ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'on a donné à cet oiseau le nom d'*étourneau des sauterelles* : ces insectes, en effet, forment sa nourriture principale, et il les chasse dans toutes les phases de leur existence, à l'état d'œufs comme à celui de larves et d'insectes parfaits. C'est l'ennemi le plus redoutable pour la sauterelle voyageuse. Dans plusieurs pays, l'approche de cette plaie est indiquée par l'apparition des martins. Dans les années à sauterelles, les martins roses se réunissent par centaines de mille, et poursuivent activement ces terribles bandes dévastatrices.

Ils rendent encore d'autres services au bétail, en débarrassant les animaux de leurs parasites. Aux Indes, par contre, ils deviennent souvent fort nuisibles, au rapport de Jerdon. « Ils ravagent les rizières, et l'on est obligé de mettre des gardiens pour les en éloigner. Lorsque la moisson est faite, ils se nourrissent de graines de graminées et d'autres plantes, de fleurs, de fruits, et accessoirement d'insectes. »

Le martin rose niche dans les arbres creux, surtout dans ceux qui forment la lisière des forêts ; dans les trous, les crevasses des parois de rochers, dans les ruines et les bâtiments inhabités, dans les tas de pierres, de bois, etc. Son nid ressemble à celui de l'étourneau commun ; il renferme de quatre à six œufs, semblables en tout à ceux de l'espèce précédente. Les parents sont très-attachés l'un à l'autre, et témoignent la plus vive tendresse à leur progéniture.

**Captivité.** — Les martins roses ne sont pas très-agréables en captivité, ils sont voraces et

ennuyeux. J'en ai eu plusieurs, et ils ne m'ont donné aucun agrément. Ils n'ont pas le comique de l'étourneau. Néanmoins, la beauté de leur plumage fait passer sur les qualités qui leur manquent.

## LES ACRIDOTIÈRES — *ACRIDOTHERES*

*Die Minos, die Meinas, die Hirtenstaaren.*

**Caractères.** — Aux Indes, habitent des espèces voisines des étourneaux ; on les y connaît sous le nom vulgaire de *minos* ou *meinas*. Ces oiseaux sont parfaitement caractérisés par la forme du bec, qui est droit, comprimé, légèrement échancré à l'extrémité, notablement incliné du front à la pointe, et dont la mandibule supérieure emboîte la mandibule inférieure jusqu'au niveau des narines, pour être emboîtée à son tour, jusqu'aux commissures, par le bec inférieur. Leurs pattes sont vigoureuses ; leurs doigts longs ; leur queue arrondie. Ils ont la tête pourvue d'une huppe plus ou moins prononcée, et leurs joues sont en partie nues.

## L'ACRIDOTIÈRE TRISTE — *ACRIDOTHERES TRISTIS*

*Die Meina.*

**Caractères.** — Cette espèce, la *meina* des indigènes, a 27 cent. de long, sur lesquels 9 appartiennent à la queue ; l'aile pliée mesure 14 cent. La tête, la nuque, la poitrine sont d'un noir brillant ; le reste du plumage est brun-cannelle foncé au dos et aux ailes, clair à la face inférieure du corps. Les rémiges primaires sont noires, sauf à la base qui est blanche, ce qui forme sur l'aile une tache de cette couleur. La queue est noire, avec une bande blanche à l'extrémité. Le ventre et les couvertures inférieures de la queue sont blanches.

**Distribution géographique.** — « La *meina*, dit Jerdon, habite l'Inde, l'Assam et le Burma ; elle y est un des oiseaux les plus communs. Elle se trouve dans les villes et les villages, au voisinage des habitations, bien plus que dans l'intérieur des forêts. »

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Les *meinas* choisissent, pour passer la nuit, certains arbres dans les villages ou dans les champs ; elles s'y réunissent en grand nombre, et tous les matins, tous les soirs, on y entend leur babillard continu. Peu après le lever du soleil, elles s'envolent par paires, ou par petites bandes de quatre à six, pour chercher leur nourriture. Quelques-unes restent dans les endroits habités, et, comme les

corneilles, se repaissent des restes de l'homme, notamment des restes de riz, qu'elles vont chercher jusque dans les maisons. D'autres suivent les troupeaux au pâturage, et dévorent les sauterelles et les insectes que le bétail fait lever; d'autres encore pillent les champs et les jardins.

« La meina marche gracieusement, en balançant la tête à chaque pas; à l'occasion, elle fait aussi de grands bonds. Son vol est lourd, mais assez rapide et a lieu en ligne droite. Sa voix est très-étendue. Quelques notes en sont agréables, d'autres rauques; quelques-unes ont un timbre métallique. On a cherché à rendre son cri par *braek braek* et par *twitwi*.

« La meina est familière avec l'homme. Elle ne niche guère que dans les habitations, sous les toits, dans les murs crevassés, dans des pots que les indigènes suspendent dans ce but à leurs maisons. D'après Smith, elle a plusieurs couvées par an. Dans le Mosouri, où elle ne se montre qu'en été, et à Ceylan, elle niche dans les troncs d'arbres creux.

« On prend souvent des meinas, et on les tient en cage. Elles s'apprivoisent très-vite, et suivent leur maître comme un chien, même hors de la maison. Comme l'étourneau vulgaire, elles apprennent facilement à imiter toutes sortes de voix, et même à parler.

« La meina est consacrée à la déesse Ram, qui est représentée portant un de ces oiseaux sur le poing. On a transporté des meinas de l'Inde aux Mascareignes, pour détruire les insectes, et elles s'y sont parfaitement acclimatées. On en voit très-rarement en Europe. »

En juin 1863, le major Norgate a complété ce que nous savions au sujet de cet oiseau.

« Je ne sais, dit-il, pourquoi Linné a infligé à la meina l'épithète de *tristis*; c'est un des oiseaux des plus vifs de l'Inde, et son plumage n'a rien de triste. On la trouve partout en très-grand nombre, et en été on la rencontre à une grande altitude. Les bandes de meinas sont formées de quatre ou cinq familles, qui se sont réunies pour chercher des aliments, ou qui ont été attirées par le bruit d'un de ces duels fréquents entre oiseaux aussi querelleurs. Le combat se livre d'ordinaire à terre. Les deux adversaires se saisissent avec leurs ongles, se donnent des coups d'ailes, se roulent mutuellement sur le sol, et poussent des cris perçants. Bientôt toute la troupe se rassemble; quelques individus se posent en arbitres et frappent sur les deux adversaires; d'autres, entraînés par le mauvais exemple, se livrent bataille à leur tour, et trop souvent la

lutte se termine par des ailes cassées. Le bruit, causé par ces petites guerres est très-singulier, et fort désagréable.

« Il est très-amusant d'observer une meina qui crie. Elle commence par se préparer en baissant plusieurs fois la tête; on dirait qu'elle a besoin de remplir d'air sa poitrine; puis elle se met à pousser une série de sons consistant en des grincements, des grognements, des sifflements auxquels sont mêlées à peine quelques notes un peu harmonieuses. En s'envolant, elle pousse un petit cri, et en cas de danger, un cri rauque et perçant, auquel répondent ses semblables.

« Le nid de la meina est un amas grossier et mal coordonné de branches, d'herbes sèches, de chiffons, de plumes. Souvent, ce nid est placé dans des endroits très-mal choisis, dans la gouttière d'un toit, par exemple; aussi, à la première pluie, l'établissement et les petits qui s'y trouvent sont-ils emportés. Le mâle et la femelle couvent alternativement, et prennent une part égale à l'éducation des petits.

« Je dois avouer que j'aime beaucoup la meina. C'est un oiseau gai, vif, bruyant, que sa bonne humeur rend toujours agréable. Elle est si affectueuse envers de l'homme et si utile, que je regarde comme un crime de lui faire la chasse; du reste, sa chair est détestable. »

**Usages et produits.** — Insectivores, les acridothères peuvent servir à arrêter ou du moins à combattre les ravages exercés par les sauterelles dans nos colonies et principalement en Algérie.

Dans le courant de 1868, M. Grandidier a introduit en Algérie quelques individus d'acridothère triste. Cet oiseau, importé à l'île de France par Poivre, y avait si bien accompli sa mission que les insectes nuisibles ont presque totalement disparu de cette île.

Cette introduction doit être secondée par la sollicitude du gouvernement, et de nouveaux acridothères tristes doivent arriver à Alger pour devenir la souche d'une multitude de précieux auxiliaires contre les ravages des insectes.

## LES MEINATES — GRACULA.

*Die Grakeln, die Atzeln.*

**Caractères.** — Ce genre renferme des oiseaux depuis longtemps célèbres. Ils ont une taille assez forte, les ailes et la queue courtes; le bec a à peu près la longueur de la tête; il est gros, élevé, à

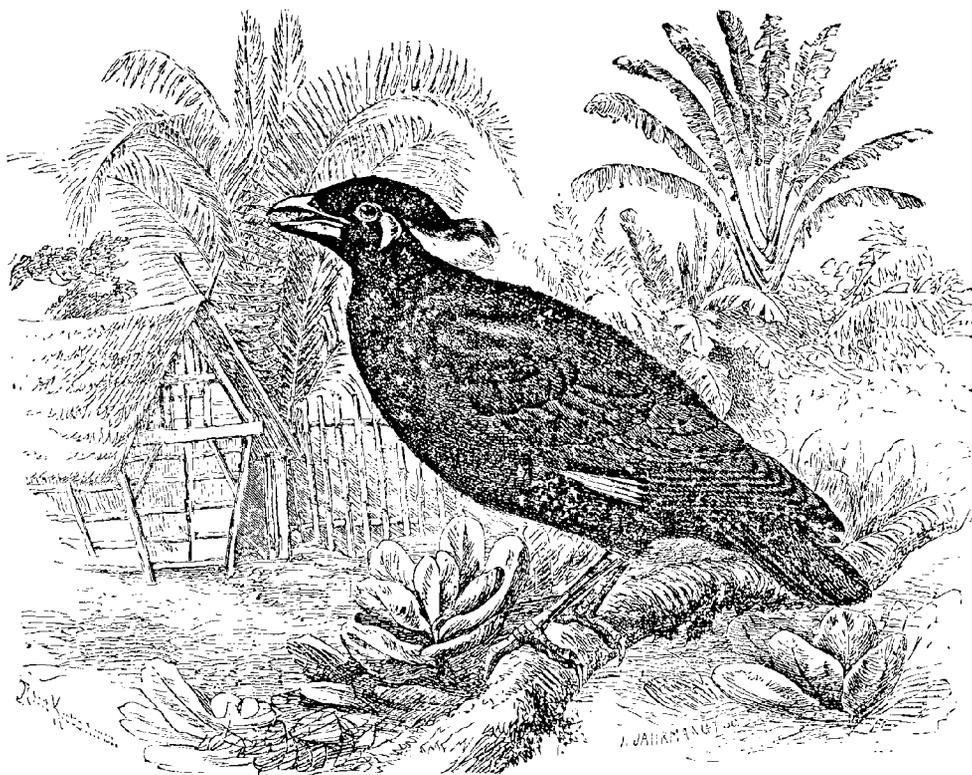


Fig. 81. Le Meinate religieux.

mandibule inférieure prismatique, la supérieure étant arrondie; à arête fortement recourbée du front à la pointe, qui est échancrée. Leurs pattes sont vigoureuses; leur tête porte deux lambeaux charnus, mobiles, de couleurs vives, et tombant en arrière. Le plumage est mou et d'apparence soyeuse.

**LE MEINATE RELIGIEUX — GRACULA RELIGIOSA.**

*Der Mino, die Meinate, The Mino Bird.*

**Caractères.** — Le *mino* ou le *meinate*, une des espèces les plus connues, est un assez grand oiseau, de 27 cent. de long, de 51 cent. d'envergure, dont l'aile pliée mesure 15 cent. et la queue 7. Son plumage est d'un noir pourpre brillant, avec des reflets verts à la partie postérieure du dos et aux couvertures supérieures de la queue; la face inférieure du corps est moins brillante que le dos; les ailes et la queue sont ternes, et les premières sont marquées, sur sept des rémiges primaires, d'une tache blanche. De derrière l'œil part un repli cutané d'un beau jaune vif, qui s'étend vers l'oreille, s'élargit et se rattache au crâne par une ligne mince; au-des-

sous de l'œil se trouve un espace nu, de couleur jaune. Le bec est orange, l'iris brun foncé; les pattes sont jaunes.

**Distribution géographique.** — L'espèce est propre à l'Inde méridionale et à Ceylan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Jerdon, le meinate religieux habite surtout les forêts des Indes. Il est très-commun dans les montagnes du Rhat, jusqu'à une altitude de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais il ne se trouve pas partout en même quantité. On en rencontre d'ordinaire de petites bandes de cinq ou six individus. L'hiver, ils s'attroupent en plus grand nombre. Ils passent la nuit dans les fourrés de bambous, sur les bords des torrents.

En liberté, le meinate religieux se nourrit presque exclusivement de fruits et de baies de diverses espèces; il visite tous les lieux où il espère trouver de quoi manger, ce qui excite le déplaisir des propriétaires. C'est un oiseau vif, prudent, éveillé, dont les mœurs se rapprochent beaucoup de celles de l'étourneau vulgaire. Son chant est très-riche, très-agréable, bien qu'il y entre quelques sons peu harmonieux.

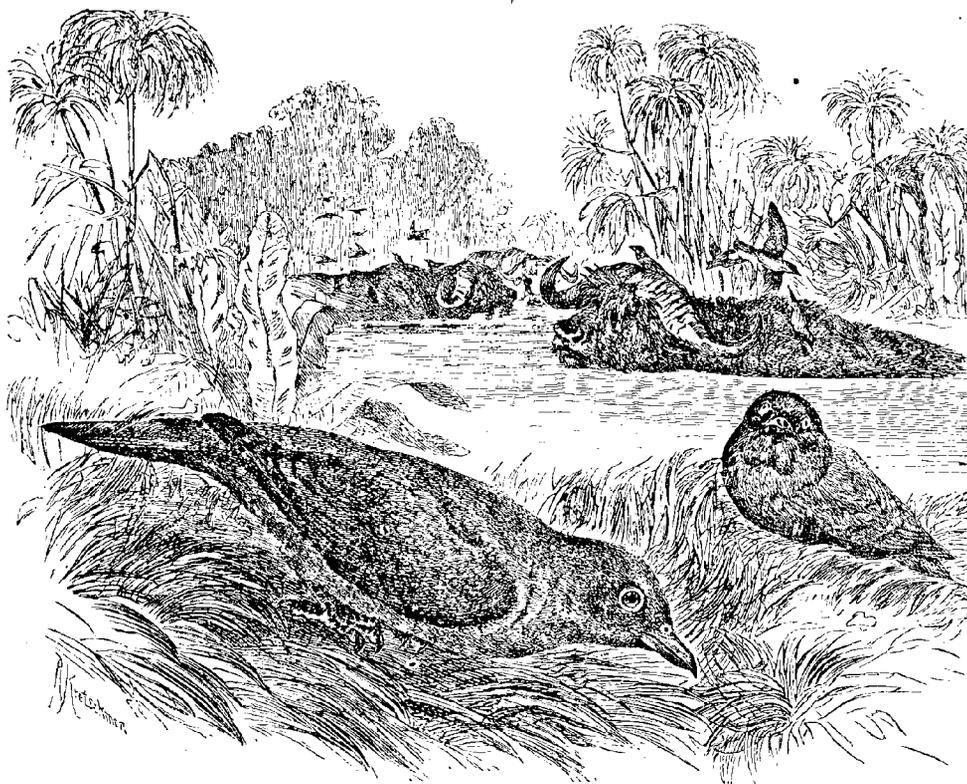


Fig. 87. Le Pique-boeuf à becrouge.

Il possède au plus haut point le talent d'imitation que nous avons rencontré chez d'autres espèces voisines.

**Captivité.** — On voit souvent cet oiseau en captivité. Il s'habitue rapidement à son maître; vole librement dans la maison; cherche lui-même presque toute sa nourriture; joue avec les autres animaux domestiques; divertit tout le monde par sa gaieté, sa docilité, son talent d'imitation. Des amateurs assurent même qu'il l'emporte, sous ce rapport, sur tous les perroquets. Il répète des paroles, des phrases entières; il apprend à siffler et à chanter des airs, et n'a aucun des défauts des perroquets. C'est donc un excellent oiseau d'appartement. On en apporte souvent en Europe, et, s'il est bien soigné, il peut endurer la captivité pendant des années.

Mes propres observations ne s'accordent pas entièrement avec ces assertions de Jerdon. J'ai vu plusieurs meinales qui parlaient très-bien et sans cesse, mais j'ai aussi vu le contraire. Ainsi, le jardin zoologique de Hambourg possède un individu qui ne se fait remarquer que par sa voracité, et qui est une créature des plus ennuyeuses. On n'entend jamais sa voix; il est aussi silencieux

que paresseux, et se montre complètement indifférent vis-à-vis des autres oiseaux, ou bien il se dispute avec eux sans motifs, et les maltraite de la façon la plus cruelle.

Le meinate religieux niche dans des troncs d'arbres creux; on ne connaît pas encore ses œufs; Jerdon, du moins, dit n'en avoir jamais vu, et pourtant il a vécu longtemps dans des endroits où cet oiseau est commun, et en a souvent déniché les petits.

### LES PIQUE-BOEUF — *BUPHAGA*.

*Die Madenhacker, The Beef-Eater.*

On ne sait encore, et nous ne trancherons pas cette question, si les pique-boeuf doivent être rangés ou non dans la même famille que les sturnidés, dont ils se distinguent par la forme du bec et des pattes et par le genre de vie.

**Caractères.** — Les pique-boeuf sont des oiseaux élancés, à ailes assez longues et pointues, à queue moyenne, étagée, arrondie; à tarses assez robustes; à doigts courts, armés d'ongles courts et fortement recourbés. Leur bec a une

forme toute particulière : il est court, robuste, comprimé dans sa moitié antérieure, renflé à l'extrémité des deux mandibules, qui sont obtuses, puis rétréci et cylindrique, enfin presque quadrangulaire à la base.

Leur plumage est mou et sans éclat.

On ne connaît encore que deux espèces, fort semblables entre elles par la taille et la coloration, et dont les mœurs paraissent identiques.

**LE PIQUE-BOEUF D'AFRIQUE — BUPHAGA  
AFRICANA.**

*Der gemeine Madenhacker, The African Beef-Eater.*

**Caractères.** — Cet oiseau a 25 cent. de long, et 38 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 10. Il a toute la partie supérieure du corps, la partie antérieure du cou et la partie supérieure de la poitrine d'un brun rougâtre; le croupion et la face inférieure du corps d'un fauve clair; les ailes et la queue d'un brun foncé; le bec rouge-cinabre à la pointe, jaune à la racine; les pattes gris-brunâtre; l'iris d'un brun rouge vif.

**LE PIQUE-BOEUF A BEC ROUGE — BUPHAGA  
ERYTHORHYNCHA.**

*Der rothschnäbelige Madenhacker.*

**Caractères.** — Le pique-bœuf à bec rouge a 22 cent de long. et de 34 à 36 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 9. Il a le dos d'un gris brun cendré, le ventre jaune clair, le bec rouge clair, les pattes gris-brun, l'iris et les paupières d'un jaune d'or.

**Distribution géographique.** — Les deux espèces de pique-bœuf sont très-répendues. La première se trouve dans tout le sud de l'Afrique jusqu'en Abyssinie et au Sénégal; la seconde paraît plutôt appartenir à l'Afrique centrale, depuis la côte orientale jusqu'à la côte occidentale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les deux espèces habitent dans l'Habesch, mais jamais, au dire de Heuglin, elles ne se réunissent. Leur apparition semble liée à certaines conditions qui nous sont encore inconnues; on ne les rencontre que dans quelques localités. Dans le pays des Bogos, le pique-bœuf à bec rouge est assez commun; dans le Soudan, par contre, on ne trouve ni l'un ni l'autre.

On rencontre les pique-bœuf en petites troupes de six à huit individus, et exclusivement en société des grands mammifères. Ils suivent les troupeaux de bœufs et de chameaux, sur le dos desquels ils s'abattent. Les voyageurs qui ont

parcouru le sud de l'Afrique, nous apprennent qu'on les voit de même auprès des éléphants et des rhinocéros. Le Vaillant dit qu'ils suivent aussi les antilopes. Ils s'attachent surtout aux animaux blessés, dont les plaies attirent les mouches. Les Abyssins les détestent pour cette raison; ils croient qu'ils irritent la plaie, et qu'ils en retardent la guérison. Les vrais coupables sont les larves de certaines mouches qui se sont fixées sous la peau de ces animaux, et dont les pique-bœuf savent à merveille les débarrasser. Les mammifères, qui sont habitués de bonne heure à la société des pique-bœuf, ne témoignent jamais d'impatience contre eux; ils les traitent plutôt avec une certaine amitié et ne les éloignent même pas avec leur queue. Les animaux, au contraire, qui ne les connaissent pas, se montrent comme affolés lorsqu'ils en sont visités. Anderson raconte qu'un matin les bœufs de son attelage se sauvèrent, en faisant les bonds les plus désordonnés, parce qu'une bande de pique-bœuf s'était abattue sur eux. Un chameau ou un cheval couvert de pique-bœuf offre un spectacle curieux. Ehrenberg dit avec raison que ces oiseaux grimpent autour des mammifères, comme les pies autour des arbres. Le pique-bœuf se pend au ventre de l'animal, il monte, il descend le long des jambes; se perche sur le dos, sur le museau. Il prend avec adresse les mouches et la vermine; il retire les larves de dessous la peau. Quoi qu'il fasse, l'animal reste tranquille: il sait, dirait-on, que la petite douleur qu'il a à supporter est pour son bien.

D'un autre côté, le pique-bœuf ne se fie qu'aux animaux; il a peur de l'homme. Dès que quelqu'un s'approche, toute la bande se réfugie sur l'échine de l'animal, et regarde attentivement la personne qui avance. Je n'ai jamais pu m'en approcher à moins de quarante pas. Quelquefois, ils abandonnent la place lorsqu'on est encore loin; ils s'élèvent dans l'air, font un détour souvent assez étendu, et reviennent sur le dos de la bête qui les portait. Ont-ils quelque danger à redouter, ils vont s'abattre sur un lieu élevé, sur un bloc de rochers, et y restent jusqu'à ce que leur crainte se soit évanouie. Jamais je n'en ai vu sur des arbres.

Les animaux sauvages ne tardent pas à faire attention à la conduite du pique-bœuf, qui, comme je l'ai dit en parlant des mammifères, leur sert d'avertisseur.

Je ne sais absolument rien sur le mode de reproduction de ces singuliers oiseaux.

LES LAMPROTORNITHIDÉS — *LAMPROTORNITHES*.*Die Glanzdrosseln.*

**Caractères.** — Dans les parties chaudes de l'Afrique et de l'Asie habitent certains oiseaux, qui ont encore les formes et les mœurs des sturnidés, mais qui en diffèrent par leur plumage superbe, saliné. On peut les regarder comme faisant une transition entre les étourneaux et les paradisiers.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les lamprotornithidés habitent les lieux les plus divers. Ils se trouvent surtout dans les forêts, mais peu, cependant, habitent les forêts vierges; ils préfèrent les bois clair-semés des steppes et les plaines buissonneuses. Quelques-uns se logent au milieu des rochers; plusieurs vivent au voisinage des habitations; il en est, même, qui vont nicher dans les maisons.

Tous les lamprotornithidés sont très-gais, très-vifs, impudents, bavards. Ils vivent en sociétés, souvent assez nombreuses, qui, au moins pour plusieurs espèces, ne se séparent pas au moment des amours. Des espèces voisines se réunissent souvent et parcourent ensemble le pays. Par contre, ils ne vivent pas en excellente harmonie avec les autres oiseaux, et sont notamment toujours en guerre avec les corbeaux, les coracias, les pies-grièches. Ils se nourrissent de fruits, de graines, d'insectes, de vers, de petits mollusques, exceptionnellement de charogne, et rendent au bétail les mêmes services que le pique-bœuf et que nos étourneaux, en détruisant la vermine qui les incommodent. Ils volent très-facilement, mais d'un vol trainant; se meuvent très-rapidement à terre, en courant et en sautillant, et ne sont pas moins agiles au milieu des branches des arbres. Ils sont prudents, sans être craintifs, et ne tardent pas à reconnaître ceux qui les protègent et ceux qu'ils doivent éviter. Quelques espèces ont une voix discordante; d'autres sont de bons oiseaux chanteurs; leur cri d'appel est surtout très-harmonieux.

Les diverses espèces diffèrent notablement quant au mode de reproduction. Certaines d'entre elles, celles surtout qui habitent les rochers, forment des colonies; les autres nichent séparément. La forme des nids varie beaucoup: telles espèces ne font qu'un amas grossier de branches et de brins d'herbes: ce sont en général celles qui nichent dans des crevasses de rochers. Les

espèces qui suspendent leurs nids aux arbres les construisent plus solidement et avec plus d'art; mais, en somme, on ne peut pas dire que ces nids soient d'un travail parfait. Chaque couvée est de cinq ou six œufs verdâtres, semés de points rougeâtres, brunâtres, gris-bleu et noirs. Quelques espèces nichent deux fois par an.

On ne sait encore au juste si tous les lamprotornithidés sont des oiseaux sédentaires. Il est certain que la plupart ne font qu'errer dans un certain district, sans émigrer réellement, tandis que d'autres apparaissent dans certains endroits à des époques fixes, et, suivant les circonstances, se fixent dans des localités qu'ils quitteront plus tard.

**Captivité.** — En Afrique, où vivent presque tous les lamprotornithidés, on ne les chasse pas, et ceci explique pourquoi on en voit si rarement en Europe. D'après les quelques individus qu'on y a conservés en cage, on peut conclure que ces oiseaux supportent la captivité pendant plusieurs années, sans rien perdre de leur gaieté et de leur vivacité. Ils ornent à merveille une grande volière, car la splendeur de leur plumage ravit tous les spectateurs.

LES LAMPROCOLIUS — *LAMPROCOLIUS*.*Die Glanzstaaren.*

**Caractères.** — Les lamprocolius ont de grands rapports avec les grives et les étourneaux. Leur bec est de longueur moyenne, légèrement recourbé vers la pointe, la mandibule supérieure dépassant un peu l'inférieure. Leurs ailes sont assez longues, et recouvrent la moitié de la queue; celle-ci est courte, tronquée à angle droit, légèrement échancrée ou un peu arrondie. Leurs tarses sont courts, assez vigoureux; leurs doigts grands; leurs ongles moyens. Toutes les espèces ont un plumage brillant et superbe, dans lequel le vert métallique est la couleur dominante. Ce plumage a un aspect plus ou moins velouté.

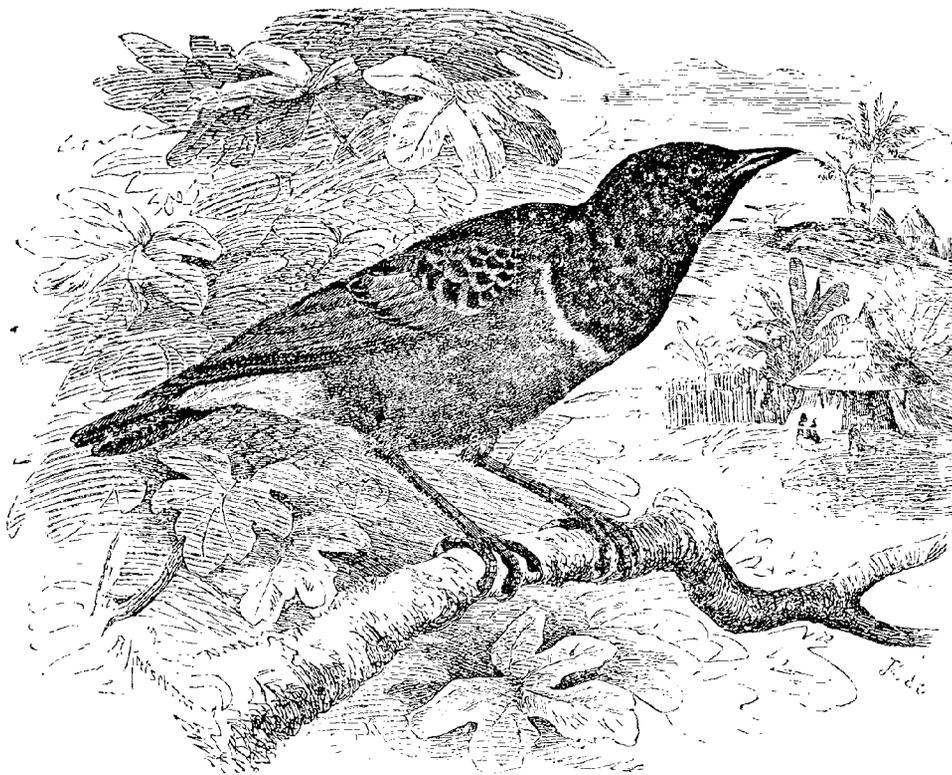


Fig. 83. Le Spréo superbe.

**LE LAMPROCOLIOU BRILLANT — *LAMPROCOLIUS NITENS*.**

*Der Glanzstaar.*

**Caractères.** — Le lamprocoliou brillant a 28 cent. de long et 48 cent. d'envergure ; aile pliée mesure 15 cent., et la queue 10. Il est d'un vert de bronze, avec les côtés de la tête, le croupion, le bas-ventre et une tache à l'extrémité des plumes de l'épaule bleus. Toutes ces couleurs présentent des reflets splendides, et brillent d'un éclat impossible à décrire. La femelle ne diffère pas du mâle. Les jeunes n'ont que le dos vert brillant ; la face inférieure de leur corps est gris bleuâtre foncé et terne.

**Distribution géographique.** — Le lamprocoliou brillant habite le nord-est de l'Afrique.

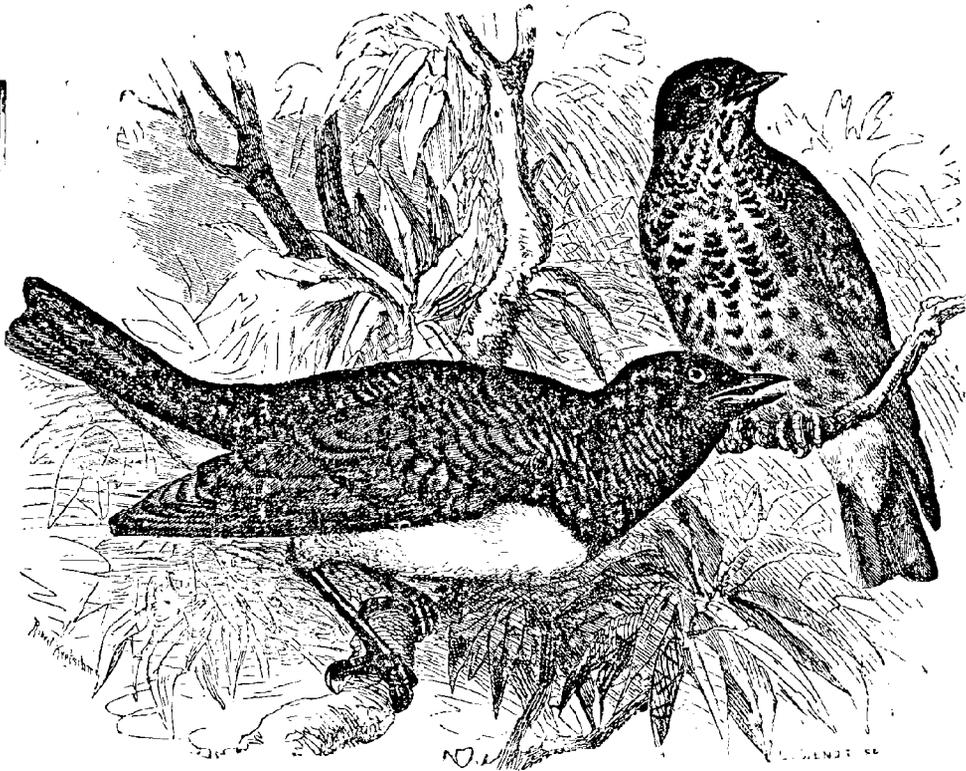
**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est un oiseau qui fréquente indifféremment les forêts épaisses du bord des rivières, et les bois clairsemés des steppes et des montagnes. On le rencontre généralement par paires, et, après le temps des amours, par petites bandes. Il vit dans les buissons les plus touffus, comme au milieu des rochers qui couvrent le sol de la plaine.

Le lamprocoliou brillant est gai, vif, actif ; il se tient beaucoup à terre et dans les petits buissons. Vers le soir, il s'abat sur les arbres les plus élevés. Un œil exercé le reconnaît de loin à son vol, qui est assez facile, mais lent et presque trainant. Il court très rapidement et saute plutôt qu'il ne marche. Son chant est insignifiant ; son cri d'appel est criard, désagréable à l'oreille. Son beau plumage est sa seule qualité, mais il suffit à en faire l'objet de l'admiration universelle.

En traversant les endroits les plus obscurs de la forêt, on voit tout à coup quelque chose briller ; on dirait de la lumière réfléchi par un miroir, et c'est en effet un rayon de soleil réfléchi par le plumage brillant de l'oiseau. Aussitôt après la mort, ces plumes perdent de leur éclat ; on ne les voit dans toute leur splendeur que quand l'oiseau se joue, éclairé par le brûlant soleil d'Afrique.

Je n'ai jamais trouvé le nid de cette espèce, et je ne sais si c'est elle que Heuglin a en vue lorsqu'il nous parle des grands nids des *étourneaux brillants*, réunis par douzaines.

**Captivité.** — Personne, au Soudan, n'a seulement l'idée de tenir cet oiseau en cage ; jamais



Corbeil, Gréte Fils, imp

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 84. Le Galornis à ventre blanc.

on n'en a vu en Europe, où on n'amène que des espèces voisines, originaires de la côte occidentale.

### LES SPRÉOS — *NOTAUGES*.

*Die Staarglanzrosseln.*

**Caractères.** — Les spréos ou *notauges* se distinguent des lamprocolious par leur plumage plus roide et moins brillant, leur bec plus allongé, leur queue plus courte, leurs tarses relativement forts et élevés; leurs doigts assez longs.

#### LE SPRÉO A VENTRE DORÉ — *NOTAUGES CHRYSOGASTER*.

*Der Staarglanzvogel.*

**Caractères.** — Le spréo à ventre doré n'a que 22 cent. de long, et 35 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 41 cent., et la queue 7. L'oiseau adulte a le front et le haut de la tête gris-vert; le dos, la gorge, le cou, la poitrine d'un vert noir, semé de brun vif; le croupion bleu d'acier brillant; le ventre et les pattes rouge-rouille terne; la ligne allant du bec à l'œil noire; l'iris

PRENN.

brun; le bec jaune; les pattes d'un noir bleuâtre. Les jeunes ont le dos d'un vert brunâtre foncé, le ventre brun rouge, la gorge plus foncée que la poitrine.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite les mêmes contrées que le lamprocoliou brillant.

#### LE SPRÉO SUPERBE — *NOTAUGES SUPERBUS*.

*Der Prachtglanzstaar.*

**Caractères.** — Le spréo superbe (*fig. 83*) a à peu près la taille du spréo à ventre doré. Il a le haut de la tête ocre rouge; les plumes du dos et des ailes vertes, tachées de noir à leur extrémité; la partie antérieure du cou, la partie supérieure de la poitrine et la queue bleues, à reflets métalliques; le ventre rouge; une bande blanche en travers de la poitrine.

**Distribution géographique.** — Le spréo superbe habite l'Abyssinie et l'intérieur de l'Afrique. C'est l'espèce la plus commune au Soudan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le rencontre en bandes nombreuses dans toutes les

III — 244

steppes couvertes de buissons peu élevés; et très-rarement par paires. Il semble préférer la plaine: d'après Heuglin, il ne dépasse pas une altitude de 1,300 mètres; jamais, pour ma part, je ne l'ai vu à cette hauteur.

Cet oiseau, par ses mœurs et ses habitudes, rappelle et nos grives et nos étourneaux. Une bande de spréos parcourt dans la journée un espace assez étendu; par moments, les individus qui la composent se réunissent sur un arbre, pour se disperser un instant après. Le matin et le soir, toute la bande s'abat sur un arbre très-élevé, et les mâles se mettent à chanter à la façon des étourneaux. Dans le milieu du jour, ils se taisent et se cachent dans le feuillage; le reste du temps, ils sont toujours en mouvement. Leur marche ressemble à celle de la grive; comme elle, lorsqu'ils sont poursuivis, ils courent à une petite distance, se blottissent dans un buisson, attendent le chasseur, et ne s'envolent que lorsqu'il approche. Tant qu'ils cherchent leur nourriture, la contrée n'est pas tranquille un instant. Tous crient bruyamment, et même en volant ils continuent à faire entendre leur voix. Leur vivacité les fait facilement découvrir; mais ils savent se tenir hors de portée, et une fois qu'ils ont été chassés, ils deviennent extrêmement méfiants.

### LES CALORNIS — CALORNIS.

*Die Schuppen glanzstaaren.*

**Caractères.** — Ce genre, représenté par une seule espèce, est caractérisé par un bec mince, un peu recourbé, comprimé vers la pointe; des ailes relativement courtes; une queue de longueur moyenne; des pattes assez faibles, à doigts longs; un plumage écailleux.

#### LE CALORNIS A VENTRE BLANC — CALORNIS LEUCOGASTER.

*Der Schuppen glanzstaar.*

**Caractères.** — Le calornis à ventre blanc (*fig. 84*) a toute la partie supérieure du corps et le cou bleu-pourpre, à reflets violets; la poitrine et le ventre blancs; les plumes des ailes d'un brun noirâtre, bordées en dehors de violet. Toutes les parties foncées prennent sous une certaine incidence un éclat métallique cuivré. L'iris est brun vif; le bec et les pattes sont noirs. Les jeunes oiseaux diffèrent beaucoup des adultes. Ils ont le dos parcouru de bandes brunes, alternativement claires et foncées; le ventre blanc rou-

geâtre, rayé de brun. Le mâle a de 19 à 20 cent. de long et de 33 à 35 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 11 à 12 cent., et la queue 7 à 8.

**Distribution géographique.** — Ce bel oiseau habite tout le centre de l'Afrique, de la côte orientale à la côte occidentale; et au delà de la mer Rouge, on le retrouve en Arabie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le rencontre en familles nombreuses dans les montagnes. Il descend aussi dans la plaine, mais sans trop s'éloigner du pied des collines.

C'est un véritable oiseau arboricole. Il descend rarement sur le sol, et lorsque quelque chose l'y appelle, il n'y reste que très-peu de temps. Dans l'après-midi, on voit les calornis, comme chez nous les étourneaux, se rassembler sur certains arbres; mais ils n'y chantent pas: l'oiseau, d'ailleurs, est silencieux. Chaque famille se compose de six à vingt individus.

Même au milieu des brillants oiseaux, si abondants en Abyssinie, le calornis à ventre blanc frappe les yeux par la beauté de son plumage. Au soleil surtout, le bleu de son dos prend les teintes les plus magnifiques. Lorsqu'on voit cet oiseau voler pour la première fois, on n'est pas capable de préciser sa couleur; le dos paraît cuivré, avec un léger reflet violet, et non bleu, comme il l'est réellement. Par instants seulement, on reconnaît l'illusion, mais on est porté à regarder la teinte bleue comme factice, et due seulement au mode d'éclairage. Quand on tire l'oiseau et qu'on le ramasse, on est stupéfait, car il paraît tout autre qu'il n'était auparavant.

Le calornis vole légèrement, facilement, et avec beaucoup de rapidité. A terre, il saute comme les grives, avec lesquelles il a bien des points de ressemblance. Cependant, lorsqu'on l'effraye, il vole non pas vers un buisson, comme celles-ci, mais vers les arbres les plus élevés. Il semble préférer ceux qui croissent au bord de l'eau, et reste fidèle à la place qu'il s'est une fois choisie. A Mensa, par exemple, nous en vîmes, dans une chasse, rester toujours à peu près sur le même arbre. A l'époque de mon séjour dans ces contrées, les jeunes venaient de muer, et les mâles étaient dans toute la splendeur de leur plumage nuptial; je ne pus cependant découvrir aucun nid, et je ne pus apprendre rien de certain au sujet de la reproduction de ces oiseaux.

Heuglin dit avoir vu des calornis à une altitude de 2,600 mètres, et avoir trouvé des petits, à moitié couverts de plumes, au mois de juillet. Mais il semble ne pas connaître le nid de cette espèce.

LES JUIDAS — *LAMPROTORNIS*.*Die Glanzelster.*

**Caractères.** — Les juidas, vulgairement nommés *pies brilantes*, à cause d'une certaine ressemblance qu'ils ont avec les pies, sont plus grands que les espèces dont nous venons de faire l'histoire. Leur queue, extraordinairement longue, suffirait pour les caractériser. Ils ont le bec court et mince, à arête légèrement recourbée, à bords faiblement échancrés; des ailes allongées, sans être pointues; une queue tronquée latéralement, les plumes externes n'ayant pas le tiers de la longueur des rectrices médianes; les tarsi hauts, épais; les doigts longs, les ongles forts.

LE JUIDA CUIVRÉ — *LAMPROTORNIS AENA*.*Der Schweifschwanzvogel.*

**Caractères.** — Cet oiseau a de 48 à 55 cent. de long, sur lesquels 27 à 36 cent. appartiennent à la queue; l'aile pliée a de 18 à 20 cent. Le dos et le ventre sont bruns, la tête a un éclat cuivré; tout le plumage reflète vert-bleu. Les rectrices supérieures de l'aile ont de petites taches noires. La queue est d'un bleu pourpre, à éclat métallique, et marquée de quelques taches transversales plus foncées. L'œil est jaune clair; le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — Ce superbe oiseau a pour patrie le sud et l'ouest de l'Afrique; dans le nord, il est remplacé par une espèce voisine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le Vaillant, qui a décrit le juida cuivré sous le nom de *vert-doré*, raconte que cet oiseau vit en grandes bandes; qu'il se tient sur les arbres, mais descend souvent à terre pour y chercher des vers et des insectes; qu'il court comme les pies et crie continuellement. Dans mon journal de voyage, je ne trouve que quelques notes très-courtes touchant l'espèce qui habite le nord-est de l'Afrique. Autant que mes souvenirs peuvent me servir, je ne l'ai trouvée que dans les forêts vierges et en familles très-peu nombreuses, jamais en grandes bandes, comme le dit Le Vaillant. Ces oiseaux vivent beaucoup sur le sol, tout à fait à la façon de nos pies; comme celles-ci, ils portent relevée leur superbe queue.

Ils sont très-défiants, même là où ils n'ont jamais été tourmentés par l'homme. Parfois ils s'approchent des habitations. J'en ai vu tout

près des dernières huttes de quelques villages de nègres, bâtis au milieu de la forêt. Heuglin a observé le juida cuivré jusqu'à une altitude de 4,300 mètres au-dessus du niveau de la mer; il y vivait par paires ou par petites bandes; à l'occasion, il se nourrissait de charogne.

**Captivité.** — Au commencement de 1865, des spréos et des juidas furent apportés en grand nombre sur les marchés d'Europe. Ils provenaient, m'a-t-on dit, d'un Français qui en avait envoyé à Paris plusieurs centaines. Depuis ce moment, ils figurent dans presque tous les jardins zoologiques.

En général, les juidas ressemblent beaucoup par leur manière d'être aux grives et aux pies, notamment à la pie bleue; mais ils se rapprochent encore plus des spréos. Tous leurs mouvements, quoiqu'un peu lents, sont lestes et gracieux. Ils portent leur queue relevée quand ils sont à terre, horizontale quand ils sont perchés sur une branche. Leur voix est rauque et criarde, d'un timbre si particulier, qu'on ne peut la confondre avec aucune autre.

Les juidas sont des créatures vives, gaies, silencieuses, et d'une douceur telle qu'on peut les mettre sans crainte avec d'autres petits oiseaux. On leur donne la même nourriture qu'aux grives; des œufs de fourmis mêlés à des raisins secs, ou des figues coupées menu, leur font un régime très-convenable. Ils sont très-friands d'insectes vivants; ils chassent les mouches, les coléoptères, les papillons, et savent s'en emparer avec beaucoup d'adresse.

Ces oiseaux sont parfaitement faits pour charmer les amateurs. Ils se recommandent par leurs mœurs comme par la beauté de leur plumage.

LES PILORHINES — *PILORHINUS*.*Die Felsenglanzvogel.*

**Caractères.** — Les pilorhines diffèrent des espèces précédentes par un plumage soyeux, mais moins brillant et variant suivant le sexe. Leur bec est court, mousse, faiblement recourbé et couvert à la base d'une couronne de petites plumes; leurs ailes sont de moyenne longueur, arrondies; leur queue est longue, coupée carrément; leurs pattes sont fortes, à doigts longs, à ongles moyens et fortement recourbés.

LE PILORHINE A BEC BLANC — *PILORHINUS ALBIROSTRIS*.

*Der Felsenstaar.*

**Caractères.** — Le mâle de cette espèce est d'un beau bleu noir, à reflets métalliques, avec les grandes couvertures supérieures de l'aile et la queue noires; les rémiges d'un rouge vermillon, bordées de noirâtre en dehors; l'iris est brun-rouge; le bec brun clair; les pattes sont noires. L'oiseau a 32 cent. de long; l'aile pliée mesure 34 cent., et la queue 12.

La femelle est plus petite que le mâle, et a la tête, le cou et la partie supérieure de la poitrine gris-bleu. Les jeunes ont le même plumage que la femelle.

**Distribution géographique.** — Ruppell découvrit cette espèce en Abyssinie, surtout dans les montagnes de Taranta et dans la province de Simeen. Je crois en avoir aperçu sur un rocher isolé au milieu du plateau de Mensa.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le pilorhine à bec blanc vit en troupes nombreuses, et recherche les lieux rocaillieux. Il vole en criant autour des roches dont il a fait choix pour demeurer; il grimpe adroitement le long de leurs parois, court avec agilité sur les saillies: on voit qu'il se trouve là dans son vrai milieu. En volant, il plane un certain temps, les ailes largement ouvertes; puis, il donne quelques coups précipités et étend de nouveau les ailes. Son vol est léger et élégant. Très-rarement il s'éloigne des rochers, qui sont pour lui un point de réunion; le soir, surtout, il s'y rend en si grand nombre que ses bandes les couvrent en quelque sorte. De temps à autre, la troupe va se percher sur les arbres les plus élevés du voisinage, et de là le mâle fait entendre sa chanson harmonieuse. Le cri d'appel du pilorhine peut se noter: *djoui, djoui*. Il ressemble à celui de l'étourneau vulgaire. Son chant tient à peu près le milieu entre celui de ce dernier et de la grive; mais il ne finit jamais par une roulade comme celui de l'étourneau. Lorsque quelque chose l'effraye, le pilorhine à bec blanc pousse ce cri perçant: *wittitir, wittou, wittihou*. C'est un oiseau très-désiant, que bien des fois j'ai vainement essayé de surprendre. Un

jour, je m'étais mis à l'affût sous un des arbres qui étaient au pied des rochers habités par ces oiseaux; un des arrivants m'aperçut, signala ma présence, et tous aussitôt disparurent.

LES AMYDRES — *AMYDRUS*.

*Die Bergglanzstaaren.*

**Caractères.** — Les amydras sont caractérisés par leur bec faible, à échancrure fortement prononcée; leurs ailes courtes et arrondies; leur queue un peu pointue; leur plumage soyeux, mais dépourvu d'éclat métallique.

**Distribution géographique.** — Ils habitent le sud et le centre de l'Afrique: on les rencontre aussi dans l'Arabie Pétrée.

L'AMYDRE NABORUP — *AMYDRUS NABORUP*.

*Der Naborup.*

**Caractères.** — Cette espèce, à laquelle Le Vaillant a donné le nom de *naborup*, est un oiseau de 27 cent. de long, dont l'aile pliée mesure 15 cent. et la queue 11. Il a le plumage d'un bleu d'acier noirâtre; les barbes externes des dix premières rémiges primaires d'un rouge brun; les barbes internes d'un brun clair, avec la pointe d'un brun noir. L'iris est rouge pâle; le bec et les pattes sont noirs. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Les jeunes sont bruns, tachetés de bleu d'acier.

**Distribution géographique.** — Le Vaillant découvrit le naborup dans le pays des Namaquois sous le 30° de latitude sud. J'en vis, et toujours en troupes assez nombreuses, dans l'Arabie Pétrée, où ils paraissent vivre parmi les rochers.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs paraissent sociables; son chant est court, mais agréable; son cri d'appel harmonieux. On connaît très-peu son mode de reproduction. Une espèce voisine niche en troupes dans les fentes des rochers et a deux couvées par an. Le nid en est grossièrement construit, et les rameaux qui le composent sont si lâchement entrelacés qu'on peut voir les œufs au travers. Ces œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont verdâtres et tachetés de brun. Les deux parents couvent alternativement,

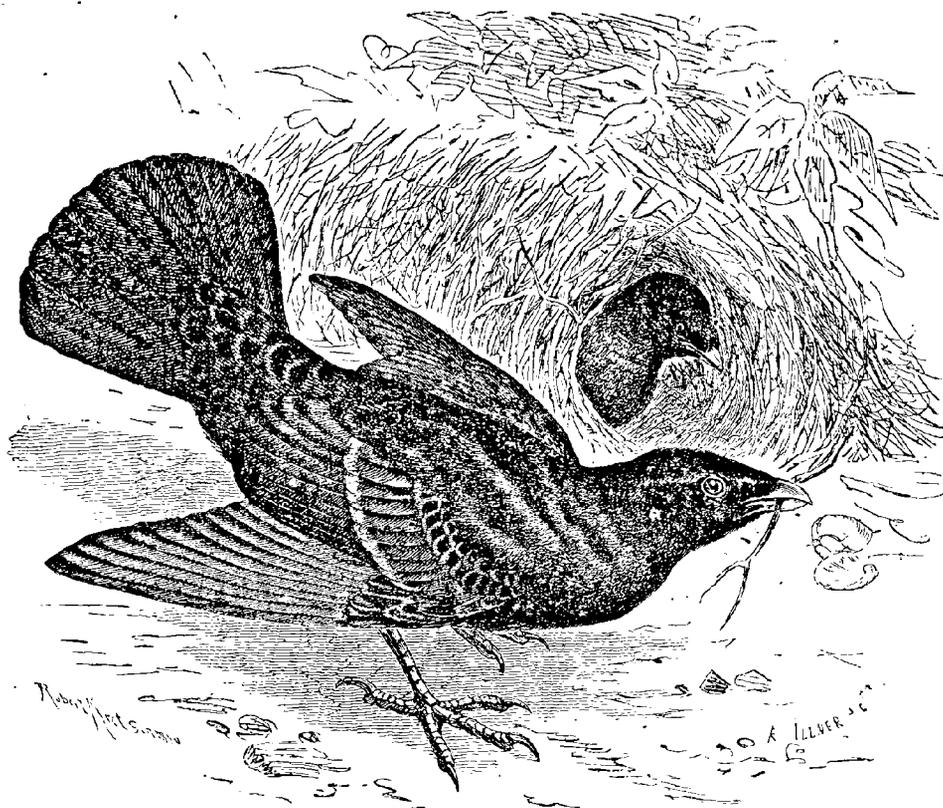


Fig. 85. Le Ptilonorhynque satiné.

LES ORIOLIDÉS — *ORIOLI*.*Die Pirole.*

**Caractères.** — Quelques naturalistes réunissent les oriolidés aux oiseaux de paradis ou paradisidés, d'autres aux grives ; mais je crois qu'on peut en faire une famille à part, que caractérisent un corps allongé, des ailes assez longues, une queue moyenne, des tarses courts, robustes, ainsi que les doigts, un bec légèrement fléchi, à mandibule supérieure pourvue à la pointe d'une très-petite échancrure. Leur plumage mou et de couleurs brillantes varie suivant le sexe.

**Distribution géographique.** — Tous les oriolidés appartiennent à l'hémisphère austral. La plupart habitent l'ancien continent, quelques-uns la Nouvelle-Hollande.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent dans les forêts et se tiennent généralement sur les arbres ; certaines espèces, cependant, sont jusqu'à un certain point de véritables oiseaux terrestres. Ils ne se meuvent, à terre, qu'avec

une certaine maladresse ; par contre, ils sont très-agiles dans les arbres, et volent avec rapidité. Leur voix est simple ; les notes en sont particulièrement pleines et harmonieuses. Ils se nourrissent d'insectes et de fruits.

Quelques espèces seulement se réunissent en troupes : la plupart vivent par paires dans un domaine plus ou moins étendu, où ils ne souffrent aucun de leurs semblables. Les espèces australiennes font exception ; souvent on les rencontre en compagnies, même pendant la saison des amours. Les nids de ces oiseaux sont construits artistement ; quelques espèces se bâtissent des habitations de plaisance, qu'elles ornent de mille objets brillants.

## LES PTILONORHYNQUES — *PTILONORHYNCHUS.*

*Die Atlasvögel, The glossy Starlings,*

Nous mettons en tête de la famille des oriolidés les espèces australiennes, comme formant la transition des lamprotornithidés aux loriots proprement dits, tandis que ceux-ci se rapprochent plus des paradisidés.

**Caractères.** — Les ptilonorhynques ont pour caractère essentiel des narines entièrement recouvertes par les plumes veloutées qui, du front, s'avancent jusqu'au milieu de la mandibule supérieure. Ils ont des ailes courtes et arrondies; une queue de moyenne longueur et tronquée; des tarses assez élevés et des ongles médiocrement recourbés.

### LE PTILONORHYNQUE SATINÉ — *PTILONORHYNCHUS HOLOSERICUS.*

*Der Atlasvogel, The satin Bower-Bird.*

**Caractères.** — Cette belle espèce (*fig. 85*), à laquelle les Anglais de Port-Jackson donnent le nom de *satin-bird*, et les nègres australiens celui de *cowry*, a, à l'âge adulte, le plumage d'un bleu noir foncé, satiné, avec les rémiges, les rectrices et les couvertures supérieures de l'aile d'un noir mat; l'iris est bleu clair, bordé en dedans d'un cercle étroit rouge; le bec est bleuâtre clair, à pointe jaune; les pattes sont rougeâtres.

La femelle a le dos vert, les ailes et la queue d'un brun jaune foncé, le ventre vert jaunâtre, avec une tache brun foncé, en forme de croissant, à la pointe des plumes. Les jeunes ressemblent beaucoup aux femelles.

**Distribution géographique.** — Le ptilonorhynque satiné habite les forêts du port Maquaire et les districts du comté de Cumberland, dans la Nouvelle-Galles du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Gould, qui nous en a fait connaître assez complètement le genre de vie, cet oiseau se tient de préférence dans les buissons épais et touffus. Il demeure fidèle à la place qu'il s'est une fois choisie, et n'erre que dans un petit district, pour y trouver sa nourriture. Au printemps, on le rencontre par paires; en automne, par petites bandes, qui descendent souvent vers les lits des rivières, là surtout où les buissons bordent l'eau immédiatement. Il se nourrit de graines, de fruits, principalement de ceux des figuiers gi-

gantesques, et d'insectes. Ordinairement craintif et vigilant, il se laisse facilement observer pendant qu'il est en train de manger. Les vieux mâles surtout sont très-difficiles à surprendre. En sentinelles sur la cime d'un arbre, dès qu'ils aperçoivent quelque chose de suspect, ils avertissent leurs compagnons, épars sur le sol ou dans le feuillage, par un cri perçant, suivi souvent de quelques notes rauques et gutturales. Dans une troupe on ne voit pas beaucoup de mâles dont la mue soit complètement terminée; ce n'est que tard que leur plumage est dans toute sa splendeur.

Les ptilonorhynques ont la singulière habitude de se construire des habitations de plaisance en feuillage. C'est au musée de Sydney que Gould vit pour la première fois ces curieux édifices. Charles, Coxen à qui on les devait, les avait présentés comme l'œuvre du *Bower-Bird* (l'oiseau constructeur de berceaux). Gould résolut d'éclaircir le fait, et voici ce qu'il rapporte. « Dans les forêts de cèdres du gouvernement de Liverpool (Australie), je vis plusieurs de ces habitations de plaisance. Elles étaient toujours construites sur le sol, couvertes, d'ordinaire, par des branches épaisses qui les surplombaient, et dans les endroits les plus déserts de la forêt. La base de l'édifice consiste en une large plate-forme un peu convexe, faite de bâtons solidement entrelacés. Au centre, s'élève le berceau, construit également en petites branches, enlacées à celles de la plate-forme, mais plus flexibles. Ces baguettes, recourbées à leur extrémité, sont disposées de manière à se réunir en voûte; la charpente du berceau est placée de telle sorte que les fourches présentées par les baguettes sont toutes tournées au dehors, de manière à n'opposer à l'intérieur aucune espèce d'obstacle au passage des oiseaux. L'élégance de ce curieux berceau est encore rehaussée par des décorations qui en tapissent l'intérieur et l'entrée. L'oiseau y entasse tous les objets de couleur éclatante qu'il peut ramasser, tels que les plumes de la queue de divers perroquets, des coquilles de moules, de petites pierres, des coquilles d'escargots, des os blanchis, etc. Il y a certaines plumes qui sont entrelacées dans la charpente du berceau; d'autres, avec les os et les coquilles, en jonchent les entrées. Le penchant naturel de ces oiseaux à ramasser tout ce qu'ils trouvent à leur convenance et à l'emporter est si bien connu des naturels que, quand il leur manque quelque petit objet, par exemple, un tuyau de pipe ou autre chose semblable, qu'ils

peuvent avoir perdu dans les broussailles, ils se mettent à la recherche des berceaux, sûrs de l'y retrouver. Moi-même j'ai rencontré, à l'entrée d'un berceau, une jolie pierre de tomahawk d'un pouce et demi de hauteur, très-finement travaillée, mêlée à des chiffons de coton bleu, que les oiseaux avaient bien certainement ramassée dans un ancien campement d'indigènes. La grandeur de ces habitations de plaisance varie beaucoup.»

« Les berceaux que je rencontrai, ajoute Gould, avaient subi de fréquentes réparations; cependant il était facile de reconnaître, à l'inspection des objets qui y étaient accumulés, que le même endroit avait déjà dû servir plusieurs années. Charles Coxen m'a dit qu'après avoir détruit un de ces berceaux, il avait eu la satisfaction de le voir reconstruire presque en entier, caché dans une cabane qu'il s'était ménagée. Les oiseaux qui firent ce travail étaient, m'a-t-il dit, des femelles.»

On ne sait pas encore pourquoi l'oiseau élève de pareilles constructions. Gould affirme que ce ne sont pas des nids; il est plutôt porté à les considérer comme des espèces de lieux de rendez-vous, où un grand nombre d'individus des deux sexes viennent jouer et s'accoupler pendant la période de la reproduction. Toujours est-il que les ptilonorhynques nichent dans des buissons épais, au voisinage de leur nid de plaisance. Cependant, personne jusqu'ici ne paraît avoir vu leurs œufs. Les observateurs rapportent que si le mâle est tué, la femelle convole à de nouvelles noces. Gould, en quelques jours, a tué trois mâles devant le même berceau.

**Captivité.** — Même en captivité, les ptilonorhynques élèvent leurs singulières constructions. Un amateur de Sidney, du nom de Strange, écrit à Gould: « Je possède maintenant une paire de *satinés*; j'espérais qu'ils allaient nicher, car dans les deux derniers mois, ils étaient occupés à construire leur nid de plaisance. Tous deux y travaillaient, mais le mâle surtout. Souvent il pourchassait la femelle dans toute la volière; puis il allait à son nid, y appendait une plume, une feuille, poussait un cri singulier, hérissait ses plumes, et courait tout autour du berceau où la femelle entrait finalement. Le mâle s'excitant de plus en plus, les yeux lui sortaient presque de la tête. Il levait une aile après l'autre, donnait des coups de bec à terre, sifflait, jusqu'à ce que la femelle vint à lui. »

Dans ces derniers temps, on a apporté à Londres une paire de ptilonorhynques vivants, qui ont été peints par Wolf.

## LES CHLAMYDÈRES — *CHLAMYDERA*.

*Die Kragenvögel.*

**Caractères.** — Les chlamydères sont très-voisins des ptilonorhynques, dont ils se distinguent toutefois par leurs narines découvertes, percées dans une large membrane dépourvue de plumes. Leurs ailes sont longues et pointues, leur queue allongée et légèrement arrondie; leurs tarses robustes et couverts en avant de larges écailles; le doigt médian et le pouce sont longs et pointus.

### LE CHLAMYDÈRE TACHETÉ — *CHLAMYDERA MACULATA*.

*Der gefleckte Kragenvogel, The spotted Bower-Bird.*

**Caractères.** — Le chlamydère tacheté (*fig. 86*) a 29 cent. de long; les plumes de la partie supérieure de la tête brunes, avec la pointe gris d'argent; celles de la gorge également brunes, avec un fin liséré noir; le dos, les ailes, la queue d'un brun foncé, toutes les plumes portant une tache ronde d'un jaune brun à la pointe; le cou entouré d'une sorte de collerette formée de plumes longues, d'un rouge fleur de pêcher; les rémiges primaires blanches; les rectrices d'un jaune brun à l'extrémité; le ventre d'un blanc grisâtre; les flancs marqués de petites lignes en zigzag; l'iris brun foncé; le bec et les pattes brunes; la femelle ne diffère guère du mâle. Les jeunes se distinguent des adultes par l'absence de collerette.

**Distribution géographique.** — Les chlamydères tachetés habitent l'intérieur de l'Australie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces oiseaux fréquentent les buissons qui bordent les plaines. Ils sont défiant au plus haut degré et se cachent au moindre indice de danger, aussi arrive-t-il souvent que les voyageurs ne peuvent les apercevoir. Pour les observer, il faut user d'une extrême prudence. Ils trahissent leur présence par un cri d'appel rauque, désagréable, qu'ils font entendre au moment de quitter le sol. Ils vont ensuite se percher sur la branche la plus élevée, d'où ils peuvent voir tous les alentours, et se dirigent de là vers l'endroit qui leur offre le plus de sécurité. On les tire plus sûrement lorsqu'ils vont s'abreuver, surtout lorsque, par un temps de sécheresse, ils n'ont pas le choix des localités. Gould dit qu'ils sont très-défiant, mais qu'à la fin, la soif l'emportant sur leur prudence innée, ils passent pour aller boire non-seule-

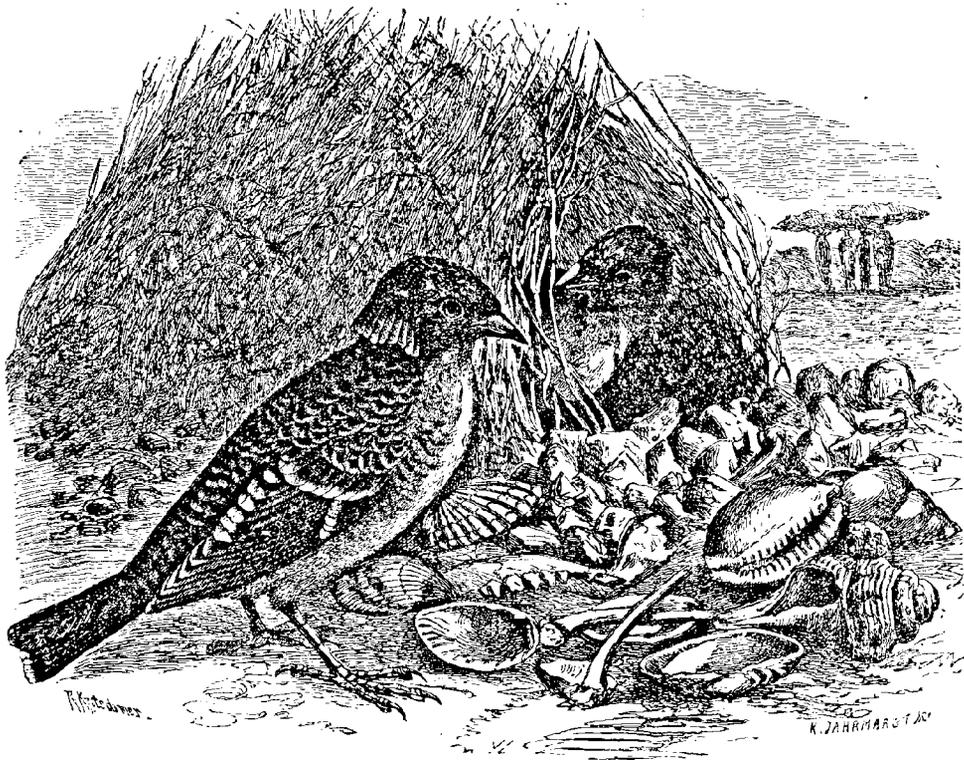


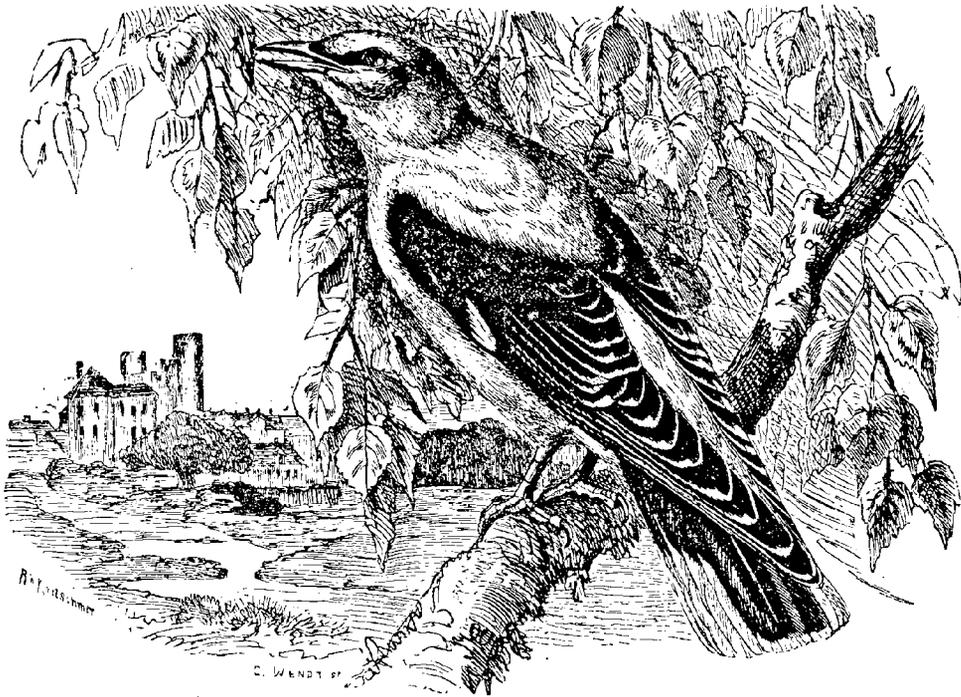
Fig. 86. Le Chlamydère tacheté.

ment devant l'homme, mais encore devant les énormes serpents noirs, qui les guettent au voisinage de l'eau. Ce sont les plus circonspects de tous les oiseaux qui se réunissent auprès des cours d'eau pour s'y désaltérer.

Gould trouva aussi les nids de plaisance des chlamydères; ils étaient situés dans des endroits fort divers : tantôt dans les plaines envahies par l'*Anacia pendula*, tantôt au milieu des buissons qui couvrent le versant des collines. Ces établissements étaient plus grands, plus évasés que ceux du ptilonorhynque satiné; quelques-uns même avaient plus d'un mètre de long.

« L'intelligence inventive et réfléchie de cette espèce, dit Gould, se manifeste dans l'édifice tout entier et dans la décoration, et surtout dans la manière dont les pierres sont disposées dans la construction, probablement pour que les herbes qui en relient la charpente ne puissent se désunir. Ces rangées de pierres, partant de l'entrée du berceau, s'en vont en divergeant de chaque côté, de manière à former un petit sentier qui est le même aux deux bouts de la tonnelle. Au centre de l'avenue, à l'entrée du portique, s'élève une immense collection de matériaux de toute espèce, servant à décorer la

place; ce sont des coquillages, des plumes, des crânes, des os de petits mammifères, etc., arrangement qui se répète à l'autre entrée. Dans quelques-uns des plus grands berceaux que j'aie vus, œuvre évidemment de plusieurs années, il y avait à chaque entrée plus d'un demi-boisseau de ces ornements. Dans quelques circonstances, j'ai rencontré de petits berceaux presque entièrement fabriqués d'herbages. J'ai cru voir là le commencement d'un nouveau lieu de rendez-vous. J'ai souvent trouvé de ces constructions à une distance considérable des rivières. Ce n'est cependant que sur le bord des courants, que les petits architectes peuvent se procurer les coquillages et les petits cailloux ronds qu'ils emploient; jugez, par conséquent, des efforts et du travail qu'exigent leurs collections. Comme ces oiseaux se nourrissent presque exclusivement de graines et de fruits, les coquillages et les os ne peuvent avoir été ramassés que pour servir à la décoration de leurs édifices; d'ailleurs, ils ne prennent que ceux que le soleil a parfaitement blanchis ou que les naturels ont fait cuire, et qui, par suite, sont devenus blancs. Je me suis convaincu que ces berceaux, comme ceux du ptilonorhynque satiné, forment le lieu de rendez-



Corbell, Créte Fils impr.

Fig. 87. Le Loriot vulgaire.

Paris, Baillière et Fils, édité.

vous de plusieurs individus; car, de la cachette où j'étais en observation, j'ai tué deux mâles que j'avais vus auparavant passer sous les arceaux de la petite avenue. »

Coxen trouva au mois de décembre un nid de chlamydères renfermant trois jeunes. Ce nid ressemblait à celui de la grive musicienne ou commune; sa forme était celle d'une coupe assez profonde; il était construit avec des branches sèches, tapissé de plumes et de petites herbes, et reposait sur un acacia, au-dessus d'un étang.

### LES LORIOTS — *ORIOIUS*.

*Die Piro'e, The Orioles.*

**Caractères.** — Les loriots ont le bec allongé, un peu déprimé à la base qui est élargie, comprimé vers la pointe; les ailes assez longues; la queue de moyenne longueur, ample; les tarses courts chez le mâle. Le jaune et le noir sont les couleurs dominantes.

La femelle porte une livrée particulière, qui est aussi celle des jeunes.

#### LE LORIOT VULGAIRE — *ORIOIUS GALBULUS*.

*Der Piroi, die Golddrossel, der Pfingstvogel,  
The Golden Oriole.*

**Caractères.** — Le loriot vulgaire (fig. 87) a

BREHM.

27 cent. de long et 50 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 17 cent., et la queue 11. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Celui-ci a les lorums, les ailes et la queue d'un noir profond; le reste du corps jaune doré. Une tache jaune se trouve à la racine des rémiges et à l'extrémité des rectrices.

La femelle a le dos d'un vert de serin, le ventre blanchâtre, avec des raies longitudinales brunes au centre des plumes; le cou d'un gris cendré clair; les rémiges brunes, avec une tache jaunâtre vers le milieu des primaires, et une autre de même couleur à l'extrémité; la queue brune, terminée de jaune. Les jeunes et les mâles d'un an ont le plumage de la femelle.

L'iris est rouge-carmin; le bec rouge sale chez les vieux mâles; gris noirâtre chez les jeunes et les femelles; les pattes sont gris de plomb.

**Distribution géographique.** — L'Europe, à l'exception des contrées les plus septentrionales, et une grande partie de l'Asie centrale sont la patrie du loriot vulgaire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le nom d'*Oiseau de Pentecôte*, sous lequel le loriot est connu en Allemagne, est parfaitement choisi, car ce n'est que vers cette époque qu'il y fait son apparition. C'est donc une espèce d'été, qui ne passe dans sa véritable patrie que le temps nécessaire à

III — 245

la reproduction, et la quitte déjà au mois d'août.

Le loriot se tient dans les grands bois et surtout dans ceux qui sont en plaine; il se montre rarement dans les montagnes, ne fait que traverser les forêts de conifères, et recherche de préférence les bois de chênes et de bouleaux; de là, il pénètre jusque dans les vergers situés au voisinage des villes et des villages, et surtout à l'époque de la maturité des cerises. En hiver, il va jusque dans le centre de l'Afrique; sous le 41° de latitude nord, j'ai encore vu des loriots se dirigeant vers le sud. Il paraît passer son hiver dans l'Afrique occidentale, et non, comme on l'a dit, dans le nord de l'Afrique.

Dans ses habitudes, le loriot présente plus d'une particularité curieuse. « C'est, dit Naumann, un oiseau défiant, sauvage, qui fuit l'homme, quoiqu'il habite souvent dans son voisinage. Il saute et volète continuellement au milieu des arbres les plus épais; rarement il reste longtemps sur le même arbre, et encore moins sur la même branche. Son agitation incessante le conduit tantôt ici, tantôt là; rarement il se perche sur les buissons peu élevés; plus rarement encore, il descend à terre, et il n'y reste que le temps strictement nécessaire pour prendre un insecte, par exemple.

« Il est courageux et querelleur, et se bat continuellement avec ses semblables, comme avec les autres oiseaux. Son vol paraît lourd et bruyant, mais rapide cependant. Comme l'étourneau, il décrit de longues courbes ou une ligne légèrement ondulée. S'il n'a qu'un petit espace à traverser, il le fait en ligne droite, tantôt planant, tantôt battant des ailes. Il aime à voler, à errer de côté et d'autre; et souvent on voit deux de ces oiseaux se poursuivre pendant des quarts d'heure. »

Son cri d'appel est *jaeck*, *jaeck* ou *krack*; quand il est effrayé, il fait entendre un son rauque : *querr* ou *ehrr*; son cri d'amour est *bülow*. Le chant du mâle est harmonieux, les noms latin et allemand de cet oiseau en sont une onomatopée. Naumann le note : *ditleo* ou *gidudileo*; mais je crois qu'on peut le rendre plus simplement par *piripirid*. Partout le loriot est un oiseau aimé; partout il est le bienvenu. C'est un des meilleurs chanteurs de nos forêts. On l'entend sans cesse depuis le lever du soleil jusqu'à midi; et il recommence à chanter, quand le soleil baisse à l'horizon. Il se fait entendre, même par les jours sombres. Une paire de loriots anime toute une forêt; car ces oiseaux étant sans cesse en mouvement, le

chant du mâle retentit, tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

A peine arrivé, le loriot se met à construire son nid, qu'il suspend à la bifurcation d'un mince rameau. Il le fait avec des feuilles à moitié sèches, avec des brins d'herbes, des fibres d'orties, d'écorce de bouleau, de la laine, des toiles d'araignée, etc. Ce nid est profond, en forme de coupe; l'intérieur en est tapissé d'herbes fines, de plumes et de laine. D'ordinaire, le loriot doré construit son nid sur un arbre élevé; quelquefois cependant, au dire de Paessler, il l'établit sur un arbre très-bas. Avec sa salive, il agglutine les matériaux les plus longs contre la branche, et il les enlace les uns dans les autres pour en former la charpente du nid. Le mâle et la femelle prennent également part à cette construction; mais à cette dernière seule paraît incomber le soin de tapisser l'intérieur.

Au commencement de juin, la femelle pond quatre ou cinq œufs, à coquille lisse et brillante, d'un blanc pur, relevé par quelques points gris cendré et rouge brun foncé. Elle les couve avec tant d'ardeur, qu'il est difficile de lui faire abandonner ses œufs.

« Je visitai un nid, dit Paessler, dont je venais de chasser la femelle, et pour en voir l'intérieur, j'abaissai les branches sur lesquelles il reposait. La femelle poussa un long cri, rauque, un véritable cri de combat, s'élança sur moi, passa tout auprès de mon visage, et se posa sur un arbre derrière moi. Le mâle accourut : même cri, même tentative de m'éloigner. Les deux parents semblaient avoir pour leur progéniture le même amour. »

Vers midi, le mâle couve à la place de la femelle, et celle-ci parcourt les environs, se hâtant de se rassasier. Après quatorze ou quinze jours les petits éclosent et réclament de la nourriture par leurs cris singuliers, *iouddi*, *iouddi*. Ils croissent très-rapidement; muent presque avant d'abandonner leur berceau. Si on enlève les œufs, les parents nichent une seconde fois; mais ils ne le font plus, quand on enlève les petits, quelque peu âgés qu'ils soient.

Les loriots se nourrissent d'insectes de différentes espèces, de chenilles, de papillons, de vers, et au temps de leur maturité, de cerises, de baies, etc. Ils mangent beaucoup, et peuvent ainsi causer quelques dégâts; mais les services qu'ils rendent compensent amplement ces dégâts.

**Captivité.** — On nourrit les loriots qu'on a pris jeunes, comme les rossignols. Quelques soins qu'on en ait, il est difficile de les garder

longtemps en captivité. Ils s'apprivoient facilement, mais ils sont querelleurs et méchants à l'égard des autres oiseaux. Le père de Naumann préférait les Loriots à tous les autres oiseaux d'appartement; il en avait qui venaient chercher leur nourriture dans sa main, dans sa bouche, qui lui tiraient les cheveux, quand il ne s'occupait pas assez d'eux. A l'époque des migrations, ils étaient très-agités. Ils restaient dans cet état de la fin d'août jusqu'en novembre. En février, ils muaient et demeuraient tristes tant que durait la mue. En mars, l'agitation recommençait; l'instinct de l'émigration se faisait sentir de nouveau.

### LES SÉRICULES — *SERICULUS*.

*Die Seidenpirolen.*

En Afrique et dans le sud de l'Asie, habitent des oriolidés voisins des espèces du genre précédent; on en trouve aussi en Australie, et, parmi ceux-ci, quelques-uns font transition entre les oriolidés et les paradisiers.

**Caractères.** — Le bec des séricules est assez semblable par sa forme générale à celui des loriots; mais la mandibule inférieure est échancrée à la pointe comme la mandibule supérieure; leurs ailes sont médiocres; leur queue de longueur moyenne, tronquée à angle droit ou légèrement échancrée, et leurs tarses sont assez allongés. Ils ont aussi pour caractères distinctifs une langue terminée par un pinceau de fibres.

#### LE SÉRICULE CHRYSOCÉPHALE — *SERICULUS CHRYSOCEPHALUS*.

*Der Prinzpirol.*

**Caractères.** — Cette espèce, que Quoy et Gaimard ont les premiers fait connaître sous le nom de *loriot prince régent*, a la tête, la nuque et une bande recourbée, se dirigeant de la nuque vers la poitrine, d'un jaune vif; le reste du corps est noir velouté. La première des rémiges primaires est noire; les autres sont noires à la racine et à la pointe, jaunes dans le milieu; les rémiges

secondaires sont jaunes, bordées extérieurement de noir. L'iris est jaune clair, le bec jaune, les pattes sont noires.

La femelle a la tête et la gorge brunâtres, une tache noire au sommet de la tête, le dessus des ailes et de la queue brun-olive, les plumes du dos marquées à leur extrémité d'une tache triangulaire brunâtre, la face inférieure du corps d'un brun olive, avec des taches plus foncées, l'iris brun, le bec et les pattes noires.

Les jeunes mâles ont le même plumage que les femelles.

**Distribution géographique.** — D'après Gould, le séricule chrysocéphale paraît limité à l'Australie orientale. Il est commun dans les forêts à Maillang, près de la baie de Morton, dans l'île des Mouches et dans les îles voisines.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau a les mœurs du loriot d'Europe, mais il est plus paisible, moins défiant; il se cache moins dans les branchages les plus touffus, et se perche de préférence sur les points les plus élevés d'un arbre. Les vieux mâles semblent avoir conscience du danger que leur fait courir leur beau plumage, aussi sont-ils bien plus défiant, bien plus difficiles à approcher que les jeunes et les femelles.

Le séricule chrysocéphale paraît ne se nourrir que de fruits; toujours est-il que Gould ne trouva jamais d'insectes dans l'estomac de ceux qu'il tua. Il fait de grands dégâts dans les jardins, surtout lors de la maturité des fruits. Ces oiseaux détruisent souvent, dit-on, une récolte entière.

Gould ne nous apprend rien au sujet de son mode de reproduction.

### 2<sup>o</sup> LES OISEAUX DE PARADIS.

*Die Paradiesvögel, The Birds of Paradise.*

Les oiseaux de paradis forment dans l'ordre des coriostres une deuxième division sous-ordre, dont nous nous dispenserons de donner les caractères, ces caractères étant les mêmes que ceux de la famille unique sur laquelle repose cette division.

## LES PARADISIDÉS — *PARADISEÆ*.

*Die Paradiesvögel, The Birds of Paradise.*

Ce n'est que dans ces dernières années que nous avons appris à connaître parfaitement, tant sous le rapport de leurs formes extérieures que

sous celui de leur genre de vie, les superbes oiseaux originaires de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines. Ceux que, depuis plusieurs siècles,

on apportait en Europe, étaient toujours mutilés; d'un autre côté, les histoires les plus singulières avaient cours sur leur compte. On les appelait *oiseaux de paradis*, et l'on croyait qu'ils provenaient en effet du paradis et menaient un genre de vie tout particulier. On ne recevait que des oiseaux privés de pattes, et l'on admettait qu'ils n'en avaient jamais eus, tant la mutilation que leur avaient fait subir les indigènes était parfaitement dissimulée. A la vue de leur brillant plumage, l'imagination se donnait pleine carrière; les fables les plus invraisemblables avaient cours. « Encore aujourd'hui, dit Pœppig, la vue d'un paradisier ou oiseau de paradis remplit le vulgaire d'admiration; on comprend facilement quelle dut être la stupéfaction des gens, qui n'avaient jamais quitté le continent européen, lorsqu'en 1522, un compagnon de Magellan, Pigafetta arriva à Séville et fit connaître cet oiseau. C'est avec émotion que les naturalistes du quinzième siècle, remplis de zèle et d'ardeur, mais bornés dans leurs moyens, considérèrent cet oiseau : c'était un des grands événements de leur vie scientifique; c'était la réalisation d'une espérance, longtemps caressée en vain, que de voir enfin une peau mutilée d'oiseau de paradis. Il faut leur pardonner, s'ils acceptèrent comme vérités des fables qui trouvèrent créance longtemps encore. On regardait ces oiseaux comme des sylphes aériens, peuplant les airs, accomplissant toutes leurs fonctions en volant, ne se reposant que quelques instants, en se suspendant par leur longue queue aux branches des arbres. C'étaient des êtres supérieurs, qui n'avaient nul besoin de fouler le sol, qui se nourrissaient dans l'éther, ne faisant que humer la rosée du matin. C'est en vain que Pigafetta lui-même déclara que ces oiseaux n'étaient pas dépourvus de pattes; Marcgrave, Clusius et d'autres naturalistes eurent beau combattre l'erreur: tout était inutile, le vulgaire restait fidèle à ces croyances poétiques. »

Il fallut plusieurs siècles avant que nous connussions la vérité. Plusieurs voyageurs nous donnèrent de précieux détails sur ces oiseaux; mais aucun ne pouvait se mettre complètement à l'abri des préjugés. Un naturaliste français, Lesson, qui passa treize jours à la Nouvelle-Guinée, pendant son voyage autour du monde, fut le premier à qui il ait été donné d'observer les paradisidés vivants. Dans ces dernières années les Anglais Bennett et Wallace, et le Hollandais Rosenberg nous ont fait connaître bien des détails de la vie de ces oiseaux en liberté comme

en captivité, et nous savons maintenant à peu près à quoi nous en tenir sur ces animaux si longtemps fabuleux.

**Caractères.** — Les paradisidés sont des coraciostres dont la taille varie depuis celle du geai jusqu'à celle de l'alouette; mais ils diffèrent de tous les oiseaux du même ordre par leurs couleurs splendides, leur stature élégante, la forme de leurs plumes. Ils ont le bec moyennement long, droit ou légèrement recourbé, comprimé latéralement, couvert à sa base d'une membrane fournie de plumes, sous laquelle sont cachées les narines. Leurs ailes sont de longueur moyenne, fortement arrondies, les sixième et septième pennes dépassant les autres. Leur queue est rectiligne, formée de douze rectrices. Leurs tarses, leurs doigts, leurs ongles sont robustes. Chez les mâles de plusieurs espèces, les plumes des flancs, très-longues, effilées, décomposées, forment des parures. Le plumage de la femelle et des jeunes est beaucoup plus simple.

**Distribution géographique.** — Les paradisidés ne se rencontrent qu'à la Nouvelle-Guinée et dans les îles voisines, Arui, Salawati, Meisol et Waigiru. Dans chacune de ces îles habitent une ou plusieurs espèces.

## LES PARADISIERS — *PARADISEA*.

*Die Paradiesvögel, The Birds of Paradise.*

**Caractères.** — Les paradisiers ou oiseaux de paradis proprement dits, sont caractérisés par les faisceaux de plumes longues, filiformes décomposées, pinnées, que le mâle porte sur les flancs, et que l'oiseau peut étaler et serrer à volonté : en outre, les deux rectrices médianes s'allongent chez eux en brins grêles aplatis ou tordus.

### LE PARADISIERS APODE — *PARADISEA APODA*.

*Der Göttervogel, The Emerald Bird of Paradise.*

**Caractères.** — Ce paradisier, que Linné, pour consacrer les anciennes fables, a nommé *apoda* (sans pattes), a 36 cent. de long; il a donc à peu près la taille de notre choucas. La couleur dominante chez lui est un beau brun châtain; le front est noir velouté, à reflets vert-émeraude; le sommet de la tête et la partie supérieure du cou sont d'un jaune citron; la gorge est vert doré; la partie antérieure du cou, d'un brun violet; les longues plumes des côtés sont d'un jaune orange vif, marquées de points rouge-pourpre à leur extrémité. Exposées au





Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Créteé fils, imp.

LE PARADISIER PAPOUAN,  
LE SIFILET A SIX BRINS, ET LE MANUCAUDE ROYAL.

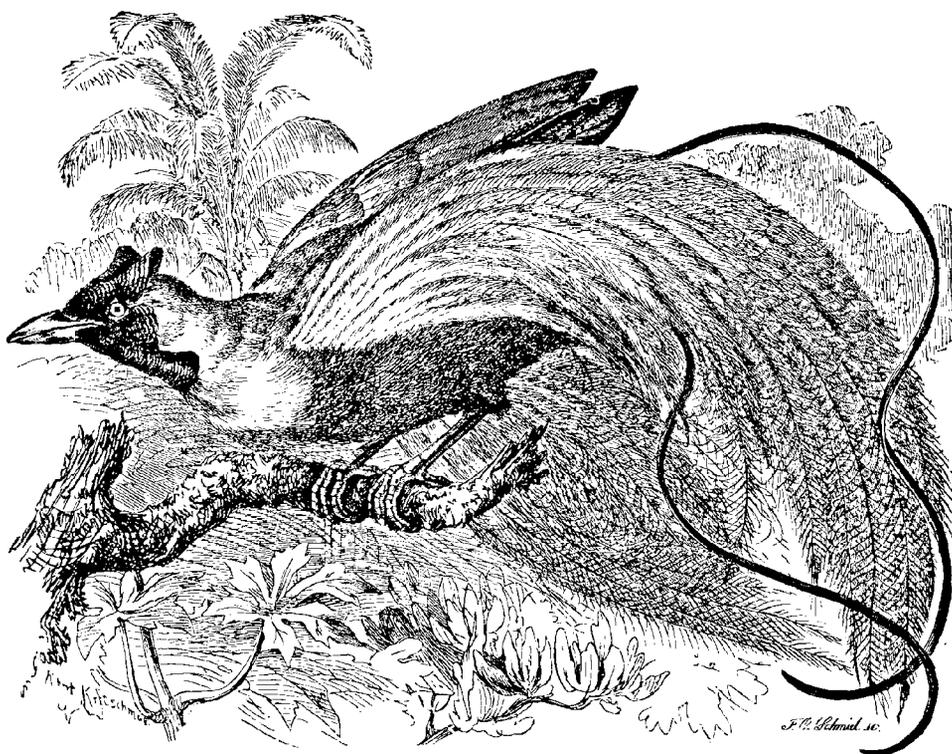


Fig. 88. Le Paradisier rouge.

soleil, ces parures perdent rapidement leur éclat. L'iris est jaune blanchâtre; le bec et les pattes sont gris bleuâtre.

La femelle n'a pas de parures aux flancs, ni de brins à la queue; ses teintes sont ternes: elle a le dos gris fauve brunâtre, la gorge d'un violet grisâtre, et le ventre jaune fauve.

**Distribution géographique.** — Le paradisier apode semble confiné aux îles d'Arui.

#### LE PARADISIERS PAPOUAN — *PARADISEA PAPUANA*.

*Der Tsiancar, der Wumbi.*

**Caractères.** — Le paradisier papouan (*Pl. VII, fig. 1*) *tsiancar* ou *wumbi* des Papous, est un peu plus petit que l'espèce précédente. Il a 33 cent. de long. Il a le dos brun-châtain clair; le ventre brun-rouge foncé; le sommet de la tête, la partie supérieure du cou, la nuque, les côtés d'un jaune pâle; le front et le bec entourés de plumes noires, à reflets verdâtres; la gorge d'un vert émeraude; l'iris jaune blanchâtre; le bec et les pattes gris bleuâtre foncé.

« Les jeunes, au moment où ils prennent leur essor, dit Rosenberg, sont bruns, avec le dos plus foncé que le ventre; toutes leurs rectrices

sont d'égale longueur, mais les deux médianes sont bien moins larges que les latérales. Après la première mue, la tête et la nuque deviennent jaune clair; le front et la gorge prennent leur teinte verte, à éclat métallique; les deux plumes caudales médianes s'allongent de quelques centimètres. A la troisième mue, celles-ci deviennent deux longues tiges, d'environ 40 centimètres de long, et les touffes de plumes caractéristiques des flancs apparaissent. Elles sont d'autant plus longues que l'oiseau est plus âgé; leur longueur moyenne est de 1<sup>m</sup>, 37; celle des plumes caudales médianes, de 1<sup>m</sup>, 65, et plus encore, chez les individus très-âgés.

**Distribution géographique.** — D'après Rosenberg, le paradisier papouan habite la partie nord de la Nouvelle-Guinée et les îles de Salawati et de Meisol.

#### LE PARADISIERS ROUGE — *PARADISEA RUBRA*.

*Der Sebum, der rothe Paradiesvogel,  
The red Bird of Paradise.*

**Caractères.** — Le paradisier rouge (*fig. 88*) ou *sebum* des naturels de la Nouvelle-Guinée a à peu près la taille du précédent, mais il en diffère, ainsi que du paradisier apode, par la présence d'une

huppe vert doré, que l'oiseau peut dresser à volonté. Il a le dos d'un jaune fauve grisâtre, une bande de même couleur en travers de la poitrine, qui est d'un brun rouge, ainsi que les ailes; le pourtour du bec et une tache en arrière de l'œil d'un noir velouté; la gorge vert-émeraude; les touffes de plumes des flancs, dont l'extrémité est tordue, d'un rouge carmin brillant; deux longs brins de la queue, larges, aplatis, recourbés en dehors et d'un rouge brun; l'œil d'un jaune clair; le bec et les pattes d'un gris bleuâtre.

La femelle a la partie antérieure de la tête et la gorge d'un brun velouté; le dos et le ventre d'un rouge brun; la partie postérieure de la tête, le cou et la poitrine d'un rouge vif.

**Distribution géographique.** — Jusqu'à présent, on n'a trouvé cette espèce qu'à l'île de Waigiru, et les habitants du village de Bessie, sur la côte méridionale de cette île, paraissent être les seuls qui en préparent les peaux. Ceci explique comment elle est beaucoup plus rare que les autres.

**Mœurs, habitudes et régime des paradisiers.** — Ces trois espèces se ressemblent considérablement sous le rapport de leurs mœurs et de leurs habitudes. Ce sont des oiseaux vifs, remuants et prudents à la fois; qui paraissent avoir parfaitement conscience et de leur beauté, et des dangers qu'elle leur fait courir. Tous les voyageurs qui ont eu occasion de les observer dans leur patrie, ont été saisis d'enthousiasme à leur aspect. Lorsque Lesson en vit s'envoler un pour la première fois, il demeura ravi de la beauté de son plumage, et le suivit longtemps des yeux, sans pouvoir se décider à le tirer. Rosenberg a complété la description que nous avait laissée l'illustre naturaliste français, et nous ne croyons pouvoir mieux faire qu'en lui laissant la parole.

« Les paradisiers, dit-il, sont des oiseaux voyageurs; ils habitent tantôt la côte, tantôt l'intérieur de l'île, suivant l'époque de la maturité des fruits. Lors de mon séjour à Doreh, les fruits d'une laminée, qui croit tout auprès des villages, commençaient à mûrir. Les paradisiers, surtout les femelles et les jeunes mâles, y arrivaient de tous côtés. Ils étaient si peu défiants, qu'ils revenaient à la même place, après avoir essuyé plusieurs coups de feu. Généralement cependant, ces oiseaux, les mâles adultes principalement, sont très-craintifs, et ne se laissent que difficilement approcher à portée de fusil.

« Leur voix est rauque, mais s'entend d'assez loin; on peut la rendre par les syllabes : *wouk, wouk, wouk*, qui sont souvent suivies d'une sorte de grincement. Le cri du paradisier mâle est *woikō, woiko, woiko*, ces syllabes étant fortement articulées. Ce cri sert à attirer la femelle qui se tient, en caquetant, perchée sur un arbre peu élevé. C'est le matin et le soir surtout que l'on entend cet appel retentir dans la forêt. »

« La voix du paradisier rouge, dit Wallace, est moins criarde que celle des autres espèces. On l'entend si souvent, qu'il faut admettre que cet oiseau est très-commun. Cependant ce paradisier est si vif, si rarement au repos, qu'il est très-difficile de pouvoir l'atteindre. Souvent, j'ai vu de vieux mâles perchés sur de petits arbres, sur des buissons, à une faible distance du sol. Ils glissaient au milieu du feuillage, et paraissaient occupés à chasser des insectes, dont ils font leur principale nourriture, au moins tant que les figues ne sont pas mûres. De temps à autre, ils poussaient un petit cri glapissant, tout différent de leur cri d'appel, qu'ils ne font entendre que lorsqu'ils sont perchés au sommet d'un arbre. »

Toujours en mouvement, les paradisiers volent d'arbre en arbre. Jamais ils ne demeurent longtemps sur la même branche; au moindre bruit ils disparaissent au plus épais du feuillage. Dès le lever du soleil ils se mettent en quête des fruits et des insectes dont ils se nourrissent. Le soir, ils se réunissent, et passent la nuit en commun dans la cime touffue de quelque arbre. Lesson rapporte que les paradisiers, lorsqu'ils passent d'un canton dans un autre, se réunissent par bandes de trente à quarante individus, ayant à leur tête un guide; qu'ils crient comme des étourneaux, quand ils volent contre le vent, et croassent comme des corbeaux, si une trop forte brise met du désordre parmi eux. Lorsqu'une tempête les surprend, ils s'élèvent haut dans l'air, pour échapper à la tourmente. Parfois, leurs longues plumes s'embrouillent tellement les unes dans les autres qu'ils ne peuvent plus voler; ils tombent alors à l'eau et se noient, ou s'ils tombent à terre, ils y restent couchés, jusqu'à ce qu'ils se soient un peu remis de leur chute et qu'ils puissent gagner un arbre voisin.

L'époque de la reproduction varie suivant les moussons. Sur les côtes orientale et septentrionale de la Nouvelle Guinée et à Meisol, elle a lieu en mai; sur la côte occidentale et à Salawati, en novembre. Les mâles se réunissent en

petites troupes à la cime des arbres les plus élevés, battent des ailes, élargissent leur queue, étalent et rabattent leurs touffes latérales de plumes, et font entendre un cri particulier, qui attire les femelles. Lesson est porté à croire que ces oiseaux sont polygames, par la raison qu'on voit toujours plus de femelles que de mâles; mais cela peut s'expliquer par cela seul qu'on ne chasse et qu'on ne détruit par conséquent que les mâles.

**Chasse.** — « Voici, dit Rosenberg, la manière dont les indigènes de la Nouvelle-Guinée chassent les paradisiers. Vers le milieu de la saison des sécheresses, ils recherchent les arbres où ces oiseaux viennent percher pendant la nuit : ce sont d'ordinaire les plus élevés. Ils s'y construisent parmi les branches une petite hutte, avec des feuilles et des rameaux. Une heure environ avant le coucher du soleil, un habile tireur y grimpe, armé d'un arc et de flèches, et attend dans le plus profond silence. Dès que les oiseaux arrivent, il les tire l'un après l'autre, et un de ses compagnons, caché au pied de l'arbre, les ramasse. Les indigènes se servent de flèches très-acérées, dont la blessure est mortelle pour l'oiseau; ces flèches sont en outre munies de plusieurs pointes, en forme de triangles, entre lesquelles le corps de l'oiseau se trouve comme enchâssé, de telle façon que son plumage ne soit pas abimé dans sa chute. »

D'après Lesson, les indigènes prennent aussi des paradisiers au moyen de gluaux préparés avec la glu de l'arbre à pain, et Wallace nous dit que l'on capture souvent le paradisier rouge avec des collets disposés dans les branches des arbres couverts de fruits. Un des bouts du lacet pend jusqu'à terre, et il est facile de tirer à soi l'oiseau qui y est retenu.

« On pourrait croire, dit Wallace, que les oiseaux pris vivants sont amenés au naturaliste en meilleur état que ceux qui ont été tirés. Il n'en est rien pourtant. Jamais je n'ai eu autant de difficultés que pour me procurer des paradisiers rouges en bon état de conservation. Les premiers qu'on m'apporta, étaient vivants, mais emballés de telle sorte que les parures étaient cassées et froissées de la façon la plus déplorable. Je fis comprendre aux indigènes qu'ils devaient attacher les oiseaux par les pattes et les suspendre à un bâton, et qu'ils pouvaient ainsi les porter facilement; cela eut pour résultat de me faire avoir des individus très-sales. Les indigènes faisaient ce que je leur avais recommandé, mais ensuite, ils jetaient l'oiseau à terre dans

leurs huttes, et son plumage était souillé de cendres, de résine, etc. En vain, je les priai de m'apporter les paradisiers dès qu'ils les auraient pris; en vain je leur recommandai de les tuer immédiatement, de les pendre à un bâton, et de me les livrer aussitôt; leur paresse était plus forte. J'avais quatre ou cinq indigènes à mon service; je les payai par avance pour m'apporter une certaine quantité de paradisiers; ils se répandirent dans la forêt, mais une fois qu'ils avaient fait une capture, ils trouvaient très-incommode de revenir aussitôt. Ils cherchaient au contraire à conserver l'animal vivant le plus longtemps possible, et ne revenaient qu'au bout de huit ou dix jours, apportant un oiseau mort, décomposé; un autre récemment tué, et un troisième encore en vie; celui-ci était le dernier pris. J'essayai de tout pour leur faire changer de système, mais inutilement. Heureusement, le plumage des oiseaux de paradis est assez solide pour résister à ce traitement.

**Captivité.** — « Je puis me rendre cette justice, continue Wallace, que j'ai fait tout mon possible pour conserver ceux de ces oiseaux que je pus me procurer vivants. Je leur construisis de mes propres mains une cage spacieuse, où ils pouvaient se mouvoir à leur aise; je leur donnai la meilleure nourriture qu'il me fut possible de trouver; malheureusement, je ne pus toujours leur procurer, en qualité suffisante, les fruits dont ils faisaient habituellement leur nourriture. Ils mangeaient avec plaisir du riz et des sauterelles; j'en avais conçu un bon espoir, mais le second ou le troisième jour, ils étaient pris de convulsions, tombaient sur le sol et mouraient. Il en fut ainsi sept ou huit fois de suite, et, à mon grand regret, je ne pus me procurer de jeunes oiseaux, qui auraient sans doute mieux supporté la captivité. »

Wallace fut plus heureux ultérieurement; car, si je ne me trompe, ce fut lui, le premier, qui apporta en Europe deux oiseaux de paradis vivants. A Amboine, à Mangkassar, à Batavia, à Singapore, à Manille, on a vu plusieurs fois des *tsiancars* en captivité. Un marchand chinois d'Amboine offrit à Lesson deux paradisiers, qui avaient déjà passé six mois en cage, et qu'on nourrissait avec du riz cuit; mais ce brave homme demandait 500 francs de la pièce, et le naturaliste ne pouvait disposer de cette somme. D'après Rosenberg, le gouverneur des Indes hollandaises, le baron Sloot van der Beele aurait payé, pour deux mâles adultes, la somme de 150,000 florins. Rosenberg lui-même apporta ces oi-

seaux de Mangkassar à Java. Bennett vit en Chine un *tsiancar*, qui vivait en captivité depuis neuf ans. Il est donc suffisamment établi que l'on peut conserver ces oiseaux en cage.

Bennett et Wallace nous ont donné des détails très-circonstanciés sur leur vie en captivité. L'oiseau de paradis, d'après eux, est un oiseau actif, gai, très-agréable. Il regarde tout autour de lui avec une expression malicieuse; il cherche à attirer les regards; il a besoin, semble-t-il, d'être admiré. Il se baigne deux fois par jour, et ne peut souffrir la moindre souillure à son plumage. Souvent, il étale sa queue et ses ailes, pour les passer en revue. C'est probablement pour ne pas se salir qu'il descend à terre si rarement. Le matin, surtout, il aime à faire montre de sa beauté et à lisser son plumage. Il étale ses touffes latérales, les peigne avec son bec, et ouvre les ailes en les agitant avec rapidité. Ses longues plumes, qu'il relève au-dessus de son dos, semblent flotter en l'air tout autour de lui, comme un léger duvet. Ce manège dure quelque temps, puis l'oiseau se met à sauter d'un bâton à l'autre. La vanité, l'admiration de sa propre beauté se manifestent dans tout son être. Il se regarde, se considère, cherche à exprimer par ses cris aigus combien il est content de lui-même. Au bout d'un instant, il éprouve le besoin de lisser son plumage à nouveau; la faim seule peut lui faire oublier pour quelques instants sa coquetterie. Il semble souffrir d'être exposé directement aux rayons du soleil, et il se tient à l'ombre le plus qu'il peut.

Un Chinois dessina l'oiseau de paradis de Bennett. Lorsqu'on montra son portrait à l'animal, il le reconnut aussitôt; il s'approcha rapidement, poussa quelques cris, tâta le dessin avec prudence, sauta sur son bâton, en faisant claquer plusieurs fois le bec. C'est là, paraît-il, sa manière de saluer. On lui présenta ensuite un miroir; il se comporta de même. Il considéra longtemps son image, et ne bougea pas tant qu'il put la voir; on mit le miroir sur un autre bâton; il y sauta aussitôt; mais lorsqu'on plaça le miroir sur le sol, il n'y voulut pas descendre. Il semblait regarder son image avec plaisir, et s'étonner de lui voir répéter exactement tous les mouvements qu'il exécutait. On enleva l'instrument; il revint à sa place ordinaire, et parut aussi indifférent que s'il avait vu seulement une chose tout ordinaire.

Sa voix est très-singulière. Elle rappelle un peu le croassement du corbeau, mais elle est plus variée. Les notes en sont poussées avec

force; la même est souvent répétée. L'oiseau saute avec vivacité d'un bâton à l'autre; on dirait, à le voir, qu'il veut saluer le visiteur. Parfois, sa voix devient presque aboyante; on l'entend au loin, et elle paraît en désaccord avec la taille de l'oiseau. On pourrait rendre les sons les plus faibles par les syllabes *hi, ho, héi, haou*, les sons les plus forts par *hock, hock, hock, hock*.

On nourrit les paradisiers avec du riz cuit mêlé à des œufs durs et à des sauterelles vivantes. Ils ne touchent pas aux insectes morts. Ils saisissent leur proie avec la plus grande adresse, l'appuient sur leur bâton en la maintenant avec les pieds, lui fendent la tête, lui arrachent les pattes, et les dévorent. Leur voracité n'est pas très-grande: ils mangent leur riz sans glotonnerie, un grain après l'autre. Même pour manger, ils ne descendent pas sur le sol; ils ne le font que pour se baigner.

La mue dure quatre mois entiers, du mois de mai au mois d'août.

Ce que Wallace rapporte du paradisier rouge concorde, dans les points essentiels, avec le récit de Bennett. « L'oiseau de paradis captif, dit-il, se fait remarquer par sa vivacité, sa pétulance; la beauté de son plumage en paraît encore augmentée. Jamais je ne le vis étaler ses plumes rouges latérales; d'ordinaire, il les porte sous les ailes et un peu relevées sur le dos, de façon que les extrémités débordent au-dessus de la queue. Les longues plumes de la queue pendent, contournées en vrille. »

Je n'ai pu voir qu'un instant, à mon grand regret, les paradisiers qui sont à Londres. Il m'a donc été impossible de contrôler par moi-même les auteurs que j'ai cités.

**Usages et produits.** — Tout le monde connaît l'usage que l'on fait comme parure des peaux de paradisiers préparées par les indigènes.

Depuis plusieurs siècles, les Papous ont fait un objet de commerce des peaux, non-seulement de ces oiseaux, mais encore de tous les autres à plumage splendide; les Hollandais surtout les leur achetaient. Aussi Schlegel leur reproche-t-il avec raison d'être causes de l'état insuffisant de nos connaissances à ce sujet; ils achetaient des peaux mutilées, mal préparées, sans s'inquiéter de leur provenance. Rosenberg décrit la préparation que les indigènes faisaient subir à ces oiseaux. « Les Papous, dit-il, tuent à coups de flèches les mâles, et quelquefois les femelles, puis dépouillent l'oiseau, après avoir fait une incision circulaire comprenant la peau du dos et celle du ventre. Ils jettent les pattes et la peau



Corbeil, Cr  t Filz, imp.

Paris, Baillère et Fils,   dit.

Fig. 89. Le S  lucide éclatant (p. 274).

du bas-ventre, arrachent les plumes des ailes, et étendent ensuite la peau sur un petit b  ton arrondi, à l'extrémité antérieure duquel ils attachent le bec. Cela fait, ils frottent la dépouille de cendre, puis la suspendent dans leurs huttes, au-dessus de la cheminée, pour la fumer et la sécher. C'est en cela que consiste le procédé de conservation. Les indigènes de Meisol n'enlèvent ni les pattes, ni les plumes des ailes ; ceux d'Arui ont remarqué que les peaux entières étaient plus recherchées et mieux payées que les autres, aussi perdent-ils peu à peu leurs anciennes habitudes, et l'on reçoit maintenant de cette provenance de très-bonnes dépouilles. Les marchands de Mangkassar, de Ternate et de la partie orientale de S  ram achètent cette marchandise, pour

BREHM.

l'envoyer, soit directement en Europe, soit à Singapore, d'où on l'expédie en Europe et en Chine. D'après eux, les plus belles peaux proviendraient de la côte nord de la Nouvelle-Guinée et du fond de la baie de Gilwik. Le sultan de Tidor, vassal du gouvernement hollandais, prélève comme impôt un certain nombre de ces peaux, qui valent sur place de 25 cents    1 florin (monnaie de Hollande). »

LES MANUCAUDES — *CICINNURUS*.*Die Schn  rkelschweife.*

**Caractères.** — Les manucaudes sont remarquables par les plumes larges, tronquées, dis-

III — 246

posées en éventail, s'allongeant sur les épaules en parures; par leur queue très-courte, mais dont les deux rectrices médianes, allongées en brins filiformes, n'ont de barbes qu'à la base et au sommet, qui est recoquillé sur lui-même en forme de vrille et élargi; par l'ongle du pouce crochu, comprimé et creusé d'une gouttière en dessous.

Une seule espèce appartient à ce genre.

**LE MANUCAUDE ROYAL — *CICINNURUS REGIUS*.**

*Der Königsparadiesvogel, The King Bird of Paradise*  
ou *Manucode*.

**Considérations historiques.** — Le manucaude royal (*Pl. VII, fig. 2*) est le *manucodiata* dont parle Gessner, d'après Cardan. Ce qu'il dit de cet oiseau est tellement caractéristique pour l'époque, que je ne peux résister au désir de le reproduire en partie.

« Dans les îles Moluques, situées au-dessous de l'équateur, on ramasse mort, sur la terre ou dans l'eau, un oiseau que les gens du pays appellent dans leur langue *manucodiata*; on ne peut pas le voir en vie, parce qu'il n'a pas de pattes, bien qu'Aristote dise qu'on n'a jamais trouvé un oiseau sans pattes. Celui-ci, que j'ai vu trois fois, n'en a pas; car il flotte continuellement dans l'air. Son corps et son bec ont la grandeur et la forme de ceux de l'hirondelle; les plumes de ses ailes et de sa queue surpassent en grandeur celles des éperviers, et ressemblent à celle des aigles. Tu te feras facilement une idée de la grandeur des plumes, d'après la grandeur et la taille de l'oiseau. Les plumes sont très-déliques, et ressemblent à celles de la femelle du paon: on ne peut les comparer à celles du paon mâle, car elles n'ont pas d'yeux. Le dos du mâle porte intérieurement un creux, et dans ce creux (ce qui échappe à l'intelligence vulgaire) la femelle dépose ses œufs; parfois aussi la femelle a un creux au ventre, où elle peut aussi couvrir ses œufs. Le mâle a à la queue un fil long de trois travers de main, de couleur noire, et d'une forme intermédiaire entre celle d'un cylindre ou d'un prisme à quatre pans; il n'est ni trop gros, ni trop mince; il a à peu près la dimension d'une alêne de cordonnier; au moyen de ce fil, la femelle reste attachée au mâle, pendant qu'elle couve les œufs. Il n'y a rien d'étonnant que cet oiseau soit toujours en l'air; car, lorsqu'il étale ses ailes et sa queue, il n'y a pas de doute qu'il ne se soutienne en l'air sans aucun effort. Il ne prend, à ce que

je crois, d'autre nourriture que la rosée du ciel, qui est pour lui le boire et le manger; aussi la nature l'a-t-elle disposé de façon à vivre dans l'air. Quant à ce qu'il ne vive que d'air, cela n'est pas exact, parce que l'air est trop ténu. Il n'est pas possible qu'il mange d'autres animaux; car il ne vit, ni ne dépose ses petits où il pourrait en rencontrer. On n'en trouve pas de débris dans son estomac, comme dans celui des hirondelles. Il n'en a pas besoin; il ne meurt que de vieillesse, et non des exhalaisons ou des vapeurs de la terre, et il est parfaitement vrai qu'il ne se nourrit que de rosée... Tous les savants modernes rapportent cette histoire véritable et certaine. Antonius Pigafetta, seul, avance fallacieusement et à tort, que cet oiseau a un long bec et des pattes de la longueur d'un travers de main; j'ai vu deux fois cet oiseau, et j'ai constaté que c'était là une erreur... Les rois Marmin des îles Moluques ont commencé, il y a quelques années seulement, à croire que les âmes étaient immortelles, et cela, pour cette seule raison qu'ils avaient remarqué un superbe oiseau, qui ne se perchait jamais, ni sur la terre, ni sur quelque objet que ce soit, mais qui de temps à autre, tombait des airs mort sur le sol. Les Mahométans, qui venaient vers eux pour faire le commerce, leur dirent que ces oiseaux venaient du paradis, qui était le lieu où se rendaient les âmes des morts; alors, ces rois se convertirent à la secte de Mahomet, parce que celle-ci leur annonçait et leur promettait mille merveilles de ce paradis. Ils appellent cet oiseau *manucodiata*, c'est-à-dire l'oiseau de Dieu, et ils le regardent comme saint et sacré; de telle sorte, qu'avec un de ces oiseaux, les rois se croient en sûreté dans leurs guerres, quand, suivant leur coutume, ils se tiennent au premier rang. »

J'ai rapporté ces fables tout au long, car, encore aujourd'hui, elles paraissent avoir cours parmi les Malais; aussi achètent-ils à très-haut prix les peaux d'oiseaux de paradis.

A Doreh, on appelle le manucaude royal *mamberik*; à Arui, *wowiwowi*; à Ternate, *burongmati kepeng*.

**Caractères.** — Le manucaude royal n'a que la taille de la grive. Le mâle a le dos rouge-rubis, le front et le sommet de la tête oranges, la gorge jaune, le ventre d'un blanc grisâtre; l'œil surmonté d'une petite tache noire; la poitrine traversée par une bande verte, à éclat métallique; les plumes des côtés sont grises, marquées de deux bandes transversales, une blan-

che et une rouge, et d'un vert émeraude à leur extrémité.

La femelle a le dos rouge-brun, le ventre d'un jaune rouille, rayé de brun. Le bec est brun foncé, les ailes jaune d'or, les pattes bleu clair.

**Distribution géographique.** — Le manucaude royal est le plus répandu de tous les paradisiers. On le trouve dans toute la partie nord de la Nouvelle-Guinée, à Meisol, à Salawati et aux îles Arui. Souvent, on le voit près du bord de la mer, perché sur un arbre peu élevé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est un charmant oiseau, toujours en mouvement, toujours occupé à faire admirer sa beauté. Lorsqu'il est excité, il étale, comme un éventail, les plumes vert doré de sa poitrine. Sa voix ressemble au miaulement d'un jeune chat.

Les détails que Rosenberg nous donne sur ce paradisier, ne ressemblent en rien à ceux que nous ont laissés les anciens naturalistes. D'après lui, les manucaudes royaux vivraient par bandes de trente à quarante individus, sous la conduite d'un mâle. Celui-ci se distinguerait des autres par des plumes caudales beaucoup plus longues. Tous lui obéiraient aveuglément, et ils seraient perdus, quand ce mâle, ce roi est tué. Jusqu'à quel point cela est exact, je l'ignore; en attendant, nous ferons bien, je crois, de ne pas accorder trop de confiance à cette histoire.

### LES LOPHORINES — *LOPHORINA*.

*Die Kragenparadiesvögel.*

**Caractères.** — Chez les lophorines, on ne trouve ni touffes de plumes décomposées aux flancs, ni filets à la queue; mais, chez elles, les plumes des épaules s'allongent en formant sur le dos un manteau largement échancré, et les plumes de la gorge s'étendent sur le devant du cou et du thorax, et simulent un ornement disposé en queue d'hirondelle.

#### LA LOPHORINE SUPERBE — *LOPHORINA SUPERBA*.

*Der Soffu, The superb Bird of Paradise.*

**Caractères.** — La lophorine superbe, que les Papous, d'après Forster, nomment *sag-awa*, et les Malais de Tidor *soffou-hozatou*, d'après Lesson, a au plus de 22 à 25 cent. de longueur totale. Elle a le dos, le croupion, les ailes, la queue, les sus et sous-caudales noirs, mais avec des reflets violets selon l'incidence de la lumière; les plumes

étagées du manteau, d'un riche noir violet, offrent l'éclat, la nuance, le moelleux et la douceur du velours; et les plumes imbriquées du devant du cou et de la poitrine sont du vert bronzé le plus chatoyant et s'irisent en violet.

Quand l'oiseau est en repos, il porte les longues plumes de l'épaule couchées sur le dos, comme un manteau; mais il les étale, quand il veut se montrer dans toute sa splendeur.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau est probablement originaire de la Nouvelle-Guinée: toujours est-il que Lesson dit l'avoir rencontré à Offack, dans l'île de Waigiou et à Doreh. Mais il est si rare, que Rosenberg, durant son séjour dans la Nouvelle-Guinée, ne put se le procurer. On ne connaît rien de ses habitudes.

### LES SIFILETS — *PAROTIA*.

*Die Schmuckparadiesvögel.*

**Caractères.** — Les sifilets ont comme les paradisiers les plumes des flancs allongées, mais ces plumes ne sont pas filiformes et recouvrent les ailes en se repliant; leur queue est arrondie et étagée; ils ont les deux premières rémiges terminées en lame de canif et ils portent à la tête six brins grêles, filiformes, terminés en palette et naissant en arrière des oreilles.

#### LE SIFILET A SIX BRINS — *PAROTIA SEXSETACEA*.

*Der sechsfederige Paradiesvogel, The golden Bird of Paradise.*

**Caractères.** — Cette espèce (*Pl. VII, fig. 3*), unique dans son genre, a la taille de la grive; est noire, avec la poitrine d'un vert doré.

**Distribution géographique.** — On ne connaît pas au juste quelle est sa patrie. On rapporte rarement aux Moluques quelques peaux, encore sont-elles desséchées et mutilées. Rosenberg n'a jamais eu l'occasion d'en voir.

### LES SÉLEUCIDES — *SELEUCIDES*.

*Die Prachthopfe.*

**Caractères.** — Cabanis a raison de ranger parmi les paradisidés certains oiseaux originaires de la Nouvelle-Guinée, et que leur bec très-long et fléchi avait fait classer parmi les huppuidés. Comme les paradisiers, les séleucides ont les plumes des flancs longues, touffues et se terminant par des brins criniformes. Leurs pattes ne diffèrent pas de celles des paradisiers, mais leur bec, comme nous venons de le dire, est mince, long, légèrement recourbé.



Fig. 90. L'Épimaque superbe.

LE SÉLEUCIDE ÉCLATANT — *SELEUCIDES  
RESPLENDENS.*

*Der Fadenhopf.*

**Caractères.** — Ce magnifique oiseau (*fig. 89.*) a les plumes du cou grandes, arrondies, à bords brillants ; celles des côtés de la poitrine sont très-longues, duveteuses dans leur première moitié, et réduites à leur tige dans le reste de leur étendue. Sa taille, d'après Rosenberg, serait de 90 cent. Il a la tête, le dos, la poitrine noirs, à reflets vert foncé et violet-pourpre ; les longues plumes des côtés de la poitrine noires, avec un liséré vert-émeraude brillant ; celles des flancs d'un jaune doré splendide, qui, lorsque le plumage a été quelque temps exposé à la lumière et à la fumée, passe au blanc sale ; les ailes et la queue d'un violet très-brillant. L'iris est rouge-écarlate ; le bec noir ; les pattes sont d'un jaune sale.

La femelle a la partie supérieure de la tête, le cou, la partie supérieure du dos noirs ; le reste de la tête d'un pourpre clair, à aspect velouté ; la partie inférieure du dos, les ailes et la queue brun de rouille ; la partie interne des plumes des ailes noire ; la face inférieure du corps d'un blanc grisâtre ou d'un brun jaunâtre sale, marqué de petites raies transversales noires. Les jeunes ont un plumage identique à celui de la femelle. A mesure qu'ils avancent en âge, leur cou devient gris ; après la première mue, ils ont le ventre jaune, et les touffes de plumes latérales apparaissent. Les douze plumes ébarbées sont encore dirigées directe-

ment en arrière ; ce n'est qu'après la troisième mue qu'elles se dirigent en dehors.

**Distribution géographique.** — Le séleucide éclatant est propre à la Nouvelle-Guinée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Chaque année, dit Rosenberg, on apporte à Mangkasar et à Ternate un nombre assez considérable de peaux mutilées de séleucides ; cependant, aucune collection n'en renferme un exemplaire intact. Aussi toutes les descriptions qu'on a données de cet oiseau sont-elles incomplètes. Pendant mon séjour à Salawati, en août 1860, j'ai été assez heureux pour pouvoir me procurer six individus en bon état.

« Les séleucides vivent en petites troupes ou en familles. Ils volent bien. Pendant qu'ils cherchent leur nourriture, ils font souvent entendre un cri retentissant que rendent bien les syllabes *scheck, scheck*. On les trouve exclusivement à Salawati, et ils ne sont pas rares dans les parties montagneuses de cette île. Près de Kalwal, petit village de la côte occidentale, j'en vis, au mois d'août, une famille composée de dix individus : c'était dans une forêt d'arbres très-élevés, au voisinage de la mer. J'en pris six ; les autres deux jours plus tard avaient disparu de la contrée ; la chasse que je leur avais faite, et un violent coup de vent qui régna à ce moment, leur avaient fait chercher un refuge dans les montagnes. Je trouvai dans leur estomac des fruits mêlés à quelques débris d'insectes.

« Dans la saison des amours, l'oiseau étale son collier, et étend ses longues plumes latérales, comme un éventail splendide. »

### LES ÉPIMAQUES — *EPIMACHUS*.

*Die Schmuckhopfe.*

**Caractères.** — Les épimaques ont un bec très-arqué, à mandibules presque égales, et présentant une petite échancrure à l'extrémité ; leurs ailes sont médiocres, leur queue très-longue et étagée ; leurs tarses sont courts mais robustes, et les doigts sont armés d'ongles puissants et peu recourbés ; enfin, les plumes des flancs sont longues, entières, larges, et les

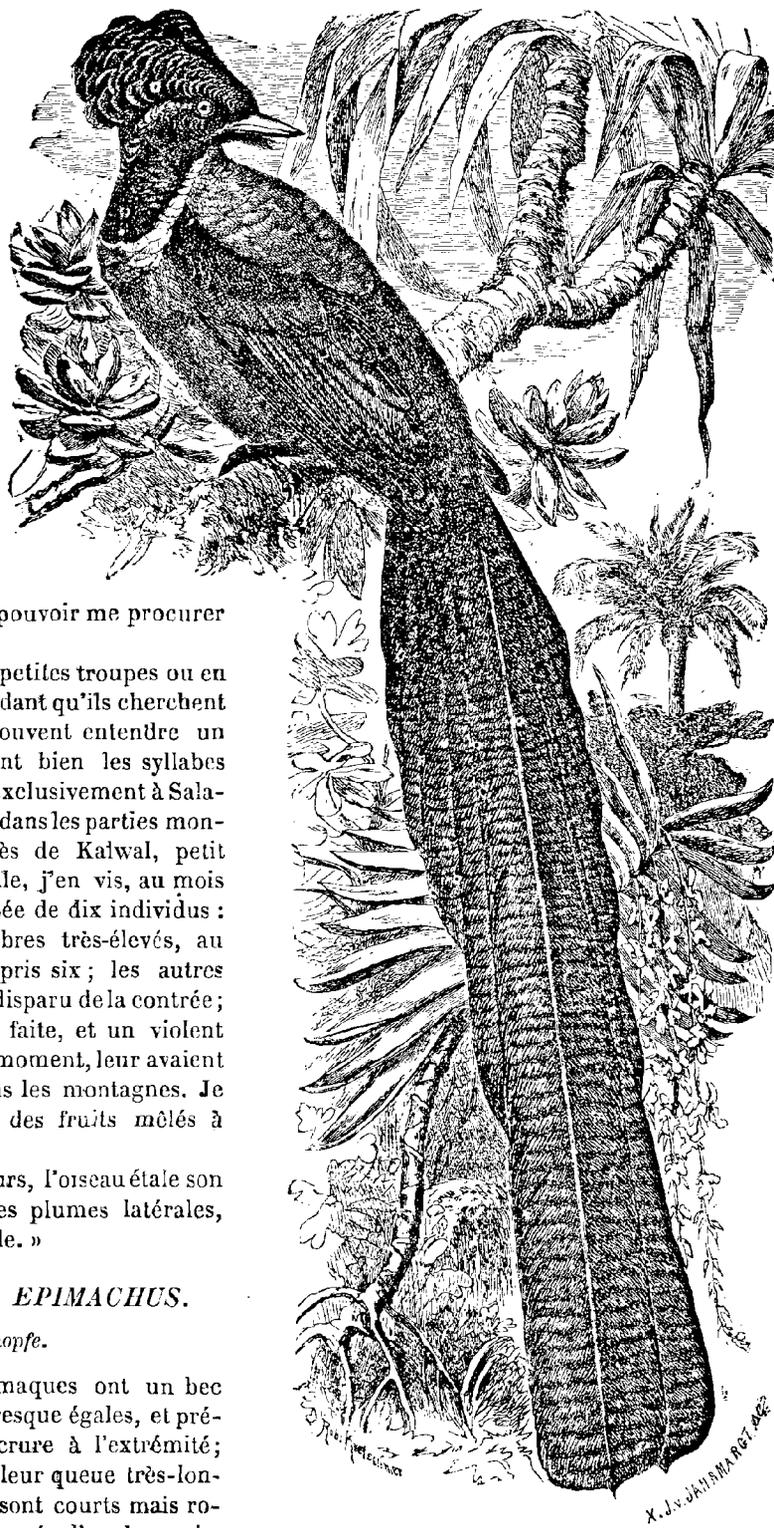


Fig. 91. L'Astrapie à gorge d'or.

plumes du croupion sont très-finement barbelées.

**L'ÉPIMAQUE SUPERBE — EPIMACHUS MAGNUS.***Der Kragenhopf.*

**Caractères.** — L'épimaque superbe ou grand épimaque (*fig. 90*) est long d'environ 1<sup>m</sup>,10, sur lesquels plus de 66 cent. appartiennent à la queue : le corps ne dépasse pas en volume celui du pigeon. La tête est couverte de petites plumes rondes, écailleuses, d'un vert bronzé, à reflets bleu et vert doré. La partie postérieure du cou porte des plumes longues, fortement divisées, noires. Les plumes du dos sont noires, mais mélangées de plumes éparées, en spatule, à barbes épaisses, à reflets vert bleuâtre. Le ventre est d'un violet foncé; les longues plumes des côtés de la poitrine sont très-brillantes, au repos, l'oiseau les rabat sur ses ailes. Le bec et les pattes sont noires.

La femelle se distingue du mâle par des couleurs en somme plus ternes; le sommet de la tête et la nuque sont couleur cannelle.

Aucune collection européenne ne renferme un exemplaire complet de ce superbe oiseau. Les Papous en préparent la peau comme celle des paradisiers et la vendent, mais généralement dans un tel état de détérioration, qu'on est obligé de remplacer les ailes.

**Distribution géographique.** — D'après Rosenberg, l'épimaque superbe habiterait toute l'étendue de la Nouvelle-Guinée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs nous sont inconnues.

**LES ASTRAPIES — ASTRAPIA.***Die Paradieselstern.*

**Caractères.** — Schlegel range parmi les paradisidés deux espèces encore peu connues, les astrapiés, que d'autres naturalistes placent à côté des grives. Elles se rapprochent, en effet, de celles-ci, par leur bec qui est de longueur moyenne, droit, légèrement échanuré à la

pointe, laquelle est un peu recourbée, et dont la base n'est entourée ni de soies, ni de plumes à aspect velouté. Leur queue est très-longue et fortement tronquée; leurs ailes sont de longueur moyenne, leurs pattes vigoureuses. Des deux côtés de la tête part une touffe de plumes qui se dirige en dehors.

**L'ASTRAPIE A GORGE D'OR — ASTRAPIA GULARIS.***Die Paradieselster, The incomparable Bird of Paradise.*

**Caractères.** — Lesson et d'autres naturalistes tiennent pour chose impossible de décrire toute la splendeur du plumage de l'astrapie (*fig. 91*). Ce n'est pas sans raison que Le Vaillant lui a donné le nom d'*incomparable* : d'autres l'ont appelé *pie de paradis*. Il a le dos noir-pourpre à reflets métalliques brillants; les plumes du sommet de la tête d'un rouge hyacinthe, or et émeraude à la pointe; le ventre et la poitrine d'un beau vert malachite. De l'angle externe de l'œil, part une bande rouge-hyacinthe, qui se prolonge en demi-cercle jusque sous la gorge. Le bec et les pattes sont noirs. Cet oiseau a une longueur totale d'environ 80 cent. Suivant la lumière à laquelle il est exposé, son plumage prend les couleurs et les reflets les plus brillants et les plus étonnants.

**Distribution géographique.** — D'après Rosenberg, cet oiseau habiterait exclusivement l'île d'Obi, à l'entrée de la baie de Gilwik.

On ignore complètement son genre de vie.

**3° LES CORACES — CORACES.**

Cette troisième division ou sous-ordre comprend des oiseaux dont les narines, sauf de rares exceptions, sont cachées par des plumes pili-formes qui s'étendent du front sur le bec.

Elle se compose de plusieurs familles que nous allons passer en revue.

**LES CORVIDÉS — CORVI.***Die Raben.*

**Caractères.** — La famille des corvidés renferme les plus grands de tous les coraciostres. Les oiseaux qui la composent ont le bec grand, fort, à bords tranchants et dentelés, à mandibule supérieure exceptionnellement crochue à l'extrémité; les ailes arrondies, de longueur

moyenne, la quatrième rémige étant ordinairement la plus longue; la queue formée de douze pennes, tronquée à angle droit ou conique. Les plumes sont grandes, nombreuses, généralement très-brillantes. Celles qui enveloppent la base du bec prennent souvent l'apparence de soies. Les

couleurs du plumage ne varient que très-peu avec l'âge, et nullement avec le sexe.

**Distribution géographique.** — Les corvidés habitent toutes les parties de la terre, sous toutes les latitudes comme à toutes les altitudes. Très-richement représentés dans la zone tropicale, ils sont encore nombreux dans la zone tempérée, mais leur nombre ne domine réellement que dans les régions glaciales.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La plupart sont des oiseaux sédentaires, qui demeurent toute l'année au même endroit, ou se bornent à errer dans des limites assez restreintes. Quelques-uns, cependant, émigrent, mais sans aller bien loin. Partis de nos contrées, ils vont jusque dans le midi de l'Europe ou dans le nord de l'Afrique. D'autres abandonnent les montagnes à l'entrée de l'hiver, pour descendre dans les vallées. Le chant excepté, les corvidés réunissent toutes les qualités que nous avons reconnues aux autres familles de cet ordre. Ils marchent bien ; ils volent aisément, longtemps et assez rapidement. Leurs sens sont à peu près également développés ; leur odorat, notamment, est très-subtil ; et, sous le rapport de l'intelligence, ils ne le cèdent à aucune autre espèce. Quelques-uns, même, arrivent presque à égaler les perroquets. Grâce à leurs facultés intellectuelles, ils mènent une vie assez facile et savent mettre à profit tout ce qu'ils trouvent. Les plus grandes espèces pourraient même être placées à côté des rapaces. En un mot, tout ce que j'ai dit plus haut des coraciostres en général, s'applique aux corvidés ; aussi je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'y insister à nouveau, et j'aborde immédiatement l'histoire des espèces les plus remarquables.

Il suffit d'un simple coup d'œil pour voir que cette famille se divise en plusieurs genres, reliés les uns aux autres par des espèces de transitions.

## LES CRAVES — *FREGILUS*.

*Die Felsenraben.*

**Caractères.** — Les craves ou *corbeaux de montagnes* sont des corvidés au corps élancé, aux ailes longues, à la queue courte, au bec faible, pointu, légèrement recourbé, de couleur vive, de même que les pattes. Leur plumage est noir brillant.

Ce genre forme avec quelques autres un premier groupe dont deux espèces seulement appartiennent à l'Europe ; les autres habitent les Indes et la Nouvelle-Hollande.

### LE CRAVE ORDINAIRE — *FREGILUS GRACULUS*.

*Die Alpenkrähe, der Klausrabe.*

**Caractères.** — Le crave ordinaire (*fig. 92*) est caractérisé par son bec allongé, mince, recourbé, d'un beau rouge de corail, comme les pattes. L'œil est brun foncé ; le plumage, d'un bleu noir brillant. L'oiseau a 41 cent. de long, et 85 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 29 cent., et la queue 15 cent.

La femelle est à peine un peu plus petite que le mâle. Les jeunes ont le plumage moins brillant, le bec et les pattes noirâtres. Quelques mois après qu'ils ont pris leur essor, ils font leur première mue et ressemblent tout à fait à leurs parents.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite toute la chaîne des Alpes, les Carpathes, les Balkans, les Pyrénées et presque toutes les montagnes de l'Espagne, une partie des montagnes de l'Écosse, enfin toutes les montagnes de l'Asie, depuis l'Oural et le Caucase, jusqu'en Chine. Une espèce voisine le remplace dans l'Himalaya. Il est rare dans les Alpes suisses. Il est très-commun, par contre, dans plusieurs parties de l'Espagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le crave vulgaire, selon les contrées, établit sa demeure à des altitudes diverses. Dans les Alpes Suisses, il n'habite que les hautes régions, immédiatement au-dessous de la zone des neiges, et monte jusque sur les sommets les plus élevés. En Espagne, on le rencontre déjà sur des parois de rocher, à 200 ou 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans les Alpes Rhétiques, il niche parfois sur les clochers des derniers villages que l'on rencontre dans les montagnes. En octobre, d'après Tschudi (1), les craves quittent la vallée pour y revenir en avril ; ils émigrent vers le Sud. « Chaque année, ils se présentent en bandes de 40 à 60 individus à l'hospice du Saint-Bernard, où on les nomme *corneilles impériales*, et où ils ne s'arrêtent que trois jours. »

En Espagne, et probablement dans tous les pays du Sud, le crave ordinaire est un oiseau sédentaire ; c'est tout au plus si, l'hiver, il quitte les hauteurs pour descendre dans la vallée.

D'après mes observations, le crave ordinaire ressemble beaucoup au choucas (*monedula turicum*). Il vole cependant avec plus de facilité et d'élégance ; il est aussi beaucoup plus prudent. Quand on parcourt les montagnes du royaume de Murcie et de l'Andalousie, on entend souvent

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 610.

mille cris partir d'une paroi de rocher ; on croirait entendre des choucas, mais bientôt la bande s'envole, et on ne peut méconnaître les craves à leur vol léger et rapide, ainsi qu'à la couleur d'un rouge éclatant de leur bec. On voit que ces oiseaux arrivent régulièrement à certaines places déterminées et les quittent également à des heures fixes. Ils se mettent en quête de nourriture de grand matin ; reviennent au poste qu'ils se sont choisi vers 9 heures, s'y reposent un instant, vont s'abreuver, retournent chercher leur pâture, pour revenir à leurs rochers au moment de la grande chaleur. Ils se tiennent alors cachés dans les crevasses des rochers, observant attentivement les alentours, et ne laissant rien passer desu spect sans le saluer de leurs cris. Un oiseau de proie apparaît-il, toute la bande le poursuit, et l'attaque avec courage. Les craves, cependant, se comportent différemment suivant les rapaces ; ils fuient le pseudoète (aigle) Bonelli, ou s'enfoncent profondément dans les crevasses, tandis qu'ils n'ont nulle crainte du gypaète barbu ; ils ont bien reconnu que ce n'est qu'un vautour nullement dangereux. L'après-midi, les craves vont faire un dernier repas. Vers le coucher du soleil, ils s'abreuvent, et reviennent tous ensemble passer la nuit sur les rochers qu'ils fréquentent.

Il est assez singulier que le crave ordinaire n'habite que certaines localités, et manque complètement dans d'autres en apparence tout aussi favorables. Ainsi Bolle ne le trouva, dans toutes les Canaries, qu'à Palma. « Des bandes nombreuses, dit-il, y peuplent les vallées délicieuses de la côte, comme les ravins des montagnes couverts de neige en hiver ; mais la vue, à l'horizon, des chaînes de montagnes de Ténériffe, de Gomera, de l'île de Fer, ne paraît pas avoir excité chez ces oiseaux le désir de voyager. Leurs colonies animent de la façon la plus ravissante tous les paysages de l'île de Palma. Leur vie ne paraît être qu'un jeu continu ; sans cesse ils s'excitent, se pourchassent les uns les autres. Leur vol est léger et rapide ; ils décrivent les courbes les plus gracieuses. Ils s'abattent par milliers sur les champs nouvellement cultivés ; souvent j'en ai vu des bandes excessivement nombreuses venir s'abreuver aux sources jaillissantes des rochers. »

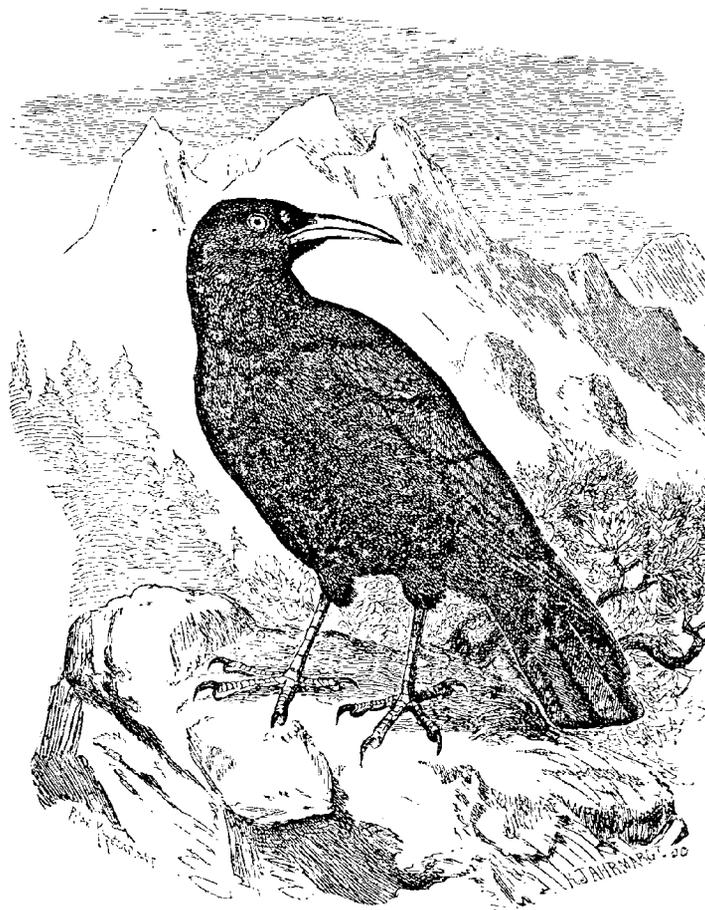
Lorsqu'on observe un crave en train de chercher sa nourriture, on voit combien il sait habilement se servir de son bec long et recourbé. C'est un insectivore, qui ne prend qu'accessoirement une autre nourriture. En Espagne, les

sauterelles, les araignées et même les scorpions forment le fond de ses repas. A l'aide de son bec, il soulève les pierres, et saisit les insectes qui y étaient cachés ; si une pierre est trop lourde pour qu'il puisse la soulever, il glisse son bec en dessous et cherche à s'emparer des proies qui peuvent s'y trouver. Comme le freux, il fouille aussi la terre pour y découvrir des aliments.

La période des amours commence aux premiers jours du printemps. En Espagne, je vis des jeunes qui avaient pris leur volée dès le commencement de juin. Je n'ai pu examiner le nid du crave ; car, dans la péninsule ibérienne, comme dans nos pays, cet oiseau a la louable habitude de nicher dans les crevasses des rochers les plus inaccessibles. Ce nid est assez grand ; on le dit formé de foin et de branches sèches, et tapissé intérieurement de mousse. Au mois de mai, on y trouve de trois à cinq œufs blanchâtres ou d'un jaune sale, marqués de points d'un brun clair. D'après Tschudi, les craves couvent pendant dix-huit jours. La femelle paraît couvrir seule, mais les deux parents prennent part à l'éducation des petits. Il est peu probable que ces oiseaux nichent plus d'une fois par an, comme l'avance Schinz.

Les craves vivent entre eux dans l'union la plus parfaite, même pendant la saison des amours. Ce sont des animaux sociables, dans toute l'acception du mot. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait jamais entre eux de disputes ; qu'ils ne cherchent mutuellement à se voler le plus qu'ils peuvent ; mais c'est là une habitude commune à tous les corvidés, et qui ne diminue en rien la solidité de leur union. En cas de danger, tous se portent secours et déploient souvent dans ces circonstances un grand courage. C'est ainsi que j'en ai vu entourer leurs compagnons blessés, cherchant à venir à leur aide. J'avais d'un coup de feu cassé l'aile à un crave et l'avais perdu de vue ; je le retrouvai huit jours après. La crevasse où il s'était retiré était continuellement visitée par d'autres craves, et il n'est pas douteux que ceux-ci y venaient pour apporter à manger à leur compagnon blessé.

**Captivité.** — Tous les corvidés sont des oiseaux très-intéressants en captivité ; mais je crois que, sous ce rapport, aucun ne vaut le crave ordinaire. Schinz fait le plus grand éloge d'un individu qu'il posséda, et d'autres naturalistes, qui ont été à même de contrôler ses observations, les confirment en tout point. J'en donnerai pour preuve l'histoire suivante, que j'emprunte à Hansmann :



Corbier, Créte Fils, imp.

Fig. 92. Le Crave ordinaire.

Paris, Baillière et Fils, édit.

« *Catana*, tel était le nom dont avait été baptisé mon crave, était là devant moi, la queue et les ailes coupées, fixant sur moi ses yeux noirs et suppliants. Il avait été confié à ma garde par son maître qui voulait mettre les Alpes entre nous et lui, pour courir sur les rives de l'Arno.

« Au commencement, *Catana* avait eu la permission de courir dans le jardin; de son bec rouge de corail, il allait fouillant les haies, les buissons, les fentes des murs, retirant à chaque fois des mille-pieds ou des insectes de leurs cachettes. Il courait de côté et d'autre; il sautait en l'air pour prendre une mouche au vol; il enlevait une araignée du milieu de sa toile; mais il se refusait obstinément à toucher aux vers de terre.

« Il en fut autrement, une fois qu'il fut installé chez moi. Il n'avait plus que ma chambre à parcourir, encore y causait-il mille dégâts. De son bec, il fouillait toutes les fentes, il s'amusait à

agrandir les trous des serrures; il allait dans un coin, cacher un morceau de viande sous un lambeau qu'il avait arraché au tapis. Il faisait tout cela avec le plus grand calme; mais si une main indiscrète voulait s'emparer de son trésor, le crave arrivait aussitôt en sautant, les ailes ouvertes, criait, et cherchait à retenir l'indiscret qui allait porter atteinte à ce qu'il supposait être sa propriété. Il regardait comme tels tous les objets brillants; une pièce de monnaie neuve, une boîte remplie d'yeux en émail exerçaient sur lui une attraction invincible, il ne pouvait résister à sa passion de vol.

« A part cela, *Catana* était un bon animal, se laissant tout faire, sans jamais se départir de sa bonne humeur. Il prenait un plaisir tout particulier à se faire gratter. De quelque manière qu'on s'y prit, qu'on lui frottât plus ou moins rudement la tête, le cou et le dos, de haut en bas ou de bas en haut, ou qu'on lui plongeât ses

BREU.

III — 247

dix doigts dans son plumage, peu lui importait : il fermait les yeux, écartait les plumes, tant que ce plaisir continuait.

« La scène changeait lorsque je lui mettais un oiseau empaillé devant les yeux. *Catana* relevait brusquement la tête, hérissait les plumes du cou; ses yeux étincelaient de colère; sa queue s'étalait en éventail et se fermait alternativement; puis à petits pas, baissant un peu la tête, l'oiseau marchait sur son ennemi. Celui-ci avance poussé par la main qui le soutient : il est à portée, et subitement un coup solide frappe son bec insensible. Mais la main qui fait mouvoir la poupée ne reste pas inactive; le coup est rendu. Retraite rapide. Les deux adversaires sont de nouveau en présence; cependant *Catana* a appris à connaître son ennemi, et se tient sur la défensive. Le mannequin fait une nouvelle attaque, mais à moitié chemin, il rencontre le bec de *Catana* ouvert, poussant un cri de colère et de menace. *Catana* ne luttait d'ailleurs qu'avec des ennemis de sa taille. Il repoussait d'un formidable coup de bec ceux qui étaient plus faibles que lui; il prenait lâchement la fuite devant ceux de plus grande taille. Je lui présentai un hibou de Virginie empaillé; il poussa son cri de guerre, mais n'osa commencer la bataille. Cette vue même ne tarda pas à lui être si désagréable, qu'il prit la fuite; je le poursuivis; il poussa des cris d'angoisse, que je n'entendis qu'en pareille circonstance.

« Je dois dire que, même dans les plus violents de ces combats, jamais l'oiseau ne s'en prit à ma main, et si, une fois ou l'autre, j'y recevais un coup, c'était par ma maladresse. Je pouvais mettre les doigts écartés entre lui et l'objet de sa colère; les coups de bec pleuvaient dru comme grêle à travers ce grillage vivant, sans jamais m'atteindre.

« La voix de cet oiseau n'était pas fort variée. Avait-il envie de boire ou de manger, il faisait entendre un croassement difficile à traduire, un peu sifflant, et qu'il répétait à plusieurs reprises. Si la personne à qui cette demande s'adressait ne bougeait pas, *Catana* la répétait. Mais faisait-on un mouvement, le cri devenait plus fort; s'approchait-on, aussitôt il criait : *hiaeh, hiaeh*, et battait des ailes, tout comme un jeune oiseau qui demande à manger. Si l'on ne faisait pas attention à sa demande, si les barreaux de la cage ne lui permettaient pas d'atteindre l'objet convoité, il se mettait alors à les frapper vigoureusement. De temps à autre, il donnait un coup horizontalement ou un peu obliquement dans le

vide, en poussant une sorte de glossement. Cette manière d'exprimer sa colère se manifestait non-seulement quand l'oiseau était en cage, mais encore quand il était libre dans la chambre, perché sur le poing ou sur le dossier d'une chaise.

« Je n'ai pas remarqué chez le crave ordinaire la faculté d'imitation; il n'a pas, en effet, cette voix ricanante, qui, chez la plupart des corvidés, tient lieu de chant. *Catana*, au lieu de chanter, faisait entendre quelques sons différents de son cri ordinaire d'appel ou de demande; ces sons ressemblaient assez à ceux que produit le perroquet de l'Amazone, et on pourrait les rendre par : *hiaeh, haeh, hio, couac, raeh, cokae, hoh*. Lorsque l'oiseau était rassasié, et qu'on lui ordonnait de se percher sur le poing, ou lorsqu'on lui parlait un peu fort, il répondait par une sorte de bêlement, sa mandibule inférieure étant animée de haut en bas d'une sorte de tremblement.

« *Catana*, cependant, n'était pas dépourvu de toute qualité. Il apprit rapidement à donner la patte; il savait me reconnaître d'avec un étranger. Au commencement, il ne souffrait pas qu'un autre que moi le touchât; il menaçait du regard celui qui le tentait, hérissait les plumes de la nuque, poussait des cris de colère. Mon ami Kruper vint me voir un jour; je pinçai l'oiseau par derrière, et aussitôt il sauta sur Kruper, lui donna des coups de bec, croyant qu'il se moquait de lui. Plus tard, la fréquentation de la société lui fit perdre de sa sauvagerie, mais il sut toujours me distinguer d'un étranger.

« Je suis persuadé que si l'on avait pu laisser mon crave errer librement dans les rues d'une ville moins peuplée que Berlin, il aurait montré encore d'autres qualités. En somme, à part ses cris désagréables, mais désagréables à vous rendre fou, je n'ai jamais vu d'oiseau plus doux, plus charmant; de la rue, j'entendais encore sa voix, lorsque je venais de le quitter. Il voyait avec plaisir une société amie; chaque fois qu'une porte s'ouvrait, il poussait un cri, comme pour attirer sur lui l'attention des visiteurs.

« Presque tous les oiseaux apprivoisés sont effarouchés par un mouvement brusque; il n'en était pas ainsi de *Catana*, et tout dans son être respirait autant de confiance que dans celui du chien.

« Il s'approchait du feu, comme de tout ce qui brille; il jouait même avec les charbons ardents. Cependant il ne touchait pas à la flamme, ni n'avalait des charbons ardents ou des mèches

de lampes, comme Savi le rapporte du chocard des Alpes, en ajoutant que cela ne lui fait aucun mal. »

Hansmann a raison, quand il pense qu'un crave, jouissant d'une liberté plus complète que le sien, présenterait encore plusieurs autres particularités curieuses. Mon frère a vu à Murcie deux craves apprivoisés, qui, bien que pris vieux, s'étaient tellement attachés à leur maître, qu'on pouvait les laisser en pleine liberté. Ils volaient sur les fenêtres des maisons voisines, et demandaient à grands cris la permission d'entrer. Ils connaissaient rapidement les endroits où ils étaient bien reçus; ils y arrivaient à heures fixes, pour saluer leurs amis et en recevoir quelque nourriture.

J'ai vu en Belgique, chez mon ami, l'illustre naturaliste Cornély de Saint-Gerlach, un crave privé qu'on laissait voler en liberté. Il jouait avec son maître dans la cour et dans le jardin, trouvait partout à s'occuper; de temps à autre, il est vrai, il arrachait une plante ou tuait un petit oiseau; mais, en somme, il était charmant. Son maître a eu la bonté de me communiquer à son sujet la note suivante.

« Il y a deux ans, je reçus entre autres oiseaux, un crave ordinaire, âgé d'environ trois mois. Il était insupportable par ses cris continuels, et demandait sans cesse à manger; si bien qu'il ne tarda pas à s'attirer la haine générale. Cela, cependant, devait changer bientôt. Au bout de quelques semaines, on coupa les ailes à *Chuqui* (c'est le nom qu'on lui avait imposé), et on le lâcha dans le parc, au milieu des paons, des faisans, des oiseaux aquatiques et des échassiers. Cette société fort mélangée reçut le nouvel arrivant à coups de bec; mais celui-ci ne tarda pas à conquérir droit de cité, et toutes les hostilités cessèrent. L'oiseau noir sautait gaiement dans son enclos, et, après la mue, il commença à exercer ses ailes. Il vola sur la palissade, puis sur les arbres voisins. Chaque fois que quelqu'un se montrait, il lui sautait sur le bras, et réclamait de la nourriture. Au commencement, les personnes lui étaient indifférentes; mais il devint plus méfiant en vieillissant, et il sut parfaitement distinguer ses amis d'avec les étrangers; les premiers, seuls, pouvaient le prendre et le caresser. Bientôt il fut connu de toute la maison. Il est comme chez lui dans la salle à manger. Lorsqu'il arrive à temps, jamais les personnes de ma famille ne négligent de lui donner quelque morceau; aussi a-t-il rapidement connu l'heure du déjeuner et est-il pon-

tuel. S'il ne peut entrer, il frappe à la fenêtre jusqu'à ce qu'on la lui ouvre. Si l'on ne fait aucune attention à ses cris, si on le laisse frapper en vain, il s'envole mécontent, et entreprend quelque autre chose; un seul appel cependant suffit pour le faire revenir.

« *Chuqui* nous témoigne, à moi et au domestique chargé de le nourrir, la plus grande affection. Dès que je me montre, il me salue de ses cris de joie; un instant après, il est sur mon épaule, et se donne alors toutes les peines du monde pour obtenir que je le caresse, ce qui est pour lui le suprême plaisir. Si je suis occupé, il picote mon oreille, me gratte les cheveux, court après moi jusqu'à ce que je m'occupe de lui. J'ai eu bien des oiseaux; je n'en ai jamais connu qui fût plus attaché que ce crave. Il paraît avoir le naturel d'un chien, il en a du moins tout l'attachement pour son maître. Si je m'absente quelques jours, il ne peut assez témoigner toute la joie que lui cause mon retour.

« *Chuqui* aime et hait; il témoigne de l'attachement et de la répulsion. Il ne peut souffrir les gens mal mis, les mendiants; il s'enfuit quand il en aperçoit, ou les poursuit en poussant des cris. Il connaît mes chiens, mais entre en colère à la vue d'un chien étranger. Comme les oiseaux de proie, il fond sur les chats, et souvent avec une témérité qui m'effraie. Il montre un certain intérêt à l'égard des espèces, ses parentes, qui habitent le pays. Un vol de freux qui passe l'invite à entreprendre des excursions plus longues que d'ordinaire. Il ne recherche pas les corneilles; elles sont trop grossières pour lui. Au commencement, il était souvent poursuivi par celles des environs; mais maintenant elles semblent le connaître et savoir qu'elles ne peuvent atteindre un oiseau dont le vol est si rapide; il en résulte qu'elles ne s'inquiètent plus de lui. Quant aux pies, *Chuqui* ne s'est jamais commis avec elles.

« Il est curieux, comme tous les corvidés. Toute chose inaccoutumée l'excite. On devait porter une paire de kanguroos dans l'enclos qui leur était destiné; *Chuqui* arriva aussitôt. La caisse qui les renfermait lui parut suspecte; il fut dessus, avant qu'on l'eût déchargée de la voiture, et prêta toute son attention pendant qu'on enlevait le couvercle. Les kanguroos s'élançèrent; il fut effrayé, poussa un cri à la fois de peur et de surprise. Mais bientôt la curiosité l'emporta, et il voulut examiner cette cage. A peine les kanguroos en étaient-ils sor-

tis, qu'il y entraît. Je remis aussitôt le couvercle. Un cri d'angoisse épouvantable fut la réponse de *Chuqui* à ma mauvaise plaisanterie. Je rouvris la cage, il en sortit furieux, s'envola sur la branche la plus élevée d'un tilleul voisin, et de là considéra cette cage fortement suspecte. Depuis ce moment, il a été impossible de le faire entrer dans une caisse.

« Lorsque je lui présentai un miroir pour la première fois, il chercha à donner des coups de bec au compagnon qu'il apercevait; bientôt il courut derrière l'instrument, comme le font les singes, pour voir ce qu'il y avait. Maintenant, j'ai beau lui montrer son image, il passe fièrement devant elle, sans seulement la regarder.

« Le crave est capable d'imiter le cri des autres animaux. *Chuqui* a appris à répéter celui du vanneau, et c'est par ce cri qu'il me répond quand je l'appelle.

« On a dit que le crave était un oiseau voleur. Si cette assertion repose sur des observations réelles, je puis aussi ajouter que *Chuqui* fait sous ce rapport une honorable exception. Il examine tout, gâte peu de choses, des livres notamment, mais ne tente jamais de voler. Il ne prend pas non plus des charbons ardents, comme le chocard des Alpes; il se sauve au contraire avec effroi, quand on lui tend un cigare allumé.

« Je pourrais encore raconter bien d'autres faits concernant cet intéressant oiseau; mais je crois que ce que je viens de dire suffira. On voit, par cela, que le crave ne montre tout son être que si on lui laisse autant de liberté que j'en ai donné à *Chuqui*. »

Je ne doute aucunement qu'on ne puisse laisser en liberté, sans craindre de les perdre, les craves du Jardin zoologique de Hambourg. Ils arrivent quand on les appelle, que ce soit moi, ou un de leurs nombreux amis, qui ne manquent jamais, en venant visiter le jardin, de leur apporter quelque chose. Libres, ils ne sortiraient pas du jardin, j'en suis certain.

On peut voir par ces craves captifs comment ces oiseaux cherchent leur nourriture. Lorsque le jardin n'est pas rempli de promeneurs, ils s'occupent activement à fouiller le sol de leur cage, et ce sol, il est impossible de le tenir en ordre; en un instant, ils détruisent le gazon; ils fouillent sans cesse la terre de leur bec, la soulèvent, la retournent, et détruisent en quelques heures tout le travail du jardinier.

Les craves sont faciles à nourrir. On leur donne surtout de la viande; mais ils mangent

presque tout ce que mange l'homme. Ils sont très-friands de pain blanc et de fromage mou; ils ne dédaignent pas les petits vertébrés, bien qu'il leur faille assez longtemps pour tuer et dépecer une souris ou un oiseau; ils fondent avec rage sur les petits oiseaux, et maltraitent cruellement des espèces de même force, des geais et des choucas: ils ne sont doux que vis-à-vis de l'homme.

On peut faire reproduire les craves en captivité. Au printemps de 1863, une paire a niché au jardin zoologique de Cologne. Je ne sais si les petits ont prospéré. Toujours est-il que l'on réussira plus tard à élever en cage ces charmants oiseaux.

### LES CHOCARDS — *PYRRHOCORAX*.

*Die Felsendohlen.*

**Caractères.** — Les chocards se distinguent des craves par un bec médiocre, se rapprochant par la forme de celui des merles. Ce bec est arrondi à la base, comprimé à la pointe, qui est légèrement échanquée. Leurs ailes sont longues et pointues; leur queue est arrondie; leurs tarses et leurs doigts sont robustes.

Ce genre ne repose que sur l'espèce suivante.

#### LE CHOCARD DES ALPES. — *PYRRHOCORAX ALPINUS*.

*Die Alpendohle* ou *Schneekrähc*.

**Caractères.** — Le chocard des Alpes a un plumage qui se rapproche plus de celui du merle que de celui du corbeau. Les vieux sont d'un noir velouté, les jeunes d'un noir terne. Les premiers ont les pattes rouges, les seconds les ont jaunes. Cette dernière couleur est celle du bec à tous les âges. La taille de cet oiseau est absolument la même que celle du crave ordinaire.

**Distribution géographique.** — Le chocard est propre à l'Europe centrale et méridionale. Il habite les Alpes, les Apennins et les Pyrénées, et ne serait pas rare, dit-on, en Grèce, dans les environs d'Athènes. On croit qu'il se répand jusque dans le Caucase, la Bohême, la Suède et la Sibérie, mais ces renseignements, d'après Tschudi, ne sont pas suffisamment constatés. En Italie, on n'en voit qu'en Toscane, dans les montagnes de la Scravezza. Les Alpes du Tyrol et de la Carinthie les comptent aussi parmi leurs habitants.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Le cho-

card, dit Tschudi (1), fait bien réellement partie de la faune des Alpes ; il s'attache à nos montagnes, qu'il anime et embellit, et vit de leur vie, comme l'alouette s'identifie avec son champ de blé, la mouette avec la mer, le bruant et le rossignol des murailles avec leur grange et leur prairie, la colombe et le moineau avec le grenier rempli d'une riche moisson ; le troglodyte n'est pas plus fidèle au vert bocage, la mésange et le roitelet ne reviennent pas plus invariablement à la forêt de mélèzes, la hergeronnette à son ruisseau, le pinson à son bois de hêtres, et l'écu-reuil à ses pins favoris. Quand tous les autres animaux ont disparu et que le voyageur cherche en vain autour de lui quelque trace de vie, le chocard vient le distraire dans sa solitude ; il se réunit par troupes autour de l'étranger, qu'il considère avec curiosité, puis, s'élevant de nouveau dans les airs, il tourne autour des rochers, dont il semble ne s'éloigner qu'avec peine. Il fréquente aussi les prairies, les bois et la neige éternelle. Dürrler en a trouvé sur la mer de glace du Tædi à 11,110 pieds, et le professeur Meyer, à 13,000 pieds, sur le Finsteraarhorn ; ils dépassent le pinson des neiges et la bartavelle, et leur mélancolique *rapp, rapp* est le seul chant qui puisse consoler le voyageur de ne plus entendre les notes joyeuses de la fauvette et du venturon, qui charmaient son oreille à quelques mille pieds plus bas. La vue de ces oiseaux, tournoyant sur la neige et autour des rochers, est loin d'être indifférente ; on aime à les voir planer dans les airs suivant leur humeur capricieuse, ou creuser le glacier à une grande profondeur, pour y trouver les insectes gelés qui forment leur nourriture préférée ; ils aiment mieux cette chair putréfiée que les insectes vivants qui viennent se poser et périr sur la neige.

« Les chocards passent, comme tous les animaux des Alpes, pour prédire le temps. Les premières tombées de la neige, en automne, et les retours du froid, au printemps, les chassent de leurs hauteurs ; ils se rendent alors en foule dans le bas en poussant des cris rauques ; mais dès que la saison est bien établie, ils retournent dans leur patrie, où les grands froids ne les empêchent pas de rester et de voler gaiement au-dessus des plus hautes cimes. Ils ne s'en éloignent que pour aller se nourrir des baies des buissons, seuls fruits dont la récolte leur soit abandonnée. Comme toutes les espèces de corbeaux, ils font main-basse sur tout ce qui se

mange ; en été, ils recherchent surtout les cerises sauvages des hautes montagnes. Ils avalent les mollusques terrestres et les mollusques d'eau avec la coquille (dans le gésier de l'un d'eux, on a trouvé treize mollusques terrestres, des hélix pour la plupart, auxquels il ne manquait rien), et dans la saison la plus stérile, ils se contentent des boutons des arbres et des aiguilles de sapins. Ils sont aussi avides de chair putréfiée que les corbeaux ordinaires, et ils poursuivent parfois les animaux vivants comme de vrais carnassiers. Nous vîmes un exemple de cette rapacité dans une chasse à laquelle nous avons assisté, en décembre 1853, et qui avait lieu sur le Sentis. A la première détonation du fusil, une troupe de chocards, dont nous n'avions pas vu trace auparavant, se rassemblèrent aussitôt, et s'élançant à la poursuite du lièvre que nous venions de tirer, ils ne l'abandonnèrent que quand il eut disparu. Sur cette même montagne, un chasseur qui venait de tuer un chamois, voulut, pour s'emparer de sa proie, escalader un rocher d'un accès très-difficile ; il ne put achever son entreprise, le pied lui manqua, et il roula dans l'abîme ; longtemps, la présence continuelle d'un vol de chocards au-dessus du précipice qui l'avait englouti, marqua le lieu de sa chute, et son cadavre ne cessa de leur fournir un festin que lorsqu'il fut entièrement dépouillé. Ils ne se partagent pas le butin en paix, ils s'arrachent les bouchées, et leur vie est une dispute continuelle ; toutefois leur sociabilité n'est pas fondée uniquement sur l'égoïsme ; quand l'un d'eux a été tué, toute la troupe se réunit autour de lui en poussant des gémissements lamentables. S'ils réussissent à s'emparer de petits oiseaux vivants ou d'autres animaux dont la mort est récente, ils commencent par leur fendre le crâne et leur manger la cervelle, qui est pour eux un grand régal. Souvent ils nichent en commun dans les crevasses des sommets les plus inaccessibles, se soustrayant ainsi aux poursuites. Leur nid est grand, plat et formé de tiges de longues herbes. La ponte est de cinq œufs de la grosseur de ceux de la corneille ; la couleur en est gris de cendre, avec des taches d'un gris sombre.

« Les chocards habitent la même grotte pendant plusieurs générations ; quelquefois cette grotte est couverte de leurs excréments jusqu'à un pied de profondeur, entre autres celle du Schafloch, près de Thun, et du Daviloch, à l'Itramengrath, au-dessus de Grindelwald. Les bergers ne peuvent guère faire usage de ce guano. »

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859.

**Captivité.** — « Le chocard, dit Savi, est un des oiseaux qui s'appriivoient le plus facilement, qui témoignent le plus d'attachement à la personne qui les soigne. On peut le conserver plusieurs années, le laisser courir et voler librement. J'en possède un depuis cinq ans, qui vit chez moi en toute liberté et me suit partout. A l'heure des repas, il saute sur la table, et, immobile dans un coin, il examine attentivement les plats qui arrivent. Quand il en voit un de son goût, il en mange tout son soul. Quelquefois il préfère le vin à l'eau. Il aime beaucoup le lait; la viande crue et cuite, les fruits, surtout les raisins, les figues, les cerises; le jaune d'œufs, le fromage un peu sec, le pain noir, sont les aliments qu'il préfère et dont il fait sa nourriture ordinaire. Comme tous les corvidés, il assujettit avec ses griffes les aliments qu'il veut manger. Il cache ce qu'il ne peut dévorer avec des fragments de papier, de petits morceaux de bois, et défend ses provisions contre les chiens et les hommes. Il a un penchant curieux pour le feu : souvent, il arrache la mèche des lampes, et l'avale; d'autres fois il retire des charbons du feu, sans se faire le moindre mal. Il prend un grand plaisir à voir monter la fumée; chaque fois qu'il aperçoit un réchaud garni de feu, il cherche un morceau de papier, de bois, un chiffon, l'y jette, et regarde la fumée. N'est-ce pas là l'*avis incendiaria* des anciens ?

« Devant un serpent, un crustacé, etc., il agite les ailes, la queue et croasse comme le corbeau; lorsqu'un étranger entre dans la chambre, il crie à vous assourdir; mais si une personne qu'il connaît l'appelle, il fait entendre un caquetage de bonne humeur. Au repos, il chante quelquefois, et siffle de temps à autre comme le merle; on peut même lui apprendre à siffler tout un air.

« Si son maître revient d'une longue absence, il se précipite au-devant de lui, les ailes à moitié ouvertes, le salue de la voix, vole sur son bras, le regarde, le considère de tous les côtés. Si, après le lever du soleil, il trouve la porte fermée, il court dans la chambre à coucher, saute sur l'oreiller et attend le réveil de son ami. Il n'a alors plus de repos; il crie de toutes ses forces; court d'un endroit à l'autre, témoigne ainsi, à sa manière, le plaisir qu'il trouve à la société de son maître. Son attachement est vraiment étonnant; il n'arrive cependant pas à le rendre esclave; il ne se laisse pas prendre avec plaisir, et il est certaines personnes qu'il ne peut jamais souffrir. »

## LES CORBEAUX — *CORAX*.

*Die Raben, The Ravens.*

**Caractères.** — Les corbeaux proprement dits ont le bec épais, mais relativement court, plus ou moins fortement recourbé; les ailes de longueur moyenne, recouvrant à peu près toute la queue; les pattes fortes et noires; un plumage assez abondant, d'un noir plus ou moins brillant.

### LE CORBEAU COMMUN — *CORAX MAXIMUS*.

*Der Kolkrabe, der Rabe, The Raven.*

**Caractères.** — Le corbeau commun, ou grand corbeau (Pl. VIII), a le corps allongé, les ailes longues et pointues, la troisième plume étant la plus longue; la queue de longueur moyenne, tronquée sur les côtés; les plumes serrées et luisantes. Sa couleur est uniformément noire; seul, l'œil est brun chez les adultes; d'un bleu noirâtre chez les jeunes qui ont pris leur essor, gris clair, chez les jeunes qui n'ont pas encore quitté le nid. Il a 66 cent. de long et 1 m. 40 d'envergure; l'aile pliée mesure 47 cent., et la queue 27.

**Distribution géographique.** — De tous les oiseaux de cette famille, le grand corbeau, qui en est le type, est aussi celui qui est le plus répandu. Il habite toute l'Europe, depuis le cap Nord jusqu'à la pointe de Ténérife, depuis le cap Finistère jusqu'à l'Altai. On le trouve dans une grande partie de l'Asie : de la mer Glaciale au Punjab, de l'Altai au Japon, et il est fort douteux que le corbeau de l'Amérique du Nord soit une espèce différente. Celui-ci est beaucoup plus grand, il est vrai; mais, d'un autre côté, les corbeaux de nos pays présentent entre eux des variations de taille considérables.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le grand corbeau n'aime pas à vivre avec l'homme en trop grande intimité, et l'évite le plus qu'il peut. On ne le trouve donc que dans les endroits peu peuplés, dans les montagnes, dans les grandes forêts, sur les falaises des bords de la mer, partout où il peut ne pas être troublé. Vers les limites de la terre que nous habitons, il vit en meilleurs rapports avec le seigneur du globe; c'est ce que l'on voit dans le sud, dans le nord et dans l'extrême-est de l'Europe; cela vient très-probablement de ce que, dans ces pays, l'homme ne se permet pas, autant que dans le centre et l'ouest de l'Europe, de gêner toutes ses actions. Chez nous, sans être rares, les corbeaux ne sont nulle part très-abondants, tandis qu'ils sont



BREUV, Ciseleur.



T. I, Pl. VIII.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, edit.

LE GRAND CORBEAU.

Carbott, Crété fils, imp.

communs en Suède comme en Grèce, en Espagne comme en Russie.

Les corbeaux, qu'ils soient isolés par paires ou réunis en familles, choisissent toujours leur demeure avec beaucoup de tact. Ils habitent un assez grand domaine, et recherchent particulièrement les lieux diversement accidentés. Ils préfèrent à tout autre les endroits où alternent des champs, des forêts, des prairies, des cours d'eau, car ils savent y trouver une nourriture abondante. Les bords de la mer, les montagnes des contrées méridionales remplissent toutes les conditions qu'ils peuvent désirer; aussi, les y rencontre-t-on, non pas isolés, comme dans la plaine, mais réunis en grandes bandes. Dans la Sierra Nevada, j'en vis une troupe d'environ cinquante individus; je les trouvai aussi nombreux en Laponie; Faber et Holboell disent qu'il en est de même au Groënland.

Il y a quarante-deux ans, mon père publiait une description des mœurs des corbeaux, et, depuis, personne ne l'a surpassée; aussi ne puis-je mieux faire que de la reproduire ici, en y ajoutant les résultats de quelques observations récentes.

« D'ordinaire, dit-il, les grands corbeaux vivent par paires. Ceux qui nichaient au voisinage de ma demeure, passaient souvent en hiver au-dessus de la vallée, et se perchait sur les arbres les plus élevés. Entendait-on la voix de l'un, on pouvait être sûr que son compagnon n'était pas loin. Une paire en rencontrait-elle une autre, elles se réunissaient et volaient quelque temps ensemble. Les corbeaux que l'on rencontre solitaires sont des jeunes non encore accouplés; car, ce sont des oiseaux qui ne contractent qu'une union pour toute la durée de leur vie.

« Le grand corbeau a un vol superbe, qui s'effectue en ligne droite; quand l'oiseau est pressé, il donne de forts coups d'ailes. Souvent il plane pendant longtemps, décrit de grands cercles en étalant largement la queue et les ailes. On voit que voler ne lui coûte aucun effort, qu'il entreprend de longues excursions aériennes pour son seul plaisir. Dans la montagne, il vole souvent à ras du sol; dans la plaine, il se tient toujours à une grande hauteur. En hiver, il passe presque toute la journée à voler. Son vol ressemble plus à celui des oiseaux de proie qu'à celui des autres corvidés, et l'on peut à cela le reconnaître à longue distance.

« A terre, le corbeau marche avec une dignité presque ridicule. Il relève un peu le corps en avant, se dandine, baisse la tête. Quand il se perche, il tient son corps, tantôt relevé, tantôt

horizontal. Ses plumes restent presque toujours appliquées sur le corps, et ce n'est que lorsqu'il est fortement excité qu'il hérissé celles de la tête et du cou. Il tient ses ailes un peu écartées du corps.

« Tous les autres corvidés ont entre eux de certains rapports: les corneilles noires vivent avec les corneilles cendrées et les pies, les choucas avec les freux; les corbeaux seuls sont traités en ennemis par toutes les autres espèces. J'en ai vu que des corneilles noires attaquaient avec acharnement, et si un d'eux veut se mêler à une de leurs bandes, il s'élève un bruit pareil à celui que cause l'apparition d'un épervier ou d'un busard. Toutes les corneilles fondent sur l'étranger et le forcent à s'éloigner.

« Le corbeau commun surpasse en méfiance tous ses congénères. On ne peut se figurer jusqu'où va sa prudence. Il ne se pose qu'après avoir soigneusement inspecté tous les environs, et quand rien de suspect n'est venu frapper ni sa vue, ni son odorat. Un homme s'approche-t-il du nid où il couve, il s'enfuit, et quelque amour qu'il ait pour sa progéniture, il ne revient auprès d'elle qu'avec la plus grande méfiance. Sa haine pour le grand-duc est incroyable, mais sa prudence est plus prononcée encore.

« Tout le monde connaît sa voix: *kork kork, kolk kolk* ou *rabb rabb rabb*. Ces syllabes sont mêlées les unes aux autres, prononcées sur des tons fort différents, ce qui donne à cette voix une certaine variété. On comprend que les anciens devins y distinguassent tant de sons différents. Au moment des amours, le mâle fait entendre une sorte de babil très-particulier, qui est encore plus varié que celui de la pie. »

Aucun oiseau, peut-être, ne mérite plus que le grand corbeau l'épithète d'*omnivore*. On peut dire qu'il mange tout ce qui se peut manger. Il se nourrit de fruits, de grains, de substances végétales de toute nature; mais c'est aussi un oiseau de proie de premier ordre. Ce n'est pas seulement aux insectes, aux limaces, aux vers, aux petits vertébrés qu'il déclare la guerre; il attaque encore des mammifères et des oiseaux plus grands que lui. Il pille de la façon la plus impudente les nids des petits oiseaux sans défense, aussi bien que ceux de la mouette, qui cherche avec vigueur et courage à défendre sa progéniture. Depuis le lièvre jusqu'à la souris, depuis la gelinotte jusqu'aux plus petits passe-reaux, aucun animal n'est en sûreté devant lui. Ruse et impudence, force et agilité, il réunit toutes ces qualités, qui font de lui un rapace

véritablement dangereux. En Espagne, il prend les poules; en Norwége, les jeunes oies, les canards; en Islande et au Groënland, il chasse les lagopèdes; chez nous, les lièvres, les faisans, les perdrix; sur les bords de la mer, il ramasse ce que le flot vient y apporter, et dans les pays du Nord, il dispute aux chiens les débris jetés devant les habitations. »

« Le corbeau, dit Olafsen (1), abonde dans

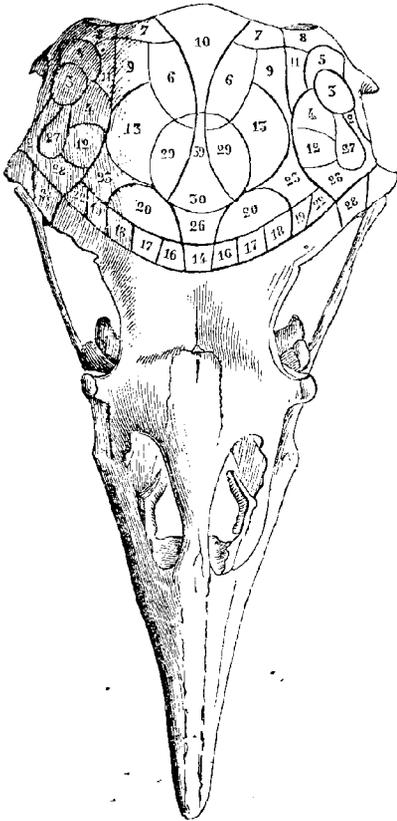


Fig. 93. Topographie des facultés du Corbeau (\*).

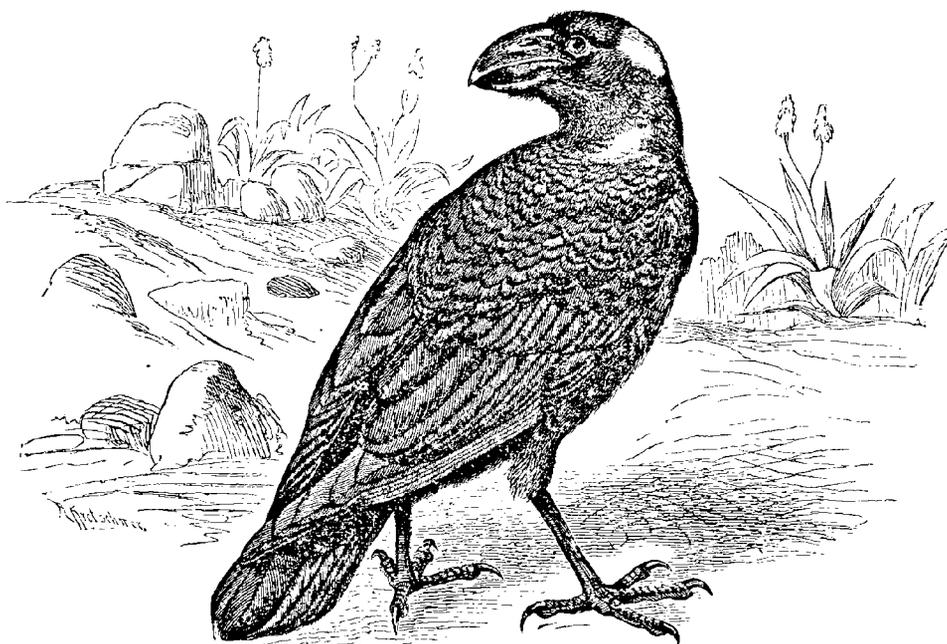
toute l'Islande; il y est l'oiseau le plus connu, et tellement privé, qu'il se promène l'hiver auprès des habitations pour chercher sa nourriture. Il ne diffère du corbeau que l'on voit en Europe qu'en ce qu'il est plus fort, plus subtil et

(1) Olafsen, *Voyage en Islande*; trad. franç. Paris, 1802, t. I, p. 118.

(\*) 2, choix des aliments; 3, destruction; 4, ruse; 5, courage; 6, choix des lieux; 7, concentration; 8, attachement à la vie; 9, attachement; 10, reproduction; 11, attachement à la progéniture; 12, propriété; 13, circonspection; 14, perception de la substance; 15, étendue; 16, distance; 17, sens géométrique; 18, résistance; 19, localités; 20, ordres; 21, temps; 22, éventualités; 23, construction; 24, talent musical; 25, imitation; 26, comparaison; 27, persévérance; 28, douceur. (Colin. *Traité de physiologie comparée des animaux domestiques*, 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1871, t. I, p. 270.)

plus hardi, puisqu'il se mêle parmi les chats et les chiens, pour chercher sa pâture. Cet oiseau est très-destructeur; il tombe sur les poissons, les animaux et tout ce qu'il rencontre, principalement au printemps. On le voit alors guetter les brebis lorsqu'elles jettent leurs agneaux. A peine ont-ils la tête hors du ventre de leur mère, qu'ils vont leur arracher les yeux; ils attaquent même les mères, à moins qu'elles n'aient assez de force pour leur opposer résistance. Ils guettent également le canard à duvet lorsqu'il fait sa ponte et le chasse de son nid pour manger les œufs. Les chevaux ne sont pas plus à l'abri des attaques de cet oiseau carnassier. Lorsqu'ils les trouvent à la pâture, ils observent ceux qui ont quelques plaies ou bosselures sur le garrot et se jettent impitoyablement dessus, pour en arracher quelques morceaux de chair. Le cheval ne parvient à s'en dépêtrer qu'en faisant des mouvements en avant et en arrière, ou en se vautrant par terre. Les habitants du pays sont tellement au fait des ruses et des allures de cet oiseau, qu'ils ne s'y trompent pas; lorsqu'ils en voient arriver un, du plus haut de l'atmosphère, ou qu'ils en entendent le cri, ils vont aussitôt à l'aguet pour voir où il prend sa descente, persuadés qu'il va se jeter sur quelque charogne. Ils s'y transportent aussitôt pour s'assurer s'il n'y a pas un de leurs chevaux, ou quelque animal de leur troupeau qui ait péri. S'il arrive que les frimas de l'hiver ne soient pas encore terminés, et qu'il tombe des neiges, ou qu'il survienne des gelées, cet oiseau mange ses propres œufs, et quitte son nid, ce qui pronostique un printemps très-rude. On remarque que lorsque les petits tombent de trop bonne heure du nid, et que les pères et mères ne peuvent les y faire rentrer, ils en font eux-mêmes pâture. Dans les hivers rudes, un corbeau ne fait pas de façon d'en manger un autre qui serait mort naturellement, ou qui aurait été tué.

« Lorsqu'un aigle passe quelque part, les corbeaux qui l'aperçoivent, se rassemblent aussitôt pour le suivre; s'il se pose dans un endroit, ils viennent se placer à quelques pas de lui, en formant un cercle, et tirent bien souvent avantage de la vue perçante de cet oiseau à qui rien n'échappe. Si l'aigle découvre un cheval mort, ou toute autre charogne, il s'y place dans le milieu, et les corbeaux se rangent autour, sans approcher cependant de trop près. On a remarqué que les corbeaux cherchent en automne leur pâture partout où ils la trouvent, et qu'ils vont alors pèle-mêle dans les campagnes; au lieu que



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 91. Le Corbiveau à gros bec.

dès que l'hiver approche, c'est-à-dire vers la fin d'octobre, ils viennent le passer par couples, ou par troupes de six, de dix ou davantage, près d'une habitation, selon qu'elle est étendue et plus ou moins peuplée. Si un corbeau étranger, c'est-à-dire d'une autre troupe, a le malheur, pendant ce temps-là, de venir se mêler parmi eux, ils lui font une chasse à toute outrance, et n'ont de repos qu'après l'avoir contraint à fuir. »

C'est un spectacle très-intéressant que de voir les grands corbeaux à l'œuvre. « Les chasseurs suisses, nous dit Tschudi, se guident sur eux pour retrouver le chamois qu'ils ont tué. » D'après Faber, comme d'après Holboell, ils enlèvent dans l'air les mollusques à coquille trop dure, et les laissent tomber sur un rocher, pour les briser. A. de Homeyer nous apprend qu'ils savent à merveille saisir le bernard l'ermite, et le retirer du coquillage qui le protège. Si le crustacé s'est retiré tout au fond de sa demeure, ils le roulent de côté et d'autre, jusqu'à ce que le bernard prenne enfin le parti de se montrer. Quant aux grands animaux, ils les surprennent en employant la ruse et l'adresse, et quelquefois les attaquent ouvertement avec succès. C'est ainsi qu'ils se comportent avec les lièvres, et non-seulement, comme le croyait mon père, avec ceux qui sont malades ou blessés, mais avec ceux

ВРЕМЯ.

qui ont toute leur santé. Le comte Wodzicki a fait à ce sujet des observations qui ne laissent pas prise au doute.

« Le corbeau, dit-il, joue parmi les oiseaux le même rôle que le renard parmi les mammifères. Il déploie au plus haut degré de la ruse, de la persévérance et de la prudence. Suivant les circonstances, il chasse seul ou en compagnie de ses semblables; il connaît les oiseaux de rapine, et s'attache à ceux qui peuvent lui procurer une proie. Souvent, comme le renard, il enterre le surplus de sa nourriture pour se trouver plus tard à l'abri de la faim. Est-il rassasié, il appelle ses camarades à venir prendre leur part de ses restes; il les appelle aussi, quand il a besoin de leur secours dans ses chasses.

« En décembre 1847, par une forte neige, je partis avec un compagnon pour la chasse au lièvre. Nous avions déjà tiré quelques coups de fusil, quand nous vîmes près d'un ravin deux corbeaux. L'un était perché, et regardait au fond du ravin; l'autre, arrêté environ deux pieds plus bas, donnait des coups de bec, puis se retirait brusquement. Ils étaient tous deux si occupés, qu'ils ne s'aperçurent pas de notre approche. Nous n'en étions qu'à une faible distance, quand ils s'envolèrent, mais pour aller se percher à quelques centaines de pas; ils espéraient que, comme les paysans, nous pas-

III — 248

serions sans les troubler davantage. Là où nous les avions vus, se trouvait, sous environ deux pieds de neige, un lièvre adulte, de forte taille. Un des corbeaux l'avait attaqué de front, cherchant à le faire lever ; l'autre de son bec et de ses ongles avait creusé un trou dans la neige pour prendre l'animal par en haut. Celui-ci avait été assez prudent pour ne pas bouger, et avait repoussé les corbeaux par ses grognements et ses coups de pattes.

« En 1850, je vis dans un champ, deux corbeaux qui paraissaient très occupés dans une dépression du sol. Quand j'y arrivai, je trouvai un lièvre expirant, la tête couverte de sang. Je suivis la piste, et à vingt pas de là, je trouvai le gîte, avec des traces qui indiquaient évidemment que les corbeaux l'y avaient levé.

« En décembre 1831, je vis trois corbeaux, deux à terre, un autre dans l'air. Un lièvre se leva et courut de toutes ses jambes. Les trois corbeaux le poursuivirent en croassant et en rasant la terre, comme des oiseaux de proie. Le lièvre s'arrêta, courut de nouveau, et finalement se tapit sur le sol. Aussitôt, un corbeau s'abattit sur lui, lui enfonça les ongles dans le dos, et lui frappa la tête à coups de bec. Un second vint à son aide, tandis que le troisième cherchait à ouvrir le ventre de la victime. Je sautai de mon traîneau et j'arçourus en toute hâte : le lièvre était déjà à moitié mort.

« En décembre 1855, je vis encore des corbeaux en train de dévorer les restes d'un lièvre. Je suivis la piste, qui me conduisit au gîte situé à deux cents pas de là. Ce gîte était à environ deux pieds sous la neige, et disposé d'une façon toute particulière ; un couloir souterrain, d'environ huit pieds de long, conduisait au gîte proprement dit ; du côté opposé, un couloir semblable était disposé pour la fuite de l'animal. Aux traces des corbeaux, je reconnus que l'un d'eux s'était aventuré dans le couloir, pour pousser le lièvre vers ses compagnons.

« Comme les chiens de chasse, les corbeaux suivent en courant, pendant quinze, vingt pas, la piste d'un lièvre. Ils abasourdissent le malheureux par leurs croassements, et lui donnent des coups de bec, jusqu'à ce qu'il perde la tête et devienne leur victime (1). »

Le corbeau n'est pas moins hardi quand il s'agit de piller un nid. Wodzicki en vit un enlever un œuf de l'aire d'un aigle tacheté (*aquila naevia*). Dans le Nord, c'est le pillard de nids le plus ter-

rible. En Norvège, je gravis un jour un rocher sur lequel étaient de jeunes corbeaux, encore nourris par leurs parents. J'y trouvai les débris d'une soixantaine d'œufs d'eiders, de mouettes, de pluviers, des os de poules, des ailes d'oies, des peaux de lemmings, des coquillages, des restes de jeunes mouettes, de glaréoles, de pluviers. Les quatre petits criaient sans cesse, demandant à manger, et sans cesse les parents leur apportaient de nouvelles proies. Aussi n'y avait-il rien d'étonnant à ce que, dès que les corbeaux se montraient, toutes les mouettes des environs fondissent sur eux, et les attaquaient avec fureur ; à ce que les habitants des fermes voisines les détestassent au plus haut point.

Il est hors de doute que le corbeau, comme oiseau de proie, ne soit fort préjudiciable.

Les services qu'il rend en détruisant quelques animaux nuisibles, sont loin de compenser les dégâts qu'il cause. Il est donc étonnant que certains peuples l'aiment et l'honorent.

Les corbeaux ont même joué un grand rôle dans la mythologie du Nord et dans les légendes du moyen âge. — « C'est par eux, dit Tschudi, que furent trahis et poursuivis les meurtriers de Saint-Meinrad sur l'Etzel. Ils ne se montrèrent pas moins utiles au commencement de ce siècle, à deux jeunes enfants qui passaient en voiture l'Emme grossie par les eaux d'un orage ; leur véhicule fut renversé par le courant, et les pauvres enfants auraient été engloutis dans les flots de la rivière, s'ils n'étaient parvenus à s'accrocher à une des roues. Leurs cris retentissaient en vain au milieu de la tempête, lorsque quelques corbeaux, se trouvant alors sur le rivage et comprenant leur danger, s'envolèrent vers une maison de paysans et se mirent à pousser de grands cris accompagnés de battements d'ailes. Les habitants de la chaumière sortirent de chez eux, et, suivant la direction du vol des corbeaux, les virent s'arrêter au-dessus de la tête des enfants, qu'on put ainsi facilement délivrer. »

Le rôle providentiel que l'on attribue ici aux corbeaux expliquerait peut-être la protection que l'on accorde dans certaines contrées à ces malfaiteurs de la pire espèce.

Les Arabes les ont encore en très-haute estime, ils les vénèrent presque comme des dieux, et les croient immortels. « Un jour, dit le docteur Labouyssié, je voulais tirer un corbeau ; un Arabe me retint, m'assurant que c'était un oiseau sacré et invulnérable. Je le manquai, au grand contentement de l'Arabe, qui, plus croyant

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859.

encore qu'auparavant, se railla de moi. » Les Islandais et les Groënlandais ne sont nullement ses ennemis. « Le corbeau, dit Faber, est si privé, qu'il se perche sur les maisons, sur le dos des chevaux au pâturage. » Au Groënland, d'après Holboell, les corbeaux viennent jusque dans les maisons, sans perdre pour cela leurs habitudes de rapine. Les bergers des îles Canaries ont de tout autres sentiments, à ce que nous apprend Bolle. Ils regardent le corbeau comme le pire oiseau qui existe ; ils croient qu'il crève les yeux aux chevreaux et aux agneaux pour pouvoir ensuite plus facilement les tuer et les dévorer. Aussi détruisent-ils le plus de corbeaux qu'ils peuvent, et probablement ce n'est pas sans raison.

Le corbeau se montre là où gil une charogne, et les nombreux passages bibliques qui se rapportent à cet oiseau, sont parfaitement vrais. « On croit, dit mon père, que le corbeau flaire un cadavre à plusieurs lieues à la ronde. Je ne mets nullement en doute son excellent odorat, mais c'est là, je crois, une exagération. Quand on observe attentivement, on voit que le corbeau a quelque chose d'incertain dans ses pérégrinations. Chaque jour, il parcourt un grand espace, et en sens divers ; on voit, dans ces circonstances, qu'il faut qu'il soit près de la charogne ou sous son vent, pour la trouver. S'il la sentait de très-loin, il y arriverait directement et sans chercher. Avant de s'abattre à un endroit, il plane longtemps au-dessus, en décrivant de grands cercles ; et cela prouve encore qu'il ne peut sentir un objet que dans une certaine direction, et à une assez petite distance. » Quiconque a observé des corbeaux se rangera, je crois, à cette opinion, et cela, malgré les assertions contraires de Naumann. Ce naturaliste pose encore la question de savoir si le corbeau mange des cadavres humains. Selon moi, il faut y répondre par l'affirmation. Peu importe au corbeau que le cadavre qu'il rencontre soit celui d'un homme ou d'un mammifère. »

De tous les oiseaux de nos contrées, les becs-croisés seuls exceptés, les corbeaux sont ceux qui se reproduisent le plus tôt ; ils s'accouplent en janvier, construisent leur nid en février, et pondent au commencement de mars. Leur nid est établi sur un rocher, ou sur un arbre très-élevé, auquel il est difficile de grimper. Ce nid est grand ; il a environ 30 cent. de haut, et de 60 cent. à 1 mètre de diamètre. Le dehors en est formé de branches assez fortes ; puis viennent des rameaux plus minces, et enfin des filaments d'écorce, des brins de lichen, d'herbes,

de laine, etc., tapissent l'intérieur, qui représente une demi-sphère, de 22 à 25 cent. de diamètre et de 11 à 14 cent. de profondeur. Le corbeau se sert volontiers d'un ancien nid, qu'il se borne à réparer un peu.

En construisant son nid, le corbeau montre toute sa méfiance : il ne l'aborde qu'avec prudence, et il l'abandonne, s'il a souvent remarqué des hommes dans le voisinage, ou s'il a été effrayé avant la ponte. Quelquefois il ne peut s'éloigner du lieu où il s'est une fois reproduit. C'est au point qu'un forestier hanovrien put prendre l'un après l'autre dans le même nid, quarante-quatre jeunes. Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs, assez grands, verdâtres, tachetés de brun et de gris. D'après les observations de mon père, la femelle, seule, les couvrirait ; d'après Naumann, cependant, le mâle la remplacerait lorsqu'elle va manger. Les deux parents nourrissent leurs petits de vers, d'insectes, de souris, d'oiseaux, d'œufs, de charogne ; mais, quelque abondante que soit la nourriture qu'ils apportent, jamais les petits ne paraissent rassasiés, toujours ils crient la faim. Les parents témoignent à leur progéniture l'amour le plus vif, et ne l'abandonnent jamais. On peut les effrayer ; ils demeurent toujours aux environs du nid, en poussant des cris plaintifs ; ils volent de côté et d'autre, et témoignent ainsi tout le souci qu'ils ont de leur nichée. On a vu plusieurs fois des corbeaux poursuivis nourrir leurs petits, en laissant tomber de haut, dans le nid, les aliments qu'ils leur apportaient. Si on enlève à des corbeaux leurs œufs, ils pondent une seconde fois ; ce qu'ils ne font pas, si on leur prend leurs petits. Lorsque les conditions sont favorables, les jeunes corbeaux prennent leur volée à la fin de mai ou au commencement de juin, mais ils n'abandonnent pas le canton, et pendant longtemps, reviennent tous les soirs coucher dans leur nid. Les parents les conduisent dans les champs, les prairies ; leur apprennent à se nourrir eux-mêmes ; en un mot, les instruisent complètement. Ce n'est qu'en automne, qu'ils deviennent indépendants.

**Captivité.** — Pris au nid, les jeunes corbeaux s'appriivoisent très-aisément, les vieux mêmes s'habituent rapidement à la perte de leur liberté. Un corbeau, dans une grande cour, est un sujet d'observations très-intéressantes. On ne tarde pas à reconnaître que c'est un oiseau des plus intelligents. On peut le dresser comme un chien, l'exciter contre les hommes et les animaux ; il commet les actes les plus drôles, les plus co-

miques ; il invente chaque jour quelque chose de nouveau, croît en sagesse à mesure qu'il vieillit, mais pas toujours en faveur auprès de l'homme. Son maître doit s'attendre à tout de sa part. On peut habituer facilement le corbeau à entrer et à sortir librement ; bientôt, cependant, il se rend indigne de la liberté. Il se fait voleur et cache le produit de ses larcins ; il tue les jeunes animaux domestiques, les poules, les oies ; il pince les mollets des gens ; quelquefois même il devient dangereux, quand il s'en prend aux enfants. Souvent, il contracte amitié avec les chiens, et leur devient très-utile en leur cherchant les puces. Il s'habitue rapidement à vivre avec les chevaux et les bœufs, qui le prennent en affection. Il apprend à parler, à donner aux mots leur signification ; il aboie comme le chien, rit comme un homme, roucoule comme le pigeon, etc.

Lorsque l'on s'occupait de la localisation des facultés des animaux, on est allé jusqu'à compter dans le crâne du corbeau 39 organes distincts et à en dessiner la topographie (fig. 93).

Je serais entraîné trop loin, s'il me fallait répéter toutes les histoires que je sais sur le corbeau ; aussi me contenterai-je de dire qu'il a une intelligence vraiment humaine, et qu'il sait être aussi agréable à son maître que désagréable aux personnes étrangères. Que les philosophes qui dénieient aux bêtes toute intelligence se mettent à examiner le corbeau, et ils se convaincront que toutes ces théories d'instinct, de force instinctive aveugle, etc., ne peuvent même pas s'appliquer aux oiseaux.

### LES CORBIVEAUX — *CORVULTUR*.

*Die Geierablen.*

**Caractères.** — Deux espèces représentent en Afrique notre corbeau, et le surpassent sous le rapport de la taille, et de la voracité ; ce sont les corbiveaux ou les *vautours-corbeaux*. Ils ont le bec très-gros, un peu comprimé latéralement, fortement recourbé, et ressemblant assez au bec du vautour ; leurs ailes sont longues, les quatrième et cinquième pennes étant les plus développées ; et leur queue est tronquée.

#### LE CORBIVEAU A COU BLANC — *CORVULTUR ALBICOLLIS*.

**Caractères.** — Le mâle a le plumage d'un noir lustré, avec une large tache blanche sur la nuque ; une raie de même couleur sur la poitrine ; les plumes de la gorge noirâtres et échan-

crées ; le bec noir à bout blanc ; l'iris brun-noisette et les pattes noires. La femelle a le plumage d'un noir rembruni et la tache de la nuque moins étendue.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite le cap de Bonne-Espérance.

#### LE CORBIVEAU A GROS BEC — *CORVULTUR CRASSIROSTRIS*.

*Der Geierabe, The great-billed Crow.*

**Caractères.** — Le corbiveau à gros bec (fig. 94) est très-voisin de l'espèce précédente. Il est d'un bleu noirâtre, avec des reflets d'un pourpre foncé sur les côtés du cou ; les petites couvertures supérieures de l'aile sont mêlées de brun châtain foncé et de noir ; la nuque a une tache blanche, en forme de poire, qui se prolonge jusque sur la tête ; l'œil est brun châtain ; les pattes sont noires ; le bec est noir avec la pointe blanche. D'après Ruppell, il a 1<sup>m</sup>,05 de longueur totale ; l'aile pliée mesure 47 cent., et la queue 25 cent.

**Distribution géographique.** — Dans les pays que j'ai parcourus, le corbiveau à gros bec paraît être excessivement rare, et je n'ai pu l'observer. D'après Ruppell, il n'habite que la Haute-Abyssinie, c'est-à-dire une zone élevée de plus de 1,600 mètres au-dessus de la mer. « Nous le vîmes d'abord, dit-il, à Halai sur la montagne de Taranta, puis dans la province Agamé, et toujours en petites familles ; nous le trouvâmes, par contre, commun à Simen, et surtout à Gondar. »

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs du corbiveau à gros bec, d'après Ruppell, seraient tout à fait celles du freux. Il se nourrirait d'insectes et de vers qu'il chercherait dans les friches et les jachères ; cependant Le Vaillant et d'autres voyageurs, qui ont observé soit cette espèce, soit sa congénère, sont d'un autre avis. Le corbiveau à cou blanc, selon Le Vaillant, est vorace, criard, hardi, social et immonde. Il imite le grand corbeau par son goût pour la charogne. Quelquefois, réuni en troupes nombreuses, il attaque et tue les agneaux, les jeunes gazelles, et les dévore en commençant d'abord par les yeux et la langue. On le voit poursuivre les troupeaux de buffles, de bœufs, de chevaux, enfin, le rhinocéros, et l'éléphant lui-même. Perchés en grand nombre sur le dos des quadrupèdes dont ils ne peuvent entamer le cuir, ces oiseaux plongent leur bec dans les plaies de l'animal, et lui rendent service en enlevant à

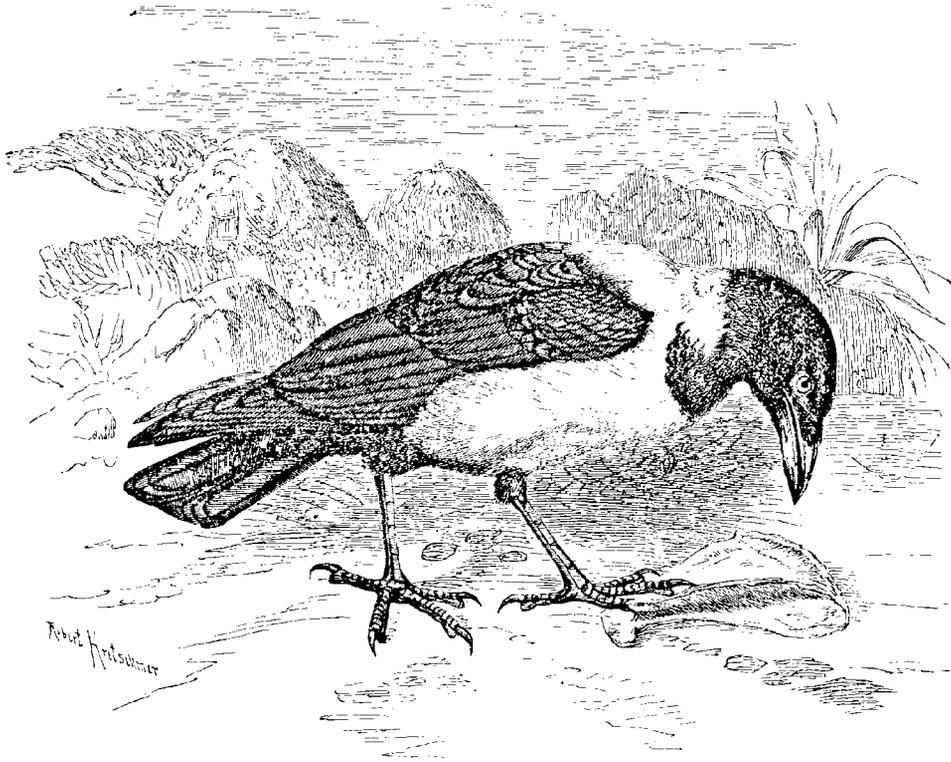


Fig. 95. Le Pterocorax à écusson.

coups de bec les larves d'œstres et de taons, lorsqu'elles sont développées et pleines de sang. Ils volent avec force et s'élèvent très-haut.

Les corbiveaux nichent en octobre; ils construisent un grand nid, formé extérieurement de petites branches, intérieurement tapissé de substances molles. Les œufs, au nombre de quatre par couvée, sont verdâtres et tachetés de brun.

« Le corbiveau à cou blanc n'émigre pas; il reste toute l'année dans le canton qui l'a vu naître. Le Vaillant le vit partout dans ses voyages, mais en plus ou moins grand nombre selon les localités. Souvent, il se mêle à d'autres corbeaux qui ont le même régime que lui.

### LES PTÉROCORAX — *PTEROCORAX*.

*Die Schildkraben.*

**Caractères.** — Les ptérocorax sont des corvidés à taille bien plus petite et à bec bien plus faible que chez les corbeaux proprement dits.

#### LE PTÉROCORAX A ÉCUSSON — *PTEROCORAX SCAPULATUS*.

*Der Schildkrabe.*

**Caractères.** — Sauf la partie supérieure de

la poitrine et une large bande à la nuque, qui sont d'un blanc étincelant, cet oiseau (*fig. 95*) est partout noir; le noir est très-brillant, et le blanc a les reflets du satin. L'œil est brun clair, le bec et les pattes sont noirs. Il a environ 50 cent. de long; l'aile plissée mesure 26 cent., et la queue 7 cent.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est répandue dans une grande partie de l'Afrique, au sud du 18° de latitude nord; une espèce voisine la remplace au sud.

Le corbeau à écusson se trouve partout dans le Soudan et dans la partie basse de l'Abissynie, sans y être excessivement commun.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après mes observations, le ptérocorax appartient à la plaine, et manque complètement dans les montagnes, où il remplace le corbiveau à gros bec. Je l'ai ordinairement trouvé par paires, quelquefois par petites bandes, mais qui ne restent pas réunies bien longtemps; jamais je n'en ai vu de fortes troupes.

Hartmann dit que non-seulement le plumage, mais encore les allures du ptérocorax à écusson rappellent tout à fait la pie; pour moi, je crois qu'il se rapproche beaucoup plus du corbeau.

Toujours est-il que c'est une charmante espèce. Son vol est léger et facile. Quand il vole, l'oiseau a un aspect superbe. Ses ailes pointues, sa queue arrondie lui donnent une certaine ressemblance avec le faucon, et de loin, on voit briller le blanc de sa poitrine. Sa démarche est grave et digne, mais légère et rapide; son cri est un *kourr* assez doux, qui ressemble de loin à certaines notes du grand corbeau.

Partout où le pléocorax à écusson est commun, il vit en bons rapports avec l'homme. Je ne l'ai vu défiant que dans le Samhara, et encore, il paraissait avoir moins de peur de l'homme en général que de l'apparition inaccoutumée d'un Européen. Aux lieux de campement des caravanes, il ne craignait plus l'Européen. Il est l'hôte régulier de tous les villages de la côte du Samhara; dans le village d'Ed, je le vis perché sur les toits de chaume des cabanes, comme chez nous les freux et les corneilles. Il niche sur les arbres isolés des steppes ou des forêts clairsemées. Il pond trois ou quatre œufs, au commencement de la saison des pluies. Je n'ai jamais vu ses œufs; mais, d'après ce que j'ai pu apprendre, ils ressembleraient à ceux des autres corvidés. Les parents témoignent à leurs petits une vive tendresse, et fondent sur les hommes qui veulent s'en approcher.

Dans tout le Soudan oriental et dans l'Habesch, on ne fait rien à cet oiseau; ce n'est pas qu'on le regarde comme impur, mais il ne vient à l'idée de personne de le prendre ou même d'en manger la chair. Je ne l'ai jamais vu en captivité.

## LES CORNEILLES — *CORVUS*.

*Die Krähen.*

**Caractères.** — Les corneilles se distinguent des corbeaux par leur bec plus petit, leur queue arrondie, non tronquée, leur plumage lâche et peu brillant. Les deux espèces suivantes se rencontrent très-communément en Europe, en certaines saisons.

### LA CORNEILLE NOIRE — *CORVUS CORONE*.

*Die Rabenkrähe, The Crow.*

### LA CORNEILLE CENDRÉE — *CORVUS CORNIX*.

*Die Nebelkrähe, The Royston ou Hooded Crow.*

Ces deux espèces sont de même taille, et, plumées, il est difficile de distinguer l'une de l'autre. Pendant longtemps elles ont été la pomme de discorde des ornithologistes. Gloger soutient

qu'elles ne sont que des variétés climatiques d'une seule et même espèce; il admet que l'influence du climat suffit pour transformer la corneille noire en corneille cendrée. Pour excuser les nombreux naturalistes qui se permettent d'avoir une opinion différente de la sienne, il ajoute: « Ces variétés climatiques, connues depuis longtemps, sont réellement très-considérables, aussi comprend-on que l'on ait regardé les corneilles noires et cendrées comme des espèces différentes. L'on devait être d'autant plus porté à les séparer, qu'on les rencontre souvent toutes deux dans le même pays. Mais de nouvelles observations sur leur couleur, sur leurs mœurs, ont surabondamment prouvé que cette séparation n'était pas aussi complète qu'on le supposait; qu'elle reposait sur une erreur excusable, inévitable même pour l'époque, et qui aujourd'hui même, tant est grand le pouvoir de l'habitude, compte encore des adhérents, mais dont le nombre va diminuant de jour en jour. »

Pour le naturaliste qui ne sort pas de son cabinet, il n'y a à cela rien à répondre: il en est autrement si l'on veut examiner impartialement les mœurs et l'aire de dispersion de ces animaux.

Le climat n'est pour rien dans la différence qui sépare les deux espèces de corneilles. D'après la théorie de Gloger, ou bien le climat du Nord transforme les corneilles noires en corneilles cendrées, ou inversement le climat du Sud transforme les corneilles cendrées en corneilles noires; il n'y a pas d'autre terme possible. Or, ces corneilles cendrées, au plumage pâli par les longues nuits d'hiver du pôle, nous les trouvons bien dans toute la Scandinavie, depuis le cap Nord jusqu'à sa pointe la plus méridionale, dans une grande partie de la Russie, dans l'Allemagne du Nord; mais nous les rencontrons aussi en Galicie, en Hongrie, en Styrie, dans le sud de l'Italie, en Grèce, dans toute l'Égypte, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'aux frontières de la Nubie, dans l'Afghanistan, au Japon, et nulle part, on ne voit que le climat soit arrivé à noircir leurs plumes. La corneille noire habite la France, l'Allemagne centrale, l'Allemagne du Sud, une grande partie de l'Asie, la Sibérie, et peut-être même Java. On la trouve partout où n'est pas la corneille cendrée. L'une remplace ainsi l'autre, et sous les climats les plus variés; on ne peut donc parler des influences climatiques.

Il y a bien certaines contrées où les deux cercles de dispersion se touchent, et là, il arrive

souvent que ces deux oiseaux s'accouplent et donnent naissance à des hybrides. Mais ce fait ne prouve qu'une chose : que la théorie de l'infécondité des hybrides est fautive ; il ne prouve nullement que les deux corneilles ne constituent qu'une espèce. J'aurai plus d'une occasion de montrer des unions pareilles entre oiseaux qu'il ne viendra à l'idée de personne de regarder comme des variétés d'une même forme. Tant que subsistera la notion de l'espèce, nous regarderons donc la corneille noire et la corneille cendrée comme spécifiquement distinctes, quelque voisines qu'elles soient. Si elles appartenaient à une même espèce, il serait au moins étonnant que là où habite exclusivement une de ces corneilles, on ne rencontrât pas une seule fois l'autre ; pour quoi en Égypte, par exemple, où l'on ne trouve que la corneille cendrée, la nature ne ferait pas naître une fois une corneille noire.

**Caractères.** — La corneille noire ou corneille proprement dite est noire, à reflets violets ou pourpres ; son œil est brun. Dans son premier âge, elle est d'un noir mat, avec l'œil gris.

La corneille cendrée ou corneille mantelée (fig. 96) n'a de noires que la tête, la partie antérieure du cou, les ailes et la queue ; le reste du corps est d'un gris cendré clair, chez les adultes ; gris cendré sale, chez les jeunes.

Toutes deux ont de 49 à 52 cent. de long. et de 1<sup>m</sup>,04 à 1<sup>m</sup>,10 d'envergure ; l'aile pliée mesure de 34 à 38 cent., et la queue de 19 à 32.

**Distribution géographique.** — Les deux espèces sont exclusivement propres à l'ancien continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les corneilles noire et cendrée ne diffèrent pas sous le rapport des mœurs et des habitudes. Elles vivent par paires, et plusieurs, réunies ensemble, habitent un domaine plus ou moins étendu, dont elles ne s'éloignent que rarement. Dans les hivers très-rigoureux seulement, elles abandonnent les pays du nord, pour émigrer vers le sud. Les bouquets d'arbres, au milieu des champs, sont les localités qu'elles préfèrent ; elles évitent les grandes forêts, et s'établissent partout où elles se sentent en sûreté, même dans les jardins, tout près de nos demeures et jusqu'au sein des grandes villes. Leurs instincts de sociabilité sont très-développés ; elles sont admirablement douées sous tous les rapports, et capables, par conséquent, de tenir dignement leur place au milieu de la création. Elles mar-

chent en vacillant un peu, mais du reste facilement ; leur vol est léger et soutenu, moins cependant que celui du grand corbeau ; leurs sens sont très-développés, surtout l'ouïe, la vue et l'odorat. Leur intelligence le cède à peine à celle du corbeau commun. Elles font en petit ce que le corbeau fait en grand. Elles ne sont dangereuses que pour les animaux de petite taille, et les dégâts qu'elles peuvent causer sont compensés, et de beaucoup, par les services qu'elles rendent. On peut hardiment les ranger parmi les animaux les plus utiles de nos contrées. Sans elles, les vertébrés nuisibles, les insectes, qui causent tant de pertes à l'agriculture, pulluleraient bien autrement qu'ils ne le font. De temps à autre, elles pillent un nid d'oiseau, elles égorgent une perdrix ou un lièvre malade ; elles se rendent coupables de quelques déprédations dans les jardins ou dans les cours ; mais qu'est ce qu'une douzaine d'œufs volés en plusieurs mois, en comparaison des services immenses qu'elles nous rendent tout le reste de l'année ? Détruire ces animaux est plus qu'une faute, c'est un crime de lèse-nature : l'homme qui croit pouvoir remplacer le rôle des corneilles dans l'économie et faire même plus qu'elles en disposant par-ci par-là quelques souricières ou un peu de *mort aux rats*, n'est qu'un sot orgueilleux. Il fait acte d'inintelligence et d'ignorance lorsque, comme homme privé ou comme administrateur, il offre des primes pour la destruction des corneilles ; en tuant un seul de ces oiseaux, on cause à l'agriculture et à la sylviculture plus de mal que n'en pourraient faire plusieurs corneilles vivantes. Aussi, je crois plus nécessaire d'insister sur l'utilité dont nous est cet animal, que sur les diverses particularités de ses mœurs.

Le matin, au lever du jour, les corneilles se rassemblent sur un arbre ou sur un toit. De là, elles se répandent dans les champs. Jusque vers midi, elles sont en quête de nourriture. Elles parcourent les champs et les prairies, suivent les laboureurs pour saisir les vers blancs que la charrue découvre, guettent les mulots ou les campagnols à l'entrée de leurs retraites souterraines, cherchent les nids d'oiseaux, inspectent les bords des ruisseaux et des étangs, fouillent les jardins. Dans ces recherches, elles sont souvent en compagnie d'autres oiseaux. Quelque chose de suspect apparaît-il, ce sont elles qui l'aperçoivent les premières et le signalent aux autres animaux. Si des oiseaux de proie se présentent, elles les accueillent par de grands

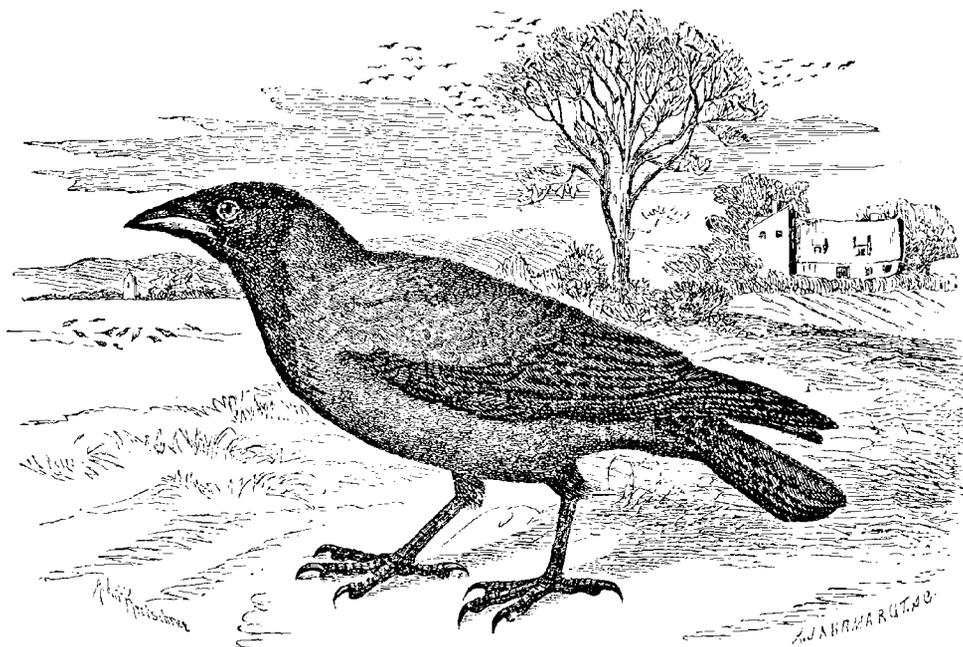


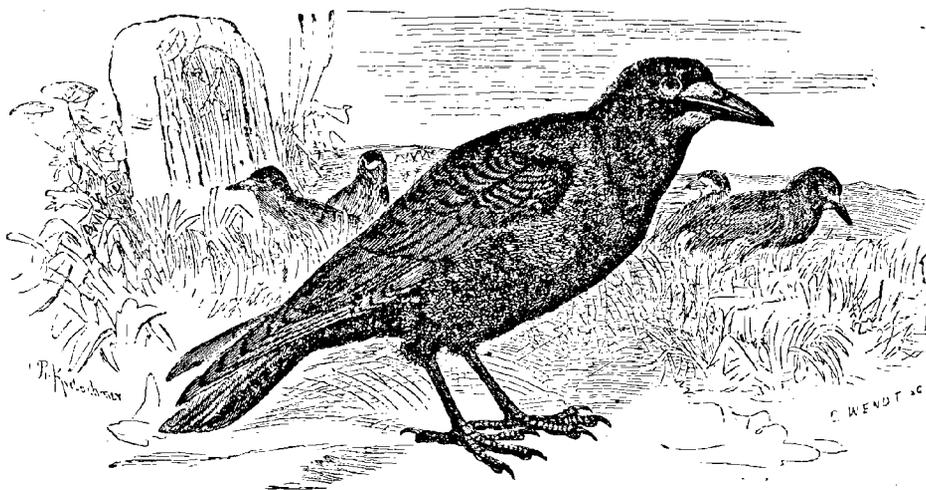
Fig. 96. La Corneille cendrée.

cris et les poursuivent avec acharnement. Surtout à raison quand il fait de cette particularité un des grands mérites des corneilles ; elles empêchent, en effet, bien du mal de la part des rapaces, soit qu'elles les attaquent et les mettent en fuite, soit qu'elles signalent leur présence à l'homme et aux autres animaux. Vers midi, les corneilles s'envolent sur un arbre touffu pour s'y reposer et y faire leur sieste. L'après-midi, elles font un second repas, et vers le soir, elles se réunissent en grand nombre à des endroits déterminés, pour se communiquer les impressions de la journée. De là, elles se rendent à l'endroit où elles passent la nuit. C'est généralement sur un point de la forêt que se réunissent toutes les corneilles des alentours. Elles ne s'y rendent qu'avec une prudence extraordinaire, et après avoir eu soin d'envoyer plusieurs fois des espions, pour inspecter la localité. Elles y arrivent à la tombée de la nuit, et se perchent avec un silence tel que l'on entend à peine le bout de leurs ailes. Lorsqu'elles ont déjà été inquiétées, leur méfiance est très-grande. Elles savent rapidement distinguer le chasseur du passant inoffensif, et ne se fient qu'à celui dont elles ont pu reconnaître les bonnes dispositions à leur égard.

La saison des amours commence pour les corneilles en février et mars. Les deux conjoints vivent alors dans une intimité plus grande qu'à

aucune autre époque ; ils causent entre eux amicalement, et le mâle s'efforce de faire les courbettes, les mouvements les plus singuliers, pour plaire à sa femelle. A la fin de mars ou au commencement d'avril, elles construisent leur nid sur un arbre élevé, ou bien, elles se contentent de rapprocher à nouveau une ancienne demeure. Ce nid ressemble à celui du corbeau, mais il est plus petit. Son diamètre est au plus de 66 cent., et sa profondeur de 11 cent. Sur une charpente de branches sèches repose une couche d'écorces, d'herbes, de racines, réunies souvent par de l'argile. L'intérieur est rembourré de laine, de poils de veau, de soies de porc, de fragments d'écorces, de brins d'herbes, de mousses, de chiffons, etc. Dans la première quinzaine d'avril, la femelle pond de trois à cinq, rarement six œufs, d'un bleu verdâtre, couverts de points et de taches d'un vert olive, ou d'un vert foncé, d'un gris cendré, foncé et noirâtre. La femelle couve seule ; mais le mâle reste auprès d'elle, ne l'abandonnant que pour aller chercher sa nourriture et celle de sa compagne. Les deux parents élèvent leurs petits, leur témoignent la plus vive tendresse, les défendent avec courage en cas de danger.

Dans les cantons habités par les deux espèces, il n'est pas rare de voir une corneille noire accouplée à une corneille grise. Cette union a lieu sans absolue nécessité ; on ne peut admettre



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 97. Le Freux des moissons.

du moins, que là où vivent tant de corneilles, une femelle soit embarrassée pour trouver un mâle de son espèce, et inversement. Naumann ayant tué une corneille noire femelle, vit son mâle s'accoupler immédiatement avec une femelle de corneille grise, sans chercher une compagne de son espèce. Les hybrides nés de ces unions ressemblent tantôt au père, tantôt à la mère; ou bien ils tiennent le milieu entre les deux espèces; leur plumage varie d'ailleurs considérablement. Il peut se faire que deux de ces hybrides s'accouplent à leur tour entre eux, et produisent des petits, lesquels montrent, comme l'on dit, un retour au type primitif de l'une des deux espèces originelles. C'est là l'argument principal des naturalistes qui regardent les deux espèces de corneilles comme identiques. Mais je dois faire remarquer que l'histoire de ces hybrides est encore insuffisamment connue et que nous ne pouvons dire en aucune façon si le type de ces hybrides se conserve ou non dans les générations successives.

Le renard, la marte, le faucon, l'autour, le grand-duc, sont des ennemis dangereux pour les corneilles. Elles sont en outre tourmentées par de nombreux parasites qui s'établissent dans leurs plumes. La haine que les corneilles ont vouée au grand-duc, n'a d'autre cause, très-probablement, que le désir de la vengeance; la nuit, elles sont sans défense contre ses attaques, et l'on sait combien il est friand de leur chair. Aussi, le jour, ni chat-huant, ni hibou ne peuvent-ils se montrer. Un de ces rapaces nocturnes est-il découvert, aussitôt une clameur retentit dans la

BREM.

contrée; toutes les corneilles des environs accourent et se ruent sur leur ennemi avec une fureur sans exemple.

**Chasse.** — C'est sur l'antipathie que les corneilles manifestent pour les rapaces nocturnes, qu'est fondé le mode de chasse le meilleur pour tuer ces oiseaux. On construit, de préférence sur le penchant d'une montagne, à un endroit connu pour être le passage habituel des corneilles et des oiseaux de proie; on y construit, dis-je, une hutte, presque entièrement souterraine, percée de meurtrières donnant sur des arbres secs, plantés à cet effet. Un chat-huant vivant est attaché près de la hutte. Lorsque les corneilles l'aperçoivent, elles cherchent à assouvir leur haine, fondent sur lui et s'exposent ainsi au feu du chasseur caché dans la hutte. Il n'est pas besoin de dire que cette chasse ne tarde pas à devenir un véritable carnage. Elle est un moyen excellent pour détruire les oiseaux de proie diurnes qui partagent l'aversion des corneilles pour les hiboux; mais l'employer contre des corneilles est un acte de barbarie, qu'il faut flétrir énergiquement.

Là où les corneilles sont devenues insupportables, il suffit pour les éloigner d'en tirer quelques-unes, et de suspendre leurs cadavres en guise d'épouvantail. C'est le seul moyen de défense que l'homme devrait se permettre contre les corneilles, et laisser dans les champs, en toute liberté, des oiseaux qui lui payeraient mille fois la protection qu'il leur accorderait.

**Captivité.** — Les deux espèces de corneilles supportent longtemps la captivité. On peut leur

III — 249

apprendre à parler, à condition toutefois de ne pas manquer de patience. Elles s'approprient facilement ; cependant on ne peut guère les recommander : leur malpropreté, l'odeur qu'elles répandent les fait bannir des appartements ; dans les cours et dans les jardins, il n'est pas possible de les laisser vaguer en liberté, car elles font mille dégâts. Elles sont aussi voleuses que les espèces de moindre taille, et aussi carnassières que le grand corbeau. Elles attaquent les petits animaux, les jeunes chiens et les chats eux-mêmes, mais surtout les volailles qu'elles égorgent ou maltraitent de la plus atroce façon. Elles découvrent bientôt les nids des poules et des pigeons, et les pillent sans pitié.

### LES FREUX — *FRUGILEGUS*.

*Die Feldkrähen.*

**Caractères.** — Les freux ont des formes plus élancées que les corneilles ; un bec plus long ; des ailes allongées ; une queue arrondie ; un plumage serré et lustré ; la face, chez les adultes, dégarnie de plumes ; l'ongle du doigt du milieu pectiné.

#### LE FREUX DES MOISSONS — *FRUGILEGUS SEGETUM*.

*Die Saatkrähe, The Rook.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 97*) est pour nous plus utile encore que les corneilles, et mérite toute notre estime. Elle a de 50 à 52 cent. de long, de 1 mètre à 1<sup>m</sup>,07 d'envergure ; l'aile pliée mesure 35 à 33 cent., et la queue 29. Les adultes, mâle et femelle, ont le plumage d'un noir bleu à reflets pourpres ; plus brillant en dessus qu'en dessous du corps ; le bec et les pieds noirâtres ; l'iris d'un brun noir.

Les jeunes sont d'un noir terne, et ils ont la face couverte de plumes.

**Distribution géographique.** — L'aire de dispersion du freux est plus limitée que celle des corneilles. Il habite les plaines du midi de l'Europe, la Sibérie, l'Afghanistan, le Cachemire, etc. Il est rare en Suède, et ne se montre même dans le midi de l'Europe qu'en hiver. Il émigre régulièrement, et arrive tous les ans par bandes immenses dans le sud de l'Europe et dans le nord de l'Afrique.

J'en vis beaucoup, et toujours en bandes nombreuses, en Espagne et en Égypte, depuis la fin d'octobre, jusqu'au commencement de mars.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les plaines

fertiles, semées de bouquets d'arbres, sont les lieux que fréquentent les freux. Ils ne s'établissent pas dans les montagnes ; on ne les y voit qu'au moment du passage. Ils nichent dans de petits bois formés d'arbres élevés, et ils rayonnent de là, comme d'un centre, dans les champs voisins.

Les habitudes des freux ont beaucoup d'analogie avec celles des corneilles ; ils sont encore plus craintifs et plus inoffensifs. Ils marchent aussi bien qu'elles, ils volent plus légèrement ; leurs sens ne sont pas moins subtils, leur intelligence est tout aussi développée ; ils sont plus sociables, et se réunissent non-seulement avec leurs semblables, mais aussi avec d'autres espèces. On les voit souvent avec des grives, des étourneaux, des oiseaux en général plus faibles qu'eux ; ils évitent, par contre, les corneilles, et ont une telle peur du grand corbeau, qu'ils abandonnent les lieux où ils se trouvaient le plus en sûreté contre les attaques de l'homme, dès qu'un de ces oiseaux s'y est montré. Leur voix est rauque ; on peut la rendre par *kra* ou *kroa*. En volant, ils poussent les cris *girr* ou *quer* et *jack jack*, comme les choucas. Le freux imite les sons qu'il a entendus ; on peut lui apprendre à chanter, mais non pas à parler.

Si l'on observe le freux sans préventions, on ne tarde pas à l'aimer et à l'estimer. Il peut bien causer quelques désagréments, quand ils s'établissent, malgré l'homme, dans un parc dont il salit toutes les allées, ou près d'une maison, dont il fatigue les habitants par des cris déplaisants ; de temps à autre, il lui arrive bien d'égorgier un petit levraut ou un perdreau ; il dérobera quelques grains, mangera quelques beaux fruits ; mais en compensation de ces petits méfaits, quels immenses services ne rend-il pas ! C'est le meilleur destructeur des hannetons, des vers blancs, des limaces ; un des preneurs de mulots et de compagnols les plus actifs.

Naumann a observé les freux à la chasse du hanneton. Il les a vus plusieurs ensemble voler d'arbre en arbre, fouiller les rameaux chargés de hannetons et dévorer ceux de ces insectes que n'avait pas fait tomber la secousse imprimée aux branches, en s'y posant. Dans les champs, ils chassent les bousiers et les autres insectes. Dans les terres labourées, on les voit derrière la charrue, dévorant les vers blancs, les larves, les vers de terre, les retirant même du sol. Leur odorat leur permet de reconnaître la présence d'une de ces proies, et à coups de bec ils fouillent la terre, jusqu'à ce qu'ils l'aient atteinte.

Le freux ne chasse pas les petits rongeurs avec moins d'ardeur, parfois même il s'en nourrit exclusivement. « J'ai vu des années, dit Naumann, où les campagnols des champs étaient en quantité telle, que l'on pouvait craindre la perte de toutes les récoltes. J'ai vu des terrains ensemencés de seigle ou de froment complètement ravagés par eux. Mais, toujours aussi, je vis un grand nombre d'oiseaux de proie, de corneilles, de freux, qui ne tardèrent pas à purger le pays de cette plaie. Dans ces années, je ne tirai pas une corneille, pas un busard, sans trouver leur estomac rempli de campagnols; j'en trouvai ainsi souvent six ou sept dans un seul individu. La seule considération de ce service nous devrait faire changer de sentiments à l'égard de ces oiseaux, si universellement détestés aujourd'hui. »

On pourrait croire que cette vérité, proclamée il y a plus de quarante ans, a enfin trouvé accès auprès des personnes intéressées, auprès de nos grands propriétaires, particulièrement; il n'en est pourtant rien. Encore aujourd'hui, les freux sont partout chassés avec acharnement. Cependant l'expérience qui a été faite en Angleterre devrait servir de leçon. Là aussi on leur faisait la guerre, mais on n'a pas tardé à voir que la destruction complète de ces oiseaux dans certaines localités, y avait été suivie de plusieurs mauvaises récoltes; aussi depuis les respecte-t-on. Quant à nos paysans, ils ne paraissent pas se douter des services que leur rendent les freux et les corneilles, et continuent à les tuer; ce qui certes n'est pas plus faire preuve d'intelligence que de bon sens. Ils obéissent aveuglément à la routine. S'ils cherchaient à se rendre compte des choses; si, pendant la saison des hannetons ou des campagnols, ils tuaient quelques freux et examinaient le contenu de leur estomac, ils en viendraient, j'en suis convaincu, à l'opinion de tous les naturalistes et se persuaderaient que ces oiseaux sont pour eux de puissants auxiliaires. Mais ils ne sont guère disposés à vouloir s'éclairer, et les freux aussi bien que leurs congénères continueront à disparaître, jusqu'à ce que le malheur vienne rendre les gens plus avisés.

Il est fort désagréable d'habiter au voisinage d'une colonie de freux. Quand la saison des amours approche, ils se réunissent par milliers dans un petit bois, et alors s'élève un bruit dont on ne peut se faire une idée. Plusieurs couples nichant à côté les uns des autres, il en résulte que le même arbre donne place à quinze

et vingt nids, autant qu'il peut en supporter. Chacun dispute à ses semblables les meilleurs matériaux de construction; chacun cherche à piller le nid d'un autre. Toute la contrée est remplie de cris et de croassements, et l'on voit ces noirs oiseaux s'élever, comme un nuage, au-dessus de leurs demeures. Enfin, survient une période un peu plus calme. Chaque femelle a pondu quatre ou cinq œufs, d'un vert pâle, tachetés de gris cendré et de brun foncé. Bientôt, les jeunes sont éclos, et à ce moment le tapage renaît, mais il est deux ou trois fois plus fort; les jeunes ont faim, et ils l'expriment par les cris les plus désagréables à l'oreille. Seule, la nuit amène quelques heures de répit. Le soleil n'est pas levé que le bruit recommence, pour continuer jusqu'au crépuscule du soir. Le visiteur qui s'égare au milieu d'une telle colonie, n'est pas seulement abasourdi, il est comme blanchi, ainsi que le sol, car les ordures tombent des nids, dru comme grêle.

Les freux restent fidèles à l'endroit qu'ils ont une fois choisi. On peut leur enlever leurs œufs, leurs petits, les tuer, rien n'y fait; ils ne quittent pas la place. Je me rappelle toutes les mesures que prit l'illustre et très-avisé conseil de la ville de Leipzig pour chasser des freux qui s'étaient établis sur les arbres d'une promenade. On mit sur pied la force armée, les francs tireurs, mais ce fut en vain. De désespoir, on arbora le drapeau rouge; on suspendit des étoffes de cette couleur tout autour des nids; les audacieux oiseaux n'en furent pas effrayés. Il fallut détruire continuellement leurs nids, pour les décider enfin à s'éloigner. Ce sont là des méfaits qui peuvent faire baisser le freux dans l'estime des gens; mais l'individu qui réfléchit ne verra aucun inconvénient à les laisser en paix dans les bois éloignés des habitations.

Les freux ont d'ailleurs bien assez d'ennemis: le renard en surprend un certain nombre; le milan et l'épervier en détruisent une quantité assez considérable. Chaque hiver, beaucoup succombent aux fatigues de leur voyage.

C'est un spectacle des plus intéressants que celui d'une migration de freux. Quelque nombreuse que soit une colonie, on ne peut la comparer aux bandes immenses qui se réunissent à cette occasion. Ils se rassemblent par milliers, et la troupe grossit sans cesse, à mesure qu'elle avance. Des choucas viennent s'y joindre aussi. « Au printemps désastreux de 1818, dit mon père, je vis une bande de freux à la lisière d'une forêt. Elle couvrait tous les arbres, une grande

partie des champs et des prairies, sur une étendue d'un demi-mille carré. Le soir, toute la bande se leva, et là où ses rangs étaient plus serrés, l'air en était obscurci. C'est à peine si ces oiseaux trouvèrent assez de place sur les arbres d'une forêt voisine. »

Dans leurs voyages, les freux montrent toute leur habileté à voler. Ils planent parfois et se jouent dans l'air durant des heures entières. Dans les montagnes, ils volent ordinairement à ras du sol; dans les plaines, à une grande hauteur. Tout à coup, l'un se laisse tomber, comme un corps inerte, de 30, 60 mètres de haut; d'autres le suivent, et toute la bande les imite. Arrivés près de terre, les freux continuent leur route; ils s'élèvent obliquement, et un quart d'heure plus tard, ils n'apparaissent plus à l'œil que comme un point noir dans les régions les plus élevées de l'atmosphère.

Dans le midi de l'Europe et dans le nord de l'Afrique, il est rare de voir de grandes bandes de freux. Celles qui s'y rendent, se divisent peu à peu en petites troupes, qui cherchent, chacune de son côté, les endroits les plus convenables pour y séjourner. Mais souvent la terre étrangère leur est fatale, surtout en Afrique. La fertile vallée du Nil semble trop petite pour tous les oiseaux qui y arrivent. Ils s'en vont dans le désert pour vivre, mais ils n'y trouvent pas une nourriture suffisante, et ils y périssent par centaines. Les fameuses fontaines de Moïse, près de Suez, sont entourées d'une forêt de palmiers que les freux ont choisie pour y établir leurs demeures d'hiver. J'y trouvai une fois le sol tout couvert de cadavres de ces oiseaux; ils jonchaient la terre par centaines; tous étaient morts de faim.

**Captivité.** — En captivité, le freux a les mêmes habitudes que ses congénères; il est cependant moins divertissant qu'eux, notamment que le corbeau et que le choucas. Aussi devient-il rarement le commensal de l'homme.

### LES CHOUCAS — *MONEDULA*.

*Die Thurmkrahén, The Jackdaws.*

**Caractères.** — Avec des ailes, une queue et des pattes construites sur le même type que celles des corneilles, les choucas ont un bec très-court, fort, légèrement recourbé et renflé en dessous.

### LE CHOUCAS DES TOURS — *MONEDULA TURRIUM*.

*Die Dohle, The Jackdaw.*

**Caractères.** — C'est le plus petit des corvidés de nos contrées (*fig.* 98). Il a de 33 à 35 cent. de long, et de 66 à 69 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 23 cent., la queue 14. Le front et le sommet de la tête sont d'un noir foncé, la nuque et l'occiput d'un gris cendré; le dos est noir-bleu, le ventre noir ardoisé ou gris-noir, l'œil blanc d'argent, le bec et les pattes sont noirs. Les jeunes ont des couleurs ternes et l'œil gris.

**Distribution géographique.** — Le choucas est très-répandu. On le trouve dans presque toute l'Europe et dans une grande partie de l'Asie. Une espèce voisine le remplace dans le Taurus. Il est commun partout où il se montre, mais il manque entièrement dans un grand nombre de localités, et paraît assez capricieux dans le choix de sa demeure.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Chez nous, le choucas habite de préférence les vieilles tours des villes, les édifices élevés, dans les murs desquels il trouve facilement à se nicher. On le rencontre encore dans les forêts, surtout dans les bosquets, au milieu des champs, dont les arbres ont un tronc creusé par les ans. En Espagne, j'en vis fort peu, et dans des circonstances toutes particulières. Malgré les nombreuses églises de ce pays, dont les clochers lui offrent les demeures les plus convenables, je n'en aperçus jamais ni dans les villes, ni dans les villages; je n'en rencontrai que dans la partie presque déserte du Campo, c'est-à-dire du pays dépourvu d'eau. Les choucas habitaient là les parois escarpées des ravins. Un paysan me raconta qu'une paire de choucas était venue s'établir dans un ravin près de sa ferme; que les jeunes, étant restés avec leurs parents, avaient niché l'année suivante dans leur voisinage. D'année en année, la colonie s'était accrue et avait fini par atteindre des proportions menaçantes; je dis menaçantes, car, dans les environs, ni fruits ni moissons n'étaient à l'abri de leurs déprédations. Ils n'épargnaient même pas les figes épineuses, qu'ils savaient à merveille retirer de leur enveloppe. La haine que ce paysan manifestait pour les choucas était bien excusable.

Le choucas, cependant, est un oiseau gai, vif, agile, prudent, dont les mœurs ont beaucoup de rapports avec celles des corneilles. Toujours de bonne humeur, il anime de la façon la plus

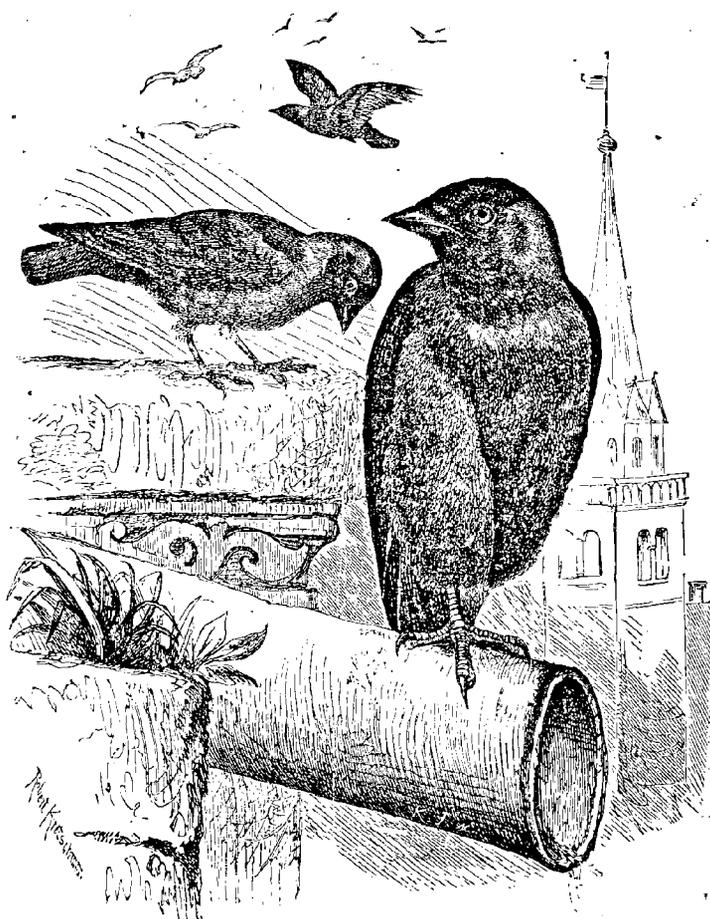


Fig. 38. Le Choucas des tours.

agréable la contrée où il s'est fixé. Il est sociable au plus haut point; il forme avec ses semblables des bandes très-nombreuses; se mêle aux corneilles, surtout aux freux, entreprend dans leur compagnie des migrations hivernales, et vole lentement pour ne pas les quitter; car le choucas a un vol très-rapide, qui ressemble plus à celui du pigeon qu'à celui des autres corvidés. Aussi, en volant, fait-il les tours les plus hardis. Sans but apparent, il monte en l'air, il descend, se porte à droite, à gauche, en avant, en arrière.

Tout dans le choucas indique un oiseau parfaitement doué. Il est aussi prudent que le grand corbeau, et en a toutes les autres bonnes qualités. Son cri d'appel, *jack* ou *djaer*, ressemble tout à fait à celui du freux, et cela contribue encore probablement à resserrer l'amitié qui unit ces deux oiseaux. Son cri ordinaire est *kraeh* ou *krijaeh*. Pendant la saison des amours, le choucas fait entendre un babil charmant; sa voix est

très-flexible et très-étendue. Aussi parvient-il, sans grands efforts, à répéter des paroles, à imiter les cris des autres animaux, le coq, par exemple.

Le choucas a le même régime que le freux. Des insectes de toute espèce, des limaces, des vers forment la base de son alimentation. Il chasse les insectes dans les champs et les prairies, sur le dos du bétail; il suit le laboureur, et dévore les petits animaux que découvre la charrue; sur les routes, il fouille le fumier, les tas d'ordures placés devant les maisons; il prend très-habilement les mulots; de temps à autre, il s'empare de quelque jeune oiseau; enfin, il est très-friand d'œufs. Il mange aussi volontiers des substances végétales, des grains, de jeunes pousses, de petits tubercules, des fruits, des baies, etc. Mais les dégâts qu'il cause ne peuvent être mis en parallèle avec les énormes services qu'il rend.

Les choucas quittent notre patrie à la fin de

l'automne, en même temps que les freux, et reviennent avec eux. Quelques-uns, cependant, restent chez nous tout l'hiver. Leurs voyages paraissent s'étendre moins loin que ceux des freux. Jamais, par exemple, je n'en vis en Égypte. D'après Jerdon, par contre, l'espèce serait abondante, en hiver, au Punjab et à Cachemire. On les y trouve d'ailleurs aussi en été.

Au printemps, chaque paire de choucas reprend possession de son ancienne demeure. Quelques-uns vivent en compagnie des freux; mais la plupart habitent les vieux bâtiments. Chaque crevasse, chaque trou a son couple; mais comme les couples sont souvent plus nombreux que les trous qui peuvent les abriter, il en résulte des disputes. Le mâle et la femelle, dans ces circonstances, doivent déployer la plus grande vigilance pour défendre leur nid contre les tentatives de rapine de leurs compagnons. La forme du nid varie suivant les localités; d'ordinaire, c'est un amas grossier de paille et de branches, tapissé intérieurement de foin, de poils et de plumes. Chaque couvée est de quatre ou six œufs, d'un vert bleuâtre très-pâle, ponctués de noir. Les parents nourrissent leurs petits d'insectes et de vers; ils ont pour eux beaucoup d'attachement, et les défendent courageusement en cas de danger. « Qu'un hibou, un milan, un busard vienne à se montrer, dit Naumann, aussitôt toute la colonie fond sur lui à grands cris et le poursuit pendant longtemps. Lorsque les petits se sentent assez forts, ils sortent du nid, se placent à l'entrée de la crevasse où ils sont nés, et rentrent le soir dans leur gîte, jusqu'à ce qu'ils soient assez développés pour accompagner leurs parents dans leurs excursions.

Les chats et la martre, l'épervier et le milan sont pour le choucas des ennemis redoutables. Les premiers détruisent les nids; les seconds chassent les vieux et les jeunes. De la part de l'homme, cet oiseau n'a pas beaucoup à craindre, il ne lui fait ordinairement pas la chasse.

**Captivité.** — De tous les corvidés, le choucas est celui qu'on voit le plus souvent en captivité, et aucun, en effet, le crève excepté, ne s'y prête aussi bien. Sa gaieté, sa bonne humeur, son agilité, sa prudence, son attachement à son maître, son talent d'imitation, tout contribue à lui concilier l'amitié de l'homme. Pris jeune, on peut l'habituer à sortir et à rentrer librement. Il ne tarde pas à s'attacher à la maison de son maître; il ne la quitte pas en automne, ou, s'il suit ses semblables, on peut être assuré qu'il reviendra au printemps suivant.

## LES ANOMALOCORAX — ANOMALOCORAX.

*Die Prachtkrähnen.*

**Caractères.** — Les anomalocorax sont des corvidés de petite taille, à plumage plus varié que celui des choucas, et dont les ailes ne recouvrent pas entièrement la queue. C'est principalement ce dernier caractère qui les a fait séparer génériquement.

### L'ANOMALOCORAX SUPERBE — ANOMALOCORAX SPLENDENS.

*Die Glanzkrähe.*

**Caractères.** — Sa taille est à peu près celle du choucas. D'après Jerdon, il aurait de 41 à 50 cent. de long, sur lesquels 49 cent. appartiennent à la queue; l'aile pliée mesure 30 cent. Il a la partie antérieure de la tête et les joues d'un noir brillant; le derrière de la tête et la nuque d'un gris cendré; le dos, les ailes et la queue noirs, à reflets pourprés, la gorge et les côtés du cou d'un noir brillant, à reflets métalliques; la poitrine d'un gris cendré foncé, le milieu du ventre noir de fumée, un peu nuancé de bleuâtre.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est un des oiseaux les plus répandus de toute l'Inde; on la trouve dans chaque ville, dans chaque village, depuis l'Himalaya, jusqu'à Ceylan, et elle paraît accompagner partout l'homme.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « L'anomalocorax splendide, dit Jerdon, sans vivre en grandes bandes, est cependant très-sociable. Il passe la nuit en compagnie de ses semblables, et au voisinage des villes et des lieux habités. Il est certains endroits où ces oiseaux, au coucher du soleil, arrivent en grand nombre, de trois à six milles à la ronde. C'est alors un bruit assourdissant, jusqu'à ce que chaque individu ait trouvé sa place. Ils se querellent, se battent, et le trouble est encore augmenté par l'arrivée de bandes non moins nombreuses de perroquets, de mainates et d'autres oiseaux, qui viennent aussi chercher un asile pour la nuit.

« Le matin, souvent même avant le lever du soleil, les anomalocorax se réveillent, se divisent en petites troupes de vingt, trente, quarante individus, non sans avoir auparavant beaucoup crié, beaucoup volé de côté et d'autre, comme pour se communiquer leurs impressions de la veille, leurs projets pour la journée qui commence. Ceux qui doivent aller au loin, s'envo-

lent rapidement ; ceux dont le territoire est plus rapproché, prennent leur temps, babillent avec leurs voisins, lissent et peignent leurs plumages.

« Quelque variée que soit la nourriture des anomalocorax, on peut dire que ces oiseaux vivent des miettes qui tombent de la table de l'homme. Beaucoup d'Indiens mangent en plein air, à la porte de leurs cabanes, et jettent les débris de leurs repas. Ceux qui mangent dans l'intérieur de leurs maisons, jettent aussi les débris, et ils le font à certaines heures bien connues des anomalocorax. Dès que quelque chose est ainsi abandonné, un individu, en sentinelle, avertit ses camarades. Ces oiseaux savent ce que c'est que la cuisine ; dès qu'ils voient du feu, ou de la fumée, ils accourent et attendent patiemment leur pâture. Dans l'intervalle de ces repas, les anomalocorax ne sont d'ailleurs pas à court d'aliments ; ils trouvent tantôt une écrevisse, tantôt une grenouille, un poisson, un insecte. Les uns cherchent les vers blancs dans les terres labourées ; les autres chassent les insectes dans les pâturages, au milieu des troupeaux, et jusque sur le dos du bétail ; quelques-uns pêchent au bord d'un ruisseau ou d'un étang ; il en est même qui s'approchent des fleuves, suivent les canots, disputent aux mouettes et aux hirondelles de mer leur nourriture. Aux environs de Calcutta et des autres grandes villes, ils trouvent des aliments en abondance : les restes humains confiés aux eaux du fleuve sacré, les cadavres des animaux domestiques. Ils pillent les bananiers et les autres arbres fruitiers ; et quand, à la fraîcheur du soir ou du matin, s'élève un essaim de termites ailés, ils sont là, et avec les guêpiers, les milans, les chauves-souris, ils leur font une chasse acharnée.

« Pendant la chaude saison, ils se reposent longtemps au milieu du jour. On les voit alors perchés sur les arbres touffus, le bec ouvert, cherchant à aspirer une bouffée d'air frais. Lorsqu'enfin leur tâche est remplie, ils reviennent vers leur demeure, et prennent au passage leurs compagnons dispersés.

« Les anomalocorax splendides nichent du mois d'avril au mois de juillet. Une, deux, trois paires, suivant les localités, s'établissent sur le même arbre. Souvent, ils construisent leur nid au faite d'une maison, ou dans tout autre endroit à leur convenance. Ce nid est formé de branches, et est intérieurement tapissé de substances molles. Chaque couvée est de quatre œufs, d'un bleu verdâtre, tachés de brun.

Souvent, avec ces œufs, se trouvent ceux du coucou de l'Inde, qui laisse ainsi à d'autres oiseaux le soin d'élever ses petits.

« L'anomalocorax splendide défend sa progéniture avec courage. Je voulus un jour ramasser un jeune qui était tombé du nid ; la mère fondit sur moi, et me frappa la tête à coups de bec.

« Cette espèce a un vol léger et assez vif. Poursuivie par un oiseau de proie, elle fuit avec une rapidité extraordinaire. Son impudence, sa ruse, sa prudence, sont le sujet de mille histoires. Son grand nombre, sa familiarité attirent immédiatement l'attention du voyageur qui arrive aux Indes. Ce n'est pas sans étonnement qu'il la voit entrer dans sa chambre, pour chercher quelque chose à manger ; il est très-facile d'ailleurs de l'habituer à faire des visites régulières, à prendre sa nourriture dans la main. »

« Dans les grandes villes, dit Blyth, les anomalocorax courent partout, comme des oiseaux domestiques, et paraissent ne faire nulle attention au bruit et à la foule. Mais ils sont aussi défiants que leurs congénères : le moindre mouvement suspect, un simple regard d'un étranger, leur font prendre la fuite. Leur voix est atroce, et, lorsqu'ils sont excités, qu'ils voient, par exemple, le cadavre d'un de leurs semblables, ils deviennent insupportables ; ils sont sans cesse en mouvement, comme s'ils connaissaient le prix du temps. En un mot, ils ont, développées au plus haut point, toutes les qualités des corvidés. Un coup de feu met toute leur colonie en émoi. Ils volent alors çà et là, mais hors de portée, croassant, s'enfuyant quand on les met en joue, tandis que d'autres viennent se mettre en observation sur les toits des maisons voisines. »

L'anomalocorax splendide aime à s'amuser. Souvent, on voit un individu, à ce que nous rapporte Jerdon, fondre tout à coup sur un de ses compagnons ou sur un autre oiseau, puis s'envoler en poussant des cris de joie, lorsqu'il a réussi à l'effrayer. On raconte bien des histoires sur sa prudence ; je ne puis entrer ici dans de longs détails, et je m'en tiendrai à ce que nous rapporte Tennent.

« Les indigènes sont tellement habitués à la présence de ces oiseaux, que, comme les Grecs et les Romains, ils tirent des présages de leurs allures, de la direction de leur vol, de leurs cris plus ou moins rauques, des arbres sur lesquels ils se perchent, de leur nombre, etc. Pendant le temps de leur domination à Ceylan, les Hollandais les respectèrent beaucoup, et défendirent, sous des peines très-sévères, de les tirer ; ils avaient

d'autres raisons, il est vrai, que les indigènes. Ils croyaient que ces oiseaux se chargeaient de la dispersion de la cannelle ; qu'ils mangeaient les fruits du cannellier, mais que ne pouvant en digérer les graines, ils les transportaient partout, mêlées à leurs excréments.

« Après de chaque village, de chaque maison même, à Ceylan, on trouve des quantités d'anomalocorax, attendant une occasion favorable de piller. Rien n'est en sûreté devant eux. Laissés près d'une fenêtre ouverte, le contenu d'un sac à ouvrage, les gants, les mouchoirs, disparaissent instantanément. Les anomalocorax ouvrent les paquets, même ceux qui sont noués. pour voir ce qu'ils contiennent et si quelque comestible n'y est pas renfermé ; pour exécuter leurs larcins, ils enlèvent même des clous. Une société, qui était réunie dans un jardin, ne fut pas peu effrayée, un jour, en voyant tomber du ciel, au milieu d'elle, un couteau tout sanglant. Le mystère fut éclairci : c'était un anomalocorax qui, dans une maison voisine, avait épié le cuisinier, et profité d'un moment favorable pour lui dérober son couteau.

« Un de ces audacieux voleurs rôdait en vain depuis longtemps autour d'un chien, occupé à ronger un os ; il cherchait à attirer l'attention de l'heureux propriétaire du trésor, en dansant devant lui. N'ayant pu réussir, il s'envola, mais pour revenir avec un de ses compagnons, qui se percha sur une branche, tout près du sol. La danse recommença, sans plus de succès toutefois. Alors, le second individu se précipita violemment sur le chien, et lui donna un vigoureux coup de bec ; cette diversion réussit. Surpris et furieux, le chien se retourna contre son agresseur ; mais il s'était déjà envolé, et au même instant l'os disparaissait. »

Tennent ajoute, plus loin, que beaucoup d'anomalocorax perdent la vie pendant la mousson, et sont foudroyés. On a remarqué que quand la foudre tombe sur un cocotier, les arbres voisins sont également détruits. Une petite île de la baie de Belliham servait de demeure aux anomalocorax qui y trouvaient un abri pour la nuit dans les forêts de cocotiers ; après un violent orage, on trouva le sol littéralement jonché des cadavres de ces oiseaux, et l'on supposa qu'ils avaient été tués par la foudre, tombée plusieurs fois sur les cocotiers.

## LES CASSE-NOIX — *NUCIFRAGA*.

*Die Nussknacker* ou *Tannenheher*.

**Caractères.** — Les casse-noix forment un genre parfaitement distinct parmi les corvidés. Ils ont la tête grande et aplatie, le bec long, mince, arrondi, à arête droite ou à peine recourbée, à pointe large, triangulaire, aplatie ; des ailes moyennes, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue ; une queue arrondie et de longueur moyenne ; des tarses assez élevés, épais ; des doigts moyennement longs, armés d'ongles forts et recourbés. Leur plumage est mou et épais.

**Distribution géographique.** — Les casse-noix sont des oiseaux exclusivement propres à l'Europe et à l'Asie.

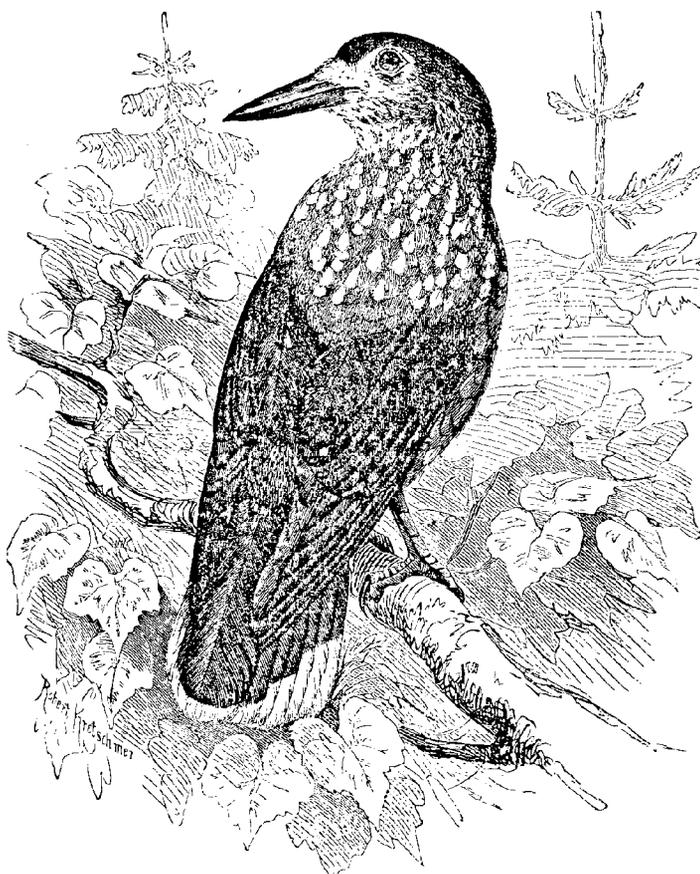
### LE CASSE-NOIX VULGAIRE — *NUCIFRAGA CARYOCATACTES*.

*Der Nussknacker* ou *Tannenheher*, *The Nutcracker*.

**Caractères.** — Le casse-noix vulgaire (*fig. 99*), connu dans quelques contrées sous le nom de *geai des montagnes*, est d'un brun foncé, avec les plumes de la nuque et du sommet de la tête marquées à l'extrémité d'une tache allongée, d'un blanc pur ; les rémiges et les rectrices noires, tachées de blanc à l'extrémité ; les couvertures inférieures de la queue blanches ; l'œil brun, le bec et les pattes noirs. Cet oiseau a de 36 à 38 cent. de long, et de 61 à 64 cent. d'envergure ; la queue est longue d'environ 14 cent.

**Distribution géographique.** — Le casse-noix vulgaire habite les grandes forêts de nos hautes montagnes, celles des plaines du nord de l'Europe et d'une grande partie de l'Asie. Son aire de dispersion est liée à celle du *Pinus cembra* : là où croit ce conifère, là aussi se trouve le casse-noix vulgaire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Très-commun dans certaines localités, le casse-noix manque entièrement dans d'autres. C'est ainsi qu'il habite en grand nombre la Suède, tandis qu'en Norvège il ne fait que passer. Ses voyages sont extrêmement irréguliers. Dans certains hivers, on en trouve partout en Allemagne, puis, on n'en voit plus un seul durant plusieurs années. Il est probable que c'est dans les années où les graines du *Pinus cembra* n'ont pas mûri qu'il descend ainsi, du nord vers le sud, des montagnes vers la plaine. En été, le casse-noix est ex-



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 99. Le Casse-noix vulgaire.

cessivement rare en Allemagne ; de temps à autre, cependant, on en trouve qui se sont établis dans quelque forêt déserte et tranquille des montagnes.

D'après mon père, le casse-noix vulgaire ressemblerait moins au geai qu'au pic, par ses allures. Il paraît lourd, maladroit, mais en réalité il est vif et agile ; il marche bien, il sautille très-lestement de branche en branche ; comme la mésange, il se suspend aux rameaux ; comme le pic, il se tient contre les troncs et les branches, frappe l'écorce à coups de bec, en enlève des morceaux pour saisir une proie qui s'y cachait. Son vol est léger, mais assez lent, et s'exécute par de forts battements d'ailes. Au repos, cet oiseau tient ordinairement le corps horizontal, les pattes fléchies, la tête rentrée, les plumes ébouriffées ; il a alors une physionomie lourde ; par contre, il paraît svelte et élégant quand il redresse le corps, lève la tête, serre les plumes. Malgré la facilité avec laquelle il vole, il ne tra-

BREM.

verse pas volontiers de longs espaces, et ne tarde guère à se poser. Tout le jour, il est en mouvement sans être cependant aussi turbulent, aussi inquiet que le geai. Sa voix, criarde et perçante, exprime *kraeck, kraeck, kraeck*. Au printemps, il répète plusieurs fois la syllabe *koerr, koerr*. Ses sens paraissent très-développés, son intelligence est bien au-dessous de celle de plusieurs autres oiseaux de la même famille ; il est loin toutefois d'être aussi stupide qu'on l'admet généralement. Dans les solitudes où il vit, il n'est que très-rarement en contact avec l'homme ; aussi ne s'en défie-t-il pas lors de ses voyages ; mais une fois qu'il a été chassé, il fait preuve de prudence et fuit l'homme comme ses autres ennemis, les carnassiers et les rapaces.

En liberté, le casse-noix mange, comme les autres corvidés, des insectes, des vers, des escargots, etc. Il dévore les petits vertébrés, attaque les oiseaux plus faibles que lui, et pille leurs nids ; il se montre friand de fruits de toute

III — 250

espèce, et recherche surtout les noisettes et les semences du *Pinus cembra*; son goût pour ces dernières contribue à la dispersion de l'arbre qui les porte, car il les sème, en quelque sorte, dans les endroits où ni les vents ni l'homme ne pourraient les jeter.

La plupart des naturalistes, Buffon entre autres, ont parlé de la singulière habitude qu'a le casse-noix de cacher dans les trous des arbres, dans des anfractuosités de rochers, le superflu des fruits dont il fait sa nourriture. Cette habitude, qu'il partage avec plusieurs espèces de la famille des corvidés, notamment avec la pie, serait le fait, a-t-on dit, d'un instinct de prévoyance. L'oiseau ne ferait ainsi des provisions, vers la fin de l'été, qu'en vue de la disette que l'hiver va nécessairement apporter. Que ce soit là, ou non, le vrai motif qui porte le casse-noix à cacher les restes d'un aliment dont il vient de se repaître, restes qui ne peuvent, dans tous les cas, que lui offrir des ressources bien insuffisantes et, très-certainement, bien temporaires, toujours est-il que les diverses cachettes d'aliments qu'il établit sur quelques points des cantons qu'il fréquente, paraissent constituer de vrais greniers de prévoyance.

Ce sont là des faits depuis longtemps acquis : ceux dont il nous reste à parler n'en sont que le complément, car ils ont rapport à la manière dont l'oiseau fait ses récoltes. M. de Sinéty a recueilli à ce sujet des détails fort curieux, que nous lui emprunterons.

Cet habile observateur a constaté qu'à la fin de juillet et pendant le mois d'août, quand les noisettes sont mûres, le casse-noix descend régulièrement des régions neigeuses des montagnes de la Suisse, où il habite en grand nombre, et s'approche des lacs et des villages, dans les parties où croissent les noisetiers. Il l'a vu cueillir les fruits de ces arbres, les éplucher de manière à les dégager de leur enveloppe foliacée, en conservant l'amande recouverte de sa coque ligneuse, puis les introduire un à un dans son gosier, et en emporter de la sorte jusqu'à douze ou treize à la fois.

En présence de l'un des greniers de prévoyance du casse-noix, on pouvait croire que l'oiseau y portait les uns après les autres les fruits qu'on y rencontre, « comme nous voyons, dit M. de Sinéty, des espèces de genres voisins, les pies et les corneilles, enlever au bout de leur bec des noix ou des pommes de terre; ou bien que, comme le geai, dans l'œsophage duquel on

trouve quelquefois deux ou trois glands (1), cet organe très-dilatable aussi chez lui, l'aidait à ramasser plus de graines à la fois, et lui évitait ainsi de multiplier ses voyages à l'infini. Avec des moyens aussi simples, l'oiseau ne serait jamais parvenu à accumuler la masse de fruits dont il fait provision, et la nature prévoyante lui a donné un organe particulier dont aucun anatomiste n'a jamais parlé.

« Cet organe est un sac à parois très-minces, ouvert immédiatement au-dessous du muscle peaussier, dans l'angle des deux branches de la mâchoire inférieure, où il occupe le triangle situé entre ces deux branches. Ce sac, entièrement dilatable, est situé au-devant du cou, où il fait saillie des trois quarts à gauche de la ligne médiane. Sa longueur est environ des deux tiers de la longueur du cou de l'oiseau.

« Mais comme si la nature n'avait pas cru faire assez en dotant le casse-noix (oiseau éminemment voleur, comme le sont certaines espèces de singes à abajoues) d'une poche assez semblable à celle des pélicans, elle lui a donné, en outre, un œsophage très-dilatable aussi, pour lui servir de seconde poche. A son origine, cet œsophage occupe les deux tiers de la face antérieure de la colonne vertébrale, sur laquelle il se trouve immédiatement placé, se dirigeant très-obliquement de haut en bas et de gauche à droite. Son orifice s'ouvre largement à la base de la langue, et peut atteindre le même diamètre que celui de la poche. » A l'aide d'une pareille organisation, le casse-noix peut aisément garnir ses greniers.

Si l'existence de la poche dont il vient d'être question a longtemps échappé à l'observation des naturalistes, c'est que, comme le fait observer M. de Sinéty, l'oiseau ne s'en servant qu'au moment de sa récolte matinale, ce n'est aussi qu'à ce moment qu'elle se manifeste et qu'elle

(1) Le fait dont parle M. de Sinéty est beaucoup plus fréquent qu'il ne semble le dire, et la quantité de glands que renferme l'œsophage de la plupart des geais qui viennent de la glandée, est très-souvent plus considérable. Il n'est pas rare, en effet, de tuer au mois d'octobre, à l'époque des migrations, des geais qui emportent cinq à six glands dans l'œsophage. Nous en avons rencontré qui en avaient jusqu'à dix. Dans ce cas, l'oiseau porte au cou, comme l'a observé M. de Sinéty chez le casse-noix, une énorme protubérance irrégulière, qui comprime les voies aériennes, au point de rendre tout cri difficile, et qui annihilerait même la respiration, sans la résistance et l'élasticité des anneaux cartilagineux de la trachée-artère. Le geai, du reste, doit pouvoir facilement rejeter les glands ainsi accumulés, car la moindre contraction volontaire de l'oiseau, la plus légère pression exercée sur l'œsophage suffit pour les expulser tous, même ceux qui sont le plus profondément engagés. (Z. G.)

peut, par conséquent, attirer l'attention de l'observateur. Très-visible pendant qu'elle est en fonction, cette poche est dissimulée quand l'oiseau l'a complètement vidée.

Passé 10 ou 11 heures du matin, le casse-noix quitte le pied des montagnes pour rentrer dans la région des sapins, dont il ne s'écarte plus que le lendemain au lever du jour.

Lorsqu'après s'être repu et avoir butiné çà et là son contingent de noisettes, le casse-noix regagne le canton où sont ses cachettes, pour y déposer les provisions qu'il vient de faire, ces provisions, entassées dans la poche et dans l'œsophage, forment sous le cou un énorme goitre qui atteint quelquefois le double du volume de la tête de l'oiseau, et qui est très-apparent même dans le vol. M. de Sinéty en a tué souvent dans ce moment-là (qui est aussi celui où le casse-noix est le plus facile à approcher) et a retiré jusqu'à sept noisettes du sac buccal, et six autres de l'œsophage du même individu. Un sujet tué en novembre 1853, à Barcelonnette, et présenté par M. de Sinéty à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, avait la poche gorgée non plus de noisettes, mais de graines, infiniment plus petites, du *Pinus cembra*.

Le casse-noix se reproduit dans les grandes forêts des régions montueuses qu'il habite. D'après Schült et d'autres naturalistes, cet oiseau niche au commencement de mars, et pond à la fin du même mois, au moment, par conséquent, où les forêts des montagnes, aussi bien que celles des contrées septentrionales, sont pour ainsi dire encore enfouies sous la neige et inaccessibles.

On avait dit que le casse-noix vulgaire établissait son nid dans le trou d'un arbre creux ; tous les observateurs s'accordent aujourd'hui à reconnaître qu'il n'en est rien, et que ce nid, comme celui du geai, repose sur les branches les plus fortes des pins, des sapins, ou au milieu des touffes de gui qui croissent sur ces derniers. « Quelquefois, dit Bailly (1), ils s'approprient les bauges des écureuils, avant qu'elles renferment des petits : ils les aplatissent pour leur donner la forme de nid et gardent toujours pour l'intérieur les matières mollettes, les lichens et la mousse qui étaient déjà destinés à recevoir la portée des écureuils qu'ils viennent d'en déloger. Le nid du casse-noix est fait en dehors avec de très-petites branches de hêtre et de sapin, recouvertes en dedans de lichens, de la longue

mousse des vieux pins et sapins et d'herbes fines. Ces branches sont parfois réunies entre elles par une espèce de ciment formé avec de la poussière des arbres vermoulus, gâché avec de la terre boueuse ; dans ce cas, le double contour du nid se trouve également garni de mousse, de foin et même de duvet de fleurs, surtout de tussilages et d'aigrettes de chardons. La femelle pond trois, quatre ou cinq œufs blancs châtres ou d'un blanc tirant presque sur le bleuâtre et couverts de très-petites taches ou de points bruns plus ou moins foncés. Le père et la mère nourrissent leurs petits de la même manière que le geai. »

**Captivité.** — Le casse-noix n'est pas difficile à prendre et s'apprivoise facilement. Mais sa grande voracité le rend désagréable. Quoiqu'un régime animal paraisse lui mieux convenir, il s'habitue néanmoins à toute autre nourriture. Il est fort remuant en cage ; il grimpe aux barreaux, saute de l'un à l'autre et n'a rien qui puisse plaire. D'un autre côté, si on l'enferme avec d'autres oiseaux plus faibles que lui, il les attaque, les tue et les mange. Comme nous le rapporte Naumann, il prend sa victime dans le bec, lui tord le cou, lui fend le crâne, et la dévore en commençant par la cervelle. On a vu un de ces casse-noix avaler des écureuils sans les dépouiller. Boje et moi, avons observé un casse-noix qui était plus cruel qu'aucun faucon. Cet oiseau est surtout élégant quand il casse une noix. Il la prend très-habilement entre ses pieds, la tourne, jusqu'à ce que l'extrémité obtuse soit dirigée en haut, puis l'ouvre très-rapidement. Il mange beaucoup, et n'est guère occupé d'autre chose.

## LES PICATHARTES — PICATHARTES.

*Die Kahlkräben, The Crows.*

**Caractères.** — Il nous faut encore faire mention d'un singulier genre de corvidé dont les caractères semblent participer de ceux des vulturidés, en ce que le bec est enveloppé à sa base d'une sorte de cire ; que la tête est en grande partie nue, et que le haut du cou n'est couvert que de plumes soyeuses ou duveteuses. Ce genre est en outre caractérisé par des narines découvertes et situées au milieu du bec ; par des ailes courtes, fortement arrondies ; une queue longue, étagée et conique ; des tarses longs, des doigts et des ongles forts.

(1) J. B. Bailly, *Ornithologie de la Savoie*. Chambéry, 1853, t. II, p. 133.

LE PICATHARTE CHAUVE — *PICATHARTES GYMNOCEPHALUS*.

*Die Kahlkrähe, The bald Crow.*

**Caractères.** — Cet oiseau, très-rare dans les collections, a le dos d'un gris cendré brunâtre, le ventre blanc, les ailes et la queue d'un brun

rougeâtre, le cou et la tête rouges, le bec noir, les pattes jaunes. D'après Gray, il aurait environ 41 cent. de long; l'aile pliée mesure 17 cent., et la queue 19.

**Distribution géographique.** — Le picatharte chauve paraît être confiné dans la Sierra-Leone. Ses mœurs sont inconnues.

LES PHONYGAMIDÉS — *PHONYGAMÆ*.

*Die Pfeifkrähen.*

A la Nouvelle-Hollande, habitent des oiseaux sur la place desquels les naturalistes ne sont pas encore d'accord : les uns en font des insectivores, les autres des coraciostres. J'ai eu occasion d'en observer en vie pendant quelque temps, et je n'hésite pas à me ranger à l'avis des derniers.

**Caractères.** — Les phonygamidés sont des coraciostres à bec allongé, conique, dont l'extrémité de la mandibule supérieure se recourbe fortement et présente souvent une dent saillante. Ils n'ont pas, comme les corvidés, les narines cachées par des soies raides; leurs ailes sont médiocres, assez pointues, et leur queue est arrondie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les phonygamidés présentent dans leurs mœurs et leurs habitudes plusieurs particularités curieuses. Ils vivent beaucoup sur la terre, au bord des marais, des étangs, sur les côtes de la mer, sans éviter pour cela les contrées arides et stériles. Ils se meuvent en sautillant avec beaucoup d'adresse, et ne sont pas moins agiles sur les arbres, mais ils volent mal; rarement, ils s'élèvent en l'air à une grande hauteur, et ne s'ébattent pas en volant comme les corvidés. Ils se nourrissent d'insectes, surtout de sauterelles; ils mangent aussi des fruits, des grains, et peuvent devenir très-nuisibles dans les plantations. Ils pillent les nids et attaquent même les petits vertébrés.

« Peu d'oiseaux, dit Gould, sont plus gracieux, animent d'une façon plus charmante la contrée qu'ils habitent, tant par l'aisance et la légèreté de leurs mouvements, que par le plein et la douceur de leur voix. » Ils volent généralement par petites bandes de quatre à six individus, et ces bandes représentent probablement autant de familles, composées du père, de la mère et de leurs petits. Leur nid est formé de branches, et tapissé d'herbes à l'intérieur; il ressemble à celui de la corneille. Chaque couvée est de trois ou quatre œufs. Les parents élèvent leurs petits,

et les défendent avec courage. Dès leur première mue, ceux-ci ont le même plumage que les adultes.

LES GYMNORHINES — *GYMNORHINA*.

*Die Pfeifkrähen.*

**Caractères.** — Les gymnorrhines sont caractérisés par un bec à peu près droit, faiblement crochu à l'extrémité de la mandibule supérieure; des narines entièrement nues et linéaires; des ailes allongées, atteignant presque l'extrémité de la queue, qui est moyenne et légèrement arrondie; des tarses robustes; des doigts presque égaux, ornés d'ongles médiocres et peu recourbés.

LE GYMNORHINE FLÛTEUR — *GYMNORHINA TIBICEN*.

*Der Flötenvogel.*

**Caractères.** — Il a à peu près la taille du freux (*fig. 100*); son plumage est noir et blanc, le blanc occupant la nuque, le bas du dos, les tectrices supérieures et inférieures de la queue et les petites couvertures supérieures de l'aile. L'œil est brun-rouge, le bec brun grisâtre, les pattes sont noires.

**Distribution géographique.** — D'après Gould, le gymnorrhine flûteur est très-commun à la Nouvelle-Galles du Sud, et probablement il ne se trouve que là.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le flûteur, que l'on voit depuis quelques années dans tous les jardins zoologiques, est un oiseau courageux, remarquable par ses formes, et qui orne la contrée où il vit. Là où il n'est pas chassé, il pénètre jusque dans les jardins des colons, se hasarde même à entrer dans les maisons, et reconnaît, par la confiance qu'il témoigne, la protection sous laquelle il vit. Son plumage aux couleurs tran-

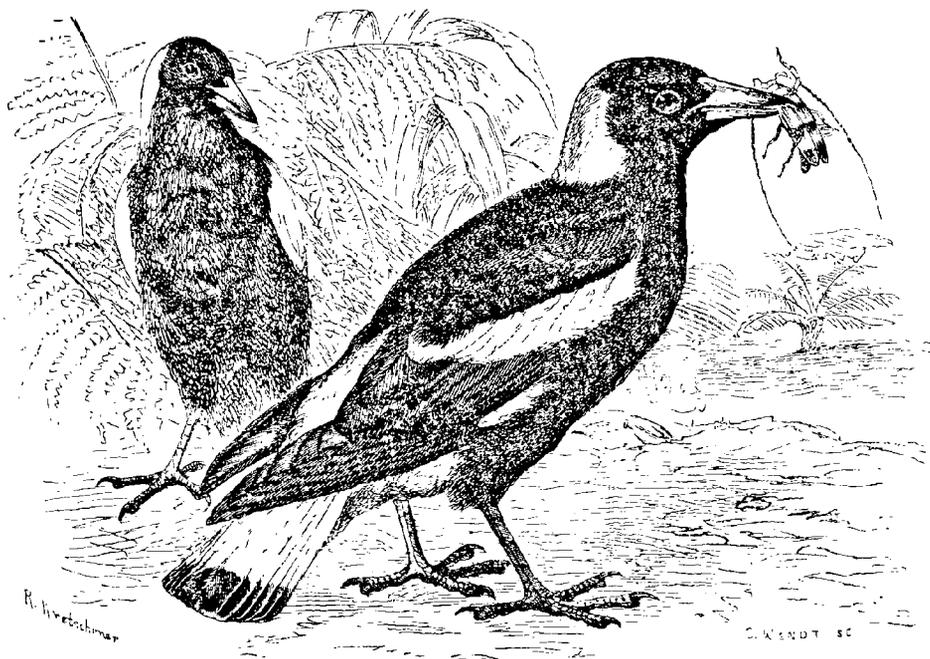


Fig. 100. Le Gymnorhine flûteur.

chées réjouit l'œil ; son chant charme l'oreille. Gould, et je suis parfaitement de son avis, assure qu'il est impossible de donner une description satisfaisante de ce chant tout exceptionnel.

Il recherche les lieux découverts, semés de bouquets d'arbres ; aussi préfère-t-il l'intérieur du pays au voisinage des côtes. Il se nourrit principalement de sauterelles, dont il fait une consommation incroyable.

En août commence la saison des amours, qui dure jusqu'en janvier ; chaque paire a deux couvées par an. Le nid est rond et ouvert ; il est formé extérieurement de feuilles et de branches sèches, et tapissé à l'intérieur de matériaux plus mous. Il renferme trois ou quatre œufs. Gould n'en vit point ; mais ceux d'une espèce voisine, qu'il put se procurer, étaient d'un blanc bleuâtre sale, tirant sur le rougeâtre, et marqués de grandes taches brun-rouge ou brun-châtain clair, disposées en zigzag.

**Captivité.** — Lors du voyage de Gould, un gymnorrhine captif était une grande rareté ; aujourd'hui il nous en arrive chaque année beaucoup, et ils trouvent de nombreux amateurs. Les jardins zoologiques, notamment, sont en quelque sorte tenus de les posséder. Ils savent captiver l'attention du visiteur. Déjà, leur simple vue plaît, et ils deviennent bien autrement intéressants quand ils font entendre leur chant. C'est

à peine, je l'ai déjà dit, si on peut essayer de le décrire ; il varie d'ailleurs beaucoup d'un oiseau à l'autre. Celui-ci est un artiste, celui-là n'a aucun sens musical. J'ai entendu des flûteurs chanter admirablement : j'en ai vu beaucoup qui ne produisaient que quelques notes mal liées les unes aux autres. Chacune de leurs notes est pure et sonore, sauf dans leur dernière phrase, qu'ils croassent plus qu'ils ne sifflent. Pour exprimer ma pensée en deux mots, ce sont de très-bons interprètes, de pauvres compositeurs. Souvent, ils gâtent leur chant, en y mêlant tout ce qui leur passe par la tête. On peut facilement les instruire ; leur faire apprendre sans trop de peine des airs, soit qu'un autre oiseau les leur chante, soit qu'on les leur joue avec un orgue, une serinette ou un instrument quelconque. Tous les gymnorrhines flûteurs que j'ai entendus mêlaient ensemble divers airs ; les airs populaires notamment, qu'ils avaient probablement appris des matelots, pendant la traversée. Lorsqu'une personne qu'ils connaissent les visite, ils la saluent par une chanson. Cette amitié cependant est plus apparente que réelle. D'après ce que j'ai vu, ces oiseaux sont violents, colères, vindicatifs, et ils savent faire un bon usage de leur bec. La moindre taquinerie les irrite ; ils hérissent leur plumage, étalent les ailes et la queue, et, comme un coq en fureur, se précé-

pitent sur l'agresseur. Ils sont presque sans cesse en dispute avec leurs semblables, et ils attaquent et égorgent les autres oiseaux. Ils l'emportent même sous ce rapport sur d'autres coracirostres très-vigoureux.

Il n'est pas difficile de tenir les gymnorrhines en cage. On leur donne un régime animal, auquel on mêle quelques aliments végétaux, qu'ils prennent avec plaisir. La viande, le pain, les fruits forment le fond de leurs repas. Ils sont peu sensibles aux influences atmosphériques. On peut, sans danger, les laisser à l'air en hiver; il est préférable cependant de les tenir dans un endroit abrité.

Je ne doute pas qu'en les mettant dans une volière suffisamment grande, on ne parvint à les faire se reproduire en captivité.

### LES RÉVEILLEURS — *STREPERA*.

*Die Klügelatzeln.*

**Caractères.** — Les réveilleurs, vulgairement *piès bruyantes*, se distinguent des gymnorrhines par leur bec plus robuste, plus long, plus fortement recourbé à l'extrémité de la mandibule supérieure, à crochet plus vigoureux, à dent mieux prononcée. Leurs ailes sont également bien plus courtes, et leurs doigts plus inégaux; le pouce, notamment, est vigoureux et orné d'un ongle robuste.

#### LE RÉVEILLEUR CRAVE — *STREPERA GRACULINA*.

*Der larmende Klügelatzel.*

**Caractères.** — Le réveilleur crave ou réveilleur bruyant est d'un noir bleuâtre splendide, avec la moitié radicale des quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième pennes de l'aile, la moitié supérieure et l'extrémité de la queue,

et les sous-caudales blanches. D'après cette disposition des couleurs, l'aile paraît marquée d'une tache blanche, et le blanc de la queue coupé par une large bande noire; l'œil est jaune, le bec et les pattes sont noirs. La longueur totale de l'oiseau est de 47 cent.

**Distribution géographique.** — Le réveilleur bruyant habite la Nouvelle-Galles du Sud, où il est très-répandu. Il paraît errer dans le pays, car, à certaines saisons, on le trouve très-commun sur la côte, tandis que dans d'autres il se retire dans les forêts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se tient de préférence dans les vallées fortement encaissées, parcourues par des ruisseaux, et couvertes de buissons assez épais. C'est au milieu de ces conditions qu'il cherche les baies, les fruits, les graines qui forment le fond de sa nourriture. On rencontre d'ordinaire ces oiseaux par troupes de quatre à six individus. Il est rare de les voir par paires, plus rare encore par grandes bandes : ce ne sont pas de véritables oiseaux sociaux.

Ils se tiennent plus sur les arbres qu'à terre, où ils se meuvent cependant avec assez d'agilité. D'après Gould, leur vol est plus soutenu, plus noble que celui des corneilles. Il est rare qu'ils écartent largement les ailes en volant; mais, dans leur vol, ils font toujours entendre leur voix, qui est singulièrement perçante.

Leur nid est grand, arrondi, construit de branches sèches, tapissé intérieurement d'herbes et de mousse. Il renferme trois ou quatre œufs. Gould ne put parvenir à s'en procurer.

**Usages et produits.** — Les colons chassent le réveilleur bruyant pour manger sa chair, qui est très-délicate. Ils ne paraissent pas le garder en cage. Jusqu'à présent, on n'a vu en Europe que de rares individus vivants de cette espèce.

### LES GARRULIDES — *GARRULI*.

*Die Heher.*

**Caractères.** — Les garrulidés ont de grands rapports avec les corvidés, mais ils en diffèrent par leur bec court, obtus, à mandibule supérieure entière ou faiblement crochue; leurs pattes faibles; leurs ailes courtes, très-arrondies; leur queue longue, souvent même très-longue et étagée; leur plumage serré et de couleurs variées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces oiseaux vivent plus sur les arbres, et moins sur la terre que les corvidés. Ils se réunissent rarement en bandes très-nombreuses, formant plutôt de petites troupes ou des familles, errent tout le jour dans la forêt et voyagent d'un arbre à l'autre. Leur vol est plus incertain que celui des corvidés; ils ne peuvent s'élever très-haut, et jamais

ils ne s'ébattent dans les airs, comme beaucoup d'espèces de la famille précédente. A terre, ils sont maladroits, et ne s'y meuvent qu'en sautilant lourdement. Ils ne déploient toute leur agilité qu'au milieu des branches des arbres.

Leurs sens ne sont guère moins parfaits que ceux des corvidés : la vue, l'ouïe, l'odorat sont très-développés ; mais leur intelligence ne l'est qu'exceptionnellement à un très-haut degré, et ils sont sous ce rapport inférieurs aux espèces précédentes. Les garrulidés sont prudents, mais plus rusés qu'intelligents. Ils ont dans leurs mœurs plus d'un trait de ressemblance avec les rapaces. Ils sont comme eux grossiers, voraces ; mais ils n'ont ni le courage ni la hardiesse des corvidés. Leur régime est autant animal que végétal. Dans certaines saisons, ils se nourrissent exclusivement de fruits ; dans d'autres, ils pillent les nids. En somme, ce sont des animaux nuisibles, universellement détestés, et qui n'ont pour eux qu'un certain talent d'imitation dans la voix.

Leurs nids diffèrent généralement de ceux des corvidés. Ils sont plus petits et solitaires. Les œufs sont d'ordinaire au nombre de cinq à sept par couvée.

**Captivité.** — Pris jeunes, les garrulidés sont faciles à apprivoiser. Il en est qu'on peut dresser à sortir de leur cage et à y rentrer ; d'autres, à répéter des paroles et des chansons. Comme les corvidés, ils ont la passion de voler et de cacher tout ce qui brille, ce qui les rend souvent très-incommodes. Chez la plupart, certaines habitudes détruisent complètement l'impression favorable que leur beauté et leur vivacité pourraient inspirer.

La famille des garrulidés se subdivise en plusieurs groupes ou tribus :

#### 1° *Les Garrulés.*

**Caractères.** — Les oiseaux qui composent cette première tribu ont le corps allongé, le bec fort analogue à celui des corbeaux, mais plus court que la tête, peu pointu, et à mandibule inférieure presque aussi haute que la supérieure ; la queue composée de douze rectrices très-longue et conique, ou moyennement longue et arrondie ; les ailes courtes, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues ; le plumage mou, lâche, de couleurs variées ; les plumes de la tête souvent allongées et formant une huppe tombante.

### LES PIES — *PICA*.

*Die Gartenhäher, The Magpie.*

**Caractères.** — Les pies méritent la première place dans la famille des garrulidés, non-seulement parce que l'espèce type du genre est universellement connue, mais parce que leurs caractères rappellent le mieux ceux des corbeaux.

Elles ont cependant des attributs caractéristiques : leur bec est renflé, à bords presque droits, à mandibules à peu près égales, la supérieure ne se recourbant pas à la pointe ; leurs ailes sont courtes, arrondies, et dépassent à peine le croupion ; leur queue est longue et étagée, et leur tête est lisse.

A ce genre appartient l'oiseau d'Europe le plus répandu et le plus connu.

#### LA PIE VULGAIRE — *PICA CAUDATA*.

*Die Elster, The common Magpie.*

**Caractères.** — La robe de la pie vulgaire est simple, mais élégante en même temps ; elle diffère peu dans les deux sexes. La tête, le cou, le dos, la presque totalité de la poitrine, les sous-caudales, les jambes sont d'un noir profond, velouté, avec des reflets métalliques d'un vert bronzé, au front et au vertex ; les scapulaires, les barbes externes des rémiges primaires, le bas de la poitrine et de l'abdomen sont d'un

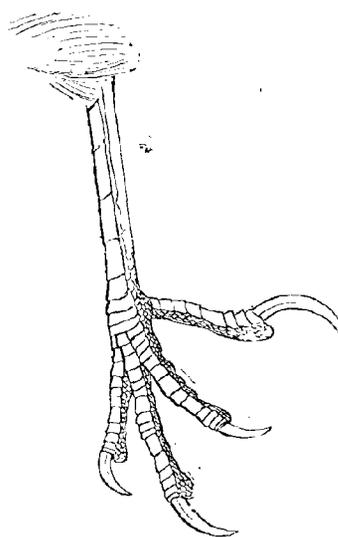


Fig. 101. Pied de Pie.

blanc pur ; les ailes et la queue d'un noir à reflets verts, bleus-pourpres et violets ; l'iris est brun foncé ; le bec et les pieds (fig. 101) sont noirs.

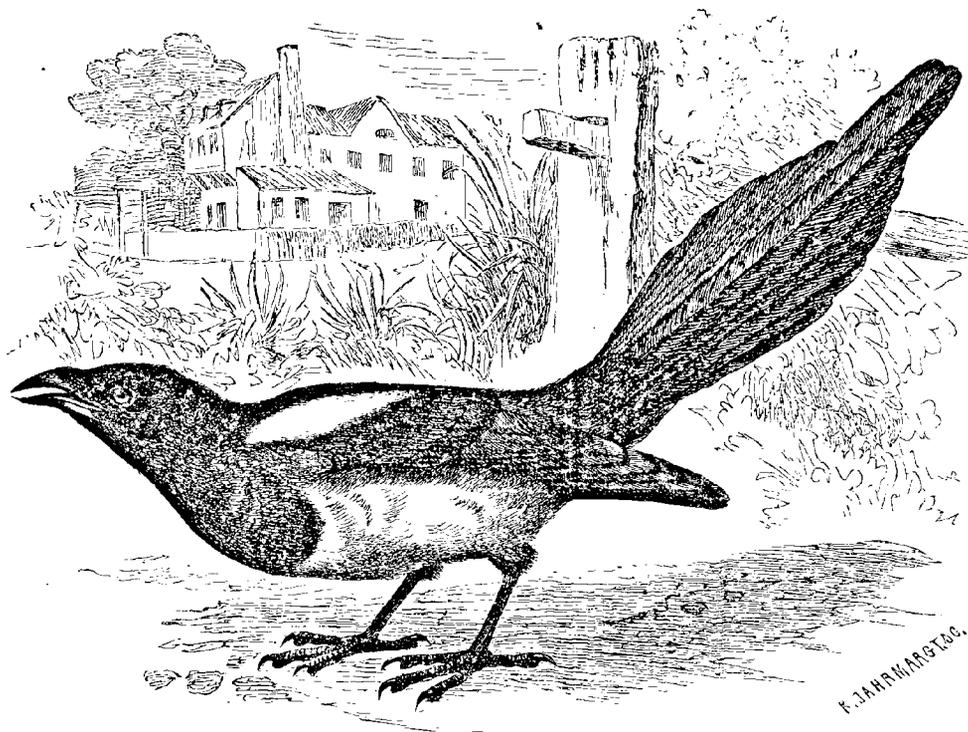


Fig. 102. La Pie vulgaire.

L'oiseau (*fig. 102*) a 50 cent. de long, et 60 d'envergure ; l'aile mesure 49 cent., la queue 28.

**Distribution géographique.** — La pie est répandue dans toute l'Europe, dans la plus grande partie du nord de l'Asie, au Thibet, dans le nord de l'Afrique. En Amérique, elle est représentée par des espèces voisines. Très-commune dans la plupart des localités, elle manque complètement dans d'autres. Ainsi, on en voit un grand nombre dans certaines provinces de l'Espagne, tandis que d'autres en sont absolument privées.

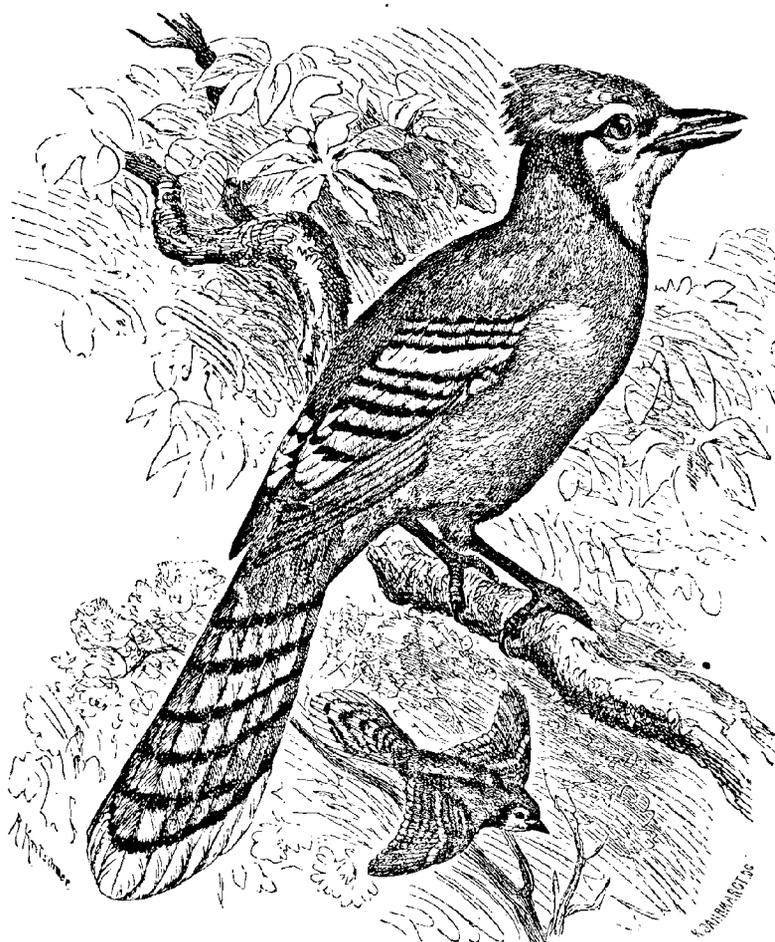
**Mœurs, habitudes et régime.** — La pie vulgaire évite les montagnes élevées, les plaines découvertes, les grandes forêts. Elle habite les bouquets de bois au milieu des champs, la lisière des forêts, les jardins. Elle se plaît dans la société de l'homme, et là où elle se sent en sécurité, elle devient très-confiante, ou plutôt très-impudente. Dans la Scandinavie, par exemple, où elle est presque considérée comme un oiseau sacré, elle fait élection de domicile, non-seulement dans les jardins, mais même dans les cours, et niche sous le toit des maisons, sur des saillies disposées à cet effet. Partout où elle se montre, elle est sédentaire. Son domaine est très-limité, et elle ne le quitte jamais. Si on détruit les pies

dans la banlieue d'un village, ce n'est qu'après plusieurs années que l'on verra de nouveaux couples s'y établir. Ce n'est qu'en hiver qu'elle dépasse les limites de son cantonnement, mais elle ne va jamais bien loin.

La pie vulgaire a quelques-unes des habitudes des corbeaux. Elle marche tantôt gravement et posément, en balançant son corps, tantôt par petits sauts obliques ; mais, dans les deux cas, elle hoche la queue comme la grive ou la bergeronnette. Son vol est lourd, et s'exécute par des battements d'ailes multipliés et irréguliers ; un vent un peu fort le ralentit et le rend incertain. La plupart des corvidés se jouent, en volant, des heures entières ; la pie ne fait usage de ses ailes que lorsqu'elle y est forcée. Elle va d'un arbre à un autre, d'un buisson à un buisson voisin, mais jamais sans but.

Ses sens paraissent délicats, fins, et son intelligence semble aussi parfaite que celle du grand corbeau. Elle sait distinguer l'homme dangereux du passant inoffensif : vis-à-vis du premier, elle est toujours sur ses gardes ; vis-à-vis du second, elle est au contraire hardie et impudente.

La pie vulgaire est un oiseau sociable, que l'on voit souvent en compagnie des corbeaux, des corneilles, mais qui préfère la société de



Corbeil, Créte Fils, imp

Fig. 103. Le Cyanocitte huppé.

Paris, Tailleur et Fils, édit.

ses semblables. Jamais, cependant, les pies ne forment des bandes aussi nombreuses que les corneilles; elles vivent plutôt en familles.

Sa voix est rauque; on peut la rendre par *schak* ou *krak*; souvent elle réunit les deux et semble alors prononcer *schakerak*. Tel est son cri d'appel et d'avertissement, auquel elle donne une intonation différente, suivant les circonstances. Au printemps, à l'époque des amours, elle répète ces syllabes sur les tons les plus différents, babillant des heures entières; de là l'expression: *bavarder comme une pie*.

Des insectes, des vers, des mollusques, de petits vertébrés, des fruits, des baies, des graines, entrent dans le régime de la pie. Au printemps, elle est fort nuisible; elle pille sans pitié les nids des oiseaux sans défense, et peut ainsi dépeupler complètement un parc. Elle porte aussi de grands préjudices aux éleveurs de poules ou de canards, aux faisandiers. Elle attaque même

BREM.

par surprise des oiseaux adultes, comme le fait remarquer Naumann; vivant dans leur société, ils ne la craignent pas, et cette sécurité leur devient fatale. En somme, la pie n'est pas un oiseau inoffensif, et se montre aussi cruelle que les rapaces.

La pie niche sur les arbres élevés, et le plus ordinairement au faite des branches verticales les plus flexibles. Ce n'est que là où elle se sait parfaitement en sûreté qu'elle établit son nid à une moins grande hauteur, ou même sur un édifice, une maison, comme en Norwége. Ce nid, composé de bûchettes, de branches épineuses et de terre gâchée à l'extérieur, de racines flexibles, de débris de végétaux à l'intérieur, est surmonté d'une sorte de dôme à claire-voie, également formé de bûchettes et d'épines. L'entrée en est latérale, en sorte que la femelle qui couve est parfaitement à l'abri des attaques qui pourraient lui venir par le haut. Dès les premiers

III — 251

jours de février, dans nos contrées, la pie se met à l'œuvre; en Suède et dans le midi de la Russie, elle est plus précoce, et commence à nicher vers la mi-décembre; les Norvégiens prétendent qu'elle pond son premier œuf le jour de Noël.

Vieillot avait observé que la pie construisait plusieurs nids à la fois, mais qu'elle ne perfectionnait que celui qui devait recevoir les œufs. Nordmann (1) a confirmé ce fait, et si ce qu'il raconte à ce sujet est l'expression de la vérité, on ne peut se refuser à reconnaître à la pie beaucoup d'intelligence et de ruse. « Quatre ou cinq couples de pies, dit cet auteur, nichent depuis plusieurs années dans le Jardin de botanique d'Odessa, où j'ai ma demeure.

« Ces oiseaux me connaissent très-bien, moi et mon fusil, et quoiqu'ils n'aient jamais été l'objet d'aucune poursuite, ils mettent en pratique toutes sortes de moyens pour donner le change à l'observateur. Non loin des habitations se trouve un petit bois de vieux frênes, dans les branches desquels les pies établissent leur nid. Plus près de la maison, entre cette dernière et le petit bois, sont plantés quelques grands ormeaux et quelques robiniers. Dans ces arbres, les rusés oiseaux établissent des nids postiches, dont chaque couple fait au moins trois ou quatre, et dont la construction les occupe jusqu'au mois de mars. Pendant la journée, surtout quand ils s'aperçoivent qu'on les observe, ils y travaillent avec ardeur, et si quelqu'un vient par hasard les déranger, ils volent autour des arbres, s'agitent et font entendre des cris inquiets; mais tout cela n'est que ruse et fiction, car, tout en faisant ces démonstrations de trouble et de sollicitude pour ces nids postiches, ils avancent insensiblement la construction du nid destiné à recevoir les œufs, et y travaillent dans le plus grand silence, et pour ainsi dire en cachette, durant les premières heures de la matinée et le soir. Si parfois quelque indiscret vient les y surprendre, soudain ils revolent, sans faire entendre un son, vers leurs autres nids, et se remettent à l'œuvre comme si de rien n'était, en montrant toujours le même embarras et la même inquiétude, afin de détourner l'attention et de déjouer la poursuite. »

La ponte est de trois à six œufs, quelquefois de sept et même de huit, oblongs, d'un verdâtre sale plus ou moins clair, avec des taches olivâ-

(1) Al. Nordmann, *Catalogue raisonné des oiseaux de la faune pontique. Voyage de Demidoff dans la Russie méridionale.* Paris, 1839.

tres et brunâtres. La durée de l'incubation est de trois semaines. Les deux parents nourrissent leurs petits d'insectes, de vers, de mollusques, de petits vertébrés; leur témoignent le plus grand attachement et ne les quittent jamais. J'ai vu une pie, blessée d'un coup de feu, continuer à couver. Peu d'oiseaux s'approchent de leur nichée avec autant de prudence que la pie; elle emploie toutes les ruses pour ne pas se trahir. En Espagne, la pie remplit souvent le rôle de mère nourricière, comme la corneille cendrée en Égypte; l'oxylophe geai (*oxylophus glandarius*) dépose ses œufs dans son nid, et la pie soigne le jeune étranger avec autant d'amour que ses propres petits.

Les oiseaux de proie les plus vigoureux osent seuls s'attaquer à la pie, et de tous, l'autour est celui qu'elle a le plus à redouter; elle ne peut lui échapper qu'en se réfugiant dans le plus épais du feuillage. Malgré sa défense, une fois prise elle est perdue.

L'homme, qui prend les petits oiseaux sous sa protection, finit toujours par devenir l'ennemi de la pie, et il met alors tout en œuvre pour la détruire; mais ce n'est pas toujours chose facile, tant elle est rusée et avisée.

**Captivité.** — Prise jeune, la pie vulgaire s'apprivoise facilement. On la nourrit de viande, de pain, de fromage; on peut l'habituer à sortir de sa cage et à y rentrer; on lui apprend à faire divers tours, à répéter des airs, des mots. Quelques-unes s'instruisent très-facilement; d'autres, très-péniblement, et il n'est nullement besoin, comme on le prétend, de lui couper une partie de la langue (le *filet*), pour qu'elle puisse parler. La mutilation est parfaitement inutile: elle parle bien sans cela.

La pie se rend très-désagréable par la passion qu'elle a de dérober et de cacher tout ce qui brille.

## LES PIES BLEUES — *CYANOPICA*.

*Die Elstervöcher.*

**Caractères.** — Les pies bleues forment un genre, qui diffère seulement du précédent par un caractère insuffisant, à mon avis: celui qui est tiré de la couleur.

On admet comme espèces distinctes: la pie bleue de Cook, qui habite l'Espagne, et la pie bleue d'Asie, que l'on trouve en Crimée, dans une grande partie de la Sibérie, jusqu'à l'Amour, et dans toute la Chine. Mais il n'est pas encore parfaitement établi que les deux formes

n'appartiennent pas à une seule et même espèce, comme plusieurs naturalistes le pensent.

**LA PIE BLEUE DE COOK — *CYANOPICA COOKII*.**

*Die Blaueister.*

**Caractères.** — La pie bleue de Cook est un des plus beaux oiseaux d'Europe. Elle a la tête et la partie supérieure de la nuque d'un noir velouté; le dos gris-brun clair; la gorge et les joues gris-blanc; le ventre gris-fauve clair; les ailes et la queue d'un beau gris-bleu clair; l'iris brun café au lait; le bec et les pattes noires. Elle a de 37 à 39 cent. de long, et de 44 à 46 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure de 14 à 15 cent., et la queue 30 cent.

La femelle est un peu plus petite que le mâle.

Les jeunes ont des couleurs plus ternes que les adultes; le noir de la tête, le bleu des ailes et de la queue sont peu prononcés, le gris du ventre est sale; l'aile est marquée de deux bandes grises, peu apparentes.

**Distribution géographique.** — On rencontre la pie bleue de Cook dans toutes les grandes forêts de chênes verts de l'Espagne centrale et méridionale. On ne peut se l'imaginer sans cet arbre, qui paraît lui donner tout ce dont elle a besoin. On ne la voit point dans les localités où ces arbres manquent ou ne se montrent qu'isolés; elle manque dans les provinces orientales, et, vers le nord, elle ne dépasse pas la Castille. Mais elle est commune partout où elle existe. On la rencontre dans le nord-ouest de l'Afrique, notamment au Maroc.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La pie bleue de Cook est plus sociable que la pie vulgaire, et ne se trouve qu'en bandes nombreuses. Mais elle évite le voisinage de l'homme et ne se montre qu'exceptionnellement près des habitations. Par contre, on la voit souvent sur les routes, occupée à fouiller le fumier.

Ses mœurs et ses habitudes rappellent beaucoup celles de la pie vulgaire. Elle marche et vole comme elle; elle est tout aussi prudente, tout aussi rusée. Sa voix est particulière; on peut la rendre par *krrih* ou *prrih*: elle est traînante et saccadée: son habil peut se noter: *klkklikkklikkli*, et ressemble assez au cri du pic vert.

Quand elle est poursuivie, la pie bleue de Cook se comporte à peu près comme le geai; elle ne quitte pas son domaine habituel; elle se tient toujours hors de portée, fuit d'arbre en arbre, sans se cacher, mais sans jamais se laisser approcher. Aussi sa chasse est-elle difficile, et

elle l'est d'autant plus que l'animal a été rendu plus méfiant.

La pie bleue de Cook a quelque chose de capricieux dans tout son être. Elle n'est pas un instant en repos. Lorsqu'une bande de ces charmants oiseaux parcourt son domaine, les uns sont à terre, les autres perchés sur les sommets les plus touffus, d'autres fouillent les buissons. Ils ne se montrent dans les clairières que quand rien de suspect n'est signalé dans le voisinage. Dès qu'un homme approche, ils s'enfoncent tous dans le fourré. Aussi arrive-t-il que l'on ne cesse de voir des pies bleues, sans que l'on puisse en tuer aucune.

La saison des amours commence vers le milieu du printemps. Aux environs de Madrid, la pie bleue de Cook ne niche pas avant les premiers jours de mai. Son nid diffère totalement de celui de notre pie vulgaire, et ressemble à celui du geai, ou plutôt encore à celui d'un rapace. La charpente en est formée de branches sèches; le reste est composé de branches vertes, entrelacées de tiges de juncs et d'herbes de diverses espèces. La pie bleue de Cook niche sur les arbres élevés, tels que les ormes et point sur les chênes verts, qu'elle recherche tant en toute autre circonstance. Plusieurs nids se rencontrent souvent sur le même arbre, et l'on est sûr de trouver réunis dans un petit espace les nids de tous les membres d'une bande; même au moment des amours, la pie bleue de Cook obéit, on le voit, à son instinct de sociabilité. Chaque couvée est de cinq à neuf œufs, d'un gris jaunâtre, semés de taches plus foncées et de points d'un brun olivâtre, disposés en cercle autour du gros bout.

**Captivité.** — Aucun Espagnol, malheureusement, n'a jamais l'idée de tenir en captivité un de ces oiseaux si élégants; aussi, dans nos jardins zoologiques, n'avons-nous pu faire aucune observation sur leurs mœurs en captivité. D'après mon frère, les pies bleues de Cook seraient des oiseaux très-agréables en cage.

**LES CYANOCORAX — *CYANOCORAX*.**

*Die Baumheher.*

**Caractères.** — Les cyanocorax représentent les pies bleues dans l'Amérique du Sud. Ils tiennent le milieu entre les pies et les geais, et se font remarquer par leur splendide plumage. Leur bec a environ la longueur de la tête, ou est un peu plus court; il est fort, droit, un peu comprimé dans sa moitié antérieure. L'arête en est

légèrement convexe, et des plumes sétiformes recouvrent la mandibule supérieure dans un grand tiers de sa longueur, à partir du front. Les ailes, dont les cinquième et sixième rémiges sont les plus longues, n'atteignent que la base de la queue.

**LE CYANOCORAX A CAPUCHON — *CYANOCORAX PILEATUS*.**

*Der gehaubte Blaurabe.*

**Caractères.** — Le cyanocorax à capuchon est une des espèces les plus communes; il a 39 cent. de long, et 47 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 16 cent., la queue 18. Le front, les lorums, le sommet de la tête, les côtés du cou, la gorge, sont d'un noir de charbon; la nuque, le dos, les ailes, la queue d'un bleu d'outre-mer; ces dernières ont l'extrémité blanche; la poitrine, le ventre, la face interne des ailes sont blancs. Au-dessus et au-dessous de l'œil, se trouve une tache en forme de demi-cercle, couleur bleu de ciel. Les plumes du sommet de la tête sont allongées, et forment une sorte de huppe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous ne connaissons pas grand'chose jusqu'ici touchant les mœurs de cet oiseau en liberté. On sait qu'il vit en familles à la manière du geai, et qu'il habite les forêts. D'après Schomburgk, on ne le trouve que sur les arbres élevés. Il mange des fruits et des graines; il est d'un naturel défiant et pousse continuellement des cris qui le trahissent.

Le cyanocorax à capuchon construit grossièrement son nid sur un arbre élevé. Ses œufs, au nombre de deux par couvée, sont d'un blanc brunâtre, et tachetés de brun.

**LES CYANOCITTES — *CYANOCITTA*.**

*Die Würgeheer.*

**Caractères.** — Les cyanocittes tiennent le milieu entre le cyanocorax d'une part, et les geais de l'autre. Ils ont des formes sveltes; un bec court, pointu, fort, à mandibule supérieure à peine arquée; des ailes courtes, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues; une queue arrondie; un plumage mou et brillant; les plumes occipitales allongées en forme de huppe.

**LE CYANOCITTE HUPPÉ — *CYANOCITTA CRISTATA*.**

*Der Blauheher, The American Blue Jay.*

**Caractères.** — L'oiseau adulte (fig. 103) a la partie supérieure du corps d'un bleu brillant; les rectrices marquées de bandes minces et foncées; les petites couvertures supérieures de l'aile tachées de noir; les extrémités des rémiges primaires, les grandes couvertures supérieures de l'aile, les rectrices latérales, la face inférieure du corps blanche ou d'un gris blanchâtre. Les côtés de la tête sont d'un bleu pâle. Une bande circulaire d'un noir foncé part de l'occiput, passe au-dessus de l'œil, et descend le long du cou; une autre bande étroite et de même couleur passe en travers du front et se dirige vers l'œil. L'iris est gris-brun; le bec et les pattes sont d'un noir brun. L'oiseau a environ 30 cent. de long, et 44 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 14 cent. et demi, la queue 14.

**Distribution géographique.** — L'espèce est propre à l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les naturalistes s'accordent à dire que le cyanocitte huppé est un des plus beaux ornements des forêts de l'Amérique du Nord; et cependant il n'a pas beaucoup d'amis. Il est sédentaire dans la plupart des contrées qu'il habite; ce n'est que dans les États du Nord qu'on le connaît comme oiseau de passage. Ses mœurs se rapprochent beaucoup de celles du geai d'Europe. Il recherche les forêts épaisses, composées d'arbres moyennement élevés; s'avance parfois jusque dans les vergers; erre sans cesse d'un lieu à l'autre. Rien ne lui échappe. Ses cris servent d'avertissement aux autres oiseaux et aux mammifères eux-mêmes. Il imite la voix de divers animaux; il commet des larcins et remplace dignement dans le Nouveau-Monde son proche parent d'Europe.

Les naturalistes américains décrivent au long les mœurs de cet oiseau, et racontent maint fait divertissant. Wilson l'appelle la *trompette des oiseaux*, car, dès qu'il aperçoit quelque chose de suspect, il le signale aux autres oiseaux par ses cris et ses contorsions singulières. D'après Gerhardt, on pourrait rendre son cri d'avertissement par : *titou/lihtou et goeckgoeck*; son cri d'appel ordinaire, par *kach*. Gerhardt dit aussi qu'il imite à s'y méprendre la voix du busard à queue rouge; Audubon, celle du *Rynchodon sparverius* et effraye ainsi tous les petits oiseaux du voisinage. Quand il aperçoit un renard, un opossum, ou

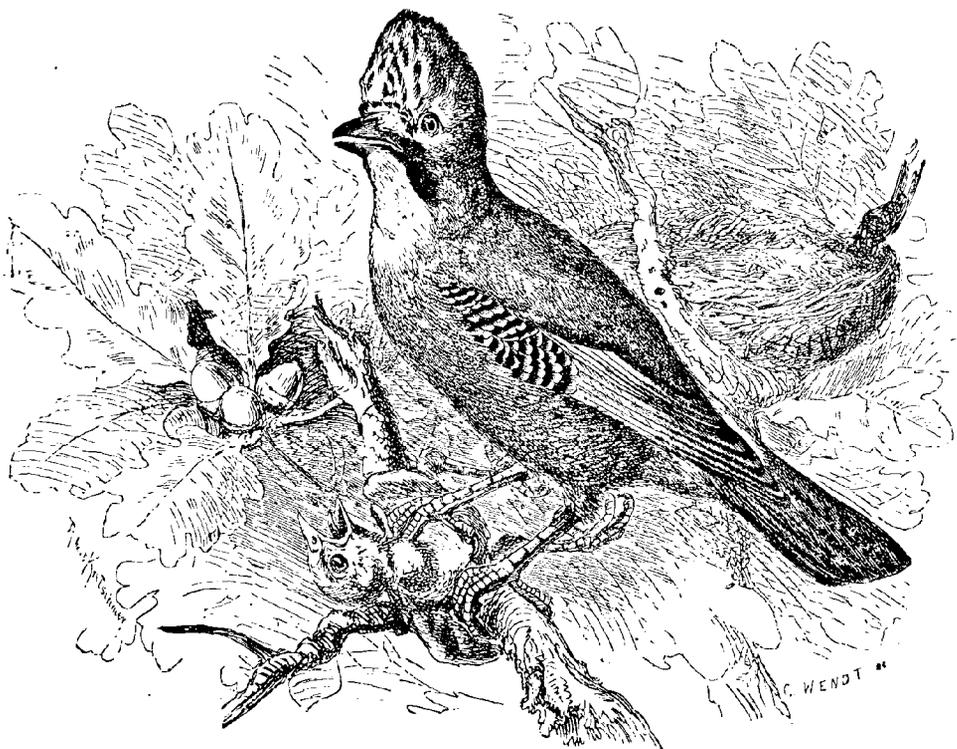


Fig. 104. Le Geai glandivoro.

quelque autre carnassier, il le signale à tout le peuple ailé, il appelle à lui tous les geais et corbeaux des environs, et contrecarre ainsi ses manœuvres. Il poursuit les hiboux, et les force à se sauver rapidement. Mais il est lui-même un carnassier vorace et nuisible. Il pille les nids, mange les œufs et les jeunes, attaque même de grands oiseaux blessés ou malades et des mammifères capables de se défendre. Il se nourrit de chair et d'insectes de toute espèce. Comme le dit Audubon, il est plus despote que courageux. Il opprime les faibles, mais craint les forts et fuit devant tout animal capable de lui tenir tête. Il est au plus haut degré rusé, sournois, dissimulé. Aussi, la plupart des oiseaux le haïssent-ils, et donnent de grands témoignages de terreur quand il s'approche de leurs nids. Les grives le chassent, néanmoins il sait profiter de leur absence pour s'approcher à la dérobée, manger leurs œufs ou leurs petits. « Pendant toute une journée, dit Audubon, j'ai vu un geai bleu voler d'un nid à l'autre, avec autant de régularité qu'un médecin qui visite ses clients. Il n'avait d'autre but que de boire des œufs. Souvent j'en vis attaquer

des poussins, mais la poule les mettait en fuite. »

En automne, les cyanocittes huppés recherchent les érables, les chênes pour en manger les fruits. Ils font aussi des provisions pour l'hiver, en remplissent leur œsophage, et vont les entasser dans des cachettes.

L'espèce contribue donc jusqu'à un certain point à la dispersion des essences forestières, mais c'est à peine si l'on doit tenir compte du léger service qu'il rend de cette façon.

Suivant les localités, le cyanocitte huppé a une ou deux couvées par an. Son nid est construit extérieurement avec des branches sèches; l'intérieur est tapissé de fines racines. Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs, d'un brun olive, marqués de taches foncées. Tant que la femelle est en train de couvrir, le mâle se garde bien de trahir sa retraite; il est silencieux et ne s'approche du nid qu'avec la plus grande circonspection. Les jeunes, nouvellement éclos, sont nourris d'insectes.

Les grands faucons et plusieurs hiboux sont pour le cyanocitte huppé des ennemis redouta-

bles. D'après Gerhardt, il est continuellement en lutte avec les rynchodons, mais les combats qu'ils se livrent sont plutôt des jeux. Tantôt le cyanocitte, tantôt le faucon est l'agresseur. Les Américains prennent le cyanocitte huppé vivant; rarement ils le tirent. Sa chair cependant est fort délicate.

**Captivité.** — Pris au nid, les cyanocittes huppés s'appriivoient facilement, on ne peut cependant les mettre dans une cage qui renferme déjà d'autres oiseaux; car ils fondent sur eux et les tuent. On en a vu un détruire ainsi tous les compagnons de captivité qu'on lui avait donnés. Les vieux, eux-mêmes, s'habituent rapidement à la perte de leur liberté. Audubon raconte en avoir possédé une trentaine, dans l'intention de les transporter en Europe, et de les y lâcher. On les avait capturés dans des trappes amorcées avec du maïs, et apportés à l'auteur aussitôt qu'ils avaient été pris. Il les mit tous dans la même volière. Effrayés, les nouveaux arrivés se réfugiaient dans un coin, et y restaient, le premier jour, immobiles, stupides en apparence. Les autres passaient près d'eux, ils ne bougeaient pas: ils gardaient une diète absolue. Les touchait-on avec la main, ils ne faisaient aucun mouvement. Mais le second jour, tout était changé; le nouveau captif avait repris ses habitudes, il picorait des grains de maïs, les prenait entre ses pattes, les frappait de son bec, les fendait, semblait, en un mot, n'éprouver aucune gêne. On se plaisait à entendre les coups redoublés de ces oiseaux, et on aurait cru, comme le dit Audubon, que la cage était remplie de petits forgerons. Outre le maïs, les cyanocittes mangeaient des fruits de toute espèce et de la viande fraîche, qu'ils prenaient avec un plaisir tout particulier. De temps à autre, il s'élevait un grand bruit, la bande se montrait aussi agitée, aussi babillarde, que si elle avait été libre dans la forêt.

Audubon ne réussit pas dans sa tentative de doter nos forêts européennes de la présence du cyanocitte huppé. Ses oiseaux supportèrent parfaitement le voyage, mais finirent par être tellement infestés de parasites, qu'ils succombèrent. Il n'en put amener qu'un seul à Londres. Dans ces derniers temps, on en a apporté un grand nombre en Europe, et aujourd'hui on en voit dans tout jardin zoologique. Personne, cependant, n'a encore voulu reprendre la tentative d'Audubon et lâcher des cyanocittes dans nos forêts; il est hors de doute qu'ils en seraient l'ornement, mais ils ne rendraient pas plus de services que les geais d'Europe.

## LES GEAIS — *GARRULUS*.

*Die Heher, The Jays.*

**Caractères.** — Les geais sont très-voisins des cyanocittes. Leur bec est épais, droit, courbé brusquement et légèrement échancré à la pointe; leurs ailes sont de longueur moyenne; leur queue est médiocrement allongée, carrée ou légèrement arrondie; leurs plumes sont très-décomposées, et celles de la tête s'allongent en forme de huppe.

### LE GEAI GLANDIVORE — *GARRULUS GLANDARIUS*.

*Der Eichelheher, The Jay.*

**Caractères.** — Le gris rougeâtre ou le gris brun, plus foncé aux parties supérieures qu'au ventre, est la couleur dominante de notre geai glandivore ou geai commun (*fig. 104*) Il a, en outre, le croupion blanc; la gorge blanchâtre, entourée d'une bande noire, large, qui descend des joues; le dessus de la tête taché longitudinalement de blanc et de noir; les rémiges (*fig. 105*) noires, lisérées extérieurement de blanc grisâtre; les rectrices également noires et parfois bordées de bleu; les couvertures supérieures des rémiges primaires alternativement rayées de noir, de bleu et de blanc; l'œil d'un bleu clair; le bec noir, les pattes d'un gris de corne. La longueur totale de l'oiseau est de 36 centimètres; son envergure en a 55. L'aile pliée mesure 18 centimètres et la queue 16.

La femelle a, à très-peu près, le même plumage que le mâle; mais elle est un peu plus petite.

Les jeunes oiseaux ont des couleurs plus ternes que les adultes.

**Distribution géographique.** — L'extrême nord excepté, le geai commun habite toutes les forêts de l'Europe, de l'Asie centrale et du nord-ouest de l'Afrique.

Dans le sud-est de l'Allemagne, on trouve parfois une espèce voisine, originaire du nord-ouest de l'Asie et ne se distinguant du geai commun que par sa tête noire. D'autres espèces, très-voisines aussi, habitent le centre et le nord-est de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos contrées, le geai glandivore fréquente les fourrés les plus épais, aussi bien que les bouquets de bois épars dans les champs et les lisières des forêts. Au printemps, il s'isole par couples; tout le reste de l'année, il vit par familles ou par pe-

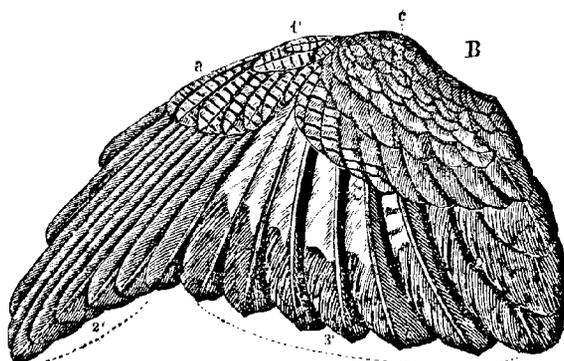


Fig. 105. Aile du geai glandivore (\*).

tites bandes qui errent de côté et d'autre. Ce qu'il recherche par-dessus tout ce sont les bois de chênes : il ne s'établit à demeure que là où il en trouve.

Le geai glandivore est vif, actif, toujours en mouvement, il est rusé au plus haut degré. On le voit, lorsqu'il s'ébat, affecter les positions les plus singulières, imiter les voix les plus disparates. Dans les branches, il est très-agile ; à terre il marche assez bien ; mais son vol est lourd ; aussi n'aime-t-il pas à se lancer dans un grand espace. Partout où il le peut, il se tient dans les buissons, et, lorsqu'il traverse un endroit découvert, il s'arrête à chaque arbre, comme s'il avait quelque attaque à redouter de la part des oiseaux de proie. Pour Naumann, cette crainte que semblent manifester les geais, est une particularité caractéristique de leurs habitudes. Il est, en effet, curieux de voir ces oiseaux, d'ordinaire si sociables, se séparer et ne s'aventurer qu'isolés, l'un suivant l'autre à de longs intervalles, lorsqu'il s'agit de traverser la plaine.

Le geai commun a, au plus haut degré, le talent d'imitation. C'est sous ce rapport un véritable artiste. Son cri, rauque et désagréable, peut être rendu par *raetsch* ou *raeh* ; et par *kaeh* ou *kraeh* lorsqu'il est poussé avec douleur. Parfois l'oiseau miaule comme un chat, ou prononce distinctement, quoique un peu d'une voix de ventriloque, les syllabes *margolf*. Mais cela ne lui suffit pas ; il s'approprie tous les bruits qu'il entend. Il répète, à s'y méprendre, le cri un peu miaulant du busard. Il reproduit le bruit de la scie. Naumann en a entendu un imiter le hennisse-

ment du poulain ; d'autres répètent le cri du coq ou le gloussement de la poule. Parfois, tous ces cris sont reliés en une sorte de chant ou de babillard, plus ou moins harmonieux.

« Un jour d'automne, fatigué de la chasse, raconte Rosenheyn, je m'assis au pied d'un haut bouleau et m'abandonnai au cours de mes pensées. Ma rêverie fut agréablement troublée par le babil d'un oiseau. Dans cette saison avancée, pouvait-il y avoir encore des chants d'oiseaux ? Mais, qui donc chantait ainsi ? J'examinai tous les arbres, l'artiste était invisible et son chant s'élevait toujours plus fort. Il ressemblait tout à fait à celui de la grive : c'est une grive, me disais-je ; mais, tout à coup, des sons moins mélodieux et entrecoupés venaient frapper mon oreille ; tout un cercle musical semblait s'être formé à deux pas de moi. Je reconnaissais les cris du pic et ceux de la pie ; puis, c'étaient ceux de la pie-grièche, de la grive, de l'étourneau, du rolhier. Enfin, sur une branche des plus élevées, j'aperçus... un geai. C'était lui qui avait imité et reproduit tous ces chants. »

Malheureusement, le geai présente d'autres particularités, qui sont loin de lui concilier la faveur de l'homme. C'est le pillard de nids le plus cruel que renferment nos forêts. C'est un omnivore, dans toute l'acception du mot. Depuis la souris et les jeunes oiseaux jusqu'aux plus petits insectes, aucun animal n'est à l'abri de ses attaques ; et il est loin de dédaigner les aliments végétaux, les fruits, les baies, etc. En automne, il se nourrit des semaines entières de glands, de fânes et de noisettes. Les premiers, il les avale en entier, les ramollit dans son jabot, les régurgite ensuite et les fend ; les dernières, il les ouvre, avec quelque peine, à vigoureux coups de bec. Il peut, grâce à ce régime, se

(\*) 1, plumes du pouce ; 2, plumes de la main (primaires) ; 3, plumes de l'avant-bras (secondaires) ; aa, grandes couvertures supérieures de l'aile ; b, couvertures moyennes ; c, petites couvertures.

rendre utile, jusqu'à un certain point, en favorisant la dispersion du chêne et du hêtre. Mais, à part cela, il est nuisible. Lenz le regarde comme l'ennemi le plus acharné des vipères, et dans son excellent ouvrage sur les serpents, il décrit tout au long comment le geai s'empare des jeunes vipères, leur fend la tête et les dévore avec volupté; comment il attaque même les vipères adultes, sans s'exposer à leur morsure venimeuse. Il leur frappe la tête à coups redoublés de bec, les étourdit, et finit par les tuer. Ces exploits, Lenz les prise très-haut; mais, sans vouloir diminuer en rien le mérite de son héros, il faut bien avouer que cette bravoure, il la dirige, non-seulement contre les serpents venimeux, mais encore et bien plus contre les petits oiseaux, nos alliés si fidèles. Rien n'est en sûreté devant lui. Le frère de Naumann vit un geai égorger une grive adulte, qui semblait s'être exposée à ses coups pour sauver sa nombreuse progéniture; il en vit d'autres chasser les jeunes perdreaux. Trinthammer et Homeyer accusent le geai avec autant de chaleur que Lenz en met à en faire l'éloge. « Que fait ce chevalier errant, dit le premier, ce rusé compagnon, pendant toute la saison des amours? Il va d'arbre en arbre, de buisson en buisson; il ravage les nids, boit les œufs, dévore les petits, déchire les jeunes qui l'ont imprudemment laissé s'approcher. L'épervier, les pies-grièches sont, eux aussi, de cruels assassins, mais aucun ne cause autant de mal au peuple chantant de la forêt que le geai.

« Ce qui a échappé à la serre de l'oiseau de proie, à la dent de la marte ou de la belette, succombe sous ses coups. Où il se montre, les couvées sont détruites. Et qu'on ne me taxe pas d'exagération: j'ai les preuves de ce que j'avance. Depuis plusieurs années, presque tous les matins, dans la saison des amours, un geai arrivait dans mon jardin, fouillait les bosquets, les buissons, et détruisait les nids. Depuis longtemps, une paire de pinsons s'était établie sur un arbre, et des fauvettes dans un buisson de groseilliers. Aucune ne put élever ses petits, et elles finirent par s'en aller. Enfin, le brigand fit son chef-d'œuvre. Il poursuivit de jeunes rouges-queues, les enleva l'un après l'autre, de telle façon qu'ils finirent par disparaître tous en peu de temps. Un autre jour, il enleva d'une crevasse d'un mur un jeune moineau, presque complètement développé, et le dévora tranquillement aux yeux des parents et de leurs semblables, qui poussaient des cris déchirants

et faisaient même mine d'attaquer l'assassin. Cela lui semblait fort indifférent, et il soupa tout à son aise de quelques cerises, avant de regagner les bois.

« Le forestier, qui tient à voir les petits oiseaux détruire les chenilles et la vermine contre lesquels, seul, il serait impuissant, doit activement surveiller l'ennemi acharné de ces êtres si utiles, le geai, et mettre un terme à ses déprédations. »

J'aime bien à voir un geai dans la forêt, mais je dois partager les vues de Trinthammer, et j'ajouterai que, quelques services que puisse rendre le geai glandivore, le busard s'en acquitte beaucoup mieux, sans trop nuire aux petits oiseaux.

Le geai entre en amour au commencement du printemps. Au mois de mars, il construit son nid; les pontes ont lieu au commencement d'avril. Rarement, le nid est très-élevé au-dessus du sol; il est placé sur un arbre plus ou moins haut, tantôt près du tronc, tantôt à l'extrémité d'une branche horizontale. Il n'est pas très-grand; l'extérieur est fait de branches minces et sèches, sur lesquelles reposent des bruyères et des herbes sèches; l'intérieur est tapissé de fines racines. Il renferme cinq ou sept œufs d'un blanc jaunâtre sale ou d'un blanc verdâtre, marqués de points gris-brun, disposés d'ordinaire en cercle vers le gros bout. La durée de l'incubation est de seize jours. Les parents nourrissent les petits d'abord avec des chenilles, des larves d'insectes, des vers, plus tard avec de jeunes oiseaux. Là où le geai n'est pas troublé, il ne niche qu'une fois l'an.

Le milan et après lui l'épervier sont les ennemis les plus terribles du geai. Le premier le dompte facilement, le second ne s'en rend maître qu'après un long combat. J'ai souvent pris des geais et des éperviers qui s'étaient blessés à coups d'ongles et de bec, et étaient tombés par terre l'un tenant l'autre. Lorsqu'il s'aventure dans la plaine, le geai devient souvent la proie du faucon. La nuit, il est exposé aux attaques du chat-huant et peut-être du hibou (*syrnium aluco*). La marte pille son nid. Le geai commun ne semble pas avoir d'autres ennemis.

Vis-à-vis de l'homme, le geai se montre très-prudent, très-défiant, surtout quand il a été chassé. Il gêne le chasseur en avertissant les autres animaux de sa présence, comme il gêne les mammifères carnassiers dans leur chasse, en les assaillant et les poursuivant de ses cris. On ne le capture vivant que par hasard, quand il se



Fig. 106. La Dendrocitte vagabonde.

pose sur un piège ou sur un gluau. La plupart de ceux que l'on voit en captivité ont été pris au nid.

**Captivité.** — Capturés vieux, les geais ne causent à leur maître aucun plaisir; ils ne s'approprient pas, et ne s'habituent point à leur nouveau régime. Jeunes, par contre, ils peuvent devenir très-agréables, surtout par le développement de leur faculté d'imitation. On peut leur apprendre à répéter quelques mots, à siffler quelques petits airs. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut se garder de les mettre avec d'autre oiseaux, car ils surpassent en férocité les cyanocittes.

#### LES MÉSANGEAIS — *PERISOREUS*.

*Die Flechtenheher.*

**Caractères.** — Les mésangeais se distinguent des geais proprement dits par leur bec plus faible, conique, large à la base; par des ailes plus courtes et surtout par leur queue, qui est fortement arrondie. Leur plumage est sombre.

#### LE MÉSANGEAI DE MALHEUR — *PERISOREUS* *INFAUSTUS*.

*Der Unglücksheher.*

**Caractères.** — Le mésangeai de malheur, ou *geai imitateur*, *grimpeur des lichens* (*lavskrike*), comme l'appellent les Norwégiens, a 33 cent. de long et 50 cent. d'envergure, l'aile pliée et la queue mesurent 44 cent. Les adultes sont d'un

gris de rouille clair, avec les barbes externes des rémiges et les deux rectrices médianes grises; les petites couvertures supérieures de l'aile et toutes les rectrices latérales d'un roux de rouille, et le sommet de la tête noir. L'iris est gris-brun, le bec et les pattes sont noirs. Les jeunes oiseaux sont plus ternes et ont le ventre parsemé de bandes longitudinales peu accusées.

BREHM.

III — 252

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite les forêts du Nord. Il est très-commun dans certaines parties de la Russie et de la Sibérie, et s'égaré quelquefois en Allemagne. Dans le nord de la Scandinavie, je n'en ai vu qu'une fois pendant les cinq mois que je passai en Norvège et en Laponie. Cependant, il n'y est pas rare; mais les sombres forêts de conifères dans lesquelles il vit le dérobent à la vue, et à moins que ses cris perçants ne le trahissent, on passe tout près de lui sans l'apercevoir.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le mésangeai de malheur a beaucoup des mœurs et des habitudes du geai commun; il est cependant moins prudent, moins actif. Il semble se fier à la couleur foncée de son plumage; dans les épaisses forêts de pins, il se laisse approcher sans bouger, tandis qu'il se montre bien plus défiant dans les forêts de bouleaux. Nilson dit qu'il est très-confiant et qu'il pousse la curiosité jusqu'à se percher quelquefois sur la tête des bûcherons; d'autres observateurs ne savent rien de cette particularité. Cependant une espèce américaine, le *perisoreus canadensis*, aurait, dit-on, la même habitude. D'après Schrader, le mésangeai de malheur se montre très-confiant avec les Lapons. Il accompagne les troupeaux de rennes, et apprend bien vite à distinguer les bergers inoffensifs des personnes qui pourraient lui être nuisibles.

Son vol est vacillant, irrégulier; à terre, il se meut comme le geai, mais il est bien plus habile que lui dans les arbres.

Son cri peut être rendu par les syllabes *sroui, sroui*. On a dit quelquefois que ce cri ressemblait à celui d'un homme appelant au secours. Indépendamment de ses cris rauques et un peu miaulants, il aurait, d'après Schrader, une sorte de chant très-court.

Le mésangeai de malheur se nourrit de graines, principalement de semences de conifères, et surtout de celles du *Pinus combra*, de glands, de faines, d'insectes de toute espèce. Il grimpe aux branches comme la mésange, ouvre les cônes comme le bec-croisé. Il fait des provisions d'hiver, mais trop souvent il les trouve pillées par les écu-reuils, les souris, les pies, les mésanges. Il ne dédaigne pas les baies et les fruits; les petits vertébrés ne sont pas plus à l'abri de ses attaques que nos petits oiseaux sont à l'abri de celles du geai commun.

Nordvy me dit qu'au Barangerfjord, le mésangeai de malheur construit son nid en mars, et pond au plus tard dans les premiers jours d'a-

vril. Il m'en donna un nid. Ce nid était grand, formé extérieurement de branches, d'herbes, de mousse, de lichens, et tapissé intérieurement d'une couche épaisse de poils et de plumes de gélinotte. Les œufs, au nombre de cinq ou sept, sont d'un blanc jaunâtre, semés irrégulièrement de taches d'un gris verdâtre ou vert-olive. Les deux parents témoignent à leur progéniture le plus vif attachement, se tiennent silencieux dans leur nid pour ne pas en déceler la présence; et, quand ils sont poursuivis, cherchent par toutes sortes de feintes à en éloigner l'ennemi. Ils sautillent sur le sol comme si leurs ailes étaient paralysées; ils éloignent ainsi le chasseur, l'attirent, puis tout à coup ils se lèvent, et, faisant un long circuit, reviennent près de leurs petits.

**Chasse.** — Tous les observateurs sont unanimes pour affirmer que la chasse du mésangeai de malheur est très-facile. La plus grande difficulté est de trouver l'oiseau. Mais dès que l'on en a tué un, on peut être sûr de s'emparer de ses compagnons, ces oiseaux ne s'abandonnant pas en cas de danger.

Il n'est pas moins facile de les prendre au la-cet. Le capitaine Blakiston décrit un procédé particulier, employé par les Américains, pour prendre le mésangeai du Canada. « Cet oiseau, dit-il, est le compagnon accoutumé du voyageur, dans les contrées à pelleteries. On le voit été comme hiver, et il vient mendier dans les campements. Pour le prendre, un homme se couche à terre, se couvre la tête et les épaules d'un vêtement, étend les mains, après y avoir mis un morceau de viande, et reste ainsi immobile. Le mésangeai ne tarde pas à se montrer; il s'approche, saute sur la main, et au moment où il va saisir le morceau de viande, l'homme ferme la main, et l'oiseau est pris. Je ne me porte pas garant de la véracité de ce récit; mais il montre toujours que cet oiseau est peu craintif.

**Captivité.** — Nous n'avons pas de grands renseignements sur la vie du mésangeai de malheur en captivité; nous savons seulement qu'il s'habitue facilement à son sort, mais qu'il aime toujours à mordre et reste assez méchant.

## 2° LES GLAUCOPÉS — GLAUCOPES.

*Die Schweifkrähen, die Lappenvögel.*

**Caractères.** — Les glaucopés, vulgairement *coincilles à longue queue*, ont le bec de longueur moyenne, fort, large à la base, comprimé en

avant, la mandibule supérieure parfois en lame de couteau, couverte à sa base de poils courts, veloutés, à arête fortement convexe, à pointe recourbée en crochet; les ailes courtes, la cinquième penne étant la plus longue; la queue longue et étagée; les pattes fortes, les tarses plus longs que le doigt médian; le plumage brillant.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les glaucopés habitent les forêts, et y vivent tout à fait à la manière des geais.

### LES DENDROCITTES — *DENDROCITTA*.

*Die Baumelster.*

**Caractères.** — Les pies sont représentées aux Indes par les dendrocittes, oiseaux d'assez forte taille, à bec court, comprimé, fortement recourbé; à ailes courtes et très-arrondies, dont la cinquième ou sixième penne est la plus longue; à queue longue et conique, dont les deux rectrices médianes sont très-saillantes; à pattes courtes ou moyennement fortes.

**Distribution géographique.** — Les dendrocittes sont propres aux Indes, une ou deux espèces seulement se rencontrent aussi dans d'autres pays.

### LA DENDROCITTE VAGABONDE — *DENDROCITTA VAGABUNDA*.

*Der Kotri, die wandernde Elster, The wandering Pie.*

**Caractères.** — Des cinq espèces décrites par Jerdon dans son ouvrage sur les oiseaux de l'Inde, nous ne mentionnerons que le *cotri* comme l'appellent les Hindoustanis, le *vagabond* ou la *pie vagabonde* des Anglais (*fig.* 106). C'est un oiseau de 44 cent. de long, sur lesquels 27 cent. appartiennent à la queue; son aile pliée mesure 17 cent. Il a la tête, la nuque, la poitrine d'un brun de rouille ou brun noirâtre, la tête étant un peu plus foncée que les autres parties; l'épaule, le dos, les couvertures supérieures de la queue d'un rougeâtre foncé. Les tectrices supérieures de l'aile, les barbes externes des rémiges secondaires d'un gris clair, presque blanc; les autres penes des ailes noires; la queue d'un gris de cendre, avec l'extrémité des rectrices noire; la face inférieure du corps rougeâtre ou fauve jaunâtre; le bec noir; les pattes d'un gris ardoise foncé; l'œil rouge de sang.

**Distribution géographique.** — La dendrocitte vagabonde est répandue dans toute l'Inde;

on la trouve aussi dans le pays d'Assam, en Chine, et, d'après Adams, dans le Cachemire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est un oiseau commun partout, surtout dans les plaines boisées. Dans le nord de l'Inde, on le voit dans chaque bosquet d'arbres, dans chaque jardin, et même dans le voisinage immédiat des habitations.

Il est très-rare qu'il soit seul; d'ordinaire, on en rencontre par paires, par petites familles. Il vole d'arbre en arbre, en décrivant une ligne ondulée, et parcourt pendant le jour un assez grand domaine, mais sans y avoir de demeure à proprement parler.

La dendrocitte vagabonde trouve sur les arbres tout ce dont elle a besoin; à certaines saisons, elle se nourrit exclusivement de fruits; dans d'autres, d'insectes qui vivent sur les arbres. Les indigènes assurent qu'elle pille les nids et dévore les jeunes oiseaux. Smith a vu une dendrocitte voler près d'une maison, manger quelques jeunes plantes, puis pénétrer près d'une cage où étaient de petits oiseaux, les tirer à travers les barreaux et les dévorer tous. Buckland croit qu'une espèce voisine fait la chasse aux chauves-souris.

### LES TÉMIAS — *CRYSIRHINA*.

*Die Lappenvögel.*

**Caractères.** — Les témiatins ont pour principal caractère une queue qui est très-longue et constituée seulement par dix penes très-inégales et d'autant plus courtes qu'elles sont plus externes. Leur bec est fort, assez long, à mandibule supérieure fléchée en arc, leurs pattes sont de longueur moyenne et relativement faibles; leurs ongles vigoureux. Leurs plumes sont longues, fines, à barbes délicates et soyeuses au toucher.

### LE TÉMIA VARIABLE — *CRYSIRHINA VARIANS*.

*Der Temia, The Benteot.*

**Caractères.** — Le témia variable ou *benteot*, comme l'appellent les Japonais, a à peu près la taille de la grive, mais sa longue queue le fait paraître bien plus grand. Son plumage est noir, à reflets verts ou pourpres, suivant la manière dont il est éclairé; le front, la ligne allant du bec à l'œil et la gorge sont d'un noir terne, presque satiné. Les penes des ailes sont noirâtres; les quatre rectrices médianes sont verdâtres; les autres ont leurs barbes externes verdâtres,

les internes d'un noir mat. Le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — Le témia variable habite l'Asie méridionale et la Malaisie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Horsfield nous apprend que cet oiseau est assez commun à Java, qu'il vit assez caché, et ne se montre qu'à celui qui le cherche. Il évite le voisinage des habitations; ne se risque qu'avec précaution dans les clairières, et au moindre signe de danger, disparaît dans le fourré. Son vol est gauche, incertain; sa marche est embarrassée.

Il se nourrit surtout d'insectes, et il est probable qu'il pille aussi les nids des autres oiseaux, comme ses ongles vigoureux semblent l'indiquer. Il ne dédaigne pas les fruits.

On ignore ses habitudes en captivité.

### LES TEMNURES — *TEMNURUS*.

*Die Sturmelheher.*

**Caractères.** — Les temnures forment un genre très-voisin de celui des témias, dont ils ne se distinguent que par leur bec à bords renfrés et renflés, et surtout par une queue plus courte, dont les rectrices sont tronquées en biais à l'extrémité.

Le type de ce petit genre est :

#### LE TEMNURE A QUEUE TRONQUÉE — *TEMNURUS TRUNCATUS*.

*Der Sägeschwanz.*

**Caractères.** — Le temnure à queue tronquée a le plumage entièrement noir; sa longueur totale est de 38 cent.

**Distribution géographique.** — Il habite la Cochinchine. On ne sait rien de ses habitudes ni de ses mœurs.

### 3° LES CISSÉS — *CISSÆ*.

*Die Kittas.*

Plusieurs oiseaux splendides qui habitent le sud et l'est de l'Asie, sont rangés par certains naturalistes parmi les coraciostres, tandis que d'autres veulent en faire des grives ou des coracias; mais leur aspect et surtout leurs mœurs les rapprochent tellement des geais, que nous nous croyons parfaitement autorisés à les placer à leur suite.

### LES KITTES — *UROCISSA*.

*Die Kittas.*

**Caractères.** — Les kittes sont des oiseaux élégants, parés de vives couleurs. Ils ont le bec de la longueur de la tête, fort, épais, recourbé dès la racine, droit à la pointe; les tarses élevés; les doigts vigoureux, armés d'ongles robustes; les ailes arrondies, les quatrième et cinquième penes étant les plus longues; la queue courte et arrondie ou très-longue, les deux penes médianes dépassant les latérales de beaucoup.

#### LA KITTE DE CHINE — *UROCISSA SINENSIS*.

*Die Schweifkitta, The hunting Cissa.*

**Caractères.** — La kitta de Chine ou à longue queue, a 72 cent. de longueur totale, sur lesquels 47 ou 49, au moins, appartiennent à la queue; l'aile pliée mesure 22 cent. Son plumage est splendide. La tête, le cou, la poitrine sont d'un noir foncé, sauf une bande longitudinale blanche, qui descend de la tête le long de la nuque, et prend peu à peu une teinte bleue. Le dos et les couvertures supérieures de la queue sont d'un bleu clair; ces dernières ont la pointe noire; les ailes sont d'un bleu vif, avec l'extrémité des rectrices d'un blanc pur; la queue est bleue, sur les deux tiers à partir de la base, puis barrée de noir sur une assez grande étendue et enfin blanche au bout; les deux rectrices latérales sont seulement blanches et noires. La face inférieure du corps est blanchâtre, à reflets rougeâtres.

**Distribution géographique.** — La kitta de Chine habite la partie occidentale de l'Himalaya; une espèce voisine la remplace à l'est. En Chine, d'après Swinhoe, elle est très-commune, surtout dans les forêts des environs de Hongkong. Dans l'Inde, elle vit dans les montagnes, jusqu'à une altitude de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle s'y trouve dans les buissons, mais elle se tient surtout à terre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est un oiseau prudent, vigilant, qui avertit les autres oiseaux de l'approche du danger, et gêne ainsi les chasses des carnassiers. Elle suit, dit-on, le léopard pendant plusieurs lieues, et lui fait perdre plus d'une proie. D'après Swinhoe, son vol ressemble à celui de la pie vulgaire; elle va en ligne droite, et bat continuellement des ailes. A terre, elle porte la queue horizontalement; lorsqu'elle est perchée sur une branche, elle la tient relevée,

et en hoche fréquemment. Son cri d'appel ou d'alarme peut se rendre par *pink, pink, pink*. Ce cri est suivi d'une sorte de caquetage assez perçant. Lorsqu'elle le fait entendre, tous les membres de la société se lèvent et s'envolent d'arbre en arbre, et restent dispersés jusqu'à ce qu'un nouvel appel les réunisse.

La kitte à longue queue niche sur les arbres, à une plus ou moins grande distance du sol. Son nid est assez négligemment construit avec des branches sèches; intérieurement, il est tapissé de racines. Les œufs, au nombre de trois à cinq, sont d'un gris verdâtre terne, semés de taches brunes serrées, disposées en couronne autour du gros bout.

**Captivité.** — Aux Indes, on voit assez souvent de ces oiseaux en captivité, et ils la supportent facilement. On les nourrit de viande crue, de petits oiseaux, d'insectes, etc.; ils ne sont pas difficiles sous le rapport du régime. On en a déjà plusieurs fois amené de vivants en Angleterre.

#### LES PIROLLES — *CISSA*.

*Die Federschnäbel.*

**Caractères.** — Les pirolles ont le bec fort, de longueur moyenne, à arête légèrement convexe, comprimé latéralement; les pattes moyennes, mais épaisses; les ailes arrondies; la queue faiblement étagée.

##### LE PIROLLE GRACIEUX. — *CISSA SPECIOSUS*.

*Der Sirgang, der grüne Heher.*

**Caractères.** — Cet oiseau, que les Indiens nomment *sirgang*, et les Anglais *geai vert*, est l'espèce la plus connue du genre. Il a 43 cent. de long. sur lesquels 23 appartiennent à la queue; l'aile pliée mesure 17 cent. Son plumage est d'un vert d'aigue-marine superbe, passant par places au bleu ou au vert bleuâtre, et sur la tête, où les plumes sont allongées en huppe, au jaune. Une raie noire va du bec à l'œil et se prolonge sur le derrière de la tête, pour s'y réunir à celle du côté opposé. Les petites couvertures supérieures sont brunes; les rémiges d'un brun olivâtre extérieurement et d'un brun marron sur les barbes internes, avec une tache blanche au bout; chez les vieux oiseaux, les rémiges sont d'un brun verdâtre. Les rectrices sont noires, puis blanches à l'extrémité. Le bec et les pieds sont d'un rouge orange.

**Distribution géographique.** — Le pirolle

gracieux est propre à l'Asie centrale et méridionale. On le trouve dans le sud-est de l'Himalaya, dans le pays d'Assam, de Sylhet et de Ténasserim. Dans celui de Sikim, il n'est pas rare à une altitude de 4,000 mètres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Au dire de Jerdon, il va d'arbre en arbre, cherchant des insectes et surtout des sauterelles. D'après d'autres naturalistes, il ne se contenterait pas d'une proie aussi facile, mais il attaquerait encore tous les petits vertébrés, et l'on pourrait le dresser à les chasser, comme on le fait du faucon.

Sa voix est très-forte et ne serait pas désagréable, n'étaient les notes rauques, qui sont caractéristiques des pies et des geais.

**Captivité.** — On voit souvent cet oiseau en captivité. Il s'apprivoise rapidement, et ne tarde pas à s'attacher à son maître. D'après Blyth, il serait très-divertissant; il chante gaiement sa petite chanson, la mimant de la façon la plus vive; mais, même en cage, il ne dépouille en rien sa férocité.

#### 4° LES AMPHIBOLES — *AMPHIBOLÆ*.

*Die Pisangfresser.*

Peu d'animaux ont été aussi difficiles à classer que les amphiboles. petit groupe d'oiseaux très-singuliers, et originaires, presque tous, de l'Afrique. Les uns en ont fait des grimpeurs, les autres des oiseaux criards, d'autres enfin les ont disséminés dans plusieurs ordres différents. On ne saurait nier que certains d'entre eux ne ressemblent aux coucous; mais il n'est pas moins évident aussi que d'autres rappellent les pigeons, et même les poules. Ce ne sont pas de véritables grimpeurs, ils n'en ont pas les doigts opposés, ce qui est le caractère distinctif de cet ordre; cependant ils ne ressemblent pas davantage aux membres des autres ordres; ils sont comme isolés au milieu des oiseaux. Je me suis décidé, avec Reichenbach, à les placer parmi les coraciostres, par cette seule raison que leurs mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles des geais. Je n'ai pour cela aucune autre raison, et je n'ai pas la prétention de leur assigner leur véritable place naturelle.

Il est difficile d'indiquer des caractères communs à tous ces oiseaux. Dans chaque genre, les espèces sont très-voisines les unes des autres, mais les genres diffèrent entre eux à un tel point qu'il faut, de toute nécessité, établir au moins deux tribus ou familles, à l'étude desquelles nous allons nous livrer immédiatement.

LES MUSOPHAGIDÉS — *MUSOPHAGÆ*.*Die eigentliche Pisangfresser.*

**Caractères.** — Les musophagidés ou amphiboles proprement dits ont une taille qui varie, depuis celle du geai jusqu'à celle du corbeau. Ils ont le corps allongé; le cou court; la tête moyenne; le bec court, fort et large, à arête supérieure fortement recourbée, à arête inférieure un peu incurvée, à tranchant dentelé; les ailes de longueur moyenne, arrondies, la quatrième ou la cinquième penne étant la plus longue; la queue longue, arrondie; les pattes fortes, assez élevées. Les doigts se dirigent, un en arrière, trois en avant; le doigt externe pouvant un peu se porter sur le côté. Leur plumage est mou; les couleurs en sont souvent très-vives.

**Distribution géographique.** — Les musophagidés habitent les grandes forêts du centre et du sud de l'Afrique. On n'en trouve aucun dans les endroits dégarnis d'arbres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent en sociétés peu nombreuses, de trois à quinze individus. Ils se tiennent le plus ordinairement sur les arbres. Quelques-uns parcourent avec une certaine régularité une grande étendue de terrain. Leur vol est assez facile, l'oiseau peut, en volant, changer de direction en tous sens. Sur les arbres, les musophagidés se meuvent avec une grande agilité. Il est difficile de porter un jugement sur leur intelligence; mais on ne peut les ranger parmi les oiseaux stupides. Ils sont attentifs à tout, ils ont beaucoup de prudence, et, s'ils se voient chassés, ils deviennent extraordinairement méfiants. Ils ne semblent guère s'inquiéter des autres oiseaux; car on ne les rencontre jamais qu'avec leurs semblables. Il arrive cependant que des individus, d'espèces très-voisines, se réunissent pour quelque temps.

Ils se nourrissent principalement, sinon exclusivement, de matières végétales, de bourgeons, de fruits, de baies, de graines. Ce régime détermine naturellement leur habitat. Ils ne se rencontrent guère que dans les endroits bien arrosés, et par suite riches en fruits.

L'on manque de détails exacts sur leur mode de reproduction. Nous savons seulement que quelques-uns nichent dans les creux des troncs d'arbres, et pondent des œufs blancs. On peut conclure, de leur vie en société, que les jeunes restent longtemps avec leurs parents.

**Captivité.** — Ce régime des musophagidés fait aussi qu'on garde facilement ces oiseaux en captivité, même dans nos contrées. Certains d'entre eux sont très-plaisants en cage. Ils ont pour eux la beauté de leur plumage, leur gaieté, leur facilité à tout supporter.

LES MUSOPHAGES — *MUSOPHAGA*.*Die Pisangfresser.*

**Caractères.** — Les musophages ont un bec très-caractéristique : il est robuste, comprimé vers la pointe; à arête de la mandibule élargie à la base, formant un disque qui entoure les plumes du front, et s'incurvant légèrement jusqu'à la pointe, qui forme crochet au-dessus de la mandibule inférieure. Ils ont les narines nues, ovalaires, situées à la partie antérieure de la mandibule supérieure; le tour de l'œil et les lo-rums dépourvus de plumes; les ailes de longueur moyenne; les rémiges secondaires à peine plus courtes que celles de la main. La queue est courte, large, arrondie à son extrémité; les tarses sont courts et vigoureux.

**Distribution géographique.** — A la fin du siècle dernier le naturaliste allemand, Isert, découvrit dans les forêts d'Agra, sur la Côte-d'Or, l'espèce type de ce genre. Une espèce voisine de celle-ci fut rencontrée, plus tard, dans l'ouest de l'Afrique. Nous nous bornerons à décrire la première.

LE MUSOPHAGE VIOLET — *MUSOPHAGA VIOLACEA*.*Der Bananenfresser.*

« Ce paraîtra peut-être une exagération de ma part, dit Swainson, que d'appeler cet oiseau un des princes du monde ailé.

« D'autres oiseaux sont beaux, élégants, jolis, splendides, le musophage violet a une parure vraiment royale. Le noir-pourpre, qui domine dans son plumage, est admirablement relevé par le rouge splendide des penes. Son bec est grand, mais non disproportionné; il n'est ni énorme, comme celui du toucan, ni grotesque comme celui de l'oiseau rhinocéros; sa couleur, d'un jaune tirant sur le rouge, fait encore ressortir la beauté de son plumage. »

**Caractères.** — Le musophage violet (*fig. 107*) a environ 53 cent. de longueur totale; l'aile pliée, ainsi que la queue, mesurent 23 cent. Le sommet de la tête est recouvert de petites plumes d'un rouge vif, et brillantes comme du velours. Le reste du plumage est d'un violet foncé, presque noir, à reflets d'un vert brillant. La face inférieure du corps seule est mate. Les plumes des ailes sont d'un rouge vif, à reflets lilas, avec l'extrémité d'un violet foncé. L'œil est entouré d'un rouge carmin, et une ligne d'un blanc éclatant, partant des joues, s'étend au-dessus du méat auditif. Le bec est jaune, avec la pointe rouge-carmin; les pattes sont noires; l'œil est brun.

Les jeunes oiseaux n'ont pas la tête rouge; quant au reste du plumage, ils ressemblent aux adultes.

**Distribution géographique.** — Le musophage violet habite les forêts de l'Afrique occidentale, depuis la Sénégambie jusque dans la Guinée méridionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau, encore très-rare dans les musées, nous est à peu près inconnu sous le rapport des mœurs, quoique dans ces dernières années on ait vu quelques individus vivants en Europe. Nous savons seulement qu'il se tient de préférence dans les plaines, surtout au bord des rivières, et qu'il entreprend de là des excursions dans les plantations voisines. Nous savons encore, d'après les récits des voyageurs, qu'il vit toute l'année avec sa femelle, qu'il est arboricole, et ne descend que rarement sur le sol.

## LES TOURACOS — *CORYTHAIX*.

*Die Helmvoegel.*

**Caractères.** — Les touracos ont un port élégant; un plumage splendide. Leurs ailes sont arrondies, la cinquième plume étant la plus longue. Leur queue est de longueur moyenne; leur bec court, triangulaire, la mandibule supérieure se recourbant légèrement à l'extrémité sur l'inférieure; leurs narines sont en partie recouvertes par les plumes du front. Leur plumage, dans lequel le vert domine, est très-riche; la tête est surmontée d'une huppe en forme de casque; l'œil est entouré d'un cercle dégarni de plumes, portant souvent des sortes de verrucosités charnues.

Les différentes espèces qui appartiennent à ce genre se ressemblent beaucoup, tant sous le rapport de la coloration que sous celui du genre de vie.

## LE TOURACO A JOUES BLANCHES — *CORYTHAIX LEUCOTIS*.

*Der weisswangige Helmvoegel.*

**Caractères.** — Le touraco à joues blanches (*fig. 108*) a le dos et les ailes d'un vert violet foncé; la queue d'un violet noir, marquée de petites lignes transversales foncées; le ventre et les cuisses d'un gris foncé; la huppe ou le casque d'un vert foncé très-brillant; une tache en avant de l'œil, et une autre qui descend presque verticalement de l'oreille le long du cou, d'un blanc de neige; les plumes des ailes rouge-carmin, bordées circulairement de vert de poireau. L'œil est brun clair, et entouré d'un cercle de petites verrucosités d'un rouge vermillon. Le bec est rouge de sang à la pointe; la mandibule supérieure, jusqu'aux narines, est verte, les pattes sont gris-brun. L'oiseau a 47 cent. de long, et de 59 à 60 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 19 cent. et la queue 23.

La femelle est un peu plus petite et porte le même plumage que le mâle.

**Distribution géographique.** — Le touraco à joues blanches est propre à l'Abyssinie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans mes chasses dans l'Habesch, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer ce touraco. On ne le rencontre qu'à une altitude assez grande, dans les vallées boisées et richement arrosées, où croissent les euphorbes-cierges à couronne.

Il vit en bandes ou en petites familles, à la façon du geai. Comme lui, il est constamment en mouvement; il erre toute la journée de côté et d'autre, mais il revient régulièrement vers certains arbres, les sycomores et les tamarins, entourés de buissons peu élevés. C'est là le rendez-vous de la troupe; c'est de là qu'ils partent, chacun de leur côté, pour aller chercher leur nourriture.

Une fois qu'on a découvert un de ces arbres, on a tout le loisir, à midi et le soir, d'observer ces superbes oiseaux. Ils attirent facilement l'attention, soit qu'ils sautillent de branche en branche, soit qu'ils fassent entendre leur cri particulier. Ce cri est difficile à rendre. Il a un timbre sourd, presque de ventriloque, et trompe sur la distance à laquelle se trouve l'oiseau. On pourrait peut-être le noter ainsi : *iahouhaiaagougouga*.

Le touraco à joues blanches passe presque toute sa vie sur les arbres. Ce n'est que par moments qu'il descend à terre, là, d'ordinaire, où

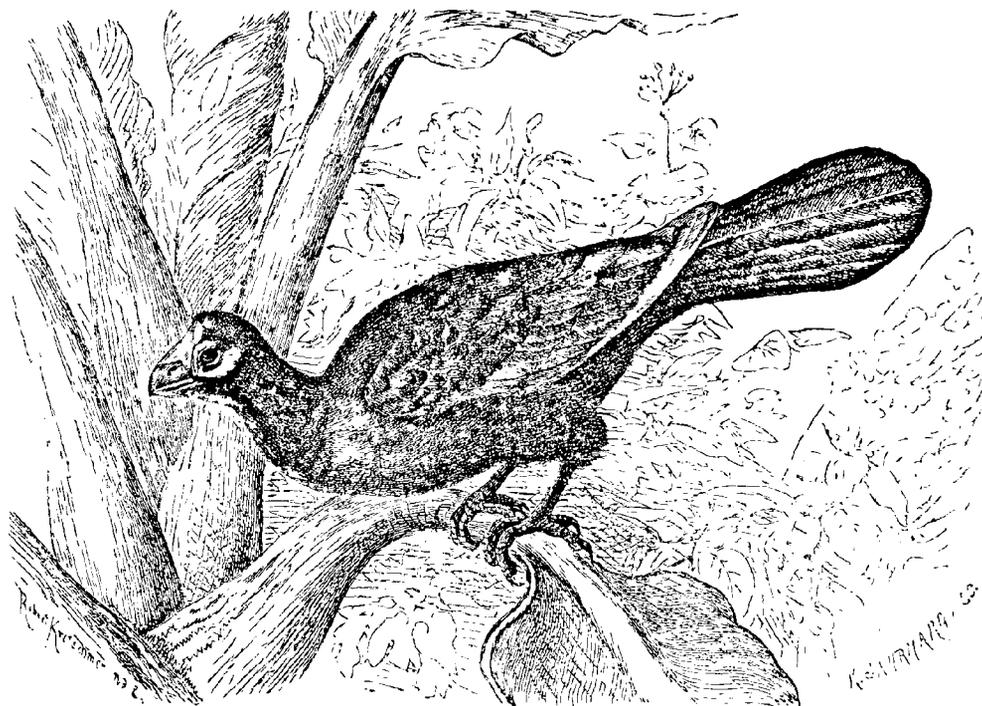


Fig. 107. Le Musophage violet.

le sol est couvert d'euphorbes peu élevés. Il n'y reste que le temps nécessaire pour saisir quelque proie, puis il gagne rapidement l'arbre le plus voisin, y demeure quelques instants, et vole de là sur un autre arbre, ou redescend à terre. Les autres oiseaux de la bande exécutent le même manège, non ensemble, mais chacun isolément, absolument comme font les geais. Ils s'envolent sans bruit, l'un suivant l'autre, et comme tousprennent à peu près la même direction que le premier, il s'ensuit qu'ils ne tardent pas à se réunir.

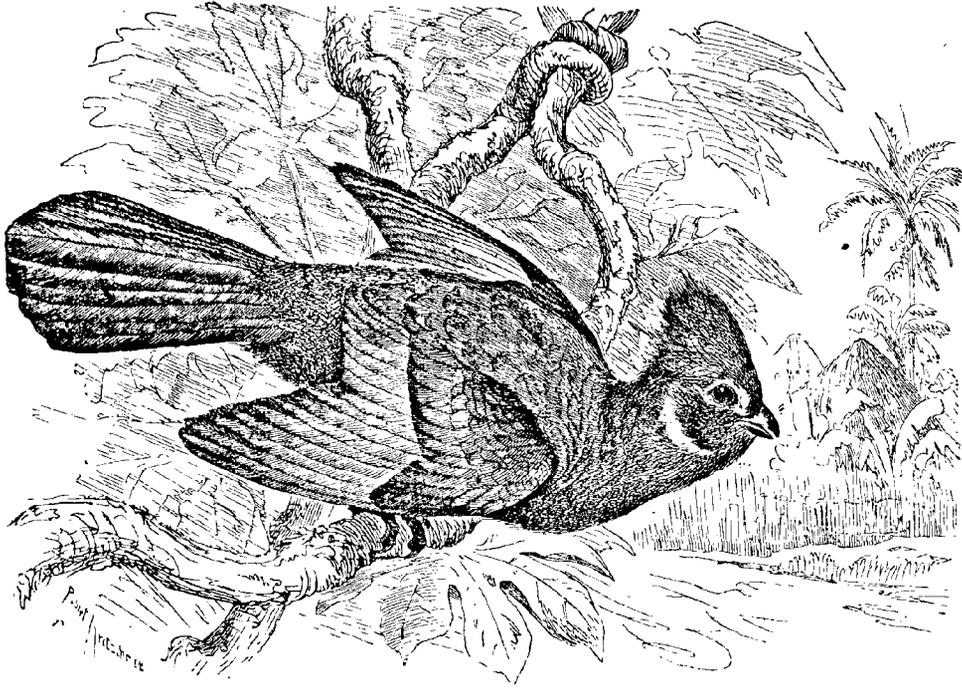
Sur les arbres, le touraco à joues blanches est on ne peut plus agile. Il saute d'un rameau à l'autre, court tout le long d'une branche, et, arrivé à l'extrémité, il regarde de tous côtés, puis s'envole sur un autre arbre ou rentre dans le plus fourré du feuillage. Son vol ressemble autant à celui du geai qu'à celui du pic. Il décrit une ligne ondulée, mais s'abaissant peu. En plusieurs coups d'ailes, il s'élève jusqu'au point culminant de sa course. Déployant alors ses organes de vol, et les étalant dans toute leur splendeur, il descend assez rapidement, pour s'élever de nouveau. Il a le cou tendu, la tête relevée, la queue alternativement étalée ou fermée, suivant qu'il descend ou qu'il monte.

Dans l'estomac des individus que j'ai tués, je

n'ai trouvé que des substances végétales, des baies et des graines. J'ai vu les touracos s'abattre fréquemment sur des buissons dont les fruits étaient mûrs, mais n'y rester jamais que très-peu de temps. Ils ne faisaient en quelque sorte que goûter un fruit, puis se réfugiaient aussitôt au sein du feuillage.

Au mois d'avril, je tuai une femelle, dans l'oviducte de laquelle je trouvai un œuf parfaitement développé, de couleur blanche, de la grosseur d'un œuf de pigeon, et remarquable par la minceur et l'éclat de sa coquille. Je n'ai jamais pu découvrir le nid de cet oiseau; je ne doute pas cependant qu'il ne niche dans les creux des troncs d'arbres. Même à l'époque des amours, les touracos, ceux que j'ai vus du moins, vivent en troupes et non en familles.

Je n'ai pu faire d'observations sur les ennemis naturels et les dangers auxquels est exposé le touraco en liberté. On peut supposer cependant que les éperviers et les faucons le poursuivent. La prudence dont il fait preuve, l'habitude qu'il a de se cacher au milieu du plus épais du feuillage, de s'envoler isolément, de ne rester qu'un instant à terre, l'indiqueraient assez; mais je le répète, je ne puis avancer rien de certain à ce sujet.



Corheil, Créé fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, AdL.

Fig. 108. Le Touraco à joues blanches.

**Chasse.** — Les Abyssins ne chassent pas le touraco à joues blanches, et n'ont pas l'idée de le tenir en captivité. Aussi l'oiseau n'est-il pas très-défiant vis-à-vis de l'homme; toutefois, il le devient dès qu'il a été une fois poursuivi. Sa pétulance continuelle rend sa chasse très-difficile. Toute la troupe jongle, si je puis m'exprimer ainsi, devant le chasseur et ne tarde pas à disparaître à ses yeux. L'on est assuré, cependant, de ne pas rentrer sans avoir fait capture, si l'on attend ces oiseaux à l'affût, près de leurs arbres favoris.

**Captivité.** — Les premiers détails un peu complets que l'on possède sur les Touracos captifs sont dus à Buffon, qui avait eu vivant le touraco pourpre du Cap. « On nous avait assuré, dit-il en parlant de cet oiseau, qu'il se nourrissait de riz, et on ne lui offrit d'abord que cette nourriture : il n'y toucha pas, s'affama, et, dans cette extrémité, il avalait sa fiente; il ne subsista, pendant deux ou trois jours, que d'eau et de sucre, dont on avait mis un morceau dans sa cage; mais voyant apporter des raisins sur la table, il marqua l'appétit le plus vif: on lui en donna des grains, il les avala avidement; il s'empressa de même pour des pommes, puis pour des oranges; depuis ce temps, on l'a nourri de fruits pendant

BREHM.

plusieurs mois. Il paraît que c'est sa nourriture naturelle, son bec courbé n'étant point du tout fait pour ramasser des graines. Cet oiseau saute et ne marche point : il est vif et s'agite beaucoup. Il fait entendre à tout moment un petit cri bas et rauque : *creù, creù*, du fond du gosier et sans ouvrir le bec; mais de temps en temps il jette un autre cri éclatant et très-fort, *co, co, co, co co co*; les premiers accents graves, les autres plus hauts, plus précipités et bruyants, d'une voix perçante et rude. Il fait entendre de lui-même ce cri quand il a faim; mais il le répète à volonté quand on l'excite et qu'on l'anime en l'imitant. »

Depuis la création des jardins zoologiques, on a eu de bien plus fréquentes occasions d'observer des touracos captifs qu'on ne l'avait à l'époque où Buffon écrivait. L'espèce à joues blanches n'a pas encore été apportée vivante en Europe; mais une espèce de l'Afrique occidentale n'est plus une rareté dans les ménageries. Le Jardin zoologique de Hambourg a possédé pendant plusieurs années deux touracos louri (*Corythaeus persa*), et l'un d'eux y vit encore actuellement. Il y a environ quarante ans, Ploss avait déjà fait connaître cette espèce. « Mon oiseau, dit-il, est vif, éveillé; toute la journée il est

III — 253

en mouvement, il tourne la tête à droite et à gauche; à chaque bouchée qu'il prend, il étale les ailes et la queue. Il est très-privé, mange dans ma main, et je peux le laisser librement courir dans la chambre. Il saute à une assez grande distance, les ailes étalées, mais sans en battre, le cou fortement tendu. Il fait ensuite plusieurs pas en conservant cette même attitude. Sa marche est facile et rapide; par contre, il ne peut grimper, et ce n'est qu'avec peine qu'il se tient contre les grilles de sa cage. Son cri d'appel est une sorte de grognement. Lorsqu'il aperçoit un objet étranger, il répète ce cri huit à dix fois de suite, et avec une force toujours croissante, de sorte qu'on peut l'entendre au travers de plusieurs portes fermées.

« Si je m'approche de lui en remuant les lèvres, il se lève, gonfle sa gorge et son jabot, régurgite quelques aliments pour me les donner; ce qui me démontrerait qu'il nourrit ses petits avec le contenu de son jabot (1); probablement les deux parents s'acquittent de cette fonction. Il porte continuellement sa huppe relevée, sauf la nuit, quand il dort ou quand on le caresse. Je lui donne à manger du pain trempé dans l'eau, des fruits coupés en petits morceaux; en hiver, des pommes et des poires; dans les autres saisons, des fraises, des cerises douces, des framboises, des prunes, des raisins, etc. Il a besoin de fruits pour se bien porter. Il avale du sable et de petites pierres, en assez grande quantité. Il se baigne avec plaisir. En somme, le touraco lori est facile à entretenir, et je possède le mien depuis bientôt quatre ans.

« Le 17 juin 1825, il pondit dans sa mangeoire un œuf, et le 5 juillet un second. Il n'utilisa pas un nid de pigeon que je lui avais donné; mais, avant la ponte, il se retira dans l'endroit le plus obscur de la cage, et j'en ai conclu qu'en liberté il nichait dans les creux des troncs d'arbres. La ponte le rendit très-malade; il buvait à ce moment une quantité d'eau extraordinaire.

« L'oiseau mue une fois par an. »

Ce que j'ai vu chez nos touracos a parfaitement confirmé ces observations de Ploss; je crois, cependant, devoir y ajouter quelques faits. Nous logeons nos oiseaux dans une partie de notre poulailler, et ils ont une cage qui communique avec une pièce assez sombre. Ils ne se tiennent dans la première que le matin et le soir; dans le milieu du jour, ils se retirent dans

l'obscurité, ou se placent sur le bâton le plus élevé de leur perchoir, jusqu'à ce que vienne l'idée à l'un d'eux de considérer de plus près la foule des visiteurs.

Ils craignent le soleil, et non la lumière. Par les jours pluvieux, ils sont presque continuellement dans leur cage; peut-être ne s'y tiennent-ils que pour prendre un bain; car ils aiment à recevoir la pluie, à s'en faire complètement mouiller. Pourvu qu'on les mette à l'abri de la gelée, ils ne sont pas très-sensibles au froid.

Il est peu d'oiseaux plus sociables que les touracos. Ils vivent dans leur cage avec des perdris, des zonicolins, des gelinottes, des pinsons, des otocoris alpestres, et font avec eux le meilleur ménage. Il arrive souvent qu'un zonicolin vient se percher à côté de l'un d'eux, tout contre lui; ils n'y opposent aucune résistance. Ils n'ont nullement peur de leur gardien, mais ne donnent cependant aucune de ces preuves d'attachement que Ploss nous signale.

On les nourrit très-simplement avec du riz cuit, mêlé à des fruits. Il leur faut beaucoup de nourriture, mais ils ne sont pas difficiles sur la qualité.

On entend rarement leur voix. D'ordinaire, ils ne poussent qu'une sorte de grognement; quand ils sont très-excités, ils crient fort et d'une façon saccadée: *krououk, krououk*.

J. Verreaux a fait à leur sujet une observation singulière. Il a vu que les plumes des ailes perdent leur belle couleur violette dès qu'elles sont mouillées; qu'elles se décolorent même complètement, si alors on les frotte entre les doigts. Séchées, elles reprennent leur teinte brillante primitive. Cela ne se produit que tant que l'animal est en vie: c'est du moins ce que virent Schlegel et Westermann. Au Jardin zoologique d'Amsterdam, un touraco fut pris de convulsions, et, comme cela se pratique en pareille circonstance, on l'aspergea d'eau froide. Il resta quelques heures couché, immobile, et mourut. Il était sec sur un côté du corps; mais celui qui reposait sur le sol était resté mouillé; or, de ce côté, le rouge de l'aile était devenu bleu, tandis que l'autre aile avait conservé sa brillante couleur. Sur les peaux préparées, l'eau n'a plus aucune influence; et il faut laver les plumes avec de l'eau de savon ou une solution faible d'ammoniaque pour les décolorer.

(1) Cette assertion paraît difficile à admettre, l'oiseau n'ayant pas de jabot.

LES CORYTHÉOLES — *CORYTHÆOLA*.*D'e Turakos.*

**Caractères.** — Le genre Corythéole, établi sur le touraco géant de Le Vaillant, est caractérisé par un bec court, fortement recourbé, à arête arrondie, à bords des deux mandibules dentelés; des ailes obtuses, la cinquième rémige étant la plus longue, la quatrième et la sixième à peu près égales; une queue large, arrondie, formée de dix pennes; des tarses courts et forts; des doigts longs, des ongles épais, des lorums et des orbites emplumés; un plumage mou et épais, les plumes de la face inférieure du corps étant comme déchiquetées.

LE CORYTHÉOLE HUPPÉ — *CORYTHÆOLA CRISTATA*.*Der Turako.*

**Caractères.** — Cet oiseau est le géant de la famille : sa taille est à peu près celle du corbeau. Il a 70 cent. de long; l'aile pliée mesure 33 cent., et la queue 38 ou 40. La couleur dominante du plumage est le vert vif ou bleu turquoise. Les plumes de la huppe sont noires, à extrémité d'un bleu foncé; celles de la poitrine sont vert de poireau ou vert jaune sale; celles du ventre et du croupion d'un brun-cannelle foncé; la queue est vert-bleu, marquée vers son extrémité d'une large bande noire, et bleue à la pointe; le bec est jaune; les pattes sont gris de plomb.

Le mâle et la femelle ont le même plumage.

Les jeunes sont dépourvus de huppe : leurs couleurs sont plus ternes que celles des adultes, et ils ont la gorge nue, le bec noirâtre, le sommet de la tête noir.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est propre à l'Afrique occidentale. On la rencontre depuis Sierra-Leone jusqu'au Gabon, dans les forêts épaisses, coupées par de nombreux cours d'eau.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le corythéole huppé vit à la façon des touracos, sur les arbres plus qu'à terre. Il ne vole pas loin, son corps est trop pesant pour ses ailes. Il descend en se balançant élégamment du haut d'un arbre vers le sol, mais il ne s'élève en l'air que difficilement. Il se meut au milieu des branches comme les touracos. Il mange surtout des fruits succulents, des figues de paradis et des bananes; cependant, il ne dédaigne pas les insectes, et surtout les sauterelles. On dit qu'il cause quelquefois des dégâts dans les plantations, à cause

de sa voracité, car il lui faut beaucoup de nourriture pour se rassasier.

Chaque bruit le rend attentif, et la vue d'un objet étranger l'excite au plus haut point. Dans ces circonstances, il hérissé la huppe, dresse la tête, se retourne de tous les côtés, et s'enfuit au plus vite. On entend souvent sa voix rauque et retentissante, mais il est rare de voir l'oiseau, tant il sait bien se cacher.

C'est là tout ce que Fitzinger nous apprend de cette espèce : je ne pourrais dire à qui il emprunte ces faits.

LES SCHIZORHIS — *SCHIZORHIS*.*Die Lärmvögel.*

**Caractères.** — Dans tout le centre et l'ouest de l'Afrique vivent plusieurs espèces d'amphibolidés, que l'on a séparées des autres et réunies sous le nom générique de *schizorhis*. Elles sont caractérisées par leur corps allongé; leurs ailes relativement longues, dont la quatrième plume dépasse les autres; par leur bec épais, fort, à peine plus élevé que large, à arête fortement recourbée, à tranchants peu dentelés; enfin par leur couleur foncée, et la nature des plumes de la tête.

LE SCHIZORHIS A BANDES — *SCHIZORHIS ZONURUS*.*Der Lärmvögel.*

**Caractères.** — Cet oiseau (*fig. 409*) que j'ai pu observer dans mon dernier voyage en Abyssinie, a 54 cent. de long. et 77 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 26 cent., la queue a les mêmes dimensions. La femelle est un peu plus grande que le mâle. A l'âge adulte, l'un et l'autre ont le dos d'un brun foncé assez uniforme; le ventre et la poitrine d'un gris cendré clair, tirant sur le brun vers la ligne médiane; les plumes de l'occiput longues, pointues, relevées en huppe, bordées de blanc; les plumes du dos d'un gris bleu dans leur partie cachée; les pennes des ailes d'un brun noir, avec une grande tache quadrilatère blanche sur leurs barbes externes, mais chez le mâle seulement; les pennes caudales médianes d'un brun clair dans toute leur étendue; les quatre externes d'un brun clair sur plus de la moitié de leur longueur, puis blanches, et terminées enfin par une large bande noire. L'œil est gris-brun; le bec est d'un vert jaune; les pattes sont d'un gris cendré foncé.

**Distribution géographique.** — Le schizorhis à bandes paraît être assez répandu. Rüppell le

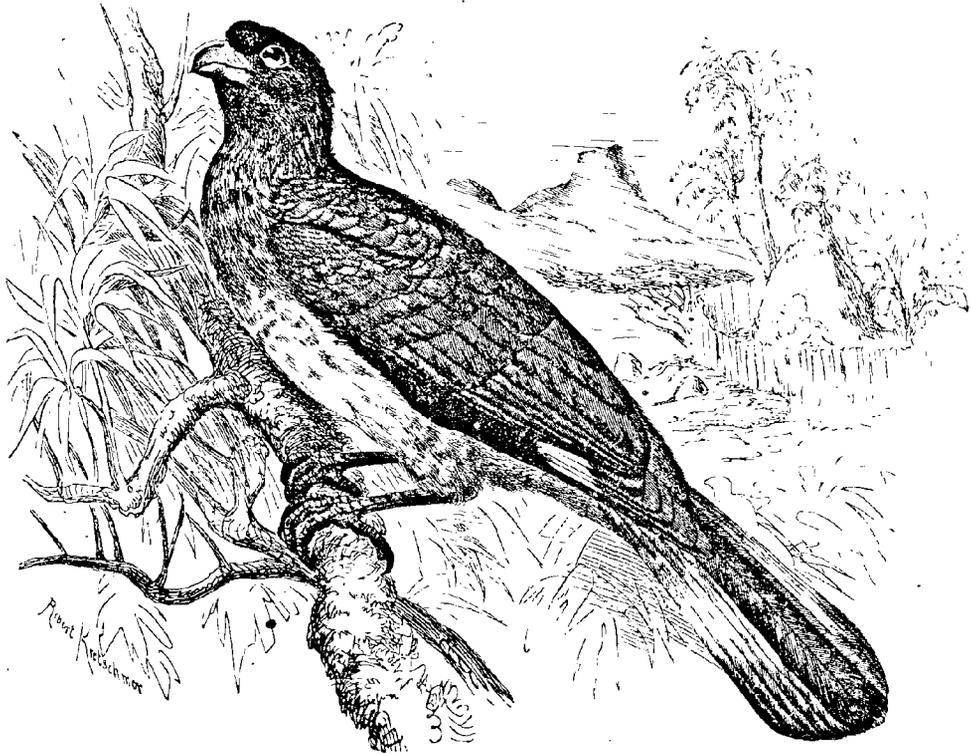


Fig. 109. Le Schizorhis à bandes.

trouva dans plusieurs provinces de l'Abyssinie ; je l'ai rencontré en assez grande abondance dans le pays des Bogos ; d'autres voyageurs l'ont vu sur les bords du Nil Bleu, et Henglin l'observa aux sources du Nil Blanc.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tandis que le touraco ne fait entendre qu'une voix étouffée, le schizorhis à bandes cherche à rivaliser avec les singes, tant il fait de tapage. C'est lui qui trompe souvent le chasseur, et lui fait croire qu'une bande de cercopithèques vient de découvrir quelque chose d'inaccoutumé, et le révèle au monde par ses cris. Sa voix ressemble en effet à celle de ces singes ; elle est forte et vibrante ; on pourrait la rendre par *gou, gou, gouk, qui gack, ga quirr, quirr gouk qui, gue gouk*. D'ordinaire, tous les oiseaux d'une bande crient de concert, de manière à produire un tapage assourdissant. Si l'on marche vers l'endroit d'où partent ces bruits, on ne tarde pas à voir ces singuliers oiseaux perchés sur un arbre des plus élevés, deux à deux ou en petites familles. En

s'avançant avec prudence, on peut les observer tout à l'aise.

Le schizorhis à bandes, que l'on pourrait aussi nommer schizorhis bruyant, à cause de ses cris, ressemble beaucoup, par son genre de vie, au coucal (*centropus*) et à l'ani. Il vole, comme ce dernier, par saccades ; il ne traverse pas volontiers un long espace, va d'un arbre à l'autre, se perche sur la plus haute branche, se dresse, hoche de la queue et se met à pousser ses cris, dont toute la montagne retentit. Il est très-prudent, et il est difficile de s'en emparer. Ce n'est qu'au voisinage immédiat des villages qu'il est moins défiant ; il s'y est habitué à la présence de l'homme.

Il se nourrit de baies de diverses espèces, que, le soir et le matin, il va récolter sur les buissons. Le reste du temps est consacré au repos : il le passe sur les arbres les plus élevés. Au milieu du jour, il recherche, dans les endroits les plus ombragés, un abri contre les chaleurs.

## LES COLIIDÉS — COLII.

Die Mäusevögel.

Les coliidés, *oiseaux-souris*, forment la seconde famille des amphibolidés. On ne saurait nier qu'ils ne ressemblent encore beaucoup aux musophagidés. Cependant, ils offrent un type particulier, indéci, qui les a fait placer tantôt ici, tantôt là. Linné et beaucoup d'auteurs après lui en ont fait des passereaux; d'autres ne savent réellement pas quelle place il convient de leur attribuer dans le système; Swainson, le premier, leur assigna le rang auquel tous, à peu près, les mettent actuellement.

**Caractères.** — Les coliidés ont le corps allongé, mais épais, presque cylindrique; la queue à peu près aussi longue que le corps; les ailes courtes et arrondies; mais ce qui les caractérise particulièrement, c'est leur plumage excessivement décomposé et ressemblant plutôt à des poils qu'à des plumes.

Cette famille ne repose que sur le genre suivant.

## LES COLIOUS — COLIUS.

**Caractères.** — Les colious ont le bec court, épais, recourbé dès sa base, comprimé en avant; à mandibule supérieure formant un crochet à la pointe, des ailes courtes et fortement tronquées, la quatrième rémige étant la plus longue; une queue très-longue, très-étagée, formée de penes raides, à tiges très-développées, d'où naissent de chaque côté des barbes étroites, mais résistantes; des tarses courts. Leurs pieds offrent ceci de particulier que le pouce et le doigt interne sont en partie versatiles.

Le gris fauve, tirant plus ou moins sur le rougeâtre ou le gris cendré, est la couleur dominante du plumage; de là le nom d'*oiseaux-souris* qui a été donné aux colious.

**Distribution géographique.** — Les colious paraissent être propres à l'Afrique; l'assertion des anciens auteurs, que l'on en trouve aussi aux Indes, demande encore confirmation. Ils habitent le centre et le sud de l'Afrique, mais manquent complètement dans le nord. Ce n'est qu'en arrivant dans les steppes riches en arbres qu'on commence à les rencontrer. Ils sont très-communs dans les forêts vierges, et on en voit dans toutes les villes de l'intérieur de l'Afrique, comme aux environs du Cap. Quelques espèces ont une aire

de dispersion très-limitée; d'autres, par contre, se rencontrent depuis la côte orientale jusqu'à la côte occidentale, et depuis le 16° de latitude nord jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Toutes, cependant, ne se voient que là où se trouvent des arbres et des fourrés impénétrables aux autres oiseaux.

## LE COLIOU A GRANDE QUEUE — COLIUS MACRURUS.

Der Quirinda, The Senegal Coly.

**Caractères.** — Cette espèce (fig. 110), que les Hottentots nomment *quiriwa* ou *wiriwa*, et que Buffon a décrite sous le nom de *coliou kuppé du Sénégal*, a le front fauve, surmonté d'une touffe de plumes ébarbées, d'un gris bleu; la partie postérieure de la tête et les côtés du cou d'un jaune rougeâtre; le dos gris-bleu; la gorge d'un fauve clair; la partie antérieure du cou et la poitrine gris-bleu, marquées de fauve; le ventre couleur de rouille; le bec rougeâtre à la base, noir à la pointe; les pattes rouge de corail; l'œil brun-rouge, entouré d'un cercle dégarni de plumes, rouge-carmin.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite l'Afrique occidentale.

Le Vaillant le rencontra en grande abondance dans des plaines où croît un arbrisseau qui produit un petit fruit nommé *goiré*, par les Hottentots.

## LE COLIOU A JOUES BLANCHES — COLIUS LEUCOTIS.

Der Mausevogel, The Coly white-necked.

**Caractères.** — Le coliou à joues blanches est gris de souris; le ventre est gris fauve, la gorge gris cendré, le front gris-noir, les joues gris-jaune clair. Les barbes des plumes de la queue sont plus larges que chez le coliou à grande queue. L'œil est bleu clair; la mandibule supérieure bleuâtre, l'inférieure rougeâtre; les tarses sont rouge de corail.

Cette espèce et la précédente ont à peu près la même taille: 36 à 37 cent. de longueur, 30 à 32 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 25.

**Distribution géographique.** — Le coliou aux joues blanches a été rencontré en Abyssinie.



Fig. 110. Le Coliou à grande queue.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous pouvons parler d'une manière générale du genre de vie des colious, attendu qu'ils se ressemblent considérablement sous ce rapport.

Nous ne commettrons donc certainement aucune erreur en appliquant à toutes les espèces les observations faites sur quelques-unes d'entre elles. Le Vaillant, le premier, nous a fait connaître leur genre de vie. Il a raconté à ce sujet des faits surprenants, qui ne furent reçus qu'avec incrédulité, et qui maintenant encore ne sont acceptés qu'avec une certaine défiance. Et cependant, on sait si ce naturaliste est consciencieux. Après avoir observé des colious, j'ai cru pouvoir démentir ses assertions; mais d'autres naturalistes sont venus, qui les ont confirmées, et d'une telle façon que je n'ose plus m'inscrire en faux contre elles.

Tous les colious vivent en familles ou en petites bandes composées généralement de six individus. Ils s'établissent dans un jardin ou dans une partie de la forêt, et, partant de là, parcourent chaque jour un district assez étendu. Ils choisissent toujours, pour y demeurer, l'endroit où le fourré est le plus impraticable. Celui qui n'a pas visité les pays des tropiques ne peut que difficilement se faire une idée de ce que sont ces endroits. Un arbre touffu, généralement épineux,

est couvert de plantes parasites, de lianes qui l'enserrent, l'enlacent de tous côtés; à peine, si çà et là une branche perce ce lacs inextricable. Les hommes, les mammifères ne peuvent y pénétrer; on ne parvient même pas à y pratiquer une ouverture à coups de couteau de chasse; l'oiseau s'y trouve protégé contre tous ses ennemis, contre le plomb même du chasseur, qui sait bien qu'il ne pourra y ramasser sa victime. Les lianes relient les arbres les uns aux autres sur une grande étendue et forment un enclos, où nul ne peut mettre le pied, et dont l'intérieur nous restera toujours inconnu. C'est dans ces milieux qu'habitent les colious. Aucun autre oiseau ne peut pénétrer là où ils se meuvent avec agilité; où ils courent avec rapidité, comme le fait le mammifère dont on leur a donné le nom. Ils se glissent à travers les plus petites ouvertures. Une bande de colious arrive à la limite d'un de ces fourrés, ils s'y arrêtent un instant, trouvent une entrée et, en un clin d'œil, tous ont disparu. On tourne le fourré, et bientôt, du côté opposé, on voit apparaître une tête, puis un corps, puis l'oiseau tout entier. Un cri retentit, toute la bande se montre, et tous ensemble se précipitent dans un nouveau buisson, pour y disparaître de même. Comment leur est-il possible de s'y mouvoir? c'est là une énigme pour le chasseur.

Ce n'est qu'avec peine, selon Le Vaillant, que les colious se déterminent à s'envoler, et encore faut-il pour cela qu'ils s'y préparent en grim pant au sommet des branches, d'où ils s'élan cent seulement en se dirigeant sur un buisson non loin de là, où ils n'arrivent même qu'en perdant insensiblement de l'élévation du point de départ ; de telle manière, qu'ils arrivent toujours au pied du buisson, ayant bien plus l'air de s'y laisser tomber les uns après les autres que de s'y poser. Arrivés, ils restent tranquilles pendant un certain temps ; on les voit ensuite chacun se traîner vers une des branches, près du pied du buisson ; puis, grim pant d'une patte et de l'autre, en s'aidant du bec à la manière des perroquets, ils parviennent tous ainsi au sommet du buisson, où on les voit chacun collé au bout d'une branche.

En volant, ils battent alternativement des ailes, puis ils planent, les ailes largement étalées, la queue étendue. Le Vaillant compare un coliou au vol à une flèche qui traverse les airs. Jamais, ces oiseaux ne s'élèvent à une grande hauteur ; jamais, non plus, ils ne descendent jusqu'au ras du sol. En volant, chacun pousse un cri vibrant, que l'on peut rendre par *kirr kirr* ou *tri tri* ; ces cris se réunissent, se confondent en un tapage impossible à décrire.

Les colious, toujours d'après Le Vaillant, se réunissent en troupe dans un buisson pour y passer la nuit, et ce qu'il y aurait de singulier, c'est qu'ils dormiraient suspendus aux branches, la tête en bas, et qu'ils sont alors tellement pressés les uns contre les autres, qu'ils forment une masse qu'on ne peut comparer qu'à ces essaims d'abeilles réunies en peloton, qu'on voit suspendus aux branches des arbres.

Je n'ai jamais rien vu de semblable ; mais J. Verreaux croit avoir observé qu'un coliou se tient à la branche par une patte, laisse pendre l'autre à laquelle s'accroche un second, à celui-ci un troisième, formant ainsi une chaîne de cinq ou six individus. Il confirme donc pleinement le dire de Le Vaillant. D'après ce que j'ai vu, le coliou, pour se reposer, prend une posture singulière. Il applique son corps contre la branche sur laquelle il est perché. Il doit, dans cette position fléchir fortement les articulations des jambes. On dirait qu'il est suspendu, ce qui n'est pas. Il grimpe aux branches, s'y tient quelquefois comme les mésanges, la tête en bas, mais toujours pendant très-peu de temps.

Le Vaillant ajoute qu'il est très-facile de capturer des colious, une fois que l'on a découvert leur place de repos : il suffit d'y aller la nuit ou

de très-grand matin, et pour en prendre des chaînes entières ; et s'il fait froid, on les trouve tellement engourdis qu'on les décroche sans qu'il s'en échappe un seul.

Je ne puis souscrire à ce conte. Je n'ai rien vu qui pût me faire supposer quelque chose de semblable. Certes, les colious ne sont pas défectueux. On peut arriver à tuer tous les membres d'une troupe, l'un après l'autre, avant qu'ils aient songé à prendre la fuite : ils sont confiants et inoffensifs, mais pas assez stupides, pourtant, pour qu'on puisse les prendre avec la main. Vivant dans des endroits cachés, à l'abri de tout ennemi, ils sont imprudents ; mais ils savent bien distinguer cependant un ami d'un ennemi. Ceux qui fréquentent les jardins voisins des habitations sont toujours sur leurs gardes.

Les colious ne paraissent se nourrir que de végétaux. J'avais cru qu'ils mangeaient aussi des insectes ; mais, lors de mon dernier voyage, je n'ai trouvé dans l'estomac de tous ceux que j'ai tirés, que des débris de végétaux, des bourgeons, des fruits, des graines. Dans le centre de l'Afrique, les baies du jujubier sont leur nourriture principale. Dans les jardins, ils s'attaquent aux figues de cactus, aux raisins, et, d'après Hartmann, aux limons. Ils mangent, en prenant, comme les mésanges, les postures les plus variées, s'accrochant tantôt aux fruits eux-mêmes, tantôt aux branches, la tête en bas. Dans le centre de l'Afrique, personne ne se plaint des dégâts qu'ils causent dans les jardins ; au cap de Bonne-Espérance, par contre, ils deviennent nuisibles, car ils y sont plus nombreux que dans l'intérieur. Ils sont le fléau des jardins potagers ; non-seulement ils attaquent tous les fruits, mais ils mangent aussi les bourgeons des arbres, ainsi que les nouvelles pousses de toutes les graines potagères à mesure qu'elles germent. On a beau couvrir de fagotages les planches semées, ils y pénètrent en se glissant à travers les branches, et ils dévorent tout en un instant. Aucun moyen n'est efficace pour les éloigner des arbres qu'ils sont résolus à piller ; partout ils trouvent une entrée pour dérober le fruit défendu.

Le Vaillant, et plus tard Gurney et Hartmann, ont décrit le nid du coliou. D'après le premier, il est conique, composé de racines de toutes espèces ; et on trouve d'ordinaire plusieurs nids, serrés les uns contre les autres dans un buisson des plus touffus et des plus épineux. D'après Hartmann, ce nid est formé d'herbes, d'écorces, de feuilles laineuses, bourré intérieurement du duvet de certaines plantes. Gurney nous dit

qu'il est revêtu de feuilles vertes et fraîches, et il se demande si un certain degré d'humidité ne serait pas nécessaire pour l'incubation des œufs. Chaque couvée est de six ou sept œufs, le plus ordinairement blancs.

**Chasse.** — Au cap de Bonne-Espérance, on chasse beaucoup les colious, soit pour se mettre à l'abri de leurs déprédations, soit pour se procurer leur chair, qui est tendre et succulente.

**Captivité.** — On voit souvent des colious en captivité. D'après Le Vaillant, « aucun oiseau ne paraît plus stupide qu'un coliou; enfermé dans une volière, il se tapit dans un coin par terre, ou bien il se suspend la tête en bas, ayant les pieds accrochés au plafond ou contre les

parois latérales de la volière. Jamais, enfin, on ne voit ces oiseaux se percher comme tous les autres oiseaux, et encore moins sauter légèrement de branche en branche. Ils ne sont pas plus agiles dans leur marche; car, appuyés sur toute la longueur du tarse, ils se traînent ainsi sur le ventre. »

Des observateurs plus récents sont d'un avis tout opposé, et décrivent ces oiseaux comme vifs et divertissants. Dans ces dernières années, on a vu plusieurs fois des colious vivants en Europe, surtout en Angleterre; ils sont pourtant encore très-rares.

On les nourrit très-facilement: la nourriture végétale la plus simple, notamment des fruits, leur suffit.

## LES PRÉDATEURS — CAPTANTES.

*Der Fanger.*

Si nous voulions, comme pour les mammifères, séparer des autres oiseaux ceux qui se nourrissent de proie, nous ne trouverions pas un seul ordre qui ne rentrât dans cette classe. L'existence de familles et d'ordres, dont les membres ont une nourriture exclusivement végétale, est un des caractères distinctifs des mammifères ; rien de semblable ne se rencontre dans les autres classes de vertébrés. Presque tous les oiseaux sont des prédateurs, et ceux-là mêmes qui paraissent le plus inoffensifs, tels que les oiseaux chanteurs, se nourrissent presque exclusivement d'autres animaux, et ne mangent des fruits et des racines qu'accessoirement.

On n'admet généralement qu'un seul ordre d'oiseaux carnassiers, et sous cette dénomination ne sont pas compris les oiseaux de mer et de rivage, qui, cependant, ne se nourrissent presque absolument que de vertébrés.

Dans certaines grandes divisions de la classe des oiseaux, divisions que nous considérons comme autant d'ordres, le régime animal, consistant surtout en proies vivantes, se montre avec des caractères très-accusés. Tous ces oiseaux se nourrissent d'autres animaux, et par exception seulement de végétaux. Ils poursuivent leur proie avec acharnement, dans l'air comme sur le sol, dans le feuillage des arbres comme au sein de l'eau ; ils la tuent après l'avoir saisie, ou se contentent des cadavres qu'ils trouvent. Quelques-uns mangent des fruits, de même que certains mammifères carnassiers, et c'est une raison de plus pour comparer aux carnassiers les prédateurs.

La classe des prédateurs ou *oiseaux de rapine* se divise en trois ordres : les rapaces, les bâillants, et les oiseaux chanteurs. Chacun de ces ordres représente un type particulier, et cependant tous ont entre eux une étroite parenté, visible surtout pour qui considère l'ensemble de la classe. Ce n'est pas à dire que je veuille les détacher complètement des autres oiseaux. Tous les oiseaux se ressemblent tellement, qu'il est fort difficile de les séparer en classes, en ordres, en familles. Certains broyeurs, certains

investigateurs pourraient être rangés parmi les prédateurs, et inversement.

**Caractères.** — Les oiseaux prédateurs ont le corps vigoureux et les ailes relativement longues : ils volent très-bien, ils ont le bec court, la mandibule supérieure crochue à l'extrémité et souvent armée d'une dent tranchante, reçue dans une échancrure que présente la mandibule inférieure ; la queue courte ou longue, et de forme variable ; les pieds armés de serres ou d'ongles plus ou moins puissants, plus ou moins acérés ; le plumage lâche ou serré, uniformément coloré ou bigarré.

Leur pharynx est grand, quelquefois outre mesure. Certaines espèces sont pourvues d'un jabot, leur estomac est membraneux, et très-exceptionnellement musculueux.

Les organes de la vision sont extraordinairement développés ; après eux viennent ceux de l'ouïe et du toucher. Les autres sens paraissent rudimentaires comme chez tous les oiseaux.

Quant aux autres caractères, comme nous ne saurions en rien dire de général, nous les étudierons au sujet de chaque ordre en particulier.

**Distribution géographique.** — Les prédateurs habitent toute la terre ; le plus grand nombre se trouve dans les pays chauds. Ils vivent sur les arbres, sur le sol ou parmi les rochers ; quelques-uns d'entre eux sont des oiseaux aquatiques.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La plupart des prédateurs ont des habitudes diurnes ; un nombre assez considérable a des habitudes nocturnes. Tous sont monogames, les unions persistent toute la vie. Ils nichent une ou deux fois par an sur le sol, sur une saillie ou dans une crevasse de rocher, dans le creux d'un arbre.

Le nid est très-simple ou très-artistement construit. La femelle pond de un à huit œufs, et les couve à peu près seule. Les deux parents élèvent leurs petits, leur témoignent le plus grand amour, et, chose rare parmi les oiseaux, les transportent d'un lieu à un autre, en cas de danger.

**Usages et produits.** — Comme les carnassiers, les oiseaux prédateurs sont utiles ou nuisibles.

sibles, suivant que le sont les animaux dont ils se nourrissent. En général, on peut dire que les services qu'ils rendent l'emportent sur les dégâts qu'ils causent.

Plusieurs, mais non pas tous, peuvent être réduits en captivité. Les uns sont très-difficiles à nourrir; l'entretien des autres est au contraire

des plus simples. Tels d'entre eux sont estimés pour leur chant; quelques-uns peuvent être dressés à la chasse. Il en est que l'homme aime à voir près de lui, à cause de la destruction qu'ils font des insectes et de la vermine; d'autres, au contraire, trouvent dans l'homme un ennemi acharné.

## LES RAPACES — RAPTATOIRES.

### *Die Raubvögel.*

Il suffit de jeter un coup d'œil sur un aigle au repos, pour voir à quel ordre d'oiseaux prédateurs il faut donner le premier rang. On peut alléguer que les membres du second ordre sont des oiseaux plus utiles que les rapaces; on peut prétendre que, grâce à ses muscles laryngiens, l'hirondelle est plus noble que le faucon; mais tout individu sans prévention portera un jugement plus assuré.

Les rapaces sont admirablement doués sous le rapport physique et intellectuel; ce sont des animaux humains, pour me servir de l'expression de Scheitlin, et on peut les mettre à côté des perroquets, sous ce rapport.

**Caractères.** — La taille des rapaces varie: il en est qui atteignent presque celle des plus grands échassiers ou de quelques oiseaux aquatiques; d'autres ne sont pas plus gros qu'une alouette. Entre ces deux extrêmes, se trouvent tous les intermédiaires possibles. Malgré ces différences considérables, le type du rapace se reconnaît toujours.

Il n'est pas difficile de donner les caractères généraux des rapaces. Leur corps ressemble beaucoup à celui des perroquets: il est trapu; la poitrine est large; les membres sont forts, quoique souvent d'une longueur presque disproportionnée; la tête est grande, arrondie, exceptionnellement allongée; le cou est épais, le plus souvent court, quelquefois allongé; le tronc est court et robuste; il en est de même des membres supérieurs et inférieurs. On peut donc reconnaître un rapace, lors même qu'il est dépouillé de ses armes offensives et de son plumage; mais ces armes, c'est-à-dire le bec et les pattes, sont ce qui caractérise réellement le rapace.

Le bec ressemble beaucoup à celui d'un perroquet; il est court, à arête de la mandibule supérieure fortement convexe, recourbée en crochet à la pointe; la base est couverte d'une

membrane nommée *cire*; mais ce bec n'est pas globuleux, comme chez les perroquets; il est comprimé latéralement, plus haut que large; la mandibule supérieure est immobile et recouvre complètement l'inférieure; ses bords sont plus tranchants, son crochet plus aigu; et souvent, la mandibule supérieure est armée d'une dent aiguë.

Les pattes ressemblent aussi à celles du perroquet. Elles sont courtes et fortes; les doigts sont très-longs, relativement aux tarses; l'un des doigts antérieurs peut, jusqu'à un certain point, être porté en arrière, mais ce qui distingue les pieds, ce sont les ongles, qui en font une serre. Les ongles sont fortement recourbés et acérés, rarement aplatis et émoussés; leur face supérieure est convexe, l'inférieure légèrement concave, limitée par deux bords presque tranchants.

Les plumes sont tantôt solides et roides, tantôt petites, molles, même soyeuses ou laineuses. Certaines parties de la tête sont parfois nues, notamment le pourtour de l'œil et la région comprise entre cet organe et le bec; chez certaines espèces, l'œil est entouré d'un cercle de plumes rayonnantes, connu sous le nom de disque. Les plumes des ailes et de la queue sont très-grandes; leur nombre est constant. On en compte dix à la main, douze et généralement de treize à seize aux bras, et douze plumes caudales, disposées par paires. Comme chez les perroquets les plus élevés en organisation, les rapaces les plus parfaits ont les plumes petites. Chez beaucoup d'espèces, et cela est caractéristique pour les rapaces, les tarses et même les doigts sont vêtus, et les plumes de la cuisse sont souvent très-longues.

Le plumage est généralement de couleur sombre, sans être pour cela désagréable à l'œil. Quelques espèces même sont remarquables par

la beauté de leurs teintes. Les parties de la tête dépourvues de plumes, les appendices du bec de certains de ces oiseaux, la région oculo-nasale, le bec, les pattes, les yeux sont souvent très-vivement colorés.

Quant aux organes internes, le squelette est très-vigoureux ; le sternum, comme chez tous les oiseaux de haut vol, recouvre presque toute la face antérieure du corps ; la crête ou brechet en est très-élevé ; les os du membre supérieur sont remarquables par leur longueur, ceux du membre inférieur par leur solidité. Presque tous les os sont pneumatiques, c'est-à-dire dépourvus de moelle et en communication avec les organes respiratoires. Les poumons sont volumineux, et les sacs aériens très-développés. L'œsophage est très-dilatable ; il présente souvent des plis épais à l'intérieur et offre assez généralement une sorte de jabot. Le ventricule succenturié est très-riche en glandes ; l'estomac est grand, membraneux ; l'intestin varie dans ses dimensions. La langue est large, arrondie antérieurement, dentelée sur ses bords en arrière.

Parmi les organes des sens, l'œil doit un moment arrêter notre attention. Il est grand, surtout chez les rapaces nocturnes, et présente des mouvements intérieurs très-complets, déterminés par la présence du peigne. Il en résulte une accommodation de la vue également bonne pour des distances très-différentes. En approchant la main de l'œil d'un vautour et en la retirant, on peut suivre très-facilement les variations du diamètre de la pupille.

Les organes de l'ouïe sont bien développés chez les rapaces, surtout chez les hiboux, dont nous aurons plus loin à décrire les oreilles.

Par contre, les organes olfactifs sont en quelque sorte rudimentaires, bien que, pour les vautours au moins, l'on ait souvent soutenu le contraire.

Le toucher est plus parfait chez ces oiseaux que le goût et l'odorat ; celui-là, surtout, paraît peu développé.

**Distribution géographique.** — Les rapaces habitent toute la terre ; on les rencontre sous toutes les latitudes, comme sous toutes les altitudes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les facultés intellectuelles des rapaces sont très-développées. Si quelques-uns se montrent stupides, tous les autres font preuve d'intelligence. La plupart des qualités qu'on leur prête, ils les ont réellement. Ils ont le courage, la conscience de

leur force, une certaine grandeur même ; mais, en même temps, ils sont cruels, féroces, rusés. Ils n'agissent qu'après avoir réfléchi ; ils conçoivent des plans et les exécutent. Ils sont attachés à leurs compagnons ; ils attaquent hardiment leurs ennemis. Les faucons, surtout, nous montrent jusqu'à quel point ils sont capables de développer leur intelligence.

Les rapaces manquent d'une qualité particulière aux oiseaux ; ils n'ont généralement pas une voix fort agréable. Quelques-uns n'ont que deux ou trois notes différentes, et encore sont-elles très-discordantes. Ce n'est pas à dire qu'il n'existe quelques rapaces dont la voix ne puisse frapper agréablement l'oreille.

Les rapaces sont, pour la plupart, des oiseaux arboricoles, vivant dans les forêts, mais sans éviter ni les montagnes dénudées, ni le désert. On en trouve dans les plus petites îles de l'Océan, comme sur les sommets des montagnes les plus élevées ; on les voit planer au-dessus des bancs de glace du Groënland et du Spitzberg comme au-dessus des plaines sablonneuses et brûlées par le soleil du désert ; ils habitent les fourrés impénétrables des forêts vierges, comme les édifices des villes. Chaque espèce a une aire de dispersion fort étendue, mais qui n'est point en rapport avec ses facultés locomotrices. Quelques-unes n'habitent qu'une localité fort restreinte ; d'autres ne connaissent aucune limite, et parcourent toute la terre.

Plusieurs rapaces émigrent : quand l'hiver dépeuple leur domaine, ils se dirigent vers le sud, en suivant les petits oiseaux ; les espèces qui vivent le plus au nord n'émigrent pas, et ne font qu'errer dans un espace assez limité. Lors de ces émigrations, les rapaces se réunissent parfois en bandes nombreuses ; le reste du temps, ils vivent isolés. Vers le printemps, ces bandes se séparent par couples ; chaque couple retourne alors vers son ancien cantonnement, et ne tarde pas à se reproduire.

Tous les rapaces nichent au commencement du printemps, et une seule fois par an s'ils ne sont pas troublés. Leur aire ou leur nid est très-variable. Généralement, elle est établie sur un arbre, sur une saillie de rocher, le long d'une paroi impraticable, dans une crevasse de mur ; rarement dans le creux d'un arbre, et plus rarement encore à terre. Toutes les aires placées sur des arbres ou des rochers sont des constructions solides ; elles sont larges et basses, à moins qu'elles n'aient servi plusieurs années, auquel cas, chaque année, les oiseaux les réparent

et les élèvent. L'intérieur en est peu profond. Le mâle et la femelle bâtissent en commun. Les grandes espèces ont de la peine à se procurer les matériaux nécessaires. Tschudi nous rapporte que l'aigle fauve se laisse tomber de haut sur la branche qui lui est nécessaire, la saisit avec ses serres, et la brise par l'impulsion de sa chute : il emporte ensuite dans ses serres les branches ainsi cassées. Les quelques rapaces qui nichent dans des trous, se contentent de déposer leurs œufs au fond du creux d'un tronc d'arbre, sur le sol ou sur une pierre nue.

L'accouplement est précédé de divers jeux. Le mâle vole superbement, se balance dans les airs ; quelques-uns font entendre des sons particuliers très-tendres, une sorte de chant. La jalousie exerce aussi son empire ; chaque intrus est attaqué, mis en fuite ; l'époux ne souffre pas même un oiseau d'une autre espèce dans son voisinage. Ces combats ont une certaine majesté. Ce sont des volte-face subites, des attaques rapides, des défenses brillantes, des poursuites mutuelles, des résistances vaillantes. Les deux combattants se saisissent, se serrent, et, incapables de se servir de leurs ailes, ils tombent en tourbillonnant. A terre, le combat cesse, mais pour recommencer au bout de quelques instants au milieu des airs. Après une lutte prolongée, le vaincu se retire, poursuivi par le vainqueur, jusqu'au delà des limites de son domaine. Mais la paix n'est pas faite ; la lutte recommence le lendemain, les jours suivants, et il faut que le vainqueur remporte plusieurs victoires pour qu'il jouisse tranquillement de ses premiers avantages. Quelque acharnées que soient ces luttes, il est rare cependant qu'elles se terminent par la mort de l'un des combattants. La femelle suit ces batailles avec intérêt, sans cependant y prendre part, et, après la défaite de l'un des rivaux, elle s'abandonne au vainqueur.

Les œufs sont arrondis ; leur coquille est généralement rugueuse ; ils sont entièrement blancs, grisâtres, jaunâtres ou semés de points foncés. Leur nombre varie de un à sept. Le plus ordinairement, la femelle couve seule ; dans quelques espèces, le mâle la relaye de temps en temps. La durée de l'incubation est de trois à six semaines. Dans les premiers jours, les jeunes sont de petits êtres, tout ronds, à grosse tête, à yeux largement ouverts, couverts d'un duvet gris blanchâtre. Ils croissent rapidement, et les plumes du dos ne tardent pas à apparaître. Les parents témoignent le plus vif attachement à leur progéniture ; ils ne l'abandonnent jamais, s'exposent

pour elle au danger et à la mort, s'ils ne se sentent pas assez forts pour la défendre. Dans de telles circonstances, très-peu de rapaces font preuve de lâcheté ; au contraire, la plupart déploient une hardiesse et une témérité remarquables. Plusieurs, même, transportent leurs petits dans des lieux où ils seront plus en sûreté. Les parents ne sont pas moins actifs quand il s'agit de nourrir leurs jeunes ; ils leur apportent des aliments plus qu'ils ne peuvent en consommer au moment. Sont-ils poursuivis et en danger, ils laissent, de haut, tomber dans le nid la pâture qu'ils leur destinent. Au commencement, ils leur donnent des aliments à demi digérés ; plus tard, des proies qu'ils ont dépecées. Chez plusieurs, la femelle seule sait faire subir à ces aliments la préparation convenable. Même après avoir pris leur essor, les jeunes demeurent encore longtemps avec leurs parents, qui leur apprennent à chasser, à se nourrir, et qui continuent à veiller à leur sécurité.

Des vertébrés de toutes les classes, des insectes de toute espèce, des œufs, des vers, des mollusques, des excréments humains, exceptionnellement des fruits, entrent dans le régime des rapaces. Ils s'emparent des animaux vivants ; enlèvent leur proie à d'autres carnassiers, ou se contentent de ramasser les débris qu'ils rencontrent.

Ils prennent leur proie avec leurs serres, et la déchirent avec leur bec.

Leur digestion est très-rapide. Chez les espèces qui ont un jabot, les aliments séjournent quelque temps dans cet organe, et y sont soumis à l'action de la salive ; le reste est digéré par le suc gastrique. Les os, les tendons, les ligaments sont réduits à l'état de bouillie ; les poils et les plumes forment des pelotes que les oiseaux vomissent de temps à autre. Leurs excréments sont une bouillie assez liquide, fortement calcaire. Tous les rapaces peuvent manger beaucoup en une fois, et supporter une abstinence très-prolongée.

Plus les rapaces sont bons chasseurs, plus aussi nous leur donnons un rang élevé, plus nous les tenons pour *nobles* : il y a cependant des exceptions à cette règle.

L'homme excepté, les rapaces ont peu d'ennemis. Leur force et leur agilité sont leur sauvegarde ; mais ils sont tourmentés par des parasites qui s'implantent sur eux en colonies nombreuses. En somme, ils mènent une vie libre et heureuse, tant que l'homme ne leur déclare pas la guerre.

**Utilité.** — Suivant que les rapaces s'atta-

quent à des êtres qui nous sont nuisibles ou utiles, nous devons les considérer comme des alliés ou des ennemis. Or, sauf quelques espèces que nous devons poursuivre presque sans pitié, tant elles apportent la dévastation parmi d'autres animaux dont nous tirons avantage, les rapaces, en général, nous rendent de grands services.

Peu de rapaces nous sont d'une utilité immédiate; on n'en dresse plus pour la chasse, et, aux yeux de bien des personnes, ceux que l'on tient en cage ne sont d'aucun rapport. Mais peut-on ne pas reconnaître les services qu'ils nous rendent médiatement, en détruisant, autant qu'il leur est possible de le faire, cette funeste engeance des rongeurs et des insectes? Ce ne sont pas seulement le serpentaire (*gyppogernus serpentarius*) qui broie la tête du *cobra capella*, le vautour qui seul se charge d'assainir les rues des villes de l'Afrique et du sud de l'Asie, qu'il faut regarder comme des oiseaux sacrés; dans nos champs, dans nos campagnes vivent des rapaces, qui méritent bien autant toute notre estime. Notre devoir serait de les protéger, de leur laisser libre carrière.

A part ces immenses services, l'utilité dont peuvent encore être pour nous certains rapaces est bien minime. La chair de la plupart n'est pas mangeable; les plumes d'aigle ne sont estimées que par les Mongols et les Indiens de l'Amérique; et, en captivité, un rapace ne peut rendre que des services insignifiants. Il a besoin, dans notre intérêt, de jouir de toute sa liberté.

**Classification.** — Les rapaces se divisent en groupes bien naturels, et admis de tous temps. Un simple coup d'œil jeté sur l'ensemble de cet ordre y fait reconnaître trois formes nettement

tranchées, bien que certaines espèces paraissent établir une transition de l'une à l'autre : de là la division des rapaces en falconés ou falconiens, en vulturés ou vulturiens, en strigés ou strigiens. Il n'y a aucun doute que les falconiens ne doivent occuper le premier rang, mais faut-il placer les vulturiens avant les strigiens, ou inversement? Ceux-ci sont plus rapaces, ceux-là sont plus développés sous le rapport des sens et de l'intelligence, aussi leur ferai-je suivre immédiatement les falconiens.

### I. LES FALCONIENS — *FALCONÆ*.

**Caractères.** — Les falconiens ont le corps épais, trapu, exceptionnellement allongé, la tête moyenne; le cou court, les ailes grandes, pointues, rarement arrondies; la queue tantôt courte, tantôt longue, arrondie ou échancrée; les pattes courtes et vigoureuses, ou longues et faibles. Le bec est relativement court; à mandibule supérieure dentée sur ses bords, crochue et aiguë à la pointe, qui débordé la mandibule inférieure; sauf un très-petit espace sur les joues et les tarsi qui sont nus, tout le reste du corps est couvert de plumes, généralement roides et dures, exceptionnellement molles et soyeuses. Les falconiens ont des yeux vifs, de grandeur moyenne, et sont pourvus d'un jabot.

Les falconiens se nourrissent de proies qu'ils capturent généralement eux-mêmes et qu'ils saisissent avec leurs serres. Ils sont, de tous les oiseaux, les plus courageux et les plus hardis.

On peut les subdiviser en plusieurs groupes, qui représentent autant de familles.

## LES FALCONIDÉS — *FALCONIDÆ*.

### *Die Edelfalken.*

Les falconidés doivent ici occuper le premier rang: ils sont, parmi les rapaces, ce que sont les félins parmi les carnassiers, c'est-à-dire les mieux doués de leur ordre. Leurs facultés intellectuelles sont en parfait accord avec leurs facultés physiques. Ce sont des rapaces dans toute l'acception du mot. La force, l'agilité, le courage, la passion de la chasse, la majesté du port, les pensées nobles même, pourrait-on dire, sont des qualités qu'on ne saurait leur refuser.

**Caractères.** — Les falconidés présentent le type des rapaces dans toute sa perfection. Ils ont le corps ramassé, la tête grande, le cou court, les ailes longues et aiguës, la deuxième rémige et exceptionnellement la troisième étant les plus longues, la queue de longueur moyenne et arrondie. Leur bec est relativement court, mais vigoureux, à mandibule supérieure fortement crochue, et armée sur ses bords d'une dent plus ou moins saillante, à mandibule infé-

ricure courte, à bords très-tranchants, et pourvue d'une échancrure qui correspond à la dent de la mandibule supérieure. Les serres sont relativement plus grandes et plus fortes que chez aucun rapace. Les cuisses sont épaisses et musculuses; les tarses courts. L'œil est entouré d'une place nue, vivement colorée.

Il est difficile de décrire en général la couleur du plumage; beaucoup de falconidés, cependant, ont le dos gris bleu clair; la face inférieure du corps gris clair, jaune fauve ou blanc; les joues parcourues d'une bande noire, ou barbe. Chez les véritables faucons, ou *faucons nobles*, le mâle est plus petit que la femelle; chez les *faucons ignobles*, le plumage est autrement coloré. Les jeunes diffèrent de leurs parents, et ce n'est qu'à deux ou trois ans, qu'ils ont le même plumage que les adultes.

**Distribution géographique.** — Les falconidés habitent toutes les parties de la terre. On les trouve depuis les côtes jusque sur les plus hautes montagnes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent de préférence dans les forêts; souvent aussi, ils habitent les rochers et les ruines. On les rencontre dans les lieux les plus déserts comme au milieu des villes. Chaque espèce a une aire de dispersion assez étendue. Beaucoup sont des oiseaux migrateurs; d'autres ne font qu'errer d'un endroit à un autre, sans entreprendre de véritables migrations.

Tous les falconidés sont des êtres admirablement doués sous le rapport du mouvement. Leur vol surtout est remarquable; il est très-rapide, et peut être soutenu très-longtemps. Ils parcourent avec une rapidité incroyable des espaces immenses. Lorsqu'ils fondent sur leur proie, ils se laissent tomber d'une hauteur prodigieuse, et avec une telle vitesse que l'œil ne peut reconnaître leur forme.

Le vol varie suivant les espèces. Les falconidés dits *nobles* donnent des coups d'aile qui se suivent rapidement, et rarement ils se laissent un instant glisser dans l'air en planant. Ceux dits *ignobles* volent plus lentement et planent davantage; souvent, ils se tiennent dans l'air, à la même place, en agitant continuellement les ailes. Pendant la saison des amours, les falconidés s'élèvent dans les airs jusqu'à des hauteurs prodigieuses; ils planent longtemps, en décrivant des cercles majestueux, et cherchent ainsi à charmer leurs compagnes. D'ordinaire, ils se tiennent à une hauteur de 60 à 120 mètres au-dessus du sol.

Au repos et perchés, ils se tiennent très-droits. En marchant, ils portent leur corps horizontalement; mais, il faut dire qu'à terre ils sont très-maladroits, qu'ils n'avancent qu'en boitant d'une façon singulière, et en s'aidant de leurs ailes.

Les falconidés nobles se nourrissent de vertébrés, surtout d'oiseaux; les ignobles, d'insectes. Les premiers prennent leur proie au vol, et beaucoup sont incapables de saisir un oiseau perché. Les seconds prennent les insectes au vol ou à la course. Aucun ne se nourrit de charogne, en liberté du moins. Rarement, ils dévorent leur proie à l'endroit où ils l'ont capturée; ils la transportent généralement à une place plus convenable, d'où ils peuvent surveiller tout l'horizon. Ils lui arrachent les plumes, la dépouillent en partie et la dévorent.

Le soir et le matin sont les temps de chasse des falconidés. Pendant le milieu du jour ils se tiennent d'ordinaire à un endroit tranquille, immobiles, les plumes hérissées, plongés dans le demi-sommeil de la digestion. Ils dorment assez longtemps, mais ne s'abandonnent que tard au repos; on en voit qui sont encore en chasse au crépuscule.

Les falconidés sont sociables, jusqu'à un certain point. En été, ils vivent par paires, et chacun dans un domaine particulier, dont ils éloignent tout autre rapace. Mais, au moment des voyages, ils se rassemblent en bandes, quelquefois très-nombreuses, qui demeurent réunies pendant des semaines, et même des mois. Ils témoignent une haine violente aux aigles et aux hiboux, et ne laissent jamais échapper l'occasion de les attaquer.

Les falconidés nichent dans des crevasses de parois de rochers très-escarpées, sur des édifices élevés, à la cime des plus grands arbres; quelques-uns, cependant, nichent à terre, ou dans le creux d'un tronc d'arbre. Souvent, ils s'emparent des nids d'autres grands oiseaux, surtout des nids de corbeaux. Leur nid est grossièrement construit; il est assez plat, et la cavité en est garnie de quelques menues racines. Les œufs, au nombre de trois à sept, sont ronds; leur coquille est rugueuse, généralement d'un brun rougeâtre pâle et parsemée de points foncés. La femelle, seule, les couve, et pendant tout ce temps, le mâle la nourrit et la divertit, en exécutant devant elle ses exercices de haut vol. Les deux parents élèvent leurs petits, les soignent avec tendresse, les défendent contre leurs ennemis, mais point contre l'homme.

Malheureusement, les falconidés sont au nombre des oiseaux les plus nuisibles de nos forêts, et l'on ne peut les y souffrir. Les petites espèces mêmes ne nous sont pas utiles. L'homme excepté ils n'ont guère d'ennemis. Cependant les plus faibles espèces sont exposées aux attaques de leurs congénères plus fortes. On peut supposer aussi que les carnassiers grimpeurs détruisent les œufs et les jeunes, mais le fait a besoin d'être démontré.

**Emploi des falconidés à la chasse.** — Où et quand l'art de dompter et de dresser les falconidés, pour en faire des instruments de chasse, a-t-il pris naissance? Tout porte à croire que cet art, qui a ses règles, ses lois, sa langue, et qu'on a baptisé du nom de *Fauconnerie*, a son berceau en Asie, d'où il passa en Afrique et de là en Europe, avec les croisés. Quant à l'époque où il a commencé à être mis en pratique, la question est enveloppée d'une obscurité complète : les premiers peuples chasseurs paraissent l'avoir ignoré et les auteurs les plus anciens ne nous apprennent rien à cet égard. Cependant l'on peut dire d'une manière générale que l'art de dresser les falconidés à la chasse doit remonter à des temps fort reculés. Lenz qui a réuni tous les documents qui se rapportent à ce sujet nous dit que vers 416 avant J.-C. Ctésias vit des faucons chez les Indiens. Il est constaté aussi que dans le premier siècle de notre ère, en 75 après J.-C., les Thraces chassaient au faucon. En 330, Julius Firmicus Maternus, de Sicile, parle de : *nutritores accipitrum, falconum ceterarumque avium, que ad aucupia pertinent*. En 480, la chasse au faucon devait être peu répandue à Rome, car Sidonius Apollinaris cite Ecdicius, fils de l'empereur Avitus, comme le premier qui ait pratiqué cette chasse. Mais bientôt le goût s'en répandit, et cela au point qu'en 506, le concile d'Agde défendit aux ecclésiastiques d'avoir des faucons et des chiens de chasse; cette défense fut renouvelée inutilement aux conciles d'Épaon en 517, et de Mâcon en 585. Au VIII<sup>e</sup> siècle, le roi Ethelbert écrit à Boniface, archevêque de Mayence, au sujet d'une paire de faucons, pour chasser les grues. En 800, Charlemagne édicte la loi suivante : « Celui qui vole ou qui tue un faucon, habile à prendre les grues, doit en donner un autre aussi bon que le premier et payer six deniers; il payera trois deniers pour un faucon qui prend les oiseaux dans l'air. — Celui qui tue ou qui vole un épervier ou un autre oiseau à porter sur le poing, doit en donner un autre aussi bon que le premier, et payer un denier. »

L'empereur Frédéric Barberousse dressait lui-même des faucons, des chevaux et des chiens. D'après Bandollus, Raynald, marquis d'Este, entretenait à grands frais environ cent cinquante faucons. L'empereur Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, était, comme le rapporte Collenuccio, un grand amateur de fauconnerie. L'empereur Frédéric II passait pour le fauconnier le plus habile de son temps. Il était tellement passionné pour ce genre de chasse qu'il s'y livrait en présence de l'ennemi. Il écrivit sur ce sujet un traité qui fut imprimé (1) à Augsbourg en 1596, et dont le manuscrit avait été annoté par son fils, Manfred, roi de Sicile. Au siège d'Accon, le roi de France, Philippe-Auguste offrit en vain aux Turcs mille pièces d'or, pour un superbe faucon qui s'était échappé. En 1270, Démétrius, probablement médecin de l'empereur Michel Paléologue, écrivit en grec un traité de fauconnerie, qui fut imprimé à Paris en 1612 (2) il y donne des détails sur la passion avec laquelle les dames au moyen âge s'occupaient de fauconnerie. En 1396, le grand maître Conrad de Jungingen fonda en Prusse une école de fauconniers. Édouard III d'Angleterre punissait de mort le vol d'un faucon, et condamnait à un emprisonnement d'un an et d'un jour celui qui dénichait un nid de faucons. Lorsqu'en 1396, Bajazet eut fait prisonnier, à la bataille de Nicopolis, le duc de Nevers et nombre de gentils-hommes, il refusa toutes les rançons qu'on lui proposait; mais quand le duc de Bourgogne lui offrit douze faucons blancs, il rendit aussitôt en échange tous ses prisonniers. François I<sup>er</sup>, surnommé le père des chasseurs, dépensait beaucoup d'argent pour ses faucons. Le surintendant de la fauconnerie, ou grand fauconnier, recevait chaque année le traitement, énorme pour l'époque, de 4,000 livres. Ce fonctionnaire avait sous ses ordres quinze gentilshommes, à chacun desquels revenaient 5 ou 600 livres, et cinquante fauconniers aux appointements de 200 livres. Il avait trois cents faucons, pouvait chasser où bon lui semblait, et percevait encore une taxe sur le commerce des faucons.

L'empereur Charles-Quint céda l'île de Malte aux chevaliers chassés de Rhodes, à condition que tous les ans, en reconnaissance de ce fait, ils lui enverraient un faucon blanc. Après que la défense faite aux ecclésiastiques d'avoir des faucons fut observée, les barons prétendirent con-

(1) *De arte venandi cum avibus*.

(2) *De la Curne de Sainte-Palaye*. Paris, 1759.

server le droit de mettre leurs faucons sur l'autel, pendant le service divin.

Les empereurs et les princes allemands imposaient même, d'ordinaire, aux couvents, l'obligation de nourrir leurs faucons.

« Le landgrave Louis IV de Hesse, raconte le docteur Landau, défendit sous les peines les plus sévères, par une loi du 5 mai 1577, de dénicher et de prendre des faucons. On a une lettre du 18 novembre 1629, adressée au landgrave Guillaume V de Hesse, dans laquelle il est dit de quelle manière, pour dresser les faucons, on emploie des hérons. Ceux-ci devaient avoir la pointe du bec couverte par un étui en sureau, de façon à ce qu'ils ne pussent blesser les faucons; on leur garnissait le cou d'une sorte de collier en étoffe, pour qu'ils ne fussent pas égorgés; enfin, on leur attachait aux pattes des poids, qui les empêchaient de s'échapper. Sous le règne du landgrave Philippe de Hesse, tous les propriétaires de colombiers étaient tenus de donner un pigeon sur dix pour les faucons du prince.

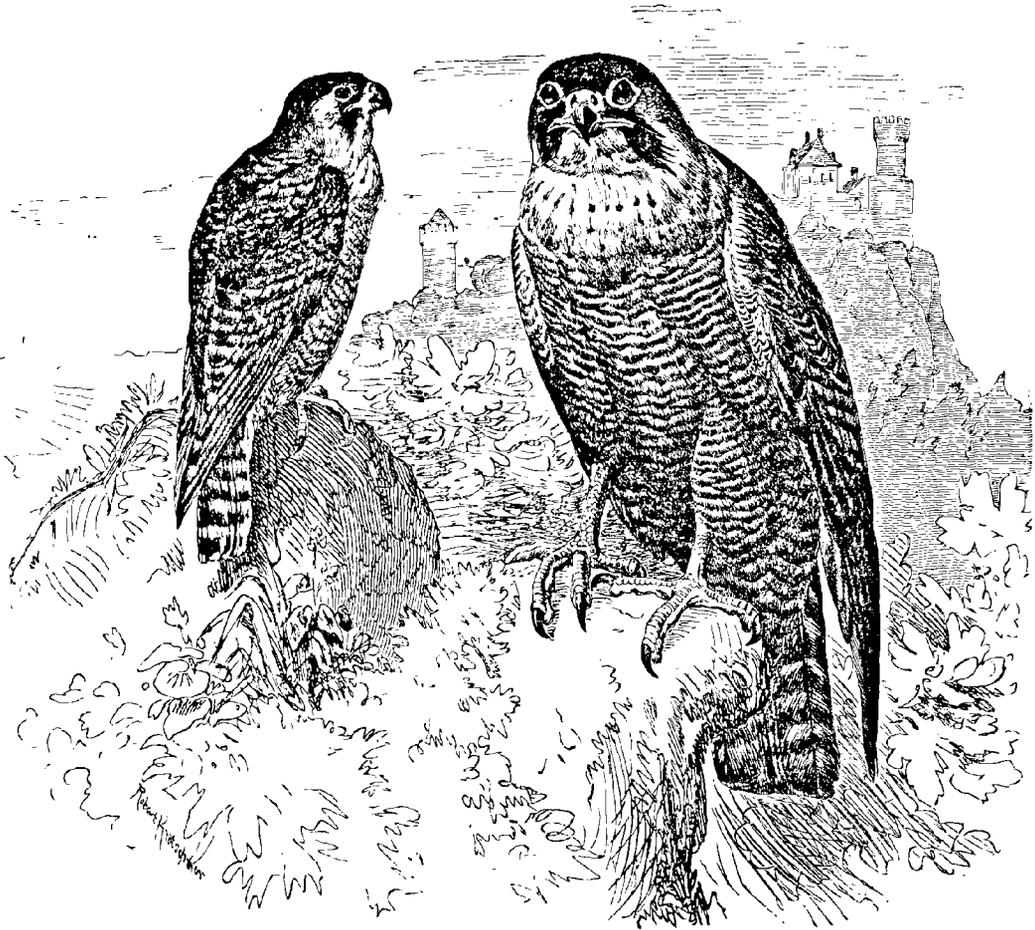
« Depuis plusieurs siècles, la meilleure école de fauconnerie, et la seule qui existe encore actuellement, se trouve à Falkenwerth, en Flandre. Les environs ne fournissant pas assez de faucons, on va en capturer jusqu'en Norvège et en Islande; ces derniers, surtout, passent pour les meilleurs. En Poméranie, au dire de Th. Schmidt, les fauconniers hollandais prennent en automne un grand nombre de faucons, qui arrivent du nord fatigués et épuisés pour avoir traversé la mer. Pour retourner en Hollande, ils attachent leurs faucons à des perches qu'ils portent sur l'épaule. Afin de nourrir leurs oiseaux à meilleur compte, ils mendient des chiens dans les villages par où ils passent.

« Le général hollandais d'Ardesch nous donne des détails sur l'état actuel des fauconneries de Falkenwerth: il rapporte qu'il y a encore à Falkenwerth plusieurs personnes adonnées à l'élevage des faucons. Ce village est situé au milieu d'une lande découverte, dans une position, par conséquent, très-convenable. C'est en automne que l'on prend les faucons: en général, on ne conserve que les femelles, surtout celles de l'année, et, à la rigueur, celles de deux ans, que l'on peut encore dresser; quant aux autres, on leur donne leur liberté. Voici comment on les capture. Un fauconnier, parfaitement caché, tient en main une ficelle, longue d'une centaine de pas, à l'extrémité de laquelle est attaché un pigeon vivant. A quarante pas environ du fauconnier, la ficelle traverse un anneau, à côté duquel

est disposé un filet, relié aussi par une corde au fauconnier. Lorsqu'un faucon se montre, l'homme donne une secousse à la ficelle à laquelle est attaché le pigeon; celui-ci bat des ailes; le faucon l'aperçoit, fond sur lui et le saisit. A ce moment, le fauconnier attire le pigeon et le faucon qui le lie étroitement, jusqu'à l'anneau; il fait abattre le filet et l'oiseau est pris. Il est très-important de savoir quand un faucon se montre. A cet effet, le chasseur emploie une sentinelle vigilante, la pie-grièche grise, qu'il attache près du pigeon, et qui ne manque pas, dès qu'apparaît l'oiseau de proie, de pousser un cri perçant. On laisse jeûner le faucon qui vient d'être pris pendant trois jours, en le tenant capuchonné, et en le portant le plus souvent que faire se peut sur le poing. Au printemps suivant, l'éducation du faucon doit être complète. A ce moment, les fauconniers de Falkenwerth vont en Angleterre et louent leurs faucons pour un certain temps au duc de Bedford. Il arrive souvent, qu'en chasse, les faucons se tuent ou se blessent, car ils ne prennent nullement garde aux obstacles. Rarement un faucon dure plus de trois ans. »

« Au dix-huitième siècle, la chasse au faucon avait peu à peu passé de mode, et aujourd'hui, elle ne s'est plus conservée que dans quelques localités. Lorsque j'étais enfant, j'ai connu à Weimar un fauconnier qui pratiquait son art avec ardeur; un autre vivait à Meiningen. Aujourd'hui, à ma connaissance, on ne chasse plus au faucon qu'aux endroits suivants; à Bedford, chez le duc de Bedford, à Didlington-Hall dans le comté de Norfolk, chez lord Barnars. Chaque automne, arrivent à Bedford et à Didlington-Hall des fauconniers de Falkenwerth, qui apportent leurs faucons, et s'en vont de nouveau en hiver. A Didlington, il y a une héronnière où nichent des hérons en quantité innombrable. A Loo, propriété du roi de Hollande, on chassa activement au faucon, en 1841.

« L'attirail nécessaire pour la chasse au faucon comprend: un *capuchon* ou *chaperon* de cuir, assez évasé latéralement pour que les yeux ne soient pas comprimés; deux courroies de cuir ou *entraves*, l'une courte, l'autre longue d'environ cinq pieds, dont on arme les pattes de l'oiseau; une *filière* ou ficelle longue d'une vingtaine de mètres; un *leurre*, sorte de mannequin couvert de plumes, qui sert à dresser puis à rappeler le faucon; des *gants* épais à l'usage du fauconnier, pour que les serres de l'oiseau ne le blessent pas.



Corbail, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 111. Le Faucon commun.

« Pour dresser le faucon, il faut commencer par le chaperonner, l'attacher et le laisser jeûner vingt-quatre heures; puis, après l'avoir pris sur le poing et lui avoir enlevé le chaperon, on lui présente un oiseau. Ne le mange-t-il pas, on lui remet le chaperon pour vingt-quatre heures, et ainsi de suite, le laissant jeûner jusqu'à cinq jours entiers. Plus les tentatives seront répétées, plus tôt aussi il s'apprivoisera et mangera sur le poing, ce qui est essentiel. Ceci obtenu, commence le véritable dressage, consistant en une série d'exercices, avant lesquels on décapuchonne l'oiseau et on le porte longtemps sur le poing, après lesquels on le coiffe de nouveau et on l'attache, afin qu'il puisse méditer sur ce qu'on exige de lui.

« Dans le premier exercice, l'oiseau, déchaperonné et posé sur le dossier d'une chaise, doit apprendre à sauter de là sur le poing du faucon-

ВРЕМЯ.

nier, pour y prendre sa nourriture. Chaque fois que cette leçon se renouvelle, il faut s'éloigner de plus en plus de l'élève, et lorsque celui-ci est bien fait à cette manœuvre, on la répète en plein air, en tenant l'oiseau par la filière préalablement attachée à la longue courroie de cuir, et en ayant la précaution de le placer de façon à ce qu'il vole contre le vent.

« Ce premier résultat acquis, on place l'oiseau, que l'on a eu le soin de chaperonner, dans une sorte de cerceau oscillant, et toute la nuit on le balance, de manière à ce qu'il ne puisse dormir. Le lendemain matin, on répète les exercices, en lui donnant toujours à manger sur le poing; puis on lui fait de nouveau passer la nuit dans le cerceau; on agit de même le troisième jour et la troisième nuit; le quatrième jour, on répète encore la leçon; mais, après, on laisse dormir le patient.

III — 255

« Le lendemain, on le lâche sans filière et en ne lui laissant que la longue courroie. Il doit toujours, pour manger, voler sur le poing. Cherche-t-il à s'échapper, on va à lui et on l'appelle jusqu'à ce qu'il arrive. On répète cet exercice en liberté et on lui apprend à voler sur le poing du chasseur à cheval, à ne craindre ni les hommes, ni les chiens.

« Enfin on le dresse à la chasse. Pour ce faire, le faucon étant retenu par une longue filière, on jette en l'air un pigeon mort, qu'on lui fait prendre, et qu'on lui laisse entamer pour cette fois. Après qu'il s'est acharné sur sa proie, on la lui enlève pour lui donner à manger sur le poing. L'exercice est ensuite répété avec des oiseaux vivants, dont on a coupé les ailes. Quand il est mieux appris, on va dans la campagne, avec un chien d'arrêt, à la recherche d'une perdrix; aussitôt que le chien arrête, on déchaperonne le faucon, qui fond sur la perdrix au moment où elle prend son vol. L'a-t-il manquée, on l'attire avec un pigeon, dont on a coupé les ailes, ou avec le leurre.

« Pour dresser un faucon à attaquer de grands oiseaux, comme les grues, les hérons, on le lance d'abord sur des jeunes ou des vieux dont on a coupé les ailes et dont on a garni la pointe du bec d'un fourreau. Lorsque cela est possible, il faut le faire chasser en compagnie d'un vieux faucon bien dressé. Pour que les hérons ne soient pas trop vite égorgés, on leur garnit le cou d'un collier de cuir mou. Dans cette chasse, le faucon cherche à s'élever rapidement au-dessus du héron et à l'attaquer par en haut; celui-ci, de son côté, s'élève de plus en plus, présente toujours à son ennemi la pointe du bec, et s'efforce de le transpercer. Mais enfin le faucon l'atteint, le saisit, et ils tombent à terre. Le chasseur accourt, enlève le rapace de dessus sa victime, lui donne à manger, enlève au héron ses plus belles plumes, lui met à l'un des tarsez un anneau métallique, où sont gravés la date et le lieu de la capture, et lui rend la liberté: souvent, un même héron est chassé plusieurs fois, et porte plusieurs anneaux.

« Si le faucon doit être dressé à la chasse du lièvre, on a une peau de cet animal que l'on bourre de foin ou de filasse et sur le dos de laquelle on fixe un morceau de viande destiné à la nourriture du faucon; le simulacre de lièvre, mis sur des roulettes, est traîné par un homme, lentement d'abord, puis très-rapidement, et on le fait prendre à l'oiseau. Ensuite on renouvelle cet exercice en attelant le leurre à un cheval.

La chasse au lièvre avec le faucon ne peut se faire que dans une plaine dégarnie d'arbres.

« Mais c'est dans l'Asie centrale que la chasse au faucon a été pratiquée, et de tout temps, sur la plus vaste échelle. « Au mois de mars, raconte Marco Polo, Koublai-Khan quitte Cambalu; il emmène avec lui dix mille fauconniers et oiseleurs. Ceux-ci se divisent dans le pays par bandes de deux à trois cents, et ce qu'ils tuent doit être livré au khan. Autour de sa personne, le khan a encore dix mille hommes, dont chacun porte un sifflet. Lorsqu'ils chassent, ces hommes forment un vaste cercle; ils veillent sur les faucons que lâche le khan, les reprennent et les rapportent. Chaque faucon, qui appartient au khan ou à l'un des grands, a à la patte une plaque d'argent, sur laquelle sont gravés le nom du propriétaire et celui du fauconnier. Il y a aussi un employé spécial, auquel on remet les faucons dont on ne trouve pas immédiatement le propriétaire. Le khan, pendant toute la chasse, est monté sur un éléphant, et a toujours avec lui douze des meilleurs faucons. A ses côtés chevauchent une quantité de gens qui guettent les oiseaux, et avertissent le khan dès qu'il s'en montre un. Dans toute l'étendue du royaume, on veille avec soin sur le gibier de poil et de plumes, afin qu'il y en ait toujours en abondance pour les chasses du khan. »

Tavernier (1), qui demeura plusieurs années en Perse, s'exprime ainsi: « Le roi de Perse entretient plus de huit cents faucons, dressés à chasser les uns les sangliers, les ânes sauvages, les antilopes, les renards; les autres les grues, les hérons, les oies, les perdrix.

« Pour les dresser à chasser les quadrupèdes, on prend un animal empaillé, on lui met de la viande à la place des yeux et on la fait manger à l'oiseau. Lorsqu'il y est habitué, on met l'animal sur quatre roues, on le tire, et on y fait manger le faucon. On l'attelle ensuite à un cheval, qu'on fait courir aussi rapidement que possible, pendant que le faucon mange. On dresse de la même manière des corbeaux. »

Chardin, qui voyagea en Perse quelques années après Tavernier, rapporte que lorsque le faucon attaque de grands quadrupèdes et qu'il s'est cramponné à leur tête, on accourt avec des chiens à son secours; il ajoute qu'au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, on avait dressé des faucons à attaquer les hommes et à leur crever les yeux.

(1) Relation, 1681.

L'on n'a pas abandonné en Perse la chasse au faucon, et voici ce qu'en 1827 nous racontait John Malcolm. « On chasse à cheval, avec des faucons et des lévriers. Un antilope est-il levé, il fuit avec la rapidité du vent. On lâche les faucons et les chiens. Les premiers volent à ras du sol, atteignent l'animal, se perchent sur sa tête; pendant ce temps, les chiens ont joint le gibier et le maintiennent. On ne lâche pas les faucons sur les vieux antilopes mâles, car ils se blessent facilement aux cornes. » Malcolm, qui assista à une chasse à l'outarde houbara, dit que cet oiseau se défend vigoureusement à coups de bec et à coups d'ailes, et qu'il force souvent les faucons à prendre la fuite.

Plus récemment, C. de Hugel a vu entre Lahore et Cachemire, le rajah de Bajauri chasser des perdrix avec le faucon. En 1820, Mourawiew trouva dans toute la Chine des faucons dressés, avec lesquels on attaquait les chèvres sauvages. Erman, en 1828, vit chez les Baschkirs et les Kirghises des faucons dressés à la chasse.

En 1852, Evermann observa aussi chez les Baschkirs des aigles fauves, des milans, des éperviers dressés à la chasse. Atkinson a dessiné le sultan des Kirghises, Beck, en train de nourrir son aigle favori.

De nos jours, les Bédouins du Sahara, qui, parmi les Arabes, tiennent le rang de notre ancienne noblesse, pratiquent encore avec ardeur la chasse au faucon. Le général Daumas a donné sur cette chasse et sur la manière dont se fait le dressage du faucon en Afrique des détails pleins d'intérêt, que nous lui emprunterons.

« *L'oiseau de race*, comme les Arabes nomment le faucon, jouit en Afrique d'autant d'estime que le cheval. Quelquefois même, un faucon dressé se paye le prix d'un cheval; il fait partie de la famille, et vit sous la tente. Certains chefs ne se séparent jamais de leur faucon, ils le portent partout avec eux. C'est une preuve de distinction que d'avoir sur son burnous les traces des excréments de faucon. « Il faudrait n'être pas Arabe, disait un noble de la tente, au général Daumas, pour ne pas s'exalter à la vue de nos guerriers revenant d'une chasse au faucon. Le chef marche en avant et porte deux faucons; l'un sur l'épaule et l'autre sur le poing, revêtu du *quetass* (gant à la crispin). « Le capuchon de ces oiseaux est enrichi de soie, de maroquin, d'or et de petites plumes d'autruche, tandis que leurs entraves sont brodées et ornées de grelots d'argent. Les chevaux hennissent, les chameaux porteurs sont

« chargés de gibier, et leurs conducteurs murmurent, sur un ton mélancolique, l'un de ces chants d'amour ou de poudre qui savent si bien trouver le chemin de nos cœurs. Oui, je le jure par la tête du prophète, après un goum qui se met en campagne, rien n'est si splendide comme le départ ou le retour d'une chasse au faucon. Aussi, on a beau être hale-tant, harassé, mort de fatigue, mieux encore que par le sommeil on est bientôt reposé, guéri par l'espoir et le désir de recommencer le lendemain. »

« La chasse ne se fait pas à l'aide d'oiseaux élevés en captivité, elle se fait avec des oiseaux pris adultes, pendant l'été. L'éducation dure depuis ce moment jusqu'à la fin de l'automne suivant, époque de la chasse. Car l'oiseau ne chasse bien que pendant les temps brumeux et même froids; il ne saurait supporter ni les ardeurs du soleil, ni la soif; il quitterait son maître pour aller se désaltérer au loin, et ne reviendrait plus. La saison des chasses passée, on lui rend la liberté, quitte à le remplacer l'année suivante. Il faut qu'un faucon soit bien renommé pour qu'on le garde plus d'une année. On cite, comme des exemples exceptionnels, les oiseaux conservés pendant trois ans.

« C'est pendant l'été qu'on cherche à se procurer le faucon. Voici comment on le prend : On met un pigeon domestique dans une espèce de petit filet, dont les mailles sont faites de poil de cheval et de laine exubérante; un cavalier, porteur de ce pigeon, va se promener dans les lieux déserts, et le lance en l'air quand il a vu un oiseau de race; puis il se cache. Le faucon se précipite sur le pigeon; mais ses serres s'embarassent dans le filet, il ne peut ni les retirer, ni s'envoler, et on s'en empare. Quand le faucon se voit pris, il ne donne aucun signe de crainte ni de colère. Il existe, au désert, un proverbe qu'on répète dans le malheur : « L'oiseau de race, quand il est pris, ne se tourmente plus. »

« Alors commence l'apprivoisement du faucon. L'oiseau reste d'abord prisonnier dans la tente, attaché à son perchoir avec une élégante lanière de cuir travaillé à Tafilet, encapuchonné pendant le jour et pendant les premières nuits, jusqu'à ce qu'il soit familier avec la femme, les enfants, les animaux et les chiens. C'est le maître lui-même qui, tous les jours, une seule fois, lui donne à manger. Sa nourriture habituelle est de la chair de mouton crue, très-proprement et très-soigneusement coupée. Plus tard, la lanière de cuir est remplacée par une longue corde de poil

de chameau, douce et souple, et qui permet au faucon de sortir de sa tente ; plus tard encore, le maître l'emporte à une assez grande distance, le tenant sur son poing, lui meltant, lui ôtant et lui remettant son capuchon ; mais ce n'est pas sans de grandes difficultés, sans de grands débats, que le faucon se fait au spectacle extérieur. Lorsqu'enfin, l'oiseau est tout à fait privé, on le dresse à la chasse de la manière suivante :

« On prend un lièvre mort, on lui ouvre le cou, en ayant soin d'éloigner la peau et de bien découvrir la blessure pour que la chair paraisse ; puis on ôte le capuchon du *Tair el hoor* (c'est le nom du faucon) et on l'appelle ; il vient et saute au cou de l'animal. On le laisse déchirer cette proie pour qu'il y prenne goût, et même, afin de l'affriander davantage, on le nourrit, ce jour-là, avec de la chair de sa victime ; on recommence cette opération sept ou huit jours de suite, mais alors avec un lièvre vivant, auquel on tiraille les oreilles, pour que ses cris de douleur, mêlés aux *ouye ! ouye !* d'appel du maître excitent davantage le faucon. Celui-ci s'élance sur la tête du patient, s'acharne après lui, s'efforce de l'arracher aux mains qui le tiennent, et lui dévore les yeux et la langue. Après cette longue lutte, on ouvre le lièvre et on donne la curée.

« Mais le temps de la chasse approche : il faut éprouver l'oiseau. On sort donc à cheval, emportant avec le faucon encapuchonné cinq ou six lièvres vivants. Arrivé dans une plaine découverte ou sur un vaste plateau, on casse les quatre pattes à un malheureux lièvre et on le lâche à portée de l'œil de l'oiseau ; plaintif et criant, le lièvre court tant bien que mal ; on décapuchonne alors le faucon et on le lâche en lui criant : *Bissem allah, allah el kobar* (au nom de Dieu, Dieu est le plus grand). Le faucon impatient s'élance droit vers le ciel et de très-haut se précipite sur le lièvre.

« Quelques jours de semblables épreuves suffisent pour que l'oiseau soit complètement dressé : la fin de l'automne est venue, c'est la saison de la chasse. »

« Après un léger déjeuner, poursuit le général Danmas, on se met en route vers onze heures du matin, le faucon sur l'épaule ou sur le poing ; on s'est approvisionné seulement de lait de chamelle, enfermé dans des peaux de bouc, de dattes, de pain et quelquefois de raisins secs. Mais la chasse ne commence qu'après une assez longue course, vers les trois heures de l'après-midi. Les cavaliers sont nombreux ; arrivés sur le terrain de chasse, ils se disséminent, battent les brous-

sailles, les touffes d'alfa, pour faire lever un lièvre qu'on s'efforce de rabattre vers celui qui tient le faucon. Aussitôt qu'on aperçoit le gibier, on enlève le capuchon de l'oiseau et on le lâche en lui indiquant du doigt le lièvre et en lui disant : *ha hou !* (le voici !)

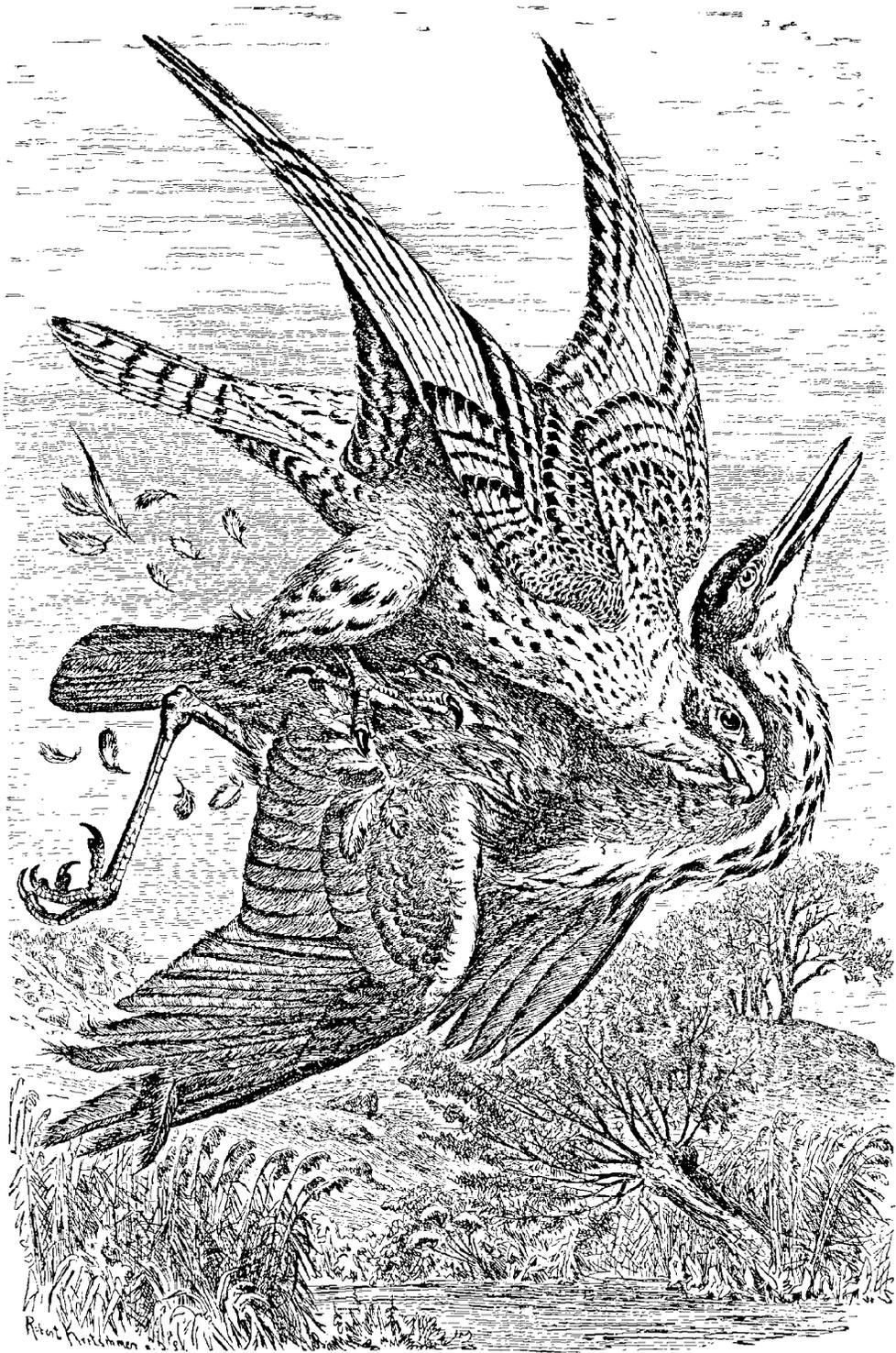
« Pendant que son maître prononce le sacramental : *Au nom de Dieu ! Dieu est le plus grand !* mots destinés à sanctifier la proie qui n'a pas été saignée, à faire que ce soit un mets permis pour le vrai croyant, l'oiseau part, fait une pointe à perte de vue, tout en suivant le lièvre de son œil perçant, puis s'abat sur lui et le frappe, soit à la tête, soit à l'épaule, d'un coup de ses serres fermées, assez violent pour l'étourdir ou même le tuer. Les cavaliers, qui l'ont vu descendre, accourent de tous côtés, l'entourent, et le trouvent ordinairement occupé à manger les yeux de l'animal. Pour qu'il l'abandonne, on tire du burnous une peau de lièvre qu'on jette un petit peu plus loin, et sur laquelle il se précipite. Si le faucon a mangé une partie du gibier, le reste, bien qu'entamé, est une nourriture permise au Musulman, parce que cet oiseau de proie a été dressé à retourner près de son maître quand il le rappelle, et non à ne pas manger le gibier. Ce n'est qu'une fois rentré au douar qu'on donne la curée.

« Il arrive que le faucon lancé tarde à rejoindre : alors un cavalier, tenant à la main une peau de lièvre, garnie des oreilles et des pattes, et qui a nom *gachouche* (le *leurre* des Européens), pousse un temps de galop dans la direction du faucon, et lui jette cette amorce en criant : *ouye !* Il est rare que l'oiseau de race quitte son maître ; cependant on en perd quelques-uns, par suite du goût très-prononcé qu'ils ont pour un oiseau du désert appelé *hamma*, qu'ils poursuivent avec acharnement ; alors malgré les *ouye !* et le leurre, ils ne reviennent plus ; il faut dire aussi que lorsqu'il n'a pas faim, au lieu de chasser, le noble oiseau reprend sa liberté, le tout en dépit du dicton arabe : « L'amour-propre est son seul conseiller, le seul mobile de ses actions. »

Les Persans et les Indiens ne pratiquent pas avec moins d'ardeur que les Arabes la chasse au vol. Jerdon décrit en termes animés cette chasse dans les Indes.

« Dans plusieurs parties des Indes, dit-il, on dresse le faucon voyageur. On le prend sur les bords de la mer et on le vend pour deux ou dix roupies aux fauconniers, qui le dressent à la chasse de la grue, de la cigogne, du héron, du bec-ouvert, de l'eider, de l'outarde. Je dois faire





Paris, J.-B. Baillière et Fils, édil.

LE GERFAUT BLANC.

Corbeil, Grété fils, imp.

remarquer ici que les fauconniers indigènes, bien plus expérimentés que n'importe quel Européen, s'accordent à dire que le héron cherche à percer le faucon de son bec. Même lorsque celui-ci a jeté sa proie à terre, il n'est pas en sûreté, à moins qu'il ne l'ait saisie à la nuque, ce que ne manque jamais de faire un vieil oiseau. A la chasse du *kulum* (*grus virgo*), le faucon se tient en garde contre l'ongle interne recourbé et acéré de cet oiseau, qui peut le blesser grièvement.

« Plus encore que le faucon voyageur, les Indiens estiment le *schahin* ou faucon royal; ils le regardent comme le meilleur. Chaque année, on en prend des quantités considérables sur des tiges de bambous, enduites de glu, et amorcées avec de petits oiseaux. Ce faucon est dressé à un genre de chasse particulier, *au gibier debout*, disent les fauconniers. On ne le lâche pas sur sa proie, mais il plane dans l'air au-dessus du fauconnier, jusqu'à ce que le gibier soit levé; alors il fond sur lui avec une rapidité surprenante.

« Rien n'est attrayant comme de voir un faucon attaquer une perdrix ou une outarde. Dès qu'il aperçoit sa proie, il descend et remonte deux ou trois fois; puis, les ailes à demi fermées, il fond sur elle avec plus de rapidité que la flèche. Cette manière de chasser est très-sûre, mais elle ne saurait être comparée à celle du faucon voyageur, qu'on lâche sur une grue ou sur un ibis. »

Nous allons maintenant aborder l'étude des espèces les plus importantes et les plus connues de la famille des falconidés.

## LES GERFAUTS — *HIEROFALCO*.

*Die Jagdfalken.*

**Caractères.** — Les gerfauts sont les plus nobles de la famille des falconidés. Ils sont caractérisés par leur grande taille, leur bec robuste, renflé, très-recourbé; leurs tarses couverts de plumes dans les deux tiers de leur longueur; leur queue longue, ample, presque rectiligne, dépassant un peu les ailes. En vieillissant, leur plumage devient blanc, mais ce caractère ne leur est pas exclusivement propre, comme on l'a dit.

**Distribution géographique.** — Les gerfauts habitent l'extrême nord des deux continents.

Les naturalistes ne sont pas unanimes sur la question de savoir s'il y a deux ou trois es-

pèces de gerfauts. Pour ma part, je crois que l'on peut en admettre trois, dont une, au moins, se distingue nettement des deux autres par la couleur de son plumage. Ces trois espèces sont les suivantes :

### LE GERFAUT BLANC — *HIEROFALCO CANDICANS*.

*Der Jagdfalk.*

### LE GERFAUT ARCTIQUE ou DU GROENLAND — *HIEROFALCO ARCTICUS*.

*Der Polarfalk.*

### LE GERFAUT DE NORWÈGE — *HIEROFALCO GYRFALCO*.

*Der Gierfalk.*

**Caractères.** — Les deux premiers peuvent quelquefois être confondus l'un avec l'autre, même quand ils ont leur plumage définitif.

Quant aux jeunes, ils ont, dans les trois espèces, un plumage tellement identique, qu'il devient extrêmement difficile de les reconnaître. Le gerfaut blanc (Pl. IX), disent Degland et Gerbe (1), a le plumage d'un blanc éclatant avec des stries longitudinales brunes au centre des plumes du vertex, des joues et du cou; des taches d'un brun noirâtre en forme de cœur ou en fer de flèche au milieu ou à l'extrémité des plumes du dos; des taches brisées en barres sur les penes des grandes et moyennes couvertures des ailes. »

Le gerfaut du Groenland adulte est blanc, marqué de taches longitudinales foncées, tandis que chez le gerfaut islandais, le plumage est également blanc et les taches sont transversales. Tel est le caractère distinctif donné par Blasius, et celui que je regarde comme le meilleur. On peut cependant se demander si cette différence dans le dessin de la plume est constante. Ces deux gerfauts, en avançant en âge, deviennent entièrement blancs sur le ventre, et leurs taches foncées sont beaucoup moins étendues. L'œil est brun, l'espace nu qui l'entoure est jaune verdâtre; le bec est bleu jaunâtre, plus foncé à la pointe; les pieds sont d'un jaune paille.

Les jeunes ont le dos gris-brun ou gris foncé, à taches longitudinales ou transversales très-foncées; la tête plus ou moins foncée, les tiges des plumes en étant noires; les ailes et la queue marquées de bandes larges; la face inférieure du corps d'un fauve clair, tachetée de brun; les pattes bleues.

(1) Degland et Gerbe, *Ornithologie européenne*. Paris, 1867, t. I, p. 73.

Le gerfaut de Norwège pourrait, en deux mots, être défini : *un faucon pèlerin de grande taille*. Il a le dos gris-bleu foncé, marqué de bandes noires; la queue d'un gris bleu clair, à bandes foncées; les ailes d'un gris noir; la face inférieure du corps grise ou d'un blanc jaunâtre, semée de taches longitudinales foncées; les cuisses et les flancs marqués de taches transversales.

Les jeunes ont le dos brun foncé, le ventre gris jaunâtre clair, à taches foncées longitudinales. Quelques jours après l'éclosion, ils ressemblent à s'y méprendre aux faucons pèlerins du même âge.

Ces trois espèces ont à peu près les mêmes dimensions; cependant le faucon de Norwège paraît plus petit que les deux autres. Une femelle que j'ai mesurée avait 63 cent. de long, et 1<sup>m</sup>.32 d'envergure; la queue mesurait 25 cent., et l'aile pliée 42.

**Distribution géographique.** — On admet que le gerfaut blanc habite surtout l'Islande; le gerfaut arctique, le Groënland; on les trouve cependant dispersés dans d'autres localités. Le gerfaut de Norwège vit dans le nord de la Scandinavie, de la Russie, et d'après Middendorf, en Sibérie; c'est le seul gerfaut qui niche en Laponie; c'est le seul que j'aie vu dans toute la Scandinavie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous ferons une étude générale des mœurs de ces oiseaux, en réunissant les observations particulières que l'on a pu faire sur les différentes espèces.

Les gerfauts, sans éviter les forêts, ne sont cependant pas des oiseaux comme d'autres falconidés. Ils habitent les falaises des bords de la mer et s'établissent de préférence là où viennent nicher, en été, des milliers d'oiseaux marins. Jamais je n'ai vu de pareilles localités sans gerfauts.

Les jeunes, qui ne sont pas encore accouplés, s'avancent assez loin dans l'intérieur du pays; on en rencontre assez souvent dans les Alpes scandinaves, tandis que les individus adultes ne quittent pas leurs falaises.

Chaque paire demeure à la place qu'elle s'est une fois choisie; la quitte-t-elle, un autre couple ne tarde pas à la remplacer. En Laponie, de mémoire d'homme, certaines parois de rochers logent des gerfauts. Ainsi, au Warangerfjord, un négociant, très-bon ornithologiste, Nordvi, put m'indiquer une place où je trouverais certainement des gerfauts de Norwège, et cependant, depuis plusieurs années, il n'avait visité l'endroit et n'en avait reçu aucune nouvelle.

Dans leur manière d'être, les gerfauts rappellent beaucoup le faucon commun. Leur vol est moins rapide, leur voix a moins d'éclat. C'est là, du moins, la seule différence que j'ai pu saisir, après les avoir observés en liberté et en captivité. Tout ce que nous rapporterons plus bas du faucon commun pourrait être dit des oiseaux qui nous occupent.

Les gerfauts se nourrissent, en été, d'oiseaux marins; en hiver, de lagopèdes; ils chassent aussi le lièvre, et pendant plusieurs mois, au dire de Radde, ils ne vivent que d'écureuils. Sur le Nyken, falaise de la côte de Norwège, habitée par les oiseaux de mer, je vis, pendant les trois jours que j'y passai, une paire de gerfauts de Norwège arriver régulièrement à dix heures du matin et à quatre heures du soir, pour y chercher leur nourriture. Leur chasse ne durait pas longtemps. Ils arrivaient, décrivaient un ou deux cercles autour de la falaise, puis fondaient sur la bande d'oiseaux, et en emportaient un à chaque fois. Jamais je ne les vis manquer leur attaque. Holboell dit avoir vu lui-même un gerfaut du Groënland capturer en une fois deux jeunes mouettes tridactyles, et un autre jour, deux bécasseaux maritimes. Faber trouva un nid de faucon abondamment pourvu de pingouins, de plongeurs et de manchots. Les gerfauts ne sont pas moins dangereux pour les pigeons; Holboell dit cependant qu'ils ne lui ont jamais dérobé que deux jeunes: les adultes échappent facilement au rapace, grâce à leur vol rapide.

Après la saison des amours, les gerfauts arrivent jusqu'auprès des habitations humaines. Ils se montrent peu défiants, se laissent facilement amorcer par un lagopède ou quelque autre oiseau. En hiver, ils abandonnent les côtes, pour suivre les lagopèdes jusque dans les montagnes. Ceux-ci redoutent au plus haut point le gerfaut, qui est leur plus terrible ennemi. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils s'enfoncent dans la neige avec une rapidité surprenante, et s'y enfouissent entièrement; Schrader a observé un pareil fait. Les oiseaux de mer cherchent aussi à se mettre à l'abri des attaques du gerfaut; mais ils sont réunis en bandes tellement nombreuses qu'on ne peut reconnaître les manœuvres de celui qui est chassé. On voit seulement leur bande se disperser, comme le font les pigeons, lorsque le faucon se montre.

« Au milieu des fourrés épais et entrelacés des forêts des montagnes de Bureja, raconte Radde, il serait impossible au gerfaut de poursuivre les écureuils qui sont ses proies habituelles: aussi

les guette-t-il à l'affût, avec patience ; mais en même temps il se tient toujours sur ses gardes, et ne se laisse pas approcher à portée de fusil. Le même naturaliste vit un gerfaut perché sur un pin, tout près d'une bande de gelinottes, et il était certainement à l'affût.

D'après Faber, les gerfauts se construisent un nid large, mais peu élevé, dans la crevasse d'une paroi rocheuse impraticable, au voisinage de la mer. Au dire de Nordvi, le gerfaut de Norwège s'établit dans un nid de corbeau ou d'autre oiseau, dont il a chassé de force le propriétaire. Holboell rapporte qu'au Groënland, le gerfaut arctique pond en juin. En Islande, Faber trouva des jeunes parfaitement développés au commencement de juillet. Nordvi me dit que pour les gerfauts de Norwège, la saison des amours commence au mois d'avril ; du reste, je reçus de lui quatre peaux de jeunes, qu'il avait pris au mois de juin. Au commencement de juillet, je trouvai une paire de gerfauts de Norwège habitant encore leur nid ; avaient-ils des petits avec eux ? c'est ce dont je n'ai pu m'assurer. Les œufs, dans les trois espèces, ne présentent que de légères différences de volume, et un grain plus ou moins grossier. Ceux du gerfaut du Groënland sont les plus grands et ceux dont le grain est le plus grossier ; ceux du faucon de Norwège sont les plus petits et dont le grain est le plus fin. La couleur de ces œufs est très-variable. Nordvi m'en donna un d'un blanc jaunâtre, marbré de points et de taches rougeâtres.

**Chasse.** — Autrefois, le gouvernement danois envoyait tous les ans en Islande un navire, qu'on appelait le *navire des faucons*, par le motif qu'il était généralement affecté à aller chercher des gerfauts. Actuellement encore, on en apporte chaque année à Copenhague. Nous en avons reçu pour le Jardin zoologique de Hambourg, trois que nous avons malheureusement perdus ; ils avaient sans doute été mal nourris dans la traversée, et ils nous sont arrivés déjà malades.

En Laponie et dans toute la Scandinavie, personne, à l'exception des naturalistes, ne chasse le gerfaut de Norwège, et cela malgré les dégâts qu'il cause. Les falaises, il est vrai, y sont habitées par de telles masses d'oiseaux marins ; les lagopèdes y peuplent en telle quantité les montagnes, que ces dégâts sont insignifiants ; et les Norwégiens assurent que les Anglais, poussés par la seule passion de la chasse, viennent chaque année détruire bien plus de ces oiseaux, que ne le font les gerfauts. En Islande

et au Groënland, par contre, où ces oiseaux sont plus communs et viennent chaque hiver jusque près des habitations, on les poursuit sans trêve ni merci, et dans tout le nord de l'Asie, on les prend pour les dresser à la chasse.

Après l'homme, le gerfaut ne trouve plus guère d'adversaire que dans le corbeau. Faber et Holboell disent qu'on voit souvent des combats entre ces oiseaux.

**Captivité.** — En captivité, les gerfauts se comportent comme le faucon commun.

## LES FAUCONS — *FALCO*.

### *Die Wanderfalken.*

**Caractères.** — Les faucons ont de très-grands rapports avec les gerfauts, toutefois ils en diffèrent par leur taille plus faible, leur bec plus petit, plus recourbé, moins renflé, leurs tarses couverts de plumes seulement dans le tiers de leur longueur, leur queue plus courte ; les ailes en atteignent et en dépassent même l'extrémité.

### LE FAUCON COMMUN — *FALCO PEREGRINUS*.

#### *Der Wanderfalk.*

**Caractères.** — Le faucon commun ou voyageur, *faucon pèlerin* de quelques naturalistes, est l'espèce la plus répandue (*fig. 111*). A l'état adulte, il a le dos gris-ardoise clair, semé de taches triangulaire gris-ardoise foncé, disposées en forme de bandes ; le front gris ; les joues noires ; de larges moustaches, de cette couleur, se prolongeant sur les côtés du cou ; la queue rayée de gris cendré clair ; les penes des ailes d'un noir ardoise, jaunâtres à l'extrémité, semées de taches jaune-rouillée sur les barbes internes ; la gorge, le devant du cou, le haut de la poitrine d'un jaune blanchâtre. Le bas de la poitrine et le ventre d'un jaune rougeâtre, marqués, le premier, de raies et de taches cordiformes d'un jaune brunâtre ; le second, de taches transversales foncées, fortement prononcées au voisinage de l'anus et sur les cuisses ; l'iris brun foncé ; la cire, l'angle buccal, le cercle nu qui entoure l'œil jaune ; le bec bleu clair, avec la pointe noire ; les pieds jaunes. Pendant la vie, le plumage paraît recouvert d'un duvet grisâtre.

La femelle a des couleurs plus pures que le mâle.

Les jeunes ont le dos gris-noir, chaque plume ayant la tige d'un jaune de rouille ; la gorge et la

partie supérieure de la poitrine blanchâtre ou gris jaunâtre ; le ventre blanchâtre, semé de taches longitudinales brun clair ou brun foncé ; le bec bleuâtre clair ; la cire et les parties nues de la tête d'un bleu verdâtre ; les pattes bleuâtres ou jaune verdâtre.

Le mâle adulte a de 44 à 49 cent. de long, et de 1 m. à 1<sup>m</sup>, 40 d'envergure. La femelle, qui est notablement plus grande, a de 49 à 58 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>, 15 à 1<sup>m</sup>, 26 d'envergure ; l'aile pliée mesure de 38 à 43 cent. et la queue de 17 à 20 cent.

**Distribution géographique.** — Le faucon voyageur mérite parfaitement son nom. Il voyage sur presque toute la surface du globe. On le trouve depuis le nord-est de l'Asie jusqu'aux côtes occidentales de l'Europe, et on ne sait si le faucon qui le représente en Amérique en est spécifiquement distinct ou non. Vers le sud, il arrive jusqu'à la côte septentrionale de la Méditerranée ; mais, chaque hiver, il émigre jusque dans le centre de l'Afrique, et peut-être même jusqu'au cap de Bonne-Espérance. D'après Jerdon, il arrive très-régulièrement dans les Indes.

« Le faucon voyageur, dit ce naturaliste distingué, se rencontre dans toutes les Indes ; depuis l'Himalaya jusqu'au cap de Comorin, mais seulement pendant la froide saison. Il est surtout commun le long des côtes et sur les bords des grands fleuves, il ne niche ni aux Indes, ni dans l'Himalaya ; ce n'est qu'un hôte passager, apparaissant dans les premiers jours d'octobre, pour repartir en hiver. »

Le faucon d'Amérique descend aussi loin vers le sud ; j'ignore si on le rencontre au Brésil, mais je sais pertinemment qu'il traverse le golfe du Mexique. Pour un oiseau aussi bien doué sous le rapport du vol, un voyage de cent lieues et plus n'est qu'une promenade.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos pays, ce faucon habite les grandes forêts, et, de préférence, celles où sont des rochers escarpés. Il n'est guère moins commun, cependant, dans les montagnes déboisées, et on le rencontre assez souvent dans les grandes villes. Ainsi, on en a observé pendant plusieurs mois à Leipzig, et j'en ai vu nicher sur la tour de Saint-Étienne à Vienne, sur le clocher de Saint-Pierre à Hambourg. On est sûr de le trouver dans toute localité convenable, le long, surtout, des parois rocheuses les plus impraticables. Ainsi, dans la forêt de Thuringe, le Falkenstein (rocher des Faucons) porte son nom avec justesse : de mé-

moire d'homme, une paire de faucons y habite.

« Le faucon voyageur, dit Naumann, est fort, courageux et agile ; sa stature vigoureuse, son œil étincelant révèlent du premier abord toutes ses qualités.

« Ce n'est pas inutilement que la nature l'a si bien armé, et il rivalise, sous ce rapport, avec les espèces des genres voisins. Son vol est rapide, il bat fréquemment des ailes ; il ne plane que rarement, et s'avance, d'ordinaire, à une faible distance de terre. Quand il s'élève, il étale sa queue et vole d'abord quelque temps à ras du sol. Ce n'est qu'au printemps, qu'on le voit de temps à autre planer à une hauteur considérable.

« Il est défiant et prudent, et, pour avoir plus de sécurité, il passe la nuit dans les grandes forêts de conifères. N'y en a-t-il pas dans son voisinage, il demeure dans les lieux découverts, perché sur une pierre. Ce n'est qu'exceptionnellement, qu'il passe la nuit dans un petit bois d'une autre essence. Il ne s'adonne alors au repos que tard, le soir, et se tient sur les branches les plus fortes des arbres les plus élevés. Dans les grandes forêts, il se perche sur les grands arbres, isolés au milieu des clairières, et cela dès le coucher du soleil. Le jour, il ne se tient pas volontiers sur les arbres. Lorsqu'il est au repos, il rentre le cou, de façon que sa tête semble directement posée sur ses épaules ; sa gorge blanche, tranchant sur ses joues noires, le fait immédiatement reconnaître. Au vol, on le distingue à ses formes élancées, sa queue étroite, ses ailes longues, étroites et pointues.

« Sa voix forte et vibrante exprime *kgiak*, *kgiak* ou *kaiac*, *kaiac*. Hors l'époque des amours, il la fait rarement entendre.

Le faucon commun ne paraît se nourrir que d'oiseaux. Il est la terreur de toutes les créatures ailées, depuis l'oie sauvage jusqu'à l'alouette. Il exerce de grands ravages dans les compagnies de perdreaux et dans les bandes de pigeons ; il poursuit les oies sans relâche ; il est même redoutable pour les corneilles qui sont isolées ; pendant des semaines entières, elles font les frais de ses repas. Il ne lui est pas facile de capturer un oiseau à terre, mais il enlève aisément ceux qui perchent ou qui nagent. Pour faire prendre leur essor aux perdrix, afin d'avoir prise sur elles, il décrit en volant des cercles au-dessus de la compagnie. Poursuivis par lui, les pigeons, effarés, se précipitent quelquefois à l'eau pour lui échapper. Avant de capturer les oies, il les fatigue jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus plonger. Les oiseaux les plus rapides ne lui échappent que



Corbeil, Crété Fils, Imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 112. Le Hobereau commun (p. 371).

très-difficilement. Les pigeons domestiques, au dire de Naumann, n'ont d'autre moyen de salut qu'un vol très-rapide, les pigeons se serrant les uns contre les autres ; mais que l'un d'eux s'écarte, aussitôt le faucon fond sur lui. Le manque-t-il, le pigeon cherche à dépasser le faucon, à s'élever plus haut que lui, et s'il y réussit, il est sauvé ; son ennemi se fatigue et abandonne la chasse.

Tous les oiseaux connaissent le faucon voyageur, et cherchent par tous les moyens à lui échapper. Les corneilles elles-mêmes fuient dès qu'elles l'aperçoivent et ne se hasardent point à lui tenir tête. C'est ordinairement au vol qu'il capture sa proie ; si cette proie est trop lourde pour qu'il puisse l'emporter, si, par exemple, c'est une gelinotte ou une oie sauvage, il se cramponne à elle, la fatigue et l'épuise, jusqu'à ce qu'elle tombe à terre. Il poursuit sa victime avec une

ВРЕМ.

rapidité telle que l'œil ne peut le suivre. On entend un bruit, on voit quelque chose qui fend l'air, mais on ne peut en reconnaître la nature. L'impétuosité de cette attaque est la cause, sans doute, pour laquelle le faucon ne s'en prend pas volontiers aux oiseaux perchés ou arrêtés sur le sol, car il est exposé à se tuer en se heurtant contre un objet résistant. L'on a des exemples de faucons qui se sont ainsi assommés contre des branches d'arbres. Pallas assure même qu'ils se noient souvent en poursuivant des canards ; leur vitesse acquise est telle qu'ils plongent fort avant dans l'eau et ne peuvent revenir à la surface. Rarement, le faucon manque son coup. Il transporte sa proie à un endroit découvert et la dévore ; si l'oiseau est trop gros pour qu'il puisse l'emporter, il le dévore sur place. Pour le manger, il commence par le plu-

III — 256

mer au moins en partie. Il avale les petits oiseaux avec leurs entrailles, ce qu'il ne fait pas pour les grands.

Le faucon voyageur niche dans les crevasses les plus inabordables des rochers, et s'il n'en trouve pas, sur un arbre élevé; il utilise alors un nid de corneille abandonné, ou qu'il a ravi à son propriétaire. Le faucon ne se construit qu'un nid grossier, fait de branches sèches. A la fin de mai ou au commencement de juin, on y trouve trois ou quatre œufs arrondis, d'un jaune rougeâtre, tacheté de brun. La femelle seule les couve, pendant que le mâle cherche à la distraire par ses exercices de haut vol. Les parents nourrissent leurs petits de chair, qu'ils ont à demi digérée dans leur jabot; plus tard, ils leur donnent des oiseaux; et, quand ils ont pris leur essor, ils leur apprennent à capturer leur proie.

Dans nos contrées, la présence du faucon commun devient un fléau, car les dégâts qu'il cause sont considérables. S'il se contentait de tuer ce dont il a besoin pour lui-même, on pourrait à la rigueur le laisser en paix, mais il a toute une bande de parasites à entretenir. Un fait très-curieux, c'est que tous les faucons nobles, quand ils sont attaqués, abandonnent leur proie, et les mendiants, parmi les rapaces, le savent bien.

« Ces oiseaux paresseux et inhabiles, dit Naumann, se tiennent perchés sur les bornes, les points culminants du terrain; ils observent le faucon, et dès qu'ils lui voient une proie, ils accourent et la lui enlèvent. Le faucon, d'ordinaire si courageux, si hardi, lorsqu'il voit venir ces hôtes indiscrets, abandonne sa proie, et répétant son cri *kiah, kiah*, remonte dans les airs. Le milan noir (*hydroictinia atra*) lui-même, que met en fuite une poule défendant ses poussins, lui ravit sa capture. » Dans le nord-ouest de l'Afrique, ce sont les milans parasites (*hydroictinia parasitica*) qui vivent ainsi à ses dépens. J'ai vu, en quelques minutes un faucon voyageur capturer trois oies, et les abandonner toutes trois à ces mendiants impudents; ce ne fut qu'avec la quatrième prise qu'il s'éloigna.

**Captivité.** — En liberté, comme en captivité, le faucon voyageur est toujours pour le naturaliste un sujet d'observations intéressantes. S'il est bien soigné, il peut vivre en volière plusieurs années; mais il faut le nourrir de viande fraîche, et lui en donner suffisamment.

« J'ai conservé un faucon pendant plus d'un an, dit Naumann; il était dans une grande cage; en deux jours, il mangeait un renard; en un

jour, trois corneilles. Mais il pouvait rester plus d'une semaine sans prendre de nourriture. Il saisissait souvent à la fois six moineaux, trois dans chaque serre. Debout sur ses talons, il leur ouvrait successivement le crâne, et les mettait de côté. Il avait fort à faire pour se rendre maître d'une corneille ou d'un hibou. Lorsqu'il me voyait venir avec un hibou vivant, il se penchait, prêt au combat, sur le barreau le plus élevé. A peine dans la cage, le hibou se jetait sur le dos, les serres en l'air, sur la défensive, et sifflait de colère. Le faucon l'attaquait de haut en bas, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de le saisir au cou. Debout sur sa victime, il écartait les ailes, poussait à gorge déployée son cri de joie et de triomphe, et ouvrait à coups de bec la gorge du hibou. Il mangeait des souris, mais ne touchait ni aux taupes ni aux hamsters. »

Le Jardin zoologique de Hambourg possède un faucon voyageur, qui, dans le golfe du Mexique, vint s'abattre sur un navire de Hambourg, où il fut pris.

#### LE FAUCON CHIQUERA — *FALCO CHICQUERA*.

*Der Turumdi, The Chicquera Falcon.*

**Caractères.** — Le faucon chiquera ou à cou roux, connu dans l'Inde sous le nom de *turumdi*, est le plus beau de tous les faucons; il a la tête et la nuque d'un roux de rouille, bariolé de lignes plus foncées sur la tige des plumes; le dos, la face supérieure des ailes, les couvertures supérieures de la queue d'un gris cendré foncé, à reflets bleu clair, marqués de bandes transversales noires, fortement dessinées; le pli de l'aile jaune-rouille clair; la queue de même couleur, avec huit ou dix bandes foncées; la bande terminale étant large, et bordée de blanc; la gorge blanche; la partie antérieure du cou et de la poitrine d'un roux de rouille clair; les flancs, le bas-ventre, les cuisses d'un jaune rougeâtre clair, à bandes gris foncé très-rapprochées; l'œil surmonté d'une ligne étroite, noire; les côtés du cou noirs; l'œil brun foncé; le bec jaune verdâtre à la base, bleu de corne à la pointe, les pattes d'un jaune orange. Le mâle a 30 cent. de long, et 60 cent. d'envergure; la femelle a 36 cent. de long, et 73 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure, chez le mâle, 49 cent., chez la femelle 22; la queue 12 cent., chez le premier, 15 chez la seconde.

**Distribution géographique.** — Le faucon chiquera est propre à l'Afrique et à l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après mes

observations, ce bel oiseau ne se trouve qu'au sud du 16° de latitude nord, et on ne le rencontre que sur les palmiers duléb, dont la cime superbe s'élève au-dessus des autres arbres, et dont les feuilles en éventail lui offrent la place la plus convenable pour établir son nid. On peut être certain que, là où l'on voit un de ces palmiers, on trouvera le faucon chiquera. Une seule fois, j'en vis un dans une forêt de palmiers à dôme, près de Roseeres; bien loin de là, d'ailleurs, ne se trouvait aucun palmier duléb. Heuglin, dans l'Afrique centrale, a fait la même remarque, et il est probable que sur la côte occidentale, il ne niche également que sur les palmiers à larges feuilles.

Un de ces arbres suffit pour attacher une paire de faucons à une localité. De là, l'oiseau s'envole sur la cime d'un arbre à pain, se perche sur la branche la plus élevée, inspectant de cet observatoire tout son domaine. Un vol de tisserins se montre-t-il, le rapace se précipite comme une flèche, et manque rarement son coup; son agilité, en effet, est extraordinaire et surpasse celle de tous les autres faucons. Sous son nid, j'ai une fois trouvé le cadavre d'un martinet ambrosié (*cypselus ambrosiacus*), et plus tard, j'ai pu voir une paire de faucons poursuivre et finir par capturer un de ces oiseaux, qui comptent parmi ceux dont le vol est le plus rapide. Les petits oiseaux, les passereaux et surtout les tisserins, paraissent être la nourriture exclusive du faucon à cou roux. Il n'attaque pas de plus grands animaux; c'est du moins ce que l'on peut conclure de la particularité suivante, que j'ai souvent observée. Sur le même arbre à côté du faucon, niche le pigeon de Guinée (*stictenas guinea*), et j'ai vu plusieurs fois les deux voisins, l'un près de l'autre, et paraissant vivre en parfaite intelligence. Jamais je n'ai pu prendre un nid de ces faucons, car il est impossible de grimper à un palmier duléb.

La rapidité, l'agilité de ce superbe oiseau lui assurent une vie heureuse, mais il a aussi ses ennemis: les rapaces de plus forte taille lui font la chasse. Dans une forêt vierge, je trouvai comme reste du repas de l'un d'eux, la tête et les ailes d'un faucon chiquera.

D'après Jerdon, qui a fait sur lui quelques observations, le chiquera est répandu dans toutes les Indes, depuis le sud jusqu'au nord. « Cependant, dit-il, il est rare dans les endroits montagneux, et préfère les lieux découverts, au voisinage des habitations, des jardins. Souvent, on le voit perché sur un arbre isolé au milieu de la

plaine. De là, il s'en va, rasant avec une incroyable rapidité les buissons, les haies, les bords des étangs; puis, tout à coup, il fond sur une alouette, une bergeronnette ou quelque autre oiseau. Il chasse en compagnie de sa femelle, et capture de préférence les petites espèces, les alouettes calandrelles, les pluviers, et quelquefois les petits rongeurs.

« Le faucon chiquera niche sur les arbres élevés; ses œufs, au nombre de quatre, sont d'un brun jaunâtre, tachetés de brun. Les jeunes prennent leur essor à la fin de mars ou au commencement d'avril. Les parents leur témoignent la plus vive affection, et, en poussant des cris perçants, ils mettent en fuite les corneilles, les milans, l'aigle lui-même, qui voudraient enlever leur couvée.

**Captivité.** — On prend quelquefois le faucon, et on le dresse à chasser les cailles, les perdrix, les minos, et surtout les rolliers. Il déploie dans cette chasse la plus grande prudence; le rollier cherche à lui échapper, il vole obliquement, puis se laisse tomber subitement, avance et cherche un refuge dans la cime d'un arbre. Mais là, il n'est pas en sûreté, le faucon le poursuit de branche en branche, le déloge, et bientôt épuisé, il devient la proie du rapace infatigable. J'ai connu des fauconniers qui étaient arrivés à faire chasser les faucons chiquera en bandes.

## LES HOBEREAUX — *HYPOTRIORCHIS*.

### *Die Baumfalken.*

**Caractères.** — Les hobereaux ou faucons des arbres, comme on les nomme vulgairement, ne sont guère moins agiles et moins nobles que les faucons. Ils forment un genre caractérisé par une faible taille, des formes allongées, des ailes longues, recourbées en faucille, et atteignant ou dépassant l'extrémité de la queue.

### LE HOBEREAU COMMUN — *HYPOTRIORCHIS SUBBUTEO*.

#### *Der Baumfalk, The Hobby.*

**Caractères.** — Le hobereau commun (*fig. 412*) a 33 cent. de long et 82 cent. d'envergure. L'aile pliée mesure 26 cent. et la queue 16 cent. La femelle a environ 4 cent. de plus en longueur, et de 5 à 8 cent. de plus en envergure. L'oiseau adulte a la partie supérieure du corps d'un bleu noir, la tête grise, la nuque occupée par une tache blanchâtre; les rémiges et les rectrices

noires; celles-ci, les deux médianes exceptées, marquées sur les barbes internes de huit taches d'un roux de rouille, réunies en bandes transversales. La face inférieure du corps est blanche ou d'un blanc jaunâtre, à taches noires longitudinales; les cuisses, le croupion, les couvertures inférieures de la queue, d'un roux de rouille; la moustache, fortement dessinée et d'un brun noir; l'œil, brun foncé, entouré d'un cercle nu de même couleur; la cire et les pattes, jaunes; le bec, bleu clair à la base, d'un bleu foncé à sa pointe.

Chez les jeunes, les plumes du dos sont d'un gris bleu foncé, bordées de jaune rouille; la tache de la nuque est plus grande, plus jaunâtre que chez les adultes; la face inférieure du corps est d'un blanc jaunâtre, tachée longitudinalement de noir, les couvertures inférieures de la queue, les plumes du bas-ventre et des cuisses sont jaunâtres, à tiges noirâtres.

**Distribution géographique.** — Le hobereau a pour patrie toute l'Europe, depuis le nord de la Suède, et l'Asie tempérée. Dans le sud-ouest de l'Europe, il est représenté par une espèce voisine. Il est rare qu'il pousse ses migrations jusqu'en Afrique; il est, par contre, assez commun, tous les hivers, dans les Indes; et d'après Eversmann, il se montrerait en grand nombre dans les steppes qui avoisinent l'Oural.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos contrées, le hobereau habite les bois peu touffus, et ne fait que traverser les grandes forêts. Il ne se montre d'ailleurs qu'en été; il nous quitte aux mois de septembre ou d'octobre, pour revenir en avril.

Dans sa manière d'être, le hobereau diffère beaucoup de ses congénères. « C'est, dit mon père, un rapace vif, agile, hardi, qui peut rivaliser de vitesse avec tous les autres falconidés. Son vol ressemble à celui de l'hirondelle. Comme celle-ci, le hobereau tient ses ailes recourbées en faucille, en bat fréquemment, et, tout en planant, change de direction avec la plus grande facilité. Il se pose rarement à terre, et se perche de préférence sur les arbres. Ce n'est qu'à terre, cependant, qu'il dévore sa proie. »

Le mâle et la femelle demeurent fidèlement attachés l'un à l'autre, et émigrent ensemble en automne. Ils chassent de concert, mais témoignent alors l'un pour l'autre une certaine jalousie qui les désunit pour quelque temps. « Deux hobereaux, raconte mon père, chassaient de compagnie; l'un prit une hirondelle, qu'il

laissa tomber et qu'il reprit presque aussitôt, au moment où l'autre arrivait. Celui-ci réclama sa part de la prise; l'heureux possesseur s'y refusant, ils se donnèrent des coups de bec, et arrivèrent ainsi à terre; le vainqueur s'empara alors de l'hirondelle, et s'enfuit à tire-d'aile, avant que le vaincu fût revenu de sa surprise. » Dans ces disputes, il arrive souvent que l'oiseau capturé trouve à s'échapper. Mais malgré ces discordes conjugales, les hobereaux sont des époux très-fidèles. Ils sont continuellement ensemble, s'efforçant de se distraire mutuellement.

Le cri du hobereau est perçant, sans être désagréable; on peut le rendre par: *gaeth, gaeth, gaeth*; au temps des amours, ce cri devient *gick*.

Le hobereau commun est craintif et défiant, il ne se perche pour dormir que quand la nuit est close, et il évite avec soin l'approche de l'homme. Tout, dans sa conduite, dénote une grande intelligence.

Au dire de Naumann, le hobereau serait la terreur des alouettes. Il n'épargne cependant pas les autres oiseaux, et est dangereux même pour la rapide hirondelle. « Les téméraires hirondelles, qui poursuivent d'ordinaire les rapaces de leurs cris moqueurs, craignent fort le hobereau, et prennent la fuite dès qu'il se montre. J'ai vu plusieurs fois un hobereau fondre sur une bande d'hirondelles, et celles-ci montrer une telle frayeur de cette attaque que plusieurs tombaient à terre comme mortes et que je pouvais les ramasser. Je les tenais longtemps dans ma main, avant qu'elles osassent s'envoler.

« Les alouettes ne craignent pas moins leur ennemi, et, à sa vue, elles se réfugient près de l'homme; elles courent dans les jambes des paysans et des chevaux, et sont tellement saisies d'effroi, qu'on peut les prendre avec la main. D'ordinaire, le hobereau vole à ras du sol. Lorsque les alouettes l'aperçoivent de loin, elles s'élèvent rapidement à une hauteur où l'œil ne peut les suivre; elles font retentir leur chanson, car elles savent bien qu'elles se trouvent là en sûreté; le hobereau ne peut prendre sa proie que de haut en bas, et jamais il ne se hasarde à une pareille hauteur. De même, les hirondelles poussent à son arrivée des cris perçants, se rassemblent en bande et s'élèvent dans les airs. Le hobereau poursuit celles qui restent isolées près de terre, et les capture d'ordinaire, à la quatrième ou sixième attaque; les manque-t-il, il se fatigue et s'en va. »

Un observateur consciencieux et très-distin-

gué, Snell, croit que le hobereau ne prend que des hirondelles de fenêtre, et ne peut rien faire aux hirondelles de cheminée ou rustiques. « J'ai bien saisi, dit-il, la manière de se comporter des hirondelles. Dès que le hobereau se montre, toutes prennent la fuite. Mais les hirondelles de cheminée s'élèvent bien plus haut dans l'air, demeurant groupées; les plus hardies seules se détachent et font mine d'attaquer leur ennemi, mais toujours en observant la plus grande prudence, et en déployant toute leur rapidité. »

Le hobereau prend aussi au vol des insectes, des sauterelles, des libellules, des fourmis mâles. On en a tué plusieurs dont l'estomac était rempli d'insectes.

Le nid du hobereau est placé sur un arbre élevé, dans un bouquet de bois. Il ressemble à celui des autres falconidés; l'intérieur est tapissé de poils, de laine et d'autres substances molles. Au mois de juin, la ponte est complète, les œufs au nombre de trois à cinq sont allongés, d'un blanc gris, parfois verdâtre ou jaunâtre, et semés de taches d'un rouge brun, plus ou moins foncées, nombreuses surtout au gros bout.

Le hobereau commun est un animal nuisible. Lenz calcule qu'un seul détruit en un an au moins 1095 petits oiseaux.

**Captivité.** — Autrefois, on dressait le hobereau à la chasse, et aujourd'hui encore il est, de tous les falconidés, le plus agréable en captivité. « Jamais, dit mon père, oiseau ne m'a fait autant de plaisir que mon hobereau. Si je passais devant l'écurie où il était, il criait avant que de me voir, courait près de la porte et venait prendre la nourriture que je lui tendais. Quand j'entraais dans l'écurie, il se perchait sur mon poing, et prenait plaisir à se faire caresser. Je l'apportais dans la chambre; je le mettais sur la table; il restait immobile et, même en présence d'étrangers, mangeait très-proprement l'oiseau qu'on lui donnait. L'irritait-on, voulait-on lui enlever sa proie, il menaçait du bec; mais jamais il ne blessa personne. Quiconque voyait ce hobereau, l'aimait et ne pouvait s'empêcher de le caresser. Personne ne se repentira d'avoir un de ces oiseaux. Il connaît son maître, apprécie ses caresses, et semble vouloir le remercier par ses regards. »

Je ne puis que confirmer les paroles de mon père. Tous les hobereaux que j'ai eus m'ont toujours donné beaucoup de plaisir.

## LES IÉRACIDES — *HIERACIDEA*.

*Dié Buschfalken.*

**Caractères.** — Les iéracides, que l'on trouve dans la Nouvelle-Hollande, établissent la transition entre les vrais faucons ou faucons nobles, et les faucons ignobles. Ils ont le port et le bec des espèces que nous venons de passer en revue, mais leurs ailes ont moins d'étendue, sont subaiguës, la troisième rémige seulement étant la plus longue; leurs tarses sont allongés et minces, leurs doigts sont faibles et plus courts, et leurs ongles sont moins puissants et moins crochus.

### L'IERACIDE BÉRIGORA — *HIERACIDEA BERIGORA*.

*Der Berigora, The Cream-bellied Falcon.*

**Caractères.** — Le mâle a 44 cent. de long; la femelle est un peu plus grande. Les individus adultes ont la partie supérieure de la tête d'un brun de rouille, variée de traits noirs; le milieu du dos brun rougeâtre; les épaules, les couvertures supérieures de l'aile et les plumes de la queue brunes, bordées et tachetées de roux de rouille; la gorge, la poitrine, le milieu du ventre, les couvertures inférieures de la queue d'un fauve pâle, avec une ligne étroite, brune, de chaque côté de la tige des plumes; les flancs, couleur de rouille, chaque plume portant une tache d'un blanc fauve; les plumes des cuisses d'un brun foncé, tachetées de rougeâtre; les rémiges secondaires d'un brun noirâtre, variées, sur les barbes internes, de larges taches fauves; la cire et le tour de l'œil d'un bleuâtre pâle; le bec couleur de plomb à la base, noir à la pointe; les pattes couleur de plomb; l'œil brun foncé.

**Distribution géographique.** — Le bérigora habite l'île de Van Diemen et la Nouvelle-Galles du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit par paires pendant la saison des amours; plus tard, il se réunit par centaines à ses semblables. Il se nourrit surtout de reptiles et d'insectes; il attaque les petits oiseaux et les petits mammifères, et, au besoin, se repaît de charogne. Les colons le regardent comme une des plaies du pays, parce que de temps à autre il leur dérobe un poulet; mais, d'un autre côté, il leur rend de très-grands services en détruisant les insectes et les chenilles. En octobre et en novembre, il construit son nid sur les eucalyptées les plus élevées. Chaque couvée est de deux ou trois œufs, dont

la couleur varie beaucoup. Ils sont généralement d'un blanc fauve, avec des taches plus ou moins confluentes, d'un brun rougeâtre.

### LES CRÉCERELLES — *TINNUNCULUS*.

*Die Thurmfalcken.*

**Caractères.** — Les crécerelles sont des faucons ignobles, c'est-à-dire moins carnassiers que les précédents, auxquels ils ressemblent encore par la forme du bec, des ailes et de la queue,

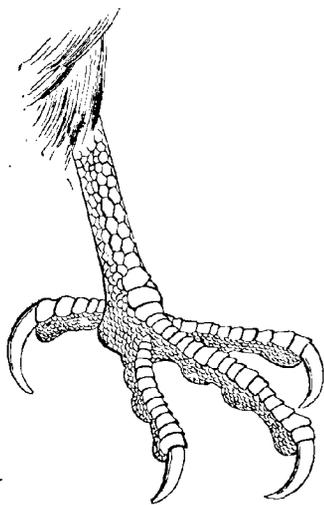


Fig. 113. Pied de Crécerelle.

mais dont ils diffèrent par un plumage plus taché, des ailes à pennes moins résistantes, une queue relativement plus longue, des pattes plus fortes (fig. 113), des doigts plus courts, des couleurs variant suivant le sexe.

#### LA CRÉCERELLE VULGAIRE — *TINNUNCULUS ALAUDARIUS*.

*Der Thurmfalk, The Kestrel.*

**Caractères.** — La crécerelle vulgaire (fig. 114), est un superbe oiseau, de 22 cent. de long et de 44 cent. d'envergure, dont l'aile pliée mesure 25 cent. et la queue 17. Le mâle adulte a la tête, la nuque et la queue d'un gris cendré, celle-ci portant à l'extrémité une bande bleu-noir, bordée de blanc; le dos rouge de rouille, chaque plume étant marquée d'une tache triangulaire blanche; la gorge d'un jaune blanchâtre; la poitrine et le ventre gris-rouge ou jaune pâle, chaque plume ayant une tache longitudinale noire. Les pennes des ailes sont noires, marquées

sur les barbes internes de six à douze taches triangulaires blanchâtres ou roux de rouille, et bordées d'un liséré clair à la pointe; l'iris brun



Fig. 114. La Crécerelle vulgaire.

foncé; le bec brun; la cire et le cercle nu qui entoure l'œil d'un jaune verdâtre, les pattes jaunecitron; une raie foncée descend sur la joue.

La femelle adulte a le dos d'un rouge de brique, semé de taches longitudinales noires dans la moitié supérieure, transversales dans la moitié inférieure; la queue gris rougeâtre, parcourue de bandes, parmi lesquelles la plus inférieure est la plus large; le croupion d'un gris cendré. La face inférieure du corps présente chez elle les mêmes dessins que chez le mâle.

Les jeunes ressemblent à la femelle.

**Distribution géographique.** — Depuis la Laponie jusqu'au midi de l'Espagne, depuis les bords de l'Amour jusqu'à la côte occidentale de l'Europe, la crécerelle ne manque nulle part, surtout dans les montagnes, qu'elles soient boisées ou non. Elle est plus commune dans le sud que dans le nord, et n'est pas rare dans les steppes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La crécerelle est un oiseau d'été, qui chaque hiver entreprend de grandes migrations. Très-rarement, elle passe la froide saison dans nos contrées.

Elle habite un bouquet de bois ou une grande forêt, et niche sur l'arbre le plus élevé; ou bien, elle s'établit sur une paroi de rochers, quelquefois dans des édifices inhabités. Il est très-rare de ne pas trouver de crécerelle dans un château en ruines; et on en rencontre dans presque toutes les grandes villes.

Le nid de la crécerelle diffère peu de celui des autres rapaces; il est plat, l'intérieur est tapissé de racines, de mousses et de poils. Les œufs, au nombre de quatre à sept, sont arrondis, comme d'un blanc jaunâtre ou jaune rouille, semés de points et de taches d'un rouge brun (*fig. 115*); la femelle seule les couve.



Fig. 115. Œuf de Crécerelle.

La crécerelle se nourrit surtout de petits rongeurs et d'insectes; de temps à autre, elle dévore un lézard, une grenouille ou même un jeune oiseau. Elle n'est nullement nuisible; au contraire, elle rend de grands services en dévorant une foule d'animaux destructeurs.

#### LA CRÉCERELLE CRÉCERINE — *TINNUNCULUS CENCHRIS*.

*Der Röthelfalk.*

**Caractères.** — La crécerelle crécerine, ou crécerelle rouge, crécerellette, est un peu plus petite que l'espèce précédente. Le mâle a 33 cent. de long, et 71 cent. d'envergure, la femelle 36 cent. de long et 77 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 27 cent., la queue 14.

Le mâle adulte a la tête, les grandes couvertures supérieures de l'aile, l'extrémité des rémiges secondaires et la queue d'un gris cendré bleuâtre; le dos uniformément rouge-brique, la poitrine d'un jaune rougeâtre, à petites taches ouvent à peine visibles; la queue marquée à

son extrémité d'une bande noire. L'œil, le bec, les pattes présentent les mêmes couleurs que chez la crécerelle ordinaire; les ongles cependant, au lieu d'être noirs, sont d'un blanc jaunâtre.

La femelle ressemble beaucoup à celle de l'espèce précédente, dont elle ne se distingue que par des couleurs plus claires, une queue d'un blanc bleuâtre, des ongles blanchâtres.

Les jeunes ont le même plumage que la femelle.

**Distribution géographique.** — Le midi de l'Europe, l'Espagne, les Baléares, Malte, le sud de l'Italie, mais surtout la Grèce et le Levant, sont la véritable patrie de la crécerelle crécerine. Elle est commune dans les steppes de la Russie et en Grèce.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette espèce n'habite pas les montagnes; elle préfère le voisinage des villages de la plaine, situés à proximité des cours d'eau, par cette seule raison qu'elle y trouve en plus grande abondance les insectes dont elle se nourrit. C'est à la fin de mars qu'elle arrive en Grèce, pour en repartir à la fin de septembre.

Elle niche régulièrement dans les crevasses des murs, sous les toits des maisons habitées ou abandonnées. On trouve parfois plusieurs nids sur un même édifice, dans les ruines antiques notamment. La crécerine ne se donne pas la peine de construire son nid; elle dépose ses œufs sur le sol nu. Ces œufs, au nombre de quatre, rarement de cinq ou six, ne diffèrent de ceux de la crécerelle ordinaire que par leurs plus faibles dimensions. La crécerine est très-attachée à sa progéniture, et quand elle couve, on peut la prendre avec la main.

Cette espèce et la précédente se ressemblent énormément au point de vue de leurs mœurs et de leurs habitudes. On voit de suite qu'elles sont moins bien douées que les faucons nobles. Leur vol est encore léger et rapide, mais on ne peut le comparer à celui des vrais faucons. D'ordinaire, les crécerelles volent à une faible hauteur. Lorsqu'elles aperçoivent une proie, elles s'arrêtent tout à coup, agitent leurs ailes, puis fondent sur l'animal qu'elles convoitent. Cependant elles s'élèvent haut dans l'air, en exécutant les tours les plus gracieux, surtout par les beaux jours d'été. Au repos, elles ont plus d'abandon que les faucons nobles, et paraissent, par cela même, plus grands qu'ils ne le sont réellement. A terre, ils sont plus adroits; leurs longs tarsi leur permettent de marcher avec assez de facilité.

Leurs sens ne sont pas moins délicats que ceux des autres falconidés; mais leurs mœurs surtout les distinguent. Elles sont gaies, enjouées, hardies et moqueuses, et souvent fort gênantes pour les grands rapaces. Elles se plaisent tout particulièrement à harceler le hibou. Parfois même, elles déploient un courage admirable vis-à-vis de l'homme. Éveillées de bonne heure, elles ne s'abandonnent que tard au repos; on les voit encore voler dans les airs, au crépuscule.

Leur cri sonore et joyeux, que peuvent rendre les syllabes *kli, kki, kki*, varie de ton suivant qu'il exprime le plaisir ou l'angoisse. En colère, elles font entendre un sifflement rauque; suivant les circonstances, elles se comportent différemment envers l'homme. Chez nous, elles sont timides, très-prudentes même, quand elles se savent chassées; dans le Sud, par contre, elles vivent avec l'homme sur le meilleur pied, et la crécerine ne craint pas d'habiter sous le même toit que lui.

La vie d'hiver des crécerelles offre bien des particularités intéressantes. Elles se réunissent en sociétés, qui ne se séparent pas, tant que dure leur séjour à l'étranger. Jerdon et d'autres naturalistes nous apprennent qu'elles sont communes en Asie tous les hivers; pour moi, j'en ai rencontré de fortes bandes dans l'intérieur de l'Afrique. Sans s'inquiéter de celles de leurs semblables, qui vivent toute l'année en Égypte, elles vont jusque sous les tropiques, et séjournent dans les steppes ou les forêts vierges. Ce qu'elles réclament, c'est une nourriture abondante; aussi les trouve-t-on toujours à la suite des nuées de sauterelles. Qui n'a pas vu les bandes de ces insectes ne peut s'en faire une idée. Dans des forêts entières, tous les troncs, toutes les branches d'arbres ne sont couverts que de sauterelles. Si on les effraye, elles s'envolent et l'air en est obscurci. Mais ces bandes ne tardent pas à être suivies par d'autres animaux qui les détruisent, et en première ligne se place la crécerelle. Des centaines de ces oiseaux sont là, perchés sur les branches les plus élevées des mimosas, ou voltigent et planent au-dessus de cette masse dévastatrice. Tant que les sauterelles restent appendues aux branches, les longues épines des arbres empêchent les oiseaux de les attaquer, mais dès qu'elles s'envolent, la crécerelle s'élance au plus épais et prend dans ses serres un de ces insectes, qui se défend, mais mord en vain les serres de son ennemi. Après lui avoir broyé la tête d'un coup de bec, la crécerine, sans perdre de temps, lui arrache les ailes,

les pattes, et le mange tout en volant. Tout cela est l'affaire de deux minutes; puis le rapace s'élance de nouveau chercher une deuxième, une troisième proie: Ce spectacle avait pour nous quelque chose d'attrayant; nous ne nous lassions pas de secouer les arbres pour effrayer les sauterelles, et, en reconnaissance, les crécerines faisaient leur chasse sous nos yeux. Les sauterelles, d'ailleurs, paraissent connaître leur ennemi, et leurs bandes se séparaient quand l'oiseau allait fondre sur elles.

Cela seul devrait nous faire accorder toute notre estime à ce charmant rapace, sobre et élégant. Or, chez nous, en été, il ne se comporte pas d'une façon moins utile. Chacun devrait donc le protéger dans la mesure de ses forces.

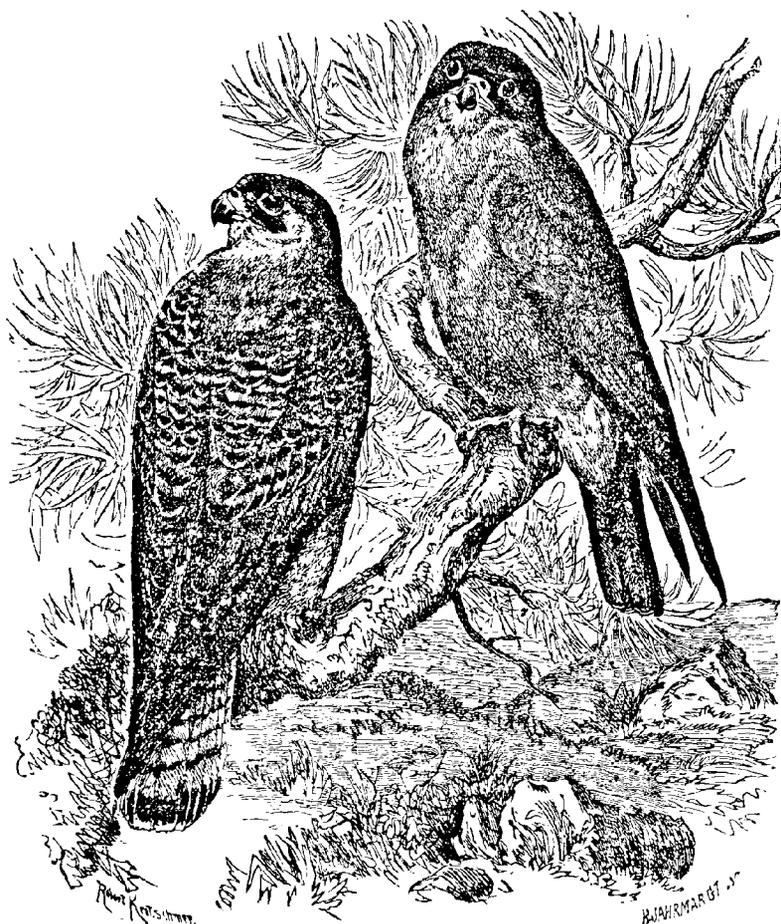
**Captivité.** — En captivité, elles s'appriivoisent rapidement, et lorsqu'on en a soin, elles récompensent leur maître par l'attachement qu'elles lui témoignent. On peut les dresser à sortir et à entrer, à arriver quand on les appelle; elles saluent leur maître par un cri de bienvenue, lui donnent mille preuves d'amitié.

#### LA CRÉCERELLE DES MOINEAUX — *TINNUNCULUS SPARVERIUS*.

*Der Sperlingsfalk, The little Falcon.*

Je ne peux passer sous silence cette espèce américaine, que l'on a séparée des crécerelles, sans motif valable, pour en faire le type d'un genre particulier, sous le nom de *Rhynchodon*.

**Caractères.** — Il est difficile de donner une description précise du plumage de cet oiseau. La couleur en est tellement variable qu'on ne trouve pas, dit Tschudi, deux individus qui soient exactement semblables. En général, il a, à l'âge adulte, le dos brun-cannelle, varié de bandes noires; le ventre jaune pâle, avec des taches noires transversales; la tête gris-bleu; chez le mâle, les couvertures supérieures des ailes présentent la même coloration. La queue, d'un rouge brun à la face supérieure, d'un jaune pâle à la face inférieure, est marquée de raies noires. Les rémiges sont noires sur les barbes externes et sur les barbes internes à l'extrémité de la plume, avec un liséré blanc sur les deux premières, et une tache blanche sur les autres; elles sont en outre marquées sur les barbes internes de taches triangulaires, plus ou moins confluentes, blanches et noires. L'œil, la cire, le bec, les pattes sont jaunes; le bec est jaune à sa racine, bleu blanchâtre au milieu, bleu foncé au bout. D'après le prince de Wied, cet oiseau a



Corbeil, Créte Fils, imp.

Fig. 116. Le Kobez vespéral.

Paris, Baillièrre et Fils, édit.

27 cent. de long, et 54 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 18 cent. et la queue 12. La femelle a 3 cent. de plus en longueur, et 6 cent. de plus en envergure.

Plusieurs naturalistes croient que la crécerelle des moineaux de l'Amérique du Sud diffère de celle de l'Amérique du Nord; mais les variations qui ont été observées sont telles que cette opinion est peu probable.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau est répandu dans toute l'Amérique septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les détails dans lesquels nous sommes entrés au sujet des espèces précédentes, nous permettent d'être brefs. On peut se faire une idée assez juste de cette espèce en se figurant une crécerelle très-hardie, attaquant, outre les insectes, les petits oiseaux et les petits mammifères et poursuivant avec plus d'acharnement encore les grands ra-

BREW.

paces. Cette dernière particularité est notée par tous les auteurs. « C'est avec un courage admirable, dit Tschudi, que la crécerelle des moineaux attaque des oiseaux de proie quatre ou cinq fois plus grands qu'elle. Ce duel a quelque chose de singulier. La crécerelle se précipite sur son adversaire, qui, se mettant aussitôt sur la défensive, lui présente le bec. Avec la rapidité de la foudre, le petit rapace se retourne et attaque son ennemi par derrière, mais celui-ci se retourne aussi rapidement. Ces attaques durent plus d'un quart d'heure, et presque toujours la crécerelle des moineaux en sort victorieuse, et déchire son redoutable adversaire. »

Wilson et Audubon nous apprennent que la crécerelle des moineaux niche surtout dans les creux des troncs d'arbres, et qu'elle s'empare souvent des nids de pies. Tschudi trouva de ses nids sur des rochers et de vieux murs. Les œufs, au nombre de cinq ou sept, de deux ou trois, d'a-

III — 257

près Tschudi, ressemblent beaucoup à ceux de la crécerelle vulgaire.

En hiver, la crécerelle des moineaux quitte les contrées froides et se dirige vers les régions chaudes du Brésil. Quelques individus cependant restent toute l'année dans la même localité.

### LES KOBEZ — *ERYTHROPUS*.

*Die Rothfussfalken.*

**Caractères.** — Voisins des crécerelles par l'ensemble de leurs caractères, par la livrée différente que portent les deux sexes, les kobez s'en distinguent néanmoins par un bec plus court, des ailes autrement conformées, et relativement plus longues, et une queue plus courte; leur plumage varie suivant l'âge et le sexe.

#### LE KOBEZ VESPÉRAL — *ERYTHROPUS VESPERTINUS*.

*Der Rothfussfalk, der Abendfalk.*

**Caractères.** — Le kobez vespéral (*fig. 116*) a à peu près la taille de la crécerelle commune, soit 33 cent. de long, 82 cent. d'envergure, et la queue mesure 14 cent.; la femelle a 4 cent. de plus de longueur, et 6 cent. de plus d'envergure.

Le mâle adulte ne peut être confondu avec aucun autre faucon. Il a le bas-ventre, les cuisses, les couvertures inférieures de la queue d'un rouge rouille foncé; le reste du plumage bleu-ardoise uniforme; la queue seule est un peu plus foncée. La cire, le cercle nu qui entoure l'œil, les pattes sont d'un rouge brique; le bec est jaune, avec la pointe bleuâtre.

La femelle a la tête et la nuque d'un roux de rouille clair, le dos et la queue gris-bleu, marqués de bandes foncées; le cou blanc; les moustaches noires, la face inférieure du corps roux de rouille, avec quelques traits bruns; la cire, le tour des yeux, les pattes d'un rouge orange.

Chez les jeunes, le dos est brun foncé, chaque plume étant bordée de jaune rouille; la queue est jaune rouille, ornée de onze ou douze raies transversales foncées; la gorge est blanche; la poitrine et le ventre sont d'un blanc jaunâtre, à larges raies foncées. Les parties dégarnies de plumes sont plus claires encore que chez la femelle. L'iris est brun.

**Distribution géographique.** — Le kobez vespéral ou du soir, *faucon à pieds rouges*, comme beaucoup de naturalistes le nomment, appartient au sud-est de l'Europe et à l'Asie

centrale. Il est rare dans l'ouest de l'Europe, où ne se montrent guère que quelques individus égarés. Les steppes de la Hongrie, de la Russie et de l'Asie sont sa véritable patrie. De là, il émigre aux Indes, à l'entrée de l'hiver. Une seule fois, j'en ai tué un, en Égypte. Il quitte l'Europe en août ou en septembre, pour y revenir au printemps. A cette époque, il est très-commun dans certaines localités, en Grèce notamment.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs et ses habitudes ressemblent beaucoup à celles des crécerelles, et, comme elles, il dévore sa proie en volant: soit au repos, soit au vol, il est difficile de l'en distinguer. A terre, cependant, il serait plus adroit que les crécerelles. Son cri est plus fort que celui de l'espèce vulgaire, mais c'est à peine si on le distingue de celui de la crécerine. Ce cri peut être rendu par les syllabes *kiki*.

Nordmann, qui a eu de fréquentes occasions d'observer le kobez, a écrit sur les habitudes de cet oiseau quelques pages intéressantes que nous lui emprunterons.

« Les *faucons à pieds rouges*, dit-il (1), se montrent chez nous dans la première moitié d'avril, et souvent en si grand nombre qu'on en est étonné. Ils sont habituellement accompagnés de plusieurs espèces de faucons, tels que *F. tinnunculus*, *æsulon* et *subbuteo*. Pendant la journée, la bande se disperse; mais, vers les quatre heures de l'après-midi, toutes les troupes se réunissent pour commencer leurs excursions remarquables, qui durent jusqu'à la nuit. Ce sont des espèces d'évolutions aériennes que ces oiseaux s'amusent à faire: ils volent en ligne droite jusqu'à un point fixé, d'où ils retournent en suivant à peu près la même route, et ne dépassant jamais certaines limites.

« Le vaste terrain du jardin botanique, avec toutes ses dépendances, est l'endroit qu'ils affectionnent le plus pour ces sortes d'exercices, probablement parce que, à défaut d'un bois mieux fourni dans le voisinage, les pépinières de ce jardin leur servent d'abri pendant la nuit. C'est ordinairement dans les soirées chaudes et par un ciel parfaitement serein, qu'ils font ces tournées. Les individus qui composent la bande n'y observent guère d'autre règle que la direction droite; ils ne se tiennent point serrés, mais

(1) Alex. Nordmann, *Catal. raisonné des oiseaux de la Faune Pontique*; voyage de Demidoff dans la Russie méridionale. Paris, 1839.

ils volent à des distances inégales à côté et au-dessus les uns des autres. Les battements de leurs ailes sont lents; souvent aussi ils fendent l'air sans remuer les ailes. Arrivés au point fixé, ils tournent avec rapidité, décrivant un angle aigu. Au commencement de leur vol, ils vont assez haut; mais, vers le soir, ils descendent peu à peu, et finissent par voler si bas, qu'on peut très-bien en atteindre quelques-uns avec une charge de menu plomb. Après avoir continué cet exercice pendant quelques heures, toute la bande se repose, choisissant à cet effet quelques arbres rapprochés les uns des autres. Là, ils se tiennent serrés autant que possible, et j'en ai vu trente à quarante ensemble perchés sur un robinier de sept ans, et occupant principalement la couronne et les branches supérieures de l'arbre. Ils y montrent si peu de crainte, qu'on peut aisément les approcher, surtout quand auparavant on n'a pas tiré de coups de fusil.

«Après s'être reposés environ une demi-heure, ils reprennent leur exercice, qu'ils ne cessent qu'à l'entrée du crépuscule, afin de se mettre à la recherche d'un gîte convenable pour la nuit. Toute la bande paraît en ceci être dirigée par quelque volonté particulière, car ils attendent tous que deux ou trois individus se dirigent vers le feuillage de quelque arbre touffu, et alors ils se précipitent, comme à un signal donné, sur ce même arbre, qui en est envahi et comme couvert. Leur nombre est souvent si considérable, qu'ils se gênent mutuellement, et l'on entend au loin les cris perçants qu'ils jettent en se disputant les meilleures places. Un seul coup de fusil tiré sur une pareille nuée d'oiseaux m'en a plusieurs fois procuré au delà d'une douzaine, sans compter ceux qui, n'étant que blessés, s'envolent et tombent çà et là. Ce qui m'a toujours frappé dans ces cas, c'est la grande disproportion que j'ai trouvée entre le nombre des mâles et celui des femelles. Une fois, sur onze individus tués, il n'y eut que trois femelles; une autre fois, sur neuf individus, je comptai deux femelles seulement. Dans l'air, aussi, j'ai toujours compté plus de mâles que de femelles.

«Au Jardin botanique d'Odessa, c'est sur quelques conifères touffus, rapprochés les uns des autres, et hauts de neuf pieds environ, que les faucons à pieds rouges aiment à passer la nuit; j'ai essayé de les en chasser à coups de fusil réitérés deux à trois fois dans la même soirée, mais je les ai toujours vus revenir, à moins d'une force majeure.

«Les excursions aériennes que nous venons de

décrire durent souvent jusqu'au mois de mai, époque où ces oiseaux commencent à se disperser pour vaquer à l'œuvre de la propagation. A cette époque, on les trouve souvent dans les steppes, perchés sur des têtes de chardons ou sur quelque autre broussaille. A l'approche du soir, les faucons qui se trouvent dans le voisinage se réunissent pour se livrer à leur exercice favori. Le faucon à pieds rouges est facile à reconnaître, même quand il se montre seul, par la constance avec laquelle il reste posé des heures entières sur le même endroit, ne le quittant que momentanément pour saisir quelque insecte qu'il a vu passer.

«Sa nourriture consiste principalement en insectes de toutes les divisions; le plus souvent j'ai trouvé son jabot rempli de fourmis et de coléoptères vivant en société. Il est très-habile à saisir au vol les grandes espèces de sauterelles et de névroptères, telles que *gryllus*, *libellula* et *aeschna*. Ses doigts, proportionnellement longs, lui rendent en cela de grands services. Il fouille aussi dans la fiente des bêtes à cornes, pour en extraire des scarabées du genre des *onthophages*.

«Nous lisons dans plusieurs manuels que ce faucon fait quelquefois aussi la chasse aux petits oiseaux. Je pense que ce sont des cas exceptionnels. Pour moi, je n'en connais pas d'exemple, et je sais que les plus petits oiseaux ne montrent aucune peur de lui. En revanche, j'ai quelquefois trouvé dans son jabot des débris de petits lézards.

«Un autre fait que je puis avancer, c'est qu'il s'empare souvent du nid de la pie.

«Dans la terre seigneuriale de Kowalweka, sur le Boug, je découvris trois nids occupés par des faucons à pieds rouges, mais dont la construction ne laissait aucun doute à l'égard de leur origine: ils avaient été enlevés à des pies.

«Dans la première moitié d'octobre, quelquefois un peu plus tard, les faucons à pieds rouges quittent le midi de la Russie. Peu de temps avant, les troupes se réunissent de nouveau, et si les soirées sont belles, on peut encore observer leurs évolutions.

«Ce faucon ne paraît pas aimer les régions montueuses, car pendant un séjour de sept mois dans les provinces au delà du Caucase, je n'en ai vu qu'un seul.

«Dans son port et dans certaines attitudes, cette belle espèce de faucon a quelque chose de particulier, et qui rappelle le perroquet, dont elle a, eu outre, le plumage serré. Ainsi, après avoir fait la chasse aux onthophages, le faucon à pieds

rouges se nettoie le bec en se servant de ses doigts, absolument comme le ferait une petite perruche.

« Quand un de ces oiseaux est blessé, et qu'on accourt pour le saisir, il se renverse sur le dos, étend les ailes et les rectrices, et cherche à se défendre au moyen de ses ongles. »

Le kobez niche en mai; il construit lui-même un nid, ou bien, comme l'a constaté Nordmann, il s'empare de celui d'une pie, qui ne cède pas toujours la place sans combats. On a dit aussi que cette espèce nichait souvent dans les creux des troncs d'arbres, et je n'y vois rien d'in vraisemblable. La ponte est de quatre ou cinq œufs, petits, arrondis, d'un blanc jaunâtre, ou d'un roux de rouille clair, parsemés de points, de taches et de lignes d'un brun rouge, plus ou moins confluent. Au commencement d'août les petits prennent leur essor, et les parents font leur éducation. Une fois qu'ils ont appris à se nourrir eux-mêmes, ils entreprennent, jeunes et vieux, leur migration.

**Captivité.** — Grâce à l'obligeance de mon collègue, le docteur Jaeger de Vienne, j'ai pu observer le kobez en captivité. Le Jardin zoologique de Hambourg possède depuis quelque temps plusieurs de ces charmants oiseaux, et chaque jour le plaisir qu'ils me font s'accroît davantage. Avec la beauté du plumage en plus, ils possèdent toutes les bonnes qualités des falconidés. Ils connaissent leurs amis, les saluent par leurs cris de joie, se montrent reconnaissants de l'intérêt qu'on leur témoigne. Je leur donne la même nourriture qu'aux grives, et cela paraît leur convenir parfaitement. Ils s'y sont habitués rapidement, et se montrent très-habiles à ramasser ce mélange de viande finement hachée, de pain, de carottes râpées et d'œufs de fourmis.

## LES IÉRAX. — *HIERAX*.

*Die Zwergedelfalken.*

**Caractères.** — Les iérax ou faucons nains, comme on les appelle, sont des falconidés de la taille d'une alouette, mais qui ne le cèdent à aucun autre en courage et en hardiesse. Ils sont caractérisés par un bec court, vigoureux, à mandibule supérieure armée d'une dent aiguë, et présentant, ainsi que la mandibule inférieure, une échancrure (ce qui leur a fait souvent attribuer deux dents); des ailes courtes, dont les deuxième et troisième pennes dépassent toutes

les autres; une queue très-courte, tronquée à angle droit; des tarses courts et épais, des doigts armés d'ongles très-forts, le doigt du milieu ne dépassant pas de beaucoup les autres.

**Distribution géographique.** — Ces charmants petits falconidés, dont on connaît environ six espèces, sont propres aux Indes et à la Malaisie.

### L'IÉRAX AZURÉ — *HIERAX CÆRULESCENS*.

*Der Muti, The Bengal fal con.*

**Caractères.** — Cette espèce, le *muti* des Indiens, ou *alap*, comme on l'appelle à Java, est la plus connue de ce petit genre. Elle a au plus 19 cent. de long; la queue mesure 10 cent., et l'aile pliée 6. Le sommet de la tête, la nuque, la queue, les plumes longues et soyeuses des cuisses sont d'un noir bleuâtre; la partie antérieure de la tête, la gorge, la poitrine, une ligne descendant de l'angle du bec à l'épaule, sont d'un blanc rougeâtre; le ventre est roux de rouille, l'iris brun foncé; le bec et les pattes sont d'un noir bleu.

**Distribution géographique.** — Le *muti* est répandu dans tout le sud de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne connaît pas grand'chose des mœurs de cet oiseau, ainsi que de celles de ses congénères. Jerdon lui-même ne nous en dit rien d'important. On raconte que les iérax sont vifs et courageux, qu'ils chassent tous les autres oiseaux, et ne refusent pas de combattre avec des espèces bien plus grandes qu'eux.

**Chasse au vol.** — Les Indiens, grands amateurs de chasse, ont su tirer avantage des qualités de ce petit rapace. Le nom de *muti* signifie *poignée*; on l'a donné à cet oiseau, parce qu'à la chasse, on le porte dans le creux de la main, pour le jeter comme une pierre sur le gibier. D'après Mundy, on s'en sert surtout pour chasser les cailles. Cet auteur assure, pour l'avoir vu, que cette chasse est une des plus divertissantes.

L'oiseau est tenu dans la main fermée; la tête sort d'un côté, la queue de l'autre. A vingt ou trente pas du gibier, le fauconnier le lance comme une pierre. Aussitôt, le faucon ouvre les ailes et fond sur sa proie, comme l'autour.

D'autres naturalistes, Jerdon parmi eux, mettent ces faits en doute; mais la description de Mundy ne permet guère de soupçonner sa véracité; des auteurs plus anciens, d'ailleurs, en avaient déjà parlé.

## LES ASTURIDÉS — ACCIPITRES.

*Die Habichten, The Hawks.*

Les asturidés sont les plus proches voisins des falconidés. Ils sont d'entre les rapaces les mieux doués ; ils surpassent même les faucons, mais ils n'ont pas la noblesse qui distingue ceux-ci.

**Caractères.** — Les asturidés ont le corps ramassé, le cou long, la tête petite, les ailes courtes et arrondies, la queue très-longue, les tarses élevés, les serres grandes ou petites. Le bec est moins bombé et plus comprimé latéralement que chez les falconidés ; la dent de la mandibule supérieure est moins prononcée, et située plus en arrière ; il y a cependant sous ce rapport de nombreuses variétés. Sauf de rares exceptions, l'œil n'est pas entouré d'un cercle dégarni de plumes. Le plumage est épais et assez mou, et sa couleur varie suivant l'âge, mais non suivant le sexe.

**Distribution géographique.** — Cette famille est répandue dans toutes les parties du monde ; certains genres ont même partout des représentants. La plupart ont une aire de dispersion très-étendue ; celle du plus petit nombre est limitée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les asturidés habitent presque exclusivement les grandes forêts et s'y cachent dans les endroits les plus épais. Ils sont très-bien doués, et n'ont rien à désirer sous le rapport physique. Leur vol est facile et rapide ; ils changent instantanément de direction, et comme les matras, ils se glissent au travers des fourrés les plus épais. Cependant ils évitent de trop s'élever, ils volent presque à ras du sol. A terre, ils marchent bien, mais en s'aidant de leurs ailes ; ils se meuvent avec la plus grande agilité au milieu des arbres les plus touffus.

Ce sont des ennemis redoutables pour tous les petits animaux. Ils chassent aussi bien les mammifères que les oiseaux ou les reptiles ; ils capturent leur proie, soit qu'elle vole soit qu'elle soit perchée, soit qu'elle coure soit qu'elle nage, et la poursuivent sans trêve ni relâche. Leur soif de sang leur fait oublier le soin de leur propre sûreté. Ils attaquent de grands animaux, et le plus souvent sortent vainqueurs de la lutte, parfois, cependant, ils paient de la vie leur témérité.

Entre eux, les asturidés ne se témoignent pas plus d'attachement qu'ils n'en témoignent aux autres animaux. L'amour paraît être chez eux

un sentiment inconnu. La femelle mange son mâle, le père ou la mère dévore ses petits, et ceux-ci, une fois qu'ils sont devenus assez forts, attaquent leurs parents. Ce n'est que lorsqu'ils sont tous rassasiés que la paix règne entre les membres d'une même famille.

Malheureusement, les asturidés se multiplient très-rapidement. On compte dans chaque couvée un assez grand nombre d'œufs. Ils nichent sur des arbres, et construisent toujours eux-mêmes leur nid. Quelques espèces l'ornent agréablement de branches vertes, qu'elles renouvellent à mesure qu'elles se dessèchent. Ils défendent courageusement leur progéniture, même contre les attaques de l'homme.

Tous les asturidés sont des animaux nuisibles, qu'il faut poursuivre sans merci. On peut encore défendre les falconidés, prendre fait et cause pour eux, mais parler en faveur des asturidés serait un crime. On en a bien dressé quelques-uns à la chasse, mais on ne peut guère les vanter sous ce rapport, car ces oiseaux sont si capricieux qu'il est très-difficile de les instruire, et qu'on est rarement payé de sa peine.

**Captivité.** — En captivité, les asturidés sont désagréables. Leur voracité, leur soif de sang les rendent difficiles à entretenir : quant à les mettre avec d'autres oiseaux, il n'en peut être question. Plus on les connaît, plus aussi on apprend à les haïr.

## LES MACAGUAS — HERPETOTHERES.

*Die Edelhhabichten.*

**Caractères.** — Les macaguas forment en quelque sorte la transition des falconidés aux asturidés. Ils ont le corps vigoureux ; la tête grande, les ailes moyennement longues, atteignant à peu près le milieu de la queue, et composées de rémiges étroites, pointues, les troisième et quatrième étant les plus longues ; la queue médiocre, un peu arrondie ; les tarses moyennement longs et épais ; les doigts petits ; les ongles courts et gros ; le bec élevé, très-comprimé latéralement ; la mandibule supérieure fortement crochue, la mandibule inférieure basse, émoussée ; le corps recouvert entièrement de plumes longues, pointues, à tiges raides ; le pourtour de l'œil nu.

LE MACAGUA RICANEUR — *HERPETOTHERES CACHINNANS.*

*Der Lachhabicht.*

**Caractères.** — Le macagua ricanneur ou rieur, ainsi nommé à cause de sa voix retentissante, qui a de l'analogie avec un ricanement, a presque la taille de l'autour d'Europe ; mais sa tête est plus grosse, et son corps moins épais. Il a la tête d'un jaune pâle, chaque plume ayant la tige noire ; les lorums, les joues, la nuque, noirs ; les plumes du dos brunes, bordées d'un mince liséré clair, la face inférieure du corps et une bande sur la nuque, blanches ; la poitrine et les cuisses, d'un blanc rougeâtre, la face supérieure de la queue noire, l'inférieure jaune blanchâtre, marquée de six ou sept bandes grises, et se terminant par une bande blanchâtre ; les rémiges brunes sur les barbes externes, d'un jaune orange ou blanches sur les barbes internes, qui sont marquées d'étroites bandes transversales brunes ; l'œil jaune-rouge, le bec noir, la cire et les pattes jaunes. La longueur de l'oiseau est de 55 cent. ; celle de la queue, de 23 cent. ; la hauteur des tarses est de 7 cent.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau est propre aux parties chaudes de l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'Azara, d'Orbigny et Schomburgk nous ont fait connaître le genre de vie de cet oiseau. Ils nous apprennent qu'il est répandu sur une vaste étendue de l'Amérique du Sud ; qu'il s'y trouve partout, sans être commun nulle part ; et qu'il est rare sur les côtes. D'après d'Orbigny, on le rencontre surtout à la lisière des forêts, et le long des rivières.

On le voit perché sur un vieil arbre mort, d'où il fait entendre son cri, consistant en une sorte de ricanement, dont l'esprit des Indiens est singulièrement frappé. Ses allures sont celles d'un oiseau paresseux, qui n'aime guère à voler, qui ne va jamais loin, et se borne à passer d'un arbre à l'autre. Comme d'Orbigny, Schomburgk dit ne l'avoir jamais vu planer dans l'air.

Il se nourrit principalement de reptiles ; il ne dédaigne cependant pas les oiseaux, et chasse les petits mammifères. D'Orbigny croit qu'il mange aussi des poissons.

D'après Schomburgk, il construit son nid sur des arbres peu élevés.

Dans tout le Paraguay, les Indiens sont convaincus que le ricanement de cet autour an-

nonce l'arrivée d'une grande caravane. Les Espagnols eux-mêmes ont cette croyance.

LES DIODONS — *HARPAGUS.*

*Die Zahnhabichte.*

**Caractères.** — Les diodons sont des asturidés de petite taille, à ailes courtes, à queue longue et large. Ils sont remarquables par leur bec, dont la mandibule supérieure à peine plus longue que l'inférieure, a les bords très-festonnés et munis de deux dents graduées et saillantes ; la mandibule inférieure est émoussée, et porte près de sa pointe deux dents aiguës. Leurs ailes sont subaiguës ; leurs tarses courts, et de même longueur que le doigt du milieu.

**Distribution géographique.** — Ce genre n'habite que l'Amérique du Sud. Il est représenté par deux espèces, que les Brésiliens confondent sous le nom de *gavião*, les Indiens de la Guyane sous celui d'*unoi*.

LE DIODON BIDENTÉ — *HARPAGUS BIDENTATUS.*

*Der doppelzahnige Habicht, The notched Falcon.*

**Caractères.** — Le diodon bidenté a 37 cent. de long et 72 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 22 cent. et la queue 17 cent. Il a le dos gris noir, à reflets métalliques ; le ventre brun-rouge ; la gorge marquée d'une bande blanche étroite ; le croupion blanc ; les rémiges noires, à bandes transversales brun clair, blanches sur les barbes internes ; les rectrices noires à la face dorsale, brunâtres à la face ventrale, et traversées par trois larges bandes grises ; l'œil d'un rouge carmin clair ; la cire d'un jaune verdâtre ; le bec gris noir ; les pattes d'un rouge jaune.

Les jeunes ont le dos brun, le ventre blanc, ondulé de brun clair ou de rouge brun.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau est assez commun dans les forêts de presque toute l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Comme les autres asturidés, il se tient solitaire dans la cime d'un arbre touffu, guettant les oiseaux, auxquels il fait une chasse très-active. D'après Tschudi, il est hardi et courageux, et ne craint pas d'attaquer des animaux plus grands que lui ; aussi est-il redouté des Indiens. Il chasse les volailles et ne quitte pas les environs d'une ferme avant d'avoir mangé la dernière poule. Comme l'autour d'Europe, il est prudent et rusé, et échappe presque toujours au chasseur. En cas de besoin, il se

contente d'insectes. D'après Burmeister, ce serait la nourriture des jeunes encore inhabiles à capturer les oiseaux.

On trouve le nid du diodon bidenté sur des arbres élevés. Les œufs, au nombre de trois ou quatre, sont couverts de points rouge brun, et ressemblent beaucoup à ceux du gerfaut.

## LES ÉPERVIERS — *NISUS*

*Die Finkenhabichte.*

**Caractères.** — Nous arrivons à l'épervier, le représentant européen d'un genre répandu sur toute la surface de la terre. Un corps allongé, une tête petite, un bec mince, fortement crochu; des ailes courtes; une queue longue, tronquée à angle droit; des tarses faibles et longs; des doigts minces, longs; des ongles très acérés: tels sont les principaux caractères des éperviers. Le plumage varie très-peu suivant l'âge.

### L'ÉPERVIER COMMUN — *NISUS COMMUNIS.*

*Der Sperber, The Sparrow Hawk.*

**Caractères.** — L'épervier commun a 33 cent. de long et 66 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 24 cent., et la queue 16. La femelle a 8 cent. environ de plus en longueur, et 14 cent. de plus d'envergure.

Les adultes ont le dos d'un gris cendré noirâtre, le ventre blanc, marqué de roux de rouille, plus nettement chez le mâle que chez la femelle; la queue marquée de cinq ou six bandes noires, et blanche à l'extrémité; le bec bleuâtre, la cire jaune, l'iris d'un jaune doré et les pieds d'un jaune pâle.

Les jeunes éperviers ont le dessus du corps gris-brun, la face inférieure blanche, à taches brunes, longitudinales à la gorge et au cou, transversales au ventre et à la poitrine.

**Distribution géographique.** — L'épervier commun habite l'Europe, l'Asie et l'Afrique. En Europe, il n'est rare nulle part, je crois cependant avoir remarqué qu'il est plus commun en Allemagne que dans le midi, qu'en Espagne par exemple. Il est également abondant dans la plus grande partie de l'Asie centrale. En hiver, il rôde dans le pays; il traverse même la Méditerranée et paraît alors dans le nord de l'Afrique. De même, il arrive aux Indes tous les hivers; il s'y montre, d'après Jerdon, au commencement d'octobre, et en part à la fin de février ou au commencement de mars.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'épervier commun habite les forêts, de préférence les petits bouquets de bois des régions montagneuses. Il est de tous les asturidés le plus agile et peut-être le plus courageux. Il réunit toutes les qualités que l'on observe chez les représentants les mieux doués de cette famille.

« L'épervier, dit mon père, reste presque tout le jour caché, et ne se montre que lorsqu'il est en chasse. Malgré ses petites ailes, il vole facilement, légèrement; sa marche, par contre, est inhabile et sautillante.

« Il est méfiant et hardi; il ne craint pas les oiseaux plus forts que lui. Bechstein dit le mâle plus courageux que la femelle, et Naumann la femelle plus courageuse que le mâle; ils se trompent, les deux sexes sont également courageux. La femelle, il est vrai, est plus vigoureuse, et peut soutenir un combat dans lequel le mâle succomberait. J'en vis un jour un exemple. Un épervier femelle avait pris un moineau, et l'avait porté derrière une haie, à dix pas au plus de ma maison, pour le dévorer. Elle avait à peine commencé son repas, qu'une corneille arriva pour lui enlever sa proie. L'épervier la recouvrit en étendant ses ailes. La corneille l'ayant attaqué à plusieurs reprises, l'épervier s'envola, tenant le moineau dans une serre, puis, se retournant avec une agilité remarquable, le dos presque touchant le sol, de sa serre restée libre, donna un coup si violent à la corneille que celles-ci prit la fuite. Le mâle ne se montre pas moins hardi que la femelle, et, comme elle, s'engage dans l'intérieur des villages. »

On a vu plusieurs fois des éperviers pénétrer dans des maisons ou des voitures, et se faire prendre; l'ardeur avec laquelle ils poursuivaient leur proie, leur avait fait oublier toute prudence. On a raconté récemment qu'un épervier, chassant un oiseau, pénétra dans un waggon de chemin de fer en marche et y fut capturé.

L'épervier commun est l'ennemi le plus terrible de tous les petits oiseaux. Depuis la perdrix jusqu'au roitelet, aucun n'est en sûreté devant lui. Sa hardiesse est extrême. On en a vu fondre sur des coqs, d'autres sur des lièvres. Dans ce dernier cas, il semble plutôt vouloir s'amuser à effrayer le timide rongeur. Parfois, ils s'attaquent à des êtres qui leur opposent une certaine résistance. » Me promenant un jour dans la forêt, dit Naumann, je vis un héron qui volait tranquillement, en rasant la cime des arbres. Tout à coup un épervier sortit du fourré,

saisit au cou le héron surpris, et tous deux s'abattirent en poussant des cris épouvantables. J'accourus en toute hâte; malheureusement l'épervier m'aperçut trop tôt, il lâcha prise et s'enfuit. J'aurais bien aimé savoir ce qui serait advenu de ce combat inégal; si le téméraire rapace aurait fini par vaincre le héron et par l'égorger. »

A la hardiesse, l'épervier commun joint la plus grande ruse. Il attend réellement sa proie à l'affût. Quand il chasse, il vole à ras du sol, le long des buissons ou des haies, les traverse subitement, les parcourt, en volant, du côté opposé; retourne brusquement de l'autre côté, et apparaît ainsi toujours à l'improviste auprès de sa proie; ou bien, il s'élève en l'air et se précipite sur sa victime. Il prend indifféremment les oiseaux lorsqu'ils volent et lorsqu'ils sont perchés; il les poursuit même à la course. « Je vis un jour, dit mon père, un épervier poursuivre un moineau le long d'une haie. Celui-ci, sachant bien qu'au vol il serait perdu, courait constamment au travers de la haie d'un côté à l'autre. L'épervier le suivait de son mieux: à la fin, fatigué de cette chasse infructueuse, il alla se percher sur un prunier voisin, où je le tirai. »

Tous les petits oiseaux connaissent et redoutent leur ennemi. Les moineaux, à sa vue, vont se réfugier, dit Nordmann, dans les trous de souris, et les autres oiseaux cherchent un abri où ils peuvent en trouver. Beaucoup font preuve de prudence. Ils décrivent des cercles très-serrés autour des branches d'arbres. L'épervier ne pouvant les suivre assez vite, ils prennent sur lui une certaine avance, puis disparaissent au plus épais du fourré. D'autres se laissent tomber à terre, y demeurent immobiles, et échappent souvent par cette manœuvre. Les plus agiles le poursuivent en poussant des cris, et avertissent ainsi leurs compagnons. Les hironnelles de cheminée, notamment, troublent ses chasses, et il paraît en avoir conscience. Lorsqu'elles se mettent à le pourchasser, il s'élève dans les airs, décrit quelques cercles, puis s'enfuit vers la forêt, furieux, sans doute, contre ces oiseaux trop agiles.

Rarement l'épervier commun manque son attaque, et souvent il capture deux oiseaux du même coup. Il porte sa proie à un endroit caché, lui arrache les grandes plumes, et la mange. Il rejette les os, les plumes et les poils. Les jeunes oiseaux encore au nid sont pour lui une friandise, et il ne dédaigne pas les œufs. « Le 29

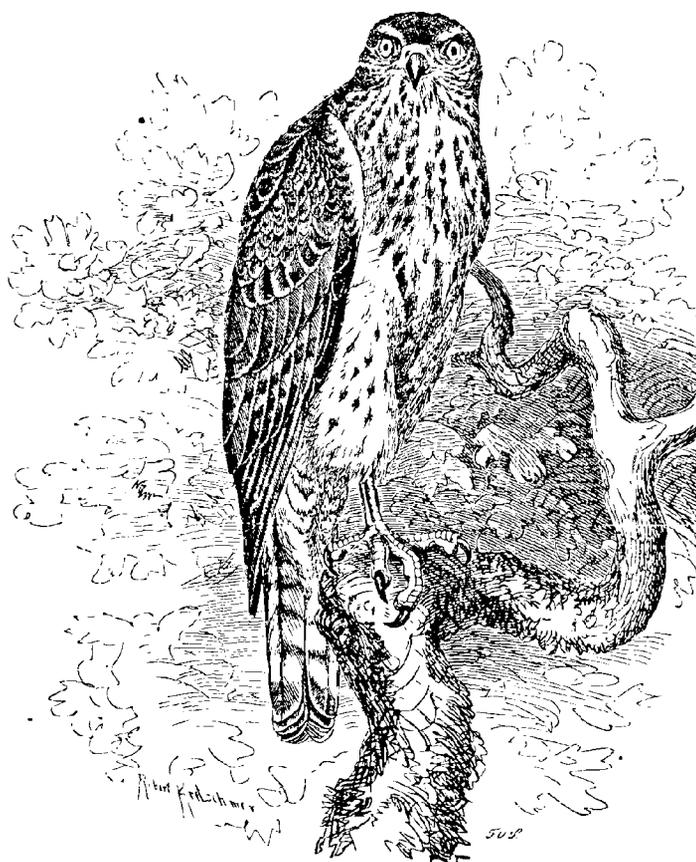
mai, raconte Hintz, mon berger vint me dire qu'il avait trouvé, la veille, un nid de perdrix, avec vingt-deux œufs; qu'il n'y en avait plus que vingt, et qu'il avait vu un petit épervier s'envoler non loin du nid. J'y allai aussitôt, et ne trouvai plus que dix-neuf œufs. Je me cachai. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais en observation, que je vis un épervier arriver au nid et s'envoler; il manquait encore un œuf. Une heure après, il revint et partit cette fois encore avec un œuf. Je ne pus voir comment il emportait ces œufs, si c'était dans son bec ou dans ses serres. »

L'épervier fait rarement entendre sa voix. Son cri peut se rendre par les syllabes *ki ki ki*, plusieurs fois répétés, ou *kaek kaek*, prononcées lentement. Les premières paraissent être son cri d'avertissement.

L'épervier niche dans les fourrés, généralement à peu de distance du sol, et lorsqu'il le peut, sur un conifère. Son nid est construit avec des branches sèches de pins, de sapins, de bouleaux; le centre, peu spacieux, est tapissé avec quelques plumes de la femelle. A la fin de mai, on y trouve de trois à cinq œufs, assez gros, à coquille lisse et épaisse, et dont la forme, la couleur, la grandeur varient beaucoup. Ils sont généralement blancs, grisâtres ou verdâtres, semés de points plus ou moins gros, plus ou moins serrés, brun-rouge, ou rouge et gris-bleu. La femelle couve seule; jamais elle n'abandonne ses œufs, et les défend avec courage. Les deux parents apportent aux petits leur nourriture, mais la femelle est seule en état de la leur préparer d'une façon convenable. On a vu de jeunes éperviers, dont la mère avait été tuée, mourir de faim, entourés d'aliments que le père leur avait apportés, mais qu'il n'avait pas su leur préparer. Après avoir pris leur essor, les jeunes restent longtemps avec leurs parents, qui les guident, les soignent, les instruisent.

Les grandes espèces de falconidés et l'autour des palombes mangent l'épervier sans remords, quand ils peuvent le capturer. Les petits oiseaux témoignent toute leur haine en le poursuivant. L'épervier rencontre dans l'homme un ennemi acharné, dans tous les lieux où celui-ci a appris, à ses dépens, à connaître ses déprédations. L'épervier, du reste, ne mérite pas de merci; partout où il se trouve, il ne fait que détruire. On a donc raison de mettre tout en œuvre pour l'exterminer.

**Captivité.** — Cependant, l'épervier n'est pas l'objet de la réprobation universelle. Chez plu-



Corbeil, Crété Fils impr.

Fig. 117. L'Autour des palombes.

Paris, Baillière et Fils, édit.

sieurs peuples de l'Asie, c'est un oiseau de chasse très-estimé. « Dans le sud de l'Oural, dit Eversmann, c'est l'oiseau le plus employé, surtout à la chasse des cailles. On dresse les jeunes éperviers en été et en automne; on les emploie à la chasse, puis on leur rend la liberté; il n'est nullement avantageux de les nourrir tout l'hiver, car, en été, on peut se procurer autant de jeunes qu'on en a besoin. Les grandes femelles seules sont dressées à la chasse; les mâles y sont impropres. »

Il en est de même aux Indes, à ce que nous rapporte Jerdon. L'épervier commun, et une espèce voisine, l'épervier pygmée (*nisus virgatus*), y sont très-estimés des fauconniers. On les prend tout jeunes, au nid, et on les dresse à chasser les perdrix, les cailles, les bécasses, les pigeons, et surtout les meinales. Ils rendent de grands services dans les jungles, et payent ainsi toute la peine qu'on s'est donnée pour les élever.

Quant à moi, jamais épervier captif ne m'a causé la moindre satisfaction. Leur défiance,

BREM.

leur sauvagerie, leur voracité les rendent repoussants. Lenz raconte un fait caractéristique pour ces oiseaux. « Il y a quelques années, dit-il, je reçus un épervier femelle; il avait poursuivi un loriot dans un buisson d'épines, et cela avec une telle fureur, qu'il s'était pris au milieu des branches. Je lui attachai les ailes, et le mis dans une chambre, en présence de onze personnes, qu'il regardait avec des yeux étincelants de colère. Je pris six jeunes moineaux, j'en laissai courir un; l'épervier se précipita sur lui, le saisit, l'étrangla dans ses serres, et, regardant les spectateurs, demeura sur sa proie, qu'il serrait fortement dans ses griffes. Comme il ne voulait pas manger, nous sortîmes, et lorsque dix minutes après nous rentrâmes, le moineau était dévoré. Il en fut de même des deux autres moineaux; quant au quatrième, il le prit et le tua comme les trois premiers, mais dix minutes après, il n'en avait mangé que la moitié. Il n'en tua cependant pas moins le cinquième et le sixième, sans les manger, tant son estomac était plein. »

III — 258

## LES AUTOURS — ASTUR

*Die Habichte, The Hawks.*

Les autours, types de la famille des asturidés, ressemblent beaucoup aux éperviers, mais ils en diffèrent par un corps plus ramassé, un bec plus long, une queue arrondie, des pattes plus fortes et plus courtes, et par un plumage qui varie suivant l'âge.

## L'AUTOUR DES PALOMBES — ASTUR PALUMBARIUS.

*Der Habicht, The Goshawk.*

**Caractères.** — L'autour des palombes ou vulgaire (*fig. 117*) est un grand rapace de 58 cent. de long, et 1<sup>m</sup>,15 d'envergure; son aile pliée mesure 33 cent. et sa queue 23. La femelle a 72 cent. de long, et bien 1<sup>m</sup>,30 d'envergure. L'oiseau adulte a le dos gris-brun noirâtre, à reflets plus ou moins gris cendré; le ventre blanc, les plumes ayant la tige et de petites lignes ondulées d'un brun noir; le bec noir; la cire d'un jaune clair, l'œil jaune vif, les pattes jaunes.

Les jeunes ont le dos brun, chaque plume étant tachetée de jaune rouille; le ventre varié de taches longitudinales brunes, sur un fond roux de rouille, qui passe plus tard au blanc rougeâtre; le bec, l'œil, les pattes, la membrane qui revêt la cire de couleur plus claire que chez les adultes.

**Distribution géographique.** — L'autour a à peu près la même aire de dispersion et le même habitat que l'épervier. Il remonte peut-être plus loin vers le nord, et est moins voyageur. Il est rare dans le midi de l'Europe, et d'après mes observations, il n'arrive que rarement et toujours isolément dans le nord de l'Afrique. Il en est de même en Asie. Dans le sud de cette partie du monde, on ne le trouve toute l'année, et isolé, que dans l'Himalaya; il ne se montre qu'accidentellement dans la plaine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'autour aime les bois alternant avec des champs et des prairies; on les rencontre néanmoins plus souvent dans les grandes que dans les petites forêts.

A mon avis, la description des mœurs de l'autour, donnée par mon père, il y a plus de quarante ans, n'a encore été surpassée par personne; aussi, la prendrai-je comme guide, me contentant d'y ajouter les résultats des observations les plus récentes.

L'autour est un oiseau solitaire, nullement sociable, ne vivant même avec sa femelle qu'au

temps des amours. Il est farouche, sauvage, hardi, actif, fort et prudent. Son vol est rapide et bruyant; souvent il plane et tient alors la queue étalée. C'est un beau spectacle que de voir cet oiseau se mouvoir dans les airs. Il s'élève rapidement, plane un instant, se laisse tomber, vole avec la plus grande sûreté au milieu des fourrés les plus touffus; il monte et il descend avec légèreté. A terre, il est maladroit, et n'avance qu'en sautillant.

Sa voix, qu'il fait rarement entendre, est forte, retentissante, désagréable. En colère, son cri est : *iwiack*; joyeux, triomphant d'avoir fait une capture, il crie *iwiaie, iwiaie*; au moment de l'accouplement, son cri est *gaeck, gaeck, gaeck, gick, gick, gick*, syllabes que suivent rapidement *kiak, kiak*, plusieurs fois répétés. Effrayé, il crie *wiaie, wiaie* ou *wis, wis*.

L'autour est en chasse toute la journée, même à midi, heure que les autres rapaces consacrent au repos. Il parcourt à peu près régulièrement un assez grand domaine, et revient fréquemment à la place où sa chasse a été heureuse. Sa voracité insatiable ne lui permet pas de prendre du repos; il est toujours affamé, toujours il a soif de sang. Il attaque tous les oiseaux, depuis l'outarde et la gelinotte jusqu'aux plus petits passereaux et tous les mammifères qu'il croit être plus faibles que lui. Il fond sur les lièvres; il enlève la belette du sol, il prend l'écreuil dans sa demeure; il capture sa proie, qu'elle vole ou qu'elle soit perchée, l'oiseau aquatique comme le mammifère.

A sa vue, un autre animal est saisi d'effroi; il est pris, et comme le dit Naumann, « son sang coule déjà sous les serres du rapace, avant qu'il ait songé à s'enfuir ou à se tapir contre le sol. » Sa voracité n'est surpassée que par sa hardiesse; mais toutes deux le sont par sa soif de carnage : il n'épargne rien.

Il chasse surtout les pigeons, et une seule paire d'autours peut, en quelques mois, anéantir le colombier le plus peuplé. Dès qu'ils aperçoivent leur ennemi, les pigeons prennent la fuite; mais celui-ci fond sur eux avec la rapidité de la flèche et cherche à en détacher un. Il ne semble pas qu'il agite les ailes; il les tient un peu rabattues, et tend ses serres en avant. Il s'élance avec une telle vitesse que le bruit de son vol peut être entendu à cent ou cent cinquante pas. « Un jour, raconte mon père, je me trouvais dans les champs, et je vis un autour planer au-dessus d'une montagne. A un quart de lieue, dans la vallée, une bande de pigeons était tranquille

ment en train de chercher sa nourriture. A peine l'autour les eut-il aperçus qu'il se laissa tomber obliquement d'une hauteur de mille brasses au moins. Mais les pigeons l'avaient vu à temps ; ils s'enfuirent à tire-d'aile vers leur pigeonnier. L'autour, dans sa première attaque, avait descendu du plus bas que les pigeons ; il s'éleva de nouveau, les poursuivit, et en attaqua un, mais celui-ci, par un détour habile, parvint à échapper au ravisseur et à gagner heureusement le pigeonnier. »

Lorsque l'autour ne réussit pas à prendre les pigeons au vol, il a recours à la ruse. « Dans mon domaine de Podolie, raconte le comte Wodzicki, on élevait beaucoup de pigeons. Leur nombre ne tarda pas à attirer tous les autours et tous les faucons des environs. Mais bientôt, mes pigeons furent tellement par eux chassés, qu'ils n'osèrent plus se hasarder dans la campagne, et qu'ils cherchèrent leur nourriture au voisinage immédiat des habitations. Ils ne quittaient que rarement leur retraite, et ne s'éloignaient jamais de la cour. Cela dura plus d'une semaine.

« Les oiseaux de proie abandonnèrent la place ; seuls, deux autours demeurèrent et surent se procurer leur repas quotidien. L'un resta des heures entières, caché par un toit de chaume, les plumes hérissées, le cou rentré. Ainsi posé, il ressemblait tout à fait à un hibou. Les pigeons devinrent plus confiants, se perchèrent sur le toit ; l'oiseau de proie ne bougea pas ; mais quand ils se mirent à sortir sans crainte du pigeonnier et à y rentrer, il fondit sur eux, en saisit un et l'emporta dans le jardin, où il savait, semblait-il, qu'on ne le tirerait pas, ce jardin étant entouré de maisons. Le second autour se montra encore plus rusé et plus hardi ; chaque jour, il arrivait à la même heure, chassait les pigeons dans leur pigeonnier, et les traquait. Il se perchait sur le pigeonnier, le frappait de son aile à coups redoublés, jusqu'à ce qu'un pigeon, sur lequel il fondait aussitôt, en sortit. »

L'autour met non moins d'ardeur à poursuivre les mammifères.

« Il s'empare facilement des jeunes levrauts, dit mon père ; quant aux vieux lièvres, il les chasse avec méthode. Le lièvre cherche son salut dans la fuite ; à plusieurs reprises, l'autour s'élançait sur lui, lui donne des coups de bec ; après l'avoir ainsi blessé et épuisé, il finit par le saisir avec ses serres et l'égorger. Une telle chasse dure souvent longtemps ; j'ai vu un lièvre combattre ainsi un certain temps avec un autour ; ils se roulaient l'un sur l'autre, sans que l'oiseau

de proie lâchât prise. Un de mes amis, en qui j'ai pleine confiance, tua d'un seul coup de fusil, un lièvre et un autour, qui était perché sur lui. »

L'autour ne se contente pas toujours d'une seule proie ; il prend autant d'oiseaux que cela lui est possible, les égorge et les mange ensuite tranquillement. « Plusieurs autours, raconte Audubon, suivaient une bande de pigeons voyageurs, lorsque l'un d'eux fut attiré par un vol de quiscales (*quiscalus versicolor*).

« Ceux-ci volaient au-dessus de l'Ohio. L'autour fondit sur eux avec la vitesse de la flèche. Les quiscales se serrèrent les uns contre les autres ; on aurait dit une masse noire, traversant les airs. L'autour les atteignit, en prit un, puis un second, un troisième, un quatrième, un cinquième, les égorgeant l'un après l'autre, et les laissant tomber dans l'eau. Il avait fait une chasse fructueuse, avant que les malheureux eussent pu trouver un refuge dans la forêt. A ce moment, il abandonna leur poursuite, et on le vit raser la surface du fleuve, ramasser ses proies et les porter à terre. »

Si l'autour est peu sociable, il faut très-probablement l'attribuer à sa soif de sang inextinguible : les individus que l'on retient captifs en fournissent la preuve. « Au printemps dernier, raconte mon frère, je fis prendre pour le Jardin zoologique de Hambourg, un autour femelle avec ses deux petits. Le matin, je les mis dans une grande cage ; l'après-midi, quand j'allais leur donner à manger, je vis que la mère s'était déjà rassasiée ; elle avait mangé à moitié un de ses petits, et égorgé l'autre. Quelques jours après, je reçus une paire d'autours, avec deux petits. Je les mis chacun isolément, dans une cage ; je leur donnai de la nourriture en abondance, et les expédiai à leur destination. On les mit là avec un de leurs semblables, que l'on nourrissait déjà depuis un an en captivité. Celui-ci attaqua les deux jeunes et les tua, puis il s'en prit aux vieux, les dévora, mais il fut à son tour mangé par un nouvel autour. « Un forestier de mes amis m'a dit avoir enfermé ensemble quatorze autours des palombes ; il leur donnait abondamment à manger, et cependant ils s'entre-dévorerent. Pour ma part, j'ai toujours vu, en captivité, l'autour le plus fort dévorer l'individu plus faible, que ce soit son compagnon, son enfant ou un de ses parents. Il va sans dire qu'il ne se comporte pas autrement vis-à-vis des autres rapaces. Il mange tous les animaux qu'il peut manger, ou du moins, il les tue. Aussi, dès qu'il se montre, les autres oiseaux

manifestent-ils toute la haine qu'ils lui portent. Les corneilles, surtout, ne se lassent pas de le poursuivre, de l'attaquer, au mépris de leur propre vie. « Un autour, dit mon père, était poursuivi par trois corneilles ; il chercha à plusieurs reprises à leur donner la chasse, mais elles savaient lui échapper très-habilement, et il ne put venir à bout d'en blesser une seule. Ce manège avait duré un certain temps, lorsque l'autour aperçut, à environ trois cents pas de là, des pigeons sur un toit ; il s'élança aussitôt dans cette direction, se laissant tomber d'une hauteur de plus de cent brasses ; mais il revint sans avoir pu faire capture. Les corneilles semblèrent stupéfaites de sa rapidité. Tant qu'il planait, elles avaient pu le suivre facilement ; mais aucune n'était capable de le suivre dans sa chute. Lorsqu'il reprit le haut des airs, la poursuite recommença. Cependant l'autour fondit une seconde fois sur les pigeons et finit par en capturer un qu'il emporta. Les corneilles, cette fois, l'avaient suivi de leur mieux ; elles parvinrent à le serrer de si près, qu'il dut abandonner sa proie, et quitter la place. »

Nordmann dit que l'autour réussit quelquefois à prendre une des corneilles qui le poursuivent. Cela doit être rare, car les corneilles ne poursuivent cet oiseau qu'avec la plus grande prudence. Les faucons ne détestent pas moins ce rapace, et les hirondelles se font un plaisir tout particulier de l'accompagner de leurs cris perçants.

L'autour construit son nid sur les arbres les plus élevés, et généralement très-près du tronc. Ce nid est grand et plat ; la base est formée de branches sèches, sur lesquelles repose une couche de rameaux verts de pins et de sapins, que l'oiseau remplace à mesure qu'ils se sèchent. La cavité du nid est tapissée de plumes et de duvet. Une fois le nid bâti, la même paire d'autours l'utilise plusieurs années de suite ; un couple a souvent trois ou quatre nids, peu éloignés l'un de l'autre, qu'il occupe alternativement. Chaque année, le nid est réparé, élargi, garni de nouvelles branches. Au mois de mars, on voit, par les beaux jours, le mâle et la femelle s'élever de concert dans les airs, comme pour témoigner de leur amour. La ponte a lieu dans la seconde moitié d'avril, les œufs, au nombre de deux à quatre, sont allongés, élargis au milieu, à coquille rugueuse et épaisse ; ils sont d'un vert blanchâtre, semés de points jaunes assez rares. La femelle les couve avec la plus grande sollicitude, et ne les quitte jamais,

même quand on tire sur elle. Les deux époux défendent leur progéniture avec la plus grande vaillance, se montrant même parfois plus que téméraires. On en a vu attaquer des hommes qui grimpaient à l'arbre où était leur nichée. On cite même des cas, où un autour, sans avoir été particulièrement excité, est venu fondre sur un homme ou sur un cheval.

Les petits croissent rapidement ; ils mangent beaucoup, et leurs parents ont fort à faire pour les rassasier. Le nid devient alors un véritable abattoir. Le père et la mère y apportent tout ce qu'ils trouvent, même des nids entiers avec les petits, surtout des nids de grives et de merles. Il est probable que les plus forts d'entre les jeunes, pressés par la faim, attaquent et dévorent leurs frères plus faibles.

**Chasse.** — L'autour cause tant de dégâts qu'il est partout poursuivi avec acharnement ; et cependant, il ne l'est pas assez. On ne se donne pas assez de peine pour découvrir les nids, pour exterminer, dans son germe, cette race sanguinaire ; on ne chasse même pas assez les oiseaux adultes. A la vérité, il n'est pas facile de les chasser, tant ils sont prudents et rusés. Dans quelques localités, la haine que l'autour a pour le chat-huant est exploitée. On l'attire au moyen de l'un de ces oiseaux, et on peut alors le tirer facilement. On tue, sans trop de peine aussi, la femelle en train de couver, et on en prend un assez grand nombre dans des pièges.

**Captivité.** — En captivité, l'autour n'est pas plus aimable qu'en liberté. Sa sauvagerie, sa méchanceté, sa soif de sang le rendent insupportable au dernier degré.

Par contre, tous les Asiatiques, qui chassent encore à l'oiseau, estiment fort ce rapace. D'après Jerdon, il est, dans les Indes, le plus recherché de tous les oiseaux de chasse.

« Le *baz*, comme on l'appelle, est dressé à chasser les outardes, les milans, les vautours, les canards, les hérons, les ibis, les faucons, etc. A la chasse du lièvre, on garnit les pattes de l'autour de bottines de cuir, pour empêcher qu'il ne se blesse aux épines ; car le lièvre entraîne toujours l'oiseau avec lui pendant quelque temps. Celui-ci ne le tient qu'avec une serre ; de l'autre, il cherche à se cramponner aux branches, aux herbes, aux racines, pour l'arrêter. Il vole droit sur sa proie, mais si elle n'est pas à une distance convenable, à cent ou deux cents brasses environ, il abandonne la chasse, revient vers le fauconnier, et se perche sur un arbre voisin, voire même sur le sol. Une femelle d'autour bien

dressée se paye de 20 à 30 roupies, un mâle de 40 à 30 roupies. »

### LES MÉLIÉRAX — *MELIERAX*.

*Die Singhabichte.*

**Caractères.** — Les méliérax, que l'on a aussi nommés *autours chanteurs*, se distinguent des autours proprement dits par leurs formes plus élancées, leur bec plus faible, leurs ailes plus longues, leur queue arrondie, leurs tarses plus élevés, plus forts, et leurs ongles plus courts.

**Distribution géographique.** — Ces asturidés sont propres à l'Afrique.

#### LE MÉLIÉRAX RAYÉ — *MELIERAX POLYGONUS*.

#### LE MÉLIÉRAX CHANTEUR — *MELIERAX MUSICUS*.

*Der Singhabicht, The chanting Falcon.*

**Caractères.** — Le méliérax rayé a le dos, la gorge, la partie supérieure de la poitrine d'un gris d'ardoise; le ventre, le croupion, les cuisses, les grandes couvertures supérieures de l'aile blanches, marquées de lignes étroites, en zigzag, d'un gris cendré; les rémiges d'un brun noir; les rectrices de même couleur, mais plus claire, avec trois larges bandes transversales foncées, et l'extrémité blanche; l'iris brun; le bec d'un bleu foncé; la cire et les pattes d'un orangé vif.

Le mâle a 52 cent. de longueur et plus de 4 mètre d'envergure; l'aile pliée mesure 30 cent., la queue 23. La femelle est plus grande; elle a environ 4 cent. de plus de longueur, et 5 cent. de plus d'envergure.

Les jeunes ont le dos brun, le ventre blanc, à bandes brunes transversales; les côtés de la tête et une large bande pectorale également bruns.

Le méliérax chanteur a, à très-peu près, la même coloration, mais sa taille générale et sa queue sont plus longues d'environ 6 cent.

**Distribution géographique.** — Le méliérax rayé habite la Nubie, l'Abyssinie, le Kordofan, et, dit-on, le Sénégal: il est remplacé dans l'Afrique méridionale par le méliérax chanteur. Le Vaillant a rencontré assez abondamment ce dernier dans la Caferrie et les pays circonvoisins.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le même voyageur rapporte que le méliérax chanteur se tient sur les arbres isolés, qu'il chasse les lièvres, les perdrix, les cailles, les rats, les souris, qu'il bâtit un nid assez grand, et pond quatre œufs ronds, entièrement blancs. Le Vaillant

ajoute encore que le méliérax chanteur mâle mérite son nom, à cause du chant qu'il ne cesse de faire entendre des heures entières. Je ne connais aucune autre description de cet oiseau, et ne peux donc décider si la relation de Le Vaillant est exacte. Quant à l'espèce qui habite le centre de l'Afrique, jamais je ne l'ai entendue chanter; c'est au plus si elle pousse un sifflement prolongé.

Le méliérax rayé est très-commun dans toutes les steppes boisées, au sud de 170 degrés de latitude septentrionale. Il est plus rare dans les forêts vierges, et se tient de préférence sur les arbres isolés des steppes, d'où il peut embrasser tout un vaste horizon. Il reste là presque tout le jour. Son domaine est assez restreint. Dans les steppes, chaque paire habite à proximité d'une autre; chacune doit donc se contenter d'une étendue de terrain fort limitée.

Les méliérax n'ont que des rapports physiques avec leurs parents d'Europe; tout dans leur manière d'être les en distingue. Ils sont indolents et n'ont rien de la hardiesse qui fait de notre autour le terrible ennemi de tous les petits animaux. La paresse est le fond de leur caractère. Ils restent à la même place des heures entières. Leur vol n'a rien de la rapidité qui distingue celui de l'autour. Ils agitent lentement leurs ailes courtes et arrondies, et les tiennent assez longtemps étendues, en glissant en quelque sorte dans l'air; puis, ils donnent quelques nouveaux battements. Perchés sur un arbre, ils se tiennent assez droit, la tête rentrée, le regard fixe.

Ruppell dit que le méliérax rayé se nourrit principalement de pigeons et de petits oiseaux; mais il s'est trompé en cela, ou, si son assertion repose sur ses observations, il s'est laissé induire en erreur par une coïncidence fortuite.

Le méliérax mange surtout des insectes, des reptiles et de petits mammifères. D'après ce que j'ai vu, il se nourrit principalement, sinon exclusivement de sauterelles. Il chasse aussi les petits rongeurs, dont on trouve presque toujours des débris dans son estomac. Hartmann l'a vu prendre des lézards, et j'ai fait aussi pareille observation. Je ne lui ai vu attaquer des oiseaux que lorsque des bandes nombreuses passaient devant lui, et rarement, il lui arrivait d'en capturer un.

Il est trop lent pour pouvoir les saisir au vol, et jamais on ne le voit, comme l'autour ou l'épervier, poursuivre pendant longtemps les pigeons, si nombreux dans ces contrées. Les ron-

geurs, même d'une petite taille, sont en sûreté devant lui, et il vit en parfaite harmonie avec les écureuils.

Je n'ai pas vu le nid de cet oiseau; j'ai seulement trouvé des jeunes qui venaient de prendre leur essor, au commencement de la saison des pluies, en août et en septembre.

## LES POLYBOROIDES — *POLYBOROIDES*

*Die Schlangenhäbichte.*

**Caractères.** — Les polyboroides sont caractérisés par un corps petit; une tête médiocre, à joues nues; un bec faible; des ailes énormes, longues et larges; une queue longue, large, arrondie; des tarses élevés et minces; des doigts relativement courts.

### LE POLYBOROÏDE TYPE — *POLYBOROIDES* *TYPICUS.*

*Der Schlangensperber.*

**Caractères.** — Le polyboroïde type ou rayé a le dos, le devant du cou, la poitrine d'un bleu cendré foncé; les rémiges primaires noires, les rémiges secondaires grises, avec une tache ronde, noire, près de leur extrémité; les rectrices noires, à pointe blanche, et présentant une large bande blanche transversale dans le milieu de leur longueur; le ventre, les cuisses, les couvertures de la queue blanches, finement rayées de noir; l'œil brun, le bec noir, les pattes jaunecitron; la cire et le tour des yeux jaune clair. Un mâle, que j'ai mesuré, avait 65 cent. de long, et 1<sup>m</sup>,43 d'envergure; l'aile pliée mesurait 44 cent.,

la queue, 30 cent.; le tarse 9, et le doigt du milieu 4.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite l'Afrique méridionale et orientale; un de ses congénères, que quelques naturalistes n'en distinguent pas, vit à Madagascar.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le polyboroïde type n'est pas un des oiseaux les plus communs dans le Soudan oriental. On le rencontre parfois dans les forêts clair-semées, jamais loin de l'eau. Au vol, on peut facilement le prendre pour un aigle; il a des ailes qui lui permettent facilement de se soutenir dans l'air. En quelques coups d'aile lents et paresseux, il passe d'un arbre à l'autre. Il est craintif et prudent, et semble mener la vie solitaire des autres oiseaux qui se nourrissent de reptiles. J'en tuai un dans l'estomac duquel je ne trouvai que deux lézards; d'autres naturalistes disent qu'il chasse aussi les grenouilles.

D'après J. Verreaux, il montre une agilité sans égale. Ses tarses sont mobiles dans leur articulation tibio-tarsienne, non-seulement d'arrière en avant, mais encore d'avant en arrière, et cette disposition est très-utile au polyboroïde pour ses chasses aux reptiles. Il enfonce ses pattes dans les marais, les agite en tous sens, avec une grande agilité, jusqu'à ce qu'il ait saisi sa proie, ses doigts courts peuvent pénétrer dans les fentes les plus étroites, pour y prendre les grenouilles et les lézards qui s'y sont réfugiés. J. Verreaux a de plus remarqué que le polyboroïde type ne faisait nulle difficulté de manger les petits oiseaux et les petits mammifères qui vivent au voisinage des marais. C'est là tout ce que l'on sait des habitudes de ce singulier oiseau.

## LES AQUILIDÉS — *AQUILÆ.*

*Die Adler, The Eagles.*

Les aquilidés sont les plus grands de tous les rapaces qui se nourrissent de proie vivante, et exceptionnellement de charogne. On étend ce nom à des oiseaux très-divers, dont on pourrait, avec quelque fondement, constituer plusieurs familles. Mais, d'un autre côté, les divers types que l'on rencontre parmi eux sont reliés d'une façon si manifeste les uns aux autres, qu'on ne peut méconnaître la parenté qui unit tous ces rapaces.

**Caractères.** — Les aquilidés sont de grands oiseaux, au corps ramassé; à tête moyenne, en-

tièrement couverte de plumes; au bec vigoureux, droit à la base, recourbé à la pointe; à mandibule supérieure dépourvue de dent, simplement échancrée. Ils ont des tarses de longueur moyenne, très-épais, plus ou moins recouverts de plumes; les doigts forts, généralement longs, toujours armés d'ongles acérés; des ailes obtuses, plus ou moins allongées, recouvrant, chez les uns, toute la queue, chez les autres, la base seulement; une queue ample, longue, arrondie ou tronquée à angle droit; les plumes de la nuque et de l'occiput très-pointues, ou allongées,

et formant une huppe ; l'œil grand et vif, à arcade sourcilière très-proéminente, ce qui donne à ces oiseaux un air de majesté.

**Distribution géographique.** — Les aquilidés habitent toute la terre ; quelques genres, cependant, sont limités à certaines contrées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les aquilidés n'ont pas le même habitat. La plupart vivent dans les forêts ; quelques-uns habitent les montagnes et les rochers ; d'autres ne se trouvent que sur les côtes ou sur les rives des lacs et des fleuves ; quelques-uns, enfin, font des steppes leur demeure. Rarement, ils s'établissent au voisinage de l'homme ; ils recherchent les lieux où ils ne seront pas troublés. Ils quittent l'endroit où ils séjournent, pour faire des excursions jusque dans le voisinage des villages, et, s'ils ne sont pas chassés, ils viennent ravir leur proie jusque sous nos yeux.

Les espèces du Nord sont pour la plupart des oiseaux migrateurs, tous, du moins, errent dans le pays, hors la saison des amours.

Les aquilidés n'aiment pas la société de leurs semblables ; en été, du moins, ils ne souffrent pas qu'un second s'établisse dans leur domaine. Ils ne se réunissent les uns aux autres qu'au moment de leurs migrations hivernales, ou bien, auprès d'une proie suffisante pour plusieurs individus ; par exemple, auprès du cadavre d'un grand mammifère. Même dans leurs migrations, les sociétés qu'ils forment ne sont pas fort unies. C'est le hasard qui les rassemble dans des localités où ils trouvent de la nourriture en abondance ; ils s'y comportent tous de même, et l'on pourrait croire qu'ils y forment une société, tandis qu'à vrai dire, chaque individu ne s'inquiète que de soi. Le mâle et la femelle d'une même paire font seule exception. Ils se donnent des témoignages d'un attachement réciproque, et il n'est pas douteux que leur union ne soit durable.

Les aquilidés ne se joignent pas davantage aux autres oiseaux. Le hasard peut les faire se rencontrer avec des vautours, des buses, des milans, mais ils ne contractent pas amitié avec eux. Ils cherchent leur nourriture sur le même point, mais c'est là la seule chose qui leur soit commune.

Quelques-uns semblent autoriser de petits parasites, comme je les appellerai, certains passereaux, par exemple, à s'établir au-dessous de leur aire ; cette tolérance est en quelque sorte involontaire : le grand rapace supporte le passereau dans son voisinage, parce qu'il se sent incapable

de s'en rendre maître. L'agilité de ce petit être est son sauf-conduit.

Nous ne voulons cependant pas nier que les aquilidés ne témoignent quelquefois d'une certaine grandeur, comme le fait le lion. Les plus nobles d'entre eux n'ont pas la soif de sang de l'autour. Ce sont des rapaces, mais des rapaces nobles et fiers ; ils dérobent parce qu'ils y sont forcés.

C'est le contraire chez les aquilidés ignobles ; il en est qui ne portent pas en vain le nom d'aigles-autours (*pseudaëtos*), parce qu'ils rappellent les asturidés, par leurs mœurs comme par leur physionomie.

En général, les aquilidés sont réellement des animaux nobles. Parmi les rapaces ailés, il en est peu, si l'on excepte les falconidés nobles, qui soient mieux doués qu'eux. Ils sont aussi bien partagés sous le rapport physique que sous le rapport intellectuel. Ils ne le cèdent pas en vitesse aux falconidés et aux asturidés ; mais leur vol est superbe et majestueux. Il n'a pas cette espèce d'inquiétude que l'on observe dans les deux familles que nous venons de passer en revue. Pour s'élever du sol, un aquilidé étend ses ailes, en frappe l'air fortement, mais lentement, et, arrivé à une certaine hauteur, il avance rapidement, en planant, les ailes largement étendues. On ne lui voit pas donner un seul coup d'aile, et cependant il disparaît à la vue. Lorsqu'il décrit des cercles, il change de direction, en tournant la queue à droite ou à gauche, en l'élevant, en l'abaissant ; il monte, en planant contre le vent ; il descend, en planant dans la même direction que le vent. Pour saisir sa proie, il se précipite bruyamment avec une vitesse sans égale ; un oiseau particulièrement bien doué lui échappe, mais il fond avec assez de rapidité pour saisir un pigeon, à coup sûr.

A terre, les aquilidés marchent maladroitement ; ils sautillent d'une façon singulière, en mouvant une patte après l'autre, et en s'aidant de leurs ailes ; mais quand ils sont perchés, leur port est d'une noble majesté. Ils tiennent le corps droit et font au spectateur une impression réellement grandiose. On peut dire, qu'au repos, ils sont tout à fait l'image de la force.

De tous leurs sens, la vue est le plus parfait ; puis vient l'ouïe. Les aquilidés entendent parfaitement et se montrent désagréablement impressionnés par les bruits trop éclatants. On a parlé beaucoup de leur odorat, mais je suis convaincu qu'il y a là exagération. Sans nier ce sens, l'on peut affirmer qu'il est loin d'être aussi

développé qu'on a bien voulu le dire. Le tact est porté à un assez haut degré, et, chez tout individu captif, on peut se convaincre de l'existence du goût.

Il est difficile de porter un jugement général sur leur intelligence; cependant on peut avancer qu'elle est assez développée. En liberté, les aquilidés se montrent défiants et prudents, là où ils ont été poursuivis; ils sont au contraire hardis et impudents, partout où ils se savent en sûreté. Ils font souvent preuve de ruse et d'un jugement remarquable. En captivité, ils ne tardent pas à s'attacher à l'homme. On se tromperait, si l'on croyait que c'est par conscience de leur infériorité, car même lorsqu'il est enchaîné, un aigle connaît sa force et ne redoute pas l'homme qui veut le maltraiter. Chaque jour, les aigles du Jardin zoologique de Hambourg m'en donnent la preuve. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils me saluent de leurs cris de joie: ils me permettent d'entrer dans leurs cages; mais ils ne supportent aucun mauvais traitement. Ils se comportent de même vis-à-vis de leur gardien. Quant aux étrangers, ils n'y font aucune attention, ou ils les repoussent, quand ils leur deviennent importuns.

Il faut remarquer que les aquilidés que nous appelons nobles, sont en réalité les plus nobles. Cette qualification leur a été donnée d'après l'impression qu'ils produisent au premier aspect, impression qui est encore confirmée par l'étude de leurs mœurs. Chez eux, les grandes et nobles qualités surtout sont développées.

Les aquilidés, en liberté, se nourrissent principalement d'animaux qu'ils capturent eux-mêmes, surtout de vertébrés; cependant je n'en connais aucun qui dédaigne la charogne, et c'est une opinion tout à fait erronée, que de croire que la faim seule peut pousser un aigle à faire un pareil repas. Ils préfèrent les animaux vivants, mais ils ne font pas de difficulté pour prendre leur part d'une table déjà servie. Ils ne dédaignent aucune nourriture; à quelques exceptions près, tous les vertébrés supérieurs leur sont bons. Les aquilidés paraissent être friands de poissons; très-peu s'attaquent aux reptiles. Ils enlèvent leur proie, qu'elle soit immobile, qu'elle coure ou qu'elle vole, et, si cela leur est impossible, ils l'emportent à un endroit où ils puissent la dévorer tranquillement. A l'attaque, ils déploient toute leur force, et arrivent à un degré considérable d'exaltation, qui peut dégénérer en fureur. La résistance qu'ils peuvent rencontrer ne les détourne pas de l'exécution du

plan qu'ils ont conçu; ce qu'ils ont décidé, ils l'exécutent avec témérité. Ils attaquent vaillamment les grands animaux, ou se contentent de capturer quelque faible proie. Leur apparition, dit Nordmann, est le signal de mort pour tous les animaux qui ne sont pas trop forts ou trop rapides pour leur échapper. Les plus grands enlèvent du sol le renard lui-même, capturent sur les arbres la marte, malgré sa vigoureuse résistance. Un aigle dressé fond sur l'antruche et la tue; l'aigle en liberté ose même attaquer l'homme.

Les aquilidés du Nord se reproduisent au commencement de l'année; ceux qui y sont à demeure, plus tôt que les espèces voyageuses, qui n'arrivent qu'en mai dans nos climats. Leur aire est une construction énorme, eu égard à la taille de ces oiseaux. Elle est basse, mais large, la cavité intérieure est plate. La charpente en est formée de branches fortes, de la grosseur du bras quelquefois; par-dessus vient une couche de rameaux plus fins, et l'intérieur est tapissé de substances plus molles. La même aire est utilisée pendant plusieurs années; mais chaque année, les propriétaires la réparent et l'agrandissent. Elle est établie le plus souvent sur des arbres, ou sur une saillie d'un rocher inaccessible; en cas de nécessité, elle est simplement construite sur le sol. Chaque couvée est d'un œuf ou deux, rarement de trois. La femelle couve seule.

Avant l'accouplement, les aquilidés se livrent à des exercices de haut vol, que le mâle continue tant que la femelle est occupée à couvrir. Les deux parents se chargent d'élever leurs petits. Ils ne les laissent manquer de rien, et font parfois plusieurs lieues pour leur apporter à manger. Quand ils ont pris leur essor, ils restent quelque temps dans la société de leurs parents; puis ceux-ci les lancent dans le monde, dans le sens le plus littéral du mot; et, pendant plusieurs années, ils sont errants jusqu'à ce qu'ils s'accouplent et construisent un nid.

L'homme excepté, les aigles n'ont pas d'ennemis dangereux; ils n'ont que des rivaux ou des adversaires. Les petits falconidés, les corbeaux, les hirondelles, les bergeronnettes les détestent au plus haut point; ils témoignent leur haine par des attaques, impuissantes il est vrai, mais ils tracassent ces fiers rapaces au point qu'ils s'enfuient pour se débarrasser de cette poursuite importune.

L'homme est l'ennemi des aquilidés, et il doit l'être, car la plupart lui causent de grands



Corbeil, Crête fils, imp.

Paris, Baillière et fils, édit.

Fig. 118. L'Aigle doré.

dommages. Quelques espèces cependant lui rendent des services, et il doit leur accorder sa protection.

### LES AIGLES — *AQUILA*.

*Die Adler, The Eagles.*

**Caractères.** — Le genre Aigle est caractérisé par un corps vigoureux, une tête ronde et bien conformée; des ailes larges et longues, dont la quatrième penne est la plus longue, et qui recouvrent entièrement la queue; une queue tronquée à angle droit, large; des tarses forts, de hauteur moyenne, entièrement couverts de plumes; un bec long et grand, à bords tranchants, à mandibule supérieure très-crochue et profondément échancrée; un œil grand et enfoncé sous une arcade sourcilière très-saillante; des doigts forts, de longueur moyenne; des ongles grands, acérés, fortement recourbés. Leur plumage est serré et épais; les

BREM.

plumes sont pointues; celles de la nuque et de l'occiput surtout sont minces et longues.

Trois espèces, l'aigle brun, l'aigle doré, l'aigle impérial, doivent nous arrêter tout d'abord; elles vivent dans nos contrées. Ce sont elles qui sont célèbres et redoutées depuis les temps les plus anciens.

#### L'AIGLE FAUVE — *AQUILA FULVA*.

*Der Steinadler, der gemeine, schwarze, braune, ringelschwänzige, der Stockberg- und Husen- oder Rauchjussadler; The common Eagle.*

**Caractères.** — L'aigle fauve est le plus grand et le plus fort des aigles. Il a de 90 cent. à 1 mètre de long, et de 2<sup>m</sup>,20 à 2<sup>m</sup>,30 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 60 à 66 cent., celle de la queue de 36 à 39. Les premières de ces dimensions se rapportent au mâle, les autres à la femelle, qui est plus grande. L'oiseau adulte

III — 259

a la tête et la queue d'un jaune brun, couleur rouille, le reste du corps d'un brun foncé; la queue blanche dans sa première moitié, puis variée de bandes noires, et enfin noire à son extrémité; les cuisses brunes; les couvertures inférieures de la queue blanchâtres; les couvertures inférieures de l'aile grandement tachées de blanc.

Chez les jeunes, le plumage est plus clair; la moitié de la queue est blanche; les cuisses sont de couleur claire, souvent blanche.

Naumann ajoute, comme caractéristique, que les rectrices médianes seulement sont égales, et que les autres sont légèrement tronquées obliquement.

#### L'AIGLE DORÉ — *AQUILA CHRYSÆTOS*.

*Der Goldadler, The golden Eagle.*

**Caractères.** — L'aigle doré (*fig. 118*), comme on peut surtout le remarquer chez l'animal vivant, est plus élancé que le précédent; il a la tête plus petite, les ailes et la queue plus longues; celle-ci n'est pas entièrement recouverte par les premières. Le mâle a 1 mètre de long et 2<sup>m</sup>,40 d'envergure; la femelle, 1<sup>m</sup>,05 de long et 2<sup>m</sup>,50 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est d'environ 77 cent., celle de la queue de 36 à 40. L'oiseau adulte est plus clair, plus roux de rouille que l'aigle fauve, surtout à la poitrine, aux cuisses et aux couvertures inférieures de la queue. L'épaule est marquée d'une tache blanche. La queue est d'un gris cendré brunâtre, à larges raies noires transversales, irrégulièrement disposées. La bande terminale est plus étroite que chez l'espèce précédente. Les deux pennes caudales externes seules sont un peu écourtées, les autres sont toutes également longues. La partie inférieure de l'aile est foncée, sans trace de blanc.

Les jeunes ont un plumage plus foncé que les adultes, et n'ont pas de tache blanche à l'épaule; le cou et la tête sont d'un roux de rouille moins vif.

#### L'AIGLE IMPÉRIAL — *AQUILA IMPERIALIS*.

*Der Kaiseradler, The imperial Eagle.*

**Caractères.** — L'aigle impérial (*fig. 119*) est plus petit que les précédents. Sa taille n'est que de 83 à 90 cent., son envergure de 2 mètres à 2<sup>m</sup>,20; la longueur de l'aile pliée est de 66 à 74 cent., celle de la queue de 28 à 34. La femelle n'égale pas tout à fait la taille de l'aigle fauve

mâle. Le corps est ramassé, la queue courte, les ailes longues, atteignant l'extrémité de la queue. L'oiseau adulte est d'un brun foncé uniforme, avec la tête et la nuque d'un jaune couleur de rouille; l'épaule est marquée d'une grande tache blanche; la queue, d'un gris cendré, a des raies noires et une bande terminale étroite.

Les jeunes sont d'un jaune brunâtre fauve, à taches longitudinales d'un brun foncé.

**Distribution géographique.** — L'aigle fauve et l'aigle doré paraissent vivre dans les mêmes contrées; du moins, nous ne sommes pas encore en état d'indiquer les différents habitats qu'ils peuvent présenter. On les a trouvés dans toutes les contrées de l'Europe où existent de hautes montagnes et de grandes forêts; et on les a observés dans la plus grande partie de l'Asie et dans l'Amérique du Nord.

L'aigle impérial, par contre, appartient au sud-est de l'Europe. Il s'étend depuis la Hongrie et la Galicie jusqu'à la Mongolie; vers le sud, il arrive aux Indes, où Jerdon l'a observé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'aigle fauve et l'aigle doré sont des oiseaux errants; l'aigle impérial est un oiseau migrateur, qui, chaque hiver, entreprend un voyage vers les contrées méridionales. A l'époque de ses migrations, il se montre régulièrement en Grèce, en Égypte et aux Indes. Les premiers habitent les montagnes, le second la plaine. On rencontre fréquemment celui-ci au milieu des steppes dépourvues d'arbres; ceux-là ne font que les traverser dans leurs pérégrinations, sans jamais s'y fixer.

L'aigle fauve s'établit de préférence sur les parois rocheuses des hautes montagnes; c'est l'aire de l'aigle doré, et non la sienne qu'on remarque sur les arbres, dans les grandes forêts. L'aigle impérial niche sur les arbres, souvent, dit Eversmann, à proximité des villages, sur des peupliers, des aulnes, des saules, et même, au besoin, sur le sol.

A cette différence d'habitat correspondent les différences que l'on remarque dans tout l'être de ces trois espèces. L'aigle fauve est le plus fort, l'aigle doré le plus agile, l'aigle impérial le plus faible; ces quelques mots nous suffisent pour les caractériser.

L'aigle, car je parlerai maintenant de ces trois espèces en général, sous la réserve des différences que je viens de signaler; l'aigle, dis-je, demeure fidèle au domaine qu'il s'est une fois choisi. Celui-ci est très-étendu, en raison de la grande quantité de nourriture dont l'oiseau a besoin.

Le matin, longtemps après le lever du soleil, il quitte l'endroit où il a passé la nuit, s'élève à une grande hauteur et parcourt son domaine. Les cols des montagnes paraissent lui tracer sa route. Au-dessus d'eux, l'aigle se rapproche du sol. La montagne a-t-elle une grande hauteur, il ne s'élève pas à portée de fusil. Le mâle et la femelle chassent de concert, se soutiennent en cas de danger. Au moment des repas, cependant, la bonne harmonie est parfois troublée. Une proie bien appétissante est la pomme de discorde qui brouille les époux les mieux unis.

Vers midi, l'oiseau revient à son aire, ou se perche dans quelque endroit tranquille pour se reposer. Il le fait surtout quand la chasse a été heureuse. Il se tient immobile, le jabot en avant, les plumes pendantes; il digère en paix, sans cependant négliger de veiller à sa sécurité. Après son repas, l'aigle va s'abreuver. On a dit que le sang de sa victime suffisait pour le désaltérer, mais on peut voir tout le contraire chez les aigles captifs. Il hoit beaucoup, et éprouve le besoin de se plonger dans l'eau. Par les chaudes journées, il est rare qu'il ne se baigne pas au moins une fois par jour. Lorsqu'il est désaltéré et que ses ablutions sont terminées, il se remet en chasse. Le soir venu, il se joue dans les airs; et à l'entrée du crépuscule, il se dirige prudemment et silencieusement vers l'endroit où il va passer la nuit.

L'aigle capture sa proie différemment suivant les circonstances. Pendant qu'il décrit ses cercles dans l'air, s'il aperçoit une proie, il descend en spirale pour mieux la considérer; puis, rabattant les ailes, il fond sur elle, et lui enfonce ses serres dans le corps. Mon père a observé cette manière d'agir sur un aigle doré captif, et je ne crois pouvoir mieux faire que de résumer la description qu'il en donne. « En prenant sa proie, dit-il, l'aigle enfonce ses serres avec une telle violence, que l'on en entend parfaitement le bruit, et que ses doigts paraissent comme crispés convulsivement. Il saisit les chats au cou, les empêche de respirer, et les dévore avant qu'ils soient complètement morts. D'ordinaire, une de ses serres tient la tête de sa victime. A un chat que je lui donnai, il creva l'œil avec un de ses ongles, et les doigts de devant maintenaient la mâchoire inférieure, de façon que le chat ne pouvait entr'ouvrir la gueule. L'autre serre était enfoncée dans la poitrine. Pour conserver son équilibre, l'aigle étendit ses ailes et s'appuya sur la queue. Ses yeux devinrent d'un rouge de sang, et parurent plus grands

que d'ordinaire; toutes les plumes étaient rabattues, le bec largement ouvert, la langue pendante. On remarquait chez lui, à ce moment, une rage incroyable; il déployait toute sa force. Le chat s'épuisait en vains efforts pour échapper à son terrible ennemi; il se retournait comme un serpent, étendait les pattes, mais ne pouvait faire usage ni de ses griffes ni de ses dents. Il cria, l'aigle le frappa à un autre endroit de la poitrine, une serre lui maintenant toujours la gueule. Le rapace ne se servait pas de son bec. Ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heure que le chat expira. Durant tout ce temps, l'aigle était resté sur lui les serres contractées, les ailes étendues. Il abandonna alors le cadavre et se dressa sur son perchoir. Cette longue torture me causa une telle impression que je ne lui donnai plus de chat à tuer. »

D'autres animaux périssent sous les serres des aigles, et peuvent lui résister bien moins que le chat. Mais les aigles ne craignent pas d'attaquer des animaux plus forts encore. On en a vu enlever des renards; on en a vu aussi attaquer et emporter de petits enfants; et on en cite même qui n'ont pas craint de s'en prendre à un homme adulte.

« Je reçus un jour, dit Naumann, un aigle fauve dont l'histoire est assez singulière. Affamé, cet oiseau se précipita au milieu d'un village sur un très-gros porc; les cris de l'animal attirèrent les habitants. Un paysan chassa l'aigle. Abandonnant à regret sa grasse proie, celui-ci fondit sur un chat et l'emporta sur une haie. Le porc blessé, le chat tout sanglant faisaient un duo lamentable. Le paysan voulut sauver aussi le chat, mais, n'osant affronter sans armes le terrible rapace, il courut chercher son fusil. Lorsque l'aigle le vit revenir, il lâcha le chat, saisit le paysan, et alors tous trois se mirent à crier au secours, le malheureux chasseur, le cochon et le chat. D'autres paysans accoururent, prirent l'aigle, le lièrent et me l'apportèrent. »

Il est très-probable que la plupart des forfaits, sinon tous, qu'on a mis sur le compte du gypaète, doivent être attribués à l'aigle fauve et à ses congénères. En Espagne, on ne tarit pas sur la hardiesse de l'aigle fauve, et j'en ai vu moi-même un exemple.

Devant la maison où nous étions, un aigle fondit sur un gros dindon, et l'on arriva heureusement à temps pour sauver la malheureuse volaille plus morte que vive. Je compris alors la conduite des poules dans toutes les montagnes

de l'Espagne. Les attaques de l'aigle fauve et de l'autour les ont tellement épouvantées, qu'à la vue du plus petit rapace, de la crécerelle, par exemple, elles se précipitent comme affolées dans les maisons, cherchant un abri jusque dans la chambre de leur maître.

Faire l'énumération de tous les animaux qui deviennent la proie de l'aigle m'entraînerait trop loin. Dans nos contrées, les rapaces, les hirondelles, les oiseaux chanteurs les plus rapides parmi les oiseaux, les grands ruminants, les solipèdes et les ongulés parmi les mammifères, sont seuls à l'abri de ses attaques, et encore il n'y a guère que les individus adultes qui soient épargnés, car l'aigle ne craint pas de s'en prendre aux jeunes.

C'est à côté de l'aire de ces aigles, et notamment de l'aigle impérial, que des passereaux viennent s'établir, et ne paraissent pas troublés par leur terrible voisin. L'aigle cependant est loin de mépriser une petite proie; Radde l'a vu prendre des alouettes. « Les alouettes calandrières, raconte-t-il, le suivirent dès qu'il se leva. Il se percha sur un petit monticule; les alouettes vinrent à terre, et ne se montrèrent nullement défiantes. Mais tout à coup il s'élança au milieu d'elles et en prit une. »

Mon père a vu un aigle prendre un hérisson malgré ses piquants. Les animaux mêmes qui semblent à l'abri de ses attaques dans le milieu qu'ils habitent, finissent par devenir sa proie, tant il les fatigue par ses poursuites. C'est ainsi qu'il vient à bout des oiseaux aquatiques; ceux-ci plongent, mais il revient sur eux sans relâche, jusqu'à ce qu'épuisés, ils n'aient plus la force de plonger: à ce moment il les saisit et les enlève. D'autres rapaces travaillent aussi pour lui; souvent le faucon voyageur se trouve forcé de lui abandonner sa proie.

Il plume grossièrement, avant de le manger, l'oiseau qu'il vient de capturer, il lui fend alors le crâne et se met à le dévorer, en commençant par la tête. Il ne laisse que le bec des grands oiseaux. Après la tête, il mange le cou, puis le reste du corps. Il ne touche pas aux intestins comme les faucons et les autours, et il n'avale que de petites bouchées. Il lui faut donc environ vingt minutes pour dépecer à demi une corneille. Il mange avec une grande prudence, et de temps à autre il regarde tout autour de lui. Au moindre bruit, il s'arrête, regarde longtemps du côté d'où lui vient le son, et ne recommence à manger que quand tout est redevenu tranquille. Après chaque repas, il s'essuie soi-

gneusement le bec. Il semble avoir besoin d'avaler des plumes et des poils, pour se nettoyer l'estomac. La digestion terminée, ces poils et ces plumes se forment en une sorte de boule, qu'il rejette environ une fois tous les cinq ou huit jours. N'en a-t-il pas, il avale du foin et de la paille, qu'il rejette de même. Il mange les os avec plaisir, et les digère entièrement.

L'aigle niche au commencement de l'année, au milieu ou à la fin de mars. Ses œufs sont relativement petits, ovales, à coquille rugueuse; ils sont blanchâtres ou gris verdâtre, semés irrégulièrement de points et de taches plus ou moins volumineux. Ceux de l'aigle fauve sont les plus grands, ceux de l'aigle impérial les plus petits; ils sont aussi plus arrondis. On ne connaît pas au juste le mode de reproduction de l'aigle doré; il est probable qu'on a souvent confondu ses œufs avec ceux de l'aigle fauve.

On trouve deux ou trois œufs dans chaque aire, mais rarement on y voit plus de deux petits, souvent même un seul. La femelle couve cinq semaines. Les jeunes nouvellement éclos sont couverts d'un duvet épais, d'un blanc grisâtre. Les parents leur donnent de la nourriture en abondance; ils apportent à leur aire autant d'animaux qu'ils en peuvent capturer. D'après Bechstein, on aurait trouvé près d'une seule aire les restes de quarante lièvres et de trois cents canards. Ces nombres sont sûrement exagérés; mais un couple d'aigles détruit toujours une quantité énorme d'animaux dans les environs du lieu où il a ses aiglons, et il va souvent fort loin; on a vu un aigle capturer un héron, et le porter à son nid distant de trois ou quatre lieues.

Pendant l'époque des amours, les aigles sont un fléau pour le menu bétail. Les habitants des montagnes le savent parfaitement; aussi ne reculent-ils pas devant le danger, quand il s'agit d'aller dénicher une couvée de ces déprédateurs.

**Captivité.** — Pris tout jeunes, les aigles s'approprient rapidement. Ils s'habituent à leur maître, témoignent leur impatience quand ils sont longtemps sans le voir, le saluent de leurs cris de joie lorsqu'il revient. Jamais ils ne sont dangereux pour lui. « Dans mon enfance, m'écrivit le comte Lazar, j'ai eu longtemps un aigle impérial vivant. Au commencement, il volait de temps à autre une de nos poules; mais les coups qu'il reçut pour ces méfaits l'empêchèrent de récidiver. Il finit par courir librement dans la cour et dans le jardin, sans faire de mal à nos

animaux domestiques. Il me connaissait très-bien ; il arrivait quand je l'appelais *Pluton* (c'était son nom). Il ne pouvait supporter les étrangers, ni les chiens ; il attaqua les premiers, quand ils s'approchaient trop près de lui, et il cherchait toujours à éloigner de lui les chiens. Les coups qu'il donnait aux hommes, sans être dangereux, étaient toujours assez douloureux. Il se servait peu de ses serres, mais il donnait des coups d'aile assez vigoureux pour produire des ecchymoses. Il périt malheureusement. Il s'était envolé dans le jardin d'un paysan, et y commit je ne sais quel méfait, pour lequel il fut fortement châtié. L'aigle revint tout triste à la maison, ne prit plus de nourriture à partir de ce moment, et périt au bout de dix jours. On fit l'ouverture de son corps ; on ne trouva aucune lésion interne qui pût expliquer la mort : il était mort de chagrin d'avoir été tant maltraité.»

Lorsqu'ils sont bien soignés, ils supportent la captivité pendant des années. « Au château impérial de Vienne, raconte Fitzinger, on tient en captivité des aigles vivants, suivant une vieille coutume de la maison de Habsbourg ; un aigle doré y vécut de 1615 à 1719. En 1809, il en mourut un autre à Schœnbrunn qui était resté depuis près de quatre-vingts ans en captivité. »

**Usages et produits.** — Pallas et Eversmann nous apprennent que les Baschkirs dressent l'aigle fauve à la chasse, et que cet oiseau leur rend de très-grands services ; ils prisent moins l'aigle impérial. C'est là le seul avantage que l'homme puisse tirer de l'aigle vivant. Mort, il lui fournit divers produits.

Les Mongols estiment beaucoup les grandes plumes d'aigle, et les payent fort cher. Ils en garnissent leurs flèches ou les offrent en hommage à leurs divinités. Cela est en rapport avec un préjugé de ces populations. Ils ne tuent l'aigle qu'à regret, nous apprend Radde ; mais, si un aigle est pris ou blessé, ils doivent l'achever aussitôt, sous peine de s'attirer la colère des mauvais esprits.

Il est assez singulier que les mêmes croyances aient cours chez les Indiens de l'Amérique. « Ils dénichaient volontiers les grands aigles, dit le prince de Wied ; ils l'élevaient et ramassent ses plumes caudales qui ont, à leurs yeux, une très-grande valeur ; ils n'en vendent pas une à moins d'un dollar. Chez tous les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, ces plumes sont la marque d'une action d'éclat, et la plupart portent autant de plumes qu'ils ont tué d'ennemis.

« Une plume d'aigle teinte en rouge, garnie à

son extrémité d'une sonnette de crotale, indique un fait honorifique aux yeux seuls des Indiens, un vol de chevaux. Avec ces plumes, les Indiens se font des parures ; ils les fixent perpendiculairement, et en une longue série, à une bande d'étoffe rouge, laquelle est attachée à une sorte de bonnet également garni de plumes. Lorsque ce bonnet est sur la tête, la bande rouge, avec ses plumes d'aigle, forme une sorte de crête, pendant le long du dos, jusqu'à terre. Les Indiens Mandans appellent cette parure de grande solennité *mahehsi-acoub-haschka* ; les guerriers les plus renommés ont seuls droit de la porter. Elle a une très-grande valeur, et son propriétaire ne la cédera que contre un beau cheval. Dans les dessins trop imaginaires de Batlin, les Indiens à la chasse du bison sont représentés avec ces parures ; cela est inexact. L'Indien va à la chasse comme à la guerre, sans parure aucune ; il ne conserve que ses talismans. Un chef renommé portera peut-être sa coiffure de plumes dans une grande bataille, ou dans un duel arrêté à l'avance, mais jamais à la chasse. Les Indiens attachent souvent aussi des plumes d'aigle à leurs armes ; ils s'en mettent dans les cheveux et en font des éventails. »

L'aigle, si beau, si majestueux par la puissance de son vol, dut frapper fortement des imaginations poétiques et neuves. La rapidité de son vol, la fierté de son attitude et de son regard, lui firent donner les attributs de messager des dieux et porteur des foudres célestes.

Ce premier hommage rendu au roi des oiseaux se perpétua peu à peu, et devint type.

Ce fut cet oiseau qui eut soin de porter l'ambrosie à Jupiter enfant, et qui fut dédié au maître de l'Olympe : *Fulvum aquilam Jovis nuntiam* (1).

..... *Grata fulvæ*  
*Rostra videbis avis* (2).

Aussi les habitants d'Ascara avaient-ils un profond respect pour ces oiseaux, n'osaient-ils en tuer un seul, et entretenaient-ils avec soin tous ceux qui naissaient dans leur ville.

Les anciens Perses portaient un aigle royal en or au haut d'une pique pour leur enseigne de guerre, et les Romains, qui avaient déjà substitué à la botte de foin qu'ils portaient dans les premiers temps au bout d'une perche, les figures du loup, du cheval, du sanglier, du minotaure, adoptèrent, du temps de Marius, ce même aigle pour enseigne : l'Autriche et la Prusse imitèrent

(1) Cicér., *De legibus*, lib. II.

(2) Ovid., lib. V.

cet exemple. Lechus, premier roi de Pologne, jetant les fondements de sa première ville, trouva une aire ou nid d'aiglons dans laquelle était un aigle blanc; d'où il prit sujet de garder pour armes l'aigle d'argent ou aigle blanc, qui devint l'emblème national des Polonais; c'est de lui que disait un poète moderne dans une de ses *Némésis* :

Et l'aigle blanc regarde au fond des cieux déserts  
Si l'aigle fraternel qui fatigua les airs  
N'arrive pas à Varsovie.

L'aigle figure dans les armes d'une foule de maisons; Charlemagne portait un aigle à deux têtes, et ces armes furent conservées par ses successeurs jusqu'à ce que la maison de Saxe eût usurpé l'Empire.

Les aigles figurent encore dans les armes de Duguesclin, de La Trémoille, de Montmorency, du royaume de Sicile et de la Lorraine.

#### L'AIGLE CRIARD — *AQUILA NÆVIA*.

*Der Schreiadler.*

**Caractères.** — Cet aigle est beaucoup plus petit que ses congénères; il n'a que de 69 à 74 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,76 à 1<sup>m</sup>,87 d'envergure; l'aile pliée a de 50 à 52 cent. de long, la queue de 26 à 27 cent. L'oiseau adulte a les parties supérieures d'un brun glacé de noir, avec les plumes de l'occiput et de la nuque marquées au centre et dans le sens de leur longueur d'une teinte de rouille ou fauve un peu foncés, et les sus-caudales blanchâtres et tachées de roux de rouille; le dessous du cou, la poitrine et l'abdomen d'un brun plus clair qu'au dos, avec les sous-caudales d'un bleu fauve très-clair; les grandes et les moyennes couvertures des ailes tachées à l'extrémité, les premières de roux et de rouille, les secondes de blanc ou de gris; les plumes de la queue rayées ou de couleur uniforme, sauf une bande claire à leur extrémité.

Les jeunes ont un plumage varié; la plupart de leurs plumes sont brun foncé, à taches d'un jaune clair, surtout à l'extrémité et des deux côtés de la tige. Chez quelques-uns, les ailes sont marquées de petites taches d'un blanc jaunâtre en forme de gouttelettes; l'occiput est d'un brun foncé uniforme; les cuisses et les tectrices inférieures de la queue sont mêlées de blanc sale et de brun.

On ne sait encore combien il y a d'espèces d'aigles criards. Quelques naturalistes en distinguent plusieurs, qui différeraient par la taille et

la coloration; d'autres réunissent tous les aigles criards dans une seule espèce; d'autres, enfin, ne veulent pas même reconnaître comme spécifiquement distincts l'aigle d'Afrique ni celui des Indes. Nous nous bornerons à signaler ces dissidences.

**Distribution géographique.** — L'aigle criard est très-répandu; son aire de dispersion est cependant moins étendue que celle de l'aigle fauve. En Allemagne, il se trouve surtout dans le nord et dans l'est. On le rencontre aussi dans toute la Russie, en Asie et aux Indes. En hiver, il est très-commun dans le nord de l'Afrique; il ne s'avance pas loin dans l'intérieur de ce continent; je ne l'ai vu qu'une seule fois en Nubie. Il paraît manquer complètement en Espagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'aigle criard recherche les endroits humides et marécageux; il habite de préférence les bois, au voisinage des cours d'eau. Il n'est pas rare dans certaines forêts du Brunswick, du Hanovre et du Mecklembourg; il est commun en Poméranie, en Pologne, en Galicie, en Hongrie.

Chaque paire n'a qu'un domaine assez restreint, mais elle n'y est que plus attachée. Une fois établi dans un endroit, un aigle criard ne le quitte plus facilement; on lui enlève ses œufs ou ses petits, il revient à son aire, ou bien il s'en construit une nouvelle à quelques centaines de pas plus loin.

En Allemagne et dans tout le nord de l'Europe, l'aigle criard n'est qu'un oiseau d'été. Il arrive au commencement de mars, pour partir en septembre ou en octobre. On l'a cependant quelquefois vu en hiver.

Il est de beaucoup moins bien doué que ses congénères. C'est l'aigle le plus lâche, le plus inoffensif que je connaisse. Ses mœurs sont douces, bien plus voisines de celles de la buse que de celles de l'aigle fauve. Son aspect seul le dénote déjà. Perché, il paraît un rapace ignoble; mais, au vol, il se montre comme un véritable aigle. Il s'élève haut dans les airs, et plane des heures entières, en décrivant des cercles majestueux.

Sa nourriture consiste en petits vertébrés. Radde croit que, dans les steppes de la Sibérie, il mange surtout le bobak; chez nous, les petits rongeurs et les grenouilles forment le principal de tous ses repas. On le voit, comme la buse, perché sur un arbre isolé, sur une pierre, d'où il guette sa proie. L'a-t-il aperçue, il se précipite, en volant à ras du sol, et cherche à la saisir; au besoin, il court après elle. Je ne sais si, comme

on l'a souvent prétendu, il chasse aussi les oiseaux aquatiques ; mais je puis assurer qu'il enlève souvent sa proie au faucon voyageur.

Il ne fait pas de difficultés pour se nourrir de charogne, comme un vautour.

Sa voix est perçante, et peut être rendue par les syllabes : *ief ief*. Il exprime son contentement par des notes assez agréables, une sorte de tintement, dit Naumann. Quelques observateurs assurent que, captif, il pousse des cris lamentables ; je ne puis souscrire à cette assertion ; celui qui est au Jardin zoologique de Hambourg n'a jamais fait entendre sa voix.

L'aire est toujours bâtie sur des arbres, de préférence sur des hêtres, et là où il n'y en a pas, sur des conifères. Elle est petite, grossièrement construite ; la partie supérieure est très-plate ; souvent, comme l'aire du vautour, elle est ornée de branches vertes. D'ordinaire, on n'y trouve qu'un seul œuf, quelquefois deux. Leur forme varie beaucoup, ils sont ovales, arrondis, ou allongés ; leur couleur et leur dessin varient également ; ils sont généralement blancs, avec des taches plus ou moins nettes d'un gris bleuâtre clair, jaunâtres ou d'un brun rougeâtre ; quelques-uns ont à leur milieu une couronne de petits points.

La femelle commence à couver dans la seconde moitié de mai ; trois semaines plus tard, les jeunes éclosent. Les deux parents leur témoignent la plus vive tendresse. Tant que la femelle couve, c'est à peine si on peut l'éloigner de son aire ; la chasse-t-on, elle va se percher sur un arbre voisin et pousse des cris lamentables. Le mâle prend part à l'élevage des petits, et remplace la femelle, quand elle a été tuée. D'après Mechlenburg, les petits sont nourris de reptiles, et on voit souvent les parents arriver à l'aire portant des serpents dans leur bec.

**Chasse.** — La chasse de cet aigle n'est pas très-difficile, il ne devient craintif et défiant que lorsqu'il a été déjà poursuivi plusieurs fois. On le tire à la carabine ; on peut même le tuer avec un fusil chargé à plomb. Je crois que c'est un rapace à ménager le plus possible, car il me paraît être plus utile que nuisible. De temps à autre, il ravira bien un lièvre ou une perdrix ; mais il rachète ces méfaits en détruisant activement les petits rongeurs et les serpents.

**Captivité.** — Pris jeune, l'aigle criard s'apprivoise facilement, les adultes mêmes ne tardent pas à s'habituer à leur nouveau sort. Mais ce n'est pas un rapace fort intéressant ; il a dans son être quelque chose d'ennuyeux.

**L'AIGLE BOTTÉ — *AQUILA PENNATA*.**

*Der gestiefelte Adler, The booted Eagle.*

**L'AIGLE NAIN — *AQUILA MINUTA*.**

*Der Zwergadler.*

Ces deux aigles, les plus petits du genre, sont aussi voisins entre eux que le sont l'aigle doré et l'aigle fauve : l'aigle botté représente le premier de ceux-ci ; l'aigle nain représente le second. Leurs tarses peu élevés les ont fait regarder par Kaup comme formant un genre à part, auquel il a donné le nom de *Hieraëtus* ; mais cette distinction ne me paraît pas justifiée.

**Caractères.** — Chez les deux aigles en question, le mâle a 50 cent. de long, et 1<sup>m</sup>,20 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 38 cent., celle de la queue de 20. La femelle a 4 cent. de plus de longueur, et 8 cent. de plus d'envergure.

L'aigle botté a le front d'un blanc jaunâtre, le sommet de la tête marqué de taches longitudinales foncées, la nuque d'un brun rougeâtre ; le dos et les ailes d'un brun noir, ondulé de brun clair, les plumes étant bordées d'un liséré clair ; l'aile traversée par deux bandes claires peu distinctes ; l'épaule blanche, les rémiges d'un brun foncé en dessus, d'un gris clair en dessous, et bordées à leur extrémité d'un liséré clair ; le ventre jaunâtre clair, avec des traits bruns déliés, plus serrés à la gorge et à la poitrine ; chez les individus très-âgés, il n'y en a que sur une petite partie de la poitrine. L'œil est ocre clair ; le bec, bleu clair à la base, noir à la pointe ; les pattes sont jaune-citron ; la cire est jaune-paille.

Les jeunes ont le ventre roux de rouille plus clair. Avant leur première mue, ils ont le dos brun, le ventre roussâtre, varié de roux de rouille, sans traits foncés, et ils n'ont pas l'épaule blanche.

L'aigle nain a la tête et la nuque d'un brun roux, variées de taches longitudinales noirâtres, prononcées surtout sur le front ; le dos brun foncé ; les longues plumes de l'épaule d'un brun noir, les autres plumes de la face supérieure du corps d'un ocre brun ; la queue d'un brun terne, avec trois ou quatre bandes noires, bien marquées, et à pointe claire ; la face inférieure du corps d'un brun foncé, marquée de traits peu visibles ; l'œil entouré d'un cercle foncé ; les cuisses, les tarses, les tectrices inférieures de la queue d'un brun plus clair que le reste du corps.

L'épaule porte une tache blanche. L'œil est brun ; le bec, bleuâtre à la base, noir à la pointe ; les pattes sont d'un jaune citron.

Les jeunes individus ont des teintes plus claires ; la tête est roux clair, le noir du front est plus prononcé ; les tectrices supérieures de l'aile, les pennes caudales sont plus claires ; la face inférieure du corps est café au lait, à traits bien prononcés et assez larges ; les bandes de la queue sont peu distinctes.

Plusieurs naturalistes ne veulent voir dans l'aigle nain qu'un aigle botté jeune ; mais j'ai eu des individus jeunes et des vieux des deux espèces, et j'ai pu me convaincre qu'elles étaient bien distinctes, quoique très-voisines. Il est même probable qu'une troisième espèce habite en Europe ; mon frère a tué un individu qui ressemblait beaucoup à l'aigle botté, mais était beaucoup plus petit.

**Distribution géographique.** — Ces deux aigles ont pour patrie le sud et le sud-est de l'Europe, l'Espagne, la Grèce, la Hongrie, la Galicie, la Transylvanie. Nous ignorons jusqu'où s'étend en Asie leur aire de dispersion. L'aigle botté, dans tous les cas, se trouve dans toutes les Indes et à Ceylan.

En Europe, ils ne sont que des oiseaux d'été ; à l'entrée de l'automne, ils s'en vont par paires ou par grandes troupes et apparaissent alors en Égypte, et jusque dans les forêts vierges du bassin supérieur du Nil. A la fin de mars 1852, j'en rencontrai des bandes tellement nombreuses, que j'en pus tuer une vingtaine en trois jours. Je ne les trouvai dans le Sennaar qu'en hiver.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il n'y a pas longtemps encore, nous ne savions si ces deux oiseaux diffèrent essentiellement par leur manière de vivre : le comte Wodzicki et le comte Lazar nous ont fait connaître leurs mœurs en liberté.

L'aigle botté et l'aigle nain sont de véritables aigles nobles. Ils ne diffèrent de leurs grands congénères que par une plus grande agilité et une moindre prudence. Leur vol est facile, léger ; ils planent longtemps, puis fondent comme une flèche sur leur proie. On les voit souvent, pour se divertir, décrire dans l'air des cercles entrecroisés ; ils prennent plaisir à s'élever à une grande hauteur ; mais, en chasse, ils planent à peu de distance du sol, et souvent, au dire de Lazar, ils se tiennent en l'air en battant des ailes comme la crécerelle.

Ils se perchent non sur les branches les plus élevées des arbres, mais sur celles qui sont bas-

ses ; ils y restent immobiles, le corps droit, surveillant attentivement les alentours pour y découvrir ou y guetter leur proie.

Le mâle et la femelle ne se quittent jamais, même en voyage ; jamais, en Afrique, je n'ai vu un aigle botté seul ; je l'ai toujours rencontré par paires ou par familles.

Leur voix est variable. Wodzicki la rend par : *koch, koch, kéi, kéi* ; Lazar par *wud, wud* ; il la compare à un sifflement perçant. Jamais je n'ai entendu le cri de ces oiseaux.

Les aigles bottés sont de vrais rapaces ; ils poursuivent tous les petits oiseaux. Dans leur estomac, j'ai trouvé des restes de pigeons ; Lazar dit qu'ils se nourrissent de bruants, d'alouettes, de pinsons, de perdrix ; Wodzicki ajoute à cette liste les mésanges et les étourneaux. Ils ne font pas fides souris ni des autres petits mammifères. Ils capturent leur proie avec la plus grande adresse. « De grandes bandes d'étourneaux, raconte Wodzicki, étaient occupées, près d'un marais, à chercher leur nourriture ; ils ne tardèrent pas à attirer un aigle botté, qui habitait la forêt voisine. Le rapace plana au-dessus des étourneaux, qui continuellement s'envolaient et se perchaient. Ce jeu paraissait ennuyer l'aigle. Il voulait sans doute voir toute la bande en l'air pour gagner plutôt et plus aisément son déjeuner, ce qu'il obtint en se laissant tomber verticalement sur les étourneaux avec la vitesse de la foudre. Ceux-ci cherchèrent un refuge dans les arbres du voisinage ; mais avant qu'ils les eussent atteints, un d'eux était déjà capturé. L'aigle alla ensuite se percher sur le toit d'une maison voisine, sans s'inquiéter ni du chien ni du chasseur ; il inspecta prudemment les environs et se mit en mesure de plumer son étourneau. Les préparatifs du repas durèrent plus d'un quart d'heure, et lorsqu'enfin je tuai l'oiseau de proie, l'étourneau était complètement plumé, et comme prêt à cuire. »

Mais c'est en forêt que l'aigle botté aime surtout à chasser, et il le fait à la façon de l'autour. En Égypte, les tourterelles, aux dépens desquelles il vit, surtout dans les forêts de palmiers, lui paraissent une proie abondante ; après le faucon, elles n'ont pas d'ennemi plus terrible que ce petit aigle. Les rapaces parasites connaissent bien ses qualités : comme le faucon, l'aigle botté est poursuivi par les milans, dès qu'il a capturé une proie, et, comme lui encore, il l'abandonne à ces impudents mendiants.

La saison des amours commence dans les derniers jours d'avril. L'aigle botté niche dans les



Corbeil, Gréty Fils, imp.

Fig. 119. L'Aigle impérial (p. 376).

Paris, Baillière et Fils, édit.

forêts, au voisinage des eaux. D'ordinaire, on trouve deux ou trois paires établies l'une près de l'autre. Jamais Lazar ne rencontra son aire dans la forêt. Cette aire, placée au haut d'un arbre élevé, est construite de branches sèches, de l'épaisseur du doigt. Elle ressemble à celle des autres rapaces, et a à peu près les dimensions de l'aire de la buse. La cavité intérieure est à peine prononcée; elle est tapissée de petites ramilles et de quelques feuilles vertes. Au commencement de mai, on y trouve deux œufs, fort semblables à ceux de l'autour commun. Ils ont 5 cent. et demi de long, et 48 millim. dans leur plus grand diamètre; ils sont assez arrondis, d'un grain grossier, ordinairement d'un gris jaunâtre ou d'un blanc verdâtre, parsemés de petits points et de taches jaunâtres ou roux de rouille. Les petits éclosent dans la seconde quinzaine de juin. Ils sont recouverts d'un duvet long et soyeux, de couleur claire; la tête est jaunâtre;

BREM.

mais ils ne tardent pas à prendre toutes leurs plumes.

Le père et la mère sont très-attachés l'un à l'autre. Wodzicki les vit se becqueter à la façon des colombes. Pendant que la femelle couve, le mâle reste des heures entières sur le même arbre; jamais il ne relaye sa femelle.

D'après Wodzicki, une chose particulière à l'aigle botté est la manière dont il aborde son nid. Perché sur une branche, il baisse la tête, gonfle son jabot et avance lentement jusqu'à ce qu'il soit au bord de l'aire. Arrivé là, il pousse un cri assez semblable au son de la flûte.

Pendant la saison des amours l'aigle botté fait réellement preuve de témérité; il attaque avec fureur tous les autres rapaces. « Une paire d'aigles nains (*aquila minuta*), raconte Wodzicki, s'était établie tout auprès de l'aire d'un pygargue. Ces aigles finirent par inspirer à celui-ci une telle estime de leur valeur, qu'il n'osa plus se diriger de leur

III — 260

côté. Rien n'était plus beau que leurs combats. Dès que le pygargue se montrait dans leur voisinage, un des deux aigles nains poussait son cri d'appel ; l'autre accourait ; et tous deux, aussitôt, attaquaient leur voisin, fondaient sur lui, le frappaient à coups de bec et de serres, et cela avec une telle adresse, que le pygargue de mer ne pouvait se défendre. Plus tard, lorsque la femelle couva, le mâle seul se chargea de protéger sa compagne et sa progéniture. Ils chassaient de même les milans et les autours. »

Mais c'est surtout contre le chat-huant que l'aigle botté a une haine profonde. « Je voulais, m'écrivit Lazar, tuer des aigles criards ; je mis un chat-huant comme appeau, et je me cachai derrière une meule de foin. Tout à coup, je vis un petit rapace brun fondre avec une telle rapidité, que j'eus à peine le temps de prendre mon fusil. C'était un aigle botté ; il se précipita sur le chat-huant ; je fis feu, et le manquai. Il ne s'éloigna cependant pas beaucoup ; il s'éleva à environ 160 mètres, et plana longtemps au-dessus du chat-huant. Enfin il fondit sur lui une seconde fois ; je fis feu, et le manquai encore. Je croyais tout espoir perdu ; mais dix minutes après, il était revenu ; cette fois, je le tuai. »

**Chasse.** — On voit que la chasse de l'aigle nain n'est pas fort difficile, du moins lorsque ces oiseaux n'ont pas été trop poursuivis. L'attachement que le mâle et la femelle ont l'un pour l'autre leur devient souvent funeste, presque toujours on les tue tous les deux. Lorsqu'il a essuyé plusieurs coups de feu, l'aigle botté devient extrêmement prudent, et, s'il se voit trop pourchassé, il quitte la contrée.

**Captivité.** — Je n'ai que peu de détails à donner sur la manière dont les aigles se comportent en captivité. Lazar et mon frère en ont eu l'un et l'autre en leur possession, et ils s'accordent à les représenter comme des oiseaux agréables et s'apprivoisant très-rapidement ; mais je n'ai pu obtenir des renseignements plus complets.

En Espagne, on fait de l'aigle botté un usage fort singulier. Des individus ont eu l'ingénieuse idée de convertir cet oiseau en diseur de bonne aventure. On voit exposées sur les places des cages remplies de ces aigles, et l'on invite les passants à se faire tirer par eux une série heureuse pour la loterie. Des numéros leur sont présentés ; ils en tirent quelques-uns avec leur bec, ce à quoi ils sont dressés, et le vulgaire croit voir dans cet acte la réponse d'un oracle infallible.

## LES URAËTES — UROAETUS.

*Die Busardfalkenadler.*

**Caractères.** — En Australie, vit un aigle non moins remarquable que l'aigle doré ou l'aigle fauve, et dont Kaup a fait le représentant de son genre *Uroaetus*. Le port et le plumage de cet aigle rappellent les espèces précédentes ; mais il a le bec plus fort, la queue longue, fortement tronquée et étagée ; les plumes de la nuque très-longues. Ces caractères le distinguent de tous les autres aigles.

### L'URAËTE AUDACIEUX — UROAETUS AUDAX.

*Der Keilschwanzadler, The bold Eagle.*

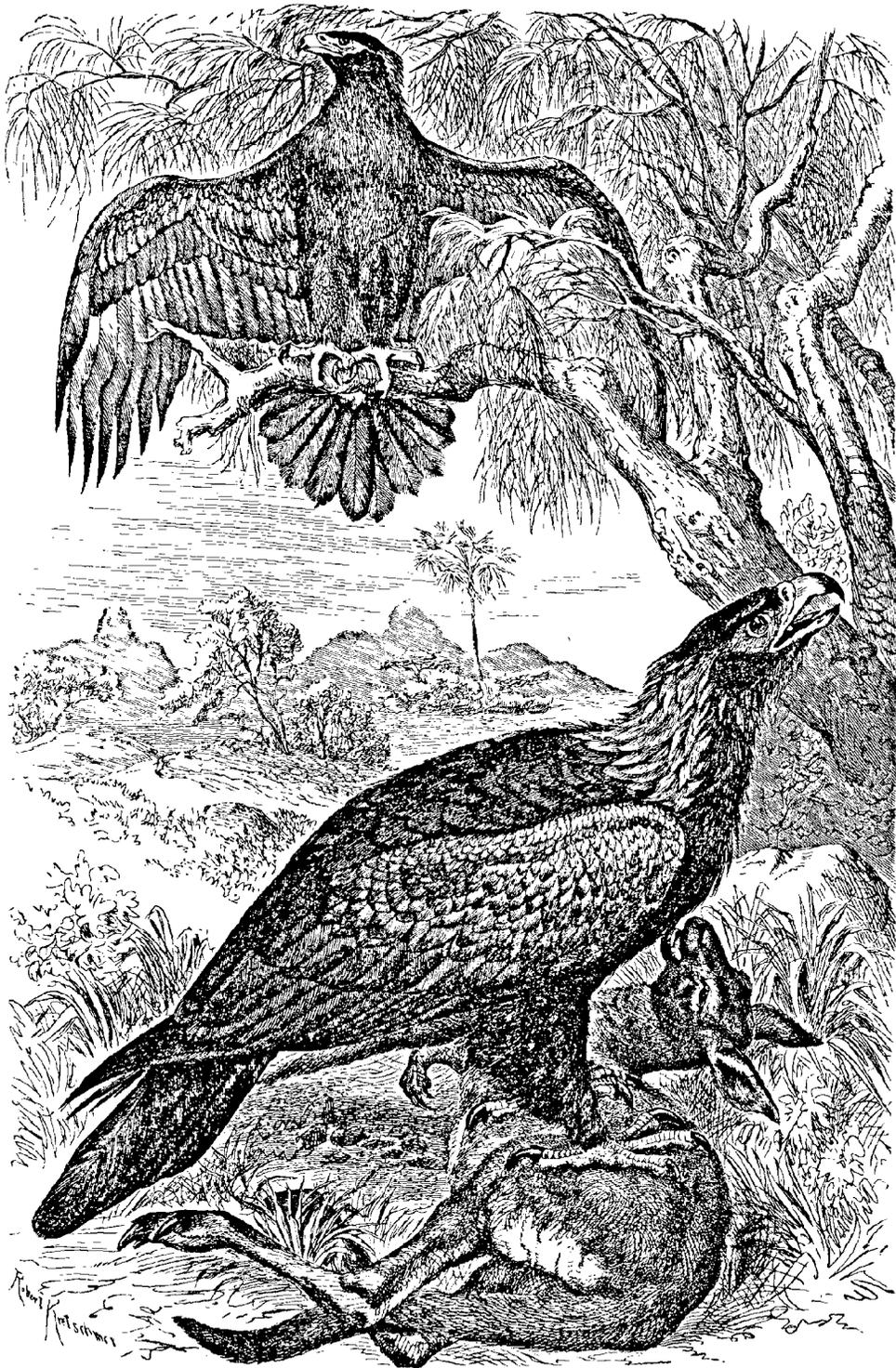
**Caractères.** — Cette espèce (Pl. X) a 1 mètre de long, et 2 mètres à 2<sup>m</sup>,60 d'envergure ; la tête, la gorge, la face dorsale comme la face ventrale du corps d'un brun noirâtre ; les plumes de ces parties, surtout les couvertures supérieures des ailes et de la queue, sont bordées de brun clair ; le dessus et les côtés du cou, roux ; l'œil, brun ; la cire et le cercle nu qui entoure l'œil, d'un blanc jaunâtre ; le bec, jaunâtre à la base, jaune à la pointe ; les pattes, d'un jaune clair.

On ne connaît encore qu'une espèce de ce genre ; il semble cependant qu'il en existe deux, l'une à corps plus trapu, à plumage plus sombre ; l'autre à stature plus élancée, à plumage plus clair, la première, espèce ou variété comme l'on voudra, serait plus rare que la seconde.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite toute l'Australie et n'est rare nulle part.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le trouve partout, dans les forêts les plus épaisses aussi bien que dans les plaines, et il vit par paires ou par familles. On le rencontre en très-grand nombre dans les endroits où vivent les kanguroos.

« Tout ce que les auteurs racontent, dit Gould, au sujet du courage, de la force, de la férocité de l'aigle fauve, s'applique exactement à l'uraëte audacieux. Il enlève tous les kanguroos qui vivent dans la plaine ou sur les collines, il chasse l'outarde, et il est le plus terrible ennemi des troupeaux de moutons. » Il ne peut s'emparer des grands kanguroos ; mais il dévore leurs petits, et les enlève alors même qu'ils sont dans la poche de leur mère. « Un jour, raconte le vieil habitant des bois, je vis un aigle poursuivre une femelle de kangaroo qui portait ses petits dans sa poche. Il n'osait pas l'atta-



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

L'URAÈTE AUDACIEUX.

Corbeil, Crété fils, imp.



quer; mais il savait qu'épuisée, elle jetterait son petit et le lui abandonnerait. »

Les uraètes se précipitent sur la charogne; sous ce rapport, ils remplacent parfaitement les vautours qui manquent en Australie. Gould en vit jusqu'à trente et quarante réunis autour du cadavre d'un bœuf. Quelques-uns, déjà rassasiés, se tenaient sur les arbres voisins, d'autres étaient encore en train de manger.

Durant des jours entiers, l'uraète audacieux suit les chasseurs de kangeroos, l'expérience lui ayant appris qu'il y a toujours dans ces chasses quelque profit pour lui. Il est la terreur de la forêt et de la plaine, et tous les éleveurs de bétail le redoutent comme un fléau.

Il établit son aire sur un des arbres les plus inaccessibles, souvent à une faible hauteur au-dessus du sol, mais toujours hors d'atteinte. Les dimensions en varient beaucoup. Le couple semble conserver la même aire pendant plusieurs années, et à chaque nouvelle saison il le répare et l'agrandit. La charpente en est formée de grosses branches, au-dessus desquelles vient une couche de branches plus faibles; l'intérieur du nid est garni d'herbes et de petites ramilles. D'après Ramsay, les amours ont lieu à la fin de notre été. En août, on trouve d'ordinaire dans l'aire deux œufs arrondis, à coquille rugueuse, qui ont environ 8 cent. de long, et 6 cent. et demi de large; ils sont blancs, semés de points plus ou moins nombreux, roux, brun jaunâtre clair et bleu roux. Dans plusieurs forêts, on trouve un grand nombre d'aires abandonnées; elles indiquent combien les rapaces y étaient communs avant que les Européens eussent mis le pied dans leur patrie.

**Chasse.** — Il est facile de tirer l'uraète en l'attirant avec une charogne; il est encore plus facile de le prendre dans un piège. Souvent les indigènes dénichent les jeunes, et les apportent dans les forts, d'où on les expédie en Europe.

**Captivité.** — Cet aigle n'est pas rare dans les jardins zoologiques. Dans nos climats il supporte facilement la captivité. Gurnay parle d'une paire dont la femelle a pondu et couvé ses œufs.

## LES PSEUDAËTES — PSEUDAETUS.

(*Eudolmaetus*, *Asturaetus*.)

*Die Habichtsadler.*

**Caractères.** — Un corps élancé; des ailes relativement courtes, ne recouvrant pas entièrement la queue, qui est longue; des pattes lon-

gues, couvertes de plumes jusque sur les doigts; des tarses élevés; des serres grandes et vigoureuses, à ongles longs et peu recourbés; un bec long et vigoureux: tels sont les caractères de ce genre, qui, dans le sud de l'Europe, est représenté par une espèce.

### LE PSEUDAËTE BONELLI — PSEUDAETUS BONELLII.

*Der Habichtsadler.*

**Caractères.** — Le pseudoaète Bonelli ou à queue barrée a 77 cent. de long et 1<sup>m</sup>,60 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 47 cent., celle de la queue de 27 cent. La femelle a 8 cent. de plus en longueur, et 11 cent. de plus en envergure. L'oiseau adulte a le front et une raie qui surmonte l'œil, blancs; le sommet de la tête et la nuque bruns, à raies foncées; le dos blanc, tacheté de brun noir; le dessus des ailes d'un brun foncé; le bas du dos brun-noir; le dessus de la queue blanc, marbré de noir; la gorge, la poitrine, le milieu du ventre blancs, tachetés de noir; les cuisses marquées de larges bandes foncées, disposées en zigzags; la face interne des cuisses et les tarses brun-roux et gris, tachetés de noir; la face dorsale de la queue d'un gris brun, bordée de blanc à l'extrémité, et marquée de sept bandes étroites foncées; la face ventrale d'un blanc jaunâtre, pointillé de gris brun.

Les jeunes ont la tête roux clair, la nuque d'un roux fauve, le dos brun clair, chaque plume étant lisérée de jaune fauve; la face dorsale de la queue d'un gris cendré brun, marquée de neuf ou dix bandes transversales, et blanche à l'extrémité; la face ventrale d'un brun jaunâtre clair, à rayures foncées; le ventre et les tectrices inférieures de la queue d'un blanc roussâtre sale, sans taches; l'œil jaune d'ocre, le bec bleuâtre, la cire d'un jaune sale, les pattes d'un jaune gris.

**Distribution géographique.** — Le pseudoaète Bonelli habite l'Espagne, le sud de l'Italie, la Grèce, la Turquie, le nord-ouest de l'Afrique, toutes les Indes, depuis l'Himalaya jusqu'aux côtes méridionales. Il n'est pas rare en Grèce et dans le sud de l'Italie; c'est l'aigle le plus commun en Espagne et en Algérie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se tient dans les montagnes déboisées, à parois rocheuses, escarpées; aux Indes, il se trouve surtout dans les collines couvertes par les jungles. Il n'émigre pas; mais, pendant la saison des amours, il erre dans la contrée, réuni à ses sem-

blables. Mon frère en vit un jour un vol d'une vingtaine d'individus traverser le parc du Prado, près de Madrid. Près de son nid, cet oiseau, comme tous les autres aquilidés, ne souffre aucun de ses semblables, ni même aucun autre rapace.

Le pseudoaète Bonelli est un oiseau très-agile, courageux, hardi, impudent même; il a toutes les qualités de l'autour; sous le rapport physique, il est bien mieux doué que lui. Son vol ressemble plus à celui du faucon qu'à celui de l'aigle fauve; comme celui-ci, il plane en décrivant des cercles; mais en volant, il donne des coups d'aile bien plus répétés, aussi a-t-il un vol plus rapide que tous les autres aquilidés. Pour attaquer, il se laisse tomber en fendant l'air comme une flèche. Au repos et perché, son port est moins noble que celui des autres aigles; il se tient presque horizontalement, le corps penché en avant; souvent, cependant, il se redresse et prend une apparence plus fière. Son regard est vif, étincelant. Ses yeux expriment une rage, une férocité incroyable, et la conduite de l'oiseau est parfaitement en rapport avec cette expression. Le pseudoaète Bonelli réunit la vigueur du faucon à l'agilité de l'épervier, le courage de l'aigle à la férocité de l'autour. Il ne craint aucun autre oiseau, il attaque tous ceux qui se montrent dans son voisinage. Mon frère en vit un combattre avec rage un gypaète; Kruper en vit un autre attaquer intrépidement un adversaire plus redoutable encore, le pygargue; pour moi, j'ai assisté à ses combats avec le vautour cendré et l'aigle fauve. Il ne vit en paix avec aucun autre rapace.

Il chasse au moins autant d'animaux que l'aigle fauve. Temminck dit qu'il ne se nourrit que d'oiseaux aquatiques; cependant il est loin d'avoir un régime aussi restreint. En Espagne c'est l'ennemi des poules le plus redoutable; il les enlève sous les yeux de l'homme; il les poursuit avec une telle opiniâtreté que, dans les fermes isolées, il est complètement impossible d'élever de la volaille. Il ne chasse pas moins activement les pigeons, et les mammifères eux-mêmes, de la taille d'un lièvre et au-dessous, ne sont nullement à l'abri de ses attaques. D'après Jerdon, il chasse, aux Indes, les lièvres, les poules des jungles (*gallus Stanleyi*), les hérons, les canards, les ibis, au dire des Schikaris, et les faucons dressés eux-mêmes, à ce que rapportent les fauconniers indigènes. Dans le Nilgherri, Jerdon vit un pseudoaète fondre successivement sur un lièvre, une poule des jungles et un paon,

chaque fois en vain, l'animal poursuivi pouvant se réfugier au plus épais des jungles. Il en vit une paire qui, chaque jour, arrivait à un village pour y prendre des poules. Elliot dit avoir observé deux pseudoaètes qui s'emparèrent presque d'un paon et le terrassèrent. « Une paire de ces oiseaux, dit Jerdon, ravageait les pigeoniers dans le Nilgherri. Un ou deux colombiers avaient été complètement détruits. Lorsque les pigeons s'envolent, me racontaient des témoins oculaires, un des aigles les attaque et cherche plutôt à venir au-dessous d'eux qu'à les atteindre. Son compagnon, profitant du moment de trouble causé par cette manœuvre, se précipite à son tour, et enlève sûrement une proie. Pendant ce temps, le second remonte à son tour dans l'air, et capture aussi son pigeon. »

Tous les animaux connaissent le pseudoaète, et cherchent à lui échapper. « Quand j'étais caché dans les roseaux, dit Powys, au bord des lacs de l'Albanie, à l'affût des canards et des poules d'eau, j'ai souvent vu quelle impression causait l'apparition d'un pseudoaète. Les oiseaux aquatiques s'inquiétaient à peine des milans qui rôdaient aux environs; à peine levaient-ils la tête quand un aigle criard se montrait. Mais dès qu'un pseudoaète était en vue, les poules d'eau se précipitaient dans les roseaux; les canards se couchaient sur l'eau, le cou étendu; des cris d'appel et d'angoisse retentissaient de tous les côtés, jusqu'à ce que le tyran fût passé. J'ai vu deux fois ce rapace fondre sur des oiseaux que j'avais blessés, mais je n'ai pu le tirer. »

L'aire du pseudoaète Bonelli est établie dans les crevasses des parois de rochers les plus inaccessibles. Kruper seul, à ma connaissance, en a donné une description. Il en trouva une dans le creux d'un rocher, dans les montagnes de la Grèce: elle renfermait deux œufs. Elle était construite de petites branches d'olivier sauvage et de feuilles de chêne épineux; l'intérieur était tapissé de duvet. Les deux œufs différaient beaucoup, mais avaient bien le type des œufs d'aquilidés. L'un était dépourvu de taches et blanc sale; l'autre était d'un blanc pur, et semé de petites taches à peine visibles. Cette aire était exposée au midi, et par conséquent fortement chauffée par le soleil.

Les pseudoaètes, pour défendre leurs jeunes, déploient autant de courage que dans toute autre circonstance. Il ne paraît cependant pas qu'ils attaquent l'homme.

**Captivité.** — Pendant mon séjour en Espagne, je pus me procurer deux pseudoaètes Bonelli

vivants, un vieux et un jeune. Le premier s'était empêtré dans des gluaux, et avait été tellement maltraité, qu'il succomba au bout de quelques heures. Le second était un jeune, qui avait été pris au nid. Il avait toutes ses plumes. Je le mis dans une cage, où j'avais renfermé déjà un aigle fauve, un vautour, un gypaète et un choucas. Jusqu'alors, la plus grande harmonie n'avait cessé de régner dans cette société fort mélangée; il en fut autrement dès que le pseudoète y apparut. Il se comporta en furieux. Il courait dans la cage, cherchait querelle à ses compagnons de captivité, et s'il en était attaqué il se jetait sur le dos, et leur donnait de vigoureux coups d'ongle. Le choucas fut sa première victime; il n'était pas avec lui depuis une heure, qu'il l'avait mangé. Vis-à-vis de nous, il ne se comportait pas avec plus de douceur et nous frappait, nous attaquait. En un mot, ses mœurs en captivité sont tout à fait celles de l'autour.

Jerdon croit, et probablement avec raison, qu'on pourrait le dresser à la chasse de l'antilope, du lièvre, de l'outarde et des autres grands animaux. L'individu, dont je parlais tout à l'heure, se montra plus tard, au Jardin zoologique de Francfort, très-doux et très-apprivoisé.

## LES SPIZAËTES — *SPIZAETOS*,

*Die Haubenadler.*

**Caractères.** — Les spizaètes ont un corps élancé, des ailes relativement courtes, recouvrant au plus le tiers de la queue, qui est longue; des tarses élevés et épais; ils se distinguent surtout par la présence d'une huppe à l'occiput.

### LE SPIZAËTE BELLIQUEUX — *SPIZAETOS BELLICOSUS*.

*Der Kampfadler, The martial Eagle.*

**Caractères.** — Le spizaète belliqueux est l'espèce la plus grande et la plus forte du genre; sa longueur totale est d'environ 1 mètre; celle de l'aile pliée de 66 cent. et celle de la queue de 38. Il a le dos brun ou gris-brun; la tête d'un brun mélangé de brun noir; les grandes tectrices supérieures de l'aile plus claires à l'extrémité, ce qui produit une bande transversale; une bande blanche au-dessus de l'œil, se dirigeant vers l'occiput; le ventre blanc, à reflets bleuâtres, presque dépourvu de taches; la queue d'un gris cendré, plus foncée à sa face dorsale qu'à sa face ventrale, et marquée de six bandes

transversales foncées; les barbes externes des rémiges noires, les internes alternativement claires et foncées; les couvertures inférieures de l'aile d'un blanc pur; l'iris d'un beau brun noisette, très-vif; la cire bleu verdâtre; les serres gris de plomb.

**Distribution géographique.** — La première description du spizaète belliqueux fut publiée par Le Vaillant dans son excellent ouvrage (1), sous le nom de *Griffard*. Ce naturaliste découvrit cet oiseau dans le pays des Grands Namaquois, depuis le 28° de latitude sud jusque vers le centre de l'Afrique. Plus tard, on le trouva dans l'Afrique occidentale; je l'ai rencontré dans les montagnes de l'Abyssinie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le peu que nous connaissons du genre de vie de ce superbe oiseau est en grande partie dû à Le Vaillant. « J'ai observé que, de préférence, dit ce naturaliste, le griffard choisit un arbre isolé pour son domicile, parce qu'il est très-méfiant, et qu'il aime à voir ce qui se passe autour de lui. » De là, il s'en va parcourir un domaine assez étendu, dans lequel il ne souffre la présence d'aucun autre rapace. S'il s'en présente un, il l'attaque et le met en fuite. « Il arrive souvent, dit encore Le Vaillant, que des bandes de vautours et de corbeaux, se réunissant, cherchent à saisir le moment favorable pour s'emparer de l'animal que vient d'abattre le griffard; mais la contenance intrépide et fière de cet oiseau, posé sur sa proie, suffit pour tenir à l'écart cette légion de carnivores. »

Le mâle et la femelle d'une même paire demeurent toujours fidèlement unis.

Le spizaète belliqueux chasse surtout le matin et le soir, et rarement en vain. « Les lièvres et les petits antilopes forment le fond de ses repas; mais il n'épargne pas les oiseaux. Tout, dans son être, le montre un ennemi aussi terrible pour les animaux d'Afrique, que l'aigle fauve pour ceux de nos contrées. Dans tout le sud de l'Afrique, il n'est aucun rapace qui le surpasse en force et en cruauté. Comme nous venons de le dire, il règne sans partage dans son domaine; sa force, son courage en font la terreur de tous les êtres sans défense. Son vol ressemble à celui de l'aigle; il est encore plus léger et plus rapide. Sa voix est perçante et aiguë, ou basse et rauque.

C'est sur la cime des plus grands arbres, ou entre les rochers escarpés et inaccessibles qu'il établit

(1) Le Vaillant, *Hist. nat. des Oiseaux d'Afrique*. Paris, 1805, t. I, p. 2.

son aire, qui est fort semblable à celle de l'aigle. On peut y reconnaître trois couches : une inférieure, formée de grosses branches ; une moyenne, composée de petites branches, de mousse, de feuilles sèches, de bruyères ; une troisième, enfin, consistant en de petits rameaux ; c'est celle sur laquelle reposent les œufs. Cette aire a un diamètre de 1<sup>m</sup>,30 à 1<sup>m</sup>,60, et elle est si solide, qu'un homme peut s'y tenir sans crainte de l'enfoncer. Lorsqu'elle est bâtie sur une saillie rocheuse, la couche inférieure fait défaut. Le Vaillant croit qu'une paire conserve son aire toute sa vie.

Les œufs ont de 8 à 9 cent. de long ; ils sont presque ronds et entièrement blancs.

« Tant que la femelle couve, d'après Le Vaillant, le mâle veille aux besoins communs, lui apporte sa nourriture et chasse pour toute sa famille, jusqu'à ce que les petits puissent rester seuls dans l'aire sans courir de dangers ; car, devenus plus grands, ils exigent des provisions si considérables, que les vieux suffisent à peine à leur voracité ; ils sont alors obligés de chasser ensemble, afin de satisfaire un appétit aussi démesuré que l'est celui des deux aiglons. Il est tel, même, que des Hottentots ont affirmé à Le Vaillant qu'ils avaient vécu pendant près de deux mois de ce qu'ils dérobaient chaque jour à deux griffards dont le nid était dans le voisinage.

Avant qu'ils aient pris leur essor, l'aire est complètement recouverte de monceaux d'ossements.

**Captivité.** — « J'ai conservé quelque temps, dit Le Vaillant, un de ces oiseaux, ne lui ayant cassé que le bout de l'aile en le tirant ; il fut trois jours entiers sans vouloir absolument manger, malgré tout ce que je pus lui offrir ; mais aussitôt qu'il fut habitué à prendre sa nourriture, nous ne pouvions plus le rassasier ; il devenait furieux à la vue d'un morceau de viande qu'on lui faisait voir, en avalait tout entiers des tronçons de près d'une livre, et n'en refusait jamais, quoique son jabot fût quelquefois si plein qu'il était forcé d'en dégorger une partie ; mais il ne tardait jamais à reprendre ce qu'il avait ainsi rendu. Toute espèce de chair était de son goût, même celle d'autres oiseaux de proie ; et il s'accommoda fort bien des débris d'un autre griffard que j'avais disséqué. »

Il y a là, je crois, un peu d'exagération. Le Jardin zoologique de Hambourg possède, depuis un an environ, un spizaète belliqueux, qui a été pris aux environs de Zanzibar, et nous a été envoyé directement. « Cet oiseau, dit mon frère,

sait captiver au plus haut point l'attention des spectateurs. On dirait qu'il a complètement dépouillé sa sauvagerie. Il est doux, privé, et semble avoir contracté amitié avec l'homme. Il répond quand on l'appelle, et sa voix douce, agréable, contraste en cela avec les cris atroces des autres aquilidés. On peut rendre son cri par les syllabes *gliuk, gliuk*.

« D'ordinaire, le spizaète belliqueux se tient droit, la huppe relevée. Son regard est fier, sans être farouche ; il l'arrête avec une certaine expression de douceur sur les personnes qu'il connaît. Il prend avec son bec sa nourriture, sans jamais blesser la main qui la lui tend. Entret-on dans sa cage et marche-t-on sur lui, il se met sur la défensive. Il ouvre ses larges ailes et lève une de ses serres ; il rabaisse en même temps sa huppe. A terre, il se tient penché en avant, moins cependant que les autres aquilidés. Sa cage est assez vaste pour lui permettre d'ouvrir largement ses ailes, et même de voler ; on le voit souvent abandonner la position perchée et s'élever en voletant jusqu'au plus haut barreau de son perchoir.

« Il ne semble guère s'inquiéter de ses voisins, tandis qu'il considère avec attention toutes les personnes qui passent, et les cerfs dont l'enclos est voisin de sa cage. »

J'ajouterai qu'il a supporté des froids assez vifs, mais non sans en souffrir un peu ; pendant l'hiver, il était souvent silencieux sur son perchoir, et tremblant de froid par moments. Cependant, il s'est trouvé beaucoup mieux en plein air que renfermé dans les pièces closes et chauffées de la ménagerie, où on finit par le transporter.

## LES LOPHAÈTES — *LOPHAETOS*.

*Die Schopfadler.*

**Caractères.** — Les lophaètes sont voisins des spizaètes, mais ils sont plus trapus. Leur huppe et leurs ailes sont plus longues, leur queue est courte, et leurs tarses sont élevés.

### LE LOPHAÈTE HUPPÉ — *LOPHAETOS OCCIPITALIS*.

*Der Schopfadler.*

**Caractères.** — Le brun foncé est la couleur dominante de cet oiseau (*fig. 120*). Il a le ventre plus foncé que la poitrine, le bord des ailes, les rémiges à leur racine, la base des plumes de la

huppe, les couvertures inférieures de l'aile, les plumes qui recouvrent les tarses blanches; la queue traversée par trois bandes blanches; l'œil d'un jaune vif, le bec bleuâtre, plus foncé à la pointe, plus clair à la base; la cire d'un jaune clair, les pieds jaune-paille. L'oiseau a 53 cent. de long et 1<sup>m</sup>,26 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 35 cent., celle de la queue de 19 cent. La femelle a environ 3 cent. et demi de plus en longueur, et 5 cent. de plus d'envergure.

**Distribution géographique.** — Cette espèce, est assez commune dans les forêts du bassin supérieur du Nil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le lophæte huppé se tient ordinairement perché sur une grosse branche de mimosa, non loin du tronc; on le voit, là, occupé à jouer avec sa huppe. Tantôt il fronce le sourcil, ferme les yeux à demi, étale sa huppe, hérisse tout son plumage; tantôt il rabat ses plumes et sa huppe lui tombe alors sur le dos. Il est des heures entières immobile, indifférent en apparence à tout ce qui l'entoure; on dirait la statue de la Paresse. Mais tout à coup son être change: une souris, un rat, un écureuil, quelque pigeon ou un vol de tisserins, une proie enfin s'est montrée; il s'élance sur elle comme la foudre; ses ailes s'agitent avec rapidité. Comme l'autour, il se glisse à travers les buissons et les fourrés les plus impénétrables; partout, il suit son gibier, et finit par le saisir.

On ne peut le comparer qu'à l'autour: comme lui, il est hardi, impudent, féroce; en proportion de sa taille, c'est de tous les rapaces le plus cruel, le plus à redouter. Comme tous les aquilidés de l'hémisphère oriental, il n'ose attaquer les singes; il n'a pas le courage de s'en prendre à ce peuple agile, dont tous les membres, en cas de danger, se prêtent un mutuel appui. J'ai déjà dit, dans la première partie de cet ouvrage, quel était le sort des aigles qui voulaient faire des singes leur proie; je ne le répéterai pas ici.

Je n'ai pu observer par moi-même le mode de reproduction du lophæte huppé. Le Vaillant dit qu'il niche sur les arbres, et que l'intérieur de son aire est tapissé de laine et de plumes. La femelle pond deux œufs, de couleur pâle, à taches brun-rouge.

**Captivité.** — Il est rare de voir en Europe un lophæte captif. A ma connaissance, il ne s'en trouve que dans les Jardins zoologiques de Hambourg, de Londres et d'Anvers. Lorsqu'on le soigne bien, il supporte la captivité pendant plu-

sieurs années. Il est dur et peu sensible aux influences climatériques.

C'est un des aquilidés les plus faits pour attirer l'attention. Sa longue huppe flottante, qu'au repos il tient presque toujours dressée, son plumage sombre, sur lequel se détachent ses yeux vifs et flamboyants, font sur chacun une impression étrange.

Notre lophæte est très-vif, surtout le matin et le soir; il crie beaucoup alors. Sa voix est très-variée. D'ordinaire, ce sont des sons bas et saccadés, que ne tardent pas à suivre des notes plus prolongées; je crois pouvoir les rendre par les syllabes: *wewé; wewé, wé, wé, wé, wie, wiew, wiiiii*.

Ce lophæte n'a pas encore contracté amitié avec son gardien. Il le salue bien, quand il ne l'a pas vu de longtemps, toutefois il repousse toutes les caresses qu'on voudrait lui faire. Je ne sais comment il se comporterait avec ses congénères; mais je n'ose m'y fier. Quand on met dans sa cage de petits mammifères, il les regarde d'abord attentivement, il lisse son plumage, rabat sa huppe, trépigne sur son perchoir, tourne la tête de tous les côtés, comme le hibou. Sa curiosité satisfaite, il se laisse tomber à terre, marche sur sa proie, la saisit avec une de ses serres; si le mammifère fait un mouvement, il recule aussitôt; mais peu à peu il s'ehardit. Il est loin de montrer cette fureur sans retenue qui caractérise les autres aquilidés nobles; d'un autre côté, il est bien plus maladroit qu'eux. Il réfléchit longtemps avant d'oser entreprendre une nouvelle attaque, et ne l'exécute qu'avec lourdeur. Peut-être, cependant, est-il trop à l'étroit dans sa cage, et il pourrait se faire qu'il se montrât sous un tout autre aspect, s'il lui était possible, comme en liberté, de fondre sur sa proie en volant. Il me paraît manquer de l'intelligence qui permet aux aquilidés nobles de surmonter ces obstacles.

## LES PTERNURES — *PTERNURA*.

*Die Würgadler.*

**Caractères.** — Dans l'Amérique du Sud, les lophætes sont remplacés par plusieurs aquilidés formant le genre Pternure. Celui-ci est caractérisé par des ailes grandes, subobtusées, la cinquième rémige étant la plus longue; des tarses élevés, des doigts courts. Tous les autres caractères ne diffèrent pas de ceux des spizaètes et des lophætes.



Fig. 120. Le Lophhaète huppé (p. 388).

**LE PTERNURE TYRAN — PTERNURA TYRANNUS.***Der Urataurana.*

**Caractères.** — Le pternure tyran, l'*urutaurana* des Américains du Sud, est une des plus belles espèces de ce groupe. Sa taille est à peu près celle de l'aigle criard. Il a 72 cent. de long, et 1<sup>m</sup>,38 d'envergure; la longueur de l'aile est de 44 cent., celle de la queue de 39 cent. La femelle a 6 cent. de plus de longueur, et de 8 à 12 cent. de plus d'envergure. La tête, la nuque, la gorge et la partie supérieure de la poitrine sont noires; tout le dos est unicolore; le ventre est d'un brun noir, pointillé de blanc; les plumes des ailes ont cinq ou six bandes blanches; la queue est d'un gris brun en dessus, blanchâtre en dessous, marquée de cinq bandes transversales de couleur plus claire. Les plumes des cuisses sont ponctuées de blanc.

Les jeunes ont des couleurs plus ternes, brunnâtres ou gris brun; les plumes du dos sont souvent bordées d'un liséré clair. La gorge est blanchâtre; la poitrine, d'un brun jaunâtre à taches foncées. L'œil est jaune orange, le bec noir, la cire gris jaunâtre, les pattes sont jaune clair.

**Distribution géographique.** — Le pternure tyran habite les forêts du Brésil central; il n'est commun nulle part. Le prince de Wied, à qui nous en devons la découverte, ne put s'en procurer qu'un individu, et Burmeister n'en vit que deux.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Celui que j'ai décrit, dit le prince de Wied, était perché sur une grosse branche d'un arbre très-élevé; il était prêt à saisir une sarigue; une nuée d'oiseaux de diverses espèces, surtout de toucans, l'entouraient en poussant des cris. Son estomac était vide; il n'en devait donc guetter sa proie qu'avec plus de convoitise, lorsqu'un coup de fusil le mit en mon pouvoir.



Corheil, Créteil Fils, imp.

Paris, Bailière et Fils, édit.

Fig. 121. La Harpie féroce (p. 393).

Il se nourrit, paraît-il, de petits animaux, surtout de singes. Il niche sur des arbres, et pond deux œufs.

**Captivité.** — Assez longtemps, j'ai cru que notre Jardin zoologique possédait un de ces oiseaux ; mais lorsque celui-ci eut enfin achevé sa mue, je reconnus que c'était une espèce plus rare encore, le *Pternura Isidori*. Ce superbe rapace, au commencement, était craintif et farouche. Il se servait de son bec et de ses serres, comme j'eus occasion d'en faire l'expérience à mes dépens. Approchait-on de sa cage, il s'agitait, devenait furieux ; pendant plusieurs mois, il fut en mésintelligence avec son gardien. Maintenant, il est privé jusqu'à un certain point. Comme les autres aigles, il reste tranquille des heures entières, perché sur une seule patte ;

BREHM.

seul, le feu de ses regards indique qu'il n'est pas complètement indifférent à tout ce qui l'entoure. D'ordinaire, il porte la huppe relevée, moins cependant que les Lophastres ; quand il mange, il la rabat sur la nuque. Son regard est flamboyant et féroce, il ressemble plus à celui de l'autour qu'à celui de l'aigle ; cependant, cet oiseau a le port fier de l'aigle, sans rien de faux dans son expression. Sa voix est assez harmonieuse, surtout quand on la compare à celle des autres rapaces.

D'après ce que j'ai pu voir jusqu'ici, cet oiseau n'est guère difficile pour sa nourriture ; il s'accommode de toutes les chairs qu'on lui donne, oiseaux ou mammifères. Jamais, cependant, il ne se met à manger avant de savoir bien au juste ce qu'on lui présente. Si pendant longtemps il a

III — 261

eu de la viande dépouillée, et qu'un jour, il trouve dans sa pitance une patte de chat avec la peau, il hésite quelque temps avant de s'en emparer ; il en est de même quand on lui donne du poisson. Il paraît être peu sensible au froid : par les grandes neiges ou les froides pluies, il ne quitte pas volontiers son perchoir pour se réfugier dans la partie couverte de sa cage.

### LES URUBITINGAS — *MORPHNUS*.

*Die Sperberadler, The Urubitingas.*

**Caractères.** — Dans les forêts du Brésil habitent encore d'autres rapaces singuliers, que les naturalistes ont rangés, tantôt parmi les aquilidés, tantôt parmi les asturidés : ce sont les urubitingas. Ils ont la taille, la force, le port fier des aigles, avec l'apparence de l'autour ; le corps épais, la tête grosse, les ailes assez courtes, la queue large et longue ; les tarses au moins deux fois aussi longs que le doigt du milieu, couverts de plumes dans une petite étendue au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne, et protégés, dans le reste, par des écailles disposées en cercles ; les doigts courts, mais forts ; les ongles vigoureux et acérés ; le bec allongé, peu élevé, faible, avec la mandibule supérieure crochue, pointue et légèrement échancrée.

#### L'URUBITINGA GUYANAIS — *MORPHNUS GUIANENSIS*.

*Der gehaubte Sperberadler, The brasilian Eagle ou Urubitinga.*

**Caractères.** — Cette espèce a 69 cent. de long ; et 1<sup>m</sup>,57 d'envergure l'aile pliée mesure de 40 à 44 cent., et la queue de 30 à 33. Son plumage est lâche, mou, assez semblable à celui du hibou ; le derrière de la tête porte une huppe d'environ 16 cent. de long. La coloration du plumage varie avec l'âge de l'oiseau. D'après le prince de Wied, il a la tête, le cou, la poitrine, le ventre, le croupion, les cuisses blancs, avec quelques reflets jaune sale ; les plumes du dos, de l'épaule, les couvertures supérieures de l'aile d'un gris roussâtre clair, chaque plume présentant des taches, des points et des marbrures gris roussâtre ; les rémiges d'un brun noir, à bandes transversales étroites d'un gris roussâtre ; les rectrices présentent un dessin semblable.

Pelzeln croit que tel est le plumage des jeunes individus ; que les adultes ont des couleurs plus foncées. Ils auraient, d'après lui, la tête et la gorge brun foncé ; la nuque, le dos, les ailes, le cou, la poitrine noir verdâtre ; les sus-caudales

bordées de blanc à leur extrémité, et traversées de bandes blanches irrégulières.

**Distribution géographique.** — D'après ce que nous rapportent le prince de Wied, Schomburgk et Burmeister, l'urubitinga guyanais est répandu dans la plus grande partie de l'Amérique du Sud. On le trouve dans les forêts des bords de la mer, comme dans les oasis, au milieu des steppes ; mais c'est le long des cours d'eau qu'il est le plus commun.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le voit décrire des cercles dans les airs, et on le reconnaît facilement à son plumage d'un blanc étincelant, se détachant vivement sur l'azur foncé du ciel. D'après Schomburgk, il serait facilement caractérisé par sa voix perçante.

Il se perche sur les branches desséchées des plus hauts arbres, et y reste des heures entières, immobile, relevant sa huppe superbe.

Sa nourriture consiste en oiseaux et en mammifères. Le prince de Wied en tua un dans l'estomac duquel il trouva des restes de marsupiaux, et les chasseurs lui dirent que ce rapace poursuivait surtout les singes.

Au dire de Schomburgk, il bâtit son aire sur des arbres peu élevés.

**Chasse.** — La chasse de l'urubitinga guyanais est difficile, car l'oiseau ne se perche qu'à une grande hauteur : les chasseurs armés de carabines peuvent cependant l'atteindre ; il n'échappe pas non plus aux flèches des Indiens. « Deux robustes Indiens Camacans, raconte le prince de Wied, tuèrent un urubitinga non loin de la rive du fleuve ; ils le percèrent d'une flèche, pendant qu'il était perché sur son aire, au milieu des plus hautes branches d'un très-grand arbre. La flèche lui était entrée dans la gorge ; néanmoins, il était encore parfaitement en vie quand on me l'apporta. Ce doit être un oiseau vigoureux et hardi. Blessé, il se défendait vigoureusement à coups d'ongles et de bec. Il était malheureusement impossible d'arriver à son nid ; personne n'osa se risquer à pareille entreprise. »

### LES HARPIES — *HARPYIA*.

*Die Mordadler.*

**Caractères.** — Les harpies ont d'assez grands rapports avec les urubitingas, et sont des pseudètes parfaits. Elles ont le corps robuste ; la tête grosse ; la queue large, longue et forte ; les ailes courtes et émoussées ; le bec haut, vigoureux, fortement recourbé, à bords très-tran-

chants, échancrés au niveau des fosses nasales, et armés d'une dent mousse; les tarses plus robustes que chez aucun autre rapace, emplumés seulement dans la moitié supérieure de leur face antérieure, recouverts de grandes écailles tabulées sur le reste de leur étendue; des serres très-grandes; des doigts longs, et terminés par des ongles énormes, forts et robustes; un plumage mou et épais, assez semblable à celui du hibou; la nuque ornée d'une huppe longue et large, que l'oiseau peut redresser à volonté.

**LA HARPIE FÉROCE — *HARPYIA DESTRUCTOR*.**

*Die Harpyie, The Harpy Eagle.*

**Caractères.** — Ce rapace (*fig. 421*), le plus fort de tous les aquilidés de l'Amérique du Sud, a la tête et le cou gris; la huppe, le dos, les ailes, la queue, la partie supérieure de la poitrine, les flancs d'un noir d'ardoise; la queue marquée de trois bandes blanches; la partie inférieure de la poitrine et le croupion blancs; le ventre blanc, tacheté de noir; les cuisses blanches, ondulées de noir; le bec et les ongles noirs; les pattes jaunes; l'œil jaune-rouge.

Les jeunes individus ont des couleurs moins nettes; les plumes du dos sont bordées de gris; celles du ventre et de la poitrine, tachetées de noir. Plus l'oiseau est âgé, plus ses couleurs deviennent pures.

D'après Tschudi, la harpie a 1<sup>m</sup>,05 de long; la longueur de l'aile est de 26 cent., celle de la queue de 35. Burmeister donne des dimensions encore plus considérables. Le doigt médian a 8 cent. de long, le doigt postérieur 4 cent., mais ils sont munis d'ongles qui, mesurés selon leur courbure, ont, celui du médian 4 cent., celui du pouce 8.

**Distribution géographique.** — La harpie féroce ne paraît manquer dans aucune des grandes forêts de l'Amérique du Sud, depuis le Mexique jusqu'au centre du Brésil, et depuis la côte de l'Atlantique, jusqu'à celle du Pacifique. Dans les montagnes, cependant, elle n'habite que les vallées, et ne monte pas dans les hauteurs.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans les contrées qu'elle habite, la harpie est, de mémoire d'homme, tenue en grand honneur, et mille fables ont cours sur ses mœurs. Les premiers auteurs qui ont écrit sur l'Amérique, en font mention, et chacun en raconte des histoires plus invraisemblables les unes que les autres. Fernandez dit qu'elle est aussi grosse qu'un mouton; que,

même apprivoisée, elle attaque l'homme pour le plus léger motif; qu'elle est toujours méchante et farouche, mais que l'on peut facilement la dresser à la chasse. Mauduyt assure que, d'un seul coup de bec, la harpie fend le crâne d'un homme, et il laisse entrevoir que souvent elle fait usage de sa force. Il était réservé aux observateurs modernes, d'Orbigny, Tschudi, Pourlamaque, de nous faire connaître les mœurs de la harpie et de réduire ces exagérations à leur juste valeur.

La harpie, nous apprennent-ils, habite les forêts humides de l'Amérique du Sud, et se trouve surtout au voisinage des fleuves, autour desquels se groupe toute la vie de ces régions. D'Orbigny dit n'en avoir jamais rencontré dans l'intérieur des forêts, c'est-à-dire loin des cours d'eau. Cet oiseau se trouve partout, sans être commun nulle part; la raison en est peut-être que les Indiens ont, de tout temps, regardé ses plumes comme une parure précieuse et le chassent sans relâche. D'après d'Orbigny, on voit la harpie toujours solitaire, hors le temps des amours. Comme l'autour, elle se perche rarement sur les arbres élevés, et se tient de préférence à une faible hauteur. De là, elle s'envole comme une flèche, monte verticalement dans l'air, décrit quelques cercles, puis, quand elle a aperçu sa proie, fond sur elle avec impétuosité. Elle n'est nullement timide, et se laisse approcher par l'homme de très-près; cela, cependant, ne paraît avoir lieu que dans les forêts où elle n'a pas eu souvent occasion de se rencontrer avec son plus redoutable ennemi.

Pour la harpie, tout vertébré supérieur est bon, à condition, toutefois, qu'elle puisse s'en rendre maîtresse. Quelques observateurs croient qu'elle ne se nourrit que de mammifères, principalement de singes et de paresseux; Tschudi l'a vue chasser des oiseaux. Aucun rapace, d'après lui, n'est autant redouté des Indiens que la harpie. Sa taille, son courage, sa hardiesse en font un des ennemis les plus dangereux des planteurs du Pérou, aussi la chasse-t-on sans pitié. Dans plusieurs forêts, il est impossible aux Indiens d'élever des volailles ou de petits chiens; ils deviennent la proie de ce rapace insatiable. Tschudi a vu une harpie enlever une poule à trois pas d'un Indien. Dans les forêts, elle trouve abondamment à se nourrir aux dépens des pénélopes et des crypturidés; elle détruit en outre un nombre considérable d'écureuils, d'opossums et de singes. Lorsqu'une bande de ces derniers, surtout de capucins, aperçoit une har-

pie, les individus qui la composent poussent des cris plaintifs, s'enfuient sur un arbre et se cachent au plus épais du feuillage; ces malheureux animaux n'ont d'autre défense contre leur ennemi naturel que leurs cris lamentables. Les Makusis ont assuré à Schomburgk que la harpie est le plus grand destructeur des singes hurleurs; qu'elle enlève des chevreuils, des enfants même; qu'elle chasse les paresseux, et les arrache par morceaux de la branche à laquelle ils sont cramponnés. Cette dernière assertion aurait, je crois, bien besoin d'être confirmée.

D'après Schomburgk, l'aire de la harpie a la grandeur du nid d'un jabiru et est construite sur les arbres les plus élevés. Au dire des Indiens, la même aire est habitée pendant plusieurs années. On ne connaît pas ses œufs.

**Captivité.** — On a vu plusieurs fois des harpies vivantes en Europe, notamment à Londres, à Berlin, à Paris. Elles attirent sur elles l'attention générale; ce sont, en effet, et j'en parle *de visu*, des oiseaux au port fier et majestueux. Nous possédons quelques détails sur leur vie en captivité. Voici ce qu'en dit Poeppig, qui résume sans doute des documents anglais :

« Les visiteurs du Jardin zoologique de Londres éprouvent une certaine crainte, à la vue d'une harpie adulte et s'abstiennent des agaceries que, protégés par les barreaux des cages, ils se permettent même vis-à-vis du tigre. Droit, immobile comme une statue, cet oiseau effraye les plus courageux, tant son regard est fixe et menaçant, tant son œil étincelle de hardiesse et de rage contenue. Il semble inaccessible à la peur, et pénétré d'un égal mépris pour tout ce qui l'environne. Mais il prend un aspect terrifiant, surtout lorsqu'il aperçoit un animal qu'on lui livre. Il se précipite sur sa proie avec tant de fureur, qu'elle ne peut lui résister; il lui frappe la tête de ses serres; du premier coup, il assomme le chat le plus vigoureux; du second, il lui ouvre le flanc, et lui déchire le cœur. Jamais il ne se sert de son bec; la rapidité et la sûreté de cette attaque, l'idée qu'elle serait mortelle pour un homme, tout contribue à effrayer les spectateurs. »

Poeppig en faisant cette description, aurait dû se souvenir que tous les grands rapaces se comportent de même ou à peu près, et laisser l'exagération aux écrivains beaux diseurs, qui, égarés sur le terrain de l'histoire naturelle, ne trouvent rien d'assez affreux, d'assez émouvant. Mais nous donne une preuve de ce que peut l'imagination, et rend le récit de Poeppig bien pâle.

« Dans ce rapace, dit-il, la nature a réuni la force et la férocité. Sa taille dépasse celle du condor et du gypaète; ses os, ses tarsi sont du double plus gros, ses ongles du double plus longs, que ceux de l'aigle fauve; tout le squelette est massif; son bec est si acéré, si robuste, qu'en quelques coups il brise le crâne d'un chevreuil. Une huppe noire, que l'animal dresse quand il est en colère, contribue encore à lui donner l'air plus effrayant. La simple vue de cet oiseau au repos, immobile comme une statue, inspire la crainte, et personne ne rencontre sans terreur son œil largement ouvert, fixe et menaçant. Mais rien n'égale en horreur le spectacle qui s'offre aux yeux, lorsqu'à la vue d'une proie, cette statue s'anime et se précipite sur elle avec fureur. Un premier coup sur la tête, un second au cœur, et sa victime a cessé de vivre. Ces coups sont portés avec une telle rapidité, une telle sûreté, que chacun est convaincu que l'homme lui-même ne pourrait résister à une pareille attaque. Et en effet, plus d'un voyageur, isolé au milieu des forêts désertes qu'habite cet oiseau, doit succomber de cette manière. La harpie cependant se nourrit surtout de mammifères, de chevreuils, de cabiais, etc. » Il est heureux que les forêts des environs de Leipzig ne logent pas de pareils monstres, et que le trop sensible auteur de ce passage se trouve à l'abri d'un être aussi fort et aussi féroce.

Empruntons encore à Pourlamaque quelques observations qu'il a pu faire sur cet oiseau en captivité. « Le Musée de Rio-Janeiro, dit-il, reçut une jeune harpie des bords de l'Amazone; elle pouvait alors à peine voler; elle a maintenant huit ans, et sa taille égale celle d'un dindon. Elle reste souvent dans sa cage, plongée dans la plus profonde immobilité, la tête relevée, l'œil fixe; son port, à ces moments, est réellement majestueux. Plus souvent encore, elle saute sans cesse d'un bâton à un autre de son perchoir. Quand un oiseau passe en volant près de sa cage, elle prend immédiatement une expression de férocité; elle s'agite et crie. Lorsqu'on la met en fureur, elle est assez forte pour ployer les barreaux de fer de sa cage. Malgré sa longue captivité, elle ne s'est nullement privée et ne montre pas le moindre attachement à son gardien; elle l'a même une fois blessé assez grièvement à l'épaule. Elle est très-méchante vis-à-vis des étrangers, et quiconque s'approche d'elle imprudemment s'expose à ses attaques. Elle ne supporte pas qu'on l'agace avec des cannes ou

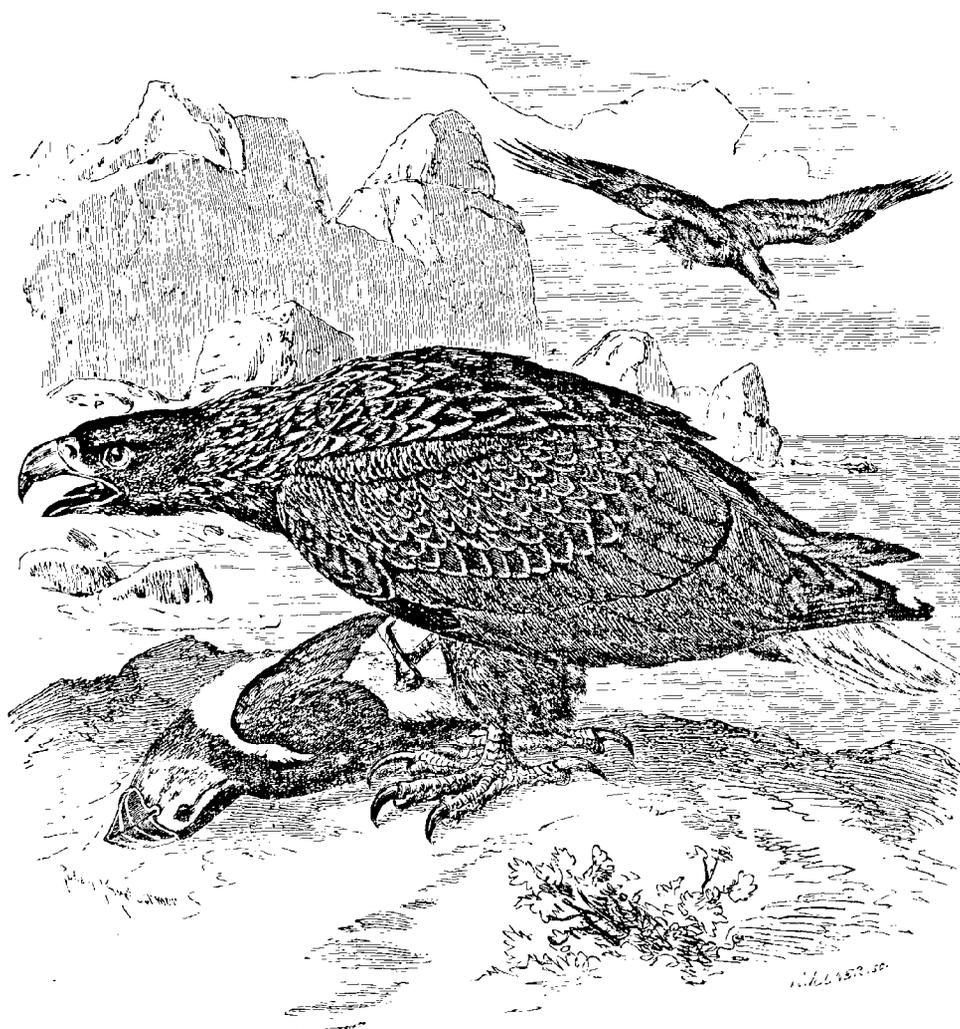


Fig. 122. Le Pygargue vulgaire.

des ombrelles; elle saisit ces objets dans ses serres et les brises.

« A l'égard des animaux, elle est féroce. Une chienne pleine s'approcha un jour imprudemment de sa cage; elle la prit, la tira à elle et la dévora; un porc-épic eut le même sort. Elle ne respecte pas même ses semblables. On lui donna pour compagne une autre harpie: dès que ces deux oiseaux se virent en présence, ils s'apprêtèrent au combat. La première sauta sur le haut du perchoir, et ouvrit les ailes; la seconde fit de même. Le gardien jeta une poule dans la cage; la nouvelle venue se précipita dessus. Aussitôt, l'autre fondit sur elle, lui arracha la poule et s'envola avec sur son perchoir. La première poussa un cri, vacilla un peu, ren-

dit quelque écume sanguinolente, et tomba morte. Elle avait eu le cœur transpercé.

« Notre harpie est insatiable; elle attaque tous les animaux, quadrupèdes ou oiseaux, qu'elle peut vaincre, et en mange la chair et les os. Elle a besoin d'une quantité considérable de nourriture; lorsqu'elle était petite, elle mangeait, en un jour, un cochon de lait, un dindon, une poule et un morceau de bœuf. Elle préfère les animaux vivants aux animaux morts. Sa nourriture est-elle salie ou en décomposition, elle la jette dans l'eau pour la laver. Malgré sa force, elle n'attaque sa proie qu'avec prudence. Elle saisit les gros oiseaux par le bec, qu'elle leur tient fermé avec ses serres, de telle façon qu'ils ne puissent se défendre. En mangeant, elle crie

et bat des ailes. Son cri est perçant, presque assourdissant. Quand elle n'est pas excitée, elle pépie comme un poulet; elle souffle, quand elle est affamée. Après son repas, elle se nettoie le bec et les pattes. Elle expulse loin d'elle ses excréments, sans se salir.

« Faisons encore remarquer qu'elle mue toute l'année. »

**Usages et produits.** — D'Orbigny raconte que souvent les Indiens dénichent les harpies, les élèvent, les gardent en captivité, pour s'en procurer plus facilement les plumes. Celui d'entre eux qui possède une harpie vivante, est en grande estime aux yeux de ses compagnons. C'est aux femmes qu'incombe la tâche de nourrir les oiseaux et de les porter en voyage. Dès que ceux-ci ont mué, leur supplice commence; deux fois par an, leur propriétaire leur arrache les plumes des ailes et de la queue, pour s'en faire une parure, ou pour en garnir ses flèches. Ces plumes sont un des objets de commerce des plus importants pour les Indiens, et certaines tribus qui excellent dans la chasse des harpies, se procurent ainsi tout ce qui, pour un Indien, est de quelque valeur. Au Pérou, le chasseur heureux reçoit encore une récompense particulière.

« Un Indien, dit Tschudi, a-t-il tué une harpie, il va avec elle de cabane en cabane, et prélève un impôt en œufs, poules, maïs, etc. » Les Indiens et les Européens établis au bord du fleuve de l'Amazonie regardent, d'après Poulamaque, la chair, la graisse et la fiente de la harpie comme des remèdes souverains.

## LES PYGARGUES — *HALIAETOS*.

*Dié Meeradler.*

**Caractères.** — Les pygargues forment parmi les aquilidés un genre bien nettement séparé. Ce sont de grands rapaces, à bec très-robuste, fortement recourbé dans sa partie antérieure. Ils ont des tarsi forts, recouverts de plumes dans une moitié seulement; des serres grandes; des doigts séparés; des ongles longs, acérés, très-recourbés; les ailes grandes, subaiguës, recouvrant presque entièrement la queue, qui est de moyenne longueur, large et plus ou moins arrondie. Le plumage est assez serré; les plumes de la tête et de la nuque sont pointues sans être très-longues et effilées. Un gris, plus ou moins sombre, plus ou moins vif, est la couleur principale du plumage; la queue est d'ordinaire blanche, la tête l'est souvent.

### LE PYGARGUE VULGAIRE — *HALIAETOS ALBICILLA*.

*Der gemeine Seeadler, The cinereous, white-tailed*  
ou *Sea Eagle.*

**Caractères.** — Le pygargue vulgaire (*fig. 122*) est un fort oiseau, d'environ 1<sup>m</sup> de long, de 2<sup>m</sup>,33 à 2<sup>m</sup>,66 d'envergure, et dont l'aile pliée mesure 66 cent. et la queue 33.

A l'âge adulte, il est brun fauve; la tête et le cou sont gris-brun et la queue est blanche. Le bec, la membrane qui en recouvre la base, les pattes, les yeux sont d'un jaunâtre pois. Avec l'âge, les plumes blanchissent, le dos devient blanchâtre, la poitrine et le ventre gris-blanc.

Les jeunes ont le dessus du corps brun, le ventre brun, tacheté de blanc. La queue est de couleur foncée.

**Distribution géographique.** — Le pygargue vulgaire habite toute l'Europe et la plus grande partie de l'Asie; chaque hiver, on le voit arriver dans le nord de l'Afrique. Il semble cependant qu'il y ait plus d'une espèce de pygargue européen; les individus du Nord se distinguent de ceux de l'Europe centrale et de ceux du Midi par une taille bien plus considérable.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les pygargues méritent bien le nom d'*aigle de mer* qu'on leur a donné. Ils habitent de préférence notre hémisphère, et ne s'éloignent jamais des cours d'eau. Dans l'intérieur des terres, on ne trouve de vieux pygargues qu'au bord des grands fleuves ou des lacs; les jeunes se voient souvent loin de la mer. Du jour où ils ont pris leur essor, jusqu'à celui où ils s'accouplent, c'est à-dire pendant plusieurs années, ils errent sans but dans tout le pays, et arrivent ainsi jusque fort avant dans l'intérieur des terres. Mais c'est une très-grande rareté que de voir des pygargues y demeurer, y nicher, et encore ne se montrent-ils jamais qu'au voisinage d'un cours d'eau ou d'un lac important.

Hors la saison des amours, les pygargues vivent en sociétés, plus à la manière des vautours qu'à celle des aigles. Une forêt, un rocher, leur servent de lieu de réunion. Dans le milieu de l'été, ils passent souvent la nuit sur de petites îles, ou bien sur un arbre élevé, au bord de l'eau.

Le matin, aux premières lueurs de l'aurore, les pygargues arrivent vers la côte pour chasser les oiseaux de mer, les canards, les alyons, les mammifères marins et les poissons. S'il faut en croire Wallengren, les oiseaux et les mammifères-

res plongeurs seraient encore plus exposés à ses attaques que ceux qui ne plongent pas. Ceux-ci, à l'arrivée de leur terrible ennemi, s'envolent et échappent souvent; ceux-là cherchent un refuge sous l'eau. Dès qu'ils voient le pygargue fondre sur eux, ils plongent; mais l'ennemi reste là, guettant le moment où ils reparaitront à la surface. Ils peuvent lui échapper, deux, trois fois; à la quatrième, leur séjour sous l'eau a été un peu plus long, ils reviennent à la surface, ils reprennent haleine, et à ce moment, ils sont saisis et enlevés. J'ai souvent observé le pygargue vulgaire, en Norwége, comme sur les bords du lac Mensaleh dans la Basse-Égypte, et j'ai toujours vu que tous les animaux, les autres rapaces mêmes, craignaient et redoutaient sa présence. Il enlève sa proie au balbuzard, et je ne doute pas qu'il ne le dévore aussi à l'occasion.

A la hardiesse, à la pleine conscience de sa force, le pygargue joint encore la plus grande ténacité. A. de Homeyer en a vu un attaquer à plusieurs reprises un renard, bien capable cependant de défendre sa peau; des témoins oculaires et dignes de croyance ont assuré à cet auteur, qu'en pareille circonstance le rapace tue presque toujours le renard; il l'attaque sans relâche, évite avec adresse ses coups de dents et l'empêche de chercher un asile dans la forêt. Chacun sait que le menu bétail n'est pas épargné par le pygargue, et il est certain qu'il attaque aussi les enfants. Il s'établit près de toutes les falaises du Nord, où nichent des oiseaux en quantité innombrable et les ravit dans leur nid. Il chasse les eiders, enlève les jeunes phoques à côté de leur mère, poursuit les poissons jusque sous l'eau, plonge même à leur suite. Parfois, cependant, ces tentatives tournent à mal pour lui. Des Kamtschadales ont raconté à Kittlitz que souvent le pygargue vulgaire est entraîné dans la profondeur de l'eau par un dauphin, sur lequel il s'est abattu. Un pygargue, raconte Lenz, qui volait au-dessus du Havel, aperçut un esturgeon sur lequel il se précipita; mais il avait trop présumé de sa force; l'esturgeon était trop lourd, et il lui fut impossible de l'enlever hors de l'eau; d'un autre côté, l'esturgeon n'étant pas assez fort pour entraîner l'oiseau, fendait l'eau comme une flèche; l'aigle se tenait sur lui, solidement cramponné, les ailes largement ouvertes; on aurait dit un navire sous voiles. Quelques gens remarquaient ce singulier spectacle; ils montèrent en canot et prirent à la fois l'esturgeon et le pygargue, qui avait en-

foncé ses serres si profondément dans le corps du poisson, qu'il ne pouvait se dégager.

Parcels faits doivent se produire plus souvent encore qu'on ne le croit.

Relativement aux qualités physiques, le pygargue est de beaucoup inférieur aux aigles proprement dits. Il est plus adroit qu'eux à terre, et règne sur l'eau; mais son vol est plus lent, plus lourd que celui des aquilidés nobles. Ses sens sont encore bien développés; toutefois il est moins bien partagé sous le rapport de l'intelligence. Il n'a rien de la noblesse, de la grandeur de l'aigle fauve, et unit la cruauté au courage. J'ai vu deux buses, qui étaient enfermées dans la même cage qu'un aigle fauve; celui-ci supportait parfaitement leur présence, comme le lion celle d'un petit chien. Je mis ces deux mêmes buses dans la cage du pygargue, au bout de quelques minutes elles étaient dévorées.

Dehne vit de même un pygargue apprivoisé égorger immédiatement un balbuzard qu'on lui avait donné pour compagnon. Les pygargues du Jardin zoologique de Hambourg sont continuellement en lutte avec les vautours, heureusement pour ceux-ci, qu'ils sont capables de se défendre vigoureusement.

C'est en mars que les pygargues se reproduisent. Il est probable qu'ils contractent des unions indissolubles pour toute leur existence; néanmoins, le mâle a des rivaux, avec lesquels il a à soutenir de rudes combats; s'il est vaincu, il peut perdre sa compagne. « Deux pygargues mâles, que j'ai pu observer longtemps, écrit le comte Wodzicki, étaient continuellement en lutte. Ils se frappaient à coups de bec et de serres, tombaient à terre ensemble, se relevaient pour se battre de nouveau; des plumes, du sang même couvraient le sol. La femelle assistait au combat, mais sans y prendre part, et prête à se donner au vainqueur, quel qu'il fût. Les deux mâles étant d'âge différent, il était facile de les distinguer. Ce jeu sanglant dura une quinzaine de jours; ces oiseaux en étaient excités au point qu'ils négligeaient de manger. La nuit, ils se perchaient sur deux arbres, la femelle et le vainqueur sur l'un, le vaincu sur l'autre. Un mois après, on trouva dans la forêt une aire de pygargue. Quelques semaines plus tard, on dénicha les jeunes, et les parents revinrent sur le théâtre de leurs premières amours. Un nouveau mâle apparut, et les combats recommencèrent de nouveau. Un jour, les deux mâles s'attaquèrent dans l'air et tombèrent ensemble sur le sol. L'un renversa son adversaire, lui

porta de forts coups de bec, sauta sur lui, le saisit à la gorge avec une de ses serres et de l'autre le prit au ventre. Le vaincu se cramponna à la patte et à l'aile de son ennemi. Un bûcheron les surprit en ce moment, s'approcha, et en assomma un d'un coup de bâton. L'autre, tout sanglant, se dressa sur le cadavre de son rival, et fixa le bûcheron avec une telle expression de férocité, que celui-ci recula, effrayé. Ce ne fut qu'au bout d'un instant que l'oiseau parut avoir conscience du danger qu'il courait, et qu'il s'envola lentement. Si l'homme n'avait pas eu peur, il aurait sûrement pu assommer les deux pygargues.

« On peut admettre que le troisième pygargue avait passé tout le printemps solitaire, nourrissant sa vengeance, et prêt à profiter de la première occasion pour la rendre éclatante. »

L'aire du pygargue a de 1<sup>m</sup>, 30 à 1<sup>m</sup>, 60 de diamètre et de 50 cent. à 1 mètre et plus de hauteur. La même paire s'en sert plusieurs années de suite, et à chaque nouvelle saison elle le répare et l'agrandit. La base en est construite de bûches de la grosseur du bras; par-dessus, viennent des branches plus minces, et l'intérieur, à peine excavé, est tapissé de ramilles très-fines et de duvet, que la femelle s'arrache elle-même. Les œufs sont au nombre de deux ou de trois, de quatre d'après Schilling; ils sont relativement petits, et ont environ 8 cent. de long. La coquille en est épaisse, rugueuse, à gros grain; la couleur en est variable. Il y a des œufs entièrement blancs; on en rencontre d'autres qui sont blancs, semés de taches plus ou moins serrées, rousses, brunes et brun foncé. On ne connaît pas la durée de l'incubation; mais on sait que le mâle en partage les soins avec la femelle. Les jeunes ne quittent le nid qu'à l'âge de dix ou de quatorze semaines, mais ils y reviennent encore chaque soir, pendant longtemps après qu'ils ont pris leur essor. Ce n'est qu'à la fin de l'automne, qu'ils se séparent de leurs parents.

**Chasse.** — Les pygargues sont défilants, et par cela même difficiles à tuer; mais, comme ils mangent de la charogne, on peut aisément les prendre dans un piège. En Norvège, le chasseur se cache dans une petite hutte en pierre, à quelque distance de laquelle est un morceau de viande, attaché à une longue ficelle, dont l'extrémité libre aboutit à la cachette. Lorsque le pygargue fond sur sa proie, le chasseur tire à lui le morceau de viande; l'oiseau ne veut pas lâcher ce qu'il a une fois saisi, il approche, et

finalement l'homme peut le tuer ou le prendre vivant. Dans ce dernier cas, il faut procéder avec prudence; car le pygargue a conscience de sa force, et il sait, dans le danger, faire usage de ses armes naturelles. Il évite l'homme tant qu'il peut, il n'attaque même pas celui qui lui enlève ses petits; mais quand il tombe vivant au pouvoir du chasseur, il se défend avec courage, et devient aussi dangereux que la harpie.

**Captivité.** — En captivité, les pygargues se montrent d'abord indomptables; ils attaquent leur gardien; cependant ils ne tardent pas à s'appivoiser, et à contracter amitié avec l'homme. Aussi sont-ils aimés de tous les directeurs de jardins zoologiques. Dès qu'ils aperçoivent leur maître, ils le saluent par leurs cris joyeux et perçants; ils savent le reconnaître parmi d'autres personnes. Les pygargues du Jardin zoologique de Hambourg ne manquent jamais de me saluer; ils me reconnaissent au milieu de la foule des visiteurs. Avec le temps, les pygargues s'habituent à leur nouveau sort, au point d'oublier totalement leur ancienne liberté. Il y a quelque temps, un de nos pygargues s'envola dans les environs, mais revint chaque jour au jardin, attiré sans doute par les cris de ses compagnons, et on finit par le prendre, perché sur leur volière.

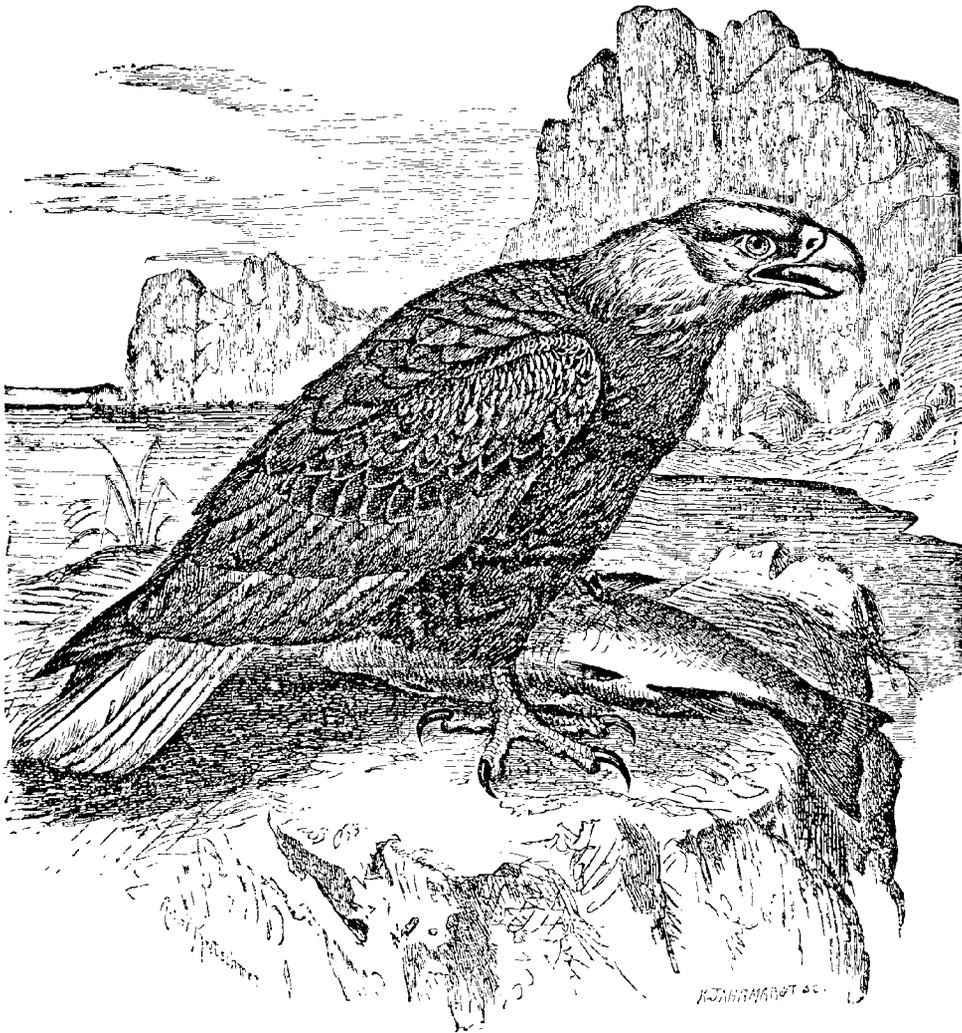
**LE PYGARGUE LEUCOCÉPHALE — *HALIAETOS LEUCOCEPHALUS.***

*Der weissköpfige Seeadler, The bald ou white-headed Eagle.*

**Caractères.** — Le pygargue leucocéphale (*fig.* 123) remplace le pygargue vulgaire dans l'Amérique du Nord. Il est un peu plus petit que son congénère, et n'a que 77 à 88 cent. de long, et de 2 mètres à 2<sup>m</sup>, 25 d'envergure; son aile pliée mesure de 55 à 60 cent., et sa queue de 29 à 32. Les adultes ont les plumes du dos d'un brun foncé, bordées d'un liséré clair; la tête, la partie supérieure du cou et la queue d'un blanc éclatant; les plumes des ailes noires; l'œil, le bec, les pattes, d'un jaune un peu plus clair que chez l'espèce précédente.

Les jeunes ont la tête, le cou, la nuque presque entièrement noirs; le dos, les ailes, la poitrine, paraissent avoir une teinte plus claire, ce qui est dû au liséré clair qui borde les plumes. Le bec est foncé; la cire vert-jaune, l'iris brun; les serres sont jaunes.

**Distribution géographique.** — Le pygargue leucocéphale est un oiseau de l'Amérique du



Cerbell, Crête Filu, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 123. Le Pygargue leucocéphale.

Nord. Il aurait fait, dit on, des apparitions en Europe, et même en Allemagne; cependant, le fait n'est pas encore complètement hors de doute.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Au point de vue des mœurs, des habitudes, tous les pygargues se ressemblent considérablement. Ce sont des rapaces paresseux, mais forts et obstinés. Audubon a écrit une histoire intéressante du pygargue leucocéphale.

« Pour vous donner une idée du naturel de cet oiseau, dit-il, permettez-moi, cher lecteur, de vous transporter sur le Mississipi. Laissez votre barque flotter doucement au courant des ondes, tandis qu'aux approches de l'hiver s'avancent, sur leurs ailes sifflantes, des bataillons d'oiseaux d'eau qui désertent les contrées du Nord, et cher-

BRENN.

chent une meilleure saison, sous des latitudes plus tempérées. Regardez : là, tout au bord du large fleuve, l'aigle, dans une attitude droite, est perché sur la dernière cime du plus haut des arbres; son œil, étincelant d'un feu sombre, domine sur la vaste étendue; il écoute, et son oreille subtile est ouverte à chaque bruit lointain, et de temps à autre il jette un regard au-dessous, sur la terre, de peur que même le pas léger du faon ne lui échappe. Sa femelle est perchée sur le rivage opposé, et si tout demeure tranquille et silencieux, elle l'avertit par un cri de patienter encore. A ce signal bien connu, le mâle ouvre en partie ses ailes immenses, incline légèrement son corps en bas, et lui répond par un autre cri qui ressemble à l'éclat de rire d'un maniaque;

III — 262

puis il reprend son attitude droite, et de nouveau tout est redevenu silence. Canards de toute espèce, sarcelles, macreuses et autres, passent devant lui en troupes rapides et descendent le fleuve ; mais l'aigle ne daigne pas y prendre garde, cela n'est pas digne de son attention. — Tout à coup, comme le son rauque du clairon, la voix d'un cygne a retenti, distante encore, mais se rapprochant. Un cri perçant traverse le fleuve, c'est celui de la femelle, non moins attentive, non moins alerte que son mâle. Celui-ci se secoue violemment tout le corps, et de quelques coups de son bec aidé par l'action des muscles de la peau, arrange en un instant son plumage. — Maintenant le blanc voyageur est en vue ; son long cou de neige est tendu en avant, ses yeux sont sur le qui-vive, vigilants comme ceux de son ennemi ; ses larges ailes semblent supporter difficilement le poids de son corps, bien qu'elles battent l'air incessamment ; il paraît si fatigué dans ses mouvements, que même ses jambes sont étendues au-dessous de sa queue pour la seconder dans son vol. Il approche néanmoins, il approche ; et l'aigle l'a marqué pour sa proie. Au moment où le cygne va dépasser le sombre couple, le mâle, complètement préparé pour la chasse, s'élançe en poussant un cri formidable ; le cygne l'entend, et il résonne plus sinistre à son oreille que la détonation du fusil meurtrier.

« C'est le moment d'apprécier toute la puissance dont l'aigle dispose : il glisse au travers des airs, semblable à l'étoile qui tombe, et, rapide comme l'éclair, il fond sur sa tremblante victime qui, dans l'agonie du désespoir, essaye par diverses évolutions d'échapper à l'étreinte de ses serres cruelles. Elle monte, fait des feintes et voudrait bien plonger dans le courant ; mais l'aigle l'en empêche ; il sait depuis trop longtemps que par ce stratagème elle pourrait lui échapper, et il la force à rester sur les ailes en cherchant à la frapper au ventre. Bientôt tout espoir de salut abandonne le cygne ; déjà il se sent beaucoup affaibli, et sa vigueur défaille à la vue du courage et de l'énergie de son ennemi. Il tente un suprême effort, il va pour fuir... Mais l'aigle acharné, de ses serres le frappe en dessous au bord de l'aile, et le pressant avec une puissance irrésistible, le précipite obliquement sur le plus prochain rivage.

« Et c'est à présent, lecteur, que vous pouvez juger de la férocité de cet ennemi si redoutable aux habitants de l'air, alors que, triomphant sur sa proie, il peut enfin respirer à l'aise. De ses pieds puissants il foule son cadavre, il plonge

son bec acéré au plus profond du cœur et des entrailles du cygne expirant ; il rugit avec délices en savourant les dernières convulsions de sa victime, affaissée maintenant sous ses incessants efforts pour lui faire sentir toutes les horreurs possibles de l'agonie. La femelle, cependant, est restée attentive à chaque mouvement du mâle, et si elle ne l'a pas secondé dans la défaite du cygne, ce n'était pas faute de bon vouloir, mais uniquement parce qu'elle était bien assurée que la force et le courage de son seigneur et maître suffiraient amplement à un tel exploit. Maintenant la voilà qui vole à la curée où il l'appelle ; et dès qu'elle est arrivée, ils fouillent ensemble la poitrine du malheureux cygne et se gorgent de son sang. »

En traçant ce tableau poétique, Audubon ne s'est certes pas rendu coupable d'exagération ; il a reproduit dans son style imagé ce qu'il avait vu : c'est la peinture réaliste de la nature.

#### LE PYGARGUE VOCIFER — *Haliaeetus vocifer*.

*Der Prachtseendler.*

**Caractères.**— Ce pygargue (*fig. 124*) est l'espèce la plus remarquable du genre ; il est un des rapaces les mieux partagés sous le rapport de la beauté, un des habitants les plus élégants de sa patrie. Le vocifer adulte a la tête, le cou, la nuque, le haut de la poitrine et le bord de l'aile, c'est-à-dire les petites tectrices supérieures, depuis le coude jusqu'au poignet, la face inférieure et la queue d'un blanc pur ; le dos et les pennes des ailes d'un noir bleuâtre. Le pourtour de l'œil, la membrane qui revêt la base du bec, les pattes d'un jaune clair ; le bec noir bleu.

Les jeunes ont le sommet de la tête d'un brun noirâtre, mêlé de blanc ; la nuque blanche, mêlée de gris brun ; le dos brun noir ; la partie supérieure de l'épaule et le bas du dos blancs, chaque plume portant à son extrémité une tache brun-noir ; la partie antérieure du cou et le haut de la poitrine blancs, à taches longitudinales brunes ; le reste de la face inférieure du corps blanc ; la poitrine marquée de quelques petites taches brunes longitudinales ; les pennes des ailes brunes et blanches à leur racine ; les pennes caudales blanchâtres, mouchetées de brun, et brunes à l'extrémité.

Ce n'est que successivement, et après plusieurs mues, que le plumage des jeunes se transforme, et prend les couleurs qu'il gardera définitivement chez l'adulte.

Le pygargue vocifer a 77 cent. de long ; la

longueur de l'aile est de 52 cent., celle de la queue de 16.

**Distribution géographique.** — Le vocifer fut découvert par Le Vaillant (1) dans le sud de l'Afrique; plus tard, on l'a rencontré dans l'Afrique occidentale, et d'autres voyageurs et moi l'avons souvent observé dans l'intérieur de l'Afrique. Il paraît donc habiter presque toute cette partie du globe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Le Vaillant, on le rencontre le long des côtes, et exceptionnellement le long des fleuves; pour moi, je ne le vis que sur les bords du Nil Bleu et du Nil Blanc, et jamais sur les côtes, ni de la mer Rouge, ni du golfe d'Aden. Il est assez commun au sud du confluent des deux Nils, et ne se montre que très rarement plus au nord. Il habite, dans le Soudan, les forêts vierges, et c'est là qu'il faut l'observer pour pouvoir l'admirer dans toute sa beauté. Une paire de pygargues vocifers, perchée sur un arbre penché au-dessus de l'eau, au milieu d'un lacis de lianes inextricables, est un spectacle superbe, et quelque habitué que soit le naturaliste à rencontrer dans ces riches régions des oiseaux au plumage plus splendide les uns que les autres, la vue de ce superbe rapace le transporte d'admiration.

Le pygargue vocifer a beaucoup des mœurs et des habitudes de ses congénères. Il vit toujours par paires, et chaque paire exerce sa domination sur un terrain d'environ une demi-lieue d'étendue. Le matin, il erre de côté et d'autre dans son domaine; vers midi, il s'élève au haut des airs, et y décrit des cercles en poussant des cris perçants, que l'on peut entendre de très-loin. Ses mouvements deviennent souvent d'une violence extrême. L'après-midi et vers le soir, il se repose sur le sommet d'un arbre, et, à ce moment, le mâle et la femelle se tiennent serrés l'un contre l'autre. Quelque chose apparaît-il, celui des deux qui l'aperçoit le premier pousse un cri, renverse sa tête en arrière, étale sa queue en éventail, la relève par-dessus les ailes et lance son cri à pleine poitrine. Chaque paire a sa place favorite, et, une fois qu'on l'a découverte, l'on peut l'y retrouver sûrement. Pour passer la nuit, le pygargue se retire dans les endroits les plus épais de la forêt. Le Vaillant dit qu'il est prudent et craintif. J'ai observé tout le contraire. Dans le Soudan, il est vrai, il n'est jamais chassé, aussi regarde-t-il les hommes

sans crainte, c'est au plus si leur présence l'étonne. Ce n'est que quand il a essayé plusieurs poursuites qu'il devient déflant; mais j'ai vu un pygargue vocifer laisser une balle siffler à ses oreilles sans s'envoler, et me permettre ainsi de lui envoyer une seconde balle, mortelle cette fois.

Le pygargue vocifer se nourrit de poissons et de charognes. Comme le balbuzard, il se laisse tomber de haut sur le poisson; il mange les charognes qu'il découvre à terre, ou pêche celles qui flottent. Il porte sa proie sur les petites îles, et la dévore tout au bord de l'eau. J'ai vu un pygargue vocifer poursuivre un héron; j'en ai vu un autre dévorer un milan que j'avais tué; mais je ne crois pas qu'il attaque de plus grands vertébrés, comme l'admet Le Vaillant, qui a trouvé des ossements de gazelle dans les restes de ses repas.

Un jour, j'aperçus un pygargue vocifer femelle, qui, après avoir pêché un grand poisson, était en train de le dévorer sur un banc de sable, au bord du Nil Bleu. A l'aide d'une bonne lunette d'approche, je pouvais suivre tous ses mouvements. Il enleva la peau de son poisson et se mit à le dépecer très-soigneusement. Pendant qu'il était ainsi occupé, parut un avertisseur du crocodile (*Hyas aegyptiacus*), qui s'approcha de l'oiseau de proie et commença à partager son repas. Il était très intéressant d'observer les gestes de ce petit et courageux parasite. Il arrivait comme une flèche, prenait rapidement quelques morceaux, et s'en allait les manger à une petite distance. De temps à autre, le pygargue jetait sur lui un regard d'une certaine bienveillance, et ne faisait nullement mine de l'attaquer. Je ne doute pas, néanmoins, que l'avertisseur du crocodile n'ait dû son salut qu'à la rapidité de ses mouvements. Les fonctions qu'il remplit auprès du crocodile lui avaient sans doute appris comment on doit se comporter à la table des grands.

Vis-à-vis des autres rapaces, le pygargue vocifer ne se montre nullement débonnaire. Il attaque, notamment, les vautours avec fureur, et son agilité, son adresse lui assurent chaque fois la victoire.

Il est probable que le pygargue niche dans le Soudan, au commencement de la saison des pluies, époque à laquelle nous n'avons pu parcourir les forêts vierges.

Plus tard, dans les derniers mois de l'année, nous ne trouvâmes aucune aire; il m'est donc impossible de parler d'après mes propres observations du mode de reproduction de ces oiseaux. Selon Le Vaillant, il construit son aire sur le

(1) Le Vaillant, *Hist. nat. des oiseaux d'Afrique*, Paris, 1805, t. I, p. 12.

sommet des arbres les plus élevés ou sur un rocher. Ses œufs, au nombre de deux ou de trois, sont d'un blanc pur.

**Captivité.** — En captivité, le pygargue vocifer se comporte comme ses congénères. Il s'appriivoise rapidement, et salue son maître par son cri perçant. Il semble supporter facilement les rigueurs de notre climat. Dans les jardins zoologiques de Schoenbrunn, d'Anvers et de Francfort, les pygargues vocifer vivent toute l'année en plein air.

### LES BALBUZARDS — *PANDION*.

*Die Flussadler.*

**Caractères.** — Les balbuzards forment un dernier genre dans la famille des aquilidés. Ils diffèrent beaucoup des autres espèces de la famille, et peuvent être regardés comme reliant les aquilidés aux milvidés. Ils sont de petite taille, mais très-robustes et présentent pour caractères génériques une tête de grandeur moyenne ; un bec assez court, recourbé dès la cire, fortement crochu ; des ailes très-longues, dépassant la queue de beaucoup, et subaiguës ; des tarses forts, à peine emplumés au-dessous de l'articulation tibio-tarsienne, et couverts, ainsi que les doigts, d'écaillés réticulées, petites et épaisses ; les doigts sont relativement courts, armés d'ongles forts et acérés, l'externe pouvant être porté en avant ou en arrière. Le plumage, et cela est caractéristique, est lisse et huileux.

#### LE BALBUZARD PÊCHEUR — *PANDION HALIAETUS*.

*Der Fischadler, The Osprey fishing ou Hawk.*

**Caractères.** — Le balbuzard pêcheur a les plumes de la tête et de la nuque très-amincies, d'un blanc jaunâtre et variées de traits longitudinaux d'un brun noir ; le dos brun, chaque plume étant bordée d'un liséré clair ; la queue rayée de brun et de noir ; le ventre blanc ou blanc jaunâtre ; la poitrine marquée d'une tache brune, en forme d'écusson ou de collier, tantôt très-fortement marquée, tantôt à peine visible ; une bande foncée descendant de l'œil sur le milieu du cou ; l'œil jaune foncé ; la cire et les pattes gris de plomb, le bec et les ongles d'un noir brillant.

**Distribution géographique.** — Le balbuzard pêcheur est très-répandu. On le trouve dans toute l'Europe, dans la plus grande partie de l'Asie, et aux bords de tous les fleuves du nord et de l'ouest de l'Afrique. Plusieurs naturalistes

regardent comme appartenant à la même espèce, à titre de simples variétés locales, les divers balbuzards de l'Amérique, et, en réalité, les différences sont presque insignifiantes entre ces oiseaux, qu'ils appartiennent à l'hémisphère oriental ou à l'hémisphère occidental. Dans le Nord, le balbuzard pêcheur ne se montre qu'en été ; dans le Sud, il n'entreprend que de courts voyages.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le régime exclusif de cet oiseau détermine son habitat ; il ne se nourrit que de poissons ; aussi, dans nos contrées, ne s'établit-il qu'auprès des cours d'eau ; mais, dans ses migrations, il se répand partout, et trouve de quoi se nourrir dans le plus petit étang.

Il niche sur les arbres les plus élevés ; son aire est construite de fortes branches, de mousse et d'autres matériaux analogues. Au mois de mai, on y trouve deux ou trois œufs, allongés, d'un blanc grisâtre, et semés de taches d'un ocre rouge clair. L'aire est le centre d'un vaste domaine, que le mâle et la femelle parcourent assez régulièrement tous les jours. Les longues ailes de ce rapace lui permettent de pouvoir facilement franchir de grands espaces. Il s'élève à une hauteur prodigieuse, plane quelque temps, puis redescend, rase la surface de l'eau et commence sa pêche. Tant que les brouillards s'élèvent des cours d'eau, il ne se montre pas ; ce n'est que vers midi qu'il apparaît. Il décrit des cercles pour reconnaître s'il n'a aucun danger à craindre, puis il descend et se maintient à environ 20 mètres au-dessus de la surface de l'eau ; par moments, il est comme immobile à la même place, à l'exemple de la crécerelle ; il guette un poisson, puis tout à coup, les serres étendues, il fond sur l'eau, disparaît, mais pour un instant seulement, se relève à l'aide de quelques vigoureux coups d'aile, et secoue rapidement les gouttes encore adhérentes à son plumage. Son attaque a-t-elle été infructueuse, il ne se rebute pas et poursuit sa chasse. S'il a pu atteindre la proie ; il lui enfonce les serres dans le dos, et cela avec une telle force qu'il ne peut les dégager immédiatement ; aussi, les Baschkirs appellent-ils ce rapace *serres d'airain*. Souvent sa vie est en danger ; souvent même il trouve la mort dans les flots ; c'est ce qui lui arrive lorsque, trop lourd pour lui, le poisson l'entraîne et le noie. L'on a remarqué qu'il saisissait toujours les poissons deux doigts d'un côté du dos, deux doigts de l'autre. S'il peut enlever facilement sa proie, il s'élève et l'emporte au loin, de préfé-

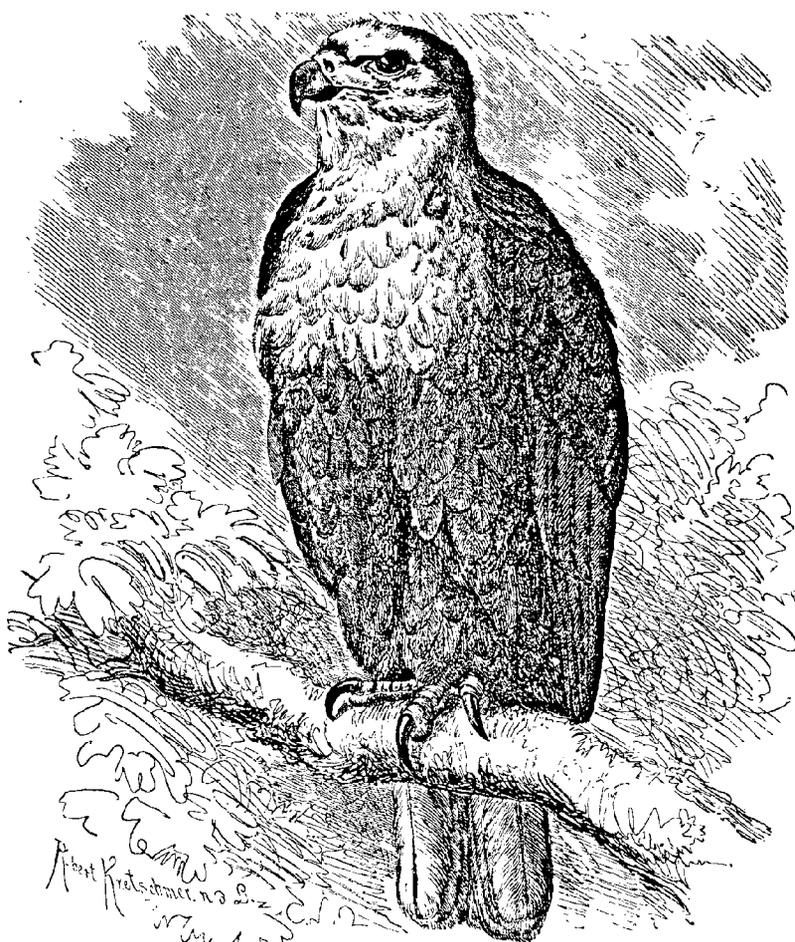


Fig. 124. Le Pygargue vocifer (p. 400).

rence dans la forêt, pour l'y dévorer tout à son aise. Le poisson est-il plus lourd, il se contente de le traîner au rivage.

Il ne mange que les meilleurs morceaux du poisson qu'il a capturé et abandonne le reste. Il avale quelques écailles, mais il paraît dédaigner les intestins.

Tous les oiseaux aquatiques connaissent le balbuzard, et ne le redoutent nullement. Ils le regardent, paraît-il, comme un de leurs semblables, et souffrent sans crainte sa présence au milieu d'eux. Près du lac de Mensaleh, dans la Basse-Égypte, où tous les hivers arrivent des centaines de balbuzards, je les ai souvent vus au milieu des canards, sans que ceux-ci parussent s'inquiéter de leur présence.

Par contre, le balbuzard a beaucoup à souffrir de la part des autres rapaces. Chez nous, les corneilles, les hirondelles, les bergeronnettes le

poursuivent, le raillant plutôt qu'ils ne lui font du mal ; mais, là où vivent des pygargues, il est souvent obligé de travailler pour eux. Le pygargue leucocéphale, notamment, est toujours en guerre avec lui, il l'attaque dès qu'il s'est emparé d'une proie, et le poursuit jusqu'à ce qu'il la lui ait abandonnée. Souvent aussi, les milans parasites le poursuivent pour lui enlever le poisson qu'il a capturé.

**Chasse.** — Dans nos pays, le balbuzard pêcheur est, avec raison, poursuivi sans pitié. Il est, avec la loutre, l'ennemi le plus terrible des pêcheries. Dans certaines parties de l'Amérique du Nord, on le respecte, au contraire ; on croit que l'arrivée d'une paire d'aigles pêcheurs dans un domaine, est un signe de prospérité pour le propriétaire.

Cet oiseau est difficile à chasser, car il est extrêmement prudent. On ne peut le prendre

que dans des pièges amorcés avec un poisson, et disposés à la surface de l'eau. C'est de cette manière qu'on en capture, chaque année, dans l'Amérique du Nord, et c'est ainsi que les amateurs peuvent s'en procurer.

**Captivité.** — Un balbuzard captif est néanmoins une grande rareté. Le Jardin zoologique de Hambourg en posséda un pendant plus de trois mois. C'était un oiseau fort ennuyeux. Tout

le jour, il restait immobile sur son perchoir, et ne semblait faire nulle attention à son gardien : en un mot, il n'a offert aucune particularité digne d'être notée. On lui donna de bons poisons et en abondance; cependant, il ne tarda pas à maigrir, et un matin, nous le trouvâmes étendu sans vie, sur le sol de sa cage, et nous ne pûmes reconnaître la cause de sa mort.

## LES MILVIDÉS — *MILVI*.

*Die Weihen.*

Les espèces que nous comprenons dans la famille des milvidés sont si nombreuses et présentent entre elles de telles différences, qu'il est difficile de leur donner une caractéristique commune; mais, d'un autre côté, la transition de l'une à l'autre se fait par tant d'intermédiaires, que l'on est conduit à reconnaître qu'elles forment un groupe très-naturel.

**Caractères.** — Les milvidés ont des formes sveltes, un cou court, la tête moyenne, les ailes longues, plus ou moins étroites et pointues; la queue exceptionnellement courte, souvent moyenne, d'ordinaire très-longue, échancrée ou fourchue; les tarses courts et épais; les doigts toujours très-courts; le bec entier, recourbé dès la base, très-crochu; les ongles arrondis et acérés. Chez les milvidés les tons clairs et vifs du plumage sont prédominants.

**Distribution géographique.** — La famille des milvidés a des représentants dans toutes les parties du globe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les milvidés volent parfaitement, mais d'une façon différente des autres rapaces. Leur vol n'est ni rapide, ni précipité comme celui du faucon, et on n'y remarque pas de changements brusques et subits de direction. L'oiseau plane plutôt tranquillement, sans battre de l'aile, et se balance dans l'air. L'aspect tout particulier qu'il présente alors provient de ce que les extrémités de ses ailes sont plus élevées que le corps. A terre, quelques milvidés se meuvent avec beaucoup d'adresse et de légèreté; d'autres y paraissent complètement étrangers et maladroits.

La vue est bien développée chez tous les milvidés; l'ouïe est assez parfaite chez les espèces surtout qui ont un disque de plumes faciales. Tous semblent avoir un tact assez fin; quant au goût et à l'odorat, nous ne pouvons rien en dire.

Les milvidés sont moins intelligents que les rapaces que nous venons de passer en revue. Ils sont rusés, curieux, défiants, sans être prudents; voraces, sans être courageux; lâches et impudents. Ils laissent volontiers d'autres rapaces se charger du soin de capturer une proie qu'ils leur enlèvent ensuite: ce sont des voleurs, non des brigands.

Seules, les espèces mendiantes s'inquiètent de ce qui se passe autour d'elles, de ce que font notamment les autres rapaces, qu'elles regardent comme des ouvriers: la plupart des milvidés ne vivent que par paires; d'autres forment de grandes troupes, et se témoignent l'un à l'autre le plus vif attachement.

Ils sont toujours en activité, des premières lueurs de l'aurore à la nuit close; c'est à peine s'ils se reposent au milieu du jour. On les voit, isolés, voler lentement au-dessus des steppes, des champs, des prairies, des étangs, des cours d'eau; ils regardent ce qui passe au-dessous d'eux; ils fondent sur une proie, puis continuent leur chemin. De temps à autre, ils s'élèvent dans l'air, exécutent mille exercices de haut vol, jusqu'à ce qu'une proie les attire de nouveau vers le sol. Ils descendent alors lentement, puis on les voit fondre brusquement sur l'objet de leur convoitise; jamais ils ne chassent longtemps leur gibier.

Certains milvidés insectivores par leur manière de chasser, se rapprochent, plus des hirondelles que des rapaces. En général, ces oiseaux se nourrissent de petits mammifères, de petits oiseaux, de reptiles, de poissons et d'insectes; quelques-uns seulement mangent des charognes. Les uns sont plus nuisibles qu'utiles; mais la plupart rendent à l'homme des services considérables.

Les milvidés nichent sur des rochers, dans les

crevasses des vieux bâtiments, sur les clochers, sur les arbres, dans les buissons, ou même sur la terre. Le nombre de leurs œufs varie d'un à cinq. Les deux parents les couvent alternativement; tous deux témoignent à leurs petits le plus vif amour, et prennent part à leur éducation.

**Captivité.** — En captivité, tous les milvidés s'approprient facilement, et quelques-uns contractent amitié avec leur maître. Mais, pour la plupart, ce sont des animaux ennuyeux; il en est même que l'on ne peut tenir en cage.

Chez nous, on ne dresse aucune espèce de milvidés; les Baschkirs, au contraire, en emploient plusieurs à la chasse.

### LES HÉLOTARSES — *HELOTARSUS*.

*Die Adlerweihen.*

Dans toute l'Afrique, du 16° de latitude nord au cap de Bonne Espérance, habite un des rapaces les plus singuliers, dont on a fait avec raison le type d'un genre particulier, sous le nom d'*hélotarse*. Ce genre, qui a encore beaucoup de rapports avec les aquilidés, paraît faire la transition de ceux-ci aux milvidés, à la tête desquels nous le plaçons.

**Caractères.** — Il est caractérisé par un corps ramassé, vigoureux; un cou court; une tête grosse; des ailes très-allongées, aiguës, la deuxième plume étant la plus longue, une queue très-courte; des tarsi courts, épais, couverts d'écaillés solides; des doigts de longueur moyenne, des ongles peu recourbés et obtus. Le plumage est très-abondant, surtout à la tête; les plumes en sont grandes et larges.

### L'HÉLOTARSE A QUEUE COURTE — *HELOTARSUS ECAUDATUS*.

*Der Gaukler.*

**Caractères.** — Cet oiseau (*fig. 125*), que Le Vaillant, le premier, décrivit sous le nom de *bateleur*, a, lorsqu'il est adulte, la tête, le cou, tout le devant et le dessous d'un beau noir mat; le dos, les rectrices et les couvertures supérieures de la queue d'un roux foncé; le bord de l'aile et les petites couvertures supérieures d'un roux brun clair ou jaune isabelle; les rémiges primaires noires; les rémiges secondaires d'un gris cendré, et noires à l'extrémité, ce qui forme sur l'aile une large bande; la face inférieure de l'aile blanc d'argent; l'œil d'un beau brun doré; le bec jaune, rouge à la base, bleu à la pointe; la

cire, et un cercle nu autour de l'œil, d'un rouge de sang, à taches d'un jaune rougeâtre, la paupière inférieure blanchâtre; les pattes d'un jaune rougeâtre.

Les jeunes sont d'un brun foncé, quelques plumes du ventre ayant un liséré gris brunâtre, ce qui fait paraître cette région plus claire que le dos. Ils ont la gorge et le front d'un brun clair; les plumes du bras d'un brun gris; l'œil rouge-brun; le bec, la cire, les lorums bleus; les pattes bleuâtres, à reflets rouges.

La femelle a 60 cent. de long et 1<sup>m</sup>,92 d'envergure; la longueur de l'aile est de 58 cent., celle de la queue de 14 cent. Le mâle est un peu plus petit.

**Distribution géographique.** — Le bateleur est répandu dans toute l'Afrique, le nord excepté. On le trouve partout: du Sénégal à la côte de la mer Rouge, et jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il aime les montagnes, sans s'y trouver exclusivement, et, pour ma part, je crois pouvoir affirmer qu'il est plus commun dans les steppes que dans les contrées montagneuses.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le voit souvent, mais rarement on peut bien l'observer. D'ordinaire, on ne l'aperçoit que quand il vole. Il se tient à une grande hauteur, hors de la portée du fusil. Vers midi, il s'approche de l'eau, reste là quelque temps, puis va se reposer sur un arbre voisin. Le soir, il se remet en chasse, et ce n'est qu'à la nuit close qu'il retourne à sa place de repos. Le Vaillant (1) dit que le mâle et la femelle ne se quittent jamais et que rarement on aperçoit l'un sans l'autre; pour moi, j'ai observé le contraire; je ne l'ai jamais vu que seul. Chaque paire semble habiter un vaste domaine, mais, la période des amours exceptée, les deux conjoints se tiennent rarement ensemble.

Du premier coup d'œil, on reconnaît le bateleur, tant il a des formes caractéristiques. L'oiseau, à cause de sa physionomie, a même donné lieu à mille fables. D'après Speke, son ombre est regardée comme mortelle; aussi, dans l'intérieur de l'Afrique, accorde-t-on au bateleur une certaine estime. On le tient pour un *oiseau-médecin*, qui va au loin chercher des racines douées de propriétés merveilleuses. Les Myssins l'appellent le *singe du ciel*, tandis que les lourds paysans hollandais du cap de Bonne-Espérance n'ont trouvé d'autre nom à lui donner que celui de *coq de montagne* (*Berg-hahn*). J'ai déjà raconté les diverses fables qui ont cours sur ce

(1) Le Vaillant, *Hist. nat. des ois. d'Afrique*, Paris, 1805, t. 1, p. 21.

singulier oiseau (1), et je ne puis qu'y renvoyer le lecteur.

Sa manière de voler est toute particulière. Ce n'est pas en vain que Le Vaillant (2) l'a baptisé du nom de *bateleur*; il jongle avec lui-même, semble-t-il; il monte, il descend, il plane; on dirait un bateleur qui fait des tours de force pour amuser les spectateurs... Souvent il rabat tout à coup son vol et descend à une certaine distance, en battant l'air de ses ailes, de manière qu'on croirait qu'il s'en est cassé une et qu'il va tomber à terre. Il est complètement impossible de décrire ce vol. Fréquemment, je l'ai vu faire dans l'air de véritables sauts. Parfois, il relève les ailes au-dessus du corps, reste immobile un instant, puis tout à coup les rabat violemment, et produit un bruit particulier, qui s'entend de loin. Ce n'est qu'en volant que cet oiseau se montre dans toute sa splendeur. Au repos et perché, il a une apparence fort singulière. Il se gonfle; il hérissé son plumage, surtout celui de la tête et du cou; il tourne la tête, la relève, l'abaisse, tout comme le hibou. Quelque chose vient-il éveiller son attention, il étale les ailes et remue la tête avec encore plus de vivacité.

De ses sens, la vue est le mieux développé, comme on peut déjà le conclure de la grandeur de son œil. Il n'est guère moins bien partagé sous le rapport de l'ouïe, et son toucher est assez délicat. Je ne puis me prononcer au sujet de ses autres sens.

Ses mœurs ne sont pas moins singulières. On ne peut pas dire qu'il soit très-courageux, bien qu'il ait à soutenir souvent des combats très-dangereux; il est plutôt lâche et débonnaire. En liberté, il se montre très-craintif; il fuit devant tout ce qui lui est inaccoutumé ou suspect; il ne distingue cependant pas les hommes qui peuvent lui être dangereux de ceux qui ne le sont pas. Par contre, en captivité, comme nous le verrons, il s'apprivoise très-rapidement; on peut même jouer avec lui, comme avec un perroquet... Les rapaces n'aiment généralement pas à être caressés: l'hélotarse bateleur, lui, semble éprouver un vif plaisir quand on le gratte ou qu'on passe les doigts entre les plumes de son cou. Toutefois, il ne supporte pas ces témoignages d'amitié du premier venu; il ne les permet qu'aux personnes qui lui sont bien connues. Vis-à-vis des autres oiseaux, il se montre très-doux, et ne songe nullement à leur nuire. Autant il est vif quand il vole, autant il est calme et

tranquille, quand il perche. On n'entend que rarement sa voix, il crie d'ordinaire *coua, coua*; plus rarement *cak, cak* ou *caou*. Lorsqu'il vole, il pousse souvent un cri analogue à celui de la buse: *hilih* ou *hahia*.

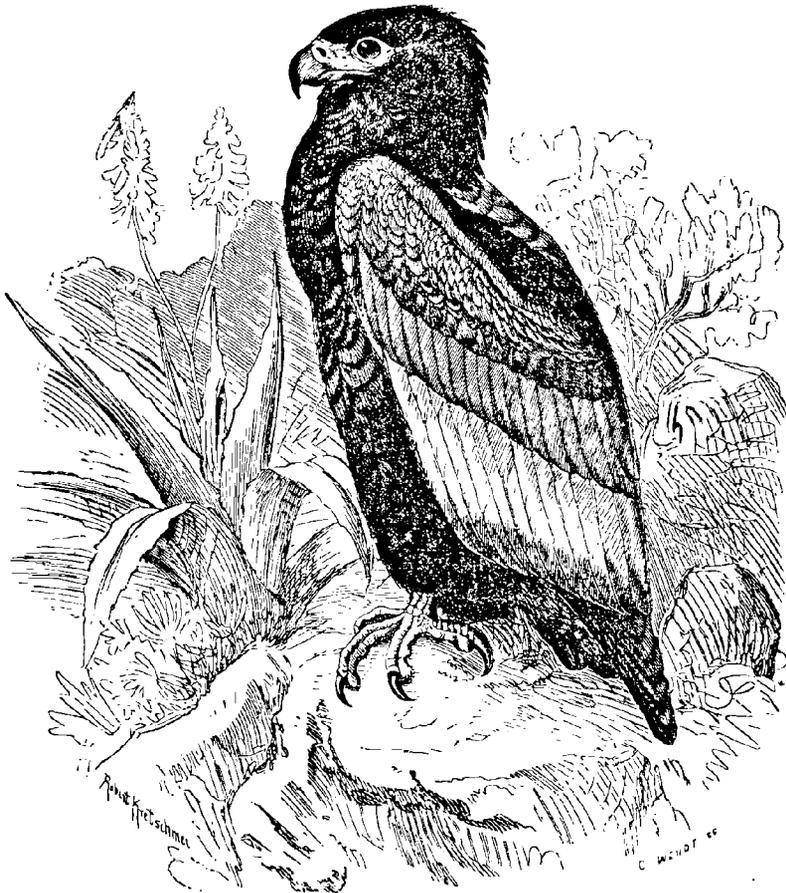
Le Vaillant dit « que le bateleur se repait, comme les vautours, de toutes sortes de charognes; cependant il attaque souvent les jeunes gazelles; il rôde dans les environs des habitations où il cherche à surprendre les agneaux ou les moutons malades; les jeunes autruches, quand elles sont encore petites, deviennent aussi sa proie. » Heuglin lui a vu prendre des lièvres. Jamais, pour ma part, je ne l'ai vu attaquer de grands mammifères. Il se nourrit de reptiles, surtout de serpents et de lézards. Souvent, on le voit voler avec un de ces animaux dans le bec. Il chasse les serpents grands et petits, les venimeux aussi bien que ceux qui ne le sont pas. De là, la fable que j'ai mentionnée plus haut, les Arabes prenant ces serpents pour des racines merveilleuses. Comme tous les autres rapaces de l'Afrique centrale, qui se nourrissent de reptiles, le bateleur, quand un incendie dévore l'herbe des steppes, arrive du plus loin, suit la ligne de feu, vole au milieu de la fumée, et saisit les reptiles que les flammes ont chassés de leur retraite. A l'occasion, il se nourrit aussi de charogne; Kirk s'en procura un qui avait mangé de la viande empoisonnée, qu'une hyène avait vomie.

Le Vaillant dit que le bateleur bâtit son aire sur les arbres, et que la femelle pond trois ou quatre œufs blancs; Speke croit qu'il n'en pond qu'un seul. La vérité paraît être entre ces deux extrêmes. Heuglin trouva deux petits dans une même aire. La saison des amours a lieu au commencement de la sécheresse; à ce moment aussi, la chasse des reptiles lui est plus facile qu'au printemps, époque où ces animaux sont cachés par un épais tapis de verdure.

**Captivité.** — Dans ces derniers temps, on a vu souvent en Europe des bateleurs vivants, et il s'en trouve maintenant dans tous les jardins zoologiques. Ce sont cependant encore des oiseaux très-recherchés, et qui se payent fort cher. D'ailleurs, aucun rapace n'est aussi bien fait que le bateleur pour captiver l'attention, par la beauté de son plumage et la singularité de ses mœurs. Il est habitué à supporter des variations considérables de température, et si l'hiver n'est pas trop rude, on peut le laisser en plein air. Il s'accommode facilement du régime ordinaire des oiseaux de proie, de la viande crue. D'après ma propre expérience, je le regarde

(1) Brehm, *Leben der Vögel*.

(2) Le Vaillant, *loc. cit.*, p. 20.



Cohen, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 125. L'Hélotarse à queue courte (p. 405).

comme un des rapaces les plus agréables à tenir en captivité.

### LES ÉLANIONS — *ELANUS*.

*Die Gleitaare* ou *Schwimmer*.

Les élanions forment un genre répandu sur toute la surface de la terre, l'Europe exceptée; une espèce, cependant, s'y est quelquefois montrée.

**Caractères.** — Les quatre espèces qui constituent ce genre se ressemblent beaucoup. Elles ont le corps ramassé; le plumage serré; les ailes aiguës, longues, dépassant la queue, qui est courte et légèrement échancrée; les tarses courts, épais, recouverts de plumes dans la moitié de leur face antérieure; le doigt du milieu plus long que les tarses; des ongles très-acérés et fortement crochus; le bec court, élevé, fortement recourbé, très-crochu; à bords de la mandibule

BREM.

supérieure légèrement échancrés; un plumage très-fin, très-mou, comme celui du hibou.

### L'ÉLANION MÉLANOPTÈRE — *ELANUS* *MELANOPTERUS*.

*Der Gleituar*, *The black-winged Falcon*.

**Caractères.** — L'élanion mélanoptère a le dos bleu cendré; le ventre blanc; les ailes, le front, les épaules noirs; l'œil d'un rouge vif; le bec noir; la cire et les pattes d'un jaune orange. Le mâle a 37 cent. de long, et 82 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 31 cent., celle de la queue de 15. La femelle est un peu plus grande.

Les jeunes sont d'un gris brunâtre, avec le ventre d'un jaune clair, à rayures longitudinales brunâtres; la plupart des plumes sont bordées de lisérés blancs. L'œil est jaune.

**Distribution géographique.** — L'élanion

III — 263

mélanoptère est assez commun en Syrie, et abondant en Égypte. De là, il se répand dans toute l'Afrique et dans le sud de l'Asie. Aux Indes, on le rencontre, d'après Jerdon, partout où il trouve de quoi chasser.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après ce que j'ai pu constater, l'élanion mélanoptère recherche les localités où alternent des bois et des champs; dans le nord-est de l'Afrique, il évite les grandes forêts; c'est là, cependant, que J. Verreaux a trouvé son aire. Il est très-rare dans les forêts vierges du Soudan oriental; il est très-commun, par contre, en Égypte, dans les petits bois et dans les jardins.

Il vit toujours par paires, et ne s'associe jamais à ses semblables. Mais chaque paire habite près d'une autre, et l'on peut ainsi voir huit à dix individus de cette espèce s'élever dans l'air en même temps.

Par ses mœurs et ses habitudes, l'élanion mélanoptère ressemble, d'un côté, à la buse; de l'autre, au milan et au hibou. C'est le matin et le soir surtout qu'il chasse; on le voit chassant encore au crépuscule, alors que les autres rapaces diurnes se sont déjà livrés au repos. On ne peut le méconnaître, soit qu'il vole, soit qu'il perche. En volant, il tient ses ailes relevées, de telle façon que la pointe est bien au-dessus du corps. Perché, on le reconnaît à son plumage éclatant, brillant aux rayons du soleil. En Égypte, il se repose sur les poutres des puits d'irrigation; de là le nom de *faucon des puits* qu'on lui a donné dans ce pays. Dans la Nubie, il se tient sur un arbre élevé, d'où il peut embrasser un vaste horizon. Aperçoit-il une proie, ou la faim le pousse-t-elle, il plane, presque sans battre des ailes, il glisse dans l'air, à une faible hauteur; lorsqu'il voit un petit rongeur ou une sauterelle, il reste quelque temps immobile, puis il rabat les ailes, se laisse tomber sur sa proie, et l'emporte pour la dévorer à son poste d'observation. Souvent il mange les sauterelles tout en volant; quant aux rongeurs, il les porte toujours sur les arbres. Un champ un peu étendu lui fournit de la nourriture en abondance. Les petits rongeurs forment le fond de tous ses repas, il ne mange des sauterelles qu'accessoirement. Il peut aussi, de temps à autre, ravir quelque passereau, mais il ne les chasse pas à proprement parler.

L'élanion est un oiseau très-agréable. En Égypte, il n'a nullement peur de l'homme, il sait qu'il n'en sera pas inquiété. Il vole au milieu des fellahs qui travaillent aux champs;

il niche sur des orangers, dont chaque semaine le jardinier vient cueillir les fruits. Mais une fois qu'il a appris à connaître les Européens, il devient défiant, et ne se laisse pas approcher à portée de fusil.

Le mâle est très attaché à sa femelle. Les oiseaux inoffensifs attirent peu son attention, mais il poursuit les grandes espèces de rapaces, en poussant des cris perçants. Sa voix ressemble beaucoup à celle du gerfaut; seulement les notes en sont plus prolongées et plus sifflantes; on peut la reconnaître de fort loin.

La saison des amours a lieu, en Égypte au printemps, en Nubie au commencement de la saison des pluies. J'ai trouvé le 4 mars, sur un citronnier, une aire d'élanion mélanoptère, avec trois petits, couverts de duvet; le 13 mars, une seconde, avec trois œufs, sur un jujubier, et le 18 mars, une troisième, dans laquelle se trouvaient cinq petits. Les œufs sont d'un blanc gris, semés de taches et de traits bruns, très-irréguliers. Ils ont environ 4 cent. de long, et 3 cent. dans leur plus grand diamètre. Jerdon dit que ces œufs sont blancs; il y aurait donc, sous ce rapport, de grandes variations.

Toutes les aires que je vis étaient construites sur des arbres bas et touffus, à 7 mètres au plus du sol. Elles étaient peu excavées; de petites branches en formaient la base, et elles étaient tapissées intérieurement de petites racines, de brins d'herbe. Celles qui renfermaient des petits étaient complètement recouvertes de poils de petits rongeurs.

**Captivité.** — Pris encore au nid, les élanions deviennent aussi privés que le gerfaut ou la crécerelle, et même lorsqu'ils sont pris vieux, ils ne tardent pas à s'appivoiser. À l'égard de leur maître, ils ne font jamais usage de leurs armes; au plus, le menacent-ils de leur bec, mais sans le mordre. Au bout de quelques jours, ils mangent dans la main. Ils s'habituent rapidement à vivre dans un appartement, et ne semblent pas regretter leur liberté. Ils ne peuvent vivre cependant avec les autres oiseaux. J'en mis un avec un hoploptère armé; le lendemain, il l'avait tué et dévoré.

Les élanions, en captivité, demandent d'ailleurs quelques soins. Quand on leur donne exclusivement de la chair musculaire crue, ils périssent bientôt; comme les hiboux, il leur faut des aliments dont il leur soit possible de régurgiter les débris.

LES ICTINIENNES — *ICTINIA*.*Die Schwebweihen.*

**Caractères.** — Les ictinies, voisines des élanions, ont les ailes très-longues, pointues, subaiguës, la troisième plume étant la plus longue, et dépassant de beaucoup la queue, qui est médiocre et légèrement échancrée ; les tarses moyens, mais vigoureux, à moitié emplumés sur la face antérieure ; les doigts courts, les ongles arrondis, fortement recourbés ; un bec court, aussi large que haut, pourvu d'une petite dent sur les bords de la mandibule supérieure. Les plumes sont de grandeur moyenne, molles et serrées.

L'ICTINIE DU MISSISSIPPI — *ICTINIA MISSISSIPENSIS*.*Der Schwebeweih, The Mississippi Kite.*

**Caractères.** — L'ictinie du Mississippi a 38 cent. de long et 1 mètre d'envergure ; la tête et la nuque d'un blanc bleuâtre ; le dos, les ailes et la queue noirs, à reflets verdâtres ; l'extrémité de la deuxième plume de l'aile d'un blanc grisâtre ; les barbes externes de la dernière des rémiges primaires d'un rouge vif ; l'œil rouge de sang ; le bec et un cercle qui entoure l'œil noirs ; les pattes d'un rouge carmin.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est propre à l'Amérique septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Quand le printemps arrive, dit Audubon, l'ictinie apparaît dans le bassin du père des fleuves et en remonte les rives jusqu'à Memphis. Dans la Louisiane, on la voit arriver, vers le milieu d'avril, par petites bandes de cinq ou six individus. Elle s'établit dans la forêt, le long des rivières, ne s'avançant pas dans l'intérieur des terres, et recherche surtout les plantations nouvellement établies, au voisinage d'un cours d'eau. Son vol est vigoureux, longtemps soutenu. Souvent l'ictinie s'élève à une hauteur où, seul, le naucleur de la Caroline est capable de la suivre. Souvent elle plane dans l'air sans faire un seul mouvement, et décrit aussi des cercles majestueux ; d'autres fois, elle ferme brusquement les ailes, et se laisse tomber obliquement, avec la vitesse de la flèche, jusqu'à la branche où elle a vu un petit lézard ou quelque insecte. Parfois elle vole en tournant autour du tronc d'un arbre, en poursuivant une proie ; parfois elle fait des zigzags, comme si un ennemi dangereux était à sa poursuite,

ou bien elle se laisse tomber comme un pigeon tourbillonneur. Dans ses voyages, elle vole droit devant elle ; d'ordinaire, elle est suivie d'une nuée d'hirondelles ; dans d'autres moments, on la voit à une grande hauteur, mêlée à une bande de corniches ou de vautours, ou en société du milan hirondelle. Elle harcèle le vautour et le force à s'enfuir. Lorsqu'elle fond sur un insecte ou sur un reptile, elle se penche un peu de côté, étend les pattes, les serres ouvertes, et saisit sa proie ; elle mange tout en volant et aussi aisément que lorsqu'elle est perchée. Tant qu'elle est en bonne santé, elle ne touche jamais le sol. Elle n'attaque jamais les mammifères, bien qu'elle s'amuse parfois à poursuivre un renard de ses cris, en faisant mine, à plusieurs reprises, de fondre sur lui. Elle ne fait rien non plus aux oiseaux. »

L'ictinie niche toujours sur les plus hautes branches d'un arbre fort élevé ; elle s'établit de préférence sur les magnolias ou les chênes blancs, ces arbres superbes des forêts du Sud. Son aire ressemble assez au nid de la corniche ; elle est construite de branches grossièrement entrelacées, et recouvertes de mousses, d'écorces et de feuilles sèches. La femelle pond deux ou trois œufs arrondis, noirâtres, semés de points nombreux noirs et brun-chocolat. Les deux parents les couvent alternativement. Ils témoignent à leur progéniture le plus vif amour, et la défendent contre tous ses ennemis, contre l'homme lui-même. Audubon les vit fondre à plusieurs reprises sur un nègre en train de détruire leur aire. Les petits ressemblent de bonne heure à leurs parents ; ils ont leur plumage définitif avant l'époque de la migration.

**Chasse.** — L'ictinie du Mississippi n'est pas craintive, et une fois perchée, elle se laisse facilement approcher. Il n'est cependant pas aisé de la chasser, car on ne la voit d'ordinaire que quand elle vole, et alors, elle est hors de portée. Elle ne se perche le plus souvent que sur les branches les plus hautes, et il faut une carabine pour l'atteindre. Blessée, elle cherche encore à se défendre.

On ne sait rien de ses mœurs en captivité ; il doit être difficile de lui procurer une nourriture convenable.

LES CYMINDIS — *CYMINDIS*.*Die Bussardweihen.*

**Caractères.** — Les cymindis sont presque aussi voisins des milans que du guêpier. Ils ont

des formes sveltes, les ailes très-longues et pointues, la queue longue, large, légèrement arrondie ; les tarses courts, minces, couverts de plumes dans une partie de leur face antérieure ; les doigts faibles, de longueur moyenne ; les ongles minces, longs, peu recourbés ; le bec élevé, droit, comprimé latéralement, à bords droits, sans échancrure ni dentelure, à mandibule supérieure très-crochue et dépassant de beaucoup l'inférieure.

**LE CYMINDIS BEC-EN-CROC — CYMINDIS UNCINATUS.**

*Der Bussardweih, The crook-billed Falcon.*

**Caractères.** — Le cymindis bec-en-croc a 44 cent. de long et 91 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile pliée est de 30 cent., celle de la queue de 19. Le mâle adulte est d'un noir uniforme, à reflets bleuâtres ; il a le ventre un peu plus clair que le dos ; les plumes des ailes et de la queue d'un gris clair, rayées de gris foncé ; une large bande transversale à la base de la queue ; l'œil gris de perle ; la mandibule supérieure noire, l'inférieure d'un blanc jaunâtre ; la cire, la ligne qui va du bec à l'œil, une tache autour de l'œil, d'un gris verdâtre ; le bord buccal jaune, les pattes d'un jaune orange.

La femelle est d'un gris clair, avec les plumes caudales ondulées de gris et de noir ; le ventre rayé de blanc en travers. Au-dessous de la large bande blanche de la queue on en trouve une noire, puis une grise et une noire.

Les jeunes ont le dos gris-brun, chaque plume étant bordée de roux ; la face inférieure du corps jaune-roux clair, à bandes transversales roux de rouille ; les rémiges primaires d'un brun noir, marquées de bandes claires, et bordées d'un liséré blanchâtre ; la queue coupée par deux bandes d'un gris jaunâtre en dessus, et trois bandes d'un jaune rougeâtre en dessous, dont l'une occupe l'extrémité de la queue.

**Distribution géographique.** — D'après les observations du prince de Wied, de Schomburgk, de Burmeister et d'autres voyageurs, le cymindis habite la plus grande partie de l'Amérique du Sud ; il est aussi commun dans les forêts des côtes que dans celles des steppes ; mais on le trouve surtout à la lisière des forêts, non loin des habitations.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est, dit le prince de Wied, un bel oiseau, très-vif. Ses longues ailes lui permettent de voler facilement et avec rapidité. Il n'est rare nulle part. Mes chas-

seurs en tuèrent beaucoup. J'ai trouvé dans son estomac des insectes et des mollusques, il se nourrit d'oiseaux et d'autres petits animaux. Il est hardi et sauvage. »

Il niche sur des arbres inaccessibles.

**LES BAZAS — BAZA.**

*Die Haubenweihen.*

**Caractères.** — Les bazas ont le bec petit, mais fortement recourbé, à mandibule supérieure munie de chaque côté de deux dents acérées, tandis que la mandibule inférieure en a trois ou quatre près de la pointe ; des ailes allongées, subaiguës, la troisième plume étant la plus longue ; la queue longue, ample, carrée ou faiblement échancrée ; des tarses courts, épais, couverts de plumes dans leur partie supérieure ; des doigts courts ; des ongles petits et très-recourbés ; la tête ornée d'une sorte de huppe.

**LE BAZA LOPHOTE — BAZA LOPHOTES.**

*Der Syama.*

**Caractères.** — Le baza lophote, le *Syama* des Indiens, est une des espèces les plus singulières de la famille des Milvidés. Il a de 36 à 39 cent. de long, et 82 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile pliée est de 25 cent. et celle de la queue de 14. Il a toute la face supérieure du corps, les cuisses, les couvertures inférieures de l'aile et de la queue d'un noir brillant ; les barbes externes des rémiges secondaires d'un beau brun ; les plumes de l'épaule et quelques-unes des dernières couvertures supérieures de l'aile blanches, tachetées de brun ; il en résulte que l'aile est marquée d'une bande blanche interrompue. La face inférieure du corps est blanche. Sur les côtés du ventre sont cinq ou six bandes d'un brun vif. Les plumes des ailes et la queue sont d'un bleu clair.

**Distribution géographique.** — « Ce bel oiseau, dit Jerdon, se trouve dans toutes les Indes. Il est assez rare dans le sud, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on le rencontre aux environs de Calcutta ; il est plus commun dans le bas Himalaya.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Il se nourrit d'insectes, qu'il chasse dans les forêts. Il ne s'élève que rarement dans les airs, pour y planer et y décrire des cercles. Souvent, il relève sa huppe.

Je ne connais aucune autre observation qui ait été publiée sur cet oiseau.

## LES MILANS — *MILVUS*

*Die Milanen, The Kites.*

**Caractères.** — Les milans ont des formes sveltes; la tête petite; le bec médiocre, court, à arête vive; des ailes grandes, longues, obtuses; une queue allongée, plus ou moins échancrée; des tarses courts et écussonnés.

Quelques naturalistes ont cru devoir établir deux genres pour les milans, mais les différences qu'ils signalent comme attributs génériques sont vraiment si peu importantes qu'il est difficile de les admettre comme caractères de genre. Nous nous bornerons donc à distribuer les milans dans deux simples groupes.

### 1° *Les milans aquatiques — Hydroictinia.*

*Die Wasserweihen.*

**Caractères.** — Les espèces qui appartiennent à ce groupe ont la mandibule supérieure pourvue d'une dent bien distincte; des ailes, dont la première rémige est plus courte que la septième; une queue médiocrement fourchue, à teintes foncées.

### LE MILAN NOIR — *MILVUS (HYDROICTINIA) NIGER.*

*Der Gabelweih, der schwarze Milan.*

**Caractères.** — Le milan noir a de 58 à 63 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,32 à 1<sup>m</sup>,38 d'envergure; la longueur de l'aile est de 44 cent., celle de la queue de 27 à 30. Les adultes ont la tête, la gorge, le cou d'un blanc sale, à taches longitudinales gris-brun foncé; la poitrine d'un brun rougeâtre, avec des traits foncés; le ventre et les cuisses d'un brun roux, rayés de noir; le dos, les épaules, les tectrices supérieures de l'aile d'un brun foncé, chaque plume ayant une étroite bordure plus claire, le bord de l'aile roux; les rémiges d'un noir brun à l'extrémité, blanchâtres sur les barbes internes; la queue brune, marquée de neuf à douze bandes étroites, alternativement noires et brunes; le bec noir; la cire jaune; l'œil gris-brun; les pattes jaune-orange.

Les jeunes sont d'un brun plus uniforme; la membrane de la base du bec et les pattes sont d'un jaune plus clair que chez les adultes; le bec est noir, l'iris brun foncé.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau se montre sur une assez grande étendue de l'Eu-

rope. Il habite les plaines de l'Allemagne, surtout du Sud-Est, la Hongrie, la Russie, et l'Asie centrale jusqu'au Japon. On le voit aussi sur quelques points de la France. Mais il n'y est pas plus commun qu'en Allemagne; par contre, il abonde en Russie. En Afrique et en Asie Mineure, il est remplacé par une espèce voisine, le milan parasite, avec laquelle il est souvent confondu.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos pays, ce n'est qu'un oiseau de passage. Arrivé en mars, il nous quitte à la fin d'octobre, mais sans aller bien loin; c'est au plus s'il s'avance jusqu'en Égypte. Il fréquente les forêts, au voisinage des rivières ou des eaux dormantes; car c'est là son véritable terrain de chasse. Hors le temps des amours, il ne se retire dans la forêt que pour y dormir.

Le milan noir est un rapace bien doué; cependant il ne figure pas parmi les oiseaux de proie nobles. Il vole avec aisance et longtemps sans se fatiguer; il plane souvent; mais on ne peut le comparer sous ce rapport au faucon. Il marche assez bien, c'est-à-dire mieux que beaucoup d'autres rapaces. Au repos et perché, il se tient droit. Ses sens sont assez parfaits, sa vue surtout est excellente. Son intelligence n'est pas médiocre, mais son caractère n'offre rien d'attrayant. Le milan noir est un des mendiants les plus osés, les plus impudents qu'il existe. Trop lâche et trop paresseux pour conquérir lui-même sa proie, il poursuit les rapaces nobles, les tourmente, les inquiète, jusqu'à ce qu'ils lui aient abandonné leur capture. C'est par là surtout qu'il se rend nuisible, car il n'est pas lui-même grand chasseur. Le milan noir se nourrit de petits quadrupèdes, de souris, de rats, de hamsters, et rend ainsi quelques services; néanmoins, il détruit aussi des levrauts et des taupes, et c'est un pêcheur assez adroit. A l'époque du frai, il poursuit surtout les poissons, mais, comme il ne peut pas plonger, il ne fait pas grand mal aux pêcheries. L'impudence avec laquelle il pénètre dans les cours et les fermes le fait universellement détester. Il vole les poussins, les volailles; toutefois il est si lâche, qu'une poule courageuse peut le mettre en fuite. Malgré sa couardise, grâce à sa ruse et à sa prudence, il trouve toujours quelque poulet ou quelque caneton à dévorer. S'il ne rencontre rien autre chose, il se rabat sur les grenouilles; on le voit aussi partout où il y a une charogne à dévorer.

A la fin d'avril ou dans les premiers jours de mai, commence la saison des amours. Le mâle et

la femelle se jouent en volant. On les voit, sans donner un coup d'aile, décrire au haut des airs de vastes spirales. Le mâle continue ces exercices pendant que la femelle couve. L'aire est établie sur un arbre élevé; elle est grossièrement construite avec des branches sèches, recouvertes d'une couche de matériaux plus mous. L'excavation en est tapissée de paille, de chaumes desséchés, de mousses, souvent de papiers et de chiffons. Les trois ou quatre œufs qui forment la couvée sont jaunâtres ou d'un blanc grisâtre, à marbrures brunes. Les jeunes sont nourris de mulots, de grenouilles, parfois de jeunes oiseaux. Ils restent longtemps dans le nid, et, même après avoir pris leur essor, les parents les nourrissent encore pendant plusieurs semaines et les instruisent. Puis, la famille se sépare, et chacun va de son côté; mais, en automne, les milans noirs se réunissent en troupes plus ou moins nombreuses, pour entreprendre leurs migrations.

**Captivité.** — En volière, le milan noir est un oiseau assez agréable. Il donne peu de peines; il s'habitue rapidement à la perte de sa liberté; il prend son maître en affection, le salue d'un cri de bienvenue, lorsqu'il l'aperçoit, et cherche chaque jour à lui donner de nouvelles preuves d'affection. Il vit en bonne harmonie avec les autres rapaces de sa taille, par la raison qu'il est trop lâche pour les attaquer. Du reste, il n'a nulle répugnance à dévorer le cadavre de ceux avec lesquels il a vécu pendant des années dans les meilleurs rapports.

**LE MILAN GOVINDA — MILVUS (HYDROICTINIA) GOVINDA.**

*Lie Gowinda.*

**Caractères.** — Le govinda a le dessus de la tête et du cou, la poitrine et le ventre d'un brun chocolat, varié de mèches d'un jaune fauve; la gorge et les côtés de la tête d'un roux pâle; une large tache d'un brun noirâtre, s'étendant des lorums sur la région des oreilles; les sous-caudales d'un roux pâle; le dos et les couvertures supérieures des ailes bruns, avec des taches terminales fauves; les ailes brunes; la queue brune en dessus, grise en dessous, coupée par des bandes un peu plus foncées et bordée de fauve à l'extrémité; le bec et les ongles noirs; la cire bleuâtre; les pattes d'un gris bleuâtre; l'iris d'un gris foncé. L'oiseau a 59 cent. de longueur totale, l'aile pliée 48 cent. et la queue 31 cent.

**Distribution géographique.** — Le govinda remplace le milan noir aux Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Jerdon nous a fait connaître les mœurs de cet oiseau.

« Il est répandu, dit-il, dans toutes les Indes, et y est un des rapaces les plus communs, depuis les bords de la mer jusqu'à une altitude de 2,600 mètres. Il préfère le voisinage des villes et des endroits bien peuplés, et s'y établit; il suit les voyageurs, prend sa nourriture devant l'homme, enlève leur proie aux autres rapaces et même à ses semblables; de temps à autre, il enlève une poule ou quelque oiseau blessé. Philipps dit qu'il est très-rusé, qu'il attaque les perroquets et les poules, mais qu'il redoute les autres oiseaux de proie et les corneilles; qu'il laisse celles-ci se partager, en sa présence, un morceau de chair, sans réclamer sa part. Mais cela ne cadre nullement avec mes observations. Le govinda vit en assez bons rapports avec les corneilles; je l'ai cependant vu les poursuivre, les contraindre à lui abandonner leur proie. Des gens dignes de foi ont même assuré à Blight qu'il dévorait des corneilles. Celles-ci, de leur côté, poursuivent le govinda, mais par simple manière de passe-temps. Blight ajoute que les govindas se réunissent souvent en grandes troupes; j'ai vu, moi aussi, les milans de toute une contrée accourir au même endroit et tenir une sorte de conseil. On dit que pendant la saison des pluies, ils quittent Calcutta pour trois ou quatre mois; je n'ai rien vu de semblable dans d'autres localités. Ils s'accouplent vers Noël, et couvent du mois de janvier au mois d'avril. Leur nid est construit avec de grosses branches et des rameaux, souvent l'intérieur en est tapissé de chiffons; il est établi sur un arbre, rarement sur un rocher, et il contient trois ou quatre œufs. »

**LE MILAN PARASITE — MILVUS (HYDROICTINIA) PARASITICUS.**

*Der Schmarotzermilan.*

Le milan parasite (*fig. 126*) représente en Afrique notre milan noir; il joue dans ces contrées un rôle plus important pour l'homme que celui de ses congénères européens.

2° *Les milans proprement dits* — *Milvus*.*Die Milanen.*

**Caractères.** — Les espèces de ce groupe se distinguent de celles du groupe précédent par un bec plus fort, plus élevé, à crochet plus court; par des ailes, dont la première rémige est aussi longue que la septième; par une queue plus longue, plus profondément échancrée.

LE MILAN ROYAL — *MILVUS REGALIS*.*Der Königsweih, The Kite.*

**Caractères.** — Le milan royal a 66 cent. de long, et 1<sup>m</sup>,57 d'envergure; la longueur de l'aile est de 50 cent., celle de la queue de 39. La femelle a environ 8 cent. de plus que le mâle, dans toutes ses dimensions. Le plumage est roux de rouille, semé de taches et de raies d'un brun noir, qui occupent le centre des plumes. La tête et le cou sont blancs, à flammèches longitudinales brunes; la pointe des ailes est noire; la queue, roux de rouille, avec des bandes transversales d'un brun-foncé.

Chez les jeunes, la tête est tachetée de blanc jaunâtre et de roux de rouille; les plumes de la face inférieure du corps sont bordées d'un liséré clair.

**Distribution géographique.** — Les plaines de l'Europe, depuis le sud de la Suède jusqu'en Espagne, et de là jusqu'en Sibérie, sont la patrie de ce rapace vulgaire et ignoble. Il ne manque dans aucune partie du nord de l'Allemagne, mais il ne paraît dans les régions montagneuses que lors de ses migrations. On le rencontre quelquefois dans le nord-est de l'Afrique et plus rarement en Égypte.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le milan royal apparaît au commencement de mars, et reste dans nos pays jusqu'au commencement d'octobre; dans les hivers très-doux, quelques-uns même y restent toute l'année. À l'époque de leurs migrations, les milans se réunissent souvent en grandes bandes, de cinquante à deux cents individus, et ces sociétés paraissent persister tout l'hiver. Près de Tolède, je vis, en hiver, un vol d'au moins quatre-vingts milans: le jour, ils chassaient de compagnie; le soir, ils se réunissaient dans un petit bois, sur les bords du Tage. En été, on ne rencontre dans cette localité que quelques rares milans, vivant isolés, ou au plus deux à deux.

Jadis, le milan royal remplissait dans quel-

ques villes d'Europe le rôle que remplissent actuellement le milan parasite et le govinda, en Afrique et dans l'Inde. « Du temps du roi Henri VIII, dit Pennant, un grand nombre de milans se voyaient dans les rues de Londres; ils étaient attirés par les débris de toute nature qu'on jetait sur la voie publique, et ils étaient si peu craintifs, qu'ils venaient prendre leur proie au milieu de la foule la plus grande. Il était défendu de les tuer. »

Malgré son nom, ce milan n'est rien moins qu'un oiseau royal. Il est paresseux, assez lourd et passablement lâche. Son vol est lent, mais très-soutenu, il nage pour ainsi dire dans l'air; il est quelquefois un quart d'heure sans donner un seul coup d'aile, et ne se guide alors que par des mouvements de queue. Tantôt, il s'élève à une hauteur où l'œil peut à peine le suivre; tantôt, et sans plus d'efforts, il vole en rasant le sol. Il marche mal, et sautille plutôt. Au repos et perché, il a la tenue du milan noir. Il leur ressemble aussi sous le rapport des sens et des facultés intellectuelles. Comme eux, il est prudent, rusé, mais lâche, paresseux et impudent. Sa voix est désagréable. Elle consiste en un son prolongé, qui tient du bêlement et du ricanement; on peut la rendre par *hikihiwa*. À l'époque des amours, ou lorsqu'il a quelque sujet de grand contentement, il fait entendre une sorte de trille. Il se nourrit de petits mammifères, de jeunes oiseaux encore incapables de voler, de lézards, de serpents, de grenouilles, de crapauds, de sauterelles, d'insectes, de vers de terre. Dans les fermes, il enlève les poussins; il donne fort à faire aux gardiens d'oies; il nuit aux chasses, en détruisant des levrauts et des perdreaux. Il parvient à enlever aux faucons leur proie, à force de les harceler. Mais, malgré tous ses défauts, le milan royal est un des oiseaux les plus utiles de nos contrées, par les chasses continuelles qu'il fait aux nuées de campagnols qui dévastent nos champs; chaque jour il en détruit des quantités considérables, soit pour sa propre nourriture, soit pour celle de ses petits. Lorsqu'on tient compte du nombre d'insectes et de rongeurs nuisibles qu'il dévore, on est porté à lui pardonner le rapt d'un gibier ou d'une jeune oie; s'il était moins impudent, moins mendiant, s'il ne forçait les faucons à enlever plus qu'ils n'ont besoin pour eux-mêmes, nous lui donnerions une place d'honneur parmi les alliés de l'agriculture. Mais les méfaits dont il se rend coupable, directement ou indirectement, ne nous permettent pas de le considérer ainsi.

Sous le rapport de la reproduction, tout ce que nous avons dit du milan noir s'applique au milan royal. Celui-ci, cependant, a encore plus l'habitude de tapisser son nid de chiffons et de papiers, et il n'emploie pas toujours les plus propres. Lorsque le milan le peut, il s'empare d'un ancien nid de corneille ou d'une aire de faucon abandonnée; autrement, il construit lui-même son nid. A la fin d'avril, la femelle a fini sa ponte; ses œufs, au nombre de deux, rarement de trois, sont blanchâtres, semés de taches rougeâtres. La mère les couve seule; le mâle la nourrit pendant ce temps. Les deux parents prennent ensuite également part à l'éducation de leurs petits.

**Captivité.** — En captivité, le milan royal devient aussi privé que le milan noir; il est aussi sobre, aussi doux; il y a cependant des exceptions. « Pendant longtemps, raconte Berge, j'ai eu un milan que je tenais dans un grenier. Plus tard, il dut partager cette demeure avec deux chats à demi adultes. Chaque jour, on leur donnait du pain trempé dans du lait. Au commencement, l'oiseau ne parut prêter nulle attention à ses compagnons; mais bientôt il se mit à les chasser de leur mangeoire, et au bout de peu de temps, il en arriva à ne plus toucher à la viande qu'on lui donnait, et à vider deux fois par jour une assiette remplie de pain et de lait. On dut enlever les chats, pour les empêcher de mourir de faim. Tant qu'ils furent dans le grenier, le milan ne mangea pas de viande; mais il ne souffrit pas que les chats y touchassent. »

D'autres milans se sont mieux conduits dans une circonstance différente. « Un de mes amis, dit Lenz, a eu longtemps un milan royal, dont les ailes étaient paralysées; on le laissait libre dans le jardin. Il y construisit un nid, pondit deux œufs et les couva avec assiduité. L'année d'après, il recommença: « On mit alors dans son nid trois œufs de poule, qu'il couva. Lorsque les petits furent éclos il les retenait à l'aide de son bec, quand ils voulaient se sauver, les poussait sous lui, cherchait à les nourrir avec des morceaux de viande. Mais ils périrent rapidement. »

Nos milans se montrent très-attachés aux personnes qu'ils connaissent; j'ai du plaisir à les visiter, et je les regarde comme les rapaces les plus agréables du Jardin zoologique de Hambourg.

## LES NAUCLERS — *NAUCLERUS*

*Die Schwalbenweihen.*

**Caractères.** — Les nauclers ou milans-hirondelles sont les plus remarquables de tous les milvidés. Ils ont le corps robuste, le cou court, la tête petite mais longue; la queue très-profondément échancrée, comme une queue d'hirondelle, les plumes externes étant du double plus longues que les médianes; le bec largement fendu, assez long, mais bas, recourbé dès la base, à crochet acéré, à bords droits, sans dents ni échancrure; les tarses courts et petits, assez épais; les doigts courts; les ongles très-acérés et fortement recourbés; les plumes grandes et molles.

### LE NAUCLER MARTINET—*NAUCLERUS FURCATUS.*

*Der Schwalbenweih.*

**Caractères.** — Le naucler martinnet, vulgairement *milan de la Caroline*, *épervier à serpents*, a, sous son plumage d'adulte, la tête, le cou, la poitrine, le ventre d'un beau blanc de neige; le manteau, les ailes et la queue d'un noir à reflets bleus et verts; le bec noir; la cire bleuâtre; les pieds d'un verdâtre clair; l'iris brun rougeâtre ou brun foncé; les ongles gris clair. Il a 63 cent. de long, et 1<sup>m</sup>,37 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 44 cent. et la plus longue des rectrices 33 cent. Le mâle est un peu plus petit que la femelle, mais ses teintes sont plus pures.

Les jeunes ont la tige des plumes de la nuque et de l'occiput noire; les plumes du dos grises et sans éclat; les couvertures grises à leur pointe; les dernières plumes secondaires entièrement blanches.

**Distribution géographique.** — Le naucler martinnet se trouve dans toute l'Amérique méridionale, depuis le sud du Brésil jusqu'au sud des États-Unis. On ne le trouve qu'en été dans ce dernier pays. D'après Audubon, il paraît dans la Louisiane et dans le Mississipi au commencement d'avril, et en part en septembre. Quelques individus égarés s'avancent plus loin, et se montrent dans la Pensylvanie, dans l'État de New-York. On en a même tué en Europe. Mais cet oiseau n'est sédentaire que dans le sud de l'Amérique du Nord, au Mexique et au Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le naucler martinnet est un oiseau bien connu; du reste, les particularités qu'il présente sont bien faites pour fixer l'attention du plus indifférent. Il est rare



Corbeil, Créte Pils, imp.

Fig. 126. Le Milan parasite (p. 412).

Paris, Baillière et Fils, édité.

de voir un naucler isolé, ou même par paires; le plus souvent, il se montre par troupes composées d'un grand nombre d'individus, que l'on voit planant dans les airs, ou perchés sur quelque arbre qui leur sert de lieu de repos. Ces bandes comptent souvent de vingt à deux cents individus, et l'arbre sur lequel ils se perchent fournit alors un spectacle remarquable. « Le vol du naucler, dit Audubon, est particulièrement beau et soutenu. Cet oiseau se meut dans l'air avec une légèreté, une grâce qu'on ne peut assez admirer. Il s'élève à une hauteur incroyable, en planant, en décrivant de grands cercles; il ne remue que la queue, qui lui sert de gouvernail; puis, tout à coup, il se laisse tomber avec la rapidité de la foudre; il se relève, s'envole, et a bientôt disparu. D'autres fois, on voit une bande de ces oiseaux entourer un arbre, passer d'un vol rapide au milieu des branches, y enlevant les lézards et les insectes dont ils se nourrissent. Les mouvements de ces oiseaux sont particulièrement vifs. La facilité avec laquelle ils

BREHM.

pendent l'air, la rapidité avec laquelle ils changent brusquement de direction, sont bien faites pour ravir le spectateur. »

Le naucler martinet se nourrit principalement, sinon exclusivement, d'insectes. Audubon seul dit qu'il mange aussi des serpents et des lézards; tous les autres naturalistes sont unanimes pour n'en faire qu'un insectivore. Il chasse les insectes à la manière des hirondelles, à cette différence près, qu'il prend sa proie, non avec le bec, mais avec ses pattes. » En traversant les montagnes, dit R. Owen, nous vîmes tout à coup une bande de nauclers, qui volaient, rasant le sol et suivant le même chemin que nous. Beaucoup n'étaient pas à quatre mètres de terre. Toute la banderestait réunie. Ils rappelaient beaucoup nos martinets, quand ils volent de concert autour de nos bâtiments les plus élevés. Les nauclers avaient les ailes largement ouvertes, la queue étalée. Ils ne volaient pas vite, mais longtemps, et sans paraître remuer leurs ailes. Notre vue ne les troubla en rien; les cris d'étonnement de

III — 264

mon compagnon de route, ses gestes violents furent impuissants à les déranger. Quelques-uns passaient à moins de cinq pas de nous, comme pour mieux se montrer. De temps à autre l'un penchait lentement sa tête. Alors la patte, qui un instant auparavant avait saisi quelque objet, se portait vers le bec. Cela ne durait qu'un instant; l'oiseau ouvrait le bec, avalait sa proie et relevait la tête. Tous exécutaient les mêmes mouvements. Bientôt nous en eûmes l'explication; les nauciers chassaient une superbe espèce d'abeilles, que malheureusement je ne pus déterminer. »

Non-seulement les naturalistes, mais encore les animaux voient dans le naucier un insectivore; aussi certains d'entre eux le détestent-ils, comme troublant leurs chasses. « Un jour, dit Burmeister, je vis un naucier poursuivi par un tyran (*saurophagus sulphuratus*), qui fondait sur lui avec rage. Celui-ci ne prend sa proie qu'au vol et ne touche pas aux insectes posés sur les branches; or, le naucier, en les enlevant de dessus les feuilles et les branches, lui prenait, en quelque sorte, la nourriture devant le bec, ce qui l'irritait.

« Lorsque le temps est beau et tranquille, dit encore Audubon, le naucier s'élève à une très-grande hauteur en poursuivant un insecte de forte taille, le *musquito-faucon*, comme on l'appelle, et c'est alors qu'il déploie tout son talent. Il se nourrit principalement de grandes sauteuses, de chenilles, de petits serpents, de lézards et de grenouilles. Il vole à une faible hauteur, s'arrête un instant, se laisse tomber, saisit un serpent par le cou, se relève et le déchire en volant. A ce moment, il n'est pas difficile de s'en approcher; dans toute autre circonstance, il est très-défiant. Lorsqu'on a tué un naucier, tous les autres arrivent, comme s'ils voulaient emporter son cadavre; j'ai pu de cette façon en tuer plusieurs, en faisant feu et en rechargeant aussi rapidement qu'il m'était possible de le faire.

« Le jour, ils volent à une grande hauteur; la nuit, ils se perchent sur les pins et les cyprès les plus élevés, au bord des lacs et des rivières. » D'Azara ajoute qu'un de ses amis fit faire un cerf-volant ressemblant à un naucier, le fit monter dans l'air, et attira ainsi ces oiseaux à portée de fusil.

Le naucier s'accouple dès qu'il est arrivé dans les États du Sud. Il cherche auparavant à captiver sa femelle par ses exercices de haut vol. Son aire est établie au sommet d'un chêne ou

d'un pin très-élevé, au bord d'une rivière ou d'un étang. Elle ressemble assez au nid de la corneille. L'extérieur est formé de branches sèches, mêlées à de la mousse d'Espagne; l'intérieur est tapissé d'herbes et de plumes. Les cinq ou six œufs que la femelle pond par couvée sont d'un blanc verdâtre, semés, à leur gros bout, de taches irrégulières d'un brun foncé. Le mâle et la femelle les couvent alternativement, et, pendant ce temps, se nourrissent l'un l'autre. Les jeunes, au moment où ils éclosent, sont couverts d'un duvet jaunâtre; ils ne tardent pas à prendre leur premier plumage. En automne, ils ressemblent beaucoup déjà à leurs parents, et au printemps, ils ont leur plumage définitif.

**Captivité.** — Jusqu'ici, il a été impossible de conserver longtemps ce bel oiseau en captivité. Un individu qu'Audubon eut pendant plusieurs jours refusa de manger, et vomit même tout ce que contenait son estomac. Il restait immobile, les plumes hérissées. Ce n'était que lorsqu'on le prenait par les ailes qu'il cherchait à faire usage de ses serres. Il mourut d'épuisement.

Pris jeunes, on pourrait sans doute habituer les nauciers à une nourriture facile à se procurer; mais cet essai ne semble pas encore avoir été fait.

### LES CHÉLIDOPTÉRIX — CHELIDOPTERIX.

*Die Zwergschwabenweihen.*

**Caractères.** — Les chélidoptérix sont très-voisins des nauciers, mais ils en diffèrent par des tarses plus allongés, relativement plus grêles, et par la queue, dont la rectrice latérale de chaque côté dépasse considérablement la plus longue des rectrices intermédiaires, et s'élargit un peu à la pointe.

### LE CHÉLIDOPTÉRIX DE RIOCOUR — CHELIDOPTERIX RIOCOURI.

*Der Zwergschwabenweih.*

**Caractères.** — Le chélidoptérix de Riocour, ou *milan-hirondelle nain*, a la face supérieure du corps gris-bleu, le dos et les épaules plus foncés que les ailes et la queue; les extrémités de toutes les rémiges secondaires blanches; le front, la ligne allant du bec à l'œil, les joues, la face inférieure du corps d'un blanc pur; les couvertures inférieures de l'aile noires; le bec noir, les pattes jaunes. L'oiseau adulte a de 36 à 39 cent. de long, sur lesquels 19 cent. appartient

ment à la queue; la longueur de l'aile pliée est de 24 cent.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite l'Afrique centrale, surtout les steppes de la partie occidentale; il se trouve aussi au Kordofan où je l'ai observé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Je ne l'ai jamais vu que dans l'air, à une grande hauteur, ou assez bas pour qu'il me fût facile de le reconnaître; il décrivait quelques cercles et disparaissait à ma vue. C'est là tout ce que je puis en dire par moi-même.

D'après Vieillot, le chélidoptérix de Riocour a

une vie presque tout aérienne, comme les hirondelles : il s'élève sans efforts, glisse dans les airs avec la plus grande aisance, précipite sa course, la ralentit, se tient stationnaire et immobile pour se plonger sur sa proie, et si elle échappe à sa poursuite, il indique sa colère par des cris assez semblables à ceux de notre cresserelle : *cri, cri, cri*. Bientôt après, plus heureux ou moins maladroit, s'il surprend un oiseau, il le plume et le déchire par lambeaux sur la place même, la faiblesse de ses serres ne lui permettant pas de le porter plus loin.

## LES CIRCIDÉS — *CIRCI*.

**Caractères.** — Les circidés ne peuvent être confondus avec aucune des familles précédentes. Ils se distinguent par des formes élancées, par des tarses longs et grêles, par des doigts courts, le médian étant constamment plus court que le tarse, par une collerette de plumes plus ou moins prononcée. Leur bec est court, courbé dès la base, à bords festonnés; leur queue est longue, étroite et légèrement arrondie; leur plumage est très-noir, abondant surtout à la tête, ce qui la fait paraître plus grosse qu'elle n'est en réalité.

Cette famille repose absolument sur l'ancien genre *circus*.

### LES STRIGICEPS — *STRIGICEPS*.

*Die Feldweihen.*

**Caractères.** — Les strigiceps sont des rapaces de taille moyenne, élancée, à corps petit et faible, à ailes longues et assez étroites, à queue ample, arrondie, de longueur moyenne; à pattes longues et faibles, à doigts courts, à bec petit, faible, très-recourbé. Ils ont les plumes de la face et des régions parotiques allongées et formant une collerette demi-circulaire, qui rappelle le disque facial des rapaces nocturnes, ce qui leur a valu le nom générique de *strigiceps*. Leur plumage, celui du cou surtout, est mou et lâche; il varie suivant le sexe et l'âge.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce sont des oiseaux terrestres, qui s'élèvent rarement à une grande hauteur. D'ordinaire, ils errent lentement, et d'un vol incertain, au-dessus des champs, des prairies, des eaux, chassant les oiseaux terrestres, les petits mammifères, les rep-

tiles, les poissons. Ils prennent une proie qui nage ou qui court; mais ils ne peuvent capturer un oiseau au vol.

### LE STRIGICEPS BLEUÂTRE—*STRIGICEPS CYANEUS*.

*Der Kornweih.*

**Caractères.** — Le strigiceps bleuâtre, vulgairement *milan des grains*, *milan bleu*, *milan blanc*, *le saint-martin*, a 47 cent. de long, sur lesquels 23 appartiennent à la queue, et 1<sup>m</sup>,10 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 38 cent. Le mâle adulte a le dos cendré clair, le ventre blanc, la gorge rayée de brun et de blanc; la première plume de l'aile d'un gris noir; les cinq suivantes noires, mais grises ou blanches à la base; les autres d'un gris cendré; la queue présente quelques bandes foncées transversales; l'iris, la cire et les pattes sont jaune-citron; le bec est noir.

La femelle adulte a le dos brun fauve; une raie blanche au-dessus de l'œil; les plumes de l'occiput, de la nuque et les couvertures supérieures de l'aile bordées de jaune roux; la queue rayée alternativement de brun et de roussâtre; la face inférieure du corps roussâtre, à taches brunes longitudinales.

Les jeunes ressemblent à la femelle.

### LE STRIGICEPS BLAFARD—*STRIGICEPS PALLIDUS*.

*Der Steppenweih.*

**Caractères.** — Le strigiceps blafard ou des steppes est un peu plus petit que le précédent; il n'a que 40 cent. de long et 1<sup>m</sup>,06 d'envergure; la longueur de la queue est de 20 cent., celle

de l'aile pliée, de 36. Son plumage ressemble beaucoup à celui du précédent, mais ses couleurs sont plus ternes. Le mâle adulte a le dos gris de plomb, le ventre blanc; la queue et le croupion rayés de gris cendré, l'extrémité de l'aile noire.

La femelle adulte a le dos brun, la tige des plumes étant d'un roux clair; le ventre d'un jaune roussâtre clair, à taches longitudinales couleur rouille.

Les jeunes diffèrent de la femelle par l'absence de taches.

Ces deux espèces, très-voisines, diffèrent encore par un caractère tiré de la longueur des plumes; chez le strigiceps bleuâtre, la quatrième plume est la plus longue; chez le strigiceps blafard, c'est la troisième. De plus, chez celui-ci, les sus-caudales sont blanches, coupées de brun, tandis qu'elles sont d'un blanc pur chez celui-là. Les femelles ne peuvent être confondues l'une avec l'autre.

#### LE STRIGICEPS CENDRÉ—STRIGICEPS CINERACEUS.

*Der Wiesenweih.*

**Caractères.** — Le strigiceps cendré, dont Kaup a voulu faire un genre sous le nom de *glaucopteryx*, a 47 cent. de long et 1<sup>m</sup>,15 d'envergure; la longueur de l'aile est de 39 cent., celle de la queue de 23. Le pavillon de l'oreille est à peine prononcé; les ailes sont très-longues. Le mâle adulte a la tête, tout le dos, le cou, la partie antérieure de la poitrine d'un bleu cendré, le ventre et les cuisses blancs, avec des traits roux de rouille; les rémiges primaires noires, les secondaires d'un bleu cendré clair, avec une raie noire transversale au milieu, formant une bande bien prononcée sur la partie externe de l'aile. La queue porte quatre ou cinq bandes noires.

Les femelles adultes et les jeunes mâles sont d'un gris brun; ils ont le sommet de la tête rayé de roux et de noir; le ventre blanc, semé de taches rousses peu prononcées.

Les jeunes ont le ventre roux, non tacheté, le dos brun foncé, les plumes bordées de brun roux à leur extrémité; au-dessous de l'œil, une tache blanche, entourée, en partie, d'une grande tache d'un brun foncé; le croupion blanc, les plumes des ailes et de la queue marquées de taches disposées transversalement.

Chez les mâles adultes, l'œil est d'un jaune vif; chez les femelles, d'un jaune clair; chez les jeunes, d'un brun foncé. Le bec est noir, les pattes sont jaunes.

**Distribution géographique.** — Le strigiceps bleuâtre ou *saint-martin* habite la plus grande partie de l'Europe et toute l'Asie centrale, mais il ne descend pas loin vers le sud. Il est très-rare aux Indes, pendant l'hiver, et paraît manquer en Afrique.

Il y est remplacé par le strigiceps blafard, qui est très-commun partout, depuis l'Égypte jusqu'à la côte occidentale, mais qui se ne montre qu'exceptionnellement dans le midi de l'Europe.

Le strigiceps cendré habite surtout le sud-est de l'Europe, la Hongrie, les principautés danubiennes, la Russie, presque toute l'Asie; il est commun aux Indes et en Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ces trois espèces se ressemblent tellement par leur genre de vie, que nous pouvons les comprendre dans une même description. Elles habitent de préférence, l'une les champs de céréales, l'autre les prairies, la troisième les steppes; néanmoins l'une et l'autre s'y comportent absolument de la même façon.

Les strigiceps sont des rapaces agiles, hardis, rusés, mais assez ignobles. Leur vol est lent, vacillant, incertain, rarement rapide. Ils portent leurs ailes fortement relevées, la pointe dépassant le corps; ils étalent peu la queue. Souvent le saint-martin plane pendant longtemps, le seul mouvement qu'on aperçoive est un balancement singulier de son corps, et cela le distingue de tous les autres rapaces de nos contrées. Très-rarement, il s'élève à une grande hauteur; il vole de préférence à ras du sol. Souvent il décrit des lignes ondulées; d'ordinaire, il va droit devant lui, faisant de temps à autre un crochet à droite ou à gauche.

Naumann dit que le strigiceps cendré évite les arbres; qu'en cas d'absolue nécessité seulement, il passe la nuit au sommet de l'un d'eux, mais que, d'ordinaire, il se perche sur une pierre, sur une petite élévation de terrain, et se cache, pour la nuit, au milieu des hautes herbes, des roseaux et des céréales. Les autres espèces n'ont pas les mêmes habitudes. Le strigiceps blafard se repose sur les arbres, non sur la cime, mais sur une des basses branches, et, comme le hibou, tout contre le tronc; c'est aussi là qu'il dort.

A terre, le strigiceps cendré se meut assez adroitement. Il court et saute assez vite; il chasse à la course les petits rongeurs et les oiseaux encore incapables de voler. Les strigiceps sont tout le jour en mouvement, sauf vers midi, et ils chassent encore au crépuscule. Leur vue per-



Fig. 127. Le Busard harpaye (p. 420).

cante, leurs grandes oreilles, conformées comme celles des hiboux, leur rendent de grands services ; ils peuvent, par l'ouïe seule, découvrir une proie. Après ces deux sens, le toucher paraît être assez bien développé.

Il est difficile de se prononcer au sujet de leur intelligence. Ils sont craintifs et défiants, mais d'instinct ; ils s'enfuient à la vue du paysan, comme à celle du chasseur. Ils sont curieux ; les choses extraordinaires les attirent, et ils sont impudents et lâches. Souvent, ils se coalisent avec les corneilles, quand il s'agit de poursuivre un rapace plus fort. Ils sont faciles à apprivoiser, même lorsqu'on les prend vieux ; mais ils ne s'habituent pas aussi rapidement à la perte de leur liberté que veut bien le dire Naumann, et c'est à peine s'ils finissent par distinguer leur maître d'une autre personne. Leur voix peut se rendre par *kikack*. Souvent, ils font entendre un sifflement perçant.

Les strigiceps ne s'accouplent qu'à la fin du printemps ; ils nichent à terre, et ils sont obligés d'attendre que les herbes aient une certaine hauteur pour pouvoir y cacher leur nid. Ils l'établissent dans un buisson, au milieu d'un taillis, dans un bouquet de saules, dans de hautes herbes, dans des roseaux auprès d'un cours

d'eau. D'après Naumann, c'est un amas de branches sèches, d'herbes, de chaumes, de tiges de pomme de terre, de fumier, etc. ; l'intérieur est tapissé de poils, de plumes, de mousse. Souvent, le tout n'est formé que de quelques chaumes, de quelques tiges de roseaux secs et placés en rond. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont arrondis, à grain fin, d'un blanc verdâtre uniforme ou piquetés de brun roussâtre. Les parents nourrissent leurs petits de rongeurs, de jeunes oiseaux, de grenouilles et d'insectes.

Les strigiceps doivent être regardés, en somme, comme des animaux utiles. Ils se nourrissent principalement de mulots et de campagnols ; ils mangent des grenouilles, des reptiles, mais de temps à autre aussi de petits oiseaux et des œufs. Les strigiceps volent lentement, très-près de terre ; ils en rasant le sol, et dès qu'ils ont aperçu une proie, ils fondent sur elle. Les petits rongeurs ne peuvent lui échapper ; mais les jeunes oiseaux et ceux qui nichent à terre, ne sont pas moins en danger. A l'époque des nichées, les strigiceps ne se nourrissent, durant des semaines entières, que des œufs et des jeunes d'alouettes, d'embérizes, de pluviers, de glaréoles, de poules d'eau, et d'autres oiseaux de terre ou de marais : ils causent ainsi de grands dégâts. Mais

le reste de l'année, ils rachètent leurs méfaits en détruisant les rongeurs. Naumann dit qu'ils ne touchent jamais à la charogne ; Radde est d'un avis contraire. Je crois que Naumann est dans le vrai ; en Afrique, du moins, je n'ai jamais vu un strigiceps tant seulement planer au-dessus d'une charogne.

Les strigiceps ont peu d'ennemis. Comme presque tous les rapaces, ils sont en guerre continuelle avec les corneilles ; les hirondelles, les bergeronnettes, les vanneaux, d'autres oiseaux les poursuivent aussi ; mais ils semblent être à l'abri des attaques des autres rapaces et des quadrupèdes carnassiers. Défiant vis-à-vis de l'homme, ils ne se laissent jamais approcher par le chasseur, et on n'arrive à en tirer un que par hasard. On les prend très-rarement en vie.

### LES BUSARDS — *CIRCUS*.

*Die Sumpfwiehen.*

**Caractères.** — Beaucoup d'auteurs rangent les busards dans le même genre que les précédents. Ces oiseaux ont en effet entre eux les plus grands rapports ; toutefois les busards se distinguent des strigiceps par un bec plus long et plus fort ; des tarses plus épais ; leur collerette est à peine indiquée, et les deux sexes ont un plumage à peu près semblable.

#### LE BUSARD HARPAYE — *CIRCUS RUFUS*.

*Der Rohrweih.*

**Caractères.** — Le busard harpaye ou des marais (*fig. 127*) a 58 cent. de long, sur lesquels 28 c. appartiennent à la queue, et de 1<sup>m</sup>,30 à 1<sup>m</sup>,38 d'envergure ; la femelle a de 4 à 6 cent. de plus en longueur, et 8 cent. de plus en envergure. Le mâle adulte a un plumage fort bigarré ; les plumes du front et du sommet de la tête sont brunes, bordées de jaunâtre ; le reste de la partie supérieure du corps est d'un brun café ; les joues et la gorge sont d'un jaune pâle, avec des traits foncés ; la partie antérieure du cou et le haut de la poitrine jaunes, à taches brunes longitudinales ; le ventre est roux de rouille, avec la pointe des plumes plus claire ; la plupart des rémiges secondaires, et toutes les rectrices sont d'un gris cendré.

La femelle a le haut de la tête et le milieu de la nuque jaunes, variés de raies brunes ; le reste de la partie supérieure du corps d'un brun roux-café ; l'épaule et les tectrices supérieures de l'avant-bras jaunes, à taches brunes longitudi-

nales ; la gorge jaune ; les joues et le reste de la face antérieure du corps d'un brun roux.

Les jeunes sont d'un brun foncé, à tête jaune.

L'espèce offre de nombreuses variétés.

Le bec est noir, les pattes sont d'un jaune clair, l'œil est jaune chez les adultes, brun chez les jeunes.

**Distribution géographique.** — On ne sait, au juste, quelle est l'aire de dispersion du busard des marais. On l'a trouvé sur presque toute la surface du globe, et on le rencontre dans toute la zone tempérée de l'ancien monde.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il fréquente les lieux humides, et se tient communément sur les bords des lacs, des marais, des étangs couverts de roseaux. En hiver, on en voit des masses arriver aux Indes et en Égypte. Dans ces deux pays, il est alors le rapace le plus abondant.

Il évite les lieux secs, et ne se montre jamais dans les montagnes. Il vient dans nos pays au mois de mars, et s'établit dans les lieux où il a passé l'été précédent.

Le busard des marais a des mœurs et des habitudes qui diffèrent peu de celles des strigiceps. Il se nourrit surtout d'oiseaux aquatiques et de marais. N'en trouve-t-il pas, il mange des grenouilles, des poissons, des insectes, et, d'après Jerdon, des musaraignes et des rats d'eau. Il ne capture que des proies perchées, courant, rampant ou nageant. Pendant la saison des amours, c'est un des rapaces les plus nuisibles, car il détruit en masse les couvées des oiseaux de marais. Il ouvre avec adresse de grands œufs et avale les petits avec la coquille. Les œufs du cygne, seuls, paraissent être trop durs pour lui. « Je l'ai vu, dit Naumann, chercher longtemps à ouvrir un de ces œufs, et enfin l'abandonner après des efforts inutiles pour y parvenir. » Il chasse les petits oiseaux de dessus leurs nids, pour s'emparer de leurs œufs. C'est à cause de lui sans doute que tous les oiseaux aquatiques cachent soigneusement leurs œufs dans les matériaux du nid. Depuis la saison des amours jusqu'en automne, les poules d'eau, d'après Naumann, constituent son gibier préféré. Il les poursuit sans relâche ; mais celles-ci connaissent leur ennemi, s'avertissent mutuellement quand elles l'aperçoivent, et se réfugient dans les roseaux. « L'oiseau de proie les y suit-il, elles cherchent à se sauver en plongeant. Mais le busard harpaye les épuise souvent ; il les suit de touffe en touffe, jusqu'à ce que l'une d'elles tombe sous ses serres. Le busard ne fait

rien aux canards adultes, et quand la mère est avec ses petits, il n'ose se hasarder à les attaquer; la cane sait le repousser et le mettre en fuite. » Souvent ce busard cause au chasseur beaucoup d'ennuis, en Égypte et aux Indes, notamment, où il se montre en grand nombre à la saison la plus favorable des chasses. Il prend le gibier sous les yeux mêmes du chasseur qui vient de le tuer.

Au commencement de mai, on trouve le nid de ce busard au milieu des roseaux. Ce nid est une construction grossière de joncs, de roseaux, de chaume. Les œufs, au nombre de quatre ou six, sont grands, d'un blanc verdâtre. Pendant que la femelle couve, le mâle cherche à la divertir par ses jeux.

« Il s'élève dans les airs, dit Naumann, à une hauteur extraordinaire; il pousse des cris plaintifs, plus ou moins agréables, se laisse tomber en se balançant, remonte pour se laisser tomber de nouveau, et cela, des heures entières. »

Les deux parents donnent à leurs petits une nourriture convenable et en grande abondance; ils leur témoignent beaucoup d'amour, et, en cas de danger, les défendent avec courage.

Tous les oiseaux aquatiques et de marais détestent le busard harpaze : les corneilles le railent et le poursuivent partout où il se montre. L'homme fait bien de chercher à le détruire, car les services qu'il peut rendre ne compenseront jamais les dégâts qu'il cause. Les Kirghizes et les Baschkirs le dressent à chasser les canards. Chez nous, personne n'a songé à l'utiliser.

**Captivité.** — En cage, le busard des marais est un des oiseaux les plus ennuyeux qu'on puisse voir.

## LES SPILOCIRQUES — *SPILOCIRCUS*.

*Die Fleckenweißen.*

A la Nouvelle-Hollande habitent des rapaces voisins des genres précédents, et que l'on en a séparés, bien qu'ils ne présentent aucune autre différence que celle que l'on peut tirer de la couleur.

### LE SPILOCIRQUE DE JARDINE — *SPILOCIRCUS JARDINI*.

*Der Fleckenweiße.*

**Caractères.** — Le spilocirque de Jardine ou tacheté, est à peu près de la taille du busard des marais. Il a le sommet de la tête, les joues, le pavillon de l'oreille d'un brun foncé, rayés d'un brun noir; la face, le dos, la poitrine d'un gris foncé; la face inférieure des ailes, le ventre, les cuisses d'un brun châtain; la plupart des plumes du bas du dos et des épaules et toutes celles du ventre ornées de taches rondes et blanches, de chaque côté de leur tige; les pennes des ailes d'un brun foncé, celles de la queue rayées alternativement de brun foncé et de gris; le bec gris à la base, noir à la pointe; les pattes jaunes; l'œil d'un jaune orange.

Les jeunes oiseaux ont le dos brun foncé uniforme, le ventre rayé, non tacheté.

**Distribution géographique.** — D'après Gould, le spilocirque de Jardine est commun dans toute la Nouvelle-Galles du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par ses mœurs, il ne diffère pas des busards et des strigiceps. Il se nourrit de petits mammifères, d'oiseaux, de lézards et de serpents. Il niche à terre.

## LES BUTÉONIDÉS — *BUTEONES*.

*Die Bussarde.*

**Caractères.** — Les rapaces qui composent cette famille ont une taille grande ou moyenne, une stature lourde, qui rappellent encore les aigles, dont ils diffèrent néanmoins par leurs mœurs ignobles. Ils ont le corps assez épais; la tête grosse, large, plate; le bec court, recourbé dès la base, comprimé latéralement, à tranchant dégarni de dents; le cou court; les ailes longues et arrondies, la quatrième penne dépassant les autres; la queue de longueur moyenne;

les tarses courts; les doigts faibles; les ongles pointus et fortement recourbés. Le plumage, dans lequel les couleurs sombres prédominent, est abondant et plus ou moins lâche; les plumes sont grandes, longues et larges, celles de la tête étroites, pointues, et ne formant une huppe qu'exceptionnellement.

**Distribution géographique.** — Les butéonidés sont répandus sur presque toutes les zones des deux hémisphères.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les butéonidés habitent la plaine et la montagne; ils recherchent surtout les petites forêts parsemées de rochers, ou entourées de champs cultivés. Pendant la saison des amours, chaque paire s'établit dans un domaine assez étendu, touchant au domaine d'une autre paire. Cependant, les butéonidés sont des oiseaux très-paisibles, et ce n'est qu'au voisinage le plus immédiat de leur nid qu'ils ne veulent souffrir aucun autre oiseau de proie. Les espèces du Nord émigrent ou sont au moins voyageuses; celles du Sud demeurent toute l'année dans le même canton.

Les butéonidés volent lentement, mais longtemps; ils planent souvent et plutôt à la manière des aigles qu'à la manière des milans.

Lorsqu'ils ont aperçu une proie, ils restent quelque temps au-dessus d'elle, comme les petits falconidés, puis fondent dessus, en se laissant tomber obliquement, et assez lentement. Ils chassent souvent à l'affût. Perchés sur un arbre, sur une élévation de terrain, ils examinent le sol tout autour d'eux, et si quelque animal bouge ou se montre, ils abandonnent leur observatoire et fondent dessus.

A terre, ils sont assez maladroits; ils sautillent plutôt qu'ils ne marchent. La vue est le premier de leurs sens, et ils n'ont rien à envier à l'aigle sous ce rapport.

Leur intelligence paraît plus obtuse qu'elle n'est réellement. Les butéonidés sont plus prudents que la plupart des milvidés, bien que parfois ils se conduisent fort étourdiment. Ils ne tardent pas à distinguer ce qui est dangereux pour eux de ce qui ne l'est pas, et une fois qu'ils ont été chassés, ils deviennent extrêmement circonspects. On ne peut dire qu'ils soient rusés. Tout ce qu'ils font, ils le font lourdement. On les taxe de paresseux, parce qu'ils restent des heures entières à la même place; mais cette accusation n'est pas méritée. Le repos apparent est un de leurs moyens de chasse: ils sont à l'affût et très-occupés néanmoins à surveiller les environs.

Les butéonidés n'ont ni la violence, ni la soif du sang des autres rapaces; ils mangent beaucoup, mais une fois rassasiés, ils ne continuent plus à chasser. Si l'on excepte le grand duc, pour lequel ils ont une grande aversion, leurs rapports avec les autres oiseaux de proie sont généralement bons. Cependant ils sont souvent attaqués par les petits rapaces; les geais et les rapides faucons, surtout, semblent prendre plaisir à les tourmenter.

Les butéonidés se nourrissent de petits verté-

brés, d'insectes, de vers, de chenilles, de substances végétales même. Ils sont pour nous des auxiliaires utiles, par la destruction qu'ils font des mulots, des campagnols, des serpents et de beaucoup d'autres animaux nuisibles à nos récoltes.

Les butéonidés nichent sur les arbres les plus élevés. Leur nid est grossièrement construit. Leur ponte est généralement de trois ou quatre œufs, exceptionnellement d'un seul. Les deux parents concourent à élever les jeunes; ils les soignent avec tendresse, les défendent courageusement, et restent encore longtemps avec eux, pour les guider et les instruire.

**Captivité.** — Pris jeunes, les butéonidés s'appriivoisent rapidement; on peut les dresser à sortir de leur cage et à y revenir. Ceux même que l'on prend vieux s'habituent vite à la perte de leur liberté et s'attachent à leur maître.

## LES CIRCAËTES — *CIRCAËTOS*.

*Die Adlerbussarde.*

**Caractères.** — Les circaètes forment la transition entre les aigles et les buses proprement dites. Ce sont de grands oiseaux, à corps élancé, mais vigoureux; à cou court; à la tête grosse. Ils ont le bec fort, recourbé dès sa base, un peu comprimé latéralement, longuement crochu, à bords droits; des ailes longues et larges, obtuses, la troisième ou la quatrième penne étant la plus longue; la queue de longueur moyenne, large, carrée; les tarsi élevés, couverts d'une véritable cuirasse d'écailles; les doigts très-courts; les ongles courts, recourbés et pointus. Les plumes sont grandes et longues; celles de la tête et de la nuque sont pointues, comme chez les aigles.

### LE CIRCAËTE JEAN-LE-BLANC — *CIRCAËTOS GALLICUS*.

*Der Schlangenbussard, The Jean-le-blanc Eagle.*

**Caractères.** — Le circaète Jean-le-blanc (*fig. 128*), a de 70 à 77 cent. de long et de 1<sup>m</sup>,80 à 1<sup>m</sup>,90 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 50 cent., celle de la queue de 25. Il a la face supérieure du corps brune; les plumes pointues de la tête et de la nuque d'un brun mat, bordées d'un liséré clair; les plumes du dos, de l'épaule, les petites couvertures supérieures de l'aile d'un brun foncé, à tige claire; les penes des ailes d'un brun noir, bordées d'un brun clair, à tiges blanches, et marquées de raies transversales noires; les penes de la queue d'un brun foncé, avec trois larges bandes transversales



Fig. 128. Le Circaète jean-le-blanc.

Corbell, Crété Fils, imp

Paris, Baillières et Fils, édit.

noires, et terminées par une large bande blanche; le front, la gorge, les joues blanchâtres, finement rayés de brun; la partie supérieure de la poitrine et le jabot d'un brun-clair; le reste de la face inférieure du corps blanc, avec quelques taches d'un brun-clair, disposées transversalement. L'œil est jaune, le bec noir bleuâtre, la cire et les pattes sont d'un brun-clair.

Les jeunes oiseaux se distinguent peu des adultes.

**Distribution géographique.** — Au commencement de ce siècle, le jean-le-blanc, que l'on confondait avec la buse, était encore un oiseau peu connu. L'on peut dire que son histoire naturelle n'a été bien établie que dans ces dernières années, depuis que l'attention a été fixée sur lui, surtout dans les régions méridionales. Son aire de dispersion s'étend bien au delà des limites de l'Europe. Il est commun, à certaines époques de l'année, dans le nord de l'Afrique, et,

ВРЕМ.

d'après Jerdon, il est loin d'être rare aux Indes. Chez nous, c'est un oiseau d'été, arrivant en mai pour repartir en septembre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les grandes forêts solitaires, et y mène une vie silencieuse et retirée. Aux Indes, il s'établit moins dans les forêts et les jungles, que dans les plaines et au milieu du pays habité. Dans le nord de l'Afrique, on le voit, surtout en hiver, par sociétés de six à douze individus, sur un rocher, près d'une rivière, plus souvent encore dans les steppes, à plusieurs lieues de tout cours d'eau.

Par ses mœurs et ses habitudes générales, le jean-le-blanc rappelle plus la buse que les aigles. C'est un oiseau paisible, indolent, ne s'inquiétant guère que des animaux dont il fait sa proie.

Près de son aire, il est, disent tous les observateurs, prudent et défiant; d'après Jerdon, il y pousse des cris fréquents. En Afrique, je n'ai jamais entendu sa voix, et je l'ai toujours vu

III — 265

comme l'un des rapaces les plus confiants. Perché sur un arbre, il contemple le chasseur, et pense à tout autre chose qu'à s'éloigner. Presque tous les jean-le-blanc que j'ai tués m'ont laissé approcher au pied de l'arbre où ils étaient.

Ce n'est que le soir et le matin qu'on le trouve perché; tout le reste du jour, il chasse, ce qu'il fait avec une lenteur et une placidité sans égales. Il plane en décrivant des cercles au-dessus de la plaine, ou bien il se tient immobile au bord de l'eau, guettant sa proie. En volant, il reste souvent à la même place, comme la buse, mais il est encore plus maladroit qu'elle.

Pour attaquer les vertébrés dont il se nourrit, il descend lentement vers le sol, puis il vole quelque temps en rasant la terre, et enfin, les serres étendues, il fond sur l'animal qu'il a en vue. Souvent il entre dans l'eau pour y saisir quelque proie. Il regarde ses semblables d'un œil jaloux, et les attaque, s'ils ont été plus heureux que lui. Qu'un circaète jean-le-blanc prenne un serpent ou un lézard, c'est le signal d'une bataille. Comme l'un fond sur sa proie, un second arrive, la saisit; les deux adversaires se prennent par les serres, et souvent tombent ensemble à terre. Ils se relèvent, s'écartent de quelques pas, s'envolent, courant après leur victime qui leur a échappé à la faveur de cette discorde.

Vers midi, le jean-le-blanc vient visiter les bancs de sable au bord des fleuves; il s'abreuve, il saute, il vole de côté et d'autre, puis s'en va lentement. Par les grandes chaleurs, il se perche souvent au milieu du jour, et reste des heures entières, en apparence immobile, le corps dans une position presque verticale. Il passe la nuit sur un arbre isolé, d'où il peut apercevoir un vaste horizon; mais, là encore, il laisse l'homme l'approcher de très-près.

Le jean-le-blanc chasse surtout les serpents. Il prend, en outre, des lézards, des grenouilles, des poissons, et, au dire de Jerdon, des rats, de petits oiseaux, des écrevisses, de grands insectes et des myriapodes. Jerdon lui vit enlever des lièvres et des canards blessés. Les reptiles font cependant le fond de tous ses repas. Il les chasse avec une adresse innée et instinctive. « Mon jeune circaète apprivoisé, écrit Mechlenburg à Lenz, fond comme la foudre sur les serpents, quelque gros et méchants qu'ils soient; d'une de ses serres, il les prend derrière la tête, de l'autre il les saisit au dos; dans ces occasions, il pousse de grands cris et bat des ailes; de son bec, il coupe les tendons et les ligaments qui s'atta-

chent à la tête, et le serpent se trouve sans défense. Quelques instants après, il se met à le manger; il dévore d'abord la tête, et à chaque bouchée, il donne un coup de bec dans la colonne vertébrale du reptile. En une matinée, il mangea trois gros serpents, dont l'un avait près de 1<sup>m</sup>,30 de long. Jamais il ne dépèce un serpent pour l'avaler morceau par morceau. Plus tard il régurgite les écailles. Les serpents sont les proies qu'il préfère à toute autre. Je lui ai donné à la fois des serpents, des rats, des oiseaux, des grenouilles, toujours il a sauté d'abord sur les serpents. »

Elliot dit en avoir vu un qui était entouré par un serpent, mais il en tenait la tête si solidement, que celui-ci s'épuisait en vains efforts. L'adresse du jean-le-blanc, son épais plumage sont sa seule défense contre le venin des serpents; il n'y est nullement réfractaire, comme on l'a cru. Sur le désir de Lenz, Mechlenburg fit mordre son jean-le-blanc par une vipère; aussitôt l'oiseau perdit sa gaieté, et trois jours après il était mort.

C'est au commencement de juin que l'espèce dont il s'agit construit son aire, ou qu'il répare celle qui lui a servi l'année précédente; car chaque paire vient nicher dans la même plusieurs années de suite. Cette aire n'est pas plus grande que celle de la buse; elle est formée de branches sèches; des feuilles vertes en tapissent l'excavation et lui forment une espèce de toit. Le jean-le-blanc ne pond le plus ordinairement qu'un seul œuf, et la ponte a lieu peu de temps après l'arrivée des oiseaux. Jerdon et d'autres observateurs disent avoir vu deux œufs dans une même aire. L'œuf du jean-le-blanc est renflé, très-grand relativement, à coquille mince et rugueuse; il est d'un blanc bleuâtre, sans taches ou avec des macules rousses. D'après Mechlenburg, l'incubation dure vingt-huit jours; le mâle et la femelle couvent alternativement, et tous deux aussi se chargent d'élever et de nourrir leur progéniture. En cas de danger, ils transportent leurs petits dans un autre nid. Cette observation a été faite et par le comte Wodzicki et par les chasseurs du prince de Wied.

**Captivité.** — Pris jeunes, les circaètes jean-le-blanc s'apprivoisent parfaitement, à condition toutefois que l'on s'occupe beaucoup d'eux. Lorsqu'ils mangent, ils se comportent d'une façon fort singulière, à ce que raconte Homeyer. Ils se précipitent sur la viande qu'on leur jette, se couchent dessus, les ailes ouvertes, poussent un cri assez perçant : *bli, bli*, regardent tout au-

tour d'eux avec défiance, comme s'ils craignaient qu'un autre oiseau ne vienne leur ravir leur pitance.

Malheureusement, il n'est pas facile de se procurer des jean-le-blanc. Je n'en ai pu observer que deux : l'un au Jardin des plantes de Marseille, l'autre dans le Jardin zoologique de Hambourg. Ce dernier avait eu l'aile grièvement atteinte par un coup de feu ; nous essayâmes en vain de le guérir, et il nous fallut pratiquer l'amputation. Il s'apprivoisa rapidement, il mangeait devant nous, mais il ne pouvait plus se montrer sous son véritable aspect. Tranquille et silencieux, il restait immobile à la même place, fixant de ses gros yeux quiconque s'approchait de lui. Il mourut à l'entrée de l'hiver.

On a observé chez d'autres jean-le-blanc captifs, qu'ils plongeaient volontiers les pattes dans l'eau, et restaient ainsi des heures entières ; je n'ai pas vu chose semblable.

## LES SPILORNIS — SPILORNIS.

*Die Fleckenbussarde, die Schopfbussarde.*

**Caractères.** — Les spilornis ou *buses huppées* sont d'assez grands et vigoureux oiseaux. Ils ont les ailes longues, pointues, obtuses et recouvrant plus de la moitié de la queue, qui est assez longue et arrondie ; les tarses allongés ; les serres courtes et fortes ; le bec droit à la base, fortement recourbé à la pointe, qui se termine par un long crochet, à bords de la mandibule supérieure dépourvus de dents, ceux de la mandibule inférieure échancrés vers la pointe ; une huppe assez grande à l'occiput.

**Distribution géographique.** — Ces oiseaux habitent le sud de l'Afrique et de l'Asie, notamment les îles de la Malaisie.

### LE SPILORNIS BACHA — SPILORNIS BACHA.

*Der Bacha.*

**Caractères.** — Cette espèce, que Le Vaillant décrit sous le nom de *bacha*, a de 60 à 66 cent. de long, sur lesquels 28 cent. appartiennent à la queue. Les adultes ont un plumage d'un gris brun sombre, plus foncé au dos qu'au ventre, varié de taches blanches arrondies au bord de l'aile, à la partie inférieure de la poitrine, au ventre et aux cuisses ; les ailes d'un brun gris noirâtre, avec les couvertures supérieures bordées de blanc ; les rectrices de la couleur des ailes, avec une large bande d'un blanc jaunâtre

en leur milieu, et une bordure gris-brun à leur extrémité ; les plumes de la huppe blanches et noires à la pointe ; l'œil d'un rouge brun, la cire et les pattes jaunes ; le bec bleu grisâtre.

**Distribution géographique.** — Le bacha habite l'intérieur de l'Afrique du Sud, Java, les Indes orientales, le Népal et la Chine, si toutefois l'espèce asiatique est bien la même que celle du continent africain.

D'autres espèces du même genre habitent les Indes, Ceylan et les Philippines.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Le Vaillant, il se tient dans les régions montagneuses les plus sèches, les plus arides de l'intérieur des terres ; il y chasse les petits mammifères, au besoin même les reptiles et les insectes. Il n'est pas commun et vit solitaire, comme la buse. Sa voix est plaintive ; Le Vaillant (1) la rend par les syllabes : *houi, hi-houi-hi-hi, houi, hi-houi-hi-hi*. Il fuit la présence de l'homme, aussi est-il difficile de le chasser. Il se reproduit vers la fin de l'année. Son aire est grossièrement construite au fond d'une crevasse profonde et renferme deux ou trois œufs.

Dans ces derniers temps, Bernstein nous a fait connaître les mœurs de l'espèce malaisienne. « Bien que le bacha soit assez commun à Java, dit-il, je n'ai pu recueillir que quelques observations au sujet de ses mœurs. Il semble être paresseux, rarement on le voit voler. Souvent, je l'ai rencontré le long de la lisière d'une forêt, ou dans les bosquets, auprès des villages ; perché sur une basse branche, il guettait sa proie, et à mon approche, il s'envolait sans bruit. Il paraît être lâche. J'en vis un, une fois, fuir devant une corneille.

**Captivité.** — « J'en ai possédé plusieurs en vie. Ils restaient presque toujours à terre, et il leur fallut un certain temps pour oser se mettre sur leur perchoir. Quand on s'approchait d'eux, ils hérissaient les plumes de la tête, rentraient le cou, étalaient les ailes, ouvraient le bec, et poussaient un cri d'angoisse, *hi, hi, hihihih*. Pris jeunes, ils s'apprivoisent assez facilement et ne crient ainsi qu'à la vue des étrangers. Lorsqu'ils aperçoivent la personne qui leur apporte d'ordinaire à manger, ils font entendre une sorte de ricanement de bonne humeur.

« Un chasseur malais à mon service trouva deux nids de bacha. Ils étaient sur un arbre touffu, assez élevé, et renfermaient, l'un un œuf, l'autre deux. Ceux-ci étaient d'un blanc terne,

(1) Le Vaillant, *Hist. nat. des Oiseaux d'Afrique*, Paris, 1805, tome I, p. 45.

un peu sale, semés irrégulièrement de points et de taches brunes et d'un brun rouge, tantôt dispersés sur toute la surface de l'œuf, tantôt groupés vers les extrémités. »

## LES BONDRÉES — *PERNIS*.

*Die Honigbussarde.*

**Caractères.** — Les bondrées réunissent les buses aux milans. Ils ont le corps plus allongé que les autres butéonidés, les oreilles et la queue longues; le bec long, bas, faible, recourbé seulement près de la pointe; les tarses courts; les doigts moyens; les ongles longs, faibles, recourbés; les lorums garnis de petites plumes serrées, écailleuses.

### LA BONDRÉE APIVORE — *PERNIS APIVORUS*.

*Der Wespenbussard, The Honey Buzzard.*

**Caractères.** — La bondrée apivore a de 63 à 66 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,43 à 1<sup>m</sup>,49 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 41 cent., celle de la queue de 25. Le plumage est très-variable. D'après Behrends, cependant, diverses variétés se conservent héréditairement. Il est difficile de décrire en général la couleur de la bondrée apivore. Tantôt elle est uniformément brune, sauf trois grandes bandes et plusieurs petites raies brunes qui ornent la queue. La tête est d'un gris bleu chez le mâle. Souvent, le dos est brun, le ventre bleuâtre tacheté de blanc, ou blanc tacheté de brun. L'œil est blanc d'argent ou jaune d'or; la cire a cette dernière couleur; le bec est noir, et les pattes sont d'un jaune citron.

Les jeunes sont ordinairement bruns ou d'un brun jaunâtre, les tiges des plumes étant foncées, sauf à la nuque.

Il existe, du reste, d'autres variétés.

**Distribution géographique.** — La bondrée habite toute l'Europe, sauf la partie la plus septentrionale. Dans ses migrations, elle arrive dans l'ouest de l'Afrique, mais elle ne se montre pas dans le nord-est de ce continent; Heuglin ni moi ne l'y avons jamais vue, et l'assertion de Ruppell: que cet oiseau serait commun en Égypte et en Arabie, mérite confirmation. On la trouve dans toute l'Allemagne, mais elle n'y est commune que dans certaines localités. Behrends dit en avoir vu pendant vingt ans dans tous les bois aux environs de Cobourg, tandis qu'elles sont rares à Gotha. Elle paraît être plus commune dans le nord de l'Allemagne que dans le sud;

jamais, cependant, elle n'est aussi abondante que la buse. On la rencontre assez fréquemment dans plusieurs contrées de la France.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « La bondrée apivore, dit Naumann, est un oiseau lâche, ignoble, et, sous ce rapport, il dépasse tous nos autres rapaces indigènes. Il est sot, craintif, débonnaire; il vole lentement et lourdement, le plus souvent il ne s'élève pas au-dessus du sol. » Tel n'est pas l'avis de mon père: la bondrée, d'après lui, aurait au contraire un vol léger et facile; elle s'élèverait souvent à une grande hauteur et planerait dans les airs, en décrivant des cercles très-étendus. « Tout dans son être, continue Naumann, indique la plus grande paresse. On la voit perchée des heures entières sur une borne, sur un arbre isolé, d'où elle guette sa proie. Elle marche assez bien, et chasse souvent les insectes à la course. Son cri peut se rendre par *kiki kik*, qu'elle répète plusieurs fois de suite. »

Le régime de la bondrée apivore diffère de celui de tous les autres rapaces d'Europe. Son nom ne lui a pas été donné en vain, car les guêpes forment le principal de tous ses repas. Mais elle ne mange que celles qui sont encore incomplètement développées, et dont elle n'a pas à redouter l'aiguillon. « Par une matinée de juillet, raconte Behrends, un paysan remarqua une bondrée en train de déterrer un nid de guêpes. Bien que l'homme l'eût effrayée plusieurs fois, elle n'en continua pas moins son travail. Vers midi, je tuai l'oiseau avant qu'il fût arrivé à achever son entreprise. Dans son estomac, je ne trouvai que des débris de coléoptères et pas une seule guêpe; cependant, pendant six heures, ces insectes avaient volé autour de lui: elle s'était bornée à les écarter en secouant la tête. Cette observation éveilla mon attention. Peu après, je me procurai une bondrée adulte, qui avait été légèrement blessée. Lorsque je lui donnais une guêpe, elle ne la mangeait pas et s'écartait; c'est à peine si elle lui donnait un coup de bec, mais sans l'avalier. Chaque fois, le résultat a été le même: jamais je n'ai pu l'amener à manger une guêpe. »

Des observations de Behrends, il résulte que la bondrée apivore ne commence pas par arracher aux guêpes leur aiguillon, comme l'ont dit mon père et d'autres observateurs; de plus, elle déterre avec la plus grande persévérance les nids de guêpes, et se nourrit de sauterelles, de coléoptères, de chenilles, de grenouilles, de lézards. Behrends ne trouva que rarement dans son estomac des débris d'animaux à sang chaud; jamais de cha-

tons de bouleaux ou de conifères, comme le dit Naumann, mais des feuilles de myrtilles. Naumann regarde la bondrée comme un destructeur de nids des plus terribles, et l'accuse de s'attaquer non-seulement aux mulots, aux rats, aux hamsters, mais aussi aux levrauts. Elle s'invite souvent à la table de l'autour; c'est-à-dire qu'elle suit ce rapace, pour se nourrir des restes de ses repas. En été, elle mange des myrtilles, des framboises et d'autres baies.

La bondrée apivore établit son nid à une faible hauteur, sur une branche basse d'un chêne ou de quelque autre gros arbre, rarement sur un conifère; elle ne se donne aucune peine pour le cacher, et le construit souvent tout auprès d'une route fréquentée. La construction en est grossière : ce sont des branches sèches superposées, lâchement entrelacées, de telle façon que d'en bas l'on aperçoit souvent les œufs au travers. Ceux-ci, au nombre de deux ou trois, varient beaucoup quant à la forme et à la couleur : ils sont tantôt arrondis, tantôt ovales; la coquille plus ou moins lisse; d'un blanc jaune ou d'un brun rouge, à marbrures plus ou moins claires, plus ou moins foncées; une moitié est souvent d'une teinte différente de l'autre. On ne sait pas encore si la femelle couve seule, ou si elle est aidée par le mâle. Les parents nourrissent leurs petits de chenilles, de mouches et d'autres insectes, qu'ils ont d'abord à moitié digérés; plus tard, ils leur donnent des animaux entiers, des rayons de miel ou des nids de guêpes avec les larves, et enfin des grenouilles, de petits oiseaux, etc.

La bondrée apivore est antipathique à tous les petits oiseaux et aux corneilles; mais elle n'a parmi les animaux aucun ennemi réellement à craindre. L'homme ne la détruit pas; car les dégâts qu'elle peut causer sont plus que compensés par les énormes services qu'elle rend.

**Captivité.** — En captivité, la bondrée est un oiseau très-intéressant, comme nous l'apprend Behrends. « Je capturai, raconte-t-il, une jeune bondrée mâle, qui venait d'abandonner le nid; au bout de quelques semaines, elle témoigna aux personnes qu'elle connaissait et à mes chiens, la plus grande confiance, le plus grand attachement même; mais, en présence de tout chien étranger, elle se mettait sur la défensive, les plumes hérissées, et marchait même sur lui. Elle avait une affection toute particulière pour un petit chien. Celui-ci se couchait-il, l'oiseau se mettait entre ses pattes, jouait avec lui, lui peignait le pelage avec son bec. Ce n'était que quand il s'agissait de manger qu'elle se compor-

tait autrement; elle chassait les chiens qui ne lui opposaient aucune résistance, et gardait longtemps sa pitance, avant d'y toucher.

« Elle courait dans la maison et en sortait librement; trouvait-elle une porte fermée, elle criait jusqu'à ce qu'on la lui ouvrît. En été, elle allait chaque jour dans un jardin public, tout près de ma demeure, où elle était bien accueillie, et recevait toujours quelque chose à manger. En automne, elle criait des demi-journées entières, chassant dans les champs dépouillés de leurs moissons. Elle connaissait son nom de *Hans*, mais n'arrivait à ce nom que quand la faim la pressait, et n'obéissait qu'autant que cela lui convenait. Quand elle était de bonne humeur, elle sautait sur les genoux des dames, ouvrait une aile pour qu'on la grattât, et l'expression de son regard indiquait son contentement; d'autres fois, elle se perchait sur leur épaule, leur passait le bec dans les cheveux, en faisant entendre une sorte de pépiement. Quelqu'un lui faisait-il du mal, elle s'en souvenait et l'évitait pendant longtemps. Lorsqu'elle avait faim, elle courait après la servante, dans toute la maison, criait et la tirait par ses habits. Celle-ci voulait-elle l'éloigner, elle poussait des cris affreux et se mettait sur la défensive. Elle aimait surtout le pain blanc et le lait; elle mangeait cependant aussi de la viande, des farineux, des pommes de terre, et de temps à autre un petit oiseau. Elle était indifférente pour les nids de guêpes, et éloignait, en secouant la tête, ceux de ces insectes qui volaient trop près d'elle. Lui en présentait-on une, elle la tuait, mais ne la mangeait pas.

« Je ne veux pas en conclure, cependant, que les bondrées apivores ne mangent jamais de guêpes, car on sait que les oiseaux élevés en captivité perdent leur naturel : l'individu dont je parle en était lui-même un exemple, il ne touchait pas aux mets favoris de ses semblables, aux larves de guêpes.

« Ma bondrée était très-sensible au froid. En hiver, elle se cachait sous le poêle, et s'y tenait très-tranquille, pour ne pas trahir sa présence, car on ne lui permettait pas de rester dans la chambre. En somme, elle ressemblait plus, par sa manière d'être, à une corneille qu'à un rapace. Ses mouvements étaient cependant plus mesurés; elle marchait et ne sautillait pas; toutefois elle sautait quand on la poursuivait. Elle mourut au bout de trois ans.

« Plus tard, j'eus une femelle adulte, dont j'ai déjà parlé plus haut. Cette bondrée se comporta comme la précédente; seulement elle aimait

passionnément les nids de guêpes. Lui en présentait-on un, elle se montrait très-excitée, sautait dessus, et en avalait de grands morceaux. Elle déchirait les nids vides pour y chercher des larves. Le pain blanc trempé dans du lait était un de ses mets favoris. Elle aimait aussi les grenouilles, ne touchait pas aux oiseaux morts, et mangeait les hannetons, mais sans en être trop gourmande. Elle vivait en très-bons rapports avec mes autres animaux domestiques. Rien n'était plus plaisant que de la voir manger dans la même écuelle avec deux cochons d'Inde, un étourneau, un pluvier doré et deux cailles. Aucun d'eux ne la craignait; souvent l'étourneau lui donnait un coup de bec ou lui lançait du lait à la face. Parfois, elle se levait gravement et regardait d'un œil fier ses compagnons de table. Un jour, je mis avec elle une tourterelle, qui ne pouvait plus voler; celle-ci, à mon grand étonnement, s'approcha sans crainte du rapace et se serra contre lui. Elle lui témoigna un grand attachement et ne la quitta plus. Elle sautait en bas du perchoir, où elle était à côté de la bondrée, pour chercher sa nourriture; mais, comme elle ne pouvait voler, elle courait sans repos au-dessous du perchoir, jusqu'à ce qu'on la replaçât à côté de son amie. Celle-ci n'était-elle pas tranquille, elle lui donnait des coups de bec, qu'elle recevait avec le plus grand calme.

« Mais, autant la bondrée apivore se montrait douce vis-à-vis des hommes et des animaux dont je viens de parler, autant elle devenait furieuse quand un chien s'approchait. Elle fon-dait sur lui avec la vitesse de la flèche; se cramponnait à sa tête; lui donnait des coups d'aile, des coups de bec; hérissait son plumage; sifflait comme le chat. Les chiens, même les plus grands et les plus méchants, prenaient peur et s'enfuyaient. Mais, même après leur départ, il fallait quelque temps pour que la rage de la bondrée se calmât et qu'elle cessât de mordre tous ceux qui l'approchaient.

« Elle aimait le soleil : souvent, elle se tenait les ailes écartées, le bec ouvert près de la fenêtre et s'envolait de là sur les toits voisins. La pluie ne lui était pas agréable. Était-elle surprise par une ondée, elle se cachait dans le premier coin venu. Elle était très-sensible au froid, et il fallait en hiver la tenir dans les appartements.

« Je l'eus quatre ans, et, par une nuit d'hiver, elle succomba au froid. »

#### LA BONDREE HUPPEE — *PERNIS CRISTATUS*.

*Der gehaubte Honigbussard.*

**Caractères.** — La bondrée huppée mâle a le plumage d'un brun roux flammé de brun; trois ou quatre plumes raides, brunes, implantées à l'occiput; les cuisses brunes, rayées de blanc; la queue blanche, coupée par une ou deux larges bandes noires, et terminée par un liséré blanc; le bec et la tête noirs; les pattes jaunes.

La femelle et les jeunes n'ont pas de huppe; leur plumage est roux-brun, flammé de brun, et passe au roux fuligineux sur le bas-ventre.

**Distribution géographique.** — La bondrée huppée, la seule espèce congénère connue de la précédente, habite les Indes; on l'y trouve dans toutes les forêts, depuis la côte jusqu'à une altitude de 2600 mètres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Comme notre bondrée, elle se nourrit de jeunes abeilles, de guêpes, de chenilles; elle mange aussi de petits rongeurs, des reptiles, et, disent les indigènes, des œufs et de jeunes oiseaux.

Des Indiens ont rapporté à Burgess que lorsque cet oiseau détruit un nid de guêpes, il écarte ces insectes à coups de queue.

La bondrée huppée niche sur les arbres; ses œufs sont gris clair, à taches nombreuses.

#### LES BUSAIGLES — *ARCHIBUTEO*.

*Die Rauchfussbussarde.*

**Caractères.** — Les busaigles se distinguent de tous les autres butéonidés par des tarsi couverts de plumes. Indépendamment de ce caractère essentiel, elles ont le bec petit, fortement recourbé dès la base, longuement crochu; des ailes grandes, obtuses; une queue longue, arrondie, entièrement recouverte par les ailes. Leur plumage est lâche; les plumes en sont grandes et longues.

#### LA BUSAIGLE PATTUE — *ARCHIBUTEO LAGOPUS*.

*Der Winterbussard. The rough-legged Falcon.*

**Caractères.** — Cette espèce a de 60 à 70 cent. de long et de 1<sup>m</sup>,53 à 1<sup>m</sup>,70 d'envergure; la femelle est plus forte que le mâle. Sa couleur est un mélange de blanc, de blanc jaunâtre, de gris roussâtre, de brun noir et de brun. Le front est blanchâtre, les extrémités des ailes sont d'un noir d'ardoise, la queue est blanche, terminée

par deux bandes, l'une grise, l'autre noire. Le mâle a la poitrine, la femelle le ventre, tachetés de brun; les cuisses sont d'un jaune roux ou d'un gris blanc, et tachetées de brun.

Les jeunes ont le bas de la poitrine et le ventre brun-noir, la face inférieure de la queue blanche, la face supérieure brune.

L'espèce offre, d'ailleurs, des variations considérables.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La busaigle ou archibuse pattue représente, dans le Nord, la buse de nos contrées; elle y est l'ennemie acharnée des rongeurs qui y sont si nombreux, et notamment des lemmings. Elle chasse non moins activement les mulots, et mange des charognes; en un mot, elle ressemble en tout point à la buse vulgaire, aussi est-il inutile d'entrer ici dans de plus longs détails. Je dirai seulement qu'elle niche sur les rochers, et non sur les arbres.

## LES BUSES — *BUTEO*.

*Die Bussarde.*

**Caractères.** — Ce genre est le type de la famille que nous passons en revue. Les espèces qu'il renferme ont un bec petit, court, à dos arrondi, à bords des mandibules festonnés; des narines larges, rondes; des tarses courts, robustes, nus; une queue médiocre, dont les ailes n'atteignent pas tout à fait l'extrémité.

### LA BUSE VULGAIRE — *BUTEO VULGARIS*.

*Der Mäusenbussard. The Buzzard.*

**Caractères.** — La buse vulgaire (*fig.* 129) a de 60 à 69 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,37 à 1<sup>m</sup>,60 d'envergure; la queue est longue de 22 à 25 cent. Sa couleur est difficile à décrire d'une façon générale; car on trouve rarement deux individus semblables. Les uns sont d'un brun noir uniforme, sauf la queue qui est rayée; d'autres ont le dos, la poitrine et les cuisses bruns, le reste du corps gris brun clair, marqué de taches transversales; d'autres encore ont un plumage brun clair, marqué de longues flammèches longitudinales; il en est qui sont d'un blanc jaunâtre, avec les plumes des ailes et de la queue foncées, la poitrine tachetée, etc. L'œil est gris-brun chez les jeunes, brun-rouge chez les adultes, et gris chez les vieux individus. La cire et les pattes sont jaunes; le bec est bleuâtre à la racine, noirâtre à la pointe.

**Distribution géographique.** — La buse vulgaire habite une grande partie de l'Europe et de

l'Asie centrale. Dans le midi de l'Europe, on la trouve partout en hiver, tandis qu'en été elle ne se montre que rarement dans les hautes montagnes, et toujours solitaire. On en rencontre quelques individus dans le nord de l'Afrique, mais rarement et seulement à l'époque des migrations. Il en est de même dans les plaines de l'Inde; elle est, par contre, commune par localités dans l'Himalaya.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Chez nous, la buse vulgaire est un oiseau errant; elle n'est que de passage dans les pays froids, où elle arrive en mars ou en avril, pour en repartir en septembre ou en octobre. Lors des migrations, on la rencontre par bandes de vingt à cent individus qui, tous, suivent la même direction, mais sans former de société proprement dite; car on les voit éparpillées sur une étendue de plus d'une demi-lieue carrée. Les buses volent lentement et à une assez grande hauteur, et de temps à autre elles s'élèvent haut dans les airs, en décrivant de vastes spirales. Au retour, elles s'arrêtent quelques jours dans les endroits qui leur promettent une abondante nourriture, et où elles sont remplacées par celles qui suivent; toutes ne voyagent pas simultanément mais successivement.

La buse se fixe dans les forêts, surtout dans celles qui alternent avec des champs et des prairies, où elle trouve des proies abondantes et faciles à se procurer. Elle ne manque cependant pas dans les grandes forêts, et s'élève haut dans les montagnes.

Un œil exercé reconnaît immédiatement une buse, soit qu'elle vole, soit qu'elle perche. C'est un oiseau lent et maladroit. D'ordinaire, elle se tient ramassée, les ailes rabattues, posée sur une seule patte, l'autre fléchie et cachée sous les plumes. Elle reste ainsi des heures entières, immobile, mais non inactive. La pierre, le tas de terre, l'arbre sur lequel elle est perchée, lui sert de poste d'observation; elle examine son domaine, et rien n'échappe à sa vue. Elle vole lentement, mais avec légèreté, sans bruit; elle plane souvent et longtemps. En chassant, elle s'élève rarement à une grande hauteur; mais au printemps, et surtout dans la saison des amours, elle monte haut dans les airs, et avec une habileté qu'on ne lui accorderait pas à première vue. Son cri ressemble assez au miaulement du chat. La vue est de tous ses sens le plus parfait; l'ouïe est perçante, le toucher délicat, le goût existe évidemment, et l'odorat est peut-être plus développé qu'on ne le croit.

La buse vulgaire est assez bien douée sous le rapport de l'intelligence. Celui-là seul ose la taxer de stupide, qui ne l'a jamais observée. En liberté, comme en captivité, elle fait preuve de prudence, de ruse, de jugement.

A la fin d'avril ou au commencement de mai, la buse construit son nid, ou répare celui qui lui a servi l'année précédente. Elle choisit, à cet effet, un arbre convenable dans la forêt; elle y porte des branches sèches, dispose les plus grosses en dessous, les plus petites par dessus, et tapisse l'excavation des ramilles vertes et tendres. Cette construction a environ 66 cent. de diamètre. Parfois, la buse tapisse l'intérieur de l'aire, avec de la mousse, des poils d'animaux et d'autres substances molles. Souvent, elle se contente de s'approprier un nid de corneille ou de corbeau. Ses œufs, au nombre de trois ou quatre par nichée sont d'un blanc verdâtre, tachetés de brun ferrugineux plus ou moins foncé. La femelle paraît les couvrir seule; mais les deux parents nourrissent et élèvent les petits.

Le directeur du Musée d'un petit état allemand a annoncé au monde scientifique, que, dans le seul printemps de 1854, il a tué chaque jour quatorze ou quinze buses, et que dans les environs, on a, à la même époque, tiré quatre cents de ces oiseaux de proie. Un tel méfait est sans excuses, surtout de la part d'un homme qui s'est fait connaître comme naturaliste, et qui ne peut alléguer d'avoir péché par ignorance. Qu'un paysan, qui vient d'apprendre à manier le fusil, tue une buse, croyant abattre un vautour, on peut, sinon l'excuser, le comprendre du moins; mais qu'un homme, qui, par sa position officielle, doit avoir lu au moins un traité d'histoire naturelle, se rende coupable d'un pareil méfait, c'est une chose à flétrir énergiquement. Après les oiseaux de proie nocturnes et la crécelle, la buse est le plus utile de tous nos rapaces, un des animaux qui rendent à l'homme le plus de services. Un peu de statistique en fera foi.

La buse vulgaire se nourrit principalement de petits rongeurs, et surtout de ceux qui causent le plus de dégâts dans les champs et dans les forêts. Or, une buse en mange de quarante à cinquante par jour; Blasius en rencontra trente dans l'estomac d'un individu. Martin ne trouva, dans l'estomac d'environ cent buses qu'il ouvrit, que des mulots ou des campagnols. Meltons en moyenne, dit Lenz, dix petits rongeurs par jour pour une buse, cela fait par an 3,630. Nous pouvons, sans exagération, porter ce nombre quotidien à trente, ce qui fait 10,000 de ces rongeurs

si nuisibles, qui sont détruits en un an par une seule buse. Mais celle-ci s'accouple; elle a des petits; à trois seulement par couvée, voilà la famille portée à cinq individus, vivant tous dans un petit domaine, dans un seul champ. A elles cinq, ces buses tuent directement 50,000 rongeurs, qui auraient eu une progéniture cinquante fois plus nombreuse; et ce sont ces oiseaux dont on a quelquefois encouragé la destruction par des primes!

Mais ce n'est pas là le seul mérite de la buse; elle chasse aussi les rats, les hamsters, les serpents, les insectes. C'est elle qui s'oppose à la multiplication de la vipère. Le grand reproche qu'on lui fait, c'est de manger des perdreaux ou des levrauts: certes, le fait n'est pas niable; mais elle n'attaque pas un lièvre de moyenne taille; elle ne chasse que le jour, à un moment où les lièvres sont au gîte, et elle est incapable de capturer une perdrix ou un autre oiseau bien portant. Si elle enlève au faucon sa proie, ce n'est que très-exceptionnellement, et, dans tous les cas, l'animal capturé, quel qu'il soit, est un gibier perdu. En somme, le mal qu'elle peut causer est plus qu'insignifiant; nous n'avons pas à nous en occuper, et nous ne devons avoir égard qu'aux services qu'elle nous rend chaque jour. J'ai dit, en faisant l'histoire des mulots et des campagnols, combien nous étions sans défense devant ces petits rongeurs; combien nous étions incapables de nous protéger seuls contre eux (1); quelles sommes il faudrait dépenser pour faire même moins qu'une buse à elle toute seule. Chacun comprendra qu'au lieu de chasser à outrance un si puissant auxiliaire, nous lui devons au contraire toute notre protection.

**Captivité.** — Je ne terminerai pas l'histoire de la buse vulgaire sans rapporter les observations intéressantes que Lenz a faites sur les combats de buses captives avec des serpents qu'il leur livrait. Je lui laisse la parole.

« Le 26 juin, dit-il, mes buses, que j'avais prises toutes jeunes et élevées, avaient atteint environ les deux tiers de leur grandeur; on ne leur avait donné jusqu'alors que de la viande, des souris, des grenouilles, de petits oiseaux, mais aucun serpent. Ce jour-là, sans faire attention à elles, je lâchai dans la chambre où je les tenais une grande couleuvre, d'environ quatre pieds de long, couleuvre que je voulais montrer à des visiteurs. Derrière nous, se trouvaient les buses. A peine eurent-elles aperçu le serpent,

(1) Voyez *les Mammifères*, t. II, p. 145.



Corbeil Crete Fils impr.

Fig. 120. La Buse vulgaire (p. 429).

Paris, Baillière et Fils, édit.

qu'elles s'élançèrent sur lui, malgré notre présence. La couleuvre se roula en cercle, poussa des sifflements menaçants, tournant sa gueule ouverte et prête à mordre, contre ses deux ennemis. Je mis aussitôt le pied entre les combattants, et enlevai la couleuvre, que je voulais conserver à cause de sa taille.

« J'en apportai une autre d'environ deux pieds et demi de long. Sans hésiter, l'une des buses lui sauta dessus. Le serpent sifflait de désespoir, ouvrait sa gueule, serrait les pattes de l'oiseau, au point de le faire trébucher et de le forcer à s'appuyer sur sa queue et sur ses ailes. Sans s'arrêter à ces mouvements, la buse ne cessait de lui mordre le milieu du dos; elle mit douze minutes environ à déchirer la peau; mais, cela fait, elle commença à manger, et finit par couper le serpent en morceaux et par l'avalier. Un des morceaux avait plus d'un pied de long.

« L'autre buse avait jusqu'ici regardé le repas d'un œil chagrin et jaloux, car je l'avais empêchée d'y prendre part. Je lui donnai à son tour une couleuvre. Elle s'en rendit maîtresse plus rapidement que ne l'avait fait la première, la divisa par le milieu, et se mit à avaler les deux tron-

BREHM.

çons, qui continuaient à s'agiter convulsivement. La tête, formant l'extrémité du premier morceau, cherchait sans cesse à ramper et à s'échapper hors du bec. L'oiseau avait bien du mal à la déglutir; il n'y arriva qu'en pressant le second morceau et en l'avalant par-dessus le premier: il lui faisait jouer à peu près le rôle d'un bouchon. Les buses regardèrent alors de tous côtés, demandant une nouvelle proie, que je ne leur donnai pas; car il était tard. A la fin, elles se rendirent à leur lieu de repos. Le lendemain, l'une avait digéré le reptile; l'autre l'avait vomi; mais quand elle se réveilla, elle l'avalait de nouveau, ce qui prouve combien la buse aime cette proie. A partir de ce jour, mes buses menèrent une vie heureuse; presque chaque jour, elles recevaient des orvets et des couleuvres, qu'elles saisissaient et dévoraient aussitôt. Elles avalaient en entier et vivants les individus de petite taille; quant aux grands, elles les dépeçaient avant de les engloutir dans leur œsophage.

« Le 20 juillet fut le jour fixé pour leur premier combat avec la vipère. Un grand nombre de spectateurs arrivèrent, ce qui effraya un peu les buses. Je les séparai; l'une était derrière

III — 266

les spectateurs, l'autre sur un établi de menuisier. Je mis alors sur le sol une vipère, m'attendant à voir la buse, affamée comme elle l'était, se précipiter dessus. Je m'étais trompé : elle reconnut immédiatement le danger, et resta immobile, l'œil attaché sur son ennemi. De son côté, le reptile, dès qu'il l'aperçut, ne parut plus s'inquiéter de ma présence, se roula en cercle et ne bougea plus. Je le pris avec une pince par la queue, je le levai en l'air et le mis sur l'établi. Habitée à manger dans ma main, la buse approcha ; la vipère se roula en cercle, siffla, et lui lança un coup de dents, sans l'atteindre. La buse poussa un cri d'effroi, hérissa son plumage et fit un saut en arrière. Elle resta ainsi, l'œil fixé sur le reptile. Pour l'attirer, je jetai de petits morceaux de viande sur la vipère ; elle s'avança, mais un nouveau coup de dent lancé dans l'air la fit reculer de nouveau. Je poussai la vipère vers elle ; pas à pas, les ailes relevées, les plumes hérissées, elle recula jusqu'au bout de l'établi, qu'elle finit par quitter.

« Je remis la vipère à terre. Un morceau de viande jeté auprès attira la seconde buse, mais au moment où elle allait le prendre, la vipère s'élança sur elle. La buse se retira en poussant un grand cri, les ailes relevées. Cependant elle revint à la charge, et une nouvelle morsure du serpent la fit reculer une seconde fois. La vipère se retira dans un coin de la chambre, laissant la buse ramasser la viande, puis se blottit, levant une tête menaçante. Je jetai de la viande sur elle ; l'oiseau s'approcha, mais sans oser l'attaquer ; chaque fois qu'il avançait, un coup de dent et un sifflement venaient l'arrêter. J'essayai plusieurs fois encore, mais toujours en vain, d'engager le combat, et je finis par enlever la vipère. Des orvets que je donnai alors aux buses furent dévorés immédiatement ; il en fut de même d'une grande couleuvre.

« L'issue de cette expérience n'avait pas répondu à mon attente. Il était fort singulier de voir un oiseau, qui avait attaqué déjà des serpents et des rats, reconnaître ainsi instinctivement un serpent venimeux et refuser le combat. Cependant, mes buses n'étaient pas encore complètement adultes ; la nombreuse assistance pouvait les avoir effrayées ; je les avais vues, de plus, manger avec avidité des morceaux de vipère ; l'odeur de ce serpent ne pouvait les avoir retenues, car la buse se guide par la vue et non par l'odorat. C'est du premier coup d'œil qu'elles avaient reconnu leur ennemi mortel. Aussi, ne désespérerai-je pas et recommençai-je deux jours

après une nouvelle tentative, mais devant quelques personnes seulement.

« Je jetai d'abord à la buse un orvet, qu'elle prit et avala tout vivant. Je mis alors devant elle une petite vipère brune. Aussitôt elle hérissa son plumage, leva les ailes, poussa un cri perçant, puis, sûre cette fois de sa supériorité, fondit sur son ennemi, le prit entre ses serres par le milieu du corps, et battit vigoureusement des ailes, en criant. Elle se comporta d'une manière toute différente de ce qu'elle fait à l'égard des serpents non venimeux. Consciente du danger, elle tenait la tête relevée. La vipère s'enroulait autour de ses pattes, sifflait, donnait des coups de dent de tous côtés, mais qui se perdaient sur les plumes hérissées ou sur les ailes. D'un coup de bec prompt et vigoureux, la buse lui fracassa alors le crâne. La vipère eut encore quelques convulsions, et lorsqu'elle fut morte, l'oiseau l'avalait la tête la première.

« Elle regarda fièrement de tous côtés, demandant à livrer un nouveau combat. Je mis à peu de distance d'elle une jeune vipère, d'environ 13 pouces de long. Celle-ci eut le temps de s'enrouler ; ses sifflements, sa gueule largement ouverte, ses yeux flamboyants, fixés sur la buse, indiquaient bien évidemment qu'elle avait reconnu une ennemie. Prudemment, les ailes relevées, la buse s'avança ; c'était un spectacle attachant que je n'osai pas troubler immédiatement. Je finis cependant par jeter une grenouille sur la vipère. Aussitôt la buse s'élança, et prit entre ses serres la grenouille et le reptile. Celui-ci se retourna, siffla, mordit tout autour de lui. La buse agitait continuellement ses ailes, relevait la tête ; puis elle porta subitement un vigoureux coup de bec à la tête de la vipère. Celle-ci se dégagea et chercha encore à mordre. Un nouveau coup sur la tête l'étourdit, mais elle revint à elle et essaya encore une fois ses dents. A ce moment, la buse lui fracassa complètement la tête et attendit que ses forces fussent entièrement épuisées pour l'avalier.

« Ce jour et le lendemain, je ne lui donnai aucun aliment couvert de poils ou de plumes, dans lesquels les dents à venin auraient pu s'envelopper. Le soir du second jour, la buse n'avait rien régurgité. Je lui jetai alors un bec-croisé, qu'elle avala avec la tête et les plumes. Le lendemain, elle régurgita une balle de la grosseur d'un œuf de poule, mais je n'y trouvai que les plumes, le bec et les plus gros os du bec-croisé, et quelques écailles de la vipère ; les dents à venin n'y étaient pas. Le nombre des écailles au-

rait été plus considérable si la vipère avait été plus âgée; car, lorsque la buse a mangé de grands serpents, elle régurgite des balles assez volumineuses, composées d'écaillés et très-rarement de quelques os : elle digère donc les os et les dents des serpents.

« Le 2 août, mes buses avaient à peu près atteint l'âge adulte. La plus petite était sur l'établi, la plus grande à terre. Je mis devant celle-ci une grande vipère, qui siffla et chercha à mordre. La buse restait tranquille, les plumes hérissées, attendant le moment favorable pour attaquer. Ayant jeté une grenouille derrière la vipère, la buse prit aussitôt son élan, saisit le reptile par le milieu du corps, et se disposait à l'emporter dans un coin, lorsque la seconde buse vint prendre le reptile par la queue. Les deux oiseaux se disputèrent cette proie, chacun la tenant avec une patte et de l'autre frappant son compagnon. Je me hâtai de les séparer, et laissai la vipère à celui qui l'avait saisie le premier. Il la tenait entre ses serres, criant et battant des ailes; la vipère sifflait, donnait des coups de dent, tantôt dans l'air, tantôt sur les plumes ou sur la cuirasse écaillée des pattes, la tête étant en dehors de ses atteintes. La buse lâcha le reptile, mais pour le ressaisir aussitôt plus au milieu du corps, et d'un coup de bec lui broya la tête. Elle attendit que ses mouvements eussent complètement cessé; puis elle mangea la tête, le cou et enfin le reste du corps. Ce lui fut un bon morceau, car la vipère avait plus de deux pieds de long et renfermait plusieurs œufs. Non-seulement la buse ne laissa rien, mais elle avala encore une grenouille immédiatement après.

« Pendant ce temps, je mis une nouvelle vipère en présence de la seconde buse, qui, sans hésiter, fondit sur elle, la saisit en criant, en battant des ailes, et attendit un moment favorable pour lui broyer la tête. La vipère se dégagea; mais la buse la prit de nouveau par la queue. La vipère s'étant redressée aurait pu facilement mordre son ennemie, si elle n'avait pas été trop maladroite. La buse la lâcha, mais pour lui prendre la tête avec une de ses serres. Au moment où le reptile faisait effort pour la dégager, un vigoureux coup de bec la lui broya. L'oiseau fit ensuite son repas, en commençant, comme toujours, par avaler la tête.

« Cependant la première buse n'avait pas remporté une victoire sans péril. Pendant qu'elle était en train de manger, j'avais déjà remarqué que sa patte gauche se paralysait, et elle ne tarda pas à enfler à la naissance des doigts. A cet endroit, la

patte n'est protégée que par de petites écaillés, et la dent venimeuse du serpent avait pu l'entamer. Les dents du rat, quelque tranchantes qu'elles soient, sont impuissantes à couper les écaillés résistantes de la patte de la buse; mais les dents des serpents, qui ressemblent à autant de fines aiguilles, peuvent les traverser. Sans donner de signe de douleur, la buse se contenta de relever le membre malade, et digéra son repas tout tranquillement. La patte saine saignait aussi; une écaille en avait été arrachée, non par une morsure de la vipère, mais plutôt, à ce que je crois, par un coup donné par la seconde buse. A la tombée de la nuit, le gonflement avait déjà diminué; le lendemain, il était à peine marqué et l'oiseau commençait à se tenir sur sa patte; le troisième jour, il était complètement remis.»

Les buses ne sont pourtant pas réfractaires à l'action du venin de la vipère; elles succombent lorsqu'elles sont atteintes à une partie vasculaire. Cela arrive rarement, il est vrai, mais il y a toujours quelques buses qui périssent dans leurs combats avec les vipères. Un forestier, digne de croyance, en a vu un exemple à Holland. Il grimpa un jour à un arbre où se trouvait un nid de buse, d'où l'oiseau, qu'il voyait d'en bas, ne s'était pas envolé. Lorsqu'il arriva au nid, il vit que la buse était morte. Il l'enleva, et ce ne fut pas sans effroi qu'il aperçut sous elle une vipère vivante. L'oiseau avait porté le serpent dans son nid, en avait été mordu et était mort.

## LES POLIORNIS — POLIORNIS.

*Die Steppenbussarde.*

**Caractères.** — Les poliornis, vulgairement *buses des steppes*, sont caractérisés par un bec assez long et fort, faiblement recourbé, à cire très-étendue; des ailes longues, pointues, recouvrant presque entièrement la queue, et dont la quatrième penne est la plus longue; une queue assez longue, des tarse élevés mais faibles, et des doigts courts.

## LE POLIORNIS A PENNES ROUSSES — POLIORNIS RUFIPENNIS.

*Der Heuschreckenbussard.*

**Caractères.** — Le poliornis à pennes rousses ou *buse des sauterelles* a le front blanchâtre, le dos brun gris-cendré; la tête, la nuque et la face inférieure du corps roussâtres; les plumes du dos brunes le long de la tige, plus claires sur les

bords ; celles des parties inférieures variées de taches longitudinales foncées ; la queue d'un gris cendré foncé en dessus, avec les rectrices bordées de blanc, et terminées par une bande foncée ; les plumes des ailes rousses, lisérées de blanc en dehors, avec l'extrémité noire, et les barbes internes de couleur claire ; l'iris, la cire, la ligne nue qui va du bec à l'œil, les pattes, d'un jaune foncé ; le bec rouge-orange à la base, noir à la pointe. Le mâle a 39 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 30 cent., celle de la queue de 18.

**Distribution géographique.** — Le poliornis à plumes rousses habite l'intérieur de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans toute la partie de l'Afrique que j'ai parcourue, cette espèce ne se montre que comme oiseau de passage. Elle arrive au commencement de la saison des pluies dans les steppes du Soudan oriental, et y est alors très-commune, par cette seule raison qu'elle y trouve une nourriture très-abondante. Tous les poliornis que j'ai tués à cette époque étaient en train de muer ; ils ne nichent donc pas dans les steppes, et n'y font qu'un court séjour, comme nos oiseaux de passage dans les pays du sud.

Dans ses mœurs, le poliornis à plumes rousses se rapproche et de la buse commune et de la crécerelle. Il reste des heures entières immobile sur une branche, d'où il découvre un vaste horizon ; puis, tout à coup il s'élance, vole rapidement, légèrement, à la façon de la buse ; plane au-dessus d'un endroit, et se laisse tomber pour prendre une sauterelle. Il se nourrit exclusivement de ces animaux.

Au commencement de la sécheresse, il quitte le pays, pour se rendre dans le centre de l'Afrique, où il doit nicher.

#### LE POLIORNIS TÉESA — *POLIORNIS TEESA*.

*Der Tesa.*

**Distribution géographique.** — Le *tesa*, comme l'appellent les indigènes, remplace dans les Indes le poliornis à plumes rousses. Il est répandu dans presque toute cette contrée ; il est très-commun sur certains points des régions cultivées, aussi bien que des plaines découvertes et des jungles.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il chasse les rats, les souris, les lézards, les petits serpents, les grenouilles, les crabes, les grands insectes, et mange de temps à autre quelque oiseau jeune ou malade ; Burgess dit avoir enlevé un jour à un *tesa* une caille adulte.

Son vol est assez rapide ; il bat souvent des ailes, et ressemble en cela à la crécerelle. D'ordinaire, il rase le sol. Souvent, il poursuit des insectes à la course. Mais il est surtout remarquable, quand, dans les hautes herbes, il fait la chasse aux sauterelles : on le voit alors tantôt volant, tantôt courant.

Il niche sur les arbres, en avril ou en mai. La femelle pond d'ordinaire quatre œufs blancs, avec des taches brunes, d'après Burgess. Iewon n'en a trouvé que de blancs.

#### LES ROSTRAMES — *ROSTRHAMUS*.

*Die Hakenbussarde.*

**Caractères.** — Dans l'Amérique du Sud vivent des butéonidés, qui diffèrent de tous les autres par un bec excessivement mince et bas, à crochet long et très-prononcé. Ils ont, en outre, des formes élancées, une tête petite, des ailes obtuses (la quatrième plume étant la plus longue), pointues et dépassant la queue ; celle-ci, longue, large, égale ou légèrement échancrée ; les tarses faibles, nus ; les doigts longs et grêles ; les ongles longs, minces et peu recourbés.

#### LE ROSTRAME A BEC CROCHU — *ROSTRHAMUS HAMATUS*.

*Der Hakenbussard.*

**Caractères.** — Le rostrame à bec crochu, à bec en hameçon, le *caracolero*, comme on l'appelle à Cuba, est l'espèce la plus connue du genre. C'est un oiseau de 44 à 47 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,40 à 1<sup>m</sup>,46 d'envergure ; l'aile pliée a de 35 à 37 cent. de longueur, la queue en a de 16 à 18. Son plumage est d'un gris cendré foncé, avec des traits d'un brun clair sur le dos et les épaules. Il a les plumes des cuisses bordées de rougeâtre ; les couvertures supérieures de la queue blanches, les inférieures d'un blanc jaunâtre ; les plumes des ailes d'un brun noirâtre ; les plumes de la queue noires, à reflets verdâtres dans leur moitié terminale, blanches dans leur moitié basilaire, avec un liséré de même couleur ; l'œil d'un rouge vif ; la cire, la ligne allant du bec à l'œil, l'angle buccal, la moitié de la mandibule inférieure et les pattes d'un jaune orange ; le bec noir.

Les jeunes ont un plumage qui diffère beaucoup de celui des individus adultes.

**Distribution géographique.** — Le rostrame à bec crochu est répandu dans une grande partie de l'Amérique du Sud. Il y habite surtout les

steppes et les lieux découverts, principalement, d'après d'Orbigny, les bords des rivières et des marais. Il est commun à Cuba.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit en sociétés, souvent de plus de trente individus ; il n'est pas rare d'en voir une douzaine et plus, perchés sur un même arbre. En volant, les individus d'une bande s'appellent continuellement les uns les autres. Comme tous les oiseaux sociaux, ils sont difficiles à observer de près, l'un d'eux étant toujours occupé à veiller au salut de la communauté.

Le caracolero vole bien et facilement ; son port est noble, quand il est perché. Il erre beaucoup, et, hors le temps des amours, il ne reste pas longtemps dans une même localité.

Sa nourriture consiste surtout en reptiles, en poissons, en insectes : il ne paraît pas faire la chasse aux oiseaux ni aux mammifères.

On ne connaît pas le mode de reproduction des rostrames ; on sait seulement qu'ils nichent en commun. Dans un grand marais de plusieurs lieues carrées, Sumlach trouva un grand nombre de leurs nids, sur des arbres, au bord d'un étang. C'était au mois d'avril, les petits avaient déjà pris leur essor ; la saison des amours doit donc coïncider avec les mois de janvier ou de février. D'après Schomburgk le caracolero ne nicherait que sur des arbres inaccessibles.

## LES URUBITINGAS — *HYPOMORPHNUS*

*Die Fersenbussarde.*

**Caractères.** — Les urubitingas reliaient en quelque sorte les buses, d'un côté, avec les familles suivantes, de l'autre avec les aigles-auteurs, parmi lesquels les rangent quelques naturalistes. Ils ont le bec long, petit, relativement à celui des autres butéonidés, élevé, droit à la racine, se terminant par un crochet moyennement long ; la tête grande ; les ailes assez longues, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue ; la queue allongée, à pennes larges ; des tarses deux fois plus longs que le doigt médian ; des doigts faibles, armés d'ongles fort pointus, très-recourbés. Le plumage est abondant ; la ligne qui va du bec à l'œil, le pourtour de l'œil, les joues et la gorge ne sont couvertes que de vibrisses, et le bord des paupières porte des cils raides.

## L'URUBITINGA A LONGS PIEDS — *HYPOMORPHNUS LONGIPES.*

*Der Urubitinga, the Brazilian Eagle.*

**Caractères.** — D'après le prince de Wied, cet oiseau a 61 cent. de long et 35 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 44 cent., la queue 25. La femelle est plus grande que le mâle.

Les individus adultes ont un plumage d'un brun noir ; avec les plumes de la nuque blanches à la base, celles du dos à reflets bleuâtres ; celles de la partie interne des cuisses marquées de quelques lignes transversales ; les pennes des ailes d'un brun noirâtre foncé, à lignes transversales étroites, d'un gris cendré ; les retrices d'un noir brun à la racine, blanches au milieu, d'un brun noir à l'extrémité, finement bordées en dehors de blanc sale ; l'œil jaune brunâtre ; la cire et la racine de la mandibule inférieure jaunes ; le reste du bec noir ; les pattes d'un jaune clair.

Les jeunes sont jaunes ou d'un brun jaune ; les plumes du dos sont d'un brun noir à l'extrémité ; les pennes des ailes et de la queue sont rayées de brun et de jaune.

**Distribution géographique.** — L'urubitinga à longs pieds se trouve au Brésil et à la Guiane.

**Mœurs, habitudes et régime.** — De tous les butéonidés, l'urubitinga paraît le plus noble et le plus hardi. Il habite exclusivement les forêts, dont il fréquente surtout les lisières, au voisinage des plantations, ou au bord des marais ; le prince de Wied l'a cependant observé dans des endroits découverts. « Souvent, dit-il, je l'ai vu perché sur un arbre au feuillage touffu. Des nuées de toucans et de cassiques l'entouraient, le raillaient de leurs ris moqueurs. D'ordinaire, il supporte tranquillement ces insultes, mais, de temps à autre, il capture l'un ou l'autre de ses persécuteurs. Les Brésiliens disent qu'il chasse surtout les singes ; c'est là, d'ailleurs, l'opinion que les indigènes ont de tous les grands rapaces. Dans son estomac, j'ai trouvé des débris de petits mammifères, de petits oiseaux, de lézards, de serpents, de mollusques, de sauterelles, etc. » D'après Tschudi, il se repaît volontiers de cadavres ; mais il ne prend jamais qu'un repas d'un animal mort et avant qu'il soit décomposé ; car il ne touche pas à la chair corrompue ; il se nourrit principalement de petits rongeurs, qu'il poursuit souvent à la course. Son vol est fier et longtemps soutenu ; son cri se compose

de deux notes très-élevées. Il se perche toujours sur les fortes branches les plus basses des arbres touffus.

Schomburgk a souvent vu des nids d'urubitinga à longs pieds sur des arbres inaccessibles, au bord des cours d'eau. D'après Burmeister, on y trouve deux œufs, allongés, blancs, semés de

points et de taches d'un brun roux plus ou moins foncé.

**Chasse.** — L'urubitinga est très-déflant vis-à-vis de l'homme, aussi sa chasse est-elle plus difficile que celle des autres rapaces du Brésil.

Il est très-rare de voir un de ces animaux en captivité.

## LES POLYBORIDÉS — *POLYBORI.*

*Die Geierfalken.*

**Caractères.** — Les oiseaux qui composent cette famille tiennent autant des faucons que des vautours; de là le nom de *faucons-vautours* qui leur a été quelquefois donné. Ils ont le corps élancé; les ailes courtes; la queue longue et large, un peu arrondie; les tarses hauts et minces; les doigts faibles, de longueur moyenne; les ongles peu recourbés, pointus; le bec long, droit à la base, médiocrement crochu, à bords droits; les plumes roides et grandes, celles de la tête pointues, sans être très-amincies, les lorums et exceptionnellement la gorge et le front nus; l'œil entouré de cils forts.

**Distribution géographique.** — Les polyboridés sont propres à l'Amérique du Sud, où ils remplacent non-seulement les vautours, mais encore les corbeaux, les corneilles, les pies qui manquent complètement dans cette partie du nouveau continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le prince de Wied, d'Orbigny, Darwin, Schomburgk, Tschudi, Audubon, Burmeister nous ont fait connaître les mœurs, les habitudes de ces oiseaux singuliers, qui, comme le dit Darwin, « par leur nombre, leur hardiesse, leurs mœurs repoussantes, frappent quiconque ne connaît que les oiseaux d'Europe. »

Une des espèces de cette famille est extrêmement répandue; on la trouve dans toute l'Amérique du Sud, depuis la Floride jusqu'au détroit de Magellan, et depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'à celles du Pacifique. D'autres, par contre, n'habitent que des localités plus restreintes. Mais partout, depuis la côte jusque sur les sommets des Andes, on rencontre quelques-uns de ces oiseaux; ils s'imposent en quelque sorte à l'homme, et partagent ses demeures; ils le suivent dans ses voyages. Tout Européen qui a parcouru le Brésil les connaît.

Deux espèces de cette famille se trouvent continuellement à la porte des habitations, dans la

plaine ou près des forêts; d'autres entourent les demeures, dans la montagne. Quelques-unes vivent dans les vastes forêts, d'autres le long des côtes. La charogne n'est pas leur nourriture exclusive, ils mangent tout ce qu'ils peuvent trouver sans se donner trop de peine. Une espèce même se nourrit de fruits. Les débris d'animaux forment cependant leur nourriture principale, et on est sûr de les rencontrer partout où se trouve un cadavre.

Le vol des polyboridés les fait reconnaître de loin. Leurs ailes paraissent quadrilatères; leur queue est largement étalée; ils planent seulement, ne se tenant qu'à une faible hauteur du sol; mais ils peuvent aussi voler très-rapidement. A terre, ils marchent à pas lents, facilement, comme les vulturidés, et non comme les falconidés. Une espèce même ne se perche jamais sur les arbres, mais bien sur les blocs de rochers, à la façon des vautours.

Leur vue est excellente; leur ouïe n'est guère moins bonne, et leur odorat paraît assez développé; leurs narines, du moins, sont toujours humides, comme celles des vautours.

Leurs mœurs sont un mélange de hardiesse et de lâcheté, de sociabilité et d'insociabilité. On ne peut leur nier l'intelligence, mais ils sont désagréables au possible. Leur voix est perçante et insupportable, ils la font entendre surtout lorsqu'ils aperçoivent quelque pâture.

Ils nichent aussi souvent sur le sol que sur les arbres. Leurs œufs, dont le nombre varie de deux à six, sont arrondis et tachetés. Les deux parents paraissent les couvrir, et témoignent à leur progéniture la plus vive tendresse.

**Captivité.** — Il est très-rare de voir en Europe des polyboridés captifs. Au Brésil, personne ne semble vouloir s'occuper d'eux; et on les regarde comme trop communs pour les envoyer en Europe. Aussi, sont-ils excessivement rares dans nos jardins zoologiques.

LES MILVAGOS — *MILVAGO*.*Die Geierbussarde.*

**Caractères.** — Les milvagos ont le corps élancé, la tête moyenne, les ailes longues et pointues, la quatrième penne dépassant les autres; la queue moyennement longue, un peu arrondie; les tarses de moyenne hauteur, minces, faiblement couverts de plumes; les doigts assez longs, les ongles peu recourbés; le bec allongé, faible, à crochet court; la mandibule supérieure dépourvue de dent; la cire assez large et échancrée en avant des narines; celles-ci arrondies et entourées d'un bord relevé; la gorge recouverte d'un plumage assez rare; la ligne qui va du bec à l'œil et le pourtour de l'œil nus.

LE MILVAGO CHIMACHIMA — *MILVAGO CHIMACHIMA*.*Der Chimango.*

**Caractères.** — Le chimachima ou *chimango*, comme l'appellent aussi les Brésiliens, est une des espèces les plus répandues. L'oiseau adulte a les ailes, le dos, la queue et une bande se dirigeant de l'œil vers l'occiput, d'un brun foncé; les quatre premières rémiges pointillées de blanc en leur milieu, ce qui produit sur l'aile une bande claire, transversale; les autres rémiges d'un blanc jaunâtre à la racine, rayées de noir au milieu, et d'un brun noir à l'extrémité; les rectrices blanchâtres, finement rayées de brun noir, et d'un brun noir à l'extrémité; l'œil gris-brun; le bec d'un blanc bleuâtre à la base, plus clair à la pointe; la cire, la ligne nue qui du bec va à l'œil, les paupières, un cercle étroit autour de l'œil, le menton d'un jaune orange; les pattes d'un bleuâtre clair.

La femelle diffère du mâle par des teintes un peu plus sales, et des rayures plus larges à la queue; les rémiges sont chez elle bordées de blanc à leur extrémité.

Les jeunes ont le sommet de la tête et les joues d'un brun foncé; les côtés et la partie postérieure du cou d'un blanc jaunâtre, tacheté de brun foncé; le dos brun foncé, quelques plumes en étant bordées de roux; les couvertures supérieures des ailes rayées transversalement de brun roux et de brun noir; la gorge d'un blanc sale; la poitrine d'un brun noirâtre, chaque plume étant en son milieu rayée longitudinalement de jaune; le ventre jaunâtre.

Le mâle a 40 cent. de long et 83 d'envergure; la longueur de l'aile est de 28 cent., celle de la queue de 17.

**Distribution géographique.** — Le milvago chimachima est répandu dans une grande partie de l'Amérique du Sud. Il est commun dans tout le Brésil, le Chili, dans les steppes et surtout dans les marais desséchés de la Guyane; il vit en grand nombre à Chiloé; on le trouve aussi sur les côtes de la Patagonie et dans la Terre-de-feu.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le chimachima se tient dans les plaines découvertes. Il recherche surtout les pâturages, et, là où il n'est pas chassé, il arrive jusque tout près des habitations. A Chiloé, d'après Boeck, on en voit des bandes perchées sur les toits, ou suivant les laboureurs. Il ne manque sur aucune côte; dans les montagnes, il ne s'élève que jusqu'à une certaine hauteur.

A terre, sa démarche est sûre; son regard est fier, et n'annonce pas des goûts aussi bas que ceux qu'a l'oiseau. Son vol est lent, il ne plane pas longtemps sans battre des ailes. Jamais le chimachima ne s'élève haut dans les airs, et n'y décrit de cercles, comme le font les rapaces nobles. « On ne le voit jamais voler qu'en ligne droite, d'un endroit à l'autre, dit le prince de Wied, d'ordinaire avec sa femelle, quelquefois seul, jamais en compagnie de plusieurs de ses semblables. »

C'est un oiseau querelleur au plus haut degré et qui bataille continuellement, soit avec ses semblables, soit avec d'autres rapaces; mais il vit en bonne harmonie avec les oiseaux des autres ordres.

Aucun rapace n'a un régime aussi varié que le chimachima. Il mange tout: les débris de pain qu'il trouve dans les tas d'ordures; les pommes de terre, qu'il sait déterrer. Il est le dernier à abandonner le cadavre d'un animal; souvent, on le voit dans l'intérieur du corps d'une vache ou d'un cheval. Il est friand de vers et d'insectes, et se perche sur le dos du bétail, pour en manger les poux et la vermine. Dans les marais, il chasse les mollusques et les reptiles; sur la plage, il se nourrit de tous les animaux que les flots y ont rejetés. Il ne paraît point faire la chasse aux oiseaux ni aux mammifères. On n'a jamais trouvé dans son estomac que des restes de vers, d'insectes, de mollusques, de poissons. Son impudence à dérober le rend insupportable, mais ses cris affreux contribuent encore davantage à le faire détester. Il fait entendre des sifflements

perçants et répétés qui assourdissent les oreilles, surtout lorsque plusieurs de ces oiseaux crient à la fois.

Septembre et octobre sont pour le chimachima la saison des amours. Il s'éloigne alors un peu des habitations, pour construire son nid sur un arbre convenable. Ce nid est grand, mais peu élevé; il est fait de branches et de racines. D'après d'Orbigny, la femelle pond cinq ou six œufs, arrondis, semés de points rouges et d'un brun foncé, plus serrés vers le gros bout. Pendant l'époque des amours, le chimachima est un peu plus sociable que dans les autres saisons; il supporte mieux le voisinage de ses semblables; il témoigne à ses petits beaucoup de tendresse. Mais aussitôt que ceux-ci ont pris leur essor, ils reprennent leurs habitudes.

**LE MILVAGO AUSTRAL — MILVAGO AUSTRALIS.**

*Der Geierbussard, the southern Caracara.*

**Caractères.** — La taille de cet oiseau est à peu près celle de l'aigle criard. L'adulte est d'un noir foncé, avec les plumes du cou, du dos et de la poitrine marquées de raies blanches longitudinales, et les cuisses d'un roux vif; il a les pennes des ailes blanches à la base; celles de la queue blanches à l'extrémité; le bec couleur de corne claire; la cire et les pattes d'un jaune orange.

Les jeunes diffèrent des adultes par l'absence des rayures claires au cou et à la poitrine; leurs plumes sont tachetées de roux et de blanc roussâtre. Les pennes des ailes sont rousses à la base, celles de la queue sont entièrement d'un brun noirâtre; le bec est foncé et les pattes sont d'un jaune brun.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite l'Amérique du Sud; elle est surtout commune dans les îles Falkland, qui peuvent être regardées comme le centre de son aire de dispersion.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Darwin et Abbott nous ont fait connaître les mœurs et les habitudes du milvago austral. « Ce rapace, dit Darwin, se rapproche beaucoup de plusieurs autres espèces de la même famille. Il se nourrit de cadavres et d'animaux marins. Dans certaines îles, la mer lui fournit sa nourriture. Il n'est rien moins que timide; il est, au contraire, on ne peut plus osé, et il vient jusques auprès des maisons chercher les ordures de toute nature. Des chasseurs ont-ils tué une pièce de gibier; aussitôt, arrive une bande de ces oiseaux, et ils

attendent patiemment leur tour pour prendre part au festin. Ils attaquent des animaux atteints d'un coup de feu; j'en ai vu plusieurs fondre sur un cormoran blessé, qui s'était réfugié sur le rivage, et l'achever à coups de bec. Les officiers d'un navire de guerre, qui hiverna aux îles Falkland, ont rapporté plusieurs exemples de la hardiesse et de l'impudence de ces milvagos. Ils attaquèrent un chien qui dormait tout auprès de l'un d'eux, et, dans leurs chasses, ils leur ravissaient presque toutes les oies qu'ils tuaient. Ils se tenaient aux aguets plusieurs ensemble à l'entrée d'un terrier de lapin, pour attaquer celui-ci, dès qu'il se hasarderait au dehors. Ils volaient continuellement autour du navire, et il fallait veiller sans cesse pour les empêcher de déchirer les cuirs des vêtements, et de ravir les provisions. »

Abbott vit des milvagos tuer et dévorer de leurs compagnons blessés. « Ils sont, dit-il, vifs et curieux au possible; ils ramassent tout ce qu'ils trouvent; ils emportèrent à près d'une lieue un grand chapeau noir verni, et une paire de lazzos, comme on en emploie à la chasse des bœufs. Pendant que M. Osborne était en train de relever la côte, ils lui enlevèrent un petit compas, avec l'étui dans lequel il se trouvait, et l'emportèrent à un endroit où il ne put le retrouver. De plus, ils sont excessivement querelleurs et si passionnés, que, dans leur fureur, ils arrachent souvent l'herbe avec leur bec. »

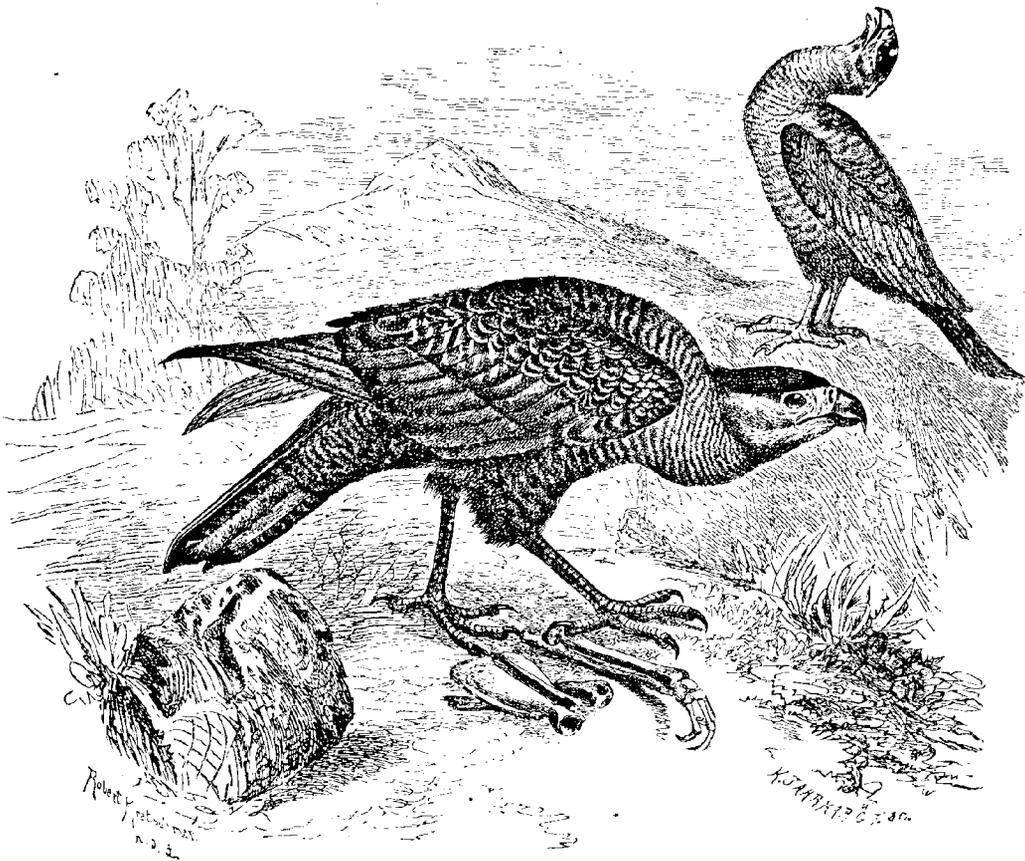
Mais, quand un animal est assez courageux pour leur tenir tête, ils sont lâches; Abbott vit un huitrier (*hæmatopus ostralegus*) mettre en fuite un milvago austral qui voulait lui ravir ses œufs.

A terre, ces oiseaux courent très-vite, et presque aussi bien que les faisans; perchés, leur port est moins noble, et il l'est bien moins encore quand ils sont rassasiés, et qu'ils tiennent leur tête fortement penchée en avant.

Leur vol est lourd et maladroit, aussi n'aiment-ils pas à s'élever dans les airs.

Ils sont bruyants, mais leur voix, qui se rapproche beaucoup de celle de la corneille est désagréable. Lorsqu'ils crient, ils ont l'habitude de renverser la tête en arrière.

Ils nichent sur les falaises rocheuses, au bord de la mer, leur nid est construit avec des tiges sèches du tussac, et l'intérieur est souvent tapissé de laine. Au commencement de novembre, on y trouve deux œufs, rarement trois. Ces œufs sont arrondis, à fond brun et couverts de raies et de taches foncées. D'après Abbott, ce n'est



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 130. Le Caracara du Brésil.

Paris, Baillière et Fils, édit.

qu'à l'âge de deux ans, que les petits acquièrent leur plumage définitif.

**Captivité.** — Les milvagos sont très-rares dans les jardins zoologiques ; je n'en ai vu qu'à Londres.

### LES CARACARAS — *POLYBORUS*.

*Die Geierfalken.*

**Caractères.** — Les caracaras sont caractérisés par un corps allongé ; des ailes longues et vigoureuses, qui recouvrent la queue presque entièrement, et dont la troisième plume est la plus longue ; une queue assez longue, dont les plumes sont usées à l'extrémité comme chez les vautours ; des pattes hautes et minces ; des doigts assez courts ; des ongles forts, acérés, mais peu recourbés. Leur bec est grand, élevé, faiblement crochu, droit à la base, et dépourvu de dent. Le plumage est terne. Les plumes de la tête, du cou et de la poitrine sont étroites ; celles du dos sont larges et arrondies ;

ВРЕМЯ.

la ligne allant du bec à l'œil, le menton, la gorge sont couverts à peine de plumes courtes, en forme de soies.

### LE CARACARA DU BRÉSIL — *POLYBORUS BRASILIENSIS*.

*Der Caracara. The Brazilian Kite.*

**Caractères.** — Le caracara du Brésil, ou caracara vulgaire, le *carancho* ou *araro* des Brésiliens (*fig. 130*), est l'espèce la plus commune de la famille des polyboridés. Il a, d'après le prince de Wied, 38 cent. de long, et plus de 1<sup>m</sup>,30 d'envergure ; la longueur de l'aile pliée est de 40 cent., celle de la queue de 21.

Les plumes du sinciput et de l'occiput forment une sorte de huppe d'un noir brunâtre foncé. Le mâle adulte a le dos brun-noir, à raies blanches transversales ; les grandes couvertures postérieures de l'aile marquées de raies claires transversales ; les joues, la gorge, la partie infé-

III — 267

rieure du cou blanches ou d'un blanc jaunâtre ; les côtés de la poitrine et du cou comme le dos, rayés de blanc et de brun foncé ; le ventre, les cuisses, le croupion, la base et l'extrémité des rémiges d'un brun noir ; celles-ci blanches au milieu, avec les barbes externes marquées de raies transversales étroites, de points et de taches triangulaires de couleur foncée ; les rectrices blanches, très-finement rayées transversalement de brun clair, et d'un brun noir à l'extrémité ; l'œil gris ou brun-roux ; la cire, la ligne allant du bec à l'œil, le pourtour de l'œil d'un jaune blanchâtre ; le bec bleuâtre clair ; les pattes d'un jaune orange.

La femelle est un peu plus grande que le mâle, et son plumage est plus terne.

Les jeunes ont toutes les plumes de la partie supérieure du corps bordées d'un liséré clair ; les plumes du sommet de la tête sont d'un noir brunâtre fauve ; la cire est d'un roux clair, et les pattes sont d'un bleu grisâtre clair.

Audubon nous apprend que les parties nues du caracara perdent leurs vives couleurs peu après la mort de l'oiseau, et moins d'une demi-heure même.

**Distribution géographique.** — Le caracara du Brésil habite toute l'Amérique du Sud, depuis la Floride jusqu'au cap Horn.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le caracara du Brésil, fréquente les forêts clair-semées, en plaine, et les steppes. Il est surtout commun dans les marais, et ne se montre ni dans les forêts vierges, ni dans les montagnes.

« Le caracara, dit Alc. d'Orbigny (1), est, sans nul doute, le plus bruyant et le plus effronté de tous les oiseaux de l'Amérique. Il est très-vif dans ses manières, il marche le corps horizontal, la tête élevée, en regardant fièrement autour de lui. Si quelque chose l'inquiète, il dresse les plumes qu'il porte sur l'occiput, et qui, alors, dessinent une espèce de capuchon. S'il attend, perché sur un arbre ou sur tout autre objet, il rentre la tête entre les épaules et ses ailes sont alors un peu pendantes, surtout lorsqu'il a froid.

« Dans sa marche lente et composée, pendant laquelle il retourne de temps en temps la tête pour ne rien laisser échapper de ce qui peut mériter son attention, il forme des pas assez allongés, en avançant alternativement les jambes l'une devant l'autre, et cela, des heures entières,

(1) Alc. D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*. Paris, 1835-1844, t. IV, 3<sup>e</sup> part., *Oiseaux*, p. 57.

sans jamais sauter à la manière des aquilidés et des falconidés. Il aime aussi beaucoup à percher, et c'est toujours sur les branches des arbres ou sur les maisons qu'il établit son observatoire de jour.

« Le vol du caracara est toujours horizontal, très-rapide, et ses ailes forment alors un angle droit avec le corps. Il ne plane pas comme la buse et n'a pas de manière particulière de voler, quand il chasse. Quelquefois, après la pluie, il étend ses ailes pour les faire sécher ; mais une forme distincte du vol n'annonce jamais chez lui, comme chez les urubus, l'approche du mauvais temps.

« Le caracara est omnivore, et se nourrit de toute substance animale, putréfiée ou non ; mais il préfère les animaux vertébrés, et, parmi ces derniers, les reptiles ophidiens, remplaçant, à cet égard, en Amérique, le secrétaire du cap de Bonne-Espérance. Nous avons été plusieurs fois témoin de la préférence qu'il donne aux serpents. Un domestique à cheval ayant laissé trainer derrière lui une lanière de cuir ou courroie, un caracara la prit pour un serpent, et suivit, en courant, le cavalier, jusqu'à ce qu'il eût enfin reconnu son erreur. Il mange quelquefois des limaçons et des insectes, mais il faut qu'il soit pressé par la faim. Les sauterelles lui servent plus souvent de pis-aller que les autres insectes. Il prend quelques petits mammifères vivants, mais il préfère, en général, une chasse plus facile, et se contente des restes des charognes. Jamais il ne chasse aux oiseaux dans la campagne, quoique dans certaines contrées il ne puisse voler sans se voir incessamment poursuivi par des troupes de gobe-mouches, surtout, qui le harcèlent pendant longtemps, sûrs qu'il ne cherchera pas à se défendre ; mais plus hardi parmi les oiseaux domestiques, et vivant quelquefois près d'une couvée de poulets, on le voit descendre inopinément dans une basse-cour, et enlever dans ses serres, malgré la pauvre mère, accourue à la défense de ses poussins, un poulet qu'il va dépecer au loin. Ce corsaire de la gent volatile accompagne quelquefois le chasseur, sans que ce dernier s'en doute, et, dès que le chasseur a touché un oiseau, s'il n'est pas prompt à le relever, plus alerte que lui, le caracara lui enlève sa chasse avec une effronterie sans exemple. L'oiseau, blessé par le chasseur, est, de suite, achevé par le caracara, qui, pourtant, n'attaquerait jamais le plus petit oiseau plein de vie.

« Que le berger attentif ne perde pas un ins-

tant de vue sa brebis prête à mettre bas ; car le caracara la guette, et la moindre négligence peut coûter la vie au jeune agneau, bientôt déchiré par le cordon ombilical ; aussi avons-nous vu le chien de berger de la province de Corrientes, actif autant que judicieux, s'empressant autour du troupeau que seul, il conduit, surveille et ramène, n'en laisser jamais impunément approcher un caracara. »

Aux bords de la mer, les caracaras se nourrissent des débris que les flots rejettent sur la plage. Bœck les vit souvent en compagnie des porcs, dévorer comme eux des vers et des larves. D'après d'Azara, on croit généralement, au Brésil, qu'ils parviennent à tuer les moutons, les faons et les agneaux. Un seul ne peut-il venir à bout de dompter une proie, il appelle quatre ou cinq de ses compagnons à son aide.

Là où git une charogne, on peut être assuré de trouver des caracaras. Quand un animal meurt, dit Darwin, le *gallinazo* commence le festin, et le *carancho* achève de dépouiller les os. Le long des routes, au milieu des déserts de la Patagonie, on voit un grand nombre de ces oiseaux, qui se nourrissent des cadavres des animaux qui sont morts de soif ou de faim.

Le carancho est partout détesté à cause de ses rapines : il dérobe la viande qu'on met à sécher, et, pour varier ses repas, il s'attaque aux volailles et vole même les œufs, d'après Darwin. Souvent on le voit perché sur le dos des chevaux et des mulets, qu'il débarrasse de leurs parasites ; mais souvent aussi il picote leurs blessures, et la malheureuse bête reste immobile, l'oreille basse, le dos bombé, sans pouvoir se débarrasser de cet oiseau.

Les *caracaras* accompagnent les caravanes, tant pour se repaître de ce que l'homme leur abandonnera, que des cadavres, quels qu'ils soient, qu'il laissera sur son chemin.

« Le voyageur, dit Alc. d'Orbigny, a pu se croire entièrement seul au sein des vastes solitudes... erreur ; des hôtes cachés l'y accompagnent. Qu'il suspende sa marche ; et soudain, il verra plusieurs caracaras paraître aux environs, se percher sur les arbres voisins, ou attendre, auprès, les restes de son repas. Eux repus, et le voyageur endormi, plus de caracaras, jusqu'au lendemain. Mais ils partent avec lui, le suivent toujours, sans se montrer, et ne reparaitront de nouveau qu'à sa halte prochaine. Met-on, enfin, le feu à la campagne, pour renouveler les pâturages ? Le caracara, le premier, plane sur ce théâtre de destruction, et vient y saisir au passage tous

les pauvres animaux qu'une fuite rapide allait dérober à leur perte. »

Quelques-uns de ces oiseaux suivent les chasseurs, et souvent leur enlèvent le gibier sous leurs yeux ; il en est aussi qui accompagnent les autres carnassiers pour leur ravir leur proie. Ils poursuivent les grandes cigognes qui ont avalé un morceau de viande, et ne leur laissent pas un instant de repos, qu'elles ne l'aient régurgité et ne le leur aient abandonné. Mais ils sont à leur tour persécutés par des nuées d'oiseaux.

Les espèces les plus voisines sont continuellement en guerre avec eux. Le caracara est-il tranquillement perché sur un arbre, le chimango vole autour de lui, cherche à lui porter des coups de bec, que le caracara, de son côté, s'efforce d'éviter. Plus que tous les autres rapaces, le caracara est tourmenté par les poux. Il en a en telle quantité, qu'il est presque impossible de dépouiller un de ces oiseaux.

Le carancho est très-singulier quand il crie, et ses cris sont des plus désagréables. « Ceux qu'il fait entendre, dit Alc. d'Orbigny, lorsqu'il poursuit un autre oiseau, ou dans les combats, sont bien différents de celui qu'exprime son nom gurarani de *caracora*, et le nom que lui donnent beaucoup d'autres nations américaines. Il ne fait entendre ce dernier cri que dans le repos, et seulement à terre, tout en retournant la tête en arrière, de manière à ramener le sinciput sur le dos. Ce cri, quand un caracara le profère, est répété bientôt, à plusieurs reprises et comme à l'envi par son compagnon et par tous les caracaras du voisinage. C'est principalement au temps des amours qu'il le fait entendre, et pourtant il est difficile de le prendre pour un chant d'amour, surtout en se rappelant les mélodieux accents de notre rossignol. » Quelques voyageurs ont exprimé ce cri par *Traaa* accompagné de *rooo*, poussé d'une voix rauque, et l'ont comparé au bruit que feraient deux morceaux de bois rugueux frottés l'un contre l'autre.

Du matin au soir, le carancho est continuellement en mouvement. Vers le coucher du soleil, il se réunit à quelques-uns de ses semblables, et à ses fidèles compagnons, les percnoptères, puis tous ensemble vont se percher, pour dormir, sur les branches d'un arbre isolé, au milieu des steppes. On voit ces oiseaux s'y rendre de cinq et six lieues à la ronde. S'ils ne trouvent point d'arbre convenable, ils se posent sur des buissons, sur des rochers, sur des nids de termites.

Le mâle et la femelle vivent toute l'année dans l'union la plus parfaite. On les reconnaît toujours, même quand plusieurs sont réunis en une bande. La saison des amours varie suivant les localités; elle répond au printemps, dans l'Amérique centrale, à l'automne, au Paraguay.

Ici, la ponte a lieu en août, septembre, octobre, d'après d'Azara. « Les caracaras, dit-il, placent leur nid à la cime des arbres, et de préférence sur ceux qui sont les plus embarrassés de lianes. Dans les contrées où de pareils arbres ne se rencontrent pas, comme à Montevideo, ils font leur nid dans quelque hallier, le composent toujours de bûchettes et de petites lianes, avec lesquelles ils forment une aire spacieuse, presque plate et tapissée d'une couche épaisse de crins disposés sans art. Ils y déposent deux œufs fort pointus à un bout, pointillés et tachetés de rouge de sang sur un fond rouge tanné, et dont les diamètres sont de 26 et de 21 lignes. Les jeunes éclosent couverts de duvet, et revêtent dans le nid la livrée des parents. Ceux-ci les élèvent avec la plus grande tendresse, les accompagnent pendant longtemps, mais une fois que leurs soins ne leur sont plus indispensables, ils les repoussent et les traitent avec indifférence.

**Captivité.** — On n'a pas de grands renseignements sur la vie du caracara en captivité.

Audubon parle d'une paire, que Strobel captura aux environs de Charleston. Le mâle se montrait on ne peut plus despote à l'égard de sa compagne, et ne laissait jamais échapper l'occasion de la frapper. Souvent, les mauvais traitements étaient tels que la malheureuse restait plusieurs minutes, couchée sur le dos, cherchant à se défendre à coups de pattes. Ni l'un ni l'autre ne témoignaient à leur gardien la moindre amitié. Quand on les pressait, ils se défendaient si vigoureusement, à coups d'ongles et de bec, qu'on était obligé de les lâcher. Ils mangeaient des animaux morts et vivants, des rats, des souris, des poules, et se montraient aussi adroits que les faucons et les aigles à enlever une proie dans leurs serres. Ils tenaient leur proie avec leurs ongles, et la déchiraient par morceaux; avec la chair ils avalaient les poils et les plumes. Ils mangeaient beaucoup en une fois, mais pouvaient jeûner longtemps. L'eau leur était absolument nécessaire. A deux ans, ils avaient le plumage des adultes, mais ce ne fut que plus tard qu'ils se montrèrent dans toute leur splendeur.

Un caracara que nous avons au Jardin zoolo-

gique de Hambourg ne nous a encore fourni aucun fait intéressant. Il est vrai que nous avons dû le mettre dans une cage étroite, où il est contraint dans ses allures. Il ne témoigne aucune amitié à son gardien, et semble parfaitement indifférent à tout. On le voit des heures entières, à la même place, dans l'immobilité la plus complète. C'est au plus s'il dresse et rabat de temps en temps sa huppe. Le plus ordinairement, il se tient sur le perchoir le plus élevé de sa cage; néanmoins il est assez souvent à terre. La viande est son mets favori; mais il ne refuse pas les aliments végétaux: les pommes de terre, notamment, semblent lui plaire tout particulièrement. Je n'ai jamais entendu sa voix.

### LES RANCACAS — *IBICTER*.

*Die Schreibussarde.*

**Caractères.** — Ce genre est caractérisé par des formes sveltes, une queue allongée, recouverte par les ailes dans plus de la moitié de sa longueur; des tarses moyens, de même longueur que le doigt médian; un bec allongé, mince, à crochet faible, à bords festonnés, mais dépourvus de dent. Les lorums, les joues et la gorge sont nus, la partie antérieure seule de la ligne naso-oculaire étant couverte de soies éparses.

#### LE RANCACA AQUILIN — *IBICTER AQUILINUS*.

*Der Ganga. The red-throated Falcon.*

**Caractères.** — Le rancaca aquilin, que l'on a aussi nommé *rancaca à cou nu*, *rancaca américain*, et vulgairement *ganga*, a 60 cent. de long et de 1<sup>m</sup>,15 à 1<sup>m</sup>,24 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 43 cent., celle de la queue de 26. Les adultes ont la tête, le cou, le dos, les ailes, la queue, la poitrine, les flancs, la partie supérieure du ventre noirs, à reflets verts métalliques; le bas-ventre et les cuisses d'un blanc gris; l'œil rouge vif; la cire, l'extrémité de l'angle buccal, la base de la mandibule inférieure d'un beau bleu de ciel; les parties nues de la face d'un rouge cinabre; le bec d'un jaune verdâtre clair, la pointe étant un peu plus foncée que la base; les pattes d'un rouge orange.

Les jeunes ont des couleurs plus mates; leurs plumes sont bordées de brun, et ils ont l'œil brun.

**Distribution géographique.** — L'espèce est propre à l'Amérique méridionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le rancaca

aquilin est le moins connu des oiseaux de cette famille. Schomburgk et le prince de Wied, seuls, l'ont décrit. « Au Brésil, dit celui-ci, le *ganga* ne semble habiter que les grands *sertongs*, c'est-à-dire les forêts vierges les plus désertes, et il se plaît dans les lieux les plus désolés. Je ne le rencontrai, en allant vers le sud, que lorsque j'eus dépassé le 15° de latitude méridionale, et que je me fus enfoncé au milieu des forêts, entre les fleuves Iléos et Pardo. C'est là que, pour la première fois, j'entendis sa voix perçante retentir au sein des solitudes. Plus tard, j'ai souvent pu observer ces oiseaux, soit seuls, soit par paires, soit enfin en troupes assez nombreuses, après la saison des amours.

« Le *ganga* habite les forêts, parce qu'il y rencontre en abondance les guêpes, les abeilles, et les autres insectes dont il se nourrit. Souvent, j'ai trouvé son estomac complètement rempli de nids de guêpes. Il vole, en criant, d'une branche à une autre, et se perche sur les rameaux desséchés des arbres les plus élevés. On entend fréquemment sa voix, consistant en une gamme ascendante ou descendante, que suit une sorte de gloussement, comme celui d'une poule couveuse. Dans le bassin du Rio Pardo, je vis

une bande nombreuse de ces oiseaux, dans une forêt vierge qui occupait le versant d'une vallée profonde ; ils volaient d'arbre en arbre, se jouaient dans l'air, en poussant de grands cris. Sonnini dit qu'ils accompagnent les toucans ; mais c'est là une fable, inventée par les indigènes ; jamais, pour ma part, je n'ai vu ces oiseaux ensemble. »

Schomburgk ajoute que le *rancaca* est un des oiseaux de proie les plus communs à la Guyane, et qu'il y vit toujours en troupes. Il confirme les observations de Sonnini et de Mauduyt, mises en doute par le prince de Wied, et d'après lesquelles cet oiseau se nourrissait de fruits et de baies. « Le premier de ces oiseaux que je blessai, dit-il, se mit à vomir une quantité considérable de fruits rouges, que je reconnus pour ceux d'une *malpighia*. Le fait me parut extraordinaire ; aussi, j'ouvris tous ceux que je tuai ensuite, et chaque fois je trouvai dans leur estomac des fruits et des baies. Il n'y a pas à douter que le *ganga* ne mange aussi des reptiles ; mais les fruits forment le principal de ses repas.

On ne sait rien du mode de reproduction du *rancaca* aquilin, ni de ses mœurs en captivité.

## LES GYPOGÉRANIDÉS — *GYPOGERANI*.

*Die Kranichgeier.*

La famille des gypogéranidés, fondée sur un genre de rapaces des plus curieux, n'a point encore une place bien fixe dans les méthodes ; cependant la plupart des naturalistes les rangent dans le voisinage des polyboridés.

**Caractères.** — Les gypogéranidés sont essentiellement caractérisés par des éperons mousses aux ailes ; par leur queue étagée ; leurs tarses très-allongés, et leur pouce notablement surmonté.

Cette famille repose sur un genre unique.

### LES SERPENTAIRES — *GYPOGERANUS*

**Caractères.** — Les serpentaires ont les ailes longues, tronquées à angle droit, les cinq premières pennes étant d'égale longueur ; une apophyse osseuse en forme d'éperon mousse à l'articulation radio-carpienne ; la queue très-longue, conique, les deux pennes médianes dépassant de beaucoup les autres ; les tarses excessivement allongés ; les doigts courts ; les ongles peu recour-

bés, de longueur moyenne, émoussés, mais forts ; le cou long ; la tête petite, large ; le front un peu aplati ; le bec plus court que la tête, fort, épais, recourbé dès sa base, bombé latéralement, comprimé vers la pointe, terminé par un crochet très-pointu, à bords droits et tranchants, sans dentelure ni échancrure ; la cire étendue, d'un côté, presque jusqu'au milieu de la mandibule supérieure, de l'autre, jusqu'au-dessous de l'œil. Les plumes sont grandes et abondantes ; l'occiput porte une huppe formée de douze plumes, que l'oiseau tient d'ordinaire rabattue, mais qu'il peut relever à volonté.

### LE SERPENTAIRE REPTILIVORE — *GYPOGERANUS REPTILIVORUS*.

*Der Kranichgeier. The Secretary Bird.*

Indépendamment du nom de serpentaire, cet oiseau a encore reçu ceux de *sagittaire* et de *secrétaire*. Cette dernière dénomination lui a été

donnée à cause de sa huppe, que l'on a comparée à la plume qu'un secrétaire porte derrière l'oreille. Les noms que les Arabes lui donnent sont plus poétiques, mais plus invraisemblables encore. Dans le Soudan occidental, on l'appelle *cheval du diable*; dans l'est, *oiseau du sort*. Chaque indigène a quelque histoire à raconter sur son compte; mais toutes ces histoires sont du domaine de la fable, et n'ont pas la moindre valeur pour le naturaliste. Jamais je n'ai pu m'expliquer ce que cet oiseau avait de commun avec le sort, cette chose si importante pour tout mahométan; dans les légendes mêmes, je n'ai pu trouver aucun renseignement.

**Caractères.** — Le mâle adulte (*fig. 131*) a le sommet de la tête, la huppe, la nuque, les rémiges, les rectrices, les deux médianes exceptées, noires, à extrémités blanches; le ventre est rayé de noir et de gris clair; les cuisses, de noir et de brun; les deux pennes caudales médianes sont gris-bleu, avec l'extrémité blanche, et tachetées de noir; les couvertures inférieures de la queue d'un brun roux clair. L'œil est brun grisâtre; le bec couleur de corne foncé, noir à la pointe; la cire d'un jaune foncé; les tarses sont d'un jaune orange.

La femelle et les jeunes diffèrent du mâle par une huppe plus courte et des pennes caudales moins longues; leur plumage est plus clair, leurs cuisses sont rayées de brun et de blanc; leur ventre est blanc.

Le mâle a de 1<sup>m</sup>,12 à 1<sup>m</sup>,18 de long; la longueur de l'aile pliée est de 66 cent.; les tarses ont plus de 30 cent. La femelle est un peu plus grande que le mâle.

**Distribution géographique.** — Le serpentaire est répandu dans une grande partie de l'Afrique. On le trouve depuis le Cap jusqu'au 15° de latitude boréale, et depuis les côtes de la mer Rouge jusqu'à celles du Sénégal. On le rencontre aussi aux Philippines; il serait possible cependant, qu'il n'en fût pas originaire, et qu'il n'y ait été qu'acclimaté. Les serpentaires du nord de l'Afrique sont plus petits que ceux du sud, aussi pourrait-on les regarder comme appartenant à deux espèces différentes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les formes singulières de cet oiseau peuvent déjà faire présumer qu'il est destiné à vivre dans les vastes plaines de l'Afrique centrale. Un rapace ainsi constitué doit passer sa vie à terre. Il évite les forêts comme les montagnes, et chasse surtout les animaux terrestres. Ses tarses élevés sont

caractéristiques, et il sait en faire un excellent usage. Aucun rapace ne court mieux que lui. Le corps levé, il marche des lieues entières, sans se fatiguer. Lorsqu'il chasse ou qu'il fuit, il court, le corps penché en avant, presque aussi vite qu'une outarde, et il ne se sert pas volontiers de ses ailes. Avant de s'envoler, il prend un élan, et semble avoir de la peine à s'élever, mais une fois parvenu à une certaine hauteur, il plane longtemps, sans donner un seul coup d'aile. Comme la cigogne, il étend ses pattes en arrière, son cou en avant; son aspect est alors si caractéristique, qu'on ne peut le confondre avec aucun autre oiseau de proie.

Tous les observateurs s'accordent à dire que les serpentaires vivent par paires, et que chaque paire habite un assez grand domaine. Cet oiseau n'est pas très-commun; on le trouve cependant partout, mais il est assez difficile à découvrir. Parfois, il chasse des heures entières dans les massifs de hautes herbes qui couvrent les steppes et le dérobent aux regards; puis, il se lève subitement devant le cavalier, qui ne pouvait soupçonner sa présence. Lorsqu'il est rassasié, il se rend dans un endroit découvert, et y reste immobile à la même place, en digérant son repas. Il ne néglige cependant jamais toute prudence; il se tient toujours en garde devant l'homme, et voit dans chaque voyageur un ennemi à fuir.

Dans certaines circonstances, les serpentaires se réunissent en grand nombre. Lorsqu'avant la saison des pluies on allume les herbes desséchées des steppes, lorsque l'incendie s'étend sur plusieurs lieues, poussant devant lui tous les animaux des steppes, les serpentaires accourent et chassent tout le long de la ligne de feu.

Le serpentaire se nourrit surtout de reptiles, mais il ne dédaigne pas les autres vertébrés, et, à certaines époques, il ne mange à peu près que des reptiles. Sa voracité est incroyable; jamais il n'est rassasié. « L'un des mangeurs de serpents que j'ai tués, dit Le Vaillant (1), et qui était un mâle, avait dans son jabot vingt-cinq petites tortues entières, dont plusieurs avaient près de deux pouces de diamètre; onze lézards de sept à huit pouces de long; et trois serpents de la longueur du bras et d'un pouce d'épaisseur. Outre ces animaux, j'y trouvai encore une

(1) Le Vaillant, *Hist. nat. des Oiseaux d'Afrique*. Paris, 1793, t. I, p. 188.

multitude de sauterelles et d'autres insectes dont plusieurs étaient intacts. Les serpents, les lézards et les tortues avaient tous chacun un trou dans la tête. Je trouvai aussi dans l'estomac très-ample de cet oiseau, une pelote grosse comme un œuf d'oie; elle n'était composée que de vertèbres de serpents et de lézards, d'écailles de tortues, d'ailes et de pattes de sauterelles et enfin d'élytres de plusieurs scarabées. Cet oiseau rejette par le bec toutes les dépouilles ainsi que le font plusieurs autres oiseaux de proie. » Heuglin croit même qu'il détruit plus de mammifères que de reptiles; mais les autres naturalistes sont d'une opinion contraire.

De toute antiquité, on a célébré les combats du serpentaire. « Il ose attaquer, dit encore Le Vaillant (1), un ennemi aussi redoutable que le serpent; fuit-il, l'oiseau le poursuit, on dirait qu'il vole en rasant la terre; il ne développe cependant point ses ailes, pour s'aider dans sa course, comme on l'a dit de l'autruche; il les réserve pour le combat, et elles deviennent alors ses armes offensives et défensives. Le reptile surpris, s'il est loin de son trou, s'arrête, se redresse et cherche à intimider l'oiseau, par le gonflement extraordinaire de sa tête et par son sifflement aigu. C'est dans cet instant que l'oiseau de proie, développant l'une de ses ailes, la ramène devant lui, et en couvre, comme d'une égide, ses jambes, ainsi que la partie inférieure de son corps. Le serpent attaqué s'élançe; l'oiseau bondit, frappe, recule, se jette en arrière, saute en tous sens, d'une manière vraiment comique pour le spectateur, et revient au combat en présentant toujours à la dent venimeuse de son adversaire le bout de son aile défensive; et pendant que celui-ci épuise, sans succès, son venin à mordre ses pennes insensibles, il lui détache avec l'autre aile de vigoureux coups dont l'énergie est puissamment augmentée par les proéminences et les duretés dont j'ai parlé plus haut.

« Enfin le reptile, étourdi d'un coup d'aile, chancelle, roule dans la poussière, où il est saisi avec adresse, et lancé en l'air à plusieurs reprises, jusqu'au moment où, épuisé et sans force, l'oiseau lui brise le crâne à coups de bec, et l'avale tout entier, à moins qu'il ne soit trop gros: dans ce cas, il le dépèce en l'assujettissant sous ses doigts. »

Drayson avance que l'on voit le serpentaire chasser aussi sa proie en volant. « Un de ces oi-

seaux, dit-il, plane à environ soixante mètres au-dessus du sol; tout à coup il s'arrête, descend et court sur sa proie qu'il aperçoit et l'attaque. « Ce que Drayson dit de ces attaques, confirme pleinement ce que Le Vaillant nous en a raconté.

Heuglin a vu un serpentaire broyer d'un seul coup de patte la carapace d'une tortue du désert; il est probable qu'il se sert de la même arme contre les serpents. D'anciens auteurs rapportent que cet oiseau enlève dans les airs les serpents, puis les laisse tomber, de façon à ce qu'ils se broient contre le sol; les voyageurs les plus récents n'ont rien vu de pareil; la chose néanmoins n'est pas invraisemblable, et on sait que d'autres rapaces se comportent de cette façon.

Le serpentaire succombe-t-il à la morsure d'un serpent venimeux ou y est-il réfractaire? Le fait n'est pas démontré; mais, en tous cas, il avale des serpents venimeux avec leurs crochets, et s'expose ainsi, sans aucune crainte, au danger d'en être blessé.

Plusieurs auteurs ont parlé, et tous dans le même sens, du mode de reproduction du serpentaire, mais c'est à Le Vaillant et à J. Verreaux que nous devons les détails les plus précis à ce sujet. En juin ou en juillet, les mâles se livrent de violents combats pour la possession d'une femelle; celle-ci se donne au vainqueur, et tous deux se mettent à construire le nid. Celui-ci est presque toujours établi au haut d'un arbre touffu, généralement d'un mimosa. Le fond en est formé de branches, reliées par de la terre glaise; l'excavation est peu profonde, tapissée de duvet, de plumes et d'autres substances molles. Le même nid sert pendant plusieurs années, et on reconnaît son âge au nombre de couches dont il se compose, l'oiseau en ajoutant une chaque année. Il arrive souvent que les branches qui forment la charpente, végètent; et entourent alors le nid complètement. Chaque soir, les deux époux reviennent à leur nid pour y passer la nuit. En août, la femelle pond deux œufs, très-rarement trois, arrondis, du volume de ceux d'une oie, entièrement blancs ou semés de quelques points rouges. Après une incubation de six semaines, les petits éclosent. Ils sont très-imparfaits pendant longtemps, leurs pattes sont faibles; aussi n'est-ce qu'à six mois qu'ils prennent leur essor; avant cinq ou six mois, ils ne peuvent encore courir.

**Chasse.** — La chasse du serpentaire a ses difficultés: on a de la peine à découvrir cet oiseau, et plus encore à s'en emparer. Heuglin dit qu'on le poursuit à cheval et qu'on en prend à la course;

(1) Le Vaillant, *loc. cit.*, t. I<sup>er</sup>, p. 177

jamais je n'ai entendu raconter rien de pareil, et je mettrais ce récit en doute, si ce naturaliste n'ajoutait avoir lui-même pratiqué cette chasse, et capturé ainsi six serpentaires en deux jours. Tous les individus de cette espèce, que j'ai eu occasion de voir en liberté, étaient excessivement timides, et s'envolaient avant qu'on pût songer à les poursuivre.

**Captivité.** — Pris jeunes et bien soignés, les serpentaires s'appriivoient très-rapidement. On peut les laisser dans une basse-cour. Ils y vivent en fort bons rapports avec les poules, à condition toutefois qu'on ne les prive pas de nourriture; car, dans ce cas, ils ne se font nul scrupule de dévorer quelque poussin. On a dit qu'ils rendaient dans les basses-cours les mêmes services que les grues; qu'ils rétablissent la paix parmi la volaille; que si deux coqs se battent, ils accourent, et les séparent à coups de bec. Ils chassent les rats, détruisent les serpents qui se glissent dans les basses-cours. Aussi, au cap de Bonne-Espérance, les serpentaires sont-ils assez recherchés. On en voit rarement dans les jardins zoologiques d'Europe; je n'ai rencontré jusqu'ici qu'un seul secrétaire vivant au Jardin zoologique d'Amsterdam. Depuis plusieurs années, il y excite l'admiration de tous les visiteurs. Il n'est pas difficile à nourrir, et se trouve très-bien du régime ordinaire des rapaces.

Au Cap, il est défendu, sous des peines très-sévères, de tuer un serpentaire. On a essayé d'acclimater cet oiseau à la Martinique, pour détruire les serpents à fer de lance, le fléau de cette île; cette tentative paraît ne point avoir réussi, du moins on n'a jamais entendu parler de son résultat.

## II. LES VULTURIENS — VULTURINÆ.

*Die Geier.*

Les vulturiens ou vulturés forment le second sous-ordre des rapaces. J'ai dit plus haut les raisons qui m'ont déterminé à les placer à la suite des falconiens, et avant les strigiens. Ils sont, il est vrai, les plus ignobles des rapaces, mais leurs sens sont plus également développés.

**Caractères.** — Les vulturiens sont les plus grands de tous les rapaces: les plus petits d'entre eux ont encore la taille d'un aigle. Ils ont une forte stature, un bec solide, des serres faibles; des ailes grandes, une queue moyenne. Leurs plumes sont longues et grandes; certaines parties du corps en sont d'ordinaire dépourvues; et

jamais elles ne refètent les tarses jusqu'aux doigts.

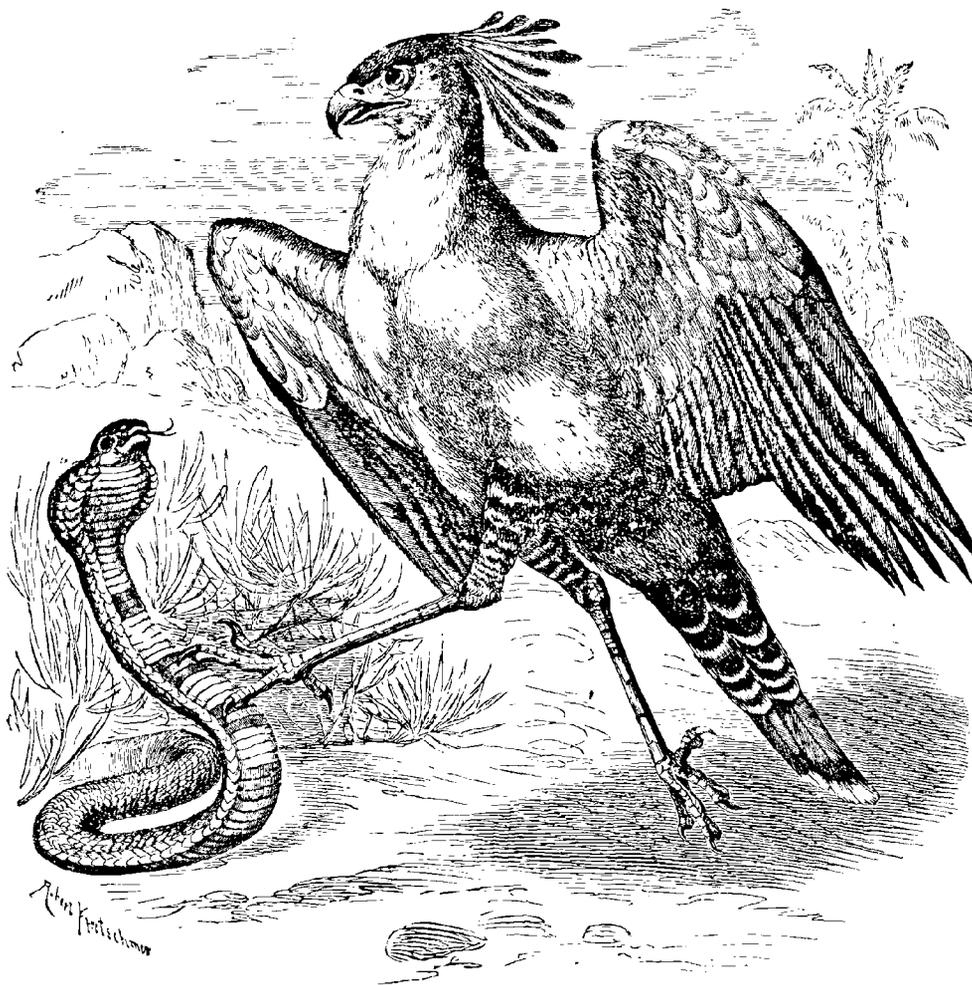
Le corps est massif, presque lourd; la poitrine est très-large, le cou est très-long, comparative-ment à celui des autres oiseaux de proie; la tête grande ou petite; le bec aussi long au moins et souvent plus long que la tête, droit à sa base, crochu seulement à l'extrémité de la mandibule supérieure, plus haut que large, à bords très-tranchants et dépourvus de dents, à base recouverte d'une membrane dans le tiers ou même dans la moitié de son étendue. Quelques espèces ont le bec couvert de saillies cutanées, en forme de crête.

Les ailes sont extrêmement grandes, larges, arrondies; la quatrième rémige, et exceptionnellement la seconde, étant la plus longue. La queue est de longueur moyenne, arrondie, formée de quatorze et rarement de douze pennes roides. Les tarses sont épais, les doigts faibles, les ongles courts, peu recourbés, mousses; l'oiseau ne peut se servir de ses serres comme d'armes offensives.

Quant aux organes internes, les vulturiens présentent la même conformation que les falconidés; quelques-uns, cependant, ont un plus grand nombre de vertèbres cervicales. Les vertèbres coccygiennes sont plus larges, le bréchet est moins proéminent, les humérus plus longs que chez les falconidés; l'œsophage porte un jabot volumineux, qui, quand il est rempli d'aliments, forme au cou une tumeur considérable.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous traitons les vulturiens d'oiseaux ignobles, parce que nous ne les envisageons que sous un point de vue; mais cette qualification ne peut leur être imposée d'une manière absolue. Bien au contraire, il faut les regarder comme très-élevés sous certains rapports. Ils ont un pas nonchalant; ils tiennent leurs ailes écartées, et rarement ils mettent leur plumage en ordre. Leur marche n'est pas gracieuse, il est vrai, mais ils marchent facilement, bien mieux que la plupart des falconidés, pas à pas, et non en sautillant; si leur vol est lent, s'il n'est pas facile et rapide comme celui du faucon, il est très-soutenu et ils peuvent dominer le vent.

Leurs sens sont aussi parfaits que ceux des autres rapaces; sous le rapport de la vue notamment, ils ne sont pas moins bien partagés que l'aigle et que le faucon; ils voient à une distance que nous ne pouvons apprécier qu'en employant nos instruments les plus puissants. Leur ouïe est bonne; leur odorat plus subtil que chez les



Corbell, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.t.

Fig. 131. Le Serpentaire reptilivore.

autres rapaces, mais moins qu'on ne l'a dit; leur goût est assez développé, et on ne pourrait leur refuser le tact. Par contre, leur intelligence est médiocre. Sous ce rapport, ils sont bien au-dessous des aquilidés et des falconidés, et même des strigidés, de tous les rapaces les plus stupides. Ils sont craintifs, mais rarement prudents, querelleurs, colères, mais peu audacieux, nullement courageux; ils sont sociables, mais nullement pacifiques; ils sont méchants et lâches; leur intelligence ne s'élève même pas jusqu'à la ruse. Ils apprennent peu à peu à connaître les gens et les animaux qui peuvent leur nuire, et souvent les distinguent de ceux dont ils n'ont rien à craindre. Rarement ils s'attachent à d'autres êtres. Dans tout, ils se montrent grossiers et stupides. Ils mettent un curieux entêtement à exécuter ce

BREHM.

qu'ils ont une fois entrepris. Nous les disons paresseux, parce que nous les voyons rester des heures entières immobiles à la même place; mais nous devrions leur accorder la qualité opposée, quand ils passent presque toute une journée à voler dans l'air. Tout, dans leur manière de vivre, est un mélange des facultés les plus diverses et les plus contradictoires en apparence. On est tenté de les regarder comme des oiseaux calmes et paisibles, tandis qu'une observation plus attentive nous les montre comme les plus passionnés de tous les rapaces.

Ce n'est que quand on sait quel est le régime des vulturés, qu'on peut apprendre à les connaître. Appliqué à eux, le mot *rapace* perd sa signification. Très-peu d'entre eux, et ceux-ci même exceptionnellement, attaquent des animaux vivants, et encore le font-ils d'une façon toute

III — 268

singulière. D'ordinaire, ils se contentent de ce que le hasard leur livre. Ils se repaissent des cadavres qu'ils trouvent; ils mangent les ordures qu'ils découvrent. Pour un tel résultat, ils n'ont pas besoin de beaucoup d'intelligence; la vue leur en tient lieu parfaitement. Mais le hasard ne leur est pas toujours favorable; ils sont quelquefois exposés à souffrir de la faim; aussi, lorsqu'ils ont trouvé une proie, se dédommagent-ils des souffrances qu'ils ont endurées et se gavent-ils en prévoyance de l'avenir.

Les oiseaux, qui se nourrissent de cette façon, ne peuvent vivre que dans la zone tropicale, au plus dans la zone tempérée; dans les contrées glaciales, chaque créature est obligée de conquérir sa nourriture. La nature, dans le Sud, est plus généreuse; elle donne tant aux vulturiers, qu'ils ont peu à s'inquiéter des moyens d'existence.

**Distribution géographique.** — La Nouvelle-Hollande exceptée, les vulturiers habitent toutes les contrées du globe. L'ancien monde est plus riche en espèces que le nouveau, et celles-ci ont, chacune, une aire de dispersion moins limitée. Quelques-unes sont à peu près aussi nombreuses en Europe qu'en Asie ou qu'en Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On rencontre les vulturiers dans toutes les localités, dans les plaines les plus chaudes, brûlées par le soleil des tropiques, comme sur les hauts pics des montagnes les plus élevées. De tous les oiseaux, ce sont eux qui montent le plus haut dans les airs. Ils sont du reste organisés pour supporter les variations de pression atmosphérique les plus considérables. Quelques espèces seulement paraissent confinées dans des localités déterminées. Ainsi, il en est que l'on ne voit que dans les montagnes, tandis que d'autres ne se rencontrent que dans la plaine.

On ne peut assigner aux vulturiers d'habitat proprement dit. Leur régime les force de franchir des espaces considérables, et ils le peuvent grâce à leurs énormes ailes.

A l'époque des amours seulement, les fonctions de la reproduction, les soins à donner à leurs petits les retiennent à un même endroit: tout le reste de l'année ils voyagent. On peut dire qu'ils sont à la fois partout et nulle part. Ils apparaissent spontanément, en grand nombre, dans une contrée où, pendant longtemps, on n'en avait vu aucun, et ils disparaissent de même, sans laisser de traces. Ceux qui vivent dans les montagnes semblent avoir des demeures plus fixes; on les rencontre dans les mêmes parages, même après la saison

des amours. Quelques-uns seulement évitent le voisinage de l'homme; d'autres se fixent dans les lieux habités, où ils trouvent leur nourriture quotidienne plus aisément que dans les régions désertes. Toutes les villes de l'Afrique et du sud de l'Asie sont habitées par des vulturiers; il en est de même dans l'Amérique du Sud.

C'est surtout à l'action qu'il faut voir les vulturiers; ce n'est que là, et j'en parle par expérience personnelle, que l'on voit se manifester tout leur être.

Un chameau est étendu mort sur les confins du désert. Les fatigues d'un long voyage, les ardeurs du *simoun* l'ont épuisé; la veille, le chamelier lui a enlevé son fardeau, mais en vain, il ne reverra plus, comme ses compagnons, les bords fertiles du Nil; à bout de forces, il tombe pour ne plus se relever. Son maître l'abandonne, car sa religion lui défend de toucher à un animal mort.

Le lendemain matin, son cadavre est encore étendu intact sur le sable qui lui a servi de lit de mort; par hasard, aucune hyène n'est venue rôder aux environs. La décomposition commence son œuvre. Mais, de grand matin, un corbeau se montre sur une colline voisine. De loin, il aperçoit cette riche pâture, il pousse un cri, il accourt auprès de cette proie et la considère longtemps. D'autres corbeaux ont suivi son exemple et ils se trouvent réunis en grand nombre. D'autres rapaces accourent aussi. Le milan parasite, le pernoptère ne tardent pas à se montrer, décrivant leurs cercles dans les airs; un aigle s'approche et plusieurs marabouts volent, en dessinant de vastes spirales, au-dessus de cette proie convoitée.

Mais le premier coup est difficile à porter. Les premiers arrivés font de vains efforts pour déchirer la peau de l'animal: elle est trop dure pour leurs faibles forces. C'est au plus si un pernoptère a pu tirer un des yeux hors de son orbite. Il est dix heures; c'est le moment où les grands vulturiers se sont réveillés et ont, l'un après l'autre, quitté l'endroit où ils avaient passé la nuit. Ils ont longé la montagne; mais ils n'y ont rien trouvé; ils s'élèvent dans les airs, jusqu'à une hauteur prodigieuse. Ils y décrivent leurs cercles, chacun suivant les autres du regard. Celui-ci descend-il ou s'élève-t-il, les autres l'imitent, se portent avec lui de tel ou de tel côté. A cette hauteur, ils découvrent un horizon immense, et leur vue est si perçante que rien ne leur échappe. De loin, le vulturien a aperçu des oiseaux se pressant à un

endroit ; il est sûr que sa part l'y attend. Il descend rapidement d'une centaine de mètres, inspecte encore mieux la disposition des lieux, puis, tout à coup, fermant les ailes, n'obéissant qu'à la pesanteur, il se laisse tomber de plusieurs centaines de mètres, et irait se broyer contre le sol, s'il n'ouvrait à temps ses ailes pour ralentir sa chute et changer sa direction. Arrivés près de terre, les vulturiens les plus lourds étendent leurs pattes, tandis que ceux à long cou, à stature plus légère, montent, descendent, obliquent avec autant de légèreté que le faucon. Les vulturiens, à ce moment, sont loin de se montrer paresseux et lourds ; ils déploient une adresse dont ils paraissent incapables.

Une fois que l'un d'eux a donné l'exemple, tous les autres le suivent sans hésiter. Ils savent que le festin les attend ; ils accourent de tous les côtés. Chaque minute, on en entend un s'abattre avec grand bruit ; dans toutes les directions, on en voit surgir qui, un instant auparavant, apparaissaient à peine comme un point noir sur l'azur du ciel. Rien ne peut maintenant les déranger. Ils ne connaissent plus le péril ; l'apparition d'un chasseur ne peut même les mettre en fuite. Arrivés à terre, ils courent, le cou tendu, la queue relevée, les ailes à demi ouvertes, et se précipitent sur le cadavre.

Les oiseaux plus faibles leur font place ; mais entre ceux d'égale force commence une série de combats. Le tumulte, les disputes, les batailles qui éclatent à ce moment, sont indescriptibles, et il faut y avoir assisté pour pouvoir s'en faire une idée.

Deux ou trois coups de bec ont suffi pour déchirer la peau. Les espèces à bec solide se précipitent alors sur les muscles, tandis que les plus faibles enfoncent le plus qu'ils peuvent leur long cou pour enlever les intestins. Ils se poussent, se repoussent mutuellement avec rage. Le foie et les poumons sont dévorés sur place ; les intestins sont tirés au dehors, et il faut que le rapace soutienne de rudes combats avant de rester maître d'un morceau. De nouveaux venus se présentent continuellement pour prendre place au festin, et à chaque fois, ce sont de nouvelles luttes, un nouveau tumulte : c'est à peine si ceux qui sont pleinement rassasiés s'éloignent de bon gré. Les plus faibles se tiennent à quelque distance, mais prêts à profiter de la première dispute pour enlever quelque morceau. Au-dessus d'eux, planent des aigles et des milans, qui fondent subitement au milieu des combattants, saisissent

un morceau de chair, et disparaissent avant que les vulturiens aient eu le temps de châtier leur témérité.

En quelques minutes, un petit mammifère est complètement dévoré ; un bœuf, un chameau ne font guère que les frais d'un repas. Rassasiés, les ignobles rapaces ne s'envolent qu'à regret ; on dirait qu'ils sont contrariés que leur estomac ne puisse englober que les trois ou quatre livres de chair qui le gorgent.

Mais ces repas de vulturiens n'ont pas lieu partout de la même façon. Déjà dans le midi de l'Europe, et dans toute l'Afrique, d'autres hôtes affamés viennent réclamer leur part du festin. Dans presque tous les pays du Sud, les chiens ne se nourrissent que de charogne. Dans l'Afrique centrale, les marabouts, ces grands échassiers au bec vigoureux, exigent qu'on partage avec eux. Les vulturiens ont de rudes combats à soutenir ; mais la faim les pousse, les rend hardis, en fait des adversaires redoutables. Les chiens ont beau grogner et montrer les dents, ils sont mis en fuite, et ne peuvent presque rien contre les vulturiens. C'est à peine si leurs dents atteignent quelquefois le bout de l'aile de l'oiseau, qui peut, au contraire, à chaque coup de bec, leur faire une blessure profonde. Il n'en est pas de même des marabouts ; ceux-ci ne se laissent pas chasser par les vautours ; ils combattent, d'ailleurs, à armes égales et savent conquérir une place, en distribuant à droite et à gauche de vigoureux coups de bec.

Dans certaines circonstances, les vulturiens ont bien de la peine à s'assurer leur nourriture. D'après une communication verbale du professeur Behn, communication qui est confirmée par Jerdon, les vulturiens sont, aux Indes, les véritables fossoyeurs. L'Hindou, trop pauvre pour payer les frais d'un bûcher, se contente d'étendre le cadavre d'un des siens sur une couche de paille qu'il allume, afin que le mort ne soit pas privé de la flamme purificatrice, puis il le jette dans les eaux sacrées du Gange. A mesure que le corps se décompose, il monte à la surface de l'eau, et un vautour arrive sur lui. Les ailes étendues, le rapace cherche à se maintenir en équilibre et commence à se repaître. D'après Behn, il se sert souvent de ses ailes, comme d'une voile, pour faire échouer le cadavre sur un banc de sable, et le dévorer plus à l'aise ; mais alors d'autres vulturiens viennent réclamer leur part, et les marabouts ne tardent pas à se montrer pour partager le festin.

Bien qu'on ne voie d'ordinaire qu'un seul individu sur un cadavre entraîné par le fleuve, il est probable que plusieurs cherchent à s'emparer de cette même proie. Jerdon a vu, une fois, au milieu du Gange, un vautour qui avait été probablement expulsé de dessus un cadavre, et qui, battant l'eau de ses ailes, cherchait à gagner le rivage.

Poussés par la faim, les vulturien osent quelquefois attaquer des animaux vivants, ceux surtout qui sont déjà malades. Cependant ils ne sont pas *rapaces* dans la véritable acception du mot. Tel n'est même pas le plus noble d'entre eux, le gypaète, quelles que soient les histoires que l'on a racontées sur son compte. Tant qu'il n'est pas trop affamé, il ne se nourrit également que de charognes. Tous les vulturien semblent préférer à tout autre les cadavres des mammifères; mais ils ne dédaignent pas pour cela ceux des oiseaux et des reptiles : j'en ai vu dévorer un crocodile. Ils mangent aussi des poissons.

Les petites espèces sont plus sobres que les grandes. Quelques-unes paraissent pouvoir se passer de chair, du moins pour quelque temps, et se nourrissent des excréments de l'homme ou d'animaux et d'insectes.

Le repas fini, les vulturien ne quittent pas volontiers, avons-nous dit, l'endroit où il a eu lieu. Ils restent dans les environs, et digèrent; plus tard, ils vont se désaltérer. Ils boivent beaucoup, et aiment à se baigner. A la vérité, aucun oiseau n'en a autant besoin qu'eux; car, après chaque repas, ils sont dégoûtants de saleté. Une fois nettoyés, ils se livrent au repos. Ils se tiennent sur leurs pattes, les ailes étendues, se chauffant au soleil; ou bien ils se couchent sur le sable, comme les échassiers et les palmipèdes. Ce n'est que vers le soir qu'ils se rendent à l'endroit où ils passent la nuit.

Quand on effraye subitement un vulturien, peu après son repas, il a l'habitude, avant de prendre son vol, de vomir une partie de ce qu'il a dévoré : il fait de même, quand il est blessé. J'ai souvent observé ce fait sur des vautours captifs, et j'ai vu, de plus, qu'ils mangeaient de nouveau ce qu'ils venaient de rendre.

Au moment de s'envoler, les vulturien font plusieurs bonds, qui se suivent de très-près; puis, ils donnent quelques coups d'aile. Une fois arrivés à une certaine hauteur, ils se meuvent à peu près sans battre des ailes; ils se contentent d'en changer l'inclinaison, tantôt s'abaissant, tantôt s'élevant, suivant la direction du vent. Ils gagnent sans efforts apparents des

hauteurs prodigieuses; ils volent très-longtemps, et font, d'un trait, des trajets de plusieurs lieues, très-rapidement et sans se fatiguer.

Ils passent la nuit sur des arbres, ou sur des saillies de rochers, suivant les espèces.

L'on croyait autrefois que les vulturien se guidaient principalement par l'odorat. Les observations de beaucoup de naturalistes, confirmées par celles que j'ai faites moi-même, démontrent le contraire. Un cadavre en pleine décomposition, dont l'odeur infecte se répand au loin, attire les vulturien, on ne peut le nier; mais ce n'est pas là le cas ordinaire. On croyait que ces oiseaux sentaient un cadavre à plusieurs lieues de distance; on croyait même qu'ils étaient attirés par l'odeur du moribond. Or, Le Vaillant a vu, et je l'ai constaté après lui, que les vautours accourent auprès de cadavres tout frais, et qui n'exhalent encore aucune odeur. Je les ai vus arriver de toutes les directions, quel que fût le vent qui soufflât; enfin, ce que Le Vaillant avait également observé, je ne les ai vus apparaître auprès d'une charogne cachée, que lorsque celle-ci avait été découverte et signalée par les corbeaux. Je crois donc pouvoir affirmer que la vue est leur sens le plus parfait, que c'est leur œil qui les guide dans leurs entreprises.

Les vulturien se reproduisent au commencement du printemps, dans tous les pays où ils habitent. Les espèces rares, seules, nichent isolées; les autres vivent en communauté. Ils établissent leur aire, les uns sur les arbres, les autres parmi les rochers; d'autres, enfin, sur le sol. Quelques-uns supportent la présence, au milieu de leurs colonies, d'oiseaux étrangers, de cigognes, par exemple.

Lorsque les vulturien nichent sur les arbres, leur aire est énorme, mais ne diffère pas de celle des autres rapaces. La charpente en est faite de branches fortes, de la grosseur du bras; puis, viennent des branches plus petites, et l'excavation est formée de rameaux et de petites racines; souvent elle est rembourrée de poils. Lorsque le nid repose sur les rochers ou sur le sol, c'est à peine s'il peut recevoir le nom d'aire.

Dans tous les endroits où ils sont chassés, ces oiseaux ne s'établissent que sur des rochers ou des arbres inaccessibles : il en est autrement là où ils se sentent en sûreté; dans l'intérieur de l'Afrique, par exemple, on trouve souvent leurs aires sur des arbres très-bas, sur de véritables buissons.

Les œufs, au nombre de deux ou de trois par couvée, sont le plus généralement ovalaires, à

coquille rugueuse, à fond grisâtre ou jaunâtre, semés de taches, de points, de raies de couleur foncée. Il est probable que le mâle et la femelle les couvent alternativement : c'est du moins le cas de certaines espèces. La durée de l'incubation est encore indéterminée.

Les petits naissent complètement couverts d'un duvet plus ou moins épais. Ils sont incapables, pendant longtemps, de se suffire à eux-mêmes, et ce n'est qu'au bout de plusieurs mois qu'ils peuvent prendre leur essor.

Les parents témoignent à leur progéniture la plus grande tendresse, la défendent en cas de danger, mais non pas contre l'homme. Au commencement, les nouveau-nés reçoivent des aliments décomposés, à moitié digérés ; plus tard, les parents leur donnent une nourriture plus solide ; mais ils ont fort à faire pour les satisfaire, car ils sont encore plus affamés qu'ils ne sont voraces eux-mêmes. Après avoir pris leur essor, les jeunes ont encore besoin, pendant quelques semaines, des soins du père et de la mère. Bientôt, ils apprennent à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, et ils manifestent alors tous les instincts de leur race.

Les vulturien ont de nombreux rivaux, mais peu d'ennemis. Des parasites les tourmentent ; les aigles, les faucons, les corneilles les poursuivent et les inquiètent ; les chiens et les marabouts leur disputent leur nourriture. L'homme reconnaît les services qu'ils lui rendent, il ne les chasse que lorsqu'oubliés de leur rôle de fossoyeurs, ils se permettent d'attaquer les troupeaux. Le gypaète et le condor sont les deux malheureux auxquels on fait expier tous les crimes dont se rendent coupables tous les rapaces. Les autres espèces, par contre, sont l'objet d'une terreur superstitieuse. On ne leur accorde pas d'amitié, et elles ne sont pas comprises dans les legs des mahométans riches et bienfaisants. L'Hindou voit dans ces oiseaux, qui mangent ses morts, des êtres sacrés, qu'il ne peut poursuivre. L'indigène de l'intérieur de l'Afrique les laisse librement vaquer à leurs occupations, bien qu'il ne les absolve pas complètement de tout méfait. Des écrivains, acceptant trop docilement les récits plus que fantastiques de certains voyageurs, ont pris ces oiseaux pour en faire des sujets de haute fantaisie littéraire ; de même que la polypharmacie s'est emparée de leurs intestins, pour en faire des médicaments merveilleux.

**Captivité.** — Tous les vulturien supportent facilement la captivité. Ils sont rustiques et très-capables de résister au froid. Du reste, en liberté, ne supportent-ils pas presque instantanément des changements considérables de température en s'élevant et en s'abaissant dans les airs ? Ils se contentent de la nourriture la plus vulgaire, et, lorsqu'ils sont rassasiés, ils peuvent rester à jeun des semaines entières.

Ils s'appriivoisent rapidement : leur indifférence leur fait surmonter bien des misères qui accompagnent fatalement la captivité. Quelques-uns, cependant, font exception ; ils ne voient dans leur maître qu'un ennemi, auquel ils cherchent à faire sentir leur force.

Les vulturien ne deviennent intéressants que quand on leur donne une vaste cage, où on les met avec d'autres grands rapaces. Ils restent paisibles presque toute la journée, mais, à certains moments, surtout à l'heure du repas, la plus grande agitation règne au sein de cette société. C'est le même tumulte qu'en liberté, autour du cadavre d'un animal. Chacun combat et fait usage de toutes ses armes pour rester maître du meilleur morceau. La force, la ruse sont tour à tour mises en usage ; cependant le proverbe finit ici encore par se vérifier : le droit du plus fort est toujours le meilleur. Le vautour fauve, surtout, se fait remarquer par ses allures ; le plumage hérissé, le cou rentré, les yeux flamboyants, il se tient devant la viande qu'on lui a jetée, sans y toucher, mais bien décidé à défendre à tous les autres d'en approcher. Les coups de bec pleuvent à droite et à gauche, et aucun de ses compagnons n'ose s'aventurer trop près de lui. Il ressemble, en ce moment, à un serpent qui cherche à mordre, et cette ressemblance est d'autant plus complète, que l'oiseau fait entendre un sifflement tout à fait analogue à celui du serpent. Son impudence, son égoïsme irritent ses autres compagnons de captivité, et il en résulte des combats violents, auxquels chacun doit prendre part, s'il veut participer au festin. Ce sont alors des sifflements, des cris, des piailllements, des claquements de bec, des coups d'aile et de bec ; un tapage infernal en un mot, dont la plume ne peut donner une idée.

Dans ces dernières années, on a vu à plusieurs reprises certaines espèces de vulturien nicher dans divers jardins zoologiques. Mais leurs pontes n'ont donné aucun résultat.

LES GYPAËTIDÉS — *GYPAETI*.*Die Adlergeier*

Les gypaëtides diffèrent des autres rapaces au tant par leurs caractères physiques que par leurs mœurs ; on a donc eu raison d'en faire une famille à part.

**Caractères.** — Ils ont pour caractères essentiels des yeux à fleur de tête ; la tête et le cou complètement emplumés ; la cire cachée par de longues soies dirigées en avant et couchées sur le bec, et des tarsi emplumés jusqu'aux doigts ou nus dans une faible étendue.

Les gypaëtides offrent quelques particularités organiques intéressantes à noter. Ils ont 13 vertèbres cervicales, 8 dorsales et 7 caudales ; le sternum long et large ; le bréchet très-élevé ; l'humérus et l'omoplate très-forts ; la clavicule épaisse, très-rapprochée du sternum ; les os des membres inférieurs faibles ; le crâne aplati et étroit supérieurement, très-large inférieurement ; les deux articulations de la mâchoire inférieure distantes de 8 cent. l'une de l'autre ; les mâchoires très-flexibles ; la cavité crânienne étroite.

La langue est courte et large ; le palais couvert de papilles cornées. L'œsophage, très-large, plissé, susceptible de se dilater considérablement, ne constitue, en réalité, du pharynx à l'estomac, qu'une seule et vaste poche, dans laquelle la région œsophagienne proprement dite, le jabot et l'estomac ne sont séparés que par des bourrelets peu prononcés. Ce dernier est cylindrique, plissé et très-extensible, et renferme une grande quantité de glandes, qui secrètent un suc gastrique acide, à odeur désagréable.

La longueur de l'intestin est moyenne. Le pancréas est très-grand.

Les muscles pectoraux sont beaucoup plus développés que chez les autres rapaces ; les muscles de la mâchoire et ceux des jambes sont faibles.

L'œil a une conformation toute particulière. Chez les autres oiseaux, l'iris seul est à découvert ; chez les gypaêtes, la sclérotique est apparente, et forme autour de l'iris un bourrelet circulaire, d'environ 4 mill. d'épaisseur, et vivement colorée. Les fosses nasales sont très-grandes, pourvues de cornets longs et deux fois contournés sur eux-mêmes.

L'oreille est assez parfaite : aussi l'ouïe est-elle, avec la vue, le sens le plus développé.

Le cerveau est petit, et le cervelet, seul, présente des sillons profonds.

La famille des gypaëtides ne repose que sur le genre suivant, et forme en quelque sorte transition entre la tribu des falconiens et celle des vulturiers.

LES GYPAËTES — *GYPAETOS*.

**Caractères.** — Les gypaêtes ont le corps épais, allongé ; la tête grande, longue, aplatie antérieurement, un peu bombée postérieurement ; le cou court ; les ailes très-longues et subaiguës, la troisième plume étant un peu plus longue que la deuxième et la quatrième, beaucoup plus longue que la première ; la queue longue, conique, formée de douze plumes ; le bec long et fort ; échancré à la base de la mandibule supérieure, qui est renflée à la pointe et fortement recourbée en crochet ; les pattes courtes et relativement faibles ; des doigts de longueur moyenne, très-faibles ; des ongles forts, peu recourbés et émoussés. Les plumes du corps sont grandes et abondantes ; celles de la tête sont étroites.

On ne sait encore si tous les gypaêtes appartiennent ou non à une même espèce. Ce qui est hors de doute, c'est que ceux qui vivent en Asie et en Afrique diffèrent assez notablement de ceux qui habitent les Alpes. Quant à leurs mœurs et à leurs habitudes, quelle que soit leur patrie, elles sont les mêmes pour tous, comme nous le verrons plus loin.

LE GYPAËTE BARBU — *GYPAETOS BARBATUS*.*Der Bartgeier. The Lammergeyer.*

**Caractères.** — Le gypaête barbu, vulgairement *lammergeyer*, nom qui signifie : *vautour des agneaux* (fig. 132), a, d'après mes mesures (qui ne s'appliquent qu'au gypaête d'Espagne), de 1<sup>m</sup>,04 à 1<sup>m</sup>,20 de long et de 2<sup>m</sup>,50 à 2<sup>m</sup>,80 d'envergure ; l'aile pliée mesure de 82 à 85 cent., et la queue de 50 à 58 cent. Un mâle, mesuré par Heuglin, avait 1<sup>m</sup>,04 de long et 1<sup>m</sup>,30 d'envergure ; l'aile avait 90 cent. et la queue 50. D'après Jerdon, le gypaête de l'Asie du Sud a, le mâle, 46 pouces de long et 108 pouces d'en-

vergure; la femelle, 48 pouces de long et 114 pouces d'envergure; la longueur de l'aile est de 34 pouces, celle de la queue de 19 (mesure anglaise). Le gypaète des Alpes serait plus grand: Schinz lui donne 1<sup>m</sup>,32 de long; Tschudi, de 1<sup>m</sup>,32 à 1<sup>m</sup>,48, 3<sup>m</sup>,13 d'envergure, et 58 cent. de queue. D'après Heuglin, les gypaètes d'Afrique varient très-peu suivant le sexe, tandis que, chez ceux d'Asie et d'Europe, la femelle est plus grande que le mâle.

L'adulte a le front, le sommet et les côtés de la tête d'un blanc jaunâtre, à plumes soyeuses plus foncées; l'occiput et la nuque d'un jaune rouille; les plumes du dos, du croupion, les couvertures supérieures de l'aile et de la queue d'un noir foncé, avec la tige blanchâtre et l'extrémité tachée de jaunâtre; les plumes des ailes et de la queue noires sur les barbes externes, d'un gris cendré sur les barbes internes, avec la tige blanchâtre; toute la face inférieure du corps jaune-rouille, plus foncé à la gorge qu'aux autres parties; les côtés de la poitrine et les cuisses marqués de quelques taches brunes; la poitrine ornée d'une sorte de collier de plumes blanc-jaunâtre, à taches noires; une ligne noire, qui part du bec, se dirige vers l'œil, se recourbe ensuite vers l'occiput, mais sans se réunir avec celle du côté opposé; l'œil blanc; la sclérotique d'un rouge vermillon; la cire d'un noir bleuâtre; le bec gris, à pointe noire; les pattes gris de plomb.

Les jeunes ont l'œil d'un gris cendré; le bec bleuâtre, l'arête et la pointe de la mandibule inférieure plus foncés que le reste; les pattes d'un vert pâle sale, nuancé de bleuâtre; la cire d'un noir bleuâtre.

Les tout jeunes gypaètes ont le dos brun-noirâtre, avec quelques plumes tachetées de blanc; le cou et la tête noirs; la face inférieure d'un brun roux clair. Ce n'est qu'après plusieurs mues, qu'ils acquièrent leur plumage définitif.

Les gypaètes du sud de l'Espagne et du sud de l'Afrique sont plus foncés; ceux des Pyrénées et de l'Himalaya, plus clairs que ceux qui habitent les Alpes Suisses; d'un autre côté, la couleur brune de leurs plumes peut être enlevée par le lavage, et par divers agents chimiques. On en a voulu conclure que cette couleur n'appartenait pas en propre à l'oiseau; qu'elle ne lui venait qu'à la suite de longs bains dans des eaux ferrugineuses. Cela peut être; mais, en tout cas, la chose est de peu d'importance, car on sait combien les eaux ferrugineuses sont com-

munes sur toutes les hautes montagnes, de telle sorte qu'aucun gypaète n'est exposé à en manquer. Il nous faut ajouter que ces oiseaux diffèrent encore entre eux par des caractères autres que ceux tirés de la coloration.

**Distribution géographique.** — Les gypaètes sont répandus dans une grande partie de l'ancien continent. En Europe, ils habitent les Alpes, les montagnes de la Transylvanie, les Balkans, les Pyrénées, toutes les chaînes de montagnes des trois péninsules méridionales, le Caucase, l'Altaï. En Asie, on les rencontre dans toutes les hautes montagnes, celles de l'extrême nord-est, peut-être, exceptées. Dans l'Himalaya, on les trouve, d'après Jerdon, depuis le Népal jusqu'à Cachemire. En Afrique, on les voit depuis le nord-ouest jusqu'au sud-est de cette partie du globe. Ils sont communs dans l'Atlas et en Abyssinie, rares dans les montagnes de l'Égypte, et on ne les rencontre qu'exceptionnellement dans la vallée du Nil. Adams, qui dans ses chasses dans l'Himalaya a appris à connaître assez bien le gypaète, pour ne pas le confondre avec un autre oiseau, dit en avoir fait lever un du sommet de la grande pyramide. Hartmann en vit un près des rapides de Wadi-Halfa. Pour ma part, je n'ai jamais aperçu de gypaète en Égypte ni en Nubie; j'en ai rencontré beaucoup, au contraire, dans l'Arabie Pétrée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il n'y a pas longtemps que nous connaissons bien l'histoire naturelle du gypaète: après avoir fréquemment observé l'oiseau en Espagne, j'ai été un des premiers à le présenter sous son vrai jour. Actuellement, nous possédons à ce sujet de nombreux matériaux; Jerdon, Adams, Hodgson, Irby, Heuglin, Simpson, Gurney, Kruper, mon frère et d'autres encore ont apporté tant de faits, et tous si unanimement concordants, que l'on ne peut plus croire à tous les récits touchant le *lammergeier* des Alpes. Aussi, ne tiendrai-je aucun compte de toutes les histoires dont on l'a fait le héros, et je me contenterai de renvoyer le lecteur, qui en serait friand, aux livres de Steinmuller, de Schinz, de Tschudi. Ce n'est pas que je mette en doute, le moins du monde, la véracité de ces auteurs; mais, dans ma conviction, ce qu'ils rapportent du gypaète doit s'appliquer à l'aigle fauve. Schinz nous apprend que, dans les Alpes, ces deux oiseaux sont souvent confondus l'un avec l'autre; qu'on les appelle indifféremment *aigle doré* ou *vautour doré*. Il incline à croire que les enfants

enlevés par ces oiseaux, l'ont été par l'aigle bien plutôt que par le gypaète. Nous verrons, d'ailleurs, que de tous les rapaces de sa taille le gypaète est un des plus inoffensifs.

Dans nos Alpes, dans l'Himalaya et dans les montagnes de l'Abyssinie, le gypaète ne se trouve que dans la zone la plus haute; il en est autrement dans d'autres régions. Cet oiseau aime les lieux élevés, mais il descend quelquefois dans le pays en plaine.

En Espagne, le gypaète habite toutes les hautes montagnes; cependant on le trouve très-fréquemment à une altitude de 260 à 300 mètres. La nature de ces montagnes explique ce fait parfaitement; elles sont tellement sauvages, qu'à une faible hauteur, les grands oiseaux de proie y trouvent des endroits excellents pour nicher. Il en est de même en Grèce et dans le sud-est de l'Afrique.

Le gypaète vit isolé, ou avec sa femelle, très-rarement réuni à quelques-uns de ses semblables. Je n'en ai jamais rencontré plus de cinq ensemble, et je crois que le naturaliste suisse, qui dit en avoir observé une bande de quinze, a fait erreur. Chaque paire habite un domaine de plusieurs lieues carrées de superficie, et chaque jour elle le parcourt, avec une certaine régularité.

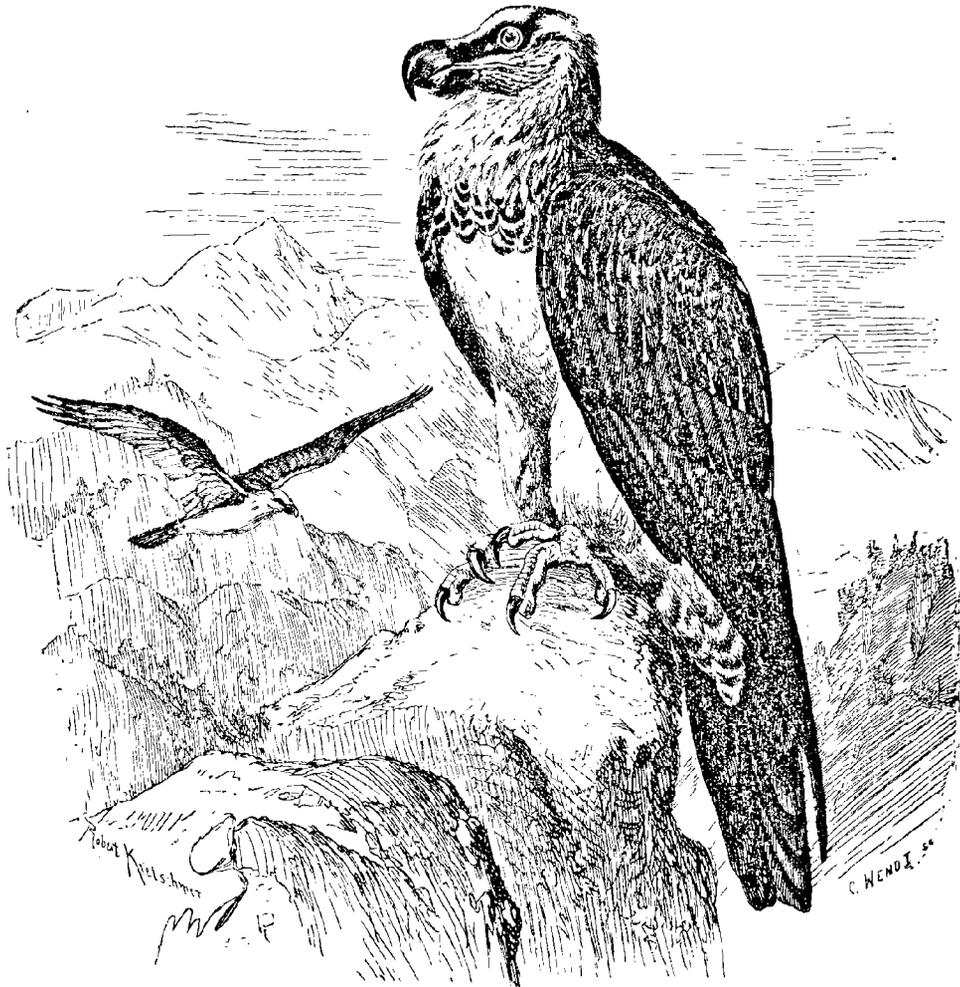
Le matin, il est rare d'apercevoir un gypaète. Il reste encore longtemps après le lever du soleil à l'endroit où il a passé la nuit. Ce n'est guère qu'au bout d'une heure et demie qu'il se met en course. Le mâle et la femelle volent à une petite distance l'un de l'autre; ils suivent les cols des montagnes, ne s'élevant guère à plus de 50 mètres au-dessus du sol. Le gypaète suit la chaîne de montagnes dans le sens de sa longueur; rencontre-t-il un pic élevé, il le contourne, pour en explorer les deux versants. Si des vallées coupent la chaîne principale, il les traverse sans abaisser son vol. Quand il parcourt ainsi les airs, le gypaète ne se laisse pas facilement détourner de sa route. J'en ai vu un voler si près d'un ermitage, qu'on aurait pu le tirer avec du plomb. Il n'a nulle peur de l'homme; bien des fois, j'ai pu en observer qui passaient tout près de moi. « Ce n'est aucunement un oiseau craintif, dit Adams; souvent, quand il cherche sa nourriture, il vole à peine à quelques brasses au-dessus des hommes. »

Le gypaète avance avec une grande rapidité, sans battre des ailes; son allure est élégante, et on ne peut le confondre avec un aigle ou un vautour. J'aurais été bien plutôt tenté, de loin,

de le prendre pour un faucon, mais celui-ci a de fréquents battements d'ailes qui le font reconnaître. D'autres y ont été trompés. « Son vol, dit Denney, ressemble à un tel point à celui des grands faucons, que j'ai été on ne peut plus surpris, lorsqu'après avoir tué mon premier gypaète, je reconnus un vulturidé. »

En volant, le gypaète regarde de tous côtés, jusqu'à ce qu'il ait découvert quelque chose; il se met alors à décrire des spirales, son compagnon le rejoint, et tous deux restent souvent longtemps à la même place, avant de poursuivre leur route. La proie aperçue en vaut-elle la peine, ils descendent à terre, puis courent sur elle, comme le font les corbeaux. Le gypaète ne dévore sa proie que dans des endroits élevés, de préférence au sommet d'un rocher. Il lui est difficile, semble-t-il, de prendre son essor et il aime mieux se trouver à une certaine hauteur, d'où il pourra s'élaner sans effort. Lorsqu'il plane, la brise la plus légère lui suffit pour s'élever au plus haut dans les airs. Au repos, sur les rochers, le gypaète tient indifféremment le corps dans une direction presque perpendiculaire ou horizontale. Il marche assez bien, moins bien cependant que le corbeau.

Interrogez un chasseur espagnol, digne de foi, et demandez-lui ce que mange le gypaète; il n'aura à vous raconter aucune de ces histoires épouvantables que les Suisses aiment à imputer à cet oiseau; le *quebranta-huesos* (le briseur d'os), vous dira-t-il, se nourrit de charogne, de lièvres, de lapins, de petits mammifères, et surtout d'os, qu'il brise en les laissant tomber d'une très-grande hauteur. Personne, en Espagne, chasseur ou naturaliste, ne représentera le gypaète comme l'oiseau de proie le plus terrible. Chaque fois que j'ai demandé quel était l'oiseau qui enlevait des chèvres, des moutons, des chiens, des enfants, on m'a nommé l'aigle fauve et non le gypaète. De l'aigle seul j'ai entendu raconter autant d'histoires que du lammergeier des Alpes, et des histoires analogues. En somme, le gypaète est regardé en Espagne comme un oiseau inoffensif ou tout au moins peu dangereux. Aucun berger ne le redoute, aucun métayer ne se plaint de ses rapines; tous, au contraire, s'accordent à dire, que, comme les vautours, il fond sur les charognes, et laisse tomber les os de très-haut pour les briser. J'ai vu moi-même, dans la Sierra-Nevada, un gypaète s'élever à plusieurs reprises au-dessus d'un rocher, y descendre, y prendre quelque chose, remonter en l'air, pour redescendre de nouveau, et je n'ai pu trouver à pareille



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 132. Le Gypaète barbu.

conduite d'autre explication plausible que celle qu'en donnent les Espagnols. On n'a d'ailleurs aucune raison pour douter qu'il brise les os de cette façon. Les pygargues, les corbeaux, les mouettes font de même, au rapport de naturalistes très-dignes de foi.

En 1856, Heuglin disait : « Le gypaète d'Abysinie vit surtout des restes de bétail qu'on abat, et au besoin, il se nourrit de charogne. Je ne puis confirmer l'assertion de Ruppell, qu'il attaquerait les chèvres et les moutons. Dans l'estomac d'un seul, de tous ceux que j'ouvris, je trouvai des rats épineux; dans tous les autres, je trouvai des débris de peau et d'ossements de bétail de boucherie. » En 1862, le même auteur ajoutait : « Les gypaètes arrivent en grand nombre près des abattoirs, et ils mangent des os

BREHM.

énormes, qu'ils digèrent avec une rapidité incroyable. »

Kruper a observé cet oiseau en Grèce. « Lorsque l'on entend prononcer le nom de lammergeier, on se figure aussitôt l'oiseau de proie de tous le plus courageux, le plus hardi, le plus redoutable. Mais mérite-t-il réellement une pareille renommée? Doit-il inspirer une juste crainte aux hommes et au bétail? ou bien est-ce sans motifs plausibles qu'on lui accorde pareil honneur? Dans l'Arcadie, où les montagnes ne sont pas très-élevées, son domaine commence aux bords de la mer. Que dérobe-t-il là, dans la plaine? Est-ce des chèvres, des moutons, des veaux qu'il dévore? On le voit planer au-dessus du versant boisé d'une colline, il décrit des cercles, la tête penchée, l'œil fixe; tout à coup il

III — 269

se laisse tomber et disparaît au regard. Il a saisi une proie, c'est sûrement une chèvre. — Non, ce n'est qu'une tortue, qui va servir à apaiser sa faim ou celle de ses petits. Pour pouvoir s'en nourrir, il l'emporte dans les airs, et la laisse tomber sur un rocher, où elle se brise. Je n'ai pu, jusqu'à présent, être témoin de ce fait, mais Simpson, qui a observé le gypaète en Algérie, me l'a affirmé; il m'a raconté que chacun de ces oiseaux avait un rocher à lui, où il brisait ainsi les tortues; Simpson en a vu lui-même. Le 14 mars 1861, je visitai l'aire d'un gypaète; au pied du rocher où il était établi, se trouvait une grande quantité d'ossements et d'écailles de tortues. »

« Les os bien remplis de moelle, écrit Simpson, en 1860, sont des friandises avidement recherchées par le gypaète; les autres vautours ont dévoré un animal; à la fin du repas, il se montre, il enlève les os, les brise et en avale les morceaux. Il brise les os en les laissant tomber, sur une pierre d'une très-grande hauteur. C'est un de ces oiseaux, sans doute, qui tua Eschyle en laissant tomber une tortue sur son crâne. Il est très-vorace. Autour de son aire, on trouve en quantité de os des tortues, et d'autres substances pareilles. Ce n'est pas à dire qu'il s'en nourrisse exclusivement; de temps à autre, il dévore un agneau, un lièvre, une poule, bien que son bec et ses serres ne soient pas fort vigoureux, et qu'il ne puisse déchirer sa proie, comme le font l'aigle et le vautour. Mais il y supplée par la facilité avec laquelle s'opère sa déglutition. Les Grecs croient qu'il peut tout avaler et tout digérer, et ils racontent à ce sujet des histoires tellement fantastiques, que je ne peux les répéter. J'ai vu un jour un vieux gypaète qui avait avalé un os, ou quelque autre objet difficile à digérer, dans une position assez critique: pour faciliter la déglutition, il était forcé de s'appuyer sur les longues pennes de sa queue. »

« La charogne, dit Irby, en 1861, paraît être la nourriture à peu près exclusive du gypaète. »

« Cet oiseau, avance Gurney, avale de très-grands os. Tous ceux que je tuai, sur la côte sud-est de l'Afrique, en avaient l'estomac rempli. Ces os avaient été avalés, complètement dépouillés de chair, et je vis un gypaète manger un os desséché. J'ai trouvé avec ces os de grandes quantités de poils d'aschkoko; c'est une preuve que le gypaète se nourrit aussi de ces animaux, qu'il enlève quand ils sont à se chauffer au soleil, devant leurs terriers. »

« Le gypaète, raconte Adams au sujet de celui

de l'Himalaya, prend beaucoup de marmottes, mais il ne se nourrit pas exclusivement de proie vivante; souvent, on le voit planer au-dessus des montagnes, cherchant quelque cadavre à dévorer. Dans les montagnes de Cachemire, je tuai un gypaète, dans l'estomac duquel je trouvai plusieurs très-grands os et un sabot de bouquetin. »

Hutton assure que le gypaète d'Asie se nourrit surtout de charogne, et n'enlève que très-rarement un animal vivant, d'une taille supérieure à celle d'une poule. Hodgson est du même avis; il ajoute que cet oiseau, quand il s'agit de conquérir une proie, n'a nullement peur de l'homme.

Je crois que ces citations sont suffisantes pour que le lecteur puisse porter un jugement sur la valeur des récits des chasseurs suisses. Devant une pareille concordance de tant d'auteurs différents, je ne crois plus que les divers gypaètes diffèrent sous le rapport des mœurs, comme je l'avais admis autrefois, en croyant mes propres observations en contradiction si flagrante avec toutes les anciennes données. Mais je ne puis taire que les mêmes histoires ont cours encore en d'autres pays qu'en Suisse. Ainsi, en Sardaigne, on parle de combats à mort entre l'homme et le gypaète. Les Bédouins de l'Arabie Pétrée m'ont assuré que le *budj* était l'ennemi le plus redoutable de leurs troupeaux. L'évêque Heber raconte, pour ne l'avoir sans doute appris que par oui-dire, que dans les rues d'Almora, le gypaète enlevait des enfants. Les indigènes de l'Himalaya prétendent que cet oiseau ravit des chevreux, des moutons, des chèvres, et jusqu'à de jeunes veaux. Je crois qu'il est possible que le gypaète pousse des mammifères adultes dans un précipice, qu'il effraye des hommes en volant devant eux, en les touchant presque; mais je suis persuadé qu'il n'a rien du courage extraordinaire, de l'immense soif de sang et de carnage qu'on lui prête. Dans tous les cas où un gypaète a amené la perte d'un grand mammifère, la terreur qui s'est emparée de celui-ci a été la cause de sa mort. Un milan aurait pu produire le même résultat. Je mets donc fortement en doute l'opinion du célèbre chasseur de chamois, Colani. Un gypaète avait passé tout près de lui et de Lenz, et il croyait que cet oiseau avait voulu pousser Lenz dans le précipice. Le gypaète, en effet, ne craint pas de voler tout proche de l'homme, que celui-ci soit ou non au bord d'un abîme. Je ne puis pas non plus donner raison à Gloger. Dans une lettre, qu'il écrivit à un naturaliste distingué, le pasteur Snell, il cherche à dépeindre les mœurs du gypaète dans les termes suivants: « Toute sa stature,

ses pattes courtes et faibles, ses ailes longues et étroites, sa queue longue et conique, son plumage dur et lisse, tout fait du gypaète un oiseau on ne peut mieux armé pour l'attaque. Il est évidemment destiné à pousser les mammifères, de grande et de moyenne taille, au bord d'un précipice, sans les saisir avec ses serres trop faibles. Le faucon fond de haut sur un pigeon ou sur un autre oiseau perché sur un toit, sur une branche, le saisit avec ses serres et l'égorge; le gypaète, lui, tue ses victimes en les poussant et en les précipitant dans l'abîme. Ne rencontre-t-il aucune proie, se trouve-t-il dans un endroit où il y a peu de ravins ou de précipices, il est naturellement obligé de se contenter de charogne; il se comporte comme les loups et les renards, que l'on ne peut cependant pas mettre à côté de l'hyène, comme des mangeurs de charogne; il fait ce que font les faucons en captivité, qui dévorent les oiseaux morts. Il souffre longtemps de la faim, plutôt que de s'adresser aux petits animaux, contre lesquels il ne peut employer ses moyens d'attaque ordinaires. Il mord, comme les vautours, il n'égorge pas, comme les faucons. De là proviennent toutes les particularités de ses mœurs. Je ne doute pas qu'il ne boive le sang, comme le font tous les autres rapaces, et qu'après avoir précipité une victime dans l'abîme, il ne l'achève en lui coupant les carotides à coups de bec. Cet organe, chez lui, me paraît tout à fait conformé pour cela. »

Les temps où la philosophie naturelle essayait de se passer de faits sont heureusement loin de nous. Toutes les suppositions, toutes les hypothèses ne nous satisfont plus; il nous faut des faits précis, des observations non préconçues; et, si nous envisageons le gypaète sous ce point de vue, le seul réel, nous verrons qu'il n'est pas autre chose qu'un pernoptère en grand: un rapace sans forces, lâche, pauvrement doué sous le rapport physique comme sous le rapport intellectuel; n'attaquant qu'à l'occasion un petit vertébré vivant, comme le font tous les rapaces sans exception, se nourrissant ordinairement de débris d'animaux. Le gypaète n'est pas organisé pour être un carnassier, mais bien un mangeur d'os: c'est ce qu'indiquent ses faibles armes, son œsophage immense, son estomac capable de tout digérer. Il ne lui faut qu'un temps incroyablement court, pour digérer les plus grands os. Georgi, l'excellent peintre qui illustra l'ouvrage de Tschudi, m'a raconté avoir un jour, au moyen d'une lunette d'approche, observé un gypaète, qui, perché sur un rocher,

attendait que fût accomplie la digestion d'un os très-long qui lui sortait encore, en partie, du bec. On a plusieurs fois fait des observations analogues chez les gypaètes captifs.

En Europe, le gypaète se reproduit au commencement de l'année; en Asie et en Afrique, la saison des amours coïncide avec les premières semaines du printemps de ces contrées. Je recueillis les premiers renseignements à ce sujet chez les bergers de l'Arabie Pétrée: je cite textuellement. — « Ce brigand, ce fils d'un brigand (qu'Allah le damne lui et toute sa postérité), établit sa demeure sur la cime d'une montagne, au fond d'une caverne; rarement le fils d'Adam est capable d'y arriver; car aucun chemin praticable n'y conduit. Mais atteint tu cette hauteur, tu vois alors un grand lit, que ce scélérat s'est fait avec les poils des chèvres qu'il a tuées, et dessus, un ou deux œufs; car le *budj* est si affamé et si vorace, qu'il ne pond jamais plus de deux œufs (tandis que d'autres oiseaux en ont un bien plus grand nombre). Ces œufs sont blancs, mais tachés du sang des animaux que l'oiseau a dévorés. » Nous avons reçu dans ces derniers temps et à plusieurs reprises, surtout des Pyrénées, des œufs de gypaète; ces œufs sont grands, arrondis, à coquille d'un grain grossier; à fond d'un blanc sale, parsemé de taches plus ou moins grandes d'un gris cendré ou gris roux, et de points jaune-ocre, ou brun roux.

Mon frère est, je crois, le premier naturaliste qui ait visité une aire de gypaète. Cette aire était sur une saillie rocheuse, qu'une masse surplombante protégeait un peu contre les rayons du soleil, et à une cinquantaine de brasses du pied du rocher. Toutefois, on y abordait facilement. L'aire était très-grande; son diamètre était d'environ 1<sup>m</sup>,60, sa hauteur de 1 mètre; l'excavation centrale avait 60 cent. de diamètre et 14 cent. de profondeur. La charpente en était formée de branches longues, variant, pour la grosseur, de celle du pouce à celle d'un bras d'enfant; puis venait une mince couche de petites branches, dans lesquelles était creusée l'excavation centrale, que tapissaient des fibres d'écorces, des poils de vache et des crins de cheval. Le rocher, tout aux alentours, était couvert d'une épaisse couche d'excréments, d'un blanc de neige.

Simpson visita une autre aire en Grèce. Elle était, nous dit Kruper, formée de fortes branches et comme feutrée de poils de chèvre, et était aplatie. Au milieu de l'aire se trouvait un jeune gypaète de trois semaines, entouré d'une

grande quantité d'os, d'un pied d'âne entier, de tortues en abondance. Les deux parents s'approchèrent, poussèrent des sifflements ressemblant assez à ceux que poussent des bergers; ils étaient inquiets, tourmentés, mais ils n'osèrent attaquer Simpson; Kruper, du moins, n'en parle pas.

Voici ce que dit Adams, au sujet d'une troisième aire, qu'il trouva dans l'Himalaya. « Dans l'Himalaya, le gypaète niche sur les rochers, dans des endroits inaccessibles. La saison des amours tombe en avril et en mai. Aux environs de Simla, je vis une aire avec deux jeunes, dans une caverne d'un rocher à pic; tout autour se trouvait une grande quantité d'os de mouton et d'autres animaux. C'étaient les débris provenant d'un établissement européen, à quelques milles de là. »

« L'homme excepté, le gypaète a peu d'ennemis. Mais beaucoup d'animaux le tourmentent. Mon frère vit un jour des pseudasètes poursuivre un gypaète. D'après Adams, le milan govinda et l'anomalocorax sont les tourmenteurs ordinaires du gypaète; Simpson ajoute que souvent les petits faucons l'attaquent et le harcèlent.

**Chasses.** — La chasse de cet oiseau est, on le comprend, des plus difficiles. A moins d'un heureux hasard, on ne peut que le tirer à l'affût, près de son nid, ou d'une charogne qui sert d'appât. En Suisse, on l'attire en versant du sang sur la neige. Blessé, jamais le gypaète ne songe à se défendre contre l'homme; il se borne à hérissier ses plumes et à ouvrir son bec; il tente bien de saisir son adversaire, mais il est rapidement dompté. Il a la vie très-dure; il faut un coup de feu bien dirigé pour le tuer. J'en tirai un; la balle lui déchira le foie et sortit par la région lombaire. L'oiseau tomba à terre et survécut encore 36 heures à sa blessure. On prend aussi cet oiseau dans des pièges amorcés avec de la viande.

**Captivité.** — On a souvent observé le gypaète en captivité: il se montre le même qu'en liberté. Au commencement de mars 1857, mon frère reçut un jeune gypaète: il avait été pris par deux bergers, qui l'avaient donné à nourrir à un boucher, duquel mon frère le reçut. Lorsque les bergers s'en emparèrent, les parents vinrent voler tout près d'eux, mais ne les attaquèrent point. Quelques pierres qui leur furent jetées suffirent pour les éloigner.

« Lorsque je le vis pour la première fois, dit mon frère, il était très-maladroit. Il ne pouvait se tenir sur ses pattes; et lorsqu'il était forcé de

se lever, il se remettait aussitôt sur ses tarses, ou se couchait sur le ventre. Il prenait avec son bec les morceaux de viande qu'on lui donnait, les lançait en l'air, les rattrapait adroitement, et les avalait; il préférait la chair aux os, auxquels, souvent, il ne touchait pas. Si on lui introduisait de force, dans le jabot, des os à pointes ou à angles saillants, il faisait des efforts pour vomir, jusqu'à ce qu'il les eût rejetés.

« Je le laissai encore un certain temps chez son ancien propriétaire; mais, comme toutes les semaines, mes devoirs médicaux m'appelaient dans le village, je ne manquais pas de lui rendre visite chaque fois.

« Établi dans une petite cour, il se montrait joyeux chaque fois que son maître venait le visiter, et il témoignait de son plaisir par ses cris. Le jour, on le mettait au soleil. Là il étalait ses ailes et sa queue, se couchait sur le ventre, étendait les pattes et restait ainsi immobile des heures entières, donnant tous les signes du plus grand contentement.

« Au bout d'un mois, il put se tenir debout et commença à boire. D'une patte, il maintenait solidement le vase qu'on lui donnait, plongeait son bec dans l'eau, et, rejetant vivement la tête en arrière, il lançait du fond de sa gorge une grande quantité de liquide, puis fermait le bec. Il buvait comme les vautours et les autruches. Quatre ou six gorgées semblaient suffisantes pour le désaltérer.

« A ce moment, il cherchait à atteindre à coups de bec les mains et les pieds des personnes qui l'entouraient, mais jamais il ne fit rien à son maître. Au bout d'un mois, je l'emmenai à Murcie. Il avait alors toutes ses plumes; celles de la collerette commençaient à pousser; sa queue était bien formée, mais n'avait pas encore atteint sa longueur définitive. Je le mis dans une grande cage, à laquelle il s'habitua aisément. Les deux premiers jours, cependant, il ne mangea pas, et ne but que de l'eau. Au bout de ce temps, il eut faim. Je lui jetai des os, il n'y toucha pas; je lui donnai des abattis de poules, il n'y toucha pas davantage. Je voulus lui pousser de force un os dans le gosier, il le vomit; ce ne fut que bien plus tard qu'il se mit à manger des os. Il avala avec avidité de la viande fraîche de bœuf et de mouton. Après son premier repas dans sa nouvelle loge, il se coucha sur le sable pour se reposer et se chauffer au soleil.

« Quelques jours lui suffirent pour apprendre à me connaître comme son maître. Il me répondait, arrivait à mon appel, se laissait caresser et

prendre par moi, tandis qu'il hérissait son plumage dès qu'un étranger s'approchait. Il semblait avoir voué une haine toute particulière aux paysans qui portaient le costume de la Vega. Un jour, il se précipita en criant sur un jeune garçon que j'avais chargé de nettoyer sa loge, et le força d'en sortir, à coups de bec. Une autre fois il déchira la veste et le pantalon d'un paysan qui y était entré. Lorsqu'un chien ou un chat s'approchaient, il hérissait ses plumes et criait de colère. Par contre, dès qu'il entendait ma voix, il accourait à la grille, poussait un léger cri de joie, montrait son plaisir de mille manières. Il passait son bec à travers les barreaux et jouait avec mes doigts, que je pouvais mettre dans son bec, sans avoir à craindre d'être mordu. Lorsque je le laissais sortir, il semblait transporté de plaisir et se promenait tout autour de la cour, lissait ses plumes, essayait de voler.

« De temps en temps, je lui nettoyait l'extrémité de ses pennes, car il les souillait continuellement. A cet effet, je le mettais dans une cuve et l'arrosais. Ce lavage lui était fort désagréable, et, chaque fois qu'il se renouvelait, il se débattait comme un furieux. Il apprit bientôt à connaître la cuve et à la craindre. Dès que son plumage était redevenu sec, il paraissait plus à son aise, et il était content quand je l'aidais à remettre ses plumes en ordre.

« Il vécut ainsi jusqu'à la fin de mai. Il mangeait seul de la viande, des os, mais pas d'oiseaux. Je lui présentai des pigeons, des poules, des perdrix, des canards, des grives, des choucas, il ne toucha à aucune de ces espèces, même alors qu'il était le plus affamé. Si je lui introduisais de force de la viande d'oiseau dans le bec, avec ou sans plumes, il la vomissait aussitôt ; par contre, il mangeait la chair de toute espèce de mammifères. Cette tentative, répétée plusieurs fois, a toujours eu les mêmes résultats.

« A la fin de mai, mon favori (car il l'était devenu) reçut un compagnon. Un paysan me fit dire qu'il avait pris un *aguila real*, dont il avait cassé l'aile, et me fit demander si je voulais l'acheter : je refusai, j'avais assez d'un oiseau de proie. Mais le paysan revint et m'apporta la mère de mon gypaète. Je lui demandai comment il se l'était procurée. Sa fille, me répondit-il, était venue à lui en criant : « Père, derrière notre maison, sur le rocher, se tient un homme enveloppé dans un manteau noir et il ne bouge pas. » Le paysan accourut avec son fusil, et, à cent pas de sa demeure, il vit le gypaète, immobile dans une caverne protégée contre les

rayons du soleil de midi. Il lui envoya une balle qui lui fracassa une aile, à l'articulation du carpe. L'oiseau blessé était couché sur le côté sain ; il montrait sa colère en ouvrant son bec et en hérissant les plumes de son cou. Quand quelqu'un s'approchait, il suivait de l'œil tous ses mouvements, cherchait à lui donner des coups de bec, et tenait solidement ce qu'il avait une fois saisi. Je lui amputai son aile blessée. La douleur causée par cette opération le rendit furieux ; il mordait tout autour de lui, et se servait de ses griffes avec adresse.

« Je le mis alors avec le jeune gypaète. Il se coucha sur le sol de la cage. Le jeune tourna tout autour de lui, sans éveiller son attention. On lui jeta de la viande, il n'y toucha pas. Le lendemain, il se tenait sur ses pattes ; le surlendemain, je lâchai mes deux oiseaux dans la cour. Le vieux marchait à pas comptés, les plumes des cuisses pendantes, la queue relevée, le bec ouvert, sans paraître s'inquiéter de ce qui l'entourait. Je leur donnai de l'eau ; le jeune accourut et commença à boire. Lorsque le vieux l'eut vu, il se dirigea aussi vers le vase, et but avec un plaisir visible. Immédiatement après, il devint plus gai ; il avala la viande qu'on lui mit dans le bec et qu'il avait rejetée jusque-là. Il ne toucha cependant pas à la chair d'oiseaux, et jamais on ne put lui en faire manger le plus petit morceau.

« Bientôt, sa fureur se dissipa. Il se choisit dans la cage une saillie du mur et en fit sa demeure. Il restait là tout le jour, sans faire attention à ce qui se passait autour de lui. Quand on le mettait dans la cour, il se hâtait de retourner dans sa loge. Au bout de quelques jours, je pus le caresser.

« Peu de temps après, on donna aux deux gypaètes une nouvelle société, un choucas. Ils ne parurent point prendre garde à ce nouvel arrivant, et celui-ci ne tarda point à se montrer hardi et impudent ; il repoussait à coups de bec les gypaètes, loin de l'abreuvoir, tant qu'il ne s'était pas lui-même désaltéré. Il leur enlevait des morceaux de la viande qu'ils étaient en train de manger. Tous deux se soumettaient à ces exigences ; ils attendaient, l'œil stupide, que le choucas eût fini de boire, et s'avançaient ensuite timidement pour étancher leur soif. Une grande douceur paraissait être le fond de tout leur être. Lorsque, le soir, ils se tenaient sur le perchoir le plus élevé de leur loge, je pouvais passer audessous d'eux, sans qu'ils songeassent à me faire du mal ; bien plus, le jeune se baissait pour se faire caresser.

« Quelques jours après, je reçus un jeune aigle fauve, presque assez fort pour voler; et deux percnoptères. Les gypaètes parurent assez étonnés de voir ces nouveaux compagnons, mais ils ne leur firent aucun mal; le jeune, lorsqu'il s'étendait sur le sable, laissait même un des percnoptères se mettre sur son dos. Je mis un pseudoète Bonelli avec eux; dès ce moment, le repos fut troublé pour toujours.

« Cependant celui-ci allait avoir un adversaire digne de lui. On m'apporta un troisième percnoptère et un grand-duc. Ce dernier chercha aussitôt un coin obscur et tranquille. Ses compagnons le considérèrent longtemps avec curiosité; le jeune gypaète s'approcha de lui, le regarda, l'examina sous toutes les faces, et se mit à vouloir, avec son bec, tâter le plumage de ce nouvel arrivant si maussade. Il en reçut un vigoureux coup de griffe, et demeura stupéfait de cette brutalité, puis tourna fièrement le dos à cet hôte incivil.

« Le soir, toute la société se réunissait sur le perchoir; l'aigle fauve le premier, puis le grand-duc, à côté de lui le jeune gypaète, puis un percnoptère, et enfin le vieux gypaète. Le pseudoète Bonelli ne se percha jamais. Tant que je restais dans la cage, ils demeuraient tranquilles; mais une fois que j'en étais sorti, le jeune gypaète commençait à s'occuper du grand-duc, et en recevait des coups à chaque tentative d'agression. Néanmoins, il ne cessait ses attaques que quand le grand-duc s'était décidé à quitter le perchoir et à gagner le plancher de la cage, où il rencontrait le pseudoète Bonelli. La lutte commençait alors entre ces deux prisonniers; ils se griffaient et s'arrachaient les plumes, pendant que les autres oiseaux demeuraient tranquilles spectateurs de la bataille.

« La couleur rouge ne fait rien aux gypaètes; je m'en suis assuré plusieurs fois. Ils me voyaient souvent vêtu d'une robe de chambre doublée de rouge, et jamais ils n'en parurent irrités. Ils ne montraient nul penchant particulier pour les enfants, comme Crespon le dit du gypaète de Sardaigne. Lorsqu'ils étaient lâchés dans la cour, ils passaient souvent près d'enfants en train de jouer, sans jamais les toucher, sans même les honorer d'un regard. Ce n'était que quand on les excitait, qu'ils se montraient furieux: le jeune surtout était le plus irritable; mais leur fureur se déchaînait aussi bien contre les grandes personnes que contre les enfants.

« Malheureusement, leur cage était exposée aux rayons brûlants du soleil d'Espagne, ce qui

fut très-probablement cause que le vieux gypaète devint malade et finit par mourir d'une inflammation des poumons. Le jeune gypaète, les trois percnoptères et le pseudoète conservèrent leur santé, et on put les envoyer en Allemagne. En route, le gypaète eut fort à souffrir de la chaleur; il restait le bec largement ouvert, réclamant de l'air frais et de l'eau. Chaque fois que la voiture s'arrêtait, il passait la tête entre les barreaux de sa cage, comme pour demander à boire; et, quand nous remplissions son désir, il attachait sur nous un œil plein de reconnaissance.

« Dans la traversée, il conquit rapidement l'amitié de tous les matelots, et il fut richement nourri aux dépens de la cuisine du bord. On le laissa souvent libre sur le pont du navire, et jamais il ne fit mine d'essayer la puissance de ses ailes. »

Scheitlin a observé deux autres gypaètes, qui avaient été pris à l'âge adulte. « On mit le premier, dit-il, dans une pièce spéciale: au commencement, il se tenait toujours tourné contre le mur; mais une fois qu'il fut habitué à son maître, il ne le fit plus. On l'avait attaché avec une courroie à un perchoir, pour l'empêcher de s'envoler; il la coupa d'un coup de bec.

« On lui mit une chaîne, il la tira, la mordit, mais en vain; on dut la lui enlever, et le laisser libre, sans liens. Au commencement, il hérissait ses plumes dès qu'on l'approchait; plus tard, il ne se montrait colère qu'à la vue des étrangers. Une seule fois, en dix ans, il blessa à la main, d'un coup de bec, une personne trop confiante qui voulait jouer avec lui.

« Il regardait avec des yeux largement ouverts tout ce qui paraissait nouveau. On dit que cet oiseau ne peut supporter la couleur rouge; ce qu'il y a de positif, c'est qu'il sait la reconnaître. Quand son maître s'approchait avec des habits autres que ceux qu'il portait d'ordinaire, il se comportait à son égard comme avec un étranger; mais, dès qu'il entendait sa voix, il témoignait qu'il le reconnaissait. Celui-ci pouvait impunément le caresser, le soulever par les ailes, les lui étaler pour montrer son envergure. Des marmottes couraient dans la chambre, sous sa vue, et il ne paraissait pas y faire attention. Il regardait les chiens avec des yeux grandement ouverts, mais jamais il n'essaya de les attaquer. Aucun animal ne le craignait; seuls, les chats avaient une telle frayeur en sa présence, qu'on aurait dit qu'ils volaient dans la chambre; d'un bond, ils sautaient par la fenêtre dans la rue. On

pouvait lui mettre entre les pattes des colombes, des pies, des corneilles, elles ne bougeaient pas. Aucune ne faisait seulement mine de s'envoler, ne paraissait inquiète le moins du monde ; toutes se montraient parfaitement indifférentes, et se laissaient prendre par lui ; une fois prises, il les couchait sur son perchoir, puis lentement, tout à son aise, sans paraître affamé, il leur arrachait la tête ; et après, tout aussi lentement, il leur ouvrait le ventre, coupait les pattes et les ailes, dépouillait le tronc de sa peau, et mangeait ensuite les os. On ne pouvait l'habituer à un autre régime. Il était lourd et paresseux, et restait tout le jour sur son perchoir. Le mettait-on à terre, il regardait en l'air et ne pouvait de longtemps se décider à s'envoler. Lui introduisait-on une pipe dans le bec, il la gardait. Aucun bruit ne paraissait l'impressionner. Son œil seul était vivant, et aucun être, je crois, n'en possède un aussi beau. L'expression, cependant, en est

plutôt farouche qu'intelligente. Il aimait à boire de l'eau et du lait. La vermine le tourmentait ; il se laissait patiemment oindre d'huile, et se montrait reconnaissant du service qui lui était ainsi rendu.

« Un second gypaète qui tomba malade soupirait souvent comme un homme, et se laissait médicamenter. Ses ailes furent frappées de paralysie, il les laissa tomber, et se coucha sur son perchoir. Sa faiblesse s'étant accrue, il sauta à terre, se coucha sur le côté, soupirant toujours, et s'endormit de son dernier sommeil, calme et tranquille. »

Kruper vit un gypaète captif à Athènes ; il mangeait, à ce qu'il rapporte, des peaux d'oiseaux empaillés, du pain blanc. Il apprit bien vite à connaître Kruper, à se laisser caresser par lui, ce qu'il ne souffrait pas de la part d'un étranger.

## LES VULTURIDÉS. — VULTURES.

*Die Geier.*

**Caractères.** — Les vulturidés ont des formes plus massives que les gypaétidés et sont les plus lourds de tous les rapaces. Ils ont le corps épais ; la poitrine extrêmement large ; les ailes longues, larges et un peu arrondies ; les plumes roides ; les tarses forts et de moyenne hauteur, nus à partir des talons ; les doigts longs et forts, sans être prenants ; les ongles peu recourbés et mous ; le bec à peu près de la longueur de la tête, fort, droit, très-recourbé, plus haut que large, à crochet de longueur moyenne et assez acéré, à bords tranchants et légèrement échanrés ; les plumes très-grandes, longues et larges. Une partie du corps en est complètement dépourvue, est nue ou simplement recouverte d'une sorte de duvet pileux plus ou moins serré. Les couleurs sombres, mal définies, prédominent dans le plumage ; quelques vulturidés, cependant, ont un plumage bizarre. Les parties nues ont des couleurs vives. Les yeux sont grands et expressifs ; les narines, diversement disposées.

### LES SARCORAMPES — SARCORAMPUS.

*Die Kammgeier.*

**Caractères.** — Les sarcoramphes doivent être regardés comme les plus nobles de tous les vul-

turidés. Ils ont le corps médiocrement allongé ; les ailes longues et minces, la queue longue, les tarses élevés, les doigts longs, le cou moyen, la tête petite ; le bec long, arrondi, comprimé latéralement, fortement crochu, surmonté, chez le mâle, d'une sorte de crête, et entouré dans la région du menton d'un lobe cutané. Leurs narines ne sont pas séparées par une cloison. Ils ont les plumes plus étroites que les autres vulturidés, mais les couleurs en sont plus vives. Certaines parties sont entièrement nues. Le mâle est plus grand que la femelle.

### LE SARCORAMPHE CONDOR — SARCORAMPUS GRYPHUS.

*Der Kondor. The Condor.*

Le condor (*fig. 133*) a eu le même sort que le gypaète. On l'a méconnu, on l'a accusé, on a écrit sur lui les histoires les plus fabuleuses, et on les a crues. Les savants eux-mêmes se sont laissés aller à lui donner le nom de griffon (*gryphus*). Tant d'exagération s'explique : « Dans ce pays extraordinaire, dit Tschudi, où l'on trouvait l'or et l'argent à foison, les animaux devaient aussi, pensait-on, présenter des formes toutes particulières ; on dévorait avidement les récits des voyageurs, qui n'avaient observé que superfi-

ciellement, et on laissait libre carrière à son imagination, pour ajouter encore à leurs récits. » Ce n'est que dans ce siècle que l'on a établi la véritable histoire naturelle du condor. Cependant, récemment encore, des naturalistes ont pris sous leur responsabilité des assertions évidemment fausses. Mais Humboldt, Darwin, d'Orbigny et J. J. de Tschudi nous ont fait bien connaître cet oiseau, jusqu'à eux, fabuleux, et nous possédons actuellement une description complète et exacte de son genre de vie.

**Caractères.** — Le condor adulte mâle a le plumage noir, avec de faibles reflets bleu d'acier; les rémiges primaires d'un noir mat; les rémiges secondaires d'un noir grisâtre frangées extérieurement de blanc; les grandes couvertures du deuxième ordre blanches sur les barbes externes; l'occiput, la face et la gorge d'un gris noirâtre; le cou couleur de chair livide, la région du jabot d'un rouge pâle; un étroit lobule cutané, qui pend à la gorge, et les deux plis verruqueux des côtés du cou, d'un rouge vif; le bas du cou orné d'une collerette de plumes assez longues et blanches; l'œil rouge-carmin vif; le bec couleur de corne; les pattes d'un brun foncé.

La femelle n'a point de crête; la peau nue de la tête est brunâtre, le plumage, en entier, d'un brun noir uniforme, avec des teintes cendrées sur les ailes.

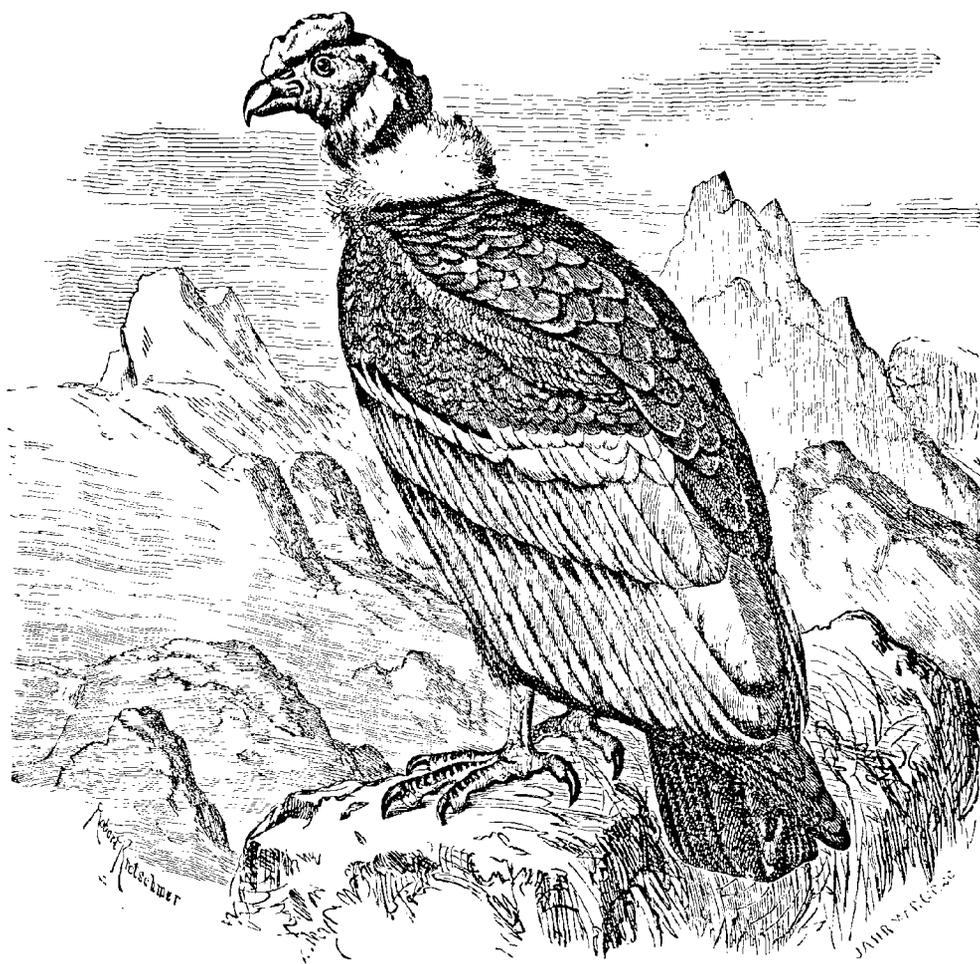
D'après Humboldt, le mâle a 1<sup>m</sup>,08 de long et 2<sup>m</sup>,90 d'envergure; la longueur de l'aile est de 1<sup>m</sup>,21, celle de la queue de 39 cent. Une femelle, que mesura le même naturaliste, avait 3 cent. de longueur, et 25 cent. d'envergure de moins. Darwin, de son côté, avance avoir tué un condor de 1<sup>m</sup>,20 de long et de 2<sup>m</sup>,80 d'envergure. Mais Poeppig dit en termes formels: « Aucun condor que j'aie vue n'avait moins de 3<sup>m</sup>,30 d'envergure; j'en mesurai un grand nombre, en été, dans les Andes, en hiver, à Talcahunano, et je trouvai que la plus grande envergure fut de 5<sup>m</sup>,94. » Une telle différence entre ces chiffres et ceux de Humboldt et Darwin laisse supposer, ou que Poeppig n'a pas pris lui-même les mesures dont il parle, ou que, s'il les a prises, il a dû commettre une erreur.

**Distribution géographique.** — Les hautes montagnes de l'Amérique du Sud sont la patrie du condor. On le trouve depuis Quito jusqu'au 45° de latitude Sud. Dans les Andes, il habite surtout une zone de 2 à 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer; au détroit de Magellan et en Patagonie, il arrive jusqu'au bord de la mer

et niche sur les falaises escarpées, dont le pied est baigné par les flots. Au Pérou et dans la Bolivie, il descend souvent jusque sur les côtes; d'après Tschudi, il est dix fois plus abondant dans les hauteurs que dans la plaine. On admet généralement que, de tous les oiseaux, c'est celui qui s'élève le plus haut dans les airs. D'après Humboldt, on le voit fréquemment planer au-dessus du Chimborasso, bien au delà des nuages, et à une hauteur qu'il évalue à plus de 7,000 mètres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tout, dans les mœurs et les habitudes du condor des Andes, le montre comme un véritable vautour. Il est sociable et vit en bandes qui s'élèvent jusqu'à quarante ou cinquante individus, mais qui, au moment des amours, se séparent par paires. Chaque bande s'établit sur une paroi de rocher, et y reste attachée. Le matin, elle parcourt un domaine, dont on a de la peine à s'imaginer l'étendue. Ils s'élèvent d'abord lentement, avec quelques coups d'ailes; puis, comme tous les grands vulturidés, ils se mettent à planer, sans agiter leurs ailes; ils décrivent de vastes cercles, et, suivant la direction du vent, ils s'élèvent dans les airs, ou redescendent vers la surface du sol. L'un d'entre eux aperçoit-il quelque proie, il se laisse tomber, et tous les autres le suivent. « En moins d'un quart d'heure, dit Tschudi, des nuées de condors s'abattent sur le cadavre abandonné d'un animal, quand un instant auparavant l'œil le plus perçant n'en pouvait découvrir un seul. » Leur chasse a-t-elle été heureuse, ils reviennent vers midi à leur rocher, et s'y reposent quelques heures; le soir, ils se remettent de nouveau en quête de nourriture.

Les condors, comme tous les vulturidés, se nourrissent principalement de charogne. Humboldt dit qu'à deux, ils chassent le cerf des Andes, le puma, la vigogne, et même le guanaco et les veaux; ils fatiguent ces animaux, les frappent de leurs griffes ou de leur bec jusqu'à ce que, tombant exténués, ils ne puissent plus se relever et deviennent la proie du rapace. Il ajoute que les dégâts causés par les condors, aux troupeaux de la province de Quito, surtout aux troupeaux de brebis et de vaches, sont souvent considérables; mais les observateurs plus modernes, notamment d'Orbigny et Tschudi, s'accordent à dire que les condors sont complètement inoffensifs pour les vigognes ou les guanacos adultes: ce n'est pas à dire, cependant, qu'ils ne commettent aucun dégât. D'après



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 133. Le Sarcorampe condor.

Tschudi, ils suivent les troupeaux sauvages et domestiques pour s'abattre immédiatement sur les animaux qui périssent, et les troupeaux de vigognes, de guanacos et d'autre bétail sont si nombreux, dans les montagnes, qu'ils y trouvent toujours une nourriture abondante. Un grand nombre d'entre ces animaux meurent de faim ou d'accident; d'un autre côté, les femelles mettent bas des petits morts-nés, aussi les condors ont-ils rarement à souffrir de la faim. Parfois même, toujours selon Tschudi, ils fondent sur de jeunes agneaux nouveau-nés, ou sur des chevaux malades, dont ils agrandissent à coups de bec les blessures, et qu'ils finissent par tuer, en leur ouvrant la poitrine. Ils suivent continuellement les chasseurs. Lorsque ceux-ci dépouillent une vigogne ou un cerf des Andes, ils sont entourés de bandes de condors, qui se pré-

BREHM.

cipitent avec avidité sur les intestins, et ne témoignent pas la moindre frayeur de l'homme. Ils accompagnent le puma dans ses excursions, pour dévorer les reliefs de ses repas. « Quand les condors s'abattent, dit Darwin, et qu'ensuite tous ensemble s'envolent subitement, le Chilien sait qu'il y a là un puma, qui veille sur sa proie et en chasse ces voleurs. »

Au temps où les brebis allaitent leurs petits, les condors suivent les troupeaux, et profitent de toute occasion favorable pour enlever un chevreau ou un agneau. Aussi, les chiens de berger sont-ils dressés à courir autour du troupeau, tant que l'ennemi est en vue; à regarder constamment en haut, et à aboyer vigoureusement.

Sur les bords de la mer, ils se nourrissent des grands mammifères marins, que les flots

III — 270

ont jetés sur la plage. Ils évitent le voisinage des habitations, sans cependant avoir peur de l'homme. Ils n'attaquent pas les enfants, ou du moins n'en a-t-on pas d'exemple. Souvent, au dire de Humboldt, les enfants dorment en plein air, tandis que leurs parents ramassent de la neige, pour aller la vendre dans la plaine, sans avoir rien à redouter du condor. Les Indiens, de leur côté, assurent que cet oiseau de proie n'est nullement dangereux pour l'homme.

Les condors entament une proie comme les autres vulturidés. « Ils commencent, dit Tschudi, par enlever les parties qui leur offrent le moins de résistance, les yeux, les oreilles, la langue et les parties molles au pourtour de l'anus, où ils font un grand trou, pour pénétrer dans la cavité abdominale. Lorsque plusieurs sont réunis autour d'un cadavre, les orifices naturels ne suffisant plus pour leur permettre de se rassasier rapidement, ils pratiquent des ouvertures à la poitrine ou au ventre. Les Indiens prétendent que le condor sait parfaitement la place du cœur, et que c'est l'organe qu'il recherche toujours le premier. »

Rassasié, le condor est lourd et paresseux. Si on le force à s'envoler, il vomit les aliments qui remplissent son jabot. Dans certaines localités, surtout dans les hautes montagnes, ils sont très-difficiles à éloigner de leur proie, et ils y reviennent toujours. Le long des côtes, ils sont plus craintifs et plus prudents.

Le condor niche au commencement de l'année. Son aire, si tant est qu'on puisse lui donner ce nom, est établie sur les rochers les plus inaccessibles des sommets des Cordillères. Souvent la femelle pond sur le sol nu ses deux œufs, qui sont d'un blanc jaunâtre, à petites taches brunes. Les jeunes naissent couverts d'un duvet grisâtre; ils croissent lentement, ne prennent leur essor que longtemps après l'éclosion, et restent longtemps encore après sous la tutelle des parents. En cas de danger, ceux-ci les défendent avec courage. « En mai 1844, raconte Tschudi, nous nous égarâmes sur une crête escarpée, en poursuivant un cerf blessé et nous aperçûmes à moins de quatre pieds au-dessous de nous trois femelles en train de couver; elles nous accueillirent avec des cris atroces, nous menacèrent, et nous pûmes craindre d'être précipités par elles en bas de cette crête, à peine large de deux pieds, où nous nous trouvions. Nous ne pûmes nous sauver qu'en nous retirant promptement vers un endroit plus large. »

**Chasse.** — Les Indiens prennent beaucoup de condors, et ils semblent se faire un plaisir tout particulier de maltraiter ces malheureux oiseaux. Ils remplissent le ventre d'un animal mort d'herbes narcotiques: après s'en être repu, le condor vacille, titube, comme enivré, et sa capture devient facile. D'autres fois, l'on dispose dans la plaine de la viande au milieu d'un enclos, et l'on attend que les condors soient rassasiés, puis, s'élançant sur eux à bride abattue, on les prend avec le lazzo. Molina nous parle d'un autre genre de chasse, et son récit, quelque invraisemblable qu'il paraisse, a été confirmé par Tschudi. Une peau de bœuf, à laquelle tiennent encore quelques débris de chair, est étendue sur le sol, et sous elle se cache un Indien, muni de lacets. « Quand un condor s'est posé, l'Indien relève la peau autour de sa patte, qu'il coiffe comme d'un doigt de gant, et l'attache, et quand quelques-uns sont ainsi attachés, il s'éloigne en rampant. D'autres Indiens accourent alors, jettent des manteaux sur les oiseaux, et les emmènent dans les villages, où ils doivent figurer dans les courses de taureaux. Huit jours avant la fête, les condors ne reçoivent rien à manger. Le jour fixé, on attache un condor sur le dos de chaque taureau, qu'on a blessé auparavant de quelques coups de lance. L'oiseau affamé agrandit la plaie, et irrite ainsi le taureau, au grand contentement des Indiens.

« Sur le haut plateau de la province de Huachirir, il est un endroit où on tue facilement un grand nombre de condors. C'est une sorte d'entonnoir naturel, de 60 pieds environ de profondeur, et qui a autant de diamètre à son ouverture. On met sur le bord le cadavre d'un mulet ou d'un lama. Bientôt les condors arrivent; en se disputant, en tirant chacun de leur côté, ils finissent par faire rouler le cadavre au fond du trou, et ils l'y suivent pour le dévorer; mais, une fois rassasiés, ils ne peuvent plus sortir de cet entonnoir, tant ils sont alourdis. A ce moment, apparaissent les Indiens, qui, armés de longs bâtons, assomment ces oiseaux. » Tschudi ajoute qu'il a assisté à une pareille chasse, où l'on tua vingt-huit condors. On retient ceux que l'on garde captifs à l'aide d'un anneau passé au travers des narines.

Dans les hautes montagnes, il n'est pas très-difficile de chasser le condor avec les armes à feu; il y est si commun, qu'on peut être certain d'en rencontrer. Ulloa croit qu'une balle ne peut percer le plumage, mais aucun chasseur habi-

tué à manier la carabine ne souscrita à cette assertion. Cependant Humboldt cite un fait qui démontre que la vie du condor est bien plus dure que celle d'aucun autre oiseau de proie. « A Riobamba, dit-il (1), nous trouvant dans la maison de notre ami don Xavier Matusar, corégidor de la province, nous assistâmes aux expériences que les Indiens firent sur un condor pour le tuer. On commença par l'étrangler avec un lacs; on le pendit à un arbre; on le tira avec force par les pieds pendant plusieurs minutes. A peine le lacs fut-il ôté, que le condor se promenait comme si on ne lui eût fait aucun mal. On lui tira, avec le pistolet, trois balles à moins de quatre pas de distance; toutes lui entrèrent dans le corps. Il était blessé au cou, dans la poitrine, au ventre; il resta toujours sur pied. Une cinquième balle frappa contre le fémur et retomba par terre. Le condor ne mourut qu'une demi-heure après des blessures nombreuses qu'il avait reçues. Bonpland a conservé longtemps cette balle renvoyée par le choc contre le fémur. »

**Captivité.** — On a souvent observé des condors captifs. Quelques-uns s'appriivoient parfaitement, d'autres restent toujours méchants et sauvages. Tschudi en posséda un qui se défendait vigoureusement quand on voulait le toucher, et qui arracha complètement une oreille au nègre chargé de le soigner. Peu après, ce même condor poursuivit un petit négriillon de trois ans, le jeta à terre, et, à coups de bec, lui fit à la tête plusieurs blessures mortelles. A bord du navire, il blessa plusieurs matelots qui l'avaient excité ou qui l'avaient approché de trop près.

Les condors du Jardin zoologique de Hambourg ne témoignent pas à l'homme la moindre affection; ils ont déjà cherché plusieurs fois à mordre leur gardien.

Hackel, par contre, a eu longtemps deux de ces oiseaux qui étaient charmants. « Leur douceur, dit le comte Gourcy, est incroyable; leur intelligence, leur jugement ne sont pas moins remarquables. Ils ont pris leur maître en affection, le mâle surtout, et, à sa vue, il ne manque jamais de sauter de joie dans sa cage. A son commandement, il monte à son perchoir, vient se poser sur son bras, se laisse porter par lui, lui caresse la figure avec son bec; celui-ci, de son côté, lui met le doigt dans le bec, le couche sur le dos, lui tire les plumes, joue avec lui comme avec un chien. La femelle ne tarde pas à

(1) Al, de Humboldt, *Recueil d'observat. de zool. et d'anat. comp.* Paris, 1807, p. 75.

devenir jalouse de ces caresses et elle tire son maître par son habit, jusqu'à ce qu'il lui ait donné à manger. Ils sont très-jaloux l'un de l'autre, et souvent ils déchirent les vêtements de leur maître, chacun le tirant de son côté. Le mâle saute joyeusement de part et d'autre, comme un enfant; il joue avec tout. Ces condors diffèrent de tous les rapaces par leur privauté, et des vautours par leur gaieté. »

Les condors vivent en très-bonne harmonie avec les autres vulturidés. Ils se servent de leur bec avec tant d'adresse et de force, que les vautours fauves, eux-mêmes, leur cèdent la place.

**Usages et produits.** — Le condor jouait un grand rôle dans la religion des anciens Péruviens. Aujourd'hui, il fournit encore des médicaments précieux à la thérapeutique indienne. Son cœur, cru ou desséché et réduit en poudre, est employé comme remède contre l'épilepsie; la muqueuse de l'estomac sert de topique pour les cancers du sein, et Tschudi dit en avoir observé de très-bons effets.

#### LE SARCORAMPHE DE CALIFORNIE — *SARCORAMPHUS CALIFORNIANUS.*

*Der Greifgeier. The californian Vulture.*

**Caractères.** — Cette espèce, d'après Taylor, a une longueur de 1<sup>m</sup>,48, sur lesquels 41 cent. appartiennent à la queue, et une envergure de 2<sup>m</sup>,86. Son plumage est uniformément brun foncé ou noir; une tache triangulaire d'un blanc sale se trouve sous l'aile et s'étend sur la poitrine; quelques plumes externes de la partie inférieure de l'aile ont un reflet blanc. La tête, sauf une bande triangulaire couverte de petites plumes, est complètement nue, et d'un jaune citron; le cou est couleur de chair sale.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite les montagnes de la Californie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit parmi les rochers, mais il descend souvent jusqu'au bord de la mer. Les poissons forment sa principale nourriture; sous tous les autres rapports, il ressemble à l'espèce précédente.

#### LE SARCORAMPHE PAPA — *SARCORAMPHUS* *(GYPARCHUS) PAPA.*

*Der Königsgcier. The King-Vulture.*

Le sarcorampe papa ou royal (*fig. 134*) a été récemment séparé des condors, et on en a fait le genre *gyparchus*, en invoquant des caractères de peu de valeur. D'après Tschudi, ce qui le distingue surtout des condors, c'est

la conformation des narines. Quant aux différences de coloration, elles ne peuvent être élevées au rang de caractères génériques.

« De même que le condor au Pérou, de même, au Mexique et dans l'Amérique du Sud, le sarcoramphé royal a attiré l'attention des premiers voyageurs, dit Tschudi. Hernandez l'a connu et décrit. Son plumage à couleurs vives et superbes lui a valu le nom de roi des vautours (*rex vulturum*). Ce nom a encore un autre motif : comme tous les autres grands rapaces, le sarcoramphé papa règne et domine sur les espèces plus petites : par sa force, par sa volonté, il leur inspire le plus grand respect.

**Caractères.** — Un sarcoramphé papa adulte est un oiseau réellement superbe. Il a la partie antérieure du dos et les couvertures supérieures de l'aile d'un blanc rougeâtre vif ; le ventre et les plumes sous-alaires d'un blanc pur ; les penes des ailes et de la queue noires, les premières lisérées de gris en dehors ; la collerette grise ; le sommet de la tête et la face d'un rose couleur de chair, et couverts de poils courts et roides, en arrière et aux papilles verruqueuses d'un rouge foncé ; un repli cutané, se dirigeant vers l'occiput, également d'un rouge foncé ; la cire, le cou et la tête d'un jaune clair ; la crête haute, lobulée, noire ; le bec noir à la base, d'un rouge vif en son milieu, blanc jaunâtre à la pointe ; les pattes d'un gris noir ; l'œil blanc d'argent.

Les jeunes sont d'un brun uniforme, plus foncé sur le dos ; le croupion et les jambes sont blancs.

D'après Tschudi, le condor royal a 88 cent. de longueur, et d'après Burmeister 94 cent. D'Azara lui reconnaît 1<sup>m</sup>,86 d'envergure. La longueur de l'aile pliée est de 55 cent., celle de la queue de 25.

La femelle est plus grande que le mâle ; mais la crête charnue qui surmonte le bec est plus petite chez elle que chez celui-ci.

**Distribution géographique.** — Le sarcoramphé papa habite toutes les terres basses de l'Amérique, depuis le 32° de latitude australe, jusqu'au Mexique et au Texas ; on l'a même rencontré dans la Floride. Sur les montagnes, il ne s'élève pas à plus de 1600 m. au-dessus du niveau de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après d'Azara, Humboldt, le prince de Wied, d'Orbigny, Schomburgk, Tschudi et d'autres naturalistes qui ont parlé de ses mœurs, le sarcoramphé papa fréquente les forêts vierges et les plaines couvertes d'arbres ; jamais on ne le rencontre,

ni dans les steppes, ni dans les montagnes dénudées. Selon d'Orbigny, il est à peine moitié aussi commun que le condor ; il est dix fois plus rare que l'urubu, et quinze fois plus que le *gallinazo*.

Le sarcoramphé royal passe la nuit sur les basses branches des arbres, à la lisière de la forêt ; il semble avoir une préférence pour certaines places et on voit plusieurs de ces vulturidés s'y réunir. Seul ou en société, il se lève de grand matin et plus tôt que le condor ; il erre le long de la forêt et dans ses environs, cherchant si un jaguar n'a rien chassé pour lui. Aperçoit-il enfin quelque cadavre, il se laisse tomber bruyamment, mais sans aborder immédiatement sa proie ; il se pose au contraire à quelque distance, sur un arbre ou sur le sol ; il rentre la tête et le cou entre les épaules, et jette de temps à autre sur sa proie un regard plein de convoitise. On dirait qu'il s'exerce à exciter encore davantage son appétit par la vue. Ce n'est généralement qu'au bout d'une demi-heure qu'il se met en devoir de le satisfaire. Il est toujours prudent, et commence par bien s'assurer si rien ne le menace. Souvent il se gave au point qu'il ne peut se mouvoir qu'avec peine. Lorsque son jabot est rempli d'aliments, le sarcoramphé papa exhale une odeur insupportable ; lorsqu'il est vide, il a, comme tous les vulturidés, une très-forte odeur de musc. Son repas terminé, il s'envole sur un arbre élevé, de préférence sur un arbre sec, pour y faire sa digestion.

D'Orbigny assure qu'il attaque le jeune bétail ; aucun autre observateur ne fait mention de pareil fait.

D'ordinaire, ce sont les urubus et les auras, communs partout, qui sont les premiers à découvrir le cadavre d'un animal, mais ils doivent abandonner le festin quand leur roi vient en prendre sa part. « Des centaines de vautours, dit Schomburgk, sont réunis autour d'une charogne ; mais ils se retirent tous, dès que le sarcoramphé royal se montre. Perchés sur un arbre voisin, ou simplement posés à terre, ils attendent, l'œil brillant de convoitise et d'envie, que leur tyran ait calmé sa faim et se soit retiré. A peine a-t-il achevé son repas, que tous se précipitent, et c'est à qui aura la meilleure part de ses restes. J'ai été souvent témoin de ce fait, et je puis assurer que devant aucun autre oiseau, les petites espèces de vulturidés n'abandonnent leur proie comme ils le font devant le sarcoramphé papa. Dès que celui-ci apparaît au loin, tous se retirent, quelque occupés qu'ils soient ;

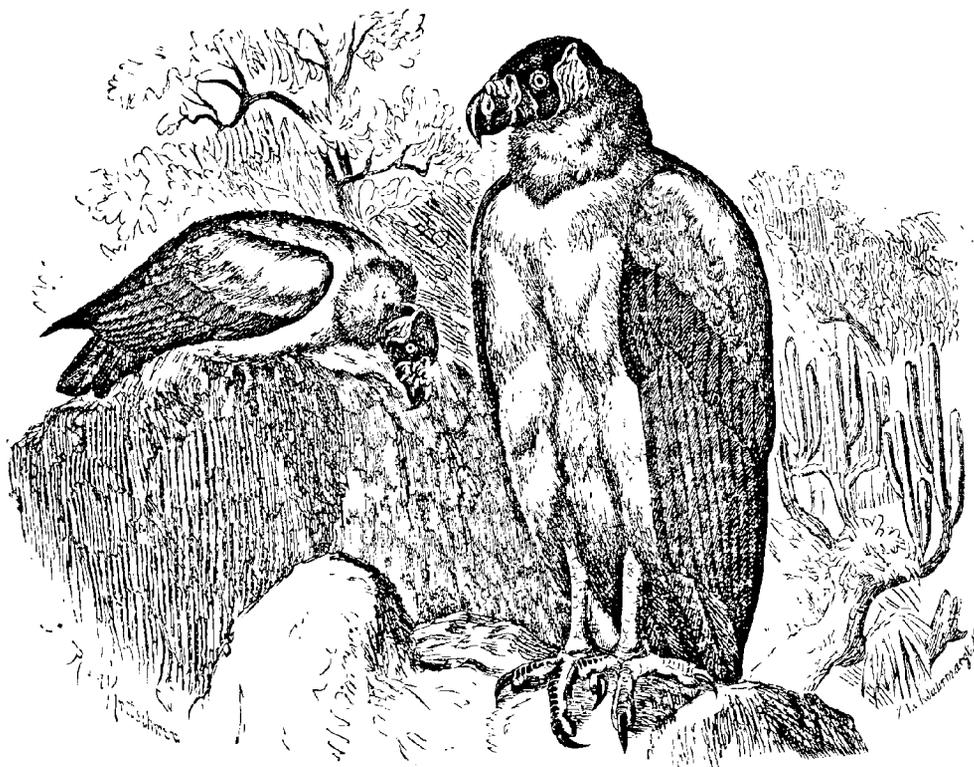


Fig. 134. Le Sarcoramphé papa.

et quand il approche, ils ont l'air de le saluer, en élevant et abaissant alternativement leurs ailes et leur queue. Le sarcoramphé royal a-t-il pris place, tous sont silencieux, et attendent tranquillement qu'il lui plaise de se retirer. »

Tschudi a mis en doute ce récit de Schomburgk ; ni lui ni son ami Stephan n'ont observé pareille conduite. Schomburgk a repoussé leur critique sur ce point, et à mon avis, victorieusement. Les mêmes rapports qui existent entre le sarcoramphé papa d'un côté, les urubus et les auras de l'autre, nous les avons observés aussi, Jerdon entre le vautour chauve de l'Inde et les petits vulturidés, moi entre le vautour chauve d'Afrique et les percnoplères de cette contrée. Je crois qu'il en est ainsi pour toutes les espèces de cette famille.

Nous manquons de détails précis sur le mode de reproduction du sarcoramphé papa. Des Indiens ont raconté à d'Azara qu'il nichait dans les creux des troncs d'arbres ; le prince de Wied en doute ; Tschudi confirme le dire de d'Azara, Schomburgk n'en sait rien ; d'Orbigny n'a jamais vu le nid de cet oiseau, mais on lui a raconté la même chose qu'à d'Azara ; Burmiester

dit que ce condor niche sur des arbres élevés, même au sommet de fortes branches mortes. Il aurait deux œufs, blancs. Pendant plusieurs mois, on voit les petits, qui ont déjà pris leur essor, rester dans la compagnie de leurs parents.

**Captivité.** — Il ne doit pas être facile de tirer ou de prendre un condor royal. Le prince de Wied ne put s'en procurer un seul. Notre jardin zoologique n'en a jusqu'ici possédé que deux individus, que nous n'avons pas gardés longtemps ; tous deux nous étaient arrivés fort malades. Leurs mœurs, en captivité, ne diffèrent nullement de celles des autres vautours

## LES GYPS — GYPS.

*Die Gänsegeier.*

**Caractères.** — Les gyps, ou *vautours-vies*, que nous pouvons placer immédiatement après les condors, bien qu'ils ne soient pas les plus nobles représentants de la famille des vulturidés dans l'ancien monde, les gyps, dis-je, sont caractérisés par un corps relativement élancé, des ailes assez étroites, une queue de longueur moyenne, des pattes basses, et surtout par une

tête longue, ressemblant à celle de l'oie, se continuant insensiblement avec le cou, et recouverte de quelques soies épaisses, duveteuses. Le bec est faible et long. Les plumes sont grandes : elles varient beaucoup avec l'âge. Les jeunes ont des plumes plus longues et plus étroites que les adultes; celles surtout de la collerette présentent une conformation toute particulière. Il est surprenant que des ornithologistes très-distingués n'aient pas reconnu cette différence; aussi, je dois insister sur ce fait que les jeunes gyps sont facilement reconnaissables aux plumes longues et flottantes qui constituent leur collerette, tandis que les vieux ont cette collerette formée de plumes courtes, ébarbées, et plutôt semblables à des poils.

**Distribution géographique.** — Ce genre a des représentants dans tout l'ancien continent : une seule espèce appartient à l'Europe.

#### LE GYPS FAUVE — *GYPS FULVUS*.

*Der fahle Gänsegeier. The griffin Vulture.*

**Caractères.** — Le gyps fauve (fig. 133 et Pl. XI) est un oiseau de 1<sup>m</sup>,43 de long, sur 2<sup>m</sup>,72 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 72 cent., celle de la queue de 32. Son plumage est d'un brun fauve clair uniforme, le ventre étant plus foncé que le dos. Chaque plume est bordée d'un liséré clair. Les grandes couvertures supérieures de l'aile sont bordées de blanc, ce qui forme une bande claire en travers de l'aile. Les rémiges primaires et les rectrices sont noires; les rémiges secondaires d'un gris brun, bordées en dehors d'un mince liséré fauve; les plumes de la collerette blanches ou d'un blanc jaunâtre. L'œil est brun clair; la cire gris de plomb foncé; le bec brun de corne; les pattes sont d'un gris brunâtre clair.

Les jeunes oiseaux ont un plumage plus foncé, avec les tiges des plumes plus apparentes. Les plumes de la collerette sont brunes, longues et minces, tandis que, chez l'adulte, elles sont courtes, ébarbées et blanches.

**Distribution géographique.** — Le gyps fauve est commun dans la Transylvanie, dans toute la péninsule Hellénique, à partir des Balkhans, dans l'est, le sud et le centre de l'Espagne et dans le sud de l'Italie; quelquefois, mais rarement, il s'égaré jusqu'en Allemagne. Il est bien plus répandu encore dans toute l'Égypte, dans le nord de la Nubie, dans la principauté de Tunis, en Algérie, au Maroc, et il est également commun dans le nord-ouest de l'Asie. On le re-

trouve dans l'Himalaya; mais il descend rarement dans les plaines de l'Inde, où il est remplacé par deux espèces voisines, les *gyps indicus* et *gyps bengalicus*, qui lui ressemblent beaucoup.

#### LE GYPS DE RUPPELL — *GYPS RUPPELLII*.

*Der Sperbergeier. The Sparrowhawk-Vulture.*

**Caractères.** — Le gyps de Ruppell, qu'on a quelquefois nommé *vautour-épervier*, est l'espèce la plus belle du genre. C'est un oiseau de 1<sup>m</sup>,05 de long et de 2<sup>m</sup>,47 d'envergure; la longueur de son aile pliée est de 66 cent., et celle de la queue de 26. L'adulte a toutes ses plumes, les rémiges et les rectrices exceptées, d'un brun gris foncé, bordées à leur extrémité d'un liséré plus ou moins large, demi-circulaire, d'un blanc sale; le cou à peine couvert de quelques plumes éparses et d'un gris bleu, passant au rouge couleur de chair sur les côtés de la gorge; les parties nues de l'épaule d'un gris cendré, bordées de rouge de couleur chair; l'œil gris d'argent; le bec jaune à la racine, couleur de plomb à la pointe; la cire noire; les pattes d'un gris de plomb foncé. La collerette est composée de plumes courtes, blanches, semblables à des poils.

Les jeunes ont des plumes d'un gris brun foncé, à tiges et à liséré jaune brunâtre; les pennes des ailes et de la queue d'un brun noir; l'œil brun rougeâtre clair; le bec entièrement noir, sauf ses bords qui sont bleuâtres; les pattes d'un gris verdâtre. La collerette est formée de plumes longues, minces, d'un brun foncé, à tiges brun-jaune. Ce n'est qu'après plusieurs années que le plumage des jeunes ressemble à celui des adultes.

**Distribution géographique.** — Le gyps de Ruppell se trouve dans tout le centre de l'Afrique, à partir de la Nubie; il y remplace le gyps fauve. Dans le sud de cette partie du monde, il est remplacé à son tour par une espèce très-voisine, le *gyps Kolbii*.

Nous ferons remarquer, en passant, que les vulturidés voisins du gyps fauve, n'ont pas encore été étudiés d'une manière suffisante, et qu'on ne peut par conséquent se prononcer en toute assurance sur leur indépendance spécifique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les gyps paraissent habiter les rochers, et ce n'est que là que l'on trouve leurs aires : aussi les rencontre-t-on surtout au voisinage des montagnes escarpées. Jamais je n'ai vu le gyps fauve perché sur un arbre; par contre, le gyps de Ruppell y passe

souvent la nuit. D'après ce que j'ai pu observer, les gyps manquent totalement dans l'intérieur des forêts.

Les mœurs des gyps se rapprochent beaucoup de celles des autres vulturidés; toutefois, elles présentent quelques différences importantes. Les gyps se meuvent avec plus de rapidité et d'élégance que les autres vulturidés de l'ancien monde; en s'abattant, surtout, ils déploient presque autant de légèreté qu'un faucon, et changent facilement de direction, tandis que les autres se laissent tomber verticalement presque jusque sur le sol. A terre, ils marchent assez bien pour qu'un homme ait de la peine à les atteindre à la course.

De tous les vulturidés, ils sont les plus rusés, les plus colères, les plus violents. Leur intelligence est bornée; les basses qualités, seules, semblent être développées chez eux.

Ils vivent en grandes sociétés, nichent en colonies, et se réunissent souvent à d'autres vautours; mais ils sont toujours les premiers à amener la discorde, et ne tardent pas à dominer les autres espèces. Ils marchent droit sur celui qui les attaque. Blessés, ils se défendent avec rage, se précipitent même sur l'homme, font des bonds d'un demi-mètre de haut, claquent du bec et s'élancent toujours vers la figure de leur adversaire. Quand on les attaque, ils se sauvent d'abord en courant; mais les serre-t-on de trop près, ils se retournent subitement, sifflent comme les hiboux, roulent des yeux furieux. Est-on parvenu à les saisir, ils se défendent avec leurs serres, et, quelque peu acérées qu'elles soient, elles n'en font pas moins des blessures dangereuses. Ils ne se comportent pas autrement vis-à-vis de leurs semblables. Il arrive parfois que deux gyps, qui, jusque-là, avaient vécu dans la paix la plus profonde, qui volaient tranquillement l'un à côté de l'autre, commencent un combat, dans l'ardeur duquel ils oublient la hauteur où ils se trouvent.

« Dans une chasse à la Sierra de Guadarama, dit mon frère, je vis haut, dans les airs, deux gyps fondre tout à coup l'un sur l'autre; ils se saisirent mutuellement, et, incapables de continuer à voler, ils tombèrent à terre en tourbillonnant comme une masse inerte. Cela ne refroidit pas leur fureur. Ils continuèrent la lutte, sans se préoccuper de ce qui les environnait. Un berger voulut s'en emparer et tomba dessus avec un bâton. Il leur fallut recevoir plusieurs coups, avant que l'idée leur vint qu'ils feraient bien mieux de s'éloigner et de remettre à plus tard la reprise de leur duel. Ils finirent par

se séparer et par se sauver à tire-d'aile, chacun de son côté. »

Ils ont leur rôle déterminé dans l'attaque d'un cadavre : ce sont eux qui mangent surtout les organes contenus dans les cavités. Quelques coups de bec leur suffisent pour ouvrir dans la paroi abdominale une brèche suffisante pour y entrer leur long cou. On voit, à leurs tressaillements, avec quelle ardeur ils sont à l'œuvre. Ils avalent les viscères, comme le cœur, le foie, sans sortir la tête de la cavité abdominale; quant aux intestins, ils les tirent hors du corps, puis les coupent d'un coup de bec et les avalent par morceaux. Leur tête et leur cou sont recouverts de sang et de débris, leur aspect est hideux. Je ne sais si, en réalité, ils attaquent les animaux malades ou mourants, comme le fait le condor. Les Arabes et les bergers des montagnes du sud de la Hongrie leur imputent de pareils méfaits. Ces derniers ont assuré à Lázár que le vautour chauve attaquait et tuait les moutons égarés.

D'après mes observations, les gyps dorment longtemps pendant le jour. Ce n'est que quelques heures avant midi qu'ils se mettent en chasse, et, vers midi, ils prennent leur nourriture. Lorsqu'ils ont des petits, ils sont tenus à plus d'activité. Lázár, du moins, m'écrivit en avoir vu, « à cette époque, partir peu après le lever du soleil, et parcourir d'abord pendant près d'une heure les alentours du rocher où ils étaient établis. S'élevant ensuite peu à peu, en décrivant des cercles de plus en plus grands, ils finissent par disparaître dans le lointain. Vers midi, ils reviennent, chacun de son côté, se réunissent près de leur colonie, et se remettent à tourner autour de leur rocher. Après cet exercice, ils viennent se poser sur une saillie, sur une arête, et s'y reposent durant quelques heures. Entre deux et trois heures de l'après-midi, ils s'élèvent de nouveau avec grand bruit, tournent quelquefois autour de leur demeure, et repartent pour se mettre en quête de nourriture; mais ils y consacrent moins de temps. Plusieurs heures avant le coucher du soleil, ils sont déjà de retour à l'endroit où ils ont élu domicile. »

Baldamus, Kruper, Simmpson et mon frère nous ont fait, dans ces derniers temps, connaître le mode de reproduction du gyps fauve. Je ne crois pouvoir mieux faire que de citer textuellement le dernier auteur, qui est le plus complet et le plus concis.

« Dans le midi de l'Europe, les amours du gyps fauve ont lieu dans la seconde moitié de fé-

vrier ou au commencement de mars. L'aire est construite dans une crevasse de rocher, ou au-dessous d'une saillie qui la surplombe; elle est formée d'une couche peu épaisse de branches d'un faible volume. La femelle y pond un seul œuf, gros comme un œuf d'oie; le mâle le couve le matin et les premières heures de l'après-midi, la femelle tout le reste de la journée. Jamais le gyps fauve ne niche sur les arbres. Lorsque la place est convenable, on y trouve toujours plusieurs aires, distantes l'une de l'autre de cent à deux cents pas. Ces colonies ne sont pas formées exclusivement par les gyps fauves; on y trouve encore des gypaètes, des pseudœètes Bonelli, et même des cigognes noires.

« Les gyps fauves ne quittent pas volontiers leurs œufs; il faut un bruit assez fort pour les attirer hors de leurs trous; ils se tiennent alors à l'entrée, regardent de tous côtés, cherchant qui a pu troubler leur repos, et ne s'envolent que quand ils sont bien convaincus du danger. Dans mes chasses aux environs de l'Escurial, je me suis souvent amusé à faire lever des gyps de dessus leurs œufs. Chaque fois que je criais, ils apparaissaient, regardaient de tous côtés, et, ne pouvant m'apercevoir, reentraient dans leur nid. Un coup de feu les faisait tous fuir en grande hâte; et il fallait attendre longtemps pour les voir revenir: ce n'était qu'au bout d'une demi-heure qu'ils apparaissaient de nouveau, l'un après l'autre. Chacun visitait les alentours de son nid, puis venait se percher sur le rocher, regardait encore de tous les côtés, et disparaissait enfin au fond de sa crevasse. On a souvent dit et répété que ces vulturidés attaquaient courageusement le chasseur qui voulait s'emparer de leurs petits; d'après ce que j'ai pu voir, cette assertion est complètement dénuée de fondement.

« On ignore encore quelle est la durée de l'incubation; on sait seulement qu'à la fin de mars les petits sont éclos. Jamais ces oiseaux n'exhalent une odeur bien agréable. Déjà leur œuf, tout frais pondu, a une odeur de muse si épouvantable qu'il faut être un naturaliste passionné pour avoir le courage de vider un de ces œufs, et encore ne le fait-on pas toujours sans dégoût.

« Les petits ressemblent dans les premiers temps à un paquet de laine; les parents les soignent avec beaucoup de tendresse; ils les nourrissent d'abord avec de la viande complètement putréfiée, puis ils leur donnent des aliments plus solides, mais provenant toujours de la même source. Un pareil régime n'est guère propre, on le com-

prend, à faire disparaître la puanteur innée de ces oiseaux. Grâce à la quantité énorme d'aliments qu'ils avalent, les jeunes croissent très-rapidement; ce n'est toutefois qu'à trois mois qu'ils peuvent prendre leur essor. »

**Captivité.** — Baldamus eut un gyps fauve qui avait été pris dans le nid: sa taille était celle d'un grand coq; il était recouvert d'un duvet épais et laineux, d'un blanc sale; il exhalait, surtout par les narines, une odeur repoussante, et était d'une voracité extrême. A peine capturé, il mangea deux grives et un coucou, le lendemain, un milan, une carpe de moyenne taille et les intestins de plusieurs oiseaux. Trois semaines après, c'est à peine si l'on pouvait le rassasier. En vingt-quatre heures, il engloutit les viscères de deux veaux, et avala tout ce qu'il put trouver, même du bois et de la terre: les passagers du bateau à vapeur, de leur côté, lui fournirent aussi quelques aliments. Lui donnait-on un animal entier, il cherchait toujours à lui ouvrir d'abord le ventre. Plus tard, il ne toucha jamais au reste d'un cadavre, avant d'en avoir complétement vidé l'abdomen.

« Sa voracité était telle, dit Baldamus, que, quand il me voyait entrer dans son étable sans rien lui apporter, il se mettait à crier, à secouer la tête, se précipitait sur moi, me mordait les pieds et les vêtements. Il apprit bientôt à me distinguer des autres personnes. »

Un gyps fauve apprivoisé est une chose tout à fait exceptionnelle; d'ordinaire, il reste méfiant et méchant, même avec son maître. « Ce n'est pas trop s'avancer, dit mon frère, que de dire qu'il demeure toujours jusqu'à un certain point dangereux. Une seule fois, j'ai vu un gyps réellement apprivoisé; c'était dans une auberge, à Bayonne; encore était-il attaché par une longue chaîne, qui gênait considérablement ses mouvements. Cet oiseau arrivait à l'appel de son maître, s'approchait de lui, se laissait prendre et caresser à la tête, au cou et au dos. Il vivait en très-bons rapports avec les chiens de l'auberge. »

Lázár dit que le gyps fauve est faux et maussade: il le compare volontiers aux mélancoliques méchants. Il n'en a jamais vu que deux qui fussent apprivoisés. L'un d'eux suivait son maître comme un chien; il entreprenait parfois de petites excursions, qui duraient un ou deux jours, puis revenait. Le second appartenait à un boucher, qui le conserva plusieurs années. Il vivait en parfaite amitié avec un vieux chien. Lorsque celui-ci mourut, on jeta son cadavre au

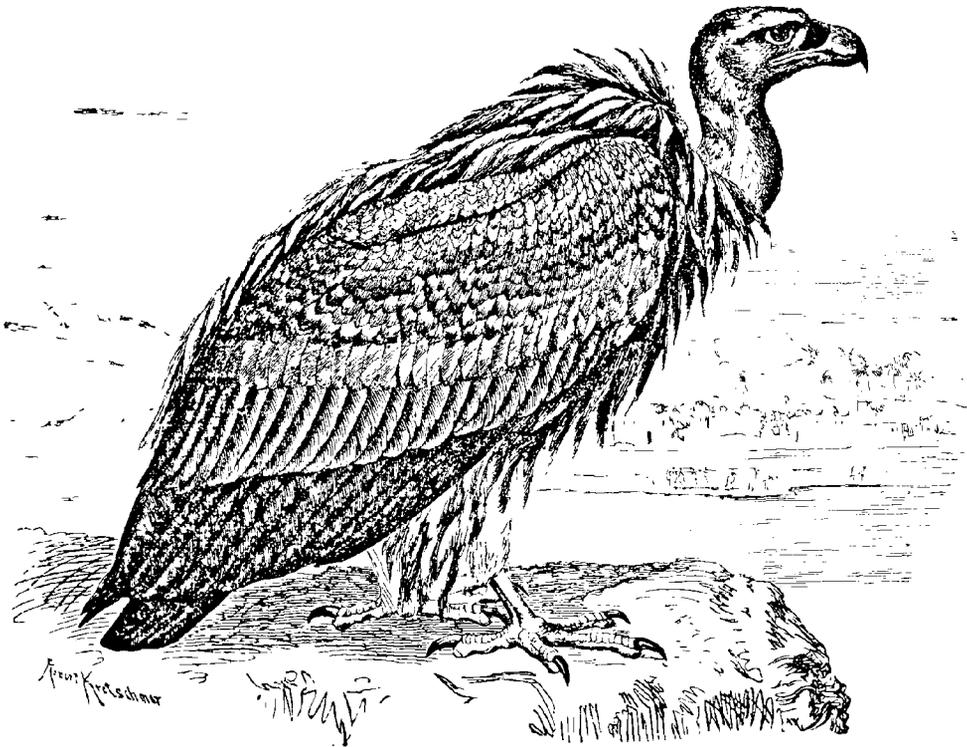




Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Grès fils, imp.

LE VACOUR MOINE OU GENDRE.  
LE GYPS FAUVE.  
L'OTOGYPS ORIGOU.



Corbeil, Crête Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 135. Le Gyps fauve.

rapace, mais, quoique affamé, il ne toucha pas à son ancien ami ; il devint triste, refusa toute nourriture, et mourut huit jours après le chien.

**Usages et produits.** — En Égypte, les plumes du gyps fauve sont employées à divers usages. Les pennes des ailes et de la queue servent, notamment, de parures et entrent dans la confection de divers ustensiles. Dans l'île de Crète et en Arabie, on vend, dit-on, les peaux de vautour aux pelletiers, pour en faire des fourrures ; les seigneurs arabes et turcs, d'après Belon, payaient ces fourrures exressivement cher. Aujourd'hui, on ne paraît plus connaître cet usage en Égypte ; du moins, n'en ai-je jamais entendu parler.

### LES VAUTOURS — *VULTUR*.

*Die Schopfyeier.*

**Caractères.** — Les vautours proprement dits diffèrent des gyps par leur corps plus épais ; un cou plus court et plus fort ; une tête plus grande, un bec plus vigoureux et ayant quelque analogie avec celui de l'aigle fauve ; des ailes bien plus amples. Leur plumage est aussi plus mou et plus serré ; leur tête est couverte d'un duvet court, laineux et crépu, formant à l'occiput une

Вранн,

sorte de houppes ; la nuque et quelques parties de la gorge sont nues, et la collerette est formée de plumes courtes, larges, à peine décomposées, et de couleur foncée.

#### LE VAUTOUR MOINE OU CENDRE — *VULTUR CINEREUS*.

*Der Kullengeier. The Arabian Vulture.*

**Caractères.** — Le vautour cendré, ou *vautour moine*, ou *grand vautour*, comme le nommait Buffon (Pl. XI), est le plus grand des oiseaux d'Europe. Il a 1<sup>m</sup>,14 de long et 2<sup>m</sup>,34 d'envergure ; l'aile pliée mesure 80 cent., et la queue 41 cent. La femelle a de 4 à 6 cent. de plus en longueur, et de 6 à 8 cent. de plus en envergure. Cet oiseau a donc à peu près la taille du condor. Son plumage est d'un brun foncé uniforme. En outre, il a l'œil brun ; le bec bleu à la base, rougeâtre par places, puis d'un violet vif, et bleu à la pointe ; les pattes blanches ou couleur de chair, à reflets violets ; les parties nues du cou d'un gris de plomb clair ; le cercle nu qui entoure l'œil violet.

Les jeunes sont plus foncés que les adultes ; leur plumage a plus d'éclat ; le duvet de la tête est d'un brun gris sale.

III — 271

**Distribution géographique.** — Le vautour cendré se trouve dans les trois péninsules méridionales de l'Europe. Rare en Espagne, dans les Pyrénées françaises et en Italie, il est plus commun que le gyps fauve dans les Principautés danubiennes. De là, il s'étend dans une grande partie de l'Asie, jusqu'à l'Altaï et à l'Himalaya. L'Atlas excepté, il ne se trouve pas en Afrique.

D'après Eversmann, il s'étend continuellement en Asie. Il y a vingt-cinq ans, il était rare dans le sud de l'Oural; Pallas ne l'y avait pas observé et il y est actuellement très-commun. Les épizooties, qui depuis plusieurs années règnent dans ces contrées, lui procurent une abondante nourriture.

Ce vautour, oiseau rare aujourd'hui chez nous, l'était beaucoup moins au XVI<sup>e</sup> siècle. Aldrovande rapporte qu'il nichait dans les montagnes d'Auvergne et qu'on le rencontrait jusqu'en Écosse, aux environs d'Édimbourg. On l'a tué plusieurs fois en Allemagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les vautours cendrés, d'après les observations de plusieurs auteurs et les miennes, sont moins nombreux que les vautours fauves; en Espagne, on ne les voit qu'isolés ou réunis par petites familles de trois à cinq. Ils fondent avec les gyps fauves sur les cadavres des animaux, mais se comportent avec plus de dignité que ceux-ci. Leurs mœurs sont en parfaite harmonie avec leur stature plus noble. Leurs mouvements, dans le vol, sont moins brusques, mais plus soutenus, plus réguliers que ceux du gyps fauve. Leur port est plus noble, et rappelle celui des aigles; leur œil n'a point l'expression fausse et méchante du gyps fauve, il a quelque chose d'ardent et de prudent à la fois. Les vautours cendrés se nourrissent surtout de la chair des animaux; ils ne mangent les intestins que quand ils n'ont pas d'autre choix. Ils avalent aussi les os. Lázár m'apprend qu'au rapport de tous les chasseurs de la Transylvanie, ils attaquent et tuent les mammifères vivants.

A l'arrivée des troupeaux aux Alpes, commencent à succomber les bêtes faibles ou malades, et leurs corps sont abandonnés sur la terre. Alors des bandes de vautours apparaissent, et ne laissent des corps que les ossements dénudés, qui forment comme les jalons de la route. Qui guide les vautours dans cette course à tire-d'aile? Leur odorat, répondait-on jadis, qui est merveilleusement développé, si développé, prétendaient les anciens, que le jour de la bataille de Pharsale,

altérés par l'odeur du carnage, tous les vautours d'Asie vinrent banqueter sur le champ de bataille.

Les premiers vautours arrivés aux Alpes ont sans doute tracé la voie, car leur nombre augmente sensiblement.

Le vautour cendré niche exclusivement sur les arbres. Un ami du comte Lázár en a trouvé plusieurs aires dans une forêt, sur les bords du Danube, deux sur un tilleul, une sur un orme gigantesque, une autre sur un pin. Mon frère a fait les mêmes observations. « Le vautour cendré, dit-il, ne niche pas en colonies, comme le vautour fauve; chaque paire est solitaire, et, en Espagne du moins, ne s'établit que sur les arbres. Son aire est construite sur une mère branche d'un pin, ou au milieu de la cime touffue d'un chêne vert, mais jamais à plus de huit ou dix pieds du sol. La charpente en est formée de bûches de la grosseur du bras, sur lesquelles repose une seconde couche de branches plus petites; puis vient l'excavation, qui est peu profonde et tapissée de ramilles desséchées. A la fin de février, on y trouve un œuf blanc, à coquille épaisse, plus petit que celui du gyps fauve. On dit que l'on rencontre parfois deux œufs, souvent tachetés; jamais, pour ma part, je n'en ai vu plus d'un, et tous les chasseurs espagnols, que j'ai interrogés à ce sujet, n'en ont jamais vu davantage.

« Le jeune vautour, au moment où il éclôt, est couvert d'un duvet serré, blanc et laineux; ce n'est qu'à quatre mois, qu'il peut commencer à voler. Les parents le nourrissent de charogne; mais jamais ils ne le défendent courageusement, comme on l'a dit et répété.

« Le chasseur s'approche-t-il de l'aire où se trouve un petit, les vautours l'entourent, mais de loin, et toujours hors de portée. Près de la Granja, les vautours trouvent, pour s'établir, des lieux magnifiques, au milieu des épaisses forêts de pins qui entourent le village; là, leurs aires ne sont pas à un quart de lieue l'une de l'autre. J'ai vu une fois une aire de vautours cendrés tout près d'une colonie de gyps fauves: à la vérité, l'arbre sur lequel elle reposait était le seul qui existât dans les environs, et c'est probablement la cause qui a déterminé ces oiseaux à venir nicher tout auprès de leurs congénères. »

Dans les Alpes les vautours choisissent pour perchoirs les rocs les plus élevés de la chaîne et s'y tiennent en observation, soit pour y digérer quand ils sont en repos, soit pour y guetter la mort des moutons que l'on jette chaque jour.

**Chasse.** — On comprend qu'il n'est pas difficile de tendre des pièges, des embûches à des êtres d'une voracité aussi difficile à satisfaire. Le chasseur, le soir, creuse un trou dans la terre, le couvre de branchages ou de fragments de roches dont il forme un amas qui n'éveille pas la défiance des oiseaux : il place à vingt pas un ou deux moutons morts, et le matin, avant l'aube, il se glisse silencieusement dans son affût. Aussitôt que le jour paraît les troupeaux s'éveillent, les clochettes tintent ; les vautours, engourdis par la fraîcheur de la nuit, s'étirent, allongent la patte, étendent l'aile, lissent leurs plumes, et semblent demander de l'œil aux environs s'ils pourront déjeuner. A l'aide d'une longue-vue, le chasseur suit facilement toute cette petite scène : il les voit souvent sur une corniche toute souillée de leurs déjections et de débris qu'ils y ont apportés, rangés en file, semblables aux femelles des cormorans qui couvent en longues lignes, aile contre aile, et faisant face à la mer.

A peine ont-ils achevé leur rapide toilette du matin, secoué leurs ailes et fait claquer, par quelques brusques chocs, leurs grosses plumes, qu'ils se préparent à prendre le vol. Si la proie qui leur est offerte est assez bien placée pour qu'ils puissent la découvrir de leur gîte, ils s'élancent vers elle, sinon ils s'envolent lourdement, paresseusement, et décrivent leurs grands cercles d'exploration. La table est mise, ils ne peuvent manquer de l'apercevoir, et bientôt, posés sur le dos ou le ventre boursoufflé de la proie, ils accueillent avec colère ceux qui veulent prendre part à la fête : ce ne sont alors que cris, coups de becs, tiraillements de morceaux à moitié détachés, entraînements d'entrailles fétides qui se déroulent sur la terre souillée de sang noir. Au milieu de cette lutte, de ces convoitises, de cette faim aiguillonnée par la présence de la chair, il est facile au chasseur de prendre son temps pour viser les plus beaux ou ajuster un groupe. Le coup part, les victimes jonchent le sol, et ceux qui, plus heureux, ont été respectés par le plomb, s'envolent et regagnent les cimes où l'homme ne peut les atteindre. On s'imagine qu'à vingt ou trente pas, il est facile de les frapper à mort : cela n'est vrai que si le chasseur se sert du plus gros plomb ; mais s'il emploie les numéros inférieurs, il pourra entendre, si le coup frappe l'aile, les grains résonner et s'amortir sur les grosses rémiges qui forment par leur juxtaposition comme un solide bouclier. Un naturaliste genevois, ornithologiste distingué, qui s'était rendu aux Alpes, dit avoir manqué les trois

ou quatre premiers vautours pour les avoir tirés avec du n° 4. Cette chasse dure peu de jours, et encore devient-elle difficile lorsqu'ils ont entendu les détonations et siffler le plomb à leurs oreilles. Ils font alors un peu taire leur glotonnerie, et ne s'approchent qu'avec circonspection. Ce n'est plus, dans les derniers jours, que par hasard qu'un vautour est tué, tant ils deviennent craintifs et fuyards.

**Captivité.** — Il y a plusieurs années déjà que Leisler nous a fait connaître les mœurs de cet oiseau en captivité. « Au commencement, dit-il, mon vautour cendré était doux et paisible ; mais, plus tard, il devint méchant, et frappait de son bec tous ceux qui l'approchaient, à l'exception de son gardien. Continuellement juché sur son perchoir, il ne descendait sur le sol que pour boire et pour manger. Il restait des heures entières sur une patte, le cou rentré entre les épaules. Des animaux en pleine putréfaction étaient dévorés par lui avec autant de plaisir que des animaux récemment tués ; il en avalait la peau et les poils, mais pour les régurgiter bientôt. Il digérait entièrement des os de cinq à six pouces de long ; jamais il ne touchait aux poissons. Il supporta un froid de 12 degrés et une chaleur assez considérable. Il n'attaquait point les animaux vivants ; un chat et un corbeau vécutent longtemps avec lui, et il ne fit rien à un lièvre que je plaçai dans sa cage, quoique je ne lui eusse pas donné à manger. Il dévorait volontiers les chats morts ; mais si, après en avoir attaché un à une ficelle, on l'agitait de côté et d'autre, son premier mouvement était de fuir ; puis il revenait, donnait un coup de patte à la bête morte, se sauvait de nouveau et répétait ce manège plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il fût convaincu que le chat était bien mort. Pour tuer ce vautour, on lui donna douze grains d'arsenic (0<sup>gr</sup>,60). Au bout d'une heure, il fut pris de frissons, il vomit la viande empoisonnée, mais pour la manger de nouveau, et une heure après, il était guéri. Le même jour, on lui donna encore deux gros (8 gr.) d'arsenic ; il eut de nouveaux frissons, de nouveaux vomissements ; cependant il n'en mourut pas. Il fallut lui couper le cou. »

« J'ai un vautour cendré depuis deux ans, m'écrit le comte Lázár. Un jour, une de ses ailes s'étant engagée dans les barreaux de sa cage, il se brisa l'os du carpe ; je dus lui en faire l'amputation ; depuis, il erre librement dans ma cour. Tout le temps qu'il est resté en cage, il s'est montré maussade ; depuis qu'il est libre,

il est devenu gai, amusant même. Il se fait un plaisir d'effrayer les poules, qu'il n'attaque pourtant jamais. Il prend les cochons par la queue et court après les chiens. Il est si hardi, que les étrangers doivent se tenir sur leur garde en sa présence. Mon domestique a besoin de veiller à ce que *Pandour*, c'est le nom du vautour, ne lui enlève pas de force la viande destinée à mes autres oiseaux. *Pandour* entre dans la maison, et souvent, lorsque je quitte mon travail, je le trouve devant la porte de ma chambre. Tant qu'on ne l'excite pas, il vit en bons rapports avec tout le monde; les enfants mêmes peuvent l'approcher sans crainte. Mais le tourmente-t-on, il se défend vaillamment et donne de vigoureux coups de bec. Lorsqu'il est en colère, il a un aspect très-comique. Il laisse pendre ses ailes à demi ouvertes, hérisse les longues plumes de son dos, tient son corps horizontal, avance son cou, trépigne et sautille d'une façon si singulière, qu'on ne peut s'empêcher de rire. Il est aussi vorace que le gyps fauve, mais ne peut pas jeûner aussi longtemps que lui. Je lui fais donner à manger deux fois par jour. Il a besoin d'eau, boit beaucoup et se baigne souvent et très-volontiers. Il préfère les mammifères aux oiseaux et ne touche jamais aux poissons, quelle que soit sa faim. Je crois pouvoir conclure de sa manière d'être que son goût est assez développé. Je l'ai vu prendre souvent des morceaux de viande dans son bec, les tourner, les retourner, comme s'il les mâchait, puis les rejeter. »

**Usages et produits.** — Dans l'ancienne Rome, on considérait les vautours comme oiseaux à augures. Des cinq espèces qui présageaient l'avenir : la luse, l'orfraie, l'*iris musculus* (probablement le catharte), l'aigle et le vautour, ce dernier était le plus infallible, et son apparition avait toujours une signification certaine. Suivant Aristote et Pline, leurs présages étaient néfastes et annonçaient des malheurs.

Avant la bataille de Philippes, une bande de ces oiseaux se mit à voler au-dessus du camp de Brutus et de Cassius, remplissant l'air de ses cris. Elle annonçait leur défaite et leur mort.

Un jour on les vit entrer dans le temple de la Concorde, et personne ne s'étonna des proscriptions et des massacres qui bientôt après ensanglantèrent Rome.

Leur présence aux environs d'un camp terrifiait les soldats; c'était l'annonce d'une défaite, d'un grand carnage : ils attendaient des cadavres.

Si leur présence annonçait généralement des

malheurs, il est des cas, cependant, où ils furent oiseaux de bon augure.

Les soldats de Marius avaient pris deux jeunes vautours, au cou desquels ils avaient passé des colliers, et qui ne manquaient jamais, suivant Plutarque, de se montrer à l'armée le jour où elle devait gagner une bataille.

Douze vautours aperçus annonçaient la réalisation complète des espérances et des projets conçus.

Romulus et Rémus, divisés sur le choix du lieu où devait être fondée Rome, recoururent aux augures pour terminer leur différend : Rémus vit six vautours, et Romulus douze.

Ce sont eux qui annoncèrent à Jules César, au début de sa carrière, les hautes destinées de sa vie. Après son premier consulat, entrant en grande pompe à Rome pour y sacrifier aux dieux, il aperçut une bande de douze vautours planant sur sa tête. Sa fortune ne pouvait dès lors être douteuse.

Enfin, et c'est le dernier exemple rapporté par l'histoire d'un présage heureux donné par ces oiseaux, Auguste, après la mort de César, descendant dans le champ de Mars pour haranguer les soldats, vit douze vautours. Il crut dès lors à sa mission et fonda l'empire.

La Fable s'est emparée de cette physionomie à instincts bas et gloutons, de cette tête chauve, ignoble, pour personifier la jalousie, la haine, l'avarice. Prométhée, attaché sur le Caucase pour avoir voulu dérober le feu divin, et livré à la voracité d'un vautour qui lui déchire les entrailles, c'est la civilisation, c'est le progrès, c'est la lumière en butte à l'obscurantisme, à l'esprit rétrograde qui guerroye, résiste et déchire les novateurs.

Je ne sais si à Rome on attribuait quelque vertu curative à la chair du vautour, mais dans l'ancienne thérapeutique il jouissait d'une immense réputation.

Un médecin, Jérôme, après avoir passé en revue tous les animaux utiles en médecine écrit : « Que dirai-je du vautour? Sa chair n'est ni agréable, ni même bonne à manger; mais si vous lisez les ouvrages des médecins, vous y verrez que chaque membre du vautour renferme un remède particulier : *tot curationes esse in vulture quot sunt membra.*

LE VAUTOUR HUPPÉ — *VULTUR (LOPHOGYPS)*  
*OCCIPITALIS.*

*Der Schopfyeier.*

Dans l'intérieur de l'Afrique, le vautour cendré est remplacé par le vautour huppé, dont on a voulu faire le type d'un genre à part, en se fondant je ne sais sur quels caractères : dans tous les cas, ceux tirés du plumage sont insuffisants, et ce sont à peu près les seuls que l'on puisse invoquer.

**Caractères.** — Le vautour huppé est un des plus beaux de tous les vautours. Il a la face supérieure du corps, la poitrine, la queue noirâtres, chaque plume étant bordée de brun ; la gorge, le ventre, les pattes, les rémiges secondaires d'un blanc pur ; les rémiges primaires noires ; une huppe blanche duveteuse à l'occiput ; le cou nu, d'un blanc bleuâtre, avec des excroissances verruqueuses noirâtres, formant huit ou dix demi-anneaux à la partie antérieure ; l'œil d'un brun foncé ; le bec brun-roux à la base, bleu-noir à la pointe ; la mandibule inférieure d'un bleu clair ; la cire d'un bleu pâle ; les pattes d'un rouge pourpre pâle ou d'un blanc rougeâtre.

Les jeunes sont d'un brun noir foncé uniforme, ils ont l'œil gris-bronzé clair ; le bec rougeâtre ; les pattes blanches.

Ce vautour a de 82 à 85 cent. de long, et de 2<sup>m</sup>,30 à 2<sup>m</sup>,36 d'envergure ; la longueur de l'aile pliée est de 63 cent., celle de la queue de 25.

**Distribution géographique.** — Le vautour huppé paraît être répandu dans toute l'Afrique centrale. Je l'ai trouvé dans les grandes forêts, depuis le sud de la Nubie. C'est au moins un fait curieux à signaler que ce vautour, ainsi que le sarcoramphé papa, préfère les forêts aux lieux découverts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le rencontre plus souvent solitaire que les autres vulturidés ; il est plus rare qu'eux dans les villes et les villages.

Dans les forêts où l'homme ne pénètre que rarement, il n'est point craintif. Je n'ai pu observer son mode de reproduction, et je n'ai rien trouvé à cet égard dans les auteurs.

Quant à ses mœurs et à ses habitudes, elles sont tellement identiques à celles du vautour cendré que je crois inutile de les décrire.

D'après Le Vaillant et Audubon, ce n'est pas l'odorat du vautour huppé, mais seulement sa vue

qui est extraordinairement forte et pénétrante. Le Vaillant, dans ses explorations de l'Afrique centrale, voulant savoir à quoi s'en tenir sur l'odorat des rapaces, tua un jour une gazelle qu'il laissa à découvert, et alla se cacher à quelques pas dans un fourré. La chair était fraîche et ne pouvait affecter le sens olfactif des oiseaux de carnage : cependant peu de temps s'était écoulé que les vautours avaient déjà fait leur apparition.

Voici comment : l'explosion du coup de feu qui avait tué la gazelle avait éveillé l'attention des corbeaux ; ces rôdeurs effrontés, qu'on rencontre dans tout l'ancien continent, se mirent à planer d'abord et à s'abattre ensuite sur le corps. Bientôt les buses, qui avaient aperçu l'empressement de la noire légion, planèrent de haut, s'approchant lentement ; les milans, dont le vol est plus élevé, accoururent ensuite, et tracèrent, dans les zones supérieures de l'air, leurs orbes silencieux : c'est alors qu'à des distances énormes, sans doute, et impenétrables à l'œil de l'observateur, à une altitude considérable, des vautours en observation purent apercevoir les manœuvres des éclaireurs. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que sur tous les côtés du ciel, à l'horizon, de petits points noirs se détachèrent, grossissant à vue d'œil : c'étaient des vautours qui accouraient au festin !

Audubon, sans nier entièrement l'odorat des rapaces, les croit plutôt guidés par l'acuité de leur vue : « J'aurai, écrit-il, à rapporter beaucoup de faits prouvant que la puissance olfactive de ces oiseaux a été exagérée, et que s'ils peuvent sentir à de certaines distances, ils peuvent voir et de beaucoup plus loin. »

LES OTOGYPS — *OTOGYPS*

*Die Ohrengier.*

**Caractères.** — Les otogyps sont les géants de la famille. Leurs dimensions ne dépassent pas celles des autres grands vulturidés, mais leur corps est plus épais que celui d'aucune autre espèce. Ils ont une tête énorme ; un bec long et vigoureux ; des ailes très-grandes, très-larges, un peu arrondies ; une queue relativement courte ; des tarses élevés ; la face inférieure du corps, les cuisses et les jambes couvertes d'un duvet, du milieu duquel sortent quelques plumes longues, minces, en forme de sabres. La tête, la moitié de la nuque et toute la partie antérieure du cou sont nues ; le menton est couvert seulement de quelques poils roides.

**L'OTOGYPS ORICOU — OTOGYPS AURICULARIS.***Der Ohrengeier. The sociable Vulture.*

**Caractères.** — L'otogyps oricou (Pl. XI) a la région du jabot couverte d'un duvet ras, serré et soyeux ; le plumage d'un brun de suie plus ou moins prononcé, avec un liséré foncé sur les barbes externes des rémiges et des rectrices, et une bordure claire sur les grandes couvertures supérieures de l'aile ; l'œil d'un brun foncé ; le bec couleur de corne sur les côtés, avec le sommet de la mandibule supérieure et la mandibule inférieure foncés ; les pattes d'un gris de plomb clair ; les parties nues du cou grises ; les joues violettes. Lorsque l'oiseau est très-excité, toutes les parties nues du cou et de la tête, le sommet de la tête seul excepté, deviennent rouges.

Chez beaucoup d'individus le dos et la nuque portent quelques plumes d'un fauve pâle ou d'un blanc jaunâtre.

Les jeunes ont des couleurs plus foncées, et les plumes des parties inférieures plus larges.

**Distribution géographique.** — L'otogyps oricou est répandu dans toute l'Afrique. On le trouve depuis la Haute-Égypte jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et de l'un à l'autre Océan ; toutefois, il est plus rare que les autres vulturidés. Il s'est quelquefois égaré dans le midi de l'Europe. Il se serait même, dit-on, établi en Grèce ; mais les observations les plus récentes ne confirment nullement ce dire.

Aux Indes, l'oricou est remplacé par une espèce voisine, l'otogyps chauve (*otogyps calvus*) ou *sucuni*, comme l'appellent les Indiens.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il est rare de ne pas rencontrer l'oricou auprès des cadavres des grands animaux, dans tous les pays, au sud de la Nubie centrale. Il ne craint pas l'homme, et vient jusque dans les villages et dans les abattoirs. Cependant il ne se montre pas aussi confiant que le perenoptère. Auprès d'une charogne, il est le maître ; il en chasse tous les autres vautours, sauf le gyps fauve, et sait tenir les chiens en respect.

L'espèce indienne agit de même. « Les naturels, dit Jerdon, appellent le *sucuni*, roi des vautours, car tous le craignent et lui cèdent la place, dès qu'il se montre. »

De tous les membres de la famille, l'otogyps oricou est le plus vorace.

« Sur le cadavre d'un hippopotame, dit Le Vaillant, qui le premier a fait connaître cet oiseau, était un magnifique vautour, occupé à le

dévorant avec empressement. Jamais je n'en avais vu un si grand.... Je le blessai.... Quoique déjà gorgé d'une grande quantité de chair, puisque son gosier en renfermait six livres et demie lorsque je le disséquai, cependant son acharnement était tel, qu'en cherchant à s'envoler il arrachait encore un lambeau de sa proie, comme s'il eût voulu l'enlever tout entière avec lui. D'un autre côté, le poids des viandes qu'il venait de dévorer l'appesantissait et ne lui permettait pas de prendre son vol si facilement. Nous eûmes le temps d'arriver avant qu'il se fût enlevé, et nous cherchâmes à l'assommer à coups de crosse. Il se défendit longtemps avec toute l'intrépidité possible. Il mordait nos fusils ou les frappait du bec. Sa force était si grande encore qu'à chaque coup il éraflait les canons. Il succomba pourtant. »

L'otogyps oricou se comporte cependant avec moins de basse avidité que les espèces à long cou. Il mange très-rapidement. En cinq minutes, quatre ou cinq de ces oiseaux ont complètement dévoré un grand chien dont ils ne laissent que le crâne et les os des pattes. J'ai souvent été témoin de la force de l'oricou : un seul coup de bec lui suffit pour couper la peau d'un grand animal, et quelques autres pour mettre à nu les muscles sur une grande étendue. J'en vis un prendre avec son bec une chèvre et la tuer avec facilité.

Après chaque repas, l'oricou s'envole vers le cours d'eau le plus voisin ; il s'y abreuve, s'y nettoie, s'y repose, comme les poules ; il s'enfonce dans le sable et se chauffe au soleil ; puis, il s'envole, décrit de vastes cercles dans les airs, plane et retourne à l'endroit où il passe la nuit. Jamais je ne l'ai vu dormir sur un rocher ; ce sont les arbres qui lui servent de lieu de repos, et encore ne choisit-il pas toujours les plus élevés : le premier venu fait son affaire, et souvent j'en ai rencontré sur des buissons de mimosas, à peine hauts de trois mètres. Il s'y tient le corps presque perpendiculaire, la tête rentrée dans les épaules, la queue pendante.

Le matin, il reste au moins deux heures après le lever du soleil immobile à l'endroit où il a fait sa nuit. Il est alors si peu défiant, qu'on peut approcher du pied de l'arbre et le tuer avec du plomb. En revenant de Mensa, j'ai surpris dans une vallée que traversait la route, une compagnie de huit de ces oiseaux en train de dormir. Nous pûmes passer tout contre l'arbre où ils étaient, sans qu'ils fissent mine de bouger ; ils ne s'envolèrent que quand j'en eus tué un ; mais

ils étaient encore si alourdis par le sommeil qu'ils se posèrent de nouveau à environ cinq cents pas de là.

Avant 10 heures du matin, l'oricou ne paraît pas auprès des charognes, et il s'en va au plus tard à 4 ou 5 heures du soir. On peut le reconnaître de loin à son vol tranquille et majestueux. Lorsqu'il a aperçu une proie, il se laisse tomber verticalement d'une centaine de mètres, puis, ouvrant les ailes, étendant les pattes, il se dirige obliquement vers l'objet de sa convoitise. Comme le gyps fauve, il se nourrit principalement de la chair musculaire, et semble dédaigner les viscères.

Je n'ai pu faire aucune observation sur le mode de reproduction de cet oiseau ; aussi dois-je me contenter de citer Le Vaillant : « Le vautour occipital, dit cet illustre naturaliste (1), niche dans les cavernes des rochers. La femelle ne pond que deux œufs blancs et rarement trois. C'est en octobre que ces vautours commencent à entrer en amour, et en janvier leurs petits sont tous éclos. Comme ils vivent en troupes formidables, une seule montagne recèle quelquefois autant de nids qu'il y a d'endroits propres à en contenir. Il est à remarquer que jamais les vautours ne nichent sur un arbre, du moins en Afrique ; et je serais bien trompé s'il n'en était pas de même à l'égard des vautours du monde entier. Ils paraissent vivre en très-bonne intelligence entre eux : j'ai vu dans la même caverne quelquefois jusqu'à trois nids l'un à côté de l'autre... A l'aide de mes Hottentots j'ai quelquefois franchi toutes les difficultés et risqué souvent ma vie pour examiner les œufs de ces oiseaux, dont le repaire est un vrai cloaque dégoûtant, et infecté par une odeur insupportable. Il est d'autant plus dangereux d'approcher de ces retraites obscures, que l'entrée en est couverte de fiente, toujours liquide par l'humidité que produisent les eaux qui suintent sans cesse des rochers ; de sorte que l'on risque en glissant sur ces pointes de rochers, de tomber dans d'affreux précipices, au-dessus desquels ces oiseaux s'établissent de préférence. J'ai goûté les œufs de l'oricou ainsi que ceux du vautour cendré, et je les ai trouvés assez bons pour en faire usage. En naissant, le jeune oricou est couvert d'un duvet blanchâtre. »

Plus encore que tous les autres vulturidés, l'otogyps oricou est peu en faveur auprès des indigènes. Ils le regardent comme un animal impur et dangereux. Ils disent qu'il attaque les

(1) Le Vaillant, *Hist. nat. des Oiseaux d'Afrique*. Paris, 1795, t. I, p. 70.

personnes endormies et les tue. Je suis persuadé que c'est là une calomnie ; ce n'est pas à dire qu'il n'attaque jamais un animal vivant ; j'ai observé le contraire.

**Chasse.** — Lors de mon séjour à Kharthoum, j'ai pendant un mois entier chassé chaque jour des vautours, que j'attirais en leur jetant des charognes. C'étaient des chiens errants, que, dans les derniers temps, nous ne pûmes plus nous procurer qu'à grand'peine, car ils avaient appris à nous connaître et à nous redouter. Nous transportions ces chiens dans la plaine, et les mettions près d'une petite éminence de terrain ; nous nous en tenions à une vingtaine de pas. Plusieurs fois il m'est arrivé de tuer quatre individus coup sur coup ; une fois même, j'en abattis quatre d'un seul coup de feu. Je dressai, en outre, des pièges, et les plus grossiers étaient suffisants pour prendre ces oiseaux. En peu de temps, j'eus ainsi un grand nombre de vautours, parmi lesquels plusieurs oricous.

**Captivité.** — Les oricous dont je viens de parler, supportèrent tranquillement la captivité, et se montrèrent sans défiance, à l'inverse des gyps fauves. Je les avais attachés avec une courroie ; aucun n'eut l'idée de chercher à la couper. Le troisième jour après sa capture, le premier oricou que j'avais pris, commença à boire ; le quatrième, il se mit à dévorer un chat mort, auquel il n'avait pas touché jusque-là ; le cinquième jour, il mangeait devant moi, et à partir de ce moment, il se comporta toujours comme si je n'étais pas présent ; plus tard même, il vint prendre ses aliments dans ma main.

En mangeant, l'otogyps oricou tient le corps horizontal, les pattes étendues, les plumes rabattues. Il maintient avec ses serres son morceau de viande et le dépèce à coups de bec. Il n'avale que de petits morceaux, et ronge les os avec soin. L'eau lui est d'une absolue nécessité ; il boit beaucoup, et se baigne volontiers. Dans la colère, il hérissé ses plumes, et souffle comme le hibou. A ce moment, la tache nue qu'il a à l'occiput devient très-rouge. Est-il surexcité, il vomit la viande qu'il a dans son jabot ; mais, comme les chiens, on le voit souvent aussi vomir quand il est au repos. Dans une grande volière, il est aussi calme qu'en liberté. Conscient de sa force, il ne se laisse pas tourmenter, mais il n'attaque jamais.

Il semble supporter facilement notre climat, quoiqu'il aime beaucoup la chaleur. Au Jardin zoologique de Hambourg, nous tenons les oricous en plein air toute l'année. Lorsque le froid est vif, ils frissonnent ; mais on leur donne alors

plus à manger qu'en été, et ils supportent ainsi les rigueurs de l'hiver.

**Historique.** — Les Égyptiens avaient rangé les oricous au nombre de leurs oiseaux sacrés, c'est-à-dire qu'ils étaient sous la protection de

la loi. Ils étaient consacrés à Isis, qui symbolisait la nature, et leurs plumes étaient les seuls ornements qui entourassent le front de la déesse. En langage hiéroglyphique, l'image de l'otogyps signifie la vue.

## LES CATHARTIDÉS — CATHARTÆ.

*Die Rabengetier.*

**Caractères.** — Je crois devoir réunir dans une famille à part les petits vulturés qui se distinguent des précédents par leur taille plus faible; leur bec allongé, mince, recouvert par la cire dans plus de la moitié de son étendue; la tête et une faible étendue du cou ou une partie de la tête seulement nue, souvent verruqueuse; leurs ailes pointues et leurs tarses et leurs doigts faibles.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous n'aurons besoin que de quelques mots pour caractériser ces oiseaux sous le rapport de leurs mœurs et de leurs habitudes. On peut dire qu'ils remplissent, parmi les vulturés, le même rôle que les corbeaux parmi les coraciocostres; ils remplacent complètement ceux-ci dans l'Amérique méridionale, et ils sont leurs compagnons en Afrique et aux Indes. Ils sont moins rapaces que les corbeaux, car ils sont moins bien doués; mais ils ne sont pas aussi inoffensifs qu'on a bien voulu le dire. Ils attaquent des animaux vivants, mais plus faibles qu'eux. Très-communs dans leur patrie, on les voit habiter sans crainte l'intérieur des villes et des villages, où l'incurie, la mollesse des habitants les rend indispensables.

Pendant la saison des amours, les couples qui se sont formés ne cessent pas de conserver entre eux de certains rapports. Ils nichent sur les arbres ou sur les rochers, et ne pondent qu'un œuf, au plus deux.

## LES PERCNOPTÈRES — PERCNOPTERUS.

*Die Pharaonengetier.*

**Caractères.** — Les percnoptères diffèrent des autres cathartidés par leurs ailes allongées, sub-obtuses, leur queue médiocre, cunéiforme; leur bec très-allongé, recouvert par la cire dans plus de la moitié de son étendue; des tarses médiocres, à peine plus longs que le doigt du milieu; des ongles de longueur moyenne et faiblement recourbés. Les plumes sont abondantes, grandes et longues; celles de la nuque surtout

sont très-allongées, étroites, pointues, et forment une sorte de demi-collerette. La face et une partie de la tête seulement sont nues. La couleur du plumage varie avec l'âge, mais non suivant le sexe.

### LE PERCNOPTÈRE STERCORAIRE — PERCNOPTERUS STERCORARIUS.

*Der Schmutzgetier. The Egyptian Vulture.*

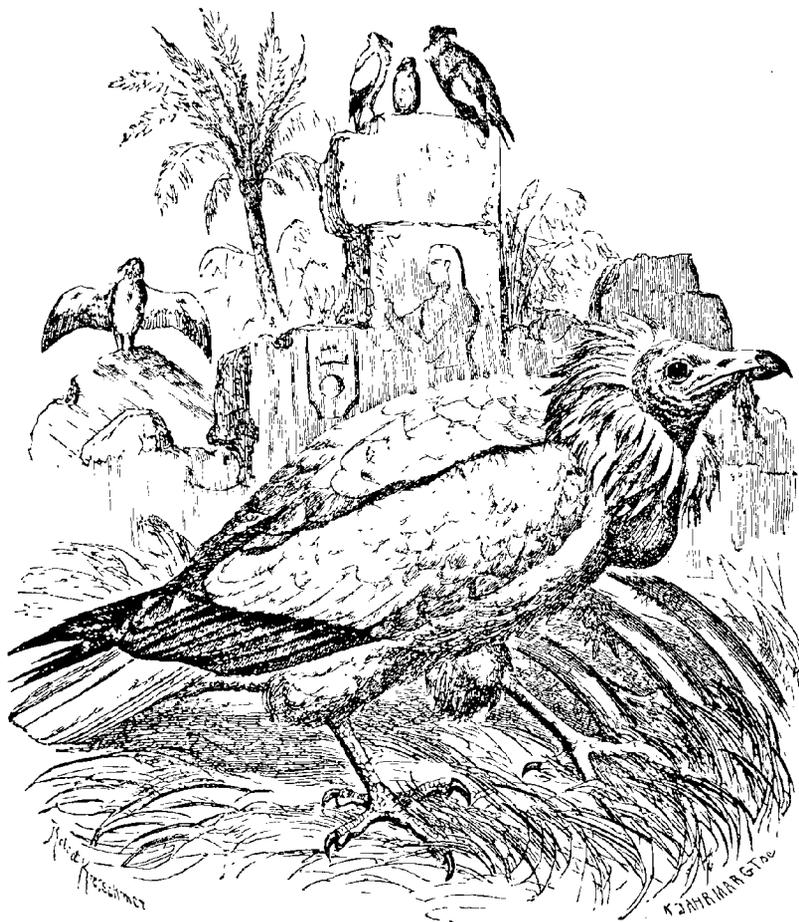
Cette espèce (*fig. 136*), qui a reçu les divers noms de *percnoptère d'Égypte*, *vautour d'Égypte*, *racham*, *alimosch*, *urigourop*, *poule des Pharaons*, etc., est la plus remarquable du genre. C'est elle que l'on voit représentée sur les monuments égyptiens; c'est elle qui était jadis l'objet d'un culte religieux, comme nous l'ont appris Hérodote et Belon (1). Les prêtres de l'Égypte cachaient de grands mystères sous le symbole de cet oiseau, ils le faisaient graver comme l'ibis sur leurs obélisques et les murailles de leurs temples pour représenter le soleil; la vivacité de ses yeux qu'il tourne incessamment vers cet astre, la rapidité de son vol, sa longue vie, tout leur parut propre à marquer la nature du soleil, etc.

Cet oiseau, encore aujourd'hui, est tenu en haute estime dans certaines contrées de l'Orient. On voit, dit Cuvier, de fervents musulmans qui lèguent de quoi entretenir un certain nombre de ces oiseaux, et le docteur Shaw (2) raconte que le bacha donnait chaque jour deux bœufs pour les nourrir.

**Caractères.** — Les vieux oiseaux sont d'un blanc sale, tirant sur le jaune foncé au cou et à la partie supérieure de la poitrine; ils ont le dos et le ventre d'un blanc pur; les rémiges primaires noires; les scapulaires grises; l'iris variant du brun rouge au jaune bronzé clair; le bec, sauf la pointe qui est bleuâtre, la tête et une tache au jabot d'un jaune orange vif; la gorge un peu plus claire que le bord de la mandibule inférieure, le front et la tête.

(1) Belon, *Hist. nat. des ois.*, p. 110.

(2) Shaw, *Voyage en Égypte*, t. II, p. 9 et 92.



Corbail, Crête Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 136. Le Percnoptère stercoraire.

Les jeunes ont les épaules, les couvertures supérieures de l'aile, une bande traversant la poitrine et le ventre sur la ligne médiane, la collerette, le croupion, les extrémités sus-caudales d'un gris de fer; le cou, la poitrine, les flanes, les rémiges d'un brun noir; les plumes des cuisses tachetées de gris et de noir; les plumes duvetueuses de la collerette et les rectrices caudales grises; les plumes des côtés du cou brunes sur la tige et à l'extrémité; la face, la cire, la tête d'un gris cendré; l'œil brun foncé; le bec noir, les pattes d'un gris clair.

La femelle a de 69 à 74 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,68 à 1<sup>m</sup>,73 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 50 cent., celle de la queue de 26.

**Distribution géographique.** — Le percnoptère n'est pas très-rare en Suisse. Il habite le midi de la France; d'après Gailliard, on en voit tous les ans aux environs de Lyon. Plus au sud,

BRÈHM,

il est plus abondant. On le trouve partout en Espagne, sans qu'il y soit commun; il en est de même pour la Grèce, l'île d'Elbe et la Toscane, le sud de l'Italie, le sud de la Russie. En Grèce, il paraît n'être qu'un oiseau d'été. D'après Kruper, il arrive à la fin de mars pour s'en aller après le coucou, probablement en septembre. En Espagne, par contre, il passe l'hiver. J'en ai rencontré en novembre et décembre en Andalousie, et en janvier j'en ai vu aux environs de Tolède. Il se trouve dans toute l'Afrique, sauf sur la côte occidentale, et dans une grande partie de l'ouest et du sud de l'Asie. Il est surtout commun à partir de la Moyenne-Égypte, en se dirigeant vers le sud; c'est un des rapaces qu'on voit le plus fréquemment en Nubie, dans le sud de l'Afrique, en Arabie, et, d'après Jerdon, aux Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La saleté au milieu de laquelle son régime le force de vivre, a été cause que plusieurs de nos natu-

III — 272

ralistes, les plus distingués même, ont traité le percnoptère avec prévention. « On trouverait difficilement un oiseau, dit Naumann, dont l'apparence hideuse corresponde aussi exactement à son genre de vie. Sa face nue, sa petite tête, son jabot nu et proéminent, les plumes épaisses qui lui couvrent le cou, son plumage toujours sali, ses grosses pattes, sont on ne peut moins propres à bien disposer le spectateur en sa faveur. De son bec découle presque continuellement un liquide malpropre, et tout son corps exhale une odeur repoussante, que garde sa peau, même lorsqu'elle est préparée et empaillée. C'est un oiseau hideux. » Je suis sûr que Naumann aurait modifié son jugement, s'il avait eu autant que moi l'occasion d'observer le percnoptère en vie. Ses habitudes sont réellement repoussantes ; je ne le nie pas ; je n'ai nullement la prétention de le faire passer pour beau et charmant ; mais il n'a rien de désagréable et je le préfère certainement à tous les grands vulturidés.

Dans le midi de l'Europe, seulement, le percnoptère se montre craintif et méfiant. Dans toute l'Afrique, partout du moins où il n'a pas été poursuivi par des Européens, il n'a nulle crainte de l'homme. Il n'est rien moins que sot ; il sait parfaitement reconnaître le danger ; il déploie souvent une certaine ruse pour conquérir sa nourriture de chaque jour. On ne peut dire qu'il soit lourd et paresseux ; au contraire, il est presque toujours en mouvement, et il s'amuse des heures entières à voler dans les airs. Lorsqu'il est rassasié, il reste longtemps, il est vrai, immobile à la même place, rêvassant et digérant, et ne se montre pas alors sous tous ses avantages ; mais ne peut-on pas reprocher la même chose au faucon ? Il marche comme le corbeau, avec lequel il a d'ailleurs plus d'un trait de ressemblance. En volant, il rappelle, comme le dit Bolle, la cigogne, et jusqu'à un certain point le gypaète ; son vol est cependant moins rapide et moins élégant que celui de ce dernier. D'un bond, il s'élève au-dessus du sol ; il donne lentement quelques coups d'ailes, puis s'envole avec assez de rapidité, sans les agiter. Le temps est-il beau, il monte jusqu'à une hauteur de 1,000 à 1,300 mètres. Il se repose sur des rochers, évite de se percher sur les arbres, et ne s'engage jamais dans les grandes forêts. Très-souvent, il se pose sur les vieilles constructions ; dans le nord de l'Afrique, en Arabie et aux Indes, on le voit sur les temples, les mosquées, les tombeaux, les maisons.

Comme les autres membres de la famille, il est

très-sociable. Il est excessivement rare de voir un percnoptère seul ; on en rencontre plus souvent une paire ; mais, d'ordinaire, ces oiseaux se montrent en bandes plus ou moins nombreuses. Parfois, ils se réunissent à d'autres vulturés, mais alors pour peu de temps ; le besoin seul les réunit. Conscient de sa faiblesse, le percnoptère est doux et paisible, moins cependant que ne le veut Gesner : « il est craintif et peureux, dit ce naturaliste, au point que les corbeaux et les autres oiseaux pareils le battent, le chassent et le domptent, car il est lourd et paresseux. »

Dans la Basse-Égypte et dans le sud de la Nubie, on voit souvent des bandes nombreuses de percnoptères, qui se jouent dans les airs, reviennent ensemble aux endroits où ils passent la nuit, en partent pour aller à la recherche de leur nourriture, sans que jamais la moindre dispute s'élève entre eux.

Dans la société des grands vulturés, les percnoptères se comportent autrement, il est vrai ; ils se tiennent à l'écart, l'œil ouvert sur leurs compagnons : ils savent que toute tentative trop hardie de leur part aurait son châtement.

Le percnoptère ne dédaigne aucun aliment. Il mange tout ce qui se peut manger : il est le premier à arriver auprès du cadavre d'un animal, pour en prendre sa part ; il en dévore les yeux, les intestins, lorsque cela lui est possible ; et bien souvent il se contente des restes que lui laissent les grands vulturidés ; dans toute l'Afrique, et même en Espagne, il se nourrit surtout des excréments humains. Dans le sud de l'Espagne, peu de maisons ont des fosses d'aisances ; en Égypte, il n'y en a que dans les demeures les plus riches, le reste de la population est obligée de satisfaire ses besoins en plein air, à des endroits où les percnoptères et les huppés trouvent une nourriture abondante. C'est là qu'on est sûr de rencontrer notre oiseau, qui se charge, seul, d'assurer la salubrité publique. Jerdon nous apprend qu'il en est de même aux Indes. On voit encore le percnoptère dans tous les abattoirs qui, en Afrique, se trouvent toujours en dehors des villes. Il est là, au milieu des gens, guettant un morceau de viande ou de peau, saisissant avec avidité les intestins qu'on lui jette. Au besoin, il mange la terre imbibée de sang. De temps à autre, il avale des substances complètement indigestes, un chiffon trempé dans du sang, par exemple.

J'ai toujours pris plaisir à observer le percnoptère pendant qu'il faisait son repas : il est moins vorace que les vulturidés, et, malgré le mi-

lieu qui lui fournit sa nourriture, il reste toujours assez propre. La protection que l'homme semble lui accorder ou, pour mieux dire, l'indifférence générale dont il est l'objet, lui donne une telle confiance, qu'il se promène devant les portes des maisons, où il cherche pâture, aussi tranquillement que le font les volailles domestiques. Lorsque je dépeçais des oiseaux sous ma tente, il arrivait jusqu'à l'entrée, me regardait attentivement, dévorait sous mes yeux les morceaux que je lui jetais. Dans mes voyages à travers le désert, j'ai appris à l'aimer. Il suivait des journées entières la caravane. Avec le corbeau du désert, il était le premier oiseau à se montrer dans le campement, le dernier à le quitter. Hasselquist dit déjà qu'il accompagne les pèlerins de la Mecque, et qu'il se nourrit des restes des animaux qu'ils abattent et des chameaux qui meurent en route.

Le percnoptère mange aussi les petits mammifères et les oiseaux qu'il peut se procurer. Mon frère en a eu un qui se précipitait sur les petits oiseaux apprivoisés. Il prit un bruant, le tua d'un coup de bec et le dévora. Les anciens disent que cet oiseau chasse les petits rongeurs et que cela lui a valu l'estime des Égyptiens : cette opinion ne me paraît pas dénuée de tout fondement ; Bolle, de même, dit qu'aux Canaries il est regardé comme un des plus grands pillards de nids. Don Lorenzo Maurel raconta à Bolle qu'il ne pouvait que très-difficilement élever des paons, car les percnoptères en dévoreraient tous les œufs à peine pondus. On a observé le même fait d'une espèce voisine, qui habite l'Amérique : cette dernière mange-t-elle aussi des substances végétales, comme le croit Anderson ? C'est possible, mais le fait n'est pas encore démontré.

Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a appris à connaître exactement le mode de reproduction des percnoptères. Gosse, de Genève, reçut, au commencement du siècle, quatre jeunes qui avaient été pris dans un nid, établi dans une crevasse de rocher. J'ai quelque raison de mettre ce fait en doute ; car il est à peu près certain que le percnoptère ne pond jamais quatre œufs, et ne peut avoir par conséquent quatre petits à la fois. Plus récemment, Kruper a examiné plusieurs aires en Grèce. D'après lui, ces oiseaux nicheraient rarement les uns très-près des autres sur une même paroi de rocher. Bolle, par contre, a observé cinq ou six nids, l'un près de l'autre, sur un même rocher. « Les percnoptères, dit-il, semblent se plaire à nicher en compagnie.

Partout où une paroi rocheuse escarpée leur offre un asile convenable, ils s'y fixent, sans faire attention à son exposition plus ou moins méridionale. La quantité d'excréments qui s'amasse autour des aires les fait apercevoir de très-loin. Ces oiseaux ne semblent pas rechercher des lieux bien cachés ; pour leur sûreté, il leur suffit de s'établir à un endroit inaccessible. » Je suis tout à fait de l'avis de Bolle ; jamais, pour ma part, je n'ai pu arriver jusqu'à un nid de percnoptère.

En Espagne, ces oiseaux sont trop peu nombreux pour qu'on puisse observer leurs colonies. En Égypte, on aperçoit leurs nids sur les roches calcaires escarpées, des deux côtés du Nil ; souvent, on en voit plusieurs près les uns des autres, mais toujours à des endroits tels qu'on ne peut y arriver qu'en s'y laissant glisser de haut en bas, le long d'une corde, et je ne l'ai jamais essayé. D'après Jerdon, aux Indes, le percnoptère niche sur les vieux monuments, sur les pagodes, etc.

Le nid est formé de branches et de divers matériaux ; son excavation est presque toujours tapissée de vieux chiffons. On y trouve ordinairement deux œufs ; Kruper n'en a vu trois fois qu'un seul, jamais trois ou quatre. Les œufs sont allongés ; leur couleur varie beaucoup ; d'ordinaire, ils d'un sont blanc jaunâtre, à taches et à marbrures ocre ou brun-rouge ; quelques-uns sont semés de taches noirâtres, plus serrées, tantôt au gros bout, tantôt au petit bout. On ne connaît pas la durée de l'incubation ; on ne sait également pas si le mâle aide sa femelle à couvrir. Celle-ci n'abandonne pas facilement ses œufs. Les jeunes éclosent couverts d'un duvet blanc grisâtre et ils sont nourris dans les premiers temps avec des aliments à demi digérés par leurs parents. Ils sont longtemps avant de prendre leur essor, et même après qu'ils ont quitté le nid, ils restent encore plusieurs mois avec leurs parents.

**Captivité.** — Pris jeunes, les percnoptères sont très-plaisants. On peut les laisser courir au milieu d'une basse-cour ; ils ne songent même pas à attaquer les poussins que leur mère conduit. Ils apprennent bientôt à connaître leur maître ; ils le suivent, comme un chien, dans la cour et dans la maison. Vers le milieu de la journée, on les voit souvent couchés sur le ventre, se chauffant au soleil. Lorsqu'on s'approche d'eux, ils crient comme les jeunes oies : c'est leur façon de souhaiter la bienvenue.

Quant aux percnoptères pris vieux, voici ce que rapporte Gesner à ce sujet. « Le 29 octobre 1551, époque où il tomba une grande quantité de

neige, un de ces oiseaux vint, avec les ailes mouillées et alourdies, près de la maison d'un bourgeois, dans un petit village de la plaine. Il mangeait de la chair; il ne touchait pas aux poissons; il ne sentait pas le froid; son corps était partout très-chaud, et quand on le touchait avec la main froide, celle-ci se réchauffait aussitôt. Il restait quatre ou cinq heures à un endroit, complètement immobile, et regardait fixement le soleil. Je l'ai gardé chez moi pendant plus d'un mois, et je l'ai nourri de ma main. Lorsqu'on lui donnait des moineaux trop grands, il les déchirait avec ses serres, et quoiqu'il ne bût pas, il laissait tomber des gouttes d'eau de son bec. Finalement, on l'amena en France avec d'autres rapaces, pour le donner à l'écuyer. »

**Usages et produits.** — Actuellement, un percnoptère mort n'a plus de valeur que pour le collectionneur; autrefois il n'en était pas ainsi.

« Cet oiseau, appelé *alrochme*, dit Gesner, sert à beaucoup d'usages. Son fiel est distillé, et on l'emploie contre les maux d'oreille. On en lave la tête des enfants, ou on leur en met dans le nez, pour en détacher les croûtes. On en fait un alcool pour guérir les taies des yeux. Quelques-uns ont trouvé qu'il était bon contre le venin des serpents et des scorpions. Avicenne écrit que de respirer la fiente de cet oiseau favorise l'accouchement. »

## LES NÉOPHRONS — *NEOPHRON*.

*Die Kragengeier.*

**Caractères.** — Les néophrons diffèrent des percnoptères par un bec plus court, des ailes plus amples, une queue plus courte, tronquée à angle droit. Ils ont la tête et le cou dénudés sur une plus grande étendue; le conduit auditif entouré d'une sorte de pavillon, et la partie antérieure du cou couverte de verrucosités.

### LE NÉOPHRON MOINE — *NEOPHRON PILEATUS*.

*Der Mönchgeier.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 137*) a le plumage d'un brun chocolat uniforme; le duvet qui couvre la nuque d'un gris fauve clair; le bec bleu, plus foncé à sa pointe; les pattes d'un gris de plomb clair; la cire d'un violet vif; les parties nues de la tête d'un rouge bleuâtre, celles de la gorge un peu plus claires.

Les jeunes ont la partie postérieure du cou brun foncé, l'oreille externe moins marquée, la

peau du cou lisse, les couleurs moins vives que chez les adultes.

Le moine a 72 cent. de long, et 1<sup>m</sup>,82 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 47 cent., celle de la queue de 26.

**Distribution géographique.** — Le néophron moine paraît habiter exclusivement le centre et le sud de l'Afrique. Il aurait été vu en Asie, ce qui n'est pas improbable, quelques individus ayant pu traverser, en volant, le détroit de Babel-Mandeb. On l'aurait aussi, dit-on, récemment observé en Europe, mais le fait demande à être vérifié. Il est le seul vulturien qui habite la côte occidentale de l'Afrique. On le rencontre communément dans l'IIabesch et il habite avec le percnoptère l'intérieur du continent, notamment les bassins du Nil Bleu et du Nil Blanc; près de Kharthoum, il est aussi commun que l'espèce précédente. On le voit en très-grand nombre tout le long de la côte africaine de la mer Rouge. A Massaouah, il se perche sur les toits des maisons, comme chez nous les corneilles. Dans les villages de la côte d'Abyssinie, il arrive tous les matins devant les portes des maisons; il y reste toute la journée, et ce n'est qu'au coucher du soleil qu'il retourne à l'endroit où il a l'habitude de passer la nuit.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On peut regarder le néophron moine comme un animal à moitié domestique. Il est aussi hardi que la corneille et presque autant que le moineau. On le voit se promener sans crainte devant les portes, s'avancer jusqu'à l'entrée des cuisines, et pour se reposer, chercher simplement un refuge sur l'arbre le plus voisin. Il enlève toutes les ordures, à mesure qu'elles sont déposées, et aide ainsi le percnoptère à assurer la salubrité des endroits. Sa présence dans tous les abattoirs devient même gênante pour le boucher.

L'homme nourrit le moine, et celui-ci lui témoigne sa reconnaissance par les petits services qu'il lui rend. Jamais il ne dérobe rien, jamais il n'enlève un poulet ou quelque autre petit animal domestique; il ne se nourrit presque exclusivement que d'ordures et des débris des cuisines. Il lui arrive souvent de ne manger que des excréments, pendant des semaines entières; c'est aussi la nourriture qu'il donne à ses petits. Un cadavre est-il jeté à la voirie, il accourt; mais il ne peut l'entamer que quand la décomposition en est déjà avancée et en a altéré la peau. C'est au plus s'il est capable d'arracher l'œil d'un animal récemment mort; son bec est trop faible pour entamer le cuir. D'ordinaire,

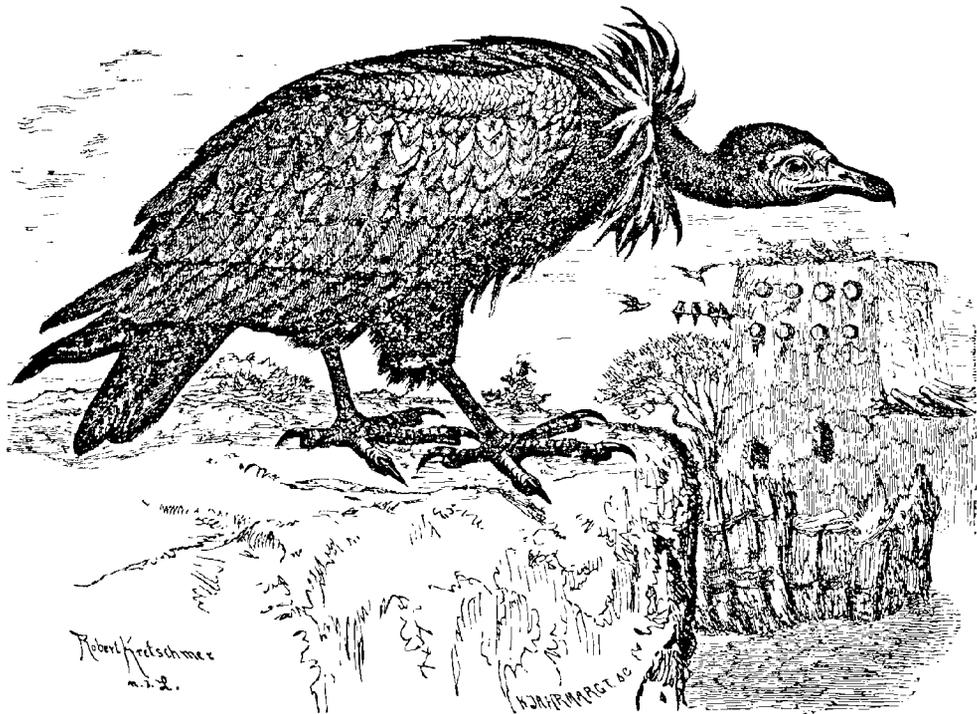


Fig. 137. Le Néophron moine.

les grands vulturés se chargent de lui préparer sa nourriture, et il se tient près d'eux, mendiant, guettant l'occasion de s'emparer de quelque bouchée.

Le moine apparaît aux regards comme un bel oiseau et un véritable vautour. Lorsqu'il vole, il est même parfois difficile de le distinguer d'avec les grandes espèces, tandis que le percnoptère se reconnaît de loin à ses ailes pointues et à sa queue conique. Les parties nues de la tête et du cou contribuent à sa beauté; car, lorsque l'oiseau est vivant, ces parties présentent toutes les variations de couleur que nous observons à la crête du dindon.

Le moine est si hardi, que le naturaliste peut l'observer facilement. Il suffit de lui jeter quelque morceau de viande et de rester tranquille, pour le voir arriver et s'approcher autant qu'on peut le désirer.

Le matin, de très-bonne heure, le moine est déjà en quête de nourriture. Il quitte sa demeure au lever du soleil, pour y retourner à son coucher. Il passe la nuit sur des arbres éloignés des habitations. Près de Massaouah, il se tient sur des mimosas isolées dans des vallées désertes du Samhara, ou dans les buissons de schoras les plus épais, au milieu des îles. Avant

de s'abattre, il vole de côté et d'autre, puis, fermant les ailes, il se laisse tomber obliquement et se perche, en compagnie de ses semblables, sur l'arbre qu'il s'est choisi.

Il est plus sociable que les autres vulturés; mais il ne montre pas autant d'aversion pour le percnoptère que le dit Henglin: souvent, on le voit en sa compagnie, même après un repas.

Dans les premiers mois de l'année, le néophron moine quitte les lieux habités et se rend dans les forêts, pour y nicher. Au mois de janvier, j'ai trouvé dans une grande forêt de mimosas, bordant le Nil Bleu, toute une colonie de ces oiseaux. Tous les nids étaient construits sur des arbres élevés; ils reposaient sur une bifurcation, ou sur une forte branche, tout près du tronc. Les nids du moine sont relativement petits; ils ont à peine 33 cent. de diamètre, sont plats et formés de branches très-solidement entrelacées. L'excavation en est si petite, que c'est à peine si un jeune y trouve place. J'ai examiné plus de vingt nids; je n'ai jamais trouvé qu'un œuf dans chacun. Celui-ci est arrondi, d'un grain grossier, et d'un blanc gris, marqué d'ocre rouge au gros bout: il y a de grandes variétés à ce sujet. Les deux parents couvent alternativement: le mâle pendant le milieu du jour, la fe-

melle le reste du temps. En détruisant un de ces nids, je trouvai, au milieu des branches qui en formaient la charpente, une grande quantité de punaises et d'autres insectes, et un loir, qui y avait établi son domicile.

Sur la côte d'Abyssinie, Heuglin et moi nous avons observé un grand nombre de nids sur des buissons de schoras peu élevés. Une petite île des environs de Massaouah en était littéralement couverte. Au mois d'avril, nous trouvâmes des jeunes à moitié développés. L'incubation paraît donc avoir une très-longue durée, et la croissance des petits être très-lente. Heuglin nous apprend que ceux-ci quittent le nid avant de pouvoir voler; ils errent alors sur les bords de la mer, et se nourrissent des crabes, des poissons, des rats, que les flots rejettent sur la plage.

**Captivité.** — Le moine, n'étant pas plus chassé que les autres vulturés, n'a nulle crainte de l'homme, et il est très-facile de le prendre vivant. Pendant très-longtemps j'en ai eu un qui m'a donné beaucoup de plaisir. Il apprit bien vite à me connaître, et, chaque fois qu'il me voyait, il témoignait la joie la plus vive; malheureusement il s'échappa pendant mon séjour en Égypte. Je n'ai vu nulle part ailleurs de moine captif.

### LES CATHARTES — CATHARTES.

*Die Rabengeier.*

Toute l'Amérique est peuplée de petits vulturés, qui, longtemps confondus dans le même genre, sont aujourd'hui distribués dans deux groupes, dont les attributs distinctifs sont tirés de la forme du bec, de la queue et du plus ou moins de nudité de la face.

**Caractères.** — Les cathartes, qui constituent l'un de ces deux groupes génériques, sont caractérisés par un bec relativement court et épais, recouvert par la cire, un peu au delà de sa moitié; des narines oblongues; la tête et le haut du cou recouverts par places de quelques soies éparses; une queue conique; des tarses peu élevés.

#### LE CATHARTE AURA — CATHARTES AURA.

*Der Urubu.*

**Caractères.** — Tschudi nous a donné de cette espèce (*fig. 138*) une description faite d'après des individus récemment tués: la tête et la partie nue du cou sont d'un rouge couleur de chair, plus vif à la base du bec qu'au cou; le sommet de la tête est violet; le front et l'occiput portent des

plis cutanés transversaux; sur la face, ces plis sont très-irréguliers; sur le cou, ils sont remplacés par des rangées de verrucosités; ces plis et verrucosités sont d'un orange clair. Le crâne et surtout les environs de l'oreille portent quelques petites plumes analogues à des soies. Tout le corps, les ailes, la queue sont brun-noir, à reflets métalliques bleu verdâtre. Les rémiges sont brun-noir mat, et blanches à leur base. Le bec est rouge clair; les pattes sont gris-noir; l'œil est rouge-carmin, avec la pupille bordée de gris bleu à sa circonférence externe.

D'après le prince de Wied, l'espèce a 60 cent. de long et 1<sup>m</sup>,73 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 52 cent., celle de la queue de 30.

**Distribution géographique.** — Le catharte aura est propre aux deux Amériques.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les cathartes ayant le même genre de vie que les coragyps, nous les comprendrons dans l'histoire que nous allons faire de ces derniers.

### LES CORAGYPS — CORAGYPS.

*Die Krähengeier.*

**Caractères.** — Les coragyps diffèrent des cathartes par un bec plus allongé, sur lequel la cire se prolonge au delà du milieu; par des narines petites, arrondies, très-voisines de la base du bec; une queue courte, tronquée à angle droit; des tarses et le haut du cou médiocrement dénudés.

#### LE CORAGYPS GALLINAZO — CORAGYPS ATRATUS.

*Der Gallinazo.*

**Caractères.** — Cet oiseau, que les premiers Espagnols établis en Amérique ont nommé *gal-linazo*, par rapport à sa ressemblance extérieure avec le dindon; que les Caraïbes appellent *couroumou*, les habitants du Paraguay *ouroubou* ou *urubu*, les Mexicains *zopilottl*, a les parties nues de la tête et du devant du cou d'un gris ardoise foncé, tirant sur le noir; des saillies rugueuses transversales, assez régulièrement disposées, sur le bec, au sommet de la tête, sur la nuque d'où elles descendent sur la face, la gorge et les côtés du cou; le corps, les ailes, la queue d'un noir mat, à reflets brun-roux foncé; la base des tiges des rémiges blanche; le bec brun-noir, blanchâtre à la pointe; l'œil brun foncé. L'espèce a 63 cent. de longueur totale et une envergure de 1<sup>m</sup>,43; l'aile pliée mesure 41 cent. et la queue 20.

**Distribution géographique.** — Cette espèce, comme celle du genre précédent, est répandue dans toute l'Amérique; il est probable, cependant, que les individus qui vivent dans l'Amérique du Nord diffèrent spécifiquement de ceux qui vivent dans l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le catharte aura et le gallinazo, que nous pouvons comprendre dans une histoire commune, tant leurs habitudes sont semblables, se trouvent partout, excepté dans les hautes montagnes, et sont toujours très-nombreux. Le gallinazo semble être plus commun encore que le catharte aura.

Ces oiseaux ont été observés par tant de naturalistes distingués, que nous pouvons les regarder comme parfaitement connus. Ulloa, d'Azara, Humboldt, le prince de Wied, d'Orbigny, Tschudi, Schomburgk, Darwin, Burmeister, Gosse, Taylor ont décrit les mœurs de ceux qui habitent l'Amérique du Sud; Wilson, Audubon, Nuttall, Gundlach, celles des espèces de l'Amérique du Nord; nous pourrions remplir un volume en répétant tout ce que l'on a dit d'eux; mais nous serons brefs; leurs mœurs, d'ailleurs, rappellent extrêmement celles des vulturés de l'ancien monde. Ils sont encore plus confiants envers l'homme, car, presque partout, une forte amende est imposée à quiconque tue un de ces oiseaux, seuls chargés d'entretenir la propreté des rues.

Ces deux espèces ne sont pas partout également nombreuses: chacune a ses localités préférées. D'après Tschudi, l'aura vit principalement sur les bords de la mer; on ne le trouve presque jamais dans l'intérieur des terres, tandis que le gallinazo se montre plus fréquemment dans les villes, et jusque dans les montagnes, mais est rare sur la côte. Toujours est-il que celui qui débarque en Amérique est à peu près sûr d'apercevoir un de ces oiseaux, dès qu'il met le pied sur le continent. « L'Européen qui arrive au Pérou, dit Tschudi, reste étonné à la vue du grand nombre de vulturés qu'il rencontre partout, sur les routes, dans les rues; il ne peut assez admirer la hardiesse avec laquelle ils se laissent approcher. » Il en est de même dans toute l'Amérique méridionale, dans une grande partie de l'Amérique du Nord et aux Antilles. Ces oiseaux semblent savoir qu'ils y sont nécessaires, et qu'on est forcé de les respecter. Dans tous les États de l'Amérique du Sud, ils sont seuls chargés du service de la voirie. Ce sont eux qui doivent enlever toutes les ordures que l'on jette continuellement dans

les rues. « Sans eux, dit Tschudi, la capitale du Pérou serait l'endroit le plus malsain de toute la contrée; l'autorité ne fait absolument rien pour entretenir la propreté des rues; des milliers de gallinazos vivent des ordures qu'on y jette, et ils sont si peu craintifs, qu'on les voit, sur le marché de Lima, courir au milieu de la foule la plus compacte. » Dans la Guyane anglaise, il est défendu de tuer un gallinazo, sous peine d'une amende de cinquante dollars; aussi y sont-ils devenus si familiers, qu'un étranger les prendrait pour des oiseaux domestiques.

Ils ont les allures des autres vulturés. « Ils marchent, dit le prince de Wied, le corps droit, et ressemblent assez à un dindon. Ils volent facilement, planent souvent; s'élèvent parfois à une très-grande hauteur; mais ils n'ont pas besoin de déployer beaucoup toutes leurs qualités physiques, car il est bien rare qu'ils manquent de nourriture. Au repos, ils rentrent le cou dans les épaules, et hérissent leurs plumes; leur aspect est alors assez hideux. »

Leurs sens sont très-fins; mais c'est surtout la vue qui les guide quand ils sont en quête de nourriture. Audubon (1), qui a fait à ce sujet plusieurs expériences, arrive à cette conclusion que, privés de la vue, ces oiseaux mourraient de faim, car l'odorat chez eux n'est nullement développé, comme on l'a prétendu pour d'autres vulturés. Ils cherchent et trouvent leur nourriture comme les espèces que nous avons précédemment décrites.

« Les grands vautours noirs, aura et gallinazo, dit Burmeister, qui sont chargés au Brésil d'enlever toutes les ordures, se trouvent partout. Un animal tombe mort, ils se précipitent sur son cadavre, à vingt, trente, quarante et plus encore; ils lui arrachent les yeux, et attendent avec impatience que les gaz, qui se développent sous les ardeurs du soleil, viennent faire éclater les parois abdominales putréfiées. A ce moment, c'est un tumulte indescriptible. Chacun s'empare d'un morceau d'intestins; en un instant, les viscères à demi décomposés sont mis en pièces et avalés. Rassasiés, ils vont se percher sur un arbre voisin, se serrant l'un contre l'autre; ils attendent que la putréfaction continue son œuvre, et ramollisse assez la charogne, pour qu'ils puissent achever de la dévorer. Un d'entre eux est plus impatient; son appétit n'est pas satisfait; il cherche à enlever un nouveau morceau; il ronge les bords de l'ouverture. A-t-il

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis*. Paris, 1857, t. I.

réussi, aussitôt les autres accourent de nouveau, dépècent le cadavre, une partie après l'autre, ne laissant que les os complètement dépouillés de leur chair. En deux jours, il ne reste plus rien que quelques débris, qui vont servir de pâture aux mouches. »

Il n'est pas toujours nécessaire que leur proie soit putréfiée; l'aura et le gallinazo mangent aussi de la chair fraîche, en tant, du moins, qu'ils peuvent la dépecer. C'est ce que de nombreuses expériences ont permis à Audubon d'établir parfaitement. Il est tout aussi certain qu'ils attaquent et dévorent des animaux vivants. « J'ai passé près de quatre ans dans l'Amérique du Sud, dit Schomburgk; j'ai observé les auras pendant des heures, des journées entières; ils étaient entourés de lézards, d'oiseaux, et jamais je ne les vis attaquer un animal vivant; je crois donc être en droit de révoquer en doute cette assertion des ornithologistes. Devant l'incendie d'une savane, des centaines de rapaces se rassemblent pour capturer dans leur fuite les lézards, les serpents, les petits mammifères; mais jamais l'on n'a vu parmi eux les plus voraces de tous les oiseaux de proie, les auras ou les gallinazos. S'ils attaquaient réellement des animaux vivants, les négresses, si soigneuses de leurs jeunes volailles, ne les laisseraient pas impunément se percher sur les barrières de leurs basses-cours; l'arrivée de tout autre oiseau de proie remplit les volailles de terreur, et leur maîtresse met tout en œuvre pour l'effrayer et le faire fuir. » Mais, « ils ont si souvent occasion, répond Audubon (1), de dévorer de jeunes animaux vivants dans les environs des grandes plantations, que prétendre qu'ils n'en mangent jamais, ce serait absurde; » et Humboldt nous dit: « Le jour, les vautours errent le long de la rive, ils pénètrent jusque dans les campements des Indiens pour y chercher quelque chose à manger. Mais souvent il ne leur reste, pour apaiser leur faim, que de prendre dans l'eau ou sur le bord de jeunes crocodiles, longs de sept à huit pouces. Il est curieux de voir comment ces petits animaux se défendent contre les vautours. Dès qu'ils en aperçoivent un, ils se dressent sur leurs pattes de devant, lèvent la tête, et ouvrent largement la gueule. Ils font continuellement face à leur ennemi, et lui présentent sans cesse leurs dents longues et acérées. Alors, pendant qu'un vautour attire sur lui l'attention du jeune crocodile,

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis*, Paris, 1857, t. I, p. 343.

un autre guette l'occasion favorable pour attaquer le saurien à l'improviste, et fond sur lui, le saisit par le cou et s'envole en l'emportant dans l'air. Nous avons plus d'une fois observé ce spectacle. »

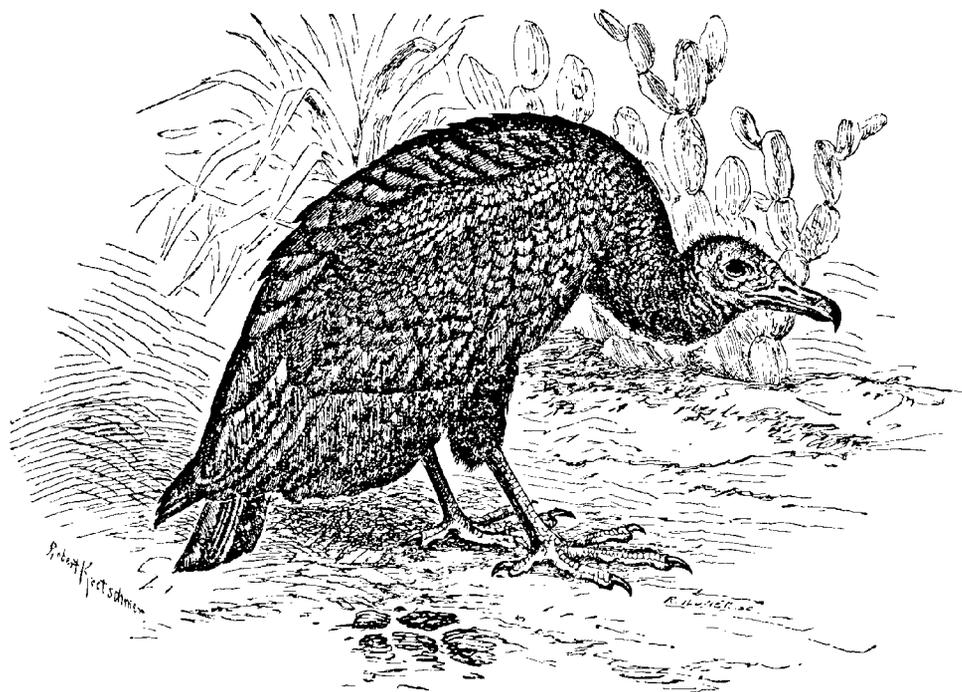
On a vu aussi des gallinazos et des auras captifs dévorer des poussins.

Le catharte aura et le coragyps gallinazo savent tirer avantage de toutes les circonstances. Leur hardiesse, leur impudence les rend souvent fort gênants pour l'homme et pour les carnassiers. Le prince de Wied raconte que, dès qu'un coup de feu a retenti, ils arrivent de tous les coins du ciel. « Nous avons à peine tiré un canard ou même un petit oiseau, qu'aussitôt huit, dix vautours ou plus encore se montraient sur les arbres voisins. Si on s'éloignait un instant, on les trouvait en train de dévorer le gibier. » Ils se comportent de même à l'égard du jaguar. « Près de Joval, raconte Humboldt, nous vîmes le plus grand jaguar que nous eussions jamais aperçu. Il était à l'ombre d'une grande mimosa, et venait de tuer un capybara, mais il ne l'avait pas encore dépecé; une de ses pattes reposait sur sa proie. Les vautours s'étaient réunis en grand nombre, pour dévorer les restes de son festin. Ils nous divertissaient fort, tant ils se montraient à la fois hardis et craintifs. Ils arrivaient jusqu'à deux pieds du jaguar, mais le moindre mouvement de la part du carnassier les faisait reculer aussitôt. Pour pouvoir les observer de plus près, nous montâmes dans notre canot. Au bruit des rames, le jaguar se leva, pour aller se cacher dans les buissons. Les vautours voulurent profiter du moment pour dévorer le capybara; mais le tigre fit un saut, ressaisit sa proie, et l'entraîna dans la forêt. »

Les cathartes et les coragyps sont aussi accusés de piller les nids. Ils ne s'établissent même, dit-on, au voisinage de certains oiseaux aquatiques que pour trouver plus facilement des œufs à manger.

L'homme semble se faire un plaisir tout particulier de troubler le repos de ces vulturés. Schomburgk raconte que les officiers du fort Joachim s'amusaient à tirer à coups de canon chargé à balles, les oiseaux qui se réunissaient au nombre de trois ou quatre cents à l'abattoir du fort; quarante, cinquante individus restaient souvent sur le terrain.

« Nos Indiens, continue-t-il, attachaient un morceau de viande à un hameçon et le jetaient aux vautours. Le plus vorace l'avalait et se



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 138. Le Cathartes aura (p. 484).

trouvait pris ; les Indiens le couvraient alors de plumes d'autres oiseaux, qu'ils fixaient sur lui avec de la cire, lui coupaient sa collerette, lui mettaient une couronne sur la tête, puis le lâchaient. Il rejoignait ses compagnons ; mais ceux-ci, le prenant pour un monstre, étaient épouvantés, s'enfuyaient, et ne revenaient auprès de lui qu'après qu'il s'était dépouillé de tous les ornements dont on l'avait chargé. »

Taylor raconte qu'il s'est souvent amusé à jeter aux gallinazos des peaux d'animaux rembourrées de coton ; et il dit que rien n'était plus divertissant que de voir ces oiseaux se donner mille peines pour tirer parti de ce leurre. Burmeister n'a pu résister aussi à la tentation de tourmenter un peu ces oiseaux inoffensifs. « Je prenais un plaisir particulier, dit-il, à troubler ces vautours. Je m'approchais d'eux et tirais un coup de fusil. Ils s'envolaient aussitôt dans toutes les directions ; leurs ailes me fouettaient presque la figure ; ils s'élevaient dans les airs, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent à l'abri du danger. Puis, ils décrivaient de vastes cercles, ne perdant jamais leur ennemi de vue, et, finalement, ils revenaient achever leur repas interrompu. Jamais je n'entendis leur voix ; ils paraissent être toujours silencieux. »

D'autres animaux, plusieurs rapaces notam-

BREM,

ment, tourmentent aussi le gallinazo et l'aura. J'ai déjà parlé de l'espèce de domination que le sarcoramphe papa exerce sur eux ; le caracara, le chimango les poursuivent quand ils se sont bien repus, et ne leur laissent de repos qu'ils n'aient régurgité leurs aliments, et ne les leur aient abandonnés.

D'après Tschudi, le gallinazo niche sur les toits des maisons, les clochers des églises, les ruines, les murs élevés ; il se reproduit en février et mars. Chaque couvée se compose de trois œufs d'un blanc brunâtre.

L'aura, toujours d'après Tschudi, établit son nid sur des rochers ou des falaises, sur les bords de la mer ou dans de petites îles ; il pond trois ou quatre œufs, plus arrondis et de couleur plus claire que ceux du gallinazo.

Tous les autres naturalistes s'accordent à dire que ces deux oiseaux ne pondent que deux œufs, à nu, soit dans une crevasse de rocher, soit sous un tronc d'arbre renversé, qui les protège un peu contre les intempéries, soit enfin dans le creux d'un tronc d'arbre, ou dans une cavité, au milieu des racines. Dans le sud de l'Amérique du Nord, au Texas, au Mexique, le gallinazo et l'aura nichent de préférence dans les marais ; ils se choisissent une éminence de terrain, qui ne soit pas exposée à être couverte

III — 273

par les eaux, et se creusent sous un buisson une petite cavité, où ils déposent leurs œufs. Très-souvent, on les trouve au milieu des colonies de hérons et d'autres oiseaux de marais.

Gosse, d'après l'assurance que lui en ont donnée des gens dignes de foi, rapporte que l'aura s'accouple souvent avec des poules ou des dindes noires; il n'en souffre pas, mais les poules ne tardent pas à succomber à une maladie des organes génitaux. Je crois inutile de faire remarquer que ce n'est là qu'une fable.

D'après Audubon, « l'éclosion des petits demande trente-deux jours; le père et la mère couvent à tour de rôle, et se nourrissent l'un l'autre, ce que chacun d'eux fait en dégorgeant immédiatement, devant celui qui est sur le nid, tout ou partie du contenu de son estomac. Ils nourrissent leurs jeunes en leur dégorgeant aussi, mais dans le bec, les aliments presque digérés. » Puis, peu à peu, ils les habituent à manger des morceaux plus gros et plus résistants.

**Captivité.** — Ces vulturés ne sont tenus en captivité que par les naturalistes qui veulent les observer; c'est pour cette raison qu'ils sont si rares en Europe. Je n'en ai vu que deux dans tous les jardins zoologiques que j'ai visités. D'Azara nous apprend que les gullinazos deviennent aussi privés que les véritables animaux domestiques. Un de ses amis en avait un qui entraînait et sortait librement, suivait son maître à la promenade, à la chasse et même en voyage. Il arrivait comme un chien quand on l'appelait. Il mangeait dans la main, mais il fallait lui donner des aliments coupés en très-petits morceaux; il n'y touchait pas sans cela. « Un autre gullinazo, également privé, accompagnait son maître dans des voyages de plus de cent lieues, jusqu'à Montevideo; il se tenait et dormait en dehors de la voiture; mais quand il voyait qu'elle prenait le chemin de la maison, il se hâtait de la devancer, et annonçait ainsi à la maîtresse du logis le retour de son mari.

## II. LES STRIGIENS — STRIGINÆ.

*Die Eulen. The Owls.*

**Caractères.** — Les strigiens ou hiboux, par lesquels nous terminerons l'histoire des rapaces, se distinguent nettement et des vulturiers et des falconiens: ce n'est que de loin qu'ils rappellent certains busards. Leur corps paraît très-gros, mais, en réalité, il est mince, élancé, peu charnu; leur tête est très-grande, large en ar-

rière, couverte d'un plumage serré; leurs yeux sont grands et plats, dirigés en avant, et entourés d'un disque de plumes rayonnantes; leurs ailes sont longues, larges, concaves; leur bec est court; leurs tarses sont de longueur moyenne, couverts de plumes ou de poils; leur bec est fortement recourbé dès sa base, crochu, à bords lisses, sans dentelure, ni échancrure; la cire, de même couleur que le bec, toujours cachée par des plumes soyeuses, longues et raides; leurs doigts sont assez courts, à peu près égaux, l'externe pouvant être porté en avant ou en arrière, et le pouce est souvent un peu plus élevé que les doigts antérieurs; leurs ongles sont grands, longs, fortement recourbés, très-pointus, arrondis.

Le plumage des strigiens est très-caractéristique. Leurs plumes sont grandes, longues, larges, arrondies à l'extrémité, et très-finement divisées; elles sont molles, flexibles, et crépitent quand on les presse. Celles de la face ont une conformation toute différente de celles du corps. « Les plumes qui entourent l'œil, dit Burmeister, ainsi que celles de la ligne allant du bec à l'œil, sont très-décomposées, et leur tige se prolonge sous forme de soie. Le cercle de l'œil se joint à un autre cercle, formé de plumes plus petites, plus raides, à barbes peu écartées. Celles-ci forment au moins un demi-cercle autour du conduit auditif externe, et parfois se prolongent en avant jusqu'à la base du bec. Ce cercle auriculaire, qui représente le pavillon, est composé de trois ou cinq rangs de plumes; plus il est parfait, plus aussi le disque oculaire est bien développé, et, en même temps que ce dernier, les plumes de la ligne nasoculaire; dans ce cas, la cire et même souvent une partie de la portion cornée du bec, sont complètement cachées par le plumage. » Ce sont ces plumes qui donnent aux strigiens ce faciès particulier qui les fait ressembler aux chats.

Les pennes des ailes sont assez larges, arrondies à leur extrémité, recourbées vers le corps, ce qui donne à l'aile une forme concave. Les barbes externes des trois premières pennes sont frangées ou dentelées: c'est à cette disposition que les strigiens doivent leur vol silencieux; elle empêche le frottement; mais on ne la rencontre pas chez tous: elle manque chez les espèces diurnes. Les barbes internes des rémiges paraissent soyeuses ou laineuses, et elles s'accrochent exactement à la penna qui repose sur elles. La première rémige est courte, la se-

conde un peu plus longue, la troisième et la quatrième sont les plus longues. Les rectrices sont un peu arquées, et à peu près également longues, ce qui donne à la queue une forme carrée; exceptionnellement, en effet, elle est conique.

Tous les strigiens ont des couleurs foncées, peu voyantes, qui se confondent avec celles du sol ou des troncs d'arbres. Cependant, le plumage, dans son ensemble, présente souvent un dessin des plus élégants: quelques espèces offrent aussi des couleurs très-vives, très-pures notamment, et qui leur donnent une beauté particulière.

L'organisation interne des strigiens mérite encore de nous arrêter quelques instants. Le squelette diffère sensiblement de celui des falconiens. D'après les recherches de Nitzsch, l'os lacrymal est autrement conformé que chez les rapaces diurnes; il ne forme pas de saillie au-dessus de l'œil; et l'os sourcilier, qui, chez ceux-ci, prolonge cette saillie, fait défaut chez les strigiens. Le bord supérieur saillant de l'orbite n'est formé que par le frontal. L'os tympanique présente à sa face interne une articulation avec le sphénoïde, laquelle est complètement indépendante de son articulation antérieure. Le sternum, chez la plupart des espèces, offre de chaque côté deux expansions membraniformes, descendant jusqu'au bord de l'abdomen; la fourchette est plus mince, plus faible que chez les falconiens. Il y a onze vertèbres cervicales, huit dorsales et huit caudales; les vertèbres dorsales ne sont jamais soudées entre elles. Les os, en général, sont moins pneumatiques que ceux des falconiens; les fémurs ne le sont jamais; par contre, les espaces aériens des os du crâne ont un plus grand développement que chez les autres rapaces. Chez quelques strigiens, les os du crâne ont une épaisseur de plus d'un centimètre, et paraissent spongieux.

Le pharynx est très grand; l'œsophage est dépourvu de jabot; l'estomac est membraneux et très-extensible; la rate arrondie; le foie divisé en deux lobes, de même forme et de même volume; les cœcums sont plus longs et plus larges que chez aucun autre rapace.

Les organes des sens sont très-développés. Les strigiens ont les yeux très-grands; la cornée est très-bombée et a la forme d'une demi-sphère. Les côtés de la sclérotique, ainsi que l'anneau osseux sclérotical, sont très-allongés, de manière à former une sorte de calice ou de tube. Les mouvements internes de l'œil

sont considérables; à chaque mouvement respiratoire, la pupille se rétrécit ou se dilate.

Chez certaines espèces, l'oreille présente une conformation toute particulière. Chez la plupart des strigiens, l'ouverture du conduit auditif externe se présente sous forme d'une fente, se dirigeant de haut en bas autour de l'œil, et munie d'une sorte d'opercule mobile. Elle est entourée d'un pavillon couvert de plumes rayonnantes, et parfaitement disposée pour recevoir et condenser les ondes sonores.

**Distribution géographique.** — Les strigiens sont cosmopolites, dans toute l'acception du mot. Ils habitent toutes les parties de la terre; on les trouve dans toutes les localités, sous toutes les zones, à toutes les altitudes. Des contrées glacées du pôle nord jusqu'à l'équateur, des bords de la mer jusqu'à une hauteur de 5,000 mètres, partout on les rencontre. Dans le Sud, leurs espèces sont plus nombreuses que dans le Nord; mais, là encore, ce sous-ordre est richement représenté.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les forêts sont leur véritable patrie; on les trouve cependant aussi dans les steppes, dans les déserts, sur les montagnes les plus nues, comme au sein des villes et des villages; partout, en effet, ils trouvent des lieux de retraite; partout ils rencontrent de quoi se nourrir.

On désigne souvent les strigiens sous le nom de *rapaces nocturnes*, ce qui n'est pas absolument juste. La plupart, il est vrai, ne se mettent en chasse qu'au crépuscule; mais beaucoup, et de ceux qui vivent au pôle comme de ceux qui habitent sous les tropiques, sont actifs pendant le jour.

Certains strigiens des steppes vont chercher leur nourriture au milieu du jour; on en voit d'autres se jouer au soleil, au sein des forêts; ils sont, en un mot, aussi actifs le jour que la nuit. Pourtant, c'est pendant la nuit qu'ils sont surtout en chasse, et ils sont admirablement conformés à cet effet. Leur œil excellent pour une courte distance, leur ouïe délicate, leur plumage mou leur permettent de se mouvoir au milieu des ténèbres. Ils volent sans bruit au-dessus du sol; ils entendent le son le plus délicat, le bruissement le plus léger; malgré l'obscurité, ils aperçoivent les plus petits animaux. « J'ai fait quelques expériences, dit mon père, sur des hiboux privés; ils avaient les yeux complètement fermés, ils dormaient, et j'ai vu toujours avec étonnement combien il suffisait d'un bruit extrêmement léger pour les réveiller et les faire s'envoler. J'ai vu dans des nuits assez

obscur, les hiboux s'élever dans l'air; par des nuits extrêmement sombres, j'ai entendu leur voix partir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; et un de mes amis chercha très-lentement et très-prudemment à s'approcher d'une chouette qui était perchée sur un arbre, et qui s'envola dès qu'il se montra à découvert. » L'œil des strigiens est très-sensible à la lumière. Certains espèces, dans un jour éclatant, ferment leurs paupières à demi, et presque entièrement quelquefois. Mais il est faux de croire qu'ils ne voient pas durant le jour. « Ils sont en état, dit mon père, de voler en pleine lumière, de passer au milieu des fourrés les plus épais, sans se heurter contre les arbres. Les strigiens auxquels j'enlevais les jeunes accouraient en plein midi; ils s'envolaient quand je les couchais en joue; en plein midi, je vis une chouette s'élançant de la tour du château d'Altembourg sur un moineau qui mangeait dans la cour, en compagnie des poules, et l'emporter dans sa retraite. »

La forme particulière des ailes, la mollesse du plumage, sont un indice que le vol doit présenter certaines particularités. Il est en effet silencieux et lent; les strigiens volent et planent tout à la fois; les espèces diurnes s'élèvent dans les airs en décrivant une courbe, puis ils se laissent tomber à peu près à la manière des pics; ce mode de voler est très-pénible, et ne peut jamais être soutenu bien longtemps. Ce n'est que lorsqu'ils entreprennent de longs voyages, que les strigiens s'élèvent à des hauteurs d'une centaine de mètres au-dessus du sol, et qu'ils se meuvent à grands coups d'ailes.

A terre, ils sont généralement maladroits; ceux à longues pattes, cependant, peuvent atteindre leur proie à la course, en s'aidant de leurs ailes.

Dans les arbres, tous les strigiens se meuvent avec agilité; quelques-uns grimpent d'une façon singulière, en sautant d'une branche basse sur une branche plus élevée. Loin d'être lourds, ils sont, au contraire, très-vifs et très-agiles. Ils prennent les postures les plus diverses; ils se baissent, se relèvent; ils tournent la tête en tous sens, ou l'inclinent d'une façon très-divertissante pour le spectateur.

Leur voix est forte, mais peu agréable. Ils claquent du bec ou poussent une sorte de sifflement; ils ne crient que la nuit ou lorsqu'ils sont en grand danger. Les uns poussent des cris effrayants; la voix des autres ne peut être désagréable qu'à un esprit superstitieux et crédule. Masius est d'un avis contraire: « Le plus coura-

geux, dit-il, ne peut se défendre d'une certaine épouvante, lorsque, traversant la forêt au milieu de la nuit, il sent les ailes mystérieuses du hibou lui frôler le visage, il voit la lueur phosphorescente de ses yeux, il entend retentir son cri de chasse. Dans tout son arsenal fantastique et mystérieux, la nuit n'a pas de son plus épouvantable que ce cri, venu du fond de la poitrine, qui va toujours en augmentant et auquel se joignent de temps à autre comme des appels au secours, fait pour tromper l'oreille la plus exercée. Mais Masius a souvent préféré une belle phrase à l'expression de la réalité, et a avancé bien des faits qu'il n'a pu prouver. Il dit que « les yeux du hibou ont une expression à la fois de force concentrée et d'intelligence, et qu'on reconnaît bien là l'oiseau de Minerve. » Malgré la meilleure volonté, jamais je n'ai pu voir cela.

Les strigiens sont bien sûrement inférieurs en intelligence à la plupart, sinon à tous les rapaces diurnes. Quelques espèces, par leur gaieté, par leur vivacité, peuvent, sous ce rapport, tromper l'observateur; mais bientôt on reconnaît qu'aucune ne peut être regardée comme intelligente.

Tous les strigiens sont craintifs, et manquent de prudence; ils ne distinguent pas un danger réel d'un danger imaginaire; ils apprennent rarement à connaître leurs amis, et ils voient un ennemi dans tout étranger. On peut leur faire contracter certaines habitudes; mais il est impossible de les dresser comme on dresse les falconidés. Ils sont méchants, furieux, cruels et indifférents; en un mot, ils n'ont rien de noble, à notre point de vue, pas même la ruse. Le faucon, la buse, le milan même leur sont de beaucoup supérieurs. Ils vivent en paix avec leurs semblables, tant qu'ils ne sont pas sous le coup d'une passion, ou de la faim; mais c'est avec la plus grande placidité qu'ils dévorent des compagnons avec lesquels ils ont vécu plusieurs années. Souvent, j'ai eu dans une même cage de dix à douze hiboux et chouettes; aucun ne songeait à attaquer les autres, tant qu'ils étaient en bonne santé, mais, si l'un tombait malade, tous fondaient sur lui, l'égorgeaient et le dévoraient. Des frères d'une même couvée s'entre-dévorent pareillement. Ce n'est certes pas là une preuve de haute noblesse, et je crois pouvoir refuser à ces oiseaux de prendre place parmi les animaux les plus élevés.

Tous les strigiens, en liberté, ne mangent que les proies qu'ils ont capturées eux-mêmes, et on s'accorde unanimement à dire qu'ils ne touchent pas aux charognes. Ils chassent surtout

les petits mammifères : les espèces les plus fortes attaquent même les petits carnassiers et des oiseaux d'assez grande taille. Quelques-uns se nourrissent de poissons, d'autres d'insectes. Très-peu sont indirectement nuisibles à l'homme; la plupart, au contraire, lui rendent de très-grands services. Des observations consciencieuses sont là pour démontrer que les strigiens de nos contrées se nourrissent presque exclusivement de souris, de mulots, de campagnols et en détruisent des quantités considérables. C'est à l'heure où ces rongeurs prennent leurs ébats, que les strigiens se mettent en chasse; ils volent silencieusement au-dessus du sol, l'inspectent à fond, et tout petit rongeur qui se montre est perdu. Leurs doigts courts et mobiles, leurs ongles acérés et fortement recourbés leur sont fort utiles; un animal qui tombe sous de pareilles serres, est un animal mort : il est tué avant qu'il ait pu avoir conscience du danger. Après avoir capturé sa proie, le rapace vole vers un endroit caché et commence à la dévorer.

« Rien n'est aussi hideux, dit mon père, qu'un hibou en train de manger; il avale des morceaux énormes, et avec de grands efforts. Tandis que la plupart des animaux semblent trouver un certain plaisir à faire leur repas, le hibou paraît s'acquitter d'une tâche pénible. J'ai vu un hibou faire une seule bouchée d'une grande souris. Je donnai à une chouette un moineau; elle le prit avec une de ses serres, le porta à son bec, et se mit en devoir de l'avalier, la tête la première; ce ne fut pas sans faire de grands efforts qu'elle y parvint.

« Je répétais cette expérience plusieurs fois, et tantôt la chouette englutissait l'oiseau sans lui enlever une seule plume, tantôt elle prenait la peine de le déplumer en grande partie, avant de le manger. Elle avalait les souris avec facilité. Si la proie est trop grosse pour passer par l'œsophage, le hibou la rejette, la presse avec son bec et ses pattes, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à un plus faible volume ou qu'elle ait plus de flexibilité. Je crois que l'on peut, sous ce rapport, rapprocher les strigiens des serpents. Quand l'animal est de trop grande taille, ils se contentent d'en dévorer les chairs de la poitrine et le cerveau, et abandonnent le reste. »

La plupart des strigiens peuvent se passer d'eau pendant plusieurs mois; le sang de leurs victimes semble suffire à étancher leur soif. Cependant ils boivent beaucoup d'eau à certains moments et prennent plaisir à se baigner.

Leur digestion est très-rapide. Ils régurgitent

les os, les poils, les plumes, et, pour ce faire, ils ouvrent largement le bec, baissent la tête, sautent sur un pied, sur l'autre, ferment les yeux, se secouent et finissent par rendre des boules, composées de tout ce qui n'a pu être digéré. Altum a examiné plusieurs centaines de ces boules, et il a trouvé que les strigiens d'Allemagne se nourrissent surtout de petits rongeurs et de musaraignes, exceptionnellement de rats, de taupes, de belettes, d'oiseaux et d'insectes. Dans 706 balles provenant du hibou, il a trouvé les restes de 16 chauves-souris, 240 souris ou mulots, 693 campagnols, 1,580 musaraignes, 1 taupe, 22 petits oiseaux; dans 210 balles de hulotte (*Syrnium aluco*), 1 hermine, 48 souris ou mulots, 296 campagnols, 1 écureuil, 33 musaraignes, 48 taupes, 18 petits oiseaux, 48 insectes, outre des hannetons en quantité innombrable; dans 25 boules de moyen-duc (*Otus sylvestris*), on trouva les restes de 6 mulots, 33 campagnols, 2 oiseaux; dans 10 boules de chevêche, ceux de 10 campagnols, 1 musaraigne, et 11 insectes. Ces chiffres suffisent, je crois, pour indiquer combien les strigiens sont des animaux utiles. Les grandes espèces égorgent bien de temps à autre quelques lièvres ou quelques perdrix; les petites détruisent bien aussi des animaux fort utiles, tels que les musaraignes; mais ces dégâts sont plus que compensés par les services énormes que nous rendent les strigiens, et il nous faut les prendre sous notre protection.

Les strigiens ne se donnent pas grand mal pour construire leur nid. Beaucoup d'entre eux nichent dans des creux de troncs d'arbres, d'autres dans les crevasses des murs, sur des rochers; quelques-uns s'établissent dans des terriers de mammifères, d'autres dans des nids abandonnés de faucons, de pies ou de corneilles. Quelquefois, ils amassent quelques matériaux; mais, le plus souvent, ils se contentent de déposer leurs œufs au fond du nid, dans quelque état qu'ils l'aient trouvé. Le nombre d'œufs d'une couvée varie de deux à sept : il est exceptionnellement d'un seul. Ces œufs sont arrondis, blancs, à grain fin. Les petits restent longtemps dans le nid. Les parents, tant que dure leur éducation, leur témoignent beaucoup d'attachement, et les défendent courageusement contre les attaques des autres animaux.

Les strigiens n'ont pas beaucoup d'amis. Tous les oiseaux diurnes les haïssent; on dirait qu'ils ont à se venger des attaques de ces rapaces de nuit. Lorsqu'un strigien se montre, tous les rapaces diurnes donnent des témoignages d'une

excitation extrême; les petits oiseaux font retentir l'air de leurs cris; toute la forêt est en émoi. Une espèce appelle l'autre, toutes accourent, harcèlent l'oiseau nocturne de leurs cris; les plus forts, même, lui donnent des coups de bec.

Trop souvent, l'homme se joint aux autres ennemis de ces oiseaux utiles. Aux yeux de bien des gens, c'est un bel exploit que de tirer un hibou; et il est bien rare qu'on le laisse librement vaquer à ses chasses; tandis que, partout, on le devrait regarder comme un fidèle allié, comme un animal sacré, auquel nous devons aide et protection.

**Captivité.** — Très-peu de strigiens sont susceptibles de s'appivoiser. J'en ai eu cependant qui m'ont causé beaucoup de plaisir. La plupart se montrent indifférents à tout, ou témoignent une fureur souvent très-divertissante. C'est surtout le cas des grandes espèces. Ces oiseaux

semblent brouillés avec tout le monde; toute personne leur est un ennemi. Ils roulent des yeux furieux, ils cherchent à donner des coups de bec, ils soufflent et sifflent à la façon des chats. Quant aux scops, c'est tout le contraire; ce sont des oiseaux d'appartement des plus agréables, des plus divertissants.

On peut faire reproduire quelques strigiens en captivité: je connais plusieurs exemples authentiques de ce genre.

**Classification.** — La classification des strigiens présente quelques difficultés. Beaucoup de naturalistes n'en ont formé qu'une famille, divisée en plusieurs sections: quant à nous, nous élèverons chacune de celles-ci d'un degré, et nous admettrons trois familles de strigiens: celle des surniidés, ou strigiens diurnes, celle des hubonidés et celle des strigidés.

## LES SURNIIDÉS — *SURNIÆ*.

*Die Taugeulen.*

**Caractères.** — Les surniidés ou strigiens diurnes, doivent occuper la première place. Ils forment une transition entre les falconidés, d'un côté, les strigiens nocturnes de l'autre. Ils ont la tête petite, le corps élancé, les ailes et la queue longue, le plumage serré et couché. Leurs organes des sens sont assez également développés, et ils sont mieux partagés sous le rapport de l'intelligence que les strigiens nocturnes.

### LES SURNIES — *SURNIA*.

*Die Falkeneulen.*

**Caractères.** — Les surnies sont de tous les strigiens, ceux qui ressemblent le plus aux falconidés. Elles ont la tête large, à front aplati, à face étroite, sans cercle de plumes ni autour des yeux, ni autour des oreilles; des ailes assez longues, obtuses, la troisième rémige étant la plus longue; la queue longue et conique; le bec fort court, plus haut que large, à crochet de la mandibule supérieure très-proéminent et dépassant la mandibule inférieure de près de 1 cent., des tarses et des doigts courts et entièrement couverts de plumes; des yeux grands; des oreilles pourvues d'un pavillon assez élevé, allongé, à opercule bien développé, un plu-

mage abondant, mou et brillant; la première rémige, en partie dentelée sur les barbes externes.

### LA SURNIE CAPARACOC — *SURNIA FUNEREA*.

*Die Spurbereule. The Hawk-Owl.*

**Caractères.** — La caparacoch, vulgairement *chouette-épervière*, *chouette à longue queue de Sibérie*, a la face d'un blanc gris à l'âge adulte; deux bandes noires, demi-circulaires, descendent sur les côtés du cou, l'une en avant, l'autre en arrière de l'oreille; le sommet de la tête brun-noir; chaque plume y étant marquée d'une tache arrondie, blanche, plus grande à l'occiput. La nuque et une tache derrière l'oreille blanches; les plumes du dos blanches, rayées transversalement de brun, et brunes à l'extrémité; la gorge blanche; une bande de même couleur à travers la poitrine; le ventre et les flancs blancs, à minces rayures d'un brun noir; les rémiges et les rectrices d'un gris de souris, avec des bandes transversales blanches, au nombre de neuf sur la queue; le bec d'un jaune de cire sale, noir à la pointe; l'œil d'un jaune de soufre foncé.

Les jeunes diffèrent très-peu des adultes; ceux-ci, d'ailleurs, présentent dans l'ensemble de

leur plumage des variations considérables, sans que le type en soit modifié.

La longueur de la caparacoch est de 41 à 44 cent., son envergure de 80 à 85 centim. ; la longueur de l'aile pliée est de 25 centim., celle de la queue de 19.

**Distribution géographique.** — On compte la caparacoch parmi les oiseaux d'Europe, car on l'y voit souvent et surtout en Allemagne, où elle se montre à peu près tous les hivers. Mais les contrées du Nord, au sud du cercle polaire, sont sa véritable patrie. Elle est commune dans certaines parties de la Scandinavie; jamais, cependant, je n'ai pu l'y voir dans mes voyages. Elle se trouve en Finlande, en Russie, en Sibérie; elle est très-nombreuse dans le nord de l'Amérique, et arrive vers le sud, jusqu'aux Bermudes. D'après Wallengren, on la trouve dans toute la zone des conifères, et elle s'élève dans les Alpes Scandinaves jusqu'à la zone des bouleaux, qui marque la limite des arbres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Radde, la caparacoch cherche, en Sibérie, les forêts où dominent les mélèzes, et évite les endroits découverts; cet auteur ne l'a jamais observée dans les monts de Bureja; mais il en a vu beaucoup dans la plaine, au pied de ces montagnes. Kittlitz croit qu'elle est le seul strigien qui habite le Kamtschatka, du moins n'en a-t-il rencontré aucun autre. Richardson avance qu'elle est commune dans le nord de l'Amérique, dans toutes les contrées à pelleteries.

Nous possédons de nombreux renseignements sur le genre de vie, le régime et la reproduction de cet oiseau. Mais les plus précis, nous les devons, non pas aux naturalistes qui l'ont observé dans sa patrie, mais bien à ceux qui l'ont étudié en Allemagne, à mon père et à Naumann.

« Les trappeurs, dit Richardson, tuent des chouettes-épervières plus souvent que d'autres oiseaux, car elles volent pendant le jour, et sont très hardies. En hiver, elles se nourrissent surtout de mulots et d'insectes; dans les endroits couverts de neige, elles chassent les lagopèdes. Elles nichent sur les arbres : leurs nids sont formés de branches, d'herbes et de plumes, et leur ponte est de deux œufs blancs. Lorsque le chasseur tire des lagopèdes, elles arrivent au bruit de la détonation, et se précipitent souvent sur le gibier, qu'elles ne peuvent cependant enlever. La nuit, elles entourent les feux des campements indiens. »

Les naturalistes américains ne nous parlent guère que des voyages de ces oiseaux, et rap-

portent des observations que nous sommes à même de faire chez nous.

Wallengren a donné des renseignements précis sur leur mode de reproduction. « La chouette-épervière, dit-il, niche sur les pins les plus élevés. Son nid est formé de branches sèches, et tapissé de mousse et de lichens. Elle y pond six ou sept œufs blancs, arrondis, un peu plus petits que ceux de la chouette. Les petits prennent leur essor au mois de juin. On commence à trouver des nids en Suède à partir du 59° de latitude; je crois cependant qu'on pourrait en rencontrer encore plus au sud. » Radde dit avoir pris, le 20 mai, des jeunes, presque entièrement développés.

Complétons ces détails bien insuffisants par les observations que Naumann et mon père ont pu faire eux-mêmes sur la caparacoch. « Les migrations de cet oiseau, dit Naumann, semblent être fort irrégulières. Il arrive souvent qu'il ne paraît pas pendant plusieurs années; puis, on revoit quelques individus isolés, et il arrive enfin des périodes où il est très-commun dans nos contrées. Pendant vingt ans, nous n'avons pu en observer un seul; il y a quatre ou cinq ans, nous pûmes nous en procurer un, et depuis cette époque, chaque année on a vu quelques individus.

« La chouette-épervière n'est donc, dans nos contrées, qu'un oiseau de passage. Elle ne se montre qu'en mars et au commencement d'avril, à l'époque du passage des bécasses, et en septembre, octobre et novembre. Il est probable qu'elle hiverne chez nous; cependant, nous n'en avons jamais vu en hiver. C'est un oiseau de forêts. Néanmoins, aux grandes forêts, elle préfère les petits bois, ceux surtout qui sont marécageux. Nous en avons souvent rencontré dans les lieux découverts, où alternaient les marais et les prairies; c'est là même, semble-t-il, son séjour de prédilection, à condition, toutefois, que les forêts n'en soient pas trop éloignées. »

Mais c'est à mon père surtout que nous devons de connaître les mœurs de la caparacoch : il en a fait l'histoire il y a plus de quarante-quatre ans.

« J'éprouve un grand plaisir, dit-il, à pouvoir dire quelque chose des mœurs d'un oiseau si rare. J'ai pu m'en procurer une femelle vivante. Un jeune garçon l'avait vue se percher, le soir, sur un buisson; il lui avait lancé une pierre qui, l'ayant frappée à la tête, l'avait étourdie, et il me l'avait apportée. Je laissai cette chouette-épervière libre dans ma chambre. Tous les autres

oiseaux de la même famille ferment les yeux, et cherchent le coin le plus obscur, pour s'y cacher; celui-ci, par contre, vola aussitôt vers la fenêtre, les yeux grandement ouverts, et s'y heurta si violemment, qu'il tomba étourdi. Alors je le mis en cage. Il ne se montra nullement timide et se laissa caresser de la main. Je lui tendis une souris, qu'il prit avec le bec, puis avec une patte. A terre, il se tenait le corps presque horizontal, les pattes étendues, la queue relevée. Sur son perchoir, il portait le corps droit, la queue pendante, les plumes de l'épaule rabattues sur les ailes, les pattes fléchies, de telle sorte que les doigts seuls apparaissaient. Il se montrait ainsi dans toute sa beauté. Les plumes des côtés de la tête étaient continuellement hérissées, les plumes du front rabattues; cela donnait à l'oiseau une certaine ressemblance avec le faucon. Tous ses mouvements étaient lestes et agiles; mais il n'aimait guère à sauter à terre.

« Sa voix, qu'il faisait surtout entendre lorsqu'on voulait le saisir, ressemblait assez au cri d'angoisse de la crécerelle; elle rappelait parfois le piaaillement de la poule. Quand il était en fureur, il claquait du bec, comme le font les autres chouettes; quand il était moins courroucé, il se contentait de frotter les extrémités de ses deux mandibules l'une contre l'autre; il avançait la mandibule inférieure et la frottait contre la mandibule supérieure, la faisant ressauter par-dessus le crochet de celle-ci, à la façon des perroquets. Cela produisait un craquement particulier, et je crus, en l'entendant pour la première fois, qu'il s'était cassé un os. Il se montrait surtout éveillé l'après-midi, jusqu'à la tombée de la nuit.

« Il parvint à s'échapper par hasard. Je le fis chercher partout, mais en vain. Quelques jours après, on me fit savoir qu'il se trouvait sur le buisson même où il avait été pris. C'était à une lieue de chez moi, et il est probable que, le jour même de sa fuite, il était retourné à cet endroit, qu'il préférerait à tous les autres. Cette nouvelle me fut d'autant plus agréable, qu'elle me faisait espérer et de ravoir mon oiseau rare, et de pouvoir l'observer en liberté. Mon attente ne devait pas être déçue.

« Jamais on ne voyait la chouette-épervière avant midi; elle passait ce temps cachée dans les pins et les sapins les plus touffus. Vers une heure, elle se montrait, se perchait sur quelque arbre peu élevé, sur une basse branche ou sur un buisson. Elle regardait à terre, et faisait toujours face à quiconque s'approchait d'elle. S'avancait-on pour la surprendre par derrière, elle se re-

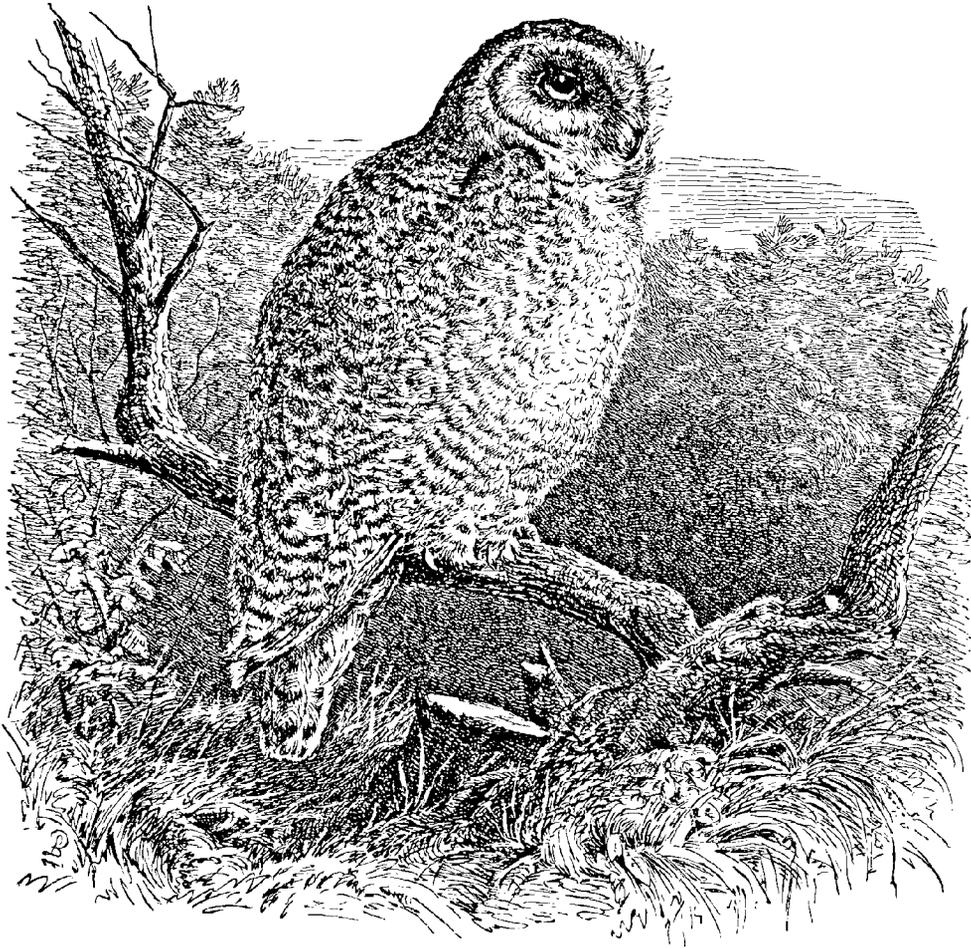
tournait immédiatement, mais sans bouger de place; se laissait approcher à huit, dix pas; ne prenait nullement garde aux pierres qu'on lui jetait, et ce n'était que lorsqu'elle était frappée qu'elle s'envolait, s'élevait de quelques brasses, mais pour revenir aussitôt à son ancienne place. Je crois pouvoir en conclure que cet oiseau habite ordinairement des contrées désertes: il ne connaît pas l'homme, l'ennemi de tous les animaux, et ne sait combien il est dangereux, même de loin. Jamais je n'ai vu un oiseau craindre moins l'homme que la chouette-épervière.

« A-t-elle réussi à prendre un ou deux petits rongeurs, elle se repose et on ne la voit plus, même avant le crépuscule; sa chasse, au contraire, a-t-elle été infructueuse, elle reste à l'affût même après la tombée de la nuit. J'ai trouvé ses excréments à divers endroits, dans le voisinage, mais jamais sur le buisson où elle se tenait plusieurs heures tous les jours.

« Son vol, léger et rapide, ressemble à celui de l'autour. Comme celui-ci, la chouette-épervière donne quelques coups d'aile précipités, pour planer ensuite pendant quelque temps. Elle porte cependant ses ailes comme le font les autres strigiens, et, de loin, on la reconnaît à sa tête, qui est énorme pour un tel oiseau. Elle ne vole pas loin; c'est au plus si elle parcourt cinquante ou cent pas en volant. Je ne l'ai jamais vue franchir d'un trait un espace de plus de trois ou quatre cents pas, que lorsque les corneilles la serraient de très-près. Elle faisait alors entendre une sorte de miaulement, et prenait la fuite; mais son vol était si rapide, que les corneilles abandonnaient la poursuite. L'été, elle doit habiter des pays absolument privés de corneilles; car celles-ci l'empêcheraient complètement de chasser pendant le jour. »

Je crois devoir faire remarquer que cette opinion de mon père n'est nullement conforme à la vérité, au moins pour la Scandinavie; la corneille cendrée y est très-commune, jusque dans le cercle polaire, et il est à supposer que là, chouettes-épervièrès et corneilles doivent vivre en bons rapports, comme le font toujours deux oiseaux qui ont appris à se bien connaître.

« La chouette-épervière, continue mon père, se distingue de beaucoup de strigiens, en ce qu'elle ne surprend pas sa proie en volant à ras du sol. Elle la guette plutôt, perchée sur un arbre. Elle doit donc se choisir comme lieux d'affût des endroits où les petits rongeurs sont très-communs. Ce qui lui convient le mieux à cet effet, ce sont des arbres peu élevés, d'où elle



Co beil, Crête Fil &amp; Imp.

Paris, Pailhère et Fils, édit.

Fig. 139. Le Harfang des neiges.

peut observer sans obstacles ce qui se passe autour d'elle.

« Je l'ai vue un jour prendre un mulot : on l'avait effrayée, et elle avait quitté son buisson ordinaire, pour aller se percher sur la cime d'un pin. Tout à coup elle s'élança à terre, et un cri de souris vint m'apprendre que son attaque avait réussi. Elle apparut presque au même moment, tenant dans ses serres une poignée d'herbes où se trouvait le petit rongeur; elle vola vers un grand sapin voisin, et disparut aux regards.

« Je crois que dans ses chasses l'ouïe lui est aussi utile que la vue; le mulot que je lui vis prendre, était bien à vingt-cinq pas d'elle, et du côté opposé à celui vers lequel elle regardait. Il est évident que le bruit que faisait le petit mammifère, en courant dans les herbes sèches, avait suffi pour attirer l'attention de la chouette-épervière.

BRFUM.

« La chouette-épervière, ajoute mon père, craint les tourmentes de neige. Le 14 décembre 1820 il neigea beaucoup et il fit un grand vent. Cependant, tous les oiseaux cherchaient leur nourriture; les grives, les moineaux, les bouvreuils, les mésanges, étaient en mouvement; une alouette même se montrait. La chouette-épervière n'apparut qu'à midi, se percha sur une basse branche, sembla considérer le mauvais temps, et se réfugia dans la cime d'un pin. Après 2 heures, il cessa de neiger; la chouette voulut commencer sa chasse, et se posa sur une branche; à ce moment, je la tirai. Je l'avais suffisamment observée, et je craignais de la voir quitter la contrée. Elle avait la tête couverte de neige, et de petits glaçons pendaient à ses plumes.

**Captivité.** — « La chouette-épervière que j'ai eue captive était nourrie avec des souris.

III — 274

Elle leur dévorait d'abord la tête, puis avalait le reste du corps. Elle se mettait, pour manger, sur des objets d'où elle pouvait laisser pendre sa queue. Quelquefois, cependant, elle prenait sa nourriture à terre. La nuit, elle régurgitait les poils et les os.»

### LES HARFANGS — NYCTEA.

*Die Haseneulen.*

**Caractères.** — Ce genre est caractérisé par une tête petite, étroite; une oreille externe petite, à cercle auriculaire peu développé; des tarses et des doigts courts, couverts de plumes très-serrées; des ailes de longueur moyenne, obtuses, la troisième rémige étant la plus longue; une queue assez longue, arrondie; un bec fort, à crochet court; un plumage abondant, plus mou que celui des surnies, mais moins que celui des autres strigiens.

#### LE HARFANG DES NEIGES — NYCTEA NIVEA.

*Die Schneueule. The snowy Owl.*

**Caractères.** — Le harfang des neiges (*fig. 139*) a de 70 à 74 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,54 à 1<sup>m</sup>,65 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 47 cent., celle de la queue de 28. D'après Audubon, ses dimensions seraient plus faibles: il n'aurait que 58 cent. de long et 1<sup>m</sup>,46 d'envergure. La couleur varie suivant l'âge. Les vieux sont blancs, avec quelques rares taches brunes sur les ailes et à la partie antérieure de la tête; ceux d'âge moyen sont blancs, avec des taches brunes plus ou moins nombreuses, disposées transversalement sur le corps, longitudinalement sur la tête. Dans le premier âge, les taches sont encore plus nombreuses. L'œil est jaune, le bec noir.

**Distribution géographique.** — Aussi loin qu'on se soit avancé vers le pôle nord, on a trouvé le harfang des neiges, et on l'a rencontré sur le continent, comme sur les glaçons flottant à la surface des flots. Son aire de dispersion comprend le nord de la Scandinavie, de la Finlande, de la Russie, les îles de la mer Glaciale, le nord de l'Amérique. Dans ses migrations irrégulières, il apparaît de temps à autre, et quelquefois en très-grand nombre, en Allemagne, dans l'Asie centrale, dans les États du centre de l'Amérique septentrionale; on en aurait même vu quelques individus égarés à Cuba.

**Mœurs, habitudes et régime.** — En été, le harfang des neiges se tient surtout dans les mon-

tagnes; en hiver, il descend dans la plaine, et quand il n'y trouve plus à se nourrir, il émigre vers le sud. Dans les steppes des hauts plateaux de la Tartarie, les femelles arrivent les premières, d'après Radde, à la fin de septembre; les mâles viennent beaucoup plus tard. En Scandinavie, ce n'est qu'à l'entrée de l'hiver qu'ils descendent dans les vallées.

Les mœurs du harfang des neiges présentent plus d'une particularité curieuse. Au repos, l'oiseau ressemble à tous les autres strigiens; mais il est beaucoup plus lesté, plus agile dans tous ses mouvements; son vol rappelle celui des rapaces diurnes les moins vifs. Quelques observateurs disent qu'il vole rapidement et bruyamment; qu'il peut se détourner brusquement, et qu'il soutient longtemps son allure. Il surpasse tous les autres strigiens en hardiesse et en courage; blessé, il se retourne contre le chasseur, animé du désir de la vengeance. D'après Schrader, il attaque les chiens et fond sur eux avec impétuosité, à la manière du faucon.

En Europe, le harfang se nourrit surtout de lemmings. D'après Wallengren, il suit les bandes de ces rongeurs, et ne niche que dans les localités où ils sont communs. Là où se trouvent beaucoup de lemmings, on peut être sûr de rencontrer le harfang des neiges. On en voit alors des troupes de huit à dix individus, qui, comme les buses, restent longtemps immobiles sur quelque point élevé, jusqu'à ce qu'un lemming imprudent se montre près d'eux et les détermine à quitter leur poste. A défaut de ces rongeurs, ils mangent des écureuils et des rats musqués. Sur les hauts plateaux déboisés de la Transbaikalie, les marmottes sont, d'après Radde, leur principale nourriture. Ils se tiennent du côté du terrier qui est à l'abri du vent, et attendent là que ces animaux sortent pour faire leurs provisions. Pendant l'hiver, ils en mangent une telle quantité, que leur corps se couvre souvent d'une couche de graisse de l'épaisseur du doigt. Leur nom suédois, *harfang*, c'est-à-dire preneur de lièvres, indique qu'ils ne craignent pas de s'attaquer à de forts mammifères. Ils chassent le lagopède et il n'est pas rare de leur voir enlever le gibier sous les yeux du chasseur. Un employé de la compagnie des pelleteries a assuré à Blakeston qu'un harfang des neiges prit une perdrix à un chasseur, dans le carnier qu'il portait sur son dos.

Les gelinottes, les oies, les ramiers ne sont nullement à l'abri de leurs atteintes; ils les prennent au vol, en fondant sur eux à la manière du faucon voyageur. Audubon a vu le harfang des

neiges à la pêche. « Un matin, dit-il, j'étais à l'affût près des chutes de l'Ohio, pour tuer des oies sauvages ; j'ai pu voir comment le harfang prenait des poissons. Il se tenait couché sur un rocher, la tête tournée vers l'eau, et si tranquille qu'on eût pu croire qu'il dormait. Mais, aussitôt qu'un poisson se montrait imprudemment à la surface de l'eau, le harfang avançait brusquement la patte, et à chaque fois la retirait avec un poisson. Il s'éloignait de quelques pas, le dévorait et retournait à la pêche. Lorsqu'il avait saisi un grand poisson, il le prenait dans ses deux serres et s'envolait assez loin. Parfois, deux harfangs se réunissaient pour dévorer la proie. Peu après le lever du soleil, l'oiseau disparut dans la forêt ; mais le lendemain il revint, et je le tuai. »

En hiver, le harfang des neiges chasse plus le soir que le jour, qu'il fasse clair de lune ou non. Il se précipite sur tout objet qu'il voit flotter dans l'air. « Je me suis fait suivre une nuit pendant près d'un quart de lieue par un harfang, raconte Hollöhl, en jetant à plusieurs reprises ma casquette en l'air. »

La voix du harfang est rauque ; elle consiste en une sorte de croassement, qui rappelle celui des corneilles. Au rapport de Nilson, la femelle, quand elle est dans son nid, crie : *rickrick, rickrick*.

Le harfang des neiges se reproduit en été. On trouve ses œufs au mois de juin. Il est assez singulier qu'un aussi grand oiseau pond un tel nombre d'œufs. On en a trouvé souvent sept dans un même nid, et les Lapons sont unanimes à dire qu'il en pond sept, huit ou dix. Ces œufs sont allongés, d'un blanc sale. Le nid n'est autre qu'une légère dépression du sol, tapissée d'un peu d'herbes sèches et de quelques plumes que l'oiseau s'est arrachées. Les deux parents témoignent le plus vif amour pour leur progéniture. La femelle qui couve laisse approcher l'homme de très-près, ou bien elle cherche à l'éloigner de son nid par ruse ; elle se jette à terre, comme si elle était blessée ; elle y reste immobile, comme morte, les ailes ouvertes, et s'efforce ainsi de détourner sur elle l'attention de son ennemi. Au mois d'août, les petits ont pris leur essor ; on les voit souvent alors en compagnie de leurs parents.

**Captivité.** — Il est très-rare de voir des harfangs captifs. On en prend souvent, mais ils périssent bientôt. Je me suis donné toutes les peines possibles pour en conserver un, ç'a été en vain. Un matin, je le trouvai mort dans sa cage, sans que je pusse m'expliquer la cause de son trépas.

Je n'en connais qu'un seul qu'on ait pu garder longtemps : c'est celui du Jardin zoologique de Dresde, où il est depuis quatre ans.

Le harfang des neiges est vif et gai, même pendant le jour. Dans sa cage, il est continuellement en mouvement ; il ne s'irrite pas devant les curieux. Cependant quand on l'excite, il siffle, il claque du bec comme les autres strigiens.

Je n'ai pas essayé de mettre des harfangs avec d'autres oiseaux ; mais j'ai ouï dire qu'un amateur en aurait enfermé avec un aigle, et que ces ennemis naturels avaient vécu en paix.

## LES CHEVÊCHES — ATHÈNE.

*Die Steinkäuze.*

L'oiseau de *Minerve* était une chevêche : l'espèce, très-commune en Grèce, est fort voisine de celle de nos pays, si toutefois elle s'en distingue.

**Caractères.** — Les chevêches sont de petits strigiens, à tête moyenne, à ailes courtes et arrondies, recouvrant à peine les deux tiers de la queue ; à queue courte, tronquée à angle droit ; à pattes assez élevées, à doigts vigoureux et fortement armés ; à bec court, comprimé latéralement, fortement recourbé dès la base, à crochet assez long, à bords dépourvus de dent. L'oreille externe est petite ; le cercle auriculaire peu développé, plus cependant que chez les autres strigiens diurnes. Les tarses sont médiocrement emplumés, et les doigts ne sont couverts que de soies roides.

### LA CHEVÊCHE COMMUNE — ATHÈNE NOCTUA.

*Der Steinkauz. The white Owl.*

**Caractères.** — La chevêche commune (*fig. 140*) a 23 cent. de long, et 55 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile pliée est de 15 cent., celle de la queue de 9. La femelle est un peu plus grande que le mâle. La partie supérieure du corps est d'un brun gris de souris, à taches blanches irrégulières ; la face est gris-blanchâtre, la partie inférieure du corps est blanchâtre, à taches brunes longitudinales. Les plumes des rémiges sont d'un gris brun marqué de taches triangulaires et de bandes transversales d'un blanc roussâtre ; les rectrices sont également brunes et marquées de cinq bandes peu distinctes d'un blanc roussâtre. Le bec est jaune-verdâtre, les pieds sont gris-jaunâtre ; l'œil est jaune-soufre.

Les jeunes oiseaux sont plus foncés que les vieux.

**Distribution géographique.** — La chevêche commune se trouve dans toute l'Europe centrale et dans une grande partie de l'Asie, jusque dans la Sibérie orientale. Dans le sud, elle est remplacée par des espèces voisines : en Grèce, par la chouette de Minerve (*Athene indigena*), en Espagne par une autre, en Égypte par une troisième.

L'espèce n'est pas rare dans nos contrées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La chevêche commune évite les grandes forêts et n'aime que les bosquets de bois clair-semés. Partout où les villages sont entourés de vergers et de vieux arbres, on est sûr de la rencontrer. Elle niche jusque dans l'intérieur des villes, et s'établit sur les tours, les toits, les tombeaux, et y reste cachée pendant le jour. Elle n'a donc nullement peur de l'homme, et c'est plutôt l'homme qui serait affecté de son voisinage. Il est honteux, en effet, de voir qu'aujourd'hui encore, dans certains pays aussi superstitieux que les peuplades indiennes, les chouettes, en général, soient des êtres surnaturels. Dans plusieurs contrées de l'Allemagne, on croit que la chevêche porte malheur; que son cri est un présage de mort. Il faut louer les habitants du midi de l'Europe, où la chevêche est si commune, de ne prêter à l'oiseau aucune de ces fatales vertus, et de ne voir en lui qu'un être bienfaisant et digne de notre protection.

En réalité, la chevêche mérite l'amitié de l'homme. On ne peut pas dire qu'elle soit réellement un oiseau diurne; car elle ne se montre active qu'après le coucher du soleil; mais elle ne fuit pas la lumière, comme le font la plupart des strigiens, et elle peut, à toute heure de la journée, vaquer à ses occupations. Jamais elle ne dort assez profondément pour pouvoir être surprise; le moindre bruit la réveille, et comme elle y voit en plein jour, elle s'enfuit à temps. Dans son vol, elle décrit des courbes, à peu près comme le pic; cependant elle avance rapidement et passe facilement au travers des fourrés les plus épais.

Au repos, elle est comme ramassée sur elle-même; mais dès qu'elle aperçoit quelque chose de suspect, elle se dresse, s'incline à droite, à gauche, considère fixement l'objet qui a attiré son attention. Son regard a quelque chose de rusé, de sournois, mais rien de méchant, et l'on comprend que les Grecs aient fait de cet oiseau le favori de la déesse de la sagesse. Son intelligence n'est pas des plus bornées, et on peut la regarder comme un des strigiens les mieux doués sous ce rapport.

Elle vit en bonne harmonie avec ses semblables. Dans le midi de l'Europe et dans le nord de l'Afrique, on rencontre souvent des bandes nombreuses de chevêches, qui paraissent vivre dans les meilleurs rapports. Elles ont la même retraite; elles vont ensemble chercher leur nourriture; en un mot, la plus parfaite harmonie ne cesse de régner entre elles.

Déjà, avant le coucher du soleil, on entend retentir la voix de la chevêche. Au crépuscule, elle se met en chasse. Par le clair de lune, on la voit toute la nuit en mouvement. Elle ne parcourt qu'un petit domaine. Tout l'attire; elle vole autour du feu qu'a allumé le chasseur; elle s'approche des fenêtres éclairées, et peut ainsi effrayer quelque bonne âme faible et crédule.

Sa nourriture consiste surtout en petits mammifères, en oiseaux et en insectes. Elle détruit des chauves-souris, des musaraignes, des souris, des mulots, des campagnols, des alouettes, des moineaux, des sauterelles, des hannetons, etc. Mais les petits rongeurs forment son gibier principal. Il lui en faut cinq ou six pour se rassasier. Si nous admettons même, avec Lenz, qu'elle n'en mange que quatre, nous trouvons qu'en un an, elle détruit 1460 rongeurs. Nous avons donc tout intérêt à protéger un animal aussi utile.

Elle se reproduit en avril ou en mai. A ce moment, elle paraît très-excitée; elle crie et s'agite beaucoup. Elle ne construit pas de nid et se borne à choisir, pour y déposer ses œufs, une cavité convenable dans une paroi de rochers, sous des pierres, dans un vieux mur, dans le creux d'un tronc d'arbre. Sa ponte est de quatre à sept œufs, qu'elle couve assidûment pendant quatorze ou seize jours; elle met tant d'ardeur à couvrir, que Naumann a pu caresser une femelle dans son nid et prendre un œuf sous elle, sans qu'elle s'envolât. Elle nourrit ses petits de rongeurs, d'oiseaux et d'insectes.

Indépendamment des gens crédules et superstitieux, la chevêche a bien des ennemis: l'autour, l'épervier la tuent; la belette détruit ses œufs; les corneilles, les pies, les geais, tous les petits oiseaux la harcèlent de leurs cris.

**Captivité.** — La chevêche supporte facilement la captivité, même dans une étroite prison. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où en on élève encore beaucoup, dans un but d'utilité.

« Pour ne pas manquer de chevêches, dit Lenz, les Italiens ont soin d'arranger sous les toits des endroits convenables, facilement accessibles, où ces oiseaux viennent nicher. On y prend alors autant d'individus que l'on en a besoin, et on

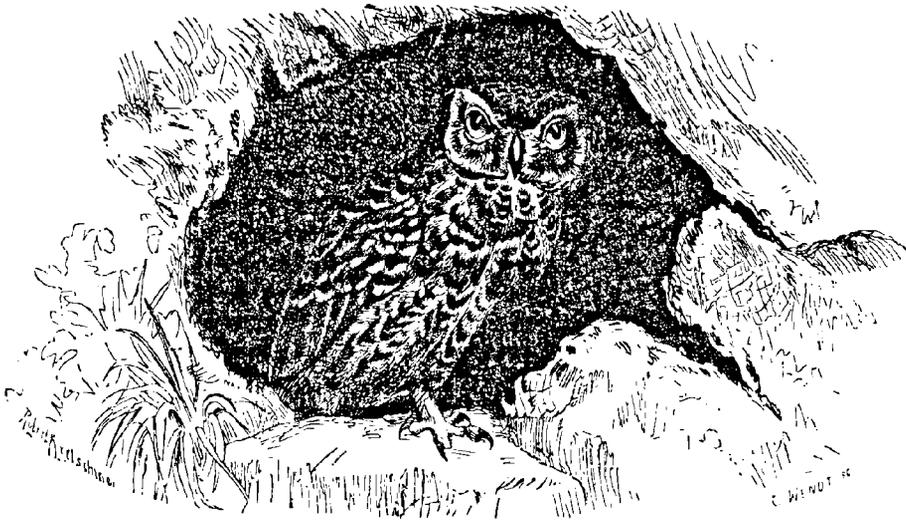


Fig. 140. La Chevêche commune.

laisse les autres en repos. Les chevêches apprivoisées sont devenues en Italie de véritables animaux domestiques : on les laisse, les ailes coupées, courir librement dans les maisons, les cours, où elles prennent les petits rongeurs ; on les met surtout dans les jardins, où elles détruisent les limaces et la vermine, sans causer le moindre dégât. Tous les tailleurs, cordonniers, potiers ou autres artisans qui travaillent, là, dans la rue, ont près d'eux, attachées à un perchoir, deux ou quatre chouettes, avec lesquelles ils échangent les regards les plus tendres. Comme ils n'ont pas toujours de viande à leur donner, ils les habituent à se nourrir de polenta. »

**Usages et produits.** — L'antipathie de la plupart des oiseaux pour un de leurs semblables a longtemps été exploitée par l'homme : il avait fait de la chevêche l'instrument principal de la chasse dite à la pipée. Mais, aujourd'hui, cette chasse est complètement abandonnée et la chevêche n'est guère employée, de nos jours, que sur quelques points de l'Italie, au moment du passage des alouettes : elle y remplace le miroir.

## LES PHOLÉOPTYNX — PHOLEOPTYNX

*Die Holenculen.*

**Caractères** — Toutes les steppes des deux Amériques sont habitées par de petits strigiens, dont les mœurs singulières sont bien faites pour attirer l'attention de tous les voyageurs : ce sont les *hiboux des cavernes* dont on a fait le genre *pholéoptynx*. Ces strigiens sont très-voisins des

chevêches ; ils ont à peu près la même taille qu'elles et en diffèrent essentiellement par leurs tarsi très-élevés, à doigts courts. On leur donne encore pour caractères une tête ronde et moyennement grosse ; des yeux grands, un bec allongé, à crochet moyen, à mandibule inférieure mousse, légèrement échancrée en arrière de la pointe ; des ailes longues, arrondies, obtuses, la quatrième plume étant la plus longue ; une queue courte, tronquée à angle droit ; des tarsi élevés et minces, couverts de plumes rares, et seulement à leur face antérieure ; des doigts revêtus d'écaillés grossières et de quelques plumes en forme de soies ; des ongles peu recourbés. Leur plumage est assez serré ; les plumes en sont petites, molles et soyeuses. Le cercle auriculaire est petit ; les plumes de la ligne naso-oculaire sont roides ; le disque périophtalmique n'est développé qu'en bas et en arrière.

### LE PHOLÉOPTYNX-ÉCHASSE — PHOLEOPTYNX CUNICULARIA.

*Die Kanincheneule. The burrowing Owl.*

**Caractères.** — Le pholéoptynx-échasse, vulgairement *hibou des lapins*, *curuje* des Brésiliens, a le dos gris-brun rougeâtre, à taches blanches rondes ou ovales ; les sourcils et le menton blancs ; la partie inférieure du cou jaune-rougeâtre, à taches gris-brun ; la poitrine d'un gris brun, tachée de jaunâtre ; le ventre blanc-jaunâtre ; l'œil jaune ; le bec et les pattes d'un gris verdâtre clair ; la face plantaire des doigts jaunâtre.

D'après le prince de Wied, cet oiseau a 24 cent. de long et 61 cent. d'envergure, la longueur de l'aile pliée est de 16 cent., celle de la queue de près de 8.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est propre à l'Amérique du Sud.

**LE PHOLÉOPTYNX DES HYPOGÉES —  
PHOLEOPTYNX HYPOGÆA.**

*Die Prairieeule.*

**Caractères.** — Cette espèce ressemble considérablement à la précédente; elle a absolument la même taille, les mêmes dessins dans le plumage, des couleurs à peu près semblables, seulement ses tarses paraissent un peu plus longs et moins vêtus.

**Distribution géographique.** — L'Amérique du Nord est la patrie de cette espèce; on l'y connaît sous le nom vulgaire de *hibou des prairies*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les deux pholéoptynx que nous venons de décrire ne se ressemblent pas seulement au physique; leurs mœurs sont tellement semblables que ce que l'on dit de l'un se rapporte absolument à l'autre. Ce sont des oiseaux caractéristiques pour l'Amérique. Ils habitent, dans le sud, les llanos et les pampas; dans le nord, les prairies. Ils sont communs partout. Le voyageur qui traverse ces plaines dépourvues d'arbres, les voit deux à deux, sur le sol, perchés le plus souvent sur les monticules qui indiquent le terrier d'un mammifère. Ces terriers sont la demeure des pholéoptynx; ils les partagent avec leurs légitimes propriétaires, et souvent avec de plus terribles ennemis, les serpents venimeux. Aux environs de Buenos-Ayres, le pholéoptynx ne loge, au dire de Darwin, que dans les terriers des viscaches; au Brésil, il habite ceux des fourmiliers et des tatous; dans l'Amérique du Nord, il vit dans ceux des cynomys. Divers auteurs, Darwin notamment, ont émis l'opinion que, souvent, il creusait lui-même son terrier; mais cela, je crois, demande confirmation. Toujours est-il que les terriers encore habités par les mammifères se distinguent par leur propreté, leur bon état d'entretien, tandis que ceux où vivent les pholéoptynx tombent pour ainsi dire en ruines. D'un autre côté, on voit des cynomys, des pholéoptynx et des serpents à sonnettes entrer et sortir par la même ouverture, et il faut en conclure que les deux premiers vivent entre eux en bonne harmonie.

D'après ce que rapportent les voyageurs, les

mœurs des pholéoptynx ressemblent beaucoup à celles de la chevêche commune, si ce n'est que les premiers sont bien réellement des ciseaux diurnes. « Il est surprenant, dit Pœppig, de les voir courir au soleil, eux dont les grands yeux, demi-sphériques, ne semblent pas pouvoir supporter une lumière aussi vive. Ils regardent, immobiles, le chasseur qui s'approche; jamais on ne les voit perchés sur un arbre; ils ne s'y réfugient même pas lorsqu'on les poursuit. Ils poussent un petit cri sifflant, cri moqueur et cri d'appel tout à la fois, et s'envolent à quelques pas. On cherche en vain à les approcher. Leur couleur se marie avec celle du sol, et souvent on a de la peine à les distinguer. Enfin, fatigués de ce jeu, ils disparaissent dans un sentier. »

Le prince de Wied a remarqué que ces strigiens se tenaient d'ordinaire sur des buissons peu élevés ou sur le sol, de préférence sur les petits monticules que forment les constructions des termites. Ils marchent bien; leur vol est saccadé, ondulé. Lorsqu'ils sont posés, ils remuent et inclinent la tête, comme la chouette; lorsqu'ils aperçoivent un homme, ils la lèvent « leurs yeux brillent alors comme des étoiles, » dit Schomburgk; puis ils se tapissent sur le sol, attendant le moment favorable pour s'enfuir.

On voit d'ordinaire les pholéoptynx par paires; ce n'est que peu après la saison des amours qu'ils se montrent réunis en bandes. Chaque paire demeure l'une près de l'autre, et là où les terriers ne sont pas abondants, on est sûr de trouver de ces oiseaux dans chacun. C'est là qu'est leur nid, si tant est qu'on puisse employer ce nom; car, d'après d'Azara, ils se contentent de déposer leurs œufs sur le sol du terrier. Ces œufs sont blancs, et au nombre de trois. Townsend dit du pholéoptynx des hypogées, qu'il se construit un nid formé d'herbes, au fond du terrier, et y pond régulièrement quatre œufs d'un blanc terne et de la grosseur d'un œuf de pigeon.

D'après Darwin, les pholéoptynx se nourrissent surtout de petits rongeurs, de serpents, de lézards et de sauterelles; de temps à autre, de crabes et d'autres animaux aquatiques qui se sont risqués à terre.

Townsend mentionne un fait curieux, qu'il semble tenir des Indiens, et dont il n'aurait par conséquent pas été témoin: c'est que les pholéoptynx des hypogées se retirent dans leurs terriers au mois d'août, en même temps que les cynomys, pour y dormir d'un sommeil hibernal. Je crois que cela aurait besoin d'être vérifié. Il n'est pas douteux que les pholéoptynx dispa-

raissent au commencement de l'hiver ; mais, au lieu de se retirer dans leurs terriers, il est à présumer qu'ils émigrent vers des contrées plus méridionales et plus chaudes.

Il n'est fait mention nulle part des ennemis que les pholéoptynx peuvent avoir. Il est probable que les grands rapaces les tuent comme ils le font de la chevêche commune. Par contre, il n'est pas certain que le serpent à sonnettes doive être compté au nombre de leurs ennemis. Geyer a vu souvent ensemble des cynomys, des pholéoptynx et des serpents à sonnettes, et il dit : « On se tromperait, en croyant que tous ces animaux vivent entre eux en paix ; je me suis convaincu que les serpents à sonnettes, une fois qu'ils se sont établis quelque part, finissent par rester les seuls maîtres des terriers. » Il est possible que les pholéoptynx émigrent, quand ces serpents deviennent trop nombreux.

Plus que tous les autres oiseaux, ces strigiens sont tourmentés par les parasites. Ce serait une tâche très-difficile, au dire de Townsend, que de dépouiller un de ces oiseaux ; tout son plumage grouille de vermine, la même, probablement, qui habite sur ses compagnons velus.

## LES CHEVÈCHETTES — MICROPTYNX

*Die Sperlingleulen.*

Les plus élégants, les plus gracieux de tous les strigiens sont les chevêchettes que l'on nomme vulgairement *hiboux passereaux*, non parce qu'ils chassent les petits oiseaux, mais parce qu'ils ne sont guère plus grands qu'un moineau.

**Caractères.** — Les chevêchettes ont le corps allongé ; la tête petite ; des yeux médiocres ; le bec fort, très-recourbé, échancré et denté sur le bord de la mandibule supérieure ; des ailes courtes, sur-obtuses, la quatrième et la cinquième rémige étant les plus longues ; la queue de longueur moyenne ; les tarses et les doigts courts et complètement couverts d'un épais duvet. Leur plumage a peu de mollesse et leur cercle auriculaire est peu marqué.

### LA CHEVÈCHETTE NAINE — MICROPTYNX PASSERINA.

*Die Zwergweule, The little Owl.*

**Caractères.** — Parmi les strigiens qui habitent l'Europe, celui-ci est facile à reconnaître à la taille ; le mâle mesure à peine 18 cent. de long et 43 cent. d'envergure ; la femelle 20 cent. de long et 47 cent. d'envergure.

Le mâle adulte a le dos gris-souris taché de blanc ; le ventre blanc, taché longitudinalement de brun ; la face d'un gris-blanchâtre, semée de petits points foncés ; le bec jaune, l'iris d'un jaune vif ; la queue marquée de quatre bandes blanches.

La femelle est un peu plus foncée que le mâle ; elle en diffère encore par deux lignes courbes, foncées, situées au-devant de l'œil.

Chez les jeunes oiseaux, la couleur brune prédomine.

**Distribution géographique.** — La chevêchette naine est un oiseau du Nord. Elle n'est pas rare dans les forêts des montagnes de la Scandinavie et dans celles de la Russie. Elle se montre en Allemagne, et probablement plus fréquemment qu'on ne l'admet. On l'a trouvée aussi dans les Alpes suisses et italiennes ; Radde en vit beaucoup dans les monts de Bureja, mais point dans le reste de la Sibérie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Un aussi petit oiseau que la chevêchette naine, qui, malgré ses habitudes diurnes, se tient soigneusement caché, échappe facilement aux regards : c'est la raison qui fait qu'elle est rare dans les collections, et surtout dans les ménageries. Nous savons qu'elle habite toutes les montagnes de nos contrées, mais peu de naturalistes peuvent se vanter de l'y avoir observée.

Tous ceux qui ont vu cet oiseau en sont charmés ; tous s'accordent à le représenter comme le plus ravissant de tous les strigiens. Il n'a pas cette physionomie lourde et endormie qu'ont en général les oiseaux de cette famille ; il est gai, vif, actif ; il grimpe comme un perroquet au milieu des branches ; il chasse les insectes, et de temps à autre fait capture d'un petit oiseau, d'une souris, qu'il tue et qu'il dévore. On raconte qu'en imitant son cri : *kirr, kirr*, on peut faire arriver la chevêchette très-près de soi. Elle vole alors tout autour du chasseur, comme si elle voulait se poser sur sa tête.

En Scandinavie, la chevêchette se montre quelquefois dans les vallées, qu'elle évite d'ordinaire. Une neige abondante la chasse hors des forêts et l'amène près des villages. Dans l'hiver de 1843, Gadamer en vit un très-grand nombre dans le sud de la Suède. Elles se tenaient dans les jardins, près des habitations, et chassaient les moineaux. Aussi, partout où elle se montre, l'espèce est un objet de haine, mais aussi de terreur et d'épouvante pour tous les petits oiseaux ; le moindre de ses mouvements les met en fuite. « La chevêchette naine, dit Gloger, joint le port gracieux, l'agilité,

la rapidité, le courage des strigiens diurnes, aux apparences comiques des espèces nocturnes. »

« Sa petite tête, dit Naumann, ressemble moins à celle d'un chat, comme celle des autres hiboux, qu'à une face de singe. Son regard a une expression douce et rusée à la fois. Posée, elle paraît plus élégante que tous les autres strigiens. Elle vole rapidement, avec agilité, mais en décrivant des lignes ondulées. »

L'époque du retour des bécasses est pour la chevêchette la saison des amours. Elle niche sur les arbres élevés, dans les grandes forêts des sources du Danube. Elle établit son nid, d'après Heuglin, sur des pins gigantesques, dans les trous creusés par les pics. Le chasseur à l'affût des bécasses entend son cri d'appel; elle le pousse de l'intérieur de son trou; ce cri prend un timbre sourd et creux; on pourrait le rendre par les syllabes : *klouloulou*. Le mâle crie d'abord à l'entrée du nid, puis il se retire dans l'intérieur et crie de nouveau. Plus tard, il quitte sa demeure, descend en volant le long de l'arbre, et crie aux environs, en rasant presque le sol. Mon père a pu examiner un nid de chevêchette, malheureusement abandonné; il était établi dans le tronc creux d'un hêtre; des feuilles de hêtre sèches et des mousses, plus soigneusement disposées que dans les nids des autres strigiens, le formaient. Les œufs, de 3 cent. environ de long, sont ovales et très-renflés; leur coquille est lisse et blanche, à pores très-fins.

**Captivité.** — Mon père a eu une chevêchette naine en captivité: il l'avait mise dans une pièce assez grande, mais bien fermée. « Lorsque j'y entrais, dit-il, je ne la voyais pas, et il me fallait chercher longtemps avant de la trouver. D'ordinaire, elle se tenait cachée dans un coin, ou sous une planche clouée au plafond. Ses yeux grandement ouverts se fixaient sur la personne qui entrait. Quand on l'approchait, elle hérissait toutes ses plumes, faisait claquer son bec et prenait des postures si comiques, qu'on ne pouvait la regarder sans rire. Si on voulait s'en emparer,

elle mordait, mais sans faire de mal. Elle se tenait tranquille tout le jour, mais après le coucher du soleil, elle s'éveillait et se mettait à crier. Sa voix peut être rendue par la syllabe *guih* ou *pîp*: elle est trainante, peu forte, et c'est à peine si on l'entend à trente ou quarante pas.

« Cette chevêchette ne mangeait que le soir et la nuit. Une ou deux petites souris ou un oiseau de la taille d'un moineau, lui suffisaient pour son repas. Elle me causait beaucoup de plaisir: malheureusement, quand je la reçus, elle était déjà maigre et épuisée, et elle ne tarda pas à périr, malgré tous mes soins.

« Mon ami, le forestier Purgold de Frœhlichenwiederkunst, sur la Saale, a gardé pendant un an une chevêchette naine dans sa chambre à coucher. Au commencement, elle se comporta comme la mienne. Pendant le jour, elle se cachait sous le lit, pour ne pas voir la lumière, et y restait très-tranquille. Mais aussitôt que la nuit se faisait elle se mettait tous les soirs à crier. Elle mangeait des souris et des moineaux. Après avoir plumé ceux-ci, elle les dépeçait et avalait les morceaux l'un après l'autre, en commençant par la tête: elle dépeçait aussi les souris. La nuit elle restait tranquille, surtout si elle avait eu à manger. Le matin, avant l'aurore, elle recommençait à crier, et cela assez fort pour empêcher son maître de dormir. Jamais celui-ci n'eut un réveil-matin plus exact. Cette chevêchette, comme la mienne d'ailleurs, rejetait des balles formées de poils, de plumes et d'os. »

Gadamer parle aussi d'une chevêchette naine captive. « Elle est continuellement en mouvement, dit-il, et diffère par là de tous les autres strigiens. On la voit grimper toute la journée le long de sa cage, s'aidant de son bec et de ses pattes, comme le font les perroquets. Elle est très-apprivoisée; prend des oiseaux dans ma main et les mange sous mes yeux. Lorsqu'elle voit un chien ou un chat, elle hérisse ses plumes. »

## LES OTIDÉS — BUBONES.

*Die Ohreulen.*

**Caractères.** — Les otidés, connus plus vulgairement sous les noms de *hiboux*, *ducs*, *chats-huants*, forment la seconde famille de la division ou tribu des strigiens, et se distinguent par les

touffes de plumes, en forme de cornes, qui surmontent les oreilles. Ils varient beaucoup quant à la taille. Ils ont la tête grande, les ailes moyennement longues, obtuses; la queue courte; tron-



Cesbail, Créto. Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 141. Le Grand-Duc (p. 504).

quée, presque à angle droit, les tarses et les doigts de moyenne longueur, et couverts de plumes; les ongles très-grands et crochus; le bec gros et peu recourbé. Leur plumage, lâche et abondant, est formé de plumes grandes, longues et larges. L'œil est très-grand, aplati, de couleur généralement jaune doré. L'oreille est moyenne, et le cercle périophthalmique n'a pas un grand développement.

**Distribution géographique.** — Les otidés ou hiboux habitent surtout l'hémisphère boréal; on rencontre cependant quelques espèces au sud de l'équateur, en Afrique notamment. Beaucoup ont une aire de dispersion très-étendue; d'autres sont confinés dans une contrée restreinte, mais sont remplacés, dans les autres, par des espèces très-voisines, peut-être même par de simples variétés. Généralement, ils restent toute

Влещи.

l'année dans leur patrie; quelques-uns cependant voyagent, et il en est même qui parcourent toute la terre dans leurs migrations.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les hiboux sont tous des oiseaux nocturnes. Ils passent le jour cachés dans les branches les plus épaisses, très-près du tronc; ou bien ils se retirent au fond d'une crevasse de rochers, se tapissent dans les hautes herbes, dans les moissons. La vive lumière paraît les blesser; néanmoins, contrairement à l'opinion vulgaire, ils voient le jour, et savent fuir le danger. Mais leur vie active ne commence réellement qu'après le coucher du soleil, pour s'arrêter au lever de l'aurore.

Les grands otidés vivent solitaires; les petits se réunissent, hors la saison des amours, en troupes souvent très-nombreuses. C'est en bandes qu'ils exécutent leurs migrations; et c'est

III — 273

ainsi que j'en ai rencontré dans les forêts vierges du centre de l'Afrique. Généralement, ils vivent par paires, et l'on connaît même plusieurs exemples d'attachement remarquable de la part de grands otidés mâles à l'égard de leurs femelles. Mais au point de vue de l'intelligence, ils sont inférieurs certainement à tous les strigiens diurnes. Les grandes espèces semblent n'avoir qu'une intelligence très-bornée; disons, toutefois, qu'elles sont peut-être bien mieux douées, sous ce rapport, que nous ne le croyons.

### LES DUCS — *BUBO*.

*Die Uhu.*

**Caractères.** — Les ducs sont les plus grands des rapaces nocturnes. Ils ont un bec fort, épais et saillant; des narines larges et arrondies; des disques périophthalmiques médiocres, irréguliers; la conque auditive relativement petite, ovale; des ailes médiocres; une queue courte et arrondie; des doigts emplumés jusqu'aux ongles.

#### LE GRAND-DUC — *BUBO MAXIMUS*.

*Der Uhu. the great Owl.*

**Caractères.** — Le grand-duc, vulgairement *chat-huant* (fig. 141), est de tous les strigiens le plus parfait et en même temps le plus grand. Il a 66 cent. de long et 1<sup>m</sup>,60 d'envergure; l'aile pliée mesure 44 cent., la queue 27. Son plumage est riche et abondant. Il a le dessus du corps d'un jaune-roux foncé, marqué de noir; le dessous d'un jaune-roux, taché longitudinalement de noir; les plumes des oreilles noires, bordées de jaune en dedans; la gorge blanche; les rémiges et les rectrices semées de points d'un brun jaune, alternativement clairs et foncés. En somme, deux couleurs seules se rencontrent chez cet oiseau: un gris roussâtre plus ou moins vif et le noir; chaque plume ayant des taches transversales, la tige et la pointe noires, sur un fond roussâtre. Mais ces teintes sont plus ou moins prononcées suivant les régions. Au dos, ce sont les pointes noires qui sont surtout visibles; à la poitrine, les tiges; au ventre, les raies transversales. Le bec est gris-bleu foncé; les écailles des pieds sont gris-bleu clair; l'œil est d'un beau jaune doré, bordé en dehors d'un cercle rougeâtre.

Dans le nord de l'Asie et en Espagne, les grands-ducs sont plus clairs que chez nous. J'en

ai reçu un de Chine, qui était plus foncé que ceux de nos contrées. Il est donc probable qu'il existe diverses variétés locales; mais les caractères qui les distinguent sont trop peu tranchés pour que nous puissions les décrire comme espèces distinctes.

**Distribution géographique.** — On ne sait quelle est l'étendue de l'aire de dispersion du grand-duc. On le trouve dans toute l'Europe, dans la moitié, au moins, de l'Asie septentrionale, et, en Afrique, dans les régions de l'Atlas.

Il est remplacé, dans le nord-est de l'Afrique, par l'ascalaphe (*Bubo ascalaphus*), et dans le centre par le duc lacté (*Bubo [nyctætos] lacteus*) et le duc cendré (*Bubo cinerascens*) (pl. XII).

Dans l'Amérique du Nord, on trouve une petite espèce, le duc de Virginie (*Bubo virginianus*) (fig. 142).

Ces diverses espèces se ressemblent tellement au point de vue de leur genre de vie, qu'il nous suffira de faire l'histoire d'une seule.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le grand-duc habite les montagnes qui peuvent lui offrir des retraites sûres et paisibles. On ne le rencontre en plaine que dans les grandes forêts, surtout au voisinage de rochers escarpés; il est telles localités qui sont connues depuis des siècles pour loger des grands-ducs. Lorsqu'une paire de ces oiseaux a été détruite à un endroit, il arrive souvent qu'on n'y aperçoit plus un seul individu pendant plusieurs années; puis, un beau jour, une nouvelle paire vient occuper la même place qu'habitait l'ancienne, et y reste jusqu'à ce qu'elle soit tuée à son tour; car, dans nos contrées du moins, bien peu de grands-ducs meurent de leur mort naturelle. Ces oiseaux n'évitent pas absolument le voisinage de l'homme; j'en ai trouvé un couple tout auprès du mur d'enceinte de Jativa, en Espagne; Lenz en a pris qui nichaient sur le toit d'une fabrique bâtie au milieu d'une forêt. Cependant le grand-duc n'aime pas beaucoup l'homme, qu'il sait être son principal ennemi.

Le grand-duc ne se montre pas moins la nuit que le jour. Il ne témoigne pas une profonde indifférence à l'égard de tout, comme les autres strigiens. Il reste caché tant que le soleil est sur l'horizon; d'un autre côté sa couleur s'harmonise si bien avec les teintes des rochers et des troncs d'arbres, qu'il échappe facilement aux regards. Mais de temps à autre, un petit oiseau découvre sa présence; il la signale aussitôt à ses semblables, et les cris de tout le peuple ailé trahissent la cachette du rapace. La nuit, sa



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE DUC CENDRÉ (D'AFRIQUE).

Carbeil, Crête fils, imp



voix retentissante, surtout au printemps et au moment des amours, le trahit.

Pendant le jour, le grand-duc se tient dans le creux d'un rocher ou sur un arbre, les plumes serrées contre le corps, celles des oreilles rabattues en arrière, les yeux à peine entr'ouverts; on le dirait plongé dans un demi-sommeil, mais le moindre bruit suffit pour l'en tirer. Il relève les plumes des oreilles, tourne la tête de tous côtés, se penche vers l'endroit suspect, y regarde, en clignant. Le danger lui semble-t-il pressant, il s'enfuit vers une meilleure cachette. Au coucher du soleil, il s'éveille; il trépigne sur sa branche, lisse soigneusement son plumage, puis il s'envole silencieusement, vers un rocher, un arbre élevé. C'est à ce moment qu'il commence à faire entendre sa voix, laquelle consiste en un cri sourd, prolongé, qu'on pourrait rendre par les syllabes *bahu*. C'est par le clair de lune, et surtout à l'époque de la reproduction, qu'il crie le plus souvent. Ce cri, au milieu de la nuit, a quelque chose de fantastique et de sinistre; il est propre à inspirer de l'effroi à une personne superstitieuse. C'est lui qui a donné lieu à la légende du chasseur infernal; c'est lui que l'imagination populaire a pris pour les aboiements de la meute du diable. Mais, en réalité, ce cri signifie simplement que la nuit est pour le grand-duc le moment où il est actif: c'est son appel, son chant d'amour. Quand il est en colère, il fait entendre une sorte de grincement. Lors de la saison des amours, il arrive souvent que deux mâles se disputent la possession d'une femelle; mais un pareil combat ne se livre pas sans des cris atroces, dans lesquels le vulgaire croit entendre des bruits infernaux.

Le grand-duc chasse tous les vertébrés, grands et petits; il les surprend avec ruse, les attaque avec courage. Son vol, qui paraît maladroit le jour, ne l'est nullement la nuit. Il rase le sol; mais parfois il s'élève à des grandes hauteurs; il se meut, à la fois, avec tant de rapidité et de silence, qu'il a capturé un oiseau endormi avant que celui-ci ait eu le temps de se réveiller. On dit qu'il attaque les cerfs, les veaux, tous les petits mammifères; qu'il ose même livrer combat à l'aigle et au renard; cependant les preuves en sont encore à faire. On sait qu'il mange les lièvres, les lapins, les oies, les canards, les perdrix, les gelinottes; qu'il n'épargne pas les buses, les corbeaux, les corneilles, les chouettes, et ne se laisse pas arrêter par les piquants du hérisson. Il est probable qu'en claquant du bec ou en battant des ailes il effraye les oiseaux endormis;

que ceux-ci cherchent alors à s'enfuir, et qu'il les prend au vol. Souvent, il poursuit assez longtemps sa proie. Il chasse aussi les animaux aquatiques, et peut-être pêche-t-il de temps à autre quelque poisson. Mais les rats, les mulots, les écureuils forment sa nourriture principale. Il détruit, en outre, une grande quantité de reptiles et d'insectes.

C'est au commencement de l'année, vers le mois de mars, que le grand-duc se reproduit. Les mâles, comme il vient d'être dit, se battent alors pour la possession d'une femelle. Les couples une fois formés, les grands-ducs se montrent comme des époux excessivement fidèles, des parents très-tendres, qui savent faire le sacrifice de leur vie pour sauver leurs petits.

Le nid varie suivant les localités. Il est établi tantôt dans une crevasse de rocher, dans un terrier, une vieille habitation; tantôt sur un arbre ou sur le sol nu; d'autres fois au milieu des roseaux. Quand il le peut, le grand-duc s'empare d'un nid abandonné de buse, de corbeau, de cigogne, etc. C'est à peine, alors, s'il essaye de le réparer. S'il est obligé de construire lui-même sa demeure, il ramasse quelques branches, les tapisse grossièrement de feuilles et d'herbes sèches; ou bien, il se contente de pondre à nu. Sa ponte est de deux ou trois œufs arrondis, blancs, à coquille rugueuse. La femelle les couve avec ardeur; le mâle, pendant ce temps, la nourrit. Les deux parents apportent à leurs petits beaucoup plus d'aliments qu'ils n'en consomment.

Un nid de grand-duc, que vit Wodzicki, avait été établi dans des roseaux, au milieu d'un marais; une famille de paysans venait chaque jour sur les lieux faire sa provision de viande. Tout autour du nid étaient épars des restes de lièvres, de canards, de poules d'eau, de rats, de souris, de hérissons, et le paysan assura y avoir journellement enlevé, pendant plusieurs semaines, de quoi se nourrir largement. En cas de danger, les deux parents défendent leur progéniture avec courage; ils attaquent tous les rapaces, et l'homme lui-même. En outre, on a remarqué que quand leurs nourrissons ne leur paraissent plus être assez en sûreté, ils les transportent dans un autre endroit. « Un forestier de la Poméranie, raconte Wiese, avait depuis longtemps un grand-duc dans sa cour. Au printemps, à l'époque des amours, on entendit dans les environs de la maison forestière, qui était isolée au milieu de la forêt, le cri d'un individu en liberté. Le forestier attachait son captif, par la patte, à un arbre.

Bientôt, le grand-duc sauvage, qui était un mâle, se rendit auprès de lui. Chaque nuit, il lui apportait à manger, et pendant quatre semaines entières, il fut son pourvoyeur exclusif. S'approchait on pendant le jour du grand-duc captif, l'on entendait aussitôt retentir les cris de l'autre, et ces cris ne cessaient que bien après que l'on s'était éloigné. En quatre semaines le grand-duc sauvage apporta à son camarade trois lièvres, un campagnol amphibie, une quantité innombrable de rats et de souris, une pie, deux grives, une huppe, deux perdrix, un vanneau, deux poules d'eau et une oie sauvage. On a vu plusieurs fois des grands-ducs, dont on avait enfermé les petits dans une cage, continuer à les nourrir. Le comte Wodzicki dit en avoir connu un auquel les parents fournirent ainsi des aliments pendant deux mois; quelques semaines après sa capture, ceux-ci furent aidés dans leur tâche par le second petit, qui venait de prendre son essor. Lenz croit que l'on n'est jamais parvenu à faire reproduire un grand-duc en captivité: je connais cependant plusieurs exemples du contraire. Un des chasseurs du comte Schimmelman d'Ahrensburg a eu pendant plusieurs années une paire de grands-ducs, qui a élevé des petits à plusieurs reprises. A la fin de l'automne, il sortait ces oiseaux de leur cage et les mettait dans une grange, où un coin leur était préparé pour leur servir de nid. A Noël, ils avaient pondu leurs œufs. La personne qui m'a raconté ce fait, et de la véracité de laquelle je me porte caution, a observé et les parents en train de couver, et plus tard les petits, après leur éclosion; les parents les soignaient avec la plus vive tendresse, les défendaient courageusement contre quiconque voulait les approcher. En Suisse et en Belgique, on a vu de pareils faits.

Aucun des strigiens de nos contrées n'est aussi universellement haï que le grand-duc. Presque tous les oiseaux diurnes, quelques petits strigiens même le harcèlent et le poursuivent, dès qu'il se montre. Les rapaces oublient toute prudence quand ils aperçoivent un grand-duc, et les corbeaux les imitent. Cependant, l'homme, les grands carnassiers et l'aigle fauve exceptés, le grand-duc n'a rien à redouter de l'attaque des autres animaux: il est trop bien armé et il sait se défendre à merveille.

**Captivité.** — Lorsqu'on en prend soin, le grand-duc supporte la captivité pendant plusieurs années. Il est rare qu'il s'apprivoise complètement; il témoigne autant de colère à celui qui le nourrit, qu'aux étrangers qui s'approchent

de sa cage. Il serait possible, cependant, que l'on parvint à apprivoiser des grands-ducs, pris dans le nid, et dont on s'occuperait beaucoup.

Le grand-duc d'Afrique semble s'attacher plus facilement à l'homme. J'en ai un que je peux porter sur mon poing, caresser, prendre par le bec, sans m'exposer à en être mordu. Le grand-duc d'Europe, même, n'est pas absolument inapprivoisable. J'en ai vu un chez mon ami Meves, à Stockholm, que l'on peut prendre et caresser; il arrive quand on l'appelle par son nom; on peut même le laisser en liberté. Il fait de petites excursions, mais rentre toujours régulièrement. Le grand-duc captif vit en bonne harmonie avec ses semblables; quant aux rapaces nocturnes plus faibles, il les égorge et les dévore avec la plus grande placidité.

## LES KÉTUPAS — *KETUPA*.

*Die Wassereulen.*

**Caractères.** — Les kétupas sont des oiseaux de forte taille, et dont la tête est surmontée de deux grandes touffes de plumes déjetées en arrière. Leur bec est fort, vigoureux, moyennement long, droit à sa base, recourbé ensuite régulièrement, comprimé latéralement, terminé par un grand crochet; leurs tarses et leurs doigts sont nus. Ils ont un plumage peu abondant, des ailes courtes, qui n'atteignent pas l'extrémité de la queue, et la quatrième rémige la plus longue; les oreilles sont relativement petites.

**Distribution géographique.** — Les kétupas sont propres à l'Inde et à la Malaisie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leurs mœurs diffèrent beaucoup de celles des autres otidés. Ils habitent les forêts et les bruyères, et se nourrissent exclusivement de poissons, de crustacés et d'autres animaux aquatiques.

### LE KÉTUPA DE CEYLAN — *KETUPA CEYLANENSIS*

*Der Utum, die braune Fischeule.*

**Caractères.** — Le kétupa de Ceylan, le *hibou pêcheur brun*, comme l'appellent les Anglais, l'*utum* des habitants du Bengale, a de 58 à 63 cent. de long et de 1<sup>m</sup>,10 à 1<sup>m</sup>,24 d'envergure; la queue mesure 22 cent., et l'aile pliée 44. Il a le dos roux-lic-de-vin; les plumes de la tête et de la nuque, celles de la touffe qui surmonte l'oreille, rayées longitudinalement de brun foncé; les plumes du dos et les couvertures supérieures de l'aile mêlées de brun

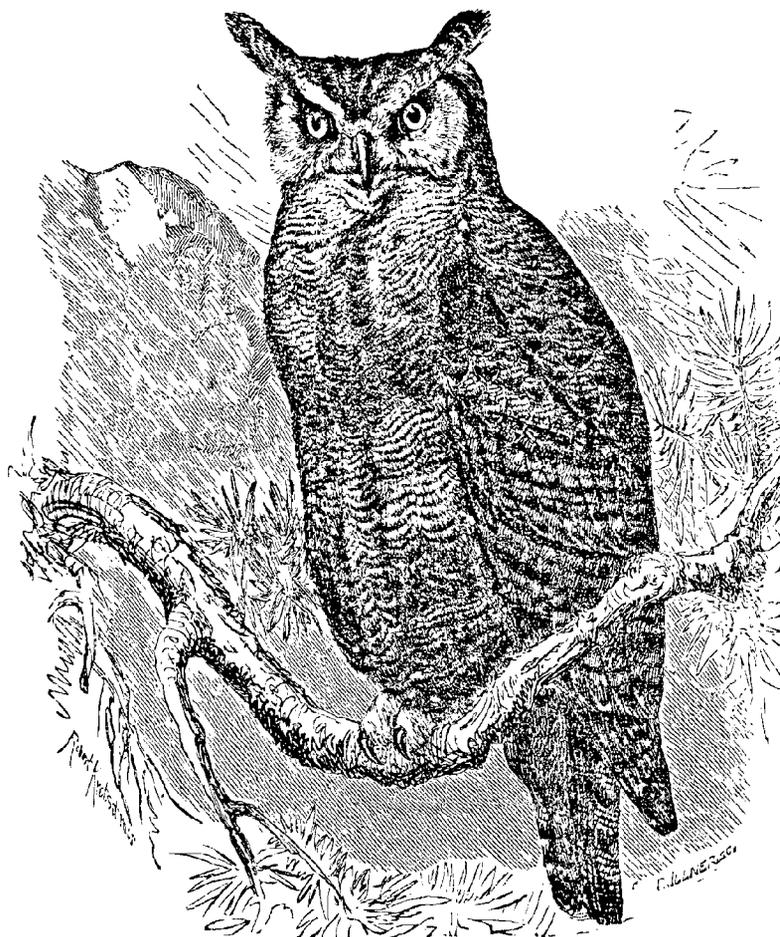


Fig. 142. Le Duc de Virginie (p. 504).

et de fauve, chaque plume, dont le fond est brun pâle, étant parcourue par une ligne d'un brun foncé, qu'entrecoupent de petites bandes claires; les rémiges brunes, à bandes fauves, avec les barbes externes lie de vin ou jaunâtres, les barbes internes de couleur pâle, et tachetées de blanc; la queue brune, marquée de quatre ou cinq bandes d'un brun clair, dont une occupe l'extrémité; la face brune, traversée par un trait brun foncé; la gorge et la poitrine blanches, mélangées de noir; le reste du plumage d'un brun vineux; chaque plume étant noire le long de la tige, et coupée par plusieurs bandes foncées; l'œil d'un jaune doré ou d'un jaune orange; les paupières d'un brun pourpre; le bec jaune clair, et les pattes jaune sale.

**Distribution géographique.** — Le kétupa de Ceylan se trouve dans toutes les Indes, particulièrement à Ceylan, où il est commun. On le rencontre probablement aussi dans le Bur-

mah, et peut-être même en Chine. Dans les îles de la Malaisie, il est remplacé par une espèce voisine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le kétupa habite les petits bois auprès des villages, et se tient caché, pendant le jour, dans la cime d'un arbre touffu. L'espèce malaisienne, d'après Bernstein, se trouve presque exclusivement dans les bouquets de palmiers arengs, dont les énormes feuilles entre-croisées lui offrent une retraite excellente. Cet oiseau ne se loge pas dans les habitations.

« Lorsqu'on l'effraye, dit Bernstein, le *hibou pêcheur* s'envole vers un arbre peu élevé, et de là considère longuement son ennemi. Il ne quitte pas sa retraite avant le crépuscule, sans y être forcé; néanmoins, il paraît y voir assez bien à la lumière du soleil. Quelques-uns de ces oiseaux que j'ai eus en captivité, prenaient de jour, et très-adroitement, les lézards, les ser-

pents, les rats qui se hasardaient dans leur cage, et celle-ci n'était nullement placée dans un lieu obscur. En liberté, ils mangent des poules et d'autres oiseaux, à ce que rapportent les indigènes. » Jerdon, par contre, assure que le kétupa se dirige toujours vers les cours d'eau et les étangs. On le voit là, perché sur un arbre ou sur une saillie de rocher, et guettant les poissons. Hodgson, le premier, remarqua qu'il se nourrissait de poissons; d'après Jerdon, il leur préfère de beaucoup les crabes. Les indigènes assurent qu'il attaque les chats et les tue.

« Sa voix, qu'il fait entendre surtout au clair de lune et dans la saison des amours, dit Bernstein, peut se noter par les syllabes; *houhi, houhouhi, houhou*. Je n'ai qu'une fois trouvé un nid de kétupa : il était à une assez grande hauteur, dans la cime d'un vieux dareng, à l'endroit où, du tronc, se détachait une branche volumineuse, couverte de mousses, de fougères, d'orchidées. C'est au milieu de toutes ces plantes parasites que le kétupa s'était creusé une excavation au fond de laquelle, sans reposer sur une couche apportée par l'oiseau, se trouvait un œuf d'un blanc mat, de forme arrondie. Dans un autre nid, un de mes chasseurs trouva un petit prêt à s'envoler; il semble donc que le kétupa ne pond qu'un œuf par chaque couvée. »

## LES HIBOUX — OTUS.

*Die Ohreulen.*

**Caractères.** — Les hiboux proprement dits ont le bec recourbé dès la base; les narines elliptiques; le cercle de plumes qui entoure l'œil complet, mais irrégulier; les conques auditives grandes, étendues en demi-cercle du bec au sommet de la tête et munies d'un opercule membraneux; des ailes allongées, atteignant ou dépassant l'extrémité de la queue; des doigts vêtus jusqu'à la base de la dernière phalange. Leurs formes sont plus petites que celles des ducs.

### LE HIBOU VULGAIRE — OTUS VULGARIS.

*Die Waldeule. the long-eared Owl.*

**Caractères.** — Le hibou vulgaire, que l'on appelle aussi *hibou des forêts*, *moyen duc*, représente assez fidèlement le grand-duc, en petit. Les touffes de plumes qui occupent les côtés de la tête, au-dessus des oreilles, sont bien développées. Il a le dos jaune-roux sale, tacheté, pointillé et rayé de gris-brun foncé; le ventre d'un jaune-roux plus clair, semé de taches brunes trans-

versales ou longitudinales; le pavillon de l'oreille noir à son extrémité et en dehors, blancheâtre en dedans; la face d'un jaune-roux grisâtre; le bec noirâtre; l'œil jaune vif.

Les femelles ont des couleurs plus foncées; les jeunes en ont de moins vives que les mâles adultes.

Le hibou vulgaire a de 36 à 39 centimètres de long, et de 96 cent. à 1<sup>m</sup>, 04 d'envergure.

**Distribution géographique.** — Le hibou vulgaire est répandu dans toute l'Europe, surtout dans l'Europe centrale; on le trouve également dans les pays de l'Atlas; il est très-commun en Asie, sur les points où l'Himalaya forme la limite méridionale de son aire de dispersion. Dans l'Amérique du Nord, il est remplacé par une espèce extrêmement voisine, avec laquelle on l'a souvent confondu.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le hibou vulgaire ou des forêts, mérite bien ce dernier nom; car ce n'est que dans les forêts qu'on le rencontre. La nuit, à la vérité, il vient rôder quelquefois jusque près des villages, et, lors de ses voyages, il lui arrive de se réfugier, le jour, dans un verger; mais ce sont là des exceptions. On ne peut pas dire qu'il ait des préférences pour les forêts de telles ou telles essences, car on le trouve également dans toutes.

Le hibou vulgaire a des mœurs et des habitudes très-différentes de celles du grand-duc. Il passe, il est vrai, la journée au repos, comme lui; il ne se met en chasse qu'aux mêmes heures; mais il est bien plus sociable, bien moins féroce. Ce n'est que pendant la saison des amours que les hiboux vivent par paires; dès que les petits ont pris leur essor, ils se réunissent en bandes, souvent très-nombreuses. En automne, ces bandes errent dans le pays, mais sans émigrer. J'en ai vu qui étaient formées de vingt individus et plus perchés sur un arbre.

Bien qu'il soit chassé avec acharnement par le vulgaire ignorant, le hibou des forêts n'est nullement craintif; l'on peut s'approcher du pied de l'arbre où il repose, sans qu'il songe à s'envoler; il m'est même arrivé de ne pouvoir le faire parler qu'en secouant l'arbre violemment.

Le hibou vulgaire se nourrit presque exclusivement de petits mammifères, surtout de mulots, de campagnols et de musaraignes. Ce n'est pas à dire qu'il ne s'attaque, quand l'occasion lui en est offerte, à un petit oiseau, à une perdrix blessée et épuisée; mais cela arrive assez rarement pour qu'on n'ait pas à en tenir compte, tandis qu'il se rend utile, sa vie durant, en débarrassant nos bois,

nos champs, des petits mammifères qui les dévastent.

Le hibou vulgaire dépose ses œufs dans un nid abandonné de corneille, de ramier, d'un rapace diurne, d'un écureuil. Il ne se donne même pas la peine de réparer cette demeure. La ponte a lieu au mois de mars; elle est de quatre œufs arrondis, blancs, que la femelle couve pendant trois semaines. Le mâle, tant que dure l'incubation, la nourrit, établit sa demeure sur un arbre voisin du nid et manifeste son amour par des cris et des battements d'ailes. Les deux époux nourrissent leurs petits, leur témoignent le plus vif attachement. Ceux-ci ont besoin de beaucoup d'aliments; ils crient, ils piaillent sans cesse, comme si leur faim n'était jamais assouvie, et forcent leurs parents à chasser pour eux sans relâche. Le hibou vulgaire se rend donc utile dès sa naissance. L'homme intelligent sait reconnaître les services qu'il rend, et ne lui fait aucun mal; l'ignorant, par contre, tue tout hibou, jeune ou vieux, qui se présente à lui, et rend le public témoin de son exploit, en clouant sa victime, les ailes écartées, à la porte de sa grange.

Comme tous les strigiens, le hibou vulgaire est antipathique à tous les petits oiseaux, et il ne peut se montrer sans être poursuivi et harcelé.

**Captivité.** — Lorsqu'on prend de jeunes hiboux encore couverts de leur duvet, et que l'on s'occupe d'eux, ils deviennent bientôt très-privés et sont très-plaisants.

#### LE HIBOU BRACHYOTE — *OTUS BRACHYOTOS.*

*Die Sumpfeule. the short-eared Owl.*

**Caractères.** — Le hibou brachyote, aussi nommé *hibou des marais* (fig. 143), ressemble beaucoup à l'espèce précédente, avec laquelle on l'a souvent confondu. Il a la tête plus petite, les aigrettes formées seulement de deux ou quatre plumes assez courtes; les ailes plus longues et dépassant la queue. Son plumage est d'un jaune pâle assez agréable; les plumes de la tête et du tronc ont leurs tiges noires; les couvertures supérieures de l'aile sont jaunes en dehors, noires en dedans et à leur extrémité; les rémiges et les rectrices sont rayées de gris-brun. Le cercle auriculaire est gris-blanchâtre; le bec noir; l'œil jaune clair.

Les jeunes sont plus foncés que les adultes.

Cet oiseau a de 38 à 44 cent. de long et de 1<sup>m</sup>,40 à 1<sup>m</sup>,18 d'envergure.

**Distribution géographique.** — Le hibou brachyote est répandu sur toute la surface de la

terre, la Nouvelle-Hollande exceptée. Deux choses le distinguent: son séjour sur le sol, ses voyages incroyables. Il est très-commun dans les marais et les tourbières du nord de l'Europe et de la Sibérie; on le rencontre, assez abondamment aussi, non-seulement en Hollande et dans toute l'Allemagne septentrionale, mais encore aux Indes, dans le centre de l'Afrique, dans toute l'Amérique. Burmeister vit un hibou brachyote en pleine mer, à l'ouest des îles du cap Vert; il s'était posé sur le navire, et un matelot l'y avait pris vivant. J'en ai rencontré un grand nombre dans les steppes du bassin supérieur du Nil, et Jerdon rapporte qu'on le voit arriver aux Indes tous les hivers. On l'a donc observé partout.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce qui frappe le plus dans la vie de cet oiseau, ce sont les voyages incroyables qu'il entreprend. Il recherche les lieux marécageux, et passe tout le jour à terre, caché au milieu des herbes et des roseaux. En cas de danger, il se tapit comme les poules et laisse l'ennemi s'approcher; cependant il n'attend pas qu'il soit sur lui pour prendre la fuite. Il vole d'ordinaire lentement, et à une faible distance du sol; il peut néanmoins s'élever à de grandes hauteurs. Son cri est assez doux; on peut le rendre par : *gae gae*. Lorsqu'il est en colère, il siffle et souffle comme les autres strigiens et fait claquer son bec.

Il chasse les petits rongeurs; rarement, il attaque un grand animal. Dans le nord, c'est un des ennemis les plus acharnés des lemmings; chez nous, il mange des taupes, de grands insectes, des grenouilles, de petits oiseaux; mais, en somme, il ne rend pas moins de services que le hibou vulgaire.

Son nid est très-grossièrement construit sur le sol, parmi les herbes. Sa ponte, qui a lieu en mai, est de trois ou quatre œufs blancs.

#### LES SCOPS — *SCOPS.*

*Die Zwergohreulen.*

**Caractères.** — Un corps élancé; une tête assez grande; des ailes longues, dont la deuxième rémige dépasse toutes les autres; une queue courte et arrondie; des tarses élevés, vêtus en avant, écailleux en arrière; des doigts nus; un bec fort et recourbé, un plumage lisse, bigarré; des aigrettes épaisses et courtes; un cercle auriculaire peu marqué: tels sont les caractères du genre Scops, qui renferme les plus petites espèces de la famille des otidés.

**Distribution géographique.** — Les scops habitent le midi de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce sont les plus charmants et les plus aimables de tous les strigiens et bien faits pour captiver l'amitié de quiconque a appris à les connaître. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, ils ressemblent tous, sous le rapport des mœurs et du genre de vie, à l'espèce qui habite le midi de l'Europe, et que j'ai étudiée par moi-même.

**LE SCOPS DE LA CARNIOLE — SCOPS CARNIOLICA.**

*Die Zwergohreule. the Scops-eared Owl.*

**Caractères.** — Le scops de la Carniole ou simplement *scops*, *petit duc*, a de 18 à 20 cent. de long, et de 1<sup>m</sup>,50 à 1<sup>m</sup>,53 d'envergure; l'aile pliée mesure 15 cent. et la queue de 7 à 8. Son plumage est bigarré, mais très-élégant. Il a le dos brun-roux mêlé de gris cendré, rayé longitudinalement de noirâtre; les ailes marquées de blanc, les épaules de rougeâtre; le ventre mêlé de brun roussâtre et jaunâtre et de gris-blanchâtre; le bec gris-bleu; les pieds d'un gris de plomb obscur; les yeux jaune de soufre clair. Il a le cercle auriculaire peu marqué.

Le mâle et la femelle ont à peu près le même plumage; les jeunes ont des couleurs plus ternes, moins bigarrées que les adultes.

**Distribution géographique.** — Le scops se trouve régulièrement dans le midi de l'Europe. On a vu quelques individus égarés nicher sur les bords du Rhin, ou dans les Alpes; l'espèce est très-abondante dans le midi de la France; elle est commune, mais seulement de passage, dans tout le sud de l'Europe. Elle y arrive au commencement de l'année, pour en repartir en septembre, au plus tard, dans les premiers jours d'octobre, et gagner l'intérieur de l'Afrique. Heuglin croit que le scops est sédentaire dans le pays des Bogos; sur les bords du Nil, je ne l'ai jamais rencontré par paires, mais bien en troupes, qui évidemment accomplissaient leurs migrations. Ces bandes ne m'ont jamais paru aussi nombreuses que celles des hirondelles, comme le dit Buffon.

**Mœurs, habitudes et régime.** — En Espagne, le scops se tient dans les plaines couvertes d'arbres isolés, les champs, les vignobles, les jardins, les promenades. Je ne l'ai jamais vu dans l'intérieur des forêts; cependant je ne voudrais pas affirmer qu'il ne s'y trouve pas. Loin de fuir le voisinage de l'homme, il semble au

contraire le rechercher. Dans le midi de la France; en Espagne, il s'établit dans les villages, dans les villes mêmes: ainsi, à Madrid, il est commun sur les arbres des promenades les plus fréquentées. Si on ne l'y voit pas souvent, du moins sa voix trahit-elle sa présence; car il n'est pas de nuit qu'il ne se fasse entendre, surtout à l'époque de la reproduction. Tout le jour, il reste immobile, appuyé contre un tronc d'arbre, ou tapi sur le sol, caché sous un pied de vigne; sa couleur s'harmonise si bien avec celle de l'écorce et du feuillage, qu'il échappe aux regards et ne se montre que par hasard. Ce n'est qu'après le coucher du soleil qu'il se met en chasse; son vol ressemble plus à celui du faucon qu'à celui des autres strigiens; comme ceux-ci, cependant, il ne s'élève guère au-dessus du sol. Le scops se nourrit principalement d'insectes. Spallanzani a vu dans l'estomac de ceux qu'il a ouverts en diverses occasions des vers terrestres et des insectes, tels que grillons, santerelles, scarabées. Des individus, tués en mai, près de Paris, avaient le gésier rempli de chenilles et de débris de hannetons. Néanmoins, le scops chasse aussi les petits vertébrés. Dans l'estomac de ceux que je tuai, j'ai trouvé surtout des souris; et ceux que j'ai eus en captivité attaquaient les petits oiseaux. L'un d'eux, que j'avais laissé voler librement dans la chambre, captura et égorga sous mes yeux, avec la plus grande habileté, une chauve-souris qui s'était aventurée dans la chambre.

Le scops ne fait qu'une seule ponte par an: il ne construit pas de nid et ne pond que rarement dans les nids étrangers. La femelle dépose simplement ses œufs, au nombre de quatre à six, dans les fentes ou les trous des murs, dans des creux de vieux arbres, sous les toits des maisons, sans prendre la peine de garnir la place de mousse, de feuilles ou de brins d'herbes: par exception, elle les dépose dans des nids abandonnés de pie. Les œufs sont presque sphériques et d'un blanc pur. Les petits sont déjà dispos pour le vol au commencement du mois de juillet. Ils suivent pendant la nuit le père et la mère, pour recevoir la becquée, jusqu'à ce qu'ils aient appris à manger seuls. Alors les liens de la famille se rompent, mâle, femelle, petits, chacun se sépare, se disperse; chacun vit solitairement, sans cependant s'éloigner encore du pays natal, qu'ils n'abandonnent, en effet, qu'à la fin de l'été.

**Captivité.** — Spallanzani, à qui l'on doit des observations fort intéressantes sur plusieurs animaux, n'a point négligé d'étudier les mœurs des scops en captivité, l'espèce étant très-abondante



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 143. Le Hibou brachyote.

en Italie. Il a élevé plusieurs de ces oiseaux, et voici ce qu'il en dit (1) :

« Les premiers sujets dont je fis l'éducation étaient si petits, si faibles, qu'à peine un léger duvet couvrait leur corps. Au bout d'un mois, je les avais tellement captivés qu'ils ne pouvaient se passer de ma présence; ils mangeaient de toute sorte de chair coupée par petits morceaux; quand ils étaient stimulés par la faim, ils me suivaient en volant, et venaient se poser sur ma main pour recevoir la becquée, non-seulement pendant le crépuscule du soir, mais en plein midi, et lors même que leur chambre donnait entrée aux rayons du soleil, ce qui me démontra qu'une vive lumière n'était point capable de leur ôter la vue des objets. Néanmoins ils paraissaient souffrir de cette grande clarté; souvent ils fermaient les yeux, et sitôt qu'ils avaient satisfait leur appétit, ils se retiraient dans les coins les plus obscurs.

« Une autre année, j'élevai sous un berceau de mon jardin six autres individus qui ne faisaient que d'éclore; ce berceau, dont le feuillage les garantissait de la trop vive clarté du jour, fut

(1) Spallanzani, *Voyage dans les Deux-Siciles*. Trad française, Paris, 1800, t. VI, p. 118.

ВРЕМ.

leur unique habitation tant qu'ils restèrent avec moi. Quand je les appelais en imitant leur cri, ils répondaient à ma voix, me suivaient partout où je voulais; le soir ils sortaient de leurs niches, volaient sur mes épaules, et prenaient entre mes doigts la nourriture que je leur apprêtais. Quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient toute la nuit dans les environs, se perchaient sur les arbres du voisinage, et le matin revenaient au berceau; alors ils faisaient un second repas qui les conduisait jusqu'à la fin du jour. Pendant l'espace d'un mois, ils me restèrent ainsi affectionnés, s'envolant chaque nuit dans les campagnes voisines, et revenant au logis chaque matin.

« Mais un jour je m'aperçus qu'il en manquait deux; les ayant cherchés et appelés, ils me répondirent du haut d'un orme situé à la distance de trois cents pieds environ du berceau; j'eus beau les inviter à descendre, ils restèrent à leur place; le soir ils s'enfuirent sans que je pusse savoir où ils étaient allés; le lendemain, leurs cris m'avertirent de leur retour sur l'orme. Deux jours s'étant écoulés sans qu'ils eussent reçu aucune nourriture de mes mains, sans qu'ils se fussent même souciés d'en recevoir, je soup-

III. — 276

connai que la nature leur avait appris à se passer de mes soins. En effet, d'un coup de fusil ayant sacrifié l'un d'eux à ma curiosité, je lui trouvai dans l'estomac des restes de sauterelles, tandis que les aliments que je leur donnais en ce temps-là n'étaient autre chose que des morceaux d'intestins hachés très-menus. Je ne pouvais me tromper en prenant un hibou sauvage pour un des miens apprivoisés; car, pour éviter toute équivoque, chacun d'eux avait un fil de soie noué au pied, et celui que j'avais tué portait justement cette marque. Bientôt après, l'exemple de ces deux fuyards fut imité par les autres; et quoique le temps de l'émigration fût encore assez éloigné, ils ne parurent plus dans les environs, ayant probablement pris leur essor au loin, dégagés de toute dépendance de l'homme.»

Mes propres expériences confirment celles de Spallanzani.

Au commencement de juin, je reçus un jeune scops dont les paupières n'étaient pas encore ouvertes, et quelques jours après, trois autres: j'en eus grand soin, et ils ne tardèrent pas à devenir très-privés. Je pouvais les toucher, les porter sur mon poing, sans qu'ils cherchassent à s'envoler; ils mangeaient dans ma main, me divertissaient par leurs mouvements grotesques. Jamais je ne les entendis pousser des sifflements de colère. Dans les premiers jours de leur captivité, ils firent seulement claquer quelquefois leur bec. Bientôt ils se rendirent indépendants et s'échappèrent l'un après l'autre. Mon frère m'apprend qu'un jeune scops, qu'il possède, est assez apprivoisé pour être le compagnon de jeu de son enfant.

Je suis assez heureux, à l'heure où j'écris ceci, pour pouvoir observer trois de ces charmants oiseaux, que nous reçûmes, fort jeunes, de Carinthie, par l'entremise du Jardin zoologique de Vienne. Pendant le jour, ils se tiennent dans leur cage, dans les postures les plus diverses: l'un a son plumage lisse et appliqué; l'autre le hérissé; l'un dirige une des aigrettes en arrière et tient l'autre droite en l'air; une autre les redresse toutes deux et, clignant des yeux, regarde avec l'expression la plus comique les personnes qui s'approchent. Leur cage consiste en un enfoncement pratiqué dans la pierre, où les saillies, les coins, les angles, etc., abondent. Chacun de ces oiseaux y choisit sa place et s'y cache si bien que souvent, quoique parfaitement au courant de leurs habitudes et de la disposition de la cage, il m'est difficile de retrouver mes prisonniers. Leur plumage se confond avec la teinte de la pierre, et il m'est arrivé plusieurs fois de ne pas voir même celui qui me touchait presque.

Les scops ne sont pas difficiles à conserver. Les souris sont ce qu'on peut leur donner de mieux selon leur goût; mais, au besoin, ils se contentent de ce qu'on donne aux grives. En hiver, il faut les tenir dans un endroit suffisamment chaud.

Je ne doute nullement qu'on ne puisse faire reproduire les scops en captivité. Au printemps de 1865, deux de nos scops s'accouplèrent, et trois œufs furent pondus; la femelle les couva avec assiduité, mais elle mourut avant que les petits fussent éclos. Au Jardin zoologique de Cologne, les scops ont aussi commencé à couver.

## LES STRIGIDÉS — STRIGES.

*Die Nachtkäuze.*

**Caractères.** — Les strigidés ont la tête grande, arrondie et lisse, c'est-à-dire sans aigrettes; le conduit auditif externe largement ouvert, à cercle auriculaire très-prononcé; des ailes généralement arrondies; une queue et des tarsi de longueur variable; ces derniers plus ou moins couverts de plumes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les oiseaux de cette famille sont nocturnes. Ils dorment le jour, et la vive lumière les impressionne au point de les rendre excessivement maladroits: ils en sont comme aveuglés.

## LES HULOTTES — SYRNIUM.

*Die Baumkäuze.*

**Caractères.** — Les hulottes ont une tête énorme; les disques périophthalmiques bien accusés et larges; l'ouverture externe du conduit auditif moins grande que chez les autres strigiens; le cou gros; le corps ramassé; la queue courte; les tarsi et les doigts de longueur moyenne, couverts d'un épais duvet; les ailes obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; une queue allongée et arrondie à l'extrémité.

LA HULOTTE CHAT-HUANT — *SYRNIUM ALUCO*.

*Der Waldkauz, the brown Owl.*

**Caractères.** — Le plumage de cette espèce (fig. 144) varie beaucoup ; sa couleur fondamentale est le brun grisâtre ou le brun-roux clair, plus foncé au dos qu'au ventre, et semé sur les ailes de taches claires régulièrement disposées.

Dans une variété roux de rouille, chaque plume, qui est d'un gris jaunâtre à la base, d'un brun roux clair à la pointe, est parcourue de raies longitudinales d'un brun foncé ; la partie brune terminale a plus d'étendue sur les plumes du dos que sur celles du ventre ; aussi la première de ces régions est-elle plus foncée. Les rémiges sont d'un brun foncé, rayées de roux ; les rectrices, les médianes exceptées, portent des bandes brunes. La nuque, la région des oreilles, la face, sont d'un gris cendré, le bec et les ongles gris de plomb ; l'œil est brun foncé ; le bord des paupières couleur de chair.

**Distribution géographique.** — L'Europe, l'extrême nord et l'extrême sud exceptés, est la patrie de la hulotte chat-huant. Elle est rare dans le nord de la Russie ; on n'en voit que quelques individus isolés en Espagne ; elle paraît manquer complètement en Sibérie, et on ne la rencontre pas au delà des forêts de la Syrie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle paraît liée aux forêts ; néanmoins on l'a vue quelquefois habiter temporairement de vieux châteaux ou des maisons abandonnées, qui lui offriraient une retraite convenable. En été, elle se tient dans la cime des arbres, collée pour ainsi dire contre le tronc ; en hiver, elle se cache dans un tronc d'arbre. Elle évite les jeunes forêts et préfère celles où se trouvent beaucoup d'arbres creux.

De tous les strigiens, la hulotte est un des moins vifs, un de ceux qui redoutent le plus la lumière. Naumann la dit triste, endormie, indifférente. Toutefois elle sait encore se tirer d'affaire, même en plein midi. « Plus d'une fois, rapporte mon père, je l'ai surprise, de jour, dans un tourré, et dans ces occasions elle disparaissait si adroitement au milieu des branches, que je n'ai jamais pu la tuer. » Elle est lourde et lente dans ses mouvements ; elle n'a rien de la grâce comique des petits strigiens. Son vol est léger, mais vacillant et nullement rapide ; elle bat fortement des ailes. En chasse, elle vole à ras du sol, ou s'élève à peine à quelques pieds de terre. Sa voix est forte et retentissante, elle pousse le cri *houhouhou*, qu'elle répète plusieurs

fois : on dirait un ricanement ou un hurlement. D'autres fois, elle crie sur un ton atroce : *raï*, et quelquefois elle ajoute, sur un mode plus agréable : *kouwitt* ou *kiwitt*.

La hulotte est un des strigiens les plus utiles. Elle se nourrit presque exclusivement de petits rongeurs. Naumann a vu une hulotte attaquer la nuit une buse, au point que celle-ci dut chercher son salut dans la fuite ; sous les yeux de mon père, une autre hulotte enleva un jaseur de Bohême (*Bombycilla garrula*), qui était pris dans un collet. Nous savons qu'elle n'épargne pas les oiseaux qui nichent ou qui dorment sur le sol ; néanmoins les souris, notamment les campagnols, les mulots, les musaraignes, forment sa nourriture principale ; aussi devons-nous la protéger comme une fidèle alliée. Elle détruit, en outre, une quantité d'insectes nuisibles. Dans l'estomac d'une hulotte qu'il ouvrit, Martin trouva 75 grandes chenilles qu'elle avait mangées en un repas.

La hulotte se reproduit à la fin d'avril ou au commencement de mai. A ce moment, toute la forêt retentit de ses cris. Elle choisit, pour y déposer ses œufs, un tronc d'arbre creux, où elle est à l'abri de la pluie. Exceptionnellement, elle niche dans les crevasses des murs, sous les toits, ou dans des nids abandonnés de rapaces, de corbeaux ou de pies. Le fond du nid est tapissé d'un peu de poils, de laine, de mousses ; mais le plus souvent la hulotte se contente du trou qui lui sert de retraite et qu'elle laisse dans l'état où elle l'a trouvé. Sa ponte est de deux ou trois œufs, un peu allongés ou ovales, à coquille blanche et rugueuse. La femelle semble les couver seule. Le mâle l'aide à élever les petits.

**Captivité.** — Les hulottes s'approprient parfaitement. Au commencement, elles se réfugient dans les coins les plus sombres, s'y cachent, cliquent continuellement des yeux ; quand on s'approche d'elles, elles soufflent, font claquer le bec, baissent la tête, se mettent sur la défensive. Mais au bout de quelque temps, elles deviennent plus confiantes, apprennent à connaître leur maître, le saluent d'un murmure joyeux, mangent dans sa main ; on peut même arriver à les prendre sur le poing et à les caresser.

Gadamer dit avoir possédé une hulotte qui, le soir, s'approchait du poêle, se mettait devant le feu, fermait les yeux, s'étendait voluptueusement pour se chauffer.

La hulotte vit en parfaite harmonie avec ses semblables et avec le hibou vulgaire. Nous en avons sept au Jardin zoologique de Hambourg,

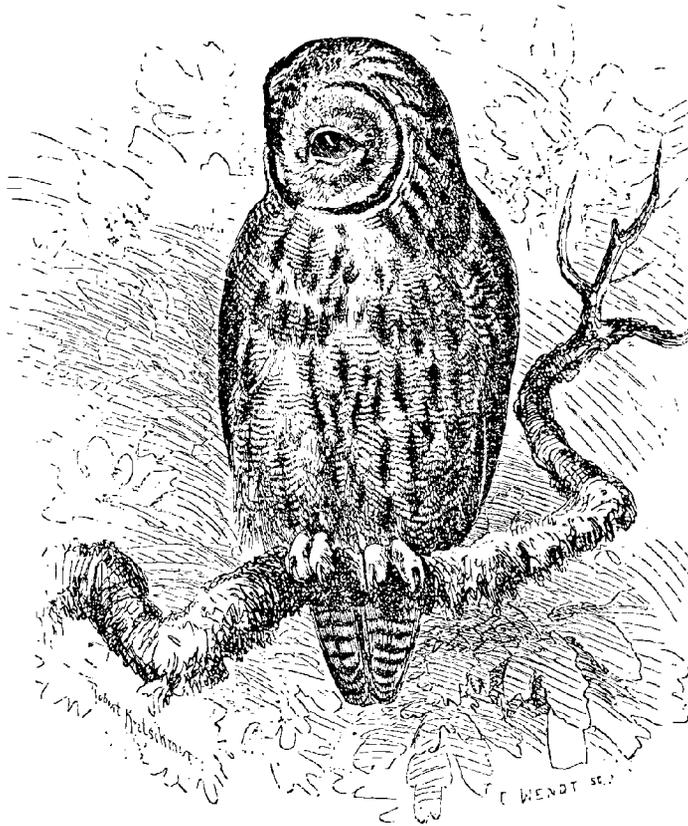


Fig. 144. La Hulotte chat-luant.

qui vivent très-paisiblement, l'une à côté de l'autre, sans jamais se disputer, même quand il s'agit de leur nourriture. Pendant que l'une mange, les autres la regardent. Une paire a pondu quatre œufs, les a longtemps couvés, et a été aidée dans cette tâche par deux ou trois de ses compagnes. Cependant une d'elles étant morte, les autres la dévorèrent ; elles en égorgèrent une autre qui était tombée malade.

### LES NYCTALES — NYCTALE.

*Die Nachtkäuze.*

**Caractères.** — Les nyctales ont une tête très-grande ; une conque auditive très-largement ouverte, munie d'un opercule très-développé ; un disque facial large et complet ; des ailes obtuses, longues, arrondies ; une queue assez longue ; des tarses courts, couverts de plumes soyeuses longues et très-serrées ; un plumage mou et soyeux.

#### LA NYCTALE PATTUE — NYCTALE DASYPUS.

*Der Rauchfusskauz, the Tengmalm's Owl.*

**Caractères.** — La nyctale pattue, généralement connue sous le nom de *nyctale* ou *chouette Tengmalm*, rappelle beaucoup la chevêche vulgaire par son plumage. Elle a le dos gris-de-souris, avec de grandes taches blanchâtres ; le ventre blanc, à taches brunes, disposées transversalement ; les rémiges et les rectrices gris-de-souris à bandes blanches interrompues ; cinq ou six de ces bandes se trouvent sur les plumes caudales. Le cercle auriculaire est blanchâtre, piqué de noir ; le bec jaune, l'œil d'un jaune doré.

Les jeunes oiseaux sont brun-café, avec des taches blanchâtres sur la queue et les ailes.

Cet oiseau a de 25 à 28 cent. de long et 58 à 63 cent. d'envergure ; la queue mesure de 13 à 11 cent.

**Distribution géographique.** — La nyctale pattue ou Tengmalm appartient surtout à l'Europe centrale. On la rencontre aussi dans le nord

de l'Asie, et elle ne serait pas rare, d'après Richardson, dans les contrées les plus septentrionales de l'Amérique. En Allemagne, elle habite probablement toutes les grandes forêts des montagnes; mais on ne la voit pas souvent, et il est rare d'en trouver dans les collections, et surtout dans les ménageries.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette espèce ne quitte les forêts qu'exceptionnellement. Un tronc d'arbre creux lui sert de demeure et forme le centre de son domaine, auquel elle reste fidèlement attachée.

La nyctale pattue est un oiseau solitaire et craintif, et qui fuit la lumière, à l'action de laquelle elle est très-sensible.

Mon père a pu observer en liberté un couple de nyctales qui avait niché dans une partie obscure de la forêt et dont les petits avaient abandonné le nid. « Dès qu'il commença à faire nuit, les petits se mirent à crier. Je m'approchai, ils se turent, et ne firent entendre leur voix que lorsque tout bruit ayant cessé le danger leur parut passé. Dès qu'ils recommencèrent à crier, j'en tirai un qui était perché sur une branche sèche, tout près du tronc. Aussitôt la mère accourut en poussant des cris d'angoisse, et tous prirent la fuite. Pendant longtemps, tout resta silencieux; enfin, un nouveau cri résonna, et d'un second coup de feu, j'abattis un second jeune. Il me fut impossible d'en tuer un troisième; ils s'étaient tellement éloignés, et la nuit tombait si vite, que je dus abandonner ma chasse. La conduite de la mère fut très-singulière. Dès qu'elle vit le danger, elle se tapit contre une branche; on pouvait à peine la voir, et encore moins la tirer; elle poussait en même temps des cris plaintifs, qui ressemblaient à des gémissements humains. Je retournai plusieurs fois de suite au même endroit, mais je ne vis plus ni la femelle ni les jeunes, et depuis cette époque on n'en a plus rencontré dans cette localité. »

La nyctale pattue niche dans les troncs d'arbres creux; elle pond en avril ou en mai trois ou quatre œufs blancs, à coquille assez mince.

Elle mange surtout de petits rongeurs; elle prend en outre des musaraignes, des insectes, de temps à autre de petits oiseaux ou des chauves-souris. A en juger par ce que j'ai pu observer chez les scops, il est probable qu'elle prend ces dernières au vol, et ne les retire pas des trous où elles se sont réfugiées, comme le croit Naumann.

Richardson dit que la Tengmalm est tellement éblouie par la lumière, qu'on peut la prendre

avec la main, et Gadamer assure que, quand on en surprend une de jour, il est facile de la tuer à coups de bâton. Je ne sais s'il faut prendre ces assertions au pied de la lettre; je dirai seulement qu'il n'est pas très-aisé de s'emparer d'une nyctale. On n'y parvient même pas toujours en disposant à l'entrée de son nid une trappe ou des gluaux. Le plus sûr, quand toutefois on parvient à la voir, est de la tirer.

Outre l'homme, la nyctale Tengmalm a encore à redouter les belettes, les petits mammifères qui pillent les nids, les grandes espèces de hiboux. Les petits oiseaux se comportent avec elle comme avec les autres strigiens: ils la poursuivent de leurs criailles, dès qu'elle se montre ou qu'ils la découvrent.

**Captivité.** — La nyctale pattue supporte aisément la captivité, et devient assez familière. Mon père en a gardé une pendant plusieurs années, et a pu faire sur elle quelques observations. Cet oiseau, qui cependant s'apprivoisa bien vite, recherchait dans la journée les coins les plus obscurs de la chambre et entr'ouvrait ses yeux à peine. La mettait-on à la lumière, elle fermait les yeux, et dès qu'on la lâchait elle courait en toute hâte dans son coin. Si on l'irritait par trop, elle faisait claquer son bec comme les autres strigiens, mais sans manifester trop de colère. Elle ne se montrait que le soir et était alors très-vive. Dans les premiers temps de sa captivité elle ne mangeait que la nuit; mais, plus tard, elle s'habitua à la lumière, et finit par ne plus se retirer jamais dans sa cage. Elle mangeait dans la main de mon père, prenait sa nourriture avec la patte, rarement avec le bec, la portait dans un coin et l'y couvrait de son corps, en hérissant toutes ses plumes. Elle buvait peu: quand il faisait chaud, elle se baignait presque tous les jours. Elle frissonnait quand il faisait froid, et se tenait alors sur le sol, les pattes ramassées sous elle. Sa voix ressemblait à un faible aboiement, et paraissait exprimer *wa, wa*: elle la faisait surtout entendre au demi-jour, le soir et le matin.

Un des amis de mon père a également possédé longtemps une nyctale pattue vivante: elle était devenue très-plaisante et s'était aussi apprivoisée rapidement. Quand on l'excitait, elle claquait du bec, hérissait ses plumes, entr'ouvrait ses ailes, et tout cela sans se baisser, comme le fait le grand-duc. Elle avalait les petites souris entières, dépeçait les grandes et en avalait la peau, qu'elle régurgitait ensuite avec les os. Deux souris par jour suffisaient pour la rassasier.

LES EFFRAYES — *STRIX*.*Die Schleierkäuze.*

**Caractères.** — Les effrayes ont le corps allongé ; le cou long ; la tête grande et large ; la queue moyenne ; les tarses élevés, complètement vêtus de plumes soyeuses ; les doigts garnis seulement de poils épars ; des ongles longs, minces, acérés ; le plumage soyeux ; le bec droit à la base, courbe seulement à la pointe ; l'œil plus petit, plus bombé que chez les autres strigiens ; la conque auditive très-vaste et pourvue d'un opercule ; des disques périophtalmiques complets et en forme de cœur ; des ailes subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue.

**Distribution géographique.** — Les effrayes sont répandues sur toute la surface de la terre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les villes, les villages, les fermes, les châteaux et les constructions rustiques abandonnées, les forêts, les carrières. Ils se nourrissent de proies vivantes, consistant principalement en petits mammifères. Le plus souvent, les trous qui leur servent de retraite sont ceux qu'ils choisissent pour y déposer leurs œufs.

Toutes les espèces d'effrayes actuellement connues se ressemblent extrêmement ou passent insensiblement des unes aux autres : on ne sait donc encore si ce sont bien des espèces ou de simples variétés locales. Toujours est-il que ce sont de beaux oiseaux, qui occupent un rang élevé parmi les strigiens, et même parmi les rapaces. En Espagne, j'ai découvert une espèce (*Strix Kirchhoffii*) d'une beauté remarquable. Son dos est d'un jaune roux superbe, relevé par quelques marbrures grises le long de la ligne médiane, sur les épaules et au niveau du carpe, et semé de points noirs et blancs. La face inférieure du corps est d'un blanc éclatant et satiné ; seul, le cercle périophtalmique est marqué, en avant de l'œil, d'une tache brune. Si l'on veut considérer ce *strix* comme un des extrêmes de la série des espèces ou variétés qui constituent ce genre, on trouvera entre lui et les individus à plumage très-foncé une quantité innombrable de degrés intermédiaires. La taille présente aussi des variations assez considérables. Les espèces australiennes sont très-grandes, mais on constate encore, sous ce rapport, la même série de gradations insensibles. Ainsi, il faut regarder toutes les effrayes ou comme autant d'es-

pèces, ou comme ne formant que des variétés d'une seule et même espèce.

L'EFFRAYE COMMUNE — *STRIX FLAMMEA*.*Der Schleierkauz, the white or Barn-Owl.*

**Caractères.** — L'effraye commune, de nos contrées (*fig. 146*), a de 33 à 38 cent. de long, et de 1<sup>m</sup> à 1<sup>m</sup>,08 d'envergure ; l'aile pliée mesure 30 cent., et la queue 14. Le vieux mâle a le dos gris, cendré foncé ; les côtés de la tête et du cou d'un jaune roux, à taches longitudinales très-petites, blanches et noires ; les couvertures supérieures de l'aile d'un cendré foncé, à marbrures claires et à taches longitudinales noires et blanches ; la face inférieure du corps d'un jaune roux foncé, à taches brunes et blanches ; le cercle périophtalmique roux dans sa moitié supérieure, d'un blanc roux dans sa moitié inférieure ; les rémiges rousses sur les barbes externes et semées de taches foncées, blanchâtres sur les barbes internes ; les rectrices d'un jaune roux avec trois ou quatre raies noirâtres, et terminées par une bande d'un gris cendré foncé ; le bec et la membrane qui en couvre la base d'un blanc rougeâtre, les pieds d'un gris bleu sale, l'œil brun foncé.

La femelle a des teintes plus sombres.

**Distribution géographique.** — L'effraye commune habite, dans nos contrées, les clochers, les châteaux, les ruines, les vieilles maisons ; dans l'extrême nord de l'Europe, on ne la trouve que dans les grandes forêts : dans les montagnes, elle ne s'élève pas au-dessus de la zone des arbres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'espèce est bien plutôt sédentaire qu'elle n'est voyageuse. Partout où nous trouvons aujourd'hui des effrayes, on en a rencontré de toute antiquité. Cependant les jeunes doivent errer quelque temps ; car elles sont obligées de se chercher un domaine où elles puissent s'établir. C'est ce que confirme Bailly (1) : « Je dois faire remarquer, dit-il, que quelques petites bandes d'effrayes nous arrivent presque chaque année du nord, dès la fin d'octobre, jusque vers le commencement de décembre. Ces sociétés, qui sont principalement composées de femelles et de jeunes sujets de l'année, nous quittent généralement pour se diriger vers le midi, aussitôt que le froid atteint le degré d'in-

(1) Bailly, *Ornithologie de la Savoie*, Chambéry, 1853, t. I, p. 191.

tensité qui les a déjà fait fuir des contrées septentrionales. »

Les effrayes se tiennent toute la journée immobiles dans l'endroit le plus obscur qu'elles peuvent trouver. Les cloches sonnant à toute volée à côté d'elles; les allées et les venues des pigeons autour du colombier où elles ont fixé leur demeure, sont impuissantes à les troubler, à les faire changer de place, pas même de position. Au repos, elles ressemblent assez aux autres strigiens, mais elles en diffèrent à première vue par leur port élançé, et surtout par leur face en forme de cœur.

Par ce que nous avons pu observer chez les effrayes captives, nous savons que leur sommeil est on ne peut plus léger. L'homme ne peut les surprendre; le moindre bruit les réveille. A l'arrivée d'un spectateur, elles se dressent, se balancent en s'appuyant alternativement sur l'une et l'autre patte, et font maintes grimaces, mais avec des mouvements plus lents, plus gauches encore que ceux des autres strigiens. Si un danger les menace, elles s'envolent, et témoignent par leur fuite qu'elles y voient même de jour.

Après le coucher du soleil, l'effraye quitte sa demeure et s'en va volant à ras du sol. Un cri rauque, le plus désagréable qu'ait jamais poussé aucun de nos oiseaux indigènes, au dire de Naumann, annonce sa présence; et, en regardant attentivement dans la direction où ce cri a résonné, on est certain d'apercevoir l'oiseau.

D'après Bailly, « sa voix se compose tantôt d'une tirade de souffles forts, semblables à ceux d'un homme ivre qui dort la bouche ouverte, et que l'on imite par les mots *chéi, chéi, chéi*, que l'oiseau répète quelquefois pendant près d'une heure sur les toits des habitations, sur les arbres qui les avoisinent, ou sur les clôtures des cours et des jardins; tantôt de quelques cris bruyants qu'il pousse avec précipitation dans les bois, dans les champs et les marais, comme en volant autour des lieux habités. Ces derniers cris peuvent s'exprimer par les syllabes, *gréi, gréi, gréi*, répétées plusieurs fois de suite. Ils sont quelquefois suivis ou précédés, surtout au printemps, d'une espèce de gémissement semblable à un soupir langoureux, que l'on croirait, quand il est plus bref que d'habitude, venir d'un hibou, notamment du scops. »

L'effraye s'approche de l'homme sans crainte, et vole comme une ombre autour de sa tête. Par le clair de lune, elle erre ainsi toute la nuit, se reposant de temps à autre pour reprendre sa chasse

avec une nouvelle ardeur; dans les nuits très-sombres, elle ne chasse que le soir et le matin.

L'effraye commune se nourrit de souris, de rats, de musaraignes, de taupes, de petits oiseaux, de grands insectes. Souvent, dit-on, elle dévaste les colombiers, mais cela ne s'accorde guère avec l'indifférence que témoignent les pigeons à son égard. « Maintes fois, dit Naumann, je l'ai vue voler au milieu de mes pigeons. Habitué bientôt à sa présence, ceux-ci ne perdirent jamais ni un de leurs œufs, ni un de leurs petits; jamais je ne la vis attaquer un pigeon adulte. Au printemps, on remarqua dans ma cour une paire d'effrayes, qui y arrivaient presque chaque soir, et qui finirent par s'établir dans le colombier. Dès que la nuit commençait à se faire, elles volaient tout autour; elles entraient et sortaient, sans qu'un seul pigeon bougeât. Le jour, en s'approchant avec précaution, on pouvait les voir dans un coin du colombier, dormant tranquillement parmi les pigeons et au milieu d'un tas de souris. Quand elles ont fait une chasse heureuse, elles transportent, en effet, leur proie dans leur demeure. Peut-être, amassent-elles ainsi des provisions pour avoir de quoi se nourrir pendant le mauvais temps, lorsque, par exemple, les nuits sombres et les tempêtes les empêchent de chasser.

« Mon père prit un jour une de ces effrayes: elle était plongée dans un si profond sommeil, que le bruit des pigeons qui s'envolaient ne la troubla nullement. Je ne crois pas, quoique l'opinion en soit très-répandue, que cet oiseau se nourrisse d'œufs. Néanmoins, quelqu'un m'a assuré avoir vu une effraye tenant un œuf de poule dans ses serres. Mais il règne tant de préjugés sur le compte des strigiens, que l'on ne peut ajouter foi à tous les méfaits qu'on leur impute. Jamais, je le répète, ils ne commirent aucun dégât dans mon pigeonnier. Je mis des effrayes en présence d'œufs de poule, entiers ou cassés; elles n'y touchèrent même pas. Par contre, elles surprennent les petits oiseaux dans leur sommeil. Beaucoup sont très-douces, d'autres sont très-voraces. Un de mes amis s'était procuré une effraye, qui avait été prise environ huit jours auparavant; il la mit dans une chambre complètement obscure et courut chercher une lumière. Moins d'une minute après, il revint et vit l'effraye tenant dans ses serres son oiseau favori, une fauvette, qu'elle avait égorgée et dévorée à moitié. Cette effraye mangeait quinze souris en une nuit. En cas de besoin, les effrayes ne dédaignent pas la charogne. »

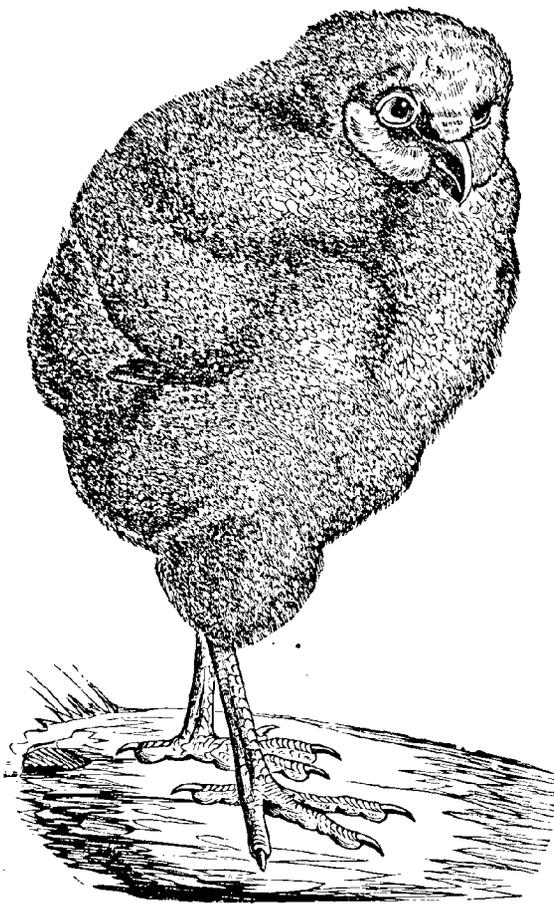


Fig. 145. Jeune effraye, quelques jours après la sortie de l'œuf.

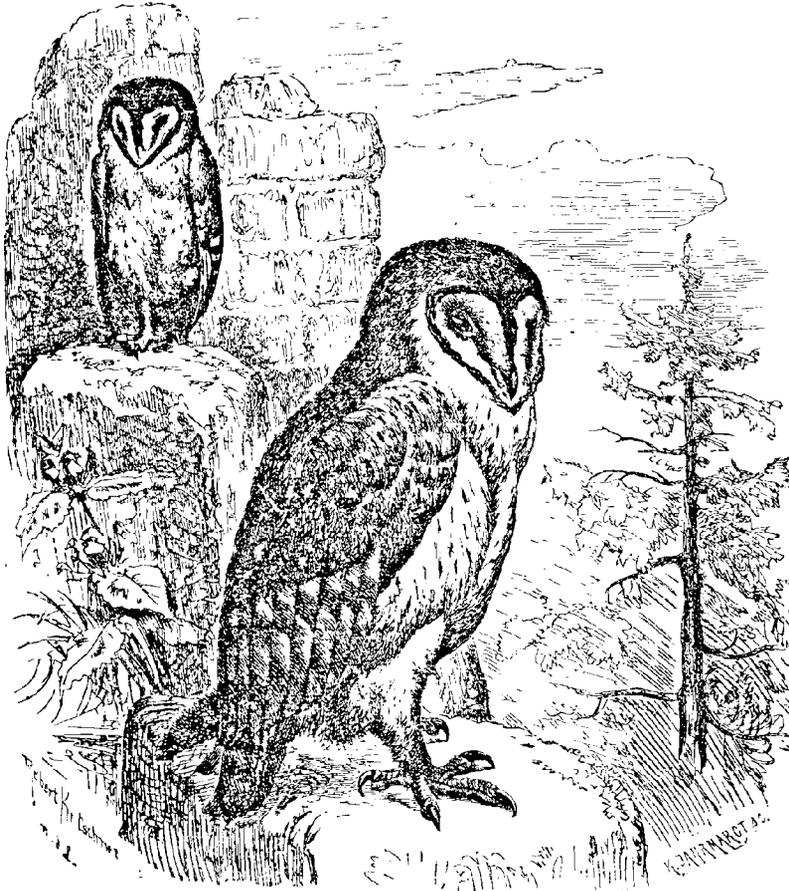
En Espagne, l'effraye commune est accusée de boire l'huile de la lampe qui brûle continuellement dans les églises.

Daehne dit qu'en hiver, par les temps de neige, l'effraye est tellement éblouie qu'on peut la prendre avec la main. Je n'ai jamais fait cette expérience.

L'effraye est un des oiseaux les plus utiles. « Parlout, dit Lenz, on devrait ménager des endroits où nicheraient les effrayes et les chevèches. Dans chaque pignon de ma maison est pratiquée une ouverture de la grandeur de celle d'un pigeonier. Cette ouverture conduit dans une sorte de caisse, présentant à droite et à gauche des endroits convenables pour nicher. La lumière ne peut y pénétrer ; l'oiseau, en entrant, s'engage dans un couloir d'environ un pied de long, puis, au delà, il est obligé de tourner soit à droite, soit à gauche pour entrer dans son nid. Vers l'intérieur de la maison, la caisse est solidement fermée, de façon à ce qu'on ne puisse venir troubler les oiseaux.

« Dans le Holstein, le pignon de chaque grange présente une ouverture pouvant donner passage à une effraye. D'après le docteur W. Claudius, les paysans holsteinois se gardent bien de troubler leurs rapaces nocturnes ; aussi ceux-ci entrent et sortent librement ; ils chassent les souris dans la grange comme au dehors, vivent en bons rapports avec les chats, et nichent dans les coins obscurs. »

On a fait dans ces dernières années des observations très-intéressantes sur la reproduction de l'effraye commune. Les anciens auteurs disent qu'elle se reproduit en avril et en mai ; mais il y a des exceptions. On a trouvé à plusieurs reprises, aux mois d'octobre et de novembre, des jeunes et même des œufs que les parents couvaient avec ardeur. L'amour excite les effrayes, et le mâle et la femelle se poursuivent en poussant des cris perçants. L'effraye ne construit pas de nid : la femelle se contente de déposer ses œufs dans un coin, sur un tas de plâtras. Les jeunes, en naissant (*fig. 145*), sont hideux comme ceux



Corbell, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 146. L'Effraye commune.

de tous les strigiens; leurs parents ne les en aiment pas moins et les nourrissent abondamment de souris.

**Captivité.** — Les effrayes sont des oiseaux plaisants en captivité et se privent bien. Si l'on veut prendre des jeunes et se dispenser de les élever, il suffit de les enfermer dans une cage à barreaux assez espacés, et de les abandonner aux soins de leurs parents: pendant plusieurs semaines, ceux-ci se chargeront de pourvoir à leurs besoins. Lorsqu'on les élève soi-même, elles s'apprivoisent très rapidement; on peut les prendre, les caresser, les porter sur le poing, les laisser même voler en liberté. Elles se font assez à la captivité, pourvu qu'on leur laisse beaucoup d'espace et qu'on ne leur fasse pas souffrir la faim. On a beau leur donner abondamment les aliments qu'elles affectionnent, si leur prison est étroite, on les voit dépérir d'un jour à l'au-

tre; souvent même elles refusent de manger.

**Préjugés.** — Dans les temps anciens, l'effraye était considérée comme un oiseau de très-mauvais augure. De nos jours, l'on rencontre quelquefois encore cette croyance dans la campagne et même dans les villes. C'est surtout quand, la nuit, elle se met à souffler ou à crier sur le toit, sur la cheminée ou dans le galetas d'une maison où se trouve une personne malade, que sa présence, dans la pensée des gens simples, est prise pour un présage de mort. Il n'est pas nécessaire de dire que ce n'est là qu'un préjugé sans fondement, qu'il faut répudier et mettre à côté de cet autre conte qui attribuait aux œufs d'effraye délayés dans de l'eau-de-vie et avalés, la propriété de causer une profonde aversion pour le vin. Si telle était leur vertu, quel auxiliaire auraient dans un oiseau qui pond de pareils œufs, les sociétés de tempérance!

LES FISSIROSTRES — *HIANTES*.*Die Sperrvögel.*

Similitude d'habitudes indique similitude de caractères physiques : c'est une loi qui est rarement en défaut en zoologie. L'animal vit de la façon dont ses organes sont disposés pour vivre; il en fait le meilleur usage. Lorsque deux animaux auront des organes semblables, leur genre de vie sera le même; et, inversement, de différences ou de ressemblances dans le genre de vie, nous sommes en droit de conclure à des différences ou à des ressemblances analogues dans la conformation du corps, quand bien même l'examen le plus minutieux des organes semblerait devoir nous conduire à une interprétation inverse.

Je crois utile de rappeler ces principes avant de faire l'histoire des fissirostres. Autrefois, on regardait ces oiseaux comme très-voisins les uns des autres; aujourd'hui, on les a séparés, on les a distribués dans diverses tribus. Se basant sur des différences dans la forme des pieds, des ailes; sur la présence ou l'absence des muscles du larynx, on a mis les uns à côté des fauvelles, les autres à côté des colibris.

Cette distinction ne me paraît nullement justifiée, bien au contraire. Quelques différences que les fissirostres puissent offrir entre eux, ils se montrent néanmoins reliés par tant de caractères, que l'homme le plus ignorant en histoire naturelle n'hésitera pas à les ranger tous dans un même groupe. Et, en effet, la somme de leurs attributs communs l'emporte sur celle de leurs dissemblances.

**Caractères.** — Les fissirostres sont des oiseaux de petite ou de moyenne taille; ils ont le corps allongé, mais robuste; le cou court; la tête grande et aplatie; les ailes longues, minces, plus ou moins pointues; la queue de forme variable; les pattes courtes, ordinairement faibles. Leur bec est petit, court, aplati, considérablement plus large à la base qu'à la pointe; la mandibule supérieure s'applique tantôt à plat sur l'inférieure, tantôt la déborde en formant un crochet à l'extrémité; ses bords sont droits ou courbés, pourvus de dents ou lisses. La fente buccale est très-grande, et des deux côtés de la bouche se trouvent des rangées de soies roides; le pharynx est énorme. Le plumage est mou ou dur, unicolore ou plus ou moins bigarré.

**Distribution géographique.** — Les fissirostres appartiennent surtout aux pays chauds. Leur nombre va en diminuant considérablement à mesure qu'on se rapproche des pôles; on n'en rencontre que quelques-uns, isolés, dans les contrées froides.

Leur présence dans une localité est déterminée par leur régime. Les pays chauds leur offrent toujours une nourriture très-abondante, tandis que dans les pays plus froids, ils ne la trouvent qu'à certaines saisons. Aussi, les espèces qui vivent dans la zone tempérée sont-elles, pour la plupart, des oiseaux migrateurs, tandis que celles qui habitent la zone torride n'émigrent jamais.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les fissirostres se montrent dans toutes les localités du champ immense de leur aire de dispersion. Les uns y recherchent les forêts; les autres, les steppes et les bruyères; d'autres vivent au milieu des rochers; il en est enfin qui s'établissent dans les habitations humaines.

Ce qui distingue surtout les fissirostres, c'est la légèreté et la rapidité de leur vol : c'est au vol que leur vie est liée; aussi l'air est-il leur véritable patrie. On ne peut assez admirer la force, la durée de leurs exercices aériens. Ils semblent ne pas connaître la fatigue; la puissance des muscles de leurs ailes paraît inépuisable. Certaines espèces passent toute la journée dans l'air, sans prendre de repos; d'autres se posent pendant quelques instants, mais moins pour reprendre des forces que pour babiller un peu avec leurs semblables. La nuit seule met un terme à leur activité. La plupart des fissirostres ont des habitudes nocturnes; ceux-ci, par tous leurs caractères, sont inférieurs aux espèces diurnes.

Le vol des fissirostres est léger et rapide, avons-nous dit; il est en outre soutenu, aisé, gracieux. Mais c'est le seul côté sous lequel ces oiseaux soient bien partagés. Sur le sol, sur les arbres, dans les crevasses des rochers, ils sont gauches ou impuissants. A terre, c'est à peine s'ils sautillent; on pourrait plutôt dire qu'ils rampent. Les ailes sont donc des organes indispensables pour leur existence; car c'est à peine s'ils peuvent se servir de leurs pattes.

Leur vue est très-perçante, plus parfaite que les autres sens; l'ouïe et le toucher sont assez développés; quant à l'odorat et au goût, ils existent, toutefois il nous est bien difficile de dire quel degré de développement ils peuvent atteindre. Leur intelligence est médiocre. Quelques-uns sont prudents; mais, pour la plupart, ils sont à ranger parmi les oiseaux les plus stupides. Les uns sont enjoués, folâtres; les autres, querelleurs; il en est qui déploient des qualités assez nobles, tandis que d'autres sont tout au plus grossièrement rusés. Presque tous sont sociables, et beaucoup vivent en troupes, même pendant le temps des amours. Le mâle et la femelle sont très-fidèles l'un à l'autre, et témoignent à leurs petits la plus vive affection.

De la présence ou de l'absence des muscles du larynx, il résulte que certains fissirostres sont capables de chanter, tandis que les autres ne font entendre que des sons plus ou moins criards. Je ne crois pas que cette différence ait toute la valeur qu'ont voulu lui accorder quelques naturalistes modernes: pour les fissirostres, du moins, elle paraît être fort insignifiante.

Tous les fissirostres ont le même régime. Ils se nourrissent d'insectes de toute espèce, et très-exceptionnellement de petits mammifères; tous mangent aussi des baies et des fruits. Ils prennent les insectes en volant. Ceux qui chassent le jour, ne se tiennent pas constamment dans les mêmes couches atmosphériques. On les voit raser le sol, puis monter tout à coup à des hauteurs prodigieuses, rivalisant avec le faucon. Les espèces nocturnes s'élèvent moins haut, et demeurent dans une zone assez restreinte. Leur vol léger et facile, leur bec largement fendu, leur arrière-bouche énorme, leur facilitent la capture de leur proie; ils surprennent aisément les insectes, et les avalent tout d'un coup, sans les avoir auparavant tués et dépecés.

Les fissirostres ont besoin de beaucoup de nourriture, car ils dépensent une quantité considérable de force. Aussi sont-ils tous voraces, et

ils le sont d'autant plus que leur vol est plus rapide. Ils mangent tant qu'ils chassent; ils chassent tant qu'ils trouvent quelque chose à manger. A les voir, on les croirait toujours affamés. Toutefois, ils peuvent, au besoin, rester plusieurs jours, une semaine même, sans prendre de nourriture.

Leur mode de reproduction varie beaucoup. Les uns nichent sur le sol, dans une excavation à peine marquée; les autres se construisent un nid des plus singuliers: ils l'établissent dans une cavité qu'ils ont creusée eux-mêmes, ou bien ils se logent dans l'excavation que leur offre une large feuille. Leurs œufs varient beaucoup de couleur et de forme: ils sont ordinairement au nombre de deux à six. La femelle les couve seule, le plus souvent; pendant ce temps, le mâle la nourrit. Les deux parents ont également soin de leurs petits. Lorsque la saison est favorable, plusieurs espèces nichent deux fois; mais la plupart n'ont qu'une seule couvée par an.

Les fissirostres sont tourmentés par de nombreux parasites; par contre, ils ont peu d'ennemis naturels. Leur agilité, la rapidité de leur vol, les font échapper à bien des dangers. Beaucoup d'entre eux en ont la conscience, et on les voit se faire un plaisir de harceler les rapaces, d'avertir les autres animaux du péril qui les menace. Cependant, les fissirostres les plus agiles, les hirondelles, par exemple, ne peuvent pas toujours échapper au faucon, et bien souvent ils trouvent la mort sous ses serres. Les belettes et les rats détruisent aussi plusieurs de ces oiseaux. L'homme ne se montre leur ennemi qu'exceptionnellement. Celles des espèces qui vivent à côté de lui et qu'il connaît le plus, ont su acquérir son amitié par leur douceur, leur confiance. Elles jouissent d'un degré d'estime qui les fait regarder comme inviolables. Le peuple voit en elles des êtres sacrés, et il a raison. Sacrés nous sont, ou du moins doivent nous être, tous les animaux qui nous sont utiles, qui ne peuvent nous causer le moindre mal.

## LES HIRUNDINIDÉS — *HIRUNDINES*.

*Die Schwalben, the Swallows.*

**Caractères.** — Les hirundinidés sont les plus nobles des fissirostres. Ils sont petits, élégants, à poitrine large, à cou court, à tête plate. Leur bec est court et plat, presque triangulaire; la pointe de la mandibule supérieure est légère-

ment recourbée; la fente buccale s'étend jusqu'à l'œil. Ils ont des tarsi courts et minces; des doigts, dont trois sont dirigés en avant, faibles, minces; des ongles grêles; des ailes longues, minces, pointues, composées de dix-huit pennes,

neuf primaires et neuf secondaires; la queue formée de douze rectrices, dont les externes sont les plus longues, et parfois de beaucoup. Les plumes sont courtes, serrées contre le corps; leurs couleurs ont souvent un éclat métallique, et sont distribuées sur d'assez larges surfaces. Le plumage varie peu suivant le sexe. Celui des jeunes, par contre, diffère assez de celui des adultes.

L'organisation interne des hirundinidés se rapproche de celle des oiseaux chanteurs. Ils présentent, comme caractères particuliers, un humérus très-court, à peine aussi long que le métacarpe, et des os palatins très-échancrés sur les côtés. Les os du crâne, seuls, sont pneumatiques. Ils sont dépourvus de jabot, et les parois de l'estomac ne sont pas très-musculeuses. La langue est cornée, large, aplatie; ses bords sont laciniés; elle est fendue en avant, légèrement dentelée en arrière.

**Distribution géographique.** — Les hirundinidés sont répandus sur toute la terre; on les trouve à toutes les altitudes, comme sous toutes les latitudes, bien qu'aux environs du cercle polaire on n'en rencontre plus que quelques individus isolés et de passage.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Beaucoup se logent dans les habitations humaines; d'autres s'établissent parmi les rochers, dans des trous pratiqués le long des falaises, des berges; quelques-uns construisent leurs nids sur des arbres. Tous ceux qui habitent un pays où il y a un véritable hiver émigrent; ceux qui vivent dans des contrées plus chaudes errent tout au plus dans un espace très-limité.

« Les voyages des hirundinidés étant provoqués par des causes variables (1), puisqu'elles tiennent à des circonstances atmosphériques, ne sauraient être réglés au point d'avoir lieu à des moments précis, quoiqu'ils s'effectuent à des époques déterminées. L'arrivée de ces oiseaux dans les pays qu'ils habitent pendant une partie de l'année est avancée ou retardée selon que les froids ont eu plus ou moins d'intensité, plus ou moins de durée. D'ailleurs, il en est des hirundinidés comme de tous les autres migrateurs: ils attendent, pour se déplacer, que les circonstances qui les déterminent à voyager influent sur eux. L'époque de leur départ, soumise aux mêmes causes, offre aussi les mêmes variations. C'est la disette dans un pays qui force les hirundinidés à passer dans un autre pays mieux

pourvu. Or, cette disette se fait d'autant plus vite sentir que l'hiver est plus précoce. Il en résulte que le départ des hirundinidés est, selon les années et selon les climats, avancé ou retardé.

« Le départ des hirundinidés, à l'automne, ne se fait pas de la même manière que leur retour, au printemps. Dans ce dernier cas, ils arrivent isolément et seulement par couples; chaque jour nous en ramène quelques-uns, car chaque jour on voit leur nombre augmenter. Leur départ, au contraire, se fait ordinairement en société. Lorsque les individus d'un même canton sont sollicités par le besoin de changer de climat, on les voit plus agités que de coutume; leurs cris d'appel sont plus fréquents; ils ont plus de tendance à s'attrouper et à s'ébattre dans les airs; ils se rassemblent plusieurs fois dans la journée sur les toits, sur les corniches des maisons, sur les branches desséchées qui couronnent les arbres, etc. Leur agitation, leurs cris, leurs exercices journaliers, sont l'indice certain de leur disparition prochaine; enfin, lorsque le jour de leur départ est arrivé, tous ensemble s'élèvent lentement dans les hautes régions de l'air, en poussant des cris et en tournoyant. Les hirundinidés ont probablement pour but, en s'élevant ainsi, d'agrandir leur horizon, afin de découvrir plus aisément le point où ils doivent tendre.

« Les hirundinidés entreprennent leur voyage à toute heure de la journée, si le temps et les vents sont favorables; mais ils choisissent de préférence les heures du soir. Ils ont cela de commun avec la plupart des oiseaux qui émigrent en société, qu'ils partent lorsque le soleil tombe à l'horizon. Ceux qui n'ont pu suivre la masse voyagent seuls ou en petit nombre, et suivent la même route.

« Ici s'élèvent deux questions: les hirundinidés exécutent-ils leur voyage tout d'une traite? l'exécutent-ils par un trajet direct et toujours dans les régions élevées de l'atmosphère?

« L'étendue du vol de ces oiseaux pourrait faire résoudre ces questions par l'affirmative; mais on se tromperait, à en juger du moins par les faits que fournissent à cet égard les espèces d'Europe. L'hirondelle rustique ou de cheminée, la chéridon de muraille ou hirondelle de fenêtre, se reposent très-certainement pendant leur voyage. Il n'est pas rare, en septembre et octobre, lors de leurs migrations, de surprendre de très-grand matin ces espèces dans les bois où elles ont passé la nuit. Au reste, tous les voyageurs qui

(1) Ces considérations générales sur les voyages et sur le sommeil léthargique des hirundinidés sont empruntées à M. Gerbe.

(Note des éditeurs.)

traversent la Méditerranée, à l'époque des départs, savent qu'il est assez commun de voir des hirondelles fatiguées venir s'abattre sur les navires.

« Ces oiseaux, comme tous ceux qui entreprennent des courses lointaines, paraissent donc voyager par étapes, s'il est permis d'ainsi dire; comme eux aussi, loin de se tenir constamment dans les hautes régions, ils en descendent. Le matin, au lever du soleil, leur vol est toujours bas; il l'est aussi lorsque, durant le jour, des besoins de nourriture les ramènent vers la terre. Lorsque leur appétit est satisfait, ils s'élèvent de nouveau dans les airs et reprennent la direction qu'un moment ils avaient abandonnée.

« Pendant longtemps les voyages des hirundinidés ont été un secret pour les naturalistes : où allaient-ils? et d'où venaient-ils? De nos jours, de pareilles questions ne seraient plus permises. Les espèces que nous possédons passent régulièrement, tous les ans, dans les îles de l'Archipel, et vont alternativement d'Europe en Afrique et d'Afrique en Europe. Les hirondelles rustiques s'avancent jusqu'au Sénégal, où Adanson les a vues arriver quelques jours après leur départ d'Europe. On s'accorde généralement à dire que les espèces émigrantes indigènes et exotiques se rendent, pour passer l'hiver, dans les contrées situées entre les tropiques.

« L'incertitude qui régnait jadis sur la question de savoir où passaient les hirondelles, lorsqu'à l'automne elles disparaissaient des pays d'Europe, avait conduit quelques auteurs du seizième siècle à nier qu'elles émigrassent; et des rapports fabuleux, d'accord, en quelque sorte, avec certains passages d'Aristote et de Pline, avaient fait naître cette étrange opinion que les hirondelles, au lieu d'émigrer, s'enfonçaient l'hiver dans la vase des lacs et des étangs, et s'y engourdisaient : ainsi se trouvait expliquée, dans l'esprit de quelques naturalistes, la disparition de ces oiseaux. Ce ne fut donc plus dans les cavernes ou dans les gorges des montagnes que les hirondelles, comme l'avait avancé Aristote, se retiraient pour s'y abandonner au sommeil léthargique, mais ce fut au fond des eaux. Olaus Magnus prétendit que dans les pays du Nord, les pêcheurs tiraient souvent dans leurs filets, avec le poisson, des groupes d'hirondelles pelotonnées, se tenant accrochées les unes aux autres, bec contre bec, pieds contre pieds, ailes contre ailes; que ces oiseaux, transportés dans des lieux chauds, se ranimaient assez vite, mais pour mourir bientôt après, et que ceux-là seuls

conservaient la vie, après le réveil, qui se dégourdisaient insensiblement au retour de la belle saison. Cette assertion d'Olaüs, fondée sur des *on dit*, fut reproduite par d'autres naturalistes qui, pour renchérir sur ce qu'avait avancé l'évêque d'Upsal, attestèrent avoir vu eux-mêmes le fait. Il est inutile de dire que cette opinion n'ayant jamais été prise trop au sérieux par le plus grand nombre d'écrivains, l'*immersion* fut généralement reléguée parmi les récits fabuleux.

« Mais si l'esprit humain s'est refusé à croire à la possibilité, pour des animaux qui ont une organisation aussi élevée que les hirundinidés, de séjourner sous l'eau pendant cinq mois sans que leur existence pût être compromise; si toutes les lois de la physiologie s'opposent à l'admission d'un pareil fait, est-il également démontré que certains de ces oiseaux ne soient pas sujets à s'engourdir temporairement pendant l'hiver; en un mot, à tomber en léthargie? Il faut convenir qu'ici les observations sont assez nombreuses, assez pressantes, et ont été faites quelquefois par des hommes qui méritent trop de confiance, pour qu'on doive rejeter entièrement l'opinion qui en résulte. Ces observations tendraient à faire admettre que, dans quelques cas, et selon les circonstances, certaines hirondelles s'engourdisent ainsi que le font certains mammifères, certains reptiles, etc. Cette question du sommeil hivernal des hirundinidés est trop intéressante pour ne pas nous arrêter un instant.

« Aristote, ainsi que nous l'avons déjà dit, avance que les hirondelles vont passer l'hiver dans des climats tempérés, lorsque ces climats ne sont pas trop éloignés; mais que, lorsqu'elles se trouvent à une grande distance de ces régions tempérées, elles restent pendant l'hiver dans leur pays natal, et prennent seulement la précaution de se cacher dans quelques gorges de montagne bien exposées. Ce passage d'Aristote indique une croyance établie, que cette croyance fût le résultat de l'observation ou des préjugés. Il est vrai que l'opinion d'un seul homme servirait de peu dans une pareille question, si ce qu'il avance n'était d'accord, quant au fond, avec ce que des observations modernes nous ont appris.

« La moins importante de ces observations est celle que Vieillot fit à Rouen pendant l'hiver de 1775 à 1776: nous ne saurions pourtant la passer sous silence. Il vit une hirondelle rustique qui avait pour retraite un trou sous la voûte basse du pont. Elle en sortait régulièrement dans les beaux jours tempérés des mois de no-

vembre, décembre et février. Cette hirondelle restait quelquefois cachée pendant vingt ou trente jours, autant, du reste, que l'air extérieur était trop froid. Vieillot en conclut, s'appuyant sur des faits analogues, qu'elle devait alors s'engourdir.

« En 1761, sur la fin de mars, Achard de Prévry-Garden (1) descendait le Rhin pour se rendre à Rotterdam. Parvenu un peu au-dessous de Basilca, où le rivage méridional du fleuve est escarpé et composé de terre sablonneuse, il suspendit sa navigation pour regarder quelques enfants qui, attachés à des cordes, se glissaient le long des falaises, et munis de baguettes armées de tire-bourres, fouillaient dans les trous et en tiraient des oiseaux : ces oiseaux étaient des hirondelles. Achard en archeta quelques-unes et les trouva d'abord engourdies et comme inanimées. Il en plaça une dans son sein, entre sa chemise et sa peau, et une autre sur un banc au soleil. Celle-ci ne put jamais recouvrer assez de forces pour s'envoler, l'air étant trop froid ; mais la première se réveilla au bout d'un quart d'heure. Achard la sentant remuer, la posa sur sa main ; ne la trouvant pas suffisamment ranimée pour qu'elle pût se servir de ses ailes, il la remit dans son sein, où il la tint pendant un autre quart d'heure : alors, pleine de vie, elle prit son vol et s'enfuit.

« Un fait à peu près du même genre, mais qui, à ne pas en douter, est relatif à une autre espèce d'hirondelle, est rapporté par Chatelux. « M. Flamming, dit-il (1), grand juge en Virginie, homme digne de foi, a assuré à M. Jefferson qu'un jour d'hiver, tandis qu'il était occupé à faire abattre des arbres dans un terrain qu'il voulait ensemer, il fut fort surpris de voir tomber, avec un vieux chêne fendu, une grande quantité de martins (*hirondelles bleues*), qui s'étaient réfugiés et engourdis dans les crevasses de cet arbre, comme font les chauves-souris dans les antres et les souterrains. »

« Si l'autorité d'un nom était toujours, dans des questions aussi délicates que celle-ci, un garant de la vérité, et pouvait suffire à déterminer une conviction, nous aurions pu nous borner à citer le fait rapporté par Pallas, fait dont il certifie l'authenticité, et qui, sans être plus concluant que les autres, n'en est pas moins d'un grand poids. « Les hirondelles,

(1) *Philosophical Transactions*, 1763.

(2) Chatelux, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, t. II, p. 329 et 330.

« dit cet illustre naturaliste (1), parurent le 15 « mars 1770, par un temps clair et chaud ; mais le « vent, qui était au sud-ouest, passa subitement au « nord, et amena une gelée qui dura jusqu'à la « nuit du 19. Les hirondelles disparurent aussitôt « avec plusieurs autres espèces de petits oiseaux, « et elles ne revinrent que le 20, par un temps très-« doux. Ceci donna lieu à une observation assez remarquable. Un Tatar apporta, le 18 mars, « à mon empailleur, une hirondelle de cheminée « (*hirundo rustica*) ; il l'avait trouvée étendue par « terre dans les champs, et elle paraissait morte « de froid. A peine fut-elle un quart d'heure dans « la chambre, où il faisait une chaleur tempérée, « qu'elle commença à respirer et à remuer ; elle « vola peu après, vécut pendant plusieurs jours « dans cette chambre, et ne mourut que par accident. »

« Le révérend Colin Smit (2) rapporte que, le 16 novembre 1826, on trouva dans une remise de charrette, en Argyleshire (Écosse), sur un chevron, un groupe d'hirondelles de cheminée qui y avaient pris leur quartier d'hiver. Ces oiseaux étaient au nombre de cinq, dans un état complet de torpeur ; depuis six semaines on n'avait plus aperçu aucun individu de leur espèce. Placées dans une chambre où il y avait un bon feu, ces hirondelles ressuscitèrent graduellement au bout d'un quart d'heure. On les laissa échapper par une fenêtre, et on ne les revit plus. « Il reste donc incertain, ajoute le révérend « Colin Smit, si la vie se serait conservée pendant « toute la durée de l'hiver, ou si elles seraient « mortes par la suite. »

« Enfin nous clorons la liste des faits qui se rapportent au sommeil léthargique des hirondelles, par celui dont a été témoin Dutrochet, membre de l'Académie des sciences de France. Ce savant écrivait en 1841 à Is. Geoffroy, son confrère à l'académie : « Je vois dans les instructions concernant la zoologie, que vous avez rédigées pour l'expédition scientifique qui se rend dans le nord de l'Europe, que vous invitez « les naturalistes de l'expédition à prendre des « renseignements à l'égard de la prétendue hibernation des hirondelles. Je puis vous citer à cet « égard un fait dont j'ai été témoin. Au milieu « de l'hiver, deux hirondelles ont été trouvées engourdies dans un enfoncement qui existait dans « une muraille et dans l'intérieur d'un bâtiment.

(1) P. Pallas, *Voyage dans plusieurs provinces de l'Empire de Russie et dans l'Asie septentrionale*, Édit. français : in-8. Paris, l'an III, t. II, p. 409.

(2) *Edinburgh Naturalist's Journal*, 1827, p. 231.

« Entre les mains de ceux qui les avaient prises, elles ne tardèrent pas à se réchauffer, et elles s'envolèrent. Je fus témoin de ces faits. Peut-être ces hirondelles, entrées par hasard dans le bâtiment, n'avaient pas pu en sortir; peut-être, appartenant à une couvée tardive, étaient-elles trop jeunes et trop faibles pour entreprendre ou pour continuer le long voyage de la migration. Quoi qu'il en soit, ce fait prouve que les hirondelles sont susceptibles d'hibernation, bien qu'elles n'hibernent pas ordinairement. »

« Voilà certes bien plus de faits qu'il n'en faudrait dans toute autre circonstance pour amener les esprits à la même opinion, ces faits surtout s'appuyant sur des noms qui sont une garantie de leur authenticité. Cependant l'opinion que des hirundinidés puissent s'engourdir pendant l'hiver est loin encore d'être unanime. Les uns mettent le fait en doute; les autres, plus hardis, le nient; d'autres enfin trouvent encore des objections à faire. On oppose surtout les expériences ingénieuses de Spallanzani, qui n'a jamais pu parvenir à faire tomber à l'état de torpeur les hirondelles qu'il soumettait à un froid au-dessous de la congélation; comme si ces expériences pouvaient prouver autre chose sinon que ces oiseaux, subitement soustraits à une température assez élevée, et soumis sans transition, sans gradation, à un froid de quelques degrés au-dessous de zéro, supportent ce froid bien plus aisément qu'on n'aurait pu le croire et sans en paraître fort incommodés. Les phénomènes se passent dans la nature tout autrement que dans les laboratoires. Avant de soumettre des hirondelles à l'expérience, peut-être aurait-on dû se demander si, au moment où l'on opérait sur elles, leur organisation était disposée à reproduire le phénomène particulier qu'on voulait obtenir. On allègue encore que l'engourdissement des hirundinidés serait un fait sans exemple dans la classe des oiseaux, et que, d'ailleurs, leur séjour pendant l'hiver dans les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie, n'est plus aujourd'hui mis en doute. Mais les curieuses observations de Gould et de J. Verreaux, non plus sur des hirundinidés, mais sur des fissirostres appartenant à une famille voisine, sont venues, depuis, démontrer que le phénomène du sommeil hivernal se manifestait aussi chez les oiseaux. J. Verreaux a vu une égothèle rester trois jours sur le même point, dans une immobilité complète, formant la boule: « Il est probable, dit-il, qu'elle était restée engourdie dans la même pose. » Malheureusement, J. Ver-

reaux ne put résister au désir de s'emparer de l'oiseau, et l'expérience fut interrompue. Le même naturaliste a confirmé cet autre fait, déjà vu par Gould, que les podarges, lorsqu'il fait froid, restent assez longtemps (plus de huit jours d'après J. Verreaux) sur la même branche ou dans des creux d'arbres, immobiles et comme plongés dans un sommeil léthargique. Ce qu'il y a d'intéressant à noter, c'est que ces oiseaux sont alors excessivement gras. Enfin la plus forte objection que l'on a cru avoir faite à l'hibernation des hirundinidés est celle que l'on a tirée de la mue. Les espèces que nous possédons nous quittent sans avoir mué, et cependant leur mue est faite lorsqu'elles reviennent. Or, comme un pareil phénomène ne pourrait raisonnablement s'accomplir pendant le sommeil hivernal, alors que tous les actes vitaux seraient suspendus, on a tout naturellement tiré cette conclusion: que ces oiseaux n'ont pu tomber dans un état de torpeur pendant leur disparition, puisque le phénomène de la mue témoigne que l'activité vitale n'a pas été interrompue.

« Mais si l'on veut bien y réfléchir, on verra qu'un pareil argument ne peut être accepté; car il suppose un phénomène général et commun à tous les individus d'une même espèce ou d'un même genre, tandis qu'il devrait s'adresser aux seuls faits isolés et exceptionnels que les divers observateurs ont consignés dans les annales de la science. La question n'est pas de savoir si tous les hirundinidés, ou, du moins, tous les individus appartenant à telle ou telle autre espèce, sont susceptibles de s'engourdir pendant les saisons froides de l'année: les observations d'une foule de voyageurs ont depuis longtemps fourni le témoignage du contraire, puisqu'il a été constaté que, l'hiver, les contrées situées entre les tropiques reçoivent ces oiseaux. Ce qu'il importerait de bien établir, c'est que, dans aucune circonstance, certains individus de telle ou telle autre espèce ne sont pas sujets à hiberner. Quoi que l'on puisse dire, avec Réaumur, à qui on parlait un jour d'hirondelles trouvées l'hiver, en peloton, dans les carrières de Vitry, près Paris, « qu'il reste toujours un désir de voir de pareils faits, » pourtant il nous semble qu'en présence de ceux que nous avons relatés, il est difficile de ne pas admettre que les hirundinidés, sous l'influence d'une cause qui nous est inconnue, peuvent quelquefois tomber en torpeur. Cette opinion a été celle des hommes les plus éminents des temps modernes: Linné, Pallas et G. Cuvier l'ont partagée.

« D'ailleurs, aucune raison sérieuse n'a été donnée pour faire considérer comme impossible l'hibernation des hirundinidés. Il semblerait, au contraire, que l'analogie pourrait au besoin être invoquée en sa faveur et à l'appui des faits nombreux qui sont acquis à la science. La plupart de nos hirondelles rustiques sont, au commencement de l'automne, précisément à l'époque de leur disparition, dans les mêmes conditions que les podargidés chez lesquels J. Verreaux et Gould ont constaté l'engourdissement; leur embonpoint est extrême, quelques-unes de celles que l'on voit encore dans les premiers jours du mois d'octobre sont parfois tellement obèses, que leur vol devient plus lent et plus pesant. Peut-être n'a-t-on jamais prêté à ce fait toute l'attention qu'il semble mériter, et nous sommes portés à penser que l'obésité des hirondelles, poussée à l'excès, doit être, sinon l'unique, du moins la principale cause de leur torpeur. Aussi, dans cette hypothèse, ce phénomène ne se manifesterait-il que chez les individus qui se seraient fait, par leur trop d'embonpoint, une nécessité de l'inaction, et non sur tous ceux qui appartiennent à l'espèce.

« D'après les faits recueillis, le sommeil hivernal serait commun à l'hirondelle rustique, comme l'indiquent positivement les observations de Vieillot et de Colin Smit; à l'hirondelle bleue, ainsi que nous l'apprend Chatelux, et à l'hirondelle de rivage, ce qu'il est facile de déduire du fait rapporté par Achard. L'on pourrait peut-être dire, sans crainte d'émettre une opinion trop prématurée, que ce phénomène doit s'étendre à un plus grand nombre d'espèces. »

C'est avec raison que l'on appelle les hirundinidés des animaux nobles. Ils sont bien doués sous tous les rapports. Le vol est leur allure normale; c'est lui surtout que nous avons en vue dans les considérations générales sur l'ordre. A terre, ils marchent mal, moins cependant que certains autres fissirostres. Ils se perchent volontiers pour se reposer, et choisissent d'ordinaire, à la cime des arbres, des branches flexibles et dépourvues de feuilles. Leur voix, comparée à celle des autres oiseaux du même ordre, peut passer pour harmonieuse. Ils ont d'ailleurs les muscles laryngés des oiseaux chanteurs, ce qui les a fait ranger parmi ces derniers. Leur chant est un habil très-agréable. Mais là n'est pas la seule qualité qui puisse leur conquérir l'amitié de l'homme. Leurs mœurs offrent un spectacle des plus attachants. Les hirundinidés sont gais, sociables, pacifiques, prudents, intelligents, cou-

rageux. Ils distinguent leurs amis d'avec leurs ennemis, et ne se fient qu'à celui qui mérite leur confiance. A notre sens, ils n'ont aucune mauvaise qualité; tout, dans leurs mœurs, est fait pour nous plaire.

Tous les hirundinidés sont insectivores: ils s'attaquent surtout aux diptères, aux névroptères et aux hémiptères, aux mouches et aux moustiques; mais ils mangent aussi nombre de petits coléoptères. Ils ne chassent qu'en volant, et sont incapables de prendre des animaux posés sur un corps quelconque. Ils avalent leur proie sans la diviser. C'est en volant qu'ils boivent, qu'ils se baignent; ils planent en rasant la surface de l'eau, puis y plongent brusquement le bec ou une partie de leur corps, et se sèchent en secouant leurs plumes.

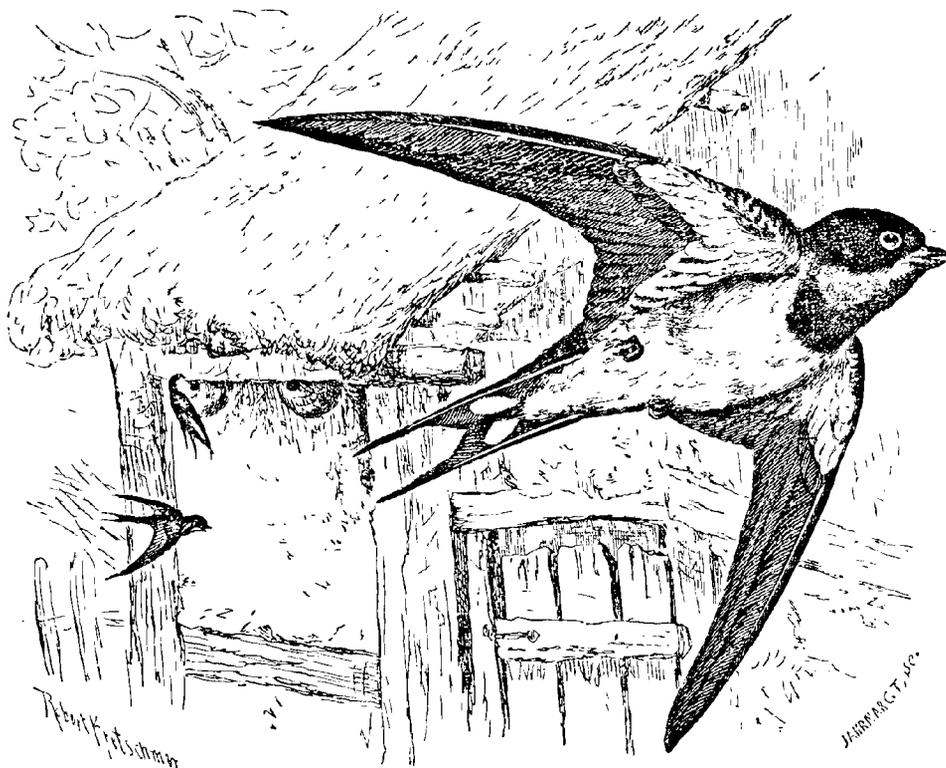
Les diverses espèces diffèrent sous le rapport de leur mode de reproduction. La plupart se bâtissent très-artistement un nid, avec des fragments de terre détrempe; d'autres se creusent des trous le long des berges les plus escarpées, et en élargissent le fond, qu'ils tapissent avec des brins d'herbe et des plumes. Le même nid leur sert plusieurs années. Chaque ponte est de quatre à six œufs, que la femelle couve seule. La plupart des espèces nichent probablement plus d'une fois par an. Grâce à leur agilité et à leur prudence, les hirundinidés échappent à beaucoup des périls qui menacent tous les petits oiseaux. Cependant, dans toutes les contrées qu'ils habitent, il en est qui succombent sous les serres des faucons. Leurs œufs et leurs petits sont souvent détruits par les chats, les martes, les belettes, les rats, les souris. Quant à l'homme, il ne les poursuit que là où il est encore sous le poids de l'ignorance et de la grossièreté.

**Captivité.** — Les hirundinidés ne supportent pas la captivité. Il en est bien qu'on peut conserver pendant un certain temps, en les habituant à un régime différent de celui qu'ils ont en l'état de nature; mais ce sont là des exceptions. Pour vivre, les hirundinidés ont impérieusement besoin de liberté.

## LES HIRONDELLES — *HIRUNDO*.

### *Die Edelschwalben.*

**Caractères.** — Les hirondelles, que quelques naturalistes nomment *cecrops*, sont les plus nobles des hirundinidés. Elles ont le bec court, à mandibule supérieure presque droite; des ailes suraiguës, la première rémige étant la plus longue; une queue profondément fourchue, les



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 147. L'Hirondelle rustique.

Paris, Baillière et Fils, édit.

rectrices latérales dépassent de beaucoup les médianes; des tarses assez élevés, grêles et nus, ainsi que les doigts, qui sont séparés; un plumage lâche, à reflets métalliques sur le dos.

#### L'HIRONDELLE RUSTIQUE — *HIRUNDO RUSTICA*.

*Die Rauchschnalbe, the Swallow.*

**Caractères.** — L'hirondelle rustique ou de cheminée (*fig. 147*), l'hirondelle domestique, comme on la nomme quelquefois aussi, a environ 19 cent. de long. et 33 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 9. Le dos est noir-bleu, à éclat métallique; le front et la gorge sont d'un brun châtain; la gorge est marquée d'une large bande noire; le reste de la face inférieure du corps est jaune-roux clair; les cinq rectrices externes de chaque côté présentent des taches blanches, arrondies, sur leurs barbes internes.

La femelle a des couleurs moins franches que le mâle, et les rectrices latérales un peu moins prolongées. Les jeunes ont un plumage plus terne que celui des adultes.

Si l'on ne considère que les hirondelles de

BREHM.

notre patrie, l'hirondelle rustique ne pourra jamais être confondue avec aucune autre; mais il est assez difficile de la distinguer de quelques espèces exotiques.

**Distribution géographique.** — L'aire de dispersion de l'hirondelle rustique n'est pas très-étendue. Elle se reproduit dans toute l'Europe, sauf l'extrême nord, et dans l'Asie septentrionale. Dans le nord de l'Afrique, elle est remplacée par une espèce très-voisine, l'hirondelle rousseline (*hirundo cahirica* ou *hirundo Boissonnauti*), qui est très-commune en Égypte, mais qui n'émigre pas. L'hirondelle de l'Amérique du Nord (*hirundo americana*) et l'hirondelle rousse de l'Amérique du Sud (*hirundo rufa*) ne diffèrent que très-peu de l'hirondelle de cheminée. L'hirondelle des îles de l'océan Pacifique (*hirundo neoxena*) ne s'en distingue guère que par une taille plus faible.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Décrire les mœurs de l'hirondelle rustique ou de cheminée, c'est décrire celles de toutes les autres espèces du même genre. C'est l'hirondelle de cheminée que l'on voit, depuis des siècles, venir loger volontairement dans nos habitations; qui

III — 278

s'établit dans les palais comme dans les plus humbles chaumières. En échange de son attachement, l'homme lui a donné son amitié. Son arrivée régulière dans les contrées du Nord a toujours fait regarder cette hirondelle comme la messagère du printemps ; aussi, plus que celles de tout autre oiseau, on a étudié ses mœurs, son genre de vie, et cela dans nos pays comme dans tous ceux qu'elle visite.

L'hirondelle rustique arrive ordinairement chez nous du 1<sup>er</sup> au 15 avril, rarement plus tôt, rarement plus tard, et y reste jusqu'à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. A l'époque de ses migrations, elle se montre sur tous les points, au nord du 45° de latitude ; mais elle dépasse encore cette limite. D'après mes observations, elle va en Afrique jusqu'au delà du 41° de latitude nord. D'après Jerdon, on la voit chaque hiver dans toutes les plaines de l'Inde et à Ceylan. Dans ses voyages, elle traverse des pays où vivent toute l'année des hirondelles, où elle trouverait par conséquent de quoi vivre, et cependant elle n'y séjourne pas. Ainsi, j'en vis apparaître, le 13 septembre, dans le sud de la Nubie, et, lors de leur retour, j'en vis, quelques jours seulement avant l'époque de leur apparition dans nos contrées, à Charthoum, au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, entre les 45° et 46° de latitude nord. Il est excessivement rare, en été, de rencontrer une hirondelle rustique dans l'intérieur de l'Afrique ; il n'est pas moins rare d'en trouver une en hiver, en Égypte, ou dans les contrées septentrionales. On ne sait encore jusqu'où s'étendent leurs migrations. Peut-être vont-elles jusque dans la zone tempérée du sud de l'Afrique. Dans ce cas, elles traverseraient les cantonnements d'une douzaine environ d'autres espèces d'hirondelles, avant d'atteindre une contrée qui leur convienne.

Très peu de temps après leur arrivée, les hirondelles rustiques retournent à leur ancien nid, qu'elles réparent, s'il est altéré, pendant que les nouveaux couples se mettent à en construire un. A ce moment, commence la vie d'été de ces oiseaux, avec toutes ses joies et ses soucis. Les poètes élégiaques qui ont vu, dans le chant de l'hirondelle, les regrets et les plaintes de l'exilé, ont exprimé une idée fautive : c'est sa vraie patrie que l'hirondelle revoit en abordant en Europe ; tandis qu'elle s'exile volontairement quand elle nous abandonne ; mais c'est contrainte et forcée qu'elle s'en va. Aucune ne chante, aucune n'aime, aucune n'élève ses petits hors de nos contrées.

L'hirondelle rustique, par ses facultés physi-

ques et intellectuelles, est très-haut placée dans l'estime de chacun. Comme le dit admirablement Naumann, elle est agile, hardie, gaie, active, toujours propre, toujours élégante ; une série de mauvais jours et la faim peuvent seuls interrompre le cours de sa bonne humeur. « Quoique d'un naturel faible et délicat, elle fait souvent preuve d'une grande énergie, quand elle vole, quand elle se joue avec ses compagnes, quand elle poursuit avec ardeur les rapaces et les carnassiers. De toutes les hirondelles de nos pays, elle est la plus rapide, la plus vive. Tantôt elle glisse en quelque sorte dans l'air, tantôt elle plane, puis battant tout à coup des ailes, elle se détourne avec la promptitude de l'éclair, monte, descend, rase le sol ou la surface de l'eau, pour s'élever ensuite à une hauteur prodigieuse. Elle passe en volant à travers l'ouverture la plus étroite ; elle se baigne sans interrompre son vol ; elle rase l'eau, plonge, puis s'élève dans l'air en secouant son plumage. »

Pour se reposer, elle choisit de préférence les endroits saillants, qu'elle peut aborder facilement, et d'où il lui est aisé de prendre son essor. C'est là qu'elle se chauffe au soleil, qu'elle lisse son plumage, qu'elle fait entendre sa chanson. Ses formes alors en paraissent plus élégantes ; ses allures sont plus gracieuses. Le corps horizontal, elle tourne souvent sa poitrine de côté et d'autre, bat des ailes, étend ses membres, et tout cela en lançant dans les airs ses notes joyeuses.

La syllabe *witt* ou *wide witt* exprime le cri d'appel de l'hirondelle rustique ; *biwist*, poussé avec force, est son cri d'avertissement ou de combat ; celui qui annonce un danger imminent, c'est *déwihlik*, dit avec angoisse ; et quand la mort la menace, elle fait entendre le cri tremblant et sifflant *tzetsch*. Le mâle chante avec ardeur : son chant se fait remarquer par la pureté, sinon par la richesse de ses notes. Ce chant, en outre, a quelque chose de particulièrement doux et agréable. « A peine une ligne grise à l'orient indique l'approche du jour, dit Naumann, que l'on commence à entendre la voix des hirondelles, se réveillant de leur sommeil. Tous les oiseaux sont encore profondément endormis ; partout règne le silence ; les objets se dessinent à peine à la lueur douteuse de l'aube matinale, qu'une hirondelle pousse son cri *wirb, werb* : elle le répète à courts intervalles ; elle dit ensuite sa chanson, et finalement elle quitte sa retraite et s'envole joyeusement dans la cour. Un quart d'heure s'est à peine écoulé, que les autres oiseaux se réveillent à leur tour ; du haut du toit,

le rouge-queue fait entendre sa chanson ; les moineaux babillent ; les pigeons roucoulent ; bientôt, tous les oiseaux recommencent leur vie journalière. Quiconque a pris plaisir à passer une belle matinée d'été au milieu d'une ferme, conviendra que le chant gai et joyeux de l'hirondelle contribue pour beaucoup à l'animation du tableau. » Ce chant commence par les syllabes *wirb, werb, widewitt*, que suit un long gazouillement, et se termine par : *wid, weid woïdae tzerr*. Le peuple a traduit ce chant, et un de nos poètes l'a célébré. Qui ne connaît la chanson de l'*Hirondelle* de Rückert :

Ah ! de la jeunesse, oui de la jeunesse  
S'exhale toujours un chant d'allégresse.

Quand je m'en allai, quand je m'en allai,  
Oh ! que la maison parut essoulée !  
Quand je retournai, quand je retournai,  
Las ! vide elle était, vide et désolée !

L'hirondelle rustique, comme du reste toutes ses congénères, ne se pose pas volontiers sur le sol : on ne l'y voit que quand elle cherche des matériaux pour la construction de son nid. Ses pattes ne sont pas faites pour la progression terrestre. Lorsqu'elle marche, elle paraît si maladroitement qu'il est difficile de reconnaître en elle l'oiseau que l'on voyait tout à l'heure traverser les airs joyeusement et sans repos.

De tous les sens de l'hirondelle, la vue est certes le premier. Elle aperçoit de loin le plus petit insecte. Son ouïe est assez développée ; et son toucher ne peut être mis en doute. Nous ne pouvons nous prononcer ni sur le goût ni sur l'odorat.

On a souvent parlé de l'intelligence de ce charmant petit oiseau, mais peut-être avec trop d'exagération ; cependant on ne peut nier qu'elle ne soit assez développée, et on ne peut lui refuser tout jugement. Elle sait se conformer aux circonstances, distinguer le bien du mal, ses amis de ses ennemis ; à l'égard de ceux-ci, elle montre une charmante hardiesse ; elle vit paisiblement avec tous les êtres qui ne lui nuisent pas ; elle cherche à rendre service aux autres animaux sans défense, que ce soit avec intention, ou par témérité inconsciente qu'elle s'expose au danger pour eux. On ne peut donc se refuser à la regarder comme un oiseau très-bien doué, tant sous le rapport physique que sous le rapport intellectuel.

L'hirondelle rustique se nourrit de petits insectes, principalement de diptères, de névroptères, de papillons, de coléoptères, et ne mange pas les

insectes à aiguillon venimeux. Elle ne chasse qu'en volant, et paraît incapable de prendre une proie au repos. Aussi, par les longues pluies, quand les insectes restent dans leurs cachettes, a-t-elle à souffrir de la faim. On la voit alors voler tout auprès de ces insectes, chercher à les effrayer et à les faire partir. Suivant l'heure et suivant l'état du ciel, elle vole tantôt à ras du sol, tantôt haut dans les airs ; elle est ainsi pour le peuple l'indice du temps qu'il fera. Par les belles journées, sa table étant abondamment servie, elle est vive et joyeuse ; mais le mauvais temps, au contraire, la mettant au jeûne forcé, la rend triste et silencieuse. Elle a besoin d'une nourriture très-copieuse, et mange tant qu'elle vole. Sa digestion est très-rapide. Comme les oiseaux de proie, elle régurgite les parties indigestibles de ses aliments, les ailes, les écailles, les pattes des insectes.

« On a observé, dit Spallanzani (1), que cette hirondelle, ayant une fois choisi une maison pour retraite, y revient constamment chaque année, rapportant au printemps le petit cordon de soie qu'on lui avait attaché aux pieds l'automne précédent. Trois fois j'ai usé envers mes commensales de cet innocent artifice ; les deux premières fois, j'ai vu les mâles avec les femelles retourner à leurs nids respectifs, portant sur eux les témoignages incontestables de leur identité ; mais la troisième fois ils ne reparurent plus ; peut-être une mort naturelle ou violente les avait surpris en route. Ces expériences aussi curieuses qu'agréables, prouvent non-seulement que ces oiseaux reviennent à leur premier nid, mais que le mariage qu'ils y célèbrent, devient indissoluble pour l'avenir. »

Le même nid, s'il est placé à un endroit bien protégé, peut donc servir plusieurs années, mais il ne sert pas à plusieurs générations, comme on serait tenté de le croire : le père et la mère sont les seuls qui retournent aux mêmes lieux ; les petits vont s'établir ailleurs, comme l'a constaté Spallanzani. « Six ou sept couples de ces oiseaux, dit-il (2) nichent chaque année sous un portique de ma maison, à Pavie. Depuis dix-huit ans que je l'habite, rarement je les ai vus réparer les anciens nids, qui sont toujours restés en nombre égal aux couples, quoiqu'il y ait eu constamment deux couvées dans la belle saison. J'ai fait la même observation à l'égard de deux hirondelles qui avaient adopté une autre maison,

(1) Spallanzani, *Voyage dans les Deux-Siciles*, trad. française. Paris, 1800, t. VI, p. 5.

(2) Spallanzani, *loc. cit.*, p. 6.

et qui, toujours solitaires, n'ont jamais vu leurs familles s'établir autour d'elles. Il est donc certain, qu'en général, ces oiseaux ne construisent point leurs nids aux lieux où ils ont reçu la naissance. »

Le nid de l'hirondelle rustique diffère de celui de toutes les autres espèces indigènes. Elle l'établit à l'intérieur d'une maison, sous les corniches, sous les hangars, dans les écuries, les greniers, les chambres inhabitées, au faite et dans une cheminée où l'on ne fait pas de feu, à l'embrasure d'une fenêtre, partout enfin où cela lui est possible, et dans une position telle que le nid, bien couvert par le haut, soit à l'abri de la pluie et du vent. C'est ordinairement contre un chevron ou dans une encoignure qu'elle le bâtit ; quelquefois pourtant elle déroge à ces habitudes ; ainsi Degland a vu deux couples construire leur nid sur le ressort d'une sonnette. Dans ce cas au lieu de représenter un quart de sphère, qui est la forme habituelle, le nid figure une sorte de coupe. Quelle qu'en soit la disposition, ses parois, à l'endroit où il est fixé, sont toujours très-épaisses. D'ordinaire le bord supérieur, horizontal, est un peu plus élevé que le point d'insertion. Le nid a environ 22 cent. de diamètre, et 11 cent. de profondeur. Il est fait de vase ou de terre grasse, que l'hirondelle ramasse par petites bouchées, qu'elle enduit de salive et qu'elle agglutine les unes aux autres. Des poils, des tiges d'herbes contribuent encore à en consolider les parois, mais c'est surtout la salive de l'oiseau qui sert à cimenter les éléments dont il se compose. Lorsque le temps est beau, le couple bâtit son nid en huit jours. L'intérieur en est tapissé de tiges fines, de poils, de plumes et d'autres matériaux très-mous. Quand un ancien nid a subi quelques dégradations, ses possesseurs le réparent soigneusement : d'ailleurs, ils en renouvellent chaque année la couche interne.

Au mois de mai, la femelle pond quatre ou six œufs, à coquille mince, blancs, marqués de points d'un gris cendré et d'un brun roux : elle les couve seule, et la durée de l'incubation est de douze jours. Lorsque le temps est beau, le mâle apporte de la nourriture à sa femelle ; mais lorsqu'il est mauvais, qu'il fait froid et humide, celle-ci est obligée de quitter ses œufs pendant plusieurs heures, pour chercher de quoi manger. Dans ce cas, l'éclosion est retardée et les petits ne sortent quelquefois de la coquille qu'au bout de dix-sept jours.

Au moment de leur naissance, les jeunes hirondelles sont très-lâides, leur bec étant démesuré-

ment grand : les parents les nourrissent assidûment. Ils croissent très-rapidement ; ils ne tardent pas à regarder hors de leur nid, et, si les circonstances sont favorables, ils peuvent à trois semaines commencer à suivre leurs parents. Ceux-ci les nourrissent encore pendant quelques jours. Au commencement, ils les ramènent chaque soir à leur nid ; plus tard, ils les habituent à passer la nuit dehors, et finalement ils les abandonnent. La femelle fait immédiatement une seconde ponte, moins nombreuse que la première. C'est ordinairement au commencement d'août que cette seconde nichée a lieu.

Souvent il arrive que cette dernière couvée retarde tellement les hirondelles, que le froid les surprend dans le Nord, et qu'elles sont parfois obligés de l'abandonner. Dans des circonstances favorables, les jeunes ont pris leur essor avant que l'approche de l'automne provoque les migrations. A ce moment, les hirondelles se réunissent avec les bergeronnettes et les étourneaux, dans les roseaux, auprès des étangs et des lacs, jusqu'à l'heure du départ. Enfin, le jour arrivé, on voit, dans l'après-midi, les hirondelles se rassembler sur un toit ; puis le soir, peu après le coucher du soleil, à un signal donné par les plus âgées, toute la bande s'élève dans l'air en tourbillonnant ; quelques minutes plus tard, elle a disparu aux regards ; elle se dirige vers les contrées équatoriales.

Il paraîtrait, d'après les observations de Spallanzani (1), que quelques individus restent plus longtemps que la masse dans les plaines de la Lombardie, et y séjournent une partie de l'hiver. « J'ai fait à ce sujet, dit-il, des observations qui méritent d'être rapportées.

« C'était le 11 novembre 1791. Durant toute la matinée, le ciel de Pavie resta couvert d'épais nuages. Vers une heure après-midi, il commença de s'éclaircir, et à une heure et demie, le soleil parut très-resplendissant. Je vis alors au-dessus de ma maison, située sur une éminence de la ville, deux hirondelles volant à peu de hauteur, et faisant des circuits en l'air : ensuite elles s'éloignèrent, et je les perdis de vue. Les deux nuits précédentes, il avait gelé à glace dans la campagne, et à l'instant que j'observais mes deux hirondelles, le thermomètre marquait à l'ombre six degrés et demi au-dessus de zéro. Dans la suite de cet hiver, je ne rencontraï plus aucun de ces oiseaux.

« Le 9 de janvier 1785, deux heures avant la

(1) Spallanzani, *Voyage dans les Deux-Siciles*, trad. française. Paris, 1800, t. VI, p. 10.

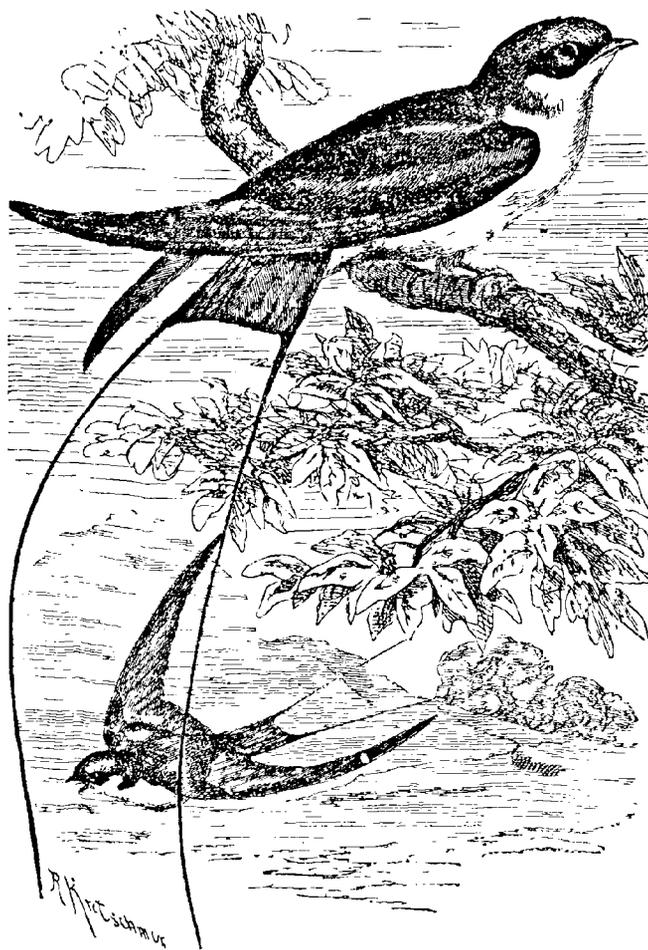


Fig. 148. L'Hirondelle filifère.

nuit, j'aperçus dans Pavie, non sans surprise, une hirondelle domestique qui, d'un vol très-bas, rasait le pavé des rues. Le thermomètre marquait alors un degré au-dessous de zéro; la nuit précédente, il était descendu à deux degrés et demi. L'oiseau ne fendait point l'air avec cette agilité qui lui est ordinaire; il volait lentement, et je jugeai qu'il était très-affaibli. Aucun nuage ne voilait le ciel, et le calme régnait dans l'air.

« J'ajouterai un autre fait dont j'ai été témoin plusieurs fois, quand je professais la philosophie à l'université de Reggio. Il existe dans cette ville une église de la Madone della Ghiara, édifice célèbre par sa hauteur, par la beauté de son architecture et par les belles peintures dont il est décoré. Souvent, pendant la belle saison, des hirondelles entraient par la porte du milieu qui est très-large, et ne sachant plus sortir, elles voltigeaient comme font tous les oiseaux prisonniers, en s'approchant des fenêtres, où la lumière

est plus vive, et s'élevaient ainsi jusqu'à la coupole, très-large, très-éclairée, qui devenait pour elles un labyrinthe dont elles ne pouvaient plus se tirer. Elles volaient et revolaient sans cesse autour, se reposant seulement sur les corniches pour reprendre haleine. J'en ai vu dont la captivité durait encore au milieu du mois de janvier, et je ne pouvais comprendre comment elles y pouvaient vivre si longtemps, ne trouvant là pour toute nourriture que des mouches, des araignées, ou d'autres petits insectes dont le nombre devait être peu considérable, surtout pendant l'hiver; mais je m'arrête à une seule considération, c'est qu'elles paraissaient ne point souffrir des rigueurs de la saison, dont la coupole, avec ses larges vitraux, n'était guère capable de les défendre.

« Ces faits prouvent que les hirondelles domestiques ne sont pas aussi ennemies du froid qu'on le croit communément, en les voyant fuir nos

climats pendant l'hiver, et ne revenir qu'au printemps. Ils expliquent pourquoi celles qui arrivent au commencement de cette saison, et sont surprises par des retours de froid, ne s'éloignent point, pourvu toutefois que ce froid ne soit pas de longue durée. »

Malgré son agilité, malgré son attachement pour l'homme, l'hirondelle rustique est en butte à bien des dangers. Le gerfaut, chez nous, est son ennemi le plus terrible, car il chasse non-seulement les jeunes, mais encore les adultes. Dans le sud de l'Asie et dans l'Afrique centrale, d'autres faucons détruisent aussi nombre de ces oiseaux. Les jeunes hirondelles sont exposées aux attaques de tous les carnassiers qui se glissent dans l'intérieur des maisons, et surtout à celles des rats et des souris.

Dans certains endroits, l'homme vient encore grossir la liste de ces ennemis. Quelque respectée que soit l'hirondelle, à peu près partout, la grossièreté et la cruauté l'emportent, chez quelques oiseleurs, sur tout autre sentiment. Aux environs de Halle, comme près de Vienne, chaque année des gamins dénichent et détruisent des milliers de ces oiseaux; il en est de même en Italie et en Espagne, malgré le proverbe espagnol, que : « Qui tue une hirondelle, tue sa mère. »

**Captivité.** — Il est rare de voir une hirondelle rustique en cage. Pourtant il n'est pas absolument impossible de la conserver; mais elle réclame les soins les plus délicats. J'ai vu deux jeunes hirondelles orphelines dans le cabinet d'un médecin, et je connais plusieurs exemples d'hirondelles rustiques, qu'on a conservées en cage pendant plusieurs années, en leur donnant la même nourriture qu'aux rossignols; elles semblaient s'en bien trouver, et elles chantaient.

**L'HIRONDELLE DU SÉNÉGAL — *HIRUNDO SENEGALENSIS*.**

*Die Senegalschwalbe, the Senegal-Swallow.*

**Caractères.** — L'hirondelle du Sénégal est remarquable par sa taille; elle a 22 cent. de long et 40 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 15 cent. et la queue 12. La face supérieure du corps est d'un bleu-noir brillant, sauf le croupion et une bande qui occupe le cou, qui sont d'un brun-roussâtre clair. La face inférieure est d'un brun roussâtre, et la gorge est plus claire que le ventre.

**Distribution géographique.** — L'hirondelle du Sénégal est répandue dans toute l'Afrique

centrale, depuis la côte occidentale jusqu'aux bords de la mer Rouge et de la mer des Indes. Partout elle est commune. Je l'ai souvent observée dans le Kordofahn. Heuglin en vit un grand nombre sur les bords du lac Tana, et dans diverses autres localités d'Abyssinie.

Des espèces voisines, peut-être de simples variétés de l'hirondelle du Sénégal, se montrent au Cap et à Angola.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'hirondelle du Sénégal habite surtout les steppes peu boisées, et niche probablement dans les troncs creux des adansonias.

Ses mœurs sont tellement identiques à celles de l'hirondelle rustique, qu'il est inutile de nous y arrêter.

**L'HIRONDELLE FILIFÈRE — *HIRUNDO FILIFERA*.**

*Die Fadenschwalbe, the wire-tailed Swallow.*

**Caractères.** — L'hirondelle filifère ou à deux brins (*fig. 148*), que l'on a séparée des autres hirondelles sous le nom générique *uromitus*, à cause des deux rectrices externes qui se prolongent bien au delà des autres, en brins filiformes, est une espèce remarquable par son élégance. Elle a la face supérieure du corps d'un beau bleu métallique; le sommet de la tête roux-de-rouille; les joues noires; le ventre blanc; les plumes caudales tachetées de blanc. Elle a 14 cent. de long, ou 22 cent. et plus, en tenant compte des plumes caudales, et 30 cent. d'envergure.

La femelle a les rectrices filiformes moins longues que le mâle.

**Distribution géographique.** — Cette charmante hirondelle habite l'Afrique orientale et les Indes. Je l'ai vue dans la Nubie et dans les contrées plus au sud; mais je l'ai toujours rencontrée solitaire ou par paires, au plus en petites troupes. Il en est de même aux Indes et à Cachemire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Son genre de vie n'offre rien de spécial; elle est aussi agile, aussi vive, aussi gracieuse dans ses mouvements que l'hirondelle rustique, dont elle a également le chant et les mœurs. Je n'ai pas trouvé son nid. D'après Jerdon, elle nicherait dans les vieux murs, dans les constructions en ruines, dans les enfoncements des rochers. Son nid serait petit, à ouverture supérieure, et chaque couvée renfermerait deux ou trois œufs blancs, à taches rouges éparses.

Dans le nord-est de l'Afrique, on ne prête aucune attention à l'hirondelle filifère; les In-

diens la connaissent très-bien; ils comparent ses longues plumes aux tiges dont on fait des ginaux, et ils lui en ont donné le nom, *leischra*.

### LES CHÉLIDONS — *CHELIDON*.

*Die Rauchfusschwalben.*

**Caractères.** — Une queue médiocrement fourchue, des tarses épais, les doigts externe et médian réunis dans toute l'étendue de leur première phalange, et couverts de plumes ainsi que les tarses, ce qui a fait aussi donner aux espèces le nom collectif d'*hirondelles pattues* : tels sont les caractères essentiels du second genre de la famille des hirundinidés.

#### LA CHÉLIDON DE FENÊTRE — *CHELIDON URBICA*

*Die Mauerschwalbe, the House Martin.*

**Caractères.** — La chélidon de fenêtre ou de muraille, vulgairement *hirondelle à cul blanc* (fig. 149), est, chez nous, la représentante de ce genre. Elle a 15 cent. de long et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 11 cent. et la queue 7 cent. La face supérieure du corps est bleu-noir, la face inférieure et le croupion sont blancs. L'œil est brun foncé, le bec noir, les parties nues des tarses sont couleur de chair. Les deux sexes ont un plumage identique.

Les jeunes sont d'un noir plus mat et d'un blanc plus sale que les adultes.

**Distribution géographique.** — La chélidon de fenêtre a à peu près la même patrie que l'hirondelle rustique; elle s'élève cependant moins haut vers le Nord. Chez nous, elle semble préférer les villes, et c'est elle dont on voit les nids le long des grands édifices. Elle est commune dans presque toute la Sibérie. Ses migrations s'étendent jusqu'au centre de l'Afrique et jusque dans le sud de l'Asie, où elle passe l'hiver.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La chélidon de muraille vient généralement quelques jours plus tard que l'hirondelle rustique, mais elle reste plus longtemps qu'elle en Europe, surtout dans le Midi; le 2 novembre, j'en vis encore auprès de l'Alhambra, à Grenade (Espagne). Au printemps, ces hirondelles arrivent isolées; en automne, elles se rassemblent en troupes nombreuses, sur le toit des édifices élevés, et s'envolent de compagnie, après le coucher du soleil. En voyage, elles se reposent sur les arbres des forêts. Par ses mœurs et ses habitudes, la chélidon de fenêtre ressemble beaucoup à l'hirondelle rustique; mais on parvient assez facilement à l'en distinguer. « Elle sem-

ble, dit Naumann, être plus sérieuse, moins confiante qu'elle, sans être craintive; elle vole plus lentement, plane davantage, et s'élève à une plus grande hauteur. Son vol est moins saccadé, moins rapide que celui de l'hirondelle rustique; mais, comme elle, elle se tourne, se détourne de tous côtés, tantôt s'élevant, tantôt descendant. » Par les jours de pluie, elle s'élève parfois à une très-grande hauteur, et c'est là qu'elle poursuit sa proie. Elle est plus sociable que l'hirondelle rustique, mais elle ne se réunit qu'avec ses semblables. Cependant, dans les temps de famine générale, ou lors des migrations, on la voit quelquefois se joindre à la rustique. Dans les circonstances ordinaires, chaque espèce vit séparément. La paix qui règne entre individus d'une même espèce n'est pas sans être quelquefois troublée. Elle l'est surtout quand il s'agit de prendre possession des nids.

A la voix, on distingue facilement la chélidon de muraille de l'hirondelle rustique. Son cri d'appel peut se rendre par : *schaer* ou *skru*; son cri d'effroi, par *skier skier*. « Son chant, dit Naumann, ne se compose que d'une phrase lente, uniforme, nullement agréable, et qu'elle répète plusieurs fois. C'est un des oiseaux chanteurs les plus mauvais. »

La chélidon de fenêtre a à peu près le même régime que l'hirondelle de cheminée; nous ne connaissons cependant qu'une petite partie des insectes dont elle se nourrit. Les espèces qu'elle chasse dans les plus hautes régions de l'air nous sont complètement inconnues, et elle les digère si rapidement, que nous n'en trouvons plus, dans son estomac, que des restes informés. Elle ne mange pas d'insectes à aiguillon; leur piqure lui est mortelle. « Je donnai, dit Naumann, à une jeune chélidon de muraille pleine de santé, mais affamée, une abeille; à peine l'avait-elle prise, qu'elle la rejeta; elle en avait été piquée à la gorge; elle devint triste, et mourut au bout de deux minutes. »

Dans nos contrées la chélidon de fenêtre niche à peu près exclusivement contre les maisons et les édifices. Dans les pays peu peuplés, dans les Alpes, en Espagne, on en trouve des colonies nombreuses le long des parois de rochers. Elle choisit toujours un endroit où son nid soit protégé par en haut, de façon à ce que la pluie ne puisse y arriver; c'est ainsi que nous la voyons s'établir sous les toits, sous les corniches, les chapiteaux des colonnes, dans les embrasures des fenêtres, etc. Parfois, elle se loge dans une crevasse de muraille dont elle ferme l'entrée,

n'y laissant qu'une petite ouverture pour pouvoir y passer. Son nid diffère de celui de l'hirondelle rustique en ce qu'il n'est pas ouvert par en haut; sa forme est généralement demi-sphérique, et son ouverture très-petite et circulaire n'excède pas le volume du corps de l'oiseau. La construction de ce nid est longue et pénible, et exige de douze à quinze jours. Il est rare de voir un nid isolé; le plus ordinairement, on en rencontre plusieurs l'un à côté de l'autre. Le même couple utilise plusieurs années de suite le nid qu'il s'est bâti, en enlève soigneusement chaque année les ordures et en répare toutes les avaries.

Dans ces derniers temps, F.A. Pouchet, en comparant une collection de nids conservés depuis quarante ans au Muséum d'histoire naturelle de Rouen, avec des nids nouvellement construits, a pu croire que les chélidons de muraille d'aujourd'hui « avaient notablement changé le mode de construction de leurs pères, et qu'en ce moment il se produisait une grande révolution architectonique dans les travaux de cette espèce, un véritable perfectionnement. » Au lieu de se rapprocher de la forme globuleuse, telle que l'ont reconnue tous les ornithologistes, les nouveaux nids, selon F.-A. Pouchet, « représentent le quart d'un demi-ovoïde creux, ayant ses pôles fort allongés, et dont les trois sections adhèrent totalement aux murailles des édifices, à l'exception de celle d'en haut, où se trouve pratiquée l'entrée. Cette entrée des nouveaux nids, au lieu d'être un simple trou arrondi, comme dans l'ancienne construction, est une très-longue fente transversale, formée en bas par une échancrure du bord de la section, et en haut par l'édifice auquel adhère le nid; cette ouverture, dont les extrémités sont arrondies, offre une longueur de 9 à 10 centimètres, sur une hauteur de 2 seulement.

« Ces nids étant fort déprimés, par leur forme, ressemblent exactement à une section de coupe antique qu'on aurait appliquée contre une paroi de muraille, et dont on aurait simplement échancré le bord pour en pratiquer l'entrée.

« Il y a donc dans ces deux sortes de nids une différence fondamentale dans leur forme générale, et surtout dans la disposition de leur entrée.

« Assurément, le nouveau système de construction qu'affectent les hirondelles est un progrès

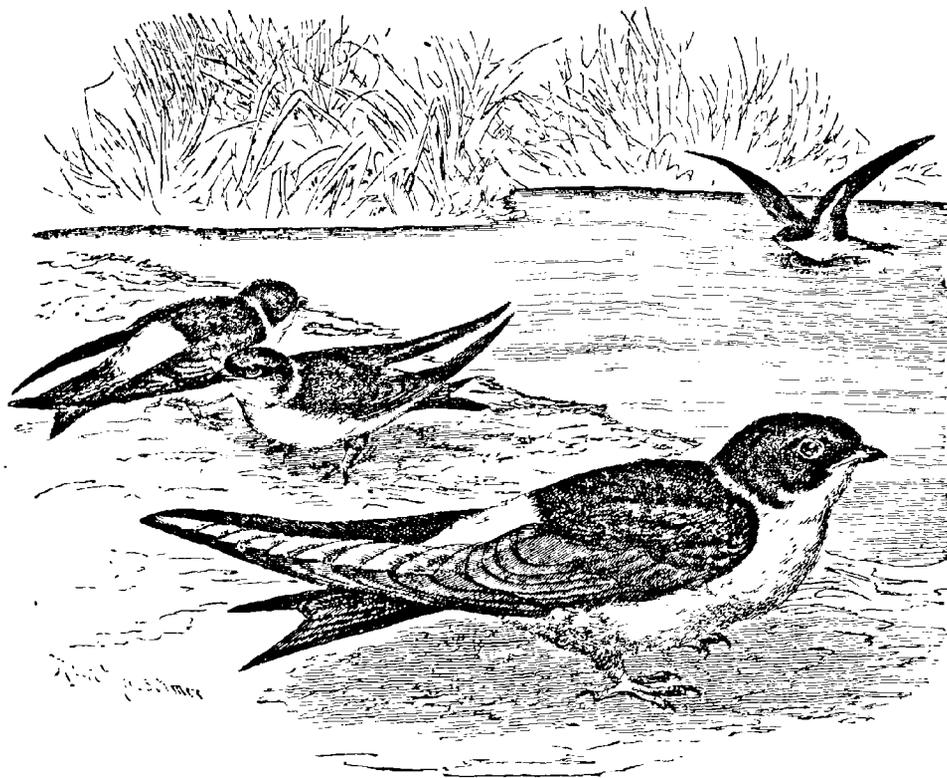
(1) Pouchet, *Transformation des nids de l'hirondelle de fenêtre* (Comptes rendus de l'Acad. des sciences, 7 mars 1870, et Actes du Muséum d'hist. nat. de Rouen 1870).

sur l'ancien. Le plancher qu'il offre à la famille possède plus d'étendue pour ses ébats, et les petits s'y trouvent moins entassés les uns sur les autres. Sa longue ouverture permet aussi aux jeunes hirondelles de mettre leurs têtes dehors pour respirer l'air pur ou se familiariser avec le monde extérieur : c'est pour eux un véritable balcon, dont l'ampleur est telle qu'on y voit souvent deux petits en même temps, sans que leur présence gêne les allées et venues de leurs parents, qui entrent et sortent sans les déranger; ce qui ne pouvait avoir lieu lorsque l'entrée du nid ne consistait qu'en un simple trou. »

Assurément F.-A. Pouchet est un habile observateur, et l'on ne saurait douter qu'il n'ait vu des nids tels qu'il les décrit; mais ce sont certainement là des exceptions, et, à moins de supposer que les chélidons de Rouen soient en progrès sur celles du centre, et surtout du midi de la France, l'on peut affirmer que les constructions des nids de l'espèce, dans ces régions, sont absolument les mêmes aujourd'hui qu'il y a cent ans et plus.

La chélidon de fenêtre a deux et souvent trois nichées par an, chacune de quatre à six œufs, d'un blanc de neige, à coquille mince. La femelle couve seule pendant douze ou treize jours. Si le temps est beau, le mâle la nourrit, comme nous avons vu que le faisait le mâle d'hirondelle rustique; s'il est pluvieux et froid, elle est contrainte d'abandonner ses œufs de temps à autre pour aller chercher sa nourriture, ce qui prolonge de quelques jours la durée de l'incubation. La croissance des jeunes est fortement influencée par l'état de la température. Dans les étés secs, les parents n'ont nulle difficulté à capturer autant d'insectes que leurs petits en réclament; mais, quand la saison est défavorable, ceux-ci ont souvent à souffrir de la faim. Lorsque le froid arrive de bonne heure, les parents abandonnent même quelquefois leur progéniture, pour entreprendre sans elle leurs migrations. On observe cela surtout dans le nord de l'Europe. Malm trouva de jeunes chélidons mortes dans leur nid, et à la même place qu'elles occupaient pendant leur vie.

L'amour du père et de la mère pour leurs petits est développé au plus haut degré chez les chélidons de fenêtre, et ce sentiment s'est manifesté plus d'une fois par des exemples remarquables. Boerhaave parle d'une femelle qui, à son retour de la provision, trouvant la maison où était son nid embrasée, se jeta au travers des flammes pour porter la nourriture à ses petits.



Cochet, Crété Fils, imp.

Fig. 149. La Chélidon de fenêtre.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Un jour de grand deuil, bien des personnes ont pu être témoins, à Paris, de scènes non moins touchantes. C'était en juillet 1843 : la façade de l'église métropolitaine venait d'être tendue de noir, à l'occasion des obsèques du duc d'Orléans. Les chélidons qui avaient suspendu leurs nids aux acanthes des portails, chassées de leurs demeures et ne sachant comment pénétrer jusqu'à leurs petits, s'agitaient bruyamment en frôlant les tentures. Tous les spectateurs avaient un mot de compassion pour ces pauvres désolées. Cela dura une grande partie de la journée. A la fin, pressées par les cris des petits que le besoin aiguillonnait, quelques-unes se hasardèrent à franchir une étroite fente que laissaient entre elles deux tentures. La voie était trouvée : le lendemain et les jours suivants, aussi longtemps, du reste, que l'appareil funéraire resta en place, c'est par là qu'elles gagnèrent leurs nids, sans plus d'hésitation.

Si aucun accident ne survient, les jeunes prennent leur essor seize jours environ après la naissance. Ils exercent leurs premières forces sous les yeux de leurs parents, jusqu'à ce qu'enfin ils puissent se suffire à eux-mêmes. Dans les premiers temps, ils reviennent cha-

Вреху.

que soir à leur nid, pour y passer la nuit. « Père, mère, enfants, dit Naumann, se present dans ce petit espace ; c'est à peine s'ils peuvent s'y loger à sept ou à huit ; aussi faut-il du temps avant que chacun ait sa place définitive, et l'on se demande souvent comment ils peuvent s'y disputer, comme ils le font, sans que le nid tombe ou se rompe. Parfois les jeunes se trompent de nid : ils sont alors vigoureusement chassés et repoussés par les légitimes propriétaires. »

Après les pontes, les chélidons, jeunes et vieilles, restent encore quelque temps dans le pays où la reproduction s'est faite ; puis, la mi-septembre venue, elles émigrent en troupes, pour revenir isolément au printemps prochain.

« Je n'ai pas pris les précautions nécessaires, dit Spallanzani (1), pour m'assurer si les mêmes couples reviennent chaque printemps aux mêmes nids ; mais j'ai répété une expérience dans ce genre, non moins intéressante et connue depuis longtemps. Pour recevoir très-promptement des nouvelles d'un ami éloigné, on lui envoyait en cage une hirondelle saisie sur le nid pendant l'incubation ; l'ami lui rendait la liberté, après

(1) Spallanzani, *Voyage dans les Deux-Siciles*, trad. française Paris, 1803, t. VI, p. 30.

avoir noué à ses pieds un fil dont les diverses couleurs exprimaient un langage de convention. L'oiseau, impatient de revoir son nid chéri, y revenait avec une célérité extrême, apportant la réponse qui lui était confiée. Plin en cite plus d'un exemple. Sans avoir des nouvelles lointaines à donner ou à recevoir, et ne voulant m'assurer que du retour de ces messagers ailés, voici comment je procédais à l'égard de quelques hirondelles de fenêtre dont les nids étaient attachés aux murs d'une maison de campagne, où j'habitais alors, près de Modène. Après leur avoir coupé le bout de la queue pour les reconnaître aisément, je les faisais porter à Reggio, distant de six milles, chez une personne de confiance, qui les lâchait aussitôt : attentif à leur retour, je ne tardais pas à les voir accourir, portant à leur bec les moucherons qu'elles avaient attrapés en route, impatientes de soulager la faim de leurs petits, et pleines de joie de les retrouver vivants à la même place.

« A ce propos, je raconterai un petit événement qui s'est passé dans le couvent des capucins de Vignolo, situé à quinze milles de Modène. Ces religieux avaient coutume de régaler chaque année un habitant de cette ville, de quelques douzaines de jeunes hirondelles prises dans les nids du couvent ; et pour qu'elles ne leur échappassent pas, ils en faisaient la chasse à la nuit tombante. Une fois l'homme chargé de les porter à Modène, s'étant mis en marche aussitôt après leur capture, eut la maladresse de les laisser évader tout près de la ville. Le premier usage qu'elles firent de leur liberté, fut de retourner à Vignolo, où elles arrivèrent avant le jour et au moment que les capucins étaient assemblés dans le chœur.

« Les cris tumultueux de ces oiseaux, autour du couvent et à une heure où ils n'ont pas coutume de chanter, piquèrent la curiosité des religieux, qui, étant allés visiter après l'office les nids qu'ils avaient dévastés la veille, ne furent pas peu surpris de les retrouver peuplés comme auparavant. Ce fait, qui m'a été certifié par des témoins oculaires et dignes de toute confiance, suppose cependant que ces jeunes hirondelles avaient parmi elles, pour les guider, des pères ou mères, pris par hasard et confondus dans la chasse nocturne des religieux ; sans cela, n'étant point orientées dans le pays, comment auraient-elles d'elles-mêmes, et surtout pendant la nuit, effectué leur retour ?

« Dans le temps que je demeurais à Modène, je fis transporter à Bologne, c'est-à-dire à la

distance de vingt milles, une hirondelle de fenêtre, occupée à couvrir ses œufs ; en calculant le temps qui s'écoula entre le moment où elle fut relâchée, et celui où elle arriva au nid, je trouvai qu'elle n'avait employé que treize minutes. Le signe de reconnaissance était un fil de soie rouge qu'elle portait au pied.

« J'avais un ami à quinze milles de chez moi ; je répétais avec lui, pendant les années suivantes, les mêmes expériences. Je lui envoyais des couveuses qui, recevant de ses mains la liberté, ne manquaient jamais de revenir au dépôt de leurs affections. Moi-même, je voulus un jour me charger des fonctions de mon ami, et devenir leur libérateur, pour examiner le vol et la direction qu'elles prenaient. A peine sorties de mes mains, elles s'élevèrent en l'air, jetant un cri d'allégresse ; puis, à la manière des faucons, elles firent des roues, d'abord étroites, ensuite très-larges, montant ainsi à une grande hauteur : alors elles prirent leur vol dans la direction du lieu où elles avaient leurs nids, et je les perdis de vue. Il est évident que ces oiseaux, délivrés de leurs chaînes et redevenus maîtres des espaces aériens, s'élevaient pour reconnaître le pays, et qu'attendu la grande finesse de leurs yeux, ils découvraient de cette hauteur le site de leurs amours ; les regards constamment dirigés de ce côté, et les ailes tendues, sans hésiter, sans se dévier de la route la plus droite, ils avaient bientôt rejoint leur petite famille délaissée.

« Ceci nous explique pourquoi les hirondelles de cette espèce, et d'autres, à leur départ de certains pays de l'Europe, s'élèvent à une hauteur très-supérieure à celle où ils ont coutume de se mouvoir autour de nos maisons : leur instinct, en cette occasion, excité par des circonstances locales, dérive indubitablement de la puissance de leur vue ; cette faculté les guide dans la route aérienne qu'ils doivent parcourir ; elle les empêche de s'égarer, et les conduit au terme de leurs voyages. »

Le gerfaut, l'émérillon, sont les pires ennemis des chéridons de muraille. Les hiboux, les belettes, les rats, les souris en pillent les nids ; nombre de parasites tourmentent ces oiseaux. Leur agilité les met à l'abri de tous les autres dangers. Mais il est un oiseau avec lequel ils ont à soutenir des combats longs et acharnés : c'est avec le moineau.

« D'ordinaire, dit Naumann, dès que les hirondelles ont achevé leur nid, le moineau en prend possession ; il s'y glisse pendant leur absence et regarde insolemment par l'ouverture ;

les malheureuses expropriées n'ont d'autre ressource que de voler tout autour, en poussant des cris d'angoisse, et appelant leurs compagnes à leur secours ; elles menacent le ravisseur, mais sans oser fondre sur lui. Cela dure souvent quelques jours, avant qu'elles se décident à laisser le moineau jouir paisiblement de son larcin. Celui-ci alors approprie le nid à ses besoins, le tapisse chaudement de matériaux bien mous ; et l'on voit de longs filaments, des brins d'herbes sortir par l'ouverture, et indiquer que l'établissement a changé de propriétaire. Les moineaux aiment beaucoup à se loger dans les nids d'hirondelles ; aussi gênent-ils considérablement la reproduction de celles-ci, et une paire, qui a vu ainsi deux nids lui être enlevés dans un seul été, ne pond aucun œuf.

« J'ai vu un jour un vieux moineau mâle entrer dans un nid où se trouvaient de petites hirondelles, leur briser la tête à coups de bec, les jeter dehors, et demeurer maître de la demeure, malgré les cris des parents.

« On a raconté que les hirondelles, pour se venger, muraienent le moineau dans son nid ; ce n'est là qu'une fable. Leur seule ressource est d'en faire l'ouverture assez étroite pour que le moineau, bien plus gros qu'elles, ne puisse y pénétrer. »

**Chasse.** — Chez nous, la chélidon de fenêtre est aussi respectée que l'hirondelle rustique, quoiqu'elle rende moins de services qu'elle. Aux environs de Vienne et de Halle, l'une n'est pas plus épargnée que l'autre. Cependant, cette chélidon n'est nulle part l'objet d'une chasse particulière. Si, dans quelques rares contrées du midi de l'Europe, on prend les jeunes encore au nid pour les manger ; si, à l'arrière-saison, lorsque l'espèce se prépare à partir, quelques apprentis chasseurs s'exercent à la tirer ; si quelques tendeurs de filets en capturent, à défaut d'autres oiseaux, il est vrai de dire qu'on n'en fait jamais une bien grande destruction. La chasse à laquelle les enfants, en Espagne et en Italie, se livrent, dit-on, serait plus destructive, si elle était suivie, puisqu'elle a lieu au moment des nidifications et qu'à ce moment chaque individu que l'on prend en représente de dix à quinze, l'espèce ayant ordinairement trois nichées de cinq œufs en moyenne. Mais cette chasse est plutôt un amusement qu'une industrie meurtrière, et n'a d'ailleurs qu'un temps très-court. Elle se fait au moyen d'hameçons amorcés avec une plume : la chélidon voulant ramasser la plume qui flotte pour en garnir son nid, s'accroche quelquefois à l'en-

gin de pêche. Spallanzani (1) nous apprend qu'étant encore très-jeune, il faisait ce genre de chasse, mais par d'autres moyens. « J'avais un brin de bouleau de la longueur d'un pouce, dit-il, je l'enduisais de glu, et j'y appliquais en travers une plume très-légère ; puis je montais sur le faite d'une maison, autour de laquelle voltigeaient ces oiseaux. Là, je donnais un soufflé à la plume, qui, en s'éloignant, descendait lentement, ou plus souvent encore, s'élevait suivant l'impulsion du vent. La chélidon ne manquait pas d'accourir ; et saisissant la plume avec son bec, elle engluait ses ailes et tombait à terre. Souvent en moins d'une heure, j'en attrapais plusieurs dizaines ; mais ce qui me divertissait le plus, c'était l'étonnement des spectateurs qui, ignorant le piège, ne pouvaient concevoir comment ces oiseaux tombaient au simple attouchement d'une plume nageant dans les airs. On sait bien qu'ils ne se laissent prendre ainsi que dans le temps où ils sont occupés de l'arrangement de leurs nids, dont ils renouvellent les plumes chaque année ; pendant l'incubation, ils n'en ont que faire et ne courent plus après elles. »

#### LA CHÉLIDON ARIEL — CHELIDON ARIEL.

*Der Ariel, the Furry-Martin.*

**Caractères.** — L'ariel (*fig. 150*) est une espèce de petite taille : elle mesure au plus 8 cent. de longueur totale. Le dos est bleu foncé, la tête roux-de-rouille, le croupion blanc-jaunâtre tirant sur le brun, le ventre blanc, les flancs marbrés de roux-de-rouille, la gorge finement rayée de noir ; les ailes et la queue sont d'un brun foncé ; les tarses d'un gris brunâtre, l'œil est brun-noir, le bec noir.

**Distribution géographique.** — La chélidon ariel représente en Australie la chélidon de fenêtre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Des observations de Gould, il résulte que l'ariel a absolument les habitudes de la chélidon de muraille. Elle paraît au mois d'août dans l'ouest et le sud de l'Australie, y vient habiter ses anciens nids, fait deux ou trois nichées, et quitte le pays en février. Elle niche par colonies, et n'établit pas toujours son nid sous les toits des maisons, mais aussi le long des parois de rochers, dans les creux des troncs d'arbres, partout où elle trouve un endroit convenable et abrité. Elle recherche de préférence le voisinage de l'eau. Ces nids, caractérisés par la

(1) Spallanzani, *Voyage dans les Deux-Siciles*, trad. française, Paris, 1800, t. VI, p. 21.

présence d'un long couloir d'entrée, en forme de col de bouteille, sont groupés sans ordre apparent, au nombre de quarante à cinquante, l'un à côté de l'autre. Tous les membres de la colonie paraissent travailler en commun à leur construction, car on en voit cinq ou six occupés à bâtir un seul nid, ou du moins à apporter de la terre à la femelle qui le construit. Le couloir d'entrée se dirige tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt sur l'un ou sur l'autre côté. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont blancs, semés de points rougeâtres.

### LES COTYLES — COTYLE.

*Die Grauschwalben.*

**Caractères.** — Le genre cotyle ou *hirondelles grises* est caractérisé par des ailes plus longues que la queue, qui est médiocrement échancrée ou égale; des tarsi grêles, nus ou garnis seulement de quelques plumes en arrière; des doigts constamment nus. Leur plumage est lâche et a des couleurs peu vives.

Deux espèces, la cotyle des rochers et la cotyle de rivage, habitent l'Europe. Toutes les espèces du même genre, actuellement connues, se rapprochent beaucoup de l'une ou de l'autre, sous le rapport de leurs mœurs ou de leur genre de vie.

#### LA COTYLE DES ROCHERS — COTYLE RUPESTRIS.

*Die Felsenschwalbe, the Rock Martin.*

**Caractères.** — La cotyle des rochers a de 15 à 16 cent. de long et de 33 à 36 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure environ 14 cent., et la queue 1 cent. et demi. Elle a toute la face supérieure du corps d'un brun clair; les ailes et la queue noirâtres, les rectrices marquées de taches ovales d'un blanc jaunâtre; la gorge blanchâtre; la poitrine et le bas-ventre d'un gris roussâtre sale; l'œil brun foncé; le bec noir; les pattes rougeâtres. Les deux sexes diffèrent à peine l'un de l'autre.

Les jeunes ont un plumage plus terne et moins varié que les adultes.

**Distribution géographique.** — L'on a observé plusieurs fois la cotyle des rochers en Allemagne; elle y niche dans le sud, dans les Alpes du Tyrol et de la Styrie; mais sa véritable patrie est le midi de l'Europe, l'Espagne, la Grèce, l'Italie, la Provence. Elle apparaît dans les pays les plus septentrionaux qu'elle habite dès le mois de février, au plus tard au commen-

cement de mars, et ne s'en va qu'à la fin de l'automne. Elle est sédentaire dans le midi de l'Europe. Dans la Sierra Nevada, j'en vis, le 18 novembre, une bande très-nombreuse, et les chasseurs, que j'interrogeai à ce sujet, me dirent que beaucoup de ces hirundinidés passaient là tout l'hiver. Le comte von der Mühle, Ehrhard et Schrader ont fait les mêmes observations en Grèce. Dans le nord-ouest de l'Afrique, la cotyle des rochers n'émigre certainement pas; en Espagne, il en est qui émigrent au commencement de septembre. A cette époque, j'en vis, aux environs de Murcie, des troupes de huit à vingt individus. Ces oiseaux ne semblaient pas très-pressés de s'en éloigner et paraissaient se trouver à leur aise: ils restèrent plusieurs semaines dans cette contrée.

Dans le sud-ouest de l'Asie et en Égypte, la cotyle des rochers est remplacée par une espèce qui n'en diffère que par une taille plus petite.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il n'est pas difficile de reconnaître la cotyle des rochers au milieu d'une bande d'autres hirundinidés. Elle s'en distingue par sa couleur grise; en outre, son vol est lent, souvent elle plane, et d'ordinaire elle vole tout près des parois rocheuses, se tenant à une hauteur plus ou moins grande; quelquefois elle gagne le haut des airs, et se montre alors fort agile. Rarement, elle se joint à d'autres espèces, cependant on la rencontre parfois avec la chélidon de fenêtre, là où ces deux espèces nichent en compagnie. Jamais je ne l'ai vue, ni avec l'hirondelle rustique, ni avec le martinet noir.

En Suisse, où elle arrive au printemps, elle commence à errer dans le pays, avant de gagner ses anciens nids, et, après la saison des amours, avant la migration, les couples errent de nouveau de côté et d'autre, avec leurs petits ou réunis à d'autres familles.

Par le mauvais temps, la cotyle des rochers se tient tout près du sol; s'il pleut, elle cherche un abri sous une saillie de rocher, dans une crevasse. Elle se repose rarement dans le jour, et ne se pose à terre que pour ramasser les matériaux qui doivent servir à la construction de son nid. Par les beaux jours d'été, on peut quelquefois la voir perchée sur un toit, mais jamais elle n'entre dans l'intérieur des maisons.

« Pour s'envoler, dit Schinz, elle se laisse tomber de son nid, et étend ensuite les ailes; elle vole en planant le long des rochers; elle en contourne rapidement tous les angles, toutes les saillies, en fouille toutes les crevasses, mais

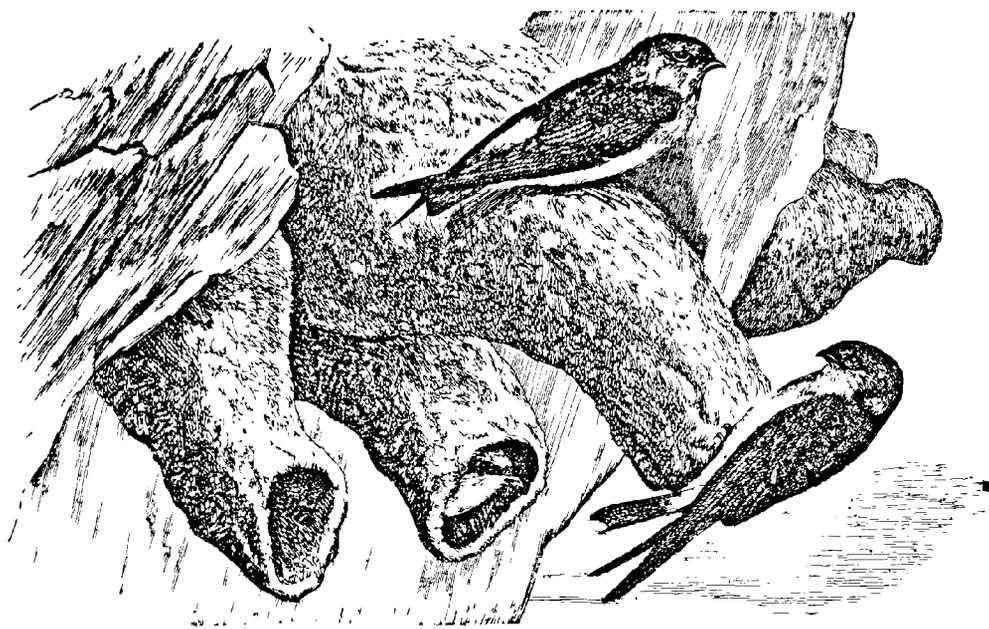


Fig. 150. La Chélidon ariel.

sans se poser. Jamais elle ne s'éloigne beaucoup des rochers ; et elle ne les quitte un peu que lorsque ses pelits ont pris leur essor. Parfois, elle se pose sur une saillie de rocher avec une de ses compagnes ; là, toutes deux battent des ailes, en poussant de petits cris : *dwi, dwi, dwi*, puis elles se précipitent l'une sur l'autre et s'envolent de compagnie, en se jouant dans les airs. Leur cri d'appel est sourd et rauque, et exprime *dru du dru.* »

Les nids de cette hirondelle se voient le long des parois de rochers, souvent à une faible hauteur, mais toujours disposés sous une saillie rocheuse qui les couvre et les abrite. Ils ressemblent beaucoup à ceux de l'hirondelle rustique, et sont ouverts par en haut. Homeyer est d'un avis contraire, et les compare à ceux de la chélidon de fenêtre : il est probable qu'il a commis une erreur. Dans plusieurs localités, on voit ces nids réunis plusieurs ensemble, mais jamais groupés en colonies aussi considérables que celles des chélidons de murailles. Chaque couvée se compose de trois à cinq œufs blancs, semés de points rougeâtres.

J'ai souvent visité des nids de la cotyle des rochers d'Égypte, et je les ai trouvés plus fréquemment dans les ruines et les constructions abandonnées, que le long des rochers. Ils étaient tous ouverts supérieurement, et les œufs qu'ils renfermaient n'étaient ni moins nombreux, ni d'une couleur différente de ceux de l'espèce d'Europe.

A la fin de mai, j'ai observé sur le Monserrat, en Catalogne, de jeunes cotyles des rochers ; elles venaient de prendre leur essor ; leurs parents les nourrissaient encore. Comme le dit Schinz, c'est en volant qu'ils leur donnent à manger ; les deux oiseaux volent à la rencontre l'un de l'autre et se maintiennent dans l'air à la même place, jusqu'à ce que le petit ait saisi l'insecte que lui apporte sa mère ou son père.

#### LA COTYLE DE RIVAGE — COTYLE RIPARIA.

*Die Uferschwalbe, the Sand Martin.*

Cet oiseau était déjà connu des anciens. « A l'embouchure du Nil, près d'Héraclée, raconte Pline, les hirondelles bâtissent leurs nids l'un près de l'autre, et opposent ainsi aux inondations du fleuve une digue impénétrable, de près d'un stade de long, et qui ne pourrait être construite de main d'homme. Dans cette partie de l'Égypte, il y a près de la ville de Coptos une île consacrée à Isis ; les hirondelles se donnent beaucoup de peine pour la raffermir, afin qu'elle ne soit pas emportée par le Nil. Au commencement du printemps, elles en fortifient la pointe, en apportant du foin et de la paille, elles y travaillent trois jours et trois nuits de suite, avec une telle ardeur que beaucoup meurent d'épuisement. Chaque année, elles recommencent ce travail à nouveau. »

**Caractères.** — La cotyle de rivage, que l'his-

torien romain avait ici en vue, est une des plus petites espèces de la famille des hirundinidés. Elle a au plus 14 cent. de long, et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 6. Le dos est gris-brun, le ventre blanc, la poitrine marquée d'une bande d'un brun cendré. Les deux sexes diffèrent peu, et les jeunes ont un plumage un peu plus foncé que les adultes.

**Distribution géographique.** — On ne sait encore si toutes les cotyles de rivage qui habitent l'Europe, l'Asie et l'Amérique du Nord appartiennent ou non à une même espèce; toujours est-il que, leur aire de dispersion est très-étendue. En Europe, cette espèce ne manque dans aucun pays, si ce n'est peut-être dans l'extrême Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La cotyle de rivage recherche surtout les rives escarpées. Sa présence n'est cependant pas absolument liée à celle d'un cours d'eau; elle se contente, pour se loger, d'une paroi de terre coupée à pic. C'est là qu'elle creuse péniblement des trous profonds, au-dessus du niveau des plus hautes eaux, et qu'elle vit par colonies. Il est rare de trouver moins de cinq couples de cotyles de rivage réunis sur le même point : le nombre ordinaire varie de vingt à quarante et ce nombre peut s'élever à cent. Quelquefois, cette espèce se loge dans les murs, dans les crevasses des rochers; toutefois, elle préfère les trous qu'elle creuse elle-même.

« On s'explique difficilement, dit Naumann, comment un aussi petit oiseau, si faiblement organisé, peut arriver à exécuter un travail aussi gigantesque, et en aussi peu de temps. En deux ou trois jours, un couple se creuse une cavité de 5 à 8 cent. de diamètre à son ouverture, plus spacieuse encore au fond, et à laquelle aboutit un couloir d'un mètre, quelquefois de deux mètres de long. A ce moment, l'activité de ces oiseaux est prodigieuse. On les voit péniblement ramasser avec leurs pattes la terre qu'ils ont détachée et la rejeter hors de leur demeure. Souvent, ils abandonnent une construction commencée; ils ont même achevé de disposer leur trou, et ils en recommencent un nouveau. Quel motif les fait agir ainsi, nous l'ignorons encore complètement. Ils sont si occupés à creuser que l'on pourrait croire qu'ils ont disparu de la contrée; mais il suffit de frapper le sol pour les voir se précipiter au dehors de leurs demeures. Lorsque la femelle est en train de couvrir, elle reste sur ses œufs, et ne les quitte souvent que lorsqu'on pénètre soit avec la main, soit avec une

baguette, jusqu'au fond de son trou. Le couloir, à environ 1<sup>m</sup>,30 de l'ouverture, aboutit à une chambre plus spacieuse, où se trouve le nid, consistant en un mince amas de paille et de foin, sur lequel repose une couche de plumes et de poils.

« Dans les cavités que ces oiseaux trouvent dans les ravins, le long des rochers, dans les murs, les nids sont moins profonds, moins rapprochés les uns des autres. Là, les oiseaux sont obligés de se conformer à la disposition des localités et ils ont moins l'occasion de déployer tout leur art. »

La cotyle de rivage est gaie, vive, toujours en mouvement. Son vol ressemble tout à fait à celui de la chélidon de fenêtre : ordinairement elle vole en rasant la surface de l'eau; rarement elle s'élève à une grande hauteur. Son vol est si vacillant, qu'on a pu le comparer à celui des papillons; mais il n'est nullement incertain, et la cotyle de rivage n'est pas moins leste que ses congénères. Son cri peut se rendre par *scheir* ou *tzeir*, qui est aussi le son dominant de son chant.

Les cotyles de rivage sont de tous les hirundinidés les plus sociables; n'en rencontrer qu'une paire est, je l'ai déjà dit, un fait tout à fait exceptionnel. Elles ne se séparent même pas les unes des autres pour chasser; elles ne s'éloignent pas volontiers de leurs demeures, et restent toujours dans leur voisinage le plus immédiat. D'un naturel craintif, elles vivent en paix avec les autres oiseaux.

La cotyle de rivage paraît être plus délicate que les autres hirundinidés. Elle n'arrive que tard, vers le commencement de mai, pour repartir dans les premiers jours de septembre. A peine arrivée, elle va à son ancienne demeure, la répare ou s'en creuse une nouvelle. A la fin de mai, ou au commencement de juin, elle pond cinq ou six œufs, petits, ovales, à coquille mince, d'un blanc pur. Quinze jours après, les jeunes sont éclos, et quinze jours plus tard, ils sont assez grands pour pouvoir accompagner leurs parents. Pendant quelque temps encore, jeunes et vieux rentrent tous les soirs dans leurs trous, pour y passer la nuit; mais à la fin d'août, ces oiseaux se mettent en voyage; ils dorment alors dans les roseaux, sur les bords des étangs. Lorsque la première couvée est détruite, ils en ont une seconde.

Pour tout le reste, les cotyles de rivage ressemblent entièrement aux autres hirundinidés, et il est inutile, je crois, d'en parler plus longuement.

LES ATTICORES — *ATTICORA*.*Die Waldschwalben.*

**Caractères.** — Les atticores, que l'on a aussi nommées *hirondelles des forêts*, sont des oiseaux très-gracieux, aux ailes allongées; à première et deuxième rémiges égales et les plus longues; à bec petit et mince; à tarse élevés et grêles, à doigts courts; à queue fourchue. Leur plumage est roide et a un éclat métallique.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces qui appartiennent à ce genre habitent l'Afrique et l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On les trouve surtout dans les forêts, et ils nichent dans les troncs des arbres creux.

L'ATTICORE FASCIÉE — *ATTICORA FASCIATA*.*Die Bandschwalbe, the white-breasted Swallow.*

**Caractères.** — L'atticore fasciée (*fig. 151*) est entièrement noire, à reflets bleus métalliques, sauf une bande en travers de la poitrine et les jambes, qui sont blanches. Elle a 16 cent. de long; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 8.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite le nord du Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle vit exclusivement dans les forêts; chasse sa proie au-dessus des cours d'eau; se pose sur les branches des arbres qui surplombent les rivières, et se montre toujours vive et gaie.

LES PROGNÉS — *PROGNE*.*Die Seglerschwalben.*

**Caractères.** — Les prognés forment la transition des hirundinidés aux cypselidés. Ce sont de robustes oiseaux, aux ailes longues et larges, dépassant la queue, qui est large et fourchue. Leur bec est plus long que la moitié de la tête, robuste, comprimé de la base à la pointe, à mandibule supérieure infléchie et dessinant au profil, une courbe régulière bien prononcée; leurs tarse sont robustes, courts et nus; leurs doigts sont plus épais que ceux des autres hirundinidés; leurs ongles sont médiocres, et leur plumage est roide.

LA PROGNÉ POURPRE — *PROGNE PURPUREA*.*Die Purpurschwalbe, the Purple Swallow.*

**Caractères.** — La progné pourpre a 20 cent. de long et 42 cent. d'envergure; l'aile pliée

mesure 15 cent. et la queue 7; les plumes caudales médianes n'ont que 5 cent. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Celui-ci, à l'âge adulte, a tout le plumage d'un bleu noir, à reflets pourpres; les plumes des ailes et de la queue d'un brun noirâtre; l'œil brun foncé; le bec noir; les pieds d'un noir-pourpre.

La femelle a la tête gris-brun, à taches noires; son plumage, à teinte plus grise que celui du mâle, est orné de taches longitudinales noires sur les parties inférieures.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite l'Amérique septentrionale, et se montre très-accidentellement en Europe. On cite plusieurs captures faites dans la Grande-Bretagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Audubon, la progné pourpre se montre aux environs de la Nouvelle-Orléans, entre le 1<sup>er</sup> et le 9 février, quelquefois même plus tôt; on la voit alors passant dans l'intérieur de la ville et sur la rivière. Près des chutes de l'Ohio, elle n'arrive que le 15 mars, par petites bandes de cinq à six individus, et ne s'y montre en grand nombre qu'à la fin de mars. Elle n'apparaît dans le Missouri qu'entre le 10 ou le 15 avril; elle y reste jusque vers le milieu d'août et se dirige ensuite vers le sud. Les prognés pourpres se rassemblent alors en bandes de cinquante ou cent sur un clocher, sur un grand arbre, et partent de là pour entreprendre leur voyage.

Le vol de la progné pourpre ressemble assez à celui de la chéridon des fenêtres. Quoiqu'on ne puisse pas le comparer à celui de l'hirondelle de cheminée, pour l'élégance et la vitesse, il est néanmoins rapide et gracieux. Comme tous les hirundinidés, c'est en volant qu'elle boit, et se baigne; cependant, elle se pose assez souvent à terre, et, malgré la brièveté de ses pattes, elle s'y meut avec assez d'adresse pour pouvoir y chasser les insectes; elle court même avec une certaine agilité au milieu des branches d'arbres, sur lesquelles on la voit souvent se poser.

La progné pourpre est aussi hardie, aussi courageuse que l'hirondelle rustique. Elle poursuit et harcèle les carnassiers, mammifères et oiseaux, notamment les chats, les chiens, les faucons, les corneilles, les vautours. Elle se précipite avec fureur contre les rapaces, les tourmente, ne leur laisse pas un instant de repos avant qu'ils se soient éloignés de son nid.

Dans presque tous les États du centre, on dispose des caisses où vont se loger ces oiseaux; ou bien, l'on suspend aux arbres des calebasses vides et percées d'un trou, dans lesquelles ils

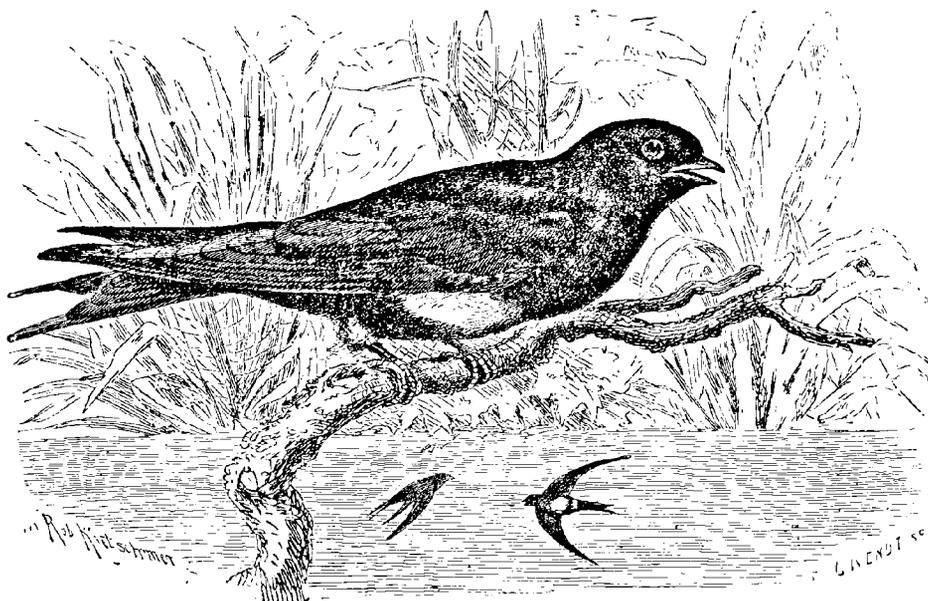


Fig. 151. L'Atticore fasciée.

aiment à nicher. Ils chassent les autres oiseaux qui voudraient s'y établir, et ne souffrent dans leur voisinage la présence d'aucune des espèces qui ont le même mode de nidification.

Leur chant est agréable, sans être varié. Le gazouillement que le mâle fait entendre dès le matin est le signal de l'approche du jour. L'Indien lui-même est charmé par ces oiseaux, et il cherche à les fixer au voisinage de sa hutte.

Dans les États du centre, la progne pourpre niche à la fin d'avril. Son nid est formé de branches sèches, d'herbes, de feuilles, de plumes.

Chaque couvée est de quatre à six œufs. A la fin de mai, les petits de la première couvée ont pris leur essor; ceux de la seconde quittent le nid au milieu de juillet. Dans la Louisiane et dans les autres États du sud, il y a souvent une troisième ponte.

Le mâle a les soins les plus tendres pour sa femelle qui couve; il reste près d'elle et cherche à la distraire par son chant et son gazouillement. Il arrive souvent que plusieurs paires nichent les unes à côté des autres, et la meilleure harmonie ne cesse alors de régner entre elles.

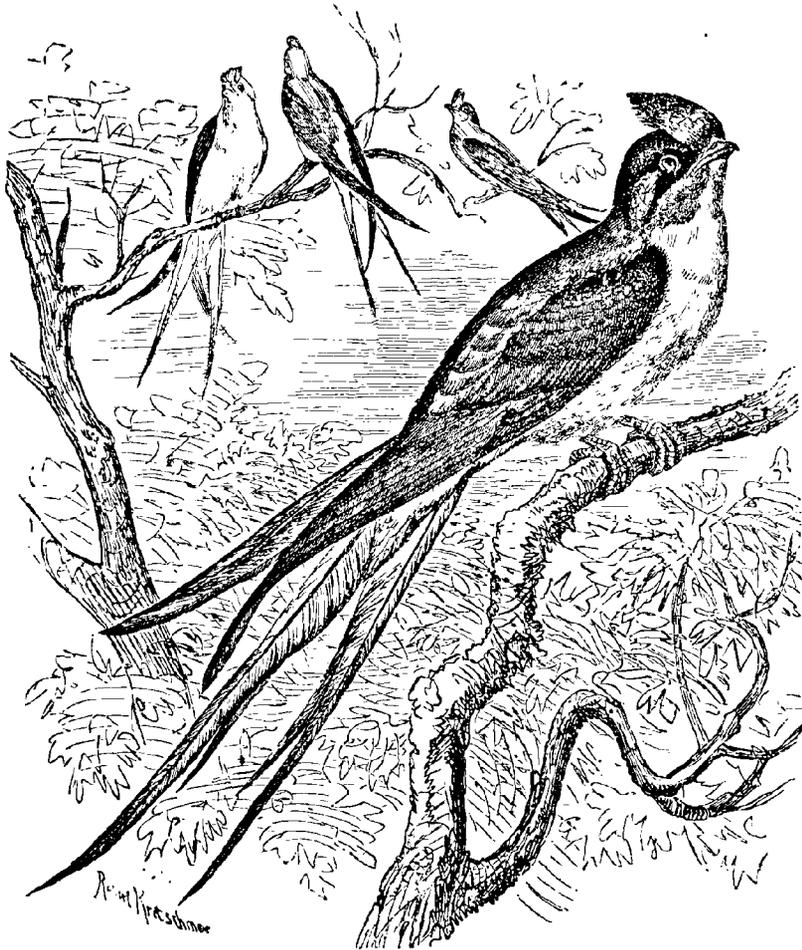
## LES CYPSELIDÈS — *CYPSELI*.

*Die Segler.*

Dans quelques ouvrages récents, on a éloigné les cypselidés des hirundinidés, pour les rapprocher des colibris. Pour ceux qui n'attribuent aucune valeur aux mœurs des animaux, cette séparation est fondée. On ne peut nier, en effet, qu'il n'y ait de grandes différences d'organisation entre les cypselidés et les hirundinidés: les cypselidés se rapportent à un type bien défini, et il est parfaitement juste d'en faire une famille à part; mais, si on tient compte de la somme des ressemblances, on trouvera qu'elle est plus considérable entre les hirundinidés et les cypselidés, qu'entre ceux-ci et les colibris.

En outre, certaines espèces exotiques établissent une transition très-naturelle entre les hirondelles et les véritables martinets, tandis qu'on ne trouve pas une pareille gradation entre ceux-ci et les colibris.

Les cypselidés ont la physionomie des hirundinidés; cependant ils en diffèrent par l'absence de muscles laryngés, et la forme de leurs ailes et de leur queue est la même que celle que l'on observe chez les colibris. Mais doit-on attribuer à ces caractères la valeur de caractères d'ordres? Ne faut-il pas plutôt regarder la séparation de ces deux groupes comme le résultat d'une fan-



Corbil Créte Filz. impr.

Paris, Baillière et Fils, édi.

Fig. 152. Le Dendrochelidon Klecho (p. 545).

taisie malheureuse, suivant l'expression de Reichenbach?

**Caractères.** — Voici d'ailleurs les caractères que l'on reconnaît aux cypselidés. Ce sont des oiseaux de petite ou de moyenne taille. Ils ont le corps allongé, le cou court, la tête large, peu bombée; le bec petit, court, faible, triangulaire, très-large à sa base, comprimé latéralement vers la pointe, légèrement fléchi; la fente buccale énorme. Les ailes sont étroites, recourbées en forme de lame de sabre; les plumes de la main ou primaires sont au nombre de dix, la première est généralement la plus longue; dans quelques espèces, elle est un peu plus courte que la seconde; les plumes du bras ou plumes secondaires ne sont qu'au nombre de sept ou huit; elles sont larges, arrondies, un peu échancrées à leur extrémité. La queue varie: elle est tantôt courte, tantôt longue, plus ou moins profondément

BREM.

échancrée, et formée de dix plumes seulement. Les tarses sont courts et épais; les doigts, courts, armés d'ongles comprimés latéralement, fortement recourbés et très-acérés. Les plumes sont en général petites; leur couleur est sombre, et rarement elles présentent un éclat métallique.

D'après Nitzsch, « les cypselidés, ou au moins le martinet noir, ressemblent aux hirondelles par les formes extérieures comme par certains détails d'organisation; mais ils en diffèrent par la forme du squelette du crâne, notamment par celle des os palatins, par les dimensions du bras et de la main. Ils se rapprochent des hirundinidés et de beaucoup d'oiseaux chanteurs par la présence d'os pneumatiques, la forme des sacs aériens, celle du foie, par la présence de deux pancréas; mais d'un autre côté ils ont des caractères qui leur sont propres. »

III — 280

Le sternum, chez les cypselidés, est grand, plus long que large, plus large en arrière qu'en avant, sans portion membraneuse, à brechet grand et élevé. L'humérus est plus court, les os de la main plus longs que chez les hirundinidés; l'humérus est pneumatique et présente trois apophyses presque crochues; il n'est pas plus long que la seconde phalange du doigt le plus grand. « Les colibris seuls ont un bras aussi petit, une main aussi longue. Les doigts des pattes présentent aussi des particularités curieuses. Tandis que chez les autres oiseaux le pouce a deux phalanges, le doigt interne trois, le médian quatre et l'externe cinq, chez les cypselidés, ces nombres sont deux, trois, trois, trois; le doigt médian paraît être ainsi raccourci d'une phalange, le doigt externe de deux. (Burmeister fait remarquer que ce caractère ne s'applique qu'aux martinets proprement dits.) Le larynx inférieur ne possède qu'une paire de muscles assez faibles. La langue est presque aussi plate, aussi large, aussi pointue en avant que chez les hirundinidés. Le jabot n'existe pas; le ventricule succenturié est petit; l'estomac, faiblement musculéux; l'intestin, court, sans traces de cœcums. »

Si l'on compare ces caractères à ceux des hirundinidés et des colibris, on pourrait définir les cypselidés : des hirondelles ayant des ailes et une queue de colibri. Si on attribue une grande valeur à la présence d'une seule paire de muscles laryngés, d'un autre côté on ne peut pas ne point tenir compte du grand développement du pancréas qu'offrent les cypselidés et les hirundinidés; si l'on trouve une ressemblance entre les organes digestifs des premiers et ceux des colibris, on ne peut nier celle qui existe également entre les martinets et les hirondelles. Leur bec est conformé de la même manière, ou du moins peut-on reconnaître dans la forme du bec des cypselidés, celle du bec des hirundinidés, tandis qu'il n'en est plus de même des colibris.

Mais si au lieu de nous en tenir aux simples caractères physiques, nous observons les mœurs de ces oiseaux, nous ne serons plus embarrassés pour savoir où les placer. Ils n'ont rien de commun, sous ce rapport, avec les colibris, et il devient impossible de les éloigner des hirundinidés.

**Distribution géographique.** — Les cypselidés sont répandus sur toute la surface de la terre; on les trouve sous toutes les zones, les contrées polaires exceptées, et sous toutes les latitudes, depuis les bords de la mer jusqu'à la limite des neiges éternelles.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On rencontre les cypselidés dans les forêts, aussi bien que dans les lieux déboisés; mais ils habitent surtout les montagnes et les villes, car ils y trouvent dans les murs et les parois de rochers des endroits excellents pour nicher.

Les cypselidés sont des oiseaux essentiellement aériens. Depuis les premiers rayons du matin jusqu'après le coucher du soleil, ils sont sans cesse en mouvement. Jamais ils ne semblent fatigués; quelques heures de sommeil paraissent leur suffire amplement. Ils parcourent sans fatigue des centaines de lieues. Ils volent à une très grande hauteur, et disparaissent même aux regards. Leur vol les fait reconnaître de loin. Leurs ailes étendues, semblables à un crois-sant, se meuvent avec une telle rapidité, qu'on dirait les ailes d'un insecte ou d'un colibri. Parfois ils sont assez longtemps sans battre des ailes; ils changent de direction en les inclinant légèrement d'un côté ou de l'autre, en remuant la queue d'une manière si insensible que nous ne pouvons nous en apercevoir; et cependant, ils fendent l'air avec la rapidité de la flèche. Ils se tournent, se retournent de tous côtés; mais leurs mouvements sont bien moins gracieux que ceux des hirundinidés. A terre, ils sont on ne peut plus maladroits; ils ne peuvent marcher, à peine rampent-ils péniblement. Par contre, ils grimpent assez bien le long des murs ou des parois de rochers.

Leur activité incessante leur fait dépenser beaucoup de force, et exige une alimentation abondante. Aussi les cypselidés sont-ils plus voraces que tous les hirundinidés; ils détruisent par conséquent des quantités considérables d'insectes; ils mangent surtout ceux qui se trouvent dans les plus hautes régions de l'atmosphère et qui nous sont presque complètement inconnus. Combien un martinet de la taille d'une grive en dévore-t-il en un jour? C'est ce que je ne pourrais dire; mais certainement le nombre doit en être immense; car ces oiseaux mangent pendant tout le temps qu'ils volent, et ils volent en quelque sorte toute la journée.

La vue est très-développée chez les cypselidés; l'œil est grand, dépourvu de cils. Après la vue, vient l'ouïe. Il est difficile de se prononcer à l'égard des autres sens.

Leur intelligence paraît fort incomplète.

Les cypselidés sont sociables, mais turbulents; ils sont querelleurs et continuellement en lutte et en dispute, soit entre eux, soit avec les autres oiseaux. Ils ne sont ni prudents ni même ru-

sés; ils sont violents, et exposent leur vie sans réflexion.

Tous les cypsélidés qui habitent les zones tempérées sont des oiseaux migrateurs; ceux qui vivent sous les tropiques ne voyagent que dans des limites restreintes. Beaucoup émigrent très-régulièrement. Ils arrivent et partent à jour fixe. La durée de leur séjour dans un pays est très-variable, sans qu'on en puisse connaître la cause. Les espèces qui habitent le centre de l'Afrique quittent à certains moments les lieux où elles ont établi leurs nids, pour y revenir plus tard; c'est un fait que j'ai bien observé. Il en est de même, disent les auteurs, de celles qui vivent dans le sud de l'Asie et dans l'Amérique méridionale.

Les cypsélidés migrateurs restent si peu de temps dans leur patrie, qu'à peine arrivés, ils se hâtent de construire leurs nids. Les mâles se poursuivent en poussant de grands cris; ils se livrent dans les airs des combats furieux, et cherchent à déposséder de leur nid ceux qui l'ont déjà construit. Ce nid diffère de ceux de tous les autres oiseaux. Quelques-uns seulement font des nids qui ressemblent plus ou moins à ceux des hirundinidés; beaucoup se contentent d'amasser au fond d'une cavité qu'ils ont choisie du foin, de la paille, etc., qu'ils entrelacent grossièrement. Mais toujours les matériaux qui composent ce nid sont agglutinés par la salive de l'oiseau. Il y a plus: chez quelques espèces, le nid est entièrement formé par cette salive visqueuse.

Les cypsélidés pondent un petit nombre d'œufs. Ces œufs sont généralement cylindriques et blancs. La femelle seule les couve. Les deux parents nourrissent et élèvent leurs petits. Chaque couple a une ou deux couvées par an.

Les cypsélidés ont leurs ennemis; mais ils sont peu nombreux. Leur vol rapide les fait échapper à plus d'un péril; seuls, les faucons les plus légers sont capables de capturer un martinets au vol. Les jeunes sont exposés aux attaques de tous les petits carnassiers grimpeurs. Enfin il est certaines espèces que l'homme poursuit.

**Captivité.** — Aucune espèce de cette famille ne supporte la captivité; tenir un cypsélidé en cage, est chose impossible.

## LES DENDROCHÉLIDONS — DENDROCHELIDON.

*Die Baumsegler.*

**Caractères.** — Les dendrochélidons, ou *martinets des arbres*, établissent en quelque sorte le passage entre les hirondelles et les martinets proprement dits. Ils sont caractérisés par un corps élancé; des ailes très-longues; une queue très-fourchue, les rectrices les plus extérieures dépassant de beaucoup les autres; des pieds conformés comme ceux des hirondelles, c'est-à-dire formés de trois doigts dirigés en avant, entièrement divisés, non comprimés, très-inégaux, et d'un pouce dirigé en arrière et non réversible. Les dendrochélidons se distinguent aussi par l'allongement en forme de huppe des plumes occipitales et par divers ornements en forme d'aigrettes ou de moustaches, au-dessus et au-dessous des yeux.

Leur squelette ne présente rien de particulier.

Ces oiseaux ont une vésicule biliaire, ce qui ne s'observe pas chez les martinets.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces appartenant à ce genre habitent les Indes et les îles avoisinantes, l'Australie et l'Afrique.

### LE DENDROCHÉLIDON KLECHO — DENDROCHELIDON KLECHO.

*Der Klecho, the Klecho Swallow.*

**Caractères.** — Le klecho, que les Malais appellent *manuk pedang*, ou oiseau-épée (*fig. 152*), a 19 cent. de long; l'aile pliée mesure 16 cent., et la queue 8. Il a le dos d'un beau vert métallique; les couvertures supérieures de l'aile bleues; les rémiges et les rectrices noirâtres, avec les barbes externes bleues; les plumes de l'épaule blanches, le croupion, la gorge et la poitrine d'un gris cendré; le ventre blanc. L'oreille est marquée d'une tache brun-roux chez le mâle, noire chez la femelle.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les dendrochélidons diffèrent notablement des autres oiseaux de la même famille, sous le rapport de leurs mœurs et de leurs habitudes. Ils vivent dans les jungles et les fourrés, mais surtout dans la plaine.

D'après Jerdon, on en voit aux Indes des troupes parfois nombreuses, mais d'ordinaire réduites à quelques individus seulement, qui tantôt se perchent sur les arbres secs, dépouillés de leur feuillage; tantôt fendent l'air d'un vol rapide. Ils

se tiennent surtout au voisinage des cours d'eau. Au repos, ils dressent et rabattent constamment leur huppe. En volant, ils font entendre un cri perçant, qui trahit de loin leur présence, et que l'on pourrait exprimer par les syllabes : *kia, kia, kia*; tandis que, quand ils sont perchés, ils disent une petite chanson, que l'on a cherché à rendre par les syllabes : *tschiffel tschiffel kleko kleko*.

Bernstein nous a donné des détails très-intéressants sur le mode de reproduction du klecho. « Cet oiseau, dit-il, construit son nid d'une façon toute particulière. Tandis que les autres espèces nichent le long des rochers ou des murailles, dans des fentes, dans des crevasses, lui établit son nid sur les branches les plus élevées. Ce nid, par sa forme demi-sphérique, par la manière dont les matériaux sont disposés, ressemble assez à celui de la salangane; il est cependant bien plus petit, bien moins profond. Tous ceux que j'ai examinés n'avaient que 10 millim. de profondeur et 40 de diamètre. Ce nid, fixé à un petit rameau horizontal qui en forme la paroi postérieure, ressemble ainsi à une petite coupe, et est à peine suffisant pour recevoir un œuf. Les parois en sont excessivement minces : on dirait une feuille de parchemin. Elles sont formées de plumes, de lichens, d'écorces, le tout lié ensemble par une matière visqueuse, très-probablement par de la salive : à l'époque des amours, les glandes salivaires de ces oiseaux deviennent très-turgescents. Le nid est si petit, si fragile, que l'oiseau, ne pouvant s'y poser, se tient sur la branche, et couvre avec son ventre le nid et l'œuf unique qui s'y trouve. Celui-ci a 25 millim. dans son diamètre longitudinal, et 19 dans son plus grand diamètre transversal; il est de forme ovale très-régulière; l'on ne peut y distinguer un gros bout et un petit bout. Il est d'un bleu azuré, qui pâlit lorsque l'œuf a été vidé. D'après mes observations, cet oiseau niche deux fois par an : une première fois en mai ou en juin, une seconde fois peu après la première nichée; le même nid lui sert pour ses deux couvées.

« Cette disproportion apparente entre la taille de l'oiseau, la grandeur de son nid et celle de son œuf, me rendit curieux d'observer le jeune. Peu de jours après son éclosion, il ne devait évidemment plus pouvoir se loger dans le nid. Je laissai donc un couple de ces oiseaux couver en paix. Peu de jours après sa naissance, le petit remplissait entièrement le nid; à ce moment il le quitta, et prit la posture qu'avait la femelle quand elle couvait, c'est-à-dire qu'il se tint

sur la branche, son ventre reposant sur le nid. Dans cet état, ce jeune oiseau deviendrait une proie facile pour tous les rapaces, s'il ne savait, par un artifice, échapper à leurs regards. Il ne quitte pas sa position avant qu'il soit complètement développé; mais, lorsqu'il aperçoit quelque chose de suspect, il relève le cou, hésite toutes ses plumes, se penche en avant, de manière à cacher ses pattes; il reste ainsi complètement immobile, et son plumage marbré de brun et de noir s'harmonise si bien avec la couleur des branches couvertes de lichens blanchâtres, qu'il est fort difficile de l'apercevoir. Plus tard, lorsqu'il fut devenu grand, je fis couper la branche avec le nid qui y était attaché. Le petit se comporta de même, et demeura immobile. Il fit donc le contraire de ce que font les autres jeunes oiseaux que nous voyons diriger leurs becs largement ouverts vers tous ceux qui s'en approchent, en poussant des cris plaintifs. »

Le klecho se trouve aussi à Java; mais il n'est commun nulle part, comme on peut le conclure d'une fécondité si bornée.

## LES SALANGANES — *COLLOCALIA*.

### *Die Salanganen.*

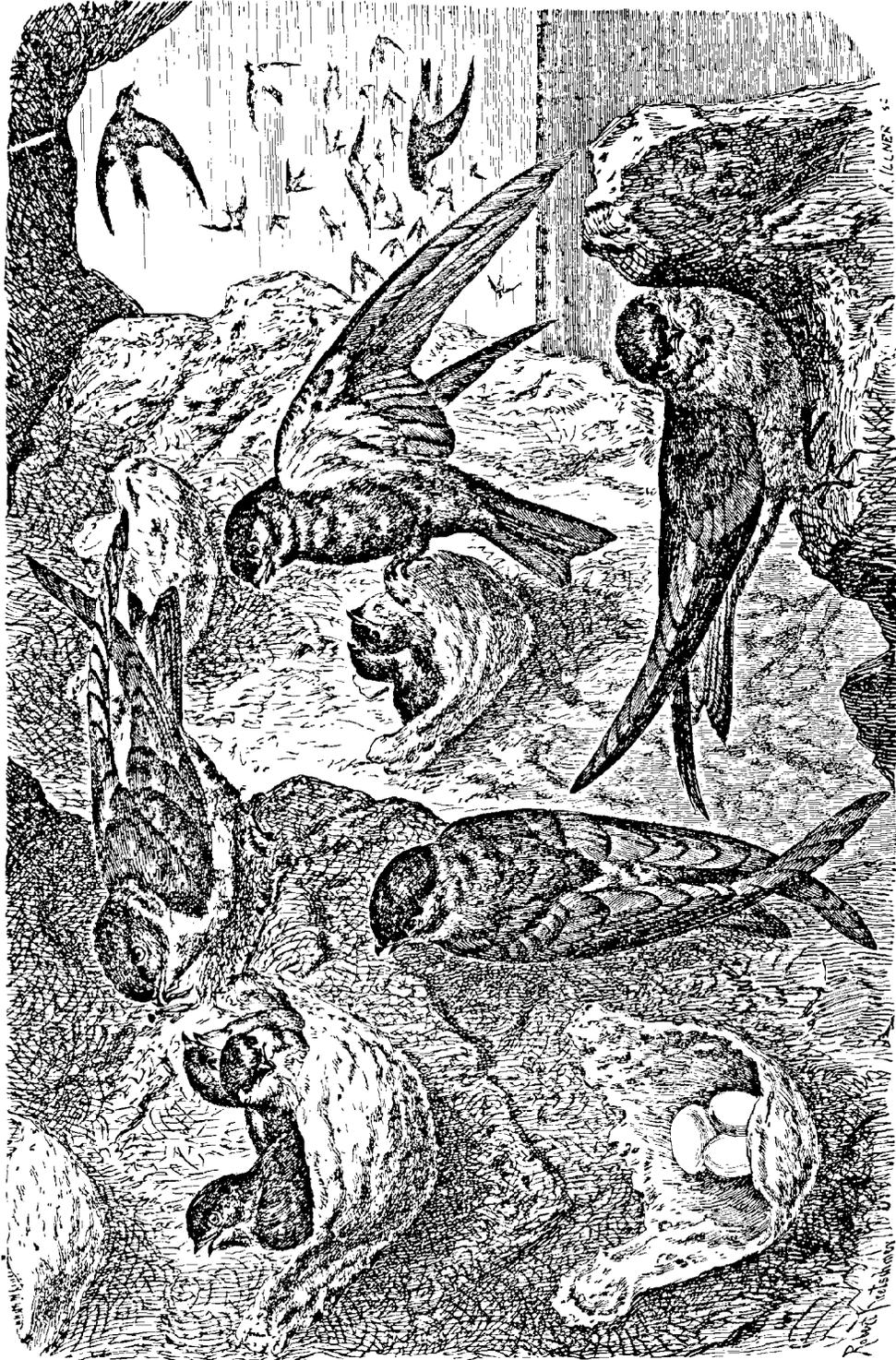
**Caractères.** — Les salanganes sont ces oiseaux depuis longtemps célèbres, dont on mange les nids. Le genre auquel ils appartiennent présente les caractères suivants : taille petite; ailes assez allongées, aiguës, la deuxième rémige étant la plus longue; queue moyenne, tronquée à angle droit ou légèrement échancrée; bec petit, fortement recourbé; tarses nus, courts, relativement robustes; doigts antérieurs presque égaux; le pouce dirigé en arrière, et non versatile. Leur plumage est assez raide; les couleurs en sont très-simples.

Leurs organes internes offrent comme particularité l'extrême développement des glandes salivaires.

### LA SALANGANE PROPREMENT DITE — *COLLOCALIA NIDIFICA*.

#### *Die Salangane, the esculent Swallow.*

**Caractères.** — L'espèce la plus commune, la salangane proprement dite (Pl. XII), a de 13 à 14 cent. de long et environ 33 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 à 13 cent. et la queue 6; les rectrices médianes ont à peine 1 cent. de moins que les latérales. Le dessus du corps est d'un brun grisâtre foncé; le dessous est d'un gris





brunâtre clair; les ailes et la queue sont noirâtres; une tache blanche se trouve en avant de l'œil. Les vieux oiseaux ont un léger reflet métallique gris-verdâtre, que ne présentent pas les jeunes.

**Distribution géographique.** — On a cru longtemps que la salangane proprement dite n'habitait que les îles de la Sonde; mais, dans ces derniers temps, on l'a trouvée aussi dans les montagnes d'Assam, dans le Nilgerris, dans le Sikkim et à Ceylan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les détails sur les mœurs et les habitudes des salanganes abondent; cependant bien des faits nous échappent encore.

D'après Junghuhn, sur les côtes de Java, elles volent autour des récifs où viennent se briser les flots, et y cherchent leur nourriture. On trouve dans leur estomac des insectes et des vers. Elles glissent, même la nuit, avec la rapidité de la flèche au travers des ouvertures les plus étroites. Elles nichent dans des cavernes le long du rivage. Le fond de ces cavernes est souvent couvert par l'eau de la mer; l'entrée en est étroite, libre lors de la marée basse, parfois entièrement cachée par les vagues pendant la marée haute. L'oiseau profite, pour entrer ou pour sortir, du moment où la vague s'avance ou recule. On trouve quelquefois des salanganes sur des rochers, loin de la mer.

« A la fin de décembre 1846, raconte Jerdon, je visitai une caverne de l'île des Pigeons, près d'Honore; mon guide m'assura que les oiseaux y arriveraient entre 8 et 9 heures du soir. Je le chargeai de m'en prendre; il revint le lendemain, et m'apporta plusieurs salanganes vivantes, qu'il avait capturées dans un nid, à 9 heures du soir.

« Dans une autre caverne, que je visitai au mois de mars, je trouvai de cinquante à cent nids; quelques-uns contenaient des œufs. La plupart étaient récemment construits. Il y avait là environ une vingtaine de couples de salanganes.

« Près de Darjiling, les salanganes se montrent souvent en très-grand nombre. Au dire de Tickel, elles apparaissent en août, se dirigeant vers le sud-ouest. J'en ai souvent vu des bandes nombreuses, s'abattant sur le sol, et volant toujours avec une rapidité extraordinaire. »

C'est surtout par leurs nids que les salanganes sont connues et depuis longtemps célèbres: les histoires à cet égard abondent. « Sur la côte de Chine, dit Bontius, on voit de petits oiseaux du genre des hirondelles, qui arrivent de l'intérieur du pays pour nicher sur les falaises le long de la mer; ils ramassent dans l'écume de la mer

une matière gélatineuse, probablement du *spermaceti* ou du frai de poisson, et ils en construisent leurs nids. Les Chinois enlèvent ces nids des falaises et les apportent aux Indes, où ils les vendent très cher. On les fait cuire dans du bouillon de poulet ou de mouton, et c'est un plat fort estimé des gourmets. »

Jusqu'à ces derniers temps, on assignait à ces nids la même origine. Tous les voyageurs s'accordaient à dire que la salangane prenait dans la mer les matériaux dont elle forme son nid. Kämpfer raconte que des pêcheurs chinois lui ont assuré que ce nid n'était composé que de la chair d'un grand poulpe, à laquelle l'oiseau fait subir une sorte de préparation. Rumphius décrit une petite plante, molle, comme cartilagineuse, moitié transparente, lisse et visqueuse, de couleur blanche et rouge, qui croit aux bords de la mer, sur les rochers et sur les coquillages, et dont la salangane se servirait pour construire son nid. Il met cependant en doute lui-même la réalité de son assertion, et il regarde comme vraisemblable que les salanganes bâtissent leurs nids avec un de leurs produits d'excrétion; Poivre, écrivant à Buffon, lui dit avoir observé que la surface de la mer, entre Java et la Cochinchine, et entre Sumatra et la Nouvelle-Guinée, était couverte d'une substance semblable à de la colle forte à demi délayée, substance qui, en se coagulant, ressemblait parfaitement à la matière des nids de salangane. Raffles revenant à l'opinion de Rumphius, considère la matière qui compose les nids comme un produit de sécrétion, et dit que les efforts de l'animal pour l'émettre sont tels, qu'à ce produit est mêlé du sang. Home, ayant ouvert l'estomac d'une salangane, trouva les conduits excréteurs des glandes stomacales très-développés, à ouverture tubulée et divisée en plusieurs lobes, comme les pétales d'une fleur; ces lobes sécrèteraient d'après lui le mucus qui forme le nid. L'analyse chimique des nids de salangane a montré à Marsden que la substance qui les compose tient le milieu entre l'albumine et la gélatine; qu'elle résiste longtemps à l'action de l'eau bouillante, se gonfle au bout de quelques heures, et, en se desséchant, redevient dure, mais casante. Enfin, depuis Bernstein, nous savons comment se construisent ces nids comestibles.

« Nous ne devons pas nous étonner, dit-il, si tant d'opinions diverses ont eu cours au sujet de la provenance de la matière qui compose les nids des salanganes. Tant que l'on se fait aux récits d'indigènes ignorants et superstitieux, tant

qu'on se contentait de comparer les caractères extérieurs de cette substance avec ceux d'autres matières complètement différentes, il ne fallait pas espérer la lumière sur ce point. On ne pouvait arriver à la vérité qu'en observant ces oiseaux en vie. A la vérité, cela est difficile; car ils nichent dans des cavernes sombres, plus ou moins impraticables, où le jour pénètre à peine. Heureusement qu'une espèce voisine, qui habite Java, et qui y est connue sous le nom de *kusappi*, est assez facile à observer, car elle niche dans des lieux abordables, soit à l'entrée des cavernes, soit le long des falaises. Plusieurs fois, j'ai pu la voir construire son nid, ce à quoi je ne suis jamais arrivé pour la salangane proprement dite.

« La forme des nids comestibles (ceux de la salangane proprement dite) est connue depuis longtemps. Ils ressemblent au quart d'une coquille d'œuf, suivant son grand diamètre. Ils sont ouverts par en haut, et le rocher contre lequel ils sont appliqués les cloisonne en arrière. Les parois du nid sont très-minces. Son bord supérieur se prolonge et forme de chaque côté une sorte d'aile assez forte, qui maintient le nid appliqué contre le rocher. Ce nid est formé d'une matière translucide, blanchâtre ou brunâtre, et présente des stries transversales ondulées, disposées plus ou moins parallèlement les unes aux autres. C'est là la seule organisation qu'ils présentent. Les nids foncés, brunâtres et qui ont le moins de valeur, sont à mon avis des demeures anciennes, où des petits ont été élevés; les blancs ont plus de valeur et sont les plus récemment construits. D'autres observateurs rapportent différents nids à deux espèces distinctes; mais comme je n'ai pu me procurer aucun oiseau pris dans un nid brun, je ne me hasarderai pas à trancher la question; on trouve d'ailleurs tous les degrés intermédiaires entre les nids blancs et les nids bruns; et tous présentent la même disposition; ce qui me fait croire qu'ils appartiennent réellement à une seule espèce. On rencontre des nids dont la face interne présente une disposition réticulée, résultant de la dessiccation et de la contraction de la substance employée; souvent aussi on rencontre des plumes enchâssées dans les parois.

« C'est dans ces nids que la salangane pond deux œufs, rarement trois, d'un blanc éclatant, et mesurant 20 millimètres dans leur diamètre longitudinal, et 14 dans leur plus grand diamètre transversal.

« Le nid du *kusappi* ou salangane fuciphage (*collocaha fuciphaga*) ressemble extérieurement à

celui de la salangane proprement dite; il en diffère cependant essentiellement en ce qu'il est composé de tiges d'herbes. La matière gélatineuse ne sert qu'à relier ces tiges entre elles et à fixer le nid contre le rocher; aussi est-elle principalement abondante à la partie postérieure, et notamment dans les deux ailerons qui prolongent en arrière le bord supérieur. Ces ailerons manquent souvent, lorsque le nid surtout est d'une construction solide. Je possède un nombre assez considérable de nids de *kusappi*, que l'on a trouvés sous le toit d'un édifice public à Batavia. Ils sont formés de tiges d'herbes, de crins de cheval, disposés les uns sur les autres, mais sans être entrelacés; ils sont agglutinés ensemble par cette masse gélatineuse, abondante surtout à la paroi postérieure. J'ai trouvé trois autres nids, qui étaient composés de substances végétales plus flexibles, et entrelacées. Ici, la matière gélatineuse, étant moins indispensable, ne se trouvait qu'à la partie postérieure, où elle servait à maintenir le nid contre le rocher. »

Bernstein revenant ensuite sur les anciennes légendes, dit avoir observé souvent des *kusappi* en train de bâtir leurs nids; en avoir tenu plusieurs en captivité; en avoir disséqué un grand nombre, et s'être ainsi convaincu que cette matière était évidemment un produit de sécrétion. Dans ses premières communications, il insista sur le grand développement des glandes salivaires, notamment des sublinguales, et il émit l'hypothèse que ce pourraient bien être les organes de sécrétion de la substance qui forme le nid. Depuis, il en a acquis la preuve; il a vu que, pendant la saison des amours, ces glandes devenaient tumescences, pour diminuer de volume après la ponte.

« Ces glandes sécrètent une quantité considérable d'un mucus épais, visqueux, qui vient s'accumuler à la partie antérieure de la cavité buccale. Ce liquide ressemble assez à une solution saturée de gomme arabe; il est très-visqueux et filant. Si l'on en tire un fil de la bouche, et qu'on l'enroule autour d'un bâton, on peut retirer toute la salive de la bouche et même des conduits excréteurs. Elle se dessèche très-rapidement, et ressemble tout à fait à la substance qui compose les nids. Au microscope, elle présente le même aspect. Mise entre deux feuilles de papier, elle les agglutine comme le ferait une solution de gomme. On peut de même en entourer des brins d'herbe, et les coller les uns aux autres.

« Quand l'oiseau commence à construire son

nid, il vole vers l'endroit qu'il a choisi, et du bout de sa langue applique sa salive contre le rocher; il répète ce manège dix, vingt fois, sans jamais s'éloigner beaucoup. Il trace ainsi un demi-cercle ou un fer à cheval. La salive se dessèche rapidement, et le nid a une base solide sur laquelle il reposera. Le kusappi se sert de diverses substances végétales, qu'il agglutine les unes aux autres avec sa salive; la salangane proprement dite n'emploie que sa salive. Elle se pose sur la charpente de son nid, puis, portant la tête alternativement à droite et à gauche, elle en élève les parois, et forme ainsi les lignes stratifiées dont nous avons parlé plus haut. Au moment du travail, quelques plumes peuvent rester collées par la salive. L'irritation causée par le gonflement des glandes peut aussi pousser les oiseaux à les vider, en les pressant ou en les frottant. Des lésions peuvent donc se produire, et quelques gouttes de sang se mêler à la salive. La sécrétion de celle-ci est en rapport avec le régime de l'oiseau. Quand, pendant quelques jours, j'avais donné à mes salanganes beaucoup de nourriture, la sécrétion salivaire devenait très-abondante; elle tarissait, au contraire, quand ces oiseaux souffraient de la faim. C'est ce qui explique pourquoi, en certaines saisons, les salanganes bâtissent leurs nids plus rapidement qu'en d'autres: dans le premier cas, elles ont de la nourriture à profusion; dans le second, elles pâtissent.»

**Usages et produits.** — Les nids de salanganes sont dans quelques contrées de l'Orient l'objet d'un commerce très-important. Les cavernes à salanganes les plus productives se trouvent sur la côte méridionale de Java. Epp en a visité quelques-unes qui se trouvent dans le rocher calcaire de Karang-Kallong, et qui sont exploitées par le gouvernement hollandais. Ce rocher plonge verticalement dans la mer et est continuellement battu par les flots; au sommet, se trouve un petit fort, avec une garnison de vingt-cinq hommes chargés de protéger les chasseurs de nids. Sur le bord du rocher, croît un arbre vigoureux, dont les branches s'étendent au-dessus de l'abîme. En se cramponnant à l'une d'elles et en regardant au-dessous de soi, on voit les salanganes voler tout autour du rocher; elles ne paraissent pas plus grandes que des abeilles. Les chasseurs se laissent descendre l'un après l'autre, le long d'une corde d'environ quatre-vingt-dix brasses de long; celui qui la lâche, est perdu. Dans l'intérieur des cavernes, ils sont encore menacés par les flots. Ces cavernes sont au nombre de

neuf; chacune a son nom, et on ne peut les aborder qu'en se laissant glisser le long de la corde. En 1847, la population de Karang-Kallong était de 2,700 âmes, dont 1,500 hommes occupés à la chasse des nids. Ils étaient exempts de toute corvée, de tout impôt; mais ils ne recevaient qu'un faible salaire de leur travail périlleux. On ne récoltait les nids que trois fois par an. Avant de descendre dans les cavernes, les chasseurs faisaient un repas solennel, prenaient un peu d'opium, invoquaient la déesse *Njai Kidul*, et plaçaient devant son image une offrande abondante de riz. Ces cavernes rapportaient en moyenne 480,000 florins par an. On récolte aussi des nids sur d'autres points de la côte méridionale de Java et dans tout l'archipel indien; on les importe à peu près tous en Chine.

Aujourd'hui encore, ces nids se payent aussi cher qu'il y a plusieurs siècles. Au dire des voyageurs, chaque année il en entre en Chine plusieurs millions, représentant une valeur de 300,000 livres sterling. Les Chinois distinguent plusieurs sortes de nids, et les payent des sommes réellement fabuleuses.

## LES ACANTHYLIS — ACANTHYLIS.

### *Die Stachelsegler.*

**Caractères.** — Les acanthylis sont caractérisés par des rectrices dont la tige dépasse les barbes sous forme d'épines ou de piquants, d'où le nom de *martinets épineux* qui leur a été quelquefois donné. Ils ont, en outre, des tarses allongés, des doigts moyennement longs; un pouce très-fort, dirigé en arrière et non réversible. Leur plumage est épais.

**Distribution géographique.** — Les acanthylis sont propres à l'Asie, à l'Afrique, à l'Amérique et à l'Australie.

### L'ACANTHYLIS ÉPINEUX — ACANTHYLIS *ACAUDACUTA.*

#### *Der weissnackige Stachelsegler.*

**Caractères.** — L'acanthylis épineux (*fig. 154*) a 23 cent. de long et 55 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 22 cent., et la queue 6. Il a la tête, la partie supérieure du cou, les couvertures supérieures de la queue, les flancs, les rémiges et les rectrices d'un noir sombre, à reflets d'un bleu verdâtre; le dos et l'épaule d'un brun cendré; le menton, la poitrine et la nuque blancs; le ventre d'un brun de suie; les sous-caudales et une raie qui descend sur la partie postérieure et latérale

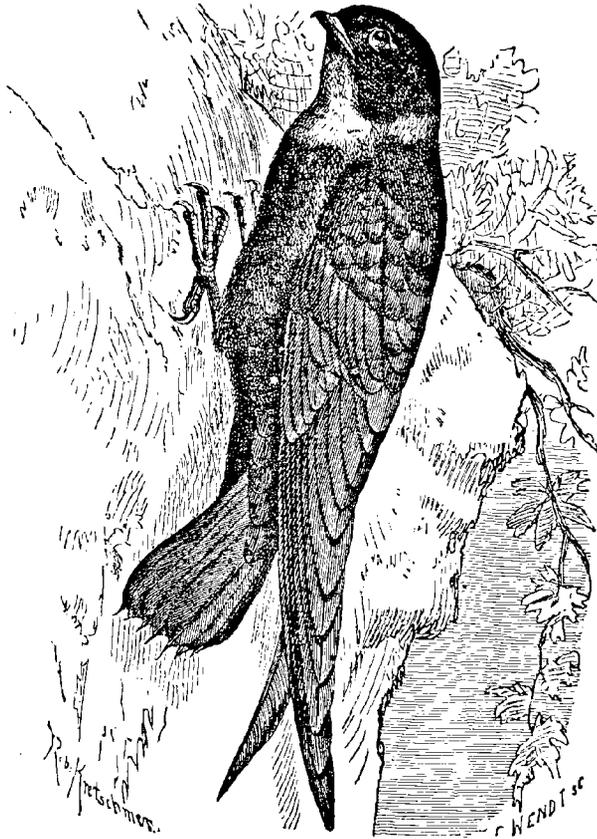


Fig. 153. L'Acanthylis épineux.

de la cuisse blanches, mêlées de quelques plumes d'un bleu noir très-brillant; les barbes internes des pennes du bras blanches; le bec noir; les pattes couleur de plomb; l'œil brun foncé.

**Distribution géographique.** — D'après Jerdon, cet oiseau habite la partie sud de l'Himalaya, le Népal, le Sikkim et le Boukan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau est facilement reconnaissable à sa taille, à la légèreté et à la rapidité de tous ses mouvements. Il niche en colonies, le long des roches escarpées, un peu au-dessous de la limite des neiges. Après les nichées, il erre dans le pays, sans direction déterminée; rarement il paraît rester plus de deux ou trois jours dans un même endroit. Sa queue épineuse lui sert sans doute à grimper.

#### LES MARTINETS — *CYPSELUS*.

**Caractères.** — Le genre martinet, que l'on peut considérer comme le type de la famille des cypselidés, est essentiellement caractérisé par des tarses très-courts, épais, emplumés jusqu'aux

doigts, qui sont nus, courts, à peu près égaux; un pouce articulé sur le côté interne du tarse et dirigé en avant; des ongles étroits, crochus et aigus. Leur queue est fourchue et leur plumage a des teintes sombres.

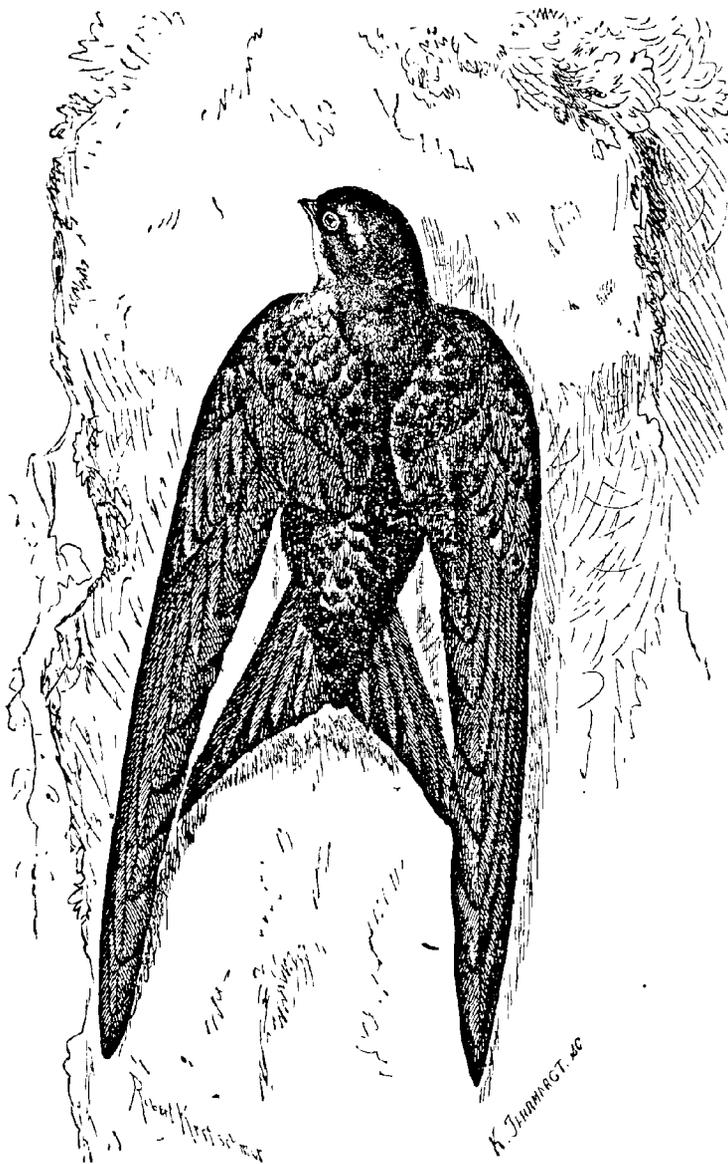
On signale encore comme caractéristique, chez les martinets, l'existence d'une dilatation ou poche sous-linguale, dans laquelle ces oiseaux entasseraient des insectes à l'époque où ils nourrissent leurs petits.

Dans ces derniers temps, on a séparé des martinets, sous le nom de *cypselurus*, plusieurs petites espèces qui n'ont d'autres caractères distinctifs qu'une faible taille et la rectrice externe terminée en une longue pointe. Ces caractères ne me paraissent pas suffisants pour légitimer cette séparation; ils pourraient tout au plus servir à caractériser un groupe secondaire.

#### LE MARTINET NAIN — *CYPSELUS PARVUS*.

*Der Zwergsegler.*

**Caractères.** — Le martinet nain a environ 14 cent. de long et 30 cent. d'envergure. Il est



Corbèr, Crêlé Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 154. Le Martinet noir.

gris cendré; les ailes et la queue sont brunâtres; la gorge est de couleur claire.

**Distribution géographique.** — Ce n'est que dans l'intérieur de l'Afrique, au sein des forêts vierges, que l'on rencontre le martinet nain. Hors le temps des amours, il erre de côté et d'autre, sans but, sans direction déterminée. Pendant les amours, il exploite un domaine restreint.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le martinet nain ne le cède pas en agilité aux autres cypselidés je ne connais pas d'oiseau dont le vol soit plus rapide que le sien.

BREHM.

Pendant un voyage sur le Nil Bleu, je vis, au mois de septembre, quelques palmiers qui s'élevaient au-dessus des autres arbres, et qui devaient avoir quelque chose de très-attractif pour ces cypselés, car on en voyait plus de cinquante paires voler autour. Ils allaient de côté et d'autre, en poussant des cris perçants, mais toujours ils revenaient vers les palmiers. Ma curiosité étant excitée, je m'approchai, et je vis que de temps à autre ces oiseaux se posaient sur les feuilles des palmiers. De petits points blancs se détachaient sur le vert du feuillage; désireux de

III — 281

vérifier ce que pouvaient être ces points blancs, je montai sur l'arbre et je trouvai, non sans surprise, que ces points n'étaient autres que les nids des martinets nains.

La structure de ces nids est très-singulière : la feuille du palmier étant trop lourde pour son pétiole, elle se recourbe et pend verticalement ; en outre, le limbe de la feuille forme avec son pétiole un angle aigu, et le milieu de cette feuille est occupé par une sorte de gouttière. C'est dans cette gouttière que le martinet nain établit son nid, qui est formé de fibres de coton, agglutinées avec de la salive et collées contre la feuille. On pourrait le comparer à une cuiller arrondie, profondément excavée et disposée perpendiculairement à son manche. L'excavation du nid a environ 7 cent. de diamètre ; elle est tapissée de plumes molles, collées également contre les parois. Chaque ponte n'est généralement que de deux œufs.

Le martinet nain prend des précautions pour que ses œufs ou ses petits ne puissent tomber hors du nid. Par les grands vents, la feuille qui les porte est violemment agitée, et pour empêcher ses œufs ou ses petits d'être lancés au dehors, elle les colle avec sa salive. Les œufs sont cylindriques, blancs ; ils ont environ 2 cent. de long ; ils ne sont pas couchés dans le sens de leur longueur, mais collés au nid par une de leurs pointes. J'ai trouvé des jeunes déjà assez grands, qui tenaient solidement au nid ; mais je crois que ces mesures de prudence sont inutiles, dès que ceux-ci ont revêtu leurs premières plumes, et sont en état de se cramponner aux parois de leur demeure.

Le martinet des palmiers (*Cypselus palmarum*), qui habite le sud de l'Asie, a exactement les mêmes habitudes.

#### LE MARTINET NOIR OU DE MURAILLES — *CYPSELUS APUS.*

*Der Mauersegler, the Swift.*

**Caractères.** — Le martinet de murailles (*fig. 154*) a de 17 à 19 cent. de long, et 45 cent. d'envergure. L'aile pliée mesure 15 cent., et la queue 7. Son plumage est noir de suie ; seule, la gorge est blanchâtre. L'œil est brun foncé ; le bec et les pattes sont noirs.

Les jeunes oiseaux ont des couleurs un peu plus pâles que les vieux.

**Distribution géographique.** — Le martinet noir est cet oiseau que, du 1<sup>er</sup> mai au mois d'août, nous voyons voler le long des rues, ou

autour des clochers de nos églises, en poussant de grands cris. Il est excessivement répandu. Je l'ai vu, depuis Drontheim jusqu'à Malaga, dans tous les pays que j'ai parcourus. D'autres observateurs l'ont rencontré dans une grande partie de l'Asie centrale. Lors de ses migrations, il traverse toute l'Afrique, et on l'a observé aussi à l'extrême sud de cette partie du globe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le martinet noir arrive chez nous avec une régularité remarquable ; il apparaît les 1<sup>er</sup> ou le 2 mai, pour nous quitter au plus tard le 1<sup>er</sup> août. Ceux qu'on voit encore après cette époque, sont ceux qui s'étaient établis dans les contrées les plus septentrionales, ou qui, retardés par le mauvais temps dans leur couvée, ont des petits encore incapables d'entreprendre un long voyage. A la fin d'août, j'ai encore rencontré de ces retardataires, en Allemagne et sur le Doverfeld. En Espagne, le martinet de murailles arrive avec la même régularité que chez nous, et quitte ce pays à la même époque : peu de jours après, il se montre dans l'intérieur de l'Afrique ; le 3 août, j'en vis sur les minarets de la mosquée de Charthoum. Dans la haute Égypte, on voit souvent, surtout aux mois de février et de mars, des bandes très-nombreuses de ces oiseaux, et probablement quelques-uns y passent l'hiver, quoique la masse pousse jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Pourtant, pendant mon séjour à Malaga, je vis, à mon grand étonnement, du 13 au 28 octobre, un grand nombre de martinets de murailles voler autour des clochers. Je suis porté à croire que c'étaient des oiseaux qui revenaient d'Afrique ; car, d'après toutes les observations, les martinets quittent le sud de l'Espagne en même temps que le nord, c'est-à-dire dans les premiers jours d'août, et l'on ne remarque que quelques rares retardataires.

Aux Indes, cet oiseau, nous dit Jerdon, ne se montre que pendant la saison des pluies.

Les martinets de murailles paraissent émigrer en grandes bandes. On en voit souvent des centaines là où la veille on ne pouvait en apercevoir un seul. Ils voyagent de nuit ; d'après Naumann, ce serait vers minuit qu'ils se mettraient en route.

Un fait des plus curieux de l'histoire du martinet noir, est celui de ses courses nocturnes, non plus à l'époque des migrations, mais pendant le temps qu'il passe chez nous. Montbeillard en parle comme d'un phénomène qui s'observe seulement au mois de juillet, et quand les martinets touchent au moment de leurs mi-

grations; mais Spallanzani a vu que ce phénomène a lieu durant les trois mois de leur séjour parmi nous. Vers la fin du jour, après qu'ils ont bien tourné, selon leur coutume, autour d'un clocher ou d'un autre édifice, on les voit s'élever à des hauteurs plus qu'ordinaires, et toujours en poussant des cris aigus. Divisés par petites bandes de quinze à vingt, ils disparaissent bientôt totalement. Ce fait arrive régulièrement chaque soir, vingt minutes environ après le coucher du soleil, et ce n'est que le lendemain, lorsqu'il commence à reparaitre à l'horizon, qu'on voit les martinets redescendre du haut des airs, non plus par bandes, mais dispersés çà et là. Avant la ponte, mâles et femelles s'en vont ainsi chaque soir; lorsque les soins de l'incubation retiennent les femelles dans leur nid, les mâles seuls exécutent ces courses nocturnes. Spallanzani dit même que lorsque l'éducation des jeunes est terminée, les martinets se retirent dans les hautes montagnes, où ils vivent jusqu'à leur départ d'Europe, « au sein des airs, et sans jamais se poser sur aucun appui. »

Il n'est nullement difficile de distinguer le martinet de murailles des hirundinidés. Son allure, son genre de vie diffèrent beaucoup de ceux des hirondelles. Comme celles-ci, il est excessivement vif et actif. L'air est son véritable domaine; c'est là qu'il passe toute sa vie. Des premières lueurs de l'aurore jusqu'à la nuit close, il chasse et vole à de grandes hauteurs; ce n'est que le soir ou par le mauvais temps qu'il se rapproche du sol. Dans nos pays, il est en activité même en plein midi. Dans les contrées méridionales, il passe le milieu du jour caché au fond de son trou. Ainsi, aux Canaries, d'après ce que nous raconte Bolle, les martinets disparaissent vers 10 heures, et ne se montrent de nouveau que dans l'après-midi.

Je ne connais aucun oiseau de nos contrées qui vole aussi rapidement que le martinet de murailles. Spallanzani a calculé qu'il pouvait traverser un espace de 60 milles en 5 minutes seulement. Son vol est facile, léger, toujours soutenu. Il ne peut changer brusquement de direction comme l'hirondelle, mais il fend l'air avec plus de vitesse. Ses ailes étroites, recourbées en forme de faucilles, s'agitent si rapidement que l'œil ne peut en suivre les mouvements; puis, tout à coup, l'oiseau les étend et plane immobile en apparence.

Par contre, aucun oiseau n'est plus maladroit que le martinet noir quand il faut qu'il se meuve sur le sol; il ne marche pas, et c'est à peine s'il

sait ramper. On a dit qu'il est incapable de prendre son essor lorsqu'on le met sur un sol uni; cela n'est point exact. Quand on met à terre un martinet de murailles, il étend les ailes, en donne un coup vigoureux, qui le lance en l'air, et lui permet de s'envoler. Il sait cependant faire usage de ses pattes; il s'en sert pour se cramponner à des parois verticales, et pour se défendre contre ses semblables.

Le martinet crie, et ne chante pas. Sa voix est un son perçant, qu'on peut rendre par les syllabes *spi spi* ou *kri*. Lorsqu'il est excité, il fait sans cesse entendre sa voix, et lorsque plusieurs de ces oiseaux sont réunis, il en résulte un tapage assourdissant. Rentrés dans leurs nids, tous gazouillent, jeunes et vieux.

De tous leurs sens, l'ouïe et la vue sont les plus parfaits; quant à l'odorat, au goût, au toucher, ils paraissent assez obtus.

Au point de vue de l'intelligence, le martinet noir doit être placé assez bas. Il est querelleur, étourdi, violent; il ne vit en paix avec aucun oiseau, pas même avec ses semblables. On voit les martinets se disputer des journées entières aux abords de leurs nids. Transportés de jalousie, deux mâles se précipitent l'un sur l'autre, se saisissent à l'aide de leurs pattes, et tombent en roulant, en roulant. Les coups qu'ils se portent ne sont pas toujours inoffensifs; on a apporté à mon père des martinets de murailles, qui étaient tombés morts sur le sol; on leur trouva la poitrine complètement déchirée. Les martinets attaquent aussi d'autres oiseaux. Naumann en vit un poursuivre, sans provocation, un moineau en train de chercher des vers blancs; il fondit sur lui à plusieurs reprises, comme le ferait un faucon, et l'effraya tellement que le malheureux moineau alla chercher un refuge sous les pieds des ouvriers qui travaillaient dans le champ. Ce n'est qu'à l'égard de ses petits que le martinet de murailles se montre animé de bons sentiments.

Il établit son nid à différents endroits, suivant les localités. Ordinairement, il niche dans les crevasses des murs, des clochers et des grands édifices. Assez souvent, il chasse les étourneaux et les moineaux des nids artificiels qu'on leur a préparés, sans se laisser arrêter par la présence de la femelle en train de couvrir ses œufs. Il tourmente tellement la couveuse que celle-ci finit par lui céder la place; il dispose alors au fond du nid une légère couche de divers matériaux et y pond ses œufs. Dans le midi de l'Europe, il habite les parois crevassées des rochers.

En Espagne, je le vis avec des crécerelles, des soulcies, des rouges-queues; Homeyer l'observa aux Baléares, au milieu de bandes de pigeons (*Columba lævia*) et de gobe-mouches. Là où vivent les deux espèces européennes, comme en Suisse et en Espagne, elles s'établissent ensemble sur le même point.

Une fois qu'une paire a pris possession d'un nid, elle y revient chaque année et le défend courageusement contre tous les autres oiseaux qui voudraient le lui ravir. Ce nid est formé de chaumes, de foin, de feuilles sèches, de chiffons, de plumes; l'oiseau enlève ces matériaux à des nids de moineau, ou bien les saisit au vol; rarement, il les ramasse par terre ou les arrache des arbres. Il les dispose sans ordre, puis il les agglutine avec sa salive visqueuse, qui se solidifie rapidement.

Les œufs, au nombre de deux par couvée, sont allongés, presque cylindriques, obtus aux deux extrémités. La femelle les couve seule, et, pendant ce temps, le mâle la nourrit, du moins lorsqu'il fait beau. S'il pleut, il ne peut à lui seul trouver assez de nourriture pour lui et sa femelle. Celle-ci est donc obligée d'abandonner ses œufs, pour se mettre elle-même en chasse. Les deux parents élèvent leurs petits, dont l'accroissement est lent. Ce n'est qu'après plusieurs semaines qu'ils peuvent prendre leur essor. On trouve des œufs au plus tôt à la fin de mai; les jeunes éclosent en juillet, et prennent leur volée à la fin de ce mois.

Le martinet de murailles se nourrit à peu près des mêmes insectes que l'hirondelle rustique. Très-souvent, il les chasse à une très-grande hauteur, et il prend là sans doute de petites espèces qui nous sont inconnues. Plusieurs observateurs croient qu'il ne boit pas; cela n'est pas exact, comme je puis l'assurer, d'après mes propres observations. Ce qui est vrai, c'est qu'il ne se baigne que quand il pleut; et qu'il ne se plonge pas dans l'eau, comme le font les hirondelles. Toujours en mouvement, il a besoin d'une somme de nourriture considérable; cependant, il peut supporter un jeûne prolongé: on aurait vu des martinets captifs vivre six semaines sans rien manger.

Les martinets n'ont pas beaucoup d'ennemis. Chez nous, le gerfaut seul leur donne la chasse; dans d'autres contrées, ils ont à redouter quelques espèces de faucons. De temps à autre, des jeunes périssent sous la dent des loirs et des autres rongeurs qui grimpent, et encore cela n'arrive-t-il que quand ces oiseaux ont niché dans

des trous d'arbres creux ou dans des caisses à étourneaux.

**Chasse.** — Dans nos pays, l'homme ne chasse pas le martinet de murailles; il l'a moins en estime que nos diverses espèces d'hirundinidés; dans tous les cas, il se montre indifférent à son égard. Il en est autrement dans le midi de l'Europe et surtout en Italie. D'après Savi, les jeunes martinets ont une chair excellente et très-estimée. Pour s'en procurer, on pratique dans les murs, au plus haut des maisons, d'une tour ou d'un colombier, des trous, que l'on peut visiter de l'intérieur. Les martinets viennent nicher dans ces retraites préparées d'avance, et il est facile de s'emparer de leurs petits. Cependant on ne les enlève pas tous: pour ménager l'espèce on n'en prend qu'un dans chaque nid. Savi nous apprend encore qu'à Massa, près de Carrare, on a bâti sur un rocher une tour destinée tout expressément à la nidification des martinets.

#### LE MARTINET ALPIN — *CYPSELUS MELBA*.

*Der Alpensegler, the white-bellied Swift.*

**Caractères.** — Le martinet alpin est plus grand que l'espèce précédente; il a de 21 à 22 cent. de long, et de 52 à 53 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure de 22 à 22 cent. et demi, et la queue de 8 à 9 cent. Il est gris-brun foncé, avec la gorge et le bas-ventre blancs, la poitrine traversée par une raie brune. L'iris est brun foncé; le bec et les pattes sont noirs.

Les jeunes oiseaux diffèrent des vieux en ce que leurs plumes sont bordées de blanc.

**Distribution géographique.** — Ce martinet ne se montre qu'exceptionnellement dans les pays au nord des Alpes; c'est un oiseau du Midi. Il se trouve dans toute la chaîne des Alpes, dans beaucoup de montagnes des trois péninsules européennes méridionales, et d'une grande partie de l'Asie; on le rencontre également dans l'Atlas. Lors de ses migrations, il traverse l'Afrique, et on l'a observé au Cap.

D'après Jerdon, il n'est point rare dans le sud des Indes; on le rencontre tout le long des monts Ghat, jusqu'au cap Comorin et jusqu'à Madras. Il est commun, en été, dans le Nilgerris; en hiver, sur la côte de Malabar. Dans les Indes centrales, il se montre dans toutes les montagnes, nous dit Tickel. Jerdon croit que c'est là qu'il se reproduit. En Espagne, je l'ai vu nicher dans la Catalogne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce n'est que pendant ses migrations que le martinet alpin

s'éloigne des montagnes ; il ne se trouve cependant pas exclusivement dans les hautes régions. En Suisse, il est assez commun, d'après Tschudi, sur les tours et les clochers des villes et des villages ; en Espagne, on le rencontre souvent dans la zone moyenne des montagnes.

Il arrive plus tôt que le martinet noir et part plus tard ; en Suisse, il paraît à la fin de mars, et ne s'en va qu'à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Les moines du Montserrat m'ont assuré qu'on en rencontrait toute l'année aux environs de leur couvent. Près de Murcie, où cet oiseau ne niche pas, j'ai vu beaucoup de martinets alpins arriver à la fin de juillet, franchir les montagnes et disparaître. On peut se demander s'ils émigraient ou s'ils ne faisaient qu'entreprendre un voyage moins long.

Les mœurs et les habitudes de ce martinet ressemblent beaucoup à celles de l'espèce précédente. Il est aussi turbulent, aussi actif ; il vole aussi rapidement, et crie tout autant et d'une manière aussi désagréable. On pourrait invoquer comme différence qu'il s'élève plus haut dans les airs, et qu'il y disparaît complètement aux regards. Son cri ressemble plus à celui de la crécerelle qu'à celui du martinet de murailles.

Il se fait encore remarquer par une habitude qui lui est particulière. Spallanzani, qui a observé des martinets alpins en Suisse, dans plusieurs îles de la Méditerranée, à Constantinople, dit qu'au milieu des vols qu'ils exécutent autour des rochers, « ils s'arrêtent et s'accrochent par les ongles aux blocs de pierre situés dans le voisinage de leurs nids ; aux premiers qui se sont ac-

crochés, d'autres viennent s'attacher, et à ces derniers d'autres encore, formant ainsi une chaîne oscillante et animée. Un instant après, ils se séparent, volent, et recommencent leurs cris accoutumés. »

Le martinet alpin est très-sociable. Jamais je n'ai rencontré une paire seule ; au contraire plusieurs couples étaient toujours réunis ensemble. Des centaines de ces oiseaux couvraient le sommet du Montserrat.

Il en est de même aux Indes. « J'ai découvert, dit Jerdon, une colonie de ces oiseaux près des cataractes de Gairsoppa. Ils s'étaient établis sur les rochers qui bordent la chute, sur l'une et l'autre rive, et à une hauteur d'environ 900 pieds. Il est possible que tous les martinets qui errent sans trêve ni repos dans le sud de l'Inde, retournent chaque soir à cet endroit, pour y passer la nuit. Il est probable aussi que c'est là qu'ils se reproduisent. »

Comme le dit Schinz, les martinets alpins nichent dans les crevasses des rochers et des murs élevés. Leur nid est plat ; la charpente en est formée de quelques rameaux grossiers, sur lesquels repose une première couche de paille, puis une seconde, de feuilles, de chiffons, de morceaux de papier ; le tout est agglutiné par une masse solide, brillante (la salive desséchée), ce qui fait paraître le nid comme entièrement couvert de bave de limace. C'est là que la femelle pond trois œufs allongés, d'un blanc de craie. La saison des amours commence en mars ; les petits éclosent au milieu de juin, et prennent leur volée à la fin de juillet.

## LES CAPRIMULGIDÉS — CAPRIMULGI.

*Die Nachtschwalben, the Goat-Suckers.*

Les fissirostres nocturnes sont des oiseaux si particuliers que personne ne les confondra avec d'autres. De tous temps, et dans tous les lieux, ils ont attiré l'attention de l'homme, et ont donné naissance aux fables les plus singulières.

On peut les rapporter à trois familles parfaitement distinctes, mais très-voisines l'une de l'autre : celle des caprimulgidés ; celle des stéatornithidés, et celle des podargidés.

**Caractères.** — Les caprimulgidés forment une famille bien circonscrite. Ils rappellent le type des hirondelles et des martinets, mais ils présentent avec eux des différences considérables. Leur conformation est très-particulière. Ils ont

peut-être moins de caractères communs avec les hirondelles, que les rapaces nocturnes n'en ont avec les rapaces diurnes.

Leur taille varie beaucoup ; quelques-uns sont aussi grands que le corbeau, d'autres sont aussi petits qu'une alouette. Ils ont le corps allongé ; le cou court ; la tête grande, large, aplatie ; l'œil grand et fortement bombé. Leur bec est relativement plus petit que chez les autres oiseaux du même ordre ; il est court, assez large en arrière, très-aminci en avant, et très-aplati ; les mâchoires, par contre, sont très-longues ; la cavité buccale est plus grande chez eux que chez aucun autre oiseau ; la partie cornée du bec ne

forme, en réalité, que la pointe; un peu au-dessous de l'arête se trouvent les narines. Les tarses sont courts, couverts en arrière d'une sorte de callosité, en avant de petites écailles, et souvent de plumes dans leur partie supérieure. Les doigts, le médian excepté, sont courts et faibles; l'interne et le médian sont généralement unis à la base par une palmature; le doigt postérieur est dirigé en arrière, mais l'oiseau peut le porter en avant. Les ailes sont longues, étroites, pointues: contrairement à ce qui s'observe chez les hirundinidés, ce n'est plus la première rémige qui est la plus longue, mais la seconde et souvent la troisième ou la quatrième. La queue est formée de dix pennes. Le plumage est mou comme celui des hiboux; le dessin en est excessivement délicat, mais sa couleur est toujours sombre, peu voyante, et ressemble à l'écorce des arbres. La bouche est entourée de soies roides; l'œil, de cils courts, fins et épais. Chez quelques espèces, les pennes des ailes ou de la queue, chez le mâle, acquièrent de très-grandes dimensions et forment une parure qui leur est propre.

D'après Nitzsch, qui a étudié leur organisation interne, le squelette du crâne et des pieds, chez les caprimulgidés, offre quelques particularités. Les côtés du maxillaire supérieur sont aplatis, larges, pneumatiques, comme tous les os de la boîte crânienne. L'os lacrymal s'articule avec la partie latérale du maxillaire supérieur; les os palatins sont plats, très-élargis à leur partie postérieure; les os ptérygoïdiens s'articulent par trois surfaces avec le sphénoïde; l'os carré est dépourvu d'apophyse. Une articulation qui ne s'observe chez aucun autre oiseau, se trouve au milieu des branches du maxillaire inférieur. La mâchoire inférieure des caprimulgidés est en effet formée de trois pièces qui ne se soudent jamais ensemble. La pièce antérieure, impaire, forme la portion horizontale de la mâchoire et la partie antérieure des branches montantes; les deux pièces postérieures, en nombre pair, représentent la portion terminale de la branche montante, s'articulent, en avant, avec l'os carré, et, suivant une ligne oblique, avec la première pièce. Elles renferment des cellules aériennes, qui manquent dans celle-ci.

La portion postérieure du sternum est recourbée en bas; ce qui fait que l'estomac a, comme chez le coucou, peu de place pour se distendre. Les divers os du membre supérieur ne présentent pas entre eux les mêmes rapports que chez les cypselidés: l'humérus, pneumatique, est plus

long que l'omoplate; l'avant-bras est un peu plus long que le bras, mais plus long aussi que la main.

La langue est longue, étroite et n'a pas une grande surface; elle présente plusieurs dentelures sur ses bords et sur sa face supérieure. Le noyau lingual est cartilagineux. Le larynx inférieur ne possède qu'une paire de muscles. L'œsophage ne présente ni jabot, ni dilatation, chez tous les caprimulgidés de l'ancien monde; tandis qu'il offre une dilatation en forme de sac chez quelques espèces américaines. Le ventricule succenturié est petit, à parois épaisses; l'estomac, membraneux, à parois minces, très-extensibles. La rate est très-petite, allongée; les reins sont conformés comme chez les oiseaux chanteurs; la rate, comme chez le coucou.

**Distribution géographique.** — Les caprimulgidés habitent toutes les régions de la terre, la zone polaire exceptée. Il en existe deux espèces en Europe et plus de quatre dans l'Amérique du Nord. Dans le nord de l'Afrique, dans l'Amérique centrale, dans les régions correspondantes de l'Asie, leur nombre va en augmentant considérablement. L'Australie en fournit aussi plusieurs espèces.

L'aire de dispersion de chaque espèce est assez étendue; mais son habitat est restreint.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La plupart des caprimulgidés vivent dans les forêts, ou, tout au moins, ils y passent leurs heures de repos. Quelques-uns habitent les steppes; d'autres se rencontrent dans le désert. Je ne puis dire jusqu'à quelle altitude ils s'élèvent dans les montagnes; mais, en général, ils évitent les hauteurs.

Comme on peut le prévoir, la couleur de leur plumage s'harmonise avec la nature des lieux qu'ils habitent. Tous les caprimulgidés qui vivent dans les montagnes ont un plumage couleur d'écorce; ceux qui fréquentent le désert en ont un couleur de sable; mais, cependant, ce plumage présente toujours le même type, et Swainson a pu dire que, qui avait vu un caprimulgidé, les avait tous vus.

Les caprimulgidés, qui habitent les forêts des contrées équatoriales, sont les seuls, probablement, qui demeurent toute l'année au même endroit; les autres sont au moins errants, et tous ceux qui vivent dans le Nord émigrent. Ils apparaissent de bonne heure dans leur patrie, et y restent jusqu'à l'entrée de l'automne. Leurs migrations sont très-étendues. Nos caprimulgidés s'en vont jusque dans le centre de l'Afri-

que. Ce n'est que lors de leurs voyages, que ces oiseaux se montrent sociables jusqu'à un certain degré. Dans leur patrie, chaque paire vit isolée de ses semblables. Dans nos pays, les caprimulgidés évitent le voisinage de l'homme; ce n'est qu'exceptionnellement, qu'ils s'approchent, la nuit, des villages. Il en est autrement dans le sud : là, les caprimulgidés s'établissent tout près des demeures; on les rencontre dans presque tous les jardins.

La plupart des caprimulgidés se nourrissent d'insectes de toute espèce. Ils sont tous très-voraces. D'ordinaire, ils se mettent en chasse à la tombée de la nuit; après quelques heures, ils s'interrompent pour recommencer vers le matin. Mais ils rejoignent leurs places de repos avant le lever du soleil. Il y a cependant en ceci quelques exceptions : ainsi, certaines espèces américaines chassent de jour, et non-seulement dans les forêts les plus épaisses, mais encore en plein soleil, dans les lieux découverts. La plupart, néanmoins, passent la journée couchés en quelque sorte sur un tronc d'arbre renversé, ou dans le fond d'un trou.

Ce n'est qu'au vol que les caprimulgidés font preuve d'agilité. Leur marche est une sorte de trot très-pénible, et ils ne peuvent soutenir cette allure. Leur vol, par contre, se fait remarquer par sa facilité, sa grâce, sa légèreté. Il tient le milieu, en quelque sorte, entre celui des hirondelles et celui des faucons. Les caprimulgidés n'aiment pas à s'élever à de grandes hauteurs, où ils trouvent une nourriture moins abondante que plus près du sol. Cependant, lors de leurs migrations, on les voit souvent très-haut dans les airs; et ceux qui chassent le jour, s'élèvent fréquemment jusqu'aux couches les plus supérieures de l'atmosphère.

De leurs sens, la vue est le plus parfait, comme on pourrait déjà le conclure de la grandeur de l'œil; puis viennent l'ouïe et le toucher. Nous ne savons jusqu'à quel degré l'odorat est développé; quant au goût, nous pouvons dire qu'il est mauvais.

Leur intelligence est faible, moins cependant qu'on ne l'admet généralement. Pendant le jour, nous n'observons que des caprimulgidés engourdis par le sommeil, et qui ne savent se défendre qu'en ouvrant leur gueule énorme et en poussant une sorte de sifflement rauque; mais quand ils sont éveillés, ils se montrent sous un aspect tout différent. Ils font preuve souvent de curiosité et témoignent une confiance qui leur devient nuisible; toutefois, ils ne tardent pas à savoir dis-

tinguer leurs ennemis. Ils ont recours à la ruse, pour échapper au danger.

Les caprimulgidés ne construisent pas de nid, à proprement parler; ils se contentent de déposer leurs œufs sur le sol et ne se donnent même pas la peine de creuser une légère dépression.

Leur ponte est très-limitée: la plupart des caprimulgidés ne pondent que deux œufs, plusieurs n'en ont qu'un seul. En cas de danger, quelques espèces sauvent leurs œufs d'une façon singulière: ils les prennent dans leur énorme bouche, et les transportent dans un autre endroit de la forêt, où ils seront plus en sûreté. Les parents témoignent à leurs petits le plus grand amour, et les défendent avec énergie.

Les caprimulgidés n'ont pas beaucoup d'ennemis à redouter. L'homme ne les poursuit pas, mais très-souvent ce n'est pas par reconnaissance des services qu'ils rendent, mais par crainte des suites fatales (suites imaginaires, il faut le dire), que peut avoir leur mort. Dominés par cette crainte, les Indiens, les hommes de couleur, les nègres de l'Amérique centrale, les Espagnols et plusieurs tribus africaines les respectent.

Nos paysans ont aussi leurs préjugés, qui leur font voir ces oiseaux d'un œil défavorable. Ils croient que leur énorme bouche ne peut servir qu'à traire les chèvres.

Les carnassiers, les rapaces, les grands serpents s'attaquent parfois aux caprimulgidés; cependant ils ne paraissent pas en détruire beaucoup.

**Captivité.** — Ces oiseaux ne peuvent être tenus en captivité: il n'est cependant pas impossible, en les soignant bien, de les conserver pendant quelque temps. Il faut toujours les appâter, car ils ne peuvent prendre eux-mêmes leur nourriture, quand ils sont en cage.

## LES PODAGERS — *PODAGER*.

*Die Tagschatten.*

**Caractères.** — Les podagers sont caractérisés par un corps épais; une tête très-large; un bec assez fort, légèrement recourbé à la pointe, à bords un peu relevés, et couverts de soies roides et courtes; des narines s'ouvrant à la base de la mandibule supérieure; des ailes longues, aiguës, les deuxième et troisième pennes étant les plus longues; une queue courte, légèrement arrondie, formée de pennes larges; des tarses longs, nus, épais, ainsi que les doigts; l'ongle

du doigt médian dentelé ; un plumage roide.

**LE PODAGER NACUNDA — *PODAGER NACUNDA*.**

*Die Nacunda, the Nacunda Goat-Sucker.*

**Caractères.** — Cette espèce, que les Brésiliens nomment *criango* ou *coriango*, a le dos brun-noir, finement marbré de jaune roux ; la tête plus foncée que le milieu du dos ; l'épaule marquée de grandes taches d'un brun noir ; les rectrices marbrées, marquées de six ou huit bandes noires ; bordées de blanc chez le mâle ; la gorge, la ligne qui va du bec à l'œil, les oreilles, la partie antérieure du cou d'un jaune roux, médiocrement tachetée ; une bande blanche s'étendant d'une oreille à l'autre ; le ventre, les cuisses, les couvertures inférieures de la queue blancs ; l'œil très-grand, d'un brun clair ; le bec gris-brun, à pointe noirâtre ; les pattes couleur de chair, à reflets gris-brun. D'après les mesures du prince de Wied, le *nacunda* a 28 cent. de long, et 27 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 23 cent., et la queue 10.

**Distribution géographique.** — D'après d'Azara, le prince de Wied, Schomburgk et Burmeister, le *podager nacunda* se trouve dans presque toute l'Amérique du Sud, et surtout dans les steppes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette espèce évite les forêts épaisses aussi bien que les lieux tout à fait découverts, et recherche les endroits couverts de buissons. D'après Burmeister, elle se rencontre auprès des villages, où elle est bien connue de chacun sous le nom de *criango*.

Ce qui distingue le *nacunda*, ce sont ses habitudes diurnes et sa sociabilité. D'Azara dit qu'il chasse les insectes de jour, et s'élève bien plus haut dans les airs que les autres caprimulgidés, sans jamais se poser. Les autres observateurs racontent que, lorsqu'on l'éffraye, il ne s'envole qu'à une courte distance, puis se pose à terre, se cache dans les herbes, à trois ou quatre pas de l'observateur.

« Je ne l'ai vu qu'une fois, dans tous mes voyages, dit le prince de Wied. Dans un vaste pâturage, dans l'intérieur de la province de Bahia, j'aperçus un grand nombre de ces oiseaux, en plein midi, par la plus grande chaleur du mois de février ; ils étaient vifs et éveillés ; volaient au milieu des bœufs et des chevaux ; souvent se posaient à terre ; un instant après, se levaient, et volaient tout autour du bétail, à la façon des hirondelles. »

D'après Schomburgk, le *nacunda* a les manières des petites espèces de rapaces nocturnes. Quand un homme l'approche, il lève la tête, puis se tapit, attendant l'occasion favorable pour s'envoler. Les Indiens ont conclu de ce manège que l'oiseau avait des yeux sur le dos.

A l'entrée de la nuit, on entend souvent un cri plaintif : c'est, dit-on, celui du *nacunda*. Taylor en vit des bandes, qu'il estime à plusieurs centaines d'individus, chasser bruyamment les insectes dans les clairières comme dans l'intérieur de la forêt. Ils volaient avec la plus grande agilité, aussi rapidement que les faucons les meilleurs voiliers, mais à la façon des hirondelles. Dès qu'ils se posaient à terre, ils échappaient complètement aux regards.

Burmeister a décrit l'œuf de cet oiseau. Il en reçut un à la fin d'octobre, qui avait été trouvé à terre, au milieu des herbes, tout près d'un buisson. Cet œuf était cylindrique, d'un blanc légèrement jaunâtre, couvert de raies transversales d'un gris brunâtre, d'un brun roux et d'un brun noir ; l'extrémité la plus obtuse était moins rayée que le reste de l'œuf. D'Azara dit que cet oiseau pond généralement deux œufs.

**LES CHORDÉILES — *CHORDEILES*.**

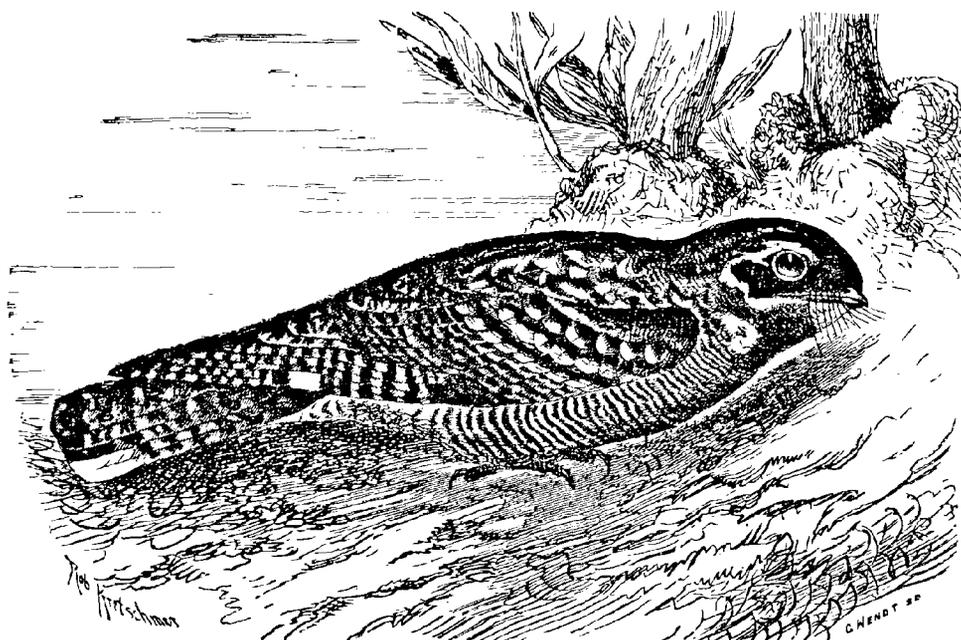
*Die Dämmerungsschwalben.*

**Caractères.** — Un second genre est celui des espèces crépusculaires à corps allongé, à cou court, à tête grande. Leurs ailes sont longues et aiguës, la deuxième plume étant la plus développée ; leur queue est courte, plus ou moins fourchue, et composée de plumes fortes et roides ; leurs tarses sont courts, épais, ainsi que les doigts ; l'ongle du doigt médian est fortement recourbé et dentelé. Les plumes sont plus petites et plus roides que chez les autres caprimulgidés.

**LE CHORDÉILE DE VIRGINIE — *CHORDEILES VIRGINIANUS*.**

*Der Nachtfalk, the Virginian, Goat-Sucker.*

**Caractères.** — De toutes les espèces de caprimulgidés qui habitent les deux Amériques, le *chordéile de Virginie*, ou le *faucon de nuit*, comme l'appellent les Américains, est la plus connue. Il a de 23 à 24 cent. de long et de 55 à 58 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 32 cent. Il a le dos noir-brunâtre, tacheté de blanc et de roux-brun clair, les plumes du bras marquées à l'extrémité d'une tache blanchâtre ; les cinq



Corbet, Gréte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, edit.

Fig. 155. L'Engoulevent d'Europe (p. 561).

premières rémiges primaires coupées en leur milieu par une large bande blanche ; les rectrices brunes, à bandes grises, avec des taches blanches à l'extrémité des quatre paires latérales ; le cou traversé par une large bande blanche ; le reste du ventre d'un blanc grisâtre, à fines rayures transversales d'un brun foncé.

La femelle ressemble au mâle ; mais les parties foncées sont chez elle plus brunes, les parties blanches plus rousses ; la queue n'a pas de taches blanches.

**Distribution géographique.** — Le chordéile de Virginie est propre à l'Amérique septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Wilson, Audubon, le prince de Wied et d'autres naturalistes nous ont fait connaître les mœurs de cet oiseau.

« C'est aux approches du 1<sup>er</sup> avril, dit Audubon (1), qu'il fait son apparition dans les basses parties de la Louisiane, se dirigeant plus loin vers l'est. Il n'en reste aucun à nicher dans cet État, non plus que dans celui du Mississippi, ni, autant que je puis le croire, au sud des environs de Charleston. Cependant cette espèce se rencontre dans tous les États méridionaux, mais seulement lorsqu'elle passe, soit pour gagner

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis*. Paris, 1857, t. I, p. 118.

BREM.

ceux de l'est, soit au contraire, quand elle vient de les quitter. En effet, et surtout au printemps, on peut dire que le *faucon de nuit* ne fait réellement que passer par la Louisiane, puisque, quelques jours après qu'il s'y est montré, on ne l'y retrouve déjà plus, et qu'on ne doit l'y revoir qu'avec l'automne. Mais dans cette arrière-saison, comme cette contrée lui offre abondance de nourriture, il se décide à y séjourner plusieurs semaines, glanant les insectes sur les champs de coton, les vastes terres ou les plantations à sucre, et voletant au-dessus des prairies, le long des lacs et des rivières, depuis le matin jusqu'au soir. L'époque de son retour dans les districts du centre, varie, suivant l'état de la température, du 15 août à la fin d'octobre.

« Les *faucons de nuit* émigrent sur une si grande étendue de pays, et ils s'écartent tellement de côté et d'autre, qu'on dirait qu'ils veulent explorer toute la contrée : c'est ainsi qu'on les voit s'avancer sur un front qui se déploie des bouches du Mississippi, jusqu'aux montagnes Rocheuses, et qu'ils se répandent des États du Sud, bien loin au delà de nos frontières de l'est ; en sorte qu'ils peuvent se disperser et trouver de quoi vivre par tous les États de l'ouest et de l'est, depuis la Caroline jusqu'au Maine. Durant ce grand voyage, ils passent au-dessus de nos villes et nos villages, se posent

III — 282

sur les arbres qui décorent nos rues, et même sur le haut des cheminées, d'où ils font entendre leur cri perçant.

« J'ai retrouvé ces mêmes oiseaux dans les provinces anglaises du New-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, où ils restent jusqu'au commencement d'octobre ; mais je n'en ai pas vu un seul à Terre-Neuve, ni sur les rivages du Labrador. Quand ils vont au nord, leur apparition dans les États du centre a lieu vers le 1<sup>er</sup> mai ; et cependant il est rare qu'ils arrivent avant le mois de juin dans le Maine. »

Le vol du chordéile de Virginie est facile, léger, longtemps soutenu. Lorsqu'il fait mauvais, on peut l'observer de jour. Ses mouvements sont on ne peut plus gracieux. Il glisse dans l'air avec une rapidité incroyable, s'élève brusquement, ou plane à une certaine hauteur, comme prêt à fondre sur une proie, pour reprendre un instant après sa première allure. En même temps, il pousse des cris perçants : tantôt il s'élève, tantôt il s'abaisse ; il rase la surface de l'eau, puis tout à coup il passe au-dessus des arbres les plus élevés, franchit les montagnes.

Mais c'est au temps des amours qu'il déploie surtout tous ses talents. Le mâle cherche à séduire sa femelle par sa grâce à surpasser ses rivaux. Tout à coup, il s'élève à plusieurs centaines de mètres, et son cri devient d'autant plus fort, d'autant plus fréquent, qu'il monte davantage ; puis, les ailes à demi repliées, il se laisse tomber obliquement. On croirait qu'il va se briser contre le sol ; mais, élargissant à temps ses ailes et étalant sa queue, il s'envole plus loin. Lorsqu'il se laisse ainsi tomber, il produit un bruit singulier, résultant, d'après Gundlach, des vibrations des plumes des ailes ou de la queue. Le spectacle est des plus intéressants, quand plusieurs mâles se réunissent et luttent de grâce et d'agilité devant une femelle ; mais la lutte n'est pas longue ; une fois que la femelle a fait son choix, l'heureux époux se précipite sur ses rivaux et les chasse hors de son domaine.

Lorsqu'il fait du vent, que la nuit s'avance, le chordéile reste plus près de terre ; son vol devient encore plus rapide, plus irrégulier, et il poursuit les insectes. Enfin, lorsqu'il fait complètement nuit, il se perche sur un arbre ou sur un toit, et y reste jusqu'au lendemain. Comme les autres caprimulgides, il laisse reposer sa poitrine sur l'objet où il s'est posé. Son cri peut se rendre par les syllabes *peketek*.

Il se nourrit de très-petits insectes, principa-

lement de mouches, dont il détruit des quantités incroyables.

« Ouvre-t-on un de ces oiseaux, dit le prince de Wied, on trouve sa gorge remplie d'une masse pâteuse, qui n'est composée que de mouches. »

La saison des amours commence en mai. La femelle pond sur le sol un ou deux œufs gris, semés de points et de taches d'un brun verdâtre et d'un gris violet. Les jeunes naissent couverts d'un duvet brun-foncé. Les deux parents les élèvent. En cas de danger, la mère les défend avec courage, ou cherche à attirer sur elle l'attention de l'ennemi. Lorsque les petits sont un peu plus grands, tous les membres de la famille se tiennent l'un près de l'autre, silencieux, immobiles, et dans des lieux si bien choisis, qu'il est fort difficile de les découvrir.

**Chasse.** — Malheureusement, nombre de ces utiles oiseaux sont tués par les Américains, sans autre but que de s'exercer à tirer. Audubon assure que leur chair est excellente, surtout en automne, époque à laquelle ils sont fort gras. Leur chasse n'a rien de pénible ; il n'est pas difficile d'en tuer un au vol, et moins difficile encore de s'approcher à portée de fusil d'un individu perché.

Les faucons et les petits carnassiers détruisent aussi une certaine quantité de ces oiseaux.

## LES ENGOULEVENTS — *CAPRIMULGUS*

. *Die Nachtschwalben, the Goat-Suckers.*

**Caractères.** — Ce genre, qui comprend les engoulevents proprement dits, est un des plus riches en espèces. Il est caractérisé par un corps allongé, un cou très-court, une tête grande et large ; des ailes longues, étroites, aiguës. La deuxième plume étant la plus longue ; une queue tronquée presque à angle droit, toutes les plumes étant égales entre elles, sauf la plus externe qui est un peu plus courte que les autres ; un bec court et très-petit, un peu recourbé à la pointe, en avant des narines ; des tarses courts, minces, entièrement ou à moitié emplumés ; le doigt médian pourvu d'un ongle élargi et pectiné, plus long que les doigts latéraux, auxquels il est relié par une étroite palmature jusqu'à la première articulation ; le doigt postérieur petit, entièrement libre, et dirigé en arrière. Les plumes sont lâches, grandes et molles.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les engoulevents proprement dits sont des oiseaux nocturnes qui ne volent, le jour, que pour fuir un

ennemi. Les mœurs, les habitudes, tant des engoulevents proprement dits que des espèces qui en ont été génériquement distraites, sont tellement semblables, que décrire le genre de vie de chacune des espèces que nous allons signaler, serait nous répéter : aussi nous bornerons-nous à faire leur histoire d'une manière générale, mais non sans avoir passé en revue les divers genres qui ne sont qu'un démembrement des engoulevents proprement dits.

**L'ENGOULEVENT D'EUROPE — CAPRIMULGUS EUROPEUS.**

*Die Nachtschwalbe, der Ziegenmelker, the European Goat-Sucker.*

**Caractères.** — L'engoulevent d'Europe (*fig. 155*), vulgairement *tette-chèvre*, a 28 cent. de long et 58 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 20 cent., et la queue 12. Le mâle adulte a la partie supérieure du corps d'un gris cendré, semée de taches, de points, de traits d'un brun noir et d'un jaune roux; la partie inférieure d'un gris clair, à points et à rayures noirs et brun-foncé; deux bandes blanchâtres, l'une au-dessus de l'œil, l'autre le long de l'ouverture buccale; les trois premières plumes de l'aile tachées de blanc chez le mâle, de jaune chez la femelle; les deux rectrices médianes d'un gris cendré, à bandes noires; les autres roussâtres et tachetées plutôt que rayées de noir, avec une tache blanche à l'extrémité.

La femelle a un dessin moins net; la tache des trois premières plumes de l'aile d'un jaune roux, au lieu d'être blanche; et les deux plumes caudales externes, d'un jaune roux à la pointe.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite une grande partie de l'Europe. Elle ne manque que dans l'extrême nord. Dans le sud de l'Espagne, elle est remplacée par une espèce voisine, l'engoulevent à collier roux (*caprimulgus ruficollis*). On ne sait encore jusqu'où elle s'étend en Asie : on la trouve dans le nord-ouest de cette partie du monde; mais on ne sait si l'engoulevent que l'on voit communément sur les bords de l'Amour, est le même que celui d'Europe, et que le jotaca (*caprimulgus jotaca*), qui habite le Japon. Radde ne voit dans le jotaca qu'une variété de l'engoulevent d'Europe; cependant il lui donne une voix tellement différente, qu'on ne peut admettre l'identité spécifique de ces deux oiseaux.

**L'ENGOULEVENT MIGNON — CAPRIMULGUS EXIMIUS.**

*Der Prachtziegenmelker, the Nightjar.*

**Caractères.** — L'engoulevent mignon est d'un jaune doré superbe. Il a la tête, la poitrine, le dos parsemés de points et de taches rondes ou allongées, les ailes et la queue traversées de raies foncées; la gorge, la région anale, une tache sur les ailes, et l'extrémité des plumes caudales externes blanches.

**Distribution géographique.** — Rüppell a découvert ce superbe oiseau dans le Bahiuda; je l'ai vu assez fréquemment dans le Kordofahn.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le plumage de cet engoulevent est en harmonie avec le milieu qu'il habite. On le trouve exclusivement dans les steppes, et il s'y dissimule complètement au milieu de la forêt dorée des chaumes ou des sables d'un jaune vif.

**LES ANTROSTOMES — ANTROSTOMUS.**

*Die Borstenschwalben.*

**Caractères.** — Les antrostomes sont caractérisés par un bec long, plat, à pointe recourbée en crochet, à narines saillantes s'ouvrant à la partie antérieure du bec; leur bouche est entourée de dix soies roides, très-fortes, ayant plus de 3 cent. de long, insérées à la base de la mâchoire supérieure, et mobiles au gré de l'oiseau. Leurs pieds sont conformés comme dans le genre précédent. Ils ont des ailes longues, aiguës ou subaiguës, et une queue longue, relativement mince et arrondie. Les plumes sont plus roides et plus petites que chez les engoulevents proprement dits.

**L'ANTROSTOME VOCIFER — ANTROSTOMUS VOCIFERUS.**

*Der Whip-poor-Will, the Whip-poor-Will.*

**Caractères.** — A ce genre appartient l'espèce que les Américains du Nord nomment *whip-poor-will* (*fig. 156*). C'est un oiseau de 26 cent. de long et de 48 cent. d'envergure; son aile pliée mesure 18 cent., et sa queue 14. Il a la partie supérieure du corps d'un gris brun-foncé, semée de taches brun-noir, les joues d'un roux brunâtre; les rémiges d'un brun foncé, variées de brun clair à l'extrémité; les couvertures supérieures de l'aile d'un brun foncé, tachées de brun clair sur les bords; les quatre rectrices caudales médianes de la couleur du dos; les trois ex-

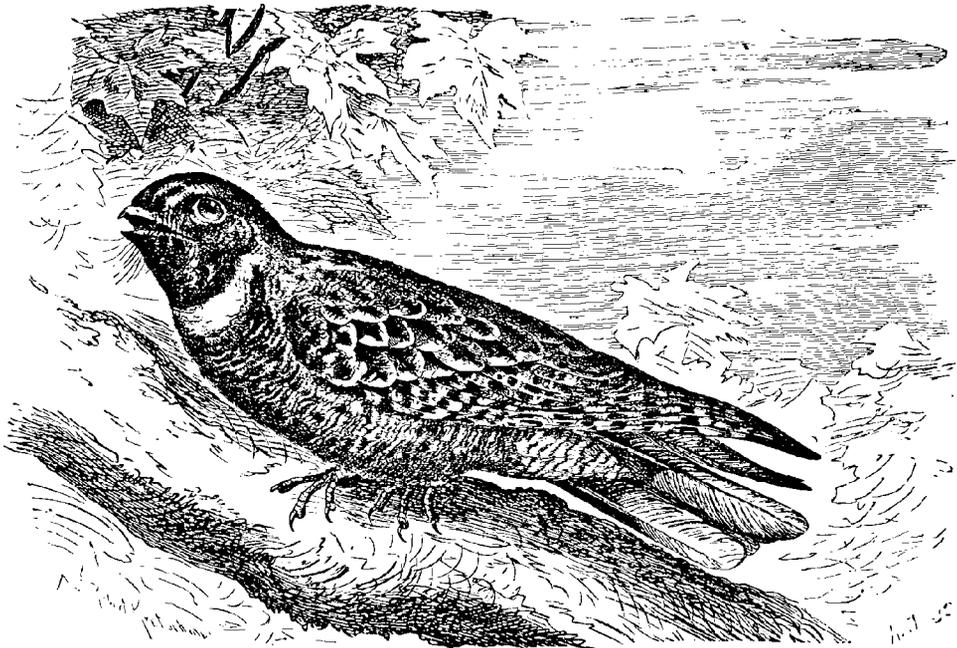


Fig. 156. L'Antrostome vocifer.

ternes, de chaque côté, blanches et marquées de taches claires à la base, d'un brun foncé dans leur moitié terminale; les parties inférieures de la couleur du dos, avec le ventre plus clair, et tacheté; le cou orné sur le devant d'une bande d'un blanc jaunâtre.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite une grande partie de l'Amérique du Nord. A l'époque de ses migrations, il se montre aussi dans l'Amérique centrale et dans les Indes occidentales.

### LES SCOTORNIS — SCOTORNIS.

*Die Schleppenschwalben, the long-tailed Goat-Suckers.*

**Caractères.** — Les scotornis, que l'on a quelquefois appelés *engoulevents à queue traînante*, ont une taille faible, une queue très-longue et conique; des ailes subaiguës, la troisième penne seulement étant la plus longue; le bec faible et petit; les soies qui le bordent longues; le doigt interne plus long que le doigt externe.

#### LE SCOTORNIS CLIMACURE — SCOTORNIS CLIMACURUS.

*Die Schleppenschwalbe, the long-tailed Goat-Sucker.*

**Caractères.** — La couleur du scotornis climacure est difficile à décrire. L'oiseau adulte est d'un brun roux-clair, semé de taches foncées.

Il a le menton et la ligne allant du bec à l'œil blancs; les moyennes couvertures supérieures de l'aile blanches à l'extrémité; les rémiges noires, marquées de gris à la pointe; les six premières coupées en leur milieu par de larges bandes blanches; les autres variées de taches noires et rousses, avec la pointe blanche; les rectrices médianes alternativement marquées de lignes transversales claires et foncées; les externes blanches sur les barbes externes et à la pointe, les deux suivantes blanches seulement à la pointe. Le ventre est finement rayé de brun et de gris. Le mâle a 41 cent. de long et 55 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 14 cent., et la queue 26.

La femelle est plus petite que le mâle; sa queue surtout est bien moins longue.

**Distribution géographique.** — D'après toutes les observations, le scotornis climacure est commun dans toutes les forêts clairsemées des steppes de l'Afrique centrale. On a dit l'avoir vu en Europe, en Provence notamment; mais cela demande confirmation. D'après ce que j'ai pu remarquer, on ne trouve pas cet oiseau au nord du 16° de latitude, et il est peu probable que de l'intérieur de l'Afrique il puisse gagner l'Europe. Il figure cependant dans quelques catalogues des oiseaux d'Europe.



Fig. 157. L'Hydropsalis-lyre.

LES HYDROPSALIS — *HYDROPSALIS*.

*Die Hydropsalis, the lyre-tailed Goat-Suckers.*

**Caractères.** — Chez les hydropsalis, la queue

est très-profondément échancrée; mais ce caractère est plus prononcé chez le mâle que chez la femelle; les ailes sont longues et fortes; la première plume a son bord recourbé comme

chez les hiboux; le bec est allongé, très-fort à la pointe; les tarses sont courts et grêles, couverts de plumes dans leur moitié supérieure, d'écaillés dans leur moitié inférieure.

**L'HYDROPSALIS-LYRE—HYDROPSALIS FORCIPATA.**

*Die Leierschwalbe, the lyre-tailed Goat-Sucker.*

**Caractères.** — Chez l'hydropsalis-lyre (*fig. 156*), le plumage est tacheté de brun et de jaune, avec la gorge blanche; pour tout le reste, il ressemble à celui des engoulevents. La penne caudale externe a près de trois fois la longueur du corps. L'animal mesure de 71 à 77 cent. de longueur totale, sur lesquels 49 cent. seulement appartiennent au corps.

**Distribution géographique.** — D'après Burmeister, l'hydropsalis-lyre vivrait solitaire dans les forêts de l'Amérique du Sud, et ne serait commun nulle part. D'après d'Azara, quelques espèces voisines émigrent au Paraguay et s'y tiennent dans les forêts.

**LES MACRODIPTÉRYX —  
MACRODIPTERYX.**

*Die Trugschwalben, the Leona Goat-Suckers.*

**Caractères.** — Les caprimulgidés que Swainson a réunis sous le nom générique de *macrodipteryx*, et que j'appellerais volontiers avec les Arabes *les quatre-ailes*, quelque singulière que paraisse cette dénomination, ont les ailes très-grandes relativement au corps et aiguës, la seconde penne étant la plus longue; la queue de longueur moyenne, tronquée à angle droit; les tarses un peu plus allongés, plus grêles et moins emplumés que chez les engoulevents; le bec faible; les cils qui entourent la bouche à peu près de la longueur du bec. Mais ce qui caractérise surtout ce genre, c'est la parure du mâle. Chez lui, entre les rémiges primaires et les secondaires, naît une plume de 47 cent. de long, dépourvue de barbes à la base et offrant à son extrémité, de chaque côté de la tige, des barbes larges. Cette plume fait défaut chez la femelle.

**LE MACRODIPTÉRYX LONGIPENNE — MACRODIPTERYX LONGIPENNIS.**

*Der Vierflügel, the Leona Nightjar.*

**Caractères.** — Le plumage du macrodiptéryx longipenne est assez sombre et offre un mélange de noir et de roux; la gorge est plus claire; le cou porte un collier jaunâtre; les rémiges pri-

maires sont rayées de noir et de roux, et noires à l'extrémité; les rémiges secondaires sont noires, avec quatre bandes rousses; les rectrices médianes sont grises, à points noirs, et marquées de six raies noires transversales. Cet oiseau a de 22 à 25 cent. de long, sur lesquels 10 ou 11 cent. appartiennent à la queue; la longueur de l'aile est de 49 cent.

**LES COSMÉTORNIS — COSMETORNIS.**

*Die Afrikanischen Nachtschwalben, the long-winged Goat-Suckers.*

**Caractères.** — Les cosmétornis ne diffèrent des macrodiptéryx, dont quelques auteurs les séparent, qu'en ce que les deux longues plumes qui parent leurs ailes, au lieu d'avoir une partie du rachis nue, sont couvertes de barbes également larges dans toute leur étendue.

**LE COSMÉTORNIS PORTE-ÉTENDARD — COSMETORNIS VEXILLARIUS.**

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 157*), la seule du genre, a des couleurs fort analogues à celles du macrodiptéryx longipenne. Le noir et le roux dominant dans le plumage et y forment les mêmes dessins chez que les autres caprimulgidés.

**Distribution géographique.** — Le cosmétornis porte-étendard habite le sud-est de l'Afrique.

C'est un oiseau excessivement rare dans toutes les collections, et dont nous ne connaissons nullement le genre de vie.

**Mœurs habitudes et régime des engoulevents.** — Décrire les mœurs et les habitudes des divers genres de caprimulgidés que nous venons de passer en revue, c'est en quelque sorte revenir sur ce que nous avons dit plus haut dans les généralités touchant la famille.

La plupart des engoulevents vivent dans les forêts; ce n'est pas à dire, cependant, qu'ils recherchent les forêts les plus épaisses, les plus impénétrables; ils se trouvent surtout là où les fourrés alternent avec des clairières. Les steppes de l'Afrique, où çà et là s'élève un arbre ou un buisson, tandis que tout le sol est couvert de hautes herbes, sont pour ces oiseaux un véritable paradis; aussi y sont-ils excessivement nombreux.

Dans les forêts du midi de l'Europe, qui présentent à peu près les mêmes conditions, ils sont plus nombreux que dans celles du nord, et

ici, ils ne se trouvent que dans les forêts de conifères, quoiqu'elles soient moins riches en insectes que les autres. Au moment de leurs migrations, ils se montrent dans tous les lieux boisés ; mais, dans le nord, ils ne nichent que dans les forêts de conifères.

L'espèce du midi de l'Europe, l'engoulevent à collier roux, trouve des demeures excellentes le long des montagnes, où les rochers alternent avec les buissons ; il est à peu près aussi commun dans les plantations d'arbres, surtout dans les bois d'oliviers.

Les engoulevents couleur de sable, tels que ceux d'Égypte, notamment l'engoulevent Isabelle (*aprimulgus isabellinus*), se cachent dans les buissons qui couvrent les bords du Nil, là où le désert vient confiner au fleuve ; ou bien, ils se retirent dans les parties couvertes de gazon, rappelant en cela les engoulevents superbes, qui vivent dans les hautes herbes des steppes.

Les espèces américaines semblent aussi rechercher de pareilles localités. Les voyageurs, cependant, disent que certaines espèces se trouvent dans les forêts vierges ; qu'elles se cachent le jour dans le feuillage et chassent la nuit dans les clairières, le long des sentiers qui traversent la forêt, ou haut dans les airs, immédiatement au-dessus de la cime des arbres.

La condition indispensable pour qu'un lieu soit habité par les engoulevents, est que ce lieu soit à l'abri des rayons du soleil. On peut admettre que la plupart des engoulevents prennent leur repos à terre, et exceptionnellement sur les branches. Ceux mêmes qui, la nuit, se perchent sur les arbres, restent le jour à terre. Cela est facile à expliquer : l'engoulevent cherche, pour se reposer, un lieu sûr et commode, et il le trouve plus souvent à terre que sur une branche. Comme je l'ai déjà dit, il ne se place pas transversalement sur une branche, mais longitudinalement. L'ongle pectiné de son doigt médian, son pouce dirigé en dedans lui permettent de conserver solidement cette position ; mais, pour pouvoir la prendre, il lui faut une branche assez forte et nue sur une certaine étendue.

« Les engoulevents, dit Naumann, ne rencontrent pas souvent les lieux très-commodes pour se reposer ; aussi, quand on a trouvé une de ces places, on peut être sûr de la voir toujours occupée. Un rameau horizontal d'un pommier de mon jardin se divisait en formant une fourche très-étroite, dont les deux branches, également horizontales, avaient à peine l'épaisseur du doigt. C'était un endroit excellent pour les en-

goulevents ; ils se posaient là, chaque patte sur une des branches de la fourche, la queue, le ventre reposant sur les deux parties du rameau soudées au delà de sa bifurcation. Chaque année, à l'époque du passage, j'y ai observé des engoulevents ; une fois même, j'en ai tué trois en trois jours successifs. »

Ce n'est que lorsqu'on éveille brusquement un engoulevent et qu'il s'enfuit vers un arbre, qu'il se perche comme les autres oiseaux ; toutefois ce n'est jamais que pour un instant.

Quand il dort, il ferme les yeux ; mais son ouïe est si fine qu'il perçoit à temps le danger qui le menace. Il cligne, comme les hiboux, dans la direction suspecte ; puis il s'envole, ou se tapit contre la branche ou contre le sol, espérant échapper aux regards, grâce à son plumage couleur de terre ou couleur d'écorce.

Naumann prétend qu'on ne voit jamais marcher les engoulevents. Cette assertion est inexacte, lors même qu'on se refuserait à considérer comme marche les quelques pas qu'ils font sur une branche, avant de s'y poser définitivement. Pour ma part, j'ai vu souvent les engoulevents d'Afrique faire un parcours de quelques mètres autour d'un buisson.

Leur vol varie suivant l'heure de la journée, suivant l'état d'excitation de l'oiseau. De jour, il est tremblant, incertain, irrégulier, maladroit même ; on croirait voir un objet inanimé, balancé quelque temps en l'air par le vent. De nuit, il en est tout autrement.

A mesure que disparaissent les derniers rayons de soleil, l'engoulevent se réveille ; il lisse son plumage, regarde de tous côtés, puis, d'un vol léger et facile, il s'élance au-dessus des clairières et des endroits clair-semés de la forêt. Tantôt, il vole et plane comme une hirondelle ; tantôt, il glisse dans l'air, en battant précipitamment des ailes ; il change de direction, se porte à droite, à gauche, monte, descend avec autant de légèreté que l'hirondelle rustique. Parfois, il se tient longtemps dans l'air à la même place ; c'est ce qui arrive lorsque quelque chose a éveillé sa curiosité. Il va ainsi jusqu'à ce que les ténèbres closes l'empêchent de poursuivre sa chasse. Il avale par douzaines des proies relativement énormes, des hannetons, des bouciers, des sphinx. Quand il est rassasié, il se perche et digère ; puis, ce travail terminé, il se remet en chasse, et s'y livre toute la nuit, à moins qu'elle ne soit trop sombre ou qu'il ne fasse trop de vent.

Dans ses excursions, l'engoulevent s'éloigne

souvent beaucoup de sa demeure. Ainsi, en Thuringe, il arrive jusque dans les villages bâtis près de la forêt ; en Espagne, il se montre dans les villes : à Madrid, par exemple, il niche dans les jardins des environs ; dans l'Afrique centrale, parti des steppes, il vient jusque dans les habitations. Souvent, un spectacle inaccoutumé excite sa curiosité. Un chien peut l'occuper pendant très-longtemps ; il se précipite sur lui comme le faucon ; il le suit, et l'accompagne loin des limites de son domaine : quelquefois aussi il suit longtemps un homme, volant tout autour de lui et l'accompagnant jusqu'à la lisière de la forêt.

L'amour exerce aussi son influence sur les engoulevants, quelque lourds et indifférents qu'ils paraissent. Les mâles combattent violemment pour la possession d'une femelle ; ils cherchent encore à la séduire par leur grâce ; ils y déploient une nouvelle ardeur ; leur vol devient plus rapide, plus fier. Comme un pigeon transporté d'amour, l'engoulevant ferme brusquement ses ailes, se laisse tomber d'une grande hauteur, en produisant un bruit particulier ; ou bien, il plane et vole gracieusement tout autour de sa femelle, qui demeure immobile. Chaque espèce témoigne son amour d'une façon particulière ; mais les plus remarquables doivent être les engoulevants d'Afrique et d'Amérique, au plumage splendide. Je n'ai trouvé décrit nulle part le vol de l'*hydropsalis-lyre* ; j'ignore donc si les mâles de cette espèce prennent à ce moment une apparence fantastique ; mais je me rappelle encore avec plaisir le spectacle charmant, que, par les soirs de printemps, offraient à nos yeux enchantés les scotornis, dans toute l'ardeur de leurs amours. Sans souci de l'homme ni de ses gestes, ces superbes oiseaux pénétraient dans les lieux habités ; ils volaient autour des arbres avec une grâce, une rapidité, une agilité ravissantes. Par la nuit claire des tropiques, nous pouvions les suivre dans tous leurs mouvements ; nous pouvions les voir battre des ailes, tour à tour étaler et fermer leur longue queue ; on aurait dit qu'ils voulaient nous montrer ce dont ils étaient capables. Ils arrivaient auprès des feux de notre campement, comme attirés par cette lumière insolite, et y exécutaient les mouvements les plus singuliers.

Jamais, à mon grand regret, je n'ai pu voir de macrodiptéryx ; mais tous les Arabes qui connaissent cet oiseau, parlaient de sa beauté dans les termes les plus enthousiastes. Les lignes suivantes de Russeger nous apprendront, d'ailleurs, quel effet produit l'apparition de cette superbe

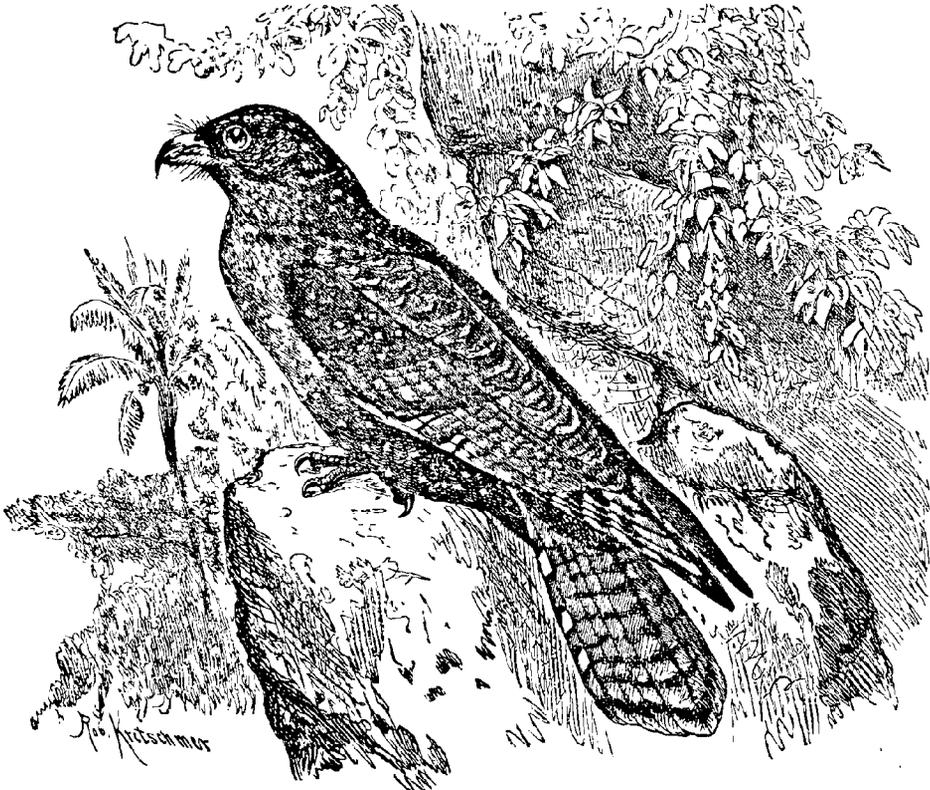
espèce. « Si j'avais été élevé au sein du harem, dit-il, j'aurais cru, à ce moment, à tous les enchantements et à toutes les sorcelleries. Ce que j'apercevais dans l'air, était surprenant : c'était un oiseau, qui semblait rouler dans les airs plutôt que voler ; tantôt j'en croyais voir quatre, tantôt trois, tantôt deux, tantôt un seul, mais celui-ci paraissait avoir quatre ailes ; par moments, il tournait sur lui-même, et toute l'apparition se confondait, devenait indistincte. Ses deux longues plumes étaient le jouet de la moindre brise ; elles ralentissaient son vol ; d'un autre côté, en flottant dans l'air, c'étaient elles qui donnaient à l'oiseau ces apparences fantastiques, et cela, d'autant plus, qu'il ne se montre qu'à la lueur du crépuscule. »

La voix des engoulevants est très-variable. Quelques espèces font entendre une sorte de grognement ; d'autres poussent des sons plus ou moins harmonieux. Quand, de jour, on effraie subitement l'engoulevant d'Europe, il répète d'une voix faible et rauque : *dack, dack*. S'il est en danger, il souffle et siffle comme le font les hiboux. Pendant la saison des amours, il fait résonner son chant, consistant en deux notes, deux bruits, ferait-on mieux de dire, qu'il pousse avec une ardeur incroyable. On peut les comparer au ronron des chats. Perché sur une branche, il fait entendre un premier bruit assez retentissant : *aerrrrrr*, que suit immédiatement un second bruit, sur un ton plus bas : *errrr*. Il est probable que le premier bruit se produit pendant l'inspiration, le second pendant l'expiration.

La femelle fait quelquefois entendre un bruit analogue, mais bien plus faible. En volant, le mâle et la femelle poussent leur cri d'appel, que l'on peut rendre par *haeit, haeit*.

Tous les engoulevants d'Afrique que j'ai entendus, produisent le même bruit que celui d'Europe. L'engoulevant à collier roux a une voix plus harmonieuse, plus tendre. Ce sont deux sons assez semblables, que l'on peut noter : *klouck, klouck, klouck*, l'un d'eux étant plus bas que l'autre. Le *jotaca*, que Burmeister observa dans les montagnes de Bureja, a pour cri d'appel une sorte de gloussement, qui peut se rendre par les syllabes : *dschog dschog*, ce qui lui a fait donner par les Tongouses le nom de *dsogdsoggun*. L'engoulevant des Indes (*caprimulgus indicus*), que l'on a souvent confondu avec celui d'Europe, crie, d'après Jerdon, *touyo*.

On voit combien la voix varie entre engoulevants très-voisins ; et c'est là, je crois, un caractère suffisant pour démontrer que ce sont autant d'es-



Cobell, Créé Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 158. Le Guacharo de Caripe.

pèces indépendantes les unes des autres, et non de simples variétés d'une même espèce.

Le cri de certains engoulevants d'Amérique doit être très-singulier; il a amené non-seulement les sauvages, mais encore les colons, à craindre ces oiseaux, ou à leur donner les noms les plus étranges. Schomburgk a décrit de main de maître les voix qui s'élèvent dans la forêt, lorsque se tait le chant joyeux du peuple ailé: « L'on entend alors retentir au milieu de la nuit les cris plaintifs des engoulevants, perchés sur les branches sèches inclinées vers la surface de l'eau. Ces cris sont si sombres, si désagréables, que je comprends la peur que l'on a de ces oiseaux. Pas un Indien, pas un nègre, pas un créole n'ose les tuer. L'Indien croit voir en eux des serviteurs du mauvais esprit Jabahu; les nègres, des messagers de la méchante divinité Jumbo; les créoles, des messagers de mort.

« De chaque arbre on entend les *ha ha ha* plaintifs. La première note est lancée avec éclat, à pleine gorge; puis, le ton baisse, faiblit et finit par ne plus être qu'un soupir. Tantôt on entend crier, avec une expression à la fois de haine et d'angoisse: *Who are you, who, who, who are*

BREM.

*you?* (qu'es-tu, qui, qui, qui es-tu?); tantôt, ce commandement, poussé d'une voix sourde: *Work away, work, work, work away!* (travaille, loin d'ici, travaille, travaille, travaille, loin d'ici); un instant après, une voix pleine de la tristesse la plus profonde: *Willy, come go, Willy, Willy, Willy, come go.* (Willy, viens, allons-nous-en; Willy, Willy, Willy, viens, allons-nous-en), ou bien: *whip, poor Will, whip, Will, whip, whip, whip, whip, poor Will* (des coups, pauvre Will, des coups, Will, des coups, des coups, des coups, pauvre Will); et ces sons se suivent, se succèdent, jusqu'à ce que tout à coup le cri perçant d'un singe troublé dans son sommeil par quelque carnassier vienne dominer tous les autres bruits. »

Les engoulevants, plus lents et plus lourds que les hirondelles, sont aussi moins intelligents qu'elles: ils sont, par rapport à celles-ci, ce que sont les hiboux par rapport aux faucons. Il est vrai que, dans leur vie nocturne, les occasions de développer leur intelligence leur font défaut, et qu'ils trouvent très-rarement à l'exercer à l'égard de l'homme, l'ennemi né de tous les animaux. Ce n'est que de cette façon que je puis m'expliquer

III. — 233

leur curiosité. Toute chose nouvelle pour eux, ai-je dit plus haut, attire leur attention et ils s'approchent pour la voir de plus près. Dans les forêts désertes, ils accourent auprès du voyageur attardé, ils volent tout autour de lui, l'accompagnent pendant longtemps, sans autre but que d'étudier cette apparition inaccoutumée. La lumière les attire bien davantage; tous les engoulevants arrivent auprès des feux des campements, et volent aux alentours. Un coup de fusil qui les manque, les surprend au plus haut point. Ils s'arrêtent subitement, inconscients du danger, et planent longtemps à la même place. Mais si l'un d'eux est tombé, son compagnon se tient sur ses gardes; il profite de l'expérience.

Nulle part il n'est aussi facile qu'en Afrique de tirer des engoulevants. Ils sont là sans crainte ni souci, personne ne songe seulement à les effrayer. L'approche d'un oiseau de proie nocturne change leurs allures; ils connaissent leur ennemi, et prennent la fuite aussitôt.

Les engoulevants font preuve de ruse. En Espagne, on les appelle *engaña-pastor*, c'est-à-dire *trompe berger*, par cette raison que ce sont surtout les bergers qui ont occasion de les voir. L'arrivée du troupeau vient de mettre en mouvement un engoulevant; le berger l'aperçoit, se dirige vers l'endroit où il s'est réfugié; il croit pouvoir le prendre sans peine; il s'en approche, il avance la main pour le saisir, et, au même instant, l'oiseau s'envole. Il a observé, en effet, tous les mouvements de son ennemi, et n'a fait que simuler le sommeil. Ceci n'est point une fable inventée à plaisir. «Un jour, raconte Naumann, j'aidais à étendre un filet pour les alouettes, lorsque tout près de moi, sur un tronc d'arbre renversé par le vent, j'aperçus un engoulevant qui paraissait profondément endormi. Bien résolu de m'en rendre maître, je pris le filet, et le dressai de manière à couvrir le tronc de l'arbre. Après avoir ainsi fermé à l'oiseau toute issue, nous nous mîmes à faire du bruit, pour le chasser vers le filet, où nous pensions le prendre plus facilement. Nous vîmes alors qu'il était éveillé, mais qu'il cherchait à nous tromper en feignant de dormir. Pour l'aborder je dus passer sous le filet, et ce ne fut qu'au moment où je tendais la main pour le saisir, qu'il s'envola et alla se prendre dans les mailles.»

Les engoulevants ne paraissent avoir qu'une couvée par an. L'époque des amours varie suivant les pays; mais elle coïncide toujours avec le printemps. Le mâle cherche à captiver l'a-

mour de sa femelle, et déploie, pour lui plaire, toutes les grâces de son vol.

Son ronron, son cri, sont ses chants d'amour. Après l'accouplement, la femelle pond deux œufs sur le sol, dans un endroit caché sous un buisson dont les branches pendent jusqu'à terre, sur un tronc d'arbre couvert de mousses, dans une touffe d'herbes. Jamais les engoulevants ne construisent de nid; ils ne se donnent même pas la peine d'approprier un peu la couche sur laquelle reposeront leurs œufs. Le mâle et la femelle les couvent alternativement, et témoignent la plus grande tendresse pour leur progéniture. Lorsqu'un danger la menace, la mère se lève de dessus ses œufs, fuit en volant, comme paralysée, se traîne sur le sol, s'expose au chasseur, l'attire loin du nid, puis s'élève subitement dans les airs et disparaît à tire-d'aile. Si, la nuit, on s'approche du nid, la femelle, agitée, inquiète, crie pour appeler au secours.

Ces oiseaux ont encore recours à un autre moyen pour dérober leur progéniture aux atteintes de ses ennemis. Audubon a observé une espèce qui transporte ses œufs et même ses petits dans un endroit mieux abrité. «Longtemps, dit-il, j'ai cherché comment l'engoulevant s'y prend pour transporter ses œufs et ses petits. Grâce au flair d'un excellent chien, je m'assurai d'abord qu'il ne les transporte jamais très-loin. Les nègres, qui observent généralement bien les mœurs des animaux, me dirent que les engoulevants poussaient ou roulaient leurs œufs sur le sol, avec leur bec. Des paysans, que j'interrogeai, croyaient qu'ils les emportaient sous l'aile; je résolus de m'édifier sur ce point, et voici ce je vis. Dès qu'un engoulevant, que ce soit le père ou la mère, remarque que ses œufs ont été touchés, il hérissé son plumage, et reste quelques minutes profondément abattu. Puis, il pousse un léger murmure; son compagnon arrive aussitôt et vole si près du sol, que ses pattes doivent toucher la terre. Après avoir fait entendre quelques cris, il prend un œuf dans son bec largement ouvert; l'autre engoulevant fait de même, et tous deux volent lentement, prudemment, rasant le sol, et disparaissent dans les branches. Ils n'enlèvent ainsi leurs œufs que lorsqu'un homme les a pris dans ses mains; ils ne les abandonnent pas, si l'homme qui découvre le nid se retire sans les toucher.»

Le père et la mère restent tout le jour sur leurs petits nouvellement éclos. Mon père a vu l'un des parents cacher encore les petits, même

alors que ceux-ci étaient complètement développés. Les jeunes engoulevents ne reçoivent à manger que la nuit; leurs parents commencent par leur donner des insectes mous, des éphémères, des papillons; plus tard, ils leur en apportent de plus durs, et ils finissent par leur apprendre à chasser et à chercher eux-mêmes leur nourriture.

**Captivité.** — Il est très-difficile, mais non impossible d'élever de jeunes engoulevents pris dans leur nid. Mon père l'essaya plusieurs fois; il réussit en leur donnant des coléoptères et des papillons nocturnes, tandis qu'ils mourraient très-rapidement quand on les nourrissait avec des mouches. Un jeune, que mon père éleva, mangeait de 360 à 480 mouches en un jour.

Bien nourris, les jeunes engoulevents croissent très-rapidement, même en captivité. Ils ne tardent pas à prendre les habitudes de leurs parents; ils se tapissent sur le sol, quand un homme s'approche d'eux; ils entrent en colère, et soufflent en sifflant.

Ils aiment la chaleur, mais recherchent l'ombre. Lorsque mon père mettait les siens au soleil, ils rampaient toujours vers l'ombre que projetaient des barreaux de la fenêtre. Tschudi eut un engoulevent qui se comportait de même. « Pendant que j'écris, dit-il, un engoulevent se promène dans ma chambre. Je l'ai depuis longtemps; je le nourris de vers et d'insectes. Il ne mange jamais volontairement. Quoique ce soit un oiseau nocturne, il est éveillé pendant le jour; quand il fait du soleil, il sort de son coin et se couche à la place la plus chaude, étalant la queue, fermant les yeux à moitié. Lorsque le soleil a disparu, il regagne son coin, et s'y tient d'ordinaire, le ventre reposant sur le sol. Il n'aime pas à voler; il sautille maladroitement; à chaque instant, il tombe sur le côté, et y demeure jusqu'à ce qu'on le relève, bien qu'il soit parfaitement sain et dans toute la plénitude de ses forces. Il est très-privé, mais quand un étranger s'approche, il fait entendre un léger grognement. Il aime à rester dans la main, et regarde les gens avec ses grands yeux noirs, pleins de confiance. C'est le favori de toute la maison. »

M. de La Fresnaye parle d'un engoulevent qui a vécu plusieurs années en captivité. La personne qui le possédait, le nourrissait avec de la pâtée des rossignols. Cet oiseau, qui était dans une cage assez longue, ne se perchait jamais et se tenait constamment en bas, marchant sans

cesse et avec agilité d'un bout de sa cage à l'autre.

### LES IBIJAUX — NYCTIBIUS.

*Die Riesenschwalben, the grand Goat-Suckers.*

**Caractères.** — Dans l'Amérique du Sud, vivent des caprimulgidés qui se distinguent de ceux que nous venons de passer en revue par un bec de forme toute particulière. Il est triangulaire, démesurément large à la base, comprimé vers l'extrémité qui s'infléchit et forme un crochet mousse, fendu jusqu'à l'angle postérieur de l'œil, en grande partie membraneux et couvert de plumes pectinées et de soies allongées, à bords de la mandibule supérieure se dilatant à la naissance du crochet corné et formant une dent saillante et obtuse. A partir de cette dent, la mandibule inférieure, dont les bords sont lisses, emboîte la mandibule supérieure, tandis qu'elle est emboîtée par celle-ci dans tout le reste de son étendue. Les ibijaux sont encore caractérisés par un corps épais; des ailes très-allongées, subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue; des tarsi très-courts, épais, charnus et sans squamelles; des doigts, longs, minces; des ongles grands, recourbés, comprimés, à l'exception de celui du doigt médian qui est renflé et dilaté à son bord interne, mais tranchant et non pectiné.

### L'IBIJAU GÉANT — NYCTIBIUS GRANDIS.

*Der Ibijau, the great Ibijau.*

**Caractères.** — L'ibijau, géant ou simplement *ibijau*, comme l'appellent les Guaranis, c'est-à-dire mangeur de terre, est l'espèce la plus grande de ce genre et de toute la famille des caprimulgidés. D'après le prince de Wied, il a plus de 55 cent. de long, et environ 1<sup>m</sup>,30 d'envergure; son aile pliée mesure 43 cent., et sa queue 29. Il a le dos et le ventre d'un gris jaunâtre clair, plus foncé au dos qu'au ventre, avec un grand nombre de petites raies transversales, brunes et noires, les plumes de la tête brunes le long du rachis et quelques-unes ornées à leur extrémité de taches foncées, triangulaires; les couvertures du bord de l'aile et du poignet, les plumes de l'aisselle, d'un brun roux foncé, à raies transversales noires; la partie postérieure du dos blanche, rayée transversalement de brun foncé, avec une bordure jaunâtre à l'extrémité de chaque plume; les rémiges d'un gris brun

foncé, à bandes claires, et tachetées de blanc sur les barbes externes; les rectrices ornées de six ou sept raies transversales, alternativement claires et foncées; la gorge blanchâtre; la partie antérieure du cou jaunâtre, vivement rayée de brun; la poitrine marquée de taches longitudinales noires, les sous-caudales blanches; le bec gris-jaunâtre, l'œil brun-noir, les pattes d'un gris jaunâtre.

**Distribution géographique.** — L'ibijau géant semble habiter toutes les forêts de l'Amérique du Sud; on en a tué à Cayenne comme au Paraguay.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau est probablement moins rare qu'on ne l'admet généralement; mais il est difficile de le découvrir le jour, et il n'est guère plus aisé de l'observer la nuit. Le prince de Wied et Burmeister s'accordent à dire qu'il passe le jour dans la cime des arbres les plus élevés et les plus touffus, se tenant, comme les autres caprimulgides, le corps parallèle à la branche sur laquelle il est posé. Son plumage couleur d'écorce est sa meilleure défense, et son immobilité contribue également à le dérober à la vue.

D'Azara décrit sous le nom d'*urutau* un engoulevent, qui n'est autre, probablement, que l'ibijau. Il dit qu'il se perche d'ordinaire à l'extrémité d'une branche cassée, de telle façon que sa tête la dépasse et semble la prolonger; que, dans cette position, il est fort difficile à découvrir, à cause de la couleur de son plumage, qui se marie avec celle de la branche. Les chasseurs du Paraguay, quand ils le surprennent ainsi perché, lui passent au cou, sans qu'il cherche à fuir, un lacet attaché au bout d'une gaule, et l'attirent à eux.

En parlant d'une autre espèce, le prince de Wied raconte que ses gens en tuèrent un individu à coups de bâton, et confirme ainsi le récit de d'Azara, d'après lequel l'*urutau*, surpris pendant le jour, ne fuirait pas l'approche de l'homme. Burmeister rapporte un fait analogue: il vit un ibijau perché sur un arbre, et lui tira plusieurs coups de fusil, sans pouvoir le faire partir.

Cet oiseau, le plus grand de tous les caprimulgides, serait donc aussi le plus stupide; on peut le conclure de l'inspection de son crâne. Il a la taille du corbeau, et cependant, d'après le prince de Wied, sa boîte cérébrale n'est pas plus grosse qu'une noisette.

Cependant, au crépuscule, les allures de l'ibijau changent complètement. Il est aussi vif, aussi agile que les espèces précédentes. Je n'ai

trouvé nulle part ses habitudes relatées en détail; je n'hésite cependant pas à lui rapporter ce que le prince de Wied dit d'une espèce très-voisine. « Les nuits de pleine lune, dans les contrées tropicales, sont si claires, que le chasseur peut parfaitement voir et de loin. On aperçoit alors les ibijaus, volant dans les airs, à une aussi grande hauteur que les aigles, poursuivant les grands papillons nocturnes ou crépusculaires. Au Brésil, il existe une quantité considérable de grands lépidoptères, qui ne peuvent être avalés que par un animal à bouche énorme; l'ibijau géant est leur plus terrible ennemi; il en mange des quantités prodigieuses. On trouve souvent le sol des forêts couverts de leurs ailes, seuls restes de ses repas. »

D'Azara rapporte que, dans ses chasses, l'ibijau géant ne se pose que très-rarement à terre, et que, si on l'y met, il ouvre largement ses ailes, s'appuie sur elles et sur sa queue, sans se tenir sur les pieds, ni en faire usage. Il fait entendre par intervalles, pendant toute la nuit, un cri bruyant, long et mélancolique, le mâle et la femelle s'appelant et se répondant. Vers le matin, chacun regagne sa demeure.

D'Azara dit encore que l'ibijau niche dans des troncs d'arbres creux; Burmeister, sur les branches un peu excavées, et qu'il dépose sur le bois un ou deux œufs. Burmeister, qui put s'en procurer un, le décrit comme étant allongé, à peine plus obtus à un bout qu'à l'autre, sans éclat aucun, blanc, et couvert de points gris-brun, brun-ocre et brun-noir, très-serrés surtout vers une des extrémités.

**Captivité.** — D'Azara donne quelques détails assez incomplets sur la vie de cette espèce en captivité.

A la fin de décembre, il reçut un individu qui avait été pris longtemps auparavant, et le garda jusqu'au mois de mars, en le nourrissant avec de petites boulettes de viande crue et hachée. Au commencement des froids, il devint triste, resta une semaine entière sans manger, et d'Azara se décida à le tuer. Cet oiseau restait toute la journée immobile sur le dossier d'une chaise, les yeux fermés; au crépuscule, le soir et le matin, il volait dans la chambre. Il ne criait que quand on le prenait dans la main; sa voix était forte et désagréable. Si quelqu'un s'approchait de lui pour le prendre, il ouvrait les yeux et le bec, aussi largement qu'il le pouvait.

LES STÉATORNITHIDÉS — *STEATORNITHES*.*Die Höhlenschwalben, the Trinidad Goat Suckers.*

**Caractères.** — Les stéatornithidés diffèrent essentiellement des caprimulgidés par un bec très-fort, rappelant par sa forme celui de certains rapaces; par des narines nues, larges et ouvertes sur le milieu du bec; par des doigts, complètement divisés; ils en diffèrent encore et surtout par leur régime, les uns étant essentiellement insectivores; les autres, au contraire, ne se nourrissant que de fruits.

La famille des stéatornithidés ne repose que sur le genre suivant.

LES GUACHAROS — *STEATORNIS*.*Die Guacharos, the Fat-Birds.*

**Caractères.** — Les guacharos ont le corps élanqué; la tête plate et large en arrière, les ailes longues et subrotuses, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; la queue très-longue; le bec large à son origine, comprimé vers son milieu, à pointe recourbée en crochet et armée de deux dents mousses, à base entourée de soies longues, au nombre de dix à douze de chaque côté; la bouche fendue jusqu'en arrière de l'œil; la mandibule inférieure plus faible et notablement plus courte que la supérieure; les tarses courts, dénudés au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne, parsemés seulement de quelques poils rares sur une peau membraneuse et charnue; les doigts longs, entièrement séparés; le pouce court et susceptible de se porter en dedans; les ongles longs, peu recourbés, celui du doigt médian n'étant ni élargi ni dentelé.

Les guacharos ont aussi une partie de la gorge nue; le plumage mou et soyeux; l'œil grand, demi-sphérique; la paupière roide, couverte de petites plumes soyeuses; l'œsophage dépourvu de jabot; l'estomac très-musculeux; l'intestin d'une longueur double de celle du corps. Sous la peau, se trouve une couche graisseuse épaisse qui entoure également les viscères; ceux-ci paraissent comme enchâssés dans la graisse.

LE GUACHARO DE CARIBE — *STEATORNIS CARIPENSIS*.*Der Fettvogel, der Guacharo, the Guacharo, the Fat-Bird.*

**Caractères.** — Le guacharo de Caripe (*fig 158*),

le *cacos* des habitants de la province de Bogota, a le plumage d'un beau brun roussâtre, plus vif et plus foncé sur le dos que sur le ventre; la tête, la poitrine, le ventre, les ailes, la queue roux de rouille, marqués de taches blanches, en forme de cœur, très-nombreuses aux aisselles et aux flancs, et entourées, en partie, d'un liséré noir; l'œil noir-bleuâtre; le bec et les pattes couleur de corne. Cet oiseau a 58 cent de long et 1<sup>m</sup>,46 d'envergure.

**Distribution géographique.** — Le guacharo habite les cavernes et les ravins de l'Amérique centrale. En 1799, Alexandre de Humboldt (1) le découvrit dans les grottes de Caripe; d'autres voyageurs l'ont rencontré, depuis, dans diverses parties de la province de Bogota et dans plusieurs des cavernes sombres qui sont si fréquentes dans les Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous possédons des détails assez précis sur le genre de vie de ce singulier oiseau; cependant, il reste encore bien des points obscurs à élucider. Ce qui est certain, c'est que l'on ne connaît aucun oiseau qui vive comme le guacharo: c'est ce dont on se convaincra en lisant les relations que nous ont laissées Al. de Humboldt, Funk et Gross.

Al. de Humboldt, en rendant compte de la visite qu'il fit aux immenses cavernes de Caripe, avec son compagnon de voyage et ami Bonpland, nous apprend que les indigènes attachent des idées mystiques à cet antre habité par des oiseaux nocturnes. « Ils croient, ajoute-t-il, que les âmes de leurs ancêtres séjournent au fond de la caverne. L'homme, disent-ils, doit craindre des lieux qui ne sont éclairés ni par le soleil, ni par la lune. Aller rejoindre les guacharos, c'est rejoindre ses pères, c'est mourir. Aussi, les magiciens et les empoisonneurs font leurs jongleries nocturnes à l'entrée de la caverne, pour conjurer le chef des mauvais esprits, *Ivorokiano*. C'est ainsi que se ressemblent, dans tous les climats les premières fictions des peuples, celles surtout qui tiennent à deux principes gouvernant le monde, au séjour des âmes après la mort, au bonheur des justes et à la punition des cou-

(1) Al. de Humboldt et A. Bonpland, *Voy. aux régions équinoxiales. Relation historique*. Paris, 1814, t. I, p. 409; et *Recueil d'observations de Zoologie et d'Anatomie comp* Paris, 1811, t. II, p. 139.

pables... Les ténèbres se lient partout à l'idée de la mort. La grotte de Caripe est le Tartare des Grecs, et les guacharos qui planent au-dessus du torrent en poussant des cris plaintifs, rappellent les oiseaux stygiens. »

Funk, qui a visité la même caverne, nous apprend qu'à la nuit close les guacharos quittent la grotte en criant et faisant claquer leur bec. Roulin nous dit aussi que les habitants de Pandi lui ont affirmé que tous les soirs les guacharos sortaient en grandes troupes de leur retraite, et s'envolaient vers une forêt voisine, pour y chercher les fruits dont ils se nourrissent. D'après Funk, ils en avalent, qui ont la grandeur d'un œuf de pigeon, et en régurgitent les noyaux. Leurs nids, en forme de coupe, sont construits en argile. Chaque couvée est de deux à quatre œufs.

Gross, qui a visité, dans la Nouvelle-Grenade, le ravin d'Icononzo, autre localité habitée par les guacharos, donne de son côté, sur ces oiseaux, des détails qui complètent les récits des autres voyageurs et les contredisent sur quelques points. Le ravin d'Icononzo consiste en une vaste crevasse au milieu d'un banc de grès, de près de 4 kilom. de long, de 9 à 13 mètres de large, de 80 à 90 mètres de profondeur et formant lit à un torrent. C'est au fond de cette crevasse, immédiatement au-dessus de l'eau bouillonnante, que demeurent les guacharos. Jamais ils ne s'élèvent assez haut pour qu'on puisse les observer. Gross se fit descendre à une corde, et prit pied sur une légère saillie du rocher. A peine était-il arrivé qu'il se vit littéralement attaqué par une nuée de ces oiseaux, qui cherchaient à défendre leurs nids. Ils volaient tout autour de lui, leurs ailes le frôlaient, leurs cris l'assourdisaient. En moins d'une heure, Gross en tua environ une quarantaine, mais les Indiens qu'il avait postés à l'issue du ravin, ne purent en retirer un seul des flots. Mieux inspiré, l'année suivante, Gross fit tendre au fond de la crevasse un grand filet propre à recueillir les oiseaux qu'il tuerait, et il put ainsi s'en procurer plusieurs. Voici, en résumé, ce qui résulte de ses observations.

Le guacharo s'avance rapidement, en planant; il étale les ailes et la queue, sans fréquents battements. Dans tous ses autres mouvements, il est maladroit. Il ne marche pas; il rampe péniblement en s'aidant de ses ailes. Posé, il lève la poitrine, mais baisse la tête; d'ordinaire, il s'appuie sur ses articulations carpiennes. Pour ramper, il lève un peu la queue, avance la tête, et cherche à garder son équilibre, en imprimant

à sa tête et à son cou les mouvements serpentiformes les plus singuliers. Lorsqu'il vole, et surtout lorsqu'il est en l'air, il fait entendre un cri perçant, rauque, on ne peut plus désagréable. Il se nourrit de fruits, mais il n'en régurgite pas les noyaux, comme on l'a avancé; ces noyaux passent dans ses excréments. Autour des nids, les petits amoncellent des amas d'excréments et de graines, qui peuvent atteindre jusqu'à 30 cent. de haut, et qui ressemblent assez aux parois d'une coupe. Le guacharo ne fait pas un nid en terre, comme l'avance Funk, ni en aucune autre matière, il n'en construit pas. La femelle pond ses œufs, qui sont blancs et piriformes, dans une fente de rocher, et les dépose sur la pierre nue. Le mâle et la femelle les couvent alternativement. Les jeunes sont on ne peut plus imparfaits, et ne peuvent commencer à se mouvoir que quand leur plumage est complètement développé. Leur voracité est incroyable: lorsqu'ils sont excités, ils fondent les uns sur les autres, prennent avec leur bec tout ce qu'ils trouvent, leurs propres ailes ou leurs propres pattes même, et ne lâchent pas l'objet qu'ils ont une fois saisi.

**Captivité.** — D'après Humboldt, on ne peut parvenir à élever les jeunes guacharos pris dans le nid. Les expériences faites à ce sujet sont venues confirmer l'opinion de Humboldt. Gross essaya vainement d'en conserver: tous périrent après quelques jours de captivité, probablement parce qu'il n'avait pu leur donner une nourriture convenable. Un peu plus heureux que lui, de Beuperthuy put en conduire jusqu'à la fin du troisième mois, mais pas au delà. Voici, du reste, les résultats de ses essais.

« Je me suis procuré, dit cet observateur, dix jeunes oiseaux, et, malgré tous les soins que j'en ai pris, huit sont morts dans le cours du second mois, deux seulement ont vécu jusqu'à la fin du troisième. La nourriture qui semblait leur convenir le mieux était la figue banane, coupée par morceaux; ils la digéraient bien dans les premiers temps, mais plus tard cet aliment traversait le canal intestinal presque sans subir d'altération. L'animal n'ouvre point le bec pour demander la pâture, et il est toujours nécessaire de la lui entonner.

« Observé à l'état de captivité, le jeune guacharo est triste, et se tient habituellement la queue relevée et le bec à terre. Quand on l'approche, il recule dans cette position et présente alors quelque chose de l'aspect repoussant du crapaud. Si on le touche, il pousse des cris

aigus, d'un effet très-désagréable, mais qu'on a eu tort de comparer à ceux du chat.

« Pendant le jour, il cherche les lieux sombres et s'y tient coi; vers le soir, il semble sortir de cette apathie et parcourt sa prison en criant et en agitant les ailes... Un de ceux que j'élevais, ajoute M. de Beauperthuy, s'échappa vers cette époque de la journée, et j'eus alors occasion de le voir voler facilement et en planant au-dessus des savanes. A la fin il s'abattit et fut repris par les enfants. A l'approche du chien, le jeune guacharo s'effraye, mais il ne se jette point sur le dos pour se défendre, comme font les chouettes; il se sert du bec quand on l'agace. Je ne l'ai point vu chercher à grimper; quand il marche, c'est avec difficulté et en imprimant à son corps des mouvements latéraux. »

**Usages et produits.** — Depuis un temps immémorial, les indigènes tirent profit de la graisse des jeunes guacharos. « Les Indiens, dit Al. de Humboldt (1), entrent dans la Cueva (grotte) del Guacharo une fois par an, vers la fête de Saint-Jean, armés de perches au moyen desquelles ils détruisent la majeure partie des nids. On tue, à cette époque, plusieurs milliers d'oiseaux, et les vieux, comme pour défendre leurs couvées, planent autour de la tête des Indiens, en poussant des cris horribles. Les jeunes qui tombent à terre sont éventrés sur-le-champ. Leur péritoine est fortement chargé de graisse, et une couche adipeuse se prolonge depuis l'abdomen jusqu'à l'anus, en formant une espèce de pelote entre les jambes de l'oiseau. Cette abondance de graisse, dans des animaux frugivores, non exposés à la lumière, et faisant très-peu de mouvements musculaires, rappelle ce que l'on a observé depuis longtemps dans l'engraissement des oies et des bœufs. On sait combien l'obscurité et le repos favorisent cette opération. Les oiseaux nocturnes de l'Europe sont maigres, parce qu'au lieu de se nourrir de fruits, comme le guacharo, ils vivent du produit peu abondant de leur chasse. A l'époque que l'on appelle vulgairement, à Caripe, la récolte de l'huile (*la cosecha de la manteca*), les Indiens construisent des cases en feuilles de palmier près de l'entrée et

(1) Al. de Humboldt, *loc. cit.*

dans le vestibule même de la caverne. Nous en vîmes encore quelques restes. C'est là qu'à un feu de broussailles on fait fondre et découler, dans des pots d'argile, la graisse des jeunes oiseaux récemment tués. Cette graisse est connue sous le nom de beurre ou d'huile (*manteca* ou *aceite*) du guacharo; elle est à demi liquide, transparente et inodore. Sa pureté est telle, qu'on la conserve au delà d'un an sans qu'elle devienne rance. Au couvent de Caripe et dans la cuisine des moines, on n'employait d'autre huile que celle de la caverne, et jamais nous n'avons observé qu'elle donnât aux mets un goût ou une odeur désagréable.

« La quantité récoltée de cette huile ne répond guère au carnage que les Indiens font annuellement dans la grotte. Il paraît que l'on ne recueille pas au delà de cent cinquante à cent soixante bouteilles (de soixante pouces cubes chacune) de *manteca* bien pure; le reste, moins transparent, est conservé dans de grands vases de terre. Cette branche de l'industrie des indigènes rappelle la récolte de l'huile de pigeon, dont on retirait autrefois, en Caroline, quelques milliers de barriques. A Caripe, l'usage de l'huile de guacharo est très-ancien, et les missionnaires n'ont fait que régulariser la méthode de l'extraire. »

D'après Roulin, il ne paraît pas qu'à Pandi on recherche les jeunes guacharos pour les manger et faire usage de leur graisse, comme on le fait à Caripe. « Cela tient sans doute uniquement, dit-il, à ce que la situation de leurs nids les protège; car dans une autre localité distante de celle-ci d'une vingtaine de lieues, dans la paroisse de Quebrada-Houda (arrondissement de Guadas), on va chercher les jeunes *cacas* et on en détruit beaucoup chaque année. »

Al. de Humboldt nous apprend encore « que lorsqu'on ouvre le jabot et l'estomac des jeunes oiseaux, les naturels y trouvent toutes sortes de fruits durs et secs qui fournissent, sous le nom bizarre de graine ou *semilla del guacharo*, un remède très-célèbre contre les fièvres intermittentes. On ramasse soigneusement ces graines pour les envoyer aux malades, à Caricao et dans d'autres endroits fiévreux des autres régions. »

LES PODARGIDÉS — *PODARGI.**Die Schwalme, the Podargus.*

Les podargidés diffèrent beaucoup des autres fissirostres; aussi les a-t-on rangés quelquefois dans d'autres ordres. Ainsi, Cabanis les réunit dans une même famille avec les coracias et les eurylaimidés. On ne peut nier que les podargidés ne ressemblent à ces derniers par la forme du bec, mais, si on considère l'ensemble de leurs caractères, on sera forcé de les mettre à côté des caprimulgidés.

**Caractères.** — Les podargidés ont le corps allongé; le cou court; la tête large et plate; les ailes courtes; la queue longue; le bec grand, aplati, plus ou moins fendu, très-large à sa base, recourbé à sa pointe, complètement corné, à mandibules à peu près égales et à bords lisses; les narines situées à la base du bec, cachées en partie par les plumes du front; les tarses courts, mais moins cependant que chez les caprimulgidés; trois doigts en avant, un en arrière, non réversible. Le plumage est abondant, à couleurs sombres; les plumes de la base du bec et, chez quelques espèces, celles de la région auriculaire sont transformées en soies.

**Distribution géographique.** — Tous les podargidés actuellement connus habitent les forêts du sud de l'Asie, de la Nouvelle-Hollande, et des îles qui avoisinent ces deux continents.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On connaît peu leur genre de vie; on sait cependant qu'il diffère beaucoup de celui des caprimulgidés. Chaque espèce, en outre, a des habitudes qui lui sont propres; aussi ne pouvons-nous rien dire de général à ce sujet.

LES ÆGOTHÈLES — *ÆGOTHELES.**Die Zwergschwalme, the New-Holland Goat-Suckers.*

**Caractères.** — Les espèces qui appartiennent à ce genre présentent encore de nombreux rapports avec les engoulevents. Elles ont des ailes courtes et obtuses, les troisième et quatrième pennes étant les plus longues; la queue arrondie; les tarses longs, minces, nus; les doigts allongés, grêles, complètement divisés; le bec court, large, épais, fendu jusqu'au niveau de l'œil, comprimé à la base, aminci et recourbé en crochet à la pointe; pourvu dans son milieu d'un bourrelet saillant, allant de la pointe vers

le front, et à mandibule inférieure creusée, à la pointe, d'une gouttière, dans laquelle est reçue le crochet de la mandibule supérieure. Leur plumage est mou. Le front, les lorums et le menton portent des plumes allongées et décomposées qui viennent recouvrir le bec et former une sorte de crête frontale.

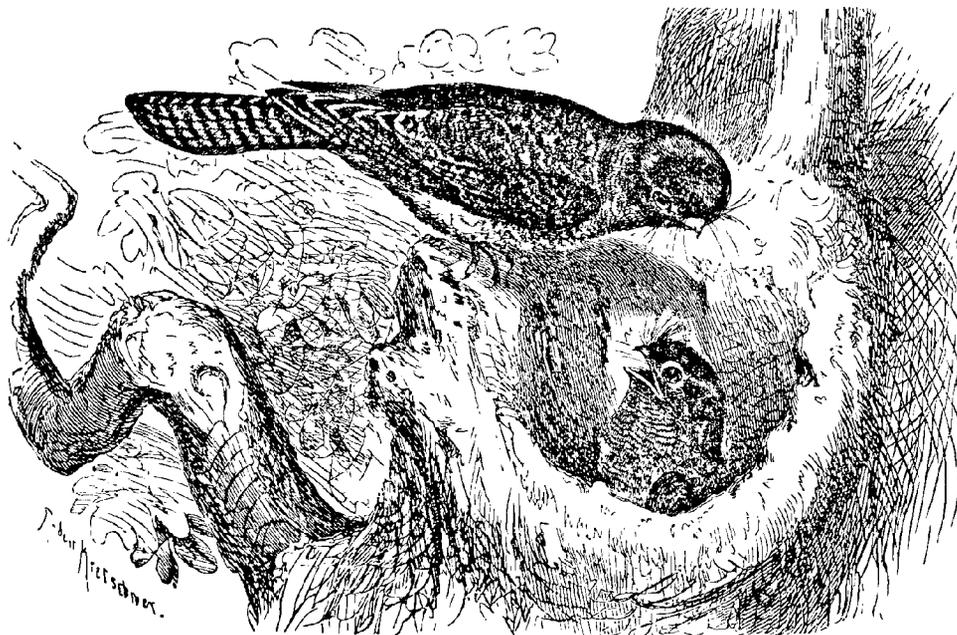
L'ÆGOTHÈLE DE LA NOUVELLE-HOLLANDE —  
*ÆGOTHELES NOVÆ HOLLANDIÆ.**Der Zwergschwalme, the New-Holland Goat-Sucker.*

**Caractères.** — L'ægothèle de la Nouvelle-Hollande (*fig. 159*) rappelle assez les petits oiseaux de proie nocturnes par sa taille comme par ses mœurs. Sa longueur totale est de 23 cent., et son envergure de 33. Il a le dos brun-foncé, à rayures transversales blanchâtres; une tache au-dessus de l'œil, deux bandes recourbées en croissant, l'une au niveau de l'occiput, l'autre au cou, et toute la face inférieure du corps, variée de gris, de noir et de fauve. Les rémiges primaires brunes, tachetées de brun clair et de gris sur leurs barbes externes; les rectrices d'un brun foncé, à bandes régulières grises et à points noirs; l'iris brun; les pattes couleur de chair.

La femelle diffère très-peu du mâle, et les jeunes sont plus foncés que les adultes.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau se trouve dans tout le sud de l'Australie et dans la Tasmanie. Il y est sédentaire et habite les buissons de la côte, comme les forêts clair-semées de l'intérieur des terres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs ressemblent au moins autant à celles des hiboux-nains qu'à celles des engoulevents. Tout le jour, il se tient dans le creux d'un tronc d'arbre, dans celui d'un *eucalyptus* le plus souvent, et il s'y cache si bien qu'il est impossible de l'apercevoir. Mais une particularité curieuse trahit sa présence. Dès qu'on heurte le tronc où il loge, il grimpe rapidement jusqu'à l'entrée de son trou, pour voir qui vient ainsi troubler son repos. Se croit-il en sûreté, il regagne sa demeure, et y reste tranquille jusqu'à ce qu'on le trouble de nouveau. Ce n'est que lorsqu'il est trop dérangé, qu'il s'envole vers un autre arbre et se cache dans un nouveau trou, ou dans les



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Raillière et Fils, édit.

Fig. 159. L'Ægothèle de la Nouvelle-Hollande.

branches les plus touffues. Il vole assez lentement, en ligne droite et sans faire de brusques crochets.

Quand il est surpris, il tourne la tête de tous les côtés, et quand on le prend, il siffle, comme le font les chevêches.

Pour rendre plus complète l'histoire de cet oiseau, nous emprunterons à J. Verreaux les détails intéressants qu'il a consignés dans son *Journal de voyage en Australie et en Tasmanie*.

« L'ægothèle, dit-il, est complètement nocturne. Il est rare d'en voir plus d'un couple ensemble, à moins que ce ne soit la nichée. Il cherche sa nourriture sur le sol ou sur les grosses branches. J'en ai vu aussi venir se reposer sur les arbres renversés qui jonchent le sol dans les deux pays (Australie et Tasmanie), et ce n'est que lorsqu'il a manqué sa proie qu'il la pourchasse au vol ; il aime surtout les moustiques et les espèces de mouches qui volent la nuit ou dès que le crépuscule commence, ce qui, dans ces pays, ne dure pas longtemps. Son vol est court et très-léger, comme chez les *caprimulgus*. J'ai remarqué, sur les sujets que j'ai eus vivants, qu'ils avaient, comme les podarges et les *strix*, la faculté de tourner la tête jusque sur le dos. Pendant le jour, l'ægothèle ne paraît pas y voir le moins du monde, car lorsqu'on l'approche c'est à peine s'il entr'ouvre les yeux ; il ne cherche même pas à s'envoler. A l'exception de la saison

BREHM.

de la ponte, cet oiseau perche le plus souvent sur les branches basses des arbres de moyenne taille et principalement des banksias. Mais ce que j'ai remarqué d'assez curieux, c'est qu'il perche dans le sens de la branche et non transversalement, ce en quoi il ressemble assez aux engoulevents. J'en ai observé un dans un ravin du North-Shore, pendant l'hiver, qui, au bout du troisième jour, était encore posé sur la même branche, formant la boule : il est probable qu'il était resté engourdi dans la même pose. Je ne pus cette fois résister au désir de m'en emparer. En le préparant, je le trouvai encore très gras et d'une graisse blanche et huileuse comme dans les podarges. Il n'avait dans l'estomac que quelques débris de moucheron et un élytre d'un petit banneton roussâtre, qui était commun dans cette saison (juillet), et qui était nocturne.

« Une femelle, qui me fut donnée par M. Price, avait été prise par lui dans un trou d'arbre, où elle couvait trois œufs blancs. Un nid que j'ai vu, était placé à sept pieds d'élévation du sol, dans un *eucalyptus*, au fond d'un ravin où les arbres sont assez touffus, d'une grande élévation, et par conséquent toujours sombre. Ce nid avait environ un pied de profondeur, et ce qui m'étonna le plus, c'est que je n'y découvris que quelques débris d'écorces d'*eucalyptus* et quelques petites branches clair-semées, laissant voir au travers. »

**Captivité.** — Nous manquons de détails bien

III — 284

précis sur la vie de cet oiseau en captivité; Gould dit en avoir conservé une paire pendant quelque temps : lorsqu'on les approchait, ils hérissaient les plumes de la tête, sifflaient et se réfugiaient dans un coin de leur cage.

### LES PODARGES — *PODARGUS*.

*Die Eulenschwalme, the Owllet-Nightjars.*

**Caractères.** — Les podarges sont reconnaissables à leur grande taille. Ils ont les ailes de longueur moyenne et obtuses, la quatrième plume étant la plus longue; la queue moyenne, fortement arrondie; les tarses courts, les doigts épais, l'interne et le médian étant réunis à la base par une étroite palmature; le bec très-fort, épais, dur, corné, fendu jusqu'au niveau de l'angle postérieur de l'œil, plus large que haut, allant régulièrement en s'amincissant, depuis la base jusque vers la pointe, qui est fortement crochue et reçue dans une gouttière que présente la mandibule intérieure, à arête de la mandibule supérieure très-prononcée.

Le plumage est mou comme celui des hiboux; quelques plumes de la base du bec seulement sont transformées en soies.

### LE PODARGE HUMÉRAL — *PODARGUS HUMERALIS*.

*Der Riesenschwalm, the tawny-shouldered Podargus.*

**Caractères.** — Le podarge huméral (Pl. XIV) a la taille de la corneille. Il a le dos brun, marqué de gris blanc et de brun foncé; le sommet de la tête brun, à raies longitudinales d'un brun noir et à taches blanches; les plumes des ailes d'un brun noir, avec les barbes externes tachetées, les barbes internes rayées; la queue d'un brun fauve, marquée de raies transversales brun-noir, et de raies longitudinales brunes. Le bec est brun clair, à reflets pourpres; les pattes sont brun-olive; l'œil est brun-jaunâtre.

**Distribution géographique.** — Le podarge huméral est un des oiseaux les plus communs de la Nouvelle-Galles du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Gould et J. Verreaux nous ont fait connaître les habitudes et le genre de vie des podarges. Ils nous ont appris que les diverses espèces se ressemblent tellement, quant aux mœurs, que l'on peut appliquer à toutes ce que l'on a observé chez l'une d'elles.

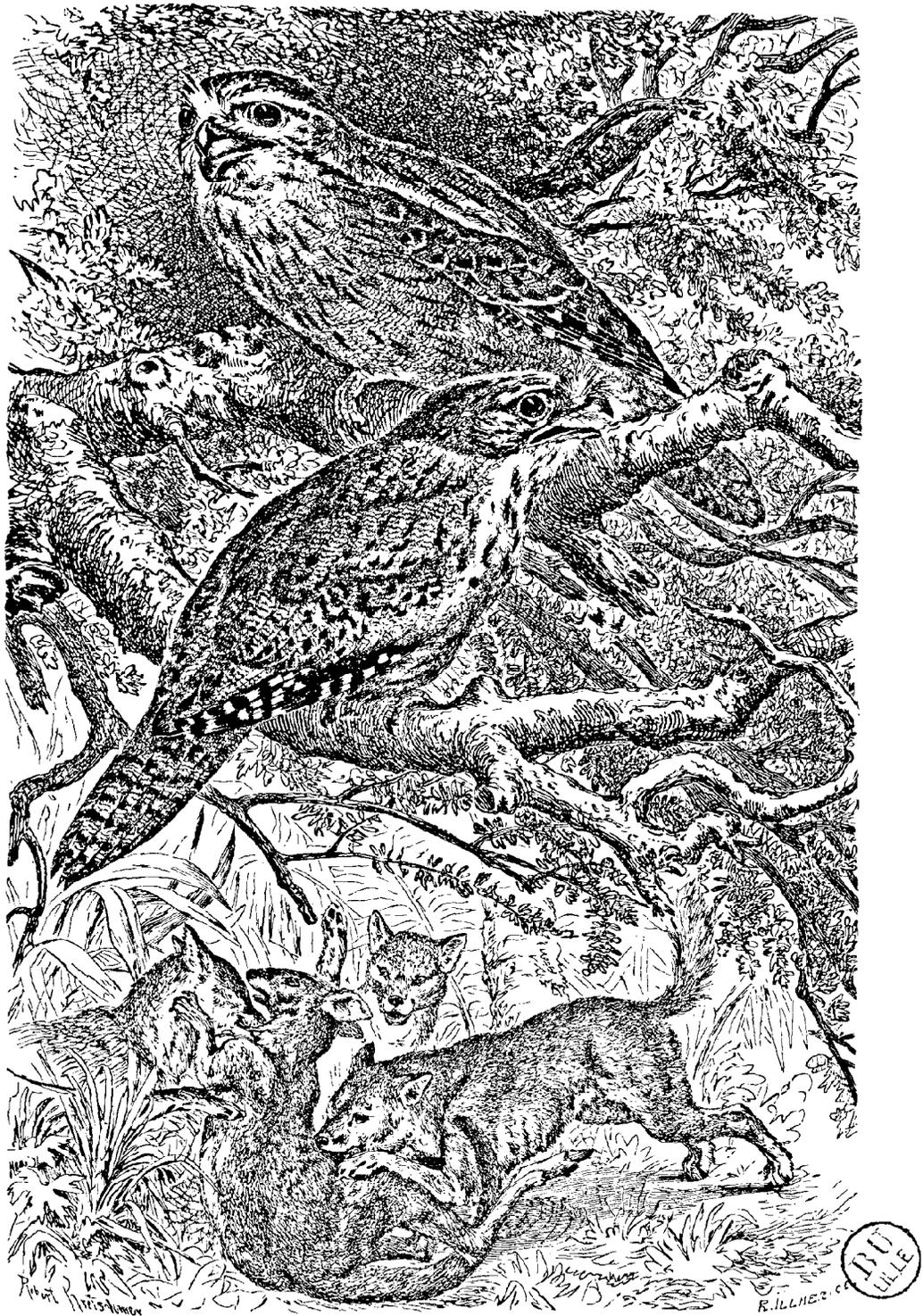
« Il y a en Australie, dit Gould, de nombreuses

espèces appartenant à ce groupe et paraissant destinées à dominer le nombre des sauterelles. Ce sont des êtres lourds et lents; ils ne prennent pas leur proie au vol, mais la ramassent sur les arbres. Lorsqu'ils ne sont pas en chasse, ils se tiennent dans les lieux découverts, sur les souches, les murs, les toits, les tombeaux dans les cimetières; aussi les gens superstitieux les regardent-ils comme les messagers de la mort. Leur voix désagréable et rauque n'est pas faite pour diminuer cette impression. Sous le rapport de la reproduction, ils diffèrent de tous les autres fissirostres nocturnes; ils construisent un nid formé de ramilles, et l'établissent sur des branches d'arbres.

« C'est la plus indolente de toutes les créatures, et il est difficile de l'éveiller. Tant que le soleil est sur l'horizon, il se tient sur une branche, endormi, le corps appuyé contre la branche, le cou rentré, la tête cachée sous les plumes de l'épaule, immobile, et ayant plutôt l'apparence d'un nœud de la branche que d'un oiseau. Je dois encore faire remarquer qu'il se perche perpendiculairement et non parallèlement à la direction de la branche. Il est si tranquille, sa couleur s'harmonise si bien avec celle de l'écorce, qu'un œil exercé seul peut le reconnaître, bien qu'il ait l'habitude de se percher sur des branches garnies de feuilles. »

Dans cette attitude, il demeure impassible; si quelque bruit se fait entendre autour de lui, il ouvre à demi les yeux, fait claquer son bec, et ne tarde pas à s'assoupir de nouveau. Son sommeil est si profond, que lorsque deux podarges, le mâle et la femelle, sont pressés l'un près de l'autre, ce qui est le cas le plus habituel, on peut tirer l'un des deux sans que l'autre bouge le moins du monde. On peut lui jeter des pierres, lui donner des coups de bâton, sans le faire partir; on peut même le prendre facilement avec la main. Si cependant on parvient à le réveiller, il ne déploie tout juste que la force nécessaire pour ne pas tomber à terre, gagne en voletant la branche la plus voisine, s'y cramponne et s'y endort. C'est du moins la règle; et ce n'est qu'exceptionnellement qu'un podarge, le jour, franchit un petit espace en volant.

Il en est autrement quand la nuit approche. Au crépuscule, il se réveille, il s'étend, il lisse son plumage, et prend son vol. A ce moment il est vif, actif, rapide dans tous ses mouvements; il s'élève dans les airs, et s'abaisse; il se pose près des buissons touffus, y pénètre en s'aidant de sa queue et en parcourt toutes les branches



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE PODARGE HUMÉRAL.

Corbeil, Créte fils, imp.



en enlevant les insectes qui y cherchent un refuge pour la nuit. Comme les pics, il frappe de son bec contre l'écorce, pour en faire sortir les insectes qui s'y sont cachés; il poursuit sa proie jusque dans l'intérieur des troncs d'arbres creux. Ce n'est pas un oiseau bon volier; son vol est court, saccadé, comme on pouvait s'y attendre, d'après la brièveté de ses ailes; mais il n'est nullement maladroit, et souvent l'oiseau vole de branche en branche, en se jouant. Quand la nuit est close, ces jeux s'arrêtent; Gould croit que cet oiseau ne se nourrit que d'insectes; Verreaux assure qu'il capture d'autres animaux.

« En ouvrant l'estomac de ces oiseaux, dit ce dernier (1), je n'ai trouvé pendant la belle saison que des insectes mous, tels que des mantes, des sauterelles, des punaises, des mouches, etc. L'hiver, au contraire, quand ces oiseaux exploitent davantage les grands arbres, leur estomac contient des insectes durs, qu'ils cherchent sous les écorces ou entre leurs rugosités. Ces ressources leur manquent-elles, ils se nourrissent de coquillages terrestres qu'ils vont chercher dans les marais. C'est même de cette manière que j'ai pu me procurer quelques espèces d'hélix que mes recherches n'avaient pu me fournir.

« Pendant la ponte, leurs goûts deviennent plus carnassiers: ils dévorent alors de petits oiseaux qu'ils prennent dans leurs nids. Lorsque les oiseaux sont trop gros, j'ai vu les podarges, soit libres, soit en captivité, porter leur proie sur une grosse branche, la saisir par la tête et la heurter de droite et de gauche contre cette branche, de façon à briser ses os; ensuite ils l'avalent tout entière, en commençant par la tête. Comme les oiseaux de proie, lorsque la digestion est faite, ils rejettent un paquet de plumes en forme de boule. »

Les podarges ne chassent qu'au crépuscule; quand la nuit est complètement venue, ils restent immobiles sur une branche. Quelques heures avant le lever du soleil, ils se remettent en chasse, comme le fait l'engoulevent.

« Dans la saison des amours, dit encore J. Verreaux (2), avant l'accouplement, le mâle, posé sur une branche morte, appelle sa femelle par des cris qui ressemblent beaucoup plus au roucoulement d'un pigeon qu'à la voix d'un oiseau de nuit: la femelle ne tarde point à venir le joindre. Si un autre podarge se met à la traverse de leurs amours, le mâle hérissé ses plumes, fait claquer

son bec, et pousse des cris qui semblent rappeler les mugissements d'un taureau. Le combat s'engage ensuite, et rarement un des deux rivaux se retire sans laisser bon nombre de plumes sur le champ de bataille, et sans avoir reçu de graves blessures. Une fois libre, le vainqueur va et vient autour de la femelle, en roucoulant comme le ferait une colombe.

« La ponte commence en septembre: le mâle et la femelle montrent la même activité pour la construction d'un nid très-plat, formé de petites bûchettes posées dans l'enfourchure d'une branche horizontale, à cinq ou six pieds du sol. Ils recouvrent ce nid de débris de graminées et de quelques plumes. Ce nid est, du reste, si mal construit, qu'on peut voir le jour à travers toutes les substances qui le composent; il a d'ordinaire huit à dix pouces de diamètre. La femelle dépose le plus souvent dans ce nid deux ou trois œufs et même quatre, s'il faut en croire quelques anciens chasseurs de la Tasmanie; les œufs ont environ deux pouces de longueur; ils sont d'un blanc pur et d'une forme allongée, presque aussi gros d'un bout que de l'autre; ils ressemblent, pour la matière crayeuse, plutôt aux œufs des *strix* qu'aux œufs de *caprimulgus*.

« Le mâle et la femelle couvent alternativement: la dernière remplit ordinairement cet office pendant le jour, et dès que la nuit arrive, elle cède la place au mâle, qui ne quitte le nid qu'à son retour. Elle recommence ce manège jusqu'à l'éclosion des petits; le mâle paraît alors exclusivement chargé de l'approvisionnement de toute la famille.

« Comme je l'ai dit plus haut, pendant cette période, les podarges se montrent avides de jeunes oiseaux, surtout de toutes les espèces si nombreuses qui nichent dans les buissons touffus, tels que les *meliphagidæ*, les *maturus*, *petroica*, etc.

« Lorsque le nid se trouve trop exposé au soleil, et que les petits sont trop gros pour que la mère puisse se les abriter, le couple les transporte dans une des cavités si nombreuses dans les arbres des deux pays. De cette façon, elle sauve une partie de sa nichée d'une mort presque certaine, le nid devenant insuffisant à mesure qu'ils grossissent. J'ai vérifié ce fait à diverses reprises, surtout sur des nids abandonnés qui restaient dans les casuarinas; ces nids se trouvaient à l'extrémité des branches, sans que le feuillage donnât l'ombre nécessaire, et certes les petits auraient péri s'ils n'eussent été placés dans ces arbres par l'instinct paternel.

(1) J. Verreaux, *Revue et Magasin de Zoologie*. 2<sup>e</sup> série. Paris, 1849, t. I, p. 60.

(2) J. Verreaux, *loc. cit.*, p. 61.

« Vers la fin d'octobre, ou plutôt dans les premiers jours de novembre, les jeunes podarges commencent à voler ; comme le père et la mère, ils dorment tout le jour. »

Lorsqu'il fait froid, on trouve parfois des podarges, qui restent plusieurs jours sur une branche, immobiles, comme plongés dans un sommeil léthargique ; ils ne se réveillent que quand on les touche. Gould a fait le premier cette observation, et Verreaux l'a pleinement confirmée.

« Sans vouloir complètement assurer que ces oiseaux aient un véritable sommeil hivernal, dit Gould, je ne puis passer sous silence ce que j'ai observé. Je les ai vus souvent se retirer dans les creux des arbres, et y rester assez longtemps. J'ai pris quelques-uns de ces podarges, qui étaient excessivement gras, tellement que je ne pus en préparer les peaux. Je ne vois pas pourquoi un oiseau ne pourrait avoir un sommeil hivernal, analogue à celui qu'on observe chez les mammifères, bien que ceux-ci paraissent plus élevés en organisation. »

J. Verreaux a fait la même observation.

« J'ai vu deux de ces oiseaux, dit-il (1), rester sur la même branche, pendant plus de huit jours, dans un des ravins du mont Wellington. Lorsque les froids de l'hiver se faisaient sentir, il m'est arrivé de les prendre à plusieurs reprises sans qu'ils cherchassent à s'envoler ; à peine se réveillaient-ils. Il est donc certain qu'ils tombent dans un état léthargique pendant les grands froids. »

Je ne crois pas qu'on puisse, avec l'illustre naturaliste anglais, assimiler cet engourdissement passager au long sommeil hivernal des mammifères.

**Captivité.** — Quand on les prend tout jeunes, les podarges s'approprient rapidement, deviennent très-familiers et reconnaissent leur maître, au dire de J. Verreaux.

« Ceux que j'ai possédés mangeaient en plein jour ; après quelques semaines, ils semblaient préférer les oiseaux vivants à toute autre nourriture. Ils les poursuivaient avec une grande légèreté ; parfois, même, ils disputaient leur proie aux autres animaux placés avec eux dans ma chambre, surtout avec les *beltongia*, les *hypsiprymnus* et même les *phalangista*, dont la grosseur et la force dépassaient de beaucoup la leur. Enfin, ils se montraient si familiers, qu'ils venaient parfois se reposer sur ma tête, et cherchaient la chaleur jusque sur ma bouche lorsque je dor-

mais. D'autres fois, ils pénétraient dans mon lit, et y tenaient en respect divers animaux qui avaient l'habitude d'y venir prendre place. »

Dans ces derniers temps, on en a vu plusieurs en Europe. En 1862, le premier arriva à Londres ; en 1863, un second à Amsterdam ; en juillet 1865, le Jardin zoologique de Hambourg reçut le troisième. C'est un oiseau calme et silencieux. Le jour, il reste immobile à la même place, gardant la posture que Gould a décrite ; il dort cependant moins profondément que ne le dit ce naturaliste ; il suffit de l'appeler, pour qu'il se réveille. Au commencement, il ne faisait entendre qu'un léger murmure, un peu trainant, qu'on pourrait rendre par *houmm*. Je pensai que c'était son cri d'appel, et j'essayai, en l'imitant, d'attirer son attention. Je réussis au delà de mon attente ; non-seulement, il se dressa en l'entendant, mais il répondit, et cela chaque fois que je renouvelais l'expérience. Lorsqu'on lui présente une souris ou un petit oiseau, il se balance, crie plus fort, fixe ses yeux, tout grands ouverts sur ce mets convoité, et finit par se précipiter dessus. Il prend aussi les vers. Il ne fait qu'une bouchée de sa proie ; il avale en une fois une grande souris ou un moineau dont on a coupé les ailes ; mais cela lui demande un certain temps ; quand il a avalé une souris, la queue lui sort encore par le bec pendant une bonne demi-heure. Il digère parfaitement, car on trouve rarement dans sa cage des débris qu'il avait régurgités. Il voit très-bien de jour, et même de loin. Près de sa cage est un étang, et souvent son attention est éveillée par les oiseaux aquatiques qui y vivent ; les canards surtout semblent vivement l'intéresser. Il les regarde fixement, en balançant sa tête, comme le font les chouettes. Après le coucher du soleil, il devient plus vif, mais sans se donner cependant beaucoup de mouvement. Lorsqu'il est repu, il reste plus ou moins immobile à la même place. Dans ces moments, il fait plus souvent entendre sa voix, et la lance avec plus de force. Son allure, lorsque je le mis dans une petite cage remplie d'oiseaux, fut des plus singulières. Il parut se souvenir d'avoir eu, dans sa patrie, à soutenir bien des attaques ; d'avoir été traité comme un hibou. Se voyant dans une société si nombreuse, il tendit le cou en avant, la tête, le corps, la queue ne formant qu'une ligne droite ; il poussa des cris bien différents de sa voix ordinaire, et que l'on pourrait noter : *kraek krae*, *kraerae*, *kraekrae*, *krcekrae*, *kraekraekrae* ; il ouvrait et fermait son bec ; il cherchait à effrayer ses compagnons de capti-

(1) J. Verreaux, *loc. cit*

vité, et se tenait plus sur la défensive que sur l'offensive. Un moineau s'approcha trop près de lui, il le prit avec son bec et le secoua violemment, mais celui-ci parvint à lui échapper.

Il fut enfermé pendant plusieurs jours avec d'autres moineaux; il ne les attaqua pas. Néanmoins, je ne doute nullement qu'il ne mange aussi des oiseaux, comme l'a vu J. Verreaux. Il enlève sans doute de leur nid les jeunes encore incapables de s'enfuir et de se défendre.

Il est assez privé pour manger dans la main, pour se laisser porter sur le poing, sans chercher à s'enfuir.

### LES BATRACHOSTOMES — *BATRACHOSTOMUS*

*Die Froschschwalme, the flying Toads.*

**Caractères.** — Les batrachostomes (bouche de grenouille) sont plus petits que les podagres, mais leur bec est encore plus grand et plus large; il est aplati à sa base; son arête est légèrement recourbée, sa pointe est crochue; la mandibule supérieure est plus large que l'inférieure, et la débordé de tous les côtés; les narines sont étroites, latérales, couvertes de plumes; les ailes sont courtes et arrondies; la queue est longue, conique; les pattes sont courtes et assez fortes; les doigts sont vigoureux et très-mobiles; le doigt externe peut être porté presque complètement en arrière.

**Distribution géographique.** — Ces oiseaux habitent les Indes et les îles avoisinantes.

#### LE BATRACHOSTOME CORNU — *BATRACHOSTOMUS CORNUTUS.*

*Der Hornschwalm, the great-eared Goat-Sucker.*

**Caractères.** — Le batrachostome cornu, ou batrachostome de Java, se distingue par la beauté de son plumage. Des deux côtés de la tête, dans la région temporale, au-dessus et en arrière de l'œil, naît une touffe de plumes dégarnies de barbes, qui recouvrent l'œil presque complètement et font paraître la tête extraordinairement

grande. Le dos est roux-clair, marqué de lignes noires, étroites, disposées en zigzags; la nuque porte une bande blanche, en forme de croissant; les épaules sont marquées de grandes taches d'un blanc bleuâtre, entourées de demi-cercles noirs; sur le front et en arrière de l'œil sont des taches jaune-feu. La gorge, la partie antérieure du cou, le ventre sont blancs, avec des zigzags noirs; la poitrine est d'un blanc roux tacheté de noir; la queue est d'un roux clair, marquée de sept à huit bandes foncées, encadrées de noir, et variées d'un grand nombre de lignes noires en zigzag; les ailes ont des bandes semblables. L'œil est jaunefouffre; le bec jaune-clair; les pattes sont brunâtres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Bernstein nous apprend que cet oiseau, que l'on trouve à Java, habite les fourrés, surtout ceux des palmiers allangallang, qui sont très-communs à une altitude de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Jamais il n'en vit dans les endroits cultivés, et, d'après les indigènes, on ne le rencontre pas non plus dans la plaine.

Bernstein ne nous dit rien du cri, des mœurs, du genre de vie de cet oiseau; mais il en décrit le nid très en détail. Il en vit un qui avait été trouvé par hasard au milieu des roseaux; il était ovale, plat, légèrement excavé en son milieu; à l'extérieur étaient quelques petites feuilles, tout le reste se trouvait formé des plumes de l'oiseau. Ce nid est peu consistant et si petit que l'oiseau ne peut s'y asseoir pour couvrir.

Le batrachostome cornu qu'observa Bernstein, se tenait sur un pied de roseau glagah qui portait le nid, les deux pattes l'une contre l'autre, le corps parallèle au roseau. Il couvrait l'œuf avec son ventre, comme le font les glechos. Bernstein ne trouva dans le nid qu'un seul œuf; il ne sait si cet oiseau n'en pond jamais plus. Cet œuf était d'un ovale allongé, brusquement arrondi à ses deux extrémités, et d'un blanc mat, sur lequel se détachaient des taches plus ou moins grandes, irrégulières, d'un brun rouge, plus nombreuses près du gros bout, autour duquel elles formaient une sorte de couronne.

## LES CHANTEURS — OSCINES.

*Die Singvögel, the Singers.*

Dans ces derniers temps, on a accordé — et avec raison — pour l'établissement des grandes divisions, une importance majeure à l'organisation interne. On a cherché des caractères communs qui permissent de réunir ensemble tous les oiseaux qui les présentaient, sans s'inquiéter s'ils différaient sous le rapport des mœurs et du genre de vie. C'est ainsi que l'on a rassemblé dans un seul ordre tous les oiseaux qui avaient les muscles du larynx parfaits, si je puis m'exprimer ainsi. Des observations ultérieures sont venues montrer que, chez beaucoup d'entre eux, la structure du pied, de l'aile, offrait des particularités identiques, et l'on a cru avoir trouvé des caractères infaillibles pour déterminer l'ordre des chanteurs. Cependant, en ne tenant compte que de ces caractères, on est arrivé à séparer des oiseaux, qui ont les plus grandes affinités les uns avec les autres par les mœurs, les habitudes, le genre de vie, le régime, le mode de reproduction, et même la conformation physique, sauf les quelques différences caractéristiques dont il vient d'être question. On en est venu à séparer des oiseaux que les naturalistes les plus éminents avaient regardés comme très-voisins, pour les mettre à côté d'autres, auxquels ils ressemblent absolument pour la structure de l'aile ou des pieds, mais dont ils diffèrent par tous les autres caractères. Ne pas reconnaître le droit que l'on a d'établir de pareilles divisions, ce serait léser la liberté, qui est la condition essentielle de l'existence des sciences naturelles. D'ailleurs, ces innovations ont leur utilité: elles poussent à de nouveaux progrès, en provoquant de nouvelles recherches. Seulement, un système établi sur de telles bases est trop artificiel, et, par suite, son emploi devient difficile. Celui qui veut reconnaître dans une hirondelle ou une pie-grièche un chanteur, dans un martinet ou un tyran un piailleur, est obligé de commencer par disséquer les muscles du larynx, car la structure de l'aile, la forme des squames qui revêtent les pattes ne servent pas à caractériser l'ordre. Si la nature avait effectivement suivi le plan créé par les chefs de la nouvelle école, on serait forcé de procéder ainsi; mais, si nous envisageons la création, l'esprit libre de tout préjugé, nous ne trouvons plus cette

uniformité de plan, ces règles sans exception, que l'on a rêvées. Bien au contraire, c'est la variété la plus absolue qui règne, et nous arrivons à cette conclusion que, de ce que deux animaux ont plusieurs caractères similaires, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils soient très-voisins l'un de l'autre, et inversement, deux animaux très-voisins peuvent présenter des différences dans la conformation de leurs organes les plus importants. Ce qu'il importe de considérer, dans une classification, c'est la somme des ressemblances, et non la présence isolée de quelques caractères communs.

Je limite donc la dénomination d'*oiseaux chanteurs* aux oiseaux qui ressemblent le plus aux meilleurs chanteurs, laissant au lecteur la liberté d'adopter, ou non, ma classification. Je ne considérerai pas comme étant dans l'erreur celui qui rangerait parmi les chanteurs les coraciostres et les passereaux, par ce motif que quelques-uns d'entre eux chantent; seulement, en faisant cela, on est forcé de créer pour ceux-ci une sous-division dans cette grande classe des oiseaux chanteurs. Peut-être me suis-je laissé entraîner trop loin dans ma lutte contre les préjugés en classification; peut-être ai-je réuni des oiseaux qui doivent être séparés; peut-être ai-je attaché trop d'importance aux mœurs; peut-être enfin est-ce moi qui ai mal compris l'ordre. C'est ce dont je ne puis être moi-même bon juge.

**Caractères.** — Les oiseaux chanteurs sont presque tous de petite taille. Ils ont le corps élancé; le cou court; la tête relativement grande; le bec petit, c'est-à-dire court et faible, pointu plutôt que conique, droit ou légèrement recourbé, arrondi, exceptionnellement aplati à la base. La mandibule supérieure offre une dent plus ou moins visible. Les tarses sont recouverts de plaques squameuses; ils sont forts, de longueur moyenne; les doigts sont assez longs; les ongles grands et acérés; les ailes de longueur moyenne; la première des dix pennes de la main est rudimentaire, ou fait même complètement défaut; la queue est composée de douze pennes, qui sont rarement très-grandes. Le plumage est mou, serré, abondant; les plumes en sont grandes,

et longuement barbelées; il n'existe de duvet que chez quelques espèces. Leur couleur est généralement simple; quelques-uns, cependant, ont un plumage splendide. Chez beaucoup d'espèces, les deux sexes ont une livrée différente, et les jeunes ne ressemblent jamais aux adultes. Tous les oiseaux chanteurs ne muent qu'une fois par an; quelques-uns, pourtant, ont un plumage qui varie par suite de l'usure et des changements de coloration des plumes.

L'organisation interne est essentiellement la même que celle des coraciostres et des passe-reaux. La plupart ont les organes vocaux, c'est-à-dire les muscles du larynx, exceptionnellement développés; chez quelques-uns, ces organes présentent une disposition tout à fait particulière, et en harmonie avec l'étendue de la voix.

**Distribution géographique.** — Les oiseaux chanteurs sont répandus sur toute la surface de la terre: ils sont nombreux à toutes les altitudes comme à toutes les latitudes, dans toutes les régions et dans toutes les localités.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On peut être assuré de rencontrer des oiseaux chanteurs partout où il leur est possible de vivre; on en voit sur les rochers désolés, au milieu des mers glaciales, comme dans les bosquets fleuris de nos jardins; sur les montagnes, comme dans la plaine; dans la contrée la plus fertile, comme au sein du désert. Vers le pôle, le nombre des espèces diminue; mais, aussi loin que s'avancent les oiseaux terrestres, on en trouve encore. Ils sont généralement arboricoles; cependant le moindre buisson leur suffit. Plusieurs se logent dans les joncs et dans les roseaux, quelques-uns même dans les herbes; d'autres habitent les rochers les plus nus. Il en est qui fuient le voisinage de l'homme; d'autres le recherchent, deviennent en quelque sorte ses hôtes, en s'établissant dans les cours de ses demeures, dans ses jardins, dans ses vergers. On peut dire des oiseaux chanteurs que ce sont des êtres charmants; admirablement doués sous le rapport physique, ils savent faire bon emploi de toutes leurs facultés. Ils ne volent pas avec autant de légèreté qu'un rapace ou un fissirostre; mais leur vol est suffisamment rapide et soutenu; toutefois ils ne parcourent pas volontiers de grandes distances d'une seule traite.

Ils glissent au milieu des branches les plus étroitement entrelacées avec l'agilité de la souris; ils sautillent légèrement et rapidement à la surface du sol; quelques-uns peuvent rester un certain temps au fond de l'eau, y marcher;

traverser, en volant, les cascades les plus considérables. De tous leurs sens, la vue et l'ouïe sont les plus parfaits. Comme on peut déjà le conclure du volume de leur cerveau, les oiseaux chanteurs sont très-intelligents, et ils en donnent des preuves nombreuses. Plus impressionnables que les autres oiseaux, ils ont des passions qu'ils expriment par leurs chants ou par leurs cris, et ils sont susceptibles de dévouement: qui ne s'en est convaincu, en les voyant porter secours à un de leurs semblables malade ou blessé? Toujours actifs, on ne les voit jamais plongés dans une rêverie paresseuse. Du matin au soir, ils sont continuellement affairés, continuellement en mouvement. Rester tranquilles, leur est chose complètement impossible: ils ne se reposent que lorsqu'ils dorment. Durant la veille, il faut qu'ils fassent quelque chose, ne serait-ce que lisser leurs plumes. Ils consacrent la plus grande partie de la journée à manger; l'autre, à chanter. Ils déploient alors une ardeur incroyable, et semblent chanter autant pour faire plaisir aux autres qu'à eux-mêmes. Leurs chants sont leurs armes de combat. Quiconque a entendu un rossignol, comprend combien un pareil oiseau doit aimer la vie, combien il doit facilement s'exciter et se passionner. On a souvent, et avec raison, comparé ces oiseaux aux poètes: ce que le poète est parmi les hommes, l'oiseau chanteur, jusqu'à un certain point du moins, l'est parmi les volatiles.

Les oiseaux chanteurs se nourrissent de fruits et d'insectes; quelques-uns chassent des animaux plus élevés; d'autres sont granivores; mais ce sont là des exceptions. Presque tous sont prédateurs, le rossignol aussi bien que la pie-grièche.

Ce régime détermine la plupart des chanteurs qui habitent la zone tempérée à émigrer à l'approche de l'hiver. Ceux qui vivent dans les pays chauds, n'émigrent pas; ils errent seulement d'un endroit à un autre. C'est ce que font aussi beaucoup de nos oiseaux chanteurs du Nord, ceux qui cherchent leur nourriture dans l'eau, et ceux qui sont doués de la faculté de trouver les proies les plus cachées. Mais on ne peut établir de règle à ce sujet; le merle noir passe l'hiver dans nos contrées, une espèce très-voisine, le merle à collier, émigre. Le temps de l'arrivée et celui du départ sont sujets à variations. La plupart arrivent au printemps, quand les bourgeons commencent à s'ouvrir, et nous quittent lorsque les feuilles se mettent à jaunir.

Pendant leurs voyages, la plupart des oi-

seaux chanteurs vivent en sociétés. Souvent, diverses espèces se réunissent pour faire route de concert; mais presque tous se séparent dès qu'ils sont de retour dans leur patrie. Quelques-uns restent réunis, même au temps des amours, et forment alors des colonies plus ou moins nombreuses; cependant, en général, dès que l'amour fait sentir son empire, les paires se séparent, s'isolent et vivent chacune pour soi, chassant de leur domaine toutes celles qui voudraient s'y établir.

Le nid des oiseaux chanteurs varie à l'infini, suivant l'espèce, la localité, la nature des matériaux. Certains d'entre eux sont passés maîtres sous le rapport de la nidification; ce sont des tisserands, des tailleurs, qui se servent de leur bec comme d'une aiguille pour coudre ensemble les divers éléments qui constituent le nid. D'autres, par contre, se contentent de tapisser de quelques substances molles le creux d'un tronc d'arbre, ou d'amasser grossièrement quelques matériaux.

Les couvées sont le plus ordinairement de cinq à six œufs. Ceux-ci ont une coquille mince et lisse; ils sont unicolores ou bigarrés de teintes sombres ou vives. Chez le plus grand nombre, les deux parents couvent, et, chez tous, ils élèvent en commun leurs petits. Quelques-uns ne nichent qu'une fois dans le courant de l'été; les autres, deux fois. Les petits croissent très-rapidement, quittent le nid de bonne heure, et deviennent peu après indépendants. Au printemps suivant, ils sont aptes à se reproduire.

Parmi les nombreux oiseaux chanteurs, il en est excessivement peu qui soient nuisibles, et ceux-ci ne le sont que parce qu'ils détruisent d'autres oiseaux utiles. A ces exceptions près, tous les autres nous rendent de grands services. Ils purgent nos champs et nos jardins des insectes et de la vermine; ils veillent sur nos plantations,

mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes. En même temps, leurs chants animent la campagne et la forêt. Ils ont droit, par conséquent, à toute notre protection: le nombre de leurs ennemis est déjà assez considérable sans que nous venions encore l'augmenter. Je ne veux pas condamner l'oiseleur qui dresse des pièges pour prendre des grives; mais je ne puis me dispenser de dire qu'il doit être assez intelligent pour se contenter de capturer celles qui sont de passage. Prendre de petits chanteurs, pour les manger, est un crime impardonnable, qui devrait être sévèrement puni.

**Captivité.** — On voit très-souvent des oiseaux chanteurs en captivité; leur chant, leur gaieté nous les font aimer. Mais ils sont délicats, et réclament des soins éclairés, que ne peut leur donner qu'un véritable amateur.

#### 1° LES DENTIROSTRES — DENTIROSTRES.

*Die Zahnschnäbler.*

On a divisé l'ordre des oiseaux chanteurs en plusieurs tribus ou sous-ordres. Le premier est celui des *dentirostres*.

**Caractères.** — L'ordre des *dentirostres* est caractérisé par la présence, de chaque côté de la pointe de la mandibule supérieure, d'une échancrure ou d'une dent, souvent assez forte pour rappeler le bec des rapaces.

Les *dentirostres* peuvent être regardés comme reliant divers ordres entre eux. Ils sont placés entre les rapaces et les *fissirostres* d'un côté, entre les grives et les véritables oiseaux chanteurs de l'autre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leurs mœurs sont en harmonie avec leur conformation extérieure; elles diffèrent donc beaucoup de celles des autres oiseaux chanteurs.

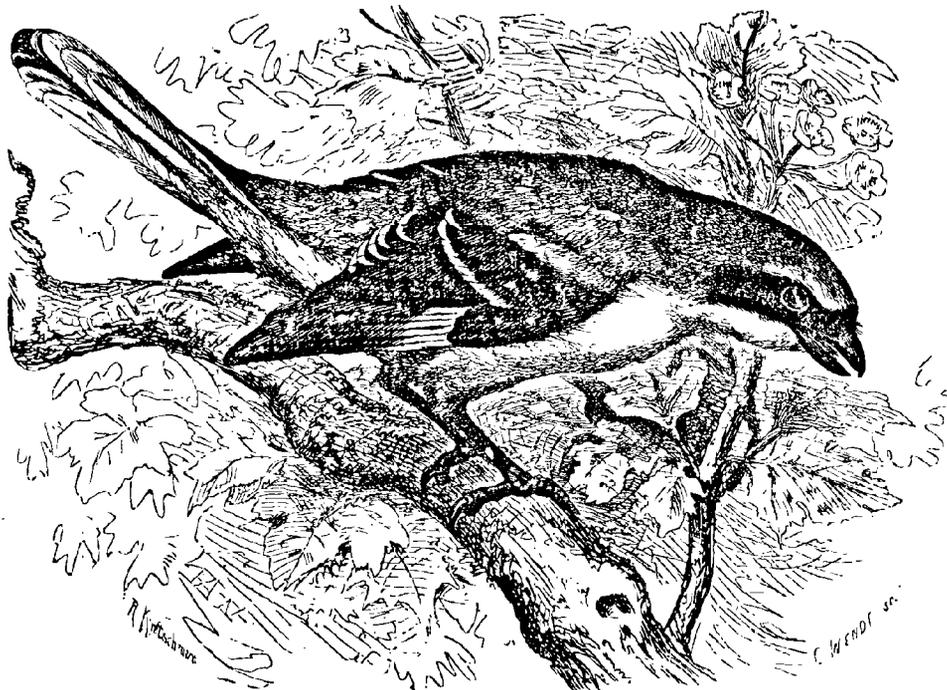
#### LES LANIIDÉS — LANII.

*Die Würger, the Shiriko.*

**Caractères.** — Les *laniidés* sont certainement les plus élevés des *dentirostres*, mais non de tous les oiseaux chanteurs. Ils ont le corps épais; la poitrine large; le cou long et fort; la tête ronde, grande; les ailes courtes, larges, arrondies, les troisième et quatrième pennés étant les plus longues; la queue longue, formée de douze rémiges; le bec fort, de longueur moyenne, comprimé latéralement, très-

crochu, à dent bien prononcée; les tarses épais, de hauteur moyenne, les doigts longs et armés d'ongles forts et acérés. Le plumage est abondant, lâche et mou, et le dessin en est très-varié.

D'après Nitzsch, les organes internes présentent la même disposition que chez les autres chanteurs. La colonne vertébrale est formée de 11 ou 12 vertèbres cervicales, 8 dorsales, 10 ou 11 sacrées, et 7 caudales. Des 8 paires de côtes,



Corbeil, Cegle Fils, imp.

Fig. 160. La Pie-grièche grise (p. 584).

Paris, Baillière et Fils, édit.

les deux premières sont des fausses côtes ; la dernière ne s'articule qu'avec l'apophyse costale de l'avant-dernière. L'humérus est pneumatique, et un canal médullaire occupe le centre du fémur. Le larynx inférieur présente plusieurs paires de muscles, dont deux surtout sont parfaitement développées. L'estomac est allongé, faiblement musculéux ; les lobes du foie sont inégaux ; l'intestin est long ; le cœcum est court et étroit.

**Distribution géographique.** — Cette famille a des représentants dans toutes les parties du monde.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les laniidés habitent les petites forêts entourées de champs et de prairies, les haies et les buissons, les arbres isolés au milieu des champs et des jardins. Ils se perchent sur les branches les plus élevées et dépouillées de leurs feuilles. La plupart des espèces qui vivent dans le nord sont des oiseaux d'été, qui partent chaque hiver et vont jusque dans l'Afrique centrale. Une seule espèce passe l'hiver dans nos contrées, mais alors elle erre dans un espace bien plus étendu qu'en été.

Les laniidés ont des mœurs et des habitudes qui ressemblent à la fois à celles des rapaces et à celles de plusieurs corbeaux. Malgré leur faible taille, ils comptent parmi les oiseaux les plus courageux,

BREHM.

les plus féroces, les plus cruels. Ils volent mal, et marchent en sautillant ; néanmoins, ils capturent non-seulement des insectes, mais encore des vertébrés bien plus agiles qu'eux et, malgré leur faiblesse apparente, ils les égorgent.

Leur voix est monotone ; leur chant ne mérite même pas qu'on en parle, mais ils savent y suppléer, car ils apprennent, et avec grand-peine à ce qu'il semble, les chants des autres oiseaux ; ils les répètent, les confondent, les mêlent les uns avec les autres de la façon la plus singulière. Quelques espèces sont même fort recherchées à cause de ce talent d'imitation, et font la joie et l'orgueil de certains amateurs.

Les laniidés chassent surtout les insectes ; néanmoins, ils se contentent rarement de cette proie et attaquent de plus grands animaux. La plupart poursuivent tous les petits oiseaux, et sont d'autant plus dangereux, que ceux-ci, ne les craignant pas, leur témoignent une confiance, dont ils ont souvent à se repentir. Un laniidé va rester plusieurs minutes tranquille au milieu des petits oiseaux ; il chante avec eux pour les rassurer, puis il saute subitement sur le plus voisin et l'égorge. Ces oiseaux ont aussi la singulière habitude de piquer leur proie sur des épines. Là où habite une paire de laniidés,

III. — 283

on peut être sûr de trouver des insectes, des reptiles, de petits oiseaux embrochés de cette façon ; on dirait que ces bourreaux aiment à se repaître de la vue de leurs victimes.

Leur nid, assez artistement construit, est ordinairement établi dans un épais fourré et orné presque toujours de feuilles vertes. La ponte, selon l'espèce, est de quatre à sept œufs, que la femelle couve seule : pendant ce temps, le mâle la nourrit. Les deux parents élèvent leurs petits, les soignent avec tendresse, les défendent courageusement en cas de danger, les guident longtemps encore après qu'ils ont pris leur essor, et ne les abandonnent que très-tard ; en automne probablement, dans le pays où ils passent l'hiver.

On divise cette famille en plusieurs genres très-voisins les uns des autres, et ne se distinguant guère que par la forme du bec, et par un plumage qui diffère ou qui est semblable dans les deux sexes.

### LES PIES-GRIÈCHES — *LANIUS*.

*Die Raubwürger, the true Shrikes.*

**Caractères.** — Les pies-grièches proprement dites ont un plumage dans lequel le gris et le noir dominant ; leur queue est longue et étagée, et les deux sexes ont une livrée à peu près semblable.

#### LA PIE-GRIÈCHE GRISE — *LANIUS EXCUBITOR*.

*Der Raubwürger, der Würger, the Excubitor, the Watchman.*

**Caractères.** — La pie-grièche grise ou grande pie grièche (*fig. 160*), type de ce premier genre, a de 26 à 28 cent. de long et de 36 à 38 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue de 12 à 13. Le dos est d'un gris cendré clair, le ventre blanc ; une large bande noire passe à travers l'œil, et couvre l'orifice des oreilles. Les ailes sont noires et marquées le plus ordinairement de deux taches d'un blanc pur : l'une, sur les rémiges primaires ; l'autre, sur les rémiges secondaires ; les deux pennes caudales médianes sont noires ; la paire qui fait suite est également noire, avec une tache blanche à l'extrémité. Cette tache est beaucoup plus étendue sur la troisième et sur la quatrième paires ; la deuxième paire n'a plus qu'une tache oblongue au milieu des barbes internes ; enfin la première paire n'a plus que le rachis noir, tout le reste de la plume étant blanc. Le bec et les pieds sont noirs ; l'iris est brun.

La femelle a des couleurs un peu moins fran-

ches, et les jeunes ont un plumage finement rayé, surtout à la poitrine.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau a une aire de dispersion très-étendue. On le trouve dans presque toute l'Europe, dans l'Amérique du Nord, dans une grande partie de l'Asie et dans le nord de l'Afrique, où il se montre comme oiseau de passage. En Espagne, dans l'Afrique septentrionale et aux Indes, il est remplacé par des espèces voisines, qui lui ressemblent au plus haut degré.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est de septembre en novembre et de février en avril que cette espèce se montre le plus abondamment. On la voit, à cette époque, errer dans tout le pays. En hiver, elle s'approche des lieux habités ; en été, le mâle et la femelle se tiennent sur la lisière des forêts ou sur les arbres isolés au milieu des champs. Les petits bouquets de bois, les grands arbres au voisinage des prairies et des pâturages, sont les endroits que la pie-grièche grise préfère, et c'est là qu'elle établit son nid. Elle est aussi commune dans les montagnes que dans la plaine, et ne manque que dans les hautes régions et dans les marais.

D'ordinaire, on la voit perchée sur la plus haute branche d'un arbre, d'où elle découvre un vaste horizon. Elle s'y tient immobile, tantôt le corps droit, la queue pendante ; tantôt le corps horizontal. Elle promène sans cesse ses regards tout autour d'elle et rien n'échappe à son attention, ni le rapace qui fend les airs, ni l'insecte, le mulot, le petit oiseau qui se meuvent à la surface du sol. Qu'un grand oiseau apparaisse, surtout un rapace, elle pousse un cri perçant et fond sur lui courageusement, le poursuit, le harcèle de ses criaileries. Son cri d'avertissement signale à tous les autres oiseaux l'approche du danger, et c'est à bon droit qu'on lui a donné le nom d'*avertisseur*. Voit-elle un petit animal, elle se précipite sur lui. Quelque lourde et maladroitement qu'elle paraisse, elle poursuit les mulots à la course. En hiver, on la voit souvent au milieu des moineaux, se chauffant au soleil avec eux ; puis, tout à coup, elle en saisit un, le tue à coups de bec ou l'étrangle avec ses griffes. Elle emporte ensuite sa victime vers un endroit où elle se sait en sûreté et, si la faim ne la presse pas, elle la pique sur une épine, sur une branche pointue, et la dévore ensuite tout à son aise, après l'avoir dépecée. Sa témérité lui fait même attaquer des animaux plus grands qu'elle. Mon père en vit une fondre sur un merle ; Naumann en vit poursuivre des drai-

nes, attaquer des perdrix prises dans des collets. Elle détruit un grand nombre de jeunes oiseaux. Si elle était aussi agile qu'elle est hardie et courageuse, elle serait certainement le rapace le plus à craindre. Heureusement que les proies qu'elle poursuit lui échappent souvent ; néanmoins, elle cause toujours assez de dégâts, pour que l'homme, qui aime les oiseaux chanteurs, ne puisse la supporter dans son voisinage.

Le vol de la pie-grièche grise n'est pas particulièrement vif. « Quand elle vole d'un arbre à l'autre, dit mon père, elle se laisse d'abord tomber obliquement, puis elle vole très-près de terre, et s'élève ensuite jusqu'à la cime de l'arbre qu'elle a choisi. Son vol diffère beaucoup de celui des autres oiseaux. Elle décrit en volant des lignes ondulées, bat souvent des ailes, fend l'air assez rapidement, mais elle ne parcourt que de petits espaces. Rarement, elle franchit d'une traite plus d'un quart de lieue ; et encore n'est-ce que quand elle passe d'une montagne à l'autre, et qu'elle ne trouve nul endroit convenable pour se reposer. »

Ses sens sont très-développés ; sa vue surtout est perçante ; son ouïe est fine. Le moindre bruit éveille son attention. Son intelligence n'est pas fort développée ; elle possède un certain degré de prudence, et sait distinguer ce qui est périlleux de ce qui ne l'est pas. Elle est querelleuse ; se bat volontiers avec les autres oiseaux ; essaie de chasser ceux qui se hasardent dans son domaine, et s'attaque à des espèces bien plus grandes et bien plus fortes qu'elle. C'est l'ennemi né de tous les rapaces, mais c'est aux oiseaux de proie nocturnes surtout qu'elle a voué une haine profonde. Elle ne vit pas en paix avec ses semblables, et ce n'est que pendant la saison des amours que l'harmonie règne entre le mâle et la femelle, et, plus tard, entre les membres de la famille ; mais, en hiver, chacun vit solitaire, tout prêt à attaquer celui de ses semblables qui osera s'approcher de lui.

La voix de la pie-grièche grise varie beaucoup. D'ordinaire, elle pousse un cri, qu'on peut rendre par : *gaeh gaeh gaeh gaeh* ; c'est l'indice d'une excitation quelconque. Son cri d'appel est plus doux, il peut se noter : *trouü trouü*. Par les belles journées d'hiver, et surtout vers le printemps, le mâle et la femelle font entendre une sorte de chant qui varie suivant les individus ; ce chant n'est que la reproduction des cris et du chant des divers chanteurs qui habitent dans le voisinage. Souvent la pie-grièche grise pousse un cri aigu et perçant, comme celui des petits

oiseaux que menace un danger pressant. Elle semble vouloir de cette façon attirer les oiseaux trop curieux, pour pouvoir se choisir une proie parmi eux.

C'est en avril que l'espèce se reproduit. Elle choisit dans un bouquet de bois, dans un jardin, un arbre convenable, d'ordinaire une aubépine ou un arbre fruitier sauvage ; elle y transporte des tiges d'herbes sèches, des brindilles, des mousses, et en construit un nid assez grand, dont la cavité est tapissée de paille, d'herbes, de laine et de poils. La femelle pond de quatre à sept œufs, d'un gris verdâtre, semés de taches d'un brun olive et d'un gris cendré. La durée de l'incubation est de quinze jours. Au commencement de mai, les petits éclosent ; les parents les nourrissent d'insectes, de sauterelles, plus tard de petits oiseaux et de petits rongeurs ; ils les défendent au prix même de leur vie, et restent avec eux jusque vers la fin de l'automne. Mon père a vu avec quelle prudence se conduisent les vieilles pies-grièches quand un danger menace leur progéniture. « Je poursuivis dans un bois, raconte-t-il, une famille de pies-grièches, pour en tuer quelques-unes. Je n'y réussis point ; chaque fois que je m'approchais, les parents avertissaient leurs petits, en poussant des cris perçants. Je parvins enfin à arriver tout près d'un des jeunes, mais, au moment où je le visais, la femelle jeta un grand cri, et, comme le petit ne fuyait pas, elle le poussa violemment, le fit tomber de la branche, avant que j'eusse eu le temps de tirer. »

Le milan et l'épervier sont les ennemis que la pie-grièche grise a le plus à redouter. Elle les connaît bien, et se tient sur ses gardes en leur présence ; mais parfois elle ne peut résister au plaisir de les harceler, et, dans ces cas, elle devient souvent leur proie. Divers parasites la tourmentent aussi.

**Chasse.** — L'homme ne prend la pie-grièche que dans des pièges, ou en l'attirant avec une chevêche. Dans les lieux découverts, on en prend assez facilement, en plaçant des gluaux sur une haute perche.

**Captivité.** — La pie-grièche grise est un oiseau très-intéressant en captivité. Elle s'apprivoise rapidement ; elle apprend bientôt à connaître son maître, le salue par un cri de joie, et fait souvent entendre sa chanson. Il n'est pas prudent de la mettre avec d'autres oiseaux ; car elle les attaque et les tue. On peut la conserver plusieurs années, en lui donnant un régime mixte, dans lequel doit entrer beaucoup de viande. On la dressait autre-

fois à la chasse; mais elle servait surtout à prendre des faucons.

**LA PIE-GRIÈCHE MÉRIDIONALE — LANIUS  
MÉRIDIONALIS.**

*Der südländische Würger, the meridional Shrike.*

**Caractères.** — La pie-grièche méridionale, a 27 cent. de long et 36 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 13. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Cette espèce a la face supérieure du corps d'un gris foncé, la face inférieure blanche, avec des reflets d'un rouge vineux à la poitrine; les quatre rectrices médianes noires, l'œil brun, la mandibule supérieure noire, l'inférieure d'un bleu clair à la base; les pattes noires.

**Distribution géographique.** — La pie-grièche méridionale remplace l'espèce précédente dans le nord-ouest de l'Afrique et dans le midi de l'Europe. Elle est sédentaire dans le Languedoc, et c'est la seule espèce que l'on trouve en Espagne toute l'année. En Grèce, ce n'est qu'un oiseau de passage, arrivant à la fin d'avril, et disparaissant dans les derniers jours du mois d'août.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'espèce précédente.

« C'est dans les bois, dit Crespon (1), sur le penchant des collines, les endroits pierreux et arides que se plaît d'habitude cette espèce. Je ne l'ai point observée dans les plaines cultivées, et je ne pense pas qu'elle y séjourne longtemps, si elle s'y montre. Le vol de la pie-grièche méridionale est ordinairement bas. Elle semble raser la terre, et ne prend de l'élévation qu'au moment où elle veut se percher à l'extrémité des petites branches des arbres, surtout sur celles qui sont dépouillées... Son cri ordinaire est : *brrei, brrei*; mais elle contrefait parfaitement le ramage de plusieurs oiseaux.

« Audacieuse et cruelle à l'excès, cette espèce fait une grande destruction de petits oiseaux. Je l'ai vue en emporter un qu'elle tenait à son bec. Nos chasseurs au filet ne sauraient être trop attentifs, car souvent il arrive qu'elle leur tue les appelants; ce qui lui a valu de ces derniers l'épithète de *sagataire*, que l'on peut traduire par *assassin*.

« Elle niche dans les gros buissons des pays montueux, et construit un nid très-épais, formé de brins d'immortelles sauvages et de graminées

à l'extérieur et garni intérieurement avec de la laine et du crin. » D'après d'autres observations, elle l'établirait dans la cime des arbres, de préférence dans celle des oliviers. La femelle pond de quatre à six œufs, d'un blanc sale ou d'un blanc rougeâtre, semés de taches plus ou moins grandes, grises, brunes ou rougeâtres. Les Espagnols les regardent comme un manger très-délicat.

**LA PIE-GRIÈCHE D'ITALIE — LANIUS MINOR.**

*Der schwarzstirniger Würger, the red-tailed Shrike.*

**Caractères.** — La pie-grièche d'Italie ou *pie-grièche à front noir*, *petite pie-grièche*, *pie-grièche à poitrine rose*, est une des plus belles espèces du genre. Elle a le dos d'un gris cendré clair, le ventre blanc, la poitrine blanche et comme glacée, de rose; le front et la ligne qui va du bec à l'œil noirs; l'aile noire, sauf une tache blanche, qui occupe la moitié basilaire des rémiges primaires; les quatre rectrices médianes noires; les suivantes blanches, les unes dans la moitié de leur longueur, les autres presque en entier, sauf le long de la tige et sur un petit espace qui sont noirs; les plus extérieures entièrement blanches, l'œil brun; le bec noir; les pieds grisâtres.

La femelle ressemble au mâle; c'est à peine si on peut l'en distinguer à première vue.

Les jeunes ont le front d'un blanc sale, le ventre d'un blanc jaunâtre, avec des raies transversales grises. L'espèce a de 20 à 22 cent. de long, et de 36 à 39 cent. d'envergure.

**Distribution géographique.** — La pie-grièche d'Italie habite non-seulement le pays dont elle emprunte le nom, mais aussi beaucoup d'autres contrées de l'Europe. C'est un des derniers oiseaux qui arrivent au printemps: il n'apparaît qu'au commencement de mai, pour partir vers la fin d'août. En septembre, on le trouve dans les forêts du bassin supérieur du Nil, et probablement dans toute l'Afrique centrale.

La pie-grièche d'Italie est très-capricieuse relativement au choix de son séjour d'été. Très-abondante dans certaines localités, elle est excessivement rare dans d'autres. Elle est commune dans le midi de la France, en Italie, dans le pays d'Anhalt, dans le Brandebourg, la Franconie, la Bavière, le sud de la Russie, en Turquie, et ne fait que traverser les autres pays de l'Europe où on l'a signalée. Jamais on ne la voit dans le Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — De l'avis de tous les naturalistes, c'est une des pies-grièches les plus agréables, les plus inoffensives. Nau-

(1) Crespon, *Ornithologie du Gard*. Nîmes, 1840, p. 87.



BREIN, OISEAUX.



Corbail, Gréte fils, imp.

LE BUTALIS GRIS. L'ENNEOCTONE ÉCORCHEUR.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, edit.

mann assure que jamais elle n'attaque les autres oiseaux et qu'elle se borne à faire la chasse aux insectes. Elle se nourrit de papillons, de coléoptères, de sauterelles, de chenilles, de chrysalides qu'elle guette, perchée sur un buisson, sur un pieu, sur une pierre. Elle s'élève dans les airs en planant, puis, quand elle a aperçu une proie, elle fond sur elle, la saisit, la tue, s'en vole avec sur un arbre, pour la dévorer tout à l'aise. Rarement, elle la pique sur une épine, avant de la manger.

« Quelque allure qu'elle prenne, dit Naumann, qu'elle soit posée ou qu'elle vole, son port, son plumage contribuent également à sa beauté. Sa voix, qu'elle ne cesse de faire entendre, attire sur elle l'attention, et ne contribue pas peu à animer un paysage. Son vol est léger et facile; elle fend les airs sans mouvoir les ailes, comme les rapaces. Quand elle a à franchir un grand espace, elle se pose souvent, et décrit des lignes longuement ondulées. Sa voix peut se rendre par : *kiaeck, kiaeck, ou schaeck, schaeck*; son cri d'appel, par : *kwiæ kwi-ell-kwi-ell* ou *perltsch-hrolletsch*, ou encore : *scharreck, scharreck*.

« On dit qu'elle est douée à un degré surprenant de la faculté d'apprendre et de répéter sans fautes le chant des autres oiseaux; jamais je n'ai pu m'en convaincre complètement. Souvent, je l'ai entendue imiter le cri d'appel du verdier, du moineau, de l'hirondelle, du chardonnet, répéter quelques phrases de leur chant; mais toujours elle confondait ces divers airs, en y mêlant son cri d'appel: du tout, il résultait un chant assez agréable. Jamais je ne l'ai entendue redire toute la chanson d'un autre oiseau. Elle en commençait une, mais la terminait par une autre; souvent, je l'ai entendue répéter le chant de l'alouette ou de la caille. Elle imite tout son qui vient frapper son oreille, et cependant je ne me suis jamais aperçu qu'elle imitât le chant du rossignol, bien qu'il y en eût bon nombre aux environs de ma maison, qu'habitaient aussi plusieurs pies-grièches à front noir. »

Cette pie-grièche construit son nid à une assez grande hauteur, au milieu des branches les plus touffues. Ce nid est grand; il est formé de racines sèches, de brindilles, de foin, de paille; intérieurement, il est tapissé de laine, de poils et de plumes. A la fin de mai, on y trouve six ou sept œufs, d'un blanc verdâtre, semés de points et de taches brunâtres et gris-violet; le mâle et la femelle les couvent alternativement. Les petits éclosent au bout de quinze jours. Les parents

les nourrissent d'insectes. « Quand une corneille, une pie, ou quelque rapace se montre aux environs du nid, continue Naumann, le mâle et la femelle le poursuivent avec acharnement, le tourmentent, le harcèlent, jusqu'à ce qu'il vide la place. Si un homme s'approche, ils lèvent et baissent la queue, en poussant les cris d'angoisse *kiaeck, kiaeck, kiaeck*. Souvent, ils se précipitent sur lui, et s'avancent jusqu'à lui frôler le visage.

« Les petits croissent rapidement, mais les parents les nourrissent encore longtemps après qu'ils ont pris leur essor. Ils se perchent sur une branche, l'un à côté de l'autre, et crient jusqu'à ce qu'ils aient reçu à manger. Comme ils dévorent énormément, les parents ont à peine le temps de chasser et de leur apporter leur nourriture. Lorsqu'il fait mauvais, qu'il pleut, que peu d'insectes se montrent, les parents capturent souvent de jeunes oiseaux, qu'ils apportent à leurs petits. »

Le milan et l'épervier poursuivent les pies-grièches d'Italie adultes; les corbeaux, les corneilles, les pies, détruisent leur progéniture, malgré le courage avec lequel elles la défendent.

**Captivité.** — L'homme ne chasse ces oiseaux que pour les avoir vivants, et les conserver captifs. Ils charment par leur beauté et leur talent d'imitation; mais il faut les mettre seuls dans une cage; car, quelque inoffensifs qu'ils semblent être, ils fondent sur les autres oiseaux et les égorgent.

## LES ENNÉOCTONES—*ENNEOCTONUS*.

*Die Neuntölder, the woodchat Shrikes.*

**Caractères.** — Le genre ennéoctone, dans lequel quelques naturalistes rangent, bien à tort, l'espèce précédente, est caractérisée par un bec fort et court, peu crochu; par une queue moyenne, carrée ou légèrement arrondie sur les côtés, et par un plumage où le roux domine. Le plus généralement, le mâle et la femelle portent une livrée différente.

### L'ENNÉOCTONE ÉCORCHEUR — *ENNEOCTONUS COLLURIO*.

*Der Dorndreher, der Neuntölder, the Nine-Murder.*

**Caractères.** — Cette espèce, la pie-grièche écorcheur de beaucoup de naturalistes, est un de nos plus beaux oiseaux (pl. XV). Le mâle a la tête, la nuque, le croupion d'un gris cendré clair

le dos et les couvertures supérieures des ailes d'un brun roux; la poitrine légèrement rose; deux lignes noires, passant l'une au-dessus, l'autre au-dessous de l'œil; les rémiges noirâtres, bordées de roussâtre en dehors; une bande transversale plus claire à la base des secondaires, apparente seulement quand l'aile est étendue; les plumes médianes de la queue d'un brun noir; les suivantes blanches à la base, les plus externes blanches dans les deux tiers de leur longueur, leur extrémité seule étant noire. L'œil brun, le bec noir, les pattes noirâtres.

La femelle a le dos gris-roux, le ventre blanchâtre, rayé de brun. Les jeunes se distinguent de la femelle par les taches claires sur les plumes du dos.

Cet oiseau a 19 cent. de long et 31 cent. d'envergure.

**Distribution géographique.** — L'écorcheur est l'espèce de la famille des laniidés la plus répandue. Il habite presque toute l'Europe, depuis la Scandinavie et la Russie jusqu'au midi de la France et à la Grèce; on le trouve également dans toute la région tempérée de la Sibérie. Il est rare en Espagne, quoiqu'on l'y rencontre toute l'année, dans les provinces du Nord-Ouest. Lors de ses migrations il traverse tout le nord-est de l'Afrique. En hiver, il est commun dans les forêts vierges du bassin supérieur du Nil, et il y fait sa mue en décembre et en janvier.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'écorcheur, que nous voyons rarement dans nos pays avant le commencement de mai, et qui en disparaît ordinairement vers le milieu du mois d'août, habite les buissons, au voisinage des prairies et des pâturages, les jardins, les vergers, les pépinières. Les buissons touffus semblent nécessaires à son existence; lorsqu'on les détruit, il quitte la contrée. On le voit venir se reproduire plusieurs années de suite, à peu près à la même place, et chasser de son canton les autres oiseaux, et surtout ses semblables. L'ennéoctone écorcheur ressemble beaucoup aux autres laniidés par ses mœurs. Il est hardi, courageux, téméraire, actif; même au repos, il faut qu'il s'agite: sa tête et sa queue sont sans cesse en mouvement. Il se tient sur les branches les plus élevées, d'où il parcourt du regard tout son domaine; et il revient régulièrement à la même place après ses excursions. Son cri d'appel est tantôt: *gaegaegaey*, tantôt: *sché* ou *græ*. Ces deux sons, lancés avec une intonation différente, expriment soit la joie, soit l'angoisse. Des cris semblables lui servent à avertir ses

petits inexpérimentés. Quelques mâles ne font entendre que ces notes, tandis que d'autres peuvent figurer, à bon droit, parmi les oiseaux chanteurs. L'écorcheur a, en effet, au plus haut point, le talent d'imiter la voix des autres oiseaux.

« J'entendis un jour, dit mon père, un écorcheur mâle qui chantait, perché au sommet d'un buisson. Il répétait des phrases entières du chant de l'alouette et de la fauvette, les mêlant les unes aux autres de la façon la plus agréable. »  
« Si un oiseau, dit de son côté le comte Gouray, mérite l'épithète de moqueur, c'est certes l'écorcheur. A part quelques notes rauques, il ne possède pas de chant qui lui soit particulier; aussi, lorsqu'il ne vit pas au milieu d'autres oiseaux bons chanteurs, sa voix reste désagréable. Ceux que l'on prend, s'apprivoisent rarement, mais s'ils ont eu pour voisins des oiseaux chanteurs, ils n'en deviennent pas moins des compagnons d'appartement très-agréables: ils répètent, en effet, avec une ardeur toujours nouvelle les chants qui les ont frappés. Malheureusement ils y mêlent de temps à autre quelques sons peu harmonieux. Je possède un individu qui imite à la perfection le chant du rossignol, de l'alouette, de l'hirondelle, de la fauvette, du loriot, le cri d'appel du merle, de la perdrix, et aboie comme un chien. Souvent, il chante encore au mois de septembre, et recommence à se faire entendre dès le 16 novembre. »

Mais cet oiseau a d'autres habitudes qui le font détester. C'est un des plus terribles ennemis de tous les petits oiseaux. L'écorcheur se nourrit principalement d'insectes, de coléoptères, de sauterelles, de papillons, de chenilles; mais il chasse aussi les petits vertébrés, et détruit tant de petits oiseaux, que l'homme ne doit pas le supporter dans son voisinage. Là où s'est établie une paire d'écorcheurs disparaissent rapidement les fauvettes et tous les petits volatiles. Ils sont forcés d'abandonner une localité qui leur est trop périlleuse, sinon ils sont complètement détruits. L'écorcheur découvre leurs nids et enlève leurs petits l'un après l'autre. Naumann en a vu tuer de jeunes fauvettes, des bergeronnettes, des alouettes; attaquer des oiseaux pris dans des collets; chercher à prendre des pinsons enfermés dans une cage. D'autres observateurs rapportent des faits analogues.

« J'ai institué, dit Lenz, quelques expériences à ce sujet.

« 1° Dans un grand jardin, entouré d'une haute

Laie d'épines, je tuai tous les écorcheurs, dès qu'ils se montraient. Les petits oiseaux purent ainsi y nicher tranquillement; ils détruisirent la vermine, et je récoltai une quantité considérable de très-bons fruits.

« 2° Dans un autre jardin semblable au précédent, je laissai les écorcheurs s'établir; bientôt tous les petits oiseaux en disparurent; les arbres furent dévastés par les chenilles; toutes leurs feuilles furent mangées, et je ne récoltai aucun fruit.

« 3° Dans un grand jardin, je laissai les écorcheurs dans un coin de buisson épais. Partout ailleurs, je détruisis leurs nids; or, bientôt, tout autour du coin qu'ils habitaient, les arbres furent dégarnis de feuilles, tandis que dans le reste du jardin ils prospéraient admirablement. »

Plus que tous les autres laniidés, l'écorcheur a l'habitude d'embrocher sa proie à des épines, avant de la dévorer. « Lorsqu'il est rassasié, dit Naumann, il amasse ainsi des provisions, qu'il mange dès que la faim se fait sentir. Lorsque le temps est beau, on trouve piqués de la sorte des insectes coléoptères, de petites grenouilles; lorsqu'il fait froid, qu'il pleut, qu'il vente, de jeunes oiseaux. J'ai vu des fauvettes et des hirondelles qui avaient déjà pris leur essor, embrochées de cette façon. L'écorcheur paraît être très-friand de la cervelle des oiseaux. Presque tous ceux que j'ai trouvés dans cet état, avaient la cervelle enlevée. Lorsqu'on le trouble dans son repas, il abandonne sa proie et la laisse pourrir. Il mange aussi de petits rongeurs et des lézards. »

L'écorcheur ne niche qu'une fois par an. Il établit son nid à peu de distance du sol, dans un buisson épais, de préférence dans un buisson épineux. Ce nid est grand, ses parois sont épaisses et solides, l'extérieur en est formé de tiges d'herbes, de lichens, de mousses, soigneusement entrelacés; la cavité en est tapissée de chaumes et de petites racines.

La femelle pond cinq ou six œufs, qui varient beaucoup pour le volume et les teintes. Ils sont allongés, arrondis ou ventrus; jaunâtres, d'un jaune verdâtre, d'un jaune clair ou d'un jaune-rougeâtre, et couverts de taches plus ou moins serrées d'un gris cendré, d'un brun olive, rouges ou d'un brun roux. La femelle seule les couve et, pendant ce temps, le mâle la nourrit. Elle met tant d'ardeur à couvrir, qu'on peut la prendre, en lui appliquant un gluau sur le dos. Les deux parents élèvent leurs petits et les dé-

fendent avec vaillance; ils ont, d'ailleurs, peu d'ennemis à redouter.

**Captivité.** — L'enneoctone écorcheur peut supporter la captivité pendant plusieurs années mais il demande beaucoup de soins. Souvent, il meurt à l'époque de la mue. Il faut lui donner de la viande : la pâtée qu'on prépare pour les rossignols ne lui suffit pas.

Il ne peut être mis avec d'autres oiseaux, car il attaque ceux mêmes qu'il double de sa taille. Naumann le père avait mis plusieurs écorcheurs dans une grande voilière, où il avait installé un morceau de bois, muni de longs clous. Il leur donna des oiseaux vivants, des moineaux, par exemple. Les écorcheurs s'en emparèrent et les piquèrent invariablement sur les clous avant de les dépecer. Bientôt, le morceau de bois fut entièrement couvert de leurs squelettes.

L'ENNEOCTONE ROUX — *ENNEOCTONUS*  
(*PHONEUS*) *RUFUS*.

*Der Rothkopf, the woodchut Shrike.*

**Caractères.** — L'enneoctone roux, *pie-grièche de Poméranie*, comme quelques naturalistes l'appellent, a 19 cent. de long et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 8. Le mâle a le dos noir, le ventre d'un blanc jaunâtre; l'occiput et la nuque d'un brun rouge, les épaules et le croupion blancs.

La femelle a un plumage analogue à celui du mâle, mais plus pâle.

Les jeunes sont d'un gris brun, couverts de taches noires en forme de croissant. Ils ont les ailes et la queue brunes; l'œil brun foncé, le bec bleu-noir, les pattes gris foncé.

**Distribution géographique.** — L'enneoctone roux habite toute l'Europe tempérée et méridionale. On ne le trouve en Allemagne que dans certaines localités; par contre, il est très-commun en Espagne, dans tout le midi de la France, en Grèce, en Italie. Il s'avance jusque dans les forêts du centre de l'Afrique à l'époque de ses migrations, et s'y montre en nombre à la saison des pluies.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette espèce s'établit partout, au sein des forêts aussi bien qu'au voisinage des habitations, dans les parcs et les jardins. Elle arrive chez nous au commencement d'avril, pour nous quitter dans la première quinzaine de septembre; en Espagne, elle arrive à la même époque que dans nos contrées, mais y reste un peu plus longtemps.

Elle a le même genre de vie que l'espèce pré-

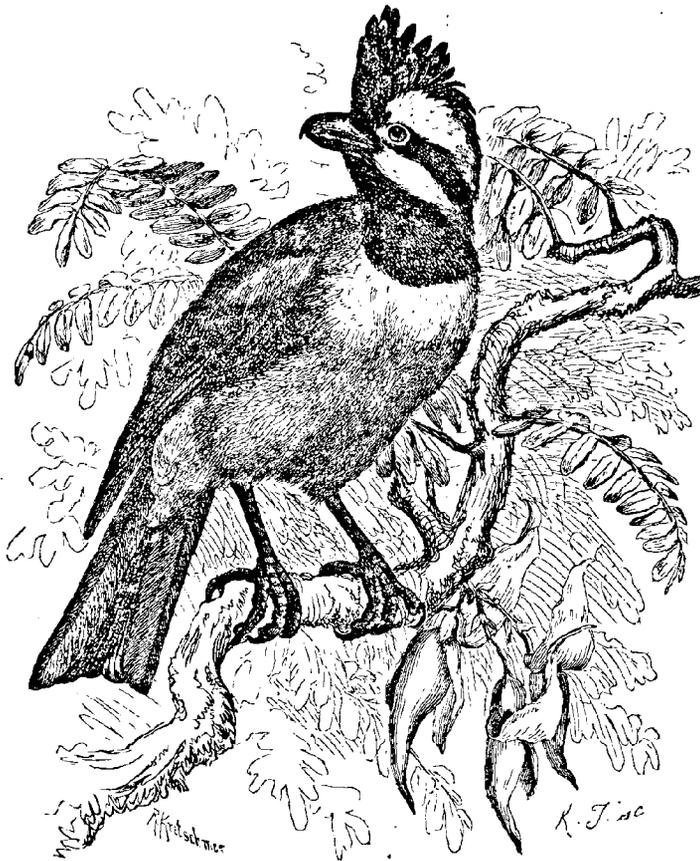


Fig. 161. La Falconnelle à casque.

cédente ; cependant elle paraît moins cruelle, quoiqu'elle attaque aussi tous les petits vertébrés. Elle se nourrit d'insectes, et ne prend d'autres animaux que quand la faim la pousse.

L'ennéoctone roux mérite aussi de figurer parmi les oiseaux moqueurs. Il imite les chants des autres oiseaux, les mêle les uns aux autres, et arrive ainsi à charmer l'oreille de certains amateurs ; aussi, le tient-on souvent en cage.

Il niche sur des arbres peu élevés ; son nid est formé extérieurement de branches sèches, de feuilles vertes, de racines, de mousses, de lichens ; intérieurement, il est tapissé de plumes, de poils, de laine. La ponte a lieu en mai ; elle est de cinq à sept œufs, d'un blanc-verdâtre, semés de points d'un gris cendré ou brunâtres.

**L'ENNEOCTONE A MASQUE — ENNEOCTONUS PERSONATUS.**

*Der Ma kenwurger, the greek Shrike.*

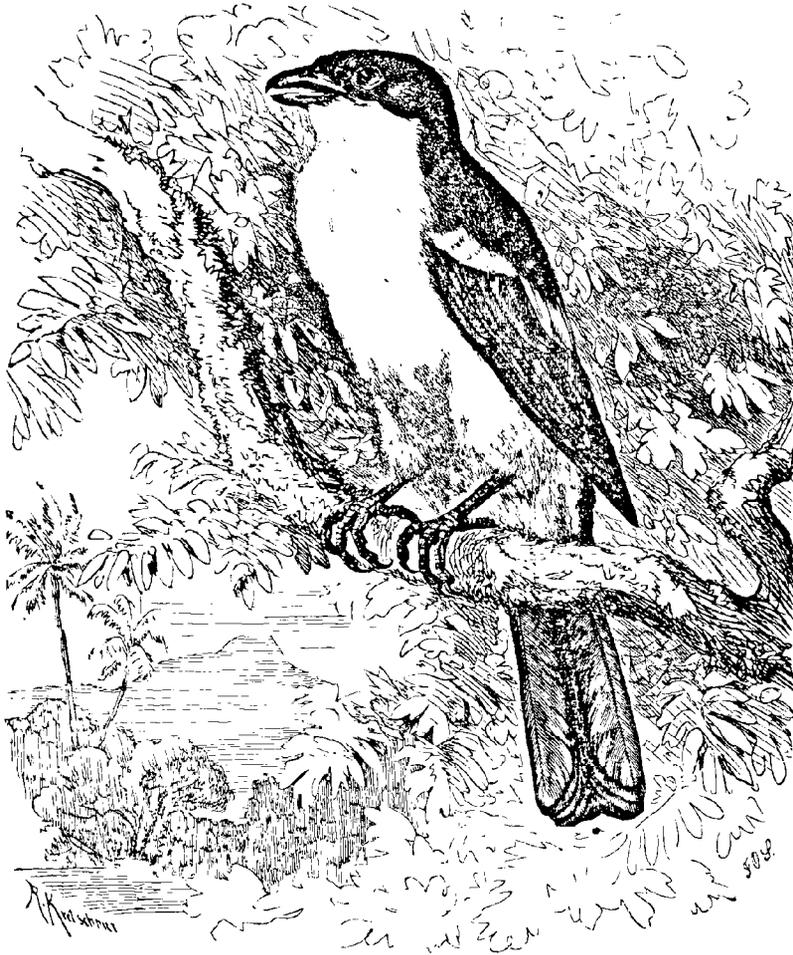
**Caractères.** — L'ennéoctone à masque a le dos bleu-noir ; la poitrine d'un jaune roux ; le

front, la région sus-oculaire, les épaules, la gorge et le croupion blancs ; les six plumes caudales médianes noires, les plus externes blanches, avec la tige noire, les autres en partie noires, en partie blanches. L'œil est brun ; le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — L'ennéoctone à masque habite la Grèce, mais il est surtout commun en Égypte et en Nubie. D'après Linder-mayer, il arrive en Grèce au commencement de mai, pour en repartir vers le 15 août.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette espèce recherche les arbres les plus élevés, et de là, perchée sur la plus haute branche, elle fait entendre sa voix, qui est assez harmonieuse, mais monotone. Elle niche généralement sur les oliviers. Son nid est plus petit que celui des autres laniidés. Sa ponte est de six ou sept œufs, couleur ocre, semés de points brun olive. Sa nourriture consiste principalement en insectes.

Elle passe l'hiver en Afrique ; mais ce ne sont que les individus qui habitent l'Europe, qui



Coché, Crété Fils, imp.

Fig. 162. Le Gonolek d'Éthiopie.

Paris, Baillière et Fils, edit.

émigrent jusque dans l'intérieur de cette partie du globe; ceux qui sont nés en Égypte y demeurent toute l'année, dans les forêts de palmiers.

### LES FALCONNELLES — *FALCUNCULUS*

*Die Dickkopfwürger.*

**Caractères.** — Les falconnelles sont caractérisées par un corps trapu; une tête très-grande; un bec fort, haut et court; des ailes et une queue médiocres; celle-ci tronquée à angle droit; des tarses courts et épais.

**Distribution géographique.** — Les falconnelles sont propres à la Nouvelle-Hollande et à l'Océanie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les espèces de ce genre ont quelque chose des mœurs des mésanges. Elles vivent sur les arbres les plus

BREHM.

élevés, et en parcourent les branches avec la plus grande agilité. Elles sont insectivores, mais semblent préférer les chenilles et les chrysalides aux insectes parfaits. Leurs mouvements sont lents; leur vol est lourd. Quelques-unes ont un chant assez agréable, les autres ne font entendre qu'un sifflement trainant, qu'elles répètent plusieurs fois de suite. Leur nid est arrondi, assez élégant, et repose entre des branches ou dans le creux d'un tronc d'arbre. La ponte est ordinairement de quatre œufs.

### LA FALCONNELLE A CASQUE — *FALCUNCULUS FRONTATUS.*

*Der Falkenwürger.*

**Caractères.** — La falconnelle à casque (fig. 161) est un bel oiseau, d'environ 16 cent. de long; elle ressemble beaucoup à la mésange, mais elle en

III. — 286

diffère par son bec, qui rappelle celui des faucons, bien que le crochet et la dent de la mandibule supérieure ne soient pas très-prononcés. Les deux sexes portent à peu près le même plumage. Ils ont le dos olivâtre, le ventre d'un jaune vif; un trait blanc au front, les côtés de la tête blancs, sauf une bande noire, qui, partant de l'œil, se dirige vers la nuque; la huppe, la gorge, une partie des épaules noires; les rémiges d'un brun noir, largement bordées de gris; les rectrices externes blanches, toutes les autres d'un brun noir, avec l'extrémité blanche; l'œil d'un brun roux; le bec noir, les pattes d'un gris bleuâtre.

La femelle est plus petite que le mâle, et a la gorge verdâtre.

**Distribution géographique.** — D'après Gould, la falconnelle à casque n'habite que le sud de l'Australie et la Nouvelle-Galles du Sud. Une autre espèce se trouve dans la partie occidentale de la Nouvelle-Hollande.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La falconnelle à casque fréquente les buissons les plus épais et les arbres isolés de la plaine. C'est un

oiseau vif et actif. Comme la mésange, il grimpe le long des branches, y cherchant sa nourriture, prenant les postures les plus singulières et les plus diverses. Il mange principalement des baies et des insectes, qu'il ramasse à la surface des feuilles, ou qu'il retire de dessous l'écorce. Il se sert de son bec avec la plus grande adresse. Aucun oiseau, au dire de Gould, ne possède autant de force que lui dans cet organe. Le bec est aussi pour lui une arme défensive.

Relativement au mode de reproduction, la falconnelle à casque présente sans doute les mêmes particularités qu'une espèce voisine, la falconnelle à ventre blanc. Au mois d'octobre, Gould trouva un nid de cette dernière sur les branches les plus élevées d'un *eucalyptus*, à environ 46 mètres au-dessus du sol. Il était profondément excavé; extérieurement, il était formé de fibres d'écorce d'*eucalyptus*, revêtues de toiles d'araignée; des herbes déliées et souples le tapissaient à l'intérieur. Les œufs étaient d'un blanc brillant, couverts de petites taches olivâtres très-foncées.

## LES MALACONOTIDÉS — MALACONOTI.

*Die Buschwürger, the Bush-Shrikes.*

**Caractères.** — Les malaconotidés se distinguent des laniidés par des ailes plus longues; une queue plus courte, tronquée à angle droit, échancrée ou légèrement arrondie; des tarses plus faibles et plus élevés; un bec plus long, moins recourbé, à dent moins prononcée; un plumage abondant, en général vivement coloré.

**Distribution géographique.** — Les malaconotidés habitent l'Afrique et les Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous paraissent avoir les mêmes habitudes: ils vivent par paires ou par petites troupes dans les forêts, et se tiennent dans la cime des arbres les plus touffus ou dans les buissons les plus épais. On ne les voit pas souvent, mais on entend leur voix retentir et animer la forêt.

Ils se nourrissent d'insectes, et ne paraissent pas attaquer les vertébrés. Nous ne connaissons rien de leur mode de reproduction.

Les espèces qui appartiennent à cette famille sont excessivement nombreuses: je me bornerai à faire l'histoire de celles que j'ai eu occasion d'observer moi-même.

## LES GONOLEKS — LANIARIUS.

*Die Flötenwürger.*

**Caractères.** — Les gonoleks ressemblent plus aux grives qu'aux pies-grièches. Ils ont le corps allongé; le cou court; la tête moyenne; les ailes subobtus, la quatrième et la cinquième penne étant les plus longues; la queue longue et arrondie; le bec allongé, médiocrement recourbé, crochu, faiblement denté; les ongles, surtout celui du pouce, longs et solides.

### LE GONOLEK ÉCARLATE — LANIARIUS ERYTHROGASTER.

*Der Scharlachwürger.*

**Caractères.** — Le gonolek écarlate a le dos d'un noir brillant, le ventre rouge-écarlate, le croupion jaune-ocre, l'œil jaune, le bec noir, les pattes couleur de plomb. Il a environ 23 cent. de long et 36 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 14 cent., et la queue 10.

**Distribution géographique.** — Cette espèce

habite l'est de l'Afrique ; elle est remplacée dans l'ouest et le sud de cette partie du globe par une espèce très-voisine, le gonolek de Barbarie (*lanarius barbarus*), qui s'en distingue par la couleur jaune sale du sommet de sa tête.

**LE GONOLEK D'ÉTHIOPIE — LANIARIUS  
ETHIOPICUS.**

*Der Flötenwürger.*

**Caractères.** — Le gonolek d'Éthiopie (fig. 162) a le dos noir, sauf une bande blanche en travers de l'aile ; le ventre blanc à reflets roses ; l'œil d'un rouge brun ; le bec noir, les pattes gris-bleu. Il a 26 cent. de long et 36 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 10.

**Distribution géographique.** — Le gonolek d'Éthiopie habite les montagnes de l'Abyssinie et du Cordofan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau vit par paires, les unes près des autres ; mais chaque paire habite un petit domaine d'à peine cent cinquante pas de diamètre, et n'y souffre aucune de ses semblables. Généralement, on entend les gonoleks bien avant de les voir ; ils se tiennent dans les buissons les plus touffus, et ne se perchent sur les arbres que quand ceux-ci ont revêtu un feuillage assez abondant. Ce n'est pas à dire cependant qu'ils se cachent. Leurs vives couleurs se remarquent toujours au milieu du vert des feuilles, et, là où l'on ne peut les apercevoir, on les entend.

Leurs mœurs, leurs habitudes les font plus ressembler aux grives qu'aux pies-grièches. Jamais je n'en ai vu de perchés à l'extrémité d'une branche, guettant les insectes, comme le font les laniidés ; ils restent toujours dans le plus épais des branches, y courent avec agilité, en cherchant leur nourriture. On les voit rarement à terre ; il arrive parfois qu'ils y sautillent, mais, au moindre bruit, ils s'envolent et cherchent un refuge dans la cime d'un arbre.

En volant, ils donnent des coups d'aile précipités, et s'interrompent par moments pour planer.

Ce que ces oiseaux ont de plus singulier, c'est leur chant, qui n'a rien de commun avec celui des autres oiseaux : le mâle et la femelle lancent tous deux dans les airs quelques notes sonores. Le cri du gonolek écarlate rappelle le sifflement du loriot ; celui du gonolek d'Éthiopie est formé de trois notes, rarement de deux, très-pures, argentines, embrassant environ une octave. Il commence par une note moyenne, qu'en suit

une plus basse, puis une troisième bien plus haute. Les deux premières notes forment généralement la tierce ; les deux dernières, l'octave. Le mâle seul fait ainsi entendre sa voix ; immédiatement après, la femelle lui répond, en poussant une sorte de grincement rauque et désagréable, difficile à décrire. La femelle du gonolek écarlate attend pour lancer son cri que le mâle ait terminé le sien ; celle du gonolek d'Éthiopie commence à crier au moment où le mâle fait entendre sa seconde note ; mais, chez l'une comme chez l'autre espèce, elle montre toujours un juste sentiment de la mesure, qu'on ne retrouve guère chez les autres oiseaux. Parfois, c'est la femelle qui commence ; elle crie, trois, quatre, six fois de suite, avant que le mâle se fasse entendre, puis les cris recommencent, avec la même régularité. Je me suis parfaitement convaincu que le mâle et la femelle étaient nécessaires pour produire ces notes alternantes ; tue-t-on la femelle, le mâle pousse encore des sifflements, mais on n'entend plus de grincements ; le contraire arrive, si c'est le mâle qui a péri.

Dans le principe, ces oiseaux ravissent l'observateur ; mais au bout de quelque temps, quelque pures et singulières que soient leurs notes, quelque remarquable que soit leur chant, il y a là une monotonie, une uniformité qui finit par lasser, et par les rendre tout à fait insupportables.

Je ne puis dire quels sont les insectes qui composent la nourriture des gonoleks. Rüppell a remarqué que dans certaines saisons ils mangeaient surtout des fourmis. Ils font aussi une chasse acharnée aux chenilles et aux larves. Il ne me paraît pas probable qu'ils pillent les nids des autres oiseaux.

On ne sait rien, ni sur leur mode de reproduction, ni sur leur genre de vie, en captivité.

**LES TÉLÉPHONES — TELEPHONUS.**

*Die Kappenwürger.*

**Caractères.** — Les téléphones forment un genre caractérisé par une queue longue et conique ; des ailes courtes, dont la quatrième penne dépasse toutes les autres ; des tarses extrêmement hauts.

**LE TÉLÉPHONE TSCHAGRA — TELEPHONUS  
ERYTHROPTERUS.**

*Der Tschagra.*

**Caractères.** — A ce genre appartient le *tschagra*, comme l'a nommé Le Vaillant. Il a le dos

gris-brunâtre, le ventre gris-cendré clair; une large calotte noire sur la tête; une raie de même couleur et plus mince, passe par-dessus l'œil; entre elles, s'en trouve une troisième formant comme une sorte de sourcil, blanche en avant, d'un jaune clair en arrière; les plumes des ailes grises sur leurs barbes externes et largement frangées de brun; les deux rectrices médianes grises, à raies foncées; les autres noires, à pointe blanche; les plus externes bordées en dehors par un liséré clair; l'œil brun-roux; le bec noir; les pattes d'un gris de plomb, à reflets verdâtres. Cet oiseau a 22 cent. de long, et 27 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 9.

**Distribution géographique.** — On a dit et répété que l'on avait trouvé cet oiseau en Europe, notamment en Espagne; mais des observations récentes ont démontré le contraire.

On ne sait encore si tous les téléphones qui habitent l'est et l'ouest de l'Afrique ne sont que des variétés de cette espèce, ou doivent être regardés comme autant d'espèces indépendantes: ils ne diffèrent, d'ailleurs, que par la taille et à peine par le plumage.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs des téléphones diffèrent beaucoup de celles des espèces qui composent les genres précédents. Ils ne vivent que dans les buissons les plus épais, presque au niveau du sol. Ils ne se réfugient sur les arbres que quand ils sont poursuivis. Ils chassent sur la terre, et courent avec une très-grande légèreté: à les voir, on dirait des grives. Ils se tiennent cachés du mieux qu'ils peuvent au milieu des hautes herbes; quand on les force à s'envoler, ils volent à ras de terre, jusque vers un nouveau buisson; ils battent précipitamment des ailes, puis planent pendant quelque temps.

Ils vivent solitaires ou par paires; après la saison des amours, ils forment de petites bandes composées sans doute des individus d'une même nichée, du père et de la mère.

C'est tout ce que je puis dire du tschagra; sa voix ne m'est pas restée dans la mémoire, et je n'ai pas observé son mode de reproduction.

## LES BAGADAIS — PRIONOPS.

*Die Helmwürger.*

**Caractères.** — Ce genre est caractérisé par une sorte de huppe assez singulière, composée de plumes raides, dures, ressemblant à des poils. Ces plumes couvrent la racine du bec et les narines, se dirigent, les unes en avant, les autres

en haut et forment comme un cimier. La paupière paraît se réfléchir sur elle-même, ou, pour mieux dire, l'œil est entouré d'un repli cutané, de couleur vive et ayant à peu près la même consistance que la cire qui recouvre la base du bec des rapaces. Les ailes sont moyennes, obtuses, la quatrième plume dépassant toutes les autres. La queue est longue et arrondie. Les tarses sont courts; les doigts longs. Le plumage est mou et abondant, de couleurs peu variées.

### LE BAGADAIS POLIOCÉPHALE — PRIONOPS POLIOCEPHALUS.

*Der Helmwürger.*

**Caractères.** — Le bagadais poliocéphale ou huppé (*fig. 163*) a le dos, les ailes et la plus grande partie de la queue noirs; la tête, la huppe, la nuque, la face inférieure du corps blanches; une raie gris-jaunâtre, peu marquée, allait de l'oreille à l'occiput; le milieu des barbes internes et les extrémités des plumes primaires, un liséré qui borde la pointe des plumes secondaires et les rectrices les plus externes blancs; les autres rectrices présentent d'autant moins de blanc qu'elles sont plus internes, et les médianes n'ont plus qu'un mince liséré de cette couleur. L'œil est gris-de-perle; la paupière d'un jaune-orange vif; les pattes sont rouge-vermillon, le bec est noir.

Les jeunes, d'après Heuglin, ont la huppe peu développée et à reflets gris.

Cet oiseau a 22 cent. de long, et 36 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 9.

**Distribution géographique.** — Rüppell trouva des bandes nombreuses de bagadais poliocéphales dans les vallées de la côte d'Abyssinie: j'en ai observé moi-même un vol assez considérable dans une forêt vierge des bords du Nil Bleu.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les bandes qu'a vues Rüppell chassaient les insectes dans les buissons; ceux que j'ai rencontrés chassaient également avec activité et paraissaient très-unis. Leurs habitudes ne rappelaient nullement celles des espèces précédentes. C'est tout ce que j'ai à dire de ces oiseaux. Heuglin n'a pas non plus eu l'occasion de les observer beaucoup. « Je les vis d'ordinaire, m'écrivit-il, par petites bandes de six à huit individus, et toujours dans les forêts, jusqu'à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ils vivent plus sur les buissons que sur les grands arbres; ils sont craintifs,

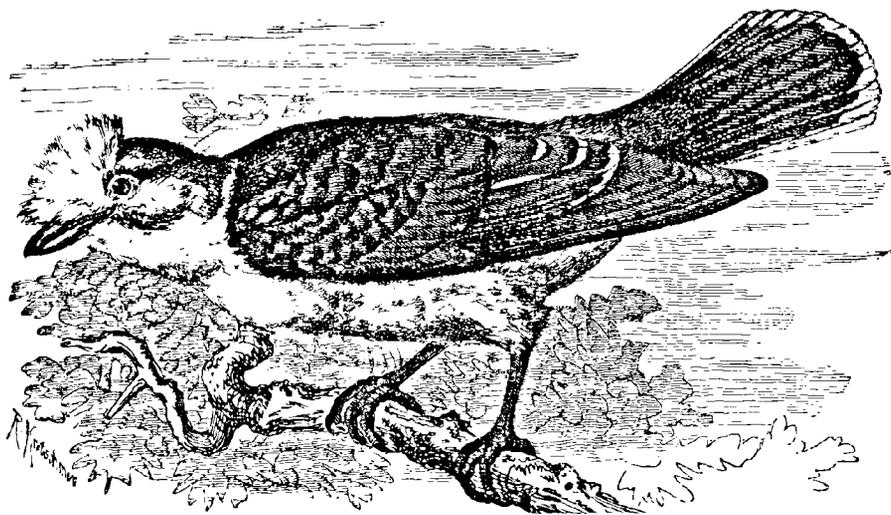


Fig. 163. Le Bagadai poliocéphale.

assez silencieux ; ils ne frappent pas beaucoup l'attention. Leur manière d'être rappelle assez celle des gobe-mouches ; ils ne volent, comme eux, que de buisson en buisson, pour chercher

leur nourriture. Ces oiseaux paraissent être voyageurs : je ne les rencontrai qu'après la saison des pluies. »

## LES THAMNOPHILIDÉS — *THAMNOPHILI*.

*Die Rabenwürger, the Thamnophilinae.*

Les thamnophilidés rappellent certaines espèces de coraciostres ; d'un autre côté, ils sont très-voisins des laniidés. Aussi, les naturalistes varient beaucoup d'opinion quant à la place qu'ils doivent occuper, et ils ne pourront même être fixés à ce sujet, que quand on connaîtra les diverses espèces mieux qu'on ne les connaît jusqu'à présent. Tandis que certaines espèces, en effet, se montrent très-voisines des pies-grièches, les autres semblent ne pas même faire partie de l'ordre des chanteurs ; les muscles laryngiens étant chez eux placés le long des deux grosses bronches, en avant du point de division de la trachée. A l'extrémité de celle-ci, les parois sont devenues très-minces ; et il existe deux demi-cercles étroits, l'un antérieur, l'autre postérieur, retenus par des ligaments élastiques, mus par des muscles particuliers, et constituant les organes vocaux. Nous ne savons pas encore si la structure de la trachée est un caractère suffisant pour déterminer un ordre, ou bien si les oiseaux chanteurs peuvent

présenter des variations assez importantes dans la conformation de cet organe.

**Caractères.** — Les thamnophilidés sont de taille moyenne. Ils ont le corps vigoureux, les ailes longues, ou courtes et arrondies, la quatrième, la cinquième ou la sixième rémige étant la plus longue. La queue est de longueur très-variable. Les tarsi sont longs et minces ; la première phalange du doigt médian est unie avec le doigt externe, tandis que le doigt interne est complètement libre. Le bec est plus allongé que chez les laniidés ; la pointe en est crochue, et présente une dent plus ou moins prononcée ; les bords en sont tranchants, et il est comprimé latéralement vers la pointe. Le plumage est abondant, mou chez quelques espèces ; chez beaucoup, les plumes du dos sont longues et presque laineuses. La base du bec est d'ordinaire entourée de soies.

**Distribution géographique.** — Ces oiseaux habitent le sud de l'Amérique, l'Afrique et la Nouvelle-Hollande.

LES CASSICANS — *CRACTICUS*.*Die Krähenwürger.*

Les cassicans nous sont connus depuis les travaux de Gould. On les range généralement parmi les lanidés; mais ils ressemblent à un tel point aux gymnorhines, que Gould les réunit à ceux-ci dans un même groupe.

**Caractères.** — Ce sont des pies-grièches, avec les formes d'une corneille: leur bec allongé, à crochet obtus, à mandibule supérieure légèrement échancré, ressemble considérablement à celui des gymnorhines.

LE CASSICAN DESTRUCTEUR — *CRACTICUS DESTRUCTOR*.*Der Würgatzel.*

**Caractères.** — Une des espèces les plus répandues est le cassican destructeur (*fig. 164*). Il a le dos gris-brun foncé, les ailes d'un brun noirâtre, le sommet de la tête et la nuque noirs, le croupion blanc, le ventre blanc-grisâtre; une tache blanche entre l'œil et la naissance du bec; les rémiges d'un brun noirâtre, les primaires étant largement frangées de blanc en dehors; les rectrices noires, avec une tache blanche à l'extrémité, sur les barbes internes, sauf sur les deux médianes qui sont entièrement noires. L'œil est brun-rougeâtre foncé; le bec gris de plomb à la base, noir vers la pointe; les pattes sont couleur de plomb noirâtre.

La femelle a un plumage plus foncé; et les jeunes sont tachetés de brun et de fauve.

La longueur de l'oiseau est de 37 cent.

**Distribution géographique.** — D'après Gould, le cassican destructeur est un des oiseaux les plus communs de l'Australie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les bois, depuis la plaine jusqu'à une assez grande élévation, et se tient ordinairement, comme les pies-grièches, immobile à l'extrémité d'une branche sèche, d'où il inspecte tout l'horizon. Aperçoit-il un insecte ou un petit vertébré, il fond sur lui, le saisit, l'égorge, et retourne à son ancienne place pour le dévorer. Il est très-vorace, très-courageux; il n'a peur de l'homme que quand il a été chassé plusieurs fois, et se montre souvent hardi et téméraire. Gould raconte qu'ayant mis dans son carnier un petit oiseau vivant, qu'il venait de capturer, ses cris attirèrent un cassican destructeur, qui le suivit pendant plus d'une heure; et, qu'au moment

où le captif parvint à s'échapper, le cassican s'approcha de très-près, dans l'intention bien évidente de s'en emparer. Souvent, le cassican destructeur embroche sa proie aux épines ou aux piquants; il est probable qu'il a encore quelques autres habitudes des pies-grièches d'Europe. Sa voix est extrêmement désagréable: c'est, dit Gould, un cri extraordinaire, un mélange des notes les plus discordantes; et ce cri trahit de loin la présence de cet oiseau.

La saison des amours commence en septembre. Le nid est grand; il est élégamment formé de branches fines, de jeunes pousses et de racines. Les femelles pondent quatre œufs, d'un brun jaunâtre plus ou moins clair, et ornés de points et de taches d'un rouge ou d'un noir plus ou moins net et groupés en cercle autour du gros bout.

LES BATARAS — *THAMNOPHILUS*.*Die Bataras.*

**Caractères.** — Les bataras semblent réunir tous les caractères qui appartiennent à la famille. Leur physionomie est un peu celle des geais. Ils ont le corps épais; les ailes courtes et obtuses, la quatrième ou la cinquième rémige étant la plus longue; la queue allongée, arrondie, composée de larges pennes; le bec élevé, comprimé latéralement, à crochet terminal très-prononcé, et précédé d'une encoche profonde; des tarses moyens; des doigts vigoureux, longs, et des ongles, surtout celui du pouce, grands et fortement recourbés. Le plumage est riche et mou. La racine du bec est entourée de soies plus ou moins développées.

LE BATARA ONDULÉ — *THAMNOPHILUS UNDULATUS*.*Der Riesenbatara.*

**Caractères.** — Le batara ondulé, *batara de Vigors* ou *batara géant*, a 39 cent. de long; l'aile pliée mesure 14 cent., et la queue 17. Le mâle a la face supérieure du corps d'un noir uniforme; le dos, les ailes et la queue marqués de raies transversales blanches; le ventre gris de plomb uniforme, la gorge un peu plus claire que le dessous du corps.

La femelle est d'un brun jaune, avec le sommet de la tête brun-noir; le dos, les ailes et la queue présentent des raies transversales, alternativement noires et d'un jaune roux.

**Distribution géographique.** — Burmeister

a trouvé le batara ondulé dans les forêts des montagnes des îles Rio-de-Janeiro et St Paulo.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se tient parmi les branches, à une faible hauteur du sol; rarement, il se fait entendre; son cri, d'ailleurs, est assez monotone. Il n'a nulle peur de l'homme, et se laisse approcher à portée de fusil; souvent, il s'établit dans le voisinage des habitations.

D'Azara et le prince de Wied nous ont fait connaître plus en détail les mœurs d'autres espèces du même genre. Les bataras tiennent le milieu entre les pies-grièches et les fourmiliers: ils ont à peu près les habitudes de ces derniers. On les voit cependant plus souvent sur les arbres que sur le sol. Ce sont, pour la plupart, des habitants des forêts vierges, qui vivent silencieux et solitaires, dans les buissons les plus épais ou au milieu des fourrés les plus sombres, les plus impénétrables. Les grandes espèces fréquentent les lieux découverts, mais sans cependant abandonner les buissons qui s'y trouvent; ce n'est que le matin et le soir qu'ils s'en éloignent, et seulement pour quelques instants, comme nous l'apprend d'Azara. Tous ces oiseaux vivent par paires; ils demeurent toute l'année dans la même localité; rarement, on les voit en compagnie d'autres espèces. Ils ne volent que pour passer d'un buisson à un autre. Leur voix est perçante. Toutes les espèces ont à peu près le même cri d'appel, et il est difficile de les distinguer d'après ce caractère. Quelques-unes répè-

tent plusieurs fois de suite la même syllabe, que d'Azara rend par *ta*.

D'autres ont un cri un peu différent; « lorsqu'ils le poussent, dit le prince de Wied, on croirait entendre une bille tomber de haut sur une pierre et y rebondir plusieurs fois; ces sons se suivent en devenant de plus en plus graves, et le cri se termine par une note forte et très-basse. » Chez quelques espèces, ce cri embrasse toute une octave.

Les bataras se nourrissent presque exclusivement d'insectes, qu'ils rencontrent sur les branches ou qu'ils recueillent à la surface du sol. Ils attaquent aussi et dévorent de petits vertébrés, des reptiles, de jeunes oiseaux, de petits rongeurs.

Leur nid se trouve dans les buissons les plus épais; il est toujours caché, et il est fort difficile de le découvrir. Les Bolocudes qui accompagnaient le prince de Wied, ne réussissaient pas toujours à le trouver. Ce nid est petit, grossièrement construit; l'extérieur est formé de mousses et de chaumes, l'intérieur est tapissé de plumes. La ponte a lieu au mois de décembre, et les œufs sont d'un jaune sale, à taches brun-olive formant un cercle autour du gros bout.

Burmeister dépeint le batara ondulé comme un oiseau hardi; d'autres espèces se cachent, au contraire, dès qu'elles aperçoivent quelque chose d'inaccoutumé; aussi sont-elles très-difficiles à observer.

## LES ÉDOLIIDÉS — EDOLII.

### *Die Wurgerschnäpper.*

**Caractères.** — Les édoliidés relient les laniiidés aux muscipidés. Ils ont le corps allongé; les ailes longues et subobtusées, la quatrième ou la cinquième penne étant la plus grande; la queue, allongée, formée de dix penes, plus ou moins profondément fourchue; le bec assez robuste large à la base, qui est entouré de soies roides, à arête plus ou moins convexe de la base à la pointe, qui est crochue et échancrée; des tarses et des doigts courts et épais; des ongles forts.

La colonne vertébrale se compose de douze vertèbres cervicales, huit dorsales et six à huit caudales. Le sternum est très-élargi à sa partie postérieure. Presque tous les os sont pneumatiques.

Les plumes sont raides, assez abondantes, de couleur foncée, et présentent un éclat tout particulier. La plupart des oiseaux de cette famille sont noirs; d'autres sont bleus, quelques-uns ont le dos bleu clair ou bleu foncé, et le ventre blanc. L'œil est toujours rouge vif, le bec et les pattes sont toujours noirs.

**Distribution géographique.** — Les édoliidés habitent l'Afrique, le sud de l'Asie et la Nouvelle-Hollande.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Toutes les espèces ont un genre de vie tellement identique que nous pourrions réunir dans une histoire commune, après la révision des genres, ce que l'on connaît de chacune d'elles.

LES DICROURES — *DICROURUS*.*Die Würgerschnäpper.*

**Caractères.** — Les dicroures ont le bec long et vigoureux, comprimé à la base, légèrement convexe, à arête striée, à pointe crochue; leurs ailes présentent le type ordinaire de la famille, la quatrième penna en est la plus longue; la queue est longue, profondément fourchue; les tarses sont moyennement élevés.

LE DICROURE A GRANDE QUEUE — *DICROURUS MACROCERCUS*.*Die Singa, die Königskrähe, the great Dicrurus.*

**Caractères.** — Le dicroure à grande queue est un oiseau de 33 cent. de long et de 44 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 16 cent., et la queue 17. Il est d'un noir brillant; une tache blanche occupe l'angle du bec; le dessous des ailes et de la queue est d'un noir brunâtre.

Les deux sexes ont le même plumage, et les jeunes ont le ventre tacheté de blanc.

**Distribution géographique.** — Le dicroure à grande queue habite toute l'Inde, l'Assam et le Burmah, jusqu'à la Chine; et il y est commun partout, sauf dans les jungles les plus épais.

A Ceylan vit une espèce qui ne diffère du dicroure à grande queue que par une taille plus faible.

On trouve encore aux Indes quatre espèces appartenant au même genre; d'autres se rencontrent en Australie et en Afrique.

LES CHAPTIAS — *CHAPTIA*.*Die Drongos.*

**Caractères.** — Les chaptias ne diffèrent des dicroures, dont on les a détachés, que par des tarses moins épais et une queue moins profondément fourchue.

LE CHAPTIA MUSICIEN — *CHAPTIA MUSICA*.*Der Singdrongo.*

**Caractères.** — Le chaptia musicien a 25 cent. de long; l'aile pliée mesure 13 cent., et la queue 12. Son plumage est bleu-noir, très-éclatant; il a les pennes des ailes et de la queue noires; le ventre et les couvertures inférieures des ailes d'un gris-noir foncé.

**Distribution géographique.** — Le Vaillant a découvert cet oiseau dans le sud-est de l'Afrique;

plus tard on l'a retrouvé plus au nord. Une espèce très-voisine vit aux Indes.

LES DRONGOS — *EDOLIUS*.*Die Flaggendrongos.*

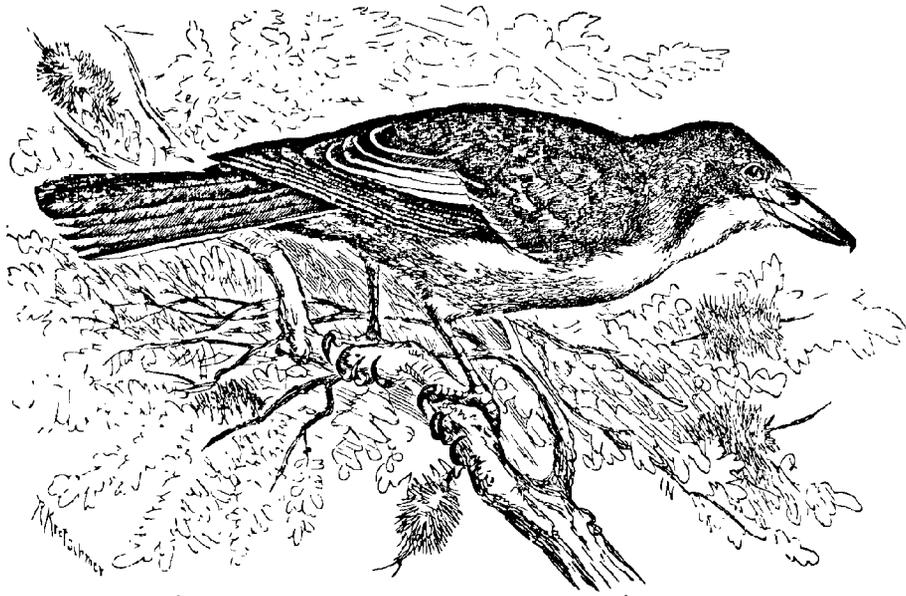
**Caractères.** — Les drongos ont la queue légèrement fourchue, seulement les pennes externes sont deux fois plus longues que les autres; elles présentent d'abord la même conformation que celles-ci, mais leur partie saillante est réduite à la tige, sauf au bout, où se trouvent des barbes externes très-longues et des barbes internes très-étroites. Le bec est relativement long et fort, presque droit à la base, qui est entourée de soies molles, mais très-nombreuses, ensuite fortement recourbé, la dent et le crochet bien prononcés.

LE DRONGO PARADISIEN — *EDOLIUS PARADISEUS*.*Der Bienenkönig.*

**Caractères.** — Cet oiseau, que les Indiens appellent le *roi des abeilles*, a 39 cent. de long, en ne tenant pas compte des rectrices externes, qui dépassent la queue d'environ 30 cent; l'aile pliée mesure 19 cent., et la queue 18 jusqu'au sommet de la paire médiane, et de 50 à 52 cent. jusqu'à l'extrémité des rectrices externes. Son plumage est noir, à reflets bleus. Les plumes de la partie antérieure de la tête sont allongées, et forment une sorte de huppe; elles sont légèrement échancrées à la pointe, comme celles de la nuque et de la poitrine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les drongos, types de la famille des édoliidés, figurent parmi les oiseaux les plus remarquables de leur patrie, et ils y sont bien connus des indigènes. On les rencontre depuis le bord de la mer, jusqu'à une altitude de 2,600 mètres. Les uns fréquentent les lieux découverts, les autres les forêts. Certaines espèces sont très-communes, d'autres rares. Aux Indes, dit Jerdon, où que l'on aille, on peut être sûr de trouver quelques-uns de ces oiseaux. On les voit perchés sur les branches mortes d'un arbre, sur un toit, sur un poteau de télégraphe, sur un buisson, une haie, un mur, un nid de fourmis. Souvent, ils accompagnent le bétail, et se posent sans crainte sur le dos des animaux.

La plupart sont tout le jour en mouvement; quelques-uns sont des oiseaux crépusculaires. Comme les martinets de murailles, ils chassent



Corbier, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 164. Le Cassican destructeur (p. 593).

longtemps encore après le coucher du soleil, et leurs chasses recommencent avant son lever. Quand la lune est dans son plein, ils restent toute la nuit actifs et ne cessent de faire entendre leur babill.

D'après Le Vaillant, certaines espèces se réunissent, vers le coucher du soleil, sur certains arbres et y chassent de compagnie. On dit aussi que les drongos des Indes vivent par troupes. Ce n'est cependant pas le cas de toutes les espèces; jamais, pour ma part, je n'ai vu de bandes nombreuses de dicroures lugubres, dans le nord-est de l'Afrique. Je crois cependant que dans certaines circonstances, cet oiseau peut paraitre sociable : c'est ce qui arrive, par exemple, quand il trouve à faire un butin exceptionnellement abondant dans une localité restreinte. Pendant la saison des amours, chaque paire vit pour soi, isolée des autres, ne souffrant aucun de ses semblables dans le domaine où elle s'est établie.

Le dicroure lugubre, que j'ai eu l'occasion d'observer, ne m'a pas produit une impression fort agréable. Il m'a fait l'effet d'être le plus ennuyeux de tous les oiseaux du centre de l'Afrique. Les individus que j'ai vus se tenaient d'ordinaire tranquilles et silencieux à l'extrémité d'une branche, guettant leur proie. Quand des insectes passaient, ils quittaient leur observatoire, les poursuivaient d'un vol léger, mais un peu mou, et, après s'en être emparés, revenaient se poser

sur une nouvelle branche : de la sorte, ils parcouraient une certaine étendue. Ils regardaient fixement le chasseur qui les visait, sans penser à fuir. Jamais je n'ai entendu leur voix.

D'autres naturalistes font de ces oiseaux un portrait tout différent, et comme ils sont tous d'accord, il faut que j'aie eu affaire à une espèce particulièrement mal douée, ou que le hasard m'ait mal favorisé dans mes observations. Le Vaillant, Jerdon, Gilbert, Blyth et d'autres, représentent les drongos comme des animaux bien partagés, non-seulement sous le rapport du physique, mais encore sous celui de l'intelligence. Leur vol tient le milieu entre celui des gobe-mouches et celui des hirondelles : il est ondulé et n'est ordinairement pas rapide. L'oiseau donne quelques coups d'aile, puis il plane. Mais lorsqu'il est excité, il vole avec une vitesse incroyable. Le drongo ne va à terre que pour y ramasser une proie; il ne marche pas, et c'est en volant qu'il boit et se baigne, comme le fait l'hirondelle. Au milieu des branchages, il n'est pas particulièrement adroit; il se choisit une branche facilement abordable, s'y perche, et cherche à se tenir en équilibre.

La vue est chez lui plus développée que les autres sens. Son œil est grand et vif. Le drongo voit de loin les insectes qui volent, et même à la faible lueur du crépuscule.

L'ouïe n'est pas moins parfaite, comme on

BREHM.

III — 287

peut le conclure du talent que déploient ces oiseaux à chanter, et de la faculté d'imitation que possèdent certaines espèces.

La voix ordinaire du drongo est un sifflement rauque et désagréable, ou un ronflement particulier, très-difficile à reproduire, mais si singulier qu'on ne l'oublie jamais, une fois qu'on l'a entendu. Elliot rend par *tschirung*, *tschirung*, le cri du drongo paradisiaire; Le Vaillant, par *piä griach*, celui du drongo d'Afrique. En parlant du dicroure à grande queue, Jerdon dit qu'il fait entendre continuellement son cri bien connu, un peu rauque, mais joyeux. A l'approche de la saison des amours, les mâles ont un chant fort agréable: c'est du moins l'avis de tous les observateurs. Jerdon avance que bien des personnes trouvent le chant de ce dicroure désagréable et monotone, ce qui leur fait donner à cet oiseau, mais par dérision, le nom de *rossignol*: il ajoute que, quant à lui, il l'a toujours entendu avec plaisir annoncer l'approche du matin. Le Vaillant compare le chant d'un drongo d'Afrique à celui de la grive.

Les drongos ont encore d'autres qualités; ils sont vifs, actifs, et font souvent preuve de très-grand courage. Le dicroure à grande queue attaque et poursuit tous les corbeaux, tous les oiseaux de proie qui passent près de lui. C'est surtout lorsque la femelle est en train de couver, que le mâle déploie une grande vigilance et une hardiesse étonnante. « Dès qu'un corbeau ou un milan, dit Jerdon, s'approche de l'arbre où il a construit son nid, l'audacieux petit drongo se précipite résolûment sur l'oiseau de proie et le chasse. Jamais je ne l'ai vu se poser sur le dos d'un faucon, et le frapper à coups de bec et d'ongles, comme Philipps assure l'avoir observé; mais souvent je l'ai vu prêt à accepter le combat. Parfois, d'autres drongos accourent pour aider à mettre en fuite l'ennemi commun. »

Ils attaquent de même d'autres animaux; ainsi Blyth vit un drongo enlever un petit écureuil, et Gurney assure que le chaptia musicien n'hésite pas à fondre sur les plus grands rapaces.

La hardiesse des drongos se montre surtout quand un d'eux a découvert un hibou ou quelque autre oiseau mal-droit, incapable de se défendre. Le drongo s'élève dans les airs, puis fond rapidement sur sa victime, en poussant des cris rauques, en écartant et fermant alternativement les plumes de la queue.

Le drongo ne montre pas moins de courage et de ténacité quand il a à combattre avec ses rivaux; Jerdon en vit souvent quatre ou cinq se

saisir l'un l'autre, formant une masse entrelacée et tomber ensemble sur le sol, pour y continuer leur combat.

Tous les drongos paraissent être exclusivement insectivores, et se nourrir surtout d'abeilles et d'autres insectes semblables. Les grandes espèces mangent en outre des sauterelles, des grillons, des libellules, des papillons; mais elles semblent leur préférer de beaucoup les insectes à aiguillons. Aussi les drongos ne sont-ils pas partout vus d'un bon œil: au cap de Bonne-Espérance, ils passent pour les plus grands destructeurs d'abeilles. « C'est particulièrement le soir, après le coucher du soleil, et le matin, avant son lever, dit Le Vaillant (1), qu'ils chassent de préférence ces industrieux insectes; et, pour cet effet, les petites bandes se rangent le long des bois et s'y perchent sur un arbre isolé, mort ou ayant beaucoup de branches mortes, afin de mieux saisir le moment du départ ou de l'arrivée des abeilles, lorsqu'elles sortent du bois pour aller recueillir sur les fleurs le miel et la cire, ou qu'elles reviennent chargées du butin. On voit de loin ces oiseaux faire leur chasse et voltiger en désordre autour et à une certaine distance d'un arbre, les uns y revenant, les autres en repartant tour à tour et incessamment; ce qui forme une scène très-animée et même bruyante, car ils ont tous un cri qu'ils répètent à chaque instant, et qu'on exprime très-bien par *piä griach*, *griach*.

« Qu'on s'imagine voir une trentaine d'oiseaux voltigeant pêle-mêle autour d'un arbre, et faisant tous les petits détours que nécessitent le vol rapide et les crochets des abeilles, qui elles-mêmes cherchent à éviter leur ennemi; qu'on se représente quelques-uns de ces oiseaux manquant leur proie, se revirant aussitôt vers une autre abeille, faisant quelquefois cinq à six pirouettes de suite en cabriolant à droite, à gauche, en haut, en bas, dans tous les sens, enfin, et ne venant se reposer que lorsqu'ils ont happé l'abeille ou qu'ils se sont fatigués inutilement, on aura une idée assez exacte de tout le manège des drongos. Si ensuite on se figure entendre ces cris *piä griach*, *griach*, répétés sur tous les tons et par tous les individus de la troupe, et cela après le coucher du soleil; si nous ajoutons que ces oiseaux sont tout noirs, on ne sera pas surpris du nom d'*oiseaux diaboliques* que leur donnent dans certains cantons, des hommes simples, stupides, crédules à l'excès, et qui ignorent d'ailleurs absolument la raison de tous ces bruits et de tous

(1) Le Vaillant, *Hist. nat. des Oiseaux d'Afrique*. Paris, 1824.

ces mouvements. Mes Hottentots, qui connaissaient ces oiseaux, étaient eux-mêmes persuadés qu'ils étaient de mauvais augure. Ils me prièrent de ne pas tirer dessus, de peur qu'il ne nous arrivât quelque accident en route, mais surtout de ne pas le faire dans le moment où ils étaient, le soir, rassemblés et en conversation avec les sorciers. J'avouerai même que la première fois que je fus témoin du manège des drongos, ces bruyants oiseaux me parurent fort extraordinaires, d'autant plus que j'ignorais encore absolument ce qui pouvait les exciter à tous les mouvements que je leur voyais faire.

« Ce fut à mon arrivée sur les bords verdoyants du Duyven-Hock que, pour la première fois, étant à l'affût d'une gazelle, je vis de loin, sur la lisière du bois, l'étonnant exercice dont je viens de donner le détail; mais, n'ayant pu me transporter sur le lieu de la scène, parce qu'elle se passait de l'autre côté de la rivière, j'en parlai le soir à mes Hottentots, et j'appris de ceux qui connaissaient ces oiseaux ce que j'ai déjà dit de leur croyance, me promettant bien d'aller dès le lendemain voir, sur les lieux mêmes, le spectacle que je n'avais vu, la veille, que de loin.

« Je traversai la rivière dans l'après midi, et me rendis au pied de l'arbre mystérieux, où je ne fus pas plutôt arrivé que je devinai la cause qui rassemblait les prétendus oiseaux du diable; car la terre était jonchée de cadavres d'abeilles, à la plupart desquelles il ne restait plus que la tête, le corselet et les ailes; plusieurs d'entre elles n'étaient pas encore mortes: tels étaient les débris de la chasse de la veille. Je ne doutai plus dès lors que les drongos ne fissent la chasse aux abeilles, et qu'ils ne se réunissent ainsi à la lisière du bois que pour les attendre à leur rentrée. M'étant caché à quelque distance de l'arbre d'affût, j'y attendis les oiseaux chasseurs, qui ne tardèrent pas à arriver de tous les côtés de la forêt, et à faire leur manœuvre accoutumée, laquelle dura jusqu'à l'entrée de la nuit, où les oiseaux de proie nocturnes commencèrent à se faire entendre, et forcèrent les drongos à se retirer dans leurs retraites respectives. »

Gurney a vu que chaque incendie des steppes attire les drongos de très-loin. Ils savent que le feu, qui détruit les herbes, force tous les insectes qui s'y étaient cachés à s'enfuir, et, grâce à leur hardiesse, leur chasse est souvent fructueuse. Sans crainte du feu, ils se précipitent au sein de la fumée la plus épaisse, et, à quelques mètres du sommet de flammes, ils saisissent la proie qu'ils convoitent.

Philipps a été témoin d'une ruse assez curieuse de leur part. Un petit oiseau poursuivait une grande sauterelle, qu'un dicroure avait essayé plusieurs fois de happer. Tout à coup, celui-ci poussa le cri d'appel, bien connu de tous les oiseaux, appel qu'il fait entendre quand apparaît un rapace; mais, cette fois, il ne voulait qu'une chose, effrayer son compétiteur. Sa ruse lui réussit parfaitement; celui-ci se sauva, et quelques instants après, le dicroure à grande queue avait la sauterelle dans son estomac.

Nous possédons plusieurs renseignements sur le mode de production des drongos. D'après Jerdon, l'époque en serait variable, pour certaines espèces du moins. Le dicroure à grande queue niche, dans certaines localités, en mars et en avril; dans d'autres, en août et en septembre. Jerdon croit pouvoir en conclure que cet oiseau a deux pontes par an. Quant à moi, d'après des observations analogues que j'ai pu faire en Afrique, je suis convaincu du contraire; j'ai vu que, dans toutes les contrées tropicales, l'époque de la reproduction n'était pas, comme chez nous, liée fatalement à certaines saisons.

Les nids que l'on a trouvés jusqu'ici se ressemblent tous. Ils sont construits à une certaine hauteur du sol, et loin d'être cachés, ils sont exposés au vent et à la pluie, et appendus, comme ceux du loriot, aux bifurcations des branches horizontales. Mais ils n'ont aucune ressemblance avec les nids si artistement construits de ces derniers: ils sont au contraire grossièrement formés de quelques ramilles entrelacées, et c'est à peine si l'intérieur est quelquefois rembourré d'une mince couche de poils. Chaque couvée est de trois ou quatre œufs, blancs ou d'un blanc rougeâtre, semés de points plus ou moins clairs, rouges ou bruns. Le mâle se montre très-courageux, surtout au moment des couvées; il ne craint même pas d'attaquer l'homme qui s'approche de son nid.

**Captivité.** — Certains de ces oiseaux sont conservés en captivité. Ainsi, le drongo paradisiaire se trouve chez tous les oiseleurs de Calcutta et des villes de l'Inde. Cet oiseau, au dire de Jerdon, est fort plaisant; il s'approvoise rapidement, se montre très-attaché à son maître, et arrive à son appel. On le conserve parfaitement en le nourrissant de viande crue, de petits lézards et d'insectes. Il a, à un haut degré, le talent d'imitation. « J'ai eu un drongo paradisiaire, dit Blyth, qui imitait si parfaitement le schama (*kittacincla macroura*), que l'on ne pouvait distinguer le chant de celui-ci de celui de son imitateur. J'en ai pos-

sédé un autre, qui avait la même faculté; il n'est pas un son que le drongo paradisiaire ne puisse imiter. L'un des miens reproduisait à merveille le chant du coq, et tous les coqs qui l'entendaient, lui répondaient aussitôt. Il imitait de même l'aboïement du chien, le miaulement du chat, le

bèlement de la chèvre, du mouton; les hurlements plaintifs d'un chien que l'on bat, le croassement du corbeau, le chant des oiseaux chanteurs. Le drongo paradisiaire est un des oiseaux les plus charmants que l'on puisse tenir en cage. »

## LES ARTAMIDÉS — ARTAMI.

*Die Schwalbenwürger, the Wood-swallows.*

**Caractères.** — Les artamidés relient les laniidés aux hirundinidés, de là le nom de *pièsgrièches-hirondelles* qu'on leur a quelquefois donné. Ils ressemblent cependant plus aux premières qu'aux secondes, et sont particulièrement caractérisés par un corps épais; des ailes très-longues, aiguës, la deuxième rémige étant la plus grande, et dépassant l'extrémité de la queue, qui est médiocre et fourchue. Le plumage est assez serré, de couleur sombre.

**Distribution géographique.** — Les artamidés sont propres à la Nouvelle Hollande, aux Indes et à la Malaisie.

Cette famille ne repose que sur le genre suivant.

### LES LANGRAYENS — ARTAMUS.

*Die Schwalbenwürger, the Wood-swallow.*

**Caractères.** — Avec les caractères de la famille, les langrayens ont encore un bec relativement court, presque conique, fendu jusqu'au-dessous de l'œil, à arête arrondie et inclinée jusqu'à la pointe, qui porte une légère échancrure; des tarses courts, robustes; des doigts épais et courts; des ongles puissants, recourbés et acérés.

#### LE LANGRAYEN SORDIDE — ARTAMUS SORDIDUS.

*Der Schwalbenwürger, the sordid Thrush.*

**Caractères.** — Le langrayen sordide est gris-brun; il a les ailes d'un bleu-noir foncé et la queue d'un noir bleuâtre, avec les troisième et quatrième rémiges primaires bordées de blanc en dehors, et les rectrices, sauf les deux moyennes, terminées de blanc; l'œil brun, le bec bleu à la base, noir à la pointe; les pattes d'un gris blanchâtre.

La femelle diffère par une taille plus petite et un plumage tacheté, chaque plume du dos étant d'un blanc pâle le long de la tige, et les

parties inférieures étant variées de brun et de blanc.

Le langrayen sordide a environ 16 cent. de long, et 37 cent. d'envergure.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Gould, Bernstein et Jerdon nous ont fait connaître les mœurs des langrayens. Chaque espèce présente sous ce rapport des particularités, mais toutes se ressemblent cependant assez pour qu'on puisse rapporter aux autres, avec quelques restrictions, ce qu'on a observé chez l'une d'elles.

Les langrayens sont très-communs dans certaines localités. Ils recherchent les forêts, et dans celles-ci certains arbres. C'est ainsi qu'une espèce indienne se trouve surtout là où croit le palmier palmira; aussi les indigènes l'appellent-ils : *hirondelle des palmiras*. Une espèce de Java recherche les endroits où les petits bois et les jardins alternent avec les champs et les prairies. Les arbres leur servent de rendez-vous; ils forment le centre de leur domaine de chasse. Bernstein nous apprend que le langrayen de Java (*artamus leucogaster*), est facile à observer sur son arbre favori; qu'il s'en laisse à peine chasser et qu'il y revient sans cesse. Après la saison des amours, on rencontre ordinairement toute la famille, rassemblée sur un même arbre. En tue-t-on un, les autres s'envolent, vont s'abattre un peu plus loin, mais ne tardent pas à revenir, et le chasseur peut de la sorte en tuer trois, quatre, l'un après l'autre. Ces arbres paraissent attirer les langrayens jusqu'à une grande hauteur; ainsi, Jerdon trouva le langrayen des Indes à une altitude de 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La reproduction terminée, de nombreuses bandes se réunissent parfois dans des lieux à leur convenance, et alors, l'arbre favori présente un spectacle charmant. La plus grande liberté règne entre ces oiseaux. Chacun semble

indépendant des autres ; chacun fait ce que réclament ses besoins du moment. L'un après l'autre quitte la branche où il était à côté de ses camarades ; il saute d'un rameau à un autre ; il poursuit un insecte, puis revient à sa première place.

Ces bandes ne sont pas toujours composées d'oiseaux de la même espèce ; les langrayens se réunissent souvent entre eux ou avec d'autres oiseaux, des hirondelles notamment. Il arrive même que plusieurs espèces différentes nichent sur le même arbre.

Les langrayens ne se montrent dans tous leurs avantages que quand ils volent. Rarement, ils descendent à terre, où ils se montrent maladroitement ; l'air est leur véritable patrie. Bernstein compare leur vol à celui des rapaces ; comme eux, ils planent les ailes étendues, presque immobiles ; ils ne changent de direction qu'en élevant ou en abaissant l'une des ailes. Leurs mouvements, cependant, sont lents ; ils n'ont rien de la rapidité de ceux du faucon ou de l'alouette, et un chasseur médiocre n'a nulle peine à tirer un langrayen au vol. Jerdon, cependant, dit que le vol du langrayen des Indes est élégant et rappelle celui de l'hirondelle ; que l'oiseau, par moments, bat précipitamment des ailes, puis glisse dans l'air, les ailes étendues ; que souvent, il se retourne sur lui-même en poursuivant un insecte ; que, d'autres fois, il vole en ligne droite, avec une rapidité remarquable.

Quand le temps est beau, que les insectes sont sortis de leurs retraites et se sont élevés haut dans les airs, on voit les langrayens les poursuivre comme le font les hirondelles. Tantôt, ils planent à des hauteurs énormes ; tantôt ils passent à travers le feuillage. Leurs bandes alors restent longtemps dans les airs, et ces oiseaux ressemblent complètement aux hirondelles. Il en est de même quand ils chassent à la surface de l'eau : de temps à autre, ils y enlèvent un insecte, puis vont se reposer sur une branche, pour recommencer leur chasse un moment après. Souvent, les langrayens se réunissent en tel nombre, que l'eau, qui reflète leur image, comme dit Gould, en est tout obscurcie. Leur cri ressemble à celui de l'hirondelle, seulement il est plus rauque et plus monotone. Les langrayens ne chantent pas.

Le langrayen sordide, qui habite l'Australie, présente une particularité curieuse. Il se suspend aux branches, groupé comme un essaim d'abeilles. Gould n'a pas observé ce fait ; mais Gilbert et d'autres voyageurs en ont été témoins. Quel-

ques-uns se suspendent à la face inférieure d'une branche ; d'autres se suspendent à ceux-ci, et ainsi de suite, en formant une masse compacte et volumineuse.

Les langrayens demeurent ordinairement toute l'année au même endroit. Quelques espèces australiennes ne restent dans certaines localités que pendant la saison des amours, puis en disparaissent. Dans la terre de Van-Diemen, l'*hirondelle des forêts*, comme on l'appelle, arrive en octobre, c'est-à-dire au commencement de l'été, élève deux couvées, puis se dirige vers le nord. L'espèce établit son nid dans diverses positions. Gould en trouva un dans un buisson touffu, près du sol ; un autre à la bifurcation d'une branche, sur les côtés d'un creux ; un autre, enfin, entre le tronc et l'écorce soulevée d'un très-gros arbre. Souvent, il est construit sous le toit de la cabane d'un colon. Une autre espèce australienne pond ses œufs dans des nids abandonnés par d'autres oiseaux.

Le nid est formé de rameaux à l'extérieur et l'intérieur est tapissé de petites racines. Les œufs, au nombre de quatre par couvée, présentent des dessins très-variés ; généralement, ils sont d'un blanc sale, semés de taches d'un rouge-brun foncé.

Il en est de même des nids des langrayens qui habitent Java et les Indes. Bernstein dit de ceux des premiers qu'ils ressemblent aux nids des pies-grièches ; qu'ils sont établis à l'angle des feuilles des palmiers, ou au milieu des végétaux parasites qui couvrent les troncs de ces arbres ; qu'extérieurement formés de tiges, de racines, de feuilles, de lichens, de mousses, grossièrement entrelacés, leur cavité intérieure, hémisphérique et régulière, est tapissée de substances fines, principalement de fibres flexibles des palmiers areng et de tiges d'herbes. D'après Jerdon, les nids de l'espèce indienne sont très-soigneusement rembourrés de plumes.

On ne sait pas positivement si le mâle couve ; mais les deux parents nourrissent les petits, les conduisent, les élèvent longtemps encore après qu'ils ont pris leur essor. On voit ces petits, serrés l'un contre l'autre, perchés sur la même branche, tandis que les parents volent tout autour, et reviennent à eux dès qu'ils ont saisi une proie. Ils les nourrissent exclusivement d'insectes ; c'est aussi le régime préféré des adultes, bien que certaines espèces y mêlent quelquefois des substances végétales. Ainsi Gould vit des langrayens gris manger les graines mûres d'une plante épineuse : ces oiseaux en paraissaient

tellement friands, qu'il étaient plusieurs, l'un au-dessus de l'autre, perchés sur une tige verticale

de cette plante, occupés à en becqueter les graines.

## LES TYRANNIDÉS — *TYRANNI*.

*Die Königswürger, the King-birds.*

Linné rangeait dans une seule famille, sous le nom de gobe-mouches (*muscipapa*), un grand nombre de petits oiseaux chanteurs, à bec large et plat, que les naturalistes modernes ont répartis en plusieurs familles et sous-familles. Une de celles-ci est celle des tyrannidés, dont les mœurs rappellent beaucoup celles des laniidés, mais se rapprochent encore plus de celles des gobe-mouches.

**Caractères.** — Les tyrannidés sont des oiseaux de petite taille, mais vigoureux, aux ailes plutôt longues que moyennes, recouvrant la moitié de la queue, avec les trois ou quatre premières rémiges échancrées intérieurement vers leur extrémité, qui est très-pointue. Leur queue est ample, plus ou moins échancrée, rarement arrondie; leurs tarses et leurs doigts sont courts, et leur bec est large, déprimé, garni de longues soies, fort, droit, plus ou moins conique à la base. Leur plumage est mou et abondant; le gris domine dans la moitié supérieure, le blanc et le jaune dans la moitié inférieure.

**Distribution géographique.** — Les tyrannidés sont répandus dans les deux Amériques; ils sont surtout très-nombreux dans le sud.

### LES TYRANS — *TYRANNUS*.

*Die Tyrannen, the Tyrant-birds.*

**Caractères.** — Les tyrans ont un bec de la longueur de la tête, comprimé vers la pointe, qui est relevée, crochue et échancrée; des ailes subaiguës, les deuxième, troisième, quatrième et cinquième rémiges étant presque égales et les plus longues; une queue médiocre, arrondie; des tarses de la longueur du doigt médian, et des ongles courts, minces et aigus.

#### LE TYRAN INTREPIDE — *TYRANNUS INTREPIDUS*.

*Der Tyrann, der Königsvogel, the Tyrant, king-bird.*

**Caractères.** — Wilson, Audubon, le prince de Wied nous ont parfaitement fait connaître cette espèce, l'une des plus célèbres de cette famille.

Le tyran intrépide (*fig. 165*) a 22 cent. de long et 38 cent. d'envergure; la tête surmontée d'une huppe, dont les plumes sont bordées d'un beau liséré jaune et couleur de feu; le dos gris-bleuâtre foncé; les côtés de la tête d'un gris plus sombre; le ventre blanchâtre; la poitrine d'un gris cendré; le cou et la gorge d'un blanc pur; les couvertures moyennes et les grandes couvertures supérieures de l'aile bordées de blanc; les rémiges et les rectrices d'un brun noirâtre, ces dernières terminées par une bordure blanche; l'œil brun foncé; le bec noir; les pattes bleu-grisâtre.

La femelle a des couleurs moins vives que le mâle.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite tout le nord de l'Amérique, et remonte jusqu'au près de Mexico.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le tyran intrépide, nous dit Audubon, est un des oiseaux les plus remarquables des États-Unis. Il arrive dans la Louisiane au milieu de mars: beaucoup d'individus y restent jusqu'au milieu de septembre; la plupart continuent leur route vers le nord, et se répandent sur toute la surface des États-Unis. Les premiers jours, ces oiseaux paraissent tristes et fatigués; ils sont silencieux; mais dès que leur activité naturelle leur est revenue, on entend de tous côtés retentir leurs cris perçants. On les trouve rarement dans l'intérieur des forêts; ils préfèrent plutôt les jardins, les champs, les bords des rivières, et arrivent jusque près des habitations.

Au temps des amours, on voit le mâle et la femelle s'élever à 20, à 30 mètres au-dessus de la surface du sol, en battant sans cesse des ailes, et en faisant entendre leur voix. La femelle suit les traces du mâle, et tous deux semblent chercher une place convenable pour y construire leur nid. Mais, pendant ce temps, ils ne négligent pas de chasser les insectes; ils se laissent détourner par eux de leur route, en happent quelques-uns très adroitement; puis ils se perchent l'un à côté de l'autre, sur une branche, et s'y reposent. Quand ils ont fait choix d'un endroit

convenable pour l'établissement du nid, ils ramassent des herbes sèches, les disposent sur une branche horizontale, amassent par-dessus de la laine, du coton, et, quand le nid a un développement suffisant, ils le tapissent de crins et de racines. La femelle pond alors de quatre à six œufs, d'un blanc rougeâtre, semés irrégulièrement de points bruns, et couve :

Le mâle se montre plein de courage et d'ardeur. Il se tient près de sa femelle et ne semble avoir d'autre pensée que de la protéger et de la défendre. Les plumes de sa huppe brillent aux rayons du soleil; sa blanche poitrine se détache dans tout son éclat. Il promène son regard tout autour de lui. Un corbeau, un vautour, un aigle apparaît-il, il se précipite sur lui, en poussant son cri de guerre; il fond sur le dos de son ennemi, et cherche à s'y accrocher. Il le frappe sans relâche de son bec, et il le poursuit souvent un demi-mille anglais et plus, avant de l'abandonner. Bien peu de rapaces osent s'approcher de son nid; le chat même ne se montre guère aux environs; sans crainte aucune, l'oiseau fond sur lui, l'attaque de tous les côtés, avec une telle agilité, qu'il le force à prendre la fuite.

Le tyran intrépide mérite l'amitié de l'homme. Il défend les couvées de la poule contre les corneilles; grâce à son courage, il préserve bien des poussins de la serre meurtrière du faucon; il détruit quantité d'insectes nuisibles, et ces services payent amplement les quelques fruits qu'il peut manger.

Le tyran intrépide ne craint aucun des souverains de l'air, l'hirondelle pourpre exceptée. Celle-ci l'aide à protéger les nids et les basses-cours, mais, parfois, elle l'attaque avec une telle impétuosité, qu'elle le force à prendre la fuite. L'hirondelle pourpre a un vol plus rapide et plus vigoureux, et il lui est possible d'éviter sans peine le choc du tyran. Audubon rapporte que quelques hirondelles pourpres, qui, pendant plusieurs années, étaient restées seules propriétaires d'une basse-cour, montraient une haine acharnée contre un couple de tyrans qui avaient été assez hardis pour construire leur nid sur un arbre, tout près de l'habitation. Quand la femelle commença à couvrir, les hirondelles se mirent à attaquer le mâle, ne lui donnèrent ni trêve, ni merci; malgré son courage et sa force, il fut vaincu et tellement maltraité, qu'il en mourut. La femelle se vit forcée de chercher un autre protecteur.

Là où il y a des champs de trèfle en floraison, on voit le tyran intrépide voler au-dessus, se

laisser tomber subitement au milieu des fleurs, et se relever bientôt après, en poursuivant un insecte qui cherche en vain à lui échapper. Dans ces circonstances, il vole à droite, à gauche; il monte, il descend; il décrit des zigzags dans l'air; son vol, en un mot, est déterminé par celui de l'insecte qu'il cherche à capturer.

Vers le mois d'août, cet oiseau se tait. Il se tient alors dans les champs moissonnés et les prairies, perché sur quelque point élevé, d'où il guette les insectes. Chaque fois qu'il s'est emparé d'une proie, il retourne à son poste pour la tuer et la dévorer. Souvent, il vole au-dessus de l'eau, à la façon des hirondelles; comme elles, il boit et se baigne en volant; mais, dès qu'il s'est plongé, il court se percher sur un arbre de la rive et secoue l'eau qui mouille son plumage.

Le tyran intrépide quitte les États du centre avant les autres oiseaux. Dans ses migrations, son vol est rapide. Il donne six ou sept coups d'aile précipités, et parcourt ensuite quelques mètres sans les mouvoir. Dans les premiers jours de septembre, Audubon en vit passer de cette façon des bandes de vingt à trente individus: ils étaient complètement silencieux, et voyageaient aussi bien le jour que la nuit. Vers le 1<sup>er</sup> octobre, on n'en trouve plus un seul dans tous les États-Unis.

**Usages et produits.** — La chair de cet oiseau est tendre et délicate; aussi en tue-t-on un grand nombre, non parce qu'ils mangent des abeilles, mais parce que ce sont les Louisianais qui mangent avec plaisir la chair du *mangeur d'abeilles*, comme ils le nomment.

## LES SAUROPHAGES — SAUROPHAGUS.

*Die Schreittyrannen.*

**Caractères.** — Les saurophages sont caractérisés par des ailes longues; une queue légèrement échancrée; des pattes vigoureuses, des tarsi hauts et forts, des doigts longs, des ongles recourbés; un bec de la longueur de la tête, plus haut que large, presque conique, à arête arrondie, à pointe fortement crochue, et précédée d'une légère échancrure. Le bord buccal est entouré de soies, qui revêtent toute la base du bec, et sont surtout développées le long de la ligne qui va du bec à l'œil; leur plumage est serré, et les plumes en sont petites.

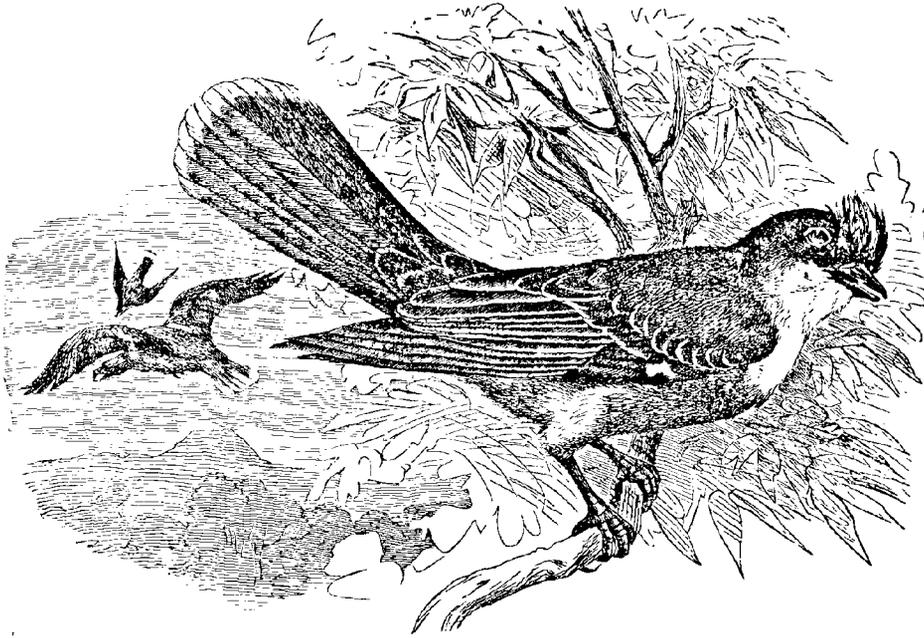


Fig. 165. Le Tyrannuletta intrépide (p. 604).

**LE SAUROPHAGE BENTÉVÉO — SAUROPHAGUS  
SULPHURATUS.**

*Der Bentevii.*

**Caractères.** — Cette espèce, que les Guianais et les Brésiliens nomment *bentevé* et *tictivi*, a 28 cent. de long et 14 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 8 cent. Le dos est brun-olive ; le front et une ligne qui surmonte l'œil sont blancs ; le sommet de la tête porte une sorte de huppe jaune-soufre ; le reste de la tête, les joues, la ligne qui va du bec à l'œil sont noirs ; les couvertures supérieures, les rémiges et les rectrices sont bordées de roux de rouille ; la gorge et le cou sont blancs ; la poitrine, le ventre, les cuisses, le croupion, d'un jaune de soufre.

Les jeunes oiseaux ont un plumage terne ; le sommet de la tête noir, les ailes et la queue largement bordées de roux de rouille.

**Distribution géographique.** — Le bentévéo est un des oiseaux les plus connus de l'Amérique du Sud ; il est surtout commun là où les buissons alternent avec les lieux découverts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le bentévéo ne fuit pas le voisinage de l'homme, on le trouve dans les plantations, sur la lisière des forêts, dans les pâturages, au milieu du bétail.

Un arbre ou un buisson isolés, une pierre, un

monceau de terre, le sol nu, la cime touffue d'un arbre, lui sont autant d'observatoires, d'où il guette sa proie. Il est vif, actif, curieux, querelleur, jaloux ; à l'époque des amours, il se bat avec ses semblables pour la possession d'une femelle. Schomburgk dit qu'il est même continuellement en lutte avec eux. Son cri, que poussent sans relâche le mâle et la femelle, éveille l'attention des étrangers, et les colons l'ont depuis longtemps exprimé de diverses manières : au Brésil, par *ben-te-vii* ; à Montévidéo et à Buenos-Ayres, par *ben-te-veo* (je te vois bien).

Les mœurs de cet oiseau méritent de fixer notre attention. Le bentévéo est un véritable tyran ; il ne craint aucun autre oiseau : « jamais, dit le prince de Wied, il ne laisse échapper l'occasion de harceler ou de poursuivre un rapace. » Il pousse même l'audace plus loin ; car il attaque réellement l'oiseau de proie ; il fond sur lui de haut en bas, et le frappe à coups de bec.

On reproche au bentévéo de ne pas se nourrir exclusivement d'insectes, mais de piller aussi les nids. Une observation de Schomburgk, qui a vu le bentévéo poursuivi à grands cris par de petits oiseaux, semble venir à l'appui de cette accusation. D'après ce que rapportent d'Azara et d'Orbigny, il n'est pas douteux qu'il ne soit carnivore ; car il vient près des maisons et dérobe la chair que l'on fait sécher ; il arrive aussi quand



Corbeil, Cr . - Fils, impr.

Paris, Bail li re et Fils,  dit.

Fig. 166. Le Savana tyran.

les vautours font un repas, et se tient prêt à saisir les morceaux que ceux-ci abandonnent pour un instant. Mais les insectes forment le fond de son régime ; le prince de Wied ne trouva dans l'estomac de ceux qu'il ouvrit que des restes de coléoptères et de sauterelles, qu'il chasse comme le font les espèces voisines : il les guette, perché sur un point culminant, les poursuit en volant, puis, lorsqu'il a fait capture, il revient à son observatoire pour manger sa proie.

Vers la saison des amours, le bentévéo est très-excitu . Le mâle poursuit sa femelle en déployant devant elle toutes les grâces de son

ВЕНН.

vol ; il relève sa huppe, et cherche à se rendre aimable, si l'on peut ainsi parler. Après l'accouplement, le mâle et la femelle se mettent à construire leur nid. Le prince de Wied en a trouvé au printemps, c'est à-dire à la fin d'août ou au commencement de septembre. Ce nid, établi à la bifurcation d'un buisson ou d'un arbre peu élevé, consiste en une balle grande, arrondie, épaisse, composée de mousses, de feuilles et de plumes, et présente sur un des côtés une ouverture petite et arrondie. Chaque couvée est de trois ou quatre œufs, d'un vert pâle, semés de taches épaisses, noires et vert-

III — 288

bleu, nombreuses surtout vers le gros bout. Pendant la saison des amours, le bentévéo est encore plus querelleur et plus courageux que de coutume.

**Captivité.** — D'Azara, seul, a parlé de la vie de cet oiseau en captivité : d'après ce qu'il rapporte, le bentévéo serait facile à conserver ; il vivrait en bonne harmonie avec les autres petits oiseaux, et ferait souvent entendre sa voix, mais serait très-peu actif.

Unde ces oiseaux, qu'avait d'Azara, passait les journées presque entières sans changer de place, et seulement pour prendre les petits morceaux de viande crue avec lesquels il le nourrissait. Avant de les avaler, il les prenait dans son bec et les frappait violemment contre le sol ou contre les barreaux de sa cage, comme s'il les eût crus pleins de vie et qu'il eût voulu les tuer. Ainsi faisait-il aussi quand il lui donnait des sauterelles et des chenilles.

### LES SAVANAS — *MILVULUS*.

*Die Gabeltyrannen, the forktailed Tyrants.*

**Caractères.** — Les savanas ou tyrans à queue fourchue sont caractérisés par leur queue très-longue et profondément échancrée. Ils ont le corps élancé, le cou court, la tête grande et large, les ailes longues, aiguës, la deuxième rémige étant la plus longue. Leur bec a environ la longueur de la tête ; il est assez fort, aplati à sa base, un peu renflé latéralement ; la pointe en est crochue et la base est couverte en partie de soies. Leurs tarses et leurs doigts sont courts et grêles, leurs ongles un peu recourbés, comprimés latéralement, très-pointus. Leur plumage est mou, sans être très-abondant.

#### LE SAVANA TYRAN — *MILVULUS TYRANNUS*.

*Der Scherrenvogel, the forktailed Flycatcher.*

**Caractères.** — Lesavana tyran ou simplement savana (*fig. 163*) a 39 cent. de long, sur lesquels 27 cent. au moins appartiennent aux rectrices latérales, tandis que les médianes n'ont que 7 cent. Son envergure est également de 39 cent. Il a la tête et les joues d'un noir foncé ; la huppe jaune à la base des plumes ; le dos d'un gris-cendré, plus foncé vers le croupion, le ventre blanc ; le croupion, les couvertures supérieures de l'aile et les rémiges d'un brun noirâtre, à léger liséré gris ; la moitié des barbes externes des rectrices latérales blanche ; l'œil brun foncé ; le bec et les pattes noirs.

**Distribution géographique.** — Audubon et Nuttall assurent que le savana tyran est extrêmement rare aux États-Unis. Sa patrie est plus méridionale ; c'est surtout dans les steppes de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud qu'on le trouve en nombre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Schomburgk, on voit des bandes nombreuses de ces oiseaux, perchés sur les buissons et occupés à chasser les insectes. Le soir, ils gagnent leur place de repos, pour revenir le lendemain dans les steppes. Perchés, ils sont tristes, silencieux, moroses, tandis qu'en volant, ils attirent immédiatement l'attention. Tantôt, ils étalent leur longue queue ; tantôt, au contraire, ils en rapprochent les plumes : on dirait des ciseaux qui s'ouvrent et se ferment.

Ils chassent les insectes comme le font les autres espèces voisines, et poursuivent les petits oiseaux, ceux du moins qui sont blessés. « Un savana tyran, raconte Burmeister, saisit au vol un colibri, que mon fils venait d'abattre et l'emporta dans son bec ; mais un second coup de feu le tua. » Nuttall dit qu'ils mangent aussi des fruits, ce qui ne paraît pas invraisemblable.

Ils établissent leur nid dans des buissons épais, à une moyenne hauteur du sol. Ce nid est demi sphérique, ouvert par en haut ; formé extérieurement de petites brindilles, et tapissé intérieurement de fibres végétales, de laine, de coton, de plumes.

Les œufs sont blanchâtres, parsemés de points d'un rouge brun, plus serrés au gros bout que partout ailleurs. Pendant que la femelle couve, le mâle poursuit et chasse tous les oiseaux qui s'approchent du nid. Lorsque les jeunes ont pris leur essor, toute la famille se réunit pour harceler, de concert, les rapaces.

Vers l'automne, les savanas tyrans se rassemblent pour entreprendre leur voyage d'hiver. « A la fin de la saison des pluies, dit Schomburgk, aux mois de septembre et d'octobre, je vis pendant plusieurs jours des bandes innombrables de ces oiseaux passer au-dessus de Georgetown. Ils venaient du nord, et se dirigeaient vers le sud. Chose singulière, ces bandes arrivaient toujours entre 3 et 5 heures de l'après-midi ; elles s'abattaient sur les arbres des alentours de la ville, y passaient la nuit, et le lendemain matin reprenaient leur route vers la savane. Tous les ans, ces bandes apparaissent à la même époque : c'est l'indice, pour les habitants, de la fin de la saison des pluies. Dans les autres saisons, on ne les rencontre jamais près des côtes. »

LES MÉGALOPHES — *MEGALOPHUS*.*Die Kronentyrannen.*

**Caractères.** — Ce genre, établi sur une espèce dont on a fait longtemps un tyran, est caractérisé par un corps allongé; des ailes courtes, pointues, subobtus, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; une queue moyennement longue, tronquée à angle droit; le bec très-déprimé, large, en forme de cuiller, à arête mousse, à pointe assez longue, crochue, garnie à la base de soies dont quelques-unes en atteignent l'extrémité; des tarses et des doigts relativement courts; des ongles faibles et peu crochus. Le plumage est mou et duveteux. Les plumes du front sont longues, et forment une large huppe développée en éventail.

LE MÉGALOPHE ROYAL — *MEGALOPHUS REGIUS*.*Der Königstyran.*

**Caractères.** — Cet oiseau, remarquable par une sorte de couronne qui orne sa tête, ce qui l'avait fait nommer *tyran couronné* ou *tyran roi*, a le dos d'un brun clair superbe; le ventre, le croupion et la queue d'un jaune roux, la gorge blanchâtre; les pennes des ailes d'un brun foncé ou noirâtres, bordées en dedans d'un liséré clair; les couvertures supérieures de l'aile d'un jaune clair à la pointe; les plumes qui forment la huppe rouge-feu ou rouge-carmin, avec une tache noire terminale, précédée d'un anneau jaune clair. Chez le mâle, ces plumes arrivent jusqu'à la nuque; chez la femelle, elles sont plus courtes, et les couleurs en sont moins vives. L'œil est brun clair, la mandibule supérieure brune, l'inférieure d'un jaune clair; les pattes sont couleur de chair et les soies noires.

Les jeunes n'ont qu'une huppe petite, de couleur orange, avec les plumes de la poitrine rayées transversalement de brun, celles du dos tachetées de brun.

Cet oiseau a 17 cent. de long; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 7.

**Distribution géographique.** — Le mégalophe royal habite les forêts vierges, sombres et épaisses du Brésil et de la Guyane, celles surtout qui sont au voisinage des fleuves.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il y vit solitaire et silencieux dans la cime des arbres. Néanmoins, il est connu partout des colons et des

indigènes. Sa beauté a éveillé leur attention. Les Brésiliens racontent que, quand on tue un mâle au temps des amours, la femelle en cherche aussitôt un second, avec lequel elle s'accouple. Aussi les indigènes qui chassent pour les collectionneurs ne tuent-ils que les mâles accouplés, et attendent-ils que la femelle ait contracté une seconde union pour lui enlever son nouveau compagnon. On croit qu'une seule femelle peut ainsi avoir une douzaine de mâles l'un après l'autre. C'est du moins ce que rapporte Burmeister. Le nid de cet oiseau n'a pas été décrit. Ses œufs sont d'un rouge violet clair, semés de points et de taches d'un brun rougeâtre et couleur de sang, serrés surtout vers le petit bout.

LES GUBERNÈTES — *GUBERNETES*.*Die Fliegenstutzen, the Alectrurin-Birds.*

**Caractères.** — Les gubernètes sont des oiseaux assez grands et vigoureux. Ils ont les ailes médiocres et subaiguës, la deuxième et la troisième rémige étant les plus longues; une queue allongée et très-échancrée; des tarses élevés et forts; des doigts épais; des ongles courts et robustes; le bec grand, épais, plus haut que large, conique, à pointe plus ou moins crochue. Leur plumage est serré, roide, peu duveteux.

**Distribution géographique.** — Les gubernètes sont propres à l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On trouve ces oiseaux près des habitations, dans les jardins, dans les plaines découvertes, au voisinage des étangs, des ruisseaux, des fleuves, au milieu des joncs et des roseaux. Ils se nourrissent d'insectes, qu'ils chassent à la façon des tyrans et des gobe-mouches.

LE GUBERNÈTE YETAPA — *GUBERNETES YETAPA*.*Der Yipera, the Cunningham's Bush-Shrike.*

**Caractères.** — L'yetapa ou *yipéru*, comme le nomment les Guaranais, ressemble beaucoup aux savanas. Il a le dos et le ventre gris, les ailes et la queue noires; les premiers présentent un bord blanc au pli de l'aile et une tache roux-de-rouille clair au bord externe des grandes rémiges. Une bande d'un brun roux, qui va d'un œil à l'autre, sépare le blanc de la gorge du gris de la poitrine. Le front et le bord supérieur de l'œil sont blancs. L'œil est brun-rouge, le bec et les pattes sont noirs. L'yetapa a 41 cent. de long, sur lesquels 25 cent. appartiennent aux pennes caudales ex-

ternes, et 7 cent. aux plumes caudales médianes ; son envergure est d'environ 41 cent.

**Distribution géographique.** — On trouve le yetapa au Paraguay et au Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau habite de préférence les lieux découverts, où poussent çà et là quelques huissons. D'après d'Azara, ses mœurs différeraient beaucoup de celles des tyrans proprement dits. Il erre, en société de ses semblables, dans un canton assez restreint ; il fréquente les marais et les terres qui les avoisinent, se pose sur les joncs et sur les arbustes, cherche sa nourriture sur le sol ; mais il saisit également les insectes au vol, lorsqu'ils passent à sa portée. Son cri est un sifflement simple, qui s'entend de loin.

### LES GALLITES — *ALECTRURUS*.

*Die Hähnchen.*

**Caractères.** — Les gallites appartiennent au groupe des tyrannidés fluvicoles. Ils sont caractérisés par une queue courte, composée de rectrices ordinaires, c'est-à-dire à plan horizontal, et de rectrices singulières, inégalement barbelées et à plan vertical ; un bec épais, conique, dilaté sur les côtés, à pointe finement crochue ; des tarses élevés et minces ; des doigts épais ; des ongles longs, minces, médiocrement recourbés ; des ailes de longueur moyenne, surabondantes ; la troisième et la quatrième rémige étant les plus longues, les deux premières se terminant en pointe très-aiguë.

### LE GALLITE TRICOLERE—*ALECTRURUS TRICOLOR*.

*Das Hähnchen.*

**Caractères.** — Cette espèce a 30 cent de long, 24 cent. d'envergure ; son aile pliée mesure 7 cent., et sa queue 4 environ. Le mâle est noir, sauf la gorge, la partie antérieure du cou, l'aiselle et le ventre qui sont blancs. Il a l'œil brun, le bec brunâtre, et les pattes d'un brun foncé.

La femelle et les jeunes sont d'un brun jaune, avec la gorge blanche ; chez eux, les plumes caudales ne sont pas plus larges les unes que les autres.

**Distribution géographique.** — Le gallite tricolore habite une grande partie de l'Amérique du Sud. D'Azara le découvrit au Paraguay ; plus tard, on l'a trouvé au Brésil, dans la Bolivie, dans la République Argentine, de telle sorte qu'on peut lui assigner comme patrie toutes les plaines de l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après les observations de d'Azara et de d'Orbigny, cet oiseau se tient toujours à l'extrémité des tiges d'herbes ; de temps à autre, il s'élève pour happer un insecte ; il demeure quelques instants dans l'air, puis se laisse tomber verticalement, les ailes et la queue étendues.

D'Orbigny l'a vu prendre des insectes sur le sol, mais il n'a jamais constaté qu'il s'y posât. Son vol est saccadé, et de peu d'étendue, quand il n'est pas en chasse ; il semble même ne voler que contraint par la nécessité ; il n'a nulle peur de l'homme.

### LES CAMPÉPHAGIDÉS — *CAMPEPHAGÆ*.

*Die Raupenfresser, the Caterpillar-Eaters.*

Tous les oiseaux qui, par leur genre de vie, leurs habitudes, ont des rapports avec ceux que nous venons d'étudier et avec les muscipidés, sont en si grand nombre que nous sommes forcés de nous limiter plus que nous ne le désirerions : faire l'histoire de tous nous conduirait à écrire tout un gros volume. Les pays tropicaux renferment des quantités innombrables d'insectivores, et parmi eux, les mangeurs de mouches sont de beaucoup les plus nombreux. Aussi, ne puis-je qu'indiquer rapidement les espèces les plus remarquables.

**Caractères.** — Les campéphagidés forment une petite famille caractérisée par des ailes

moyennes, une queue assez longue, arrondie ou tronquée ; des tarses courts, et faibles ; un bec moyen, élargi à la base, qui est garnie de soies faibles. Chez les campéphagidés, les plumes du dos sont particulièrement roides.

Les naturalistes ne sont pas encore d'accord sur la place qu'il convient d'assigner à ces oiseaux. Les uns en font de véritables gobe-mouches, d'autres les rangent parmi les laniidés, ou même parmi les paradisidés.

Hartlaub a dernièrement publié un aperçu des espèces connues, et il en décrit 67.

**Distribution géographique.** — Tous les campéphagidés habitent les Indes Orientales, les

elles avoisinantes, la Nouvelle-Hollande et l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous manquons de détails sur leur genre de vie; l'on sait seulement d'une manière générale qu'ils se tiennent dans les forêts et les jardins; qu'ils vivent en petites sociétés; qu'ils sont insectivores, et qu'à ce régime quelques-uns mêlent des fruits.

### LES PÉRICROCOTES — *PERICROCOTUS*

*Die Mennigvögel, the Pericrocotus.*

**Caractères.** — Les péricrocotes sont caractérisés par un bec assez court, à base large, à arête légèrement convexe; des doigts de moyenne longueur, armés d'ongles fortement recourbés; des ailes subobtus, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues; une queue moyenne, dont les pennes médianes sont tronquées à angle droit, les latérales pointues.

#### LE PÉRICROCOTE SPLENDIDE — *PERICROCOTUS SPECIOSUS.*

*Der Prachtmennigvogel, the great Pericrocotus.*

**Caractères.** — Le péricrocote splendide, vulgairement *oiseau-vermillon*, a 25 cent. de long et 34 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 11. Son plumage est magnifique: le mâle a le dos, les ailes et les deux pennes caudales médianes d'un bleu-noir brillant; le bas du dos, une large bande qui traverse l'aile, les rectrices latérales et toute la face inférieure du corps d'un beau rouge écarlate.

La femelle a une teinte plus grisâtre; la partie antérieure de la tête, le dos et les sus-caudales d'un jaune verdâtre; les pennes des ailes d'un noir sombre, tachées de jaune; les pennes caudales médianes d'un jaune foncé à la pointe, les autres d'un jaune vif, à bandes transversales foncées; l'œil brun; le bec et les pattes noirs.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite une grande partie de l'Inde, depuis l'Himalaya jusqu'à Calcutta, l'Assam, le Burmah; il se tient dans les forêts, à une altitude de 900 à 1,300 mètres, au-dessus du niveau de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Comme d'autres espèces de la même famille, les péricrocotes splendides se réunissent en petites bandes; ils sont sans cesse en mouvement au milieu du feuillage, occupés à chercher les insectes dont ils se nourrissent; rarement, on les voit s'élever dans les airs, ou descendre sur le sol. Leur voix est perçante, sans être désagréable. Nous manquons, d'ailleurs, de détails sur leur genre de vie.

Jerdon décrit d'autres espèces, qui se rapprochent de celle-ci autant sous le rapport des mœurs que sous celui du plumage. Il résulte de ses observations que les péricrocotes se tiennent généralement sur des arbres peu touffus, par bandes de cinq ou six individus, souvent du même sexe; qu'ils sautillent légèrement au milieu des branches, chassant les insectes, ou les poursuivant au vol, comme les véritables gobe-mouches. Quelques-uns se nourrissent principalement, sinon exclusivement de papillons. Un nid, que l'on apporta à Jerdon, était assez soigneusement construit de mousse, de racines, de filaments de végétaux; il renfermait trois œufs, blancs, à points épars d'un rouge-brique. Les péricrocotes ne paraissent pas supporter la captivité; Hamilton dit, qu'en cage, ils ne tardent pas à devenir malades et à périr.

Radde nous a fait connaître un autre péricrocote, au plumage gris, qui habite les Philippines, la Chine et la Sibérie orientale. Il en rencontra des bandes de quinze à vingt individus dans les forêts des monts de Bureja; il croit que ces bandes se séparent par paires à l'époque des amours, mais sans quitter la contrée. Ces péricrocotes se mouvaient bruyants et avec agitation dans la cime des arbres les plus élevés, surtout dans les forêts peu épaisses de chênes et d'ormes. Ils trahissaient de loin leur présence par le bruit qu'ils faisaient. Quelque communs qu'ils fussent, ils étaient si craintifs, que Radde ne put en tirer que deux. Quand ils avaient été effrayés, ils s'élevaient à une grande hauteur, s'abattaient ensuite sur les branches les plus élevées, et faisaient de nouveau entendre leurs cris saccadés.

### LES MYIAGRIDÉS — *MYIAGRÆ.*

*Die Fliegenschwapper, the Flycatchers.*

**Caractères.** — Les myiagridés ont des formes sveltes; des ailes moyennes, et dont les quatrième et cinquième pennes sont les plus longues; une queue assez longue, à rectrices médianes souvent

très-prolongées; le bec très-déprimé; des tarses et des doigts faibles; un plumage serré et de couleurs vives.

**Distribution géographique.** — Les myia-

gridés appartiennent aux régions équatoriales de l'ancien continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous ces oiseaux se font remarquer par leur vivacité et leur agilité, et animent agréablement les forêts. Perchés sur les branches les plus hautes, ils guettent de là les insectes, les poursuivent au vol, les prennent, puis reviennent à leur observatoire. Ils les chassent aussi au milieu du feuillage. Leur voix est assez agréable, cependant ils n'ont pas un chant proprement dit.

### LES TERPSIPHONES — *TERPSIPHONE*.

*Die Paradiesschnäpper, the Paradise Flycatchers.*

**Caractères.** — Ce genre renferme les plus belles espèces de la famille. Avec les caractères généraux des myiagridés, les terpsiphones ont quelques attributs qui leur sont propres : leur queue est longue, étagée, et les deux rectrices médianes, chez le mâle, ont au moins le double de longueur des autres.

#### LE TERPSIPHONE PARADIS — *TERPSIPHONE PARADISEI*.

*Der Königsschnäpper.*

**Caractères.** — Le terpsiphone paradis, ou *terpsiphone royal*, comme on l'a aussi appelé, est un superbe oiseau de 66 cent. de long, sur lesquels 41 ou 44 appartiennent aux pennes caudales médianes, tandis que les autres ont au plus 14 cent.; l'aile pliée mesure 11 cent. La couleur du plumage varie suivant le sexe et l'âge. Le mâle adulte a la tête, la huppe, le cou, la poitrine d'un noir-verdâtre brillant, tout le reste du corps blanc, sauf quelques plumes dont les tiges sont noires; les rémiges noires, bordées de blanc extérieurement. La femelle se distingue particulièrement du mâle par une queue plus courte.

Le jeune mâle a la tête, le cou et la poitrine d'un noir brillant; le ventre blanc; le reste du corps brun. La jeune femelle n'en diffère que par la moindre longueur de ses pennes caudales. Au moment où les jeunes quittent le nid, ils ont la partie antérieure du cou, la poitrine, la partie supérieure du ventre et les flancs d'un gris cendré. L'œil est brun foncé; la paupière et le bec sont bleu de cobalt; les pattes d'un bleu de lavande.

**Distribution géographique.** — Le terpsiphone paradis se trouve dans toute l'Inde, depuis

Ceylan, ou de l'extrême sud, jusqu'au pied de l'Himalaya; dans l'est, il est remplacé par une autre espèce.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est un oiseau qui reste toute l'année dans la forêt; parfois, cependant, il se hasarde dans les buissons des lieux découverts. Ses excursions s'étendent assez au loin. Jerdon en vit un s'abattre sur un navire, dans le golfe du Bengale, et y rester trois jours; il se tenait perché à l'extrémité d'une vergue et chassait les insectes. Le même auteur rapporte que le terpsiphone paradis évite les hauteurs, et se trouve, au plus, à une altitude de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il n'est jamais au repos; il erre sans cesse dans la forêt, volant d'arbre en arbre, de buisson en buisson. Sa nourriture consiste en insectes de différentes espèces, qu'il chasse à la manière des gobe-mouches. Rarement, il descend à terre. Il s'élance d'une branche, poursuit un insecte, revient à son poste, et, à chaque fois, il étale gracieusement sa longue queue. En volant, il décrit des lignes ondulées. Il ne fait entendre qu'un cri perçant et assez peu agréable. D'ordinaire, on le rencontre solitaire; ce n'est que vers la saison des amours qu'on le voit avec sa femelle. Son nid, construit extérieurement de mousses et de lichens, est intérieurement tapissé de poils et de laine.

**Captivité.** — Blyth et Jerdon ont observé les mœurs de cet oiseau en captivité. Le premier en conserva un pendant plusieurs mois, dans une grande volière; il pouvait s'y nourrir à son aise en mangeant les mouches qui y étaient attirées par la nourriture des oiseaux. Jerdon en observa un autre qui vécut plusieurs jours dans une pièce close; il était occupé toute la journée à prendre des mouches.

#### LE TERPSIPHONE A VENTRE NOIR — *TERPSIPHONE MELANOASTRA*.

*Der schwarzbäuchige Paradiesschnäpper, the black-bellied Flycatcher.*

**Caractères.** — Le terpsiphone à ventre noir (Pl. XVI) a les parties supérieures d'un brun cannelle, les plumes de la huppe et un large collier d'un noir-bleu irisé; les ailes noires, avec les rémiges secondaires bordées de blanc à l'extérieur, la queue brun-cannelle avec les deux pennes médianes blanches, la base et le rachis noirs; le dessous du corps à partir de la poitrine d'un gris d'ardoise foncé. L'espèce a 33 cent., de longueur totale.



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE TERSIPHONE A VENTRE NOIR.

Corbeil, Créte fils, imp.



**Distribution géographique.** — Ce bel oiseau habite l'Abyssinie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Je l'ai souvent rencontré dans les forêts de l'Afrique orientale. Chaque jour j'en voyais dans la vallée de Mensah, vivant par paires, là surtout où les broussailles étaient le plus serrées.

Ce terpsiphone a plus d'un point de ressemblance avec les vrais gobe-mouches. Quand il est perché, on le voit, lentement et alternativement, lever et baisser la queue et la huppe. Son vol est assez singulier : il est rapide et léger quand l'oiseau poursuit un insecte, ou qu'il cherche à éloigner un intrus de son domaine ; il est lent, saccadé, lourd, lorsque l'oiseau a un grand espace à traverser.

Quand ce terpsiphone est dans son plumage parfait et de noces, il fait une impression des plus saisissantes. L'époque de la reproduction est aussi le moment, où il montre le plus d'activité. L'amour le transporte, la jalousie le domine. Les mâles se pourchassent sans relâche à la cime des arbres, et leur queue blanche flotte gracieusement derrière eux, comme portée par l'air. Je ne puis que confirmer pleinement la description animée que Swinhoe fait d'un oiseau voisin des terpsiphones, qu'il a observé en Chine. Au vol, un terpsiphone a bien réellement un aspect grandiose, les deux longues rectrices flottantes, agitées par la moindre brise, tantôt se rapprochant, tantôt s'écartant.

Le Vaillant, le premier, a longuement décrit les mœurs d'un terpsiphone du sud de l'Afrique, le tchitrec (*terpsiphone cristata*) comme il l'a nommé, d'après son cri. Il dit que les mâles sont très-querelleurs, qu'il en a vu souvent cinq ou six se poursuivre avec acharnement. Mais il rapporte un fait qui me semble incroyable : il dit que ces oiseaux se précipitent sur les plumes de la queue de leur adversaire et les lui arrachent. Je puis assurer n'avoir jamais rien constaté de semblable. A la vérité, les terpsiphones ne gardent leur parure que quelques mois, ou quelques semaines seulement ; mais cela vient de ce que ces plumes s'usent au milieu du feuillage, qu'elles tombent, et qu'elles sont remplacées par d'autres moins longues.

La voix du terpsiphone à ventre noir n'est pas rauque comme celle des autres espèces du même genre ; c'est un son doux, harmonieux, qu'on pourrait rendre par *wuth wuth* ; les premières notes en sont lancées lentement, les autres se succèdent précipitamment ; mais jamais je n'ai entendu l'oiseau chanter.

Je n'ai pu observer son mode de reproduction. Le Vaillant décrit le nid du tchitrec, mais il dit explicitement n'avoir pas vu l'oiseau auprès de ce nid, et s'être fié, pour le déterminer, au dire d'un de ses compagnons. Ce nid avait la forme d'une corne, et était suspendu à la bifurcation d'une branche de mimosa. Il avait 22 cent. de long, mesuré dans le sens de sa courbure ; le diamètre de son excavation était de 14 cent. Il était formé de fibres corticales très-fines, entrelacées avec beaucoup d'art. L'extérieur ressemblait à une étoffe grossière ; l'intérieur n'était nullement tapissé de matériaux mous.

## LES RHIPIDURES — RHIPIDURA.

*Die Fächerschwänze, the Fan-Tails.*

**Caractères.** — Les rhipidures ont des formes sveltes ; des ailes surobtuses, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues ; la queue allongée, ample, étagée et formant éventail ; des tarses minces et de longueur moyenne ; des doigts courts et grêles ; des ongles très-recourbés ; un bec court, déprimé, également large jusque vers la pointe, qui est munie d'une dent et recourbée en crochet, entouré à la base de soies assez développées.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces appartenant à ce genre habitent la Nouvelle Hollande et les îles voisines ; on en trouve quelques-unes sur le continent asiatique.

### LE RHIPIDURE BERGERONNETTE — RHIPIDURA MOTACILLOIDES.

*Der Stelzenfächerschwanz, the white-shafted Fan-Tail.*

**Caractères.** — Cet oiseau, comme son nom l'indique, ressemble à nos bergeronnettes. Il a toute la face supérieure du corps, la gorge et les côtés de la poitrine d'un noir-verdâtre brillant ; une ligne étroite au-dessus de l'œil ; une tache triangulaire à l'extrémité des petites couvertures supérieures de l'aile ; le ventre, la pointe et les barbes des rectrices externes, et la pointe de toutes les autres d'un blanc-fauve clair ; les penes des ailes brunes ; l'œil brun foncé, le bec et les pattes noirs.

La femelle a le même plumage, et diffère à peine du mâle par sa taille.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau est répandu dans toute l'Australie, la Tasmanie exceptée : il y est commun partout.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les observateurs s'accordent à célébrer le rhipidure

bergeronnette. C'est un des oiseaux d'Australie des plus confiants, des plus doux. On le trouve partout, dans les forêts, dans les jardins, aux alentours des maisons, et jusque dans les cours. Il se tient, là, sur les branches des arbres, sur les espaliers, les échelas, les linteaux des portes; souvent on le voit perché sur le dos des bœufs. Parfois, il pénètre dans l'intérieur des maisons, et vient capturer les mouches jusque sous les yeux de l'homme.

Sa ressemblance avec la bergeronnette devient d'autant plus frappante, que, comme elle, il court beaucoup à terre et très-vite; il tient sa queue relevée, mais il n'en hoche pas continuellement; il la porte alternativement à droite et à gauche.

Son vol est ondulé. Souvent l'oiseau se laisse tomber verticalement d'une certaine hauteur. S'il n'est pas poursuivi, il ne vole pas bien loin, et jamais il ne s'élève au-dessus de la cime des arbres: il est plus habile à courir qu'à voler. Son chant se compose de quelques notes un peu criardes; il est cependant assez agréable, et cela peut-être parce que l'oiseau le fait entendre tard, dans la nuit, par le clair de lune.

Au mois de septembre, c'est-à-dire au commencement du printemps, arrive la saison des amours. Chaque paire a deux couvées par an,

trois même, si la température est favorable. Le nid est artistement construit; il est profond, en forme de tasse ou de coupe et porte ordinairement un long appendice, propre sans doute à le maintenir en équilibre. Généralement, il est attaché à une branche qui pend au-dessus de l'eau; rarement, il est à une grande hauteur; souvent, on le trouve sur une branche qui traîne à terre, et il est exposé au vent et à la pluie. Les parois en sont formées d'herbes sèches, de lambeaux d'écorces, de racines artistement entrelacées, et recouvertes de toiles d'araignées; l'intérieur est tapissé d'herbes tendres, de radicelles, de plumes. Ces matériaux sont choisis avec soin. D'ordinaire, le nid ressemble tellement à la branche sur laquelle il repose, qu'on dirait un simple nœud, aussi le découvre-t-on assez difficilement. Chaque couvée est de deux ou trois œufs d'un blanc sale ou d'un blanc verdâtre, couverts de taches plus ou moins grandes, noirâtres ou brun-châtain.

Pendant la saison des amours, le rhipidure bergeronnette se montre inquiet et défiant. Quand un ennemi s'approche du nid, le père et la mère accourent en poussant des cris d'angoisse; ils se sacrifient pour sauver leurs petits. Leur cri est particulier; il ressemble au bruit que fait une crécelle.

## LES MUSCICAPIDÈS — *MUSCICAPÆ*.

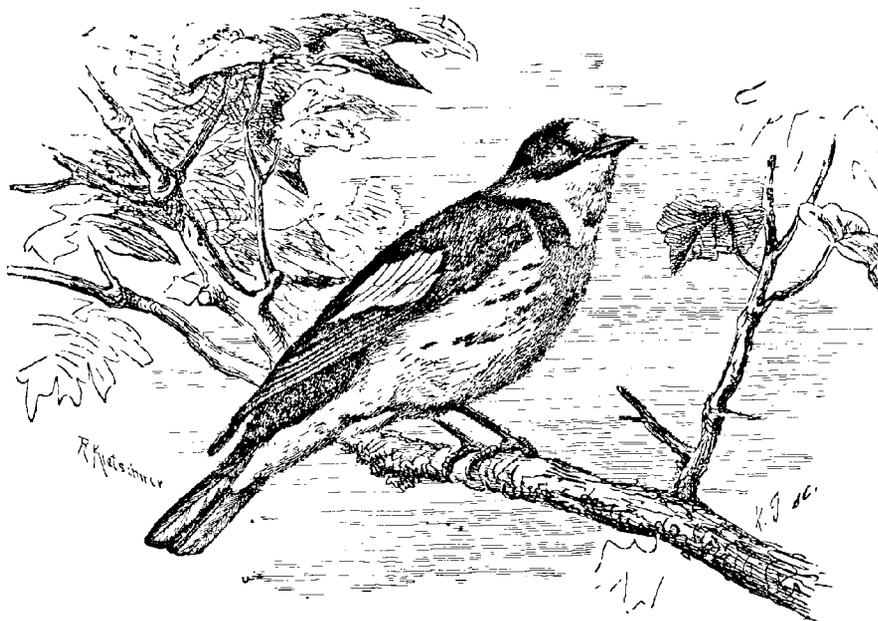
*Die Fliegenfänger, the Flycatchers.*

Les espèces que nous venons de passer en revue, sont représentées dans les contrées du Nord par d'autres espèces appartenant à une famille différente. Celles-ci sont moins élégantes que les premières, mais, malgré leurs couleurs peu variées, plusieurs sont encore des oiseaux très-gracieux.

**Caractères.** — Les muscicapidés ont le corps allongé, le cou court, la tête large; des ailes assez longues, dont la troisième plume dépasse les autres; la queue moyenne, tronquée à angle droit ou légèrement échancrée; les pattes courtes et faibles; le doigt externe soudé à la base avec le doigt médian; le bec court, large à sa base, qui est entourée de soies, déprimé, à arête anguleuse et saillante, à pointe de la mandibule supérieure recourbée en crochet, et échancrée. Leur plumage est lâche et mou, et de couleur variable suivant l'âge et le sexe. Les jeunes ont toujours un plumage tacheté.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les muscicapidés, par leur genre de vie, ont les plus grands rapports avec les dernières familles que nous venons d'étudier. Ils habitent les forêts et les vergers, mais ils vivent plus sur les arbres que dans les buissons, et ils ne descendent que rarement à terre. Perchés sur une branche d'où ils peuvent découvrir un vaste horizon, ils guettent les insectes, les poursuivent au vol, les prennent avec leur bec, puis retournent à leur poste. Quand le temps est mauvais, ils mangent des baies, surtout lorsqu'ils ont des petits à élever. Ils sont presque tout le jour en mouvement; l'homme ne leur inspire pas beaucoup de crainte, et ils se montrent hardis et téméraires à l'égard des rapaces. Différents en cela des espèces précédentes, ils ne font entendre leur voix que rarement; pendant la saison des amours, le mâle a un chant fort simple, qu'il dit à voix basse.

Ils établissent leur nid dans un tronc d'arbre



Corbell, Créelé Fils, imp.

Fig. 107. Le Gobe-mouche à collier (p. 617).

Paris, Baillière et Fils, édit.

creux ou à la bifurcation des grosses branches qui émergent du tronc; ce nid, grossièrement construit, a peu de cohérence; mais il est chaudement rembourré. Chaque couvée est de quatre à cinq œufs. Le père et la mère couvent alternativement. Quand les petits ont pris leur volée, ils errent quelque temps avec leurs parents, puis, de bonne heure, ils entreprennent de concert leur voyage d'hiver.

### LES BUTALIS — *BUTALIS*.

*Die Fliegenfänger, the Flycatchers.*

**Caractères.** — Les butalis ont un bec aussi long que la tête, mesuré des commissures à la pointe; des ailes allongées, subobtus, dépassant, au repos, le milieu de la queue, qui est médiocre, ample, à peu près égale; un pouce petit et plus court que le doigt externe.

**Distribution géographique.** — Les butalis sont propres à l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique.

#### LE BUTALIS GRIS — *BUTALIS GRISOLA*.

*Der Fliegenfänger, the Flycatcher.*

**Caractères.** — Le butalis gris, *gobe-mouche gris* de quelques auteurs (Pl. XV), à l'âge adulte, a le dos gris foncé, la tige de chaque plume étant noire; le sommet de la tête gris-noir, à taches

BREHM.

claires, chaque plume ayant la tige gris foncé ou blanche. Les rémiges et les grandes couvertures supérieures de l'aile sont bordées de gris clair; la face inférieure du corps est d'un blanc sale; les côtés de la poitrine sont teintés de roux jaunâtre; les côtés du cou et la poitrine variés de taches longitudinales, confluentes, d'un gris foncé; l'œil brun, le bec et les pattes noirs.

La femelle a des couleurs un peu plus ternes que le mâle.

Les jeunes ont le dos couvert de points blancs et gris, et de taches brunes et roux-de-rouille; la face inférieure du corps blanchâtre; la gorge et la poitrine semées de taches transversales grises.

Le mâle a 15 cent. de long et 23 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 6 cent. La femelle est un peu plus petite.

**Distribution géographique.** — Le butalis gris se trouve dans toutes les contrées tempérées de l'Europe: il y est commun dans le midi; vers l'est, il s'étend jusqu'au Caucase et jusqu'à l'Altaï. Dans ses migrations, il arrive jusque dans l'Afrique centrale; je l'ai trouvé dans les forêts des bords du Nil Bleu.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit dans les plaines comme dans les montagnes, dans les bois les plus épais et dans les vergers; il s'é-

III — 289

tablit, en un mot, partout où il peut vivre. Des arbres élevés, surtout au voisinage de l'eau, lui fournissent des conditions favorables d'existence. Il ne craint pas de s'établir près de nos demeures et on le voit souvent jusque dans l'intérieur des fermes; mais il habite tout aussi bien les lieux qui sont rarement fréquentés par l'homme.

Suivant la température, il nous arrive à la fin d'avril ou au commencement de mai, et nous quitte à la fin d'août ou dans les premiers jours de septembre : il en est de même dans toute l'Europe. En Espagne, il n'arrive pas plus tôt, ne part pas plus tard qu'en Allemagne ou dans le nord de la France.

Le butalis gris est un oiseau vif, agile et toujours en quête d'une proie. Perché au sommet d'un arbre ou d'un buisson, sur quelque branche sèche, d'où la vue peut se porter au loin, il guette l'insecte qui passe, se précipite sur lui dès qu'il l'aperçoit, le happe adroitement, en faisant claquer ses mandibules l'une contre l'autre, puis il retourne à la place qu'il vient de quitter. Son vol est léger, rapide; souvent, il bat des ailes et agite la queue. Il ne sautille pas de branche en branche et ne descend pas non plus sur le sol.

Le butalis gris est mal doué sous le rapport de la voix. Son cri d'appel est : *tschâtschi*; comme signe de tendresse, il fait entendre un cri que l'on peut rendre par *wislet*; dans l'angoisse, il crie : *tschireck teckteck*, en battant violemment des ailes. Son chant consiste en un faible babil, et n'est en quelque sorte que son cri d'appel répété sur plusieurs tons différents.

Il se nourrit d'insectes ailés de diverses espèces, mais surtout de mouches, de moustiques, de papillons, de libellules. Sa proie est-elle petite, il l'avale immédiatement; est-elle trop grande, il la frappe contre la branche, lui casse les ailes et les pattes, puis la mange. Lorsque le temps est beau, il trouve facilement de quoi se nourrir; mais quand il pleut, il a à souffrir de la faim, comme les hirondelles. Il vole alors anxieusement autour des arbres, cherchant quelque mouche, et l'on peut voir avec quelle habileté il sait saisir celle qu'il a aperçue. C'est la seule allure, d'ailleurs, dans laquelle il soit adroit; il ne pourrait chasser autrement. Les baies mêmes, dont il se nourrit quelquefois, il les cueille en volant. Devant ma fenêtre se trouvent des buissons de groseilliers; chaque fois qu'il pleut, une paire de butalis gris vient leur rendre visite. Les jeunes sont là, affamés et criant sur une branche voisine; les parents volent autour de la maison, n'y trouvent rien, arrivent près

des groseilliers, en arrachent un grain et l'apportent aussitôt à leurs petits. Ils répètent plusieurs fois ce manège en quelques minutes; mais, chaque fois, ils cherchent des insectes et montrent bien qu'ils ne se nourrissent de fruits qu'à défaut d'autre nourriture.

Il n'est pas rare de voir un butalis seul, et on ne le rencontre en famille que quand les jeunes ont pris leur essor, et qu'ils ont encore besoin d'être nourris par leurs parents. Le mâle et la femelle, le premier surtout, ne souffrent aucun de leurs semblables dans le domaine qu'ils se sont choisi, et poursuivent avec acharnement ceux qui s'y hasardent. Ils vivent, au contraire, en parfaite harmonie avec les oiseaux plus petits qu'eux; mais ils poursuivent avec courage et acharnement ceux qui pourraient leur être dangereux.

Quand une paire n'est pas dérangée, elle ne niche qu'une fois par an. Le nid est établi dans divers endroits, sur des arbres peu élevés, sur des troncs de saules étêtés, sur de petites branches, tout près du tronc, sur la poutre d'un toit, dans le creux d'un tronc d'arbre, dans une crevasse de mur, etc. Il est formé de racines fines et sèches, de mousses et d'autres substances analogues; l'intérieur est tapissé de laine, de plumes, de crins. La ponte a lieu au commencement de juin; elle est de quatre ou cinq œufs, d'un bleu verdâtre ou bleu clair, semés de taches d'un roux clair. Pendant quatorze jours, le père et la mère les couvent alternativement. Les jeunes croissent rapidement, mais il leur faut encore assez longtemps avant de pouvoir se suffire à eux-mêmes.

Naumann raconte un exemple touchant de l'amour maternel du butalis gris : « Un jeune garçon prit un jour, dans le nid, une femelle avec ses quatre petits, encore incapables de voler, et les porta dans une chambre. La femelle, sans s'inquiéter si sa prison offrait ou non une issue pour s'échapper, se fit à sa nouvelle condition, et se mit à chasser les mouches pour en nourrir ses petits. Elle y déploya une telle ardeur, que bientôt il ne restait dans la pièce plus une seule mouche. Pour ne pas les laisser mourir de faim, l'enfant les porta chez un voisin. Toutes les mouches qui y étaient furent mangées de même. L'oiseau fit ainsi le tour du village, débarrassant chaque maison des mouches. On l'apporta aussi chez moi, et, par reconnaissance, je le mis en liberté avec sa famille. »

Les chats, les martres, les rats, les souris, les enfants détruisent souvent les nids des butalis gris, enlèvent les œufs, tuent les petits. Quant

aux adultes, ils n'ont pas beaucoup d'ennemis. L'homme intelligent les prend sous sa protection. Le butalis gris est, en effet, un des oiseaux les plus utiles : il nous débarrasse d'une foule d'animaux nuisibles, et sauf quelques abeilles qu'il peut happer de temps en temps, il ne cause aucun dégât.

**Captivité.** — Le butalis gris est très-agréable en cage. Il s'habitue rapidement à la perte de sa liberté, et s'apprivoise parfaitement. « A la campagne, dit Naumann, on le garde volontiers dans la chambre, qu'il est chargé de débarrasser des mouches. Dès qu'il a reconnu qu'il ne peut s'échapper, il se met en devoir d'attraper ces insectes, et ne se repose pas tant qu'il en reste un seul. Pour ne pas le laisser souffrir de la faim, il faut lui donner des mouches ou des baies de sureau. Comme il a les mêmes habitudes en captivité qu'en liberté et qu'il revient toujours à la place qu'il a adoptée, il en résulte qu'il salit moins les appartements que ne le font les autres oiseaux. D'ordinaire, il se tient près de la porte par laquelle entrent les mouches. Il suffit de mettre là une petite caisse, d'un demi-mètre de large, garnie au fond d'une couche de sable et munie d'un perchoir d'un mètre et demi de haut; il préférera certainement cet endroit à tous les autres, et ne souillera rien de ses déjections. Ses qualités avaient rendu cet oiseau très-cher à mon père; il réussit même une fois à en habituer un à manger du pain trempé dans du lait, et il put le conserver tout l'hiver : au printemps, il lui donna la liberté. Les butalis s'apprivoisent très-bien; ils mangent volontiers de la viande hachée menu, et quand on leur en jette, ils savent l'attraper avant qu'elle tombe à terre.

## LES GOBE-MOUCHES — *MUSCICAPA*.

*Die Trauerstiegenfänger.*

**Caractères.** — Les gobe-mouches diffèrent des butalis par leur bec plus court que la tête, formant, vu d'en haut, un triangle équilatéral; leurs ailes, bien moins longues, atteignent à peine le milieu de la queue, et leur plumage diffère suivant les sexes.

### LE GOBE-MOUCHE NOIR — *MUSCICAPA* *ATRICAPILLA.*

*Der Trauervogel, the Pied Flycatcher.*

**Caractères.** — Le gobe-mouche noir a 14 cent. de long, et de 23 à 24 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue de 5 à 6. Le

mâle porte un plumage différent suivant la saison. A l'époque des amours, il a les parties supérieures d'un noir profond; les parties inférieures, deux taches au front, les grandes et les moyennes couvertures supérieures de l'aile blanches, l'œil brun foncé; le bec et les pattes noirs.

La femelle a le dos gris-brun; le ventre d'un blanc sale; les grandes couvertures supérieures de l'aile bordées de blanc; les rémiges et les rectrices d'un brun noirâtre; les plus extérieures de ces dernières, bordées incomplètement de blanc en dehors.

Les jeunes avant la première mue ressemblent à leur mère.

### LE GOBE-MOUCHE A COLLIER — *MUSCICAPA* *ALBICOLLIS.*

*Der Halsbandstiegenfänger, the Collar-Flycatcher.*

**Caractères.** — Le gobe-mouche à collier (*fig. 167*) est souvent confondu avec l'espèce précédente; les deux femelles sont, en effet, difficiles à distinguer l'une de l'autre. Le mâle est reconnaissable à son cou, qui est blanc; la femelle n'a pas de liséré blanc aux pennes de l'aile.

**Distribution géographique.** — Le gobe-mouche noir a été trouvé dans toutes les parties de l'Europe. Le gobe-mouche à collier le remplace dans le Midi, il est commun en Grèce, en Italie, jusque dans le sud-est de l'Allemagne; il devient très-rare plus au nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On rencontre le gobe-mouche noir dans beaucoup de localités en plaine, au moins à l'époque de ses migrations. Il arrive dans la dernière quinzaine d'avril, et repart à la fin d'août, ou au commencement de septembre. Les mâles apparaissent généralement avant les femelles, et partent aussi avant elles. Ces oiseaux voyagent de nuit, et vont jusque dans l'Afrique centrale.

Le gobe-mouche noir et le gobe-mouche à collier, si semblables au physique, ne paraissent pas différer l'une de l'autre sous le rapport des mœurs. Ce sont des oiseaux vifs, actifs, toujours en mouvement; car, alors même qu'ils sont posés, ils hochent la queue ou battent des ailes. Ils ne sont tranquilles et silencieux que lorsque le temps est très-mauvais : alors on les croirait malades. Par les belles journées, au contraire, ils sont gais et de joyeuse humeur; ils volent de branche en branche, s'élèvent dans les airs, s'y poursuivent en jouant. Ils ne cessent de pousser leur cri d'appel *pittpitt* ou *wettwett*, en remuant les ailes et la queue. Au printemps, le mâle

chante avec ardeur : son chant, dit Naumann, a quelque chose de mélancolique et ressemble à celui du rouge-queue. Il siffle une phrase caractéristique, et qui pourrait se noter : *wouti wouti wou*. Il commence à se faire entendre bien avant le lever du soleil, alors que tous les autres chanteurs de la forêt sont encore silencieux.

Voici ce qu'écrivit, à mon père, le comte Gourcy-Droitaumont, au sujet du chant du gobe-mouche à collier : « Son cri d'appel est un *tzih* trainant et perçant, très-analogue à celui que fait entendre le soir le rouge-gorge ; quand on l'appelle ainsi, mon gobe-mouche répond toujours. Le soir, à la lumière, il crie souvent : *tack*, comme la fauvette à tête noire, mais il ne répète pas ce cri deux fois, comme le fait celle-ci. Sa voix est si perçante, que, les portes fermées, on peut d'une chambre voisine distinguer toutes les notes. Son chant varie, et on peut y reconnaître plusieurs cris, appartenant au chant d'autres oiseaux ; il ressemble beaucoup à celui du gorge-bleue. Certains sons rappellent ceux du rouge-queue, mais le gâtent, à mon avis. Le vieux gobe-mouche que j'ai commencé d'ordinaire sa chanson par *tzih, tzih, tzih*, puis vient un sifflement mélancolique, suivi de quelques notes, telles que *tzi, tzi, tzi*, lancées avec une telle ardeur que l'on croirait entendre un rossignol. Le chant se rapproche ensuite davantage de celui de la gorge-bleue ; les *tzi tzi*, moins fortement prononcés, en paraissent les notes fondamentales, ils sont accompagnés de sons graves, les uns analogues à ceux de la flûte, les autres rauques, comme des éructations. De temps à autre, on entend un *tzi tzi tae*, analogue à celui des mésanges, ou un *cri cri*, comme celui du grillon. Quelques phrases sont prononcées rapidement, les autres sont lentes et trainées. Une personne, qui a eu plusieurs de ces oiseaux, m'a assuré que leur chant tenait beaucoup de celui du rouge-queue, et que, suivant qu'ils étaient en contact avec de bons ou de mauvais chanteurs, ils faisaient entendre eux-mêmes des airs bons ou mauvais, et cela est tout à fait d'accord avec mes propres observations. »

Leurs allures rappellent celles des butalis. Leur vol est facile, rapide, ondulé ; leur marche à terre est lourde et maladroite.

Les gobe-mouches chassent la même proie que les butalis ; ils la poursuivent de la même manière, et, au besoin, se nourrissent de baies. Quand le temps est mauvais, ils volent dans la cime des arbres et cueillent en volant les insectes posés sur les feuilles. Quand le temps est

beau, ils s'élèvent haut dans les airs, pour y prendre une mouche, un cousin, un papillon, une sauterelle ; parfois, ils rasent le sol, et, tout en volant, y enlèvent un insecte. Comme tous les oiseaux très-actifs, ils sont aussi très-voraces, ce qui les oblige de chasser sans relâche.

Les gobe-mouches nichent de préférence dans les forêts où se trouvent de grands arbres vieux et à tronc creux. Ils y cherchent un trou convenable ; ils en garnissent les parois de mousses et de racines, et ménagent une cavité centrale qu'ils tapissent soigneusement de plumes, de laine et de poils. Quelquefois, ils construisent leur nid au milieu des branches les plus touffues, ou sur un vieux tronc d'arbre. Ils pondent de cinq à six œufs, à coquille mince, d'un bleu-verdâtre pâle. Le père et la mère couvent alternativement. La durée de l'incubation est d'environ quinze jours ; au bout de trois semaines, les petits prennent leur essor, mais demeurent encore longtemps avec leurs parents.

Dans les pays où les gobe-mouches nichent régulièrement tous les ans, on peut les attirer dans des jardins, dans des vergers, en leur préparant des nids artificiels. Ils s'apprivoisent alors facilement.

« Un gobe-mouche noir, raconte Baldamus, nichait dans mon jardin, dans une caisse disposée à cet effet ; il s'était parfaitement habitué à se laisser observer par moi ; je pouvais même enlever la caisse, la porter dans la chambre, en ouvrir le couvercle, sans qu'il se levât de dessus ses œufs. »

Ce même oiseau figura dans une dispute scientifique. Deux ornithologistes de premier rang, le prince Lucien Bonaparte et Schlegel, le directeur du Musée de Leyde, rendirent visite à Baldamus et discutèrent avec lui au sujet des gobe-mouches. Les deux célèbres savants jugèrent la question au point de vue du collectionneur de cabinet, mais sans pouvoir convaincre Baldamus, qui observait surtout les mœurs des animaux. A l'appui de son dire, celui-ci alla chercher sa caisse avec le gobe-mouche en train de couvrir, en souleva le couvercle, et convainquit ainsi ses adversaires de la justesse de ses arguments.

**Chasse.** — En Allemagne, personne, heureusement, ne chasse ces oiseaux si utiles ; mais il n'en est pas de même en Italie, où leur chair est très-estimée. Lors du passage d'automne, on leur dresse des pièges de toutes sortes, et on en prend des quantités considérables. On les voit figurer par centaines sur tous les marchés de la plupart

des villes, et ils passent de là sur les tables des gourmands. On dit que dans l'île de Chypre, on les fait mariner dans du vinaigre et des épices, et qu'on les conserve dans des pots ou dans des tonneaux, qui sont ensuite expédiés en Italie.

**Captivité.** — Les gobe-mouches sont estimés des amateurs. Ils comptent parmi les oiseaux d'appartement les plus agréables; ils charment par leurs mœurs comme par leur chant. Quand on les laisse voler librement dans une chambre, ils la débarrassent complètement de toutes les mouches, et deviennent assez familiers pour manger dans la main de leur maître. Lorsqu'on les garde en cage, il faut leur donner la même nourriture qu'aux rossignols.

## LES ÉRYTHROSTERNES — *ERYTHROSTERNA.*

*Die Zwergfliegenfänger.*

**Caractères.** — Les érythrosterne ou *gobe-mouches nains* sont caractérisés par un bec relativement plus fort que chez les autres muscicapidés; des tarses plus allongés et plus grêles. Ils se distinguent aussi par leur système de coloration. Le mâle et la femelle portent à peu près la même livrée; les jeunes avant la première mue en diffèrent notablement.

### L'ÉRYTHROSTERNE NAIN — *ERYTHROSTERNA PARVA.*

*Der Zwergfliegenfänger, the Dwarf Flycatcher.*

**Caractères.** — L'érythrosterne nain ou rougeâtre, est un charmant petit oiseau de 14 cent. de long et de 20 à 22 cent. d'envergure. Son plumage varie suivant l'âge, à un tel point, qu'on a voulu maintes fois établir plusieurs espèces sur des différences de ce genre. Au printemps, le mâle adulte ressemble au rouge-gorge: il a la face supérieure du corps d'un gris brun-rougeâtre; le sommet de la tête, le dos, les couvertures supérieures de la queue foncés; les couvertures supérieures de l'aile pareilles au dos; les rémiges d'un gris brun, les secondaires bordées en dehors et terminées par une teinte grisâtre; le menton, la gorge, le cou, la partie supérieure de la poitrine d'un roux-jaune vif; le ventre blanc sale; les plumes de la main sont d'un brun noir, bordé d'un liséré clair.

Les jeunes mâles ont la gorge d'un rouge-jaune terne.

Les femelles ont des teintes plus grises que

les mâles. L'œil est brun foncé, le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — Malgré toutes les recherches des naturalistes, on ne connaît pas, au juste, quelles sont les limites de l'aire de dispersion de cet oiseau. On l'a trouvé dans presque toutes les parties de l'Allemagne, et partout on le signale comme étant excessivement rare. Il est probable qu'il l'est moins qu'il ne paraît. Il n'est pas très-rare dans le Mecklembourg; on le trouve régulièrement en Poméranie; il est commun dans certaines localités de la Pologne, de la Galicie et de la Hongrie. Mais l'érythrosterne nain n'est pas un oiseau qui attire le regard, et il faut un coup d'œil exercé pour le découvrir.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau se tient de préférence dans les forêts de hêtres élevés; il vit dans la cime des arbres, et ne descend que rarement sur le sol. Il recherche surtout les groupes d'arbres entourés de broussailles très-épaisses, où il trouve un refuge contre le vent et la pluie. On ne le voit qu'exceptionnellement au voisinage des habitations; sa patrie est bien la forêt déserte et silencieuse.

Wodzicki assure que, par ses mœurs, son genre de vie, il relie les gobe-mouches aux pouillots; d'autres observateurs prétendent qu'on ne peut méconnaître en lui le type des muscicapidés.

Son cri d'appel est un sifflement assez semblable à celui du rouge-queue; son chant se compose d'une phrase principale, remarquable par la pureté de ses tons. Baldamus la note ainsi: *tink, tink, tink eï - da, eï - da, eï - da*, son cri d'avertissement est *tzirr* ou *tzee* traîné et prolongé. Les jeunes crient: *sisci*. Nous ferons remarquer d'ailleurs, qu'au sujet du chant, il est bien difficile de dire quelque chose de général, les divers individus ayant un chant qui varie beaucoup.

Les érythrosterne nains arrivent tard dans nos pays et les quittent de bonne heure; leur reproduction a lieu à la fin du printemps. Ils construisent leur nid dans le creux d'un tronc d'arbre, ou à une bifurcation d'une branche, souvent fort loin du tronc. Ce nid ressemble beaucoup à celui des gobe-mouches. Il est formé extérieurement de racines, de chaumes, de mousses, de lichen; l'intérieur est tapissé de laine et de poils. Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs, assez semblables à ceux du rouge-gorge, c'est-à-dire d'un vert-bleuâtre clair, à taches d'un roux clair, plus ou moins confluentes. Le père et la mère les couvent alternativement, et témoi-

gnent à leur progéniture la plus vive tendresse. La femelle travaille avec plus d'activité que le mâle à la construction du nid, et couve avec plus d'ardeur; le mâle reste continuellement près d'elle, il la divertit par ses chants, et lui signale l'approche d'un danger. Peu après que les petits ont pris leur essor, les parents les conduisent dans les fourrés, et d'heure en heure, leur manière d'être change complètement. Autant ils étaient vifs et bruyants, autant ils deviennent silencieux et moroses.

**Captivité.** — Toutes les personnes qui ont été assez heureuses pour posséder des érythrostermes nains, s'accordent à les vanter. « Tous ceux que j'ai eus, écrit à mon père le comte Gourcy, étaient de charmants oiseaux: ils ont bien vite appris à me connaître. Dès que je m'approchais, en leur portant des vers de farine, ils me saluaient de leurs cris: *tzure tzehe*; souvent, quand ils étaient particulièrement joyeux, ils poussaient un sifflement assez semblable à celui que fait entendre le rouge-queue avant de pousser son *tac-tac*. Souvent ce sifflement était si fort, qu'on n'aurait pas cru qu'il était produit par un aussi petit oiseau.

« Quelque friands qu'ils fussent des vers de farine, ils leur préféreraient encore les mouches. Un jour ma femme en tenait un et lui baignait sa patte malade; il saisit néanmoins et mangea une mouche qui passait près de lui.

« Ils tenaient la queue relevée, ils l'écartaient, en hochaient, battaient des ailes. Ils regardaient souvent de côté, comme le rouge-gorge; ils ressemblaient d'abord tellement à cet oiseau, que les oiseleurs d'ici les appelaient *rouges-gorges d'Espagne*. Lorsque je leur apportais des vers de farine, ils volaient à ma rencontre, en battant joyeusement des ailes. A la lumière, ils criaient souvent, et souvent aussi prenaient leur bain; ou bien ils se baignaient au crépuscule, ou encore avant et après midi; ils se mouillaient comme font les rouges-gorges. Ils mangeaient beaucoup, et comme la plupart des insectivores, régurgitaient de petites balles.

« J'ai possédé trois jeunes femelles; elles gazouillaient beaucoup en février, en mars et en avril; puis elles se taisaient et ne faisaient plus entendre le moindre son. Leur gazouillement se composait de leur cri d'appel et de leur sifflement, répétés plusieurs fois de suite, d'une façon fort agréable; puis venait un son: *kr,rr*, suivi de quelques notes filées très-purement. Le chant du mâle renferme plusieurs airs appartenant à d'autres oiseaux; il ressemble à celui du rouge-queue, mais les sifflements, qui y reviennent trop souvent, empêchent de laisser cet oiseau parmi les bons chanteurs. »

Des observations ultérieures concordent parfaitement avec celles du comte Gourcy; dans toutes, on vante la douceur de ce muscicapidé.

## LES BOMBYCILLIDÉS — *BOMBYCILLÆ*.

*Die Seidenschwänze, the Jays.*

Cabanis range le jaseur parmi les muscicapidés et en fait le type d'une petite sous-famille. D'autres naturalistes le classent parmi le groupe plus nombreux des pipridés. Ces derniers sont dans le vrai: par leur conformation, les jaseurs se rapprochent bien plus des manakins que des gobe-mouches. Je crois cependant devoir les considérer comme formant une famille à part.

**Caractères.** — Les bombycillidés ont le corps ramassé, le cou court, la tête grande; des ailes médiocres, pointues; une queue courte, large, composée de douze pennes; le bec très-fendu, déprimé, trigone à la base; des tarses assez courts et forts; les doigts externe et médian réunis à la base sur une assez grande étendue. Leur plumage est abondant et soyeux, et les deux sexes ont la même livrée.

D'après Nitzsch, les organes internes présentent la même disposition que chez les autres oiseaux chanteurs. La colonne vertébrale comprend 12 vertèbres cervicales, 8 dorsales, 9 sacrées et 3 caudales. Des huit paires de côtes, la première est rudimentaire. L'humérus est pneumatique; le sternum loge des cellules aériennes. La langue est courte, large, aplatie, légèrement sillonnée en son milieu, pointue et un peu fendue en avant; les bords latéraux en sont relevés et le bord postérieur abaissé; les premiers sont dentelés dans toute leur étendue, le second seulement en arrière. L'estomac est faiblement musculieux; les cœcums sont courts et petits.

LES JASEURS — *BOMBYCILLA*.*Die Seidenschwänze, the Jays.*

**Caractères.** — Avec les caractères généraux de la famille, les jaseurs ont encore pour attributs génériques un bec court, incliné et fortement denté à l'extrémité de la mandibule supérieure; la mandibule inférieure entaillée et retroussée à son extrémité; des ailes sub-aiguës; la plupart des rémiges secondaires et des rectrices terminées par de petites lamelles cornées; les plumes de la tête allongées et formant une sorte de toupet.

LE JASEUR D'EUROPE — *BOMBYCILLA CARRULA*.*Der Seidenschwanz, the Jay.*

**Caractères.** — Le jaseur d'Europe ou *jaseur de Bohême, jaseur commun* (fig. 168), a 32 cent. de long, sur lesquels 7 cent. appartiennent à la queue, et 37 cent. d'envergure. Il est d'un gris-roux assez uniforme, plus foncé au dos qu'au ventre, qui tire sur le gris blanc, avec le front et le croupion brun-roux; le menton, la gorge, la ligne naso-oculaire et une ligne qui passe au-dessus de l'œil noirs; les rémiges noires, les primaires terminées par une tache jaune et blanche en forme de V, les secondaires blanches au bout et six ou huit d'entre elles prolongées par une plaque cartilagineuse d'un rouge vif; les rectrices noires, d'un jaune doré clair à l'extrémité, et terminées par des plaques semblables à celles des rémiges secondaires.

La femelle a des couleurs un peu plus ternes, et des plaques cornées moins développées.

Les jeunes ont un plumage plus pâle, les plumes étant bordées d'un liséré clair; le front, une bande qui va de l'œil à l'occiput, une raie qui descend le long de la gorge, le croupion sont blanchâtres; les couvertures inférieures de l'aile sont rouge-roux sale; la gorge est jaune-roux clair.

**Distribution géographique.** — Le jaseur commun habite le nord de l'Europe et de l'Amérique. Dans le nord de l'Asie, il est remplacé par une espèce voisine: le jaseur du Japon (*bombycilla phœnicoptera*); en Amérique, il est moins commun que le jaseur des cèdres (*bombycilla cedrorum*).

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le jaseur commun fréquente les grandes forêts de pins et de bouleaux du nord de l'Europe; il ne les abandonne que quand la neige trop abondante

l'y contraint. C'est un oiseau errant qui, en hiver, parcourt une petite étendue de terrain, mais que la disette peut forcer à entreprendre de longs voyages. Dans tous les pays du Nord, il arrive bien plus régulièrement qu'en Allemagne. On le trouve presque tous les hivers dans les forêts de la Russie, de la Pologne, du sud de la Scandinavie.

En Allemagne, il ne se montre que très-irrégulièrement, aussi lui a-t-on attribué le nombre cabalistique *sept*, et c'est dans le peuple une opinion reçue, qu'il n'apparaît que tous les sept ans. Généralement, les jaseurs chassés par les froids du Nord nous arrivent dans la dernière moitié de novembre, pour nous quitter au commencement de mars, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard; ce qui a pu faire croire que quelques-uns ont pu nicher dans notre pays; mais nous savons maintenant que le jaseur commun ne se reproduit qu'à la fin du printemps.

Pendant leur séjour hors de leur patrie, les jaseurs vivent en bandes plus ou moins nombreuses, et demeurent dans une région aussi longtemps qu'ils trouvent à s'y nourrir. Il arrive qu'on en rencontre un grand nombre dans tel endroit où, les hivers précédents, ils avaient fait de rares apparitions. On les y voit des semaines, des mois entiers, et probablement ce fait se reproduirait plus souvent, si tout le monde ne chassait impitoyablement ces êtres inoffensifs.

On les tue pour leur beau plumage, peut-être aussi les gens grossiers de la campagne les détruisent-ils par suite d'anciennes superstitions. Autrefois on ne savait pas expliquer leur arrivée à des époques irrégulières: on croyait qu'ils étaient les avant-coureurs de guerres terribles, de famines, de pestes, des fléaux les plus divers; on ne pouvait donc les voir d'un bon œil, et on ne se faisait nul scrupule de les exterminer. En général, on ne leur accorde plus aujourd'hui ce don prophétique; cependant la superstition n'est pas partout complètement éteinte, et elle trouve encore à s'exercer dans certains endroits pour ce qui regarde l'espèce dont il est question.

Comme tous les oiseaux du Nord, le jaseur d'Europe, au moment où il arrive chez nous, paraît stupide, ou plutôt sans défiance. Ce n'est pas un être agile; il est au contraire lent et paresseux; il ne songe qu'à manger, et ne quitte qu'à regret la place qu'il s'est une fois choisie. Il passe la hardiesse jusqu'à s'établir dans les villages, dans les villes, s'il y trouve de quoi se nourrir, et ne s'inquiète nullement de la présence de

l'homme. Mais il n'est pas aussi sot qu'il le paraît : quand il a été poursuivi quelques fois, il devient craintif et défiant. Il demeure en bons rapports avec les autres oiseaux, ou plutôt en parfaite indifférence ; car il ne s'occupe aucunement d'eux. Il vit en société avec ses semblables, ce que font d'ailleurs, en hiver, presque tous les oiseaux migrateurs. On voit, d'ordinaire, toute une bande perchée sur un même arbre. Beaucoup des individus qui la composent se tiennent sur la même branche, les mâles, de préférence, sur les rameaux les plus élevés, et y demeurent parfaitement immobiles. C'est le soir et le matin qu'ils montrent le plus d'activité ; ils volent de côté et d'autre, pour chercher leur nourriture ; ils visitent tous les arbres, tous les buissons chargés de baies. Rarement, on les voit à terre, et encore n'est-ce que quand ils s'abreuvent ; ils y sautillent lourdement, maladroitement, et n'y restent jamais longtemps. Dans les branches, ils grimpent avec beaucoup d'agilité. Leur vol est aisé et rapide. Tantôt, ils donnent des coups d'aile précipités, tantôt ils étalent largement leurs ailes. Il en résulte qu'en volant l'oiseau décrit des lignes longuement ondulées, s'élevant quand il bat des ailes, s'abaissant quand il les tient immobiles, à demi repliées.

Le cri d'appel du jaseur est un trille assez singulier, difficile à noter. Mon père le compare au grincement d'une roue de voiture mal graissée, et cette comparaison me semble bien choisie. Parfois, il fait entendre un sifflement qui ressemble, dit Naumann, au bruit que l'on produit en soufflant doucement dans un vase creux ; ce semble être son cri de tendresse. Son chant est faible, peu remarquable, mais l'oiseau le lance avec feu. Les femelles chantent presque aussi bien que les mâles ; toutefois, elles y mettent moins d'ardeur. Ceux-ci, en hiver, ne laissent pas passer un rayon de soleil sans le saluer de leur voix joyeuse.

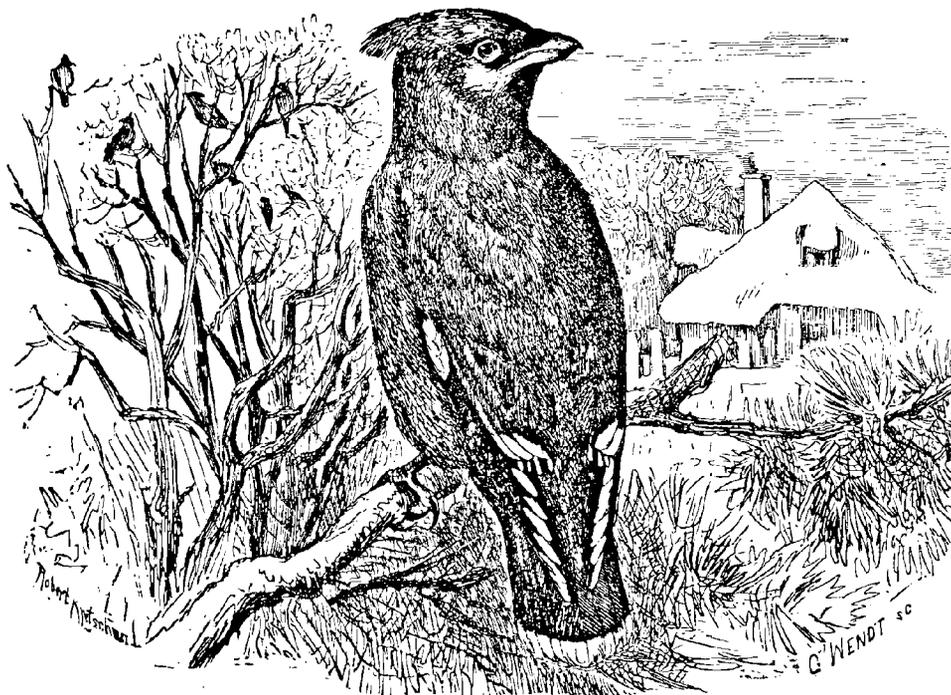
Il n'est pas douteux que le jaseur ne soit surtout insectivore. En été, les essaims de mouches, si nombreux dans sa patrie, forment sa principale nourriture. En hiver, il est bien forcé de se contenter de ce qu'il trouve, et il mange alors des baies et des fruits sauvages de toute espèce. Il chasse les mouches comme les muscicapides, et cueille les baies sur des branches, ou les ramasse sur le sol. Il est assez singulier, qu'en captivité, cet oiseau ne paraisse faire aucune attention aux insectes. « Les grives, dit Naumann, ne sont jamais aussi heureuses que lorsqu'on leur donne quelques insectes ; il n'en

est pas de même pour le jaseur, et souvent on voit des mouches se poser tout tranquillement sur son bec. De tous les jaseurs que j'ai apprivoisés, pas un seul ne touchait aux insectes, aux larves, aux vers. » Il en est autrement en liberté, comme nous le démontrent des observations récentes. Le jaseur commun est d'une voracité incroyable ; en hiver, il mange chaque jour plus que son poids ; et il est probable qu'en été il n'est pas plus sobre. En captivité, il en devient insupportable ; on le voit toute la journée à côté de sa mangeoire, n'interrompant ses repas que pour faire sa digestion. Il rend ses aliments à moitié digérés, et, si on ne nettoie pas soigneusement sa cage, il avale ses extréments.

Jusqu'à ces dernières années, on ignorait absolument le mode de reproduction du jaseur. On a plusieurs fois prétendu, sans preuves suffisantes, que quelques paires, restées dans nos contrées, y avaient niché. Plus tard, on s'est convaincu que cet oiseau ne se reproduisait jamais que dans les contrées les plus septentrionales ; cependant, les voyageurs ne nous apprenaient rien à ce sujet. Ce ne fut que le 16 juin 1857, qu'un Anglais, Wolley, découvrit un nid et des œufs de jaseurs. Quelques années auparavant, cependant, ses chasseurs en avaient déjà trouvés. Wolley avait résolu de ne pas retourner en Angleterre sans ce nid, et il n'épargna ni peine, ni argent pour atteindre son but. Après que l'on eut trouvé les premiers nids, la moitié de la population de la Laponie se mit à en chercher, et dans l'été de 1858, on avait recueilli plus de six cents œufs.

Le nid, toujours établi sur un pin, repose parmi les branches, à une assez faible élévation du sol. Il est presque entièrement construit de lichens ; l'excavation en est profonde, et tapissée de tiges d'herbes et de plumes. La ponte a lieu dans la première quinzaine de juin. Chaque couvée est de 4 à 7 œufs ; le plus ordinairement, ces œufs sont bleuâtres ou d'un bleu rougeâtre, semés de points épars, brun clair, brun foncé, noirs ou violets. Ces points sont plus serrés autour du gros bout, où ils forment comme une sorte de couronne.

**Chasse.** — En hiver, il n'est pas difficile de prendre des jaseurs. « Quand une bande arrive dans un endroit où on a tendu des collets, dit Naumann, bien peu échappent à ces engins. Ils vont d'une tendue à l'autre, jusqu'à ce qu'ils se prennent, et souvent il arrive que deux s'étranglent dans le même collet ; ils voient leurs camarades pendus et morts, cela ne les empêche pas



Corheil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 168. Le Jaseur d'Europe.

d'accourir à l'appât, pour en prendre leur part. On les capture aussi en grande quantité dans des trappes, comme les grives, et on les y attire à l'aide d'un appeau. Mais l'oiseleur doit savoir profiter du moment; s'il attend qu'ils se soient rassasiés, ils s'envolent l'un après l'autre et vont se percher sur un arbre voisin, où ils demeurent jusqu'à ce qu'ils aient faim de nouveau, ce qui ne tarde guère. Ils ne reviennent cependant plus qu'isolément pour visiter la trappe, et c'est à peine alors si l'on peut en prendre quelques-uns du même coup. Les autres s'envolent, mais sans s'éloigner beaucoup. A peine l'oiseleur a-t-il relevé de nouveau son piège et s'est il caché, qu'ils reviennent. Il m'a semblé que ces oiseaux sont encore moins défiants en hiver qu'en automne, saison pendant laquelle ils trouvent une nourriture plus abondante.

« Qu'on place des collets, amorcés avec des baies de sorbier sur des buissons de sureau, couverts de tous leurs fruits, on y prendra autant de jaseurs que dans un endroit où ne se trouve aucun fruit; ceci prouve combien ces oiseaux préfèrent les fruits du sorbier à ceux du sureau. »

**Captivité.** — Le jaseur commun supporte

BREHM.

très-bien la captivité. Quand on le met en cage, il cherche une issue pour s'échapper; mais au bout d'un instant, il se soumet à son sort, dévore les baies dont on a garni sa mangeoire et reste tranquille. Lui donne-t-on des baies avec la pâtée des grives, il mange le tout, et finit par se contenter de cette pâtée seule.

Mais il est bien moins difficile à nourrir que les grives, car il se contente souvent de pain blanc ou de semouille ramollie dans l'eau, de son délayé également dans de l'eau, de légumes cuits, de pommes de terre, de salade, etc. Il ne réclame donc pas de grands soins. Ce qu'il lui faut, avant tout, c'est une nourriture abondante.

Comme il est toujours paisible, il ne souille pas son plumage soyeux, qui reste constamment lisse et brillant, et il charme son maître par ses mœurs douces et tranquilles.

Il fait surtout bien dans une grande volière, et vit en très-bons rapports avec les autres oiseaux. On a conservé huit ou dix ans quelques jaseurs d'Europe; mais la plupart ne passent pas le premier été.

LES PIPRIDÉS — *PIPRÆ*.*Die Schmuckvögel, the Piprinae.*

**Caractères.** — Les pipridés, oiseaux élégants ou satinés, comme on les a aussi appelés, forment une seule famille, d'après les uns; plusieurs familles, d'après les autres. Ils ont tous un plumage soyeux et richement coloré. Leur taille est généralement petite; bien peu d'entre eux égalent celle d'un pigeon ordinaire. Ils ont le corps ramassé, les ailes courtes ou moyennement longues; la queue courte; le bec petit, large à la base, recourbé et échancré à l'extrémité; les tarses assez longs, les doigts courts; le plumage abondant, mais serré, de couleur différente suivant l'âge et le sexe.

**Distribution géographique.** — Les pipridés habitent l'Amérique, le sud de l'Asie et la Nouvelle Hollande.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent dans les forêts, surtout dans celles qui sont en plaine; quelques-uns cependant s'établissent sur les collines ou parmi les rochers; mais tous évitent les lieux déboisés. La plupart vivent par petites troupes dans la cime des arbres les plus élevés. Ce n'est qu'au moment des amours que les couples se forment et s'isolent.

Les pipridés se font remarquer par la beauté de leur plumage et la singularité de leur voix. Beaucoup sont très-vifs, et toujours en mouvement; il en est qui, au moment des amours, exécutent des danses très-singulières. Leurs sens sont bien développés; leur intelligence, au moins chez la plupart des espèces, est assez parfaite.

Ils se nourrissent principalement, quelques-uns même exclusivement, de fruits, et ils en avalent qui ont quelquefois un volume considérable: « Dans un épais buisson, raconte Kittlitz, je surpris un jour un manakin qui semblait vouloir se cacher; il s'envola lourdement à quelques pas; je le tirai, mais presque à bout portant, ce qui endommagea son plumage. Lorsque je l'ouvris, je fus surpris de trouver son estomac énormément distendu, rempli d'une masse dure, sphérique, que je reconnus pour être les débris d'une noix de coco, dont les autres parties, plus molles et déjà digérées, formaient une masse bleuâtre. Je m'expliquai la fourdeur de l'oiseau, mais sans comprendre com-

ment une bouchée volumineuse avait pu franchir l'œsophage.

Ce doit être très-singulier, de voir l'oiseau faire un tel repas, le corps qu'il avale étant presque aussi gros que lui. Il est probable que sa bouche est susceptible de se dilater comme celle des serpents, et que le suc gastrique est capable d'attaquer et de digérer des graines aussi colossales, sans qu'elles aient été préalablement ramollies dans le jabot, ou usées par l'effet des contractions de l'estomac. »

Certains pipridés se nourrissent aussi d'insectes. Tschudi, en parlant de l'espèce qu'il a observée au Pérou, dit que ces oiseaux font continuellement la chasse aux insectes; mais ils mangent encore des baies et des graines.

LES RUPICOLES — *RUPICOLA*.*Die Klippenvögel, the Cocks of the Rock.*

**Caractères.** — Les rupicoles qu'on nomme aussi *coqs-de-roches*, doivent être mis au premier rang; ils sont les plus grands de cette famille. Ils ont le corps épais, les ailes longues et obtuses, la quatrième plume dépassant les autres; la queue courte, large, tronquée à angle droit et recouverte par les longues plumes du croupion; les tarses forts et épais, les doigts longs, les ongles robustes, longs, assez recourbés; le plumage abondant et très-fourni; les plumes du dos larges et tronquées; celles du front, du sommet de la tête et de l'occiput relevées en forme de crête.

LE RUPICOLE ORANGÉ — *RUPICOLA CROCEA*.*Das Klippenhuhn, the Cock of the Rock.*

**Caractères.** — Des quelques espèces actuellement connues, comme appartenant à ce genre, le rupicole orangé (*fig. 168*) est celle qui a été le mieux observée. Le mâle a un plumage d'un jaune orangé vif, les plumes de la crête bordées d'un rouge pourpre foncé; les couvertures supérieures des ailes, les rectrices et les rémiges d'un brun rougeâtre, ces dernières bordées de jaune et tachetées de blanc vers le milieu; l'iris

d'un jaune-orange ; le bec jaune pâle ; les pattes couleur de chair jaunâtre.

La femelle et les jeunes sont d'un brun uniforme ; leur crête est plus petite ; les rémiges sont unicolores ; les couvertures inférieures de l'aile sont rouge-orange, et les plumes de la queue et du croupion d'un rouge brun clair.

Le mâle a 33 cent. de long ; l'aile pliée mesure 19 cent., et la queue 11. La femelle est de 3 cent. environ plus petite que le mâle.

**Distribution géographique.** — Le rupicole orangé vit dans les parties des montagnes de la Guyane, et du nord-est du Brésil, qu'arrosent des rivières.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se tient dans les forêts et les vallées, toujours au voisinage des rochers. On ne le trouve point dans la plaine. Les chutes d'eau semblent l'attirer, et plus une vallée est ravinée, plus il paraît s'y plaire. En juin et en juillet, il quitte les rochers, pour descendre dans la forêt et y chercher des fruits de certains arbres.

Plusieurs naturalistes nous ont fait connaître les mœurs de ce singulier oiseau, mais c'est à Humboldt et aux deux Schomburgk que nous en devons les détails les plus circonstanciés. Humboldt l'observa sur les bords de l'Orénoque, les deux Schomburgk dans la Guyane anglaise, sur les montagnes rocheuses de Canuku et sur les rochers de grès du Wesnamu ; sur ces deux points, les rupicoles étaient très-nombreux, vivaient en familles, et semblaient fuir la société des autres oiseaux. « Nous gravîmes péniblement, dit Richard Schomburgk, une hauteur escarpée ; des blocs de granit, couverts de mousses et de fougères, rendaient le chemin presque impraticable ; nous arrivâmes à un petit plateau dégarni d'herbes et de buissons. Les Indiens me firent signe de me taire et de me cacher dans un buisson, où ils se glissèrent aussi sans faire aucun bruit. Au bout de quelques minutes, j'entendis à une certaine distance un cri semblable à celui d'un jeune chat ; c'était, à ce que je supposai, la voix d'un quadrupède. Les derniers sons n'en étaient pas encore éteints qu'un de mes Indiens y répondait, en imitant ce cri à s'y méprendre. La première voix se fit de nouveau entendre, mais plus près cette fois, et bientôt j'entendis les cris retentir de tous côtés. Mes Indiens m'avaient averti de me tenir prêt à tirer ; néanmoins, je fus tellement saisi à la vue du premier rupicole, que j'oubliai de faire feu. D'un vol aussi rapide que celui de la bécasse, ces superbes oiseaux sortaient des

buissons, se posaient un instant, cherchaient leur camarade, dont le cri d'appel les avait attirés, et, une fois leur erreur reconnue, disparaissaient au plus vite. Nous fûmes assez heureux pour en tuer sept. J'avais enfin des rupicoles, mais je n'avais pas encore été le témoin de leurs danses, dont mon frère et mes Indiens m'avaient tant parlé.

« Après un voyage pénible de plusieurs jours, nous finîmes par atteindre un endroit où ce spectacle devait nous être réservé. Pendant une halte que nous fîmes, nous entendîmes près de nous les cris d'appel de plusieurs rupicoles, deux Indiens aussitôt s'avancèrent en rampant. L'un ne tarda pas à revenir, et fit comprendre par signes que je devais le suivre, ce à quoi j'obéis sans tarder. Nous fîmes environ mille pas en rampant avec la plus grande prudence : j'aperçus soudain le second Indien couché sur le sol, et le plumage orange des rupicoles brilla au milieu des buissons. Toute une bande de ces oiseaux était en train de danser sur un énorme rocher, et je ne puis dire avec quelle joie je fus témoin de ce spectacle si désiré. Sur les buissons des alentours, se trouvaient environ une vingtaine de spectateurs, mâles et femelles ; sur le rocher même, était un mâle, qui le parcourait en tous sens, en exécutant les pas et les mouvements les plus surprenants. Tantôt il ouvrait ses ailes à moitié, jetait sa tête à droite et à gauche, grattait la pierre de ses pattes, sautait sur place plus ou moins légèrement ; tantôt, il faisait la roue avec sa queue, et d'un pas grave se promenait fièrement tout autour du rocher, jusqu'à ce que, fatigué, il fit entendre un cri différent de sa voix ordinaire et s'envolât sur une branche voisine. Un autre mâle vint prendre sa place ; il montra aussi toute sa grâce, toute sa légèreté, et finit, lui aussi, par céder la place à un troisième. » Richard Schomburgk ajoute que les femelles assistent sans se lasser à ce spectacle, et que, quand le mâle revient fatigué, elles poussent un cri, une sorte d'applaudissement.

« Sous le charme de ce que je voyais, continue Richard Schomburgk, je n'avais pas remarqué les apprêts meurtriers de mes Indiens, deux coups de feu détruisirent le charme. Toute la bande s'envola en désordre, laissant quatre morts sur le carreau. »

Cette sorte de danse ne peut très-certainement être comparée qu'aux combats amoureux des autres oiseaux, comme ceux-ci, elle a lieu en l'honneur des femelles. La reproduction des

rupicoles ne semble pas liée à certaines saisons ; Schomburgk vit bien, en avril, en mai et en décembre, de jeunes oiseaux que des Indiens venaient de dénicher ; mais, d'un autre côté, comme c'est en mars que leur plumage est le plus beau, on peut dire que le printemps est la saison pendant laquelle la plupart se reproduisent.

Le nid du rupicole orangé est établi, d'après Al. de Humboldt, le long des parois des rochers, dans les crevasses des blocs de granit, si communs le long de l'Orénoque, où ils forment de nombreuses chutes d'eau ; d'après Schomburgk, c'est également dans des fentes et des crevasses de rochers qu'on le trouve ; il y est fixé comme un nid d'hirondelle et collé à la pierre avec de la résine. Le même nid semble servir plusieurs années ; après chaque couvée, la couche intérieure, composée de racines, de fibres végétales, de plumes est renouvelée, et l'extérieur est enduit de résine. Dans certaines crevasses, on trouve plusieurs nids l'un près de l'autre, ce qui prouve combien ces oiseaux sont sociables. Chaque couvée est de deux œufs blancs, couverts de points noirs, et un peu plus grands que des œufs de pigeon. Les fruits, dont se nourrissent exclusivement les adultes, sont aussi la nourriture des jeunes.

**Captivité.** — Les rupicoles captifs paraissent être les oiseaux favoris des Indiens. Dans le Pararuma, on en offrit à de Humboldt. Ils étaient dans de petites cages, fort jolies, faites en tiges de feuilles de palmiers. Schomburgk vit souvent des jeunes apprivoisés, mais jamais il ne vit captif un mâle dans toute la splendeur de son plumage. Il croit pouvoir en conclure que le rupicole ne supporte pas facilement la captivité.

**Usages et produits.** — Les Indiens tuent bien plus de ces oiseaux qu'ils n'en prennent de vivants. Leurs peaux sont partout très-estimées ; les naturels en font des parures, et, dans certaines cérémonies, l'empereur du Brésil porte un manteau fait de plumes de rupicoles. D'après Schomburgk, les Indiens de certains pays doivent fournir chaque année, comme impôt, telle quantité de ces peaux ; il en résulte que le nombre de ces oiseaux va continuellement en diminuant.

Leur chair est délicate, mais elle a une couleur rouge-orange assez singulière.

**LE RUPICOLE DU PÉROU — RUPICOLA PERUVIANA.**  
*The Peruvian Cock of the Rock.*

**Caractères.** — Cette espèce diffère du rupicole orangé par une taille plus forte, une queue plus

longue et par ses couleurs : elle est d'un orangé vif comme la précédente, mais les rectrices et les rémiges sont d'un noir profond ; les moyennes couvertures supérieures des ailes sont d'un gris cendré clair, et la huppe est d'une couleur uniforme et sans cercle.

**Distribution géographique.** — Ce rupicole, comme l'indique le nom spécifique qu'il porte, habite le Pérou et probablement une partie du Mexique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le rupicole du Pérou ne paraît pas avoir les mêmes habitudes que le rupicole orangé ; il ne vit que sur les arbres, et ne paraît point danser. « J'ai observé, dit Tschudi, plusieurs centaines de ces oiseaux ; jamais je n'en ai vu un seul, posé sur un rocher ou sur la terre ; je ne les ai jamais aperçus que sur les arbres. Ils vivent en société ; parfois, ils arrivent en grandes bandes, et s'abattent, en criant, sur les arbres ; il est alors facile de les tuer. L'espèce se nourrit de baies. »

D'après Goudot, le rupicole du Pérou niche dans les légers enfoncements offerts par les anfractuosités des rochers coupés à pic, où se trouvent encaissés les torrents. « C'est toujours au bord des eaux, dit-il, que j'ai vu ces nids, qui ont de quatre à cinq pouces de diamètre. Ils sont formés de filaments de racines chevelues, entrelacés entre eux et mêlés d'un peu de terre ou de boue, plus particulièrement à la partie inférieure. La ponte est de deux œufs, d'un tiers plus petits que ceux des poules, d'un blanc sale et irrégulièrement tachetés d'un mélange de brun jaunâtre et de gris violacé. Ces taches sont plus nombreuses et plus rapprochées près du gros bout. La femelle couve en avril. »

## LES MANAKINS — PIPRA.

*Die Ziervögel, the Manakins.*

**Caractères.** — Le genre manakin renferme un grand nombre de petits oiseaux, qui ont les ailes et la queue courtes et un plumage vivement coloré. Ils ont le bec court et élevé, à arête plus ou moins saillante et anguleuse, comprimé dans sa moitié antérieure, et présentant une légère échancrure en avant de son crochet terminal ; les ailes, fermées, dépassent un peu la racine de la queue ; les premières des rémiges primaires sont très-amincies à leur extrémité ; la queue est courte, tantôt tronquée à angle droit, tantôt conique et pointue, les plumes médianes étant de beaucoup les plus longues ; les tarses



Fig. 169. Le Rupicole orangé (p. 624).

sont minces et élevés, les doigts courts, le doigt externe et le doigt interne soudés dans la moitié de leur longueur. Le plumage est assez serré, surtout dans la région frontale, et les bords de la cavité buccale sont couverts de soies raides. Chez les mâles, le noir est la couleur fondamentale, mais certaines parties du corps présentent les teintes les plus vives. Les femelles ont presque toutes un plumage vert-gris assez uniforme. Les jeunes leur ressemblent plus ou moins.

**Distribution géographique.** — Tous les manakins sont propres à l'Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par leurs mœurs, leur genre de vie, les manakins rappellent beaucoup les mésanges. Ils vivent par paires ou par petites troupes, sautent de branche en branche, ne volent ni loin ni haut. Ils sont gais et toujours en mouvement. Comme beaucoup d'autres oiseaux des forêts vierges, ils recherchent les lieux humides, évitent les clairières, les bords des fleuves dégarnis d'arbres.

Le matin, on les voit réunis par petites bandes, souvent même mêlés à d'autres oiseaux; vers midi, ces bandes se séparent, chacun va chercher la solitude et les lieux les plus ombragés.

Le chant de ces oiseaux n'offre rien de particulier; comme le dit Pæppig, ce n'est qu'un faible gazouillement, mais très-agréable à entendre; leur cri d'appel est un sifflement qu'ils répètent plusieurs fois de suite.

Ils se nourrissent de fruits et d'insectes; certaines espèces mangent surtout des baies et, pour s'en procurer, elles arrivent jusqu'auprès des habitations. « A l'embouchure du Bauma, dit Schomburgk, un figuier aux fruits mûrs se trouvait tout près de notre campement; toute la journée, ces charmants oiseaux y venaient chercher des figues, pour assouvir leur faim. »

C'est là tout ce que nous pouvons dire de général des manakins. Tous les voyageurs semblent avoir plus admiré leur plumage qu'observé leur genre de vie.

Je me bornerai à décrire les espèces les plus importantes, sur lesquelles on a récemment établi divers genres.

LE MANAKIN A LONGUE QUEUE — *PIPRA*  
(*CHIROXIPHIA*) *CAUDATA*.

*Der langschwänzige Manakin, the longtailed Manakin.*

Sous le nom de *chiroxiphia* (ailes en épée), Cabanis a réuni les manakins dont les rectrices médianes, surtout chez le mâle, sont prolongées en brins.

**Caractères.** — Le manakin à longue queue est bleu de ciel; avec le front et le sommet de la tête rouges; les joues, le cou, les ailes, la queue noirs, les deux pennes caudales médianes exceptées, qui sont bleues.

La femelle et les jeunes sont d'un vert uniforme; les pennes des ailes et les extrémités des pennes caudales seules sont brunâtres. L'œil est brun foncé, le bec brun-rougeâtre clair; les pattes sont couleur de chair brunâtre.

Le mâle a 18 cent. de long et 28 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 7. La femelle est un peu plus petite.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Dans les épaisses forêts de la province de Bahia, dit le prince de Wied, j'ai souvent rencontré des bandes de ces oiseaux; dans les autres contrées, je ne les ai trouvés, que par paires. Ils se tiennent sur les arbres les plus élevés, et sur les buissons. D'un naturel craintif, ils se cachent dès que se montre le chasseur, mais le sifflement bref qu'ils font entendre les trahit.

« Au commencement de mars, je trouvai une femelle qui couvait. Son nid, établi sur un arbre peu élevé et à la bifurcation d'une branche, complètement à découvert, était très-petit, plat, grossièrement construit avec des brindilles, des herbes, de la laine, des mousses, et renfermait deux œufs assez grands, d'un jaune grisâtre, à points clairs, marqués au gros bout d'une couronne de taches brunes. »

Au dire de Burmeister, on ne rencontre jamais ce manakin près des habitations.

LE MANAKIN TIJE — *PIPRA PAROELA*.

*Der Tija.*

**Caractères.** — D'autres espèces ont les rectrices égales. Tel est le *tijé* des Brésiliens. Le mâle est noir de charbon; il a le dos bleue, ciel, la tête surmontée d'une huppe fourchue d'un rouge de sang superbe; l'iris brun, le bec noir; les pattes d'un jaune rouge. Cet oiseau a 13 cent. de long et 25 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 7 cent. et demi, et la queue 4.

La femelle est d'un vert-serin uniforme.

**Distribution géographique.** — Le *tijé* est commun partout, depuis Bahia jusqu'à la Guyane.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il aime les forêts épaisses, et se montre aussi dans celles qui offrent des clairières.

Sa voix est un simple cri d'appel. Il se nourrit exclusivement de fruits, et surtout de baies.

Aux mois d'avril et de mai, Schomburgk trouva son nid; il était grossièrement construit de mousse et de duvet de certaines plantes, et renfermait deux œufs.

LE MANAKIN MOINE — *PIPRA (CHROMACHAERIS)*  
*MONACUS*.

*Der Mönchsmanakin, the Monks Manakin.*

Sous le nom de *chromachæris*, on a groupé les espèces qui, avec une queue égale, ont la première des rémiges primaires recourbée en faucille. A ce groupe appartient la présente espèce.

**Caractères.** — Le mâle a le sommet de la tête, le dos, les ailes et la queue noirs; le croupion gris, la gorge, le cou, la poitrine, le ventre blancs; l'œil gris; la mandibule supérieure couleur de plomb, l'inférieure blanchâtre; les pattes sont couleur de chair jaunâtre. Cet oiseau a 12 cent. de long et 19 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 5 cent., et la queue 3.

**Distribution géographique.** — « Ce charmant petit oiseau, dit le prince de Wied, est répandu dans une grande partie de l'Amérique méridionale. On le trouve dans la Guyane, et il est commun dans le sud des contrées que j'ai parcourues.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Il vit dans les buissons et les forêts vierges, qui alternent avec les lieux découverts. Hors la saison des amours, on en voit des bandes plus ou moins nombreuses, qui parcourent les broussailles, et se tiennent généralement à une faible hauteur. Ce sont des oiseaux vifs et continuellement en mouvement. Leur vol est rapide; ils font entendre un murmure singulier, qu'on peut comparer à celui d'un rouet; murmure qu'ils produisent en agitant vivement l'extrémité de l'aile, et que l'on peut imiter artificiellement. Lorsque le manakin moine est en mouvement, on entend souvent sa voix, que Sonnini assimile au craquement que produirait une noisette que l'on casserait, et que suivraient un ronflement, puis quelques notes graves et roulantes. « Au commencement, on est étonné d'entendre ces cris retentir tout à coup dans la forêt. On croit que ces sons si bas

sont produits par un grand animal, et on est tout surpris de voir qu'ils proviennent d'un aussi petit oiseau. Souvent, au sein des forêts obscures, j'ai entendu la voix surprenante du petit manakin, qui volait continuellement tout autour de nous, sans que nous puissions cependant parvenir à l'apercevoir. »

Une particularité du manakin moine a attiré l'attention des Brésiliens. Il gonfle sa gorge, dont les longues plumes forment alors comme une sorte de barbe. De là le nom de *mono*, c'est-à-dire moine, sous lequel il est connu au Brésil.

Son régime est varié; il semble se nourrir aussi bien d'insectes que de fruits.

Son nid ressemble à celui des espèces voisines. Nous n'avons pas d'autres détails sur son mode de reproduction.

## LES PARDALOTES — PARDALOTUS.

*Die Panthervögel, the Chatterers.*

**Caractères.** — Les pardalotes, que quelques auteurs retranchent de cette famille pour les rapprocher des paridés, sont cependant de petits oiseaux, assez semblables aux manakins. Ils ont le bec très-court, épais, obtus, à base large, à pointe de la mandibule supérieure recourbée et profondément échancrée; les tarses médiocres et grêles; les ailes allongées, aiguës, la deuxième rémige étant la plus longue; la queue courte et égale; le plumage orné de couleurs agréables.

### LE PARDALOTE POINTILLÉ — PARDALOTUS PUNCTATUS.

*Der Diamantvogel, the Diamond-Bird.*

**Caractères.** — Le pardalote pointillé ou *oiseau-diamant* (fig. 170), comme le nomment les colons de Sydney, est l'espèce la plus connue de ce genre. Il a le sommet de la tête, les ailes et la queue noirs, chaque plume étant marquée vers la pointe d'une tache blanche, ronde; l'œil surmonté d'un trait blanc; les joues et les côtés du cou gris; les couvertures supérieures de la queue d'un rouge cinabre; la gorge, la poitrine, les couvertures inférieures de la queue jaunes; le

ventre et les flancs fauves; l'œil brun foncé; le bec noir-brun; les pattes brunes. Cet oiseau a 10 cent. de long.

**Distribution géographique.** — Le pardalote pointillé est l'espèce la plus répandue. On le trouve dans tout le sud de l'Australie, depuis la côte orientale jusqu'à la côte occidentale, et dans l'île de Van-Diemen.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il fréquente les lieux couverts d'arbres ou de buissons, et se montre dans les jardins aussi bien que dans les forêts. Il est très-agile; grimpe, comme les mésanges, au milieu des branches d'arbres; court aussi facilement à la face supérieure qu'à la face inférieure des branches, et fait la chasse aux insectes, qui forment sa principale nourriture. Sa voix est un sifflement peu agréable, dissyllabique, qu'il répète continuellement, et que les indigènes traduisent par *wie tief, wie tief*.

Ce que cet oiseau présente de plus singulier, c'est la façon dont il construit son nid. Tandis que les autres espèces voisines nichent dans les troncs d'arbres creux, le pardalote pointillé se creuse, le long des talus les plus inclinés, ou dans le sol, un trou, juste assez grand pour lui donner passage, et de 60 cent. à 1 mètre de profondeur; il en élargit le fond, et y établit son nid, mais toujours à un niveau plus élevé que celui de l'ouverture, de façon à se mettre à l'abri de la pluie. Ce nid, artistement construit, avec des bandes d'écorce interne d'*eucalyptus*, a la forme d'une sphère, d'environ 8 cent. de diamètre, et munie d'une ouverture latérale. Gould trouva un grand nombre de ces nids. Cependant ils sont généralement difficiles à découvrir. Leur entrée étant masquée par des herbes et des racines: il faut y voir entrer ou en voir sortir l'oiseau pour l'apercevoir. On se demande comment, à l'extrémité d'un couloir nécessairement très-sombre, ces oiseaux peuvent construire un nid aussi délicat. Ils sont probablement les seuls à ce faire; tous les autres oiseaux, qui nichent d'une façon analogue, ne forment qu'une couche qui ne mérite pas même le nom de nid. Chaque couvée est de quatre à cinq œufs, arrondis, luisants, d'un blanc rougeâtre clair. Chaque couple paraît avoir deux nichées.



Fig. 170. Le Pardalote pointillé.

## LES GYMNODÉRIDÉS — *GYMNODERI*.

*Die Kropfvögel, the Fruit Crows.*

**Caractères.** — Tous les naturalistes, tous les voyageurs sont d'accord pour placer les gymnodéridés tout près des pipridés, bien qu'ils en diffèrent par leurs dimensions, aussi bien que par leurs mœurs. Les oiseaux qui composent cette famille ont une taille qui varie entre celle de la corneille et celle de la grive ; par leur facies, ils rappellent les corbeaux, mais ils en diffèrent par leur bec et par la forme de leurs pattes. Ils ont le corps épais ; le cou court ; la tête grande, les ailes moyennes, subaiguës ; la queue courte, composée de douze pennes ; le bec de forme variable, mais généralement aplati à la base, largement fendu comme celui des fissirostres, ce qui tient à ce que l'articulation du maxillaire inférieur est très-portée en arrière ; les tarses courts et épais ; un plumage roide, les plumes étant moyennement grandes et serrées contre le corps.

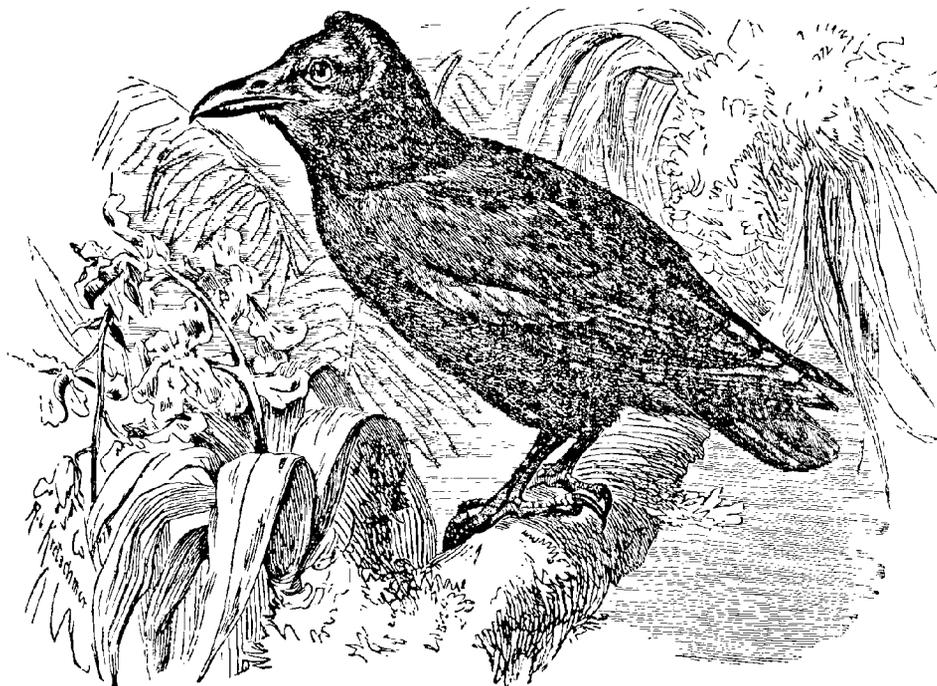
Le larynx inférieur présente une conformation singulière : il est revêtu de masses musculuses, en forme de cloches, ou bien les bronches présentent au-dessus de lui une dilatation, que des muscles particuliers peuvent encore

agrandir ; ce qui permet à ces oiseaux de pousser les sons aigus, qui leur sont particuliers. La trachée présente un diamètre égal dans toute son étendue ; elle est molle, arrondie, ses parois sont revêtues par un mince ruban musculaire.

**Distribution géographique.** — Les gymnodéridés habitent les forêts vierges de l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils se nourrissent presque exclusivement de fruits succulents ; ils vivent solitaires, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on les rencontre par bandes. Ils sont stupides et paresseux, craintifs et défiants. Quelques-uns font rarement entendre leurs cris ; la plupart, cependant, ont une voix particulière, et ils sont bien connus des indigènes.

Il nous suffira de faire l'histoire des espèces les plus remarquables.



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit

Fig. 171. Le Gymnocéphale chauve.

## LES GYMNOCÉPHALES — GYMNO- CEPHALUS.

*Die Kapuzinervogel, the Bald Fruit Crows.*

**Caractères.** — Les gymnocéphales ont un bec fort, long, triangulaire, crochu, à arête convexe et vive, garni, aux commissures, de quelques soies roides; des tarsi et des doigts allongés et minces; des ailes assez pointues, et recouvrant la moitié de la queue; celle-ci courte et égale. Le pourtour du bec, les lorums, le front, le sommet de la tête, la région oculaire et la gorge, chez les adultes, sont couverts seulement de quelques poils épars.

### LE GYMNOCÉPHALE CHAUVE — GYMNOCEPHALUS CALVUS.

*Der Kapuzinervogel, the Capuchin-Bald-Head.*

**Caractères.** — Le gymnocéphale chauve ou *gymnocéphale capucin* (fig. 171), l'oiseau mon père des nègres de Cayenne, est d'un brun-roux assez uniforme, avec un léger reflet vert-olivâtre au dos. Il a les rémiges primaires et les rectrices

BREM.

d'un brun noir; les rémiges secondaires un peu rougeâtres; les petites couvertures supérieures de l'aile d'un brun olivâtre; la partie nue de la face, le bec, les pattes noirs; l'œil d'un brun foncé.

Les jeunes oiseaux ont la face couverte d'un duvet blanchâtre.

Cet oiseau a 44 cent. de long; la longueur de l'aile est de 25 cent., celle de la queue de 11.

**Distribution géographique.** — Le gymnocéphale chauve habite les forêts désertes du nord du Brésil et de la Guyane, il s'élève, au plus, jusqu'à une altitude de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit par couples sur les arbres les plus élevés; sa voix ressemble au bêlement du veau; on l'entend de très-loin: comme le dit Schomburgk, l'oiseau la lance à intervalles égaux. Il se nourrit exclusivement de fruits. Ses mœurs ne présentent rien de particulier à noter, ou du moins les voyageurs sont muets sur ce point.

## LES CÉPHALOPTÈRES — *CEPHALOPTERUS*.

*Die Stiervögel, the Umbrella Birds.*

**Caractères.** — Les céphaloptères ont un bec puissant, de la longueur de la tête, un peu plus large que haut, à arête arrondie et infléchie jusqu'à la pointe, qui est légèrement crochue et dentée, des ailes longues et pointues; une queue longue, légèrement arrondie; des tarses courts et assez robustes; mais ce qui caractérise particulièrement les céphaloptères, c'est la huppe très-épaisse, très-développée, qui se dresse sur leur tête comme un cimier, et l'appendice cutané, très-long, couvert entièrement de plumes, qui pend au-devant du cou.

### LE CÉPHALOPTÈRE ORNÉ — *CEPHALOPTERUS ORNATUS*.

*Der Schirmvogel, the Umbrella Bird.*

**Caractères.** — Le céphaloptère orné, ou *céphaloptère à ombrelle* (fig. 172), a tout son plumage d'un noir foncé, sauf les plumes de la huppe et du jabot qui sont d'un violet à reflets métalliques. L'œil est gris; la mandibule supérieure, d'un brun noir, l'inférieure d'un gris brun; les pattes sont d'un noir mat.

Cet oiseau a 53 cent. de long; l'aile pliée mesure 31 cent.

La femelle est plus petite; sa huppe est plus faible, son appendice guttural plus court, son plumage plus terne.

**Distribution géographique.** — Le céphaloptère orné habite le versant oriental des Cordillères du Pérou, jusqu'à une altitude de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; il est répandu dans tout le bassin supérieur de l'Amazonie, jusqu'au Rio-Negro, et au sud, jusqu'aux frontières du Chili.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Tschudi, il est frugivore.

Dès que dans une région il ne trouve plus une nourriture suffisante, il la quitte. Il vit sur les arbres, en petites sociétés. Son cri, qu'il fait entendre le matin de bonne heure et le soir au coucher du soleil, ressemble au beuglement d'un taureau dans le lointain; aussi, les Indiens lui ont-ils donné le nom de *toropishu*, c'est-à-dire oiseau-taureau. Il n'est pas très-commun, et il ne se trouve que dans quelques localités.

Nous ne savons rien sur son mode de reproduction.

## LES ARAPONGAS — *CHASMARHYNCHUS*

*Die Glockenvögel, the Campaneros.*

**Caractères.** — Nous connaissons mieux les arapongas ou *oiseaux à cloche*, les plus petites espèces de cette famille; car c'est au plus s'ils atteignent la taille du pigeon. Ils ont le corps ramassé; les ailes longues, obtuses, recouvrant la moitié de la queue; celle-ci moyennement longue, un peu échancrée au milieu, arrondie sur les côtés; le bec à peu près de moitié de la longueur de la tête, largement fendu, aplati, plus large que haut, à arête peu saillante et légèrement convexe, à pointe légèrement crochue, munie d'une petite dent; les tarses courts, les doigts longs. Le plumage varie suivant les sexes.

Chez la plupart des espèces, les mâles présentent comme particularité caractéristique, autour du bec, des appendices cutanés, qui, comme chez les dindons, peuvent varier considérablement de volume.

### L'ARAPONGA A GORGE NUE — *CHASMARHYNCHUS NUDICOLLIS*.

*Der Schmidt, the Smith.*

**Caractères.** — L'araponga à gorge nue, le *forgeron* des Brésiliens, est blanc de neige, sauf la ligne allant du bec à l'œil et la gorge, qui sont nus, et de couleur vert-de-gris assez vif. L'œil est gris-brun, le bec noir, les pattes sont couleur de chair.

La femelle a le sommet de la tête et la gorge noirs, le dos vert-serin, le ventre jaune, à taches noires longitudinales, le cou blanchâtre, rayé de jaune.

A un an, les jeunes mâles ont les mêmes couleurs que les femelles; à deux ans, ils sont tachetés de blanc; à trois ans, ils ont le plumage des adultes.

L'araponga à gorge noire mâle a 28 cent. de long et 52 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 27 cent., et la queue 9.

### L'ARAPONGA VARIÉ — *CHASMARHYNCHUS VARIEGATUS*.

*Der Araponga, the Arapunga.*

**Caractères.** — L'araponga varié est blanc, marqué de gris clair; il a les ailes noires, le sommet de la tête brun-clair. La gorge et la partie antérieure du cou sont nues, et portent plusieurs

appendices charnus, vermiculaires, de couleur brun-foncé. Le bec et les pattes sont noirs.

La femelle est verte; elle a la gorge couverte de plumes et dépourvue d'appendices charnus.

**L'ARAPONGA CARONCULÉ — CHASMARHYNCHUS CARUNCULATUS.**

*Der Glö-kner, the Bell Bird.*

**Caractères.** — L'araponga caronculé, vulgairement le *sonneur*, est blanc de neige. Le mâle porte sur la racine du bec une caroncule vermiciforme musculeuse, de couleur noire, couverte de quelques petites plumes blanches, et qu'il peut à volonté étendre et resserrer. Dans le premier cas, elle ressemble à une corne; dans le second, elle pend sur les côtés du bec, comme l'appendice qu'on remarque chez les dindons.

La femelle, d'après Schomburgk, est un peu plus grande que le mâle, et son bec est surmonté d'une caroncule plus petite.

**L'ARAPONGA A TROIS CARONCULES — CHASMARHYNCHUS TRICARUNCULATUS.**

*Der Hämmerling.*

**Caractères.** — L'araponga à trois caroncules est d'un brun châtain, sauf la tête, le cou, la nuque et la partie supérieure de la poitrine qui sont blancs.

Il a trois caroncules : une recouvre la base du bec, les deux autres semblent continuer les commissures de la bouche. Elles sont toutes les trois noires, ainsi que le bec et les pattes; l'œil est brun-rouge clair.

La femelle est vert-olive; elle a le ventre marqué de taches longitudinales d'un jaune verdâtre, et elle n'a pas de caroncules. Les jeunes mâles ressemblent à leur mère.

Le mâle adulte a 33 cent. de long; la longueur de l'aile est de 18 cent. La caroncule médiane a de 7 à 8 cent. de long, les deux latérales de 6 à 7.

**Distribution géographique.** — Tous les arapongas sont originaires de l'Amérique du Sud. L'araponga à gorge nue se trouve au Brésil, et y est très-commun dans les forêts; l'araponga varié se rencontre dans le nord de l'Amérique du Sud, mais il y est peu commun; l'araponga caronculé habite la Guyane, et l'araponga à trois caroncules Costa-Rica.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Toutes ces espèces, d'après ce que les naturalistes et les voyageurs nous en ont appris, présentent à peu

près les mêmes mœurs et les mêmes habitudes. Nous ne possédons, à vrai dire, d'observations détaillées que sur l'araponga à gorge nue et le caronculé, grâce aux excellents travaux de Waterton, du prince de Wied et de Richard Schomburgk; mais elles sont si parfaitement concordantes, que nous pouvons admettre qu'il doit en être de même pour les autres espèces.

« Par son superbe plumage, étincelant de blancheur, par sa voix claire et retentissante, dit le prince de Wied, l'araponga à gorge nue, anime et orne d'une façon indescriptible les épaisses forêts du Brésil. On le rencontre dans toutes les forêts vierges, dont il semble rechercher les endroits les plus obscurs; mais il n'est pas partout également commun: les contrées montagneuses sont celles où on le trouve le plus abondamment. Sa voix ressemble au tintement argentin d'une cloche; il pousse un cri, qu'il soulient longtemps, et qu'il répète souvent plusieurs fois de suite. On croirait entendre un forgeron frapper à plusieurs reprises à coups de marteau sur une enclume. On entend ces cris à toutes les heures de la journée, et de très-loin. D'ordinaire, plusieurs de ces oiseaux se trouvent dans une même localité, s'appelant et se répondant mutuellement. L'un lance une seule note claire et forte; un autre fait entendre des tintements répétés, et il finit par en résulter un concert des plus singuliers.

« D'ordinaire, le forgeron se perche sur une des branches sèches les plus élevées d'un arbre gigantesque, et c'est de là qu'il fait résonner sa voix. On voit son plumage d'un blanc éclatant trancher vivement sur l'azur du ciel, mais l'oiseau est à une telle hauteur, qu'on ne peut le tirer.

« D'un autre côté, il s'envole, dès qu'il aperçoit quelque chose de suspect. Là où les arbres sont moins élevés, il se tient au milieu du plus épais du feuillage; on l'entend, mais sans parvenir à l'apercevoir. »

« C'est au sein du désert, dit de son côté Waterton, perché sur la cime desséchée d'un vieux mora, et hors de portée de fusil, que l'on aperçoit l'araponga caronculé ou *sonneur*. Aucun cri, aucun chant d'aucun des hôtes ailés de la forêt, pas même le *wip poor Will* si nettement prononcé de l'engoulement, ne cause autant de surprise que les cris du sonneur. Comme beaucoup d'autres oiseaux, il salue de ses chants le soir et le matin; mais alors même que les ardeurs du soleil de midi commandent le repos et le silence à la nature entière, il fait entendre sa voix, il lance ses notes qui retentissent joyeuses au milieu de la forêt: on entend son tintement, puis vient une pause

d'une minute, à laquelle succèdent un nouveau tintement, une pause et un troisième tintement. Ensuite il reste silencieux huit ou dix minutes, et le chant recommence. Actéon interromprait sa chasse la plus effrénée; Orphée lui-même cesserait ses chants, pour écouter cet oiseau, tant sa voix est douce, surprenante, fantastique. »

« Dessons singuliers qui partaient d'une forêt voisine, et comme jamais je n'en avais entendu, dit Schomburgk, dont la description rappelle un peu trop celle de Waterton, vinrent frapper mon oreille. On aurait dit plusieurs cloches sonnant ensemble en parfait accord. Je les entendis à plusieurs reprises après des intervalles d'une minute. Puis, il se fit un silence plus long, de six à huit minutes, et, de nouveau, les cloches résonnèrent. Je demeurais stupéfait, j'écoutais si ces sons ne se feraient pas entendre de nouveau; — ils cessèrent. Plein de curiosité, je me tournai vers mon frère, qui m'apprit que c'était la voix du sonneur.

« Aucun chant, aucune voix d'aucun des hôtes ailés des forêts de la Guyane, ne m'avaient autant impressionné que les tintements du sonneur. A mes premiers pas sur le sol de la Guyane, j'avais appris que les oiseaux y possèdent le don de la parole; mais, jusqu'à cette heure, un pareil chant m'était tout à fait inconnu, et mon attention fut exclusivement attirée par cet oiseau.

« Dans les environs de la côte, le sonneur est un oiseau de passage; à Témara et à Berbice, il apparaît d'ordinaire en mai, en juin; il n'arrive jamais jusqu'aux bords de la mer. Il recherche les forêts des montagnes, jusqu'à une altitude de 2 à 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il ne fait retentir sa voix que perché sur une des branches les plus élevées d'un mora gigantesque, de préférence sur une branche sèche. Jamais je n'ai vu deux mâles sur un même arbre; d'ordinaire, ils se perchent sur des arbres voisins, d'où ils s'appellent et se répondent l'un à l'autre. Chaque matin, ces oiseaux saluent le lever du jour de leur voix retentissante, et de tous les oiseaux chanteurs, ils sont les derniers à se taire, après le coucher du soleil.

« Lorsque le sonneur est au repos, sa caroncule pend sur les côtés de son bec; lorsqu'il donne de la voix, il gonfle cette caroncule, dont la pointe se tourne autour de la base. Lorsqu'il ne pousse qu'un cri, sa caroncule se dresse aussitôt, pour retomber non moins vite, et se redresser au cri suivant.

« Les femelles au vert plumage ne se perchent jamais aussi haut que les mâles, et setien-

nent toujours dans les basses branches. Je n'ai cependant pu m'en procurer que quelques-unes; leur plumage se confondant avec la couleur du feuillage, il devient difficile de les découvrir. »

Les arapongas se nourrissent principalement de baies et de fruits. Le prince de Wied ne trouva jamais d'insectes dans l'intestin de tous les arapongas à gorge nue qu'il ouvrit; Schomburgk dit avoir vu des débris d'insectes dans l'estomac de l'araponga caronculé. Des baies rouges, des fruits rouges, ressemblant à des cerises, une petite espèce de haricots, en un mot, toujours des fruits d'arbres formaient la nourriture de tous ceux que le prince de Wied examina; ces fruits sont les mêmes que ceux dont se nourrissent presque tous les autres pipridés.

« On ne sait, dit Waterton, dans quelle partie de la Guyane niche le sonneur. » « Il est singulier, ajoute Schomburgk, que les Indiens ne connaissent ni le nid ni l'époque des amours de cet oiseau; ils croient qu'il ne niche pas dans la Guyane, et qu'il n'y arrive qu'après le temps des amours. » Le prince de Wied n'a pas trouvé non plus le nid de l'araponga à gorge nue, et aucun de ses chasseurs brésiliens ne put lui en procurer un. Il suppose que ce nid est grossièrement construit, et qu'il repose parmi les branches d'un arbre extrêmement touffu.

Aucun voyageur non plus ne nous parle de la vie de ces oiseaux en captivité; il est probable que personne n'a songé à en tenir en cage. Il ne doit d'ailleurs pas être aisé de les prendre: tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils sont extrêmement difficiles à tirer, vu leur défiance et la hauteur où ils se tiennent.

## 2° LES TURDIFORMES. — *TURDIDÆ.*

*Die Drosselvögel, the Thrushes.*

**Caractères.** — Le second sous-ordre ou tribu des oiseaux chanteurs, est celui des *turdiformes*. Il comprend des oiseaux qui ont le corps vigoureux, le cou court, la tête grande, le bec droit, un peu comprimé latéralement, à mandibule supérieure ne se recourbant pas au-dessus de la mandibule inférieure, et présentant vers la pointe une légère échancrure; des tarses hauts, recouverts de grandes écailles; des doigts moyens; des ongles recourbés; des ailes de longueur moyenne; la queue de forme et de longueur variables; le plumage serré, abondant, dans lequel les couleurs sombres prédominent. Quelques espèces, cependant, présentent des teintes vives et même brillantes.

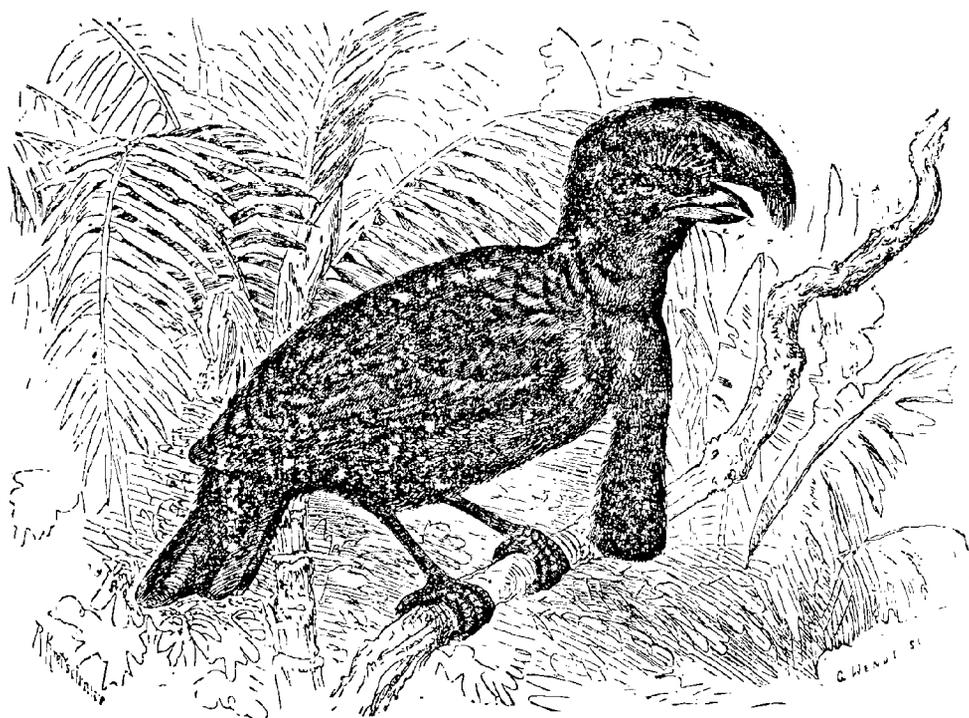


Fig. 172. Le Céphaloptère orné (p. 632).

LES HUMICOLIDÉS — *HUMICOLÆ**Die Erdsänger.*

**Caractères.** — Nous pouvons regarder les humicolidés comme constituant la famille la plus parfaite de cette tribu. Ils sont généralement de petite taille; ils ont le corps élancé, les ailes courtes, la queue de longueur moyenne, les tarses hauts, le bec en poinçon, le plumage lisse, de couleur sombre, variant peu, suivant le sexe. Un œil grand et expressif pourrait encore être donné comme caractérisant cette famille.

**Distribution géographique.** — Les humicolidés sont propres à l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les forêts, surtout celles qui sont riches en eau, et ne s'élèvent qu'exceptionnellement à une grande hauteur. Tous ceux qui vivent dans nos pays sont des oiseaux migrateurs, qui arrivent au printemps et nous quittent en automne, pour aller passer l'hiver en Afrique ou dans le midi de l'Europe.

Ce sont des animaux admirablement doués.

Ils volent bien; ils courent parfaitement, en faisant de petits sauts précipités; dans les branches, la plupart se meuvent avec adresse, et, à terre, quelques-uns sont aussi agiles que les oiseaux coureurs.

De tous leurs sens, la vue est le plus développé, comme on peut déjà le conclure de la grandeur de leur œil; leur ouïe est fine, leur toucher bon, leur goût assez développé; l'odorat est chez eux le sens le moins parfait.

Leurs facultés intellectuelles sont en rapport avec le développement de leur encéphale. Tous les humicolidés sont des oiseaux prudents, vifs, actifs, passionnés même. La gaieté, la hardiesse, une malice inoffensive, constituent le fond de tout leur être. Pleins de confiance avec ceux qui ne cherchent pas à leur nuire, ils deviennent craintifs et défiants dès qu'ils remarquent quelque mauvaise intention. Paisibles à l'égard des autres oiseaux, ils aiment à se battre avec leurs semblables. Ils font preuve, dans toutes les occa-

sions, d'une grande intelligence, et l'on dirait qu'ils sont conscients de leur valeur.

C'est surtout par la voix que les humicolidés sont remarquables. Qui n'a entendu le rossignol? Qui ne sait combien son chant est incomparable, indescriptible? On peut vanter sa richesse, sa force, sa plénitude, sa variété, son harmonie; mais le décrire d'une manière satisfaisante est chose complètement impossible. C'est en vain qu'on chercherait à en donner une idée, par l'imitation, à celui auquel il est encore inconnu.

Les humicolidés se nourrissent d'insectes, surtout de larves, de vers terrestres et aquatiques, et de baies. Ils ramassent leur nourriture à la surface du sol, la cherchant en écartant les feuilles ou en grattant légèrement la terre, rarement ils la prennent sur les arbres, plus rarement encore ils la saisissent au vol. Quant aux baies, ils les cueillent aux grappes. Ils ont besoin de beaucoup d'aliments; aussi, sont-ils toute la journée occupés à chercher leur nourriture, et souffrent-ils rapidement de la faim.

Les humicolidés construisent leur nid sur le sol, à une faible hauteur, dans un trou, au milieu des racines, sur une souche, dans un buisson épais. Ce nid est assez grand, à parois épaisses et de forme variable, suivant les espèces. Chaque couvée est de quatre à sept œufs, unicolores ou semés de taches pâles; les deux parents les couvent alternativement. Les jeunes ont un plumage tacheté, plus ou moins différent de celui de leurs parents; mais dès le premier automne, ils revêtent leur plumage définitif.

Les humicolidés ont pour ennemis tous les animaux carnassiers, grands et petits, qui habitent dans les mêmes lieux; mais l'homme est pour eux bien plus redoutable.

Dans le midi de l'Europe, on les chasse sans merci, pour satisfaire une malheureuse gourmandise. Dans nos régions, les enfants qui dénichent les œufs, et les gens qui veulent avoir des oiseaux d'appartement, en détruisent beaucoup aussi.

**Captivité.** — Les humicolidés sont à ranger parmi les oiseaux d'appartement les plus agréables. Ils ont pour eux, non-seulement leur chant remarquable, mais encore leurs mœurs charmantes et joyeuses. Pris à temps, soignés convenablement, ils s'habituent rapidement à leur sort, s'attachent à leur maître, se montrent tristes quand ils le quittent, joyeux quand ils le revoient. Mais il faut leur prodiguer les soins les plus assidus, les observer, les comprendre, si on veut pouvoir les conserver longtemps en cage. Celui qui veut

avoir un rossignol doit apprendre auparavant la manière de le traiter; il doit l'aimer et être très-patient, sans quoi le malheureux oiseau ne lardera pas à périr.

## LES ROSSIGNOLS — *LUSCINIA*.

*Die Nachtigallen, the Nightingales.*

**Caractères.** — Les rossignols, que nous mettons en première ligne, sont caractérisés par un corps élancé, des tarses hauts et épais, des ailes de longueur moyenne, une queue moyenne, un peu arrondie, un bec allongé, un peu élargi à sa base, pointu à l'extrémité, un plumage lisse et serré, d'un gris plus ou moins mélangé de roux de rouille.

### LE ROSSIGNOL PHILOMÈLE — *LUSCINIA PHILOMELA*

*Die Nachtigall, the Nightingale.*

**Caractères.** — Le rossignol philomèle (*fig. 174*) a été connu et aimé de tous temps; quelques mots suffiront pour le décrire. Il a le dessus du corps d'un gris roux, le sommet de la tête et le dos étant un peu plus foncés que le reste; le dessous d'un gris jaunâtre-clair, la gorge et le milieu de la poitrine étant un peu plus clairs que le reste; les barbes externes des rémiges d'un brun foncé; les rectrices d'un brun roux; l'œil brun-roussâtre; le bec noirâtre en dessus, jaunâtre en dessous; les pattes d'un brun jaunâtre-clair.

Les jeunes sont d'un brun roussâtre, tachetés, les plumes du dos ont la tige jaune-clair et les bords noirâtres.

Le rossignol philomèle a 18 cent. de long, et de 26 à 27 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 10. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

**Distribution géographique.** — Le rossignol philomèle se trouve dans toute l'Europe, depuis le milieu de la Norwège jusque dans les contrées les plus méridionales, dans le nord-ouest de l'Afrique, et dans une grande partie de l'Asie centrale, jusque vers le milieu de la Sibérie. Dans ses migrations, il arrive dans le nord-est de l'Afrique.

### LE ROSSIGNOL PROGNÉ — *LUSCINIA MAJOR*.

*Der Sprosser, the great Nightingale.*

**Caractères.** — Le rossignol progné, qu'on nomme aussi *grand rossignol*, est un peu plus long, mais surtout plus fort que l'espèce précédente; il en diffère parce que sa première rémige

est très-petite, son plumage d'un brun roux-sombre, ses sous-caudales d'un blanc roussâtre et tachées de brun.

**Distribution géographique.** — Il remplace le rossignol philomèle dans l'est de l'Europe, en Hongrie, en Galicie, en Pologne, probablement aussi en Turquie et dans l'Asie Mineure; on l'a observé dans diverses localités de l'Allemagne.

**Mœurs, habitudes et régime des rossignols.**

— Les diverses espèces de rossignols ne diffèrent nullement sous le rapport de leurs mœurs et de leurs habitudes; mais on les distingue immédiatement à leur chant.

Ils habitent les forêts, à l'exception de celles de conifères, où on les chercherait en vain. Le grand rossignol ne vit que dans les bas-fonds; le rossignol philomèle se trouve dans la plaine, et dans les contrées montagneuses, couvertes de bois et de buissons. En Suisse, d'après Tschudi, il n'est pas très-rare à une altitude de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; on le rencontre même jusqu'à une altitude d'environ 4,500 mètres. Il y recherche les bas taillis, les buissons au voisinage des étangs ou des cours d'eau, les jardins. C'est là que vivent ces oiseaux, un couple près d'un autre, mais chacun ayant son domaine où il ne souffre aucun intrus. Ils sont très-nombreux dans les localités où ils trouvent abondamment de quoi se nourrir; ils le sont en Allemagne, et plus encore dans le midi de l'Europe: j'ai été étonné de la quantité des rossignols qui y habitent un même jardin. Ce n'est pas trop de dire qu'en Espagne, par exemple, on trouve une paire de rossignols dans chaque buisson, dans chaque baie. Une matinée de printemps passée sur le Monserrat, une promenade le soir dans les jardins de l'Alhambra, sont de ces choses que n'oubliera jamais quiconque a des oreilles. On entend des centaines de rossignols chanter en même temps; de tous côtés, leur voix retentit; la Sierra Morena en entier peut être regardée comme un seul jardin peuplé de rossignols; on ne peut comprendre comment, dans un espace aussi restreint que celui qui est assigné à chaque couple, deux oiseaux aussi voraces puissent trouver de quoi se nourrir, eux et leur nombreuse progéniture.

Là où le rossignol sait n'avoir rien à craindre de l'homme, il s'établit jusqu'au près de ses demeures, et ne se montre nullement craintif: il est plutôt hardi, au contraire, et on peut l'observer sans difficulté.

Le rossignol, d'après Naumann, que je vais prendre pour guide, se meut toujours avec

dignité; sa posture est fière; il diffère sous ce rapport de tous nos autres oiseaux chanteurs indigènes. Il semble avoir conscience de son mérite. Il est confiant à l'égard de l'homme, il s'établit près de son habitation, et ses mœurs sont tranquilles et paisibles. Il vit en parfaite harmonie avec les autres oiseaux, et se bat rarement avec ses semblables. D'ordinaire, on le voit perché sur une branche, le corps droit, la queue relevée, les ailes pendantes. Rarement, il saute au milieu des branches; à terre, il sautille légèrement, il bondit même, pourrait on dire, se reposant d'instant en instant. Quelque chose vient-il frapper son attention, il relève brusquement la queue. Son vol est léger, rapide, ondulé, vacillant par moments, et n'est pas longtemps soutenu. L'oiseau passe, en volant, d'un buisson à l'autre, et pendant le jour, il ne franchit jamais un grand espace découvert. C'est surtout quand deux mâles se poursuivent, qu'on peut juger de la vitesse de leur vol.

Le cri d'appel du rossignol est un *wiid*, clair, prolongé, suivi d'ordinaire d'un son ronflant, *kaer*. Lorsqu'il est effrayé, il répète *wiid*, plusieurs fois de suite, et ne crie qu'une fois: *kaer*. En colère son cri est *kraeh*; quand il est content, il fait entendre une note harmonieuse: *tak*. Les jeunes crient d'abord: *fuid*, puis plus tard *krouek*. Ces sons, lancés avec diverses intonations, qui souvent échappent à notre oreille, ont chacun leur signification.

Le chant du rossignol est tout particulier; les notes en sont pleines, les variations en sont agréables, harmonieuses; on ne retrouve rien de semblable chez aucun autre oiseau. Les phrases douces, les roulades, les notes plaintives et joyeuses alternent avec une grâce indescriptible. L'un commence doucement, et peu à peu sa voix devient plus forte, pour mourir ensuite insensiblement; un autre lance des notes fortes et pleines avec ardeur; un autre marie agréablement des sons tendres et mélancoliques à des éclats de joie et de triomphe. Les pauses, la mesure viennent encore augmenter la beauté de ce chant. On ne peut assez en admirer la variété, la force, la plénitude; on ne peut comprendre comment un aussi petit oiseau est en état de lancer des notes aussi éclatantes; comment ses muscles laryngés peuvent avoir une telle vigueur. Parfois, en effet, l'éclat des notes est tel qu'il blesse l'oreille. Voici les notes de la voix du rossignol d'après la *Symphonie pastorale* de Beethoven (*fig. 173*).

Un rossignol, pour être bon chanteur, doit

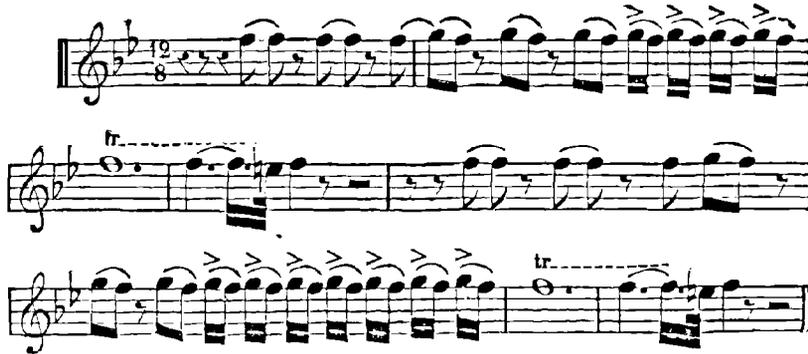


Fig. 173. Chant du rossignol flûte.

avoir de vingt à vingt-quatre phrases ; mais beaucoup ont un champ de variations moins étendu. La localité exerce une grande influence sur le chant. Les jeunes rossignols ne peuvent être formés que par les vieux qui habitent les mêmes endroits ; il en résulte que, dans un canton, il y aura d'excellents chanteurs, tandis que dans un autre on n'en trouvera que de médiocres. Les vieux mâles chantent mieux que les jeunes, car, même chez les oiseaux, l'art, pour se développer, a besoin d'exercice. C'est lorsque la jalousie s'en mêle que le rossignol chante le mieux. Son chant lui devient une arme, avec laquelle il veut éclipser ses rivaux. Les uns chantent surtout la nuit ; les autres ne se font entendre que le jour. Pendant les premières ivresses de l'amour, avant que la femelle ait pondu, on entend ce chant délicieux à toutes les heures de la nuit ; plus tard, l'oiseau se tait ; il semble avoir trouvé le repos, et recommencé sa vie ordinaire.

Le grand rossignol diffère du rossignol philomèle par sa voix. Son cri d'appel peut se rendre par *glock-arrrr*, au lieu de *wiid kaer*. Dans son chant, les notes sont plus basses, plus lentes, plus soutenues, les pauses plus longues ; le chant est plus fort, plus tremblotant, mais moins varié que celui de la première espèce. Il vaut cependant le chant de celle-ci, et quelques amateurs le préférèrent même.

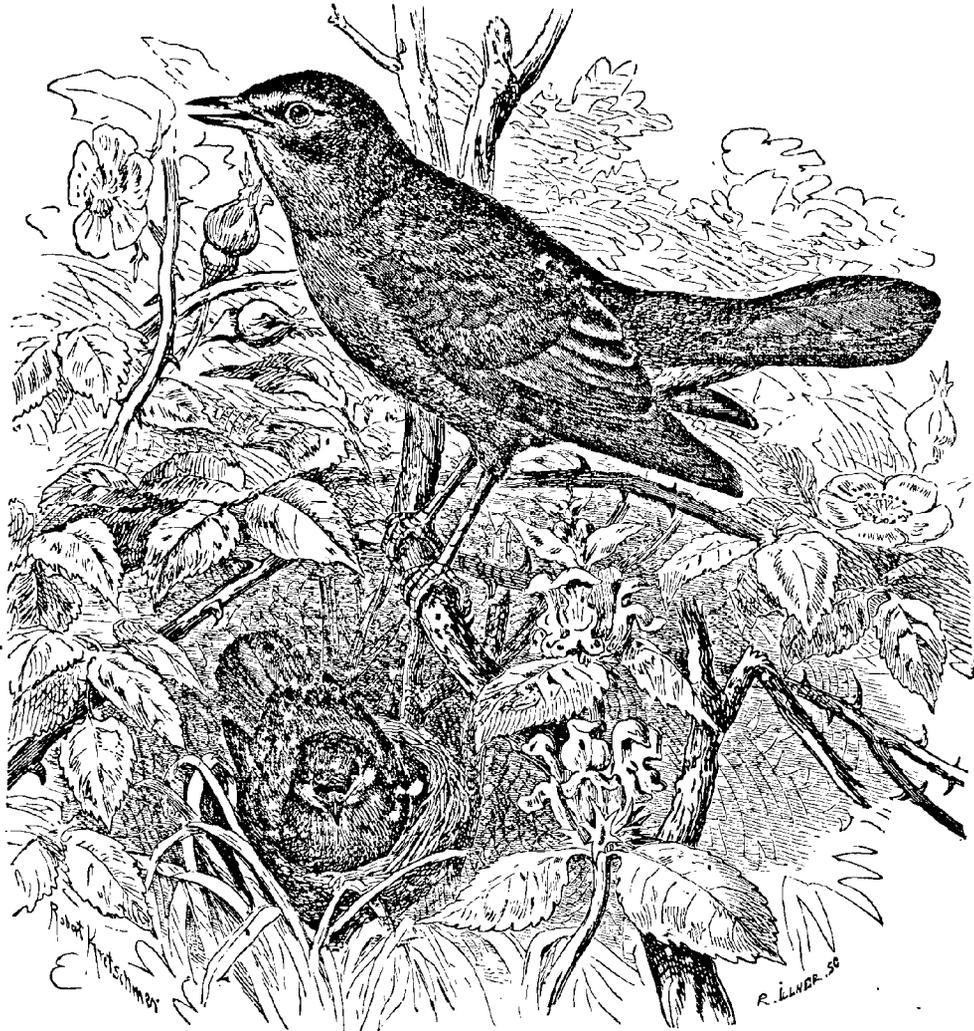
Il arrive assez souvent que ces deux espèces vivent ensemble : elles mêlent alors les chants de l'une et de l'autre, et c'est ainsi que se produisent les doubles chanteurs, comme on les appelle. Les vrais amateurs en font peu de cas ; ils préfèrent entendre l'un ou l'autre chant, dans toute sa pureté.

Les rossignols se nourrissent de vers de terre

de toute espèce, de larves d'insectes, de fourmis, de chenilles ; en automne, ils mangent des baies. Ils ramassent leur nourriture sur le sol, et ils accourent dès qu'on le fouille ou qu'on le retourne. Rarement, on les voit chasser des insectes au vol. Ils saluent chaque proie en relevant brusquement la queue.

Les rossignols arrivent chez nous au mois d'avril, un peu plus tôt, un peu plus tard, selon la température. Ils apparaissent à peu près quand l'aubépine commence à se couvrir de feuilles. Ils voyagent isolément et de nuit. Les mâles précèdent les femelles. Parfois, de grand matin, on en voit un dans l'air, à une grande hauteur ; tout à coup, il descend, il s'abat sur un buisson, et s'y cache tout le jour ; d'ordinaire, on l'entend avant de l'apercevoir. Chacun cherche le coin de forêt, le jardin, le buisson où il a vécu l'été précédent ; les jeunes mâles choisissent dans le canton où ils sont nés un lieu convenable pour s'établir.

A peine arrivés, ils se mettent à chanter. Les premières nuits, ils n'arrêtent pas ; ils indiquent ainsi sans doute à leur femelle la route à suivre pour les retrouver, ou peut-être cherchent-ils à gagner une épouse. L'accouplement a lieu, mais ce n'est pas sans peine, ni sans luttes ; les mâles célibataires font tous leurs efforts pour ravir aux autres leurs compagnes. Souvent, deux rivaux se livrent un violent combat. Ils se poursuivent avec fureur au milieu des branches, sur la cime des arbres, sur le sol ; ils fondent l'un sur l'autre avec acharnement, jusqu'à ce que l'un des deux demeure maître du champ de bataille et de la femelle. La nuit, le soir et le matin, sont les heures que le mâle consacre au chant, tandis que sa femelle l'écoute avec ravissement. Ils em-



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillié et Fils, édit.

Fig. 174. Le Rossignol philomèle.

ploient le reste du temps à chercher leur nourriture, et bientôt ils vont travailler au berceau de leurs petits.

Leur nid n'est pas, il s'en faut, une œuvre d'art. Une couche de feuilles sèches, de préférence de feuilles de chêne, en compose le fond ; les parois sont formées de chaumes desséchés, de tiges d'herbes, de feuilles de roseau ; la cavité est tapissée de fines racines, de crins de cheval et du duvet de certaines plantes. Rarement, la charpente est formée de branches assez fortes ; rarement aussi les parois sont formées de paille. D'après Baessler, le nid du grand rossignol est plus épais, et la cavité est tapissée d'une couche de poils plus abondante. Mais les deux espèces nichent sur le sol, ou à une faible hauteur, dans un

BRENN.

trou, au milieu des jeunes pousses d'une souche d'arbre, dans un buisson, dans une touffe d'herbes. On a trouvé sous ce rapport quelques exceptions ; Naumann observa un rossignol qui avait établi son nid dans un tas d'herbes sèches, à l'intérieur d'une tonnelle d'un jardin ; Dubois en vit un autre, qui avait construit le sien au-dessus d'un nid de roitelet, sur une branche de sapin, à environ 1 mètre et demi du sol.

Les œufs, au nombre de cinq ou de six, sont lisses, à coquille mince, d'un brun olive.

Dès que tous les œufs sont pondus, le mâle change de manière d'être. Il partage les soins de l'incubation, relaye sa femelle pendant quelques heures, vers le milieu de la journée, et ne fait plus guère entendre sa voix que le jour. Il veille

III — 292

soigneusement sur son nid, et force sa femelle à couvrir. Baessler chassa un jour une mère couveuse de dessus ses œufs ; le mâle aussitôt interrompit son chant, se précipita sur elle, et, poussant des cris de colère, la frappant de son bec, il la contraignit à revenir au nid. Quand un ennemi s'approche, les rossignols sont tourmentés, inquiets, mais ils font preuve de courage et d'abnégation, et s'exposent eux-mêmes pour sauver leur progéniture.

Les petits sont nourris avec des vers de toute espèce ; ils croissent rapidement, quittent le nid de bonne heure, alors qu'ils peuvent à peine voler d'une branche à l'autre, et restent avec leurs parents jusqu'à la première mue. Ceux-ci n'ont une seconde couvée que lorsqu'on a détruit la première. L'éducation des petits les occupe jusqu'à la fin de la saison. Ils ne les abandonnent pas lors même qu'on les leur enlève : ainsi, on peut les mettre dans une cage, que l'on suspend au voisinage du nid, ils continueront à leur apporter à manger.

Peu de temps après qu'ils ont abandonné leur nid, les jeunes mâles commencent à essayer leur voix ; ils composent, comme disent les connaisseurs ; mais ce premier chant ne ressemble nullement à celui de leur père. Celui-ci, il est vrai, se fait lorsque ses petits commencent à se faire entendre ; on sait, en effet, que vers la Saint-Jean, les rossignols cessent de chanter. Le printemps suivant, les jeunes chanteurs ont encore à faire leur éducation ; leurs chansons sont écourtées, dites en quelque sorte à la sourdine. Il faut que l'amour s'éveille en eux, les enivre de ses transports pour qu'ils déploient toutes les richesses de leur voix.

Au mois de juillet, les rossignols muent, puis la famille se disperse ; en septembre, jeunes et vieux se réunissent de nouveau par familles, quelquefois par bandes plus nombreuses, pour entreprendre leurs voyages. Ils vont vite et loin, mais on les voit peu ; je n'en ai rencontré que quelques-uns, et toujours isolés, dans les forêts du sud de la Nubie et du Soudan oriental.

Les rossignols, et surtout les jeunes, sont exposés aux attaques d'ennemis nombreux ; aussi, l'homme intelligent a-t-il raison de créer des conditions où ils puissent vivre et chanter en sécurité. Dans les grands jardins, on fait bien, comme le conseille Lenz, de planter des buissons épais de framboisiers, par exemple, et d'y laisser s'amasser les feuilles sèches. Bientôt les rossignols viendront s'y établir. L'épaisseur du buisson le protège ; dans les feuilles sèches, s'a-

massent des vers et des insectes dont ils se nourrissent, et un ennemi ne peut s'y glisser silencieusement.

**Captivité.**— Mais, plus à craindre encore pour le rossignol que les carnassiers et les rapaces, sont les gens ignorants ou méchants. Malgré leur grande prudence, ces oiseaux se prennent dans les collets, dans les trappes, dans les pièges les plus grossiers, et alors ils ont à supporter toutes les misères de la captivité. Or, quelques bons soins dont on les entoure, de vieux rossignols qui se sont déjà accouplés périssent certainement lorsqu'on les met en cage. Les jeunes ne supportent la captivité que si on leur prodigue les meilleurs soins. Je n'encouragerai jamais personne à tenir des rossignols en cage ; je passerai même complètement sous silence la manière dont il faut les traiter, pour n'en donner l'envie à personne. Là où, au printemps, de sa fenêtre ou de sa porte, on peut entendre chanter des rossignols, il faut faire ce que faisait Naumann. Cet illustre naturaliste, qui tenait en cage les oiseaux les plus divers pour se récréer de leur chant, n'a jamais pris de rossignols. A la vérité, il y en avait qui nichaient si près de sa maison, que, dans la saison, lorsque la forêt se revêtait d'une nouvelle pousse de feuillage, que la nature entière se rajeunissait, il pouvait, à chaque heure de la journée, écouter leurs chansons divines.

### LES AGROBATES — *AEDON*.

*Die Baumnachtigallen, the Tree-Nightingales.*

**Caractères.**— Les agrobates ressemblent beaucoup aux rossignols ; mais leur plumage se rapproche de celui des calamoherpidés ; aussi quelques naturalistes les ont-ils rangés parmi ces derniers. Ils ont le bec comprimé, plus haut que large dans toute son étendue, à partir des narines, à bords dessinant une ligne courbe, à mandibule supérieure très-fléchie à la pointe, dont l'échancrure est à peine visible ; des tarses forts et médiocrement élevés ; des doigts courts, épais, pourvus d'ongles faibles ; des ailes courtes, sur-obtuses ; une queue longue, ample, fortement arrondie ; un plumage mou et soyeux. Les deux sexes ne diffèrent nullement ; les jeunes n'ont pas de livrée bien tranchée, et ressemblent assez à leurs parents.

**Distribution géographique.** — Les agrobates habitent le midi de l'Europe, le nord-ouest de l'Asie, et le nord de l'Afrique.

On rapporte à ce genre trois espèces ; mais

elles diffèrent si peu entre elles, qu'on les a souvent considérées comme n'étant que des variétés d'une seule et même espèce. Elles ne présentent aucune différence au point de vue de leurs mœurs, de leur genre de vie; aussi, je me crois en droit de réunir toutes les observations faites à ce sujet, et de les appliquer à l'espèce qui vit en Espagne.

L'AGROBATE RUBIGINEUX — *AEDON GALACTODES*.

*Die Baumnachtigall, the Tree-Nightingale.*

**Caractères.** — L'agrobate rubigineux a la partie supérieure du corps d'un gris roux, nuancée de brun au-dessus de la tête; la nuque plus grisâtre que le dos; le ventre gris-isabelle ou blanc sale; les côtés du cou, la poitrine et les flancs lavés de roux; l'œil surmonté d'une bande brune, se dirigeant en arrière; les couvertures supérieures de l'aile d'un brun clair, bordées de roux clair; les rémiges brunes; les primaires lisérées et terminées de roux, les secondaires également frangées de roux et terminées de blanchâtre; les rectrices externes d'un roux-de-rouille, terminées par une bande blanche, que précède une tache arrondie d'un brun-noir; l'œil brun foncé; le bec et les pattes rougeâtres. L'agrobate rubigineux adulte, mâle comme femelle, a environ 19 cent. de long, et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure plus de 8 cent., et la queue environ 8.

Je ne connaissais pas encore les travaux du comte von der Mühle et de Linder Mayer, quand, comme eux, j'établis que l'agrobate rubigineux était très-voisin du rossignol. Il ne le remplace pas, mais le représente dans les contrées où celui-ci ne se trouve pas. A. von Homeyer s'appuie sur les différences que présente le plumage des jeunes, pour l'en séparer; mais l'étude des autres oiseaux chanteurs, notamment celle des saxicolidés, nous montre que ce caractère n'a qu'une importance secondaire. Si deux oiseaux de genres différents se ressemblent, ce sont certes l'agrobate rubigineux et le rossignol, et je les maintiens, avec conviction, l'un à côté de l'autre.

**Distribution géographique.** — On trouve l'agrobate rubigineux en Espagne, en Grèce, en Égypte, ainsi que dans le Samhara et les steppes de l'Afrique centrale. Il semble que les chaînes de montagnes qui limitent les trois péninsules méridionales de l'Europe forment la limite septentrionale de l'aire de dispersion de cet oiseau, et qu'il ne la franchit qu'exceptionnellement.

On en a tué un à Helgoland, un autre dans le Devonshire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'agrobate rubigineux fréquente les contrées sèches, couvertes de buissons bas et clair-semés, et s'approche même des habitations. En Espagne et en Grèce, il habite les vignobles et les plantations d'oliviers; dans le nord-est de l'Afrique, il s'établit dans les jardins, dans les buissons, entre les cabanes des villages. Rarement je l'ai vu dans les forêts vierges. Il est commun dans les forêts clair-semées des steppes, et il évite les montagnes élevées.

Linder Mayer croit que l'agrobate rubigineux ne niche qu'en Grèce, et qu'on ne l'observe en Afrique que pendant l'hiver; mais il fait erreur: l'agrobate rubigineux niche dans l'Asie Mineure et en Égypte, et à la même époque qu'en Grèce. Il admet, en outre, que les agrobates que l'on trouve en Espagne et ceux de Grèce appartiennent à une seule et même espèce; or, Tristram et von Homeyer, en Algérie, moi, en Espagne, nous en avons trouvé des nids et des petits. Linder Mayer ne paraît pas avoir connu l'espèce qui habite le centre de l'Afrique, et qui ne dépasse pas, au nord, le tropique.

Dans l'Afrique centrale, l'agrobate rubigineux est un oiseau sédentaire; dans le nord de l'Afrique et le midi de l'Europe, c'est un oiseau de passage. Il arrive en Grèce et en Égypte au milieu ou à la fin d'avril, en Égypte un peu plus tôt, et quitte ces contrées à la fin de septembre. Les mâles se montrent les premiers; les femelles les suivent quelques jours après. Pendant leurs voyages, on les rencontre partout; plus tard, il faut les chercher à leurs places favorites, où il est facile de les observer. En Espagne, tout le monde connaît le *rosardo* (oiseau rose) ou l'*alzarabo* (hoche-queue), aussi bien que chez nous on connaît le rouge-gorge.

Cet oiseau justifie le nom d'*agrobate* qui lui a été donné. Il aime à courir à l'extrémité des branches. La plus haute tige du buisson qu'il habite, la pointe de l'échelas autour duquel serpente la vigne, la cime d'un arbre, un fil de télégraphe, sont les endroits où l'agrobate aime à se percher. On l'y voit appuyé sur sa queue, les ailes pendantes, les pattes légèrement fléchies, et c'est de là qu'il fait entendre sa chanson. C'est aussi de là qu'il guette sa proie. Aperçoit-il un ver, un insecte, il se précipite sur le sol, se courbe, hoche la queue, l'étale, court rapidement quelques pas, saisit sa proie, pousse un petit cri de contentement, et retourne prendre

possession de son poste. Il y revient de même quand on l'en a chassé; aussi est-il facile de le tirer. Il suffit que le chasseur se tienne près de cet endroit, et fasse poursuivre l'oiseau par un aide. Comme le rossignol, il ne prend sa nourriture que sur le sol. Il cherche toutes les places dégarnies, et court sur les routes et les chemins. Sa marche, son vol ne diffèrent nullement de la marche et du vol du rossignol.

L'agrobate rubigineux est prudent et circonspect, lorsque les circonstances l'exigent; il est confiant là où il sait qu'il n'a rien à redouter. En Espagne, nous le trouvâmes partout craintif et défiant, parce que partout il est l'objet de poursuites. Dans l'Afrique centrale, il se laisse approcher par les indigènes, et il fuit devant les Européens. Il vit paisiblement avec les autres oiseaux; mais il est souvent en dispute avec ses semblables. Deux mâles se poursuivent avec acharnement, se saisissent, tourbillonnent dans l'air, tombent ensemble, passent comme la flèche au travers des branches et des buissons. Souvent cette poursuite n'est qu'un jeu, qu'un passe-temps agréable.

Mais il est un point par lequel l'agrobate rubigineux est bien inférieur au rossignol : je veux parler du chant. Le comte von der Mühle dit que le chant de l'agrobate est monotone, et il le compare à celui de la grisette; quant à moi, je dois dire que, malgré sa simplicité, ce chant m'a causé beaucoup de plaisir. L'agrobate rubigineux vit dans les cantons où manque le rossignol; il cherche par son ardeur à chanter à remplacer les facultés qui lui manquent. Pendant la saison des amours, il se fait presque continuellement entendre, qu'il soit perché, qu'il coure sur le sol, ou qu'il vole, et toujours sa voix est harmonieuse.

Les amours commencent vers la seconde semaine de mai, et durent longtemps; peut-être même chaque couple a-t-il plusieurs couvées par an. L'agrobate établit son nid sur un tronc d'arbre, entre de fortes branches ou dans un buisson épais. Ce nid est fait, à l'extérieur, de brindilles, de mousse, de feuilles, de tiges, et tapissé de poils, de plumes, de laine et de duvet à l'intérieur. Tristam croit que la femelle ne pond pas avant d'avoir trouvé un morceau de peau de serpent, avec lequel elle termine son nid : il n'en est point ainsi en Espagne, ou du moins, n'y ai-je jamais rien vu, ni rien entendu dire de semblable.

Les œufs de l'agrobate rubigineux ne ressemblent en rien à ceux des autres humicoles; ils

sont d'un blanc sale ou d'un gris bleuâtre, parsemés de taches foncées, mais peu accusées, et de points brunâtres. Je ne sais rien touchant le développement des petits, si ce n'est qu'au commencement de septembre, quand tous les vieux presque étaient en mue, j'ai encore rencontré des jeunes avec leur premier plumage.

Tristam dit que les œufs et les jeunes de l'agrobate rubigineux deviennent très-souvent la proie des reptiles; je ne sais jusqu'à quel point cette assertion est fondée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les mammifères carnassiers et les rapaces ne les épargnent pas, et que les adultes sont exposés aux mêmes dangers que les autres petits oiseaux. Ce n'est qu'en Espagne que l'homme les chasse pour les manger.

Jamais, que je sache, on n'a gardé d'agrobates en captivité.

#### LES GORGES-BLEUES — *CYANECULA* :

*Die Blaukehlchen, the blue-throated Wabblers.*

**Caractères.** — Les gorges-bleues ont le corps allongé, les ailes courtes, sub-obtuses, les troisième et quatrième rémiges étant d'égale longueur; la queue de moyenne longueur, égale, bicoloré; les tarses élevés, grêles, presque entièrement recouverts, en avant, par une grande scutelle; le bec médiocre, comprimé en avant des narines, avec l'arête élevée, assez vive; un plumage lâche, dont les couleurs varient suivant l'âge et le sexe.

#### LA GORGE-BLEUE SUÉDOISE — *CYANECULA SUECICA*

*Das schwedische Blaukehlchen, the blue-throated Wabblers.*

#### LA GORGE-BLEUE A MIROIR BLANC — *CYANECULA LEUCOCYANA*.

*Das weisssternige Blaukehlchen.*

#### LA GORGE-BLEUE DE WOLF — *CYANECULA WOLFII*.

*Das Wolfsche Blaukehlchen.*

Mon père, le premier, a établi que toutes les diverses gorges-bleues que l'on voit en Allemagne étaient autant d'espèces distinctes, et non de simples variétés, comme on l'admettait jusqu'à lui.

**Caractères.** — Chez toutes, le mâle a le dos d'un brun ocre-foncé, le ventre blanc sale, varié, sur les côtés, de taches d'un gris brun, la gorge d'un beau bleu d'azur avec ou sans miroir, d'une autre couleur au centre, limitée, en bas, par une bande noire, qu'un mince liséré de couleur claire sépare d'une tache pectorale demi-circulaire; un

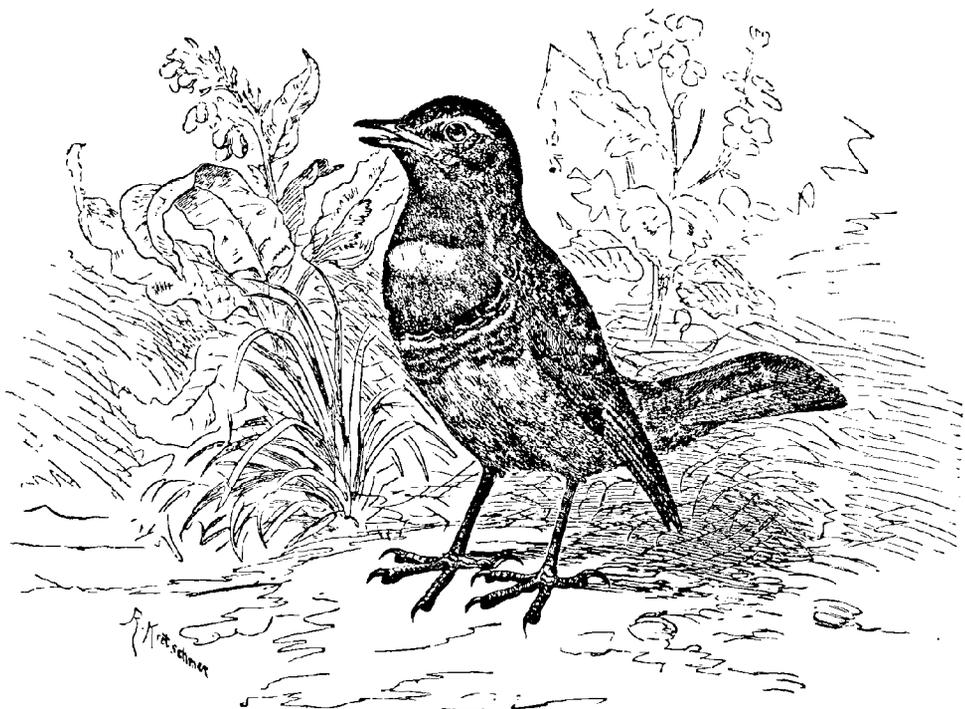


Fig. 175. La Gorge-bleue suédoise.

sourcil blanchâtre au-dessus de l'œil ; les lorums noirâtres ; les rémiges d'un gris brun ; les rectrices médianes d'un brun noir ; toutes les autres d'un roux vif dans leur moitié basilaire, d'un brun foncé vers la pointe ; l'œil brun-foncé, le bec noir, les pattes d'un gris verdâtre en avant, d'un gris jaunâtre en arrière.

Chez les femelles, toutes les teintes sont plus pâles, la couleur de la gorge est à peine indiquée.

Les jeunes ont le dos de couleur foncée, à taches d'un jaune roux ; le ventre rayé longitudinalement ; la gorge blanchâtre.

Les adultes ont environ 16 cent. de longueur totale, 23 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 6.

Les diverses espèces sont faciles à reconnaître à la couleur de leur gorge. Ainsi, le mâle de la gorge-bleue suédoise (*Cyanecula suecica*) a au milieu du bleu de la gorge une tache d'un rouge-cinabre (fig. 175) ; le mâle de la gorge-bleue à miroir blanc (*Cyanecula leucocyana*), une tache blanche ; tandis que la gorge-bleue de Wolf (*Cyanecula Wolfii*) n'a pas de miroir ou tache au centre du bleu de la gorge. Ces espèces diffèrent encore sous le rapport de la taille : la gorge-bleue à

miroir blanc est la plus grande et la plus forte ; celle de Wolf, la plus petite.

Les femelles ressemblent tellement aux mâles qu'il est bien difficile de les distinguer.

Quelques auteurs ont cru observer sur des gorges-bleues captives, que, chez les individus de l'espèce à miroir blanc, la gorge devenait entièrement bleue et recevait ensuite une étoile blanche, et ils ont cru pouvoir en conclure que deux espèces au moins n'en faisaient qu'une ; mais, en admettant pour vraie cette observation, la gorge-bleue à miroir blanc n'en reste pas moins distincte de la gorge-bleue suédoise ; dans tout le nord de l'Europe et de l'Asie, cette dernière espèce existe seule, et on n'a encore trouvé aucun individu faisant transition entre celle-ci et celle à gorge entièrement bleue ou à gorge à tache blanche.

Du reste, il est inutile d'insister davantage sur l'existence de ces oiseaux comme espèces ou comme variétés ; ils ont tous les mêmes mœurs et les mêmes habitudes.

**Distribution géographique.** — Les gorges-bleues sont propres au nord de l'ancien monde, et se répandent, de là, jusque dans le sud de l'Asie et le nord de l'Afrique. Elles paraissent

dans nos pays au commencement d'avril, rarement plus tôt, le plus souvent vers le milieu du mois, et s'en vont en septembre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les gorges-bleues, dans nos pays, vivent sur les bords des ruisseaux, des fleuves, des lacs, des étangs couverts de buissons et de roseaux; dans le nord, elles fréquentent les marais et les tourbières connues sous le nom de *tundra*. En hiver, elles se logent dans les jardins, les buissons, les champs, les prairies couvertes de hautes herbes, les marécages. Elles ne vont pas aussi loin dans leurs migrations que les autres oiseaux chanteurs. Elles passent l'hiver dans la basse et la moyenne Égypte, dans le centre de la Chine et dans le nord de l'Inde; cependant il en est qui arrivent jusque dans les parties les plus méridionales des Indes ou dans les forêts du cours supérieur du Nil. Dans leurs voyages, elles suivent certaines routes qui paraissent comme tracées à l'avance; elles longent les vallées, s'arrêtant à certains endroits où elles trouvent réunies en abondance toutes les conditions nécessaires à leur existence. Au printemps, les mâles arrivent avant les femelles; en automne, jeunes et adultes vont de compagnie. Au printemps, elles voyagent le long des cours d'eau; en automne, elles traversent le pays, sans suivre ces routes naturelles, et se reposent, le jour, dans les champs non encore moissonnés.

En été, les gorges-bleues ne recherchent qu'une chose: un buisson épais, au voisinage de l'eau. Aussi, en Allemagne, évitent-elles les montagnes; tandis qu'en Norvège, c'est surtout dans les montagnes qu'on les rencontre, par exemple, sur les Fjelds, c'est-à-dire sur les hauts plateaux de ce pays, où elles trouvent des lacs, des étangs, l'un à côté de l'autre, reliés par de nombreux ruisseaux. Pour ces oiseaux, c'est là un véritable paradis. En Allemagne, nous ne les voyons se reproduire que dans les localités qui présentent des conditions analogues; or, de pareilles localités ne sont pas rares dans nos vallées.

Les gorges-bleues sont de charmants oiseaux, qui souvent attirent l'attention de l'observateur. Leur beauté et, plus encore, leur manière de vivre, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs allures nous charment et nous captivent. Comme la plupart des humicoles, elles sont admirablement douées sous tous les rapports. C'est à terre surtout qu'elles se montrent agiles. Elles ne marchent pas, elles sautent, mais par bonds si précipités qu'on croirait les voir courir: qu'elles se trouvent

sur un sol sec ou vaseux, dans un lieu découvert ou dans le buisson le plus fourré, au milieu des herbes les plus épaisses, peu leur importe; elles ont partout des allures vives. Elles sautent peu dans les branches; elles volent ordinairement pour passer de l'une à l'autre, et restent quelque temps au repos, une fois perchées. A terre, elles tiennent le corps droit, la queue un peu relevée, ce qui leur donne une apparence fière et hardie. Perchées sur une branche, elles font une impression moins agréable. Elles volent rapidement, en décrivant des arcs de cercle plus ou moins étendus, mais rarement elles parcourent d'une traite un grand espace. D'ordinaire, elles ne s'élèvent qu'à quelques mètres au-dessus du sol, et, dès qu'elles aperçoivent un endroit caché, elles s'abattent pour continuer leur route en courant.

Leurs sens sont à peu près aussi développés que ceux du rossignol, et leur intelligence aussi parfaite. Elles sont ordinairement peu timides, sans défiance à l'égard de l'homme; mais, une fois qu'elles ont été chassées, elles deviennent craintives et prudentes. Lorsqu'on ne les trouble pas, elles se montrent gaies, vives, de bonne humeur, toujours prêtes à folâtrer. Elles vivent en parfaite harmonie avec les autres oiseaux, et aiment à agacer leurs semblables; toutefois leurs jeux dégénèrent souvent en querelles sérieuses, surtout si l'amour et la jalousie se mettent de la partie. Deux mâles fondent alors l'un sur l'autre, se battent avec acharnement, et la lutte ne cesse souvent que par la mort de l'un d'eux.

*Tak tak* est le cri d'appel des gorges-bleues, comme de bien d'autres oiseaux chanteurs; *fed, fed*, est leur cri de tendresse; un grognement indescriptible indique la colère. D'après les observations faites par mon père, par Naumann, par Baessler et d'autres naturalistes, chaque espèce a un chant différent. La gorge bleue de Wolf est l'espèce qui chante le mieux; la gorge bleue suédoise, celle qui chante le plus mal. « Le chant de celle-ci, d'après Naumann, se compose de quelques phrases courtes, séparées par de petits intervalles. Quelques-unes sont composées de notes sifflantes, douces, très-agréables; malheureusement, l'oiseau les répète trop avant d'aborder un autre thème. Mais ce que ce chant a de particulier, ce sont des roulements qu'on n'entend que de très-près, et qui sont intercalés entre les autres notes. On dirait que l'oiseau possède deux voix. » Presque tous les mâles ajoutent à leurs chants des notes, ou des phrases entières, empruntées à d'autres oiseaux, même des cris

d'animaux nullement chanteurs: ainsi, Naumana a entendu des gorges-bleues imiter le piaillement de l'hirondelle, le cri de la caille, le gazouillement du moineau et du pinson, des phrases entières du chant du rossignol, de celui de la fauvette, le cri du héron, le coassement de la grenouille. Ce don d'imitation n'a pas échappé aux Lapons, qui ont donné à la gorge-bleue de leur pays le nom de *chanteur aux cent voix*.

Le mâle, lorsqu'il chante, est le plus ordinairement perché sur un point élevé; quelquefois il se fait entendre quand il est à terre, et même quand il court. Il n'accompagne pas chaque phrase d'un hochement de queue, comme il le fait quand il pousse son cri d'appel.

Les gorges-bleues se nourrissent de vers et d'insectes qui vivent dans les lieux aquatiques; en automne, elles mangent des baies.

Leur nid est caché et difficile à découvrir. Il est toujours près de l'eau, au bord d'un fossé ou d'un ruisseau. D'après Hinz, il est constamment du côté exposé au levant ou au midi; d'autres fois, il repose sur le sol, à demi caché dans un trou, entre des racines, des touffes d'herbes. Il est assez grand, toujours ouvert par en haut, formé extérieurement de feuilles sèches de saule, de chaumes, de tiges d'herbes, et tapissé, à l'intérieur, d'herbes délicates, et, dans le nord, de poils et de plumes. La ponte a lieu en mai, elle est de six ou sept œufs, d'un bleu verdâtre-pâle, couverts de points rouge-brun, ou marqués de brun au gros bout. La durée de l'incubation est d'environ quinze jours. Les deux parents couvent alternativement. Ils nourrissent de vers et d'insectes leurs petits. Ceux-ci quittent le nid avant de pouvoir voler; ils courent sur le sol, avec autant d'agilité que les souris, guidés et conduits par leurs parents. Quand l'été est favorable, les gorges-bleues élèvent deux couvées par an.

L'agilité des gorges-bleues et la nature des endroits qu'ils habitent les mettent beaucoup à l'abri des attaques des ennemis qui menacent tous les autres oiseaux chanteurs. Les adultes, et plus souvent encore les œufs et les jeunes, deviennent la proie du renard, des petits carnassiers rampants, des rats; c'est à peu près là le seul danger auquel ces oiseaux soient exposés.

**Chasse.** — Il est difficile de chasser les gorges-bleues; car elles savent se cacher à merveille. Dès qu'elles aperçoivent le péril, elles se réfugient dans des haies ou des buissons épais, où l'œil du chasseur ne peut les découvrir. Mais leur gourmandise cause souvent leur perte, et elles se

prennent dans les pièges les plus grossiers, amorcés avec des vers de farine.

**Captivité.** — Les gorges-bleues sont un des plus beaux ornements d'une volière. Bien soignées, elles s'appriivoisent parfaitement et très-vite, quelque craintives et sauvages qu'elles se soient montrées au commencement; elles chantent avec ardeur, et divertissent leur maître par leurs allures. Malheureusement, elles ne supportent pas longtemps la captivité, et on ne les conserve qu'en leur prodiguant les soins les plus minutieux et en leur donnant une nourriture choisie et abondante.

### LES CALLIOPE — CALLIOPE.

*Die Rubinnachtigallen, the Ruby-Nightingales.*

**Caractères.** — Les calliopes sont très voisines des gorges-bleues, et forment une sorte de transition entre elles et certains calamoherpidés. Ce sont des oiseaux chanteurs humicoles; ils ont le bec de longueur moyenne; les pattes assez élevées, à doigts grands; des ailes moyennes, à première penne très-courte; une queue courte, légèrement arrondie, unicolore, à rectrices latérales pointues, tandis que les médianes sont arrondies; un plumage lisse et serré.

### LA CALLIOPE DU KAMTSCHATKA — CALLIOPE KAMTSCHATKENSIS.

*Die Calliope, the Calliope.*

**Caractères.** — La calliope du Kamtschatka a le dos brun-olive, la tête et le front de même couleur, mais plus foncés; la face inférieure du corps d'un blanc sale, marquée, sur les côtés, de brun olive; le milieu de la poitrine blanc; l'œil surmonté d'une bande d'un blanc de satin; la ligne allant du bec à l'œil noire; la gorge d'un rouge-rubis, entourée d'une bande d'un gris brun ou d'un gris cendré.

La femelle a des couleurs plus ternes, et la tache de la gorge simplement indiquée.

Les jeunes sont d'un brun foncé, marqués de raies longitudinales d'un jaune roux-clair.

Cet oiseau a 16 cent. de longueur totale; l'aile pliée mesure 3 cent., et la queue 6 cent. et demi.

**Distribution géographique.** — La calliope du Kamtschatka habite l'Asie septentrionale et orientale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On trouve la calliope sur la lisière des bois, dans les saules qui bordent les cours d'eau, dans les buissons des marais. Elle y arrive, selon Middendorf, à la

fin de mai, quelquefois plus tôt, et y reste, d'après Kittlitz, jusqu'au commencement d'octobre; quelques individus, cependant, s'en vont déjà en août. Dans leurs migrations, les calliopes traversent la Sibérie orientale, la Mongolie, le sud de la Chine, le Japon; elles vont jusqu'aux Indes, où elles apparaissent, au rapport de Jerdon, en novembre. Swinhoe en vit beaucoup aux environs de Pékin, et il croit qu'elles passent l'hiver en Chine; mais cet auteur n'en a pas vu plus tard que le mois d'octobre, époque pendant laquelle Kittlitz les a rencontrées au Kamtschatka.

Par leur genre de vie, les calliopes ressemblent aux gorges-bleues et aux calamoherpidés; Radde et Kittlitz les comparent aux premières, Swinhoe aux seconds. Elles cherchent leur nourriture sur le sol, et, paraît-il, au crépuscule, tandis que, le jour, elles ne quittent leur retraite que le moins possible. Elles courent avec autant d'agilité, sinon même plus, que les gorges-bleues. Jerdon les dit craintives, peu sociables et taciturnes; mais la description de Radde ne confirme que la première de ces épithètes. Les mâles partent avant les femelles; ils voyagent alors de compagnie, et, au printemps, cachés dans le feuillage des bouleaux, ils font entendre leur voix aussi souvent le jour que la nuit. Leur chant est fort estimé: le timbre, dit Kittlitz, en est harmonieux; mais la mélodie n'en est pas riche. La calliope ne peut rivaliser avec le rossignol. « Elle ne fait point entendre, dit Radde, des roulades, que suivent des coups de gosier sur un ton plus bas; ce n'est qu'une plainte légère qui vient frapper l'oreille. Comme le rossignol, elle commence par pousser trois ou quatre fois un cri que l'on peut rendre par: *giouou*; puis vient un trille assez long, un peu semblable au chant de l'alouette. Elle sait rouler, mais peu. » Au mois de juin, c'est-à-dire pendant la saison des amours, le mâle chante beaucoup, surtout la nuit. Il se tient perché sur la cime d'un arbre ou d'un arbuste. Comme le rossignol, il gonfle sa gorge en chantant, et, comme la gorge-bleue, il entr'ouvre ses ailes, relève sa queue à angle droit, mais sans la hocher. Pendant ce temps, la femelle se tient cachée dans le buisson, et ne se montre jamais.

Kittlitz, auquel nous empruntons ces détails, n'a pu découvrir le nid de la calliope. Middendorf en trouva plusieurs dans les environs de la rivière de Taimeyr. Ils étaient tous sur le sol, entre des troncs entrelacés de saules, tout près de l'eau, à des endroits inondés, et couverts de sable et de bois flottés. Le nid de la

calliope est très-artistement construit: il est fermé par en haut et muni d'un couloir d'entrée, creusé horizontalement dans le sable. Chaque couvée est de cinq œufs, d'un vert bleuâtre, fort semblables à ceux de l'accenteur des Alpes. A la fin de juin, Middendorf trouva les calliopes en train de couvrir. « Lorsqu'on s'approchait d'un nid, la femelle en sortait, mais sans s'envoler; elle courait en sautillant et en se tapissant à terre jusque vers le tas de bois flottés le plus voisin et y disparaissait. » En août, Kittlitz tua des jeunes, revêtus encore de leur premier plumage.

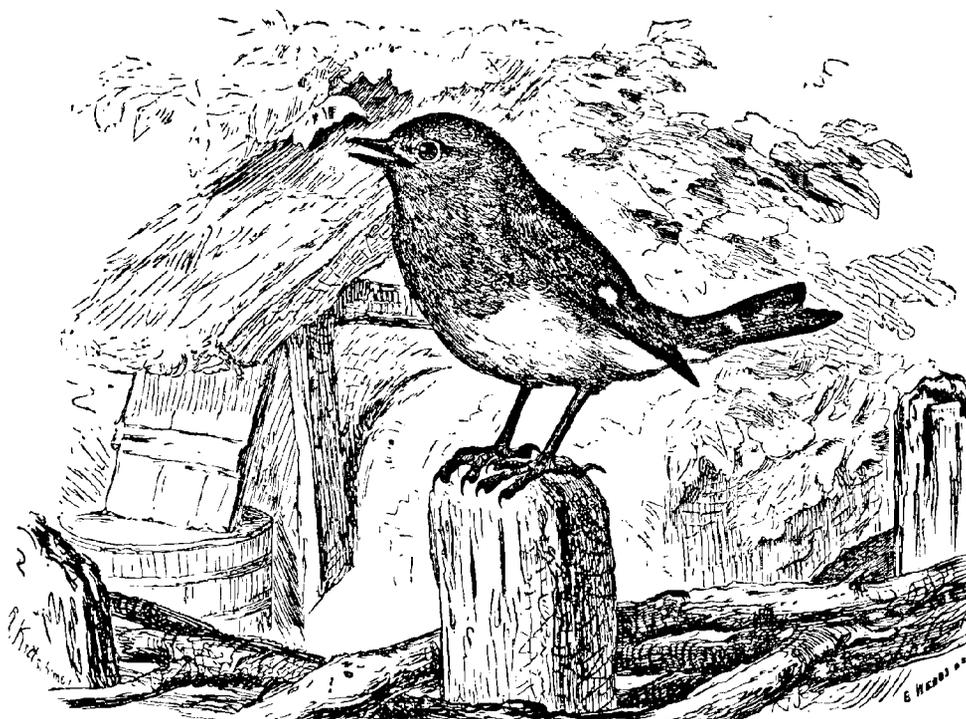
**Chasse.** — Les calliopes ne sont pas plus difficiles que les gorges-bleues à prendre dans des pièges. Comme celles-ci, elles sont craintives à l'approche du chasseur. Quelques mâles, que Radde captura dans une haie, ne se laissèrent surprendre qu'au crépuscule: pendant la journée, on ne pouvait les approcher. « Si, pour les tirer, je me mettais à gauche de la haie, dit-il, ils se faufilaient adroitement à travers les plus étroites ouvertures, et se portaient du côté droit, et inversement. » Les gorges-bleues se comportent de la même manière.

**Captivité.** — En Chine, le *hung-po* (gorge-rouge) ou *chin-po* (gorge-d'or), comme on appelle la calliope, est l'oiseau favori de tous les amateurs. On la tient en captivité, non enfermée dans une cage, mais attachée par le cou à un lacet, dont l'autre extrémité est liée à une branche; d'après Swinhoe, c'est là le mode habituel de tenir les oiseaux dans tout le nord du Céleste Empire.

## LES ROUGES-GORGES — *RUBECULA*.

*Die Rothbrüstchen, the Robins.*

**Caractères.** — Les rouges-gorges ont un bec médiocre, moins long que la tête, à arête arrondie entre les narines; des tarses et des doigts minces, des ongles forts et recourbés; des ailes assez courtes, surabondantes, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues; une queue à peu près égale, unicolore, à rectrices terminées en pointe et légèrement échancrées à l'extrémité, sur les bords internes. Leur plumage est lâche; les deux sexes ont la même robe; les jeunes portent une livrée particulière.



Corbell, Créteil, Éta, imp.

Fig. 176. Le Rouge-gorge familier.

Paris, Baillière et Fils, édit.

**LE ROUGE-GORGE FAMILIER — RUBECULA  
FAMILIARIS.**

*Das Rothkehlchen, the Redbreast.*

**Caractères.** — Le rouge-gorge familier ou simplement rouge-gorge (*fig. 176*), est bien connu de tous. Il a le dos d'un gris olivâtre foncé, le ventre d'un blanc argenté, les côtés de la poitrine d'un gris cendré; les flancs brunâtres; le front, la gorge et la partie supérieure de la poitrine d'un roux jaune-vif, l'œil brun-roux; le bec noirâtre; les pieds d'un brun de corne.

La femelle a des couleurs un peu plus ternes que le mâle.

Les jeunes ont les plumes de la partie supérieure du corps d'un gris olivâtre, avec la tige jaunâtre; celles des parties inférieures d'un jaune roux terne, à tiges et à bords gris. Le rouge-gorge a 15 cent. de long et 23 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 7.

**Distribution géographique.** — Il semble que le rouge-gorge soit propre à l'Europe; car il ne dépasse guère les limites de cette partie du monde. Dans ses migrations, il arrive dans le nord-ouest de l'Afrique et dans les îles avois-

BRUM.

nantes; mais la plupart des rouges-gorges passent l'hiver dans le midi de l'Europe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos contrées, le rouge-gorge est commun partout. Dans chaque forêt où se rencontrent des taillis et des lieux humides, il trouve un séjour convenable, et, dans ses excursions, il va visiter chaque buisson, chaque haie. On le rencontre dans la plaine aussi bien que dans la montagne, dans les champs comme dans les jardins, jusque dans le voisinage immédiat des habitations.

Le rouge-gorge est une charmante créature, toujours gaie et joyeuse. Sur le sol, il se tient le corps droit, les ailes un peu pendantes, la queue horizontale; perché, il a une apparence un peu plus nonchalante. Il sautille rapidement sur le sol ou sur les branches horizontales; il va en voletant d'une branche à l'autre; il vole avec agilité; quand il a un court espace à franchir, il le traverse, tantôt en sautillant, tantôt en volant; quand il a un plus long parcours à faire, il décrit une ligne fortement ondulée; il glisse au travers des buissons les plus épais; il fait constamment preuve de la plus grande agilité. Il aime à se tenir sur une branche élevée ou sur le sol mais il ne s'élève pas volontiers dans les airs. Quelque hardi qu'il paraisse, il est continuelle-

III — 293

ment occupé à veiller à sa sécurité. Il ne craint pas l'homme : il sait, semble-t-il, que cet être intelligent apprécie sa douceur, le remercie de sa confiance en le protégeant. Par contre, il connaît ses ennemis naturels, se montre inquiet, et tourmenté à leur vue. A l'égard des êtres plus faibles ou de ses semblables, il se montre malicieux, et même querelleur ; aussi ne vit-il pas en société. Cependant, on a surpris chez lui de bons mouvements ; on l'a vu, dans certaines circonstances, être compatissant, charitable. Les jeunes oiseaux orphelins, incapables encore de se suffire à eux-mêmes, trouvent dans le rouge-gorge un père nourricier, ses semblables malades rencontrent en lui un aide charitable. Deux rouges-gorges, renfermés dans la même cage, étaient continuellement en lutte et en querelle : ils se disputaient chaque miette de nourriture, on peut même dire qu'ils se disputaient l'air qu'ils respiraient ; ils se précipitaient l'un sur l'autre avec fureur, se donnaient des coups de bec. Un jour, l'un d'eux se cassa la patte. Les luttes furent finies. Son compagnon oublia à l'instant toutes ses colères, il s'approcha du blessé, lui donna à manger, le soigna avec tendresse. La patte guérit, le malade recouvra la santé, mais la paix ne fut plus jamais troublée entre lui et son bienfaiteur.

Snell rapporte un fait non moins intéressant. Un rouge-gorge mâle avait été pris avec ses petits et porté dans une chambre : il se consacra à les soigner ; il les nourrit, les réchauffa, finit par les élever heureusement. Huit jours plus tard, environ, l'oiseleur mit dans la même pièce un autre nid, avec de jeunes rouges-gorges ; lorsque la faim fit crier ceux-ci, le vieux mâle s'empressa d'arriver, les considéra longtemps, puis courut à sa mangeoire, y prit des larves de fourmis, les leur apporta, les éleva en un mot avec autant de tendresse que ses propres petits.

Naumann cite une histoire analogue : il voulait élever une jeune linotte, qui, toujours affamée, ne cessait de crier. Elle excita la pitié d'un rouge-gorge enfermé dans la même pièce ; celui-ci s'étant approché d'elle, elle lui demanda à manger, et le rouge-gorge de voler aussitôt à la mangeoire, d'y chercher des miettes de pain, de les lui mettre dans le bec. Il répétait ce manège chaque fois que la linotte s'adressait à lui.

Même en liberté, le rouge-gorge se lie parfois d'amitié avec d'autres oiseaux. « Dans une forêt, aux environs de Röthen, raconte Baessler, un rouge-gorge pondit dans le même nid qu'un pouillot. Ce dernier était le constructeur du nid. L'un

et l'autre oiseau avaient pondu chacun six œufs, et tous deux les avaient couvés simultanément en parfaite harmonie. »

Mais le rouge-gorge a encore d'autres qualités : c'est un de nos meilleurs oiseaux chanteurs. Son chant se compose de plusieurs trilles, alternant avec des sons de flûte assez prolongés, et lancés avec force. Ce chant est aussi agréable à entendre dans un appartement qu'en plein air.

En juillet ou en août, les rouges-gorges muent, puis ils entreprennent leurs migrations.

« A ce moment, dit Naumann, de chaque buisson s'échappe leur chant. On l'entend d'abord près du sol, puis à une élévation de plus en plus grande, jusqu'à ce que l'oiseau ait atteint le sommet de l'arbre. A la nuit close, tout devient silencieux dans la forêt ; et c'est alors que le rouge-gorge fait retentir sa voix dans les airs. »

Bientôt ces charmants oiseaux peuplent les endroits où ils passeront l'hiver. Là où, pendant tout l'été, on aurait vainement cherché un rouge-gorge, on en voit maintenant dans chaque buisson. On les rencontre aussi dans tout le sud et le centre de l'Espagne ; là encore, comme chez nous, chaque couple a son domaine, et sait le défendre et le conserver. Mais le rouge-gorge est dans ce pays bien moins exigeant que dans sa patrie ; un seul buisson isolé lui suffit pour se loger, et tous paraissent alors ne former qu'une seule famille.

Au commencement de leur séjour dans ce nouveau climat, ils sont paisibles et silencieux : ils souffrent, dirait-on, du mal du pays ; cependant leur gaieté naturelle ne tarde pas à reprendre le dessus : ils chantent, ils s'agacent mutuellement et se battent ; en un mot, ils ont recouvré toute leur gaieté et leur bonne humeur bien avant l'arrivée du printemps.

Le rouge-gorge arrive ordinairement chez nous au commencement de mars, si la température n'est pas trop basse, mais, à cette époque, il a souvent à souffrir du froid et de la faim. Il voyage solitairement, la nuit, en poussant des cris perçants et en volant haut dans l'air. Le matin, il s'abat dans une forêt, un buisson, un jardin, pour s'y nourrir et s'y reposer. Une fois qu'il s'est établi, toute la forêt retentit de son cri d'appel : *schnickerittilz*, qu'il répète souvent, et qu'il lance parfois comme un trille ; le premier rayon du soleil est pour lui le signal du chant. On voit à ce moment le mâle perché sur une des plus hautes branches d'un arbre, les ailes pendantes, la gorge gonflée, dans une attitude fière, sérieuse et solennelle, comme s'il

remplissait le devoir le plus important de toute sa vie. Il chante beaucoup, surtout le matin et le soir, à l'heure du crépuscule ; c'est principalement au printemps qu'il se fait entendre : souvent aussi, il gazouille en automne.

Il a son petit domaine, qu'il garde avec jalousie, et dans lequel il ne souffre aucun autre de ses semblables ; les différents couples vivent chacun pour soi, mais l'un à côté de l'autre. C'est au centre du domaine que se trouve le nid ; il est établi sur le sol, au rebord d'un fossé, dans un trou, sous une souche d'arbre, au milieu des racines, dans de la mousse, dans une touffe d'herbes, dans la demeure abandonnée d'un quadrupède. L'extérieur de ce nid est formé de ramilles ; l'intérieur est tapissé de racines, de chaumes, de poils, de plumes. Si le nid n'est pas naturellement protégé par le haut, l'oiseau lui construit un toit, et ménage l'ouverture sur le côté. La ponte a lieu à la fin d'avril ou au commencement de mai. Elle est de cinq ou sept œufs d'un blanc jaunâtre, semés de points d'un jaune-roux foncé. Les deux parents les couvent alternativement pendant quinze jours ; ils élèvent en commun leurs petits, les nourrissent, les conduisent avec eux pendant une huitaine de jours après qu'ils ont pris leur essor ; puis, ils les abandonnent et ont une nouvelle couvée, si l'été le permet. Lorsqu'on s'approche soit du nid, soit des jeunes, les parents font entendre leur cri d'appel

et d'avertissement, et se montrent très-agités. Les petits, dont on entendait les cris, se laissent aussitôt et disparaissent, en grimpant bien plus qu'en volant, dans les branches.

Les jeunes sont nourris d'abord de vers ; plus tard, les parents leur donnent de tous les aliments dont ils se nourrissent eux-mêmes : des insectes de toute nature, des araignées, de petits colimaçons, des vers de terre, etc. En automne, jeunes et vieux émigrent.

**Captivité.** — Le rouge-gorge, tant à cause de son chant que de sa gentillesse, est souvent tenu en captivité. Il s'y habitue d'ailleurs facilement ; il ne tarde pas à perdre toute crainte, à se montrer confiant à l'égard de l'homme. Il devient familier au bout de très-peu de temps, et connaît son maître. Chaque fois qu'il l'aperçoit, il le salue d'un joyeux gazouillement ; il gonfle son jabot et lui témoigne de son mieux le plaisir qu'il ressent à sa vue. Lorsqu'il est bien soigné, il supporte la captivité pendant longtemps, et paraît se faire parfaitement à son sort. On en a vu qui, lâchés au printemps, après avoir passé l'hiver en cage, sont revenus en automne dans la maison de leur ancien maître. On a pu en dresser à sortir de leur cage et à y rentrer librement ; on en a vu même s'y reproduire.

Le rouge-gorge, en captivité, s'accommode parfaitement de la même nourriture que l'homme.

## LES MONTICOLIDÉS — MONTICOLÆ.

*Die Schmatzer, the Ruddy-Tails.*

Les monticolidés sont très-voisins des humicolidés : ce sont de petits chanteurs au plumage varié, et ayant entre eux les plus grands rapports quant aux mœurs et au genre de vie. Les auteurs ne sont pas d'accord sur les limites à assigner à cette famille : tandis que les uns rangent certains monticolidés parmi les turdidés, d'autres les placent parmi les humicolidés. Mais, si l'on n'a égard qu'au genre de vie, on verra que l'on ne peut séparer ces oiseaux, et que les différences qu'ils présentent peuvent tout au plus être prises pour caractères génériques.

**Caractères.** — Les monticolidés ont le corps svelte, des ailes moyennes, sub-aiguës, la troisième rémige étant la plus longue ; une queue courte, tronquée à angle droit ou légèrement échancrée ; des tarses élevés ; un bec pointu, à mandibules supérieures se terminant par un crochet court et

faible. Le plumage est lâche et abondant ; sa couleur varie suivant l'âge et le sexe. Les mâles ont des teintes plus belles que les femelles, et les jeunes sont tachetés. Chez beaucoup d'espèces, la queue est d'une autre couleur que le reste du corps ; la gorge et la région auriculaire présentent aussi généralement des taches de couleur foncée, tranchant sur le reste du plumage.

**Distribution géographique.** — Les monticolidés ont des représentants dans le nord et le sud de l'ancien continent et dans la Nouvelle-Hollande ; ils manquent dans l'hémisphère occidental.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La plupart des monticolidés habitent, les uns les forêts ou les jardins, les autres les prairies ; mais le plus grand nombre préfèrent les endroits rocailleux. Plus une localité est rocheuse, plus une monta-

gne est ravinée, plus on est certain de les y trouver en nombre. Ils volent autour des crêtes des rochers; ils animent le désert et trouvent encore à subsister là où d'autres oiseaux n'ont plus ou ont à peine de quoi se nourrir.

Tous les monticolidés se ressemblent beaucoup sous le rapport des mœurs et du genre de vie. Ce sont des oiseaux prudents, actifs, gais, agiles, insociables. Ils vivent par couples dans un domaine qu'ils se sont choisi, et où ils ne souffrent aucun autre oiseau de leur espèce. Sous ce rapport, ils diffèrent beaucoup des turdidés. Même lors de leurs migrations, ils ne se réunissent pas en sociétés; on ne les voit que par paires, ou, au plus, par petites familles.

Éveillés dès l'aurore, ils parcourent sans repos, jusqu'au crépuscule du soir, un domaine assez étendu, et reviennent toujours à certaines places favorites. Leurs mouvements sont assez singuliers. Tous courent plutôt qu'ils ne sautent; quelques-uns se meuvent agilement au milieu des branches; la plupart, cependant, n'aiment point à se percher sur les arbres et préfèrent se tenir sur des pierres ou des saillies de rochers. Leur vol varie: il est généralement rapide et facile. Beaucoup d'entre eux s'élèvent rarement à de grandes hauteurs, mais ceux qui habitent les hautes montagnes montent souvent bien plus haut dans les airs. Lorsqu'ils sont perchés et que quelque chose les excite, ils fléchissent rapidement leurs jambes, baissent leur corps, agitent leur queue de haut en bas ou l'étalent.

La plupart des monticolidés chantent bien. Leur chant est varié, harmonieux, mais il s'y mêle quelques sons rauques qui, chez certaines espèces, reviennent un peu trop souvent. Plusieurs d'entre eux possèdent un très-grand talent d'imitation; ils apprennent facilement à redire des notes, des phrases entières du chant des autres oiseaux, et les mêlent habilement à leurs propres chansons.

Toutes les espèces de cette famille qui vivent dans les régions du Nord sont des oiseaux voyageurs. Elles arrivent chez nous au printemps, pour nous quitter en automne. Dans le midi de l'Europe, on en rencontre déjà quelques-unes qui errent sans émigrer. Dans les parties chaudes de l'Asie et de l'Afrique, le plus grand nombre demeurent toute l'année dans la même localité. On se rendra facilement compte de cette exception, si l'on veut considérer que les monticolidés sont surtout des insectivores et ne mangent qu'accessoirement des baies ou des fruits. Lorsque l'hiver arrive avec ses rigueurs,

ils ne trouvent plus de quoi se nourrir et sont dès lors forcés d'émigrer; tandis que dans les pays où il n'y a pas d'hiver, ils trouvent toute l'année de quoi suffire à leurs besoins.

Au printemps, peu après leur retour dans leur patrie, les monticolidés s'accouplent. Le mâle cherche par des mouvements vifs et singuliers à captiver l'amour de sa femelle, puis il construit avec elle son nid, il l'aide à couvrir et plus tard à nourrir ses petits. Le nid est établi dans une crevasse de rocher, exceptionnellement dans un tronc d'arbre creux ou dans une fente de mur. Il n'est pas très-artistement construit, car il consiste en un amas désordonné de matériaux, dont l'intérieur seul est disposé avec quelque soin. Chaque couvée est de quatre à six œufs, généralement d'un bleu clair.

Les monticolidés ont les mêmes ennemis que les autres petits oiseaux, mais ils sont trop agiles et trop prudents pour avoir beaucoup à craindre des rapaces et des carnassiers.

**Captivité.** — Quelques monticolidés sont très-recherchés comme oiseaux d'appartement. Ils supportent longtemps la captivité, si on les soigne bien; ils s'appriivoisent parfaitement, s'attachent à l'homme et l'égayent par leurs chants. Mais la plupart sont trop vifs, trop amoureux de leur liberté pour se faire à la servitude. On chasse beaucoup les premiers, et ils sont l'objet d'un commerce aussi considérable que les autres bons oiseaux chanteurs. A part cela, on poursuit peu les monticolidés.

## LES ROUGES QUEUES—*RUTICILLA*

*Die Rothschwänze, the Redstarts.*

Jusqu'à présent, on avait toujours rangé les rouges-queues parmi les humicolidés, mais ils ressemblent bien plus, ce me semble, aux monticolidés. Ils en ont le genre de vie, et, extérieurement, ils ont des points de ressemblance très-nombreux avec plusieurs de ces derniers.

**Caractères.** — Les rouges-queues ont le corps élancé, le bec pointu, terminé par un petit crochet, mais sans échancrure; les tarses élevés et minces; les ailes assez longues, sub-aiguës, la troisième rémige dépassant les autres; une queue moyenne, presque tronquée à angle droit; un plumage lâche, variant suivant l'âge et le sexe.

**Distribution géographique.** — Ils habitent l'ancien monde et ont surtout de nombreux représentants en Asie.

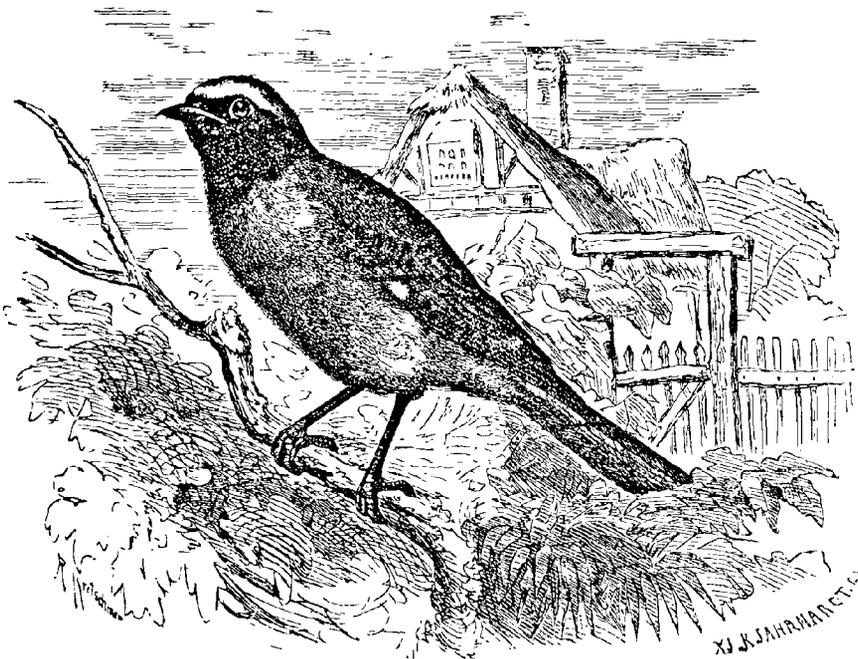


Fig. 177. Le Rouge-queue de murailles (p. 653).

**LE ROUGE-QUEUE TITHYS — *RUTICILLA TITHYS*.***Der Hausrothschwanz, the black Redstart.*

**Caractères.** — Le rouge-queue tithys est noir; il a la tête, le dos et la poitrine d'un gris cendré; le ventre blanchâtre; les ailes variées de blanc; la queue et les plumes du croupion d'un roux jaunâtre, sauf les deux rectrices médianes, qui sont d'un brun foncé.

Les femelles et les jeunes mâles d'un an sont d'un gris foncé.

Les jeunes avant la première mue sont d'un cendré roussâtre en dessus et en dessous, plus clair et plus roussâtre au ventre, avec les plumes bordées de brun.

Le rouge-queue tithys a 17 cent. de long et 27 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 7.

**Distribution géographique.** — Le rouge-queue tithys est propre à l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il n'est personne, je crois, dans notre pays, qui ne connaisse le rouge-queue. Dans toute l'Allemagne, il n'est pas un endroit, grand ou petit, où chaque été on ne voie ce charmant oiseau. Il fait partie de la demeure du paysan, comme de celle du citadin, au même titre que le moineau, au même

titre que l'hirondelle. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il va s'établir loin des lieux habités, sur une paroi de rocher, un mur de pierres, le long des rives rocheuses d'un torrent de montagne, où il partage l'habitation du cincle aquatique (*cinclus aquaticus*) et des bergeronnettes; il en est ainsi en Espagne et dans le Riesengebirge.

Le rouge-queue est commun dans les montagnes, et surtout dans les endroits rocheux. « On le trouve partout dans les Alpes, dit Tschudi. C'est un des rares animaux des montagnes qui se confient à l'homme. Souvent on le voit au milieu des neiges, perché sur une pierre, attendant le voyageur, et quand, en automne, les troupeaux sont depuis longtemps redescendus dans la vallée, il vole encore autour des chalets abandonnés. »

Il est plus rare dans la plaine, et ne s'étend pas très-loin vers le Nord. Dans le Sud, en Espagne notamment, il n'est pas fort commun non plus en été: il n'y habite pas les maisons, et je ne l'ai jamais trouvé que sur les rochers. Il en est autrement en hiver. Dans cette saison, le midi de l'Europe fournit de nombreux abris aux rouges-queues qui fuient les rigueurs du froid; toutes les montagnes sont alors remplies de ces oiseaux; partout où il y a la moindre place convenable, on est sûr qu'ils vont venir s'y fixer.

Chez nous, les rouges-queues arrivent vers la fin de mars. Ils voyagent la nuit, isolés, les mâles précédant les femelles de quelques jours, mais tous s'avançant avec la plus grande vitesse. A peine de retour dans sa patrie, le mâle reprend possession du toit qu'il habitait l'année précédente, et de ce moment commence sa joyeuse vie d'été.

Le rouge-queue tithys, comme tous les oiseaux de cette famille, est gai, vif, toujours en mouvement; le jour ne commence pas à poindre qu'il est déjà éveillé; le soleil est couché depuis longtemps, qu'il ne songe point encore à prendre du repos. Le matin, il est un des premiers oiseaux à faire entendre son chant; le soir, un des derniers à se taire. Tous ses mouvements rappellent plus ceux des monticolidés que des humicolidés. Il est très-vif, très-agile; il saute et vole avec légèreté; il hoche élégamment la queue. Il y a dans sa tenue de la hardiesse et de la fierté; il saute en faisant de grands bonds, tantôt en avant, tantôt de côté. « En volant, dit Naumann, ou bien il fend l'air en ligne directe, comme une flèche, ou bien il décrit une ligne longuement ondulée. Il sait à merveille changer de direction, se retourner, se laisser tomber de haut, pour se relever ensuite. » Il peut, tout en volant, capturer les insectes dont il se nourrit, comme le font les gobemouches.

Ses sens, notamment sa vue, sont excellents; son intelligence n'est nullement bornée. Il est prudent; il connaît ses ennemis, et les redoute; il est même déliant à l'égard de ses amis. Les habitants de la demeure où il vient s'établir, n'ont pas toujours toute sa confiance: il se tient constamment à une certaine distance de l'homme et se perche de préférence sur la crête des toits. Là, il se sent en sûreté, et semble indifférent à tout ce qui se passe au-dessous de lui; le tumulte de la ville la plus populeuse ne l'émeut nullement.

Comme les autres oiseaux de la même famille, il est peu sociable, vit seul avec sa femelle, s'écarte peu de son domaine, dans lequel il ne souffre la présence d'aucun de ses semblables, et se dispute presque constamment avec les autres petits oiseaux.

Son cri d'appel est assez agréable; on peut le rendre par: *fic tek tek*. Lorsqu'il se croit en danger, il le répète plusieurs fois de suite. Son chant est peu remarquable: il consiste en deux ou trois phrases, composées de notes, les unes rauques, les autres sifflantes, nullement

harmonieuses. Mais le rouge-queue a le talent d'imiter la voix des autres oiseaux. Jaeckel lui a entendu reproduire le chant du pouillot, de la fauvette, le cri d'appel de la mésange, du merle, du serin, le babil des étourneaux; mon père a observé des faits analogues. Mais, même en imitant ainsi des chants d'autres oiseaux, le rouge-queue y mêle les sons rauques qui lui sont propres; aussi n'est-il pas fort estimé comme oiseau chanteur.

Le rouge-queue se nourrit exclusivement d'insectes, principalement de mouches. Il descend rarement à terre; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il y demeure quelque temps, mais jamais il ne fouille le sol, comme le font les humicolidés. Lorsque les fruits sont mûrs, on le voit assez souvent dans la plaine; d'ordinaire, il chasse dans les hauteurs.

C'est au mois d'avril que le rouge-queue se reproduit. Dans les montagnes, il construit son nid dans des crevasses de rochers; dans la plaine, il niche presque exclusivement dans les habitations, dans les trous des murs, sur les chevrons, sur les endroits saillants et un peu à l'abri du mauvais temps. Quelquefois, mais rarement, il l'établit dans un tronc d'arbre creux. Là où, dans les montagnes, les pins et les sapins entourent des masses de rochers, il lui arrive de construire son nid sur le sol, sous un buisson ou sous une pierre. Le fait le plus remarquable de nidification du rouge-queue tithys est celui dont plusieurs auteurs ont fait mention: un couple de ces oiseaux a construit son nid et élevé ses petits dans une locomotive de chemin de fer fonctionnant très-fréquemment.

Ce nid est grossièrement fait, quand l'oiseau l'établit dans un trou; il se borne presque à y entasser, sans trop d'ordre, divers matériaux; il est, au contraire, un peu plus artistement travaillé, quand il est construit en un lieu découvert. L'extérieur du nid est formé d'un amas de racines, de chaumes, de tiges d'herbes; l'intérieur est mollement tapissé de plumes et de poils. Chaque couvée est de cinq à sept œufs, d'un blanc éclatant.

Les deux parents couvent alternativement; le mâle, quelques heures au milieu de la journée; la femelle, le reste du temps. Tous deux élèvent leur progéniture avec la plus grande tendresse. En cas de danger, ils déploient un courage remarquable, et cherchent par tous les moyens possibles à détourner de leurs petits l'attention de leurs ennemis. Les jeunes sont bientôt en état de se suffire, et les parents ont alors

une seconde et même une troisième couvée.

Il arrive parfois que, pendant la saison des amours, certains rouges-queues contractent des amitiés extraordinaires. « Dans mon bûcher, dit Baessler, un rouge-queue s'était établi dans un nid d'hirondelle. Trouvant son nid occupé au retour de son voyage d'hiver, l'ancienne propriétaire s'en construisit un nouveau à côté du premier. Elle ne l'avait pas encore terminé lorsque le rouge-queue commença à couver. Souvent, celui-ci eut à recevoir des coups de queue de l'hirondelle affairée; souvent il fut poussé par elle, jamais il n'en fut troublé. Plus tard, l'hirondelle couva à son tour; les deux femelles restaient l'une près de l'autre, vivant dans les meilleurs rapports. Lorsque l'hirondelle mâle venait tenir société à sa compagne, lui parlait dans son langage du ciel et des insectes, il s'adressait parfois à sa voisine; de son côté, l'hirondelle souffrait d'être touchée par le rouge-queue mâle, qui apportait à ses petits leur nourriture. Lorsque ceux-ci furent devenus grands, le rouge-queue mâle choisit une remise voisine pour y construire son nouveau nid; l'hirondelle le suivit, appropria un ancien nid, et les deux couples continuèrent à vivre en parfaite amitié. »

**Captivité.** — Le rouge-queue est facile à prendre dans des trappes convenablement disposées. Mais il n'est pas fait pour être tenu en cage, car il est sauvage, turbulent, et s'habitue difficilement à son nouveau régime. Lors même qu'il est apprivoisé, il n'a pour lui que sa pétulance, et ne possède aucune des qualités que l'on recherche chez les oiseaux d'appartement.

**LE ROUGE-QUEUE DE MURAILLES — RUTICILLA PHOENICURA.**

*Der Gartenrothschwanz, the Redstart.*

**Caractères.** — Le rouge-queue de murailles (*fig. 177*) est un bel oiseau. Le mâle adulte a le front, les côtés de la tête et la gorge noirs; le dos d'un gris cendré; la poitrine, les flancs et la queue d'un roux de rouille vif; la partie supérieure de la tête et le milieu du ventre blancs; l'œil brun; le bec et les pattes noirs. L'oiseau a 15 cent. de longueur totale et 25 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 16 cent. et la queue 6.

La femelle a le dos gris foncé, le ventre gris; quelquefois, elle a la gorge légèrement noire.

Les jeunes ont le dos gris, taché de jaune-roux et de brun; les plumes du ventre sont grises, et bordées d'un liséré jaune-roux.

**Distribution géographique.** — Le rouge-queue de murailles habite une grande partie de l'Europe. On le trouve en France, en Allemagne, en Italie, et il y est commun dans les forêts où les conifères ne prédominent pas. On le rencontre encore assez loin vers le Nord et dans presque toute l'Asie septentrionale. Il émigre plus loin que son congénère, et va passer l'hiver aux Indes ou dans le centre de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs, les habitudes, le genre de vie du rouge-queue de murailles sont à peu près les mêmes que ceux de l'espèce précédente: il n'en diffère que parce qu'il se tient de préférence sur les arbres. Sa voix est plus riche et plus harmonieuse; il fait entendre deux ou trois phrases, composées de notes douces, semblables à celles de la flûte; ce chant a quelque chose de mélancolique, mais il est fort agréable.

Le rouge-queue de murailles se nourrit d'insectes, qu'il ramasse sur les arbres et sur le sol.

Il niche dans un tronc d'arbre creux, assez souvent dans une crevasse de mur, rarement dans une anfractuosité de rocher, mais toujours dans des excavations, surtout dans celles à ouverture étroite. Le nid, grossièrement construit, est composé de racines et de chaumes desséchés, entrelacés sans aucun ordre; la cavité en est tapissée de plumes. La ponte commence dans la seconde moitié d'avril. Les couvées sont de cinq à huit œufs, à coquille lisse, de couleur bleu-verdâtre. La seconde couvée a lieu en juin, mais dans un nouveau nid, construit à une autre place. Au printemps, le rouge-queue revient prendre possession de son premier nid.

**Captivité.** — On voit plus souvent en captivité le rouge-queue de murailles que son congénère. Il chante bien et toute l'année; mais il a le défaut de faire entendre trop souvent son cri d'appel, triste et monotone: *ouit, ouit, tak, tak*, et il en devient fatigant pour l'amateur.

**LES TARIERS — PRATICOLA.**

*Die Wiesenschmätzer, the Chats.*

**Caractères.** — Les tariers sont de petits oiseaux un peu lourds, à bec court, épais, arrondi, large à la base, courbé seulement à la pointe; leurs ailes sont moyennement longues, surabondantes, la troisième et la quatrième rémige étant les plus longues; la queue est courte, à pennes étroites; leurs tarses sont élevés et min-

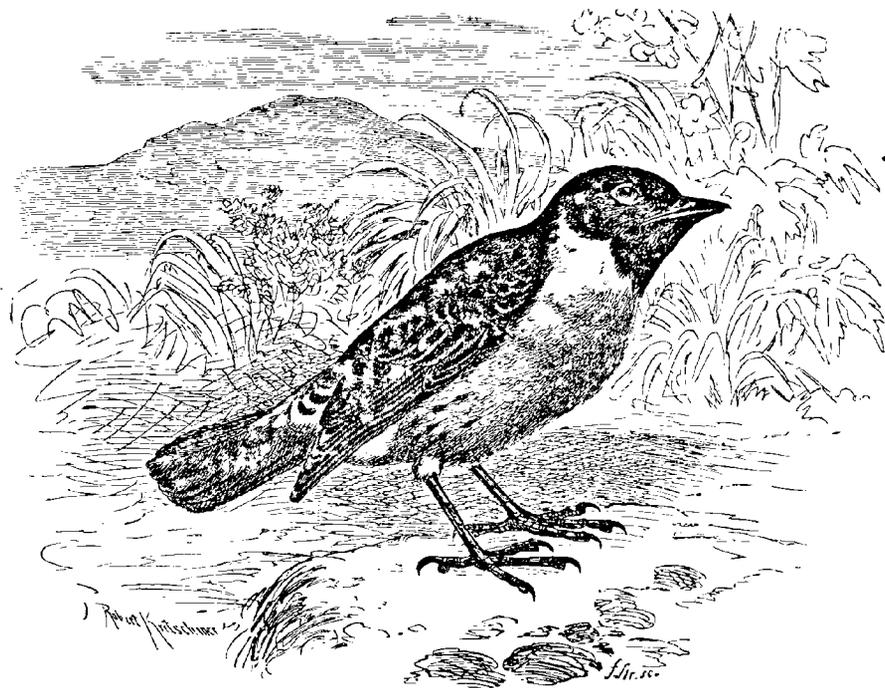


Fig. 178. Le Tarier rubicole.

ces. Leur plumage est taché et varié, sur le dos, de taches longitudinales.

**Distribution géographique.** — Tous les tariers habitent l'ancien monde; ils sont surtout communs dans les plaines couvertes de buissons peu élevés.

**LE TARIER VULGAIRE — PRATINCOLA RUBETRA.**

*Das Braunkehlchen, the Whinchat.*

**Caractères.** — Le tarier vulgaire a le dessus de la tête, du cou, du corps, les joues et les couvertures supérieures de la queue d'un brun noirâtre, avec de larges bordures roussâtres sur chaque plume; le devant du cou, la poitrine et les flancs d'un roux plus ou moins vif; l'abdomen blanchâtre; les sourcils, le bas des joues, la gorge, les côtés du cou, un miroir sur l'aile, et les deux tiers antérieurs des rectrices d'un blanc pur; l'œil brun foncé; le bec et les pattes noirs.

Chez la femelle, toutes ces couleurs sont moins vives; la ligne qui surmonte l'œil est jaunâtre; le miroir de l'aile moins net.

Les jeunes ont le dos roux et gris-noir, à raies longitudinales d'un jaune roux; le ventre roux clair, à taches d'un jaune roussâtre; les extrémités des plumes noirâtres.

L'oiseau adulte a 14 cent. de long et 22 cent.

d'envergure; l'aile pliée mesure 7 cent., et la queue 5.

**Distribution géographique.** — Le tarier vulgaire habite toute l'Europe tempérée, l'Asie occidentale, et pousse ses migrations jusque dans le nord de l'Afrique.

**LE TARIER RUBICOLE — PRATINCOLA RUBICOLA.**

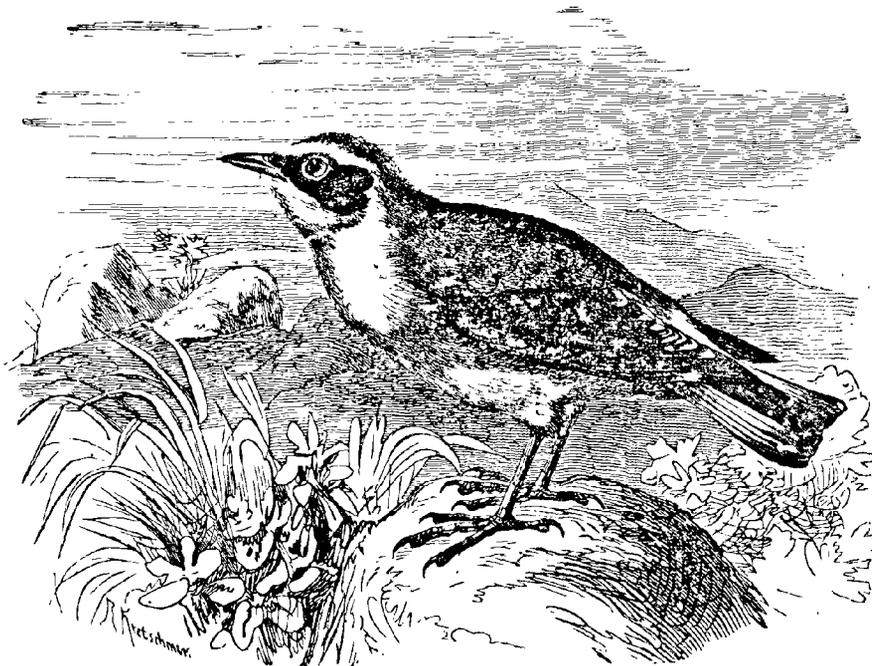
*Das Schwarzkehlchen, the Stonechat.*

**Caractères.** — Le tarier rubicole (fig. 178) est un peu plus grand et a des couleurs plus belles que le précédent. Il a le dos et la gorge noirs, le ventre rouge-bai, le croupion et deux taches, l'une sur les côtés du cou, l'autre sur l'aile, d'un blanc pur.

La femelle a le dos et la gorge d'un gris noir, le ventre jaune-roux; les plumes du dos bordées de jaune roux.

**Distribution géographique.** — Le tarier rubicole est non-seulement répandu dans presque toute l'Europe, mais aussi dans plusieurs parties de l'Asie et de l'Afrique septentrionales.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les tariers vulgaire et rubicole diffèrent si peu sous le rapport du genre de vie, que l'histoire de l'un est en quelque sorte l'histoire de l'autre. Le tarier vulgaire apparaît chez nous à la fin d'avril, et y



Cocbeil, Créte Fil, imp.

Paris, Baillié et Fils, édit.

Fig. 179. Le Traquet motté.

reste au plus jusqu'à la fin de septembre ; il séjourne toute l'année en Espagne ; et, d'après les assertions unanimes des auteurs anglais, il ne quitte pas la Grande-Bretagne, en hiver.

Des prairies parcourues par des ruisseaux ou voisines d'un cours d'eau, confinant à des champs ou à des forêts, et semées de quelques buissons, sont les conditions que recherche le tarier vulgaire : il fuit les endroits déserts, et se trouve presque exclusivement dans les lieux cultivés. Plus une contrée est fertile, plus on est certain de l'y rencontrer. Il est très-commun dans les végas ou plaines fertiles de l'Espagne. Pendant la saison des amours, il demeure dans les prairies ; plus tard, il gagne les champs, surtout ceux qui sont plantés de carottes et de choux. Où qu'il se trouve, il est rare qu'il échappe au regard, car il choisit toujours des points élevés pour se reposer, et pour, de là, guetter sa proie.

Le tarier rubicole se plaît davantage dans les jeunes taillis, les halliers, sur les coteaux couverts de bruyères et d'arbres nains. Pendant les fortes chaleurs de l'été, il se retire sur les coteaux et les collines nus, arides et sablonneux. L'hiver, il descend dans les plaines et fréquente alors les prairies naturelles et les marécages.

On ne saurait nier que le tarier vulgaire ne

BREUN.

soit plus ennuyeux que les autres espèces de la même famille ; il compte cependant parmi les oiseaux les plus gais, les plus vifs, les plus agiles de notre pays. A terre, il saute rapidement ; toutes les fois qu'il se perche ou lorsqu'il est en repos, il s'incline brusquement en avant, et hoche la queue. En volant, il décrit des lignes ondulées, presque à ras du sol ; il peut changer subitement de direction, et prendre des insectes au vol. On le voit toute la journée, juché à l'extrémité d'un arbuste, des plus hautes tiges des plantes herbacées ou d'un buisson peu élevé, inspecter de là ce qui se passe autour de lui ; puis, tout à coup, se précipiter sur le sol, ramasser la proie qu'il vient de découvrir et retourner à son poste ou sur un autre point élevé.

Le tarier vulgaire n'est pas sociable à proprement parler ; toutefois, il est moins querelleur que d'autres espèces de la même famille. Il se réunit volontiers à ses congénères ou à d'autres oiseaux, et rarement des disputes s'élèvent au sein de ces sociétés.

Son cri d'appel est nasillant ; on peut le rendre par *tza* ou *tjiaudeck*. Son chant est fort agréable. Il est composé de divers thèmes, courts, mais que l'oiseau répète avec de nombreuses variations. Les notes en sont pures et pleines. Le tarier rubicole mêle à son chant ceux des autres

III — 294

oiseaux qui vivent dans les localités qu'il fréquente ; par exemple, ceux du verdier, du chardonneret, de la linotte, du bouvreuil, de la fauvette, du pinson, etc. Le tarier chante avec ardeur : il commence à se faire entendre de bonne heure, le matin ; rarement il reste silencieux pendant le jour, et souvent il chante encore que la nuit est faite.

Les tariers se nourrissent d'insectes, principalement de coléoptères. Ils mangent, en outre, des sauterelles, des larves, des chenilles, des fourmis, des mouches qu'ils ramassent à la surface du sol ou qu'ils attrapent au vol.

Le tarier vulgaire construit son nid dans les prairies, au pied d'une touffe d'herbes, sous un petit buisson, ordinairement dans une légère dépression du sol. Il le cache si bien, qu'il est fort difficile de le découvrir. « Les faucheurs, dit Naumann, le trouvent moins souvent que ceux qui ramassent ensuite le foin avec des râtaux ; j'ai même vu des nids échapper aux uns et aux autres, et, malgré la fenaison, le mâle et la femelle élever heureusement leurs petits. Les parois de ce nid sont formées de racines lâchement entrelacées, de tiges sèches, de chaumes, de feuilles, d'herbes, de mousses ; à l'intérieur se trouve une couche de matériaux plus délicats, que tapissent des crins de cheval. »

Chaque couvée est de cinq à sept œufs, renflés, lisses, d'un vert bleuâtre clair ; marqués, surtout au gros bout, de très-petits points jauneroches, à peine visibles.

Le tarier rubicole niche dans les champs incultes, parmi les pierres, dans les terrains sablonneux, quelquefois au milieu des rochers. Sa ponte est également de cinq à sept œufs, d'un bleu verdâtre pâle, avec des taches roussâtres peu apparentes, et quelquefois rapprochées au gros bout.

Les pontes sont terminées à la fin de mai ou au commencement de juin ; la femelle paraît couvrir seule. La durée de l'incubation est de treize à quatorze jours. Les deux parents nourrissent leurs petits d'insectes ; ils leur témoignent une vive tendresse, et emploient toutes les ruses possibles pour en éloigner leurs ennemis. « Tant qu'un homme est dans le voisinage, dit Naumann, ils ne se rendent pas à leur nid, même s'ils ont des œufs ; ils ne poussent pas un cri qui pourrait les trahir. » Lorsqu'un couple de tariers vulgaires n'a pas été troublé, il n'a qu'une couvée par an.

Les tariers ont beaucoup d'ennemis à redouter, et notamment tous les petits carnassiers ; les

rats et les souris dévorent les jeunes ; les adultes sont souvent la proie des rapaces. L'homme ne les poursuit pas ; dans certains pays, au contraire, il les prend sous sa protection. C'est une croyance populaire, en Suisse, que si l'on tue un tarier rubicole, aussitôt toutes les vaches de l'Alpe où le méfait s'est accompli, fournissent du lait rouge.

**Captivité.** — Ces oiseaux ne peuvent être tenus en captivité, car, même quand on les laisse voler dans l'appartement, ils sont silencieux, maussades, ennuyeux ; ils ne mangent pas et périssent bientôt. « Bien peu, dit Naumann, prennent les insectes qu'on leur donne ; jamais je n'ai pu en conserver plus d'une semaine ; aussi je leur donnais toujours la liberté dès qu'ils devenaient tristes, l'expérience m'ayant appris qu'on ne pouvait les garder plus longtemps. » On a vu cependant des tariers vulgaires vivre plusieurs années en cage, et chanter même, mais ces exemples sont très-rares.

## LES ÉPHTHIANURES—*EPHTHIANURA*

*Die Wipper, the Ephthianuras.*

**Caractères.** — Les éphthianures ont le bec plus court que la tête, assez droit, comprimé latéralement, échancré en avant de la pointe ; des ailes longues, sur-obtuses, les troisième et quatrième pennes étant les plus grandes ; une queue courte, conique ; des tarses moyennement élevés, minces ; des doigts allongés.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces appartenant à ce genre sont propres à la Nouvelle-Hollande.

### L'ÉPHTHIANURE A FRONT BLANC—*EPHTHIANURA ALBIFRONS.*

*Der Stelzenwipper, the white-faced Ephthianura.*

**Caractères.** — L'éphthianure à front blanc ou éphthianure bergeronnette a le dos gris foncé, chaque plume présentant en son milieu une tache brune ; les rémiges et les rectrices médianes d'un brun foncé ; les rectrices latérales également d'un brun foncé, avec une longue tache blanche sur les barbes internes et près de la pointe ; le devant de la tête, la face, la gorge, la poitrine, le ventre d'un blanc pur ; l'occiput noir, ainsi qu'une bande qui descend sur les côtés du cou et traverse la poitrine ; l'œil d'un fauve rougeâtre, le bec et les pattes noirs.

La femelle a le dos gris-brun, la gorge et le ventre d'un blanc fauve. Le collier noir est fai-

blement marqué, et la tache des rectrices latérales à peine indiquée. Cet oiseau a 11 cent. de long.

**Distribution géographique.** — Gould, qui décrit le premier l'éphthianure à front blanc, le découvrit dans les petites îles du détroit de Bass; plus tard, il le trouva dans tout le sud de l'Australie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est un oiseau aussi singulier par son genre de vie que par son plumage. Comme tous les monticolidés, il est très-vif, très-prudent et très-craintif; comme eux, il se tient souvent perché à l'extrémité d'une branche sèche, ou sur une pierre, et, si quelque chose l'effraye, il s'envole pour aller se poser à cent ou deux cents mètres plus loin. Sur le sol, il trotte avec une grande agilité; on ne peut pas dire qu'il marche, ni qu'il sautille; son allure toute particulière est en quelque sorte intermédiaire au saut et à la marche, en même temps, il hoche fréquemment la queue.

Rarement, on voit réunis plus de cinq ou six éphthianures. Pendant la saison des amours, on ne les rencontre que par couples isolés. Ils sont aussi peu sociables que les espèces que nous avons passées en revue jusqu'à présent.

C'est en septembre ou en octobre qu'ils se reproduisent. Leur nid est établi dans un petit buisson, à une très-faible distance du sol; la charpente est formée de branches sèches, puis viennent des herbes, et enfin une couche de feuilles tendres, de poils, et d'autres matériaux semblables. Rasay, qui, le premier, fit connaître leur mode de reproduction, trouva dans ces nids trois, rarement quatre œufs blancs, à taches d'un rouge-brun foncé, plus nombreuses au gros qu'au petit bout. Les parents témoignent une telle inquiétude pour leur progéniture, qu'ils la font souvent découvrir. Ils cherchent à éloigner d'elle l'ennemi et à l'attirer sur eux en simulant une sorte de paralysie, comme le font d'autres oiseaux.

Après leur seconde couvée, les parents se réunissent avec tous leurs petits de l'année et, à ce moment, les éphthianures vivent par petites familles.

## LES TRAQUETS — *SAXICOLA*.

*Die Steinschmätzer, the Wheatears.*

**Caractères.** — Les traquets peuvent être considérés comme le type de la famille: ils ont des formes sveltes; un bec en alène, rétréci en avant

des narines, plus large que haut à la base, à pointe un peu recourbée, à peine échancrée, à arête anguleuse; des tarses élevés et faibles; des doigts de longueur moyenne, une queue courte, assez large, tronquée à angle droit, toujours autrement colorée que le corps, généralement en partie blanche; un plumage lâche et abondant.

**Distribution géographique.** — Plusieurs espèces de traquets habitent l'Europe; on en trouve un assez grand nombre en Asie, et plus encore en Afrique. Mais toutes se ressemblent tellement que nous pouvons nous contenter de faire l'histoire de notre espèce indigène.

### LE TRAQUET MOTTEUX — *SAXICOLA OENANTHE*.

*Der Steinschmätzer, the Fallow Chat.*

**Caractères.** — Le traquet motteux (*fig. 179*) a le dos gris-cendré clair, le croupion, le ventre et la gorge blancs, la poitrine jaune-roussâtre, le front et une ligne qui surmonte l'œil blancs, une tache allant du bec à l'œil, les cuisses et les deux rectrices médianes noires; les autres rectrices blanches, avec la pointe noire(1); l'œil brun, le bec et les pattes noirs. En automne, après la mue, le dos prend un teinte rougeâtre et le ventre est jaune-roux.

La femelle est d'un gris cendré-roussâtre; elle a le front et la ligne sus-oculaire d'un blanc sale, la tache de l'œil d'un noir terne, le ventre d'un brun-roux clair, les rémiges d'un noir de suie, à bords jaune-clair. Le mâle a 17 cent. de long et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 6. La femelle est un plus petite.

**Distribution géographique.** — Il est plus facile de dire les contrées de l'ancien monde où l'on ne rencontre pas cet oiseau, que d'énumérer celles qu'il habite. Il vient nicher en été dans toute l'Europe, au mont des Pyrénées, des Alpes et des Balkans, jusqu'en Laponie, et dans toute l'Asie, sous les mêmes latitudes. Il ne fait que traverser l'Espagne dans ses migrations; il en est de même pour la Grèce, bien que Linder Mayer croie l'y avoir vu se reproduire. Dans ses voyages, il parcourt plus de la moitié de l'Afrique. Je l'ai rencontré dans le Soudan; d'autres naturalistes, dans l'Afrique occidentale. Il en est de même en Asie; il va assez souvent passer l'hiver dans le nord de l'Inde, à ce que nous dit Jerdon.

(1) Voyez Brehm, *les Oiseaux*: Introduction. Tome III, p. IX.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les lieux où prédominent les rocailles sont les endroits favorisés des traquets. Ils sont rares dans les endroits cultivés, cependant on les y rencontre, là surtout où se trouvent des tas de pierres, des blocs de rochers ou des murailles. En Suède, dans le sud de l'Allemagne, en Suisse, le traquet motteux est commun dans les hauteurs, comme dans les vallées; le long des parois rocheuses, comme dans la plaine. En Scandinavie, c'est un des derniers êtres vivants que l'on rencontre. Je l'ai trouvé partout, en Laponie, et sur les glaciers des Galdhoepiggen. Dans les Alpes, il s'élève jusqu'au-dessus de la zone des forêts; aussi les Suisses lui ont-ils donné le nom de *rossignol des montagnes*.

Le traquet motteux est un oiseau gai, vif, agile, toujours en mouvement, insociable et prudent; il a peur de l'homme. Il aime l'isolement et ne vit en paix avec aucun autre oiseau, pas même avec ses semblables. Ce n'est qu'au moment des migrations qu'on voit les traquets se réunir à d'autres de leurs congénères; mais, à cette époque encore, ils vivent chacun pour soi, sans contracter réellement amitié avec leurs compagnons de voyage. Si deux couples, ce qui arrive quelquefois s'établissent non loin l'un de l'autre, ce sont entre eux des querelles continuelles.

Le traquet motteux se tient toujours sur l'endroit le plus élevé de son domaine, et il ne reste pas tranquille un seul instant. Il est sur une pierre, sur une motte, le corps droit, mais à chaque instant il hoche la queue, se baisse, se relève, surtout si quelque chose inaccoutumée vient frapper son attention: c'est ce qui lui a fait donner par les Espagnols le nom de *sacristain*. A terre, il sautille si rapidement que l'on croirait qu'il roule, comme le fait remarquer Naumann. Mais, dans sa course la plus précipitée, il s'arrête brusquement; il a rencontré une pierre, il y grimpe aussitôt, fléchit ses pattes plusieurs fois, puis court plus loin. Il vole toujours presque à ras du sol, même pour passer d'une montagne sur une autre. En volant, il bat des ailes à coups précipités, s'avance en décrivant une ligne à peine courbe vers un objet élevé, et une fois arrivé au pied, il s'élève presque perpendiculairement jusqu'au faite.

Quand il vole, on remarque surtout la couleur blanche de son croupion, et Naumann le compare alors, avec assez de justesse, à une plume d'oie emportée par le vent. Cette allure change au moment des amours. Il s'élève alors en chantant à une hauteur de 8 à 10 m.; puis, levant les ailes,

il se laisse tomber obliquement, et termine sa chanson au moment où il revient sur le sol.

Son cri d'appel peut se rendre par : *guiouf, guiouf*; quand il est excité, il y ajoute un autre cri : *tac; tac*. Son chant est singulier, sans être agréable. Il consiste en de courtes phrases, dans lesquelles son cri d'appel alterne avec des sons rauques. L'oiseau cherche à suppléer par son ardeur au talent que la nature lui a refusé. Il chante du matin au soir, et souvent encore on entend sa voix pendant la nuit.

Le traquet motteux se nourrit de petits coléoptères, de papillons, de mouches, de larves, de chenilles. De son poste d'observation, il inspecte tout son domaine, et aucun être qui court sur le sol ou vole dans les airs, n'échappe à son œil perçant. Il attrape les insectes à la course ou bien au vol, comme le font les rouges-queues.

Il niche dans les fentes des rochers, dans les trous des murs, les tas de pierres, plus rarement dans des tas de bois, sous de vieux troncs d'arbres, dans des cavités creusées en terre, sous une saillie de rocher, dans un tronc d'arbre creux, mais toujours à un endroit bien caché et protégé par en haut. Son nid est une construction grossière, à parois épaisses, formées de racines, de feuilles, de tiges d'herbes; l'intérieur est tapissé de laine, de duvet, de poils, de plumes. Les œufs, au nombre de cinq à sept, sont renflés, d'un bleu tendre ou d'un blanc verdâtre, unicolores ou très-rarement marqués de points d'un brun-rougeâtre clair. La femelle couve seule; mais les deux parents prennent une part égale à l'éducation des petits. Tant que la femelle est sur les œufs, le mâle se tient aux environs, et veille à la sûreté du nid; dès qu'un danger menace, il fait entendre des cris d'angoisse. La femelle a souvent recours à la ruse pour détourner de ses petits l'attention de leur ennemi.

La ponte a lieu au mois de mai. D'ordinaire, le traquet motteux n'a qu'une couvée par an, très-rarement deux. Les petits passent tout l'été avec leurs parents et entreprennent leur voyage avec eux. Ils s'en vont à la fin de septembre, pour revenir en mars.

**Captivité.** — Les traquets ne supportent pas la captivité: ils sont tellement vifs et sauvages, qu'ils ne tardent pas à se briser la tête contre les barreaux de leur cage; d'un autre côté, ils ne s'habituent pas facilement à leur nouveau régime. D'ailleurs, ils ne compensent pas la peine qu'on est obligé de se donner pour les conserver.

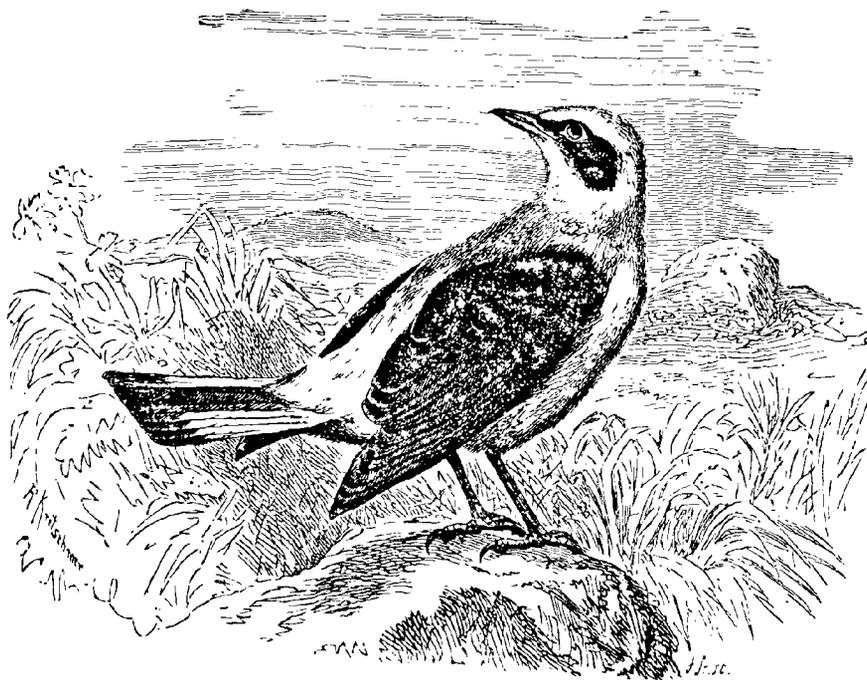


Fig. 180. Le Traquet oreillard.

**LE TRAQUET OREILLARD — SAXICOLA AURITA.***Der Ohrensteinschmätzer, the Ear-wheatear.*

**Caractères.** — Le traquet oreillard (fig. 180) a le dos gris-blanchâtre, le ventre blanc-roux; les lorums noirs; la joue marquée d'une tache allongée de même couleur; les ailes, les rectrices médianes et l'extrémité des rectrices latérales noires.

La femelle a des teintes plus ternes, tirant davantage sur le roux.

Cet oiseau a 17 cent. de long et 29 d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 7.

**LE TRAQUET STAPAZIN — SAXICOLA STAPAZINA.***Der schwarzkehlige Steinschmätzer, the black-throated Wheatear.*

**Caractères.** — Le traquet stapazin a le dos, la poitrine et le ventre roux; la gorge et les ailes noires; la tige des petites couvertures supérieures de l'aile rousse; la queue noire et blanche.

Les jeunes ont la tête, la nuque et le cou d'un gris jaunâtre, chaque plume ayant la tige blanche et se terminant par un liséré gris; le ventre d'un blanc sale; la poitrine grisâtre, les plumes de cette partie étant légèrement bordées de gris-

brun; les rémiges et les rectrices d'un brun noir; les couvertures supérieures de l'aile grisâtres, bordées de roux.

**Distribution géographique.** — Ces deux espèces remplacent le traquet mottelé dans le midi de l'Europe.

**LES DROMOLÈS — DROMOLÆA.***Die Rennschmätzer.*

**Caractères.** — Sous le nom de *dromolea*, Cabanis a réuni des monticolides à plumage généralement noir, et différant des traquets par un bec plus long, plus large à la base, plus fin à la pointe, plus comprimé latéralement, terminé par un crochet fortement recourbé; par leurs ailes plus longues et plus pointues.

J'ai eu l'occasion, dans mes voyages, d'observer plusieurs dromolés; un surtout m'a causé beaucoup de plaisir, et je ne peux m'empêcher d'écrire son histoire.

**LE DROMOLÉ A QUEUE BLANCHE — DROMOLÆA LEUCURA.***Der Trauersteinschmätzer.*

**Caractères.** — Le dromolé à queue blanche, ou *traquet rieur* de la plupart des auteurs, est

un assez grand oiseau de 20 cent. de long et de 32 cent. d'envergure, dont l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 8. Il est entièrement noir, sauf la majeure partie de la queue, qui est blanche ; les rémiges sont gris-cendré clair à la racine, ensuite noires ; la queue se termine par une bande noire, qui occupe les deux cinquièmes de la longueur des deux rectrices médianes et qui est moins marquée sur les autres.

La femelle, au lieu d'être noire, est d'un brun de suie.

Les jeunes ressemblent, les mâles à leur père, les femelles à leur mère ; leurs couleurs sont plus ternes cependant.

**Distribution géographique.** — Le dromolé à queue blanche est propre au sud de notre continent. On le rencontre assez communément en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, en Italie et dans le midi de la France. On le trouve aussi dans quelques régions montagneuses de l'Asie et du nord-ouest de l'Afrique. Une espèce voisine le remplace dans le nord-est de cette partie du monde. Il se trouverait aussi en Sibérie, mais la description qu'en donne Radde concorde si peu avec les résultats de mes observations, que l'espèce qu'il a étudiée pourrait bien être différente.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau appartient aux montagnes ; il en fait partie presque aussi bien que les rochers eux-mêmes, et semble préférer parmi ces rochers ceux aux teintes sombres.

Celui qui n'a jamais quitté la verte Allemagne, ne peut se faire une idée des montagnes de l'Espagne. Elles sont belles, majestueuses à leur façon, mais on ne peut les comparer à celles du Nord. Rarement, une forêt les recouvre ; jamais, une verte prairie ne tapisse leurs flancs, le lointain seul les colore ; sur l'azur du ciel, ne tranchent que les teintes des rochers. Néanmoins, elles font sur le voyageur une profonde impression ; car malgré leur aridité et leur sauvagerie, elles sont véritablement splendides dans toutes leurs parties.

Quand l'on quitte la plaine verte et fertile, où un filet d'eau, aux méandres tortueux, fait pousser une luxuriante végétation, et que l'on s'engage dans la montagne, on se trouve tout à coup, comme en Égypte, au milieu du désert. On traverse bien le *campo*, où croissent encore, plantés en ligne droite, des oliviers séculaires, *les immortels*, comme on les appelle ; mais, certes, aucun arbre n'est moins fait que l'olivier pour atténuer la tristesse du désert. On les laisse derrière soi ;

le pied ne frappe plus qu'un sol dur, siliceux, que, çà et là, une plante traverse encore, mais pour être brûlée au bout de quelques jours par les ardeurs du soleil. Le voyageur ne voit plus que la montagne et sa beauté sauvage. Des blocs de rochers roulés par les eaux en couvrent le pied et l'entrée des vallées. Parmi ces rochers s'élèvent des buissons de lauriers-roses ; sur les flancs de la montagne, croissent le romarin et des chardons innombrables : ce sont eux qui remplacent la forêt. De temps à autre, on aperçoit un vautour ou un aigle qui plane au-dessus de la montagne ; au plus, voit-on encore quelques hirondelles de rochers ou quelques niverolles ; tout le reste semble mort. Tout à coup, un chant joyeux vient frapper l'oreille ; c'est le mâle du dromolé qui fait entendre sa voix. Le naturaliste se hâte, il cherche un passage au milieu des rochers, et n'a d'autre but que de suivre cet oiseau, qui fuit sans jamais se laisser approcher à portée de fusil. Si cette chasse est des plus fatigantes et des moins fructueuses, elle nous apprend au moins à connaître le genre de vie d'une des créatures les plus intéressantes.

J'ai toujours rencontré le dromolé à queue blanche, dans les montagnes, depuis leur pied jusqu'à une altitude de 4,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il serait possible qu'en été, il s'élevât encore plus haut, et qu'en hiver, il descendit dans la plaine.

Il recherche les rochers les plus déserts, les lieux les plus ravinés. Plus la teinte de la roche est foncée, plus on est certain de le rencontrer ; il ne manque cependant pas sur les roches de calcaire blanc.

Le dromolé est un oiseau vif et prudent. Le mâle est souvent fort amusant. Il danse sur une table de rochers, ou bien il trotte en dansant le long d'une paroi. Il étale sa queue et ses ailes, comme le coq de bruyère ; il baisse la tête, se tourne, se retourne, s'élève en chantant et finit par descendre lentement, les ailes et la queue largement ouvertes, pour faire entendre de plus près à sa femelle les dernières notes de son chant. De temps à autre, il va se reposer à la cime d'un arbre isolé ou sur un buisson de cactus ; le plus souvent, il se pose sur les saillies des rochers. Il ne craint pas de descendre des hauteurs qu'il habite, pour venir sur les murs des villes des montagnes, ou bien il monte jusqu'aux ermitages isolés, sur les pics les plus élevés.

Il ne commence à construire son nid que vers la fin d'avril ou dans les premiers jours de mai. Les lieux convenables pour l'établir ne lui

font pas défaut. Partout, en effet, le long des parois rocheuses, il trouve des excavations, des crevasses propices. Son nid est grand, il est formé de chaumes et de racines entrelacées; l'intérieur est tapissé de poils de chèvre. Chaque couvée est ordinairement de quatre ou cinq œufs, exceptionnellement de six ou de sept. Ces œufs sont d'un vert-bleuâtre clair, sans taches, et quelquefois, mais rarement, avec de très-petits points roussâtres, disposés en forme de couronne sur le gros bout.

Je trouvai un nid au commencement de juillet 1857, dans la Sierra de los Anches, près de Murcie. Il était au fond d'une caverne assez grande, au milieu d'éboulis. L'endroit était admirablement choisi, car il est rare qu'un homme se hasarde dans un lieu aussi désert; mais, malgré sa prudence, l'oiseau n'avait pas pensé qu'on pouvait atteindre facilement son nid. J'y trouvai cinq jeunes, encore dépourvus de plumes; je n'avais pas fini de les considérer que les parents arrivèrent. Jamais je n'avais eu meilleure occasion pour approcher ces oiseaux; ils semblaient avoir dépouillé toute crainte, et n'étaient pas à quinze pas de moi, l'un à droite, l'autre à gauche. La femelle volait anxieuse d'un rocher à l'autre; le mâle restait à sa place et chantait, comme pour me prier de ne rien faire à sa progéniture; il dansait, il trotait de côté et d'autre, se baissait, chantait, puis se remettait à danser. La situation était touchante: d'un côté, la femelle toujours inquiète et devenant de plus en plus hardie; le mâle, ne sachant plus que faire, dans son angoisse, pour éloigner son ennemi. Devais-je tuer cet oiseau? Non, me dis-je, et je m'en allai. Une joyeuse chanson parut me remercier.

Un peu plus loin, je vis des parents guider les premiers pas de leur jeune progéniture. Ils volaient de pierre en pierre, de rocher en rocher, et les petits les suivaient. Un des parents poussait un signal d'avertissement, et, en un clin d'œil, toute la petite famille avait disparu dans une crevasse ou au milieu des rocaïlles. Quelques minutes après, sur un nouveau cri d'appel, elle était toute réunie de nouveau sur le sommet de quelque rocher: l'ennemi avait disparu. Les parents se mettent en chasse; ici, ils capturent un petit insecte; là, un ver; ils poursuivent dans les airs les mouches et les papillons, et rarement la proie qu'ils convoitent leur échappe; leurs petits ont été témoins de leur adresse, et c'est à qui sera le premier à avoir sa part de la prise; ils courent, ils se poussent, ils piaillent; mais presque toujours ce sont les mâles, plus vifs,

plus agiles et plus forts que les femelles, qui reçoivent la becquée.

Après la mue, la famille se sépare par couples. La mue a lieu de juillet à septembre; à la fin d'octobre, ou au commencement de novembre, les couples se sont formés. En janvier, recommencent les amours; en février, on entend le chant du dromolé retentir dans les montagnes; il ressemble à celui du pétrocinCLE bleu; cependant il est moins fort, moins vibrant, et se termine d'ordinaire par un son rauque et roulant, assez semblable au cri du rouge-queue vulgaire.

## LES PÉTROCINCLES — *PETROCINCLA*.

*Die Felschmätzer, the Stone-thrushes.*

**Caractères.** — Ce genre est composé d'oiseaux d'assez forte taille; aussi, beaucoup de naturalistes le placent-ils parmi les turdidés. Les pétrocincles ont le corps élancé; le bec pointu, fort, allongé, large à la base, légèrement convexe, à bords de la mandibule inférieure taillés vers la pointe dans le sens de la courbure de la mandibule supérieure; des tarses de moyenne longueur, épais; des ongles longs, très-recourbés; les ailes assez longues, sub-aiguës, la troisième penne dépassant les autres; la queue courte; le plumage lisse, bigarré ou uniforme.

### LE PÉTROCINCLE SAXATILE — *PETROCINCLA SAXATILIS*.

*Der Steinröthel, die Gebirgsamsel.*

**Caractères.** — Le pétrocinCLE saxatile ou de roches (*fig. 181*) est un bel oiseau de 24 cent. de long et d'environ 39 cent. d'envergure; dont l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 8. Il a la tête, le cou, la nuque et le croupion d'un bleu cendré, le bas du dos d'un blanc bleuâtre ou blanc; le ventre et la poitrine d'un rouge vif; les plumes de l'épaule d'un gris cendré foncé ou noir d'ardoise; les rémiges d'un brun noir, à pointes claires; l'extrémité des grandes couvertures des ailes bordée d'un blanc lavé de jaunâtre; les rectrices de même couleur que le ventre, sauf les deux médianes qui sont d'un gris foncé. En automne, après la mue, toutes les plumes ont un liséré clair. L'œil est brun-roux, le bec d'un noir mat, les pattes sont d'un gris rougeâtre.

La femelle a le dos d'un brun mat, à taches claires, le cou blanc, le ventre roux clair, les tiges des plumes étant plus foncées que les barbes.

Les jeunes sont tachetés.

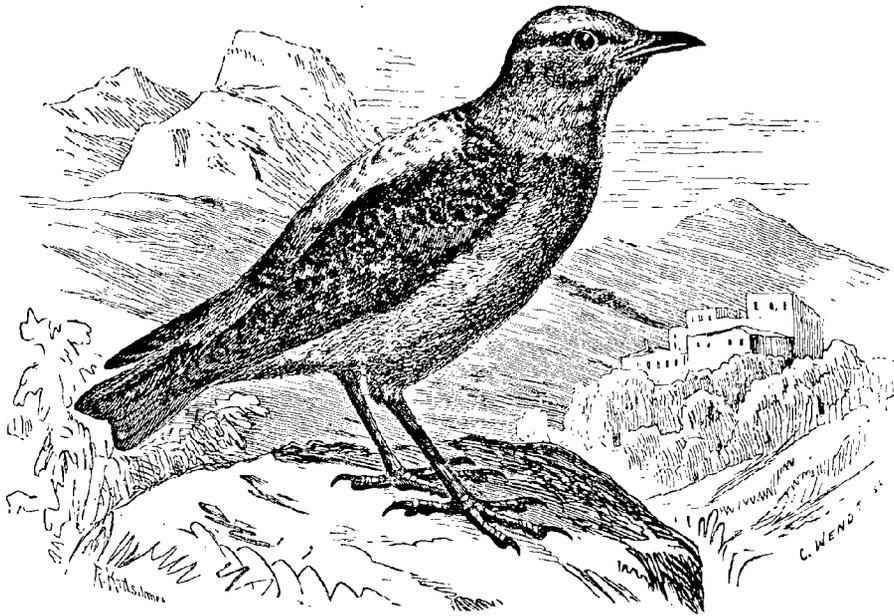


Fig. 181. Le Pétrocince saxatile.

**Distribution géographique.**— Le pétrocince de roches habite presque toutes les montagnes du midi de l'Europe, et notamment la Grèce et l'Italie; il est plus rare en Espagne. Quelques-uns viennent parfois nicher en Allemagne. On en rencontre assez régulièrement en Styrie, en Carinthie, dans la Haute-Autriche, dans le Tyrol, et le long du Rhin; exceptionnellement en Bohême, en Lusace et dans le Harz.

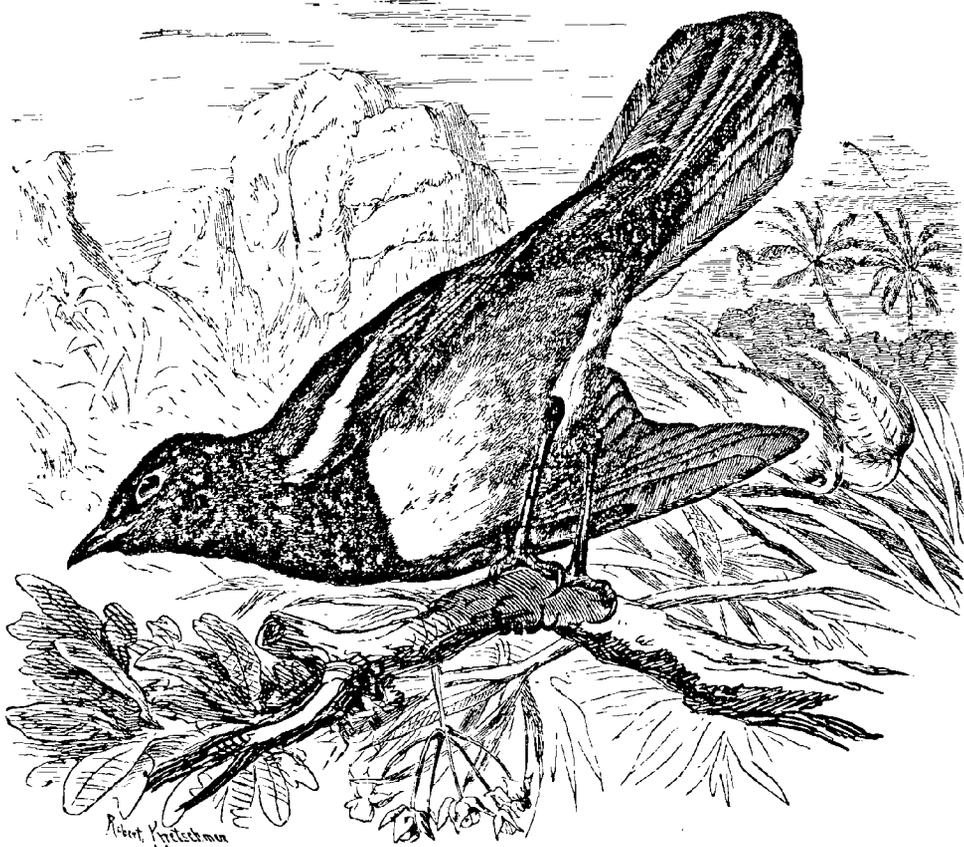
Dans leurs migrations, ces oiseaux parcourent une grande partie de l'Afrique septentrionale; je les ai trouvés jusque dans les forêts, le long des rives du Nil Bleu.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le pétrocince saxatile apparaît dans les contrées où il vient se reproduire à la fin d'avril ou au commencement de mai, et y reste jusqu'à la fin de septembre. Il choisit pour demeure les rochers les plus dénudés, les ravins les plus rocaillieux, où ne poussent que quelques arbres épars.

Les habitudes des pétrocinces de roches ressemblent beaucoup à celles du rouge-queue tithys. Comme lui, il est prudent, vif, agile; rarement, il passe toute la journée dans un même endroit; il rôde tout le jour dans son domaine, et ne se pose jamais que pour quelques instants. Il court rapidement sur le sol, et sautille comme le tithys ou comme le traquet motteux. Son vol est rapide et facile; il file droit devant lui; plane et décrit des cercles avant de se poser; il peut prendre les insectes au vol.

Son cri ordinaire est : *tac tac*, il ressemble autant à celui du merle qu'à celui du traquet motteux; son cri d'angoisse peut se rendre par *oui, oui*, qu'il répète plusieurs fois de suite. Son chant est riche et varié, les notes en sont pleines et harmonieuses: il a beaucoup de ressemblance avec celui du rouge-queue de murailles. Aussi, le pétrocince est-il souvent tenu en cage.

« De tous les oiseaux indigènes propres à devenir oiseaux d'appartement, le pétrocince de roches doit tenir le premier rang, écrit à mon père le comte Gourcy. Sa voix est agréable, elle rappelle le son de la flûte; elle est forte, sans être trop bruyante, et il la fait entendre toute l'année. S'il est né en captivité, il siffle ses chansons sur un ton des plus charmants, et fait entendre de nombreuses variations. S'il est pris adulte, son chant est encore plus parfait; il est doué d'un très-grand talent d'imitation, et on peut, à juste titre, lui donner le nom d'*oiseau moqueur*. Je possède un vieux mâle qui chante sa propre chanson, et, de plus, fait entendre quelques notes, les unes rauques, les autres sifflantes, et rappelant celles du merle. Il imite le chant du pinson, du loriot, du rouge-gorge, de la fauvette, du rossignol, de la caille, de la perdrix, le cri du coq. J'ai un jeune pétrocince de roches qui répète les chants du merle, de la grive musicienne, de l'alouette, du rossignol, le cri de la perdrix, moins bien cependant que le vieux. Un autre qui a été élevé en captivité, imite également la voix des autres



Corbeil, Créte Filé, i sup.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 182. Le Thamnolais à épaulettes blanches.

oiseaux, mais il a moins d'ardeur à chanter. »

Le pétrocinacle saxatile se nourrit d'insectes; en automne, il mange, en outre, des baies, des raisins, des fruits de toute espèce. Il ramasse les insectes sur le sol, sans cependant fouiller la terre avec son bec. Comme le rouge-queue lithys, il attrape d'autres insectes au vol et les poursuit souvent longtemps. Probablement, il se nourrit aussi de vers et de colimaçons.

Peu après son arrivée, le pétrocinacle saxatile se reproduit. Le mâle chante alors avec la plus grande ardeur, il danse, le corps droit, les ailes et la queue frottant contre le sol, les plumes du dos hérissées, la tête rejetée en arrière, le bec largement ouvert, les yeux à demi fermés. Le nid, toujours soigneusement caché, est établi dans un endroit inaccessible, dans une fente de mur ou de rocher, dans un tas de pierres, sous des racines, dans un buisson épais. Dans les contrées du Sud, on le trouve cependant assez souvent dans des fentes de rochers, à une faible hauteur du sol. L'extérieur est tapissé de racines,

BREHM.

de branches de bruyères, d'éclats de bois, de brins de paille, de feuilles d'herbes, de mousses, le tout entrelacé sans ordre; l'intérieur forme une excavation nettement arrondie, tapissée de matériaux choisis avec soin. Les œufs, au nombre de quatre à six, ont une coquille mince, et sont d'un bleu verdâtre. Ils ressemblent à ceux du rouge-queue de murailles, dont ils diffèrent cependant par une taille bien plus grande.

On ne sait si les deux parents couvent alternativement; toujours est-il que le père prend une part active à l'éducation des petits, et se montre très-inquiet lorsqu'un danger les menace. Il pousse dans ce cas un cri qu'on peut rendre par: *frütskris chaevhac*, qu'il répète à plusieurs reprises, en se courbant et en hochant la queue à chaque fois.

**Captivité.** — Les jeunes que l'on prend au nid s'élèvent facilement avec la pâtée dont on nourrit les grives et les rossignols. Quand on s'occupe beaucoup d'eux, ils s'approprient parfaitement, comme nous l'apprend le comte Gourcy, et

III — 295

ils chantent dès qu'ils aperçoivent leur maître. « J'en ai vu plusieurs, dit cet auteur, qui se mettaient à siffler, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, aussitôt que leur maître entrait dans la pièce où ils étaient, et qui ne se taisaient que lorsque la lumière était éteinte. Dans ces circonstances ils ne font que répéter quelques phrases qu'on leur a apprises, et ne chantent pas leur propre chanson. On dirait qu'ils veulent parler à l'homme et se faire comprendre de lui. S'ils sont seuls, ils font entendre le chant qui leur est particulier. »

Les pétrocincles de roches, en captivité, présentent encore ce fait singulier, d'être par intervalles comme frappés de folie. Ils sautent sans cesse dans leur cage, refusent toute nourriture, et ils périraient, si on ne les faisait manger de force. C'est à l'époque des migrations surtout qu'ils se montrent ainsi affolés. Cet état dure huit ou dix jours, puis disparaît sans laisser de traces. Ils sont aussi excessivement peureux : un objet inaccoutumé, qui laisserait les autres oiseaux parfaitement indifférents, les effraye souvent au point de les faire sauter dans leur cage, comme lorsqu'ils ont leurs accès de folie.

#### LE PÉTRROCINCLE BLEU — *PETROCINCLA CYANEA*.

*Der Blaudrossel, the blue Thrush.*

**Caractères.** — Le pétrocinacle bleu est un peu plus grand que l'espèce précédente ; il a de 24 à 25 cent. de long, et 39 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure environ 14 cent., et la queue 9. Le mâle est bleu-ardoise ; les plumes des ailes et de la queue sont noires, bordées de bleu.

La femelle est d'un brun bleuâtre, avec les plumes bordées de cendré en-dessus, la gorge est tachée de brun-roux clair, le devant du cou et la poitrine sont variés de taches roussâtres, et le ventre offre des croissants d'un brun foncé ; les plumes des ailes et de la queue sont également d'un brun foncé.

Les jeunes ressemblent aux femelles : ils en diffèrent cependant par des taches d'un brun clair, qui font paraître leur dos bigarré. Après la mue, toutes les plumes du mâle sont bordées de gris, mais ces bordures ne tardent pas à s'user, et alors le plumage se montre dans toute sa beauté. L'œil est brun, le bec et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.** — Le pétrocinacle bleu habite tout le midi de l'Europe, le nord de l'Afrique et une grande partie de l'Asie centrale. En Allemagne, il ne vient nicher qu'excepte-

tionnellement, et seulement dans le sud du Tyrol, dans la Styrie et la Carinthie. Il est commun en Grèce, en Dalmatie, en Italie, dans le midi de la France, en Espagne, en Égypte et en Algérie. Tous les hivers, il apparaît aux Indes. On ne peut cependant pas le ranger parmi les oiseaux voyageurs, car, dans le midi de l'Europe déjà, il demeure toute l'année dans une même localité ; c'est au plus s'il se rend d'un lieu dans un autre lieu voisin, mieux exposé au soleil. Il semble donc que quelques individus seulement errent après la saison des amours, et qu'en s'éloignant peu à peu de l'endroit où ils se sont reproduits, ils parcourent de la sorte d'assez grands espaces.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans ses mœurs et ses habitudes, le pétrocinacle bleu rappelle assez l'espèce précédente. Cependant, plus encore que celle-ci, il aime le désert, les parois de rochers, les vallées étroites dégarnies d'arbres, les ravins. Il évite les forêts et, d'un autre côté, il pénètre dans les lieux habités. On le voit perché sur les tours, les remparts, les toits élevés, sur les monuments en ruine, comme en Égypte. Néanmoins, c'est avec raison qu'on lui a donné quelquefois le nom d'*ermite* ou de *solitaire*, car il est aussi insociable que possible. Il ne se montre pas très-confiant à l'égard de l'homme ; quoiqu'il vienne s'établir près de lui, il conserve toujours son indépendance. Il semble ne pas vivre en bonne harmonie avec aucun autre oiseau ; il se montre défiant envers tous et ne se réunit même pas à ses semblables. Ce n'est que pendant la saison des amours qu'on voit les pétrocincles bleus réunis par paires, avec leurs petits ; plus tard, vers l'automne, tous se séparent, chacun ne vivant plus que pour soi. Je dois dire cependant, qu'en Égypte, j'ai quelquefois vu de petites bandes formées par ces oiseaux insociables.

Le pétrocinacle était déjà bien connu des anciens. « Cet oiseau, qu'on appelle *aganus*, dit Gesner, qui reproduit ce que les auteurs ont dit de vrai et de faux, hait l'homme par nature ; il en fuit la société, même dans les endroits sauvages qu'il habite ; il aime les lieux déserts et les sommets élevés des montagnes. Il hait l'Épire et les autres îles peuplées ; par contre, il aime Seyros et les autres lieux déserts et stériles. »

Mais le pétrocinacle bleu a aussi ses qualités : il est gai, vif, agile et chante avec ardeur. Son chant ressemble beaucoup à celui du pétrocinacle de roches ; il lui est même supérieur, et il le fait entendre presque en toute saison. Dans tous ses mouvements, le pétrocinacle bleu se rapproche

plus des saxicolidés que des turdidés ; il court et vole aussi bien, sinon mieux qu'eux. Aucun autre monticolidé, à ma connaissance, ne vole aussi loin et aussi facilement que le pétrocincle bleu ; il franchit souvent d'une seule traite un espace de plus d'un kilomètre ; il passe d'un sommet de montagne à l'autre sans prendre pied. Il vole d'une façon qui rappelle les grives les plus agiles ; il plane cependant plus qu'elles avant de se poser.

Son chant me paraît ressembler beaucoup à celui du dromolé ; on peut même le confondre avec lui. A. von Homeyer le compare aussi à celui du pétrocincle de roches, et cela montre combien ces oiseaux sont voisins les uns des autres. Le chant du pétrocincle bleu a beaucoup de notes appartenant à d'autres oiseaux : il a les sons gutturaux du pétrocincle de roches, mais plus rauques et plus forts ; les sifflements de la grive musicienne, des phrases du chant du merle. Cependant, la voix du pétrocincle de roches est plus flexible, plus douce, plus agréable ; son chant est plus varié, il est moins perçant, aussi est-il plus agréable comme oiseau d'appartement que le pétrocincle bleu. Celui-ci répète deux, trois et jusqu'à cinq et dix fois la même phrase, ce qui fait que son chant paraît encore moins varié qu'il ne l'est en réalité. Parfois, le pétrocincle bleu ne fait entendre que des sons doux et tremblants, comme la voix d'un tout petit oiseau. Il chante beaucoup le soir, au crépuscule, quelquefois à la lumière de la lampe. Il a ses phrases favorites, son chant de bienvenue, dont il salue les personnes qu'il connaît ; seulement, il le répète à en devenir fatigant. C'est ce que disent Gourcy et A. von Homeyer. Gesner écrivait déjà : « Il chante très-bien, très-agréablement, sur des modes très-variés. Il est très-facile à instruire, et ce qu'il apprend, il montre par les inflexions de sa voix avec quelle intelligence il le saisit. Son cri d'appel est : *tak, tak*, et quand il a peur, il crie : *ouit, ouit*. »

Les allures du pétrocincle bleu, au moment des amours, rappellent la danse de l'espèce précédente ; le mâle, le corps horizontal, la gorge gonflée, baisse la tête, et, comme les merles, lève et rabat sa queue. Le nid est établi dans une fente de rocher, sur un clocher, dans des ruines, etc. Il est assez vaste, mais grossièrement construit avec des brins d'herbes, des chaumes, des tiges ; sa cavité est tapissée de fines racines. La ponte a lieu dans les premiers jours de mai ; elle est de quatre œufs, d'un vert bleuâtre, semés de taches d'un gris violet à l'une des extré-

mités, d'un brun roux à l'autre ; parfois, on rencontre des œufs unicolores.

Le pétrocincle bleu a encore moins à craindre des carnassiers que son congénère ; les vieux échappent, grâce à leur prudence ; les jeunes, grâce à l'endroit inaccessible où le nid est établi. De temps à autre, cependant, l'un ou l'autre de ces oiseaux, quelque rapide que soit son vol, périt sous la serre du faucon.

**Chasse.** — Les pétrocincles bleus adultes sont difficiles à surprendre. Ils sont tellement défiants qu'on ne peut guère les chasser qu'à l'affût. Le chasseur doit découvrir une des places favorites de ces oiseaux, s'y cacher, et faire feu, dès que l'oiseau se montre ; car il disparaît, sans cela, aussi vite qu'il est venu. Ce n'est que par hasard qu'on peut arriver à prendre un pétrocincle bleu adulte ; aussi, ne voit-on guère en cage que des jeunes, qu'on a dénichés.

**Captivité.** — Les pétrocincles bleus, bien soignés, peuvent être conservés assez longtemps en captivité. Une fois habitués à un endroit, ils n'aiment pas à le quitter. « Lorsqu'à La Valette on ouvrit le nouveau marché, raconte Wright, plusieurs marchands apportèrent leurs pétrocincles bleus dans leurs nouvelles boutiques ; mais tous ces oiseaux devinrent malades, l'un après l'autre, et au bout de quelques semaines il n'en restait plus un seul. »

En Italie, à Malte, en Grèce, les pétrocincles bleus sont très-recherchés comme oiseaux d'appartement. Chaque année, nous dit Lindermayer, on en exporte une grande quantité de la Grèce en Turquie ; à Malte, on les tient en haute estime, et un bon chanteur s'y paye jusqu'à 60 et 80 fr. de notre monnaie. Une riche Maltaise, rapporte Wright, se regarda comme très-heureuse d'avoir pu se procurer pour 180 fr. un pétrocincle bleu, excellent chanteur, dont son ancien propriétaire ne s'était séparé qu'après beaucoup d'hésitation. Les Maltais ne manquent jamais de pendre à la cage de leurs pétrocincles bleus un lambeau d'étoffe rouge, arrangé d'une certaine façon, pour protéger les captifs du mauvais œil. En Espagne, on voit peu de pétrocincles en cage. Les Espagnols, d'ailleurs, ne sont guère amateurs d'oiseaux, libres ou captifs.

## LES THAMNOLÉS — *THAMNOLÆA*.

*Die Buschschmätzer.*

**Caractères.** — Le genre thamnolé est caractérisé, d'après Cabanis, par un bec court, fortement recourbé, des ailes médiocrement poin-



Fig. 183. La Grive musicienne.

tues, obtuses, la quatrième rémige dépassant les autres; une queue longue et très-arrondie; des pattes courtes.

**LE THAMNOLÉ A ÉPAULETTES BLANCHES —  
THAMNOLEA ALBISCAPULATA.**

*Der Buschschmätzer.*

**Caractères.** — Le thamnolé à épaulettes blanches (fig. 182) a 22 cent. de long et 37 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 9. Le mâle a la tête, le cou, le dos, les ailes, la queue, les cuisses d'un bleu-noir foncé; le ventre d'un roux vif; la partie supérieure de la poitrine noire, la partie inférieure rousse comme le ventre, les deux couleurs étant séparées par une bande blanche; les petites couvertures supérieures de l'aile d'un blanc de neige; les sus-caudales d'un roux de rouille, bordées de noir.

Les jeunes et les femelles n'ont de blanc ni sur les ailes, ni sur la poitrine.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau habite les montagnes de l'Abyssinie; il n'est pas rare aux environs de Mensab.

**Mœurs, habitudes et régime.** — J'ai eu plusieurs fois occasion d'observer le thamnolé à épaulettes blanches, et j'ai pu constater qu'il avait

des rapports, par sa manière de vivre, avec les grives, les rouges-queues et les traquets. On le rencontre toujours par paires. Il ne me souvient pas d'en avoir vu trois ensemble. Cependant, il semble assez peu querelleur. On remarque souvent plusieurs couples habitant l'un près de l'autre et vivant en paix parfaite. On ne connaît pas au juste l'habitat du thamnolé. On trouve cet oiseau aussi bien le long des parois rocheuses, sur les blocs de roches, que sur les arbres et sur la terre. Sur les rochers, il se comporte comme le traquet molleux ou, mieux, comme le pétrocinacle de roches; sur les arbres, il ressemble davantage à une grive. Il se cramponne au tronc, et cherche les insectes logés dans l'écorce; ou bien il se perche sur la cime et de là fait retentir son chant joyeux; ou bien encore, il se cache au milieu du feuillage.

Son chant, intermédiaire à celui de la grive et à celui du traquet molleux, ressemble beaucoup au chant du dromolé. Son cri d'appel est assez harmonieux; on peut le rendre par *groui, groui*.

Le mâle et la femelle vivent en parfaite harmonie. On les voit régulièrement sur le même rocher ou sur la même branche. Ils ne se courbent pas comme les pétrocinacles de roches, mais, comme

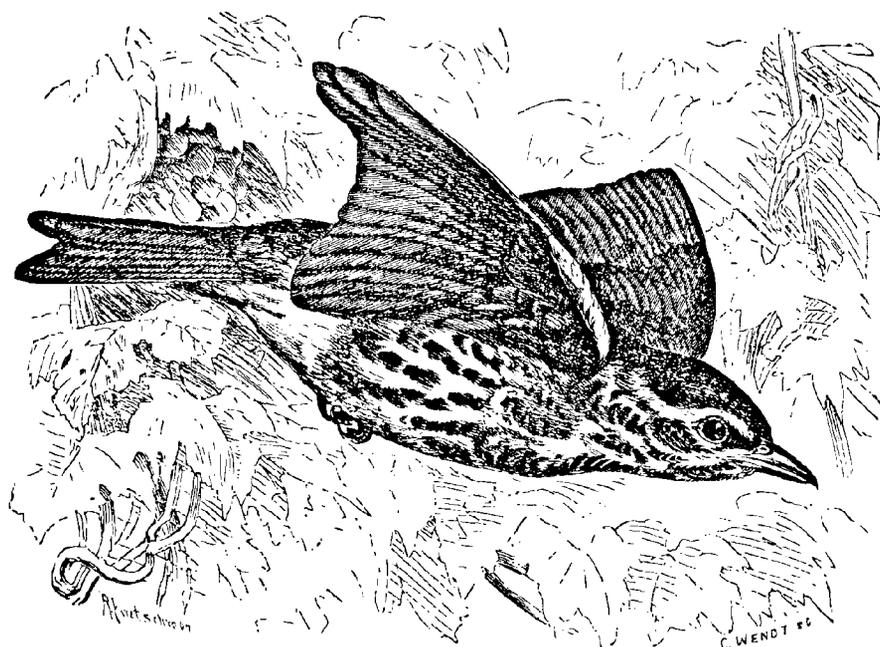


Fig. 184. La Grève mauvis (p. 669).

eux, ils courent sur le sol, et ce n'est que sur les arbres qu'ils ont les allures des grives. Sans être craintifs, ils sont moins confiants que d'au-

tres oiseaux de l'Abyssinie, et il est assez difficile de les prendre. Je ne sais rien touchant leur reproduction.

## LES TURDIDÉS — *TURDI.*

*Die Drosseln, the Thrushes.*

**Caractères.** — Les turdidés forment une famille très-nombreuse. Ils sont les plus grands des oiseaux chanteurs, et quelques-uns ont la taille du pigeon. Tous ont le corps plus ou moins élancé; le sommet de la tête arrondi; des yeux grandement ouverts; le bec de longueur moyenne, presque droit, à arête de la mandibule supérieure légèrement infléchie, des tarsi allongés, généralement grêles, le plus ordinairement recouverts en avant et dans presque toute leur étendue par une seule scutelle; des ailes pointues, sans être très-longues; une queue de longueur moyenne, tronquée à angle droit ou légèrement arrondie. Leur plumage est doux et mol, de couleurs très-variables. Les jeunes portent une livrée qui leur est propre.

D'après Nitzsch, les organes internes présentent les mêmes dispositions que chez les autres oiseaux chanteurs. Les muscles du larynx inférieur existent; le sternum, les os coracoidiens, les

os longs, le squelette de la langue, le palais présentent la même disposition; le nombre des côtes est le même; l'estomac est faiblement musculé, les lobes du foie sont inégaux, la rate est vermiculaire, les cœcums sont courts, les sacs aériens disposés comme chez tous les chanteurs, mais l'humérus n'est pas pneumatique, et l'ensemble du squelette contient moins de cellules aériennes.

**Distribution géographique.** — Des quatre-vingts et quelques espèces de turdidés actuellement connues, vingt-huit appartiennent aux régions septentrionales, savoir: seize à l'hémisphère oriental, — douze à l'hémisphère occidental, — quinze aux Indes et aux pays environnants, — cinq à l'Australie — et vingt-sept à l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les turdidés ont les plus grands rapports de mœurs, d'habitudes et de caractères; aussi ne peut-

on nier l'étroite parenté qui les unit. Cependant on a essayé de les diviser en plusieurs genres. Nous admettrons pour les turdidés deux divisions ou groupes, correspondant à des genres établis.

### LES GRIVES — *TURDUS*.

*Die Drosseln.*

**Caractères.** — Les grives, indépendamment des caractères de la famille, se distinguent particulièrement en ce que les adultes ont, soit la gorge, soit la poitrine, soit les flancs parsemés de mouchetures, de taches ou de grivelures; et en ce que les deux sexes sont en général semblables.

#### LA GRIVE VISCIVORE — *TURDUS VISCIVORUS*.

*Die Misteldrossel, the Missel-Thrush.*

**Caractères.** — La grive viscivore, ou *draine*, est la plus grande de nos espèces indigènes. Elle a 28 cent. de long et 45 à 48 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 15 à 16 cent., et la queue 11 à 12. Le dos est gris foncé; la face intérieure du corps est blanchâtre, semée de taches d'un brun noir, triangulaires à la gorge, réniformes ou ovales à la poitrine; les plumes des ailes et de la queue sont noirâtres, à bords d'un gris-jaunâtre clair. L'œil est brun, le bec jaunâtre à la base et brun dans le reste de son étendue; les pattes sont couleur de chair.

La femelle est un peu plus petite que le mâle.

Chez les jeunes, les plumes du ventre sont marquées de taches longitudinales jaunâtres, et noirâtres à l'extrémité; les plumes des couvertures supérieures de l'aile sont jaunes le long de la tige.

**Distribution géographique.** — Cette grive habite toute l'Europe, depuis l'extrême nord jusqu'à l'extrême sud; elle vit dans les grandes forêts, surtout dans celles de conifères. En hiver, les individus du nord se dirigent vers le sud. On l'a encore rencontrée en Sibérie, et quelquefois dans le nord-ouest de l'Afrique.

#### LA GRIVE MUSICIENNE — *TURDUS MUSICUS*.

*Die Singdrossel, die Zippe, the Song-Thrush.*

**Caractères.** — Semblable à l'espèce précédente, mais plus petite qu'elle, la grive musicienne, ou *grive commune*, *grive des vignes* (fig. 183), l'oiseau favori de tous les montagnards, a 24 cent. de long et 35 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 11. Elle a le dos gris-

olivâtre, le ventre blanc-jaunâtre, semé de taches brunes, ovales ou triangulaires, moins serrées que chez l'espèce précédente; les couvertures inférieures de l'aile d'un jaune-roux clair, les couvertures supérieures tachées de jaune-roux sale, occupant l'extrémité et non les bords des plumes. Les deux sexes ne diffèrent l'un de l'autre que par la taille.

Les jeunes ont sur le dos des taches jaunâtres et brunes.

**Distribution géographique.** — La grive musicienne habite les mêmes pays que la grive viscivore. On la trouve dans presque toute l'Europe; elle ne niche cependant pas d'ordinaire dans le midi, et ne s'y montre qu'en hiver. Elle est très-commune dans le nord; on la rencontre dans une grande partie de l'Asie. Elle est assez commune dans le nord-ouest de l'Afrique et plus rare dans le nord-est. En Allemagne, elle niche dans toutes les grandes forêts.

#### LA GRIVE LITORNE — *TURDUS (ARCEUTORNIS) PILARIS*.

*Die Wachholderdrossel, the Fieldfare.*

Chaque hiver, on voit arriver dans nos contrées, et quelquefois y nicher, deux espèces de grives originaires des pays septentrionaux, la grive litorne et la grive mauvis, dont on a voulu récemment faire un genre spécial, celui des *arceutornis*; mais les simples caractères de coloration que l'on a invoqués comme caractéristiques, sont insuffisants pour motiver une telle distinction.

**Caractères.** — La grive litorne (Pl. XVII) a 28 cent. de long et 46 cent. d'envergure, l'aile pliée mesure 15 cent. et la queue un peu plus de 11. Elle a la tête, la partie postérieure du cou, le croupion d'un gris cendré; le dos, les couvertures supérieures des ailes et les épaules d'un brun-châtain foncé; les rectrices noires, avec les deux médianes bordées de blanc à la pointe; les rémiges brunes, les primaires bordées extérieurement de cendré, les secondaires larvées de châtain clair; le devant du cou d'un jaune-roux foncé, à raies longitudinales noires; les côtés de la poitrine bruns, chaque plume étant bordée de blanc; le ventre blanc; l'œil brun, le bec jaune; les pattes d'un brun foncé.

La femelle a des couleurs un peu plus ternes que le mâle.

**Distribution géographique.** — La grive litorne est originaire des grandes forêts de bouleaux du Nord. Dans notre pays, on a trouvé



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LA GRIVE LITORNE.



des nichées de cette espèce sur des pins et des chênes. Les bandes de ces grives nous arrivent à la fin de l'automne; elles se dispersent dans toute l'Europe centrale, errent beaucoup, mais ne vont que rarement jusque dans les parties les plus méridionales de l'Europe.

#### LA GRIVE MAUVIS — *TURDUS ILLACUS*.

*Die Rothdrossel, the Redwing.*

**Caractères.** — La grive mauvis (fig. 184) a 24 cent. de long et 37 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 9. Le dos est brun-olive, le ventre blanchâtre; les côtés de la poitrine et le dessous des ailes sont d'un roux vif; le cou est jaunâtre; le dessous du corps est en grande partie couvert de taches allongées, arrondies ou triangulaires, d'un brun foncé; l'œil est d'un brun de café, le bec noir, avec la base de la mandibule inférieure jaune; les pattes sont rougeâtres.

La femelle a des couleurs un peu plus ternes que le mâle.

Les jeunes ont le dos brun jaunâtre, à taches jaunes, les couvertures inférieures des ailes roux de rouille.

**Distribution géographique.** — La grive mauvis habite le nord de l'Europe, et ce n'est que tout à fait exceptionnellement qu'elle niche plus au sud. Elle apparaît dans nos contrées en même temps que la litorne et va jusque dans le nord de l'Afrique; la plupart, cependant, hivernent encore en Europe. On a aussi observé cet oiseau en Asie; il ne paraît pourtant pas se trouver à l'est d'Irkoutzk.

Outre les espèces que nous venons de décrire rapidement, on a encore observé dans nos contrées plusieurs grives exotiques, originaires de la Sibérie, de l'Amérique du Nord, et même des Indes, du Japon et de l'Australie. Telles sont, parmi les espèces sibériennes: la grive brune (*turdus fuscatus*); la grive de Naumann (*turdus Naumanni*), dont tous les auteurs ne reconnaissent pas l'indépendance spécifique; la grive à cou roux (*turdus ruficollis*); la grive pâle (*T. pallens*); la grive de Sibérie (*T. sibiricus*).

Parmi les espèces de l'Amérique du Nord: la grive voyageuse (*T. migratorius*); la grive solitaire (*T. solitarius*); la grive de Wilson (*T. Wilsoni*); la grive de Swainson (*T. Swainsoni*); et la grive naine (*T. minor*).

Parmi les espèces de l'Asie du sud: la grive à

plumes molles (*T. mollissimus*); et la grive à gorge noire (*T. atrigularis*), et enfin, une espèce australienne, la grive variée (*T. varius*).

#### LES MERLES — *MERULA*.

*Die Amseln, the Blackbirds.*

**Caractères.** — Les merles ne diffèrent pas des grives quant aux caractères génériques; ils s'en distinguent seulement par le système de coloration, les mâles adultes étant presque unicolores et n'ayant ni la gorge, ni la poitrine, ni les flancs variés de mouchetures, de grivelures ou de taches. En outre, la livrée de la femelle diffère de celle du mâle.

#### LE MERLE A COLLIER — *MERULA TORQUATA*.

*Die Ringdrossel, the Ring-Ouzel.*

**Caractères.** — Le merle à collier a 28 cent. de long et 44 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure environ 13 cent., et la queue 12. Le mâle a les parties supérieures d'un brun-noir enfumé; la gorge, le devant du cou, l'abdomen et le ventre d'un brun-noir moins intense, avec les plumes bordées de gris blanchâtre; la poitrine traversée par un large plastron blanc au printemps, d'un blanc sale et quelquefois varié de brunâtre en automne; les rémiges et les rectrices d'un noir de suie, bordées extérieurement de gris blanchâtre; l'œil brun; le bec noir, avec la base de la mandibule inférieure rousse; les pattes d'un brun noir.

La femelle a des teintes plus ternes, plus grisâtres; la bande pectorale, chez elle, est à peine indiquée; elle est gris sale, au lieu d'être blanche.

Les jeunes ressemblent beaucoup à ceux de la litorne, cependant leurs teintes sont plus sombres; ils ont les plumes du dos d'un brun foncé, bordées d'un liséré clair, et marquées de taches d'un jaunâtre clair; la gorge jaunâtre, marquée, sur les côtés, de taches foncées; la poitrine rousse, le ventre jaunâtre clair, l'un et l'autre parsemés de taches arrondies sur la première, demi-circulaires sur le ventre.

**Distribution géographique.** — Le merle à collier est un habitant des montagnes, et on le trouve surtout dans les hautes régions. Il est aussi commun dans la Scandinavie qu'en Suisse. Dans ses migrations, il traverse toute l'Europe et arrive jusqu'à l'Atlas.

LE MERLE VULGAIRE — *MERULA VULGARIS*.

*Die Amsel, die Schwarzdrossel, the Amzel.*

**Caractères.** — Le merle vulgaire ou merle noir (*fig. 183*) a de 27 à 28 cent. de long et de 37 à 38 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure de 12 à 13 cent., et la queue 12.

Le mâle adulte est entièrement noir ; il a l'œil brun, le bec et le bord des paupières d'un jaune vif ; les pattes d'un brun foncé.

La femelle adulte a le dos noir-terne, le ventre gris-noir, taché de gris clair ; la gorge et la partie supérieure de la poitrine d'un gris mat, tachées de blanchâtre ou de roussâtre.

Les jeunes ont le dos gris-brun, marqué de taches transversales d'un jaune roux ; le ventre roux, à taches transversales brunâtres.

**Distribution géographique.** — Depuis le 66° de latitude nord jusqu'à l'extrême sud de l'Europe, le merle noir est partout un des oiseaux les plus communs. On l'y trouve toute l'année dans les forêts humides, les plantations d'arbres où sont de nombreux taillis, et ceux qui vivent dans les contrées les plus septentrionales sont les seuls qui émigrent ; mais on en voit déjà un grand nombre passer l'hiver dans le sud de la Suède.

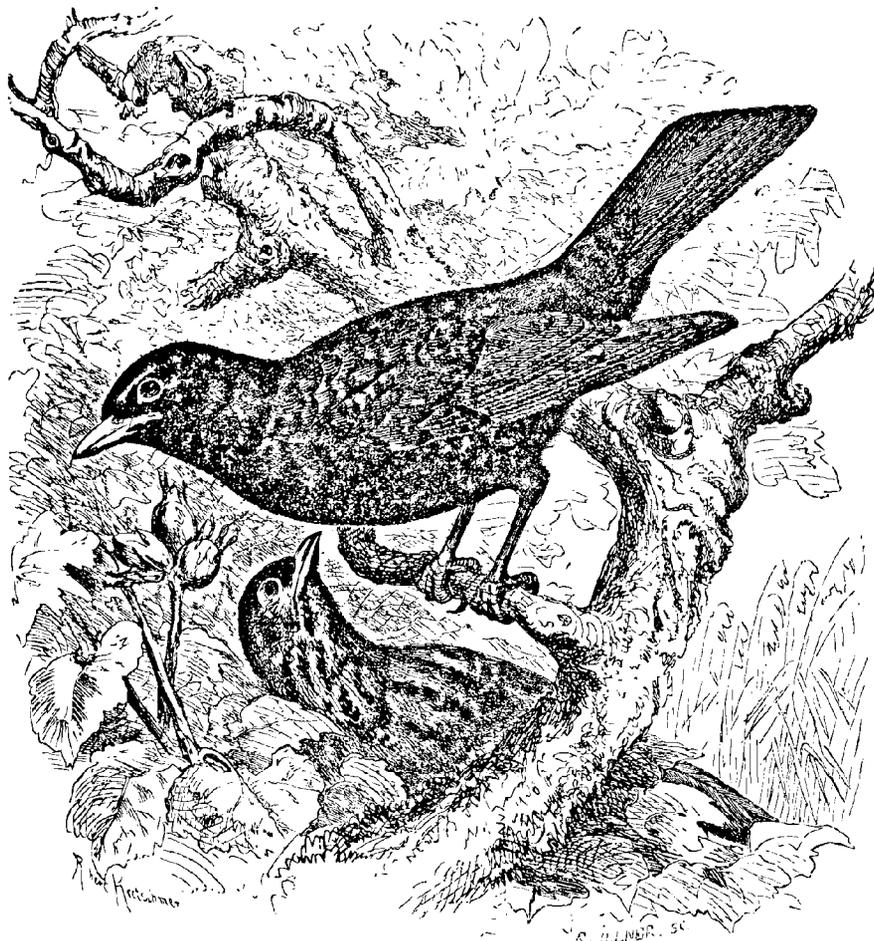
**Mœurs, habitudes et régime des grives et des merles.** — Les grives vivent dans les pays les plus divers, au milieu des conditions les plus variées, mais partout elles recherchent les bois. Moins difficiles que les humicolidés, tout lieu leur plaît partout : ce ne sont pas seulement les bois touffus des plaines ou les gigantesques forêts vierges des tropiques qui les attirent, elles se fixent aussi dans les forêts de conifères ou dans les bois clair-semés des steppes. Même au delà de la zone supérieure des arbres, au milieu des glaciers, elles trouvent encore un abri suffisant.

Il en est peu qui demeurent toute l'année au même endroit ; la plupart de celles qui habitent le nord, aussi bien que celles qui vivent dans les régions tempérées, sont voyageuses et parcourent des distances considérables. Celles que nous avons signalées comme s'étant parfois rencontrées dans notre pays avaient dû, pour y arriver, parcourir la moitié du globe. Parties de l'extrême orient de la Sibérie, du Kamtschatka, elles avaient passé la mer de Behring, traversé toute l'Asie, avant d'atteindre l'Europe. « Certaines d'entre elles, dit Naumann, sont venues chez nous en petit nombre et ont semblé ne

plus oser retourner d'où elles étaient parties. Elles se sont reproduites, elles ont élevé leurs petits sur la terre étrangère. Nous sommes surpris en songeant aux distances considérables qu'elles ont dû parcourir et au peu de temps qu'elles ont employé à faire ce chemin, à surmonter ou à tourner les obstacles qui s'opposaient à leur passage. » Il nous est difficile de dire quelle est la cause prochaine de ces migrations ; mais on peut cependant croire, avec Naumann, que les instincts sociables de ces oiseaux y contribuent pour une grande part, ainsi que les vents défavorables, les tempêtes, les ouragans qui les jettent hors de leur route habituelle. Ces écarts sont rares, il est vrai, mais, même en temps ordinaire, les grives parcourent de très-longes espaces.

Toutes les grives sont des oiseaux parfaitement doués. Elles sont agiles, prudentes ; leurs sens sont délicats ; elles chantent bien ; elles sont sociables, mais un peu querelleuses ; elles ont, en un mot, mille bonnes qualités ; cependant elles ont aussi leurs défauts. Depuis le matin jusqu'au soir, on les voit continuellement en mouvement ; ce n'est qu'aux ardeurs du soleil de midi que leur pétulance paraît un peu en défaut. Dans leurs allures, elles ressemblent beaucoup aux humicolidés. A terre, elles sautent avec agilité, en faisant de grands bonds. Remarquent-elles quelque chose d'extraordinaire, elles relèvent la queue et battent des ailes. Elles ne se montrent pas moins adroites à se mouvoir dans les arbres ; elles sautent loin d'une branche à l'autre, en s'aidant de leurs ailes. La plupart, quand on les effraye, ne font que voleter avec assez de maladresse, rasant le sol et allant d'un buisson à l'autre ; mais, une fois qu'elles se sont élevées à une certaine hauteur, ces mêmes grives fendent les airs avec une très-grande rapidité. Parmi nos espèces indigènes, la grive musicienne, la litorne et la grive mauvis sont celles qui volent le mieux ; la draine et le merle, qui ont des ailes beaucoup plus courtes, volent le plus mal. Le vol de la draine est lourd, oblique ; néanmoins cet oiseau franchit de grands espaces avec une certaine rapidité ; quant au merle, il vole horizontalement, par saccades, et remue peu les ailes. Comme tous les oiseaux à courtes ailes, il est admirablement conformé pour traverser les buissons les plus épais, et changer aisément et brusquement de direction.

Les sens des grives sont assez également développés. Elles voient très-bien et aperçoivent de très-loin le plus petit insecte. Il en est de même



Corbell, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 185. Le Merle vulgaire.

de l'ouïe : elles entendent admirablement, et savent distinguer les sons, comme on peut le conclure de leur chant. Elles sont friandes, ce qui tend à prouver qu'elles ont du goût. Quant à leurs autres sens, nous ne saurions nous prononcer. Quiconque les connaît, ne peut leur refuser l'intelligence. Elles sont rusées, prudentes sans être craintives, hardies et méfiantes tout à la fois. Dans la forêt, ce sont des conseillers, des avertisseurs, qu'écourent non-seulement leurs semblables, mais encore les autres oiseaux et même les mammifères. Tout ce qui est nouveau, inaccoutumé, éveille leur attention. Elles s'approchent avec curiosité pour mieux considérer ce qui les a frappées, tout en demeurant prudemment sur leurs gardes. Celles qui ont grandi dans les forêts désertes du Nord sont faciles à surprendre, à attirer dans des pièges; mais une fois instruites par l'expérience, ce qui

BREHM.

ne tarde guère, elles ne se laissent plus prendre de la même façon.

Les grives, à quelques exceptions près, sont des animaux sociables; elles ne peuvent vivre les unes sans les autres, et rarement l'une pousse son cri d'appel sans que les autres y répondent et accourent. Malgré ces instincts de sociabilité, elles ne sont pourtant pas paisibles; bien au contraire, elles se disputent presque continuellement. Elles se réunissent souvent plusieurs espèces différentes ensemble, et voyagent ainsi de concert. Parfois aussi elles se joignent à d'autres oiseaux, sans cependant contracter amitié avec eux. L'homme leur inspire peu de confiance; celles mêmes qui viennent s'établir près de ses demeures, sont toujours sur leurs gardes. D'ailleurs, elles savent distinguer ceux qui peuvent leur nuire de ceux qui sont inoffensifs, et se laissent approcher de bien plus près par les

III — 296

pâtres que par les chasseurs. Prises vivantes, elles se montrent d'abord très-sauvages, mais, après quelques jours de captivité et les bons soins aidant, leur caractère s'adoucit et elles finissent par s'attacher à la personne qui les soigne.

Les cris des différentes grives ont beaucoup d'analogie : on peut cependant reconnaître celui de chaque espèce. La draine a pour cri d'appel la syllabe *schnerr* ; on l'imite parfaitement en frottant avec une baguette les dents d'un peigne ; quand elle est excitée, elle y ajoute les syllabes : *ra, ta, ta*. Son cri d'angoisse est difficile, sinon impossible à décrire. Le cri d'appel de la grive musicienne est un sifflement rauque, *tzip*, que suit d'ordinaire la syllabe : *tack* ou *tock* ; quand l'oiseau est excité, son cri exprime : *styx, styx, styx*. Celui de la litorne est *tschack, tschack, tschack*, dit plusieurs fois de suite et très-rapidement ; quand elle appelle ses compagnes, elle y ajoute : *gri, gri*. La grive mauvis a comme cri d'appel, une note très-haute et traînante, *tzi*, que suit une note plus basse, *gack* : son cri d'angoisse est : *scherr* ou *tscherr*. Le merle à collier crie *toec, toeck* ; il y mêle la syllabe *tack*, prononcée sur un ton beaucoup plus bas. Le merle noir lance un trille : *sri* ou *traenk*. Quelque chose de suspect l'a-t-il frappé, il crie avec force : *dix, dix*, et s'il se voit obligé de fuir, il y ajoute : *gri, gich, gich*. Tous ces cris, que nous ne pouvons noter que d'une manière fort imparfaite, sont très-variés ; mais toutes les grives les comprennent ; on les voit prêter toute leur attention aux cris des autres espèces, surtout au cri d'avertissement.

Les grives peuvent être rangées parmi les oiseaux bons chanteurs. La première place appartient à la grive musicienne ; à côté d'elle vient le merle, puis la draine et la litorne. Les Norwégiens appellent la grive musicienne le *rossignol du Nord*, et le poète Welcker lui a donné le nom de *rossignol des forêts*. A ses notes, qui rappellent les sons de la flûte, s'en mêlent malheureusement d'autres, criardes, peu agréables ; néanmoins, la grâce de ce chant en est peu altérée.

Le chant du merle est à peine inférieur à celui de la grive commune. Il se compose de plusieurs phrases admirablement belles ; toutefois ce chant est plus triste que le précédent. La draine n'a que cinq ou six phrases au plus, peu différentes les unes des autres, mais composées à peu près exclusivement de notes pleines et flûtées. Il en est de même de la grive mauvis et du merle à collier. « Leur chant n'a pas, il est vrai, tout le fondu de celui du rossignol, dit Tschudi, mais des centaines d'individus le font retentir dans la

forêt comme un chœur mélodieux, et il anime les paysages déserts des hautes montagnes. »

Les espèces exotiques ne sont pas moins remarquables sous ce rapport. « Le chant de la grive chochi ou à ventre rouge du Brésil, dit le prince de Wied, est fort harmonieux : les sons en sont flûtés ; les variations en sont riches, quoique moins nombreuses que chez les grives d'Europe. Comme ses congénères de l'ancien monde, cette grive est un des plus beaux ornements des gigantesques forêts vierges, et la messagère du printemps. » C'est en termes enthousiastes que les naturalistes américains célèbrent les grives de leur patrie. « Le chant de la grive solitaire, dit Audubon, quoique composé de quelques notes seulement, est si fort, si clair, si harmonieux, si limpide, qu'on ne peut l'entendre sans se sentir ému jusqu'au plus profond de son être. Je ne sais à quel instrument de musique le comparer ; je n'en connais aucun qui soit aussi harmonieux. » Sans être tout à fait aussi enthousiaste que ces auteurs, nous n'hésitons pas à mettre les grives parmi les bons oiseaux chanteurs.

Tandis que la plupart des oiseaux accompagnent leurs chansons de mouvements d'ailes, de queue, de tout le corps, les grives restent tranquilles, solennelles, quand elles font entendre leur chant. Chacune de leurs phrases est arrondie, chacune de leurs notes nettement prononcée. Leur chant s'approprie tout à fait aux forêts ; pour les appartements, il est beaucoup trop fort. Les grives commencent à chanter de bonne heure, et ne cessent que vers la fin de l'été. Le merle fait entendre ses chansons dès le mois de février, quand toute la forêt est encore couverte de neige et de glace. La grive musicienne, réfugiée à l'étranger, pense à sa patrie, et semble vouloir lui consacrer ses chants. Il en est de même de la grive voyageuse de l'Amérique du Nord, et probablement de toutes les espèces qui émigrent plus ou moins loin. Comme chez les autres oiseaux chanteurs, les mâles rivalisent entre eux : une grive se perche sur la cime d'un arbre et fait entendre sa voix ; aussitôt toutes les autres se hâtent de lui répondre. Cet oiseau sait, dirait-on, combien son chant est excellent ; il a une certaine vanité à cet égard. Autant il se tient caché d'ordinaire, autant il se montre quand il se met à chanter. Il se perche alors sur un arbre élevé, à l'extrémité d'une branche et lance ses notes argentines, qui retentissent dans la forêt.

Les grives se nourrissent d'insectes, de coli-

maçons, de vers de toute espèce ; en automne, elles mangent des baies. Elles ramassent leur nourriture sur le sol, et consacrent chaque jour plusieurs heures à sa recherche. On les voit quitter la forêt, et s'abattre sur les champs, les prairies, les bords des cours d'eau ; courir çà et là et recueillir ce qu'elles trouvent sur le sol, ou fouiller avec leur bec les tas de feuilles sèches. Elles ne chassent presque pas d'insectes au vol. La plupart sont très-friandes, celles-ci de fruits, celles-là de baies. La draine ne porte pas en vain le nom de *grive de gui*, car elle aime beaucoup les baies de ce parasite, et livre à ses semblables des combats acharnés pour la possession de ces baies. Les anciens croyaient que c'était par les grives que le gui se répandait, et cette croyance paraît être fondée. Le merle à collier, après la saison des amours, se rend dans les bruyères, y mange des myrtilles en telle quantité, que, d'après Schauer, sa chair en devient bleue, ses muscles rouges, ses plumes tachetées. En hiver, la litorne recherche les buissons dont elle porte le nom, se nourrit de leurs fruits, et sa chair en prend un goût tout particulier. Les grives mangent en outre des groseilles, des sorbes, des mûres, des framboises, des prunelles, des cerises, des raisins. Il en est de même des espèces américaines. Toutes sont très-friandes de fruits.

Peu après leur arrivée dans leur patrie, les grives se reproduisent ; celles qui habitent l'extrême Nord ne le font guère avant le mois de juin. Plusieurs d'entre elles, notamment les litorne et les merles à collier, restent en société, même dans la saison des amours ; d'autres, au contraire, se séparent par couples, qui habitent chacun un certain domaine. Les nids des différentes espèces se ressemblent beaucoup, mais ils occupent des positions diverses selon les espèces. La draine niche en mars, sur un conifère, un chêne blanc, à 10 ou 12 mètres au-dessus du sol. Son nid est formé de brindilles sèches, de tiges d'herbes, de lichen, de mousses, de racines. Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs, lisses, d'un blanc grisâtre ou roussâtre, semés de points plus ou moins grands, roux-brun et gris-violet. Dans les bonnes années, chaque couple niche deux fois dans l'été.

La grive musicienne établit son nid sur un petit arbre ou sur un buisson, et le compose des mêmes matériaux que l'espèce précédente ; mais elle en garnit l'intérieur de mousse, de bois pourri, coupé menu, et maintient le tout avec une forte couche de terre gâchée. Au commencement d'avril, on y trouve quatre ou six

œufs lisses, d'un bleu verdâtre plus ou moins intense, et marqués de points noirs ou d'un brun noir. Au commencement de l'été, cette grive niche pour la seconde fois.

La litorne a été vue dans ces dernières années nichant en Allemagne : les forêts de bouleaux du Nord sont pourtant sa vraie demeure. Elle s'établit indifféremment dans celles qu'avoisinent des habitations humaines et dans celles que rien ne trouble. On trouve là des nids presque sur chaque arbre ; les nouveaux sont construits à côté des anciens ; j'en ai vu souvent de cinq à six sur un même pied, mais généralement un seul de ces nids était habité. Je suis persuadé que ces oiseaux se choisissent pour nicher une partie déterminée de la forêt. Si on y pénètre pendant qu'ils ont des œufs ou des petits, on trouve partout la vie et l'animation. Toute la forêt retentit de leurs cris et de leurs chants ; car on peut porter à plusieurs centaines le nombre des couples qui couvent l'un près de l'autre. Leurs nids sont établis sur le haut des bouleaux, rarement à moins de 66 cent. du sol. Chaque couple a son domaine, mais celui-ci est si peu étendu, que l'on peut considérer chaque arbre comme faisant le centre de l'un d'eux. Le nid est construit de ramilles, de chaumes et de brins d'herbes ; l'intérieur est tapissé de quelques herbes délicates ; la base est souvent formée par une couche de terre assez épaisse. Les œufs, au nombre de cinq ou six, sont d'un vert plus ou moins vif, semés de points d'un brun rouge, plus ou moins nets, plus ou moins confluent et rassemblés autour du gros bout en forme de couronne. L'on a remarqué que les litorne qui avaient niché en Allemagne, formaient aussi de petites bandes.

La grive mauvis habite à peu près les mêmes localités que l'espèce précédente ; elle recherche cependant davantage les forêts marécageuses. On l'a aussi vue quelquefois nicher en Allemagne. Son nid ressemble à celui de la grive musicienne ; il est tapissé intérieurement de détritrus de bois, de terre et d'argile agglutinés. Ses œufs sont un peu plus petits que ceux de la grive musicienne.

Le merle à collier ne niche dans l'Europe centrale qu'à une altitude d'au moins 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; dans la Scandinavie, on le rencontre depuis les côtes jusqu'à une altitude d'environ 1,300 mètres. Dans nos montagnes et en Suisse, il s'établit sur les arbres rabougris, qui représentent les forêts à cette hauteur. Gloger en trouva des nids dans les

Riesengebirge, à une altitude de 1,500 mètres, sur des pins rabougris, à 1 mètre environ du sol, près des maisons aussi bien que dans les lieux déserts. Chaque paire a son petit domaine, et vit en paix avec ses voisines. Les nids sont établis au milieu des lichens pendus aux branches, et quelques rameaux secs de l'arbre sont compris dans sa construction. La charpente en est formée de tiges d'herbes, de petits rameaux, de chaumes, de mousses, reliés ensemble au moyen d'un peu de terre détrempeée ou de tourbe; la cavité en est tapissée de chaumes et d'herbes fines. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont d'un vert pâle, semés de points, de taches et de raies d'un violet et d'un brun roux. La ponte a lieu au mois de mai. Dans l'Europe centrale, les adultes nichent deux fois par an; en Scandinavie, il n'en est pas de même; au mois de juin, j'y ai trouvé les adultes déjà en train de muer.

Le merle noir niche dans les fourrés, surtout dans ceux de jeunes conifères, à une faible hauteur du sol, souvent sur le sol lui-même. Le nid varie beaucoup suivant les localités. Parfois, il est établi dans le tronc grandement ouvert d'un arbre; ce n'est alors qu'un amas de mousse et de chaumes desséchés. Lorsqu'il repose sur un arbuste, un buisson, etc., il est formé extérieurement de racines, de brins d'herbes, et tapissé intérieurement d'une couche d'herbe parfaitement lisse, mêlée à de la terre détrempeée. Quand la saison est très-favorable, la ponte a lieu en mars. La nichée est de quatre ou six œufs, d'un vert-bleu pâle, semés de points et de taches d'un roux de rouille, bleuâtres ou olivâtres et cendrées, quelquefois peu apparentes et fondues. Une seconde couvée a lieu au commencement de mai.

Chez toutes les grives, le mâle ne relaye la couveuse qu'au milieu de la journée; le reste du temps il ne cesse de la distraire par ses chansons. Les deux parents témoignent à leurs petits le plus vif amour, et se montrent très-inquiets quand on s'approche du nid qui les recèle: leurs cris de détresse contribuent même à les faire découvrir. On a dit que la litorne cherchait à éloigner son ennemi en laissant tomber sur lui ses excréments; pour ma part, je n'ai rien observé de pareil. Par contre, les grives attaquent souvent leur adversaire; elles fondent sur lui, l'effleurant presque de leurs ailes et cherchent ainsi à l'effrayer. Si cela ne leur réussit pas, elles ont recours à la ruse; elles volettent et sautilent péniblement, comme si elles étaient blessées ou paralysées, attirent leur ennemi par l'espé-

rance d'une proie facile, l'éloignent de leur nid, puis reviennent joyeuses vers leurs petits.

Les jeunes éclosent après une incubation de quatorze à seize jours; ils sont nourris d'insectes et leur accroissement est très-rapide: à trois semaines, ils sont capables de voler. Après qu'ils ont pris leur essor, ils restent encore quelques jours avec leurs parents, puis ils sont abandonnés à eux-mêmes jusque vers l'automne. Peu de semaines après qu'ils ont pris leur volée, ils muent, et au moment de leur migration tous ont leur second plumage.

Le merle excepté, toutes les grives nous quittent en automne et se dirigent vers le sud. Les espèces originaires de l'extrême Nord peuvent bien passer l'hiver dans le centre de l'Europe; mais la plupart ne s'arrêtent que dans le Midi, où chaque espèce se fixe dans les localités qui lui conviennent. Les merles à collier s'établissent en bandes plus ou moins nombreuses sur les versants exposés au soleil des hautes montagnes de l'Espagne méridionale. Les grives musiciennes, les grives mauvis, les litornes, se trouvent par milliers dans les forêts, les buissons et les vignobles. La draine s'y voit aussi, mais elle est plus rare. Il en est de même en Grèce et en Italie. Je dois cependant faire remarquer que, d'après les observations concordantes du comte von der Mühle et de Lindermayer, le merle à collier y est excessivement rare.

Toutes les grives voyagent par bandes très-nombreuses. « Dans l'automne de 1852, dit Gadamar, j'avais affaire dans la forêt. Tout à coup j'entendis au-dessus de ma tête un bruissement effrayant, accompagné d'un sifflement extraordinaire. J'eus peur; je m'attendais à être renversé par la chute d'un météore; mais bientôt, je sus à quoi m'en tenir: je me trouvais au-dessous d'au moins dix mille grives mauvis qui, se laissant tomber d'une hauteur prodigieuse, vinrent se percher sur tous les arbres environnants; leur chute était tellement rapide, que je ne pus les distinguer que lorsqu'elles furent perchées. »

Dans le cours de leur voyage, ces bandes se divisent en troupes plus petites; mais celles-ci ne sont pas complètement indépendantes les unes des autres; on les voit couvrir des espaces de plusieurs lieues carrées, chaque buisson en logeant quelques-unes.

**Chasse.** — On comprend que, depuis des siècles, l'homme ait chassé ces bandes d'oiseaux.

Du gibier qu'au chasseur l'air ou la plaine envoie,  
Grive et lièvre, à mon goût, sont la plus noble proie.

disait Martial (1) en célébrant la chair délicate des grives. D'autres auteurs de l'antiquité assurent que cette chair est souveraine contre diverses maladies, et indiquent la manière de l'accommoder. Nous pouvons admettre que, de tout temps, on a capturé les grives comme on les prend encore aujourd'hui, c'est-à-dire à l'aide de trappes, de rejets ou sauterelles amorcées avec les baies et les fruits que les grives recherchent. Heureusement que le nombre des oiseleurs va en diminuant; cependant, on capture encore chaque année, en Allemagne, des centaines de mille de ces oiseaux. Nous devrions bien abandonner cette destruction aux peuples du Midi. En France, en Italie, en Espagne, en Grèce, chacun chasse les grives, et l'on ne peut évaluer le nombre qu'on en fait périr.

En Provence notamment, surtout dans les environs de Marseille, les *postes* deviennent pour les grives des stations bien dangereuses. Ces postes, lieux de chasse à demeure, installés pour un tir assuré, et consistant en une hutte en branchages feuillus, quelquefois en planches ou en maçonnerie, sont établis sur un coteau couvert de bois taillis et à une faible distance d'un arbre élevé, isolé, au sommet desquels est attachée une forte branche morte de noyer ou de toute autre essence. Les grives voyageuses, sollicitées soit par les cris de grives captives, soit par un instrument nommé *chilet*, à l'aide duquel le chasseur imite leur chant, arrivent à l'appel, se

perchent de préférence sur la branche morte dont l'arbre est couronné, et tombent d'autant plus sûrement sous le coup du chasseur caché dans la hutte, que celui-ci les tire de près et peut les viser tout à son aise. Cette chasse ne laisse pas que d'être fructueuse quand le passage est abondant. Elle a lieu de 6 heures et demie à 9 ou 10 heures du matin, et dans cet espace de temps on peut tuer deux et jusqu'à trois douzaines de grives. La grive musicienne et la draine se chassent de la sorte tant que dure leur passage, c'est-à-dire du 4 ou 5 octobre au 20 ou 25 du même mois; la grive mauvis et la litorne, depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de janvier, aussi longtemps, par conséquent, qu'ils séjournent en Provence.

**Captivité.** — Les grives ne peuvent être gardées en captivité qu'autant qu'il est possible de leur donner une grande volière en plein air. Leur voix est trop pleine, trop forte pour un appartement; leur voracité entraîne à sa suite des inconvénients auxquels on ne peut parer, même avec la plus grande propreté. Lorsqu'il est possible de leur donner une volière convenable, les grives deviennent des captifs charmants. Leur voracité et leur pétulance nous distraient; leur chant ravit l'amateur, à une époque où se taisent encore tous les autres oiseaux; car, en captivité comme en liberté, les grives commencent à faire entendre leur voix dès le mois de février.

## LES MIMIDÉS — MIMI.

*Die Spottdrosseln, the Mocking-Birds.*

**Caractères.** — Les mimidés ou moqueurs sont très-voisins des turdidés. Ils ont le corps très-allongé; les ailes courtes, fortement arrondies, dépassant à peine la racine de la queue, qui est longue et étroite; les tarsi longs, recouverts en avant par une série de scutelles; les doigts interne et externe bien plus courts que le médian; le bec plus élevé que celui des turdidés; le plumage mou et lâche.

**Distribution géographique.** — La famille des mimidés est caractéristique de la faune de l'Amérique. Elle est à peu près également représentée dans l'une comme dans l'autre partie de ce continent, mais les espèces du sud sont plus nombreuses que celles du nord.

(1) Martial. Traduction inédite de M. Ch. Meaux Saint-Marc.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs et l'habitat varient beaucoup suivant les espèces: tandis que les unes rappellent encore les grives, les autres se rapprochent beaucoup des fauvelles. Les moqueurs n'habitent pas les forêts, à proprement parler; ils se trouvent plutôt dans les lieux découverts, semés de quelques buissons épars, ou sur les bords des cours d'eau. Les uns vivent dans les buissons, les autres dans les roseaux; ceux-ci s'établissent tout près des habitations humaines, ceux-là dans les lieux déserts ou sur les côtes de la mer. Les espèces qui habitent le sud sont sédentaires; celles qui vivent dans le nord émigrent tous les hivers, mais vont, au plus, jusque dans le sud des États-Unis et dans l'Amérique centrale. Il en est de même de celles qui peuplent la zone tempérée de l'Amérique du Sud;

elles se dirigent en hiver vers le nord, en se rapprochant de l'équateur.

D'Orbigny a fait ressortir les différences qui existent entre les *mœurs* et les habitudes des turdidés et des mimidés. A côté des grives timides, qui aiment tant l'ombre et qui cherchent tant à se cacher, les mimidés paraissent des oiseaux très-confiants; ils demeurent dans le voisinage immédiat de l'homme; ils viennent se percher sur le toit de ses habitations, sur les arbustes qui les entourent; on dirait qu'ils veulent être vus; ils recherchent les endroits élevés pour se poser et font entendre en toutes saisons leur voix retentissante, tandis que les turdidés ne chantent qu'à l'époque des amours.

A en croire les naturalistes américains, aucun oiseau chanteur n'égalerait les mimidés. Les voyageurs européens ne sont pas tout à fait de cet avis; cependant ils sont obligés d'avouer que la plupart des oiseaux appartenant à cette famille doivent figurer parmi les bons chanteurs.

La famille des mimidés n'est pas très-riche en espèces; celles-ci, tout en présentant un type commun, diffèrent plus entre elles que celles de la famille précédente; aussi peut-on facilement diviser les mimidés en plusieurs genres. Certains auteurs ont voulu réunir aux mimidés quelques oiseaux de l'Inde et de l'Afrique, qui en diffèrent complètement par les *mœurs* et le genre de vie. Aussi, croyons-nous devoir ne laisser dans cette famille que les mimidés de l'Amérique.

### LES MOQUEURS — *MIMUS*.

*Die Spottdrosseln.*

**Caractères.** — Les moqueurs ont le bec de la longueur de la tête, mince, comprimé, à arête prononcée et assez fortement recourbée; des ailes surabondantes, les quatrième et cinquième rémiges étant égales et les plus longues; une queue étagée; des tarses assez épais; un pouce robuste et des ongles médiocres. Leur plumage est généralement peint de couleurs sombres.

#### LE MOQUEUR POLYGLOTTE — *MIMUS POLYGLOTTUS*.

*Die Spottdrossel, the Mocking-Bird.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 186*) est la plus connue, non-seulement du genre, mais aussi de la famille: sa longueur totale est de 26 cent., et son envergure de 37. Elle a le dos gris foncé, le front et les côtés de la tête marqués de brun; le ventre d'un blanc brunâtre; les rémiges d'un brun noir, les primaires tachées de blanc à la ra-

cine; les rectrices médianes d'un noir de suie, les intermédiaires blanches sur les tarbes internes, les plus externes entièrement blanches; l'œil jaune pâle; le bec noir-brun; les pattes d'un brun foncé.

La femelle a des couleurs plus ternes; les rectrices latérales sont chez elle plus foncées; le blanc est moins pur. Sa taille est à peu près celle du mâle.

**Distribution géographique.** — Les Etats-Unis sont la patrie du moqueur polyglotte. Il est plus commun dans le sud que dans le nord. Pour les hivers, il émigre vers des latitudes plus chaudes; cependant, il est sédentaire dans la Louisiane.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le moqueur polyglotte habite les buissons de toute nature, les forêts clair-semées, les plantations, les jardins; il niche dans le voisinage de l'homme et, en hiver surtout, il ne s'éloigne jamais beaucoup des habitations. Il recherche principalement les plaines sablonneuses, le bord des fleuves, les côtes de la mer, là où poussent des arbustes ou des arbres peu élevés. Il est rare dans les grandes forêts. Le moqueur polyglotte saute sur le sol comme les grives; souvent, il étale sa queue et la referme brusquement. Quand il vole d'un buisson à l'autre, il décrit une ligne ondulée, à courbes courtes; à ce moment aussi, tantôt il étale sa queue, tantôt il la referme. Dans ses voyages, il parcourt de grands espaces, mais jamais il ne franchit d'une seule traite de grandes distances; toujours il vole d'arbre en arbre.

Le chant du moqueur polyglotte rappelle celui de la grive musicienne, d'après Gerhardt; ce n'est pas ce chant, cependant, qui a valu à cet oiseau sa réputation, et qui a rempli d'enthousiasme tous les naturalistes américains. Wilson et Audubon, d'un commun accord, disent que le moqueur polyglotte est le premier de tous les oiseaux chanteurs, qu'aucun autre n'a une voix aussi étendue et aussi variée. « Ce ne sont pas les doux sons de la flûte ou de quelque autre instrument de musique, que l'on entend, dit Audubon, mais c'est la voix bien plus mélodieuse de la nature elle-même. On ne peut se figurer des notes aussi pleines, des sons aussi variés, aussi étendus. Il n'y a pas un autre oiseau dans le monde qui puisse rivaliser avec ce roi du chant. Des Européens ont dit que le chant du rossignol valait celui du moqueur; j'ai entendu l'un et l'autre oiseau, en liberté comme en captivité; j'accorde parfaitement que, prises isolément, les notes du rossignol soient aussi belles

que celles du moqueur; mais, en envisageant le chant dans son ensemble, on ne peut le comparer à celui de notre espèce. »

Wil-on va moins loin, et les connaisseurs européens sont d'un avis diamétralement opposé. « Le moqueur polyglotte, dit Gerhardt, doit sa renommée au talent avec lequel il imite le chant des autres oiseaux. Les bons chanteurs sont très-rare dans le nouveau monde; il suffit qu'il s'en trouve un passable pour qu'on le porte aux nues. » Gerhardt confirme d'ailleurs pleinement tout ce que disent les naturalistes américains du talent d'imitation de cet oiseau. « Le 29 juin, raconte-t-il, j'observai un moqueur polyglotte mâle, qui faisait entendre sa voix non loin de moi. Comme d'ordinaire, le cri d'appel et le chant du roitelet d'Amérique formaient bien le quart de sa chanson. Il commença par le chant de cet oiseau, continua par celui de l'hirondelle pourprée, cria tout à coup comme le *rhynchodon sparverius*, puis, s'envolant de dessus la branche où il s'était posé, il imita le cri de la mésange tricolore et celui de la grive voyageuse. Il se mit ensuite à courir autour d'une haie, les ailes pendantes, la queue en l'air, et reproduisit les chants du gobe-mouche, du carrouge, du tangara, le cri d'appel de la mésange charbonnière; il vola sur un buisson de framboisiers, y picota quelques fruits et poussa des cris semblables à ceux du pic doré et de la caille de Virginie; il aperçut un chat qui se glissait le long d'une souche d'arbre; il fondit sur lui en criant, et lorsque celui-ci eut pris la fuite, il vint se percher sur une branche et recommença ses chansons. »

« Le moqueur, dit Wilson, a une voix pleine, forte, variable au possible. Elle passe des notes molles et claires de la grive des forêts, au cri sauvage des vautours, en parcourant tous les tons intermédiaires. Le moqueur polyglotte répète fidèlement l'intonation et la mesure de la chanson qu'il imite, mais il l'exprime avec encore plus de grâce et de force. Dans les forêts de sa patrie, aucun oiseau ne peut rivaliser avec lui. Ses chants sont on ne peut plus variés: ce sont de petits thèmes de deux à six notes, qu'il lance avec force et rapidité, et pendant plusieurs heures de suite. Souvent, le voyageur croit avoir affaire à un grand nombre d'oiseaux qui se sont réunis pour chanter au même endroit; les autres oiseaux eux-mêmes y sont souvent trompés. »

Les chants du moqueur polyglotte varient suivant les localités. Dans les forêts, il imite ceux des oiseaux sylvoles; près des habitations, il

répète fidèlement tous les bruits qui se font entendre dans les fermes: le cri du coq, le gloussement des poules, le cri de l'oie, du canard, le miaulement du chat, l'aboïement du chien, le grognement du porc, le grincement d'une porte, d'une girouette, le bruit de la scie, le tic tac du moulin. Parfois, il met les animaux domestiques en émoi. Il siffle le chien endormi, et celui-ci se réveillant brusquement court et cherche son maître qu'il croit l'avoir appelé; il met les poules au désespoir en imitant le cri d'angoisse du poussin; il effraye toute la basse-cour en répétant le cri d'un rapace; il trompe le matou en répétant les appels de la chatte en folie. En captivité, il ne perd rien de son talent; bien plus, il apprend encore mille autres bruits et les mélange souvent de la façon la plus comique; mais, d'un autre côté, il arrive qu'il ennue l'amateur et lui devient tout à fait insupportable.

Le moqueur polyglotte niche plus ou moins tard, suivant les contrées. Dans le sud des États-Unis, il commence à construire son nid en avril; dans le nord, il y travaille rarement avant le mois de mai; ici, il n'a que deux couvées par an; là, il en a trois. Le mâle cherche par tous les moyens à charmer sa femelle. Il étale sa queue, laisse pendre ses ailes, et se promène ainsi, grave et fier, sur le sol ou sur une branche; ou bien, il voltige autour de sa compagne en battant des ailes, comme un papillon; il danse littéralement dans l'air, il exprime ses sentiments de mille façons.

Le nid est construit sur un arbre touffu ou dans un buisson, tantôt très-près des habitations, tantôt dans les endroits déserts et écartés. Le fondement est formé de branches sèches; les parois sont constituées par des brindilles, des chaumes, des flocons de laine et de coton; l'intérieur est occupé par une couche assez épaisse de racines tendres et entrelacées les unes avec les autres. La première couvée est de quatre à six œufs, la seconde de cinq au plus, la troisième rarement de plus de trois. Ceux-ci sont arrondis, d'un vert clair, semés de points et de taches d'un brun foncé. Il semblerait que la femelle seule couve. La durée de l'incubation est de quatorze jours. Les jeunes des deux premières couvées croissent très-vite; ceux de la dernière n'atteignent que très-tard leur taille définitive.

Pendant l'incubation, le couple se montre très-attaché à ses œufs. Si la femelle remarque qu'on les a touchés, elle pousse des cris d'angoisse et appelle le mâle. Les Américains croient que, dans ces cas, les parents abandonnent leur cou-

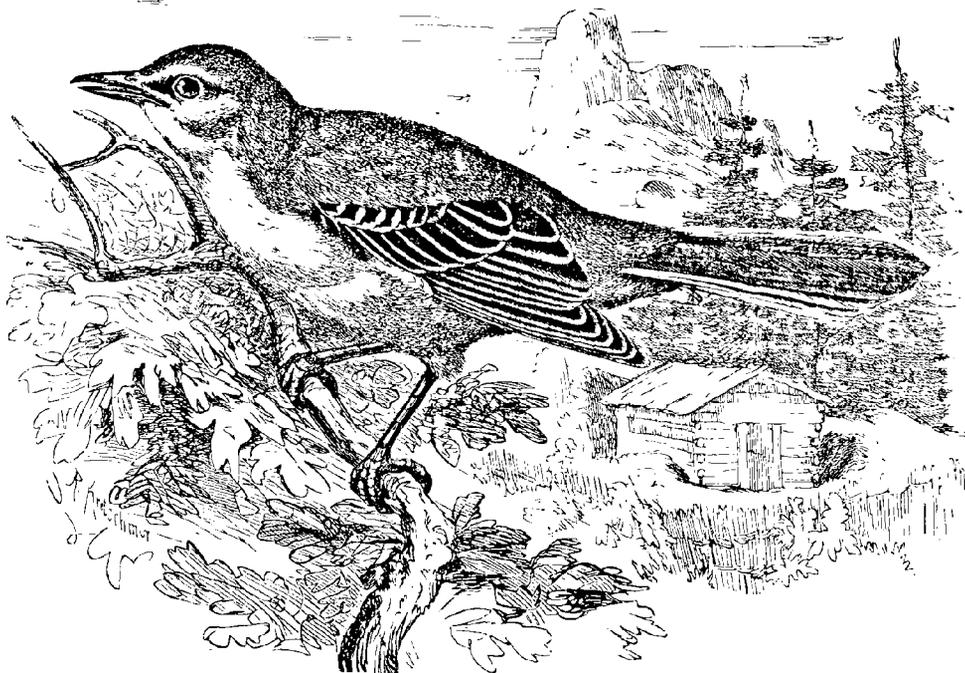


Fig. 186. Le Moqueur polyglotte.

vée; Audubon, par contre, affirme que leur amour redouble, et qu'ils ne quittent plus leur nid.

Le régime de ces oiseaux est variable. En été, ils se nourrissent principalement d'insectes; en automne, jeunes et vieux mangent des baies de toute espèce. Comme les grives, les moqueurs poursuivent dans les airs les papillons, les coléoptères, les mouches, les moustiques, ou bien ils les prennent à la surface des branches et des euilles.

Tous les carnassiers et les rapaces de l'Amérique détruisent les moqueurs; les jeunes ont à redouter les serpents. Quant aux Américains, ils ont pris cet oiseau en telle affection, que jamais personne ne le chasse pour le manger; chacun, au contraire, le protège dans la mesure de ses forces. On se borne à prendre les jeunes pour les élever comme oiseaux d'appartement.

**Captivité.** — Quand on les soigne bien, les moqueurs ne tardent pas à s'appriivoiser parfaitement. On peut même les habituer à sortir de leur cage et à y rentrer. Ils se reproduisent en captivité, et même hors de leur patrie; ainsi à Weimar, Gebser a eu, pendant dix années de suite, de jeunes moqueurs polyglottes, et il en a élevé plus de soixante individus. Les moqueurs s'accoutument en cage de la nourriture que l'on

donne aux grives; mais ils sont plus difficiles qu'elles et réclament surtout des œufs de fourmis et des vers de farine en grande quantité.

### LES TAXOSTOMES — *TAXOSTOMA*.

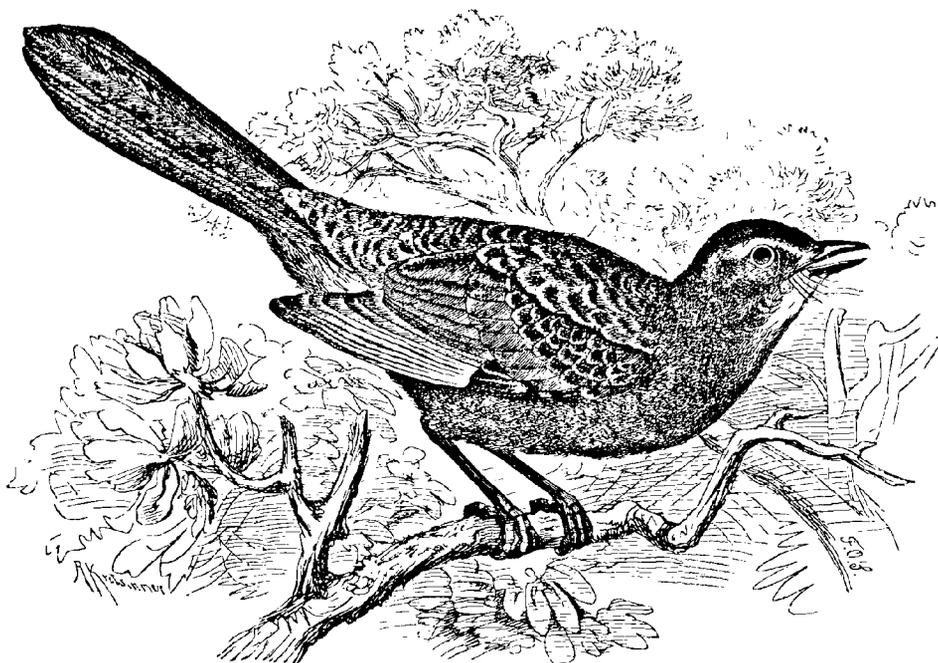
**Caractères.** — Les espèces, que l'on a détachées des moqueurs sous le nom générique de *taxostoma* ne diffèrent de ceux-ci que par un bec relativement plus grêle, remarquablement long et arqué; des ailes plus courtes et une queue plus allongée.

Cinq espèces ont été rapportées à ce petit groupe. Nous citerons parmi elles celle que quelques auteurs enregistrent comme ayant fait des apparitions accidentelles en Europe.

#### LE TAXOSTOME ROUX — *TAXOSTOMA RUFUM*.

*Die rothe Spottdrossel, the red Mocking-Bird.*

**Caractères.** — Le taxostome roux a le dos d'un brun roux, les parties inférieures roussâtres, avec des taches longitudinales d'un brun noir à la poitrine et sur les flancs, les grandes et les moyennes couvertures de l'aile bordées de blanc à l'extrémité, ce qui produit une double bande



Corleil, Crét. Fils, impr.

Pache, Hélière et Vié, édit.

Fig. 187. Le Galéoscope de la Caroline.

transversale blanche; l'œil jaune; le bec bleuâtre, les pattes brunes. Cet oiseau a environ 33 cent. de long, sur lesquels la queue figure presque pour la moitié; la longueur de l'aile est de 12 cent.

### LES GALÉOSOPTES—GALEOSOPTES

**Caractères.** — Les galéoscopes sont des moqueurs à queue très-longue, égale ou légèrement arrondie sur les côtés; leur bec est presque droit, et surtout bien plus court que celui des taxostomes.

La plupart des auteurs ne séparent pas les galéoscopes des moqueurs.

#### LE GALÉOSCOPE DE LA CAROLINE — GALEOSOPTES CAROLINENSIS.

*Der Katzenvogel, the Cat-Bird.*

**Caractères.** — Le galéoscope de la Caroline (fig. 187), l'*oiseau chat* de Catesby, a le dessus du

corps d'un brun foncé, avec la tête d'un brun noirâtre; la gorge, le devant du cou, la poitrine, le ventre et les flancs d'un gris cendré; les couvertures inférieures de la queue d'un rouge roux; le bec noir, les pattes brunes. Il a 23 cent. de long; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 12.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite pendant l'été la Virginie, la Caroline et l'État de New-York.

Elle ferait, dit-on, des apparitions accidentelles en Europe: un individu aurait été tué dans la même localité que le taxostome roux, à Helgoland.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le galéoscope de la Caroline se tient plutôt dans les buissons et sur les arbrisseaux que sur les arbres; il est vif et actif. Son cri ressemble au miaulement du chat, ce qui lui a valu le nom de *cat-bird*, que les Anglais lui ont donné. Il fait son nid de feuilles et d'herbes sèches en dehors, de fibres et de racines en dedans, et pond des œufs bleuâtres.

LES TIMALIÏDÉS — *TIMALIÆ*.*Die Lärmdrosseln.*

**Caractères.** — Les timaliïdés, vulgairement *grives bruyantes*, sont très-voisins des mimidés. Ils ont le corps ramassé, les ailes très-courtes, arrondies, la queue moyenne, plus ou moins arrondie, à pennes larges; les pattes vigoureuses; le bec fort, comprimé latéralement, à pointe de la mandibule supérieure légèrement recourbée; le plumage lâche, orné de couleurs sombres.

**Distribution géographique.** — Les timaliïdés habitent l'Afrique et le sud de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Sous certains rapports, ils ressemblent aux grives; sous d'autres, ils se rapprochent des geais, des pies-grièches ou des fauvettes. Ils vivent dans les buissons, dans les taillis, dans les fourrés de roseaux. Ils sont très-sociables, mais pas au point de former des bandes nombreuses; leur vivacité est très-grande, et ils crient presque continuellement. Quelques-uns sont bons chanteurs. Tous, à peu près, se glissent avec la plus grande agilité dans les buissons les plus épais. Ils ne volent pas très-bien, et il en est peu qui s'élèvent jusqu'au sommet des plus grands arbres. Ils se nourrissent d'insectes, de mollusques, de vers, de fruits, notamment des baies, dont les forêts où ils vivent sont si abondamment pourvues.

LES TURDOÏDES — *PYCNONOTUS*.*Die Grauwögel, the Grey-Birds.*

**Caractères.** — Les turdoïdes ont un bec fort, de longueur moyenne, à côte dorsale légèrement convexe; des pattes vigoureuses; des ailes moyennes, dont la cinquième rémige est la plus longue; une queue légèrement arrondie latéralement; un plumage très-lâche, de couleur sombre, sauf les couvertures inférieures de la queue, qui sont d'ordinaire d'un rouge vif ou jaune vif.

LE TURDOÏDE ARSINOË — *PYCNONOTUS ARSINOË*.*Der Grauvogel, the Grey-Bird.*

**Caractères.** — L'arsinoë (*fig. 188*), l'espèce la plus connue et, à ce qu'il me semble, la mieux douée de ce genre, a 20 cent. de long et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 8. Il a le dos et la tête d'un gris-brun foncé; la gorge d'un brun noir, le ventre et la

poitrine d'un brun grisâtre; l'œil brun; le bec et les pattes noirs; le plumage est le même dans les deux sexes.

**Distribution géographique.** — Le turdoïde arsinoë est originaire de l'Afrique et du sud de l'Asie; on ne le rencontre qu'exceptionnellement dans l'Arabie Pétrée, et plus exceptionnellement encore en Europe. Ehrenberg le découvrit dans l'oasis de Fajouw, où je le vis également; mais il est encore très-rare sous cette latitude, et ce n'est guère qu'à partir du 25° nord qu'il devient commun. Dans le nord de la Nubie, on peut être sûr d'en trouver sur chaque buisson de mimosa; dans le Soudan oriental, c'est un des oiseaux les plus communs.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il semble se plaire partout: au sein des forêts vierges, comme dans les jardins; sur les mimosas des steppes, comme sur les buissons rabougris des hautes montagnes. Il recherche cependant les arbres ou les buissons ombragés; c'est ainsi que, dans le bassin inférieur du Nil, on lui voit préférer à tout autre arbre les sycomores.

Le turdoïde arsinoë est un être gai, vif, charmant, qui ne craint pas de s'établir au voisinage immédiat des habitations, qui exerce son industrie au milieu des huttes des Nubiens et des Soudanais. Mais ce qui fixe surtout l'attention de l'observateur, c'est son chant. Cet oiseau est, en effet, un des meilleurs chanteurs du nord-est de l'Afrique, un de ceux qui peuvent rivaliser avec nos oiseaux d'Europe. Son chant clair, harmonieux et riche, ressemble à celui de la grive; il a, en outre, un caractère particulier et indescriptible. Son cri d'appel est le même chez les deux sexes et peut se rendre par : *gub, ga, gub.*

Au milieu des branches, l'arsinoë se meut avec la plus grande légèreté; à terre, il sautille adroitement; mais son vol est gauche et lourd. Du matin au soir, on le voit sans cesse occupé, sans cesse en mouvement, et son chant joyeux témoigne de sa bonne humeur. S'il se repose (ce qu'il ne fait jamais qu'un instant), il se tient le corps droit, et prend une attitude fière. De temps en temps, il relève les longues plumes de son occiput; il regarde tout autour de lui, s'avance en sautant et en examinant avec soin les fleurs et

les feuilles, à sa droite et à sa gauche, car c'est de là qu'il retire sa nourriture. Quand les mimosas sont en fleur, il se nourrit presque exclusivement des insectes qu'il trouve dans leurs petites fleurs jaunes, et qu'il sait découvrir et retirer du fond de leurs cachettes. Souvent, alors, les plumes de ses flancs sont couvertes de pollen, et prennent une teinte d'un beau jaune de soufre. Il chasse encore les chenilles, et poursuit souvent au loin les papillons. Au temps des fruits, il mange aussi des baies.

On trouve les turdoïdes arsinoés par paires ou par petites familles, suivant les saisons. Le mâle et la femelle sont très-fidèles l'un à l'autre, et les familles sont très-unies. La saison des amours ne vient même pas rompre leurs liens; on trouve souvent plusieurs couples, sinon sur le même arbre, au moins dans le même jardin ou dans la même partie de forêt. Suivant les endroits, ils nichent plus ou moins tard: dans le nord, au printemps; dans le Soudan, au commencement de la saison des pluies. Le nid est établi dans un buisson épais. Il est artistement construit, mais les parois en sont très-minces, presque transparentes. Des racines, des chaumes, des herbes, maintenus avec des toiles d'araignée, en forment l'extérieur; l'intérieur est très-lisse et tapissé de fibres corticales très-fines. Les œufs sont petits, d'un blanc rougeâtre, semés de points blanchâtres et d'un brun foncé, disposés en couronne autour de chaque extrémité.

**Captivité.** — Les indigènes du nord de l'Afrique sont trop paresseux et trop indifférents pour prendre des arsinoés et les conserver en cage. Aux Indes, par contre, on apprivoise de leurs congénères, et on les tient en grande estime, non à cause de leur chant — aucun auteur n'en parle du moins — mais à cause de leur ardeur au combat. A Ceylan, les combats de *boulbouis* (*pycnonotus hæmorrhous*) sont un des plaisirs ordinaires des indigènes. On prend de jeunes mâles encore au nid; on les attache à une ficelle et on leur apprend à venir se percher sur la main. Une fois qu'ils sont dressés, on met les combattants en présence; mais on a soin de les tenir attachés, pour pouvoir les enlever à temps; car ils combattent avec une telle ardeur, qu'ils se tueraient si on les abandonnait à eux-mêmes.

#### LE TURDOÏDE DE LE VAILLANT — *PYCNONOTUS VAILLANTII*.

**Caractères.** — Cette espèce est un peu plus grande que l'arsinoé; elle a le dos plus clair, le

dessous des ailes et le croupion d'un jaune de soufre magnifique.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite le cap de Bonne-Espérance et l'Arabie Pétrée.

On a dit et répété souvent qu'une autre turdoïde, appartenant au même genre, vivait en Espagne, et figurait par conséquent parmi les oiseaux européens; mais mes recherches n'ont nullement confirmé cette assertion.

#### LES TIMALIES — *TIMALIA*.

*Die Schwatzdrosseln, the Timalias.*

**Caractères.** — Les timalies, vulgairement *grives bavardes*, ont le bec court, fort, comprimé latéralement, à arête dorsale arrondie et s'avancant entre les plumes du front; les tarses et les doigts, surtout le pouce, épais; les ongles forts; les ailes courtes, très-arrondies, surotuses, les cinquième et sixième pennes étant les plus longues; la queue moyenne, arrondie; la base du bec entourée de soies, formant moustache.

#### LA TIMALIE COIFFÉE — *TIMALIA PILEATA*.

*Die rothkopfige Schwatzdrossel, the Chestnut-capped Timalia.*

**Caractères.** — La timalie coiffée ou à tête rouge, a le dos brun-olive, les côtés du cou gris-cendré, les ailes et la queue rayées de brun roux; la partie antérieure de la tête et la région auriculaire blanches; le sommet de la tête d'un roux-de-rouille brillant; la gorge, le cou, la poitrine d'un blanc pur; le cou marqué de minces raies noires, longitudinales; le ventre roux pâle, à reflets brun-olive sur les côtés; l'œil rouge sale; le bec noir; les pattes couleur de chair. La longueur de l'oiseau est de 18 cent.; celle de l'aile de 7, celle de la queue de 8.

**Distribution géographique.** — La timalie coiffée a été découverte, par Horsfield, à Java; plus tard, d'autres naturalistes l'ont observée sur le continent indien.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Horsfield a donné une courte description de son genre de vie; il a fait remarquer que le chant du mâle ne se compose que des cinq notes *do, ré, mi, fa, sol*, répétées très-régulièrement et à courts intervalles. Bernstein est plus explicite. « La timalie coiffée, dit-il, vit par paires dans les buissons épais qui bordent les bois, ou qui croissent à la place occupée autrefois par des forêts; elle est bien plus commune dans les montagnes qu'en plaine. Elle abandonne rarement les fourrés. Ce

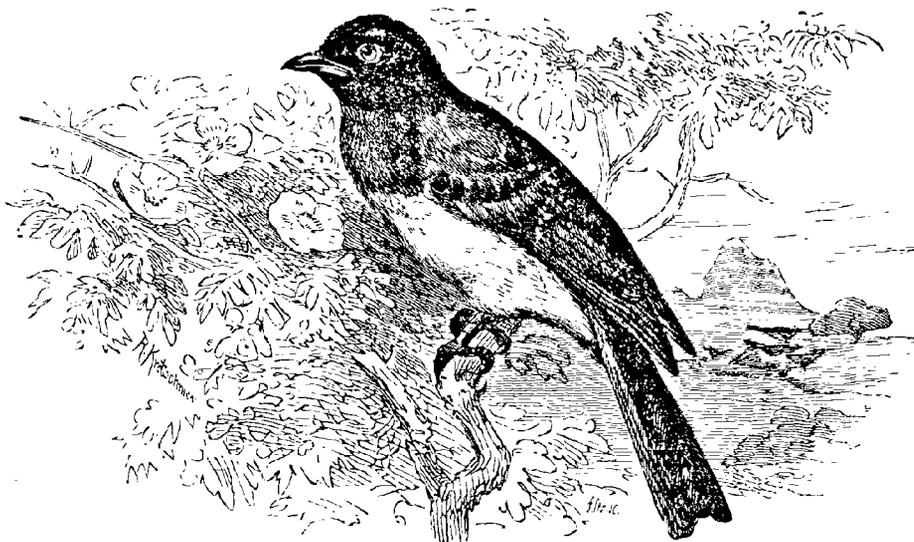


Fig. 188. Le Turdoïde Arsinoé.

n'est que le matin qu'on peut la voir sur une branche dégarnie, en train de lisser et de sécher son plumage mouillé par la rosée. C'est encore là que se tient le mâle, pendant que sa femelle couve, et c'est de là qu'il fait entendre son chant. En chantant, il laisse pendre nonchalamment ses ailes, et paraît indifférent à tout ce qui l'entoure. Quand il est excité, ou quand quelque chose de suspect a frappé son attention, il hérissé les plumes de la tête, et relève la queue, qu'il élargit. Son cri d'appel a une certaine ressemblance avec celui du moineau.

« Le nid se trouve dans un buisson épais, à une faible hauteur du sol, non loin de l'endroit où se tient le mâle pour chanter. Il ressemble à celui de la rousserolle ; comme lui, il est profondément excavé. D'ordinaire, il est ouvert par en haut ; quelquefois, il présente une ouverture oblique en haut et sur le côté. Tous les nids que j'ai trouvés étaient entièrement construits en feuilles d'alang-alang, avec cette seule différence, que celles qui servaient à tapisser l'intérieur étaient plus fines et mieux entrelacées que celles qui étaient à l'extérieur. En somme, cette construction est lâche et peu solide ; aussi, faut-il l'enlever avec précaution, si on ne veut la détruire, ou au moins en modifier la forme. Chaque nid renferme deux ou trois œufs blancs, semés de points d'un rouge-brun plus ou moins foncé, plus grands et plus serrés vers le gros bout, où ils forment une sorte de couronne. Ils sont parfois entremêlés de

points d'un gris cendré, bien moins nombreux, mais plus profonds, c'est-à-dire paraissant siéger dans l'épaisseur de la coquille et non à sa surface. »

## LES CRATÉROPE — CRATEROPUS.

*Die Drosslinge.*

**Caractères.** — Les cratéropes ont le corps épais, le bec fort, long, comprimé latéralement, un peu recourbé, les pattes fortes, de longueur moyenne ; les ongles recourbés et acérés ; les ailes courtes, obtuses, la quatrième plume étant la plus développée ; la queue assez longue, légèrement conique, à plumes larges ; le plumage riche et roide, de couleurs peu voyantes.

### LE CRATÉROPE À CROUPION BLANC — CRATEROPUS LEUCOPYGIUS.

*Der Drossling.*

**Caractères** — Le cratérope à croupion blanc (*fig. 189*) a le dos brun-chocolat ; la tête et le croupion blancs ; le ventre gris-brun, à taches demi-circulaires, blanches ; les plumes des ailes et de la queue marquées de raies étroites, transversales, de couleur foncée ; l'œil rouge-carmin foncé ; le bec noir ; les pattes grises. Cet oiseau a 38 cent. de long et 37 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 11.

La femelle ne diffère du mâle que par une taille un peu plus faible.

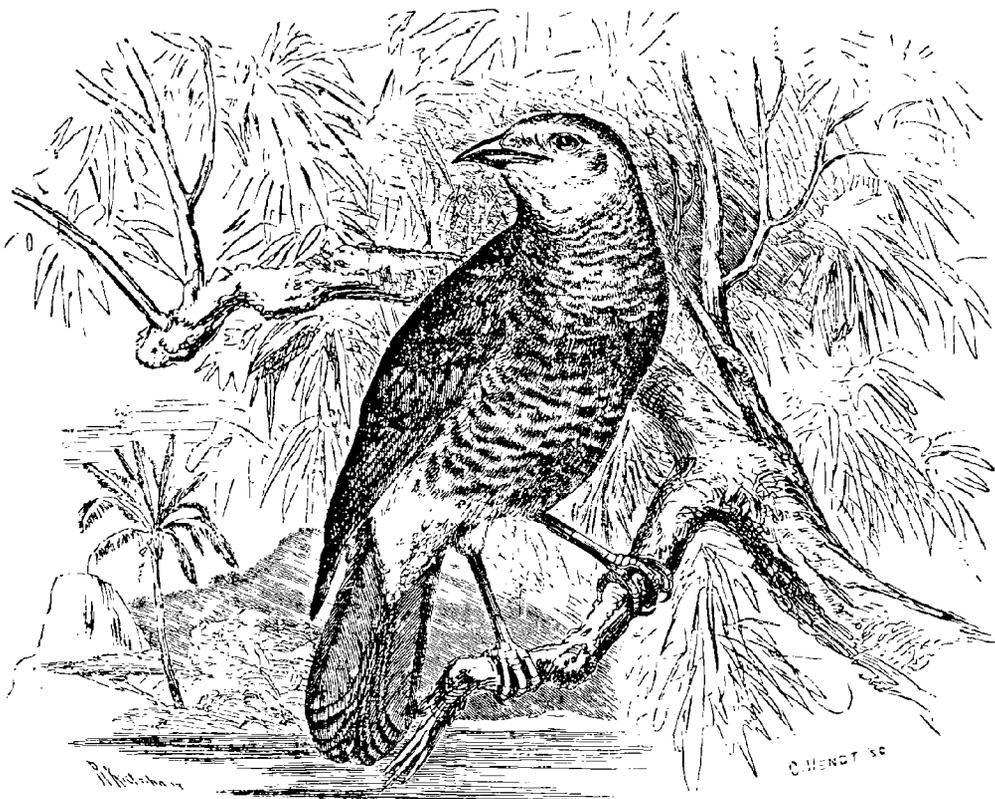


Fig. 189. Le Cratérope à croupion blanc.

Les jeunes ont la tête gris-bleu, les plumes du dos bordées d'un liséré clair.

**Distribution géographique.** — Le cratérope à croupion blanc habite les épais fourrés de buissons de l'Abyssinie. Une autre espèce, très-voisine, habite celles du Soudan oriental ; celle-ci est donc une habitante de la plaine, tandis que l'autre vit dans les montagnes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les deux espèces ont le même genre de vie ; toutes sont remarquables, et animent les forêts qu'elles habitent. On ne peut se figurer pires criards. Jamais on ne trouve ces oiseaux solitaires ; toujours ils sont en troupes, d'ordinaire de huit à douze individus. Ceux-ci font tous la même chose et en même temps. C'est ensemble qu'ils s'envolent d'un buisson, et que, se serrant l'un contre l'autre, ils volent vers un second ; là, ils se divisent, ils le traversent, le parcourent dans toutes les directions, puis ils se réunissent de nouveau, crient et s'envolent. Ils ne se plaisent que dans les taillis les plus touffus, les plus impénétrables. Ils ne se perchent sur les grands arbres que pour se reposer un instant. En se comportant ainsi, ils dé-

couvrent tout ce qui est dans la forêt, et à chaque trouvaille, c'est pour eux une occasion de crier. Quand l'un commence, tous les autres l'imitent, lui répondent. On ne sait s'il faut regarder ces oiseaux comme des amis ou des ennemis. Ils effrayent le gibier, et méritent ainsi la colère du chasseur ; mais, d'un autre côté, ils sont si plaisants, si gais, si comiques, qu'on ne peut néanmoins s'empêcher de les prendre en affection. Leur cri n'est nullement harmonieux : il est très-varié et fort difficile à décrire. J'ai essayé souvent de le noter, sans jamais trouver une formule satisfaisante ; voici ce qui y ressemble le plus : *garegara, garae, gugaek ; gara, gara, gaerae ; gaerae, gaerae, gagak* (prononcé sourdement), *tara, taar, tarout* (lancé avec force). Si un seul criait, on pourrait comprendre son cri ; mais tous font entendre leur voix en même temps. L'un criant plus fort que l'autre, il en résulte un tapage et une confusion de sons impossibles à débrouiller.

Ces oiseaux volent mal. Ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur, et même, en cas de danger, ils ne franchissent jamais d'une traite un

grand espace. Ils cherchent un refuge dans les buissons. En volant, ils battent souvent des ailes; puis ils les ouvrent largement, ainsi que la queue, et continuent leur trajet en planant.

Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des restes d'insectes, des bourgeons, des feuilles et des fleurs.

Je ne sais rien sur leur mode de reproduction.

### LES GARRULAXES — *GARRULAX*.

*Die Lachdrosseln, the Black-faced Thrush.*

Les garrulaxes forment un genre très-voisin du précédent, avec lequel même certains naturalistes le confondent. Ils se distinguent par un bec robuste, triangulaire à la base, mince et comprimé sur les côtés, très-fendu, garni à la base de la mandibule supérieure de soies roides; des ailes surobtuses, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; la queue arrondie; les tarses et les doigts allongés; les plumes occipitales souvent allongées et érectiles.

#### LE GARRULAXE LEUCOCÉPHALE — *GARRULAX LEUCOLOPHUS*.

*Die weissschopfige Lachdrossel.*

**Caractères.** — Le garrulaxe leucocéphale (*fig. 190*) a 33 cent. de longueur et 43 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 14 cent., la queue a les mêmes dimensions. La tête tout entière, sauf une raie noire qui va du bec à l'œil, la nuque, le cou, la poitrine sont blancs, à reflets gris sur les côtés, le reste du corps est d'un brun-olive rougeâtre; les plumes des ailes et de la queue ont leurs barbes internes plus foncées que les externes.

**Distribution géographique.** — Le garrulaxe

leucocéphale est commun dans toutes les forêts buissonneuses de l'Himalaya.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette espèce forme des bandes de vingt individus et plus, qui font entendre de temps à autre une sorte de ricanement, bien fait pour remplir de stupéfaction celui qui l'entend pour la première fois. Ils mangent des insectes, des mollusques, des vers; en automne, des baies. Ils ramassent les premiers sur la terre, en fouillant dans les feuilles sèches, ou les enlèvent de dessus les rameaux; ils prennent les baies sur les branches.

Leur nid est un amas de racines, de mousses et d'herbes; il est établi dans un buisson épais. Les œufs sont blancs et peu nombreux.

**Captivité.** — Frith a décrit les mœurs d'un individu captif, appartenant à une espèce voisine, le garrulaxe de Chine (*garrulax chinensis*). C'était un oiseau très-doux et très-confiant; il aimait à être caressé; il entr'ouvrait ses ailes, et prenait les positions les plus singulières quand on lui grattait le plumage. Il était bon chanteur et savait admirablement imiter les autres oiseaux.

Il avait surtout une manière singulière de prendre ses aliments. Lui donnait-on de la viande ou quelque autre gros morceau, il commençait toujours par le fixer entre les barreaux de sa cage. Si on lui présentait une guêpe, une abeille, il la saisissait et s'en faisait piquer à la queue, avant de la dévorer. Quant aux grands insectes, il les frappait vigoureusement avec son bec contre le sol. C'est de la même façon qu'il tua un serpent d'environ un pied de long, dont il perça la tête et qu'il dévora presque à moitié. Pour ce faire, il le tenait avec une patte et le déchirait avec le bec.

### LES CINCLIDÉS — *CINCLI*.

*Die Wasserdrosseln, the Water-Thrushes.*

Cette famille a pour type un oiseau que l'on a longtemps rangé parmi les turdidés, sous le nom de *merle d'eau*. Ses rapports avec les merles sont cependant très-éloignés, et aujourd'hui tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître que la plupart des attributs propres à l'espèce sont assez importants pour devenir des caractères de famille.

**Caractères.** — Les cinclidés, en effet, s'éloignent complètement des turdidés par leur corps trapu, leur face conique, couverte de plu-

mes très-courtes, serrées, pressées; leur plumage épais, d'une nature particulière; leurs ailes et leur queue courte; leur bec très-finement dentelé sur les bords des deux mandibules; leurs doigts garnis en dessous de petites pelotes saillantes, et leurs tarses nus au point où ils s'articulent avec la jambe.

La structure interne des cinclidés rappelle, par ses caractères essentiels, celle des autres oiseaux chanteurs; les muscles du larynx sont très-développés; mais tous les os, quelques parties du crâne

exceptées, renferment de la moelle, et ne contiennent point d'air. La langue est étroite, échancrée à son extrémité, légèrement dentelée sur les côtés et en avant. L'œsophage est très-étroit, le ventricule succenturié long, cylindrique; l'estomac petit, assez fortement musculé. Les glandes coccygiennes sont très-développées, et sécrètent la matière grasse qui est destinée à oindre les plumes; les glandes nasales sont assez volumineuses, tandis qu'elles sont à peine visibles chez les autres oiseaux chanteurs.

**Distribution géographique.** — Les cinclidés sont répandus sur une grande partie du globe. Ils habitent l'ancien et le nouveau monde, et sont surtout nombreux dans les régions septentrionales des deux continents; néanmoins, on en trouve aussi dans les montagnes du sud; dans l'Himalaya, aussi bien que dans les Indes.

#### LES CINCLÉS — *CINCLUS*.

**Caractères.** — Indépendamment des caractères généraux que nous venons de reconnaître à la famille, les cinclés ont un bec grêle, droit, très-comprimé en avant, arrondi et emplumé à la base, légèrement fléchi et échancré à la pointe de la mandibule supérieure; des narines linéaires, munies d'un opercule cutané; des ailes fortement arrondies, subaiguës, la troisième plume étant la plus longue; une queue très-courte, égale, formée de rémiges larges, arrondies à l'extrémité; des tarses médiocrement allongés, mais épais; des doigts grands et forts; des ongles robustes, comprimés, élargis à la base, à bords formant un double tranchant.

Sous le rapport des mœurs et du genre de vie toutes les espèces connues se ressemblent à un tel point, qu'il nous suffira de faire l'histoire de l'espèce indigène.

#### LE CINCLE AQUATIQUE — *CINCLUS AQUATICUS*.

*Die Wasserschwärzer, the Groun-Thrush, Ground-Dove.*

**Caractères.** — Le cincle aquatique, vulgairement merle d'eau (fig. 491), a 21 cent. de long et 31 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 18 cent., et la queue 6. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Les individus adultes ont la tête, la nuque, la partie postérieure du cou d'un brun fauve; les plumes du dos ardoisées, à bords noirs; la gorge et le cou d'un blanc de lait; la partie inférieure de la poitrine et le ventre d'un brun ferrugineux, plus obscur sur les flancs.

Les jeunes ont les plumes du dos ardoise-clair,

à bords noirâtres; celles du ventre blanc de lait sale, avec des bordures brunes et cendrées à l'extrémité des plumes.

**Distribution géographique.** — Le cincle aquatique, à l'exception peut-être des Alpes Scandinaves, habite toutes les montagnes de l'Europe où des cours d'eau abondent. Les individus qui vivent au nord de la Scandinavie sont plus foncés que ceux que nous voyons dans nos pays, en Grèce et en Espagne; peut-être appartiennent-ils à une autre espèce. En dehors de l'Europe, on a encore observé le cincle aquatique dans le nord-ouest de l'Afrique et dans la plus grande partie de l'Asie centrale, où l'Asie Mineure et la Palestine forment la limite sud de son aire de dispersion. D'autres espèces très-voisines le remplacent dans le sud et dans l'extrême orient de l'Asie, dans le nord et dans le sud de l'Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le cincle aquatique recherche les ruisseaux limpides, ombragés, descendant des montagnes; ceux où vivent les truites. Il les remonte jusqu'à leur source, jusqu'au glacier même d'où ils proviennent, et les suit jusque dans la plaine. Partout, sur leurs bords, on est sûr de le rencontrer, autant, du moins, que les résidus d'une fabrique ne viennent pas en empoisonner ou en troubler les eaux. On l'y voit en toute saison. Il s'écarte peu de l'endroit qu'il s'est une fois choisi, et ne le quitte même pas pendant les rigueurs de l'hiver. Du reste, il ne se fixe qu'aux endroits des ruisseaux et des rivières que la glace n'envahit jamais; car c'est le cours d'eau lui-même, et non ses rives, qui est son véritable terrain de chasse. Il doit pouvoir y plonger, même en hiver. Aussi recherche-t-il les sources vives et jaillissantes, les chutes d'eau, les cascades, les lieux, en un mot, où l'eau, soit par sa propre température, soit par son agitation, son impétuosité, ne gèle pas. Plus un ruisseau est rapide, plus il forme de cascades, plus il est torrentueux, et plus aussi le cincle aquatique s'y plaît et y demeure attaché. Mais, à la chute d'eau et au tourbillon qu'elle fait en tombant, il préfère encore la portion d'eau tranquille, qui se trouve aux environs, car le remous lui apporte là de la nourriture en abondance. Chaque couple prend comme domaine à peu près un quart de lieue de la longueur du ruisseau, et parcourt cet espace continuellement, mais sans jamais s'éloigner de l'eau. Là où un domaine finit, commence celui d'une autre paire, et ainsi souvent se trouve occupé tout le cours d'un ruisseau, de sa source jusqu'à son embouchure dans une rivière.

Le cincle aquatique est un oiseau des plus

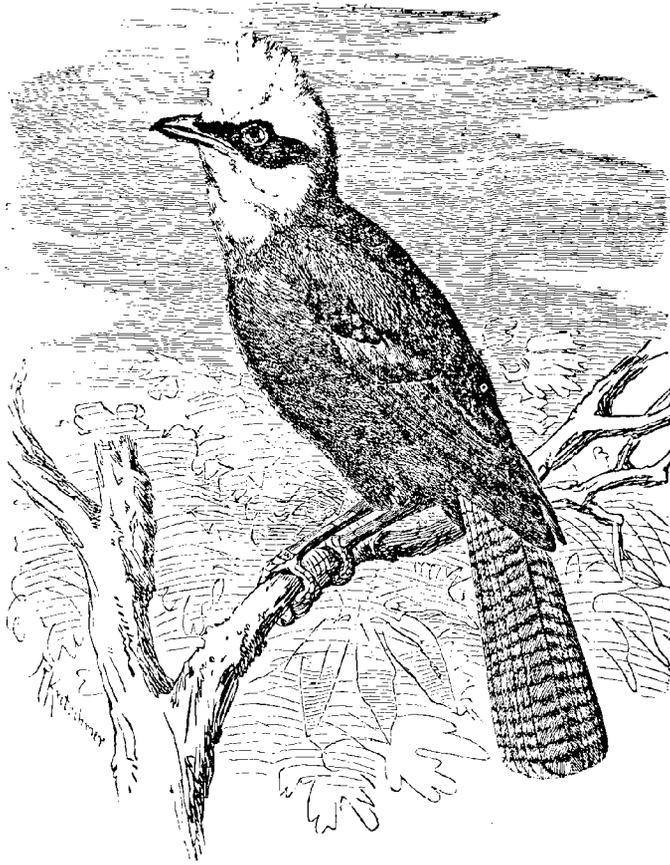


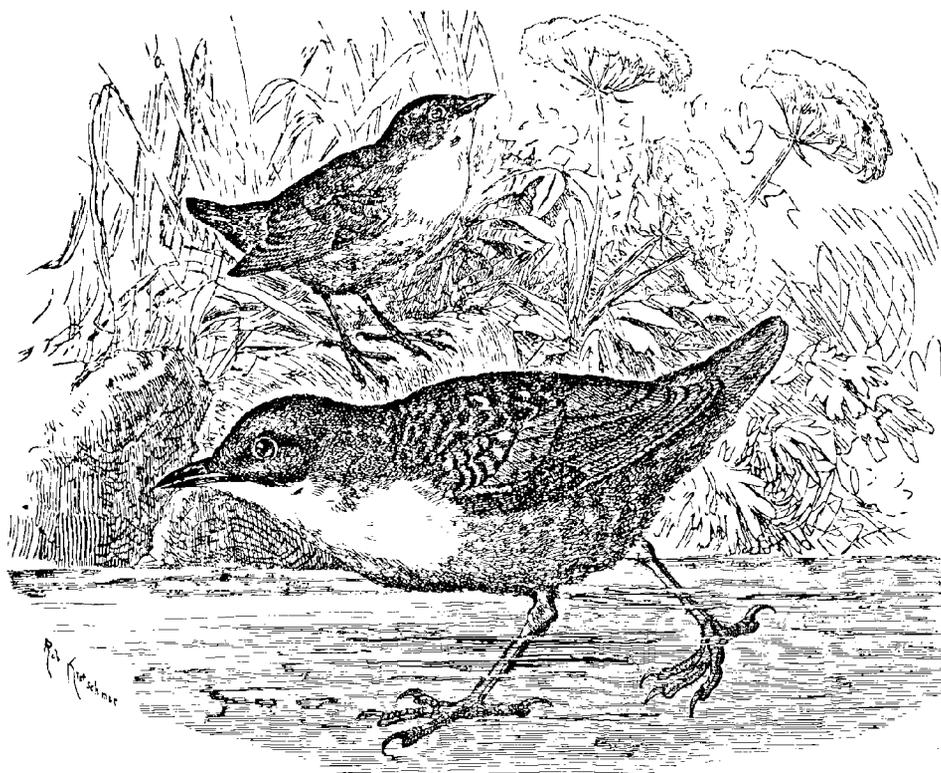
Fig. 190. Le Garrulaxe leucocéphale.

curieux, des plus intéressants : tout captivé en lui. Comme la bergeronnette, il court léger et rapide sur les pierres; comme elle, il hoche continuellement la queue; il descend dans l'eau, jusqu'à la poitrine, jusqu'aux yeux, plus profondément encore; il court sous l'eau, sous la glace, remontant ou descendant le courant, tout comme sur le sol. On a dit qu'il pouvait rester plusieurs minutes submergé; mais, d'après les observations de Homeyer, faites montre en main, il n'y demeure en moyenne que de quinze à vingt secondes. Le cincle aquatique se précipite dans le tourbillon le plus impétueux, dans la cascade la plus rapide; il nage aussi bien que les palmipèdes; ses ailes font office de rames, et il vole sous l'eau pour ainsi dire. Aucun autre oiseau n'est plus à l'aise sous l'eau que le cincle aquatique. Parfois, il y descend lentement, insensiblement; d'autres fois, il y saute, tout comme la grenouille.

Son vol ressemble assez à celui du troglodyte. Lorsqu'on l'effraie, il s'enfuit à coups d'ailes

précipités. Il file toujours à la même hauteur, en suivant toutes les sinuosités du ruisseau, pour s'arrêter subitement, dès qu'il trouve une retraite sûre. Souvent, il se laisse brusquement tomber dans l'eau, attiré par une proie. S'il est poursuivi, il parcourt ainsi en volant un espace de quatre à cinq cents pas; autrement, il ne fait que voleter d'une pierre à l'autre. Est-il serré de près, il s'élève aussitôt dans l'air, au-dessus de la cime des arbres, abandonne le cours de l'eau, et, après avoir décrit un long détour, il revient sur son terrain d'exploitation. Là où rien ne l'inquiète, il arrive souvent, d'après Homeyer, qu'il s'arrête tout à coup dans son vol, demeure au dessus d'un même endroit, en planant, puis, les pattes étendues, il se laisse tomber et disparaît sous les flots.

La vue et l'ouïe sont assez parfaites chez le cincle aquatique et nous sommes en droit d'admettre que ses autres sens ont un assez grand développement. Son intelligence est loin d'être bornée. C'est un oiseau prudent, judicieux, qui connaît ses amis



Corbeil, Cr el  Fils, imp.

Fig. 191, Le Cincle aquatique.

Paris, Baillière et Fils,  dit.

et ses ennemis. Sans être défiant, il fait néanmoins attention à tout ce qui se passe autour de lui. Il fuit l'homme qui vient troubler sa solitude, que celui-ci passe indifférent ou qu'il fasse mine de le poursuivre. Il se tient en garde contre les animaux carnassiers, quels qu'ils soient. Mais ce même oiseau, aussi défiant dans la Sierra-Nevada qu'au pied des glaciers des Alpes et dans les montagnes de la Laponie, ce même oiseau, dis-je, s'habitue à vivre près de l'homme, se montre confiant là où il sait n'être menacé par aucun danger. Il s'établit fréquemment près des moulins, et ne voit dans le meunier et ses garçons que des amis; on le trouve même quelquefois jusque dans l'intérieur des villes ou des villages : ainsi, Homeyer observa une paire de cincles aquatiques au milieu de Baden-Baden, à la porte des hôtels les plus fréquentés, et les vit courir et plonger, sous les yeux des baigneurs.

Comme beaucoup d'autres oiseaux pêcheurs, le cincle aquatique ne recherche nullement la société de ses semblables.

Ce n'est qu'au temps des amours que l'on voit ensemble le mâle et la femelle; on ne ren-

BREHM.

contre de familles que tant que les jeunes ont encore besoin d'être conduits et guidés par leurs parents; tout le reste de l'année, chacun vit pour soi. Si un cincle aquatique dépasse ses limites et s'aventure sur le domaine de son voisin, celui-ci fond sur lui et le chasse. A l'égard de ses petits mêmes, une fois qu'ils sont devenus indépendants, notre espèce se montre aussi sans pitié, et l'on a peine à comprendre comment ceux-ci parviennent à trouver un domaine. Quant aux autres oiseaux, le cincle aquatique s'en inquiète peu; il vit en bons rapports avec eux, mais par pure indifférence. Il supporte très-bien des bergeronnettes dans son voisinage.

Le cri du cincle aquatique, qu'on entend toujours quand on le poursuit, peut se rendre par : *tzerr* ou *tzerb*. Le chant du mâle est un gazouillement faible, mais fort agréable. Ce sont des notes ronflantes, ressemblant à certains sons de la gorge-bleue, et que suivent d'autres notes plus fortes, comme celles du traquet molteux. C'est surtout par les belles matinées du printemps que l'oiseau chante avec ardeur; cependant le froid le plus intense ne le rend point muet : il chante lorsqu'il fait beau. « C'est une charmante appa-

III — 298

rition, dit Schinz, au mois de janvier, quand le froid est vif et pénétrant, quand toute la nature paraît engourdie, que celle de cet oiseau, perché sur un pieu, sur une pierre, sur un glaçon, lançant dans l'air ses notes harmonieuses ; » mais le spectacle, ajouterai-je, n'en devient que plus attrayant, quand on le voit se précipiter dans l'eau glacée, s'y baigner, y plonger, y courir, comme si, pour lui, l'hiver et ses rigueurs n'existaient point.

Le cincle aquatique se nourrit presque exclusivement d'insectes et de larves. Dans l'estomac de ceux qu'il a ouverts, mon père a trouvé des mouches, divers coléoptères aquatiques, des débris végétaux, qui avaient été avalés par hasard avec les insectes, et des grains de sable. Gloger assure, qu'en hiver, le cincle aquatique mange aussi de petits mollusques et des jeunes poissons, ce qui lui donne une odeur huileuse ; mais d'autres observateurs n'ont jamais trouvé dans son estomac ni poisson ni frai de poissons ; il n'est cependant pas douteux qu'il en mange quelquefois.

Près de mon village natal, un écolier avait déniché de jeunes cincles, et il les nourrissait de petits poissons. Un meunier de mes amis vit souvent, dans les grands froids, un cincle aquatique venir, même en sa présence, manger la graisse avec laquelle on avait graissé l'arbre de la roue du moulin.

Les flots apportent au cincle aquatique la plus grande partie de ses aliments ; il les prend quand ils flottent ; il chasse avec ardeur les animaux aquatiques.

Voici quel est, d'après Homeyer, le genre de vie du cincle aquatique. « Il s'éveille dès que la première lueur du jour apparaît à l'orient, et il demeure actif jusqu'à la nuit close. Le matin, il chante avec feu, et chasse sa proie. Il combat avec un voisin qui envahit son domaine ; mais cela ne dure que quelques minutes, l'intrus est bien vite mis en fuite. Quand le soleil est à son midi, le cincle aquatique cherche un refuge contre ses rayons brûlants, au milieu des rochers qui bordent les ruisseaux, entre des racines. La tête tournée vers l'eau, il ne laisse pas passer une proie sans chercher à la saisir. Le soir, il se remet à chasser et à chanter ; puis, il se rend vers l'endroit où il a l'habitude de passer la nuit. Cet endroit se reconnaît facilement à la quantité d'excréments qui couvre le sol. »

Le cincle aquatique, vif, actif, toujours gai, est toute la journée en mouvement : il en est autrément quand la pluie tombe pendant plusieurs

jours, quand les eaux du ruisseau qu'il habite se troublent ; car il ne trouve plus sa nourriture qu'avec difficulté. Il se dirige alors vers les bords des ruisseaux, où des herbes pendent de la rive vers la surface de l'eau, où flottent des plantes aquatiques, et c'est là qu'il pêche à la façon des canards, marchant ou nageant au milieu des herbes, retournant de son bec toutes les feuilles, tous les brins d'herbes, pour en enlever les animaux aquatiques qui s'y sont fixés. Si la pluie dure longtemps, l'oiseau a à souffrir de la faim : il cesse alors de chanter ; il ne court plus de côté et d'autre, tout en se jouant ; il se hasarde dans les buissons, non loin du cours d'eau, pour y chercher quelque proie. Mais dès que l'eau redevient limpide, dès que le soleil a percé les nuages, sa gaieté lui revient, il est aussi vif, aussi joyeux qu'auparavant.

Il y a plus de quarante ans que mon père a fait connaître le mode de reproduction du cincle aquatique. « Cet oiseau, dit-il, ne niche qu'une fois par an, exceptionnellement deux fois. Au commencement d'avril il commence à construire son nid. Il l'établit tout près de l'eau, sur un rocher, dans le creux d'un tronc d'aulne, sous un pont, dans une digue, dans les murs qui forment les parois des canaux, jusque dans les auges des roues de moulin, quand elles ne fonctionnent pas pendant quelque temps. Il recherche surtout les endroits devant lesquels tombe une nappe d'eau : là, en effet, il est à l'abri des chats, des martes, des putois, des belettes ; il n'a que les rats à redouter. Il y a quelque temps, je vis un nid dans le mur de la cage d'une roue de moulin : je ne pus m'en approcher que quand le meunier eut fait écouler toute l'eau. Le nid du cincle aquatique est formé extérieurement de brins de chaumes, de racines, d'herbes, de mousses, et tapissé intérieurement de feuilles d'arbres. Il est lâchement construit ; mais les parois en sont épaisses, et la cavité représente plus d'une demi-sphère. L'entrée en est généralement étroite, et quand le nid ne remplit pas entièrement la cavité qu'il occupe, cette entrée est munie d'une couverture, comme dans le nid du troglodyte. S'il est établi dans l'auge d'une roue de moulin, il la remplit d'ordinaire en partie seulement, et il a parfois plus d'un demi-mètre de long. On y trouve de quatre à six œufs, de 23 à 28 millim. dans le sens du diamètre longitudinal, et de 18 à 20 millim. dans leur diamètre transversal. Ces œufs ont une coquille mince, à pores très-visibles, et sont d'un blanc brillant. La femelle les couve avec tant d'ardeur, qu'on peut la prendre

avec la main. Elle n'élève cependant d'ordinaire que deux petits, rarement trois, l'humidité à laquelle les œufs sont exposés contribue probablement à en altérer le plus grand nombre.

« Lorsqu'ils ne sont pas troublés, les cincles aquatiques perdent leur sauvagerie et nichent sans crainte dans le voisinage de l'homme. »

Les cincles ont à redouter les carnassiers nocturnes, qui ne craignent pas de sauter à l'eau pour capturer une proie. Les jeunes sont souvent dévorés par les chats ; mais les vieux sont peu exposés à leurs attaques, et ce n'est que rarement qu'ils deviennent la pâture d'une belette, d'un putois ou d'une loutre. Les rapaces ne poursuivent pas les cincles, car, à leur vue, ceux-ci se réfugient aussitôt dans l'eau.

**Chasse.** — Nulle part, l'homme ne fait une chasse régulière à ces charmants oiseaux. Presque partout, au contraire, il semble les avoir pris sous sa protection. Il n'est d'ailleurs point facile de les tuer, et celui qui n'est pas un adroit chasseur peut se dispenser de les tirer au vol. Il est plus difficile encore de les prendre en vie que de les tuer ; les collets, les trappes ne servent de rien. Il faut recourir à des procédés particuliers. « Un amateur d'oiseaux, m'écrivit Homeyer, a trouvé le moyen de capturer des cincles aquatiques à peu près sûrement. Il observe l'oiseau vers le soir, au moment où il se glisse dans le trou de la rive qui lui sert de demeure, et à la nuit close, il se met en chasse. Il marche dans l'eau, glissant silencieusement le long de la rive et tenant à la main une lanterne sourde ; arrivé devant le trou qu'il a reconnu, il ouvre sa lanterne et éblouit l'oiseau, dont il peut alors facilement s'emparer. C'est de cette façon que fut pris le seul cincle aquatique que j'aie jamais vu en captivité. Malheureusement, il ne put s'habituer à son sort ; il demeura sauvage, dans le coin le plus obscur de sa cage, refusant toute nourriture.

En vain on essaya de le bourrer avec des œufs de fourmis et des vers de farine ; au bout de six jours, il était mort. Sa fin rappela la fable du chant du cygne ; je le tenais dans ma main pour le faire manger ; il fit entendre son chant pour une dernière fois et mourut. »

**Captivité.** — « Jamais, dit Girtanner, je n'ai pu réussir à élever des cincles aquatiques. J'en avais quatre dans une grande cage ; ils mangeaient des œufs de fourmis et des vers de farine : dès les premiers moments, ils se mirent à se baigner ; mais, au bout de quelques jours, je remarquai avec peine qu'ils se mouillaient beaucoup quand ils se baignaient, et ne se séchaient que difficilement. Cet état empira de jour en jour ; ils maigriront considérablement. La glande coccygienne ne fournit plus dans ces cas assez de matière grasse pour oindre toutes les plumes ; celles-ci restent trop longtemps mouillées, et l'oiseau se trouve ainsi exposé aux refroidissements et à toutes leurs conséquences. Mes quatre cincles moururent en moins de huit jours, mais ils mangèrent et chantèrent jusqu'au dernier moment. »

Ces observations ne contredisent pas absolument celles de Tschudi ; car il s'agit d'oiseaux adultes. Quant aux cincles aquatiques pris encore tout jeunes, d'après l'illustre naturaliste suisse, on leur donne des mouches, des vers de farine, et on les habitue peu à peu et facilement à se nourrir de la pâtée des rossignols ; ils s'approprient très-rapidement. De pareils exemples doivent être rares ; jamais je n'en ai vu ni entendu citer, et je ne crois pas qu'on puisse conserver longtemps un cincle aquatique en captivité, sans se placer dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Au plus, pourrait-on peut-être y arriver, s'il était possible de leur donner de l'eau en quantité suffisante.

## LES PITTIDÉS — *PITTÆ*.

*Die Prachtdrosseln, The Giant Pittas.*

Cabanis a retiré de la division des oiseaux chanteurs, pour en faire des piailliers, les pittidés ou brèves, que tous les autres naturalistes ont rangés à côté des cinclidés. Les pittidés, selon Cabanis, ne seraient point des oiseaux chanteurs. A la vérité, on ne peut pas dire qu'ils soient bien partagés sous le rapport de la voix, quoiqu'une espèce soit bien connue pour son chant,

ce qui infirme le système de ce naturaliste ; mais tout en différant beaucoup des autres oiseaux chanteurs, les pittidés doivent rester parmi eux.

**Caractères.** — Les pittidés, que l'on a vulgairement appelés *grives superbes*, ont pour caractères généraux un bec de longueur moyenne, mais fort ; des tarses élevés ; des ailes généralement courtes et laissant entièrement à découvert la

queue, qui elle-même est très-courte; un corps trapu, une tête et des yeux grands; des narines à demi recouvertes par une membrane. Leur plumage est ordinairement épais et richement coloré.

**Distribution géographique.** — Les pittidés appartiennent à l'hémisphère oriental, et habitent les forêts de la zone tropicale. On n'en trouve pas dans le nouveau continent. Les Indes et les îles avoisinantes sont leur véritable patrie; quelques espèces seulement vivent sur le continent australien; une seule (*pitta angolensis*) a été rencontrée jusqu'ici dans l'ouest de l'Afrique. Des trente-trois espèces que Wallace compte dans cette famille, six habitent l'Afrique et l'Asie, deux l'Australie, vingt-cinq les îles de la Malaisie.

On a divisé cette famille en divers genres, d'après la forme du bec, les proportions des rémiges, et surtout les couleurs et leur disposition. Ces caractères sont trop peu prononcés pour que nous y ayons égard, d'autant plus que tous les pittidés ont les mêmes mœurs, le même genre de vie.

### LES BRÈVES — *PITTA*.

*Die Prachtdrosseln, The Giant Breves.*

**Caractères.** — Les brèves ont un bec de la longueur de la tête, épais, droit, comprimé, à mandibule supérieure légèrement inclinée et échancrée vers le bout; des ailes surabondantes, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues; une queue égale; des tarses grêles, toujours plus longs, — et souvent du double, — que le doigt médian, largement scutellés en avant; des doigts médiocres, l'interne réuni au médian jusqu'à la première phalange; des ongles minces, comprimés et légèrement arqués.

#### LA BRÈVE DU BENGAL — *PITTA BENGALENSIS*.

*Der Nurang, The short-tailed Pitta.*

**Caractères.** — La brève du Bengale, ou *nurang*, est une des espèces les plus connues. Elle a le dos, les épaules, les couvertures de l'aile d'un bleu vert; les longues couvertures supérieures de la queue d'un bleu clair; la gorge, la poitrine, les côtés du cou blancs; le ventre jaune-brunâtre, avec une tache rouge-écarlate au bas-ventre et à la région anale; une bande noire sur le milieu de la tête; une autre, de même couleur, du bec à la nuque, en passant sur l'œil; une ligne blanche en forme de sourcils; les rémiges

noires, avec la pointe blanche, les six premières de la main tachées de blanc, les secondaires, bordées en dehors de bleu-vert; les rectrices noires terminées de bleu sombre; une tache azurée à l'épaule; l'œil brun, le bec noir, les pattes d'un jaune rougeâtre. Cet oiseau a 19 cent. de longueur totale; l'aile pliée mesure 12 cent., et la queue 5.

**Distribution géographique.** — La brève du Bengale habite toutes les Indes occidentales et l'île de Ceylan.

#### LA BRÈVE D'ANGOLA — *PITTA ANGOLENSIS*.

*Der Pulih, The Angola-Breve.*

**Caractères.** — La brève d'Angola, le *pulih* des indigènes de l'Afrique occidentale, est un des plus beaux oiseaux de l'Afrique. Elle ressemble beaucoup à la précédente; mais sa stature est plus vigoureuse. Elle a le dos vert, à faibles reflets métalliques; le sommet de la tête, une large ligne allant du bec à l'œil, les rémiges, la queue et les couvertures inférieures de l'aile noirs; les troisième, quatrième, cinquième et sixième rémiges tachées de blanc à leur base; les couvertures supérieures de l'aile et les sus-caudales d'un bleu turquoise à l'extrémité; une ligne au-dessus de l'œil et la gorge d'un blanc rosé; le haut de la poitrine couleur ocre; le bas-ventre d'un rouge-écarlate clair; le bec noir-rougeâtre; les pattes couleur de chair. Cet oiseau a 16 cent. de longueur totale; l'aile pliée mesure 11 cent., et la queue 5.

**Distribution géographique.** — La brève d'Angola habite une assez grande partie de l'Afrique occidentale.

#### LA BRÈVE BRUYANTE — *PITTA STREPITANS*.

*Die Lärmpitta.*

**Caractères.** — La brève bruyante a le dos et les ailes d'un beau vert-olive; les épaules et les couvertures supérieures de l'aile vert de gris; la partie supérieure de la tête brun-roux, striée de noir; la gorge, les oreilles et la nuque noires; la partie inférieure du corps jaune-fauve, sauf deux taches contiguës, l'une noire, l'autre rouge-écarlate, qui occupent le ventre et les rectrices inférieures de l'aile; la queue, les sus-caudales et les rémiges noires; les quatrième, cinquième et sixième pennes de la main marquées à la racine d'une petite tache blanche; l'œil brun; le bec brun foncé; les pattes cou-

leur de chair. Cet oiseau a une longueur totale de 20 cent.

**Distribution géographique.** — La brève bruyante habite la côte orientale de l'Australie, entre la baie de Macquarie et celle de Moriton.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans ces dernières années, on a publié quelques observations au sujet de l'habitation, du genre de vie, des mœurs et des habitudes de ces oiseaux : nous les devons surtout à Bernstein, à Jerdon et à Wallace; mais nos connaissances à ce sujet sont encore fort imparfaites.

Presque toutes les brèves habitent les forêts, et de préférence les endroits buissonneux. Exceptionnellement, quelques-unes s'établissent sur les versants rocheux des montagnes, où ne poussent que quelques rares buissons. La plupart vivent dans les forêts vierges, à peu près impénétrables pour l'Européen : de là les difficultés que rencontrent et le chasseur et l'observateur. « Pendant les deux mois que j'ai passés à Bourou, dit Wallace, mon meilleur chasseur a souvent vu des brèves, mais jamais il n'a pu en tuer une seule. Enfin, pendant une nuit qu'il passa au milieu de la forêt, il parvint à en abattre deux; mais ce succès me priva de ses services pour longtemps : il s'était blessé si grièvement dans les buissons épineux, que de quinze jours il ne put plus chasser... Ce ne fut qu'à Lombok que je pus observer et tuer des brèves, une espèce y étant très-commune dans les endroits sablonneux, où ne croissent que de petits buissons. Je consacrais à leur chasse une grande partie de mes journées, et j'attendais patiemment jusqu'à ce qu'il me fût possible de tirer avec succès sur ces oiseaux. »

Les brèves ont des allures très-gracieuses. Wallace avance qu'elles semblent ne jamais se presser, ce qui veut dire sans doute qu'elles ne volent que rarement. Elles sautent sur le sol, en faisant de grands bonds, se perchent de temps à autre sur un tronc d'arbre ou sur un buisson, et ne s'envolent que quand elles se voient poursuivies de très près.

D'après Bernstein, les brèves ressemblent un peu au rouge-gorge; elles sautent en faisant de grands bonds, et, dès qu'elles s'arrêtent, elles hochent la queue. Elles aiment à se percher sur les objets un peu élevés, les pierres, les troncs d'arbres renversés, pour de là mieux voir les insectes qu'elles poursuivent en sautant. Elles ne se posent pas volontiers sur les arbres, et restent presque toujours près du sol. Jerdon dit qu'elles volent mal, et il croit que les ouragans peuvent les enlever, les transporter dans des en-

droits où elles n'arriveraient pas sans cela. Ainsi, elles apparaissent à Karnatik au commencement des chaleurs, à l'époque des grands vents, et, dans ces circonstances, quelque timides qu'elles soient d'ordinaire, elles cherchent un abri dans les maisons, dans les cavernes isolées, et dans les autres bâtiments qui peuvent leur fournir un refuge. La première brève du Bengale que vit Jerdon, s'était ainsi réfugiée dans l'hôpital de Madras; plus tard, il put s'en procurer plusieurs dans les mêmes conditions. D'ordinaire, les brèves vivent solitaires; ce n'est qu'exceptionnellement qu'on en rencontre plusieurs réunies. Jerdon en vit un jour une bande de trente-quatre individus.

L'on entend rarement leur voix; mais cette voix est si singulière, qu'on ne peut la confondre avec celle d'aucun autre oiseau. Elle se compose, dit Wallace, de deux notes sifflantes, l'une brève, l'autre longue et suivant immédiatement la première. Là où les brèves se sentent parfaitement en sécurité, elles répètent leur cri toutes les minutes ou toutes les deux minutes. Quelques espèces ont un cri qui se compose de trois notes: ainsi, la brève du Bengale crie *ewitsch eia*, la brève bruyante *want a watch*. Les espèces indiennes ne chantent pas à proprement parler; mais Thomson vante le chant de la brève d'Angola. « Cet oiseau, dit-il, est en telle estime chez les indigènes du bassin du Timneh, qu'ils donnent le nom de *pulik* à leurs poètes. »

Les brèves se nourrissent d'insectes, de coléoptères, de névroptères, de vers, et d'autres petits animaux. L'on a répété souvent que les fourmis formaient leur principale nourriture; cependant Wallace dit en propres termes, n'avoir jamais vu de ces oiseaux chasser les fourmis, et n'avoir jamais trouvé de ces insectes dans l'estomac de ceux qu'il ouvrit. Gould regarde comme possible que les espèces australiennes mangent des baies et des fruits, mais il n'a aucun fait positif à l'appui de son opinion. Comme les grives, les brèves prennent leur nourriture à terre; comme les cincles, elles entrent souvent dans l'eau jusqu'au-dessus des tarses, pour poursuivre leur proie.

Toutes les espèces de cette famille dont on connaît le mode de reproduction, construisent leur nid sur le sol ou tout au moins à une faible hauteur. Bernstein en trouva un derrière un amas de terre; il était formé de chaumes et de brindilles lâchement entrelacés. Strange dit à Gould que tous les nids qu'il a rencontrés étaient près du sol, sur une souche de figuier: ils étaient

formés extérieurement de branches sèches, et tapissés à l'intérieur de mousse, de feuilles et d'écorces. Jerdon examina un nid : il était composé en grande partie de racines et de tiges flexibles, et tapissé de quelques poils. Les œufs, d'après Bernstein, représentent un ovale allongé, et sont d'un blanc éclatant. Strange examina quatre œufs, lesquels étaient jaunes, couverts de points irréguliers bruns et lie-de-vin foncé. Ceux que vit Jerdon étaient d'un blanc verdâtre, marqués de quelques taches rouges et brun foncé. On ne sait si le mâle partage avec sa femelle les soins de l'incubation, mais il témoigne comme elle aux petits une grande tendresse, et cherche par la ruse à en éloigner les ennemis.

**Chasse.** — Hodgson dit de l'espèce de brève qui vit au Népal, qu'on la prend très-facilement, et Bernstein confirme pleinement cette assertion. Strange assure que l'on peut attirer jusqu'à portée de fusil l'espèce australienne, en imitant son cri d'appel. Aux îles Aroui, les jeunes Papous chassent les brèves avec succès ; ils rampent entre les buissons, et les tuent ensuite avec l'arc. Wallace fait remarquer qu'un bon chasseur est averti de l'arrivée des brèves par un

certain bruissement des feuilles. On ne tarde pas à entrevoir l'oiseau au moment où un rayon de lumière vient le frapper. Si l'on s'approche imprudemment, il disparaît comme un éclair. Une brève blessée tombe toujours sur le dos.

**Captivité.** — Bernstein a observé des brèves captives. Il en prit deux vieilles dans un collet, et les garda pendant assez longtemps. « Les premiers jours, dit-il, elles se montrèrent craintives ; mais elles ne tardèrent pas à s'habituer à leur sort, et au bout d'une semaine, elles venaient déjà manger dans ma main. Elles aimaient surtout les petites sauterelles, les larves de fourmis, les termites. Elles frappaient les premières contre le sol, pour en détacher les pattes et les ailes ; elles tournaient et retournaient dans leur bec le corps des insectes, jusqu'à ce que la tête se trouvât en avant. Tout le jour, elles se tenaient sur le plancher de leur cage, et ne montaient qu'exceptionnellement à leur perchoir. Je crois qu'il ne serait pas difficile d'habituer ces oiseaux à une autre nourriture et de les transporter en Europe. Ils deviendraient un des plus beaux ornements des jardins zoologiques.

## LES MYIOTHÉRIDÉS — *MYIOTHERAE*.

*Die Ameisendröseln, The Ant-Thrushes.*

« Un obstacle inattendu devait s'être présenté à la tête de notre caravane ; elle avait fait halte brusquement. Inquiet, j'accourus ; mes compagnons étaient arrêtés devant une bande brune, de douze à seize pieds de large ; telle était du moins l'apparence des troupes serrées de fourmis voyageuses qui traversaient notre chemin. Attendre la fin de leur passage nous eût retenus trop longtemps ; nous traversâmes leurs colonnes en courant et en sautant, mais sans pouvoir éviter les morsures de ces insectes, qui couvraient nos jambes jusqu'aux genoux, sans que nous pussions nous en débarrasser. Ces fourmis, dont personne ne sait ni d'où elles viennent ni où elles vont, attaquent et renversent tout ce qui se trouve sur leur passage ; mais elles ont aussi des ennemis monstrueux et acharnés, parmi lesquels les oiseaux tiennent le premier rang. » Cette citation de Schomburgk peut nous servir d'introduction à l'histoire de la famille qui va maintenant nous occuper.

**Caractères.** — Les myiothéridés forment une famille très-riche en genres et en espèces, toutes

propres à l'Amérique du Sud. Beaucoup de ces oiseaux ressemblent aux grives, d'autres rappellent les chanteurs proprement dits, d'autres encore les pies-grièches. Mais ce qui caractérise ce groupe, ce sont des tarsi, qui semblent développés, dit le prince de Wied, aux dépens des ailes. Le bec a une forme variable : tantôt il est épais, tantôt étroit, tantôt pointu, tantôt à arête élevée ; rarement, il est allongé ; le plus souvent, il est très-court, droit ou recourbé. Les ailes sont courtes et arrondies, les troisième, quatrième ou cinquième rémiges étant les plus longues. La queue est longue chez certaines espèces, courte chez d'autres ; elle est tantôt arrondie, tantôt tronquée à angle droit. Les tarsi sont forts, et de hauteur moyenne ; les doigts sont longs et minces, armés d'ongles longs, faibles, ressemblant parfois à des éperons. Le plumage est mou, orné de couleurs variées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Au point de vue des mœurs et du genre de vie, les myiothéridés ressemblent beaucoup aux pittidés ; quelques-uns cependant rappellent les grives et les

cincies, d'autres les chanteurs. Ils habitent les grandes forêts des plaines, les régions buissonneuses des steppes; mais ils évitent les montagnes. Plus une forêt est étendue, chaude et humide, plus ils y sont abondants. Quelques espèces arrivent jusqu'au voisinage des habitations, d'autres seulement jusqu'au bord des routes; la plupart se cachent dans la profondeur des fourrés.

Très-peu d'entre eux se meuvent au milieu des branches; presque tous semblent attachés au sol. Ils volent mal, et ne se servent de leurs ailes qu'en dernière ressource; quelques-uns paraissent même ne pas pouvoir s'élever au-dessus du sol, et, quand le danger les presse, ils ne font que précipiter leur course, à moins qu'ils ne se tapissent contre terre. Ils courent à merveille, rivalisant sous ce rapport avec n'importe quel autre oiseau. Un chien a de la peine à les suivre. Ils sautent facilement de terre sur un point élevé. C'est ainsi qu'ils parcourent de grandes étendues de forêts. Ils n'émigrent pas à des époques fixes, mais ils sont continuellement en voyage. Ce n'est que dans la saison des amours qu'ils demeurent pour quelque temps dans une localité.

La voix des myiothéridés varie beaucoup. Quelques-uns poussent une sorte de grognement; d'autres poussent un sifflement redoublé; d'autres gazouillent: il en est enfin qui font entendre une espèce de chant. Beaucoup sont silencieux. On manque, d'ailleurs, d'observations plus complètes à ce sujet.

Ils se nourrissent surtout d'insectes, mais sans dédaigner pour cela les substances végétales, comme nous l'apprend Kittlitz. Ils ramassent les insectes sur le sol, à la façon des grives, en retournant les feuilles sèches; quelques-uns grattent la terre, comme les poules. Ils aiment les fourmis, sans qu'on puisse dire qu'elles composent leur aliment principal; elles seraient plutôt pour eux une friandise.

D'après Ménétrier, les myiothéridés nichent dans la saison qui, dans leur patrie, correspond au printemps; ils déposent sur le sol, dans une légère excavation, deux ou trois œufs blanchâtres, à points rougeâtres. Les jeunes quittent le nid peu après leur naissance et suivent leur mère.

Il nous suffira de faire l'histoire de quelques-uns des genres dont cette famille se compose.

#### LES FOURMILIERS — *FORMICIVORA*.

*Die Ameisenfresser, The Ant-Eaters.*

**Caractères.** — Le fourmilier ont un bec droit, assez fort, presque conique, à pointe recourbée,

et précédée d'une petite échancrure; des tarses hauts et forts; des doigts épais, médiocrement longs; des ongles assez courts et recourbés; des ailes de moyenne longueur, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; une queue assez longue et arrondie.

#### LE FOURMILIER DOMICELLE — *FORMICIVORA* (*PYRIGLENA, DOMICELLA*).

*Das Feuerauge, The Fire-Eye.*

**Caractères.** — Cette espèce a 19 cent. de long et 23 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 7. Le mâle a le bec, les pattes et la majeure partie du plumage noirs, les petites ouvertures de l'aile les plus antérieures blanches et les grandes bordées de blanc; l'œil rouge de feu foncé, d'où le nom vulgaire d'*œil-en-feu* donné à l'oiseau.

La femelle est brun-olive; elle a la gorge et la nuque jaune clair.

**Distribution géographique.** — Ce fourmilier n'est pas rare dans toutes les forêts du Brésil, et on le trouve surtout dans les buissons des parties les plus touffues et les plus obscures. Son œil rouge de feu tranche vivement sur le noir de son plumage, et le fait remarquer facilement.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Sa voix est un gazouillement sifflant. Kittlitz nous apprend que ce bel oiseau est un ardent chasseur de fourmis. « Je rencontrai, dit-il, dans un fourré une bande énorme de grandes fourmis noires, très-occupées à dévorer des débris de tiges de bambous, tandis que des *œils-en-feu* mâles et femelles les chassaient avec ardeur. Quelque grande que soit la timidité innée de ces oiseaux, leur gourmandise l'emportait encore sur elle, et même les coups de fusil ne les effrayaient que pour un instant. Je pus les tirer six fois de suite. A ma grande surprise, je ne trouvai dans l'estomac de ceux que j'abattis ainsi que des restes de sauterelles et d'autres insectes semblables. Il semble donc que, pour ces oiseaux, les fourmis soient une friandise plutôt qu'une nourriture habituelle. »

D'autres naturalistes parlent dans les mêmes termes de la passion qu'a cet oiseau pour les fourmis. Tous assurent qu'on peut se le procurer aisément; très-défiant d'ordinaire, il ne voit plus de danger lorsqu'il est après une bande de fourmis voyageuses. Ce qui est plus difficile, c'est de ramasser son gibier sans être blessé par les fourmis; Kittlitz, par exemple, en fut mordu d'une façon cruelle.

LES GRALLAIRES — *GRALLARIA*.*Die Ameisenkönige, The Ant-Kings.*

**Caractères.** — Les grallaires ont un bec assez épais, plus court que la tête, un peu plus haut que large, comprimé vers la pointe, à arête légèrement recourbée, à pointe crochue, précédée d'une légère échancrure; des ailes courtes, arrondies, atteignant à peine la base de la queue, sur-obtuses, la cinquième rémige étant la plus longue; une queue excessivement courte; des tarses très-élevés, grêles; des doigts relativement courts et minces, et des ongles, les antérieurs surtout, très-courts et légèrement recourbés.

LE GRALLAIRE ROI — *GRALLARIA REX*.*Der Ameisenkonig, The Ant-King.*

**Caractères.** — Le grallaire roi est brun, à taches claires, formées par les liges des petites plumes; les couvertures supérieures de l'aile tirent sur le rouge; les rémiges sont d'un brun noir, avec les barbes externes d'un roux de rouille; il en est de même des rectrices; il a les lorums, les joues, une raie qui du menton descend sur la gorge d'un blanc jaunâtre; le ventre et la poitrine d'un brun-jaune clair; l'œil gris brun; le bec noirâtre, à bords d'un blanc rougeâtre; les pattes gris-roux. Cet oiseau a 22 cent. de long; l'aile pliée mesure 11 cent., la queue et les tarses 5.

**Distribution géographique.** — Le grallaire roi se trouve dans toutes les épaisses forêts de la côte du Brésil, jusqu'en Colombie. C'est à Belmonte que le prince de Wied se procura le premier individu de cette espèce: un de ses chasseurs Botocoudos le tua d'une flèche.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Sans être rare, cet oiseau est difficile à apercevoir, car il ne se tient que dans les buissons les plus touffus, et ne se laisse pas approcher à portée de fusil.

On a dit que de tous les myiothéridés, ce grallaire était le seul qui perchât, de là le nom de roi qui lui a été donné; mais ce n'est là qu'une fable, d'après le prince de Wied.

Au dire de Burmeister, cet oiseau s'éveille de bonne heure; au crépuscule, quand tout se tait encore, on entend son cri d'appel, consistant en un sifflement perçant, qui ressemble au cri des tinamous. D'après les récits des Botocoudos, il niche à terre, et pond des œufs d'un vert bleuâtre.

LES MÉGALONYX — *PTEROPTOCHUS*.*Die Rallenschlüpfer.*

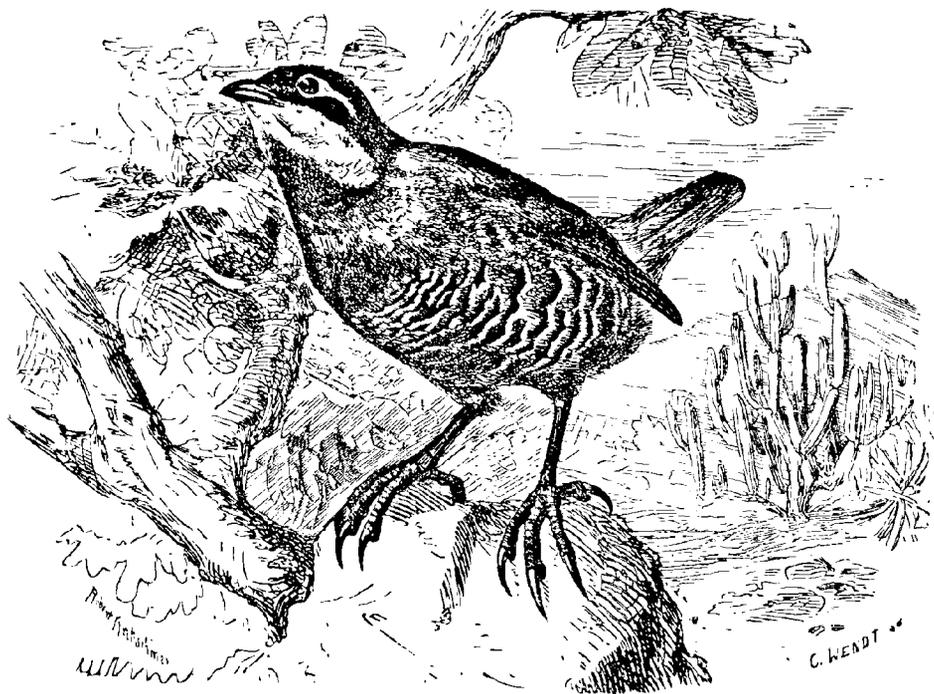
Cabanis a réuni les oiseaux dont nous allons nous occuper aux ménures, pour en faire une famille à part; mais tous les voyageurs qui ont observé les mégalonix dans leur patrie, les classent parmi les myiothéridés, et nous suivrons leur exemple.

**Caractères.** — Les mégalonix ont un bec plus court ou aussi long que la tête, droit, conique, robuste, à mandibule supérieure entamant les plumes du front et dilatée vers le milieu; des ailes assez courtes, atteignant à peine le croupion, sur-obtuses, les sixième, septième, huitième et neuvième rémiges étant égales et les plus longues une queue médiocre, arrondie, à rectrices faibles; des tarses relativement puissants, des doigts épais, presque égaux et des ongles grands, forts, très-peu recourbés, comprimés; convexes en dessus, concaves en dessous, et à pointe usée.

LE MÉGALONYX MÉGAPODE — *PTEROPTOCHUS MEGAPODIUS*.*Der Tapacolo, The Tapacolo.*

**Caractères.** — Cette espèce (fig. 192) que les Chiliens appellent *tapacolo*, est des plus remarquables. Elle a le dos brun-olive, le croupion rougeâtre, à raies blanches, la poitrine d'un brun roux, le ventre blanchâtre, à raies transversales foncées, la gorge, les côtés du cou et le dessus de l'œil blancs; les rectrices brunes; les rémiges bordées de brun roux.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous sommes loin de connaître complètement le genre de vie de cet oiseau et de ses congénères. Kittlitz, qui le découvrit aux environs de Valparaiso, le considère, et avec raison, comme un des oiseaux les plus caractéristiques du pays. « Quelque caché que se tienne d'ordinaire cet animal, dit-il, l'observateur attentif remarquera facilement sa présence sur les versants de montagnes couverts d'une espèce particulière de roseaux; car son oreille sera frappée par sa voix singulière, ses notes criardes et ronflantes, qui se suivent, en devenant toujours plus basses. Le tapacolo et ses congénères causent souvent la plus grande surprise, lorsque, sortant brusquement d'un buisson, ils s'aident dans leur course rapide de leurs courtes ailes, peu faites pour un vol soutenu, et qu'ils prennent position un instant sur une branche, où ils ont sauté d'un seul



Corbell, Cr  d. File, imp.

Paris, Baillère et Filz,   dit.

Fig. 192. Le M  galonyx mégapode.

bond. C'est en faisant un nouveau bond qu'ils regagnent le sol. »

« De tous les oiseaux de Chilo  , dit Darwin, deux *pteroptochus* sont bien les plus curieux. L'un, que les habitants appellent *turco*, (c'est le *tapacolo*) n'est pas rare. Il vit sur le sol, caché par les buissons qui couvrent à et là les collines arides. On le voit souvent, la queue relevée, courir avec rapidité d'un buisson à l'autre. Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour admettre que cet oiseau a honte de lui-même, qu'il a conscience de son apparence ridicule. A le voir pour la première fois, on croirait avoir devant soi un oiseau mal empaillé, redevenu vivant et échappé de quelque collection. On ne peut presque pas lui faire prendre sa volée. Il ne court pas; il saute. Les notes qu'il fait entendre sont aussi extraordinaires que l'est son extérieur. Il niche dans une cavité assez profonde, sous la terre. J'en ai disséqué plusieurs. Leur estomac, très-musculaire, renfermait des coléoptères, des fibres végétales et des cailloux. Par la longueur des pattes, leur forme, l'opercule cutané qui recouvre les narines, il établit en quelque sorte la transition entre les grives et les gallinacés.

« La seconde espèce, que l'on appelle *tapacolo*

• BRENN.

(*pteroptochus albicollis*), est très-voisine de celle-ci. On lui a donné avec raison son nom indigène (*tapacolo*, qui veut dire : cache ton derrière), car l'oiseau tient toujours sa queue plus que relevée, c'est-à-dire renversée vers la tête. Cet oiseau est très-commun; il vit dans les haies et les buissons épais, sur les collines désertes, là où aucun autre oiseau presque ne trouve à subsister. Il est caractéristique pour la faune de l'ile de Chilo  . Il prend sa nourriture comme le *turco*; comme lui, il saute rapidement d'un buisson à l'autre, se cache, ne s'envole pas volontiers; mais son apparence est moins ridicule. Le *tapacolo* est rusé. L'effraie-t-on, il demeure immobile sous un buisson, puis cherche à se glisser silencieusement du côté opposé à celui qui est menacé. Il est vif et fait beaucoup de bruit; sa voix est très-variée et très-singulière. Il a certains sons qui rappellent le roucoulement de la tourterelle, d'autres le murmure de l'eau; il en est enfin qui ne peuvent être comparés à rien. Les gens du pays disent qu'il change son cri trois fois par an, probablement suivant les saisons. Il est assez singulier que Molina, qui a décrit exactement les mammifères et les oiseaux de Chilo  , n'ait pas fait mention de cet animal. »

« A Chilo   et à Choncos, dit encore Darwin,

III — 299

dans un autre passage, habitent deux oiseaux, qui ont beaucoup de ressemblance avec le *turco* et le *tapacolo*. L'un est appelé par les indigènes *cheucau*. Il se trouve dans les endroits les plus arides et les plus écartés des forêts humides. Parfois, il est impossible de l'apercevoir, quelque attentif que l'on soit ; et cependant on entend sa voix tout près de soi. D'autres fois, quand on reste silencieux et immobile, il s'approche jusqu'à quelques pieds de l'observateur. Il sautille, empressé, au milieu des roseaux et des branches, la queue relevée. Son estomac, à parois fortement musculeuses, renferme des semences dures, des fibres végétales, des bourgeons, mêlés à de petits cailloux. Les habitants de Chiloë ont une terreur superstitieuse du *cheucau*, à cause de sa voix étrange ; ils lui distinguent trois cris : l'un, *chiduco*, signal de bonheur ; l'autre, *huidreu*, présage de malheur ; et un troisième que j'ai oublié. Ces mots sont l'imitation des cris, et les indigènes se guident dans presque toutes leurs actions d'après ces présages. Mais il faut avouer qu'ils ont fait choix, pour leur prophète, d'une singulière créature.

« Une espèce voisine (*hylactes Tarnii*) est ap-

pelée *gid gid* par les indigènes, *oiseau aboyeur* par les Anglais. Ce dernier nom est parfaitement choisi ; on croirait, en effet, à l'entendre, qu'un chien aboie dans la forêt. Souvent on entend ces aboiements tout près de soi, et on cherche, mais en vain, à découvrir l'oiseau, tandis que dans d'autres circonstances, il s'approche sans aucune crainte. Ces oiseaux nichent sur les bois en décomposition, un peu au-dessus du sol. »

« Cet oiseau, dit Burmeister en parlant d'une espèce de ce genre, cause une vive impression à celui qui l'aperçoit pour la première fois ; c'est un des plus beaux spectacles que l'on puisse contempler, pour peu que l'on s'intéresse aux habitants ailés des contrées qu'on parcourt ; c'est d'ailleurs la seule distraction que puisse avoir celui qui traverse les pampas désertes.

« Les mégalyx courent très-vite, ils ne volent que rarement ; ils se cachent sous les buissons, pour reprendre leur course, plutôt que de chercher à se sauver en volant. Une espèce huppée, lorsqu'elle court, relève sa huppe et sa queue ; elle ressemble alors à un petit coq, aussi le vulgaire l'appelle-t-il *gallito*. »

## LES MÉNURIDÉS — *MENURÆ*.

*Die Leierschwänze, the Lyre-Birds.*

De tous les oiseaux de la Nouvelle-Hollande, aucun, je crois, n'a jeté plus de dissidences parmi les naturalistes classificateurs, que l'*oiseau-lyre*, type de cette famille. C'est un de ces êtres qui ne cadrent dans aucun système, et dont il est difficile de déterminer la place. Autrefois, sa taille et la forme de sa queue le faisaient ranger parmi les faisans ; on le met aujourd'hui parmi les chanteurs, dont il se rapproche par son organisation autant que par ses mœurs. Mais les opinions ne sont pas encore unanimes sur ce point. Tous les naturalistes qui ont observé cet oiseau en vie, en font un chanteur ; Eyton, un anatomiste des plus distingués, a constaté, chez lui, la présence des muscles laryngiens. Cependant Cabanis est d'un autre avis : « D'après les caractères extérieurs de la lyre, dit-il, il est impossible que son appareil laryngien soit construit sur le même type que celui des oiseaux chanteurs ; et il faut récuser les conclusions tirées de l'étude anatomique de cet oiseau. »

« Nous ne voulons pas entrer plus avant dans

cette discussion, et nous regarderons l'oiseau dont nous allons parler comme un chanteur. Il a, en effet, le genre de vie des autres oiseaux qui appartiennent à cette division, et il sait faire un bon usage de son appareil vocal.

**Caractères.** — Les ménuridés ont le corps élané, le cou de moyenne longueur, mais bien détaché ; la tête grande, bien conformée ; un espace nu autour des yeux ; les ailes courtes ; des tarses scutellés en avant et en arrière ; et, ce qui les caractérise par-dessus tout, une queue longue, formée en grande partie de rectrices décomposées.

Cette famille repose uniquement sur le genre suivant.

## LES MÉNURES — *MENURA*.

*Die Leierschwänze, the Lyre-Birds.*

**Caractères.** — Indépendamment des attributs qui distinguent la famille, les ménures sont encore caractérisés par un bec robuste, plus





Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE MENURE SUPERBE.

Corheil, Créte Bis, imp.

large que haut à la base, faiblement arqué, à mandibule supérieure plus longue que l'inférieure et échaucrée à la pointe; des narines ouvertes au milieu du bec, grandes, ovales, à moitié fermées par une membrane; des tarses grêles, deux fois longs comme le doigt du milieu; des doigts antérieurs presque égaux, l'externe et le médian soudés jusqu'à l'extrémité de la première phalange; des ongles grands, robustes, médiocrement recourbés, mousses, celui du pouce aussi long que le doigt; des ailes très-concaves, surobtuses, les sixième, septième, huitième et neuvième rémiges étant les plus longues, et égales entre elles; une queue très-longue, formée de seize rectrices chez le mâle; deux médianes très-étroites, à barbes courtes et serrées, six intermédiaires de chaque côté, à barbes très-longues et très-écartées, comme dans les parures de certains hérons; deux externes, une de chaque côté, recourbées en S, à barbes serrées mais d'inégale longueur; les externes étroites, les internes très-larges. Cette forme particulière de la queue ne s'observe que chez le mâle, la queue de la femelle n'étant formée que de douze pennes tronquées et de forme ordinaire. Le plumage est lâche et abondant, et les plumes de la tête s'allongent en huppe.

LE MÉNURE SUPERBE — *MENURA SUPERB1.*

*Der Leierschwanz, the Lyre-Bird.*

**Caractères.** — Le ménure superbe ou simplement la lyre, l'oiseau-lyre (Pl. XVIII), est d'un gris-brun foncé, à reflets rougeâtres sur le croupion; la gorge est rouge; le ventre d'un gris-cendré brunâtre; les rémiges secondaires et les barbes externes des autres rémiges sont brun-rouge; la queue est d'un brun noir à la face supérieure, d'un gris d'argent à la face inférieure; les barbes internes des deux rectrices recourbées sont d'un gris foncé; leur pointe est noire, frangée de blanc; leurs barbes internes sont alternativement rayées de brun noir et de roux de rouille; les rectrices médianes sont grises, les autres noires. Le mâle a une longueur de 1<sup>m</sup>,05 sur lesquels 60 cent. appartiennent à la queue.

La femelle n'a qu'environ 80 cent. de longueur, sur lesquels 27 cent. appartiennent aux deux rectrices médianes. Son plumage est d'un brun sale, tirant au gris sous le ventre. Les jeunes lui ressemblent jusqu'à la première mue.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite la Nouvelle-Galles du Sud, la baie de Mo-

riton formant la limite est, Port-Philippe la limite sud-ouest de son aire de dispersion. A la terre de Victoria et dans l'est de la Nouvelle-Hollande, habitent deux espèces voisines (*menura Victoriae* et *menura Alberti*) qui ont les mêmes mœurs, le même genre de vie que le ménure superbe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Gould et J. Verreaux nous ont donné des détails précis sur le genre de vie du ménure superbe, et, plus récemment, Becker nous a fait connaître son mode de reproduction.

Cet oiseau se tient dans les buissons, au voisinage de la côte, comme sur les versants des montagnes. Il y est même commun à certains endroits; cependant, il est difficile de l'observer et plus encore de le tuer. Le ménure superbe recherche, en effet, les collines et les rochers couverts de forêts épaisses. Tous les voyageurs et les chasseurs s'accordent à regarder les endroits où il se tient comme impraticables, et ils se plaignent moins des obstacles causés par la forêt que de ceux provenant de la nature du sol. Parcourir ces montagnes, dit un chasseur, est chose non-seulement difficile, mais encore fort dangereuse. Les crevasses et les précipices sont couverts de substances végétales à demi pourries, où l'on enfonce jusqu'au genou, comme dans la neige. Un seul faux pas, et l'homme disparaît, suspendu entre deux parois de rochers; heureux, s'il peut faire usage de ses armes, et, en se brûlant la cervelle, se délivrer de trop longues tortures; car il ne faut point espérer de secours. Dans ces endroits, on entend partout la voix du ménure, mais sans parvenir à le voir. Gould demeura des jours entiers dans les buissons habités par ces oiseaux; de tous côtés retentissait leur voix claire et perçante, mais ce ne fut qu'à force de persévérance et de prudence, qu'il finit enfin par en apercevoir un.

La difficulté que l'on rencontre à s'approcher de cet oiseau explique comment, malgré tous les récits de chasses, toutes les relations de voyages, nous sommes encore si peu au courant de ses mœurs et de ses habitudes. Tous les observateurs s'accordent à dire que l'oiseau-lyre passe la plus grande partie de sa vie à terre et ne vole qu'exceptionnellement. C'est en courant qu'il parcourt les forêts, qu'il grimpe le long des parois rocheuses escarpées; c'est en sautant, qu'il s'élève brusquement jusqu'à une hauteur de 3 mètres et plus, qu'il atteint la pointe d'un rocher. Il ne se sert de ses ailes que quand il veut visiter le fond d'un ravin.

Sa prudence à l'égard des autres animaux est extrême; mais c'est l'homme surtout qu'il fuit et évite. Jamais il ne se réunit à ses semblables : on ne le rencontre ordinairement que par paires; quand deux mâles arrivent en présence l'un de l'autre, ils s'attaquent immédiatement, et se livrent des combats acharnés. Quand il court, le ménure superbe tient, comme le faisan, le corps allongé, la tête penchée en avant, la queue fermée et horizontale. C'est particulièrement le matin et le soir qu'il montre le plus d'activité.

Pendant la saison des amours, on le voit au milieu de la journée, à de certaines places qu'il affectionne; il y construit un petit amas de terre, sur lequel il se tient la queue relevée et étalée, et exprimant par ses chants tous les sentiments qui l'animent. Sa voix est très-flexible, son cri d'appel est fort et perçant; son chant varie suivant les localités, car il se compose de notes qui lui sont particulières et de notes empruntées à divers autres oiseaux. Le chant propre à quelque chose de la voix du ventriloque, et on ne l'entend qu'à une très-faible distance. Il est composé de phrases décousues, mais lancées vivement, et se terminant d'ordinaire par une note basse et ronflante.

« Cet oiseau, dit Becker, a le talent d'imitation développé au plus haut degré. Dans la province de Sipps, sur le versant sud des Alpes australiennes, se trouvait une scierie mécanique. Là, les dimanches, quand tout travail était suspendu, on entendait au loin, dans la forêt, l'aboiement d'un chien, le rire d'un homme, le chant de divers oiseaux, les pleurs des enfants, le bruit de la scie; et tous ces bruits, tous ces sons provenaient d'un seul oiseau-lyre, qui avait établi son domicile non loin de la scierie. Au temps des amours, le ménure superbe devient encore plus imitateur : comme le moqueur de l'Amérique du Nord, il remplace à lui seul une bande entière d'oiseaux chanteurs.

Le ménure superbe se nourrit surtout de vers et d'insectes. Gould trouva dans l'estomac des individus qu'il ouvrit des myriapodes, des coléoptères et des escargots.

D'après Becker, la saison des amours tombe au mois d'août.

Le ménure construit son nid au milieu des buissons, sur les pentes des ravins les plus profonds, les plus escarpés, qu'il trouve en abondance dans les montagnes ou à leur pied, au milieu des méandres des cours d'eau.

Il y cherche les jeunes arbres qui sont serrés les uns contre les autres et dont les troncs entrelacés

forment comme une sorte d'entonnoir, et c'est là qu'il niche, à 30 ou 60 cent. au-dessus du sol. Parfois il établit son nid dans le creux d'un tronc d'arbre ou sur une fougère peu élevée. Ce nid a 50 cent. de diamètre et environ 14 cent. de hauteur. Sa base est formée d'une couche de grosses ramilles, de morceaux de bois, etc. Le nid proprement dit est construit avec des racines fines et flexibles, et tapissé intérieurement de plumes très-déliçates; la moitié supérieure ne fait pas corps avec l'inférieure et s'en laisse facilement détacher; elle est formée d'herbes, de mousses, de fougères, de morceaux de bois, et couvre toute la construction comme un toit. De loin, un pareil nid ressemble à un amas d'herbes et de branches sèches, d'environ 1 mètre de hauteur et de largeur. L'ouverture est latérale, et c'est par cette ouverture qu'entre la femelle, en marchant à reculons, la queue renversée sur le dos.

L'oiseau-lyre ne niche qu'une fois par an, et ne pond qu'un seul œuf, qui ressemble à celui d'un canard. Cet œuf est d'un gris-cendré clair, semé de points d'un brun foncé. De la forme du nid, on peut conclure que la femelle seule couve. On ne connaît pas la durée de l'incubation; on sait seulement que l'éclosion a lieu au commencement de septembre. Becker observa un jeune nouvellement éclos; il était presque entièrement nu et ne portait que quelques appendices épars sur le corps, noirs et plus semblables à des poils qu'à des plumes; le milieu de la tête et celui du dos étaient les parties les plus couvertes, les ailes et les pattes celles qui l'étaient le moins. La peau était d'un gris jaunâtre, le bec noir, les pattes d'un gris-jaunâtre foncé. Les jeunes naissent les yeux fermés.

D'après le même auteur, on prit un jeune *menura Victoriae*, un peu plus âgé. Il était déjà d'assez forte taille, et avait la tête et le dos couverts de duvet; les plumes des ailes et de la queue commençaient à se montrer. Lorsqu'on s'en empara, il poussa un cri, qui attira aussitôt la mère. Celle-ci accourut, sans rien marquer de sa timidité habituelle; s'approcha à quelques pas du chasseur, en battant des ailes; elle courait de côté et d'autre, et cherchait à délivrer son petit. Un coup de fusil la tua, et aussitôt le petit cessa de crier. Relativement à sa taille, il était encore fort imparfait. Quoique ses pattes fussent déjà assez grandes, sa démarche avait quelque chose de très-maladroit; il se levait lourdement, courait, mais tombait souvent. La chaleur l'attirait; il cherchait toujours à s'approcher du feu du cam-

pement. Il criait souvent : *tsching, tsching* ; lui répondait-on *boullan, boullan* (c'est le cri d'appel des oiseaux adultes), il arrivait aussitôt, et l'on pouvait ainsi le conduire où l'on voulait.

**Chasse.** — Gould décrit la chasse des ménures, qu'il dit être les plus craintifs de tous les oiseaux. Une branche qui craque, une pierre qui roule, le moindre bruit enfin suffit pour leur faire prendre la fuite, et rend vaines toutes les précautions du chasseur. Il faut que celui-ci grimpe par-dessus les rochers, les troncs d'arbres, qu'il rampa au milieu des branches, et il ne peut le faire que pendant que l'oiseau est occupé à fouir le sol ou à chanter. Il doit ne jamais le perdre de vue, et demeurer immobile sitôt qu'il croit que le ménure peut le remarquer. Un bon chien est d'un grand secours ; il arrête l'oiseau et détourne son attention de dessus le chasseur. Les vieux habitants des bois ont mille ruses pour surprendre les ménures. Ils s'attachent au chapeau la queue d'un mâle, se cachent dans un buisson, et agitent la tête jusqu'à ce qu'un oiseau remarque leur parure. Croyant voir un autre mâle pénétrer dans son domaine, le ménure que l'on convoite accourt et est pris. D'autres chasseurs attirent les ménures en imitant leur cri d'appel, et ce moyen leur réussit chaque fois.

**Captivité.** — Les ménures pris jeunes s'apprivoisent rapidement. L'un de ceux que Becker

put observer mangeait avec plaisir des larves de fourmis, mais ne touchait ni au pain, ni à la viande. Il buvait rarement. On lui arrangea un nid de mousse, tapissé intérieurement avec une peau de phalangiste, et il parut s'y trouver à merveille. Pour dormir, il cachait la tête sous son aile ; criait-on alors *boullan, boullan*, il se réveillait, regardait tout autour de lui, puis reprenait sa première posture et ne prêtait plus attention aux autres cris. Malheureusement, il ne vécut que huit jours. On eut plus de succès avec d'autres jeunes ménures, notamment avec des *menura Alberti*. Un nommé Wilcox dit à Gould avoir pris quatre jeunes de cette espèce, prêts à prendre leur essor, et les avoir gardés quatre mois, en leur donnant la pâtée ordinaire des grives. D'après ces résultats, nous pouvons espérer voir un jour ces superbes oiseaux dans nos jardins zoologiques.

### 3° LES SYLVIES — SYLVIAE,

*Die Sanger, the Warblers.*

**Caractères.** — La troisième division ou tribu de cet ordre est celle des sylviés, comprenant les plus petits et les plus sveltes des oiseaux chanteurs. Ils ont le bec droit, pointu, menu ; les tarses moyennement hauts ; les ailes courtes et arrondies ; la queue de forme et de longueur variées.

## LES SYLVIADÉS — SYLVIADÆ.

*Die Grasmucken, the Hedge-Sparrows.*

**Caractères.** — Dans cette tribu, le premier rang doit être assigné aux sylviadés, comme étant les plus parfaits. Ce sont de petits chanteurs, au plumage abondant, mou et soyeux, et ayant entre eux les plus grands rapports. Ils ont le sommet de la tête arrondi comme les turdidés ; le bec à peu près aussi haut que large à la base, à pointe recourbée et précédée d'une petite échancrure ; des tarses recouverts en avant par plusieurs grandes scutelles, les doigts courts et épais ; l'ongle du pouce toujours plus court que ce doigt ; des ailes légèrement arrondies ; une queue composée de douze pennes, de longueur et de forme variables ; un plumage rarement riche en couleurs et dans lequel domine le gris tendre, tirant tantôt sur le rougeâtre, tantôt sur le brunâtre.

**Distribution géographique.** — L'ancien

monde, et surtout sa partie septentrionale, est la patrie des sylviadés.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les bois, et surtout les buissons. Ils évitent les hauteurs et fréquentent rarement les grandes montagnes. Plus les buissons sont serrés et touffus, et plus ils conviennent aux sylviadés ; aussi sont-ils très-communs dans les taillis du midi de l'Europe. Chez nous, ils animent les bosquets de nos champs et de nos jardins, quelques-uns même se logent dans les haies.

Presque tous les sylviadés ne se posent que rarement sur le sol, et ce n'est jamais que pour un instant. On peut dire qu'ils sont aussi gauches sur le sol que les turdidés y sont agiles et gracieux. Dans les buissons, par contre, ils montrent toute leur agilité. Vifs et actifs, ils glissent au milieu des haies les plus épaisses, des rameaux

les plus serrés, les plus entrelacés. Leurs allures sont bien différentes de celles des turdidés et des dentirostres : ils sautent et ne marchent point ; le plus ordinairement, leurs jambes sont fortement fléchies, ce qui donne à leur corps une position presque horizontale ; jamais ils ne meuvent la queue ou les ailes comme les turdidés ; ce n'est que lorsqu'ils sont irrités, qu'ils relèvent la queue et hérissent en même temps les plumes de la tête et de la gorge. Quelques espèces aiment à se percher sur les branches les plus saillantes ; d'autres s'élèvent dans les airs en chantant ; mais la plupart vivent cachées et ne se risquent pas hors des buissons qui leur servent de retraite.

Les sylviadés volent mal : très-peu d'entre eux sont capables de franchir de grands espaces d'une seule traite. La plupart volettent plutôt qu'ils ne volent, et leurs mouvements sont lourds et incertains. Cependant, les espèces de nos contrées ne craignent pas d'entreprendre de longs voyages et d'émigrer jusque dans le centre de l'Afrique.

Les sylviadés, sans exception, sont des oiseaux très-bien doués sous le rapport du chant. Certains d'entre eux sont passés maîtres sous ce rapport, et la plupart figurent parmi les meilleurs oiseaux chanteurs.

Leurs facultés intellectuelles ne sont pas moins développées. Leurs sens sont parfaits ; mais, comme chez tous les oiseaux, la vue et l'ouïe l'emportent sur le goût, le toucher et l'odorat. Quiconque a observé les sylviadés ne peut leur refuser l'intelligence. Ils sont prudents ; ils savent se conformer aux circonstances, reconnaître leurs amis de leurs ennemis ; ils se montrent confiants, là où ils savent n'avoir rien à craindre ; soupçonneux, là où ils croient avoir des embûches à redouter. Quelques-uns sont rusés ; d'autres montrent une défiance sans limites, qui semble complètement en désaccord avec leurs allures habituelles. Ils vivent en bonne harmonie avec les autres oiseaux et avec leurs semblables, aussi longtemps, du moins, qu'ils ne sont pas en proie aux transports de l'amour ou de la jalousie. Tous sont de fidèles époux et de tendres parents : ils se sacrifient pour leurs petits, et, pour les sauver, se laissent prendre par les animaux carnassiers.

Ils nichent plusieurs fois dans l'année. Leur nid est élégant, léger, à large base. Il est formé de tiges d'herbes sèches lâchement entrelacées ; les parois en sont presque transparentes. Des toiles de chenilles ou d'araignées, le duvet de

certaines plantes servent aussi à sa construction ; la cavité intérieure est tapissée de racines, de chaumes, de brindilles, de crins de cheval. Peu de sylviadés nichent sur des arbres élevés ; la plupart recherchent les buissons bas et y établissent leur nid à une bifurcation et à 2 mètres au plus du sol ; c'est à peine si ce nid est fixé à la branche, car souvent un coup de vent suffit pour le renverser. Chaque couvée est de quatre à six œufs, blanchâtres, à taches grises ou brunâtres.

Les sylviadés se nourrissent d'insectes au printemps et en été ; de baies, en automne. Ils ramassent sur les branches et sur les feuilles les larves, les chenilles, les chrysalides, les insectes qui y sont posés ; ils en prennent d'autres dans les fleurs ; rarement ils les chassent au vol. A la fin de l'été et en automne, ils se nourrissent, en grande partie, de baies, et on les voit fréquemment alors sur les arbres et les buissons qui en portent, sur les groseilliers, les framboisiers, les ronces, les sorbiers, les cerisiers, les sureaux, les figuiers, ce qui a fait dire avec quelque raison à un naturaliste, qu'à partir du mois d'août tous les sylviadés du midi de l'Europe se nourrissent de figues. Cependant, ces oiseaux ne causent que des dégâts insignifiants, qui ne peuvent se comparer aux services qu'ils rendent en détruisant les animaux nuisibles.

**Captivité.** — Il n'est pas difficile de prendre des sylviadés. La plupart d'entre eux s'habituent rapidement à la captivité et la supportent pendant plusieurs années. Leurs excellentes qualités les font donc rechercher beaucoup comme oiseaux d'appartement, et la plupart sont devenus les favoris des amateurs. Bien des personnes même les préfèrent à tous les autres oiseaux chanteurs, au moqueur polyglotte, aussi bien qu'au rossignol.

On a divisé cette famille en plusieurs genres ; mais les espèces se ressemblent tellement, qu'il est difficile d'établir des groupes autrement que sur des caractères extrêmement minutieux. Il nous suffira, je crois, de n'en admettre que deux : l'un pour les fauvettes proprement dites, l'autre pour les pitchous ou pyrophthalmes du midi de l'Europe.

## LES FAUVETTES — CURRUCA.

*Die Grasmücken, the Hedge-Sparrows.*

**Caractères.** — Les fauvettes sont caractérisées par leurs ailes relativement longues, atteignant, ou à peu près, le milieu de la queue, pointues,

subobtus, la troisième rémige étant la plus longue; et leur queue, de longueur moyenne, large et plus ou moins tronquée à angle droit.

**LA FAUVETTE ÉPERVIÈRE — CURRUCA NISORIA.**

*Die Sperbergrasmücke, the Whitethroat.*

**Caractères.** — La fauvette épervière (*fig. 193*) est la plus grande de nos espèces indigènes. Elle a environ 19 cent. de long et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 8. Le mâle a le dos d'un gris-cendré foncé, à reflets roussâtres; le ventre gris-blanc, à taches gris-foncé prononcées; les rémiges d'un gris-brun à bords clairs; les rectrices d'un gris-cendré foncé, à bords gris-clair; l'œil jaune-doré, le bec brun-noir et couleur de chair jaunâtre à sa base; les pattes gris-de-plomb clair.

Chez la femelle, les taches sont moins nettes; chez les jeunes, elles ne sont qu'à peine indiquées.

**Distribution géographique.** — On ne sait au juste quelles sont les limites de l'aire de dispersion de cet oiseau. On le trouve depuis le sud de la Suède, jusque vers le milieu de l'Italie, et jusque vers Casan, à l'est; mais on ne le rencontre qu'à certains endroits, et non partout. La fauvette épervière est commune dans quelques parties de l'Allemagne, et rare ou exceptionnellement de passage dans d'autres. Jamais je ne l'ai vue en Espagne; je sais cependant qu'elle s'y montre parfois. On ne l'a pas encore observée en Grèce, et elle paraît manquer en Angleterre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La fauvette épervière arrive en Allemagne à la fin d'avril ou au commencement de mai, et y reste, au plus tard, jusqu'au mois d'août. Dès son arrivée, elle se rend dans les forêts où elle a passé l'été précédent, et recherche surtout celles dont le terrain est humide ou marécageux. Elle ne s'établit jamais que dans les grands bois; dès que les arbres sont devenus trop grands, elle les quitte pour se rendre dans un autre taillis plus jeune. Ce n'est que pendant ses migrations qu'elle se pose sur les arbres élevés.

Ses mœurs, ses habitudes, sont absolument celles des autres fauvettes. Elle se pose rarement sur le sol, où elle se meut lourdement; elle ne vole pas volontiers, et saute avec agilité d'une branche à l'autre, en glissant à travers les buissons les plus épais. Son cri d'appel est *tshck*; son cri d'avertissement un *err* ronflant. Son chant diffère suivant les localités, mais il est toujours beau, harmonieux et richement

varié. Il semble un composé de celui de la fauvette des jardins et de celui de la fauvette cendrée ou grisette. Très-souvent, elle y mêle les chants du loriot, du pinson, de la fauvette à tête noire et des autres oiseaux chanteurs qu'elle a l'occasion d'entendre. Malheureusement, elle fait entendre de temps à autre des notes roulantes et ronflantes qui lui sont particulières et qui frappent désagréablement l'oreille. Comme toutes les fauvettes, elle chante avec ardeur; aussi est-elle très-recherchée comme oiseau d'appartement.

Dès son arrivée au printemps, chaque couple se choisit un canton d'où il chasse toutes les autres fauvettes épervières qui osent s'y hasarder. « Si un de ses semblables pénètre dans son domaine, dit Naumann, le mâle n'a pas de repos qu'il ne l'ait mis en fuite à coups de bec. Tandis que la femelle est occupée dans un buisson à construire son nid ou à couvrir ses œufs, le mâle se tient sur les arbres élevés du voisinage; il chante, il crie, il veille à ce qu'aucun rival n'approche. »

Le nid est établi dans un fourré ou dans un grand buisson épineux; il est généralement bien caché et à une hauteur d'un demi-mètre à 1<sup>m</sup>, 20 du sol. Il ne diffère pas de celui des autres fauvettes. A la fin de mai, on y trouve de quatre à six œufs allongés, à coquille mince, d'un gris-blanc, et semés de taches gris-cendré clair et brun-olive pâle. Les parents se montrent très-méfiant et s'éloignent toujours lorsqu'ils aperçoivent un être qu'ils redoutent. La femelle, en cas de danger, simule une paralysie, pour attirer l'ennemi sur elle. Si on s'approche du nid avant qu'il soit terminé, les parents l'abandonnent et en construisent un nouveau; ils abandonnent même leurs œufs, si un homme les a touchés. Les petits deviennent indépendants de très-bonne heure, avant même de pouvoir bien voler; d'un autre côté, ils naissent presque avec la faculté de se glisser au travers des branchages les plus serrés. Lorsqu'on ne trouble pas un couple de fauvettes épervières, la reproduction n'a lieu qu'une fois dans l'année; il lui serait impossible d'élever deux couvées dans le peu de temps qu'elle passe dans notre patrie.

**Captivité.** — La fauvette épervière ne supporte pas facilement la captivité; elle demeure triste, ne mange pas volontiers, et n'aime pas à être changée de place. Même lorsqu'elle a été prise depuis longtemps, elle ne mange pas de plusieurs jours si on la met dans une nouvelle chambre, ou qu'on lui donne un autre ma-

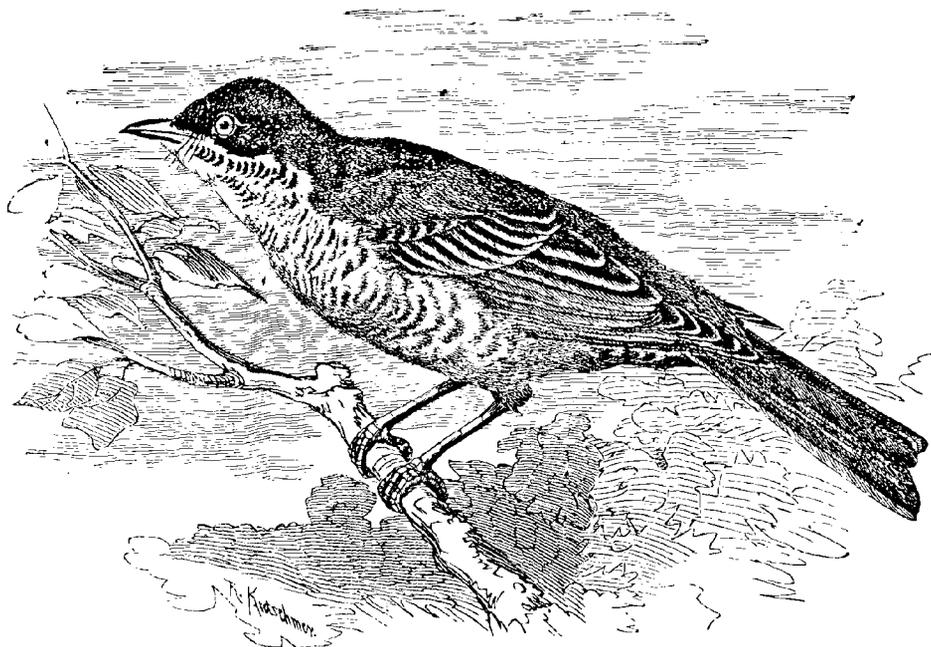


Fig. 13. La Fauvette épervière.

tre; elle préfère se laisser mourir de faim plutôt que de se plier aux circonstances. « Autant son chant est agréable, dit le comte Gourcy, autant aussi il est difficile de la conserver longtemps en captivité. Elle est assaillie par des poux, et cela en telle quantité qu'il lui est impossible de s'en débarrasser, et qu'elle ne tarde pas à en infester tous les autres oiseaux. Quand elle est ainsi attaquée par des parasites, toutes ses plumes se hérissent. Un autre indice certain que ces oiseaux sont la proie de la vermine, c'est qu'ils ne se baignent pas; quant à moi, du moins, c'est tout au plus si je les ai vus arroser leur plumage avec leur bec. »

**LA FAUVETTE ORPHÉE — CURRUCA ORPHEA.**

*Der Meistersänger, the Minstrel.*

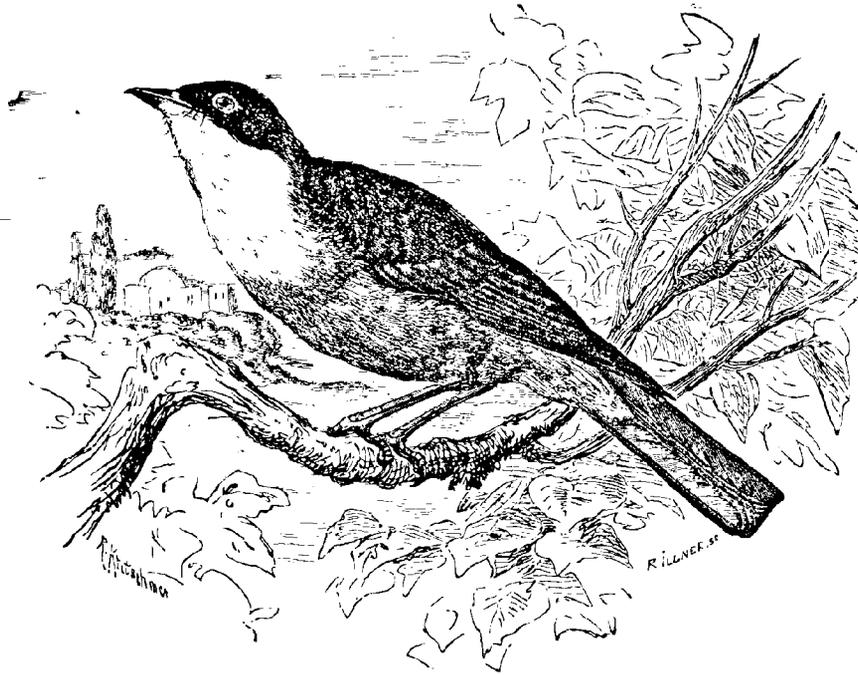
**Caractères.** — L'orphée (*fig. 194*) vient après la fauvette épervière pour la taille. Elle a 17 cent. de long et 31 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., la queue 7. La femelle est un peu plus petite. Le dos est gris-cendré, à reflets brunâtres; la nuque et le sommet de la tête sont brunâtres ou gris-noir; le ventre est blanc, les côtés de la poitrine sont d'un roux clair; les rémiges et les rectrices d'un noir mat; les barbes externes de la rectrice la plus extérieure sont

blanches; les barbes internes présentent vers leur pointe une grande tache blanche. L'œil est jaune-clair; la mandibule supérieure est noire, l'inférieure d'un noir bleuâtre; les pattes sont gris-rougeâtre, l'œil est entouré d'un cercle gris-bleu.

La femelle a des couleurs plus ternes que le mâle.

**Distribution géographique.** — La fauvette orphée appartient au midi de l'Europe; on la rencontre aussi dans l'Afrique centrale et l'Asie méridionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Partout où, sur notre continent, croissent les pins, les figuiers, les oliviers, on peut être assuré de rencontrer cet oiseau. Il en est de même en Grèce; mais là, comme dans tout le midi de l'Europe, il ne se montre qu'en été, ainsi que l'a constaté Lindermayer. Cela résulte aussi de la relation de Kruper: le 3 avril, dit-il, il entendit le chant des orphées, qui « venaient d'arriver. » D'après mes propres observations, les orphées n'arrivent en Espagne qu'assez tard, à la fin d'avril, quelquefois seulement au commencement de mai, et y restent, au plus, jusqu'au mois d'août. Dans leurs migrations, elles vont jusque dans les Indes et dans le centre de l'Afrique. J'en ai tué dans les forêts, sur les bords du Nil Bleu; Jerdon en a



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 124. La Fauvette orphée.

Paris, Baillière et Fils, édit.

observé, en hiver, dans presque tout le sud de l'Asie.

Différente en cela des autres fauvettes, l'orphée recherche les arbres élevés ; jamais je ne l'ai vue dans les taillis. Elle est bien plus commune en plaine que dans les montagnes, et se plaît particulièrement dans les terrains cultivés et régulièrement arrosés. Elle aime à s'établir dans les forêts de pins, qu'elle fait retentir de ses chants ; on l'y voit perchée sur la cime d'un arbre élevé. L'orphée est prudente et désiante ; aussi est-il difficile de l'observer. A l'approche du chasseur, elle se réfugie au milieu des branches les plus serrées et y disparaît aux regards.

La fauvette orphée mérite bien son nom. Pendant la saison des amours, elle est infatigable et chante même au milieu de la journée. Dans ces derniers temps, quelques auteurs, le comte von der Mühle notamment, ont voulu déprécier le chant de l'orphée. Certes, le rossignol chante mieux que lui ; cependant nul ne pourra lui refuser une des premières places parmi les oiseaux chanteurs. Son chant rappelle un peu celui du merle. Voici, d'ailleurs, ce qu'en dit Homeyer, qui a gardé un orphée pendant longtemps : « Son chant est particulier. Ce n'est bien évidemment qu'un chant de fauvette, mais les phrases en sont mélodieuses et douces comme celles des

BREHM.

moqueurs ; seulement il y figure quelques sons particuliers aux fauvettes. Les notes en sont pleines, et lancées de la même façon que celles de la fauvette des jardins ; mais tout le chant est plus clair, plus varié que celui de cette espèce. Tandis que celle-ci n'a qu'une manière, qu'elle ne sort pas de ses notes pleines et régulières, l'orphée pousse des sons tantôt ronflants, tantôt gazouillants, tantôt tremblotants, tantôt lancés, au contraire, avec une ardeur vraiment étonnante. En même temps, elle prononce chaque note, chaque phrase si distinctement, qu'on peut les écrire comme à la dictée. Son cri d'appel est *jielt, tscherr* et *trouï rarara* ; son cri d'angoisse : *wiechl, wiechl*, répété à plusieurs reprises. Quelques orphées imitent en outre les chants des autres oiseaux. »

La saison des amours s'étend du milieu de mai au milieu de juillet ; puis arrive la mue. Lors de l'accouplement, les mâles sont très-querelleurs ; ils se poursuivent réciproquement, excités par la jalousie. Le nid est établi dans la cime d'un arbre : Kruper trouva un au sommet d'un poirier sauvage. D'ordinaire, ce nid n'est pas caché ; il est établi à la bifurcation d'une branche, et diffère de celui des autres fauvettes en ce que ses parois sont plus solides, plus épaisses. L'intérieur est souvent tapissé d'é-

III — 300

corce de vigne; Thienemann en vit un qui était couvert d'écaillés de poissons. Les œufs, au nombre de cinq par couvée, ont une coquille mince, à pores fins; ils sont blancs ou d'un blanc verdâtre, couverts de points gris-violet et brun-roux. D'après Kruper, la femelle les couve seule. Pendant ce temps, le mâle se tient perché près d'elle et cherche à la divertir par ses chansons. Après avoir pris leur essor, les petits restent encore quelque temps avec leurs parents; mais, au moment de la mue, les familles se séparent, et chacun ne s'inquiète plus que de lui-même.

**Captivité.** — Les observations de Homeyer ont établi que les orphées pouvaient supporter la captivité pendant des années.

#### LA FAUVETTE DES JARDINS—*CURRUCA HORTENSIS*

*Die Gartengrasmücke, the Garden Whitethroat.*

**Caractères.** — La fauvette des jardins peut être regardée comme représentant l'orphée dans le Nord. Elle a 17 cent. de long et 27 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent. et la queue 7. La femelle est plus petite que le mâle. La face supérieure du corps est d'un gris olivâtre, la face inférieure d'un gris clair, avec la gorge et le ventre blanchâtres; les rémiges et la queue sont brunes; l'œil est gris-brun clair; le bec et les pattes sont d'un gris de plomb sale.

**Distribution géographique.** — L'Europe centrale peut être regardée comme la patrie de la fauvette des jardins. Vers le Nord, on la rencontre jusqu'au 68° de latitude nord; elle devient de moins en moins nombreuse en avançant vers le sud. D'après Linder Mayer, elle est rare en Grèce; il en est de même en Espagne, d'après mes propres observations. Elle est très-commune dans le midi de la France et en Italie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La fauvette des jardins recherche surtout les forêts; mais elle ne fait pas mentir son nom, car on est sûr de la rencontrer dans tous les jardins, dans tous les vergers où elle trouve des bosquets et des haies. Elle vit dans les buissons et sur la cime des arbres moyennement élevés. Pour chanter, elle se tient toujours à une certaine hauteur.

« La fauvette des jardins, dit Naumann, est un oiseau solitaire, silencieux, mais actif et toujours en mouvement. Parfaitement inoffensive, jamais elle ne trouble ni n'attaque les autres oiseaux; elle se montre même confiante avec l'homme; elle est prudente sans être craintive. Comme les autres fauvettes, elle est aussi habile

et vive à sauter de branche en branche qu'elle est lourde et maladroite sur le sol. Elle vit plus sur les arbres que dans les buissons; on la voit plus souvent que les autres espèces aller d'arbre en arbre, parcourir en volant d'assez grands espaces; elle file alors droit devant elle, tandis que, dans ses migrations, elle vole en décrivant des lignes ondulées. »

Son cri d'appel est : *taeck, taeck*; son cri d'avertissement, *rrahr*, dit d'une manière ronflante; son cri d'angoisse est difficile à noter; son signe de contentement est : *biwæwæwu* prononcé doucement et faiblement. C'est un de nos meilleurs oiseaux chanteurs. « Au printemps, dès que le mâle arrive, continue Naumann, on entend retentir son chant, aux notes douces, flûtées, très-variées, dont les longues mélodies se suivent lentement et sans interruption; il chante depuis son arrivée jusque vers la Saint-Jean. Ce n'est qu'au milieu de la journée, alors qu'il relaye sa femelle et couve, qu'il se tait; tout le reste du temps, il fait retentir la forêt de sa voix. Le matin, au crépuscule, il chante en se tenant immobile sur une haie ou sur un arbre. Le reste de la journée, c'est en fouillant les arbres, en sautant de branche en branche pour chercher sa nourriture, qu'il se fait entendre. Son chant est de tous les chants de fauvette que je connais celui dont la mélodie est la plus longue; il a quelque analogie avec celui de la fauvette à tête noire, et plus encore avec celui de la fauvette épervière, dont il ne diffère que par quelques notes plus douces, moins mélodieuses. »

Le nid est à une distance variable du sol : il est tantôt dans un buisson, tantôt sur un arbre nain. De tous les nids de fauvettes, c'est un des plus négligemment construits; le fond, notamment, en est si mince que l'on se demande comment les œufs peuvent y tenir. De plus, il est si lâchement appliqué contre les branches, qu'un coup de vent suffit pour le renverser.

« Les fauvettes des jardins, dit encore Naumann, se montrent extrêmement capricieuses dans le choix de la place qu'occupera leur nid. Elles le commencent à un endroit, l'abandonnent pour travailler à un autre, sur un point plus éloigné, et finalement elles achèvent celui qui, à notre avis, est le plus mal situé. Souvent leur prudence habituelle est la cause de cette particularité. Aperçoivent-elles un homme près du lieu où elles construisent leur nid, elles le délaissent immédiatement. Cependant, à des endroits même où depuis longtemps personne n'avait pénétré, j'ai trouvé des nids inachevés en

grand nombre, composés de quelques brins d'herbes disposés en croix. »

A la fin de mai, les pontes sont terminées. Les œufs, au nombre de cinq ou six, ont des dessins et des couleurs très-variés. D'ordinaire, ils sont d'un blanc grisâtre, glacés de fauve, avec des taches café-au-lait, rousses et brunes, et quelquefois avec des points d'un brun noir. Le mâle les couve pendant le milieu du jour, la femelle le reste du temps. Les jeunes éclosent au bout de quinze jours; quinze jours plus tard, ils quittent déjà leur nid quand un ennemi s'en approche; ils ne peuvent encore voler, mais ils sautillent et grimpent au milieu des branches avec une adresse surprenante. Lorsqu'on ne détruit pas la première ponte, l'espèce ne niche qu'une fois par année.

**Captivité.** — La beauté du chant de cet oiseau le fait souvent tenir en captivité. « Cette fauvette, dit Naumann, s'habitue vite à la perte de sa liberté, surtout si, dès les premiers jours, on lui attache les ailes et si on couvre la cage d'une étoffe verte. Elle devient bientôt familière et charme alors son maître par ses chants. Elle vit en bons rapports avec les autres oiseaux, et montre surtout beaucoup d'attachement et d'affection à l'égard de ses semblables. »

On peut conserver assez longtemps des fauvettes des jardins dans une grande cage. Les jeunes que l'on prend dans leur nid s'appriivoient très-rapidement. Pour s'épargner la peine de les élever soi-même, il suffit de les mettre, avec le nid, dans une cage que l'on suspend près de l'endroit où on vient de les dénicher; les parents n'abandonnent pas leur progéniture et continuent à la nourrir. Quand on les soigne bien, on peut conserver ces oiseaux pendant douze ans. Mon père en a vu qui étaient en cage depuis quinze ans. Ces fauvettes captives commencent à chanter dès le mois de décembre et se font entendre jusqu'à la fin de juillet; il en est peu cependant qui chantent aussi bien en captivité qu'en liberté. Quelques-unes imitent les chants des autres oiseaux; d'autres ne savent rien apprendre.

**LA FAUVETTE BABILLARDE — CURRUCIA GARRULA.**

*Das Müllerchen.*

**Caractères.** — La fauvette babillarde n'a que 15 cent. de long et 22 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 7 cent. et la queue 6. Elle a le sommet de la tête gris-cendré, le dos gris-brunâtre, les ailes d'un brun noirâtre, avec les couvertures bordées de cendré tirant sur le roux; la

face inférieure du corps blanche, avec des reflets d'un jaune rougeâtre sur les côtés de la poitrine; les lorums d'un gris foncé, la queue brune, avec la penne externe de chaque côté cendrée, bordée et terminée en dehors de blanc pur; l'œil brun, le bec gris foncé, les pattes d'un gris clair.

**Distribution géographique.** — L'Europe centrale est la véritable patrie de la fauvette babillarde. De là, elle s'étend jusque dans le sud de la Suède et en Russie; mais, en Norvège déjà, elle est extrêmement rare, et dans tout le midi de l'Europe, l'Italie et la Provence seulement exceptées, elle se montre comme oiseau de passage. On en a rencontré quelques-unes dans le centre de l'Asie, et, tous les hivers, dit Jerdon, ces fauvettes apparaissent aux Indes. Dans nos contrées, elles arrivent au commencement de mai, pour nous quitter à la fin de septembre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La fauvette babillarde s'établit dans les jardins, les haies, les buissons, près des endroits habités, au milieu des maisons, et jusque dans l'intérieur des villes. On la rencontre aussi dans les forêts qui ne sont ni trop sombres, ni trop vastes.

« La fauvette babillarde, dit Naumann, est un oiseau gai et charmant. Jamais elle ne reste longtemps à la même place. Sans cesse en mouvement, vive, pétulante, elle se plaît à agacer les autres oiseaux et à jouer avec ses semblables. La présence de l'homme ne l'effarouche pas. Lorsque le temps est mauvais et humide, elle hérissé son plumage, qu'elle tient bien lisse d'ordinaire. Elle saute agilement de branche en branche et disparaît rapidement à l'œil de l'observateur. A terre, par contre, elle est lourde et maladroite; aussi n'y descend-elle que rarement. » Elle vole avec légèreté et rapidité, quand elle a à traverser un grand espace; autrement, son vol est vacillant et incertain.

Son cri d'appel est une note vibrante, son cri d'angoisse un glapissement. Son chant est un mélange de notes gazouillantes et sifflantes, formant un *piano* prolongé, et se termine par quelques notes perçantes, formant un *forte* bref; c'est un trille harmonieux et pétillant qui différencie ce chant de celui de toutes les autres fauvettes.

La fauvette babillarde niche dans les buissons épais, tout près de terre. Dans les forêts, elle recherche les buissons d'épine blanche ou d'épine noire; dans les champs, les haies épineuses; dans les jardins, les groseilliers. Son nid est très-léger; il repose sur la branchette, sans y être fixé, et ressemble en tout à celui des autres fauvettes.

Chaque couvée est de quatre ou six œufs ovales, à coquille mince, d'un blanc pur ou d'un vert bleuâtre et semés de points d'un gris cendré, d'un gris violet ou d'un brun jaune. Les deux parents les couvent alternativement pendant treize jours; ils témoignent à leur progéniture la plus grande tendresse; ils emploient la ruse, font les blessés quand un danger les menace et indiquent par leurs cris d'angoisse l'approche d'un péril. En général, les fauvettes habillardes, à l'époque des amours, sont très-déflantes. Elles cessent de travailler à leur nid dès qu'elles remarquent qu'un homme l'a aperçu; elles abandonnent leurs œufs, si elles aperçoivent qu'ils ont été touchés. Mais, quand elles sont une fois bien convaincues des bonnes intentions de leurs voisins à leur égard, elles perdent peu à peu de leur méfiance primitive, se laissent approcher et observer pendant qu'elles couvent. Jamais elles n'abandonnent leurs petits éclos, et elles n'élèvent pas avec moins de dévouement les jeunes coucous, auxquels elles servent souvent de nourricières.

**Captivité.** — Comme la plupart des autres fauvettes, les habillardes se laissent prendre facilement; on les habitue sans peine au changement de régime, et elles vivent longtemps en cage. Bien traitées, elles s'appriivoisent rapidement et deviennent bien vite les favorites de leur maître.

**LA FAUVETTE A TÊTE NOIRE — CURRUCA  
ATRICAPILLA.**

*Der Mönch, the Blackcap Warbler.*

« De tous les oiseaux des îles Canaries, le meilleur chanteur, le *capirote*, est inconnu en Europe. Il aime tant sa liberté, qu'on ne peut l'appriivoiser. J'ai admiré son chant doux et mélodieux dans un jardin des environs d'Orotava; mais je ne pus le voir d'assez près pour déterminer à quel genre il appartient. » Telles sont les paroles de Humboldt, et plusieurs années encore après son passage aux Canaries, nous ignorions de quel oiseau il avait voulu parler. « Singulière erreur d'un grand homme, ajoute Bolle à cette citation, singulière erreur qu'un séjour un peu plus prolongé aurait dissipée! Singulière ignorance de l'homme de génie; il méconnaissait la voix d'un oiseau qu'il avait si souvent entendue dans sa patrie, et qu'il ne s'attendait pas à retrouver sur une plage éloignée! »

Nous savons, en effet, maintenant, que le fameux *capirote*, que les indigènes des Canaries

appellent fièrement leur rossignol, n'est autre que notre fauvette à tête noire, un des oiseaux chanteurs de nos bois et de nos jardins, les mieux doués, les plus charmants.

**Caractères.** — La fauvette à tête noire diffère de toutes les autres par la couleur de sa tête. Elle a le dos gris-noir, le ventre gris-clair, la gorge gris-blanchâtre; le sommet de la tête d'un noir foncé, chez le mâle adulte, d'un brun roux chez la femelle et le jeune mâle. L'œil est brun, le bec noir, les pattes sont gris-de-plomb. Cet oiseau a 16 cent. de long et 22 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 7. La femelle est aussi grande que le mâle.

On ne sait encore si une fauvette, dont le mâle adulte a sur la tête une plaque d'un roux-derouille, la fauvette à tête rousse (*curruca ruficapilla*), est une espèce différente ou une simple variété de la fauvette à tête noire. Des observateurs très-exacts ont trouvé des différences non-seulement dans le plumage, mais encore dans le chant de ces deux oiseaux. Leurs recherches, cependant, demandent d'être confirmées.

**Distribution géographique.** — La fauvette à tête noire habite l'Europe centrale, le sud de la Scandinavie, de la Russie, la Pologne, la Hongrie, le nord de l'Italie; elle est commune aux Canaries, tandis qu'elle ne se montre que de passage en Grèce et en Espagne. Dans ses migrations, elle arrive jusqu'au Soudan; elle ne paraît pas se trouver aux Indes. Elle arrive chez nous à la fin d'avril; s'établit dans les forêts, les jardins, les buissons, et nous quitte en septembre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « La fauvette à tête noire, dit mon père, est un oiseau gai, agile et prudent. On la voit parcourir sans relâche les buissons les plus épais. Elle tient le corps horizontal, les pattes un peu fléchies, et porte les plumes serrées contre le corps, ce qui rend ses formes élégantes. Rarement elle descend à terre. Si on s'approche d'elle, elle cherche à se cacher au plus épais du feuillage, ou bien elle prend la fuite; elle est très-habile à ce manège, et il faut poursuivre longtemps les vieilles fauvettes avant de pouvoir les tirer. Les jeunes sont moins prudentes.

« La fauvette à tête noire a un vol rapide, direct, qu'elle exécute en battant fortement des ailes. Rarement elle franchit un grand espace d'une seule traite. Ce n'est que lorsqu'elle a été poursuivie pendant longtemps qu'elle s'élève haut dans les airs. Pendant la période des amours, chaque fauvette habite un assez grand domaine et se

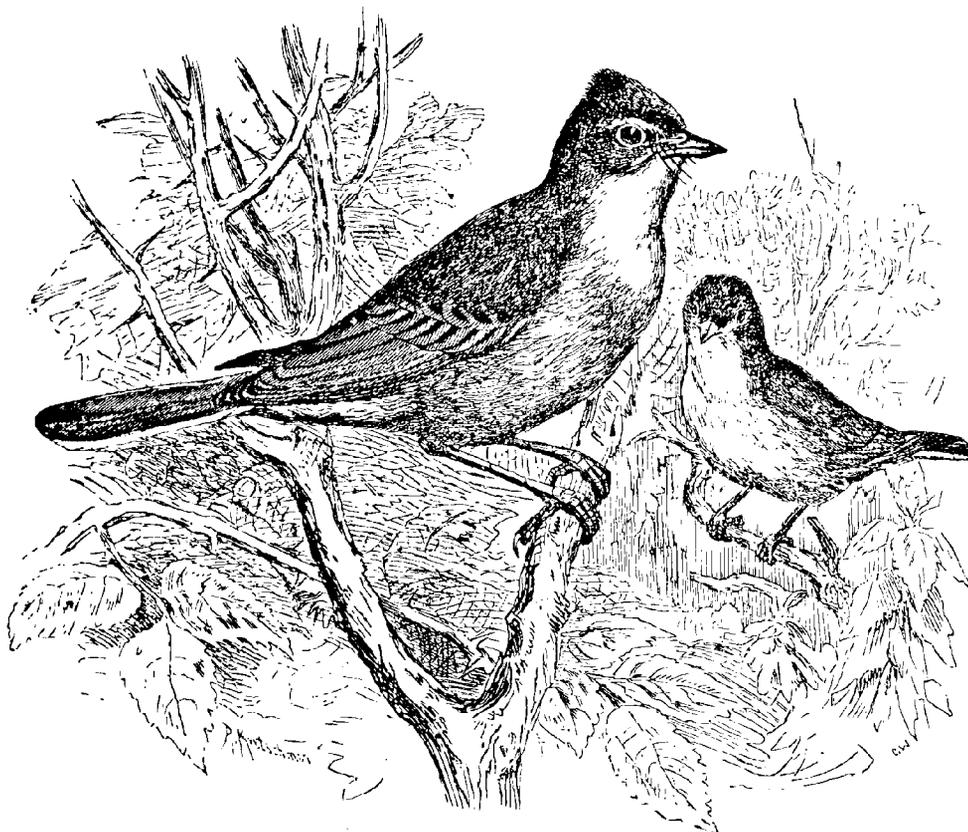


Fig. 195. La Fauvette cendrée ou Grisette.

permet encore des excursions au delà de ses limites. Par les temps froids et pluvieux, j'ai souvent entendu dans les jardins, près des maisons, les fauvettes cantonnées dans les forêts. Leur cri d'appel, *tack, tack, tack*, est assez agréable : il est suivi d'une note très-douce, difficile à écrire. Ce *tack* ressemble à celui du rossignol et de la fauvette babillarde, et il faut une oreille bien exercée pour l'en distinguer. Suivant l'intonation, il indique divers sentiments ; aussi ce sont surtout de vieilles fauvettes conduisant leurs petits qui le font entendre. Le mâle chante très-bien, et on peut le placer, sous ce rapport, à côté du rossignol. Quelques personnes préfèrent son chant à celui de la fauvette des jardins ; d'autres l'estiment moins. Les notes en sont pleines, fortes, harmonieuses, mais les phrases ont peu d'étendue. Certains mâles chantent mieux que d'autres, mais tous font entendre leur voix, du matin jusqu'au soir. »

La fauvette à tête noire niche deux fois par an, en mai et en juillet. Son nid se trouve dans

les forêts de conifères, dans des buissons de pins, dans celles d'autres essences, dans des buissons épineux. Il est construit un peu plus solidement que celui des autres fauvettes. Chaque couvée est de quatre à six œufs, ovales, à coquille lisse ; ils sont couleur de chair et semés de points irréguliers d'un brun rouge. Les deux parents les couvent alternativement ; ils élèvent leurs petits avec la plus grande sollicitude, et se sacrifient même pour eux. Si la mère vient à périr, le père se charge de l'éducation de ses petits.

**Captivité.** — La beauté de son chant fait que, de toutes les espèces de ce genre, la fauvette à tête noire est celle que l'on voit le plus souvent en captivité. D'après mon père, les meilleurs chanteurs sont ceux qui habitent les forêts de pins ; cependant la plupart de ceux qui vivent dans les autres forêts peuvent rivaliser avec eux sous le rapport du chant. « La fauvette à tête noire, écrit le comte Gourcy, est un des meilleurs oiseaux chanteurs, et, à mon avis, il faut, comme oiseau d'appartement, la placer au-

dessus du rossignol. Son chant, long, prolongé, a des notes plus flûtées, plus variées et moins perçantes que celles du rossignol, auquel d'ailleurs cette fauvette emprunte plusieurs airs. Quelques fauvettes prononcent les mots : *Judith* et *brief*, très-distinctement ; d'autres imitent le chant de l'hyppolaïs, du loriot, du pison ; d'autres mêlent dans leur chant celui du merle, du rouge-queue, le cri de la caille. Rien n'est plus charmant qu'un de ces petits oiseaux faisant entendre le *tack tack* du merle, sur un ton bas et fort. Il y a quelques fauvettes à tête noire dont le chant est des plus complets ; elles lancent leurs phrases avec autant d'ardeur que le trille final ; quelques-unes chantent même à la lumière.

« Quand on veut faire choix d'une fauvette, il faut veiller à ce qu'elle ait dans son chant de belles variations, et à ce qu'elle prononce complètement son *forte* final. Les bons chanteurs le répètent trois ou quatre fois de suite, au printemps et en automne, lorsque ces oiseaux sont très-excités. Leur cri : *tack, tack*, est le signe de mauvais temps ; il leur sert de plus à imposer silence aux autres : c'est la seule note un peu désagréable qu'ils aient.

« Beaucoup de fauvettes chantent toute l'année ; d'autres, huit ou neuf mois seulement. On peut apprendre quelquefois à celles qu'on a élevées en captivité à siffler un petit air : ainsi, on en a entendu une imiter le cor du postillon.

« Toutes les fauvettes à tête noire s'appriivoient parfaitement ; elles reconnaissent leur maître et le saluent de leurs chants joyeux, dès qu'elles l'aperçoivent. J'en ai gardé une plus de onze ans, une autre neuf ans. Elles sont faciles à entretenir, et ne demandent pas une nourriture aussi recherchée que les rossignols et les autres fauvettes. Je connais des amateurs qui ne donnent à leurs fauvettes que du pain et des raves, et qui les conservent ainsi en très-bonne santé. Elles se trouvent très-bien quand on peut leur procurer des baies. »

Bolle raconte l'histoire suivante : « La capitale de l'île Canarie se souvient encore du capirote d'une religieuse : chaque jour, en donnant à manger à son oiseau, elle lui répétait : *mi niño chiceritito* (mon cher petit enfant), et bientôt l'oiseau apprit à répéter ces paroles. Un oiseau chanteur parler ! Le peuple en fut transporté. Pendant plusieurs années, l'oiseau fit les délices de la population, et on offrit à sa maîtresse de fortes sommes. Elle ne voulut pas s'en séparer ; c'était la seule joie, le seul bonheur de sa vie.

Ce que n'avaient pu faire les plus belles promesses, un méchant envieux se chargea de l'exécuter, et le capirote fut empoisonné. Mais sa renommée lui a survécu, et longtemps encore on en parlera à Ciudad de las Palmas. »

#### LA FAUVETTE CENDRÉE — *CURRUCA CINEREA*

*Die Dorngrasmücke, the Wood-Warbler.*

**Caractères.** — La fauvette cendrée ou grisette (*fig. 198*) a 16 cent. de long et 23 cent. d'envergure ; l'aile pliée et la queue mesurent 8 cent. Elle est facilement reconnaissable à son corps élancé, sa queue longue, sa gorge blanche, ses ailes marquées en dessus de roux. La tête, la nuque, le dos, le croupion, sont d'un gris-fauve à reflets gris-roux ; la face inférieure du corps est blanche, avec la poitrine nuancée de gris rose ; les rémiges, les rectrices, les sus-alaires sont d'un gris noir ; les dernières ont une large bordure roux-de-rouille. L'œil est jaune-brunâtre ; la mandibule supérieure foncée, l'inférieure gris-rougeâtre ; les pattes sont jaunâtres.

Les jeunes et les femelles ont des couleurs moins pures que les mâles.

**Distribution géographique.** — La fauvette cendrée se trouve dans presque toute l'Europe, à partir de la Suède et de la Russie. Elle niche dans le nord de l'Espagne, en Catalogne et en Sardaigne ; elle n'est que de passage en Grèce et en Espagne.

Dans ses migrations, elle traverse une grande partie de l'Afrique. Je l'ai trouvée dans les forêts du Soudan oriental ; d'autres naturalistes l'ont observée dans l'ouest du continent africain. Elle se montre en été dans le nord-ouest de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos contrées, la grisette recherche les buissons épineux ; en Espagne, elle habite, avec les autres petites fauvettes, les taillis et les forêts peu élevées. Au moment de ses migrations, elle visite les champs : chez nous, ceux de seigle et de froment ; dans le Midi, ceux de maïs.

« La fauvette cendrée, dit mon père, est très-vive, très-agile. On la voit sans cesse en mouvement, sautant de branche en branche, se glissant au milieu des buissons les plus épais, et disparaissant pendant un temps plus ou moins long ; puis elle en sort subitement, se pose sur une branche saillante, regarde tout autour d'elle et disparaît de nouveau : ce manège dure toute la journée.

« Son vol est rapide, et elle l'exécute par de

fréquents battements d'ailes; d'ordinaire, elle ne s'élève guère au-dessus du sol et ne parcourt, d'un trait, que de courts espaces. Son cri d'appel se rend par : *gaet gaet, sheh sheh*, et indique divers sentiments. Le mâle a un chant très-varié, mais peu sonore, consistant en notes décousues; ce chant ne vaut pas celui de la plupart des autres oiseaux indigènes bons chanteurs; il contribue néanmoins à animer une contrée, et, mêlé à celui de la fauvette des jardins, de la mésange, etc., il tient sa place dans un agréable concert. »

Naumann dit que, de loin, le chant de la fauvette cendrée paraît court, mais qu'il ne l'est point en réalité, car il se compose d'un long *piano* terminé par un *forte* court. « Le *piano* est formé de plusieurs notes alternantes, sifflantes et gazouillantes, se suivant très-rapidement; le *forte* final comprend des sons flûtés, et il est lancé à pleine gorge. »

« La fauvette cendrée, dit encore mon père, chante non-seulement lorsqu'elle est perchée, mais aussi en volant: c'est en chantant qu'elle vient se percher sur le sommet d'un buisson; qu'elle s'élève d'une vingtaine de mètres, d'où elle redescend en ligne oblique; ou bien elle se laisse tomber presque verticalement, mais toujours en chantant. » Ces évolutions particulières la font reconnaître de loin.

Elle se tient en garde vis-à-vis de l'homme et se montre prudente, sans être craintive. Remarque-t-elle qu'on la poursuit, elle se cache soigneusement au milieu des buissons ou des hautes herbes, et l'on a de la peine à la découvrir; comme le dit Naumann, elle cherche à ramper dans les buissons.

En Espagne, je l'ai souvent vue tellement craintive, que pendant plusieurs semaines je ne pus l'approcher.

Les fauvettes cendrées sont très-gaies. « Je ne me rappelle pas, dit Naumann, en avoir jamais rencontré, en liberté, une seule qui fût triste; elles agacent continuellement, au contraire, les autres oiseaux, les poursuivent et les excitent; elles ne s'aventurent point dans les lieux découverts, et sont presque constamment cachées dans les buissons. » Il en est de même dans le Sud, d'après ce que j'ai vu. Partout, la fauvette cendrée est la même; partout elle est vigilante, méfiante et rusée.

Peu après son arrivée, elle se reproduit. Son nid, établi dans un buisson épais, au milieu des hautes herbes, rarement à plus d'un mètre de terre. quelquefois à toucher le sol est formé de

chaumes mêlés à un peu de laine. Les parois en sont très-minces, et l'intérieur est tapissé avec le duvet de certaines plantes.

Dans la seconde moitié d'avril, on trouve dans le nid de quatre à six œufs, qui sont très-variables sous le rapport du volume, de la forme et des couleurs. Ils sont ou d'un blanc d'ivoire, ou jaunes, ou gris, ou d'un jaune grisâtre, ou d'un blanc verdâtre, d'un blanc bleuâtre, et marqués plus ou moins distinctement de points, de taches, de marbrures d'un gris cendré ou ardoisé, d'un brun olive, d'un jaune verdâtre, etc. Les parents se comportent à l'égard de leur progéniture comme les autres fauvettes. La seconde couvée suit la première immédiatement.

**Captivité.** — On voit peu la fauvette cendrée en captivité. Son chant ne charme pas tous les amateurs, et, d'un autre côté, elle demande beaucoup de soins; elle est difficile à tenir propre, et souffre beaucoup de la vermine.

#### LA FAUVETTE A LUNETTES — *CURRUC* *CONSPICILLATA.*

*Die Brillengraswürke.*

**Caractères.** — La fauvette à lunettes (*fig. 496*) a 17 cent. de long et 19 cent. d'envergure; l'aile pliée et la queue mesurent 6 cent. Le plumage ressemble à celui de la fauvette grisette, mais les couleurs en sont plus nettes et plus vives. Le dos est d'un gris cendré, teinté de roux; la tête, d'un gris-cendré foncé, avec les régions parotiques grises; la gorge est grise, les rémiges primaires et les sus-alaires sont grises, avec les barbes externes marquées d'un large liséré roux-de-rouille; les rectrices externes ont leurs barbes externes blanches, les barbes internes marquées d'une tache conique blanche, couvrant à peu près la moitié de la longueur de la plume; sur les autres rectrices, cette tache est plus petite. L'œil est entouré d'un cercle blanc. L'iris est d'un brun clair; le bec, couleur de chair à la base, est noir à la pointe, et les pattes sont couleur de chair jaunâtre ou gris-rougeâtre.

Les jeunes diffèrent des adultes par leur poitrine grise, sans reflets roux.

**Distribution géographique.** — La fauvette à lunettes habite les contrées méridionales de l'Europe. On la trouve en Provence, en Languedoc, en Espagne, en Grèce, en Sardaigne, dans l'île de Malte, où elle habite les versants arides des montagnes, sur lesquels ne poussent que quelques romarins ou quelques chardons.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'espèce, dans les divers lieux qu'elle habite, paraît être sédentaire; c'est au plus si elle entreprend de petites excursions. Le comte von der Mühle en rencontra, en Grèce, de petites familles pendant l'hiver; dans la même saison, mon frère l'observa dans les jardins aux environs de Murcie. D'après Wright, c'est le seul oiseau sédentaire de l'île de Malte. Cara assure qu'elle ne quitte jamais la Sardaigne, tandis que Salvatori pense que quelques individus seulement passent l'hiver dans cette île, et affirme qu'au commencement d'avril on en voit arriver un grand nombre aux environs de Cagliari. Les premières qu'il vit étaient sur le versant désert d'une montagne plantée çà et là de quelques vignes; plus tard, il en trouva beaucoup dans des massifs de chardons. Hausmann en rencontra, en Sardaigne, dans les buissons, non loin de la côte; jamais il n'en observa dans les montagnes.

Pour ma part, j'ai eu peu l'occasion d'étudier les habitudes de cette charmante espèce. Les premiers individus que je vis n'étaient nullement craintifs; ils se montraient au contraire hardis et confiants. Loin de se tenir cachés dans les buissons, ils étaient souvent à découvert, et les mâles surtout se perchaient sur les branches les plus élevées pour faire entendre leur chant. En automne, après la mue, les fauvettes à lunettes se comportaient tout différemment: elles se cachaient au milieu des chardons et des romarins, se glissaient au plus épais des buissons, et devenaient en quelque sorte invisibles. Les effrayait-on, elles s'envolaient rapidement au loin, passaient d'une montagne à l'autre, et se tenaient assez haut au-dessus du sol. Cependant, elles semblaient agir ainsi, moins par peur de l'homme que par amour du mouvement.

Wright dit que dans l'île de Malte, quand la saison est favorable, les fauvettes à lunettes se mettent à chanter dès le mois de janvier, et qu'au printemps on entend de tous côtés leur voix retentissante. Elles chantent surtout avec ardeur pendant la saison des amours, qui commence en février pour durer jusqu'en juin; de mars à ce dernier mois, Wright a trouvé des petits, et il admet, avec raison, que chaque couple a deux nichées par an.

« La fauvette à lunettes, dit Hausmann, a des habitudes qui ressemblent beaucoup à celles de la fauvette cendrée. Moins craintive que ses congénères, on la voit se percher, pour chanter, sur le sommet des buissons d'épines ou de cytises. Elle s'élève comme une flèche dans les airs, et

se laisse retomber sur sa branche avant d'avoir terminé son chant. Ce chant ressemble assez à celui de la fauvette cendrée; cependant il est plus rauque, et n'est ni aussi long ni aussi mélodieux. La fauvette à lunettes n'a que le cri bref de ses congénères, qu'elle fait suivre parfois de quelques notes trainantes. Son cri d'appel, fort et dur, ressemble à celui de la pie-grièche.

« A la fin d'avril, je trouvai les nids achevés; mais ils étaient encore vides. La cavité centrale du nid est profonde, les parois en sont minces. Extérieurement, quelques flocons de laine se trouvent compris dans sa charpente. On ne peut l'apercevoir qu'en écartant les branches au milieu desquelles il est établi. La femelle l'abandonne dès qu'elle voit qu'il est découvert. »

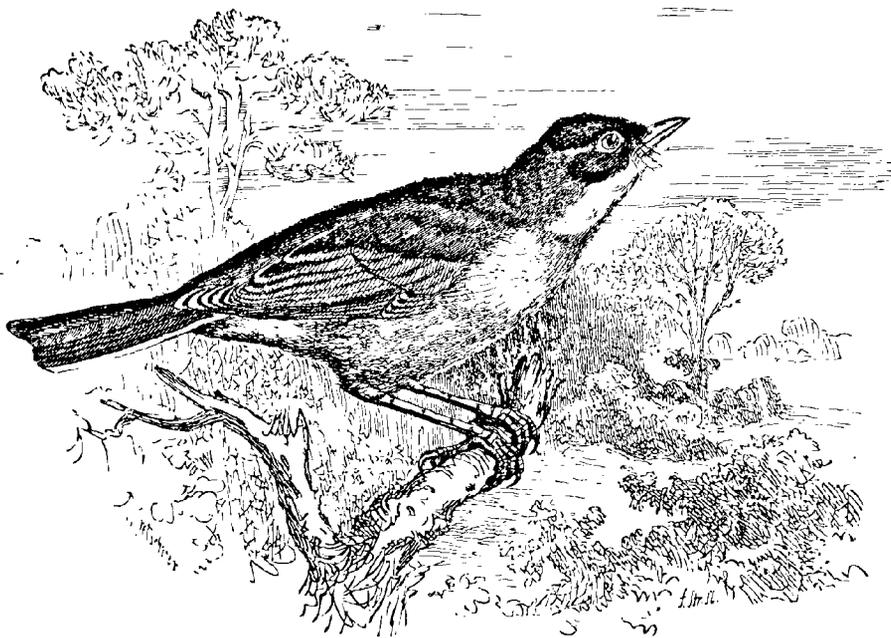
**Captivité.** — D'après Wright, cet oiseau supporte facilement la captivité.

**LA FAUVETTE SUBALPINE—CURRUCA SUBALPINA.**

*Das Weissbärtchen.*

Gloger dit, en parlant de la fauvette babillarde: « Dans le Sud, on trouve une variété climatérique qui se rapproche beaucoup du type. En automne, les individus de l'année ont le tour des yeux d'un rouge-vineux clair; la face inférieure du corps blanchâtre, la gorge étant la partie la plus foncée. Les individus très-âgés ont parfois en été le milieu du ventre blanc; les paupières, la gorge, la poitrine d'un rouge-foncé vineux, les côtés de la poitrine plus clairs. Des deux côtés de la gorge est une raie blanche, ce qui a valu à l'oiseau le nom de *fauvette à barbe blanche*. Ces variations sont rarement aussi complètes. Peut-être ne se montrent-elles qu'en été chez les individus très-âgés, et sous l'influence combinée de la lumière, de l'air, de l'usure des plumes. On trouve tous les degrés de transition, et cela s'oppose à ce qu'on regarde des individus ainsi modifiés comme appartenant à des espèces distinctes. »

La conclusion de tout ceci, c'est que la fauvette subalpine ou à barbe blanche n'est qu'une variété climatérique de la fauvette babillarde. Mais, d'un autre côté, Gloger nous dit aussi qu'elle n'est qu'une variété de la fauvette à lunettes, ou de la fauvette cendrée, et nous découvrons ainsi, non sans surprise, que ces quatre oiseaux, que nous considérons comme spécifiquement distincts, ne sont que des variétés d'une seule et même espèce. Nous ne pouvons admettre que l'influence du climat méridional puisse faire de deux espèces reconnues comme



Corbet, Créte Filz, imp

Paris, Baillière et Fils, edit.

Fig. 196. La Fauvette à lunettes.

distinctes par Gloger, une seule et même variété, qui serait la fauvette subalpine. L'opinion de Gloger est donc sans fondement.

**Caractères.** — La fauvette subalpine, qu'on nomme aussi *fauvette passerinette*, est une des espèces de cette famille les plus belles, les plus élégantes. Le mâle a 13 cent. de long et 19 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 6 cent. et demi, et la queue 6. La femelle n'est guère plus petite que le mâle. Chez les mâles adultes, la face supérieure du corps est d'un gris cendré, la face inférieure d'un blanc grisâtre, la gorge d'un rouge-brun vif, encadrée par une bande blanche, étroite, qui part de la racine du bec et descend vers les épaules ; l'œil est entouré d'un cercle de plumes d'un rouge brique pâle ; les plumes de l'oreille sont brunâtres et les rémiges d'un brun foncé. Les rectrices sont également brunes, à l'exception des deux latérales, dont les barbes externes sont blanches dans les trois quarts de leur longueur, avec les barbes internes marquées d'une tache triangulaire claire, blanche. L'iris est rougeâtre ; le bec noir mat, la pointe de la mandibule inférieure d'un rougeâtre terne ; les pattes sont d'un gris rougeâtre.

Les femelles et les jeunes ont un plumage beaucoup plus simple ; ils n'ont pas la gorge rouge.

**Distribution géographique.** — La fauvette

subalpine habite l'Europe et l'Afrique. On la trouve abondamment en Algérie, en Égypte, en Espagne, en Sardaigne, dans le midi de la France, en Italie, en Dalmatie, et jusque dans les steppes de la Nouvelle-Russie et dans le Gourhiel.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Toutes les montagnes du nord de l'Espagne sont couvertes par une forêt singulière d'épais buissons, par une forêt naine dans toute l'acception du mot. Des bruyères superbes, des cytises, des lauriers-roses, des chênes-verts et des ormes, la composent et en font un fourré presque impénétrable. De leur milieu s'élèvent quelques arbres isolés, qui paraissent d'autant plus élevés que la végétation qui les entoure est plus basse. Ces forêts sont la patrie des fauvettes passerinettes. Celles-ci semblent avoir été conformées pour les habiter. Elles se glissent avec l'agilité des souris au travers des buissons ; rarement, quelques-unes d'entre elles s'élèvent jusqu'à la cime de l'un des arbres qui dominant le fourré.

La fauvette subalpine est un charmant oiseau. Plus confiante que ses congénères, elle se laisse observer de très-près ; elle lance dans les airs des notes joyeuses, sans s'inquiéter de l'approche de l'homme, et elle ne voit pas en lui un être dangereux, tant qu'elle n'est pas chassée. Les anciens voyageurs, comme Bolle nous le fait

BREM.

III — 301

remarquer, avaient déjà été frappés de sa confiance. L'oiseau dont parle le Père Feuillée dans sa *Description de Ténériffe*, est bien notre fauvette passerinette. Deux de ces oiseaux volaient autour d'un rocher où le religieux s'était reposé, avant de gravir les flancs escarpés de la montagne. « Je leur jetai des miettes de pain, dit-il, et ils vinrent les ramasser jusque sur mes vêtements; mais ils ne se laissèrent pas prendre. Craignaient-ils de perdre leur liberté? Certes, je ne la leur eusse pas ravie. » La fauvette passerinette vient, en effet, jusqu'à quelques pas du naturaliste, et se laisse observer tout à l'aise.

Ses mœurs, ses habitudes ressemblent beaucoup à celles de la fauvette babillarde, et plus encore à celles de la fauvette à tête noire. Comme celle-ci, elle parcourt en tous sens les buissons qui lui servent de demeure, mais elle se trouve encore plus souvent sur ces buissons qu'au milieu d'eux. Les couples s'établissent les uns à côté des autres. Sur presque chaque buisson, on voit un mâle perché, chantant ou inspectant les alentours. Lorsqu'on ne l'effraye pas, on voit cette fauvette sauter gaiement de branche en branche, volant d'une touffe d'arbustes à l'autre, prenant ici une chenille, là un coléoptère, saisissant parfois quelque insecte au vol, ou s'élevant jusqu'au sommet des plus grands arbres, tout en chantant. Lorsqu'elle est chassée, elle disparaît dans les buissons avec une rapidité incroyable, et il est presque impossible de l'y voir. Son cri d'avertissement, *tzeir*, trahit seul sa présence et permet en quelque sorte de mesurer le trajet rapide qu'elle fait dans le fourré. Son cri d'appel est assez harmonieux; on peut l'exprimer par *tzaeh* ou *teck teck*; son chant est mélodieux, mais lancé sans beaucoup de force.

La fauvette subalpine niche très-près du sol; j'ai trouvé son nid à la fin de mai seulement, mais peut-être était-ce le second de l'année. Ce nid diffère de celui des autres fauvelles par sa structure plus élégante, ses parois relativement épaisses. Ses œufs, au nombre de quatre à cinq par couvée, sont d'un blanc sale et parsemés de taches et de points brun-olive et vert-olive, formant parfois un cercle vers le gros bout. Les parents témoignent à leur progéniture le plus vif attachement.

Dans le nord de l'Espagne, la passerinette semble être un oiseau de passage. Au mois d'avril, je la vis dans des endroits où on ne l'observe pas en toute autre saison, et au milieu de

septembre, j'en rencontrai de petites familles qui étaient évidemment en train de voyager. D'après Linder Mayer, cette fauvette apparaît en Grèce, du 16 au 20 mars; elle habite d'abord les lits desséchés des torrents, et s'élève plus tard dans les montagnes, pour y nicher. D'après Salvatori, elle quitte la Sardaigne à la fin de l'été. Cet observateur ne l'y rencontra plus en automne. Les fauvelles subalpines, qu'on a observées en Égypte, semblaient y avoir émigré du sud-est de l'Europe; pour ma part, je ne l'y ai jamais vue en été; elle serait donc bien moins commune en Égypte, que ne le prétend le comte von der Mühle. Mon frère dit l'avoir entendue chanter en hiver aux environs de Murcie, ce qui prouverait que quelques-unes, au moins, passent l'hiver non loin de l'endroit où elles ont niché.

#### LA FAUVELLE DE RÜPPELL—*CURRUCA RUPPELLII*.

*Rüppell's Grasmücke, Rüppell's linnet.*

**Caractères.**— Cette petite fauvette, à laquelle on a imposé le nom du voyageur qui, le premier, l'a découverte, ressemble assez par sa couleur à la bergeronnette grise, avec laquelle on l'a souvent confondue. Elle a la partie supérieure du corps gris foncé, la partie inférieure blanche, à reflets rougeâtres, les flancs grisâtres; la tête et la gorge d'un noir foncé; les lorums d'un gris cendré; la gorge encadrée par une bande blanche qui part de la base du bec; les rémiges et les petites couvertures supérieures de l'aile d'un noir brunâtre, les dernières bordées de blanc; les rectrices médianes noires, les externes blanches, les deuxième, troisième et quatrième plus ou moins blanches à la pointe, sur les barbes internes.

La femelle est plus petite, et a des couleurs plus ternes que le mâle. L'œil est brun clair, le bec couleur de corne, les pattes rougeâtres.

Le mâle a 15 cent. de long et 23 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 7 cent.

**Distribution géographique.**— La fauvette de Rüppell habite les vallées buissonneuses du désert, les contrées stériles et les tles les plus arides. Très-rare en Grèce, elle est commune en Palestine, dans l'Asie Mineure, dans les îles de la mer Rouge; quelques individus traversent l'Égypte lors de leurs migrations; une seule fois, j'en ai observé aux environs du lac Mensaleh.

## LES PYROPHTHALMES — PYROPHTHALMA.

*Die Strauchsänger, the Shrub-Singers.*

**Caractères.** — Ch. Bonaparte a donné aux oiseaux qui forment le second groupe de la famille des fauvelles le nom de *pyrophthalma*, parce que leurs paupières sont nues et vivement colorées. Ils sont caractérisés, en outre, par des ailes très-courtes, arrondies, ne dépassant pas de beaucoup la base de la queue, obtuses, les troisième, quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues, et égales entre elles; une queue longue, étroite, étagée; un plumage abondant, à plumes décomposées.

### LE PYROPHTHALME MÉLANOCÉPHALE PYROPHTHALMA MELANOCEPHALA.

*Das Schwarzköpfchen, the Black-Head.*

**Caractères.** — Le pyrophthalme ou mélanocéphale est l'espèce la plus répandue; il a 16 cent. de long et 19 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 6 cent. et la queue 7. Il a le dos gris-noir, le ventre et la poitrine blancs, à reflets rougeâtres; la tête d'un noir de velours; la gorge blanche; les ailes et la queue noires, avec les trois rémiges externes et les barbes des premières rémiges blanches; l'œil jaune-brun; la paupière nue, épaisse, d'un rouge-brique; le bec bleu; les pattes d'un gris rougeâtre.

**Distribution géographique.** — Le pyrophthalme mélanocéphale est répandu dans tout le sud de l'Europe; on le rencontre dans les îles les plus petites, pourvu qu'il y trouve quelque haie pour se loger. Il est commun partout dans les taillis et dans les jardins, en Grèce, en Italie, en France, en Espagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'espèce est sédentaire dans les contrées qu'elle habite. Pendant plus d'un an, j'ai pu l'observer chaque jour; je crois néanmoins devoir céder la parole à Hausmann, qui a donné une description des plus exactes des mœurs de cet oiseau. Il n'y a qu'un point que je ne puis lui concéder. Après avoir dit, avec juste raison, que le pyrophthalme à tête noire partage souvent l'habitat de la fauvelle à lunette et du pyrophthalme de Sardaigne, il révoque en doute l'assertion du comte von der Mühle, qu'il niche très-souvent sur les buissons de figues épineuses: jamais il n'a vu, dit-il, cet oiseau perché sur un de ces cactus. Or, je

garantis le fait avancé par von der Mühle. Le pyrophthalme mélanocéphale m'a toujours paru rechercher avec plaisir ces cactus, et y établir notamment sa demeure d'hiver. Pour tout le reste, la description de Hausmann cadre parfaitement avec mes propres observations.

« S'approche-t-on de l'endroit où sont cachés le nid ou les petits d'un pyrophthalme à tête noire, on entend retentir son cri d'avertissement, *ten ten ten*, qu'il répète à plusieurs reprises avec un accent de colère ou d'angoisse. En même temps, on le voit hérissier les plumes de la tête, ses paupières paraissent d'un rouge de feu, et il s'approche jusqu'à quelques pas de l'intrus.

« Son cri d'appel est *trec trec trec*; c'est ainsi qu'il commence d'ordinaire son chant; celui-ci se compose de notes roulantes et siffantes, et se termine d'ordinaire par une mélodie très-harmonieuse. Souvent il le fait entendre en volant d'un endroit à un autre, ou, comme la fauvelle à lunettes, en s'élevant dans les airs, pour revenir se poser sur sa branche. » En chantant, le mâle se tient d'ordinaire à un endroit élevé, il hoche la queue, il hérissier les plumes de son cou, se baisse et salue à plusieurs reprises. « La femelle est bien moins active, bien moins gaie que le mâle, et on ne l'aperçoit que rarement. Elle témoigne autant d'amour que lui à ses petits, mais elle les défend avec moins de vaillance.

« Tout inquiet, le mâle bavarde avec tous, il prend part à tout. Un oiseau de proie apparaît-il à l'horizon, aussitôt il le signale à grands cris; un autre oiseau pousse-t-il un cri d'angoisse en voyant ses petits menacés, il accourt à son secours et l'aide à mettre l'ennemi en fuite.

« Tous les nids de pyrophthalmes mélanocéphales que j'ai trouvés étaient dans des buissons bas et touffus de *crataegus* ou de *lycium*, ou bien au milieu des branches d'un buisson de ronces, dont le feuillage les cachait aux regards de leurs ennemis.

« Cet oiseau doit nicher de bonne heure; au commencement d'avril, j'ai rencontré des petits qui avaient déjà pris leur essor. Au mois d'août, j'ai découvert, un jour, un nid avec quatre œufs nouvellement pondus. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq par couvée, sont d'un blanc sale ou d'un gris olivâtre, semés de très-petits points foncés, très-nombreux, et offrant au gros bout une petite couronne de taches d'un brun olive. Je n'ai jamais remarqué de grandes différences entre les œufs de diverses nichées. Les parois du nid sont plus épaisses que celles du nid des autres fauvelles. » Après les amours, jeunes et vieux

errent de concert dans la campagne; mais ce n'est qu'en hiver que j'ai rencontré de pareilles familles.

**LE PYROPHTHALME DE SARDAIGNE —  
PYROPHTHALMA SARDA.**

*Der sardische Strauchsänger, the Sardinian Bush-Singer.*

**Caractères.** — Le pyrophthalme de Sardaigne a le dos d'un cendré noirâtre, nuancé de roux; la face inférieure du corps d'un gris-cendré clair, la gorge blanchâtre, le ventre d'un blanc sale; les rectrices et les rémiges d'un brun noir, bordées de roux; les rectrices externes bordées de blanc en dehors; l'œil brun; les paupières nues, couleur de chair jaunâtre, le bec noir, la base de la mandibule inférieure jaunâtre, les pattes couleur de corne claire.

La femelle a des couleurs un peu plus claires que le mâle.

**Distribution géographique.** — « Ce pyrophthalme, dit Salvatori, est peut-être l'oiseau le plus commun de toute la Sardaigne. Il habite les montagnes et les plaines, mais les endroits seulement dont le sol est recouvert de genêts et de bruyères. Il peuple surtout les collines tapissées de ces plantes. » Il semble en être de même aux Baléares, d'après Homeyer, et il n'en est que plus étonnant que cet oiseau manque en Espagne, ou y soit du moins excessivement rare. On le trouve encore à Malte, en Grèce, dans les îles de l'Archipel.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Hausmann et A. von Homeyer ont admirablement décrit les mœurs du pyrophthalme de Sardaigne, et je leur emprunte les récits suivants.

Au milieu des taillis qu'il habite, ce pyrophthalme se comporte plutôt comme une souris que comme un oiseau. « Il quitte un buisson, dit Homeyer, en voletant, en sautillant; il en gagne un autre, y disparaît, pour le quitter un instant après, et va se percher sur une pierre, sur un rocher, s'y promener, tourner tout autour, pour reparaître un peu plus tard dans les buissons. Il exécute tous ces mouvements avec une agilité plus grande encore que celle du troglodyte. Il court sur le sol, avec la démarche fière de la bergeronnette ou les allures saccadées de la gorge-bleue, la queue relevée presque verticalement. Perché sur une pierre et regardant de là tout autour de lui, il a un aspect réellement comique. »

« Sans cesse en mouvement, dit Hausmann, il va d'un buisson à l'autre; il prend un insecte

dans la corolle d'une fleur, ou bien il poursuit, en courant, un papillon qui vole en rasant le sol. De temps à autre, il fait retentir les airs de sa chanson harmonieuse, qui ressemble assez à celle d'un jeune canari. Quelques-unes de ses notes sont vibrantes; on dirait le tintement d'une clochette.

« Le cri d'appel du pyrophthalme de Sardaigne est presque le même que celui de la pie-grièche rousse: il n'en diffère que parce qu'il est lancé avec moins de force. Il le répète plusieurs fois avec précipitation pour avertir ses compagnons.

« Il est assez difficile de tuer le pyrophthalme de Sardaigne dans les buissons où il se cache. Dès qu'il se voit poursuivi, il plonge pour ainsi dire au milieu des branches, et fuit en rasant le sol, ce qui lui est d'autant plus facile que les rameaux y sont moins serrés, moins entrelacés qu'à une certaine hauteur. Par moments, il s'élève le long d'une branche, mais de manière à toujours être couvert par le feuillage. Reste-t-on tranquille, on le voit apparaître en chantant sur une des branches les plus élevées, et il est possible alors de le tirer. Cependant, un mouvement un peu brusque l'effraye; il lance alors une note brève: *taeck*, et disparaît de nouveau au milieu du feuillage. Le blesse-t-on à l'aile, il court rapidement sur le sol, et il faut faire diligence si l'on veut s'en emparer avant qu'il ait eu le temps de se dérober aux regards, en se tapissant derrière une pierre, une touffe d'herbe.

« Le pyrophthalme de Sardaigne est le dernier oiseau qui se fasse encore entendre au crépuscule, après même que les hiboux ont commencé à pousser leurs cris. Mais son chant n'est plus à ce moment qu'un caquetage, répété à intervalles longs et irréguliers.

« Il niche de préférence dans un buisson épais de myrtes ou d'épines, car ceux de cistes sont trop clairs pour lui. Son nid est formé de chaumes desséchés; intérieurement, il est tapissé de quelques crins de cheval, auxquels se trouvent entremêlées quelques plumes. Il est assez profond, mais lâchement construit; les parois en sont minces, et il ressemble à celui de la fauvette des jardins. » Les œufs, au nombre de quatre à cinq, sont d'un verdâtre sale, marqués de taches irrégulières, plus ou moins nettes, d'un vert-olive, d'un bleu grisâtre, noirâtres, etc. Ils ont le volume de ceux du chardonneret.

Les petits ressemblent à leurs parents, les jeunes mâles, cependant, ont la tête et la ligne naso oculaire d'un noir moins foncé que les

adultes, et leurs paupières n'ont qu'une légère teinte rouge.

Dès qu'ils prennent leur essor, ils ont toutes les habitudes de leurs parents, et il est même difficile de saisir le jeune pyrophthalme qui a sauté hors de son nid sans pouvoir encore voler; il glisse au milieu des branches avec une agilité qui assure son salut.

Le pyrophthalme de Sardaigne ne quitte jamais cette île; il y passe l'hiver. Il niche pour la première fois au mois d'avril, et élève au moins trois couvées par an.

LE PYROPHTHALME DE PROVENCE —  
*PYROPHTHALMA PROVINCIALIS.*

*Der Sanger der Provence, the Provençal Shrub-Singer.*

**Caractères.** — Le pyrophthalme de Provence est très-voisin de l'espèce précédente. Il a le dos gris-d'ardoise, le ventre rouge-vineux foncé, la gorge rayée de blanc; les rectrices et les rémiges d'un gris brunâtre, les quatre rectrices externes bordées de blanc vers leur pointe; l'œil brun-rouge clair, avec les paupières rouge-brûlé; le bec noir; la racine de la mandibule inférieure rougeâtre; les pattes d'un gris rougeâtre. Cet oiseau a de 13 à 14 cent. de long, et de 16 à 17 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure environ 5 cent., et la queue de 6 à 7.

**Distribution géographique.** — Le pyrophthalme de Provence habite le sud de l'Europe, l'Asie Mineure et le nord-ouest de l'Afrique. On le trouve non-seulement en Provence, comme son nom l'indique, mais aussi en Bretagne et en Angleterre, où Montague l'a observé dans les landes couvertes de genêts épineux, et où il paraît être sédentaire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce pyrophthalme est un petit oiseau gai, agile; un chanteur ardent. Il fréquente les taillis de pins, les bruyères, les massifs de chênes nains, de romarins; les coteaux arides et où ne croissent que quelques rares buissons, les steppes, les forêts de chênes verts, les haies, les buissons. Dès qu'on aborde les lieux qu'il habite, on entend sa voix. Sa chanson, peu variée, mais fort harmonieuse, ressemble, d'après Hausmann, à celle du pyrophthalme de Sardaigne. Pour chanter,

il a l'habitude de sortir du fourré et, de se percher à l'extrémité d'une branche, et tout en disant son chant, il tourne son corps à droite, à gauche, la poitrine étant plus basse ou sur le même plan que l'arrière-train; il relève la queue, l'agite d'avant en arrière et hérissé les plumes de la gorge. Le chasseur s'approche-t-il, aussitôt il disparaît dans le buisson et échappe aux regards. Mais cela ne dure pas longtemps; il se montre sur le sommet d'un pin, sur la plus haute branche d'un buisson, regarde un instant de côté et d'autre, s'élance à terre, y saute et y court avec toute l'agilité d'une souris. Là où le fourré est moins épais, on le voit passer comme une ombre qui se meut. Quand un coup de feu a retenti, il s'élance sur l'extrémité d'une branche, pour voir d'où vient le bruit; mais l'instant d'après, il a disparu.

Le pyrophthalme de Provence n'est jamais plus charmant que quand il conduit sa jeune famille. Dès les premiers mois de l'année, il construit son nid, et il a deux ou trois couvées par an, chacune de quatre à cinq petits. Dès que ceux-ci sont un peu forts, et avant qu'ils puissent faire usage de leurs ailes, ils quittent le nid, mais ils peuvent se soustraire au péril en glissant comme des souris au milieu des broussailles les plus épaisses. D'ailleurs, les parents veillent aux dangers qui peuvent les menacer. Le mâle et la femelle sont toujours là, voletant et faisant sans cesse retentir le cri de ralliement. Quand les jeunes sont un peu plus forts, ils suivent leurs parents. On les voit arriver avec leur père, se percher sur la cime des buissons, pour disparaître au milieu des branches, au premier signal. Dès que le cri d'avertissement : *tzen tzen* se fait entendre, tout se tait, jusqu'au moment où le mâle revient de nouveau, suivi toujours de sa jeune famille.

Le pyrophthalme de Provence n'émigre pas; c'est tout au plus si, en hiver, il erre d'un canton à un autre. Ceux qui habitent les régions élevées des montagnes descendent dans la plaine lorsque les premières neiges tombent; mais, à une altitude de 1,000 mètres, on les voit, en Espagne, du moins, rester toute l'année au même endroit.

LES PHYLLOSCOPIDÉS — *PHYLLOSCOPI*.*Die Laubsänger, the Pewits.*

**Caractères.** — Les phylloscopidés, sauf un genre, sont de petits oiseaux au corps élancé et élégant. Ils ont des ailes longues; une queue moyenne, tronquée à angle droit ou légèrement échancrée; des pattes hautes et minces; un bec faible, pointu, aplati à la base, plus haut que large chez la plupart. Leur plumage est mou, uniformément coloré, vert pâle ou brunâtre en dessus, jaune ou jaunâtre en dessous.

**Distribution géographique.** — Cette famille compte des représentants dans toutes les parties du monde.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Toutes les espèces connues habitent le sommet des arbres, mais souvent elles descendent et passent des journées entières dans les buissons, dans les céréales, notamment dans les champs de maïs.

Ce sont des oiseaux gais, vifs, agiles; ils sautent lestement au milieu des branches; ils courent adroitement sur le sol, et, sans être passés maîtres sous ce rapport, ils volent néanmoins très-bien. Tous, sans exception, chantent; quelques-uns même parfaitement. Leur intelligence est assez développée.

Les phylloscopidés se nourrissent d'insectes qu'ils prennent sur les feuilles, sur les arbres; qu'ils retirent des fleurs, des fentes des écorces; qu'ils attrapent au vol. Ils sont bien moins friands de baies que les sylviadés, et n'en mangent que de temps à autre.

Chez nous, ce sont des oiseaux de passage; ils arrivent de bonne heure au printemps, pour ne nous quitter que tard. Dans le sud de l'Europe, dans les pays chauds et tempérés de l'Asie et de l'Afrique, ils demeurent toute l'année, sinon dans la même localité, au moins dans la même contrée.

Les espèces septentrionales nichent dès leur arrivée dans nos pays; les unes ont deux couvées par an, les autres une seule. Leurs nids sont très-artistement construits. Leurs œufs, au nombre de quatre à sept par couvée, sont blancs ou d'un rose clair, semés de taches foncées, et à coquille très-mince et très-fine.

LES POUILLOTS — *PHYLLOPNEUSTE*.*Die Laubsänger, the Pewits.*

**Caractères.** — Les pouillots ont le bec dilaté à la base, ensuite comprimé, à peine échancré vers le bout de la mandibule supérieure, qui est un peu mousse; des ailes subobtusées, les troisième et quatrième rémiges dépassant les autres; une queue moyenne, faiblement échancrée et dilatée à son extrémité; des tarses et des doigts grêles; un plumage lâche.

LE POUILLOT FITIS — *PHYLLOPNEUSTE TROCHILUS**Der Weidenlaubsänger.*

**Caractères.** — Le pouillot fitis (*fig. 197*) est le plus commun des phylloscopidés indigènes. Il a le dos vert-olive; le ventre blanc, la poitrine nuancée de gris jaunâtre; l'œil surmonté d'un trait blanc-jaunâtre; les lorums d'un gris foncé; les rémiges et les rectrices brunes, frangées de verdâtre; les couvertures inférieures de l'aile d'un jaune clair. Après la mue d'automne, le ventre est jaune clair. L'œil est brun, le bec et les pattes sont couleur de corne. Cet oiseau a 13 cent. et demi de long et 20 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 6 cent. et demi, et la queue de 5 cent. et demi.

Les deux sexes diffèrent à peine l'un de l'autre; les jeunes ont le dos gris-olive, le devant du cou d'un gris jaunâtre; le ventre blanc, nuancé de jaunâtre.

**Distribution géographique.** — Le pouillot fitis se trouve depuis le nord de la Scandinavie jusqu'au sud de l'Europe, dans une grande partie de l'Asie septentrionale et dans l'Amérique du Nord. En hiver, il émigre jusque dans le nord de l'Afrique et dans les Indes, et un grand nombre de ceux qui quittent nos contrées, vont hiverner dans le midi de l'Europe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les plaines et les montagnes; on le rencontre partout où il y a des arbres, mais peu dans les grandes futaies, auxquelles il préfère les petits bois; cependant on le trouve jusque dans les forêts de pins des montagnes. En automne, il va

souvent visiter les buissons, les fourrés de roseaux, et, dans le midi, les champs de maïs ; en été, il se tient sur des arbres plus élevés. Il se montre chez nous dans la première moitié d'avril, et nous quitte vers le mois d'août. Ses voyages ont lieu la nuit ; chaque sexe émigre séparément. Les mâles arrivent avant les femelles, et nous quittent après elles.

Comme tous les phylloscopidés, le pouillot fitis est un oiseau très-agréable, et qui charme tout le monde par ses allures gaies et joyeuses, aussi bien que par un chant assez uniforme, mais à notes douces et comme flûtées. « On le voit toujours en mouvement, dit Naumann ; il glisse au travers des branches, mais en volant bien plus qu'en sautant ; il aime à provoquer et à agacer ses semblables et les autres petits oiseaux. Lorsqu'il est posé, sa poitrine est relevée ; lorsqu'il saute, il la penche un peu en avant. Rarement, il saute en faisant de grands bonds ; à chaque saut il incline la tête de divers côtés. La façon dont il se glisse au travers des branches, dont il voltige, son agitation continue, le font bien plus remarquer que les fauvelles. Il a surtout un mouvement singulier de la queue, qu'il abaisse brusquement d'une manière toute particulière : il exécute ce mouvement de temps à autre. Cet oiseau n'est pas craintif ; il est au contraire très-confiant et ne redoute pas les regards de l'observateur. Il vole d'un buisson ou d'un arbre à un autre, et franchit même de grands espaces. Lorsqu'il n'a qu'une courte distance à franchir, il ne fait que voler ; mais quand il entreprend un voyage plus long, il vole en décrivant une ligne irrégulière, ondulée, à courbes plus ou moins étendues. »

Son chant est peu varié ; il a quelque chose de mélancolique, et n'est nullement désagréable. Il se compose d'une série de notes douces, qu'on peut rendre par *huid, huid, hoïd, hoïd, hoïd, hoïd*. « C'est là tout son chant, dit mon père ; mais les notes en sont si douces, si flûtées, leur ton varie si harmonieusement, que ce chant en tire un charme tout particulier, et qui, à mon avis du moins, le rend supérieur à celui de bien d'autres oiseaux. Lors de l'accouplement, le mâle fait entendre quelques sons, qu'il semble avoir empruntés à d'autres oiseaux et qu'il est difficile de traduire. En même temps, il vole d'un arbre à l'autre, en battant précipitamment des ailes, et en suivant continuellement sa femelle, qui se tient près de là et lance par intervalles une sorte de chanson, mais bien plus courte et plus faible que celle du

mâle. » Celui-ci se pose pour chanter à l'extrémité d'une branche ; il gonfle sa gorge, hérissé ses plumes, laisse pendre les ailes, et met une ardeur incroyable à répéter, presque sans relâche, sa phrase musicale. Il commence à se faire entendre dès l'aurore, pour ne cesser qu'au coucher du soleil, et cela depuis son arrivée jusqu'à la fin de juillet.

Le nid du pouillot fitis est toujours admirablement caché. Il se trouve près du sol ou sur le sol même, d'ordinaire dans quelque excavation. Il est placé le plus souvent sous une touffe d'herbes, sous un tronc d'arbre, sous une plante feuillue. La femelle commence par approprier la cavité ; elle y apporte des mousses et des herbes, qu'elle dispose de manière à en former une demi-sphère, et déploie dans la construction de ce nid une telle ardeur qu'en quelques jours sa tâche est terminée. Elle y travaille pendant la matinée seulement et sans être aidée de son mâle. Elle prend de grandes précautions pour ne point trahir l'endroit où est situé son nid, et s'en tient éloignée tant qu'elle n'y travaille pas. Aussi, trouver un nid de pouillot est chose fort difficile, même pour une personne expérimentée.

Ce nid est conique ou piriforme, grand, bombé par en haut, muni d'une ouverture latérale circulaire, à parois très-épaisses et formées de mousses, de feuilles sèches, de chaumes, de brins d'herbes ; l'intérieur est tapissé de plumes de poules, de perdrix, de pigeons, de corneilles. Naumann dit qu'il est très-rare de trouver un nid qui ne renferme pas de plumes de perdrix. Le pouillot fitis semble préférer cependant à toutes autres les plumes de gallinacés domestiques. Aux environs des habitations, on trouve dans son nid des plumes de poules, de dindons, de pintades ; dans la forêt, des plumes de gélinottes et de faisans.

La première ponte a lieu au commencement de mai. Les œufs, au nombre de cinq à sept, sont allongés, lisses, d'un blanc de lait, semés de points rouges, plus ou moins serrés. Le mâle les couve pendant le milieu du jour ; la femelle tout le reste du temps, et elle le fait avec une telle ardeur, qu'elle se laisse souvent presque écraser plutôt que de s'envoler. Tant que les petits ne sont pas éclos, elle s'enfuit en volant à ras du sol ; mais, si le nid renferme des jeunes, les parents ont recours à la ruse ; ils simulent une blessure, une paralysie ; ils témoignent la plus vive angoisse. Les jeunes prennent leur essor à la fin de mai et au milieu de juin ; quelques jours après, les parents nichent une seconde fois.

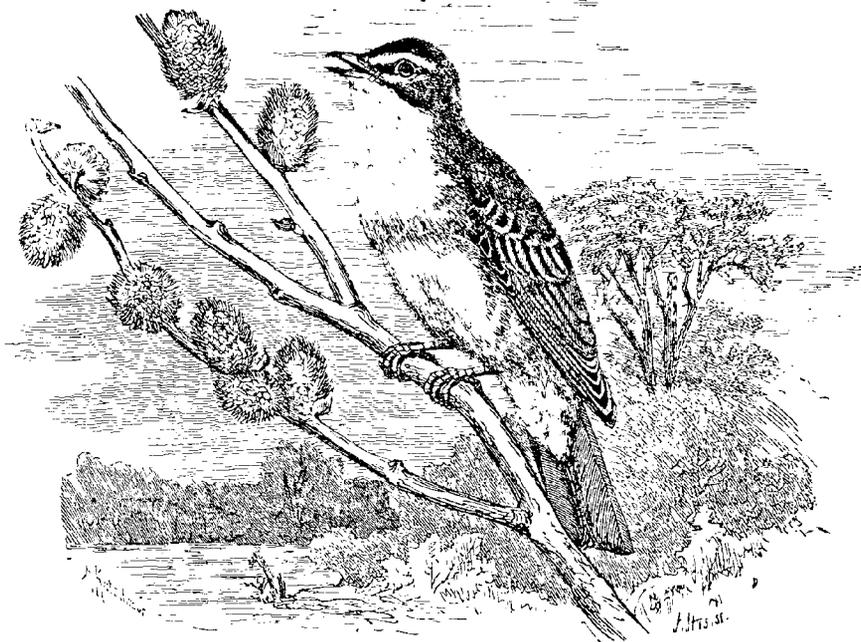


Fig. 197. Le Pouillot fitis.

**Chasse.** — Les pouillots, comme tous les phylloscopidés, sont faciles à prendre. Naumann assure qu'on y arrive parfaitement en suspendant à un arbre, fréquenté par les pouillots, une cage entourée de gluaux, et où se trouve quelque petit oiseau. Les pouillots arrivent, attirés par la jalousie ou la curiosité, et demeurent attachés aux gluaux. On peut aussi employer avec succès des trappes et d'autres pièges.

**Captivité.** — Les pouillots, réduits en captivité, s'approprient rapidement, surtout quand on les laisse voler librement dans la chambre. Ils restent toujours près du plafond, et se perchent sur les meubles les plus élevés, lorsqu'ils veulent se reposer. Quelques-uns supportent plusieurs années de captivité; mais beaucoup ne tardent pas à périr dès les premiers jours; ils ne peuvent se faire au changement de nourriture. Dès qu'on remarque qu'ils deviennent tristes et qu'ils hérissent leurs plumes, il faut leur donner la liberté; autrement, on ne trouverait le lendemain qu'un cadavre.

### LES RÉGULOÏDES — *REGULOIDES*.

*Die Laubkönige, the Wrens.*

**Caractères.** — Les réguloïdes ont le bec plus court et plus mince que les pouillots, échancré vers le bout de la mandibule supérieure, qui est

un peu mousse; ils ont des ailes longues, pointues, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue médiocre, dilatée à son extrémité, échancrée; les pattes courtes et faibles.

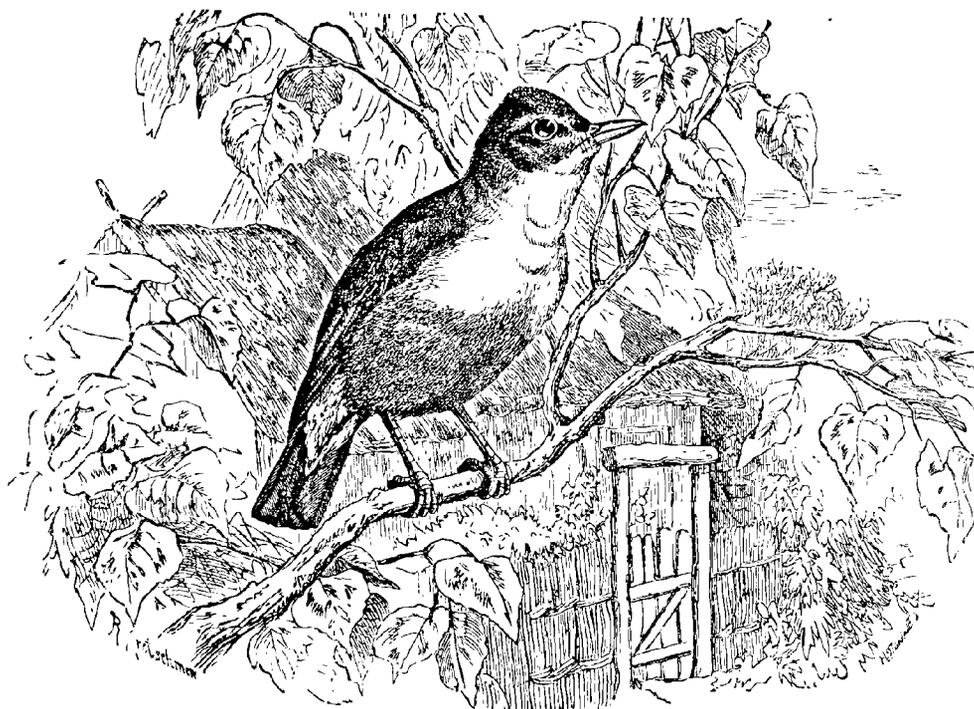
**Distribution géographique.** — Ces oiseaux habitent l'Asie du sud, et notamment l'Himalaya.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Toutes les espèces actuellement connues vivent dans les montagnes; mais, à l'entrée de l'hiver, elles émigrent vers la plaine. Il arrive que dans leurs voyages, elles dépassent leurs limites habituelles et s'égarerent loin de leur pays natal. C'est ainsi qu'on a vu en Europe, et même en Allemagne, l'espèce dont nous allons esquisser l'histoire.

### LE RÉGULOÏDE A GRANDS SOURCILS — *REGULOIDES SUPERCILIOSUS*.

*Der Laubkönig, the Wren.*

**Caractères.** — Le réguloïde à grands sourcils ressemble aux autres oiseaux de la même famille. Il a le dos gris-vert, le croupion vert, le ventre d'un blanc jaunâtre; une bande longitudinale d'un vert-jaunâtre clair sur le crâne, et sur l'œil, un sourcil d'un jaune roux; deux bandes transversales d'un blanc jaunâtre sur l'aile. Cet oiseau a 11 cent. de long, et 17 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 5 cent., et la queue 4.



Corbell, Créteil Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 198. L'Hypolaïs des saules.

**Distribution géographique.** — Il est possible que le réguloïde à grands sourcils arrive en Europe plus souvent qu'on ne le croit. Jusqu'à présent, on l'a observé plusieurs fois en Dalmatie et dans d'autres pays du sud de l'Europe, dans l'Allemagne centrale et à Helgoland. Il est originaire du centre de l'Asie. D'après Jerdon, il est assez abondant aux Indes, en hiver; il est commun toute l'année dans l'Himalaya et en Chine, au dire de Swinhoe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous manquons de détails précis sur son genre de vie. Blyth dit qu'il vit solitaire, et que son chant ressemble assez à celui du pouillot siffleur. Hancock croit qu'il a les mêmes habitudes que le roitelet huppé; que, comme celui-ci, il est toujours en mouvement, volant d'un buisson à l'autre, et glissant au travers des branches. Gaetke, par contre, assure qu'il a toutes les allures des pouillots, et nullement celles du roitelet. Swinhoe dit qu'en Chine on le trouve rarement en compagnie d'autres oiseaux; qu'il est vif, toujours en mouvement, et qu'il trahit sa présence par son cri d'appel, *swiht*, qu'il répète continuellement. Radde nous apprend qu'il se montre vers le milieu de mai dans le sud-est de la Sibérie, et qu'il y demeure jusqu'à la fin de septembre.

BREM.

Lors de ses migrations, il séjourne souvent longtemps dans un même endroit, ou tout du moins, il voyage fort lentement; on l'observe alors pendant plusieurs mois sur les saules, au bord des rivières.

Blyth décrit le nid de cet oiseau. C'est une construction artistique, pendue entre les branches d'arbres, à une certaine hauteur du sol. Il est sphérique; les parois en sont formées de fibres végétales fines et flexibles, solidement entrelacées et formant à l'intérieur une couche très-molle. Extérieurement, il est revêtu de fragments d'écorces, de toiles d'araignées, et d'autres matériaux analogues. Il présente deux ouvertures, l'une est tout à fait latérale, l'autre lui est opposée, mais située un peu en dessus; la première, qui sert d'entrée, est protégée par une sorte de toit.

### LES HYPOLAÏS — HYPOLAÏS.

*Die Gartensänger, the Garden-Pewits.*

**Caractères.** — Les hypolaïs sont non-seulement les plus grands, mais les plus nobles de tous les phylloscopidés. Elles ont un bec fort et triangulaire, très-large à la base, déprimé dans toute son étendue, à arête peu saillante; des

III — 302

ailes longues, subaiguës ou surobtuses, la troisième ou la quatrième penne dépassant les autres; la queue égale ou légèrement arrondie; des tarses assez épais et des doigts grêles.

Mon père, qui a créé ce genre, dit que les hypolaïs n'ont des pouillots que le plumage; que leur corps est plus ramassé, leur bec plus grand et plus fort, leurs pattes plus épaisses que chez les autres phylloscopidés.

**Distribution géographique.** — Toutes les hypolaïs connues sont propres à l'ancien continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leurs mœurs se rapprochent plus de celles des fauvettes que de celles des pouillots. Leur chant est très-varié. Leur nid n'est pas placé sur le sol, ni fermé supérieurement; il est suspendu au milieu des branches, et ouvert par en haut. Les œufs eux-mêmes ont un caractère particulier.

#### L'HYPOLAÏS DES SAULES — *HYPOLAÏS SALICARIA*.

*Die Bastardnachtigall, the Fan-tail-Warbler.*

**Caractères.** — L'hypolaïs des saules ou hypolaïs ictérine (*fig.* 198), vulgairement *rossignol bâlard*, a le dos gris-vert, le ventre jaune-soufre clair; les rémiges d'un brun-noir mat, bordées de verdâtre en dehors; les rectrices plus claires que les rémiges, bordées de blanchâtre; l'œil brun foncé, le bec brun clair, avec la base de la mandibule inférieure d'un jaune rougeâtre; les pattes d'un bleu clair. Cet oiseau a 15 cent. de long et 26 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent. et la queue 5.

**Distribution géographique.** — L'hypolaïs des saules est originaire de l'Europe centrale. De là, elle s'étend au nord jusque dans la Scandinavie, tandis que, dans le midi, elle est remplacée par des espèces voisines. Jamais je ne l'ai vue en Espagne; en Grèce, elle est excessivement rare, hors le temps des migrations. On a confondu à tort, avec elle, une espèce méridionale (*hypolaïs polyglotta*), dont on a voulu ne faire qu'une simple variété: ces deux oiseaux diffèrent entre eux, non-seulement par leur taille, par la forme de leurs ailes, mais encore par leurs mœurs et par leur chant.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'hypolaïs des saules ou ictérine se montre chez nous quand tous les arbres sont revêtus de leurs feuilles; elle n'arrive, par conséquent, jamais avant la fin d'avril, et elle nous quitte au plus tard à la fin d'août. Je ne puis dire dans quelles parties de l'Afrique elle passe l'hiver; autant que je puis m'en souvenir, je ne l'y ai jamais rencontrée.

L'hypolaïs ictérine se fait remarquer plus que beaucoup d'autres oiseaux chanteurs; car c'est un de ceux qui vivent au voisinage immédiat de l'homme, et qui semblent préférer les jardins et les vergers aux forêts. A la vérité, on la trouve dans tous les bois, mais sur la lisière plutôt qu'au centre; elle manque dans toutes les forêts de sapins, et dans les montagnes. On peut être certain de la rencontrer dans les jardins où croissent de nombreux buissons de sureau, de cornouiller, de troëne; dans les vergers entourés de haies. C'est un oiseau gai, vif, agile, mais en même temps fort prudent. C'est avec soin qu'il choisit son domaine; mais une fois qu'il en a pris possession, il y demeure fidèlement attaché, et il y retourne tous les étés. Pendant sept années consécutives, j'en ai vu revenir dans le même jardin. L'hypolaïs rôde toute la journée, tantôt ici, tantôt là, en tant, du moins, que les soins à donner à sa femelle en train de couvrir, ou à ses petits, ne le retiennent pas à une même place. D'ordinaire, elle va d'arbre en arbre, et se tient cachée du mieux qu'elle peut. Parfois on la cherche longtemps avant de la voir, bien qu'on entende continuellement sa voix. Elle préfère certains arbres, les plus hauts et les plus touffus, et s'y rend plusieurs fois par jour. Quand elle est posée, elle tient sa poitrine relevée; remarque-t-elle quelque chose de suspect, elle hérissé les plumes de sa tête. En sautant, elle porte son corps horizontalement, le cou tendu en avant. Son vol est rapide et facile: en l'exécutant, l'oiseau fait les crochets les plus brusques.

L'hypolaïs des saules ne descend que rarement à terre, et semble ne pouvoir sauter que lourdement. Ce n'est que lorsqu'elle chante, qu'elle demeure longtemps à une même place. Son cri d'appel commence par des syllabes assez douces: *teck, teck*, que suit un autre cri harmonieux: *terut*, quand il doit exprimer quelque sentiment de colère, de jalousie, ou qu'il doit avertir de l'approche d'un danger. Les syllabes *hettettett* indiquent que l'oiseau est prêt au combat. Son chant ne plaît pas à tout le monde, aussi les opinions sur la valeur de ce chant sont-elles partagées. Nous devons ajouter, qu'il n'est pas deux hypolaïs qui chantent de même. L'une est un imitateur admirablement doué, qui mêle à ses chansons celles des autres oiseaux; l'autre n'est qu'une pauvre ignorante, qui n'a que quelques notes un peu harmonieuses, qu'elle ne sait point varier. Quant à moi, j'entends toujours avec plaisir le chant de l'hypolaïs des saules; ses notes flûtées me font oublier

ses sons saccadés. Elle chante avec la plus grande ardeur depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ne s'interrompant que vers le milieu du jour, pour quelques heures seulement. Elle est tout feu, surtout durant l'incubation, ou lorsque quelque rivale la provoque au combat. Pendant qu'elle chante, l'hypolaïs icterine ne se laisse pas facilement effrayer; elle chante même plus fort lorsqu'elle se sent en danger, lorsque, par exemple, on a fait feu sur elle sans la toucher. On dirait, comme le fait remarquer Naumann, qu'elle veut prendre le monde entier à témoin de l'insuccès de la tentative meurtrière dont elle a été l'objet; qu'elle veut railler et huer le chasseur maladroit.

L'hypolaïs icterine ne souffre aucune de ses semblables dans le domaine qu'elle s'est choisi. Deux mâles qui vivent au voisinage l'un de l'autre, sont continuellement en lutte, et ils ont souvent recours à d'autres armes qu'à leur chant. « Dès qu'une hypolaïs se montre dans un canton déjà habité par une autre, celle-ci se précipite, dit Naumann, sur elle, et à coups de bec la chasse hors de son domaine. Généralement, l'intrus résiste, et il en résulte des combats violents, dans lesquels on voit souvent les deux adversaires se cramponner l'un à l'autre et tomber ainsi sur le sol. Les hypolaïs aiment aussi à agacer les autres oiseaux qui habitent dans leur voisinage. »

L'espèce se nourrit principalement de coléoptères et d'autres insectes ailés, qu'elle prend sur les feuilles ou qu'elle attrape au vol. Aussi, voit-on souvent cet oiseau voler autour de la cime des arbres. Dans certains endroits, il fait oublier les services qu'il rend par la guerre acharnée qu'il fait aux abeilles. « On me prévint, dit mon père, qu'un oiseau venait souvent se percher sur les ruches et qu'il dévorait les abeilles : je reconnus en lui le *rossignol bâtard*. Lorsque les abeilles tardaient trop à sortir, il frappait la ruche avec son bec, pour les attirer au dehors, et les prendre alors immédiatement et avec beaucoup d'adresse. Il s'envolait fréquemment vers un buisson de sureau : c'est là que devait se trouver son nid, supposai-je, et je l'y découvris en effet. Le propriétaire des abeilles était trop irrité contre cet oiseau, pour que ses petits, encore inhabiles à voler, ne fussent pas jetés aux chats. » Quand les cerises sont mûres, l'hypolaïs des saules va visiter les cerisiers, et se nourrit de ces fruits; elle prélève de même son impôt sur les groseilles, sur les baies de sorbier, de troëne et de sureau.

Lorsque rien ne le dérange, cet oiseau n'a

qu'une couvée par an, à la fin de mai ou au commencement de juin. Son nid est établi dans le buisson le plus épais de son domaine, d'ordinaire dans un buisson de sureau, de coudrier, de cornouiller, de troëne, presque jamais sur un buisson épineux. Il est couvert par le feuillage qui le masque plus ou moins. Sa structure est élégante : il est en forme de bourse. Des feuilles et des herbes sèches, des fibres corticales, du duvet de plantes ou des poils, des écorces de bouleau, des toiles d'araignées, du papier, entrent dans la construction de ses parois; l'intérieur est tapissé de plumes, d'herbes tendres et de crins de cheval.

Les œufs, au nombre de quatre à six, sont allongés, d'un rouge rose ou d'un rose grisâtre, marqués de points et de veinules noirâtres ou d'un rouge brun. Le mâle et la femelle les couvent alternativement pendant treize jours. Ils nourrissent leurs petits d'insectes de toute espèce. En cas de danger, ils se montrent très-inquiets, et la femelle, alors, a recours à la ruse pour détourner sur elle l'attention de son ennemi.

**Chasse.** — Chez nous, l'hypolaïs des saules s'attire rarement la haine d'un éleveur d'abeilles; aussi, son existence n'est-elle pas fort menacée. En Italie, on ne l'épargne pas plus que les autres oiseaux chanteurs.

Sa capture est difficile et n'est souvent due qu'au hasard. De tous les pièges, le meilleur est une cage garnie de gluaux et renfermant une autre hypolaïs. Celle-ci appelle à elle ses semblables, qui s'approchent, transportées de jalousie, et vont se prendre à la glu.

**Captivité.** — Le chant de l'hypolaïs des saules trouve tant d'amateurs, que l'on a cherché bien souvent à conserver cette espèce en cage; mais c'est chose difficile, car elle est une des plus délicates de nos contrées. Elle réclame les soins les plus assidus, la nourriture la mieux choisie, et malgré tout, il est rare qu'elle vive longtemps en captivité. Un ami de mon père lui dit avoir eu pendant plusieurs années des hypolaïs complètement apprivoisés. Il nourrissait les petits lui-même, ou les faisait nourrir par leurs parents; il en mettait ensuite deux ou trois dans une seule cage, où ils vivaient ensemble, en assez bonne harmonie. « Quand mourait l'un de ceux qui avaient ainsi vécu ensemble deux ou trois ans, continue cet observateur, son compagnon lui survivait à peine un mois. Sous ce rapport, l'hypolaïs des saules se rapproche tout à fait des perruches inséparables. Elle supporte assez bien des conditions défavorables. Dans ma

chambre se trouve une cheminée qui fume souvent; néanmoins, un couple de ces oiseaux y passa parfaitement l'hiver. Ni la fumée, ni l'air froid qui pénétrait par la fenêtre ouverte, ni des changements de place, si funestes d'après Bechstein, ne parurent exercer sur ce couple la moindre influence.

Comme ses congénères, cet oiseau fait preuve de beaucoup de prudence, et on peut parfaitement l'apprivoiser. »

**L'HYPOLAIS PÂLE — *HYPOLAIS PALLIDA*.**

*Der Grauspötter.*

**Caractères.** — L'hypolaïs pâle, que l'on a aussi appelée hypolaïs cendrée, a, comme ses congénères, un plumage peu varié. Elle a le dos gris-verdâtre, le ventre blanchâtre; l'œil d'un brun foncé; la mandibule supérieure grise, l'inférieure d'un gris jaunâtre, les pattes grisâtres. Sa longueur totale est de 15 à 16 cent.; son envergure de 21 à 22 cent.; son aile, pliée, mesure 7 cent., et la queue 6. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

**Distribution géographique.** — L'hypolaïs pâle paraît habiter l'Afrique septentrionale et l'Espagne méridionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce fut dans les jardins fleuris des environs de Valence que j'entendis pour la première fois le chant de cet oiseau. Cette voix m'était inconnue; je reconnaissais bien le genre, mais je n'avais nulle idée de l'espèce. Mon attention ainsi éveillée, il ne me fut pas difficile de découvrir le chanteur; je le décrivis comme espèce nouvelle, que je dédiai à mon ami Arigo (*hypolaïs Arigonis*); j'ignorais que peu auparavant elle eût été découverte dans le nord-ouest de l'Afrique. Dans toutes les localités du sud-est de l'Espagne où il se trouve, cet oiseau est très-commun.

L'espèce semble éviter les montagnes et préférer les plaines couvertes d'arbres: elle aime surtout les huertas, ce paradis de l'Espagne, encore arrosées aujourd'hui par les canaux que les Maures y avaient creusés, huertas de la fertilité desquelles on ne peut se faire une idée. Elle vit là dans les jardins, les promenades des villes, les vignes et les plantations d'oliviers, et elle y est si abondante, que je pus, sur une rangée d'une

vingtaine de peupliers, tirer douze mâles les uns après les autres.

L'hypolaïs pâle a le même habitat que l'hypolaïs ictérine ou des saules, mais elle diffère de celle-ci par ses allures pacifiques et par son chant. Jamais je n'ai vu deux mâles, transportés de jalousie, se poursuivre et se combattre; bien souvent, au contraire, j'ai observé deux couples construisant chacun son nid sur un même arbre. C'est là une preuve de la bonne harmonie qui règne entre ces oiseaux et qui contraste avec les habitudes querelleuses de leurs congénères.

Par son chant, l'hypolaïs pâle ne diffère pas moins des espèces voisines. Son cri d'appel est *tac, tac*; son chant est très-simple, sans être désagréable. Enfin, elle n'a rien du talent d'imitation de l'espèce précédente.

Ses allures sont à peu près celles de l'hypolaïs ictérine, mais elle est peut-être un peu moins vive. Elle s'établit au voisinage de l'homme, qu'elle ne paraît pas redouter, car elle se laisse approcher de très-près, et va même se fixer dans les jardins disséminés parmi les maisons. Elle vit sur les arbres des promenades les plus fréquentées, de celles même qui, comme la Glorietta de Valence, sont splendidement éclairées jusqu'à minuit.

La saison des amours commence avec le mois de juin, et dure jusqu'à la fin de juillet. L'hypolaïs pâle établit son nid sur un arbre élevé, et au plus épais du feuillage. Elle le fixe à deux rameaux verticaux, qui sont compris dans ses parois. Ce nid est très-épais, et composé de substances diverses. Il en est qui sont formés de chaumes et de brins d'herbes entrelacés, et tapissés intérieurement de duvet végétal; d'autres sont presque entièrement construits en duvet, en coton, en morceaux d'écorce. La cavité du nid a un diamètre de 5 cent. et une profondeur de 4 cent. Chaque couvée est de trois à cinq œufs, d'un gris pâle ou rougeâtre clair, semés de points irréguliers brun foncé ou noirs. Les deux parents les couvent alternativement. Tous deux témoignent à leurs petits la plus grande tendresse. Je ne sais si ces oiseaux ont une ou deux couvées par an. C'est à la fin de juillet que j'ai vu pour la première fois des petits prêts à prendre leur essor, et j'ai remarqué que les adultes ne muiaient pas encore. Il est probable que l'espèce ne passe que l'été en Espagne; mais je ne sais ni quand elle y arrive, ni quand elle la quitte.

LES CALAMOHERPIDÉS — *CALAMODITÆ*.*Die Schilfsänger, the Sedge-Warblers.*

Les calamoherpidés font le passage des phylloscopidés et des sylviadés aux anthidés. Ils constituent une famille bien distincte, dont toutes les espèces sont très-voisines.

**Caractères.** — Les calamoherpidés ressemblent beaucoup aux hypolaïs. Ils ont le corps très-élançé, la tête longue et étroite, le front bas et anguleux, les ailes courtes et arrondies, la queue moyenne, arrondie, conique ou tronquée; un bec de forme variable, tantôt très-pointu, tantôt conformé comme celui des grives; des tarses moyens; des doigts épais, grands et des ongles recourbés. Le mâle et la femelle se ressemblent, et les jeunes, avant la première mue, en diffèrent très-peu. La couleur dominante du plumage des uns et des autres est le gris verdâtre ou jaunâtre.

**Distribution géographique.** — Les calamoherpidés se trouvent dans toutes les parties de la terre, et surtout dans l'Ancien Monde.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous aiment l'eau, ou du moins les lieux marécageux, couverts d'herbes et de joncs; la plupart ne s'éloignent jamais des fourrés de roseaux. Très-peu vivent sur les arbres; quelques-uns se logent, à de certains moments, dans les buissons. On ne les rencontre pas dans les montagnes. Ils sont communs partout où abondent des roseaux ou des joncs; au bord des étangs qui se trouvent dans l'intérieur des villages, dans les fossés qui entourent les villes, aussi bien qu'au bord des lacs, des fleuves, des cours d'eau, où l'homme se montre rarement.

Tous les calamoherpidés se tiennent cachés le plus possible, mais ils ne tardent pas à trahir leur présence. Ils chantent, en effet, avec ardeur. Leur chant a quelque chose de singulier; on ne peut pas dire qu'il soit harmonieux, et cependant il est loin d'être désagréable. Il y a même de nombreux amateurs, — et j'en sais un, — que le babil de ces oiseaux charme.

Les allures des calamoherpidés sont particulières. Ils volent lourdement, la queue étalée; ils ne vont jamais bien loin, et quittent difficilement les fourrés de roseaux où ils trouvent leur retraite. Par contre, ils sautent, ils grimpent, ils glissent au travers des tiges et des branches avec une facilité surprenante. Ils montent le

long de tiges verticales; ils courent sur le sol comme des souris; ils se fauillent à travers les ouvertures les plus étroites, et savent se cacher bien mieux que les autres oiseaux.

Ils se nourrissent d'insectes et de larves, qu'ils ramassent sur les feuilles, les herbes; qu'ils attrapent au vol ou qu'ils prennent dans l'eau. Ils ne s'attaquent jamais aux vers; par contre, ils sont assez friands de petits mollusques aquatiques. Quelques-uns mangent les baies qui mûrissent au voisinage de leur habitat.

Tous les calamoherpidés de nos régions sont des oiseaux voyageurs. Ils arrivent assez tard, mais demeurent longtemps chez nous. Ils ne se reproduisent que quand les plantes aquatiques sont assez grandes pour leur fournir des retraites assurées. Ils établissent leur nid au-dessus du sol ou au-dessus de l'eau, entre des tiges de joncs, de roseaux, dans un buisson, entre deux touffes d'herbes. Ce nid est artistement construit; il a la forme d'une bourse allongée, et il est toujours suspendu. Le fond en est épais; la cavité en est très-profonde; les bords en sont renversés en dedans, de manière à ce que les petits ne puissent pas tomber dehors, quelque agitées que soient les tiges auxquelles le nid est suspendu.

Les calamoherpidés semblent avoir un pressentiment des changements de temps: on dirait qu'ils prévoient les inondations, et qu'à cet effet, ils établissent alors leurs nids plus haut que de coutume. Leurs œufs sont bigarrés. Les deux parents les couvent alternativement, et lorsque les petits ont pris leur essor, ils les guident et les conduisent pendant un certain temps.

**Captivité.** — Parmi les calamoherpidés, il en est peu que l'on puisse tenir en captivité. Ce sont des oiseaux très-délicats, aussi est-il fort difficile de les garder en cage. Réussit-on à les habituer à leur nouveau régime, on ne tarde pas à voir en eux des créatures très-intéressantes, qui charment leur maître au plus haut degré.

LES ROUSSEROLLES—*ACROCEPHALUS**Die Rohrsänger, the King's-Fishers.*

**Caractères.** — Les rousserolles, indépendamment des caractères que nous venons de reconnaître à la famille, ont des ailes moyennement

longues, obtuses, la quatrième rémige dépassant les autres ; la queue conique, étagée ; le bec large à la base, à arête saillante, surtout au front ; les pattes très-fortes ; un plumage serré et uniformément coloré.

**LA ROUSSEROLLE TURDOÏDE — ACROCEPHALUS TURDOIDES.**

*Die Rohrdrossel, the Sedge-Thrush.*

**Caractères.** — La rousserolle turdoïde (*fig.* 199), vulgairement : *grive de rivière*, est la plus grande espèce indigène de la famille des calamoherpidés. Elle a 22 cent. de long et 30 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 9. Le dos est roux-jaunâtre ; le ventre blanc-roussâtre, la gorge rayée de gris cendré.

La femelle est un peu plus petite et a des couleurs plus ternes que le mâle.

**Distribution géographique.** — La rousserolle turdoïde habite tous les endroits humides de l'Europe centrale et méridionale, depuis la Livonie et l'Esthonie, le sud de la Scandinavie, jusqu'en Grèce et en Espagne. Dans le midi de l'Europe, dans le nord de l'Afrique et aux Indes, elle est remplacée par des espèces voisines. On l'a observée au Gabon.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle est commune le long des lacs et des étangs, des eaux peu agitées, où croissent des roseaux en abondance ; elle ne se trouve pas dans les régions élevées, et ne s'éloigne jamais de l'eau, ou plutôt des roseaux, rarement elle se pose sur les grands arbres qui croissent tout au bord des rivières, et elle ne s'aventure jamais dans les forêts. Même dans ses voyages, elle ne va que de cours d'eau en cours d'eau ou de pièce d'eau en pièce d'eau. Elle arrive dans nos contrées à la fin d'avril ou au commencement de mai, et y demeure jusqu'aux premiers jours de septembre. Puis, elle entreprend ses voyages d'hiver, et gagne le nord et le centre de l'Afrique.

A peine est-elle arrivée chez nous, au printemps, qu'on entend retentir le chant du mâle, depuis les premières lueurs de l'aurore jusqu'après le coucher du soleil, et souvent même jusque fort avant dans la nuit. Ce chant se compose de plusieurs phrases très-variées, composées de notes pleines et fortes. La rousserolle turdoïde doit s'approprier les cris des grenouilles, car les sons qu'elle fait entendre ressemblent autant à leur coassement, qu'au chant d'un autre oiseau. Elle ne sait ce que c'est qu'une note douce et flûtée ; toute sa chanson n'est qu'une sorte de grognement, pouvant se rendre par les syllabes :

*Dorre, darre darre, karre korre karre, kerr kerr kerr, kei k-i kei kei, karre karre, kith.* Et néanmoins, ces sons successifs ne sont pas trop désagréables ; ils ont quelque chose de gai, et il y a une certaine bonne humeur dans la façon dont ils sont lancés. D'ailleurs, là où on les entend, ne chante aucun autre oiseau. Le cri plus que désagréable des espèces aquatiques vient seul frapper quelquefois l'oreille, ce qui dispose l'observateur à porter un jugement plus favorable. Pour moi, j'aime beaucoup à entendre la rousserolle ; son chant ne me ravit pas d'admiration, mais il me cause toujours un certain plaisir ; bien d'autres observateurs sont de mon avis.

Les allures de la rousserolle turdoïde ne sont pas moins attrayantes. Le mâle est tout occupé à chanter ; on dirait qu'il veut rivaliser avec le rossignol. Le corps droit, les ailes pendantes, la queue étalée, la gorge gonflée, le bec en l'air, il se tient sur un roseau balancé par le vent ; hérisse ses plumes de manière à paraître plus grand qu'il n'est réellement.

Comme les autres calamoherpidés, la rousserolle turdoïde ne niche que quand les roseaux ont atteint une taille suffisante pour la cacher, c'est-à-dire vers le milieu de juin. Elle aime la société de ses pareilles. On en rencontre d'ordinaire plusieurs couples réunis dans une même localité, au bord d'un petit étang. Le nid se trouve toujours au-dessus de la surface de l'eau, entre des roseaux dont les tiges sont comprises dans ses parois.

« Il est appendu, dit Naumann, à cinq ou six colonnes saillantes, à environ un mètre au-dessus de la surface de l'eau ; jamais il ne se trouve vers la périphérie de la touffe de roseaux ; toujours au contraire vers son centre, de façon qu'on ne puisse l'apercevoir. Là où les tiges sont trop écartées les unes des autres, l'oiseau les rapproche violemment, aussi près que cela lui est nécessaire. Il est très-rare de voir un nid à un endroit où des tiges de roseaux s'entre-croisent. »

Il est fort singulier que les rousserolles construisent toujours leur nid à une hauteur que les eaux n'atteindront pas, même si elles doivent monter considérablement. Des observateurs consciencieux ont vu, dans certaines années, les rousserolles établir leur nid plus haut que de coutume ; leur travail était terminé depuis longtemps, quand des pluies sont venues, longues et abondantes ; le niveau de l'eau s'est élevé bien plus qu'à l'ordinaire ; les nids sont restés au-dessus, tandis qu'à leur ancienne place ils eussent été submergés.

Le nid de la rousserolle turdoïde est une construction fort artistique. Il est plus haut que large ; ses parois sont épaisses, et le bord de la cavité est recourbé en dedans. Ses parois sont formées de couches de feuilles et de tiges d'herbes sèches, d'autant plus fines qu'elles sont plus internes ; l'intérieur est tapissé de radicelles. Suivant les localités, l'oiseau emploie diverses feuilles ; il les entrelace de filaments d'écorce d'ortie, de duvet de certaines graines, de toiles d'araignée, de fils de chanvre, de laine ; il dispose quelquefois une couche de brins d'herbes secs, de fleurs de romarin, de crins de cheval. La ponte a lieu vers la mi-juin. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont bleuâtres ou d'un gris verdâtre, semés de points d'un brun-olive foncé, d'un gris cendré et d'un gris-ardoise. Les parents les couvent avec ardeur pendant quatorze ou quinze jours ; mais ils ne veulent pas être troublés, et ils abandonnent leurs œufs quand on visite trop souvent le nid. Lorsque les petits sont éclos, ils les nourrissent d'insectes ; ils leur témoignent beaucoup de tendresse, les avertissent des dangers qui les menacent, les guident encore longtemps après qu'ils ont pris leur essor. Les jeunes quittent le nid avant de pouvoir bien voler, et ne font que grimper pendant les premiers jours. A la fin de juillet, ils sont devenus indépendants, et ils s'apprentent à entreprendre leurs migrations.

**Captivité.** — Les rousserolles turdoïdes sont des oiseaux charmants en cage. Une fois habituées à leur nouveau régime, elles sont très-propres, et charment tout le monde par leur agilité, leur vivacité, et leur chant, qu'elles répètent avec ardeur. Elles savent se cacher à merveille. Reichenbach reçut un jour une rousserolle, que l'on venait de prendre. Elle trouva moyen de sortir de sa cage, et disparut. On croyait qu'elle s'était envolée par la fenêtre ouverte, lorsqu'un bruit attira l'attention du naturaliste ; le bruit s'étant répété, Reichenbach fut mis sur la voie, et il trouva sa rousserolle blottie sous un tas de papiers, qu'il fallut enlever pour pouvoir retirer l'oiseau.

Au commencement, les rousserolles captives se montrent très-agitées, très-inquiètes ; mais bientôt elles se font à la perte de leur liberté, et peuvent s'apprivoiser parfaitement. Toutefois elles réclament des soins intelligents : il leur faut une grande volière et une nourriture choisie. Elles sont plus délicates encore que les rossignols.

## LES PHRAGMITES — CALAMODUS.

*Die Schilfsänger, the Grasshopper-Warblers.*

**Caractères.** — Les phragmites sont des oiseaux de petite taille, aux ailes courtes, sub-aiguës, la troisième rémige dépassant les autres ; à queue médiocrement allongée, étagée, arrondie, cunéiforme, les rectrices étant très-acuminées et étroites ; à plumage serré, varié de taches oblongues. Mais ce qui, plus encore que leurs caractères physiques, contribue à les faire séparer des rousserolles, ce sont les mœurs.

### LA PHRAGMITE DES JONCS — CALAMODUS PHRAGMITIS.

*Der Uferschilfsänger, the Grasshopper-Warbler.*

**Caractères.** — La phragmite des joncs (fig. 200) a 15 cent. de long et 23 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 6 cent., et la queue 5. Elle a le dos brun-olive, taché de brun foncé ; le ventre d'un roux jaunâtre, sans taches ; l'œil surmonté d'une large ligne jaune ; les rémiges secondaires largement frangées de gris-roussâtre clair. Les jeunes, ainsi que les adultes dans leur plumage d'automne, ont le dos et le ventre d'un jaune roux, avec la gorge marquée de taches gris-brun ou gris foncé. L'œil est brun, le bec noir-brun, avec les bords et la base de la mandibule inférieure d'un jaune-roux clair ; les pattes sont jaune sale.

**Distribution géographique.** — Cet oiseau se trouve dans toute l'Europe, depuis le 68° de latitude nord jusqu'en Espagne et en Grèce. En hiver, j'en rencontrai un grand nombre en Egypte et dans le nord de la Nubie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La phragmite des joncs habite les marais, les bords des cours d'eau, les endroits où croissent en abondance des joncs et d'autres plantes palustres à feuilles minces et étroites ; on la rencontre aussi dans les champs que traversent des fossés ; en hiver, elle cherche les buissons, les étangs couverts de roseaux sur une grande partie de leur étendue. En Afrique, on la voit dans les plaines où croît le *halfa* ; mais elle ne se perche jamais sur les arbres élevés.

Elle se montre dans nos climats vers la fin d'avril, et nous quitte en octobre ; quelques retardataires se rencontrent encore en novembre. Elle passe l'hiver dans le nord de l'Afrique, mais on ne sait jusqu'où elle s'avance dans l'intérieur de ce continent. On en voit parfois quelques-unes

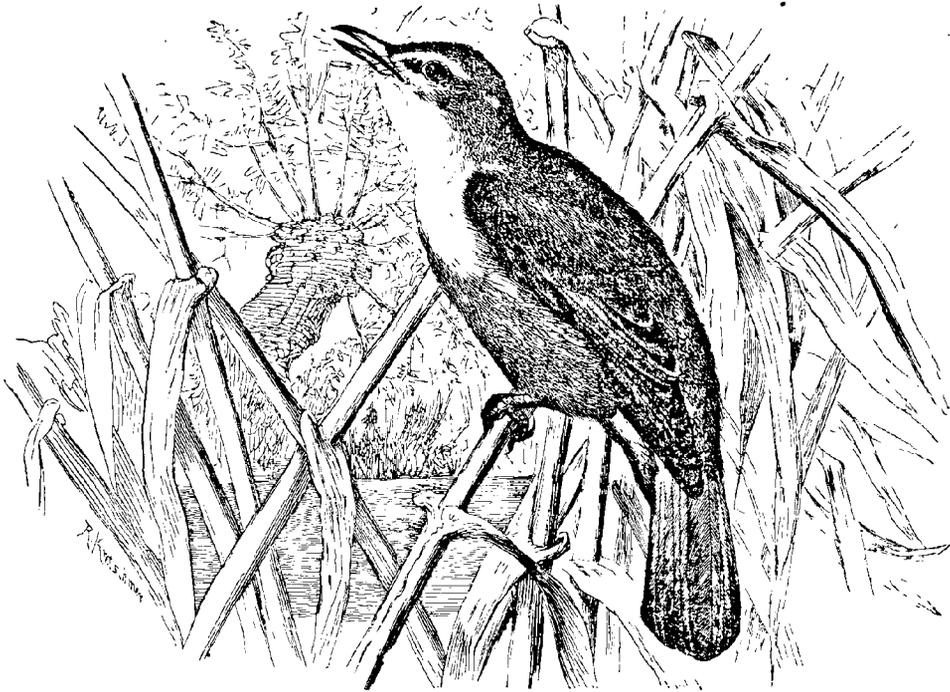


Fig. 199. La Rousserolle turdoïde.

qui se sont égarées jusque dans la haute mer : ainsi Burmeister a vu une phragmite venir se poser sur un navire, à la hauteur de Bona-Vista.

La phragmite des joncs est plus agile que la rousserolle. « Elle est passée maître, dit Naumann, dans l'art de pénétrer à travers les fourrés les plus serrés ; elle grimpe le long des chaumes avec la même rapidité qu'elle court sur le sol. Quand elle ne se sent pas observée, elle sautille, le corps ramassé, le cou un peu rentré, la queue pendante. Mais quelque chose d'inaccoutumé vient-il frapper son attention, aussitôt elle s'arrête, et redresse la queue. Son vol est très-irrégulier : tantôt, l'oiseau décrit une ligne sinueuse et ondulée, tantôt il va en voletant ; il monte dans les airs, puis, tout à coup, il se jette brusquement de côté. »

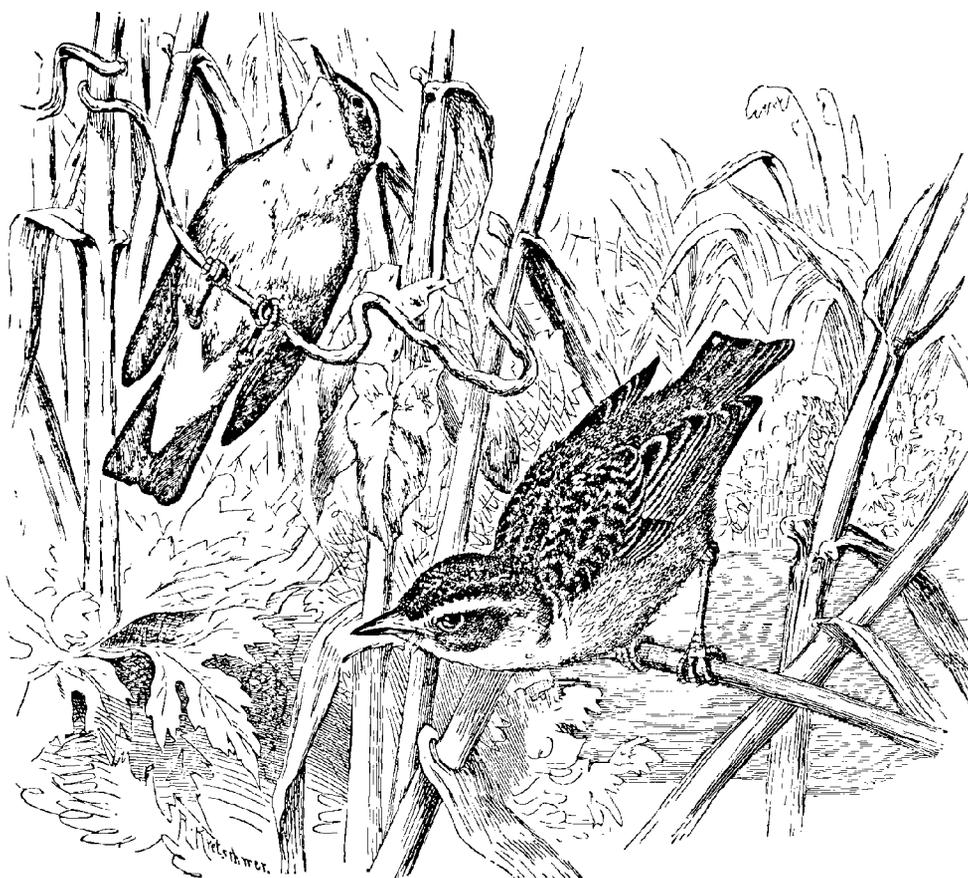
Son cri d'appel est une sorte de claquement ; quand il est de mauvaise humeur, ce cri devient un grognement ; il est perçant, quand l'oiseau a peur. Son chant est assez agréable, il consiste en un trille assez long, à notes flûtées, et répété plusieurs fois. Il ressemble à celui des autres calamoherpidés, avec quelques notes en plus, qui paraissent empruntées à la bergeronnette et à l'hirondelle. D'ailleurs, il est très-variable d'un individu à l'autre.

Généralement, la phragmite des joncs vit cachée et à l'écart ; ce n'est que dans la saison des amours qu'elle se montre à découvert ; on la voit alors perchée à l'extrémité d'une branche, lançant son chant dans les airs, comme pour provoquer ses rivaux.

La curiosité la fait aussi se montrer quelquefois. Si on fait fouiller par un chien d'arrêt le buisson où elle se tient, elle monte jusqu'au sommet d'un roseau, y demeure un instant pour regarder les environs, puis disparaît avec la vitesse de l'éclair. Lorsqu'on l'effraye, elle s'envole, mais son vol n'est pas de longue durée, et pour se porter d'un point sur un autre point un peu éloigné, elle le fait en rasant la surface de l'eau ou de la terre ; ce n'est que lors de ses migrations qu'elle s'élève à une assez grande hauteur.

La phragmite des joncs est tout le jour en mouvement. Le mâle ne reste tranquille que tant qu'il chante. Il se choisit une branche, où il se repose et où il revient toujours ; c'est là qu'il commence sa chanson, et il la continue tout en s'envolant. Il attaque avec violence les autres oiseaux, et ne souffre pas qu'ils viennent se poser sur la même branche que lui.

Quand la femelle couve, le mâle chante toute



Corbet, Créte Fils. imp.

Paris, Faillière et Fils, édit.

Fig. 200. Le Phragmite des joncs.

la journée, surtout au crépuscule. On entend même sa voix dans les belles nuits, par le clair de lune, et il anime ainsi des contrées où aucun autre oiseau ne fait entendre son chant. Quand l'amour le transporte, toutes ses allures sont modifiées; on ne le reconnaît plus. Il s'élève obliquement dans l'air, en donnant quelques coups d'aile qui se suivent à longs intervalles: il plane, les ailes relevées; puis, il se laisse tomber subitement en chantant à gorge déployée, et en hérissant son plumage, au point qu'en le voyant on dirait une balle de plumes. Quand le temps est beau, il recommence ce manège plusieurs fois de suite. A ce moment, il a dépouillé toute crainte; l'amour qui le transporte lui fait oublier tout autre sentiment.

La phragmite des joncs se nourrit d'insectes, comme ses congénères; elle les ramasse sur les tiges ou les feuilles des roseaux, ou les prend au vol. Elle mange aussi des fruits et diverses baies.

ВННМ.

La phragmite construit son nid dans les hautes herbes et les joncs, toujours dans un endroit fourré, loin du bord des marais, au-dessus du sol tourbeux, et à une hauteur d'un demi-mètre au plus. Ce nid est formé extérieurement d'herbes sèches, de chaumes, de racines, de mousses; intérieurement, il est tapissé de chaumes, de crins, de plumes. Les parois en sont épaisses, et les matériaux qui les constituent solidement reliés les uns aux autres. La ponte est de quatre à six œufs, de forme et de grandeur variables, avec une extrémité renflée et l'autre pointue; ils sont généralement d'un gris verdâtre ou roussâtre, et marqués de taches, de points, de lignes plus ou moins nets, gris-noir ou gris-brun, et disposés le plus souvent avec assez de régularité. Les deux parents les couvent alternativement pendant treize jours.

Lorsqu'on s'approche avec prudence du nid, pendant que la femelle couve, celle-ci demeure immobile, et elle ne s'enfuit qu'à la dernière ex-

III — 303

trémité; encore ne va-t-elle pas loin, et se borne-t-elle à se cacher dans le buisson. Le mâle manifeste moins d'inquiétude. « Le danger a beau menacer son nid, dit Naumann, sa femelle peut même être tuée, il n'en continue pas moins à chanter et à folâtrer. Mais ses allures changent, quand les petits sont éclos. Alors il vole inquiet d'un chaume à l'autre, en décrivant quelques cercles d'un faible rayon; sa chanson est courte; de temps à autre, il pousse un *crurr* expressif. » Quant à la femelle, elle a perdu complètement sa timidité naturelle, et elle ne craint pas de se montrer à découvert sur le sommet d'un roseau. Les jeunes prennent leur essor avant de pouvoir bien voler; on les voit alors courir au milieu des herbes, à la façon des souris.

**Captivité.** — Il est rare de voir une phragmite des joncs en captivité. Ce n'est pas que ces oiseaux soient difficiles à prendre, mais ils ne supportent pas aisément le changement de régime. Quand on réussit à les conserver, on les voit se départir bientôt de leur sauvagerie primitive. Mon père, qui en a conservé un pendant plusieurs années, vante sa gaieté, sa gentillesse, son port élégant, la douceur de son chant.

## LES LOCUSTELLES — *LOCUSTELLA*.

*Die Grillensänger, the Cricket-Singers.*

**Caractères.** — Les locustelles ont le corps élancé, le bec pointu, large à la base; les tarses élevés; les doigts longs; les ongles grêles, comprimés, peu recourbés; les ailes courtes, arrondies, subaiguës, les deuxième et troisième rémiges dépassant les autres; la queue de longueur moyenne, large, cunéiforme, à plumes acuminées et larges; les couvertures inférieures de la queue très-longues; le plumage serré et varié de taches oblongues.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs des locustelles diffèrent de celles des autres calamohéridés; elles vivent sur le sol, plutôt que sur les herbes et les arbustes; leur chant ressemble à celui des sauterelles.

### LA LOCUSTELLE TACHETÉE—*LOCUSTELLA NÆVIA*

*Der Schwirl.*

**Caractères.** — La locustelle tachetée, que quelques naturalistes nomment locustelle de Ray, a de 13 à 15 cent. de long et de 20 à 22 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 14 cent., et la queue de 5 à 6 cent. Elle a le dos gris-olivâtre ou brun-olivâtre, couvert de taches ova-

les d'un brun noir; la gorge blanche; la poitrine d'un jaune roux, semée de taches rondes d'un gris foncé; le ventre blanc ou blanc jaunâtre, avec les flancs plus foncés; les couvertures inférieures de la queue d'un roux jaunâtre, à tiges d'un brun clair; les rémiges noirâtres, bordées de gris-olive; les rectrices d'un brun-vert foncé, à lisérés clairs et à rayures transversales foncées. L'œil est gris-brun, le bec roux; les pattes sont d'un rougeâtre clair. En automne, elle a le ventre jaunâtre, la poitrine jaune, sans taches.

**Distribution géographique.** — La locustelle tachetée habite toute l'Europe centrale, depuis la Suède et la Norvège, et l'Asie centrale. En hiver, elle émigre et vient passer la mauvaise saison dans le sud de l'Europe, aux Indes, dans le sud de l'Asie, jusqu'en Chine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle habite surtout les lieux en plaine; mais elle ne se trouve pas indifféremment partout: ainsi on ne la rencontre jamais dans certains endroits, tandis qu'elle est très-commune dans d'autres. On ne la voit pas dans les montagnes. En Allemagne, elle arrive vers le milieu d'avril et s'en va à la fin de septembre. Les places qu'elle adopte pour nicher sont moins limitées, plus variées que celles que choisissent les autres calamohéridés. On la rencontre dans les marais, dans les prés où croissent des buissons de saules, dans les forêts, dans les champs. Ici, elle ne s'éloigne pas de l'eau; là, elle se trouve sur un terrain sec; pourvu qu'elle puisse se cacher, cela lui suffit. En voyage, elle est encore moins difficile pour son habitat: elle est bien partout où le sol est couvert de végétation.

« Avec son corps ramassé, son plumage tacheté, sa course rapide, dit Wodzicki, la locustelle tachetée représente les râles parmi les oiseaux chanteurs. On la voit courir sur le sol avec agilité, traverser les flaques d'eau peu profondes, y prendre des insectes aquatiques qu'elle porte à ses petits, sauter sur les herbes, crier; puis, l'instant d'après, elle s'en va en chantant, le cou tendu, la gorge gonflée; on croirait voir un râle d'eau. »

« Il n'est pas facile, dit Naumann, de trouver un oiseau plus mobile que la locustelle. Elle tient de la rousserolle, du troglodyte et de la farlouse. Elle court sans cesse dans les fourrés les plus épais, passant d'un buisson à l'autre, se tenant toujours cachée au milieu des hautes herbes marécageuses. Il faut qu'elle soit brusquement surprise pour qu'elle se décide à sor-

tir de sa retraite; et encore, ne s'éloigne-t-elle jamais beaucoup, et vole-t-elle toujours en rasant le sol. Elle est leste, vive, mais en même temps craintive et rusée. Sur le sol, elle marche avec autant de grâce et de légèreté que la farlouse; quand elle est poursuivie, elle court aussi rapidement qu'une souris. Un danger la menace-t-elle, elle glisse au travers des branches et disparaît instantanément. Elle marche, le corps horizontal, le cou en avant; souvent elle court à reculons, en agitant la queue. Aperçoit-elle quelque chose de suspect, elle s'arrête, bat des ailes, les lève et les baisse alternativement, étale et ferme sa queue. Quand elle est tranquille, elle a toutes les allures de la rousserolle: il en est de même quand elle vole. Elle ne va généralement pas loin, et décrit en volant une ligne droite, légèrement ondulée. Son vol paraît incertain et irrégulier, mais ne laisse pas que d'être rapide. Pour se poser, elle se précipite dans un buisson, et s'y laisse tomber avant de sauter plus loin. »

Son cri d'appel est une sorte de claquement ou de gazouillement; quand elle a peur, elle répète plusieurs fois *schill, schill*. Son cri de tendresse, doux et bref, peut s'exprimer par *irrels, irrels*. Le chant du mâle est un trille uniforme, à notes sifflantes ou plutôt grésillonnantes; il ressemble au bruit que produit le grillon en frottant ses ailes l'une contre l'autre, et c'est à un point tel qu'il faut une oreille de connaisseur pour l'en distinguer. On peut le noter *sirrrr*. « Il est singulier, dit Naumann, que ce bruit, qui est très-faible quand on l'entend de près, soit perçu de très-loin. Par une soirée bien calme, une bonne oreille l'entend encore à plus de mille pas. D'ordinaire, le mâle lance son trille d'une seule haleine, pendant une minute entière; s'il est très-ardent, il le soutient pendant deux minutes et demie, comme j'ai pu le constater en l'écoulant montre en main. Il s'arrête quelques secondes, puis recommence, et ainsi de suite pendant plusieurs heures. Près de l'endroit où est établi son nid, on ne l'entend que rarement le jour, et seulement quelques instants. Il ne se met à chanter qu'après le coucher du soleil, et avec une ardeur qui va croissant jusque vers minuit; puis il se tait, et à une heure, il se fait de nouveau entendre jusqu'au coucher du soleil. Une fois que la femelle a pondu, le mâle reste muet toute la journée; il ne chante plus que vers minuit, et aux premières lueurs de l'aurore. Tant que son nid n'est pas encore construit, la locustelle chante tout en se glissant au travers

des branches, et d'ordinaire, lorsqu'elle finit son trille, elle se trouve à cinquante ou soixante pas de l'endroit où elle l'a commencé. Plus tard, elle reste des heures entières au même endroit; au plus, monte-t-elle et descend-elle le long d'une tige ou d'une branche. »

« Bien des fois, et à toute heure, continue Naumann, j'ai cherché à surprendre cet oiseau; j'ai passé des nuits entières dans la forêt et, chaque fois, son chant me faisait une profonde impression; plusieurs heures après avoir quitté la forêt, je croyais encore l'entendre; une branche qui se cassait, un zéphyr qui froissait les feuilles, tout me le rappelait. »

La locustelle a le même régime que les autres calamobéridés; nous n'avons donc rien de particulier à en dire.

D'après Wodzicki, son nid ressemble à celui de la fauvette des jardins, mais il est plus haut, plus solide; les parois n'en sont point transparentes. La cavité centrale est peu profonde; elle est tapissée de racines et de crins. L'extérieur est construit en mousse. Son aspect, sa structure varient d'ailleurs beaucoup suivant les localités. Chaque couple s'arrange de son mieux, d'après la nature des lieux qu'il habite. Tantôt, le nid est construit au milieu des roseaux; tantôt, il l'est dans une touffe d'herbes, entre les racines d'un saule; parfois, il est simplement posé sur le sol, ou bien il est placé dans un buisson d'épines. Où qu'il soit, il est toujours soigneusement caché; aussi est-il très-difficile à trouver, et cela d'autant plus que l'oiseau a soin d'en apporter les matériaux, non en volant, mais en marchant, et qu'il échappe ainsi aux regards. Les œufs, au nombre de trois à six par couvée, sont d'un blanc mat ou d'un rose clair, et sont semés de taches rouges ou brun foncé, généralement disposées en couronne au gros bout. Il est probable que les deux parents les couvent alternativement. Tous deux, dans tous les cas, s'occupent de l'éducation de leurs petits. Quand la saison est favorable, la locustelle tachetée a deux couvées par an, l'une en mai, l'autre à la fin de juin.

**Captivité.** — Baldamus étourdit un jour une locustelle tachetée mâle d'un coup de sarbacane et put la prendre vivante. « Je la mis, dit-il, dans une grande volière vitrée, où se trouvaient déjà plusieurs petits oiseaux. Elle s'envola aussitôt du côté de la fenêtre, puis se mit à courir sur le sol, les ailes relevées, avec toute l'agilité d'une souris. Au bout de quelques minutes, elle vint prendre place près de la fenêtre, derrière un pe-

tit tas de feuilles de bouleau, et sembla vouloir y établir sa demeure. Deux linottes s'approchèrent de la nouvelle arrivante; prudemment d'abord, puis s'enhardissant peu à peu, elles s'avancèrent de plus près; mais celle-ci se mit sur la défensive, la queue étalée en éventail, le bec largement ouvert, et les repoussa par son seul aspect. Elle resta une demi heure immobile à la même place. Je me cachai derrière une colonne, et lui tendis un ver à farine; à ma grande surprise, elle vint le prendre dans ma main. Je lui en mis plusieurs sur l'appui de la fenêtre, elle les mangea l'un après l'autre, mais elle eut à les défendre contre ses compagnons de captivité, les pinsons, les tarins, qui convoitaient aussi cette friandise. Elle ne permit à aucun de s'en approcher. Le lendemain matin, elle fit son premier

repas avec douze vers à farine, et dans le reste de la journée, elle en dévora plus de trente. Je mis dans un coin de la cage un verre à boire qui renfermait de quarante à cinquante de ces vers. Le troisième jour, je trouvai la locustelle perchée sur le bord du verre; celui-ci était vide; quant à l'oiseau, il semblait alourdi par cet excès de nourriture. Il refusa complètement de manger à partir de ce moment, et il périt le lendemain, probablement d'indigestion. » Mais ce fait n'en prouve pas moins qu'on peut facilement nourrir les locustelles tachetées et les conserver, à condition toutefois de leur donner une cage assez spacieuse. Elles charmeront d'ailleurs l'amateur par leurs allures vives, gracieuses, souvent comiques, et toujours très-plaisantes.

## LES DRYMOICIDÉS — *DRYMOICÆ*.

*Die Buschsänger, the Bush-Singers.*

Les drymoïcidés ressemblent beaucoup aux calamoherpidés, parmi lesquels certains naturalistes les rangent; mais ils en diffèrent assez sous le rapport des mœurs pour que nous croyions devoir les en séparer.

**Caractères.** — Les drymoïcidés sont de très-petits oiseaux. Leurs ailes sont courtes et arrondies; leur queue est allongée, plus ou moins conique; leurs pattes sont de longueur moyenne et assez fortes; leur bec est moyennement long, comprimé latéralement, à crête dorsale légèrement convexe; leur plumage a des couleurs généralement peu vives.

**Distribution géographique.** — Cette famille a des représentants en Europe, mais surtout en Asie, en Afrique et en Australie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les drymoïcidés vivent dans les buissons, les taillis, les joncs et les hautes herbes. Ils ont toute l'agilité des calamoherpidés; ils grimpent admirablement de branche en branche ou le long des tiges et courent dans les fourrés avec l'agilité des souris; comme le troglodyte, ils se glissent à travers les ouvertures les plus étroites, à travers les haies les plus serrées, les plus inextricables; mais ils volent mal et d'une manière incertaine. Ce n'est que contraints ou excités par l'amour qu'ils s'élèvent au-dessus des fourrés dans lesquels, du reste, ils s'enfoncent à la moindre apparence de danger, pour y chercher un refuge. Ils sont gais, vifs, toujours en mouve-

ment; ils babillent et gazouillent avec feu, mais ils chantent mal. Ils se nourrissent d'insectes, de vers, de mollusques, qu'ils ramassent sur les feuilles et les branches ou à la surface du sol; jamais ils ne poursuivent les insectes au vol.

Les drymoïcidés comptent parmi les oiseaux qui mettent le plus d'art dans la construction de leur nid. Ils ne se contentent pas d'entrelacer, de tisser même les matériaux qu'ils emploient; ils les cousent. Tous, il est vrai, n'ont pas ce talent également développé; mais tous sont passés maîtres dans l'art de faire un nid.

## LES CISTICOLÉS — *CISTICOLA*.

*Die Cistensänger, the Pine-Pines.*

**Caractères.** — Le genre cisticole est caractérisé par un bec court, mince, légèrement recourbé; des tarses assez longs; des doigts grands; des ailes très-arrondies et obtuses, la quatrième rémige dépassant toutes les autres; une queue courte, étagée; un plumage tachelé.

### LE CISTICOLE SCHŒNICOLE — *CISTICOLA SCHŒNICOLA*.

*Der Cistensänger, the Capocier.*

**Caractères.** — Le cisticole schœnicole a le dos brun-olivâtre, taché de brun foncé, le milieu des plumes étant brun-noir, et les bords d'un brun jaunâtre; la tête marquée de cinq raies longitu-



Fig. 201. L'Orthotome à longue queue.

dinales, trois noirâtres et deux d'un jaune clair ; la nuque brunâtre ; le croupion d'un brun roux sans taches ; la gorge et le ventre blancs ; la poitrine, les flancs et les couvertures inférieures de la queue d'un jaune roux ; les rémiges noirâtres, extérieurement frangées de jaune roux ; les rectrices médianes d'un brun roux ; les latérales brunâtres, avec une tache noire en forme de cœur à la pointe ; les autres brunâtres, avec l'extrémité cendrée ou blanche ; l'œil d'un gris-brunâtre clair ; le bec couleur de corne ; les pattes rougeâtres.

Les jeunes diffèrent des vieux par leur dos un peu plus clair.

Cet oiseau a 12 cent. de long et 17 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 5 cent. et la queue 4. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

**Distribution géographique.** — On trouve le cisticole schœnicole dans le sud et le centre de l'Espagne, dans le sud de l'Italie, dans la Pro-

vence et le Roussillon, en Sardaigne, en Grèce, en Algérie et aux Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après les observations de Hausmann, qui concordent parfaitement avec les nôtres, cet oiseau n'est pas voyageur. En Espagne, on le trouve dans toutes les plaines basses, sur les digues couvertes de roseaux qui séparent les rizières, dans les prairies, les champs de maïs, de luzerne, de chanvre. En Sardaigne, d'après Hausmann, il vit aux bords de la mer, là où la plage est marécageuse, et où ne croissent que des herbes et des joncs épineux ; de là, il va visiter les champs et les moissons, et y niche même quelquefois. En France il est très-commun dans les plaines marécageuses de la Camargue et dans tous les étangs qui bordent la Méditerranée, depuis Aigues-Mortes jusqu'à Perpignan. Aux Baléares, Homeyer l'a observé dans les moissons, dans la plaine comme dans la montagne, partout où

se trouvait un endroit humide. Mes observations confirment parfaitement ce que dit Homeyer : « qu'une petite source, suintante plutôt que coulante, et un ou deux mètres carrés couverts d'herbe lui suffisent pleinement. » Dans le nord-ouest de l'Afrique, nous dit Tristram, il s'établit dans les prairies, et aux Indes, d'après Jerdon, il habite les endroits où poussent de hautes herbes, les champs de blé et les rizières.

Je ne comprends pas comment, jusqu'à ces derniers temps, le cisticole a pu échapper à l'observation des ornithologistes espagnols, lorsque tout, dans l'oiseau, semble fait pour attirer l'attention. Pendant la saison des amours notamment, le mâle a des allures qui ne peuvent manquer de le faire remarquer. Il s'élève par moments dans les airs en poussant, à des intervalles égaux et toujours sur le même ton, le cri perçant : *tzit tit tit*, ou *spia spia*, comme le note Homeyer; il vole longtemps de côté et d'autre, et toujours en criant; il voltige en tournoyant, mais à une certaine hauteur, au-dessus de l'homme qui envahit son domaine, et court dans l'herbe avec l'agilité de la souris. Le tire-t-on, il se cache si bien qu'il devient impossible de le retrouver. Hausmann a raison, quand il dit que le cisticole schœnicole a quelque chose des mœurs du troglodyte; qu'il se cache dans les touffes d'herbes ou de joncs et y demeure avec tant d'opiniâtreté qu'il faut donner un coup de pied à la touffe pour le faire partir. Comme les rousserolles, il grimpe le long des tiges des roseaux, et, comme elles, il ne se meut que dans un espace très-restreint, et ne s'envole jamais au loin.

Le chant du mâle lui a fait donner, à Murcie, le nom de *tintin*; à Alger, celui de *pinkpink*. Quand il a peur, l'oiseau fait entendre un léger murmure. Son cri de tendresse est un faible grognement. Lorsqu'il est en colère, qu'il se bat avec ses semblables, il crie : *wuit ou witt witt*.

Le cisticole schœnicole se nourrit de petits insectes, de diptères, de petites chenilles, de petits mollusques. Il ramasse sa proie sur les feuilles et quelquefois sur le sol. Il régurgite les parties non digestibles de ses aliments.

Savi a décrit le premier le nid du cisticole schœnicole. D'après lui, cet oiseau a une manière toute spéciale de rassembler les feuilles qui entourent son nid et de consolider son travail. Dans le bord de chaque feuille, il pratique des trous au travers desquels il passe un ou plusieurs fils. Ces fils sont formés de toiles d'araignée ou du duvet de certaines plantes; ils

ne sont pas longs, et vont deux ou trois fois au plus d'une feuille à l'autre; en outre, leur épaisseur est variable, et ils sont parfois bifurqués. Le nid est placé à un pied environ du sol. Ses parois sont formées de duvet végétal, par exemple, de bourre de peuplier ou de tremble, d'aigrettes de chardons, auxquelles sont mêlés de la laine, des crins, des toiles d'araignée. Le tout est cousu aux feuilles enveloppantes et repose sur d'autres feuilles que l'oiseau a courbées et fait passer sous le nid, feuilles qui fonctionnent comme ressort.

On croyait que c'était la femelle qui construisait ce nid; mais les observations de Tristram, confirmées par celles de Jerdon, nous ont appris que le mâle exécute la majeure partie de ce travail : dès que la base est achevée, il met les autres matériaux en place.

A la partie latérale et supérieure du nid, les deux parois interne et externe s'accolent l'une à l'autre; mais, en bas, elles sont séparées par une couche plus ou moins épaisse de petites feuilles sèches et fines, qui forment un coussin mol et épais, sur lequel reposeront les œufs. Dans le tiers supérieur de la paroi est pratiquée une ouverture d'entrée circulaire. Le nid, dans son ensemble, a la forme d'une bourse ovale ou d'une quenouille. Il est établi au milieu d'une touffe d'herbes, de roseaux ou de joncs. La femelle commence à pondre avant qu'il soit complètement achevé, et elle couve quand le dernier œuf est pondu. Pendant ce temps, le mâle continue à élever les parois du nid et à coudre les feuilles. « J'ai été assez heureux, dit Tristram, pour découvrir un nid en voie de construction, et, pendant plus d'un mois, j'ai pu observer jour par jour le travail du cisticole. Lorsque le premier œuf fut pondu, l'ouvrage était encore transparent et ses parois n'avaient pas un pouce de haut. Tant que dura l'incubation, le mâle continua son œuvre, et lorsque les petits naquirent, le nid avait trois pouces de haut et était suffisamment solide. »

Les œufs du cisticole schœnicole varient considérablement, non-seulement d'une nichée à l'autre, mais dans la même nichée. En Espagne, j'ai trouvé une couvée de cinq œufs, tous d'un bleu clair. D'autres naturalistes ont vu des œufs d'un vert bleuâtre, couverts de taches irrégulières d'un rouge-brique, d'un brun-noir et noires; d'autres d'un blanc verdâtre à taches brun-rouge ou couleur de chair; d'autres enfin blancs, à taches d'un rouge clair. Dans la même couvée, on rencontre tantôt des œufs blancs, bleus et ver-

dâtres sans taches; tantôt roses et bleus ou bleus et verdâtres, également uniformes; d'autres fois, les uns unicolores, les autres tachés. La nichée la plus curieuse sous ce rapport est celle dont parle Lunel: sur six œufs, deux étaient blancs, deux bleus, un verdâtre, tous sans taches et le sixième tacheté.

Les parents ont beaucoup d'attachement pour leurs petits. Le mâle ne connaît plus alors le danger; il oublie sa timidité naturelle, et quand un homme s'approche du nid, il vole autour de lui, en poussant des cris d'angoisse.

Lorsque les petits prennent leur essor, c'est alors un des spectacles les plus attrayants qu'on puisse voir. Chaque membre de la famille saute, grimpe, vole, court dans l'herbe. Un des parents apporte-t-il un insecte, la jeune bande se précipite, la queue relevée, chacun cherchant à dépasser les autres, à arriver le premier pour saisir le morceau convoité. Un danger menace-t-il, la mère disparaît avec ses élèves, tandis que le mâle s'envole dans les airs.

D'après Savi, les cisticoles ont trois couvées par an, en avril, en juin, en août. J'ai trouvé des nids en mai, en juin et en juillet; à ce moment commence la mue et finit la saison des amours.

Je me suis donné beaucoup de peine pour prendre un cisticole vivant. Les pièges à rossignol ne pouvant servir, j'eus l'idée de disposer des collets à l'entrée des nids; ma tentative fut sans résultat. Les oiseaux me prouvèrent qu'ils avaient l'habitude de manier des fils: avant d'entrer dans le nid, ils enlevaient soigneusement les collets et rendaient ainsi vaines toutes mes tentatives.

## LES ORTHOTOMES — *ORTHOTOMUS*.

*Die Schneidervogel, the Tailor-Birds.*

**Caractères.** — Les orthotomes, qui ont reçu le nom vulgaire de *tailleurs* ou de *couturiers*, forment parmi les drymoicidés un groupe bien distinct. Ils ont le corps élancé; les ailes courtes, faibles, très-arrondies, surabondantes, les cinquième et sixième rémiges étant les plus longues; la queue courte, arrondie ou étagée, à rectrices étroites et molles; les tarses élevés, grêles; les doigts courts; le bec long, faible, droit, pointu, entouré à la base de quelques faibles soies; le plumage serré, orné de couleurs assez vives.

## L'ORTHOTOME A LONGUE QUEUE — *ORTHOTOMUS LONGICAUDA*.

*Der Schneidervogel, the Tailor-Bird.*

**Caractères.** — L'orthotome à longue queue (*fig. 201*) a le dos vert-olive passant au jaunâtre; le sommet de la tête roux; la nuque d'un gris roux; le ventre blanc, les côtés de la poitrine marqués de taches noires; les rémiges brunes et bordées de vert; les rectrices brunes, à reflets verdâtres, avec les externes terminées de blanc. Chez le mâle, les deux rectrices médianes dépassent de beaucoup les autres, tandis que chez la femelle la queue est arrondie. Le mâle a 18 cent. de long; l'aile pliée mesure 5 cent., et la queue 10. La femelle a à peine 14 cent. de long; sa queue n'en a que 5.

**Distribution géographique.** — L'orthotome à longue queue se trouve depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, à Ceylan, dans le Burmah.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les jardins, les vergers, les haies, les fourrés de roseaux, les forêts à arbres peu élevés. Il vit d'ordinaire par paires, quelquefois par petites familles; il sautille sans cesse d'une branche à l'autre, et pousse de temps à autre un cri assez strident: *touwi* ou *pretti pretti*. Il est très-confiant, et se fixe volontiers auprès des maisons; mais il se montre prudent lorsqu'il se voit observé, et il devient très-craintif, quand il a été poursuivi.

Il se nourrit de divers insectes, et notamment de fourmis, de grillons, de chenilles, de larves, qu'il prend sur l'écorce et sur les feuilles des arbres, ou qu'il ramasse à la surface du sol. Il a l'habitude, quand il saute ou quand il mange, de hocher la queue et de hérissier les plumes du sommet de la tête.

Hutton a décrit deux nids de cet oiseau. « Le premier, assez élégamment construit, avait ses parois formées de roseaux, de coton, de fils de laine, solidement entrelacés; sa cavité était tapissée de crins de cheval, et il était placé entre deux feuilles d'une branche d'amaltee. Ces deux feuilles avaient été d'abord appliquées l'une sur l'autre dans le sens de leur longueur, et dans cette position, cousues l'une à l'autre dans un peu plus de leur moitié inférieure, au moyen d'un fort fil de coton, que l'oiseau avait filé lui-même; de cette façon, à la partie supérieure du nid, au niveau des deux pétioles, immédiatement contre la branche, il restait une ouverture

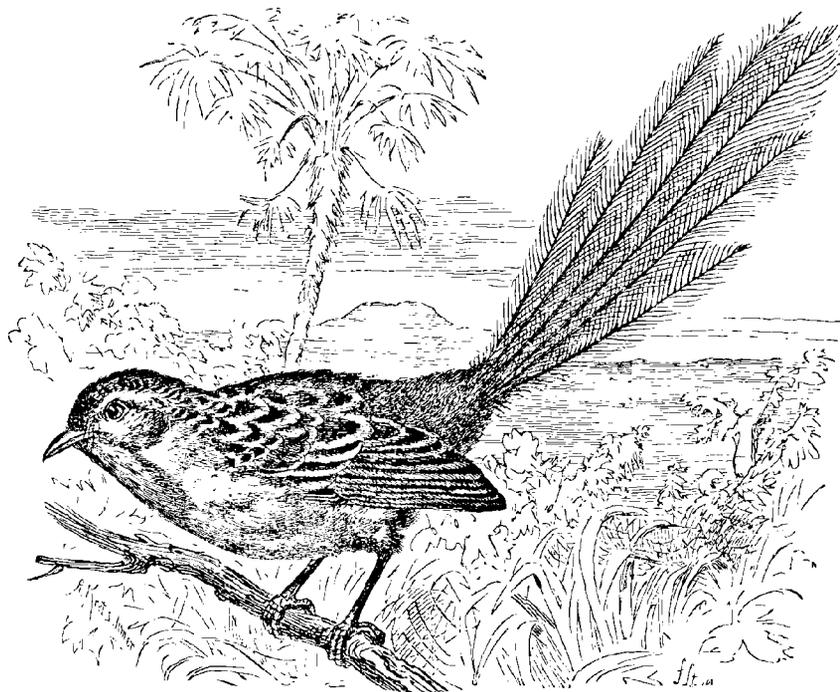


Fig. 20. Le Stipiture à queue gazée.

par laquelle l'oiseau pouvait pénétrer dans son nid. »

Le second nid était à l'extrémité d'une branche, à environ un demi-mètre du sol, et était formé des mêmes matériaux que le premier. Les feuilles étaient également cousues ensemble, au moyen de fils, que l'oiseau avait rencontrés ou qu'il avait filés lui-même. Il était très-bien caché, et la personne qui l'avait découvert eut de la peine à le retrouver pour le montrer à Hutton.

Chaque couvée est de trois ou quatre œufs, blancs, semés de taches d'un brun rougeâtre.

### LES STIPITURES — *STIPITURUS*.

*Die Emuschlöpfer, the Emeu-Wrens.*

**Caractères.** — Les stipitures sont essentiellement caractérisés par leur queue allongée, étagée, formée de six pennes filiformes à barbes décomposées : ils ont, en outre, un bec très-court, mince et grêle ; des ailes courtes, concaves, surabotuses, les quatrième, cinquième et sixième rémiges étant égales et les plus longues.

Ce genre repose sur une seule espèce, que l'on a rangée pendant longtemps avec les mérions.

### LE STIPITURE A QUEUE GAZÉE — *STIPITURUS MALACHURUS*.

*Der Emuschlöpfer, the Emeu-Wren.*

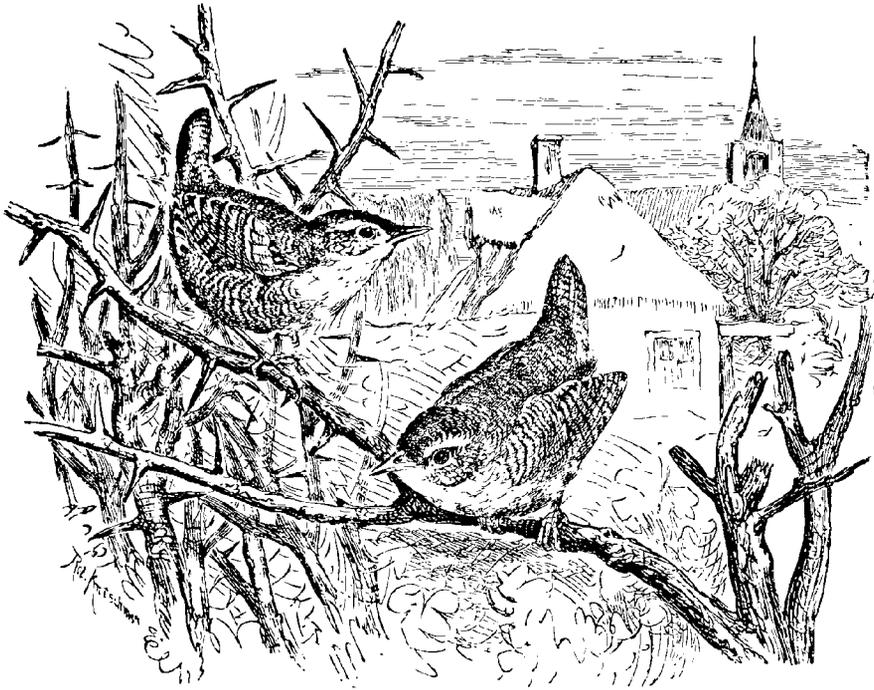
**Caractères.** — Le stipiture à queue gazée (*fig. 202*) a le dos brun, varié de taches longitudinales noires ; le sommet de la tête d'un roux de rouille ; le menton et la gorge d'un gris pâle ; le ventre rouge vif ; les rémiges d'un brun foncé, bordées de rouge brun ; les rectrices brunes ; l'œil brun-rougeâtre ; le bec et les pattes bruns.

La femelle a le sommet de la tête rayé de noir. Sa gorge est rouge au lieu d'être bleue.

**Distribution géographique.** — Le stipiture à queue gazée, dont Gould et Ramsay nous ont donné une description assez complète, a une aire de dispersion assez étendue. Il habite tout le sud de l'Australie, depuis la baie de Moriton, à l'est, jusqu'à la rivière des Cygnes, à l'ouest, et la terre de Van-Diemen. Il recherche les lieux marécageux, et est commun, partout où il habite.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On rencontre d'ordinaire cet oiseau par paires ou par petites familles. Il se tient ordinairement caché tout près du sol, au milieu des hautes herbes, et il est rare qu'on puisse l'apercevoir.

Les ailes courtes et arrondies du stipiture ne



Corbeil, Crete Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 203. Le Troglodyte mignon.

lui permettent pas de voler facilement ; il ne peut même faire usage du vol quand il est mouillé par la pluie ou par la rosée. Par contre, il court avec agilité sur le sol aussi bien qu'au milieu des herbes. Il est lesté, vif, se meut avec rapidité, et échappe généralement aux poursuites. Son ennemi le serre-t-il de trop près, il disparaît tout à coup à ses yeux, tant il sait bien se cacher ; il ne se décide à prendre le vol que quand il ne peut faire autrement. Lorsqu'il est perché et tranquille, il tient la queue relevée et quelquefois il l'incline en avant ; quand il court, il la porte horizontalement en arrière. Est-il effrayé, il vole en rasant le sommet des herbes, puis se dérobe subitement au milieu d'elles. De temps à autre, il se montre au haut d'une tige pour, de là, examiner les environs. Au temps des amours, le mâle fait entendre un court gazouillement ; son cri d'appel est un léger sifflement.

Gould trouva un nid vide de stipiture à queue gazée : il était petit, sphérique, formé d'herbes, et n'avait qu'une ouverture latérale ; une couche de plumes le tapissait à l'intérieur et il était soigneusement caché sous une touffe d'herbes. Ramsay nous donne sur la nidification du stipiture de plus longs détails. Il découvrit un nid de cette espèce à la fin de septembre, et encore ce fut au hasard qu'il dut cette trouvaille. Ce nid était ovoïde ; l'ouverture d'entrée en était très-grande, et la cavité très-peu profonde ; l'extérieur était formé de racines, l'intérieur de chaumes et d'une couche de mousse ; les parois étaient très-lâchement construites. Les œufs, au nombre de trois, étaient blancs, semés de points d'un rouge clair, surtout vers le gros bout ; un œuf était complètement unicolore. La femelle les couvait avec ardeur ; on la chassa, mais elle revint immédiatement à l'emplacement où se trouvait le nid.

LES TROGLODYTIDÉS — *TROGLODYTÆ*.*Die Schlupfer, the Wrens.*

**Caractères.** — Les troglodytidés sont de petits oiseaux chanteurs à corps ramassé, à bec plus ou moins mince, plus ou moins convexe, entier, pointu ; ils ont des tarses de hauteur moyenne, assez grêles ; des ailes courtes, arrondies, très-concaves ; une queue généralement courte ; un plumage en entier ou en partie rayé transversalement.

**Distribution géographique.** — La famille des troglodytidés a des représentants dans toutes les parties du monde, mais plus particulièrement en Asie et en Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les troglodytidés habitent les lieux buissonneux, ceux surtout qui sont riches en eaux et qui présentent de nombreuses cachettes. Dans les montagnes, ils s'élèvent jusqu'à la limite des arbres ; vers le nord, on les rencontre encore au delà du cercle polaire. Ils ne sont pas difficiles sur les conditions d'existence ; aussi, les voit-on dans les forêts comme dans les jardins, sur les bords des cours d'eau comme sur les versants des montagnes ; ils n'évitent que les champs nus, dépourvus de buissons, par la raison qu'ils ne sauraient y vivre. Les troglodytidés sont des oiseaux de petite taille, gais, vifs, alertes. Ils volent mal et jamais loin ; mais ils sautillent avec beaucoup de rapidité, et, plus que tous autres oiseaux chanteurs, ils savent glisser au milieu des fourrés les plus serrés, les plus inextricables. Toutes les espèces actuellement connues chantent plus ou moins bien ; quelques-unes sont parfaitement douées sous ce rapport, et l'une d'elles passe même pour le meilleur oiseau chanteur de l'Amérique tropicale.

Les troglodytidés ont d'autres qualités recommandables. Ils ne craignent pas l'homme, et se laissent approcher sans crainte ; ils pénètrent même jusque dans ses habitations ; aussi, sont-ils aimés partout et quelques-uns sont-ils même l'objet d'une protection toute particulière. Dans l'Amérique du Sud, on pend aux murs des maisons des bouteilles vides, où l'un de ces oiseaux vient se loger. Il ne tarde pas à reconnaître l'amitié que l'homme lui témoigne, et, nous dit Schomburgk, « on le voit entrer sans crainte dans les chambres, se percher sur l'appui des fenêtres, et charmer les habitants

par ses chansons. » Si l'on ne témoigne pas la même faveur aux autres troglodytidés, on les voit cependant avec plaisir ; dans tous les cas, on ne les détruit pas. On peut dire que leurs mœurs, leurs allures ont pour nous un certain charme : de là, à mon avis, ont pris naissance les mille et une légendes, par lesquelles les poètes populaires ont célébré leurs mérites.

LES TROGLODYTES — *TROGLODYTES*.*Die Zaunschlupfer, the Hedge-Sparrows.*

**Caractères.** — Les troglodytes ont un bec grêle, subulé, très-légèrement arqué ; des ailes subobtusées, la troisième et la quatrième rémige étant égales et les plus longues ; une queue courte, égale ou arrondie ; des ongles, celui du pouce surtout, robustes et très-arqués.

Le type de ce genre appartient à l'Europe.

LE TROGLODYTE MIGNON — *TROGLODYTES PARVULUS*.*Der Zaunkönig, the Wren, Hedge-Sparrow.*

**Caractères.** — Le troglodyte mignon (*fig. 203*), improprement nommé *roitelet* par le vulgaire, a de 10 à 11 cent. de long, et de 15 à 16 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 5 cent., et la queue 3 à 4. Le mâle a le dos brun-roux, avec des raies transversales noirâtres ; le ventre brun-roux clair ou gris-roux, avec des lignes ondulées brun foncé ; une ligne brune, du bec, au-dessus de l'oreille, en passant sur l'œil ; une autre ligne étroite, d'un blanc roussâtre au-dessus de l'œil ; les couvertures moyennes de l'aile marquées à leur extrémité de points ronds ou allongés, blancs, limités de noir en arrière ; les rémiges brunes, avec les cinq premières marquées alternativement de noir et de roussâtre sur les barbes externes ; les rectrices d'un brun roux, avec des bordures plus claires et des raies transversales ondulées d'un brun foncé ; l'œil brun, le bec et les pattes gris-rougeâtre.

La femelle est un peu plus claire que le mâle, et les jeunes ont le dos moins tacheté, le ventre marqué de taches plus nombreuses, mais moins nettes que chez les adultes.

**Distribution géographique.** — On rencontre

le troglodyte mignon dans toutes les contrées de l'Europe, depuis le nord de la Russie et de la Scandinavie, jusqu'au sud de l'Espagne et de la Grèce. Aux îles Féroë habite un troglodyte (*troglydites borealis*), probablement distinct du nôtre en ce que ses dimensions sont plus fortes; dans l'Allemagne centrale se trouverait une autre espèce, caractérisée par un plumage plus tacheté, et que mon père a nommée *troglydites Naumanni*, en la dédiant à Naumann. Le troglodyte mignon habite aussi le nord-ouest de l'Afrique et l'Asie Mineure; on ne l'a pas encore observé dans le reste de l'Asie; aux Indes, il est remplacé par quelques espèces voisines. Chez nous, il n'est pas une contrée où on ne le rencontre, et il est même très commun dans certains endroits.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les lieux les plus divers, mais il préfère les vallées dont les flancs sont couverts de buissons, et au fond desquelles coule un petit cours d'eau. Il pénètre jusque dans les villages, dans les jardins, dans l'intérieur des villes; il établit sa demeure tout auprès des habitations de l'homme, pourvu qu'il y trouve un buisson épais, une haie ou, à leur défaut, un tas de bois sec, pour se loger.

Le troglodyte mignon se montre rarement sur les arbres élevés; d'ordinaire, il court sur le sol; il fouille tous les coins, tous les trous; il va en sautillant; il vole d'un buisson à l'autre. Par moments il apparaît sur quelque lieu élevé et semble prendre plaisir à se montrer.

« Par sa gaieté et sa bonne humeur, dit Naumann; par l'adresse, la rapidité avec laquelle il passe au travers des branches; par une certaine hardiesse dans ses allures, le troglodyte surpasse presque tous les autres oiseaux de nos contrées. Sa hardiesse, cependant, est d'une nature toute particulière; au moindre signe de danger, elle s'évanouit pour faire place à une terreur immodérée; mais elle ne tarde pas à revenir. Rarement, il se départit de sa bonne humeur. On le voit toujours gai et frétilant comme s'il avait de tout en superflu. Il est tel même au milieu de l'hiver, en tant, du moins, que la tempête n'est pas trop violente. Les moineaux eux-mêmes sont éprouvés par le froid; ils hérissent leurs plumes; leur tristesse témoigne de leurs souffrances; le roitelet a encore toute sa gaieté, il est ébante comme au printemps. »

Toutes ses allures sont on ne peut plus gracieuses. Il sautille sur le sol, le corps ramassé; il glisse avec une agilité surprenante, dans des sentes, des trous, qui ne sauraient donner accès

à un autre oiseau; il passe continuellement d'une haie, d'un buisson à l'autre, et les furette avec un soin extrême. Par instants, il discontinue ses recherches, s'arrête sur un point découvert et prend une posture fière et hardie, la poitrine penchée, la queue relevée verticalement. Quelque chose vient-il frapper son attention, il se courbe plusieurs fois de suite et relève fortement la queue. Se sent-il en sûreté, il utilise chaque moment de répit pour chanter ou du moins pour appeler: ce n'est que pendant la mue qu'il se montre un peu silencieux. Une fois sa chanson terminée, il se remet à courir et à fouiller tous les environs. Il ne se décide à prendre la volée que quand il ne peut faire autrement. Autant il se montre lesté et adroit dans tous ses autres mouvements, autant il paraît lourd en volant. D'ordinaire, il va en ligne droite, en rasant le sol, et en battant précipitamment des ailes. Quand il a à franchir un grand espace, il décrit une ligne ondulée, mais sans jamais beaucoup s'élever. Lorsqu'on le poursuit dans une campagne découverte, on peut remarquer combien le vol lui est peu facile. Un homme à la course, assure Naumann, peut le fatiguer assez pour pouvoir le prendre avec les mains, à moins cependant que l'oiseau n'ait trouvé une retraite sûre dans quelque trou de souris. Le troglodyte mignon a d'ailleurs conscience de son inhabileté à voler; jamais il ne quitte le buisson où il trouve un asile, sans y être contraint, et, s'il en est éloigné, il se réfugie dans quelque trou, plutôt que de chercher son salut dans le vol.

Son cri d'appel, qu'il fait souvent entendre, peut se rendre par *tzerr* ou *tzerz*, prononcé avec des intonations différentes; parfois, il crie *tzeck*, *tzeck*. Son chant est fort agréable. Ce sont des notes nombreuses, variées, claires, formant au milieu de la chanson une trille harmonieuse, baissant de ton vers la fin. Souvent ce trille est répété à la fin du chant. Les notes en sont pleines et fortes; on s'étonne de les voir produites par un aussi petit oiseau. Le troglodyte mignon chante presque toute l'année: il commence déjà à se faire entendre en janvier et en février, mais c'est de la fin de mars, au commencement de mai, qu'il chante avec le plus d'ardeur, surtout vers le matin. En hiver, son chant produit sur l'homme une impression des plus agréables. Toute la nature est comme morte et se tait; les arbres sont dépouillés de leur feuillage; la terre est ensevelie sous un linceul de neige et de glace; toutes les créatures sont silencieuses; seul, le troglodyte, le plus petit de tous les oiseaux, est

encore vif et joyeux ; toujours, il lance sa chanson, comme pour dire : « le printemps reviendra. »

Le troglodyte mignon se nourrit de toute sorte d'insectes, d'araignées ; en automne, il mange des baies de diverses espèces. En été, sa table est abondamment pourvue ; il trouve de quoi se satisfaire là où les autres oiseaux cherchent en vain leur nourriture. En hiver, il a quelquefois à souffrir de la faim ; il chasse alors les insectes hibernants et leurs œufs. On raconte qu'en Irlande il pénètre dans les cheminées, et y mange les viandes que l'on met à fumer ; c'est ce que rapporte Olafsen. Ce fait, je crois, demande confirmation. En hiver, il pénètre dans les maisons, cela est certain, mais c'est pour y prendre les mouches, et non les viandes conservées. A-t-il découvert un trou par lequel il puisse entrer dans une habitation, on peut être certain qu'il l'utilisera régulièrement ; il a une très-bonne mémoire des lieux, et peut toujours retrouver son chemin.

C'est un des oiseaux de nos contrées qui construisent leur nid avec le plus d'art. Il est difficile de décrire d'une manière générale le nid du troglodyte ; car il varie considérablement, suivant les localités. On en a trouvé sur des arbres élevés aussi bien que sur le sol, dans des trous, dans des troncs d'arbres creux, dans les crevasses d'un mur ou d'un rocher, sous des toits, dans des buissons, sous des racines, dans des tas de bois, dans des halles de mineurs ; mais toujours dans des endroits parfaitement choisis et cachés, surtout au printemps, quand l'oiseau niche pour la première fois, avant que les arbres soient revêtus de tout leur feuillage. Quelques nids sont formés seulement de mousses, mais entrelacées si intimement qu'on les dirait collées et agglutinées ; l'intérieur même en est exclusivement tapissé. Ces nids sont sphériques, et l'ouverture d'entrée en est très-bien construite. D'autres ne sont qu'un amas désordonné de feuilles, doublé à l'intérieur d'une couche de plumes. Parfois, enfin, le troglodyte se borne à réparer, à approprier à ses besoins un nid qu'il a trouvé construit.

Malgré toutes ces variations, le nid s'harmonise toujours parfaitement avec ce qui l'environne, au point qu'il est fort difficile de le découvrir. Quelquefois, l'oiseau montre une prédilection toute particulière pour certaines localités : ainsi, Trinthammer parle d'un troglodyte qui voyageait dans une montagne avec les charbonniers ; il se logeait dans leur cabane, y construisait son nid, que cette cabane fût bâtie

au même endroit que l'année précédente ou dans un autre lieu. Les charbonniers le connaissaient parfaitement ; ils savaient que c'était leur oiseau.

Souvent, le troglodyte mignon construit plus de nids qu'il ne lui en faut pour ses pontes, et ce ne sont pas seulement les individus accouplés, qui agissent ainsi, mais encore les mâles célibataires : ils se font des sortes de nids de plaisance.

Bœnigk a observé un troglodyte mignon depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août : voici le résumé de ses observations. Un mâle construisit presque entièrement quatre nids, avant de trouver une femelle. Après la pariade, le couple poursuivi par la malchance, dut construire trois autres nids, avant de pouvoir pondre ; la femelle, lassée de tant de malheurs, abandonna son compagnon pour aller sans doute en chercher un autre. Le premier mâle n'en continua pas moins ses travaux, pendant plusieurs semaines, et construisit encore deux nids qui ne lui servirent point.

D'autres habitudes du troglodyte me semblent en rapport avec cette façon de procéder. Ogilby a vu que très-souvent ces oiseaux viennent passer la nuit dans une de leurs anciennes demeures, et non-seulement l'un ou l'autre des parents, mais toute la famille. D'après Paessler, un paysan d'Anhalt a fait une remarque analogue.

Un soir d'hiver, ce paysan entra dans son écurie pour prendre un moineau, dans un nid d'hirondelle qui était contre le mur ; mais il en retira toute une poignée d'oiseaux, et vit, non sans surprise, que c'étaient cinq troglodytes, qui s'étaient emparés de ce nid pour y passer leurs nuits.

Dans des conditions normales, le troglodyte mignon niche deux fois par an : une première fois en avril, une seconde fois en juillet. Chaque couvée est de six à huit œufs, arrondis, de grandeur variable, blanc ou d'un blanc jaunâtre, semés de petits points d'un rouge brun ou d'un rouge de sang, disposés souvent en couronne autour du gros bout. Les deux parents les couvent alternativement pendant treize jours ; tous deux nourrissent leurs petits, et les soignent avec tendresse. Ceux-ci n'abandonnent pas le nid de bonne heure, et une fois qu'ils ont pris leur essor, ils sont encore assez longtemps avant de se séparer. Il est probable qu'ils viennent passer leurs nuits dans le berceau où ils sont nés.

Nous ne connaissons qu'une faible partie des dangers qui menacent les troglodytes ; nous ne savons même pas quels sont tous leurs ennemis : leur nombre doit être considérable, sinon ces oiseaux seraient bien plus communs qu'ils ne sont.

**Captivité.** — Il est assez difficile de conser-

ver les troglodytes en captivité. Y réussit-on, on trouve en eux un véritable sujet de plaisir. Gourcy en eut un, qui, dès le mois de novembre, commençait à chanter, pour ne cesser qu'à la fin de l'été, au moment de la mue. Quand on garde un troglodyte en cage, il faut lui donner, comme lieu de refuge, une petite maison, ayant une entrée très-étroite. Dès qu'il se croit en danger, il s'y retire aussitôt, et c'est un spectacle fort divertissant que de le voir entrer et sortir de sa cachette.

### LES THRYOTHORES — *THRYOTHORUS*.

*Die Binsenkönige, the Rush-Kings.*

**Caractères.** — Les thryothores forment un genre très-voisin du précédent. Ils sont caractérisés par un bec long, épais à la base, comprimé sur les côtés, mince, légèrement fléchi en arc; leur pouce est grêle et leurs ongles sont faibles et médiocrement recourbés. Pour tous les autres caractères, ils rappellent les troglodytes.

**Distribution géographique.** — Ce genre est exclusivement américain.

#### LE THRYOTHORE DE LA LOUISIANE — *THRYOTHORUS LUDOVICIANUS*.

*Der Herkenkönig, the Hedge King.*

**Caractères.** — Cette espèce est la plus connue du genre. Sa taille, d'après le prince de Wied, est de 14 cent., et son envergure de 19; l'aile pliée mesure 6 cent., et la queue 5. Le thryothore de la Louisiane a le dos brun-rougeâtre, rayé transversalement de brun noir; la gorge blanche; la poitrine et le ventre d'un jaune rougeâtre; les flancs rayés de noir; l'œil surmonté d'une ligne blanche; les rémiges d'un brun noirâtre, marquées sur les barbes externes de bandes alternes noires et rousses; les grandes couvertures supérieures terminées de blanc; l'œil gris-brun; la mandibule supérieure d'un gris foncé; la mandibule inférieure d'un gris de plomb, avec la pointe d'un brun clair.

**Distribution géographique.** — Le thryothore de la Louisiane est l'espèce de cette famille la plus commune dans l'Amérique du Nord. On la rencontre dans toute l'étendue des États-Unis, et on l'y voit dans les forêts, sur les bords des rivières, sur les montagnes, dans les vallées, et jusqu'entour des habitations.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Ce petit oiseau, dit Audubon, par la rapidité et l'agilité

de ses mouvements, ressemble tout à fait à une souris. Comme celle-ci, il paraît et disparaît, se glisse dans un trou pour se remonter un instant après dans un autre endroit. Lorsqu'il est rassasié ou fatigué, il s'arrête, il hoche la queue, et chante à gorge déployée sa petite chanson, dont les notes rappellent en quelque sorte les mots : « *viens à moi, viens à moi,* » et se suivent précipitamment. Ses notes sont claires et harmonieuses : on les entend toujours avec plaisir. En hiver, elles retentissent de tous côtés : dans les plantations, dans les forêts, dans les marais, au bord des cours d'eau, comme au voisinage immédiat des maisons et des étables. Parfois, on voit l'oiseau s'élever jusqu'à la cime d'un arbre assez haut, en grim pant le long des lianes et des vignes sauvages qui l'enlacent. »

« Cet oiseau, dit Nuttall, a toute la légèreté, le courage, la gaieté, l'adresse des autres membres de sa famille. Il aime les fleuves au cours tranquille, et se perche volontiers sur les arbres qui en ombragent les rives. On dirait qu'il a le sentiment des beautés pittoresques de la nature, et il concourt pour sa part à les animer, à les rendre encore plus attrayantes; on le trouve aussi dans les endroits les plus sauvages. Il imite parfaitement les chants des autres oiseaux, et répète, à s'y méprendre, le *pitto, pitto, pitto*, ou le *catédédid* de la mésange, le *towitt, towitt* du verdier, les trilles des oiseaux chanteurs, le cri du pic, le chant de l'alouette, du cardinal : il chante leurs thèmes, en y adaptant des variations innombrables. »

Gerhardt décrit le thryothore comme un des oiseaux qui animent le plus une contrée. « Comme le troglodyte, dit-il, il ne connaît pas la fatigue; il n'est pas un instant en repos. En voit-on un qui n'a pas la vivacité ordinaire, qui ne saute pas sans relâche, on peut être sûr qu'il est malade. Il s'établit dans le voisinage de l'homme; mais l'habitude ne le fait pas se départir de sa prudence et de sa timidité habituelles. Dès qu'il aperçoit un chat ou quelque autre carnassier, il crie plusieurs fois de suite : *tschaeh, tschaeh, tschaeh*, ou *tirrr, tirrr, tirrr*. Son chant, qu'il fait entendre presque toute l'année, est clair et harmonieux; mais il n'est pas comparable à celui du troglodyte d'Europe; on peut le rendre par *toullieh, toullieh, toullieh, toullii*; souvent, ce chant se termine par une syllabe ronflante, *errrr*. Quand il court à terre, il crie doucement : *pit*; parfois, il lance son cri d'appel : *tirrr, tirrr*; d'autres fois, il crie nettement : *William, William, William*; ou *Devis, Devis, Devis*.

« Au commencement du printemps, les vieux oiseaux construisent leur nid, et au 20 avril, les petits prennent leur essor. Les jeunes oiseaux pondent en avril, ou seulement en mai. Les œufs ont 30 cent. de long et 22 cent. de large ; ils sont d'un blanc rougeâtre, et semés de taches d'un brun jaune, rouille et gris cendré, disposées en cercle. Le nid est construit tantôt dans un tronc d'arbre renversé, tantôt sous la corniche d'une maison, derrière une cheminée ; il est toujours vaste. Suivant l'endroit où il se trouve, il a de 14 à 33 cent. de diamètre. Le fond en est formé de racines ; les parois sont faites de feuilles et de mousses ; l'intérieur est tapissé de brins d'herbes, de plumes, de poils de lièvre ; supérieurement, il est voûté ; l'ouverture en est latérale. La première couvée est de cinq ou six œufs ; la seconde, qui a lieu au mois de juin, est de quatre ou cinq. Les parents nourrissent leurs petits de chenilles, d'insectes et de vers. »

Pour tout le reste, le thryothore de la Lousiane ressemble tout à fait au troglodyte d'Europe.

**LE THRYOTHORE DE LA PLATA — THRYOTHORUS PLATENSIS.**

*Der Hausschlüpfer, the House Wren.*

**Caractères.** — Le thryothore de la Plata a le dos brun, sans rayures évidentes, le croupion rougeâtre ; les rémiges et les rectrices d'un brun noir, finement rayées en travers, avec les premières bordées d'une teinte plus claire en dedans ; une étroite bande roussâtre au-dessus de l'œil ; la gorge blanche ; les joues rayées de brun ; le cou, la poitrine, le ventre d'un jauneroix clair, les côtés de la poitrine d'un roux plus foncé ; l'œil brun foncé ; la mandibule supérieure couleur de corne foncée, l'inférieure blanchâtre vers la base ; les pattes d'un brun couleur de chair. Cet oiseau a 12 cent. de long, et 16 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 5 cent. et la queue 4.

**Distribution géographique.** — Le thryothore de la Plata habite le sud du Brésil, surtout l'intérieur des terres, le Paraguay, et les autres contrées de l'intérieur de l'Amérique du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Ce charmant oiseau, dit le prince de Wied, tient au Brésil la place de nos moineaux d'Europe ; c'est un oiseau en quelque sorte domestique, car c'est le seul habitant ailé des maisons. Il rappelle le troglodyte mignon non-seulement par son port

et son plumage, mais encore par toutes ses allures ; il est vif, toujours en mouvement ; la queue dressée, le corps penché, il se glisse à travers les ouvertures les plus étroites, dans les broussailles, sous les toits, etc. Il habite les haies, les murs, les toitures. Il vit d'ordinaire avec sa femelle. Il a le cri d'appel un peu gazouillant, assez semblable à celui d'une fauvette. Perché sur quelque branche ou sur le sommet d'un toit, il lance dans les airs une chanson vive, animée, très-variée : c'est un des meilleurs oiseaux chanteurs qui existent au Brésil. J'ai souvent entendu sa voix, même au sein des villes.

« Les thryothores sont les favoris des Américains, et ils semblent rechercher la société de l'homme. Ils construisent leur nid sous un toit, dans une crevasse de mur, ou dans une palissade de troncs de palmiers. Dès le mois de juillet, j'ai vu un thryothore de la Plata ramasser des plumes, des brins d'herbes pour en construire son nid dans une palissade faite de troncs de palmiers creux et presque pourris. Au moins d'août, j'ai trouvé un autre nid, dans un trou, entre deux chevrons d'une maison. Le nid est petit, grossièrement fait de brins d'herbes ; il est ouvert par en haut, peu profond, et tapissé intérieurement d'une couche épaisse de plumes. Il contient quatre œufs, couleur de chair ou d'un rouge rose, semés de petits points d'un rouge plus foncé.

**LES CYPHORHINES — CYPHORHINUS.**

*Die Flötenschlöpfer, Flageoletvögel, the Flagelet-Birds.*

**Caractères.** — Les cyphorhines présentent tous les caractères essentiels des troglodytidés, mais ils ont le bec fort, comprimé latéralement, la cloison nasale élevée et tranchante ; les narines petites, rondes, ouvertes, entourées d'une membrane et non d'une lame écailleuse, comme chez les autres espèces. Leurs ailes sont courtes et arrondies ; leur queue est moyennement longue et conique ; leurs tarses sont épais, leurs doigts longs, armés d'ongles très forts.

**LE CYPHORHINE FLUTISTE — CYPHORHINUS CANTANS.**

*Der Flötenspieler, the Flagelet-Bird.*

**Caractères.** — L'espèce la plus connue de ce genre est le *flûtiste*, comme l'appellent les Péruviens. Il a le dos brun-rougeâtre ; le front et le sommet de la tête plus clairs ; la gorge et la partie antérieure du cou d'un roux clair ; les

côtés du cou, les joues et les oreilles noirs, avec les tiges des plumes blanches ; le milieu de la poitrine et du ventre d'un jaune blanchâtre ; les flancs d'un brun-olive terne, à rayures foncées. Cet oiseau a 14 cent. de long ; l'aile pliée mesure 6 cent. et la queue 4.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Au fond de l'obscurité des forêts, dit Pœppig, vit isolé un ravissant chanteur. On reste immobile et transporté d'admiration, quand on entend retentir au haut d'un arbre ses notes variées, au timbre argentin comme celui d'une cloche de cristal, et se fondant dans une délicieuse mélodie. Il y a dans cette musique une douceur inexprimable, quelque chose de surnaturel, pourrait-on dire ; et le silence qui règne aux alentours, dans la forêt déserte, ne fait qu'en augmenter le charme. A aucun prix on ne voudrait tuer cet artiste. Les Péruviens l'appellent l'*organiste* ou le *flûtiste* ; à Lima, on le cite comme l'un des habitants les plus remarquables des forêts inexplorees de l'Orient, et les auteurs les plus anciens n'en parlent qu'avec admiration. »

« Je ressentais une impression toute particu-

lière, dit Schomburgk, quand le matin, avant que les premières lueurs de l'aurore parussent à l'horizon, j'entendais la voix de cet oiseau. Ses notes argentines ont quelque chose de si doux, de si mélodieux, que je ne savais d'abord à qui les attribuer. Je demeurai stupéfait, silencieux, regardant de tous côtés, jusqu'à ce que mon Indien me dit que c'était là le chant du flûtiste, dont j'avais entendu déjà célébrer les louanges. Dans tous les buissons ces sons trouvaient un écho ; on aurait dit que ces oiseaux voulaient se prévenir les uns les autres de l'arrivée du jour. Lorsqu'il fit clair, je pus les voir se glisser au travers du feuillage. Ils vivent en sociétés ; ils volent de buisson en buisson, mais sans jamais s'élever à un mètre du sol. Ils sautillent à terre lestement, cherchant des baies et des insectes. Dans la journée, ils sont silencieux ; jamais, du moins, je n'entendis leur voix. Je ne pus recueillir aucun renseignement au sujet de leur mode de reproduction. Ils ne diffèrent sans doute pas, sous ce rapport, des autres oiseaux de la même famille. »

## LES ANTHIDÉS — ANTH.

*Die Pieper, the Pipits ou Tittlarks.*

Les anthidés peuvent être regardés comme établissant une transition entre les oiseaux chanteurs et les alouettes, avec lesquelles on les confondait autrefois. Mais, sous le rapport des habitudes, ils diffèrent complètement de celles-ci et se montrent comme de véritables chanteurs.

**Caractères.** — Ils sont caractérisés par un corps allongé, des ailes dont la plupart des rémiges secondaires sont échancrées à l'extrémité, et dont la plus longue des cubitales atteint presque l'extrémité des plus grandes rémiges primaires ; une queue moyenne ; des tarses et des doigts grêles et allongés ; des ongles grands, celui du doigt postérieur se prolongeant en forme d'ergot, comme chez les alaudidés ; un bec droit, à bords rentrants, à mandibule supérieure terminée par une pointe légèrement recourbée et précédée d'une petite échancrure. Leur plumage a généralement des couleurs ternes : il varie peu suivant les sexes, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'il diffère chez les jeunes et chez les adultes.

**Distribution géographique.** — Cette famille est riche en espèces et a des représentants sur toute la surface de la terre. On en trouve un très-grand nombre en Europe, et non moins en Asie et en Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leur habitat est très-varié : les uns recherchent les montagnes, les autres la plaine ; ceux-ci les lieux secs, ceux-là les endroits humides ; quelques-uns vivent dans les forêts.

Tous les anthidés passent la majeure partie de leur existence sur le sol ; plusieurs ne se posent sur les arbres que pour un instant. Tous sont des oiseaux gais, vifs, agiles, courant rapidement, sans sauter. Leur marche est facile et gracieuse ; ils portent le corps horizontalement, et ils ont de petits hochements de queue. Ils volent bien, vite, légèrement, en décrivant une ligne ondulée quand ils ont à franchir un long espace ; ils voltent et planent quand ils s'élèvent dans les airs pour chanter.

Ce sont des oiseaux bien doués ; ils sont prudents, et leurs sens sont bien développés. Leur

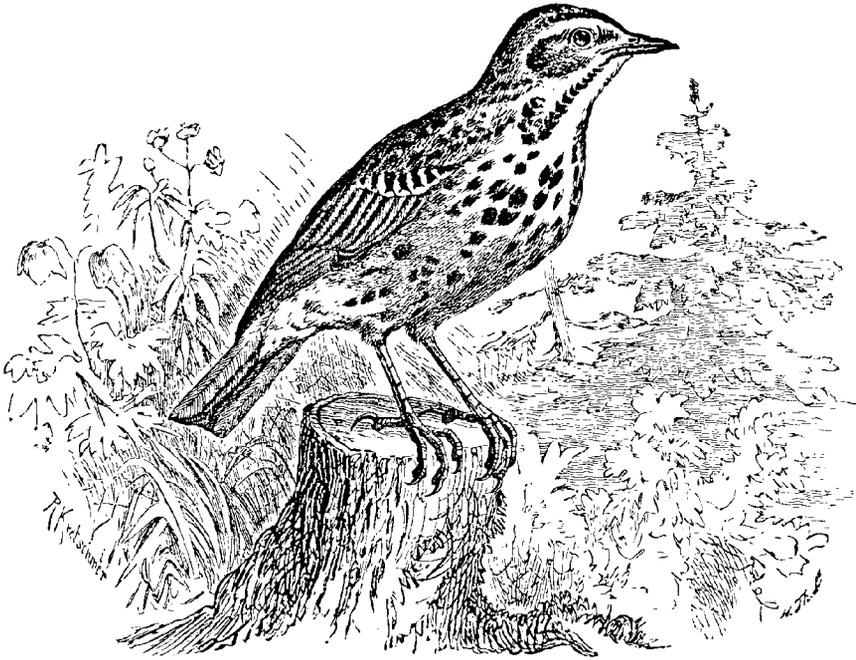


Fig. 204. Le Pipi des arbres.

cri d'appel est un pépiement; leur chant est agréable sans être varié.

Ils se nourrissent principalement, sinon exclusivement d'insectes, notamment de coléoptères, de mouches, de moustiques, de cousins, de pucerons; quelques-uns mangent des araignées, des vers, de petits animaux aquatiques; il en est enfin qui mêlent à ce régime de petites graines. Ils prennent leur proie sur le sol, très-rarement ils la saisissent au vol.

Ils nichent à terre. Le fond du nid est formé de chaumes et de racines desséchés, entre lesquels sont entremêlées des feuilles et d'autres substances végétales; l'intérieur est tapissé de laine et de poils. Les œufs ont des couleurs sombres et sont marqués de points, de taches, de lignes formant un dessin peu net. La femelle couve seule; mais les deux parents témoignent un vif amour à leur progéniture. La plupart n'ont qu'une couvée par an.

#### LES PIPIS — *ANTHUS*.

*Die Pieper, the Pipits.*

**Caractères.** — Les pipis ont un bec médiocre, mince, droit; une queue de longueur moyenne ample; des tarses et des doigts grêles; l'ongle du pouce généralement plus long que le doigt,

et les deux réunis plus longs ou aussi longs que le doigt médian.

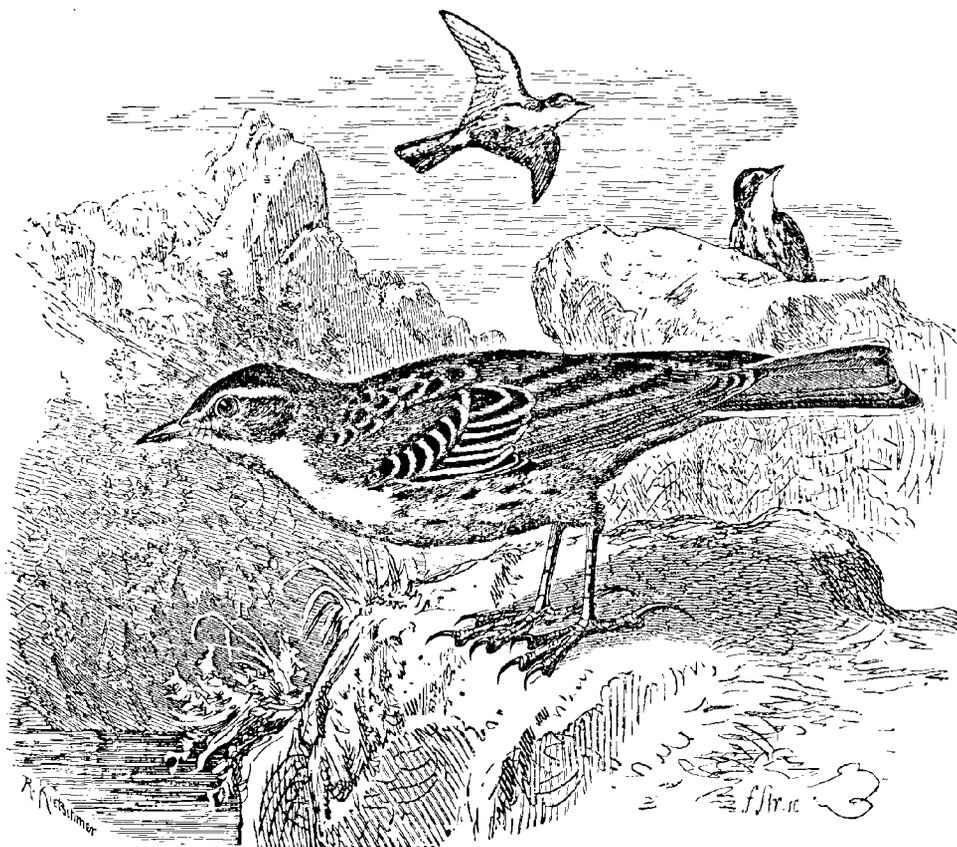
Les deux sexes portent le même plumage, et les jeunes n'en diffèrent que par des teintes plus sombres et des taches un peu plus nombreuses.

#### LE PIPIS DES ARBRES — *ANTHUS ARBOREUS*.

*Der Baumpieper, the Tree-Pipit.*

Le pipi des arbres (*fig. 204*), vulgairement *cujelier*, ressemble beaucoup au pipi des prés, avec lequel on l'a souvent confondu. Il est plus grand; il a le bec plus fort, les tarses plus vigoureux, l'ongle du doigt interne plus court et plus recourbé. On a voulu voir, dans ces différences, des caractères génériques, et faire de cette espèce le type du genre *pipastes*, mais cela ne me paraît pas fondé.

**Caractères.** — Le pipi des arbres a le dos brun-jaunâtre ou vert-olive sale, relevé par des taches foncées, disposées longitudinalement; le croupion et le bas du dos presque unicolores; un trait au-dessus de l'œil, la gorge, les côtés de la poitrine, les cuisses et les couvertures inférieures de la queue d'un jaune-roux pâle; le jabot, la partie supérieure de la poitrine et les flancs semés de taches noires, disposées longitudinalement; l'œil brun; le bec noir; les pattes rougeâtres. Cet oi-



Corbel, Crété Filz, imp.

Fig. 205. Le Pipi aquatique.

Par s. Baillière et Filz, éd.

seau a 18 cent. de long et 30 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 9 cent., celle de la queue de 7. La femelle est notablement plus petite que le mâle.

**Distribution géographique.** — Le pipi des arbres habite, en été, les forêts de l'Europe et de la Sibérie; en hiver, les bois des steppes de l'Afrique et du pied de l'Himalaya. Ce n'est que dans ses voyages qu'il se montre dans les lieux dégarnis d'arbres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il recherche les clairières, les jeunes coupes, les futaies clair-semées, en un mot, les endroits les moins épais de la forêt, mais au voisinage desquels se trouvent toujours quelques arbres élevés.

Par son genre de vie, le pipi des arbres rappelle beaucoup le pipi des prés; cependant, il se tient moins que lui sur le sol. A l'approche d'un danger, il se réfugie sur un arbre, ce que le pipi des prés ne fait que rarement; il court aussi le long des branches. Il est bien moins sociable et mène généralement une vie solitaire. Ce n'est

qu'en automne qu'on le voit par petites familles, et encore, les individus qui les composent se tiennent-ils ordinairement loin l'un de l'autre.

Son cri d'appel peut se rendre par *srik*; son cri de tendresse est *sib sib sib*. Il chante mieux que les autres pipis. Son chant est fort harmonieux, et ressemble assez à celui du canari. Les notes en sont pleines, claires, changeantes et variées. « Il se compose, dit Naumann, de plusieurs trilles clairs et sifflants, se suivant rapidement les uns les autres, se fondant harmonieusement et se terminant par une phrase qui s'éteint doucement: *tzia tzia tzia*. Le mâle chante avec ardeur, surtout pendant la période des amours, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; mais, à partir de la fin de juin, il se tait. Pour chanter, il se perche à l'extrémité d'une branche, puis, tout en chantant, il s'élève obliquement dans les airs, y plane et redescend lentement sur la cime d'un arbre voisin, où il termine sa chanson.

Le nid du pipi des arbres est établi dans une

BREHM.

III — 305

dépression du sol, caché dans un buisson, au milieu des herbes ou des bruyères. Il est grossièrement construit ; l'intérieur, seul, en est assez soigné. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, varient considérablement, tant sous le rapport de la forme que sous celui de la coloration. Ils sont d'un gris rougeâtre, d'un blanc sale, d'un blanc grisâtre ou bleuâtre, semés, veinés, marbrés, tachetés de points et de stries plus foncés. La femelle couve avec ardeur ; elle n'abandonne ses œufs que quand on arrive au voisinage immédiat du nid. Les deux parents témoignent à leur progéniture un vif attachement. Les petits quittent le nid avant de pouvoir voler.

**Captivité.** — Les pipis des arbres supportent facilement la captivité ; ils s'approprient rapidement et charment l'amateur par leur chant harmonieux.

**LE PIPIS DES PRÉS — ANTHUS PRATENSIS.**

*Der Wiesenpieper, the Meadow-Pipit.*

**Caractères.** — Le pipi des prés, vulgairement *farlouse*, a le dos brun-olive, varié de taches d'un brun noir ; la poitrine d'un jaune-roux clair, relevé par des taches longitudinales brun foncé ; la gorge et le ventre blanchâtres ; une bande blanc-jaunâtre au-dessus de l'œil ; les rémiges d'un brun noir, à bords plus clairs ; l'extrémité des grandes et des moyennes couvertures supérieures de l'aile bordée de gris, ce qui produit sur l'aile une double bande transversale blanchâtre ; les rectrices d'un brun noir, à bords vert-olive, la plus externe marquée vers son extrémité par une grande tache blanche triangulaire ; l'œil brun foncé, le bec gris, les pattes roussâtres. Cet oiseau a 17 cent. de long et 26 cent. d'envergure. L'aile pliée mesure 7 cent., et la queue 6. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

Les divers pipis des prés que l'on rencontre en Europe doivent-ils être considérés comme autant d'espèces distinctes ou comme de simples variétés d'une seule espèce ? C'est une question que nous laisserons pendante.

**Distribution géographique.** — Le pipi des prés habite tout le nord de l'Europe, depuis le cercle polaire jusqu'à l'Europe centrale ; il en est de même en Asie. En hiver, on l'a observé dans tout le sud de l'Europe, dans l'ouest de l'Asie et dans le nord de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le pipi des prés arrive dans nos contrées à la fonte des neiges, souvent au commencement de mars, au plus tard vers le milieu d'avril, et y reste jus-

qu'en novembre ou même jusqu'en décembre. Comme les alouettes, il émigre en troupes nombreuses, souvent réunies à des bandes d'alouettes des champs ; ses voyages ont lieu le jour et la nuit.

Les prairies, les marais sont les lieux que cette espèce préfère à tous les autres. Elle évite les endroits secs. Dans ses voyages, on la voit s'arrêter dans des localités peu humides, mais jamais dans celles où règne la sécheresse. En hiver, elle s'établit au voisinage de l'eau ; c'est ainsi qu'on la trouve, en Égypte, auprès des lacs, des marais, des champs recouverts par les eaux du Nil.

Le pipi des prés est vif, actif, continuellement en mouvement. Il court joyeusement de tous côtés, au milieu des herbes. L'effraye-t-on, il s'élève rapidement dans les airs, pousse son cri d'appel et se réfugie sur un autre point ; rarement il se pose sur un arbre, et lorsqu'il le fait, ce n'est jamais pour longtemps ; on dirait que la station sur une branche le fatigue. Son vol est saccadé et semble lui coûter beaucoup d'efforts, ce qui n'est pas.

Son cri d'appel est un *pist* un peu rauque, qu'il répète plusieurs fois de suite ; son cri de tendresse est : *dwiolt* ou *tzeriht*. D'après Naumann, son chant se compose de diverses phrases, dont les notes se répètent fréquemment. Le thème fondamental en serait souvent : *wittge, wittge, wittge, witt, tzic, tzic, inc, inc, turrrrr*. Le mâle ne chante guère qu'en volant ; il s'élève obliquement jusqu'à une grande hauteur, plane un instant, puis, les ailes relevées, il descend lentement, ou bien il se laisse tomber rapidement en les fermant. A partir d'avril jusqu'au mois de juillet, on entend presque continuellement sa voix, du matin au soir.

Le pipi des prés se montre très-pacifique à l'égard de ses semblables. Cependant il aime à chercher querelle et à se disputer avec les autres oiseaux qui habitent les mêmes localités que lui, tels que les bergeronnettes, les cynchrames des roseaux. Dans la saison des amours, il arrive parfois que deux mâles combattent en l'honneur d'une femelle ; mais, même à cette époque, les pipis des prés vivent en sociétés. Dans leurs migrations, ils forment des bandes souvent très-nombreuses.

Le pipi des prés construit son nid entre des roseaux, des joncs, des herbes, dans une dépression du sol, et il le cache toujours si bien qu'il est fort difficile de le découvrir. Les parois en sont formées de tiges sèches, de racines, de chaumes, entre lesquels se trouvent quelques

mousses ; la cavité en est profonde et tapissée d'herbes tendres et de crins de cheval. Les œufs, au nombre de cinq ou six par couvée, sont d'un blanc grisâtre ou d'un rougeâtre sale, couverts de points, de stries, de taches d'un gris ou d'un jaune brun. La durée de l'incubation est de treize jours. Les petits quittent le nid avant de pouvoir voler ; mais ils savent à merveille se cacher au milieu des herbes, aussi échappent-ils à beaucoup de leurs ennemis. Les parents, pour les sauver, s'exposent eux-mêmes au danger qui les menace. Quand les circonstances sont favorables, les jeunes de la première couvée prennent leur essor au commencement de mai, ceux de la seconde à la fin de juillet ; cependant, on trouve, encore au mois d'août, des petits qui viennent à peine de quitter le nid.

**Captivité.** — Bien soigné et mis dans une cage spacieuse, le pipi des prés supporte la captivité pendant plusieurs années. Il s'apprivoise rapidement et chante avec ardeur. On ne peut le laisser librement courir dans la chambre, car des cheveux, des fils des poussières s'attachent à ses pattes et le rendent malade. Mon père a gardé pendant plusieurs années un individu qui chantait très-bien. « Lorsqu'on le laissait libre dans la chambre, dit-il, il aimait à se percher sur quelque objet élevé et allait d'ordinaire s'endormir près du poêle. Il volait par toute la chambre et il fut bientôt apprivoisé. Une cage à alouette, munie de perchoirs, était sa prison habituelle, et il recevait comme nourriture la pâtée des rossignols. Ses allures étaient gracieuses, particulièrement quand il se tenait le corps relevé, les plumes rabattues, le cou tendu. Son chant était fort agréable ; mais il ne le faisait pas entendre souvent ; il chantait surtout lorsqu'il était seul. Ce chant ressemblait à celui du pipi des arbres, mais il était plus varié. » Les notes en étaient plus pleines, plus douces, plus harmonieuses, les phrases plus longues, et plus souvent répétées. « Ces caractères, continue mon père, donnent à ce chant une grâce qu'on ne retrouve que dans celui de bien peu d'oiseaux de la même famille. »

#### LE PIFI AQUATIQUE — *ANTHUS AQUATICUS*.

*Der Wasserpieper, the Water-Pipit.*

**Caractères.** — Le pipi aquatique, vulgairement *spioncelle* (fig. 203), a le dos gris-olivâtre foncé, semé de taches longitudinales gris-noir ; le ventre blanc sale ou grisâtre, les flancs tachetés de brun-olive foncé ; une raie gris clair en arrière de l'œil ; deux bandes gris clair traversant l'aile ;

l'œil brun foncé ; le bec noir, avec la pointe de la mandibule inférieure jaunâtre ; les pattes d'un brun foncé. Cet oiseau a de 18 à 19 cent. de long, et de 31 à 32 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 8. L'ongle du doigt postérieur est long et fortement recourbé.

**Distribution géographique.** — Tandis que les autres pipis habitent la plaine et ne se trouvent qu'isolément et accidentellement dans les montagnes, le pipi aquatique ne vit que dans celles-ci. Il peuple les Alpes et les montagnes du Harz, et se trouve sous la zone des pins. Ce n'est que lors de ses voyages qu'il se montre dans la plaine. En Suisse, c'est un des oiseaux les plus communs dans les Alpes, et on le trouve par milliers dans les Riesengebirge. Dans les hivers rigoureux, on en voit sur les côtes de la Grèce et de l'Égypte ; toutes les années, il se montre en Espagne.

Quant à la limite septentrionale de son aire de dispersion, nous ne pouvons la donner. Dans tout le nord de l'Europe, habite un oiseau fort semblable au pipi aquatique, le pipi des rochers (*anthus rupestris*), que quelques naturalistes regardent, non comme une espèce distincte, mais comme une simple variété du pipi aquatique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Dès le mois d'avril, dit Tschudi, ce pipi recherche les endroits où la neige a fondu, et s'y établit pour ne plus les quitter. En été, quand il fait trop de vent, l'espèce se rassemble dans les lieux qui sont à l'abri de la tempête. En automne on le trouve près des marais, des cours d'eau, des lacs de la plaine, et jusqu'auprès des villages. Quelques individus passent là l'hiver, mais la plupart émigrent vers l'Italie. Ceux qui restent fréquentent les endroits en pente, arrosés, les vignobles, les prairies, et vont passer la nuit dans les buissons de chênes couverts de leurs feuilles sèches. Quand le froid devient trop vif, ils se dirigent à leur tour vers des contrées plus chaudes. Au printemps, ils se réunissent en bandes sur de hauts peupliers, pour de là retourner dans les Alpes. »

« Le pipi aquatique, dit Gloger qui a parfaitement observé son genre de vie, se trouve à une grande hauteur dans les montagnes, là où la végétation arborescente n'est plus représentée que par quelques pins rabougris, et plus haut encore. On le rencontre partout où croissent ces arbres, et il s'élève vers la limite des neiges éternelles. En Suisse, on l'observe encore sur des rochers dénudés qui bordent les ruisseaux produits par la fonte des glaces et des neiges. Il habite les som-

mets les plus arides, les plus déserts, aussi bien que les forêts de pins au sol tourbeux et sillonné d'innombrables ruisseaux; on le trouve aussi sur les rochers couverts seulement d'un mince tapis de verdure, et aux endroits parsemés de pins rabougris, sur les versants des ravins les plus abrupts, comme sur les hauts plateaux des montagnes.

« Pendant la saison des amours, mais seulement alors, il se perche volontiers sur les pins rabougris, moins souvent sur les pierres et les rochers. Quand l'un est posé, dès qu'un autre s'approche, le premier lui cède la place, signe non équivoque de bons rapports et d'amitié. Après la saison des amours, ces oiseaux se réunissent par centaines dans les pâturages, mais sans cependant former des sociétés très-unies. On voit, le matin, ces Landes conduire leurs petits vers les ruisseaux, et par les chaudes et belles journées, les mener sur les rochers les plus exposés aux rayons du soleil. Jusqu'à l'entrée de la mauvaise saison, les pipis aquatiques vivent isolés. Ils sont en tout temps très-craintifs; cependant, lorsqu'ils ont des petits, l'amour qu'ils leur portent semble l'emporter sur leur timidité naturelle; ils voletent et sautillent tout autour de leur ennemi, en faisant entendre les cris, *spieb, spieb, guets lick, glick*, en levant et baissant la queue et hérissant leur plumage. Leur cri ordinaire peut se rendre par *tzquipp, tzquipp*. Leur chant, que l'on entend jusqu'à la fin de juillet, est très-agréable, bien qu'il soit inférieur à celui du pipi des arbres. Ils commencent leur chanson par une succession de notes de plus en plus précipitées. En même temps, ils s'élèvent rapidement dans les airs, y planent quelque temps, puis reviennent se poser sur quelque branche, sur une pierre ou sur le sol, pour y achever leur chant. Très rarement, ils chantent lorsqu'ils sont posés, et seulement alors que de noirs nuages obscurcissent tout l'horizon.

« Le nid du pipi aquatique est moins caché que celui de ses congénères. Il est établi dans une crevasse de rocher peu profonde, entre des pierres, dans une touffe d'herbes, sous des racines et des branches de pins, et toujours disposé de façon à être recouvert par un toit naturel, qui le protège contre la neige et la pluie. Les œufs, au nombre de quatre à sept, sont bleuâtres ou d'un blanc sale, semés et marbrés de points et de rayures brun foncé, brunes, d'un brun noir, d'un gris noirâtre; souvent, ils ressemblent beaucoup à ceux du moineau domestique. »

Dans les Alpes, les pipis aquatiques ont fré-

quement à souffrir des tempêtes. « Souvent, dit Tschudi, la neige couvre le nid et les œufs, chasse la femelle, la tue et l'ensevelit, ou la force de recommencer une nouvelle couvée. Souvent la neige et la gelée viennent tuer les jeunes encore incapables de voler. On a été témoin de la ruse avec laquelle le renard les découvre et les dévore, tandis que la mère vole à l'entour, en poussant des cris d'angoisse. »

## LES AGRODROMES — *AGRODROMA*.

*Die Spornpieper, die Feldpieper, the Field-Pipits.*

**Caractères.** — Les espèces de cette famille qui habitent les endroits secs ou le désert, diffèrent des précédentes par leur stature élancée; leur bec fort, notablement infléchi vers le bout de la mandibule supérieure; leurs tarses élevés et épais; leur ongle du pouce plus court que le doigt ou à peine aussi long et recourbé. Le mâle et la femelle, à l'état adulte, ont un plumage qui se rapproche par les teintes de celui des alaudidés et les jeunes s'en distinguent par une livrée particulière.

### L'AGRODROME CHAMPÊTRE — *AGRODROMA CAMPESTRIS*.

*Der Bachpieper, the Fallow-Pipit.*

**Caractères.** — L'agrodrome champêtre ou des champs (*fig. 260*), vulgairement *rousseline*, est l'espèce indigène la plus grande de toute la famille. Elle a de 48 à 49 cent. de long et de 29 à 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 8. Le dos est d'un gris-jaunâtre clair, semé de taches éparses et peu accusées; le ventre est d'un blanc jaunâtre sale, avec quelques taches noires au jabot; l'œil est surmonté d'une bande jaune clair; les ailes sont marquées de deux raies d'un blanc jaunâtre.

Les jeunes ont le dos foncé, avec des bordures jaunâtres sur chaque plume; leur gorge est fortement tachetée.

**Distribution géographique.** — L'agrodrome des champs est propre à l'Europe, à l'Asie occidentale et à l'Afrique septentrionale.

Jerdon nous apprend qu'aux Indes, on le voit tous les hivers dans certaines localités. Chose singulière, cet oiseau, si commun aux Baléares, est très-rare en Espagne, hors le temps de ses migrations.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'agrodrome des champs habite les endroits qu'évitent les espèces que nous venons de passer en revue, et re-

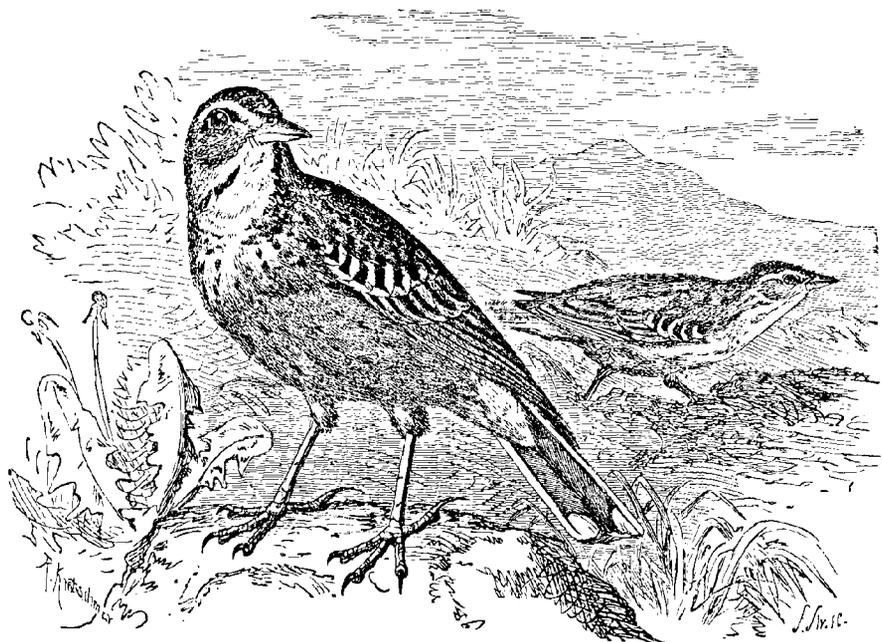


Fig. 206. L'Agrodrome champêtre.

cherche de préférence les lieux stériles et déserts ; aussi est-il plus abondant dans le sud que dans le nord de l'Europe. En Allemagne, il n'est pas rare dans certains endroits, tandis qu'il ne se montre qu'exceptionnellement dans d'autres localités. Dans la Thuringe et le pays d'Anhalt, et surtout dans les landes sablonneuses du Brandebourg, on le rencontre partout. Il ne remonte pas loin vers le nord ; par contre, il descend assez bas vers le sud. Il y a certaines îles qu'il semble affectionner tout particulièrement : ainsi, Bolle en rencontra un grand nombre aux Canaries.

Il en est de même aux Baléares : l'agrodrome des champs y est on ne peut plus commun. « Il n'évite, dit Homeyer, que les forêts épaisses et continues ; il recherche les versants des montagnes, couverts d'une végétation rare et plongeant dans la mer ; les sables où ne croissent que quelques graminées et quelques daturas. » Dans le nord-est de l'Afrique, on le rencontre partout, et, en hiver, je l'ai observé dans le Soudan.

Chez nous, l'agrodrome champêtre est un oiseau de passage ; en Afrique, il paraît être erratique. Il arrive en Allemagne vers le milieu d'avril, pour en repartir vers la fin d'août. En mai, nous viennent les derniers retardataires, et en septembre tous nous ont quittés. Avant de s'en aller, ils se réunissent par petites bandes qui, quelquefois,

peuvent devenir des troupes assez nombreuses. Quand il fait beau, ils voyagent le jour et la nuit, lorsqu'un vent favorable règne. L'agrodrome des champs rappelle autant les alouettes que les bergeronnettes. Il court rapidement sur le sol, de préférence au fond d'un fossé ou d'un sillon, où il se tient caché. De temps à autre, il se pose sur quelque motte de terre, ou sur une pierre, pour se reposer et examiner l'horizon. Quand rien ne l'effraye, son corps est relevé, la queue penchée ; celle-ci prend une position horizontale quand l'oiseau court.

Lorsqu'il est excité, il hoche la queue à la façon de la bergeronnette. En volant, il ouvre largement les ailes et les ferme brusquement ; ce qui fait que tantôt il s'élève, tantôt il descend obliquement, en décrivant une ligne longuement ondulée. Avant de se poser, il plane un instant ; parfois, il se laisse tomber presque verticalement, les ailes fortement repliées. Chez nous, l'agrodrome champêtre est craintif. En Espagne et en Afrique, je ne l'ai jamais vu aussi confiant qu'il le serait aux Canaries, d'après ce que nous en raconte Bolle. « A chaque pas, dit cet auteur, sur les rochers brûlés par les ardeurs du soleil, et que revêtent les plantes singulières des Canaries, avec leur couleur vert bleuâtre et leurs formes fantastiques, on rencontre ce petit oiseau. C'est au bord des chemins qu'il semble

surtout se complaire. L'homme ne lui fait pas de mal, et il ne s'écarte pas devant lui. Sa confiance fait un contraste frappant avec les allures sauvages qu'il a en Allemagne. Devant un piéton, il se tapit contre le sol, à la façon des traquets; il se laisse encore approcher de plus près par un cavalier.» Homeyer dit aussi qu'aux Baléares, l'agrodrome des champs n'est nullement farouche; quant à moi, j'ai expressément consigné dans mon journal de voyage, qu'en Espagne, il se montrait plus craintif encore qu'en Allemagne.

Cette espèce a le même régime que les autres pipis; Lindermayer dit qu'elle mange surtout des névroptères, et Bolle, en contradiction avec Naumann, assure qu'elle se nourrit parfois de graines.

Sa voix est peu variée; son cri d'appel est *dillem* ou *dilmm*; son cri de tendresse, et en même temps le thème de son chant, est *critlm*, *tzirloui tzieur*.

Pendant la saison des amours, chaque couple occupe un assez grand domaine, d'où il chasse tous ses semblables. Le mâle, à ce moment, aime à se montrer à découvert, à se percher sur un buisson, une pierre, un pan de mur, parfois même sur un arbre. Il s'élève obliquement dans les airs, et arrivé à une hauteur de 30 à 50 mètres, il se met à gazouiller, en volant irrégulièrement à droite et à gauche, et en lançant sans cesse son *tzirloui tzirloui*, pour charmer sa compagne.

Le nid est assez grand; il est formé extérieurement de mousses, de racines, de feuilles sèches; l'intérieur est tapissé de chaumes, de brins d'herbes, de poils. Comme le nid de tous les pipis, il est extrêmement difficile à trouver. Les constructeurs prennent toutes les précautions pour ne pas le faire découvrir. Se croient-ils observés, ils ne se montrent pas aux environs. En Allemagne, on rencontre ces nids dans des coupes nouvelles, entre des herbes, des bruyères, dans des prairies, dans des dépressions du sol; aux Canaries, on les trouve au milieu des cactus. L'agrodrome des champs est là le seul oiseau qui niche sur la terre.

Chaque couvée est de quatre à six œufs, d'un blanc sale, couverts de points, de rayures, de veines, de petites taches d'un brun-rougeâtre terne, plus serrés vers le gros bout. La femelle couve seule et, pendant ce temps, le mâle la charme par ses chansons et ses exercices de haut vol. S'approche-t-on lentement du nid, la femelle, comme l'a fait remarquer Naumann, court quelques pas avant de s'envoler. Parfois, elle

se laisse surprendre, et ne s'envole que quand on est presque sur elle.

Les deux parents témoignent à leur progéniture le plus vif amour, et se montrent très-tourmentés quand un danger la menace.

Lorsqu'on a enlevé les œufs d'une première couvée, la femelle en a une seconde. Si tout va bien, on trouve à la fin de mai ou au commencement de juin et en juillet des petits ayant pris leur essor.

**Captivité.** — En captivité, les agrodromes champêtres s'appivoisent très-rapidement, s'habituent à leur nouvelle nourriture, et supportent assez bien la servitude, si on leur donne une grande cage.

## LES CORYDALLES — CORYDALLA.

*Die Stelzenpieper, the Stilt-Pipit.*

**Caractères.** — Les corydalles sont très-voisines du genre précédent. Elles s'en distinguent par leur grande taille; leur bec fort, surtout à la base; leurs ailes, dont les trois premières rémiges sont à peu près d'égale longueur; leur queue longue, échancrée à son extrémité; leurs tarses hauts et grêles; leur pouce beaucoup plus court que son ongle, qui est très-effilé et presque droit.

### LA CORYDALLE DE RICHARD — CORYDALLA RICHARDII.

*Der Sporenpieper, the spurred Pipits.*

**Caractères.** — Cette espèce, aussi appelée *farlouse éperonnée*, a le dos brun sombre, chaque plume étant bordée d'un liséré clair; les joues, une ligne qui surmonte l'œil et le ventre d'un blanc jaunâtre; la poitrine et les flancs d'un blanc ternelavé de grisâtre; les côtés du cou sont blancs, marqués de quelques taches allongées d'un brun foncé, devenant plus petites à mesure qu'on se rapproche de la poitrine; les rémiges brunes, avec une large ligne gris-rougeâtre sur les barbes internes, et les barbes externes de la première presque entièrement blanches, les autres rémiges ayant une bordure jaune-roux de plus en plus développée; les rectrices médianes d'un brun noir, les externes blanches, les intermédiaires d'autant moins foncées qu'elles sont plus internes. L'œil est brun; la mandibule supérieure d'un brun foncé, l'inférieure jaune à la base; les pattes sont d'un brun jaunâtre. Cet oiseau a de 20 à 22 cent. de long, et 34 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 9.

Le plumage d'été est plus foncé que celui d'hiver et le dessin en est mieux marqué.

**Distribution géographique.** — On a vu quelquefois la corydalle de Richard à Helgoland. Elle se montre assez régulièrement en Espagne, en France, en Italie, en Autriche, en Grèce, dans la Grande-Bretagne, en Sardaigne. Mais elle n'est commune nulle part. Dans le sud, elle habiterait les collines rocailleuses, au pied des montagnes. Cette dernière assertion, que nous empruntons à von der Mühle est en contradiction avec les observations de Jerdon; aussi suis-je porté à croire que le premier de ces naturalistes n'a jamais vu de véritable corydalle de Richard. Pour moi, je puis assurer n'en avoir jamais rencontré ni en Espagne, ni en Afrique. Jerdon dit que l'habitation de cette espèce s'étend dans presque toutes les Indes, mais seulement en hiver, et qu'elle quitte cette contrée, au plus tard, à la fin d'avril. On la trouve depuis le Népal et l'Himalaya, jusqu'à l'extrême sud du continent indien, et elle y est assez abondante, notamment dans le bas Bengale. On la rencontre à Ceylan, à Burmah, et encore plus à l'est. D'après Swinhoc, elle serait très-commune, en hiver, dans le centre de la Chine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle choisit,

comme habitat, les lieux humides et marécageux, les rizières, les bords couverts d'herbes des torrents, et surtout des rivières. On la rencontre soit seule, soit en petites troupes. La corydalle de Richard vole rapidement, et avec élégance, en décrivant une ligne ondulée. Lorsqu'on l'effraye, elle parcourt, d'ordinaire, un grand espace d'une seule traite.

Je n'ai trouvé la description de son nid mentionnée nulle part, sauf dans le superbe ouvrage de Baedeker, L. Brehm et Paessler (1). « C'est dans une dépression du sol qu'elle construit son nid, avec des tiges d'herbes; elle le revêt intérieurement de racines. Ce nid est peu profond. La ponte a lieu au mois de mai. Ses œufs sont plus grands que ceux de la rousseline; ils sont courts, ovales ou un peu allongés, à coquille peu brillante, d'un blanc bleuâtre, marqués de taches profondes d'un gris bleu, puis d'un jaune brun, et enfin d'un brun foncé supérieurement. D'autres sont semés de raies et de points gris-brun, et ressemblent à ceux du pipi des prés et du pipi aquatique. »

D'après Jerdon, on apporte sur le marché de ualcutta de grandes quantités de corydalles de Richard, que l'on vend comme ortolans.

## LES MOTACILLIDÉS — *MOTACILLÆ*.

*Die Stelzen, the Wagtails.*

Jusqu'à ces derniers temps, on a réuni les anthidés et les motacillidés dans une seule famille: ces oiseaux ont, en effet, bien des traits de ressemblance, mais les différences sont cependant assez sensibles pour que leur séparation soit parfaitement justifiée.

**Caractères.** — Les motacillidés ont le corps très-élanqué; les ailes de moyenne longueur; les dernières des rémiges secondaires à peine plus courtes que les rémiges primaires; les tarsi minces, assez élevés; la queue très-longue, rarement échancrée, à rectrices relativement étroites; les doigts courts. Leur plumage est coloré par grandes masses et rarement tacheté sur la poitrine. Leur mue est double.

**Distribution géographique.** — Les motacillidés, dont les espèces ne sont pas très-nombreuses, sont propres à l'ancien monde, et on les y trouve sous toutes les latitudes, comme à toutes les altitudes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les lieux aquatiques, ou plutôt l'eau elle-même. Quelques-uns ne quittent cet élément que pendant leurs migrations; d'autres vont chercher leur nourriture dans les endroits secs, mais ils n'y demeurent que quelques heures au plus, et reviennent bientôt à leur ancienne habitation.

Les allures des motacillidés rappellent celles des anthidés. Pour être moins agiles et moins vifs, leurs mouvements sont cependant plus élégants, plus gracieux. Ils vont d'ordinaire pas à pas, marchant avec prudence, et baissant la tête à chaque mouvement qu'ils font en avant; ils tiennent leur queue horizontale ou un peu relevée, et ils en hochent continuellement: de là le nom vulgaire de *hochequeue*, sous lequel ils sont aussi connus. Parfois ils courent avec rapidité, mais toujours leur course est saccadée.

(1) Baedeker, L. Brehm et Paessler, *les Œufs des oiseaux européens*.

Leur vol est leste et facile; ils décrivent de grandes courbes en volant, battent des ailes à coups précipités, puis les tiennent fermées pendant quelque temps. Leur voix n'est pas très-harmonieuse; leur chant est fort simple, sans être pour cela dénué de tout charme.

Les motacillidés se nourrissent d'insectes, de larves, de petits animaux aquatiques. Ils prennent leur proie dans l'eau, sur le sable de la rive, sur les feuilles, ou l'attrapent au vol. Ils parcourent un assez grand espace en cherchant leur nourriture, et leurs chasses les conduisent souvent loin de l'eau. Ils paraissent dédaigner complètement les substances végétales. Les espèces qui vivent dans le nord émigrent; celles qui habitent le sud sont simplement erratiques; quelques-unes enfin sont sédentaires. Dans les contrées septentrionales, elles apparaissent de bonne heure au printemps, et y demeurent jusqu'à la fin de l'automne; ce qui ne les empêche pas d'entreprendre de longs voyages, et d'aller, de l'Europe, jusque dans l'Afrique centrale; du nord et du centre de l'Asie, jusqu'aux Indes. Presque toutes ont une aire de dispersion fort étendue, très-peu sont confinées dans un étroit domaine.

Leur nid est grossièrement construit de brindilles, de racines, de chaumes, d'herbes, de mousses, de feuilles sèches; l'intérieur est tapissé de laine et d'autres substances molles. Ce nid est établi dans un trou, dans une dépression du sol, et toujours au voisinage de l'eau. Il n'est pas nécessaire que cette eau ait une grande étendue; un lac ou une rivière ne lui sont pas d'une absolue nécessité: la plus petite flaque suffit à un motacillidé. Leurs œufs ont une coquille très-mince: ils sont de couleur claire, généralement grise, et semés de petits points. Les jeunes, en sortant du nid, ont un plumage tout différent de celui des adultes.

Les motacillidés aiment à se fixer au voisinage de l'homme; leur gentillesse, leur confiance, les font aimer de chacun, même des gens les plus grossiers; aussi, sauf quelques chasseurs qui les tuent pour les manger, ne trouvent-ils pas en nous beaucoup d'ennemis. Mais toute la bande des petits carnassiers détruit nombre de motacillidés adultes, et plus encore de jeunes; d'un autre côté, leurs nids sont souvent submergés par les hautes eaux.

**Captivité.** — Il est rare de voir des motacillidés en captivité. Leur chant ne vaut pas la peine qu'on serait obligé de se donner pour habituer un oiseau aussi délicat à la perte de sa

liberté. Mais l'amateur trouvera toujours du plaisir à observer les espèces de cette famille vivant dans une grande volière; il sera charmé par la grâce et la gentillesse de tous leurs mouvements.

## LES HOCHIQUEUES — *MOTACILLA*.

*Die Stelzen, the Wagtails.*

**Caractères.** — Les hochiqueues sont caractérisées par un bec grêle, droit, anguleux entre les narines; des ailes allongées, sub-aiguës, la troisième rémige étant la plus longue; une queue plus longue que le corps; des tarses longs et minces; l'ongle du pouce de la longueur du doigt et recourbé. Le gris, le blanc et le noir sont les couleurs dominantes du plumage. Les deux sexes portent la même livrée.

### LA HOCHIQUEUE GRISE — *MOTACILLA ALBA*.

*Die Buchstelze, the Field-Wagtail.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig.* 207), qui a reçus divers noms de *bergeronnette des ruisseaux*, *bergeronnette blanche*, *bergeronnette bleue*, *hochiqueue lavandière*, ou tout simplement *bergeronnette*, est la plus connue du genre, et peut être regardée comme le type de la famille. Elle a le dos gris; la nuque d'un noir de velours; la gorge et la partie supérieure de la poitrine noires; le bas de la poitrine, le ventre, le front, la ligne nasoculaire, les joues, les côtés du cou blancs; les rémiges noirâtres, bordées de gris-blanc; les moyennes et les grandes couvertures supérieures de l'aile blanches à l'extrémité, ce qui produit une double bande transversale; les rectrices médianes noires, les autres blanches.

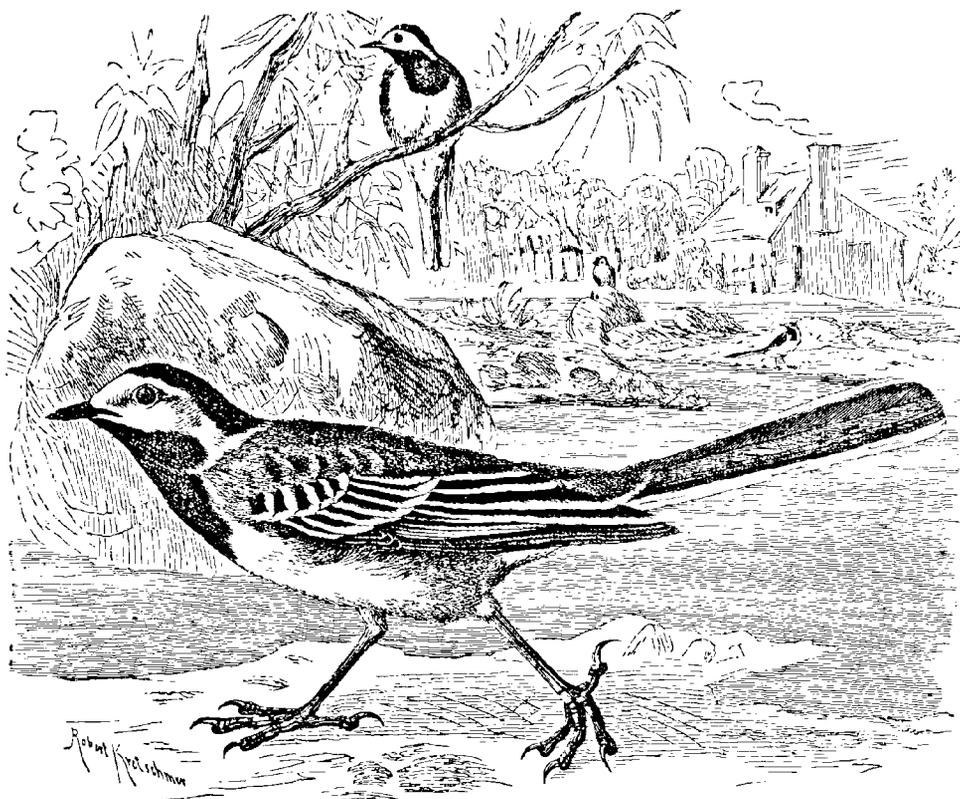
La femelle ne diffère du mâle que par les moindres dimensions de la tache noire qui masque la gorge.

Le plumage d'automne, dans l'un et l'autre sexe, diffère de celui d'été, en ce que la gorge est blanche et encadrée par une bande noire en forme de fer à cheval.

Les jeunes ont le dos d'un gris-cendré sale; la face inférieure du corps grise ou d'un blanc sale, sauf la gorge, qui est noire; l'œil brun foncé; le bec et les pattes noirs.

Cet oiseau a 20 cent. de long et 30 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 10.

**Distribution géographique.** — Il n'est pas une contrée en Europe où l'on ne puisse voir la hochiqueue grise. Sundevall assure qu'elle ne se trouve pas dans la Finnmark; je puis cer-



Corbell, Groté Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 207. La Hochequeue grise.

tifier le contraire; je l'ai vue encore au Warangerfjord. Hors de l'Europe, je l'ai observée dans le nord-est de l'Afrique, jusqu'au 11° de latitude, et dans l'Asie occidentale, jusqu'aux environs d'Aden. Les naturalistes qui ont exploré la Sibérie, nous apprennent qu'on la trouve dans tout le nord et le centre de l'Asie, et ceux qui ont visité les Indes nous disent qu'elle y apparaît régulièrement tous les hivers. Dans la Grande-Bretagne, on trouve, à côté d'elle, une espèce voisine (*Motacilla Yarellii*), qui, d'après plusieurs ornithologistes, ne serait qu'une variété locale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans nos contrées, la hochequeue grise est un oiseau migrateur; elle arrive au commencement de mars, et même, quand la saison est favorable, à la fin de février, pour s'en aller au mois d'octobre et quelquefois plus tard encore. Beaucoup de celles qui vivent dans le nord, viennent passer l'hiver dans le midi de l'Europe; mais la plupart vont jusqu'en Afrique et jusqu'au 11° de latitude nord.

Il est plus facile de dire les endroits où l'on ne trouve pas la hochequeue grise que d'énumérer

BREM.

ceux où on la rencontre. Elle évite les hautes forêts et ne s'élève pas dans les montagnes au delà de la limite des arbres; à part cela, on la trouve partout, pourvu que ce ne soit pas à une trop grande distance d'un cours ou d'une pièce d'eau. Elle semble aimer l'homme, et s'établit volontiers au voisinage de sa demeure: c'est ainsi qu'on l'observe jusque dans l'intérieur des villes.

Comme toutes ses congénères, la hochequeue grise est continuellement en mouvement, du matin au soir. Elle est vive, gaie, agile. Ce n'est que lorsqu'elle chante qu'elle reste immobile à la même place; ce moment excepté, elle court sans cesse de côté et d'autre, ou tout au moins agite sa queue. Sa course est légère et rapide, elle l'exécute pas à pas. L'oiseau tient alors le corps et la queue dans une position horizontale, et rentre un peu le cou. La hochequeue grise vole facilement et avec une grande vitesse, en décrivant des courbes alternativement ascendantes et descendantes, de manière à former une longue ligne sinueuse. Le plus souvent, elle ne parcourt d'une traite qu'une faible distance, sans

III — 306

s'élever beaucoup au-dessus du sol ou de la surface de l'eau ; mais parfois elle franchit sans s'arrêter un quart de lieue et plus. Au moment où elle vase poser, elle se laisse tomber brusquement et, avant d'arriver à terre, elle écarte un peu la queue pour amortir sa chute. Perchée sur quelque objet élevé, elle redresse son corps, et laisse pendre la queue.

Le cri d'appel de la hochequeue grise est assez perçant, et peut s'exprimer par *tziwiw*, souvent suivi de *tzisis* ou *tziuwis* ; son cri de tendresse est *couiriri* ; son chant est fort simple et assez agréable : l'oiseau le répète plusieurs fois de suite, aussi bien quand il est perché que quand il court ou qu'il vole.

La hoche queue grise se plaît dans la société de ses semblables ; mais elle aime aussi à se disputer avec ses compagnes, à folâtrer avec elles : quelquefois, ces agaceries dégènèrent en querelles sérieuses. A l'égard des autres oiseaux, elle fait preuve de sentiments d'inimitié. Elle attaque les pinsons, les bruants, les alouettes, et même les rapaces « Quand les hochequeuees aperçoivent un oiseau de proie, dit mon père, elles le poursuivent longtemps, en poussant de grands cris ; elles avertissent ainsi le reste du peuple ailé, et, de cette façon, elles contraignent plus d'un épervier d'abandonner sa chasse. J'ai souvent admiré leur courage et leur agilité, et je suis parfaitement convaincu que, seul, le faucon peut parvenir à les capturer ; l'épervier est trop lent pour s'emparer d'une hochequeue au vol. Lorsqu'une bande de ces oiseaux a mis en fuite un rapace, alors retentit dans les airs un chant de triomphe, puis elles se séparent. Elles détachent également le hibou et accourent autour de lui, en poussant de grands cris ; mais elles s'éloignent bientôt, si le hibou ne s'envole pas. »

La hochequeue grise se nourrit d'insectes de toute espèce, de larves, de chrysalides. Elle cherche sa proie le long des cours d'eau, dans la vase, sur les pierres, les tas de fumier, les toits des maisons. Aperçoit-elle un insecte, elle fond sur lui et le prend, sans jamais manquer son attaque. Elle suit le laboureur et mange les insectes que la charrue met à découvert ; on la trouve auprès de tous les troupeaux de bœufs, et elle demeure souvent des jours entiers dans les prairies. Elle chasse aussi les insectes au vol. « Elle court le long d'un ruisseau, mais ses yeux regardent de tous côtés. Un insecte vient-il à passer, aussitôt elle s'élance en l'air, le poursuit, et finit presque toujours par l'attraper. »

Au printemps, quand la neige vient de fon-

dre, apparaissent quelques hochequeuees isolées ; mais bientôt toute l'armée des émigrantes suit ces éclaireurs ; elles arrivent par fortes bandes, de quarante à cinquante individus. Quand toutes sont de retour, chaque couple se choisit un domaine, ce qui n'a pas lieu sans combats et sans querelles. Les anciens couples se reforment ; mais, ici encore, ce n'est pas toujours sans luttes ; les mâles non accouplés cherchent à enlever la femelle d'un mâle plus heureux. Les deux rivaux se précipitent l'un sur l'autre en faisant entendre le cri de guerre avec lequel ils poursuivent les oiseaux de proie ; de temps en temps, ils prennent pied, dans une attitude à la fois défensive et menaçante, comme deux coqs prêts au combat ; puis ils fondent l'un sur l'autre, et la bataille ne cesse que quand l'un des deux a pris la fuite. Quant au vainqueur, il fait l'émpressé et le gracieux auprès de la femelle ; il ouvre ses ailes, hoche la queue avec vivacité, jusqu'à ce qu'elle se rende à ses désirs.

La hochequeue grise construit son nid partout où elle trouve un trou convenable : elle l'établit dans une crevasse de rocher, une fente d'un mur, un trou creusé en terre, sous les racines d'un arbre, sur les chevrons d'un toit, dans un tas de bois, dans des fagots, dans le creux de tronc d'arbre, sur un saule cultivé en têtard, etc. Le fond en est formé de racines, de brindilles, de tiges d'herbes, de feuilles sèches, de mousses, de petits morceaux de bois, de chanvres, de paille ; la seconde couche est faite de chaumes plus délicats, de longues herbes, de radicelles ; l'intérieur est tapissé de poils, de crins de cheval, de lin, de lichens, de laine, et d'autres matériaux analogues. La première couvée est de six à huit œufs, la seconde de quatre à six. Ces œufs sont grisâtres ou d'un blanc bleuâtre, semés de points et de lignes plus ou moins accusés, d'un gris-cendré foncé ou d'un gris-cendré clair. La femelle couve seule, mais le mâle élève avec elle les petits. La première couvée est complète au mois d'avril, la seconde au mois de juin. Les petits croissent très-rapidement, et bientôt les parents les abandonnent ; plus tard, les aînés se réunissent de nouveau avec leurs frères plus jeunes et avec leurs parents, et tous demeurent ensemble, jusqu'à l'époque des voyages. En automne, tous les soirs, ces familles se rendent vers les étangs couverts de roseaux et y cherchent une place pour passer la nuit en compagnie des hirondelles et des étourneaux.

A la fin de l'automne, les hoche queuees se réunissent en grandes bandes, qui errent toute

la journée d'un pâturage ou d'un champ nouvellement labouré à un autre, mais en suivant toujours la direction de leur voyage. Enfin, à la tombée de la nuit, toute la bande s'élève dans les airs, en poussant des cris et en faisant route vers le sud-ouest.

**LA HOCHÉQUEUE DOBIN — MOTACILLA  
DUCKHUNENSIS.**

*Der Dobin, the Dobin.*

**Caractères.** — Le *dobin*, comme l'appellent les Indiens, représente la hochequeue grise dans le sud de l'Asie. Dans son plumage d'été, il a le dos et les épaules d'un gris clair; l'occiput, la nuque, les ailes, la queue, la gorge, le cou et la poitrine noirs; une ligne qui surmonte l'œil, une tache sur l'aile, les rectrices externes et le ventre blancs; les rémiges primaires d'un gris foncé, bordées de blanc. En hiver, il a la région ophtalmique et la gorge blanches; la poitrine blanche, sauf une petite tache noire; le sommet de la tête et la nuque gris; l'œil brun; le bec et les pattes noirs. Cet oiseau a de 21 à 22 cent. de long; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 13.

**Distribution géographique.** — La hochequeue dobin se trouve dans toutes les Indes centrales et méridionales, et à Ceylan; on ne la rencontre pas dans les montagnes du nord. Elle est commune dans le centre et dans le Dekhan, et rare dans le sud de la Péninsule. Son arrivée a lieu au commencement d'octobre, et son départ en mars ou en avril.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette hochequeue recherche en quelque sorte la société de l'homme. Elle s'établit au voisinage immédiat des habitations, des écuries, dans les jardins. Là où elle se sent en sûreté, elle pénètre jusque dans l'intérieur des maisons, et y rend des services en prenant les mouches. Durant la journée, elle vit solitaire; mais, le soir venu, elle se réunit à ses semblables, et on voit alors de petites troupes de ces oiseaux au bord des rivières et des étangs. Où niche-t-elle? quel est son mode de reproduction? C'est ce que l'on ignore encore complètement.

**LA HOCHÉQUEUE DE LICHTENSTEIN — MOTACILLA  
LICHTENSTEINI.**

*Die Felsenstelze, the Rock-Wagtail.*

**Caractères.** — La hochequeue de Lichtenstein ou *bergeronnette des rochers*, a un plumage simple, mais assez gracieux. Elle a le dos, les

côtés du cou, la poitrine d'un noir foncé, à léger reflet soyeux; une ligne qui surmonte l'œil, une tache à la gorge, une grande tache sur les couvertures de l'aile, les plumes externes de la queue, qui est très-longue, et le ventre blancs; l'œil brun; le bec et les pattes noirs.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite la vallée du Nil, où on la rencontre en compagnie de la hochequeue grise, dans les endroits où le fleuve est traversé par des bancs de rochers.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La hochequeue de Lichtenstein a toutes les allures de l'espèce européenne. Ce que ses mœurs offrent de plus particulier, c'est sa préférence bien marquée pour les rochers battus par l'eau. Jamais on ne la rencontre là où le Nil coule dans une plaine fertile; mais on est sûr de la trouver aux montagnes de la Chaîne, au-dessous de la cataracte, et elle est très-commune dans toute la partie rocheuse de la Nubie. Elle aime ces masses de granit et de syénite au milieu desquelles le Nil s'est creusé son lit, et, partout où ces rochers se montrent dans le fleuve, on peut être certain de la voir. Aussi ne fus-je nullement surpris, après avoir été très-longtemps sans en apercevoir un seul individu, d'en retrouver près de Rosseres. Au milieu du fleuve, étaient trois ou quatre îlots constitués par cette roche, et elle ne pouvait manquer de s'y rencontrer.

Autant qu'il m'en souvient, je n'ai jamais vu la hochequeue de Lichtenstein que par paires. J'ai constaté que chaque paire se choisit un domaine déterminé et qu'elle en défend opiniâtrément l'approche aux autres. Elle ne vit pas en bonne intelligence avec sa congénère du nord, qui vient hiverner dans les régions qu'elle habite; celle-ci semble cependant lui abandonner volontiers les rochers dénudés et préférer les rives du Nil.

La hochequeue de Lichtenstein est très-gracieuse dans tous ses mouvements: elle ressemble plus à la calobate boarule qu'à la hochequeue grise.

J'ai plusieurs fois trouvé son nid, et toujours dans des crevasses de ces îlots de rochers.

**LES CALOBATES — CALOBATES.**

*Die Gebirgsstelzen, the Mountain-Wagtails.*

**Caractères.** — Les calobates diffèrent des hochequeues par leurs ailes plus courtes; par leur queue plus étroite et relativement plus allongée; leur bec plus mince; leur plumage dans le-

quel les teintes jaunes et vertes dominant, et qui diffère suivant les sexes.

Ce genre repose sur l'espèce suivante.

**LA CALOBATE BOARULE — CALOBATES  
SULPHUREA.**

*Die Gebirgstelze, the Yellow-Wagtail.*

**Caractères.** — La calobate boarule (*fig.* 208), aussi nommée *bergeronnette des montagnes, bergeronnette jaune*, a 21 cent. de long et 27 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 11. Le mâle, au printemps, a le dos gris-cendré, le ventre jaune-soufre, la gorge noire, bordée de blanc sur les côtés; l'œil surmonté d'une ligne blanche; les ailes traversées par deux bandes gris-clair peu marquées. En automne, les couleurs sont plus ternes et la gorge est blanchâtre. L'œil est d'un brun foncé, le bec noir; les pattes sont couleur de corne.

Les femelles, très-vieilles, ressemblent aux mâles; elles ont cependant la gorge d'un noir plus terne et le ventre d'un jaune moins brillant. Les jeunes femelles adultes ont la gorge blanche ou gris-noir. Les jeunes ont le dos d'un gris-cendré sale; le ventre gris-jaune; la gorge blanchâtre, entourée d'un cercle de points noirâtres.

**Distribution géographique.** — La calobate boarule est très-rare dans le nord de l'Europe; mais, à partir du centre de l'Allemagne, en se dirigeant vers le sud, elle est commune partout dans les montagnes. Chez nous, on la trouve le long de tous les ruisseaux limpides, au pied des montagnes; dans le midi, elle ne se rencontre que dans les hautes régions. L'Europe n'est pas la seule partie du monde qu'habite cet oiseau; il se montre dans beaucoup de montagnes de l'Asie; aux Indes et à Ceylan, notamment, et, en Afrique, dans l'Atlas et dans les Alpes Abyssiniennes. L'étendue de cette aire de dispersion est d'autant plus surprenante, que la calobate boarule hiverne souvent en Allemagne, ou émigre au plus, de là, vers le midi de l'Europe. Pendant tout mon séjour en Égypte et en Nubie, jamais je n'y ai observé un seul de ces oiseaux; aussi voulais-je à peine en croire mes yeux lorsque je revis cet habitant de ma patrie, le long d'un ruisseau, dans la vallée de Mensa. En Espagne, j'ai trouvé très-communément cette espèce dans la Sierra Nevada. Elle arrive pendant l'hiver en Grèce, au dire de von der Mühle et de Lindermayer, et abonde aux Canaries, d'après Bolle.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Autour de

la flaque d'eau, dit Bolle, en laquelle, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, s'est condensé le ruisseau qui descend de la montagne, sur le sable siliceux, trottille gaiement une paire de calobates boarules. Je la reconnais, la joyeuse voisine de la truite. J'ai appris à la connaître, quand, enfant, je parcourais les forêts du Harz et les montagnes de la Silésie. Elle volait alors d'une pierre couverte de mousse à une autre, et l'image des sapins se réfléchissait dans l'onde rapide, au-dessus de laquelle elle glissait dans l'air. Aujourd'hui c'est le palmier qui se réfléchit ainsi; aujourd'hui, la calobate passe au-dessus des feuilles vert clair des ignames, et des roseaux dont la taille gigantesque annonce le voisinage des tropiques. Elle se montre surtout le long des ruisseaux, dont, en hiver, les eaux gonflées traversent les vallées et se précipitent mugissantes du haut des rochers, tandis qu'en été, on ne voit plus à leur place que quelques minces filets, poursuivant péniblement leur cours. Mais la calobate n'a pas nécessairement besoin d'une eau vive; une citerne, un étang d'irrigation suffisent pour la fixer. Elle s'établit même auprès de réservoirs presque continuellement fermés; elle est attirée par la plus grande fraîcheur de l'air, par la présence d'insectes plus nombreux. Elle n'évite pas le voisinage de l'homme; il n'est guère d'oiseau qu'on voie plus souvent qu'elle perché sur le toit des maisons, jusque dans l'intérieur des villes et des villages. » Il en est de même aux Indes; en Afrique il n'en est plus ainsi. Ce n'est pas qu'elle y redoute la présence de l'homme; mais, dans les endroits où elle a fixé sa demeure, elle a moins souvent occasion de faire connaissance avec le noir habitant de ces contrées qu'avec le babouin, le cercopithèque, le lion, le léopard, le chacal, la hyène, l'aschkoko, le coucal ou l'éléphant.

Jerdon dit qu'elle hiverne aux Indes; qu'elle y arrive à la fin de septembre, pour en repartir au commencement de mai, mais qu'elle est surtout commune dans le nord de la Péninsule. Ce fait est assez curieux, mis en regard de cet autre fait, qu'en Allemagne, la calobate boarule arrive avant le mois de mai, et ne s'en va qu'après le mois de septembre.

Il est difficile de trouver un oiseau plus gracieux, plus élégant que cette espèce. Elle court avec prudence le long du ruisseau, en faisant de petits pas comme une danseuse; elle entre même dans l'eau, mais elle a toujours grand soin de ne pas salir son plumage. « Elle court très-rapidement, dit mon père, non-seulement au bord

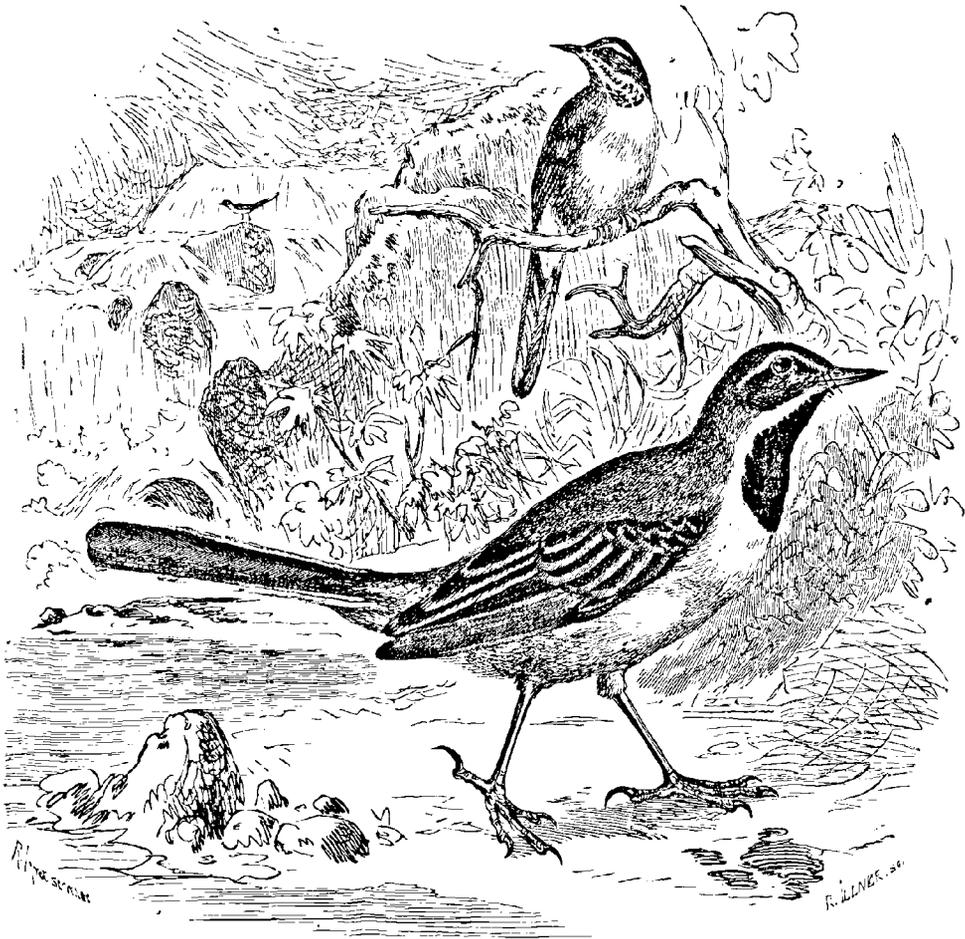


Fig. 208. La Calobate boarule.

de l'eau, mais même dans l'eau, pourvu qu'elle ne se mouille pas au delà des tarses; elle trottille sur les écluses, sur les toits, dans les prairies humides, le corps horizontal, la queue souvent relevée, de peur de la mouiller. Est-elle perchée sur une branche, une pierre, ou quelque autre point élevé, elle redresse son corps et laisse pendre sa queue. Son vol est aisé et rapide, ondulé, saccadé; souvent elle franchit d'une traite un assez long espace. Je l'ai vue, sans se poser, voler le long d'un ruisseau, pendant un quart d'heure, une demi-heure même. Elle agit ainsi surtout en hiver; la nourriture étant alors moins abondante, elle a besoin de parcourir un plus grand domaine pour en trouver une quantité suffisante. En été, elle ne s'envole généralement pas loin, quand on l'effraie. Elle est très-confiante et niche près des maisons, souvent dans les trous des murs; elle laisse passer près d'elle,

sans s'envoler, l'homme qui n'a pas l'air de la voir; mais remarque-t-elle qu'on veut la poursuivre, elle se montre prudente et ne se laisse jamais approcher à portée de fusil.

« Elle fait entendre son cri d'appel quand elle vole, rarement quand elle est posée; ce cri ressemble beaucoup à celui de la hochequeue grise; on pourrait le noter *tziwi*; mais il est impossible de le traduire bien exactement. »

La calobate boarule niche une première fois en avril, une seconde fois en juillet au plus tard. Au moment des amours, le mâle se montre sous un aspect singulier. « Il se pose, dit encore mon père, sur une branche, sur une pierre, sur le haut d'un toit, à une plus ou moins grande distance du sol et lance dans les airs, surtout le matin, une sorte de trille qu'on pourrait rendre par *tærrli*. Il s'envole, en battant des ailes précipitamment, puis ne tarde pas à se

poser. Il a ses places choisies, son arbre, son toit, où il vient se reposer tous les matins. Au printemps il fait entendre, mais rarement, un chant des plus agréables et plus varié que celui de la hochequeue grise, avec lequel il a cependant plus d'un point de ressemblance. »

Le nid est construit dans la crevasse d'un rocher, d'un mur, dans un trou fait en terre, sous une rive surplombante, dans l'auge d'une roue de moulin, parmi des ruines, toujours près de l'eau : son volume varie suivant la localité. Les matériaux en sont tantôt serrés, tantôt lâchement entrelacés. La couche externe est formée de racines, de brindilles, de feuilles sèches, de mousses, etc. ; la seconde couche est faite des mêmes substances, mais plus fines ; l'intérieur est tapissé de radicelles, de poils, de laine, de crins de cheval. Les œufs, au nombre de quatre à six, sont d'un gris sale ou d'un blanc bleuâtre, marqués de points et de taches jaunes ou d'un gris cendré. La femelle couve seule ; cependant le mâle la relaye quelquefois. Elle met une telle ardeur à couvrir, qu'on peut alors la prendre avec la main. Les parents apportent à leurs petits de la nourriture en abondance, leur témoignent beaucoup de tendresse, et restent encore avec eux quelque temps après qu'ils ont pris leur essor.

### LES BERGERONNETTES — *BUDYTES*.

*Die Schafstelzen, the Sheep-Wagtails.*

**Caractères.** — Les bergeronnettes diffèrent des autres motacillidés par une queue plus courte ou à peine aussi longue que le corps, et par l'ongle du pouce, qui est plus long que le doigt et en forme d'ergot. Leur plumage est vivement coloré et varie suivant le sexe.

Les ornithologistes ne sont pas encore d'accord sur la question de savoir si certaines bergeronnettes, que l'on a observées en Europe, appartiennent à une seule et même espèce, ou forment autant d'espèces distinctes. Quoi qu'il en soit, il en est plusieurs qui présentent entre elles des différences de coloration constantes, au moins chez le mâle.

#### LA BERGERONNETTE JAUNE — *BUDYTES FLAVUS*.

*Die Schafstelze, the Sheep-Wagtail.*

**Caractères.** — La bergeronnette jaune a la tête et la nuque d'un gris bleuâtre ; le dos vert-olive ; le ventre d'un jaune vif ; les rectrices et les rémiges noirâtres, à bords clairs ; l'œil sur-

monté d'une raie claire ; l'aile traversée par deux bandes jaunâtres ; l'œil brun foncé ; le bec noir, avec la base de la mandibule inférieure d'un bleu clair ; les pattes noires.

Les jeunes et les femelles ont des couleurs plus ternes, tirant plus sur le gris.

#### LA BERGERONNETTE MÉLANOCÉPHALE — *BUDYTES MELANOCEPHALUS*.

*Die sammtköpfige Stelze.*

**Caractères.** — Cette espèce ou variété, que l'on trouve dans le midi de l'Europe, à côté de la bergeronnette jaune, diffère notablement de celle-ci par ses couleurs. Le mâle a le front, le sommet de la tête, la nuque, la région oculaire d'un noir satiné ; le dos olive, à reflets verdâtres ; le ventre d'un jaune-soufre vif ; les rémiges et les rectrices médianes noires, à bordures claires ; les couvertures de l'aile noires, à lisérés blancs.

La femelle a le dos olive, le ventre jaune-grisâtre clair, et la région auriculaire noire.

#### LA BERGERONNETTE DE RAY — *BUDYTES RAYI*.

*Die Feldstelze, the Meadow-Wagtail.*

**Caractères.** — Cette troisième espèce ou variété habite la Grande-Bretagne. Le mâle diffère des espèces précédentes, en ce qu'il a le sommet de la tête et la nuque vert-jaune.

Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les autres espèces ou variétés de bergeronnettes qui ont encore été décrites. Toutes ont la même taille : leur longueur totale varie de 16 à 18 cent., leur envergure de 23 à 28 cent. ; l'aile pliée mesure de 7 à 9 cent., et la queue de 5 à 6.

Blasius regarde toutes les bergeronnettes comme autant de variétés d'une seule et même espèce ; car toutes ont la même conformation des ailes et de la queue, la même taille et le même genre de vie. « Que l'on veuille bien considérer ce fait, dit-il, que la tête du mâle présente toutes les colorations intermédiaires possibles, depuis le jaune-citron jusqu'au noir, en passant par le jaune-vert et le vert-gris, et l'on sera déjà porté à admettre, en ne tenant pas compte des caractères géographiques, que les différences qui séparent les espèces, doivent être fort problématiques. Elles le paraîtront encore plus quand on saura que, dans telle localité, l'on rencontre telle forme déterminée, offrant des variations de couleur qui se rapprochent énor-

mément d'une autre forme, et que l'on retrouve les mêmes couleurs dans une autre contrée, fort éloignée de la première, sans les rencontrer nulle part dans des lieux intermédiaires. Il devient donc impossible de distinguer les mâles les uns des autres, soit par leurs caractères physiques, soit par leur distribution géographique. Quant aux jeunes et aux femelles, on ne peut songer à les distinguer les uns des autres. L'ornithologie, d'ailleurs, établit ce fait, à savoir que, avec la même structure, avec le même genre de vie, une forme animale déterminée peut se présenter sous diverses colorations, et que ces diverses colorations, au point de vue de leur distribution géographique, sont soumises à des influences purement locales. » Je ne crois pas, pour ma part, que la question puisse être tranchée d'une manière aussi absolue qu'elle l'a été par Blasius; jusqu'à présent, il n'y a pas, à mon avis, assez de faits connus, pour que nous puissions nous croire en droit de porter un jugement définitif. Les naturalistes qui ont eu occasion d'observer longtemps et suffisamment une de ces prétendues variétés, ne veulent pas admettre l'unité spécifique d'oiseaux aussi différents par leur plumage. Ce qui est incontestable, c'est que toutes les bergeronnettes se ressemblent tellement sous le rapport de leurs mœurs et de leurs habitudes, que nous pouvons les comprendre toutes dans une même histoire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Chez nous, les bergeronnettes sont des oiseaux migrateurs; mais elles nous arrivent plus tard que les hochequeues, rarement avant le commencement d'avril, souvent même à la fin de ce mois seulement, ou dans les premiers jours de mai, et elles s'en vont en août ou en septembre. Dans leurs voyages, elles se montrent dans des endroits où on ne les remarque pas à d'autres époques. Un grand troupeau de bétail les attire et les fixe toute la journée auprès de lui. Elles nichent dans les marais, ou dans les plaines humides, couvertes d'herbes, et beaucoup remontent loin vers le nord pour se reproduire; pour moi, je n'ai pu observer leurs nids que dans la partie la plus septentrionale de la Finnmark, où elles vivent dans les clairières, au milieu des forêts de bouleaux, et toujours non loin des cours d'eau. En Allemagne, elles nichent dans les prés marécageux, dans les bas-fonds, notamment dans le duché d'Anhalt, dans le Hanovre et dans le Mecklembourg.

La bergeronnette mélanocéphale ne niche pas

chez nous; la Grèce et le nord de l'Afrique paraissent être sa patrie. Von der Mühle la regarde comme une espèce bien indépendante, car elle fait bande à part; elle reste toujours dans la société de ses semblables; elle arrive plus tôt que les autres et s'en va avant elles. Lindermayer confirme entièrement cette opinion; il ajoute que cet oiseau recherche surtout le voisinage de la mer, là où les eaux douces se mêlent aux eaux salées; qu'il habite, en un mot, des endroits à végétation toute spéciale. Quant à moi, je ne puis l'identifier à aucune espèce. C'est la seule bergeronnette qui niche dans le nord de l'Égypte, et qui, dans ses quartiers d'hiver, vive toujours séparée des autres. D'un autre côté, j'avoue n'avoir jamais pu trouver la moindre différence entre ses habitudes et celles de ses congénères.

Les bergeronnettes habitent les champs et les marais. On ne les voit ni dans les forêts, ni auprès des villages. Il est vrai qu'à Tanaelv, dans la Finnmark, je vis nombre de bergeronnettes tout auprès d'une maison; mais celle-ci était inhabitée, au moins en été, et rien ne venait troubler ces oiseaux.

Les données de Naumann sont exactes, au moins pour l'Allemagne. « Là où nichent des bergeronnettes, dit-il, on ne trouve pas un champ de colza, de fèves, de pois ou de trèfle de quelque étendue; pas une prairie, ou marais couvert d'herbes, où n'habite au moins un couple de ces oiseaux. Dans certains endroits, on les voit en quantité prodigieuse. Dans la Marche notamment, où elles trouvent des champs fertiles de céréales, alternant avec des marais et des pâturages, toutes conditions favorables à leur existence, elles sont on ne peut plus communes. Elles accompagnent d'ordinaire le pipi des prés; mais, souvent aussi, elles sont en compagnie des calamoherpidés, des schenicoles et d'autres oiseaux des marais. Elles se réunissent le jour dans les pâturages, le soir, dans les fourrés de roseaux, avec les étourneaux, les hochequeues et les hirondelles: dans les champs et les prairies, elles ont pour voisines les alouettes et les bruants.

Par leurs mœurs, les bergeronnettes rappellent beaucoup les anthidés; mais elles n'en demeurent pas moins de véritables motacillidés.

Moins gracieuses que la calobate boarule, elles le sont encore plus cependant que la hochequeue grise.

Là où elles nichent, elles se montrent aussi confiantes que celle-ci, et sont par conséquent faciles à observer. Dans leurs migrations, sans être craintives, elles savent parfaitement reconnaître

les bergers d'avec les autres personnes : autant elles ont peu de confiance en celles-ci, autant elles se méfient peu de ceux-là. Leurs allures sont plutôt celles de la hochequeue grise que de la calobate boarule.

Elles courent avec agilité, et volent très-bien. Lorsqu'elles n'ont qu'un court espace à franchir, leur vol est presque sautillant, comme dit Naumann ; tandis que, dans leurs voyages, elles avancent avec une rapidité surprenante. Souvent elles demeurent longtemps dans les airs à une même place, en planant ; puis, fermant brusquement les ailes, elles se laissent tomber presque verticalement. Leur cri d'appel est un sifflement, qui peut se rendre par *bsinb*, *bibib*, ou *sib sib* ; d'autres fois elles font entendre *svi* ; leur cri d'amour, *tsirr*. Leur chant ressemble à celui de la hochequeue grise, mais il est moins riche que celui-ci.

Autant les bergeronnettes sont sociables après la saison des amours, autant elles sont querelleuses tant qu'elle dure. Elles attaquent presque tous les oiseaux plus petits qu'elles, mais, à la fin, elles semblent s'habituer à leur présence, ou se décourager de leur résistance. « Leur humeur belliqueuse, dit Naumann, se manifeste dès qu'un oiseau étranger pénètre dans leur domaine. Souvent, elles m'ont signalé de cette façon de petites espèces rares. »

Elles poursuivent les rousserolles, les effarvates, avec une telle ardeur, que souvent elles m'ont empêché de les chasser moi-même. Si quelque oiseau étranger se montre hors des hautes herbes, aussitôt plusieurs bergeronnettes fondent sur lui avec fureur, et ne lui permettent pas de se poser dans leur voisinage. Mais, plus tard, elles finissent par les supporter, et par nicher paisiblement à côté d'eux.

Leur nid se trouve sur le sol, au milieu des herbes, des blés, des plantes marécageuses, d'ordinaire dans une légère dépression, parfois sous des racines. Il ressemble à celui d'une alouette ou d'un bruant.

Des racines, des chaumes, des feuilles sèches, des herbes, des mousses formant un tissu lâche et grossier, entrent dans sa composition ; à l'intérieur, des herbes délicates, des aigrettes de chardons, de la laine, des poils et des plumes le revêtent.

Les œufs, au nombre de quatre à six, ont une coquille très-mince. Ils sont d'un blanc sale, jaunâtres, roussâtres ou grisâtres, semés de points, de taches, de lignes gris-jaunâtre, gris-brun, jaunâtres, roux ou violets.

Le mâle cherche, comme celui de la hochequeue grise, à captiver sa femelle ; il se gonfle, hérissé ses plumes, étale sa queue et voltige ainsi autour d'elle. Il n'y a qu'une nichée par an, à la fin de mai ou au commencement de juin. La femelle couve seule pendant treize jours. Les parents témoignent à leur progéniture le plus vif amour ; mais ils la trahissent souvent par leurs cris d'angoisse, par la témérité avec laquelle ils cherchent à la défendre. Les jeunes se cachent fort adroitement dans l'herbe ; ils ne tardent pas à devenir aussi agiles que leurs parents. Toute la famille vit alors réunie jusqu'au moment du départ. Enfin, par un beau jour d'automne, jeunes et vieux s'envolent en se dirigeant vers les contrées méridionales.

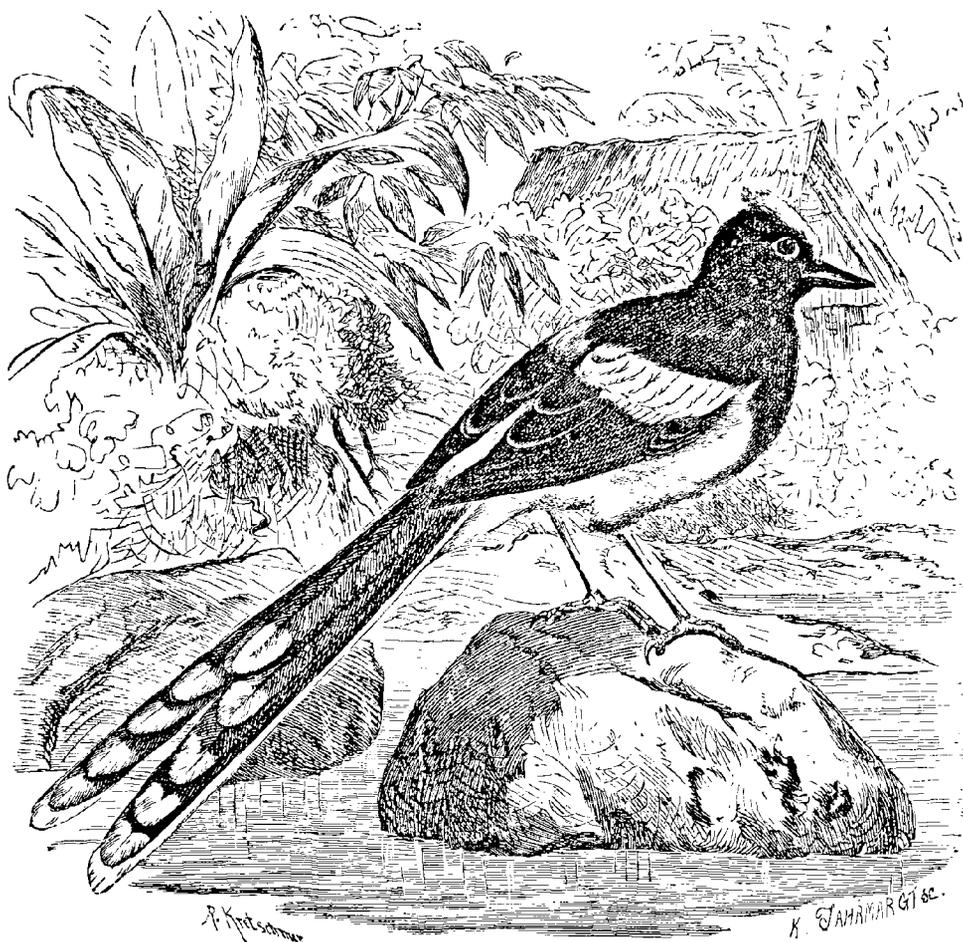
A ce moment, partout, même dans les montagnes, on voit et on entend les bergeronnettes. Chaque troupeau de bétail les retient auprès de lui, jusqu'au soir, puis le voyage continue. Cette émigration semble s'effectuer rapidement. D'après mes observations, l'époque de l'arrivée des bergeronnettes en Afrique est la même que celle de leur départ de l'Allemagne ; je les y ai vues encore nombreuses au mois de mai, et, à la même date presque, je devais les observer plus tard en Norwège. Beaucoup passent l'hiver en Égypte, mais le plus grand nombre continuent leur route jusque dans l'intérieur de l'Afrique. Là, pendant l'hiver, on voit chaque troupeau, ou même chaque chameau, chaque cheval, chaque mulet, chaque âne, entouré d'une bande de ces charmants oiseaux ; les lieux où ces animaux paissent en sont littéralement couverts. Ils accompagnent les bœufs du pâturage à l'abreuvoir, et c'est un spectacle des plus attrayants que de les observer alors. On les voit voler au milieu des quadrupèdes, et, lorsque la nature du sol le leur permet, courir à leurs côtés, comme pour rivaliser de vitesse avec eux.

De temps à autre, un mâle se pose sur un buisson et lance dans les airs sa petite chanson ; puis, il se hâte de rejoindre ses compagnons qui entourent le troupeau comme ferait un essaim d'abeilles.

#### LA BERGERONNETTE CITRINE—*BUDYTES CITREOLA*

*Die Citronenstelze.*

**Caractères.** — Cette espèce, plus grande que la bergeronnette jaune ou printanière, a 19 cent. de long et 29 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 10 cent., et la queue 9. Le mâle adulte a, en été, la tête et la face inférieure du corps



Corneil Créé Filz, impr.

Paris, Baillière et Filz, edit.

Fig. 209. L'Enicure de Leschenault (p. 761).

jaune-citron vif; la nuque et le haut du dos noirs; le bas du dos gris-ardoise; le croupion brun-noir, les petites sus-alaires gris-brun, largement bordés de gris-cendré foncé; les moyennes et les grandes sus-alaires d'un brun noir, largement bordées en dehors de gris, et terminées par une tache de même couleur, les rémiges primaires et secondaires finement lisérées en dehors de blanchâtre; les plumes du bras blanches sur la moitié de leurs barbes externes; les huit rectrices médianes d'un brun noir; les deux externes de chaque côté blanches, avec une ligne noire sur leurs barbes internes; l'œil brun; le bec et les pattes noirs.

La femelle est plus petite que le mâle; elle a le front jaune, le sommet de la tête et la nuque d'un gris verdâtre, le dos gris-cendré, le croupion gris-ardoise foncé; les joues et le ventre d'un jaune moins vif que chez le mâle; les bandes

blanches de l'aile plus étroites et moins nettes.

Les jeunes ont le dos gris, le ventre blanc, avec une légère teinte jaune.

**Distribution géographique.** — La bergeronnette citrine, d'après Radde, est rare dans la Sibérie occidentale; mais elle est commune plus à l'est, et surtout dans les plaines au delà du lac Baïkal et dans la Tauride. Là, cet auteur vit les premiers arrivants apparaître le 18 avril, et le 30 du même mois, les couples s'étaient déjà formés.

Jerdon nous apprend qu'en hiver, elle arrive aux Indes, et s'y répand dans toute la contrée, sans être cependant commune nulle part.

D'après Nordmann, elle est assez commune dans la chaîne ouralienne, et se montre quelquefois en Crimée. Eversmann l'a apportée de Boukhara et elle a été tuée à Helgoland. L'espèce a donc le droit de figurer parmi les oiseaux d'Europe.

ВЕРМ.

III — 307

**Mœurs, habitudes et régime.** La bergeronnette citrine choisit comme habitat les bords des lacs, des cours d'eau, et de préférence les marais, les rizières inondées.

Radde nous apprend que les Burjates de la vallée supérieure de l'Irkoutsk, saluent avec joie l'arrivée de cette espèce, parce qu'ils sont dans la croyance que les vaches leur donneront plus de lait, pour préparer le darasun, boisson fermentée dont ils aiment à s'enivrer.

### LES NÉMORICOLES — *NEMORICOLA*.

*Die Waldstelzen, the Wood-Wagtails.*

**Caractères.** — Les némoricoles se distinguent des autres motacillidés par leur doigt postérieur armé d'un ongle court, et par la coloration particulière de leur plumage. Ils forment transition entre les bergeronnettes et les pipis, sous le rapport de leurs caractères physiques, aussi bien que sous celui de leur genre de vie.

### LE NÉMORICOLE INDIEN — *NEMORICOLA INDICA*.

*Die Gartenstelze, the Garden-Wagtail.*

**Caractères.** — Le némoricole indien ou des jardins, a le dos brun-verdâtre; le ventre blanc-jaunâtre; la poitrine marquée de deux raies noires transversales; l'œil surmonté d'une ligne blanche; les ailes noires, traversées de deux larges bandes blanches, et d'une troisième à la racine des rémiges primaires; les rectrices médianes brunes, les suivantes noirâtres, les externes blanches, avec la base noire, et une bordure brune en dehors; l'œil brun; la mandibule supérieure noirâtre, l'inférieure blanchâtre; les pattes d'un jaune clair, tirant sur le bleu-pourpre. Les deux sexes n'offrent aucune différence. Cet oiseau a 17 cent. de long et 28 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 9 cent., et la queue 7.

**Distribution géographique.** — Le némoricole indien se trouve dans toutes les Indes, à Ceylan, en Chine et au Japon. Aux Indes, d'après Jerdon, il n'est commun nulle part; il est même rare dans le sud et dans le centre de cette contrée. On le trouverait plus abondamment dans certaines îles que sur le continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cet oiseau se tient toujours près des forêts, et ne s'aventure ni le long des fleuves, ni dans les plaines découvertes. Il s'établit dans les jardins ombragés, dans les plantations d'arbres, le long des routes qui traversent les forêts. Ordinairement, il vit

solitaire; ce n'est qu'après la saison des amours qu'il se montre par petites familles.

Il a l'habitude de chercher les larves d'insectes dans le fumier: de là, d'après Layard, le nom de *gomarita*, ou disperseur d'engrais, qui lui a été donné à Ceylan.

Il n'émigre pas, et subit deux mues par an.

### LES ÉNICURES — *ENICURUS*.

*Die Schwalbenstelzen, the Swallow-Wagtails.*

Dans les montagnes des Indes et de la Malaisie habitent des oiseaux dont le port rappelle celui des motacillidés. Certains naturalistes les séparent complètement de ceux-ci pour les placer à côté des cinclides; mais toutes les personnes qui ont eu occasion de les observer en vie s'accordent à les regarder comme de véritables motacillidés.

**Caractères.** — Les énicures sont des oiseaux relativement grands et forts, qui diffèrent des motacillidés de nos pays par un bec plus robuste, des ailes plus courtes et plus arrondies, à rémiges secondaires non prolongées, des tarses plus épais.

Ils ont le bec long, fort, droit, large à sa base, à arête dorsale saillante, à pointe un peu recourbée, et précédée d'une légère échancrure; les tarses de longueur moyenne; les doigts armés d'ongles recourbés; les quatrième et cinquième rémiges, ou, d'après Temminck, la cinquième et la sixième, plus longues que les autres; la queue profondément échancrée, les rectrices médianes ayant à peine le tiers de la longueur des externes.

**Distribution géographique.** — Les énicures appartiennent à la faune de l'Himalaya et des montagnes des îles de la Malaisie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Toutes les espèces connues habitent les montagnes, et elles abondent partout où elles se trouvent. On les rencontre le long de chaque ruisseau, et on peut être certain d'en voir auprès de chaque cascade. Les énicures suivent le fil de l'eau, soit qu'ils volent, soit qu'ils courent, soit qu'ils marchent; s'ils sont effrayés et chassés, ils reviennent toujours à leur cours d'eau. Ce n'est qu'après la saison des amours qu'ils se montrent en sociétés; tout le reste de l'année, ils vivent solitaires ou par paires.

L'ÉNICURE DE LESCHENAULT — *ENICURUS LESCHENAULTI*.*Der Meninting.*

**Caractères.** — Bernstein nous a fait connaître les mœurs d'une des espèces les plus remarquables de ce genre, du *méninting*, comme les Malais le nomment, de l'énicure de Leschenault ou couronné des auteurs (fig. 209). Cet énicure a le dos, les ailes, le cou et la poitrine noirs; le sommet de la tête, le bas du dos et le ventre blancs; une bande blanche traverse l'aile, et se réunit à celle du côté opposé, pour former une ligne demi-circulaire; les rémiges sont noirâtres; les deux rectrices latérales entièrement blanches, les autres noires, avec l'extrémité blanche sur une assez grande étendue. Le bec est noir; les pattes sont jaunes. L'espèce a de 27 à 30 cent. de long.

**Distribution géographique.** — « Cet oiseau, dit Bernstein, se trouve exclusivement le long des sources et des ruisseaux des montagnes de Java, et n'y est rare nulle part.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Son véritable habitat est la zone comprise entre les altitudes de 1,600 à 4,000 pieds. On le trouve auprès de chaque ruisseau, surtout auprès de ceux qui sont peu profonds et dont le lit ou les rives sont très-rocailleuses. Jamais il ne s'éloigne beaucoup de l'eau; mais, en remontant le cours, il s'avance souvent loin dans l'intérieur des forêts vierges, et l'on est quelquefois surpris de le rencontrer dans des endroits où jamais on ne se serait attendu à le trouver. C'est ainsi que j'en vis un jour un auprès d'une source, sur le Pangesango, à une hauteur de 10,000 pieds; plus tard, je n'en revis plus, et on se tromperait fort si l'on prenait un pareil fait pour quelque chose d'habituel; ce n'est là qu'une exception.

« Par son amour de l'eau, l'énicure de Leschenault ressemble à la calobate boarule, tandis que par son plumage il rappelle à l'Européen débarqué à Java la hochequeue grise. Quand il court, il porte la queue horizontale; mais est-il excité, remarque-t-il quelque chose de suspect, aussitôt il redresse les plumes blanches de sa tête et hoche la queue d'une façon toute particulière. Parfois il la relève brusquement, étale les rectrices en éventail, la baisse lentement, et recommence le même manège.

« Son cri d'appel, comme celui de la hochequeue, semble exprimer *tziwitt, tziwitt*. Lorsque l'oiseau est tourmenté ou quand quelque chose le frappe d'étonnement, il fait entendre un cri rauque, qu'on peut rendre par *rhacæet*.

« L'énicure de Leschenault est un oiseau doux et inoffensif; il laisse l'homme s'approcher de lui jusqu'à quelques pas de distance; et il ne fuit pas loin, en courant ou en volant à la façon de la bergeronnette.

« Il se nourrit d'insectes et de vers, qu'il cherche autour des pierres, sur les plantes, tout en suivant le cours de l'eau; souvent il les poursuit jusque dans l'eau même.

« Il construit toujours son nid sur le sol, et toujours très-près de l'eau, parfois même dans son voisinage immédiat. A moins que l'oiseau, par son inquiétude et ses allures, n'en trahisse la présence, il est difficile de le trouver. Il le loge dans une dépression naturelle du sol, dans une fente, dans une touffe de mousse, derrière des herbes, derrière une pierre, sous un arbre renversé, mais toujours dans un endroit parfaitement caché. Cette dépression naturelle trouvée, l'oiseau commence à la remplir d'un tas de mousses sèches, auquel il fait prendre une forme demi-sphérique; il tapisse ensuite l'intérieur de feuilles sèches, et, de préférence, de celles qui ont été ramollies et putréfiées par l'humidité, de façon à ce qu'il n'en reste plus que le squelette des nervures. Ces feuilles sont molles et flexibles, et forment pour les œufs une couche excellente. Ceux-ci, dont le nombre n'excède jamais deux, sont de forme allongée, renflés et arrondis d'un bout, pointus de l'autre. Leur couleur fondamentale est un blanc mat, tirant plus ou moins sur le jaunâtre ou le verdâtre; ils sont marqués de petites taches nombreuses d'un brun clair, tirant sur le jaune ou sur le rouge, et dont les bords se fondent insensiblement avec la teinte fondamentale de la coquille. Ces taches forment une couronne au gros bout de l'œuf. Les parents témoignent beaucoup de tendresse à leur progéniture; souvent, lorsqu'on s'approche trop près du nid, ils en trahissent la présence par leur cri doux, prolongé, flûté, *wuuhd* auquel fait suite un cri bref, poussé avec force, *kae.* »

## LES ACCENTORIDÉS — ACCENTORES.

*Die Flievelgel, the Alpine Accentors.*

Nous arrivons à des familles que l'on classe dans l'ordre des chanteurs, par ce simple motif qu'on ne saurait les placer ailleurs : telle est celle des accentoridés. Les oiseaux qui la composent établissent en quelque sorte une transition entre les chanteurs proprement dits et les granivores, notamment avec les alaudidés.

**Caractères.** — Les accentoridés ont le corps robuste; la tête arrondie; l'œil médiocrement dilaté; les ailes assez longues; la queue de moyenne longueur; des tarses épais, recouverts en avant par plusieurs grandes scutelles; les doigts courts et épais; les ongles très-recourbés; le bec conique, aigu, à bords infléchis en dedans; les narines linéaires; le plumage lâche, formé de plumes larges. Les deux sexes diffèrent très-peu l'un de l'autre.

**Distribution géographique.** — Cette famille est peu nombreuse, et son aire de dispersion peu étendue. Deux espèces seulement habitent en Europe; une troisième, qui est originaire de l'Asie, y vient quelquefois accidentellement. C'est dans cette partie du monde qu'habitent le plus grand nombre d'accentoridés. On les rencontre généralement dans les montagnes, jusqu'à la limite des neiges éternelles.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les accentoridés connus ont surtout des habitudes terrestres; ils sautent, le corps baissé d'une façon singulière; ils volent en rasant la terre; ils se nourrissent d'insectes, de graines, de baies qu'ils ramassent sur le sol ou dans les buissons. On ne les voit presque jamais sur un arbre élevé, et ce n'est qu'exceptionnellement que le mâle se pose au haut d'un arbuste pour faire entendre sa voix. Tous sont de bons oiseaux chanteurs; quelques-uns même excellent sous ce rapport.

A l'entrée de l'hiver, les uns quittent les contrées septentrionales pour se diriger vers le sud; les autres émigrent des hauteurs vers la plaine, ou passent des versants de montagnes exposés au nord à ceux qui regardent vers le sud.

Ils se reproduisent de bonne heure, construisent assez artistement des nids faits de mousses et d'herbes sèches, et pondent de trois à six œufs verdâtres. Ils ont deux couvées par an.

## LES MOUCHETS — THARRHALEUS.

*Die Braunnellen, the Tarsels.*

**Caractères.** — Les mouchets ont le corps assez allongé, le bec mince, droit, pointu, échancré et un peu incliné à la pointe de la mandibule supérieure; les ailes arrondies, n'atteignant pas ou atteignant à peine le milieu de la queue, subobtus, la quatrième rémige dépassant les autres; la queue longue, tronquée ou échancrée; des tarses de la longueur du doigt médian.

LE MOUCHET CHANTEUR — THARRHALEUS  
MODULANS.*Die Braunnellen, the Tarsel.*

**Caractères.** — Le mouchet chanteur, vulgairement *traîne-buisson*, a 16 cent. de long et 23 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 17 cent., et la queue 6. La femelle est notablement plus petite. Les individus adultes ont les épaules et le dos brun-roux sombre, varié de taches foncées; la tête, le cou et la poitrine d'un gris brunâtre ou gris-ardoise, plus clair en automne que dans les autres saisons; le ventre d'un brun fauve, avec des taches foncées; le bas du dos gris-brun; les barbes externes des rémiges d'un brun roux, avec une ou exceptionnellement deux bandes blanchâtres; la queue d'un brun uniforme; l'œil brun clair; le bec brun; les pattes rougeâtres.

Les jeunes ont le dos jaune-roux, tacheté de noirâtre; le ventre blanchâtre sur la ligne médiane, roux-jaunâtre sur les côtés, et taché de gris noir.

**Distribution géographique.** — L'habitat du mouchet chanteur s'étend du 64° de latitude nord, aux Pyrénées, aux Alpes et aux Balkans. On le rencontre même plus au nord, et tous les hivers, on constate sa présence dans le midi de l'Europe, dans le nord de l'Afrique et dans l'ouest de l'Asie. Il n'a jamais été observé dans l'est de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le mouchet chanteur arrive dans l'Allemagne centrale dans la première ou la seconde quinzaine de mars, suivant que la saison est plus ou moins favora-

ble ; il demeure quelque temps dans les haies et les buissons, puis se rend dans les forêts pour s'y reproduire. Il recherche plus les bois de pins et de sapins que ceux d'autres essences, et préfère également la montagne à la plaine.

« Dans toutes ses allures, dit mon père, le mouchet chanteur a quelque chose de si particulier que le connaisseur ne peut le méconnaître même de très-loin. Il saute sur le sol aussi bien qu'au milieu des buissons les plus épais, avec une agilité admirable ; il se glisse à travers toutes les ouvertures, se meut dans les herbes hautes et sèches, fouille les tas de feuilles, se montre, en un mot, lesté et adroit dans tous ses mouvements. A le voir courir, on dirait une souris. Il prend diverses attitudes : d'ordinaire il a le corps horizontal, la queue un peu relevée, les tarses fléchis ; d'autres fois il redresse le corps, lève le cou, baisse la queue. Quand on le poursuit, il s'envole, va se poser sur une branche et ne quitte la place que quand le danger le menace de très-près. Son vol est rapide ; il s'exécute par des battements d'ailes précipités, et il vole en ligne droite. Pour aller d'un buisson à l'autre, il rase le sol ; mais, quand il veut quitter un endroit, il s'élève haut dans les airs. En cherchant sa nourriture, il est toujours caché ; il se montre au contraire librement lorsqu'il chante. Il se perche sur la cime d'un pin, ou à l'extrémité d'une branche isolée, mais rarement à plus de vingt mètres de terre. Son chant se compose de peu de notes, fondues les unes avec les autres ; il n'a rien de bien agréable. »

Son cri d'appel est *di douï*, *düï*, ou *fri fri* ; son cri d'angoisse, *didu*, lancé avec force ; en volant, il crie souvent *bibibil* ; son chant se compose essentiellement des syllabes *didi dehideh*. Tous les individus ont le même chant ; on ne constate que de très-faibles variations individuelles. Le mouchet chanteur ne crie guère quand il est posé, mais le plus fréquemment quand il vole ; on dirait qu'il veut ainsi inviter ses compagnons à le suivre. Il se trouve souvent alors à une telle hauteur que l'œil ne peut l'apercevoir. Quand un danger le menace, il se laisse tomber presque verticalement du haut d'un arbre sur des buissons, dans l'intérieur desquels il disparaît. Sa timidité n'est cependant pas bien grande ; il est au contraire confiant, hardi, et se laisse approcher de très-près.

En été, le mouchet chanteur se nourrit d'insectes, surtout de petits coléoptères et de leurs larves ; au printemps, il ne mange guère que de

petites graines, qu'il déglutit sans les broyer préalablement. Il avale de petites pierres pour faciliter sa digestion.

C'est à la fin d'avril que l'espèce entre en amour. Le mâle, à cette époque, chante sans cesse ; il combat et lutte avec ses rivaux, et plus tard, il aide la femelle à construire son nid. Celui-ci se trouve dans un épais buisson de pins, de ronces, et, généralement, à une hauteur du sol qui varie d'un demi-mètre à 1<sup>m</sup>,30. Le fond en est formé de quelques brindilles sèches, sur lesquelles repose une couche de mousses vertes. D'ordinaire, l'intérieur est composé de cimes rouges des mousses, ce qui lui donne la même apparence que s'il était tapissé de poils d'écureuil. Sous la mousse, on trouve souvent un lit de lichens, et parfois, la couche la plus interne est formée de feuilles, d'herbes sèches, de laine et de plumes. La première couvée a lieu en mai ; la seconde en juillet : celle-ci est de quatre à six œufs, celle-là généralement de quatre. Ces œufs sont vert-bleuâtre uniforme. La durée de l'incubation est de treize à quatorze jours. Il est probable que le mâle et la femelle couvent alternativement. Toujours est-il qu'ils aiment beaucoup leur progéniture. Quand un danger la menace, la femelle a recours à la ruse, comme le font, en général, tous les petits oiseaux.

**Captivité.** — Les mouchets chanteurs que l'on prend soit à l'aide de trappes, soit avec des gluaux, s'habituent promptement à la captivité, et deviennent très-privés. Leur douceur, leur confiance les rendent chers aux amateurs, quelque insignifiant que soit leur chant.

LE MOUCHET MONTAGNARD — *THARRHALEUS MONTANELLUS*.

*Die Bergbraunelle, the Mountain-Tursel.*

**Caractères.** — Cette espèce a le haut de la tête, la ligne naso-oculaire, les joues et la région des oreilles d'un brun noir ; une large bande blanc-jaunâtre au-dessus de l'œil, encadrant d'un cercle presque complet le sommet de la tête ; la nuque grise ; le dos brun-roux, varié de taches foncées ; la gorge et les couvertures inférieures de la queue blanchâtres ; la gorge et la partie supérieure de la poitrine teintées de jaune-roux très-prononcé, et semées de taches noirâtres ; les côtés de la poitrine mêlés de jaune-roux et de brun-roux ; l'œil brun-jaune clair ; la mandibule supérieure d'un gris noir ; l'inférieure jaunâtre, surtout à la base ; les pattes d'un blanchâtre sale. Cet oiseau a de

13 à 15 cent. de long; l'aile pliée mesure 7 cent. et la queue 6 à 7.

**Distribution géographique.** — Le mouchet montagnard se trouve, en Sibérie, sur les bords de l'Iéniséi, et à l'ouest du lac Baïkal. On l'a encore observé, d'après Temminck, en Hongrie; d'après d'autres naturalistes, en Italie et en Dalmatie; aussi le compte-t-on parmi les oiseaux européens.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous ne connaissons presque rien de son genre de vie: Radde, qui en tua un grand nombre, n'a pas jugé nécessaire de nous faire part de ses observations à ce sujet. « Cet oiseau, se borne-t-il à dire, manque complètement dans les hautes montagnes qui sont à l'ouest de la partie que j'ai explorée. Je ne pus en voir dans le Sajan oriental et auprès du lac Baïkal. Lors de ses migrations, il n'est pas rare près du Tarei-Nor.

« C'est de bonne heure, vers le 16 mars, que paraissent les premiers arrivants; cependant le gros des bandes ne vient que vers le 17 avril. En automne, je ne vis aucun mouchet montagnard; mais plus tard, alors que dans les monts du Burga les bandes de ces oiseaux étaient déjà parties, que l'Amour commençait à se couvrir de glaces, je tuai encore deux mâles, qui se jouaient dans les saules, au bord du fleuve. »

## LES ACCENTEURS — *ACCENTOR*.

*Die Fiielerchen.*

**Caractères.** — Les accenteurs ont le bec fort, plus large que haut à la base, droit, pointu et légèrement échancré et incliné à l'extrémité de la mandibule supérieure; des ailes allongées, dépassant le milieu de la queue, subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue; une queue courte, très-faiblement échancrée; des tarses et des doigts épais; des ongles fortement recourbés mais mousses; le plumage très-fourni.

### L'ACCENTEUR DES ALPES — *ACCENTOR ALPINUS*.

*Der Alpenflüevogel.*

**Caractères.** — L'accenteur des Alpes (*fig. 210*), connu sous le nom vulgaire de *pégot*, ressemble beaucoup à l'alouette. Il a le dos d'un cendré rembruni, avec des taches allongées brunes; l'abdomen et les flancs cendrés et flammés de roux vif; la gorge blanche, à taches brunes; les rémiges et les rectrices d'un brun noir, les dernières avec l'extrémité blanche; deux bandes

blanches à travers l'aile. Le plumage ne varie pas suivant le sexe.

Les jeunes sont gris et tachetés sur le dos de jaune roux et de noir, sous le ventre de jaune roux, de gris et de noirâtre; les rémiges sont d'un brun noir, à tiges rousses; l'aile est traversée par deux bandes d'un jaune roux; les rectrices sont brunes et jaune-roux à la pointe. L'œil est brun clair; le bec jaune à la base, noir à la pointe; les pattes sont brunâtres.

Cet oiseau a 19 cent. de long et 32 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 10 cent. et la queue 8. La femelle est un peu plus petite.

**Distribution géographique.** — L'accenteur des Alpes habite toutes les hautes montagnes du centre et du midi de l'Europe et de l'Asie centrale. Il est partout commun dans la chaîne des Alpes, et plus rare dans les Riesengebirge. On le trouve encore dans le sud de la Grande-Bretagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est sur les montagnes neigeuses du sud de l'Espagne, à une grande hauteur, que je rencontrai pour la première fois un oiseau qui ne m'était encore connu que par mes lectures. Je le vis tantôt courir sur les rochers, tantôt se cacher dans les buissons de thym ou de romarin; par moments, s'envoler sur un bloc de pierres et faire retentir sa joyeuse chanson, malgré la tourmente et les rafales de neige. Cet oiseau captiva toute mon attention; il se montrait vif, gai, alerte, peu craintif, agile et gracieux dans tous ses mouvements. Nous en rencontrâmes quelques-uns jusqu'aux limites des champs de neige et de névé; mais nous en vîmes un bien plus grand nombre sur les versants méridionaux, exposés au soleil.

Parfois, il descend jusque dans les vallées, quoique son vrai domaine soit dans les hautes régions. Ceux qui se sont aventurés dans les basses terres, retournent le soir vers la montagne. Ils se rassemblent pour passer la nuit sur des rochers escarpés, crevassés ou couverts çà et là de quelques huissons; ils partagent souvent leur demeure avec les choucas et les pigeons des rochers. Là, chaque accenteur cherche longtemps avant d'avoir trouvé une place convenable dans quelque fente, sous une pierre, sous une corniche. De bon matin, toute la bande s'envole, se disperse en petites sociétés, allant chacune exploiter son canton.

« L'accenteur des Alpes, dit Tschudi, se tient de préférence sur les pâturages parsemés de rochers, entre la limite des arbres et celle des nei-

ges, à une altitude moyenne de 4 à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. En hiver, il quitte les hautes régions, descend dans des régions plus basses, dans les vallées et jusque dans la plaine; il s'établit même dans les granges, où il se nourrit de graines. Mais, dès que la neige commence à disparaître, il retourne vers ses chères hauteurs, et de son chant joyeux et vibrant, il ranime le paysage désert. Plusieurs fois, au mois de janvier, par un froid de 40° Réaumur, je l'ai vu dans les Alpes, à 3 ou 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. »

C'est un singulier oiseau : tantôt il est vif et gai ; tantôt, au contraire, il est lent et paresseux. Gloger croit qu'il n'est gai que tant qu'il cherche sa nourriture ; mais, qu'une fois rassasié, il reste des heures entières, immobile et silencieux. Je ne puis confirmer entièrement cette assertion ; il est vrai que je n'ai observé l'accenteur qu'en hiver. Il marche en sautillant, mais très-rapidement. Il tient le corps horizontal, la queue relevée, et un peu au-dessus des ailes. Son vol est très-rapide et très-facile ; il forme une ligne ondulée, à courbes déprimées quand l'oiseau a à franchir un grand espace ; mais cela n'arrive que rarement. D'ordinaire, l'accenteur rase la surface du sol, et ce n'est qu'au printemps, dans la saison des amours, qu'il s'élève en se jouant dans les airs, et y plane comme l'alouette.

Son cri d'appel est *troui, troui* ; il le lance soit par saccades, soit en formant un trille. Son chant se compose de plusieurs phrases variées ; les notes en sont flûtées, pleines et claires ; il ressemble à celui du mouchet chanteur et à celui du houvreuil vulgaire.

L'accenteur des Alpes a des mœurs très-paisibles. Il vit en parfaite harmonie avec toutes les autres créatures ; il n'a nulle crainte de l'homme, et se laisse approcher de très-près par les bergers ou par les voyageurs ; il s'aventure auprès des maisons ou des chalets. On le voit, comme le dit Gloger, tourner autour des caravanes de touristes, sans se laisser troubler par le bruit de leurs paroles ou par leurs mouvements. L'homme est pour lui un être complètement indifférent ; l'oiseau ne songe qu'à soi. Il court silencieux, l'œil attaché au sol ; rien en lui ne frappe la personne qui n'est pas habituée à observer les animaux.

L'accenteur des Alpes se nourrit d'insectes, d'araignées, de baies et de diverses graines ; il est surtout très-friand de graines de foin. Il fouille partout, se glisse dans tous les trous, toutes les ouvertures ; il inspecte chaque pierre, chaque crevasse, chaque touffe d'herbes et trouve toujours de quoi apaiser sa faim.

D'après Schinz, il niche de bonne heure : il établit son nid dans un trou, une crevasse, sous quelque saillie rocheuse, dans un buisson de roses des Alpes, sous le toit d'une cabane en pierres, mais toujours de telle façon qu'il soit couvert par le haut. Ce nid est demi-sphérique ; il a 8 cent. de profondeur et 5 cent. de diamètre. Extérieurement, il est formé de mousses et de brins d'herbes ; intérieurement, il est tapissé de mousses très-fines, de laine, de crins de cheval ou de poils de vache. Ses œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont allongés, à coquilles lisses et d'un vert-bleuâtre uniforme. On ne sait si la femelle couve seule, ou si elle est aidée par le mâle. L'accenteur des Alpes a deux couvées par an : en mai et en juillet.

**Captivité.** — L'accenteur des Alpes s'habitue rapidement à la captivité ; en le soignant bien on peut le conserver en cage plusieurs années, et alors, par sa douceur et ses chants, il fait le charme de son maître. « Il est supérieur à l'alouette comme oiseau chanteur, écrit Gourcy à mon père. Son chant est plus doux et plus agréable, car il ne répète pas aussi souvent la même phrase. Il a plusieurs notes basses, fort belles. J'ai en quelques individus qui criaient : *finck, finck*, comme le pinson ; d'autres, qui faisaient entendre des phrases entières du chant du rossignol. En été, quelques-uns déployaient en chantant une ardeur extraordinaire. Ils se font surtout entendre le soir, au crépuscule, ou à la lumière ; beaucoup ne se taisent qu'un instant dans le courant de l'année. Ils chantent jusqu'au mois de septembre, bien après que tous les autres oiseaux se sont tus. Un de mes accenteurs captifs chanta dix-sept mois de suite, sans s'interrompre à l'époque de la mue, et souvent, il donnait de la voix avec une telle force qu'on ne pouvait le garder dans la chambre. Le premier que je possédai, je le conservai pendant sept ans. »

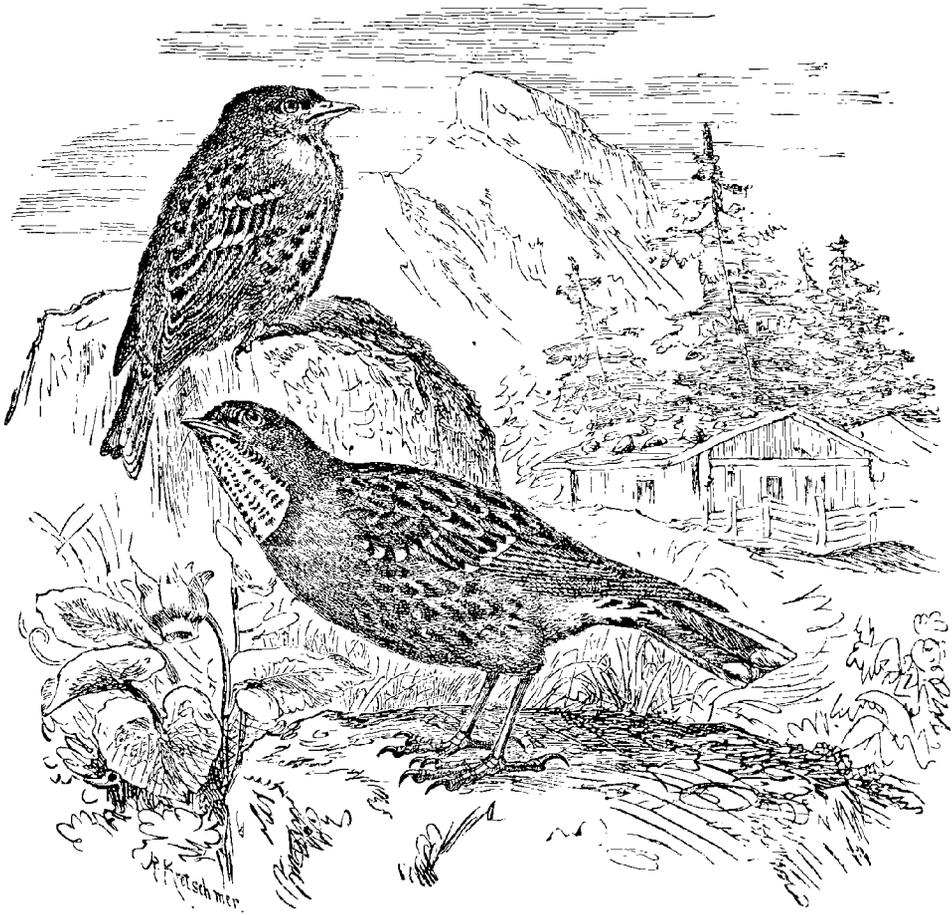


Fig. 210. L'Accenteur des Alpes.

## LES PARIDÉS — *PARI.*

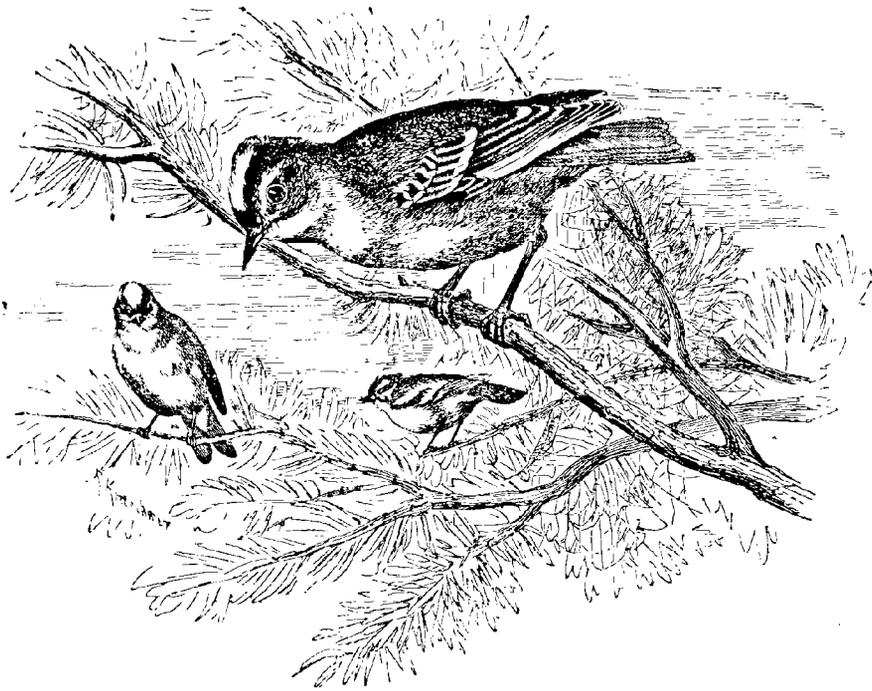
*Die Meisen, the Titmouses.*

La dernière famille des oiseaux chanteurs est celle des paridés. Les naturalistes ne sont pas tous d'accord sur la place à lui assigner. Les uns en font des passereaux, les autres les placent à côté des rupicoles, et on ne peut nier que les uns comme les autres n'aient des arguments sérieux à faire valoir. Pour moi, je regarde la solution de cette question comme assez indifférente.

**Caractères.** — Les paridés sont de petits oiseaux chanteurs, fort semblables entre eux, sous le rapport des caractères physiques, comme sous celui des mœurs. Ils ont le corps ramassé, avec les membres courts; le bec court, entier, conico-

convexe; les narines couvertes par des soies ou des plumes dirigées en avant; des tarses et des doigts épais; des ongles, surtout celui du pouce, grands et recourbés; des ailes courtes et arrondies; la queue de longueur et de forme variables. Leur plumage est abondant; les plumes en sont longues, molles, et leurs couleurs sont généralement vives.

**Distribution géographique.** — Cette famille est surtout propre au nord de l'ancien monde; quelques espèces seulement se trouvent dans l'Amérique septentrionale et dans les contrées chaudes de l'Afrique et de l'Asie. On n'en trouve aucune dans l'Amérique méridionale et dans la



Carbet, Grégoire Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 211. Le Roitelet huppé.

Nouvelle-Hollande. Quelques-unes ont une aire de dispersion fort étendue ; mais celle de la plupart est assez restreinte.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Quelques naturalistes considèrent les paridés comme oiseaux migrateurs ; pour d'autres, ils sont simplement erratiques. Je partage l'avis de ces derniers ; les paridés entreprennent bien des voyages réguliers, à certaines saisons déterminées ; mais ils ne vont pas loin, et demeurent dans un espace très-limité. Dans le midi de l'Europe, ils ne voyagent plus du tout, et même, dans le nord, il en est beaucoup qui sont tout à fait sédentaires. Ils fréquentent les bois, les forêts, les vignes. Presque toutes les espèces ne vivent que sur les arbres ou dans les buissons ; quelques-unes se trouvent dans les roseaux. Elles aiment la société, et se réunissent, non-seulement entre elles, mais encore avec d'autres espèces de leur famille, ou même de familles étrangères.

Les paridés ont des mœurs fort intéressantes. Ils comptent parmi les oiseaux les plus vifs, les plus agiles. On les voit en mouvement à tout instant du jour, jamais ils ne prennent de repos ; ils volent d'un arbre à l'autre, et grimpent le long des branches. Leur vie n'est qu'une chasse perpétuelle. Autant ils sont agiles sur les branches,

BREM.

autant, à terre, ils sont maladroits ; aussi n'y restent-ils jamais longtemps et remontent-ils bien vite dans les arbres ou les arbustes ; c'est là, d'ailleurs, qu'ils exercent leur industrie. Ils sautent à droite et à gauche, se suspendent à la face inférieure des rameaux, y prennent toutes sortes de positions, grimpent admirablement, se glissent à travers les fourrés les plus serrés, les plus inextricables. Leur vol est bruyant ; il a lieu par lignes ondulées, à courbes peu étendues ; on dirait que l'oiseau fatigue en l'exécutant ; aussi les paridés ne volent-ils jamais bien loin ; ils se contentent de passer d'un arbre à l'autre. Leur voix est un léger gazouillement, qui ressemble au sifflement des souris ; ils la font entendre sans cesse.

Leur régime est varié. Beaucoup se nourrissent d'insectes et de graines ; la plupart, cependant, sont exclusivement insectivores, et chassent les petits insectes, et surtout leurs larves et leurs œufs. Actifs comme ils le sont, les paridés ont besoin de beaucoup de nourriture, aussi peuvent-ils être considérés comme les plus grands destructeurs d'insectes et comme les meilleurs auxiliaires de l'agriculteur. Peu d'oiseaux sont capables comme eux d'inspecter, de fouiller à fond un certain district, et d'y trouver les insectes les mieux cachés. Vifs, infatigables, doués de sens

III — 308

très-pénétrants, rien n'est caché pour eux, rien n'est hors de leurs atteintes. Ce sont les plus fidèles de tous les gardes des forêts, car ils demeurent dans un espace déterminé, et sont à l'œuvre toute l'année. Il serait difficile de calculer l'utilité dont ils sont pour nous. Ce ne serait pas exagérer que de dire qu'une mésange détruit, en moyenne, mille insectes par jour. Beaucoup, parmi ceux-ci, ne causeraient aux arbres aucun préjudice; mais de la plupart des œufs qui sont dévorés par les paridés, naîtraient des larves et des insectes dont nous avons pu apprécier quelquefois les dégâts. Tout individu intelligent devrait donc prendre ces oiseaux sous sa protection, et de plus, les faciliter dans l'accomplissement de leur œuvre. Non content de condamner la chasse qu'on leur fait encore, il doit disposer dans la forêt des places où ils puissent s'établir. Il suffit pour cela de laisser subsister quelques vieux arbres, ou de pendre aux branches des nids artificiels, où ils puissent faire leurs pontes. Le plaisir barbare que prennent certaines personnes à tuer des paridés pour les manger, a d'autant moins d'excuse que la chair de ces oiseaux est détestable. On détruit ainsi des êtres dont la vue nous plaît, dont la gaieté nous charme, et qui — ce qui est bien plus important — nous rendent des services leur vie durant. Qui peut mieux qu'eux débarrasser nos forêts, nos bois, nos vergers, de tant d'ennemis nuisibles? Heureusement, les paridés se multiplient très-rapidement. Tous ont presque deux couvées par an, chacune de sept à douze œufs; et, à un an, les jeunes sont capables de se reproduire. La nature a donc fait son possible pour conserver des créatures aussi nécessaires.

**Captivité.** — Beaucoup de paridés sont très-divertissants en captivité. Ils s'habituent rapidement à leur sort, mais rarement ils s'approprient à proprement parler. On ne peut les enfermer avec d'autres espèces; ils attaquent même des oiseaux plus forts qu'eux, se cramponnent à leur dos et les tuent à coups de bec. Ils leur ouvrent ensuite le crâne et mangent la cervelle avec autant de plaisir qu'un rapace en met à dévorer sa proie. Ce n'est pas sans motifs qu'on les a comparés aux geais: ils en ont l'activité infatigable, mais aussi la cruauté et la soif de sang.

### LES ROITELETS — *REGULUS*.

*Die Goldhähnchen.*

**Caractères.** — Les roitelets font le passage naturel des phylloscopidés aux mésanges proprement dites; ils ressemblent autant à celles-

ci qu'à ceux-là. Ils ont le bec droit, menu, aigu, un peu plus large à la base que dans le reste de son étendue, à crête dorsale élevée, à mandibule supérieure infléchie et légèrement échancrée en arrière de la pointe; des tarses élevés; des doigts armés d'ongles moyennement longs, très-recourbés; des ailes courtes, fortement arrondies, larges, obtuses, les quatrième et cinquième rémiges dépassant les autres; une queue moyenne, un peu échancrée; des narines couvertes par de petites plumes raides et décomposées; quelques vibrisses à l'angle du bec; les plumes du sommet de la tête allongées et vivement colorées; un plumage abondant, à plumes très-décomposées.

**Distribution géographique.** — Ce genre compte des représentants en Europe, en Asie et dans l'Amérique du Nord; il est probable que dans le nord-ouest de l'Asie, on ne trouve que les espèces européennes, qui s'y sont égarées.

#### LE ROITELET HUPPÉ — *REGULUS CRISTATUS*.

*Das safranköpfige Goldhähnchen, the golden-crested Wren.*

**Caractères.** — Le roitelet huppé (*fig. 211*) a le dos vert-de-serin, le ventre gris clair, la gorge d'un blanc grisâtre; le milieu du sommet de la tête d'un jaune-safran, avec les côtés jaunés d'or, limités par une raie noire; deux bandes claires au travers de l'aile; l'œil brun; le bec noir; les pattes brun-clair. Cet oiseau a 10 cent. de long et 16 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 5 centim., et la queue 4.

La femelle a des teintes moins pures, et le jaune du milieu de la tête plus clair que chez le mâle. Les jeunes n'ont pas la tête jaune.

**Distribution géographique.** — Le roitelet huppé est répandu presque partout en Europe. Il habite toute l'Allemagne; on le rencontre encore plus au nord, et c'est la seule espèce de ce genre qu'on ait trouvée en Scandinavie. Dans ses voyages d'hiver, auxquels on ne peut donner le nom de migrations, il se montre en Espagne; il habite toute l'année en Grèce.

#### LE ROITELET PYROCÉPHALE — *REGULUS PYROCEPHALUS*.

*Das euerköpfige Goldhähnchen, the fire-crested Wren.*

**Caractères.** — Le roitelet pyrocéphale ou à triple bandeau, diffère du précédent par une ligne blanche qui passe au-dessus de l'œil, et une ligne noire qui passe sur l'œil. Le sommet de la tête est rouge-feu sur le milieu, jaune-feu sur les côtés; cette partie est entourée d'un cercle

noir plus large que celui du roitelet huppé ; sa taille est la même que celle de l'espèce précédente ; peut-être même est-il un peu plus petit.

**Distribution géographique.** — Ce charmant oiseau, le plus petit de tous ceux qui vivent en Europe, habite l'Allemagne, la France, l'Italie et la Grèce ; je l'ai trouvé en Espagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Cette espèce et la précédente ont les plus grands rapports, quant aux mœurs et aux habitudes. On les voit souvent exploitant ensemble la même localité ; elles ont le même régime, et nichent de la même manière. Mon père a décrit leur genre de vie d'une façon si complète, que je ne saurais mieux faire que de lui emprunter la plupart des faits qu'il rapporte.

En Allemagne, le roitelet huppé habite toute l'année la même localité, ou est un oiseau errant. Souvent il reste un an entier dans un petit district de moins d'une demi-lieue carrée. Au mois d'octobre, cependant, on voit beaucoup de ces oiseaux arriver du nord, s'établir dans les jardins, les forêts, les buissons. Les uns passent l'hiver chez nous, les autres continuent leur route vers le sud, pour revenir aux mêmes endroits en mars et en avril.

Le roitelet pyrocéphale ou à triple bandeau ne passe jamais l'hiver en Allemagne, mais bien sous un ciel plus chaud. Il arrive chez nous à la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril, pour nous quitter à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. A peine arrivé, il s'établit dans les haies et les buissons ; mais bientôt il les quitte pour se rendre dans les forêts de pins, où il se fixe. Beaucoup continuent leur route vers le nord, pendant qu'un grand nombre demeurent dans nos pays. Ils voyagent la nuit, et passent la journée à chercher leur nourriture. En été, ils se tiennent presque toujours sur des arbres élevés, et ne se posent que rarement dans des fourrés ou dans des taillis bas. En septembre, ils partent.

Les roitelets huppés préfèrent aussi les forêts de conifères à celles d'autres essences ; ils se tiennent sur les arbres et dans les buissons ; il n'est même pas rare d'en voir à terre. « La prédilection que ces oiseaux montrent pour les conifères est fort remarquable, dit Naumann. Lorsqu'en automne ou en hiver, une compagnie de roitelets arrive dans un jardin, où ne se trouve qu'un seul pin ou qu'un seul sapin, on peut être sûr qu'ils s'y rendront aussitôt, et qu'ils demeureront là plus longtemps qu'à un autre endroit où ne se trouve aucun de ces arbres. »

L'habitat des roitelets en hiver, l'étendue de leurs voyages varient suivant la température. Si l'hiver est beau, sec, sans être trop froid, ils se tiennent sur les conifères élevés ; si, au contraire, le temps est pluvieux, s'il vente, si le froid est très-rigoureux, ils descendent dans les buissons ou même sur le sol. En hiver, ils habitent toujours la partie de la forêt qui est exposée aux rayons du soleil.

Les mœurs des roitelets présentent plus d'une particularité curieuse. Ils sont à demi chanteurs, à demi mésanges. Ils ne sont jamais en repos. Le roitelet huppé saute continuellement de branche en branche, ne s'arrêtant qu'un instant pour prendre un insecte. Il se tient le corps horizontal, les pattes fléchies, les plumes écartées. Parfois, il se pend à la face inférieure d'une branche, plus rarement, cependant, que ne le font les mésanges. Son vol est léger et silencieux. Il a un instinct de sociabilité extraordinairement développé. Hors la saison des amours, il est excessivement rare de trouver un roitelet huppé seul ; d'ordinaire, il est en compagnie, soit de ses semblables, soit d'autres oiseaux. Mon père l'a vu surtout avec des mésanges huppées, ou des mésanges petites charbonnières, plus rarement avec des sittelles, des grimpereaux, des mésanges bleues ou de grandes mésanges charbonnières.

Le cri d'appel est *si si* ou *tzit* ; les individus des deux sexes le font entendre lorsqu'ils sont couchés. Leur chant n'est pas désagréable, il commence par *si si* ; il présente des variations sur deux notes, de tons différents, et se termine par un final harmonieux. Les vieux oiseaux chantent au printemps et en été, les jeunes en août, septembre et octobre, même en pleine période de mue. Par les beaux jours d'hiver, le chant du roitelet huppé fait une impression délicieuse. Souvent, en automne, du commencement de septembre à la fin de novembre, cet oiseau prend une habitude toute particulière ; il commence par crier *si si*, il se retourne et bat des ailes. A ce cri, d'autres arrivent, exécutent les mêmes mouvements, et on les voit alors se poursuivre en jouant. En même temps, ils hérissent leur huppe. Il en est ainsi lors de l'accouplement, quand le mâle provoque sa femelle. Souvent deux mâles se rencontrent, cherchant tous deux à plaire à une même femelle, et se livrent alors de violents combats.

Le roitelet pyrocéphale est encore plus agile, plus remuant que son congénère ; en outre, il est moins sociable que lui. Tandis qu'on ne rencontre celui-ci qu'en bandes plus ou moins nombreuses,

on voit toujours celui-là seul, ou avec sa femelle. En automne surtout, on ne rencontre guère que des couples; tue-t-on l'un des conjoints, l'autre pousse des cris plaintifs, et ne peut de longtemps se décider à quitter la place. Son cri d'appel diffère aussi de celui de l'espèce précédente; les syllabes *si si si* sont lancées avec plus de force et sur un tout autre ton, de telle sorte qu'au cri seul, une personne qui a l'oreille exercée peut reconnaître l'espèce. Le chant des deux roitelets offre des différences encore plus considérables. Comme je l'ai déjà dit, celui du roitelet huppé a deux notes principales, et se termine par un finale harmonieux; dans celui du roitelet pyrocéphale les *si si* se continuent sur un même ton, et il n'y a pas de finale: ce chant paraît donc plus bref, plus simple. Parfois, le mâle fait entendre quelques notes, qui rappellent celles de la mésange huppée. Au printemps et au milieu de l'été, le roitelet pyrocéphale chante souvent; mais en automne, il ne le fait que très-rarement.

A l'époque des amours, le roitelet pyrocéphale se montre on ne peut plus gracieux. Le mâle hérisse la huppe qui lui forme une couronne brillant des plus vives couleurs; il crie sans cesse; les ailes un peu écartées du corps, il saute autour de sa femelle en prenant les postures les plus singulières, et l'agace jusqu'à ce qu'enfin elle se rende à ses desirs.

Les roitelets se nourrissent d'insectes et de petites graines. En été, ils mangent principalement des insectes et des chenilles de petite taille; en hiver, des œufs et des larves. Ils les prennent sur les branches, entre les feuilles ou les aiguilles des sapins; souvent on les voit voler, guetant une proie; parfois ils attrapent un insecte au vol.

Les roitelets ont deux couvées par an: l'une en mai, l'autre en juillet. Leurs nids sont difficiles à trouver. Ils sont à l'extrémité d'une longue branche d'un pin ou d'un sapin, cachés au milieu des rameaux et des aiguilles, et solidement attachés à des brindilles qui forment la charpente du nid, et qui en percent même souvent le fond. Ils sont sphériques, à parois épaisses; leur diamètre extérieur est de 9 à 11 cent., leur diamètre intérieur de 4 cent.; leur profondeur de 5 à 7 cent. La femelle construit seule son nid; le mâle l'accompagne, mais sans l'aider; c'est souvent en voltigeant qu'elle entrelace les rameaux avec beaucoup d'adresse, et comble les vides qui sont restés entre eux. La première couche est formée de mousses et de lichens

maintenus en place avec des toiles d'araignées ou de chenilles, que l'oiseau attache solidement aux brindilles qui maintiennent sa construction. Quelquefois, quelques poils de chevreuil font saillie à la surface. L'intérieur est tapissé de plumes, surtout de plumes de pigeons, qui, au haut du nid, sont toutes dirigées de dehors en dedans, et obstruent une partie de l'ouverture. Mon père a trouvé deux nids de roitelet pyrocéphale, à la surface desquels saillaient des poils de chevreuil et d'écureuil. L'intérieur était tapissé de poils de chevreuil; dans l'un d'eux, à ces poils étaient mêlées des plumes, et ces dernières occupaient seules le haut du nid et en bouchaient presque complètement l'entrée. La première couvée est de huit à dix œufs, la seconde de six à neuf. Ceux-ci sont très-petits, d'un gris jaunâtre ou couleur de chair pâle, et semés de points gris, serrés surtout vers le gros bout; quelques-uns sont veinés ou marbrés. Ils sont excessivement fragiles, et il faut les manier avec énormément de précautions pour ne pas les écraser entre les doigts. Les deux parents nourrissent leur progéniture au prix de mille peines; car ils ne lui donnent que des insectes très-petits ou des œufs d'insectes. Les jeunes sont dans le nid serrés les uns contre les autres, et à mesure qu'ils grandissent, il faut que les parents élargissent leur demeure, pour qu'ils puissent tous s'y loger. Une pareille famille ne reste pas longtemps réunie; le père et la mère ne tardent pas à quitter leurs petits, pour élever une seconde couvée, ou pour errer en compagnie d'autres familles.

**Captivité.** — Il est rare de voir des roitelets en captivité. Ils sont trop délicats et il est très-difficile de les habituer à un nouveau régime. « Il faut, lorsqu'on les prend, les tenir avec précaution, dit Naumann, si l'on ne veut pas les étouffer dans ses doigts. La moindre blessure à la patte ou à une autre partie du corps leur devient promptement mortelle. Beaucoup s'appriivoisent lorsqu'on les laisse librement voler dans la chambre; mais la plupart se frappent la tête contre le plafond ou contre les fenêtres et se tuent. Si l'un d'eux paraît triste, il faut immédiatement lui rendre la liberté, autrement il périrait rapidement. L'isolement leur est funeste. L'expérience a démontré que quand ils sont à plusieurs, ils s'appriivoisent mieux que quand ils sont seuls. Ils vivent entre eux en très-bonne harmonie; ils s'endorment, sur le même perchoir, serrés les uns contre les autres. Une fois habitués à leur sort, ils deviennent assez privés

pour manger dans la main de leur maître, et on peut alors les conserver quelques années. Souvent, j'en ai vu dans les chambres des paysans; j'en ai eu moi-même, et toujours j'ai été stupéfait de leur voracité. En quelques jours, ils avaient mangé toutes les mouches qui se trouvaient dans l'appartement, et j'ai remarqué que souvent l'excès de nourriture qu'ils prenaient ainsi leur était fatal. Ils attrapent les mouches au vol, très-adroitement, et il est rare qu'ils les manquent. Leur œsophage est assez large pour leur permettre d'avaler facilement même de grosses mouches. » On leur donne d'abord des œufs de fourmis, puis des mouches à demi mortes, plus tard la pâtée des rossignols, à laquelle on a eu le soin de mêler quelques vers à farine. Ils aiment le chènevis et les graines de pavot concassées; les autres graines, le colza par exemple, ne leur conviennent pas. Dans ces derniers temps, on a conseillé de leur donner des concombres finement hachés et mêlés à la pâtée des rossignols.

#### LE ROITELET SATRAPE — *REGULUS SATRAPA*.

*Der Satrap, the Satrap.*

**Caractères.** — Le satrape, qu'on nomme aussi *roitelet tricolore*, appartient encore à ce genre. Il se serait, dit-on, montré quelquefois en Europe. Il a le dos d'un cendré brunâtre; le ventre d'un blanc grisâtre, la poitrine nuancée de jaune brunâtre; l'œil entouré d'une bande grisâtre; les côtés de la tête ornés d'une bande noire, bordée en dedans d'un jaune superbe; le sommet de la tête parcouru par une bande assez large d'un rouge de feu; les rémiges et les couvertures supérieures de l'aile de couleur sombre, les premières bordées en dehors, les secondes terminées par du jaune verdâtre; l'œil brun; le bec noir; les pattes d'un jaune brunâtre. Cet oiseau a 11 cent. de long et 19 cent. d'envergure.

**Distribution géographique.** — Le satrape est propre à l'Amérique septentrionale. Audubon l'a observé au Labrador. D'après le même naturaliste, il est commun à Terre-Neuve. Aux États-Unis, on le trouve dans les jardins et dans les plantations.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Ses mouvements, dit Audubon, sont on ne peut plus vifs et gracieux. Comme la mésange, il se suspend souvent à l'extrémité des branches ou des feuilles, ou se tient en voletant à leur niveau. Il attrape au vol les petits insectes; il les prend sur les feuilles; il retire les larves des fentes de

l'écorce des arbres. En hiver, il ne fait pas entendre son chant; de temps à autre, il se contente de pousser un faible cri: *skrib*. Le 23 janvier, nous vîmes, mon ami Bachmann et moi, un grand nombre de ces oiseaux, occupés à chercher leur nourriture, dans une forêt aux environs de Charleston. Ils n'étaient nullement timides; ils nous laissaient approcher jusqu'à quelques pas, sans manifester la moindre défiance. Nous en tuâmes plusieurs, espérant trouver parmi eux un roitelet pyrocéphale: ce fut en vain. »

#### LES RÉMIZ — *ÆGITHALUS*.

*Die Beutelmeisen.*

**Caractères.** — Les rémiz ou *mésanges à bourse*, comme on les a quelquefois nommées, relient les mésanges proprement dites aux roitelets. Elles ont le bec mince, entier, pointu, taillé en alêne; les ailes courtes, subobtusées; les troisième, quatrième et cinquième rémiges étant égales et les plus longues; une queue de longueur moyenne, assez large, faiblement échan-crée; le pouce long, robuste, pourvu d'un ongle très-gros et très-courbé; le plumage lâche. Le mâle a des couleurs un peu plus vives que la femelle; et les jeunes ont une robe très-différente de celle de leurs parents.

#### LA RÉMIZ PENDULINE — *ÆGITHALUS PENDULINUS*.

*Die Beutelmeise, die Remiz.*

**Caractères.** — La rémiz penduline, vulgairement: *mésange de Lithuanie* (Pl. XIX), a le dos roux-grisâtre, la tête et la nuque d'un gris cendré, le ventre blanchâtre; la poitrine nuancée de rose; une ligne noire du bec à la région auriculaire, en passant sur l'œil; les rémiges et les rectrices noirâtres, bordées de blanc roussâtre; l'œil brun, le bec d'un noir plus ou moins foncé, à tranchants blanchâtres; les pattes noires ou noirâtres.

La femelle a des couleurs plus ternes; elle a moins de noir au front et sur les côtés de la tête.

Les jeunes n'ont pas de ligne noire partant du front; ils ont le dos gris-roux, le ventre jaune-roussâtre.

L'espèce a de 11 à 12 cent. de long et de 16 à 18 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 6 cent., et la queue 8.

**Distribution géographique.** — Ce charmant oiseau habite l'est de l'Europe et une grande

partie de l'Asie. Il est très-rare en Allemagne, bien qu'on l'y ait observé plusieurs fois et qu'on y ait trouvé son nid. Il se tient dans les marais de la Pologne, de la Galicie, de la Russie, de la Hongrie, du midi de la France, de la Grèce et de l'Asie centrale, jusque dans la Sibérie orientale. On ne le rencontre que dans les roseaux ou les saussaies et jamais dans les forêts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par sa vivacité, son agilité, sa hardiesse, la rémiz penduline se fait bien reconnaître comme appartenant à la famille qui nous occupe. Elle a les mouvements et le cri de ses congénères; elle grimpe admirablement le long des roseaux, au milieu desquels elle se tient soigneusement cachée, et fait entendre presque sans interruption son cri retentissant : *tzitt*. Elle explore sans relâche tous les coins et les recoins de son domaine. Son vol est rapide, mais saccadé, et elle évite, autant qu'elle le peut, de franchir de grands espaces découverts. Elle se nourrit d'insectes, de leurs larves et de leurs œufs. En hiver, elle se contente de manger des graines de roseaux et d'autres plantes marécageuses.

La rémiz penduline émigre-t-elle ou ne fait-elle qu'errer? La question n'est pas tranchée encore. Elle arrive assez régulièrement, tous les ans à la même époque, aux lieux où elle niche, pour les quitter en septembre ou en octobre. Elle se montre alors dans certains pays situés au delà de son aire de dispersion proprement dite : c'est ainsi qu'on la voit aux bords de plusieurs lacs du nord ou de l'est de l'Allemagne.

Le mode de reproduction de ce paridé mérite de nous arrêter. C'est de tous les oiseaux de nos contrées celui qui construit son nid avec le plus d'art. Ce nid n'est fixé que par son extrémité supérieure, et, comme celui des tisserins, il est suspendu généralement au-dessus de l'eau. Baldamus en a donné une description très-exacte. « Pendant sept semaines, dit-il, j'ai pu observer cette espèce presque tous les jours, alors qu'elle était occupée à construire son nid, et j'ai eu dans mes mains plus de trente de ses nids. Cette observation est d'autant plus intéressante, que l'oiseau est très-confiant et ne se gêne pas pour continuer son œuvre en présence même de l'homme. J'ai pu ainsi suivre toute la marche de son travail, voir le nid dans toutes les périodes de sa construction. Je n'ai trouvé de nids que dans les marais et aux extrémités des branches des saules. Jamais je n'ai vu de nid placé immédiatement au-dessus de la surface de

l'eau, ni tellement avancé au milieu des roseaux qu'il en fût complètement caché. Bien au contraire, ces nids étaient tous en dehors des fourrés de roseaux, d'ordinaire vers leur lisière, au-dessus de l'eau, et étaient à une hauteur de douze à quinze pieds du sol. Il n'y en avait que deux qui en fussent à huit ou dix pieds, très-peu à vingt ou trente pieds; un se trouvait à la cime d'un saule très-élevé.

« Le mâle et la femelle déploient une grande ardeur à construire leur nid, et cependant on a de la peine à comprendre comment ils achèvent une œuvre pareille en moins de quinze jours. Tous les individus ne sont pas aussi adroits les uns que les autres; cependant les nids les plus grossièrement construits sont ceux qui datent d'une époque de l'année déjà avancée, alors que l'oiseau a déjà vu plusieurs de ses nids détruits par les pies. Dans ces cas, la femelle pond dans un nid à peine fait à moitié, et elle continue à y travailler jusqu'à ce qu'elle se mette à couver. J'ai trouvé deux nids pareils, qui renfermaient des œufs. La rémiz penduline travaille à ses constructions au mois d'avril, par conséquent avant l'époque où les roseaux sont déjà grands; ce n'est guère, cependant, qu'en juin ou juillet que l'on trouve beaucoup de nids.

« La rémiz penduline commence par faire choix d'un rameau mince, pendant, présentant une ou plusieurs bifurcations à peu de distance de son point d'origine; elle l'entoure de laine, plus rarement de poils de chèvre, de loup, de chien, ou de filaments d'écorces. Entre les branches de la bifurcation, elle fixe les parois latérales du nid, les tisse jusqu'à ce qu'elles dépassent assez ces branches pour qu'elle puisse les rattacher par en bas l'une à l'autre, et former ainsi un plancher aplati. Ce nid, ainsi ébauché, ressemble à un panier à bords plats : c'est ce que l'on a décrit jusqu'à présent comme le nid de plaisance du mâle. Les parois extérieures sont ensuite solidifiées. L'oiseau se sert à cet effet du duvet des peupliers ou des saules, qu'il agglutine au moyen de sa salive, et qu'il fixe avec des filaments d'écorce, de la laine et des poils. Le nid présente alors la forme d'un panier à fond arrondi. A ce moment, l'oiseau commence à construire une petite ouverture latérale circulaire. Cette ouverture n'est cependant pas la seule : le nid en a deux; l'une est munie d'un couloir, de un à trois pouces de long; l'autre reste ouverte. Une des ouvertures est fermée plus tard; j'ai vu cependant un nid où cette ouverture n'avait pas été bouchée. Enfin, la rémiz penduline dépose au





Paris, J.-H. Baillière et Fils, edit.

LA PANURE A MOUSTACHES.

Corbeil, Crété Gls, 1871.

LA RÉMIZ PENDULINE.

fond de son nid une couche d'environ un pouce d'épaisseur de duvet végétal, et la construction est terminée. »

Le nid, lorsqu'il est achevé, représente une bourse de 16 à 22 cent. de haut, et de 11 à 14 cent. de diamètre, sur les côtés de laquelle se trouve une ouverture ressemblant assez au goulot d'une bouteille, et placée tantôt horizontalement, tantôt obliquement en bas. On ne peut confondre ce nid avec celui d'aucun autre oiseau; aussi, savons-nous, en toute sûreté, que cette espèce a plusieurs fois niché en Allemagne; on a trouvé dans divers endroits des nids abandonnés lors de la coupe des roseaux.

On comprend qu'une pareille construction ait attiré l'attention. Les Mongols, au dire de Radde, attribuent à ces nids des propriétés thérapeutiques merveilleuses.

« Pour guérir la fièvre intermittente, rapporte ce naturaliste, on fait respirer la fumée que dégage un morceau d'un de ces nids que l'on brûle. Un nid ramolli dans l'eau chaude guérit les rhumatismes: il suffit de l'appliquer sur la partie douloureuse. Les Mongols croient que quand un nid a deux ouvertures, c'est que le mâle et la femelle n'y vivent point en paix; que quand il n'y en a qu'une, c'est que le mâle s'y tient en sentinelle pendant que la femelle couve. »

Baldamus ne trouva jamais plus de sept œufs ou de sept petits dans un même nid. La coquille des œufs est excessivement mince, et n'a pas d'éclat; sa couleur est d'un blanc de neige, tirant sur le rouge pâle, tant que l'œuf n'a pas été vidé de son contenu. D'après un naturaliste, le mâle et la femelle couvent alternativement; tous deux élèvent leurs petits, leur donnent à manger des chenilles et des insectes, surtout des mouches.

**Captivité.** — « J'ai eu pendant longtemps, dit Baldamus, quatorze jeunes rémiz, et je les ai nourries de fromage doux, mêlé à des cœurs de poules hachés menu. Elles en mangeaient sans répugnance; elles étaient très-douces, très-priées; elles avaient toujours faim; elles sortaient de leur nid et volaient vers moi dès que je rentrais dans la chambre, après une courte absence. Quelques-unes périrent, malgré tous mes soins; il n'est cependant pas douteux que l'on ne puisse conserver ces charmants oiseaux en captivité. »

« Au mois de juillet, dit le comte Gourcy, je reçus une jeune rémiz penduline, prise dans son nid, et je la nourris parfaitement avec de la pâte de rossignol, mêlée d'œufs de fourmis. Elle chantait et avait plusieurs notes gazouillantes, les unes très-agréables, les autres un peu dissonan-

tes. Son cri ressemble à celui de la mésange bleue. Elle a en outre un sifflement perçant, lent, prolongé, très-désagréable. Comme les autres paridés, elle fait entendre presque tout le jour un cri faible et plaintif. Lorsqu'elle a peur, elle crie: *tzitzitzi*, en ouvrant largement le bec. Ses allures sont comiques, surtout lorsque, saisissant avec sa patte comme avec une main, un gros morceau de nourriture, elle le porte à son bec et le mange. Elle prend d'ordinaire ses aliments avec l'un de ses doigts antérieurs, le talon reposant sur le perchoir; plus rarement, elle applique sa patte sur un gros morceau, le fixe avec son doigt postérieur contre le perchoir et le déchire à coups de bec. Elle se tient perchée, le corps droit, toujours prête à s'élancer. Elle aime à grimper aux barreaux de sa cage et de son perchoir, se suspend la tête en bas, travaille avec son bec, se relève, s'abaisse, et continue ce manège pendant des heures entières. Tout cela s'accomplit avec une très-grande facilité et aussi aisément que sur le sol. »

## LES PANURES — PANURUS.

*Die Rohrmeisen, the Marsh-Titmouses.*

**Caractères.** — Les panures, qu'on appelle aussi *mésanges des roseaux*, ont le corps allongé, la queue longue, fortement conique; les ailes moyennes, obtuses, les quatrième et cinquième rémiges dépassant les autres; le bec court, à arête convexe, recourbé à la pointe; le plumage lisse et serré, et de couleur variable suivant l'âge et le sexe.

### LA PANURE A MOUSTACHE — PANURUS BIARMICUS

*Die Bartmeise, the bearded Titmouse.*

**Caractères.** — La panure à moustache ou à barbe (Pl. XIX) a le dos brun-cannelle clair; le sommet de la tête d'un bleu cendré; le ventre rose pâle; la gorge blanchâtre; la face supérieure de la queue d'un noir velouté; les ailes marquées d'une bande transversale blanche, bordée de noir inférieurement; au-dessous de la ligne naso-oculaire, se trouve une longue moustache noire.

La femelle a des couleurs plus ternes que le mâle; elle a le dos plus clair, semé de points plus foncés; la moustache n'est qu'indiquée, et elle est blanche au lieu d'être noire; enfin les couvertures inférieures de la queue sont d'un jaune-roux clair.

Les jeunes ont le dos foncé, presque noir;

l'œil brun ; le bec d'un beau jaune ; les pattes noires.

Cet oiseau a de 16 à 18 cent. de long et de 19 à 21 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 7 cent., et la queue 9.

**Distribution géographique.** — La panure à moustache habite le nord-est de l'Europe, la Hollande, la Grande-Bretagne, le sud de la Hongrie, l'Italie, la Grèce et une grande partie de l'Asie centrale. Les vastes fourrés de roseaux forment son habitat : son existence est liée à la présence de ces plantes. En Hollande, elle devient plus rare d'année en année, à mesure que ces fourrés sont défrichés.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle vit par couples ou par petites familles, et se tient cachée. Son activité, sa vivacité, sa gaieté, sa hardiesse sont très-grandes ; elle se meut avec la plus grande agilité au milieu des roseaux, et vole facilement. Son cri d'appel est *tzit tzot*, et elle fait entendre un chant très-insignifiant, un gazouillement auquel sont mêlées quelques notes rauques et saccadées. Son régime est le même que celui de la rémiz penduline.

Son nid est établi au milieu des roseaux, et très-artistement construit ; il ressemble à celui des rémiz, mais il est plus grand. Les parois en sont épaisses et formées de fibres corticales de diverses plantes aquatiques, de brins d'herbes, de duvet, de chatons de saule, de peuplier, etc. Sa forme est celle d'un ovoïde très-allongé. Les œufs sont d'un blanc pur ou d'un blanc rougeâtre, marqués de points et de raies rouges assez épars.

**Captivité.** — La beauté, les mœurs attrayantes de cette espèce font qu'on la voit souvent en cage, et une paire atteint encore un prix assez élevé. On ne peut conserver un individu seul ; il meurt d'ennui. La mort de l'un amène sûrement celle de l'autre. Mais, même quand on possède un couple, il faut lui prodiguer des soins si l'on veut le conserver quelques années. On nourrit les panures avec de la pâtée de rossignol, à laquelle on ajoute des semences de pavot ou de graines de roseaux.

« Ces oiseaux ont l'un pour l'autre une grande tendresse, dit le comte Gourcy. Le mâle et la femelle sont toujours perchés l'un à côté de l'autre, et lorsqu'ils s'endorment, l'un d'eux, le mâle d'ordinaire, recouvre sa compagne de son aile. Ils se becquettent, se nettoient sans cesse ; la femelle saute-t-elle seule en bas de son perchoir, le mâle l'appelle avec colère, à en juger par l'intonation qu'il donne à sa voix.

« Ces paridés se baignent souvent, et toujours l'un après l'autre. Le mâle sort de l'eau, la femelle y entre, pour y être de nouveau remplacée par le mâle. Lorsque les panures sautent, elles font entendre un bruit qu'on ne peut mieux comparer qu'à celui d'une brouette d'enfant non graissée. Elles crient, en outre, *tschin tschin*, en y mettant assez de force. »

On a réussi à faire se reproduire en cage les panures à moustache, et l'on a ainsi pu observer leurs habitudes pendant la saison des amours. Elles sont alors plus aimantes encore que de coutume ; elles causent ensemble continuellement, et font entendre un gazouillement ou un cri d'appel tout particulier. Dès que le mâle le pousse, la femelle accourt ; elle caresse son compagnon en lui grattant avec son bec la gorge et la nuque ; celui-ci, comme le fait le faisán, les yeux à demi fermés, la tête penchée, la queue étalée, se dresse sur une patte et fait entendre une sorte de roucoulement fort singulier.

## LES ORITES — ORITES.

*Die Schwanzmeisen, the long-tailed Titmouses.*

**Caractères.** — Les orites, appelées aussi *mésanges à longue queue*, ont le corps court, ramassé ; la queue très-longue, conique, un peu échantrée ; les ailes moyennes, obtuses, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues ; le bec très-court, bombé et pointu ; les pattes faibles. Le plumage est très-décomposé. Les deux sexes portent la même livrée ; elle ne varie que très-peu suivant l'âge.

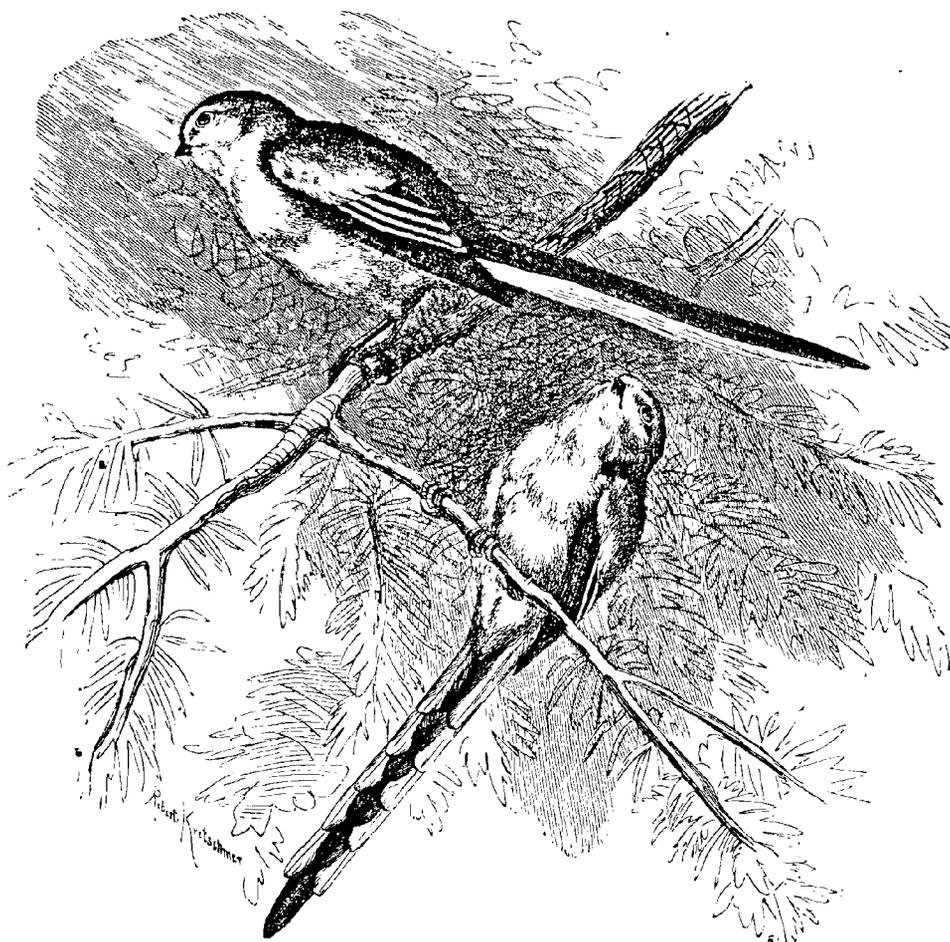
### L'ORITE A LONGUE QUEUE — ORITES CAUDATUS.

*Die Schwanzmeise, the long-tailed Titmouse.*

**Caractères.** — L'orite à longue queue (*fig. 212*) a le milieu du dos noir, la tête blanche, le ventre d'un blanc roussâtre, les ailes noires ; les rémiges secondaires largement bordées de blanc ; les rectrices noires, les trois externes de chaque côté marquées de taches blanches ; l'œil brun foncé ; le bord de la paupière d'un rouge clair ; le bec et les pattes noirs. Cette espèce a 16 cent. de long et 21 cent. d'envergure ; l'aile pliée mesure 7 cent., et la queue 10.

Les jeunes ont les côtés de la tête, le dos et les ailes d'un noir mat, le sommet de la tête et le ventre blanchâtres, le bord des paupières d'un jaune vif.

**Distribution géographique.** — L'orite à longue queue ne s'avance pas loin dans le sud ;



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 212. L'Orite à longue queue.

Paris, Baillière et Fils, édit.

elle est déjà très-rare en Espagne et en Grèce. D'après Kruper, elle se reproduit encore dans les forêts de la Roumélie et de l'Acarnanie; d'après mes propres observations, on ne la trouve qu'accidentellement en Espagne. Par contre, elle remonte haut vers le nord et habite toute l'Asie centrale. Dans nos contrées, elle erre avec une certaine régularité au printemps et en automne; mais un grand nombre restent en Allemagne, même par les hivers les plus rigoureux.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il semble que cette espèce préfère aux forêts de conifères celles où dominent d'autres essences; elle aime surtout les vergers et les campagnes parsemées de beaucoup d'arbres.

Elle est remuante, agile, active, comme les autres paridés, mais plus douce, plus paisible, moins cruelle que les espèces dont il nous reste à faire l'histoire. L'homme ne lui inspire au-

BREHM.

cune méfiance; par contre, elle a une frayeur incroyable des oiseaux de proie. Son cri de contentement est : *sit*; son cri d'appel : *ti ti*, un peu sifflant; son cri d'avertissement est perçant : *tziviri* et *terr*. Le mâle fait entendre un chant assez faible.

« L'orite à longue queue, dit Gerbe, est peut-être l'espèce la plus sociable de tous les paridés. Se voit-elle isolée, on l'entend incontinent se désespérer, si nous pouvons ainsi dire. Elle, d'ordinaire si active pour ses besoins, oublie même alors de chercher sa nourriture. Ce n'est plus dans le milieu ou le bas des arbres qu'elle se pose; elle ne visite plus les branches, jusqu'au dernier rameau, pour y découvrir l'insecte qui s'y cache : c'est sur la cime qu'elle se perche alors; et, de là, poussant de hauts cris d'appel, elle paraît attendre qu'on lui réponde. Si rien ne lui indique la présence de ses compagnes dans le voisi-

III — 309

nage, elle va se percher sur un arbre plus élevé, pour y recommencer ses cris. Enfin cette agitation ne cesse que lorsqu'elle a retrouvé la petite troupe dont elle faisait partie, ou une autre dans laquelle elle comptera désormais.

« Lorsqu'on démonte d'un coup de fusil une orite à longue queue, il arrive quelquefois que l'oiseau, s'il ne peut plus voler, a cependant assez d'énergie pour rester fortement accroché par les pieds à l'arbre sur lequel on l'a tiré. Ainsi suspendue, elle pousse des cris plaintifs qui attirent autour d'elle les individus dont se compose la bande à laquelle elle appartient. Ceux-ci voltigent avec agitation autour de leur compagnon blessé, s'en approchent et paraissent s'efforcer de l'attirer à eux par des cris particuliers. On peut dans ces circonstances tuer ces oiseaux l'un après l'autre, jusqu'au dernier, sans que les coups de fusil puissent les déterminer à s'éloigner. »

L'orite à longue queue se nourrit exclusivement d'insectes, surtout de petites espèces : elle est trop faible pour s'attaquer aux grandes.

L'orite à longue queue construit également son nid avec beaucoup d'art. Ce nid diffère de celui des espèces précédentes, en ce qu'il est soutenu par la base et non suspendu ; il est formé d'autres matériaux, mais il n'est pas moins élégant que celui de la rémiz penduline. Il a la forme d'un grand ovoïde, et présente une ouverture vers le haut d'une des faces latérales. Sa hauteur est d'environ 19 cent., et son diamètre transversal de 11. Les parois externes sont faites de mousses, retenues au moyen de toiles d'araignées, et recouvertes de lichens, d'enveloppes de chrysalides, d'écorce de bouleau ; l'intérieur est tapissé de plumes, de laine et de poils. L'oiseau choisit toujours pour construire son nid les mousses et les lichens qui croissent sur l'arbre où il est établi, et il dispose toujours ces matériaux de manière à ce qu'ils aient le même aspect que celui qu'ils offrent sur l'écorce ; ce qui fait que ce nid a avec ce qui l'entoure une ressemblance si étonnante, qu'il échappe parfois aux regards les plus exercés. L'orite à longue queue ne trouve pas toujours facilement les matériaux qui lui sont nécessaires ; aussi emploie-t-elle souvent pour faire un second nid ceux qui lui ont servi à construire le premier. Cette construction exige deux et quelquefois même trois semaines, bien que le mâle et la femelle y travaillent avec une égale ardeur. Le mâle aide la plupart du temps sa femelle à transporter les matériaux nécessaires.

Au milieu ou à la fin d'avril, la première couvée est complète : elle est très-nombreuse. L'orite à longue queue pond de neuf à douze œufs, quelquefois ce nombre s'élève à quinze. Ceux-ci sont très-petits, à coquille très-mince, blancs et semés de points d'un roux-ferrugineux clair. Plusieurs femelles n'ont que des œufs entièrement blancs. Après treize jours d'incubation l'éclosion a lieu et à ce moment commence pour les parents une période de travail incessant ; car il n'est pas aisé d'élever une troupe aussi nombreuse. La femelle, en couvant, prend une posture fort singulière. A l'étroit comme elle est dans son nid, sa longue queue la gêne considérablement, et elle ne peut couvrir qu'en la repliant de côté. C'est ce qu'elle fait : les rectrices se recourbent et conservent cette disposition pendant toute la durée de l'incubation. Les jeunes, eux aussi, ont peine à tenir dans le nid. Tant qu'ils sont petits, ils le peuvent encore ; mais une fois qu'ils ont acquis une certaine taille, l'espace est trop étroit pour les contenir ; ils grimpent les uns sur les autres ; chaque individu travaille de son côté à se faire une place ; dans les efforts qu'ils font, les parois du nid sont distendues, mises à jour, déchirées même, et lorsque le fond du nid est troué, il est curieux de voir tous les jeunes engager dans la brèche leur longue queue gênante.

**Captivité.** — Les orites à longue queue sont des oiseaux très-agréables en captivité. Elles réclament beaucoup de soins, et beaucoup périssent dans les premiers temps ; mais après quelques jours d'esclavage et lorsqu'elles se sont habituées à leur nouveau régime, on peut les garder pendant des années.

« De tous les paridés, dit le comte Gourcy, c'est l'orite à longue queue qui s'apprivoise le mieux. J'en ai eu deux, un mâle et une femelle dans une même cage ; car une paire résiste mieux à la captivité qu'un seul individu, et charme davantage l'amateur par ses allures amoureuses.

« Elles dorment toujours serrées l'une contre l'autre, l'une couvrant sa compagne de ses ailes. On dirait alors une balle de plumes, de laquelle sortent deux longues queues. Souvent, une se suspend à la face inférieure du perchoir, et dans cette position donne à manger à celle qui est au-dessus. Quand elles jouent, elles font entendre un cri d'appel assez tendre, *tzick tzick*. Quand il pleut longtemps, elles poussent un cri déplaisant et assez difficile à décrire. Leur cri ordinaire, *tzi, tzi*, est fort et perçant, et rend souvent ces oiseaux désagréables à conserver dans un appartement. Le mâle fait entendre un chant insigni-

fiant, mais qui n'est pas sans quelque charme. Je possède depuis six ans une paire de ces oiseaux. »

## LES LOPHOPHANES — *LOPHOPHANES*

*Die Haubenmeisen, the crested Titmouses.*

**Caractères.** — Les lophophanes ont le bec assez allongé ; mais ce qui les caractérise surtout, c'est que les plumes du sommet de la tête sont prolongées en forme de huppe.

### LE LOPHOPHANE HUPPÉ — *LOPHOPHANES CHRISTATUS.*

*Die Haubenmeise, the crested Titmouse.*

**Caractères.** — Le lophophane huppé, que beaucoup de naturalistes conservent parmi les vraies mésanges, sous le nom de *mésange huppée*, a le dos brun-rougeâtre ou fauve-souris ; le ventre gris-blanchâtre ; les plumes de la huppe minces, graduellement plus longues les unes que les autres, recourbées en avant, noires, avec les tiges blanches ; les joues blanches ; une bande noire sur l'œil, se recourbant en faucille, en se dirigeant en bas, puis en avant ; la gorge noire ; une bande transversale noire sur la nuque ; l'œil brun ; le bec noir, à tranchants clairs ; les pattes d'un bleu clair sale. Cette mésange a 14 cent. de longueur et 22 cent. d'envergure. La femelle est un peu plus petite.

Les jeunes diffèrent des vieux par leur huppe plus petite et les couleurs moins nettes de la tête.

**Distribution géographique.** — Le lophophane huppé habite l'Europe centrale et le nord-ouest de l'Asie. Il n'est rare dans aucune de nos forêts de conifères, et on ne le trouve pas dans les forêts composées exclusivement d'arbres d'autres essences.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est un oiseau qui vit sédentaire dans le même canton, ou qui ne le quitte que pour quelques semaines, en automne et au printemps. « Dans leurs voyages, dit Naumann, les lophophanes franchissent avec une certaine crainte les bois et les vergers qui séparent deux forêts de conifères ; ce n'est que dans celles-ci qu'ils se retrouvent en sûreté. Ils se hâtent encore plus quand ils ont à traverser des champs et des espaces complètement dégarnis d'arbres. Souvent une bande s'établit dans un petit bouquet isolé de pins ou de sapins, y reste tout l'hiver, le parcourant chaque jour. Au printemps, la bande se dirige vers les grandes forêts pour y nicher. »

Le lophophane huppé vit indifféremment sur tous les points dans les forêts de conifères ; on le rencontre dans les taillis comme dans les futaies ; souvent même on le voit à la surface du sol. En hiver, il se joint aux mésanges et aux roitelets huppés, de manière à former des bandes très-nombreuses, auxquelles se mêlent quelquefois des sittelles et des grimperaux.

Les allures des lophophanes ressemblent tout à fait à celles des autres paridés. Ils en ont la gaieté, la mobilité, la vivacité, la hardiesse, le courage, le goût querelleur. Leur habil est un sifflement qui peut se rendre par *sitt* et *taeh taet* ; leur cri d'appel est *tzick glürrr* ou *gürrr* ; leur chant n'a pas de caractère. En chantant, le mâle prend les postures les plus diverses ; il se tourne de côté et d'autre, hérissé sa huppe, la rabat ; il cherche, en un mot, par toutes sortes de postures et de gestes à se rendre aimable.

Le nid du lophophane huppé se trouve toujours dans le creux d'un tronc d'arbre, dont l'ouverture est très-étroite ; souvent cet oiseau s'établit dans la demeure abandonnée par une pie ou un écureuil. L'extérieur est formé de mousses et de lichens ; l'intérieur est tapissé de poils de chevreuil, de vache, de laine, de duvet. Chaque couvée est de huit à dix œufs, d'un blanc de neige, semés de points rougeâtres ; les deux parents les couvent alternativement pendant treize jours. Les jeunes sont nourris de petites chenilles ; et, après qu'ils ont pris leur essor, ils restent encore quelque temps sous la conduite de leurs parents ; mais bientôt ceux-ci les abandonnent pour une nouvelle couvée.

Le lophophane huppé est un des oiseaux les plus utiles de nos forêts ; il se nourrit principalement d'œufs et de larves d'insectes destructeurs, et ne mange presque pas de graines. Depuis le matin jusqu'au soir, assez tard, il est occupé à chercher sa nourriture, et l'on a constaté qu'il était surtout friand des œufs de papillons les plus nuisibles. Ce n'est qu'en hiver qu'il est contraint de manger des graines ; mais tant qu'il peut trouver des insectes, il dédaigne toute autre nourriture.

Les lophophanes huppés ont pour ennemis tous les petits carnassiers et les rongeurs grimpeurs. Ils redoutent à l'extrême les petits rapaces diurnes, qui en font périr un bon nombre. Les rongeurs, notamment les écureuils, tuent beaucoup de jeunes ; mais les lophophanes doivent encore être exposés à bien d'autres dangers ; on ne comprendrait pas sans cela comment leur nombre n'est pas plus considérable. L'homme

doit mieux les protéger et leur fournir les moyens de se multiplier.

**Captivité.** — Le lophophane huppé, à cause de son régime presque exclusivement insectivore, est plus difficile que les autres paridés à garder en captivité. Il exige les soins les plus attentifs, et souvent même ces soins deviennent inutiles. Pour le conserver, il faut, les premiers jours, lui donner des larves de fourmis en abondance ; plus tard, on mélange ces larves à du chènevis concassé. Ce qui réussit le mieux, c'est de prendre une famille entière, parents et petits. L'amour paternel décide alors ceux-là à se contenter de la nourriture qu'on leur donne, tandis qu'autrement ils se laissent mourir de faim plutôt que de prendre leur part d'un régime auquel ils ne sont pas habitués.

### LES MÉSANGES — *PARUS*.

*Die Waidmeisen, the Wood-Titmouses.*

**Caractères.** — Les mésanges se distinguent des espèces des genres précédents par leur bec vigoureux, conique, comprimé latéralement, pointu sans être acéré; leurs pattes fortes; leurs ongles gros et épais; leurs ailes courtes et larges, surabondantes, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; leur queue moyenne, faiblement arrondie ou légèrement échancrée; leur plumage abondant, à couleurs souvent très-vives. Les deux sexes ont à peu près le même plumage, et les jeunes en diffèrent peu.

#### LA MÉSANGE CHARBONNIÈRE — *PARUS MAJOR*.

*Die Kohlmeise, die Finkmeise, the great Titmouse.*

**Caractères.** — La mésange charbonnière ou grande mésange (*fig. 213*) est la plus grande espèce de cette famille. Elle a le dos vert-olive, le ventre jaune pâle; le sommet de la tête, la gorge, une bande sur le milieu du ventre, diminuant d'avant en arrière et une bande circulaire, allant de la gorge à l'occiput, noirs; les rémiges et les rectrices d'un gris bleuâtre; les côtés de la tête et une ligne qui surmonte l'œil blancs; l'iris brun foncé, le bec noir, les pattes gris de plomb.

La femelle a des couleurs plus ternes; la ligne pectorale plus courte et plus étroite. Les jeunes ont des teintes encore moins vives.

Le mâle a 16 cent. de long et 25 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 8 cent., et la queue 7. La femelle est un peu plus petite.

**Distribution géographique.** — La mésange charbonnière se trouve dans toute l'Europe, à partir du 65° de latitude nord; elle n'est cependant pas commune partout. Dans le midi, elle ne se montre que çà et là, et seulement en hiver. Elle habite toute la partie centrale de l'Asie, et, paraît-il, le nord-ouest de l'Afrique. En Allemagne, on la trouve partout et en toute saison, surtout au printemps et en automne, alors que celles qui ont grandi sous un climat plus septentrional descendent dans nos contrées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La mésange charbonnière est un oiseau sylvicole, moins exclusivement cependant que les autres espèces de la même famille. Dans nos pays, il n'est pas de grand jardin où l'on ne la rencontre; dans le midi de l'Europe, elle est même plus abondante dans les jardins que dans les forêts. Elle préfère aux bois de conifères ceux où dominent d'autres essences, et recherche surtout ceux où ces deux sortes d'arbres sont mêlées.

La mésange charbonnière occupe un rang élevé dans la famille à laquelle elle appartient. Elle réunit en quelque sorte en elle toutes les qualités et tous les défauts des paridés. Elle est vive et gaie, curieuse, active, très-mobile, courageuse, batailleuse, acariâtre; jamais elle ne se repose. « C'est chose rare, dit Naumann, que de la voir pendant quelques minutes immobile ou de mauvaise humeur. Toujours gaie et joyeuse, elle saute et grimpe au milieu des branches, des buissons, des haies; elle se montre à la cime d'un arbre; un instant après, elle se balance, la tête en bas, à l'extrémité de quelque petit rameau; elle fouille un tronc d'arbre creux; elle se glisse dans chaque trou, dans chaque crevasse, et elle exécute tous ces mouvements avec une rapidité, une vivacité qui tiennent parfois du comique. Une curiosité extraordinaire la possède; elle examine, elle flaire et tâte, si l'on peut ainsi dire, tout ce qui attire son attention; mais elle ne le fait pas inconsiderément; elle montre au contraire dans toutes ses actions la plus grande prudence. Elle sait parfaitement fuir le chasseur, éviter l'endroit où il y a eu péril pour elle, et cependant elle n'est pas craintive. Il suffit de la voir pour reconnaître qu'elle est judicieuse et hardie, et que son regard a une expression de ruse qu'on n'est pas habitué à rencontrer chez un oiseau. »

La mésange charbonnière est presque constamment sur les arbres, et descend rarement à terre. Elle n'aime pas à franchir en volant un grand espace, car son vol, quoique meilleur que

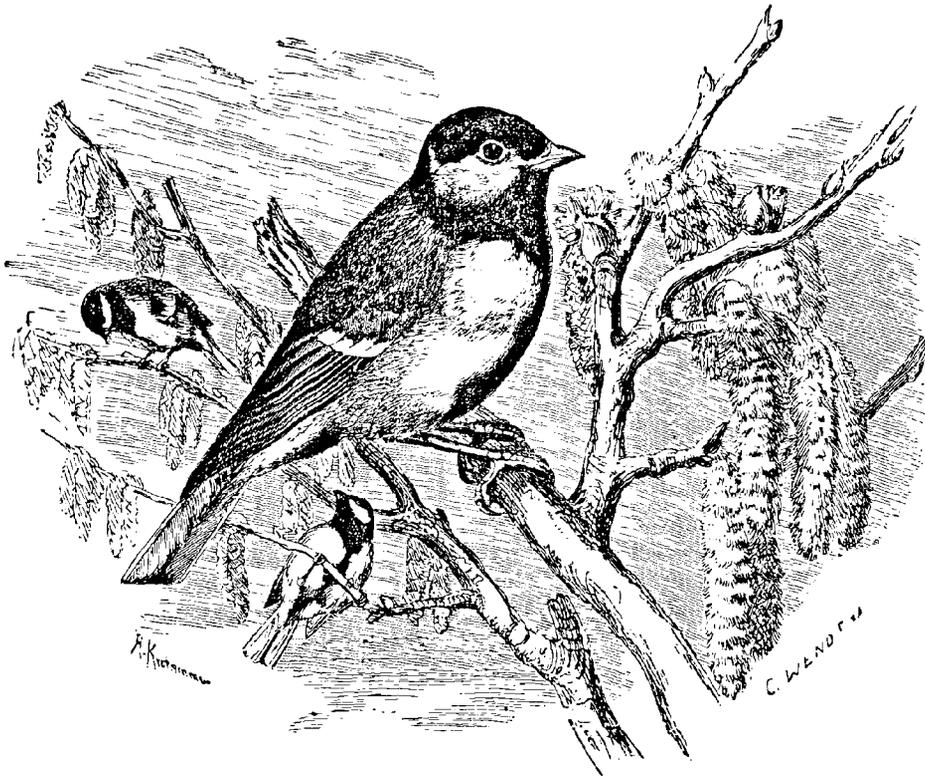


Fig. 213. La Mésange charbonnière.

celui des autres paridés, est encore lourd et maladroit. Sa voix est *tzitt* ou *sitt*; quand un danger la menace, elle y ajoute un *terrrrr* d'avertissement; quand elle a peur, elle le fait précéder de *pink, pink*. Son cri de tendresse peut se rendre par *wudi, wudi*. Son chant est fort simple, mais nullement désagréable; ses notes, au timbre argentin, comme dit Naumann, peuvent se rendre par *stiti, sitzitzidi, et sitidn sitidn*.

Autant la mésange charbonnière est sociable, autant elle se montre méchante à l'égard des oiseaux plus faibles qu'elle. Son caractère est des moins nobles. Elle est hardie tant qu'elle se sent en sûreté, et d'une lâcheté sans exemple quand un danger la menace. La vue d'un oiseau de proie, ou simplement un petit sifflement que l'on fait entendre, un chapeau jeté en l'air et qu'elle prend pour un faucon, la rendent folle de terreur; quant aux petits oiseaux, elle les attaque et les tue. Elle n'épargne pas même ses semblables, malades ou affaiblies, et les fait périr sous ses attaques réitérées. Elle s'en prend même à des oiseaux plus grands qu'elle; fond sur eux, cherche à les renverser sur le dos, comme le dit Bechstein, leur enfonce ses ongles

dans le ventre ou dans la poitrine, et à coups de bec leur ouvre le crâne, pour leur dévorer la cervelle. Cette cruauté se développe encore plus en captivité; mais elle est assez prononcée chez les individus libres, pour que les Espagnols aient pu donner à cet oiseau le nom de *guerrero* (guerrier).

La mésange charbonnière se nourrit surtout d'insectes, de leurs larves et de leurs œufs; elle est assez friande de graines et de fruits; elle mange de la viande, du suif, et aime surtout la cervelle. On croirait volontiers qu'elle est insatiable, car du matin au soir elle ne fait que manger, et même lorsqu'elle est repue, elle continue encore à tuer des insectes. Elle sait trouver la proie la mieux cachée. Comme le pic, elle frappe sur la branche, jusqu'à ce qu'elle ait détaché le morceau d'écorce sous lequel est blotti un insecte. Au besoin, elle a recours à la ruse. Elle sait, en hiver, s'emparer des abeilles retirées dans leur ruche. « Elle s'approche de l'ouverture, dit Lenz, et frappe contre les parois. Un tumulte s'élève dans l'intérieur de la ruche, et bientôt sortent quelques abeilles pour chasser la perturbatrice. Mais celle-ci saisit

la première qui se montre, s'envole avec elle sur une branche, la prend entre ses pattes, lui ouvre le corps, mange la chair, abandonne les téguments et retourne chercher une nouvelle victime. Pendant ce temps, le froid a fait rentrer les abeilles; la mésange frappe de nouveau contre la ruche et saisit encore la première qui se hasarde au dehors; et cela dure quelquefois jusqu'au soir. » Elle ne mange rien sans l'avoir préalablement dépecé et divisé. Comme les corbeaux, elle tient sa proie avec ses doigts, la déchire avec son bec et en avale de petits morceaux. Lorsqu'elle a de la nourriture en surplus, elle en cache une partie, et sait la retrouver en temps convenable.

Elle niche toujours dans un trou, à une plus ou moins grande hauteur du sol, de préférence dans les troncs d'arbres creux; mais elle s'établit aussi dans les crevasses des murs, ou dans des nids abandonnés d'écureuil, de pie ou de corneille. Son nid n'est pas très-artistement construit. Le fond en est formé de chaumes desséchés, de petites racines, d'un peu de mousse; et au-dessus sont des poils, de la laine, des plumes.

On a fait des nids artificiels de mésanges, pour attirer ces actifs destructeurs d'insectes. Un garde de forêt communale a exposé au concours régional de Colmar des nichoirs pour mésanges, de son invention, et qui ne sont autres que de vieux sabots percés d'un trou. Les insectes faisaient de tels ravages dans une propriété dépendante de la surveillance du garde en question, que tous les fruits étaient dévorés. Depuis que les nids artificiels, qui ont été placés en grand nombre, sont habités par des mésanges, les choses ont grandement changé et les récoltes sont abondantes. Avis aux agriculteurs qui se trouvent dans la même situation : qu'ils tirent parti de leurs vieux sabots, ou bien qu'ils placent d'autres nids artificiels, dont le prix est aujourd'hui des plus minimes, et ils seront amplement dédommagés de leurs avances.

Chaque couvée est de huit à quatorze œufs, d'un blanc brillant, couverts de points plus ou moins petits, roux ou rougeâtre clair. Les deux parents les couvent alternativement, et tous deux élèvent leur nombreuse famille, la guident longtemps encore après qu'elle a pris son essor, pour compléter son éducation. Quand la saison est favorable, cette mésange niche deux fois l'an.

**Captivité.** — La mésange charbonnière n'est pas difficile à prendre; sa curiosité lui est souvent fatale. Mais elle sait profiter de l'expérience,

et celle qui a pu échapper à un piège, ne se laissera plus surprendre.

Captive, elle s'apprivoise instantanément. On dirait qu'elle a vécu de tout temps en cage : elle se perche à chaque endroit convenable, elle fouille et inspecte tout, attrape des mouches, et ne fait nulle difficulté pour prendre la nourriture qu'on lui donne. Cependant elle ne devient pas privée tout de suite; il faut qu'elle soit assurée des bonnes intentions de l'homme à son égard, avant d'oser se fier à lui; mais quand elle le fait, elle devient plus confiante que tous les autres oiseaux. Les mésanges qui vivent en liberté peuvent même être dressées à accourir quand on les invite à venir manger dans la main; en captivité, toutes y arrivent, quand elles sont bien traitées. Leur vivacité, leur gaieté charment tout le monde; mais elles ont leurs inconvénients; leur curiosité les porte à visiter tous les ustensiles de ménage, à fouiller tous les coins, tous les tiroirs; d'un autre côté, elles salissent les meubles. D'après ce que nous avons dit précédemment, on ne peut les mettre avec d'autres oiseaux.

**LA MÉSANGE BLEUE — *PARUS (CYANISTES)*  
*CÆRULEUS.***

*Die Blaumeise, the blue Titmouse.*

Les naturalistes qui regardent la coloration du plumage comme suffisante pour caractériser un genre, ont cru devoir séparer la mésange bleue de l'espèce précédente, pour en faire le type du genre *Cyanistes*. Mais le système de coloration, même en y associant les légères différences tirées de la forme du bec, est propre tout au plus à devenir caractéristique d'un groupe.

**Caractères.** — La mésange bleue a le dos verdâtre; la tête, les ailes et la queue bleues; le ventre jaune; le sommet de la tête entouré par une raie blanche, qui part du front et se dirige vers l'occiput; la ligne naso-oculaire d'un bleu noir; les joues blanches; le cou entouré d'un collier bleuâtre, les rémiges d'un noir ardoisé, avec les secondaires bordées extérieurement de bleu de ciel et terminées de blanc; les rectrices d'un bleu ardoisé; l'œil brun foncé; le bec noir et blanc sale sur ses bords; les pattes d'un gris de plomb.

La femelle est moins belle que le mâle, et les jeunes ont des couleurs ternes.

Cet oiseau a 12 cent. de long et 20 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 5.

**Distribution géographique.** — La mésange bleue a une aire de dispersion plus étendue que les autres espèces. Elle habite toute l'Europe, depuis l'extrême nord jusqu'à l'extrême sud. Deux espèces voisines la remplacent, l'une dans le nord de l'Afrique, l'autre dans l'Asie orientale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle s'établit dans les forêts, les pépinières, les vergers. Elle est rare dans les forêts de conifères ; on ne l'y trouve presque jamais en été, tandis qu'elle est commune dans toutes les autres.

Au printemps, on rencontre ces mésanges par paires ; en été, par familles ; en automne, par bandes nombreuses, qui entreprennent des voyages plus ou moins étendus. D'après Naumann, elles suivent alors les lisières des bois, les arbres, et font de grands détours pour ne pas les quitter. « Elles n'aiment pas à franchir un espace découvert. Y sont-elles contraintes, elles sautent en criant dans les branches de l'arbre le plus extrême du bois qui les a protégées jusqu'à ce moment. Quelques-unes s'élèvent dans les airs ; mais les autres ne les suivent point ; elles reviennent sur leurs pas ; d'autres se lancent à leur tour, jusqu'à ce qu'enfin toute la bande s'envole à tire-d'aile. Si, à ce moment, l'on imite avec la bouche un fort bruissement, si l'on jette un chapeau en l'air, on voit aussitôt toutes ces mésanges se laisser tomber sur l'arbre ou le buisson le plus voisin. Cette allure est causée par la peur terrible qu'elles ont des rapaces. Un pigeon, un gros oiseau quelconque ne les effrayent pas moins ; elles ont conscience, dirait-on, que dans des lieux découverts elles volent trop mal pour pouvoir échapper à une poursuite. Lorsqu'elles ont à traverser un espace dégarni d'arbres, elles s'élèvent très-haut dans les airs ; à peine les aperçoit-on, quoiqu'on entende encore leurs cris d'appel. »

Les mésanges bleues qui émigrent réellement se dirigent vers le sud de l'Europe, vers l'Espagne, où on les rencontre en grand nombre tous les hivers ; en mars, elles retournent vers les contrées septentrionales, mais bien moins nombreuses, malheureusement, qu'à l'époque où elles les ont quittées. Beaucoup ne font qu'errer dans un espace très-restreint ; quelques-unes sont sédentaires dans toute l'acception du mot, car elles ne s'écartent du lieu où elles se sont fixées qu'autant que cela est strictement nécessaire pour leur subsistance ; on est sûr de les rencontrer tous les jours dans le même canton et dans un espace fort restreint. Elles vivent souvent

dans la société des sittelles et des mésanges charbonnières, rarement dans celle d'autres espèces de paridés.

Par ses mœurs, ses allures, la mésange bleue n'est qu'une mésange charbonnière en petit. Comme celle-ci, elle est agile, vive, adroite, hardie, gaie, joyeuse, curieuse, méchante et batailleuse. « Si elle en avait la force, dit Naumann, elle serait dangereuse pour maint oiseau de forte taille. En colère, elle donne de vigoureux coups de bec, hérissé les plumes et prend alors un aspect farouche et méchant. »

La peur qu'elle a des oiseaux de proie, la rend très-vigilante. Dès qu'elle aperçoit un ennemi, elle pousse son cri d'avertissement, qui est compris aussitôt de tout le petit peuple ailé. Elle fait entendre continuellement son babil, c'est-à-dire le *sitt* ordinaire des mésanges, auquel se mêlent les syllabes : *tziteretaetaeh*, *tzilitaetaetaeh*. Lorsque quelque chose la tourmente, elle crie *tzisteretet*. Pendant ses voyages, elle pousse de petits cris plaintifs : *tiaetaetaeh*. Son cri d'appel est un vigoureux sifflement, que l'on peut rendre, tantôt par *tgitgi*, tantôt par *tzitzitzi* ou *tzihihihhi*. Son chant est assez insignifiant : il se compose de quelques notes qui se répètent souvent.

La mésange bleue a le même régime que ses congénères. Cependant elle aime peu les graines, et les insectes forment le fond de ses repas.

Elle construit son nid dans un tronc d'arbre creux, rarement dans un nid de pie ou d'écureuil abandonné, toujours à une assez grande hauteur du sol. Pour s'établir dans une cavité convenable, elle a souvent à lutter avec d'autres oiseaux qui convoitent le même domicile ; mais elle y déploie une telle ardeur, qu'elle en sort d'ordinaire victorieuse. Elle dispose son nid suivant la grandeur du trou qu'il occupe, et le forme de quelques plumes et de poils. Chaque couvée est de huit à dix œufs, petits, blancs, semés de points couleur de rouille. Au commencement de la saison des amours, le mâle cherche à charmer sa femelle par la grâce de ses mouvements et par son gazouillement. « Sautillant à travers les branches, dit Naumann, se balançant à l'extrémité des rameaux, il babille avec sa compagne ; il s'élançait de la cime d'un arbre à un autre arbre éloigné souvent d'une quarantaine de pas, en planant, les ailes immobiles, le plumage hérissé, ce qui le fait paraître bien plus grand et plus gros qu'il ne l'est réellement. Mais ses ailes sont trop faibles pour qu'il puisse se diriger horizontalement ; il fend l'air en décrivant une ligne fortement oblique de haut en bas. C'est là une allure

que l'on n'observe pas chez les autres mésanges.»

Le mâle et la femelle couvent alternativement et élèvent leurs petits en commun. La première couvée prend son essor au milieu de juin, la seconde à la fin de juillet ou au commencement d'août.

Des ennemis qui menacent l'existence de la mésange bleue, l'homme est certes le plus redoutable.

**Captivité.** — Les véritables amateurs captivent souvent la mésange bleue, dans le but de la conserver et d'en faire un agréable oiseau de cage ou de volière.

Cette mésange, en effet, s'apprivoise rapidement et est facile à entretenir; elle ne demande pas une nourriture particulière; elle se contente d'une foule d'aliments; réunit, en un mot, toutes les qualités que l'on peut exiger d'un oiseau d'appartement non chanteur.

#### LA MÉSANGE AZURÉE — *PARUS (CYANITES) CYANUS*

*Die Lasurmeise, the Azure-Titmouise.*

**Caractères.** — La mésange azurée est plus grande que la mésange bleue. Elle a le dos bleu clair; la tête et le ventre blancs; une raie transversale sur l'aile et l'extrémité des rémiges blanche; la nuque bleu d'azur, l'œil brun foncé; le bec noir; les pattes gris de plomb. Cet oiseau a de 16 à 17 cent. de long et 26 cent. d'envergure.

**Distribution géographique.** — Cette mésange habite la Sibérie orientale; de là elle arrive tous les ans dans l'est de l'Europe. Elle est excessivement rare en Allemagne.

#### LA MÉSANGE DES MARAIS — *PARUS (POECILE) PALUSTRIS.*

*Die Sumpfmouise, the Marsh-Titmouise.*

La mésange de marais a été regardée comme le type du genre *Poecile*; mais elle ne diffère pas plus des mésanges proprement dites que la mésange bleue.

**Caractères.** — La mésange des marais ou mésange cendrée, a le dos brun-rougeâtre; le ventre gris-blanchâtre; la tête d'un noir sombre;

le menton gris-noir; les joues blanches; l'œil brun foncé; le bec noir; les pattes gris de plomb. Elle a 12 cent. de long et 22 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 7 cent., et la queue 5.

**Distribution géographique.** — La mésange des marais habite l'Europe centrale. Des espèces voisines la remplacent dans les Alpes et en Scandinavie; d'autres se trouvent dans le nord de l'Europe, en Sibérie, et dans l'Amérique septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La mésange des marais est un oiseau sédentaire ou errant; elle recherche les bois où ne dominent pas les conifères, et préfère surtout les forêts humides, les bosquets dans le voisinage de l'eau.

C'est un oiseau vif, agile, toujours en mouvement; c'est peut-être même de toutes les mésanges, la plus gaie, la plus adroite. Qu'il fasse chaud ou froid, qu'elle ait ou non de la nourriture en abondance, on la voit toujours de bonne humeur, joyeuse et hardie. Outre le *sitt*, ce cri commun à toutes les mésanges, elle fait entendre quelques notes assez harmonieuses, telles que : *spittæh* ou *spigett spigett*, ou encore *hitsi hitsi hiætaeh*. Son chant ne vaut pas la peine d'être cité.

Cette mésange niche dans des troncs d'arbres creux, près de l'eau, à une plus ou moins grande distance du sol. Son nid est grossièrement construit. La première couvée est de huit à douze œufs, la seconde de six à neuf.

**Captivité.** — C'est une des mésanges les plus agréables à tenir en captivité. Naumann dit qu'aucune n'est aussi divertissante. « Dans ma jeunesse, raconte cet auteur, je trouvai un jour deux mésanges de marais que je gardai longtemps et qui me procurèrent beaucoup de plaisir. Je leur avais coupé les ailes; elles couraient tout autour de ma chambre, et passaient la nuit sous mon lit, dans une petite boîte, sur un côté de laquelle j'avais percé un trou arrondi, comme un trou de souris, et dans laquelle j'avais placé un perchoir. Elles dormaient sur ce perchoir, serrées l'une contre l'autre; leur sommeil était très-profond; je pouvais prendre la boîte avec précaution, les regarder à la lumière, les remettre à leur place sans les réveiller. »

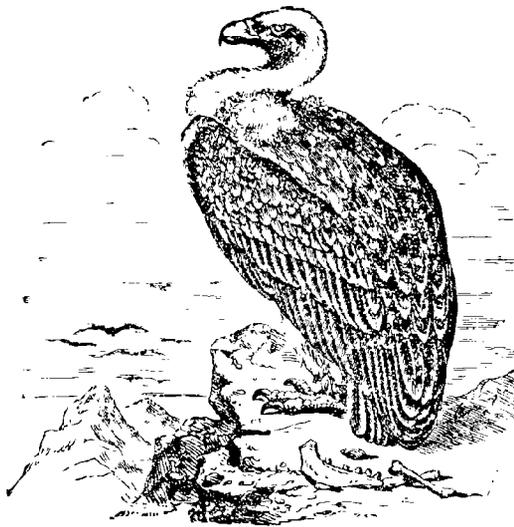


Fig. 135 bis. Le Vautour. (P. 471.)

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Considérations générales sur les oiseaux .....	1	<i>Les Collocéphales</i> .....	36
LES BROYEURS.....	4	Le collocéphale à casque.....	36
<i>Les Perroquets</i> .....	3	<i>Les Licmétis</i> .....	36
Les perroquets à courte queue.....	16	Le licmétis nasique.....	36
LES PSITTACIDÉS .....	17	<i>Les Nestors</i> .....	37
<i>Les Perroquets vrais</i> .....	17	Le nestor à long bec.....	37
Le perroquet cendré ou jaco.....	17	<i>Les Dasyptiles</i> .....	38
<i>Les Chrysotis</i> .....	21	Le dasyptile de Pesquet.....	39
Le chrysotis amazone.....	22	<i>Les Microglosses</i> .....	40
Le chrysotis vert.....	22	Le microglosse noir.....	40
<i>Les Piones</i> .....	24	<i>Les Calyptorhynques</i> .....	41
Le pione maïtaca.....	24	Le calyptorhynque de Banks.....	41
<i>Les Papegais</i> .....	25	LES STRIGOPIDÉS.....	43
Le papegai accipitrin.....	25	<i>Les Strigops</i> .....	43
<i>Les Psittacules</i> .....	25	Le strigops habroptile.....	44
Le psittacule de Swinder.....	26	Les perroquets à longue queue.....	46
Le psittacule moineau.....	26	LES MACROCECIDÉS .....	46
<i>Les Nasisternes</i> .....	28	<i>Les Aras</i> .....	47
Le nasisterne pygmée.....	28	L'ara macao.....	48
LES LORIDÉS.....	28	L'ara militaire.....	50
<i>Les Loris</i> .....	28	L'ara maracava.....	50
Le lori des dames.....	28	L'ara ararauna.....	51
<i>Les Loricquets</i> .....	29	<i>Les Anodorhynques</i> .....	51
Le loriquet versicolor.....	29	L'anodorhynque hyacinthe.....	51
<i>Les Coryphiles</i> .....	30	<i>Les Perruches</i> .....	52
Le coryphile d'Otaïhiti.....	31	La perruche jaune.....	52
<i>Les Pyrrhodes</i> .....	31	La perruche à oreilles blanches.....	53
Le pyrrhode des Papous.....	31	La perruche de la Caroline.....	53
LES CACATUIDÉS.....	32	<i>Les Enicognathes</i> .....	55
<i>Les Cacatoès</i> .....	32	L'enicognathe leptorhynque.....	55
Le cacatoès à huppe jaune.....	34	LES PALÉORNITHIDÉS.....	56
Le cacatoès de Leadbeater.....	34	<i>Les Paléornis</i> .....	56
		Le paléornis à collier.....	56
		Le paléornis de Pondichéry.....	58

<i>Les Polytélias</i> .....	60	<i>Les Chrysoispizes</i> .....	134
Le polytélias à gorge écarlate.....	60	Le chrysoispize jaunet.....	134
Le polytélias à queue noire.....	60	<i>Les Soulcies</i> .....	136
<i>Les Platycerques</i> .....	60	La soulcie des rochers.....	136
Le platycerque unicolore.....	60	<b>LES COCCOTHAUSTIDÉS</b> .....	137
<i>Les Psephotés</i> .....	61	<i>Les Verdiers</i> .....	138
Le psephote multicolore.....	61	Le verdier ordinaire.....	138
<i>Les Mélopsittes</i> .....	62	<i>Les Gros-Becs</i> .....	139
Le mélopsitte ondulé.....	62	Le gros-bec commun.....	139
<i>Les Nymphiques</i> .....	66	<i>Les Hespérophones</i> .....	142
Le nymphique de la Nouvelle-Hollande.....	66	L'hespérophone crépusculaire.....	142
<i>Les Pézopores</i> .....	68	<i>Les Géospizes</i> .....	143
Le pézopore ingambe.....	68	Le géospize à gros bec.....	143
<b>LES PASSEREAUX</b> .....	69	<b>LES PITYLIDÉS</b> .....	143
<b>LES LOXIDÉS</b> .....	74	<i>Les Guiracas</i> .....	144
<i>Les Becs-Croisés</i> .....	74	Le guiraca de la Louisiane.....	144
Le bec-croisé des sapins.....	75	<i>Les Cardinaux</i> .....	145
Le bec-croisé des pins.....	75	Le cardinal de la Virginie.....	146
Le bec-croisé à bandes.....	75	<i>Les Paroares</i> .....	148
<i>Les Psittirostres</i> .....	80	Le paroare dominicain.....	148
Le psittirostre psittaciu.....	80	<i>Les Sporophiles</i> .....	149
<b>LES PYRRHULIDÉS</b> .....	80	Le sporophile à ventre roux.....	149
<i>Les Paradoxornis</i> .....	81	<i>Les Catamblyrhynques</i> .....	149
Le paradoxornis à bec jaune.....	81	Le catamblyrhynque diadème.....	149
<i>Les Durs-Becs</i> .....	82	<i>Les Pityles</i> .....	149
Le dur-bec vulgaire.....	82	Le pityle bleu.....	149
<i>Les Roselins</i> .....	84	<i>Les Caryothraustes</i> .....	150
Le roselin rose.....	84	Le caryothrauste du Brésil.....	150
Le roselin cramois.....	84	<i>Les Habias</i> .....	150
<i>Les Urogues</i> .....	85	L'habia bleu.....	150
L'urague de Sibérie.....	86	<i>Les Phytotomes</i> .....	152
<i>Les Érythrospizes</i> .....	86	Le phytotome rara.....	152
L'érythrospize githagine.....	86	<b>LES TANACRIDÉS</b> .....	154
<i>Les Bouvreuils</i> .....	91	<i>Les Tangaras</i> .....	154
Le bouvreuil commun.....	91	Le tangara orné.....	154
<i>Les Serins</i> .....	95	<i>Les Pyrangas</i> .....	155
Le serin méridional.....	95	Le pyranga rouge.....	155
Le serin des Canaries.....	97	Le pyranga d'été.....	155
<b>LES FRINGILLIDÉS</b> .....	106	<i>Les Callistes</i> .....	157
<i>Les Pinsons</i> .....	107	Le calliste à nuque rouge.....	157
Le pinson ordinaire.....	107	<i>Les Rhamphocèles</i> .....	157
Le pinson des montagnes.....	110	Le rhamphocèle du Brésil.....	158
<i>Les Plectrophanes</i> .....	111	<i>Les Lanions</i> .....	158
Le plectrophane des neiges.....	112	Le lanion à tête noire.....	158
<i>Les Niphées</i> .....	113	<i>Les Euphones</i> .....	159
La niphée d'hiver.....	113	L'euphone violet.....	160
<i>Les Linottes</i> .....	114	<b>LES AMADINIDÉS</b> .....	160
La linotte vulgaire.....	114	<i>Les Amadines</i> .....	161
La linotte des montagnes.....	116	L'amadine à collier.....	161
<i>Les Sizerins</i> .....	116	<i>Les Spermestes</i> .....	163
Le sizerin boréal.....	117	Le spermeste à capuchon.....	163
<i>Les Tarins</i> .....	118	<i>Les Pyrénestes</i> .....	168
Le tarin commun.....	119	Le pyréneste ponceau.....	168
<i>Les Chardonnerets</i> .....	121	<i>Les Donacoles</i> .....	168
Le chardonneret élégant.....	122	Le donacole à poitrine châtain.....	168
<i>Les Astragalines</i> .....	123	<i>Les Poéphiles</i> .....	169
L'astragaline triste.....	123	Le poéphile merveilleux.....	169
<b>LES PASSÉRINÉS</b> .....	124	<i>Les Paddas</i> .....	170
<i>Les Moineaux</i> .....	125	Le padda oryzivore.....	170
Le moineau domestique.....	125	<i>Les Pytélies</i> .....	171
Le moineau d'Italie.....	129	La pytélie à poitrine dorée.....	171
Le moineau des saules.....	130	<i>Les Sénégalis</i> .....	172
Le moineau friquet.....	133	Le sénégalis nain.....	172
<i>Les Pyrgitopsis</i> .....	134	<i>Les Emblèmes</i> .....	173
Le pyrgitopsis simple.....	134	L'emblème peinte.....	173
		<i>Les Loxigelles</i> .....	174

La loxigelle ultramarine .....	174	La calandre brachydactyle .....	213
La loxigelle brillante.....	174	La calandre nègre ou de Tartarie.....	215
<i>Les Bengalis</i> .....	174	<i>Les Ammomanes</i> .....	215
Le bengali cordon bleu.....	175	L'ammomane du désert.....	216
<i>Les Astrilds</i> .....	176	<i>Les Pyrrhulaudes</i> .....	216
L'astrild gris.....	176	La pyrrhulaude à oreillons blancs.....	216
L'astrild ondulé.....	176	<i>Les Otocoris</i> .....	217
<b>LES PLOCEIDÉS</b> .....	177	L'otocoris alpestre.....	217
<i>Les Républicains</i> .....	178	2° Les Alaudées.....	219
Le républicain social.....	179	<i>Les Cochevis</i> .....	219
<i>Les Tisserins</i> .....	182	Le cochevis huppé.....	219
Le tisserin loriot.....	182	<i>Les Lulus</i> .....	220
Le tisserin masqué.....	182	Le lulu des bois.....	221
<i>Les Nélécourvis</i> .....	184	<i>Les Alouettes</i> .....	222
Le nélécourvi baya.....	184	L'alouette des champs.....	222
<i>Les Quéléas</i> .....	185	3° Les Certhilaudées.....	225
Le quéléa à bec rouge.....	185	<i>Les Macronyx</i> .....	225
<i>Les Tahas</i> .....	186	Le macronyx du Cap.....	225
Le taha douteux.....	187	<i>Les Sirlis</i> .....	225
<i>Les Euplectes</i> .....	187	Le sirli des déserts.....	226
L'euplecte franciscain.....	188	<b>LES CORACIROSTRES</b> .....	228
<i>Les Alectos</i> .....	189	1° Les Sturniformes.....	229
L'alecto à bec rouge.....	189	<i>Les Ictéridés</i> .....	230
L'alecto à bec blanc.....	189	1° Les Agélaïés.....	230
L'alecto de Dinemelli.....	189	<i>Les Dolichonyx</i> .....	231
<b>LES VIDUIDÉS</b> .....	191	Le dolichonyx oryzivore.....	231
<i>Les Penthéries</i> .....	192	<i>Les Troupiales</i> .....	232
La penthérie à épaulettes jaunes.....	192	Le troupiale à épaulettes rouges.....	232
<i>Les Chéras</i> .....	192	<i>Les Molothres</i> .....	234
Le chéra de Cafrerie.....	192	Le molothre des troupeaux.....	234
<i>Les Stéganures</i> .....	193	2° Les Ictériés.....	236
La stéganure de paradis.....	193	<i>Les Carrouges</i> .....	236
<i>Les Veuves</i> .....	193	Le carrouge jamaïcain.....	236
La veuve dominicaine.....	193	<i>Les Baltimores</i> .....	237
<i>Les Tétrénures</i> .....	194	Le baltimore vulgaire.....	237
La tétrénure royale.....	194	3° Les Cassicés.....	233
<b>LES ZONOTRICHIDÉS</b> .....	194	<i>Les Cassiques</i> .....	239
<i>Les Chingolos</i> .....	194	Le cassique huppé.....	240
Le chingolo à gorge blanche.....	195	<i>Les Quiscales</i> .....	241
Le chingolo matinal.....	196	Le quiscale majeur.....	241
<i>Les Spizelles</i> .....	196	<b>LES STURNIDÉS</b> .....	242
La spizelle du Canada.....	196	<i>Les Étourneaux</i> .....	242
<i>Les Passerelles</i> .....	197	L'étourneau vulgaire.....	242
La passerelle des savanes.....	197	L'étourneau unicolore.....	242
<i>Les Ammodromes</i> .....	197	<i>Les Martins</i> .....	246
L'ammodrome maritime.....	197	Le martin rose.....	247
<b>LES EMBÉRIZIDÉS</b> .....	198	<i>Les Acridothères</i> .....	248
<i>Les Commandeurs</i> .....	199	L'acridothère triste.....	248
Le commandeur huppé.....	199	<i>Les Meinates</i> .....	249
<i>Les Proyers</i> .....	200	Le meinate religieux.....	250
Le proyer d'Europe.....	201	<i>Les Pique-bœuf</i> .....	251
<i>Les Bruants</i> .....	201	Le pique-bœuf d'Afrique.....	252
Le bruant jaune.....	201	Le pique-bœuf à bec rouge.....	252
Le bruant ortolan.....	202	<b>LES LAMPROTORNITHIDÉS</b> .....	253
Le bruant fou.....	203	<i>Les Lamprocolious</i> .....	253
<i>Les Passérines</i> .....	204	Le lamprocoliou brillant.....	254
La passérine mélanocéphale.....	204	<i>Les Spréos</i> .....	255
<i>Les Cynchrames</i> .....	204	Le spréo à ventre doré.....	255
Le cynchrame schénicole.....	205	Le spréo superbe.....	255
<i>Les Plectrophanes</i> .....	206	<i>Les Calornis</i> .....	256
Le plectrophane lapon.....	206	Le calornis à ventre blanc.....	256
Le plectrophane des neiges.....	208	<i>Les Juidas</i> .....	257
<b>LES ALAUDIDÉS</b> .....	210	Le juda cuivré.....	257
1° Les Calandrées.....	212	<i>Les Pilorhines</i> .....	257
<i>Les Calandres</i> .....	212	Le pilorhine à bec blanc.....	258
La calandre ordinaire.....	212	<i>Les Amydres</i> .....	258

• L'amydre naborup.....	259	Le cyanocorax à capuchon.....	314
LES ORIORIDÉS.....	259	<i>Les Cyanocittes</i> .....	314
<i>Les Ptinolorhynques</i> .....	260	Le cyanocitte huppé.....	314
Le ptinolorhynque satiné.....	260	<i>Les Geais</i> .....	316
<i>Les Chlamydères</i> .....	261	Le geai glandivore.....	316
Le chlamydère tacheté.....	261	<i>Les Mésangeais</i> .....	319
<i>Les Loriots</i> .....	263	Le mésangeai de malheur.....	319
Le loriot vulgaire.....	263	2° Les Glaucopés.....	320
<i>Les Séricules</i> .....	265	<i>Les Dendrocittes</i> .....	321
Le séricule chrysocéphale.....	265	La dendrocitte vagabonde.....	321
2° Les Oiseaux de paradis.....	265	<i>Les Témias</i> .....	321
LES PARADISIDÉS.....	265	Le témia variable.....	321
<i>Les Paradisiers</i> .....	266	<i>Les Temnures</i> .....	322
Le paradisier apode.....	266	Le temnure à queue tronquée.....	322
Le paradisier papouan.....	267	3° Les Cissés.....	322
Le paradisier rouge.....	267	<i>Les Kittes</i> .....	322
<i>Les Manucaudes</i> .....	271	Le kitta de Chine.....	322
Le manucaude royal.....	272	<i>Les Pirollés</i> .....	323
<i>Les Lophorines</i> .....	273	Le pirolle gracieux.....	323
La lophorine superbe.....	273	4° Les Amphiboles.....	323
<i>Les Sifflés</i> .....	273	LES MUSOPHAGIDÉS.....	324
Le sifflé à six brins.....	273	<i>Les Musophages</i> .....	324
<i>Les Séleucides</i> .....	273	Le musophage violet.....	324
Le séleucide éclatant.....	274	<i>Les Touracos</i> .....	325
<i>Les Épimaques</i> .....	275	Le touraco à joues blanches.....	325
L'épimaque superbe.....	276	<i>Les Corythéoles</i> .....	329
<i>Les Astrapies</i> .....	276	Le corythéole huppé.....	329
L'astrapie à gorge d'or.....	276	<i>Les Schizorhis</i> .....	329
3° Les Coraces.....	276	Le schizorhis à bandes.....	329
LES CORVIDÉS.....	276	LES COLIIDÉS.....	331
<i>Les Craves</i> .....	277	<i>Les Colious</i> .....	331
Le crave ordinaire.....	277	Le coliou à grande queue.....	331
<i>Les Chocards</i> .....	282	Le coliou à joues blanches.....	331
Le chocard des Alpes.....	282	LES PRÉDATEURS.....	335
<i>Les Corbeaux</i> .....	284	LES RAPACES.....	336
Le corbeau commun.....	284	1° Les Falconiens.....	339
<i>Les Corbiveaux</i> .....	290	LES FALCONIDÉS.....	339
Le corbiveau à cou blanc.....	290	<i>Les Gerfauts</i> .....	347
Le corbiveau à gros bec.....	290	Le gerfaut blanc.....	347
<i>Les Ptérocorax</i> .....	291	Le gerfaut arctique ou du Groënland.....	347
Le ptérocorax à écusson.....	291	Le gerfaut de Norwège.....	347
<i>Les Corneilles</i> .....	292	<i>Les Faucons</i> .....	349
La corneille noire.....	292	Le faucon commun.....	349
La corneille cendrée.....	292	Le faucon chiquera.....	352
<i>Les Freux</i> .....	296	<i>Les Hobereaux</i> .....	353
Le freux des moissons.....	296	Le hobereau commun.....	353
<i>Les Choucas</i> .....	298	<i>Les Iéracides</i> .....	355
Le choucas des tours.....	298	L'iéracide bérigora.....	355
<i>Les Anomalocorax</i> .....	300	<i>Les Crécerelles</i> .....	356
L'anomalocorax superbe.....	300	La crécerelle vulgaire.....	356
<i>Les Casse-Noix</i> .....	302	La crécerelle crécerine.....	357
Le casse-noix vulgaire.....	302	La crécerelle des moineaux.....	358
<i>Les Picathartes</i> .....	305	<i>Les Kobez</i> .....	360
Le picatharte chauve.....	305	Le kobez vespéral.....	360
LES PHONYGANIDÉS.....	306	<i>Les Iérax</i> .....	362
<i>Les Gymnorhins</i> .....	306	L'iérax azuré.....	362
Le gymnorhine fûteur.....	306	LES ASTURIDÉS.....	363
<i>Les Réveilleurs</i> .....	308	<i>Les Macaguas</i> .....	363
Le réveilleur crave.....	308	Le macagua ricaneur.....	364
<i>Les Garrulides</i> .....	308	<i>Les Diodons</i> .....	364
1° Les Garrulés.....	309	Le diodon bidenté.....	364
<i>Les Pies</i> .....	309	<i>Les Éperviers</i> .....	365
La pie vulgaire.....	309	L'épervier commun.....	365
<i>Les Pies bleues</i> .....	312	<i>Les Autours</i> .....	368
La pie bleue de Cook.....	312	L'autour des palombes.....	368
<i>Les Cyanocorax</i> .....	313		

<i>Les Méliérax</i> .....	371	Le circaète Jean-le-Blanc.....	422
Le méliérax rayé.....	371	<i>Les Spilornis</i> .....	425
Le méliérax chantour.....	371	Le spilornis Bacha.....	425
<i>Les Polyboroides</i> .....	372	<i>Les Bondrées</i> .....	426
Le polyboroides type.....	372	La bondrée apivore.....	426
<b>LES AQUILIDÉS</b> .....	372	La bondrée huppée.....	428
<i>Les Aigles</i> .....	375	<i>Les Busaigles</i> .....	428
L'aigle fauve.....	375	La busaigle pattue.....	428
L'aigle doré.....	376	<i>Les Buses</i> .....	429
L'aigle impérial.....	376	La buse vulgaire.....	429
L'aigle criard.....	380	<i>Les Poliornis</i> .....	433
L'aigle botté.....	381	Le poliornis à penne rousse.....	433
L'aigle nain.....	381	Le poliornis Téesa.....	434
<i>Les Uraètes</i> .....	384	<i>Les Rostrames</i> .....	434
L'uraète audacieux.....	384	Le rostrame à bec crochu.....	434
<i>Les Pseudoètes</i> .....	385	<i>Les Urubitingas</i> .....	435
Le pseudoète Bonelli.....	385	L'urubitinga à longs pieds.....	435
<i>Les Spizaètes</i> .....	387	<b>LES POLYBORIDÉS</b> .....	436
Le spizaète belliqueux.....	387	<i>Les Milvagos</i> .....	437
<i>Les Lophaètes</i> .....	388	Le milvago chimachima.....	437
Le lophaète huppé.....	388	Le milvago austral.....	438
<i>Les Pternures</i> .....	389	<i>Les Caracaras</i> .....	439
Le pternure tyran.....	390	Le caracara du Brésil.....	439
<i>Les Urubitingas</i> .....	392	<i>Les Rancacas</i> .....	442
L'urubitinga guyanais.....	392	Le rancaca aquilin.....	442
<i>Les Harpies</i> .....	392	<b>LES GYPOGÉRANIDÉS</b> .....	443
La harpie féroce.....	393	<i>Les Serpentinaires</i> .....	443
<i>Les Pygargues</i> .....	396	Le serpentinaire reptilivore.....	443
Le pygargue vulgaire.....	396	2° Les Vulturiers.....	446
Le pygargue leucocéphale.....	398	<i>Les Gypaëtides</i> .....	452
Le pygargue vocifer.....	400	Le gypaète barbu.....	452
<i>Les Balbuzards</i> .....	402	<b>LES VULTURINÉS</b> .....	461
Le balbuzard pêcheur.....	402	<i>Les Sarcoramphes</i> .....	461
<b>LES MILVIDÉS</b> .....	404	Le sarcoramphie condor.....	461
<i>Les Hélotarses</i> .....	405	Le sarcoramphie de Californie.....	465
L'hélotarse à queue courte.....	405	Le sarcoramphie papa.....	465
<i>Les Élanions</i> .....	407	<i>Les Gyps</i> .....	467
L'élanion mélanoptère.....	407	Le gyps fauve.....	468
<i>Les Ictinies</i> .....	409	Le gyps de Rüppell.....	468
L'ictinie du Mississipi.....	409	<i>Les Vautours</i> .....	471
<i>Les Cymindis</i> .....	409	Le vautour moine ou cendré.....	471
Le cymindis bec-en-croc.....	410	Le vautour huppé.....	475
<i>Les Bazas</i> .....	410	<i>Les Otogyps</i> .....	475
Le baza lophote.....	410	L'otogyps oricou.....	476
<i>Les Milans</i> .....	410	<b>LES CATHARTIDÉS</b> .....	478
1° Les Milans aquatiques.....	411	<i>Les Percnoptères</i> .....	478
Le milan noir.....	411	Le percnoptère stercoraire.....	478
Le milan govinda.....	412	<i>Les Néophrons</i> .....	482
Le milan parasite.....	412	Le néophron moine.....	482
2° Les Milans proprement dits.....	413	<i>Les Cathartes</i> .....	484
Le milan royal.....	413	Le catharte aura.....	484
<i>Les Nauciers</i> .....	414	<i>Les Coragyps</i> .....	484
Le naucier martinet.....	414	Le coragyps gallinazo.....	484
<i>Les Chélidoptérix</i> .....	416	II. Les Strigiens.....	488
Le chélidoptérix de Riocour.....	416	<b>LES SURNIDÉS</b> .....	492
<b>LES CUCULIDÉS</b> .....	417	<i>Les Surnies</i> .....	492
<i>Les Strigiceps</i> .....	417	La surnie caparacoch.....	492
Le strigiceps bleuâtre.....	417	<i>Les Harfangs</i> .....	496
Le strigiceps blafard.....	417	Le harfang des neiges.....	496
Le strigiceps cendré.....	418	<i>Les Chevêches</i> .....	497
<i>Les Busards</i> .....	420	La chevêche commune.....	497
Le busard harpaye.....	420	<i>Les Phaléoptynx</i> .....	499
<i>Les Spilocirques</i> .....	421	Le phaléoptynx-échasse.....	499
Le spilocirque de Jardine.....	421	Le phaléoptynx des hypogées.....	500
<b>LES BUCÉONIDÉS</b> .....	421	<i>Les Chevêchettes</i> .....	501
<i>Les Circaètes</i> .....	422	La chevêchette naine.....	504

LES ORIDÉS.....	502	Le guacharo de Caripe.....	571
<i>Les Ducs</i> .....	504	LES PODARGIDÉS.....	574
Le grand-duc.....	504	<i>Les Ægothèles</i> .....	574
<i>Les Kétupas</i> .....	506	L'ægothèle de la Nouvelle-Hollande.....	574
Le kétupa de Ceylan.....	506	<i>Les Podarges</i> .....	576
<i>Les Hiboux</i> .....	508	Le podarge huméral.....	576
Le hibou vulgaire.....	508	<i>Les Batrachostomes</i> .....	579
Le hibou brachyote.....	509	Le batrachostome cornu.....	579
<i>Les Scops</i> .....	509	LES CHANTEURS.....	580
Le scops de la Carniole.....	510	LES DENTIROSTRES.....	582
LES STRIGIDÉS.....	512	LES LAMIDÉS.....	582
<i>Les Hulottes</i> .....	512	<i>Les Pie-grièches</i> .....	584
La hulotte chat-huant.....	513	La pie-grièche grise.....	584
<i>Les Nyctales</i> .....	514	La pie-grièche méridionale.....	586
La nyctale pattue.....	514	<i>Les Ennéoctones</i> .....	587
<i>Les Effrayes</i> .....	516	L'ennéoctone écorcheur.....	587
L'effraye commune.....	516	L'ennéoctone roux.....	589
<i>Les Fissirostres</i> .....	520	L'ennéoctone à masque.....	590
LES HIRUNDINIDÉS.....	521	<i>Les Falconnelles</i> .....	591
<i>Les Hirondelles</i> .....	526	La falconnelle à casque.....	591
L'hirondelle rustique.....	527	LES MALACONOTIDÉS.....	592
L'hirondelle du Sénégal.....	532	<i>Les Gonoleks</i> .....	592
L'hirondelle filifère.....	532	Le gonolek écarlate.....	592
<i>Les Chélidons</i> .....	533	Le gonolek d'Éthiopie.....	593
La chélidon de fenêtre.....	533	<i>Les Téléphones</i> .....	593
La chélidon Ariel.....	537	Le téléphone tschagra.....	593
<i>Les Cotyles</i> .....	538	<i>Les Bagadais</i> .....	594
La cotyle des rochers.....	538	Le bagadais poliocéphale.....	594
La cotyle de rivage.....	539	LES THAMNOPHILIDÉS.....	595
<i>Les Atticores</i> .....	541	<i>Les Cassicans</i> .....	596
L'atticore fasciée.....	541	Le cassican destructeur.....	596
<i>Les Prognés</i> .....	541	<i>Les Bataras</i> .....	596
La progné pourpre.....	541	Le batara ondulé.....	596
LES CYPSELIDÉS.....	542	LES ÉPOLIDÉS.....	597
<i>Les Dendrochélidons</i> .....	545	<i>Les Dicroures</i> .....	598
Le dendrochélidon Klecho.....	545	Le dicroure à grande queue.....	598
<i>Les Salanganes</i> .....	546	<i>Les Chaptias</i> .....	598
La salangane proprement dite.....	546	Le chaptia musicien.....	598
<i>Les Acanthylis</i> .....	549	<i>Les Drongos</i> .....	598
L'acanthylis épineux.....	549	Le drongo paradisière.....	598
<i>Les Murtinets</i> .....	550	LES ARTAMIDÉS.....	602
Le martinet noir.....	550	<i>Les Langrayens</i> .....	602
Le martinet noir ou de murailles.....	552	Le langrayen sordide.....	602
Le martinet alpin.....	554	LES TYRANNIDÉS.....	604
LES CAPRIMULGIDÉS.....	555	<i>Les Tyrans</i> .....	604
<i>Les Podagers</i> .....	557	Le tyran intrépide.....	604
Le podager nacunda.....	558	<i>Les Saurophages</i> .....	605
<i>Les Chordéiles</i> .....	558	Le saurophage Bentévéo.....	606
Le chordéile de Virginie.....	558	<i>Les Savanas</i> .....	603
<i>Les Engoulevents</i> .....	560	Le savana tyran.....	603
L'engoulevent d'Europe.....	561	<i>Les Mégalophes</i> .....	603
L'engoulevent mignon.....	561	Le mégalophe royal.....	609
<i>Les Antrostomes</i> .....	561	<i>Les Gubernètes</i> .....	609
L'antrostome vocifer.....	561	Le gubernète yetapa.....	603
<i>Les Scotornis</i> .....	562	<i>Les Gallites</i> .....	610
Le scotornis climacure.....	562	Le gallite tricolore.....	610
<i>Les Hydropsalis</i> .....	563	LES CAMPÉPHAGIDÉS.....	610
L'hydropsalis-lyre.....	564	<i>Les Péricrocotes</i> .....	611
<i>Les Macrodiptérix</i> .....	564	Le péricrocote splendide.....	611
Le macrodiptérix longipenne.....	564	LES MYIAGRIDÉS.....	611
<i>Les Cosmétornis</i> .....	564	<i>Les Terpsiphones</i> .....	612
Le cosmétornis porte-étendard.....	564	Le terpsiphone paradis.....	612
<i>Les Ibijaur</i> .....	569	Le terpsiphone à ventre noir.....	612
L'ibijau géant.....	569	<i>Les Rhipidures</i> .....	613
LES STÉATORNIIDÉS.....	571	Le rhipidure bergeronnette.....	613
<i>Les Guacharos</i> .....	571		

LES MUSCICAPIDÉS.....	614	LES TURDIDÉS.....	667
<i>Les Butalis</i> .....	615	<i>Les Grives</i> .....	668
Le butalis gris.....	615	La grive viscivore.....	668
<i>Les Gobe-Mouches</i> .....	617	La grive musicienne.....	668
Le gobe-mouche noir.....	617	La grive litorne.....	668
Le gobe-mouche à collier.....	617	La grive mauvis.....	669
<i>Les Érythrosterne</i> .....	619	<i>Les Merles</i> .....	669
L'érythrosterne nain.....	619	Le merle à collier.....	669
LES BOMBYCILLIDÉS.....	620	Le merle vulgaire.....	670
<i>Les Jaseurs</i> .....	621	LES MIMIDÉS.....	675
Le jaseur d'Europe.....	621	<i>Les Moqueurs</i> .....	676
LES PIPRIDÉS.....	624	Le moqueur polyglotte.....	676
<i>Les Rupicoles</i> .....	624	<i>Les Taxostomes</i> .....	678
Le rupicole orangé.....	624	Le taxostome roux.....	678
Le rupicole du Pérou.....	626	<i>Les Galéoscopes</i> .....	679
<i>Les Manakins</i> .....	626	Le galéoscope de la Caroline.....	679
Le manakin à longue queue.....	624	LES TIMALIIDÉS.....	680
Le manakin tije.....	628	<i>Les Turdoïdes</i> .....	680
Le manakin moine.....	628	Le turdoïde arsinoé.....	680
<i>Les Pardalotes</i> .....	629	Le turdoïde de la Vaillant.....	681
Le pardalote pointillé.....	629	<i>Les Timalies</i> .....	681
<i>Les Gymnodoridés</i> .....	630	La timalie coiffée.....	681
<i>Les Gymnocéphales</i> .....	631	<i>Les Cratéropes</i> .....	682
Le gymnocéphale chauve.....	631	Le cratérope à croupion blanc.....	682
<i>Les Céphaloptères</i> .....	632	<i>Les Garrulaxes</i> .....	684
Le céphaloptère orné.....	632	Le garrulaxe leucocéphale.....	684
<i>Les Arapongas</i> .....	632	LES CINCLIDÉS.....	684
L'araponga à gorge nue.....	632	<i>Les Cincles</i> .....	685
L'araponga varié.....	632	Le cincle aquatique.....	685
L'araponga caronculé.....	633	LES PITTIDÉS.....	689
L'araponga à trois caroncules.....	633	<i>Les Brèves</i> .....	690
2° Les Turdifomes.....	634	La brève du Bengale.....	690
LES HUMICOLIDÉS.....	635	La brève d'Angola.....	690
<i>Les Rossignols</i> .....	636	La brève bruyante.....	690
Le rossignol philomèle.....	636	LES MYIOTHERIDÉS.....	692
Le rossignol progné.....	636	<i>Les Fourmiliers</i> .....	693
<i>Les Agrobates</i> .....	640	Le fourmilier domicelle.....	693
L'agrobate rubigineux.....	641	<i>Les Grallaires</i> .....	694
<i>Les Gorges-Bleues</i> .....	642	Le grallaire roi.....	694
La gorge-bleue suédoise.....	642	<i>Les Mégalyonx</i> .....	694
La gorge-bleue à miroir blanc.....	642	Le mégalyonx mégapode.....	694
La gorge-bleue de Wolf.....	642	LES MÉNURINÉS.....	696
<i>Les Calliopes</i> .....	645	<i>Les Ménures</i> .....	696
La calliope du Kamtschatka.....	645	Le ménure superbe.....	697
<i>Les Rouges-Gorges</i> .....	646	3° Les Sylvies.....	699
Le rouge-gorge familier.....	647	LES SYLVIAIDÉS.....	700
LES MONTICOLIDÉS.....	649	<i>Les Fauvettes</i> .....	701
<i>Les Rouges-Queues</i> .....	650	La fauvette épervière.....	701
Le rouge-queue tithys.....	651	La fauvette Orphée.....	702
Le rouge-queue de murailles.....	653	La fauvette des jardins.....	704
<i>Les Tariers</i> .....	653	La fauvette babillarde.....	705
Le tarier vulgaire.....	654	La fauvette à tête noire.....	706
Le tarier rubicole.....	654	La fauvette cendrée.....	708
<i>Les Ephthianures</i> .....	656	La fauvette à lunettes.....	709
L'éphthianure à front blanc.....	656	La fauvette subalpine.....	710
<i>Les Traquets</i> .....	657	La fauvette de Rüppel.....	712
Le traquet mottéux.....	657	<i>Les Pyrophthalmes</i> .....	713
Le traquet oreillard.....	659	Le pyrophthalme à tête noire.....	713
Le traquet stapazin.....	659	Le pyrophthalme de Sardaigne.....	714
<i>Les Dromolés</i> .....	659	Le pyrophthalme de Provence.....	715
Le dromolé à queue blanche.....	659	LES PHYLLOSCOPIDÉS.....	716
<i>Les Pétrocincles</i> .....	661	<i>Les Pouillots</i> .....	716
Le pétrocincle saxatile.....	661	Le pouillot fitis.....	716
Le pétrocincle bleu.....	664	<i>Les Réguloïdes</i> .....	718
<i>Les Thamnotés</i> .....	665	Le réguloïde à grands sourcils.....	718
Le thamnoté à épaulettes blanches.....	665	<i>Les Hypolaïs</i> .....	719

L'hypolaïs des saules .....	720	La hochequeue Dobin .....	753
L'hypolaïs pâle .....	722	La hochequeue de Lichtenstein .....	753
LES CALAMOPHERIDÉS .....	723	<i>Les Calobates</i> .....	753
<i>Les Rousserolles</i> .....	723	La calobate boarule .....	754
La rousserolle turdoïde .....	724	<i>Les Bergeronnettes</i> .....	756
<i>Les Phragmités</i> .....	725	La bergeronnette jaune .....	756
La phragmite des joncs .....	725	La bergeronnette mélanocéphale .....	756
<i>Les Locustelles</i> .....	728	La bergeronnette de Ray .....	755
La locustelle tachetée .....	728	La bergeronnette citrine .....	758
LES DRYMOICIDÉS .....	730	<i>Les Némoricoles</i> .....	760
<i>Les Cisticole</i> .....	730	Le némoricole indien .....	760
Le cisticole schœnicole .....	730	<i>Les Énicures</i> .....	760
<i>Les Orthotomes</i> .....	733	L'énicure de Leschenault .....	761
L'orthotome à longue queue .....	733	LES ACCENTORIDÉS .....	762
<i>Les Stipitures</i> .....	734	<i>Les Mouchets</i> .....	762
Le stipiture à queue gazée .....	734	Le mouchet chanteur .....	762
LES TROGLODYTIDÉS .....	736	Le mouchet montagnard .....	763
<i>Les Troglodytes</i> .....	736	<i>Les Accenteurs</i> .....	764
Le troglodyte mignon .....	736	L'accenteur des Alpes .....	764
<i>Les Thyrothores</i> .....	739	LES PANTIDÉS .....	766
Le thyrothore de la Louisiane .....	739	<i>Les Roitelets</i> .....	768
Le thyrothore de la Plata .....	740	Le roitelet huppé .....	768
<i>Les Cyphorhines</i> .....	740	Le roitelet pyrocéphale .....	768
Le cyphorhine flûtiste .....	740	Le roitelet satrape .....	771
LES ANTHIDÉS .....	741	<i>Les Rémiz</i> .....	771
<i>Les Pipis</i> .....	742	La rémiz penduline .....	771
Le pipi des arbres .....	742	<i>Les Panures</i> .....	773
Le pipi des prés .....	744	La panure à moustache .....	773
Le pipi aquatique .....	745	<i>Les Orites</i> .....	774
<i>Les Agrodromes</i> .....	746	L'orite à longue queue .....	774
L'agrodrome champêtre .....	746	<i>Les Lophophanes</i> .....	777
<i>Les Corydalles</i> .....	748	Le lophophane huppé .....	777
La corydalle de Richard .....	748	<i>Les Mélanges</i> .....	778
LES MOTACILLIDÉS .....	749	La mésange charbonnière .....	778
<i>Les Hochequeues</i> .....	750	La mésange bleue .....	780
La hochequeue grise .....	750	La mésange azurée .....	782
		La mésange des marais .....	782



Fig. 14. Œufs d'oiseaux. (P. xvii.)

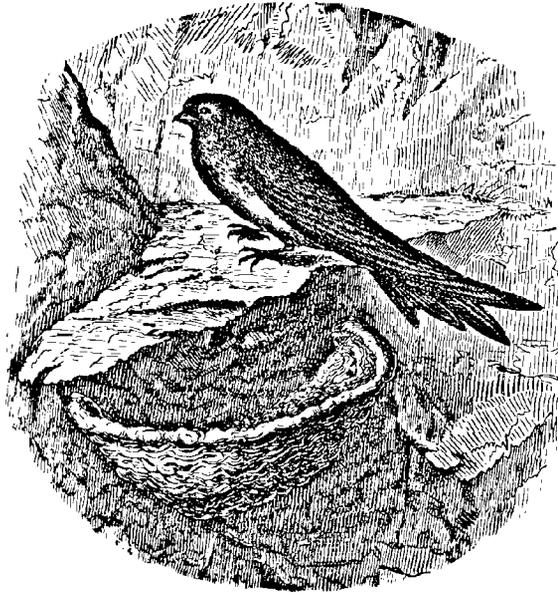


Fig. 152 bis. La Salangane et son nid (p. 546).

## TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

I. I. Le Cacatoès de Leadbeator.....	34	Pl. XI. Le Vautour moine, le Gyps fauve, et l'Oto-	
II. L'Arara Macao .....	48	gyps oricou.....	471
III. Le Nymphique de la Nouvelle-Hollande		XII. Le Duc cendré (d'Afrique) .....	504
ou Corella.....	66	XIII. La Salangane proprement dite.....	546
IV. Le Chardonneret, le Tarin et le Bouvreuil.	119	XIV. Le Podarge huméral.....	576
V. Le Nelicourvi Baya .....	184	XV. Le Butalis gris, l'Ennéoctone écorcheur	
VI. Le Baltimore vulgaire.....	237	ou Pic-grièche écorcheur.....	587
VII. Le Paradisier papouan, le Sifilet à six		XVI. Le Tersiphone à ventre noir.....	612
brins, et le Manucaude royal.....	267	XVII. La Grive litorne.....	668
VIII. Le Corbeau commun ou grand Corbeau...	285	XVIII. Le Ménure superbe.....	697
IX. Le Gerfaut blanc.....	347	XIX. La Panure à moustaches, la Remiz pendu-	
X. L'Uraète audacieux.....	384	line.....	771

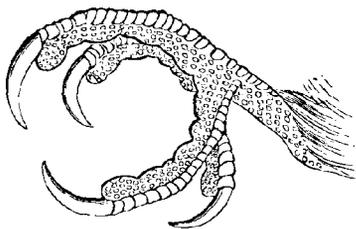


Fig. 4. Patte de Perroquet (p. v).